HAL
open science

Libérer et guérir : Benjamin Orange Flower ou les ambigüités du Progressisme (1889-1918)

Jean-Louis Marin-Lamellet

To cite this version:

Jean-Louis Marin-Lamellet. Libérer et guérir : Benjamin Orange Flower ou les ambigüités du Progressisme (1889-1918). Histoire. Université de Lyon, 2016. Français. NNT : 2016LYSE2140 . tel-01527128v2

HAL Id: tel-01527128

https://theses.hal.science/tel-01527128v2

Submitted on 22 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N° d'ordre NNT : 2016LYSE2140

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 484 Lettres, Langues, Linguistique et Arts

Discipline : Études anglophones

Soutenue publiquement le 2 décembre 2016, par :

Jean-Louis MARIN-LAMELLET

Libérer et guérir :

Benjamin Orange Flower ou les ambiguïtés du progressisme (1889-1918)

Devant le jury composé de :

Bernard GENTON, Professeur des universités, Université de Strasbourg, Président

Cécile COTTENET, Maître de conférences HDR, Université d'Aix-Marseille, Rapporteure

Romain HURET, Directeur d'Études, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Examinateur

Jean KEMPF, Professeur des université, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
ÉCOLE DOCTORALE LETTRES, LANGUES, LINGUISTIQUE & ARTS
LABORATOIRE TRIANGLE, UMR 5206

Libérer et guérir : Benjamin Orange Flower ou les ambiguïtés du progressisme (1889-1918)

THÈSE DE DOCTORAT EN ÉTUDES ANGLOPHONES

SPÉCIALITÉ : CIVILISATION DES ÉTATS-UNIS

Présentée par Jean-Louis MARIN-LAMELLET
Sous la direction de Monsieur le Professeur Jean KEMPF

Présentée et soutenue publiquement le 2 décembre 2016

MEMBRES DU JURY

Cécile COTTENET, Maître de Conférences, Université Aix-Marseille I
Bernard GENTON, Professeur des universités, Université de Strasbourg
Romain HURET, Directeur d'études à l'EHESS
Jean KEMPF, Professeur des universités, Université Lyon 2
Anne OLLIVIER-MELLIOS, Professeur des universités, Université Lyon 2

Fig. 1 : Benjamin O. Flower (1858-1918)

Source : Benjamin O. Flower, photographe inconnu, *Medical Freedom,* vol. 1, décembre 1911, p. 3. Domaine public. Réimprimé en 1932 comme frontispice de Cornelius C. Regier, *The Era of the Muckrakers* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1932), p. iv. Montage numérique de Tim Davenport pour Wikipédia.

URL : http://en.wikipedia.org/wiki/File:Flower-Benjamin-Orange.jpg, consulté le 10 avril 2013.

Libérer et guérir :
Benjamin Orange Flower ou les ambiguïtés du progressisme (1889-1918)

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur le Professeur Jean Kempf pour sa bienveillance et sa disponibilité. Son regard aiguisé, ses conseils et sa confiance m'ont donné une assise sûre pour mûrir ma réflexion en toute liberté.

Tout savoir, et *a fortiori* le savoir forgé à l'université, est avant tout le fruit d'un travail collectif : mes dettes sont donc nombreuses. Ma gratitude va à Marie-Odile Salati pour sa rigueur et son inspiration : tout au long de mes études universitaires, elle m'a permis de comprendre les trésors de la langue anglaise et de la littérature américaine. Si je me suis lancé dans ce travail, c'est avant tout grâce à ses encouragements. Que soit aussi remercié Jean Kempf qui me fit découvrir en première année l'histoire des idées. J'ai également une grande dette de reconnaissance envers Daniel Scroop qui, alors que je n'étais même pas inscrit en doctorat en 2011, m'invita à Sheffield pour présenter mes recherches lors d'un colloque sur le populisme : d'autres rencontres suivirent, à Sheffield ou Middelburg ; ces échanges ont nourri ma réflexion, notamment sur la centralité des questions d'échelle pour appréhender la politique du tournant du XXe siècle.

Je tiens également à remercier tous ceux qui m'ont aidé dans mon enquête pour retrouver les archives de Flower : les bibliothécaires et archivistes des diverses bibliothèques d'Harvard, de Boston (Massachusetts Historical Society, Boston Public Library et Mary Eddy Baker Library) ou des quatre coins des États-Unis grâce à cette nouvelle République des lettres numérique que permettent les forums H-net (Humanities & Social Sciences Online) et les listes de discussion des associations SHARP (Society for the History of Authorship, Reading and Publishing) et SHGAPE (Society for Historians of the Gilded Age and Progressive Era). La liste des historiens qui ont répondu à mes courriels est trop longue mais ma dette envers eux, immense, n'a d'égale que le plaisir des échanges que j'ai pu avoir avec eux et qui donnent tout son sens au travail universitaire.

Les conditions matérielles de la recherche, si importantes, ne sauraient être oubliées. Cette thèse n'aurait probablement pas été possible sans la bourse de thèse SAES - AFEA et la bourse de recherche de la Mary Baker Eddy Library qui me permirent de financer un mois de recherche à Boston en 2012. Merci aussi à Leslie et Joseph Anton de m'avoir accueilli chez eux. Enfin, si j'ai pu mener de front la thèse et mon travail au lycée, c'est avant tout grâce à ma collègue, Séverine Gillier. Que soient également remerciés chaleureusement tous mes collègues qui, en pleine rentrée des classes, prirent le temps de relire des parties de ce travail : Emmanuelle Desrues,

Jenny Dubois, Delphine Gall, Jérémie Giguet, Stéphanie Kaickinger, Olivier Mertz, Ganael Pincot, Nadia Renau, Noémie Semet, Fanny Skorochod, Clémence Zaragori et en particulier Nathalie Belmère, Séverine Gillier et Céline Husson qui eurent la gentillesse de m'aider dans ce travail de relecture dès mes premiers articles.

Ma dette envers mes parents est trop considérable pour pouvoir s'en acquitter en quelques mots mais c'est justice ici de reconnaître leur soutien sans faille et de rendre hommage au savoir qu'ils m'ont transmis, en particulier le plaisir et la satisfaction du bel ouvrage.

Que soit enfin remerciée Céline, mon pilier toutes ces années. Ce texte lui est dédié.

Sommaire

Remerciements **5**
Sommaire **7**
Table des illustrations **9**
Guide de lecture **11**

Introduction générale **15**
Le progressisme : un objet complexe 17
Lecture morale et « classe moyenne radicale » 23
Cranks 29
Le choix du biographique 37
La question des controverses 41

PREMIERE PARTIE

***The Ascent of Life* : progressisme, « idéalisme spirituel » et régénération sociale** **49**
Levée de rideau : « l'enfer de la civilisation » **51**
CHAPITRE 1. Héritages, principes, mémoire : lire un pays en crise **65**
I. Herbert Spencer et la loi de l'évolution 67
II. Jefferson et les idéaux républicains 86
III. La règle d'or et la fabrique de l'Évangile social 128
CHAPITRE 2. Ingénierie spirituelle : régénérer la foi pour régénérer l'humanité **157**
I. Naissance de l'intellectuel 158
II. De l'esprit de la religion : idéalisme spirituel et engagement 183
III. Spiritualités alternatives : les avant-gardes de l'idéalisme spirituel 233
CHAPITRE 3. Réveiller, voir l'idéal : régénération et culture imprimée **295**
I. La presse indépendante et l'essor des magazines 297
II. L'exemple populiste : un « réveil du langage » 307
III. Flower et les *muckrakers* 317
IV. (Faire) voir : illustrations, dessins de presse, photographie 332
V. (Faire) voir les vices pour (se) réformer : une approche idéaliste du réalisme 341
VI. (Faire) voir l'idéal, sculpter les esprits : l'élan utopique 355
CHAPITRE 4. Ingénierie sociale : acteurs, méthode, politiques publiques **371**
I. Acteurs : femmes, mouvements politiques, associations 371
II. Les politiques publiques comme palliatifs 425
CHAPITRE 5. Les ambiguïtés de l'idéalisme spirituel **447**
I. Élever, démocratiser, méconnaître : les angles morts du progrès 448
II. Mobiliser, diffuser 480
III. Le « sens des formes » : pratiques éditoriales, format(s), publicités 509

SECONDE PARTIE

Progressistes contre progressistes : liberté, antimonopolisme, expertise **551**
Introduction : Changements d'échelle et liberté individuelle **553**
Les *trusts* : mécanique moderne ou pieuvre ? 553
I. La question de l'antimonopolisme 562
II. Contre le laissez-faire, pour le libre-échange : Flower, libertarien ? 595
III. Controverses : les divergences culturelles, failles du progressisme ? 607
CHAPITRE 6. Innover pour préserver l'individu : les « réformes fondamentales » **617**
Accéder à la modernité : (re)moraliser, (re)démocratiser 617
I. Se réapproprier la richesse commune : les politiques fiscales 628

II. Se réapproprier la monnaie : controverses 644
III. Se réapproprier la politique : la démocratie directe 719
IV. Des usages du « peuple » et de la compétence : controverses 739
V. Se réapproprier les biens communs : municipaliser, nationaliser 873
VI. Se réapproprier l'économie : l'idéal coopératif 911
VII. Quelle liberté ? Quel État ? 938
CHAPITRE 7. Liberté individuelles, monopoles et questions de santé : controverses 971
I. La croisade pour la liberté médicale 971
II. Rhétorique(s) progressiste(s) : *trusts*, *machines, muckraking* 982
III. Rhétorique(s) progressiste(s) : construire la liberté 994
IV. Rhétorique(s) progressiste(s) : quelles limites pour l'État ? 1007
V. La question du paternalisme 1023
VI. Contrepoints. Majorité sexuelle, tempérance : des ingérences ? 1031
VII. Définitions et usages de la science : expertise et foi, un impossible dialogue 1043
VIII. La santé, une question religieuse ? 1068
IX. Mobiliser 1077
X. Terminer la controverse ? Le camp du progrès se divise 1097

Conclusion générale *What's the matter with Benjamin O. Flower?* 1109
Vox Dei, vox populi 1109
Devenir anticatholique : progrès contre catholicisme 1111
Identités 1123

Annexe 1. Repères biographiques 1133

Annexe 2. Repères éditoriaux 1138

Annexe 3. Quantifier l'usage des mots 1140

Annexe 4. Flower et le populisme 1174

Annexe 5. Diffusion des idées de Flower 1181

Annexe 6. Menace Publishing Company : catalogue 1196

BIBLIOGRAPHIE 1201

Index 1271

Table de matières 1281

Table des illustrations

Fig. 1 : Benjamin O. Flower (1858-1918) 2
Fig. 2 : couverture de *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar* 50
Fig. 3 : couverture du numéro de *The Arena* de mars 1892 309
Fig. 4 : publicité pour des brochures sur le populisme 310
Fig. 5 : exemple de publicité pour *The Arena* 311
Fig. 6 : couverture du numéro de janvier 1895 de *The Arena* 328
Fig. 7 : couverture du numéro de décembre 1904 de *The Arena* 329
Fig. 8 : exemple de sommaire de *The Arena* 330
Fig. 9 : exemple de sommaire de *The Twentieth Century Magazine* 331
Fig. 10 et 11 : couverture et page 7 de *Young West* de Solomon Schindler 369
Fig. 12 : la « Statue de la Paix » de William O. Partridge 370
Fig. 13 et 14 : Hattie Flower en « tenue rationnelle » 381
Fig. 15 : « Widow and two children in under-ground tenement » 389
Fig. 16 : publicités pour les céréales Quaker et le Vin Mariani dans *The Arena* 524
Fig. 17 : publicité pour l'« Electropoise » dans *The Arena* 525
Fig. 18 : exemple de publicité contre le projet de loi Owen 983
Fig. 19 : publireportage pour le New York Institute of Physicians and Surgeons 990
Fig. 20 : *self-government* et souveraineté médicale 996
Fig. 21 : couverture de *Medical Freedom* : la chute de la maison Amérique 1011
Fig. 22 : satire des médecins scolaires et de leur politique de terreur 1012

Guide de lecture

Le lecteur trouvera à la fin de ce travail, aux pages 1133-1139, des aides à la lecture.

En annexe 1 figurent des repères biographiques sur Benjamin O. Flower : une chronologie simplifiée regroupant les grandes lignes de sa vie, les moments forts de ses engagements ainsi que quelques éléments généalogiques.

L'annexe 2 donne des repères éditoriaux pour naviguer parmi ses nombreuses entreprises journalistiques : d'abord ses différents magazines et maisons d'édition, puis des éléments bibliographiques (différents rédacteurs en chef, liste des volumes) sur le magazine auquel il est le plus souvent associé : *The Arena*.

Toutes ces informations se retrouvent dans le texte de cette thèse ou dans les notes de bas de page. Cependant, nous avons jugé utile de les concentrer sous forme chronologique et synoptique afin de faciliter la lecture.

This civilization-moulding struggle was a clear-cut battle between two mighty age-long world theories – conservative, privilege-seeking restriction on the one hand, and progress under the aegis of freedom, on the other. […] The history of civilization – that long, sad story of humanity's slow advance – contains no darker pages and none more pregnant with solemn lessons for present-day society than those which record the struggle of new truths with the ever arrogant and intolerant conventional error, which, as has always been the case, assumed to embody the truth and claimed the right, in the interest of the spiritual or physical welfare of the people, to crush the apostle of progress, the prophet of truth, and the scientific savant who dared to face the dawn rather than blindly worship at the shrine of the past ; and it is a fact known to all students of history that the privileged, entrenched class that seeks to crush or slay the thinker with a new message and place a ban on his teachings, *does so under the pretext of protecting the people*. It is always the spiritual or physical well-being that is adanced as the ostensible reason for restrictive legislation that outlaws successful innovators, while enormously increasing the power and revenue of the protected class.

B.O. Flower, *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years*, p. 300-301.

Car l'homme marche à la poursuite des images qui l'habitent et le sens de ces images — y compris l'image scientifique du monde — est indissociable du sens de cette marche.

Alain Supiot, *Grandeur et misère de l'État social*, 2012

Introduction générale

Le 25 décembre 1918 paraît dans la presse la nécrologie d'un rédacteur en chef et réformateur de Boston aujourd'hui oublié mais qui, en son temps, jouissait d'une certaine notoriété : Benjamin Orange Flower (1858-1918)[1]. Quelques traits reviennent dans ces articles : fondateur de revues réformistes, principalement *The Arena* (1889-1909) ; militant pour le droit de vote des femmes, la prohibition et la nationalisation des chemins de fer ; auteur prolifique d'ouvrages sociaux, économiques, politiques et religieux ; responsable à la fin de sa vie du journal anticatholique d'Aurora (Missouri), *The Menace*. Ces quelques qualificatifs donnent à voir les quatre enjeux au cœur de la question du « progressisme ». Tout d'abord ses contours flous : la presse, sans sourciller, pose une continuité entre des engagements qui correspondent à notre imaginaire réformiste et d'autres qui, un siècle plus tard, interrogent le lecteur tant ils semblent désuets, voire incompatibles avec notre définition du progrès social (la prohibition et l'anticatholicisme). Ensuite, les termes de ces nécrologies montrent la différence alors conciliable entre politiques « progressistes » et « radicales »[2]. L'éclectisme du personnage est le troisème aspect notable de ce progressisme : Flower proposait un réformisme polymorphe et militait simultanément sur plusieurs fronts. La presse comme lieu du réformisme et l'intellectuel comme sa figure de proue constituent le dernier enjeu : c'est en effet dans et par l'imprimé que Flower intervenait dans les débats de son époque. L'objet de ce travail est de revoir à nouveau frais, au prisme d'une figure singulière, la question du progressisme dans ces quatre dimensions : limites idéologiques, degré de radicalité, pluralité et logique réticulaire des engagements, culture imprimée comme lieu de savoir et de pouvoir.

Flower quitte son Midwest natal en 1881 pour Boston où il dirige *The American Spectator*, journal du sanatorium de son frère. En décembre 1889, il se lance dans la première de ses entreprises journalistiques avec *The Arena* qui deviendra le magazine de tout un milieu de

---

[1] Dans sa ville natale, le *Boston Globe* lui consacre pas moins de trois articles (notices nécrologiques et description de ses funérailles). Les journaux locaux, à travers le pays, proposent des variantes des articles des grandes métropoles. « Funeral of B.O. Flower Tomorrow at Mt Auburn », *The Boston Globe*, 25 décembre 1918, p. 7 ; « Benjamin O. Flower's Funeral This Afternoon », *The Boston Globe*, 26 décembre 1918, p. 9 ; « Funeral of B.O. Flower », *The Boston Globe*, 27 décembre 1918, p. 10. Exemples de quotidiens locaux : « Benjamin O. Flower », 25 décembre 1918, p. 7. « Obituary », *The Scranton Republican* (Scranton, PA), 26 décembre 1918, p. 1. « Benjamin O. Flower », *The Springfield Republican* (Springfield, MA), 26 décembre 1918, p. 4. « Obituary », *Morning Oregonian* (Portland, OR), 26 décembre 1918, p. 11. « Benj. A. [*sic*] Flower. Menace Editor, Dies », *San Jose Mercury News* (San José, CA), 25 décembre 1918, p. 4. « Noted Editor Dead », *The Pueblo Chieftain* (Pueblo, CO), 25 décembre 1918, p. 8.

[2] Le *New York Times* précise : « he contributed articles upon progressive and radical legislation ». « Obituary », *The New York Times*, 25 décembre 1918, p. 15.

progressistes radicaux[3]. Flower considère la corruption, la pauvreté et la faillite morale de la société américaine comme autant de maladies, physiques et spirituelles, qu'il faut soigner. Pour ce réformateur chrétien, les idées contestataires de son temps (populisme, socialisme, expérimentations sociales) ou admises à son époque mais sorties du champ du réformisme depuis (médecine alternative, spiritisme , anticatholicisme) illustrent l'esprit américain de liberté et se révèlent autant d'outils pour améliorer la société. À travers ses magazines (*The Arena*, *The New Time*, *The Coming Age* et *The Twentieth-Century Magazine*) se dessine une vision mélioriste et moraliste du monde. Flower veut régénérer, littéralement, l'homme et la société : libérer et guérir. Symptômes, causes et conséquences d'un pays malade, les nouveaux esclaves de l'Amérique industrielle (travailleurs, femmes, enfants) exigent des remèdes nouveaux et des médecins (militants, intellectuels, journalistes) à même de prévenir la contamination du reste de la société[4]. La métaphore médicale, centrale chez lui, ne sépare pas le matériel et le spirituel : le nouveau « réveil religieux » qu'il appelle de ses vœux s'inspire des découvertes scientifiques de son époque (sciences sociales ou « recherches psychiques ») et, grâce au pouvoir des mots, cherche à faire voir l'étendue de la maladie pour que son lectorat prenne conscience – le mot est à prendre au sens fort, protestant, du terme – de l'urgence d'agir.

La fin de sa vie voit Flower aux prises avec les ambigüités de sa lutte pour émanciper les individus. Pendant les années 1910, lors de sa croisade pour la « liberté médicale », il se bat contre le projet de l'État fédéral d'établir un ministère de la Santé et contre le monopole, commercial et intellectuel, de l'American Medical Association (AMA) qui cherchait selon lui à écraser les médecines alternatives. Il défend aussi la liberté de la presse contre la censure de la poste. Dans ces deux croisades, se libérer des despotismes – corporatistes ou étatiques – revient à panser les plaies d'un pays en crise : seulement, contrairement à ses engagements contre les monopoles économiques, ces deux luttes ne relèvent plus, pour une large frange de progressistes, d'une guérison mais d'une autre pathologie de la modernité. Le réformisme de Flower permet donc, à travers une trajectoire singulière, de plonger dans la variété et la complexité d'un mouvement que l'historiographie n'a pas encore épuisé[5].

---

[3] Le lecteur trouvera en annexe 1 une chronologie de la vie de Flower et des éléments généalogiques. L'annexe 2 donne des repères bibliographiques sur ses différentes entreprises journalistiques.

[4] Souci esthétique, tradition des études américaines en France, convention stylistique en histoire culturelle et intellectuelle (un récit depuis la perspective des acteurs), et élévation, par Flower, du pays géographique en lieu imaginaire ont orienté notre choix vers l'utilisation des mots « Amérique » pour désigner les États-Unis et « Américain(e) » pour ses habitants (au lieu de l'adjectif « états-unien »), et ce malgré les connotations exceptionnalistes de ces termes.

[5] Deux bons points de départ pour explorer l'historiographie du progressisme sont : Robert D. Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era : The Politics of Progressive Era Political Historiography », *The Journal of the*

Le progressisme : un objet complexe

Dès les années 1910, le progressisme paraît « confus et chaotique » : De Witt, premier universitaire à proposer une histoire du mouvement, cherche à « donner une forme » à un climat politique. Il l'inscrit dans un grand récit réformiste qui oppose les partisans de la démocratie et de la justice sociale aux puissants, ces « *(special) interests* » qui dévoient la promesse d'abondance américaine et exploitent des pans entiers de la population[6]. Le progressisme devient un des « principes organisateurs centraux de l'histoire américaine » selon Rodgers. Il continue d'être analysé comme cet élan vers plus de démocratie et de justice jusqu'après la Seconde Guerre mondiale (Beard, Faulkner)[7]. Les années 1950 renouvellent les interprétations : le progressisme relève davantage d'une « illusion » qui exprime le malaise et l'anxiété d'une classe moyenne en perte d'influence. Si Mowry est le premier en 1951 à interpréter le progressisme comme les efforts d'une élite déchue pour restaurer son autorité, c'est bien Hofdstadter qui en propose la théorie la plus complète dans son classique de 1955, *The Age of Reform*[8]. L'illusion se transforme même en « tragédie intellectuelle » : l'idéalisme naïf d'esprits enfantins et inadaptés au monde nouveau (Hartz)[9]. Les années 1960 contestent les prémisses des analyses antérieures : le progressisme signale l'avènement d'une nouvelle classe moyenne qui, grâce à la bureaucratisation, ordonne le chaos social (Wiebe) ou le « triomphe du conservatisme » car il participe à la confiscation du pouvoir économique et politique par les grandes entreprises (historiens de la *New Left* : Kolko, Weinstein, Hays, Sklar)[10]. Wiebe et Kolko, malgré leurs divergences, dissocient

---

Gilded Age and Progressive Era, vol. 1, n° 1, janvier 2002, p. 68-92 ; François Weil, « L'Amérique fin-de-siècle, le populisme et le progressisme », *in* Claude Fohlen, Jean Heffer et François Weil, *Canada et États-Unis depuis 1770* (Paris : Presses Universitaires de France, 1997), p. 205-217.

[6] Benjamin Parke De Witt, *The Progressive Movement : A Non-partisan, Comprehensive Discussion of Current Tendencies in American Politics* (New York : Macmillan, 1915), p. viii.

[7] Daniel T. Rodgers, « In Search of Progressivism », *Reviews in American History*, vol. 10, n°4, 1er décembre 1982, p. 113. Charles et Mary Beard, *The Rise of American Civilization, vol. III, rev. ed.* (New York : Macmillan Co., 1933), p. 538-608. Harold U. Faulkner, *The Quest for Social Justice, 1898-1914* (New York : Macmillan Co., 1931).

[8] George E. Mowry, *The California Progressives* (Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1951). Richard Hofstadter, *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* (New York : Vintage Books, 1955). Citation : Weil, « L'Amérique fin-de-siècle, le populisme et le progressisme », p. 205.

[9] « The Progressive mind is like the mind of a child in adolescence, torn between old taboos and new reality, forever on the verge of exploding into fantasy ». Louis Hartz, *The Liberal Tradition in America : An Interpretation of American Political Thought since the Revolution* (New York : Harcourt Brace, 1955), p. 236-237.

[10] Ce que Weinstein appelle « corporate liberalism », c'est-à-dire la collaboration entre l'État et les grandes enteprises afin d'affaiblir les mouvements contestataires et maintenir le *statu quo*. Robert Wiebe, *The Search for Order, 1877-1920* (New York: Hill and Wang, 1967). Gabriel Kolko, *The Triumph of Conservatism : A Reinterpretation of American History, 1900-1916* (New York : The Free Press, 1963). James Weinstein, *The Corporate Ideal in the Liberal State* (Boston : Beacon, 1968). Samule P. Hays, *The Response to Industrialism, 1885-1914* (Chicago : University of Chicago Press, 1995 [1957]). Martin Sklar, « Woodrow Wilson and the Political Economy of Modern United States Liberalism »,

réformisme et progressisme. Après deux décennies de réinterprétations, la notion même de progressisme devient inopérante pour comprendre une période aussi complexe, contradictoire et incohérente : Filene rédige alors la « nécrologie » d'une étiquette devenue encombrante[11]. Prenant acte des valeurs contradictoires véhiculées par l'historiographie mais refusant d'enterrer l'étiquette, les historiens déplacent la problématique de la question de l'essence du progressisme aux usages pragmatiques de ses différents « langages sociaux *(social languages)* » – antimonopolisme, efficacité, cohésion sociale et purification nationale. Les réformateurs puisent dans un assemblage hétéroclite d'idées pas nécessairement complémentaires et parfois contradictoires pour formuler leurs revendications et mettre en œuvre leurs « visions sociales ». Loin de l'idéologie, le progressisme devient un « environnement de rhétorique et d'idées disponibles », un ensemble d'« outils » utilisés par différents acteurs (Rodgers, Kloppekberg)[12].

Dans le sillage de cette renaissance à la dimension dynamique et performative des idées, les travaux récents se sont attachés à la construction contradictoire du « progressisme » par ses multiples acteurs. L'historiographie a en général considéré les progressistes comme des membres de la classe moyenne exprimant les désirs et les craintes de leur groupe social. Les synthèses de Flanagan, McGerr ou Stromquist reprennent en cela les caractérisations plus anciennes d'Hofdstadter ou Wiebe, bien que les contours de cette classe soient sujets à débat et que la composition du camp réformiste tend à dépasser ce cadre et à se « redémocratiser » (Johnston)[13]. De nouveaux groupes sont inclus dans son giron : les populistes (Nugent), les fermiers des périphéries du pays (Sanders), les cadres des groupes ethniques (Connolly), les femmes (Flanagan[14]), les Afro-Américaines (Gilmore) et les intellectuels cosmopolites engagés dans un débat transatlantique sur les politiques sociales (Rodgers)[15]. La redémocratisation sociale

---

Woodrow Wilson and the Political-Economy of Modern United States Liberalism », *Studies on the Left*, vol. 1, automne 1960, reproduit *in The United States as a Developing Country*. Studies in U.S. History in the Progressive Era and the 1920s (Cambridge : Cambridge University Press, 1992), p. 102-142.

[11] Peter G. Filene, « An Obituary "The Progressive Movement" », *American Quarterly*, vol. 22, n° 1, printemps 1970, p. 20-34.

[12] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123-132. James T. Kloppekberg, *Uncertain Victory : Social Democracy and Progressivism in European and American Thought, 1870-1920* (Oxford : Oxford University Press, 1986), p. 311.

[13] Robert D. Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era : The Politics of Progressive Era Political Historiography », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 1, n° 1, janvier 2002, p. 68-92. Rebecca Edwards, *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2006). Michael McGerr, *A Fierce Discontent : The Rise and Fall of the Progressive Movement in America 1870-1920* (New York : Free Press, 2003). Shelton Stromquist, *Reinventing "The People": The Progressive Movement, the Class Problem, and the Origins of Modern Liberalism* (Urbana : University of Illinois Press, 2006).

[14] Flanagan se distingue des recherches antérieures car elle ne relègue pas les femmes à des rôles périphériques, par exemple au sein des Églises, des organisations philanthropiques ou comme simple partenaires de leur mari.

[15] L'ouvrage de Gilmore récapitule les multiples visages que les chercheurs ont donnés aux progressistes. Walter Nugent, *Progressivism : A Very Short Introduction* (New York : Oxford University Press, 2009). Elizabeth Sanders, *Roots*

s'accompagne d'un élargissement géographique de l'élan réformateur – le déplacement du regard, au contact des apports de l'histoire globale, au-delà d'une perspective américano-centrée et la volonté de dépasser la lecture exceptionnaliste – ainsi que d'une redémocratisation idéologique, une réorientation des interprétations vers moins de cynisme : la réaffirmation, en somme, d'une volonté de réformer le pays (et non de conforter la domination des puissants) et d'aider le « peuple » (et non les *corporations*) (Johnston, Nugent, Flanagan).

La question de la nature et de la cohérence du progressisme écartée, la recherche s'est attachée à explorer la pluralité du mouvement (Flanagan) et la fluidité idéologique des différentes combinaisons de styles rhétoriques (Rodgers). Néanmoins, d'aucuns ont pu déceler des intentions communes, un idéal aux multiples traductions concrètes : régulation des excès et exigence de justice sociale (Nugent) ou explication sociale, et non individuelle, de la pauvreté et volonté de renforcer l'État pour guérir les maux de la société (Gendzel)[16]. L'élargissement idéologique, sociologique et géographique du progressisme, sa variété morphologique et ses contradictions idéologiques, n'empêchent pas une réflexion sur le sens et la valeur à accorder aux actions des réformateurs. Ainsi, la complexification des enjeux révèle les angles morts de leur approche : si les progressistes cherchent à humaniser et rationnaliser le capitalisme industriel, cette bienveillance ne s'applique pas à l'ensemble de la société et repose même sur l'exclusion, au nom du progrès, des immigrants pauvres, des Afro-Américains ou des déficients mentaux (Leonard)[17]. Entre deux perspectives réductionnistes, l'une normative qui, en vain, cherche à enserrer le progressisme dans une définition univoque et l'autre, relative, qui le départicularise et le dilue soit dans l'apologie d'un mouvement transhistorique de progrès social en lutte perpétuelle contre la réaction, soit dans le rejet d'une notion au mieux fallacieuse, au pire dangereuse, toute tentative de définition semble non seulement vaine mais surtout impuissante à affiner la compréhension du mouvement. Par conséquent, ce travail se veut d'abord une « description dense » de son fonctionnement dans le champ intellectuel et politique[18].

---

of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917 (Chicago, Londres : University of the Chicago Press, 1999). Daniel T. Rodgers, *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998). Maureen A. Flanagan, *America Reformed : Progressives and Progressivisms, 1890s-1920s* (New York : Oxford University Press, 2007), p. vi-viii. Glenda Elizabeth Gilmore (éd.), *Who Were the Progressives?* (Boston : Bedford/St. Martin's, 2002).

[16] Glen Gendzel, « What the Progressives Had in Common », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 10, n° 3, juillet 2011, p. 331-339.

[17] Thomas C. Leonard, *Illiberal Reformers : Race, Eugenics, and American Economics in the Progressive Era* (Princeton : Princeton University Press, 2016), p. 7-8.

[18] Clifford Geertz, « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », *in The Interpretation of Cultures : Selected Essays* (New York : Basic Books, 1973), p. 3-30.

L'immersion dans les archives révèle le caractère controversé, dès son émergence, du mot même de « progressisme ». Le terme « progressivism », comme apologie du progrès et des réformes, ne date pas du tournant du siècle mais semble spécifiquement émerger du contexte américain : selon l'*Oxford English Dictionary* (OED), la première occurrence remonte à 1855 dans *Putnam's Monthly Magazine* mais le terme se trouve dans la presse dès 1848 dans un appel aux Whigs de Louisville (Kentucky) pour défaire le dangereux radicalisme des démocrates[19]. L'expression ne prend cependant son acception historique que vers 1910 : non seulement l'érection du simple mouvement en avant en idéologie, en d'autres termes d'un fait en valeur, mais aussi l'institution de cette idéologie en objet d'histoire ancré dans un contexte précis (les États-Unis, le tournant du XXe siècle, les pathologies nées de l'industrialisation rapide du pays). Si c'est probablement l'élection présidentielle de 1912 et la présence du Parti progressiste de Theodore Roosevelt qui met le terme sur le devant de la scène et qui colore, dans son sillage, le qualificatif « progressive » de la même tonalité politique (voir annexe 3, fig. 3), la question du « progressisme » commence à s'inscrire dans une histoire réflexive dès 1909 dans un magazine emblématique de la période : *La Follette's Weekly Magazine*. Le numéro inaugural place les multiples initiatives réformistes de l'époque sous le regard critique de l'avant-garde incarnée par le sénateur du Wisconsin et ex-gouverneur Robert M. La Follette : « It is not enough to overthrow the political power of special interests . In the struggle for self-government throughout the Nation every progressive movement will be critically observed and supported on merit »[20]. Militant, réflexif, proposé par ses acteurs mêmes, le terme « progressisme » est aussi défini par sa volonté de remettre au centre de la politique la volonté populaire que le Congrès ne représente, ni ne sert plus : « Modern progressivism that seeks to reflect in government the actual will of the people is to them [Senators] a strange heresy[21] ». La première occurrence du mot « progressivism » – sa version « moderne » précise le texte – souligne l'opposition entre les élites

---

[19] « Come and rescue her [your country] from the grasp of sans cullotism, agrarianism, Locofocoism and Progressivism ». Article sans titre, *The Louisville Daily* Courier, 8 août 1848, p. 1. La première occurrence dans un imprimé anglophone mais non-américain que nous avons retrouvé remonte à 1856 mais il s'agit d'une citation américaine extraite des lettres de la femme du secrétaire du Territoire de l'Utah, Benjamin G. Ferris, publiées la même année. « Another Picture of Mormon Life », *Leeds Times*, 19 avril 1856, p. 6. Sauf mention contraire, les quotidiens américains cités dans ce travail proviennent soit de la base de donnée de de la Bibliothèque du Congrès, *Chronicling America*, soit du site privé d'archives *Newspaper.com* ; pour les journaux britanniques, nous avons utilisé la base de donnée *The British Newspaper Archive* qui travaille en partenariat avec la British Library (sur l'usage des bases de données, voir annexes 3.1 et 5.1).

[20] « Claiming Our Privilege to Serve », *La Follette's Weekly Magazine*, vol. 1, 9 janvier 1909, p. 3. Cet extrait est la première occurrence de l'expression « progresssive movement » que nous avons retrouvée.

[21] « The Roll Call of Men and Measures », *La Follette's Weekly Magazine*, vol. 1, 24 juillet 1909, p. 5.

politiques (les sénateurs ici) et le « peuple » : se pose alors, indissociable d'emblée du « mouvement progressiste », la question du populisme[22].

À partir de 1912, de plus en plus d'essais s'emparent de la controverse : se greffe à la question du « peuple » celle de la forme (composition idéologique et sociologique) et du sens (refondation du pays ou péril) du progressisme[23]. Dans *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Charles M. Hollingsworth en récuse la nature réformiste. Il assimile ce pseudo-progressisme au socialisme et à l'anarchisme, tous contraires à la Constitution, et le réduit à une simple démagogie et à un « suicide politique » pour le « peuple » puisque les « désordres » qu'il cause toucheront plus durement ceux qu'il prétend aider : les membres les plus défavorisés de la société[24]. L'avocat et réformateur Amos Pinchot renverse cette perspective et décrit le « nouveau mouvement progressiste » comme la renaissance de l'esprit des fondateurs : né des souffrances de la crise sociale, il cherche à « rebâtir » le système américain et « terminer » ce que les révolutionnaires du XVIIIe siècle des deux côtés de l'Atlantique avaient commencé. « Radical » et « pragmatique », il s'occupe du problème de fond de chaque époque : une plus juste répartition des richesses[25]. Le débat ne reste pas cantonné aux milieux intellectuels. Dans le Wisconsin de La Follette, le club de discussion du village de Wayback, regroupant un représentant de commerce, un pasteur pro-La Follette, un commerçant, un fermier et un forgeron, publie le fruit de leurs discussions : le « progressisme », à bien des égards un « pur socialisme » selon eux, cherche à défaire le pouvoir des « oligarchies »[26]. En 1914, le premier essai utilisant le mot « Progressivism » dans son titre propose une lecture bienveillante. Contrairement à l'avis tranché de Morris Hillquit, le socialiste américain « le plus influent » à l'époque, qui, dans un article de novembre 1913 dans *Everybody's Magazine*, voit dans les idées du mouvement progressiste des « expédients

---

[22] Dans une lettre à La Follette en 1912, Gifford Pinchot, l'ancien chef du Service des forêts des États-Unis, définit ainsi le réformisme : « Good government by popular rule ». Lettre de Gifford Pinchot à Robert M. La Follette, 17 février 1912, Theodore Roosevelt Papers, Library of Congress Manuscript Division, [En ligne] Theodore Roosevelt Digital Library, Dickinson State University.

URL : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o77834.

[23] Nous avons recherché les premiers ouvrages publiés aux États-Unis avec « Progressivism » ou « Progressive movement » dans le titre (catalogues *Worldcat*, de la Bibliothèque du Congrès et d'Harvard).

[24] Charles M. Hollingsworth, « The So-Called Progressive Movement : Its Real Nature, Causes and Significance », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 43, septembre 1912, p. 32-42.

[25] Amos Pinchot, *What's the Matter with America : The Meaning of the Progressive Movement and the Rise of the New Party* (s.l.s.n., 1912), p. 37.

[26] *The Wayback Club : A Text Book on Progressiveism* [sic] *in Wisconsin, with an Analysis of Initiative, Referendum, Recall* (Crandon, WI : L.T. Crabtree, 1912), p. 33-34. Au Wisconsin encore, en mars 1912, Howard Mumford Jones, futur historien et professeur à Harvard, gagne le concours d'éloquence de l'État à tout juste 20 ans avec un discours intitulé « The Spirt of the Progressive Movement ». « 5 Coulee Region Writers Have Won Pulitzer Prizes », *The La Crosse Tribune* (La Crosse, WI), 20 aoôut 1976, p. 20.

utiles mais temporaires », William English Walling, intellectuel socialiste et co-fondateur de la National Association for the Advancement of Colored People, considère le progressisme comme le point de départ « indispensable » d'une route qui mènera « inévitablement » à un système *in fine* différent, supérieur, plus juste : le socialisme[27]. Dès les prémices de son histoire, toute définition du progressisme, de sa forme (rapports avec les mouvements radicaux) et de son sens (exploitation du « peuple » ou rétablissement de sa souveraineté), semble donc vaine, ou plutôt elle semble s'instituer, perfomativement par ses acteurs, dans la désignation puis l'engagement politique[28].

En 1914, Flower propose lui aussi sa définition dans ses mémoires. Dès le titre – *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* – il fait remonter le mouvement à 1889, bien avant ses premières conceptualisations vers 1910, et ne met pas en avant la singularité et la cohérence d'une idéologie mais la logique réticulaire d'un ensemble composite et fluide de mouvements et de militant(e)s. Chapitre après chapitre, il en accumule les avatars : révolte agraire des années 1890 et socialisme sont inclus dans un grand récit réformiste, au même titre par exemple que la lutte contre la pauvreté urbaine, la municipalisation ou la démocratie directe ; le réformisme politique et économique ne se dissocie pas des transformations de la pensée religieuse – protestantisme libéral et « recherches psychiques » – et des défenses de la liberté de la

---

[27] William English Walling, *Progressivism – and After* (New York : Macmillan Co., 1914), p. vii-xix.

[28] La question de la majuscule ou non à « progressism/te » et de « populism/te » est complexe et controversée. Au début du XXe siècle, les termes « progressivism » et « progressive » apparaissent sous les deux formes en anglais. Dans les écrits récents d'historiens, l'usage varie : Flanagan (*America Reformed*) et Rodgers (« In Search of Progressivism », *Atlantic Crossings*) utilisent des minuscules pour l'idéologie et ses partisans, tandis que Johnston (« Re-Democratizing the Progressive Era ») emploie la capitale, peut-être car il veut redorer leur blason. La nécessité de mettre une majuscule à la période historique (« Progressive era ») et au parti de Theodore Roosevelt (« Progressive Party » aussi connu sous le nom de « Bull Moose Party ») ainsi que l'usage contemporain des termes « progressive » et progressivism » comme synonymes de « liberal » (au sens américain, c'est-à-dire « en faveur du progrès social ») compliquent la situation. En ce qui concerne « Populism/t », le terme apparaît avec la révolte agraire des années 1890 : il prend alors une majuscule. Puis, au cours du XXe siècle, le terme perd sa capitale tandis qu'il acquiert le sens usuel (mais lourd de préjugés) d'un discours politique et d'une idéologie aux contours flous opposant « le peuple » aux « élites ». En français, *Le Lexique des règles typographiques en usage à l'imprimerie nationale* recommande la composition en bas de casse pour les doctrines et leurs adeptes. Envisagé un temps, le choix de distinguer par l'emploi ou non de la majuscule, d'une part le mouvement de réforme au tournant du XXe siècle et la simple volonté de favoriser le progrès social et d'autre part la révolte agraire des années 1890 et l'idéologie anti-élite, crée plus d'ambiguïtés qu'il n'en dissipe : nous avons donc opté pour l'usage. Certes, l'amalgame entre ces différents sens, rendu possible par l'usage d'un même mot, fait parfois sombrer l'historien dans l'anachronisme. Un acteur historique peut être « Progressiste » sans être « progressiste » et inversement. Par exemple, l'historien Robert Wiebe exclut de son histoire du mouvement les « croisades morales » des *muckrakers* et des luttes anti-corruption traditionnellement associées au « Progressisme ». « Réformisme » pose les mêmes problèmes : une réforme implique-t-elle nécessairement le progrès social ? Pour Flower sans aucun doute : nous alternerons donc « réformisme » et « progressisme » pour cette raison. Enfin, nous avons renoncé, pour des considérations stylistiques, à l'usage systématique des guillemets pour souligner le caractère problématique de ces catégories. Ces précisions liminaires posent le problème que cette thèse ambitionne d'explorer, notamment en laissant émerger les mentalités des acteurs de l'époque. Wiebe, *The Search for Order*, p. 172.

presse et la « liberté médicale »[29]. Ce mouvement pluriel, ni simple réformisme gradualiste, ni velléité révolutionnaire, exprime un même élan moral de régénération sociale, politique, économique et religieuse ; il convient donc d'envisager le réformisme de Flower à partir de cette impulsion initiale, ce qu'il nomme « l'idéalisme spirituel »[30].

Intellectuel et rédacteur en chef blanc et protestant de Nouvelle-Angleterre, Flower correspond au stéréotype, maintes fois étudié, du réformateur de l'imaginaire progressiste. Néanmoins, ce sont les liens qu'il *postule* et *nourrit* entre cette culture dominante et les marges géographiques (les périphéries agraires) et intellectuelles (théories délégitimées à son époque ou *a posteriori* peu compatibles avec l'idée de réformisme) qui font de son profil sociologique une évidence trompeuse et le lieu, d'emblée, d'un renouveau des problématiques : la réflexion sur la redémocratisation du progressisme et ses limites[31]. L'exemple de Flower permet notamment de comprendre la centralité du moralisme dans le réformisme et d'examiner une figure périphérique que la dichotomie radical/réformiste peine à expliquer : le *crank* .

Lecture morale et « classe moyenne radicale »

Flower appartient à la « classe moyenne radicale *(radical middle-class)* » : pour ces réformateurs, les valeurs traditionnelles (l'individualisme, l'honnêteté, l'empathie, le sens de la communauté et d'une morale commune), loin d'empêcher une reconstruction fondamentale du pays, en constituent le ferment[32]. Cette rhétorique morale soude la communauté des progressistes

---

[29] Benjamin O. Flower, *Progressive Men, Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* (Boston : The New Arena, 1914).

[30] *Ibid.*, p. 19, 167, 169, 216.

[31] Affirmer que Flower présente les caractéristiques sociologiques typiques des « progressistes » ne peut donc que se révéler contre-productif : il ne peut s'agir que d'un point de départ qui pose des catégories pour mieux les déplacer.

[32] Nous suivons ici les travaux de l'historien du progressisme R.D. Johnston qui, lui-même, s'inspire et développe les thèses d'E.P. Thompson sur la classe ouvrière anglaise. Cette analyse considère la classe sociale comme un processus et une construction par les acteurs eux-mêmes, autodéfinition qui ne peut donc correspondre aux définitions canoniques forgées *a posteriori* par les universitaires ou les politiques et donc colorés par les présupposés politiques de leur temps. McGerr évoque lui aussi un « centre radical » et Lasch la tradition radicale d'un populisme petit-bourgeois. Johnston, qui se revendique des travaux de Lasch, propose de « repenser » la classe moyenne afin de nuancer la « diabolisation » qui, des sociologues comme Max Weber ou C. Wright Mills, aux intellectuels marxistes et aux artistes comme Sinclair Lewis, en a façonné les représentations. Johnston puise dans une tradition alternative peuplée de populistes, de radicaux de salons et de figures comme Flower. Robert D. Johnston, *The Radical Middle Class : Populist Democracy and the Question of Capitalism in Progressive Era Portland, Oregon* (Princeton : Princeton University Press, 2003), p. 3-7, 13 ; « Re-Democratizing the Progressive Era », p. 87. McGerr, *A Fierce Discontent*, p. xv-xvi, 40-76. Christopher Lasch, *The True and Only Heaven : Progress and its Critics* (New York : W.W. Norton & Company, 1991).

et façonne leur approche des classes sociales[33]. Flower ne conçoit pas les conflits sociaux en termes marxistes, en d'autres termes comme une lutte des classes opposant le prolétariat aux classes dominantes (classe moyenne, bourgeoisie, aristocratie) et leurs alliés objectifs (petite bourgeoisie, paysans). Sa lecture « populiste » oppose des « classes morales », si l'on peut dire : d'une part les corrompus (les réactionnaires qui veulent conserver leurs privilèges – ploutocrates, *boss* – et autres criminels[34]), et d'autre part les vertueux (l'alliance des avant-gardes réformatrices – intellectuels, progressistes, grands hommes et femmes politiques – avec un « peuple » utopique qui fusionnerait ouvriers, paysans, petits bourgeois et classe moyenne[35]). Flower oppose les « classes » aux « masses », en d'autres termes ceux qui veulent diviser le pays pour mieux régner et s'enrichir et ceux qui veulent restaurer une communauté morale. L'idéal moral n'oppose donc pas la nostalgie d'une harmonie sociale perdue et les rapports de force ; au contraire, seule une « croisade morale » contre l'injustice, qui est aussi le mal pour Flower (« crusade against wrong »), peut retisser les liens sociaux[36].

---

[33] « A community of moral discourse with a reform agenda ». John L. Thomas, *Alternative America: Henry George, Edward Bellamy, Henry Demarest Lloyd, and the Adversary Tradition* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1983), p. 56.

[34] « Ploutocrate », « *boss* » : ces termes, connotés négativement, sont des prises de position progressistes et participent d'une logique de blâme et d'excommunication (exclure de la communauté, profondément américaine, des honnêtes gens). Malgré le parti pris, nous avons décidé de les reprendre à notre compte pour plusieurs raisons : leur omniprésence sous la plume de Flower et de son réseau, notre volonté de restituer un regard et les conventions stylistiques en histoire culturelle (dans de nombreux travaux, le récit se fait depuis la perspective des acteurs historiques). Dans les phrases en français, les citations en anglais resteront en romain ; les mots anglais comme « *boss* » dans notre propre texte seront en italique et sans guillemets (sauf, comme dans cette note, où le mot anglais devient en plus auto-référentiel). Dans les citations en français où le texte original de Flower nous paraît intéressant, nous insérerons l'anglais entre parenthèses dans les guillemets afin d'alléger la présence de signes typographiques.

[35] Johnston, reprenant les analyses de Bruce Laurie, parle aussi de « middling class ». Laurie fait de cette tradition le terreau sociologique d'une tradition politique contestataire. À bien égards, Flower s'inscrit dans cette généalogie et son projet consiste à unir ces forces populaires à la classe moyenne progressiste. « In an article setting out the agenda for a book on what he labels the "popular bloc" in antebellum America, Laurie argues that we need to distinguish between our usual "middle class"—with its core of well-to-do business owners and professionals—and "the *middling* class" (a term that is a hybrid of contemporary and scholarly categorization). These middling folks included, above all, small employers who because of their tenuous economic condition, low levels of property ownership, and limited aspirations cannot be considered capitalists. Middling people, used to dealing with their employees in a fairly mutualistic manner, easily allied with workers. According to Laurie, it was this bloc that, primarily due to its hostility to the rich but also to immigrants, provided the backbone for the multitude of third-party movements before the Civil War ». Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 15.

[36] Flower, « Editorial Notes. Social Conditions Under Louis XV. A Lesson for the Present Day », vol. 4, octobre 1891, p. 640. Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 16-17. Nous ne pouvons donc adhérer à l'analyse de Stromquist et opposer une conception populiste qui diviserait la société en classes morales à une approche progressiste qui penserait la société comme harmonieuse et tâcherait de transcender la notion de classe. Dans le cas de Flower tout du moins, le populisme est un moment du progressisme et l'idéal d'une société sans classe n'empêche ni le constat de la persistance d'irréductibles divisions morales, ni le militantisme. En d'autres termes, Flower considère l'harmonie comme un idéal et un combat sans fin, là où les progressistes, selon Stromquist, pose comme horizon un au-delà de la lutte. Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 15-16.

De cette lecture morale émergent un milieu, des sociabilités et des constructions idéologiques que les dichotomies usuelles de l'historiographie saisissent mal. Flower appartient à une « nébuleuse réformatrice » englobant tout à la fois populistes, progressistes et socialistes, libres-penseurs et croyants, agitateurs professionnels des villes et réformateurs ruraux[37]. Il appelle de ses vœux l'union de ces forces qui ne distinguent pas politique sociale et régénération morale[38]. Sans réforme morale, seuls les symptômes du mal sont traités et la maladie, inéluctablement, réapparaît. Son approche repose sur deux piliers : les réformes « palliatives » et les réformes « fondamentales ». Les réformes que Flower nomme « palliatives » (philanthropie, politiques sociales, arbitrage des conflits entre autres), si elles ne s'attaquent pas aux causes du mal mais seulement à ses symptômes, fournissent une première réponse en agissant en amont sur les causes environnementales des problèmes sociaux et en aval sur la détresse des plus démunis[39]. Leur objectif est d'apaiser les souffrances et de réduire les dommages collatéraux d'une société injuste et brutale, un engagement humanitaire nécessaire bien qu'insuffisant et seulement temporaire :

> They [palliative measures] relieve in a measure the pain of the moment, but they do not touch the disease. They are at best only loaves of bread thrown to the imprisoned thousands, or single lines by which one in a hundred may escape from confinement. They do not throw open the doors[40].
>
> All social movements that ignore human misery here and now, that turn aside from the individual cases and concentrate attention merely on abstract social programs, run the risk of ending in egoistic and class movements such as marked the ascendency of the bourgeois class after the great revolutions of the 18th century. […] While preaching and working for the advent of the new democracy and for the reign of justice and fraternity, they [reformers] will also be bending every efforts to save those who now and here have fallen under the wheel[41].

Comme dans son diagnostic, Flower ne sépare pas l'individuel du collectif dans ses remèdes : refuser de s'attacher aux conditions concrètes d'existence au nom de l'idéal serait

---

[37] L'expression « nébuleuse réformatrice » est de Christophe Prochasson, « Nouveaux regards sur le réformisme. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 10. Ce travail se trouve donc au carrefour des récentes recherches qui ont « redémocratisé » le progressisme ; il se veut l'analyse même de carrefour : s'y croisent la classe moyenne radicale/populiste (Lasch et Johnston) bien sûr mais aussi les fermiers des périphéries (Sanders) ou encore les intellectuels cosmopolites (Rodgers).

[38] Flower, « Editorial notes. The Present », vol. 1, janvier 1890, p. 243.

[39] Flower, *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893), p. 3, 48.

[40] *Ibid.*, p. 80.

[41] Flower rappelle cette double exigence dans ses mémoires. Flower, « The Story of a Victorious Social Experiment », *The Arena*, vol. 29, juin 1903, p. 623 ; *Progressive Men*, p. 123. Sauf mention contraire, tous les articles de Flower cités dans ce travail seront tirés de *The Arena*.

contre-productif et inhumain. Les réformateurs doivent donc compléter les « palliatifs » par une refonte totale de l'humanité et de son système pour trouver un remède définitif, éliminer les « racines du mal *(root evils)* » et assurer l'harmonie sociale. Les « réformes fondamentales » sont de deux ordres : la régénération, par la culture, des valeurs humaines dévoyées par un environnement délétère et la réorganisation radicale des mécanismes politiques et économiques sur des bases plus morales, efficaces et modernes.

La presse doit donc aller à la racine du problème (« the purpose of discussion to reach the root evils ») et ne pas se contenter d'une description des « symptômes de surface ». Flower propose une méthode d'analyse et d'écriture[42]. Il refuse les contingences : les actes politiques qui ont l'air accidentels ou la pauvreté crasse qui ne serait que des épiphénomènes selon les apologistes de l'industrialisation à marche forcée, une erreur de parcours qui disparaîtra avec le temps, relèvent, selon le journaliste, d'une logique historique qu'il faut mettre au jour. Une méthode historico-journalistique vraiment heuristique, estime Flower, se doit donc de connaître les causes premières : pour pouvoir réformer, il faut d'abord remonter la chaîne de causalité jusqu'aux sources du problème, les « wellsprings », « feeders », « fountain-head » et autres « root causes » qui saturent sa prose. Cette méthode, malgré le langage métaphorique, s'inspire du modèle scientifique : la collecte de faits et de statistiques sert de prélude à l'agitation. En cela, Flower préfigure les *muckrakers* . Cette éducation purifie les individus, qui deviennent alors les agents du progrès social. Ses articles reproduisent, en microcosme, cette approche : ils commencent systématiquement par un historique qui, en révélant la cause première des problèmes, éclaire le lecteur, puis ils présentent les symptômes du mal actuel et le remède. Flower, comme de nombreux réformateurs de la fin du siècle, raisonne en termes de chaîne causale et de cause première, ce qui explique la croyance dans l'interdépendance de toutes les réformes et la possibilité de réinitialiser le processus[43].

Flower brandit l'étendard de ce radicalisme, littéralement le retour à la racine des problèmes : loin de l'opposer au « progressisme », il fait de cette régénération morale la condition nécessaire de tout progrès. Dès les premiers numéros de son magazine, les publicités pour *The Arena* proclament son progressisme indépendant et sans peur : « the most liberal , progressive, and impartial great review published[44] ». Le peuple, explique Flower, exige des changements

---

[42] Flower, « Publishers' Department. *The Arena* for the ensuing year », vol. 2, novembre 1890, p. xvii.

[43] Flower, « Wellsprings and Feeders of Immorality », vol. 11, décembre 1894, p. 56-70 ; *Civilization's Inferno*, p.145-146. Wiebe, *The Search for Order*, p. 62-63.

[44] « Liberal » est entendu ici dans son acception religieuse. « The leading progressive review of the world », publicité pour *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, appendice, non paginé. Il affirme par ailleurs à Elizabeth Cady Stanton, alors en Angleterre, qu'un an après son lancement en décembre 1889, son magazine est considéré comme le magazine

profonds[45]. Ces réformes sont radicales car elles touchent aux cœur du problème : l'humanité corrompue. Flower veut inspirer, par la culture notamment, un basculement anthropologique : réformer l'humain, sublimer son immoralité, proposer donc des réformes « fondamentales » pour transformer l'égoïsme en altruisme[46], l'immoralité masculine en pureté[47], l'esclavage des femmes par la mode en libération des corps[48], la guerre en pacifisme[49], ou encore l'indifférence des politiques et des Églises envers les plus fragiles en engagement social[50]. L'image que Flower veut projeter semble confirmée par ses proches : les écrivains Hamlin Garland (1860-1940) et Neith Boyce (1872-1951), le journaliste anglais William T. Stead (1849-1912) et William D. McCrackan (1864-1923), auteur et futur hiérarque de l'Église du Christ, Scientiste (Science chrétienne), positionnent *The Arena* à l'avant-garde du champ intellectuel[51]. Les contemporains de Flower confirment cette réputation : le pasteur et socialiste chrétien William D. P. Bliss dans son

---

radical de référence aux États-Unis. Voir aussi : « a worthy representative of able, earnest, liberal , fearless, and progressive thought ». Flower ne dérogera jamais à ce réformisme intrépide et total, par exemple quand il dirigera *The Twentieth Century Magazine* entre 1909 et 1911 : « The leading original, illustrated monthly review in the Anglo-Saxon world devoted to clean, efficient and genuinely popular government. At all times fearless, outspoken and progressive ». Lettre de Flower à Elizabeth Cady Stanton, 29 novembre 1890, The Papers of Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony, [1831-1906], Microfilm M-151, Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America, Radcliffe Institute for Advanced Study, Harvard University. Flower, « Notes and Announcements. Volume IV of *The Arena* », vol. 4, novembre 1891, p. xlv ; « Notes and Announcements. Declaration of intent », vol. 1, avril 1890, p. iii ; « An Unequalled Offer ! », publicité pour *The Twentieth Century Magazine*, *The Public*, vol. 14, 21 avril 1911, p. 384.

45 « The people are awakening and demanding a change – a change of such radical and marked character that the horrors of the social cellar, instead of growing with each year will be minified in a wonderful degree ». Flower, « Books of the day. *Darkness and Daylight ; or, Lights and Shadows in New York* », vol. 6, juillet 1892, p. xli.

46 Flower, « Editorial Notes. Ethical Training at the Fireside », vol. 2, août 1890, p. 283-384.

47 Flower, « Books of the Day. *White Slaves* », vol. 5, décembre 1891, p. xxx. La continuité entre réformisme et radicalisme est ici explicite : « temporary and palliative measure, pending the reformative and radical change that all thoughtful people should work to bring about ».

48 « Radical reform in dress » : Flower, « Fashion's Slaves », vol. 4, septembre 1891, p. 401-430.

49 « The conscience of civilization may not yet be sufficiently aroused to sanction, sustain, or compel the enactment of a radical programme [universal disarmament] looking toward that which all the noblest souls of the age earnestly desire ». Flower, « The Passing Day. Editorial Comment by B.O. Flower. The Peace That Shall Come », *The Coming Age,* vol. 2, juillet 1899, p. 103.

50 « Man's increasing intelligence, sense of justice, and the humanitarian spirit of the age, demand radical changes » ; « [poverty will grow] unless we have radical social and economic changes » ; « [the union and awakening of churches would be] a peaceful but radical revolution ». Flower, *Civilization's Inferno,* p. 54, 79, 147, 231.

51 Hamlin Garland, *Forty Years of Psychic Research ; A Plain Narrative of Fact* (New York : Macmillan, 1936), p. 1. Neith Boyce, DeBoer-Langworthy Carol (éd.), *The Modern World of Neith Boyce : Autobiography and Diaries* (Albuquerque : University of New Mexico Press, 2003), p. 123. William Denison McCrackan, *An American Abroad and At Home, Recollections of W.D. McCrackan, M.A.* (New York : M.E. Starr, 1924), p. 150. Ailleurs, les mots de McCrackan souligne la continuité entre progressisme et radicalisme : « Jesus was progressive. He was radical in his teachings » : William D. McCrackan, « The Simple Logic of Christian Science », *The North American Review*, vol. 176, août 1901, p. 239. William Stead, cité *in* « The Arena is not a hearse, but if you are alive it will interest you », publicité pour *The Arena*, vol. 14, novembre 1895, appendice, non paginé.

« encyclopédie du réformisme » ou *The Appeal to Reason*, le plus grand journal socialiste du début du XXe siècle, dans un éloge du « radicalisme absolu » de la revue[52]. *Printers' Ink*, premier magazine national spécialisé pour publicitaires, en souligne la multivalence : « it is radical in about everything – religion, politics and sociology[53] ».

Les réformateurs ne possèdent aucun langage commun pour décrire leurs actions[54]. Postuler une dichotomie entre réformisme et radicalisme à partir des moyens employés, soit non-violents et graduels, soit violents et révolutionnaires, ne semblent pas épuiser la pensée de la nébuleuse de Flower : s'ils restent modérés et non-violents dans la méthode, ils exigent néanmoins une réforme radicale car aspirant à transformer en profondeur l'humanité et la société. Dans sa biographie des frères Vrooman (d'autres proches de Flower que nous retrouverons au chapitre 4), Paulson propose d'autres critères : pas tant les moyens que les fins. Les « radicaux » rejetteraient les valeurs fondatrices de la société alors que les « réformateurs » les accepteraient mais s'insurgeraient contre le décalage entre ces idéaux et leur décevante mise en œuvre. Que faire de Flower qui veut que le pays soit à la hauteur de sa promesse fondatrice d'une vie libre et heureuse pour tous mais aussi que l'humanité et la société accèdent à un nouveau stade de son évolution ? L'étude des sources montre qu'il est plus profitable de « laisser émerger » ces figures au lieu de chercher à les faire correspondre à des catégories préétablies et finalement anachroniques[55]. En effet, ces notions sont relatives historiquement, politiquement et sociologiquement. Flower se décrit comme radical et progressiste ; ses adversaires, sur sa gauche, l'accuseront de dévoyer le radicalisme, et, sur sa droite, de faire régresser le pays ou de le mettre en péril. En outre, l'image publique, nourrie par les échecs politiques, peut devenir une prophétie autoréalisatrice : si le réseau de réformateurs que Flower publie se pense radical, c'est aussi car il

---

[52] William Dwight Porter Bliss (éd.), *The New Encyclopedia of Social Reform, Including All Social-Reform Movements and Activities, and the Economic, Industrial, and Sociological Facts and Statistics of All Countries and All Social Subjects* (New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1908), p. 826. « The Arena », publicité pour The Arena, The Appeal to Reason, 3 février 1906, p. 2.

[53] L.J. Vance, « Some radical publications », *Printers' Ink*, vol. 16, 15 juillet 1896, p. 19-20. Selon *The Popular Science Monthly*, *The Arena* publie les plumes les plus « offensives *(belligerent)* » de l'époque : Robert G. Ingersoll, Laurence Grönlund et Henry George. « Literary Notices », *The Popular Science Monthly*, vol. 36, avril 1890, p. 855.

[54] Ils ne se distinguent donc pas du milieu transatlantique décrit par Rodgers. Par exemple, le réformateur municipal Frederic C. Howe se décrit à la fois comme « liberal », « reformer » et « radical ». Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 52.

[55] Peter. J. Frederick, *Knights of the Golden Rule . The Intellectual as Christian Social Reformer in the 1890s* (Lexington : The University Press of Kentucky, 1976), p. 5-6, 8-9. Ross Evans Paulson, *Radicalism & Reform ; The Vrooman Family and American Social Thought, 1837-1937* (Lexington, KY : University of Kentucky Press, 1968). Jeremy P. Felt, « Review. Radicalism & Reform : The Vrooman Family and American Social Thought, 1837-1937 by Ross E. Paulson », *The Journal of American History*, vol. 55, n° 3, 1er décembre 1968, p. 646. L'expression « laisser émerger » provient de la recension de l'ouvrage de Pauslon par Jeremy P. Felt.

est relégué dans les marges sociales et intellectuelles par ses contemporains. Pour ses adversaires, la folie de Flower et le danger que représentent ses idées se résument en un mot : *crank* .

Cranks

Les opposants à Flower, les « conservateurs » selon ses termes, disqualifient son radicalisme en l'affublant du sobriquet de *crank* , terme qui ridiculise toute pensée en la réduisant à l'excentricité. Impossible alors de penser politiquement l'opposition de Flower, de lui reconnaître la possibilité d'un choix rationnel : *crank* traduit la condescendance et la pathologisation, sinon la psychiatrisation, de toute une alternative politique[56]. *Crank* : levier qui enraye la mécanique sociale, élément perturbateur selon l'opinion dominante *(mainstream)*, hors du cercle des idées sanctionnées par la tradition et par tous ceux qui font tourner la machine sociale et économique sans accroc, les gagnants de la mutation industrielle et les conservateurs en matière religieuse. La liste des magazines radicaux de l'époque selon *Printers' Ink* regroupe les divers visages du *crank* : le réformisme éclectique (*The Arena*) mais aussi le spiritisme (*The Banner of Light*), la libre-pensée (*The Free Thought Magazine*), le populisme (*The Coming Nation*) et le socialisme (*The Socialist*)[57]. Terme d'origine américaine (1833 selon l'OED), *crank* désigne une personne portée (possédée même, pour les critiques les plus sévères) vers les idées bizarres et les projets irréalistes. Le terme et son dérivé « crankiness » envahissent littéralement la culture imprimée dans les années 1890, probablement sous l'effet de la montée du socialisme et, surtout, de l'ascension fulgurante du mouvement populiste avant que l'élection présidentielle de 1896 n'y mette un terme. À l'affolement des élites suggéré par l'explosion d'articles dans le *New York Times* répondent tous ces journaux qui, des plus petits aux plus grands et aux quatre coins du pays, débattent de ce sujet brûlant (voir annexe 3, fig. 4)[58]. Dans cet « âge d'or du *crank*[59] », Flower,

---

[56] Ambrose Bierce retourne l'argument : « the best definition of a crank is : the man who holds opinions which we do not understand ». Corrosif, son aphorisme superpose deux significations contraires : contestataire (l'avant-gardiste incompris par un détracteur incapable de comprendre) et ironique (le *crank* est bizarre et incompréhensible). Bierce voit bien que l'étiquette sert avant tout à disqualifier l'adversaire. Pour Flower, on le verra, l'adversaire des *cranks*, par intérêt, refuse de comprendre : il s'agit donc moins d'incapacité que de corruption ou de cynisme : Ambrose Bierce, *The Unabridged Devil's Dictionary* (Athens, GA : University of Georgia Press, 2002 [1911], p. 268-269.

[57] Vance, « Some radical publications », p. 19-20.

[58] La teneur des éditoriaux du *New York Times* confirme cet affolement. À la satire et aux insultes (« knaves and fools ») s'ajoute la critique d'un radicalisme fou (« one of the wildest and most fantastic projects ever seriously proposed by sober man »). Cette psychiatrisation, courante dans le traitement du populisme, s'illustre dans un cartoon du 6 juin 1891 paru dans le magazine satirique *Judge* : on y voit des leaders embarquée dans une montgolfière (le Parti populiste) cousue de bouts de tissus représentant les composantes hétéroclites du mouvement (la légende du

soutien et propagandiste majeur de la révolte agraire, se trouve logiquement affublé de cette étiquette : Flower, « excentrique en maître *(boss crank)* » (l'expression évoque aussi les machines politiques corrompues) qui règne sur une revue d'illuminés, écrite pour des idiots et des fous qui désirent s'exclure de la société[60] (« cranks' review[61] » ou « monthly album of crazy fancies[62] » : le *crank* est à la fois l'auteur et le lecteur).

Ce constat est partagé par l'écrivain Elbert Hubbard[63]. Dans son magazine irrévérencieux et spirituel *The Philistine*, il livre un portrait tout en ironie de Flower, et à travers lui des *cranks* :

> The term "crank " is an expression used by people who have wheels to designate other people who are similarly equipt [*sic*]. *Ethelyn Huston* [une romancière oubliée] says B.O. Flower is a crank. And the fact that Ethelyn herself is a whole bicycle plant, running three shifts of eights hours each, besides overtime, has no bearing on the fact: B.O. Flower is a crank. […] Ethelyn once called at the "Arena" Office, Pierce Bldg., Boston, with a small homily, keyed in C, on *The Malthusian Theory, or Woman as a Free Immoral Agent*. She wanted to see Mr. Flower and have him publish her amusing Little Thing (thrown off in an idle hour). But B.O. Flower was not to be seen—excepting from a distance. Over two hundred wild-eyed cranks filled the hallways. Each wore a greasy Prince Albert coat, his shoes were sadly run down at the heel, & all his pockets bulged with MS. on *The Grinding of the Honest Proletariat by the Octopus of Capital*. The towsled, staring, uncombed hair effect

---

dessin est « a party of patches ») ; le ballon symbolise la folie de leur programme (« platform of lunacy ») et leur déconnection du réel. Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 260. John Hicks, *The Populist Revolt : A History of the Farmers' Alliance and the People's Party* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1961 [1931]), p. 196.

[59] L'historien Carlos Schwantes utilise cette expression alors qu'il retrace l'aventure rocambolesque de Jacob Coxey et sa marche de chômeurs vers Washington (de nombreuses marches émaillent la dépression des années 1890). Carlos Schwantes, *Coxey's Army : An American Odyssey* (Moscow, ID : University of Idaho Press, 1994), p. 47.

[60] « Cranks' own magazine », *Fort Wayne Daily News* (Fort Wayne, IN), 2 décembre 1896, p. 2. « *The Arena* is as brilliant and rather more cranky than usual. […] The reader who desires to be antagonized should read *the Arena* ». « July magazines », *The Indianapolis Journal*, 2 juillet 1891, p. 3.

[61] Article sans titre, *The Waterloo Press* (Waterloo, IN), 7 novembre 1895.

[62] « An Arena for cranks », *The Courier-Journal* (Louisville, KY), 8 octobre 1894, p. 4.

[63] Avant de devenir une figure du mouvement *Arts & Crafts* et l'auteur du célèbre *Message à Garcia* en 1899, Hubbard a travaillé pour The Arena Publishing Company. Flower édite par ailleurs deux de ses premiers ouvrages. Le sens des affaires de Hubbard ainsi que ses contributions inspirées n'empêchent pas les deux hommes de se brouiller rapidement : malgré ses conseils commerciaux avisés, Hubbard n'est mentionné qu'en passant dans les mémoires de Flower ; Hubbard, quant à lui, ne l'épargne pas dans son magazine. Elbert Hubbard, *One Day : A Tale of the Prairie* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893) ; *Forbes of Harvard* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Hubbard écrit deux articles pour *The Arena* en 1894 : « The Rights of Tramps », vol. 9, avril 1894, p. 593-600 et « A New Disease », vol. 10, juin 1894, p. 76-83. Walker Rumble, « Becoming Roycroft », « Lessons of Arena », « Hubbard and Flower », « Populism, Arena style », « The Apprentice », « Hub Joins Alice, Finds Flower », *Printers. Shopfloors, Little Magazines, and Small Presses* [En ligne], mis en ligne les 2, 7, et 20 juillet 2010, consulté le 10 septembre 2013. URL : https://rumble101.wordpress.com/tag/arena-publishing-company/. Flower, *Progressive Men*, p. 287.

> of these cranks filled Ethelyn with awe, as she watched Mr. Flower take each individual crank to his heart and press the jungle, wheely head against his vest front. Ethelyn declares that B.O. Flower started the "Arena" with One hundred thousand dollars in the bank to his credit. When the sheriff came and took possession, in the midst of life Mr. Flower was in debt, forty thousand dollars, all paid out to the towsled cranks for MS. concerning *The Octopustic Tendency of the Usufruct*[64].

Flower accueillerait les graphomanes aux idées les plus farfelues et chimériques[65]. Dans cette description se dessine la crainte et le dédain envers ces femmes goûtant à la liberté de mouvement alors que le pays se prend de passion pour la bicyclette ou pour ces réformateurs opposant l'honnêteté foncière de travailleurs victimes à la pieuvre capitaliste. Les contours idéologiques du *crank* se lisent, en creux, dans une autre satire de Hubbard : projets extravagants de reconstruction sociale, sérieux assommant d'essais au style ampoulé, traitement réaliste, sinon cru, du sexe. Il moque deux amis de Flower : le révérend unitarien Minot J. Savage (1841-1918), homme « dangereux *(unsafe)* » car toujours en possession d'un nouveau manuscrit, et le romancier réaliste Hamlin Garland, disciple de Flower, dont les déclamations ennuyeuses auraient eu raison des Espagnols dans la guerre de 1898 :

> But of all men to be avoided I place Hamlin Garland first. He was taught the trick by B.O. Flower, one of the worst sinners in this respect the world has ever known ; but Hamlin Garland has seen Mr. Flower and gone him one better. I am told that Mr. Flower is very proud of his pupil. Chester Lord, of *The Sun*, tells me (so it must be so) that the reason the Spanish capitulated so quickly at Santiago was because Shafter had Hamlin Garland read to them through a megaphone from an unpublished sex novel[66].

Garland, dans ses mémoires, confirme cette réputation : un ami « conservateur » lui déconseilla vivement, s'il comptait réussir, de se faire publier par un *crank* comme Flower, radical du même acabit que Walt Whitman ou Henry George[67]. Le 4 octobre 1900, il décrit Flower ainsi

---

[64] Elbert Hubbard, « Heart to Heart. Talks with Philistines by the Pastor of His Flock », *The Philistine. A Periodical of Protest*, vol. 8, janvier 1899, p. 62-64.

[65] Hubbard reprend une caricature courante à l'époque : la folie des *cranks* se loge dans la multiplication démente de projets bizarres ou utopiques. Un dessin de *Judge* de 1892, intitulé « A Chapter on Cranks », tourne en dérision toute une galerie de personnages : fous de baseball, charlatans, vagabonds, sportifs et hommes politiques. Son rival historique, *Puck*, n'est pas en reste. La couverture d'avril 1892 intitulée « cranks » montre un homme collet monté, affublé de fleurs sur le haut-de-forme et d'une jupe sur le pantalon, tenant dans ses mains un article sur les réformes vestimentaires et un autre, moustachu, hirsute et prêt à s'envoler dans ses chimères, porte une machine ressemblant à une libellule, que l'on comprend être un landau pour réformateurs (la carlingue arbore : « dreamers aerial perambulator »). La satire passe donc par la pathologisation mais aussi pas l'infantilisation et la féminisation.

[66] « Heart to Heart. Talks with Philistines by the Competent », *The Philistine. A Periodical of Protest*, vol. 7, novembre 1898, p. 182-183.

[67] Hamlin Garland, *A Son of the Middle Border* (New York : Penguin Books, 1995 [1917]), p. 334-335.

dans son journal intime : « he is a crank of course and a faddist but a brave and generous and high-minded eccentric after all is said[68] ».

Ce radicalisme attire à Flower les foudres des thuriféraires du capitalisme. Par exemple, les mêmes critiques se retrouvent dans *The Northwestern Miller*, publication de Minneapolis financée par l'industrie céréalière :

> The name of this choice example of what can be done in the way of alleged literature in a free country is the *Arena*, a name which suggests the circus or a dog fight, and certainly its contents are of such a nature as to fully justify the title. Its editor is one B.O. Flower, and, to judge by his writings, he is a lovely specimen from a garden of mushy sentimentality and unhealthy crankiness, which is watered by the half dollars of the half-baked, who may lack brains to revolve a peanut-roaster and yet aspire to turn over the social world. The number before us is an album of idiosyncrasies, and, apparently, it is neither above nor below the average of what the *Arena* ordinarily is. As a home for incurables in the way of social upsetters; an asylum in which advanced women, long-haired men, cranks , crock-brains, enthusiasts, theorists, budding geniuses, world conquerors, agitators, reformers and sentimental, impractical public nuisances generally, can inscribe their absurd and illogical opinions, it is unparalleled. It is simply amazing to wonder through its pages of sloppy sentiment and impossible theories; its abuse of all that is established and its praise of all that is not—and, thank heaven, may never be—in the way of reform, and realize that there be pens to write and eyes to read such unhappy and unhealthy stuff.

Non seulement Flower outrage les traditions et le *statu quo* mais il fait l'éloge de cette frange utopiste qui propose des projets totalement fous et donc dangereux. Et le journaliste de conclure : « naturellement », ce magazine soutient le socialiste Eugene V. Debs[69].

Dans les années 1890, *crank* était donc synonyme de « radical ». William T. Stead confirme l'excentricité de Flower ; il y voit cependant une bouffée d'air frais bienvenue dans un paysage éditorial américain bien sage, voire conservateur, au début des années 1890 :

> The *Arena* is never dull, although it is sometimes mad, or, to speak more correctly, it sometimes publishes a mad article, which, after all, is rather welcome. It is an open arena for the discussion of subjects tabooed by the *Forum* and the *North American*. There is more audacity about the *Arena* than its older rivals. The *Arena* for June is even more strenuous

[68] Keith Newlin, *Hamlin Garland : A Life* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 2008), p. 140.

[69] « Editorial », *The Northwestern Miller*, vol. 40, 18 octobre 1895, p. 634.

> than usual. The magazine from the first page to the last is strained almost to the breaking point with overcharged earnestness[70].

Cette réputation de radicalisme intransigeant mais un peu fou est accréditée par les historiens. Ainsi, une histoire du Massachusetts publiée dans les années 1930 : « radical in its editorial policy beyond all contemporaries, it fought for reforms of political and social abuses and was instrumental in accomplishing many things which are now accepted as ordained by even ultra-conservatives[71] ». Ainsi, Vernon L. Parrington : « from his studies Hamlin Garland emerged an uncompromising radical, one of a group of eager young men who gathered about B.O. Flower, and in the sympathetic pages of *The Arena* published their diverse radicalisms to a hostile world[72] ». Ainsi, Henry S. Commager : « three years later Benjamin O. Flower, half crack-pot, half genius, founded *The Arena,* the original muckraking magazine, its pages open to Populists and Socialists and heretics of all kinds[73] ». Roger E. Stoddard, historien, bibliothécaire et bibliographe, décrit son rôle d'éditeur dans les mêmes termes. Flower se situe à la frontière ténue entre intérêts aberrants et justesse du réquisitoire contre l'époque :

> Flower managed to minimize his involvement with absurd literature while publishing dozens of serious books for the "thought-moulders of the nation" that commercial houses would not risk and that stand among the more fascinating books of the 1890s. Flower set a standard for the radical publisher in America[74].

L'historien de progressisme et du *muckraking* , Louis Filler, partage ce constat : *The Arena* était un magazine « outrageusement radical *(shamefully radical)* », le plus influent à l'époque, et ne peut aucunement être rangé parmi les publications « policées »[75].

Cette dernière remarque révèle un malentendu qui empêche de comprendre Flower et son milieu : ils vivent comme des bourgeois, pensent une révolution de l'humain et s'engagent pour

---

[70] William T. Stead, « *The Arena* », *Review of Reviews*, vol. 4, juillet 1891, p. 51. Nous retrouverons Stead, Savage et Garland au fil de ces pages tant leur combats et ceux de Flower se croisèrent. Pour l'anecdote, deux connaissances de Flower décèdent dans des naufrages tragiques : Stead dans celui du *Titanic* et Hubbard dans celui du *Lusitania.*

[71] William H. Clark et Daniel L. Marsh (éds.), *The Story of Massachusetts, vol. III* (New York : The American Historical Society, c1938), p. 110.

[72] Vernon Louis Parrington, *Main Currents in American Thought : An Interpretation of American Literature from the Beginnings to 1920. vol. 3. The Beginnings of Critical Realism in America : 1860-1920* (New York : Harcourt, Brace and Company, 1930), p. 299.

[73] Henry S. Commager, *The American Mind : An Interpretation of American Thought and Character since the 1880s* (New Haven, CT : Yale University Press, 1950), p. 75.

[74] Roger Eliot Stoddard, « Vanity and Reform : B.O. Flower's Arena Publishing Company, Boston, 1890-1896. With a Bibliographical List of Arena Imprints », *Papers of the Bibliographical Society of America,* vol. 76, n° 3, 1982, p. 279.

[75] Louis Filler, *The Muckrakers* (Stanford : Stanford University Press, 1993 [1939]), p. 9, 342 ; *Muckraking and Progressivism in the American Tradition* (New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1996), p. 110, 119.

un réformisme graduel. Cette classe moyenne lutte pour des positions politiques, économiques et sociales radicales pour l'époque mais, dans son mode de vie comme dans ses valeurs, ne se départ pas d'un souci de respectabilité, de raffinement et d'un certain traditionalisme, ces valeurs victoriennes que l'on pourrait qualifier de « *genteel* »[76]. Attaché sociologiquement et géographiquement au passé agraire (*via* ses origines dans le Midwest), culturellement aux modèles classiques et au protestantisme, son idéalisme moral entrera en collision avec le modernisme de la gauche bohème. C'est ce malentendu qui divisera le progressisme entre « Victoriens de la prairie » et « héros moderniste[s] », pour reprendre la terminologie de Michael Kazin dans sa biographie de l'icône de ces radicaux traditionnalistes, William Jennings Bryan[77]. *A posteriori*, le radicalisme culturel d'un Flower semble désuet et risible même pour les radicaux de Greenwich Village par exemple car empreint d'un moralisme qui d'emblée le disqualifie, comme d'ailleurs ses appels à l'union entre intellectuels, damnés de l'Amérique, classes moyennes et petite bourgeoisie. Là où Flower voyait une avant-garde, les conservateurs de son époque et les radicaux modernistes ne percevaient que des excentriques, dangereux selon les premiers et ridicules, inoffensifs ou contre-productifs, pour les seconds. Une partie de la gauche américaine d'après-guerre dénonce ce radicalisme politique comme un simulacre qui détourne des vrais enjeux. C'est cette gauche moderniste qui, semble-t-il, domine le champ intellectuel au XXe siècle, y compris l'historiographie (marxisme, *New Left*), et impose à la postérité sa définition du radicalisme[78].

Flower considère la prohibition, l'anticatholicisme, la guérison par la foi, les médecines alternatives ou le spiritisme comme parties intégrantes du progressisme, au même titre que la nationalisation des services publics, la lutte contre la pauvreté ou une politique de logement social. Ce bricolage baroque de réformes ainsi que sa vision explicitement chrétienne et populiste du réformisme (celle de ces réformateurs que Kazin nomme « unsung progressives[79] »), ne correspondent guère aux analyses, communes dans l'historiographie, définissant les progressistes comme des citadins modernisateurs et les radicaux comme urbains, incroyants, et soit comme des

---

[76] Nous avons choisi de garder l'adjectif anglais « *genteel* » car il traduit à la fois le statut de classe moyenne ou de classe moyenne supérieure, le raffinement culturel, la respectabilité sociale et un certain conformisme dans le mode de vie. Il s'agit aussi d'un écho à Cline qui parle de « radicalism of a genteel type » et d'une référence à la description d'un autre représentant de la même tendance : William Dean Howells. Howard Francis Cline, *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine*, mémoire de licence (senior honors thesis), Harvard, 1939, Harvard University Archives, p. 13. Bernard Smith, « Howells : the Genteel Radical », *The Saturday Review of Literature*, vol. 11, 11 août 1934.

[77] Michael Kazin, *A Godly Hero : The Life of William Jennings Bryan* (New York : Anchor Books, 2007 [2006]), p. 244.

[78] Michael Kazin, « Repenser la gauche américaine », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], n° 108, 2009, mis en ligne le 24 novembre 2009, consulté le 21 février 2015. URL : http://chrhc.revues.org/1801; *A Godly Hero*, p. 148-149. Christopher Lasch, *The Agony of the American Left* (New York : Vintage Books, 1969), p. 13.

[79] Kazin, *A Godly Hero*, p.149.

modernistes bohèmes ou des socialistes ou les deux. C'est cette historiographie qui a créé les dichotomies servant de prémisses à l'analyse (urbain/rural, science/religion, modernité/tradition) mais restant encore poreuses au tournant du XXe siècle et impensées chez Flower. Acteur et produit d'un temps où se construisent et se cristallisent justement ces nouvelles divisions, le progressisme radical et moral, ce radicalisme *genteel* à la fois culturel, politique et économique, est difficile à percevoir pour qui a intégré ces oppositions. La lecture des magazines de l'époque, cependant, en rétablit la banalité. Aucun terme ne décrit cette tradition, sauf en creux (« unsung ») ou en périphrases, soit en termes d'hybridité (« progressisme radical et moral » ; « radicalisme *genteel* »), soit en termes sociologiques (la définition de Kazin : « majorité blanche chrétienne d'ouvriers et d'artisans[80] », à laquelle il faudrait rajouter les intellectuels marginaux et autres *cranks*)[81]. Cette absence témoigne de son caractère fuyant et des lacunes de la recherche ; ou plutôt, elle souligne la nécessité, non pas de changer d'objet d'étude, mais de changer de perspective. À défaut de mot pour définir cette mouvance, ce travail, que l'on pourrait qualifier d'archéologie ou d'exhumation, propose d'en retracer l'histoire et les contours.

Les intellectuels d'après-guerre en furent les premiers fossoyeurs. Ils firent un constat sans appel de la faillite de ces réformateurs. Ainsi, H.L. Mencken a pu se moquer de ces « utopistes *(forward-lookers)* » aux « croyances baroques *(baroque gospels)* » et malades d'optimisme et de sentimentalisme chroniques. Il inclut Flower dans sa liste. La citation complète est éloquente :

> Of all the known orders of men they [forward-lookers] fascinate me the most. I spend whole days reading their pronunciamentos, and am an expert in the ebb and flow of their singularly bizarre ideas. As I have said, I have never encountered one who believed in but one sure cure for all the sorrows of the world, and let it go at that. Nay, even the most timorous of them gives his full faith and credit to at least two. […] There is David Starr Jordan : he is also one of the great whales of pacifism. There is B.O. Flower: he is the emperor of anti-vaccinationists. There is Carrie Chapman Catt: she is hot for every peruna that the suffragettes brew. There is W. S. U Ren: he is in general practise as a messiah. There is

[80] Michael Kazin, « Repenser la gauche américaine ». Kazin poursuit : « des Américains qui, en dépit de leurs origines sociales diverses, partageaient une grande méfiance à l'égard des grandes entreprises et des conglomérats industriels, auxquels ils reprochaient de chercher à construire des monopoles, de corrompre les hommes politiques et plus généralement de menacer l'esprit civique ».

[81] Lasch, dans *The True and Only Heaven*, propose le terme « populiste » qui, lui-même complexe et polémique, malheureusement ne brouille plus qu'il n'éclaire le débat. Néanmoins, il en dessine, en creux, les contours : ni *liberal* , ni marxiste, il décrit cette tradition ainsi : « it was anticapitalist but not socialist or social democratic, at once radical, even revolutionary, and deeply conservative ; and it deserves a more attentive hearing, on its own terms, than it has usually received ». Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 205. Johnston, à la suite de Kazin, propose une lecture sociologique avec l'expression « classe moyenne radicale » qui souligne le rapprochement surprenant entre, pour simplifier, une culture traditionnelle et un engagement pour des solutions politiques et économiques radicales.

> Hamlin Garland : he also chases spooks. There is Jane Addams : vice crusader, pacifist, suffragist, settlement worker. […] There is Gifford Pinchot: conservationist, Prohibitionist, Bull Moose, and professional Good Citizen. […] I could run the list to columns, but no need. You know the type as well as I do. Give the forward-looker the direct primary, and he demands the short ballot. Give him the initiative and referendum, and he bawls for the recall of judges. Give him Christian Science , and he proceeds to the swamis and yogis. Give him the Mann Act, and he wants laws providing for the castration of fornicators. Give him Prohibition, and he launches a new crusade against cigarettes, coffee, jazz, and custard pies.
>
> I have a wide acquaintance among such sad, mad, glad folks, and know some of them very well. It is my belief that the majority of them are absolutely honest–that they believe as fully in their baroque gospels as I believe in the dishonesty of politicians–that their myriad and amazing faiths sit upon them as heavily as the fear of hell sits upon a Methodist deacon who has degraded the vestry-room to carnal uses. All that may be justly said against them is that they are chronically full of hope, and hence chronically uneasy and indignant–that they belong to the less sinful and comfortable of the two grand divisions of the human race. Call them the tender-minded, as the late William James used to do, and you have pretty well described them. They are, on the one hand, pathologically sensitive to the sorrows of the world, and, on the other hand, pathologically susceptible to the eloquence of quacks[82].

Le dirigeant socialiste Morris Hillquit, qui tenait ces engouements hétéroclites (des ersatz de pensée selon lui) responsables des échecs des *vrais* radicaux (entendez, les *vrais* socialistes et les syndicats), en a même dressé une liste :

> Before the war there was an endless variety of him [the American "radical"]. Anti-graft crusaders in politics and settlement workers in social endeavor; "muck-rakers" in journalism and anti-fundamentalists in religion; […] pacifists, feminists and anti-vaccinationists; opponents of lynching and prison reformers; […] men with flowing ties and pioneers of the female bob; iconoclasts, malcontents, sentimentalists and faddists of all imaginable and unimaginable hues, were equally listed as "radicals" by our discriminating press and enlightened officialdom on a par with the Socialists, the I.W.W. and the conservative union leader during a strike[83].

Flower a été de tous ces combats. Pour exhumer cette tradition oubliée, ce travail repose sur deux choix méthodologiques : la biographie et l'étude des controverses.

---

[82] Henry L. Mencken, « Saving the World » *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, vol. 68, juillet 1922, p. 138-142.

[83] Morris Hillquit, « Where Are the Pre-War Radicals ? A Symposium », *The Survey Graphic*, vol. 8, n° 5, 1er février 1926, p. 562.

Le choix du biographique

Les « étranges combinaisons théoriques » de Flower imposent le choix du biographique[84]. Le singulier, irréductible à notre imaginaire contemporain du progressisme, permet d'explorer une des modalités d'un mouvement composite et labile. Le biographique permet de déplacer le regard en deçà des marqueurs du « progressisme » forgés par le XXe siècle – État-providence, sécurité sociale, mouvement pour les droits civiques, sciences sociales mobilisées contre la pauvreté, avant-gardes intellectuelles et artistiques en rupture avec le moralisme du XIXe siècle entre autres – et qui, par anachronisme et projection de nos présupposés normatifs sur le passé, empêchent de voir l'époque comme les acteurs historiques la voyaient. L'ambition de ce travail est d'abord de restituer le regard d'un réformateur et ainsi « se distancer des définitions canoniques [du progressisme] pour mieux s'intéresser à leur subjectivation, c'est-à-dire à la façon dont elles étaient vécues, éprouvées, agies[85] ». Intégrer cette vision dans l'histoire sociale et culturelle de l'Amérique du tournant du siècle permettra d'en étudier les significations, la généalogie, mais aussi « l'incarnation […] dans le tissu social », non seulement en termes de production mais aussi de circulation (réseaux, sociabilités, milieux)[86]. La biographie, longtemps réduite à une simple « illusion » (Pierre Bourdieu), connaît un retour en grâce depuis la fin du XXe siècle mais ses problématiques se sont déplacées sous l'influence de l'histoire sociale et culturelle (en particulier la microhistoire) :

---

[84] Wiebe utilise l'expression pour Thorstein Veblen : « His intellectual wanderings provide one more example of how men of this era often thought in strange theoretical combinations ». Le qualificatif « étrange » cependant nous en dit davantage sur le sujet que sur l'objet de cette remarque. Tout se passe comme si un historien de la seconde partie du XXe siècle éprouvait les plus grandes difficultés à penser ou accepter l'éclectisme des réformateurs du tournant du siècle. Wiebe, *The Search for Order*, p. 153.

[85] Voir comme les acteurs de l'époque voyaient leur époque : cette ambition s'avère bien sûr vaine, comme le remarque Robert Darnton : « so presumptious an undertaking must fail, for who can hope to peer into the minds of men who have been dead for almost two centuries ? ». Et, se reprenant aussitôt, d'affirmer l'importance d'essayer. Robert Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1968), p. vii. Nathalie Caron et Naomi Wulf, « Les Lumières américaines : continuités et renouveau », *Transatlantica* [En ligne], vol. 2, 2009, mis en ligne le 27 décembre 2009, consulté le 29 août 2014. URL : http://transatlantica.revues.org/4566. Le texte original de Caron et Wulf traite de la subjectivation des Lumières.

[86] Le biographique permet donc de dépasser la contradiction entre histoire des idées et histoire sociale. Dans cette nouvelle « histoire sociale des idées », les idées des individus, ni simple illustration, ni origine unique des changements sociaux, n'intéressent pas l'historien en tant que « cause[s] » des évènements mais en tant que « mode[s] de représentation d'un moment historique ». John Higham, Paul Conkin et Gordon Wood cités *in* Naomi Wulf, « Biographie et histoire dans la jeune République », *Transatlantica* [En ligne], vol. 1, 2002, mis en ligne le 1er octobre 2002, consulté le 09 mai 2014. URL : http://transatlantica.revues.org/392. François Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 101, 2009, p. 190.

> La biographie n'est plus celle du seul individu ; c'est l'histoire d'une époque vue au travers de cet individu (ou groupe d'individus), qui n'est plus présenté comme un héros, mais comme une sorte de réceptacle, au carrefour d'événements, de courants ou de mouvements que son récit de vie rend parfois plus tangibles[87].

Les contradictions de Flower permettent ainsi de révéler l'époque : elles rendent « plus tangibles » les ambiguïtés du progressisme, ses frontières mouvantes, certaines de ses alternatives oubliées, les controverses qui ont présidé à son émergence mais aussi les malentendus causés par l'anachronisme par anticipation. En effet, non seulement la définition du « progressisme » se trouvait au cœur des controverses du tournant du siècle mais cette définition est elle-même soumise aux aléas de l'histoire et de la mémoire.

Cette approche biographique convient également au tournant du XXe siècle car elle permet une lecture à différentes échelles, individuelle et sociale, à même de saisir, à partir de la perspective des acteurs, les bouleversements d'une époque où les enjeux se gigantisent (intégration nationale du pays en un tout et sa projection à l'international ; bouleversements démographiques avec l'immigration massive et économiques et sociaux avec l'industrialisation à marche forcée et sa logique monopolistique). Comme le disait déjà Aristote, l'histoire est la science du particulier ; la biographie permet d'en embrasser les deux pôles, le singulier et le collectif[88]. Il s'agit donc dans cette thèse d'expliquer et de comprendre les raisons et les déraisons de la pensée de Flower et du progressisme en général[89]. Si la question de la légitimité de sa lecture ne se pose pas (n'importe quel individu peut devenir objet d'histoire[90]), celle de sa représentativité et de son influence exigera un souci constant de contextualisation (en amont) et de traçage (en aval) de ses prises de position.

---

[87] Wulf, « Biographie et histoire dans la jeune République ».

[88] Aristote, *La Poétique*, traduction et notes de lecture par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot (Paris : Le Seuil, 1980), p. 65.

[89] Wilhem Dilthey distingue l'explication, c'est-à-dire la recherche des causes et la démarche analytique (« expliquer », étymologiquement, signifie « déplier »), de la compréhension, c'est-à-dire la recherche des raisons et du sens grâce à une démarche synthétique (« comprendre » consiste à « prendre avec », s'approprier une expérience). La biographie, nourrie de l'histoire sociale et culturelle, cherche à expliquer mais aussi à comprendre les bouleversements collectifs *via* le prisme individuel. Écrire l'histoire du progressisme ici s'attachera donc à mettre en œuvre les leçons de Paul Veyne : « Expliquer, de la part d'un historien, veut dire montrer le déroulement de l'intrigue, le faire comprendre. […] L'histoire n'explique pas, au sens qu'elle ne peut déduire et prévoir (seul le peut un système hypothético-déductif) ; ses explications ne sont pas le renvoi à un principe général qui rendrait l'événement intelligible, elles sont le sens que l'historien prête au récit ». Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire* (Paris : Le Seuil, 1971), p. 67, 70.

[90] Alain Corbin a par exemple consacré un ouvrage à l'existence ordinaire, choisie au hasard dans l'immense masse des oubliés de l'histoire, d'un obscur sabotier d'un petit village du XIXe siècle : *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)* (Paris : Flammarion, 1998).

Les bornes de ce travail procèdent du choix de la biographie. Le décès de Flower en 1918 clôt de fait l'analyse. Il correspond aussi à la fin d'une époque : la boucherie de la Grande Guerre met en effet un coup d'arrêt à la religion du progrès qui imprime un optimisme (presque) sans failles dans le monde occidental au tournant du siècle. Le lancement de *The Arena* en 1889 – Flower a alors 31 ans – servira de point de départ car il marque son inscription, reconnue comme telle par ses pairs et par lui-même dans ses mémoires, dans le débat public et les mouvements réformistes du tournant du siècle[91]. En ce qui concerne les frontières spatiales, les réseaux intellectuels de Flower nous emmèneront aux quatre coins des États-Unis selon un axe grandes villes de la côte Est (Boston, New York)/Midwest (Chicago et Aurora, Missouri) ainsi que dans le milieu intellectuel transatlantique et transpacifique. Le choix d'une figure moyenne, ni un personnage insignifiant à l'époque, ni un intellectuel ou un réformateur majeur comme par exemple William James ou Upton Sinclair, conduit à s'interroger sur la circulation des idées progressistes. La réflexion sur les médias – individus et publications – se double d'une analyse des marges du progressisme : le non-conformisme de certaines des idées de Flower en fait un penseur influent dans le milieu du progressisme radical et, à la faveur de « l'exemplarité de l'écart », permet de mettre au jour la construction de la norme[92]. Le biographique impose aussi d'embrasser la variété des champs d'intervention du personnage. Enfin, une empathie raisonnable guidera notre exploration : dans le sillage des historiens qui ont « redémocratisé » le progressisme, il s'agira de comprendre, sans condamnation *a priori* qui en dit moins sur le passé que sur notre présent, une figure ambiguë, sa compassion et sa condescendance, sa main tendue aux laissés-pour-compte du progrès au nom d'une commune humanité mais aussi ses parts sombres (vision racialisante ou anticatholicisme paranoïaque)[93]. Ainsi se révéleront les contradictions d'une

---

[91] Certaines contraintes archivistiques imposent également cette date. Les traces de ses années de formation restent parcellaires ; ses premières entreprises journalistiques aussi (par exemple, il dirige trois ans, de 1886 à 1889, le journal du sanatorium de son frère, *The American Spectator,* mais seule la bibliothèque publique de Boston en possède plusieurs numéros qui sont inaccessibles car transférés dans un entrepôt de stockage qui n'est pas encore ouvert au public).

[92] Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes* (Paris : Albin Michel, 1998), p. 72.

[93] Jamais examinée en France à notre connaissance, la figure de Flower tient une place paradoxale dans l'historiographie américaine : rarement étudié en tant que tel mais mentionné dans de nombreux travaux sur différents aspects de l'époque (lutte contre la pauvreté et presse radicale en particulier). Quelques travaux ont cependant pris pour objet le rédacteur en chef réformiste de Boston mais soit ils ne traitent que d'un aspect de ses engagements (idéologie réformiste pour Frederick et Matusow ; émancipation des femmes pour Payne ; littérature pour Dickason ; journalisme pour Fairfield, Piott, Reilly, Singal et Mabee ; religion pour Reuben et Wallis), soit ils restent cantonnés à une approche biographique traditionnelle, linéaire et centrée sur la trajectoire individuelle (Cline, Holleran, Luker). Cline, en particulier, a proposé la première étude du personnage (il a laissé à la Bibliothèque du Congrès les archives de ses recherches) : notre travail se veut la poursuite de son travail à la lumière des évolutions récentes de l'historiographie. Enfin, tous ces travaux se concentrent sur sa période à la tête de *The Arena* de 1889 à 1896 (sommet de son influence) ou 1909 (faillite définitive du magazine). Ses croisades ultérieures, pour la liberté

époque généreuse et excluante ainsi que l'ambiguïté structurelle du progressisme : un méliorisme pour tous mais à plusieurs vitesses, une vision scientifique qui réifie ses bénéficiaires pour leur bien.

Deux types de sources primaires ont été utilisés pour cette histoire culturelle et sociale des idées par le prisme biographique : les écrits de Flower, publics mais aussi privés, pour restituer son regard ; ceux d'autres auteurs contemporains pour le situer dans les débats de l'époque et de figures antérieures ou postérieures pour saisir, grâce la comparaison diachronique, l'émergence ou la transformation des enjeux. Les archives de Flower, perdues ou détruites, ont imposé un travail sur les traces[94] : peu de courriers adressés à Flower subsistent mais l'on trouve des reliquats de sa correspondance dans les archives d'autres personnages de l'époque[95] ; en l'absence de livres de comptes ou de correspondance avec ses lecteurs, l'analyse de ses entreprises journalistiques, leur production ou leur réception et appropriation, s'est inspirée des apports de l'histoire du livre pour expliquer, à partir des objets, leur destin social. Pour décentrer le regard et reconstituer le contexte dans lequel évoluait Flower, nous avons exploré les discours qui le prirent comme objet dans la culture imprimée de l'époque : s'y révèlent les controverses qui construisirent le progressisme.

---

médicale ou contre le catholicisme, ne sont pas prises en compte ou moins analysées que dédaignées car elles ne correspondent pas à l'image habituelle du « progressisme » : c'est la construction même de cette imaginaire qui, à travers le cas particulier de Flower, est l'objet de cette thèse. Pour les références, voir bibliographie II.A.

[94] Notre travail d'enquête à Boston et en ligne a confirmé la disparition des archives de Flower. En août 2012, nous avons effectué un séjour de recherche pour explorer les nombreuses archives qui mentionnaient Flower et inaccessibles en ligne ou par correspondance (ces sources primaires se répartissaient entre neuf bibliothèques, six à Harvard – Widener, Lamont, Harvard University Archives, Houghton, Andover-Harvard Theological Library et Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America – et le reste à Boston – Massachusetts Historical Society, Boston Public Library et Mary Eddy Baker Library). Nous avons également bénéficié d'une bourse de recherche *(fellowship)* de deux semaines à la Mary Baker Eddy Library for the Betterment of Humanity dont les ressources, immenses, ont permis d'approfondir les rapports entre religions alternatives et croisade pour la liberté médicale. La recherche en ligne a reposé sur deux axes : l'exploration des bases de données (ArchiveGrid, NUCMC – National Union Catalog of Manucript Collections – et viaLibri) et les correspondances avec des archivistes, des historiens et des bibliothécaires au sein de la « République des lettres numériques » que permettent les forums H-net (Humanities & Social Sciences Online) et les listes de discussion des associations SHARP (Society for the History of Authorship, Reading and Publishing) et SHGAPE (Society for Historians of the Gilded Age and Progressive Era).

[95] Nous avons consulté plus de cinquante collections différentes : voir bibliographie I.B. Quelques fonds, malgré leur intérêt certain, n'ont pas pu, à regret, être consultés car inaccessibles (par exemple, *The American Spectator*), trop complexes à exploiter (les dizaines de rouleaux de microfilm de Frances E. Willard, non indexés, n'ont rien donné faute de temps) ou trop onéreux à récupérer (des lettres disséminées dans les nombreux microfilms du populiste Marion Butler à l'Université de Caroline du Nord à Chapel Hill).

La question des controverses

L'histoire est une « lutte contre l'optique imposée par les sources[96] ». Flower applique la même grille de lecture à tous ses combats ; or, il est lui-même travaillé par les transformations culturelles qui affectent les destins individuels et la société. L'approche par les controverses historicise et contextualise son regard : là où il voit un conflit moral sans fin, cette méthode donne à voir les angles morts de son réformisme, révèle des causalités qui lui sont inconnues et permet un retour réflexif sur la problématique construction du canon progressiste[97]. Entre une perspective normative et relative, la description des controverses donne à voir la complexité des enjeux : que signifient, en somme, les mots « progrès », « réforme », « moderne », « science », « peuple » ou « Amérique » au tournant du siècle ? L'évidence et la puissance légitimatrice de ces valeurs voilent les luttes pour en définir le sens et les contours. Contre les théorisations *ex post facto* formulées tout au long du XXe siècle, cette thèse veut retrouver l'épaisseur de ces mots, le ferment intellectuel de l'époque et la diversité de leurs définitions, pour ensuite décrire la constitution, par la disqualification de l'alternative progressiste radicale de Flower et de son milieu, d'une définition unique et univoque du *vrai* réformisme. Ce qui se joue, *in fine*, au tournant du XXe siècle, c'est ce que peuvent savoir et ce que peuvent faire *(agency)* les acteurs historiques – comme individus et comme groupe (le « peuple ») – à une époque où seule la science est à même de traiter les pathologies d'une société de masse. Les réformateurs se diviseront irrémédiablement sur ces deux questions : les différentes interprétations du progrès, contestées mais compatibles malgré les divergences dans la logique de coalition des réformateurs, deviendront inconciliables[98]. En somme, il s'agit de revenir à la genèse du récit de la modernisation du pays.

Cette thèse analyse donc avant tout les luttes pour imposer le sens des mots du progressisme :

> Dans le cadre d'une polémique intellectuelle d'une certaine ampleur – définie comme différend public entre pairs –, ce sont les idées, et leurs porte-parole, que l'on prend alors vraiment au sérieux, dans la dimension performative de leurs arguments (rien n'est joué

[96] Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, p. 265-266.

[97] Sur l'approche par les controverses, voir Antoine Lilti, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 25, 2012, p. 13-28 et Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle », p. 188.

[98] Chaubet note que l'approche par les controverses utilisée dans l'histoire des intellectuels vient des recherches en sociologie des sciences : c'est en effet la question des savoirs qui conditionne ce peuvent faire les acteurs historiques en démocratie (qui sait ? qui peut savoir ? quel savoir est valide dans une société moderne ?). *Ibid.*, p. 188.

d'avance dans une controverse), jusqu'aux effets cognitifs et politiques de ceux-ci (créer, éventuellement, un nouvel état dans la société)[99].

Le tournant du siècle est un de ces moments décrits par Rodgers « où le sens des métaphores fondamentales de la politique était l'enjeu d'une lutte de pouvoir *(up for grabs)* ». Dans cette guerre de territoire symbolique, les mots sont le lieu des controverses, moins l'expression de systèmes intellectuels que des outils ambigus et « à double tranchant » susceptibles, dans une « lutte pour la légitimité et l'ascendant politique », de multiples reformulations et instrumentalisations (« affirmation, cooptation, formalisation, réinvention »)[100]. Inspiré par la remarque de Quentin Skinner qui expliquait que les concepts n'ont pas de définition mais une histoire, cette thèse retrace l'histoire du progressisme à travers les « effets d'imposition exercés par les choix conceptuels et lexicaux » des différents acteurs de la controverse et « le poids des inconscients langagiers » qui ont façonné sa postérité[101]. Elle la prend à un moment de rappel à l'ordre : la démocratie américaine, notait Tocqueville, avait profondément modifié la langue anglaise en accélérant « la production de termes qui accèdent au statut de concepts » ; or le tournant du siècle voit la normalisation du sens de nombre d'entre eux comme « science », « progrès », ou « peuple »[102].

Pour mener à bien ce projet, nous nous sommes inspirés de plusieurs travaux qui, à l'instar de l'histoire intellectuelle des controverses, ne séparent pas les représentations des déterminations objectives et de l'étude des pratiques : ils ne sont donc pas que constructivistes et écartent l'écueil d'un nominalisme excessif. L'« épistémologie historique » de Sophia A. Rosenfeld mêle à la fois histoire sociale de la connaissance (« l'évolution des structures dans lesquelles ce qui est considéré comme un savoir est produit, diffusé, adapté à de nouveaux usages »), « histoire de la construction sociale du discours » et « histoire de la construction discursive d'une catégorie

---

[99] *Ibid.*, p. 188.

[100] Daniel Rodgers, *Contested Truths : Keywords in American Politics since Independence* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998), p. 10-12.

[101] À l'instar du dossier de la revue *Mil neuf cent* sur le réformisme en France et en Europe ou du *Dictionnaire des concepts nomades*, notre thèse se veut un modeste prolongement, pour le contexte américain (ou plutôt transatlantique et transpacifique) aux travaux pionniers de l'historien Reinhart Koselleck (son *Dictionnaire historique du langage politique et social en Allemagne*). Olivier Christin et Marion Deschamp, « Introduction », Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines. Tome 2* (Paris : Métailié, 2016), p. 11-19 (Quentin Skinner p. 12). Christophe Prochasson, « Nouveaux regards sur le réformisme. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 5.

[102] Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 4* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 125-138. Christin et Deschamp, « Introduction », p. 15.

sociale »[103]. L'histoire politique du « populisme » de Michael Kazin intègre les acquis du *linguistic turn* sans pour autant renoncer aux composantes tangibles du pouvoir (ce qu'il nomme, reprenant une expression de l'historien Donald Reid, « linguistically informed history »)[104]. Enfin, Daniel T. Rodgers fait des mots de l'Amérique un des lieux du conflit politique et des rivalités entre logiques mémorielles. Les problèmes ne comptent dans le débat public qu'à partir du moment où certaines idées deviennent pensables : le rôle des intellectuels consiste à forger, par l'imprimé, ces conditions de possibilité[105].

Depuis son entrée par l'histoire du livre, Roger Chartier adopte une approche similaire et propose un histoire des représentations déterminées par leur contexte de production et leur processus d'appropriation : « une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent ». Ni pur nominalisme, ni réalisme naïf, l'histoire s'écrit, selon lui, « au bord de la falaise ». La dichotomie entre « l'objectivité des structures » et la « subjectivité des représentations » est donc un faux problème puisque les représentations ont un effet performatif sur le monde « réel » et puisque que les « réalités » sociales façonnent les images du monde. Prendre au sérieux les idées, leurs médias (intellectuels, magazines) et leurs effets concrets, c'est donc saisir la construction des catégories et des découpages sociaux dans leurs déterminations objectives :

> Une double voie est ainsi ouverte une qui pense la construction des identités sociales comme résultant toujours d'un rapport de force entre les représentations imposées par ceux qui ont le pouvoir de classer et de nommer et la définition soumise ou résistante que chaque communauté produit elle-même ; l'autre qui considère le découpage social objectivé comme la traduction du crédit accordé la représentation que chaque groupe donne de lui-même, partant à sa capacité faire reconnaître son existence à partir une exhibition d'unité. En travaillant sur les luttes de représentation dont l'enjeu est l'ordonnancement donc la hiérarchisation de la structure sociale elle-même, l'histoire culturelle s'écarte sans doute d'une trop stricte dépendance par rapport à une histoire sociale vouée à l'étude des seules luttes économiques, mais elle fait aussi retour utile sur le social puisqu'elle place l'attention

---

[103] Sophia A. Rosenfeld, *Common Sense : A Political History* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2011), p. 1-16 ; *Le Sens commun. Histoire d'une idée politique*, traduit de l'anglais par Christophe Jaquet (Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014 [2011]), p. 15.

[104] Michael Kazin, *The Populist Persuasion : An American History*, édition révisée (Ithaca : Cornell University Press, 1998), p. 291-292.

[105] Rodgers parle d'« agenda-setting role of ideas ». Cela implique ausssi la possibilité d'occulter certains problèmes. Daniel Rodgers, *Contested Truths : Keywords in American Politics since Independence* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998) ; *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998), p. 6.

sur les stratégies symboliques qui déterminent positions et relations et qui construisent, pour chaque classe, groupe ou milieu un être-perçu constitutif de son identité[106].

Les controverses qui animent Flower pendant presque trois décennies se prêtent à une analyse au prisme de cette « double voie », d'autant plus que, journaliste et écrivain, il s'engage d'abord par l'imprimé. Pour régénérer le pays, Flower s'efforce de changer les représentations dominantes. Dans ce rapport de force, il s'agit d'imposer la « définition résistante » que le radicaux ont d'eux-mêmes : non pas des *cranks* mais des pionniers œuvrant au bien commun et en accord avec le génie américain. Face à eux, tous ceux « qui ont le pouvoir de classer et de nommer » et donc de les réduire au statut de dangereux excentriques : les ploutocrates et les conservateurs qui, par intérêt ou croyance dans les bienfaits ultimes de la logique économique, refusent de réformer le pays, mais aussi les radicaux bohêmes, les socialistes marxistes et les réformateurs inspirés par un progressisme managérial et technocratique qui, *in fine*, leur refusent le statut de progressiste. Ce travail est donc le récit des combats de Flower pour « (re)donner un sens plus pur aux mots de la tribu » américaine, pour paraphraser Mallarmé. Il donne à voir « le travail de classement et de découpage qui produit les configurations intellectuelles multiples par lesquelles la réalité est contradictoirement construite par les différents groupes qui composent une société », avec une attention toute particulière à l'usage des mots et au caractère performatif des idées. Il retrace « les formes institutionnalisées et objectivées » grâce auxquelles Flower « marque de façon visible et perpétuée l'existence » de son groupe et, en se présentant comme dépositaire des idéaux américains, de la communauté nationale[107]. Enfin, cette thèse tente d'expliquer les causes de son échec à faire reconnaître la validité de ses idéaux.

L'imprimé, enfin, est le lieu de la controverse : magazines, quotidiens, essais et romans tiennent une place centrale dans la circulation des discours réformistes. Flower pense que les magazines et les livres peuvent libérer et guérir l'Amérique : l'analyse de son progressisme ne peut donc se soustraire à une réflexion sur ses médias. À un moment où les savoirs se réorganisent et où de nouvelles figures émergent (l'intellectuel, l'expert, l'université « moderne », le « peuple » métamorphosé du populisme) se pose la question de leur rôle, de leur autorité mais aussi de leur

---

[106] Le vrai problème est davantage celui de l'écriture de l'histoire, c'est-dire de l'accès à des objets d'étude par le biais d'une logique discursive qui lui est étrangère : « Certes, les pratiques que visent, de différentes manières, les représentations sont toujours irréductibles aux discours qui les décrivent, les régulent, les prescrivent ou les proscrivent. Elles ne sont donc ni subsumées ni absorbées par les représentations qui les désignent. La question dès lors posée est celle-ci : comment l'historien peut-il appréhender des pratiques muettes dont la logique spécifique n'est pas celle des discours, quels qu'ils soient, qui les donnent à lire ? » Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 72-80 ; « Le sens de la représentation », *La Vie des idées* [En ligne], mis en ligne le 22 mars 2013, consulté le 6 août 2015. URL : http://www.laviedesidees.fr/Le-sens-de-la-representation.html.

[107] Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 78

influence : quels sont les effets produits par les interventions sur papier ? L'examen des controverses repose ici, en sus des analyses des idées, sur une archéologie, à partir des traces imprimées, de la production, de la diffusion, de la réception et de l'appropriation des textes de Flower. Les apports de l'histoire du livre se conjuguent à une lecture humaniste (le commentaire de fragments) pour proposer une histoire culturelle de l'imprimé progressiste. Cette microanalyse, qualitative, des textes et de leur matérialité se double d'une analyse quantitative afin d'observer la controverse à différentes échelles. En effet, la quantification rendue possible par les humanités numériques permet une étude d'immenses corpus. Ce va-et-vient entre le micro et le macro, le singulier et le collectif, le sens des mots en contexte et leur usage dans la production imprimée de l'époque, correspond à l'objectif de notre projet de biographie d'un individu et de cartographie d'une époque de reconfigurations intellectuelles et culturelles[108].

L'affirmation de la performativité des mots et le refus de considérer les idées hors des conditions concrètes de leur émergence et de leur circulation évitent le double écueil d'une approche platonicienne du texte comme œuvre transcendant ses déterminations matérielles et contextuelles et d'une lecture sans liberté possible, enserrée dans d'inéluctables contraintes physiques ou textuelles. L'effet produit par l'imprimé sur le lecteur, contestable et contesté, lui laisse une certaine latitude dans l'interprétation. Ainsi, l'histoire du livre se rapproche des analyses politiques dans le sillage d'E.P. Thompson puis de R.D. Johnston qui remettent au cœur de leurs travaux la capacité d'action des opprimés ou des oubliés de l'histoire. Ce travail croit en la possibilité pour Flower et ses *cranks* de forger une « définition résistante » de leur communauté. Il ne nous semble guère productif de juger de la teneur et même de l'existence ou non de cette émancipation à la capacité de se libérer des discours qui façonnent l'époque. Cela signifierait faire de l'histoire une procession de dominés inconscients de leur domination et réduirait le nombre d'individus vraiment autonomes à quelques élus, des génies qui auraient su s'extraire de leurs déterminations. Cette conception romantique, presque rimbaldienne au sens où la révolte doit inventer un nouveau langage avec un nouveau monde, est aussi porteuse d'un scientisme qui nie toute marge de manœuvre aux dominés puisque seule la science les extrairait de leur condition. Dans le cas de Flower s'ajoute la question de la « diabolisation » de la classe moyenne, inaccessible par essence à tout désir de reconstruction fondamentale dans la vulgate historique du XXe siècle[109]. Enfin, confirmer les catégories préexistantes qui assignent des places aux individus

---

[108] Les enjeux méthodologiques, les apports et les limites des humanités numériques et en particulier de la quantification de l'usage des mots sont abordés en introduction de l'annexe regroupant les différents résultats (voir annexe 3.1). En ce concerne l'épineuse question de l'évaluation de l'influence, ou tout du moins de la traçabalité, des idées, se reporter à l'introduction de l'annexe 5 (5.1).

[109] Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 3-6.

dans la société – expliquer, en somme, pourquoi ils ne peuvent que penser ce à quoi ils pensent – frise la tautologie. Il nous semble plus fécond de repérer les décalages et les écarts pour voir comment les acteurs historiques s'approprient les discours et les reformulent pour produire des interprétations nouvelles : ces processus dynamiques de transformations des formes, de réceptions inédites, de nouveaux usages et de déplacement des lignes intellectuelles et sociales créent des espaces de liberté, au milieu des déterminations sociales, où la diversité de l'expérience historique prend toute sa mesure[110].

Pour rendre justice à la prolifération des regards sur la société à l'époque de Flower ainsi qu'à sa définition oubliée du progrès, cette thèse examine la construction contradictoire des formes et du sens du progressisme. Deux idéaux animent ses engagements : la justice et l'éducation[111]. La première partie explore les contours sociologiques et idéologiques atypiques – des *cranks* aux populistes en passant par les spiritualités en marge – d'un réformisme entendu comme l'élévation, hors des ténèbres des environnements nocifs, des individus vers les lumières du savoir, un mouvement d'émancipation que Flower imagine comme la germination et la croissance d'une plante. Histoire culturelle et intellectuelle de la vision de Flower, elle se propose, à travers un regard particulier, d'appréhender les catégories de pensée de la « tradition alternative » des radicaux de la classe moyenne d'avant-guerre et de les replacer dans leur contexte social, politique, et linguistique[112]. Cette partie permet ainsi de revoir la question de « l'intellectuel » et en particulier d'explorer cette branche guère étudiée de sa généalogie aux marges du progressisme classique. Guérir le pays de ses maux suppose, pour Flower, de le libérer du matérialisme, de la corruption des esprits et de sa dérive ploutocratique : après l'analyse de ses sources d'inspiration (chapitre 1), nous examinerons les trois modalités, indissociables chez lui, d'une renaissance d'une Amérique malade (réveil spirituel au chapitre 2, intellectuel au chapitre 3, politique au chapitre 4). Enfin, cette partie se clôt sur l'examen des ambiguïtés de cet « idéalisme spirituel » (chapitre 5).

La seconde partie réinscrit ce regard particulier dans les débats de l'époque et s'interroge sur la construction controversée du sens et de la valeur du progrès. Créer les conditions individuelles et sociales pour élever les citoyens et guérir les victimes des milieux nocifs ne suffisent plus dans un monde qui s'est gigantisé et complexifié : c'est un antimonopolisme total et polymorphe qui, par la refonte du système et la promotion de mécanismes modernes et moraux,

---

[110] Nous nous rapprochons donc ici davantage des théories de Jacques Rancière que des mécanismes de distinction et de domination analysés par Pierre Bourdieu. Jacques Rancière, *La nuit des prolétaires : archives du rêve ouvrier* (Paris : Fayard, 1981). Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 69-80.

[111] Flower, « The New Time and How Its Advent May Be Hastened », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 685.

[112] Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era » et *The Radical Middle Class*, p. 6-12.

permet pour Flower de préserver la liberté individuelle et de rebâtir un système juste. Ces réformes « fondamentales » suscitent des controverses : la lutte contre les monopoles économiques et politiques (chapitre 6) puis médicaux (chapitre 7) révèlent des divergences entre approche technocratique et antimonopolistique du rôle de l'État qui divisent le progressisme, notamment à partir des années 1910[113]. Libérer et guérir se dissocient dès lors que certaines réformes paraissent liberticides à Flower et que la centralité de la liberté individuelle dans ses engagements empêche, pour d'autres progressistes, la reconstruction de la société. Les changements d'échelle reposent la question de la démocratie et du rôle et de la définition du « peuple » et de la « science ». Dans cette histoire culturelle de la fabrique du progressisme, c'est l'érection d'un seul et vrai récit du progrès qui se joue : la relégation, par les plus technocrates des réformateurs, de l'alternative antimonopolistique dans les marges de l'histoire.

Figure oubliée de l'histoire du progressisme américain, moins penseur que passeur, inassimilable (trop radical pour la plupart de ses contemporains, trop bourgeois et excentrique pour la gauche d'après-guerre), éternel perdant dans ses combats pour régénérer le pays, dépassé par l'évolution de la dynamique réformatrice qu'il participe pourtant à insuffler au début des années 1890, Flower invite à une méditation sur l'effacement : effacement de ses traces avec la disparition de ses archives, effacement de son progressisme radical et moral dans l'histoire des mouvements contestataires, effacement de certains possibles historiques. Comme le remarque Paul Ricœur, le « passé est un cimetière de promesses non tenues qu'il s'agit de ressusciter » et le « futur inaccompli du passé constitue peut-être la part la plus riche d'une tradition » : ce que veut poser cette thèse, c'est la nécessité, « contre la condescendance de la postérité » (E.P. Thompson), de relativiser les évidences du présent afin de rendre justice aux potentialités inabouties d'une modernité alternative et de « ressusciter » cet autre récit du progrès[114].

---

[113] « Technocratie » se veut ici un terme descriptif, sans nuance péjorative : un « système (politique, social, économique) dans lequel les avis des conseillers techniques (dirigeants, professionnels de l'administration) déterminent les décisions en privilégiant les données techniques par rapport aux facteurs humains et sociaux » (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNTRL).

[114] Paul Ricœur, « Identité narrative et communauté historique », *Les Cahiers de Politique autrement*, octobre 1994. Texte d'une conférence à la journée d'étude « L'Identité de la France en question », juin 1992. Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class* (Londres : Penguin, 1991 [1963]), p. 12.

PREMIERE PARTIE

The Ascent of Life : progressisme, « idéalisme spirituel » et régénération sociale

Fig. 2 : couverture de *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar*

Source : Benjamin O. Flower, *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université de Californie (Library Special Collections, Charles E. Young Research Library, UCLA).

Levée de rideau :
« l'enfer de la civilisation »

Un homme gît sur le sol sous le regard d'une ombre criminelle et d'une foule hébétée ; une veuve et ses deux enfants cousent, à la besogne dans un appartement minuscule sous les toits ; une foule de travailleurs patiente, en quête d'un emploi pendant la dépression de 1893 ; non loin de là, des valseurs batifolent sous les dorures d'un salon bourgeois : ces « choses vues » lors de ses visites dans les beaux quartiers et les taudis du North End de Boston ou, selon ses termes, « graphic scenes of gilded splendor and grim squalor », révoltaient Flower et résumaient pour lui la crise morale que traversait l'Amérique en cette fin de XIXe siècle. Il s'agit aussi du frontispice d'un des ses ouvrages, *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar*, qui regroupe des articles publiés dans *The Arena* entre février 1891 et mars 1893 (fig. 2)[1]. Cette image permet une entrée dans l'œuvre de Flower, son style, son diagnostic des maux qui rongeaient la société, son programme pour régénérer le pays. Relecture sociologique de Dante, elle pose d'emblée les contours de « l'enfer » américain des années 1890 et les particularités de son approche. Flower, en effet, mêle aux analyses caractéristiques des sciences sociales alors naissantes la gravité de la jérémiade protestante et les effusions ampoulées. Son écriture allégorique fait des descriptions concrètes d'un pays à la dérive le symbole d'une faillite morale ; elle inscrit le dialogue entre science et conscience, cœur de son projet progressiste, dans un paysage à la fois physique et abstrait. L'éducation au sein d'une famille de pasteurs des Disciples du Christ puis des études de théologie à l'Université Transylvania de Lexington (Kentucky) a probablement contribué à la ferveur d'un style pétri de culture protestante, de la Bible à John Bunyan, si bien que ses écrits se lisent comme autant d'adaptations du *Pilgrim's Progress* aux savoirs scientifiques et à la réalité sociale de son époque[2].

---

[1] Benjamin O. Flower, *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893), p.158 ; « The Froth and The Dregs », vol. 3, février 1891, p. 341-351 ; « Society's Exiles », *The Arena*, juin 1891, p. 37-54 ; « Two Hours in the Social Cellar », vol. 5, avril 1892, p. 645-656 ; « Ishmaelites of Civilization; or, The Democracy of Darkness », vol. 6, juin 1892, p. 17-39 ; « A Pilgrimage and a Vision, or Social Contrasts in Boston », vol. 7, mars 1893, p. 422-432 ; « Present Day Tendencies and Signs of the Times. What of the Morrow? », vol. 7, mars 1893, p. 507-512.

[2] Howard Francis Cline, *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine*, mémoire de licence (senior honors thesis), Harvard, 1939, Harvard University Archives, p. 27.

Flower applique donc l'allégorie chrétienne de Dante et de Bunyan au contexte bostonien[3]. Au plus bas de l'échelle sociale, le dernier cercle révèle les laissées-pour-compte de la société qu'il décrit comme un peuple des ténèbres condamné à la nuit, dans une acception à la fois physique et morale : emprisonné dans les bas-fonds, « cave sociale » sans lumière, souterraine et infernale (« a darker zone : a subterranean, rayless vault ») et vautré dans une animalité faite de crime, vice et pauvreté :

> In the sub-cellar, however, even the soul's torch goes out; hence there is twofold darkness. So long as the fires burn on the altar of morality, the soul knows an exalted pleasure, even in the bitterest want; for the mystic power of the Divine, impearled in every mind, holds supremacy, and the spirit stands erect. When, however, this light disappears, the soul grovels in the mire, and the incentive to walk is less strong than that to crawl and wallow in animality. In this under-world vice and crime mingle with poverty; bestial passion is the goddess of its denizens; here the acme of pleasure is reached in sensual gratification; here men do not look you in the eye, the glance, even, is furtive when not defiant, *This is the real inferno*[4].

Les mots de Flower renvoient à tout un imaginaire transatlantique des bas-fonds : il se réfère souvent, par exemple, à la description des taudis anglais dans *In Darkest England and the Way Out* (publié en 1890), écrite par le fondateur de l'Armée du salut, William Booth[5]. C'est en effet au moment où l'urbanisation, l'immigration et l'industrialisation bouleversent le pays et l'image d'Épinal qui faisait de l'Amérique un pays sans classe ni indigence qu'émerge, selon les termes de l'époque, la « question sociale *(social question)* ». Les classes moyennes et aisées construisent alors les habitants des quartiers déshérités comme un mystère effroyable. Elles « découvrent la pauvreté », pour reprendre l'expression de l'historien Robert H. Bremner, et l'ampleur du choc ne peut s'apprécier que si l'on se rend compte de leur incapacité à exprimer cette réalité autrement qu'en termes de réel indicible, opaque et insondable[6]. L'image française des « bas-fonds » entre en résonance avec celle de la « cave sociale », de l'abîme (« the abyss ») et ses variations :

---

[3] Notre analyse du frontispice prolonge la réflexion entamée par plusieurs historiens : Daniel E. Bender, « Perils of Degeneration: Reform, the Savage Immigrant, and the Survival of the Unfit », *Journal of Social History*, vol. 42, n° 1, automne 2008, p. 11 ; Gregory S. Jackson, *The Word and its Witness : The Spiritualization of American Realism* (Chicago : University of Chicago Press, 2009), p. 242-244 ; Lawrence J. Vale, *From the Puritans to the Projects : Public Housing and Public Neighbors* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2009), p. 66-67.

[4] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 99-101. Par souci d'élégance stylistique, nous avons choisi de traduire les citations courtes de Flower afin de les intégrer au texte ; en revanche, pour les extraits plus longs, l'anglais nous a semblé plus approprié car il permet d'apprécier la langue qu'il utilise.

[5] *Ibid.,* p. 179.

[6] Robert H. Bremner, *From the Depths : The Discovery of Poverty in the United States* (New York : New York University Press, 1956).

profondeurs, enfers, ténèbres, souterrains, « sous-monde », « under-world » évoquant à la fois une hiérarchie spatiale, sociale, et morale. Ses habitants, animalisés, inspirent le dégoût : ils grouillent, telle la vermine (« swarming with the lowest and most vicious » ; « a world so terrible that one sickens as he explores it »). Ces métaphores, courantes au tournant du siècle et omniprésentes chez Flower, condensent en quelques tares – misère, vice et crime – l'incompréhensible métropole, l'inconcevable indigence dans une terre d'abondance, et la dégradation de « créatures » réduites au stéréotype[7]. Flower affirme que *The Arena* est la première revue à traiter systématiquement du problème des « Misérables des grandes villes », l'expression soulignant par ailleurs l'influence hugolienne[8].

Le frontispice dévoile une approche morale et systémique des problèmes. L'indifférence coupable et la frivolité oisive et aristocratique des plus riches répondent aux vices et au désœuvrement des habitants de l'abîme : Flower, dans le texte, les compare à l'écume (ou la mousse) et à la lie de la société, « the froth and the dregs », évoquant ainsi leur impureté et leur superficialité ainsi que leurs liens avec la « malédiction des *saloons* » qui cause la ruine des plus pauvres et enrichit les classes aisées[9]. Ses diatribes à l'encontre des plus riches brocardent leur indifférence et leur pseudo-supériorité coupables ainsi qu'une décadence héritée du système monarchique du Vieux Monde : « butterfly existence », « aristocracy of the dollar » ou « immorality treading on the heels of luxury, idleness and selfishness[10] ». Pas de richesse insolente sans pauvreté crasse ni vie dissolue semble intimer Flower ; pas de clochards *(tramps)* sans millionnaires pour reprendre les termes de l'époque. Les descriptions du faste d'une soirée mondaine chez les Vanderbilt, de la station balnéaire de Newport ou d'un banquet somptueux de

---

[7] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 44, 123, 135, 180, 189, 212 ; « want in a country of unequalled wealth and measureless resources », Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 268. Sur les « mystères de la grande ville », voir Alan Trachtenberg, *The Incorporation of America : Culture and Society in the Gilded Age* (New York : Hill and Wang, 1982), p. 101-139. Sur la notion « d'abîme » aux Etats-Unis, voir Daniel E. Bender, *American Abyss: Savagery and Civilization in the Age of Industry* (Ithaca, NY, USA: Cornell University Press, 2009). Sur les « bas-fonds », voir Dominique Kalifa, *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire* (Paris : Seuil, 2013). Le mot « abyss » devient courant au début du XXe siècle pour décrire le « rebut » de la société. En 1902, H. G. Wells utilise l'expression « people of the abyss ». En 1903, Jack London écrit un livre sur son expérience au milieu des pauvres de l'East End londonien appelé *The People of the Abyss*. En France aussi : Flower admire le roman d'Émile Zola, *Travail*, dans lequel l'auteur français nomme l'enfer où travaillent les ouvriers « l'Abîme ». Herbert G. Wells, *Anticipations of the Reactions of Mechanical and Scientific Progress Upon Human Life and Thought* (New York, Londres : Harper & Brothers, 1902), p. 205. Jack London, *The People of the Abyss* (New York : Macmillan, 1903). Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer.* A Book Study », vol. 32, octobre 1904, p. 449 ; « In the Mirror of the Present. Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », vol. 37, mars 1907, p. 266. Bender, *American Abyss*, p. 14.

[8] « The Arena for 1892 », vol. 5, décembre 1891, p. xlii.

[9] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 158-190 ; « Editorial Notes. The Saloon Curse », vol. 4, novembre 1891, p. 763-766.

[10] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 128, 159, 170.

la bonne société newyorkaise trouvent un écho dans sa peinture des grèves qu'il compare à la Révolution française ou dans les « faits horribles » résumant la vie des plus pauvres : loyers astronomiques[11], taux d'expulsions en perpétuelle augmentation, taux de mortalité alarmants, ou nombre vertigineux d'enterrements dans les fosses communes (« Potter's field »)[12].

Le système révélé et dénoncé ici est structurellement immoral, corrompu et corrupteur. Les couches sociales intermédiaires, vertueuses, en subissent les conséquences : tantôt les honorables travailleurs victimes non seulement de la dépression mais aussi d'une organisation économique injuste où les patrons cupides, nouveaux aristocrates du Nouveau Monde, « Napoléons de la finance » et véritables « brigands », s'enrichissent grâce à la tromperie et aux manigances (« deception », « not by honorable competition, but by crafty and cunning methods »), notamment en bénéficiant de lois favorables qui permettent d'exploiter les ouvriers (« class legislation, special privilege ») ; tantôt la veuve méritante victime de la même organisation économique mais aussi de propriétaires qui préfèrent spéculer sur les terrains non bâtis et profitent d'une fiscalité avantageuse qui décourage toute rénovation des *tenements* . Il s'agit donc bel et bien d'un enfer *construit*, mis en scène notamment par la collusion des nantis et des politiques, ou, pour utiliser les termes de Flower des « ploutocrates » et des « *boss* » : les privilèges législatifs accordés par les seconds se monnayant en dollars sonnants et trébuchants[13]. Absents du frontispice, ils sont malgré tout omniprésents. Metteurs en scène, ils tirent les ficelles des coulisses et organisent le pays pour leur profit. C'est cette organisation que l'image donne à voir.

Flower oppose ceux qui détruisent ou dilapident la richesse aux vertueux qui la créent mais ne reçoivent pas leur dû. Malgré leur honnêteté, leur travail et leur modération, les vertueux (la veuve ou le groupe d'ouvriers de l'image) restent pauvres. C'est aussi cette injustice que Flower veut montrer. Il parle, dans *Civilization's Inferno*, de « pauvreté involontaire *(uninvited poverty)* » et d'exclusion, ou plutôt, selon ses termes aux accents prophétiques, d'« exil social *(society's exiles)* ». Ses « misérables », décrits comme des figures modernes du paria Ismaël, réinterprètent alors le récit biblique (« poor Ishmaelites of our nineteenth-century civilization »)[14]. Il récuse ainsi une interprétation qui blâme la victime et fait de sa misère la conséquence de ses vices. Il renverse la perspective et fait de l'indigence la cause de l'immoralité, de l'alcoolisme ou

---

[11] Outre les « couleurs forcées » du « cri de détresse contre l'organisation sociale », c'est ce prix élevé des petits logements des quartiers pauvres à Boston qui retient particulièrement l'attention de l'académicien M.T. Levasseur dans une recension française de *Civilization's Inferno*. M.T. Levasseur, « L'Ouvrier américain (suite). Chapitre III. Le logement », *Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, tome 48, août 1897, 8ème livraison, p. 161.

[12] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 158-162.

[13] *Ibid.,* p. 27, 92-95, 129-130, 132-133, 159, 161, 226.

[14] *Ibid.,* p.16, 29, 60, 63, 109, 103, 127.

de la déchéance des habitants des bas-fonds, autant de corruptions favorisées par l'organisation sociale[15]. Cette explication sociale s'ancre dans toute une tradition réformiste au Massachussetts : son *Bureau of Labor*, fondé en 1869 et le premier dans le pays, avait fraîchement (en 1887) inventé le mot « unemployment » pour décrire le chômage non comme une faute mais comme une circonstance, ce qui ne peut qu'inspirer compassion pour Flower[16].

Ce que dévoile le frontispice avant tout, c'est que cette hiérarchie sociale – des criminels, aux femmes pauvres travaillant chez elles, aux ouvriers et aux bourgeois – non seulement n'est pas naturelle mais que cette artificialité est le symbole et la cause d'un (dés)ordre social ferment de heurts et de malheurs. Les violences et la déchéance des *tenements* ne sont pas pour Flower l'envers des *gay nineties*, il s'agit d'un même décor, celui d'une organisation sociale factice, un enfer crée par les hommes (« man-made underworld ») qui les avilit et les déshumanise. Flower décrit ses habitants comme des morts-vivants (« corpse-like ») et répète, telle une litanie, les expressions « demoralizing artificiality » et « morally enervating » qu'il utilise au sens premier de corruption et d'alanguissement mortifères[17]. L'image théâtrale s'impose ici puisque que Flower débute son ouvrage sur une levée de rideau. Le *Gilded Age* entre en scène, « âge doré » mais aussi « âge du Toc ».

Les pauvres s'appauvrissent et les riches s'enrichissent. Ce constat, tant répété que les mots ne signifient plus rien, doit s'incarner pour Flower dans une situation concrète pour faire réagir le public : le frontispice bien sûr, ou les nombreuses vignettes dans ses textes. Par exemple, il évoque le « double vol » dont sont victimes les plus défavorisés : non seulement ils paient le charbon deux fois (mal payés comme producteurs, il doivent ensuite supporter des prix exorbitants comme consommateurs, uniquement pour enrichir les industriels et leurs actionnaires), mais les plus aisés peuvent avancer l'argent et acheter en gros l'été, quand les prix sont au plus bas, alors que les travailleurs achètent en plein hiver, quand les prix sont au plus haut et qu'ils n'ont plus le choix[18]. Ces extrêmes de pauvreté et de richesse menacent de déchirer le tissu social et de mettre en péril la République. Le frontispice, en effet, donne à voir les inégalités sociales et la segmentation de la société en classes, en d'autres termes l'Amérique en proie aux travers européens. Sous l'ordonnancement factice, c'est bel et bien le morcellement de la société qui est présentée, cet « énorme coin *(immense wedge)* » enfoncé « à travers » la société dont parle

---

[15] « This commonwealth of misery and despair is largely the legitimate product of unjust social conditions ». *Ibid.* p. 36, 72.

[16] Vale, *From the Puritans to the Projects*, p. 68.

[17] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 80-82, 101, 107, 158-170.

[18] *Ibid.*, p. 80-82.

Henry George et qui la fend et la disloque[19]. Avec l'économiste américain et toute une « Amérique alternative » s'inspirant aussi d'Edward Bellamy ou d'Henry D. Lloyd et regroupant populistes, progressistes, et réformateurs chrétiens de tous bords, Flower juge la société à l'aune des exigences morales bibliques[20]. Il érige la règle d'or en modèle. Incarnée par le Christ, celle-ci repose sur l'amour du prochain, les principes de justice, d'empathie et d'équité[21] ; or comment appliquer l'éthique de réciprocité avec des individus confinés dans des espaces sociaux distincts ?

Flower s'insurge aussi contre le décalage entre les « merveilles » technologiques et le progrès matériel et technique sans précédent que le XIXe siècle connaît et « la nuit tragique » de la pauvreté pour des millions d'Américains. Pour Flower, le progrès doit avant tout avoir pour objet l'humain ; or, seule une « vision morale » permettra de le remettre au centre. *A contrario*, c'est le « déclin » de cette vision, provoqué d'abord par l'avènement des *corporations* après la guerre de Sécession, qui entraîna la chute, à la fois chrétienne et historique, du pays dans le « féodalisme commercial »[22]. Flower consacre la première partie de ses mémoires à ce « regard rétrospectif » : « a backward glance », référence directe à l'utopie de Bellamy, *Looking Backawrd*, mais aussi plus largement révélateur de l'obsession du bilan, entre « enfer de la civilisation » et promesses de renouveau, qui traverse la période des années 1890 (le roman de Bellamy et le lancement de *The Arena* datent de 1889 et le recueil d'articles de Flower de 1893) au déclenchement de la Grande Guerre (Flower publie ses mémoires en 1914)[23].

---

[19] Robert Wiebe décrit une « société segmentée *(segmented society)* ». Wiebe, cité dans Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory : The Transformation of Tradition in American Culture* (New York : First Vintage Books, 1993), p. 294. Dislocation et incrédulité : « dislocation and bewilderment », « as the network of relations affecting men's lives each year became more tangled and more distended, Americans in a basic sense no longer knew who or what they were. The setting had altered beyond their power to understand it, and within an alien context they had lost themselves ». Robert Wiebe, *The Search for Order, 1877-1920* (New York: Hill and Wang, 1967), p.12, 42-43. George : « It is as though an immense wedge were being forced, not underneath society, but through society. Those who are above the point of separation are elevated, but those who are below are crushed down. » Henry George, *Progress and Poverty ; An Inquiry into the Cause of Industrial Depressions, and of Increase of Want with Increase of Wealth. The Remedy* (New York: D. Appleton and Company, 1881, 4ème édition [1879]), p. 8.

[20] John L. Thomas, *Alternative America: Henry George, Edward Bellamy, Henry Demarest Lloyd, and the Adversary Tradition* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1983).

[21] On peut en retrouver les formulations principales dans Luc 6:31 et 10:27 ainsi que dans Matthieu 7:12 et 22:39.

[22] Ce travail s'attache à restituer le regard particulier d'un réformateur, or la subjectivation du progressisme passe aussi par les mots. C'est pourquoi nous avons choisi de garder les anglicismes « *corporation* » et « *trust* » pour désigner ces grandes entreprises considérées comme des personnes morales aux États-Unis (dans la cas de *corporation*, il s'agit aussi de faire la différence avec les corporations en France qui viennent du Moyen-Âge). Comme pour « ploutocrate » et « *boss* », deux autres raisons expliquent ce choix : l'omniprésence de ces termes sous la plume de Flower et de son réseau ainsi que les conventions stylistiques en histoire culturelle.

[23] Flower parle de « material progress greatest in history » et de « fading of the moral vision ». Il résume ainsi ce décalage : « Though the nineteenth century was the golden age of material advance, of scientific discovery, and inventive genius, it was a tragic night-time for millions of human beings in the most progressive Christian lands ». Flower, *Progressive Men,* p. 27, 29-31, 37, 40. Peter. J. Frederick, *Knights of the Golden Rule . The Intellectual as Christian*

Cette vision d'une fragmentation sociale du pays est d'abord celle de ces Américains de la classe moyenne, souvent issus des petites villes, qui cherchent à pallier les excès de l'industrialisation. Flower, ainsi, avait quitté son Midwest natal pour Boston[24]. Il partage les valeurs de travail, de décence et d'honnêteté avec les victimes de l'exode rural envoûtées par la promesse d'une vie meilleure dans les grandes villes : ces valeurs ne permettent pas aux pauvres méritants (« worthy poor ») au centre de l'image de vivre mais fournissent un ancrage moral à Flower pour comprendre. Cet imaginaire des communautés organiques (les « island communities » de Wiebe) n'empêche cependant aucunement la séparation sociale[25]. En effet, le principal acteur de cette scène inaugurale est, en creux, le regard distant du réformateur. Ni grand bourgeois, ni ouvrier, ni habitant des bas-fonds, il ne peut qu'être un membre de la classe moyenne. Hors scène, à bonne distance des désordres donc, il s'imagine protégé et en mesure de voir les problèmes dans leur globalité, donc de formuler des analyses scientifiques et de penser des solutions inédites. Les rôles qu'il endosse sont multiples : écrivain bien sûr mais aussi peintre réaliste des mœurs, sociologue, prophète, journaliste – intellectuel en somme. Le recul, social et intellectuel, lui confère, pense-t-il, une responsabilité : arbitrer et réorganiser la société, proposer une autre mise en scène[26].

Le contexte des années 1890 donne à cette responsabilité une tonalité particulière. La grande grève des chemins de fer de juin 1877 aurait inauguré une période de durcissement et surtout de nationalisation des conflits sociaux, alors inédite dans l'histoire américaine[27]. Dans l'imaginaire du XIXe siècle finissant, pour les réformateurs comme pour les tenants du *statu quo*, il

---

Social Reformer in the 1890s (Lexington : The University Press of Kentucky, 1976), p.10. Edward Bellamy, *Looking Backward, 2000-1887* (Boston : Houghton, Mifflin & Co., 1889).

Les mémoires de Flower reprennent et développent une série d'articles publiée dans *The Twentieth Century Magazine* de décembre 1911 à août 1912, après qu'il démissionne de son poste de rédacteur en chef du magazine pour se consacrer totalement à la campagne pour la liberté médicale. Flower, « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, décembre 1911, p. 46-52 ; « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known. II. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, janvier 1912, p. 26-32 ; « Recollections. III. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, février 1912, p. 49-53 ; « Recollections », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, avril 1912, p. 28-32 ; « Leaders I Have Known », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 6, août 1912, p. 61-65.

[24] Cline, « Benjamin Orange Flower and the Arena, 1889-1909 », p. 140 ; *Mechanics of Dissent*, p. 27-30.

[25] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 26, 87-88.

[26] Selon Edwards, le terme « middle class » apparaît pour la première fois en 1889 dans le *Century Dictionary*, affirmation contredite par l'OED qui date la première occurrence de 1654 mais qui montre bien la sensibilité de l'époque puisque le concept devient assez prégnant pour entrer dans le dictionnaire. Rebecca Edwards, *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2006), p. 72.

[27] Si la date de l'origine de cette crise et du changement qualitatif dans les relations entre ouvriers et employeurs reste sujette à caution et discutable, 1877 n'en demeure pas moins la base de la plupart des périodisations d'une histoire des mouvements sociaux.

signale sans conteste le début d'une période troublée où le sentiment d'urgence, auparavant passager, petit à petit devient permanent, s'autoalimente et s'accroît pour aboutir à la « décennie folle » des années 1890 : la dépression qui sonne le pays crée un climat d'Armageddon imminent[28]. En proie à une peur panique, bon nombre d'Américains de la classe moyenne et supérieure pensent assister au désagrégement de leur pays : pauvreté crasse, grèves, émeutes, révolte populiste, ou marches de chômeurs pendant la dépression de 1893. Cette « logique anxiogène », comme la qualifie Wiebe, atteint son paroxysme avec les élections présidentielles de 1896 : les soutiens de William J. Bryan voient dans le candidat démocrate l'homme providentiel pour mettre fin à cette crise alors que, pour les partisans de William McKinley, il attise encore davantage la crainte d'un effondrement du pays[29]. Cette période tourmentée explique aussi pourquoi la misère devient subitement une « question sociale » alors que le problème existait depuis longtemps[30]. C'est dans ce contexte que Flower fait de son magazine un forum où débattre des difficultés posées par un pays en mutation. « Social question », « woman question », « labor question » : les contours de la crise sont multiples ; seul un diagnostic fidèle à la réalité permettra, estime-t-il, de proposer une réponse adéquate.

En creux dans le frontispice se dessine donc une méthode pour réformer le pays et retrouver, sous les artifices, la simplicité d'un ordre républicain et « naturel » qui renouerait avec les valeurs (justice, travail, modération, droiture) et le fonctionnement (absence de classes) d'une Amérique idéalisée. L'image proposée par Flower, et donc son ouvrage, lève le voile, littéralement, sur la situation du pays. Il donne à voir les bas-fonds : « we have caught a few glimpses of the horrors of the abyss, have heard some distant plaints from the inferno of our civilization, some notes from the symphony of despair; only enough, however, to hint at the measureless misery of this world of gloom, where bloom no fragrant flowers[31] ». Ce positionnement permet une première approche des ambiguïtés du rôle du progressiste tel que le conçoit Flower : juge qui dissocie le bon grain des producteurs vertueux de l'ivraie oisive, destructrice même, en haut et en bas de l'échelle sociale (un juge qui, de fait, sépare aussi les

---

[28] Pour une description de climat, voir H.W. Brands, *The Reckless Decade : America in the 1890s* (Chicago: University of Chicago Press, 2002) et Nell Painter, *Standing at Armageddon : the United States, 1877-1919* (New York, Londres : W. W. Norton, 2008). L'historien du *muckraking* , Regier se réfère aussi aux « restless eighteen-nineties ». Cornelius C. Regier, *The Era of the Muckrakers* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1932), p. 22-42.

[29] Wiebe, *The Search for Order*, p. 44-49.

[30] Edwards, *New Spirits*, p. 100. Edwards affirme que la concentration des richesses remonte à l'époque coloniale et le plus grand accroissement des inégalités aux trois décennies précédant la guerre de Sécession, période où le pays commence à s'industrialiser. Selon cette historienne, le fossé entre riches et pauvres devient visible et problématique à la fin du siècle à cause des nouvelles formes de capitalisme (financier plutôt que foncier et esclavagiste) et de l'ostentation des nouvelles fortunes.

[31] *Ibid.* p. 123.

pauvres méritants comme la veuve, les enfants et les ouvriers, des classes dangereuses) ; spectateur, voyeur même, à bonne distance de la misère de cette « autre moitié » de la société[32], mais aussi metteur en scène qui compose un tableau entre misérabilisme, dégoût, fascination et compassion ; acteur, enfin, pour qui les mots et les images ont le pouvoir de régénérer le pays. Réformer, pour Flower, c'est en effet d'abord publier, c'est-à-dire faire voir, dévoiler, choquer, susciter l'empathie, réveiller les consciences. L'écrit révèle, au sens chrétien et journalistique du terme, ce qui se passe derrière le voile des discours établis : l'allégorie chrétienne rejoint donc ici les *exposures* des journalistes d'investigation. Il s'agit de montrer, grâce à l'immédiateté des images dans le texte ou les illustrations (frontispice, photographies) pour que le lecteur tire, de lui-même, ses propres conclusions, tout en dénonçant les injustices et les corrompus, grâce aux techniques de la satire employées par les *muckrakers* : divulguer ce qui est caché et évoquer, chez le grand public, un sentiment de honte. Réformer, c'est aussi étudier sur le terrain, en scientifique, les problèmes et conquérir, par la science, les mystères de la ville industrielle : le sous-titre de l'ouvrage propose des « études » *dans* les bas-fonds, sur le terrain donc (« Studies *in* the Social Cellar »[33]). Dans un éditorial, il encense le travail d'une commission d'enquête de la Woman's Christian Temperance Union (WCTU) qui, grâce à la science, propose des remèdes pour domestiquer les ténèbres et soigner les tumeurs cancéreuses (« cancer spots ») des quartiers pauvres de Chicago (« dark places »)[34]. Entre objectivation et compassion, l'attitude du réformateur est tout aussi ambiguë que son positionnement, à la fois activiste et chroniqueur. C'est aussi le pouvoir de la culture imprimée, visuelle ou écrite, qu'introduit *Civilization's Inferno* : que peut le réformateur-journaliste ? Que peuvent les mots ou les images ?

Le frontispice, enfin, met en avant une vision organiciste du social. Deux métaphores traversent le progressisme de Flower : la première, empruntée aux sciences naturelles et à l'évolutionnisme, pense l'individu et la société en termes botaniques (par exemple, dans la citation *supra* : « this world of gloom, where bloom no fragrant flowers ») ; la seconde, issue d'un tradition plus ancienne, pense la continuité individu/social en termes corporels et médicaux. L'imaginaire du corps social ou de la plante implique un tout organique qui fonctionne en symbiose avec son environnement[35]. Telle une contagion, les vices privés engendrent les maux de

---

[32] *Civilization's Inferno* peut en effet être considéré comme l'équivalent bostonien du livre de Jacob A. Riis, *How the Other Half Lives : Studies Among the Tenements of New York* (New York : Charles Scribner's Sons, 1890).

[33] C'est moi qui souligne.

[34] Flower, « Editorial Notes. Cancer Spots in Metropolitan Life », vol. 4, novembre 1891, p.761-762. George Wharton James, *Chicago's Dark Places : Investigations by a Corps of Specially Appointed Commissioners* (Chicago : Craig Press and Women's Temperance Publishing Association, 1891).

[35] Denis Charles Phillips, *Holistic Thought in Social Science* (Stanford : Stanford University Press, 1976), p. 28-29. Cette approche holistique, qui pose le « bien commun » et « la responsabilité sociale » comme fondements d'une société

la société comme les perversions sociales des bourgeois et des criminels contaminent les vertueux. Flower applique ainsi les métaphores de la peste, des microbes ou des lépreux au corps social. La maladie est sociale et ses causes structurelles (« social lepers ») :

> From the midst of this commonwealth of degradation there goes forth a moral contagion, scourging society in all its ramifications,–coupled with an atmosphere of physical decay–an atmosphere reeking with filth, heavy with foul odors, laden with disease. In time of any contagion the social cellar becomes the hot-bed of death, sending forth myriads of fatal germs which permeate the air for miles around, causing thousands to die because society is too short-sighted to understand that the interest of its humblest member is the interest of all. The slums of our cities are the reservoirs of physical and moral death[36].

Se pose ainsi un fondement de la pensée de Flower, à la fois sociologique et morale, moderne et surannée : à la continuité entre individu et société répond l'interdépendance des classes sociales. Flower ne sépare jamais les raisons individuelles des causes structurelles. Point de précédence de l'une sur l'autre mais une simultanéité des phénomènes : les deux se renforcent mutuellement et c'est ce cercle vicieux que présente l'image de *Civilization's Inferno*. Il ne s'agit pas uniquement d'une pensée analogique ou d'une logique allégorique qui ferait des exemples particuliers des types moraux et des principes de philosophie morale : la pensée de Flower est régie par l'individualisme radical *et* le déterminisme environnemental. Si les circonstances et l'environnement social modèlent l'individu, ce dernier, en dernière instance, n'est pas soluble dans le collectif mais le détermine tout autant. Il peut donc désigner des coupables, les grands industriels et les politiciens corrompus, tout en remettant en cause l'organisation économique, sociale et politique du pays. Moraliste et sociologue, il réduit les problèmes structurels à des questions de caractère mais analyse aussi les causes sociales des comportements et envisage les phénomènes de manière systémique. En revanche, si sa vision d'un enfer social construit et d'un société interdépendante implique le spectre d'une contagion à l'échelle de la société et donc, *in fine*, la ruine de la République, elle porte aussi en elle la possibilité d'une reconstruction ou d'une guérison.

Pour Flower, seule une nouvelle vision, dont l'optimisme et la spiritualité élèveraient l'âme, peut occulter et remplacer le spectacle malheureux du frontispice : « voir » glisse insensiblement de l'exposé des faits à l'épiphanie. Après son « pèlerinage » dans la « cave sociale »,

---

juste, est bel et bien un aspect essentiel du progressisme, et ce malgré la diversité, et parfois les contradictions mutuelles, des modalités de sa mise en œuvre. Voir Maureen A. Flanagan, *America Reformed : Progressives and Progressivisms, 1890s-1920s* (New York : Oxford University Press, 2007), p. 34. Walter Nugent, *Progressivism : A Very Short Introduction* (New York : Oxford University Press, 2009), p. 5.

[36] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 23-25, 106, 119, 210, 218.

la présentation de ses « palliatifs » pour soulager les plus pauvres et ses exhortations en faveur de l'éducation, au sens large, pour réformer le pays, il conclut *Civilization's Inferno* sur « une vision sociale » : Boston purifié de ses maux, illuminé, reconstruit. Dans ce paradis, un ange lui confie :

> "This," said the angel, "which you see is only the first step; it is the lifeboat sent out to save a few who are sinking; it is an earnest of the awakening of the divine in man. Beyond and above this, Progress, Fraternity, and Justice are leading the people. All special privileges and class laws have been abolished. Through the broad land societies of human brotherhood have been formed pledged to love all God's children, to drown the hoarse roar of hate with the music of love; to overcome evil by good; to drive out the darkness by the light." The angel vanished. I awoke[37].

L'apocalypse sociale qu'il dénonce n'est pour Flower qu'une révélation, une prise de conscience, un réveil. Le progressiste doit faire advenir, grâce à « l'idéalisme spirituel », cette utopie[38].

Comment régénérer un pays malade ? À une hiérarchie sociale qui sépare artificiellement les groupes sociaux et corrompt ses membres, Flower pense qu'il faut substituer une hiérarchie morale qui serait « naturelle ». Pour guérir, il faut donc libérer : libérer le corps social et individuel des artifices corrupteurs pour retrouver une harmonie spontanée, ce cercle vertueux où les vertus privées font le bien public[39]. L'individu *et* la société sont cette plante qu'il faut soigner et cultiver

---

[37] Flower, *Civilization's Inferno*, p.192-221.

[38] Flower, *Progressive Men*, p. 19, 167, 169, 216.

[39] Cette rhétorique de « l'harmonie sociale » caractérise tout un courant du progressisme. Un des trois « langages sociaux *(social languages)* » utilisés par les progressistes et repérés par Daniel Rodgers n'est-il pas, avec l'antimonopolisme et le goût de l'efficacité, la volonté de retisser des liens sociaux (« social bonds ») ? Flower, à bien des égards, illustre ce discours de la cohésion sociale avec sa compassion pour les exclus, sa conception de la société comme un organisme et la dissolution des frontières entre l'individu et la société (ce qui, réaffirmons-le, ne signifie aucunement la dissolution de l'individu). Les travaux les plus récents sur le progressisme, comme les études plus « classiques », confirment la centralité de ce discours. Les divergences reposent davantage sur l'identité de ces réformateurs et sur leur usage de cette rhétorique : d'aucuns pensent cette harmonie comme un futur à construire (on pense aux classes moyennes de Wiebe et leur « recherche d'ordre » grâce aux moyens bureaucratiques modernes) ; d'autres, et Flower en fait partie, considèrent cette harmonie comme une caractéristique des sociétés préindustrielles et voit dans le passage de la *Gemeinschaft* à la *Gesellschaft* une tragédie, voire une Chute dans l'histoire à l'européenne et ses luttes de classes. Pour Flower, ce passage s'opère après la guerre de Sécession avec la montée en puissance des *corporations*. Cette harmonie mythique expliquerait la nostalgie de nombreux réformateurs (étymologiquement, la maladie de celui qui ne peut retourner à la maison), leur relation ambivalente avec la modernité et leur point de vue, au sens littéral, ancré dans les petites villes de leur jeunesse : petites villes qu'ils idéalisent rétrospectivement et décrivent comme des communautés organiques, homogènes et solidaires. L'ambivalence des progressistes envers la modernité ainsi que les controverses sur le sens même de cette modernité seront développées dans la seconde partie de ce travail : elles permettront d'en exposer les complexités, au-delà d'une simple opposition traditionnel/moderne. Pour l'instant, il suffit de constater que Flower s'inscrit dans un mouvement de fond qui regarde, nostalgique et effaré, la fragmentation du pays. Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 122-127. Harmonie et travaux récents sur le progressisme : Gendzel, « What the Progressives Had in Common », p. 336. McGerr, *A Fierce Discontent*, p. 120. Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 7. Progressistes et nostalgie : Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 269.

pour restaurer le principe de progrès au cœur du vivant : *The Ascent of Life*, pour reprendre le titre d'un ouvrage édité par Flower[40]. Ainsi, l'humanité renouera aves les lois de l'évolution qu'il voit comme un progrès linéaire, temporel, une projection dans un futur nécessairement meilleur, mais aussi comme une ascension vers la lumière : lumières de l'éducation et des enquêtes (journalistiques, scientifiques) mais aussi lumière divine et rationalité des Lumières. « The duty of the hour is to *turn on the light* » : pour sortir le pays et ses habitants de la « cave sociale » et des vices, il faut soulever le rideau, élever et éclairer les lecteurs. Changer le pays implique donc de conquérir les bas-fonds et remodeler l'environnement pour qu'il devienne un terreau fertile mais aussi régénérer ses hommes et ses femmes, conquérir les profondeurs de l'être pour ainsi dire. Le méliorisme pour Flower implique donc une mission civilisatrice : empreint de l'imaginaire impérialiste de l'époque, cet idéal de conquête, par la culture et la régénération spirituelle, du sauvage dans les individus et la société repose sur une sorte d'ingénierie spirituelle, individuelle et sociale. Tout *social engineering* présuppose, en d'autres termes, un *spiritual engineering*[41]. « Pas de transformation sociale sans transformation morale » : être progressiste revient d'abord, selon les mots de Christophe Prochasson, à « offrir à autrui le schéma d'une nouvelle humanité[42] ». Ce que Flower appelle « idéalisme spirituel », l'aspiration à une Amérique aux habitants purifiés et élevés vers un idéal moral, est le moyen et le *télos* de cette transformation[43]. La purification morale individuelle conduit logiquement, estime-t-il, à des transformations familiales, sociales, économiques, politiques et culturelles, comme la moralisation de l'environnement purifie

---

[40] Stinson Jarvis, *The Ascent of Life ; or The Psychic Laws and Forces in Nature* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894).

[41] L'imaginaire de l'ingénieur, dans une époque où l'autorité de la science moderne s'affirme et ses réalisations pratiques fascinent, nourrit l'essor du réformisme, des sciences sociales et de l'université : les progressistes appliquent ses techniques – conception grâce à une étude préalable, planification, réalisation et suivi du projet – pour guider l'évolution sociale. Le terme *social engineering* apparait pour la première fois aux États-Unis en 1899. Flower publie un des principaux vulgarisateurs de l'ingénierie sociale : William H. Tolman (voir chapitre 4). Pour Flower, la culture et la religion doivent prendre part à cette rationalisation du chaos social.

[42] Christophe Prochasson, « Nouveaux regards sur le réformisme. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 16. Le problème de la nature du réformisme et du continuum entre réformisme et radicalisme au cœur de ce travail rejoint à bien des égards les questionnements récents des historiens de la Troisième République. La revue *Mil neuf cent* a par exemple consacré en 2012 un numéro au « Réformisme radical. Socialistes réformistes en Europe (1880-930) ». Voir aussi le dossier consacré en 2009 à la même question dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* : « De quoi la "réforme" est-elle le nom ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 5, n° 56-4bis, 2009. La volonté de Flower de s'inscrire dans le type d'échanges intellectuels transatlantiques décrits notamment par Daniel Rodgers, son admiration pour Hugo ou son intérêt pour les relations entre le gouvernement français et l'Église catholique justifient d'autant plus la pertinence d'une comparaison avec la France et, plus largement, d'une approche internationalisée. Daniel T. Rodgers, *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998).

[43] Flower, *Progressive Men*, p. 167, 169.

l'individu[44]. Au carrefour entre science et religion, c'est donc cet idéalisme spirituel qui détermine la réflexion politique de Flower et c'est au prisme de cette morale moderne qu'il regarde le monde. Il l'admet lui-même, reprenant la métaphore botanique : cet élan religieux est la condition nécessaire du développement sain du corps social : « spiritual idealism is the very oxygen of an enduring civilization[45] ».

Cette première partie se donne pour objet d'analyser les multiples contours de cette lecture morale, de déplier en fait la vision synthétisée par le frontispice, d'en explorer les déterminants mais aussi les limites et les contradictions : explorer, en somme, le regard progressiste de Flower. Pour lui, reformer implique, *in fine*, de voir et de faire voir l'idéal pour l'imiter et ainsi élever et transformer les esprits. Le premier chapitre s'attache à retracer les héritages intellectuels qui forgèrent cette grille d'interprétation. Flower puise dans trois traditions pour lire le pays en crise, trois langages pour exprimer trois principes fondamentaux : le spencérisme et la liberté, le républicanisme et la vertu, et la règle d'or et l'empathie. Le deuxième chapitre explore le rôle central de la religion dans cette rénovation : seul un nouveau Grand Réveil religieux *et* scientifique, une religion libérée de ses dogmes, pourra guérir les maux du pays. Cet *aggiornamento* spirituel engendre différentes mutations intellectuelles, sociales et politiques illustrées et encouragées par Flower : l'intellectuel, produit de cette émancipation et incarnation de l'esprit de la religion en action, et l'Évangile social , traduction en actes de l'idéalisme spirituel. Cette rénovation se nourrit également d'un terreau au carrefour de la science et du religieux : la libre-pensée et les spiritualités alternatives servent en effet de ferments à cet engagement social et cette libéralisation religieuse. Le chapitre 3 analyse le rôle de la culture imprimée – presse indépendante, magazines, littérature – pour réveiller et élever l'individu. La régénération suppose une transformation du regard, par une culture à la fois réaliste et idéaliste. Le chapitre 4 analyse les différents acteurs et les approches de l'ingénierie sociale que Flower appelle de ses vœux. Les mouvements sociaux – féminisme, populisme, socialisme – mais aussi les associations philanthropiques ont incarné les principes de Flower et leur ont donné une forme moderne. Transformer le monde exige une méthode. Flower adopte plusieurs approches nécessairement complémentaires dans sa vision symbiotique de l'organisme social : régénérer l'environnement pour régénérer l'individu (logements sociaux, villes modèles) et régénérer l'individu par l'interventionnisme gouvernemental (lutte contre le chômage, politique de grands travaux), par le droit (abritrage des conflits sociaux ou internationaux, pacifisme) ou par l'éducation publique.

---

[44] McGerr voit aussi dans le progressisme une transformation générale du pays s'appuyant sur l'individu. McGerr, *A Fierce Discontent*, p. xiv.

[45] Flower, *Progressive Men*, p. 19.

Enfin, nous examinerons, dans le chapitre 5, les ambiguïtés de cette vision progressiste. D'où Flower parle-t-il ? Ce sont les présupposés ambivalents, entre paternalisme culturel et volontarisme libérateur, de toute une classe moyenne qui se pense radicale qui seront ensuite examinés. Dans ces conditions, comment mobiliser et qui est mobilisé ? Un premier bilan du méliorisme de Flower, à travers l'analyse de la diffusion de ses idées, sera proposé pour clore cette première partie[46]. Déplions d'abord la vision qu'il propose dans le frontispice de *Civilization's Inferno*.

[46] Pour reprendre la métaphore botanique de Flower, il s'agira d'analyser le terreau de ses idées, leur germination et leur croissance, leur exposition à la lumière, pour finalement évaluer leur degré de floraison et l'étendue de leur pollinisation.

CHAPITRE 1.
Héritages, principes, mémoire : lire un pays en crise

Si, comme le pense Flower, les puissants pervertissent les lois et, en perpétuant des hiérarchies artificielles, dérèglent la société, seule la conformité avec une loi supérieure, qu'il nomme « the fundamental law of ethical or spiritual progress », permettra au pays et à ses habitants de se réformer. Flower propose une lecture morale de l'Amérique en crise, où la politique, l'économie et la religion sont soumises à l'exigence de cette loi de l'idéalisme spirituel, à la fois principe normatif *a priori* et horizon à atteindre. Renouer avec cette loi permettrait de retrouver les lois naturelles et ainsi assurer l'harmonie entre les individus[1]. L'idéalisme de Flower assimile l'éthique et sa visée téléologique (le bon) à la morale et sa visée déontologique (le bien) ainsi qu'au droit et sa visée normative (le légal) : l'idéalisme spirituel, en tant que morale naturelle, exprime le bien et propose une méthode nécessaire pour faire advenir ce qui est bon ; il s'ensuit, dans sa logique, qu'il doit servir de norme pour légiférer les liens sociaux. Il prône une régulation morale qui laisserait une place à la liberté : articuler des principes individuels avec des lois sociales et anthropologiques forge, en se reposant sur l'individu, un collectif. Plusieurs traditions ont sédimenté son raisonnement et, suivant la métaphore botanique qui organise ses écrits, en forment le terreau (cette image s'applique aux individus même : retrouver la vertu, l'encourager, devient le terreau d'une réforme individuelle et du progrès social). Cette loi supérieure, à la fois divine, morale, scientifique, et historique, est tissée de plusieurs fils : la règle d'or , tel un tuteur, conditionne le développement des individus et du pays vers plus d'empathie ; la loi de l'évolution mène le pays et les êtres à toujours plus de complexité et de liberté ; le républicanisme des Pères fondateurs, notamment Thomas Jefferson, fonctionne comme une formule du progrès grâce à la vertu. En somme, libérer la moralité inhérente à l'humanité permettra de rétablir les lois naturelles qui, inscrites dans les documents fondateurs du pays, devraient le régir. Dans la pensée de Flower, tout un imaginaire biologique, irrigué par la vulgarisation des théories de l'évolution,

[1] Flower, *Progressive Men,* p. 260. Cette foi dans un ordre naturel rationnel est bien décrit par Wiebe : « Because most reformers conceived the world as an orderly affair where societies, like planets, normally functioned according to rational laws, they had customarily looked for that one gear askew, that one fundamental rule violated, as an explanation for America's troubles. Reset the gear, abide by the great law, and all difficulties would vanish ». Wiebe, *The Search for Order*, p. 62.

naturalise, dans un saut qualitatif, le contrat social. Jésus, Jefferson, Spencer : trois héritages qui façonnent sa morale de l'action et qui, réunis sous sa plume, offrent une réponse moderne parce que vertueuse (ou vertueuse parce que moderne) à la chute de son pays. Flower veut, en fait, fonder une morale scientifique et religieuse, ancrée dans l'histoire américaine. Renouer avec ces principes, c'est-à-dire retourner aux sources, permettrait paradoxalement d'assurer un progrès harmonieux. Ainsi pourra-t-on sublimer l'indifférence, l'égoïsme, et la violence en altruisme et se libérer de l'animalité, du « sensualisme » et du matérialisme – des ténèbres en somme – pour s'élever vers le spirituel et la lumière. Ainsi pourra-t-on à la fois apaiser les souffrances et proposer un nouveau modèle pour l'humanité.

Ce premier chapitre se propose d'examiner ces trois héritages. Pour les besoins de l'analyse, ils seront traités tour à tour mais la vision morale de Flower, synthétique, se joue des frontières. Flower puise dans un « environnement de rhétorique et d'idées disponibles » avec leur propre histoire, leur transmission, et donc les nombreuses passerelles possibles[2]. Évolutionnisme, protestantisme et républicanisme , amalgamés dans sa prose et instrumentalisés par son projet de régénération du pays, procèdent d'un processus historique, tout comme l'usage polémique qu'en fait Flower. Il s'agira d'historiciser sa naturalisation de l'histoire et de l'altruisme chrétien : il assmile en effet la première à l'évolution du vivant et érige le second en produit des lois de l'évolution. Enfin, à travers l'usage qu'il fait de ces discours, Flower cherche à perpétuer la mémoire contestataire américaine et, ainsi, forger et légitimer tout un réseau de progressistes radicaux qui, selon lui, peuvent et doivent remettre l'Amérique sur le droit chemin. Ces trois héritages entrelacés sont donc la *lingua franca* d'une logique mémorielle qui, pour Flower, « constitue, fonde et forme le groupe ». « Tout autant prospective que rétrospective » et « à la fois un savoir et un patrimoine », cette mémoire radicale, en puisant dans les discours scientifiques, protestants et républicains, permet l'inscription des idées du passé dans le présent et donc rend possible la lecture d'une situation sociale et politique chaotique ; elle rend également possible la transmission du lien social entre radicaux[3]. Relier les progressistes et relire l'histoire américaine : l'idéalisme spirituel fonctionne bel et bien comme une religion ; les réformateurs en sont les prophètes et intercesseurs. Outre les logiques mémorielles, les conditions de réception de ces héritages en façonnent le sens. Les désordres et, malgré tout, la confiance dans le progrès érigent

---

[2] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123.

[3] Ainsi l'analyse de la logique mémorielle fonctionne comme une modalité de l'histoire culturelle : réfléchir à la subjectivation des grands concepts politiques comme le « progressisme » ou le « radicalisme » implique aussi de « repenser du point de vue de la conscience vécue des peuples, du point de vue des acteurs, le petit nombre de principes caméléons, usés jusqu'à la trame, que l'on propose traditionnellement comme structurant l'identité américaine », ici la République ou le progrès. Jean Kempf, « Entre le regard et la trace. Pour des lieux de mémoire aux États-Unis », *Annales de l'Université de Savoie*, vol. 18, 1995, p. 13-15, 21.

le spencérisme en modèle. Le républicanisme reformule une tradition de mouvements radicaux et, en réincarnant ses grandes figures et en rejouant les scènes originelles, la réactive par le rituel. Les principes traditionnels de charité individuelle, sous l'effet de la crise et du silence des Églises qui ont renoncé au message originel, changent d'échelle et visent avant tout le collectif ; la règle d'or , comme lexique d'une éthique de l'action, s'incarne dans un mouvement alors essentiel : l'Évangile social . Si, pour résumer, l'idéalisme spirituel détermine la réflexion politique de Flower, c'est par ce qu'au contact des avancées scientifiques et des inégalités sociales criantes, l'histoire républicaine se transforme en religion du progrès et le protestantisme en engagement social. Spencer, en fait, modernise ces deux traditions séculaires et théorise une logique historique là où la règle d'or donne à Flower des principes et le républicanisme des valeurs.

I. Herbert Spencer et la loi de l'évolution

A. Relire Spencer

Flower aurait renoncé à sa vocation de pasteur suite à la lecture de *La Statique sociale* (*Social Statics*) d'Herbert Spencer[4]. Il n'aura de cesse, tout au long de vie, de se référer aux écrits du scientifique et philosophe anglais. Il ne fut pas le seul outre-Atlantique à être influencé par Spencer, loin s'en faut : suite à une tournée triomphale en 1882, Spencer devient un véritable héros populaire et un modèle intellectuel dans une Amérique où la séparation entre l'université et le reste de la société demeure poreuse[5]. Le philosophe anglais permet la diffusion à grande échelle de l'idée d'évolution. Si Jean-Baptiste Lamarck avait en effet déjà proposé une théorie de l'évolution des êtres vivants au début du XIXe siècle fondée sur la spécialisation en espèces sous l'effet des circonstances ainsi que sur l'héritage des caractéristiques acquises, et si Charles Lyell avait démontré que la forme de la terre résultait de processus dans la très longue durée, Charles Darwin fut le choc intellectuel que l'on connaît avec sa théorie de l'origine des espèces et de la sélection naturelle. Spencer synthétise des idées dans l'air du temps, formule une théorie complète de l'évolution, et popularise le terme[6]. L'évolution sort alors du cadre scientifique, perd

---

[4] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 27. Herbert Spencer, *Social Statics : or, The Conditions Essential to Happiness Specified, and the First of them Developed* (Londres : John Chapman, 1851).

[5] Voir à ce sujet l'analyse de Ross : Dorothy Ross, *The Origins of American Social Science* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 1991). Bender, *American Abyss*, p. 6.

[6] Selon l'OED : « Darwin does not use the term *evolution* in the first edition of *On the Origin of Species* (1859), perhaps because of its association with the notion of preordained design (cf. senses 3 and 5), though *evolved* appears once (as the last word in the book). However, the word soon became established in this context, partly through the influence

de sa rigueur définitionnelle en se diffusant et, en revêtant cette signification floue, polysémique, ambiguë, devient une métaphore structurante du discours public dont s'emparent les médias, la population, les intellectuels comme les politiques. La nature livrée au hasard de Darwin passe au second plan ; au contraire, dans un pays en proie aux bouleversements sociaux et aux transformations rapides, l'évolution selon Spencer, orientée, nécessaire et téléologique, entre en résonance avec le climat d'optimisme d'alors et renforce la confiance dans un progrès culturel et moral[7].

Dans ce cadre, l'évolution et Spencer ont donné lieu à des interprétations et des usages contradictoires chez leurs contemporains comme chez les historiens. Les partisans de théories racialistes, de la concurrence sauvage ou du droit absolu à la liberté contractuelle ont pu par exemple instrumentaliser Spencer. Son succès s'illustre d'ailleurs par l'exclamation du Juge de la Cour suprême Oliver Wendell Holmes Jr. dans son opinion dissidente à l'arrêt *Lochner v. New York* (1905) qui déclare anticonstitutionnelles les limites aux horaires hebdomadaires de travail : « The Fourteenth Amendment does not enact Mr. Herbert Spencer's *Social Statics*[8] ». Néanmoins, Spencer inspira également de nombreux progressistes et radicaux. C'est d'ailleurs parce qu'il transcende les acquis de Darwin et inscrit la science dans une « vision philosophique globale », synthétique et systématique, qu'il attire tant les réformateurs comme Flower : s'il fait de Charles Darwin un modèle scientifique, il considère Spencer comme un modèle pour penser le monde dans sa globalité[9]. D'aucuns, au XXe siècle, verront dans cet esprit de système un idéalisme archaïque qui disqualifie Spencer (on pense à la question rhétorique, fameuse, qui inaugure l'ouvrage du sociologue américain Talcott Parsons en 1937, *The Structure of Social Action*, et qui n'a rien perdu de son actualité : « Who now reads Spencer ? »). Il semble en effet difficile, après un siècle, de prendre la mesure de l'engouement pour Spencer. La faute en partie à l'étrangeté de sa pensée pour un critique du XXe ou du XXIe siècle car, au mieux, elle sombre dans un esprit de système totalisant, si vague qu'il devient sans consistance et, au pire, elle évoque un âge victorien dépassé, raciste , violent, indifférent aux plus pauvres sous couvert d'un optimisme béat. La faute aussi à Richard Hofstadter dont la plume, puissante, condamna Spencer à la figure de

---

of Spencer ». L'explosion de l'usage du terme apparaît clairement si l'on regarde la production imprimée du dernier quart du XIXe siècle (voir annexe 3, figures 5-a, 5-b et 5-c). Sur l'idée d'évolution et son acculturation aux États-Unis à la fin du siècle, voir George Cotkin, *Reluctant Modernism : American Thought and Culture, 1880-1900* (New York, Toronto, New York : Twayne Publishers, 1992), p. 1-26.

[7] Lewis Perry, *Intellectual Life in America : A History* (Chicago : University of Chicago Press, 1989), p. 293-295.

[8] *Lochner v. New York*, 198 U.S. 45, 75 (1905) (opinion dissidente du juge Holmes).

[9] Flower, « Life of Charles Darwin », vol. 7, février 1893, p. 352. Sur Darwin, voir *Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896), p. 6-17.

métaphysicien pour tous et pour tout, ainsi qu'au rôle de caution philosophique du « Darwinisme social » et d'un capitalisme sans foi ni loi[10].

Des travaux plus récents redonnent à Spencer toute sa complexité[11]. Certes, l'analogie de Spencer entre évolution biologique et sociale aboutit à l'application de la loi de la « survie du plus apte » aux problèmes sociaux : les forts, dans cette lutte existentielle, ne peuvent que défaire les faibles qui, inexorablement, disparaissent[12]. « La misère des incapables », leur mise à l'écart indifférente par les plus aptes, ou les coups du sort qui privent le travailleur malade ou la veuve de revenu doivent cependant être remis en perspective pour Spencer : individuellement (et légitimement) ressentis comme des injustices, ils s'avèrent bénéfiques du point de vue des « intérêts de l'humanité universelle ». Tout est pour le mieux dans la meilleure des natures, pour ainsi dire[13]. On comprend mieux pourquoi les partisans du laissez-faire ont pu puiser dans ses

---

[10] Hofstadter résume le personnage en une formule aussi laconique que méprisante : « The metaphysician of the homemade intellectual and the prophet of the cracker-barrel agnostic ». Il reprend en partie les condamnations du sociologue progressiste Lester Ward, qu'il décrit comme l'auteur du « premier traité complet de sociologie » aux États-Unis. Richard Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought* (Boston : Beacon Press, 1992 [1944]), p. 31-50 (Spencer), p. 32 (citation), p. 67 (Ward). On peur retrouver cette approche critique dans des ouvrages récents : voir par exemple Susan Jacoby, *Freethinkers : A History of American Secularism* (New York : Henry Holt, 2004), p. 138-143.

[11] Ainsi, en 2012, David Weinstein appelle de ses vœux une réhabilitation de Spencer dans l'encyclopédie de philosophie en ligne de l'Université de Stanford. Outre les biographies (Wiltshire, Taylor), notre analyse repose sur les travaux de Bannister, Bellomy et la synthèse de Versen. David Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer* (New York : Oxford University Press, 1978). Michael W. Taylor, *Men Versus the State : Herbert Spencer and Late Victorian Individualism* (New York : Oxford University Press, 1992). Christopher Ryan Versen, *Optimistic Liberals : Herbert Spencer, the Brooklyn Ethical Association, and the Integration of Moral Philosophy and Evolution in the Victorian Trans-Atlantic Community* [En ligne]. Thèse de doctorat. Florida State University. 2006. URL : http://diginole.lib.fsu.edu/etd/4558. Robert C. Bannister, *Social Darwinism : Science and Myth in Anglo-American Social Thought* (Philadelphie : Temple University Press, 1979). Donald C. Bellomy, « "Social Darwinism" Revisited », *Perspectives in American History*, vol. 1, 1984, p. 1-129. Thomas C. Leonard, « Origins of the myth of social Darwinism : The ambiguous legacy of Richard Hofstadter's *Social Darwinism in American Thought* », *Journal of Economic Behavior & Organization*, vol. 71, n°1, juillet 2009, p. 37-51. David Weinstein, « Herbert Spencer », *in* Edward N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Fall 2012 Edition)* [En ligne], mis en ligne le 17 septembre 2012, consulté le 18 janvier 2015. URL : http://plato.stanford.edu/archives/fall2012/entries/spencer/.

[12] Bien qu'il applique la sélection naturelle aux humains, la perspective biologique plus étroite de Darwin le préserve de la tendance de Spencer à étendre le champ d'application de « l'évolution » à tous les domaines : de la cosmologie à la biologie en passant pas l'économie, l'art, la politique et l'organisation de la société. Néanmoins, Darwin adoptera l'expression de Spencer (« la survie du plus apte »). Il faut aussi nuancer l'usage de Spencer de sa célèbre formule : il « nuance son empreinte sur l'intellect et l'esthétique des humains, bien plus que Darwin ». Bronwen Douglas, « Mondialisation, évolution et science raciale », *in* Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 257-258.

[13] Spencer, *Social Statics*, p. 323. Cette vision d'une relation austère, extrêmement exigeante, entre la nature et les êtres humains se rapproche, selon Hofstadter, d'un calvinisme jadis tout aussi exigeant et austère mais dorénavant sécularisé et naturalisé. Hofstadter, *Social Darwinism*, p. 10.

écrits une justification scientifique à leur modèle économique[14]. Hofstadter en admire davantage les critiques, à l'instar du sociologue Lester Ward, qui, d'une part, dénonc la rationalisation des intérêts économiques des puissants en leur appliquant le modèle de la biologie, et, d'autre part, propose une autre approche de l'évolution où l'esprit humain peut modifier et améliorer, par son action déterminée, le cours naturel des choses. Regroupés sous l'expression de « Darwinisme réformateur », ces intellectuels, le théologien Walter Rauschenbusch ou les économistes Henry George et Richard T. Ely pour ne donner que quelques figures connues, ont donc pu appliquer l'évolutionnisme d'abord à leur champ d'étude puis au progrès social. Comme pour les tenants du « Darwinisme social », le descriptif devient normatif : ils usent des sciences naturelles comme outil de légitimation de règles morales[15].

Comme les « Darwinistes réformateurs », Flower croit dans la possibilité d'agir sur l'évolution et voit dans « l'esprit de fraternité », la coopération et le volontarisme l'aboutissement de l'évolution ; seulement, sa justification repose en partie sur la philosophie de Spencer[16]. Cette « anomalie » ne révèle que les malentendus et les généralisations abusives dans le sillage des analyses du « Darwinisme social ». Ainsi, Bannister a démontré que le « Darwinisme social » n'est qu'un mythe créé par les progressistes pour condamner leurs adversaires ; il récuse par ailleurs les origines anglo-américaines de cette pensée et les localise plutôt en Europe continentale[17]. Apparu selon l'OED en 1877 sous la plume d'un historien anglais, Joseph Fisher, à propos des lois foncières en Irlande, l'expression reste absente des magazines de Flower et pratiquement inconnue aux États-Unis avant 1914[18]. Puis, pendant la Grande Guerre, l'expression revêt un nouveau sens, celui, devenu omniprésent, de loi du plus fort : fin 1915, un courrier de lecteur fait référence à un article (que nous n'avons pas retrouvé) du pacifiste David Starr Jordan, alors chancelier de l'Université Stanford : « Social Darwinism, the Specious Justification of the Law of

---

[14] Comme pour « *corporation* », « ploutocrate » et « *boss* », nous reprenons ici le terme critique de « laissez-faire », courant au tournant du siècle dans les milieux réformateurs pour dénoncer un capitalisme débridé, car il permet de restituer la regard de Flower et, plus largement, du milieu progressiste radical. Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 77-81.

[15] Goldman inventa le terme « Darwinisme réformateur ». Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, p. 67-84, 105-106. Eric F. Goldman, *Rendezvous with Destiny : A History of Modern American Reform* (Chicago : Ivan R. Dee, 2001 [1952]), p. 94-104.

[16] Flower, « Topic of the Times (Editorial) : The Keynote of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 89.

[17] Bannister, *Social Darwinism*, p. 9. Bellomy, « "Social Darwinism" Revisited », p. 2.

[18] Sept occurrences seulement entre 1836 et 1922 dans les milliers de journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès, et encore ces quelques usages se révèlent contradictoires. La trois premières occurrences datent de 1906 dans l'*Evening Star*, journal de Washington, DC, à propos de conférences données à l'université Brown par des membres de l'American Sociological Society, notamment Lester Ward : il s'agit alors de l'application des théories évolutionnistes aux problèmes sociaux, ce que l'on nomme communément « Darwinisme réformateur ». « Scientists' Sessions », *Evening Star*, 29 décembre 1906, p. 2. « Get Hisotrical Data », *The Washington Herald*, 30 décembre 1906, p. 10. « Mr. Bryce Honored », *New-York Tribune*, 30 décembre 1906, p. 7.

Might by Nations at War[19] ». Dans les publications universitaires, le terme reste avant tout polémique, voire infamant, et destiné à disqualifier les adversaires du progressisme[20]. C'est l'ouvrage d'Hofstadter qui marque l'émergence de l'usage massif du terme[21]. Il légitime ce récit de libération des sciences sociales des conservateurs et de leur vision biologisante pour, enfin, se mettre au service du progressisme : « heroic liberals snatching helpless social science from the clutches of vile Social Darwinists », selon les termes de Bellomy[22]. Le rôle d'Hofstadter est fondamental :

> The post-Hofstadter meaning of "social Darwinism" is, in part, the product of an unresolved Whiggish tension in SDAT [*Social Darwinism in American Thought*]: Hofstadter transparently championed state-guided progressive reform, what he called "meliorism," but he also condemned biology in social science, this while leading Progressive Era progressives championed both[23].

Les ambiguïtés décelées dans cette analyse révèlent, en creux, les difficultés pour comprendre la pensée de Spencer et de Flower qui, à l'instar de nombreux progressistes d'alors et à rebours des sciences sociales du XXe siècle, firent de la biologie la matrice et le modèle du progrès. Si le premier s'en saisit pour justifier le laissez-faire , le second fonde son méliorisme sur les mêmes prémisses naturalistes et, paradoxalement, sur les textes du premier.

Spencer ne correspond par ailleurs aucunement au portrait du « darwiniste social » : anti-impérialiste et antimilitariste convaincu, il ne défend pas tant la loi du plus fort que la libre

---

[19] « People's Pulpit », *Ottumwa Tri-weekly Courier*, 2 décembre 1915, p. 7. Si l'article original reste introuvable, Jordan publie la même année un ouvrage où il explique que le « Darwinisme social » n'a aucun rapport avec le darwinisme ; au contraire, la guerre est une « inversion de la sélection naturelle ». Il cite le fils de Charles Darwin et président de l'Eugenics Education Society of London, le Major Leonard Darwin, qui, dans le *Times* de Londres en septembre 1914, s'insurge contre le détournement de la pensée de son père par les apologistes de la guerre. Jordan expose ses idées sur l'évolution dans *The Arena* mais à un moment où Flower ne dirige pas le magazine (il s'agit, en fait, d'une conférence qu'il donnait à l'époque et qu'il autorise le magazine à publier). David Starr Jordan, *War and the Breed. The Relation of War to the Downfall of Nations* (Boston : The Beacon Press, 1915), p. 90-91 ; « Evolution : What It Is and What It Is Not », *The Arena*, vol. 18, août 1897, p. 145-149.

[20] Une analyse quantitative confirme ces conclusions : 9 occurrences seulement dans la littérature savante selon une analyse de la base de données JSTOR (sur un total de 42 000 articles) ; en revanche, Spencer et Darwin étaient largement cités à l'époque (2786 fois) mais aucunement associés au « Darwinisme social » ; enfin, ces rares références provenaient de radicaux d'Europe continentale qui critiquaient le capitalisme et l'impérialisme. Le terme reste très rare jusqu'en 1924 (6 articles, 6 recensions, tous critiques), inexistant entre 1925 et 1931, puis il commence à exploser après la Seconde Guerre mondiale. L'examen de la culture imprimée de l'époque (voir annexe 3, fig. 5-d et 5-e) et le catalogue de la Bibliothèque du Congrès confirment cette quasi absence. Geoffrey M. Hodgson, « Social Darwinism in Anglophone Academic Journals : A Contribution to the History of the Term », *Journal of Historical Sociology*, vol. 17, n°4, décembre 2004, p. 435-439, 449.

[21] Voir annexe 3, figures 5-d et 5-e.

[22] Bellomy, « "Social Darwinism" Revisited », p. 27.

[23] Leonard, « Origins of the myth of social Darwinism », p. 38.

circulation des intérêts personnels qui, selon les lois d'un grand dessein naturel, divin et bienveillant, se loveront dans ceux de l'humanité : en agissant selon ses intérêts, l'individu *moral* aboutit à l'altruisme. Le degré le plus avancé de l'évolution sociale sera marqué pour Spencer par la coopération naturelle des individus qui assurera le plus grand bonheur pour tous : impossible donc d'imposer le progrès d'en haut. Toute interférence avec cette inexorable évolution est non seulement contre-productive mais elle freine le développement moral des individus et de la société : l'aide aux démunis, bien sûr, l'impérialisme, ensuite, qui retarde l'évolution des pays colonisés et, à l'instar du militarisme, fait régresser les nations modernes dans la barbarie, mais aussi les activités économiques qui entravent la liberté des autres. Spencer, et cela est rarement souligné, n'a pas de mots assez durs pour les grands industriels sans scrupules qui, par leur domination des marchés, faussent le jeu économique et conduisent les acteurs à un égoïsme sans considération pour le bien commun. Enfin, son racisme , ni absolu, ni fataliste, ne condamne pas les « races » inférieures à leur destin biologique : elles aussi pouvaient progresser[24]. Bien que « Darwinisme social » ne corresponde pas à la pensée spencérienne et bien que l'expression ne soit guère plus qu'un anachronisme polémique qui brouille plus qu'il n'éclaire le débat, il n'en demeure pas moins que l'influence de Darwin et de Spencer demeure et, comme l'affirme Bellomy, la confusion générée par l'expression ne saurait impliquer de la rejeter comme « mythe » : comme le conseille cet historien, seule une « immersion » dans les sources d'époque et leur étude « selon leurs propres termes », et pas simplement comme des « antécédents » de débats contemporains, permettra de déterminer cette influence[25].

B. Une loi du progrès : temps, hiérarchies, nature

L'immersion dans l'ouvrage majeur de Spencer selon Flower, *Social Statics*, montre tout d'abord une volonté de fonder une « moralité scientifique », et d'adapter le « sens moral » hérité des Lumières écossaises (David Hume, Francis Hutcheson, Adam Smith) à l'âge de la science et du progrès[26]. Spencer ambitionne de démontrer les « vérités axiomatiques » qui créent les conditions de l'harmonie entre les individus. Sa « science de la vie sociale » explique comment « réguler » la vie pour « se conformer » à ces conditions et ainsi, par l'accomplissement de cette « loi de l'homme parfait », aboutir au degré le plus avancé de l'évolution qui n'est, pour lui, que la

[24] Versen, *Optimistic Liberals*, p. 34.

[25] Bellomy, « "Social Darwinism" Revisited », p. 120-129.

[26] Spencer, *Social Statics*, p. 31.

réalisation de « l'idée Divine »[27]. L'évolution spencérienne repose sur un mouvement progressif et inexorable des organismes vers toujours plus d'hétérogénéité et de complexité et, donc, vers des formes plus avancées, évoluées ; ce mouvement s'achève dans un état de nature parfait[28]. Spencer rejette les ordres traditionnels, par définition artificiels et condamnés à se transformer, ainsi que l'interventionnisme gouvernemental pour conduire la société, ce qui lui attire les foudres à la fois des conservateurs pour qui l'idée d'un inéluctable et permanent dépassement du passé relève d'une « naïveté dangereuse » et aussi certains progressistes du début du XXe siècle pour qui le refus de l'ingénierie sociale au nom de la liberté individuelle fait obstacle à la reconstruction sociale[29]. Flower, comme nombre de réformateurs qui peuplent ses magazines, se saisit du *tertium quid* proposé par Spencer et propose une loi du progrès pour le pays. Nous reviendrons sur les enjeux économiques et politiques d'une telle approche et sur les usages à rebours de Spencer par Flower dans la seconde partie de ce travail ; il suffit pour le moment de souligner les fondements spencériens de la vision du réformateur de Boston : la naturalisation de l'évolution sociale, l'inéluctabilité du changement, l'articulation entre moralité individuelle et progrès social, la centralité de la valeur de liberté individuelle, l'influence de l'environnement sur le comportement, la transmission des caractères acquis, l'adaptation nécessaire au milieu, un radicalisme qui ne sépare pas le religieux et la science, un optimisme sans faille enfin car adossé au confort d'une croyance en un ordre cosmique bienveillant[30].

Flower, à travers Spencer, reformule en termes scientifiques et naturalistes les grandes téléologies qui, du Christianisme aux Lumières, ont donné un sens, dans les deux acceptions du terme, à l'histoire. Il ne se départ jamais d'une conception *whig* qui fait de l'évolution historique une marche inéluctable vers plus de liberté, la « victoire continue et inévitable du progrès sur la réaction » et ce combat perpétuel pour que s'accomplissent les Lumières[31]. Ce progressisme a deux conséquences : une foi inébranlable dans l'avenir et dans la possibilité du réformisme ainsi que ses corollaires : l'évidence de l'infériorité du passé et le présentisme. Un rapide survol des noms des magazines dirigés par Flower (*The New Time. A Magazine of Social Progress* entre 1897 et 1898*, The Coming Age* entre 1899 et 1900*,* et *The Twentieth-Century Magazine* entre 1909 et 1911), de quelques titres de ses ouvrages (*The New Time* ; *Progressive Men, Women, and Movements of the Past*

---

[27] *Ibid.,* p. 55, 71.

[28] « Evolution is a change from an indefinite, incoherent homogeneity, to a definite, coherent heterogeneity; through continuous differentiations and integrations ». Herbert Spencer, *First Principles* (Londres : Williams and Norgate, 1862), p. 216. Voir aussi « Progress : Its Law and Causes », *The Westminster Review*, vol. 67, avril 1857, p. 446

[29] Versen, *Optimistic Liberals*, p. 35.

[30] *Ibid.,* p. 42, 81.

[31] OED. Le terme a été inventé pat l'historien Herbert Butterfield dans *The Whig Interpretation of History* (Londres : G. Bell, 1931).

Twenty-five Years), des éditoriaux où il expose son crédo et ses remèdes pour le pays (« A Program of Progress » ; « The Present », « The August Present »), ou bien encore des en-têtes dans sa correspondance (« *The Arena* : An Exponent of Modern Thought ») suffit à se convaincre de cet optimisme acharné, cette foi en un présent porteur d'un avenir radieux[32]. Les théories de l'évolution renforcent aussi l'intime conviction de Flower que le progrès ne peut être que le produit de réformes continues, inéluctables, mais aussi graduelles, lentes et sur la longue durée : inspiré par les idées spencériennes, le progressisme de Flower, s'il peut paraître radical à ses opposants à l'époque, s'inscrit en faux contre toute velléité révolutionnaire qui violenterait l'ordre naturel. Ensuite, c'est bel et bien un « snobisme chronologique », selon la formule du romancier C.S Lewis, qui modèle la pensée de Flower : l'acceptation de la supériorité inhérente du présent (et du futur) qui, par définition et automatiquement, discréditent tout passé qui ne contiendrait pas en germes le présent[33]. Le progrès ne se limite pas à une succession temporelle mais à une hiérarchie culturelle et morale : le descriptif glisse vers le normatif, si bien que le passé se retrouve mis en cause par le tribunal du présent, lui-même incriminé par le futur. Flower juge tout à l'aune de cette grille de lecture manichéenne et téléologique : « l'avant-garde », les « prophètes », les « pionniers », les « porte-flambeaux » s'opposent aux « réactionnaires » et aux « conservateurs ». Flower en puise dans l'histoire de multiples figures qu'il utilise, indifféremment, comme des métaphores explicatives : Prométhée contre les dieux, les prophètes bibliques contre la corruption, Jésus contre les pharisiens, les Lumières contre l'obscurantisme, et ses avatars américains : les révolutionnaires contre les tyrannie, les pionniers et les masses (qui restent à l'arrière : l'expérience américaine de l'expansionnisme vers l'Ouest spatialise une image temporelle)[34].

Flower affirme également l'inéluctabilité et l'illimité de ce progrès moral. Il veut incarner le moderne qui en finit avec les archaïsmes. La modernité, selon l'analyse de Christophe Charle, propose en effet un nouveau régime d'historicité : de « temps nouveau apportant un progrès », le moderne devient moins un accomplissement de l'histoire qu'un mouvement continu, cumulatif, irréversible, sans finalité, qui ouvre une nouvelle période de l'histoire toute entière tournée vers le

---

[32] Flower, *The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894) ; « The Present », p.243 ; « An Earnest Word To All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », vol. 10, juin 1894, p. xxiii-xxvi ; « The August Present », vol. 13, août 1895, p. 404-405 ; « Topic of the Times. A Program of Progress », vol. 25, janvier 1901, p. 78-94. Lettre de Flower à William Eustis Russell, 15 avril 1891, William Eustis Russell Papers, Massachusetts Historical Society.

[33] C. S. Lewis, *Surprised by Joy : The Shape of My Early Life* (New York : Harcourt, Brace & World, 1955), p. 207.

[34] Voir, entre autres, Flower, « Editorial Notes. A Disciple of Science », vol. 3, janvier 1891, p. 250 ; « Editorial Notes. The Dawning Day », vol. 5, janvier 1892, p. 269 ; « The leading progressive review of the world », non paginé.

Les écrits de Flower regorgent de cette dichotomie. Les exemples, trop nombreux, se retrouveront au fil des pages de ce travail.

futur[35]. Cette idée aurait émergé avec l'humanisme (même si le terme fut peu utilisé à cause de la révérence d'alors pour l'Antiquité) et se serait consolidé avec la rhétorique opposant les « anciens » aux « modernes », l'affirmation de la science moderne comme modèle de compréhension du monde et de sa domestication, la création du « Moyen Âge » au XVIIe siècle, puis l'opposition au XVIIIe siècle de la science et du dogmatisme religieux[36]. Et, de fait, dans les écrits de Flower, « médiéval » est synonyme de corrompu et d'obscurantiste. Il consacre un ouvrage à l'aube des temps modernes, où, entre 1450 et 1550, l'Occident a créé selon lui les conditions du progrès : la Renaissance italienne, la Réforme et la science ont, de concert, « libéré la raison » de son « donjon », comme l'indique l'épigraphe du poète anglais John Addington Symonds, et permis d'enclencher la dynamique moderne[37]. Spencer fournit à Flower un système

---

[35] Christophe Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* (Paris : Armand Colin, 2011), p. 26. L'analyse de Charle rejoint les conclusions de Lasch ou de Koselleck. Lasch définit le « progrès » comme l'attente d'une amélioration continue, illimitée, fondée sur l'impermanence du monde mais maîtrisable : l'humanité peut ainsi créer un nouvel ordre qui résiste aux assauts du temps. Il lui oppose l'histoire biblique et classique caractérisée par la providence et la fortune, un univers contingent et fini, assiégé par les vicissitudes du temps, hors de contrôle donc pour l'humanité qui se doit, à la faveur de la grâce ou de la vertu, de vivre avec la finitude. Cette évolution suppose une « temporalisation de l'histoire » : l'histoire n'est plus vu comme une « scène » où se produisent des petites histoires mais un « déplacement du sens du temps ». Ce nouveau concept d'histoire émerge de concert avec la notion de modernité conçue comme « ensemble de normes socioculturelles et de pratiques fondées sur une foi inaltérable dans le progrès ». Comme l'explique Koselleck, « c'est le progrès qui a conceptualisé la différence entre le passé jusqu'ici et le futur qui vient […] produisant la première définition authentiquement historique du temps qui n'ait pas dérivé sa signification d'autres domaines de l'expérience comme la théologie ou une prescience mythique. Le progrès n'a pu être découvert que lorsque les hommes se sont mis à réfléchir sur le temps historique lui-même. C'est une notion réflexive. En pratique cela signifie que le progrès ne peut se produire que si les hommes le veulent et le prévoient. Que l'avenir soit un horizon d'attente, non seulement de jours, de semaines ou même d'années, mais une anticipation des changements sur le long terme, est un des aspects du temps historique qui est considéré comme progressif ». Christopher Lasch, *The True and Only Heaven : Progress and its Critics* (New York : W.W. Norton & Company, 1991), p. 40-81. Koselleck cité *in* Kapil Raj et H. Otto Sibum, « Introduction au tome 2 : Globalisation, science et modernité. De la guerre de Sept Ans à la Grande Guerre », *in* Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 15. La bibliographie de la notion de « progrès » est vaste : outre les travaux, fondateurs, de Bury, nous sous sommes référés aux ouvrages de Charle, Lasch et l'ouvrage collectif dirigé par Dominique Pestre. J.B. Bury, *The Idea of Progress. An Inquiry into its Origin and Growth* (Londres : Macmillan, 1920).

[36] Charle, *Discordance des temps*, p. 22-31. « Moyen Âge » est attesté pour la première fois en 1640 (CNTRL), « Middle Ages » en 1570 (OED) et « Dark Ages » en 1686 (OED).

[37] John Addington Symonds : « The Renaissance was the liberation of the reason from a dungeon, the double discovery of the outer and the inner world ». Flower, *The Century of Sir Thomas More* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896). Cet essai est par ailleurs un exemple d'histoire de la modernité écrite dans les termes de la logique moderne : le type de récit *whig*, inexorable et téléologique qui légitime *a posteriori* l'évolution historique. Il regroupe plusieurs articles de Flower publiés en 1895 et 1895 : « The Century of Sir Thomas More. First Paper, The New Learning North of the Alps », vol. 10, novembre 1894, p.838- 844 ; « The Century of Sir Thomas More. Second Paper, The Reformation and Some of its Leading Spirits », vol. 11, janvier 1895, p. 266-273 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More », vol. 11, février 1895, p. 310-320 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More. Part II. Some Fatal Figures of the Italian Renaissance », vol. 12, mars 1895, p. 50-58 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More. Part III. Some Bright Lights of the Italian Renaissance », vol. 12, avril 1895, p. 185-194 ; « The Century of Sir Thomas More. Sixth Paper. The Spanish Peninsula », vol. 13, juillet 1895, p. 192-197 ; « The England

pour faire accéder cette histoire au statut de science. Il donne une caution scientifique à une vision *whig* abstraite et culturelle en la réinscrivant dans un processus naturel : il naturalise la modernité et biologise les humanités. À une époque qui voit la vérité en action dans la science et ses merveilles technologiques (l'architecture urbaine, le train et le télégraphe notamment), la légitimité scientifique et ses réalisations concrètes, visibles par tous et tous les jours, rend inattaquable cette vision progressiste, sous peine, justement, d'être taxé de vouloir replonger le pays dans les siècles obscurs, préscientifiques, immobilistes et engoncés dans des ordres artificiels. Ne séparant pas la science de la religion comme son mentor, Flower naturalise également dans le même mouvement la Providence. L'histoire progressiste, après Spencer, devient avant tout biologique (une évolution naturelle) et providentielle (un nécessitarisme pensé comme une religion civile et une relecture scientifique du dessein divin) : le futur sera, par définition et inéluctablement, toujours plus complexe et plus proche de la perfection.

Si les sources de ce snobisme chronologique restent difficiles à reconstituer, il trouve un terreau favorable au tournant du XXe siècle : idéologie du progrès triomphante liée à l'essor industriel et à des décennies de développement, jeunesse d'une nation en pleine expansion, millénarisme d'une culture protestante qui voir arriver un nouveau siècle et une classe moyenne qui se voit et se construit comme aboutissement de l'évolution et conscience du pays. Cet imaginaire évolutionniste amalgame la linéarité d'un temps orienté et la verticalité d'une échelle de valeurs. Il se fonde en partie sur des hiérarchies anthropologiques aux origines historiques lointaines (la supériorité des grecs sur les barbares, du christianisme sur les sauvages colonisés), reformulées d'abord en termes temporels par la rhétorique de la modernité (la supériorité de la Renaissance et des Lumières sur le Moyen Âge), puis par l'expérience américaine (le génie du Nouveau Monde et la décadence de l'Europe, la supériorité des blancs sur les Amérindiens, les esclaves, puis les immigrants), et légitimées par la science de l'époque, notamment les travaux de Lewis H. Morgan pour qui l'humanité évoluait de l'état sauvage, à la barbarie et enfin à la civilisation[38]. Flower mêle ces discours au grand dessein progressiste de Spencer et, de cette

---

of Sir Thomas More », vol. 14, octobre 1895, p. 278-288 ; « The Life of Sir Thomas More », vol. 15, décembre 1895, p. 112-123 ; « The Utopia of Sir Thomas More. Part 1 », vol. 15, janvier 1896, p. 296-303 ; « The Utopia of Sir Thomas More. Part 2 », vol. 15, février 1896, p. 391-398.

[38] Lewis Henry Morgan, *Ancient Society ; or, Researches in the Lines of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization* (New York : H. Holt and Company, 1877). Plus largement, la pensée du développement en « stades » est implantée dans les esprits dès les années 1850 et de nombreux anthropologues et sociologues, de Comte et Spencer à Morgan et James George Frazer proposent pendant tout le long XIXe siècle des théories « postulant un processus de développement progressif et unilinéaire des aspects sociaux, culturels et technologiques, menant tout droit à la civilisation occidentale qu'ils connaissent ». Pour un panorama de la « complicité » au XIXe siècle entre diverses sciences – histoire naturelle, anatomie comparée, biologie, géographie, cartographie, ethnologie, anthropologie – pour justifier une hiérarchisation raciale de l'humanité, voir Douglas, « Mondialisation, évolution et science raciale »,

vulgate, tire une philosophie du progrès racialiste et radicale : il associe le continent noir, mystérieux et sauvage de l'imaginaire impérialiste avec, d'une part, les jungles urbaines et, d'autre part, avec les profondeurs sombres des individus – la violence de l'homme sur l'homme en régime capitaliste. Il affirme la nécessité de dépasser cet état primitif de l'humanité pour faire advenir un monde pacifié et juste, où l'humain, enfin, s'accomplirait. Ce progrès inéluctable, optimiste, généreux en un sens, implique aussi de libérer et faire évoluer les individus qui restent prisonniers de principes rétrogrades (les barons voleurs, les criminels, mais aussi les habitants des quartiers pauvres ou les catholiques) avec, on le verra au chapitre 5, tout ce que cela implique de violence symbolique et de rééducation. Une vision ethnocentrique et bourgeoise pose, en effet, les États-Unis et la classe moyenne victorienne comme sommet de l'évolution et, pour leur bien, les sauvages doivent évoluer et s'adapter. Elle suppose également de se débarrasser des conditions sociales qui permettent la survivance de ces archaïsmes. En effet, les inégalités sociales et l'organisation économique du pays accélèrent, pour Flower, sa décadence, au sommet de la société comme dans les bas-fonds.

Le « progrès », comme principe organisateur de la modernité, ne doit pas s'interpréter comme une version sécularisée de l'eschatologie chrétienne qui implique un accomplissement et un terme à l'histoire (comme par ailleurs le marxisme, souligne Lasch)[39]. Pierre Nora fait de ce constat une spécificité américaine :

> Le temps de l'Europe est celui des continuités rompues, nous vivons une durée qui plonge « dans la nuit des temps », intimement marquée par la notion de cycle. Le temps américain, qu'il soit habité par une productivité divine, naturelle, ou mécanique, est à sens unique[40].

Cette vision progressiste de l'histoire ne saurait cependant épuiser le paradoxe du « temps américain », à la fois devenir illimité et idéal dès l'origine, projet résolument tourné vers l'avenir et

---

p. 256-258. Pour une analyse plus centrée sur les États-Unis et « l'épistémologie coloniale » qui imprègne le débat politique et culturel d'une obsession de la hiérarchisation raciale, voir Joyce E. Chaplin, « Épistémologies coloniales aux États-Unis », *in* Pestre, Raj, Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2*, p. 327-329, 332-338. Guère satisfaite des notions d'impérialisme et de post-colonialisme, Chaplin préfère la notion de « *settler colonialism* (colonisation de peuplement) » pour parler de ces sociétés (Amérique du Nord mais aussi Australie et Nouvelle-Zélande) régies non pas un centre impérial mais par des « règles locales » (après 1776, les États-Unis deviennent une nation postimpériale mais pas postcoloniale puisque les occupants ne quittent pas le territoire). Ainsi, elle définit cette « épistémologie coloniale » comme l'obsession pour la « hiérarchisation raciale des populations classées selon leurs caractéristiques naturelles présumées, et la valeur politique qu'il convient de leur accorder au sein de la société ». Par conséquent, la question de la citoyenneté des non-Européens (Amérindiens, Afro-Américains) se pose dès le XIXe siècle, notamment avec l'expansion du pays à l'Ouest (contrairement à l'Europe où il faudra attendre la décolonisation). Le tournant du siècle illustre la prégnance de cet « épistémologie coloniale » malgré l'émancipation des esclaves.

[39] Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 40-47.

[40] Pierre Nora, « Le 'Fardeau de l'histoire' aux États-Unis », *in Mélanges Pierre Renouvin : Études d'histoire des relations internationales* (Paris : PUF, 1966), p. 61.

obsédé par son héritage. L'idée d'une évolution sans fin, d'une « genèse interminable et continue » selon la formule de Nora, se redouble en effet chez Flower de la vision idéalisée de l'Amérique comme génie du progrès, au sens où son *genius loci*, son caractère unique, son identité, serait ce mouvement « à sens unique »[41]. Pensé comme une utopie, le pays repose sur une contradiction temporelle : comment justifier le progrès alors que les États-Unis se fondent sur des principes parfaits et présentés à la suite de Spencer comme naturels ? Déjà là, dès l'origine, les fondements sont aussi une finalité. L'Amérique, pour Flower, n'est ni la fin de l'histoire, ni sans histoire ; c'est au contraire une utopie qui persiste dans son être à travers son accomplissement, le processus même de l'histoire et, paradoxalement, son aboutissement. Il suffirait, pour paraphraser Pindare, au pays de devenir ce qu'il est pour progresser, ce qui implique un mouvement incessant de remises en question et de renaissances, comme dans les appels à la « régénération » de Flower, mais aussi le rejet de tout ce qui mettrait à mal ses fondements : moins un recommencement qu'une deuxième création. La perfection américaine, comme un axiome, est donnée dès le départ, évidente, sans besoin d'être démontrée, mais, pour exister, elle doit se réaliser : une théorie, en somme, à mettre en pratique. La révérence envers les principes fondateurs, ce passé toujours présent et finalement atemporel car relevant des lois naturelles, ne saurait alors être confondu avec le passé des sauvages, des monarchies, du « médiévalisme » et du Vieux Monde, nécessairement dépassé dans ce nouveau régime d'historicité[42]. Flower peut donc à la fois postuler un progrès sans fin tout en idéalisant les origines. L'on comprend mieux alors la réception de Spencer : il théorise ce paradoxe car l'évolution repose sur des lois premières auxquelles il faut se conformer pour progresser harmonieusement. Ordre et progrès : la pensée de Flower s'inspire moins du positivisme d'Auguste Comte, absent de ses écrits, que d'une loi scientifique du progrès qui s'imbrique naturellement avec l'idée d'un génie américain. Elle exprime aussi les besoins d'ordre de toute la frange moyenne et supérieure de la population, effarée par les bouleversements qui secouent le pays. Les expositions universelles, honorant régulièrement entre 1876 et 1915 le génie du progrès d'une époque et d'un pays, témoignent d'une véritable obsession pour ce présent porteur d'un avenir radieux, déjà là mais à faire advenir. Tout se passe comme si, en célébrant ce présent-futur, le pays consacrait la perfection première de l'utopie américaine ; tout se passe comme si cet âge du progrès au tournant du siècle incarnait,

---

[41] *Ibid.*, p ; 62.

[42] Par exemple, Flower déclare : « we cannot imitate China in a veneration for the past which imposes a barrier to progress ». Flower, « A Progressive Foreign Policy », *The National Magazine,* vol. 8, août 1898, p. 431.

enfin, la promesse américaine et mettait, enfin, en œuvre ce temps américain : une « Tradition de Progrès » selon la formule de Kammen[43].

Flower ne distingue pas cette approche scientifique d'une vision chrétienne (le perfectionnisme moral comme processus mais aussi perfection originelle, comme fidélité à l'humanité qui est en soi-même, restauration du don de Dieu perdu, et donc à la fois évolution et renaissance) et républicaine (la vertu comme formule du développement moral ; le progrès du pays comme fidélité à son histoire fondatrice, un progrès incessant mais aussi une régénération). La science, le christianisme et le républicanisme fonctionnent donc comme les trois langages qui permettent d'« inventer » cette tradition progressiste : face aux bouleversements et aux fractures causés par l'industrialisation et l'immigration massive, la référence à ces lois (l'évolution, la règle d'or et les principes fondateurs des États-Unis) crée un passé mythifié et donne un sens aux changements. Seule la « répétition quasi-obligatoire » de cette tradition de progrès permettra de faire advenir la promesse américaine et de réinscrire l'Amérique dans son histoire : conjurer, en somme, la rupture dans le tissu social (les inégalités et le développement d'une société de classe) et la rupture historique (l'abandon des lois du progrès et donc du génie du pays) provoqués par l'essor des *corporations* après la guerre de Sécession[44]. En ce sens, les écrits de Flower participent à la reconstitution du lien historique et social : la tradition ici inventée est celle de cette Amérique utopique comme formule, au sens scientifique du terme, du progrès. Flower pense voir dans le présent chaotique un reliquat d'un passé déchu, oublié, et dans le passé mythique la clé pour renouer avec le progrès. Il participe à l'invention de ce génie du progrès mais, atteint de myopie historique, il ne voit pas le passé mais y projette ses visions de reconstruction du pays.

C'est ce paradoxe fondateur, hérité de Spencer et incarné par l'idée d'Amérique, qui détermine le progressisme de Flower : sa conception *whig* de l'histoire s'appuie sur des lois auxquelles il ne faudrait pas déroger. Perfectionnements et innovations se réalisent en éprouvant les principes fondateurs ; le progrès se définit comme observation et déploiement de lois scientifiques et morales. Le progressisme ne s'oppose donc pas à un certain conservatisme, celui d'une fiction d'un ordre naturel idéal, permanent et éternel (et non pas celui des hiérarchies sociales artificielles) ; il l'accomplit. Dans cette philosophie de l'harmonie, la liberté individuelle s'appuie sur l'obéissance à ces lois. L'individu connaît le bonheur et se réalise d'autant plus qu'il se conforme à l'ordre naturel, paradoxe qui n'est qu'apparent pour Spencer : il s'agit, avant tout, de créer les conditions optimales pour que « chaque homme réalise parfaitement sa propre

---

[43] Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 132.

[44] Eric Hobsbawm, « Introdution : Inventing Traditions », *in* Eric Hobsbawm et Terence Ranger (éds.), *The Invention of Tradition* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1983]), p. 1-2.

nature[45] ». Cette adaptation a des conséquences positives pour l'individu comme pour la société. Si la philosophie de Spencer séduit Flower et ses contemporains, c'est d'abord parce qu'elle propose un ordre et un sens bienveillants en dehors de l'orthodoxie religieuse. Cette approche de la morale comme loi positive explique d'ailleurs le rejet de Spencer par un XXe siècle qui prend acte d'une vision de l'univers plus chaotique et relativiste, la victoire, en somme, des variations aléatoires de Darwin sur le progrès ordonné et inéluctable de Spencer : dans l'univers amoral du premier, les individus doivent prendre en main leur destinée pour progresser alors que chez le second, il lui suffit de suivre les lois naturelles[46].

L'intransigeance de Flower au nom de la liberté et du progrès se comprend aussi à l'aune de cette « moralité scientifique » : reprenant à son compte l'interprétation maximaliste de la morale avancée par Spencer (« ethical truth is as exact and peremptory as physical truth[47] »), Flower construit la morale comme une science et donc fondée en raison. Par conséquent, l'immoralité ne peut être appréhendée que comme un vestige des siècles obscurantistes : un Moyen-Âge préscientifique et pétri de superstitions (également, par définition, européen et monarchique, pré-américain en somme). La vertu intransigeante est aussi indiscutable mais pas plus intolérante qu'une loi mathématique : si Flower rejette complètement la corruption des ploutocrates, des impérialistes ou des catholiques, c'est non seulement car ils sont objectivement condamnés par la marche du progrès mais aussi parce qu'il conçoit l'immoralité au mieux comme une erreur réparable (des errements qui nécessitent un guide : le réformateur qui se bat contre les vices ; ou un tuteur, la modification de l'environnement pour créer les conditions d'un développement vertueux) et au pire comme une violation volontaire des lois. L'imaginaire évolutionniste postule en effet une formule du progrès. Seuls la corruption et le dogmatisme peuvent donc expliquer le refus de cette loi d'airain[48]. Ainsi Flower assimile-t-il les conservateurs à des primitifs et à des criminels. Ainsi ne peut-il penser ni la part sombre de ses idéaux, ni ses contradictions.

---

[45] Spencer, *Social Statics*, p. 68. Je traduis.

[46] Versen, *Optimistic Liberals*, p. 13-14, 82.

[47] Spencer, *Social Statics*, p. 121.

[48] On peut ainsi lire, au gré de ses écrits, des formulations comme : « it is an incontrovertible fact, plain to the vision of all students of events who are not blinded by prejudice, who have no bias in favor of conventionalism, or no case to sustain in the interest of class privileges ». Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 511.

C. La biologie appliquée au social : corps social, réformisme, eugénisme

Outre les luttes de pouvoir sur le sens des mots ainsi que leur historicité, ce qui rend Flower insaisissable selon nos catégories provient, d'une part, de l'homologie constante entre science, religion, politique et histoire, et, d'autre part, de ce paradoxe d'un devenir comme accomplissement d'une origine, cette conformité à la « loi de l'homme parfait » qui régit le progrès selon Spencer. D'où l'enjeu vital de définir le sens et l'application des principes premiers car ils conditionnent le destin des individus et des sociétés. L'on comprend mieux alors pourquoi la métaphore botanique structure ses écrits : la croissance de la plante implique de remplir les conditions idéales de son développement (un environnement fertile), ce qui, inéluctablement, se traduira par une élévation vers la lumière. Ainsi, Flower, comme Spencer, assoit le développement moral de l'humanité sur un ordre naturel et scientifique. Autre métaphore centrale chez Flower : l'analogie entre le corps et la société et donc la régénération sociale comme thérapeutique. Ici aussi la vieille métaphore du « corps social » puise dans Spencer une caution de scientificité et de modernité (qui permettrait en partie d'expliquer l'imbrication sans heurt de l'évolutionnisme et des sciences sociales alors émergentes). Spencer pousse l'analogie au-delà des similarités superficielles notées par Platon, Aristote, Thomas Hobbes, Edmund Burke ou Auguste Comte. Il y décèle des vérités divines : la relation entre l'homme et ses cellules constituantes est « équivalente » à la relation entre la société et ses cellules constituantes – les individus. Cet organicisme et cette « analogie d'échelle », selon la formule d'un biographe de Spencer, suggère la continuité de tous les phénomènes. Ce continuum entre l'individu et la communauté, le biologique et le social, le micro et le macro, plus qu'un simple système chez Spencer, devient une foi et une loi qui devraient guider nos vies[49]. Cette analogie se lit dans la maxime de Spencer que Flower se plaît à citer : « each individual ought to receive the benefit and evil of his own nature and consequent conduct ». Flower fait de ce déterminisme du caractère et du comportement individuels la « loi de la justice sociale »[50].

C'est sur ce modèle théorique que Flower fonde sa conviction que le déterminisme environnemental et le perfectionnisme moral peuvent guérir l'Amérique de ses maux. Il trouve donc chez Spencer une légitimité scientifique et philosophique pour articuler l'individu et le collectif et ainsi réconcilier l'« apparente contradiction » entre individualisme radical, déterminisme évolutionniste et vision holistique de la société. Ses professions de foi se lisent comme du Spencer appliqué : « *The Arena* is especially concerned with great fundamental social

[49] Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*, p. 225-241.

[50] Flower, *Progressive Men*, p. 249. La citation est tirée de *The Principles of Ethics* (1892).

and economic principles that make for harmony and the highest development of the individual through a just social organism[51] ». L'individu, selon Flower et Spencer, serait à la fois cause et effet de l'évolution : jouet de l'hérédité et produit de l'environnement, son libre arbitre n'en demeure pas moins « la force motrice de l'évolution sociale, bien que sa direction soit prédéterminée[52] ». Le processus de « civilisation » et le progrès social ne seraient que l'affirmation de l'individualité et l'« homme parfait » le fruit, la fine fleur pour reprendre la métaphore botanique de Flower, d'un environnement sain et fertile.

Flower s'éloigne de Spencer cependant quand il affirme la nécessité, pour la collectivité, de créer les conditions pour que l'individualité s'épanouisse. Le philosophe anglais présuppose, pour ne pas entraver le déploiement des lois naturelles du progrès, une action politique *a minima* pour maintenir de bonnes conditions ou une soustraction des politiques délétères quand le gouvernement perturbe le cours des choses (politique sociale ou retour à la barbarie avec l'impérialisme). *A contrario*, Flower pousse à son terme la logique d'une symbiose entre développement individuel, social et historique. Il veut régénérer le pays en le débarrassant des lois liberticides et injustes qui retardent son évolution naturelle (le protectionnisme qui accordent des privilèges aux grands industriels ou, on le verra dans la seconde partie, les lois médicales) mais aussi en privilégiant une action volontariste pour créer un environnement sain, en d'autres termes, l'addition de mécanismes sociaux pour pallier les corruptions du milieu (les quartiers pauvres, le chômage). L'ingénierie sociale , dans cette perspective, cherche par des artifices à rétablir l'équilibre « naturel » pour que tous les individus, et, à travers eux, la société, puissent jouir des lois du progrès.

Comment expliquer cette réorientation de la philosophie de Spencer ? L'urgence de la « question sociale » et l'explosion des inégalités constituent l'hypothèse la plus probable : il s'agit d'articuler une philosophie morale pour l'âge industriel, c'est-à-dire appliquer Spencer à Spencer et proposer une moralité scientifique plus complexe et évoluée qui prendrait en compte, à l'échelle individuelle, la souffrance humaine minimisée par les grands capitalistes et, à l'échelle du pays, conjurerait le spectre de la dégénération[53]. Flower participe en effet à cet imaginaire fin-de-siècle qui, scorie d'une époque fascinée par le progrès, reste hanté par le spectre du déclin. Ce

---

[51] Flower, « A Further Word on Christian Science . The Most Flagrant Recent Attempt to Prejudice a Case Before It Reaches The Trial Court », vol. 37, mai 1907, p. 535.

[52] Je traduis. Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*, p. 237.

[53] Ou, selon la formule de l'historien Arthur Mann (à propos du rabbin libéral Solomon Schindler, proche de Flower, et des pasteurs progressistes, mais l'on pourrait ajouter l'ensemble des progressistes radicaux qui gravitent dans le cercle de Flower) : « [they] rejected Spencer 's laissez-faire but used the latter's organic theory of society ». Arthur Mann, « Solomon Schindler : Boston Radical », *The New England Quarterly*, vol. 23, n° 4, 1er décembre 1950, p. 470.

double visage est aussi celui de l'Amérique : une utopie où le progrès, inexorable, reste obsédé par le spectre de sa chute, la conscience d'être par définition assiégé par les corruptions du temps, de l'histoire, de l'altérité, suivant en cela le modèle des jérémiades puritaines hantées par l'invasion de leur « cité sur la colline » enfin trouvée mais courant constamment à sa perte. Selon Nora, une « inéluctable et pleine continuité du temps, un et indivisble » sous-tend, en Amérique, la notion de progrès ; elle le « frappe de la menace constante d'une inversion de sens », d'où une mythologie fondée sur des couples antithétiques, « optimisme et pessimisme, progrès et catastrophe, genèse et déclin », qui procèdent de la même attitude face à l'histoire : celle d'une promesse de « non-Europe », autre nom du *genius loci* américain[54].

Flower décrit cette dégénérescence comme un corps social malade, en proie à une contagion concrète et morale qui touche les citoyens dans leur chair, la société dans son fonctionnement et le pays dans son âme. Il puise dans un imaginaire ancestral (la peur de la lèpre ; la théorie des miasmes, ce « mauvais air » pathogène) et moderne (les microbes) les termes de son diagnostic. Malsain et délètère, le milieu physique, social et culturel – bas-fonds, décadence des ploutocrates et abandon à un hédonisme criminogène – corrompt les individus :

> « so long as the wretched, filthy dens of dirt, vermin, and disease stand as the only shelter for the children of the slums, so long will moral and physical contagion flourish and send forth death-dealing germs; so long will crime and degradation increase[55] » ; « do they [the rich] not see that at their very doors are cesspools of disease, where death-breeding germs will some day subtly steal upward and permeate the air of their exclusive realm, until their own loved fragile flowers will wither and fall, leaving their homes strangely desolate[56] ? » ; « this criminally frivolous life at the social zenith enervates manhood and sends forth a death-germinating miasma, fatal alike to good morals and high thinking[57] » ; « teach the child that an angry passion – a flash of hate – contains the germ of murder ; every passion yielded to pushes him further on the road ; that every impure thought holds the seeds of contagion, which will surely develop into moral leprosy if not driven from the mind[58] ».

L'approche biologisante de Flower, cependant, n'aboutit ni à une vision eugéniste ni à l'obsession de dégénérescence raciale. Les métaphores médicales qui imprègnent les écrits de Flower relèvent d'une vision plus naturaliste que racialiste : un déterminisme sans catastrophisme en somme. Elles trahissent aussi l'influence de l'optimisme invétéré de Spencer. Flower conçoit la

---

[54] Nora, « Le 'Fardeau de l'histoire' aux États-Unis », p. 61.

[55] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 51.

[56] *Ibid.,* p. 217.

[57] *Ibid.,* p. 177.

[58] Flower, « Editorial Notes. Behind the Deed the Thought », vol. 5, mars 1892, p. 527-528.

déchéance sociale et individuelle comme une maladie curable, sinon réversible ; la contagion implique donc la possibilité d'une prophylaxie et d'une guérison. Il appréhende la dégénérescence comme une construction sociale, produit de politiques concrètes (par exemple, l'urbanisme et ses « tumeurs », les bas-fonds), mais aussi de représentations (par exemple, le militarisme et les exemples de vices, les capitaines d'industrie, portés au pinacle)[59]. Flower peut donc envisager une déconstruction et une reconstruction en modifiant l'environnement. À la suite de Spencer, il conditionne aussi le progrès social au développement moral individuel. La crainte de régression anthropologique se lit donc moins en termes raciaux et ethnologiques que sociaux et moraux : dans ses écrits, les termes « degeneracy » et « degeneration » ne sont jamais appliqués à la « race » mais à la morale individuelle ou à la société. Catégorie essentielle dans les discours politiques de l'époque, la « race » cautionne un ordre anthropologique qui a légitimé exclusion et violence dans les bas-fonds des villes comme dans les nouvelles colonies américaines : la « civilisation » se confond alors avec les Américains blancs. Flower, à l'instar de la plupart des commentateurs de l'époque, se la figure comme un « assemblage bioculturel », un hybride de considérations biologiques, nourries par la science de l'époque (notamment l'imaginaire évolutionniste et les hiérarchies de Lewis H. Morgan dans son cas), et de considérations culturelles (l'exceptionnalisme américain, les vertus républicaines). Le terme « race » demeure vague et ses usages varient selon que les acteurs mettent plus ou moins l'accent sur la dimension culturelle ou biologique[60]. Pour Flower, la « dégénérescence humaine » est avant tout un vice moral individuel *et* social et le produit d'un milieu malsain, ce qui explique que ses effets soient dépeints dans les termes de l'organicisme naturaliste et des métaphores du corps social[61]. Le biologique, pour Flower, permet donc de comprendre la transmission (la « contagion » dans son discours médical) des tares mais aucunement leur nature qui reste d'abord culturelle ; en d'autres termes, l'hérédité et la « race » sont des conditions nécessaires mais pas suffisantes pour expliquer le déclin du pays[62]. Par ailleurs, il n'utilise le terme « race » que dans des contextes mélioratifs, souvent dans l'expression

---

[59] Flower, « Cancer Spots in Metropolitan Life », p. 760-763.

[60] Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 3-4. Beryl Satter, *Each Mind a Kingdom : American Women, Sexual Purity , and the New Thought Movement, 1875-192*0 (Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1999), p. 185.

[61] « Our present deplorable social conditions are merely results of human degeneracy, of a lack of the proper development of character ». Flower, « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 762.

[62] Il convient donc de prendre en compte la complexité des usages de cette « biologie culturelle ». Kammen en souligne la prégnance au tournant du siècle : il justifie tout autant la pensée racialiste d'un Madison Grant (exposée dans son ouvrage de 1916 au titre révélateur : *The Passing of The Great Race ; or, The racial basis of European history*) que l'appel d'Horace Kallen pour le respect des ancêtres des immigrants, le pluralisme culturel reposant en dernière analyse sur les lignées. Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 236.

« solidarité de la race » qui appelle à l'unité et l'interdépendance de l'humanité dans son ensemble[63].

Les eugénistes, au début du XXe siècle, réinterpréteront ces mêmes symptômes mais les attribueront non plus au milieu mais uniquement aux caractéristiques raciales héréditaires des individus : la dégénérescence, innée, deviendra un fait accompli, inexpugnable car enraciné dans les gènes. En d'autres termes, l'immoralité ne sera plus l'effet nécessaire d'un environnement délétère mais d'un patrimoine génétique commun. La seule politique possible sera alors de s'immuniser (par la ségrégation ou la stérilisation). À cet eugénisme direct, c'est-à-dire cette ingérence, volontaire ou imposée par l'État ou une institution, sur le corps individuel et le patrimoine génétique, Flower oppose un « eugénisme » indirect qui cherche à influer sur les pratiques sociales et morales et créer les conditions les plus propices au développement de sujets sains : en modifiant le corps social et en élevant les individus par la culture, il cherche à améliorer l'humanité. Flower illustre donc une vision biologique déterministe qui a pu utiliser le spectre de la dégénérescence pour promouvoir le réformisme. L'hérédité, dans cette perspective, est intimement liée au milieu et ses tares peuvent être altérées par l'altruisme et la philanthropie, ces fruits d'une forme de civilisation plus avancée ou régénérée[64]. L'eugénisme de Flower, pour autant que le terme puisse s'appliquer, ne repose en aucun cas sur une ingénierie génétique coercitive ou volontaire mais sur l'association de l'ingénierie sociale et d'une ingénierie morale et spirituelle : il s'agit d'instaurer des structures sociales et culturelles qui incitent les individus à adopter un comportement moral. Régénérer l'environnement pour régénérer l'individu et régénérer l'individu pour régénérer l'environnement : ce programme se décline par une politique sociale volontariste qui permet et complète l'individualisme radical (voir chapitre 4). Il s'agit aussi d'agir sur les représentations, grâce à la presse et aux arts, pour moraliser l'individu et la société (voir chapitre 3). Avant d'explorer les modalités de cette régénération, il convient cependant de déployer les deux autres plis de sa vision du progrès : celle-ci, en effet, superpose la loi scientifique de l'évolution, celle historique du républicanisme et, enfin, celle, religieuse, du postmillénarisme protestant : trois téléologies constamment mêlées dans la vision de Flower, trois avatars de sa foi dans une loi multiforme, trois moyens de légitimer, par la science, l'histoire et la religion, son combat contre une ploutocratie sans foi ni loi.

---

[63] Voir par exemple Flower, « Topic of the Times. A Program of Progress », vol. 25, janvier 1901, p. 90.

[64] Daniel E. Bender, *American Abyss*, p. 8-13 ; « Perils of Degeneration : Reform, the Savage Immigrant, and the Survival of the Unfit », *Journal of Social History*, vol. 42, n°1, automne 2008, p. 11.

II. Jefferson et les idéaux républicains

A. Républicanisme, évolution, mémoire

Le modèle biologique se double, chez Flower, d'une philosophie de l'histoire. Pour lui, la loi du progrès formulée par Spencer ne fait que démonter, *a posteriori*, une loi de l'histoire amplement prouvée, en un siècle, par les faits : « l'esprit du républicanisme pur », incarné par les États-Unis au début de la République, serait la matrice du progrès ; toute violation de ses principes ne peut donc, dans cette logique, que faire régresser le pays[65]. Flower juge les changements politiques, économiques et sociaux à l'aune de cet idéal originel et s'y réfère constamment dans ses éditoriaux. Tout se passe comme si la Révolution américaine avait posé les « vérités axiomatiques » qui créent les conditions idéales de l'harmonie entre les individus. Flower, cependant, renverse la causalité : l'évolutionnisme ne prouve pas le génie américain mais l'histoire, *a posteriori*, montre le poids de Darwin et de Spencer dans l'appréhension du développement du pays. Cette fiction, ce « comme si », s'explique par un changement de statut de l'histoire à la fin du XIXe siècle : au moment où le pays, sous l'effet du darwinisme, traverse une crise spirituelle, l'histoire s'empare de l'idéal de scientificité qui imprègne l'époque, tend à se confondre avec l'idée d'évolution sous l'effet de ce même darwinisme[66], et s'érige en religion de substitution. La normativité du religieux se déplace vers la science et vers l'histoire. Henry Adams, se remémorant le siècle précédent vers 1900, en a résumé la trajectoire ainsi : « the great word Evolution had not yet, in 1860, made a new religion of history[67] ».

C'est donc sous l'effet des théories de l'évolution que Flower érige le républicanisme non seulement en un modèle et en une méthode pour comprendre et juger la transformation du pays, mais surtout, selon le modèle spencérien, en un ensemble de lois de l'histoire à suivre pour que le pays fonctionne harmonieusement et progresse. L'histoire devient à la fois scientifique et sacrée, source de connaissances et d'inspiration : soumise aux lois scientifiques, elle est vérifiable et formule des savoirs exacts ; érigée en religion, elle sert de guide dans une quête de vérités morales

---

[65] Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 511.

[66] L'OED confirme la contamination du mot « evolution » par l'acception imposée par Darwin. Attesté dès le XVIIe siècle en anglais, « evolution » est d'abord un terme utilisé en tactique militaire, en mathématiques ou en gymnastique. En biologie, il signifie alors le développement d'un organisme vivant jusqu'à maturité. À partir de 1796, il s'applique également à l'histoire comme synonyme de changement graduel et naturel, par opposition à la « révolution » et ses changements soudains et voulus ; sans surprise, il est utilisé pour penser la différence entre le système politique anglais et les conséquences néfastes de la Révolution française. Suite au succès du darwinisme, ce sens historique s'amalgame avec le sens biologique.

[67] Henry Adams, *The Education of Henry Adams* (Oxford : Oxford University Press, 1999 [1918]), p.80. Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 194.

pour asseoir une identité nationale. Sanctifiée par ce nouveau rôle social, elle se couple, dans la société, d'une frénésie mémorielle : nostalgie collective, fascination pour la généalogie, multiplication des commémorations, émergence des musées, renouveau colonial dans les arts[68]. L'histoire est alors vécue sous le mode du mythe, et donc du temps « de la mémoire contre l'histoire, de l'adhésion contre la distance ». Flower, qui se pense chroniqueur en plus de réformateur, illustre et participe à la constitution de l'historien comme interprète, au sens plein du terme : à la fois traducteur et exégète du passé pour les citoyens, il leur donne et révèle le sens mystique de l'histoire du pays, en reproduit le modèle et exécute l'œuvre de manière personnelle mais fidèle. Aucune opposition irréconciliable donc entre mémoire sociale affective, histoire scientifique critique et histoire comme nouveau sacré mais une dialectique :

> L'historien américain est, malgré sa volonté scientifique et positiviste, le serviteur de cette idée nationale, « directeur de conscience et interprète du sentiment national », « *remembrancer and recorder* », jetant « sur l'ensemble de l'histoire nationale le vaste filet d'une interprétation qui ne cesse pas d'être juste quand les faits qu'elle met en lumière ont cessés d'être vrais[69] »

Le républicanisme de Flower dépasse même ce cadre : anticipant sur les historiens progressistes de la génération suivante, Flower se saisit de cette histoire mythifiée pour proposer une critique sociale, renouant ainsi également avec ses origines ; il en adapte la substance au langage mémoriel et scientifique de la fin de siècle[70].

---

[68] Kammen en retrace les multiples manifestations dans *Mystic Chords of Memory*, p. 132-227. Flower illustre cette fascination pour le passé. Dans les années 1880, sa famille jette en regard en arrière sur le moment où elle avait fondé la ville d'Albion, en 1817, et écrit sa propre histoire. Flower aide E. B. Washburne, ancien représentant de l'Illinois au Congrès, co-rédacteur avec le grand-père de Flower d'une chronique de la colonisation d'Albion et président de la Chicago Historical Society dans les années 1880, dans son travail de constitution d'une histoire de l'État. L'identité commune se fabrique ici par la rétrospection historique : à l'échelle individuelle, elle construit une généalogie familiale et, à l'échelle collective, la nation. Il est également intéressant de noter que ce nationalisme mémoriel est sans rapport avec la durée de l'histoire du pays : la même rétrospection et mythologisation du passé est à l'œuvre aux États-Unis après une siècle comme État indépendant, chez les Flower 60 ans après leur arrivée en Illinois ou en France après des siècles d'histoire. Il est tentant d'y voir une réponse à l'accélération et au changement d'échelle des transformations qui bouleversent les pays occidentaux, comme s'ils avaient besoin de continuité affective rassurante pour affronter les soubresauts d'une modernité se mondialisant (on parle parfois pour cette époque de « première mondialisation »). George Flower, Elihu Benjamin Washburne, *History of the English Settlement in Edwards County, Illinois : founded in 1817 and 1818, by Morris Birkbeck and George Flower* (Chicago : Fergus Print. Co., 1882). Lettres de Flower à E. B. Washburne, 7 et 9 juin 1886, E. B. Washburne Papers, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC. « Première mondialisation » : Charle, *Discordance des temps*, p. 271.

[69] Pierre Nora cité par Jean Kempf, « Entre le regard et la trace », p. 20.

[70] Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 196. Selon la chronologie de Kammen, l'histoire, comme étude du passé, prend la forme d'une critique sociale à ses débuts (Cotton Mather, William Bradford). Dans les deux dernières décennies du XIXe siècle, elle se professionnalise et, grâce à la méthode scientifique, fournit des preuves solides aux vérités morales utilisées dans la construction d'un patriotisme. C'est avec les historiens progressistes (Beard entre autres) que la critique sociale revient sur le devant de la scène.

Flower idéalise la période révolutionnaire et en fait, littéralement, un temps mythique qui explique la genèse de l'utopie américaine avec ses héros et ses demi-dieux. « L'esprit du républicanisme pur » s'exprime par des qualités morales qui s'incarnent dans des grandes figures. Dans sa vision symbiotique, la vertu des Pères fondateurs a permis à l'utopie américaine de se faire pays et le système politique américain fonctionne comme le terreau idéal d'une citoyenneté vertueuse. Le comportement individuel est donc la condition d'un collectif juste ; les vertus privées font le bien public : la vertu, en effet, est cette « force avec laquelle l'individu se porte volontairement vers le bien, vers son devoir, se conforme à un idéal moral[71] ». Les présidents Jefferson et Lincoln en sont les modèles les plus récurrents : en deux temps différents de la nation, ils incarnent, pense Flower, cet élan qui permet la persistance de la promesse originelle. Lincoln a renouvelé l'offre politique sur des bases éthiques et ainsi pu résoudre une crise identitaire (le pays déchiré par la guerre de Sécession) et morale (l'esclavage) grâce à une « énergie morale » absente des « vieux partis »[72]. « L'idéal jeffersonien » est quant à lui cette utopie originaire dont la perfection ne peut s'exprimer qu'en creux : cette pastorale où la terre, abondante, permet aux citoyens d'être libre économiquement et politiquement, ce monde sans villes démesurées, sans commerce devenu fou, sans corruption, sans soif excessive de l'argent, sans spéculateurs, sans monopoles et sans législation de classe, et donc sans vice. Le jeffersonisme, estime Flower, conditionne une société vraiment égalitaire et démocratique[73].

Pour Flower la « souveraineté populaire ou autodétermination *(self-government)* » sont « l'essence du républicanisme ». Il l'oppose donc à « l'absolutisme » qu'il associe, dans sa logique, à l'immoralité[74]. Quand il utilise le terme « démocratie », il imagine l'idéal républicain jeffersonien en acte. L'histoire américaine commence alors avec les débuts de la République : la Révolution est cette naissance à la liberté, la souveraineté et la moralité. Thomas Paine joue un rôle déterminant dans ce récit des origines. Flower affirme que ses ouvrages, *Le sens commun* (*Common Sense*) et *La crise américaine* (*The American Crisis*), contribuèrent à la victoire à un moment où la cause indépendantiste battait de l'aile[75]. Sans nul doute Flower puise également dans ces pamphlets son républicanisme intransigeant. Paine en effet brise le mythe d'une constitution britannique raisonnable et protectrice des libertés ; il brocarde la monarchie et l'aristocratie, dénonçant non

---

[71] CNTRL.

[72] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 262.

[73] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 85.

[74] Flower, « Pure Democracy », p. 262 ; « A Progressive Foreign Policy », p. 431 ; « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », vol. 20, août 1898, p. 226 ; « In the Mirror of the Present. How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », vol. 38, septembre 1907, p. 318.

[75] Flower, *Progressive Men*, p. 20.

seulement l'absurdité d'un tel système mais aussi l'impossibilité de le réconcilier avec l'égalité naturelle des êtres humains[76]. C'est lui qui, par ailleurs, fait d'un terme injurieux, « République », un idéal de gouvernement[77]. Décrit par un historien comme un « Paine fin de siècle », Flower n'a de cesse de souligner, chez le pamphlétaire anglo-américain, la traduction concrète de cette philosophie politique : l'Amérique comme une terre de liberté ainsi que l'engagement pour le bien commun et une « vie sociale et économique meilleure et plus juste »[78]. Flower aime notamment citer *Théorie et pratique des droits de l'homme* (*Rights of Man*) et en particulier la maxime : « the world is my country ; to do good is my religion[79] ».

À une époque qui sacralise l'histoire et la transforme en mémoire sociale, les figures idéalisées de Jefferson, Paine et Lincoln cristallisent ces aspirations et fonctionnent comme des « lieux de mémoire »[80]. À travers des « grands hommes », Flower célèbre une origine temporelle qui n'a de cesse de se réincarner, cet « éternel présent » de l'idée américaine née avec la Révolution dont l'invocation a pour fonction non pas de « gérer le passé » mais de « baliser l'avenir ». Le but de sa « lecture interprétative du présent » à l'aune de ce passé mythique est donc bien « projectif, tourné au fond vers l'avenir »[81]. En cela, le républicanisme est aussi la forme politique du génie de « l'éternel présent » de l'idée de progrès évoquée plus haut : pour un Flower effaré par la violence des relations sociales, la pauvreté crasse qui gangrène les villes, la corruption des élites, la concentration du pouvoir chez une minorité et par conséquent la dépossession de la majorité de ses droits, ces deux *loci memoriae* ou traditions inventées (grands hommes et génie du

---

[76] Thomas Paine, Isaac Kramnick (éd.), *Common Sense* (New York : Penguin Classics, 1986 [1776]). Willi Paul Adams, « Common Sense », *in* Joan S. Rubin et Scott E. Casper (éds.), *The Oxford Encyclopedia of American Cultural and Intellectual History* [En ligne] Oxford University Press, 2013. Oxford Reference. Mis en ligne en 2013, consulté le 20 novembre 2014. URL : http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199764358.001.0001/acref-9780199764358-e-152.

[77] Eric Foner, *Tom Paine and Revolutionary America* (New York : Oxford University Press, 2005), p. 75.

[78] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 42. Flower, « Editorials. Recent Illustrations of Twentieth Century Toleration and Mediaeval Intolerance », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, octobre 1910, p. 72 ; *Progressive Men*, p. 90.

[79] *Ibid.,* p. 20.

[80] Paine, central chez Flower, pose le problème spécifique de l'héritage car il fonde justement le monde nouveau sur le refus du passé. Selon la jolie formule de Mona Ozouf, pour Paine « révérer le passé, c'est courber sous l'autorité des morts la liberté des vivants ». Or, Flower s'inscrit dans une tradition qui révère Paine : tout se passe comme si l'autorité des grands morts garantissait la liberté des vivants. L'on touche ici à l'ambivalence du temps américain : le progrès repose sur l'éternelle répétition, ou régénération, d'une origine mythique. Mona Ozouf, « Le pèlerin des libertés », *in La cause des livres* (Paris : Gallimard, Folio essais, 2013), p 493.

[81] Sur les questions de « lieu de mémoire », voir Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », *in* Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire. I. La République* (Paris : Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, 1984), p. xvi-xlii. Sur les spécificités de la mémoire américaine, voir Jean Kempf, « La petite ville : une nostalgie américaine », *in* John Chandler, William Dow, Yann Roblou (éds.). *Nostalgies américaines* (Reims : Mallard, 2003, p. 15 ; « Sur American Vertigo (B.H. Levy). Le publiciste et la mémoire » [En ligne], texte non publié, s.l.n.d., consulté le 15 mars 2014. URL : https://perso.univ-lyon2.fr/~jkempf/publications.html.

progrès) redonnent sens à une époque qui a mal tourné, régénère la promesse démocratique et rouvre, par l'histoire, une place au sacré dans un monde qui profane les principes premiers du pays et la mémoire de ses fondateurs[82]. Ils servent de référence au réformateur-historien pour juger le présent et d'exemple à suivre pour remettre le pays sur le droit chemin : il suffirait donc de réincarner ces figures passés pour renouer avec le progrès et la démocratie. Le travail du réformateur, le sien mais aussi celui de ses contemporains, consisterait alors à s'inscrire dans la continuité républicaine progressiste, à redonner chair, après (et avant) d'autres, à ces figures fondatrices : son action ferait donc office de rituel dans un monde qui se déritualise. Pour les réformateurs, l'action sociale devient en quelque sorte son propre lieu de mémoire, d'où l'invocation historique permanente et les appels à la réactivation des vertus premières (Flower parlerait de « réveil », témoignant ainsi de rôle du protestantisme dans l'expression de cette mémoire). Pour comprendre le rôle de cette mémoire républicaine dans la construction de la pensée de Flower, il convient d'abord d'analyser la généalogie de l'idée républicaine et ses principes, puis d'en retracer la transmission, notamment à travers une pédagogie par l'exemple (la vertu incarnée dans les « grands hommes » ou dans des régimes ou périodes historiques).

B. Républicanisme : contours, généalogie

Le rôle de la mémoire familiale crée probablement chez Flower un terreau favorable à la formation de son républicanisme . Son arrière-grand-père, Richard, et son grand-père, George, quittèrent l'Angleterre pour trouver un climat politique plus favorable (et probablement des terres à bas prix) ; ils fondèrent la ville d'Albion dans l'Illinois. Leur républicanisme était de notoriété publique[83]. Au-delà des données biographiques, le républicanisme de Flower est avant tout le

---

[82] La multiplicité des usages des figures comme Jefferson ou Paine à l'époque (Flower n'en présente qu'une modalité parmi d'autres) ne s'oppose en aucun cas à leur érection en monument. Devenues lieux de mémoire communs (des lieux communs de la mémoire ?), l'évidence de leur signification collective ne se comprend que par la pluralité des sens que l'on peut y investir, une caractéristique des lieux de mémoire selon Nora : « *Templum* : découpage de l'indéterminé du profane – espace ou temps, espace et temps – d'un cercle à l'intérieur duquel tout compte, tout symbolise, tout signifie. En ce sens, le lieu de mémoire est un lieu double : un lieu d'excès clos sur lui-même, fermé sur son identité et ramassé sur son nom mais constamment ouvert sur l'étendue de ses significations ». Nora, « Entre mémoire et histoire », p. xli.

[83] Errett, dans la biographie des ancêtres Flower, cite notamment un article du *Chicago Tribune* daté du 22 mars 1862 qui encense les convictions républicaines de la famille. George (le grand-père de Benjamin) s'inscrit d'ailleurs explicitement dans une filiation républicaine *et* protestante. Dans son histoire de la fondation d'Albion, il évoque les ancêtres de la famille Fordham, notamment un certain Edward qui, pendant la Première Révolution anglaise (*English Civil War)*, mena un régiment de Tête rondes, composé de membres de sa famille, qui freina l'avancée des troupes royalistes. Seul Edward survécut. Allen J. Matusow, « The Mind of B. O. Flower », *The New England Quarterly*, vol. 34, n° 4, 1er décembre 1961, p. 492. Isaac Errett, *Life and Writings of George Edward Flower* (Cincinnati : Standard Publishing

produit d'une culture américaine qui plonge ses racines dans le radicalisme politique de la fin du XVIIIe siècle : l'idéal d'une organisation sociale et politique où la participation civique de citoyens vertueux et indépendants économiquement leur créerait les conditions de la liberté individuelle (en permettant justement aux individus de pouvoir exercer et cultiver leur vertu) et assurerait aussi la liberté politique à l'échelle du pays. Une autre articulation de l'individuel et du collectif se fait jour : le dépassement de soi par la recherche du bien commun. L'individu s'accomplit dans la participation à la chose publique, la *res publica*. La vertu individuelle, que Flower désigne aussi sous le vocable de « caractère », est donc le moteur et le produit de la citoyenneté, le fondement moral de toute politique. Un véritable déterminisme moral régit sa pensée : le caractère et la vertu font le bien public ; les « maux de la société » et la « dégénérescence », la corruption, l'immoralité et l'indifférence coupable des nantis, résultent d'abord d'un « manque de caractère[84] ». La notion de « caractère » se cristallise au XIXe siècle et synthétise plusieurs vertus républicaines – maîtrise de soi, intégrité, mesure, retenue, indépendance d'esprit, amour de la liberté – qui répondaient aux besoins de l'économie de propriétaires indépendants imaginée par Jefferson. Le caractère permet au citoyen de placer le bien commun au-dessus de l'intérêt personnel. Devenu l'un des piliers de la culture américaine, d'Emerson à des variantes plus populaires, ce « caractère » devient une condition de l'indépendance économique et morale. Confortée par le modèle scientifique que nombre d'intellectuels étudièrent à la fin du XIXe siècle dans les universités allemandes (où la science se déployait dans le cadre de l'idéalisme et donc de la visée humaniste du *Bildung*, c'est-à-dire à la fois la formation d'un esprit éclairé et la construction du caractère), cette catégorie persiste jusqu'au XXe siècle avec, par exemple, le type *inner-directed* du sociologue David Riesman, c'est-à-dire un individu capable de régir son comportement grâce à un « gyroscope psychologique ». Ce moi intérieur autonome s'exprime par le devoir, l'esprit public et les obligations morales envers autrui. La morale républicaine rejoint alors la morale protestante telle qu'elle s'exprime au tournant du siècle dans l'Évangile social puisque l'intériorisation de la loi ne peut se traduire que par l'engagement social[85].

Company, 1885), p. 15-18. George Flower et Washburne, *History of the English Settlement in Edwards County, Illinois*, p. 316.

[84] « Our present deplorable social conditions are merely results of human degeneracy, of a lack of the proper development of character » ; « the prime cause of our social evils is lack of character » : Flower, « Is Socialism Desirable ? », p. 762, 764.

[85] Sur la notion de « caractère », voir Cotkin, *Reluctant Modernism*, p. 128. Claude S. Fischer, *Made in America : A Social History of American Culture and Character* (Chicago : University of Chicago Press, 2010), p. 201. Joan S. Rubin, *The Making of Middlebrow Culture* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1992), p. 2-4. Sur la science allemande, voir George M. Marsden, *The Soul of the American University : From Protestant Establishment to Established Nonbelief* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1994), p. 104-105.

Tout ordre social doit donc établir des barrières contre la dégradation de l'individu qui ne pourrait qu'aboutir à la corruption du système. La « corruption » ne s'entend pas chez Flower simplement au sens juridique de détournement de son devoir en échange d'une rétribution financière. Certes, à l'instar de la plupart des réformateurs de son époque, il n'a de cesse de dénoncer les malversations des politiques (« graft » selon le terme consacré à l'époque[86]) : les pots-de-vin du magnat des chemins de fer Jay Gould, du président du *sugar trust*, Henry O. Havemeyer, ou l'accord secret, en 1895, entre l'administration Cleveland et la banque de J.P. Morgan pour sauver les réserves d'or du Trésor suite à la Panique de 1893 pour ne prendre que quelques exemples[87]. Son usage du terme témoigne aussi, et peut-être davantage, de son enracinement dans l'imaginaire politique du dernier XVIIIe siècle : la « corruption », par le truchement des individus, gâte l'organisation politique du pays et accélère un processus inhérent à l'histoire. Comme les vices font partie de l'humanité, la dégénérescence de tout système est inévitable car soumise aux « effets corrosifs du temps[88] ». Les historiens qui ont remis le républicanisme sur le devant de la scène à la fin des années 60 et au début des années 70 ont montré que cette conception « classique » du républicanisme s'enracine dans la Renaissance italienne (pour J.G.A. Pocock) et dans les controverses avec la métropole anglaise (pour Gordon S. Wood). Daniel Rodgers résume ainsi leurs positions :

> Wood 's republicanism was constructed in quarrel with England; Pocock's, born in the city-states of Renaissance Italy, was a quarrel with time itself. Wood's republicanism reverberated to near Utopian hopefulness; Pocock's was bom out of pessimism and anxiety, out of a quarrel with the degenerative forces of history, the corrupting drag of time that (barring heroic resistance or fortunate social arrangements) threatened to undermine every momentary republican venture. The heart of Wood's republicanism was the preeminence of the public good; *not public,* but *civc* was the key term in Pocock's construct. It was on the field of civic action, if anywhere, that time, fortune, and corruption might be withstood. "Virtue," which Wood read as self-denial, Pocock read as public self-activity—in which "personality," undergirded by sufficient property to give it independence, threw itseif (for its

[86] Selon l'OED, le terme « graft » apparaît pour la première fois en 1865 dans un journal newyorkais. Il semble s'emparer de l'imaginaire américain à mesure que les scandales financiers et politiques éclatent, comme le montre son omniprésence dans la presse au tournant du siècle (voir annexe 3, fig. 6 ; l'homonymie avec le terme horticole rend cependanr l'analyse quantitative des livres non concluante). Produit du *Gilded Age*, le mot revient sans cesse sous la plume des progressistes au tournant du siècle, dès lors que la conscience nationale semble réellement s'alarmer du problème.

[87] Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », *The New Time,* vol. 3, juillet 1898, p. 12.

[88] Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 50.

> own "perfection" and the survival of the republic) into citizenship, patriotism, and civic life[89].

Bien que la vertu chez Flower se manifeste à la fois comme un ascétisme et une projection dans le public, son républicanisme semble davantage se rapprocher de l'évocation de Pocock : résister aux assauts du temps grâce à une organisation sociale bénéfique et un impératif d'engagement civique de la part de citoyens vertueux. Le « pessimisme » de l'analyse de Pocock souligné par Rodgers ne saurait être réfuté par l'optimisme chronique de Flower et, *a fortiori*, de l'époque. En effet, le progrès semble d'autant plus inexorable, ou plutôt doit être affirmé comme d'autant plus inexorable, qu'il est sans cesse menacé, d'où l'impératif d'un volontarisme des réformateurs. Le républicanisme de Flower traduit la même ambivalence expliquée plus haut à propos de son spencérisme qui, paradoxalement, conjugue foi inébranlable dans le progrès et hantise du déclin. Elle s'enracine probablement dans l'imaginaire puritain : l'utopie américaine comme cette « cité sur la colline » modèle exposée au vu du monde entier, parfaite mais précaire car mise en péril, par définition, par ce qu'elle n'est pas. Cette homologie entre vision biblique et classique de l'histoire paraît logique aux yeux de Lasch : une conception reposant sur la finitude et la contingence (ce qu'il nomme « the doom of threatened societies ») nécessite de s'en remettre à la Providence ou à la fortune et donc à la grâce ou à la vertu. Sous le regard d'un surmoi (le jugement divin), l'histoire se doit alors de retracer les faillites morales (la prophétie) pour montrer l'exemple, comme le républicanisme se donnait comme programme de politiser la vertu et ainsi forger une pédagogie par l'exemple moral[90]. Auréolé de la caution scientifique des théories évolutionnistes, cette double filiation s'exprime, dans une époque qui sacralise l'histoire, dans de multiples hypothèses historiques, en d'autres termes des utopies et des contre-utopies : l'imaginaire du modèle et du contre-modèle se retrouve sous la forme d'une histoire scientifique qui, en considérant l'évolution en termes de loi, déplace les exemples de vices et vertus incarnés dans des personnages ou des systèmes concrets passés vers un futur fictif qui mettrait en scène ce que porte en germe le présent, selon qu'il accomplit ses potentialité morales ou immorales (voir chapitre 3). Cette approche scientifique de la morale explique aussi l'usage que fait Flower des sciences sociales, des statistiques, des faits et autres rapports officiels comme moyens de légitimer ce qui n'est finalement qu'un conte moral, où les réformateurs vertueux améliorent la société et les ploutocrates immoraux la corrompent. Rien de surprenant alors dans la double teneur de ses éditoriaux, dans leur juxtaposition, faussement paradoxale, d'un optimisme sans faille,

---

[89] Daniel T. Rodgers, « Republicanism : The Career of a Concept », *Journal of American History*, vol. 79, n°1, juin 1992, p. 19.

[90] Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 44-52.

inébranlable, avec une description sans fin des échecs et de la décadence. La description de « l'enfer de la civilisation » permet aussi de mettre en relief la force morale de ceux qui résistent à cet environnement criminogène. Le tableau des dérives du pays le conforte alors paradoxalement dans son optimisme. Par exemple, la vertu pervertie par le système se retrouve quand même chez certains travailleurs des bas-fonds :

> When I see the lavish waste of wealth for wines and luxuries at the social zenith, while abject poverty abounds within cannon range of the scene of revelry, I sometimes almost lose faith in man. But when I visit the slums and see virtue and probity under such a terrible strain, and with everything pressing viceward, I have my faith in humanity restored. That there is intemperance, crime, and immorality there, no one denies. This trinity of the night holds high carnival at the social nadir; but that, in spite of environment and the brutalizing influence everywhere present, virtue, industry , and self-respect still live, is to me a continual source of wonder, and testifies most eloquently to the innate spark of divinity in the human soul[91].

Flower pense le progrès comme un endiguement de ce processus de corruption, grâce à cette force morale, la vertu. Une pensée des limites sous-tend tout son travail : un progressisme qui soumet le développement à un cadre moral, ou plutôt, justement, que permet le cadre moral, comme le tuteur permet la croissance de la plante. Il s'oppose à l'idéologie du progrès qui se pense comme un mouvement sans terme ni limite que permet la libération du commerce[92]. Adam Smith et les Lumières écossaises auraient permis de penser un progrès résolument moderne, projectif et d'abord matériel où la morale ne serait que l'effet du développement économique :

> The simple agrarian historical conditions that secrued the health of the republic belonged to the primitive past and the modern civilization, commerce, and refinement which Europe was calling progress produced republican decay. In response to this impasse, the social and historical thinkers of the Scottish Enlightenemnt, most notably Adam Smith, abandoned the republic for commercial improvement and turned the republican cycle into a multistage theory of historical progress. The message of Smith's new science of wealth was that modern

[91] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 216.

[92] Lasch voit dans cette idéologie du progrès une rupture avec la vision biblique et classique de l'histoire. Elle signale le triomphe du modèle scientifique qui construit un univers fait d'impermanence et d'irréversibilité mais aussi de continuité et de contrôle : par leur volonté, les hommes refusent la finitude et cherchent à se rendre maître et possesseur de la nature, de leur destinée et donc du temps. Lasch réfute également l'idée qu'il s'agirait du produit de la sécularisation de l'eschatologie chrétienne car celle-ci (comme le marxisme, souligne-t-il) implique un terme et un accomplissement de l'histoire. Lasch, *The True and Only Heaven*, p.44-49.

Western sociery could for a long time to come escape the stasis or decline that had befallen all other societies by freeing the transformative energies of commerce and industry [93].

Comment désigner ces deux modalités du progrès ? La philosophie politique américaine tend à recourir aux concepts de « libéralisme » et « républicanisme », du moins depuis que le « succès paradigmatique » de Wood, Pocock et Baylin a renouvelé les interprétations des « libéraux » Louis Hartz ou Richard Hofstadter : théorie des droits, intérêt égoïste comme moteur explicatif du fonctionnement social et comme moyen d'accomplissement personnel, liberté comme non-interférence et donc limitation de l'autorité gouvernementale, neutralité procédurière et pluralisme des groupes d'intérêts caractériseraient le libéralisme ; centralité de la vie publique comme moyen d'accomplissement personnel et vertu comme moteur explicatif du fonctionnement social, liberté comme indépendance effective et non-domination, engagement pour la justice et l'égalitarisme, et le sens public de citoyens indépendants et vertueux autour d'un projet commun, patriotique, définiraient le républicanisme. D'une part, une pensée utilitariste fondée sur la « rationalité instrumentale » et la neutralité axiologique et, d'autre part, un idéalisme qui soumet l'action à des finalités morales, c'est-à-dire une « rationalité axiologique » et une « croyance en la valeur intrinsèque inconditionnelle, d'ordre éthique […], religieux ou autre, d'un comportement déterminé qui vaut pour lui-même et indépendamment de son résultat[94] ».

Le républicanisme serait donc cette tradition, ancrée dans la pensée du XVIIIe siècle et modelé par l'évolutionnisme, qui a permis à de nombreux intellectuels, dont Flower, de penser un progrès moral encadré par des principes : la « loi de l'homme parfait » de Spencer, un état de nature parfait qui se confond avec l'idée divine, ou, par homologie, sa traduction religieuse dans la perfection comme origine divine et finalité pour l'homme, et sa traduction historique dans l'utopie américaine. Ces radicaux peuvent alors se voir comme une alternative radicale mais juste (car sanctionnée par la science et la religion) à un progrès illimité et amoral proposé par les élites d'alors et caractérisé par un laissez-faire utilitariste, mécanique, et *in fine*, naturalisé lui aussi par le « Darwinisme social ». Commentateur avisé de son temps, Henry Adams confirme cette dichotomie. Deux forces déchirent le pays, affirme-t-il : une force « simplement industrielle » (au sens ancien de savoir-faire et d'ingéniosité : agriculture, travail manuel, artisanat, apprentissage), héritée de « principes du XVIIIe siècle » et guidée par des normes morales, et une force « capitaliste, centralisatrice, mécanique ». Après 1865, la « loi morale » commence à s'étioler selon

[93] Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 6.

[94] Max Weber, *Économie et société*, traduit de l'allemand par Julien Freund (Paris : Plon, 1971 [1921]), p. 55. Ces deux rationalités, comme le « républicanisme » et le « libéralisme », sont des types « idéaux » qui ne se rencontrent guère tel quel dans la réalité : il s'agit davantage de catégories heuristiques permettant de comprendre les valeurs qui poussent les acteurs historiques à agir.

lui au profit d'un « monde de banquiers » pour expirer définitivement en 1893[95]. Outre le sentiment de moment décisif, palpable dans les pages de *The Arena* au début des années 1890, l'analyse contemporaine d'Adams évoque la fracture idéologique décrite par les historiens à partir des années 1970 entre deux Amériques, deux mentalités : une républicaine et une capitaliste[96]. Ainsi réifiés, ces deux pôles permettent moins de catégoriser finement des courants que de comprendre des prises de position politiques et des stratégies rhétoriques. Si Flower ou ses adversaires se reconnaissaient dans cette logique binaire, malgré la multiplicité des convictions souvent contradictoires de part et d'autre, c'est, qu'au-delà des divergences au sein de chaque camp, il s'agissait de trancher pour approfondir le fossé entre les deux partis, honnir l'adversaire, et donc mobiliser davantage ses troupes en augmentant les enjeux.

Flower hérite d'une tradition manichéenne mais à la généalogie complexe : ancrée dans un XVIIIe siècle édifié (bâti, élevé et éduqué) par le modèle classique, elle entre dans la mythologie radicale grâce aux exemples de Jefferson et Jackson. Elle parvient jusqu'à Flower par l'intermédiaire de Spencer, dont la pensée a également été modelée par la philosophie politique du XVIIIe siècle (cette continuité expliquerait par ailleurs la spectaculaire adoption du spencérisme aux États-Unis et donc le délai pour adopter un darwinisme plus en phase avec son siècle[97]). Flower exprime le républicanisme en termes évolutionnistes : loi du progrès, déterminisme environnemental, développement individuel et collectif sont pensés en termes naturalistes. Il puise également dans toute une mémoire radicale, nourrie de l'imaginaire révolutionnaire idéalisé dans la figure de Paine, pour penser une alternative républicaine, ou, selon la formule de Rodgers « an opposition to the liberal mainstream couched in terms, not of class, but of virtue and civic justice[98] ». Réformer, conjurer la dérive « antirépublicaine », implique alors de rejouer la geste révolutionnaire :

> They [republicans] behold in the domination of privileged or class-interests at home, and in the imperialistic policy abroad, the same underlying principles that actuated the enemies of our republic in the Revolutionary era ; and they would save the republic by promptly adopting such means as would strike at the root of the evil, and by meeting changed conditions with changed methods, all in perfect alignment with the genius and spirit of democracy, would rejuvenate the nation by peaceful and evolutionary methods—methods

---

[95] Adams, *The Education of Henry Adams,* p. 33, 201, 209, 235, 281-282, 288.

[96] Thomas parle aussi d'une « Amérique alternative ». Worth Robert Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 16, no 1, printemps 1993, p. 69. Thomas, *Alternative America.*

[97] Versen, *Optimistic Liberals*, p. 10-11.

[98] Rodgers, « Republicanism », p. 28.

which would render impossible the ascendency of class or privileged interests whose domination makes for the impoverishment of the people and the corruption of government[99].

Sur la scène du théâtre historique, les progressistes, selon Flower, ne répètent pas à l'identique le génie républicain originel mais le réincarnent et, comme il sied dans une perspective fonctionnaliste inspirée de Spencer, l'adaptent à un nouvel environnement : fractures sociales, apparition de classes, domination conjointe des politiques véreux et des ploutocrates. Flower pense ses magazines comme une pédagogie militante, le lieu où les militants forgent une mémoire radicale et, dans le même mouvement, son actualisation : dans l'imprimé s'érige la communauté des réformateurs ; dans et à travers ce geste, la presse et les livres deviennent une arme dans la lutte pour un monde meilleur. Dans ses écrits propres et son magazine comme forum où se rencontrent les idées et les réformateurs se tisse cette mémoire radicale : « relations vivantes et prégnantes » qui fabriquent l'identité de son groupe de progressistes radicaux, entre-deux entre les souvenirs personnels de lutte et une histoire scientifique, « entre proximité (celle de la mémoire, immédiate et affective) et distance (celle qu'inaugure le geste critique de l'histoire)[100] ». En ce sens, la mémoire, pour les réformateurs, est, en elle-même, une arme de leur arsenal militant. Elle permet la transmission de valeurs entre les deux pôles de leur imaginaire romantique : les « grands hommes » et le « peuple ». Flower se veut historien mais se révèle avant tout mémorialiste. Il puise dans le mythe national pour légitimer, sanctifier même, les aspirations de son groupe et participe à la perpétuation de cette « fiction des origines »[101]. La mémoire qu'il construit par la plume fonctionne comme une synecdoque particularisante : la partie (les progressistes radicaux et la mémoire radicale) exprime, littéralement, le tout (l'essence du génie américain et la mémoire nationale). Le récit républicain fonctionne comme le vecteur privilégié de cette transmission car lui aussi, déjà, fonctionne comme fabrique de la mémoire nationale : l'idéal de vertu individuelle comme soubassement du bien commun se perpétue car, mémoire particulière (celle qui lègue l'héritage d'un groupe, les Pères fondateurs et autres penseurs des débuts du pays), elle supporte la mémoire sociale et nationale. Flower, en somme, rejoue la scène patriotique originelle, en changeant ses acteurs, dorénavant les radicaux épris de justice. En un sens, le républicanisme , par définition, est un lieu de mémoire : la vertu, comme modèle pour les citoyens comme pour la cité, cherche à lutter contre la corruption du temps, se perpétue dans son propre récit qui offre une méthode pour empêcher l'oubli.

---

[99] Flower, « In the Mirror of the Present. American Politics. Imperialism, Reaction and Privilege vs. The Old Republican Order », vol. 32, septembre 1904, p. 309.

[100] Kempf, « Entre le regard et la trace », p. 13.

[101] *Ibid.*, p. 17.

Cette mémoire radicale trouve un sol favorable dans l'expérience sociale d'un pays en proie à la misère et aux violences entre capital et travail. Les radicaux, ouvriers, paysans, artisans, ainsi que les classes moyennes qui partagent leur vision politique (dont Flower est un exemple et dont Johnston a retracé les contours à Portland[102]), se saisissent du socle moral républicain pour proposer un ordre et un progrès plus justes, inattaquables en soi, pensent-ils, car sanctifiés par leur rôle dans le récit des origines américaines, réactivés par la logique mémorielle de la fin de siècle, et enfin démontrés par la science évolutionniste. Parmi les grandes figures qui ont réactivé cette mémoire, Flower souligne le rôle essentiel d'Henry George, Edward Bellamy, et des populistes[103]. Métaphores maritimes ou terrestres signalent un mouvement naturel et inexorable : George a « préparé le terrain » et Bellamy a commencé à en récolter les fruits ; « l'idéalisme social et humaniste », comme une « marée montante », s'empare de la société comme en témoigne les ventes records de *Looking Backawrd*[104] ; la révolte agraire cherche à renouer avec le républicanisme des origines (« to restore again the Government to its old high function[105] »).

Flower continue une tradition radicale restée mineure au XIXe siècle : en effet, seuls les tiers partis ou certains intellectuels posèrent ce regard républicain sur le développement économique du pays. Voire : le problème restait exceptionnel. Pour le reste de la population, il s'agit d'abord d'une question d'hommes véreux et davantage d'un problème d'usage des fonds que de leur origine[106]. Au tournant du siècle, la classe moyenne s'inquiète non seulement des exactions des « barons voleurs » et de la dégénérescence des plus pauvres mais aussi du développement apparemment incontrôlable des *corporations* : cette évolution signerait, dans leur perspective, une perte d'indépendance économique et de statut social[107]. Flower, intellectuel de la classe moyenne et propagandiste des partis alternatifs (populistes, socialistes), réunit ses différents courants. Au tournant du siècle, ses magazines servent de forum qui jette un pont entre radicalisme du passé et malaise du présent, entre les radicaux (agitateurs professionnels comme

---

[102] Johnston, *The Radical Middle Class*.

[103] Flower, *Progressive Men*, p. 59-109.

[104] *Ibid.*, p. 81.

[105] *Ibid.*, p. 97. « *Again* » est symptomatique de ce processus, sans cesse renouvelé, de réactivation des principes premiers.

[106] *Ibid.*, p. 255-256. McCormick donne comme exemples le journaliste E.L. Godkin et ses éditoriaux dans *The Nation* à propos du sandale du Crédit Mobilier en 1873 ou bien les frères Henry et Charles Francis Adams, Jr. Adams dans leur histoire des luttes pour le contrôle de l'*Erie Railroad* et du scandale Fisk-Gould (effondrement du cours de l'or le 24 septembre 1869 dit « Black Friday »). Dans leur *Chapters of Erie* (1886, publiés d'abord dans sous forme d'articles dans la *Westminster Review* et la *North American Review* en 1870 et 1871), ils soulignent le caractère extraordinaire de telles malversations.

[107] George E. Mowry, *The California Progressives* (Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1951). Hofdstadter, *The Age of Reform*.

Flower, fermiers de l'Ouest et du Midwest, ouvriers) et une frange plus grande de la population. En diffusant ces idées, *The Arena* participe à la « découverte que les affaires corrompent la politique » : la corruption est alors davantage perçue comme un mal systémique et son origine (les *trusts*) comme le cœur du problème[108]. Le malaise qu'elle suscite se répand plus largement dans la société, notamment dans la classe moyenne plutôt urbaine, qui, selon le mot du journaliste progressiste William Allen White en 1905, « a découvert la pieuvre » : ce qui se joue alors, et Flower y joue un rôle grâce à ses magazines, est l'acceptation par l'opinion majoritaire du diagnostic de cette « classe moyenne radicale ». Cette alliance entre intellectuels radicaux du type de Flower, producteurs (fermiers et ouvriers) et progressistes urbains plus respectables allait mener la lutte contre la corruption après 1900 et créer ce que les historiens ont nommé « le mouvement progressiste »[109].

Le radicalisme républicain hérité du XVIIIe siècle, politique et fonctionnel (comment *a priori* organiser au mieux le gouvernement de la cité pour un développement harmonieux et quel type de qualités nécessite cette organisation), par l'intermédiaire de cette mémoire radicale et au contact des dommages sociaux causés par l'industrialisation, devient ce que les historiens ont appelé le « républicanisme du travail *(labor republicanism)* » qui enrichit le politique d'une forte dimension sociale (comment *a posteriori* rétablir la justice sociale et l'harmonie entre les classes sociales). Agraire, ouvrier ou bourgeois, il propose une lecture par le prisme de la morale de la société et de l'économie mais aussi de ses précédents historiques. C'est le sens de « l'éthique du producteur » qui oppose les vertueux qui produisent de la richesse par leur travail aux corrompus qui en héritent (les rentiers, les aristocrates), en profitent (les industriels qui exploitent leur main d'œuvre), ou fabriquent de l'argent artificiellement, sans réel travail, en le manipulant (les spéculateurs, Wall Street)[110]. Cette éthique du producteur (*producerism* mais aussi *workmanship*) est

---

108 Richard L. McCormick, « The Discovery that Business Corrupts Politics : A Reappraisal of the Origins of Progressivism », *American Historical Review*, vol. 86, n° 2, avril 1981, p. 252-256.

109 Il s'agit donc d'une extension aux intellectuels excentriques comme Flower de la définition du Progresssime d'Hofstadter : « the alliance between agrarians and the urban middle class that constituted the Progressive movement ». Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 239. Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123-124. Voir aussi Regier, *The Era of the Muckrakers*, p.25.

110 C'est cette redécouverte de cette mémoire radicale d'un républicanisme du travail qui, pour Rodgers, offre un « fil conducteur » au études sur les différents mouvements sociaux du XIXe siècle, peu importe le terme utilisé (*artisan republicanism, labor republicanism, republican producer ideology, producersim*). Dans cette histoire deux historiens ont renouvelé les termes du débat : E. P. Thompson et Eric Foner. Thompson retrace les racines du radicalisme ouvrier dans les milieux intellectuels de la fin du XVIIIe siècle : « but the heart of *The Making of the English Working Class* was about the relationship between the nascent English working class and late eighteenth-century politics. Thompson's working class was born, not in the factory—he was explicit about the point—but in the London debating clubs and correspondence societies, in an underground full of radical Paineites, republicans, and Jacobins and an atmosphere thick with political ideas and ideologies ». Foner (notamment *Tom Paine and Revolutionary America*) réussit à intégrer histoire intellectuelle et sociale grâce au « républicanisme » : « Foner's *Paine* was a model integration ofthe divided

une morale de l'action et une morale en action, à la fois cette force qui pousse à l'action morale (la vertu), le procès même de moralisation par le travail, et la finalité de ce processus : ce qui est produit, *in fine*, c'est une humanité morale[111]. Cette fabrique de l'humain rapproche plus le « travail » de l'idée « d'œuvre » au cœur de l'étymologie de « work » que du sens originel français de « torture » : le but de l'éthique du producteur serait alors d'empêcher le « travail » de sombrer dans l'aliénation ou de perdre sa dimension humanisatrice en dissociant sa finalité du procès de moralisation[112]. Outre l'idéal d'*homo faber*, le producérisme de Flower repose sur deux autres mots : « labor » et « industrial ». Dans le sillage d'Adam Smith, « labor » revêt la signification de « travail abstrait, doté d'une valeur d'échange, quantifiable et mesurable en temps et en argent ». Marx se repose sur ces théories mais y rajoute une dimension critique essentielle en l'associant à la « condition de producteur dans le système », c'est-à-dire au travail davantage comme activité enserrée dans des rapports sociaux et comme dépendance que comme échange de produits. Cette reconceptualisation inspirera les réformateurs de la fin du XIXe siècle comme Flower et leur volonté de légiférer le travail[113]. Pour Flower et ses contemporains, l'adjectif « *industrial* » signifiait relatif au travail et au savoir-faire humain. Cette signification ancienne, attestée dès 1590, est supplantée, à partir des années 1910, par le sens actuel (première occurrence en 1911 selon l'OED) : qui a rapport avec l'industrie, c'est-à-dire les « activités économiques » mécanisées, automatisées, centralisée, ayant pour objet « l'exploitation des sources d'énergie et des richesses

---

worlds of social and intellectual history. But in the process, it demonstrated the difficulty of connecting Pocock's century-long verdcal lines to the horizontal muck of social history. Hunting for the "coherent ideology" that impelled late eighteenth-century radicalism, Foner nominated "republicanism" ». Rodgers, « Republicanism », p. 24-31. Sur le républicanisme, voir aussi Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », p. 54-69. À propos de l'éthique du producteur , voir aussi Michael Kazin, *The Populist Persuasion : An American History*, édition révisée (Ithaca : Cornell University Press, 1998), p. 13. Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 44-52, 223.

111 Il faut également se garder de confondre cette « éthique du producteur » avec « l'éthique du travail » qui affirme le travail *en soi* comme vertueux : l'éthique n'est plus vue alors comme un processus et une finalité, un idéal en somme, mais une prémisse peu importe le type de travail ; l'humanité devient objet au lieu d'être le sujet, par son œuvre, de sa propre moralisation. L'expression trahit donc, dans une perspective radicale, un monde aliéné, ou tout du moins un monde où règne la rationalité instrumentale, la neutralité axiologique et donc une vision mécanique où l'humain n'est plus qu'un facteur dans un ensemble de processus. L'expression implique d'ailleurs moins le travail comme œuvre *(work)* que le labeur (*hard work*, « travail » au sens français de « torture »). *Work ethic* n'est d'ailleurs jamais utilisé à l'époque de Flower : pour les « républicains », le travail ne peut être intrinsèquement vertueux car ile s'agit que d'un outil : seul le travail productif est bénéfique et seuls les individus ou la société peuvent être vertueux. « L'éthique du travail » n'apparaît comme concept aux États-Unis qu'en 1945 dans une revue de sociologie selon l'OED (*American Sociological Review*, vol. 10, n° 2, p. 204), de toute évidence une traduction de Max Weber et de son *Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Weber n'utilise d'ailleurs pas le terme non plus mais « éthique protestante »).

112 Cette conception du travailleur, maître et possesseur de son outil qui se réalise par son ouvrage, entre logiquement en conflit avec les nouvelles méthodes managériales mises en place par les grandes *corporations*.

113 Bénédicte Zimmermann, « Travail, *Labor/Work*, *Arbeit* », *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (Paris : Métailié, 2010), p. 399-402.

minérales du sol ainsi que la production de produits fabriqués »[114]. Deux visions se dégagent de cette évolution : parallèle au glissement de sens de « work », elle révèle la déshumanisation du travail. L'homme sujet de son « industrie » disparaît littéralement pour laisser place à un processus mécanique nécessairement aliénant dans la perspective radicale de Flower (et des marxistes mais pour d'autres raisons). Flower invoque donc une éthique du producteur quand il milite pour la « liberté du travail *(industrial freedom)*[115] » ou qu'il décrit comme une « armée » de travailleurs (« industrial army ») la marche des chômeurs de Jacob Coxey (qui, en 1894, en plein cœur de la dépression, marche de l'Ohio à Washington pour réclamer du travail[116]).

Le but de la politique est donc de créer les conditions d'un « producérisme » qui se concrétiserait dans une « économie morale », ou plutôt de le recréer puisqu'il s'agit d'un ordre ancien fait de « droits et de coutumes traditionnels » ancrés dans des présupposés moraux (d'inspiration religieuse et républicaines) et partagés largement, pense Flower, par la communauté mais dévoyés par l'essor des *corporations*[117]. Flower n'a de cesse de célébrer les producteurs

---

[114] CNTRL.

[115] Voir par exemple la brochure, d'une série d'articles tirés de *The Arena* et regroupés par Flower sous le titre de « Industrial Freedom ». *Industrial Freedom. I. The money question / John Davis. II. The railroad problem / Lionel A. Sheldon. III. The sub-treasury plan / C.C. Post. IV. Should the government own the railroads? / C. Wood Davis*. Copley Square Series, vol. 1, n° 3, juin 1892. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

[116] Flower, « Notes and Announcements. Some Serious Questions for Americans to Consider », vol. 10, juin 1894, p. xlvi. Bellamy, dans *Looking Backward*, utilisa la même expression, « industrial army », pour décrire son armée de travailleurs qui gèrent parfaitement son utopie : à l'époque, elle évoque donc davantage un exemple de vertu en action et organisée que l'image militariste et totalitaire que le lecteur de la fin du XXe siècle, après deux guerres mondiales, projette rétrospectivement comme par réflexe ; ou tout moins, l'expression reste ambivalente.

[117] C'est Thompson qui le premier use du concept d'« économie morale » comme catégorie d'analyse : en passant d'abord dans *The Making of the English Working Class* pour légitimer les pillages (« an older moral economy, which taught the immorality of any unfair method of forcing up the price of provisions by profiteering upon the necessities of the people »), puis dans un article toujours à propos des émeutes de la faim (« traditional rights or customs […] supported by the wider consensus of the community. […] a consistent traditional view of social norms and obligations, of the proper economic functions of several parties within the community, which, taken together, can be said to constitute the moral economy of the poor »). Suite au succès de son concept, il revient en 1991 sur les controverses notamment autour du terme « morale » et concède que l'expression « political economy » eût été plus appropriée et moins polémique si les économistes politiques ne lui avaient déjà pas imposé un autre sens.

Selon l'OED, l'expression « moral economy » apparaît en 1814 mais dans le sens classique d'art de gréer le comportement moral. Le sens qui nous intéresse ici de système économique pensé à partir de critères moraux existe bel et bien à l'époque de Flower, bien que ce dernier ne l'utilise jamais (en revanche, il n'a de cesse d'employer l'adjectif « demoralizing » qui suppose des principes moraux antérieurs qui restent implicites – car évidents – mais menacés). Nous avons retrouvé une occurrence de l'expression dans un article d'H.D. Lloyd datant de 1888 qui montre bien les racines religieuses de cette approche de l'économie (nous étudierons ce substrat religieux à la fin de ce chapitre) : « It insists that every question between men is a religious question, a question of moral economy before it becomes one of political economy, and will make all political, industrial, and social activities functions of a new Church – a church of the deed as well as of the creed ». Henry D. Lloyd, « The New Conscience », *The North American Review*, vol. 147, n° 382, septembre 1888, p. 337. Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class* (Londres : Penguin, 1991 [1963]), p. 106 ; « The Moral Economy Reviewed », *in Customs in Common*

(« *wealth-producers, wealth-creators, producers, breadwinners* ») menacé par les improductifs (« *parasites, idlers* »). Ce qui se joue ici est un « combat » pour préserver les fondations morales du système et donc son existence même : « the fierce battle of a plutocracy intrenched by special privileges against the wealth-creators of the nation, or the despotism of acquired wealth over the masses who create wealth[118] ». Les progressistes radicaux qui bâtissent leur critique sociale sur ce modèle s'apparentent davantage à des prophètes que des scientifiques (sociologues ou historiens) : « advocates of producerism […] cast a moral net over society instead of dissecting it with the analytical scalpel in the Marxist fashion[119] ». Le réformisme relève alors plus du jugement intuitif sur des types moraux que de l'analyse positive de classes sociales[120].

C'est cette mémoire radicale qui hante, nourrit et contrarie le progressisme. Ainsi, Lasch : « the value of "progressive" social thought, the label notwithstanding, was that much of it worked against the progressive grain[121] ». Ainsi Pocock : « the language of republicanism […] survived to furnish liberalism with one of its modes of self-criticism and self-doubt[122] ». D'où l'impression, à la lecture des textes de Flower ou des autres progressistes radicaux, de bouillonnement intellectuel sous-jacent et inclassable, un radicalisme à fleur de réformisme, vertu exacerbée intransigeante avec le monde et modération dans les méthodes, une approche morale et technique (Flower conjugue ingénierie sociale et spirituelle), ou selon la formule de Johnston :

(Londres : Penguin, 1993 [1991]), p. 260, 271 ; *Ibid.*, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century », p. 188.

118 Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », vol. 16, novembre 1896, p. 928 ; *Progressive Men*, p. 48 ; « Editorial Notes. The Present », vol. 1, janvier 1890, p. 241 ; « Notes and Announcements. Final word on "Prosperity" in Nebraska », vol.7, mai 1893, p. xxxvi.

119 Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 13.

120 Flower hérite cette éthique du producteur du radicalisme républicain de la fin du XVIIIe siècle. Ses conceptions du travail et de la justice sociale évoquent aussi celles des socialistes utopiques français comme Charles Fourier (1772-1837), Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) ou Pierre Leroux (1797-1871). Comme eux, Flower voit la société comme un organisme lesté par des organes (des groupes sociaux) moribonds et oisifs (l'aristocratie, le clergé). Il faut donc la réorganiser sur un modèle scientifique pour que se développe les forces vives : les producteurs (les « industriels »). Ce rapprochement est d'autant plus pertinent que l'intérêt de Flower pour le spiritisme et les forces occultes rejoint celui du fouriérisme par exemple. En revanche, nulle part Flower ne mentionne Leroux ou Proudhon et le fouriérisme reste confidentiel dans ses écrits. Par exemple, il encense la biographie (qu'il publie) écrite par la veuve d'Albert Brisbane, socialiste utopique et principal vulgarisateur de Fourier aux États-Unis. Flower, semble-t-il, hérite d'une tradition américaine qui avait probablement déjà acculturé le socialisme utopique. Pour comprendre ces processus, il faudrait donc revenir à la circulation des écrits radicaux et analyser les échanges et influences mutuelles entre tradition française et républicanisme du travail issu de la fin du XVIIIe siècle et nourri des mouvements ouvriers *antebellum*. Flower, « Books of the Day: *Albert Brisbane: A Mental Biography* by his wife Redelia Brisbane », vol. 8, octobre 1893, p. i- viii. Redelia Brisbane, *Albert Brisbane : A Mental Biography with a Character Study* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Sur le socialisme utopique, voir Thomas Bouchet, Vincent Bourdeau, Edward Castleton, Ludovic Frobert, François Jarrige (éds.), *Quand les socialistes inventaient l'avenir. Presse, théories et expériences, 1825-1860* (Paris : La Découverte, 2015).

121 Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 360.

122 Pocock cité dans Rodgers, « Republicanism », p. 36.

« submerged cross-currents of radical democracy swirling just beneath the surface of Progressivism[123] ». Cette interface troublée apparaît, évidemment, comme une menace pour les élites économiques ; eu égard à la radicalité de sa position morale, les progressistes libéraux *(liberals)* qui allaient dominer le champ intellectuel après la Grande Guerre, s'en distancent également[124]. Pour Flower, le radicalisme républicain et sa moralisation comme moyen de la régénération sociale ne s'oppose donc pas au réformisme progressiste ou libéral : il fonctionne comme sa conscience morale. *A contrario*, les tenants d'une ingénierie sociale pure fondent toute régénération sur la rationalité instrumentale et se débarrassent ou se méfient donc de la morale, sinon comme vague idéal (on pense, par exemple, à Walter Lippmann). Flower illustre cette classe moyenne radicale aux convictions qui contiennent mais dépassent les catégories de « libéralisme » ou « républicanisme »[125]. Pour Flower, les vices privés ne font pas le bien public, bien au contraire ; il s'oppose donc, en principe, à *La fable des abeilles* de Bernard Mandeville (1714), texte fondateur de l'approche libérale. Si, dans ses mots mêmes comme dans ses convictions, Flower est républicain, s'il refuse tout système reposant sur l'intérêt égoïste et la neutralité axiologique, il pose également certains droits, telles la dignité humaine et l'autonomie des travailleurs comme insolubles dans l'intérêt collectif, droits qu'il pense en termes républicains de masculinité

---

[123] Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era », p. 87.

[124] « Libéralisme » signifie d'abord, en philosophie politique, défense des droits individuels, des libertés civiles et des réformes augmentant ces libertés sans recours excessif à l'État. Traduit en termes économiques par Adam Smith puis popularisé, le sens de laissez-faire et de gouvernement limité s'impose au XIXe siècle. Un autre sens, théologique, naît aux États-Unis au début du XIXe siècle selon l'OED : « libéralisme » implique alors un distance vis-à-vis des croyances traditionnelles, soumises au changement ou invalidées par le savoir moderne, et donc une ouverture d'esprit envers les nouvelles idées ou les réformes. C'est principalement dans cette acception qu'utilise le mot Flower dans ses écrits : « *liberal* » est alors synonyme de « *progressive* » et s'oppose au conservatisme, au dogmatisme et à l'intolérance. Il cherche aussi à en défendre le volet politique émancipateur et partage sa méfiance envers l'étatisme, tout en le dissociant du sens économique qui opprime les travailleurs. Il se distingue alors de la plupart des progressistes pour qui l'exigence de cohésion sociale transcendait les questions de libertés individuelles. C'est Herbert Croly, pendant la Grande Guerre, qui redéfinit « *liberalism* » et lui donne son sens actuel d'État interventionniste. Sous l'impulsion des milieux radicaux et bohèmes de l'ère progressiste, ce volontarisme social se doublera d'une volonté de protéger les libertés civiles et les minorités, ce qui à terme produira le « libéralisme moderne ». En ce sens, l'évolution du mot recoupe celle du Parti démocrate: le parti du gouvernement limité devient celui de l'activisme gouvernemental. C'est à l'époque de Flower que cette mutation s'opère, preuve du bouillonnement intellectuel et des recompositions politiques qui s'en suivent. L'époque de Flower voit cohabiter un progressisme modéré, cherchant dans des solutions techniques l'organisation optimale de la société avec un progressisme radical, mêlant républicanisme et libéralisme politique. Flower, quant à lui, semble amalgamer ces différentes catégories. Sur l'évolution de sens de « libéralisme » : OED. Eric Foner, *The Story of American Freedom* (New York : W.W. Norton & Company, 1999), p. 161. Flower et le libéralisme : Flower, *Progressive Men*, p. 175 ; « Publishers' Notes », vol. 1, décembre 1889, p. i ; « Notes and Announcements. Declaration of Intent », vol. 1, avril 1890, p. iii.

[125] Kazin explique comment cette dichotomie ne rend pas compte des expériences et des idéaux concrets des américains : tout au long du XIXe siècle, deux désirs, de libération et de communauté, de prospérité et de vertu, se pensent ensemble sans être conçus comme une contradiction. Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 12.

vertueuse, « self-respecting manhood[126] ». Les valeurs libérales, au secours de la vertu républicaine, « migrent » et imprègnent alors le républicanisme du travail fin de siècle : « ideational fragments that shouid not have strayed from the language of liberalism migrated into labor republicanism, particularly the great nineteenth-century demand for "equal rights"[127] ». L'historien Richard White retrace les grandes lignes de cette évolution en identifiant différents types de « libéralisme » :

> Both conservatives and radicals derived their views from small-*l* liberalism, with its belief in contract freedom, individualism, a minimal state, and laissez faire . The classical liberalism of Thomas Jefferson or Adam Smith feared government intervention in the economy as always and necessarily favoring the rich. Liberalism valued property because its possession bestowed more than access to things. Property, as R. Jeffrey Lustig put it in *Corporate Liberalism* (1986), allowed "a stake in productive wealth, a chance to exercise initiative, do valuable work and earn standing in a community." These values seemed precisely what corporations and corporate property threatened because corporations made people dependent. They picked winners and losers by giving advantages to some and not others. […]
>
> But by the end of the nineteenth century, liberalism found itself confined to an intellectual tightrope. It leaned one way, denying its own failure and claiming that the world Lincoln described and lived in existed still. And it leaned the other, justifying the harsher world of the Gilded Age as rewarding the deserving and punishing the morally flawed. […]
>
> While many liberals swayed in the nineteenth century, some got off the rope. These recovered liberals had viewed liberalism as a route to a largely egalitarian society, and once liberalism ceased to serve that purpose, they saw less and less need to defend contract freedom, laissez faire , or individualism in their pure forms. […]
>
> Recovered liberals ' main target was the rich, though this does not mean they were particularly kind to the poor, especially the non-white poor, whom they often depicted as tools of the wealthy. Recovered liberals drew on Jefferson and Jackson in seeing great wealth as a symptom of decay, the result of power, privilege, and discrimination[128].

---

[126] Flower, « Emergency Measures Which Would Have Maintained Self-respecting Manhood », vol. 9, mai 1894, p. 822-826 ; « A Successful Experiment for the Maintenance of Self-Respecting Manhood », vol. 15, mars 1896, p. 545-554 ; « New Zealand's Great Work for Human progress in Placing Manhood Above Money », vol. 34, octobre 1905, p. 422-423.

[127] Rodgers, « Republicanism », p. 29.

[128] Richard White, « Before Greed », *Boston Review* [En ligne], mis en ligne le 1er novembre 2012, consulté le 8 mars 2015.

URL : http://www.bostonreview.net/books-ideas-mccoy-family-center-ethics-society-stanford-university/greed.

Libéralisme avec un « l » minuscule, libéralisme régénéré ou républicanisme du travail ? Si Flower peut incarner un républicanisme, c'est d'abord qu'il célèbre les fondamentaux de la République et en fait un idéal de gouvernement : cela ne l'empêche aucunement d'utiliser de nombreux autres discours (le libéralisme, la règle d'or chrétienne, le darwinisme, le sens commun et la philosophie écossaise). Flower témoigne d'un plurilinguisme qu'il faut laisser émerger, faute d'un paradigme qui épuiserait les contours de sa pensée[129]. White propose le terme d'antimonopolisme pour qualifier cette philosophie politique alternative : la classe moyenne

---

[129] Nous adoptons ici la position modeste d'une histoire qui prend pour perspective celle des acteurs mêmes ; or, ces acteurs se révèlent, à l'épreuve de leur texte, inclassables. Des convictions apparemment incompatibles logiquement peuvent coexister chez des personnages célèbres. Thomas Paine, à ce titre, a bousculé le paradigme républicain. Ainsi, un historien comme Foner peut décrire les Pères fondateurs comme autant d'interfaces qui mêlent de nombreux langages : libéralisme, républicanisme mais aussi protestantisme, utilitarisme, rationalisme des Lumières, sens moral de la philosophie écossaise. Les acteurs historiques pensaient-ils avec ces catégories ? Le doute saisit l'historien : « républicanisme » et « libéralisme » n'auraient-ils de sens que pour satisfaire les « tics taxonomiques » des politologues ? Face à ce problème, les historiens ont adopté deux attitudes : soit ils abandonnèrent le structuralisme pour ne parler plus que d'ambivalences, contradictions, « confusion conceptuelle » ou, remplaçant les métaphores linguistiques par des métaphore biologiques, hybrides ; soit, comme Lasch, il inventèrent une autre catégorie. Par exemple, Paine, pour Lasch, combine des éléments républicains et libéraux pour parvenir à un résultat inédit qu'il appelle « populisme ». Le mouvement agraire populiste en est pour lui un exemple parmi d'autres : c'est un troisième voie qu'il recouvre (ou désire ?).

Plus largement, il s'agit aussi d'une question de taxonomie historique et d'épistémologie de l'histoire : comme le remarque Daniel Rodgers dans son historiographie du « républicanisme », l'histoire, comme discipline d'abord fondée sur l'interprétation, s'en remet non seulement aux preuves mais surtout aux problématiques de départ. Les hypothèses permettent certes de travailler mais aussi limitent par définition le champ de recherche et, une fois le paradigme exploré, elles semblent aussi inconsistantes, vagues et improductives que les théories qu'elles voulaient dépasser. Le « succès paradigmatique » du républicanisme, qui envahit les analyses des historiens alors, témoigne de sa « fragilité ontologique » : il a permis de répondre à de nombreuses questions mais a menacé, à cause de parallélismes excessifs, de « réifier et reconfirmer le libéralisme qu'il voulait dépasser » en voulant tout expliquer. Le paradigme républicain, initié par Bernard Baylin, Gordon S. Wood et J.G.A. Pocock, remplace dans les années 1980 le paradigme libéral de Louis Hartz ou d'Hofstadter : moins une découverte qu'une réinterprétation des mêmes données, le républicanisme s'attache à analyser les théories rivales du libéralisme. Suite au tournant structuraliste, les historiens s'attachent moins à expliquer comment un républicanisme dix-huitiemiste a pu être écarté par un libéralisme dix-neuviémiste qu'à proposer, utilisant une métaphore linguistique, une vision où les deux discours concurrents persistent et s'opposent tout au long du XIXe siècle. Ainsi réifiées, ces deux théories se heurtent au concret de figures historiques « polyglottes » qui ne correspondent guères aux catégories. Depuis quelques années, des historiens comme Richard White ou Daniel Scroop reconsidère le tournant du siècle par le prisme de l'antimonopolisme, un des trois « langages sociaux *(social languages)* » utilisé par les progressistes selon Rodgers. Nous nous inscrivons d'autant plus dans ce courant que, nous le verrons dans la seconde partie de ce travail, les écrits de Flower en illustrent les potentialités et les contradictions.

La question taxonomique relève également d'une limite linguistique : la nécessité d'abstraire en histoire (sinon l'analyse laisse la place à la re-présentation du passé, la juxtaposition sans fin de détails et d'éléments discrets, l'équivalent pour un historien des géographes fous de Borges qui fabriquent une carte à l'échelle 1) ne peut que créer des catégories qui rendent insuffisamment compte de la complexité du réel. Toute catégorie simplifie mais se passer de ces abstractions en vient à nier le travail historique. Ce travail emprunte les deux portes de sorties possibles à ces questions, ou plutôt deux chemins de traverse : la microhistoire et la biographie. Rodgers, « Republicanism », p. 11-38 ; Eric Foner, *Tom Paine and Revolutionary America*. New York : Oxford University Press, 2005), p. xvii-xviii. Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 170-180. Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 122-127.

radicale y puiserait la grammaire de sa contestation[130]. La seconde partie de ce travail explorera les traductions politiques de cette hypothèse à travers les combats de Flower. Il suffit de constater pour l'instant que Flower s'inscrit dans une tradition républicaine mais la remodèle pour répondre aux besoins de son époque. L'accomplissement personnel, chez Flower, se réalise par l'abnégation comme le bien commun repose sur l'individu : philanthropie mais aussi désir de se conformer à un idéal de vertu[131]. Cette vertu individuelle, parallèlement, est nourrie et préservée par le volontarisme politique et l'ingénierie sociale d'État, la technique étant un moyen de la réforme, au même titre que la morale : ce libéralisme guère orthodoxe car reposant sur l'interventionnisme étatique n'est qu'un autre avatar des complexités esquissées *supra*. Notre travail ambitionne d'explorer ces ambiguïtés, les politiques gouvernementales pour régénérer l'individu (chapitre 4) comme les résistances contre l'ingérence étatique (chapitre 7). Cette philosophie politique polyglotte, finalement, ne fait qu'exprimer en d'autres termes la conjugaison, chez Flower, d'un individualisme radical et d'un déterminisme évolutionniste.

Au-delà des questions taxonomiques, la République reste l'horizon à retrouver pour Flower. Aucune concession ne semble alors possible avec un tel idéalisme, à moins de « contaminer » et donc de mettre en péril l'édifice (ici, le discours naturaliste et médical rejoint la rhétorique républicaine et protestante). Tout ce qui met en danger la vertu – la domination économique et la corruption morale des individus – menace le pays dans son existence historique. La politique, selon Flower, est l'organisation optimale des qualités morales, le réformateur un « soldat moral » contre les vices corrupteurs : « selfishness, avarice, lust, and dissipation are menacing civilization. Never were reformers or moral soldiers more needed than now[132] ». Il partage cette méfiance toute républicaine envers l'argent et le commerce, ce qu'il nomme « egoistic spirit of modern materialistic commercialism[133] ». Comme de nombreux intellectuels, sociologues et écrivains d'alors (Thorstein Veblen, William D. Howells, en passant par Mark Twain et Charles Dudley Warner, ou Hamlin Garland), il s'inquiète de l'influence délétère de l'argent sur les individus et le pays. Flower assimile cette immoralité foncière à de la prostitution, symbole mais aussi, dans son sens premier, cause et produit d'un pays dérèglé. Les machines

---

130 Richard White, *Railroaded : The Transcontinentals and the Making of Modern America* (New York : W.W. Norton & Company, 2011), p. 278-287, p. xxxi.

131 Cette position condense donc les deux versants de la vertu, théorisés par Wood et Pocock et résumés par Rodgers : « "Virtue," which Wood read as self-denial, Pocock read as public self-activity » Rodgers, « Republicanism », p. 19.

132 Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », vol. 6, novembre 1892, p. 772.

133 Flower, « Topic of the Times (Editorial). The Key-not of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 85.

politiques « prostituent le gouvernement républicain[134] » ; les ploutocrates « prostituent les législatures » avec de l'argent mal acquis, « pillé », et non gagné[135] ; l'avidité « prostitue le don divin de la grâce[136] ». L'argent endort les consciences, corrompt les individus et met en péril la République. La passion de l'or salit tout : Noël, dont l'idéal de fraternité se résume à l'échange de cadeaux inutiles et onéreux, voire « obscènes » pour les ploutocrates, ou bien les relations humaines entres les divers groupes sociaux[137]. Ainsi, Leon Czolgosz, l'assassin du président McKinley, n'est, en dernière analyse, que le produit d'un monde rendu fou par l'argent (« the product of a materialistic, greed-crazed world »), sa folie meurtrière l'écho d'un système corrompu et de l'injustice sociale. Andrew Carnegie est un autre symptôme de cette même maladie, l'accumulation des richesses, qui prive les puissants et les criminels de toute humanité et fraternité[138]. Les banquiers et les spéculateurs, antithèses de l'éthique du producteur , sont l'objet de critiques vives : ils sont comparés à des « pirates »[139]. Wall Street s'explique simplement par la soif de l'or et les combines (comme la dilution des actions, « watered stocks »). Flower réduit ainsi l'organisation financière et la spéculation au vice du jeu où les banquiers sont représentés comme une « aristocratie de joueurs ». Pour Flower, gagner de l'argent en le manipulant, sans produire de richesses, est aussi immoral que les jeux d'argent[140].

Si Flower s'indigne de la production immorale de richesses, il brocarde également la consommation dissolue et ostentatoire des nantis. Par exemple, il se scandalise de ces quelques centaines de familles de la haute société qui vivent une partie de l'année en Europe et imitent son aristocratie décadente : « [they] find it necessary to spend a portion of each year in Europe, hobnobbing to the vitiated remains of aristocracies, long since weakened intellectually morally, and physically by centuries of excess[141] ». Le goût du luxe désensibilise les membres de la société :

---

134 Flower, « In the Mirror of the Present. The Victory for Popular Government in Oklahoma and Its Political Significance », vol. 38, novembre 1907, p. 543.

135 Flower, « Pure Democracy », p. 266.

136 Flower, « In the Mirror of the Present. Important Work of the Humanitarian Society of Italy », vol. 38, août 1901, p. 180.

137 Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 765 ; « Christmas – Its True Significance; Its Use and its Abuse », *The New Time,* vol. 1, décembre 1897, p. 358-359. La liste est loin d'être exhaustive : la prise de conscience de la corruption qui ronge le pays est, à bien des égards, le catalyseur du réformisme de l'époque.

138 Flower, « Topic of the Times. Czolgosz The Product of a Materialistic, Greed-Crazed World », vol. 27, février 1902, p.100-101.

139 Flower, « Prospectus of *The Arena* for 1894 », vol. 9, décembre 1893, p. lvi.

140 Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 510 ; *Civilization's Inferno*, p. 92 ; « The Unconditional Battle of the Wealth Creators of the Republic Against the Bank of England's Financial Policy », vol. 16, juillet 1896, p. 343.

141 Flower, « Books of the Day. *A Member of the Third-House* », vol. 5, mai 1892 : p. xl-xliii.

> The desire for vulgar ostentation and luxurious indulgence — in a word the fever for gold which has permeated the social atmosphere, fatally infecting hundreds of thousands of our people, chilling their hearts, benumbing their consciences, choking all divine impulses and refined sensibilities ; the cowardice and lethargy of the Church, which has grown rich in gold and poor in the possession of moral energy, which no longer dares to denounce the money changers, or alarm those who clay by day are anaesthetizing their own souls, while adding to the mis-ery of the world. The Church has become, to a great extent, subsidized by gold. […] She has so far surrendered to the mammon of unrighteousness that, without the slightest fear of having their consciences disturbed, men, in their soft-cushioned pews, find comfort while wringing from ten to twenty per cent profit from their fellowmen in the wretched tenement districts[142].

La piété, tout aussi ostentatoire que la consommation, confine aussi à l'obscène : elle ne révèle pour Flower que l'hypocrisie et l'indifférence des Églises ainsi que de ses fidèles, un système « anesthésié » par l'or. Cet argent « dilapidé » par une élite oisive dans les réceptions fastueuses de la bonne société à New York, à Newport ou en Europe débilite (« enervates ») l'élan vital des individus comme du pays, constat empirique et indignation morale qui trouveront à la fin des années 1890 une formulation scientifique dans la *Théorie de la classe de loisir* du sociologue et économiste Thorstein Veblen[143].

Flower répète, article après article, que c'est l'avidité sans limite, cette force motrice immorale, qui meut un commerce incontrôlable aux conséquences funestes. Sans contrainte morale, la logique commerciale ne peut que dérégler le système et mener à l'exploitation, aux inégalités, à l'ostentation obscène de la richesse, à la « ploutocratie » donc[144]. Le sens des limites doit s'appliquer au développement du pays mais aussi aux individus : une éthique de la mesure et de l'équilibre issue, *in fine*, de l'ordre naturel de la philosophie du XVIIIe siècle. Il s'exprime, dans la période après la guerre de Sécession, dans l'idéal de *competence* ou *competency*. Largement partagé dans diverses couches sociales, il supposait, pour les classes moyennes, la capacité de subvenir

---

142 Flower, *Civilization's Inferno*, p. 27-28.

143 Flower, « Pure Democracy », p. 266 ; *Civilization's Inferno*, p. 158-162, 179. Thorstein Veblen, *The Theory of the Leisure Class* (Oxford : Oxford University Press, 2007 [1899], p. 49-69.

144 « Wealth gave ease, and ere long came to command position. Men became money mad. The sprit of greed and avarice fattened in the atmosphere of private capitalism. Invention was made the servant of capital and utilized for the enslavement of man, or at least to render it easy for capital to dictate terms by which the wealth-creators, through incessant toil, might earn a livelihood. The hereditary aristocracy of the Old World had disappeared, but the parvenu aristocracy of wealth in the New World appeared, and soon became greedy, avaricious, reckless of the comfort, the rights, and even the lives of the people. It debauched the press, the pulpit, and the school. It warped public opinion and corrupted legislation. It became a gigantic plutocracy with tentacles stretching around the globe and bloodsucking cups resting on all sources from which men could draw wealth ». Flower, « The Latest Social Vision », vol. 18, octobre 1897, p. 520.

aux besoins de sa famille et d'économiser assez pour traverser les temps difficiles avec le même train de vie ; pour les ouvriers, il signifiait la fin de la pauvreté et une vie stable bien que modeste. À la fin du siècle, en particulier dans le Midwest, de nombreux *mug books* célébraient, en compilant des images de visages et de propriétés, cette indépendance économique sans superflu. Flower appartient à ce monde « d'avant la cupidité » où la création de foyers prospères, et non la thésaurisation démesurée, signifiait la réussite. C'est ce monde qui découvre avec horreur les conditions de vie dans les taudis des villes et s'insurge contre les richesses ostentatoires ; c'est à l'aune de cet idéal que les réformateurs formulent les problèmes de la pauvreté et de la ploutocratie et en font une priorité politique[145].

La culture, par les exemples vertueux, et la loi, notamment l'interventionnisme étatique, permettent, estime Flower, de domestiquer l'égoïsme et l'avidité ; ces tuteurs laissent s'exprimer la morale naturelle. « La masculinité exaltée, l'héroïsme moral, la fortitude, et la maîtrise de soi » : ces dispositions naturelles et spontanées se traduisent, à l'échelle individuelle, en « compassion affectueuse pour une humanité faible et faillible », et, à l'échelle sociale, en « obligation de fraternité dans les affaires du gouvernement »[146]. Corrompues par « l'artificialité de la vie moderne », sa frivolité et son hédonisme, elles se retrouvent submergées par la cupidité[147]. Que la vertu agisse comme un antidote à l'avidité semble évident, ce qui l'est moins, après un siècle de

---

[145] White, « Before Greed ». Alan Dawley, *Class and Community : The Industrial Revolution in Lynn* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2000 [1976]), p. 151-152.

[146] Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 765 ; « Christmas – Its True Significance; Its Use and its Abuse », p. 358-359.

[147] Pour Lasch, le progressisme libéral triomphe dès lors que le désir et l'égoïsme sont « réhabilités » moralement. Cette prémisse démontrée, et c'est Adam Smith qui joue ce rôle historique, l'organisation sociale se pense comme un jeu d'intérêts en dehors de la morale (celle-ci se manifeste dans la finalité des échanges) et gratifiants pour les individus : une mécanique économique indéfinie mue par des « appétits insatiables » comme une insatiable curiosité meut la science. Smith, cependant, ne se départ pas d'un mépris républicain pour cette mécanique qui, redoute-il, pourrait émousser l'intellect et les vertus guerrières. Il condamne aussi les profits exorbitants qui corrompent le propriétaire du capital et entraînent la ruine du pays. La logique libérale dépasse néanmoins les intentions du père fondateur et se débarrasse de ses doutes : le XIXe siècle voit le désir et l'avidité domestiqués par une culture qui place la famille et la maternité au centre. Pour Lasch, consommation et « culte de la domesticité » sont intimement liées : il redéfinissent la « civilisation », non plus vertu face à la finitude, mais une culture du confort et de l'abondance. Flower propose le même type de critique, liant effet émollient d'un pays enivré d'argent et avidité débridée et déculpabilisée concrétisée à travers l'essor des grands industriels. Il puise aussi dans la vulgate rousseauiste, telle qu'elle s'est adaptée dans l'imaginaire américain, cette croyance dans une bonté naturelle corrompue par les artifices sociaux : toute loi ou culture ne serait légitime que si elle préserve ou restaure l'équilibre naturel, ou tu moins si elle cherche à pallier les effets de sa corruption (la biologie appliquée au social cautionnera cette vision). Lasch corrobore cette inspiration : « it was left to Rousseau, however, to provide the "first specifically modern theory" of man's self-enslavement to an ever-escalating cycle of wants and needs, in the words of Michael lgnatieff, and to link the "ancient stoic account of moral corruption" to the "economic conditions of modern capitalist society—inequality, acquisitive envy, and the division of labor" ». Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 52-58. Adam Smith, Roy H. Campbell et Andrew S. Skinne (éd.), *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations. vol. II. The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, vol. II.* (Indianapolis : Liberty Fund, 1981 [1776]), p. 57.

sciences sociales qui se veulent extérieures à la morale car scientifiques et après un siècle de critique sociale et de déconstruction des moralités traditionnelles qui seraient par définition répressives (l'ordre bourgeois dénoncé par exemple par les écrivains des années 1920 en « révolte contre le village », selon la formule de Carl Van Doren[148]), c'est que l'on puisse ériger cette vertu *individuelle* en moteur du progrès *social* et que l'on puisse en faire la clé de voute d'un projet politique progressiste.

Flower, cependant, n'essentialise pas le capitalisme : il voit dans le « commercialisme matérialiste », comme il l'appelle, un effet historique, contingent, construit, à partir de 1865, par la complicité des politiques qui ont subventionné puis laissé faire les grands industriels. La politique protectionniste de tarifs douaniers, la concession de terres publiques aux chemins de fer, et le refus de réguler des conditions de travail inhumaines caractérisent cette « ère de la législation de classe » ou des « privilèges spéciaux ». Elle a donné naissance, affirme Flower, à d'immenses *corporations* incontrôlables : un crime ou un vol des « producteurs » légitimes car méritants et un acte pensé et intentionnel (« land grants and subsidies given away by government with criminal recklessness » ; « robbery by government of the rightful earnings of wealth producers »[149]). Cette législation de classe permet aux puissants « d'asservir » et « d'enchaîner » les « masses laborieuses *(industrial masses)*[150] ». Les « barons voleurs », privilégiés, dominent artificiellement les producteurs vertueux, les extorquent même du fruit légitime de leur travail. Aucune logique naturelle donc dans le succès des industriels mais une inversion volontaire et construite des valeurs décrite comme carnavalesque (Flower parle par exemple de « carnaval of graft[151] »). Elle engendre corruption des dirigeants, servitude des travailleurs et chaos social. En d'autres termes, la ruine de la République n'est pas l'expression de l'essence du « capitalisme » mais sa dérive dès lors que des acteurs historiques, non encadrés par une politique morale, s'en emparent et en usent avec excès.

Certaines publicités dans *The Arena* montrent bien que Flower ne critique pas le capitalisme en soi. Malgré sa réputation radicale, le magazine publie des annonces, financées par les Chambres de Commerces locales et encensées par Flower, vantant les mérites de diverses villes de l'Ouest : Phoenix, El Paso ou Riverside. Ce type de promotion pour attirer entreprises et nouveaux habitants *(boosterism)* ne rentre pas en conflit avec la vision progressiste de Flower. Au

---

[148] Carl Van Doren, « The Revolt from the Village », *in Contemporary American Novelists 1900- 1920* (New York : The Macmillan Company, 1922), p. 146-57.

[149] Flower, « Pure Democracy », p. 265 ; « Topic of the Times (Editorial). The Key-not of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 85 ; « Social Conditions as Feeders of Immorality. Second Paper. Lust Fostered by legislation », vol. 11, janvier 1895, p. 399-412.

[150] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 93.

[151] Flower, « In the Mirror of the Present. Progress and Beneficent Results of Municipal-Ownership », vol. 34, septembre 1905, p. 317.

contraire, ces campagnes présentent l'image classique d'abondance mais aussi de lieu bon pour la santé, en phase avec la modernité et les développements technologiques (accès par le train, électricité, gaz, téléphone, tramways), des endroits respectables, sans insécurité (Indiens et *desperados* relégués au passé) et empreints de culture bourgeoise (bonnes écoles, pas de music-halls ou de dancings)[152]. Encadré par la morale, partagé équitablement, non soumis à la corruption, le capitalisme ne pose donc pas de problème. D'ailleurs, Flower n'a de cesse de faire l'éloge des entrepreneurs vertueux comme Samuel « Golden Rule » Jones (aussi maire de Toledo entre 1897 et 1904) et il compte parmi ses lecteurs chefs d'entreprises et dirigeants d'usine[153]. Flower, en outre, ne s'oppose par la propriété *en soi* : garante de l'indépendance, elle dévient oppressive si quelques individus la confisquent. Si essentialisme il y a donc, il ne s'agit que d'une confusion entre l'objet et le sujet : ce n'est, en effet, pas le commerce qui est essentiellement immoral mais les hommes. L'impression d'essentialisme provient aussi de la conception morale de Flower : les lois morales, objectives, éternelles et inaltérables, ne dépendent pas de l'homme, mais, externes, sont des lois de la nature (Spencer), des commandements religieux (la règle d'or), ou des lois de la raison (le républicanisme comme héritage des Lumières). Les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'immoralité des acteurs historiques corrompt leur environnement : point d'essentialisme ici mais un déterminisme du caractère.

C. Pédagogie républicaine : « grands hommes », précédents historiques

Spencer fournit à Flower une théorie du progrès, le républicanisme une pédagogie : une méthode éducative par le truchement de modèles de vertu en action, soit des « grands hommes », soit des précédents historiques. Flower relit l'histoire américaine, y puise des figures de « héros

---

[152] En avril 1892, Flower publie une lettre de remerciements de la chambre de commerce de Phoenix qui aurait reçu de nombreuses lettres intéressées, certaines de très loin (du Canada notamment) grâce aux encarts publiés dans *The Arena*, preuve, selon ses dirigeants, de l'influence considérable du magazine. Aucune autre source ne vient confirmer ce portrait idyllique. Ces chambres de commerce, contactées par Cline dans les années 30, ne possèdent pas d'archives remontant au début des années 90. « The Commercial Arena. Phoenix, Arizona », vol. 5, décembre 1891, p. xxxix ; « The Commercial Arena. Riverside, California », vol. 5, janvier 1892, p. xlvi ; « The Commercial Arena : El Paso, Texas », vol. 6, juillet 1892, p. li. Flower, « Notes and Announcements », vol. 5, décembre 1891, p. xlv ; « Notes and Announcements », vol. 5, avril 1892, p. xli. Lettre de la chambre de commerce de Riverside à Howard Cline, 15 aoout 1938 ; lettre de la chambre de commerce de Phoenix à Howard Cline, 15 août 1938, Howard Francis Cline Papers, Container 125, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC.

[153] Parmi les emprunteurs de *The Arena* à la bibliothèque municipale de Muncie (Indiana), entre 1891 et 1902, l'on trouve des marchands, un dirigeant d'usines et la femme du président de l'entreprise de gaz locale. Sur cette base de données, voir annexe 5.2. *What Middletown Read*, Ball State University, consulté le 10 août 2014. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/. Sur Samuel Jones, voir Flower, « Municipal Progress in England and America », vol. 25, juin 1901, p. 666-667 ; *Progressive Men*, p. 67.

moral » et propose, par l'exemple, d'élever les lecteurs : « les grands épisodes ne sont pas des objets *historiques*, mais des symboles dont la répétition réactive les vertus[154] ». La culture imprimée en est le vecteur : Flower veut faire de ses magazines, de ses brochures, et de ses livres un recueil d'exemples historiques concrets et une source d'inspiration. Flower parle de leçon de choses : « object-lessons »[155]. Le lecteur se sert de son sens moral pour appréhender, de manière empirique, l'idéal des « grands hommes » de la République ou leurs héritiers et, ce faisant, se forgent sa propre vertu. La presse réformiste participe à la construction sociale, par la mémoire, et individuelle, par la lecture, de la vertu. Le terme « object lesson » envahit littéralement la production imprimée, la presse comme les livres, signe supplémentaire de la fascination pour une histoire scientifique et morale[156]. Flower affirme que les commentateurs de son époque ne mettent pas ces exemples de vie sur le même plan que les institutions organisées du réformisme (associations ou partis par exemple) car il ne s'agirait que « d'influences désorganisées et iconoclastes ». Flower le regrette et considère ces vies romantiques comme une autre forme, au même titre que les transformations économiques, sociales et intellectuelles, de « courant

---

[154] Nora, « Le 'Fardeau de l'histoire' aux États-Unis », p. 65. Les grands hommes comme les grands épisodes n'appartiennent alors pas à l'ordre du savoir : Nora y voit des « objets de consommation » ; l'exemple de Flower montre que leur « digestion » (« goûtés, savourés, digérés » selon les propres termes de l'historien français) ne s'oppose pas au perfectionnement moral de l'individu ; il en constitue en fait l'aliment.

[155] Voir entre autres exemples, Flower « Social Conditions Under Louis XV », p. 635-640. Flower veut réformer avant tout par l'éducation. L'expression « object lesson » ne se borne donc pas aux exemples historiques (grandes figures ou précédents) : omniprésente dans ses écrits, elle se retrouve dans des exemples littéraires (les utopies et les contre-utopies au chapitre 3) et géographiques (les modèles transatlantiques et transpacifiques de politique sociale au chapitre 6). De prime abord impropre, l'expression française (il s'agit de l'enseignement, en classe primaire, des notions élémentaires à partir d'objets usuels) se révèle, en fait, appropriée. Tout d'abord, l'expression française est la traduction littérale de « object lesson », de l'aveu même de la pédagogue et féministe Marie Pape-Carpantier qui l'utilisa pour la première fois en 1867 lors d'une conférence aux instituteurs. Son approche non seulement s'inspire des pratiques américaines mais surtout elle y voit une méthode, plus qu'un contenu : « une espèce de procédé encyclopédique qui lui permet d'enseigner toutes les matières du programme, y compris la langue et la morale. Qu'on ouvre son livre de lecture intitulé *Histoires et Leçons de choses,* on sera bien convaincu que les deux termes sont souvent confondus ». Écrites au début du XXe siècle, ces lignes témoignent d'un étonnement face au sens extensif premier (la suite de l'article confirme la restriction de sens déjà achevé dans le contexte de la IIIe République). Ensuite, ce sens premier montre le lien entre méthode empirique, l'histoire comme vecteur de transmission et la morale comme un de ses objets possibles. Ferdinand Buisson (éd.), « Leçons de choses », *in Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* (Paris : Hachette, 1911) [En ligne], *Institut national de recherche pédagogique*, mis en ligne en 2007, consulté le 23 février 2015.

URL : http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3034.

[156] Voir annexe 3, figures 7-a et 7-b. La première occurrence de « object-lesson » est attestée par l'OED en 1831 sous la plume d'Elizabeth Mayo. Éducatrice er réformatrice anglaise, son ouvrage, *Lessons on Objects : as given to children between the ages of six and eight in a Pestalozzian school, at Cheam, Surrey*, connaîtra plus de vingt rééditions aux États-Unis tout au long du siècle. Cette approche moderne, largement diffusée donc, se développe en conjonction avec l'art oratoire au sein des institutions scolaires.

silencieux » qui façonne l'histoire[157]. En d'autres termes, pour saisir la complexité de l'époque, il faut réfléchir en historien mais aussi en moraliste, vision justement très « républicaine ».

Flower construit ses écrits comme la mise au goût du jour de la tradition classique des *exempla*. Récit bref qui vise à donner un modèle de comportement, l'*exemplum* présente une vie exemplaire pour que le lecteur adopte ses valeurs. *A contrario*, le *contre-exemplum*, à travers la description des malheurs d'une vie dissolue, le met en garde contre certains vices. Flower, tout imprégné d'une culture qui place la rhétorique au cœur du discours public et le « citoyen-orateur » au centre de la vie civique, baigne dans ces références : enseigné dans les écoles et les universités, pratiqué dans les nombreuses manifestations publiques, associations et, surtout, depuis la chaire des églises chaque dimanche, l'art oratoire donne une forme classique et codifiée à la parole publique. Eu égard à ses études et à son contexte familial pieux, Flower est coutumier de ce style épidictique et s'en saisit pour démontrer, par l'exemple, la pertinence du modèle républicain. Vivre comme ces figures, selon Flower, aboutit nécessairement au bien commun et au réformisme. Panégyriques et blâmes réactualisent la mémoire biographique, et, par là-même, forgent et légitiment une mémoire réformiste.

À la fin du siècle, les universités de la côte Est prendront leur distance avec ce modèle cicéronien qui avait participé, après la Révolution, à la création d'une communauté politique et culturelle américaine qui se devait de perpétuer l'esprit républicain. Selon les historiens de l'éloquence, le traumatisme de la guerre de Sécession aurait conduit les éducateurs à chercher à enfouir toute discorde. En outre, l'explosion du monde de l'édition et de la presse, l'efficacité grandissante du système postal, les améliorations technologiques en imprimerie et la baisse des coûts du papier et des stylos contribuèrent à l'essor d'une culture de l'écrit. L'influence du modèle universitaire allemand, centré sur la recherche, réoriente également les priorités des enseignements. Les universités, par conséquent, écartèrent le débat comme pilier de l'éducation pour se concentrer sur la composition. Cependant, malgré la réputation à l'échelle nationale de l'Université Transylvania comme centre intellectuel pionnier du Midwest, ces innovations pédagogiques n'existaient pas encore pendant les études de Flower, en 1878-1879[158]. D'où une

---

[157] Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 767.

[158] L'Université Transylvania était considéré comme le « tuteur de l'Ouest ». Elle avait formé de nombreux responsables nationaux : Jefferson Davis, 50 sénateurs, 101 représentants. Sous son influence, Lexington était devenue un centre intellectuel de premier plan, ce qui lui avait valu le surnom d'« Athènes de l'Ouest ». Flower y étudia l'Histoire Sacrée, où, pour l'anecdote, il obtint les notes louables de 95 et 98. L'évolution des idéaux rhétoriques à la fin du siècle influence cependant Flower dans son activité de journaliste. Sous la pression de la démocratisation et de la rivalité entre différents discours, légitimés par la presse et les experts, l'idéal d'un style oratoire façonné par le modèle antique se fragmente pour aboutir à une sorte de bricolage d'éléments rhétoriques (classique certes mais aussi argotiques, techniques etc.). Nous analyserons cette fragmentation dans la seconde partie

situation inédite pour les intellectuels-journalistes de la génération de Flower : la confrontation d'une éducation classique classique orale et d'une pratique écrtite moderne, la presse. La fin du siècle voit d'ailleurs de nombreux intellectuels ou politiques user conjointement de la culture imprimée et d'une tradition oratoire : l'accélération et de la massification des journaux et diverses brochures nourrit et se nourrit des conférences itinérantes parcourant le pays ; la presse commente le mouvement des *lyceums* qui réagit à l'actualité et utilise l'imprimé pour se diffuser. Dans une époque marquée par la pluralité des pratiques, Flower adapte donc l'*exemplum* à l'âge du magazine. La biographie historique est en effet un genre populaire dans les revues des années 1890, soit pour satisfaire des besoins d'exotisme et d'aventure, soit pour instruire les lecteurs, comme chez Flower[159]. Flower évoque donc systématiquement, comme autant d'arguments décisifs, les figures tutélaires : Jefferson, Paine, Washington, ou Lincoln. Il consacre des articles à la biographie de leurs successeurs, lointains (le républicain italien Giuseppe Mazzini) ou très proches (la militante féministe et prohibitionniste Frances E. Willard, contributrice occasionnelle dans *The Arena* et amie de Flower)[160]. Son premier livre porte d'ailleurs un titre révélateur : *Lessons Learned from Other Lives*[161]. Son travail de journaliste-historien repose donc sur une pédagogie de la

---

de ce travail : en effet, si Flower s'inspire d'un style oratoire, il le mêle avec d'autres influences : *muckraking* , prémices d'un journalisme professionnel avec des méthodes scientifiques mais aussi sensationnalisme.

Université Transylvania : John R. Thelin, *A History of American Higher Education* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2004), p.46-47. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 21.

Histoire de la rhétorique : Sandra M. Gustafson, « Rhetoric, Oratory, and Speech », *in* Joan S. Rubin et Scott E. Casper (éds.), *The Oxford Encyclopedia of American Cultural and Intellectual History* [En ligne] Oxford University Press, 2013. Oxford Reference. Mis en ligne en 2013, consulté le 22 février 2015. URL : http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199764358.001.0001/acref-9780199764358-e-579.
William N. Denman, « Rhetoric, the "Citizen-Orator," and the Revitalization of Civic Discourse in American Life », *in* Cheryl Jean Glenn, Margaret Mary Lyday, Wendy Beth Sharer (éds.), *Rhetorical Education In America* (Tuscaloosa : University of Alabama Press, 2004), p. 3-17. Carolyn Eastman, *A Nation of Speechifiers : Making an American Public after the Revolution* (Chicago : University of Chicago Press, 2009), p. 15-52. Kenneth Cmiel, *Democratic Eloquence : The Fight Over Popular Speech in Nineteenth-century America* (New York : William Morrow, 1990).

Modèle universitaire allemand : Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 55. Thelin, *A History of American Higher Education*, p. 87. Marsden, *The Soul of the American University*, p. 104-106.

[159] Matthew Schneirov, *The Dream of a New Social Order : Popular Magazines in America, 1893-1914* (New York : Columbia University Press, 1994), p. 155-156.

[160] Flower, « Giuseppe Mazzini », vol. 29, mars 1903, p. 253-269 ; « Editorials. A Nineteenth Century Prophet of Twentieth Century Civilization », *The Twentieth-Century Magazine* vol. 4, (mai 1911), p. 167-170 ; *Progressive Men*, p. 269-270. Parmi les articles écrits par Willard dans les magazines de Flower, voir « Who Knows ? », *The Arena*, vol. 2, juillet 1890, p. 252 (sur la force vitale qui tient ensemble les atomes) ; « The Woman's Cause Is Man's », vol. 5, mai 1892, p. 712-725 ; « The Coming Brotherhood », vol. 6, août 1892, p. 317-324 ; « Scientific Temperance Instruction in the Public Schools », vol. 12, mars 1895, p. 10-16 ; « Notes on Living problems of the Hour. A Rare Letter », vol 2, novembre 1890, p. 756-760. Dans ce dernier article elle remercie chaleureusement Flower (« great kind family circle of THE ARENA ») et confirme les souvenirs de Flower dans ses mémoires.

[161] Les figures qu'il érige en modèle relèvent de domaines variés : la philosophie stoïcienne (Sénèque, Épictète) ; l'histoire (Jeanne d'Arc) ; la politique (Henry Clay) ; le théâtre (Edwin Booth, Jospeh Jefferson) ; la poésie (John Howard Payne, William Cullen Bryant ; Edgard Allen Poe ; Alice Cary ; Phoebe Cary ; John Greenleaf Whittier) ; la

vertu républicaine. Il présente la rectitude d'un militant comme le moteur et l'élément décisif pour changer les choses :

> The peaceful settlement of a great cause will depend largely on the wisdom of the people in selecting only men of such lofty character that neither gold, ambition, nor flattery can seduce them from the highway of justice, nor abuse, slander, and unjust criticism can frighten them from the path of duty[162].

Les exemples que Flower célèbre présentent une vertu attestée, incarnée dans une trajectoire qui, si elle met en scène toujours les mêmes qualités morales, demeure particulière, entre exemple vivant et exemple purement démonstratif et abstrait. À l'âge de la presse, l'*exemplum* s'est donc modernisé et revendique la supposée véracité du récit journalistique : à l'argument d'autorité de l'histoire et de ses héros, Flower adjoint donc l'attractivité d'une histoire particulière qui souligne le poids des actes individuels dans la marche inéluctable du progrès.

Cette pédagogie par les « grands hommes » est aussi une pédagogie de la masculinité : les modèles de réformateurs, décrits comme « earnest, robust » ou « manly », personnifient une vertu en action toujours présentée en termes de virilité (« true manhood », « moral virility », « to develop full-orbed manhood »)[163]. Flower inclut même les militantes féministes. Ainsi Willard et les femmes qui œuvrent au progrès moral sont-elles décrites dans les mêmes termes : « the sowers of virile thought-seeds[164] ». Ainsi sont décrits la poète Katrina Trask (1853-1922) et l'ensemble des femmes de lettres qui mettent en œuvre cette pédagogie : « earnest writers who are enriching our literature with really fine work that is vibrant with the note of a higher and truer manhood »[165]. De cette mémoire biographique Flower extrait une galerie de grands hommes et de femmes illustres, sorte de panthéon américain qui réunit une « aristocratie de l'esprit et du cœur ». Leur choix moral initial fabrique, dans son déploiement, une société morale. Il oppose cet engagement dans et par la vertu, d'une part à la noblesse anglaise héréditaire, et donc involontaire, dénoncée par Paine et, d'autre part, à la ploutocratie américaine, certes née de sa propre volonté mais ne triomphant que par l'exploitation et donc l'immoralité[166]. Les modèles républicains incarnent des « idéaux plus nobles » qui inspirent les citoyens et font progresser le

---

science (Arthur Russel Wallace). Victor Hugo, définit comme un « génie aux multiples facettes » transcende toutes les catégories. L'héroïsme moral sanctifie l'individu peu importe le contexte. Publié en 1889 par la maison d'édition associée à *The American Spectator,* le magazine qu'il dirigeait avant de fonder *The Arena*, il réédite l'ouvrage en 1891. Flower, *Lessons Learned from Other Lives* (Boston : The Arena Publishing Company, 1891, 2ème édition [1889].

162 Flower, « How England Averted a Revolution of Force », vol. 24, octobre 1900, p. 378.

163 Flower, « Editorial Notes. The Great Need of Ethical Culture », p. 246 ; *Progressive Men*, p. 78, 208, 269.

164 *Ibid.*, p. 269.

165 *Ibid.*, p. 260.

166 Flower, *Progressive Men*, p. 23.

pays : ils sèment les germes de la civilisation (« sowers of civilization's seeds »), fonctionnent comme des « leviers moraux » qui œuvrent à remettre en place une société disloquée et des tuteurs, au sens botanique du terme, qui permettent la rectitude du développement. La métaphore de la germination, à ce titre, montre l'interpénétration de la rhétorique républicaine et naturaliste à l'époque : elle inspire ces réformateurs qui voient dans l'individu sain le germe d'une société saine ; elle évoque ce régime d'historicité de mouvement continu et projectif où le présent porte les germes du futur ; enfin, une lecture psycho-historique verrait dans la vertu en action tout un imaginaire sexuel de la puissance masculine (embarrassant quand Flower évoque la semence intellectuelle des réformatrices, comme si l'emprise des discours de la virilité était telle qu'elle aliène, symboliquement, les réformatrices) ; elle explique aussi l'admiration que Flower porte à Émile Zola, héraut des « récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre »[167].

Cohabitent dans son panthéon les grands hommes du XIXe siècle qui, justement, réincarnent le modèle des origines et inspirent la relève. La formule de Mazzini, « life is a mission », résume une éthique de l'engagement et devient une maxime pour Flower[168]. Il l'affiche par exemple dans le papier à en-tête de son magazine *The Coming Age* : « a magazine with a mission, working for a nobler manhood and a better civilization[169] ». Victor Hugo, quant à lui, personnifie « l'altruisme idéal[170] ». Moins célèbre mais fondamental pour Flower, le médecin, professeur et essayiste Joseph Rodes Buchanan (1814-1899) a influencé sa philosophie éducative : son livre publié en 1882, *The New Education*, a révélé à Flower l'importance d'une éducation morale (« it [the book] came as a luminous message which made all life appear nobler »)[171]. Enfin,

---

[167] Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 767-770 ; « *Emile Zola : Novelist and Reformer.* A Book Study », p. 440-451. Émile Zola, *Germinal* (Paris : G. Charpentier et Cie, 1885), p. 591.

[168] Flower, *Progressive Men*, p. 254 ; « Giuseppe Mazzini », p. 253-348.

[169] Lettre de Flower à Edwin Markham, 12 août 1899, Edwin Markham Archive, Horrmann Library, Wagner College, Staten Island, New York 10301.

[170] Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 769.

[171] Il est possible que Buchanan soit un membre de sa famille car le frère de Flower, George Edward, est marié à une certaine May Olive Buchanan. Aucune source ne vient cependant valider cette hypothèse. Sur le rôle de Buchanan dans le développement intellectuel de Flower, voir Joseph Rodes Buchanan, « Our Monthly Chat. Prof. Buchanan on the New Education », *The Coming Age,* vol. 1, mai 1899, p. 591 ; « Editorials. The Life, Teachings, and Example of a Great Man », *The Coming Age*, vol. 3 mars 1900, p. 311-315. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 17, 30. Errett, *Life and Writings of George Edward Flower*, p. 60. Joseph Rodes Buchanan, *The New Education : Moral, Industrial, Hygienic, Intellectual* (Boston : éd. à compte d'auteur, 1882). Pour une idée de l'admiration que Flower vouait à Buchanan, voir sa nécrologie élogiseuse : « Editorials. The Life, Teachings, and Example of a Great Man », *The Coming Age*, vol. 3, mars 1900, p. 311-315.

Buchanan a écrit de nombreux articles pour les magazines de Flower où il aborde autant les enjeux éducatifs que la science de l'esprit, la question sociale, l'économie et les droits des femmes : « Development of Genius by Proper Education », *The Arena*, vol. 1, décembre 1889, p. 55-68 ; « The Cosmic Sphere of Woman », *The Arena*, vol. 1, mai

Gideon F.T. Reed (1817-1892) représente, selon Flower, l'homme d'affaires honnête : ancien collaborateur chez Tiffany & Co., il soumettait l'argent à une finalité morale : « pas d'ostentation vulgaire ni de satisfaction égoïste », pas une fin en soi donc mais un moyen d'« élévation *(uplift)* » de la « civilisation ». Contrairement aux ploutocrates philanthropes, il œuvrait au bien commun en toute discrétion : financement d'écoles, d'hôpitaux ou de la presse. Flower encense son travail de mécène « des plus grands esprits de son temps » : il faut dire que c'est grâce à la fortune de Reed que Flower a pu financer en toute liberté sa maison d'édition au début des années 1890, sans se soucier des contraintes éditoriales, financières, ou publicitaires (suite à la mort de son mécène en 1892, *The Arena* allait connaître les déboires et dilemmes de la presse indépendante, notamment pour concilier nécessité commerciale et intégrité intellectuelle)[172]. Ces modèles inspirent Flower dans sa conduite et son activisme ; leur exemple pourrait également remettre le pays sur le droit chemin.

William J. Bryan est érigé d'emblée en monument vivant : la dimension personnelle est transcendée et la vertu s'incarne à l'échelle de l'histoire et de la nation. Quelques semaines avant l'élection présidentielle de 1896, alors que le pays, fébrile, se prend de passion pour un scrutin considéré comme « historique », Flower voit en Bryan le sauveur de la République, celui qui ranimera et rajeunira son corps social vieillissant : « the rejuvenation of democracy and the salvation of republican government from a lawless plutocracy, the most dangerous of all despotisms ». Ici encore, le républicanisme se pare d'une aura médicale *et* chrétienne : c'est cet espoir de rédemption et de renaissance, spirituelle, physique et morale, qui parcourt tous ses écrits. Bryan est déjà entré, de fait, dans l'histoire : il incarne la quatrième époque du pays après le combat contre la tyrannie d'une puissance étrangère (la Révolution), la tyrannie de l'argent roi (conflits autour de la deuxième Banque des États-Unis pendant le mandat d'Andrew Jackson), et, enfin, la guerre entre esclavage et liberté (la guerre de Sécession). En somme, Bryan réincarne les

---

1890, p. 666-668 ; « No-Name series n°4, Wandering in the Dark », *The Arena*, vol. 2, juin 1890, p. 83-93 ; « The Coming Cataclysm of America and Europe », *The Arena*, vol. 2, août 1890, p. 301 ; « Consumption Cures and Microbicides : Dr. Koch and Dr. Stilling », *The Arena*, vol. 3, février 1891, p. 314-328 ; « Nationalization of the Land As First Presented. The Land and The People. Part 1 », *The Arena*, vol. 3, mars 1891, p. 401- 414 ; Nationalization of the Land As First Presented. The Land and The People. Part 2 », *The Arena*, vol. 3, avril 1891, p. 586-600 ; « Revolutionary Measures and Neglected Crimes. Part 1 », *The Arena*, vol. 4, juin 1891, p. 77-93 ; « Revolutionary Measures and Neglected Crimes. Part 2 », *The Arena*, vol. 4, juillet 1891, p. 192-208 ; « The New Education and Character Building », *The Arena*, vol. 7, février 1893, p. 268-278 ; « The New Education », *The Coming Age,* vol. 1, mai 1899, p. 513-516 ; « The Coming Hygiene of Dietetics and Development », *The Coming Age*, vol. 3, janvier 1900, p. 87-94 ; « The Empire of Woman, Cosmic and Domestic », *The Coming Age*, vol. 3, avril 1900, p. 420-426.

[172] Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 771-772 ; « The Transition of a Noble Life. Obituary : Gideon F. T. Reed », vol. 5, avril 1892, p. xxxiii. « Gideon F. T. Reed's Will », *The New York Times*, 16 avril 1892. Cline, *Mechanics of Dissent*, 91.

figures tutélaires : Washington, Jackson, Lincoln[173]. Il mène le combat des producteurs contre les ploutocrates. Viennent ensuite tous les autres réformateurs qui perpétuent le génie républicain et que l'on retrouvera au fil de ces pages.

Pour Flower, l'après-guerre de Sécession marque le début du déclin de ce type d'individu et donc du pays. Articulant la vulgate évolutionniste de l'époque (notamment Lamarck) et imaginaire républicain, Flower pense que des circonstances corruptrices héréditaires fabriquent cette déficience individuelle du « manque de caractère » : une « éducation défectueuse », sur plusieurs générations, des parents, de l'école, des Églises ou de la culture populaire qui encouragent le matérialisme, l'avidité, l'insensibilité et l'hédonisme au lieu de nourrir la vertu et la fraternité. Par exemple, les romans à quatre sous *(dime novels)* encouragent le crime ; la scolarité, en se concentrant sur une éducation intellectuelle sans dimension éthique, ne peut mener qu'à la « torpeur morale ». Flower impute ce désastre aussi à la faillite des religions établies. Au lieu d'instiller des valeurs, les Églises ont rabâché la « lettre de la loi ». Flower oppose la moralité rigide et obscurantiste des Puritains, « intolérante et non-progressiste », qui enferme les individus dans la répétition de rituels sans substance, à la « grande culture éthique », ouverte et progressiste, dont les bienfaits sont évidents dès lors que l'on considère ses conséquences pratiques. Les échecs des différentes institutions éducatives ont plongé la société dans les « troubles » qui la disloquent dans les années 1890, alors que l'exemple de la période révolutionnaire montre de quoi « l'homme » est capable si la morale régit son comportement individuel et ses décisions politiques : faire table rase du passé, individuel ou collectif, et renaître (dans cette figure de la renaissance, on le verra *infra*, se trouve une autre passerelle entre discours républicains et religieux). Il incombe donc aux Églises mais aussi à l'école, comme l'avait démontré Buchanan, d'élargir le sens et le domaine de l'éducation en intégrant une dimension éthique forte : s'engager dans la lutte contre les injustices pour les institutions religieuses et compléter la formation intellectuelle par une éducation « éthique et professionnelle » pour élever moralement, « grâce aux préceptes et aux exemples », les individus, redonner de la dignité au travail manuel (donc productif) et combler, en développant les compétences, le « gouffre » entre nantis et créateurs de richesses[174].

Si Flower réduit des questions structurelles à des problèmes de caractère, c'est parce qu'il considère, à la suite des penseurs du XVIIIe siècle qu'il révère, que toute philosophie politique est

---

[173] Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », vol. 16, novembre 1896, p. 928-936

[174] Flower, « Editorial Notes. The Great Need of Ethical Culture », vol. 1, janvier 1890, p. 246 ; « Editorial Notes. A Broader Education Required », vol. 1, avril 1890, p. 627-628.

d'abord morale[175]. C'est ainsi qu'il faut comprendre sa volonté, ainsi que celles des mouvements radicaux de la fin du XIXe siècle, comme les populistes ou les Chevaliers du travail, de placer les principes au dessus des partis, car d'une moralité originelle ne peut, croient-ils, découler qu'une politique juste. Cette lecture morale cherche un en deçà de l'idéologie qui plonge le citoyen dans le dogmatisme ou l'enchaîne à un parti, un retour aux qualités humaines qui révèlent la vérité d'un homme et, *in fine*, de sa politique[176]. Il semble donc logique que les figures que Flower célèbre, ici Mazzini, Hugo, Buchanan et Reed, refusent toute « étiquette » qui ne pouvait qu'enfermer et altérer leur élan moral[177]. L'on peut lire ici, en creux, une autojustification de Flower. La valeur d'une cause ne se juge pas à l'aune de sa finalité seule mais au degré de ferveur de ses défenseurs. Flower vante le « devoir sacré » du réformateur d'apaiser les souffrances des plus fragiles tout en œuvrant, sans relâche, à la régénération de la société[178]. En outre, s'engager sur de multiples fronts (et la multiplicité et l'éclectisme des causes que Flower soutenait en témoigne) n'indique pas seulement la gravité des besoins d'un pays en crise, mais aussi la puissance de cette exaltation, la libération d'une énergie morale totale qu'aucune étiquette ne pourrait contenir, une volonté de réforme intégrale du monde dès lors que la ferveur, littéralement, entre en action. Les témoignages de l'époque soulignent l'engagement enflammé de Flower. Dans ses lettres et son journal intime, Hamlin Garland décrit le réformisme de Flower comme une vertu agissante (« concentrated moral purpose, organized altruism ») qui transforme le monde : un sens du « service public désintéressé », complètement tourné vers le « progrès social » et habité par un « zèle civique »[179]. Neith Boyce dresse aussi le portrait d'un homme possédé par une force morale : « a frail-looking but intensely energetic man […] He looked like an icicle but had a burning passion for work[180] ».

---

175 « Réduire » les problèmes structurels à des questions de caractère : le terme trahit une conception libérale, axiologiquement neutre, qui se refuse à prendre en compte la morale. Selon la perspective de Flower, c'est la vision amorale qui « réduit » les problèmes à un « calcul égoïste », pour reprendre la formule de Marx.

176 Ce pragmatisme , entendu comme vertu par l'action et vertu en action, ne s'enracine pas seulement dans le républicanisme mais aussi et d'abord, on le verra dans le chapitre suivant, dans une rhétorique religieuse : le réformisme comme imitation de l'exemple christique et comme expression de la vérité du cœur.

177 Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », p. 772.

178 Flower, « Our Fund for Relieving Destitution Among the Deserving Poor », vol. 4, novembre 1891, p. liii.

179 « I have never seen a man who strive more single-heartedly for social progress, than B.0. Flower. He was the embodiment of unselfish public service, and his sympathy for every genuine reform made his editorial office a center of civic zeal ». Lettre de Garland au dramaturge et autre ami de Flower James Herne, 21 novembre 1890, Keith Newlin et Joseph B. McCullough (éds.), *Selected Letters of Hamlin Garland* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1998), p. 68-69. Journal intime de Garland, 4 octobre 1900, *in* Newlin, *Hamlin Garland*, p. 139-140. Garland, *A Son of the Middle Border* (New York : Penguin Books, 1995 [1917]), p. 330.

180 Neith Boyce, DeBoer-Langworthy Carol (éd.), *The Modern World of Neith Boyce : Autobiography and Diaries* (Albuquerque : University of New Mexico Press, 2003), p. 122-123.

Les modèles de Flower édifient aussi ses lecteurs par le jeu des contrastes : aux grands hommes répondent des scélérats. L'avidité sans limite encourage la violence et la décadence des individus comme l'obsession de l'argent et le système de pots-de-vin qu'elle engendre « anesthésient » la conscience des puissants. Ainsi se corrompent le gouvernement, les Églises, les universités, la presse et enfin tout le corps social :

> The final outcome of the question depends on whether or not the men and women of the nation, dominated by ethical idealism, living faith and spiritual enthusiasm, will be able to overcome the moral stupor that has come as a result of the nation-wide chloroforming of public opinion-forming agencies, such as church and college, through lavish gifts of ill-gotten wealth and by the gaining of a strangle-hold on a large proportion of the press by representatives of the corrupt, materialistic communism of privilege—a communism that has already effected a closely knit organization ramified in every center of business and political activity and that is firmly determined to destroy the sovereignty of the people or to replace popular rule by the mastership of privileged wealth[181].

Le sommeil de la conscience morale engendre des monstres décrits comme « demoralized » et « deadened ». Les ploutocrates et les *boss* figurent la corruption, à la fois comme agents contaminants et résultats décomposés du processus. Les victimes de ce système immoral souffrent dans l'indifférence générale : « the deadening of the public conscience so that the click of gold drowns the cry of distress[182] ». Cette insensibilité hante les écrits de Flower, dont les métaphores mêlent le moral et le médical : « moral lethargy, moral torpidity, moral torpor, sleeping conscience, chloroforming of public opinion-forming agencies, the craze for money anaesthetized the public conscience[183] ». Les ploutocrates, léthargiques, à-demi morts (moralement s'entend), se tournent vers la stimulation et la gratification des sens : la luxure avec ces employées pauvres à la merci de leur patron ou contraintes à la prostitution, ou bien encore les excès en tout genre comme l'abus d'alcool. Ces « poisons » contaminent la société et contribuent à son « éclipse morale »[184]. Flower assimile donc les riches aux criminels et inclut les

---

[181] Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 68. Edwards, *New Spirits*, p. 98.

[182] Flower, « A Friend of Peace on Our War with Spain », *The National Magazine,* vol. 8, septembre 1898, p. 514.

[183] Sur la léthargie des Églises, voir « Editorial Notes. Rev. R. Heber Newton, in the Augean Stables », vol. 2, août 1890, p. 383 ; « The United States as A World Power Yesterday and To-day », p. 554 ; « Is the Church Awakening ? », *Mind*, vol. 9, mars 1902, p. 421. Sur la léthargie du peuple, voir Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 511 ; « How the Public Mind has become Anaesthetized », *The New Time,* vol. 1, octobre 1897, p. 245-246 ; « Editorial Notes. Civic Centers for Moral Progress », vol. 34, novembre 1905, p. 525; « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 74.

[184] Flower, « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », in Aaron M. Powell, *The National Purity Congress, its papers, addresses, portraits. An illustrated record of the papers and addresses of the first*

deux groupes dans une même démonologie : les corrompus qui, sans le minimum de valeurs morales communes pour faire société, s'abstraient de la communauté et, sans vergogne, s'adonnent, pour reprendre la formule de Marx, à « l'exploitation de l'homme par l'homme ».

Les ploutocrates restent cependant ces figures abstraites, indignes mais surtout incapables de s'incarner car elles ne représentent qu'une humanité prisonnière de sa propre obscurité, inachevée ou corrompue. Si des noms apparaissent, ils sont interchangeables, réduits à un type abstrait, générique, sans histoire, en deçà de l'individualité (comme le montre le pluriel) : « the wealth-creators are systematically and mercilessly plundered that the Morgans ; the Havemeyers, the Armours, the Rockefellers, the Yerkes and their ilk may add to their multiplied millions[185] ». Ruines de la civilisation, trop peu humains, simples symboles de décadence, ils ont pour seule fonction de proposer un contrepoint : ils sont donc inaccessibles à la monumentalisation, contrairement aux héros de Flower, à la fois vertu personnifiée en une figure particulière mais aussi vie singulière qui met en œuvre un idéal moral. Cette asymétrie entre panégyrique et blâme fournit une autre explication à l'optimisme de Flower : quand bien même il multiplie les preuves d'une société en déliquescence, l'impulsion réformatrice prime car elle procède d'une moralité en action, incarnée ; elle exprime, en fait, l'ordre progressif bienveillant théorisé par Spencer.

Deux craintes alors : la corruption qui amoindrit les individus et met en danger les fondations du système et, pire, les faux-semblants qui corrompent le sens, crime d'autant plus sérieux dans un pays fondé sur une vision démocratique contractuelle. L'hypocrisie y sape les relations interpersonnelles et les manigances celles entre les citoyens et leur gouvernement. Le républicanisme , au contraire, suppose des termes du contrat clairs, transparents, et des individus entiers dans leur projection dans l'espace public. Les termes du réquisitoire de Flower sont sans ambiguïtés ; voici son portrait de la « menace de la ploutocratie » : « conspiracies of shrewd and designing men […] shrewd artifices and bribery. […] It [speculation] lowered the ethical standard of the nation. […] The unscrupulous exercise of power on the part of the plutocracy[186] ». Les politiques véreux se maintiennent au pouvoir en se mettant au service des *corporations* et en achetant des électeurs (le système des *machines* et la législation favorable aux industriels qui, en échange, font voter leurs ouvriers dans le bon sens) et les magnats de l'industrie maintiennent leur pouvoir en achetant les politiques : un système fondé sur la duplicité donc, sur les vices et les conspirations qui doublent le contrat social (c'est-à-dire en constituent la reproduction secrète et

---

National Purity Congress, held under the auspices of the American Purity Alliance, in the Park Avenue Friends' Meeting House, Baltimore, October 14, 15 and 16, 1895 (New York : The American Purity Alliance, 1896), p. 314 ; *Civilization's Inferno*, p. 138-139.

[185] Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 12.

[186] Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 511.

en trompent les membres). Un marché de dupes aussi où le « peuple » est victime passive (objet et dépouille de la conjuration, dindon de la farce démocratique) et consentante (abrutie par l'argent, toute citoyenneté, et *a fortiori* tout sursaut démocratique, semble impossible : « the craze for money anaesthetized the public conscience »). L'insistance sur les combines et les intrigues montrent donc la déchéance du système républicain : le continuum entre caractère individuel et propriétés du système (la société ou la politique) est rompu, ou plutôt, il reste bien des obligations mutuelles mais elles sont réduites à un groupe limité qui confisque le pouvoir et veut le perpétuer. Rien de surprenant alors de voir Flower comparer les puissants à une aristocratie.

La vertu républicaine s'exprime dans l'exemplarité du caractère mais aussi dans les précédents historiques. Flower propose aussi une pédagogie de l'histoire par l'histoire : la morale, affirme-t-il, conditionne la grandeur et la décadence des nations et des citoyens. Ainsi, si le caractère permet de résister au pouvoir corrupteur de l'argent, les vicissitudes du monde antique servent de *caveat*. Le courage spartiate, mis en récit, ne peut qu'inspirer des « idéaux nobles » dans la population, de l'écolier au réformateur[187]. La Grèce, en revanche, montre qu'une république qui s'oublie et qui n'encadre par aucune éthique sa population engendre des êtres débauchés, corrompus, anesthésiés, qui n'ont de « citoyen » que le nom ; tout cela ne mène qu'à la ruine du pays[188]. Le règne des empires et du matérialisme crée des individus faux ; il en va de la citoyenneté comme de la monnaie : la menace de la contrefaçon sape les fondations du système. Déchus, les corrompus se vautrent dans les plaisirs de la chair, une chute dans l'animalité que Flower nomme « sensualisme » : cette intempérance, symptomatique de la ruine du républicanisme , se traduit logiquement pour Flower par l'abrutissement du peuple dans les *saloons*, le développement d'une élite oisive et « ivre de plaisirs », ou le goût pour l'art pour l'art, c'est-à-dire une littérature sans mission, artificielle, déclinante. Littéralement dévitalisés, les individus perdent aussi la virilité du vertueux et la force de la jeunesse. Un hédonisme émollient et artificiel mine la société : « demoralizing artificiality, morally enervating, flippant, effeminate, senile[189] ». Dans ce monde

---

[187] Flower, « A Broader Education Required », p. 627.

[188] Flower, « Editorial Notes. An Epoch-Making Drama », vol. 4, juillet 1891, p. 247 ; « Editorial. Well-springs of Immorality », vol. 8, août 1893, p. 394 ; « Editorial. Spiritual Development », *The Coming Age,* vol. 1, mai 1899, p. 585.

[189] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 169 ; « An Epoch-Making Drama », p. 247. Flower propose donc, en creux, une explication sociale et politique à la maladie de l'époque, la neurasthénie : le déclin du républicanisme affaiblit les êtres. Le remède est donc individuel (revitaliser par la vertu en action) et social (retour à la simplicité). Il donne ainsi une tonalité morale et radicale aux explications courantes à l'époque : la « prostration nerveuse » était en effet souvent imputée à l'embourgeoisement de la société victorienne et au rythme effréné de la vie moderne. Voir à ce sujet T.J. Jackson Lears, *No Place of Grace : Antimodernism and the Transformation of American Culture 1880-1920* (Chicago : University of Chicago Press, 1994), p. 47-58 et « From Salvation to Self-realization : Advertising and the Therapeutic Roots of the Consumer Culture, 1880-1930 », *in* Richard Wightman Fox et T.J. Jackson Lears (éds.), *The Culture of Consumption : Critical Essays in American History, 1880-1980* (New York : Pantheon Books, 1983), p. 7-11

corrompu, les citoyens sont dévirilisés, déshumanisés même car réduits à l'animalité et au simulacre : pâles copies d'Américains (au sens maladif, sinon fantomatique, du terme) ou, selon ses termes, « the voice of a human automaton without a soul ». Le rôle du réformateur est alors de ranimer le cadavre de la république par le travail et l'action, celle de la vertu et de la pensée revivifiante, qui, en renouant avec les principes républicains, réhumaniseront les habitants[190].

Autre contre-modèle antique, politique cette fois : Rome en déclin. L'exemple romain montre que la république, si elle est corrompue, se transforme en empire. Le précédent de Jules César hante sa prose, comme un avertissement à l'Amérique fin de siècle. La seconde investiture du président William McKinley le 4 mars 1901 en donne à Flower une illustration frappante. Le décorum et la débauche d'argent déployés évoquent davantage la décadence de Rome sous César (ou la tyrannie napoléonienne) qu'un pays moderne. Flower y voit le symptôme d'un pays qui a renoncé au « préceptes » de ses « Pères », à son exigence morale en fait pour « imiter » la décadence du Vieux Monde. Il compare le luxe d'un tel « commercialisme matérialiste » à la « simplicité du vrai républicanisme » lors de l'investiture de Jefferson[191]. La soif de l'or et les passions guerrières ont corrompu l'Amérique qui répète le contre-modèle antique. Alors que le pays s'enlise dans une guerre contre les Philippines, Flower puise dans l'imaginaire républicain une critique non seulement de la politique étrangère mais surtout d'une élite qui a fait perdre son âme au pays. Il décrit ainsi cette aliénation historique : si la Révolution a instauré les principes républicains, l'essor des *corporations* après la guerre de Sécession les a tellement corrompus que l'existence même de ce système parfait – la « République » – se retrouve menacée :

> The greatest menace which threatens the Republic to-day lies in the rapidly growing influence and the unscrupulous exercise of power on the part of the plutocracy, and the corresponding decay of the spirit of pure republicanism, which characterized the early days of the Republic[192].

Cet éditorial de septembre 1892 ne saurait résumer à lui seul ce qui s'apparente à une véritable litanie : à chaque page des milliers qu'il a pu écrire affleure le sentiment diffus d'une catastrophe imminente et donc la nécessité d'agir.

Concrètement, cette dérive consacre le règne de l'égoïsme en politique intérieure et étrangère : « the surrender of the altruistic ideal of progress and enduring civilization to the

---

190 Flower, « The Present », p. 241.

191 Flower, « Topic of the Times. The United States as A World Power Yesterday and To-day », vol. 25, mai 1901, p. 547-559.

192 Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 511.

egoistical ideal of imperialistic rule[193] ». Flower participe donc de cette rhétorique anti-impérialiste qui, au tournant du siècle, met en garde le pays contre la loi historique de l'expansion et *donc* de la décadence des nations, ce « déclin bien trop familier de la simplicité républicaine en corruption impériale » : le pays aurait, selon la formule de Lasch, « échangé la liberté contre la promesse fatale de conquêtes à l'étranger et de grandeur militaire ». Ce discours, omniprésent chez Flower, se retrouve chez les populistes, chez Henry George pour qui progrès et pauvreté sont organiquement liés, ou bien Brooks Adams qui voit dans l'histoire une « loi de la civilisation et du déclin »[194]. Les réformateurs ont donc la mission de briser ce cycle pour imposer les valeurs républicaines qui, seules, pourront assurer une loi linéaire du progrès. Selon Lasch ces critiques qui brandissent le spectre du déclin ont été submergées par la célébration du progrès : une reconstruction rétrospective à laquelle n'aurait pas souscrit Flower pour qui le « progrès » encensé par les McKinleys, les militaristes et les grandes entreprises sonnait faux car il se construisait sur le sacrifice des valeurs du pays et de l'idéalisme spirituel. Un vrai progrès ne peut être, *in fine*, que moral selon Flower.

D'après lui, l'Amérique du tournant du XXe siècle, ivre de conquêtes, ne fait que répéter les erreurs de Rome. Dans sa lecture morale et « producériste », les guerres contribuent à la corruption de la société car elles favorisent l'enrichissement privé aux dépens de la collectivité[195]. Elles ne bénéficient qu'aux classes improductives (« non-wealth-producing class »), en d'autres termes les capitalistes avides de nouveaux marchés ; les profits privés ne mènent alors qu'au gaspillage de l'argent public. Une armée de métier, outre le renoncement à la vertu civique et donc à la liberté qu'elle entérine en sous-traitant le devoir de protéger la République, pose quant à elle une « double menace » : elle alourdit la charge fiscale sur les producteurs (« wealth-creators ») et, en devenant le jouet des intérêts financiers (« the easy prey of conscienceless and intriguing influences that sought war for selfish ends »), sape les fondements démocratiques[196]. Cette « armée de destruction » réduit à la misère la famille des soldats morts, crée un climat d'immoralité et dilapide les richesses de la nation en temps de paix (le soldats ne produisent rien ; une armée de métier et les pensions des anciens combattants sont un fardeau pour les finances collectives) comme en temps de guerre (les coûts exorbitants des conflits sont supportés par les

---

[193] Flower, « The United States as A World Power Yesterday and To-day », p. 550.

[194] Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 63-67. Brooks Adams, The Law of Civilization and Decay ; An Essay on History (New York : The Macmillan Company, 1897).

[195] Une caractéristique de la pensée républicaine selon Lasch : voir *The True and Only Heaven*, p. 51.

[196] Flower, « On the Stoa of the Twentieth Century. An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », vol. 25, mai 1901, p. 521-526 ; « In the Mirror of the Present. Peace the Handmaid of Progress and Guardian of Democracy », vol. 38, octobre 1907, p. 442.

travailleurs – « ultimately borne by industry » – en termes de croissance économique et de souffrance humaine)[197]. Cette entrée par la politique étrangère confirme la filiation claire, mais difficilement catégorisable, de la pensée de Flower. Comme deux de ses maîtres à penser, Thomas Paine et Herbert Spencer, Flower illustre ce que l'historien des relations internationales, Duncan Bell, désigne comme le courant « radical-libéral » de l'internationalisme. Selon ce raisonnement, la guerre a des causes intérieures : les élites politiques et économiques sont accusées de perpétuer le militarisme et l'expansionnisme pour leurs propres intérêts. Cette analyse renforce la critique républicaine des effets « moralement et politiquement corrosifs » de l'impérialisme, énoncée par exemple par George Washington dans son discours d'adieu et qui hante encore la culture américaine au tournant du siècle[198].

Déterminisme du caractère et pédagogie par l'histoire et ses grandes figures : le républicanisme , chez Flower, propose un système de valeurs, c'est-à-dire des repères pour comprendre mais aussi juger les évènements, que se transmet toute une tradition radicale au XIXe siècle. Comme les populistes, les ouvriers dans la mouvance des Chevaliers du travail ou la classe moyenne radicale, Flower se saisit de cette mémoire et l'adapte à crise sociale de la fin du siècle pour proposer une critique des hommes politiques, des grands industriels et des impérialistes. Il la réinterprète aussi à l'aune des avancées scientifiques. La vulgate évolutionniste et anthropologique imprègne l'époque d'une pensée scalaire : les groupes humains sont organisées selon une hiérarchie, du simple au composé, des âges obscurs aux lumières modernes, et de l'état sauvage à la civilisation. La perfection raciale, analyse Flower, pourrait sauver la République de la corruption : l'évolution de l'espèce, dans l'acception réformiste, sociale et spirituelle décrite *supra*, se retrouve associée au perfectionnisme moral du citoyen. L'historienne Beryl Satter nomme cet hybride « républicanisme évolutionniste » : la *Weltanschauung* de la classe moyenne se caractériserait alors par une croyance dans le Darwinisme réformateur (amélioration de l'environnement, et par conséquent des individus, par des politiques volontaristes ; politiques coopératives ou sociales comme stade le plus avancé de l'évolution humaine) comme moyen d'une refondation de la vertu et dans l'essence avant-gardiste et morale des Anglo-Saxons comme le moteur de cette évolution[199].

---

[197] Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 538-542.

[198] Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 4-6.

[199] Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 182-188.

En haut de l'échelle de l'évolution se trouve chez Flower la « civilisation », en d'autres termes les caractéristiques morales les plus nobles, qui confond, dans sa visée universaliste, les Anglo-Saxons avec l'ensemble de la population et les États-Unis avec le monde. Flower, dès le début des années 1890, se réfère à une « race anglo-saxonne[200] », pas tant dans le sens exclusif de barrière raciale, de concurrence entre les « races » ou de « suicide de la race », mais dans le sens de hiérarchie de valeurs[201]. Si la « dégénérescence humaine » est un vice moral, son dépassement se fonde sur une perfection par les races les plus évoluées : non pas une amélioration biologique par l'eugénisme mais une inspiration et une élévation par l'exemple. Il en va, pour Flower, des individus comme des pays : les plus avancées, réformateurs ou pays progressistes, doivent guider ceux restés en arrière. Le salut de la « race » (de l'humanité) implique la promotion des idéaux anglo-saxons qui, seuls peuvent empêcher la ruine de la République : un utopisme qui fait de la moralité le produit à la fois du statut de producteur et de citoyen mais aussi d'un héritage anglo-saxon , certes génétique, mais avant tout spirituel et donc imitable[202]. Les Anglo-Saxons, pour

---

[200] Par exemple dans un éditorial de 1893 : Flower, « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. The Burning of Negroes in the South : A Protest and A Warning », vol. 7, avril 1893, p. 631.

[201] Edward A. Ross, le premier, conceptualise l'idée de « *race suicide* » en 1901 (OED). Flower ne se réfère que très rarement à l'idée d'un « suicide de la race » : il se montre d'ailleurs très critique (« shallow alarmists », « shallow and thouthless parroting about race suicide ») et souligne que la question du progrès ne se mesure pas quantitativement (la natalité) mais qualitativement : quelle qualité de vie offre les milieux où grandissent les enfants ? Ses magazines reflètent ce peu d'intérêt : une occurrence en 1903, un symposium en 1909, puis deux mentions dans *The Twentieth Century Magazine*. C'est donc au moment du symposium que la notion prend de l'importance, et encore la question de l'immigration ne semble pas retenir l'attention des contributeurs qui s'interrogent sur la dénatalité dans les pays occidentaux. Certes, une hiérarchie raciale modèle le questionnement : le rabbin libéral Solomon Schindler, qui lance le débat en 1908, s'interroge sur la baisse de la natalité dans les pays les plus évolués, alors qu'ils prodiguent les meilleurs soins aux enfants, tandis que les « pays orientaux moins civilisés » connaissent une forte poussée démographique. Cependant, ces inquiétudes portent moins sur l'immigration que sur le mode de vie américain à l'époque : la question sociale ou les conséquences de la société industrielle sur les individus. Flower, « Notes and Comments », vol. 36, août 1906, p. 224 ; « Why Race-Suicide With Advancing Civilization ? Note of the Editor », vol. 41, février 1909, p. 189. Solomon Schindler, « Why Race-Suicide With Advancing Civilization ? », *The Arena*, vol. 40, décembre 1908, p. 552-553. Symposium, « Why Race-Suicide With Advancing Civilization ? », *The Arena*, vol. 41, février 1909, p. 189-194. Solomon Schindler, « Why Race-Suicide With Advancing Civilization ? A Reply », *The Arena*, vol. 41, mars-juin 1909, p. 301-303. Stuart Omer Landry, « Why Race-Suicide With Advancing Civilization ? A Reply », *The Arena*, vol. 41, août 1909, p. 569-570.

[202] Pour Satter, l'anglo-saxonisme prime sur le producérisme . Selon elle, le républicanisme évolutionniste s'effondre après 1900 sous l'effet, d'une part, de la montée des *corporations* qui met à mal l'idéal d'un citoyen indépendant et donc vertueux et, d'autre part, de l'essor des sciences sociales qui ébranle la corrélation entre supériorité morale et plus grande évolution biologique. Les radicaux se tournent alors vers le féminisme, le socialisme, la psychanalyse, le taylorisme, ou bien, comme chez Flower, vers le nativisme. L'anticatholicisme serait alors un moyen de s'accrocher à la vulgate évolutionniste du dernier XIXe siècle alors que le monde avance et la frappe d'obsolescence. L'exemple de Flower révèle cependant une situation plus complexe. Il montre moins une trajectoire du producérisme à l'anglo-saxonisme qu'une symbiose, ou plutôt l'enchevêtrement des facteurs, entre persistance des discours anciens (la tradition républicaine et producériste) et imprégnation de rhétoriques nouvelles (les théories scientifiques d'alors) : si le sang joue un rôle, les idéaux républicains restent le facteur déterminant. La dérive anticatholique de Flower ne saurait par ailleurs se résumer à cette dimension. En outre, il faut se garder d'essentialiser l'anglo-saxonisme dont les usages étaient divers et parfois contradictoires. Satter, *Each Mind a* Kingdom, p. 317.

Flower, sont les dépositaires de la vertu républicaine : non seulement ils lui ont donné une forme politique en Amérique avec un système qui garantit l'autonomie politique du citoyen et le gouvernement du peuple par le peuple, mais ils en sont aussi et surtout les gardiens[203] :

> But beyond a common blood, language, and mutual interests , [there is] the *common ideal or goal to which the moral energies of both peoples are moving, the spirit which permeates all English-speaking nations, namely, popular sovereignty, or self-government; that is, republicanism in essence*[204].

En érigeant l'anglo-saxonisme comme acmé de l'évolution, Flower ne diffère aucunement de son époque. Le terme « anglo-saxon » désigne alors un groupe distinct mais à la définition vague, un mélange de culture et de génétique : « a distinct human collectivity defined by a vague admixture of memory, shared historical experience, habitus, cultural symbolism, sentiment and language, all circumscribed (but not fully delineated) by whiteness. Not all whites were Anglo-Saxon, but all Anglo-Saxons were white[205] ». Entre 1885 et 1915, les desseins impérialistes de la fin du siècle, l'influence de l'imaginaire évolutionniste et des nouvelles théories racialistes, ainsi que l'obsession généalogique d'un pays qui érige l'histoire en nouvelle religion contribuent à faire de l'anglo-saxonisme une norme pour les élites des deux côtés de l'Atlantique mais aussi une référence philosophique largement diffusée dans la population[206]. Si l'historiographie a surtout retenu les usages bellicistes et racistes des militaristes et des impérialistes, d'aucuns, comme Flower, s'en saisissent pour promouvoir un monde meilleur.

Le républicanisme évolutionniste intime au réformateur de recouvrer l'héritage du pays : un système de valeur en déclin peut être régénéré en faisant évoluer le pays, le passé réactivé par le travail d'une avant-garde et l'élévation de la population. Il s'agit, en définitive, d'une autre formulation, historique et politique, de la loi du progrès que propose le spencérisme : se

---

[203] Il est intéressant de noter que, selon l'OED, le terme « anglo-saxon » dans le sens de communauté culturelle d'origine britannique, ou plus largement germanique, naît aux États-Unis : il apparaît d'abord comme adjectif en 1832 dans la bouche du représentant du Massachussetts Rufus Choate, puis, en 1845 comme nom dans un journal de Milwaukee.

[204] C'est Flower qui souligne. On le voit le républicanisme n'est pas un régime mais un système de valeurs, puisque la monarchie britannique peut l'incarner. Flower, « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », p. 225-226.

[205] Bell, « Before the Democratic Peace », p. 4.

[206] Les bases de données, analysées par Jacques Portes et par nos soins (voir annexe 3, fig. 8), confirment l'apogée de la notion au tournant du siècle. Il faut se garder cependant d'apporter trop de crédit à l'analyse quantitative ici car le terme est polysémique : par exemple, les nombreux ouvrages des années 1860 ne doivent être pris en compte car il s'agit, dans la majorité, d'ouvrage de linguistique et de grammaire, donc du sens premier du terme (annexe 3, figure 8-a) ; un rapide survol des articles de presse du tournant du siècle (annexe 3, figure 8-b ; articles de *Chronicling America*), en revanche, confirme l'acception politique du terme dans la population en général. Jacques Portes, « En finir avec une norme : les Anglo-Saxons », *in Variation(s) sur la norme* (Paris : L'Harmattan, 2013), p. 412-416. Sur l'anglo-saxonisme, voir aussi Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 220.

conformer à des valeurs idéales, données dès le début de l'histoire du pays, pour avancer. À l'œuvre ici, sous l'effet de l'évolutionnisme, le processus de monumentalisation et de sacralisation de l'histoire décrit par Henry Adams. La réciproque est vraie : la science favorise aussi la naturalisation de la religion et sa réinscription dans le social et l'histoire. Si la science est le moteur de cette double modernisation des valeurs, l'inspiration première reste religieuse : Spencer, dans le raisonnement de Flower, lui a permis de moderniser la foi des pères, celle, originelle, de sa famille comme de son pays, et donc de faire évoluer la religion. Le républicanisme, rétrospectif et herméneutique, postule des valeurs pour lire l'époque alors que l'idéalisme spirituel, projectif et concret, affirme des principes premiers pour agir. Il s'inscrit dans le vieil héritage chrétien de la règle d'or , dernier pli des influences de Flower et le plus profond. Elle permet de penser une vertu sans bellicisme ; elle endigue les élans martiaux d'une masculinité républicaine ou d'une énergie anglo-saxonne potentiellement conquérante.

III. La règle d'or et la fabrique de l'Évangile social

A. « Golden Rule » contre « rule of gold » : vertu individuelle et progrès social

La grammaire de la loi du progrès, scientifique et républicaine, puise dans le lexique chrétien. Flower, pour conjurer une évolution sociale où Mammon s'est fait Dieu, enjoint les Américains à suivre le modèle du Christ et notamment les préceptes qu'il a énoncés dans le Sermon sur la montagne, où Jésus donne sa version de la règle d'or : « Donc, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, de même vous aussi, vous devez le faire pour eux » (Matthieu 7:12). Flower donne aux différents acteurs, des intellectuels de Boston aux populistes ou aux ouvriers du Midwest, une forme reconnaissable au désir de changement social, des mots connus pour transmettre au sein du groupe une mémoire radicale. Le progressiste, pour remettre sur le droit chemin un monde déréglé, doit remplacer le règne de l'argent (« rule of gold ») par l'éthique de la réciprocité et l'amour du prochain (« Golden Rule ») et ainsi combler le fossé entre les classes sociales[207]. Si l'évolution décrit un ordre historique naturalisé et le déploiement d'une loi du progrès, la règle d'or en est le principe actif : le moteur d'une éthique de l'action. La « civilisation » et le « progrès » reposent avant tout sur l'amour dans son sens le plus

[207] Cette dichotomie est omniprésente dans ses écrits : voir, entre autres, Flower, « The Coming Religion », vol. 8, octobre 1893, p. 651, 656 ; « Fashions in Fiction », vol. 30, septembre 1903, p. 294 ; « Topic of the Times. The Golden Rule and the Life of To-Day », vol. 24, décembre 1900, p. 655-656.

noble, c'est-à-dire qui inclut « la justice, la compassion et l'esprit de sacrifice de soi »[208]. La « civilisation », dans les textes de Flower, reprend le terme dans sa double acception : une lecture quantitative, statique et formaliste « à l'échelle des formes suprasociales et macroculturelles » (« les entités géopolitiques qui transcendent les Nations, les cultures et les groupes ethniques », ici la supériorité du monde occidental moderne démontrée par les sciences de l'époque, évolutionnisme et anthropologie) et une lecture qualitative, dynamique et sociologique qui se constitue au niveau individuel (« le polissage des esprits et des corps », dans le sillage de l'analyse de Norbert Elias)[209]. Ce processus de « civilisation » suppose pour Flower d'appliquer la règle d'or aux égarements individuels et aux maux sociaux. Par conséquent, l'expression normative « monde civilisé » qui sature sa prose implique avant tout, et ce malgré les rationalisations scientifiques, une communauté guidée par les valeurs chrétiennes où la morale individuelle purifie la société, c'est-à-dire où le travail sur soi de « civilisation » forge, en dernière analyse, la suprématie morale du modèle occidental en général et anglo-saxon en particulier[210].

La règle d'or fonctionne donc comme une affirmation première, un principe, au sens scientifique du terme, duquel découle des injonctions morales et des actions souhaitables : une grille de lecture en somme qui redouble, par la religion, l'ordre moral scientifique de Spencer mais le considère d'abord du point de vue des relations interpersonnelles, et non de leurs effets dans l'ordonnancement du corps social. Le philosophe anglais, après tout, imaginait le stade le plus avancé de l'évolution comme l'harmonisation de l'égoïsme et de l'altruisme (selon sa définition : « all action which, in the normal course of things, benefits others instead of benefiting self »)[211]. Pour Flower, la lecture de Spencer, abstraction faite des passages justifiant la défaite des plus faibles, pouvait assurer son éducation protestante d'une assise scientifique. L'articulation entre l'individu et le collectif sera donc envisagée ici sous l'angle du premier terme comme fondement éthique d'une communauté. L'idéalisme spirituel de Flower en est la version modernisée, infusée par l'imaginaire évolutionniste. Avant d'en explorer les manifestations au tournant du siècle, notamment l'Évangile social et son extension aux spiritualités alternatives (chapitre 2), il convient de revenir sur cette inspiration première.

---

[208] Flower, *Progressive Men*, p. 21-22.

[209] Lionel Obadia, « Civilisation », *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines. Tome 2* (Paris : Métailié, 2016), p. 244.

[210] Voir, pour un exemple parmi d'autres : Flower, « In The Mirror of the Present. Democratic progress Throughout the World », vol. 34, octobre 1905, p. 421.

[211] La citation est tirée de *The Principles of Ethics* et citée dans Jeffrey Wattles, *The Golden Rule* (New York : Oxford University Press, 1996), p. 92-93. Dans l'analyse de Wattles, la reformulation en termes évolutionnistes de la règle d'or par Spencer pose la maxime comme un horizon social idéal.

Malgré son omniprésence dans les milieux réformateurs au tournant du siècle, l'historiographie s'est peu intéressée à la règle d'or en soi[212]. Les études portent surtout sur l'Évangile social , en d'autres termes les *effets* de cette maxime, son inscription dans le contexte particulier de l'ère progressiste chez un groupe particulier, les pasteurs et réformateurs protestants postmillénaristes. Néanmoins, les discours, à l'époque, puisent davantage dans le vocable séculaire de la règle d'or : « Social Gospel » ne rentrera dans le langage courant que vers la fin de la première décennie du XXe siècle, dans la presse comme dans les essais ou les travaux universitaires[213]. *A contrario*, l'expression « règle d'or » semble déjà bien installée en cette fin du siècle : l'expression abonde dans la culture imprimée (annexe 3, figures 9-a, 9-b et 8-c) ; le catalogue de la Bibliothèque du Congrès recense trois ouvrages dans les années 1890 avec, dans le titre « Golden Rule » et les premiers livres remontent à la fin du XVIIe siècle[214]. Il faut donc considérer les écrits de Flower à la fois comme une composante d'une longue tradition chrétienne, visible chez les quakers dans ses formes les plus anciennes, et comme une pierre à l'édifice de ce protestantisme engagé particulier appelé « Évangile social » alors en construction au tournant du siècle. Les expressions les plus usitées alors sont plutôt « applied Christianity » ou « Social Christianity »[215].

Au tournant du siècle, l'expression « règle d'or » imprègne tant la culture qu'elle revêt un caractère d'évidence et n'est que rarement définie, voire jamais chez Flower ou d'autres

---

[212] À notre connaissance, un seul historien a envisagé la règle d'or comme porte d'entrée de son analyse : Frederick analyse explicitement le réseau de réformateurs dans lequel Flower évolue dans *Knights of the Golden Rule*. Les deux autres études historiques de la notion proviennent de philosophes. Olivier Du Roy propose une somme, en deux volumes, retraçant l'histoire de la maxime de Confucius au XXIe siècle. Un chapitre est consacré aux « courants philanthropiques sociaux et religieux aux États-Unis à la fin du XIXe siècle et au XXe siècle ». Il reprend, de son propre aveu, les analyses de Wattles qui propose également un panorama de la notion à travers les siècles. Olivier Du Roy, *La règle d'or : histoire d'une maxime morale universelle. vol. 2 : Le XXe siècle et essai d'interprétation.* (Paris : Les Éditions du Cerf (« Patrimoines »), 2012), p. 943-983 ; « Règle d'or », *in* V. Bourdeau et R. Merrill (éds.). *DicoPo, Dictionnaire de théorie politique* [En ligne], 2009, mis en ligne le samedi 7 février 2009, consulté le 24 février 2015. URL : http://www.dicopo.fr/spip.php ?article114. Wattles, *The Golden Rule*, p. 90-104.

[213] Selon le catalogue de la Bibliothèque du Congrès, le premier ouvrage américain avec « Évangile social » dans le titre est une traduction, en 1907, d'un recueil de textes des théologiens luthériens allemands Adolf Harnack et Wilhelm Herrmann (des articles et des communications de 1894, 1896 et 1904). Puis, le doyen de la *Divinity School* de l'Université de Chicago, Shailer Mathews, offre en 1910 la première monographie universitaire du phénomène. Largement accepté en 1917, le pasteur et théologien Walter Rauschenbusch en formula la théorisation théologique la plus célèbre dans son ouvrage *A Theology for the Social Gospel.* Adolf Harnack et Wilhelm Herrmann, *Essays On The Social Gospel*, traduit de l'allemand par G. M. Craik et édité par Maurice A. Canney (Londres : Williams & Norgate; New York : G. P. Putnam's sons, 1907). Shailer Mathews, *The Social Gospel* (Philadelphie : The Griffith & Rowland Press, 1910). Walter Rauschenbusch *A Theology for the Social Gospel* (New York : Abingdon Press, 1917).

[214] *Golden Rule Meditations* de Amos R. Wells (1893), *The Golden Rule in Business* du pasteur unitarien Charles Dole (1895), et *The Golden Rule and the Rule of Gold. Concerning the cause and cure of our social evils* de George Schorb (1899).

[215] Paul T. Phillips, *A Kingdom on Earth : Anglo-American Social Christianity, 1880-1940* (University Park, PA: Pennsylvania State University Press, 1996), p. xviii. Du Roy, *La règle d'or* , p. 947-948.

réformateurs chrétiens comme Richard T. Ely (1854–1943) ou George D. Herron (1862–1925). Elle sert de langage commun pour désigner l'engagement social du christianisme, un réformisme plus ou moins radical, de l'Évangile social au socialisme chrétien : un radicalisme religieux mais un réformisme social, sans appel à la révolution violente ou à la lutte des classes. C'est cet idiome qu'utilise la classe moyenne radicale dont Flower fait partie. Omniprésente dans la culture populaire, la règle d'or était même devenue un simple slogan publicitaire (ce qui explique sa prégnance dans la presse). En 1901, une association, la Golden Rule Brotherhood, veut même consacrer la maxime. Créée par le sculpteur newyorkais George E. Bissell et regroupant de grands noms, de l'ancien président Grover Cleveland à Theodore Roosevelt et Mark Twain, l'organisation cherche à ériger un monument à la gloire de la règle d'or à Central Park. L'échec et l'embarras, *a posteriori*, de certains signataires devant la naïveté du projet ne sauraient remettre en cause la prégnance de la règle d'or comme idéal à cette époque[216].

La règle d'or traverse les écrits de Flower du début des années 1890 aux années 1910[217]. Elle prescrit une conduite qui remet littéralement les individus dans le droit chemin (du progrès) : ainsi, Flower donne l'exemple d'une jeune femme anonyme de la haute société qui s'est libérée de l'emprise de la frivolité et de l'hédonisme en s'inspirant du discours d'un « jeune homme », raisonnable et fervent dans ses convictions, sur le « devoir individuel » de justice : ces mots ont réveillé sa soif de justice pour l'humanité tout entière et l'on transformée en militante[218]. De ce portrait du réformateur (un autoportrait ?) en prédicateur et de l'origine interpersonnelle de tout engagement se dégage une foi dans le pouvoir transformateur des mots. Performative, la règle d'or peut aussi agir sur la société : le gouvernement, affirme Flower, peut par exemple réduire de manière significative le crime en appliquant l'éthique du Sermon sur la montagne[219]. Flower la pose comme un idéal nécessaire au bien commun (« the foundation of true civilization, the keynote of human happiness[220] »), à la fois étalon pour juger les actions et modèle à émuler. C'est en effet à l'aune de l'exemple christique que Flower pense son époque, dénonce l'indifférence des Églises et, dans un corps social où tout est interdépendant, postule l'urgence de la solidarité :

---

216 Wattles, *The Golden Rule* , p. 94-95.

217 Voir, entre autres, Flower *Civilization's Inferno*, p. 25 ; « Jesus or Caesar », vol. 9, mars 1894, p. 522-533 ; *Gerald Massey : Poet, Prophet, and Mystic* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895), p. 105 ; *The Century of Sir Thomas More*, p. 211, 235 ; *Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays*, p. 84, 95, 189; *How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1903), p. 134 ; *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent* (Boston : Twentieth Century Company, 1910 [1909]), p. 54 ; *Progressive Men*, p. 40.

218 Flower, « Jesus or Caesar », p. 532. « Earnest » revient également régulièrement sous la plume de Flower : l'heure est grave et seuls les vertueux sont à la hauteur.

219 Flower, *Progressive Men*, p. 124.

220 Flower, *Civilization's Inferno*, p. 25.

> The Golden Rule , the Fatherhood of God, the Brotherhood of Man, the essential solidarity of the race, and the reciprocal dependence and responsibility of the units were fundamental facts in Maurice 's religious belief. He was one of those brave teachers who insist on taking Jesus' lofty utterances in the Sermon on the Mount seriously ; and holding these views he could not remain idle or silent when the poor were starving, when on every side there were multitudes of victims to unjust conditions and to the slavery of ignorance[221].
>
> Frederic D. Maurice and Canon Charles Kingsley, two of the noblest Christian scholars, arraigned the slothful church and social order, demanding that Christian civilization should again represent in a vital way the Golden Rule , the Fatherhood of God, the brotherhood of man, the essential solidarity of the race, and the reciprocal dependence and responsibility of the units in the social organism[222].

L'organicisme ici souligne la nécessité, pour que la société fonctionne harmonieusement, de fonder le tissu social sur des obligations mutuelles : un principe énoncé depuis longtemps par le Christ mais oublié. Flower s'inspire des travaux de religieux anglais de la génération précédant la sienne pour signaler le fossé entre ce que le christianisme est devenu et ce qu'il devrait être : le théologien et socialiste chrétien, Frederick D. Maurice (1805-1872), et un chanoine et écrivain Charles Kingsley (1819-1875)[223]. C'est tout le premier XIXe siècle, des deux côtés de l'Atlantique, qui transparaît dans les écrits de Flower : son romantisme exaltant l'homme du peuple, son optimisme moral, ainsi que sa méfiance des théories et des hiérarchies traditionnelles, réoriente les réformateurs du christianisme vers une approche de la religion plus pragmatique et intime qu'ecclésiastique[224]. Flower encense donc logiquement la figure de Léon Tolstoï (1828-1910) qui fait de « l'éthique du Sermon sur la montagne » un guide de vie[225]. Ainsi, quand Flower évoque les ponts entre milieux réformateurs européennes et américains, il n'utilise pas le terme descriptif « communauté atlantique » mais l'expression normative « monde civilisé » qui s'enracine dans un substrat certes scientifique mais avant tout chrétien[226].

---

221 Flower, *How England Averted a Revolution of Force*, p. 134.

222 Flower, *Progressive Men*, p. 40.

223 Sur l'influence de Maurice sur la pensée sociale du christianisme, voir Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. 1-4.

224 Wattles, *The Golden Rule* , p. 92.

225 Flower, « The Editor's Quiet Hour. Tolstoi : Prophet, Illuminator and Seer », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 346-348. Flower publie plusieurs textes de Tolstoï : « The Christian Doctrine of Non-Resistance, by Count Leo Tolstoy and Rev. Adin Ballou. Unpublished correspondance Compiled by Rev. Lewis G. Wilson », *The Arena*, vol. 1, décembre 1890, p. 12-12 ; « Guy de Maupassant », *The Arena*, vol. 11, décembre 1894, p. 15-26 ; « A message to Young India », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, mars 1910, p. 518-521 ; « A message to Young India. Part II. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 2, avril 1910, p. 40-44 (sur la « non-resistance »).

226 Sur l'idée de « communauté atlantique » comme extension de la chrétienté occidentale, voir Bernard Bailyn, « The Idea of Atlantic History », *Itinerario*, vol. 20, n° 1, mars 1996, p. 22.

Au tournant du siècle, la règle d'or s'accompagne, pour redonner sens à la religion, d'une double exigence : « the Fatherhood of God and the Brotherhood of Man[227] ». Flower non seulement pose la fraternité entre les individus comme la solution à la question sociale et ouvrière, mais il rapproche Dieu des êtres humains qui sont moins ses fidèles que ses enfants : les liens religieux deviennent affectifs ; ils relèvent moins de la foi que du sentiment. Il idéalise aussi, à travers la figure du père, le foyer comme modèle de communauté idéale où cohabitent l'individu et le collectif. Cette sphère privée harmonieuse sert alors de modèle à la sphère publique : il s'agit de projeter l'épaisseur morale des liens familiaux, la paternité et la fraternité, dans la grande famille que devient la société[228]. La fonction de la règle d'or est donc avant tout de retisser le lien social. Et un lien entre les religions. Flower est conscient que la règle d'or relève d'une morale universelle : les sages à travers les époques comme les différentes religions ont pu la prôner. Flower, en particulier, rapproche les préceptes de Jésus de ceux de Confucius[229]. Son application ne peut, alors, que promouvoir la tolérance religieuse[230]. Elle sert donc de lieu commun (banalité mais aussi *topos* qui permet le consensus) où se noue le dialogue interconfessionnel, un processus à l'œuvre dans le Parlement des Religions du Monde qui se réunit à l'occasion de l'exposition universelle de Chicago de 1893 : Flower, à l'instar des organisateurs de l'événement, voit ce rendez-vous comme une manifestation du pouvoir syncrétique et pacificateur de la maxime[231].

---

[227] Wattles souligne le rôle du théologien allemand Adolf Harnack dans la formulation de ce double idéal, ce même Harnack dont un des ouvrages sera le premier livre mentionnant l'Évangile social dans le titre (Harnack et Herrmann, *Essays On The Social Gospel*). L'historien intitule d'ailleurs son chapitre consacré à la règle d'or au tournant du siècle : « The Golden Rule of the Fatherhood of God and the Brotherhood of Man ». Wattles, *The Golden Rule*, p. 90-104.

[228] L'édification de Dieu en paternité incarnée et l'idéalisation de la famille trahiraient une fragilisation psychologique et sociale des pères au tournant du siècle. Pour Fishburn, elles révèlent les conflits et les angoisses des hommes de cette génération dans un milieu progressiste qui considère les deux sexes égaux car (et non pas bien que) complémentaires : chacun contribue au bien commun, les femmes grâce à leur influence morale sur le foyer et les hommes dans l'arène de la vie publique. Sennett souligne les difficultés de la paternité : refuge dans un monde chaotique, la famille, dominée par les mères, empiète sur l'autorité des pères. Filene considère les contraintes au sein d'un monde du travail réorganisé : loin du foyer pendant la journée, incapables, dans leur bureaux, d'exercer leur vertu, et encore moins le culte de la vigueur d'une culture vitaliste (incarnée par Theodore Roosevelt ou la passion pour Napoléon), les hommes doivent, en parallèle, faire face à la montée en puissance des femmes, comme en témoigne leur engagement dans la vie publique et leur plus grande confiance. Wattles, *The Golden Rule* , p. 91-92, 215-217.

[229] Flower, *Gerald Massey,* p. 105. Sur Confucius, voir Flower, « Editorial. Present Day Tendencies. Room for the Soul of Man », vol. 7, mai 1893, p. 764 ; « The Coming Religion », p. 651 ; « A Conversation with J.M. Peebles on New Zealand – Political, Social, and Religious », vol. 29, avril 1903, p. 401.

[230] Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 235.

[231] Flower, « In the Mirror of the Present. The International Religious Congress », vol. 38, novembre 1907, p. 552-553. Flower publie les actes de la conférence : *The World's Congress of Religions, with an introduction by Rev. Minot J. Savage* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Les discours d'ouvertures du Parlement, donnés par les dignitaires de différents pays et de différentes religions, soulignent tous cette exigence : ils sont regroupés dans la chapitre 1 des actes, intitulé « The Brotherhood of Man ».

Les réformateurs, effarés par les multiples fractures qui disloquent la société américaine, s'emparent logiquement de ce principe réunificateur. Comme l'écrivain William D. Howells, le réformateur et journaliste Henry D. Lloyd, les pasteurs et socialistes chrétiens William D. P. Bliss et George D. Herron, les poètes Edwin Markham et Ernest Crosby ou bien encore le maire progressiste de Toledo (Ohio) Samuel M. « Golden Rule » Jones, Flower est, selon Frederick, un « chevalier de la règle d'or[232] ». Il n'aurait pas été surpris de la nomenclature de l'historien : il considérait ce réseau informel de réformateurs (tous ses amis) comme le fer de lance d'un progressisme idéaliste et éthique, une véritable galerie de héros moraux (« a galaxy of great and godly lives »)[233]. La mise en œuvre de la maxime, selon eux, jetterait les bases d'un comportement juste, en économie ou en politique, qui serait le remède à tous les maux[234]. Il s'agit de remettre au centre l'idée d'obligations morales mutuelles et ainsi dépasser un capitalisme qui instrumentalise autrui pour satisfaire son avidité. Cette fin est doublement immorale : d'une part, l'argent, en assujettissant les relations sociales au « calcul égoïste » et à la rationalité instrumentale, favorise l'indifférence et, par conséquent, les pires violences (par exemple contre les enfants ou entre ouvriers et industriels) ; d'autre part, il permet d'acheter le pouvoir et donc de maintenir cette inhumanité. La méfiance républicaine envers l'absence de vertu que favorise le commerce se redouble donc d'un ancrage chrétien[235]. Sans contraintes morales, le système capitaliste nie les enseignements du Christ :

> A system which is also arraigned for its offences against liberty of thought and expression, against the health of the body and the growth of the soul, against art and progress, against Christianity —being not merely un-Christian but anti-Christian, antagonizing and setting at naught as it did the Golden Rule , the ethics, and the very life of the Founder of Christianity—against liberty, justice, and the larger life for woman to which she was entitled, and last but not least its offence against childhood. For millions of little ones this system meant something worse than death, making them old almost before they had bidden farewell

---

232 Frederick, *Knights of the Golden Rule* .

233 Flower, « Editorial Notes. The Present Revolution in Theological Thought », vol. 4, juillet 1891, p. 253.

234 La description proposée ici synthétise les travaux de Du Roy et Wattles. La règle d'or , déjà banale au tournant de siècle, reste un lieu commun tout au long du XXe siècle : de Henry Ford à Barack Obama dans son discours du Caire (4 juin 2009) ou dans celui de réception de son prix Nobel (10 décembre 2009), en passant par J.F. Kennedy dans son allocution radiotélévisée du 11 juin 1963 sur les droits civiques ou Benoit XVI dans son message aux Américains de 2008, les personnes qui dans le contexte américain s'y réfèrent sont nombreuses. Les institutions ne sont pas en reste, de la chaîne de pompes funèbres « Golden Rule funeral homes » à Google. La règle morale peut cautionner les théories du *management* participatif comme elle peut se réduire aux mantras du développement personnel (par exemples dans les recettes de Dale Carnegie pour que l'individu s'insère dans la communauté tout en se réalisant pleinement, dans son livre de 1936 : *How to Win Friends and Influence People*). Voir Du Roy, *La règle d'or*, p. 943-983 ; « Règle d'or ». Wattles, *The Golden Rule*, p. 90-104.

235 Par exemple : 1 Timothée 6:10 : « Car l'amour de l'argent est une racine de tous les maux ».

> to infancy, and rendering them sodden and brutal before the dew of youth was off their brow[236].

L'enfer de la civilisation est donc construit par l'érection de l'immoralité en (faux) lien social : « a world into which the vast majority have been forced by the selfishness and brutality of our present civilization - the inhumanity of man[237] ». La corruption morale qui s'empare du pays et de ses habitants après la guerre de Sécession pourrait être contenue et même inversée en renouant avec les règles morales premières. La règle d'or , en fait, propose un décentrement :

> Elle n'affiche pas l'autorité de valeurs ou d'idéaux (le Bien, le Vrai, le Juste…), ni celle de vertus (la Charité, la Prudence, la Tempérance…) mais qu'elle propose simplement un « exercice mental » visant à comprendre et prendre en compte le point de vue de l'autre : en se mettant à sa place, de son point de vue, dans sa peau. […] Elle nous prescrit un lieu ou une posture. Jamais un contenu. Et elle nous appelle à juger alors par nous-mêmes, ce qui en fait une maxime de l'autonomie morale[238].

Ce procès de moralisation permet à l'individu de sortir de la logique égoïste de l'intérêt personnel. Flower couple cependant cette méthode avec des idéaux (justice, républicanisme , anti-matérialisme) et de vertus (mesure, sens des limites, maîtrise de soi, droiture), proposant une approche totale de l'éthique. Réformer implique donc de retrouver cette moralité innée au fondement d'un ordre naturel qu'il assimile au génie républicain et décrit comme une réalité scientifique : il s'agit, en somme, de conjurer le dérèglement social du dernier XIXe siècle pour recouvrer un comportement « naturellement » humain[239].

---

236 Flower, « The Latest Social Vision », p. 528.

237 Flower, *Civilization's Inferno*, p. 189.

238 Du Roy, « Règle d'or ».

239 La genèse de liens sociaux moraux, décrite en termes chrétiens par Flower, cherche à approcher ce qui humanise l'homme. À ce titre, l'anthropologie de Marcel Mauss (1872-1950) et ses travaux sur l'esprit du don (*Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, paru en 1923-1924, en reste le texte pionnier) donneront une formulation scientifique aux formes de circulation du lien social pensées hors de la rationalité instrumentale, seul lien pertinent selon le « modèle standard » de la sociologie au XXe siècle ou selon le modèle marchand, fondé sur le principe d'équivalence et la recherche, par chaque parti, de son propre intérêt (en ce sens, le libéralisme, au sens de la philosophie politique en concurrence avec le républicanisme , s'accommode, naturellement si l'on peut dire, du capitalisme et trouve chez les sociologues un argumentaire scientifique pour soutenir la neutralité axiologique de leur vision). Le don serait le « fondement permanent » de la morale, cet « instant fugitif où la société prend » (Mauss). La règle d'or permet de retrouver ce substrat concret d'une éthique individuelle qui permet le commun. Flower pense cette origine en termes anthropologiques : sorte d'évidence inhérente aux humains, il l'imagine présider à la destinée américaine dès le premier XIXe siècle avant sa corruption après 1865. Elle se logerait dans un sens des « limites de la décence ordinaire et de l'humanité ». Dans cette citation, Flower se sert de ce sentiment moral pour s'insurger contre les lynchages des Afro-Américains dans le Sud des années 1890 : il y dénonce la subversion des lois anthropologiques fondamentales mais aussi l'irrespect débilitant et corrupteur des lois sociales (« fatally demoralizing […] lawlessness »). Ses mots évoquent la formulation orwellienne de *common decency*, ce sentiment intuitif qu'il y a « des choses qui ne se font pas » seul à même, pense-t-il, de fonder des conditions d'existence commune.

Renouer avec les préceptes de la règle d'or traiterait les maux à la racine. Un constat partagé par de nombreuses figures : John Milton Hay, secrétaire d'État de McKinley, favorise son application en diplomatie, ou les hommes d'affaires Arthur Nash et J.C. Penney dans la gestion, réussie, de leur entreprise (la règle d'or non seulement crée une synergie entre employés et employeurs mais se révèle, selon leur expérience, lucrative). En particulier, le parcours de Samuel Milton « Golden Rule » Jones sert de modèle à Flower et à nombre de réformateurs alors : chef d'entreprise soucieux d'embellir, au sens propre, la vie de ses ouvriers en améliorant leur environnement (logements ouvriers, parcs) et en les ouvrant aux bienfaits émancipateurs de la culture (conférences de réformateurs et de radicaux), il devient maire de Toledo de 1897 à 1904. Malgré ses échecs dus aux contraintes politiques, Flower admire son idéalisme au service du bien commun qui transcende les logiques partisanes : il encense la municipalisation du tramway et la baisse des tarifs pour les usagers qui s'ensuit, progrès qui se paye au prix d'un combat, nécessaire pour qui place les principes au-dessus de la politique comme Flower, contre les démocrates, les républicains et les « vampires » qui tenaient les entreprises de transport avant qu'elles ne deviennent publiques[240]. Edwin Markham, « prophète-poète » et « héros moral », médita la règle d'or alors qu'il gardait les troupeaux en Californie : issue d'une lignée de quakers qui travaillaient avec William Penn puis s'engagèrent dans l'Armée continentale, il vécut la dure vie de pionnier avec sa mère après la mort de son père. C'est au contact de la grandeur et de la simplicité de la

---

Si la règle d'or a pu sortir du champ religieux, elle a donc surtout intéressé l'anthropologie ou la philosophie morale anglo-américaine (John Dewey, John Rawls). La sociologie française semble s'en être récemment indirectement emparée, par l'intermédiaire de la redécouverte de Mauss et la volonté de sortir les sciences sociales de l'utilitarisme (illustrée par la création en 1981 en France de la *Revue du MAUSS. Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales* à La Découverte). Enfin, même en philosophie ou en théologie, la règle d'or brille par son absence dans la pensée française. Du Roy, le premier en France à consacrer une thèse à la notion, donne quatre raisons à ce silence : l'ignorance des univers de pensée anglo-saxons et allemands fondés sur des modes de rationalité différents (Paul Ricœur traiterait de la règle d'or car il a enseigné longuement à l'étranger) ; l'hyperrationalisme kantien aurait pris le relais du cartésianisme ; une vieille méfiance, contrairement à la pensée anglaise, envers le rôle à donner au sentiments moraux ; la laïcité, enfin, a pu couper la réflexion morale de ses sources chrétiennes (les pères de l'enseignement moral laïc se seraient d'ailleurs réappropriés la règle d'or).

Sur la règle d'or et l'éthique du don, voir Du Roy, *La règle d'or*, p. 1379-1384. Sur le silence francophone, voir *ibid.*, p. 1421-1422. Sur le don en général, voir Jacques T. Godbout, « Grand résumé de *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Paris, Éditions du Seuil, 2007 », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 08 février 2015. URL : http://sociologies.revues.org/349. Citation de Flower : Flower, « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. The Burning of Negroes in the South: A Protest and A Warning », vol. 7, avril 1893, p. 637. Sur Orwell et la *common decency*, voir George Orwell, *The Road to Wigan Pier* (Londres : Penguin, 2001 [1937]), p. 164, ainsi que ses exégètes ou biographes : Bernard Crick, *George Orwell : A Life*, Londres : Penguin, 1992 [1980]), introduction et chapitre 10. Bruce Bégout, *De la décence ordinaire : Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell* (Paris : Allia, 2008), p. 12-13.

[240] Flower, « Municipal Progress in England and America », p. 666-667 ; *Progressive Men*, p. 67. Jones subit les mêmes quolibets de la part de ses adversaires que Flower et ses proches. Dans un entretien, l'industriel et sénateur Mark Hanna le réduit au statut ridicule et infamant de « moral crank ». William H. Muldoon, *Mark Hanna's "Moral Cranks" and Others : a study of to-day* (Brooklyn, NY : G.F. Spinney Co., 1900) p. 133.

nature californienne qu'il comprit que la règle d'or était « le secret de la rédemption de l'homme ». Il consacra alors sa vie à un objectif : faire, à la suite du Christ, de la fraternité une loi sociale[241]. Flower admire sa philosophie, formulation claire de sa foi en une loi du progrès, un Dieu paternel et une humanité fraternelle : « God the Father reigns, Progress is the watchword of Eternity. All things are subject to Law[242] ». Flower échangera une vaste correspondance avec son ami qu'il considérait comme un modèle[243]. On le voit, pour Flower, le réformateur est d'abord une manière d'être, une essence qui, nécessairement, se traduit en actes militants.

Pour Flower, la règle d'or associe une morale déontologique, pour qui chaque action doit être jugée à l'aune de sa conformité aux devoirs d'empathie et de réciprocité, à une éthique de la vertu qui s'intéresse avant tout au « perfectionnement vertueux de l'agent moral[244] ». En effet, dans le Sermon sur la montagne, Jésus enjoint ses disciples à s'efforcer d'atteindre la perfection, le modèle ultime pour réformer les êtres et la société (Matthieu 5:1-48 : « Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait »). Cette morale est anti-utilitariste car les conséquences de nos actes ne sont que la projection du caractère et l'application ou non d'impératifs originels. La règle d'or n'est « utile » que dans la mesure où elle encourage l'application de principes justes et permet une reconstruction sociale : les conséquences ne servent aucunement de critère pour juger une action. Chez Flower, ces principes s'inspirent d'une morale autant religieuse que civique : la pédagogie républicaine donne une forme politique à l'éthique chrétienne, et les multiples grands hommes, présidents ou réformateurs, ne sont que les reflets du modèle de vertu premier : le Christ. Son panthéon sacralise la mémoire des grands hommes qui, sous sa plume, devient une hagiographie républicaine avec ses « apôtres » d'un nouvel « évangile social » (« a galaxy of great and godly lives »). Ses *exempla* sont donc aussi des sermons : les vertus républicaines – maîtrise de soi, courage, force d'âme, rectitude qui permettent de dominer et de sublimer les passions égoïstes et l'animalité – se lisent comme un éloge de l'amour du prochain[245]. La sacralisation de

---

[241] Flower, « Edwin Markham and the New Conscience », *The Coming Age,* vol. 2, septembre 1899 : p. 277-285 ; « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », vol. 27, avril 1902, p. 391-411 ; « A Conversation with Edwin Markham on Lights and Shadows of the Present Social Outlook », vol. 27, avril 1902, p. 412-414 ; « What Should Be the Master Demand of Twentieth Century Civilization. A Conversation with Edwin Markham », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p. 34-36 ; *Progressive Men*, p. 225-232 ;, « Edwin Markham : Man and Poet in the Making », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, novembre 1910, p. 108-117 (la photo de Markham p. 109 sert de frontispice aux mémoires de Flower : *Progressive Men*).

[242] Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 403.

[243] Edwin Markham Archive, Horrmann Library, Wagner College, Staten Island, New York 10301.

[244] La déontologie ne doit pas s'entendre ici dans le sens courant d'éthique spécifique à une profession mais une des trois grandes théories de la philosophie morale avec le conséquentialisme et l'éthique de la vertu. Jean-Cassien Billier, *Introduction à l'éthique* (Paris : Presse Universitaire de France, 2010), p. 9.

[245] Flower, *Progressive Men*, p. 78 ; « Christmas – Its True Significance », p. 358-359. Arthur Mann, *Yankee Reformers in the Urban Age : Social Reform in Boston, 1880-1900* (Chicago : University of Chicago Press, 1974 [1954]), p. 145.

l'histoire mais aussi une certaine libéralisation du protestantisme sous l'effet des théories évolutionnistes expliquent cette porosité entre discours républicain et chrétien.

Reprendre sur des bases nouvelles et plus éthiques les relations interpersonnelles, inscrire les vertus chrétiennes dans le social, traiter les autres comme l'on voudrait être traité, ne plus considérer autrui comme un moyen mais comme une fin, s'élever et améliorer la société de concert : les réformateurs s'inspirent de la Bible mais expriment tout autant l'esprit des Lumières, notamment l'idéalisme kantien. Si Flower ne se réfère qu'occasionnellement à Kant, la règle d'or fonctionne néanmoins comme un impératif catégorique : postulat et horizon indiscutables de toute réforme, règle de conduite personnelle rayonnant jusqu'à l'universel, elle forme le trait d'union entre l'individu et le collectif et permet de juger les comportements et les politiques[246]. D'autres sources président à cette approche rationnelle *et* religieuse : les Lumières écossaises et la tradition prophétique du protestantisme américain. La règle d'or pose en effet une double exigence, équité et compassion, qui seule pourra donner une réponse à la question sociale. Flower dénonce les violences et les vices de son temps à l'aune de l'idéal de justice. L'équité concerne « les lointains que nous reconnaissons humains à distance (géographique ou institutionnelle) ». Valeur qui devrait conduire la politique, elle agit, selon lui, sur les structures sociales et puise dans l'héritage du réformisme protestant. La compassion, en revanche, se rencontre au niveau des relations interpersonnelles : elle est « sollicitude personnalisée pour les prochains, dans la relation de face à face » ; elle reformule ainsi le sentiment moral théorisé par la philosophie écossaise[247].

B. Sentimentalisme et empathie

Au départ, la règle d'or est affaire de sentiment. Agir moralement implique d'abord de pouvoir s'identifier à autrui. Les présupposés de Flower s'inspirent des Lumières écossaises qui

---

[246] Selon les termes de Kant : « agis seulement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle » ou bien « agis de façon telle que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans toute autre, toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen ». Les références de Flower à Kant se concentrent principalement dans ses articles établissant la généalogie de la Science chrétienne . En effet, il voit dans la religion de Mary Baker Eddy la forme la plus avancée de l'idéalisme spirituel : le meilleur moyen pour purifier de concert l'individu et la société. Voir par exemple : Flower, « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science Examined in the Light of History and Present-Day Research », vol. 38, octobre 1907, p. 413-414 ; « The Founder of Christian Science. Part I. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 441 ; « The Rise and Onward March of Christian Science », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, juillet 1911, p. 311-312. Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs. I*, *Fondation, Introduction*, traduit de l'allemand par Alain Renaut (Paris : Garnier-Flammarion, 1994 [1785]) p. 97, 108.

[247] Du Roy, « Règle d'or ». L'idéal d'équité motive toute sa politique antimonopoliste et aussi son approche des questions scientifiques et notamment la construction du savoir (voir chapitres 6 et 7).

ont théorisé le « sentiment moral »[248]. L'expression, récurrente sous sa plume, traduit l'impératif de reconnaissance d'une commune humanité, condition de possibilité de toute « prise en compte de l'autre comme un autre moi » et, par là même, soubassement de toute société véritable[249]. Ce sentiment ne doit donc pas seulement se comprendre comme l'expression individuelle d'une psychologie mais comme le lien entre chaque personne et ceux, plus ou moins proches, qui l'entourent – une autre facette donc, avec le républicanisme et le spencérisme , d'une pensée qui insère l'individu dans la communauté. La philosophie écossaise du sens moral a pu également être appelé « sentimentalisme », ce qui n'est qu'une autre preuve de la complexité du rôle que l'on accordait aux sentiments à l'époque : ils ne se réduisaient pas à la simple affectivité mais possédait une vertu sociale. Les Lumières écossaises plaçaient la sympathie (« sympathy »), au sens fort de compassion (« souffrir avec ») et de capacité de se mettre à la place d'autrui, au cœur de la construction d'un comportement moral et donc d'une sociabilisation effective. Cette tradition fonde les relations sociales sur des mécanismes spéculaires et un principe de mutualité qui concordent avec l'approche religieuse de la règle d'or :

> Plus qu'une « maxime », la règle d'or est une structure de réflexion et de jugement moral, structure qu'il faut avoir identifiée pour la reconnaître sous les multiples modes d'expression que l'on trouve dans l'histoire et dans les différentes cultures. Elle se caractérise par le fait (qui n'est pas toujours explicité dans la formule) que l'on propose d'inverser les rôles (*role reversal*) entre l'agent et le patient, entre moi qui agis et celui qui est le destinataire de mon action : le principe en est « de se mettre à la place de l'autre » et d'y ressentir les conséquences et impacts de mon action du côté de celui qui la subit[250].

Ces deux modes de légitimation, par la philosophie morale et la foi dans le message christique, expliquent la perpétuation de la règle d'or aux États-Unis. Outre le poids, évident, de l'héritage protestant dans la culture américaine en général et a *fortiori* chez Flower eu égard son éducation et sa famille, il faut garder à l'esprit que les Lumières écossaises dominent l'enseignement universitaire au XIXe siècle, écoles de théologie incluses. Elles avaient développé une éthique intuitionniste qui assimilait le sens moral aux autres sens comme la vue ou l'ouïe. Flower s'est incontestablement nourri de cette philosophie morale au cours de sa scolarité ou de ses lectures. Il se réfère moins aux figures majeures comme Francis Hutcheson (1694–1746) ou Thomas Reid (1710-1796) qu'à Dugald Stewart (1753-1828), plus vulgarisateur que théoricien du

---

248 Du Roy, *La règle d'or* , p. 1383-1384.

249 Du Roy, « Règle d'or ». Pour des exemples d'usage du terme, voir Flower, « Editorial Notes. A Transition Period », vol. 3, décembre 1890, p. 124 ; « Destitution in Boston », p. 733 ; *Progressive Men*, p. 128.

250 Du Roy, « Règle d'or ».

mouvement (Stewart et Reid sont les auteurs les plus étudiés à l'époque)[251]. Enfin, le livre qui a probablement le plus influencé Flower, *Social Statics* de Spencer, s'ouvre sur une défense de « doctrine du sens moral[252] ». Ces théories deviennent, pour Flower, autant de formulations d'une moralité innée et naturelle car inscrite dans notre corps à l'instar des autres sens. Par conséquent, il s'agit non seulement donc d'une propension à la vertu accessible à tous, mais aussi d'une méthode, grâce à l'empathie, pour adopter un comportement juste.

Flower considère l'empathie comme le préalable à tout engagement. Il appelle de ses vœux un rapprochement avec les producteurs, des ouvriers des grandes métropoles aux populations agraires de l'hinterland. La sympathie, dans ses éditoriaux, s'applique avant tout aux travailleurs (« sympathy for the struggling toilers ») et aux pauvres des taudis urbains[253]. La proximité physique, en allant voir sur le terrain comme dans sa série sur ses visites du North End de Boston rassemblées dans *Civilization's Inferno* ou en déléguant cette mission, par exemple le voyage en Iowa, au Kansas et au Nebraska d'Hamlin Garland qu'il finance afin d'étudier sur le terrain la révolte populiste, permettrait de mieux comprendre et donc de partager les difficultés des laissés-pour-compte du progrès[254]. La sympathie serait donc un palliatif au gouffre séparant les classes sociales. Il en fait une vertu pour le bon dirigeant, selon le modèle du Christ qui, *naturellement*, prenait la défense des opprimés. La sympathie est aux sentiments ce que l'harmonie est à l'organisation sociale : une morale spontanée. Comme la vertu, le moyen tend à se confondre avec la fin, l'instrument de compréhension de l'autre avec l'idéal qu'il cherche à restaurer, la « sympathie » pouvant alors dénoter cette « harmonie d'intérêts » entre les dirigeants et le « peuple » espérée par Flower : « Our country never needed broad statesmanship in perfect

---

[251] Pour une citation de Dugald Stewart, voir par exemple Flower, « To the Friends of Psychical Science – A Serious Word on the Work of our Society », *The Psychical Review,* vol. 2, novembre 1893 et février 1894, p. 238.

Lumières écossaises : International Association for Scottish Philosophy, « Dugald Stewart 1753-1828 ». [En ligne], s.d., consulté le 31 mars 2014. URL : http://www.scottishphilosophy.org/dugald-stewart.html. Marsden, *The Soul of the American University*, p. 90-93 ; *Fundamentalism and American Culture : The Shaping of Twentieth Century Evangelicalism, 1870-1925* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1982 [1980]), p. 14. Samuel Fleischacker, « The Impact on America : Scottish Philosophy and the American Founding », *in* Alexander Broadie (éd.), *The Cambridge Companion to the Scottish Enlightenment* (Cambridge : Cambridge University Press, 2003), p. 316-337.

En revanche, le premier Adam Smith, celui de la *Théorie des sentiments moraux* (1759), demeure absent des écrits de Flower, bien que, sur certains aspects, ses écrits se rapprochent de ses théories, notamment en ce qui concerne la centralité de la sympathie dans son approche des questions morales ou sa critique des *corporations* et du protectionnisme comme ferments de corruption. Sur Smith, voir Jean-Sébastien Lenfant, « Aux sources de la main invisible », *La Vie des idées* [En ligne], mis en ligne le 2 avril 2009, consulté le 3 septembre 2014. URL : http://www.laviedesidees.fr/Aux-sources-de-la-main-invisible.html.

[252] Spencer, *Social Statics*, p. 16-30.

[253] Flower, *Progressive Men*, p. 231. Voir aussi : *Civilization's Inferno*, p. 49 ; « A Poet of the People », vol. 7, avril 1893, p. 616 ; « Union for Practical Progress », vol. 8, juin 1893, p. 82 ; « Jesus or Caesar », p. 527.

[254] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 63-98. Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 338-339.

sympathy with the industrial millions more than to-day »[255]. Le sentiment moral, comme la règle d'or , cherche un en deçà de l'idéologie qui emprisonne le citoyen au dogmatisme ou à un parti, un retour aux qualités humaines qui révèlent la valeur d'un homme et donc, *in fine*, de ses prises de positions politiques.

C'est dans la vérité des cœurs que se loge la sympathie et donc que commencera la régénération de l'Amérique : le sentiment est la porte d'entrée de la conscience qu'il faut réveiller et transformer, d'où l'obsession de Flower d'influencer le « sentiment public » ou le « sentiment moral »[256]. Du sentiment au sentimentalisme il n'y a qu'un pas ; ou plutôt la perception d'un tel écart semble davantage une projection rétrospective. Face à l'indifférence des puissants et la prégnance du calcul utilitariste qui le révolte, Flower fonde sa morale de l'action sur le pouvoir des sentiments[257]. Cette conviction explique le sentimentalisme de Flower : comme technique littéraire, il cherche, grâce à ce qu'il considère être l'immédiateté des images, littéraires ou photographiques, à toucher le « saint des saints – le sanctuaire du cœur », à créer un lien de cœur à cœur, si l'on peut dire, et ainsi susciter l'empathie des lecteurs[258]. Comme morale de l'action sociale, il pousse les lecteurs à s'engager dans le travail social. Ce sentimentalisme ne se réduit pas à la simple expression d'une émotivité excessive souvent présentée comme féminine. À ce cliché qui en dit moins sur l'époque elle-même que sur la perception de l'ère victorienne diffusée par ses critiques au XXe siècle, la prose de Flower offre un rappel d'un temps où le sentimentalisme était pris au sérieux et en donne une image plus complexe[259]. Flower y voit en fait un véritable outil

---

[255] Flower, « Notes and Announcements. The Present Peril. », vol. 8, août 1893, p. xx. « Harmony of interests » est une expression courante à l'époque. Par exemple, Frank Parsons, proche de Flower, spécialiste des questions de municipalisation et nationalisation, et contributeur régulier de *The Arena* (voir chapitre 6) résume dans une conversation avec ce dernier cet idéal : la supériorité morale du bien commun transcendant, sans abolir, les intérêts individuels (« superior harmony of interests ») s'oppose aux conflits comme résultat de l'égoïsme placé comme valeur suprême (« antagonism of interest »). Frank Parsons, « Conversations. The Constitution, Ethical, and Economic Aspects of Government Ownership of the Telegraph and Telephone », vol. 27, février 1902, p. 183.

[256] Flower, « Editorial Notes. A Transition Period », vol. 3, décembre 1890, p. 124 ; « Destitution in Boston », p. 733 ; *Progressive Men*, p. 128.

[257] Une telle approche paraît désuète dès les années 1920 : l'épuisement de la morale comme idéal après le désastre de la Grande Guerre ; une impatience des intellectuels, sous l'influence des théories nietzschéennes puis de l'esthétique moderniste, envers la « moraline » et les « bons sentiments » (l'on pense à Mencken ou les écrivains en révolte contre « le village ») ; l'essor de la psychologie qui dissocie les affects individuels du social ; le rejet des Lumières écossaises dans les milieux progressistes (elles se réfugient alors dans le mouvement fondamentaliste). Marsden, *Fundamentalism and American Culture*, p. 7-31.

[258] Flower, « The Rise of Photography and its Service to Mankind », vol. 27, janvier 1902, p. 35. Le chapitre 3 explora les différentes modalités de cette entreprise littéraire didactique et engagée.

[259] La question d'une « féminisation de la culture américaine » au XIXe siècle reste controversée (Douglas, 1977). Pour Ann Douglas, l'intellectualisme de la culture masculine protestante au début du siècle se transforme sous l'effet émollient de l'unitarisme : le sentiment et la culture se féminisent, un retrait de la sphère publique idéalisé dans les romans sentimentaux. Le sentimentalisme enferme alors les femmes dans leur rôle d'incarnation des vertus

politique et rhétorique qui postule la possibilité pour les sentiments de transformer les individus et le monde. Dans leur recueil de biographies des rédacteurs en chef les plus « atypiques » et « importants » de l'histoire américaine, les historiens Walter Davenport et James C. Derieux (ce dernier fut également journaliste et contributeur régulier de *Collier's Weekly* dans les années 1930-1940) vont dans le même sens : dans un raccourci aussi réducteur que révélateur de la croyance, jadis, dans le pouvoir des sentiments moraux, les « lamentations » de Flower donnent naissance, quelques décennies plus tard, au New Deal. Le titre du chapitre consacré à Flower fait du réformateur un « cœur en sang *(bleeding heart)* » qui use de sa propre compassion et de celle de ses lecteurs comme contrepoint nécessaire aux dénonciations, à la Zola, des riches sans cœur (« his I-Accuse catalogue »). En termes journalistiques, cela se traduit par la juxtaposition d'analyses sociologiques, d'enquêtes sur les coulisses, secrètes et corrompues, de l'ordre social, et de gros plans sur des récits personnels pathétiques, entre corps souffrants et misère sociale[260]. Ce mélange de *muckraking* et de *human interest stories* caractérisait les magazines au tournant du siècle[261].

---

chrétiennes, de reproduction et d'éducation des enfants : il construit la séparation des sphères qui les relègue au foyer et cautionne la politique et le commerce – la compétition en somme – comme un monde masculin. Jane Thompkins (1985) réévalue cette littérature populaire et y décèle un potentiel subversif, un moyen de se forger une autorité culturelle et sociale. Récemment, les historiens ont déplacé le débat, dépassant la question de la valeur du sentiment pour remettre en cause son caractère féminin. Ils proposent des analyses plus complexes où le sentiment, catégorie fluide mais valorisée socialement, devient l'enjeu de controverses : les questions de race, de genre, de nationalisme (la sentimentalité comme « projet national » pour Samuels) et de classe (le foyer, comme image de l'harmonie, permet de contenir le danger des conflits de classe selon Amy Schrager Lang, les questions de genre – ou de race – se substituant aux enjeux de classe) permettent d'explorer les multiples configurations comme autant de champs de bataille.

L'exemple de Flower montre que le sentiment, loin d'être l'attribut de femmes passives et un moyen d'imposer un idéal d'harmonie sociale factice qui dissimule les réalités, peut et doit changer le monde. Il permet de voir inégalités et les discordances qui déchirent le tissu social. Prélude à l'action, ce spectacle veut faire réagir le lecteur pour qu'il s'engage à construire un système plus fraternel. Flower attribue la vertu « masculine » aux progressistes des deux sexes, tout comme il ne relègue pas le sentiment à la sphère domestique et aux femmes : au contraire, signe de moralité pour les femmes comme pour les hommes, il se doit de régénérer la société. Flower donne à voir une histoire longue du sentimentalisme à travers le lien entre les Lumières écossaises, l'unitarisme (sa religion) et le sentimentalisme bourgeois qui se diffuse pendant tout le siècle.

Pour un résumé du débat sur le sentimentalisme, voir Philip Gould, « Revisiting the 'Feminization' of American Culture », *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 11, n° 3, automne 1999-2000, p. i-xii. Voir aussi Shirley Samuels, « Introduction », p. 3-8 et Amy Schrager Lang, « Class and the Strategies of Sympathy », p. 129-130, *in* Shirley Samuels, (éd.), *The Culture of Sentiment : Race, Gender, and Sentimentality in Nineteenth Century America.* (New York, Oxford : Oxford University Press, 1992).

[260] Dans *Civilization's Inferno* (p. 183), Flower explique la nécessité de compléter la distanciation qui permet une image fidèle de la situation avec le gros plan qui crée le lien de cœur à cœur : « from a distance the scene startles and staggers the mind. A closer examination touches the heart. He who would fathom its misery must look upon individual scenes and cases which are strictly typical. In this manner the truth is brought home - what before was merely *seen* is now *felt*, and the tragic aspects of the life of the submerged millions is sensibly appreciated ».

[261] « Flower's lamentations were to become New Deal legislation » (Davenport et Derieux). Les *human interest stories* se développent partir des années 1830. L'extension de la démocratie modifie en profondeur la presse qui devient la littérature des masses. Ces histoires leur permettent, davantage que les abstractions, de comprendre un monde qui

La réception de *Civilization's Inferno*, où les vignettes pathétiques alternent avec des analyses sociologiques, fournit un éclairage sur l'attitude envers le sentimentalisme. Là où certains commentateurs voient dans l'ouvrage de Flower un audacieux apport à la sociologie lu dans les clubs de lecture comme les utopies de Bellamy et un exemple « d'idées avancées » utilisables par les législateurs et les philanthropes, d'autres dénoncent, non sans mépris, les « couleurs forcées » et le « sensationnalisme » d'un texte « faible et hystérique ». Plusieurs lignes de faille se dessinent dans ces critiques. Les quotidiens tendent à louer le livre de Flower alors que les magazines le dédaignent. Le sentimentalisme est perçu comme féminin : un sociologue français prend Flower pour une femme ou le journaliste de *The Nation* ne peut voir dans sa prose qu'un symptôme d'une hystérie qui caractérisait le sexe faible selon les stéréotypes de l'époque[262]. La réception de *Civilization's Inferno* est aussi révélatrice d'une époque où la science commence à évacuer tout sentiment de ses schèmes explicatifs et à considérer le sentimentalisme comme anti-scientifique (auparavant, si les sentiments n'entraient pas dans le domaine scientifique, ils pouvaient être perçus comme une autre appréhension, également valide mais différente, du réel)[263].

Cette performativité de l'émotion, étrange pour le lecteur du XXIe siècle car elle repose sur l'usage d'effets mélodramatiques *et* de faits scientifiques, hante la prose de Flower. Elle n'est que

---

s'urbanise et devient de plus en plus complexe. Charles Dana, journaliste, abolitionniste, et inspecteur des troupes de l'Union, achète *The Sun* après la guerre : c'est dans les pages de ce journal que le terme « *human interest stories* » est utilisé pour la première fois et que l'écriture journalistique commence à utiliser en masse ces récits et à en faire un des piliers de la presse moderne (Hughes). Le changement d'échelle et de vitesse qui marque l'industrialisation et l'urbanisation à la fin du siècle ne peut que renforcer cette tendance. Les grands magazines qui révolutionnent la presse dans les années 1890 continuent de s'appuyer sur ce sentimentalisme et une culture victorienne *(genteel)* tout en adoptant de nouvelles techniques journalistiques (comme les *exposures*) ou commerciales (la massification des ventes grâce aux publicités) pour faire face aux corruptions à grande échelle des grandes *corporations* (Schneirov). On le verra dans la seconde partie de travail, l'émergence d'un journalisme scientifique rentrera en conflit avec le sentimentalisme issu du XIXe siècle. Walter Davenport et James C. Derieux, *Ladies, Gentlemen, and Editors* (Garden City, NY : Doubleday, 1960), p. 7-8, 153, 171. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 84. Helen MacGill Hughes, *News and the Human Interest Story* (New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1980 [1940]), p. 1-29.

[262] Ces réactions amusent Flower, visiblement content de son effet sur la « presse conservatrice ». Il use néanmoins des mêmes stéréotypes et évoque « l'hystérie » des journalistes. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 17 novembre 1894, reel 5, The Papers of Henry Demarest Lloyd, (microfilm edition), State Historical Society of Wisconsin, Madison, 1970.

[263] Ces craquèlements, dès lors qu'il s'agit de sujets qui engagent la définition même de la science, laisseront la place à une véritable division entre les vrais scientifiques et les charlatans, le terme *crank* subsumant les théories politiques, économiques et scientifiques des intellectuels hors du champ institutionnel qui, avec la professionnalisation de la science, se met en place au tournant du siècle. Ce clivage se creusera, on le verra dans la seconde partie de ce travail, avec les questions de santé, le problème des recherches psychiques et la problématique d'un journalisme scientifique.

Critiques négatives : Levasseur, « L'Ouvrier américain », p. 161 ; « Notes », *The Nation*, vol. 56, 27 avril 1893, p. 313 ; « Lurid pictures of modern city life », *The Dial*, vol. 15, n° 172, 16 aout 1893, p. 96. Critiques positives : « The World of Books », *The New York World*, 19 mars 1893, p. 36. *The Times-Picayune*, 28 mars 1893, p.2. *Kinsley Graphic*, 9 septembre 1898, p.8. Hamilton Street, « B.O. Flower », *The American Newsman*, vol. 10, octobre 1893, p. 12. « Solution of the social problem », *Curent Literature*, vol. 14, décembre 1893, p. 596.

l'aboutissement d'un XIXe siècle qui voit le sentimentalisme envahir, *via* le modèle de la famille bourgeoise, la sphère publique et la religion (la représentation de Dieu comme un père bienveillant et non plus sévère, voire cruel, serait-elle alors une réaction à la sévérité des pères ?[264]). En effet, les grands mouvements réformateurs, comme l'abolitionnisme, la tempérance, la protection des enfants, le féminisme, la cause animale ou le pacifisme, reposaient la capacité particulière des classes moyennes à compatir à la souffrance d'autrui (notamment les êtres sans défense : les enfants, les femmes, les esclaves). Les romans sentimentaux ou le développement des cimetières-jardins fournirent des mises en scène de ce regard compassionnel[265]. Cette supériorité éthique les désignait comme gardien de la culture et porte-paroles de victimes sans voix et impuissantes. Le sociologue Claude Fischer, dans sa recension d'un ouvrage de l'historienne Susan Pearson, explique ainsi le rôle mobilisateur de la compassion :

> The key to mobilizing public opinion, Pearson argues, was emphasizing the pain of those who could not defend themselves. Even abolitionism advanced mainly by stressing the suffering of slaves – rather than, say, their rights to freedom as humans. (Similarly, the reformers did not seek to "free" animals or children, just to end their pain.) Reformers were the voice of those who could not speak or act for themselves, those who therefore bore no blame for their condition[266].

---

[264] C'est la théorie de Fishburn, cité dans Wattles, *The Golden Rule* , p. 216.

[265] Le premier cimetière-jardin américain, le Mount-Auburn, ouvre ses portes à Cambridge, MA, en 1831 : Flower allait s'y recueillir ou, comme de nombreux bostoniens, s'y promener pour échapper à la ville. C'est ici aussi qu'il fut enterré, ainsi que plusieurs membres de sa famille. Les *garden cemeteries* illustrent les liens entre classe moyenne, libéralisation du protestantisme, spectacle du sentiment et spectacle de la nature : « le cimetière-jardin était aménagé pour les vivants, afin d'être regardé par eux. L'emprise de plus en plus grande de la bourgeoisie sur les lieux de la mort annonçait la désacralisation de l'espace mortuaire et un relâchement religieux » (Cornellier). Avec le mouvement en faveur des parcs publics, des terrains de jeux en milieu urbain, d'une ville embellie et purifiée par l'art (le *City Beautiful movement*) ou du développement de banlieues pour réimplanter les habitants des bas-fonds dans un milieu sain et naturel, les cimetières-jardins sont une autre expression de la volonté de la classe moyenne d'assigner à un art de la nature et à un art du sentiment une finalité sociale. Manon Cornellier, « Comment l'exemple des cimetières-jardins interprète la mémoire funéraire québécoise », *Conserveries mémorielles* [En ligne], vol. 10, 2011, mis en ligne le 15 août 2011, consulté le 12 octobre 2014. URL : http://cm.revues.org/872. Marilyn Yalom, *The American Resting Place: Four Hundred Years of History Through Our Cemeteries and Burial Grounds* (Boston, New York : Houghton Mifflin Harcourt, 2008), p 45-47. David Charles Sloane, « La conservation des souvenirs privés : le cimetière américain et la commémoration publique », *Frontières*, vol. 7, n° 3, 1995, p. 18-23.

[266] Karen Halttunen parle même de « pornographie de la douleur » : « the reformers' purpose was not to exploit the obscenity of pain but to expose it, in order to redefine a wide range of previously accepted social practices as cruel and unacceptable. One purpose of the reformers' close descriptions of their own horror, revulsion, and disgust in the face of suffering was to instruct readers in the appropriate response to pain ». Karen Halttunen, « Humanitarianism and the Pornography of Pain in Anglo-American Culture », *The American Historical Review*, vol. 100, n° 2, avril 1995, p. 303-334. L'ouvrage de Pearson en question est : Susan J. Pearson, *The Rights of the Defenseless : Protecting Animals and Children in Gilded Age America* (Chicago : University of Chicago Press, 2011).Claude Fischer, « Sentimental Journey », *in Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne], mis en ligne le 4 août 2010, consulté le 5

Plus radical que ces réformateurs, Flower applique aussi cette logique aux ouvriers, aux démunis et autres laissés-pour-compte de l'époque. Il cherche non seulement à apaiser leur souffrance mais aussi à les libérer.

Le lien du cœur s'est brisé selon Flower avec la montée du « commercialisme », du « sensualisme » et du « matérialisme » après 1865. Le développement personnel et par conséquent social se fait, pense-t-il, d'abord par l'expression des sentiments, c'est pourquoi, comme l'a démontré Buchanan dans *The New Education*, il appelle de ses vœux une « éducation éthique » en complément de la formation intellectuelle qui domine les cursus scolaires et qui, sans son contrepoint moral, contribue à dessécher les cœurs[267]. Le cœur *et* l'intellect au contraire vont de pair : forger un esprit critique et développer l'empathie sont les deux piliers d'une éducation complète, de ce qu'il appelle « a full-orbed education ». La presse et l'école devrait, espère Flower, diffuser ce sentimentalisme bourgeois dans toutes les couches de la société. Le journaliste réformateur se doit donc, dans ses écrits, d'instruire et émouvoir pour réformer les citoyens et le pays (« inform the intellect and touch and move the heart », selon les termes de Flower dans une lettre à Markham)[268].

Nulle part Flower ne fait le lien entre ce sentimentalisme bourgeois et les conceptions des Lumières écossaises[269]. Il n'en demeure pas moins que ces deux héritages imprègnent ses écrits et que ses silences ne sauraient occulter leur isomorphisme et leur liens historiques : entre moralité naturelle, religion réduite à une éthique (la règle d'or), primauté du sentiment et la famille comme matrice de l'harmonie sociale, les passerelles sont réelles et Flower les emprunte sans crier gare. Dernier exemple : les Lumières écossaises, comme théorie de la perception, ne peuvent que renforcer l'éthique du regard au cœur de la règle d'or. En effet, les perceptions, sans écart entre la chose et notre représentation, nous révèlent le monde tel qu'il est : elles sont donc un outil fiable

---

octobre 2014. URL : http://madeinamericathebook.wordpress.com/2010/08/04/sentimental-journey-2/; « The Blameless Only », *in Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne], mis en ligne le 27 octobre 2014, consulté le 1er novembre 2014. URL : https://madeinamericathebook.wordpress.com/2014/10/27/the-blameless-only/.

[267] Cette éducation doit s'étendre à tous les éléments de la société, même les plus corrompus, car tous sont susceptibles de s'élever. Par exemple, Flower lutte pour un programme d'éducation des prisonniers qu'il tire presque entièrement du chapitre 8 de l'ouvrage de Buchanan. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 63

[268] Flower, « The Great Need of Ethical Culture », p. 246 ; « Editorials. The New Orleans Arena Club 's Splendid Record and Latest Achievement », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, septembre 1910, p. 557. Lettre de Flower à Edwin Markham, 23 novembre 1900, Edwin Markham Archive.

[269] La question du déplacement du sentiment moral des Lumières écossaises vers le sentimentalisme bourgeois du XIXe siècle dépasse le cadre de ce travail. Loin de l'idée d'une féminisation du sentiment moral, l'exemple de Flower donne à voir un sentiment certes pathétique, parfois mièvre, déjà influencé par le développement de la psychologie mais encore imprégné de son héritage moraliste.

pour comprendre et se rapprocher du monde et des autres[270]. La règle d'or, elle aussi, est un outil d'analyse morale avant d'être un contenu impératif (injonction ou interdit), une empathie naturelle qui régit un mécanisme moralisateur. Le John Dewey des années 1890, marqué lui aussi par la prégnance de la maxime à l'époque, en propose une formulation éclairante :

> The Golden Rule gives me absolutely no knowledge, of itself, of what I should do. The question of what in this case I should do in order to do as I would be done by has still to be resolved, though the Golden Rule be a thousand times my maxim. The rule is a counsel of perfection ; it is a warning that in my analysis of the moral situation (that is, of the conditions of practice) I be impartial as to the effects on me and thee. Or, it is the statement of a principle, — the principle of individuality, that the activity of every man concerned has an equal claim for consideration; that though I be a great Pharisee or the high-priest himself, I am bound to consider the welfare of that miserable sinner of a publican as I would my own. About the specific act to be done it tells, I repeat, not a jot. But it is a most marvellous tool of analysis ; it helps me hew straight and fine in clearing out this jungle of relations of practice[271].

La règle d'or fournirait une méthode qui permet le perfectionnement individuel et souligne la nécessité de l'impartialité, en se mettant individuellement à la place d'un autre individu. Vingt ans plus tard, il reprend cette analyse, distinguant « règles » et « principes ». La règle d'or serait alors un principe pour agir avec équité et la sympathie le moteur d'un jugement raisonnable :

> *Rules are practical; they are habitual ways of doing things. But principles are intellectual; they are useful methods of judging things*. The fundamental error of the intuitionalist and of the utilitarian (represented in the quotation from Mill) is that they are on the lookout for rules which will of themselves tell agents just what course of action to pursue; *whereas the object of moral principles is to supply standpoints and methods which will enable the individual to make for himself an analysis of the elements of good and evil in the particular situation in which he finds himself*. […]
>
> The "Golden Rule " does furnish us *a point of view from which to consider acts*; it suggests the necessity of considering how our acts affect the interests of others as well as our own; it tends to prevent partiality of regard. […] In short, the Golden Rule does not issue special orders or commands; but it does simplify judgment of the situations requiring intelligent deliberation.

---

[270] Mark A. Noll, « Common Sense Traditions and American Evangelical Thought », *American Quarterly*, vol. 37, nº 2, 1er juillet 1985, p. 220.

[271] John Dewey, « Moral theory and practice », *International Journal of Ethics*, vol. 1, n°2, 1891, p. 194.

> To put ourselves in the place of another, to see from the standpoint of his purposes and values, to humble our estimate of our own claims and pretensions to the level they would assume in the eyes of a sympathetic and impartial observer, is the surest way to attain universality and objectivity of moral knowledge. Sympathy, in short, is the general principle of moral knowledge, not because its commands take precedence of others (which they do not necessarily), but because it furnishes the most reliable and efficacious *intellectual* standpoint. It supplies the tool, *par excellence*, for analyzing and resolving complex cases. […] It translates the formal and empty reason of Kant out of its abstract and theoretic character, just as it carries the cold calculations of utilitarianism into recognition of the common good[272].

Si Flower veut aller voir, sur place, les dommages collatéraux de l'industrialisation, c'est qu'il cherche à « éviter la partialité du regard »[273] : en tant que réformateur, il cherche à formuler une description objective de la situation et reconstruire, en référant aux sentiments moraux, du commun ; le sentiment moral ne s'oppose donc pas aux sciences sociales mais les nourrit. En tant que journaliste, il veut transmettre ce regard, montrer comment vit l'Amérique des bas-fonds et, ce faisant, susciter et cultiver l'empathie des lecteurs, remoraliser leur regard donc et par cet intermédiaire, espère-t-il, les relations sociales. La règle d'or permet donc de concilier l'absolu du principe au libre arbitre car, comme outil de point de vue, elle ne dispense pas de l'enquête et de la réflexion : l'individu doit s'en emparer et s'en servir. Dans ses écrits, le sentiment moral spontané sert, pour le lecteur, d'invite à réfléchir par lui-même. Flower, comme Dewey, fait du sentiment un mécanisme intellectuel, une grille de lecture pratique, pour comprendre le monde. Flower reste néanmoins en deçà du pragmatisme de Dewey : il partage certes cette vision instrumentale de la règle mais ne se départ pas de l'idéalisme dix-neuviémiste, l'orientation du regard vers l'impartialité et la mutualité n'empêche aucunement son postulat d'un regard transcendant et prescriptif : il propose donc une méthode *et* un idéal. Son « idéalisme spirituel », en effet, fait de l'élévation vers un idéal moral, débarrassé du matérialisme, un autre moyen, cette fois *a priori*, de la régénération sociale[274]. Pour Dewey, l'application, souvent proposée à son époque, de la règle d'or comme solution aux conflits sociaux serait insuffisante car elle se

---

[272] C'est Dewey qui souligne. John Dewey et James Hayden Tufts, *Ethics* (New York : Henry Holt and Company, 1909 [1908]), p. 333-335.

[273] Les Lumières écossaises, à ce tire, sont une relecture philosophique du principe religieux. Adam Smith, par exemple, explique comment la sympathie réalise les objectifs du « spectateur impartial », cette « conscience éthique intérieure » supérieure qui pousse à être vertueux. Malgré l'unité logique entre la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations*, Smith, cependant, privilégiera cette seconde route pour contrôler les passions : l'acquisition de la richesse. Son ouvrage le plus célèbre, pour Lenfant, « met en scène une rationalité façonnée par la sympathie, synthétisée dans la notion d'"intérêt propre' ». Voir Lenfant, « Aux sources de la main invisible ».

[274] Du Roy, *La règle d'or* , p. 1099-1100.

heurterait à la complexité et à la variété des situations[275]. Flower, en revanche, y *croit* : la règle d'or permet certes une éthique du regard mais aussi relève également de l'invocation messianique. La sympathie et le sentiment moral, en effet, sont médiatisés par son héritage protestant.

C. La tradition prophétique du protestantisme américain

C'est toute une mémoire protestante qui permet la transmission de la règle d'or jusqu'à Flower. Dans toute la tradition réformée, l'amour de soi, corrompu, doit « se convertir et conduire à préférer l'autre à soi-même ». Le premier XVIIe siècle anglais voit l'appellation « règle d'or » entrer dans le langage et susciter de vives controverses au sein de l'Église d'Angleterre. Elle devient ensuite un « argument décisif » pour les quakers dans leur indignation face à l'esclavage ou les méthodistes de John Wesley. Au XIXe siècle, elle n'inspire plus que quelques grandes figures européennes, comme Proudhon ou Tolstoï, mais joue un rôle capital dans la tradition morale et religieuse aux États-Unis[276]. Ces racines se retrouvent dans le parcours de Flower, son éducation ou ses engagements, et dans l'inscription de la maxime dans le tissu social américain dans le second XIXe siècle. Avec la règle d'or, Flower reformule un discours protestant séculaire pour faire face aux défis de la pauvreté et des conflits sociaux. Flower s'inscrit dans cette tradition prophétique du protestantisme américain qui, sorte de *basso continuo* des réformateurs, puise ferveur et légitimité morale dans les condamnations de l'Ancien Testament et leur « réfraction » dans les Évangiles[277].

Sa généalogie, complexe, imprime l'engagement social d'une tonalité spécifique. Lamentations, imprécations contre la décadence du pays, ses violences et ses injustices, mais aussi vision d'un monde plus juste : le modèle de la « jérémiade » puritaine, débarrassé des dogmes calvinistes, persiste comme discours politique et moral et s'imbrique « naturellement » pour Flower dans la rhétorique révolutionnaire[278]. Pendant la guerre d'indépendance et les premières années, la pérennité de l'expérimentation américaine reste en effet incertaine. Les périls, extérieurs comme les monarchies européennes ou intérieurs comme la corruption des idéaux

---

[275] Dewey et Tufts, *Ethics*, p. 334.

[276] Du Roy, « Règle d'or ».

[277] Le Christ exprime d'ailleurs cette continuité : « Toutes les choses donc que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur, vous aussi, de même ; car c'est là la loi et les prophètes. » (Matthieu 7:12). Dans l'Ancien Testament, on peut retrouver les formulations de la règle d'or par exemple dans le Lévitique (19:18 et 19:34). L'idée de « réfraction » vient de McMath. Robert McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », *Reviews in American History,* vol. 36, n° 2, 2008, p. 215-216.

[278] Sacvan Bercovitch, *The American Jeremiad* (Madison : University of Wisconsin Press, 1978), p. 180.

fondateurs, sont néanmoins perçus simultanément comme porteurs, ne serait-ce que comme épreuve pour tester l'engagement des Américains, de la promesse d'un ordre nouveau. Ce discours, où l'éthique biblique imprègne, *via* un puritanisme colonial libéralisé, la culture républicaine, considèrera l'Amérique comme un modèle historique sans cesse assiégé, sans cesse à défendre et à adapter aux conditions historiques changeantes. Il explique en partie le millénarisme de l'exceptionnalisme américain ou l'idée d'une « religion civile » que révèlent la postérité et les multiples usages, religieux ou séculiers, de l'image de la « Cité sur la colline » de John Winthrop[279].

Cet ancrage prophétique explique le style de Flower, son allégorisation permanente, à la Bunyan, des enjeux sociaux (les pauvres sous les traits d'Ismaëls par exemple). Il traduit aussi la radicalité des condamnations du réformateur décrit avant tout comme un prophète qui prédit moins l'avenir qu"il ne révèle sa vérité sur le présent : un Jérémie américain, marginal, se devant de crier dans le désert le déclin du pays pour réveiller les consciences, exiger plus de justice et ainsi régénérer le génie national. Flower compare par exemple Markham aux anciens prophètes d'Israël[280]. Ce prophétisme imprécatoire sert néanmoins une approche libérale, au sens théologique du terme, du religieux : un refus d'inféoder les croyances aux dogmes, une distance donc vis-à-vis des traditions et une ouverture aux nouvelles idées ; chez Flower, elle se retrouve principalement dans son intérêt pour les théories évolutionnistes ou les politiques sociales. Il s'agit donc d'une vision apaisée qui cherche à réconcilier la culture et la foi et à sécularisier la religion, au sens premier d'adaptation au siècle. Ce libéralisme, formulé aux États-Unis au début du XIXe siècle, est, dès l'origine, tributaire de la philosophie des Lumières : tout se passe comme si l'esprit d'ouverture, le respect des libertés d'autrui et la tolérance inscrits dans le projet du libéralisme des Lumières débordait sur la religion, tout du moins chez les progressistes[281]. Le philosophe Richard Rorty a pu parler d'un « heureux compromis », formulé par Thomas Jefferson, entre le rationalisme et le religieux, des Lumières chrétiennes au sens large[282].

---

[279] Robert Bellah a formulé cette notion de « religion civile » en 1967 dans un article resté célèbre. Les écrits de Flower illustrent une continuité entre discours religieux fait de jérémiades et de millénarisme et discours républicain obsédé par le péril que court la promesse américaine mais aussi confiant dans son ultime triomphe. Robert N. Bellah, « Civil Religion in America », *Daedalus, Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 96, n° 1, hiver 1967, p.1-21. Pour un bref historique du concept et des controverses qu'il a pu susciter dans le champ des sciences sociales, voir Catherine L. Albanese, *America : Religions and Religion* (Belmont, CA : Wadsworth, 2012. 5ème édition), p. 285-290 et « Reconsidering civil religion. Echoes of American civil religion », *in The Immannet Frame. Secularislm, religion, and the public sphere* [En ligne], mis en ligne le 12 février 2010, consulté le 22 août 2014.

URL : http://blogs.ssrc.org/tif/2010/02/12/american-civil-religion/

[280] Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 396.

[281] Selon l'OED, le sens théologique (qui date de 1807) semble en effet prendre le relais du sens moral issu des Lumières (qui remonte à 1772).

[282] Elizabeth Fenton, *Religious Liberties : Anti-Catholicism and Liberal Democracy in Nineteenth-Century U.S. Literature and Culture* (New York : Oxford University Press, 2011), p. 6. Marsden, *The Soul of the American University*, p. 92.

L'historiographie a récemment complexifié cette empreinte des Lumières sur le protestantisme américain du XIXe siècle, incluant non seulement un rapport « non nécessairement antagonique » avec les évangéliques du premier Grand Réveil, mais aussi la libre-pensée , regroupant toute un gamme de croyances plus ou moins rationalistes (du déisme à l'athéisme), les traditions populaires, « la tradition métaphysique » représentée par exemple par le spiritisme ou la Science chrétienne [283]. Le bricolage spirituel que Flower nomme « idéalisme spirituel », son intégration des spiritualités alternatives dans le giron de l'Évangile social , doit être considéré comme l'héritier, adapté au contexte tendu de la fin de siècle, de ces processus d'hybridation : une culture américaine complexe façonnée autant par des Lumières multiformes, le prophétisme protestant mais aussi, on le verra au chapitre 2, d'autres combinaisons comme les « recherches psychiques » ou l'unitarisme [284]. Cette porosité entre raison et foi parcourt tout le siècle réformateur, conditionne la réception enthousiaste de Darwin et Spencer ainsi que les présupposés de Flower. Plus précisément, c'est le réformisme qui incarne et réincarne ces bricolages et permet la transmission et la continuité de cette approche syncrétique. La morale chrétienne, imprégnée des vertus révolutionnaires puis des apports de Spencer, non seulement perdure au XIXe siècle comme prescripteur de comportements, mais Flower la considère comme plus évoluée car non dogmatique, débarrassée des excès calvinistes. Cette tradition prophétique protestante, libéralisée par les Lumières et le républicanisme , lui-même érigé en religion du progrès à la fin du siècle, offre aux réformateurs une vision de justice libre de dogmes, en accord avec les principes américains, les avancées de la science mais aussi profondément religieuse.

Une lente conversion de la ferveur religieuse en activisme social, son déplacement dans la société civile, sa sécularisation en somme, couvre alors la seconde partie du XIXe siècle. Séculariser ici ne signifie pas seulement adapter au siècle mais aussi donner un caractère non religieux, ici à cet élan du cœur qui pousse vers Dieu. Il ne s'agit pas seulement d'exprimer sa piété en aidant les plus démunis : à ce comportement plus ancien, que l'on peut faire remonter à l'exercice de la charité chrétienne, voire aux sagesses antiques, occidentales et orientales (comme le fait l'historien McMath), s'ajoute un basculement idéologique[285]. L'engagement en faveur du progrès social, plus que le signe, devient la substance de la religiosité. La relation personnelle privilégiée entre l'individu et un Dieu pensé comme un père bienveillant a des conséquences sociales. Le terme

---

[283] Pour une synthèse de l'hisotriographie récente, voir Caron et Wulf, « Les Lumières américaines ». « Tradition métaphysique » : Catherine L. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit : A Cultural History of American Metaphysical Religion* (New Haven : Yale University Press, 2007). Libre pensée : Jacoby, *Freethinkers*.

[284] Notre travail s'inscrit donc dans la nouvelle approche des phénomènes religieux qui privilégie « l'étude des contacts et des combinaisons » entre différents paradigmes. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 17.

[285] McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », p. 216.

« sécularisation » s'avère alors trompeur car si la forme de l'engagement protestant et ses objets se laïcisent, sa substance demeure religieuse[286]. Le terme « militant » du reste fonctionne comme une mise en abyme de cette mutation : le militant de Dieu « qui passe sa vie terrestre à lutter contre les tentations du monde pour respecter les préceptes de l'Évangile » devient l'activiste qui « agit pour faire reconnaître ses idées, pour les faire triompher ». La première occurrence, en 1851, du substantif « militant » en anglais provient d'ailleurs d'une revue américaine, l'*American Whig Review* ; le mot se diffuse ensuite plus largement justement à partir de la fin du siècle[287]. Le « militant » entre alors en « croisade », terme omniprésent chez Flower et, il est intéressant de le noter, attesté pour la première fois aux États-Unis sous la plume de Jefferson, preuve supplémentaire d'une vision religieuse libérale dans la forme mais toujours aussi fervente dans sa substance[288]. Le cas de Flower semble confirmer cette hypothèse et l'abolitionnisme, dans la mémoire réformiste de la fin du siècle, fut le catalyseur de ce basculement.

Les capitalistes, pour Flower, commettent un « péché capital » quand ils refusent de reconnaître la fraternité entre les Américains : « the persistent refusal of the masters to admit the claims of brotherhood ». Flower leur oppose le discours d'une commune humanité[289]. La référence aux « masters » pour évoquer les ploutocrates et politiques corrompus s'inscrit dans toute une tradition réformiste de la classe moyenne protestante de Nouvelle-Angleterre qui puise dans l'abolitionnisme un modèle de réforme radicale (l'autre versant de cette tradition repose sur la lutte pour la tempérance). L'engagement abolitionniste des ancêtres de Flower, du reste, donne à ce modèle un enracinement familial[290]. Charles Zueblin, sociologue de l'Université de Chicago,

---

286 Le XXe siècle verra cette religiosité du militantisme, notamment en Europe occidentale ou communiste, réduite à son seul aspect rhétorique et symbolique ; ou, plutôt, le basculement opéré, l'activisme social pourra fonctionner comme une sorte de nouvelle religion.

287 CNTRL et OED.

288 OED. Le terme « croisade » a imprégné la mémoire réformiste américaine jusqu'à aujourd'hui. Elle traduit un engagement moral fort, expression d'un élan religieux qui cependant s'engage sur le terrain séculier. L'usage du terme en français, par comparaison, s'est considérablement édulcoré, peut-être sous l'influence de la morale laïque qui, depuis la Troisième République, semble s'être imposée dans la culture. Preuve en est la gêne des commentateurs français lorsqu'un Américain parle de « croisade », comme si la différence de degré dans l'appréhension des termes dans les deux cultures se faisaient instinctivement jour. La réaction française à l'usage du terme par George W. Bush après le 11 septembre, inquiète et indignée, est à ce titre révélatrice, tandis que les critiques américaines du président n'en firent guère cas. Voir par exemple : Peter Ford, « Europe cringes at Bush 'crusade' against terrorists », *The Christian Science Monitor*, 19 septembre 2001.

289 Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 405.

290 Son arrière-grand-père, Richard, et son grand-père, George, luttèrent pour abolir l'esclavage dans les Caraïbes et s'opposèrent à sa légalisation en Illinois. Ils projetaient également d'installer en Haïti les « noirs libres » mais persécutés. George se distingua aussi pour son activisme abolitionniste, son courage et sa résolution malgré la mort de deux de ses fils pendant la guerre de Sécession. Cline, *The Mechanics of Dissent*, p. 17. Errett, *Life and Writings of George Edward Flower*, p. 19-20. Matusow, « The Mind of B. O. Flower », p. 492.

fondateur du centre social de l'Université Northwestern[291] et successeur de Flower à la tête de son *Twentieth Century Magazine* à partir de novembre 1911, voit d'ailleurs dans son prédécesseur un « nouveau Greeley » : à la mort du militant abolitionniste et anti-corruption correspondrait, par une sorte de ruse de l'histoire progressiste, l'éveil d'une nouvelle conscience, Flower, qui poursuivrait, par voie de presse également, la lutte[292]. Flower s'inscrit lui-même dans cette mémoire : sa pierre tombale, dans le cimetière de Mount-Auburn à Cambridge (Massachusetts), porte les mots du chant de guerre nordiste, « John Brown's Body », à la gloire de l'abolitionniste radical : « his soul goes marching on ».

Si réformer implique de rejouer la geste républicaine et chrétienne, alors le réformateur se définit par une manière d'être et le progrès se joue d'abord dans la re-moralisation des acteurs historiques. La réincarnation de la geste abolitionniste, quant à elle, se situe au niveau des objets de l'activisme et de l'action : le réformateur est celui qui s'engage à refaire le monde. Par conséquent, la règle d'or et le républicanisme permettent à Flower et à la nébuleuse progressiste radicale d'exprimer le besoin d'une réforme de l'individu, et par la suite du pays, tandis que l'esclavage devient, après la guerre de Sécession, la métaphore principale pour dire les inégalités sociales[293]. Le travail des enfants est pensé comme un « esclavage » qu'il faut « abolir »[294]. Flower décrit son idéal social, égalitaire et débarrassé des violences entre travailleurs et patrons en termes de « liberté » et comme le fruit d'une « émancipation » d'abord individuelle puis

---

[291] Cette maison d'accueil *(settlement house)* est la plus ancienne encore en activité aux États-Unis depuis la fermeture de Hull House en 2012.

[292] Charles Zueblin, « Editorials », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, novembre 1911, p. 4.

[293] Eric Foner, « The Meaning of Freedom in the Age of Emancipation », *Journal of American History*, vol. 81, n° 2, septembre 1994, p. 438.

[294] Flower, « In the Mirror of the Present. Child Slavery : Democracy's Present Battle with the Moloch of Greed », vol. 37, février 1907, p. 175-181. Flower organise deux symposiums sur la question de la pauvreté des enfants en avril 1890 et en juin 1894. Ses contributeurs se rejoignent sur la nécessité d'interdire cette pratique d'un autre âge. Les articles trouvent un écho jusqu'en Nouvelle-Zélande dix ans plus tard. « White Child Slavery, A Symposium », *The Arena*, vol. 1, avril 1890 : Solomon Schindler (rabbin réformateur et contributeur régulier dans *The Arena*), « I. », p. 589-594 ; Florence Kelley Wischnewetzky (première secrétaire de la National Consumers League), « II. », p. 594.-595 ; Jennie June (le pseudonyme de Jane Cunningham Croly, journaliste, fondatrice de la General Federation of Women's Clubs et mère d'Herbert Croly), « IV. », p. 595-598 ; A.A. Chevaillier (travailleur social de Boston et secrétaire de la National Association for the Protection of the Insane and the Prevention of Insanity), « V. », p. 598-591 ; C. Orchardson, « VI. », p. 591-593. « Child Slavery in America », *The Arena*, vol. 10, juin 1894 : Alzina P. Stevens (inspectrice adjointe du Travail dans l'Illinois), « I. The Child, the Factory and the State », p. 117-135 ; Alice L. Woodbridge (secrétaire de la Working Women's Society de New York), « II. Child Labor an Obstacle to Industrial Progress », p. 135-138 ; Thomas E. Will, « Data Compiled and Condensed from the Original Sources », p. 139-143 ; Thomas E. Will, « IV. Bibliography of Child Labor », p. 143-144. « Child-Slavery In The United States », *New Zealand Herald*, 2 décembre 1902, p. 4 ; *Wanganui Chronicle*, 5 décembre 1902, p. 4. Les journaux néo-zélandais cités dans ce travail proviennent tous de la base de données de la National Library Of New Zealand : *Papers Past*. URL : http://paperspast.natlib.govt.nz.

sociale (« industrial freedom »)[295]. Comme la loi divine (« higher law »), en façonnant et réveillant la conscience individuelle, mit fin au scandale de « l'institution particulière », la règle d'or émancipera les travailleurs. La loi morale légitime ce qui est illégal. Flower encense par exemple le « poète prophète de l'Ouest », James G. Clark (1830-1897), et en particulier son chant « The People's Battle Hymn » : cet hymne en faveur des masses laborieuses est une réécriture explicite de « l'Hymne de Bataille de la République » (« The Battle Hymn of the Republic », 1861), chant patriotique nordiste et lui-même une variante de « John Brown's Body »[296]. L'expression « Fatherhood of God, the Brotherhood of Man », que Flower associe constamment à la règle d'or, apparaît d'ailleurs pour la première fois dans les années 1850 dans la presse antiesclavagiste[297].

La mémoire abolitionniste se nourrit de la mémoire républicaine ; elle fonctionne de la même manière : il s'agit, d'une part, de réactiver l'exaltation morale pour mobiliser les militants et partir en croisade, et, d'autre part, de rejouer la geste et le triomphe historique abolitionniste. Lincoln a permis la renaissance de la nation car il a réincarné les principes de la naissance de la nation, ceux de 1776 ; il s'agit donc pour Flower de réincarner Jefferson et Lincoln, de continuer la perpétuelle renaissance, à chaque génération, de la liberté : répétition d'une répétition, les mêmes causes morales produisant, précédents historiques à l'appui, les mêmes effets. La tradition abolitionniste de Nouvelle-Angleterre, imprégnée de tout un imaginaire chrétien mais aussi de l'idéalisation des « communautés » des premières (petites) villes de la côte Est et de leur harmonie sociale, ne change pas de nature mais de champ d'action et de forme. Les réformateurs doivent réinventer le « langage du bien commun » (*language of the commonweal*) » pour purifier le pays d'une nouvelle tache, l'esclavagisme industriel, briser les chaînes des nouveaux esclaves et retisser des liens entre les différentes composantes de la

---

[295] Flower par exemple voit dans le populisme une croisade pour l'émancipation, au sens abolitionniste du terme, des travailleurs. Voir par exemple la brochure « Industrial Freedom » ou la nécrologie de Leonidas L. Polk : candidat probable du People's Party aux élections présidentielles de 1892 s'il n'avait pas décédé quelques mois auparavant, Flower présente le journaliste, fermier et politique de Caroline du Nord comme « the most conspicuous apostle of industrial freedom ». Flower, « Notes and Annoucements », vol. 6, août 1892, p. lvii.

[296] Flower, « Books of the day. The People's Battle Hymn », vol. 6, octobre 1892, p. liv ; « A Poet of the People », p. 607-619. Flower lui consacre même un ouvrage élogieux : *A Poet of the People and After Sixty Years* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896).

[297] Les bases de données *Chronicling America* et *Newspaper.com* se rejoignent. Dans la base de données de la Librairie du Congrès, la première occurrence de l'expression provient de l'organe de la *Ohio American Anti-Slavery Society* : « Michigan Annual Meeting of the Friends of Human Progress », *Anti-Slavery Bugle*, 27 septembre 1856, p. 3. Sur le site *Newspaper.com*, la référence est encore plus ancienne (le numéro du 15 mars 1850) et issue d'un des journaux abolitionnistes les plus influents de l'époque, *The Liberator* de Boston, dirigé par William Lloyd Garrison.

société[298]. Cette « harmonie sociale sans classe », fondement du génie américain, se serait perdue avec l'essor des *corporation*s après 1865 selon Flower et le rôle des progressistes consisterait à la réinstaurer[299].

Dans un panégyrique de son ami « prophète-poète » Edwin Markham, Flower s'insurge contre la persistance, sous de nouvelles formes, de l'esclavage après 1865 : dans les mines, les ateliers de misère ou les champs. Il dénonce la sujétion qu'impose le salariat (« wage slavery ») ou la misère des damnés de la terre qu'évoque parfaitement selon lui le poème de Markham « The Man with a Hoe », inspiré du tableau éponyme de Jean-François Millet[300]. Les témoignages des travailleurs de l'époque comme les reconstitutions des historiens confirment ce constat : des conditions de travail particulièrement dures, plus dures qu'en Europe, et surtout la perte d'indépendance et l'impossibilité de contrôler son travail à cause des nouvelles méthodes managériales mises en place par les grandes *corporations*[301]. C'est une véritable « guerre économique perpétuelle » qui asservit les travailleurs. Flower en décrit les effets dévastateurs, notamment sur les membres sans défense de la société, dans les termes du sentimentalisme de la classe moyenne :

> The horrors of the perpetual economic war beggar description. The women, the aged, the maidens, the little children, the sick, and the crippled battled, suffered, and were not infrequently slain in the conflict, which ceased not either day or night. In every city, in the towns, and in the country the cries of the victims and the curses of the dying were heard. They fell under the wheel on every hand, and their places were quickly filled by other gaunt figures who entered the gap and faced the same fate for a little food to silence nature's cravings, and some rags to clothe the nakedness of the body. Their lightest moments were canopied with fear of hunger, eviction, sickness, and the potter's field. The recklessness in the sacrifice of human life, when that life belonged to a wage slave, was seen by the records, which showed that at least two hundred thousand men, women, and children were every year

---

298 Rodgers, *Contested Truths*, p. 179. Rodgers le définit ainsi : « the dream (so deep in middle-class Protestantism) of reknitting the social body into wholeness blossomed in new, inventive forms ». Ailleurs, il parle de « social bonds ». Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 122-127.

299 Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 7.

300 Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 405-408.

301 À propos de ce contrôle accru sur les ouvriers, voir Richard White, *Railroaded : The Transcontinentals and the Making of Modern America* (New York : W.W. Norton & Company, 2011), p. 278-287, et Edwards, *New Spirits*, p. 63-64. Pour White, les cheminots étaient considérés comme des soldats qui n'avaient pas leur mot à dire dans la conduite de leur travail ; ils payaient au prix de leur sang des technologies dépassées, souvent maintenues pour ne pas réduire les profits. À cette rationalisation financière s'ajoute celle de l'encadrement de la production proprement dite : Edwards présente des témoignages d'anonymes ou de personnalités comme Emma Goldman. L'histoire des relations de domination entre ce qui n'étaient pas encore appelé « employeurs » et « employés » s'enracine dans la période coloniale et les lois régissant les liens entre « maîtres » et « serviteurs ». Voir à ce sujet Jean-Christian Vinel, *The Employee : A Political History* (Philadelphie : The University of Pennsylvania Press, 2013), p. 1-12.

> maimed or killed "in performance of their industrial duties." The victims of the railroad system of the United States under private capital reached almost forty thousand maimed or killed a year. So careless was capital of the lives of the wage slaves and so pitifully were they often remunerated that a saying was current that nothing was so cheap as human life[302].

Ce que les intellectuels marxistes pensent en termes d'aliénation, d'armée de réserve et de lutte des classes, Flower et la nébuleuse progressiste radicale qu'il incarne et diffuse l'expriment en termes de moralité : un combat spirituel contre l'immoralité qui s'est emparée des individus comme du pays. Comme le marxisme a pu fonctionner comme une grille de lecture pour comprendre les conflits sociaux pour bon nombre d'intellectuels du XXe siècle, la croisade abolitionniste et son substrat moral, à la fois chrétien et républicain, ont modelé la perception des bouleversements sociaux, économiques et sociaux du tournant du siècle. Ils servent donc de matrice aux nombreuses luttes de Flower : contre la prostitution (« white slavery »), la tyrannie d'une mode misogyne (« fashion's slaves »), l'esclavage des enfants (« white child slavery ») ou des ouvriers ou encore le fléau de la guerre[303]. Pour s'émanciper, Flower veut donc libérer l'homme spirituellement (chapitre 2), intellectuellement (chapitre 3), et socialement (chapitre 4).

---

302 Flower, « The Latest Social Vision », p. 524-525.

303 Flower, « Editorial Notes. White Slaves of New York », vol. 3, avril 1891, p. 638-640 ; « Fashion's Slaves », vol. 4, septembre 1891, p. 401-430 ; « The Menace of Plutocracy », p. 515 ; « In the Mirror of the Present. Child Slavery : Democracy's Present Battle with the Moloch of Greed », vol. 37, février 1907, p. 175-181 ; « In the Mirror of the Present. The Great Peace Congress », vol. 32, décembre 1904, p. 664. En décembre 1894 par exemple, il organise dans *The Arena* un « symposium » sur « l'abolition de la guerre ».

CHAPITRE 2.
Ingénierie spirituelle : régénérer la foi pour régénérer l'humanité

Au tournant du XXe siècle, le triple héritage de Spencer, Jefferson et du Christ fournit à Flower un langage scientifique, américain et religieux pour dire l'indignation morale à l'âge du progrès. Ces traditions entrent en collision avec de nouvelles réalités : des bouleversements économiques, sociaux et politiques liés au changement d'échelle et à l'accélération d'évolutions structurelles (industrialisation, urbanisation, immigration) ébranlent le pays, alors que des mouvements politiques cherchent à les « mettre en ordre » et bousculent l'offre et les méthodes politiques (populisme, socialisme, féminisme, ou organisation en clubs des réformateurs)[1]. Dans et par ce choc se construit un regard, celui de l'intellectuel, et une modernisation du protestantisme sous l'influence notamment des avancées scientifiques. Ce deuxième chapitre explore l'inscription, dans le tissu social et le paysage intellectuel, des principes moraux transmis par toute une mémoire radicale et leur transformation.

D'abord, il s'agira de revenir sur la genèse de la figure de l'intellectuel et sur le regard qu'il pose sur son temps. Flower en propose une chronique qui relève d'une grille de lecture façonnée par les discours moraux plus anciens examinés au chapitre 1. Flower ne peut revendiquer l'appellation d'« intellectuel » car c'est justement au tournant du siècle que cette figure s'institue. Néanmoins, par son positionnement et la vision de son rôle social, il participe, sans le savoir, à cette construction ; en ce sens son exemple individuel témoigne de dynamiques sociales plus larges. L'intellectuel, en fait, modernise deux figures : le « savant » des Lumières qui, dans la définition classique de Kant, fait un « usage public de sa raison […] devant le public entier des *lecteurs*[2] » et le pasteur, figure emblématique de savoir, y compris universitaire, aux États-Unis jusqu'après la guerre de Sécession[3]. De leur *aggiornamento* et de leur fusion naît l'intellectuel journaliste. Ensuite, nous examinerons plus en détails le substrat spirituel qui façonne l'essor de

---

[1] Wiebe, *The Search for Order*.

[2] C'est Kant qui souligne. Emmanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? » *in* Éléments métaphysiques de la doctrine du droit. (Première partie de la Métaphysique des mœurs), suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle et d'autres petits écrits relatifs au droit naturel, traduit de l'allemand par Jules Barni (Paris : Auguste Durand, 1853 [1796]), p. 283.

[3] Voir à ce propos Perry, *Intellectual Life in America*.

cette nouvelle figure. La ferveur religieuse se traduit avant tout par l'engagement social et donne naissance à un mouvement religieux et social qui donne une formulation particulière aux trois grammaires du progrès exposées dans le chapitre 1. Se dessine alors un protestantisme engagé et libre de dogmes, un Évangile social mâtiné ici de libre-pensée et de croyances alternatives, mouvement à la fois caractéristique de l'époque et de la classe moyenne radicale auquel Flower appartient et incarné par l'intellectuel progressiste radical. L'urgence, selon lui, est de traduire en actes la foi et ainsi restaurer une éthique du progrès qu'il pense comme un nouveau Grand Réveil religieux *et* scientifique, une foi épurée, régénérée par les avancées scientifiques. Nous considèrerons donc les différentes modalités (spiritisme , Nouvelle Pensée , Science chrétienne , « loi de l'amour ») de cet « idéalisme spirituel ». Ce bricolage scientifico-religieux permet la transmission, la continuité mais aussi les mutations, de l'approche morale au cœur du réformisme.

I. Naissance de l'intellectuel

A. Un certain regard : une lecture morale du tournant du siècle

Flower pose un regard moral sur l'Amérique du tournant du siècle. Sa lecture des évènements puise dans les trois héritages – spencérisme , républicanisme et règle d'or – qui façonnent le paysage intellectuel alors. Sa grille d'interprétation lui fournit véritable système pour examiner son époque où se mêlent science, histoire, religion, et métaphysique. Sa vision du progrès repose sur une pensée scalaire, du moins au plus évolué. Ainsi, il assimile la sauvagerie à ce qui est médiéval, monarchique et conservateur, au matérialisme (au sens philosophique mais aussi dans l'acception courante de recherche des plaisirs matériels), au « sensualisme » et au ritualisme. La racine du mal qui ronge le pays se résume en quelques vices : « le matérialisme, le sensualisme, et le commercialisme » ; ils évoquent l'empêtrement dans la matière, dans le corps ou les biens matériels, tout ce qui rabaisse en somme l'humain et le ramène à son animalité et aux passions les plus viles. *A contrario*, la civilisation est synonyme de progressisme, républicanisme, modernité, d'efficacité technique, de pacification des mœurs, de vertu et de spiritualité. À cela s'ajoute la correspondance entre l'individu et son environnement, un système organiciste fait d'influences réciproques. Le réformateur puise dans ce système pour proposer une étiologie des désordres, des crimes et des violences, par définition rétrogrades, de son époque : la guerre, les conflits entre le capital et le travail, mais aussi les dégâts sociaux causés par l'alcool. *The Arena* se veut la chronique du tournant du siècle. Flower en décrit les crises comme autant de symptômes du déclin moral qui ronge le pays et comme la projection de vices individuels dans l'espace

public : une régression multiforme, individuelle, sociale, anthropologique, et historique. Nous nous proposons ici d'en retracer quelques exemples, puisés au gré de ses éditoriaux, afin de rendre compte de la teneur de ce regard.

Dès les années 1890, Flower estime que le pays fait fausse route : partout il voit la sauvagerie à l'œuvre, partout une culture dévoyée corrompt l'individu. La République déchoit de son piédestal historique : le « fier héraut de la paix universelle » se transforme en camp retranché. Il accumule les exemples de brutalité instituée : les exercices militaires dans les écoles publiques, les stages d'entraînement au tir pour les élèves organisés par la National Rifle Association, la construction de dépôts d'armes et de munitions en temps de paix, et l'équipement de la police avec des mitrailleuses Gatling. Son réquisitoire, en une phrase, évoque les trois héritages qui forgent sa grille de lecture : « the reactionary and unchristian ideal of the imperialistic, military and anti-republican element in the nation[4] ». Le sens moral, pour Flower, ne peut que flétrir sur un terreau aussi nocif. Rien de surprenant alors dans le réensauvagement des relations sociales. De nombreux signes de la « décadence » des valeurs chrétiennes, républicaines et démocratiques horrifiient Flower : les journaux qui se délectaient des descriptions de l'efficacité meurtrière des mitrailleuses Gatling, la perte de confiance du gouvenement dans la milice, et sa « tolérance envers l'armée Pinkerton de détectives » témoignent, selon Flower, de la violence inhérente aux monarchies ou de tout pouvoir se comportant comme telles (« brutality of enthroned power »). Les *corporations*, aristocratie du nouveau Monde, utilisent alors logiquement les « méthodes médiévales de la guerre[5] ».

Les grèves de 1892 aux aciéries d'Homestead (Pennsylvanie) ou dans les mines de Cœur d'Alene (Idaho) illustrent cette dégénérescence : « there is something rotten in America », comme l'affirme Flower[6]. Il s'insurge contre l'utilisation, par les ploutocrates, de la violence physique et institutionnelle pour asservir les travailleurs. Les grands industriels profitent d'abord de la

---

[4] Flower, « Military Instruction for American Boys », *Union Signal*, 15 février 1894 ; « Peace the Handmaid of Progress and Guardian of Democracy », p.441-442. Flower lutte aux côtés de la WCTU. Sa présidente écrit d'ailleurs dans *The Arena* et admire son rédacteur en chef. Flower partage avec la ligue de tempérance une approche républicaine et chrétienne. Il signe d'ailleurs son article dans l'organe de l'organisation, l'*Union Signal*. Les arguments de la WCTU rejoignent ceux de Flower : « The WCTU opposed the GAR's plan to introduce military drilling in the public schools on several grounds: drilling inspired children to seek military glory; gymnastics offered better physical development ; tax dollars should not be used to teach subjects that violated people's religious principles ; and the plan represented a step toward the development of a large standing army, a menace to cherished liberties and domestic peace ». Tara M. McCarthy, «"The Humaner Instinct of Women:" Hannah Bailey and the Woman's Christian Temperance Union's Critique of Militarism and Manliness in the Late Nineteenth Century », *Peace & Change*, vol. 33, n° 2, avril 2008, p. 201. Frances E. Willard, « The Woman's Cause Is Man's », *The Arena*, vol. 5, mai 1892, p. 712-725.

[5] Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 508-515.

[6] *Ibid.*, p. 516.

politique protectionniste du gouvernement, que Flower dénigre comme autant de « privilèges spéciaux ». En refusant d'allouer l'argent public reçu pour soutenir l'économie aux hausses de salaire, les industriels créent les conditions de la révolte, comme à Homestead. Ils refusent de s'acquitter de leurs « obligations morales » envers les ouvriers et, en se dissociant de la communauté, érigent en valeur l'égoïsme et la cupidité. À l'injustice s'ajoute la violence : les « méthodes médiévales de la guerre » remplacent la discussion civilisée. Par exemple, il affirme que fortifier une usine en temps de paix, comme l'avait fait en juillet 1892 l'entreprise d'Andrew Carnegie, Carnegie Iron and Steel Company, ne peut que pousser à l'émeute. Henry Frick, à qui Carnegie avait confié la direction de l'aciérie d'Homestead (Pennsylvanie), était déterminé à briser ses velléités syndicales. Face à l'impossibilité de conclure un accord, Frick ferme les ateliers et achève la construction, commencée quelques mois plus tôt, d'une haute clôture de barbelés et de miradors. Cette acte « sans foi ni loi (*lawless*) » n'était ni plus ni moins qu'une « conspiration » pour briser la paix et l'ordre public selon un général B.F. Butler, avocat de Nouvelle Angleterre cité par Flower. Les détectives privés de l'agence Pinkerton incarnent tout particulièrement cette régression historique. Brutes sans foi ni loi, « irresponsables » et prêts à abattre « leur prochain » ou des femmes innocentes, ce sont eux les véritables « anarchistes », pas les grévistes. Comparés aux mercenaires allemands de la Guerre d'Independence (« hired Hessian of plutocracy »), ils personnifient le bras armé des privilèges et la nouvelle aristocratie industrielle[7]. Flower, en effet, idéalise la loi ; il croit en sa vertu. Les corrompus, pour lui, ne peuvent que contrevenir aux lois naturelles et sociales : ils se cachent derrière une législation artificielle, imposée par les puissants. Le journaliste réformateur se doit donc de libérer les esprits de cette fausse organisation sociale pour rétablir l'ordre originel, chrétien, républicain et spencérien, qui faisait fonctionner harmonieusement le système.

La corruption alors s'étend et pervertit même les institutions, comme le montre la tendance inquiétante d'utiliser la milice pour protéger des intérêts non seulement privés mais surtout hors-la-loi (« to protect the interests of those who were clearly law breakers and ignorers of right and justice[8] »). L'asservissement des autorités au « capital », par exemple le gouverneur de Pennsylvanie s'acoquinant avec Carnegie Co. alors que la grève à Homestead bat son plein ou le juge en chef de la Cour suprême du même État, Edward M. Paxson, soutenant les ploutocrates, se traduit, sans surprise pour Flower, par des actes de tortures : les vices privées engendrent les maux de la société qui se répercutent et corrompent l'individu. En effet, les officiers de la milice de Pennsylvanie châtièrent un soldat nommé Iams pour avoir acclamé l'homme qui a tiré sur

[7] *Ibid.*, p. 514-515.

[8] Flower, « Notes and Announcements. Recent Industrial Troubles », vol. 7, janvier 1893, p. xxiii.

Henry Frick à Homestead : seule une dégradation morale contaminant l'individu peut expliquer une telle « inhumanité monstrueuse *(fiendish inhumanity)* »[9]. Cet épisode est le résultat logique, affirme Flower, du « commercialisme matérialiste », instauré par les grands industriels après la guerre de Sécession. Il débauche et brutalise les gouvernements, leur indifférence menaçant les honnêtes travailleurs et menant inexorablement à une révolution sanglante[10]. Il réensauvage les plus humbles (« public conscience is anaesthetized and the moral forces are divided […], brutalized by savage social conditions ») comme les plus riches qui s'adonnent à un hédonisme débridé et aux plaisirs de la chair[11].

Un système économique si injuste et violent témoigne d'une régression anthropologique et précipite le retour à la barbarie médiévale, ce que Flower désigne comme le « féodalisme du capital » ou « nouveau féodalisme commercial ». À la suite de la grève d'Homestead et des progrès des forces réformatrices, les industriels, « inquiets et déterminés », se mettent d'ailleurs à financer des arsenaux que Flower compare à des châteaux forts médiévaux ou à la Bastille. La militarisation instaurée pour protéger les intérêts des élites économiques et politiques provoque le « peuple » et présage de révoltes qui, pour Flower, ne manqueront pas de dégénérer en Terreur révolutionnaire : il compare en effet la situation américaine à la France de Louis XV dont les élites, commerciales et aristocratiques, se barricadent et s'étourdissent de plaisirs, sourds à la souffrance du peuple. La construction de dépôts d'armes symbolise aussi d'une part la Chute de l'Amérique dans les violences inhérentes aux monarchies, comme si la table rase historique inaugurée par la Révolution américaine avait été abolie, et d'autre part une régression anthropologique, un retour à la barbarie médiévale[12]. Le militarisme et le laissez-faire œuvrent de concert pour lui : une « législation de classe » qui sert les intérêts des puissants et met en péril la République. Ils ne sont, *in fine*, que deux expressions différentes du même esprit de « concurrence » ou ce qu'il appelait « la guerre de tous contre tous » : une organisation sociale qui laisse libre cours aux instincts les plus primaires, les encourage même, et donc qui favorise un

---

[9] *Ibid.*, p. xxiv ; « Notes and Announcements. Fiendish Inhumanity Among the Officers of the Pennsylvania Militia », vol. 6, septembre 1892, p.lx-lxiv.

[10] Flower, *Progressive Men*, p. 40, 164 ; « The Dawning Day », p. 272 ; « Jesus or Caesar », p. 522-533.

[11] Flower, « Social Conditions Under Louis XV », p. 635 ; « An Earnest Word to All Who Would Usher in The New Day Without Bloodshed », p. xxv; *Progressive Men*, p. 181-182.

[12] Flower, « Plutocracy's Bastiles [*sic*] ; or Why the Republic is Becoming an Armed Camp », vol. 10, octobre 1894, p. 601-621 ; « Social Conditions Under Louis XV », p. 635-640 ; « The Menace of Plutocracy », p. 510-516 ; « Fiendish Inhumanity Among the Officers of the Pennsylvania Militia », p.lx-lxiv ; « Recent Industrial Troubles », p. xxiii-xxiv. Cette inquiétude se retrouve dans sa correspondance : Lettre de B.O. Flower à Luhman H. Wellet, 13 juin 1894, Weller Papers, Wisconsin Hisotrical Society, cité dans Norman Pollack, *The Populist Response to Industrial America: Midwestern Populist Thought* (Cambridge, MA: Harvard Univeristy Press, 197, p. 42.

retour en arrière historique et anthropologique. Ce principe « féodal » ne pouvait que provoquer tragédies, injustices et désordres[13].

Le dénouement de la marche des chômeurs de Jacob Coxey est symptomatique pour Flower de la violence et de l'injustice inhérentes à l'intronisation, littérale, des puissants, politiques et industriels. Pourquoi arrêter certains de ses membres pour avoir proféré des grossièretés alors qu'au plus haut de l'État le président Cleveland et son secrétaire du Trésor John G. Carlisle se rendaient coupables du même forfait ? Pourquoi interpeller des manifestants pacifiques ne demandant qu'à travailler et dont le seul crime est d'avoir marché sur les pelouses du Capitole ? Le ridicule de ces interpellations n'effleure même pas un Flower ulcéré. Et de renchérir : pourquoi traiter ainsi des hommes et des femmes honnêtes alors que les vrais « mendiants », les ploutocrates, quémandent au Congrès des « privilèges » (« band of wealthy beggars ») ? Pourquoi la société ne s'occupe-t-elle des plus pauvres qu'en prison, *après* avoir enfreint la loi ? Flower s'indigne contre un « cancer » social qui récompense les corrompus et encourage l'illégalité : « there is something radically wrong with social conditions which compel men, who find every avenue from exposure and starvation closed, to become law-breakers in order to live[14] ».

Autre symptôme de ce système dérèglé reposant sur le deux poids deux mesures : la question des *saloons*. Elle fournit un autre exemple de dépravation qui réensauvage les individus puis, par capillarité, la société. Citant le rapport de la WCTU, *Chicago's Dark Places,* Flower accuse les 5600 bars de Chicago et ses 40 millions de bières vendues chaque année de favoriser la déchéance et la criminalité des plus pauvres. Véritable « malédiction », « peste noire » ou « poison » pour Flower (« the deadly upas of the nineteenth century civilization, the black plague of moral life »), l'alcool brise les familles (« army of home destroyers ») et affaiblit les corps et les âmes (« undermining society and enervating manhood and womanhood »). Seule l'indifférence des élites permet ce scandale. Le clergé ignore aussi le problème et sanctifie le vin au lieu de dénoncer ce fléau. Pis encore, les brasseurs incarnent un système corrompu au service des puissants. Ce sont eux les véritables anarchistes en institutionnalisant l'illégalité et l'immoralité (« *lawlessness of the saloon power*[15] ») : la *Brewers' Association* paie par exemple les procès de ses membres, innocents ou non ; les *saloons* vendent aux mineurs, organisent la prostitution pour attirer les clients, attisent les « passions animales », ignorent la législation (comme celle sur la

[13] Flower, « Topic of the Times. The Struggle Between Life and Death in the Economic World. The Warfare of Three World-wide Social Theories », vol. 27, mars 1902, p. 315.

[14] Flower, « Some Serious Questions for Americans to Consider », p. xlvi ; « Cancer Spots in Metropolitan Life », p.761-762.

[15] Sauf mention contraire, les italiques des citations proviennent du texte original.

fermeture le dimanche) ou corrompent le législateur pour obtenir des lois favorables et les élections en achetant les voix des plus pauvres. Si un pauvre vol du pain, il se retrouve en prison alors que les vendeurs d'alcool conspirent avec les politiques pour perpétuer leur pouvoir en toute impunité[16].

La guerre, quant à elle, pousse l'alliance du capitalisme et du militarisme à son paroxysme. Flower la considère comme une régression vers la barbarie, en d'autres mots l'expression d'instincts sauvages, une vision du monde non scientifique et une superposition artificielle, et donc pervertie et dispensable, sur ce qui devrait être un développement naturel, progressif, vers la paix. Le pays doit donc abandonner l'impérialisme et le militarisme de Jules César pour renouer avec le modèle éthique de Jésus[17]. La « vraie grandeur des nations », selon la formule qu'il reprenait du sénateur Charles Sumner, farouche abolitionniste et opposant à la guerre contre le Mexique, réside dans la paix[18]. Flower croit en une définition anti-impérialiste et pacifiste de l'exceptionnalisme américain et condamne la « conception impériale de l'américanisation », utilisée pour « justifier la militarisation de la société[19] ». Le pacifisme, pour Flower, serait le stade ultime de l'évolution humaine. Il partage cette conviction avec son modèle intellectuel Herbert Spencer (mais aussi avec un de ses adversaires comme Andrew Carnegie) : « [They] believed that the world was evolving inexorably from a violent past to a cooperative, peaceful future — from 'militant' to 'industrial' stages of society, in Spencerian terms. Although inevitable, human progress could be accelerated or retarded by political choices[20] ». Au début du XXe siècle cependant, César semble guider la politique américaine et menace le pays de régression, s'inquiète Flower. La guerre américano-philippine, en particulier, l'horrifie. Les États-Unis, après avoir libéré la colonie du joug espagnol, se comporte comme les anciens oppresseurs et s'engage dans une monstrueuse « guerre d'assujettissement *(war of subjugation)* » où l'horreur ne semble plus avoir de fin (« horror treads on the heels of horror) » : usage de la torture, notamment le simulacre de noyade pas les soldats (un « aveu humiliant » pour Flower) ; ordre par certains officiers,

---

[16] Flower, « Editorial Notes. The Rum Curse », vol. 3, février 1891, p. 377-379 ; « Editorial Notes. The Saloon Curse », vol. 4, novembre 1891, p. 763-766.

[17] Flower, « Jesus or Caesar », p. 522-533. Flower publie un dessin de Dan Beard où le satiriste dénonce, dans une relecture ironique du Décalogue, l'hypocrisie de nations soi-disant chrétiennes alors qu'elles trahissent tous les principes de leur foi : « Thou shall not kill/ commit adlutery/ steal except in time of war ». Dan Beard, « The Ten Commendments and the Christian Nation », *The* Arena, vol. 32, septembre 1904, p. 303.

[18] Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 231.

[19] Je traduis. Alex Goodall, « Two Concepts of Un-Americanism », *Journal of American Studies*, vol. 47, n°4, novembre 2013, p. 931.

[20] Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 12-13.

finalement acquittés, de tuer tous les philippins de plus de 10 ans ; folie des soldats rentrant au pays ; hébétude des citoyens habitués aux atrocités. Les exactions de l'armée américaine en 1902, martèle Flower dans ses articles, montrent sans conteste la « tendance d'une armée engagée dans une guerre de conquête à dégénérer et devenir brutale »[21]. La guerre, en somme, signale l'éclipse du sentiment et la « faillite de la vision morale » :

> From the standpoint of the absolute all war is terrible [but the worse thing] is the deadening of the public conscience so that the click of gold drowns the cry of distress […] and that frightful failing of the moral vision which renders it impossible for a nation to differentiate between heroism, nobility and manhood, and gilded corruption, veneered animalism and refined savagery[22].

Cette lecture des diverses formes de régression qui réensauvagent la société et les individus irrigue tous les écrits de Flower. Dans son positionnement, à distance et en surplomb, se forge sa mission de conscience morale de son temps. Ce regard particulier, cependant, se veut dans le même mouvement acteur politique : dépassant le simple cadre du journaliste chroniqueur se crée alors un nouveau rôle.

B. Flower, intellectuel malgré lui ?

Flower se voit comme un journaliste mais aussi un écrivain et un réformateur. Il ne sépare pas ces rôles mais ne propose aucun terme pour exprimer leur élan commun, la mission, en somme, qu'il se donne : le devoir de prendre la parole sur des questions publiques par l'intermédiaire de la culture imprimée, à travers ses magazines ou sa maison d'édition entre 1890 et 1896. Avec le recul, l'historien pensera à « intellectuel » ; le terme, cependant, s'avère problématique, à la limite de l'anachronisme, car c'est justement à cette période qu'il se construit[23]. Flower semble donc être un intellectuel malgré lui : nulle part il ne conceptualise cette nouvelle

---

[21] Flower dénonce l'hypocrisie du secrétaire à la Guerre, Elihu Root, qui affirmait que les États-Unis géraient cette guerre avec « humanité ». Flower, « Topic of the Times. Some Dead Sea Fruit of Our War of Subjugation », vol. 27, juin 1902, p. 648-651 ; « Topic of the Times. Brutalizing the American Soldier and Demoralizing American Youth », vol. 28, août 1902 ; p. 96-97.

[22] Flower, « A Friend of Peace on Our War with Spain », p. 514.

[23] Ou, pour prendre un terme actuel, « intellectuel public *(public intellectual)* » : l'expression, attestée par l'OED dès 1967 dans *The New York Times*, ne fit fortune qu'à partir des années 1990 suite à la publication de l'ouvrage *Les Derniers Intellectuels* (*The Last Intellectuals*) de Russell Jacoby en 1987 (lui-même déclare, dans la préface de la seconde édition, avoir introduit l'expression dans le débat public). Daniel Geary, « Les Intellectuels américains et l'idéal démocratique », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], n° 108, 2009, mis en ligne le 24 novembre 2009, consulté le 10 mai 2014. URL : http://chrhc.revues.org/1805. Russell Jacoby, *The Last Intellectuals : American Culture in the Age of Academe* (New York : Basic Books : 2000 [1987]), p. xvi.

figure mais partout elle transparaît dans ses gestes ou ses mots. Avant de les examiner, il convient de revenir sur la généalogie de cette nouvelle figure dans le contexte de l'époque. S'il n'y a pas de définition simple au terme « intellectuel » en anglais, c'est parce que son origine se trouve en France[24]. En français, l'adjectif signifiant « dont la vie est consacrée aux activités de l'esprit » se substantive au milieu XIXe siècle mais ne fait effectivement fortune qu'au moment de l'affaire Dreyfus[25]. Il désigne alors ces écrivains et professeurs engagés pour la défense de l'officier injustement accusé de trahison. La publication de la tribune de Zola, « J'accuse…! », le 13 janvier 1898, et le lendemain d'un manifeste pour exiger un nouveau procès dans l'*Aurore*, signé par quelques 1400 lettrés et professeurs, précipitent le succès du terme. Georges Clémenceau, rédacteur en chef du quotidien, intitule le manifeste « la protestation des Intellectuels »[26]. Maurice Barrès reprend ensuite l'expression pour la moquer. Bientôt, les « intellectuels » s'emparent d'une étiquette d'abord railleuse et en font un étendard. L'usage du terme dépend du bord politique avant 1914 ; dans les années 30, il sera largement accepté, à gauche comme droite[27].

Le terme ne tarde pas à traverser l'Atlantique : on en attribue traditionnellement la paternité à William James qui, en 1899, utilise l'expression dans la même lettre d'abord en français puis la traduit en gardant cependant les guillemets, signe de son origine étrangère. Les « intellectuels », pour James, ont une fonction sociale de conscience morale et de combat pour rétablir la justice, en France pour Dreyfus (« 'Les intellectuels,' thanks to the Republic, are now aggressively militant »). Puis, en traduisant le terme, il déclare l'indépendance de l'intellectuel américain : son rôle spécifique serait d'œuvrer à préserver l'idéal individualiste, droit de naissance de tout citoyen et lieu où puiser une force morale permettant de résister à la corruption[28].

---

[24] L'OED confirme cette origine. Si la question de l'intellectuel a bien entendu parcouru toute l'historiographie américaine, aucun ouvrage, à notre connaissance, ne traite exclusivement de sa genèse. Ce travail a cependant été entrepris pour le contexte britannique récemment ; l'ouvrage aborde, en passant, la postérité américaine du terme. Stefan Collini, *Absent Minds : Intellectuals in Britain* (New York : Oxford University Press, 2006), p. 15-65. En ce qui concerne la France, l'ouvrage classique reste Christophe Charle, *Naissance des intellectuels, 1880-1900* (Paris : Minuit, 1990).

[25] *Dictionnaire historique de la langue française, tome 2*, sous la direction d'Alain Rey (Paris : Le Robert, 2006), p. 1855. Les traces restent disparates et l'on peut rajouter une influence russe à l'époque, à travers son concept « d'intelligentsia ». Ces différentes sources convergent au début du XXe siècle.

[26] Il faut noter que les historiens et les politiques rebaptiseront ce texte le « manifeste des intellectuels » bien que les signataires ne se définissent pas comme tels et que, *stricto sensu*, il ne s'agit pas d'une « manifeste ». La désignation « intellectuel », on le voit, est d'abord affaire de perception par les autres.

[27] Collini, *Absent Minds*, p. 20-21.

[28] « My dear Mack, we "intellectuals" in America must all work to keep our precious birthright of individualism, and freedom from these institutions. Every great institution is perforce a means of corruption—whatever good it may do. Only in the free personal relation is full ideality to be found ». Lettre de William James à William M. Salter, 11 septembre 1899, *in* William James, *The Letters of William James* (New York : Cosimo, 2008), p. 99-100. C'est Hofstadter qui, le premier, met en lumière l'héritage français, généalogie reprise ensuite par Daniel Bell qui analyse

Hofstadter analyse cette profession de foi « 'radicale', utopique et anti-institutionnelle » comme l'affirmation de la singularité de l'intellectuel américain : une figure à la fois libérale (au sens politique et américain du terme), progressiste et radicale, « à la gauche du centre » jusqu'au maccarthysme, empreint d'un esprit contestataire et associé au projet d'un État social. L'acculturation de l'intellectuel en terres américaines se fait donc dans les marges, entre réformisme et radicalisme. Contemporain de William James, Flower propose le même type d'analyse : il voit aussi dans l'affaire Dreyfus un moment de constitution d'une force morale, incarnée par Zola, « exigeant justice au nom du progrès ». Il note l'efficacité de ses accusations qui, face au tribunal de l'histoire, réveillent la population française qui élit un gouvernement progressiste[29]. Utopiste invétéré et convaincu du pourvoir des mots, contempteur des institutions politiques et économiques corrompues, Flower évoque le portrait de James. Quant à la question du radicalisme, la complexité de sa définition, sous-entendue par les guillemets d'Hofstadter, sied au personnage de Flower : lui-même évolue dans cette zone grise aux frontières du réformisme, là où se mêlent *cranks* , socialistes, populistes, petits-bourgeois, producteurs mais aussi cette classe moyenne supérieure à laquelle appartient par exemple James.

L'usage en 1907, par William James, du terme « intellectuel » dans un discours à l'association des anciens élèves de Radcliffe College révèle une autre dimension de l'acculturation de l'intellectuel aux États-Unis : la « valeur sociale des diplômés ». Ce serait alors l'intervention dans les affaires publiques d'esprits formés à l'université qui constitue l'intellectuel américain. Toujours inspiré par le modèle français, James nous décrit un idéaliste qui, grâce à sa formation, acquiert le sens critique nécessaire à la bonne tenue d'une société démocratique saine. Véritable professionnalisation du sentiment moral, l'éducation humaniste devrait, selon James, permettre de percevoir l'intégrité et la valeur des individus et ainsi porter plus haut la démocratie. L'intellectuel a donc une responsabilité : user de sa capacité d'abstraction pour examiner les enjeux et les valeurs de la société et de ses acteurs, incarner en somme le recul et la distance dans une société en perpétuel bouleversement. James perçoit la communauté d'intentions des

---

l'occidentalisation de « l'intelligentsia » dans le contexte français. Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* (New York : Vintage Books, 1963 [1962]), p. 38-41. Daniel Bell, *The Winding Passage : Essays and Sociological Journeys, 1960-1980* (New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1991 [1980]), p. 120-121.

[29] « At that moment, however, Emile Zola launched his thunderbolt, arraigning the nation before the conscience of civilization and demanding justice in the name of human progress. The effect of M. Zola's accusation was astonishing. It seemed to steady the judgment of the government and call back the nation to a condition of measurable sanity. A liberal reaction ensued. One of the few really great statesmen of the time was called to the helm of the Republic. He instantly made a working alliance with the idealistic Socialistic element in Parliament by which he was enabled to meet the combined reactionary influences, rescue the public school system, and set the face of France again toward freedom ». Flower, « Topic of the Times. France and the Religious Orders », vol. 30, juillet 1903, p. 99.

intellectuels et les appelle à se constituer en communauté autonome, consciente de son rôle social[30].

L'analyse de James s'inscrit dans une période de transition dans l'enseignement américain. De nouvelles universités sont fondées. Le nombre d'étudiants, mais aussi d'étudiantes, augmente. L'éducation supérieure devient incontournable pour s'adapter aux exigences liées à la bureaucratisation de l'économie ; elle se sécularise aussi, sous l'effet notamment du modèle allemand et de l'essor des sciences sociales[31]. Le philosophe propose donc une définition sociologique et descriptive de l'intellectuel associant distance réflexive et statut social (les classes

---

[30] « It [college education] should *help you to know a good man when you see him.* […] In our democracy, where everything else is so shifting, we alumni and alumnae of the colleges are the only permanent presence that corresponds to the aristocracy in older countries. We have continuous traditions, as they have; our motto, too, is *noblesse oblige*; and, unlike them, we stand for ideal interests solely, for we have corporate selfishness and wield no powers of corruption. We ought to have our own class-consciousness. "Les intellectuels"! What prouder club-name could there be than this one, used ironically by the party of "red blood," the party of every stupid prejudice and passion, during the anti-Dreyfus craze, to satirize the men in France who still retained some critical sense and judgment! Critical sense, it has to be confessed, is not an exciting term, hardly a banner to carry in processions » (c'est James qui souligne). Il remarque également la concurrence des magazines : « In our essential function of indicating the better men, we now have formidable competitors outside. *McClure's Magazine*, the *American Magazine*, *Collier's Weekly*, and, in its fashion, the *World's Work*, constitute together a real popular university along this very line. It would be a pity if any future historian were to have to write words like these: "By the middle of the twentieth century the higher institutions of learning had lost all influence over public opinion in the United States. But the mission of raising the tone of democracy, which they had proved themselves so lamentably unfitted to exert, was assumed with rare enthusiasm and prosecuted with extraordinary skill and success by a new educational power; and for the clarification of their human sympathies and elevation of their human preferences, the people at large acquired the habit of resorting exclusively to the guidance of certain private literary adventures, commonly designated in the market by the affectionate name of ten-cent magazines ». À bien des égards, Flower incarne cet autre milieu mais, pour lui, la limite entre l'université et la presse reste poreuse. William James, « The Social Value of the College-Bred », *in* Skrupskelis Ignas K. (éd.), *The Works of William James. Essays, Comments, and Reviews* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1987), p. 106, 110-112.

[31] Flower, *Progressive Men*, p. 22-23. Flower se targue de compter tout ce que le pays compte d'éminents intellectuels : « boldest, ablest, and most authoritative thinkers in the New World and the Old » (« The leading progressive review of the world », publicité pour *The Arena*, appendice, non paginé). Radway (s'inspirant principalement des travaux de Dorothy Ross) résume les grandes lignes de cette transformation. Alors que le contrôle religieux des universités s'étiole après la guerre de Sécession, l'examen de la société, auparavant la prérogative des professeurs de philosophie morale et de leur analyse du comportement moral dans un monde ordonnancé par Dieu, devient l'apanage de nouveaux experts engagées socialement et influencés par l'historicisme européen : ils offrent leur compétence à la classe moyenne (qui délaisse les conseils du clergé) et aux politiques (par exemple, en témoignant dans des commissions). Selon Ross, c'est le déclin de l'autorité religieuse, la montée des problèmes urbains, la dépression et les conflits sociaux des années 1870 qui provoquèrent une crise chez les universitaires et les poussèrent vers les nouvelles théories. Janice A. Radway, « Chapter 11. Learned and Literary Print Cutures in the Age of Professionalization and Diversification », *in* Carl F. Kaestle et Janice A Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 208. Voir aussi Marsden, *The Soul of the American University*, p. 105-106 ; Geary, « Les Intellectuels américains et l'idéal démocratique » ; Thelin, *A History of American Higher Education.*

moyennes éduquées)[32]. Le parcours de Flower participe de cette évolution : ses études puis ses activités littéraires et son travail de rédacteur en chef, ainsi que son approche du journalisme, ouvrant ses magazines à des « autorités » dans leur domaine (le mot « authorities » revient constamment sous sa plume[33]). Son exemple rassemble les différentes institutions et réseaux où se produisent alors les idées : la presse et l'université. Il prend soin de souligner la compétence intellectuelle des contributeurs qui écrivent pour lui et, le cas échéant, adjoint systématiquement leurs titres universitaires (LL.D., MD etc.). Flower, *The Arena*, son réseau, et sa maison d'édition, évoquent une version américanisée d'un Zola, de l'*Aurore*, et des signataires du « manifeste des Intellectuels ». Selon Charle, la nouveauté avec ce manifeste réside dans l'usage des diplômes (agrégés de l'Université, licenciés es sciences etc.) hors de leur contexte social normal, comme un argument d'autorité contre le pouvoir politique et judiciaire. Le titre universitaire autorise « l'intellectuel » à s'exprimer publiquement sur les enjeux de son époque et à intervenir dans les affaires publiques : c'est cette caution scientifique et sociale qui le distingue des philosophes des Lumières ou des romantiques[34]. Cette démarche suppose une autonomisation, voire une sacralisation, de la spéculation désintéressée ainsi que son application, par définition, à de multiples domaines. Flower illustre cette mutation : il proclame son attachement à la vérité et se sert de la nouvelle légitimité de la science pour juger des phénomènes sociaux, économiques, politiques ou littéraires ; éclectique dans ses combats, il veut être la conscience du pays et « évaluer les évaluations »[35].

Aux États-Unis, comme le montre l'exemple de Flower, l'usage du magistère semble plus neutre dès le début des années 1890. Le titre atteste de l'autorité du savoir mais ne justifie pas en soi l'implication dans la chose publique ; d'ailleurs, les contributeurs de Flower sont tout aussi bien des autodidactes : c'est la connaissance qui légitime l'intervention. Un parallèle plus probant entre les deux pays se trouve dans le parfum de radicalisme, de prise à parti du pourvoir, judiciaire en France et plus économique pour Flower (les *corporation*s) mais en tout cas politique de part et d'autre. Un épisode révèle à la fois la prise de conscience, par Flower, de la centralité de l'université dans la formation des intellectuels et donc des autorités morales du pays, et les

[32] Charle va dans le même sens. « L'intellectuel » en France ne s'est n'est jamais « hissé au rang de classe-objet ». Il se distingue en cela de ses homologues anglais, allemand ou espagnol qui sont intimement associés aux carrières libérales (ingénieurs, avocats, pasteurs). Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 228-229

[33] Voir par exemple Flower, « Publishers' Department. *The Arena* for the ensuing year », vol. 2, novembre 1890, p. xvii ; *Progressive Men*, 22.

[34] Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 143.

[35] Hofstadter distingue « l'intellect » de « l'intelligence ». L'intelligence renverrait aux pratiques des travailleurs intellectuels, tels les avocats, les éditeurs, ou les ingénieurs. L'intellect relèverait plutôt du sens critique : il repose sur la réflexion comme fin en soi, « désintéressée », voire « pieuse », et se consacre à la démarche « propre à la dignité humaine » consistant à « évaluer les évaluations ». Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 25-27.

appréciations divergentes entre la France et les États-Unis. En 1905, Flower s'associe avec Jack London, Upton Sinclair et Clarence Darrow, entre autres, pour organiser une association, la Intercollegiate Socialist Society, qui se donne pour objectif d'éveiller une conscience socialiste au sein des universités afin d'influer sur les faiseurs d'opinion à venir[36]. En 1906, le traducteur du texte programmatique de London transforme l'expression « educated men and women » de l'écrivain américain en « intellectuels des deux sexes » pour le public français, détail significatif car il témoigne, en instantané, du moment où le concept « intellectuel » prend en France et des divergences entre les deux pays : aux États-Unis on insiste sur la formation intellectuelle et le terme reste en gestation alors qu'en France on souligne le nouveau statut social, déjà entré dans les mœurs[37].

Radicalisme intellectuel mais position sociale établie, sens critique, autorité du savoir universitaire : les analyses de William James coïncident avec celles de Flower ; elles permettent de comprendre ce qui se joue alors dans la constitution de cette figure « d'intellectuel ». La lecture de la presse de l'époque confirme la filiation française mais révèle une réalité sociologique plus éclatée et aussi une importation bien plus rapide. De nos propres recherches ressortent deux conclusions : une convergence des usages entre les deux pays sur la fonction sociale des lettrés ainsi que le rôle du socialisme dans la cristallisation de cette nouvelle figure. D'abord, les lecteurs américains de magazines comme *The Nation* et *The Outlook* eurent connaissance du terme « intellectuel » quelques mois après l'affaire Dreyfus, dès octobre 1898, bien avant donc la lettre privée, et donc confidentielle, de William James en 1899 : bien que traduit, le terme garde la majuscule, comme pour signifier son statut de nom propre, concept distinct donc, sans aucune définition sinon référentielle. Selon les deux définitions proposées dans ces deux magazines, les « Intellectuels », produits d'une situation française, se caractériseraient par leur courage, leur lien avec l'enseignement, la science et le monde des lettres et de la presse : « a small minority of professors of Latin, chemistry, and philosophy ; a handful of writers, poets, journalists, and novelist[38] » ; « a small minority of college teachers, poets, journalist, novelists, and scientists who have kept their sense[39] ». C'est l'autonomie, l'extériorité et l'avant-gardisme des intellectuels – groupe minoritaire composé de professions variées, souvent moqué, mais uni par un élan moral –

---

[36] « College socialists meet », *The New York Times*, 13 septembre 1905.

[37] Jack London, « Fifteen Minutes on Socialism with Jack London », *Chicago Inter-Ocean Magazine,* 26 novembre 1905, p. 1, republié dans Adam Ruh, Gary Scharnhorst et Jack London « 'Fifteen Minutes on Socialism with Jack London' : A Recovered Interview », *Studies in American Naturalism*, vol. 2, n° 1, été 2007, p. 72. Jack London, « Une association universitaire socialiste aux États-Unis », *La Revue socialiste*, vol. 44, octobre 1906, p. 388.

[38] « Dreyfus and the Triumph of the Intellectuals », *The Nation*, vol. 67, 6 octobre 1898, p. 256.

[39] « A Brave Minority », *The Outlook*, vol. 60, 22 octobre 1898, p. 468.

qui lui permet de ne pas tomber dans les folies qui s'emparent de la société, qu'il s'agisse de l'épidémie antidreyfusarde en France ou de la soif de l'or pour le rédacteur en chef de Boston. La description, par Flower, des « intellectuels » comme minorité éclairée en avance sur son temps (« splendid minority ») s'inscrit clairement dans cette conception : « the vanguard of progress must ever be in the minority […] those scorned and hated by the masses to-day for their thought are the prophets of to-morrow ». Flower en fait un argument majeur dans ses publicités ; il ouvre les pages de son magazine aux plus grands penseurs de son temps : « its contributors are largely among the vanguard of the world's thinkers and reformers, hence it discusses problems six months to a year before the slow coaches reach them[40] ». Il affirme que c'est pour cette aristocratie de talent, toujours victime des conservateurs et des corrompus, que l'on érige des monuments[41]. Comme James, il voit dans l'intellectuel américain une acculturation de l'aristocratie européenne en régime démocratique : il incarne la même spéculation désintéressée, le même recul critique et la même permanence dans un monde changeant que permettent la position sociale, les traditions et l'indifférence aux contingences du moment ; il arbore la même noblesse de comportement qu'exige le rang. Comme James, il sépare cette « aristocratie de l'esprit » de l'aristocratie de l'argent (les *corporations* et les politiques) et de ses corruptions. En fait, les intellectuels américains apparaissent comme une version moralisée, purifiée des intérêts particuliers, de la noblesse européenne : de leur statut social naît la possibilité d'un savoir désintéressé mais sans la corruption[42].

Flower prend comme modèle la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé (Anti-Corn Law League) ou comment, dans l'Angleterre des années 1840, une minorité idéaliste avait remis en cause le discours des médias et des Églises soumis à l'ordre établi et suscité une mobilisation massive qui mena à des réformes sans révolution violente, contrairement au précédent français. Flower considère leur « agitation intellectuelle » comme un modèle d'évolution sociale par les lettres : la clé du progrès consisterait à fédérer, grâce à la circulation massive d'écrits contestataires, l'exaltation morale de militants dédiés entièrement à leur cause, comme les fondateurs de la Ligue, Richard Cobden et John Bright[43]. Éduquer les citoyens et organiser les

---

[40] « The Arena », publicité pour *The Arena*, *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14

[41] Flower, « Editorial Notes. Fronting the Future », vol. 3, décembre 1890, p. 126 ; « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 761.

[42] « In our democracy, where everything else is so shifting, we alumni and alumnae of the colleges are the only permanent presence that corresponds to the aristocracy in older countries. We have continuous traditions, as they have; our motto, too, is *noblesse oblige*; and, unlike them, we stand for ideal interests solely, for we have corporate selfishness and wield no powers of corruption ». James, « The Social Value of the College-Bred », p. 110.

[43] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 358-378. Flower republiera une version augmentée de l'article trois ans plus tard, en 1903, dans un ouvrage qui analyse plus largement les dynamiques de la contestation

forces réformatrices, voilà les deux versants du rôle de l'intellectuel américain[44]. Le second pan de cette mission semble le distinguer de ses homologues français : chez Flower, l'intellectuel se confond davantage avec le journaliste et le réformateur ; la marginalité s'associe avec le militantisme, l'analyse avec l'engagement, alors que l'intellectuel français semble poser un regard plus exclusivement réflexif (il s'agit plus d'une question de degré que de nature : l'intellectuel français est engagé mais cet engagement repose plus sur la distance critique que sur l'organisation concrète des forces de progrès ; c'est cette approche qu'importe William James). Conscience morale, Flower s'engage dans les affaires publiques pour changer radicalement la société. Là où un Zola par exemple s'intéresse d'abord *au* politique, c'est-à-dire « l'essence de l'activité politique, saisie dans ses caractéristiques propres, en même temps que le rapport qu'elle entretient avec d'autre activités humaines, tels la religion, l'activité intellectuelle et artistique et divers aspects de la vie sociale », l'intellectuel-réformateur-journaliste pour Flower ne sépare pas *le* politique de *la* politique, en d'autres termes « l'activité politique sous ses aspects pratiques et contingents, c'est-à-dire toutes les dimensions, toutes les péripéties de la lutte pour le contrôle et la distribution du pouvoir »[45]. Par exemple, Flower soutient activement les populistes, les bimétallistes en 1896, de nombreux socialistes, ou les « chevalier errants du peuple », William J. Bryan et Robert M. La Follette[46].

Cet engagement dans la politique concrète s'explique aussi par l'autre voie d'importation de « l'intellectuel » : les milieux socialistes. Charles H. Kerr (1860-1944), grand éditeur d'ouvrages socialistes, anarchistes et *wobblies*, traducteur de *L'Internationale*, publiera en 1900 une conférence de Paul Lafargue seulement quelques mois après sa publication française : dans ce discours, le socialiste français relie aussi les intellectuels à l'affaire Dreyfus mais surtout il fustige leur marchandisation de l'intellect, leur exploitation de leur statut de professeur ou d'écrivain hors de leur domaines de compétence, leur volonté de diriger le mouvement ouvrier, et, *in fine*, leur ralliement objectif aux valeurs bourgeoises[47]. Si Flower admirait William James, c'est

---

sociale et du réformisme au prisme de la question des lois sur le blé au début règne de la reine Victoria. Il y examine le rôle de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé mais aussi du chartisme, de la littérature, du journalisme, des chants populaires et des hommes politiques. Flower, *How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1903).

[44] « They must be earnest, persistent, intelligent agitators and educators ». Flower, « Fronting the Future », p. 125.

[45] Hubert Perrier, « Introduction », *Revue française d'études américaines*, vol 1, n° 87, 2001, p. 3.

[46] Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 74.

[47] Lafargue ironise sur la prétentions des « intellectuels » à comprendre et surtout régler la question ouvrière : « Ces intellectuels qui pendant des années ont dû user des culottes sur les bancs de l'Université pour devenir des forts en thème, des polisseurs de phrase, des philosophes ou des médecins, s'imaginent qu'on peut s'improviser théoriciens du socialisme au sortir d'une conférence ou de la lecture d'une brochure, parcourue d'un œil distrait. Des naturalistes

probablement par l'intermédiaire des magazines et des journaux couvrant l'affaire Dreyfus et des milieux socialistes qu'il put se familiariser avec la figure de l'intellectuel. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que de juillet 1897 à avril 1898, Flower codirige le magazine *The New Time* avec Kerr puis reste en contact avec lui, même après son départ (pour des raisons pratiques selon ses dires : difficile de s'occuper d'un magazine basé à Chicago quand on habite Boston)[48]. La circulation du terme dans les milieux socialistes révèle les ambivalences du positionnement de l'intellectuel. Sa prétention, de par son statut et ses compétences universitaires, d'en savoir assez « pour régler les sociétés humaines » le disqualifie selon Lafargue : de quel droit s'arroge-t-il cette positon de surplomb alors que son savoir s'est bâti hors de l'expérience de la lutte ? Pour Flower, c'est justement ce savoir et sa conscience morale qui enjoignent l'intellectuel de s'occuper de la chose publique. La distance que Flower ou James voient comme intrinsèque à leur rôle, Lafargue la considère rédhibitoire : il se moque, finalement, de leur supériorité qui se veut bienveillante mais est perçue comme suffisante. Il en révèle les soubassements matériels (un confort social lié à leur statut de classe moyenne) et idéologiques (les théories de l'évolution appliquées au social). Flower encense ce que Lafargue fustige : « c'est en restant perchés sur les premiers échelons de la série animale que l'on peut le mieux entrevoir l'idéal humain ». Toutefois, même sans considérer le texte de Lafargue, lui-même plus ambigu par endroits, l'examen des pratiques témoigne de la porosité entre intellectuels et socialistes : après tout, Kerr et Flower ont travaillé ensemble et le rédacteur en chef de Boston a soutenu le mouvement socialiste, ou tout du moins sa frange réformiste (cf. chapitre 4).

à qui il a fallu de patientes études pour connaître les mœurs des moules ou des polypes alcyoniens, vivant en communauté, des bancs de corail, pensent qu'ils en savent assez pour régler les sociétés humaines et que c'est en restant perchés sur les premiers échelons de la série animale que l'on peut le mieux entrevoir l'idéal humain ».

Les critiques de Lafargue rappellent celles de Barrès ou du critique littéraire antidreyfusard (mais non antisémite) Ferdinand Brunetière : « le seul fait que l'on ait récemment créé ce mot *d'Intellectuels* pour désigner, comme une sorte de caste nobiliaire, les gens qui vivent dans les laboratoires et les bibliothèques, ce seul fait dénonce un des travers les plus ridicules de notre époque, je veux dire la prétention de hausser les écrivains, les savants, les professeurs, les philologues, au rang de surhommes ». Comment un lettré (« un professeur de tibétain », pointe-t-il avec ironie) peut-il se targuer d'avoir la compétence d'intervenir dans le champ politique ?

Brunetière : François Dosse, *La marche des idées : Histoire des intellectuels - Histoire intellectuelle* (Paris : La Découverte, 2003), p. 63. Collini, *Absent Minds*, p. 57-58.

Lafargue : Paul Lafargue, « Socialism and the Intellectuals », fascicule de 22 pages traduit du français par Charles H. Kerr (Chicago : C.H. Kerr & Company, 1900), consultable en ligne sur le site de *The Marxists Internet Archive*, bibliothèque publique numérique. URL : http://www.marxists.org/archive/lafargue/1900/03/socint.htm. Kerr réimprimera le texte dans *The International Socialist Review*, vol. 1, août 1900, p. 84-101. Paul Lafargue, *Le socialisme et les intellectuels. Conférence faite à l'Hôtel des sociétés savantes, le vendredi 23 mars 1900, dans la réunion organisée par le Groupe d'Etudiants collectivistes adhérents au Parti Ouvrier Français. Paru en feuilleton dans* Le Socialiste*, du 15 avril au 3 juin 1900.*

Sur Kerr, voir Allen Ruff, « We called each other comrade » : Charles H. Kerr & Company, Radical Publishers (Urbana : University of Illinois Press, 1997).

[48] Flower, « Valedictory », *The New Time,* vol. 2, avril 1898, p. 255.

La figure de l'intellectuel surgit aussi au moment où les représentations anciennes, fondatrices du pays, sont en crise sous les coups de butoir du matérialisme et des *corporations*. Les valeurs républicaines et le culte des grands hommes, bien qu'honorés symboliquement, s'avèrent contredits par les faits : le pouvoir concret semble confisqué par les grands industriels. Les différentes composantes de la société s'en retrouvent bouleversées : les conditions matérielles et le niveau de vie des producteurs (ouvriers ou fermiers) se dégradent ; le pouvoir effectif des classes moyennes semble se dérober sous leurs pieds (d'où leur « anxiété » face au sentiment de perte de statut social[49]). Parallèlement, le champ intellectuel se transforme : l'expansion de l'éducation supérieure et, par conséquent, des professions intellectuelles, s'accompagne de l'explosion du journalisme. Le nouveau savoir scientifique circule alors entre l'université et le grand public. Les diplômés professionnalisent et standardisent leur discipline et s'érigent en garants de scientificité[50]. Les magazines, en plein essor, diffusent ce savoir : ils donnent la parole à ces nouveaux experts mais aussi à des savants et autres agitateurs professionnels en marge ; ils ont alors l'opportunité de légitimer leurs idées, qu'ils s'agissent, par exemple, du socialisme, des partisans de l'argent-métal *(silverites)* ou de diverses pseudosciences. Flower s'inscrit dans ce contexte. Il use de la science en autodidacte. Il vulgarise les dernières recherches, certaines issues du milieu universitaire (notamment les travaux des économistes Richard T. Ely, John R. Commons, son élève, ou Frank Parsons[51]), d'autres relevant des marges de la science (par exemple, Joseph R. Buchanan ; pour d'autres exemples, voir *infra*). Il faut cependant garder à l'esprit que la frontière entre l'université et le reste de la société demeure poreuse à l'époque[52]. Tous ces nouveaux acteurs, diplômés, journalistes ou radicaux, investissent ce champ intellectuel en plein bouleversement. C'est donc une nouvelle écologie du savoir qui préside à l'essor de l'intellectuel[53].

---

[49] Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 131-173. Ces conditions rappellent celles qui président à l'émergence de l'intellectuel en France. Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 13-15.

[50] Radway, « Learned and Literary Print Cutures », p. 208.

[51] Tous écrivent d'ailleurs dans *The Arena* : Voir par exemple : Richard T. Ely, « Symposium : Why the Government Should Own the Telegraph », vol. 15, décembre 1895, p. 49-53. John R. Commons, « Natural Selection, Social Selection and Heredity », vol. 18, juillet 1897, p. 90-97, « The Right to Work », vol. 21, février 1899, p. 131-142 ; « Direct Legislation in Switzerland and America », vol. 22, décembre 1899 725-739. Parsons écrit des dizaines d'articles dans les différents magazines de Flower (voir chapitre 6).

[52] Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 6.

[53] Cet essor ne se fera pas sans heurts. Flower partage avec l'ensemble des « intellectuels » de son temps cette conviction que la le savoir confère une responsabilité sociale (je sais donc j'agis) mais la direction et le rôle précis à donner à ces connaissances suscitent, immédiatement, des controverses. À une époque où le milieu intellectuel voit l'héritage démocratique fait d'amateurs à la Benjamin Franklin entrer en conflit avec la professionnalisation du savoir, où placer la limite entre théories scientifiques et pseudo-sciences, entre savoir légitime et illégitime, entre *cranks* et intellectuels ? Quel rôle pour le savoir universitaire : réformer ou changer radicalement la société ? Les universités

Selon Charle, son émergence repose aussi sur « l'autoproclamation » à la fois d'une singularité et d'un collectif. L'intellectuel, qu'il défende des élites fermées ou une plus grande démocratisation comme Flower, parle toujours en son nom propre[54]. Cet élitisme, plus un avant-gardisme moral qu'une supériorité sociale, se fonde sur une reconnaissance réciproque par les pairs. Le passage du singulier au collectif se fait par une logique de réseau qui fait que « le nombre devient force » et non, comme pour les artistes, une « privation ». Cette constitution en communauté autonome fonctionne en concurrence avec les autres élites, économiques et politiques pour Flower[55]. Le rédacteur en chef de Boston participe par exemple à de nombreuses associations ; elles permettent la formation et la pérennité, sous les mutations organisationnelles, des réseaux de sociabilités qui contribuent à l'émergence des intellectuels et à leur mobilisation. Flower rejoint l'Intercollegiate Socialist Society et l'American Peace Society mais surtout il fonde ses propres organisations : les Unions for Practical Progress, les Arena Clubs et American Psychical Society dans les années 1890, puis, dans les années 1910, la National League for

---

participeront à ces débats. Les plus radicaux, comme Flower, veulent ouvrir l'éducation supérieure aux théories marginales de l'époque, alors que la plupart des universités entreront en partenariat avec le gouvernement et les grandes entreprises. Ces questions seront traitées dans la seconde patrie de ce travail qui explorera la construction, à l'époque, de frontières strictes entre experts et *cranks*. C'est donc une véritable lutte sur les représentations qui se joue, la définition de la légitimité intellectuelle et ses enjeux en terme de pouvoir symbolique et concret. Flower prit part à ces controverses épistémologiques ; il s'efforce, en particulier, de légitimer les marges scientifiques et de faire de la presse un lieu de savoir démocratique et d'éducation populaire complémentaire aux universités. *A contrario*, William James voit une concurrence entre l'université et les nouveaux magazines du type de *McClure's* (« a real popular university ») et il regrette la perte d'influence des universitaires au profit de ce « nouveau pouvoir éducatif ». Flower imagine l'intellectuel comme un journaliste et un militant – un cadre pour organiser la circulation des idées et les mouvements sociaux donc – alors que James le distingue de ces deux autres rôles et le place en surplomb du social. La question de « l'intellectuel » ne repose pas uniquement sur une analyse sociologique et historique : leur engagement implique aussi une approche épistémologique et politique. James, « The Social Value of the College-Bred », p. 111-112.

[54] Flower intervient dans la presse pour donner son opinion sur les questions du moment, à la demande des journaux ou en réponse à d'autres prises de position : la presse est le lieu privilégié de ces interventions publiques, par l'écrit, qui fabriquent la figure de l'intellectuel. Pour ne prendre que l'exemple du *Boston Globe*, Flower est invité à se prononcer sur sa vision de la religion (il présente son idéalisme spirituel) ou sur l'influence du climat sur le caractère des habitants de Nouvelle-Angleterre (il loue ses vertus toniques mais met en garde contre tout réductionnisme : l'éducation et le milieux sont des facteurs plus importants ; le taux de criminalité élevé s'explique alors non par le climat mais par l'oubli de la vie naturelle et simple pour un hédonisme corrupteur pour les plus riches et par la pauvreté ou la peur de la pauvreté pour les plus défavorisés). Il intervient aussi pour préciser son intérêt pour le spiritisme (une volonté de soumettre ces phénomènes à la rigueur scientifique) ou défendre Morrison I. Swift suite aux manifestation de chômeurs à Boston (Swift mène le contingent de l'armée de Coxey en Nouvelle-Angleterre : attaqué pour avoir causé un « émeute » à Beacon Hill, Flower, qui ne le connaît pas, le soutient par *fair play* mais aussi car l'attitude des pouvoirs publics – police, gouverneur – est symptomatique de l'indifférence des puissants envers les souffrance du peuple : si « délit » il y a eu, ni Swift, dont le moralisme impeccable s'exprime dans son aide aux chômeurs, ni les manifestants, acculés par le désespoir et le mépris, ne peuvent être tenus responsables : seul l'incapacité des représentants du peuple à le protéger expliquent de tels débordements). Lettres de Flower au rédacteur en chef du *Boston Globe*, 12 février 1893 (spiritisme, p. 20) ; 4 mars 1894 (manifestation à Beacon Hill, p. 22) ; 9 mai 1897 (religion, p. 30) ; 22 août 1897 (environnement, p. 20).

[55] Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 63, 93.

Medical Freedom et la Free Press Defense League. La première, notamment car elle s'organise au début des années 1890, se révèle déterminante pour la compréhension de l'émergence des intellectuels : Flower lui donne comme objectif l'union, à l'échelle nationale, de tous les « cerveaux » qui veulent jouer le rôle de conscience morale pour l'Amérique (« voluntary co-operation of brains illuminated by the spirit of altruism »)[56]. La figure de l'intellectuel se forge au moment où prolifèrent de nombreux clubs réformistes : clubs féminins tournés vers une politique sociale militante ou organisations inspirées par les grandes figures de l'époque (les Single Tax Societies propageant les idées d'Henry George, ou bien les Nationalist Clubs celles d'Edward Bellamy)[57]. Les Arena Clubs fonctionnent sur ce modèle : les lecteurs poursuivent entre eux le débat public initié dans le magazine et invitent ses contributeurs pour qu'ils développent et partagent avec eux leur réflexion[58].

Cette singularité collective des intellectuels se lit aussi dans sa conception du journalisme : bâtir, sur un nom, un forum national ouvert où les idées nouvelles pourraient s'exprimer, entrer en contact et se diffuser auprès du public. En ce sens, le rédacteur en chef a un rôle central dans la constitution de l'intellectuel car il permet son rayonnement ; le magazine, en tant qu'œuvre commune qui réunit des contributeurs qui écrivent en leur nom, est le lieu privilégié de son essor. Dans les revues de Flower se constitue sa communauté d'intellectuels : un lieu national, abstrait, un réseau de producteurs d'idées en somme[59]. Sa réputation de réformateur sans concession, par ailleurs, rassemble tout le milieu de la classe moyenne radicale[60]. Ses réseaux se reforment, malgré

---

[56] Les autres organisations de Flower fonctionnent différemment. Elles renvoient aux contours flous du champ intellectuel à l'époque. L'American Psychical Society relève des marges de la science et de la volonté, par Flower, de légitimer un domaine intellectuel nouveau. Dans un contexte où intellectuels et militants tendent à se confondre, les autres organisations fonctionnent davantage comme des lobbies (nous analyserons cette évolution dans la seconde partie de ce travail). Flower, « Union for Practical Progress », p. 91 ; « An Earnest Word to All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », p. xxiii-xxxv.

[57] Flower, « The Present », p. 242.

[58] Sur les Unions for Practical Progress et les Arena Clubs, voir le chapitre 4.

[59] Un autre de ces lieux serait les conférences où se réunissent les réformateurs. Le plus connu, à l'époque, reste la National Conference on Social and Political Reforms qui réunit, du 38 juin au 4 juillet 1899, les grands noms du Progressime à Buffalo : des politiques (Hazen S. Pingree, maire de Detroit ; Samuel M. « Golden Rule » Jones pour Toledo ; John Peter Altgeld, gouverneur de l'Illinois), des universitaires (Richard T. Ely, Frank Parsons) et toute une série de figures intervenant dans le champ intellectuel et social : William Dean Howells, Samuel Gompers, Booker T. Washington, Joseph R. Buchanan. À ce sujet, voir Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 53-54 ; Frederick, *Knights of the Golden Rule*, p. 93-94 ; Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 30-31.

[60] Par exemple, c'est vers Flower que se tourne William D. Howells en 1894 quand il n'arrive pas à trouver de magazine pour publier l'article de son ami Jonathan B. Harrison, abolitionniste, journaliste, défenseur des droits des Indiens et, la cause qui lui est particulièrement chère, la protection de l'environnement, notamment les forêts (il écrit avec Frederick Law Olmsted en 1889 une brochure intitulée *Observations on the Treatment of Public Plantations, More Especially Relating to the Use of the Axe*). Howells met en avant la rectitude et la radicalité des prises de position d'Harrison pour faire accepter à Flower le manuscrit : Harrison est partisan de la « nationalisation » des Chutes du Niagara (c'est-à-dire sa transformation en parc national) et il s'est fait évincé du Bureau des forêts du New

les revers, sur son nom : après la première faillite de *The Arena* en 1896, le journal populiste *The American Nonconformist* l'engage ; Charles Kerr le recrute en 1897 pour développer son magazine *The New Time* ; les nouveaux propriétaires de *The Arena* le rappellent pour codiriger le magazine en 1900 après des années de vaches maigres ; l'imprimeur et éditeur de Trenton, New Jersey, Albert Brandt, après avoir racheté la revue, lui en redonne la direction en 1904 pour la relancer ; enfin, après la seconde faillite de *The Arena* en 1909, Hamlin Garland, Edwin Markham, David Graham Phillips (le *muckraker*), Helen Campbell et d'autres sont prêts à l'aider à reprendre le magazine[61]. Chaque fois, son réseau de réformateurs, parfois ses amis mais aussi simplement ses *alter ego*, le suit dans ses nouveaux projets journalistiques et accepte d'écrire dans ses magazines sans rémunération[62]. Les vastes correspondances entre intellectuels témoignent de cette logique d'intervention publique, par l'écrit, d'un réseau de noms qui se pensent comme une communauté autonome : les quelques traces de la correspondance de Flower, incomplète mais déjà immense, témoigne d'une véritable frénésie d'échange (cf. bibliographie)[63]. Les systèmes d'échanges de publicités (par exemple avec *La Follette's Magazine*[64]) et d'offres promotionnelles d'abonnement groupé (*club offers*[65]) entre magazines de même affinité intellectuelle révèlent une logique coopérative où le nombre n'est pas une privation mais bel et bien une force. Ils permettent de

---

Hampshire car il recommande à l'État, qui en 1890 ne possède plus de forêts, de racheter des domaines afin de les préserver des déprédations des compagnies forestières privées. Lettre de William D. Howells à Flower, William Dean Howells Papers, Folder 3. Brown University.

[61] « Publicité pour *The American Nonconformist* », Omaha, NE, s.d., Howard Francis Cline Papers. Cline, *The Mechanics of Dissent*, p. 37-38. Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 77-81. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers, Collection 1241, Department of Special Collections, Charles E. Young Research Library, UCLA.

[62] En 1904, alors qu'il redevient le seul rédacteur en chef d'un *Arena* sans le sou et que son nouvel éditeur et imprimeur, Albert Brandt veut acheter un monotype pour moderniser la production, Flower sait qu'il peut compter sur ses « vieux amis » pour devenir contributeurs et faire avancer la cause réformatrice sans être rémunérés comme il se devrait. Il offre 10$ et des abonnements à Edwin Markham, 25$ à un réformateur plus prestigieux comme Robert La Follette. Puis, de nombreuses personnalités suivent Flower quand il quitte *The Arena* pour fonder *The Twentieth Century Magazine* en 1909. En 1915, alors qu'il s'apprête à lancer un nouveau magazine, *The New Arena,* il peut compter sur son cercle de réformateurs.

Lettre de Flower à Robert M. La Follette, 2 décembre 1904, reel 77, The Papers of Robert M. La Follette, Sr. State Historical Society of Wisconsin, 1879-1910, 1922, 1924. Lettres de Flower à Edwin Markham, 16 avril 1904, 28 avril 1909 et 18 mars 1915, Edwin Markham Archive. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 24 janvier 1901, reel 12, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[63] Dans une lettre privée et dans une interview, toutes deux en 1896, Flower évoque sa « correspondance très abondante ». Lettre de Flower à Walter Clark, 17 février 1896, *in* Aubrey Lee Brooks et Hugh Talmage Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 1* (Chapel Hill : University of North Carolina, c1948-1950), p. 281. « Cleveland to Lead », *The Inter Ocean* (Chicago), 23 juillet 1896, p. 1.

[64] Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers.

[65] S'abonner aux deux magazines accordait au lecteur un rabais.

créer un sentiment de groupe, de famille même[66]. Les intellectuels se pensent donc en réseau ; c'est sur ce terreau qu'ils émergent. Dans l'imaginaire biographique de l'époque et la sacralisation de l'histoire qui l'accompagne, Flower le décrit logiquement comme un panthéon. Flower publie à ce titre un ouvrage révélateur, où il regroupe 40 des plus grands penseurs contemporains : *The Arena Gallery of Eminent Thinkers*[67].

Comme les savants des Lumières, les intellectuels usent de leur raison devant le public des lecteurs et fonctionnent comme une nouvelle République des Lettres ; comme les figures romantiques, tels des Prométhées modernes, ils guident le peuple et, de leur alliance, naît la contestation des pouvoirs établis, mais, dans un contexte de crise des représentations traditionnelles, ils se distinguent de leurs ancêtres dans leur forme et leur fonction : une identité collective née de la mise en réseau de leurs singularités et une intervention, par définition, dans les affaires politiques du moment. Aux États-Unis s'ajoutent la fluidité du champ intellectuel et la frontière floue alors entre intellectuels, journalistes et militants. Le langage pour dire cette figure nouvelle reste traditionnel cependant : les avant-gardes de Flower sont décrites en termes romantiques, républicains et prophétiques. Sa peinture de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé est à ce titre éloquente :

> Its leading spirits were men of the highest moral rectitude. Indeed, had their greed for gain and desire for self-advancement been paramount, it is doubtful whether they would have ever succeeded in overcoming the opposition that confronted them at every point. Only that moral enthusiasm which is born on the highest plane of human emotion—only that disinterested passion for justice, freedom, and human happiness which makes men prophets

---

[66] Flower dédie ses mémoires à cette grande famille : « To the old Arena Family—the contributors who gave the magazine an international standing among the world's great reviews of opinion ». Elle fonctionne aussi comme un réseau de solidarité. En 1915, alors que la santé de sa femme, internée en hôpital psychiatrique depuis 1896, s'aggrave, Flower lutte pour « garder la tête hors de l'eau » (ce sont ses mots). Sans argent depuis qu'il avait quitté ses responsabilités au sein de la National League for Medical Freedom début 1915, il cherche en vain un travail dans le milieu de la presse et de l'édition (notamment chez B.W. Huebsch qui, le premier, publia Sherwood Anderson, James Joyce et D.H. Lawrence : Flower et Huebsch se connaissent depuis au moins 1909 quand le journaliste écrit à l'éditeur pour le féliciter d'éditer l'ouvrage de l'intellectuel socialiste John Spargo, *The Spiritual Significance of Modern Socialism*). Le sculpteur William O. Partridge lui trouve un emploi temporaire pour le Belgian Artists Relief Fund. Il demande aussi leur aide à deux vieux compagnons de route, Louis F. Post (partisan d'Henry George devenu assistant du secrétaire au Travail) et Carl Vrooman (radical du Kansas qui devient assistant du Secrétaire à l'Agriculture). Tous deux ont écrit pour *The Arena* au tournant du siècle et tous deux ont intégré le gouvernement Wilson. Flower les prie d'intercéder en sa faveur auprès de William J. Bryan, alors secrétaire d'État, pour lui trouver un travail. En vain aussi.

Flower, *Progressive Men*, p. 5. Lettres de Flower à Edwin Markham, 18 mars 1915 et 28 mai 1915, Edwin Markham Archive. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 1er mai 1915, Theodore Schroeder Papers, Special Collections Research Center, Southern Illinois University Carbondale. Lettre de Flower à B.W. Huebsch, 5 février 1909, Box 9, B.W. Huebsch papers, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC. Flower, « Socialism As a Philosophy of Practical Idealism. A Book-Study », vol. 41, janvier 1909, p. 91-99.

[67] Flower, *The Arena Gallery of Eminent Thinkers* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895).

> and apostles in a great cause—could have proved invincible, or at least could have effected a peaceable revolution in less than ten years[68].
>
> With a small band of clear-thinking, high-minded patriots whose lives were absolutely dominated by moral enthusiasm and consecrated to the service of fundamental democracy, we could, with the public mind in its present receptive condition, within a few years fire the Republic from the Atlantic to the pacific with such moral enthusiasm[69].

Les éléments épars qui formeront « l'intellectuel » restent exprimés dans les termes du XIXe siècle (spencérisme , républicanisme et protestantisme), ce qui explique la réception favorable du concept français mais aussi une acculturation qui retarde l'émergence d'un « intellectuel » américain qui, bien qu'adapté à son nouvel environnement, restera pensé selon les mêmes catégories qu'en Europe. Plusieurs décennies seront nécessaires pour que la greffe soit complète : le terme, dans l'acception qui nous intéresse ici, reste par exemple absent du dictionnaire Webster de 1913. Il faudra attendre la fin de l'ère progressiste, la Première Guerre mondiale puis les années 1920 donc, pour qu'une telle figure s'installe. Il aura fallu qu'elle se dégage des systèmes du XIXe siècle (le fonctionnalisme des théories évolutionnistes, la vertu et le caractère comme modèles d'explication de l'individualité, un éthique à la fois puissamment religieuse et résolument scientifique) pour adopter des approches plus pragmatiques, pluralistes, scientifiques, débarrassées de la religiosité et imprégnées du prestige grandissant de la psychologie (psychanalyse ou béhaviorisme). Évidemment, la mutation n'est pas si nette mais de toute évidence un H.L. Mencken, un Walter Lippmann ou un Randolph Bourne (qui utilise le terme en 1917[70]) correspondent davantage à la définition française de l'intellectuel que les personnages qui peuplent la galerie de héros moraux de Flower (le cas de William James est plus complexe). Ils restent ces figures romantiques guidant le peuple : le citoyen ordinaire, modelé par l'hérédité et son environnement, peut agir sur l'évolution sociale dans la mesure où le réformateur inspire ses actions ; ce dernier demeure un degré en deçà des « grands hommes » qui peuvent influer sur le cours de l'histoire[71].

L'émergence plus tardive de l'intellectuel aux États-Unis s'explique aussi par l'absence, au tournant du siècle, d'un évènement singulier de la magnitude de l'affaire Dreyfus qui structure durablement la société (c'est la Première Guerre mondiale qui jouera ce rôle). La notion d'intellectuel, éclatée sociologiquement (de la bourgeoisie aux socialistes) et institutionnellement

---

[68] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 367-368.

[69] Flower, « In the Mirror of the Present. Democracy's Present Demand on Patriotic Citizens », vol. 37, mars 1907, p. 300.

[70] Randolph Bourne, « The War and the Intellectuals », *The Seven Arts*, vol. 2, juin 1917, p. 133-146.

[71] Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*, p. 235.

(des écrivains en dehors de toute institution justement aux universités et aux magazines), se construit alors dans la coalescence de différents courants de fonds. Flower n'utilise jamais le terme « *intellectual* » mais une variété d'hyponymes : « student of man's progress », « student of social problems/conditions », « student of history », « thoughtful people », « thinkers », « thought-molders », « earnest men and women », « progressive men and women », « reformers », « pioneers, prophets, and torchbearers » ou bien encore « an aroused army of earnest thinkers »[72]. C'est dans l'addition de leurs différents sens que se construit la notion d'intellectuel : penseur dans la tradition des Lumières qui fait un usage public de sa raison et peut façonner l'opinion de ses concitoyens ; scientifique, ou plutôt disciple de la méthode scientifique, qui, humblement, patiemment, étudie les faits pour comprendre la loi du progrès, telle qu'elle s'applique au monde naturel, à la société et à l'histoire (l'intellectuel relève donc du naturaliste, du sociologue et de l'historien) ; réformateur qui se saisit de cette loi pour améliorer la société ; prophète moralement « réveillé » qui voit l'aboutissement du mouvement historique et juge le présent ; avant-garde qui personnifie la forme la plus évoluée de l'humanité ; enfin, incarnation de vertu, de sérieux et de rectitude morale. D'emblée, l'identité de l'intellectuel semble problématique, entre fonction sociale et disposition naturelle (le caractère). L'objet de son travail est tout aussi multiple et ambigu : modèle personnel qui se projette dans le social (le savoir comme translation d'une manière d'être) ; modèle théorique à éprouver par l'action (le savoir appliqué) ; modèle scientifique (le savoir comme processus cumulatif qui repose sur l'objectification du monde, l'observation et le classement de faits, la recherche de lois générales) ; modèle religieux, protestant ou plus sécularisé si l'on considère sa panthéonisation des pionniers (le savoir comme fruit d'une inspiration prophétique ou comme inspiration historique de l'avant-gardiste). L'intellectuel, suggère Flower, use des faits scientifiques pour faire progresser le monde et renforcer sa vision morale, un glissement du descriptif au normatif qui dévoile son pouvoir légitimateur mais aussi

[72] Les exemples sont trop nombreux pour être tous cités. Nous nous contenterons d'un exemple de chaque (dans l'ordre de notre texte). Ces hyponymes, par ailleurs, s'utilisent dans des contextes très variés, confirmant ainsi leur caractère généraliste et donc leur affinité avec « l'intellectuel » : Flower, « Editorial. The Broadening Horizon of Civilization », vol. 5, mai 1892, p. 775 ; « Books of the Day. *Bond-Holders and Bread-Winners* », vol. 5, mai 1892, p. xxxvii ; « Social Conditions Under Louis XV », p. 637 ; « The Dawning Day », p. 272 ; « Books of the Day. *White Slaves* », p. xxx ; « The Next Step Forward for Women ; Or, Thoughts on the Movement for Rational Dress », vol. 6, octobre 1892, p. 637 ; « Books of the day. *Darkness and Daylight* », p. xli ; « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord* », vol. 2, novembre 1890, p. 761 ; *Progressive Men* ; « Fronting the Future », p. 126 ; « Editorial Notes. A Disciple of Science », vol. 3, janvier 1891, p. 250 ; « Editorial Notes. The Highest Function of the Novel », vol. 1, avril 1890, p. 629.

son ambiguïté. Comparé à l'exemple français, il semble que le substrat religieux soit plus présent : là où un Zola pense un millénarisme laïc, Flower garde une religiosité forte, bien que libéralisée[73].

C'est la tradition d'un protestantisme radical qui donne cette forme spécifique à l'intellectuel américain[74]. Face aux défis de la question sociale, la forme de l'engagement protestant et ses objets se sécularisent bien que sa substance reste empreinte d'une forte religiosité. Le modèle abolitionniste, on l'a vu, permet ce basculement. La concession (« bien que ») relève davantage de la projection rétrospective et trahit le point de vue de l'historien tel que l'on se le représente aujourd'hui, fruit, *volens nolens*, de l'humanisme séculier[75]. Pour Flower, il s'agit bien plus de causalité : le militant exprime sa foi car il œuvre au bien commun, ici-bas. Dans la description, *supra*, des cadres de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé, l'objet, séculier, de leur intervention ne saurait occulter la ferveur religieuse, comme si le statut d'intellectuel relevait de la consécration, au sens premier, de sa droiture et de son rôle culturel, un apôtre en somme d'un nouvel évangile social (« moral enthusiasm, consecrated to the service, disinterested passion, prophets, apostles »). Sa mission l'emmène dans l'enfer social qu'il cherche à réformer, sinon racheter. Cette sécularisation partielle du protestantisme se traduit par l'émergence de la figure de « l'intellectuel » qui, à la fin du XIXe siècle, petit à petit remplace le pasteur comme autorité morale et culturelle[76]. Tout se passe comme si, dans la longue durée, les valeurs ayant déserté les Églises établies se retrouvaient dans cette nouvelle figure. Flower symbolise ce passage : des études dans une université théologique des Disciples du Christ, un bref passage – quelques mois – comme pasteur de cette Église dans la petite ville d'Owensboro dans le Kentucky, puis il s'installe dans une métropole, Boston, où il consacre sa vie à l'engagement social par les lettres[77]. Il propose alors un protestantisme relu à l'aune des sciences naturelles et des sciences sociales. Il se sert des premières pour moderniser la religion (voir *infra*) et des secondes pour proposer une nouvelle

---

[73] Flower ne cherche pas à supplanter la foi mais, plus syncrétique, à la régénérer et à la moderniser grâce à la science. L'inspiration religieuse chez Zola, en revanche, reste de l'ordre du modèle à dépasser car obsolète : il veut faire de la science et du républicanisme un nouvel Évangile : « il s'agit dès lors de hisser l'évocation de la voie laïque à un sacré profane fondé sur un consentement enthousiaste au bonheur terrestre, à l'humanité régénérée et à l'harmonie de la nation […] Le chant laïque, parce qu'il se construit dans une imagerie de conquête, puise son matériau dans le trophée du substrat religieux qu'il accapare pour partie et dont il ne peut se départir. Ce faisant, il en souligne évidemment la puissance d'imposition que le titre même du cycle, *Les Évangiles*, fussent-ils laïcs, suggérait ». Béatrice Laville, « Zola et la laïcité », *Romantisme* [En ligne], vol. 4, n° 162, 2013, p. 73-83, consulté le 8 avril 2015. URL : www.cairn.info/revue-romantisme-2013-4-page-73.htm.

[74] Pierre Nora résume d'une belle formule les intentions et les modes d'expressions des intellectuels réformateurs de la classe moyenne : « tous ces déstatués ont chanté leur ressentiment social comme un cantique à la gloire des valeurs morales du XIXe siècle protestant ». Nora, « Le 'Fardeau de l'histoire' aux États-Unis », p. 57

[75] Ou bien s'agit-il d'un point de vue français, influencé, malgré tout, par la laïcisation de la société ?

[76] Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 200.

[77] Cline, The *Mechanics of Dissent*, p. 27.

donne politique et économique, fondée sur des bases plus morales (voir chapitres 4 et 6). Cette relecture explique son mélange de rhétorique médicale et évangélique : le réformateur est médecin et prophète, les signes du déclin s'apparentent à des symptômes. La religiosité motive donc le discours scientifique : la croisade morale qu'il appelle de ses vœux est politique et sociale, elle s'exprime dans les termes de l'organicisme biologique courant dans les sciences sociales à l'époque, mais le problème, dans sa gravité, reste appréhendé comme un mal moral, moins une maladie (« *ill* ») qu'une corruption (« *evil* »). Tout se passe comme si sa conception du bien s'était sécularisée, le millénarisme ramené au social (le bien commun, *commonweal*), alors que le mal reste profondément religieux, d'où la nécessité de l'exaltation morale, d'une vertu agissante pour en venir à bout.

Aucun oxymore donc dans un idéalisme qui se décrit en termes militaristes (« camp-followers, vanguard, breastworks, bulwark, battles, crusades, fights, arena, armies of wealth-creators, aggressive advocate of world peace ») par exemple dans sa « guerre contre la guerre » ou sa croisade contre toutes les formes de corruption ou de régression sociale, politique, anthropologique même : « war on war and on all acts of injustice, violence and deeds that tend to foster the savage in man[78] ». Le combat s'avère d'abord spirituel, il ne vient pas dénaturer l'idéalisme car c'est son origine même. La devise de *The Arena* souligne cette exigence d'engagement total du militant pour transformer et élever la société : « We do not take possession of our ideas, but are possessed by them ;/ They master us and force us into the arena,/ Where, like gladiators, we must fight for them[79] ». L'on voit ici l'importance des idées pour Flower, qui définissent l'individu, le « possèdent » littéralement comme un esprit transcendant, d'où l'impératif vital de militer pour elle pour exprimer son être, de se battre dans une sorte de combat eschatologique, à la vie à la mort, que l'on retrouve souvent dans ses écrits. C'est le zèle du militant, à l'origine guerrier de Dieu, qui se fait jour ici. Rhétorique militariste, foi, conviction personnelle : Flower, en somme, se décrit comme un combattant de « l'idéalisme spirituel ».

L'intellectuel a donc une responsabilité sociale comme critique mais aussi comme acteur, militant même, à la fois penseur en surplomb du social, à la bonne distance pour comprendre les enjeux donc, mais aussi réformateur en prise avec les problèmes concrets. Fruit de la libéralisation du protestantisme suite aux avancées scientifiques, l'intelligence du cœur, pense Flower, actualise cette contradiction : l'intellectuel pense, s'indigne et met en œuvre cette

---

[78] Flower, « In the Mirror of the Present. The Sinister Assault on the Breastworks of Free Government », vol. 39, juin 1908, p. 737.

[79] Il s'agit d'une citation du poète romantique allemand Heinrich Heine (1797-1856).

conscience irriguée de science[80]. Face aux nouvelles formes d'esclavage, l'esprit de la religion doit donc se traduire en actes, ce qu'il appelle « idéalisme pratique » et ce sont les grands progressistes du siècle (comme Ralph W. Emerson) ou de son époque (comme Frances Willard) qui en sont, affirme-t-il, les exemples les plus remarquables[81]. Dans sa logique de transparence, de déterminisme du caractère et de continuum entre le for intérieur et les actes, la valeur et l'authenticité de l'intellectuel est directement visible, *self-evident*, dans ses faits et gestes : ils permettent de distinguer les vrais des faux intellectuels. D'ailleurs, après le rachat de *The Arena* par l'éditeur Albert Brandt en 1904, Flower choisit comme emblème du magazine un arbre avec un livre ouvert sur lequel on peut lire cette mise en garde du Christ contre les faux prophètes : « ex fructibus eorum cognoscetis eos » (« c'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez », Matthieu 7:20). Les couvertures du magazine promettent donc des militants purs, de vrais idéalistes car leurs œuvres, engagements ou articles dans le magazine, révèlent leur nature. « L'idéaliste pratique » serait ce qui se rapprocherait le plus alors de « l'intellectuel »[82]. Pratique est son insistance sur la collecte de faits et l'engagement manifeste dans des causes, comme l'aide aux plus pauvres, idéaliste sa propension à toujours revenir aux causes originelles, aux grands principes moraux et à toujours proposer une méditation d'ordre historique et religieuse, c'est-à-dire réinscrire les évènements dans le temps long des grands récits de l'histoire, des prophéties ou des utopies.

---

[80] Pour Flower, les Quatre Évangiles de Zola (*Fécondité*, *Travail*, *Vérité*, *Justice*) mettent en œuvre cette synthèse entre morale et science. Dans *Travail*, Zola dissocie ces deux facettes de l'intellectuel en deux personnages : Luc Froment le prophète et Jordan le savant. Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer.* A Book Study », p. 440-451. Christophe Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* (Paris : Armand Colin, 2011), p. 330.

[81] Flower, « In the Mirror of the Present. The Railways as Factors in a Popular Educational System », vol. 33, avril 1905, p. 443 ; « New Zealand's Great Work for Human progress in Placing Manhood Above Money », vol. 34, octobre 1905, p. 422 ; « In the Mirror of the Present. Mr. Gray's Plea for Closer Union and a Programme Instinct with Moral Idealism », vol. 36, août 1906, p. 201 ; *Progressive Men*, p. 147, 176, 269. L'expression sera utilisée en 1917 par Dewey : « We pride ourselves upon being realistic, desiring a hard-headed cognizance of facts, and devoted to mastering the means of life. We pride ourselves upon a practical idealism, a lively and easily moved faith in possibilities as yet unrealized, in willingness to make sacrifice for their realization ». Aucun lien direct avec Flower ne saurait être établi, d'autant plus l'expression existait déjà au XIXe siècle. Nous en avons retrouvé les traces dans des ouvrages publiés aux États-Unis facilement accessible dans *Google Books* ou bien, en compulsant des bases données de journaux : l'occurrence la plus ancienne date du numéro du *New York Sun* daté du 6 août 1881. John Dewey, « The Need for A Recovery of Philosophy », *in* John Dewey (éd.), *Creative Intelligence : Essays in the Pragmatic Attitude* (New York : Henry Hold and Company, 1917), p. 68.

[82] Flower reste cependant en deçà de la conception moderne analysée par James. Ils reste ancré dans les conceptions naïves du XIXe siècle (le sens commun permet de juger de la moralité d'autrui qui, de toute façon, se voit dans ses actes) alors que pour James, l'intuitionnisme doit être complété par une éducation universitaire qui, de fait, professionnalise le sentiment moral et suppose la nécessité de compétences supérieures pour percer à jour des apparences parfois trompeuses (il cherche donc à comprendre un monde complexe et opaque, sans transparence des cœurs donc ni de continuum entre le for intérieur et les gestes).

Peut-on alors associer Flower aux utopistes comme Edward Bellamy ou Henry George ? Selon Wiebe et Painter, le tournant du siècle aurait vu le paysage intellectuel graduellement renoncer à cet utopisme du XIXe siècle héritier d'un discours évangélique pour qui les moyens des réformes restaient simples : seule la vision morale primait et la mise en pratique d'une panacée (le Nationalisme de Bellamy ou la *Single Tax* d'Henry George) résoudrait tous les maux de la société. Cet idéalisme aurait été supplanté par le discours technique des experts au début du XXe siècle qui mit sur le devant de la scène la nécessaire réflexion sur les procédures, inévitablement multiples au vu de la complexité sociale[83]. Il semble que Flower, peut-être de par son métier qui le met en prise avec l'actualité, incarne la transition même, ou plutôt en révèle les complexités : si la vision utopique meut son réformisme, des années 1890 à la fin des années 1910, il ne la dissocie jamais d'une réflexion sur les moyens concrets variés pour la mettre en œuvre et se targue de fonder sa vision sur les travaux de spécialistes. Pour lui, la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé a d'ailleurs réussi car elle a su « convaincre la raison et éveiller la conscience[84] ». Si, comme la société dans laquelle il évolue, Flower ne voit pas la nouveauté de son rôle d'intellectuel, *tertium quid* à côté de la montée des experts et du déclin des clergés, peut-être est-ce parce que, contrairement à la France, le lieu où le savoir se produit, l'université, semble s'implanter socialement (et symboliquement) plus profondément : cela expliquerait alors la lecture de William James de l'intellectuel américain comme, avant tout, un diplômé. L'exemple de Flower – notamment ses appels à un « réveil intellectuel » – semble cependant favoriser l'hypothèse d'une plus grande prégnance du religieux : c'est peut-être parce que l'Évangile social , comme mouvement aux différents visages (pasteurs mais aussi travailleurs sociaux, universitaires ou bien encore politiques qui s'en inspirent) fondé et fédéré sur une éthique de l'action, a tenu à l'écart l'émergence de la figure plus spécifique et plus réflexive que l'on retrouve en France[85].

II. De l'esprit de la religion : idéalisme spirituel et engagement

A. L'Évangile social

Les années 1890 voient la cristallisation de cette réorientation du religieux vers davantage d'engagement social que les contemporains de Flower, à partir des années 1905-1910, puis par la

[83] Wiebe, *The Search for Order*, p. 138-140. Nell Painter, *Standing at Armageddon : the United States, 1877-1919* (New York, Londres : W. W. Norton, 2008), p. xxxiii.

[84] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 378.

[85] Flower, « The Dawning Day », p. 272.

suite les historiens, ont appelé « l'Évangile social *(Social Gospel)* »[86]. Si Flower utilise peu le terme et privilégie « règle d'or » (ou « idéalisme spirituel » qui, plus diffus, englobe les spiritualités

[86] Selon l'OED, le terme aurait été utilisé pour la première fois en 1844. Le texte en question se révèle en fait une traduction d'un discours prononcé par l'historien et académicien français, François-Auguste Mignet, devant l'Académie des Sciences Morales et Politiques le 16 mai 1841. Il voit dans la Révolution française « l'évangile social du monde nouveau » (« the social gospel of the new world »). Karl Marx use du terme en 1848 dans son *Manifeste du Parti communiste* à propos des socialistes utopiques comme Saint-Simon, Charles Fourier, ou Robert Owen. Puis, en 1867, est publié à Londres le premier ouvrage non seulement intitulé « social gospel » mais utilisant l'expression dans son acception « moderne » : l'application du christianisme aux problèmes sociaux. Il s'agit également de la traduction d'un ouvrage français écrit par un certain R.J. Michael : nous n'avons pu cependant retrouver la trace ni de l'auteur, ni de l'ouvrage original. Sans majuscule, « social gospel » ne se hisse pas encore dans ces occurrences au rang de mouvement historique. L'Évangile social acquiert ce statut au début du XXe siècle : son origine est alors circonscrite à l'ère progressiste par les historiens, ce qui correspond aux théorisations des acteurs mêmes du mouvement. À partir des années 1900, les deux variantes, avec et sans majuscule, coexistent.

Aux États-Unis, un pasteur de Dubuque (Iowa), Charles O. Brown, aurait le premier utilisé le terme en 1886 dans une réflexion sur les manifestations ouvrières survenues après le massacre de Haymarket Square en 1886. Il décrit, en passant, *Progress and Poverty* de Henry George comme un « nouvel évangile social » (sans majuscule donc non encore conceptualisé). D'autres suivent : le chanoine de Westminster, Brooke Foss Westcott, dans ses sermons à la fin des années 1880 ou le socialiste chrétien américain W. P. Bliss en 1889 dans le premier numéro de son magazine, *The Dawn*. De plus en plus de pasteurs, des deux côtés de l'Atlantique, se révoltent contre la misère et les violences et appellent l'Église à intervenir. Le terme « évangile social » petit à petit s'impose, notamment aux États-Unis, au détriment du terme britannique « Christian Socialism » et de ses connotations plus radicales. Il coexiste avec « applied Christianity » ou « Social Christianity ». Une décennie plus tard, en 1898, le magazine *Social Gospel* , édité par la communauté utopique géorgienne Christian Commonwealth Colony, permit de le diffuser largement et donc d'en consolider l'usage.

La littérature savante s'en empare à la fin de la première décennie du nouveau siècle : traduction, en 1907, des théologiens luthériens allemands Adolf Harnack et Wilhelm Herrmann (*Essays On The Social Gospel*) ; première monographie d'un universitaire américain en 1910 (Shailer Mathews, *The Social Gospel*) ; théorisation la plus aboutie et la plus diffusée en 1917 avec l'ouvrage de Walter Rauschenbusch, *A Theology for the Social Gospel*. La diffusion du terme dans la production imprimée de l'époque confirme cette périodisation : elle souligne la relative confidentialité du terme jusqu'aux années 1910, puis son explosion ; elle montre également que la conceptualisation du *Social Gospel* (avec majuscule) apparaît au milieu des années 1890 (voir annexe 3, figures 9-a et 9-d). Les journaux de l'époque vont dans le même sens si l'on en croit la base de données de la Bibliothèque du Congrès, *Chronicling America*, ou celle du site *Newspaper.com*. Ils révèlent également que la première mention du terme aux États-Unis date non pas de 1886 mais de 1874 et dans un contexte pour le moins inattendu : une citation d'Elizabeth Tilton dans un article de la féministe Vicotria Woodhull révélant l'aventure de Tilton avec le célèbre pasteur abolitionniste Henry Ward Beecher. Tilton s'y décrit comme la « martyre » d'un « nouvel évangile social ». Cependant, cette première occurrence ne revêt pas le même sens de « Social Gospel » qui nous intéresse ici.

En résumé, ce bref historique montre la complexité des racines de ce protestantisme engagé, à la fois transatlantique, urbain *et* rural (via la Géorgie et le Midwest avec le pasteur Brown ou aussi, selon White et Hopkins, ou le pasteur congrégationaliste et socialiste chrétien ancré au Minnesota et dans l'Iowa, George D. Herron).

Ronald C. White Jr., C. Howard Hopkins, *The Social Gospel : Religion and Reform in Changing America* (Philadelphie : Temple University Press, 1976), p. 151, 167, 176. Benjamin L. Hartley, *Evangelicals at a Crossroads : Revivalism and Social Reform in Boston, 1860-1910* (Durham, NH : University of New Hampshire Press, 2011), p. 240. Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xiv-xxv. *The Aristocracy of Britain and the laws of entail and primogeniture judged by recent French writers : being selections from the works of Passy, Beaumont, O'Connor, Sismondi, Buret, Guizot, Constant, Dupin, Say, Blanqui, and Mignet, showing the advantage of the law of equal succession : with explanatory and statistical notes*, traduit du français, traducteur anonyme (Londres : G. & J. Dyer, 1844), p. 208. R.J. Michael, *The Social Gospel* (Londres : Trübner and Co., 1867), p. vi-ix. La citation d'Elizabeth Tilton provient d'un article du *Woodhull & Claflin's Weekly* du 2 novembre 1872 reproduit dans Vicotria Woodhull, « The Detailed Statement of the Whole Matter », *The Leavenworth Weekly Times*, 30 juin 1874.

alternatives), sa pensée comme ses actions en font un acteur et un témoin de ce mouvement au moment où il prend dans le paysage intellectuel[87]. Il puise dans la grammaire de la règle d'or les mots traditionnels pour formuler une critique morale. Puis, légitimée par la caution scientifique du spencérisme et des sciences sociales et nourrit d'un républicanisme au cœur des débats à l'heure du bilan pour le pays, un siècle après sa naissance, cette conscience morale s'impose dans les milieux progressistes comme la forme, plus diffuse mais plus religieuse et plus ancrée dans le social, de l'intellectuel de ce côté de l'Atlantique. La dynamique est double : une libéralisation du religieux et un plus grand engagement social. Il s'agit de libérer la religion de ses dogmes, la rationaliser, pour la guérir et guérir la société. Le progrès spirituel repose alors sur une régénération, un retour à la pureté originelle donc, et un plus grand pragmatisme : renouer avec l'esprit de la religion se traduit par une foi en actes. Nous nous intéresserons ici à cette dynamique, ses origines intellectuelles et religieuses à travers le rôle des Disciples du Christ, de la philosophie du sens commun et de l'unitarisme , mais aussi son inscription dans la société du tournant du siècle. Face à un pays en proie aux violences et aux injustices, le remède, pour Flower, consiste à instaurer un « nouvel évangile social *(new social evangel)* » : le protestantisme le plus éclairé consiste donc à s'engager pour faire advenir le Royaume de Dieu sur terre, appliquer le message de Jésus aux réalités de l'industrialisation et donc remplacer la concurrence productrice de violences par la fraternité pacificatrice[88]. Il s'agit pour lui d'un phénomène lié à la modernisation du religieux relevant d'une logique plus historique que géographique ou confessionnelle. Il se réjouit par exemple en 1908 de la signature d'un manifeste affirmant les principes du « message social de la Bible » par 160 ecclésiastiques américains, anglais et canadiens, issus de 24 dénominations différentes[89]. Reprenant à son compte une remarque de Markham,

---

[87] Les références à la règle d'or sont innombrables alors que celles à « social gospel », sans majuscule, restent marginales (l'expression avec majuscule n'existe pas dans les écrits de Flower). Les cinq occurrences incarnent l'évangile social dans une figure exemplaire de réformateur qui fait des avancées économiques et politiques l'expression d'un christianisme éclairé. Flower, *Progressive Men,* p.92 (à propos du caricaturiste socialiste Ryan Walker) ; « An Appreciation of James A. Herne », vol. 26, septembre 1901, p. 289 (à propos d'Henry George) ; « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 408 (à propos du poète Edwin Markham) ; « How England Averted a Revolution of Force », p. 369 (à propos des réformateurs anglais en général) ; « Christianity and the Social Order. A Book-Study », vol. 39, mars 1908, p. 377 (sens général).

[88] C'est également comme cela qu'il est perçu. Hamilton Street, qui suit son magazine et sa maison d'édition pour le compte de la revue *The American Newsman* (également connue sous le titre *The Bookseller and Newsman*) destinée aux professionnels du livre et du journalisme, décrit Flower ainsi en 1896 : « the editor of the *Arena*, is in the advance guard of reform, the champion of a better civilization and the Evangel of applied Christianity ». Hamilton Street, « Correspondence », vol. 13, *The American Newsman*, octobre 1896, p 9.

« Social evangel » : Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 408. Voir aussi *Progressive Men*, p. 82. Dans ses mémoires, il applique l'expression aux idées utopistes d'Edward Bellamy, preuve supplémentaire que Flower se situe dans cette zone où se rejoignent une religion engagée et des réformateurs inspirées par la foi.

[89] Flower, « In the Mirror of the Present. A Remarkable Clerical Manifesto », vol. 40, novembre 1908, p. 510.

Flower voit dans la coopération ente réformisme et religion la clé de la régénération du pays : « reformers fail because they reject Christianity ; and churchmen fail because they reject reform[90] ».

En tout état de cause, il s'agit pour Flower de répondre à l'urgence sociale en puisant aux sources du message révolutionnaire du Christ : s'engager auprès des plus humbles, refuser la fatalité et une organisation sociale injuste, proposer un idéal comme objectif de l'action sociale et ainsi réduire l'écart entre la réalité et la promesse originelle du christianisme (qui est aussi celle de l'Amérique pour Flower). Flower rejoint à cet égard Walter Rauschenbusch qui, dans *Christianity and the Social Crisis*, affirme : « Christianity as an historic movement was launched with all the purpose and hope, all the impetus and power, of a great revolutionary movement, pledged to change the world-as-it-is into the world-as-it-ought-to-be[91] ». Flower encense l'ouvrage de Rauschenbusch mais moins que celui du pasteur congrégationaliste anglais Reginald J. Campbell. Campbell officie à l'église non-conformiste et libérale City Temple à Londres. En 1907, il publie *Christianity and the Social Order* ; il y expose sa « Nouvelle Théologie », qui pousse la logique de l'Évangile social à son terme en « fusionnant presque » Dieu et l'humanité. Flower admire le radicalisme de ses propositions, en particulier une meilleure redistribution des richesses qui permet « l'indépendance économique », son soutien au socialisme (« the union of all for the well-being of each ») et son idéalisme moral[92]. Il publie un court article de Rauschenbusch sur les bains publics de Birmingham et une étude de Washington Gladden sur l'évolution de la Bible à travers les âges et en particulier sur l'appréciation nouvelle de la Bible à la fin du XIXe siècle (un texte toujours aussi sacré mais plus « humain »)[93]. Pour Flower, l'Évangile social passe néanmoins davantage par l'unitarisme et les religions métaphysiques (voir *infra*).

Ce christianisme appliqué voit dans la mise en œuvre du Sermon sur la montagne la clé pour remettre le pays et ses citoyens sur le droit chemin. Jésus y donne une version de la règle d'or maximaliste (« Aimez vos ennemis », Matthieu 5:44) et enjoint ses disciples au perfectionnisme moral, un modèle pour réformer les êtres et la société (« Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait », Matthieu 5:48). Flower utilise d'ailleurs le mot « reform » indifféremment pour les individus ou les structures sociales. Il croit en effet en la possibilité

---

[90] Flower, Edwin Markham, « Christ and the Social State. A Conversation with Edwin Markham », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, janvier 1910, p. 347.

[91] Walter Rauschenbusch, *Christianity and the Social Crisis* (New York : Macmillan, 1907) p.143.

[92] Flower, « *Christianity and the Social Order*. A Book Study », vol. 39, mars 1908, p. 374-380. Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. 13.

[93] Walter Rauschenbusch, « Winter Swimming Baths », *The Arena*, vol. 10, juin 1894, p. xxxii. Washington Gladden, « The New Bible », *The Arena*, vol. 9, février 1894, p. 295-305.

d'instaurer le Royaume de Dieu sur terre grâce au volontarisme, à l'engagement personnel sur le terrain, à la fraternisation avec les plus démunis, mais aussi au réagencement des environnements sociaux. Le travail social permet un travail sur soi qui, logiquement, devrait rejaillir sur la société. Si la promesse d'un renouveau se réalise pour Flower dans l'interaction entre l'individu et la société (les vertus privées font le bien public et inversement), la corruption se décline en deux phénomènes distincts : l'influence délétère des élites corrompues – politiques et ploutocrates – sur la communauté (les vices privés des puissants font les maux publics) et l'influence délétère de l'environnement social sur ses membres (les maux publics font les vices privés des exclus). L'Évangile social , selon Flower, propose alors une relecture sociologisante du religieux : sa terminologie chrétienne envisage le péché comme une tare non plus individuelle mais collective ; au péché social correspond le salut social qui concorderait avec le salut personnel. Flower use de concepts sociologiques et analyse l'alcoolisme ou la pauvreté en termes systémiques, comme causes et non conséquences de l'immoralité. La société, à travers des institutions injustes, perpétuerait l'exploitation. Cette sociologisation des phénomènes restent, dans la forme, soumise à une rhétorique religieuse : l'idée de péché social permet de mettre en exergue l'indignité et la responsabilité – la faute – collective, de mettre la communauté et chacun de ses membres directement en face de sa conscience. Si le langage reste religieux et exalté, l'explication des problèmes a cependant basculé vers une interprétation séculière qui se veut objective, d'où le mélange de rhétorique religieuse et médicale. Flower envisage ainsi la fraternité (« brotherhood of man ») comme un remède pour une société malade : il adapte l'idéal christique de guérison à une période qui exalte la science.

Ce basculement de la ferveur religieuse à un objet séculier et la modernisation qu'elle implique se lit par ailleurs dans la cohabitation des discours religieux avec ceux empruntés à la sociologie naissante et à la tradition radicale, notamment le socialisme utopique. Si Flower utilise des termes séculaires d'inspiration religieuse, comme « human/universal brotherhood », qui considèrent la moralité individuelle spontanée (la charité chrétienne) comme vecteur d'une moralité commune, le lexique de la philosophie morale et du christianisme coexiste avec un terme plus moderne qui fait de l'interdépendance une question de philosophie politique : la solidarité[94]. La notion, à l'époque, est récente en anglais. L'OED date sa première apparition à 1841 dans une introduction à la pensée fouriériste : elle entre d'emblée dans l'histoire anglo-américaine par le prisme de la pensée radicale française ; pour le dictionnaire Webster de 1913 d'ailleurs, le mot est

[94] Flower, *Progressive Men*, p. 40.

un emprunt aux communistes français[95]. En France, la notion apparaît dans le vocabulaire juridique en 1693. « Issue du droit romain et née en droit civil », la solidarité, comme l'explique le juriste Alain Supiot, « a conquis en sociologie une place centrale, avant de faire retour, chargée de sens nouveaux, […] en droit social ». Commentant l'étymologie du mot, il explique : « ce qui solidifie un groupe humain, sans préjuger de la nature et de la composition de la colle qui fait tenir ensemble les membres de ce groupe, [la solidarité] a ainsi une généralité et une neutralité que ne possèdent ni la notion de charité (et encore moins son avatar contemporain : le *care*), ni celle de fraternité (qui postule un ancêtre mythique)[96]. « Solidarité » implique une vision contractuelle et des mécanismes législatifs impersonnels et fonctionnels pour assurer la cohésion sociale, ainsi qu'une idée de responsabilité collective, une construction volontariste, inspirée par la société civile ou les institutions, qui modèle les individus – la prise en charge donc de la question morale par des éléments supra-individuels. Dans le contexte américain, il semble que l'idée d'obligation solidaire conceptualisée par une tradition juridique en France ait été exprimée par la religion. Chez Flower, c'est par la pensée organiciste spencérienne et surtout la règle d'or , principalement à travers l'expression, récurrente sous sa plume, de « solidarity of the race », que la notion s'acculture[97]. La solidarité, importée *via* le radicalisme français, s'immisce dans le débat américain dans une relecture religieuse qui coopte un mot nouveau pour dire la fraternité, le déleste de sa neutralité pour la réintégrer dans la tradition prophétique du protestantisme américain. Ce détour par les marges socialistes puis le cœur protestant du pays explique peut-être la difficile genèse d'une solidarité par l'État aux États-Unis, c'est-à-dire l'essor d'un Évangile social là où, en

---

[95] Hugh Doherty, *False association and its remedy; or, A critical introduction to the late Charles Fourier 's theory of attractive industry , and the moral harmony of the passions. To which is prefixed, a memoir of Fourier* (Londres : The London Phalanx, 1841). « Solidarity », *Webster's Revised Unabridged Dictionary. 1913. The Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL)* [En ligne], The University of Chicago, s.d., consulté le 15 novembre 2014.

URL : http://machaut.uchicago.edu/?resource=Webster%27s&word=solidarity &use1913=on&use1828=on.

[96] CNTRL. Alain Supiot, *Grandeur et misère de l'État social : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 novembre 2012* [en ligne], mis en ligne en 2013, consulté le 21 juillet 2016 (Paris : Collège de France, 2013), paragraphe 28. URL : http://books.openedition.org/cdf/2249.

[97] « The solidarity of the race is such that the injury of a single unit affects the other units, and in a greater or less degree injures the society in which the wronged one dwells ». « So intimately are the interests of the individual associated with those of the race that the slightest infraction of the law of equal justice on the part of any of the units who compsose society carries with it far-reaching and balefeul consequences ». Flower, « Practical measures for promoting manhood and preventing crime », vol. 18, novembre 1897, p. 673 ; « The Right of the Child Considered in the Light of Heredity and Prenatal Influence », vol. 13, juillet 1895, p. 243. Voir aussi Flower, « Topic of the Times. A Program of Progress », vol. 25, janvier 1901, p. 78 ; « Topic of the Times (Editorial) », Municipalism's Great Triumph in London », vol. 25, janvier 1901, p. 561. Flower ne se différentie aucunement de son époque : l'expression envahit la presse à partir des années 1890 et disparaît petit à petit à partir de la Grande Guerre (*Newspaper.com*) ; une recherche dans la bibliothèque numérique *HathiTrust* et *Google Books* confirme cette périodisation mais aussi l'omniprésence de textes religieux.

Europe, se construit un État social, ou plutôt la fabrique d'un État social par l'Evangile social[98]. À la vision de la société comme mécanique solidaire se mêle, paradoxalement dans les textes de Flower, l'immanence d'une vision biologique : la société comme un organisme ou un corps aux membres interdépendants ou l'humanité comme une seule « race ». Flower illustre donc ce moment où la « question sociale » s'exprime à la fois dans les termes d'une tradition morale protestante et d'une émergence de l'ingénierie sociale et, plus largement, d'un État régulateur ancré dans une approche biologique et organiciste de la société[99]. Comme chez Richard T. Ely ou John R. Commons, le travail intellectuel apparaît comme l'extension des principes religieux et l'urgence sociale nourrit l'essor des sciences sociales : la nécessité de comprendre ce qui se passe vraiment implique sociologues et pasteurs engagés dans la même mission entre foi, savoir et action sociale[100].

Quel est le champ d'application de ce réformisme ? Suite à la tendance à assimiler toute velléité de réforme sociale à l'Évangile social , l'historien des religions William Hutchison limita son champ d'application aux réformateurs pour qui le salut social précède le salut individuel. Paul Phillips, dans son étude récente du christianisme social comme phénomène transatlantique, assouplit la définition et propose la parité entre salut individuel et collectif comme critère

---

[98] Au tournant du siècle, l'État français se construit sur la notion de la laïcité si bien qu'il semble logique que l'État social en gestation s'écarte du modèle religieux. Le cas britannique, berceau du christianisme social (F. D. Maurice conceptualise le première la métaphore du Royaume de Dieu sur terre en 1838), s'avère plus complexe : peut-être la plus grande pénétration des idées socialistes, notamment à l'échelle municipale, explique-t-elle la fabrique de son État social (ce qui expliquerait pourquoi les Américains préféraient l'expression « Social Gospel » à « Christian Socialism », courante en Grande-Bretagne). L'analyse comparée des différents visages qu'a pris l'État social au tournant siècle des deux côtés de l'Atlantique dépasse le cadre de ce travail : ces remarques relèvent donc davantage d'hypothèses à éprouver que de conclusions. L'analyse des écrits de Flower nous permet simplement de comprendre le rôle de la tradition protestante dans la fabrique d'un État interventionniste, régulateur des excès de l'industrialisation. S'agir-il pour autant d'un « État social » ? La deuxième partie, chronique des controverses mais aussi des inventions théoriques nées dans le sillage des changements d'échelle provoqués par l'industrialisation, montrera la diversité des réponses apportées à l'époque et, en particulier, la conception de Flower, en faveur d'un État interventionniste qui reste en deçà d'un « État-providence » comme il s'en créa en France et en Grande-Bretagne.

[99] Flower voit dans les réformes « fondamentales » le moyen de préserver et de créer les conditions d'une société fraternelle. L'analyse de ces mécanismes économiques, politiques et sociaux, sera l'objet de la seconde partie de ce travail. L'examen de la production imprimée en anglais américain révèle l'augmentation fulgurante de l'usage de « solidarity » au tournant du siècle ainsi que sa coexistence avec « brotherhood », qui reste cependant plus utilisé. La tendance s'inverse en 1930 : a partir de ce moment-là, on parle de plus en plus de « solidarité » et moins de « fraternité ». La crise de 1929 aurait-elle permis l'essor d'un État social à l'américaine, voire d'asseoir la prépondérance d'une vision technique, sinon étatique, sur une vision religieuse, individuelle et morale (voir annexe 3, figure 9-e) ?

[100] Olivier Zunz, *Why the American Century ?* (Chicago : University of Chicago Press, 2000 [1998]), p. 28-29. Zunz décrit ce glissement de sciences sociale imprégnées de religion à des sciences sociales tournées vers l'administration de politiques sociales (« shift from evangelically-motivated social science to policy-oriented social science by mid-century »).

minimum[101]. L'exemple de Flower légitime cette approche. Salut individuel et social sont indissociables pour le rédacteur en chef de Boston. L'individu, loin d'être aboli, reste primordial comme origine et vecteur d'un renouveau. L'individualisme n'implique pas l'égoïsme : au contraire, il permet, pour Flower, de le transcender. Réformer le pays implique donc de régénérer l'individu comme transformer les êtres implique un environnement sain. Selon l'historien Paul Boyer, le réformisme moral serait passé d'une conception ancrée dans le XIXe siècle fondée sur l'appel à la moralité individuelle à une approche purement médicale et systémique dans les années 1910 : la « pureté sociale », comme moyen et fin du changement, aurait laissé la place à « l'hygiène sociale »[102]. Dans son étude des origines du progressisme, David Thelen note le même type de trajectoire. Sous le coup de la dépression de 1893, la persuasion individuelle qui selon lui caractérisait la vision réformatrice des *Mugwumps* se révèle insuffisante : ce réformisme comme « contrôle social » des individus par une élite modèle devient un « progressisme social » reposant sur la coopération entre les classes, le professionnalisme et une approche « environnementaliste » des problèmes sociaux[103]. Flower personnifie-t-il cette époque de transition ? Ou, si l'on se refuse aux simplifications téléologiques[104], incarne-t-il la complexité sociologique de ces progressistes qui ont grandit dans un Midwest préindustriel, plus individualiste, et qui, confrontés à la complexité d'une société urbaine et industrielle en pleine mutation, se résolvent à adopter une approche structurelle ? L'analyse de ses écrits, en fait, ne révèle aucunement une évolution aussi claire que celle proposée par Boyer ou Thelen. Pour Flower, médicalisation et purification morale vont de pair dès le début des années 1890 et jusqu'aux années 1910 : le progrès repose à la fois sur des réformes structurelles qui mettent en œuvre l'analyse objective des problèmes sociaux pour en trouver le remède et sur le développement personnel et moral par l'éducation et l'exhortation[105].

---

101 William R. Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism* (Durham, NC : Duke University Press, 1992 [1976]), p. 165. Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xix. Flanagan, *America Reformed*, p. 34-35.

102 Paul Boyer, *Urban Masses and Moral Order in America* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1978), p. 200.

103 David P. Thelen, *The New Citizenship : Origins of Progressivism in Wisconsin, 1885–1900* (Columbia, MO : University of Missouri Press, 1972.), p. 9-11, 85-87, 99-101, 111, 129.

104 Ou, selon le mot de Flaubert, si l'on refuse les « idées reçues ». Toute période est, par définition, transitoire : la définition du romancier met en garde l'historien contre toute réduction des phénomènes en évolutions abstraites jusqu'à leur plus simples expressions : un changement intransitif, sans explicitation de ses acteurs, de ses modalités, de son contexte, et de ses tenants et aboutissants. Flaubert : « époque (la nôtre). Tonner contre elle. — Se plaindre de ce qu'elle n'est pas poétique. — L'appeler époque de transition, de décadence ». Cette satire s'applique par ailleurs à Flower et évoque aussi, dans sa tonalité, les attaques de Mencken contre l'idéalisme et l'éclectisme des réformateurs utopiques. Flower, en effet, n'a de cesse de « tonner » contre une époque embourbée dans l'animalité et le matérialisme et de voir, en tout, les symptômes d'une « transition » majeure. Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues* (Paris : Le Livre de poche, 1997), p. 76.

105 En associant pureté morale et santé physique, réforme morale et guérison des corps, approche individuelle et systémique, Flower perpétue un lieu commun partagé par les médecins, les politiques, les pasteurs et les intellectuels tout au long du XIXe siècle. Par exemple, les campagnes hygiénistes, déjà une pratique ancienne dans les années 1890,

Si pour certains Américains la violence, la corruption et l'indifférence sont le prix à payer pour le progrès, pour Flower, la morale et le progrès exigent la fin de ces dégradations[106]. L'idéalisme du XIXe siècle s'est, selon Flower, développé en réaction à la rigide et intolérante moralité puritaine, discréditant la notion même de morale ; or, pour remédier à la « dégénérescence humaine », l'autre nom qu'il donne à l'immoralité, le pays a besoin de développer une « culture » ou une « agitation éthique », un perfectionnisme moral en somme, qui allierait l'exigence morale à l'idéalisme : la pureté et l'empathie en sont les valeurs cardinales. Cœur de l'Évangile social selon Flower et fruit d'une longue histoire où vertu républicaine et règle d'or ont imprégné la culture américaine, ces valeurs doivent être comprises non seulement comme agissant de concert sur les individus et la société mais aussi comme le moyen et la fin du processus réformateur – des tuteurs, au sens botanique du terme, qui permettent la rectitude du développement. L'empathie permet de pallier la misère urbaine : pour Flower, comme pour le Christ, « the supreme test of worthiness [is] man's concern for the unfortunate, the oppressed, and the suffering[107] ». L'Évangile social se définirait alors dans le passage de ces vertus de l'échelle interpersonnelle à l'échelle sociale : ne pas penser la philanthropie uniquement dans le face à face mais en faire une politique sociale.

Flower fait l'expérience de ce type d'engagement à Boston, notamment à travers son soutien à l'aide directe, à l'échelle locale, aux plus pauvres : illustration concrète de la règle d'or , la compassion chrétienne permet aussi le perfectionnement moral du bienfaiteur ; érigée en programme politique, elle devient travail social et donc une illustration de l'Évangile social . Flower soutient par exemple activement le révérend baptiste Walter J. Swaffield à la Bethel Mission dans le North End. Avec lui, il explore les « abysses », entre en contact avec ses misérables, s'identifie à leurs souffrances et contribue à améliorer leur quotidien[108]. En attendant de régénérer l'humanité ou de réformer en profondeur le système, il faut soulager les souffrances et ce centre d'accueil *(settlement house)* est un exemple de « palliatif » : comme l'affirme Flower, « we can save them while the bridges are being built » (les ponts représentant les « réformes fondamentales »). Il encense les nombreuses réalisations de cette mission pour

---

associaient saleté, maladies et souillure morale. Ilana Löwy, « Les microbes et les humains », *in* Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 225-28.

[106] Edwards, *New Spirits*, p. 61.

[107] Flower, « Editorial Notes. The Great Need of Ethical Culture », vol. 1, janvier 1890, p. 246 ; « Is Socialism Desirable ? », p. 762, 764 ; « Jesus or Caesar », p. 528.

[108] Flower, « The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress » (Boston : The Arena Publishing Company, 1894), p. 152 ; « Destitution in Boston With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium. Introductory Words », vol. 2, novembre 1890, p. 733-734 ; *Civilization's Inferno,* p. 50-51. Rev. Walter J. Swaffield., « Destitution in Boston », *The Arena*, vol. 2, novembre 1890, p. 746-748. Flanagan, *America Reformed*, p. 35.

répondre aux « besoins immédiats et temporels de ceux qui souffrent vraiment » : une pension « familiale *(homelike)* » pour les marins, afin qu'ils ne passent pas leurs escales dans les *saloons* et les bordels, ces lieux d'infamies (« vile dens of infamy ») ; l'aide aux jeunes exclus (les « exilés ») pour trouver un emploi et un foyer (« comfortable homes » : l'idéal du foyer reste central pour Flower comme pour nombre de progressistes de la classe moyenne) ; des écoles professionnelles gratuites, et des vacances à la campagne pour les enfants. Flower s'engage dans ces actions, soulignant par ailleurs la dimension scientifique et programmatique de cet altruisme : en amont avec des enquêtes de terrain pour *voir* et prendre la mesure de la misère ; puis avec l'étude des populations à risques que permet l'immersion (les prémices, en quelque sorte, des sociologues *embedded* ou des « observateurs participants » de la sociologie contemporaine), et enfin, en aval, avec l'analyse et la diffusion de ces observations dans ses articles, des symposiums et son ouvrage sur « l'enfer de la civilisation »[109]. Selon Flower, les autres Églises devraient suivre ce modèle mêlant aide humanitaire d'urgence pour les plus pauvres et travail sociologique où la mission sert de laboratoire : collecte de données, agitation, union sont les maîtres mots pour réussir une révolution radicale mais pacifique. Aller voir sur le terrain pour sortir de l'indifférence, transgresser les frontières entre les classes sociales, immédiateté de la vision et contact humain donc mais aussi la distance que requiert la méthode scientifique : les pauvres sont sujets et objets ; dans ces ambivalences se dessinent les contours de l'engagement social de Flower et, à travers lui, des progressistes d'alors.

Flower accompagne également le travail du révérend Swaffield en ouvrant, de 1891 à 1893, les pages de son magazine aux œuvres de bienfaisance : sous le titre de « Fund for Relieving Destitution among the Deserving Poor » ou « Arena Poor Fund », il en appelle, chaque mois, à la générosité de ses lecteurs. Les scènes, emplies de pathos, se multiplient pour susciter la compassion des lecteurs : famille nombreuse incapable de se chauffer alors que l'hiver approche ; couturière accablée de rhumatismes à la tâche car son mari, « sobre », travailleur mais handicapé, ne peut plus subvenir aux besoins du foyer ; veuve en pleurs, bébé « émacié » dans ses bras, dépassée par ses arriérés de loyers ; veuf « américain », « sobre » mais sans ressources après avoir dépensé ses dernières richesses pour payer l'enterrement de sa femme, qui doit s'occuper de ses

---

[109] Flower, *Civilization's Inferno*. Exemples de symposiums : « Destitution in Boston. With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium », *The Arena*, vol. 2, novembre 1890 : Flower, « Introductory Words », p. 733-734 ; Edward Hamilton, p. 734-737 ; Edward E. Hale, p. 737-742 ; Solomon Schindler, p. 743-744 ; O. P. Gifford, p. 744-746 ; Walter J. Swaffield, p. 746-748 ; W.D. P. Bliss, p. 748-751. « The Tenment House Curse, A Symposium », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 659-684 : William Howe Tolman, « I. Evils of the System », p. 659-662 ; Alzina P. Stevens (inspectrice adjointe du Travail dans l'Illinois), « II. Some Chicago Tenement Houses », p. 662-668 ; Walter J. Swaffield, « III. Tenement-House Life in Boston », p. 668-673 ; Flower, « IV. Some Side Lights on the Tenement House Evil », p. 673-683. Le symposium se termine par une bibliographie.

six enfants et ne peut donc plus exercer son métier de marin ; immigrée portugaise, veuve, « sobre, travailleuse, et intelligente », mais reléguée dans un grenier vétuste avec son nourrisson malade et sous le coup d'une expulsion imminente etc. Il juxtapose le sentimentalisme le plus larmoyant à une comptabilité mensuelle rigoureuse et détaillée, « en toute transparence », de l'usage des fonds : recettes (les dons des lecteurs, même les plus minimes comme cette fille de huit ans qui a envoyé les $3 qu'elle a récoltés en donnant des cours de danse et de peinture) et dépenses (les aides directes - charbon, loyer, nourriture, chaussures etc. – pour redonner espoir à des vies accablées par le destin : « relieving, adding to the comfort and enlarging the vision of hope in those lives over which broods a cruel adverse fate »)[110].

Cette transparence s'étend à une véritable enquête sur les mœurs des bénéficiaires : si la lecture morale de Flower est le moteur d'une prise de conscience, pour la classe moyenne, de la nécessité de soigner le pays malade, et donc d'aider les plus démunis, elle peut aussi se montrer punitive. L'aide qu'il propose vise d'abord les pauvres « méritants » (« deserving/worthy poor »), c'est-à-dire qui travaillent et ne s'adonnent pas à l'alcool (Flower, en bon partisan de la tempérance, ne cesse de souligner qu'ils sont « sobres »). Il s'inscrit dans une longue tradition, dont les formes multiples ont été analysées par l'historien de la pauvreté Michael Katz, qui divise les bénéficiaires de la philanthropie selon leur mérite. Le passage d'une explication individuelle à une explication structurelle de la pauvreté n'empêche donc pas nombre de progressistes et même de socialistes d'invoquer mécaniquement cette vieille distinction ou de la traduire dans leur propre idiome (ouvriers/*lumpenprolétariat* marxiste). La vertu, historiquement, impliquait l'indépendance financière, si bien que nombre d'Américains méprisaient toute dépendance illégitime : illégitime car voulue et non pas subie et donc irréprochable, comme le veuvage, le handicap, ou le chômage, ce que Flower nomme « uninvited poverty ». Tout comportement immoral ne mérite, selon Flower, aucune aide directe[111]. Flower, en revanche, ne veut pas

---

[110] Flower, *Civilization's Inferno,* p. 34, 45-51, 88 ; « Our Fund for Relieving Destitution among the Deserving Poor », vol. 3, mai 1891, p. xxxv-xxxvi et vol. 5, décembre 1891, p. xlviii. Hartley, *Evangelicals at a Crossroads*, p. 143.

[111] L'historien Michael Katz fait remonter cette lecture morale de la pauvreté aux *Poor Laws* de l'Angleterre élisabéthaine et à leur importation dans le Nouveau Monde. « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Thessaloniciens 3:10) : dans quelle mesure ce verset de Paul de Tarse a pu modeler cette approche dépasse le cadre de cette étude ; il n'en demeure pas moins que l'argument biblique a souvent justifié la division des pauvres. Ensuite, pendant la période révolutionnaire, les poches de pauvreté dans les villes vidèrent les caisses de l'assistance publique et attisa l'hostilité envers ceux qui, volontairement, manquaient de vertu. Cette réalité financière entérina un changement théologique dans la conception de la pauvreté advenue au XVIIIe siècle chez les pasteurs de Nouvelle Angleterre : de mystère divin insondable et inexorable, la pauvreté devint une question de responsabilité individuelle. Benjamin Franklin et ses aphorismes diffusèrent ensuite largement l'idée que « Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes » (un aphorisme grec en fait). Le XIXe siècle vit les grands mouvements intellectuels confirmer cette définition morale de la pauvreté, qu'il s'agisse de la théologie protestante avant la guerre de Sécession, des théories héréditaristes ou le Darwinisme social dans le dernier tiers du siècle, ou de l'eugénisme au début du XXe

abandonner les pauvres non méritants à leur sort, ne serait-ce que par crainte d'une contagion sociale et donc du risque, moral et concret (crime, prostitution etc.), qu'ils font courir à la communauté : il faut agir sur l'environnement pour qu'ils soient encouragés à renoncer aux vices ; toute velléité de vertu les rend alors dignes de recevoir de l'aide. Flower veut en fait conforter dans leur bonne action ses donateurs de la classe moyenne (« readers who are enjoying comfortable homes »), et donc les conforter dans leur statut de classe bienveillante, paternaliste, qui arbitre et résout les problèmes sociaux. Il veut aussi prouver que leur argent aide les *vrais* pauvres – un bon investissement moral en somme[112].

Flower ne se rend pas compte qu'en séparant le bon grain de l'ivraie il va à l'encontre de l'injonction du Christ d'accueillir inconditionnellement les opprimés. En revanche, sa définition morale de la pauvreté ne le distingue aucunement de la classe moyenne, radicale ou non, de son époque : effet probablement d'un vieil héritage légitimé par la science (les théories héréditaristes) et la religion (la théologie protestante, même libérale), répété par les intellectuels comme par la culture populaire. Que Flower refuse le Darwinisme social ou l'eugénisme n'y change rien. Seuls comptent pour Flower les principes absolus, relevant à la fois d'une éthique de la vertu et d'une morale déontologique : ériger la survie des plus aptes en politique est par définition immoral pour Flower alors que ne pas aider les individus assez corrompus pour se complaire dans la pauvreté relève de la justice car justement ils sont corrompus. Sa logique soumet tout pragmatisme à l'idéalisme : il ne peut dissocier les actes de leur origine morale et ne peut donc envisager une ingénierie sociale mécaniste fondée uniquement sur la rationalité instrumentale. Ces explications intellectuelles, diachroniques et synchroniques, ne doivent cependant pas occulter les facteurs sociologiques : l'effroi des classes moyennes devant les bas-fonds et leurs sombres créatures. Cette incompréhension et cette crainte expliquent le besoin de sciences sociales et d'enquêtes journalistiques : Flower, à l'image des intellectuels d'alors, cherche à comprendre et faire comprendre, il cherche à voir et à démêler le vrai du faux. En ce qui concerne la pauvreté, il

---

siècle. Cette distinction traverse tout le siècle : intégrée par la plupart des progressistes et des socialistes, elle survit même à la Grande Dépression. Décédé en 2014, Katz a notamment, dans les années 1980 et 1990, remis en cause le dernier avatar de cette conception : l'idée que la pauvreté résultait de mauvaises habitudes (« a culture of poverty ») qui, en particulier, condamnait toute une catégorie de la population à l'indigence (« the underclass »). Michael B. Katz, *The Undeserving Poor : America's Enduring Confrontation with Poverty* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2013 [1989]), p. 3-9. Pour un exemple récent de l'usage de la Bible dans les controverses sur les « pauvres méritants » et un historique de la notion, voir Claude Fischer, « Deservingness », *in Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne], mis en ligne le 10 décembre 2013, consulté le 3 septembre 2014. URL : http://madeinamericathebook.wordpress.com/2013/12/10/deservingness/. Paul Vitello, « Michael Katz, Who Challenged View of Poverty, Dies at 75 », *The New York Times*, 4 septembre 2014.

[112] Flower, « Our Fund for Relieving Destitution among the Deserving Poor », vol. 5, décembre 1891, p. xlviii.

plaque les préjugés de son éducation et de sa classe sociale. Si ses actions philanthropiques relèvent d'une éthique chrétienne en action, ses écrits en disent plus sur leur sujet que leur objet.

Flower décrit la pauvreté véritable comme le combat héroïque, pour la survie, de travailleurs vertueux en proie à des forces incontrôlables et il faut peut-être voir dans cette fracture entre ces existences minuscules et la démesure des phénomènes sociaux une des conditions d'émergence de l'Évangile social : le réformisme chrétien fonctionnerait alors comme l'adaptation de l'éthique protestante à un monde qui a radicalement changé d'échelle. En effet, le gigantisme des métropoles et la complexité de l'organisation économique, la concentration des opérations mais aussi la facilité, l'accélération et donc la multiplication des échanges sous l'effet conjoint des évolutions organisationnelles (les *corporations*, la bureaucratisation de l'économie) et technologiques (mise en réseau du pays grâce au développement du train et du télégraphe), créent une géographie et un environnement de travail littéralement hors de portée des individus, qu'il s'agisse des laissés-pour-compte ou des intellectuels qui veulent penser cette mutation. Face à ce changement d'échelle, l'Évangile social chercherait à concilier l'individu (comme croyant philanthrope ou bénéficiaire de l'aide) et cette nouvelle réalité : une approche globale de problèmes complexes et l'engagement dans l'action locale, seule saisissable par l'individu ; les sciences sociales et la philanthropie deviennent donc les moyens modernes de l'éthique protestante.

Pour un journaliste réformateur comme Flower, il s'agit alors d'analyser les mécanismes impersonnels régissant la pauvreté et de les incarner dans des destins individuels pour les faire comprendre. Ainsi, le chômage et les travailleurs pauvres, produits de l'organisation économique, sont dépeints par Flower sous les traits de deux figures : le chômeur errant en quête d'emploi *(tramp)* et les ouvrières en usine ou dans les ateliers à domicile. Il admire leur endurance morale, le refus des premiers à sombrer dans la clochardisation et des secondes à tomber dans la prostitution. La sociologisation de la destinée, c'est-à-dire la relecture en termes de force sociales d'une fatalité auparavant divine ou naturelle, permet de donner sens à des forces apparemment incontrôlables mais ne modifie en rien le constat d'impuissance des individus : elle fait des existences des calvaires. Cette esthétique de la passion, le « pathos des histoires simples » où « tout conspire à les tirer vers le bas », dépersonnalise les tortionnaires et relocalise l'immoralité dans les structures sociales. Les enfants, objets de toutes les attentions dans la mission du révérend Swaffield et les textes de Flower, symbolisent cette misère subie : une innocence, jouet du destin social, décrite avec force de sentimentalisme[113]. Peut-être l'importance de la distinction entre les vrais pauvres et les faux relève-t-il de cette dépersonnalisation et de cette abstraction qui

[113] Flower, « Editorial Notes. Uninvited Poverty », vol. 3, février 1891, p. 375-377.

s'emparent, inéluctablement, des sociétés complexes. La grille morale reste la même mais, en l'absence de relations directes, le réformateur se doit d'enquêter pour juger les bénéficiaires de l'aide sociale et, face à la complexification des enjeux et des soupçons qui ne manquent pas de surgir en situation, de fait, d'ignorance, il doit se munir d'outils pour discriminer et comprendre. Peut-être faut-il donc voir dans ce changement d'échelle un autre facteur de l'émergence de l'intellectuel américain : engagé et dégagé, sur le terrain et à distance, nécessairement, pour appréhender une telle complexité, il se doit de savoir reconnaître un honnête homme comme l'affirme William James. La complexité et la suspicion encouragent alors la nostalgie de la transparence et de la vérité.

L'approche de la pauvreté véritable exige donc une charité authentique, c'est-à-dire l'extension, sans arrière-pensées, des vertus individuelles dans le social. À cette transparence s'oppose la perversion de la philanthropie par les ploutocrates. Flower n'a de cesse de dénoncer les grands industriels, comme Rockefeller ou Carnegie, qui dissimulent leurs intérêts personnels sous un altruisme de façade (« nine parts of self-interest gilt over with one part philanthropy » selon la formule d'Herbert Spencer que Flower aimait reprendre). Ils distribuent de l'argent aux Églises (notamment pour leurs missions à l'étranger) ou aux universités pour « endormir la conscience » des cadres de la nation, abolir toute distance critique, et faire taire les voix qui pourraient s'élever contre leur domination[114]. Il y voit aussi la perpétuation d'une relation maître-esclave : « the rich indulged in all kinds of luxuries, while the poor starved. But because they required the services of the poor to minister to their wanton luxury, their apologists pointed to them as philanthropists giving food to the starving »[115]. Pendant social de la corruption politique, cette attitude révèle non seulement la dépravation de ces êtres mais aussi la nécessité de faire toute la lumière, pour les journalistes et les intellectuels, sur les mécanisme sous-jacents qui contrôlent les forces sociales et sur les véritables intentions des acteurs sociaux et leurs combines secrètes. Seul le rétablissement de la vérité et de la responsabilité - de la transparence des comptes du « poor fund » de Flower à celle que vise ses *exposures* des pseudo-philanthropes - créera les conditions pour que la solidarité s'exprime. En définitive, c'est donc dans la vérité des cœurs que commencera la régénération de l'Amérique : le sentiment est la porte d'entrée de la conscience qu'il faut réveiller et transformer, d'où l'obsession de Flower d'influencer le « sentiment public »

---

[114] Flower, « Editorial Notes. Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », vol. 3, mars 1891, p. 511 ; « The Menace of Plutocracy », p. 514 ; « In the Mirror of the Present. The Standard Oil Company and the Conscience of the Nation », vol. 40, décembre 1908, p. 628-631 ; « In the Mirror of the Present. The Church and Socialism », vol. 40, août-septembre 1908, p. 243-244 ; « The Church of America at the Parting of Two Ways », vol. 33, juin 1905, p. 656-658.

[115] Flower, « The Latest Social Vision », p. 527.

ou le « sentiment moral »[116]. L'Évangile social , finalement, repose sur cette vérité et c'est le Christ qui l'incarne le mieux.

B. *Imitatio dei*

La règle d'or doit s'adapter aux circonstances nouvelles de la question sociale : la maxime morale individuelle, fondée sur des rapports interpersonnels de sympathie qui rayonnent vers le social, se révèle insuffisante. Flower ne la rejette pas mais la complète par un programme de politique sociale qui dépasse la simple éthique de réciprocité (voir chapitre 4). L'Évangile social , pour régénérer une société complexe, doit aussi renouer avec le modèle christique qui, par excellence, est l'esprit du christianisme comme engagement total, de toute sa personne, dans le social. Il ne s'agit donc pas seulement de suivre ses enseignements mais de le réincarner, jusqu'à la passion. Si l'Évangile social a permis à la sociologie de se développer et donc de penser les problèmes de façon systémique, il a aussi posé l'individu comme clé de voûte du progrès social. Au lieu du Christ qui se fait homme, c'est l'homme qui se fait Christ : se réformer et réformer impliquent d'exprimer ses « attributs divins »[117]. C'est le sentiment moral qui permet de renouer avec le modèle christique. Jésus, en effet, incarne la pureté du cœur en action qui, de prochains en prochains, transforme le monde. Pour reconstruire le pays, le réformateur doit d'abord se reconstruire à l'image de Dieu. Cette idée de l'*imitatio dei* revêt plusieurs formes pour Flower : l'aide aux plus pauvres, l'exemplarité du comportement, et l'éducation entendue comme moralisation. La charité, on l'a vu, permet, grâce à l'empathie, de soulager ceux qui souffrent, de perfectionner moralement les bienfaiteurs et de moraliser la société. Le prolongement de la conception morale en un activisme social cherche à réincarner l'idéal christique de pureté et de transparence. Jésus personnifie non seulement le modèle d'une morale chrétienne en action mais aussi le continuum entre l'idée (entendue indifféremment comme conception de l'esprit ou expression du cœur) et l'action : c'est dans le cœur et l'esprit des individus que s'enracine et se joue la possibilité de faire le bien ou le mal. Comme le souligne Flower : « in the thought, not the deed, lay the first sin » ; comme le Christ, le réformateur doit donc s'attaquer au péché en pensée, « the *thought* which prompted the deed » ; comme pour le Christ, les actions privées révèlent les motivations profondes des actions publiques ; comme pour le Christ, l'adultère se logeait déjà dans les idées lubriques, ou les dérives criminelles dans la haine qui, de l'esprit individuel,

---

[116] Flower, « Editorial Notes. A Transition Period », vol. 3, décembre 1890, p. 124 ; « Destitution in Boston », p. 733 ; *Progressive Men*, p. 128.

[117] Flower, *Gerald Massey,* p. 105.

contamine la société. *In fine*, cet idéalisme platonicien soumet le corps, ce « sensualisme » et « matérialisme » que Flower méprise tant, à l'idéal de l'esprit : « the physical body to Him [Christ] was merely the temporal habitation, the cabin of the real self[118] ».

Médicalisant l'enseignement moral de Jésus, il oppose à cette contagion (« seed of contagion, moral leprosy ») le remède d'une image idéale, divine, qui dans les « esprits plastiques » des plus jeunes, remplacerait les pensées corrompues. On comprend alors mieux l'importance qu'accorde Flower à une éducation saine : qu'il s'agisse de l'école, de l'éducation parentale ou de la pédagogie du progrès que proposent la presse réformatrice et les précédents historiques : « [parents should] teach the young potency of evil thought and the positive and elevating influence of pure and exalted contemplations […] Manhood takes on the image of God, becoming the supreme master of the lower self[119] ». Dans cette logique de transparence, l'exaltation morale et l'activisme social du réformateur fonctionnent comme le signe de la pureté intérieure, tout comme la pureté morale ne peut que se traduire par un engagement social[120]. Flower semble d'ailleurs se plier à cette exigence : l'étude de sa correspondance privée révèle la même ferveur que le personnage public[121].

Cette lecture « protestante », sans écart entre personnage privé et public, explique la relation symbiotique entre importance de la démonstration par l'exemple, perfectionnisme moral, action publique et écrits réformistes. Elle s'exprime dans un type de récits typique de l'Évangile social : des témoignages, où se confond immersion dans les abîmes du péché et des bas-fonds, qui imaginent le retour du Christ et ce qu'il ferait face aux maux de l'Amérique urbaine et industrielle. *If Christ Came to Chicago* du journaliste et réformateur anglais, proche de Flower, William T. Stead ou *In His Steps : What Would Jesus Do?* du pasteur congrégationaliste Charles M.

---

[118] Flower, « Editorial Notes. Ethical Training at the Fireside », vol. 2, août 1890, p. 384 ; « Editorial Notes. Home Influence and The Child », vol. 3, mars 1891, p. 506 ; « Behind the Deed the Thought », p. 527.

[119] Flower, « Behind the Deed the Thought », p. 527-528.

[120] L'imitation du Christ ne rentre aucunement en contradiction avec les valeurs républicaines. La vertu, comme ascèse, se traduit aussi, on l'a vu au chapitre 1, par l'activité publique.

[121] Ce que confirment les recherches de Cline : « [this] twenty-four-hours-a-day liberal (…) was an anomaly ; he practiced what he preached ». Sa droiture monolithique s'apprécie, en creux, au regard d'un épisode de 1897 : le 17 février, il est arrêté, ainsi que son directeur commercial C. Seldon Smart, pour escroquerie. La plainte vient du relieur de *The Arena*, H.D. Campbell, qui affirme avoir été incité à acheter des actions dans le magazine sous le prétexte fallacieux qu'il était rentable et en pleine expansion. Le procès, le 12 mars, démontre la solvabilité de *The Arena* et la vérité des dires de Flower et Smart qui sont acquittés le 18. La seule ombre à un parcours d'une moralité qu'il voulait exemplaire s'avère donc infondée. Howard F. Cline, « Flower and the Arena : Purpose and Content», *The Journalism Quarterly*, vol. 17, septembre 1940, p. 257. « Both surprised », *The Boston Globe*, 17 février 1897, p. 3 ; « Goes to prison », *The Boston Globe*, 18 février 1897 ; « Evidence in the Case of Campbell against Flower, Editor of *The Arena* », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 2 ; « Found for Defendants », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 9. « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2.

Sheldon, pour ne donner que deux titres connus, relèvent de cette catégorie[122]. Ces ouvrages « homilétiques », selon le terme de l'historien Gregory Jackson, actualisent la tradition protestante du prêche qui cherche, par l'exploration imaginaire des péchés individuels et collectifs, à renforcer les liens de la communauté et renouveler l'alliance avec Dieu. À cette tradition ils incorporent le quotidien contemporain des lecteurs, le tout transposé dans la fiction. Ils fonctionnent donc comme une relecture de l'Évangile adapté au monde moderne. Les écrits de Flower, ouvrages mais aussi éditoriaux, se lisent comme autant d'exemples de ces récits homilétiques. Ils permettent l'édification individuelle en mettant les lecteurs face à leur responsabilité morale. Les lecteurs ne sont pas que plongés personnellement dans « l'enfer de la civilisation » ; ils sont également invités à une double distanciation : imaginer le retour du Christ et l'imminence de la fin des temps et donc de la révélation et du jugement de tous ; puis, s'identifier à l'idéal du Christ. Si le cadre, fictif, est littéralement à prendre au conditionnel et reste à bonne distance, le choix de l'engagement se présente comme immédiat et impérieux[123].

Cette logique d'exemplarité s'incarne aussi dans une logique christique de la souffrance pour autrui, comme le souligne le sous-titre de l'ouvrage de Stead : *A Plea for the Union of All Who Love in the Service of All Who Suffer*. Les réformateurs perpétuent donc le travail du Christ – c'est en souffrant qu'ils accomplissent leur mission. Si Flower se range du côté des exclus, c'est parce qu'il se place sous l'égide du Christ : comme lui, il s'identifie aux vcitimes de l'ordre économique (les miséreux) ou intellectuel (les radicaux, les utopistes) ; en effet, il définit Jésus ainsi : « a tramp , a crank , an impractical dreamer[124] ». La morale chrétienne légitime ces marges, injustement opprimées par un ordre social corrompu et l'identification permet au réformateur de se réformer. Le sentimentalisme un peu mièvre peut être considéré comme une véritable vertu chrétienne car il se transcende dans une identification personnelle aux plus pauvres qui fait revivre les exhortations pauliniennes (« offrir vos corps comme un sacrifice vivant », Romains 12:1) et aboutit au salut social et individuel : « the sentimental is meant to give way through spiritual sight to the authenticity of experiencing another's pain as an expatiating sacrifice commensurate with Christ's atonement for the world ». L'exploration des abîmes, à la fois géographique, sociologique, psychologique et spirituelle, permet, à travers le corps individuel souffrant, de concevoir un espace imaginaire où se récrée un corps social harmonieux : « [this type of books]

---

[122] William T. Stead, If Christ Came to Chicago, *A Plea for the Union of All Who Love in the Service of All Who Suffer* (Londres : The Review of reviews, 1894). Charles M. Sheldon, *In His Steps : What Would Jesus Do ?* (Chicago : Advance Publishing Company, 1897).

[123] Jackson, The Word and its Witness, p. 158.

[124] Flower, « Editorial Notes. Conservatism and Sensualism an Unhallowed Alliance », vol. 3, déecembre 1890, p. 128.

illustrates the virtual tour's homiletic potential to overcome social barriers by collapsing the reformer and poor into a single perceiving, suffering body[125] ».

Ce portrait du progressiste en prophète-martyr qui porte, littéralement, les stigmates de son engagement s'incarne, pour Flower, dans divers modèles d'héroïsme moral. Dans ses éditoriaux, il glorifie les nombreux « apôtres » qui incarnent le nouvel « évangile social » : Henry George, « prophète de la liberté » ; Lincoln, « apôtre de le justice et de la démocratie » et surtout leur plus grand « martyr » ; Léon Tolstoï, qui renonce aux richesses pour partager la vie des pauvres et fait « l'éthique du Sermon sur la montagne » un guide de vie (« only through love can man know God, know peace and joy ; that only through losing life or turning from the ideals of egoistic supremacy to the ideals of loving service, can one truly find life ») ; Victor Hugo, dont la « religion du progrès » associe sacrifice de soi et justice pour les plus faibles (« one must love, act, suffer ») ; Ernest Crosby, décrit comme un « apostle of social righteousness », dédie sa vie aux plus pauvres ; ou bien encore le républicain italien Giuseppe Mazzini dont le parcours modèle fait des partisans d'un engagement total (social car religieux et religieux car social) le moteur de l'histoire :

> [This] apostle of freedom and righteousness (…) proclaimed the shallowness of all philosophy that failed to minister to the religious side of life, and the futility of all social experiments as programs of progress that did not lift man above thought of self and awaken in him that living, transforming faith which, to use his thought, creates martyrs and is the parent of history—which combats, prays, enlightens, and bids man advance fearlessly in the ways of God and humanity; that faith which makes the dullest soul alive to the splendid, solemn truth that life is a mission, a high and sacred mission[126].

À ces grandes figures historiques Flower ajoutent ses contemporains : des progressistes comme Edward Bellamy, Samuel M. « Golden Rule » Jones, ou encore Henry D. Lloyd.

Flower se présente lui aussi comme un martyr de la cause du progrès social, sanctifié par la souffrance. On a pu, après tout, le réduire à un sentimental au « cœur ensanglanté » (« bleeding heart »)[127]. En cela, il perpétue une tradition familiale, les Flowers se distinguant pour un biographe comme « radical and progressive […] in politics and religion, ready to become

---

[125] *Ibid.,* p. 226, 256, 264.

[126] Flower, « In the Mirror of the Present. The Soul of Man in Twentieth-Century Sculpture : A Study of Mr. Partridge 's Portrait Busts », vol. 39, janvier 1908, p. 11; *Progressive Men*, p. 71, 254 ; Mazzini », vol. 29, mars 1903, p. 253-269 ; « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », vol. 26, novembre 1901, p. 607-608 ; « Tolstoi : Prophet, Illuminator and seer », p. 346-348 ; « Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », », vol. 37, mars 1907, p.259-271.

[127] Davenport et Derieux, *Ladies, Gentlemen, and Editors*, p. 153.

reformers, revolutionists, or martyrs[128] ». Flower, dans sa correspondance, n'a de cesse de confier à ses proches qu'il est prêt à toute sorte de sacrifice personnel pour servir la « Cause » : par exemple, il accepte en 1904 un salaire modique lors du rachat de *The Arena* par l'éditeur Albert Brandt pour que son magazine retrouve le succès et l'autorité d'avant sa faillite de 1896[129]. Il explique la nécessité de ce dévouement et de cette ferveur dans une lettre au gouverneur du Wisconsin Robert M. La Follette :

> The great conflict which is inevitable and which demands from each one of us, who appreciates the power and the determination of predatory wealth, a degree of sacrifice and consecration to the cause which has markeed the leaders in every great movement that has been carried to victorious results in the cause of human liberty and the just rights of man[130].

En 1909, après la faillite définitive de *The Arena*, Flower se retrouve aux prises avec des problèmes d'argent : l'état de sa femme, internée en hôpital psychiatrique depuis 1896, s'aggrave et les frais de santé augmentent. Il cherche néanmoins des fonds auprès de ses amis pour fonder un nouveau magazine. Dans les lettres qu'il leur envoie, il met de nouveau en avant son sens du sacrifice. Il dit placer sa croisade morale au-dessus de tout, notamment les considérations financières. Seule exception : ses devoirs envers sa femme[131]. Dans un autre courrier, il prétend avoir refusé, au nom de ses engagements, de travailler pour une grande entreprise malgré un salaire conséquent qui lui assurerait une vie confortable[132]. En 1915, pour payer les factures d'hôpital, il se résout à vendre les 2000 volumes de sa bibliothèque accumulée depuis 25 ans[133]. Ces affirmations semblent confirmées par ses amis, comme dans l'éloge funèbre d'un de ses compagnons de lutte contre le catholicisme : Gilbert O. Nations. Il dresse le portrait d'un « martyr » qui, jusqu'au bout, s'est « sacrifié » et qui, pendant plus d'un an, a refusé de se reposer malgré un diabète sévère[134]. Pour Flower, la définition même de réformateur implique le sacrifice. Comme Jésus ou Socrate, il doit souffrir le mépris, le ridicule, la calomnie, l'ostracisme – la mort

---

128 Cline, The *Mechanics of Dissent*, p. 18.

129 Lettre de Flower à Edwin Markham, 16 avril 1904, Edwin Markham Archive. Dans une autre lettre (17 mars 1908), il évoque la « tâche sans fin (*everlasting grind*) » qui incombe au réformateur.

130 Lettre de Flower à Robert La Follette, 2 décembre 1904, The Papers of Robert M. La Follette, Sr.

131 Lettre de Flower à Caroline M. S. Severance, 9 juillet 1909, Caroline Maria Seymour Severance Papers. The Huntington Library. San Marino, CA. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers. Flower publie à compte d'auteur un ouvrage de sa femme en 1899 où elle expose sa vision de l'idéalisme spirituel : Hattie C. Flower, *A Love-Lit Path To God : Embracing Words From The New Testament, With Notes And Comments Relating To Spiritual Life* (Boston : B.O Flower, 1899).

132 Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 4 juin 1909, Theodore Schroeder Papers.

133 Peut-être faut-il y voir une raison de la disparition de ses archives personnelles : les aurait-il détruites à cette occasion ? Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 1er mai 1915, Theodore Schroeder Papers.

134 Gilbert O. Nations, « Benjamin Orange Flower », *The Menace,* 4 janvier 1919, p. 1.

sociale en somme. Flower, abusivement, renverse même les termes de cette logique : pour lui, le rejet et la raillerie prouveraient, *ipso facto*, le statut de progressiste[135].

C. « Religion of creeds » vs. « religion of deeds » : la lettre et l'esprit

L'activisme social permet à Flower de présenter ce que serait un christianisme véritable *si* les Américains suivaient l'exemple christique. Dans sa recension de *If Christ Came to Chicago*, Flower développe cette vision d'une religion vraie :

> *If Christ Came to Chicago* is one of the bravest, noblest of all the profoundly religious books which have appeared in the last century, and when I say religious, I use the term in its highest and truest sense. It is an earnest, passionate, and sympathetic plea for the union of all who love in the service of all who suffer. But it is more than this. It is a bold unmasking and setting forth of rapacious greed, and of that conventional immorality which is poisoning the blood of the nations. It reveals the utter heartlessness of conventionalism in religious, social, and political life[136].

Une religion moderne ne signifie pas tant croire, martèle Flower, que mettre en pratique les paroles christiques : il s'agit d'une religion en actes, libérée des rites et des conventions qui sclérosent la foi et séparent, une religion reliant, par l'engagement social, les membres de l'humanité souffrante et réincarnant ainsi le message christique originel. Flower propose un modèle alternatif à ce qu'il nomme une « religion de la croyance *(religion of creeds)* », ce protestantisme corrompu et envouté par l'argent des ploutocrates (« the deadly spell of materialistic commercialism », un spécificité américaine selon Flower) qui dissimule son abandon des plus pauvres sous un ritualisme de pure forme. Il s'indigne contre une Église « subventionnée par l'or » qui a « failli dans sa vraie mission – établir sur terre l'idéal de fraternité ». Il compare au « pharisaïsme » cette religion dévoyée, fausse, injuste, immorale (« there is something radically wrong with the Church ») – vidée de sa substance en somme. Comme Jésus dénonce l'hypocrite

---

[135] Flower, *Progressive Men*, p. 20, 56.

[136] Autre exemple d'éloge de Flower : « I believe it is one of the most valuable books which has been produced during the past thirty years. It is just the book that is needed at the present time, and will do a great deal toward helping us out of the present social quagmire ». Ces deux critiques sont mises en exergue par Stead et son éditeur dans les parties annexes de ses ouvrages, ce qui souligne bien le rôle de prescripteur d'opinion qu'a pu avoir Flower à l'époque. Quelques années plus tard, Charles M. Sheldon écrira *In His Steps : What Would Jesus Do ?* : ici, c'est le réformateur qui anticipe l'homme d'Église, ce qui souligne bien le nouveau sens du militantisme à la fin du siècle. William T. Stead, *Chicago To-day; or, The Labour War in America* (Londres : Review of Reviews Office, 1894), p. 276 ; *If Christ Came to Chicago. A Plea for the Union of All Who Love in the Service of All Who Suffer* (Londres : The Review of reviews, 1894), appendice, non paginé.

suffisance des Pharisiens, le réformateur révèle la corruption et l'imposture d'Églises coupées du peuple, d'où le glissement entre réforme religieuse et *muckraking* : démasquer les corrompus est le prélude de toute réforme.

Cette religion sclérosée, qu'il appelle « religion of creeds » ou « churchianity », ne répond plus aux besoins d'une société en crise : véritable maladie contagieuse, elle empêche même tout progrès (« the progress-paralyzing miasma of creeds »)[137]. Pour Flower, il faut subvertir cet ordre artificiel pour renouer avec une foi vraiment humaine. Si l'on en croit l'évolution de l'usage de « churchianity » dans la production imprimée, tout un pan de la société américaine partage cette dénonciation d'une religion se résumant à appliquer les doctrines au détriment des principes, ou, tout du moins, cette dérive devient un sujet d'inquiétude et de débats à l'époque : en effet, la fréquence d'apparition du terme connaît son apogée entre 1890 et 1920 (il culmine en 1910), en parallèle avec le développement de l'Évangile social . Le progressisme messianique s'accompagne d'une satire de la religion engoncée dans les conventions, un retour, en somme, au sentiment religieux essentiel qui, par définition selon Flower, ne peut être que corrompu par le cléricalisme (voir annexe 3, figure 9-f)[138].

Une doctrine sans éthique de l'action trahit l'esprit de la religion : elle n'est que pure convention, lettre morte. Flower lui oppose une « foi vivante qui se traduit en actes d'amour » et non un simple « assentiment intellectuel aux dogmes » : faire (re)vivre la foi implique donc de rompre avec l'orthodoxie[139]. C'est ce qu'il entend par « idéalisme spirituel » : « that living, transforming faith that is so powerful a factor in building noble character[140] ». Il place donc l'humain avant la doctrine et cherche une morale ancrée dans l'expérience, en deçà des croyances

---

137 Flower, « Editorial Notes. Rev. R. Heber Newton, in the Augean Stables », vol. 2, août 1890, p. 382 ; « Notes and Annoucement », vol. 3, avril 1891, p. xxii ; « Editorial Notes. Pharisaim in Public Life », vol. 4, novembre 1891, p. 754-764 ; « The Power and Responsibility of the Christian Ministry », vol. 4, novembre 1891, p. 767 ; « Cancer Spots in Metropolitan Life », p. 760 ; « Religious Thought in Colonial Days as Mirrored in Poetry and Song », vol. 7, décembre 1892, p. 64-74 ; *Civilization's Inferno*, p. 89, 230-232, *Progressive Men*, p. 164.

138 Le dictionnaire Merriam-Webster définit ainsi « churchianity » (orthographe plus courante que « churchanity » et la seule utilisée par Flower) : « a usually excessive or narrowly sectarian attachment to the practices and interests of a particular church ». Le terme apparaît aux Etats-Unis pour la première fois en 1837 selon ce même dictionnaire (1770 selon l'OED dans le cadre des controverses entourant la naissance du méthodisme).

Dans une conversation avec Flower, Markham donne une définition de l'Évangile social qu'encense son ami journaliste : « I want to see Christ enthroned in the industrial world. In other words, I want to see applied Christianity take the place of churchanity. I want to see religion secularized, industrialized, socialized. […] Christ is not ecclesiastical : He is social and humanitarian ». Flower, Markham, « Christ and the Social State », p. 347.

139 Flower, « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 599. Ailleurs, il décrit cette religion épurée et vivante ainsi : « a wonderful quickening of conscience, a determined revolt against the old-time, accepted letter of the law, against form, right, dogma, and ostentation. […] Pure, true religion […] rests on deeds [and the] brotherhood of man ». Flower, « The Broadening Horizon of Civilization », p. 776.

140 Flower, « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 308.

rituelles et des systèmes (« life rather than dogma »)[141]. Flower n'a de cesse de ponctuer ses éditoriaux de cette mise en garde de Paul de Tarse : « la lettre tue, mais l'esprit vivifie » (2 Corinthiens 3:6) ; il applique même cette opposition entre littéralisme qui enchaîne dans les dogmes et fidélité à l'esprit qui émancipe à la politique (par exemple, l'idée qu'il faut mettre les principes au-dessus des partis) ou à l'épistémologie (les dogmes « tuent » les avancées scientifiques et le progrès social). Cette religion épurée car appliquée, éprouvée dans les deux sens du terme (ressentie intimement et mise à l'épreuve des faits), est la condition de la vertu, du développement moral de l'individu et de la société mais aussi de la liberté ainsi que d'une vie et d'une religion pleinement vécues :

> In religion, the conflict is between the spirit and the letter, freedom and bondage. Here on the one hand we have the forces that are attempting to bring men back to unquestioning allegiance to iron-bound creeds and dogmas, or to the authority of the church that assumes through fallible men to render infallible dicta ; and on the other hand we have those who hold that the letter killeth and the spirit maketh alive, that the cage confines and makes ineffective the free, soaring mind, and that in the great fundamental moral verities and spiritual truths that must ever be the foundation of character and that from religion's shrines have been the inextinguishable lights that in all ages have shone through the darkness of superstition, dogmas, ignorance, and fanatical bigotry, is found the true Grail that exalts, purifies, ennobles, enriches, and glorifies human life[142].

Cet élan vers les pures hauteurs de l'humanité repose sur un vitalisme courant à l'époque qui « réoriente » la culture américaine vers une libération des énergies et l'affranchissement de la culture d'un formalisme dévitalisant et mortifère (« demoralizing, enervating »). Cet imaginaire vitaliste parcourt d'ailleurs toute la période pour les historiens John Higham et Jackson Lears[143]. Il s'exprime dans l'héroïsme musclé d'une masculinité débarrassée, en partie, de la retenue victorienne. L'on pense ici à l'éloge de « la vie intense » de Theodore Roosevelt qui s'est exprimé dans l'engouement populaire pour le plein air, la nature sauvage, ou les sports toniques (football, boxe, cyclisme) – toute une culture célébrant la jeunesse, l'exotisme, et l'aventure[144]. Flower propose d'ailleurs des reportages sur l'exploration de l'Afrique ou sur le Mexique pittoresque dans

---

[141] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 231.

[142] Flower, *Progressive Men*, p. 220. Voir aussi la lettre de Flower sur la religion au *Boston Globe* datée du 9 mai 1897 qui résume sa vision religieuse : une foi vivante en deçà de tout dogmatisme, refusant d'incarner seule la vérité, fondée sur l'amour chrétien, un code de conduite qui permet le développement de ce que l'humain a de plus pur en lui et une liberté qui permet le progrès social et scientifique.

[143] John Higham, « The Reorientation of American Culture in the 1890s », *in Hanging Together : Unity and Diversity in American Culture* (New Haven, CT, Londres : Yale University Press, 2001), p. 173-197.

[144] Theodore Roosevelt, « The Strenuous Life », discours au Hamilton Club, Chicago, le 10 avril 1899, *in The Strenuous Life : Essays ad Addresses* (New York : The Century Co., 1902), p. 1-21.

The Arena[145]. Il fait de la virilité des réformateurs un modèle de vertu en action, les vertus républicaines traditionnelles s'exprimant dans les termes antiformalistes d'une culture qui se décorsette, une culture du plein air, de l'énergie, et de la force qui sied à un pays au pouvoir économique et politique grandissant sur la scène internationale. Flower considère par exemple le vélo comme un instrument d'émancipation, notamment pour les femmes, et ouvre de nombreuses pages de son magazine aux publicités pour les dizaines de marchands de bicyclettes qui fleurissent alors, publicités à la gloire d'une liberté grisante enfin ressentie dans son corps[146]. Il ne s'agit cependant pas d'une libération totale mais mesurée, encadrée par une bienséance elle aussi sans excès : Flower, produit mais aussi acteur de cette « réorientation » culturelle, ne se défait pas totalement, à l'instar de la culture publicitaire, de la respectabilité victorienne, de cet idéalisme exalté dans les élans mais modéré dans son expression[147].

---

[145] M. French-Sheldon, « The First Circumnavigation of Lake Chala », vol. 6, juillet 1892, p. 133-147. Flower, « Chihuahua, A Bit of Old Mexico », vol. 27, juin 1902, p. 624-629.

[146] Dans les premières années de *The Arena*, les bicyclettes Columbia de Boston ou Rambler de Chicago apparaissent régulièrement dans la section consacrée aux publicités. On peut y voir des femmes de la classe moyenne ravies de leur balade à vélo matinale et prêtes à prendre toute leur place dans le monde moderne (« I never enjoyed summer before – always felt ambitionless... I'm simply happy » : publicité Columbia, vol. 11, janvier 1894, appendice, non paginé), revigorées par le mouvement (« renew your youth awheel. Ride a Columbia » : publicité Columbia, vol. 6, septembre 1892, appendice, non paginé) ou un couple rajeuni et ressoudé par sa promenade (publicité Rambler, vol. 10, juin 1894, appendice, non paginé). Santé et amour, et donc l'idéal du grand air et de l'amour romantique, se nourrissent l'un l'autre (« healthful love » selon une publicité Columbia, vol. 6, septembre 1892, appendice, non paginé). En outre, la constitution de toute une nouvelle frange de travailleurs diplômés mettant leur savoir, en particulier leur capacité d'abstraction et de rationalisation, au service de la bureaucratisation d'abord de l'économie (les *corporations*) puis de l'État s'accompagne, dans les magazines qui leur sont destinés (et dont *The Arena*, en dépit de son radicalisme, fait partie), de l'exaltation du plein air et du corps revivifié par une plongée dans le concret et la nature. Le travailleur intellectuel de la classe moyenne, comme en compensation de la formalisation croissante de son activité, semble avoir besoin dans son temps libre de se ressourcer, ce que les entreprises de bicyclettes avaient bien compris : « bicycle rider is a boon to the busy brain worker » (publicité Rambler, vol. 10, juin 1894, appendice, non paginé). Pour le vélo comme instrument d'émancipation pour les femmes, voir Flower, « The Next Step Forward for Women », p. 639. Sur la bureaucratisation de l'économie et l'application de ce modèle managérial à la politique par l'État comme par les réformateurs, voir Zunz, *Making America Corporate*, p. 37-66.

[147] Contrairement à de nombreuses figures de l'époque, Flower ne dénonce pas ses contemporains car ils sont « surcivilisés » (« overcivilized » et « overcivilization » : deux termes récurrents chez ceux qui veulent revitaliser les Américains grâce à la quête de la « vie intense »). Au contraire, pour Flower, ses compatriotes ne sont pas encore assez civilisés, comme en témoignent le réensauvagement de la société. La libération des énergies et l'affranchissement du formalisme mortifère, chez Flower, s'inscrit dans un processus de perfectionnement moral ancré dans la valeur républicaine de caractère. Il est intéressant de noter que le mot « over-civilized » trouve son origine chez les romantiques (Shelley 1822 ; Emerson 1850 ; « over-civilization » date de 1846 chez un auteur et grand sportif, Henry William Herbert. OED). Le mot se diffuse pour devenir un lieu commun et une obsession à la fin du siècle : on le retrouve par exemple dans le célèbre discours de Roosevelt, « The Strenuous Life » (voir Lears, *No Place of Grace*, p. xv, 4-58).

En France, le terme se propage justement aussi dans les années 1890 chez des intellectuels, soit voyageurs, soit intéressés au déclin moral du pays, soit tournés, justement, vers l'Amérique (recherche *Gallica* et *Google Books*). Il apparaît en 1883 dans une revue confidentielle de géographie : « Si, avec nos idées de 'surcivilisés,' nous continuons à sacrifier perpétuellement le perfectionnement physique au perfectionnement intellectuel, nous arriverons, en tant que

Ce vitalisme, dans sa forme religieuse, veut revigorer les âmes et les corps : cette « chrétienté musculaire », en vogue à l'époque, prône la santé physique, la vigueur masculine et la poursuite active des idéaux chrétiens dans la vie privée et publique[148]. À ce titre, le vitalisme participe de la relocalisation de la piété dans le social. Il s'agit de littéraliser et de concrétiser l'idéal christique de guérison : la santé du corps, social et individuel, devient un idéal ; le caractère et la vertu en sont les signes. Plus sombre, ce vitalisme a pu s'assouvir politiquement dans le militarisme et l'impérialisme. Il a pu également prendre des formes moins agressives que l'on retrouve chez Flower : celles en particulier de l'activisme social, « l'équivalent moral de la guerre » selon William James, ou d'une libération des contraintes artificielles pour retrouver une énergie pure et naturelle : la vertu républicaine, en somme, sans ses dérives guerrières[149].

C'est dans ce cadre que peut se comprendre la volonté de régénération spirituelle par l'engagement qui anime les écrits de Flower et son désir de revivifier la foi..Si Flower prône une libération, il n'abandonne cependant pas la retenue qui sied à la classe moyenne bourgeoise. Il incarne une version modérée de ce vitalisme, domestiquée pourrait-on dire tant il cherche, grâce notamment à l'idéal féminin moderne et au socle du foyer, à contrôler, moraliser, et sublimer cette énergie : ainsi, pense-t-il, se transmute en force émancipatrice la violence des va-t'en-guerre

---

races, à un abâtardissement fatal ». Aimé Olivier, Vicomte De Sanderval, « De L'atlantique Au Niger. Par Le Foutah-Diallon », *Bulletin de l'année 1883 de la Société normande de géographie*, tome V (Rouen : Impr. de Espérance Cagniard, 1883), p. 102.

Dans les années 1890, on le retrouve sous la plume de Clémenceau, alors député de la Seine à propos d'un essai, *Les causes de la folie* : « Bien que cet intéressant ouvrage *Les Causes de la folie* ne s'adresse qu'assez indirectement aux *non-professionnels*, il ne m'en paraît pas moins susceptible de fournir un utile sujet de méditation à l'homme *surcivilisé* de notre temps ». George Clémenceau, « La Folie », *Le Journal*, 19 octobre 1895, p. 1.

En 1899, un médecin des « Asiles publics d'Aliénés » de Lyon, le Dr J. Toy, fait une description de la « surcivilisation » comme effet de l'alcoolisme qui évoque étrangement les textes de Flower sur le « sensualisme » qui frappe bas-fonds et hautes sphères de la société : « Le riche perd ses facultés dans les plaisirs, et le pauvre dans le dur labeur où il a besoin d'excitants artificiels. Tous les deux se surmènent, quoique par des moyens différents, et tous les deux sont des victimes de notre surcivilisation ou plutôt de notre mauvaise civilisation ». Dr. J. Toy, « Le Péril Alcoolique. L'Alcoolisme chez les Aliénés », *Bulletin de la Société d'anthropologie et de biologie de Lyon*, vol. 18, 1899 (Lyon : H. Georg et Paris : Masson, 1900), p. 37.

Enfin, l'expression se retrouve dans la *Revue des deux mondes* à propos du fameux discours de Roosevelt : « l'âme virile du président, avec sa foi presque mystique dans les destinées des Etats-Unis, sa confiance dans la souveraine vertu de l'action et son horreur de l'homme 'surcivilisé,' de 'l'homme qui se défie de son pays,' du théoricien et de l'intellectuel ». René Pinon, « L'œuvre Des Américains Aux Philippines », *Revue des deux mondes*, vol. 24, 1er novembre 1904, p. 393

[148] Sur la « chrétienté musculaire », voir Clifford Putney, *Muscular Christianity : Manhood and Sports in Protestant America, 1880-1920* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2001).

[149] William James, « The Moral Equivalent of War », *McClure's Magazine,* vol. 35, août 1910, p. 463-468. Et Fishburn de proposer une lecture psychologique et sociologique de cette équivalence : les hommes, ne pouvant plus prouver leur masculinité dans le monde du travail, déplacent ce désir vers l'engagement social. Wattles, *The Golden Rule* , p. 216.

ou des expansionnistes par exemple[150]. Ce vitalisme ne se dessine donc pas sous la forme d'une explosion et d'un relâchement mais d'une germination, une lente mais inexorable croissance des êtres, une floraison vers les lumières divines pour reprendre sa métaphore filée : « If God is love, and if God is spirit, He will draw all souls by the magnetic attration of love unto His own pure heights, as the sun calls from the ground the budding plant and by its wonderfully subtle power calls from it stores of wealth in bloom and fruit » ; ou bien : « the dead past […] no longer holds her in thrall. The impulse of a new life, strong as the voice of spring to budding trees[151] ». Cette énergie naturelle qui fait grandir les êtres, c'est Dieu, mais un Dieu épuré. Photosynthèse, croissance végétale, individuelle et spirituelle, ascension vers la lumière : l'humain est attiré et sublimé par son Créateur comme le « brin d'herbe » par le soleil ou « le bébé » par sa mère ; Flower, ici encore, mêle l'idéal du foyer et de la maternité avec les sciences naturelles[152]. Les métaphores botaniques et maternelles présentent donc cette purification spirituelle, une évolution religieuse particulière, comme nécessaire et naturelle.

Le protestantisme moderne, revivifié, que propose Flower repose sur plusieurs paradoxes. Il appelle de ses vœux une éthique fondée sur le modèle du Christ qui transformerait le monde, une purification intérieure et une intériorisation de l'élan réformateur qui, paradoxalement, se traduisent par davantage de combats concrets. L'engagement dans le réel est le signe d'une religion épurée, plus humaine, débarrassée des faux-semblants et des corruptions matérialistes :

> An organization which makes its master appeal to the spiritual ideals or the soul side of life must be true to her highest, or she dies; for spiritual truth is the sustaining oxygen of all such bodies, and the moment that a church descends from the mount of spiritual idealism to the materialistic plane, turning from Jesus to Caesar, she repeats the Esau act, selling her birthright and bartering her independence and vital power for the pottage of worldly influence and the externalism that is so prized by those who serve the god of this world. In such a case we find the vision exerting less and less compelling influence over her adherents. (…)
>
> Yet in reality it is not the seeming, the external, which denotes real power, virility, or enduring life. The supreme question is whether or not spiritual idealism is the master influence in the life of man, church, or nation ; whether the passion for truth, broad, tolerant, all-encompassing love which compels the highest justice and would do to others as they would be done by are the keynotes and touchstones of life and action. When these things

[150] Le rôle des femmes dans la vision de Flower sera analysé au chapitre 4.

[151] Flower, « Religious Thought in Colonial Days », p. 74 ; « The Next step Forward for Women », p. 636.

[152] Flower, « The Coming Religion », p. 648.

dominate, religion and civilization have nothing to fear ; but when externalism, materialistic and sensual ideals, or self-desire become the master notes, death advances[153].

Le Christ, comme tous les grands guides moraux, exalte l'humanité, élève ses idéaux et « spiritualise » sa pensée, en d'autres termes les conforme aux exigences de « l'idéalisme spirituel »[154]. Jésus ou César, la règle d'or et l'amour ou Mammon et la violence ; intériorité, idéalisme et processus de « spiritualisation » ou bien oubli de soi, des autres et du sens originel de la religion dans l'extériorité, c'est-à-dire l'empêtrement dans la matière et le dogmatisme : ce passage résume une pensée religieuse binaire mais ce manichéisme a également une fonction rhétorique et polémique, donc mobilisatrice. Flower relit l'histoire de Jacob et Ésaü à l'aune des enjeux sociaux et religieux de la fin de siècle. La religion inféodée à ses dogmes perd son « indépendance » et sa « force vitale ». Le clergé corrompu méprise et vend son droit de naissance pour des avantages matériels et devient profane (« godless »), alors que, s'il imitait Jésus, il pourrait éclairer les Américains et ainsi moraliser le pays et « révolutionner » les conditions sociales[155]. Ce récit met en exergue l'autre paradoxe du religieux selon Flower : le progrès, religieux, individuel, et social, implique de retrouver la pureté originelle du message christique mais aussi du génie américain – deux droits de naissance (« birthrights ») que l'individu doit réactualiser sans relâche. Comme la foi pour un chrétien, la promesse américaine est donnée tout entière dès le début de son histoire mais elle doit être parachevée, réinterprétée, réincarnée, à chaque génération et en chaque individu. Le primitivisme chrétien, en somme, est un progressisme, ou plutôt le perfectionnisme religieux est fondé sur la régénération perpétuelle de la foi originelle, comme le progressisme américain est fondé sur la régénération perpétuelle de la promesse originelle.

Si l'Évangile social se positionne à l'avant-garde de l'évolution du protestantisme, il est donc aussi un retour aux sources. Flower le présente comme un énième avatar, après la Réforme ou le Mouvement de la Restauration, de ce désir de restaurer la pureté des premiers temps du christianisme. La pureté morale, pour Flower, est à la fois le vecteur et le signe de cette pureté des origines, le paradoxe étant, on l'a vu, que pour la retrouver il faut faire évoluer l'humain. Et ses institutions religieuses : régénérer le pays implique donc d'adapter l'Église aux réalités du monde industriel, de suivre par exemple l'exemple du révérend Swaffield. Cette religion de l'action, qu'il

---

153 Flower, *Progressive Men*, p. 167, 169.

154 Flower, « The Founder of Christian Science . Part II. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, mars 1911, p. 530.

155 Flower transpose les termes bibliques : « Then Jacob gave Esau bread and pottage of lentiles; and he did eat and drink, and rose up, and went his way: thus Esau despised his birthright » (Genèse 25:34, King James Version) ; « see that no one is sexually immoral, or is godless like Esau, who for a single meal sold his inheritance rights as the oldest son » (Hébreux 12:16). Flower, « Editorial Notes. What the Clergy Might Accomplish », vol. 4, novembre 1891, p. 768.

nomme « religion of deeds », s'apparente pour lui à une nouvelle Réforme et un nouveau Grand Réveil : « the advent of a new reformation – a splendid awakening in which religion should be expressed in life rather than in dogma or creeds[156] ». Si la « léthargie morale » et le « sommeil des consciences » sont à la fois les symptômes et la cause de la dérive du pays, il voit dans le ferment réformateur des années 1890 le signe d'un « réveil moral », une religion purifiée et donc le prélude du millenium (« awakened spiritual consciousness, moral awakening »).

L'imaginaire chrétien se mêle à la symbolique de la fin de siècle et des chiffres ronds (1900) : révélations (journalistiques) et Révélation, réformes (sociales) et nouvelle Réforme vont de pair. L'imaginaire des Grands Réveils également : non seulement comme métaphore mais aussi dans son inscription historique dans le Mouvement de la Restauration, ou Mouvement Stone-Campbell. Né sur la Frontière pendant le Second Grand Réveil au XIXe siècle, ce groupe, qui prit le nom de « Disciples du Christ », cherchait à retrouver l'Église du Nouveau Testament et la pureté de l'âge apostolique. Si l'imaginaire de la Réforme hante Flower le protestant, c'est cette tradition moins lointaine qui modèle sa pensée.

D. Disciples du Christ, sens commun , unitarisme : rationaliser la religion

Flower a grandi au sein d'une famille de pasteurs des Disciples du Christ. Son père, Alfred, grandit dans la ville que ses ancêtres avaient fondée, Albion dans l'Illinois, et connut les conditions difficiles de la vie de prédicateur-pionnier sur la *frontier* (il fait fondre l'argenterie familiale pour payer les études de Benjamin Orange et son frère, Alfred Henry). Son grand-père maternel, Daniel, devient lui aussi membre des Disciples du Christ en 1842. Ses frères, George et Richard, s'engagent dans le ministère (brièvement pour le second qui, rapidement, se tourne vers une carrière bien plus lucrative d'escroc). Flower, à l'origine, suit le même chemin : il étudie dans un séminaire des Disciples du Christ, la Kentucky University (Transylvania University Bible School) à Lexington, puis devient quelques mois pasteur à Owensboro dans le Kentucky[157]. Le

---

[156] Flower, « Jesus or Caesar », p. 528.

[157] Karen Holleran, « Benjamin Orange Flower », *in* Hester Lee Furey (éd.), *Dictionary of Literary Biography. Volume 345 : American Radical and Reform Writers. Second Series* (Détroit : Gale, 2009), p. 137. « B.O. Flower : The Editor of The Arena », *Current Literature,* vol. 19, n° 5, mai 1896, p. 383. Errett, *Life and Writings of George Edward Flower*, p. 11-14, 22-23. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 27. L'Université Transylvania s'unit en 1865 avec la Kentucky University des Disciples du Christ, puis elle reprend son nom originel en 1908, ce qui explique la variété de ses appellations. Lettre de Charles Morton (bibliothécaire à l'Université Transylvania) à Howard Cline, 27 octobre 1938, Howard Francis Cline Papers. Pour un historique de liens entre cette université et les Disciples du Christ, voir Transylvania University, « Our Affiliation with the Disciples of Christ », *Transylvania University*. [En ligne], s.d., consulté le 31 mars 2014. URL : http://www.transy.edu/about/disciples.htm.

rôle de la famille dans ce mouvement s'apprécie à la lecture des ouvrages d'un ami proche : Isaac Errett. Un des leaders des Disciples du Christ, il écrit la biographie du frère de Flower, George Edward (lui-même pasteur chez les Disciples), retrace l'histoire de ses ancêtres, et décrit la profondeur des liens qui unit la famille et cette Église[158].

Un bref historique des Disciples du Christ, au-delà des considérations familiales, permet d'apprécier le climat philosophique dans lequel a baigné Flower. Étudiant de John Locke (1632-1704), Thomas Campbell (1763-1854), son fondateur, cherchait à appliquer les préceptes de son mentor : réduire la religion à une collection de croyances et de principes auxquels toute personne raisonnable pourrait souscrire[159]. Ainsi, pensait-il, pourra-t-on retrouver l'union initiale des chrétiens, avant que les dogmes ne séparent les croyants. À cet œcuménisme s'ajoute une volonté de fonder la foi en raison. Son fils (et co-fondateur des Disciples du Christ), Alexander (1788-1866), fut, à cet égard, influencé par les Lumières écossaises, en particulier la philosophie du sens commun de Thomas Reid surtout de son principal vulgarisateur, Dugald Stewart. Élément essentiel de l'enseignement de la philosophie dans les universités américaines, véritable *lingua franca* partagée par les protestants de tous bords, des unitariens aux transcendentalistes et jusqu'aux évangélistes, la théorie du *common sense* imprime de sa marque la vie intellectuelle au XIXe siècle[160]. Sous son influence, le sens moral que les premiers sentimentalistes avait conçu comme une « faculté psychologique, telle une intuition, un réflexe émotionnel immédiat (le 'sentiment moral' d'Hutcheson, la 'sympathie' d'Adam Smith) ayant priorité sur la raison » s'était transformé en « faculté rationnelle parfaitement opératoire, applicable aussi bien à la vie quotidienne qu'aux problèmes plus abstraits concernant le jugement moral[161] ». L'historien des religions Mark Noll en analyse trois dimensions : son volet « épistémologique » se caractérise par la croyance que les perceptions révèlent le monde directement, tel qu'il est ; son volet « éthique » pense l'être humain capable de saisir intuitivement les principes fondamentaux de la morale, leur observation permettant à l'éthique de rentrer dans le champ des sciences empiriques ; son volet « méthodologique », enfin, fait de l'induction et de l'accumulation des faits observables pour en tirer des conclusions objectives le modèle de formation d'un savoir scientifique[162]. Le sens

---

158 Errett, Life and Writings of George Edward Flower.

159 John Locke, Mark Goldie (éd.), *A Letter Concerning Toleration and Other Writings* (Indianapolis : Liberty Fund, 2010 [1689]), p. 27-28. Leonard C. Allen et Richard T. Hughes, *Discovering Our Roots : The Ancestry of the Churches of Christ* (Abilene, TX : Abilene Christian University Press, 1988), p. 80-81.

160 International Association for Scottish Philosophy, « Dugald Stewart 1753-1828 ». [En ligne], s.d., consulté le 31 mars 2014. URL : http://www.scottishphilosophy.org/dugald-stewart.html.

161 Lucia Bergamasco, « Évangélisme et Lumières », *Revue française d'études américaines*, vol. 2, n°92, 2002, p. 38.

162 On voit également ici le rôle qu'a pu jouer la philosophie du *common sense* et la science baconienne sur les sciences sociales de l'époque, le réformisme et le journalisme : Flower, on l'a vu, part dans ses écrits des effets particuliers

commun postule ainsi que tout individu peut voir et comprendre clairement les faits, tout comme n'importe quel individu peut voir un arbre. Il fonctionne comme une interprétation de la tradition empirique britannique et notamment de la science inductive de Francis Bacon et du primat qu'elle accorde aux données des sens. La science baconienne, ouverte à tous, s'applique aux humains comme au monde physique ou à la Bible. Elle envahit la culture *antebellum*, façonne et fascine les esprits jusqu'à la fin du siècle. Le *common sense* et cette science démocratisée, américanisée, forment le terreau de ces « Lumières populaires *(village enlightenment)* » qui, en théorie, n'opposent pas religion et science ou peuple et élites intellectuelles[163]. Le sens moral, produit d'une théorie de la perception, est nécessairement commun car il s'agit avant tout d'une méthode scientifique accessible à tous :

> Ce que nous voyons et observons coïncide avec son état actuel et donc existe tel que nous le voyons ; nos réactions morales, ou les opérations de la conscience, sont communes à l'humanité entière et sont justes par la force même de leur jaillissement immédiat. Le sens moral est donc légitimé par cette communauté d'intuition enfouie dans la conscience de chacun[164].

C'est probablement par l'intermédiaire des Disciples du Christ que Flower découvrit Lumières écossaises, notamment Dugald Stewart qu'il cite souvent[165]. En tout cas, ils perpétuent à travers elles l'esprit jeffersonien de Lumières chrétiennes et ouvertes, où la rationalité nourrit la foi (Jefferson, par exemple, améliore le Nouveau testament en la débarrassant du surnaturel et en le recentrant sur l'enseignement moral du Christ) et la moralité chrétienne les valeurs républicaines : une avant-garde intellectuelle selon Flower où science et religion, en symbiose, permettront l'essor d'une humanité nouvelle[166]. L'idée d'un progrès reposant sur l'avancée des connaissances et du caractère s'est surtout diffusée grâce aux Lumières écossaises. Sous son influence, la culture ne sépare pas forces politiques, économiques, sociales et culturelles mais les soumet à un progrès pensé avant tout comme moral : la science ne s'oppose pas tant à la religion

---

pour remonter à la cause générale. À propos de la philosophie du *common sense* et son influence sur la pensée et la société américaines, voir Noll, « Common Sense Traditions and American Evangelical Thought », p. 219-224 ; Fleischacker, « The Impact on America: Scottish Philosophy and the American Founding », p. 316-317 ; Sophia A. Rosenfeld, *Common Sense : A Political History* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2011).

[163] La philosophie du sens commun , on le verra dans la seconde partie, influencera aussi Flower en ce qui concerne sa conception de la science et des experts. À propos de la vulgarisation de la science sous l'effet du baconianisme et du sens commun, voir Craig James Hazen, *The Village Enlightenment in America : Popular Religion and Science in the Nineteenth Century* (Urbana : University of Illinois Press, 2000), p. 6-16; Ronald L. Numbers, *Science and Christianity in Pulpit and Pew* (Oxford : Oxford University Press, 2007), p. 22.

[164] Bergamasco, « Évangélisme et Lumières », p. 38.

[165] Par exemple Flower, Flower, « To the Friends of Psychical Science – A Serious Word on the Work of our Society », *The Psychical Review,* vol. 2, novembre 1893 et février 1894, p. 238.

[166] Marsden, *The Soul of the American University*, p. 92.

qu'au contrôle, par les religions, du processus démocratique de formation des connaissances et des valeurs morales[167]. Au contraire, les religions « modernes », c'est-à-dire ouvertes, rationnelles et libres, renouent avec le génie d'une moralité naturelle, incarnée par les intellectuels pionniers ou par le peuple une fois libéré des artifices corrupteurs.

Les Disciples du Christ perpétuent cette tradition démocratique et populaire : la Bible, comme les droits des individus dans la Déclaration d'Indépendance, fait partie de cette nature accessible aux sens et composée de faits concrets ; elle est *self-evident*, si bien que les dogmes et autres abstractions deviennent superflus et, pire, risquent d'embrouiller une perception naturellement claire du monde : « people were expected to discover the self-evident message of the Bible without any mediation from creeds, theologians, or clergymen not of their own choosing. This explicit faith that biblical authority could emerge from below, from the will of the people, was the most enduring legacy of the Christian movement » (« Christian », en d'autres termes le croyant dépouillé de siècles d'accumulation de confessions qui divisent, est l'autre nom que se donnent les Disciples du Christ)[168]. Cette tradition allie donc les Lumières au primitivisme protestant : elle veut purifier la foi et *a fortiori* les religions établies en les refondant sur des bases plus scientifiques et rationnelles. Elle s'enracine également dans un anti-élitisme qui loge l'autorité religieuse dans le peuple, un populisme où le sens émerge d'en bas (*from the bottom-up*). C'est pourquoi nombre de radicalismes économiques et politiques (populisme et socialisme notamment) ont pu s'exprimer à travers cette confession. Les Disciples du Christ, « Église des déshérités », ont attiré de nombreux métayers et autres pauvres des campagnes et ont compté de nombreux radicaux parmi ses prédicateurs ruraux. Les Disciples du Christ forment un des vecteurs du radicalisme mais ne le causent pas néanmoins : point de relation de causalité entre cette foi et le radicalisme rural mais une corrélation entre une Église populiste et la composition socio-économique de ses fidèles : des misérables habitant les campagnes[169].

S'ils prolongent l'héritage jeffersonien d'ouverture religieuse, les Disciples du Christ perpétuent aussi le radicalisme militant de Thomas Paine, dont le pamphlet, *Le sens commun ,* fait de la philosophie écossaise un usage original et littéralement révolutionnaire[170]. En tout cas, ils

---

[167] Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 89.

[168] Nathan O. Hatch, *The Democratization of American Christianity* (New Haven, CT : Yale University Press, 1989), p. 81.

[169] Au début du XXe siècle, les Disciples du Christ se divisent : les radicaux anti-élitistes des campagnes s'en prennent à l'hypocrisie, au matérialisme et au conservatisme religieux et économique des Églises urbaines plus établies. Cependant, ils influencèrent Flower principalement dans son enfance et sa formation universitaire. À propos des Disciples du Christ et du radicalisme rural, voir James R. Green, *Grass Roots Socialism* (Baton Rouge, LA : Louisiana State University Press, 1978), p. 171.

[170] Sur Paine et le sens commun , voir Rosenfeld, *Common Sense*, p. 136-180 ; Caron et Wulf, « Les Lumières américaines ».

complètent l'éducation radicale de Flower qui a pu lire sur le sens commun, en théorie, dans Dugald Stewart ou Thomas Paine et a pu le voir en action dans l'Église démocratique, loin des grandes agglomérations, de son père. Le radicalisme de Paine par ailleurs inspirera Flower. Paine conçoit un « progressisme révolutionnaire », appliqué conjointement à la politique, au social et au religieux, qui serait la promesse d'une « humanité retrouvée » : cet « homme réinventé », indépendant, fidèle à lui-même, peut ainsi recouvrer ses droits inaliénables, naturels et civils. Sa « révolution religieuse » prône un « retour à une idée pure de Dieu » qui est aussi sa rationalisation (le déisme). Enfin, le sens commun et la démocratie radicale seraient, en mobilisant « ces hommes éclairés qui devaient aider l'humanité à sortir de l'obscurité », les moyens de ces révolutions (on le voit, il s'agit d'une autre façon de formuler une communauté d'intérêts entre les intellectuels et le « peuple »)[171]. Ces deux filiations, une plus politique et radicale *via* Paine et une autre plus religieuse et ancrée dans l'expérience protestante *via* les Disciples du Christ, façonnent la pensée de Flower, bien que les passerelles restent nombreuses : sociologiques à travers l'alliance de radicaux et des exclus, intellectuelles et religieuses à travers les multiples hybridations émergeant dans le sillage des Lumières réinterprétées par le sens commun.

C'est dans l'héritage des Disciples du Christ, dans lequel Flower baigne dans son enfance entre Illinois (où il est né), Indiana (à Evansville, où il passe son enfance et son adolescence) et Kentucky (où il va l'université), que se forge cependant sa conception de la religion : elle est fondée sur la raison, la science, l'égalitarisme et un optimisme qui voit dans l'union des chrétiens le moyen de transformer le monde. Paine, dans ses lectures, viendra confirmer par la suite ces enseignements et l'éveiller au radicalisme. Radical dans sa volonté de forger un homme nouveau grâce à la religion, Flower reste modéré dans ses méthodes en privilégiant l'éducation et l'ouverture d'esprit. La devise des Disciples du Christ permet de le mesurer : « In essentials, Unity ; In non-essentials, Liberty ; and in all things, Charity ». Il s'agit de trouver des « limites raisonnables à la liberté dans le Christ » et de retrouver, grâce à la raison, l'unité originelle des chrétiens pour que le pays progresse moralement et sortent des conflits qui le minent. Il s'agit aussi de poser la liberté comme principe de vie en commun (vivre et laisser vivre, en somme, pour tout ce qui est annexe, ce qui ne relève pas de l'urgence sociale pour Flower) et la philanthropie comme fondements de la conduite des affaires religieuses, individuelles et sociales[172]. Union, liberté, charité : ces préceptes s'appliquent, de toute évidence, au réformisme de Flower. De même, la philosophie de l'éducation des Disciples influencera Flower : ne pas

[171] Nathalie Caron, « Thomas Paine et l'éloge des révolutions », *Transatlantica* [En ligne], vol. 2, 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 21 avril 2015. URL : http://transatlantica.revues.org/1145.

[172] Paul M. Blowers, « Liberty » *in* Douglas Allen Foster, Anthony L. Dunnavant, Paul M. Blowers et al. (éds.), *The Encyclopedia of the Stone-Campbell Movement* (Grand Rapids, MI : Wm. B. Eerdmans Publishing, 2004), p. 477.

séparer le corps de l'esprit, forger le caractère grâce à la foi *et* à la raison, refuser tout sectarisme et promouvoir le libre examen, une approche intellectuelle de la religion qui se retrouve aussi dans l'unitarisme [173]. Enfin, quand *The Arena* fait définitivement faillite en 1909 et que Flower lance *The Twentieth Century Magazine,* c'est un magazine des Disciples du Christ, *The Christian Work and the Evangelist*, qui absorbe les avoirs du journal défunt et ses listes d'abonnés, preuve que, pour les membres de cette Église, les lecteurs du progressisme radical de Flower comptent bon nombre de leurs fidèles ou, du moins, partagent leurs idéaux religieux[174].

Bien qu'issu d'une famille de Disciples du Christ et bien qu'il leur reste proche tout au long de sa vie, Flower se convertit à l'unitarisme probablement pendant ses études et en fréquente les milieux dans l'épicentre du mouvement : Boston[175]. L'influence sur Flower de ces deux mouvements s'explique non seulement par son histoire personnelle mais aussi par le jeu des sociabilités au sein des milieux réformateurs et protestants libéraux qui, à l'échelle locale, créent des liens entre unitariens et Disciples du Christ. Flower fréquente l'église du révérend unitarien Minot J. Savage et partage avec lui ses combats des années 1890[176]. Savage signe d'ailleurs le tout premier article de *The Arena*, une analyse de la révolution théologique à l'œuvre dans le pays qui rejoint à bien des égards les conclusions de Flower[177]. Selon l'OED, c'est également par l'intermédiaire de l'unitarisme que « *liberal* » prend, au début du XIXe siècle, son sens théologique de foi moderne, ouverte à la nouveauté et se dispensant de croyances traditionnelles perçues comme réfutées par le progrès intellectuel. L'Église unitarienne devient un lieu où se rassemblent les intellectuels sceptiques quant à une lecture littérale de la Bible mais encore attachés à la foi.

---

[173] Transylvania University, « Our Affiliation with the Disciples of Christ ». Cette conviction profonde que l'éducation, pour être efficace et morale, se doit de façonner tous les aspects de l'individu et ne pas séparer l'éducation physique de l'éducation intellectuelle et éthique (« a more catholic education – one which will include physical development, intellectual training, and ethical culture, - appealing at once to body, mind, and soul ») provient de son éducation religieuse mais aussi, plus directement, du livre de Buchanan, *The New Education* ; en 1892, il remarque que sa réception dix ans plus tôt resta confidentielle mais inspira les « penseurs les plus avancés de son temps ». Flower, « The Broadening Horizon of Civilization », p. 778.

[174] « A word to our readers », *The Christian Work and the Evangelist*, vol. 88, 1er janvier 1910, p. 3, 29.

[175] Plus largement, Boston est à l'époque le centre intellectuel du protestantisme américain avec de nombreuses universités de théologie : Harvard pour les Unitariens, Andover pour les Congrégationalistes, Newton pour les Baptistes, l'Episcopal Theological School et la Boston University School of Theology pour l'Église Méthodiste Episcopale. Hartley, *Evangelicals at a Crossroads*, p. 4. Sur la conversion de Flower, voir Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 77.

[176] « Flower, Benjamin O. », Richard Herndon et Edwin M. Bacon (éds.), Boston of To-day ; a glance at its history and characteristics. With biographical sketches and portraits of many of its professional and business men (Boston : Post Publishing Company, 1892), p. 227 ; « Flower, Benjamin Orange », Richard Herndon et Edwin M. Bacon (éds.), Men of Progress ; one thousand biographical sketches and portraits of leaders in business and professional life in the Commonwealth of Massachusetts (Boston : New England Magazine, 1896), p. 131.

[177] Minot J. Savage, « Agencies that are Working toward a Revolution in Theology », vol. 1, décembre 1889, p. 1-14.

L'unitarisme , explique Flower, se positionne à l'avant-garde de l'évolution du protestantisme progressiste. Fondé sur l'usage de la raison, le perfectionnisme moral et l'intériorisation du salut, l'unitarisme, à la suite de Disciples du Christ, incarne le mouvement de modernisation du religieux que Flower appelle de ses vœux : s'éloigner des superstitions permet de s'élever vers les hauteurs morales et, *in fine*, la lumière divine. Pour Flower, l'unitarisme est l'aboutissement, aux États-Unis, d'un syncrétisme transatlantique entre le rationalisme de la philosophie française du XVIIIe siècle, le « transcendantalisme » des romantiques allemands, les théories du sens commun et l'émotionalisme des Grands Réveils initiés par les prédicateurs George Whitefield et John et Charles Wesley (bien que, Flower en convient, cet émotionalisme chez les unitariens soit éclipsé par l'intellectualisme). Ainsi, l'unitarisme agit comme une « pluie rafraichissante » sur le « cœur desséché » de la Nouvelle-Angleterre. S'ensuit alors un bouillonnement artistique (avec les poètes Henry W. Longfellow, William C. Bryant et James R. Lowell) ainsi qu'intellectuel (avec les historiens George Bancroft ou John Fiske, le scientifique Louis Agassiz, les réformateurs Horace Mann ou Dorothea Dix) : « imagination blossomed » pour reprendre sa métaphore florale. L'unitarisme a « élargi et humanisé la foi chrétienne » et transformé « l'ombre obscure de l'ultra-calvinisme », son Dieu sévère, comme un « Juge implacable », et sa théologie austère et dogmatique en un idéal moral qui unit foi et action. Démocratique et décentralisé, il n'a regroupé qu'une minorité d'Américains mais ses valeurs ont, affirme-t-il, libéralisé les idéaux religieux du pays[178]. En cela, il rejoint les analyses des historiens comme Marsden pour qui l'unitarisme adapte l'héritage puritain du Massachusetts aux exigences des Lumières pour proposer un libéralisme religieux raisonnable et moraliste[179].

Au-delà de ses analyses historiques du phénomène religieux, la pensée de Flower elle-même est profondément marquée par l'unitarisme . Imprégné de philosophie du sens commun , de théologie naturelle et de cette interaction entre foi chrétienne et rationalisme qui caractériserait les Lumières américaines, l'unitarisme repose sur nombre de valeurs que Flower défendra toute sa vie : une vision plus ouverte et rationnelle de Dieu et une foi optimiste dans un progrès universel et un monde ordonné, perfectible et bienveillant ; le progrès spirituel comme régénération plutôt que comme conversion ; la réconciliation de la foi avec la science ; la certitude que la rédemption est un processus continuel sur lequel l'individu peut agir en s'améliorant et, par conséquent, la centralité de l'éducation : le salut passe donc par le développement intellectuel et moral ; l'importance de la raison comme mode d'accès au divin ; la « révélation », telle que la Bible la met

---

[178] Flower, « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 602-603 ; « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 306-307.

[179] Marsden, *The Soul of the American University*, p. 182.

en forme, reste un processus extérieur, confirmant simplement les lumières intérieures de la raison individuelle ; le refus de la prédestination et de l'obéissance au dogmatisme calviniste et, par conséquent, la confiance dans la capacité des individus à intérioriser la loi et adopter volontairement une conduite éthique, cette « impérieuse évidence de la conscience individuelle » se traduisant par un sacerdoce sans Église ; et, enfin, l'apologie de l'intellect qui permet de discerner le bien du mal mais aussi des sentiments qui suscitent le désir de traduire cette connaissance en conduite morale[180]. Pour Flower, seul l'union de la raison et l'émotion permet à la religion de s'épanouir[181].

L'unitarisme humanise Jésus, qui devient un sage et un directeur de conscience[182]. Les bases qui soudent les unitariens, dont « The Unitarian Covenant » propose la formulation la plus courante au tournant du siècle, rejoignent, estime Flower, les croyances d'un Tolstoï par exemple ; elles se lisent aussi comme le résumé des croyances du rédacteur en chef de Boston : « We believe in : The Fatherhood of God ; The Brotherhood of Man ; The Leadership of Jesus ; Salvation by Character ; The Progress of Mankind onward and upward forever[183] ». Cet « humanisme chrétien » fait de la religion un « tuteur », au sens botanique du terme, qui permet de développer la vertu : « l'intériorisation de la loi […] permet à la conscience individuelle de refuser les contraintes imposées par la coutume ou les institutions » ; sans, l'individu se retrouve prisonnier de l'égoïsme et de la sensualité que seule une société répressive pourra contrôler. En d'autres termes, la liberté implique de maîtriser, par l'intermédiaire du religieux, son animalité[184].

---

[180] Sur l'unitarisme , voir l'ouvrage « classique » de Daniel Walker Howe, *The Unitarian Conscience : Harvard Moral Philosophy, 1805-1851* (Middletown, CT : Wesleyan University Press, 1988 [1970]). La citation est tirée de Yves Carlet, « Un demi-siècle de moralisme bostonien : unitariens et transcendentalistes », *in* Groupe de Recherche d'Études Nord-Américaines, *Morales et moralités aux États-Unis. Actes du colloque des 4, 5 et 6 mars 1988* (Aix-en Provence : Université de Provence, 1988), p. 70-72. Voir aussi Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 25. Ian Frederick Finseth, *« Liquid Fire Within Me » : Language, Self and Society in Transcendentalism and Early Evangelicalism, 1820-1860*, mémoire de master, University of Virginia, 1995. [En ligne]. URL : http://xroads.virginia.edu/~ma95/finseth/trans.html. Marsden note lui aussi l'enthousiasme des unitariens pour la théorie du sens commun . Marsden, *The Soul of the American University*, p. 182. Sur les Lumières américaines, voir Caron et Wulf, « Les Lumières américaines ».

[181] Flower, « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 306. L'unitarisme selon Flower ne correspond guère à l'image usuelle qui en fait une croyance froide et intellectuelle ; l'émotion, cependant, reste modérée, freinée par l'intellect dans ses excès.

[182] Cette transformation du Christ en « moral teacher » traverse également toute la littérature de l'Évangile social . Par exemple, dans la seconde partie du premier ouvrage consacré à l'analyse de l'Évangile social publié aux Etats-Unis, les théologiens luthériens allemands Adolf Harnack et Wilhelm Herrmann analysent la « modernité » des « enseignements moraux de Jésus ». Harnack et Herrmann, *Essays On The Social Gospel*, p. 145-225.

[183] Flower, « The International Religious Congress », p. 553. American Unitarian Conference, « What is Unitarian Christianity? », *Unitarian Christianity*. [En ligne], mis en ligne en 2006, consulté le 10 novembre 2014. URL : http://www.americanunitarian.org/AUCChristian.htm.

[184] « Humanisme chrétien » : Howe, *The Unitarian Conscience*, p. 22. « Tuteur » : Carlet, « Un demi-siècle de moralisme bostonien », p. 72, 77-78.

L'image du tuteur prend alors tout son sens, ainsi que la nécessité, pour Flower, de favoriser une libération mesurée. Flower, en outre, trouve une caution scientifique à cette éthique personnelle d'inspiration religieuse chez Spencer pour qui, l'individualisme s'exprime par le désir de se conformer aux lois morales[185].

L'unitarisme s'avère le vecteur privilégié de la transmission de cette éthique de l'action, héritée de la règle d'or , qui s'incarne dans l'Évangile social au tournant du siècle. Ce n'est pas le seul : d'autres groupes religieux ont participé à ce mouvement, mais, dans le cas de Flower, il révèle les réseaux de sociabilités et de circulation des discours qui ont façonné un radicalisme religieux et social. L'expression « The Fatherhood of God and The Brotherhood of Man » en révèle la généalogie : des origines dans les écrits du théologien et socialiste chrétien anglais F. D. Maurice puis son importation et son acculturation aux États-Unis *via* plusieurs canaux : des quakers abolitionnistes aux unitariens et enfin aux socialistes dans les années 1890[186]. En effet, l'expression apparaît, on l'a vu au chapitre précédent, dans la presse antiesclavagiste et notamment dans des réunions des Friends of Human Progress, un groupe de progressistes radicaux aux opinions religieuses variées mais tous déterminés à les mettre au service d'un vaste éventail de réformes (abolition de l'esclavage, droit des femmes, pacifisme etc.)[187]. On peut la lire dans les recueils du poète quaker et fervent abolitionniste John Greenleaf Whittier (1807-1892). Dans le dernier quart du XIXe siècle, elle se retrouve dans le crédo unitarien et au gré des publications du mouvement comme *The Unitarian*, *The Unitarian Calendar*, ou *The Homiletic Review*, ainsi que dans des écrits socialistes : comme définition du socialisme chrétien pour William D.P.

---

185 Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer,* p. 239. Versen renchérit : « Spencer's individualism, as noted above, was not hedonistic and chaotic, but restrained in a most Victorian sort of way. By constraining individual actions by an innate moral sense, he provided a mechanism for smooth social functioning without active state control. In fact, chapter four, "Derivation of a First Principle," was devoted to proving the necessity and limits of individual liberty. This may have seemed contradictory, but to Spencer's mind, the only just and effective restraint on an individual's liberty was that individual's moral conscience ». Versen, *Optimistic Liberals*, p. 79.

Pour Jacoby, l'injonction de « vivre comme il faut (*live right*) » traverse toute l'histoire américaine de Benjamin Franklin à Spencer jusqu'au pasteur Norman Vincent Peale, propagateur de la pensée positive à partir des années 1950, ou à tous les gourous du développement personnel. Elle expliquerait le plus grand prestige dont jouirait Spencer dans le Nouveau Monde. Jacoby, *Freethinkers*, p. 142.

186 Nous avons rassemblé ici les occurrences de l'expression dans la base de données *HathiTrust*.

187 « Michigan Annual Meeting of the Friends of Human Progress », *Anti-Slavery Bugle*, 27 septembre 1856, p. 3. Sur les Friends of Human Progress, voir The State University of New York, Buffalo, « Reform, Religion and the Underground Railroad in Western New York. Friends of Human progress (North Collins), Meetings, 1855-1930s », *University Archives*. [En ligne], s.d., consulté le 31 mars 2014.

URL : http://library.buffalo.edu/archives/exhibits/old/urr/.

Bliss[188] ou thème d'une chanson dans un recueil compilé par Charles Kerr en 1901, lui-même un transfuge de l'unitarisme[189]. La circulation de l'expression montre bien les affinités entre rationalisation du sentiment religieux, radicalisme politique et éclectisme des combats, une combinaison qu'illustre aussi la pensée de Flower et dont on peut lire, en creux, la généalogie ici : Flower a aussi été façonné par une éducation abolitionniste ; il a consacré un ouvrage dithyrambique à Whittier, « prophète de la liberté » et « apôtre moderne d'une spiritualité idéale[190] » ; il évolue dans les milieux unitariens de Boston ; il s'associe, un temps, avec Kerr, et, en général, l'élan religieux de ses combats le pousse à vouloir une réforme totale de la société et donc des engagements multiples et variés.

L'unitarisme , par ailleurs, rejoint l'œcuménisme des Disciples du Christ : puisque, selon les unitariens, aucune religion n'a le monopole de la vérité théologique, un esprit de tolérance doit prévaloir, d'où l'importance accordée dans leur pensée au dialogue interconfessionnel. Flower y voit un culte fidèle à l'esprit originel de la religion : celui-ci rassemble les fidèles, contrairement à la lettre qui sépare. Dans un article irénique, Flower voit les idéaux unitariens en œuvre dans le Parlement des Religions du Monde qui se réunit à l'occasion de l'exposition universelle de Chicago de 1893[191]. Dès 1892, il s'engage sur cette voie. Il fait de son magazine un forum où s'expriment les penseurs des « grandes religions » : confucianisme, hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, zoroastrisme et dualisme perse[192]. La presse se doit de créer, dans son lectorat, un

---

188 « The fundamental principle of Christian Socialism is "The Fatherhood of God, and the Brotherhood of man, in the spirit and according to the teachings of Jesus Christ" ». William D. P. Bliss, *What is Christian socialism ?* (Boston : The Society of Christian Socialists, 1890), p. 14.

189 Charles Kerr (éd.), « The Fatherhood of God », *Socialist Songs with Music* (Chicago : C.H. Kerr & Company, 1901), p. 26-27. Avant de devenir le grand éditeur socialiste du tournant du siècle, Kerr dirige pendant dix ans une publication unitarienne, *Unity*. Il publie les articles du révérend Minot J. Savage ou du rabbin libéral Solomon Schindler, deux intellectuels du futur catalogue de la maison d'édition de Flower, en plus d'être ses amis et des contributeurs dans *The Arena*. Flower partage avec eux cette synthèse entre Spencer, une religion plus humaniste et rationnelle, et la conviction que l'éducation peut réformer le pays. Kerr passe au radicalisme sous l'influence, au début des années 1890, du best-seller de Bellamy et de la révolte populiste qui lui semble traduire l'utopie *Looking Backward* dans la réalité. L'élément déclencheur sera des dissensions à propos des critiques élogieuses d'ouvrages que certains unitariens trouvaient trop radicaux (surtout dans le ton car, dans le fond, il n'appelait que les classes moyennes à s'engager). Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 47-49, 57-60.

190 Flower, *Whittier : Prophet, Seer and Man* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896), p. 45, 105. L'ouvrage regroupe quatre articles parus auparavant dans *The Arena* : « A Barefoot Boy Who was also a Dreamer », vol. 15, mai 1896, p. 965-980 ; « A Prophet of Freedom », vol. 16, juin 1896, p. 106-123 ; « Whittier, The Man », vol. 16, août 1896, p. 406-417 ; « A Modern Apostle of Lofty Spirituality », vol. 16, septembre 1896, p. 543-553.

191 Flower, « The International Religious Congress », p. 552-553.

192 Le catholicisme, prisonnier d'un dogmatisme médiéval, est exclu du dialogue interconfessionnel. Flower, « Notes and Announcements. Series on "Great World Religions" », vol. 5, avril 1892, p. l-liii. Abram S. Isaacs, « What is Judaism ? », vol. 3, décembre 1891, p. 699-705. Subhadra Bickshu, traduit par Charles Schroder, « What is Buddhism ? », vol.5, janvier 1892, p. 217-227. James T. Bixby, « Zoroaster and Persian Dualism », vol. 5, mai 1892, p. 694-711 et « A Chinese Mystic », vol.7, décembre 1892, p. 75-89. Ibn Ishak, « The Future of Islam », vol. 6,

esprit de tolérance. La « religion de l'avenir », selon Flower, prendra des éléments de toutes les croyances et tissera le « fil d'or d'une éthique plus noble[193] ».

E. « The coming religion » : rationaliser et « spiritualiser » la religion

Flower place cette « religion de l'avenir » au centre de sa pensée[194]. Dans sa conception *whig* de l'histoire des religions, les vertueux garantissent une marche inexorable vers le progrès :

> The forces which are working for the new ideals in religion are as numerous as they are resistless. They will triumph in the coming day, and in their triumph we will see a higher and truer civilization than has yet visited the world–a civilization in which ethics will be married to intelligence, and LOVE instead of craft will pulse through the soul of enlightened man[195].

Les avancées du XIXe siècle, en exprimant l'essence du religieux, ont imprimé dans la société un mouvement inéluctable vers toujours plus de spiritualité, de fraternité et de lumière (Lumières ?). Flower replace cette évolution dans la longue durée et propose son histoire des religions. Le message humaniste et concret du Christ, affirme-t-il, se serait perdu au fil des siècles, éclipsé tour à tour par l'abstraction de la philosophie grecque, la corruption romaine, les superstitions et l'ignorance du Moyen-Âge, l'acceptation inconditionnelle de l'autorité papale et les dérives de la Réforme. « Les extrêmes engendrent les extrêmes », pense Flower, si bien que la révolte salutaire de Luther contre la « dégradation morale » de l'Église médiévale se transforma chez ses héritiers en « théologie lugubre condamnant la vie normale ». Le XVIIe siècle puritain, ses procès en sorcellerie à Salem, son intolérance illustrée par le bannissement de Roger Williams ou les *blue laws* (imposant le repos dominical), lui rappellent, non sans évoquer tout un imaginaire orientaliste, la « barbarie » des despotes et des dieux d'Orient. La Réforme reste cependant un modèle : elle a libéré la pensée des carcans du passé et permis, d'une part, le développement de la curiosité intellectuelle et du sens critique, et par conséquent, l'essor de la science, et, d'autre part, le retour, au moins en théorie, à l'éthique du Sermon sur la montagne qui, en réaffirmant l'exigence d'une morale ouverte (« the broad and truly catholic principles of moral government »),

---

septembre 1892, p. 389-400. Thomas P. Hughes, « Has Islam a Future ? », vol. 6, octobre 1892, p. 532-539. Kinza M. Hirai, « Religious Thought in Japan », vol. 7, février 1893, p. 257-267.

193 Flower, « The Coming Religion », p. 651-652.

194 *Ibid.,* p. 647-656.

195 Flower, « Religious Thought in Colonial Days », p. 74.

remet le christianisme dans le droit chemin. Selon Flower, la soif de renouveau au tournant du siècle met enfin en œuvre la libération religieuse et intellectuelle promise par la Réforme[196].

Plus proches, vers la fin du XIXe siècle, un certain nombre de « courants silencieux » ont accéléré cette évolution et concrétisé les idéaux de la Réforme, l'aboutissement de ce processus se réalisant, *via* l'unitarisme , dans l'Évangile social . Flower décrit les contours multiples de ces forces historiques : la diffusion, dans la population, du sens critique grâce à l'expansion de l'éducation publique et de la presse, ainsi que son corolaire : le déclin de l'influence des hommes d'Église sur le peuple ; la remise en cause du récit biblique traditionnel suite aux découvertes en biologie, géologie et archéologie ; la modernisation de la conception de Dieu, « a loftier view of life, eternity and God » pour reprendre ses termes, grâce à l'application de la méthode scientifique à l'exégèse biblique : loin du Dieu vengeur des calvinistes, le Dieu moderne n'est qu'amour ; le rétrécissement du monde en une « immense famille » grâce au développement des communications et des transports et donc la familiarité grandissante avec les religions des autres continents ; enfin, la promesse d'un nouvel horizon éthique que laissent augurer, à la suite de l'unitarisme et autres avant-gardes du protestantisme libéral, les « recherches psychiques » et autres spiritualités émergentes[197]. Dans les années 1890, de nombreux signes concrets témoignent de l'approche de cette nouvelle ère : la quête de Dieu grâce à, et non contre, la raison qu'incarne la critique radicale de la Bible du pasteur presbytérien Charles Briggs, la prise de position du célèbre théologien congrégationaliste Lyman Abbott en faveur de l'évolutionnisme ou les méthodistes rejetant l'injonction paulinienne assujettissant les femmes[198].

Comme bon nombre de protestants éclairés, Flower voit dans les bouleversements de la fin du siècle « l'irrépressible conflit entre deux visions du monde » pour reprendre le titre d'un ouvrage du révérend Savage (*The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories*) : d'une part, un protestantisme libéral, « moderniste », en faveur de la théorie de l'évolution, de la critique biblique, de l'activisme social – l'esprit du christianisme pour Flower ; et, d'autre part, l'obscurantisme d'une orthodoxie prisonnière de la lettre, chez les scientifiques comme chez les religieux. Flower et Savage relisent l'histoire religieuse à la lumière des théories évolutionnistes : cette orthodoxie est condamnée, comme les espèces inadaptées à un environnement nouveau, à

---

196 Flower, « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 598 ; « Religious Thought in Colonial Days as Mirrored in Poetry and Song », p. 64-74.

197 Flower, « The Coming Religion », p. 647-656 ; « The Present Revolution in Theological Thought », p. 249-253 ; « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 598-611 ; « Religious Thought in Colonial Days as Mirrored in Poetry and Song », p. 64-74.

198 *Ibid.,* p. 64. Les injonctions de Paul de Tarse se trouvent dans 1 Corinthiens 14:34-35, 1 Corinthiens 11:3, et Éphésiens 5:21-24.

l'extinction. Point de dichotomie entre science et religion mais plutôt entre deux attitudes qui s'appliquent indifféremment à différents domaines : entre l'ouverture d'esprit et le dogmatisme, les âges obscurs et les Lumières, l'esprit et la lettre, l'avenir et le passé : « it is the old feud; the past struggling with the future, departing night battling with the dawn[199] ». La vision optimiste de Flower d'un mouvement historique inexorable vers le progrès religieux illustre « l'élan moderniste » que l'historien William R. Hutchison détecte dans le protestantisme américain de l'époque : l'adaptation consciente des idées religieuses à la modernité, notamment la science ; l'idée d'un Dieu immanent dans le développement socio-culturel et révélé à travers les progrès de l'humanité et la croyance dans l'avènement prochain du Royaume de Dieu sur terre – l'humanisation, en somme, de Dieu. Hutchison confirme par ailleurs l'analyse de Flower : cet « élan » surgit de l'unitarisme et de sa vision idéaliste de l'humanité[200].

Si une « révolution » secoue la théologie de l'époque, c'est parce que les intellectuels et le peuple, comme Jésus et ses fidèles, partagent cette vision d'une foi moderne, plus ouverte et tolérante. Flower propose en fait une lecture sociologique et romantique du conflit entre anciens et modernes. Il oppose au conservatisme et au ritualisme des ploutocrates et des clergés une modernisation nécessaire de la religion conduite par les intellectuels et le peuple :

> The new idea is leavening society ; but to-day, as in the days of Jesus, it is most potent outside the temples of conservatism. It appeals to the common people and to the intellectually emancipated with irresistible force; while those who are enslaved within the walls of form, rite, and conventionalism, and they who to-day correspond to the Scribes and Pharisees of Jesus' time vainly attempt to stay its onward sweep[201].

Malgré les persécutions, ce nouvel Évangile ne peut que s'étendre et finalement triompher car il conjugue le romantisme d'une histoire faite d'hommes providentiels et de héros exaltés à une approche systémique et impersonnelle reposant sur des causes structurelles et des forces

---

[199] Flower, « Books of the Day. *The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories* », vol. 6, juin 1892, p. xxxvi-xli ; « The Present Revolution in Theological Thought », p. 253. Minot J. Savage, *The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories. Five Lectures Dealing with Christianity and Evolutionary Thought, to Which is Added « The Inevitable Surrender of Orthodoxy »* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892). L'ouvrage de Savage rencontre le succès et connaît une seconde édition la même année.

[200] Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism*, p. 2-5, 12-40. Dans sa critique (élogieuse) du livre de Savage, Flower cite un passage qui, selon lui, résume bien les enjeux d'une religion moderne : « Jesus' spiritual attitude toward God is trust, the love of the child ; his spiritual attitude toward man, pity, comprehension, tenderness. These seem to me to be as divine as anything that humanity is ever likely to dream. And I believe this is God working naturally through humanity and along the lines of its natural growth, humanity reaching up to God and becoming one with him ». Flower, « Books of the Day. The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories », p. xxxvi. Savage, *The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories*, p. 65.

[201] Flower, « Religious Thought in Colonial Days », p. 74.

historiques : ces nouveaux « apôtres » sont à la fois des catalyseurs (ils précipitent les « courants silencieux » de l'histoire) et des militants qui combattent les conservateurs[202].

Sous le coup des progrès scientifiques, la religion doit procéder à son *aggiornamento* : les lois historiques et naturelles l'exigent. Ce réformisme ouvre des « perspectives de progrès éternel », pense Flower[203]. Cette religion de l'avenir combat l'orthodoxie qui enferme dans le passé alors que la religion, comme l'humanité, évolue et, plus rationnelle, doit inclure les apports de la science. Flower est un exemple des accommodements raisonnables que la science et la foi ont pu trouver dans le dernier quart du XIXe siècle[204]. Il défend donc sans réserve l'héritage de Charles Darwin, le plus grand scientifique du plus grand siècle dans l'histoire des sciences selon lui : Darwin a prouvé non seulement la nécessité de sortir d'une vision figée de l'histoire, mais aussi la possibilité pour les individus comme pour les sociétés d'évoluer. Son histoire révèle aussi l'hostilité des bigots et des conservateurs au changement. Ainsi, ses recherches furent caricaturées et l'homme réduit au cliché du « monkeyman ». *A contrario*, le christianisme le plus avancé et ouvert, devant l'accumulation de preuves, a accepté l'hypothèse évolutionniste, comme par exemple Savage dès 1876[205].

Flower se révolte également contre la prédestination, la damnation éternelle et le péché originel qui non seulement dégradent l'humanité mais aussi la condamnent à la stagnation et l'immobilisme. Les sermons de Cotton Mather ou la poésie de Michael Wigglesworth, notamment *The Day of Doom : or, A Poetical Description of the Great and Last Judgment* (1662), fournissent, estime Flower, des exemples révélateurs de cet âge où la divinité de l'homme restait dans l'ombre : aucun intellectuel ou représentant religieux ne la mettait, littéralement, en

---

202 Flower, « The Present Revolution in Theological Thought », p. 253.

203 Flower, « Books of the Day. The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories », juin 1892, p. xxxvi-xli ; « The Present Revolution in Theological Thought », p. 253. Savage, *The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories*. Flower encense l'ouvrage de Savage qui présente le Christ comme l'incarnation d'une humanité essentielle mais aussi à la pointe de son évolution (« crown and flower of humanity ») à laquelle les individus devraient tendre.

204 Cotkin, *Reluctant Modernism*, p. 1-25

205 Flower, « Life of Charles Darwin », p. 352-363 ; « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 603-604 ; « The Coming Religion », p.650. Savage fut probablement le premier pasteur américain à non seulement accepter la théorie de l'évolution et à chercher à la réconcilier avec la religion, mais aussi à user de sa chaire pour en prêcher les bienfaits. Paul F. Stuehrenberg, « Christian Responses to Charles Darwin, 1870-1900. An exhibit at the Yale Divinity School Library–February-June 2009 ». [En ligne], Yale Divinity School Library, mis en ligne le 6 avril 2009, consulté le 10 novembre 2014. URL : http://divinity-adhoc.library.yale.edu/Exhibits/Darwin.htm. Les références de Flower à Darwin ne se limitent pas à cet article biographique. Dans tous ses articles, le scientifique anglais sert de point de départ à tous ses panégyriques de la science triomphante de son époque. Flower a également participé à la rédaction d'une autre hagiographie : Flower, H. L. Green, Thaddeus B. Wakeman, *Charles Darwin : His Life, and what the World Owes to Him* (Buffalo, NY : Office of the Freethinkers' Magazine, 1893).

lumière[206]. Une religion moderne, pense-t-il, n'exclut pas : elle refuse toute sorte d'élection, qu'il s'agisse d'Israël, des baptisés ou des élus d'un calvinisme passéiste. Au contraire, elle postule le salut universel et « l'élection de l'amour ». Il oppose également les modernes aux littéralistes qui croient dans l'inerrance biblique et l'inspiration verbale (c'est-à-dire jusqu'aux mots mêmes) et plénière (c'est-à-dire s'appliquant à chaque élément des Écritures). Il s'insurge donc logiquement contre les procès en hérésie intentés contre Charles Briggs : en soumettant une Bible prétendument éternelle et parfaite à la lumière de la raison scientifique, ses détracteurs l'accusent de remettre en cause son origine divine. Flower y voit la « bibliolâtrie » des orthodoxes, une « révérence superstitieuse ». Comme l'a démontré Briggs, la Bible doit être replacée dans son contexte : elle contient des erreurs, elle a évolué et elle est de fait sujette à interprétation. Par conséquent, la « vénération de la lettre de la loi » semble intenable pour Flower : impossible de garantir que la Bible reflète l'enseignement du Christ. Comment, affirme-t-il, croire aveuglément un texte dont on ne possède pas le manuscrit orignal, un texte écrit à plusieurs mains, maintes fois révisé, soumis aux erreurs des copistes et donc nécessairement corrompu, un texte qui, pour reprendre sa métaphore, est à l'original ce qu'un « torrent boueux » est une « source pure[207] » ? Flower diffuse donc la théologie libérale : un retour critique au texte contre leur systématisation en dogmes et la croyance aveugle dans leur immuable vérité[208].

Cette opposition entre modernes et conservateurs ne saurait correspondre à une opposition entre protestants libéraux et évangéliques. Il faut prendre garde à ne pas lire le mouvement évangélique de la fin du XIXe siècle au prisme de la controverse entre modernistes et fondamentalistes, controverse qui n'est apparue qu'au début du XXe siècle. À la dichotomie modernisme/fondamentalisme s'est en effet superposée, terme pour terme, la « thèse du conflit » entre science et religion[209]. Puis, au cours du XXe siècle, le fondamentalisme, simple frange

---

206 Flower, « Religious Thought in Colonial Days », p. 72

207 Flower, « Editorial Notes. Ancient and Modern Thought in the Presbyterian Church », vol. 4, juillet 1891, p. 253-256 ; « The Present Revolution in Theological Thought », p. 252-253. Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism*, p. 12-40.

208 Marsden y voit l'influence de l'école allemande pour qui la théologie devient l'étude du développement historique de la religion. Cette généalogie reste absente des écrits de Flower qui, après tout, n'est pas théologien mais pose un regard de journaliste, davantage ancré dans l'actualité, et un regard d'intellectuel, plus généraliste et distant. Marsden, *The Soul of the American University*, p. 105-106.

209 La « thèse du conflit » entre religion et science à l'époque est formulée principalement par le scientifique John Draper en 1875, puis l'intellectuel Andrew White en 1896. Cette idée d'une opposition perpétuelle est partagée ensuite par les scientistes et les fondamentalistes. Un récit quasi mythique se met en place. À la fin du XIXe siècle, sous le coup de Darwin et d'une approche scientifique de la Bible, la foi se serait affaiblit. Puis, en réaction à cette modernisation, l'essor du fondamentalisme au début du XXe siècle aurait cristallisé l'opposition entre science et religion, pressentie d'abord par certains intellectuels comme Draper ou White, puis illustrée - mise en scène - pour la postérité par le procès du Singe en 1925. Le conflit entre obscurantisme religieux et modernisme aurait ensuite contaminé l'ensemble de la société jusqu'à nos jours. Ce récit, s'il reste valide pour comprendre le XXe siècle,

radicale de l'évangélisme (« militantly anti-modernist Protestant evangelicalism » selon la formule de Marsden[210]), tend à occulter son hyperonyme plus ouvert jusqu'à l'amalgamer. Flower s'oppose à ce qui l'appelle « l'orthodoxie » (l'inerrance biblique, la dépravation humaine et

---

notamment à partir des années 1920, ne permet cependant pas de rendre compte des relations beaucoup plus complexes et nuancées entre spiritualité(s) et modernité(s) au XIXe siècle et au tournant du XXe siècle.

L'historiographie, depuis les années 1970, propose un récit plus chaotique, fait de périodes harmonieuses et de regains de tension. L'Amérique pré-darwinienne, imprégnée de l'idéal baconien et de la philosophie du sens commun , n'opposait pas nécessairement science et évangélisme (Bozeman) qui auraient, au contraire, connu une « lune de miel » (Hovenkamp). À l'âge des « Lumières populaires » (Hazen), les Américains légitimaient leurs nouveaux mouvements religieux grâce à la science : tout conflit aurait donc remis en doute la vérité de ces croyances. En outre, le rejet, par le fondamentalisme protestant, de la science moderne s'est forgé plus tard, à l'aube du XXe siècle (Mardsen). Les frontières entre évangéliques et libéraux demeuraient poreuses dans la seconde moitié du XIXe siècle (on pense à Rauschenbusch, au pasteur baptiste George C. Lorimer ou à Henry Drummond, évangéliste et naturaliste écossais qui, on le verra *infra*, influença Flower). Les voix de Draper et White restaient minoritaires dans un paysage intellectuel où les pasteurs protestants (Savage bien sûr mai aussi Henry Ward Beecher, James McCosh ou Lyman Abbott) comme les scientifiques (Joseph Le Conte ou Asa Gray), voulaient concilier science et religion. Par ailleurs, le protestantisme, tout au long du XIXe siècle, n'eut de cesse d'être contesté par des religions alternatives qui reposaient, entre autres, sur l'apport d'une science populaire : la « pépinière spirituelle *(spiritual hothouse)* » de la période *antebellum* décrite par Butler ou ses ramifications et sa postérité explorées par Albanese.

La vision de Flower s'appuie donc sur plusieurs décennies d'accommodements raisonnables entre religion et science. Dans les combats contre l'orthodoxie, notamment le procès en hérésie de Briggs, l'on voit poindre la réaction au sein des Églises de tout ceux qui ne se satisfaisaient pas de ces compromis et les considéraient comme des compromissions. De même, la science, en se professionnalisant, cherchera à asseoir son autonomie. En résumé, il faut prendre garde à ne pas projeter rétrospectivement la dichotomie science/religion car c'est principalement à cette époque que se forgent ces catégories normatives dans le cas américain : cette opposition est moins la cause que la conséquence des débats au sein du protestantisme et de l'essor de la science « moderne » au tournant du siècle. La Grande Guerre accentuera ce fossé, notamment car la libéralisation du protestantisme et ses accommodements avec l'évolutionnisme se retrouveront sous le feu d'une double critique : malgré leurs divergences, les fondamentalistes et les humanistes séculiers, comme Walter Lippmann, accusent les libéraux de dévoyer le christianisme. Pour eux, le choix se doit d'être clair : soit le surnaturel et l'orthodoxie, soit le scientifique et le séculier. Ces accommodements dans les milieux protestants et scientifiques américains au XIXe siècle ne sauraient donc invalider l'idée même de conflit entre science et religion : ils appartiennent à un contexte précis, connaissent de nombreuses exceptions (pour les scientifiques, Draper ou le géologue John William Dawson, un des premiers à objecter que l'évolution n'est qu'une hypothèse ; pour les ecclésiastiques, les catholiques, le presbytérien Charles Hodge ou le congrégationaliste – et astronome – Enoch Fitch Burr) et sont traversés de virulentes controverses au tournant du siècle qui durcissent les positions des deux camps et finissent par solder l'héritage œcuménique du XIXe siècle (voir seconde partie chapitre 6.IV.C et 7.VII).

John William Draper, *History of the Conflict Between Religion and Science* (New York : D. Appleton, 1875), Andrew Dickson White, *A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom* (New York : D. Appleton, 1896). Ronald L. Numbers, *Science and Christianity in Pulpit and Pew* (Oxford : Oxford University Press, 2007), p. 3-4. Sur les relations entre science et religion avant Darwin, voir Hazen, *The Village Enlightenment in America*, p. 1-3; Theodore Dwight Bozeman, *Protestants in an Age of Science : The Baconian Ideal and Antebellum American Religious Thought* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1977) ; Herbert Hovenkamp, *Science and Religion in America, 1800–1860* (Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1978) ; Jon Butler, *Awash in a Sea of Faith : Christianizing the American People* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1990). Sur l'influence du darwinisme sur le protestantisme, voir Cotkin, *Reluctant Modernism*, p. 1-25 ; Stuehrenberg, « Christian Responses to Charles Darwin, 1870-1900 » ; Marsden, *Fundamentalism and American Culture* ; Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*. Sur la libéralisation du protestantisme, voir Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism*.

[210] Marsden, Fundamentalism and American Culture, p. 4.

l'opposition à l'évolutionnisme), ce que l'on appellera plus tard le fondamentalisme. Projeter une grille de lecture anachronique conduit à assimiler évangélisme et fondamentalisme à une époque où les libéraux, loin de rompre avec l'évangélisme, y puisent la grammaire et l'énergie de leur engagement[211]. La ferveur individuelle, pense-t-on alors, peut, en inspirant et élevant autrui et par capillarité la société, racheter les péchés sociaux[212]. La réduction de l'évangélisme à un *moyen* de la régénération individuelle et collective ainsi que sa délocalisation (même religiosité mais sécularisation de son objet) en changent la nature : la piété et la pratique de la foi demeurent mais l'exigence de la conversion et l'engagement militant se laïcisent tandis que sont abandonnées, combattues même, la centralité et l'autorité de la Bible[213]. L'approche de Flower permet de saisir, en instantané, la polarisation du religieux entre modernistes et fondamentalistes ainsi que les mutations de l'évangélisme à l'âge de la science et de la « question sociale ».

Le langage évangélique peut ainsi servir un engagement libéral et réformiste ; c'est peut-être cette exaltation messianique qui conduit aussi aux anachronismes, la difficulté à penser un engagement protestant aux formes et aux objets séculiers mais dont l'essence reste religieuse. Flower grandit en effet dans une atmosphère de « piété exacerbée *(supercharged piety)* » : un père et des frères pasteurs, et, du côté maternel, des grands-parents adeptes d'Alexander Campbell, fondateurs de l'Église des Disciples du Christ à Albion (Illinois), et eux-mêmes héritiers d'un protestantisme fervent avec une grand-mère, Elizabeth Orange, issue d'une famille baptiste dévote, les Luntleys, et un grand-père, Daniel, descendant d'une famille Huguenote rescapée des persécutions en France (d'où le nom « Orange »)[214]. Tous mirent leur ferveur protestante au service du réformisme. En revanche, les débordements de sentiments que l'on associe aux expériences de transport intenses des *camp meetings*, l'enthousiasme, au sens fort et religieux du terme, restent chez Flower de l'ordre de la rhétorique : un moyen finalement raisonnable et

---

[211] Bergamasco souligne par ailleurs le rôle du sens commun dans la constitution de cet évangélisme modéré et réformateur : « c'est en effet dans sa forme vulgarisée, simplifiée à l'extrême que la philosophie du *Common Sense* circula aux États-Unis et, encore aujourd'hui, influence la pensée évangélique américaine. C'est ainsi que les Lumières écossaises continuèrent d'exercer leur influence sur une pensée évangélique que l'on peut appeler « modérée » – on la qualifie aussi de *mainstream* – et qui fut dans son ensemble passablement hostile aux « enthousiasmes » revivalistes populaires. C'était aussi un évangélisme qui, entre temps, avait abandonné le calvinisme pour embrasser le volontarisme arminien et prêcher la réforme morale des individus et de la nation tout entière. À part ses espérances et ses élans millénaristes, l'évangélisme américain du XIXe siècle rejoignait ainsi la religion morale et rationnelle contre laquelle s'était élevé le *revival* évangélique du XVIIIe siècle ». Bergamasco, « Évangélisme et Lumières », p. 38.

[212] C'est aussi la thèse comme d'une biographie récente de Walter Rauschenbusch. Christopher Hodge Evans, *The Kingdom Is Always but Coming : A Life of Walter Rauschenbusch* (Grand Rapids, MI : Eerdmans, 2004), p. xviii-xxviii.

[213] Selon Bebbington, l'évangélisme se caractérise par 4 critères : le crucicentrisme, la centralité de la Bible, l'exigence de la conversion (la renaissance des *born-again Christians*) et l'engagement militant au quotidien. David W. Bebbington, *Evangelicalism in Modern Britain : A History from the 1730s to the 1980s* (Londres : Unwin Hyman, 1989), p. 2-3.

[214] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 24. Matusow, « The Mind of B. O. Flower », p. 492. Errett, *Life and Writings of George Edward Flower*, p. 11-14.

convenu approprié à l'essor de l'intellectuel et du journaliste, ces militants par les lettres. Ainsi, à cette époque où l'évangélisme a pu féconder le progressisme, le revivalisme, cette appropriation personnelle du salut, cette conversion individuelle totale, a pu se prolonger comme discours et inspiration dans l'activisme social[215]. Il s'agit, en d'autres termes, d'un primitivisme sans orthodoxie (comme chez les Disciples du Christ) : un retour au modèle christique en termes d'éthique de l'action mais aussi de pureté spirituelle, un christianisme primitif qui changerait le monde si le réformateur renouait avec un piété originelle qui libérerait et libéraliserait le protestantisme[216]. Cela explique aussi pourquoi le protestantisme éclairé de Flower, comme tant d'autres, des populistes aux socialistes, puise dans le lexique et les images des Grands Réveils les mots pour exprimer l'intensité d'une expérience religieuse qui transforme radicalement le croyant et, par son militantisme, le monde. « Awakening, purification, régénération, revivals, camp meetings » : la conversion radicale des individus à l'amour chrétien rétablirait l'harmonie sociale qui régissait le pays avant qu'il ne tombe dans les conflits de classe[217]. Certains historiens voient d'ailleurs dans cette période, notamment dans son exigence de réforme morale qui inspirerait des changements sociaux, un « Troisième Grand Réveil ». L'intérêt de Flower pour l'Évangile social mais aussi les religions alternatives comme la Nouvelle Pensée ou la Science chrétienne s'inscrit dans ce cadre[218].

Sa vision se rapproche, à ce titre, de celle du pasteur baptiste George C. Lorimer (1838-1904). Chrétien évangélique, Lorimer incarne, selon Flower, une ouverture d'esprit inhabituelle pour un « orthodoxe » ; il l'inclut d'ailleurs dans sa *Galerie d'éminents penseurs*. Lorimer soutient de nombreuses causes progressistes. Depuis le Tremont Temple à Boston (connu aussi comme « Humanity's Temple »), il s'indigne, par exemple, contre le procès de Briggs, l'indifférence des Églises à l'égard des plus pauvres ou l'hypocrisie des puissants (par exemple les esclavagistes ou

---

[215] Hartley en propose une illustration dans son analyse des évangéliques de Boston. Phillips met également en avant les racines évangéliques de l'Évangile social et McMath la continuité entre évangélisme et réformisme populiste. Du Roy souligne aussi, au sujet de George Herron, que ramener l'Évangile sur le terrain séculier ne s'accompagne alors aucunement d'une édulcoration morale, au contraire. Pour Hartley, la projection d'une grille de lecture opposant modernistes et fondamentalistes explique le peu d'attention accordé à la religion dans l'histoire urbaine et son corollaire, le manque d'attention porté aux évangéliques dans l'histoire de l'Évangile social. Hartley, *Evangelicals at a Crossroads*, p. 3-6. Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xiv. McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », p. 215. Du Roy, *La règle d'or* , p. 948.

[216] Flower, « Human Brotherhood. The Ideal of Primitive Christianity and the Soul of the Present Conflict », *The New Time,* vol. 1, août 1897, p. 109-110.

[217] Lears, dans *Rebirth of a Nation*, fait d'ailleurs du désir de « renaissance » et de « régénération », à la fois politiques et personnelles, la métaphore pour comprendre l'Amérique entre 1877 et 1920. T.J. Jackson Lears, *Rebirth of a Nation : The Making of Modern America, 1877-1920* (New York : Harper, 2010).

[218] Ruth C. Engs, *The Progressive Era's Health Reform Movement : A Historical Dictionary* (Westport, CT : Praeger Publishers, 2003), p. 330. William G. McLoughlin, *Revivals, Awakenings, and Reform : An Essay on Religion and Social Change in America, 1607-1977* (University of Chicago Press, 1980 [1978]), p. 141-178.

les vendeurs de whiskey qui dénoncent l'immoralité des amateurs de théâtres et des danseuses). Il explique que la sombre théologie calviniste, en oubliant l'esprit de la religion, a en fait contribué à l'essor de l'athéisme dans les colonies. Il voit, comme Flower, dans l'histoire du « christianisme au XIXe siècle » la purification de l'Église, une évolution du dogmatisme et de l'indifférence vers la liberté et l'aide aux plus pauvres. Et Flower de conclure son panégyrique sur la nécessité de séparer les prêtres au service de Mammon des « prophètes de progrès » (« we need a spiritual revival, that would divide the priests of Baal from the prophets of progress ») et de ne pas confondre les institutions corrompues avec les individus porteurs de renouveau :

> Though the Church may as a body fall far short of her duty, there will be a large number of Christians and not a few ministers, who, like Dr. Lorimer, will go boldly forward, bravely battling for what they conceive to the truth, and striving, in spite of the frown of predatory wealth and its ill-concealed despotism, to champion the rights of the millions and further the cause of human brotherhood [219].

Flower essentialise ses combats en une lutte, sans cesse rejouée sur la scène de l'histoire, entre modernistes moraux et conservateurs immoraux. Cependant, s'il voit dans ses combats une réactualisation des moralités médiévales où, dorénavant, le bien et le mal se confondent avec le progrès et la réaction, son postmillénarisme humaniste s'inscrit dans une histoire singulière : la libéralisation du protestantisme et l'affaiblissement de la théologie après plusieurs décennies où la science, notamment le darwinisme et la critique radicale de la Bible, ont imprégné la société en général et les milieux intellectuels en particulier[220]. Il se veut aussi une réaction à un contexte précis : la dérive du sentiment religieux vers le dogmatisme et un ritualisme de façade, l'empêtrement dans la matière et les corruptions du pouvoir et de l'argent, et le déclin des Églises et de leur fonction sociale, déclin logique selon Flower dès lors que la soif du confort et du luxe étouffe l'exigence intérieure de l'altruisme. C'est ce que Flower appelle « l'externalisme » ou « l'extériorisation » de la religion : parmi la litanie d'indignations qui émaille ses éditoriaux, on peut citer l'accusation récurrente d'indifférence au sort des taudis urbains ou, en 1911, la contribution financière de l'Église épiscopalienne de la Trinité à New York à une campagne pour défaire les avancées de la législation sanitaire[221]. Si l'on reprend ses propres termes, un Évangile

---

[219] Flower, « Books of the Day. *Christianity in the Nineteenth Century* by the Rev. George C. Lorimer », vol. 25, mai 1901, p. 562-570. Flower lui consacre d'autres articles : « Books of the Day. *Christianity and the Social State* by Rev. Geo. C. Lorimer », *The Coming Age,* vol.1, janvier 1899, p. 108-109 ; « *Christianity and Present-Day Social Problems* by Rev. Geo. C. Lorimer », *The Coming Age*, vol. 1, mars 1899, p. 314-323 ; « Topics of the Times. Popular Control of Public Utilities Championed by a Great Divine », vol. 26, juillet 1901, p. 99. Par ailleurs, Lorimer écrit dans *The Arena* : George C. Lorimer, « Authority in Christianity », *The Arena*, vol. 7, avril 1893, p. 543-547.

[220] Regier, *The Era of the Muckrakers*, p 41. Hutchison, *The Modernist Impulse in American Protestantism*, p. 2-40.

[221] Flower, « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 308-309.

qui reste lettre morte (« churchianity, religion of creeds ») ne peut qu'aboutir à l'augmentation inquiétante de fidèles délaissant les Églises (« unchurched ») et « affamés » de foi et de justice (« spiritually starved, heart hunger ») car se sentant abandonnés par leur institutions et leurs guides spirituels qui ne les « rassasient » pas (pour reprendre l'image des Béatitudes) : une crise moins du sentiment religieux que de ses institutions[222]. Les « péchés sociaux » et autres « crimes moraux » des Églises – leur renoncement à un rôle social et leur complicité dans la mainmise de la ploutocratie sur le pays – expliquent cette destruction de l'influence de la théologie sur « l'esprit populaire » et cette demande de retour à une éthique de l'action[223]. Flower pense ce déclin en biologiste, naturaliste et médecin. La « vérité spirituelle » est « l'oxygène » des Églises ; sans, elles dépérissent comme une plante. L'homologie entre le corps social, le règne végétal et la marche de l'histoire permet de naturaliser sa vision de l'évolution religieuse et donc de la présenter comme nécessaire, spontanée, et inéluctable : l'élévation, telle une plante, vers toujours plus de lumière[224]. De nombreux réformateurs de l'époque partagent son constat. Dans ses mémoires, William D. McCrackan, un proche de Flower, évoque le climat religieux des années 1890 dans les mêmes termes : les pasteurs qui appliquaient leur foi aux problèmes de l'époque répondaient à un désir de régénération religieuse et sociale ; les fidèles lisaient leurs sermons dans les quotidiens tandis qu'ils désertaient les Églises des congrégations plus conservatrices[225]. Par ailleurs, le tournant du siècle voit de nombreux pasteurs inquiets de la perte d'influence des Églises établies et des bancs de plus en plus vides pendant les offices[226]. D'aucuns incriminent l'évolutionnisme, la culture populaire et le non-respect du repos dominical pour s'adonner aux loisirs ; d'autres, comme Lorimer, Savage, Flower et nombre d'intellectuels et de pasteurs dans la mouvance de l'Évangile social , l'interprètent comme le contrecoup d'Églises indifférentes aux problèmes sociaux.

Cette perception d'un déclin des Églises traditionnelles semble confirmée par de nombreux historiens bien que la sociologie nous apprenne que, contrairement aux cris d'alarmes d'alors et d'aujourd'hui, l'appartenance à une Église n'a eu de cesse d'augmenter sur la longue durée[227]. C'est parce que, après un siècle de christianisation, l'affiliation religieuse s'était

---

[222] Flower, « Union for Practical Progress », p. 79 ; « The New Time and How Its Advent May Be Hastened », vol. 9, avril 1894, p. 685.

[223] Cline, *Mechanics of Dissent*, 78-79. Flower « Notes and Annoucement », vol. 3, avril 1891, p. xxii ; « Editorial Notes. Pharisaim in Public Life », vol. 4, novembre 1891, p. 754 764.

[224] Flower, *Progressive Men*, p. 167.

[225] McCrackan, *An American Abroad and at Home,* p. 153.

[226] Ces craintes se traduisent, par exemple, par la visite en 1907 d'une délégation de la New York City Federation of Churches au président Roosevelt pour lui demander son aide. Fischer, *Made in America*, p. 151.

[227] La moitié de la population appartient à une Église selon le recensement de 1890 : la majorité des États sont sous la barre des 40% ou juste au-dessus (par exemple 42% au Massachusetts, pourtant septième État avec la plus grande

finalement imposée comme une norme, notamment par les protestants de la classe moyenne, que l'écart avec leur idéal a pu être ressenti, chez Flower et d'autres, comme une décadence[228]. Cette perception de déclin, fondée ou non, eut des répercussions bien réelles, notamment la remise à plat du *modus vivendi* entre le protestantisme et la science, ainsi que le fossé grandissant entre fondamentalisme et Évangile social qui avaient des interprétations radicalement différentes du phénomène et donc de son endiguement (retour à l'orthodoxie pour les premiers et activisme

---

proportion ; le très catholique Nouveau Mexique et l'Utah des Mormons sont les deux seuls États avec plus de 50% : 68 et 61% respectivement ; la Californie, l'Oregon, le Wyoming, le Nebraska, ou l'État de Washington comptent environ 25% d'affiliation et l'Oklahoma ferme la marche avec 8%). Selon Regier, la proportion d'Américains affiliés à aucune religion augmente dans les villes mais, dans l'ensemble, les Églises continuent de croître. Selon Frankiel, 65% des californiens sont « unchurched » en 1906. Selon le recensement de 1890, seuls 30% des habitants de l'Illinois sont membres d'une Église. Nelson, dans son étude de l'irréligion à Chicago en 1886, estime à 40% de la population le nombre d'habitants désaffiliés. Souvent anticléricaux, ils dénonçaient l'indifférence des Églises face à la crise sociale. Cependant, ces deux exemples sont-ils représentatifs ? Chicago abritait une forte proportion de quarante-huitards, ces Allemands ayant fui la révolution avortée de 1848 dans leur pays, et parmi eux de nombreux radicaux athées. Quant à la Californie, le développement d'une frange progressiste dans la population composée de protestants libéraux comme Flower contribua à la diffusion d'une « mythologie » californienne : celle d'un État unique en termes de libéralisme religieux. Ce terreau particulier permit le développement de nombreuses alternatives spirituelles qui affaiblissent les Églises historiques. Le pourcentage très élevé peut s'expliquer aussi si l'on considère que Frankiel comptabilise certains adeptes de spiritualités à la structure très flexible comme « unchurched » alors que pour le sociologue, une structure lâche et atypique ne la disqualifie pas forcément en tant qu'« Église » tant qu'il y a des pratiques communes, surtout si on les compare au début du XIXe siècle où la majorité de la population se reconnaissait dans des croyances sans Église, même dans une forme minimale (la plupart des Américains étaient probalement plus familiers de croyances occultistes populaires et nombreux parmi les élites adhéraient au déisme). En fait, Finke et Stark proposent, pour l'ensemble du pays, les chiffres de 45% en 1890 et 51% en 1906 d'affiliation à une Église (l'étude du Bureau du recensement de 1906, malgré un mode de calcul différent, révèlent la même tendance : 32,7% en 1890 et 39,1% en 1906). Comment apprécier ces chiffres ? Un pasteur traditionnel y verra un échec mais comparé au 35% de moyenne entre 1850 et 1870, n'est-ce pas un progrès ? Il s'agit en tout cas d'un taux élevé si l'on compare à un moment d'affiliation massive (1982) où le taux monte à 62% de la population.

Henry K. Carroll, « Proportion of Church Members to Aggregate Population » (histogramme), *in Report on Statistics of Churches in the United States at the Eleventh Census : 1890* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1894), p. xx. Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 41. Sandra S. Frankiel, *California's Spiritual Frontiers : Religious Alternatives in Anglo-Protestantism 1850-1910* (Berkeley, Los Angeles, Londres : University of California Press, 198, p. xi-xii. Bruce C. Nelson, « Revival and Upheaval : Religion, Irreligion, and Chicago's Working Class in 1886 », *Journal of Social History*, vol. 25, n°2, hiver 1991, p. 233-253. Roger Finke et Rodney Stark, *The Churching of America, 1776-1990 : Winners and Losers in Our Religious Economy* (New Brunswick, NJ : Rutgers University Press, 1992), p. 16. *Special Reports. Religious Bodies, 1906, Part I : Summary and General Tables* (Washington, D.C.: Government Printing Office, 1910), p. 58-59.

[228] Abell explique que ces inquiétudes portaient principalement sur les immigrants, ce que confirme l'étude de cas de Nelson : faut-il voir dans ces craintes comme une appréhension face à la tâche immense que représente l'intégration, sinon l'assimilation, de ces millions de nouveaux arrivants ? Probablement mais la terminologie d'alors, vague, ne permet pas de trancher : retrouver le profil exact des « masses », « people » et autres « unchurched » s'avère d'autant plus vain en ce qui concerne Flower que le mouvement inverse fonde sa méthode : se saisir d'un cas individuel et, en le traitant comme symptôme d'un mal social, généraliser et voir – et surtout faire voir – les grands enjeux moraux de l'époque. Aaron I. Abell, *The Urban Impact on American Protestantisn, 1865-1900* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1943), p. 225-226, 255. Fischer, *Made in America*, p. 126.

Sur le déclin des Églises, voir aussi Henry F. May, *Protestant Churches and Industrial America* (New York : Harper & Brothers, 1949), p. 204-205 ; Boyer, *Urban Masses*, p. 141 ; Raymond J. Cunningham, « The Impact of Christian Science on the American Churches, 1880-1910 », *The American Historical Review*, vol. 72, n° 3, avril 1967, p. 893-895 ; Finke et Stark, *The Churching of America, 1776-1990*, p. 16.

social pour les seconds). Pour Flower, seul un ancrage dans les réalités contemporaines et l'engagement dans les affaires du monde (« to make creeds real ») permettra de soulager des fidèles égarés et affamés spirituellement. Si les églises se vident et l'influence du protestantisme décroît, c'est parce qu'elles ne répondent plus aux attentes de la population ; à moins de répondre à ce désir, et donc de se moderniser et de s'engager pour le progrès social, la « déprotestantisation » sera définitive[229]. Pour Flower, seul l'Évangile social peut sauver les Églises. Il permet aussi d'unir, malgré les désaccords théologiques, les différentes religionnaires sous une bannière commune, comme le montre l'exemple de Lorimer. Avec le recul, les historiens, comme les commentateurs de l'époque, se divisent encore pour savoir si la libéralisation religieuse d'alors est la cause ou la conséquence de ce sentiment de déclin[230]. Du point de vue de Flower, les institutions religieuses perdent de leur influence mais les Américains n'en demeurent pas moins religieux : ils cherchent un réceptacle à cette ferveur et c'est dans toute une gamme de croyances alternatives et rationnelles, ainsi que dans les multiples avatars du réformisme (socialisme, populisme et autres), que le « peuple » assouvira ce désir de spiritualité[231].

Si les Lumières et la science transforment la religion, cette évolution ne correspond donc pour Flower ni à la « thèse du conflit » entre religion et science, ni à la « thèse de la sécularisation » pour qui « l'influence de la religion sur l'espace public se réduit jusqu'à aboutir à un affaiblissement, sinon à la disparition de la croyance, sous l'effet de l'industrialisation et de l'urbanisation, autrement dit de la modernisation[232] ». Au contraire, pour Flower, la modernisation et la science ne nient pas la religion : elles la poussent à son terme ultime. Il voit dans la pointe avancée du religieux non seulement un retour aux origines du message christique, l'achèvement en somme du processus initié par la Réforme, mais aussi une épure, la libération de la foi de ses

---

229 Flower, *Progressive Men*, p. 164 ; « Rev. R. Heber Newton, in the Augean Stables », p. 383.

230 Pour Phillips, la réponse n'est pas claire ; il note néanmoins que la « théorie de la sécularisation » des sociologues peine à expliquer pourquoi, si les États-Unis et l'Europe partagent la même modernisation, la religiosité diffère tant d'un continent à l'autre. Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xvi.

231 Thaddeus B. Wakeman, libre-penseur qui cosigna avec Flower un ouvrage sur Darwin, partage ce constat et s'en réjouit même : pour lui, les fidèles désertent les églises car la vieille religion est condamnée par la loi du progrès ; elle est remplacée par la « religion de l'humanité » formulée par Paine (auquel il se réfère explicitement), une foi séculière, scientifique, qui cherche à établir, grâce aux réformes, un paradis sur terre. Thaddeus B. Wakeman, « Our Unchurched Millions », *The Arena*, vol. 2, octobre 1890, p. 604-613. Sur la persistance du religieux, voir Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xxv.

232 Caron et Wulf, « Les Lumières américaines ». L'Américain Peter Berger a notamment développé cette « thèse de la sécularisation », reprise ensuite par les sociologues de la religion, dans *The Sacred Canopy* (Garden City, NY : Anchor Books, 1967). Pour une historiographie de la « thèse de la sécularisation », voir Philip S. Groski, « Historicizing the Secularization Debate : An Agenda for Research », *in* Michelle Dillon (éd.), *Handbook of the Sociology of Religion* (Cambridge : Cambridge University Press, 2003), p. 110-122 ; Steve Bruce, *Religion and Modernization: Sociologists and Historians Debate the Secularization Thesis* (Oxford : Oxford University Press, 1992), p170-194; Alan Aldridge, *Religion in the Contemporary World : A Sociological Introduction* (Cambridge : Polity Press, 2013), p. 35-95.

artifices pour se concentrer sur son essence : l'intériorité, l'amour du prochain, l'engagement, l'idéalisme spirituel[233]. Témoin de la double généalogie de son approche, l'approche de Flower est le produit des multiples avatars du protestantisme libéral mais aussi du radicalisme politique des Lumières. Elle rejoint en effet la « religiosité très moderne » de Paine qui affirmait avoir pour seule Église sa conscience : une religion rationnelle « intériorisée, fondée sur la recherche personnelle et sur l'exploration spirituelle autonome de l'individu religion »[234].

La rationalisation du religieux, pense Flower, aboutira à la primauté de l'esprit : moins une sécularisation qu'une spiritualisation, c'est-à-dire une déclericalisation, déritualisation, privatisation et individualisation de la croyance. Aucun affaiblissement de la foi dans cette épure mais son déplacement et sa réalisation dans l'action sociale : sa libération, en fait, des artifices sclérosants, du décorum et des rites ; la forme de la religion devient plus scientifique mais sa substance redouble de spiritualité. Ce refus de « l'extériorisation » de la religion témoigne du vitalisme et du sentimentalisme de l'époque. La religion du passé étouffe la spiritualité individuelle qui s'exprime, et s'éteint, dans sa représentation publique : elle est nulle part. *A contrario*, c'est dans l'intimité du cœur que la vraie foi se forge et dans le public qu'elle vit et s'exprime : une transformation totale où la Réforme, enfin accomplie, régénère l'humanité et se traduit par des réformes sociales. La religion devient donc spiritualité : sans rite, sans dogme, plus elle est rationnelle et scientifique, plus elle est spirituelle. On peut donc être spirituel sans être religieux[235]. De cette religion purifiée Flower extrait un réservoir de valeurs morales et une éthique de l'action : ainsi se forge l'équivalence, chez Flower, de la vertu et de la modernité scientifique. L'historien de l'athéisme aux États-Unis, James Turner, propose une analyse de l'évolution religieuse de la fin du XIXe siècle qui évoque à bien des égards celle de Flower. La poussée de l'incroyance s'inscrit dans un mouvement antérieur : la logique puritaine d'intériorisation et de spiritualisation du religieux combinée à l'essor de la science auraient créé la possibilité intellectuelle de s'affranchir de l'existence de Dieu. Preuve en est l'acceptation, par de nombreux pasteurs et théologiens, des conclusions du darwinisme, au risque d'oublier les traditions et d'adoucir leurs convictions. Flower, cependant, donne une interprétation radicalement différente du terme de cette évolution : là où Turner voit dans l'aboutissement du processus une incroyance qui, chez certains, confine à l'athéisme, Flower voit l'essence du

---

[233] On le verra plus précisément *infra*, sa conception des religions alternatives constitue un autre démenti aux thèses de la sécularisation.

[234] Caron, « Thomas Paine et l'éloge des révolutions ».

[235] Robert C. Fuller, *Spiritual, but not Religious : Understanding Unchurched America* (Oxford : Oxford University Press, 2001), p. 23.

[235] Flower, « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, 253

religieux, une religion épurée, « spiritualisée », et démontrée scientifiquement[236]. Si, fondamentalement, ces deux résultats s'opposent, dans les pratiques, les associations et les luttes, ils se côtoient. L'avant-garde libérale du protestantisme professe un humanisme diffus où la religion est réduite, ou, du point de vue de Flower aboutit, à un réservoir de valeurs morales, ce qu'il appelle la « religion de l'humanité » ou de « la fraternité humaine »[237]. Ce syncrétisme entre science et religion cherche à dépasser la théologie stérile qui dessèche les cœurs au profit d'une religion de l'avenir, « l'idéalisme spirituel », qui relierait l'humanité par l'engagement et satisferait les croyants comme les sceptiques[238]. Ce sont dans les spiritualités alternatives mais aussi dans la libre-pensée que Flower voit cette prochaine étape de l'évolution de la religion.

---

[236] James Turner, *Without God. Without Creed. The Origins of Unbelief in America* (Baltimore : The John Hopkins University Press, 1987), p. 171-202. Pour Flower « without creed » ne signifie pas nécessairement « without God ».

[237] Flower, « Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », p. 261 ; « The Magnificent Financial Success of the English Co-Operative Society », vol. 36, août 1906, p. 201. L'expression « religion de l'humanité » et la démarche de Flower évoquent le positivisme religieux du dernier Auguste Comte qui cherchait à réconcilier rationalité scientifique et religion pour refonder le lien social. Cependant, nulle part Flower ne mentionne Comte dans ses écrits, même dans un article portant sur le « positivisme du XIXe siècle » : il fait de ce dernier un synonyme du matérialisme, de la force physique et de l'égoïsme et lui oppose la « réaction idéaliste », préfigurée par le Christ, théorisée par Platon, et ranimée par Emerson aux États-Unis, une spiritualité tournée vers l'altruisme et l'inspiration par l'exemplarité morale et non la force. Il faut probablement chercher les origines intellectuelles de la « religion de l'humanité » dans les deux sources américaines de la pensée de Flower : l'unitarisme et les Lumières radicales. L'expression naît sous la plume de Thomas Paine en 1778 dans la *La crise américaine*, puis se retrouve dans de nombreux textes unitariens tout au long du XIXe siècle, comme par exemple l'ouvrage de l'unitarien Octavius B. Frothingham au titre explicite *Religion of Humanity*. En fait, tout se passe comme si les Lumières américaines, *via* l'unitarisme et la modernisation du protestantisme sous l'influence des théories évolutionnistes, avait rejoint les intuitions de Comte. En ce sens, la « religion de l'humanité » de Flower intègre ces différentes traditions : comme Paine, il divinise l'humain et évacue le surnaturel ; comme Comte, il veut humaniser et personnifier les forces de l'évolution ; comme les protestants libéraux, il humanise Dieu. Cette « religion de l'humanité » n'aboutit cependant pas nécessairement à l'Évangile social : contrairement à un Flower radical qui attribue la pauvreté aux iniquités du système économique, pauvreté qui fait sombrer ses victimes dans l'alcool et qui exige des solutions économiques, politiques *et* spirituelles aux maux de son temps, Frothingham, dans *The Arena*, lui répond que la pauvreté est d'abord le produit de l'intempérance ; le travail philanthropique, comme remède, sera donc toujours par définition suffisant.

Flower, « Nineteenth-Century Positivism and The Coming Idealistic Reaction », vol. 32, juillet 1904, p.76-80. Octavius B. Frothingham, *The Religion of Humanity* (New York : D. G. Francis, 1873) ; « Is Poverty Increasing ? », *the Arena*, vol. 1, décembre 1889, p. 115. Thomas Paine, *The American Crisis N°7*, « To the people of England », Philadelphia, Nov. 21, 1778, *Selected Works of Thomas Paine* [En ligne], University of Virginia, s.d. URL : http://xroads.virginia.edu/~hyper/Paine/americanVII.html.

[238] Lears, *Rebirth of a Nation*, p. 237. En ce qui concerne cette question des limites poreuses entre science et religion, il est d'ailleurs significatif que, dans notre bibliographie, certains ouvrages classés sous la rubriques « religions, spiritualités » auraient pu tout aussi bien être rangés, si l'on avait voulu se placer du point de vue de Flower, dans la rubrique « histoire des sciences ».

III. Spiritualités alternatives : les avant-gardes de l'idéalisme spirituel

A. Contexte : « l'âge d'or de la libre-pensée »

Pour Flower, l'intégration des avancées scientifiques à la religion lui permettra d'accéder à un nouveau stade de son évolution et de s'adapter au monde moderne. Elle fournira aussi une réponse à la crise sociale, à la désaffection des Églises et à la soif de justice des Américains. Au tournant du siècle, deux mouvements portent en germe cette religion de l'avenir : la libre-pensée et les religions alternatives (spiritisme , Nouvelle Pensée , Science chrétienne). Ces deux avatars de l'idéalisme spirituel sont l'aboutissement du double héritage spirituel de Flower : les Lumières de Paine et le protestantisme libéral, notamment les Disciples du Christ et l'unitarisme . Tous deux veulent rationnaliser la religion et prônent le libre examen. Flower évolue dans cette zone grise entre le radicalisme des libres-penseurs héritiers de Paine et les nouvelles spiritualités alternatives qui, selon lui, poursuivent la modernisation du protestantisme : les premiers poussent la rationalisation du religieux à son terme alors que les seconds incarnent le processus conjoint de sécularisation et de spiritualisation de la foi. Ils s'inscrivent dans une période ouverte à un large éventail d'opinions, jusqu'à l'athéisme le plus virulent. Par exemple, les libres-penseurs, au premier chef Robert G. Ingersoll, remplissaient les salles[239].

Anti-dogmatisme, refus du surnaturel, modèle scientifique mais conservation du sentiment religieux : Flower participe à cet « âge d'or de la libre-pensée » qui, des grandes villes à l'hinterland populiste, s'ouvre à une large gamme de croyances rationalistes, théistes ou agnostiques[240]. Flower affirme d'ailleurs être « profondément intéressé par la cause de la libre pensée[241] » et figure dans le dictionnaire des « rationalistes modernes » du libre-penseur anglais Joseph McCabe[242]. Il faut entendre libre-pensée dans le sens extensif de l'époque et ne pas le réduire à l'athéisme ou l'agnosticisme : moins un ensemble de prises de positions qu'une quête *(free and open inquiry)* comprise comme attitude (le libre examen) et méthode (un processus

---

[239] Le cas de Chicago témoigne d'une époque où l'athéisme, s'il n'avait pas pignon sur rue, semblait plus répandu et accepté qu'en ce début de XXIe siècle. Nelson explique que les athées fondèrent de nombreuses sociétés et journaux libres-penseurs, organisaient des manifestations qui attiraient les foules, et, pour certains (en particulier des immigrants d'Europe centrale), créèrent leurs propres institutions pour offrir des baptêmes et des enterrements laïques. Nelson, « Revival and Upheaval : Religion, Irreligion, and Chicago's Working Class in 1886 », p. 233-253.

[240] Jacoby, *Freethinkers*, p. 124-185. Fred Whitehead et Verle Muhrer (éds.), *Freethought on the American Frontier* (Buffalo, NY : Prometheus Books, 1992), p. 16, 23.

[241] Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 27 février 1911, Theodore Schroeder Papers.

[242] Joseph McCabe, *A Biographical Dictionary of Modern Rationalists* (Londres : Watts & Co, 1920), p. 257.

ouvert)[243]. Les libres-penseurs encensés par Flower le sont d'abord pour leur esprit de liberté ; il regrette d'ailleurs l'athéisme excessif de certains. Sur ce terreau peut s'épanouir librement une grande variété idéologique et spirituelle ; en ce sens, la libre-pensée est la condition de possibilité même du développement des spiritualités alternatives[244]. Une expression, qui revient dans les écrits de Flower, illustre cette exigence d'ouverture et de recherche perpétuelle contre les dogmes : « Truth for Authority, not Authority for Truth ». Flower associe la formule à l'unitarisme qui aurait libéralisé les autres confessions. Par ailleurs, il l'appose, en épigraphe, sur la revue scientifique dédiée à l'étude scientifique du spiritisme qu'il fonde en 1892 avec le révérend unitarien Minot J. Savage, *The Psychical Review*[245]. Bien qu'il ne s'y réfère jamais et s'approprie complètement l'aphorisme, l'expression est, en fait, la devise de la féministe, abolitionniste radicale, libre-penseuse et pasteur quaker Lucretia Mott[246]. Spiritualités alternatives, science, unitarisme, libre-pensée, antiesclavagisme : l'expression permet d'esquisser une généalogie des influences de Flower et le réseau d'idées forgeant la classe moyenne radicale. D'ailleurs, nous y reviendrons, Flower s'engagea lui aussi pour la cause des femmes.

Flower doit donc s'appréhender comme le fruit de cette période d'ouverture. Déjà dans sa jeunesse, il avait baigné dans ce climat intellectuel. Son grand-père, Richard, était ami avec Joseph Priestley dont les intérêts et engagements, ou plutôt leur mémoire, ont dû marquer la famille une fois installée en Illinois : pasteur dissident, fondateur de l'unitarisme , chimiste, partisan d'un échange libre des idées, et théologien qui voulait que le christianisme retrouve sa pureté primitive et qui voyait dans le rationalisme des Lumières un moyen pour y parvenir. Priestley figurait en bonne place dans la bibliothèque familiale importée d'Angleterre par Richard. Flower pouvait aussi y trouver toute une littérature non-conformiste, ouverte à toutes les idées, de l'abolitionnisme, à la tempérance jusqu'au scientifique et mystique suédois Emanuel Swedenborg

---

[243] Ce portrait de la libre-pensée évoque par certains aspects le pragmatisme . Faut-il donc voir dans Flower un précurseur ? Si les méthodes semblent proches, Flower ne se départ jamais d'un idéalisme ancré dans le XIXe siècle. Cette question complexe et les enjeux épistémologiques de ses positions seront explorés dans la seconde partie de ce travail. Il suffit pour l'instant de noter que l'expression, dans le paysage intellectuel, d'une libre-pensée aux contours vagues, ouverte à certaines croyances rationnelles, a participé à cette effervescence intellectuelle post-darwinienne où tous les mélanges, dans différentes proportions, de science et de religion ont été possibles. Ce climat a donné un produit, parmi d'autres : le pragmatisme. Nulle causalité donc entre libre-pensée selon Flower et pragmatistes mais deux expressions d'une époque travaillée par l'impact de la science et fascinée, ne serait-ce que par la prégnance de la théorie du sens commun et la science baconienne, par la démarche scientifique.

[244] Ingersoll voyait d'ailleurs dans la sécularisation du protestantisme libéral la plus grande réussite du mouvement libre-penseur aux États-Unis. Jacoby, *Freethinkers*, p. 188.

[245] Flower, *Progressive Men*, p. 163, 188. La revue est accessible en ligne sur le site de la bibliothèque d'Harvard : http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/31415994.

[246] Jacoby, *Freethinkers*, p. 70.

et aux essayistes les plus obscurs[247]. Cet environnement sera renforcée par son éducation unitarienne et au sein des Disciples du Christ : leur refus de tout monopole sur la vérité favorise l'esprit de tolérance envers les idées hétérodoxes et élève la quête de sens au rang de seule démarche intellectuelle valide et rationnelle.

Géographie et sociologie confortent ce portrait. Le Midwest, et notamment le Kansas, est le foyer de tous les radicalismes, un « chaudron » où bouillonnent libre-pensée , spiritisme , populisme puis socialisme agraire (la mémoire des combats abolitionnistes au Kansas forge probablement en partie cette tradition). Les petites villes, dans les années 1890, abritent une classe moyenne radicale dont le non-conformisme s'exprime moins dans le mode de vie que dans les engagements. Stansell, dans son histoire de Greenwich Village, montre que les routes menant à la culture alternative étaient plus larges que le mythe, disséminée par les artistes et intellectuels ayant fui leur région natale, d'une révolte contre les conventions bourgeoises de la province. Un véritable ferment intellectuel et politique agite le Midwest : se créent des lieux institutionnels (les clubs notamment) où se rencontrent la classe moyenne et les ouvriers ainsi qu'un espace mental où se mêlent végétariens, artistes, réformateurs, socialistes, progressistes municipaux, féministes, spirites et athéistes. Leur culture commune se forge lors de combats politiques dans leur ville mais aussi dans leur dévotion partagée pour les radicaux comme Tolstoï, Whitman ou William Morris. En alignant art et progressisme, ils élèvent leur lutte et transcendent les circonstances locales. Ainsi, ils se préparent aux contestations qui se joueront sur la scène newyorkaise mais pour un public universel[248]. Dix ans avant les « modernes » de Stansell s'installant à New York, Flower suit la même trajectoire et transpose ces enthousiasmes et ces pratiques du Midwest dans le Boston des années 1890 : le réformisme comme combat politique et culturel protéiforme mais aussi comme culture commune, l'autonomisation du groupe comme « avant-garde » et son fonctionnement en réseau. Dans les pages et les bureaux de *The Arena* se retrouve cette foule bigarrée, aux enthousiasmes hétéroclites, composée de végétariens, de populistes, de féministes, d'athées, d'évolutionnistes, de spirites, de pasteurs, ou de réformateurs en tout genre[249]. Flower

---

[247] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 19-20.

[248] Stansell voit dans la caricature de la classe moyenne provinciale le produit des récits des vétérans du Village qui, dans leurs mémoires, forcèrent le trait pour amplifier leur héroïsme. Son étude confirme donc les travaux de réévaluation de la classe moyenne initiée par Johnston. Elle corrobore aussi notre analyse du rôle de la croisade abolitionniste, et surtout de sa mémoire, dans la formation de ce milieu radical. Christine Stansell, *American Moderns : Bohemian New York and the Creation of a New Century.* (New York : Henry Holt and Company, 2000), p. 44-46.

[249] Le portrait des populistes, par Charles Postel, rejoint les conclusions de Stansell et illustre cette vaste gamme de croyances qui agitait les milieux réformateurs : christianisme évangélique mais aussi, chez certains leaders du mouvement dans le milieu rural ou les grandes villes, la libre-pensée ou le spiritisme (« « the People's Party provided a wide tent for religious innovators who sought explanations consistent with a modern and 'more scientific day' »). Leur langage évangélique servait une théologie libérale contestant les Églises établies et cherchant à appliquer la

les publie tous et toutes et partage leurs engouements. La dépression économique et les maux urbains réorienteront leur action. Ces phénomènes structurels de masse délocaliseront, littéralement, le citoyen engagé et ainsi favoriseront l'émergence de l'intellectuel : la scène de référence où les progressistes s'engagent, et Flower l'illustre, devient nationale, universelle même ; le local, subordonné à des desseins plus grands, n'apparaît alors que comme symptôme, illustration.

Il semble logique que l'explosion de la presse accompagne l'essor de l'intellectuel car elle est le lieu où se tissent les interconnexions entre les personnalités et entre ces idées foisonnantes. Flower veut créer, grâce à ses magazines, une scène nationale, voire transatlantique et transpacifique, où l'échange d'idées non-conformistes sera le plus fécond – reproduire, en somme, à l'échelle du pays les bienfaits de la bibliothèque parentale[250]. Des les premiers numéros de *The Arena* et jusqu'à son bilan de 25 ans d'engagements dans ses mémoires en 1914, il fait de « l'hospitalité intellectuelle » la pierre de touche de sa philosophie journalistique. Ainsi présente-t-il sa mission dans une publicité de 1890 : « THE ARENA gives all sides of every great issue presented by the strongest advocates, as the editor believes that it is only in the crucible of *free discussion* that we find the gold of truth[251] ». Flower veut un magazine sérieux et respectable mais ouvert à toutes les opinions, fussent-elles hérétiques, radicales ou excentriques, pour en faire le « creuset du débat libre », un forum pour briser les orthodoxies, sortir des sentiers battus de la pensée, et « cultiver » cet esprit de libre examen[252]. Il érige donc en principe fondateur de sa revue

---

religion aux problèmes sociaux. Postel décrit en fait le même type de sous-culture non-conformiste de la classe moyenne radicale que Flower incarne et diffuse : cette nébuleuse libre-penseur aux marges de l'Évangile social et ouverte aux expérimentations religieuses. Charles Postel, *The Populist Vision* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2007), p. 206-207, 243-268 (citation p. 244).

[250] Les réseaux de libres-penseurs semblent se limiter aux États-Unis contrairement à l'échange nourri, dans les écrits de Flower et les pages de ses magazines, entre Amérique, Europe et Australasie en ce qui concerne les politiques sociales (voir chapitre 6). Un seul exemple d'échange transatlantique entre libres-penseurs ressort de nos recherches : les contacts avec le journaliste et militant libre-penseur, anarchiste puis socialiste (et communiste après 1945) français Augustin Frédéric Adolphe Hamon. Et encore, les échanges se cantonnent à un accord pour s'envoyer mutuellement leur revue et, plus anecdotique, le refus poli de Flower de publier un article d'Hamon. Le reste de la correspondance d'Hamon, plus probante, concerne la période où *The Arena* n'est plus dirigé par Flower (1896-1900). Lettres de Flower à Augustin Hamon, 6 février 1890 et 11 avril 1894, Augustin Frédéric Adolphe Hamon Papers, Carton 7, International Institute of Social History, Amsterdam.

[251] C'est Flower qui souligne. Flower, « Notes and Annoucements. Praise for the Arena » vol. 2, novembre 1890, appendice, non paginé.

[252] Les expressions « crucible of free discussion » et « intellectual hospitality » reviennent sans cesse sous sa plume. Par exemple dans sa déclaration d'intention des premiers numéros de *The Arena* : « To cultivate intellectual hospitality » ; « fearless to liberalize thought, to emancipate the brain of those who, while being scholarly, do not think outside of certain boxes ». « Intellectual hospitality » est répété 9 fois dans ses mémoires, où l'on trouve les échos de sa profession de foi des années 1890 : « To me, few facts are more clearly taught by history than that progress, human happiness, and true civilization wait on intellectual freedom. Hence, believing that in the crucible of free discussion is found the gold of truth, I sought in *The Arena* to cultivate intellectual hospitality. It was the meeting

cette indépendance intellectuelle et cette ouverture d'esprit[253]. Dans ses mémoires, Hamlin Garland se souvient d'une lettre qui, selon lui, résume cet esprit. Alors qu'il lui renvoie un de ses manuscrits, Flower se rend compte que Garland a lui-même caviardé son texte. Il s'insurge contre cette autocensure : « I hope you will restore the manuscript to its original form and return it. […] When I ask a man to write for me, I want him to utter his mind with perfect freedom. My magazine is not one that is afraid of strong opinions »[254]. Par définition, les *cranks* en tout genre ne peuvent que contribuer à cette entreprise ; par définition, l'âge d'or de la libre-pensée ne peut être donc que l'âge d'or du *crank*. Un véritable bouillonnement intellectuel en parcourt logiquement les pages : radicalisme politique (populisme, argent-métal, socialisme, anarchisme, féminisme, dénonciation de la peine de mort ou des lynchages) mais aussi engouements excentriques (réforme vestimentaire, mesmérisme , chiromancie etc.) ou articles policés évoquant la culture bourgeoise (un magazine littéraire dans la lignée de ses prédécesseurs bourgeois, comme *Harper's Magazine*, avec ses feuilletons ou ses récits de voyages, la retraite hivernale de Flower en Floride ou son séjour dans le « pittoresque » comté anglais du Cheshire)[255]. Ce grand bazar des idées doit se lire comme le fruit des intérêts éclectiques et de la politique éditoriale de Flower mais aussi comme le produit d'une culture fluide qui donne à la libre-pensée une place

---

place of fearless thinkers and men of moral convictions, of almost every shade of opinion », ou bien « intellectual hospitality or that broad spirit of freedom that awakened civilization from the intellectual and moral paralysis of mediaevalism, and a steadfast insistence on the recognition of the fundamental law of ethical or spiritual progress ». Flower, « Notes and Announcements. Declaration of Intent », vol. 1, avril 1890, p. ii ; *Progressive Men*, 19-20, 260.

253 « Liberal and independent policy of the Arena ». Flower, « Publishers' Department. The Arena for the ensuing year », p. xvii. McCrackan confirme « hospitalité intellectuelle » et l'effervescence intellectuelle dans son autobiographie : « these Boston days were full of reform endeavors. Through Mr B.O. Flower of *The Arena*, I became acquainted with many powerful thinkers to who he opened the hospitable columns of his fearless magazine ». McCrackan, *An American Abroad and At Home*, p. 154-155.

254 Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 329. Une autre lettre réitère cette profession de foi : « In writing for the *Arena* either stories or essays I wish you always to feel yourself throoughly free to express any opinions you desire ot to send home any lessons when you feel should be impressed upon the people. I for one do not believe in mincing matters when we are dealing with the great wrongs and evils of the day and I do not wish you to feel in writng for the *Arena* at any time the slightest constraint ». Lettre de Flower à Hamlin Garland, 30 avril 1890, Hamlin Garland Papers, Collection no. 0200, Special Collections, USC Libraries, University of Southern California.

255 Sur les magazines littéraires, destinés à un public cultivé et bourgeois, qui dominaient la scène éditoriale avant les années 1890, voir le chapitre 3 et Filler, *Muckraking and Progressivism*, p. 110 ; Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 12. Flower regroupera ses articles de voyages dans *Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays* (1896) : on y retrouvera ses pérégrinations à Chester et ses environs (p. 66-105) ou en Floride (p. 107-130). Les vignettes pittoresques, dans la tradition du Grand Tour et surtout des paysages romantiques, sont rehaussées de photographies des monuments et de la flore. Citer les articles exposant l'ensembles des intérêts hétéroclites mentionnés ici prendrait trop de place : l'on retrouvera des exemples au fil des pages de ce travail. Flower, « Winter Days in Florida », vol. 13, juin 1895, p. 1-25 ; « Chester-on-the-Dee », vol. 14, octobre 1895, p. 175-195 ; « Strolls beyond the Walls of Chester », vol. 14, novembre 1895, p. 349-368.

non négligeable[256]. La cohérence, chez Flower comme chez les autres libres-penseurs, se trouve dans leur motivation : un attachement au libre examen qui les rend critiques envers les élites, qu'il s'agisse des Églises établies ou des ploutocrates.

L'engagement de Flower dans le mouvement libre-penseur et la porosité des marges intellectuelles deviennent évidents dès lors que l'on considère sa position dans leur cercle : Flower y est reconnu comme l'un des leurs, ou du moins il est perçu comme un vecteur privilégié de leurs combats. Il suffit d'examiner les offres promotionnelles d'abonnement groupé *(club offers)* pour s'en rendre compte. Les magazines de Flower figurent dans les offres proposées par les plus grands magazines de libre pensée de l'époque : *The Truth Seeker* (pour *The Arena*) et *Lucifer, the*

---

[256] Cette effervescence intellectuelle s'apprécie également de manière quantitative. En effet, Flower n'a de cesse de se plaindre, dans sa correspondance, du nombre vertigineux de manuscrits qu'il doit lire (et ce malgré sa réputation d'infatigable travailleur). Selon ses mots, il est « submergé » et doit en refuser beaucoup : par exemple, en décembre 1894, il affirme avoir 400 textes en souffrance et en juin 1906, il justifie auprès de la suffragette Caroline Severance le refus de son article car il publie dans le numéro des textes prévus initialement pour celui de décembre 1904. Flower payait correctement, sans plus, ses contributeurs : ce n'est donc pas l'appât du gain qui motivait cette profusion. Les sources, rares, concordent. Pour un article, le contributeur recevait 25$ (670$ actuels) si l'on en croit une lettre à Samuel J. Barrows, pasteur unitarien, militant du droit des femmes et des Afro-Américains ainsi que d'une réforme des prisons, puis représentant du Massachusetts au Congrès. Pour les auteurs plus en vues, comme Elizabeth Cady Stanton, le montant pouvait atteindre 50$. Pour les œuvres de fiction, la rémunération était plus élevée : Hamlin Garland déclare dans ses mémoires que Flower paie bien les écrivains, (75$ pour une nouvelle, environ 2000$ actuels) mais ne peut rivaliser avec les grands magazines comme *Harper's*, au grand regret d'ailleurs du rédacteur en chef de *The Arena*. Flower soutient aussi les écrivains en devenir : il aide Stephen Crane à un moment où, sans le sou et affamé, il songe à abandonner l'écriture. Il le paie 25$ pour de simples ébauches, générosité confirmée par le biographe de Crane. À titre de comparaison, les magazines comme *Scribner's* ou *The Atlantic* rétribuaient leurs contributeurs 10$ la page.

Témoignages de Flower croulant sous les manuscrits : lettre de Flower à Horace Traubel, 14 décembre 1892 et 4 janvier 1904, Horace Traubel and Anne Montgomerie Traubel Papers, 1824-1979, box 66, letters to/ from Flower, Benjamin Orange, 1892-1908, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès. Washington, DC. Lettre de Flower à Caroline Severance, 20 mars 1906, Caroline Maria Seymour Severance Papers. Les exemples sont nombreux : voir, entre autres, lettre de Flower à Samuel June Barrows, 31 décembre 1891, Barrows family papers, Barrows Family Papers (MS Am 1807-1807.5), Houghton Library, Harvard University ; lettre de Flower à George Washington Cable, 15 mai 1891, George Washington Cable papers, Manuscripts Collection 2, Louisiana Research Collection, Howard-Tilton Memorial Library, Tulane University, New Orleans LA 70118 ; Lettres de Flower à Augustin Hamon, 11 avril 1894, Augustin Frédéric Adolphe Hamon Papers. Lettre de Flower à Theodore Dreiser, 5 août 1904, Theodore Dreiser Papers, Rare Book & Manuscript Library, University of Pennsylvania. Lettre de Flower à Edwin Markham, 17 novembre 1904, Edwin Markham Archive. Lettre de Flower à William Hall, 10 novembre 1905, Wm. Ham. Hall Papers, BANC MSS 86/152 c, The Bancroft Library, University of California, Berkeley. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 27 juin 1906, Theodore Schroeder Papers.

Rémunérations des contributeurs : Lettre de Flower à Samuel J. Barrows, 31 décembre 1891, Barrows Family Papers. Lettre de Flower à Hamlin Garland, 3 mai 1890, Hamlin Garland Papers. Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 410. Lettre de Flower à Elizabeth Cady Stanton, 29 novembre 1890, The Papers of Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 102-103. Paul Sorrentino, *Stephen Crane, A Life of Fire* (Cambridge, MA : The Belknap Press. Harvard University Press, 2014), p. 95, 139. John Tebbel et Mary Ellen Zuckerman, *The Magazine in America. 1741-1990* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1991), p. 60.

Light Bearer (pour *The New Time)*[257]. Ces deux journaux illustrent d'ailleurs l'image d'un Midwest bouillonnant intellectuellement : le premier est fondé à Paris (Illinois) et le second à Valley Falls (Kansas). Puis, ils déménagent, respectivement, à New York et Chicago (*via* Topeka) : si l'hinterland constitue le terreau intellectuel des non-conformistes, leurs entreprises s'épanouissent dans les grands centres, plateformes nécessaires pour diffuser leurs idées sur la scène nationale. Moses Harman, le rédacteur en chef de *Lucifer* (1883-1907), se donne pour mission d'apporter la lumière aux citoyens, notamment sur les questions sexuelles : il lie explicitement émancipation des femmes, libre discussion et dénonciation de la religion. Son journal montre que la libre-pensée pose aussi un regard radical sur l'économie : le journal encense les combats « intransigeants » du magazine de Flower, *The New Time*, contre les ploutocrates[258]. *The Truth Seeker*, une des publications les plus influentes à l'époque, la seule au rayonnement national, est dirigé par Eugene Macdonald (de 1883 à 1909), puis par George Macdonald (de 1909 à 1940) ; elle aussi loue le courage et le progressisme de la politique éditoriale de Flower[259]. George Macdonald cite les écrits de Flower sur l'évolution de la religion et partage son

---

[257] « Of a business nature », *The Truth Seeker,* vol. 19, 17 décembre 1892, p. 809. « Lucifer and The New Time », Lucifer, the Light Bearer, 28 mai 1898, p. 160. Les publicités pour The Twentieth Century Magazine, magazine crée et dirigé par Flower entre 1909 et 1911, se trouvent dans The American Journal of Eugenics, nouveau nom de Lucifer après 1906, témoignent du lien fort entre Flower et les libres-penseurs. « Publicité pour The Twentieth Century Magazine », The American Journal of Eugenics, vol. 3, janvier-février 1910, p. 47.

[258] « A reform magazine which is the uncompromising foe of plutocracy ». « Lucifer and The New Time », *Lucifer, the Light Bearer*, 28 mai 1898, p. 160. Le fils de Moses Harman, George, travaille pour le journal pro-Grange (l'organisation agroicole The National Grange of the Order of Patrons of Husbandry) et populiste, *The Farmers' Vindicator* de Valley Falls, publié par un autre membre de la famille de Moses, Noah Harman. Pour un historique du journal et des éléments biographies sur Harman, voir David M. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History », *Stanford Law Review*, vol. 45, n° 1, 1er novembre 1992, p. 68-70. Kansas Historical Society, « Moses Harman. Free-thought journalist. 1830-1910 », *in Kansapedia* [En ligne], mis en ligne en décembre 2004, consulté le 10 septembre 2014. URL : https://www.kshs.org/kansapedia/moses-harman/12080. Hal D. Sears, *The Sex Radicals : Free Love in High Victorian America* (Lawrence : Regents Press of Kansas, 1977), p. 147.

Le journal de Saint-Louis, *The Melting Pot*, dirigé par Henry M. Tichenor, est un autre exemple de cette fluidité idéologique. Il se revendique comme libre-penseur socialiste et dénonce les mensonges des élites économiques, politiques et religieuses. Le nom fait référence au creuset des idées : l'ouvrier métallurgiste de la couverture proclame qu'une idée n'est valable que si elle nourrit ce brasier. Ce programme évoque une version radicale du projet de Flower qui, lui, veut dépasser la logique de la lutte à l'œuvre ici et la contrebalancer avec son projet de purifier et d'élever ses lecteurs vers de l'idéalisme spirituel. Flower collaborera avec Tichenor dans sa période anticatholique, après 1915. Figure peu étudiée, il était cependant célèbre dans les milieux libres-penseurs et socialistes. « The Melting Pot is not for babies. It is strong meat », *in The International Socialist Review*, vol. 14, juillet 1913, p. 64. R. Merciless, « Foreword. The Historical Context of *the Sorceries and Scandals of Satan* and its author Henry M. Tichenor », *in* Henry M. Tichenor*, The Sorceries and Scandals of Satan* (s.l. : Underworld Amusements, 2010 [Saint-Louis : Philip Wagner, 1917]), p. 10-12.

[259] « The most progressiv [*sic*] and Liberal of all the monthlies » « Of a business nature », p. 809. Pour un historique du journal, par un de ses rédacteurs en chef, voir George E. Macdonald *Fifty Years of Freethought. Being the Story of the Truth Seeker, with the natural history of its third editor. vol. II.* (New York : The Truth Seeker Company, 1931). Voir aussi Jacoby*, Freethinkers*, p. 155-156.

enthousiasme pour une foi progressiste qui s'humanise et rejette de plus en plus le surnaturel[260]. Outre les abonnements, la maison d'édition du journal libre-penseur sert aussi de revendeur pour le magazine de Flower[261].

Les réseaux de sociabilités qui se tissent dans la culture imprimée permettent à ses acteurs de forger une communauté d'intellectuels de même sensibilité. Flower admire Robert G. Ingersoll : il l'accueille à bras ouverts dans le deuxième numéro de *The Arena,* où « le Grand Agnostique » y disserte sur le sécularisme de la Constitution[262]. Deux décennies plus tard, il fait l'éloge de son esprit libre et de leur conviction commune que la clé du progrès est l'éducation : il se remémore une rencontre où le libre-penseur, après l'avoir congratulé sur la devise de *The Arena* (la possession du penseur par les idées qui le force à entrer dans l'arène), explique que la libre circulation des idées, en arrachant les individus de « ténèbres » de « l'ignorance et de l'esclavage intellectuel », est un gage de progrès et de justice[263]. Flower publie également une histoire de Darwin, indispensable à toute bibliothèque selon le *Truth Seeker,* avec deux figures de la libre-pensée : H.L. Green et Thaddeus B. Wakeman[264]. Green dirige le *Freethinker's Magazine*, également connu sous de nom de *Free Thought Magazine.* Sa maison d'édition publie l'ouvrage et son périodique en fait la publicité chaque mois. Wakeman, avocat de profession, défend de nombreux libres-penseurs poursuivis pour avoir publiés des textes immoraux (depuis 1873, la loi Comstock interdisait la production et de la diffusion d'écrits jugés obscènes)[265]. Flower est d'ailleurs présent aux réceptions organisées pour la sortie de prison de deux grands libres-penseurs, condamnés

---

260 « New England Theology Two Hundered Years Ago », *The Truth Seeker,* vol. 19, 17 décembre 1892, p. 806-807. L'article cité est : Flower, « Religious Thought in Colonial Days as Mirrored in Poetry and Song », *The Arena*, vol.7, décembre 1892, p. 64-74.

261 « [*The Arena* magazine] is not afraid to publish the newest thought of the time ». « New Publications », *The Truth Seeker,* vol. 18, 16 mai 1891, p. 311.

262 Ingersoll y affirme : « If God is allowed in the Constiution, man must abdicate ». Robert G. Ingersoll, « God in the Constitution », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 119-130 (citation p. 127). L'évêque catholique J. L. Spalding réfutera ses arguments dans la livraison d'avril 1890 de *The Arena* (p. 517-528). Ingersoll lui répondra dans un autre article qui ne sera publié qu'en 1900 dans la première édition de ses œuvres complètes : *The Works of Robert G. Ingersoll, vol. XI (in 12 volumes) : Miscellany* (New York : The Dresden Publiching Co, C.O P. Farrell, 1900), p. 137-140.

263 Flower, *Progressive Men*, p. 291.

264 Flower, H. L. Green, Thaddeus B. Wakeman, *Charles Darwin : His Life, and what the World Owes to Him* (Buffalo, NY : Office of the Freethinkers' Magazine, 1893). « A Small Freethought Library », *The Truth Seeker,* vol. 20, 23 décembre 1893, p. 816.

265 Wakeman brigue par ailleurs un poste de juge sous la bannière populiste. Il est aussi contributeur pour *The Arena* : « Our Unchurched Millions », vol. 2, octobre 1890, p. 604-613 ; « Emancipation by Nationalism », vol. 4, octobre 1891, p. 591-603. Sur Wakeman, voir Mary M. Cronin, « The Liberty to Argue Freely : Nineteenth-Century Obscenity Prosecutions and the Emergence of Modern Libertarian Free Speech Discourse », *Journalism & Communication Monographs*, vol. 8, n°3, septembre 2006, p. 175.

pour avoir publié des textes célébrant l'amour libre *(free love)*[266]. Emprisonné plusieurs fois pour avoir publié *Cupid's Yokes*, pamphlet virulent qui assimilait le mariage à de la prostitution légalisée, ou des poèmes de Whitman, Ezra Heywood, devient un martyr de la libre pensée. Condamné après un cinquième procès en 1890, toujours pour circulation de la littérature obscène, il est fêté à sa libération en 1892 par tout ce que Boston compte de progressistes radicaux, Flower y compris évidemment[267]. En 1907, Flower assiste, aux côtés d'Eugene Debs et Elbert Hubbard, à la réception donnée à la sortie de prison de Moses Harman : maintes fois condamné dans les années 1890, Harman écope d'une énième peine pour obscénité en 1905 après une demande de grâce refusée par le président Roosevelt (il avait publié des articles déconseillant aux femmes les relations sexuelles pendant leur grossesse)[268]. Harman, dans un récit de ses épreuves judiciaires, remercie Flower de son aide et publie ses lettres de soutien[269].

Flower collabore aussi avec Helen H. Gardener (1853-1925), autre exemple des passerelles entre libre-pensée et féminisme. Elle accède à la notoriété en 1888 avec son discours, « Sex in Brain », où elle critique les conclusions du Dr. William A. Hammond qui, après mesure du cerveau des femmes, avait conclut à leur infériorité congénitale. C'est donc une intellectuelle reconnue – et controversée – qui s'engage auprès de Flower. Il publie ses romans – les plus « radicaux » de son époque, estime Flower – où elle dénonce l'immoralité masculine ainsi que ses articles sur le divorce, l'hérédité, la pauvreté et les inégalités entre les sexes (dont le fameux « Sex in Brain »)[270]. Gardener est une contributrice fréquente dans *The Arena* et codirige le magazine

---

[266] Intimement lié aux milieux du spiritisme et de la libre-pensée , l'amour libre , à l'époque, renvoie au caractère sacré des liens spirituels entre un homme et femme : aucune autorité extérieure ne devait s'immiscer dans les affaires de cœur. Un couple, s'il n'était plus heureux ou mal assorti, pouvait donc divorcer car il ne répondait plus à des lois supérieures (une force divine et magnétique qui unissait le couple pour les spirites ; la loi naturelle pour les libres-penseurs athées). L'amour libre prônait également une éducation sexuelle sans tabou et l'autonomie sexuelle, en particulier des femmes. Radical à l'époque car il remettait en cause l'idée calviniste d'un mariage indissoluble, le fantasme romantique des âmes sœurs au cœur de l'amour libre est tellement entré dans les mœurs qu'il évoque de nos jours le cliché du sentimentalisme le plus mièvre. Sur l'amour libre, voir Sally Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters : Understanding the Reformative Nature of 19th-century Spiritualism », *American Studies*, vol. 40, nº 3, automne 1999, p. 120. Sears, *The Sex Radicals*. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 59-68.

[267] « Ezra Hoar Heywood », *The Truth Seeker,* vol. 20, 10 juin 1893, p. 358. Cronin, « The Liberty to Argue Freely », p. 190-194. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 59-68. Sears, *The Sex Radicals*, p. 147.

[268] Article sans titre, *Reading Times*, 12 ocobre 1908, p. 4. Cronin, « The Liberty to Argue Freely », p. 197-201. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 89.

[269] Moses Harman, *The Persecution and the Appreciation : Brief Account of the Trials and Imprisonment of Moses, because of His Advocacy of the Freedom of Women from Sexual Enslavement and of the Right of Children to Be Born Well. Together with an Account of the Public Reception Given to Him on His Release from Prison. Included Are Speeches Made at the Public Reception and Letters of Sympathy Received from Men and Women of Prominence* (Chicago : Lucifer Publishing Co., 1907), p. 6, 49

[270] En ce qui concerne son recueil d'articles, Flower publie la troisième édition en 1895 (son premier éditeur est le socialiste Charles Kerr). Gardener partage avec Flower sa conviction qu'hérédité et environnement interagissent :

quelques mois avec Flower (où, son mari, C. Seldon Smart, officie par ailleurs comme directeur commercial). En parallèle, elle continue à écrire pour le *Free Thought Magazine*[271]. Dans deux publications différentes, des libres-penseurs rendent hommage à celle qu'ils considèrent comme une figure « éminente » du mouvement ; il est intéressant de noter qu'ils citent des éloges de Flower pour appuyer leur propos, soulignant son rôle de prescripteur d'opinion dans ce milieu[272].

Un autre journaliste et libre-penseur, Charles C. Moore (1837-1907), fait d'ailleurs de *The Arena* le « plus grand magazine du monde », indispensable à tous les « moralistes », et de son rédacteur en chef un homme « idéal » qui « appelle un chat un chat qu'il parle de religion, de politique ou de sociologie ». Moore, issu d'une famille des Disciples du Christ, pilote son journal, *The Blue-grass Blade*, depuis Lexington (Kentucky). Ses pages sont consacrées au rationalisme mais aussi au végétarisme, au droit de vote pour les femmes et à la lutte contre l'alcool. Les parallèles avec Flower ne s'arrêtent pas là. La libre-pensée selon Moore est celle qui se rapproche le plus des idées du rédacteur en chef de Boston : une approche morale où le débat libre et l'échange d'idées, de toutes les idées, mêmes les plus étranges ou radicales, permettent de purifier l'individu et la société[273]. Dans leur logique, la libre-pensée est donc l'instrument et le produit d'une purification de la religion ; c'est, en quelque sorte, une religion épurée, débarrassée des dogmes et de ses institutions corrompues : l'aboutissement de la libéralisation du protestantisme rejoint donc les positions des rationalistes théistes. Les faits, pour Flower, prouvent d'ailleurs ce moralisme de la libre pensée. La guerre, affirme-t-il, transforme les « hommes en démons

---

l'amélioration du milieu est d'autant plus nécessaire que celui-ci détermine le sort des individus. Flower, « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord ?* », vol. 2, novembre 1890, p. 760-762. Helen H. Gardener, *Is This Your Son, My Lord ? A Novel* (Boston : The Arena publishing Company, 1890) ; *Pray You, Sir, Whose Daughter?* (Boston, The Arena Publishing Company, 1892) ; « Heredity : Is Acquired Character or Condition Transmittable ? », *The Arena*, vol. 9, mai 1894, p. 769-776 ; « Environment ; Can Heredity Be Modified? Second Paper », *The Arena*, vol. 10, juillet 1894, p. 145-512 ; *Facts and Fiction of Life* (Chicago : Charles H. Kerr and Company, 1893 ; Boston : The Arena Publishing Company, 1895).

[271] Sears, *The Sex Radicals*, p. 300. « C. Seldon Smart », *The Free Thought Magazine*, vol. 19, 1901, p. 172-173. Gardener collabore avec Flower dans sa période de maturation. Plus tard, en 1913, elle travaillera au Congrès pour le compte de la National American Woman Suffrage Association. En 1920, nommée par Wilson, elle sera la première femme à intégrer la haute fonction publique fédérale (United States Civil Service Commission). Sa correspondance se concentre sur cette dernière période. Elle a cependant conservée quelques publicités pour ses livres extraites de *The Arena*. Helen Hamilton Gardener Papers, Papers in the Woman's Rights Collection, 1913-1941, Microfilm M-133, reel A5, Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America, Radcliffe Institute for Advanced Study, Harvard University.

[272] Samuel P. Putnam, *400 Years of Freethought* (New York : The Truth Seeker Company, 1894), p. 738. « Helen Hamilton Gardener », *The Blue-Grass Blade*, 7 mars 1909, p. 2.

[273] Je traduis. Charles Chilton Moore, « The Arena », *The Blue-grass Blade*, 21 février 1891, p. 3 ; « Who is the greatest man on the world ? », *The Blue-grass Blade*, 28 novembre 1891, p. 5-6 ; « The greatest magazine in the world », *The Blue-grass Blade*, 21 novembre 1891 et 5 décembre. Sur Moore, voir Jacoby, *Freethinkers*, p. 210-212 ; « About Blue-grass blade. (Lexington, Ky.) 188?-19?? », *Chronicling America. Historic American Newspapers* [En ligne], Bibliothèque du Congrès, s.d., consulté le 24 avril 2015. URL : http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn86069867/.

(devils) ». Il note cependant que ce sont des libres-penseurs qui s'y opposent avec le plus de vigueur, comme le biologiste anglais Thomas Huxley ou Herbert Spencer, assimilant par là même l'agnosticisme radical et militant du premier et la volonté du second de concilier religion et science : l'élan moral qui fera bouger les lignes compte plus que les positions intellectuelles pour Flower. Il prend aussi l'exemple de Zola qui a soutenu Dreyfus. Ce sont finalement les libres-penseurs qui suivent le plus « ce que ferait Jésus ». *A contrario*, les institutions religieuses ont soutenu la guerre américano-philippine ou la « conspiration militaire » antidreyfusarde[274].

C'est par cet élan idéaliste, mis en musique par ses soins grâce à la culture imprimée, que se définit le progressisme selon Flower. Ses croisades se structurent en réseau : libre-pensée , féminisme radical, populisme, socialisme et spiritisme en sont les fers de lance. De nombreux réformateurs de la classe moyenne radicale partageront ces engagements nécessairement interconnectés selon Flower : Victoria Woodhull, et dans son cercle Frances Willard, Hamlin Garland, ou William T. Stead. Les spiritualités alternatives jouent un rôle majeur car, d'une part, elles sont le vecteur privilégié de la régénération religieuse et sociale et, d'autre part, elles entretiennent des liens forts avec les libres-penseurs, des deux côtés de l'Atlantique. Le portrait de la « libre-pensée déiste et spiritualiste » en France dressé par l'historienne Jacqueline Lalouette s'applique d'ailleurs à Flower : antidogmatisme mais croyance en Dieu, « concordat » de la raison et de foi, relation directe avec Dieu et donc une démocratisation et une « déconfessionnalisation et décléricalisation » de la religion, « temps des prophètes » où les libres-penseurs, qu'ils soient socialistes utopistes ou pasteurs libéraux, forgent une foi nouvelle et syncrétique[275]. C'est sur les différents visages de cette religion supérieure que nous allons nous tourner maintenant.

B. Eléments de compréhension des « religions métaphysiques »

La grammaire de la justice sociale chez Flower puise dans le lexique d'une spiritualité aux contours flous contestant les religions établies. La régénération des individus et du pays ne se fera pour Flower que par un Grand Réveil spirituel[276]. Ce retour à une croyance sans rituels

---

[274] Huxley aurait d'ailleurs inventé le terme « agnostique » (en 1869) selon l'OED. Flower, « Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », p. 263.

[275] Jacqueline Lalouette, *La libre pensée en France 1848-1940* (Paris : Albin Michel, 2001 [1997]), p. 143-145. Pour les États-Unis, voir Jacoby, *Freethinkers*, p. 146 et Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters », p. 99-125

[276] Ce que Flower n'a de cesse d'affirmer est devenu l'objet d'un renouveau historiographique. Fuller, dans son étude de la désaffiliation religieuse à l'époque, parle de « nouveau Grand Réveil métaphysique », Albanese en fait un nouvel objet à part entière pour comprendre l'histoire religieuse américaine et les historiens plus classiques de la religion une modalité du « Troisième Grand Réveil » au tournant du siècle. Fuller, *Spiritual, but not Religious*, p. 23. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*. Engs, *The Progressive Era's Health Reform*, p. 330.

(« formless and riteless[277] ») se débarrasse des institutions corrompues et corruptrices, renoue avec la religion pure et simple instaurée par le Christ mais surtout transforme la religion en spiritualité. Flower voit donc dans cet idéalisme spirituel la pointe avancée de l'évolution car il propose une religion à la fois purifiée mais aussi démontrée scientifiquement. Dans le climat intellectuel ouvert et hétéroclite de l'époque se développent ce que Catherine Albanese a appelé les « religions métaphysiques[278] » : hypnose, spiritisme (communication avec les morts), Nouvelle Pensée (guérison mentale, *mind cure*), et Science Chrétienne (guérison par la foi). Flower s'en saisit pour adapter la règle d'or aux bouleversements intellectuels provoqués par l'essor de la science et proposer une véritable ingénierie spirituelle, un moyen moderne de faire progresser moralement l'humanité. Ces religions métaphysiques relèvent donc pour lui autant de la religion que de la science et c'est selon cette double perspective qu'il faut les envisager. Dans une Amérique qui se passionne pour ces nouvelles spiritualités, leur irruption « a profondément bouleversé les rapports entre science et religion, faisant surgir un 'troisième élément' aux contours flous et aux frontières fluctuantes[279] ». C'est ce bricolage scientifico-religieux qu'il s'agit d'analyser ici. Flower le considère comme une extension métaphysique de l'Évangile social : pour régénérer le pays, il se saisit des sciences de l'esprit, plus ou moins marginales (du spiritisme à la psychologie) en plein essor alors et les transforme en spiritualités thérapeutiques avec une aura scientifique : « *mind* » et « *spirit* » deviennent alors synonymes. Cette instrumentalisation de la science à des fins réformatrices est un autre exemple, après la libre-pensée , d'une classe moyenne plutôt bourgeoise s'acoquinant avec les marges intellectuelles et puisant leurs idées dans un substrat hétéroclite d'influences, des précédents américains aux recherches européennes. Avant d'esquisser tour à tour les usages, par Flower, du spiritisme, de la Nouvelle Pensée, et de la Science Chrétienne pour forger une « loi de l'amour » (succession qui suit l'ordre chronologique de ses intérêts), il convient cependant de revenir sur les causes de leur essor.

Le qualificatif « métaphysique » pose problème : connoté négativement dans une culture américaine imprégnée d'empirisme, d'évangélisme et en général de méfiance envers les théories, il représente cependant un moindre mal. Il permet d'exprimer l'élan commun que partagent spirites

---

[277] Flower, « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, 253.

[278] Même avant la somme d'Albanese (*A Republic of Mind and Spirit*, 2007), les religions métaphysiques, indépendamment, ont fait l'objet d'un regain d'attention de la part des historiens. Cependant, la majorité des monographies se concentre sur leurs origines et leur âge d'or si bien que le tournant du siècle reste guère étudié (sauf, sans surprise, pour la Science chrétienne qui émerge justement à la fin du siècle et connaît son âge d'or au début du XXe siècle). Ce déséquilibre est patent pour le spiritisme : pléthore d'ouvrages sur les années 1850 mais, mise à part les panoramas du mouvement, aucun à notre connaissance ne traite de notre période.

[279] Agnès Desmazières, « Guillaume Cuchet, Les Voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIXe siècle », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], n°164, 2013, mis en ligne le 19 février 2014, consulté le 5 août 2014. URL : http://assr.revues.org/25447.

et autres scientistes chrétiens : une volonté de revenir aux causes premières. Cependant, il passe sous silence leur volonté d'utiliser les avancées scientifiques et les sens pour comprendre le divin. L'image de la plante, récurrente chez Flower, exprime mieux cette philosophie hybride, à la fois enracinement dans le concret et élévation vers l'éthéré. Flower use surtout du mot « spirituel » dont l'équivoque est signifiante car il se réfère à la fois au spiritualisme philosophique (« doctrine qui proclame la supériorité de l'esprit sur la matière, bien que son activité puisse en être dépendante », ce que Flower nomme « idéalisme »), à l'esprit (« du domaine des valeurs morales et intellectuelles »), à la spiritualité (« relatif à la pratique ou à la vie religieuse, à la spiritualité, à la religion ») mais aussi au spiritisme (« spiritualism » en anglais[280]).

Ces religions métaphysiques, répandues dans la société américaine malgré la domination ostensible du protestantisme, sont le produit selon Albanese d'une culture malléable qui se forge dès le début du XIXe siècle : l'association de la science baconienne, de la théorie du sens commun , de la démocratisation du christianisme, de l'essor d'une culture imprimée accessible (géographiquement et financièrement), de la fascination pour la science et des Lumières populaires crée un climat ouvert à l'expérimentation et donc aux spiritualités comme aux sciences en marge. Dans ce contexte, le mysticisme se serait insinué et adapté à la culture dominante. C'est cette spiritualité marginale qui se veut démontrable, scientifique, et qui s'affiche comme telle, qui aurait précipité, au-delà du retentissement des théories de l'évolution, le détricotage de l'orthodoxie calviniste et la libéralisation et la rationalisation du religieux[281]. Flower propose cette analyse dans un article sur l'historique de la Science chrétienne : le « ferment intellectuel et moral » et le développement des conférences itinérantes et de la presse jusqu'aux endroits les plus reculés a selon lui libéralisé la religion et créé un terreau fécond pour la multiplication des

---

[280] CNTRL. Le terme anglais souligne davantage que le français la continuité entre spiritisme et philosophie ou théologie spiritualiste. Allan Kardec, le fondateur du spiritisme en France, proposa en 1857 de remplacer « spiritualisme américain » ou « spiritualisme moderne », termes les plus couramment utilisés alors, par « spiritisme » afin de lever toute ambiguïté lexicale. Le terme s'est imposé, bien que dans la France de la fin du XIXe siècle les deux termes restaient en concurrence. On suivra, dans ce travail, l'usage linguistique bien que, *strico sensu*, il faudrait différencier spiritisme français et ce que d'aucuns appellent le « spiritualisme moderne anglo-saxon ». Flower, quant à lui, se réfère à une tradition qui confère aux mots « spiritualism » et « spiritual » un sens plus riche : à la fois philosophie reposant sur la primauté de l'esprit, religion, spiritualité et références aux phénomènes spirites. Il est à noter qu'il utilise indifféremment « spiritualism » et le terme international de « modern spiritualism » (voir par exemple « The Coming Religion », p. 654 ; « Books of the Day. *Christianity in the Nineteenth Century* », p. 562 ; « Books of the Day. *Life After Death as Outlined by the Spiritualistic Philosophy. In the World Celestial.* By By T. A. Bland, M.D. With introduction by the Rev. H. W. Thomas, D.D. » vol. 27, avril 1902, p. 439). À propos de Kardec, voir Guillaume Cuchet, « Le retour des esprits, ou la naissance du spiritisme sous le Second Empire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 54-2, 2007, p. 75-76.

[281] Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 3-13. Albanese est en désaccord avec Butler (*Awash in a Sea of Faith*) qui, selon elle, folklorise l'occulte.

dénominations religieuses innovantes[282]. Flower hérite donc d'une tradition qui n'oppose pas la science et l'esprit, c'est pourquoi les termes « occulte » ou « mystique » à son sujet sont des contre-sens car il refuse toute croyance surnaturelle et veut justement utiliser la science pour dévoiler ce qui était jusqu'alors caché et mystérieux : il souhaite convaincre ses contemporains que dans une foi démontrée scientifiquement se trouve la clé pour transformer le monde.

Cette mentalité « métaphysique » repose sur quatre piliers : l'esprit *(mind)* et ses pouvoirs, notamment pour interagir avec l'environnement et le transformer ; l'ancienne cosmologie des « correspondances » ou de la « sympathie » (entre les mondes visibles et invisibles, le microcosme et le macrocosme, le corps et l'âme) ; un univers d'énergies en mouvement ; la magie comprise comme guérison. Flower partage cette approche et, si certains aspects (la conviction que l'on peut remodeler l'humanité et la société, l'holisme, le vitalisme et la médicalisation) évoquent la modernisation de la foi que nous avons analysée plus haut, c'est parce que ce « renouveau religieux » s'affirme « aux marges du protestantisme[283] ». Jamais, de ses premiers textes et jusqu'à sa mort, Flower ne sépare religions métaphysiques de son protestantisme libéral : l'un nourrit l'autre. Dans cette approche progressiste de la religion, le péché est compris en termes sociaux, culturels et somatiques et le salut, atteignable individuellement et collectivement par un effort volontariste, comme une réconciliation avec sa vraie nature et avec son environnement, réconciliation qui est vue comme une thérapeutique. La séparation, entre les membres de la communauté comme entre le corps et l'âme, viole les lois de la nature qui ne sont qu'ordre, harmonie et progrès bienveillant[284]. Ce rapprochement se retrouve d'ailleurs dans les autres influences de Flower : quelles que soient ses lectures, théologiens libéraux, Swedenborg, pseudo-scientistes obscurs comme Buchanan ou « métaphysiciens » de tous bords, Flower n'y trouve que des arguments pour renforcer sa conviction d'une harmonie naturelle et d'une loi immanente et inexorable du progrès[285]. Swedenborg, une référence dans la famille Flower, en est une des sources intellectuelles principales, notamment sa théorie d'une loi du perfectionnement, sans fin, de l'âme et des correspondances entre le monde matériel et spirituel[286]. Sa popularité aurait

---

[282] Flower, « The Founder of Christian Science . Part I. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 438-444.

[283] Ann Taves, *Fits, Trances, and Visions : Experiencing Religion and Explaining Experience from Wesley to James* (Princeton : Princeton University Press, 1999), p. 167.

[284] *Ibid.*, p. 13-16.

[285] Nous utiliserons le terme « métaphysiciens » en référence à Albanese et comme hyperonyme pour éviter, d'une part, les ambiguïtés de « spiritualistes » ou « idéalistes spiritualistes » et, d'autre part, la lourdeur de l'expression « mesméristes, spirites , adeptes de la Nouvelle Pensée , scientistes chrétiens et autres adeptes de spiritualités alternatives ».

[286] Fuller, Spiritual, but not Religious, p. 24. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 140-144, 259.

d'ailleurs favorisé la diffusion du spiritisme ; pour le socialiste utopiste (et inventeur du terme « free love ») John Humphrey Noyes, le spiritisme n'est d'ailleurs que du « swedenborgisme américanisé »[287].

La logique d'intériorisation au cœur du protestantisme contiendrait en elle une dynamique de libéralisation que couronnent les religions métaphysiques, le stade ultime d'une évolution spencérienne de la croyance en somme. Cette nouvelle religion prend le visage du spiritisme , où la communication entre les morts et les vivants prime sur toute considération d'un Être transcendant. Le médium, simple intermédiaire sans autorité, traducteur d'une instance supérieure, serait un pasteur arrivé au bout de son évolution : l'autorité, qui reste dans l'au-delà, provient de la relation spirituelle directe entre le croyant et le cosmos[288]. Ce renouveau aurait aussi le visage de ces religions de la guérison (Nouvelle pensée, Science chrétienne) où le fidèle, une fois éveillé, entre en contact direct avec le divin et se régénère, physiquement et spirituellement. La Science chrétienne s'apparente alors à une nouvelle forme de médiumnité : ce ne sont plus les esprits des différentes sphères célestes avec qui le médium entre en contact mais l'Esprit lui-même, ce que Mary Baker Eddy (1821-1910), sa fondatrice, appelait « Principe », « Vérité » ou « Dieu »[289]. Ces spiritualités expriment l'individualisme radical qui régit la pensée de Flower : chaque individu incarne les lois de la nature et peut donc servir de vecteur à la transcendance. Elles mènent à son terme la relation directe entre le croyant et le divin au cœur du protestantisme et trahissent le fantasme d'une relation sans médiation, sans contrôle institutionnel qui travaille la culture américaine. Cette analyse, néanmoins, explique davantage comment elles se sont intégrées sans heurt dans leur environnement que les causes de leur essor. Postuler une dynamique intrinsèque au protestantisme revient à écarter les acteurs historiques comme le contexte culturel et social au profit d'une marche de l'histoire autonome, automatique, naturelle : une histoire à la Lovejoy où les idées s'engendrent les unes les autres, naturalisée selon le modèle spencérien. Si le protestantisme se révèle un terreau plus favorable car, plus intériorisé et se méfiant des médiations, il s'ouvre facilement aux spiritualités antidogmatiques et décentralisées, il faut se garder de tout exceptionnalisme religieux, intenable au vu des engouements similaires dans la

---

[287] John Humphrey Noyes, *History of American Socialism* (1870) cité dans Hazen, *The Village Enlightenment in America*, p. 169. Pour un exemple d'éloge de Swedenborg par Flower, voir « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science Examined in the Light of History and Present-Day Research », vol. 38, octobre 1907, p. 417. Sur l'influence de Swedenerborg sur le spiritsme voir Hazen, *The Village Enlightenment in America*, p. 98 ; R. Laurence Moore, *In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture* (New York : Oxford University Press, 1977), p. 10 ; Fuller, *Spiritual, but not Religious*, p. 24-26. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 259-261.

[288] Ann Braude, *Radical Spirits : Spiritualism and Women's Rights in Nineteenth-Century America* (Bloomington, IN : Indiana University Press, 2001 [1989]), p. 6-7.

[289] Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 284-329.

France ou l'Italie catholiques par exemple[290]. Flower ne fait pas autre chose dans son historique de la Science chrétienne où il décrit la libéralisation graduelle et inéluctable de la religion grâce au protestantisme : calvinisme, unitarisme , abolitionnisme, Shakers, Emerson (et à travers lui les influences indiennes et kantiennes), puis le spiritisme et la Nouvelle Pensée et enfin la Science chrétienne[291]. Le terreau familial, entre avant-gardes libérales du protestantisme et Swedenborg, joue un rôle majeur dans cette approche.

Le facteur géographique, lui aussi majeur mais non déterminant, est à prendre en compte. Flower voit dans la modernisation du religieux un produit de l'histoire de la Nouvelle Angleterre et en particulier l'*aggiornamento* de l'unitarisme [292]. L'histoire du spiritisme commence en 1848 à Rochester, NY, avec les conversations des sœurs Fox avec un « esprit » mais prospère particulièrement à Boston. La Nouvelle Pensée et la Science chrétienne trouvent leur origine commune dans le Maine des années 1840 dans l'enseignement du magnétiseur et théoricien de la guérison mentale Phineas Parkhurst Quimby (1802-1866). Les religions métaphysiques se sont ensuite particulièrement développées dans les milieux libéraux bostoniens. Leur plus grande visibilité archivistique (par définition, les intellectuels commentent et laissent des traces) ne doit cependant pas nous aveugler sur leur diffusion géographique du phénomène. Dans les années 1890, pour ne prendre qu'un exemple, certains populistes, mêmes les endroits les plus ruraux du pays, intègrent le spiritisme ou la « science mentale » à leur projet réformateur[293]. Le développement de ces religions en marge s'explique donc moins par une logique géographique qu'intellectuelle : explorer les frontières du savoir et de la foi pour changer le monde, une attitude

---

[290] À l'époque, le psychologue G. Stanley Hall note cette dimension transatlantique de l'occultisme. G. Stanley Hall, « Psychological Literature. IV Psychic Research », *The American Journal of Psychology*, vol. 7, octobre 1895, p. 140.

Contrairement au cas américain, l'historiographie sur l'occultisme au tournant du siècle est florissante concernant la France ou l'Allemagne par exemple. L'analyse comparative nous a permis de mieux appréhender la figure de Flower. Cuchet, « Le retour des esprits », 74-90. Brady M. Brower, *Unruly Spirits : The Science of Psychic Phenomena in Modern France* (Urbana : University of Illinois Press, 2010). Sofie Lachapelle, *Investigating the Supernatural : From Spiritism and Occultism to Psychical Research and Metapsychics in France, 1853–1931* (Baltimore : John Hopkins University Press, 2011). Molly McGarry, *Ghosts of Future Past. Spiritualism and the Cultural Politics of Nineteenth Century America* (Berkeley : University of California Press. 2008. Heather Wolffram, *The Stepchildren of Science : Psychical Research and Parapsychology in Germany, C. 1870-1939* (Amsterdam, New York : Rodopi, 2009).

[291] Flower, « The Founder of Christian Science . Part I. », p. 438-444.

[292] Flower, « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 304-308. Pour Braude, l'unitarisme , trop rationnel et cantonné à l'élite, aurait bien moins d'influence que son prolongement hétérodoxe, le transcendantalisme. Le rôle de l'unitarisme reste sujet à controverses : Buescher et Taves contredisent sur ce point Braude. Braude, *Radical Spirits*, p. 44. John B. Buescher, *The Other Side of Salvation : Spiritualism and the Nineteenth-Century Religious Experience* (Boston : Skinner House Books, 2004), p. vii-ix, 214. Taves, *Fits, Trances, and Visions*, p. 167.

[293] Postel, *The Populist Vision*, p. 243-268. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 256-266. Moore, *In Search of White Crows*, p. 70-101.

qui se retrouve dans la classe moyenne radicale et les agitateurs professionnels de Boston jusqu'aux petites villes du Midwest.

Sociologiquement, cet hybride trouve un terreau favorable chez les progressistes radicaux, en d'autres termes l'alliance des intellectuels de la classe moyenne et toute une sous-culture à la marge entre Nouvelle-Angleterre et Midwest. Des convergences entre féministes radicales, mouvements ouvriers et protestants libéraux, notamment chez les quakers, les unitariens et les universalistes, s'établissent à partir de la volonté de régénération morale et la foi, imprégnée de millénarisme protestant et de spencérisme , en une harmonie et un progrès graduel et inexorable au cœur de la nature :

> But the historical importance of spiritualism is precisely the evidence it presents of the essential convergence in philosophy to which many radical rationalists and romantics, communitarian utopians, and evangelical perfectionists had come by the I850s – a convergence around a "harmonial" view of the world, as some spiritualists called it, in which egalitarian and organic values found natural affinities with workingmen's protest and women's rights[294].

Le spiritisme est intimement liée aux mouvements féministes et abolitionnistes dès son émergence en 1848. Ainsi, les réformatrices qui se rendent à Seneca Falls, comme Lucretia Mott, s'intéressent aux phénomènes qui se déroulent dans le sillage des sœurs Fox. Plus généralement le statut des médiums, souvent des femmes, leur confère un certain pouvoir et un rôle public qui ne remettent pas en question « le culte de la vraie féminité », en d'autres termes la doxa sur la nature féminine. Leur sensibilité exacerbée, leur fragilité, et leur piété en faisaient les candidates idéales au rôle de médium, réceptacles passifs de forces supérieures.

Ces différentes composantes convergent à travers la rhétorique de l'harmonie entre le spirituel et le matériel, l'esprit et le corps, le bien-être individuel et social : un organicisme théorisé par Swedenborg puis par le médecin allemand Franz A. Mesmer et son fluide magnétique universel, acculturé aux États-Unis par le spirite et magnétiseur Andrew Jackson Davis et sa « philosophie harmoniale » qui, bien qu'en marge de la science, ne jure aucunement pour le profane avec les idées de Spencer par exemple[295]. Comprendre ces forces permettrait de réformer les individus et la société. Elles rendent compte par exemple des affinités entre féminisme radical et spiritisme : ce sont les mêmes lois naturelles de l'attraction qui, pour les chantres de l'amour libre comme Victoria Woodhull ou les libres-penseurs Harman et Heywood, lient à jamais les

---

[294] Dorothy Ross, « Review. In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture by R. Laurence Moore », *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 9, n° 2, automne 1978, p. 381-383.

[295] Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 258. Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters », p. 114.

amants ou qui unissent, pour les spirites, le monde des vivants et des morts. Ces forces naturelles devraient donc régir la société et pourraient la ressouder[296]. Aux parallèles dans les convictions s'ajoutent probalement un facteur psychosocial : une affinité dans le statut de non-conformiste qui les unit en se dissociant de la culture majoritaire et, par conséquence, une tendance à se complaire dans le martyre qui sanctifie leur statut de paria et lui donne un sens[297]. Flower est l'héritier de cette tradition dans ses attitudes comme ses engagements.

Dans les années 1880, si l'instrumentalisation par les réformateurs de ces nouvelles croyances pour changer le monde reste controversée et suscite les quolibets, elles sont répandues dans les pratiques bourgeoises mais aussi populaires, ne serait-ce que pour le frisson du spectacle médiumistique par exemple. Magnétiseurs et spirites en tout genre courent les rues de Boston, malgré les cris d'orfraie et les nombreux scandales liés aux supercheries[298]. Le roman d'Henry James, *The Bostonians*, moque ce milieu bourgeois (*genteel*) où se mêlent radicaux, féministes et médiums (« all witches and wizards, mediums, and spirit-rappers, and roaring radicals[299] »). Flower en est une des créatures, parmi d'autres. Dans le Boston des années 1890, les religions métaphysiques ont même pignon sur rue : toute une classe moyenne, Flower y compris, se précipite dans des stations balnéaires pour adeptes du spiritisme comme Onset Bay, près de Cape Cod[300]. Quand Flower voit, dans ses éditoriaux des années 1890, les mêmes germes d'un monde nouveau dans les politiques sociales et les religions métaphysiques, tout cela est normal dans son milieu et banal, sinon accepté, dans la société dans son ensemble[301].

---

[296] Outre Mesmer, Charles Fourier est une autre source intellectuelle possible : l'« attraction passionnée », sans entrave, des êtres permettrait d'atteindre l'harmonie. Cependant, le fouriérisme, contrairement au mesmérisme , au spiritisme et à l'amour libre , reste confidentiel dans ses écrits. Sur les liens entre fouriérisme, spiritisme et amour libre, voir Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters », p. 111-112, 118 ; Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 259.

[297] Moore, *In Search of White Crows*, p. 73, 98.

[298] Braude, *Radical Spirits*, p. 184-191. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 267. McGarry, *Ghosts of Future Past*, p. 6. Howard Kerr, *Mediums and Spirit-Rappers and Roaring Radicals. Spiritualism in American Literature 1850-1900* (Urbana : University of Illinois Press, 1972), p. 116.

[299] Henry James, *The Bostonians* (New York : Modern Library, 2003 [1886]), p. 5, 251-347.

[300] Flower fait partie des estivants de la société bostonienne en villégiature à Onset Bay. « Society » (rubrique mondaine), *Boson Post*, 12 juillet 1896, p. 16.

[301] Braude, *Radical Spirits*, p. 183. Voir aussi Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 314. Moore, *In Search of White Crows*, p. 117. C'est d'ailleurs à cette époque que ces marges seront décrédibilisées par les savants : là où elles attiraient les critiques des plus conservateurs parmi les religieux dans le premier XIXe siècle, elles deviennent graduellement l'objet d'un rejet des intellectuels, disqualifiées qu'elles sont par les scientifiques cherchant à s'imposer comme garant du vrai et du savoir. Nous expliquerons dans la seconde partie ces processus où des hiérarchies culturelles se cristallisent et donc où la figure du *crank* et les marges incarnées par la classe moyenne radicale deviennent dangereuses, intellectuellement et socialement.

La fin du siècle approchant, les âmes plus pieuses, en revanche, cherchent à débarrasser le mouvement des duperies et des mélodrames. Ces réformateurs réorientent alors les acquis du spiritisme vers plus de pureté et de sophistication. La théosophie d'Henry Steel Olcott et de Madame Blavatsky en est un exemple. Toutefois, elle intéresse moins Flower que les religions de guérison, Nouvelle Pensée et Science chrétienne , qui, pense-t-il, reprennent le flambeau d'un progressisme radical qui régénérait l'humanité[302]. La Nouvelle Pensée, initiée par un pasteur de l'Église swedenborgienne Warren Felt Evans et organisée depuis Chicago par Emma Curtis Hopkins, réunit à la fois la classe moyenne blanche réformatrice et féministe ainsi que des socialistes bien plus radicaux. Le mouvement s'étend également de Boston et New York (à travers la figure de Horatio W. Dresser[303]) jusqu'aux États, moins enfermés dans les traditions, de l'Ouest et du Midwest (notamment le Kansas, foyer de tous les radicalismes : du spiritisme au populisme). Les racines historiques du mouvement dans la culture spirite et ses associations radicales mais aussi une théologie centrée sur l'immanence divine et l'unité de tous sous le regard bienveillant de Dieu expliquent les rapprochements possibles avec le progressisme radical et sa volonté d'harmoniser la société[304]. La Science chrétienne émerge aussi de cette culture en marge du protestantisme et du spiritisme[305].

Si Mary Baker Eddy parle d'« inharmonies » pour expliquer la maladie, le péché et la mort et décrit l'éveil à Dieu comme un dessillement, la correction des illusions, et le retour à une perfection essentielle, la rhétorique de l'harmonie reste moins prégnante que celle d'une guerre totale contre la maladie et de la guérison comme nouvelle naissance dans l'esprit. Son passé

---

302 Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 267-283.

303 Le père d'Horatio, Juluis Dresser, appartenait au cercle rapproché de Quimby. Son fils poursuit son travail après ses études à Harvard. Stephen Gottschalk, *Rolling Away the Stone : Mary Baker Eddy 's Challenge to Materialism* (Bloomington, IN : Indiana University Press, 2006), p. 342.

304 Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 315-325. Les femmes forgèrent ce lien entre socialisme et Nouvelle Pensée . Par exemple, Josephine Conger-Kaneko qui mêle ses conviction métaphysiques aux luttes socialistes, d'abord au sein du Ruskin College à Trenton, Missouri, haut lieu du radicalisme, on le verra, encensé par Flower et où travaille nombre de ses contributeurs les plus éminents, puis dans les pages du plus grand journal socialiste du tournant du siècle, *The Appeal to Reason*. Outre la synthèse d'Albanese, l'ouvrage de Satter, *Each Mind a Kingdom*, décrit cette première période radicale de la Nouvelle Pensée. En effet, au début du XXe siècle, ce mouvement deviendra un « évangile du succès », une pensée positive instrumentalisée par la psychologie populaire et l'industrie du développement personnel pour atteindre la prospérité : « New Thought, the religion of the woman's era, would transform into an almost unrecognizable religion of success for a corporate era ». Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 216.

305 James M. Peebles, spirite , théosophiste et contributeur régulier dans *The Arena*, souligne le rôle fondateur du spiritisme ; c'est lui qui aurait rendu possible toutes les autres religions métaphysiques qui lui succédèrent : « Remember that Spiritualism, broad, liberalizing, inspiring and morally uplifting made Christian Science , mental science, spiritual healing and theosophy possible […] Spiritualism is all-embracing, cognizing the good everywhere, and seeking through ways and means as varied as the laws of the universe, to educate, liberalize, uplift and harmonize humanity ». James Martin Peebles, « Foreign Travels », *The Light of Truth* (Columbus, OH), 6 décembre 1902. Flower, *Progressive Men*, p. 188.

calviniste irrigue son approche : une réalité transcendante s'oppose absolument à la chair et au matérialisme en général. Le spiritisme , *a contrario*, ancre le spirituel dans le matériel : il se veut scientifique, accessible aux sens et démontrable par l'observateur rationnel[306]. Pour Albanese, la Science chrétienne purge le spiritisme de son matérialisme : « the Christian Science that Eddy shaped in her mature years reconstituted spiritualism, turning it inside out to craft a monistic system based on *non*material spirit and inverting its liberalism in her lingering Calvinism[307] ». La Nouvelle Pensée est à cheval sur les deux mondes : à la suite de Quimby qui, lui-même, s'inspire du spiritisme, Evans imagine Dieu comme une force intérieure mais aussi physique qui imprègne toutes choses, un « fluide éthérique superconscient » qui assoit l'idéalisme sur des considérations physiques. Elle attire aussi certains déçus d'une Science chrétienne monolithique, voire despotique[308]. Si Eddy cherche à distinguer son mouvement de la Nouvelle Pensée et du spiritisme qu'elle discrédite à cause de leur « matérialisme grossier », ses adeptes, en revanche, passent de l'un à l'autre sans problème. Eddy diffuse son mouvement d'abord dans les manufactures de Lynn, MA ; elle attire ouvriers et citoyens ordinaires mais aussi la classe moyenne et les intellectuels en quête d'un monde meilleur et en délicatesse avec l'orthodoxie. Les femmes y ont aussi une place centrale. Première religion américaine et première religion fondée par une femme[309], la Science chrétienne comprend dans ses rangs trois quarts de femmes au tournant du siècle et leur offre une mission hors de la sphère domestique : la fonction de praticienne, c'est-à-dire de professionnelle de la guérison, poursuit l'émancipation, économique et symbolique, des femmes commencée par les médiums professionnelles[310].

L'essor des religions métaphysiques tient également à la nature de l'offre religieuse américaine. Sans religion établie, le pays se développe sur le modèle d'un « marché » religieux où les dénominations entrent en concurrence pour attirer les fidèles : leur allégeance spirituelle relève alors d'un choix personnel et non de leur lieu de naissance ou d'une histoire familiale. En un siècle, les États-Unis passent d'un pays où l'essentiel de la population n'appartient à aucune Église

---

306 Moore, *In Search of White Crows*, p. 37. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 261.

307 Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 298. C'est Albanese qui souligne.

308 *Ibid.*, p. 301-303.

309 À Boston notamment, le rôle historique de Mary Baker Eddy est reconnu, même en-dehors du milieu scientiste chrétien. « The most famous woman in the world », *The Boston Sunday Herald*, 25 juin 1905.

310 En 1906, 72,4% des disciples d'Eddy sont des femmes, chiffre à mettre en contraste avec les 56,9% de femmes en moyenne dans les autres confessions. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 284-300. Braude, *Radical Spirits*, p. 184. Un journaliste d'un quotidien de San Francisco, admiratif de la Science chrétienne , confirme ce constat. Il explique, dans le style de l'époque et essentialisation à l'appui, que le grand nombre de femmes engagées dans des mouvements religieux s'explique à la fois par leur nature plus émotionnelle et par le manque de débouchés, dans la société de l'époque, pour leur « activité mentale ». « Why Women Start to Help Religion », *San Fransisco Examiner*, 25 mai 1903.

à un pays religieux (même très religieux pour les visiteurs européens d'alors) où les fidèles sont intégrés dans de multiples confessions établies[311]. Cette croissance exponentielle se retrouve dans l'histoire religieuse de la Nouvelle Angleterre selon Flower. Le réveil spirituel de la période *antebellum* a engendré, par scissiparité, une exposition religieuse qui traverse tout le siècle : unitarisme , quakers, abolitionnisme, Shakers, transcendantalisme, spiritisme , mesmérisme , Nouvelle Pensée , Science chrétienne , mais aussi homéopathie, éclectisme (homéopathie qui accepte les anciennes méthodes) ou hydrothérapie[312]. La fratrie Flower illustre tous les avatars de cette explosion : Flower et son bricolage scientifico-religieux ; son frère, Richard, abandonne la religion pour se tourner vers le charlatanisme médical ; son ainé, George Edward, devient pasteur chez les Disciples du Christ. L'on voit ici un autre exemple de cette zone grise, entre science et foi, où évolue Flower : les religions comme guérison individuelle et sociale en viennent à se confondre avec des thérapeutiques en tant que telles[313]. Ce brouillage explique aussi pourquoi il médicalise le réformisme : l'ingénierie spirituelle et les politiques sociales permettent selon lui de guérir le corps individuel et social.

Enfin, il faut chercher le déterminant principal de l'intérêt de Flower pour les religions métaphysiques dans le contexte culturel de la fin de siècle. La désaffection des Églises établies, on l'a vu, pousse les réformateurs à s'engager sur le terrain social mais c'est une crise de la foi en tant que telle qui les pousse à élargir le champ de recherche et à trouver des réponses en des termes théologiques nouveaux : point de sécularisation mais des « contacts et des combinaisons » entre foi et rationalisme dans cette frange rassemblant protestants libéraux, libres-penseurs théistes et promoteurs de nouvelles spiritualités[314]. La crise institutionnelle et religieuse découle d'une crise

---

311 Fischer, *Made in America*, p. 126-130, 151-154.

312 Flower, « The Founder of Christian Science . Part I. », p. 438-444. Cette scissiparité rappelle également le développement exponentiel des organismes chez Spencer et il est tentant de voir dans l'engouement américain pour le philosophe anglais un désir d'ordonnancement naturel, sans contraintes, du bouillonnement religieux, et intellectuel en général, qui s'emparait du pays.

313 Ce qui ne sera pas sans poser des problèmes : nous le verrons dans la seconde partie de ce travail, Flower ira au bout de la logique et considérera les questions médicales comme relevant de la liberté religieuse.

314 Les travaux récents, synthétisés par Saler, réorientent notre définition de la modernité en remettant en cause la thèse d'un « désenchantement du monde ». La sécularisation, défendue par Max Weber dans les années 1910, serait une « création sociale des élites au dix-septième siècle, adossée à la construction d'une science 'normale' » (Caron et Wulf). Saler insiste sur la nécessité de mettre en relation histoire des sciences, de la religion et de la culture populaire pour en saisir toute la complexité d'une modernité « réenchantée ». Le cas de Flower est intéressant à ce titre car il complique ce récit. Premièrement, il veut rationnaliser la religion sans l'évacuer si bien que l'élargissement de la notion d'« enchantement » par Saler, de l'occultisme à l'hypnotisme , lui aurait paru étrange, tant il voyait dans les spiritualités alternatives le moyen de se débarrasser justement du surnaturel et l'extension du domaine de la science. Le terme « enchantement » révèle en fait une perception séculière qui assimile des phénomènes radicalement différents pour Flower. Deuxièmement, ses déboires avec la science établie permettent de saisir la « construction d'une science 'normale' » alors à l'œuvre (ce processus sera l'objet de notre seconde partie). Cependant, la dichotomie élite/culture populaire simplifie son approche car Flower, justement, veut que les croyances dites populaires accèdent

intellectuelle plus profonde : les implications d'une philosophie matérialiste, irriguée par une science triomphante, remet en cause certaines certitudes, désoriente les croyants et laisse planer le spectre d'une évacuation du divin[315]. Pour éviter la sécularisation en somme, il faudrait rationaliser la religion et ouvrir le champ des possibles.

Flower, en spectateur des évolutions de son temps, note cette perte de repère. Assimilant matérialisme philosophique et attachement aux bien matériels, il voit aussi dans cette dérive antispirituelle mortifère la source d'une décadence sociale et d'une corruption des meurs : « the on-sweeping tide of materialism, which, fed by many head-waters, has been subtly enthralling the imagination of society, paralyzing the church, and devitalizing the spiritual energies of Christendom[316] ». Le matérialisme signe l'arrêt de mort de cette vertu, entendue comme force d'âme, qui fait le génie du christianisme. La crise des Églises se résout alors dans l'Évangile social et la crise spirituelle dans les spiritualités alternatives : il s'agit, en fin de compte, d'incorporer, au sens littéral, les avancées scientifiques au fonctionnement religieux de la société[317]. Puisqu'elle relève d'une logique plus historique que géographique, cette dernière prend les couleurs locales : elle affecte, en France, les « éléments désorbités de catholicisme » et, aux États-Unis, la majorité de protestants libéraux (l'offre religieuse plus diversifiée qu'en France expliquerait alors la multiplication de religions alternatives)[318].

Il s'agit donc pour Flower de revivifier la foi grâce à la science. Mettre les spiritualités alternatives à l'épreuve de la science est d'autant plus nécessaire pour Flower que le spiritisme , après son âge d'or dans les années 1850, s'est délité pour sombrer, dans les années 1880, dans le spectaculaire facile et une série de scandales qui révélèrent l'imposture de nombreux médiums ou guérisseurs. Pour Flower, en 1890, il est temps de sortir les pratiques spirites des supercheries

---

au statut de science reconnue, seul à même de légitimer leur usage pour proposer une nouvelle donne religieuse : le tournant du siècle voit donc une véritable concurrence des modernités et des élites déchirer le champ intellectuel (les intellectuels en marges voulant se normaliser s'opposent à ceux qui veulent imposer leur statut de norme en les disqualifiant). Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 17. McGarry, *Ghosts of Future Past*, p. 11. Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion* (Paris : Gallimard, 1985). Saler Michael Saler, « Modernity and Enchantment : A Historiographic Review », *The American Historical Review*, vol. 111, n° 3, juin 2006, p. 692-716. Caron et Wulf, « Les Lumières américaines ».

[315] Ce constat est partagé par la plupart des historiens des religions métaphysiques et du protestantisme. Moore, *In Search of White Crows*, p. 141. McGarry, *Ghosts of Future Past*, p. 11. Braude, *Radical Spirits*, p. 4. Cotkin, *Reluctant Modernism*, p. 24. Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 194.

[316] Flower, *Progressive Men*, p. 188.

[317] Pour Fuller, la familiarisation des classes moyennes avec toute une psychologie populaire louant les pouvoirs du moi caché, avec les médecines et les spiritualités alternatives, ainsi qu'avec les philosophies exotiques, notamment orientales, reste l'héritage le plus visible de ce désir de vivre sa spiritualité en dehors des Églises établies qu'il appelle « grand réveil métaphysique ». Fuller, *Spiritual, but not Religious*, p. 11.

[318] Cuchet, « Le retour des esprits », p. 89.

mercantiles pour le bas peuple ou de la mode frivole pour élites en mal de frisson : il faut saisir les intellectuels pour instiller du sérieux et de la respectabilité et refonder ce qu'il voit pas seulement comme un moyen de consolation pour ceux qui ont perdu un être cher (une des raisons psychologiques du succès du spiritisme, notamment après le carnage de la guerre de Sécession puis à une époque, empreinte de sentimentalisme, où la mortalité infantile reste élevée) mais comme un instrument pour faire évoluer l'humanité vers un plus haut degré de spiritualité. Il faut donc séparer le bon grain, qu'il s'agisse des spirites chrétiens ou libres-penseurs (pour Flower, les deux groupes sont portés par le même idéalisme), de l'ivraie des amateurs de magie ou des charlatans cupides[319]. En cela, Flower incarne son époque : il cherche à établir des distinctions et des hiérarchies culturelles[320]. Les historiens ont noté cette réorientation. Sociologiquement, les nouvelles spiritualités deviennent l'apanage des classes moyennes. Flower s'inscrit dans cette évolution : il veut rendre respectable le spiritisme. Avec le succès, la Nouvelle Pensée et la Science chrétienne s'embourgeoisent aussi. Intellectuellement, les religions métaphysiques, cette avant-garde de la spiritualisation du religieux, deviennent l'objet de la science de l'esprit alors naissante, la psychologie : ainsi réaffirmées, elles deviendraient aussi plus pragmatiques. Les spiritualités alternatives expriment alors dans un sabir scientifico-religieux une éthique de l'action moderne, démontrée par les dernières avancées scientifiques et qui parachèveraient le génie libéral du protestantisme.

C. Recherches psychiques : hypnotisme , spiritisme

Après l'âge de l'électricité, une nouvelle ère s'ouvre au début des années 1890 pour Flower : « l'âge des découvertes psychologiques » où les scientifiques « reconnaissent des

---

[319] Flower, *Progressive Men*, p. 184-188. Sur l'attrait du spiritisme comme consolation à un âge où la mort, notamment des enfants, devient de plus en plus insupportable bien qu'encore relativement commune, voir Jacoby, *Freethinkers*, p. 145-146.

[320] Cette tendance ne manquera pas de se retourner contre lui car c'est ce même processus qui motive la délégitimation, par la science professionnelle, des spiritualités et des sciences alternatives. L'ouvrage classique qui présente cette émergence de rigides catégories culturelles reste *Highbrow/Lowbrow : The Emergence of Cultural Hierarchy in America* de Lawrence W. Levine (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1994 [1988]). La distinction culturelle, démontre Levine, produit la séparation sociale. Cette fragmentation du social que Levine explore pour le théâtre, la musique et les musées semble à l'œuvre dans la constitution d'une science normale mais aussi, on le verra dans la seconde partie, d'un progressisme réellement moderne (contrairement aux faux réformateurs « populistes » et finalement conservateurs) ou, même, dans la construction d'un vrai Américain. Ironiquement, Flower dénonce cette division et cette hiérarchisation en ce qui concerne la science, l'économie et la politique mais reste plus ambivalent en ce qui concentre la dimension culturelle. Il ouvre ses publications aux idées les plus hétérodoxes mais, en même temps, participe à l'imposition d'un ordre bourgeois et policé *(genteel)* : il cherche à pallier aux divisions sociales mais propose une politique culturelle élitiste à l'intention des plus pauvres (voir chapitre 5) et une définition exclusive de l'identité américaine.

phénomènes autres que matériels »[321]. L'esprit devient un nouvel objet d'étude scientifique et Flower participe à ce mouvement qui, émergeant, bouillonnant et encore chaotique, demeure labile et flou dans ses contours. Spiritisme, hypnotisme et psychologie ne sont pas encore bien distingués mais ils ont la même fonction que les avancées technologiques : domestiquer l'invisible. Flower enrôle ce qu'il englobe sous l'expression vague de « recherches psychiques » (ou plus rarement « science psychologique ») dans son combat pour asseoir scientifiquement les vérités spirituelles[322]. Une nouvelle façon de parler de la religion apparaît où la théologie, c'est-à-dire une science du divin comme objet extérieur, transcendant, laisse la place à la psychologie, en d'autres termes l'expérience individuelle, subjective et mentale du religieux : Flower trouve donc ici un langage scientifique pour exprimer la spiritualisation et la privatisation de la croyance qu'il appelle de ses vœux[323]. Ni totalement séculière comme dans l'approche purement physiologique et expérimentale de la psychologie qui, sous l'influence du modèle allemand, allait dominer la discipline à partir des années 1910, ni totalement religieuse comme le Mouvement de la sainteté et le pentecôtisme qui proposent une approche uniquement surnaturelle du lien entre le corps et l'esprit, toute une tradition, représentée par Flower, exclut le surnaturel mais pas la religion de sa définition de « naturel ». Le romantisme allemand et le spiritisme , selon Taves, contribuent à cette *via media* : une théologie naturelle qui se saisit des dernières recherches en psychologie pour démontrer le religieux[324]. Une « religion scientifique », affirme Flower, pallierait le déclin de la foi et changerait la face du monde : « the great physical scientists have given man a new bible of biological truths, while psychologists and students of psychical science are opening to us year by year a new world in the realm of mind and are laying the foundation for a scientific religion[325] ». De cette réaffirmation du religieux surgira des révélations « d'une valeur inestimable pour la race » et donc une nouvelle assise pour le progrès moral (« truths which will give to life a deeper significance, a richer meaning, a nobler impulse, a grander ideal ») ; les possibilités de l'esprit annoncent, croit-il, le prochain stade de l'évolution humaine : « a realm which will far transcend,

---

321 Flower, « Editorial Notes. The Scientific Sensation of the Hour », vol. 2, août 1890, p. 381.

322 Flower, « Editorial Notes. Psychological Problems », vol. 2, septembre 1890, p. 509-511 ; « Nineteenth-Century Positivism and The Coming Idealistic Reaction », p. 79.

323 Taves, *Fits, Trances, and Visions*, p. 167. Kammen note également cette relocalisation du religieux depuis la sphère éthérée de la théologie vers la conscience individuelle. Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 194.

324 *Ibid.*, p. 5-7.

325 Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 290. Buchanan s'inscrit dans cette même logique : « to give the law of progress, and the religion scientifically true ». Joseph R. Buchanan, « The Scientific Theosophy. The Dawn of a New Civilization Part II. », vol. 15, février 1896, p. 438.

in interest and practical value, the new world that the evolutionists have given us in the domain of physical science »[326].

L'hypnotisme est la porte d'entrée de ces découvertes. Il permet à Flower de comprendre le pouvoir de l'esprit et ses interactions avec son environnement : il s'agit, en somme, d'une extension de l'organicisme biologique à l'étude des influences mutuelles entre le monde matériel et spirituel. Non seulement l'esprit peut modifier d'autres esprits, mais Flower utilise les dernières recherches pour démonter qu'elles ont un « pouvoir absolu » sur la matière[327]. Il peut donc guérir les maux sociaux et les péchés, médicalisés, sont guérissables. L'ingénierie spirituelle permet de retrouver, reconstruire, l'harmonie naturelle, qu'elle soit spirituelle ou sociale. Ce bricolage conceptuel est permis par la porosité entre matérialisme et spiritualisme : « if their central impulse, to display the spiritual harmony imbedded in the natural world, took on the aura of scientism, it was because the philosophical barrier in their minds between matter and spirit, reason and intuition, had crumbled[328] ». Flower puise dans toute une tradition transatlantique à la frontière de la religion et de la science qui cherche à rationnaliser la relation entre le matériel et le spirituel, le corps et l'esprit : les théories séculaires de Mesmer, les recherches écossaises sur les interactions entre le matériel et le spirituel et les expériences françaises de la fin de siècle sur le subconscient viennent abonder dans le sens du spiritisme américain et son ancrage matériel. Ses articles exposent les avancées scientifiques récentes : alors qu'émerge la psychologie comme discipline universitaire, Flower participe à la transformation, par les élites intellectuelles, de la « psychologie populaire » du « magnétisme animal » (fluide magnétique universel au cœur de la pensée de Mesmer) en cette nouvelle science expérimentale qu'est la psychologie de l'inconscient. Les psychologues rationnalisent et spiritualisent le fluide mesmérien et son descendant, le principe de « causation invisible » énoncé par le spirite Andrew Jackson Davis : cette force spirituelle, à la fois scientifique et religieuse, unifie les différentes parties du cosmos et peut donc proposer une réponse spirituelle aux dissensions sociales[329]. Flower la retrouve dans le pouvoir de l'esprit révélé par l'hypnose dont la rhétorique faite de « suggestion » ou de « subconscient », plus scientifique, plus respectable, remplace les « fluides » eu autre « sympathie »[330].

---

[326] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », vol. 5, février 1892, p. 316 ; « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. Interesting Psychical Phenomena », vol. 7, janvier 1893, p. 243, réimprimé en tant que « Psychical Cases and Reflections from Periodical Literature », *The Psychical Review,* vol. 1, février 1893, p. 281 ; « An Earnest Word to Our Readers », vol. 1, août 1892, p. 94 ; « The Scientific Sensation of the Hour », p. 381 ;

[327] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 316, 331.

[328] Ross, « Review. *In Search of White Crows* », p. 382.

[329] Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters », p. 100, 103, 113.

[330] Taves, *Fits, Trances, and Visions*, p. 5.

La fin de siècle voit une série d'éminents scientifiques développer les intuitions de Mesmer : puisque leurs résultats, « surprenants et incontestables », ont démontré « l'impossible », Flower les invite à explorer plus avant le territoire inconnu de l'esprit[331]. Le médecin écossais James Braid, au mitan du XIXe siècle, avait déjà analysé les propriétés de l'hypnose[332]. Les travaux de William James (notamment « The Hidden Self » ou le chapitre 27 de *Principles of Psychology*) et ceux du psychologue français Pierre Janet (*De l'automatisme psychologique*) vont plus loin : ils prouvent que la maladie résulte de peurs imprimées dans le cerveau pendant l'enfance[333]. Les découvertes de l'école française l'intéressent particulièrement. Le Pr. Jules Bernard Luys avait établi le pouvoir de l'hypnose pour faire rejaillir les « trésors cachés et insoupçonnés de l'esprit » et expliquait que l'on pouvait profiter de ces ressources inexploitées pour contrôler le corps[334]. L'hypnose pouvait abolir la sensation et anesthésier les patients, comme l'avaient montré les neurologues Jean-Martin Charcot et Hippolyte Bernheim[335]. Flower se réfère aussi aux expériences de l'école de Nancy et en particulier les recherches d'Ambroise-Auguste Liébeault : à partir des théories de Mesmer, le médecin français développe une théorie de la suggestion (qu'il appelle « psychothérapie »), affirmant que les effets de l'hypnose peuvent s'obtenir à l'état de veille[336]. Toute une généalogie d'intellectuels, de Mesmer à Liébeault et Bernheim, en passant par Braid, cherche à rationaliser l'occulte : au tournant du siècle, cette tradition se scindera entre l'approche matérialiste de la neurologie ou plus mentale de la psychothérapie. Flower ne prend pas parti dans le débat qui oppose Charcot, qui voit l'hypnose comme état physiologique et pathologique, et l'école de Nancy qui la considère comme psychologique, une suggestion mentale susceptible d'usages thérapeutiques[337]. Il refuse de séparer le mental, le religieux et le matériel : le pouvoir de l'esprit permet de transcender le matériel, les recherches psychiques sont donc un

---

331 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 316, 320. L'astonome français Camille Flammarion, contributeur régulier dans *The Arena*, va dans le même sens : « the unknown of yesterday is often the reality of to-day ». Flammarion, « New Discoveries in the Heavens », *The Arena*, vol. 5, novembre 1891, p. 2.

332 Ibid., p. 319, 321. James Braid, Neurypnology or the Rationale of Nervous Sleep Considered in Relation with Animal Magnetism Illustrated by Numerous Cases of its Successful Application in the Relief and Cure of Disease (New York : Arno Press, 1976 [1843]).

333 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 322-324 ; « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science », p. 418. L'article de James, « The Hidden Self », qu'évoque Flower paraît dans le numéro 3, volume 7, de *Scribner's Magazine* daté de mars 1890.

334 *Ibid.*, p. 325.

335 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 326-327. James B. Cocke, M.D., « The Value of Hypnotism as a Means of Surgical Anæsthesia », *The Arena*, août 1894, p. 289-296.

336 *Ibid.*, 321, 330. Sur la généalogie transatlantique de l'hypnotisme , voir Fuller, *Mesmerism and the American Cure of Souls*, p. 1-15 ; Moore, *In Search of White Crows*, p. 142.

337 James Braid, Robertson Donald (éd.), *The Discovery of Hypnosis - The Complete Writings of James Braid, the Father of Hypnotherapy* (Londres : The National Council for Hypnotherapy, 2009), p. 43, 54-55.

moyen de garder le pouvoir transformateur du religieux mais sous une forme scientifique et moderne. En définitive, Flower adapte ces recherches scientifiques à des fins pragmatiques : il les décontextualise et use du prestige pour la science pour promouvoir son programme de réforme spirituelle. La science de l'esprit et ses possibilités d'action sur la matière et autrui ouvrent donc le champ des possibles : remodeler radicalement le monde est donc scientifiquement possible.

En outre, les découvertes scientifiques et les innovations technologiques du dernier XIXe siècle (télégraphie sans fil, lois du magnétisme, de l'électrodynamique et de la thermodynamique) légitiment un univers de forces invisibles qui fascine : ce qui apparaissait autrefois relevant de la foi, de l'au-delà des sens, de l'invisible, rentre dans le champ de la connaissance scientifique, si bien que la frontière entre le possible et l'impossible se brouille. Flower décrit le divin comme une sorte de fluide énergétique, une force matérielle *et* psychique : la modernisation, en somme, des fluides magnétiques du mesmérisme et du spiritisme . Dieu devient « la dynamo spirituelle de l'univers », « une Énergie Consciente Omnipotente », un Dieu de pure spiritualité mais compris à travers le prisme de la science : « Love and Life-Essence of the universe […] a wise, order-loving, and conscious Energy, which through the tireless ages, step by step, leads life from the lowest forms on to heaven-inspiring man ». C'est cette inexorable complexification des êtres, soumise au grand système progressiste de Spencer, que le réformateur doit encourager en libérant les énergies enfouies dans l'esprit : l'humain, en somme, doit s'harmoniser avec ces forces spirituelles[338]. Flower se sert de ces avancées pour proposer une méthode scientifique pour régénérer et améliorer l'humanité, ce que nous appelons son ingénierie spirituelle. En attendant le grand soir de l'homme nouveau, Flower par exemple loue « la valeur de l'hypnotisme comme agent moral » : des ivrognes ont pu être « rachetés » et les « propensions criminelles d'enfants […] modifiées » grâce à cette technique[339].

Flower élargit le domaine d'application de l'hypnose et l'inclut dans son dessein régénérateur à la fois comme métaphore et caution scientifique. Il propose une approche psychologique du réformisme où la culture imprimée et les intellectuels ont un rôle essentiel : former un individu moralement régénéré grâce au pouvoir de l'esprit. Le remède aux maux du temps consiste à diffuser les penseurs les plus avancés, ces « thought-molders », qui, littéralement,

---

[338] Flower cherche, en quelque sorte, à intégrer les forces modernes dans sa logique religieuse. Il désire une continuité là où Henry Adams ne voit que rupture : la « Dynamo » chez ce dernier ouvre sur un monde nouveau radicalement différent de celui de la « Vierge » (l'ancienne foi) qui, dans sa démesure, échappe à l'homme. Voir *The Education of Henry Adams*, p. 317-326. Flower, « Christ, the Sick and Modern Christianity », vol. 39, mai 1908, p. 560 ; « The Coming Religion », p. 648-649. Simone Natale, « A Cosmology of Invisible Fluids : Wireless, X-Rays, and Psychical Research around 1900 », *Canadian Journal of Communication*, vol. 36, n°2, 2011, p. 263-276.

[339] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 332-333.

façonnent des esprits malléables[340]. Les réformateurs et les journalistes incarnent le pouvoir de l'esprit sur d'autres esprits : ils peuvent *imprimer* des idées dans le cerveau du public et des lecteurs qui, à leur tour, peuvent influencer leur entourage (« all left their impress on thousands of minds which in turn are influencing others[341] »). L'élévation morale des individus par l'éducation s'exprime à travers une métaphore de l'imprimerie *et* de la recherche psychique[342]. La fonction des médias s'apparente à celle des médiums : ils interprètent le monde pour les profanes et disséminent des idées saines et positives qui, telle une « force » spirituelle et matérielle, « peuvent infecter les autres ». Un véritable thérapeutique intellectuelle se met en place grâce au pouvoir de la suggestion : « thought is contagious and people are thinking[343] ». Flower amalgame circulation des idées et mouvement des forces invisibles à l'œuvre dans la nature : le rôle de l'intellectuel est de favoriser cette circulation, de se conformer à cette « loi spirituelle » et de « spiritualiser » les idées de l'humanité afin de la libérer des artifices nocifs, de retrouver une santé et une harmonie naturelles et de la faire accéder à une conscience avancée : « a student of history [...] believes that the universe is dominated by spiritual law and that the great moral leaders [...] exalt life by lifting the ideals of the world and spiritualizing man's thought[344] ». *A contrario*, la « fausse éducation », en se concentrant sur la primauté du matérialisme (les plaisirs du corps, la soif de l'or), ne voit la suprématie de l'esprit que chez les esprits « malades ou immatures », telles les « femmes hystériques », ce qui ne peut que retarder l'évolution spirituelle du pays[345]. Pire encore : les manipulations par les politiques et les ploutocrates comme la déformation des faits par la presse à sensation ne peuvent qu'abîmer, physiquement et moralement, l'esprit des citoyens. La psychologie permet une approche scientifique du sentiment moral nécessaire pour comprendre puis modifier et purifier les idées des individus[346]. Instrument de persuasion, elle explique comment le corps social peut être soigné. Elle postule également une transparence des âmes : comme outil, elle peut révéler aussi la profondeur des êtres, leurs intentions – elle participe donc du même mouvement que l'idéal du dévoilement *(exposure)* qui traverse la culture journalistique et réformatrice des *muckrakers* .

---

340 Flower, *Progressive Men*, p. 22, 153.

341 *Ibid*., p. 270.

342 Voir par exemple Flower, « The Coming Religion », p. 655 ; *Civilization's Inferno*, p. 115 ; Flower, « Wagner's Conception of the Mission of Art », *Mind*, vol. 7, mars 1901, p. 418.

343 Flower, « A Transition Period », p. 124.

344 Flower, « The Founder of Christian Science . Part II. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, mars 1911, p. 530.

345 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 332.

346 Whittier fournit à Flower un précédent qui associe pouvoir des idées et religions métaphysiques. En effet, le poète, décrit par Albanese comme un « rationaliste imprégné de religions métaphysiques (« metaphysicalized rationalist) », croit dans le pouvoir de l'esprit sur l'esprit et dans la théorie des correspondances ; il suffit alors de contrôler l'énergie ambiante pour guérir les corps et les âmes. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 123.

Flower incarne une forme de balbutiement de psychologie sociale et de théorie de la circulation de l'information toutes imprégnées de spiritualités et de science marginales. Il s'inspire en particulier des écrits de Joseph R. Buchanan, lui-même un ardent défenseur du spiritisme . En bonne place parmi les « œuvres importantes pour les penseurs » qui dominent l'*Arena Literary Bulletin*, les ouvrages de Buchanan avaient selon lui démontré la possibilité d'étudier scientifiquement l'esprit[347]. Flower tient pour acquis la familiarité de ses lecteurs avec ces théories car il les mentionne régulièrement sans jamais les expliquer. Selon Buchanan, les géologues analysent les traces du passé, les fossiles, pour « explorer l'histoire de la Terre » ; les psychologues font la même chose pour l'esprit : ils utilisent un « télescope mental » pour étudier les « fossiles mentaux » et « explorer l'histoire de l'homme »[348]. Selon le *New York Times*, il aurait établi que « la sympathie entre l'esprit le corps est une science exacte, qu'il a appelée sarcognomie » et inventé une méthode, la « psychométrie », pour mesurer l'âme et « déterminer l'influence mentale que peur avoir un individu » ainsi que « l'influence psychique d'un manuscrit »[349]. Buchanan réfute la conception statique du cerveau des phrénologistes et propose un principe d'« impressionnabilité *(impressibility)* » qui postule que l'esprit répond aux stimuli extérieurs, physiques et mentaux, et, actif, peut donc interagir sans cesse avec son environnement[350]. Flower trouve probablement chez lui une des sources de sa conception des intellectuels comme « thought-molders » et de l'écrit comme facteur de transformation des individus et révélateur des êtres.

Les recherches psychiques cherchent aussi à prouver et rendre respectable le spiritisme . Flower y voit la promesse d'un monde nouveau. Les années 1890 voient donc Flower explorer, en scientifique, ces phénomènes. S'y dessine le même désir de communication parfaite, en toute transparence, qui motive son intérêt pour l'hypnotisme : le médium ici ne sert pas d'intermédiaire entre les esprits individuels mais entre les vivants et les morts. Moins une méthode qu'un moyen de contrecarrer le déclin de la foi, le spiritisme se propose de prouver la « persistance de l'individualité » après la mort : un moyen scientifique, en somme, de démontrer la suprématie de l'esprit, de discréditer le matérialisme et ainsi de réenchanter le religieux. Populaire mais philosophique, physique mais spirituel, le spiritisme, comme l'affirme William James non sans étonnement, pourrait remplacer le christianisme moribond :

---

347 Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 30-31. « Arena Literary Bulletin », vol. 2, novembre 1890, appendice, non paginé.

348 Joseph Rodes Buchanan, *Manual of Psychometry: The Dawn of a New Civilization* (Boston : F.H. Hodges, 1893. 4ème édition [1885]), p. 3-4, 73.

349 « A Discourse on Seven Sciences; Cerebral Physiology, Cerebral Psychology, Sarcognomy, Psychometry, Pneumatology, Pathology, and Cerebral Pathology », *The New York Times*, 17 mars 1878.

350 Robert C. Fuller, *Mesmerism and the American Cure of Souls* (Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1982), p. 53-54.

> I confess I rather despair of any popular religion of a philosophic character, and I sometimes find myself wondering whether there can be any popular religion raised on the ruins of the old Christianity without the presence of that element which in the past has presided over the origin of all religions namely, a belief in new physical facts and possibilities. Abstract considerations about the soul and the reality of a moral order will not do in a year what the glimpse into a world of new phenomenal possibilities enveloping those of the present life, afforded by an extension of our insight into the order of nature, would do in an instant. Are the much-despised "Spiritualism" and the "Society for Psychical Research " to be chosen instruments for a new era of faith? It would surely be strange if they were; but if they are not, I see no other agency that can do the work[351].

En 1891, Flower fonde son propre « instrument pour faire advenir une nouvelle ère de foi » : l'American Psychical Society (APS). Elle passe au crible de la méthode scientifique le spiritisme . De 1892 à 1894, ils publient une revue, *The Psychical Review. A Quarterly Journal of the Psychical Science and Organ of the American Psychical Society*, pour présenter leurs travaux ; elle est vendue avec *The Arena* dans les offres d'abonnement groupé[352]. Le financement de ces activités reste de l'ordre de la conjecture mais le mécène de *The Arena*, Gideon F.T. Reed, était également un fervent adepte du spiritisme et il n'est pas improbable qu'il ait consacré une part de sa fortune à l'APS[353]. Pour Flower, il s'agit, après des siècles où les scientifiques ont expliqué rationnellement le monde visible, de soumettre l'invisible aux loi naturelles et donc de démontrer scientifiquement la religion[354]. Il affirme que « dans moins de trente ans », l'existence d'une vie après la mort sera un fait scientifique[355]. Paradoxalement, la préservation du spirituel exige, pour établir des faits, l'extension du domaine de la science, si bien que les livraisons de sa revue comme ses articles sur le spiritisme relèvent moins du merveilleux que de l'énumération, souvent insipide, d'expériences et de « preuves » du pouvoir des esprits[356]. L'objectif, en dernière analyse, reste néanmoins religieux. Flower s'entoure, dans le projet initial, essentiellement de pasteurs : les unitariens Minot J. Savage, T. Ernest Allen et Edward Everett Hale, le congrégationaliste Edward A. Horton, et l'épiscopalien R. Heber Newton (la féministe Mary Livermore fait partie aussi de l'aventure)[357]. Le

---

[351] Lettre de William James à Thomas Davidson, 30 mars 1884, *in* James, *The Letters of William James*, p. 236-237.

[352] La revue est accessible en ligne (Harvard) : http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/31415994.

[353] Article sans titre, *The Banner of Light*, vol. 71, 16 avril 1892, p. 1.

[354] Flower, *Progressive Men*, p. 188.

[355] Flower, « *Is This Your Son, My Lord ?* », p. 761 ; « Books of the Day, Notable Books for Thoughtful People », vol. 8, août 1893, p. xiv; « The Coming Religion », p. 655.

[356] Moore, In Search of White Crows, p. 37.

[357] Prospectus for the formation of the Psychic Investigation Association (Boston : L. Barta & Co., 1891), page de titre.

journal spirite de Boston, *The Banner of Light*, ne s'y trompe pas quand il n'y voit qu'un moyen pour des hommes d'Église « au bord du doute » de faire face au déclin de la foi et de la fréquentation des églises[358]. Les pasteurs et les journalistes (Flower, Livermore) sont rejoints par Buchanan, Hamlin Garland et le professeur de physique de Tufts College Amos E. Dolbear. Flower devient vice-président tandis que Savage, puis Garland et enfin Dolbear président l'organisation[359]. Leur organisation s'inspire de la English Society for Psychical Research (fondée en 1882) et sa branche américaine initiée en 1885 par William James, le psychologue G. Stanley Hall et le philosophe pragmatiste Charles S. Peirce. Alors qu'en 1890, l'American Society for Psychical Research cesse ses activités comme organisation indépendante, Flower et ses compagnons se considèrent comme les héritiers du modèle anglais[360]. Psychologues et physiciens composent les deux prédécesseurs de l'APS tandis que l'organisation de Flower regroupe surtout des pasteurs et des intellectuels : ce changement de profil explique l'approche plus spirituelle de l'APS et ses critiques du trop grand scepticisme de l'American Society for Psychical Research[361].

Le milieu unitarien bostonien joue encore ici un rôle majeur, en particulier le révérend Savage. Les réunions de l'APS se déroulent dans son église de Boston (Church of the Unity)[362]. Comme Flower, il considère les voies ouvertes par les recherches psychiques comme la poursuite, par des moyens plus scientifiques, de la libéralisation du religieux. Il étend son optimisme évolutionniste à l'au-delà, prêche une foi dans la vie après la mort et enquête au sein de l'APS. Flower publie le recueil de ses articles publiés dans *The Psychical Review* et salue l'ouvrage comme « le plus important travail sur les recherches psychiques publié récemment »[363]. C'est en fait tout son réseau d'amis et de contributeurs de la classe moyenne qui partage avec Flower cette perspective scientifico-religieuse libérale, ses recherches et son instrumentalisation dans leur projet de réforme spirituelle et sociale : Savage mais aussi Buchanan, ainsi que le romancier réaliste et populiste convaincu Hamlin Garland (qui après son passage par l'APS consacrera sa vie

---

358 Hudson Tuttle, « A New Move », *The Banner of Light*, vol. 68, 21 février 1891, p. 1.

359 « Proceedings of The American Psychical Society. Third General (Annual) Meeting, Jan. 13, 1892 », *The Psychical Review,* vol. 1, août 1892, p. 33-35 ; « Meeting. February 3, 1893 », *The Psychical Review*, vol. 1, mai 1893, p. 385.

360 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 319 ; *Progressive Men*, p.187-188.

361 *Ibid.*, p. 188. William, James, Frederick H. Burkhardt, Fredson Bowers, *et al.* (éds.), *Essays in Psychical Research . The Works of William James. vol. 16* (Cambridge, MA, et Londres : Harvard University Press, 1986), p. 385. Moore, *In Search of White Crows*, p. 133-166. Kerr, *Mediums and Spirit-Rappers and Roaring Radicals*,, p. 220. Taves, *Fits, Trances, and Visions*, p. 207.

362 « Proceedings of The American Psychical Society », p. 33.

363 Minot J. Savage, *Psychics: Facts and Theories* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Flower, « Notes and Announcements », vol. 7, mars 1893, p. xxiv.

au spiritisme [364]), ou bien encore le rabbin libéral Solomon Schindler, utopiste (Flower publie sa suite du best-seller de Bellamy) et spécialiste des questions de nationalisation ferroviaire[365]. Ce réseau se veut aussi transatlantique. D'ailleurs, à la création de leur revue scientifique, le *Brooklyn Daily Eagle* note que cette tendance à soumettre le spiritisme aux rigueurs de la science est avant tout européenne. Puis, importée aux États-Unis, elle prend racine, selon le journaliste, « à Boston bien sûr[366] ! » La dimension internationale s'illustre en particulier dans la figure du naturaliste britannique et éminent scientifique Alfred Russell Wallace, codécouvreur avec Darwin de l'évolution, réformateur et adepte du spiritisme. Flower lui ouvre les pages de ses magazines et admire son approche globale des problèmes. Il n'a de cesse de se référer à Wallace dans ses propres articles comme caution scientifique du spiritisme. Wallace lui communique les résultats de ses recherches (mais souligne que les chercheurs de l'APS ont plus d'expérience en ce demaine que ses résultats ne seront probablement guère utiles). Comme Flower, le chercheur britannique voit dans un « grand principe éthique », à la croisée de la religion et de la science, le moyen de résoudre les grands problèmes sociaux et éocnomiques de son époque[367].

---

364 À ce propos, voir Hamlin Garland, *The Shadow World* (New York, Londres : Harper & Brothers, 1908) et *Forty Years of Psychic Research ; A Plain Narrative of Fact.* (New York : Macmillan, 1936).

365 Solomon Schindler, *Young West ; A Sequel to Edward Bellamy 's Celebrated Novel "Looking Backward"* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Mann, « Solomon Schindler : Boston Radical », p. 453-476.

Savage, Garland, Schindler, et Buchanan contribuent tous régulièrement à *The Arena*, où ils dissertent sur les questions sociales, économiques, politiques, littéraires, ou religieuses de leur temps. Schindler and Garland cantonnent leurs articles sur les recherches psychiques à *The Psychical Review,* alors que Savage et Buchanan écrivent sur le sujet à la fois dans *The Arena* et *The Psychical Review*.

366 « *The Psychical Review.* Old Mediumistic Friends Appearing in New Garbs », *Brooklyn Daily Eagle*, 29 juillet 1892, p. 3.

367 Wallace est le seul scientifique à qui Flower consacre un chapitre entier dans ses mémoires : il y affirme que les articles de Wallace dans *The Arena* aurait été parmi les plus copiés, remarqués par les grands éditorialistes et donc parmi les plus influents du magazine. Dans sa correpondence avec le naturaliste, il n'a de cesse d'encenser ses écrits scientifiques et économiques. L'admiration est réciproque : « « I think you have succeeded in the very difficult task of improving on all existing literary periodicals. The articles deal with questions of vital interest to every thoughtful person; and they are all well written, original, and thorough, without being heavy ». Lettre de Flower à Alfred R. Wallace, 5 janvier 1893, Alfred Russel Wallace, Wallace Correspondence Project/ Wallace Letters Online, WCP 2686, George W. Beccaloni (éd.), [En ligne] Natural History Museum, Londres, 2012. URL : www.nhm.ac.uk/wallacelettersonline.

Flower à propos de Wallace : Flower, *Progressive Men*, p. 235-253 (citation p. 240) ; « Notes on Living Problems of the Hour. Liberty of Citizenship Imperiled. A Consensus of Opinion on a Recent Notable Case. Introductory Statement by the Editor », vol. 2, juillet 1890, p. 230 ; « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 317 ; « Editorial Notes. A Disciple of Science », vol. 3, janvier 1891, p. 250-256 ; « Psychography : Remarkable Cases », *The Psychical Review,* vol.1, août 1892, p. 32 ; « Alfred Russel Wallace : Scientist, Philosopher and Humanitarian. A Book-Study », vol. 36, août 1906, p. 202-215. Lettre de Flower à Alfred R. Wallace, 5 janvier 1893, Alfred Russel Wallace, Wallace Correspondence Project/ Wallace Letters Online, WCP 2686.

Articles de Wallace dans *The Arena* traitant du spiritisme : Alfred Russel Wallace, « Are There Objective Apparitions ? », vol. 3, janvier 1891, p. 129-146 ; « What are Phantasms, and Why Do They Appear ? », vol. 3, février 1891, p. 257-274 ; « Human Progress : Past and Future », vol. 5, janvier 1892, p.145-159. Contributions de Wallace

D. La loi de l'amour : la règle d'or à l'âge des religions métaphysiques

Grâce aux spiritualités métaphysiques, Flower modernise la règle d'or . Il propose un sentiment moral actualisé qui s'apparente à cette énergie spirituelle mais physique qui parcourt le monde sensible. Il s'inspire en particulier des réorientations éthiques du darwinisme théorisées par le naturaliste et pasteur écossais Henry Drummond (1851-1897). Drummond est incontournable, estime Flower, car il propose une théorie de l'évolution réconciliée avec la foi et tournée vers l'altruisme[368]. Il sert de caution scientifique à la conviction de Flower que les lois naturelles supposent un progrès éternel du monde matériel au monde des esprits. La science, démontre-t-il, montre que les mêmes lois régissent l'ensemble de l'univers. Mère d'inventions, des caravelles de Christophe Colomb jusqu'au télégraphe, elle a aussi permis d'unir les nations[369]. Drummond lui fournit une théorie pour unir le monde tangible et intangible, avec toutes les promesses d'irénisme que cela suggère. En 1883, Drummond publie *Natural Law in the Spiritual World* où il explique que le principe scientifique de continuité s'étend au monde spirituel. Il affirme que les lois naturelles et spirituelles sont équivalentes et qu'il ne s'agit « pas d'une question d'analogie mais d'Identité »[370]. Son ouvrage de 1890, *The Greatest Thing in the World*, marque durablement Flower : il donne une contenu éthique à l'évolution et montre que la valeur cardinale qui la motive est l'amour. L'amour divinise l'homme et moralise son environnement ; c'est le terreau fertile et la lumière nécessaire à l'épanouissement de tous, une évolution spirituelle pensée en termes naturalistes : « in proportion as love permeates the soul of man, he becomes godlike,

---

sur les questions économiques et sociales : « The Social Quagmire and the Way Out of it. I. The Farmers », vol. 7, mars 1893, p. 395-410 ; « The Social Quagmire and the Way Out of it. II. Wage-Workers », vol. 7, avril 1893, p. 525-542 ; « The Railways of the Nation », vol. 37, janvier 1907, p. 1-6.

Correspondance à propos du spiritisme : lettre d'Alfred R. Wallace à Flower, 1er octobre 1891, Alfred Russel Wallace, Wallace Correspondence Project/ Wallace Letters Online, WCP 4318.

Wallace à propos de Flower : publicité pour *The Arena*, « How THE ARENA is regarded by leading thinkers », *Political Science Quarterly*, vol. 5, décembre 1890, p. 755, *in* Wallace Correspondence Project/ Wallace Letters Online, WCP 4930.

368 Drummond collabore souvent avec l'évangéliste Dwight L. Moody qui admire le penseur écossais, preuve des passerelles entre évangélisme et protestantisme plus libéral. Les conférences organisées par Moody dans les années 1890, et où il invite des libéraux comme Drummond, sont un des premiers lieux de confrontation entre fondamentalistes et modernistes. Les débats, houleux, restent possibles ; après 1900, les deux camps se sépareront définitivement. James F. Findlay, *Dwight L. Moody : American Evangelist, 1837-1899* (Chicago : The University of Chicago Press, 1969), p. 352, 411-412.

369 Flower, « Editorial Notes. A Broader View of Education », vol. 2, septembre 1890, p. 508 ; *The Century of Sir Thomas More*, p. 286-287.

370 Henry Drummond, *Natural Law in the Spiritual World* (Londres : Hodder and Stoughton, 1883), p. 11. « Drummond Henry », Hugh Chisholm (éd.), *The Encyclopædia Britannica. A Dictionary of Arts, Sciences, Literature and General Information. Eleventh edition* (Cambridge : Cambridge University Press, 1910), p. 600. Numbers, *Science and Christianity*, p. 33.

and he makes life around him bright and fragrant[371] ». Ces deux ouvrages deviennent des références dans le catalogue de sa maison d'édition dans la catégorie des « ouvrages religieux[372] ». En 1893, Drummond donne une série de conférences à Boston au Lowell Institute qu'il publie en 1894 sous le titre *Lectures on the Ascent of Man*, où il montre que l'altruisme permet d'assurer, plus que la concurrence, la survie du plus apte[373]. Drummond réoriente la vulgate darwiniste vers une téléologie éthique. Il découvre, déclare Flower, que ce n'est pas la « lutte pour la vie *(struggle for life)* » analysée par Darwin qui est au cœur du vivant mais la « lutte pour la vie des autres *(struggle for the life of others)* » : « evolutionary truth that the ascent of man has been marked by the triumph of altruistic over egoistic sentiment ». Les lois de l'évolution ne peuvent que mener à l'altruisme, ce qui rend l'immoralité d'autant plus artificielle et donc construite par ceux qui en tirent profit. Le rôle du réformateur est donc de remettre cette logique altruiste naturelle au cœur de la société[374].

Par la suite, quand Flower se réfère à une « loi de l'amour », il faut donc l'entendre comme une loi positive, prouvée par la science. Il est donc possible de prévoir les comportements : le déterminisme du caractère avancé par Spencer ou la vision républicaine se voit réaffirmée par les dernières avancées scientifico-religieuses. Une ingénierie spirituelle consiste alors à s'appuyer sur ce principe éthique, au sens scientifique de cause active, pour réorganiser la société. L'expression « loi de l'amour » devient un lieu commun de sa rhétorique, sa façon d'adapter la règle d'or à l'ère de la religion scientifique qu'il diffuse dans ses écrits. Il faut appliquer cette loi car il s'agit de la solution à tous les maux sociaux pour Flower, la condition de possibilité du bonheur, du progrès et de la justice :

> Man is slowly rising. He has scarcely crossed the threshold of youth. His progress has been retarded and at times arrested, not by God, but by his own refusal to conform to the great basic law that conditions happiness and advancement – the law of love, which includes justice and recognizes the solidarity of life and its implied obligations[375].

---

[371] Flower, « Editorial Notes. The Greatest Thing in the World », vol. 2, septembre 1890, p. 512.

[372] « The Arena Book Bulletin. Fall and Winter, 1891-92. Select List of Able and Thought-inspiring Religious Works », vol. 4, novembre 1891, appendice, non paginé ; « The Arena Book Bulletin. Select List of Able and Thought-inspiring Religious Works », vol. 5, décembre 1891, appendice, non paginé.

[373] Les Lowell Lectures étaient un rendez-vous incontournable de la vie intellectuelle de Boston. Gratuites, elles étaient financées par l'argent de l'industrie textile de la famille Lowell. William James, Louis Agassiz, Oliver Wendell Holmes, Frederick Law Olmsted, Bertrand Russell et de nombreuses autres figures de l'époque y participèrent.

[374] Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 211-213 ; « Revolutions in Religious Thought during the Nineteenth Century », p. 605-606 ; « Topic of the Times. The Upward Trend of Life and the Silent Forces of Progress », vol. 26, août 1901, p. 201-202.

[375] Flower, « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, p. 250 ; « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 404 ; « Union for Practical Progress », p. 58 ; *Progressive Men*, p. 21.

Par exemple, si une telle religion d'amour s'imposait, la militarisation de la société provoquée par les industriels serait impossible, éradiquée à la racine[376]. Flower assimile cette « loi de l'amour », naturelle, morale, physique et spirituelle, à la gravitation : « moral order rests upon Love as the physical order upon Gravitation[377] ». L'analogie concentre les différentes influences de Flower : la naturalisation de Dieu et du comportement moral (l'évolutionnisme) et sa spiritualisation (le bricolage scientifico-religieux, ici le magnétisme et ses liens avec l'amour libre).

Malgré la tonalité fantasmagorique, naïve même, d'une loi de l'amour, Flower ne dénote guère dans les milieux réformateurs. Les critiques d'un darwinisme amoral instrumentalisé pour justifier une concurrence sans foi ni loi abondaient à l'époque. Ils s'appropriaient le langage scientifique pour légitimer leurs utopies, tout comme les partisans du laissez-faire avaient modifié les idées de Darwin pour justifier la survie du plus apte. Par exemple, Edward Bellamy, dans *The Religion of Solidarity* (1874), propose de remplacer « la loi de la nécessité par la loi de l'amour ». Dans son article « Evolutionary Love » (1893), le philosophe Charles Sanders Peirce fait de l'amour le moteur et la finalité de l'évolution. Flower partage cette « critique sentimentale » (il a vraisemblablement lu l'essai de Bellamy mais probablement pas Peirce qui reste absent de ses textes). La science confirme *a posteriori* l'éthique spirituelle, comme elle a pu légitimer la concurrence sauvage chez les tenants du laissez-faire. Selon Peirce, le darwinisme ne fait qu'appliquer la loi marchande à la biologie, contrairement au cliché qui voit dans l'organisation économique de l'époque un ordre naturel exposé par Darwin[378]. Flower dresse le même constat quand il analyse l'égoïsme, l'avidité et la soif de pouvoir comme le produit d'un système encourageant la lutte pour la survie au détriment de l'altruisme, d'une moralité commune et même d'un individualisme sain car favorisant les sentiments les plus nobles (« the submergence of public spirit, Christian altruism, and even intelligent self-interest, beneath the struggle for existence and the rush for individual wealth and mastery[379] »). Dans le sillage des théories de Buchanan sur l'« impressionnabilité » du cerveau, Flower entend la réforme morale comme un processus spirituel *et* physiologique, une transformation radicale jusqu'au plus profond de l'esprit et du corps : « The fundamental work is to implant in the mind of youth the ideal of loving service in place of the ideal of commercial conquest, and to register in their nervous systems the law of love till obedience to it becomes reflex. Back of every economic problem lies a moral

---

[376] Flower, « Plutocracy's Bastiles », p. 602.

[377] Flower, « Edwin Markham : A Prophet-Poet of the Fraternal State », p. 392.

[378] Je traduis. Matthew Hartman « Utopian Evolution : The Sentimental Critique of Social Darwinism in Bellamy and Peirce », *Utopian Studies*, vol. 10, n° 1, 1er janvier 1999, p. 26-41.

[379] Flower, « Freedom and Growth Through Co-operation », p. 208.

question[380] ». Flower et ses modèles scientifiques appliquent la règle d'or à la science et, ainsi, légitiment la « loi de l'amour ». Par conséquent, s'y opposer revient à s'opposer à l'ordre naturel et à adopter une attitude antiscientifique.

E. De la science de l'esprit aux spiritualités thérapeutiques : *mind cure* et Nouvelle Pensée

L'évolutionnisme rejoint les balbutiements de la psychologie. La « loi de l'amour » puise dans l'énergie bienveillante enfouie dans l'esprit humain. Libérer ce subconscient positif est donc la condition du progrès : cela permet, pense Flower, d'enclencher une dynamique de civilisation des mœurs. Flower exprime cette libération en termes de réveil d'un moi moral pur endormi ou anesthésié par les puissants et leurs propagandistes (la presse, les valeurs corrompues en général). Il adapte la tradition évangélique à l'âge scientifique et lit l'imaginaire des Grand Réveils protestants comme un réveil littéral, le résultat de techniques hypnotiques. La filiation n'est probablement pas que métaphorique. L'évangélisme, en inscrivant sur le corps les effets de l'esprit, a sacralisé le premier. Cette connexion aurait, selon Taves, favorisé la réception de la psychologie. La fin du siècle voit alors un double mouvement : les scientifiques commencent à trouver des causes empiriques à des phénomènes jugés jusqu'alors surnaturels, alors que les nouvelles spiritualités (et les évangéliques dans le sillage du Mouvement de la sainteté) s'approprient la rhétorique psychologique pour promouvoir la guérison mentale[381]. Flower se trouve à ce carrefour. La libération du subconscient (un terme que Flower utilise moins qu' « énergie », plus syncrétique) permet, selon lui, l'élévation des facultés morales. Ce réservoir d'énergie positive est instrumentalisé pour faire le bien : il purifie l'individu et peut changer le monde[382]. Il s'apparente à une version optimiste et pragmatique de l'inconscient freudien qui, plus sombre, s'élabore à la même époque en Europe à partir des mêmes travaux de Charcot ou

---

380 *Ibid.*, p. 209.

381 Taves, Fits, *Trances, and Visions*, p. 251-347.

382 Dans une note autographe, Flower décrit en termes lyriques ce subconscient positif comme la source d'une énergie vitale, le germe pour l'individu d'une croissance qui l'élèvera vers les cieux : « the chambers of the human brain are stored with springtime treasures, which are forgotten until some magic word is spoken, some picture flashed before the mental retina, or a sound of the long ago is heard, and straightaway the sealed fly open, and forth come trooping, as children from a country school, the dreams and hopes which gilded life's young day. Cordially yours ». Bénigne, cette énergie est comparée à une scène pastorale et innocente. Elle relève de la pensée magique mais aussi du surgissement involontaire de la mémoire grâce au pouvoir des mots. Note autographe de Flower au Rev. Edward F. Strickland, 3 novembre 1898, Rev. Edward F. Strickland Autograph Collection, 1780-1918, Folder A-163, Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America, Radcliffe Institute for Advanced Study, Harvard University.

Bernheim[383]. Les études psychologiques françaises se greffent, après leur traversée de l'Atlantique, sur la longue tradition des religions métaphysiques, plus pragmatiques et plus optimistes. Le bricolage de Flower peut alors s'analyser en utilisant les concepts d'un observateur avisé contemporain de ces transformations : William James.

James analyse cette approche psychologique du religieux dans *The Varieties of Religious Experience*[384]. Cette « religion des âmes saines *(religion of healthy-mindedness)* », selon sa formule, mêle le religieux au psychologique dans une croyance pragmatique et optimiste. James regroupe sous ce terme différentes franges de ce que l'on appelait traditionnellement le mouvement *mind cure*, puis *New Thought* et enfin pensée positive[385]. Il définit la religion par ses effets bénéfiques : améliorer la santé et le bien-être, trouver le bonheur. Ce pragmatisme , selon Albanese, constitue une théorie morale de la vérité. Elle repose sur une lecture protestante des valeurs et une éthique de l'action : un engagement dans un travail sur soi et autrui pour atteindre un but dont la valeur *(cash-value)* se mesure par son utilité pratique, en particulier l'adaptabilité à l'environnement. Cette approche pragmatique applique aux idées l'approche darwinienne puisque c'est bien l'harmonie entre l'individu et son environnement que les nouvelles spiritualités encouragent ; paradoxalement, elle ne renonce pas non plus à un certain platonisme puisque ce qui est bon est vrai[386]. Pour les spiritualités thérapeutiques de la mouvance *mind cure*, le bénéfice est clair, accessible directement et empiriquement : la santé. L'inconscient serait ce réservoir d'énergie bénigne dans lequel il faudrait puiser pour retrouver cette complétude et ainsi se régénérer. Le divin, comme force et source de révélation, est médicalisé et somatisé ; il se loge dans l'intériorité. Guérir implique donc de délivrer ces forces, cette énergie adaptant, en quelque sorte, la grâce à l'ère scientifique[387]. Cette libération psychologique, qui élève l'humanité, modernise la conversion évangélique :

---

[383] Lears, *Rebirth of a Nation*, p. 244-245. Alors que s'américanise la psychanalyse, les spiritualités thérapeutiques préparent d'ailleurs la lecture optimiste de Freud qui mettra l'accent sur la possibilité d'une guérison.

[384] William James, The Varieties of Religious Experience : A Study in Human Nature, Being the Gifford Lectures on Natural Religion Delivered at Edinburgh in 1901–1902 (Londres et Bombay : Longmans, Green & Co., 1902), p. 78-126.

[385] Albanse, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 300, 418. James inclut la Science chrétienne dans le mouvement *mind cure*, probablement sous l'influence d'Horatio Dresser qui fut son étudiant et assistant dans le département de philosophie pendant huit ans. Gottschalk, *Rolling Away the Stone*, p. 272-278.

[386] « Esprit » et « âme » pour traduire « spirit » et « mind » : le vocabulaire même dans les traductions de James brouille les frontières entre religion, spiritisme et psychologie. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 416-420.

[387] James notes d'ailleurs cette analogie entre l'acceptation de la grâce divine et l'abandon aux forces spirituelles : « The mind-curers […] have demonstrated that a form of regeneration by relaxing, letting go, psychologically indistinguishable from the Lutheran justification by faith and the Wesleyan acceptance of free grace, is within the reach of persons who have no conviction of sin and care nothing for Lutheran theology. It is but giving your little

> The great moving thought of this higher civilization will be summed up in the new watchword, which is so old, "Overcome evil with good;" *drive out the base with the pure; destroy hate with love, brutality with gentleness, and elevate man by touching all the well-springs of spirituality, by playing upon the notes f his higher being*[388].

Le succès des religions des âmes saines s'explique, selon James, par l'expérience, de tous, de ses effets positifs. Il lui permet aussi de mesurer l'inefficacité des Églises : « The mind-cure with its gospel of healthy-mindedness has come as a revelation to many whose hearts the church Christianity had left hardened. It has let loose their springs of higher life[389] ». Comme chez Flower se lit en filigrane une libération psychologique mais aussi une réponse au vide de sens laissé par la léthargie des Églises : les cœurs endurcis de William James évoque les croyants affamés spirituellement (« spiritually starved, heart hunger ») de Flower. James analyse d'ailleurs la libéralisation du christianisme, dans le second XIXe siècle, comme la « victoire » de cette approche sanitaire et optimiste sur la « morbidité » de la théologie calviniste. Son exposé des sources du mouvement *mind cure* évoque les analyses de Flower : les Évangiles, Emerson et le transcendantalisme de Nouvelle Angleterre, l'idéalisme, le spiritisme et son message fait de « lois » et de « progrès », la vulgate évolutionniste et l'hindouisme. La particularité de la Nouvelle Pensée cependant réside dans l'immédiateté et la performativité des croyances : « the leaders in this faith have had an intuitive belief in the all-saving power of healthy-minded attitudes as such, in the conquering efficacy of courage, hope, and trust, and a correlative contempt for doubt, fear, worry, and all nervously precautionary states of mind »[390]. Le pouvoir suggestif des pensées peut avoir des effets positifs[391]. Si les observations de Flower rejoignent celles de James, il ne faut pas oublier que Flower se distingue du philosophe par son engagement : il ne reste pas uniquement dans la position du spectateur savant mais veut promouvoir ces nouvelles spiritualités. En véritable propagandiste, il voit d'ailleurs son travail de journaliste comme partie prenante de la diffusion d'idées édifiantes et la lutte contre celles, corrompues, qui contaminent la société.

---

private convulsive self a rest, and finding that a greater Self is there ». James, *The Varieties of Religious Experience*, p. 111.

388 Flower, « The Dawning Day », p. 272. C'est Flower qui souligne.

389 *Ibid.*, p. 113.

390 *Ibid.*, p. 94-95

391 La tendance que met à jour James est transatlantique, comme le montre l'exemple de la méthode Coué. Liée à l'École de Nancy de Liebault et Bernheim, la méthode Coué a été décrite comme une « impossible *mind cure* à la française ». Elle adapte la suggestion sous hypnose, ou plutôt l'autosuggestion et l'autohypnose, à des fins explicitement thérapeutiques. Optimisme de la culture américaine, présence d'une longue tradition de la *mind cure* et prédisposition du protestantisme aux religions de la guérison car elles s'appuient sur le mouvement des Grands Réveils : les raisons du succès de Coué aux États-Unis confirment les analyses de James et de Flower. Hervé Guillemain, *La méthode Coué : histoire d'une pratique de guérison au XXe siècle* (Paris : Le Seuil, 2010), p. 169.

Il s'agit donc pour Flower de briser les barrières, les peurs, érigées par des années de « fausse éducation » qui ont affaibli, bloqué même, la conscience que l'esprit peut agir sur monde[392]. Se débarrasser des artifices, libérer l'énergie, c'est guérir. Toutefois, cette libération s'apparente davantage à un réveil de ce qui a été anesthésié qu'à un relâchement total. Flower dépeint le réformateur comme un hypnotiseur, un pasteur régénéré par la science qui adapte le trope évangélique du « réveil » au monde moderne ; il peut sortir les individus et la société de la torpeur. Cependant, la pureté des profondeurs s'accompagne chez Flower d'une discipline morale. Les spiritualités alternatives poursuivent donc, à la marge (Flower dirait à l'avant-garde) des sciences et de la religion, le vitalisme moderne, domestiqué, cultivé, qui s'exprime dans sa religion de l'action. Tel un tuteur, la morale doit maîtriser cette énergie : il s'agit de culture, dans tous les sens du terme :

> We are, all of us, always communicating ideas, and more especially moral ideas. Develop the body, train the mind and give to the soul that fine, true culture which will enable it to guide and control every thought, and thus make life a noble epic at once human and divine[393].

L'esprit soumet sa propre énergie à une discipline morale. Il discipline le corps aussi. Flower reformule en termes psycho-religieux la religion du contrôle de soi, cette vertu ou « masculinité spirituelle » que l'on trouve par exemple chez Emerson[394]. Il ne faut cependant pas le rapprocher de la psychologie de G. Stanley Hall pour qui la pulsion, irrationnelle, primitive, doit être dépassée : les instincts, libérés à l'adolescence, doivent être ensuite canalisés pour pouvoir s'adapter socialement[395]. Contrairement aux soupçons sur les dangers du subconscient que suggère Hall, Flower considère cette énergie comme intrinsèquement positive : il relocalise donc l'idéal dans les profondeurs de l'âme. Le vrai moi moral, une fois éveillé, peut guider les individus et la société ; la culture est donc à la fois libération et ascèse.

Les nouvelles religions métaphysiques, du spiritisme à la Science chrétienne , sont sous le feu des projecteurs lors de l'exposition universelle de 1893. Elles proposent aux Américains une spiritualité pragmatique, qui s'adapte à la modernité[396]. Cette vision thérapeutique serait le produit

---

392 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 332.

393 Flower, « Early Environment in Home Life », vol. 10, septembre 1894, p. 493.

394 « Muscular Christianity in the US attached itself to previous ideas of spiritual masculinity, such as the early writings of Ralph Waldo Emerson. Emerson, although he often denied the body in his texts, created "a 'masculine' religion of virtue and self-reliance" in which he advocated self-cultivation and self-improvement as truly Christian and American, as the spiritual version of the self-made man ». Katharina Vester, « Regime Change : Gender, Class, and the Invention of Dieting in Post-Bellum America », *Journal of Social History*, vol. 44, n° 1, 2010, p. 41.

395 Lears, *No Place of Grace*, p. 171, 249.

396 Flower, « The International Religious Congress », p. 552-553.

d'une époque qui, avec l'industrialisation et l'essor d'un éthos de la consommation, bascule de la pénurie à l'abondance, économique ou psychique. À une économie de la rareté correspondaient des thérapeutiques reposant sur l'épargne, comme les cures de repos ou la maîtrise de soi. Cette approche est de plus en plus délaissée au tournant du siècle car la répression de cette énergie intérieure s'avérait mortifère. La nouvelle de la féministe Charlotte Perkins Gilman, « The Yellow Wall-paper. A Story », illustre l'enfermement des femmes condamnées à l'inaction : la narratrice sombre dans la folie. Dans une économie d'abondance, il suffit au contraire de libérer les énergies. Les magazines féminins, comme *Good Housekeeping* ou *Ladies' Home Journal*, recommandent d'ailleurs à leurs lectrices, pour assurer leur bien-être, de relâcher cette énergie refoulée ; contributrice régulière dans le second, Annie Payson Call leur conseille de se laisser aller avec le même abandon serein qu'un nouveau-né – la version populaire et psychologique en somme d'une renaissance religieuse. La Nouvelle Pensée s'inscrit dans cette tendance. Elle participe aussi de la même culture que « l'économie du plaisir » de l'économiste Simon Patten[397]. Flower peut se comprendre alors comme une figure de transition. À l'instar de Thorstein Veblen par exemple, il fustige l'oisiveté, la cupidité, la consommation ostentatoire, les marchands de désirs et prône une éthique du producteur – le contrôle de soi donc. En revanche, il voit dans les trésors de l'esprit un réservoir d'énergies positives pouvant guérir le monde. Flower modernise, grâce à ces nouvelles spiritualités, la vertu républicaine et la foi vivante des vrais chrétiens : il les littéralise en une force vitale qui tient à la fois de l'énergie physique et spirituelle.

Libération et ascèse : Flower s'inscrit dans cette première période, plus radicale, de la Nouvelle Pensée où la théologie positive n'est pas encore devenue une industrie du bonheur individuel. Elle sert de remède à un pays sous pression, à l'imagination flétrie par la logique matérialiste : « a sane, wholesome, idealistic philosophy greatly need in an age of stress and strain and where the forces of materialistic commercialism are everywhere exerting a deadening influence on the popular imagination[398] ». Les maux de la société semblent provenir d'abord d'une corruption de l'imaginaire ; les spiritualités alternatives, comme les réformateurs, permettent de le libérer de ces pensées mortifères. Raviver un pays mort-vivant : la résurrection chrétienne, dans la tradition *mind cure*, devient une technique médicale ; elle sort de l'eschatologie pour devenir un objectif personnel. Flower pousse sa version scientifico-religieuse et hétérodoxe du vitalisme à son terme puisqu'avec le spiritisme il surmonterait la mort[399]. Pour Flower, ce

---

[397] William Leach, *Land of Desire : Merchants, Power, and the Rise of a New American Culture* (New York : Vintage, 1994 [1993]), p. 225-231. Lears, *No Place of Grace*, p. 52-53 ; *Rebirth of a Nation*, p. 243-244.

[398] Flower, *Progressive Men*, p. 181-182.

[399] Lears, *Rebirth of a Nation*, p. 237. Peut-être l'inscription sur sa pierre tombale, « his soul goes marching on », trahit-elle ce souhait d'établir un pont entre les vivants et les défunts. À un autre niveau cette fois, historique, ce désir n'est

développement individuel est cependant assorti d'un projet de régénération sociale. Les religions métaphysiques sont donc bien une extension, par la thérapeutique, de l'Évangile social . Quelles en sont justement les techniques ? Flower en développe deux, sur le modèle du partenariat entre sciences sociales et protestantisme engagé : saisir les phénomènes pour les comprendre et les reproduire ; proposer une thérapeutique par la rhétorique réformatrice.

Seule une compréhension des phénomènes permettra de domestiquer l'énergie spirituelle pour, finalement, l'appliquer au corps social et le revivifier : Flower applique au spirituel la méthode des sciences sociales comme prélude des politiques réformatrices. Cette nécessité de comprendre scientifiquement les phénomènes explique la volonté, de Flower et ses confrères de l'APS, de saisir cette énergie fondamentale, de la percevoir, sinon de la toucher : l'expérience sensible de l'esprit reste le cœur de leurs recherches. Avec force de détails, Flower décrit les corps comme témoin et vecteur de l'invisible et, sans surprise, il use de l'imaginaire technologique d'alors pour exprimer ce point de contact : il compare la transe d'un voyant à une « batterie électrique », une « dynamo humaine » ou un « manipulateur télégraphique »[400]. L'électricité et surtout la télégraphie sans fil révélaient « un monde de forces invisibles capables d'agir sur la réalité physique sans contact physique apparent[401] ». C'est cette perception de la substance invisible du monde et ses propriétés transmetrices, à travers l'espace ou le temps, qui motive également l'intérêt de Flower pour les visions prophétiques, la clairvoyance, la télépathie ou la psychographie (*slate-writing* : écriture automatique ; l'esprit utilise la main du médium)[402]. À une époque où, grâce aux évolutions technologiques (chemins de fer, télégraphe), l'accélération des communications semblait, selon le terme de l'époque, « annihiler » le temps et l'espace, tout se passe comme si Flower voulait abattre tout ce qui empêche une circulation optimale de l'information : la technique laisse donc entrevoir la possibilité d'une pensée proprement magique[403].

---

pas sans ironie puisque Flower n'a guère hanté la mémoire de ses compatriotes, ni inspiré les combats d'éventuels successeurs, loin s'en faut.

[400] *Telegraph sounder* : appareil qui servait à transmettre les signaux grâce à une série de contacts entre une borne et l'un des contacteurs du levier. Flower, « Report of Dark *Séances*, with a non-professional psychic, for voices and the movement of objects without contact. Thirty-second sitting, December 10 », *The Psychical Review,* vol. 2, novembre 1893 et février 1894, p. 171-174.

[401] Je traduis. Natale, « A Cosmology of Invisible Fluids », p. 273.

[402] Flower, « Psychical Cases and Reflections from Periodical Literature », p. 281-286 ; « Psychography : Remarkable Cases », p. 28-32.

[403] La conviction que l'espace et le temps peuvent être domestiqués et « annihilés » apparaît au milieu du XIXe siècle avec l'essor des chemins de fer. Déjà un cliché à la fin du siècle, il s'intensifie encore avec le développement du télégraphe et du téléphone. Flower, *Progressive Men*, p. 28-29. À ce sujet, voir White, *Railroaded*, p. xxix ; Postel, *The Populist Vision*, p. 3 ; Natale, « A Cosmology of Invisible Fluids », p. 263-275.

F. La Nouvelle Pensée : photographie mentale et culture imprimée

Une véritable utopie communicationnelle sous-tend donc les espoirs de Flower et sa conception du journaliste-intellectuel. L'ingénierie spirituelle relit l'idéal christique de transparence, de pureté et d'immédiation (« the *thought* which prompted the deed ») à l'aune des sciences et des spiritualités alternatives. L'hypnotisme révèle les pouvoirs de suggestion de l'esprit et les recherches sur le courant psychique cherchent un accès à un vecteur parfait des pensées. Cette utopie de la transparence s'exprime dans l'idéal du médium, à la fois spirite , culture imprimée (les médias) et réformateur comme intermédiaire entre la pensée et l'action politique et entre les grands penseurs ou héros moraux et le peuple : idéal paradoxal car il rêve d'une médiation immédiate qui abolirait les écrans entre les esprits. Elle se révèle aussi, dans les années 1890, à travers un imaginaire photographique. Pour Flower, la photographie s'inscrit dans ce grand mouvement qui « annihile presque le temps et l'espace[404] » et permet de saisir l'instant. Si dans ses écrits sur les recherches psychiques , Flower n'explore pas directement la photographie spirite en vogue à l'époque, ses compagnons au sein de l'APS s'en chargent, notamment Savage : la photographie permettrait de capter l'éphémère moment où se manifeste tantôt le fluide psychique au cœur du monde, tantôt les esprits des morts[405].

En revanche, c'est à travers la métaphore photographique que Flower pense la performativité de la parole de l'intellectuel et les interactions entre spiritualités alternatives et réformisme. Après tout, la photographie expose une surface sensible aux rayons lumineux pour y inscrire une image grâce à un appareil mais sans contact physique entre l'origine et le support de cette image : pour Flower, le progressiste est celui qui expose le cerveau plastique du citoyen aux lumières du savoir et de la morale et y inscrit l'image d'un monde meilleur sans contact mais grâce aux techniques modernes de la presse et aux avancées des sciences psychiques : un médiateur donc qui abolirait toute re-présentation, un médium idéal qui donne à voir le monde tel qu'il est. Flower puise dans les théories de l'écrivain Henry Wood (1834-1908) et notamment son essai au titre évocateur : *Ideal Suggestion Through Mental Photography*. Après une critique élogieuse de cet

---

[404] Flower, « Photography : Its True Function and Its Limitations (*Illustrated*) », vol. 37, février 1907, p. 128 ; « The Rise of Photography and its Service to Mankind », p. 28.

[405] Par exemple : « 'Spirit photography,' whether true of not, is not at all absurd or scientifically impossible in the nature of things. The sensitized plate can 'see' better than the ordinary human eye, for it can photograph an 'invisible' star. It may then photograph an invisible 'spiritual body,' provided any such body really exists ». Minot J. Savage, « Psychical Reseatch : Status and Theories », *The Arena*, novembre 1892, réimprimé dans *The Psychical Review,* vol. 1, février 1893, p. 268.

ouvrage, Flower publie plusieurs articles et critiques littéraires de Wood et réédite celui qui synthétise ses idées, *Healing Through the Mind*, sous forme de brochure[406]. Il voit dans la « pensée métaphysique » exposée par Wood un « renouveau spirituel » et le couronnement du protestantisme (« *revival* »). À la suite du Christ, de la pensée grecque, indienne, et de la philosophie idéaliste allemande, elle signe la prééminence de l'esprit sur la matière. Wood décrit les « lois de la guérison mentale »[407]. L'hypnose, en démontrant les pouvoirs de la suggestion, imprime ou photographie directement les idéaux dans le cerveau des individus : l'idéalisme peut donc avoir des effets physiques et concrets. Pour Flower, l'image positive reproduite, sans médiation corruptrice, purifie des artifices, du formalisme ou du matérialisme. De même, le négatif – corruptions, violences, vices – provient d'images nocives gravées dans le cerveau[408]. Flower en parle dans les termes de Wood, par exemple pour les maladies : « severe illness resulting as the expression or development of a fear arising from mental pictures of death photographed on the mind in former years[409] ». Le négatif est éradicable car les images malsaines peuvent être remplacées par des images positives et saines. La découverte de la vérité, dans cette logique, s'apparente à un dévoilement et une révélation : le contournement fantasmé de tout travail et détours intermédiaires qu'il cherche, paradoxalement, à mettre en œuvre dans ses magazines d'investigation et ses *exposures*. Quand les éditoriaux de Flower appellent à l'élévation spirituelle et morale, il pense donc cette évolution comme une transformation biologique et un réveil spirituel – une thérapie physique et morale où il assimile le bien à la vérité et à la santé[410]. Sortir de la caverne du sensualisme et matérialisme – se libérer des illusions – régénère le corps individuel et social et permet de devenir plus humain ; humanisation et spiritualisation vont de pair : « the human race, which for uncounted ages groped in the cellar of animal passion, under the dominion of hate, selfishness, and brute force is slowly beginning to perceive a new light, is

---

[406] Flower, « Books of the Day, Ideal Suggestion Through Mental Photography by Henry Wood », vol. 8, juin 1893, p. xii-xiv. Henry Wood, *Ideal Suggestion Through Mental Photography ; a restorative system for home and private use, preceded by a study of the laws of mental healing* (Boston : Lee & Shepard, 1890) ; « Healing Through Mind », *The Arena*, vol. 4, octobre 1891, p. 530-542 ; *Healing Through the Mind. Great Papers in Pamphlet Form, VII* (Boston: The Arena Publishing Company, 1892) ; « Medical Slavery Through Legislation », *The Arena*, vol. 8, novembre 1893, p. 680-689.

[407] Flower décrit Wood comme « l'Emerson de la pensée métaphysique ». Flower, « Books of the Day, *Ideal Suggestion Through Mental Photography* », p. xii-xiii.

[408] Par exemple, le meurtre pour Wood est une représentation spectaculaire, au sens d'effet visuel et de performance théâtrale (« the Without »), des images corrompues enfouies au fond des esprits (« the Within ») et réprimées par les conventions. Henry Wood, « The Psychology of Crime », *The Arena*, vol. 8, octobre 1893, p. 529-535.

[409] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 324.

[410] Cette croyance dans la possibilité d'une ingénierie spirituelle n'était pas un phénomène confidentiel. Les clubs dévolus à la Nouvelle Pensée suscitent les moqueries du *Washington Post* qui ironise sur leur prétention à proposer une « ingénierie mentale *(mental engineering)* ». « Lunch time of souls. Noon Hour Best for Spiritual Concentration. AURAS THAT CURE TOOTHACHE. Two New Thought Clubs in New York that Are Devoted to the Whichness of the Why and the Whitherness of the Whence », *Washington Post*, 11 mars 1905, p. 15.

gradually going up out of the cellar into the sunlight of love[411] ». Ce platonisme mâtiné de spiritualités alternatives prédispose Flower à se tourner à partir de 1900 vers la Science chrétienne et la Nouvelle Pensée qui, justement, fonctionne sur le retour à une correspondance directe avec les lois naturelles ou le divin.

Wood joue un rôle fondamental dans cette évolution car il incarne le passage des psychologies marginales à la Nouvelle Pensée [412]. Dans son histoire du mouvement, Horatio Dresser fait de Wood le représentant de l'expression « la plus rationnelle de la Nouvelle Pensée », le penseur le plus lu au moment où le mouvement émerge d'une période de gestation ; la Nouvelle Pensée s'appelait alors « sciences mentales ». Boston, comme foyer du libéralisme religieux, joue un rôle déterminant : la création d'un Metaphysical Club permet de rassembler les grands noms de la Nouvelle Pensée et d'organiser le mouvement. Dresser remarque que les critiques de la Nouvelle Pensée la considéraient comme une autre manie typique d'une ville truffée de guérisseurs et médiums (« a Boston craze »)[413]. Flower, probablement par l'intermédiaire de Wood, participe à cette période d'émergence de la Nouvelle Pensée, la « dernière expression du libéralisme » et une spiritualité rationnelle qui, selon lui, s'inspire d'Emerson, de l'unitarisme , du spiritisme , de la théosophie et de la diffusion des religions orientales, grâce notamment aux maîtres spirituels hindous (les *swamis*) présents à l'exposition universelle de Chicago de 1893 (Flower considère d'ailleurs la théosophie comme une version « modernisée et occidentalisée » du bouddhisme)[414]. Comme le spiritisme, la Nouvelle Pensée, en arrachant les esprits de l'emprise du matérialisme (comme doctrine philosophique ou jouissance

---

411 Flower, « The Redemptive Power of Love », *The Advocate of Peace,* vol. 61, décembre 1899, p. 265.

412 William James utilise l'exemple de Wood pour expliquer la volonté de communion avec le divin au cœur des religions thérapeutiques. James, *The Varieties of Religious Experience*, p. 117-118.

413 Selon Dresser, la « science mentale » est formalisée par Warren Felt Evans dans ses écrits sur les lois de la guérison divine mais aussi par Mary Baker Eddy pour qui l'éveil à Dieu *est* la santé. Le terme « Nouvelle Pensée » se substitue à « science mentale » pour le distinguer de la « Science chrétienne » d'Eddy et, semble-t-il, pour signaler la constitution de la Nouvelle Pensée en mouvement autonome. « There is no line of demarcation, then, between the earlier terms and "New Thought." Nor can one say that mental science abruptly ceases and New Thought begins. After 1890, devotees of mental healing acquired the habit of speaking of the new teaching as "this thought" in contrast with the old theology. Thus in time the term came into vogue in place of mental science, and writers like Dr. Holcombe began to give up using the term "Christian Science" when they wished to show that they did not mean Eddyism. Then in 1894 the name "New Thought" was chosen as the title of a little magazine devoted to mental healing, published in Melrose, Mass. The term became current in Boston through the organization of the Metaphysical Club, in 1895. At about the same time it was used by Mr. C. B. Patterson in his magazine, *Mind*, New York, and in the titles of two of his books, *New Thought Essays* and *What is the New Thought?* Henry Wood also used the term in the title of his *New Thought Simplified*. Later, a magazine bearing the name New Thought was issued in Chicago. W. W. Atkinson also gave popularity to the term in his *New Thought Magazine*, since named *Advanced Thought* ». Horation W. Dresser, *A History of the New Thought Movement* (New York : T.Y. Crowell, 1919), p. 132, 153-154, 167, 180.

414 Flower, *Progressive Men*, p. 175-178 ; « The Coming Religion », p. 654-655.

des biens matériels visibles dans l'ostentation obscène des ploutocrates), revitalise les idéaux des Américains, estime Flower. Régénéré à la racine, sa vision du monde purifiée par la « contemplation du pouvoir de l'esprit », l'individu ne peut qu'améliorer son entourage et environnement en devenant lui-même une source d'élévation[415]. Certains de ses contributeurs dans *The Arena* évoluent dans ce milieu où se nouent des liens entre Nouvelle Pensée, féminisme et progressisme radical : Mary A. Livermore ou Abby Morton Diaz, comme Flower, puise autant dans la Nouvelle Pensée que dans le socialisme d'Edward Bellamy le moyen d'améliorer l'humanité et d'assurer la victoire de l'altruisme sur l'égoïsme[416]. D'autres, comme Wood, sont des militants actifs de cette nouvelle spiritualité : Stinson Jarvis (1854-1926) ou Charles Bodie Patterson (1854-1926).

Avocat à Toronto, Stinson Jarvis s'expatrie à New York suite au succès de son premier roman. Il devient chroniqueur mondain et une autorité sur les phénomènes psychiques. Flower publie son ouvrage majeur, *The Ascent of Life ; or, Psychic Laws and Forces in Nature*, en épisodes dans *The Arena* entre décembre 1893 et mai 1894. Jarvis y décrit l'évolution humaine comme la croissance d'une plante et une ascension spirituelle, un vitalisme biologique fondé sur des lois psychiques[417]. Cette « contribution monumentale à la pensée moderne » va plus loin que Darwin, affirme Flower, car elle améliore son système en incluant les forces mentales, signes de la divinité intérieure. La Nouvelle Pensée symbolise l'aboutissement de l'assimilation de la science à des fins spirituelles et l'acculturation, sur le terreau favorable ensemencé par Quimby et le spiritisme , des recherches française ou britanniques : les sciences de l'esprit sont définitivement transformées en

---

415 « All these waves of psychical or metaphysical thought, while denounced as 'delusions,' produced profound impressions on a receptive public, and all tended to lift the lift of man from gross materialism to contemplation of the power of mind, the result of thought, and the probability of demonstrating the reality of a life after death in a scientific manner ». Flower, « The Coming Religion », p. 655.

416 Nées respectivement en 1820 et 1821, Livermore et Diaz sont, à la fin du siècle, de vénérables figures du réformisme américain. Livermore se bat contre l'esclavage, devient membre de l'United States Sanitary Commission, organisation de secours aux blessés de la guerre de Sécession, puis devient une militante du droit des femmes et de la tempérance. Diaz participe dans les années 1840 à l'expérience utopique de Brook Farm et participe à la fin du siècle à la création de la Women's Educational and Industrial Union pour venir en aides aux femmes de Boston victimes de l'industrialisation. Flower, *Progressive Men*, p. 24, 44, 144-147 ; « Editorial. Mary A. Livermore », vol. 34, août 1905, p. 185-188. Mary A. Livermore, « Centuries of Dishonor », *The Arena*, vol. 1, décembre 1889, p. 83-92 ; « Twenty-five Years on the Lecture Platform », *The Arena*, vol. 6, août 1892, p. 261-271 ; « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict n° III », *The Arena*, vol 8, septembre 1893, p. 495. Abby Morton Diaz, « Development of Character in Schools », *The Arena*, vol. 2, p. 592-603 ; « The Human Problem According to Law », *The Arena*, vol. 15, avril 1896, p. 619- 624. Albanese, *A Republic of Mind and Spirit*, p. 324. Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 196-197.

417 Stinson Jarvis, « The Ascent of Life. Part I », vol. 9, décembre 1893, p. 1-25 ; « The Ascent of Life. Part II », vol. 9, janvier 1894, p. 176-188 ; « The Ascent of Life. Part III », vol. 9, février 1894, p. 370-381 ; « The Ascent of Life. Part IV », vol. 9, mars 1894, p. 482-491 ; « The Ascent of Life. Part V », vol. 9, avril 1894, p. 601-618 ; « The Ascent of Life. Part VI », vol. 9, mai 1894, p. 725-445; *The Ascent of Life ; or The Psychic Laws and Forces in Nature* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894).

spiritualités thérapeutiques. Elle repose sur ce divin au cœur des individus, cette énergie psychique qui est la force vitale qui permet tout développement, du for intérieur vers les hauteurs spirituelles[418]. Jarvis évolue à la fin des années 1890 dans les mêmes cercles qu'un compatriote canadien expatrié comme lui à New York, Charles Brodie Patterson qui, lui aussi, croise la trajectoire de Flower[419].

Patterson édite un magazine au titre révélateur, *Mind*, et dirige une maison d'édition, Alliance Publishing (dont le bâtiment est surnommé « metaphysical headquarters ») ; il y diffuse la Nouvelle Pensée et compte parmi ses écrivains Sidney Barrington Elliot dont les théories sur les influences prénatales, on le verra au chapitre 4, influenceront aussi Flower. *Mind* mêle progressisme, recherches psychiques et guérison mentale. Le magazine se donne comme mission d'unifier le mouvement *New Thought* ; il propose un programme clair : « Santé ! Harmonie ! Bonheur[420] ! » Pour comprendre ses liens avec Flower, il convient de revenir sur ces quelques années où Flower perd le contrôle du magazine auquel lui-même, ses contemporains et les historiens l'identifient le plus, *The Arena*. Suite à sa faillite en novembre 1896, le magazine est racheté par un certain John McIntyre qui engage l'historien John Clark Ridpath pour remplacer Flower ; néanmoins ils ne réussissent pas à renflouer les caisses[421]. Flower rejoint en juillet 1897 le socialiste Charles H. Kerr pour diriger le magazine *The New Time* dans lequel ils publient des Nouveaux Penseurs comme Diaz, Lucinda Chandler, Helen Williams, ou bien encore Helen Campbell[422]. Flower n'abandonne pas complètement son ancien magazine cependant puisqu'il accepte le rôle de « contributeur spécial », une fois assuré que Ridpath poursuivrait son orientation réformatrice et libérale (au sens religieux)[423]. Pendant ce temps, un certain Paul Tyner sauve *The Arena*. À l'instar de Flower, Tyner est le prototype du réformateur touche-à-tout de l'époque : militant populiste et féministe (il collabore avec Campbell ou Charlotte Perkins Gilman), président d'une Union Reform League dont l'objectif est la mise en œuvre des idéaux de Bellamy et rédacteur en chef d'un journal consacré à la Nouvelle Pensée à Denver, *The Temple*. En

---

418 Flower, « Prospectus of *The Arena* for 1894 », p. xliv, xlvi.

419 Nick Mount retrace le parcours de ces expatriés canadiens à New York. Sa définition de la Nouvelle Pensée évoque les inquiétudes de Flower au tournant du siècle : « a blithe cocktail of religious liberalism, transcendentalism, mysticism, theosophy, Christian Science , and early psychiatry, New Thought was mostly a reaction against old thought : what it saw as the materialism of an expiring century ». Nick Mount, *When Canadian Literature Moved to New York* (Toronto : University of Toronto Press, 2005), p. 81-89 (citation p. 84).

420 *Ibid.*, p. 88-89.

421 Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 91-92.

422 Pour des éléments bibliographiques sur ces différentes figures, voir Satter, *Each Mind a Kingdom*, 196-200. Nous retrouverons Campbell au chapitre 4 car elle fait partie de ces féministes qui collaborent étroitement avec Flower.

423 Flower, « A card from Mr. B.O. Flower », *The Arena*, vol. 17, mai 1897, p. 1132 ; « A statement from Mr. Flower », *The New Time,* vol. 1, octobre 1897, p. 251.

octobre 1898, il fusionne son journal avec *The Arena*, puis, un mois plus tard, avec celui de Dresser, *Journal of Practical Metaphysics* et également *The New Time*. Dresser devient rédacteur en chef adjoint de *The Arena*[424]. Le magazine renoue avec le succès : les grands noms du réformisme qui gravitèrent autour de Flower se retrouvent dans son organisation rebaptisée Social Reform Union : des pasteurs comme George Herron aux socialistes (Eugene Debs, Laurence Grönlund, J.A. Wayland), en passant par le syndicaliste Samuel Gompers, le leader noir Booker T. Washington, des féministes (Caroline M. Severance, Charlotte Perkins Gilman), des politiques (Samuel Jones, John Altgeld), des universitaires radicaux (Frank Parsons, Edward Bemis) ou des poètes (Edwin Markham et Ernest Crosby). Un an après son rachat, Tyner démissionne pour se consacrer à la guérison mentale comme praticien et comme organisateur du mouvement de la Nouvelle Pensée : avec Crosby, il crée l'International Metaphysical League, précurseur de l'International New Thought Alliance[425]. Flower participe à leur seconde convention au Madison Square Garden fin octobre 1900 et suit l'avancée de l'organisation[426].

En septembre 1899, Tyner vend *The Arena* à la maison Alliance Publishing, qui venait de racheter quatre autres publications dans la mouvance Nouvelle Pensée . Patterson déménage le magazine à New York et fait de John Emery McLean son rédacteur en chef. Tous deux veulent utiliser le magazine pour diffuser la Nouvelle Pensée et ses applications concrètes. McLean dirige également *Mind* depuis son lancement deux ans auparavant, en octobre 1897 (Patterson l'avait débauché du *Metaphysical Magazine*). En octobre 1899, Patterson devient alors rédacteur en chef de *Mind* puis ils échangent leur position en novembre 1900. Entre temps, McLean s'absente quelques mois et un certain N.O. Fanning gère si mal *The Arena* que la publicité est presque réduite au néant. Fin 1900, Patterson et McLean reprennent les rênes et rappellent Flower pour les aider à relancer le magazine. Flower revient travailler comme rédacteur en chef adjoint alors que *The Arena* absorbe le magazine qu'il avait créé en janvier 1899, *The Coming Age*[427]. À l'occasion de cet énième remaniement, McLean énonce les missions respectives de ses deux publications :

> *Mind* will continue to represent the world of Liberal and Advanced Thought, its special province being progress and research in the science of the New Metaphysics. It is not engaged in the propaganda of any school, and its mission is not to proselytize. Our aim is

---

[424] Dresser avait déjà écrit pour *The Arena* dans les années 1890. Comme membre de la rédaction, il contribue à nouveau en cette fin de décennie. Horatio Dresser, « The Mental Cure in its Relation to Modern Thought », vol. 16, juin 1896, p. 131-137 ; « Christian Science and Its Prophetess. I. The Facts in the Case », vol. 21, mai 1899, p. 537-550 ; « An Interpretation of the Vedanta », vol. 22, octobre 1899, p. 489-508.

[425] Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 210-213.

[426] Dresser, *A History of the New Thought Movement*, p. 198. Flower, « Topic of the Times. Work of the International Metaphysical League », vol. 26, août 1901, p. 203-205.

[427] Satter, Each Mind a Kingdom, p. 213. Mount, When Canadian Literature Moved to New York, p. 89-90.

> rather to reveal to the spiritually blind the light-giving principles of Divine Truth, and to the theologically enslaved the immanence and real Fatherhood of the God whom they ignorantly worship. […]
>
> While *The Arena* and *Mind* are now issued under the same auspices, the former magazine will be devoted especially to Reform along economic, sociological, political, and ethical lines. Philosophic and experimental research in the science of human government, individual and collective, will occupy much of its attention. Though Mind is dedicated chiefly to the regeneration of man's spiritual ideals and the practicalization of religious truths, yet both magazines have a common inspiration—the conviction that only through the upbuilding of the individual can be brought about the uplift ment of the race. In recognizing this dual aspect of the Reform ideal—the spiritual and the material— the publishers do no violence to metaphysical teachings; for the best thinkers are agreed that the happiness, harmony, and health that cannot be produced on earth are impossible of realization on other planes[428].

Les liens étroits entre les deux magazines, ne serait-ce que les offres d'abonnement groupé, exposent les Américains intéressés par le réformisme à cette nouvelle spiritualité[429]. Flower et Patterson favorisent ainsi les interactions entre sympathisants de la Nouvelle Pensée , les socialistes chrétiens et les militants pour la tempérance, la pureté ou l'émancipation féminine. *The Arena* échange aussi des articles *The Appeal to Reason* qui, lui aussi, ouvre ses pages aux idées métaphysiques[430]. Les radicaux du Midwest sont d'ailleurs moqués à cause de leur intérêt conjoint pour la littérature socialiste et la Nouvelle Pensée. Tous se rejoignent dans la conviction, qui parcourt les écrits de Flower comme l'éditorial de Lean, que, d'une part, le perfectionnement individuel permet l'amélioration de la race et la sauvegarde du pays et, d'autre part, que le pouvoir de l'esprit peut restaurer la santé des individus et du pays affaibli par un milieu débilitant (la famille, l'environnement, la culture du laissez-faire et le militarisme) : le républicanisme évolutionniste trouve donc dans la Nouvelle Pensée un incubateur propice[431].

---

[428] John Emery McLean, « Editorial Department. An Important Announcement », *Mind*, vol. 7, novembre 1900, p. 143. McLean explique la frénésie de rachat par la maison d'édition Alliance par le climat de l'époque (« spirit of combination »). Le tournant du sicèle connaît effectivement un vague de concentrations économiques. Un autre facteur qu'il ne mentionne pas doit être la pression financière : en effet, la guerre hispano-américaine, selon les témoignages de l'époques, avait presque ruiné les publications marginales. « Literary Notes », *The Independent*, vol. 51, 12 janvier 1899, p.141.

[429] Des publicités pour *Mind* fleurissent alors dans *The Arena* à cette période. Voir par exemple « *Mind* A magazine of Liberal and Advances Thought », publicité pour *Mind*, vol. 21, mai 1899, appendice, non paginé.

[430] Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 214-215. Par exemple, Josephine Conger-Kaneko associe socialisme et Nouvelle Pensée ou Allen W. Ricker veut faire de la « transmission consciente de la pensée » un des vecteurs de la révolution socialiste.

[431] *Ibid.*, p. 182-186.

La division du travail énoncé par McLean a une autre conséquence. Flower commente l'actualité sociale et économique dans *The Arena* ; il ressuscite la rubrique littéraire et le magazine retrouve la fureur critique qui avait fait sa renommée au début des années 1890[432]. Les écrits plus religieux de Flower se retrouvent alors dans *Mind*. Il y décrit, par exemple, la musique de Wagner comme un moyen d'affirmer « la suprématie du spirituel sur le matériel » et « *d'imprimer* l'esprit du temps avec les idéaux et vérités qui élèveraient l'humanité[433] » (je souligne). Il voit les effets de la Nouvelle Pensée dans les signes de réveil des Églises. Elle les force à prendre en compte l'injonction christique, particulièrement bien respectée par la chrétienté primitive : guérir les malades. Cette influence, déclare Flower, se manifeste par exemple chez le pasteur baptiste George C. Lorimer. La Nouvelle Pensée est un exemple de foi vivante, plus pure et plus pragmatique, une nouvelle Réforme qui augure d'un progrès civilisationnel encore plus considérable que le protestantisme et l'essor de la science moderne à l'aube des temps modernes[434]. Son influence est visible car elle a saisi l'imagination, littéralement, de la presse, des Églises et du public, notamment sur la côte Est. Elle reprend le flambeau de l'unitarisme car elle revivifie, dans la société dans son ensemble, le religieux endormi par les séductions de l'hédonisme et du matérialisme (« materialistic slumbers »)[435].

Cette parenthèse où Flower travaille explicitement de concert avec les leaders de la Nouvelle Pensée se ferme début 1904. Au printemps 1903, McLean démissionne ; il travaille ensuite pour la librairie Brentano puis dans l'immobilier. Patterson continue de diriger *The Arena* avec Flower alors que le magazine est en liquidation judiciaire. En avril 1904, il est racheté par un imprimeur et éditeur de Trenton, NJ, Albert Brandt. Flower redevient alors son unique rédacteur

---

432 Mount, *When Canadian Literature Moved to New York*, p. 90. Avec Patterson et McLean, *The Arena* renoue avec le succès avec un tirage de mensuel de près de 30 000 bien qu'il ne dégage probablement aucun bénéfice.

433 Flower, « Wagner's Conception of the Mission of Art », *Mind*, vol. 7, mars 1901, p. 418.

434 « If the Christian Church is awakening to the fact that God is the Source of health and the Center of life, we may have a general revival in the Church—a revival that will touch the heart and the brain and make Christianity something of the moral and spiritual force that it was in its early days, when it cured the body and filled the mind and soul with that moral fervor and spiritual enthusiasm that exalt, ennoble, and glorify. […] If the Church can cast off the deadly lethargy that overtook her when she became a suitor for the favor of conventionalism and the materialism of the market, she may yet again inaugurate a spiritual renaissance greater and more far-reaching in influence than were the New Learning and the Protestant Reformation, which gave western Europe so mighty a moral impetus during the morning-tide of modern times ». Flower, « Is the Church Awakening ? », *Mind*, vol. 9, mars 1902, p. 419-420.

435 « To my mind, however, it is outside of the organizations that represent the movement that the tremendous influence of the New Thought is most perceptible. As Unitarianism permeated, modified, and illumined the theological thought of the last century, the New Thought is revivifying religious thought and in a very real way counteracting the materialism of the market-place and the gross sensuous thought that has been so marked a characteristic of much in latter-day literature ». Flower, « Editorial Department. The New Thought in Boston », *Mind*, vol. 10, mai 1902, p. 139-141 ; « *Christianity in the Nineteenth Century* by the Rev. George C. Lorimer », p. 569 (« materialistic slumbers »).

en chef. Patterson, quant à lui, continue son travail de propagation de la Nouvelle Pensée, des deux côtés de l'Atlantique[436]. Par la suite, Flower tournera son attention vers la Science chrétienne . Il ne s'immisce pas dans les querelles entre Mary Baker Eddy et les Nouveaux Penseurs mais puise dans ces différents mouvements et les instrumentalise pour créer son propre bricolage syncrétique, l'idéalisme spirituel[437].

G. La Science chrétienne : la suprématie de l'esprit

Flower s'est toujours intéressé à la Science chrétienne . À titre d'exemple, il inclut la religion de Mary Baker Eddy en 1893 dans son éditorial sur la religion du futur[438]. Il consacre cependant les années 1890 aux potentialités offertes, successivement, par les recherches psychiques et la Nouvelle Pensée . Ce n'est qu'à partir de 1907 que la Science chrétienne envahit littéralement ses écrits, au point que nombre de journalistes l'associent au mouvement. La raison principale se trouve dans la réaction outragée de Flower à une campagne calomnieuse à l'encontre d'Eddy. Ce sont les « prétendues révélations » d'une enquête du *New York World* en 1907 qui choquent Flower. Fausses guérisons, charlatanerie, racket des fidèles : les scientistes chrétiens sont coutumiers des critiques de la presse. Cependant, les attaques, infondées qui plus est, du *New York World* sur la décrépitude d'Eddy poussent Flower à réagir. La morale et la vérité l'exigent, affirme-t-il[439]. Quelques mois plus tard, il s'insurge contre la diatribe de Mark Twain à l'encontre

---

436 Mount, When Canadian Literature Moved to New York, p. 90-91.

437 Horatio Dresser nourrira contre Eddy une rancune tenace : comme son père, il reproche à la fondatrice de la Science chrétienne d'avoir plagié leur mentor, Quimby. Alors qu'il travaille pour *The Arena*, Dresser réitère en 1899 ses accusations dans un article à charge. Il publie aussi dans le même numéro une attaque en règle d'une ancienne adepte, Josephine C. Woodbury, d'une rare violence. La réponse d'Eddy ne se fait pas attendre et la querelle se finit au tribunal où Woodbury l'accuse de diffamation. La plaignante est déboutée mais le procès laisse des traces : le *Christian Science Sentinel* déplore la « dégénérescence intellectuelle » du magazine, autrefois dirigé avec talent par des « *gentlemen* distingués » qui avait « élevé le magazine à un niveau élevé de moralité » (et de poursuivre : « it cannot but be regretted that this magazine, which once focused the gaze of the American people by the brilliancy of its theories, must now be buried beneath a mantle of shame »). Quand Flower prendra la défense de la Science chrétienne en 1907, la première réaction d'Eddy sera de se méfier de *The Arena*. En 1921, Dresser relancera la controverse : dans l'ouvrage qui accompagne les archives de Quimby récemment ouvertes et éditées par ses soins, il attaquera Eddy à nouveau. Horatio W. Dresser, « Christian Science and Its Prophetess. I. The Facts in the Case », *The Arena*, vol. 21, mai 1899, p. 537-550 ; Josephine Curtis Woodbury, « Christian Science and Its Prophetess. II. The Book and The Woman », *The Arena*, vol. 21, mai 1899, p. 550-570. Gottschalk, *Rolling Away the Stone*, p. 272-278.

438 Flower, « The Coming Religion », p. 654.

439 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder, with a Survey of the Christian-Science Movement », vol. 37, janvier 1907, p. 47-67. Il publiera un second éditorial sur le sujet quelques mois plus tard : « A Further Word on Christian Science. The Most Flagrant Recent Attempt to Prejudice a Case Before It Reaches The Trial Court », vol. 37, mai 1907, p. 535.

d'Eddy et son enrichissement personnel[440]. Par la suite, Flower s'intéresse de plus en plus au mouvement : l'essor de la Science chrétienne, l'augmentation du nombre de fidèles, la multiplication d'exemples de guérisons, et la persécution du mouvement par la presse et les médecins traditionnels deviennent un sujet récurrent dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine* avec une dizaine d'articles entre 1907 et 1911. Flower rassemble ses écrits dans un ouvrage, *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*, avec deux éditions en 1909 et 1910[441]. Sa défense passionnée d'une religion persécutée lui vaudra de vifs remerciements de la part d'Eddy, les louanges des responsables du mouvement et des éditoriaux dithyrambiques dans le journal de l'Église[442].

Au-delà de ces circonstances exceptionnelles de cette année 1907, c'est le pays tout entier qui se prend d'intérêt pour la Science chrétienne . La culture imprimée se fait l'écho de cet engouement. La période 1900-1910 voit le nombre d'articles et d'ouvrages consacrés à la religion

---

440 Flower, « Mark Twain's Attack on Christian Science . A Book Study », vol. 38, octobre 1907, p. 567-574**.** Mark Twain, *Christian Science : With Notes Containing Corrections to Date* (New York, Londres : Harper & Brothers Publishers, 1907).

441 Flower, *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent* (Boston : Twentieth Century Company, 1910 [1909]). Dans cet ouvrage, Flower reprend et développe plusieurs articles après, affirme-t-il, avoir reçu de nombreuses lettres de soutien des quatre coins des États-Unis et du Canada. Le succès de ces articles se mesure aussi aux réimpressions dans les quotidiens et à une traduction en allemand pour l'exportation, dès 1911, par la maison d'édition de l'Église de Mary Baker Eddy. L'ouvrage de Flower regroupe les articles suivants (les références des autres articles publiés dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine* seront données au fil des pages suivantes) : « Christ, the Sick and Modern Christianity », vol. 39, mai 1908, p. 557-564 (reproduit dans le *Los Angeles Herald*, 26 juillet 1908, p. 8) ; « Christian Science and Organic Disease », vol. 40, novembre 1908, p. 442-453 ; « Medical Explanations of Christian Science Cures Considered in the Light of Typical Cases », vol. 41, juin 1909, p. 330-348 ; « The Master Note in the Message of Christian Science and its Present-day Significance », vol. 41, juillet 1909, p. 452-460. *Die Begründerin der Christian Science* (Boston : The Christian Science Publishing Society, 1911) : cet opuscule reprend trois articles : Flower, « The Founder of Christian Science. Part I. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, février 1911, p. 438-444 ; « The Founder of Christian Science. Part II. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 526-534 ; « The Founder of Christian Science. Part III. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, avril 1911, p. 52-64.

442 Flower échangera 30 lettres avec Eddy ou d'autres responsables scientistes chrétiens pour la seule année 1907. Il prend soin tout d'abord de se dissocier des anciens rédacteurs en chef de *The Arena* qui, en 1899, avaient publié des articles « calomnieux » à l'encontre de la Science chrétienne ; Eddy demandera alors à ses partisans de ne plus condamner Flower et son magazine à cause du procès Woodbury. L'éloge d'Eddy dans un courrier à Archibald McLellan (« a scholarly editor ») deviendra l'éditorial du *Christian Science Sentinel* du 19 janvier. Dans sa lettre de remerciement, Flower l'informe que des centaines de lettres de soutien lui sont parvenues de scientistes chrétiens de différentes parties du pays. Puis, suite à un autre éditorial où Flower prend la défense des scientistes chrétiens, Eddy commandera 200 exemplaires du numéro en question (mai 1907) pour le distribuer à ses fidèles. Lettre de Flower à Mary Baker Eddy, 12 janvier 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Folder 198. Lettre de Mary Baker Eddy à Flower, 10 janvier 1907, Mary Baker Eddy Papers, Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Item number V00735. Lettre de Mary Baker Eddy à Archibald McLellan, janvier 1907, Item number L07166. Mary Baker Eddy, « A Card », *Christian Science Sentinel*, vol. 9, n° 21, 19 janvier 1907, p. 358. Lettre de Flower à Mary Baker Eddy, 21 janvier 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Folder 198. Lettre de H. Cornell Wilson à A. Farlow, 27 mai 1907, Item number L16114.

d'Eddy se multiplier. Si les religions métaphysiques dans leur ensemble (Science chrétienne, Nouvelle Pensée , spiritisme et recherches psychiques) deviennent un sujet de société au tournant du siècle, c'est la Science chrétienne qui monopolise le débat (voir annexe 3, figures 10-a, 10-b et 10-c)[443]. Les outils d'analyse du site *Newspaper.com* permettent de classer les journaux par État ; un fait notable se dégage de cette analyse : la frénésie journalistique et éditoriale autour de la Science chrétienne ne se cantonne ni au berceau du mouvement, le Massachusetts, ni à la Nouvelle Angleterre ; sa diffusion concerne l'ensemble du territoire, du Kansas à la Pennsylvanie en passant par la Californie, ainsi que les publications émanant de petites villes très rurales ou de métropoles industrielles[444].

Parallèlement, la Science chrétienne se développe de manière fulgurante au tournant du siècle. Moins décentralisée que la Nouvelle Pensée , elle s'organise avec efficacité : formation (le Massachusetts Metaphysical College en 1881) ; maison d'édition et organes de presse (*Christian Science Journal* en 1883 puis *Christian Science Monitor* en 1908) ; nombreuses églises qui recouvrent le territoire après une première (Mother Church, The First Church of Christ, Scientist) construite à Boston en 1894 puis agrandie en 1906. Flower fait la chronique de ce succès. Il souligne à la fois la rapidité des conversions, l'éminence et l'intelligence des fidèles. Il se félicite que cette nouvelle spiritualité attire de nombreux « intellectuels *(intellectual men and women)* »[445]. Parmi eux se retrouve son ami, William D. McCrackan : partisan d'Henry George, membre de l'American Historical Association, spécialiste pour *The Arena* du modèle suisse de démocratie directe, il se convertit à la Science chrétienne, devient chef du Comité de Publication (Committee on Publication, service de relations publiques) de l'État de New York, puis en 1905, le premier Lecteur de la First Church

---

443 Les recherches psychiques restent confidentielles car elles visent, explicitement, une élite intellectuelle. La Nouvelle Pensée tire son épingle du jeu mais reste bien moins visible. Le spiritisme se maintient depuis le milieu du siècle : l'enseignement à tirer est à chercher justement dans cette continuité, malgré le moindre intérêt historiographique pour le tournant du siècle ou la perception, de la part de Flower, d'une décadence dans le spectaculaire après son âge d'or dans les années 1850. Dans la base de données de la Bibliothèque du Congrès, *Chronicling America*, le spiritisme submerge même complètement la Science chrétienne , ce qui confirmerait sa prégnance dans la culture (243 270 occurrences contre 56 963). Peut-être faut-il y voir un plus grand engouement à l'échelle nationale, à la fois dans les régions urbaines et rurales (le site regroupe des journaux des quatre coins du pays, des plus petites villes aux métropoles). Le site *Newspaper.com*, qui contient aussi des journaux locaux, confirme cependant la tendance révélée par *Google Books* ou les archives du *New York Times*. Seule certitude par conséquent : le spiritisme et la Science chrétienne monopolisent les débats au tournant du siècle.

444 Le Massachusetts ne figure qu'au 25ème rang des occurrences (1 081 sur le total de 158 000 recensées par le site entre 1889 et 1919) ; le Kansas est premier (28 442), la Pennsylvanie est deuxième (16 048), la Californie troisième (15 769) et New York septième (7 758). Voir annexe 3, figure 10-c.

445 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 59-61. L'expansion de la Science chrétienne et du spiritisme s'expliquerait par une stratégie visant justement les personnes les plus « influentes » dans la société, intellectuels et personnes de pouvoir ; c'est tout du moins l'avis d'une revue publiée par les Témoins de Jéhovah qui, par ailleurs, fustige ce « démonisme moderne ». « Increasing influence of Spiritism », *Old Theology Quarterly*, n°68, janvier 1905, p. 3, 7.

of Christ, Scientist, à Boston[446]. À travers les nombreuses illustrations d'églises (une dizaine en moyenne par article), les articles de Flower donnent à voir l'inexorable avancée du mouvement ainsi que son inscription dans le temps long : la majesté classique de l'architecture contrebalance une prose insistant sur l'avant-gardisme du mouvement, une incarnation donc de la tradition de progrès américaine[447].

La Science chrétienne ne peut que fasciner Flower car elle est l'aboutissement de sa logique religieuse, aux frontières de l'Évangile social et des religions métaphysiques[448]. Il assigne à l'unitarisme et au libéralisme religieux consubstantiels à la Nouvelle Angleterre l'essor de cette nouvelle spiritualité (comme ils avaient présidé à l'essor du spiritisme ou de la Nouvelle Pensée)[449]. La Science chrétienne renoue avec le message christique originel et propose une croyance en adéquation avec les besoins de régénération sociale :

> If the Christian Church is awakening to the fact that God is the Source of health and the Center of life, we may have a general revival in the Church—a revival that will touch the heart and the brain and make Christianity something of the moral and spiritual force that it was in its early days, when it cured the body and filled the mind and soul with that moral fervor and spiritual enthusiasm that exalt, ennoble, and glorify life[450].

Flower voit la Nouvelle Pensée comme une métaphore de ce réveil et une technique thérapeutique qui répond aux besoins spirituels des Américains et revivifie, à partir des individus, les Églises. La Science chrétienne va plus loin : Flower la décrit explicitement comme *le* nouveau Grand Réveil du début du siècle et une religion, c'est-à-dire un système organisé de croyances, pas une simple spiritualité. Les scientistes chrétiens reviennent à la « foi vivante » qui « était une

---

446 Le « Reader », élu démocratiquement par les membres de la congrégation, a pour responsabilité de présider aux offices et notamment de lire la parole divine à la communauté. Sur McCrackan et le modèle suisse de démocratie directe, voir chapitre 6.III.A.

447 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 47-67 (11 illustrations) ; « *Science and Health :* The Text-Book of Christian Science », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, juin 1911, p. 211-221 (8 illustrations) ; « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 304-315 (10 illustrations).

448 Flower se dissocie alors de figures qu'il admire par ailleurs : par exemple, le pasteur « orthodoxe » Lorimer, certes, s'engage auprès des plus pauvres et fustige les ploutocrates mais il ne va pas assez loin ; ses critiques « malheureuses » du spiritisme et de la Science chrétienne le relèguent à l'arrière-garde des progressistes, d'autant plus qu'elles ne reposent sur aucune étude sérieuse de ces nouvelles spiritualités. Ce témoignage, loin des présentations tendancieuses habituelles de la presse, sera réimprimé dans un journal d'Eddy. Flower « Christianity in the Nineteenth Century by the Rev. George C. Lorimer », p. 569. « Editorial. Pertinent Testimony », *The Christian Science Sentinel*, vol. 3, n°38, 23 mai 1901, p. 604.

449 Flower, *Progressive Men*, p. 192.

450 Flower, « Is the Church Awakening ? », p. 420-421. Voir aussi *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*, p. 26 : « the founder of Christian Science has rediscovered the truth which Jesus taught, lived, practiced, and which was a priceless heritage of the church before the days of Constantine – a heritage that largely explains the rapid spread of primitive Christianity ».

des plus grandes gloires du protestantisme », mais que les Églises ont trahie. Flower déclare explicitement la mort de ce protestantisme abâtardi et considère la Science chrétienne comme sa forme moderne, plus évoluée, mais aussi plus pure. Cette nouvelle Réforme se traduit par l'engagement concret : « they are taught to strive with unwearying effort to express in daily life the higher and more spiritual teachings of the Bible »[451].

Que ferait Jésus s'il revenait parmi les vivants ? Il guérirait les malades, affirme Flower. L'imitation du Christ est prise au pied de la lettre. L'Évangile social avait extrait de son substrat religieux une logique thérapeutique, sécularisant les objets, sinon l'essence, de son engagement. La Science chrétienne marque la réappropriation, par la religion, de cette logique médicale, dans sa substance comme dans ses contours :

> The Christian Scientists teach that the healing of all manner of disease is a solemn injunction imposed by Christ on all His disciples, and must be observed by those who would follow Him. The bodily improvement is, they hold, a result of the spiritual illumination or a realization of the spiritual truth taught by Christian Science . The healing is a direct evidence to the recipient of his understanding of Divine Truth. To the Christian Scientists, therefore, the healing is a consequence or an incident, resulting from the awakening of the sleeper drugged by the lethe of sense to a realization of his Divine sonship, to a recognition of the true spiritual nature of man and his at-one-ment with the Father[452].

Flower dénonce alors la contradiction des Églises les plus orthodoxes, « l'infidélité » à leur propres doctrines : elles proclament croire en l'inerrance des Écritures et en la divinité du Christ mais refusent de croire dans la guérison par la foi, or le pouvoir christique se traduit dans la Bible par des actes de guérison[453].

Réformer, c'est donc guérir. Dans cet « évangile de la santé et du bonheur », la santé provient de l'harmonie entre l'individu et Dieu, et donc d'une vie droite et vertueuse en Dieu. La rédemption *(atonement)*, médicalisée, implique de retrouver cette unité *(at-one-ment)*. La maladie devient synonyme d'incroyance, d'erreurs, d'une vie dévoyée : elle signale une chute, la perte de cette unité[454]. Cette réconcilation avec l'environnement « spirituel », sorte de darwinisme adapté aux marges de la religion, marque la renaissance de l'individu : « the great end of a true religion – the awakening of the real man from the death-like dream of animality and materialistic delusion

---

451 Flower, *Progressive Men*, p. 193-194.

452 Flower, Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent, p. 40-41.

453 *Ibid.*, p. 5, 28.

454 Flower, *Progressive Men*, p. 200 ; « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 63.

to a realization of his Divine sonship and unity with God[455] ». La régénération sociale se traduit par une religion de l'action, engagée dans la société civile. Néanmoins, il s'agit moins de politiques sociales, une thérapie métaphorique donc, qu'une prière soulageant les corps et les esprits souffrants. La pureté de l'esprit s'incarne dans des actes de guérison et le fantasme de transparence s'étend à l'univers entier : accepter la totalité de la vérité et de la bonté de Dieu, cette « loi du bien » qui régit le monde, annonce la disparition de toutes les erreurs, de toutes les inharmonies, de toutes les peurs et de tous les péchés[456]. Accepter Dieu purifie l'individu jusque dans la profondeur de l'âme, à la racine de tout geste : la pensée (« Christian Science inspires an overwhelming love of the good and it destroys even the desire to commit sin and it reforms both practitioners and patients[457] »). La psychologie, les spiritualités alternatives et le christianisme fusionnent dans une tautologie agissante : « God is Mind, and God is all ; hence all is Mind ». Dieu devient un principe divin, au sens de cause active, omniprésent et immanent dans l'univers : la Science chrétienne achève donc le processus de désanthropomorphisation du divin, comme le remarque John D. Works, scientiste chrétien proche de Flower (il combattra auprès de lui pour la « liberté médicale ») et futur Sénateur de Californie de 1911 à 1917 : « a higher and holier conception of God as Spirit, divine Principle, with all the attributes of good, overcoming all belief in the reality of power and evil[458] ». Ce principe agit directement sur les âmes. Il y a, chez les scientistes chrétiens, une croyance profonde dans le pouvoir de l'esprit et la performativité des mots : prier ou lire l'ouvrage central d'Eddy, *Science and Health : With Key to the Scriptures*, c'est guérir[459].

Les scientistes chrétiens font de la foi le moteur de leur engagement social. D'aucuns les accusent alors de réduire le réformisme à un processus individualiste, voire de le nier complètement : ne reste alors qu'une « apathie » envers les misères du monde. La réponse de McCrackan ne tarde pas (les Comités de Publication, sur tous les fronts, devaient en effet répondre à toutes les critiques, tous les commentaires, tous les textes évoquant la Science

---

455 Flower, « The Founder of Christian Science . Part III. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 63.

456 Mary Baker Eddy donne cette définition : « the law of God, law of good, interpreting and demonstrating the divine principle and the rule of universal harmony », *in Rudimental Divine Science* (Boston : Joseph Armstrong, 1904, 32ème édition [1891]), p. 7.

457 Lettre d'Alfred Farlow (secrétaire d'Eddy) ou Eddy à Flower, ocobre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Item number L07315.

458 John D. Works, « Two Conceptions of God », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juin 1910, p. 227.

459 Publié en 1875, l'ouvrage en était déjà à sa 40ème édition quand Flower lance *The Arena* en 1889. Pour Flower, le succès de la Science chrétienne est inséparable du succès de son texte fondateur, succès inédit depuis Gutenberg à marquer dans les annales de l'imprimerie. Mary Baker Eddy, *Science and Health : With Key to the Scriptures* (Boston : éd. à compte d'auteur, 1889, 40ème édition [1875]), p. 424. Flower, « *Science and Health* : The Text-Book of Christian Science », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, juin 1911, p. 211.

chrétienne afin de rectifier les erreurs, réaffirmant ainsi, à la pointe de la libéralisation du protestantisme, une nouvelle forme d'orthodoxie). Pour lui, du développement spirituel découle la santé et la moralité. Les maux sociaux doivent être traités à la source : la Science chrétienne « lève les barrières mentales empêchant l'altruisme » et corrige les vices – « avarice, sensualité, peur, absence d'un vrai sens de la justice ». Elle détruit ainsi les « mauvaises habitudes créatrices de pauvreté » : si elle ne refuse pas en soi la philanthropie (elle met en contact les exclus avec des associations caritatives) et si elle s'est libérée de la définition « calviniste » de la pauvreté comme stigmate d'une conduite répréhensible, la Science chrétienne reste prisonnière d'une approche individuelle qui évoque, à sa manière, les définitions récentes d'une « culture de la pauvreté »[460]. Cette conception se rapproche des thérapeutiques, par le réveil, louées par Flower. Cependant, Flower ne sépare pas cette action spirituelle d'une ingénierie sociale : il faut agir en amont, sur les représentations, et transformer l'humanité, mais aussi répondre à l'urgence en améliorant l'environnement des plus pauvres. La définition individuelle des maux sociaux n'invalide donc pas pour lui une approche structurelle.

En œuvrant à panser les plaies sociales, la Science chrétienne répond ainsi à la soif spirituelle des Américains. Pour Flower, elle incarne une version de son idéalisme spirituel, ce à quoi peut ressembler une religion moderne, rationnelle, intériorisée, et donc spiritualisée : « her appeal was from the external to the interior ; from the objective to the subjective ; from sense dominion to spiritual supremacy ; from emotionalism to rationalism ; from physics to metaphysics[461] ». Les services s'illustrent par la simplicité et la prière silencieuse : à rebours du ritualisme qui sclérose la religion et ensorcèle les sens, l'esprit, ici, vivifie la foi. Preuve en est, selon Flower, la fréquentation assidue (deux fois plus que les autres églises de Back Bay) et la ferveur religieuse des fidèles, à l'opposé des églises qui se vident ou de pratiquants de pure forme[462]. Par exemple, 5000 personnes se pressent à 6 services différents pour la consécration de l'extension de l'Église Mère à Boston en juin 1906[463]. Par ailleurs, ses portraits d'Eddy se lisent

---

460 William D. McCrackan, « Are Faith and Reason Reconciled in Christian Science ? An Affirmative Answer to this Important Question by one who has made a Sincere Study of Christian Science Tenets », *Metropolitan Magazine*, octobre 1901, p. 511 et William D. McCrackan, « Mrs. Eddy 's Relation to Christian Science : A Reply to Mark Twain », *The North American Review*, vol. 176, mars 1903, p. 362, Subject File, c. 1800-present, McCrackan, Box 158, Mary Baker Eddy Papers.

461 Flower, *Progressive Men*, p. 189-190.

462 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 62-63.

463 Flower, « The Founder of Christian Science . Part III. », p. 61-62 ; « The Rise and Onward March of Christian Science », p. 315.

comme de véritables hagiographies[464]. Son exemple inspire les adeptes (« the potential influence of a single life inspired by a living faith, glorified with broad, all-comprehensive love and absolutely consecrated to the cause of man's uplift ment[465] »), comme les cas de guérison se déploient comme une pédagogie en acte.

La Science chrétienne radicalise, en fait, la Nouvelle Pensée car elle ajoute à la dimension thérapeutique une transformation totale de l'individu, grâce au pourvoir de l'esprit qui imprime l'idéal divin dans le corps et l'esprit de l'individu : « it seizes hold of thought and imagination, frequently changing the whole course of one's life […] The power it exerts in quickening the conscience or spiritual side of life and bringing the believers under the compulsion of moral idealism[466] ». La ferveur morale, littéralement, transforme et exalte l'humanité. Le nouveau grand réveil métaphysique prend alors tout son sens car la Science chrétienne « réveille l'ancienne passion de la vertu (*reawaken the old passion of righteousness*) » : justifié moralement, droit, pur, le scientiste chrétien renaît, convertit à la forme la plus évoluée de la religion[467]. Ce renouveau rappelle les croyants régénérés *(born-again)* de la logique évangélique mais il s'applique ici à la marge du protestantisme. Cette « vitalité spirituelle » ranime un corps social « paralysé » par le matérialisme[468]. La Science chrétienne, en fait, proclame la fin de la matérialité : paradoxalement, « l'évangile du corps » que propose la religion thérapeutique d'Eddy nie l'existence de la matière et désincarne les corps[469]. Flower voit en Eddy l'héritière et le terme d'une longue histoire de l'idéalisme, de l'hindouisme à Kant, en passant par Platon : tous partagent selon lui une conception métaphysique où le monde matériel n'est qu'illusion des sens et phénomènes passagers. *A contrario*, le monde réel, invisible, éternel, est celui des idées : le triptyque platonicien, le Vrai, le Beau et le Bien, rejoint l'infini bienveillance du principe divin, ainsi que le projet thérapeutique.

La force morale soumet totalement le corps et le désir mais cette ascèse est pensée comme une « émancipation de l'âme », l'abolition de l'esclavage des sens (« from the bondage of

---

464 Flower, « Editorial. Mary Baker Eddy », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 358 ; « The Founder of Christian Science . Part II », p. 526-534 ; « The Founder of Christian Science. Part III. », p. 52-64 ; *Progressive Men*, p. 193-194.

465 Flower, « The Founder of Christian Science . Part III. », p. 64.

466 Flower, *Progressive Men*, p. 190.

467 *Ibid.*, p. 189.

468 Flower, Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent, p 37; Progressive Men, p. 158.

469 Lears, *Rebirth of a Nation*, p. 243-244.

sense dominion to moral mastery[470] ») : la logique réformatrice, modelée sur l'abolitionnisme, trouve un terme intime dans le face à face direct entre la conscience et la loi divine. La Science chrétienne parachève également la dynamique vitaliste au cœur de la libéralisation religieuse : la renaissance d'une piété existentielle agissante entendue comme une masculinité spirituelle, une discipline morale (« a living faith and a virile religion marked by idealistic supremacy »)[471]. Flower décrit l'évolution religieuse comme un processus de purification et de moralisation grâce notamment à l'influence féminine, processus qui aboutit à la figure d'Eddy, « la plus grande figure religieuse du Nouveau Monde ». Paradoxalement, cette logique s'exprime en terme de « virilité morale »[472].

Le face à face avec la Vérité divine délivre de « l'esclavage du péché et de la maladie » : elle permet de dominer la mort. Les scientistes chrétiens, à leur échelle et de manière incomplète, réitèrent la victoire du Christ quand il ressuscita Lazare. En ce sens, ils vont plus loin que le spiritisme qui, en ne traitant que de la communication entre ce monde et l'au-delà, s'occupe des *signes* de l'harmonie universelle, alors que la Science chrétienne incarne cette harmonie et la traduit en acte. Pour Flower, ils se rejoignent dans la promesse, une fois la « suprématie de la loi spirituelle » diffusée largement, d'une libération de l'idée « paralysante » de la mort. Le « pouvoir de l'incroyance », qui marque le matérialisme de l'époque comme celui de l'époque du Christ, ouvre paradoxalement cet espace de possibles : il laisse une place aux idées radicalement nouvelles. Flower précise ne pas se considérer comme un porte-parole de la Science chrétienne et ne pas forcément partager toutes leurs vues mais, comme pour les autres avant-gardes religieuses, il rend compte des possibilités inédites pour l'humanité qu'elles imaginent[473].

Le génie d'Eddy, estime Flower, est d'avoir traduit cet idéalisme dans un idiome américain compréhensible par tous, démocratique et pragmatique, à la manière du Christ[474]. Elle dépasse même son maître. Le Dr. Quimby, en effet, « suivit la tendance générale de la pensée psychique et psychologique au XIXe siècle » vers le « matérialisme » en réduisant la révélation spirituelle à une technique thérapeutique ; d'ailleurs, de nombreux médecins « matérialistes » s'en emparèrent. *A*

---

470 Flower, « The Founder of Christian Science . Part II. », p. 534 ; *Progressive Men*, p. 157. Flower poursuit : « we refer to its influence in awakening the spiritual side of life or moral idealism in its adherents, developing character and affording moral supremacy over the dominion of passion, appetite and physical desire ». *Ibid.*, p. 190.

471 Flower, « Faith and Works of Christian Science : A Book Study », The Twentieth Century Magazine, vol. 1, octobre 1909, p. 69 ; *Progressive Men*, p. 190.

472 Flower, « The Founder of Christian Science . Part I. », p. 438 ; « Editorial. Mary Baker Eddy », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 358.

473 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 58 ; « The Editor of *The Arena* and Christian Science : A Personal Word », vol. 40, novembre 1908, p. 525-526.

474 Flower, « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science », p. 411-413 ; *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*, p. 29, 37 ; *Progressive Men*, p. 193.

contrario, Eddy ne cède aucun terrain et perpétue la pureté de la révélation originelle : le pouvoir de l'esprit n'est pas un moyen de guérison mais une fin et un mode d'être[475]. Flower se fait alors l'écho de ses critiques du « magnétisme animal » et des pouvoirs de suggestion révélés par l'hypnotisme . En effet, ils peuvent tout autant élever l'individu que le corrompre. Pour Eddy, l'hypnose manipule et éloigne de la Vérité : l'individu doit rester « mentalement inviolé » et personne n'a le droit de profaner l'esprit d'autrui. Flower voit principalement les symptômes de cette dérive dans les récits de débauchés abusant des femmes (la description de l'esprit est décrit, comme chez les scientistes chrétiens, tel un sanctuaire virginal), voire, plus rarement, dans les exemples de crimes provoqués par suggestion hypnotique, phénomène analysé par Liébeault et le médecin et parapsychologue allemand Albert von Schrenck-Notzing (Flower évoque l'affaire Sauter en 1899 où, pour la première fois dans un procès, il fut prouvé que l'accusée, une femme inculpée de neuf meurtres, avait été poussée au meurtre sous l'influence néfaste d'une voyante)[476]. Plus radicale, Eddy refuse toute réalité aux pensées négatives. Si elle félicite Flower pour son soutien, elle s'insurge dans leur correspondance de 1907 contre un article de Flower qui pourtant la défend. Là où Flower accepte les pouvoirs de l'esprit, en bien ou en mal, Eddy réaffirme l'unique pouvoir : celui, bienveillant, de Dieu. Tout mal est donc irréel et finalement impuissant et le mesmérisme se révèle donc une dangereuse hérésie. De bonne grâce, Flower publie, à la demande d'Eddy, un droit de réponse dans *The Arena* : Alfred Farlow, secrétaire d'Eddy, y clarifie la doctrine de l'Église[477].

Comme le modèle du Christ ou celui des réformateurs exaltés de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé, les scientistes chrétiens sont moqués : leurs critiques les discréditent sans discuter leurs arguments mais en s'attaquant à leur crédibilité. Cependant, s'exclame Flower, tous les grands leaders religieux, de Jésus à Luther ou John Wesley, sont d'abords stigmatisés,

---

475 Flower, *Progressive Men*, p. 200.

476 Flower, « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science », p. 418-421 ; *Progressive Men*, p. 191-192.

477 Lettre de Mary Baker Eddy à Flower, 24 octobre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Item number V04645. Lettre de A. L. Tomlinson (autre secrétaire d'Eddy) à Flower (probablement quelques jours plus tard car Tomlinson reprend exactement l'argumentaire de la lettre du 24 octobre), Item number L16997. Lettre de Flower à H. Cornell Wilson, 25 octobre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1880-1910, Folder 198.

Alfred Farlow, « The Teachings of Christian Science in Regard to Mesmerism », *The Arena*, vol. 38, décembre 1907, p. 631-634. Archibald McLellan, rédacteur en chef du *Christian Science Sentinel*, rédige lui aussi, à la demande d'Eddy, un article au titre révélateur pour rectifier l'éditorial de Flower : « Evil is not power ». Archibald McLellan, *The Christian Science Sentinel*, vol. 10, n° 10, 2 novembre 1907, p. 170. Il publiera une semaine plus tard une version corrigée par Eddy, preuve de son attachement à une doctrine pure : McLellan, *The Christian Science Sentinel*, vol. 10, n° 10, 9 novembre 1907, p. 190. Lettre de Mary Baker Eddy à Flower, 10 novembre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Item number L07077.

notamment à cause de leur « ignorance » : la presse dénonce l'absence d'éducation universitaire d'Eddy ou sa cupidité, comme Socrate avait été accusé de corrompre le public ou Jésus de boire et de s'acoquiner avec des femmes déchues[478]. La marche de l'histoire, inexorablement, leur donne raison cependant ; le rôle des intellectuels et de la presse est d'ailleurs d'accélérer cette vulgarisation. Alors qu'elle rencontre le succès populaire et les foudres des conservateurs, la Science chrétienne influence déjà les milieux religieux. Pour freiner l'essor de la religion d'Eddy et des autres spiritualités thérapeutiques à la pointe comme la Nouvelle Pensée , les Églises traditionnelles, remarque Flower, se mettent à coopter l'idée que la foi peut guérir. À Chicago le révérend Samuel Fallows de Église épiscopale réformée, et à Boston les révérends épiscopaliens Elwood Worcester et Samuel McComb établissent, à partir de 1906, des « dispensaires médico-religieux » pour démonter le pouvoir thérapeutique du christianisme[479]. Le Mouvement Emmanuel, nommé ainsi car le révérend Worcester officie à l'Emmanuel Episcopal Church, organise des « cours d'éducation à la santé » et les patients, après approbation de leur médecin, reçoivent un « traitement psychique » par les pasteurs. En 1912, le Mouvement concerne le pays tout entier et affecte toutes les grandes religions. Les résultats, néanmoins, restent « maigres » pour Flower comparés à la Science chrétienne car le Mouvement Emmanuel ne traite que les « maladies fonctionnelles », principalement les troubles nerveux (un « trouble fonctionnel » est un changement anormal de la fonction d'un organe mais sans altération de la structure du tissu, les lésions anatomiques indiquant au contraire une « maladie organique » comme la tuberculose ou le cancer). Jésus ne faisait pas la distinction entre les deux types de troubles, affirme Flower, les scientistes chrétiens non plus : dans ses nombreux écrits, il accumule les exemples de guérison de patients soi-disant incurables[480]. Malgré sa déception et ses critiques, force est de constater que sa

---

478 Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 61 ; « The Founder of Christian Science. Part I. », p. 438 ; *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*, p. xiv-xvii, 38.

479 Dès 1903, Fallows intègre l'apport des sciences de l'esprit à sa foi : « the divine, yet thoroughly human law, of Suggestion ». Samuel Fallows et Helen M. Fallows, *Science of Health from the Viewpoint of the Newest Christian Thought* (Chicago : Our Day Company, 1903), p. 118.

480 Flower, *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*, p. 3-10, 23, 72-151; « Christ, the Sick and Modern Christianity », p. 557, 563 ; « Christian Science and Organic Disease », p. 444-453. Cunningham, « The Impact of Christian Science on the American Churches, 1880-1910 », p. 904. Le révérend Worcester confirme *a posteriori* l'analyse de Flower : le Mouvement Emmanuel aurait enrayé l'hémorragie de fidèles, ce qui montre bien qu'il avait été créé, en partie, pour contrecarrer l'expansion de la religion d'Eddy. La rivalité entre Mouvement Emmanuel et Science chrétienne s'avère bien plus acharnée que les différences de résultat que déplore Flower. Dans un article du *The Century Magazine*, le révérend Worcester dénonce une campagne d'information nationale lancée par les scientistes chrétiens pour se démarquer et discréditer le Mouvement Emmanuel. Il s'insurge contre les calomnies mais se réjouit sur un point : au moins, le public verra que les deux mouvements n'ont rien à voir. Parallèlement, John D. Works s'interroge sur ces pratiques qui ne suivent pas le commandement du Christ de prêcher l'Évangile et la guérison par la foi ; et Works de demander : « Jésus était-il un hypnotiseur ? »

conception thérapeutique de la religion se rapproche de celle du révérend Worcester. Portés par le même courant vitaliste et pragmatique, ils cherchent à fortifier l'individu et la « race » en revigorant la religion et en lui donnant un sens concret. Portés par le même optimisme progressiste, ils voient dans les profondeurs de l'esprit un nouveau territoire à explorer, riche en forces spirituelles inédites et bienveillantes (certaines phrases du révérend Worcester rappellent celles de Flower : « the subconscious mind is purer and freer from evil than our waking consciousnes »)[481].

Qu'il s'agisse du spiritisme , de l'hypnotisme , de la Nouvelle Pensée ou de la Science chrétienne , Flower se fait l'écho de leur promesse d'une humanité nouvelle dans ses magazines. Les dichotomies corps/âme, matière/esprit et médecine/religion se brouillent : le pasteur se révèle thérapeute et, on le verra dans la seconde partie de ce travail, les questions médicales relèveront de la religion. Toutefois, Flower, malgré ses enthousiasmes, n'est pas un disciple de ces religions métaphysiques : il voit en elles les signes d'une ère nouvelle et puise dans leurs pratiques et leurs principes les éléments de son bricolage scientifico-religieux. En tant que journaliste et intellectuel engagé, il puise dans cet idéalisme en actes des témoignages des pouvoirs de l'esprit et une méthode pour changer le monde, par l'écrit. En effet, Flower associe fois régénérées, par métaphore, et travail de vulgarisation intellectuelle : « *thought-molders* », forces invisibles et énergies naturelles bienveillantes et ordonnancées, photographies et impressions mentales – autant d'avatars d'une parole réformatrice performative et thérapeutique. Transformer et purifier l'imaginaire de ses lecteurs permettra d'agir à la racine des maux – les représentations. Flower porte, littéralement, cette nouvelle parole spirituelle. Par conséquent, les spiritualités en marge forgent une conception scientifico-religieuse, optimiste et pragmatique, d'un médium idéal pour élever ses lecteurs et réformer la société. Les explorations des pouvoirs de l'esprit façonnent, en somme, son approche des pouvoirs de l'imprimé.

Elwood Worcester and Samuel McComb, *The Christian Religion as a Healing Power : A Defense and Exposition of the Emmanuel Movement* (New York : Moffat, Yard and Company, 1909), p. 29. Elwood Worcester, « The Emmanuel Movement », *The Century Magazine*, vol. 78, juillet 1909, p. 421-422. John D. Works, « Medicine, Hypnotism and Religion », *The Arena*, vol. 41, janvier 1909, p. 42.

[481] Worcester, cité dans Lears, *Rebirth of a Nation*, p. 244-245. Ce sera le révérend Worcester qui officiera aux funérailles de Flower ; McCrackan sera également présent. « Funeral Benjamin O. Flower », *The Boston Globe*, 27 décembre 1918, p. 10.

CHAPITRE 3.
Réveiller, voir l'idéal : régénération et culture imprimée

La presse est perçue au tournant du siècle comme une influence positive sur le développement moral et intellectuel des individus mais aussi sur les foyers et l'opinion publique[1]. La culture imprimée, pour Flower, forge le regard de ses lecteurs : elle imprime, telle des photographies mentales, des images dans leur esprit. Face à une culture matérialiste, sensualiste, commercialiste et militariste qui réensauvage les individus, le rôle du journaliste et de l'intellectuel est de faire voir l'idéal et ainsi élever les Américains vers les cieux plus purs d'une culture spirituelle et éthique :

> What then is our duty ? to agitate, to compel men to think; to point out wrongs inflicted on the weak and helpless ; to impress higher ideals on the plastic mind of childhood ; to labor at all times and in all places for the triumph of that which is pure and noble, unselfish and humane ; to stimulate a love for truth, for liberty and justice ; to encourage learning but frown upon bigotry ; to demand the broadest possible liberty compatible with public safety ; to infringe on the rights of no man ; and impress upon others by life as well as teaching, the supreme loveliness of the spirit of toleration[2].

Cette transformation de l'imaginaire est vitale dans un pays qui sombre dans la violence : elle est la condition nécessaire pour mettre un terme à la régression anthropologique qui frappe le pays et ainsi envisager une évolution de l'humanité. Les maux sociaux sont donc, affirme-t-il, le produit d'une culture malsaine. La vision de l'enfer de la civilisation qui inaugure le travail de Flower à la tête de *The Arena* illustre cette « dégradation de l'imagination[3] ». La sauvagerie des ploutocrates imprime la conscience sensible du grand public et se propage pour contaminer et déshumaniser le corps social[4]. Cette barbarie trouve un terme dans la Première Guerre mondiale :

---

[1] Frank Luther Mott, *A History of American Magazines, Volume IV: 1885-1905* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1957), p. 14.

[2] Flower, « The Present », p. 242.

[3] Flower, *Progressive Men*, p. 219.

[4] « It is a law of life ton the lower plane that selfishness, indifference, and heartlessness coming from above are photographed upon the sensitive intellect of the struggling minds below, which vainly ask for justice, only to return

> We are at the moment of this writing in the midst of a world war that is the direct result of a nation having been nourished for thirty years upon militarism, until her citizens, young and old, have become thoroughly *psychologized* – the victims, as it were, of a baleful idea. If we are once and for all to abolish the murder game of nations called war, it must be done by filling the imaginations of the people with the ideal of peace, by statues and pictures, by essay, song, and story[5].

Le pouvoir des idées purifie, littéralement, les esprits. Flower voit ainsi dans les atrocités commises par l'Allemagne pendant la Guerre, en Belgique ou sous les mers, le fruit d'une culture contaminée par les idées de Nietzsche : sa philosophie aristocratique et matérialiste se traduit par un rêve de puissance qui ne peut qu'aboutir à un désir de domination mondiale. L'opposition théorique entre république et aristocratie, limites morales et force sans limite, Jésus et César, prend forme sous les yeux effarés de Flower ; les signes de la catastrophe, notamment la militarisation de la société qu'en prophète il avait dénoncé dès les années 1890, sont dépassés par les évènements européens. De telles horreurs auraient été impossibles si avaient prévalu l'idéalisme spirituel et l'éthique du Sermon sur la montagne, si, en définitive, les hommes s'étaient conformés aux lois naturelles de l'amour[6]. Flower souligne le rôle des grands intellectuels (les « thought-molders ») mais aussi celui, primordial, des vulgarisateurs qui diffusent leurs idées et impriment l'« imagination populaire ». Le surhomme nietzschéen enflamme l'Allemagne grâce aux écrits des historiens Heinrich Gothard von Treitschke et Friedrich Adolf Julius von Bernhardi qui exaltent la politique de puissance de l'État *(Machtpolitik)* et la guerre comme expression de la vitalité d'un peuple et lieu où l'homme se réalise[7]. *A contrario*, Emerson a popularisé l'idéalisme de Platon, comme lui, Flower, veut propager la bonne nouvelle de l'Évangile social et des marges scientifico-religieuses[8].

C'est dans ce cadre que Flower envisage son rôle : dans ses magazines, les intellectuels contribuent à diffuser les idées édifiantes des grands héros moraux qui ont marqué l'histoire ou leurs descendants qui les réincarnent au tournant du siècle. Toujours aussi optimiste malgré le

---

in time intensified a hundred-fold - selfishness becomes active and is complemented by an insane desire to destroy ». Flower, « Social Conditions Under Louis XV », p. 638.

[5] Flower, *Progressive Men*, p. 219.

[6] Flower, « The Age-Long Grapple of Two World Theories. Governmental, Paganistic Materialism vs. Spiritual Liberal Democracy », *The Menace,* 8 décembre 1917, p. 2.

[7] Flower participe à la propagande de guerre qui diabolise Nietzsche. Dans son chapitre « Zarathustra in the trenches », Steven E. Aschheim analyse le phénomène et note que la relation entre le philosophe et les militaristes et impérialistes Treitschke et Bernhardi est ténue. Mencken, déjà à l'époque, s'insurge contre cette « légende imbécile » d'un Nietzsche « grand prêtre de Satan » responsable d'une guerre antichrétienne. Steven E. Aschheim, *The Nietzsche Legacy in Germany : 1890 - 1990* (Berkeley et Los Angeles : University of Berkeley Press, 1992), p. 131.

[8] Flower, « The Age-Long Grapple of Two World Theories », p. 2.

carnage de la Grande Guerre, il croit jusqu'au bout en l'éducation, probablement le fruit de ses croyances unitariennes et de sa foi, nourrie par Spencer et les multiples avatars de la religion régénérée qui l'habitent, en la perfectibilité de l'homme. En 1914, dans l'urgence, il faut redoubler d'efforts et cultiver ce qu'il a de plus noble dans l'humanité : il faut, grâce à l'art ou aux belles lettres, « emplir l'imagination » d'idéal (« the elevating influence of love and the refinement of culture »). Le processus de civilisation implique donc d'agir sur les représentations, un didactisme psychologique et moral qui substitue des images idéales aux images corrompues[9]. Au carrefour entre le visuel et le textuel, cette thérapeutique culturelle cherche à remodeler et guérir les esprits malades. L'impulsion première de la rhétorique réformatrice est donc de faire voir : isomorphe à l'imaginaire des spiritualités thérapeutiques, la culture imprimée fonctionne sur le mode du réveil des consciences *(awakening)* qui repose, d'une part, sur la révélation de la vérité *(exposures)* et, d'autre part, sur l'élévation morale *(uplift)*. Le journaliste indépendant, que Flower décrit comme un hypnotiseur ou un médium, doit « réveiller les consciences ». Il intervient sur le « cadrage » des enjeux : il « façonne des compréhensions communes du monde [...] qui légitiment et motivent l'action collective » et ainsi influence les représentations collectives[10]. Les modalités de cette ingénierie spirituelle par les lettres sont multiples : Flower use de la presse indépendante, de la littérature utopique et du réalisme littéraire pour dire la contestation sociale et le malaise que traverse le pays (Flower parle de « literature of social unrest and protest » ou de « literature of discontent ») et proposer une alternative positive[11]. Ce sont donc ces figures du médium idéal, vecteurs parfaits de la transmission des idées entre les intellectuels et le public des lecteurs, que nous allons explorer ici.

I. La presse indépendante et l'essor des magazines

Quand Flower fonde *The Arena*, il veut faire de son magazine un « creuset » ouvert à toutes les idées, même (et surtout) les plus radicales. Cette « hospitalité intellectuelle » fait du magazine de Flower un des lieux où s'exprime l'âge d'or de la libre-pensée et un vecteur privilégié des idées nouvelles : son rôle, tel qu'il le conçoit, consiste à diffuser les plus grands intellectuels et

---

[9] « The great moving thought of this higher civilization will be summed up in the new watchword, which is so old, "Overcome evil with good;" *drive out the base with the pure ; destroy hate with love, brutality with gentleness, and elevate man by touching all the well-springs of spirituality, by playing upon the notes f his higher being* » (c'est Flower qui souligne). Flower, « The Dawning Day », p. 272 ; *Civilization's Inferno*, p. 194.

[10] Doug McAdam, John D. McCarthy, et Mayer N. Zald, *Comparative Perspective on Social Movements. Political Opportunities, Mobilizing Structures, and Cultural Framings* (Cambridge : Cambridge University Press, 1996), p. 6.

[11] Flower, *Progressive Men*, p. 151-159 ; « Books of the Day. *Jason Edwards* », vol. 5, janvier 1892, p. li.

la « meilleure pensée progressiste » de son époque[12]. Flower s'enthousiasme pour le « développement soutenu d'une presse indépendante ou non-conformiste » et il considère son propre magazine comme le fer de lance de cette tendance[13]. Il voit le journalisme comme un combat militant contre le règne de ploutocrates : « *The Arena* at that time was one of the foremost magazines that was fearlessly waging a warfare on the unwarranted aggressions and corrupting influence of privileged wealth[14] ». Il ne distingue pas les publications par leur forme (magazines et quotidiens) mais pas leur fond (progressiste ou conservateur). Le tournant du siècle tend d'ailleurs à brouiller les catégories : la « révolution » des magazines dits « populaires » *(popular magazines)* des années 1890, marquée par le succès fulgurant de *McClure's*, repose entres autres sur leur engagement dans l'actualité, tandis que les suppléments hebdomadaires des quotidiens, avec ses fictions et une politique éditoriale qui inclut aussi les divertissements, se rapprochent de plus en plus des magazines[15]. Pour refléter cet usage, la presse indépendante, dans les remarques qui vont suivre, inclura, sauf mention du contraire, à la fois magazines et quotidiens[16].

L'exemple de Flower permet d'approcher la relation symbiotique entre progressisme et presse indépendante. La sociologie des mouvements sociaux a démontré que les mobilisations se sont développées de concert avec l'essor de la culture imprimée (et aussi de l'alphabétisation). C'est à partir de la révolution de la lecture au XVIIIe siècle (la fureur de lire s'empare des individus) et de la multiplication des écrits, divers et souvent éphémères, que se forge cette forme moderne de la contestation sociale. La mobilisation est donc rendue possible grâce aux « communautés de l'imprimé *(communities of print)* » et à la mise en réseau des réformateurs à travers des associations[17]. S'ensuit la définition kantienne du savant qui, logiquement, implique un public de lecteurs. Ces conditions structurelles président au développement d'une presse indépendante au tournant du

---

12 Flower, « Topics of the Times. How Cleveland Stamped Out Smallpox », vol. 27, avril 1902, p. 427.

13 Flower, « The General Discontent as Illustrated in the Recent Cartoons », vol.16, juillet 1896, p. 302.

14 Flower, *Progressive Men*, p. 153.

15 Paul Starr, *The Creation of the Media. Political Origins of Modern Communications* (New York : Basic Books, 2004), p. 262. À propos de la « révolution » des magazines populaires des années 1890, voir Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 10-21. Richard Ohmann, *Selling Culture. Magazines, Markets, and Class at the Turn of the Century* (New York & Londres : Verso, 1996), p. 24-29. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 75-102 ; Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 66-68 ; Mott, *A History of American Magazines*, p. 1-14, 589-597.

16 C'est justement dans cette période de porosité que se mettront en place, autour principalement de la question du sensationnalisme, des stratégies de distinction entre journalisme professionnel et magazines plus légers.

17 Les analyses de Tarrow se fondent sur les travaux des historiens du livre comme Roger Chartier ou Robert Darnton. Elle rejoignent le concept de « capitalisme d'imprimerie » de l'historien du nationalisme Benedict Anderson : il voit dans la presse un moyen de renforcer une conscience commune à partir des lectures solitaires des individus. Sidney G. Tarrow, *Power in Movement : Social Movements and Contentious Politics* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), p. 43-53. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (Londres, New York : Verso, 2006 [1983]), p. 35-36.

XXe siècle : les magazines de Flower, ne serait-ce que par leur ouverture aux idées hétérodoxes et les offres d'abonnement groupé, ainsi que ses diverses organisations ou ses liens avec d'autres associations (notamment la WCTU) permettent une mise en réseau des réformateurs, créant ainsi une identité commune. Flower dédie ses mémoires à cette « vieille famille » et c'est à elle par exemple qu'il fait appel en 1915 alors qu'ils traversent de graves difficultés financières[18].

Ces « communautés de l'imprimé » s'accompagnent au tournant du siècle de l'essor de l'intellectuel. S'ajoute aux éléments structurels de la contestation sociale un contexte précis : la massification de la culture imprimée, liée aux progrès technologiques de l'imprimerie (la presse rotative offset décuple les capacités d'impression, le linotype la rapidité de composition et le tramage en demi-tons améliore la qualité des reproductions photographiques), à la baisse des coûts du papier (fabriqué à partir de bois plutôt que de tissu), ainsi qu'une politique postale qui favorise les magazines (en 1879, le Congrès diminue les tarifs du courrier de seconde classe, c'est-dire les publications d'information publique ou dédiées aux arts et aux sciences, à 2 cents la livre, puis les baisse encore en 1885 jusqu'à un cent)[19]. Les journaux deviennent alors le lieu d'intervention privilégié des intellectuels : ils donnent une forme à leurs combats, jusqu'à ce que les deux rôles se confondent et que la rhétorique devienne indissociable de l'action politique, comme dans le cas de Flower. Les réformateurs diffusent leur message et mobilisent grâce à la culture imprimée et les magazines et les journaux alternatifs vivent de cette diffusion. Le titre des mémoires de Flower, en soulignant les liens intimes entre culture écrite, journalisme, progressistes et mouvements sociaux, illustre cette symbiose : en effet, *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* devait, à l'origine, s'appeler *Leaves from an Editor's Note-Book*[20].

L'explosion du nombre de journaux, notamment dans le Midwest, est un indicateur du ferment intellectuel qui traverse l'époque : l'année 1913, avec 17 202 journaux, serait l'année avec le plus grand nombre de publications de l'histoire du pays et la période 1890-1910 voit une croissance exponentielle de la presse dans le Midwest[21]. L'avènement d'une distribution gratuite

---

[18] Flower, *Progressive Men*, p. 5. Sur ses problèmes d'argent en 1915, voir note 66, p 177.

[19] Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 65, 85-92. Richard B. Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », *Business History Review*, vol. 64, automne 1990, p. 456-458. Starr, *The Creation of the Media*, p. 260-262.

[20] Lettre de Flower à Edwin Markham, 6 mai 1914, Edwin Markham Archive.

[21] Nous nous basons sur la visualisation des données (extraites des journaux référencés à la Bibliothèque du Congrès et collectés sur le site *Chronicling America*) proposée par le Bill Lane Center for the American West, à Stanford. En parallèle, le nombre d'hebdomadaires à l'échelle nationale double entre 1880 et 1910, pour atteindre le record historique de 16 899. « The Growth of Newspapers Across the U.S. : 1690-2011 », *Data Visualization : Journalism's Voyage West* [En ligne], Rural West Initiative, Bill Lane Center for the American West, Stanford University, dernières modifications le 2 avril 2015, consulté le 27 mai 2015. URL: http://web.stanford.edu/group/ruralwest/cgi-

du courrier en milieu rural *(Rural Free Delivery)* favorise ce développement[22]. Des conditions financières favorables expliquent aussi le foisonnement de la presse indépendante : il suffit de 150$ (l'équivalent d'environ 4000$ actuels) pour lancer un journal à l'époque (achat du papier et d'une presse à bras simple) ; son maintien par la suite est assuré par les revenus de la publicité commanditée par les commerçants locaux et surtout par les compagnies de remèdes brevetés (les *patent medecines*, remèdes miracles à la réputation sulfureuse à cause de leurs publicités mensongères et de leur composition, au pire mortelles, au mieux inefficaces : le plus souvent il s'agit simplement d'alcool ou de narcotiques). Par conséquent, chaque petite ville compte un ou plusieurs journaux, souvent écrits, composés et imprimés par la même personne[23].

Avant de partir pour Boston, Flower participe à ce foisonnement journalistique : à l'âge de 20 ans, il lance dans sa ville natale, Albion (Illinois), un hebdomadaire : *The Egyptian Republican,* organe de l'organisation secrète créée avec des amis, l'Egyptian Bachelors' Club[24]. Renommé *The American Sentinel,* l'expérience prend fin quand il part en août 1881 pour Philadelphie puis Boston

---

bin/drupal/visualizations/us_newspapers. Dennis N. Mihelich, « George Joslyn : Western America's First Media Mogul », *Nebraska History*, vol. 82, 2001, p. 27.

[22] Il est d'ailleurs significatif que ce soit un populiste, Tom Watson, qui fasse campagne pour la distribution gratuite du courrier en milieu rural : la presse est perçue comme le vecteur privilégié de l'éducation de la population et de la diffusion d'idées politiques alternatives. Déposé en 1893, le projet de loi est adopté en 1896 et devient, après six années d'expérimentation, un service permanent en 1902. Krissy Clark et Geoff McGhee, « Did the West Make Newspapers, or Did Newspapers Make the West ? », *Data Visualization : Journalism's Voyage West.* [En ligne], dernières modifications le 2 avril 2015, consulté le 27 mai 2015. URL: http://web.stanford.edu/group/ruralwest/cgi-bin/drupal/content/rural-newspapers-history. « The history of the United States Postal Service. Rural Free Delivery (RFD) », *United States Postal Service.* [En ligne], s.d., consulté le 27 mai 2015. URL: http://about.usps.com/publications/pub100/pub100_020.htm.

[23] Le recours aux *readyprints* et aux *boilerplates* permettait une reproduction en masse et facilitait le travail des journalistes, notamment la couteuse et chronophage composition typographique manuelle. Les journaux, souvent des *in-quarto*, consacraient quatre pages aux nouvelles locales et les quatre autres pages se composaient de *patent insides* ou *readyprints* (contenu préimprimé composé d'articles, conseils, histoires ou sermons adaptés au plus large public possible ainsi que de publicités, souvent pour les remèdes de charlatans). Le rédacteur en chef se servait aussi de *boilerplates*, ces plaques d'impressions toutes prêtes, avec publicités et autres articles destinés à une large audience, qu'il pouvait découper et disposer à sa guise dans le journal parmi ses propres textes. *Readyprints* et *boilerplates* étaient produits par de grands groupes, le plus connu étant la Western Newspaper Union de George Joslyn. En 1879, 22 entreprises fournissaient 2500 journaux. En 1916, la Western Newspaper Union avait absorbé presque tous ses concurrents et vendaient ses contenus à 12 000 journaux. En situation de monopole, l'entreprise attire dans les années 1910 la suspicion du département de la Justice mais elle ne sera pas inquiétée (ni en 1953 où elle sera l'objet d'un procès antitrust qu'elle gagnera). La généralisation du Linotype, le développement des magazines et du principe de la « syndication », puis la concurrence des nouveaux médias (radio, télévision) auront raison de ces procédés. Robert C. McMath, *American Populism : A Social History, 1877-1898* (New York : Hill and Wang, 1993), p. 148-150. James Turner, « Understanding the Populists », *The Journal of American History*, vol. 67, n° 2, septembre 1980, p. 370-371. Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », p.68. Mihelich, « George Joslyn : Western America's First Media Mogul », p. 26-36.

[24] Selon son associé dans cette entreprise, le montant total des dépenses pour lancer le journal s'était élevé à 1200$ (soit 24 000$ actuels). Lettre de Edwin L. Chalcraft à Howard F. Cline, 24 mars 1939, Howard Francis Cline Papers.

pour travailler au cabinet médical de son frère, Richard[25]. Sa profession de foi journalistique préfigure la mission qu'il assignera à ses magazines : un journal en prise avec l'actualité, impartial (« seek to be fair, just, and honest »), moral (« free to criticise the wrong and command the right wherever they are found ») et indépendant (« no tool or organ of any clique, ring or machine ») qui veut faire bouger les lignes, politiques et sociales (« agitation is the means of education »)[26]. Non seulement Flower fait ses armes en tant que journaliste dans ce contexte, mais les conditions structurelles de l'essor d'une presse indépendante, propices au libre débat, le conduisent à adopter un esprit d'ouverture dans sa conception du journalisme.

L'éclectisme idéologique de l'époque se construit donc d'abord grâce à la multiplication des écrits qui donnent des lieux où les marges, politiques et géographiques, peuvent s'exprimer. Avant la Première Guerre mondiale, les États-Unis comptent par exemple plus de 300 publications socialistes, sans inclure les nombreuses revues féministes, anarchistes, progressistes ou syndicalistes[27]. Avec *The Arena*, Flower cherche à maintenir un lien entre ce terreau fertile, souvent local, et les intellectuels qui, par définition, évoluent sur la scène nationale et internationale. Les multiples citations de quotidiens locaux, ouvriers ou populistes, qui émaillent sa prose ne sont qu'un signe parmi d'autres de sa volonté d'ancrage dans les territoires. Alors que la « question du travail *(industrial question)* », ouvrière et agraire, secoue le pays, Flower se fait explicitement l'avocat de cette presse anticonformiste : « one who does not regularly read the labor and agricultural press of this country is incapable of forming an intelligent idea of the nature or extent of the discontent at the present time[28] ». Plus de 3000 journaux défendent la justice à grands frais, explique-t-il, car leurs lecteurs sont pour la plupart pauvres[29]. Ils lui permettent de prendre le pouls du pays et de comprendre le malaise du « peuple », qu'il s'agisse du malaise des régions agricoles ou de la dépression qui frappent durement les villes.

Parallèlement, Flower participe à la transformation des magazines pendant les années 1890. Les magazines à diffusion nationale, né dans les années 1850, restent cantonnés aux mensuels élitistes, plus littéraires et policés (« genteel family house magazines »), comme *Harper's,*

---

[25] Le sud de l'Illinois est communément appelé la « Petite Égypte ». Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 28-29.

[26] Flower, « Salutory », *The American Sentinel,* 23 décembre 1880, cité dans Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 29. L'hommage rendu par un citoyen d'Albion à son départ évoque un jeune homme exalté ; ce portrait préfigure tous ceux de ses proches tout au long de sa vie et l'image qu'il aura auprès de ses lecteurs fidèles : « no one could contemplate a young man with all his property invested in an enterprise battling for his conviction of right, not once faltering even in the face of the most crushing opposition. […] He gained for himself a character in the hearts of his readers for high principle and dauntless courage ».

[27] Stansell, *American Moderns*, p. 152. Radway, « Learned and Literary Print Cutures », *in* Kaestle et Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4*, p. 216-219.

[28] Flower, « The Present », p. 241-242.

[29] Flower, « The General Discontent as Illustrated in the Recent Cartoons », p. 302.

The Century ou *The Atlantic Monthly*[30]. De nouveaux magazines, dits « populaires », comme *McClure's*, *Munsey's,* ou *Cosmopolitan*, connaissent un succès fulgurant à partir de 1893, dès lors qu'ils baissent leur prix à 10 cents (18 millions de numéros vendus en 1890 pour 64 millions en 1905)[31]. Ils répondent au besoin d'analyse d'un pays en proie au doute : obsédés par leur passé mythique dans une époque fascinée par l'histoire, les Américains cherchent des réponses à la question sociale et ouvrière mais aussi au déclin des Églises, au problème de l'impérialisme ou à la place des minorités à un moment où la ségrégation devient légale, la violence raciale monnaie courante, les guerres contre les Amérindiens enfin closes et que se pose la question de l'accueil et l'américanisation de vagues d'immigration. La nouveauté ne réside pas tant dans le contenu, traité par ailleurs dans les quotidiens ou les magazines installés comme *Harper's*. L'innovation repose dans le traitement et dans le lectorat visé : d'une part un ancrage dans l'actualité et un ton plus personnel et percutant, en phase avec l'urgence sociale et l'imaginaire vitaliste qui s'empare du pays, et, d'autre part, l'ambition de toucher un nouveau lectorat, générique et national. L'essor du magazine grand public à l'époque participe de la mise en réseau et de l'unification des différentes régions du pays mais aussi des temporalités autour de « l'actualité »[32]. Il accompagne l'émergence d'une classe moyenne aisée, éduquée, qui sert de cadre à la modernisation du pays (« professional-managerial class » pour reprendre l'expression d'Ohmann) : c'est elle qui constitue ce lectorat

---

[30] Ohmann, *Selling Culture*, p. 24-29. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 6. Mark J. Noonan, à travers son étude du *Century*, analyse en détail le portrait aseptisé de l'Amérique que ce type de magazine proposait : toute une classe moyenne aisée mais inquiète des bouleversements sociaux cherchait à (ré)affirmer leur statut social en présentant un idéal culturel sans tension, confortable et finalement encalminé. Mark J. Noonan, *Reading the Century Illustrated Monthly Magazine : American Literature and Culture, 1870-1893* (Kent, OH : Kent State University Press, 2010), p. ix- xix.

[31] C'est *McClure's* qui commence cette guerre des prix en juin 1893 en diminuant le prix du numéro à 15 cents, alors que la majorité des magazines de l'époque, *Harper's*, *Scribner's*, *The Century Magazine* ou *The Atlantic* se vendent entre 25 et 35 cents. *Munsey's* réplique en baissant le premier jusqu'à 10 cents en septembre. En quelques mois, *McClure's* et *Cosmopolitan* s'alignent. Cette « révolution » du magazine populaire s'explique par la concurrence, encore plus féroce en temps de crise, entre les magazines et les suppléments dominicaux des journaux. En parallèle se développe un nouvel modèle économique pour la presse : comme le prix de vente couvre à peine les frais de production, les bénéfices proviennent de la massification des ventes alliée au financement par la publicité. Le tirage devient donc un élément central de la viabilité et du succès d'un magazine, ce qui intensifie encore la concurrence. Le produit n'est plus tant le magazine en lui-même que l'attention des lecteurs vendue par l'intermédiaire d'agences publicitaires aux industriels. Cette révolution du magazine populaire (dont le succès se traduit par ventes bien supérieures à celles de livres) accompagne la révolution organisationnelle des entreprises *(corporate reovlution)* fondée elle aussi sur les économies d'échelles, la bureaucratisation et la rationalisation des activités. Toutes les deux compensent la baisse des prix par l'augmentation des ventes et reposent sur l'accroissement de la consommation. Pour Ohmann, le magazine joue un rôle moteur dans cette révolution des entreprises et de l'économie ; pour Schneirov, il crée ce nouveau type de capitalisme. Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 13-14. Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 66-67. Richard Ohmann, « Chapter 6. Diverging Paths. Books and Magazines in the Transition to Corporate Capitalism », *in* Kaestle et Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 103-115. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 255-257.

[32] Charle, *Discordance des temps*, p. 271-279.

imaginaire et standardisé ; c'est elle qui veut comprendre ce qui se passe vraiment dans le pays et y remettre de l'ordre[33]. Les magazines deviennent les « interprètes de la pensée nationale », le lieu où la classe moyenne cherche à comprendre sa place au milieu des bouleversements. Le rôle du rédacteur en chef devient central jusqu'à s'identifier à sa publication : ces deux médias deviennent les nouvelles autorités, alors que le rôle du pasteur décline, pour décoder les signes du temps[34].

Flower s'inscrit dans ce mouvement : ses éditoriaux optimistes et militants lui font sa réputation de radical ; il parle en son nom propre et propose un regard personnel sur son pays ; les quelques années où il ne dirige plus *The Arena*, entre 1896 et 1900, se solde par le déclin du magazine. Dans son catalogue qui décrit les journaux et leur contrats publicitaires, l'agence Dauchy and Company indique que *The Arena*, un mensuel à 50 cents à l'âge du magazine à 10 cents, comptaient ses lecteurs parmi les familles aisées de classe moyenne qui demandent un magazine « vivant », en prise avec son époque (« a live magazine that is up with the times »)[35]. Flower est d'ailleurs conscient de cette rupture avec ce qu'il appelle les « vieux magazines »[36]. Cependant, l'entreprise de Flower demeure singulière dans son intention de légitimer et normaliser les marges politiques et intellectuelles. Il imagine le premier magazine à vocation généraliste qui donne une voix à la grande variété de mouvements sociaux et de courants politiques alternatifs qui agitent le pays : il veut faire de *The Arena* un forum qui donne corps et unit le réseau de groupes réformateurs radicaux qui maillent le territoire (« a multiple-crusade magazine of general circulation – and that was new », selon l'historien des magazines américain, Frank L. Mott[37]). Il cherche, consciemment, à nationaliser le réformisme, comme il le confie à Garland : « I am not publishing a New England magazine. I love Boston as a home, but as an editor I am addressing the reformers of all America[38] ». Flower participe à l'unification du pays et commente « l'actualité » (les grèves, la marche de Coxey, la guerre américano-philippine, l'assassinat du président McKinley : les exemples sont innombrables).

Flower vise donc un élargissement géographique et sociologique du public de la presse locale radicale et, simultanément, un élargissement politique et intellectuel des idées que l'on peut trouver dans les magazines à grand tirage. Il s'adresse au même lectorat générique et national que

---

[33] Ohmann, « Diverging Paths », p. 108-109 ; *Selling Culture*, p. 82, 223.

[34] Mott, *A History of American Magazines*, p. 1-14, 68.

[35] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 71. Mott, *A History of American Magazines*, p. 3-10. Tebbel et Zuckerman en font même un des leaders de ce nouveau type de magazine. Stromquist souligne son engagement dans les problèmes sociaux de son temps. Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 66. Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 46-47.

[36] Lettre de Flower à Hamlin Garland, 3 mai 1890, Hamlin Garland Papers.

[37] Mott, *A History of American Magazines*, p. 410.

[38] Hamlin Garland, « Roadside Meetings of a Literary Nomad », *The Bookman*, vol. 70 ; janvier 1930, p. 519.

les magazines comme *McClure's* mais il veut y propager des idées hétérodoxes, d'où l'ambivalence de son positionnement puisque la dynamique centralisatrice qu'il use pour faire circuler l'information risque, en normalisant les avant-gardes, de neutraliser leur potentiel révolutionnaire. Le statut hybride des magazines de Flower, entre journaux radicaux locaux et émergence du magazine grand public, pose le problème de la difficile conciliation entre démocratisation et radicalisme : peut-on vulgariser des idées anticonformistes sans, justement, se conformer à la culture dominante et perdre son âme ? Qu'est-ce que démocratiser : rester au plus près de sa base locale et militante ou toucher le plus grand nombre ? Flower imagine son magazine comme le lieu de cette conciliation. Sociologiquement, il veut jeter un pont entre les réformateurs « professionnels » de la classe moyenne et les mobilisations populaires, à la base, chez les producteurs (fermiers et ouvriers)[39].

Flower considère les magazines comme le médium idéal d'une « éducation populaire » (« the great popular educators along social lines »). Il est conscient de participer à une mouvement de réveil de l'écrit mais aussi d'y tenir une place à part : « the cheap magazines had begun to appear [1890s], but it was before the era of great circulations which were soon to make them such powerful instruments in popular education ». Sa méthode repose sur la mise en réseau des intellectuels qui, littéralement, façonnent les esprits (« all left their impress on thousands of minds which in turn are influencing others ») : il diffuse les grandes figures progressistes de son panthéon réformateur auprès d'intellectuels de second ordre qui servent de relais auprès de la population (il utilise le même mot, « thought-molders », pour les deux catégories). Il envoie par exemple gratuitement ses magazines aux éditorialistes de tous bords et aux multiples clubs réformistes des quatre coins du pays. Il offre des réductions spéciales aux pasteurs afin que leur sermon dominical devienne « un nouveau centre » pour diffuser l'Évangile social . La fabrication d'un Américain régénéré repose sur ces intellectuels intermédiaires qui cultivent, littéralement, l'opinion publique (« public opinion-forming agencies »)[40]. Ainsi conçoit-il sa revue : une « arène » qui rassemble les intellectuels, ces gladiateurs qui s'adressent à un lectorat national, et les diffuse à un large public. Les témoins de l'époque, par exemple l'administrateur judiciaire Alfred D. Chandler qui gère les affaires de *The Arena* après sa faillite en 1896, confirment la stature nationale et généraliste de la publication[41]. L'intention ultime de Flower est d'exposer le plus grand nombre aux lumières des réformateurs les plus avancés et donc d'élever et de cultiver le grand public. La diffusion la plus large de la connaissance permet la transformation du regard et,

[39] Nous restons ici au niveau des intentions de Flower ; nous aborderons les questions posées ici à la fin de cette première partie.

[40] Flower, *Progressive Men*, p. 22-23, 153, 270.

[41] Stoddard, « Vanity and Reform », p. 278.

par conséquent, de la société. L'expansion de la culture imprimée s'accompagne nécessairement pour lui d'une démocratisation et d'un renouveau politique pacifique[42]. Le précédent anglais lui sert de modèle : le pays a évité un révolution sanglante dans les années 1840 grâce aux campagnes de sensibilisation de Ligue pour l'abolition des lois sur le blé. Cet « âge des tracts », selon ses propres mots, s'est soldé par l'acceptation des réformes, sans violence[43]. Ce sont les écrits simples et imagés, moralement exaltés mais accessibles à tous, qui suscitent l'intérêt des masses ; puis, la pression populaire impose le changement. Il s'agit d'un réveil par les lettres : les rassemblements de la Ligue ressemblent, selon Flower, par ailleurs à des services religieux évangéliques.

En somme, cet exemple permet de comprendre le fonctionnement du réformisme et le rôle de l'écrit dans l'imaginaire de Flower, à la croisée du protestantisme, des religions métaphysiques et du journalisme : du réveil des consciences, grâce aux visions de la vertu *(uplift)* et des vices *(exposures)*, découle *naturellement* la réforme sociale. Une fois dessillé, le lecteur s'amende, s'engage intellectuellement (il poursuit l'examen critique de la société), politiquement (il devient relais de ce message : un militant) ou socialement (philanthropie), si bien que les réformes s'imposent au monde mécaniquement[44]. Cette conception explique le ton à la foi optimiste et militant de ses éditoriaux[45]. Il implique une foi dans le sens commun et la bonté naturelle des individus ainsi que dans l'harmonie naturelle du système américain. Les réformes par la presse prolongent, en fait, le réveil individuel au cœur de l'Évangile social et son extension scientifico-religieuse : il suffit de libérer l'énergie bienveillante de l'inconscient collectif pour régénérer le pays. S'ensuit une impossibilité de penser l'opposition politique autrement que comme intérêts corrompus qui dénaturent le terreau américain. Par ailleurs, le réveil individuel engendre une réforme collective, dans un saut qualitatif des mots aux actes, du privé au public, de l'individuel au social. Les détails de ce processus restent toutefois de l'ordre du mystère (religieux ?) : faire voir, publier, dénoncer, faire circuler l'information, c'est, d'emblée, régénérer le pays. La contestation est polémique et performative, en accord avec la vision thérapeutique au cœur des

---

[42] Ce que l'historien du livre David D. Hall nomme « l'interprétation libérale » de la production et consommation d'ouvrages qui aboutit à une « démocratie de l'imprimé » (il cite avec cette expression l'historien littéraire Richard Altick). Hall oppose cette interprétation libérale de l'histoire de la lecture à, d'une part, l'interprétation élitiste où les classes dominantes modèlent la culture des gens ordinaires et, d'autre part, l'interprétation populaire où le « peuple », les classes défavorisées et les sous-cultures forgent leur propre culture alternative. David D. Hall, « Readers and Reading in America : Historical and Critical Perspectives », *The Proceedings of the American Antiquarian Society,* vol. 103, n° 2, octobre 1993, p. 343-344.

[43] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », vol. 24, octobre 1900, p. 358-378.

[44] « When they know and are sufficiently interested to personally investigate the problem and aid the suffering, they will appreciate […] the absolute necessity for radical economic changes ». Flower, *Civilization's Inferno*, p. 49.

[45] « Somewhat naively he believed that if people would but see the evil effects of their acts they would themselves mend their ways, and his faith probably accounts for the aggressive and optimistic tone of his editorials ». Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 18.

nouvelles spiritualités et à la limite de la pensée magique. Dès le premier numéro, Flower présente d'ailleurs son magazine comme le « creuset » de cette conversion totale, à la fois politique, morale et religieuse, de l'individu[46].

L'Angleterre du combat pour l'abolition des lois sur le blé donne une autre leçon historique : l'éducation permet la transformation alchimique des « foules dangereuses » *(mob)* en « peuple » éclairé *(people)* et ainsi la réforme du pays sans révolution violente[47]. La culture imprimée est le creuset de cette alchimie. Flower cible expressément les producteurs *(breadwinners)* : le rôle de la presse de guider la « multitude jusqu'au juste milieu *(golden mean)* » qui, individuel, social, ou politique, permet d'avancer avec sagesse[48]. Ce programme ne change pas pendant ses vingt années à la tête de magazines réformateurs[49]. Grâce aux écrits progressistes, les individus comprennent ce qui leur arrive. Ce savoir leur permet de s'élever et de devenir ensuite, collectivement, acteurs de l'histoire et agents de leur émancipation (« the industrial classes thinking and acting for themselves ») ; il cultive et mobilise des militants, au sens fort, et leur donne des devoirs : « a mighty army of intelligent people who are at once discontented, but aroused, who know they are being wronged », « an army of active thinkers ». Le début des années 1890 rappelle à Flower les États-Unis des années 1770 ou la France d'avant la Révolution : la large circulation d'une littérature réformatrice poursuit une « décennie d'éducation » rend possible la « révolte » du peuple de producteurs, réveillés et devenus eux-mêmes des intellectuels relais (« the revolt of the thinking toilers », « the aroused intelligence of millions of thinking people ») : « we find millions of people who live by manual labor, reading, thinking, and preparing to act with that unswerving determination which settled convictions of right inspire ». Flower veut réincarner cette dynamique émancipatrice par l'écrit qu'il voit dans le succès de la presse indépendante et dans les ouvrages d'Henry George (*Progress and Poverty*), d'Edward Bellamy (*Looking Backward*), d'Henry D. Lloyd (*Wealth against Commonwealth*) ou encore Ignatius Donnelly

---

[46] Flower, « Praise for the Arena », non paginé.

[47] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 358-378 ; « The Present », p. 241 ; *Progressive Men*, p. 102, 151. Flower cite Victor Hugo : « the mob is the mournful beginning of a people. The mob is the great victim of darkness » (« Some of Civilization's Silent Currents », vol. 6, novembre 1892, p. 768).

[48] Flower, « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord ?* », vol. 2, novembre 1890, p. 762.

[49] Voir les différents programmes de ses magazines successifs : Flower, « The Present », p. 241-242 ; Frederick Upham Adams (ingénieur, journaliste et utopise associé à Charles Kerr et rédacteur en chef de *The New Time* avant l'arrivée de Flower, puis il devient son adjoint), « Annoucement », *The New Time*, vol. 1, juin 1897, p. 69 ; Flower, « A Magazine with a Mission », *The Coming Age,* vol. 1, janvier 1899, p. 94 ; « *The Twentieth Century Magazine* and What is Stands For », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p.77-78.

(*Caesar's Column : A Story of the Twentieth Century*) : les magazines, selon Flower, se doivent donc de prêcher la bonne parole, comme des disciples d'un nouvel Évangile[50].

II. L'exemple populiste : un « réveil du langage »

Flower voit dans le réveil populiste au début des années 1890 l'expression de cette démocratisation et politisation par l'imprimé. La révolte agraire permet de montrer « le pouvoir du peuple une fois éveillé[51] ». Flower décrit un « grand réveil politique » grâce au travail éducatif des organisations agricoles dans les années 1880 et dans la première moitié des années 1890[52]. Flower décrit l'Agricultural Wheel puis les différentes Farmers' Alliances (du Nord, du Sud et pour les Afro-Américains) comme une « vaste école d'économie politique[53] ». Elles organisent des conférences itinérantes et créent leurs journaux alternatifs, regroupés au début des années 1890 quand se forme le Parti populiste (« People's Party ») en une association, la National Reform Press Association[54]. Il s'agit donc avant tout d'un mouvement de lecteurs[55]. Les populistes accordent à la transmission de l'information un rôle majeur, d'où leur intérêt pour la distribution gratuite du courrier en milieu rural et leur crainte des monopoles ferroviaires. Si le

---

[50] Flower, « The Broadening Horizon of Civilization », p. 779-780 ; « Notes and Announcements. The Oncoming Billow of Social Discontent », vol. 6, octobre 1892, p. lxi ; « The Present », p. 242. Les 250 000 exemplaires de *Looking Backward* vendus révèlent le désir du peuple pour un projet progressiste (« hunger of the public for some plan looking toward bettering present conditions »). Henry George : « he aroused in thousands of people an interest in social and economic problems ». Donnelly et Lloyd : « pen-pictures of social conditions as true as they are painful and portentous ». Nous nous contentons ici d'expliciter son engagement par l'écrit et de voir comme il est produit. Nous reviendrons sur la sociologie de ses lecteurs, la géographie de sa diffusion et l'analyse des angles morts de sa conception des « masses » à la fin de cette première partie afin de confronter les intentions démocratiques de Flower et une réalité plus complexe et ambiguë.

[51] Flower, « The Arena for 1892 », vol. 5, décembre 1891, xliii.

[52] Flower, *Progressive Men*, p. 101.

[53] *Ibid.*, p. 97

[54] Cette campagne d'éducation populaire est analysée par les plupart des historiens du populisme. Pour l'historien de la Nouvelle gauche *(New Left)* Lawrence Goodwyn, elle reste dans l'histoire américaine comme un « monument à la gloire de l'intensité démocratique de la croisade agraire ». Si Postel critique l'opposition de Goodwyn entre progrès et démocratie (pour Goodwyn, le populisme est une révolte démocratique contre les mutations économiques et culturelles imposées par le capitalisme ; pour Postel, le populisme incarne une culture du progrès et ne la répudie pas), il rejoint son analyse de la portée de l'éducation populiste : « the farmers understood that a successful battle for rural progress would be waged by means of the printing press, the telegraph, and second-class mail. […] Alliance education reached deep into the farmers' ranks, and by that measure it was indeed a profound and democratic upheaveal ». Lawrence Goodwyn, *The Populist Moment : A Short History of the Agrarian Revolt in America* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1978), p. 206-207. Postel, *The Populist Vision*, p. 7, 62-67. Voir aussi pour une analyse détaillée : Theodore Mitchell, *Political Education in the Southern Farmers' Alliance, 1887-1900* (Madison: University of Wisconsin Press, 1987).

[55] Postel, *The Populist Vision*, p. 4.

développement de l'école publique a rendu la révolte agraire possible, « l'éducation spécifique » du mouvement populiste et de ses relais journalistiques l'a rendue « inévitable » selon Flower[56]. Le continuum est plus que métaphorique : les écoles servaient de lieux de rassemblent aux populistes[57].

Flower reprend la rhétorique évangélique à des fins séculières : la presse permet la renaissance du citoyen, sa conversion à cette nouvelle « religion de l'humanité » qu'est le populisme[58]. Cet Américain régénéré, *born-again*, peut ainsi parler la langue des sciences économiques et politiques. À cet égard, il est intéressant de noter que l'historien Trachetenberg reprend cette métaphore issue de la tradition protestante, parlant d'un « réveil du langage » chez des fermiers auparavant inaudibles : « an awakening of language, of reading and speaking, of new and radical powers discovered in words[59] ». Cette explosion de l'imprimé repose sur leur prise de conscience du pouvoir des mots, autre avatar des interconnexions entre réformateurs, religions métaphysiques et culture de l'écrit. Ces sujets dominaient les pages de *The Arena* au début des années 1890. Par exemple, alors que le Parti populiste connaît une association fulgurante en 1892, la couverture du numéro de mars (fig. 3) donne à voir cette symbiose entre belles lettres (une nouvelle de Will A. Dromgoole sur le Tennessee dans le style couleur locale, un feuilleton du roman de Garland sur les populistes et un poème de Wolcott), quatre analyses de la modernisation du religieux (la recherche psychique, la théologie naturelle, la théosophe de Mme Blavatsky et le bouddhisme) et quatre articles sur des politiques radicales (la marche vers le progrès des producteurs, ouvriers et fermiers, nationalisation des télégraphes et téléphones).

---

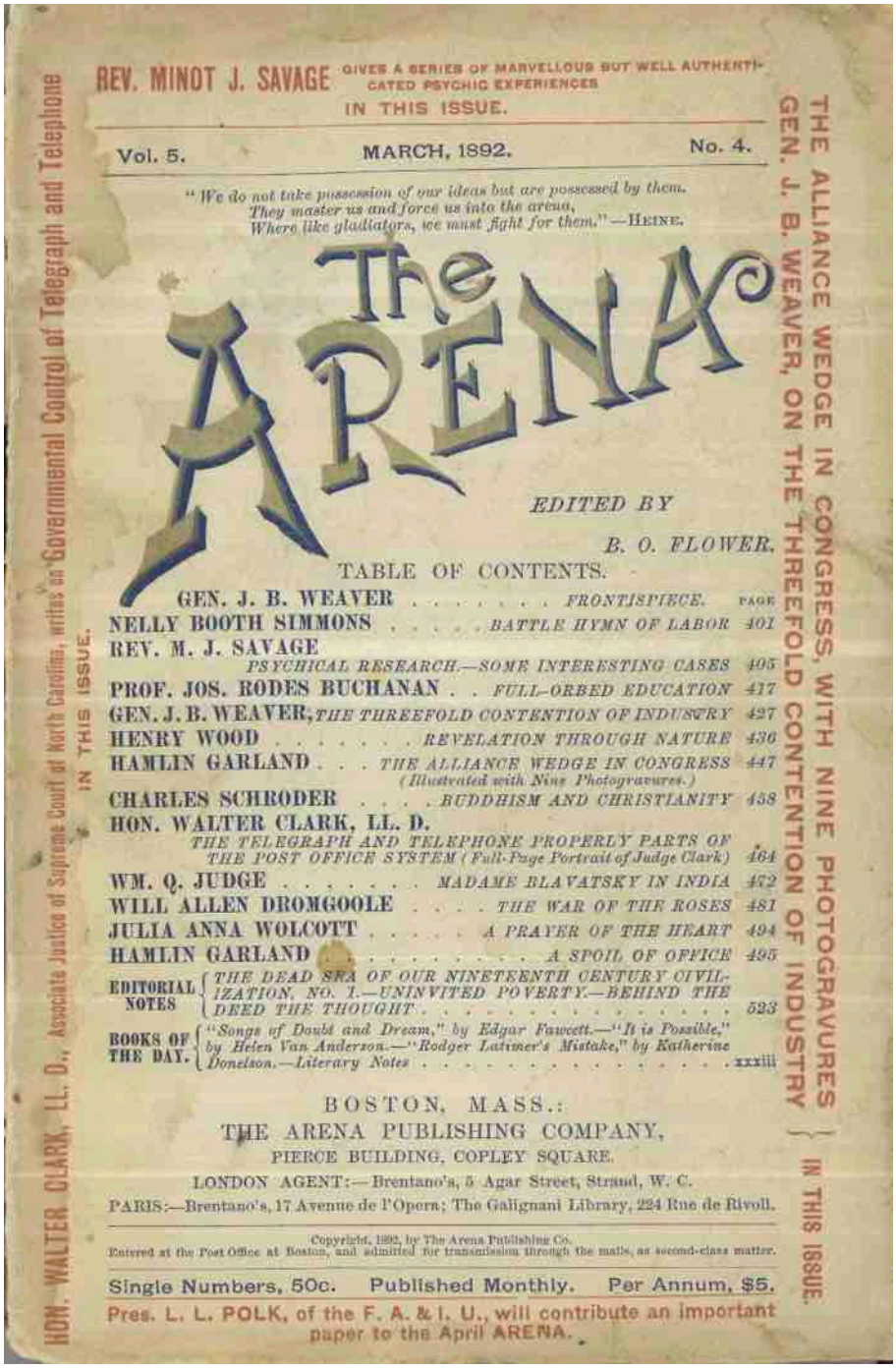
[56] Flower, « The Broadening Horizon of Civilization », p. 780.

[57] Hamlin Garland, dans son roman à la gloire de la croisade populiste, décrit ces fermiers et autres ruraux parcourant des kilomètres pour venir écouter un orateur dans l'école de la région : « the schoolhouse, after all, is the place where a real reform among the farmers must have its base ». Hamlin Garland, *A Spoil of Office : A Story of the Modern West* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892), p. 153.

[58] L'expression est du narrateur du roman de Garland. Garland, *A Spoil of Office*, p. 157.

[59] Trachtenberg, *The Incorporation of America*, p. 178.

Fig. 3 : couverture du numéro de *The Arena* de mars 1892



REV. MINOT J. SAVAGE GIVES A SERIES OF MARVELLOUS BUT WELL AUTHENTICATED PSYCHIC EXPERIENCES IN THIS ISSUE.

Vol. 5. MARCH, 1892. No. 4.

"We do not take possession of our ideas but are possessed by them.
They master us and force us into the arena,
Where like gladiators, we must fight for them." —HEINE.

The ARENA

EDITED BY

B. O. FLOWER.

TABLE OF CONTENTS.

GEN. J. B. WEAVER . . . . . *FRONTISPIECE.* PAGE
NELLY BOOTH SIMMONS . . . . . *BATTLE HYMN OF LABOR* 401
REV. M. J. SAVAGE
PSYCHICAL RESEARCH.—SOME INTERESTING CASES 405
PROF. JOS. RODES BUCHANAN . . *FULL-ORBED EDUCATION* 417
GEN. J. B. WEAVER; *THE THREEFOLD CONTENTION OF INDUSTRY* 427
HENRY WOOD . . . . . *REVELATION THROUGH NATURE* 436
HAMLIN GARLAND . . . *THE ALLIANCE WEDGE IN CONGRESS* 447
(Illustrated with Nine Photogravures.)
CHARLES SCHRODER . . . . *BUDDHISM AND CHRISTIANITY* 458
HON. WALTER CLARK, LL. D.
THE TELEGRAPH AND TELEPHONE PROPERLY PARTS OF THE POST OFFICE SYSTEM (Full-Page Portrait of Judge Clark) 464
WM. Q. JUDGE . . . . . *MADAME BLAVATSKY IN INDIA* 472
WILL ALLEN DROMGOOLE . . . . *THE WAR OF THE ROSES* 481
JULIA ANNA WOLCOTT . . . . . *A PRAYER OF THE HEART* 494
HAMLIN GARLAND . . . . . *A SPOIL OF OFFICE* 495
EDITORIAL NOTES { *THE DEAD SEA OF OUR NINETEENTH CENTURY CIVILIZATION, NO. 1.—UNINVITED POVERTY.—BEHIND THE DEED THE THOUGHT* 523
BOOKS OF THE DAY. { *"Songs of Doubt and Dream," by Edgar Fawcett.—"It is Possible," by Helen Van Anderson.—"Rodger Latimer's Mistake," by Katherine Donelson.—Literary Notes* xxxiii

BOSTON, MASS.:
THE ARENA PUBLISHING COMPANY,
PIERCE BUILDING, COPLEY SQUARE.
LONDON AGENT:—Brentano's, 5 Agar Street, Strand, W. C.
PARIS:—Brentano's, 17 Avenue de l'Opera; The Galignani Library, 224 Rue de Rivoli.

Copyright, 1892, by The Arena Publishing Co.

Entered at the Post Office at Boston, and admitted for transmission through the mails, as second-class matter.

Single Numbers, 50c. Published Monthly. Per Annum, $5.

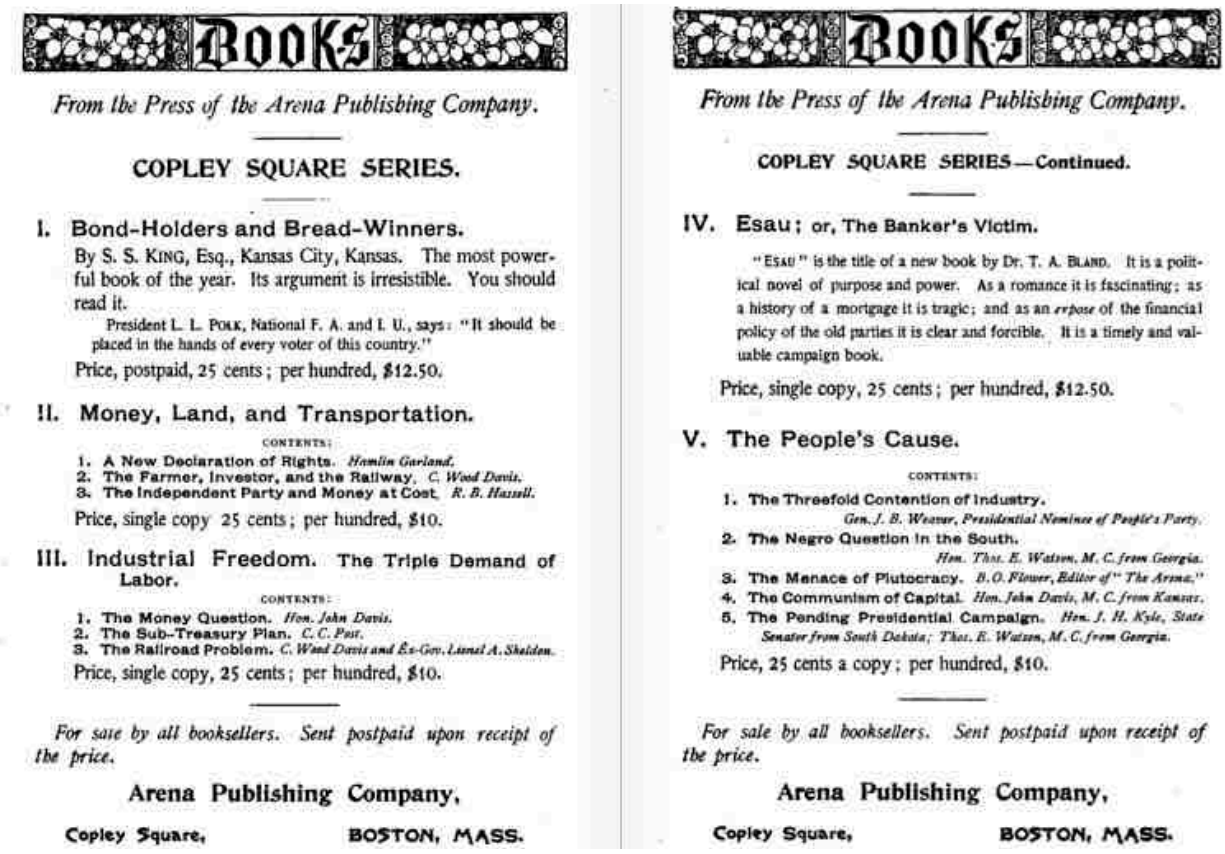
Pres. L. L. POLK, of the F. A. & I. U., will contribute an important paper to the April ARENA.

HON. WALTER CLARK, LL. D., Associate Justice of Supreme Court of North Carolina, writes on Governmental Control of Telegraph and Telephone IN THIS ISSUE.

THE ALLIANCE WEDGE IN CONGRESS, WITH NINE PHOTOGRAVURES } IN THIS ISSUE.
GEN. J. B. WEAVER, ON THE THREEFOLD CONTENTION OF INDUSTRY }

Source : *The Arena*, vol. 5, mars 1892. Copie personnelle.

Fig. 4 : publicité pour des brochures sur le populisme



BOOKS

From the Press of the Arena Publishing Company.

COPLEY SQUARE SERIES.

I. **Bond-Holders and Bread-Winners.**
By S. S. KING, Esq., Kansas City, Kansas. The most powerful book of the year. Its argument is irresistible. You should read it.
President L. L. POLK, National F. A. and I. U., says: "It should be placed in the hands of every voter of this country."
Price, postpaid, 25 cents; per hundred, $12.50.

II. **Money, Land, and Transportation.**
CONTENTS:
1. A New Declaration of Rights. *Hamlin Garland.*
2. The Farmer, Investor, and the Railway. *C. Wood Davis.*
3. The Independent Party and Money at Cost. *R. B. Hassell.*
Price, single copy 25 cents; per hundred, $10.

III. **Industrial Freedom.** The Triple Demand of Labor.
CONTENTS:
1. The Money Question. *Hon. John Davis.*
2. The Sub-Treasury Plan. *C. C. Post.*
3. The Railroad Problem. *C. Wood Davis and Ex-Gov. Lionel A. Sheldon.*
Price, single copy, 25 cents; per hundred, $10.

For sale by all booksellers. Sent postpaid upon receipt of the price.

Arena Publishing Company,
Copley Square, BOSTON, MASS.

BOOKS

From the Press of the Arena Publishing Company.

COPLEY SQUARE SERIES—Continued.

IV. **Esau; or, The Banker's Victim.**
"ESAU" is the title of a new book by Dr. T. A. BLAND. It is a political novel of purpose and power. As a romance it is fascinating; as a history of a mortgage it is tragic; and as an *expose* of the financial policy of the old parties it is clear and forcible. It is a timely and valuable campaign book.
Price, single copy, 25 cents; per hundred, $12.50.

V. **The People's Cause.**
CONTENTS:
1. The Threefold Contention of Industry. *Gen. J. B. Weaver, Presidential Nominee of People's Party.*
2. The Negro Question in the South. *Hon. Thos. E. Watson, M. C. from Georgia.*
3. The Menace of Plutocracy. *B. O. Flower, Editor of "The Arena."*
4. The Communism of Capital. *Hon. John Davis, M. C. from Kansas.*
5. The Pending Presidential Campaign. *Hon. J. H. Kyle, State Senator from South Dakota; Thos. E. Watson, M. C. from Georgia.*
Price, 25 cents a copy; per hundred, $10.

For sale by all booksellers. Sent postpaid upon receipt of the price.

Arena Publishing Company,
Copley Square, BOSTON, MASS.

Source : *Copley Square Series,* publicité, *in* Alice I. Jones et Merchant Ella, *Unveiling a Parallel. A Romance* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893), appendice, non paginé.

Les responsables du mouvement – Tom Watson, James B. Weaver, Marion Butler, John Davis, Annie Diggs, Leonidas Polk, et Herman Taubeneck entres autres – écrivent quelques 84 articles dans la revue de Flower, principalement entre 1892 et 1896 (voir fig. 4 et annexes 4.2, 4.3, 4.5 et 4.6). Dans la presse populiste, Flower présente son magazine comme le seul chroniqueur objectif de la révolte agraire : il offre une tribune à ses « penseurs » et tous ceux qui œuvrent à une « réforme radicale » des injustices. Il se veut le porte-parole de leurs revendications, qu'il assimile à celles du « peuple » et des « masses » contre les « classes privilégiées ». Il lie, en 1892, cet ancrage dans le ferment réformiste agraire à son objectif journalistique à plus long terme : proposer une revue « libérale, progressiste et impartiale » ouverte aux « plus audacieux et les plus compétents des penseurs qui font autorité dans le Nouveau Monde et le Vieux »[60] (fig. 5).

[60] « The Arena for 1892 », publicité pour *The Arena*, *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14.

Fig. 5 : exemple de publicité pour *The Arena*

READ OUR GREAT OFFER.

THE ARENA

FOR 1892.

The Arena subscription	*$5.00*
Arena Art Portfolio	*4.00*
The Advocate	*1.00*
Total	*$10 00*
Our price only	**$5.20**

THE LEADING PROGRESSIVE REVIEW OF THE WORLD.

Edited by B. O. Flower.

THE ARENA FOR 1892.

I. During 1892 THE ARENA will contain papers on the *Farmers' Alliance* and *leaders*, giving an authoritative history of *the rise of the movement* and *portraits* of the leading spirits of this great uprising of the people against *monopolies, trusts, plutocracy and official corruption.*

II. It will contain authoritative papers setting forth the *central claims of each* of the *great parties of to-day*, and drawing clearly and sharply the lines of demarkation on all great *political, economical* and *social* problems.

III. It will contain papers setting forth the *cardinal demands* of the people in their organized movements against old-time wrongs and injustice, and the reasons for each demand.

IV. It will be an *encyclopædia of political and social information*, giving its readers a masterly exposition of the true conditions and needs of the present, depicting the evils of the hour and suggesting remedies calculated to secure a wider meed of justice and liberty for the great toiling millions of our land. From its inception THE ARENA has been *the steadfast champion of the people*, absolutely fearless in its denunciation of plutocracy, monopoly and all means and measures that wrong the multitude or infringe upon the liberty of the humblest citizen. In the future THE ARENA will be conspicuous for its aggressive and bold defense of the rights of the masses against the privileged class.

V. It will contain great papers by the greatest thinkers in the *Alliance* and all the *kindred organizations* which are working for a radical reformation of existing abuses and unjust conditions.

VI. It will contain Hamlin Garland's powerful Alliance story, "*A Spoil of Office*," which will be a most graphic picture of the modern west and the social and political conditions which called forth the Alliance ever presented.

Some Points Worth Remembering.

BECAUSE THE ARENA

I. Is recognized as the most liberal, progressive and impartial great review published.
II. Employs the boldest, ablest and most authoritative thinkers in the new world and the old, to discuss all the great social, economical, ethical, educational and religious problems of the day.
III. In its discussion of all the great leading problems, strikes at the very root of the question, instead of wasting time on mere results or superficial aspects of the same.
IV. Its contributors are largely among the vanguard of the world's thinkers and reformers, hence it discusses problems six months to a year before the slow coaches reach them.

Some Facts Worth Noting.

IT IS THE ONLY GREAT REVIEW

I. Which monthly gives portraits of the world's great thinkers.
II. Which richly illustrates important papers calling for illustrations.
III. Which gives its readers a brilliant story by a strong American author each month.
IV. Which regularly publishes critical and biographical sketches of illustrious personages by the ablest writers of the age.
V. Which in addition to its regular 128 pages of reading matter, monthly publishes from eight to twelve pages of critical review of books of the day by scholarly writers.

The Opinion of the Highest Literary Authority of Boston.

THE LEADING CRITICAL DAILY OF BOSTON ON THE ARENA.

The hold that this magazine has taken upon the public is due wholly and solely to its intrinsic merits, and not to any elaborate or shrewd methods of advertising. It has won its own way, and in a straightforward and legitimate manner. No magazine in the country has taken higher ground in the treatment of questions dealing with social and political reform. Its contributors include some of the best known men of the day in the walks of science, theology and general literature, and there is no topic of public interest but readers may look to see broadly, thoroughly and impartially treated.—*Evening Transcript, Boston, Mass.*

The Magnificent Premium to Subscribers.

THE MOST SUMPTUOUS PREMIUM EVER GIVEN TO READERS OF A GREAT REVIEW.

Every subscriber to THE ARENA for 1892, who pays 20 cents extra for postage, will receive the magnificent *Arena Art Portfolio*, containing twenty-four portraits of the world's greatest thinkers, such as Gladstone, Herbert Spencer, Charles Darwin, Camille Flammarion, Count Tolstoi, Bishop Chas. W. Eliot, of Harvard, Mary A. Livermore, Frances E. Willard, Oliver Wendell Holmes, etc. Each portrait is printed on the heaviest coated plate paper, with India tint, on sheets 8x10 inches. The autograph of each person is also given. The whole forms the finest collection of portraits of eminent thinkers which has appeared in many years. They are bound in a beautiful portfolio of pearl gray, with corners and back of white vellum cloth, the sides stamped with gold or silver and the sides tied with white ribbon. The retail price of the portfolio is $4.00. We furnish all annual subscribers to THE ARENA, from date of this issue, the above magnificent portfolio, who remit 20 cents extra to help defray the expense of packing and postage.

OUR GREAT OFFER!

By special arrangement with THE ARENA we are enabled to make the following special offer to our readers:

The Arena subscription price is	**$5.00**
The Magnificent Art Portfolio	**4.00**
The Advocate	**1.00**
Total,	**$10.00**

We offer all three for only **$5.20.** This is an offer you cannot afford to overlook and is made for a short time only. Address all orders to

ADVOCATE PUBLISHING CO., Topeka, Kan.

Source : *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14. *Chronicling America. Historic American Newspapers* [En ligne], Bibliothèque du Congrès, consulté le 2 janvier 2012. URL : http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn85029079/1891-12-16/ed-1/seq-14/.

En 1893, il exprime sans ambiguité son engagement : « I am convinced that it is not only the most purely democratic party in America to-day, but that it *possesses a moral energy not present in the spoils-seeking parties*[61] ». Lors des élections présidentielles de 1896, il soutient le candidat populiste et plus largement du camp des progressistes radicaux, William Jennings Bryan[62]. De juin à novembre 1896, Flower propose une série d'éditions spéciales consacrées à la campagne. Les publicités pour ces numéros reprennent le fameux discours où Bryan dénonce le système étalon-or qui crucifie les producteurs, et en particulier les agriculteurs, sur une « Croix d'or ». Intitulées « Uncle Sam's Crown of Thorns » et illustrées par un Oncle Sam christique, elles assimilent, par synecdoque, le pays à la Passion des producteurs et appellent les électeurs à utiliser *The Arena* pour entrer dans une lutte présentée, contre toute évidence, non de façon partisane mais patriotique[63]. Flower affirme même que cet engagement lui aurait coûté des recettes publicitaires, tant les financiers des métropoles redoutaient ce mouvement[64]. Les annonces pour les éditions spéciales sur la campagne présidentielle remplissent les espaces vides laissés par les publicitaires[65]. Les Farmers' Alliances, syndicats agricoles qui organisent la lutte sur le terrain, puis les sections locales du Parti populiste, leur traduction partisane, sont par ailleurs abonnées au magazine et

---

[61] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 261.

[62] Bryan refuse la nomination de la convention populiste. Il ne se définit jamais comme populiste, ce qui ne l'empêche pas les populistes de le considérer comme l'un des leurs et de lui apporter leur soutien massif. Par ailleurs, si Flower met son magazine au service de la révolte agraire dès le début des années 1890, il s'engage, en 1896, dans l'arène politique au sein du National Silver Party (qui, de toute façon, nomme Bryan comme candidat). Sur Flower et le National Silver Party, voir chapitre 6.

[63] La publicité se retrouve, de juin à novembre 1896, dans les appendices non paginées de *The Arena*. L'analyse de sa dissémination dans les autres publications montre que les journaux démocrates et populistes des quatre coins du pays, dans des villes de toutes tailles, diffusaient ces annonces. Il s'agit pour lui de prêcher la bonne parole à la base des producteurs mais aussi aux professionnels du livre et du journalisme car la publicité paraît aussi dans *The American Newsman*. Pour ce recensement, nous avons recherché les occurrences de l'annonce dans plusieurs bases de données (*Chronicling America*, *Newspaper.com*, *Google Books* et *HathiTrust*). Les informations sur chaque journal proviennent du site *Chronicling America* : *The American Newsman*, vol. 13 (septembre 1896) p. 13. Journaux populistes : *The Southern Mercury* (Dallas, TX), vol. 15, 10 septembre 1896, p. 13. Journaux démocrates : *The Broad Ax* (Salt Lake City, UT), 29 août 1896, p. 4 ; *The Daily Argus News* (Crawfordsville, IN), 10 septembre 1896, p. 2 ; *Paso International Daily Times* (El Paso, TX), vol. 16, 16 septembre 1896, p. 4 ; *The El Reno Democrat* (El Reno, OK), vol. 7, 17 septembre 1896, p. 7 ; *Fayetteville Observer* (Fayetteville, NC), 18 septembre 1896, p. 4 ; *Barton County Democrat* (Great Bend, KA), 24 septembre 1896, p. 10 ; *The Climax* (Richmond, KY), 7 octobre 1896, p. 1. Journaux locaux (orientation politique indéterminée) : *Mariposa Gazette*, (Mariposa, CA), vol. 42, 7 novembre 1896, p. 3.

[64] Bryan refusa la nomination de la convention populiste. Il ne se définit jamais comme populiste, ce qui ne l'empêcha pas de partager leur vision et s'attirer leur soutien massif. La définition de Kazin résume bien le personnage : « a protest candidate, a Populist in Democratic clothing ». En cela, c'est la figure idéale pour Flower qui, bien qu'il soutienne les populistes, cherche toujours à placer les principes au-dessus des partis. Flower, *Progressive Men*, p. 109. Kazin, *A Godly Hero*, p. 78.

[65] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 100.

achètent les livres publiés par sa maison d'édition[66]. Les leaders du mouvement considèrent *The Arena* comme leur ouvrage de référence ; lors des campagnes électorales, ils utilisent ses articles pour étayer leurs arguments :

> 'We always had *The Arena* with us,' he [a Populist] said. 'It being a great magazine, numbering among its contributors many of the leading authoritative thinkers of America and Europe, and being published in Boston, its utterances carried great weight with the people, many of whose ancestors had come from Massachusetts, and in its pages were facts, clearly, tersely, boldly stated — just such facts as we needed to awaken and convince the people. We took it with us everywhere and clinched our arguments with its quotations'[67].

Le magazine de Flower sert de « manuel *(textbook)* » à l'entreprise d'éducation populiste[68]. Les journaux populistes citent fréquemment Flower. Par exemple, le *Southern Mercury* (Dallas, Texas), le journal populiste le plus radical de l'époque, reproduit en première page un éditorial de Flower sur la pauvreté à Chicago ou bien un article sur l'emprise des monopoles[69]. Une relation spéciale lie le mouvement agraire et Flower : ils fonctionnent en symbiose, se développent au même moment et cristallisent les craintes des grands médias et des conservateurs, ce qui explique qu'ils soient tous deux affublés du sobriquet de *crank* . Ses confrères journalistes considèrent d'ailleurs Flower comme un « populiste »[70]. Sa réputation radicale résulte en grande partie de cette association, ce qui prouve, indirectement, le succès de son travail de propagande : il diffuse en effet la « vision populiste » en dehors des journaux spécialisés du mouvement et à l'échelle nationale[71].

Le réveil du langage qu'illustre cette croisade permet de comprendre le rôle de la presse pour Flower : à la fois lien entre les réformateurs et les masses et miroir tendu à la société pour fournir aux lecteurs des informations justes et impartiales pour qu'ils se fassent leur propre opinion. Ce réveil suppose de faire voir la situation, telle qu'elle est. Les populistes, moqués dans

---

[66] Renouvellement d'abonnement à *The Arena* et reçu pour l'achat de livres à The Arena Publishing Company, 31 juillet 1894, *Nebraska Farmers' Alliance Papers*, microfilm ZT-691, reel 1-998, New York Public Library.

[67] Flower, *Progressive Men*, p. 99-100.

[68] Mott, *A History of American Magazines*, p. 407.

[69] « Read and reflect », *The Southern Mercury*, vol. 13, 22 février 1894, p. 1. L'article de Flower qui doit suciter la réflexion est : « Editorial. They Have Fallen into the Wine Press : Some Facts Illustrating the Onward March of Uninvited Poverty », vol. 9, février 1894, p. 384-399. « The Grip of Monopoly », *The Southern Mercury*, vol. 14, 14 novembre 1895, p.1, 9. Sur *The Southern Mercury*, voir Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 206. Le journal est disponible en ligne : *The Portal to Texas History*, University of North Texas Libraries, Denton, Texas, https://texashistory.unt.edu.

[70] Voir par exemple : « Distinguished Men Who Are Populists », *Lincoln Weekly Herald*, 7 juillet 1894, p. 4 ; « Among the Magazines. *The New Time* Contains Many Contributions from Leading Populists », *The Trenton Evening Times*, 5 août 1897, p. 4.

[71] L'expression vient du titre de la synthèse de Postel : *The Populist Vision*.

les quotidiens de l'Est contrôlés par les grands financiers, ne doivent pas laisser aux conservateurs le monopole du récit de leur combat. Le rôle de la presse réformiste est donc primordial : elle se doit de rétablir la vérité afin d'instruire les citoyens. Flower n'a de cesse de dénoncer les distorsions de la presse ploutocrate asservie au pouvoir de la finance. Il dévoile leurs machinations politiques et leur propagande. Par exemple, lors des élections de 1894, l'agence de presse *Associated Press,* les compagnies de télégraphe et les grands quotidiens des métropoles s'associent pour taire les victoires populistes[72]. La presse muselée par les *corporations* qualifie aussi les populistes « d'excentriques, de fanatiques, de doux rêveurs », soulignant leur folie et leur absence de pragmatisme : condescendance et pathologisation qui allaient surdéterminer l'image des « populismes » tout au long du XXe siècle[73]. La mission que Flower s'assigne comme journaliste est de diffuser une image réaliste de ces réformateurs agraires et donc de décrire ces fermiers de l'Ouest comme des citoyens intelligents et réfléchis, victimes non seulement des caprices d'un climat extrême mais aussi d'un système de transport injuste qui enrichit les grandes compagnies ferroviaires et autres financiers au détriment des producteurs. Il finance donc un voyage au Kansas et au Nebraska à Hamlin Garland afin d'étudier sur le terrain la révolte agraire et publie les romans qu'il tirera de cette expérience, en particulier *A Spoil of Office*[74]. Ainsi, il pense mettre un terme aux calomnies qui tiennent lieu de journalisme selon lui et offre à ses lecteurs la possibilité de se forger une opinion personnelle.

La presse indépendante doit donc rétablir la vérité contre les mensonges éhontés de la presse dominante mais aussi contre les éloges mensongers que l'époque se fait à elle-même. Alors que le fossé entre les riches et les pauvres se creuse, les politiques et les éditorialistes se félicitent de la « merveilleuse prospérité » que connaît le pays. Contre ces « sophismes » imposés par Wall Street, Flower veut rétablir la réalité dans toute sa cruauté : le mythe de l'abondance américaine se heurte aux confiscations par les puissants et à la violence sociale. Il se fait le porte-parole des sans-voix car leurs protestations, cantonnées aux cris de souffrance ou de rage, sont inaudibles ; seuls les faits pourront convaincre, insiste Flower. C'est là que l'intellectuel-journaliste intervient. Ainsi, par exemple, il écrit un éditorial, « Are We a Prosperous people ? », en janvier 1893 qui

---

[72] Flower, « Notes and Announcements », vol. 11, décembre 1894, p. lxvi.

[73] Flower, « Pure Democracy », p. 260.

[74] Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 338-339 ; « Roadside Meetings of a Literary Nomad », p. 519. Les archives de Garland conservent des exemples de ses notes de frais à la maison d'édition de Flower. D'août 1891 à février 1893, leur montant s'élève à 790$ (21 200$ de 2015), ce qui montre que Flower ne regardait pas à la dépense quand il s'agissait d'enquêtes sur le terrain mais aussi d'éducation : en effet, outres les royalties et les frais de déplacements, il payait à Garland de nombreux ouvrages ainsi qu'un abonnement à *Cosmopolitan* (ce dernier détail souligne la refus du cloisonnement de Flower et la fluidité de la culture des intellectuels : le brassage de multiples sources d'information permet la prise de position). « Monthly statement », mars 1892 et février 1893, Hamlin Garland Papers.

suscite l'émoi des élites et l'enthousiasme du « peuple » (l'article, réédité en brochure, sera largement distribué, affirme Flower dans ses mémoires). Flower y accumule des faits indiscutables car issus de sources officielles, notamment les archives judiciaires et données du recensement *(Census Bulletin)*. Ils soulignent l'enfer social, impossibles à décrire, dans lequel le pays est plongé : taux record d'expulsions dans les villes (plus qu'en Irlande) et de saisies hypothécaires dans les régions rurales[75]. L'éditorial suscite les réactions indignées de notables du Nebraska, particulièrement visé dans l'article : Flower publie par exemple la lettre d'un banquier ulcéré, puis il lui offre ses objections ainsi que celles d'un populiste, F.M. Howard, qui fustige ce « parti de l'optimisme » qui se soumet aux ploutocrates et diffuse une image trompeuse de l'état du pays (*a contrario*, suite à leurs succès dans les urnes en 1891, les populistes imposent aux greffiers de chaque comté un recensement mensuel précis des saisies)[76].

Si la presse indépendante connaît un tel succès dans les années 1890, c'est parce que les citoyens ont perdu toute confiance dans les quotidiens car ils seraient sous l'emprise des « intérêts ». Les revues alternatives, complétées par la diffusion de brochures et de livres, permettent, affirme Flower, de toucher le « peuple » en rétablissant la vérité, comme la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé avait remis en cause le discours dominant, propagé par les médias et les Églises[77]. Flower se révolte contre les éloges de la presse car ils révèlent la collusion entre une presse corrompue et ceux qui profitent de la législation de classe qui provoque ces inégalités (les politiques, les industriels, les banques, les propriétaires). Une crise grave menace les fondements du pays pour Flower : la presse, muselée par les ploutocrates, ne remplit plus son rôle d'information du public, essentiel dans une démocratie ; les élites économiques dénaturent la notion de « prospérité » qui n'est plus « l'égalité des chances *(equality of opportunity)* » mais une « accumulation de richesses »[78]. La perpétuation de leur pouvoir, économique et politique, prime sur la vérité. Ainsi s'expliquent, selon Flower, les logiques partisanes : les partis traditionnels, relayés par la presse, feignent de ne pas voir le ferment intellectuel et politique qui secoue le pays et l'interprètent selon des catégories d'analyses obsolètes. Flower utilise l'exemple de la Convention Industrielle de Saint-Louis de février 1892, acte de naissance du Parti populiste où se

---

[75] Flower, « Are We a Prosperous People ? », vol. 7, janvier 1893, p. 197-208 ; « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p. xxvi xii-xxix. ; *Progressive Men*, p. 151-153.

[76] « Notes and Announcements », vol. 8, août 1893, « Notes and Announcements. Final word on "Prosperity" in Nebraska », vol. 7, mai 1893, p. xxxi-xxxvi. Cette déconstruction les slogans creux des politiques et leurs relais dans la presse complaisante ne se limite pas à la période populiste. En 1905, il dénonce le président Roosevelt qui, pour protéger les forces de l'argent, vante la « prospérité remarquable » du pays alors que les bas-fonds des grandes villes regorgent de miséreux. Flower, « Editorials. Are our People Enjoying "Noteworthy Prosperity" », vol. 33, février 1905, p. 200-209.

[77] Flower, *Progressive Men*, p. 153.

[78] Flower, « Are We a Prosperous People ? », vol. 7, janvier 1893, p. 197, 208.

retrouvent tout ce que le pays compte de réformateurs et de producteurs : fermiers, ouvriers, féministes, prohibitionnistes, utopistes de la classe moyenne et défricheurs de nouvelles spiritualités. Les quotidiens condamnent l'entreprise aux « inévitables divisions », ouvriers contre fermiers, Nord contre Sud, qui déchirent la politique américaine. Ils se trompent, affirme Flower, car ils ignorent le travail d'éducation, mené par les militants, qui a su combler ces fractures. Avec le recul, l'unité que voit Flower à la Convention populiste et l'idée même d'une formation politique regroupant l'ensemble des producteurs se heurteront justement aux clivages de parti, région, classe, genre ou religion et contribueront à l'échec du mouvement. Ce constat n'invalide cependant pas sa critique de la presse car elle perpétue ces divisions en soufflant sur les braises, par exemple en évoquant la mémoire de la guerre de Sécession (*to wave the bloody shirt*, selon l'expression consacrée)[79].

Las de ces logiques anciennes, le peuple se réveille et désire le changement, ce qui terrifie les élites. L'explosion des écrits réformateurs, explique Flower, sont le signe annonciateur de bouleversements sociaux : les précédents français de 1789 et anglais des années 1840 l'ont démontré ; le réveil populiste le confirme. Pour freiner ce mouvement, les partisans du *statu quo*, aux abois, ridiculisent les réformateurs en les réduisant à des *cranks* , mais ils usent également d'une rhétorique apocalyptique pour diaboliser leur adversaire. La presse partisane décrit les populistes comme des prophètes de malheur (« calamity-howlers »), des pessimistes forcenés qui menacent le bon fonctionnement et la prospérité du pays. La convention d'Omaha en février 1892, qui synthétise les demandes des populistes et marque leur entrée sur la scène politique nationale comme un acteur majeur, suscite des descriptions sensationnalistes dans les quotidiens du Midwest et des éditoriaux affolés dans le *New York Times*[80]. Flower analyse en particulier un article du magazine *Forum*, « Menacing Socialism in the Western States » d'un certain F.B. Tracy[81]. Pour Flower, le journaliste se doit de démonter ces élucubrations. D'une part, il renverse la perspective et accuse les « conservateurs » d'alarmisme (ce qui montre bien la prégnance d'une

---

[79] Sur la Convention de Saint-Louis, voir Postel, *The Populist Vision*, p. 13, 141 ; McMath, *American Populism*, p. 160-163 ; Hicks, *The Populist Revolt*, p. 223-226 ; Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 107-109.

[80] L'écrivain et homme politique populiste Ignatius L. Donnelly rédige le préambule de leur programme politique (*Omaha Platform*). Ce condensé de la rhétorique populiste puise dans les mêmes sources que les écrits de Flower : prophétisme protestant, éthique du producteur et idéaux démocratiques. Toutes les histoires du populisme proposent une analyse de la Convention d'Omaha ; pour des exemples récents, voir Postel, *The Populist Vision*, p. 158-160 ; Nugent, *Progressivism*, p. 24. « Populist Party Platform of 1892 ». 4 juillet 1892. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29616.

[81] Flower, « Pure Democracy », p. 260. F. B. Tracy, « Menacing Socialism in the Western States », *Forum*, vol. 15, mai 1893, p. 332. Voir aussi la réponse de J.K. Miller, « Are the People of the West Fanatics ? », *The Arena*, vol. 13, juin 1895 p. 93-97.

rhétorique du progrès foncièrement optimiste et postulant la supériorité, par définition, du présent sur le passé : chaque camp disqualifie son adversaire sans autre argument qu'un trouble à la marche naturelle de l'histoire). D'autre part, refusant le chantage au pessimisme, il cherche à montrer que ses sombres descriptions ne sont que la vérité et que cette vérité, si cruelle fut-elle, est le prélude nécessaire à toute réforme. Il faut lever le voile des apparences (comme dans le frontispice de *Civilization's Inferno*) et faire le bon diagnostic pour pouvoir régénérer le pays : libérer des faux-semblants, explique-t-il, c'est déjà guérir. Son réalisme, en fait, serait bien plus optimiste car il suppose la possibilité d'améliorer la situation, contrairement au « parti de l'optimisme » qui se satisfait du *statu quo*[82]. Le progressisme suppose de voir la réalité en face et le succès populaire de la presse indépendante ou de *Civilization's Inferno* par exemple (50 000 exemplaires) témoignerait selon lui du désir de vérité, aussi tragique fût-elle, qui travaille les Américains[83].

III. Flower et les *muckrakers*

La dénonciation de l'hypocrisie, des vices et des corruptions suppose un dévoilement. Cette éthique de la transparence lie la réforme individuelle et collective et c'est le journalisme qui permet la jonction : le lecteur réveillé exigera des réformes sociales. Cette logique satirique de la mise à nu devient un phénomène éditorial au début du XXe siècle : le *muckraking* , en effet, consiste à révéler les corruptions dissimulées par les puissants ; ses « *exposures* » et autres « *exposés* » permettent de réveiller les citoyens et de leur faire honte afin qu'ils s'amendent (le titre du recueil d'articles de Lincoln Steffens, *The Shame of the Cities*, est révélateur). Le terme lui-même met en exergue cette approche : la révélation des ordures permet de purifier le pays, sorte d'extension au pays de l'examen de conscience du protestant devant Dieu (ainsi que de son prolongement dans les jérémiades des prophètes) et de sa reformulation en termes psychologiques au tournant du siècle : Flower, on l'a vu, considère les problèmes sociaux comme des maux moraux et la psychologie comme un moyen moderne de toucher aux profondeurs de l'âme. Le *muckraking* participe du même imaginaire de la transparence et de la pureté qui sous-tend sa vision

[82] Postel fait la même remarque à propos de Garland : « the kind of pessimism which is really optimism […] that is to say, people who believe the imperfect and unjust can be improved upon ». Postel, *The Populist Vision*, p. 11.

[83] « A phenomenally large circulation for a serious work dealing with social problems, and especially the tragic aspects of society ». Flower, *Progressive Men*, p. 127. Les chiffres sont confirmés par Stoddard, « Vanity and Reform », p. 279.

religieuse[84]. C'est toute une culture qui, en proie à des bouleversements sociaux, politiques, économiques et religieux, se cherche. En outre, les révélations, affirme Flower, responsabilisent le public comme conscience collective : la nation, dès qu'elle connaît l'existence de ces maux, devient « moralement responsable » et doit en purger la société. Le journaliste-intellectuel, en cela, est bel et bien le successeur du pasteur qui, par ses sermons, met le public en face de ses vices[85]. La représentation de la corruption répond à un objectif éducatif, moral et mélioriste : voir et faire voir les dessous immoraux de la société pour les corriger. Cette exploration des profondeurs suppose par ailleurs des artifices corrupteurs (le pécheur qui s'égare, une culture qui oublie ses principes) et donc la possibilité pour l'individu ou la société d'un renouveau (en Dieu ou en harmonie avec la nature ou les origines du pays), fidèle à sa nature bonne. Dans ses mémoires, Flower fait l'éloge de ces « magazines populaires » d'investigation (« the magazine literature of exposure »). Ils défendaient les principes moraux d'équité, d'ouverture et transparence (« publicty » à l'époque) nécessaires à toute société démocratique : c'est en ce sens que les journalistes sont des garde-fous et des lanceurs d'alertes (« watchdogs ») qui signalent tout abus[86]. Ils avaient imposé une grille de lecture réformatrice, obligeant la presse puis les politiques à se saisir de ces questions. Ainsi s'étaient-ils constitués en une « force rédemptrice et morale » pour le pays[87].

Traditionnellement, les historiens datent les débuts du journalisme d'investigation à 1902 avec les séries d'articles de Lincoln Steffens sur la corruption à Saint-Louis, d'Ida M. Tarbell à propos des scandales au cœur du développement de Standard Oil et de Ray Stannard Baker sur les conditions de travail dans les mines et le droit de grève ; tous publient dans les magazines populaires comme, notamment *McClure's*[88]. Le phénomène connaît son apogée en 1905-1906 puis

---

[84] Le terme fait référence au classique protestant *The Pilgrim's Progress*. C'est Theodore Roosevelt dans un discours du 14 avril 1906 (« The Man with the Muck Rake ») qui est à l'origine de l'image, sinon du terme « *muckraker* ». Il souligne l'utilité sociale de ces journalistes à condition qu'ils sachent aussi prendre en compte les nobles desseins de leurs contemporains : « it is because I feel that there should be no rest in the endless war against the forces of evil that I ask the war be conducted with sanity as well as with resolution. The men with the muck rakes are often indispensable to the well being of society; but only if they know when to stop raking the muck, and to look upward to the celestial crown above them, to the crown of worthy endeavor. There are beautiful things above and round about them; and if they gradually grow to feel that the whole world is nothing but muck, their power of usefulness is gone ». Le mot *muckraker*, qui reste ambivalent chez Roosevelt, est adopté par les journalistes, tout comme Flower se réapproprie les accusations d'alarmistes.

[85] Flower, « In the Mirror of the Present. The Muck-rake versus the Muck », vol. 35, juin 1906, p. 627.

[86] Flower, « Books of the Day. *A Member of the Third-House* », vol. 5, mai 1892 : p. xl.

[87] Flower, *Progressive Men*, p. 153-155.

[88] Le numéro de *McClure's* de janvier 1903, où écrivent ces trois figurent, est parfois considéré comme l'acte de naissance du *muckraking* . Arthur et Lila Shaffer Weinberg, *The Muckrakers* (Urbana : University of Illinois Press, 2001), p. 2.

à partir de 1911 décline[89]. Pourquoi une telle émergence à ce moment-là ? La ferveur des progressistes se nourrit de l'essor des médias de masse et inversement. Les réformateurs désirent changer la société grâce à leurs révélations. Les gérants de magazines, dont le modèle économique repose sur l'augmentation des tirages, embauchent les meilleures plumes. Ils répondent à une demande populaire de révélations et de repères dans une société en mutation mais aussi confortent leurs lecteurs dans le rôle de gardien et arbitre de l'ordre social. Les enquêtes, en effet, multiplient les ventes. Elles sont aussi une réponse aux excès du journalisme à sensation *(yellow journalism)* qui domina le paysage journaliste dans la seconde moitié des années 1890 (à cause, entre autres, de la guerre entre Joseph Pulitzer et William Randolph Hearst qui trouvèrent dans la guerre contre l'Espagne une champ de bataille de choix). Après 1901, les quotidiens se réorientent vers un style plus factuel tout en maintenant, ne serait-ce que par son intérêt pour les dessous des élites politiques et économiques, une dose raisonnable de sensationnalisme[90]. Les *muckrakers* interviennent dans un contexte favorables aux magazines grands publics : après la révolution des années 1890, les magazines sont devenus une entreprise florissante suivie par centaines de milliers de lecteurs ; sûrs de leur rôle et de leur trésorerie, ils peuvent se permettre de financer des investigations de longue haleine. Ils utilisent aussi la scène nationale, fabriquée dix ans plus tôt, et s'emparent de ce nouveau genre – le reportage factuel – par appât du gain mais aussi volonté réformatrice. Ils s'éloignent par conséquent du prophétisme d'un H.D. Lloyd ou des publications radicales comme *The Arena* qui englobaient les faits dans une vision utopique mais, parallèlement, ils légitiment leurs engagements. Tout se passe comme si la diffusion des idées radicales dans l'opinion publique que Flower appelait de ses vœux au début des années 1890 se réalisait avec les *muckrakers*. Après 1900, la classe moyenne dans son ensemble « découvre la pieuvre » et accepte le diagnostic des agitateurs (agraires, ouvriers ou anticonformistes

---

[89] Mott, *A History of American Magazines*, p. 207, 597. Plusieurs facteurs expliquent ce désintérêt : la prospérité retrouvée rend la recherche de responsable aux maux sociaux moins pressante ; les politiques s'emparent de certains problèmes ; le public se lasse de ce qui n'était, dans une certaine mesure, qu'une mode ; les réformateurs, désillusionnés à cause de l'exploitation commerciale de leur investigations, passent à autre chose ; la pression des ploutocrates pour faire taire des critiques gênants (l'argument conspirationniste suscite des controverses, on le verra à propos des échecs des publications de Flower : voir chapitre 6.IV.C.2.d) ; la vague de concentrations économiques qui touche les entreprises affecte aussi la presse ; après la Panique de 1907, la question des *trusts* devient de moins en moins politique et de plus en plus technique et administrative ; l'entrée dans la Première Guerre mondiale et la Révolution russe amorcent un virage patriotique (la critique n'est plus de mise ; les *muckrakers* participent à l'effort de propagande au sein du Committee on Public Information) et même réactionnaire (le réformisme devient suspect et le socialisme dangereux). Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 205-213. Frank Luther Mott, *American Journalism. A History of Newspapers in the United States through 250 years, 1690-1940* (New York : Macmillan, 1941), p. 575 ; *A History of American Magazines*, p. 597. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 252-255. Michael D. Marcaccio, « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? A Reexamination », *Historian*, vol. 47, n°1, 1er novembre 1984, p. 58-71.

[90] Sur l'essor de nouvelles normes journalistiques érigeant le style factuel et la neutralité en modèle, voir Kathy Roberts Forde, Katherine A. Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts": The Idea of a Report in American Print Culture, 1885–1910 », *Book History*, 2012, vol. 15, p. 123-151.

professionnels) de la décennie précédente : il se diffuse alors largement et devient, même, populaire. Le radicalisme, dorénavant plus respectable, devient réformisme : le changement social relève davantage d'une logique technique que d'une approche partisane, ou, tout du moins, c'est l'image que les progressistes veulent donner[91]. Ce sont cette légitimation et vulgarisation de la contestation plus le changement d'échelle dans sa diffusion qui distinguent le *muckraking* des nombreux autres écrits contestataires qui traversent l'histoire américaine[92].

De nombreux historiens ont fait de Flower un précurseur des *muckrakers* [93] : son engagement personnel, son empathie pour les victimes de l'ordre social, et son approche de la crise qui tient à la fois de la sociologie pour les dépossédés et du réductionnisme moral pour les puissants. Ses enquêtes, sur le terrain, des taudis de Boston dans les années 1890 et sa volonté de dévoiler la face cachée et la corruption des puissants auraient éveillé l'intérêt du public pour un journalisme militant (« crusading »), lui-même annonciateur du journalisme d'enquête : l'omniprésence de verbes comme « unmask » ou « expose » dans ses articles souligne cette filiation. Cette réputation est confirmée à l'époque par Neith Boyce, écrivain, contributrice dans *The Arena* et proche de Flower : elle le considérait comme « l'avant-garde des *muckrakers*[94] ». Son engagement personnel dans le réel de son époque et son militantisme l'en rapprochent effectivement : il évoque des sujets sensibles peu traités dans la presse grand public des années 1890 qui ignore les scandales et préfère le divertissement[95]. Il exprime mieux que quiconque le sentiment d'injustice, l'affolement face à la crise sociale (pauvreté, chômage) mais aussi la croyance dans le méliorisme de toute une classe moyenne qui se considère spoliée par les grands industriels. Voir l'horreur des bas-fonds pour Flower réveille les progressistes qui, ensuite,

---

[91] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123-124. Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 21, 25

[92] Sur les *muckrakers* , voir Ohmann, *Selling Culture.*, p. 282 ; Starr, *The Creation of the Media,* p. 262 ; Flanagan, *America Reformed*, p. 142 ; Mott, *A History of American Magazines*, p. 208-209, 590-597 ; Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 11-11, 22, 49-159. Voir aussi Filler, *The Muckrakers* et *Muckraking and Progressivism in the American Tradition* ainsi que Weinberg, *The Muckrakers*.

[93] La liste de ces historiens, longue, parcourt tout le siècle des années 1930 à 2007 : Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 17 ; Arthur M. Schlesinger, *The Rise of the City. 1878-1898*, *vol. 10* (New York : Macmillan, 1933), p. 182-183 ; Commager, *The American Mind*, p. 75 ; Roy P. Fairfield, « Benjamin Orange Flower : Father of the Muckrakers », American Literature, vol. 22, n° 3, 1er novembre 1950, p. 282 ; Theodore Peterson, *Magazines in the Twentieth Century* (Urbana : University of Illinois Press, 1956), p. 16 ; Mott, *A History of American Magazines*, p. 415 ; Davenport et Derieux, *Ladies, Gentlemen, and Editors*, p. 153 ; Filler, *The Muckrakers*, p. 42 ; Edd Applegate (éd.), *Journalistic Advocates and Muckrakers : Three Centuries of Crusading Writers* (Jefferson, NC ; Londres : McFarland & Company, 1997), p. 64 ; James J. Reilly, *The Arena, 1889-1909 : Pillar of Reform or Muckraking Crusader ?* Mémoire de master, Southern Connecticut State University, 2002 ; Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 47.

[94] Boyce, *The Modern World of Neith Boyce*, p. 123.

[95] Une biographie de McClure place ainsi Flower au côté de l'homme de presse comme les deux seules figures d'un journalisme engagé et attaché, avant tout, à la vérité et au bien commun. Peter Lyon, *Success Story, The Life and Times of S. S. McClure* (New York : Scribner, 1963), p. 177.

peuvent mettre en branle la logique militante, s'engager et s'organiser par la circulation des écrits et les associations : « let us agitate, educate, organize, and move forward, casting aside timidity and insisting that the Republic shall no longer lag behind in the march of progress[96] ». Il s'agit pour les intellectuels de réconcilier le pays avec sa mission historique et son essence : une formule du progrès. Si les *exposures* suscitent un sentiment de honte, chez les journalistes comme Flower ou chez les lecteurs des *muckrakers*, c'est bien car le miroir qu'ils tendent à la société dévoile tout le décalage entre sa définition théorique et son incarnation dénaturée. Reportages après reportages, dans les taudis de Boston pour Flower ou dans les régions rurales en crise pour Garland, les révélations de la pauvreté crasse et surtout leur description détaillée s'accumulent : alors que la richesse globale du pays s'accroît, les preuves de sa chute offrent un démenti à l'idéal de progrès et d'égalité qu'il devrait symboliser. Tout comme l'utopie est, en quelque sorte, l'envers de la satire car elle donne à voir le lieu idéal d'où le présent est jugé, les normes et valeurs américaines sont l'envers nécessaire du *muckraking*, l'horizon de la positivité perdue que le spectateur indigné veut faire réadvenir en s'engageant. C'est pour cela que Flower décrit les journalistes Lincoln Steffens, David Graham Phillips, Ida M. Tarbell, Thomas W. Lawson et Upton Sinclair comme des « écrivains patriotes »[97].

En 1900, *The Arena* est le seul magazine respectable à diffusion nationale à faire entendre cette note discordante : outre les éditoriaux de Flower, Frank Parsons et Clinton Rogers Woodruff, par exemple, écrivent sur les dangers de l'impérialisme et les fraudes électorales aux Philippines. Parsons avait déjà dénoncé le monopole des télégraphes dans une série de dix articles en 1896, bien que le reportage laisse souvent la place à l'analyse universitaire[98]. Alors que le *muckraking* enflamme le pays à partir de 1902, Flower continue à publier des enquêtes approfondies sur les scandales de l'époque. En 1904, alors qu'il redevient le seul rédacteur en chef de *The Arena*, il initie sa propre campagne de *muckraking* avec une diatribe contre la corruption généralisée des politiques par les compagnies de chemin de fer : non seulement elles sapent « l'ordre républicain » mais elles « sacrifient » des producteurs et consommateurs « honteusement (*shamefully*) opprimés et escroqués »[99]. En août, Charles Frederick Holder, homme d'affaires de Pasadena passionné de naturalisme, défenseur de l'environnement et promoteur de la pêche aux

---

[96] Flower, « Topics of the Times. An Earnest Word to Young Men and Women of America », vol. 24, novembre 1900, p. 541.

[97] Flower, « The Muck-rake versus the Muck », p. 625.

[98] Frank Parsons, « The Telegraph Monopoly », vol. 15, 16 et 17, de janvier à décembre 1896. Parsons les regroupera dans une somme : *The Telegraph Monopoly* (Philadelphia : C.F. Taylor, 1899). Arthur Mann, « Frank Parsons : The Professor as Crusader », *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 37, 1er décembre 1950, p. 488.

[99] Flower, « Twenty-five Years of Bribery and Corrupt Practices, or the Railroads, the Lawmakers, the People », vol. 31, janvier 1904, p. 12-49.

gros, décrit dans « The Dragon in America » les agissements de la société d'entraide sino-américaine de San Francisco, la Chinese Consolidated Benevolent Association, plus connue sous le nom de Chinese Six Companies. Holder la décrit comme un *trust* qui exploite la main d'œuvre chinoise (et américaine en faisant baisser les salaires) et corrompt les autorités américaines et chinoises pour passer outre les lois restrictionnistes. En 1905, Flower publie une série de neuf articles du marchand de Philadelphie Rudolph Blankenburg (et futur maire réformateur de la ville entre 1912 et 1916) qui dénonce la corruption généralisée de la machine républicaine de la ville : « Forty Years in the Wilderness ; Or, Masters and Rulers of 'the Freemen' of Pennsylvania »[100]. Dans un éditorial, Flower prend les articles de Blankenburg comme exemple de méthode pour réformer[101] : des révélations et une enquête fouillée, la diffusion de l'article auprès des relais d'opinions comme la presse régionale ou les réformateurs et intellectuels locaux, puis, dans un saut qualitatif qui réduit la politique à la prise de conscience morale, le réveil de la population et la chute, par la force des choses (ou plutôt du peuple), des corrompus[102]. Rodgers résume ce processus : il décrit les *muckrakers* comme les metteurs en scène de moralités médiévales mises au goût du jour, où le « peuple » jouerait le rôle des acteurs :

> They created the modern form of political crusade : not the Jacksonians' dream of the permanent recapture of the government by the People but a drama in which the normally quiescent public rose in a momentary act of unified moral consciousness to force a new regulatory law into place[103].

---

[100] Charles Frederick Holder, « The Dragon in America: Being an Account of the Workings of the Chinese Six Companies in America and Its Population of the United States with Chinese », *The Arena*, vol. 32, août 1904), p. 115-119. Rudolph Blankenburg, « Forty Years in the Wilderness ; Or, Masters and Rulers of 'the Freemen' of Pennsylvania », *The Arena*, vol. 33, janvier 1905, p. 1-10 ; février 1905, p. 113-127 ; mars 1905, p. 225-239 ; avril 1905, p. 345-360 ; mai 1905, p. 457-474 ; juin 1905, p. 569-583.

Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 49-58, 98, 153.

[101] Dans ses mémoires, il fait de cette série la contribution majeure de *The Arena* au *muckraking* . Flower, *Progressive Men*, p. 155.

[102] « These exposures showed in detail the rise and onward march of an appalling and almost incredible reign of corruption, due to the union of the great public-service corporations and other privileged interests of Philadelphia with the political bosses, Quay, Penrose and Durham. They showed the depths of degradation to which Philadelphia had been dragged by the Republican machine, presided over by Durham and backed by the multi-millionaire corruptionists who controlled the public-service corporations and through them were systematically plundering the city. *The Arenas* containing this series of papers were regularly mailed by us to every important daily and weekly newspaper of Pennsylvania, while the morally alive men and women of the commonwealth were quick to read and circulate this story of political shame, in the hope—considered by many vain—that the people could be aroused from their lethargy. Their hopes were realized. The papers crystallized public sentiment. A tremendous moral awakening followed which shook the state machine to its foundations and overthrew Boss Durham and his corrupt hosts. And the revelations that came in the wake of this popular uprising and which have been disclosed since make the previous charges of Mr. Blankenburg appear tame in the extreme ». Flower, « The Muck-rake versus the Muck », p. 625-626.

[103] Rodgers, *Contested Truths*, p. 181-182.

Ce type de « croisade politique », qui réveille le public, le mobilise et le rassemble momentanément grâce à l'indignation morale, évoque, dans sa structure, la presse indépendante et le réveil populiste des années 1890 ; ce qui diffère au début des années 1900 est l'identité des metteurs en scène : des réformateurs comme il faut, issus de la classe moyenne aisée et lecteurs de magazines respectables, et pas de dangereux *cranks* [104].

Dans le même article où il fait l'éloge de Blankenburg, Flower analyse le discours de Roosevelt sur les *muckrakers* . Il approuve le président mais regrette son choix d'image car il prête le flanc aux déformations de propos : ainsi, les défenseurs des barons voleurs (« special pleaders for the criminal rich ») ont transformé l'éloge du journalisme de Roosevelt en condamnation des réformateurs. Certes, l'ambiguïté constitutionnelle de la satire (qui peut être récupérée par ses critiques ou incomprises) se retrouve dans le journalisme d'enquête. Cependant, le commentaire de Flower le rapproche davantage de Roosevelt : tous deux insistent sur la nécessité de compléter les révélations des maux (« raking the muck ») qui rongent la société de visions idéales (« look upward to the celestial crown above them »)[105]. La tonalité idéaliste et le didactisme moral de ses articles nuancent en effet l'image d'un Flower *muckraker*. L'optimisme et la visée réformatrice de sa satire tempèrent ses critiques. Le dévoilement des corruptions, à San Francisco par exemple, est un tremplin vers la réforme si bien qu'à ses dénonciations succède dans le même article, immédiatement, l'enthousiasme crédule pour un « réveil civique ». Évidemment, les malversations continuent mais Flower n'en demeure pas moins en prise avec son temps : après tout, l'invention d'une science du citoyen (*civics*) était récente, imaginée par le pasteur presbytérien et réformateur Henry Randall Waite en 1885[106]. Toujours, Flower subordonne les révélations *(exposures)* à l'élévation morale *(uplift)* ; l'enquête doit être complétée par un programme politique :

> The second master aim was the uncovering of crying evils which were sapping the moral, mental, and physical vitality of the nation. This unmasking of deadly evils in the social body was to be accompanied by suggestive constructive measures for meeting and overcoming them[107].

Flower, comme un prophète (ou un médecin), utilise les faits comme autant de signes (ou de symptômes) pour prouver et renforcer une vision morale globale de l'époque, tandis que les Steffen et Tarbell ne réduisent pas les faits à un simple moyen ou illustration : ils ont une valeur journalistique en soi : « if the rhetorical secret of muckraking lay in its urgent moral tone, the

---

[104] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123.

[105] *Ibid.*, p. 623-627.

[106] Filler, *The Muckrakers*, p. 42.

[107] Flower, *Progressive Men*, p. 23. Voir par exemple Flower, « A Program of Progress », vol. 25, janvier 1901, p. 78-94 ; « The Eternal Vanguard of Progress », vol. 26, juillet 1901, p. 91-93.

vessel of its indictment was journalistic fact[108] ». Dans les apologues de Flower, les termes du réquisitoire restent généraux et abstraits alors que les *muckrakers* nomment les politiques ou industriels corrompus. Si Flower désigne certaines figures, leur nom fait office de symbole, sans détails factuels, (« the Rockefeller s ») ou, s'ils sont décrits, c'est comme des figures historiques sorties de l'actualité et devenues symboliques (par exemple, Jay Gould et le scandale de la ligne Érié)[109].

Moins un précurseur qu'un « père spirituel », Flower se serait mis tardivement aux techniques des *muckrakers* [110]. Cependant, au lieu d'enfermer ses magazines dans des catégories préétablies qu'ils préfigurent et perpétuent de toute façon d'un certaine manière, peut-être vaudrait-il mieux renverser la perspective et laisser émerger leur spécificité. Chez lui, le journalisme d'enquête n'est qu'un mode d'intervention sur la scène publique parmi d'autres ; en fait, il privilégie davantage l'apologue ou le sermon nourri de faits et de statistiques. C'est davantage un ton radical qu'il imprime dans le paysage éditorial bien sage du début des années 1890. En effet, si *The Arena* semble *a posteriori* engoncé dans un utopisme naïf comparées aux campagnes agressives, plus tardives, des magazines comme *McClure's*, la réputation radicale du magazine s'apprécie au regard du victorianisme de l'époque, où par exemple Tolstoï pouvait être censuré[111]. Il s'agit aussi de prendre le contenu du magazine dans son ensemble, et là, les magazines populaires apparaissent moins radicaux.

Les *muckrakers* expriment moins une « résistance radicale » au système capitaliste de plus en plus contrôlé par les grandes *corporations* qu'une une « rage populiste » car les puissants se comportent de façon criminelles en ne jouent plus selon les règles (« foul play »). Il ne s'agit pas de remettre en cause les principes traditionnels de liberté individuelle et de concurrence loyale. *Munsey's* consacrait des pages au succès des millionnaires et *Cosmopolitan* pouvait faire des portraits des grands capitaines d'industrie : le problème se pose dès lors que les moyens d'atteindre la

---

[108] Rodgers, *Contested Truths*, p. 187.

[109] Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 19. Filler, *The Muckrakers*, p. 41. Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 12. En revanche, quand il s'agit d'imbrication de corruption et de religion, Flower use de l'attaque directe. La religion touche à l'intime et elle est au cœur du processus du régénération spirituelle de l'humanité, ce qui expliquerait peut-être cette inflexion de style, comme si l'enjeu, vital, nécessitait une réponse plus radicale. Par exemple, il s'insurge contre le magnat des chemins de fer et des tramways de New York, Thomas F. Ryan qui exige une chapelle privée pour lui et sa famille, refusant ainsi de se mêler à la population newyorkaise pour se réfugier dans un monde clos fastueux. Le pape lui accorde alors un prêtre privé, le père J.M. White. Quand Flower sera à la tête de *The Menace,* il nommera les corrompus : travaillant pour un journal qui dénature (ou raffine ?) les techniques du *muckraking* jusqu'au sensationnalisme le plus sordide, Flower en subira l'influence et modulera son style en conséquence. Flower, « In the Mirror of the Present. How Our Parvenue Plutocracy Is Aping The Decadent Aristocracies of Europe », vol. 34, novembre 1905, p. 534-535.

[110] Fairfield, « Benjamin Orange Flower : Father of the Muckrakers », p. 282.

[111] Filler, *The Muckrakers*, p. 42.

réussite relèvent de la corruption et de la malhonnêteté. La solution relève alors du patriotisme et de la régulation des excès par des experts qui tempèrent la guerre économique par des mécanismes réinstillant de la stabilité. Ces progressistes se rapprochent alors de la définition de Kolko d'un « triomphe du conservatisme » : leur attitude plus l'intérêt bien compris des capitalistes et l'ambition de politiques comme Roosevelt auraient alors permis d'instaurer un « capitalisme politique »[112]. Outre leur modèle économique, les valeurs que les magazines populaires diffusent – modernité, pragmatisme , foi dans l'avenir et dans la possibilité de créer un « nouvel ordre social » avec ses « rêves » d'abondance, de santé, de justice, de progrès et de contrôle sur la société – joue un rôle moteur dans l'acculturation des Américains à la révolution managériale des grandes *corporations*. Il faut cependant se garder de voir ces magazines comme les vecteurs d'une hégémonie capitaliste imposée par le haut mais plutôt, ne serait-ce qu'à cause de leur ouverture constitutive à des opinions très diverses, comme le lieu, ambivalent, où se déploient les luttes pour conforter l'ordre nouveau, y résister et le réformer[113].

Les écrits de Flower sont un autre lieu de cette lutte. Il s'agit de mettre le public en face de responsabilités pour guérir les maux sociaux et retrouver l'harmonie naturelle – le *fair play* – qui régirait le pays. Si l'intention est la même, les remèdes sont bien plus divers et forts. La gamme des idées qu'il diffuse va bien plus loin dans les marges et ses parti-pris se révèlent bien plus radicaux et ses solutions utopistes. Les types de sujets, les voix qu'il laisse s'exprimer (les populistes et autres utopistes sociaux) et son orientation politique et militante rendent, par comparaison, les magazines traditionnels associés au *muckraking* bien sages. Pour Flower, impossible par exemple d'admirer les millionnaires qui ne peuvent être que corrompus : ils sont la conséquence nécessaire d'un système dérèglé et une lutte à mort s'est engagée entre eux et les forces de progrès. Contrairement aux magazines littéraires comme *The Century,* il ne faut pas minimiser les conflits sociaux mais donner à voir le fossé béant qui se creuse entre les Américains et la violence qui en résulte. Ces rapports de force entre « classes morales » cherchent aussi à renouer avec les principes traditionnels mais son combat reste plus littéralement moral que celui du *muckraker* : il n'a de cesse de réécrire le *Voyage du pèlerin* de Bunyan et, là où Roosevelt et les journalistes associés au *muckraking* y voient une métaphore, Flower considère le combat comme avant tout religieux, un Armageddon où se joue la pérennité du pays et l'intégrité de l'individu. Le Royaume et le Millenium qu'il envisage ne sont pas que sociaux et séculiers : Flower imagine une régénération spirituelle et la lecture en est un vecteur. Comme *McClure's* et les autres, Flower

---

[112] Ohmann, *Selling Culture*, p. 282-284. Bien sûr, nous généralisons ici : les différents magazines qui ouvrent leurs pages aux *muckrakers* adoptent des attitudes différentes. Pour une analyse des différents positionnements, voir les analyses d'Ohmann et de Schneirov.

[113] Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 125-244, 255-257.

exprime une culture associée au futur, aux projets de reconstruction d'une nouvel ordre, au champ des possibles et au désir mais reste en même temps ancré dans la culture du XIXe siècle et son attention aux vertus immuables, au caractère et à la permanence[114]. Si, comme les autres magazines populaires, ils se plongent aussi dans la modernité, celle-ci n'a de cesse d'être observée et jugée par les idéaux du passé.

Une comparaison entre les sommaires de *The Arena* et *McClure's* permet d'apprécier la plus grande densité morale et politique de la revue de Flower[115]. En janvier 1895 (fig. 6), sur 22 contributions, on compte une nouvelle, des critiques littéraires, une description du Japon et un portrait historique (Thomas More par Flower mais l'histoire, comme toujours chez lui, donne une leçon de morale au présent). Le reste traite explicitement de politique et de sujets sensibles : huit articles traitent de la campagne, organisée par *The Arena* et la WCTU pour relever l'âge de la majorité sexuelle qui peut descendre à sept ans dans certains États (ce que Flower appelle « America's shame » qui, dans la rhétorique, préfigure le *muckraking* mais, dans le contenu, tient plus du débat intellectuel que de l'enquête et du reportage), deux de le question ouvrière (un éloge de la « dignité » des producteurs et un, plus utopique, sur « l'ordre industriel » à venir), trois de la modernisation de la religion, un de l'aide aux démunis, et enfin un reportage sur les ateliers de misère à Philadelphie qui, pour le coup, préfigure les investigations des *muckrakers*. Par comparaison, *McClure's* s'avère apolitique et bien timoré : quatre portraits, quarte nouvelles, deux articles sur la littérature, un témoignage d'ancien combattant sous Napoléon et un article sur le journalisme. Dans ce numéro Ida M. Tarbell écrit sur l'empereur français et si un article évoque la corruption, c'est sous l'angle historique du combat du dessinateur Thomas Nast contre la machine du « Boss Tweed »[116]. Une décennie plus tard, le même contraste perdure, malgré l'essor du *muckraking* dans les magazines populaires. *McClure's*, certes, consacre trois articles au *muckraking* dans son numéro de décembre 1904, mais la fiction prédomine toujours avec huit

---

[114] *Ibid.*, p.257.

[115] Nous avons sélectionné de manière aléatoire deux numéros, janvier 1895 et décembre 1904, à dix ans d'intervalle, afin de déterminer d'éventuelles évolutions.

[116] *McClure's Magazine*, vol. 4, janvier 1895. Portraits : Ida M. Tarbell, « Napoleon Bonaparte », p. 103-127 ; E.J. Edwards, « Dr. Charles H. Parkhurst », p. 149-152 ; « Thomas Nast's Share in Overthrowing the Tweed Ring of 1872 », p. 153-154 ; Henry Drummond, « Mr. Moody: Some Impressions and Facts », p. 188-192. Fiction : Rudyard Kipling, « Letting in the Jungle », p. 128-143 ; A. Conan Doyle, « The Green Flag », p. 155-163 ; Majorie Milton, « A Lonely Soul », p. 175-178 ; Cy Warman, « Three Men and Two Bears », p. 193-194. Littérature : Beatrice Harraden, « Concerning "Ships That Pass in the Night" », p. 144-148 ; Edward Marshall, « The Dramatic Season » p. 179-187. Histoire : « The Battle of Marengo by a Soldier of Napoleon », p. 164-174. Journalisme : « What is said about the "McClure's" Life of Napoleon and about the Magazine itself », p. 195-198.

textes[117]. En revanche, la politique domine toujours dans *The Arena* (fig. 7) avec les éditoriaux de Flower sur le pacifisme, la coopération et la municipalisation des services publics, des dessins de presse et, sur les treize articles d'autres contributeurs, sept évoquent la crise que traverse le pays directement (la pauvreté, les lynchages, l'immigration, la corruption des élus atténuée par les bienfaits du référendum révocatoire ou les malversations des compagnies d'assurance-vie) ou par contraste (la Nouvelle-Zélande comme pays qui a résolu les problèmes de l'industrialisation ou l'utopie du « poète des Sierras » Joaquin Miller, *The Building of the City Beautiful*, publié par l'éditeur de *The Arena* d'alors, Albert Brandt, et qui propose une vision d'un pays pacifié et fraternel).

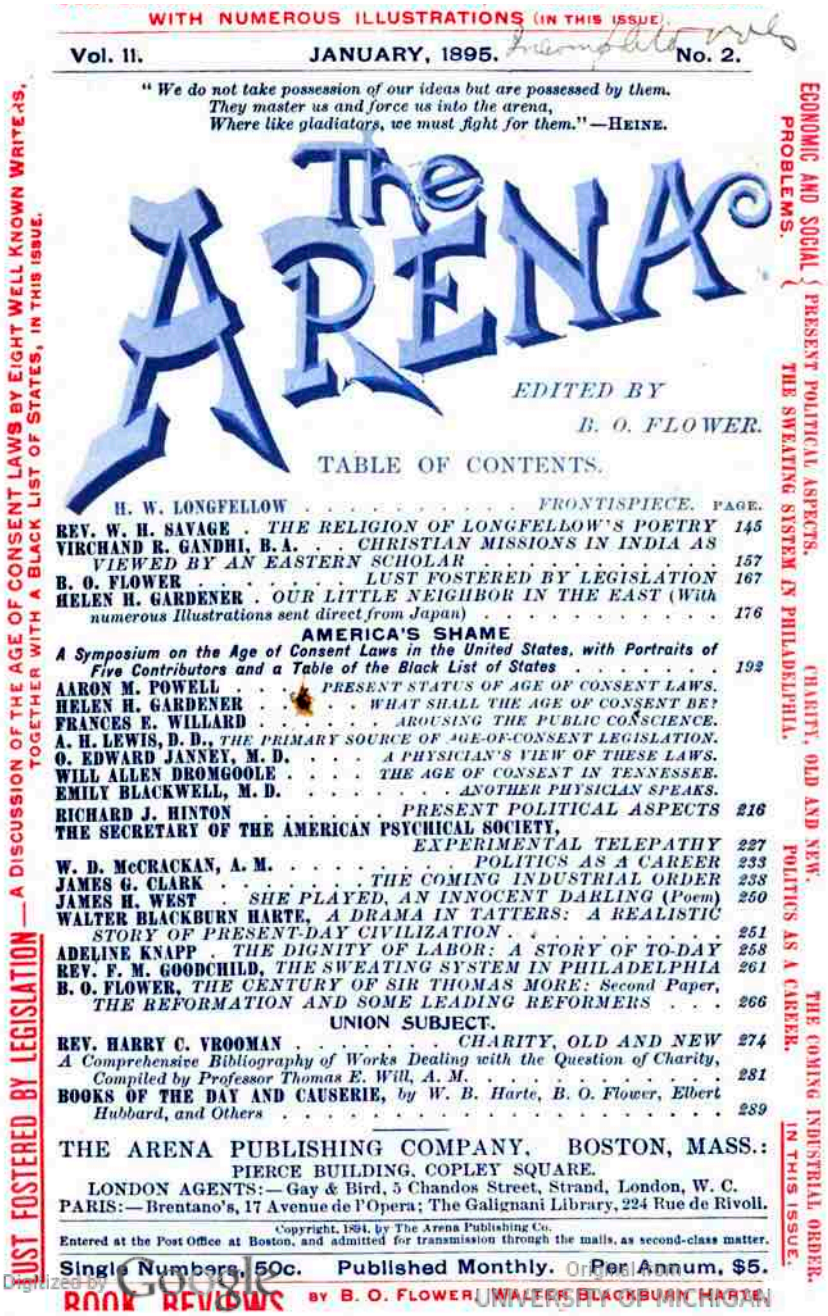
Cet engagement militant dans l'actualité se lit aussi dans l'augmentation, en vingt ans de magazines, de la part consacrée aux éditoriaux : moins de dix pages au début des années 1890 à une trentaine dans les derniers numéros de *The Arena* et, surtout, une multiplicité de sujets au lieu de deux ou trois. Ainsi, s'il n'y a qu'une quinzaine de pages dans *The Twentieth Century Magazine,* le nombre de sujets abordés a augmenté considérablement (fig. 8 et 9) et la forme plus brève (une ou deux pages par sujet). Les noms mêmes de cette rubrique à partir de 1904 évoque cette immersion dans l'immédiat et la volonté de faire voir, directement, le monde en déroulement : « Mirror of the Times » ou « In the Mirror of the Present »[118].

---

[117] *McClure's Magazine*, vol. 24, décembre 1904. Les trois autres articles relevent du témoignage ou des beaux-arts. *Muckraking* : Ray Stannard Baker, « The Rise of the Tailors », p. 126-139 ; George W. Alger, « Tarbell 's History of the Standard Oil Company », p. 218-223 ; S.S. McClure, « The Increase of Lawlessness in the United States », p. 163-171. Fiction : J.H. Hopper, « A Jumble in Divinities », p. 113-122 ; O. Henry, « The Ransom of Mack », p. 123-125 ; Marion Hill, « His Journey to the Gates, p. 140-147 ; George Madden Martin, « God Rest You, Merry Christians », p. 148-153 ; Rex E. Beach, « The Test », p. 154-162 ; Stewart Edward White, « The Rawhide », p. 172-177 ; Herman Knickerbocker Viele, « The Money Meter », p. 178-187 ; Janet Remington, « The Way Wonderful », p. 206-217. Poésie : Florence Wilkinson, « The Dream-Child », p. 198 ; Richard Burton, « Ballade of the Brave », p. 224-226. Peinture : John La Farge, « One Hundred Masterpieces of Painting », p. 199-205. Témoignage : Samuel Hopkins Adams, « Notes from a Trainer's Book », p. 188-197.

[118] Les rubriques appelées « The Editor's Quiet Hour », plus analytiques, n'évoquent pas l'actualité mais relèvent de la pause méditative où des intellectuels, des figures de la littérature ou de la philosophie, de la culture classique, permettent à Flower de prendre de la distance et mieux comprendre et voir le monde.

Fig. 6 : couverture du numéro de janvier 1895 de *The Arena*



WITH NUMEROUS ILLUSTRATIONS (IN THIS ISSUE).

Vol. 11. JANUARY, 1895. No. 2.

"We do not take possession of our ideas but are possessed by them.
They master us and force us into the arena,
Where like gladiators, we must fight for them." —HEINE.

The ARENA

EDITED BY
B. O. FLOWER.

TABLE OF CONTENTS.

H. W. LONGFELLOW . . . . . *FRONTISPIECE.* PAGE.
REV. W. H. SAVAGE . *THE RELIGION OF LONGFELLOW'S POETRY* 145
VIRCHAND R. GANDHI, B. A. . . *CHRISTIAN MISSIONS IN INDIA AS VIEWED BY AN EASTERN SCHOLAR* 157
B. O. FLOWER . . . . . *LUST FOSTERED BY LEGISLATION* 167
HELEN H. GARDENER . *OUR LITTLE NEIGHBOR IN THE EAST (With numerous Illustrations sent direct from Japan)* 176
AMERICA'S SHAME
A Symposium on the Age of Consent Laws in the United States, with Portraits of Five Contributors and a Table of the Black List of States 192
AARON M. POWELL . . . . *PRESENT STATUS OF AGE OF CONSENT LAWS.*
HELEN H. GARDENER . . . . *WHAT SHALL THE AGE OF CONSENT BE?*
FRANCES E. WILLARD . . . . . *AROUSING THE PUBLIC CONSCIENCE.*
A. H. LEWIS, D. D., *THE PRIMARY SOURCE OF AGE-OF-CONSENT LEGISLATION.*
O. EDWARD JANNEY, M. D. . . . *A PHYSICIAN'S VIEW OF THESE LAWS.*
WILL ALLEN DROMGOOLE . . . . *THE AGE OF CONSENT IN TENNESSEE.*
EMILY BLACKWELL, M. D. . . . . *ANOTHER PHYSICIAN SPEAKS.*
RICHARD J. HINTON . . . . . *PRESENT POLITICAL ASPECTS* 216
THE SECRETARY OF THE AMERICAN PSYCHICAL SOCIETY, *EXPERIMENTAL TELEPATHY* 227
W. D. McCRACKAN, A. M. . . . . *POLITICS AS A CAREER* 233
JAMES G. CLARK . . . . . *THE COMING INDUSTRIAL ORDER* 238
JAMES H. WEST . *SHE PLAYED, AN INNOCENT DARLING (Poem)* 250
WALTER BLACKBURN HARTE, *A DRAMA IN TATTERS: A REALISTIC STORY OF PRESENT-DAY CIVILIZATION* 251
ADELINE KNAPP . *THE DIGNITY OF LABOR: A STORY OF TO-DAY* 258
REV. F. M. GOODCHILD, *THE SWEATING SYSTEM IN PHILADELPHIA* 261
B. O. FLOWER, *THE CENTURY OF SIR THOMAS MORE: Second Paper, THE REFORMATION AND SOME LEADING REFORMERS* . . . 266
UNION SUBJECT.
REV. HARRY C. VROOMAN . . . . . *CHARITY, OLD AND NEW* 274
A Comprehensive Bibliography of Works Dealing with the Question of Charity, Compiled by Professor Thomas E. Will, A. M. 281
BOOKS OF THE DAY AND CAUSERIE, *by W. B. Harte, B. O. Flower, Elbert Hubbard, and Others* 289

THE ARENA PUBLISHING COMPANY, BOSTON, MASS.:
PIERCE BUILDING, COPLEY SQUARE.
LONDON AGENTS:—Gay & Bird, 5 Chandos Street, Strand, London, W. C.
PARIS:—Brentano's, 17 Avenue de l'Opera; The Galignani Library, 224 Rue de Rivoli.

Copyright, 1894, by The Arena Publishing Co.

Entered at the Post Office at Boston, and admitted for transmission through the mails, as second-class matter.

Single Numbers, 50c. Published Monthly. Per Annum, $5.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

LUST FOSTERED BY LEGISLATION — A DISCUSSION OF THE AGE OF CONSENT LAWS BY EIGHT WELL KNOWN WRITERS, TOGETHER WITH A BLACK LIST OF STATES, IN THIS ISSUE.

ECONOMIC AND SOCIAL PROBLEMS. { PRESENT POLITICAL ASPECTS. THE SWEATING SYSTEM IN PHILADELPHIA. CHARITY, OLD AND NEW. POLITICS AS A CAREER. THE COMING INDUSTRIAL ORDER. IN THIS ISSUE.

BOOK REVIEWS BY B. O. FLOWER, WALTER BLACKBURN HARTE.

Source : couverture de *The Arena*, vol. 11 janvier 1895. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Fig. 7 : couverture du numéro de décembre 1904 de *The Arena*

THE ARENA

B. O. FLOWER: EDITOR

BOARD OF ASSOCIATES

Rev. R. Heber Newton, D.D. — Eltweed Pomeroy, A.M. — Edwin Maxey, M.Dip., LL.D. — Prof. Thomas E. Will
Rev. H. W. Thomas, D.D. — Prof. John Ward Stimson — Rev. Robert E. Bisbee — Bolton Hall
Edwin Markham — George McA. Miller, Ph.D. — F. Edwin Elwell — Ernest Crosby
Prof. Frank Parsons, Ph.D. — Rev. E. P. Powell — Prof. Robert T. Kerlin, M.A. — Dan. Beard

SPECIAL CONTRIBUTORS

Chief Justice Walter Clark, of North Carolina — William Lee Howard, M.D.
Dr. Henrik G. Petersen — Hon. Boyd Winchester
Hon. Edward Tregear, Secretary of Labor for the Commonwealth of New Zealand

CONTENTS FOR DECEMBER, 1904

FRONTISPIECE, ... Hon. Edward Tregear, *facing* 569

HOW NEW ZEALAND IS SOLVING THE PROBLEM OF POPULAR GOVERNMENT, ... Hon. Edward Tregear 569
Secretary of Labor for the Commonwealth of New Zealand

INHUMAN TREATMENT OF PRISONERS IN MASSACHUSETTS, G. W. Galvin, M.D. 577
Physician-in-Chief to the Emergency Hospital, Boston, Mass.

PORTRAIT OF B. O. FLOWER, ... *facing* 584

THE PSYCHOLOGY OF THE LYNCHING MOB, . Dean Richmond Babbitt, LL.D. 586

A PUBLIC SERVANT DISCHARGED, ... Rayner W. Kelsey 590

CATHOLICISM AND FREEMASONRY, . M. F. O'Donoghue and L. J. Young-Withee 591

THE IMMIGRATION BUGBEAR, ... Ernest Crosby 596

PORTRAIT OF JOAQUIN MILLER, ... *facing* 601

JOAQUIN MILLER: A NATURE-LOVING POET OF PROGRESS, . B. O. Flower 603
Illustrations—The Poet at Home, May, 1892—Feeding the Cows—"Reflections"—Resting on his Hoe—The Poet at Home, 1904.

THE RUSSO-JAPANESE WAR, ... Prof. Edwin Maxey, M.Dip., LL.D. 616

PORTRAIT OF PROFESSOR EDWIN MAXEY, M.Dip., LL.D., ... *facing* 616

CHRIST AND THE WORLD TO-DAY, ... Prof. Leon C. Prince 620

THE ASSERTIVENESS OF SELF, ... Charles C. Abbott, M.D. 623

THE SEASONS, ... Herman E. Kittredge 625
With decorative borders drawn by Mira Burr Edson.

THE IMPERATIVE DEMAND FOR PUBLICITY IN LIFE INSURANCE, ... Mills Whittlesey, A.B., A.M. 629

THE DISINHERITED, ... Thomas Mufson 630

THE BUILDING OF THE CITY BEAUTIFUL, ... Joaquin Miller 633

EDITORIAL NOTES, ... B. O. Flower 643
Forward! The Call of Democracy—Turn on the Light—The Message of the Masters—When Justice Becomes Injustice—Mr. John Moody's Attitude on the Monopoly Issue—The Presidential Election—Gubernatorial Victories.

WHEN JUSTICE BECOMES INJUSTICE: *A Cartoon*, ... Dan. Beard 647

CURRENT CARTOONS, ... 652-664

IN THE MIRROR OF THE PRESENT, ... *Editorial Comment* 651
The Rising Tide of Popular Interest in Favor of Public-Ownership—How the People are Being Robbed by The Coal Barons—Dark-Lantern Methods of The Coal-Trust Exposed—One of The Fruits of Imperialism—Professor Fisher's Plea for Juster Social Conditions—Triumphant Results of Municipal Ownership in Paris—A Municipal Theater in Minnesota—A Successful Coöperative Market—Unparalleled Health Record of The Japanese Army—The Russian Peril—Appalling Loss of Russian Soldiers in The Shakhe River Battle—The Great Peace Congress—Arbitration's Latest Triumph—Miss O'Neill in Boston—"Parsifal" in Boston.

BOOKS OF THE DAY, ... *Reviews of New Works* 666
The Little Book of Life After Death—Disraeli: A Study in Personality and Ideals—The Youth of Washington—William Shakespeare: Pedagogue and Poacher—Plays—The Tomb of Burns—The Evolution of Modern Liberty—Black Friday—Manassas—The Law of the Land—Paths of Judgment—The Gray World—Helen Alliston—Trixy—The Well in the Wood—Double Harness—Jewel—Books Received.

NOTES AND COMMENTS, ... *Editorial Chat* 688

A complete index for the previous numbers of 1904 will be found in the Reader's Guide to Periodical Literature which may be consulted in any library.

ALBERT BRANDT: PUBLISHER

Broad Street, Trenton, N. J. — 5 Park Square, Boston, Mass.

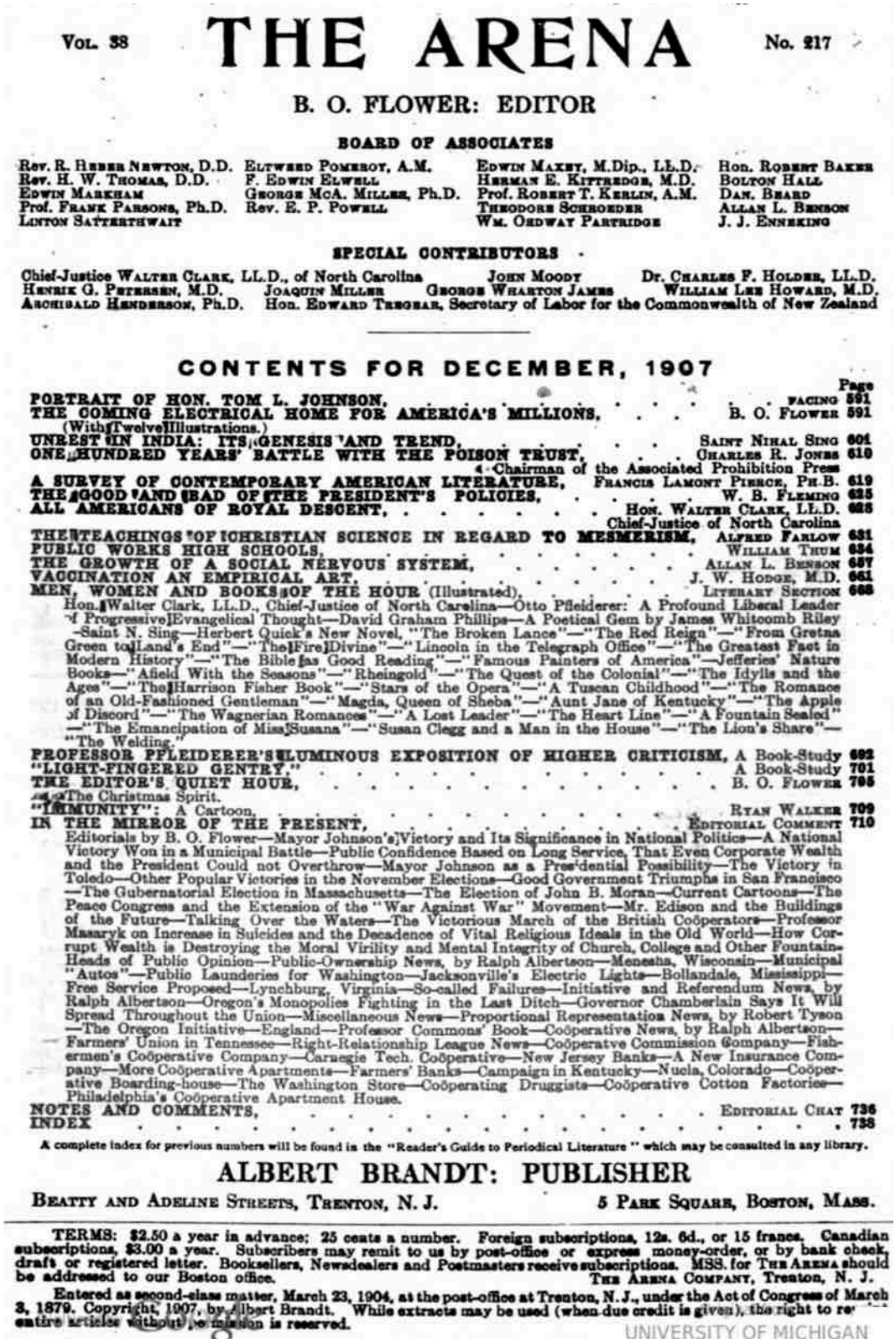
TERMS: $2.50 a year in advance; 25 cents a number. Foreign postage 50 cents a year additional. Subscribers may remit to us by post-office or express money-orders, or by bank cheque, drafts, or registered letter. Money in letters is at sender's risk. Renew as early as possible in order to avoid a break in the receipt of the numbers. Booksellers, Newsdealers and Postmasters receive subscriptions.

Entered as second-class matter, March 23, 1904, at the post-office at Trenton, N. J., under the Act of Congress of March 3, 1879.

Copyright, 1904, by Albert Brandt. While extracts may be used (when due credit is given), the right to reprint entire articles without permission is reserved.

Source : couverture de *The Arena*, vol. 32, décembre 1904. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Fig. 8 : exemple de sommaire de *The Arena*



VOL. 38 **THE ARENA** No. 217

B. O. FLOWER: EDITOR

BOARD OF ASSOCIATES

Rev. R. Heber Newton, D.D. Eltweed Pomeroy, A.M. Edwin Maxey, M.Dip., LL.D. Hon. Robert Baker
Rev. H. W. Thomas, D.D. F. Edwin Elwell Herman E. Kittredge, M.D. Bolton Hall
Edwin Markham George McA. Miller, Ph.D. Prof. Robert T. Kerlin, A.M. Dan. Beard
Prof. Frank Parsons, Ph.D. Rev. E. P. Powell Theodore Schroeder Allan L. Benson
Linton Satterthwait Wm. Ordway Partridge J. J. Enneking

SPECIAL CONTRIBUTORS

Chief-Justice Walter Clark, LL.D., of North Carolina John Moody Dr. Charles F. Holder, LL.D.
Henrik G. Petersen, M.D. Joaquin Miller George Wharton James William Lee Howard, M.D.
Archibald Henderson, Ph.D. Hon. Edward Tregear, Secretary of Labor for the Commonwealth of New Zealand

CONTENTS FOR DECEMBER, 1907

Page
PORTRAIT OF HON. TOM L. JOHNSON, ... FACING 591
THE COMING ELECTRICAL HOME FOR AMERICA'S MILLIONS, . . . B. O. FLOWER 591
(With Twelve Illustrations.)
UNREST IN INDIA: ITS GENESIS AND TREND, ... SAINT NIHAL SING 601
ONE HUNDRED YEARS' BATTLE WITH THE POISON TRUST, . . . CHARLES R. JONES 610
Chairman of the Associated Prohibition Press
A SURVEY OF CONTEMPORARY AMERICAN LITERATURE, FRANCIS LAMONT PIERCE, PH.B. 619
THE GOOD AND BAD OF THE PRESIDENT'S POLICIES, ... W. B. FLEMING 625
ALL AMERICANS OF ROYAL DESCENT, ... HON. WALTER CLARK, LL.D. 628
Chief-Justice of North Carolina
THE TEACHINGS OF CHRISTIAN SCIENCE IN REGARD TO MESMERISM, ALFRED FARLOW 631
PUBLIC WORKS HIGH SCHOOLS, ... WILLIAM THUM 634
THE GROWTH OF A SOCIAL NERVOUS SYSTEM, ... ALLAN L. BENSON 657
VACCINATION AN EMPIRICAL ART, ... J. W. HODGE, M.D. 661
MEN, WOMEN AND BOOKS OF THE HOUR (Illustrated), ... LITERARY SECTION 668
Hon. Walter Clark, LL.D., Chief-Justice of North Carolina—Otto Pfleiderer: A Profound Liberal Leader of Progressive Evangelical Thought—David Graham Phillips—A Poetical Gem by James Whitcomb Riley—Saint N. Sing—Herbert Quick's New Novel, "The Broken Lance"—"The Red Reign"—"From Gretna Green to Land's End"—"The Fire Divine"—"Lincoln in the Telegraph Office"—"The Greatest Fact in Modern History"—"The Bible as Good Reading"—"Famous Painters of America"—Jefferies' Nature Books—"Afield With the Seasons"—"Rheingold"—"The Quest of the Colonial"—"The Idylls and the Ages"—"The Harrison Fisher Book"—"Stars of the Opera"—"A Tuscan Childhood"—"The Romance of an Old-Fashioned Gentleman"—"Magda, Queen of Sheba"—"Aunt Jane of Kentucky"—"The Apple of Discord"—"The Wagnerian Romances"—"A Lost Leader"—"The Heart Line"—"A Fountain Sealed"—"The Emancipation of Miss Susana"—"Susan Clegg and a Man in the House"—"The Lion's Share"—"The Welding."
PROFESSOR PFLEIDERER'S LUMINOUS EXPOSITION OF HIGHER CRITICISM, A Book-Study 692
"LIGHT-FINGERED GENTRY," . . . . . A Book-Study 701
THE EDITOR'S QUIET HOUR, ... B. O. FLOWER 705
The Christmas Spirit.
"IMMUNITY": A Cartoon, ... RYAN WALKER 709
IN THE MIRROR OF THE PRESENT, ... EDITORIAL COMMENT 710
Editorials by B. O. Flower—Mayor Johnson's Victory and Its Significance in National Politics—A National Victory Won in a Municipal Battle—Public Confidence Based on Long Service, That Even Corporate Wealth and the President Could not Overthrow—Mayor Johnson as a Presidential Possibility—The Victory in Toledo—Other Popular Victories in the November Elections—Good Government Triumphs in San Francisco—The Gubernatorial Election in Massachusetts—The Election of John B. Moran—Current Cartoons—The Peace Congress and the Extension of the "War Against War" Movement—Mr. Edison and the Buildings of the Future—Talking Over the Waters—The Victorious March of the British Coöperators—Professor Masaryk on Increase in Suicides and the Decadence of Vital Religious Ideals in the Old World—How Corrupt Wealth is Destroying the Moral Virility and Mental Integrity of Church, College and Other Fountain-Heads of Public Opinion—Public-Ownership News, by Ralph Albertson—Menasha, Wisconsin—Municipal "Autos"—Public Launderies for Washington—Jacksonville's Electric Lights—Bollandale, Mississippi—Free Service Proposed—Lynchburg, Virginia—So-called Failures—Initiative and Referendum News, by Ralph Albertson—Oregon's Monopolies Fighting in the Last Ditch—Governor Chamberlain Says It Will Spread Throughout the Union—Miscellaneous News—Proportional Representation News, by Robert Tyson—The Oregon Initiative—England—Professor Commons' Book—Coöperative News, by Ralph Albertson—Farmers' Union in Tennessee—Right-Relationship League News—Coöperative Commission Company—Fishermen's Coöperative Company—Carnegie Tech. Coöperative—New Jersey Banks—A New Insurance Company—More Coöperative Apartments—Farmers' Banks—Campaign in Kentucky—Nucla, Colorado—Coöperative Boarding-house—The Washington Store—Coöperating Druggists—Coöperative Cotton Factories—Philadelphia's Coöperative Apartment House.
NOTES AND COMMENTS, ... EDITORIAL CHAT 736
INDEX 738

A complete index for previous numbers will be found in the "Reader's Guide to Periodical Literature" which may be consulted in any library.

ALBERT BRANDT: PUBLISHER

BEATTY AND ADELINE STREETS, TRENTON, N. J. 5 PARK SQUARE, BOSTON, MASS.

TERMS: $2.50 a year in advance; 25 cents a number. Foreign subscriptions, 12s. 6d., or 15 francs. Canadian subscriptions, $3.00 a year. Subscribers may remit to us by post-office or express money-order, or by bank check, draft or registered letter. Booksellers, Newsdealers and Postmasters receive subscriptions. MSS. for THE ARENA should be addressed to our Boston office. THE ARENA COMPANY, Trenton, N. J.

Entered as second-class matter, March 23, 1904, at the post-office at Trenton, N. J., under the Act of Congress of March 3, 1879. Copyright, 1907, by Albert Brandt. While extracts may be used (when due credit is given), the right to re[illegible] entire articles without permission is reserved.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Source : couverture de *The Arena*, vol. 38, décembre 1907. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Fig. 9 : exemple de sommaire de *The Twentieth Century Magazine*

Vol. II — The — No. 7

TWENTIETH CENTURY MAGAZINE

B. O. FLOWER, Editor

CONTENTS FOR APRIL, 1910

		PAGE
Frontispiece	Joseph Fels	2
Portland, The Gateway of the Columbia (Illustrated)	George Wharton James	3
The Social Valuation of Truth	Alfred H. Brown	14
Some Fruits of Landlordism	Joseph Fels	17
Charles Wagner: Social Mystic	Julia Scott Vrooman	20
Postal Savings Banks and the People	F. W. Fitzpatrick	26
The Perils of the Public School	John Buckley Willis, A.M.	31
Grand Junction's Democratic Charter	James W. Bucklin	36
A Message to Young India—Part II.	Count Leo Tolstoi	40
The Progressive Movement and This Year's Campaign	George H. Shibley	44
Modernism	Rev. A. H. C. Morse, M.A., B.D.	48
A Just Tariff That All Can Understand	Herbert Constable	51
"A Forward Step For The Democracy of To-morrow": A Book Study	The Editor	52
The Editor's Quiet Hour	B. O. Flower	
"Prospice": Browning's Challenge to Death		59
Editorials	B. O. Flower	62
Morgan, The Master of America		62
The Commercial Despotism that Enslaves the People and Debauches Government—He Who Controls a Nation's Money Is the Master of the People—An Historical Illustration of the Menace of Private Monopoly of Money—How the Control of the People's Money is Rapidly Passing Into the Hands of the Few—Natural Monopolies in Private Hands an Engine for Oppression and Enslavement—Solemn Warnings of Statesmen Thirty Years Ago—The Present Menace of Corporate Interests—John Moody on the Rapid Concentration of Wealth — Ex-Governor Guild on Morgan and the Menace of Morganism—The Nation's Peril and the Patriot's Duty—The New York *World* on the Menace of Morgan and Wall Street.		
The Progressive Republicans and the Coming Congressional Election		71
The Philadelphia Strike: Its Warning and Lesson		73
A Striking Illustration of Anarchy Born of Corporation and Machine Rule—The Swiss Republic and Public-Service Corporations—New Zealand's Arbitration Law.		
The Proposed Postal Reform		75
A Word as to High Prices		76
Charles E. Russell on the Administration's Savings Bank and Railroad Regulation Bills		77
News of Fundamental Democratic and Economic Advance		78
Conservation News	M. F. Abbott	78
Direct Legislation News	Katharine B. Mills	80
Public Ownership News	Bruno Beckhard	82
Woman's Progress	Ethel C. Macomber	85
What Cities are Doing	Gertrude L. Marvin	86
Proportional Representation News	Robert Tyson	87
Socialism	Kenneth R. Macgowan	89
Co-operative News	Hazel Hammond Albertson	91
Books of the Day: Reviews of New Works	The Editor and Staff	93
The Spirit of American Government—The Evolution of Religion—The Crossways—The Snare of Circumstance—The Day of Souls—Good Health and How We Won It—The Son of Mary Bethel—Putting on the Screws—Your Character.		

THE TWENTIETH CENTURY COMPANY, Publishers
5 PARK SQUARE, BOSTON, MASS.
President, RALPH ALBERTSON. Treasurer, BRUNO BECKHARD.

Published monthly. Terms: $2.00 a year in advance; 25 cents a number. Foreign subscriptions, $2.60. Subscribers may remit by post-office or express money-order, or by bank check, draft or registered letter.
Entered as second-class matter, October 4, 1909, at the post office at Boston, Mass., under the act of March 3, 1879.

COPYRIGHT, 1910, BY THE TWENTIETH CENTURY COMPANY

REMINGTON-ZIEGLER PRESS, BOSTON

Source : couverte de *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, avril 1910. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

IV. (Faire) voir : illustrations, dessins de presse, photographie

En ce qui concerne le format, la typographie et les illustrations témoignent aussi d'un alignement sur les canons modernes du magazine. Le succès commercial des magazines à partir des années 1890 s'explique par le prix et le flair des rédacteurs en chef mais aussi par la qualité et la quantité des illustrations, rendues possibles par la photogravure (tramage en demi-tons). Le public se prend de passion pour les photographies, en particulier les portraits[119]. L'engouement est tel que certains contributeurs en viennent à se plaindre que les illustrations évincent petit à petit les textes ; en 1895, le *Lippincott's Magazine* s'insurge contre cette « Tyrannie du Pictural » qui, extrêmement couteuse, ruine les magazines[120]. Flower est sensible à cette demande du public. Il se targue, dès les premiers numéros, de proposer la « seule grande revue » richement illustrée et donnant une place de choix aux portraits » : en termes quantitatifs (16 à 20 photogravures par volume) et qualitatifs (ces portraits sont imprimés en pleine page sur papier fort fabriqué expressément pour le magazine). Il considère les portraits en frontispice, en particulier, comme un atout[121]. Il apporte le même soin au visuel des ouvrages de The Arena Publishing Company. Il veut proposer des objets esthétiques, répondant aux canons des grandes maisons d'édition : des livres à reliure pleine en tissu à la typographie soignée, aux nombreuses illustrations de qualité et aux larges marges et aux polices de caractères de grande taille pour un meilleur confort de lecture[122]. Cette attention à l'esthétisme du livre est probablement renforcée par la présence dans son équipe d'Elbert Hubbard qui, juste après leur querelle, fondera en 1895 sa maison d'édition et imprimerie, la Roycroft Press : inspiré par l'exemple de William Morris et sa Kelmscott Press, il

---

[119] Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 66. Mott, *A History of American Magazines*, p. 590-596. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 68. C'est même toute une culture qui est fascinée par le portrait, comme le montre par ailleurs la pratique populaire des « *mug books* » ou la fascination pour les biographies. Il s'agit probablement d'un effet de la panthéonisation des grandes figures, un double mouvement, démocratique et élitiste, qui sacralise les grands acteurs de l'histoire mais cherche également à les rendre plus proches. Le portrait semble être le genre par excellence d'une culture démocratique qui met en avant le caractère. Si la valeur d'une personne se voit sur son visage (déterminisme du caractère, transparence et continuum entre le for intérieur et les actes) et si, comme l'affirme William James (cf. note 30 p. 167), le savoir doit permettre de reconnaître la valeur des hommes, le fait de voir, enfin, le visage des dirigeants par exemple, donne la possibilité de les évaluer. Grâce aux portraits photographiques, l'imaginaire biographique qui perpétuait la mémoire américaine devient visible : il donne à voir la grandeur et l'intimité, directement et à tous (quoi de plus accessible, en effet, dans une culture du sens commun que la vue ?).

[120] Edwards, *New Spirits*, p. 89. Mott, *A History of American Magazines*, p. 13.

[121] Flower, « Publishers' Notes », vol. 1, décembre 1889, p. i. « The leading progressive review of the world », publicité pour *The Arena*, appendice, non paginé. « Publishers' Department. The Arena for the ensuing year », vol. 2, novembre 1890, p. xviii ; « Praise for the Arena », non paginé ; « The Arena for 1892 », p. xlii-xliii.

[122] « The History of An Important Publishing House », *The Advocate*, 7 décembre 1892, p. 11. Le journal populiste reproduit un article du *Weekly Journalist* de Boston. Ce même article se retrouve dans de nombreux journaux locaux de l'époque : *The Independent* (Hawarden, IA); *The Alden Times* (Alden, IA), *The Farmers' Vindicator* (Valley Falls, KS); *The Fitchburg Sentinel* (Fitchburg, MA) *The Altoona Tribune* (Altoona, PA); *The Raleigh Christian Advocate* (Raleigh, NC).

fera du livre un objet d'art. Pour Flower, les illustrations s'inscrivent aussi dans son projet de pédagogie morale : voir les lumières de son temps permet de s'élever, c'est pourquoi il publie des « galeries » rassemblant les photographies d'intellectuels ou qu'il s'entoure, dans son bureau, des portraits des figures qui l'ont inspiré[123]. Si Flower insiste sur la beauté et la qualité des images, le reste de *The Arena* propose un format terne comparé aux autres grands magazines (littéraires ou populaires) sur le marché : impression des textes sur du papier bon marché et disposition des articles en pleine page[124].

À partir de 1904, Albert Brandt, éditeur et imprimeur réputé pour son approche esthétique du livre, se lancera dans la modernisation du magazine[125]. Flower se félicite de cette transformation car elle permet, au-delà des simples illustrations, d'en faire un bel objet[126]. La qualité de la typographie et du papier s'en ressent. Les articles sur deux colonnes dynamisent la mise en page et confèrent une style plus journalistique alors que les couvertures en couleurs et la multiplication des illustrations (78 pour l'année 1892, plus de 500 en 1905 et innombrables par la suite[127]) alignent le magazine sur le visuel aéré de ses concurrents où le rapport texte-image éclate chaque page[128]. Cette transformation typographique s'inscrit dans le mouvement antiformaliste

---

[123] Flower, *The Arena Gallery of Eminent Thinkers* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895) ; *Progressive Men*, p. 270.

[124] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 114.

[125] Par exemple, la société Wood & Nathan Co., qui vend des machines à composer Monotype, vante la réputation de Brandt. Dans une publicité pour son appareil, elle utilise *The Arena* comme exemple d'une typographie moderne, élégante, efficace et d'une « simplicité scientifique » ; elle reproduit deux pleines pages du magazine comme exemple. « The Monotype », publicité pour le monotype de la société Wood & Nathan Co., *The American Printer and Lithographer*, vol. 38, mai 1904, p. 248 (la publicité se retrouve dans d'autres revues pour imprimeurs comme *The Printing Art* ou *The Inland Printer*).

[126] « Those of our readers who are acquainted with the books made by Mr. Brandt need not be told that ere-long *The Arena* will show a marked improvement in its typography and general mechanical make-up ». Flower, « Notes and annoucements. Special Announcement », vol. 31, avril 1904, p. 444.

[127] Les progrès de la photogravure réduisent les coûts et Brandt est disposé à investir dans de nouveaux équipements malgré les pertes (il investit 15 000$ pour un bénéfice de 8000). Lettre de Flower à Robert M. La Follette, 2 décembre 1904, The Papers of Robert M. La Follette, Sr. Lettre de Flower à Edwin Markham, 16 avril 1904, Edwin Markham Archive.

[128] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 126. Filler, *The Muckrakers*, p. 41-42, 211. Au tourant du siècle, magazines et journaux connaissent une révolution graphique : des pages plus aérées, une mise en page plus dynamique, plus d'images, de couleurs et de photographies. À ce sujet, voir Megan Benton, « Chapter 9. Unruly Servants : Machines, Modernity, and the Printed Page », *in* Carl F. Kaestle et Janice A Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 151-169. Pour de jolis exemples, voir Nicholson Baker et Margaret Brentano, *The World on Sunday : Graphic Art in Joseph Pulitzer's Newspaper (1898-1911)* (New York : Bulfinch, 2005) ; Jack Shafer, « The Lost World of Joseph Pulitzer. A century ago, newspapers were bigger, bolder, and more beautiful. What happened ? », *Slate* [En ligne], mis en ligne le 16 septembre 2005, consulté le 28 septembre 2014.

qui imprime de sa marque la culture de l'époque. Dans cette culture du plein air et de l'énergie qui se libère des caracans victoriens, il faut aérérer, ventiler, aller voir ailleurs, d'où, chez Flower, la critique des corsets, les explorations des quartiers mal-fâmés et de la corruption contemporaine, l'apologie de la bicyclette, des logements sociaux bien ventilés et des pages de magazines allégés : pour réformer, il faut assainir, purifier, son environnement physique comme son esprit.

Le thème des images illustrant les magazines de Flower confirment cette évolution vers un visuel plus dynamique et une plus grande prise sur le monde moderne. De juin à novembre 1892, pour ne prendre qu'un exemple, prédominent, d'une part, les portraits – progressistes (frontispices avec les grands figures du temps, photographies de réformatrices pour un symposium sur les clubs féminins et pour un article sur le rôle des femmes dans le mouvement populiste) ou aventuriers (les images fleurant bon l'exotisme de l'exploratrice French-Sheldon en Afrique ou les portraits de Christophe Colomb) – et, d'autre part, les illustrations comme mise en image des idées développées dans le texte (croquis médicaux sur les effets délétères de la mode parisienne sur les femmes et exemples de vêtements féminins modernes, images des mitrailleuses Gatling)[129]. Les seules autres illustrations proviennent des publicités ou des couvertures de livres, dessins ou photographies, dont Flower fait la promotion. En 1905, les portraits prévalent toujours mais ce qui frappe à la lecture est la présence accrue de photographies et l'omniprésence des dessins de presse. La critique sociale repose sur une satire morale dont le but, en dernière analyse, est de faire voir les corruptions que cachent les puissants. Au moyen somme toute traditionnel du dessin de presse qui, en une image, caricature la corruption (les précédents sont nombreux : Thomas Nast, les magazines *Puck* et *Judge*) s'ajoute la photographie qui, les progrès technologiques aidant, fournit un moyen technique moderne pour faire voir les maux sociaux. Il s'agit donc de donner à voir avec de plus en plus de réalisme le monde concret et ses travers (les photographies) et de plus en plus d'immédiateté et de clarté les idées abstraites (les dessins comme réaction à l'actualité et prise de position politique)[130]. Les progrès technologiques et les

---

URL : http://www.slate.com/articles/news_and_politics/press_box/2005/09/the_lost_world_of_joseph_pulitzer.single.html.

[129] Nous prenons ici comme exemples les mêmes années que pour le comptage ci-dessus. « Women's Clubs : A Symposium », vol. 6, août 1892, p. 362-388. Annie L. Diggs, « The Women in the Alliance Movement », vol. 6, juillet 1892, p. 160-180. M. French-Sheldon, « The First Circumnavigation of Lake Chala », vol. 6, juillet 1892, p. 133-147. A. P. Dunlop, « The Real Character of Christopher Columbus », vol. 6, octobre 1892, p. 603-620. « Dress Reform : A Symposium », vol. 6, septembre 1892, p. 488-507. « Symposium on Women's Dress », vol. 6, octobre 1892, p. 621-634. Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 512 ; « The Next Step Forward for Women », p. 640-64.

[130] Steven L. Piott, « B.O. Flower and the Muckraking Cartoonists », *Journal of American Culture*, vol. 10, n° 4, hiver 1987, p. 53-58.

contraintes de la concurrence (et de son éditeur) encouragent Flower à imiter les magazines à succès. Il s'en réjouit, preuve supplémentaire que son radicalisme suppose avant tout une logique de distinction politique, économique, et spirituelle mais non culturelle ; plus précisément, il partage les idéaux culturels de l'ordre bourgeois mais veut en démocratiser les contours intellectuels et sociologiques.

Les dessins de presse, tout d'abord, permettent une plus grande emprise sur l'actuel et une meilleure transmission, plus directe et immédiatement accessible, des abstractions politiques : pour reprendre la métaphore habituelle de Flower à la croisée de l'imprimerie, de la photographie et de la recherche psychique, ils « impriment » directement leur message dans l'esprit du lecteur. La profusion et le caractère répétitif en font des outils d'autant plus convaincants. Comme le photojournalisme et les articles d'investigation, il s'agit de révéler les vices, de réveiller le public et de modeler l'opinion pour faire pression sur les politiques. Si Flower se sert des dessins en 1896 pour montrer le malaise social en pleine dépression, ce n'est qu'après 1904, dès que Flower redevient seul responsable de *The Arena*, qu'ils envahissent les pages de son magazine. La concomitance de l'explosion du dessin de presse et de l'âge d'or du *muckraking* ne saurait être fortuite et participe d'une volonté de la classe moyenne montante de comprendre pourquoi le pays est en déroute et de percer les mystères de la « question » sociale et ouvrière[131]. Médium idéal d'une pédagogie à destination des masses selon Flower, le dessin s'avère vital pour éduquer (rééduquer ?) les immigrants, informer efficacement des lecteurs souvent superficiels et moraliser, grâce aux révélations, la vie économique et politique :

> It impresses the important truth on the mind with great distinctness impresses the important truth on the mind with great distinctness, and in an age when men do not read slowly and carefully and in a land where there is a vast influx of persons who can understand pictures better than they can comprehend labored arguments, the cartoonist becomes a powerful opinion-forming influence and an important factor in the furtherance of moral integrity in business and political life, as well as a true educator of the people on questions that are of vital moment to them[132].

Entre juillet 1904 et août 1906, Flower écrit une série de quatorze portraits des principaux dessinateurs de son temps[133]. Par exemple, Frederick Opper (« A Cartoonist of Democracy »)

---

[131] Flower, « The General Discontent as Illustrated in the Recent Cartoons », p. 298-304.

[132] Flower, « J. Campbell Cory : Cartoonist », vol. 35, janvier 1906, p. 50.

[133] Flower, « Dan. Beard : The Man and His Art », vol. 32, juillet 1904, p. 53-66 ; « A Pioneer Newspaper Cartoonist » (Charles Lewis Bartholomew), vol. 33, janvier 1905, p. 59-65 ; « Garnet Warren ; Cartoonist », vol. 33, février 1905, p. 171-181 ; « Ryan Walker : A Cartoonist of Social Protest », vol. 33, avril 1905, p. 392-406 ; « Frederick Opper : A Cartoonist of Democracy », vol. 33, juin 1905, p. 586-587 ; « Homer Davenport : A Cartoonist Dominated By Moral

lutte contre la bouffonnerie des puissants qui oppriment le « peuple », sans pour autant dissimuler un certain mépris pour les « pygmées » indifférents que sont les petites gens apathiques. Homer C. Davenport (« A Cartoonist Dominated By Moral Idealism »), moins drôle qu'Opper, décrit les *trusts* comme brutaux et barbares. W. Gordon Nye (« A Cartoonist of Jeffersonian Democracy ») travaille aussi pour la magazine du politique populiste Thomas Watson (*Watson's Magazine*). Ryan Walker, dessinateur populiste-socialiste (et futur communiste) du Midwest, dessine, entre autres, pour *The Appeal to Reason* et plusieurs journaux républicains et démocrates[134]. En deux ans, le nombre de dessins illustrant les articles (autres que la série de Flower) passe d'une dizaine à cinquante chaque mois. Malgré une baisse par la suite, chaque numéro, de 1904 à 1909, comporte une rubrique « current cartoons » avec les éditoriaux et, en plus, une sélection de dessins provenant d'autres journaux et magazines commentant le combat du « peuple » contre les puissances économiques et financières (« Politics, The People and the Trusts As Seen by Cartoonists »). À la tête du *Twentieth Century Magazine,* le nombre de dessins baisse de manière spectaculaire mais Flower continue d'en proposer pour commenter l'actualité et travaille en particulier avec des dessinateurs reconnus comme Ryan Walker. C'est une véritable irruption du visuel, rendue possible par les innovations technologiques qui améliorent la qualité des reproductions et baissent les coûts, qui caractérise les magazines au tournant du siècle. La représentation des turpitudes, au cœur des sermons protestants, accède à un nouveau degré de réalisme et d'immédiateté : l'entreprise de dévoilement réformateur, Flower en est convaincu, s'est trouvé de nouveaux outils.

La photographie, pour Flower, est l'outil par excellence pour faire voir la crise que traverse le pays. Comme métaphore, elle exprime la possibilité pour l'individu de voir le monde dans sa vérité ; elle dit une adéquation entre la perception et les objets extérieurs. Par exemple, le sociologue amateur (« student of social conditions ») peut percer les apparences optimistes et festives et donner à voir les maux sociaux : « l'image photographiée sur la rétine mentale » révèle et imprime la noirceur de sa société dans l'esprit du lecteur, qui, s'il ignorait le problème, en prend

---

Ideals », vol. 34, juillet 1905, p. 68-69 ; « Floyd Campbell : A Knight of Municipal Honor », vol. 34, octobre 1905, p. 371-378 ; « DeMar : A Cartoonist of Contemporaneous History », vol. 34, décembre 1905, p. 593-600 ; « J. Campbell Cory : Cartoonist », vol. 35, janvier 1906, p. 50 ; « Ray D. Handy : One of the Youngest of Our Newspaper Cartoonists », vol. 35, février 1906, p. 171-175 ; « J. Sidney Craiger : An Iowa Cartoonist », vol. 35, mars 1906, p. 290-294 ; « William A. Rogers : The Cartoonist of Civic Integrity », vol. 35, avril 1906, p. 372-378 ; « W. Gordon Nye : A Cartoonist of Jeffersonian Democracy », vol. 36, septembre 1906, p. 243 ; « G.R. Spencer : A Cartoonist of Progressive Democracy and Aggressive Honesty », vol. 36, octobre 1906, p. 357.

[134] Steven L. Piott, « B.O. Flower and the Muckraking Cartoonists », *Journal of American Culture*, vol. 10, n° 4, hiver 1987, p. 53-58.

conscience puis s'indigne et agit[135]. Au sens littéral, la photographie sert de complément au reportage : elle ancre le magazine dans l'actuel, au sens temporel et philosophique, et renforce son air de journal[136]. Son « pèlerinage » dans les taudis de Boston, qui donnera *Civilization's Inferno*, en constitue le moment fondateur : les « photogravures à partir d'images avec flash » sont un argument de vente (grâce au reportage, la magazine devient aussi un objet esthétique) mais aussi un moyen de communication idéal : « several finely executed photographs will speak more eloquently than words »[137]. Le photojournalisme joue donc un rôle central dans sa vision thérapeutique, nourrie par la Nouvelle Pensée et notamment par la « suggestion idéale par photographie mentale » d'Henry Wood : le choc de réalité, qui montre la société mise à nu *(exposed)*, réveille les consciences, en particulier celles des intellectuels.

Équivalent visuel du *muckraking* , la photographie, postule Flower, permet de toucher au réel, de révéler la vérité et de la transmettre au public. Seule l'immédiateté des images, explique Flower, peut convaincre les incrédules, c'est pour cela qu'elle est au cœur de la « découverte de la pauvreté » à la fin du XIXe siècle, comme il l'affirme dans son reportage sur le quartiers pauvres de Boston : « some striking illustrations of these phases are necessary, in order to impress terrible facts vaguely believed but not realized by the great majority of our thoughtful people[138] ». Dans une culture sentimentaliste, montrer s'avère plus efficace qu'expliquer : l'incarnation dans une scène, qui permet l'identification, est le contre-point nécessaire des généralisations morales. Les images de la pauvreté montrent des foyers misérables, pour la plupart des victimes (femmes, invalides, chômeurs) des conditions sociales fixant l'objectif mais aussi quelques clichés de leur habitat : des portraits donc de la déchéance en situation, construite par ce milieu. Voir « l'enfer social » ne peut mener qu'à l'indignation et l'engagement : Flower propose en fait une pédagogie morale fonctionnant dans le cadre du sentimentalisme bourgeois de l'époque. Cette percée vers un au-delà des artifices hante la pensée de Flower, qu'il s'agisse d'un retour à une religion vivante ou sa volonté de capter l'énergie qui parcourt le monde. Il s'agit, comme en religion, de se libérer des discours qui occultent le monde sous un voile d'apparences trompeuses. Flower, en fait, postule la possibilité (fantasmée) d'une présentation immédiate des choses qui agit directement sur les sentiments. L'image réaliste et crue du monde concret vient se graver sur la surface

---

[135] Flower parle ici de la période prérévolutionnaire en France où les plaisirs des hédonistes, soutenus par le pouvoir de l'armée et de l'Église, étouffent les cris des miséreux, mais, en fait, parle tout autant de lui et de époque. Flower, « Social Conditions Under Louis XV », p. 635-637.

[136] Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 68.

[137] « Notes and Announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxix. Pour un exemple de photographie utilisée dans *Civilization's Inferno*, voir fig. 15 p. 389.

[138] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 115.

photosensible et plastique du cerveau du lecteur qui, choqué et ému, touché directement au cœur, poussera les pouvoirs publics à agir. Il s'agit cependant d'un réalisme mis en scène, comme chez Jacob Riis. Le regard hébété des démunis, probablement à cause du flash, renforce l'effet de stupéfaction : les lecteurs découvrent la pauvreté mais c'est surtout la sidération que l'image donne à voir, ce regard effaré du réformateur de la classe moyenne et de toute une culture sentimentaliste qui ne comprend pas ce qu'il voit – la misère noire dans une terre d'abondance – et en fait un spectacle de (sa) vérité. Comme pour le frontispice de *Civilization's Inferno*, Flower affirme montrer le monde tel quel, sans artifice, mais ce dévoilement est construit comme/par une mise en scène.

Une seconde ambiguïté se dessine à travers ses photographies : dans la nouvelle économie du savoir que le magazine propose, à la frontière du textuel et du visuel, l'illsutration reste, en effet, insérée dans une culture écrite. Dans le symposium qu'organise Flower en 1890 sur la misère à Boston, il annonce des « illustrations frappantes » mais il s'agit de vignettes littéraires et non de photographies[139]. Dans ses reportages sur les taudis, l'image donne à voir la misère mais elle doit être complétée par une analyse : chaque photographie est accompagnée d'une légende qui incite à se reporter à une longue note qui la contextualise. Le réveil des consciences et de l'empathie déclenche un processus qui ne s'accomplit que dans le récit et l'analyse. D'ailleurs, dans le livre *Civilization's Inferno*, qui regroupe sa série d'articles, Flower n'inclut pas les photographies des reportages originels publiés dans *The Arena*, choix étonnant car d'autres ouvrages antérieurs, comme *Fashion's Slaves*, comportent de nombreuses illustrations : si le texte peut fonctionner sans l'image, il ne semble donc pas encore y avoir d'autonomie du visuel[140]. Autre exemple : en 1898, Flower offre aux abonnés un appareil photo et propose un concours mensuel où chaque cliché devra être suivi d'une « description » ; il n'impose pas de sujet mais préfère des récits de vie (« with a human interest ») : la compassion est suscitée par l'image mais s'inscrit dans une narration[141].

La photographie, en somme, reste un instrument « au service de l'humanité », un facilitateur de réforme et aucunement un art. La photographie est un exemple, avec le train, l'électricité et le télégraphe, des ces « merveilles » rendues possibles par la science : produit du progrès, elle le renforce (« servant of civilization »). Elle démocratise le portrait, autrefois réservé aux riches, et donc le sentimentalisme bourgeois : grâce à la mémoire associative, elle permet de

---

[139] Flower, « Destitution in Boston. With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium. Introductory Words », vol. 2, novembre 1890, p. 733-734.

[140] Flower, *Fashion's Slaves* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892).

[141] « Do you want a first class camera ? », *The New Time,* vol. 3, novembre 1898, appendice, non paginé.

maintenir le lien avec les êtres chers disparus ou éloignés. Elle démocratise le panthéon des grands hommes, passés et présents, et les grandes œuvres de l'humanité : non seulement, elle les rend familiers mais elle éveille la curiosité et pousse à développer sa culture. Cette fonction éducative et républicaine se double d'une fonction scientifique : elle sert la science en permettant de saisir des phénomènes fugitifs (des astres ou des défunts) ou cachés (les découvertes des rayons X par Wilhelm C. Röntgen avait permis d'énormes avancées en chirurgie : grâce à la photographie médicale, se félicite Flower, il est désormais possible de localiser une balle dans le corps)[142]. La photographie est donc perçue avant tout comme un outil de connaissance. Elle s'applique particulièrement bien, affirme Flower, aux questions sociales. Flower explique que la présentation du réel est « sa vraie fonction »[143].

Le photographe est un « littéraliste » qui reproduit avec exactitude les contours de ses sujets mais peut aussi révéler la chose même et dévoiler la vérité de l'instant, aussi crue fût-elle : ce procédé permet de saisir le modèle au moment où « le masque que nous portons tous tombe » (comme il permet de saisir les esprits des défunts). James E. Purdy, photographe de Boston célèbre pour ses portraits de grandes figures de l'époque, lui confirme dans une interview que le seul objet de son travail est de saisir et d'enregistrer la réalité[144]. Flower exclut donc la photographie du champ de l'esthétique puisqu'il lui nie toute possibilité de représentation et l'enferme dans une définition mimétique. Il dénonce par ailleurs ceux qui cherchent à la « faire sortir de sa sphère légitime » : selon les règles artistiques, peinture et photographie diffèrent mais sont complémentaires. L'artiste, grâce à son imagination, touche à l'idéal et donc au modèle platonicien du Beau et du Vrai. Flower, attaché aux modèles classiques, s'insurge donc contre ces « charlatans » qui violent ces lois et prennent des photos au hasard qui, grotesques, travestissent la réalité (« freak photography »). Ainsi, pour Flower, George B. Shaw se trompe quand il encense le pictorialisme d'Alvin Langdon Coburn (son travail de sélection de négatifs, ironise Flower, applique à l'art le procédé barbare de la « survie du plus apte ») ou des photo-sécessionnistes comme Alfred Stieglitz. En revanche, la peinture sied à cette volonté de transmettre une

---

142 Flower, « The Rise of Photography and its Service to Mankind », p. 28-38. Flower écrit cet éloge du rayon X en 1902, sept ans après sa découverte : il suit donc de près les progrès scientifiques et leur application, ici en médecine. Les avancées technologiques, rayons X et photographies, permettent de conquérir l'invisible et participent, au même titre que les *exposures* des journalistes, à un imaginaire du dévoilement. Il appelle de ses vœux bien une éthique de la transparence, la fin du mystère et du secret grâce à la science qui démontre le sentiment religieux, à la psychologie qui permet d'explorer la psyché, à la photographie qui saisit l'éphémère ou au journalisme qui révèle les dessous de la situation sociale.

143 Flower, « Photography : Its True Function and Its Limitations (*Illustrated*) », p. 128-141.

144 Flower se fera d'ailleurs photographier par Purdy à plusieurs reprises. Flower donne un de ces portraits à son ami Hamlin Garland (s.d., Hamlin Garland Papers) et un autre figure dans le numéro de décembre 1904 de *The Arena* (vol. 32, p. 585).

subjectivité : il signale alors le « gouffre » qui sépare l'impressionnisme d'un peintre comme John Joseph Enneking et le pseudo-esthétisme de ces photographes. Loin de la culture moderniste, Flower reste fidèle aux théories de la perception au cœur de la philosophie du sens commun : point d'écart entre la chose et notre représentation mais une transparence du monde. Pour lui, la photographie est objective et se doit de monter ce qui se passe devant l'objectif[145]. Elle reste cantonnée à son rôle de dévoilement *(exposure)*. Pour voir l'idéal et s'élever *(uplift)*, Flower se tourne vers les beaux-arts ou la littérature (cf. *infra*).

Si le textuel reste la norme, l'irruption en masse du visuel transforme cependant l'imaginaire des magazines et les travaille de l'intérieur. L'écrit subsume l'image mais le visuel demeure l'horizon de fidélité au réel à atteindre. La misère de l'époque est impossible à retranscrire en mots (« beyond the power of pen to portray[146] »). C'est toute une écologie visuelle que trahit les textes de Flower, un volonté de voir et faire voir ce qui se passe vraiment ; un bon reportage, ses propres investigations dans les taudis de Boston ou les révélations de William T. Stead sur la prostitution enfantine en Angleterre pour ne prendre que deux exemples, doit être un miroir tendu au monde, ou selon ses termes « graphic scenes » et « pen-pictures »[147]. En particulier, il juxtapose des images de pauvreté et de richesse (« graphic scenes of gilded splendor and grim squalor »), afin que le lecteur, heurté par la différence, réfléchisse et tire de lui-même ses conclusions : dans sa logique héritée des théories du sens commun , voir sans ambages les « contrastes sociaux » réveille le sentiment moral et révèle l'immoralité et l'injustice de la situation[148]. La photographie apporte donc un supplément de sentiment et de réel mais ne va pas plus loin. Version moderne des sermons puritains dans la lignée de Jonathan Edwards, elle cherche, par des images saisissantes et accessibles à tous, à traduire les abstractions (l'enfer puritain ou social) et bouleverser l'auditoire.

Cette mise en scène de la pauvreté permettrait, paradoxalement, de briser les barrières entre les classes sociales. Le révérend Swaffield guide Flower dans une aventure dans le North

---

[145] *Ibid.*, p. 128-141. Fidèle à sa volonté de présenter tous les points de vue dans une controverse, il interviewe le photographe Paul Fournier pour qu'il défende le pictorialisme. Fournier utilise le flou artistique pour suggérer la subjectivité de ses modèles. Il est le premier photographe à intégrer la communauté de Roycroft. Ses portraits d'Elbert Hubbard et de son groupe seront distribués avec les autres produits Roycroft. Flower, Paul Fournier, « Impressionistic Photography : A Conversation », vol. 38, octobre 1907, p. 529-533.

[146] Flower, « Are We a Prosperous people ? », p. 207.

[147] Par exemple, une publcité pour *The Arena* affirme offir aux lecteurs « graphic pictures of the modern West and politics » ou à propos des ouvrages de Donnelly et Lloyd : « pen-pictures of social conditions as true as they are painful and portentous ». Publicité pour *The Arena*, *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14. Flower, « The Broadening Horizon of Civilization », p. 779.

[148] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 158, 190-192 ; « Conservatism and Sensualism an Unhallowed Alliance », p. 126-128.

End mais cette expérience se rapproche par certains aspects d'une visite guidée en terre inconnue. Le lecteur, lui-même souvent issu de la classe moyenne, poursuit virtuellement l'exploration des bas-fonds entreprise par Flower et peut vivre l'expérience des classes défavorisées. La limite entre voir pour compatir, voir pour comprendre (« I have talked with them », affirme Flower) et voir comme un touriste s'avère ténue : l'image fidèle peut sombrer dans le spectacle et le voyeurisme. La « découverte de la pauvreté » par la classe moyenne doit donc se comprendre comme le dévoilement d'une réalité monstrueuse auparavant ignorée et le choc s'apprécier à l'aune par exemple des réactions terrifiées de recul de certaines spectatrices à l'époque devant les images « trop réalistes » de taudis, diffusées lors de conférences grâce aux lanternes magiques[149]. Cette esthétique réaliste ne s'oppose aucunement à une visée spirituelle, au contraire : le choc du réel sert de tremplin à un renouveau spirituel. Il y a une continuité entre la tradition homilétique des sermons protestants et leur pédagogie par l'image et le développement d'un réalisme visuel mais aussi littéraire[150].

V. (Faire) voir les vices pour (se) réformer : une approche idéaliste du réalisme

Dévoiler l'immoralité sous la façade respectable pour que le lecteur et la pays fassent leur examen de conscience : ce mouvement pour voir et faire voir motive non seulement journalistes (*muckrakers* , dessinateurs de presse et photographes) mais aussi les écrivains. Comme éditeur dans les années 1890, Flower publie et soutient toute une littérature réaliste qui prolonge l'élan réformateur de ses magazines : l'idéal visuel y tient une place privilégiée et la description objective, réaliste, précise, du pays ne s'oppose pas à une conception idéaliste. L'image vraie permet de toucher le lecteur au cœur, et les faits servent de socle pour l'édification morale. La fiction, pour Flower, est en effet un vecteur privilégié de sa pédagogie morale car elle « réveille et stimule la nature morale » des lecteurs tout en « satisfaisant l'imagination »[151]. Elle poursuit le travail des pasteurs et des journalistes pour « familiariser le peuple avec les faits terribles, tels qu'ils existent[152] ». Par conséquent, il met sur le devant de la scène un groupe d'écrivains qui révèlent les dessous du monde moderne : James Herne, Hamlin Garland, Stephen Crane et Helen

---

149 Flower, *Civilization's Inferno*, p. 25. Bender, *American Abyss*, p. 141. Jackson, The Word and its Witness, p. 171,

150 Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage de Gregory S. Jackson sur les racines évangéliques du réalisme : *The Spiritualization of American Realism*. Jackson, *The Word and its Witness*, p. 165-168, 220.

151 Flower, « Publishers' Notes », p. i.

152 Flower, « Optimism, Real and False », vol. 4, juin 1891, p. 127 ; « An Epoch-Making Drama », p. 247.

Gardener. Ses critiques des grands écrivains de l'époque, Upton Sinclair, Frank Norris, Jack London, ou David Graham Phillips, sont par ailleurs élogieuses[153]. Comme pour la photographie, l'art est au service de l'engagement social et du didactisme moral : « the most potent engine for progress and reform »[154]. Le paradoxe n'est qu'apparent : il est le produit d'un récit progressiste de l'évolution de la littérature, véhiculé par les artistes eux-mêmes et repris dans l'histoire littéraire. L'art moderne se serait libéré des contraintes sociales pour se constituer en une activité autonome qui définit ses propres normes de jugement. Par conséquent, la moralité ne peut être un critère pour juger de la validité d'une œuvre ; souvent, elle constitue même un élément rédhibitoire. La reconnaissance du génie de Walt Whitman ou les démêlés avec la justice de James Joyce aux États-Unis figurent alors comme des victoires dans ce combat pour la liberté. Les rapports de Flower avec la littérature révèle une image différente : le moralisme nourrit son exigence de liberté et de vérité.

L'exemple de Tolstoï permet de comprendre cette approche. Figure tutélaire pour Flower, l'écrivain russe subit la censure de la poste américaine à la publication de *La Sonate à Kreutzer* en 1889. Sa nouvelle, charge contre l'animalité des relations entre les sexes et contre le mariage qui n'est pour lui que de la prostitution légalisée, est taxée d'obscénité. Flower prend sa défense : il le décrit comme un écrivain aux intentions morales. Son apologie explique comment le réalisme cru, selon la logique de la confession et de la satire, rend possible l'idéalisme moral : le simple fait de dévoiler les vices *(exposure)* permet une catharsis individuelle et sociale qui élève moralement le lecteur *(uplift). La Sonate à Kreutzer* présente « une image affreuse d'une phase affreuse de la question du mariage […] aussi fidèle, vivante, explicite et crue *(graphic)* qu'une photographie » qui ne suscite pas chez le lecteur moyen, c'est-à-dire ni débauché, ni criminel, des pensées licencieuses mais le dégoût. Flower compare cette approche au scalpel du chirurgien : « an ulcer receiving the heroic treatment of the knife ». Il faut donc percer l'enveloppe des faux-semblants (« tearing down the mask which is hiding the corrupting evils »), ouvrir pour révéler les profondeurs et présenter les maux moraux tels qu'ils sont, répugnants, afin de purger les âmes (« sin, crime, and immorality should always be made repulsive »)[155]. Cultiver le sentiment moral

---

[153] Les critiques de leurs différents ouvrages sont compilées dans l'article que Dickason consacré à Flower, « mécène des réalistes ». Seul manque à l'appel David Graham Phillips, romancier mais aussi *muckraker* connu pour sa série d'articles révélant la corruption du Sénat par les grandes entreprises (*La Trahison du Sénat*, publié entre février et juillet 1906 dans *Cosmopolitan*). Nous indiquons donc ici la référence des deux articles de Flower le concernant. David H. Dickason, « Benjamin Orange Flower, Patron of the Realists », *American Literature*, vol. 14, n° 2, 1er mai 1942, p. 152-154. Flower, « David Graham Phillips, a Novelist with Democratic Ideals », vol. 31, mars 1904, p. 236-243 ; « David Graham Phillips : A Twentieth-Century Novelist of Democracy », vol. 35, mars 1906, p. 252-258.

[154] Flower, « An Epoch-Making Drama », p. 249.

[155] Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 542-543.

implique donc de voir en face le réel : la moralité ne réside donc pas dans le contenu du roman (ou de l'article) qui se conformerait aux normes sociales mais dans l'acte même de dévoiler. Le premier ouvrage que Flower publie à la création de sa maison d'édition en 1891, *Is This Your Son, My Lord ?* d'Helen Gardener, traite du même sujet sensible : le mariage comme une forme de prostitution et le deux poids, deux mesures quant aux limites morales que la société impose aux hommes et aux hommes. Flower encense le réalisme de cette œuvre « réformiste et radicale » : « the most graphic portrayal of the wrongs which society tolerates and condones »[156]. Dans une lettre à Garland, Flower explique que c'est la gravité des problèmes (la pauvreté, à la ville comme à la campagne, dans ce courrier ; l'immoralité masculine chez Tolstoï ou Gardener) qui impose un remède à la hauteur, certes amer mais nécessaire pour le bien commun : « I for one do not believe in mincing matters when we are dealing with the great wrongs and evils of the day[157] ».

Cette approche idéaliste et éducative du réalisme se retrouve dans sa conception de Walt Whitman. Flower l'inclut dans la série des grands poètes qu'il publie dans *The Arena*. Il demande à son exécuteur littéraire, Horace L. Traubel, de dresser le portrait du poète. De nombreux échanges avec Traubel et Whitman pour trouver la bonne photographie du poète témoignent d'ailleurs du rôle du portrait comme révélateur de caractère à l'époque[158]. Flower range Whitman avec des figures bien plus classiques comme les romantiques James Russell Lowell, John Greenleaf Whittier ou Oliver Wendell Holmes, Sr. (connus comme les « Fireside Poets »), ils allient exigence morale (ils sont abolitionnistes, sauf Holmes), proximité avec le peuple et respectabilité (ils écrivent pour les familles). Pour Flower, Whitman s'inscrit dans cette lignée : il ne voit ni la modernité, ni la radicalité de Whitman, uniquement une visée idéaliste qui, simplement, ne mâche pas ses mots[159]. En cela, il s'inscrit dans le processus de légitimation de Whitman amorcé dès 1881 par la publication d'une première version non expurgée de son œuvre. De plus en plus apprécié des milieux littéraires, le poète est aussi de plus en plus en censuré. Il est

---

156 Flower, « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord ?* », p. 762. Flower consacre un symposium au roman dans *The Arena* : « A Remarkable Book », *The Arena*, vol. 3, janvier 1891 : Moncure D. Conway, « A Leading Liberal Author's View », p. 228-233 : J.R. Buchanan, « A Prominent Scientist's and Educator's View », p. 233-238 ; Matilda J. Gage, « The President of the Woman's National Liberal Union's Opinion », p. 238-239 ; Elizabeth Cady Stanton, « A Representative Thinker Among Women », p. 240-244 ; Don Piatt, « A Roman Catholic's View », p. 244-248 ; Robert C. Adams, « Criticism of the President of the Canadian Secular Union », p. 248-249.

157 Lettre de Flower à Hamlin Garland, 30 avril 1890, Hamlin Garland Papers.

158 L'article de Traubel sera publié plusieurs années plus tard : Horace L. Traubel, « Personal Recollections of America's Seven Great Poets. Part II. Conversations with Walt Whitman », *The Arena*, vol. 16, janvier 1896, p. 174-186. Lettre de Flower à Horace L. Traubel, 8, 15 août 1890, 8, 16 octobre, 10 novembre 1890, Horace Traubel and Anne Montgomerie Traubel Papers, 1824-1979. Lettre de Flower à Walt Whitman, 2 décembre 1890, Papers of Walt Whitman in the Charles E. Feinberg Collection, General Correspondence, 1841-1892, n.d., Box 9. Reel 5-6, Flower, B.O., 1890, n.d., Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

159 Ralph W. Emerson subit le même sort.

défendu par le libre-penseur Ezra Heywood au nom de la liberté artistique. Cette nouveauté s'oppose aux arguments classiques de Flower : Whitman a des intentions morales et une valeur éducative et à ce titre doit être protégé par le Premier amendement (une sorte de « good tendency test », si l'on peut dire)[160]. En somme, le radicalisme libre-penseur a une visée morale pour Flower. Tandis que la littérature établie s'ouvre aux marges (mais pour des raisons artistiques, différentes de celles de Flower), les tenants d'un ordre moral bourgeois incarné par Anthony Comstock en contrôlent de plus en plus l'accès, notamment pour les masses. Flower les combat mais partage leurs valeurs de pureté et d'ordre social ; cependant, pour lui, la condition de cette purification est de regarder le monde tel qu'il est. Il résume son approche mélioriste de la liberté d'expression dans une formule : « purity through knowledge, not innocence through ignorance[161] ». La représentation du vice, comme dans les sermons puritains, a donc une valeur éducative.

Flower soutient aussi un théâtre réaliste et social, dans la veine du d'Henrik Ibsen, qui met en scène cette confrontation avec les faits. Il encourage celui qu'il considère comme son équivalent américain, le dramaturge James A. Herne (1839–1901) et investit dans l'Independent Theater Society de Boston pour monter en 1891 une pièce édifiante : *Margaret Fleming*. L'intrigue tourne autour de la découverte par Margaret de l'infidélité de son mari, le manufacturier Philip Fleming, ce qui la rend aveugle. Philip abandonne sa maîtresse, une employée qui meurt alors qu'elle porte son enfant. Malgré tout, Margaret finit par lui pardonner après l'avoir mis en face de ses responsabilités et fait prendre conscience de l'hypocrite deux poids, deux mesures entre les hommes et les femmes en ce qui concerne l'adultère. Les spectateurs auraient été choqués par la description crue de l'infidélité et le réalisme de certaines scènes, notamment celle où Margaret donne le sein sur scène à l'enfant né de cet autre lit. Pour Flower, la pièce dénonce le traitement injuste, inique, et partial des femmes en ce qui concerne la moralité : elles sont condamnées socialement alors que l'on ferme les yeux sur l'immoralité masculine. *Margaret Fleming* dessille le spectateur et donne à voir ce « vestige d'un passé barbare ». Seule l'égale exigence morale, indifférente au sexe, permet le progrès moral selon Flower : « [women had the right] to demand that the man who marries her be every whit as pure and moral as herself, and until she makes this demand, and holds herself from the contamination of moral lepers, no substantial progress for higher morals and purer life will be made ». La pièce expose au public le « devoir impérieux et

---

[160] Jacoby, *Freethinkers*, p. 142. Jusqu'en 1919, le gouvernement pouvait réprimer un propos si, par sa simple expression, il tendait à mettre en danger le bien public. Le « bad tendency test » posait une question : est-ce que le discours incriminé pouvait avoir un effet néfaste sur la société ? David M. Rabban, *Free Speech in Its Forgotten Years, 1870-1920* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999), p. 132-145.

[161] Flower, « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », p. 316.

inexorable de la femme moderne » : imposer les normes morales à la société et purifier l'homme, sans cesse au bord de la déchéance morale, pour protéger la pureté féminine (« unless woman checks the increasing degradation of manhood, man will sooner or later drag her to his deplorable level »)[162]. La pièce, grâce à sa « fidélité à la vie », attire les écrivains de son temps, William Dean Howells ou Hamlin Garland, et des spectateurs peu coutumiers du théâtre. Malgré l'enthousiasme décrit par Flower, la pièce est un fiasco. Toutefois, il continue à soutenir Herne et finance une prolongation, malgré les pertes financières, car la vision sans artifice qu'il propose de la société contribue à l'édification morale du pays. Le théâtre, en effet, doit être « le moteur le plus puissant du progrès et de réforme »[163].

La littérature, pour Flower, sert sa vision mélioriste : il instrumentalise l'esthétique. Il fustige donc logiquement l'art pour l'art qui, symptôme d'une société décadente et d'un hédonisme corrompu, dévirilise et dévitalise la société (« flippant, effeminate, and senile »). Il assimile leur frilosité à un « efféminement intellectuel », un refus de voir coupable qui empêche de comprendre et de libérer, qui les femmes, qui les pauvres, de leur joug. Ces écrivains préfèrent boire, s'amuser et fermer les yeux sur la pauvreté, les injustices subies par les producteurs (« bread-producers ») et les dégradations endurées par les femmes. Ils sont, pour Flower, les idiots utiles du conservatisme, du conformisme et, *in fine*, de la ploutocratie. Il leur oppose l'exemple flamboyant de Victor Hugo, père spirituel des *vrais* écrivains, et cite régulièrement son ouvrage *William Shakespeare* (1864). L'auteur français y présente sa défense de l'art engagé et son apologie du génie de l'écrivain. Flower partage cette approche romantique : l'écrivain peut transmettre l'idéal au peuple et la beauté est « au service du progrès », ce qu'il appelle « l'Art pour le Progrès » et « l'Art pour la Vérité »[164]. Ce « réalisme robuste » regarde la réalité en face, pointe du doigt le décalage entre les prétentions progressistes du pays et sa triste réalité, suscite l'indignation et donc pousse le public à agir. La concomitance de son essor avec l'avènement de l'Évangile social s'explique par le même désir de la classe moyenne (radicale ou non) de voir « comment vit l'autre moitié » de la population, de comprendre comment le pays a pu si mal tourner et de renouer avec les laissés-pour-compte. Ce spectacle de la vérité a une finalité morale et sociale ; il implique de briser les frontières sociales et d'aller voir sur le terrain pour se faire peuple, contrairement au réalisme compatissant mais détaché de la génération d'écrivains

---

[162] Flower, « An Epoch-Making Drama », p. 247-249 ; « Mask or Mirror. The Vital Difference between Artificiality and Veritism on the Stage (with illustrations) », vol. 8, août 1893, p. 304-313. Dickason, « Benjamin Orange Flower, Patron of the Realists », p. 155. Gabrielle H. Cody, Evert Sprinchorn (éds.), *The Columbia Encyclopedia of Modern Drama. vol. 2.* (New York : Columbia University Press, 2007), p. 870.

[163] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 33.

[164] « Art for Progress » et « Art for Truth » : la seconde expression sera reprise par Herne. James A. Herne, « Art for Truth's Sake in the Drama », *The Arena*, vol. 17, février 1897, p. 361-370.

précédente comme William Dean Howells. La jeune garde veut dépasser leur timidité morale et sortir de la position de spectateur pour s'engager[165]. Ainsi, Flower décrit ses « contacts personnels » avec les victimes de l'organisation sociale[166]. Ce désir de renouer avec le réel qui hante la prose de Flower et des réalistes trahit, *in fine*, la distance qui sépare les réformateurs de leur objet de compassion. On le retrouve dans l'imaginaire des bas-fonds et du subconscient : l'antiformalisme de la classe moyenne cherche à faire tomber les conventions artificielles pour revenir à l'expérience concrète, qu'il s'agisse des faits révélés par les journaux ou la science, de l'énergie primordiale qui élève les individus ou de leur corruption foncière.

L'Art pour la Vérité deviendra le slogan de The Arena Publishing Company. Inséré verticalement dans un médaillon en demi-lune que complète un portrait de Benjamin Franklin, il forme la marque d'imprimeur qui orne les couvertures de ses ouvrages (cf. fig. 10). Flower se place sous l'égide d'un des Pères fondateurs, polymathe, héros des Lumières mais aussi, particulièrement approprié ici, figure tutélaire des imprimeurs qui fit ses armes à Boston comme apprenti avant de déménager à Philadelphie. L'écrivain a donc une mission sociale : il doit défendre les pauvres et les faibles (« the world's helpless millions »), créer des œuvres qui proposent des leçons morales et se servir de l'art comme une « arme » pour dénoncer les injustices (« giant wrongs and evils ») et améliorer les conditions sociales[167]. *La Case de l'oncle Tom* avait déjà, dans le passé, incarné cette « fonction la plus noble du roman » ; le roman contemporain doit donc se montrer à la hauteur de son époque. Il serait « criminel », affirme Flower, de ne pas prendre sa plume pour combattre l'esclavage des enfants et des femmes dans les ateliers de misère ou les lois iniques qui oppriment les travailleurs. Le roman comme le théâtre cherchent à « réveiller la nature émotionnelle » des masses, souligne-t-il, tandis que l'essayiste, l'orateur ou le philosophe visent leur raison (la presse, quant à elle, jette un pont entre le cœur et l'intellect)[168]. Alors qu'il apporte son aide James Herne pour monter *Margaret Fleming*, Flower se montre particulièrement sensible aux potentialités éducative du « théâtre réaliste » pour le peuple. Dans sa correspondance avec Garland, il se range sous le patronage de Victor Hugo : les histoires morales et « criantes de vérité *(true-to-life)* » touchent le cœur du peuple (« carried home a lesson to

---

165 David E. Shi, *Facing Facts : Realism in American Thought and Culture* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1995), p. 201-203.

166 Flower, The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress, p. 152.

167 Flower, « An Epoch-Making Drama », p. 247-249 ; « An Idealistic Dreamer Who Sing in a Minor Key », vol. 6, août 1892, p. 288-289 ; « Books of the Day. *Pray You, Sir, Whose Daughter ?* », vol. 6, juin 1892, p. xxxiii ; « Editorial Notes. The Highest Function of the Novel », vol. 1, avril 1890, p. 629 ; « Books of the Day. *Jason Edwards* », p. xxix.

168 Flower, « The Highest Function of the Novel », vol. 1, avril 1890, p. 628-630.

the heart of the people »)[169]. Flower rêve de pouvoir jouer ces pièces gratuitement devant des spectateurs des bas-fonds pour les divertir et les faire réfléchir[170].

Hamlin Garland incarne, pour Flower, cette éthique littéraire de « l'Art pour la Vérité ». Garland décide d'envoyer son recueil de nouvelles *Main-Travelled Roads* à Flower dont le radicalisme notoire, pense-t-il, lui prêtera une oreille attentive. De fait, Flower lancera sa carrière ; il sera son mécène et son « soutien le plus loyal ». The Arena Publishing Company publie l'ouvrage, ainsi que deux autres romans, *A Spoil of Office : A Story of the Modern West* et *Jason Edwards : An Average Man*[171]. *Main-Travelled Roads* dépeint sans ambages la « laideur essentielle » de la vie à la ferme à l'époque. Garland brise le mythe de l'Ouest, ce qui provoque un tollé : il oppose la vision idéalisée de la prairie diffusée par les publicités *(boom spirit, boosterism)* à une réalité plus sordide. Fort de cette réussite, Flower finance sa tournée dans le Midwest à la rencontre des populistes : de ce reportage, il tirera un roman d'apprentissage, *A Spoil of Office*. À travers le parcours politique d'un militant populiste élu au Congrès et son histoire d'amour avec une activiste pour le droit de vote des femmes, il montre « l'Ouest moderne » tel qu'il est : soumis à la sévérité du climat et aux diktats des compagnies ferroviaires mais porteur aussi de renouveau. *Jason Edwards* retrace la trajectoire funeste de l'Amérique « moyenne » aux prises avec la pauvreté, dans ses grandes villes comme dans ses campagnes. Le roman est en fait une version d'une pièce de théâtre, *Under the Wheel*, publiée pour la première fois dans le numéro de juillet 1890 de *The Arena*[172]. Comme Herne, Garland s'inspire du travail d'Ibsen[173]. Jason est la figure d'un homme brisé par la roue d'un destin construit principalement par le système industriel[174]. Victime de l'environnement délétère des *tenements* et exploité dans son usine, il décide de migrer à l'Ouest, attiré par les publicités promettant une vie meilleure et des terres en abondance dans le Dakota. Ruiné par un orage, écrasé de dettes et paralysé par un accident, le rêve tourne au cauchemar. Ce

---

169 Lettre de Flower à Hamlin Garland, 3 mai 1890, Hamlin Garland Papers.

170 Lettre de Flower à Hamlin Garland, 5 mai 1890, Hamlin Garland Papers.

171 Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 329-344 ; « Roadside Meetings of a Literary Nomad », p. 518-521 ; *Main-Travelled Roads : Six Mississippi Valley Stories* (Boston : The Arena Publishing Company, 1891) ; *A Spoil of Office : A Story of the Modern West* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892) ; *Jason Edwards : An Average Man* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892).

172 Garland publie la pièce à compte d'auteur. Malgré la puissance et la nécessité de son message, elle connaît un échec commercial, ce qui incitera Flower à établir sa propre maison d'édition pour soutenir le « réveil du langage » qu'il voit à l'œuvre dans le pays. Newlin, *Hamlin Garland : A Life*, p. 141.

173 Il théorise ce théâtre dans un article : Garland, « Ibsen as Dramatist », *The Arena*, vol. 2, juin 1890, p. 72-82.

174 La métaphore mécanique qui donne le titre à la pièce de Garland se retrouve à l'époque dans de nombreux textes de Flower, par exemple dans sa « déclaration d'intention » pour *The Arena* : « to discuss fully and boldly the portentous evils of the hour, the urgent demands of the highest civilization, giving special prominence to social problems and all questions which intimately affect the multitudinous army who are under the wheel of a cruel destiny ». Flower, « Notes and Announcements », vol. 1, avril 1890, p. ii.

texte fictionnalise les idées d'Henry George : il s'attaque à la spéculation foncière, urbaine ou rurale, et au mythe de terres libres à l'Ouest. La dédicace du roman est par ailleurs adressée aux Farmers' Alliances. Une autre pièce, *A Member of the Third-House : An American Play of To-Day*, dénonce les scandales politiques fomentés par les lobbies ferroviaires[175]. Contemporaine d'une affaire de même nature, la pièce ne sera pas publiée : Flower craint les poursuites tant les personnages rappellent des figures réelles[176]. Garland, finalement, en fera des lectures publiques[177].

Flower consacre de nombreuses pages aux ouvrages de Garland car ils donnent à voir l'époque et sont donc le complément idéal de ses magazines. Il puise d'ailleurs probablement dans ses descriptions de la misère l'inspiration pour son éditorial de janvier 1893 sur la fausse prospérité du pays[178]. *A Spoil of Office*, publié en feuilleton dans *The Arena* de janvier à juin 1892, révèle « le pouvoir du peuple une fois réveillé » et le combat du « paysan et de l'artisan contre la pensée dominante », les conservateurs, les machines politiques et les quotidiens à leur botte. Selon Flower, le roman devrait être lu par chaque fermier, chaque membre des Farmers' Alliances, chaque femme (pour son portrait du féminisme du Midwest), chaque « adepte des réformes sociales, économiques et sociales », et chaque « Américain qui réfléchit »[179]. *Jason Edwards* démasque (« tears away the mask ») la logique de domination des ploutocrates : la « fidélité absolue à la vérité ou à la réalité » y est telle que « le lecteur ne peut en effacer les images mentales ». Les salaires de misères et les augmentations de loyers poussent les pauvres à émigrer à l'Ouest pour s'installer avec leur famille mais, en 1892, il n'y a pas plus de « terres libres » car les *corporations* se les sont accaparées. Privée de « soupape de sécurité *(escape-valve of social discontent)* », les travailleurs ne peuvent fuir ; la grogne sociale, sans échappatoire, se reporte alors dans l'industrie et éclate en violences. Comme l'État a distribué les terres publiques aux grandes compagnies, les Américains, et surtout leur postérité, sont dépouillés de leur héritage : la promesse d'une vie meilleure (« the nation has squandered the inheritance of the unborn »). C'est dans cette rupture historique que Flower voit la cause des maux de l'époque et la constitution de la « question ouvrière ». Jason Edwards en est le martyr : « a colossal figure – a type of the overworked and underpaid American artisan, and later the struggling, mortgage-crushed

---

175 Garland publiera une autre version sous forme de roman : *A Member of the Third-House : A Dramatic Story*.

176 Voir la lettre de Flower où il conseille à Garland de consulter un avocat avant publication. Lettre de Flower à Hamlin Garland, 3 septembre 1890, Hamlin Garland Papers.

177 L'ensemble de ce paragraphe se fonde sur les mémoires de Garland ainsi que la biographie de Newlin. Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 329-344 ; « Roadside Meetings of a Literary Nomad », p. 518-521. Newlin, *Hamlin Garland : A Life*, p. 126-127, 138-141, 148-150, 165.

178 Voir *supra* : Flower, « Are We a Prosperous People ? », p. 197-208

179 Flower, « The Arena for 1892 », p. xliii-xlvi.

farmer ». L'horizon spatial et imaginaire d'un lieu où fuir pour s'accomplir (l'Ouest) donne un destin au pays et un avenir aux individus : les thèses que formulera Frederick Jackson Turner en 1893 sur le rôle du front pionnier *(frontier)* sont dans l'air à l'époque. Flower en propose une lecture radicale puisqu'il n'y voit pas qu'un simple mouvement historique qui arrive naturellement à son terme mais la responsabilité directe des ploutocrates[180]. Les articles dithyrambiques de Flower ne se limitent pas aux ouvrages de Garland publié par ses soins : ils ne relèvent donc pas du contrat qui le lie à son auteur et inclut une campagne publicitaire. Flower encense aussi deux autres livres publiés par F. J. Schulte & Company : *A Member of the Third-House : An American Play of To-Day* et *Prairie Folks*. Le second est un recueil qui poursuit l'entreprise de *Main-Travelled Roads* : il propose, selon Flower, des « images photographiques réelles » de l'Iowa[181]. La même fidélité caractérise la pièce *A Member of the Third-House* : « a graphic picture of the influence of money in influencing legislation ». Sa recension souligne les inégalités indignes qui abîment la République. Seule la « publicité », la transparence dirait-on aujourd'hui, peut défaire la corruption, comme l'a montré, explique-t-il, l'exemple de la chute de Boss Tweed. Des sentinelles (« watch dogs ») sont donc nécessaires pour veiller sur le pays et la pièce de Garland (ou *The Arena*) remplit cet office parfaitement[182].

Si l'expérience de Garland aux côtés de Flower au sein de l'American Psychical Society changera sa vie, il se dissociera petit à petit de Flower sur les questions littéraires. Pour l'écrivain, le journaliste reste prisonnier de sa conception « éthique » et ne comprend pas la dimension esthétique de son travail. Garland rompt également avec sa période populiste : l'engagement laisse la place à l'art (« the artist began to check the preacher »), bien qu'il ne regrette aucunement l'orientation réformiste que Flower, avec insistance, cultivait chez lui[183]. La logique visuelle vantée par Flower pousse l'artiste sur de nouvelles terres : le réalisme pour Garland consiste à rendre avec fidélité l'expérience visuelle individuelle d'un lieu précis ; les connaissances objectives sur ce milieu deviennent secondaires. En somme, il glisse vers l'impressionnisme, ou ce qu'il nomme « véritisme » : des impressions soumises à un processus scientifique de vérification[184]. La soumission de tout texte à une visée sociale et didactique explique aussi l'évolution des rapports de Flower avec Stephen Crane. Garland le présente à Flower qui publie deux de ses nouvelles

---

[180] Flower, « Notes and annoucements. *Jason Edwards* », p. li; « Books of the Day. *Jason Edwards* », p. xxix.

[181] Flower, « Books of the Day. *Prairie Folks* », vol. 7, avril 1893, p. xiii-xiv.

[182] Flower, « Books of the Day. *A Member of the Third-House* », vol. 5, mai 1892, p. xl-xliii.

[183] Garland, *A Son of the Middle Border*, p. 335 ; « Roadside Meetings of a Literary Nomad », p. 521.

[184] Il explique cette conception dans le journal de Flower : Hamlin Garland, « The West in Literature », *The Arena*, vol. 6, novembre 1892, p. 669-676. Newlin et McCullough (éds.), *Selected Letters of Hamlin Garland*, p. 417.

« The Ominous Baby » et « The Men in the Storm » en 1894[185]. Dans sa critique de *Maggie : A Girl of the Streets*, Garland souligne la radicale nouveauté du style « pictural » et du sujet (la pauvreté et la prostitution restaient tabous à l'époque) ; Flower ne s'intéresse qu'à la seconde partie de cette appréciation et encense les implications sociales de ces textes[186]. Malgré la générosité de Flower qui soutient un Crane sans le sou, l'écrivain s'éloigne de son mécène qui ne le comprend plus dès lors que ses textes apparaissent délaisser l'engagement social[187]. Pour Flower, la vision d'un individu jouet d'un destin indifférent heurte son optimisme : l'environnement détermine certes les êtres mais il peut être modifié pour créer des conditions plus propices.

Le réalisme idéaliste est plus qu'un style pour Flower : il s'agit d'un cadre épistémologique pour penser le monde qui inclut le théâtre, le roman ou la journalisme. La possibilité d'une représentation fidèle au réel, matérialisée par la photographie, faciliterait la mobilisation sociale car le lecteur voit, directement, les problèmes. Flower compare le réalisme au nouveau mode de formation des connaissances (« new Learning ») né de la Réforme et du siècle de Thomas More : la science transforma la façon de voir, ce qui enclencha une dynamique de contestation sociale. Le réalisme réformateur, encore « iconoclaste, une voix dans le désert », augure donc d'un nouvel ordre social. Flower est conscient de ne pas représenter l'ensemble de la nouvelle école réaliste : il sait que pour certains, la soif d'idéal, qu'il décrit comme intrinsèque à l'homme (« longing of man's inner nature »), n'est qu'un « anesthésiant » dont il faut se débarrasser. Par exemple, Clarence Darrow partage avec Flower la nécessité d'établir des faits par la littérature et de mettre ce savoir au service du réformisme, mais il ne va pas plus loin et dénonce le réalisme qui vire au sermon[188]. Flower récuse cette vision qui s'est finalement imposée dans l'imaginaire littéraire et explique qu'il faut bien se reposer après la « bataille » et élever le lecteur, comme Roosevelt le disait à propos des *muckrakers* , grâce à des visions célestes[189]. Dans un portrait de Zola, Flower explique le subtil équilibre nécessaire à tout bon écrivain social :

> Where too much emphasis is given to the presence of evil conditions by vivid picturing of the same, without the truth being set over against the false in a still bolder manner, the effect

---

[185] Stephen Crane, « The Ominous Baby », *The Arena*, vol. 9, mai 1894, p. 819-821 ; « The Men in the Storm », *The Arena*, vol. 10, octobre 1894, p. 662-667.

[186] Garland, « Book Study », *The Arena*, vol. 8, novembre 1893, p. xi. Flower, « Notes and annoucements », vol. 9, mai 1894, p. xlvii.

[187] Paul Sorrentino, *Stephen Crane. A Life of Fire*, p. 95, 139. Stanley Wertheim, *A Stephen Crane Encyclopedia* (Westport, CT : Greenwood Press, 1997), p. 109-123.

[188] Clarence Darrow, « Realism in Literature and Art », *The Arena*, vol. 9, décembre 1893, p. 98-113. À cette époque, Darrow milite auprès des populistes en Illinois. Postel, *The Populist Vision*, p. 246-248.

[189] Flower, « An Idealistic Dreamer Who Sing in a Minor Key », p. 288-289.

is likely to be the reverse of what the author desires, producing a feeling of despair that is far worse than the inertia of ignorance. Moreover, when an author pictures anything relating to sensuality and vice there is always danger—great danger—of the mental imagery which the descriptions call forth exerting a baleful effect, almost as the fascinating spell of a serpent over a bird, when it appeals to diseased or disordered imaginations which are all too common, thanks to the false, artificial and unhealthy theories, ideals and practices of the past. Hence the realist or naturalist is liable to do evil even when striving to do good. He is liable to still further degrade minds already sick with the disease he seeks to cure.

Thus one may not agree that Zola 's method as found in his earlier works was the right way or the best way to regenerate society. Still, in simple fairness, we must strive to place ourselves in his position in order to judge him fairly. Of Zola's honesty, sincerity and nobility of purpose we entertain no doubt, though we may question the wisdom of his method as emphasized in his earlier novels for impressing great and needed lessons on the untrained and degraded imagination of the masses[190].

Si dévoiler la corruption est nécessaire au progrès, la reproduction fidèle du réel devient contre-productive si elle n'est pas accompagnée d'une vision idéale : Flower construit sa pédagogie sur les contrastes. Dans cet extrait, il dénonce le naturalisme hémiplégique d'un Crane ou du Zola des Rougon-Macquart : l'homme n'est plus *que* victime d'un environnement indifférent. Malgré la sincérité des intentions, les « imaginations malades », produites par des décennies de culture délétère, ne peuvent supporter l'image de l'enfer social seul, à moins de se désespérer ou, dans les cas d'évocations du vice, de s'empoisonner davantage. Bien que dure, l'expression de Flower ne relève pas du jugement de valeur mais du simple constat : les masses sont victimes de siècles de déterminations négatives. Il faudrait donc atteindre que la culture soit complètement régénérée pour que tous, et surtout les « masses », puissent endurer cette vision ; il faudrait donc attendre que le peuple soit à la hauteur de l'avant-garde morale.

Le traitement réaliste du sexe, indispensable pour mettre le pays ou le lecteur en face de ses responsabilités, doit obligatoirement s'accompagner d'une vision morale, sous peine d'exciter les esprits corrompus[191]. Tolstoï, Gardener ou Herne, explique Flower, inscrivent leur portrait de

---

190 Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer.* A Book Study », p. 443.

191 Tolstoï, dans un texte pour *The Arena* sur Maupassant, va dans le même sens : il loue le style réaliste de l'écrivain français mais regrette le gâchis de son talent dès lors qu'il s'est fourvoyé dans les théories littéraires à la mode – et fausses selon le sage russe – qui refusent de dépeindre des « choses dignes d'être aimées » et font de l'amoralité un « blason ». Flower publie aussi un texte du sociologue Edward A. Ross qui analyse la fascination du desespoir chez les intellectuels et les écrivains européens qui, « emplis des notions scientifques sur la nature humaine », cherchent dans l'humain les « traces du sauvage troglodyte ». Pour Flower, la science doit être mise au service de l'élévation de l'individu pour qu'il s'extraie de sa caverne préhistorique. Léon Tolstoï, « Guy de Maupassant », *The Arena*, vol. 11, décembre 1894, p. 15-26. Edward A. Ross, « Turning Toward Nirvana », *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, p. 742.

l'immoralité masculine dans cette perspective mélioriste. Ce qui « rachète » les descriptions crues sont donc leur valeur éducative et l'intention de l'auteur, ce qui peut créer des difficultés quand la visée morale n'est pas explicite[192]. À l'époque, en tout cas, cela pose problème comme le montrent la censure du romancier russe et la gêne, perceptible malgré le sarcasme, d'une figure aussi anticonformiste qu'Hubbard : il raille, en effet, les « romans érotiques *(sex novels)* » pourtant bien sages de Garland (ou peut-être moque-t-il l'embarras des lecteurs mais, peu importe l'objet de sa moquerie, la pudibonderie visée est la même)[193]. Cette logique explique l'intérêt de Flower pour la psychologie, c'est-à-dire une science qui permet de sonder les profondeurs des êtres et de lire leurs intentions[194]. Cette approche psychologique de la moralité est à cheval entre deux époques : elle relève du déterminisme du caractère répandu au XIXe siècle et du mouvement contemporain de Flower qui réduit le religieux à une expérience subjective. Si le réalisme explicite ne dégoûte pas le lecteur, c'est qu'il est, au fond, corrompu. Il s'ensuit que seule une personne immorale peut trouver le réalisme obscène. Dans une lettre à Theodore Schroeder, avocat, président de la Free Speech League (l'ancêtre de l'American Civil Liberties Union qui combat les lois Comstock entre 1902 et 1919) et psychanalyste atypique, Flower déclare partager son opinion

---

192 Flower s'inscrit dans la longue histoire de la définition de l'obscénité aux États-Unis. Dans les années 1890, le « test Hicklin », formulé en 1868 par un juge anglais (*Regina v. Hicklin*), prévalait : un livre était obscène s'il avait « tendance à dépraver et à corrompre les personnes dont les esprits sont vulnérables à de telles influences ». C'est grâce à la jurisprudence Hicklin que s'est affirmée la constitutionalité de la loi Comstock. *Rosen v. United States* (1896) adopte explicitement le test Hicklin. Flower s'éloigne de cette conception victorienne : en mettant en exergue la valeur sociale de l'œuvre, l'intention de l'auteur et la teneur de l'ouvrage pour un lecteur moyen (c'est-à-dire non corrompu), il préfigure les grands arrêts du XXe siècle. En 1933 et 1934, la cour d'appel de New York prend en considération « l'effet dominant » de l'ouvrage et la réputation de l'auteur. En 1957, l'arrêt de la Cour suprême *Roth v. United States* définit comme obscène toute production « sans importance sociale compensatrice *(utterly without redeeming social importance)* » qui suscite, « un intérêt lascif » chez « une personne ordinaire appliquant les normes contemporaines de la communauté *(whether to the average person, applying contemporary community standards, the dominant theme of the material taken as a whole appeals to the prurient interest)* ». Puis, le test Miller (*Miller v. California*, 1973) précisera *Roth v. United States*. Trois critères sont nécessaires pour qualifier une œuvre d'obscène : la lubricité de l'œuvre pour une personne quelconque selon les critères actuels de sa communauté (contrairement à Roth, où la communauté reste nationale) ; un description clairement choquante (« patently offensive ») ; l'absence de « valeur littéraire, artistique, politique ou scientifique sérieuse ». Flower sera témoin d'un procès où, selon ses dires, les pouvoirs utilisent la question de l'obscénité pour censurer les écrits anticatholiques. L'État fédéral poursuivra en 1916 le journal anticatholique *The Menace* pour infraction à la loi Comstock. Rabban, *Free Speech in Its Forgotten Years*, p. 38. Marcela Iacub, *De la pornographie en Amérique : la liberté d'expression à l'âge des démocraties délibératives* (Paris : Fayard. 2010), p. 163-212.

193 « Heart to Heart », *The Philistine*, p. 183.

194 On retrouve ici encore un parallèle avec l'affirmation de William James pour qui l'objet de l'éducation supérieure (Flower, plus démocratique, parlerait d'éducation populaire grâce à la presse) est de savoir comme reconnaître la moralité d'un individu.

que « l'obscénité n'existe que dans l'esprit ». Il doute cependant qu'en 1906 une idée aussi novatrice soit acceptée et donc utile au « combat pour la moralité fondamentale »[195].

Flower fustige les faux moralisateurs qui trouvent une statue de Vénus (ou ajoute-t-il, ironique, un pied de piano) obscène : seule une personne immorale peut y voir, projeter en fait, de l'impureté[196]. Seules l'étroitesse d'esprit et l'infirmité morale (« moral dwarfs ») peuvent expliquer qu'ils ne *voient* pas l'élan idéaliste et mélioriste d'une description sans voile de l'homme. L'immoralité se loge davantage dans la volonté de cacher, par fausse pudeur ou volonté de maintenir le *statu quo*, les maux sociaux qui, par conséquent, s'infectent et contaminent le corps social. Les conservateurs, en refusant de voir en face les problèmes, les perpétuent et, en refusant tout examen de conscience, perpétuent, aggravent même, leur propre corruption. Ils refusent toute lumière (la connaissance, la spiritualité) et jouent, en plus, les apprentis-sorciers avec la société car ils refusent toute possibilité d'amélioration : « [reformers] must be earnest, persistent, intelligent agitators and educators, who understand that none but ignorant social quacks would seek to film over the present ulcers »[197]. Si réformer procède, naturellement et perfomativement, de l'acte de voir, c'est avant tout car le progressisme relève du sens commun pour Flower. La corruption saute aux yeux, immédiatement ; elle est *self-evident* et ne requiert aucune démonstration. Flower réincarne l'héritage abolitionniste qui, à la croisée de la philosophie du *common sense* et du protestantisme évangélique, suppose que la solution au problème de l'esclavage

---

[195] Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 16 janvier 1906, Theodore Schroeder Papers. Theodore Schroeder (1864-1953) était devenu libre-penseur dans sa jeunesse au contact de la pensée de Robert Ingersoll. Avocat dans l'Utah, il avait défendu les Mormons victimes de persécutions, puis, à la vue de leur propre intolérance à l'égard des autres croyants, il se mit à écrit des pamphlets contre Joseph Smith, affirmant que le mormonisme s'ancre dans des déviances psychosexuelles. Accusé d'obscénité mais acquitté, son procès le rend sensible aux questions de liberté d'expression. Avocat en plus d'auteur, Schroeder fonde la Free Speech League en 1902, moins connue mais antérieure à l'American Civil Liberties Union (ACLU). Il consacre toute son énergie à défendre l'expression de toutes les opinions, même les plus viles, sur tous les sujets. Jamais il ne conditionne son aide à l'idéologie de l'accusé. Il publie, outre ses nombreux articles dans le magazine de Flower, de nombreux ouvrages pour défendre les idées persécutées contre la censure du gouvernement (voir chapitre 6.VII). La Free Speech League, oubliée maintenant, compte cependant dans ses rangs des noms illustres : le *muckraker* Lincoln Steffens, l'anarchiste Emma Goldman, et la militante pour la contraception Margaret Sanger. Schroeder devient également rédacteur adjoint de *The Arena*. En 1916, H.L. Mencken encensera son travail en faveur de l'a liberté d'expression. Sur Schroeder voir Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History », p. 68-70 ; « Schroeder, Theodore », *American National Biography Online*. [En ligne], mis en ligne en février 2000, consulté le 17 novembre 2013. URL : http://www.anb.org/articles/11/11-01158.html.

[196] Flower, malgré son moralisme exacerbé (lui dirait « à cause de »), rejoint les positions de libres-penseurs comme Whitman : « It is not the pictures or nude statue or text, with clear aim, that is indecent ; it is the beholder's own thought, inference, distorted construction ». Walt Whitman, « A Memorandum at a Venture », *North American Review*, juin 1882, p. 546, cité par Cronin, « The Liberty to Argue Freely », p. 182.

[197] Flower cite l'acte 3, scène 4 d'*Hamlet* : « Whilst rank corruption, mining all within, / Infects unseen ». Flower, « Fronting the Future », p. 125.

repose dans le simple fait de voir son évidente immoralité[198]. Voir mène donc mécaniquement aux réformes, dissimuler corrompt l'individu et la société, et ne pas voir trahit soit une ignorance à pallier par l'éducation, soit une immoralité foncière.

Si l'obscénité se loge dans l'esprit et non dans les objets, comment expliquer que Flower réprouve les arts qui relocalisent le « réalisme » dans l'expérience subjective ? Pourquoi ne s'intéresse-t-il pas à l'impressionnisme naissant chez les romanciers ou les photographes ? Comme dans sa vision d'une religion comme expérience individuelle prouvée par la science qui transformerait le monde, cette évolution vers une approche subjective des modes d'expression ne se départ pas d'un ancrage dans les faits et d'une finalité réformiste, d'où son intérêt pour une littérature visuelle mais qui reste en deçà de l'impressionnisme car toujours didactique et engagée ou pour le regard, objectif selon lui, de l'appareil photo. Flower donne à voir le regard d'un homme du XIXe siècle sur la modernité naissante, entre triomphe de l'objectivité scientifique et avènement d'une approche subjective de l'humain (la psychologie, l'impressionnisme). Flower, pourrait-on dire, ne choisit pas son camp et ne pousse pas leur logique à leur terme. Il reste prisonnier de son idéalisme moral : il ne comprend donc pas la modernité artistique d'un Crane et refuse une science divorcée d'une téléologie « spirituelle », ce bricolage à la frontière de la science et de la spiritualité qu'il puise dans le protestantisme, les religions métaphysiques et la religion civile républicaine. Flower, enfin, reste attaché aux théories de la perception au cœur de la philosophie du sens commun . Il croit dans la possibilité d'une adéquation entre le regard et le monde, d'où sa prédilection pour une pédagogie visuelle, des leçons de choses où le réformateur peut montrer le monde comme un objet, tel qu'il est, et où le lecteur/spectateur, mis en face des faits, peut se faire sa propre opinion. Flower, finalement, sent la dynamique moderne mais reste un homme du XIXe siècle, positiviste et spirituel, un William James qui ne tirerait pas les conclusions de ce qu'il voit et y plaquerait les grilles de lecture du passé. Pour Flower, le réformateur peut montrer le monde objectivement, un (re)présentation conforme à la réalité. Dans cette pédagogie par l'exemple, pour que l'individu s'élève, il faut lui faire voir la corruption dans toute sa laideur : il ne pourra qu'avoir un mouvement de recul, comme les spectateurs des lanternes magiques. Il faut aussi lui faire voir les lumières édifiantes de consciences pures, et expliciter les purs desseins des réformateurs pour créer un contraste révélateur. L'idéalisme, complément nécessaire au réalisme, est mis en récit dans des utopies qui, dans la logique de Flower, sont des possibles objectifs.

[198] Sophia A. Rosenfeld, *Common Sense : A Political History* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2011), p. 235.

VI. (Faire) voir l'idéal, sculpter les esprits : l'élan utopique

Les deux moteurs de la régénération sociale par l'écrit, le dévoilement *(exposure)* et l'élévation morale *(uplift)*, ont leurs équivalents littéraires avec les contre-utopies et les utopies. L'enfer de la civilisation laisse la place à un monde rénové : son ouvrage *Civilization's Inferno* expose cette logique apocalyptique dans son déroulement même, la révélation des dessous de Boston se concluant sur une ville rénovée et paradisiaque. Le rôle du réformateur, intellectuel, journaliste ou écrivain, est de faire advenir cette dynamique spirituelle dans l'histoire. L'écrit joue alors un rôle majeur. Optimiste invétéré, Flower s'intéresse moins aux dystopies, mis à part *Caesar's Column : A Story of the Twentieth Century* du populiste Ignatius Donnelly (1890). Pour pallier la dégradation de l'imagination, il faut en effet emplir les esprits d'images idéales. La métaphore visuelle est prise au pied de la lettre par Flower : il n'utilise guère le terme « utopie » et préfère « vision sociale *(social vision)* » qui puise dans son imaginaire d'impressions photographiques dans le cerveau et qui, d'emblée, souligne leur inscription dans sa conception engagée de l'art.

À la tête de l'Arena Publishing Company, Flower publie de nombreuses utopies et en encense des dizaines d'autres dans ses rubriques littéraires. Il incarne l'élan utopique qui, des deux côtés de l'Atlantique, caractérise le tournant du siècle et en particulier les années 1890[199]. Une pléthore de romans utopiques envahit en effet le marché littéraire (Roemer en compte plus de 150 entre 1888 et 1900). Dans ses mémoires, Flower se remémore cette explosion (« an unparalleled number of social visions in England and America ») qui finit par lasser le public, ce qui explique, selon lui, l'essor, en réaction, d'une soif de faits et de remèdes pratiques qu'étancheront à partir de 1900 les *muckrakers* et la multiplication d'essais politiques et économiques[200]. L'analyse de Flower préfigure ici la dichotomie entre une fin de XIXe siècle idéaliste et un début de XXe siècle pragmatique qui traverse l'historiographie de la période. Il ne la partage pas cependant : il ne s'agit pas pour lui d'un mouvement de fond mais d'une évolution du goût des lecteurs ; le vrai réformateur se doit d'être un réaliste idéaliste[201].

Quelles dynamiques historiques produisent cette vague utopiste à ce moment précis ? La symbolique de la fin de siècle et des dates rondes (1900) explique probablement le renouveau des utopies dans les années 1890. L'immense succès du roman d'Edward Bellamy *Looking Backward*

---

199 A propos de la vague de littérature utopique dans les années 1890, voir Kenneth M. Roemer, *The Obsolete Necessity : America in Utopian Writings, 1888–1900* (Kent, OH : Kent State University Press, 1976) ; Jean Pfaelzer, *The Utopian Novel in America, 1886–1896 : The Politics of Form* (Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1984) ; Frederic Cople Jaher, *Doubters and Dissenters : Catachysmic Thought in America, 1885-1918* (Londres : The Free Press of Glencoe, 1964). Bell, « Before the Democratic Peace », p. 12. Pour le contexte français, voir Charle, *Discordance des temps*, p. 326-328.

200 Flower, *Progressive Men*, p. 151.

201 Wiebe, *The Search for Order*, p. 138-140, p. xxxiii.

lance la tendance[202]. Une vague de confiance dans l'avenir et dans la possibilité d'agir sur le monde s'empare alors des intellectuels de la classe moyenne[203]. Ces causes conjecturelles cristallisent des dynamiques de plus longue durée. L'évolutionnisme adapte la tradition prophétique du protestantisme américain à l'âge scientifique. Les « vrais idéalistes » réincarnent les prophètes d'Israël pour Flower : ils n'ignorent pas le mal, remplacent les images fausses par la vérité et guident leur peuple vers la Terre Promise en plaçant un idéal devant leur imagination[204]. Parallèlement, la modernité, comme nouveau régime d'historicité postulant un mouvement continu, irréversible et tourné vers le futur, devient au cours du XIXe siècle une science positive avec ses lois. L'espoir prophétique se sécularise, puis, alors que l'histoire, sous l'effet de l'évolutionnisme, se sacralise à la fin siècle, l'image d'un avenir parfait devient le fruit d'une logique historique soumise à la causalité scientifique. Le système futur accomplira ce que porte en germe le présent, si les acteurs historiques agissent en se conformant aux lois historiques (ou morales, mais c'est la même chose pour Flower).

Sous l'effet de l'imaginaire positiviste, le millenium chrétien devient un royaume terrestre prévisible. L'utopiste, comme prophète adapté à l'âge de la science, n'est plus l'interprète des mystères divins mais d'une logique historique scientifique qui peut prévoir et imaginer l'avenir : il constate la situation et, suivant les lois de l'histoire, en projette la logique dans le futur. L'utopie est en fait une hypothèse : une explication des faits probable dans les conditions données avancée provisoirement mais non encore vérifiée. Elle est le produit d'une société qui, petit à petit, évacue le religieux comme mystère et le réoriente vers une spiritualité explorable (comme en témoignent le bricolage scientifico-religieux de Flower et son intérêt pour les recherches psychiques). En effet, une fois le dogmatisme battu en brèche par les avancées de la science, les origines et les fins du monde ne relèvent plus d'une parole divine indiscutable, d'un mystère inaccessible à l'expérience mais dont le sens est connu et révélé, mais deviennent d'autres espaces à explorer. Le commencement et le terme de l'aventure humaine deviennent objets d'histoire, d'où les découvertes archéologiques et géologiques, la critique radicale de la Bible ou l'invention de la préhistoire (le terme « prehistoric » apparaît en 1851 selon l'OED, « prehistory » en 1871) ou bien

---

202 Charle, *Discordance des temps*, p. 327-328.

203 Coexiste avec cet optimisme une veine pessimiste et décadente qui, chose nouvelle dans l'histoire américaine, récuse tout sens à la nature et nie à l'individu toute possibilité d'influer sur le cours des choses. Cette tradition reste marginale et fortement influencée par la pensée européenne (notamment Max Nordau). On la retrouve chez des figures comme l'historien Brooks Adams ou les écrivains Ambrose Bierce ou Stephen Crane. Flower ne peut que condamner ce pessimisme mortifère : il croit que l'individu peut transformer le monde ; il embrasse, incarne mais aussi diffuse l'activisme régénérateur d'une Amérique positive. Voir à ce sujet Higham, « The Reorientation of American Culture in the 1890s », p. 173-197.

204 Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer*. A Book Study », p. 440.

le goût des prédictions historiques qui, en littérature, s'épanchent dans les utopies. Les fins de l'histoire deviennent imaginables en appliquant les lois historiques, d'où l'essor d'une littérature utopique à la limite de la science-fiction[205]. Les utopies sont alors expliquées non seulement comme un monde organisé par la science mais aussi comme le fruit d'un développement de l'histoire analysable scientifiquement. Les utopies plus anciennes semblent, *a contrario*, relever d'un imaginaire moins scientifique et temporel que politique et spatial. L'urgence à réinventer le pays s'explique aussi probablement par la fin de la *frontier* : le pays n'est plus cette utopie où l'individu peut rebâtir une société meilleure ailleurs, à l'Ouest, mais qui, condamné à la finitude, se met à imaginer de nouveaux ailleurs. La vague d'utopies sur le modèle de Bellamy se projettent dans le futur (Flower publie une suite à ce best-seller, *Young West*), ou dans l'espace sur Mars (Flower en publie plusieurs : *Earth Revisited*, *Unveiling a Parallel*, et *A Prophetic Romance, Mars to Earth*).

Les romans des années 1890 expliquent les désordres économiques (la dépression) et sociaux (les marches de chômeurs, la violence entre ouvriers et capitalistes, la misère) en montrant comment un monde débarrassé de ces maux aurait procédé. Si les utopies expriment les peurs d'une époque, elles fournissent surtout une méthode pour réordonner le pays, méthode qui, fictivement, a fait ses preuves. Elles justifient, en poussant à leur terme les dynamiques historiques, la lecture réformiste de la crise : compléments de la presse anticonformiste, elles rétablissent la vérité sur l'époque en légitimant, *a posteriori*, les diagnostics marginaux. Elles soulignent l'enjeu de la crise des années 1890, transformant l'histoire immédiate retracée par les journalistes indépendants en histoire de plus longue durée exposée par un historien du futur. L'imagination littéraire s'empare de l'idéal d'une histoire scientifique pour donner à voir une alternative à ce que les ploutocrates et les politiques corrompus présentent comme inévitable, le laissez-faire économique et l'industrialisation à marche forcée, ainsi que pour démontrer, « en regardant en arrière », comme l'affirme le titre du classique de Bellamy, que le mouvement de réforme non seulement était juste mais que, de la position de surplomb que permet la distance historique, elle ne pouvait être que nécessaire. Les écrits utopiques sont donc un des moyens, avec le journalisme, de « désamorcer, par un tableau concret, l'objection d'impossibilité que les tenants de l'ordre établi adressent aux projets d'une autre société » et donc de se réapproprier l'histoire[206].

L'utopie permet un surplomb historique et intellectuel où les choix politiques présents seront validés par la société idéale du futur et par la science. Elle mêle déterminisme du caractère

[205] Le terme « science-fiction » apparaît en 1927 mais existe déjà en 1897 non comme genre mais comme œuvre de science-fiction selon l'OED ; la fin du siècle utilise le terme de « scientific romance » pour les écrivains comme Jules Verne ou H. G. Wells.

[206] Charle, Discordance des temps, p. 29.

et lois positives de l'histoire : elle donne à voir ce qui se passe si l'on donne libre cours aux vertus et si des réformateurs modifient les conditions initiales. *A contrario*, laisser libre cours aux vices ou conserver les conditions iniques qui prévalent dans les années 1890 ne peut mener qu'à la contre-utopie. Antithèse imaginaire du précédent anglais où la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé avait évité une révolution sanglante, le roman d'Ignatius Donnelly, *Caesar's Column : A Story of the Twentieth Century*, montre parfaitement, explique Flower, ce qui ne peut que logiquement et scientifiquement se passer si le peuple et les progressistes ne sont pas écoutés : le « résultat inévitable » de la législation de classe et de la corruption des puissants ne peut être qu'une révolution violente, l'extension de l'abîme qui engouffre les pauvres à l'ensemble de l'humanité (« humanity in the abyss ») et, finalement, la « destruction universelle » (la « colonne » du titre est composée des milliers de cadavres morts pendant les émeutes)[207]. Ce roman est un cri d'alarme pour faire entendre la détresse du peuple qui, « comme un volcan », risque d'exploser à tout moment[208]. La veine contre-utopique s'inscrit dans le sentimentalisme de l'époque et perpétue une lecture puritaine des signes du désastre[209]. Selon Jaher, cette « vision cataclysmique » concerne d'abord les populistes (comme Donnelly) ou les « aristocrates » menacés dans leur statut (comme Brooks Adams qui voit dans l'histoire une « loi de la civilisation et du déclin »)[210]. Cette analyse ne prend cependant pas en compte que la plupart des écrits populistes relèvent de l'utopie : ils ne partagent guère le pessimisme d'un Adams. Le tableau noir, sans conscession, du pays n'est que le prélude nécessaire au renouveau car les citoyens doivent prendre la mesure de la crise.

La pensée utopique et contre-utopique semble donc moins une vision du monde particulière à certains groupes sociaux que le produit dérivé d'une conception progressiste cautionnée par la science. Après tout, les tenants de l'ordre industriel partageaient cette vision. Ils n'écrivaient pas de fictions mais cela ne les empêchait pas de présenter leurs choix politiques et économiques comme scientifiques, bons et inévitables et de recourir à une sorte de chantage au cataclysme pour discréditer les réformateurs : accepter leurs réformes mènerait le pays à sa perte. Si ce sont les progressistes radicaux qui *écrivent* ces textes, c'est simplement parce que, sans pouvoir politique, ils ne peuvent qu'être une force de proposition et parce que la culture

---

[207] Flower, « Books of the Day. *The Golden Bottle* », vol. 7, février 1893, p. xi-xiii. Flower revient sur la dystopie de Donnelly à l'occasion de sa critique de son roman suivant : *The Golden Bottle or the Story of Ephraim Benezet of Kansas* (1892). Le héros, sorte de Monte-Cristo du Kansas, reçoit le secret de la fabrication de l'or dont il se sert pour réorganiser la société sur des bases plus justes : par conséquent, la prospérité revient chez les fermiers asphyxiés par les banques. Toutefois, Flower trouve le roman moins réussi car écrit à la hâte pendant que Donnelly faisait campagne pour les populistes.

[208] Selon Roemer, la métaphore du volcan est centrale dans la vague utopique de l'époque. Flower, « The Story of a Victorious Social Experiment », p. 616. Roemer, *The Obsolete Necessity*, p. 109.

[209] Jaher, Doubters and Dissenters, p. 30.

[210] *Ibid.*, p. 95-140 (populistes), p. 141-187 (« uneasy aristocrats »).

imprimée est le lieu privilégié de la mobilisation. Par ailleurs, cet élan utopique exprime, par la fiction, un imaginaire américain déjà perceptible chez les puritains pour qui la perfection, inexorable, reste obsédée par le spectre d'une brutal bouleversement. Cet imaginaire se double à la fin du XIXe siècle d'une compréhension des processus historiques grâce à la science : les contre-utopies sont donc les traductions littéraires de ce réformisme qui usent du spectre de la dégénérescence comme vecteur d'une prise de conscience. Cette peinture de l'apocalypse doit également davantage se comprendre comme une double révélation : d'une part, une pédagogie de l'histoire *via* le dévoilement de ses mécanismes dont seuls les intellectuels peuvent lire et transmettre les signes et, d'autre part, au regard de l'imminence de la catastrophe, un appel à l'engagement personnel et collectif. La veine utopique témoigne de l'intensité de la contestation sociale et des craintes de la classe moyenne. Le pays est arrivé à un point de rupture : soit les élites restent insensibles et alors le pays sombre dans le chaos (pour Flower, la rupture prendra alors une dimension historique car elle signera l'aliénation définitive du pays qui, arrivé au terme de la logique dégénérescente enclenchée avec l'essor des *corporations* après 1865, sera arrivé à un point de non retour et ne sera plus lui-même) ; soit les citoyens se ressaisissent et la réforme individuelle et les changements politiques seront à même d'empêcher la contre-utopie : l'Amérique renouera alors avec sa formule du progrès et s'acheminera naturellement vers l'utopie. Cette formule du progrès est donc aussi affaire de volonté pour Flower. En cela, l'engouement pour le genre utopique révèle de la relecture volontariste, par les réfomateurs, du spencérisme : une croyance optimiste en un progrès graduel et inévitable qui obéit à des lois historiques et naturelles mais qui, en dernière analyse, est conditionné par l'engagement individuel[211]. Si les choix peuvent mener à l'utopie ou à la dystopie, alors les intellectuels doivent s'engager pour orienter le destin du pays et se saisir de la science, certes pour prévoir, mais aussi pour construire le millenium ; « éveillés », ils doivent convertir le reste de la société. L'histoire pour Flower va dans le sens des réformateurs, à condition qu'ils s'en emparent. Le peuple, quant à lui, doit aussi s'engager pour faire pencher la balance du bon côté, entre révolution violente, comme en France, ou réforme sans effusion de sang, comme en Angleterre.

La maison d'édition de Flower illustre cet optimisme invétéré. Elle imprime et diffuse de nombreuses utopies, souvent d'inspiration populiste ou féministe, qui confirment cette volonté des réformateurs de se réapproprier l'histoire[212]. *Earth Revisited* de Byron A. Brooks dépeint

---

[211] Flower décrit ainsi le rôle de son magazine : « *to make them* [readers] *think broadly, to act justly, and feel keenly the duty which devolves on each as an* INDIVIDUAL ». Flower, « Publishers' Department. The Arena for the ensuing year », vol. 2, novembre 1890, p. xvii.

[212] Les mouvements réformateurs sont souvent leur propre historien. Ils constituent leur communauté militante en écrivant, *in medias res*, leur propre histoire, adoptant ainsi une positon de surplomb intellectuel et historique qui

Brooklyn comme une coopérative idéale et *A Prophetic Romance, Mars to Earth* de John McCoy raconte le voyage d'un martien dans une utopie populiste dirigée par des femmes. *Unveiling a Parallel*, publié d'abord anonymement par « deux femmes de l'Ouest », évoque l'inique deux poids, deux mesures, qui régit les rôles hommes-femmes. Le catalogue de Flower contient aussi une suite du bestseller d'Edward Bellamy, *Young West* ; l'auteur, le rabbin réformateur Solomon Schindler, y retrace le parcours du fils du héros de *Looking Backward*, de son enfance à son élection à la présidence américaine. Il expose l'importance cruciale de l'éducation pour réformer graduellement la société, vision qu'il partage avec Flower[213]. Plus original, Flower publie aussi une des premières uchronies en anglais : *Aristopia : A Romance-History of the New World*[214]. L'auteur, Holford Castello, imagine ce qui se serait passé si les premiers arrivants en Amérique avaient été plus sages. La société idéale que le protagoniste, un riche colon du nom de Ralph Morton, décide de construire en Virginie rassemble tous les rêves des réformateurs de l'époque : nationalisation des terres et des grandes entreprises, limites à la richesse et aux patrimoines et, en général, une société solidaire.

Puis, quand il n'a plus de maison d'édition, Flower diffuse des utopies en format feuilleton dans ses magazines : *News from Nowhere* de William Morris dans *The New Time* ou *The Building of the City Beautiful* de Joaquin Miller dans *The Arena* en 1905. Enfin, ses critiques littéraires évoquent en termes élogieux les utopies du moment. En 1893, alors qu'il s'engage auprès des plus pauvres à Boston, il encense *AI : A Social Vision* de Charles S. Daniels. L'ouvrage donne à voir comment les taudis de Philadelphie ont pu être transformés grâce aux principes du Christ. Il

---

rappelle les utopistes. Tout se passe comme si 'il s'agissait de se légitimer en se construisant comme objet de science et comme le produit d'un sens de l'histoire. La révolte agraire des années 1890 illustre ce phénomène : alors que les Farmers' Aliiances prennent d'assaut le pays, ils retracent, alors qu'elles sont en plein développement, leur épopée. Voir par exemple W. Scott Morgan, *History of the Wheel and Alliance and the Impending Revolution* (Hardy, AR : éd. à compte d'auteur ; St. Louis : C. B. Woodward, 1891). Nelson A. Dunning, *The Farmers' Alliance History and Agricultural Digest* (Washington, DC : The Alliance Publishing Company, 1891).

[213] Byron Alden Brooks, *Earth Revisited* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Alice I. Jones et Ella Merchant, *Unveiling a Parallel. A Romance* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). John McCoy, *A Prophetic Romance, Mars to Earth* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Solomon Schindler, *Young West ; A Sequel to Edward Bellamy 's Celebrated Novel "Looking Backward"* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Schindler avait également traduit *Looking Backward* en allemand.

[214] Holford Castello, *Aristopia : A Romance-History of the New World* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Les premières uchronies sont françaises. En 1836, Louis-Napoléon Goeffroy imagine dans *Napoléon apocryphe* la conquête du monde par Napoléon s'il n'avait pas connu de défaite. On attribue en général à Nathaniel Hawthorne le premier texte du genre en anglais : dans la nouvelle « P's Correspondence » (1845), les différentes lettres contiennent des détails imaginaires sur les destinées alternatives de Byron, Keats ou Napoléon. *Aristopia*, en revanche, choisit un point de divergence avec l'histoire réelle, en déroule les conséquences sur l'ensemble du roman, et réécrit toute l'histoire américaine. Sur l'uchronie, les réflexions sur la causalité en histoire qu'elle suscite, et les potentialités, en particulier, que fait naître la « menace » qu'elle fait courir au « *statu quo* entre le réel et l'imaginaire », on pourra lire le beau livre d'Emmanuel Carrère, *Le détroit de Behring : introduction à l'uchronie* (Paris : P.O.L, 1986), p. 9.

décrit le « travail personnel » d'un homme exemplaire prêt, comme Jésus, à se mêler aux plus démunis en s'installant dans les quartiers malfamés avec femme et enfants malgré les « risques de contagion ». Son exemple inspire les riches philanthropes qui lui permettent de financer des écoles, des logements sociaux et une Église ouverte où, dans les sermons, se croisent christianisme, bouddhisme et islam (pour la lutte contre l'alcoolisme). Flower apprécie l'humour de sa description de la déconfiture des conservateurs qui pensaient qu'une seule personne ne peut agir efficacement. Le roman fictionnalise en fait le propre travail de Daniels et il tire les faits de sa publication *The Nazarene*. Pour Flower, il montre qu'un seul individu peut changer l'histoire et appelle donc à s'engager pour une « religion de l'action »[215].

Les intérêts utopiques de Flower suivent ses engagements politiques : après le populisme, le féminisme et l'Évangile social du début des années 1890, il se tourne dans la seconde partie des années 1890 vers les théories totales et plus économiques du socialisme. L'ampleur d'*Equality*, la suite de Bellamy à *Looking Backward* qu'il publie en 1897, suscite son admiration :

> The indictment of our civilization, or the arraignment of private capitalism before the bar of contemporary opinion, forms one of the most thought-compelling contributions to popular modern economic literature. […]
>
> His vision in its completeness and its reasonableness is one of the noblest pictures of what the world may become, nay, what it shall become before man knows true happiness. For until the Golden Rule becomes the rule of life humanity will grovel in the cellars of being. Mr. Bellamy has given no false note. All his thoughts and ideas are in alignment with justice, progress, freedom, and human elevation. His voice is that of the true prophet[216].

Cette utopie, explique Flower, donne à voir la société idéale telle que se l'imaginent les progressistes radicaux : une organisation qui récrée les conditions d'une vie en commun harmonieuse, sans conflit, sans pauvreté, sans loi de la jungle. L'« égalité » du titre est celle que permet un réagencement conforme à la règle d'or et que Flower nomme « socialisme ». Conscient probablement que, malgré l'élan réformateur populaire qu'il perçoit, l'utopie tarde à advenir et qu'à l'échelle nationale le conservatisme républicain d'un McKinley domine, Flower s'intéressera davantage après 1900 à des utopies moins ambitieuses (ou peut-être s'agit-il d'un mouvement de fond des réformateurs et des utopistes eux-mêmes qui, au vu des succès des réformateurs à l'échelle des municipalités, renoncent aux réorganisations totalisantes pour imaginer d'abord une

---

[215] Flower, « Books of the Day. *AI : A Social Vision* », vol. 7, mars 1893, p. v-xi ; « Notes and Announcements », vol. 8, octobre 1893, p. xx-xxi.

[216] Flower, « The Latest Social Vision », vol. 18, octobre 1897, p. 519, 534. L'historien John C. Ridpath, qui dirige à l'époque *The Arena*, rééditera cet article en brochure : *The Latest Social Vision : a general view of the socialistic tendency in modern society, with particular reference to Edward Bellamy 's work on "Equality"* (Boston : The Arena Company, 1897).

régénération locale ?). Dans la « vision sociale » de Bradford C. Peck, *The World a Department Store*, les principes coopératifs ont certes transformé l'humanité mais la conversion politique des idéaux n'est pas achevée : de Lewiston dans le Maine (où Peck organise une coopérative bien réelle), l'utopie s'est étendue à New York, Chicago et quelques grandes villes. Nous ne sommes donc pas à la fin des temps troublés comme avec les utopies des années 1890 mais de nouveau au milieu du processus : d'ailleurs le récit ne se projette que 25 ans après la date de rédaction. Le héros se réveille dans un système coopératif qui fonctionne comme une « organisation chrétienne pragmatique » : la pauvreté et les bidonvilles ont été éliminés et les hommes et les femmes, « plus purs », sont devenus des « vraies manifestations d'un évangile vivant »[217].

La « plus charmante de toutes les visions sociales » pour Flower est *The Building of the City Beautiful*. Joaquin Miller, le « Poète de la Sierra Nevada », y imagine une ville embellie par l'art. L'utopie illustre les idées du mouvement urbanistique *City Beautiful* ; cette assignation d'une finalité sociale à l'esthétique ne peut que plaire à Flower. La société y est également organisée selon les principes du Sermon sur la montagne, les ressources naturelles mises en commun et la liberté de mœurs totales. Dans ce cadre propice sont mises en œuvre les idées de Spencer : la loi, bienveillante, est intériorisée, si bien que la contrainte sociale est inutile (sans tuteur moral, pense Spencer, l'individu prisonnier de l'égoïsme devra être contrôlé par une instance supérieure). L'argent y est banni et les tâches partagées, ce qui libère les habitants du travail comme torture : puisque tous peuvent avoir un emploi épanouissant, ils peuvent alors vivre en harmonie et se consacrer à leur émancipation intellectuelle, notamment en contemplant la beauté de leur environnement. Il y a chez Miller une « connaissance mystique » du monde et le roman est pénétré de « l'idéalisme spirituel » que Flower affectionne. Il voit aussi dans cette utopie le triomphe des femmes qui « résolvent la question sociale »[218].

Malgré les différentes chronologies des engagements politiques, le même élan traverse les utopies qui marquent Flower. Les rêves d'harmonie coopérative ou socialiste ne sont que des véhicules politiques différents, et, *in fine*, secondaires, pour exprimer leur désir d'instaurer la fraternité chrétienne. Ils trahissent leur crainte d'un éclatement violent de la société. Flower cherche donc des communautés qui donnent corps à la fraternité (« Fraternal State »), à la fois une vision religieuse et une organisation nationale où les conditions sont telles que s'articulent parfaitement l'individu et le collectif, un État en somme qui protègerait et libérerait l'individu.

---

[217] Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », p. 322-323. Bradford C. Peck, *The World a Department Store : A Story of Life Under a Coöperative System* (Lewiston, ME ; Boston : éd. à compte d'auteur, 1900), p. 189.

[218] Joaquin Miller, *The Building of the City Beautiful* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1905 [1893]). Flower, *Progressive Men*, p. 84-85.

Comme chez Miller, la liberté individuelle n'est pas soluble dans le tout mais ne freine cependant pas l'harmonie collective. Flower favorise ces utopies socialistes qui sont avant tout individualistes : « [*The Building of the City Beautiful*] is more individualistic than most of the visions that attempted to portray the ideal State under justice and love. […] William Morris ' *News from Nowhere* was a volume of great charm, individualistic, idealistic, and singularly free from the hard and fast lines of most of the Socialistic romances[219] ».

Le lectorat des dizaines d'utopies s'est élevé à des « millions » : cette diffusion, estime Flower, a poursuivi le travail éducatif de la presse indépendante pour apprendre au public la langue des sciences économiques[220]. Le *Literary World* déplore d'ailleurs ces écrits complètement tournés vers « l'économie politique »[221]. Toute la frange radicale du progressisme trouve ses théories mises en œuvre fictivement dans ces romans, ainsi que ses espoirs politiques et ses peurs pour le pays. Une histoire scientifique du futur permet de donner sens aux bouleversements que traverse le pays, qu'il s'agisse des violences entre ploutocrates et producteurs ou, du point de des réformateurs qui se posent en arbitre de ces conflits, des défaites politiques qu'ils peuvent subir (symbolisées par les trois échecs de William J. Bryan aux présidentielles de 1896, 1900 et 1908). Ces revers ne peuvent être que temporaires et, *in fine*, nécessaires à la régénération du pays : les turbulences de leur temps, en somme, ne mettent pas en danger la continuité historique du pays. Les utopies sont, pour ces intellectuels en marge, une forme d'autojustification et de viatique pour continuer la lutte. L'imaginaire utopique, tel qu'il apparaît dans les écrits de Flower, correspond au profil sociologique qu'en a fait Roemer. Il est le fruit d'auteurs de la classe moyenne, blancs, protestants (Schindler est une exception), diplômés, ayant connu l'exode rural, et qui refusent l'égoïsme de l'idéologie capitaliste (85% des utopies de l'époque selon lui sont anticapitalistes)[222]. Flower a le même parcours et les mêmes sentiments sur l'époque ; seulement, il décide de ne pas se consacrer à la fiction.

La société parfaite est donc prévisible mais aussi constructible. Le déterminisme environnemental qui régit la pensée de l'époque est absolutisé : il ne s'agit pas simplement de réagencer, par des politiques discrètes, des lieux précis (souvent des projets de rénovation urbaine) mais de remodeler, selon les idéaux de la classe moyenne, la nation toute entière à l'échelle de l'histoire. L'optimisme, nullement attentiste, repose donc sur la possibilité de réagencer le système. Portée en germes par les avant-gardes du présent, l'utopie est donc à la fois

---

219 *Ibid.*, p. 84-85.

220 Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 73.

221 Roemer, The Obsolete Necessity, p. 109

222 *Ibid.*, p. 77, 96.

l'aboutissement logique d'une marche de l'histoire et le fruit d'une ingénierie qui cultive les potentialités du pays ; inexorable, elle est aussi le produit d'une action volontariste. Les progressistes les plus avancés en sont le catalyseur. L'utopie advient quand leur avant-gardisme se généralise à l'ensemble de la population. Elle est donc le triomphe des réformateurs mis en récit et la conclusion d'une éducation populaire réussie. Comme fiction, elle est en fait cette éducation, une leçon de chose à l'échelle de l'histoire pour montrer, par l'image idéale, comment la société devrait fonctionner (l'explosion des utopies correspond à l'invasion du terme « object-lesson » dans la culture imprimée américaine, voir annexe 3, figures 7-a et 7-b). La fascination à l'époque pour une histoire scientifique et morale y trouve logiquement un exutoire. L'utopie exprime l'imaginaire du modèle sous la forme d'une histoire scientifique : la vertu s'historicise et devient le produit de lois historiques et d'une réorganisation des sociétés, et plus uniquement l'expression d'un caractère immuable.

Pour bien comprendre l'espoir que de tels romans pouvaient susciter, il faut se remémorer la confiance des milieux progressistes dans le pouvoir des mots qui ont des effets dans le réel : « l'histoire, en bref, épanche ses songes dans l'utopie qui elle-même s'épanche dans l'histoire. […] Non content de témoigner, l'utopie exercice une influence, prend corps à son tour dans l'histoire qui la sécrète[223] ». Cette remarque prend tout son sens dans les années 1890 : *Looking Backward* donna naissance à un réseau de « Bellamy Clubs » où l'on débattait du roman et de ses modalités d'application dans la société. À la croisée de ces sociétés et des clubs féminins, les Arena Clubs participent à cette discussion. Cependant, Flower, en tant que journaliste et intellectuel, cherche avant tout à changer les mentalités. Il agit sur les représentations, si bien que c'est d'abord en abyme qu'il représente l'ingénierie spirituelle et ses techniques.

Dans l'*Arena* des années 1890, le regard utopique se colore des recherches de Flower pour une spiritualité scientifique. Les ouvrages qu'il édite pensent le passage en utopie comme un expérience de mesmérisme . *Looking Backward* avait le premier utilisé le motif de l'hypnotisme. Dans la suite que Flower publie, *Young West*, ainsi que dans *Earth Revisited*, l'hypnotisme permet à des Américains ordinaires d'échapper à la corruption de la fin du siècle : ils se réveillent dans un paradis organisé scientifiquement et spirituellement exaltant[224]. Contrairement aux récits du XVIIIe siècle qui, en général, décrivent le passage en utopie comme un voyage physique et le résultat des caprices de la nature et du destin, l'arrivée dans une Amérique régénérée est décrite, symboliquement et littéralement, comme un « grand réveil ». Le romancier utopiste expose, dans

[223] Carrère, *Le détroit de Behring*, p. 105.

[224] Dans *The World a Department Store*, le héros se réveille aussi. Cependant, son long sommeil a été provoqué non pas par un hypnotiseur mais par une surdose de somnifère, une hypnose médicamenteuse auto-administrée en somme.

la diégèse, un processus réformateur volontariste aussi spirituel et personnel que concret et collectif. Son ouvrage devient également l'instrument de ce réveil des consciences dans le monde réel. Le livre, comme objet, devient lui-même le médium – ou hypnotiseur – qui réveille les lecteurs, et l'hypnotisme, comme nouveau domaine de recherche, est « l'agent moral » et l'instrument du réveil des « consciences endormies »[225]. Le livre, littéralement, donne à voir un monde meilleur. Dans le cas de *Young West*, Flower matérialise ce programme. Dans son « avertissement de l'éditeur », il attire l'attention de ses lecteurs sur « une nouveauté en imprimerie *(a novel feature in book-making)* » : des marges en couleurs (fig. 10 et 11). Vertes, bleues ou jaunes, elles diminuent la fatigue visuelle et sont recommandées par les médecins et le sens commun [226]. Ces marges en couleur font littéralement voir un monde nouveau. Pour Flower, le médium est donc aussi le message[227]. La matérialité du roman et le passage, grâce à l'hypnose, en utopie représentent le même message de régénération personnelle et sociale par l'innovation et la suggestion. Flower assimile la mission éducative de *The Arena* à l'hypnotisme : les deux relèvent d'une ingénierie spirituelle à visée thérapeutique. Les magazines peuvent élever leurs lecteurs et ainsi mettre un terme à la contagion des idées délétères (l'avidité, le vice ou le matérialisme). Le réformateur est donc décrit comme un hypnotiseur, un pasteur régénéré par la science qui adapte le trope évangélique du « réveil » au monde moderne.

Sans surprise, Flower admire le dernier Zola : les Quatre Évangiles sont un modèle d'« impression » d'images idéales dans « l'imagination dégradée des masses ». *Fécondité* donne à voir une vie naturelle autour du foyer et *Vérité* le combat des lumières de la raison contre le dogmatisme catholique. C'est *Travail* cependant qui marque le plus Flower car le roman met en scène son approche morale et utopique de la question sociale. La pédagogie par contraste qu'il encourage se déploie à l'échelle historique. Le roman oppose une image réaliste de l'enfer de la civilisation où les ploutocrates, oisifs vautrés dans le luxe et la luxure, réduisent en esclavage les ouvriers – l'Abîme – et son envers utopique, une coopérative harmonieuse où le salariat est mort et la technique libère du temps aux travailleurs qui, par conséquent, peuvent se cultiver – la Crêcherie[228]. Ses héros évoquent les intellectuels romantiques de Flower : ils échappent aux déterminismes et, de leur position d'extériorité, peuvent voir l'histoire. Flower admire en

---

[225] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 333 ; *Civilization's Inferno,* p. 191.

[226] Flower, « Publishers' Notice », *in* Schindler, *Young West*, non paginé.

[227] Marshall McLuhan, *Understanding Media : The Extensions of Man* (Cambridge, MA : The MIT Press, 1994 [1964]), p. 7.

[228] Les mots de Zola pour décrire la Crècherie évoque ceux de Flower : « C'était, dès maintenant, une leçon de choses, une expérience décisive, qui peu à peu allait convaincre tout le monde ». Émile Zola, *Travail* (Paris : E. Fasquelle, 1901), p. 380.

particulier la logique de conversion sans révolution violente, une sorte de contagion positive, qui gagne les cités voisines puis le monde dans son ensemble. La population se débarrasse des « pathologies anciennes » - la lutte des classes et pour la survie – et s'engage alors dans une lutte commune pour améliorer le bien-être de tous. À la fin, la vison apcalyptique de la violence suffit à convaincre que la guerre n'est plus possible. Le roman est un acte de foi dans le pouvoir transformateur de l'idéalisme moral et dans la perfectibilité de l'homme, une « litanie réconciliatrice » qui, comme un nouveau mystère pour le monde moderne, crée le progrès[229].

Si les utopies agissent comme des guides pour comprendre la crise et réorganiser le pays sur des bases plus justes, elles sont aussi, en elle-même, le moyen de cette régénération. L'art peut substituer des images d'un monde pacifié à la violence. Il est le remède qui permet de traiter à la racine le problème de la guerre : les causes psychologiques profondes de l'immoralité. Le déterminisme environnemental s'applique aux idées car, pour Flower, le cerveau est plastique et façonnable comme l'argile du sculpteur. À partir de cette étiologie de la guerre, Flower formule une vision réformatrice qui articule plusieurs impératifs : arracher les individus à leur fascination pour le matérialisme ; mettre un terme à « la dégradation de l'imagination » provoquée par les militaristes, les hédonistes et les ploutocrates puis encouragée par la presse ; remplacer ces idées corrompues qui rabaissent les individus et les enferment dans leurs plus viles et primitives passions avec des expressions de l'idéalisme spirituel[230]. C'est le sens des utopies dès leur invention, comme le montre l'analyse que fait Flower de *Utopia* de Thomas More : un lieu certes régi par la règle d'or mais surtout un monde pacifié dans une époque brutale[231]. Le but de l'art est de faire voir ce monde sans violence mais aussi de le faire advenir, en premier lieu dans l'esprit des lecteurs, et de détruire jusqu'à la pensée violente, comme le Christ s'était attaqué à l'intention même de commettre un péché[232]. Les pacifistes que Flower célèbre adoptent cette méthode : les poètes Katrina Trask et Ernest H. Crosby ainsi que le sculpteur William O. Partridge (1876-1917). Selon Flower, la « Statue de la Paix » de Partridge littéralise ce processus alchimique et

---

229 Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer*. A Book Study », p. 440-451. Charle, *Discordance des temps*, p. 246-249, 330-331.

230 « The most necessary immediate work in hand is to neutralize the vicious militaristic or jingo spirit that certain irresponsible journals and army officials are constantly seeking to foster, and to awaken the nation's conscience to a sensible realization of the economic, political and ethical sides of this question. […] The moral damage of war […] generates nation-wide hate and arouses other savage and base passions which lower the moral standards of a people ». Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 541-542.

231 Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 212.

232 Flower, *Progressive Men*, p. 217 ; « The Soul of Man in Twentieth-Century Sculpture », p. 10 ; « Home Influence and The Child », p. 506.

sublime le « rocher mal dégrossi *(crude rock)* » de la bestialité en une « statue vivante[233] », une renaissance à la paix, en somme, de la civilisation (fig. 12). Le néo-classicisme de la figure, sa toge et sa couronne d'olivier, réunit la renaissance américaine en architecture et l'éthos républicain : respecter ces idéaux esthétiques et moraux permettrait de pacifier le monde. La statue incarne « le génie progressiste de la civilisation » : elle personnifie non seulement la fin de la guerre avec son canon en pièces et son épée brisée mais aussi la « féminité du XXe siècle à son apogée ». En 1914, affirme-t-il, il est urgent pour la « société civilisée » de construire de telles statues[234].

La littérature peut aussi purifier la société de ses idées bellicistes. Dans *A Prophetic Romance, Mars to Earth* et *Unveiling a Parallel* (plus précisément dans une des deux sociétés martiennes, Caskia), les qualités morales et les compétences de gestionnaires des femmes à la tête de l'utopie ont permis d'abolir tout conflit[235]. En ce qui concerne les guerres entre les nations, Flower encense le roman de Bertha von Suttner, *Ground Arms !* (*Die Waffen Nieder !*), un appel à la paix et à l'arbitrage comme mode de résolution des conflits qui devrait se trouver dans toutes les familles[236]. Alors que l'horreur se déploie à l'échelle mondiale en 1914, Flower admire les pièces de Katrina Trask car elles montrent que la règle d'or peut venir à bout de la violence. *King Alfred's Jewel* (1908) met en scène la lutte d'un roi idéal contre la « soif maudite de la guerre et de la violence ». *In the Vanguard* (1913) l'intéresse tout particulièrement car la pièce combine le pacifisme à une réflexion sur l'influence des médias. Elle oppose des femmes à l'imagination « exaltée par la vieille et fausse idée de la gloire guerrière » instillée par le « clergé conservateur » au héros de guerre, Philip, qui a une épiphanie quand il tombe par hasard sur un corps mutilé agonisant : il réalise alors que la guerre est un meurtre, un crime contre « la Loi de Dieu, de la Société et de la Conscience ». Le roman relate la romance de Philip avec Elsa, le soutien de M. Geart, « un progressiste moderne à l'esprit large *(modern broad-visioned liberal)* » qui personnifie la règle d'or, et la réaction scandaleuse de sa famille et de sa communauté qui « couvrent d'ignominie et de honte ceux qui s'engagent pour la loi supérieure *(higher law)* et les vérités morales éternelles ». Le pacifisme de Flower, à l'instar des ses autres mobilisations progressistes et selon le modèle abolitionniste, veut faire coïncider les pratiques humaines avec la loi divine et puise la caution morale de ses actions dans la relation directe de sa conscience avec Dieu[237].

---

233 Selon OED, « breathing » a un sens sépcifique : « *fig.* Of pictures and statues : Life-like ».

234 Flower, « The Redemptive Power of Love », p. 266 ; « The Soul of Man in Twentieth-Century Sculpture », p. 14 ; *Progressive Men*, p. 219.

235 Flower, « Books of the Day. *Unveiling a Parallel : A Romance* », vol. 8, septembre 1893, p. iii-viii.

236 Amie d'Alfred Nobel, militante pacifiste et vice-présidente du Bureau international de la paix de sa création en 1892 à 1914, la baronne Bertha von Suttner reçoit le prix Nobel de la paix en 1905.

237 Flower, *Progressive Men*, p. 264-268.

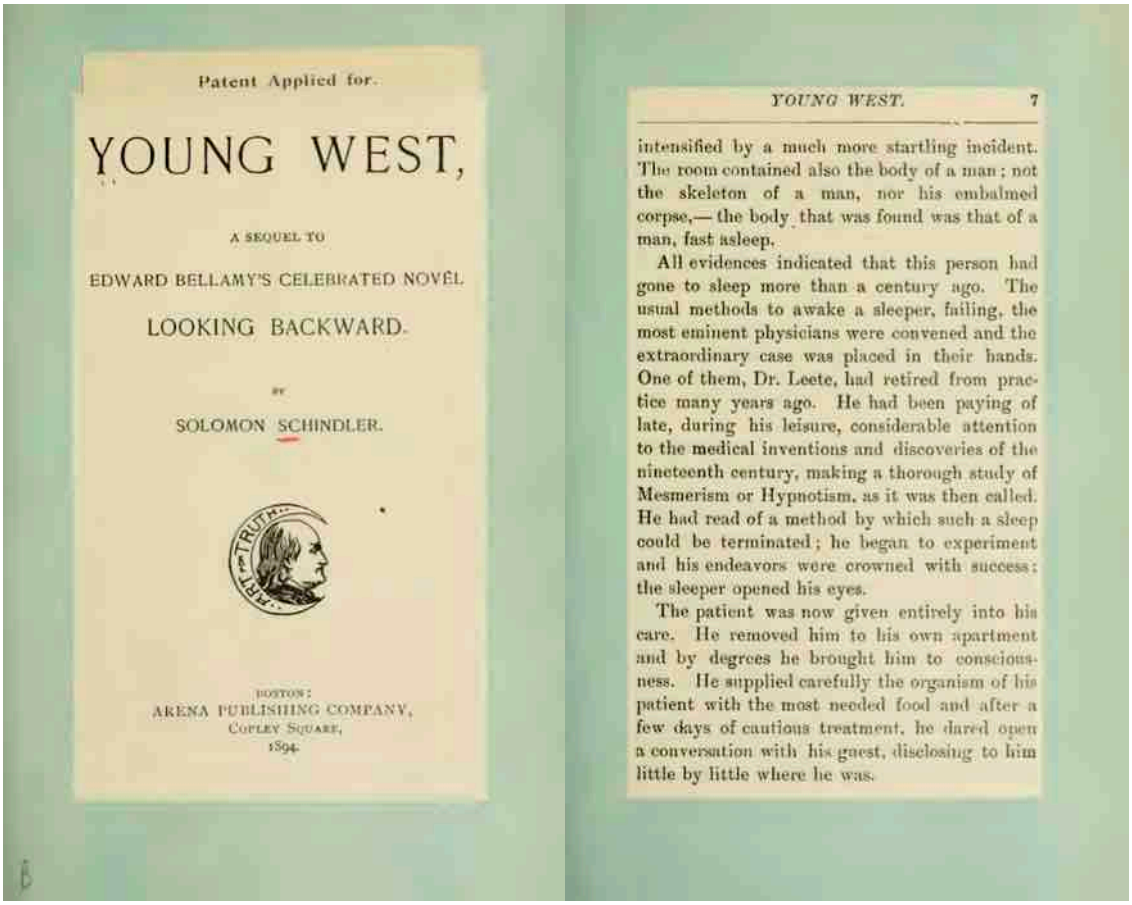
Enfin, Ernest H. Crosby est une autre « prophète de la paix » loué par Flower. En 1894, la découverte de Tolstoï change sa vie. Il démissionne et part rencontrer le sage en Russie. À son retour il consacre son existence à propager aux États-Unis les idées de Tolstoï sur la paix universelle[238].

Pour Flower, une culture saine, comme une foi régénérée, peut inverser le processus de contagion par les matérialistes et autres militaristes qui, littéralement, abîment le pays. Dans ses mémoires, en pleine Guerre mondiale, Flower prend la mesure de la tâche qui reste à accomplir mais, inébranlable, reste optimiste ; il se félicite même de son travail pédagogique. En 1914, difficile d'imaginer, explique-t-il, l'étendue de l'ignorance du public vingt-cinq ans plus tôt quant à l'ampleur de la crise, notamment la pauvreté au cœur des villes ou dans les campagnes, ou au sujet des mouvements réformateurs, le populisme et le socialisme notamment[239]. Ces modalités intellectuelles du renouveau doivent cependant s'incarner, l'idéalisme doit toujours se traduire en acte pour Flower, c'est pourquoi, après les campagnes de sensibilisation, il est temps de se pencher sur les acteurs du réformisme (les femmes, la tradition des progressistes radicaux et chrétiens – des populistes aux socialistes – et les associations) et sur les politiques (les différentes réformes « palliatives ») que Flower privilégie pour guérir les États-Unis.

[238] Flower, « Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », p. 259-271.

[239] Flower, *Progressive Men*, p. 60-62, 85.

Fig. 10 et 11 : couverture et page 7 de *Young West* de Solomon Schindler



Patent Applied for.

YOUNG WEST,

A SEQUEL TO

EDWARD BELLAMY'S CELEBRATED NOVEL

LOOKING BACKWARD.

BY

SOLOMON SCHINDLER.

BOSTON:
ARENA PUBLISHING COMPANY,
COPLEY SQUARE,
1894.

YOUNG WEST. 7

intensified by a much more startling incident. The room contained also the body of a man; not the skeleton of a man, nor his embalmed corpse,— the body that was found was that of a man, fast asleep.

All evidences indicated that this person had gone to sleep more than a century ago. The usual methods to awake a sleeper, failing, the most eminent physicians were convened and the extraordinary case was placed in their hands. One of them, Dr. Leete, had retired from practice many years ago. He had been paying of late, during his leisure, considerable attention to the medical inventions and discoveries of the nineteenth century, making a thorough study of Mesmerism or Hypnotism, as it was then called. He had read of a method by which such a sleep could be terminated; he began to experiment and his endeavors were crowned with success: the sleeper opened his eyes.

The patient was now given entirely into his care. He removed him to his own apartment and by degrees he brought him to consciousness. He supplied carefully the organism of his patient with the most needed food and after a few days of cautious treatment, he dared open a conversation with his guest, disclosing to him little by little where he was.

Source : Solomon Schindler, *Young West ; A Sequel to Edward Bellamy 's Celebrated Novel "Looking Backward"* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université Duke (David M. Rubenstein Rare Book & Manuscript Library).

Dans le roman de Bellamy, Julian West, le personnage principal, est hypnotisé, s'endort et se réveille en l'an 2000. À la page 7 de la suite de Schindler, Dr. Leete (probablement un jeu de mot avec Léthé) réussit à sortir de son sommeil le voyageur grâce à l'hypnotisme . Après sa mort symbolique dans une Amérique corrompue, il revient à la vie, régénéré, grâce aux « inventions médicales et aux découvertes du dix-neuvième siècle », manière de souligner que grâce aux recherches psychique, l'utopie est déjà là, dans le présent des lecteurs.

Fig. 12 : la « Statue de la Paix » de William O. Partridge

Source : Flower, « In the Mirror of the Present. The Soul of Man in Twentieth-Century Sculpture : A Study of Mr. Partridge 's Portrait Busts », vol. 39, janvier 1908, p. 13. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université de Californie (Special Collections, General Library University of California, Davis).

CHAPITRE 4.
Ingénierie sociale : acteurs, méthode, politiques publiques

I. Acteurs : femmes, mouvements politiques, associations

A. « L'ère de la femme » : l'idéalisme spirituel « en action »

1. Un féminisme ambivalent : imaginaire de la pureté et émancipation

« *The Arena*, since its inception, has been more hospitable to women than any other a great review published in the civilized world[1] » : Flower s'enorgueillit de proposer une revue engagée pour l'émancipation des femmes. De nombreuses féministes écrivent dans le mensuel[2] : Elizabeth Cady Stanton[3] ; la présidente de la WCTU Frances Willard[4] ; la réformatrice Florence Kelley ; la journaliste et abolitionniste Mary Livermore qui, dès le premier numéro, revendique le

---

[1] « The Arena », publicité pour des symposiums consacrés aux clubs féminins (« Women's Clubs ») et à la réforme vestimentaire (« Woman's Dress »), *Fashion's Slaves* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892), appendice, non paginé.

[2] Bien que l'adjectif « feminist » existe depuis 1852, le substantif « feminist » depuis 1887 et « feminism » depuis 1895 en anglais selon l'OED, ces termes ne sont guère utilisés dans *The Arena* (trois occurrences en des milliers de pages) et jamais sous la plume de Flower. La féministe Helen Campbell évoque les « Congrès féministes » français et deux articles utilisent les termes dans le cadre de discussion sur la littérature. Nous utiliserons cependant ces termes par commodité. Flower, comme à son habitude, use d'un vocabulaire hérité de l'égalitarisme jeffersonien et, surtout, de l'abolitionnisme (l'« émancipation » comme extension, à un segment jusque-là lésé de la population, des droits naturels inscrits dans l'humanité même des individus et donnés par la promesse américaine). Helen Campbell, « Women wage-earners ; their past, their present, and their future. IV. General conditions for English and continental workers », *The Arena*, vol. 7, mai 1893, p. 672. Kenton West, « Beauty and Light », *The Arena*, vol. 33, juin 1905, p. 586 p. 614 (« feminism »). Archibald Henderson, « Aspects of Contemporary Fiction », *The Arena*, juillet 1906, p. 8 (« feminist »).

[3] Elizabeth Cady Stanton, « Divorce Vs. Domestic Warfare », *The Arena*, vol. 1, avril 1890, p. 560-569 ; « A Representative Thinker Among Women », *The Arena*, vol. 3, janvier 1891, p. 240-244 (à propos du roman d'Helen H. Gardener, *Is This Your Son, My Lord ?*) ; « Where Must Lasting Progress Begin ? », *The Arena*, vol. 4, août 1891, p. 293-298.

[4] Frances Willard, « Notes on Living problems of the Hour. A Rare Letter », *The Arena*, vol 2, novembre 1890, p. 756-760 ; « The Woman's Cause Is Man's », *The Arena*, vol. 5, mai 1892, p. 712-725 ; « The Coming Brotherhood », *The Arena*, vol. 6, août 1892, p. 317-324 ; « Scientific Temperance Instruction in the Public Schools », *The Arena*, vol. 12, mars 1895, p. 10-16.

droit de vote pour les femmes afin de mettre un terme à des « siècles de déshonneur[5] » ; la romancière et suffragette Helen Gardener (elle codirige aussi *The Arena* avec Flower pendant quelques mois[6]) et la spécialiste des arts ménagers, de la Nouvelle Pensée et de la pauvreté urbaine Helen Campbell pour ne donner que quelques exemples. Dans les années 1890, ces réformatrices signent un quart des articles du magazine[7]. En août 1891, le numéro spécial consacré à la « question de la femme » aurait eu un retentissement tel que les grands magazines de l'époque, selon Flower, auraient imité cette « innovation »[8]. À la fois premières victimes des maux sociaux et agents de la régénération du pays, les femmes sont centrales dans le programme progressiste de Flower. Le rédacteur en chef de Boston et ses contributrices partagent le même imaginaire social d'une pureté inhérente aux femmes : « [women were] pure as the glistening snow-clad peaks in the midst of the moral degradation which taints manhood[9] ». Ils considèrent cette pureté féminine comme une norme morale et le moteur de l'action politique : ils jugent les comportements individuels, les valeurs des personnages publics (intellectuels, journalistiques, gouvernants) et le progrès social à l'aune de cet idéal. Les femmes, en somme, incarnent la volonté de contrôle moral qui anime alors le réformisme : elles pourraient purifier les villes industrielles[10].

Pour Flower, les années 1890 signalent l'avènement de « l'ère de la femme » :

---

[5] Frances Willard, dans une lettre, félicite Flower d'avoir publié cet article dès le premier numéro : « When such magazines as yours publish articles like 'Centuries of Dishonor,' we have good reason to hope ». Le titre de l'article fait référence à l'ouvrage d'Helen Hunt Jackson qui, dans *A Century of Dishonor* (1881), dénonce le traitement inique et honteux réservé aux Amérindiens. Livermore établit un parallèle entre ces deux minorités opprimées. Flower publie aussi en 1895 un essai d'un(e) avocat(e) anonyme : *The Woman-Suffrage Movement in the United States : A Study* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895). Mary Livermore, « Centuries of Dishonor », *The Arena*, vol. 1, décembre 1889, p. 82-92. Citation de la lettre de Willard : Flower, *Progressive Men*, p. 271.

[6] En 1899, Flower lancera avec une autre femme, Anna C. E. Reifsnider, un nouveau magazine : *The Coming Age*. Elle tiendra une chronique mensuelle appelée « Health and Home ». Outre le sujet, un détail montre bien que l'émancipation individuelle et l'engagement social, pour Flower, n'impliquent pas la subversion des normes de genre : dans le magazine, Anna C. E. Reifsnider reste « Mrs. C.K. Reifsnider » du nom de son mari, rédacteur en chef de *Farm Machinery* à Saint-Louis. *The Coming Age* (The Coming Age Company, Boston : 1899-1900).

[7] Alma J. Payne, « Woman militant in *The Arena* of Benjamin Orange Flower », *in* James C. Austin et Donald A. Koch (éds.) *Popular Literature in America ; a symposium in honor of Lyon N. Richardson* (Bowling Green, OH : Bowling Green University Popular Press, 1972), p. 173.

[8] Flower, « Notes and announcements. Woman's issue », vol. 6, août 1892, p. liv.

[9] Flower, « The Era of Woman », vol. 4, août 1891, p. 382. L'idée d'une supériorité féminine n'est déjà plus nouvelle à l'époque. Par exemple, la féministe et abolitionniste Eliza Farnham avait publié en 1864 un traité qui présente les arguments biologiques, religieux, esthétiques, sociaux et historiques à l'appui de cette affirmation. L'absence de Farnham des écrits de Flower et des féministes dans son cercle montre que le féminisme du rédacteur en chef de Boston s'appuie moins sur des écrits féministes antérieurs que sur l'abolitionnisme (puis le spiritisme et la tempérance) comme vecteurs d'un progrès de la condition féminisme. Eliza Farnham, *Woman and Her Era* (New York : A. J. Davis & Co., 1864).

[10] Boyer parle de « urban-moral control impulse ». Paul S. Boyer, *Urban Masses and Moral Order in America* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1978), p. 153, 162.

> The constantly broadening sphere of woman's influence is to me the most hopeful and important sign of our times. The era of woman has dawned, bearing the unmistakable prophecy of a far higher civilization than humanity has ever known. It is an incontestable fact that woman is ethically, infinitely superior to man; her moral perceptions are firmer and stronger, her unselfishness far greater, her spiritual nature deeper and richer than that of her brothers. She is to-day foremost in the great social, philanthropic, humanitarian, and ethical reforms, in which selfishness has no place[11].

Les femmes, moralement supérieures aux hommes car elles savent dépasser l'égoïsme, sont l'avenir du genre américain. L'évolution sociale qu'il appelle de ses vœux repose sur cette avant-garde vertueuse et spirituelle.

Dans les années 1890, au vu de son indépendance matérielle grandissante, le mariage « a cessé d'être le seul asile pour les femmes[12] ». La vision du rôle des femmes dans le magazine de Flower permet de saisir le déplacement, à la fin du XIXe siècle, du « culte de la vraie féminité », cette invention de la classe moyenne blanche protestante, vers plus d'engagement social. Les vertus privées des femmes selon ce « culte » – la piété, la pureté et la domesticité – font le bien public. La dernière vertu, la docilité, tend à laisser place à l'image d'une femme forte[13]. Il fait par exemple l'éloge de Mary French-Sheldon qui, en 1891, explore l'Afrique comme le célèbre Henry Morton Stanley, gravit le Kilimandjaro et vit seule avec des indigènes[14]. C'est cependant par le militantisme que s'exprime ce nouveau rôle. Grâce à la presse réformatrice et aux clubs féminins, les femmes éduquées de la classe moyenne blanche ont trouvé une voix[15]. Elles « s'éveillent à leur pouvoir » et s'engagent hors de la sphère domestique : l'application des vertus de la maternité et du foyer dans la vie publique ne peut que purifier et domestiquer un pays corrompu. *The Arena* sert donc de forum pour diffuser cette « domestication de la politique » – le transfert d'une

---

[11] Flower, « The Era of Woman », p. 382-383. Flower aurait reçu, selon ses dires, de nombreux remerciements de lectrices après la publication de l'éditorial. « Notes and Announcements. The Era of Woman », vol. 4, novembre 1891, p. xlvii.

[12] Flower, « Notes and Annoucements », vol. 6, août 1892, p. lvi.

[13] Barbara Welter, « The Cult of True Womanhood : 1820-1860 », *American Quarterly*, vol. 18, n° 2, été 1966, p. 151-174. Susan Hill Lindley, *"You Have Stept Out of Your Place:" A History of Women and Religion in America* (Louisville, KY : Westminster John Knox Press, 1996), p. 48-58.

[14] Flower publie son récit de voyage dans *The Arena* puis sous forme d'ouvrage. Flower, « The Next Step Forward for Women ; Or, Thoughts on the Movement for Rational Dress », vol. 6, octobre 1892, p. 641. Mary French-Sheldon, « The First Circumnavigation of Lake Chala », vol. 6, July 1892, p. 133-147 ; *Sultan to Sultan. Adventures among the Masai and other tribes of East Africa* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892).

[15] En 1892, Flower consacre un symposium aux clubs féminins où onze intelelctuelles, dont May Wright Sewall, figure de la National Woman Suffrage Association, et Mary A. Livermore, débatent de leur rôle dans le projet d'améliorer la société. « Women's Clubs : A Symposium », vol. 6, août 1892, p. 362-388.

responsabilité privée à une politique publique – essentielle au développent du progressisme[16]. Le bénévolat féminin imprime une volonté de moralisation que reprendra à son compte la politique locale, puis l'État[17].

Flower s'inscrit aussi dans l'héritage de la maternité républicaine : gardienne de la vertu civique, les mères ont pour mission de transmettre et renforcer les valeurs morales au sein de leur foyer[18]. Pour Flower, les mères sont centrales dans son dessein progressiste : la maternité républicaine, imprégnée d'évolutionnisme, fait de la transmission, biologique *et* culturelle, des valeurs aux futurs citoyens l'autre versant du rôle social des femmes avec le bénévolat et les associations. En effet, la question de la transmission des vertus comme des tares obsède Flower : outre l'éducation populaire par la presse et l'école, les femmes en sont les vecteurs principaux. Il n'a de cesse de souligner « l'influence mystérieuse de la loi, guère comprise, de l'hérédité » et « l'influence incommensurable » de la cellule familiale, la « fontaine » de la moralité[19]. *A contrario*, un « environnement malheureux dans l'enfance » – logis misérable, père violent et alcoolique, travail harassant – rend la vie de famille impossible, « tire la vie vers le bas et décourage le développement de la moralité et d'un caractère sain »[20]. Dans un tel milieu, le cerveau plastique des plus jeunes s'imprime d'images négatives et les futurs citoyens ne peuvent que flétrir et se déshumaniser : « fragrant flowers of moral, intellectual, and physical beauty, or stunted growths, dwarfed largely by their immediate surroundings, and in many instances transformed into objects at once revolting, poisonous, and repulsive ». Pour Flower, l'éducation se doit d'être d'abord « éthique ». La nourriture, les vêtements et l'instruction ne sont pas suffisants : les parents doivent développer la « nature morale des enfants », cultiver les vertus – l'esprit d'amour, de tolérance et

---

[16] Flower, « Notes and announcements », vol. 6, août 1892, p. lvii. Paula Baker, « The Domestication of Politics : Women and American Political Society, 1780-1920 », *The American Historical Review*, vol. 89, n° 3, juin 1984, p. 640-641.

[17] Les acteurs de l'époque puis les historiens nommeront cet engagement « muncipal housekeeping ». D'après nos recherches dans diverses bases de données (*Google Books*, *HathiTrust*, *Chronicling America*, *Newspaper.com*), la première occurrence de l'expression « municipal housekeeping » daterait de 1873 dans une lettre au rédacteur en chef du *Brooklyn Daily Eagle* en faveur de la fusion de Brooklyn et New York ; elle n'est pas associée cependant au rôle social des femmes. Le terme ne revêt cette connotation et n'explose dans la production imprimée qu'à partie des années 1890 et jusqu'à la fin des années 1910, à l'apogée donc de l'ère progressiste (voir annexe 3, fig. 11). La pasteur unitarienne, suffragette et réformatrice Caroline Bartlett Crane, surnommée « America's housekeeper », incarne ce mouvement. Caroline Bartlett Crane, *Municipal Housekeepxing. Reprinted from Proceedings of Baltimore City-wide Congress, March 8, 9, 10, 1911* (s.l.s.n., 1911).

[18] Le concept de « Republican motherhood » a été proposé par l'historienne Linda K. Kerber, « The Republican Mother : Women and the Enlightenment – An American Perspective », *American Quarterly*, vol. 28, n° 2, été 1976, p. 187–205.

[19] Flower, « Editorial Notes. Home Influence and The Child », vol. 3, mars 1891, p. 506.

[20] Flower, « Editorial. Well-springs of Immorality », vol. 8, août 1893, p. 394.

d'honnêteté – mais aussi « peindre le vice dans toute sa laideur, sans masque » et ainsi « les vêtir de l'armure du savoir »[21].

La rhétorique scientifique de Flower puise dans le déterminisme environnemental et le lamarckisme, bien implantés dans les milieux intellectuels, mais aussi dans des théories plus en marge comme l'importance des influences prénatales : les fœtus sont affectés par les « impressions mentales » de leur mère. Flower suit les conseils du Dr. Sydney B. Elliot : les femmes enceintes doivent mener leur grossesse dans les meilleurs conditions : logement décent, environnement familial heureux, exposition à la culture, Mozart ou Robert Burns par exemple. Flower exprime la relation entre l'esprit et le corps avec la même métaphore de l'imprimerie qu'il utilise pour décrire le rôle de la photographie et des idées dans son travail de réformateur : les mères doivent « imprimer » des images édifiantes et pures dans le cerveau plastique des enfants, dès la conception, pendant toute la grossesse puis l'enfance. Les femmes sont littéralement la matrice du progrès : leur ventre, à l'instar des terrains de jeux ou des logements modèles, sont un des lieux de méliorisme environnemental, voire son origine même[22].

Le féminisme de Flower reste ambivalent. Il ne relègue pas les femmes à la sphère privée mais leur émancipation individuelle, à travers l'engagement social et citoyen, ne se départ pas d'une lecture essentialiste et traditionnelle des normes de genre ancrée dans l'imaginaire de la pureté et le « culte de la vraie féminité » : un extension de leur pouvoir et une plus grande diffusion de leur nouveau rôle mais sans subversion sociale. Les femmes et les enfants – « mothers of the race and the oncoming citizenship of the land » – sont perçus comme des symboles de pureté et des victimes vulnérables. En outre, les femmes irradient la pureté : elle agissent par leur influence et non pas leur action, c'est-à-dire la mise en œuvre paradoxale de l'idéalisme spirituel, un engagement passif par l'exposition des hommes à des vertus supérieures.

---

[21] Flower, « Editorial Notes. Ethical Training at the Fireside », vol. 2, août 1890, p. 383-384.

[22] Flower publie une série d'articles du Dr. Elliot dans *The Arena* ainsi que son traité sous forme d'ouvrage (le médecine publie aussi dans le *Journal of the American Medical Association)* : le médecin y explique que tout enfant a le droit d'être bien né : l'alcool et la lubricité augmentent les prédispositions à la criminalité et à la folie alors que la pureté morale, une atmosphère saine et exaltante, un régime équilibré, l'hygiène et une « physiologie de la vie générative » permettraient à la « race » de progresser. Flower puise donc dans cette théorie les arguments scientifiques pour son « eugénisme indirect », en d'autres termes une ingénierie morale et spirituelle non coercitive qui crée les conditions d'un développement de sujets sains qui, de générations en générations, amélioreront l'humanité. Flower, « Well-Springs and Feeders of Immorality », p. 395 ; *Civilization's Inferno*, p. 115 ; « The Right of the Child Considered in the Light of Heredity and Prenatal Influence », vol. 13, juillet 1895, p. 243-262 ; « Books of the Day. *Aedoeology* », vol. 7, avril 1893, p. viii-ix. Sydney Barrington Elliot, « Prenatal Culture », *The Arena*, vol. 9, mars 1894, p. 417-426 ; « Prenatal Influence. I. », *The Arena*, vol. 10, août 1894, p. 307-316 ; « Prenatal Influence. II. », *The Arena*, vol. 10, octobre 1894, p. 668-676 ; *Aedoeology : A Treatise on Generative Life ; Including Pre-Natal Influence, Limitation of Offspring, and Hygiene of the Generative System* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Sur le sujet, voir aussi Sears, *The Sex Radicals*, p. 121-124, 300.

Le désir masculin, quant à lui, transforme les hommes en débauchés à moins d'être purifié et libéré de la bestialité : ils sont alors les héros moraux qui peuplent les articles de Flower, les pendants modernes du chevalier protecteur du sexe faible[23]. Enfin, les écrits de Flower ne remettent pas en cause les valeurs victoriennes, notamment le sentimentalisme et la centralité de la famille, du mariage et de l'amour romantique. Le foyer n'est certes plus cette forteresse qui protégeait les femmes des corruptions de la sphère publique mais reste un idéal moral que les femmes doivent dorénavant diffuser : leur domaine de compétence s'étend mais leur rôle ne change pas. En réponse aux lettres de critiques qui estiment que la question des femmes tient trop de place dans *The Arena*, Flower souligne que libérer les femmes ne les « désexualiserait » pas : des réformatrices comme Willard ou Campbell personnifient la « féminité vraie, raffinée et noble »[24]. Différents mais complémentaires, les deux sexes peuvent et doivent œuvrer au progrès de la civilisation. Flower s'efforce de mettre hommes et femmes sur un pied d'égalité, d'abord dans la langue : « arousing earnest men and women to action » ; « ennobling manhood and womanhood » ; ses mémoires : *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years*[25]. Le cadre de référence reste cependant masculin : la virilité reste la vertu cardinale, même pour les féministes. Il décrit les réformatrices, par exemple Willard ou Gardener, comme des incarnations de la vertu virile et raille la décadence d'une culture hédoniste en la qualifiant d'« efféminée »[26].

Flower ne dissocie pas la perspective individuelle et collective. Il relit le discours républicain et maternaliste à l'aune des théories de l'évolution, un « républicanisme évolutionniste » pour qui « l'exaltation des femmes signifie le progrès de la race ». À l'échelle individuelle, les mères peuvent compenser, par une « éducation éthique » et un foyer sain, les influences prénatales et les tares héréditaires. La société, de son côté, doit donc promouvoir une culture propice au développement des femmes (régulation du travail, droit de vote, divorce, réforme vestimentaire) afin que leurs caractéristiques plus pures soient transmises aux générations suivantes. L'altruisme et l'élan spirituel qui anime les femmes peuvent guérir la société de ses maux, et la guider vers des principes moraux plus élevés : ainsi pourrait-on mettre un terme au matérialisme et au désir masculin qui se traduisent par l'acceptation du laissez-faire , la loi de la

---

[23] Flower, *Progressive Men*, p. 39.

[24] Flower, « Notes and Announcements » vol. 7, mars 1893, p. xxvi.

[25] Flower, « Fronting the Future », vol. 3, décembre 1890, p. 125 ; *Civilization's Inferno*, p. 3, 149. Flower consacre un chapitre entier de ses mémoires à la question des femmes : « woman and the larger life ». *Progressive Men*, p. 143-150.

[26] « Conventional intellectual effeminacy, […] the echo of a decaying civilization, the voice of Greece and Rome in their decline ». Dans ses mémoires, Flower décrit les réformatrices ainsi : « sowers of virile thought-seeds ». Flower, « Editorial Notes. An Epoch-Making Drama », vol. 4, juillet 1891, p. 247 ; *Progressive Men*, p. 269.

jungle et la guerre[27]. La sauvagerie est plus qu'une métaphore : dans sa rhétorique racialiste et genrée, Flower associe l'immoralité des hommes à la primitivité. Les hommes, possédés par leurs instincts bestiaux, ne sont plus de vrais hommes (« manhood is eclipsed ») : une menace pour les femmes et le pays. Le « bal Carmencita », donné en 1891 au Madison Square Garden en l'honneur d'une danseuse populaire à l'époque, Carmen Dausset, illustre cette décadence. Après avoir ramené leur épouse chez eux, les riches capitalistes, de retour à la fête, sombrent dans la débauche. Si les détails restent sous-entendus, Flower évoque, avec un effroi lourd d'implications raciales, la sauvagerie de la scène : les hommes se comportent comme des « Sioux en pleine danse des esprits »[28]. Au contraire, les hommes civilisés savent se contrôler : « [they] had evolved the capacity to suppress their unmanly passions », comme le formule l'historienne Gail Bederman[29]. La virilité suppose la rationalité, la discipline et la vertu républicaine. Les vrais hommes ont pour mission de conquérir les terres sauvages, ici le « contient noir » de leurs désirs. L'enjeu est donc bien civilisationnel. Flower inscrit cette vision progressiste dans un cadre apocalyptique. Il naturalise la pureté et affirme qu'elle est vitale, comme l'oxygène : le « destin du foyer, de la nation et de la civilisation » repose sur la protection des femmes. Grèce et Rome périrent dès lors qu'ils s'abandonnèrent aux instincts les plus vils des hommes[30]. La guerre advient quand l'on donne libre cours à la violence masculine. Le processus de civilisation des hommes reste en effet toujours précaire : « an innate, uncivil savagery lay simmering in the hearts of modern men », comme l'explique Bederman[31]. Au contraire, la paix viendra grâce à « la féminité du XXe siècle », comme le donne à voir la « Statue de la Paix » de son ami William O. Partridge. L'abolition des conflits par les femmes reste cependant un horizon, un idéal à poursuivre, mais pas un programme immédiat d'action, le domaine de la masculinité républicaine[32]. Ainsi, impérialistes et anti-impérialistes comme Flower avaient justifié la guerre contre l'Espagne en invoquant le devoir d'Américains chevaleresques de protéger une île de Cuba féminisée. Cependant, les horreurs commises par les libérateurs après leur victoire, notamment aux Philippines, le convainquent que le militarisme corrompt la virilité : il reformule alors la « métaphore nationale de la masculinité »

---

[27] Beryl Satter, *Each Mind a Kingdom : American Women, Sexual Purity , and the New Thought Movement, 1875-1920* (Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1999), p. 184-188. Flower, « Fashion's Slaves », vol. 4, septembre 1891, p. 430 ; « Ethical Training at the Fireside », p. 383-384.

[28] La « Ghost Dance » inquiète les autorités et le grand public dans les années 1890. Flower, *Civilization's Inferno*, p. 171. Voir aussi « Editorial Notes. Leprosy of the Soul », vol. 3, avril 1891, p. 635-638.

[29] Gail Bederman, Manliness and Civilization : A Cultural History of Gender and Race in the United States, 1880-1917 (Chicago, Londres : University of Chicago Press, 1995), p. 72.

[30] Flower, « Editorial. Well-springs of Immorality », vol. 8, août 1893, p. 394 ; « White Slaves of New York », vol. 3, avril 1891, p. 640.

[31] Bederman, Manliness and Civilization, p. 73.

[32] Flower, *Progressive Men*, p. 219.

dans le « vieux langage du républicanisme » qui encadre et cultive la vertu virile[33]. Les arguments spencériens se mêlent aux sentiments exceptionnalistes : les États-Unis, pour maintenir son statut de nation phare et rester en haut de l'échelle de l'évolution, doit s'inspirer de l'idéalisme spirituel féminin, protéger les plus faibles – nations encore dans l'enfance ou bien les femmes particulièrement opprimées dans la société inégalitaire de son temps. Il faut aussi donner toute leur place aux femmes pour qu'elles deviennent des citoyennes à part entière : les libérer de toutes les entraves qui les empêchent d'exprimer leur vertu purificatrice et renforcer leur influence positive sur la société. La volonté d'œuvrer à l'égalité sociale, on le voit, n'empêche aucunement le paternalisme, ce pouvoir bienveillant qui, sous couvert de protection désintéressée, impose une tutelle (CNTRL).

Flower se lance dans une « croisade en trois points » pour réformer moralement le pays : garantir un foyer protecteur et épanouissant pour les enfants (« « childhood resulted from an awakened conscience, the fruit of intelligence and love ») et donc des mariages d'amour, seuls garants d'un tel terreau ; lutter pour obtenir la « justice absolue pour les femmes » (droit à la propriété, droit de vote et de disposer de son corps) ; purifier et simplifier, à l'aune du modèle féminin et de ses engagements pour la tempérance, les excès d'une société matérialiste et hédoniste (« a purer, simpler, and less sensuous and extravagant life, with a determined warfare on those things which stimulate passion and lower the moral ideal, chief among which are intoxicants and opium »)[34]. À l'instar de Stanton et Willard, Flower milite pour un changement radical, vaste et multiforme de la société, contrairement à la génération de féministes suivante qui se concentre sur un seul combat (en général le droit de vote ou la tempérance)[35]. La régénération morale des individus et la société, par contagion positive, transformerait la famille, l'économie, la politique et l'avenir de l'humanité même. Pour que leur influence moralisatrice s'exprime et qu'elles puissent régénérer la société, il faut donc libérer les femmes des artifices, la mode qui emprisonne leur corps comme la « conception barbare, née de l'enfance, brutale et lâche, de l'humanité », inscrite dans la « vieille légende édénique » et la « théorie paulinienne d'une sphère féminine », qui les assigne à une position sociale d'infériorité[36]. Le combat pour l'émancipation féminine doit donc se poursuivre et *The Arena* se veut à la pointe de la lutte. Comme à son

---

[33] Flower, « A Progressive Foreign Policy », *The National Magazine,* vol. 8, août 1898, p. 430-432 ; « A Friend of Peace on Our War with Spain », *The National Magazine*, vol. 8, septembre 1898, p. 513-514. Kristin L. Hoganson, *Fighting for American Manhood : How Gender Politics Provoked the Spanish-American and Philippine-American Wars.* (New Haven, CT : Yale University Press, 1998.), p. 156-179.

[34] Flower, « Well-springs of Immorality », p. 400.

[35] Flower partage le slogan de Willard : « Our policy is 'The Do-everything-policy, and do it all the time ».'

[36] Flower, « The Era of Woman », p. 382-383 ; « The Next Step Forward for Women », vol. 6, octobre 1892, p. 641.

habitude, Flower ne dissocie pas travail sur les représentations et actions concrètes, régénération de l'humanité et réformes ciblées. Son magazine met les femmes à l'honneur comme contributrices ou réformatrices héroïnes des articles : leur plume agit comme symbole, moteur et produit de leur influence purificatrice. Flower soutient aussi de nombreux mouvements sociaux « féministes » : pour guérir la société, il faut d'abord libérer les femmes qui, en recouvrant leur pureté abîmée par la corruption principalement masculine, purifieront et domestiqueront une époque sauvage. Dans les années 1890, il s'engage en faveur d'une réforme vestimentaire et auprès du « mouvement pour la pureté *(Purity Movement)* », notamment la croisade pour relever de l'âge de la majorité sexuelle et pour abolir la « traite des Blanches *(white slavery)* ».

2. Réformes vestimentaires

En février 1891, lors de la première convention du National Council of Women (NCW), sa présidente Frances E. Willard lance la croisade pour une réforme vestimentaire[37]. Le même mois, la présidente du comité en charge de la question, Frances E. Russell, expose la position des féministes de la NCW dans les pages de *The Arena*[38]. Cet article ouvre les yeux de Flower qui s'engage pour l'émancipation des « esclaves de la mode ». Il construit la réforme comme la poursuite de l'abolitionnisme : son argumentaire repose sur le droit des femmes à la « liberté physique » et à l'autonomie, la capacité d'être leur propre maître[39]. Les femmes doivent pouvoir disposer de leur corps : l'enjeu, pour Flower, est d'obtenir la « justice absolue ». L'éditorial lui vaut de nombreuses éloges qu'il reproduit dans *The Arena* : une journaliste de Tampa, Floride, le décrit comme le « vaillant défenseur des femmes » ; Willard, dans une lettre à Russell, explique que les « monstruosités » qu'il présente « vont faire réfléchir » ; elle le remercie pour son « article viril, digne du XXe siècle », voit en lui « un frère dans le malheur » (Proverbes 17:17) et l'encourage à réimprimer son article sous forme de brochure[40].

---

[37] Ou plutôt, elle relance la croisade et l'institutionnalise : la question agite en effet les milieux féministes des deux côtés de l'Atlantique depuis le milieu du XIXe siècle. Patricia A. Cunningham, *Reforming Women's Fashion, 1850-1920 : Politics, Health, and Art* (Kent, OH : The Kent State University Press, 2003), p. 62.

[38] Frances E. Russell, « Woman's Dress », vol. 3, février 1891, p. 352-360. Russell continue d'écrire sur le sujet dans le magazine de Flower : « Symposium on Women's Dress, part 1. IV. Lines of Beauty », vol. 6, septembre 1892, p. 499-503 ; « A Brief Survey of the American Dress Reform Movement of the Past, with Views of Representative Women », vol. 6, août 1892, p. 325-339 ; « Freedom in Dress for Women », vol. 8, juin 1893, p. 70-77.

[39] Flower, « Fashion's Slaves », p. 401-430.

[40] *Fashion's Slaves* devient une référence pour d'autres femmes engagées : par exemple, la Society for the Promotion of Physical Culture and Correct Dress, une ramification du club féminin de Chicago, inclut la brochure dans la documentation qu'elle distribue. Flower, « Notes and Announcements. Fashion's Slaves », vol. 4, novembre 1891, p. xlix ; *Fashion's Slaves* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892) ; « Notes and Announcements », vol. 7, janvier

Illustrations à l'appui, Flower raille les robes ridicules imposées par les magazines : dans les années 1860, les femmes, « monstruosités en mouvement » ressemblaient à des « chapiteaux ambulants » ; dans les années 1870, leur vêtement, encombrant, rappelait « la bosse d'un chameau » : elles ne pouvaient simplement plus marcher ; dans les années 1880, la mode devint indécente. Il oppose les caprices d'une mode par définition relative et surtout grotesque aux « tenues rationnelles *(rational dress)* ». Hérités des *bloomers*, ces vêtements s'inspirent des canons classiques : toge grecque ou « tenue syrienne » (une « jupe divisée ») appropriée pour la bicyclette, instrument de l'émancipation féminine et loisir en plein essor à l'époque. Ils représentent le « prochain pas en avant » pour les femmes. La réforme vestimentaire est l'une des expressions de l'imaginaire antiformaliste et vitaliste qui parcourt les années 1890 : libérer les mouvements pour se libérer d'une « vie engoncée et confinée » pour les femmes se traduit par le désencombrement des salons ou une tenue ample, appropriée à la pratique du sport, une émancipation du corps et des conventions sans renoncer à la respectabilité bourgeoise[41]. La femme de Flower, Hattie, arbore ce type de tenue dans les rue de Boston ou dans les stations balnéaires de Martha's Vineyard (fig. 13 et 14). Les passants, étonnés, n'y voyaient aucune « grossièreté » selon un article d'un médecin dans le *New York Medical Times* cité par son mari[42]. Le couple de Boston, selon une journaliste du *New York World* qui expérimente une semaine en « jupe divisée » dans la ville, mène le mouvement. Les réformateurs qui gravitent autour de ces *cranks* – l'étiquette utilisée par la chroniqueuse est un lieu commun à l'époque pour décrire les féministes à vélo et leurs propagandistes – l'accueillent avec enthousiasme ; elle fait sensation à la mairie de la ville ; les femmes, timides, la traitent comme une bête curieuse et les hommes avec une « curiosité respectueuse » ; enfin, elle réussit à monter dans un tramway sans l'arrêter : malgré l'ironie bienveillante, l'article exprime le nouveau frisson de liberté que permet la tenue[43].

1893, p. xxvii. Sur la Society for the Promotion of Physical Culture and Correct Dress, voir Cunningham, *Reforming Women's Fashion*, p. 89, 164.

[41] John Higham, « The Reorientation of American Culture in the 1890s », *in Hanging Together : Unity and Diversity in American Culture* (New Haven, CT, Londres : Yale University Press, 2001), p. 173-197.

[42] Flower, « Notes and Announcements. Progress of Dress Reform », vol. 8, septembre 1893, p. xxv.

[43] « A week in trouserettes », *The New York World*, 1er mars 1894, p. 25. Les militants de Boston engagés pour une réforme vestimentaire à Boston trouvent un écho jusqu'en Nouvelle-Zélande : voir article sans titre, *West Coast Times*, 9 juillet 1894, p. ; p. 2 ; « Woman's World », *Star*, 21 juillet 1894, p. 3.

Fig. 13 et 14 : Hattie Flower en « tenue rationnelle »

Photographed at the Ritz Studio, Boston.
HATTIE C. FLOWER in sleeveless Grecian robe, worn over house costume.

Photographed at the Ritz Studio, Boston.
HATTIE C. FLOWER. Bicycle costume. Side view.

Source : Flower, « Parisian Fashionable Folly Versus American Common Sense (Illustrated) », vol. 8, juin 1893, p. 130, 132 Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Pour Flower, ces « vêtements rationnels » illustrent les idéaux de civilisation et de progrès – ordre, pureté, pragmatisme , confort, santé et beauté – qui s'expriment par ailleurs dans la « ville blanche » lors de l'exposition universelle de 1893 : dans les deux cas, le néoclassicisme sert de réceptacle et de vecteur à la modernité, urbanisme planifié et électrifié ou femmes décorsetées[44]. La *Columbian World's Fair* sert d'ailleurs de vitrine au mouvement pour la réforme vestimentaire[45]. Flower en voit un autre signe dans les costumes simples, d'inspiration grecque, utilisés par les mises en scène des pièces de Shakespeare[46]. Le réformateur doit aussi lutter contre les manipulations des normes artistiques qui font croire aux femmes que « la mode représente la beauté ». À l'argument esthétique, Flower ajoute le sentiment national : chauvin, il en appelle au « bon sens américain » contre la « folie parisienne du chic » : les Américaines ne devraient pas copier une « civilisation en déclin » mais exprimer le génie républicain de la nation. La croisade

[44] Flower, « The Next Step Forward for Women », p. 635-644.

[45] *Ibid.*, p. 61-64. « A week in trouserettes », p. 25.

[46] Flower, « Fashion's Slaves », p. 423.

pour la réforme vestimentaire cherche donc aussi à « apprendre aux filles à être américaines, à être indépendantes »[47]. Dans sa vision progressiste, la mode représente les « idéaux dépassés » de « superstitions barbares » indignes d'un pays moderne gouverné par la raison. Flower établit un parallèle entre le corset et le voile dans les pays musulmans : instruments de la domination masculine, tous deux cherchent à dissimuler des formes soi-disant indécentes alors que l'obscénité se loge dans le regard corrompu des hommes. Les réformes vestimentaires, dans la rhétorique ethnocentrique et essentialiste de Flower, scelleront la victoire de la « civilisation » : « the prophecy of an triumph of sober reason and common sense , over a conventionalism deep-rooted in the soil of ancient Orientalism »[48].

L'enjeu de santé publique inquiète aussi Flower : la laçage des corsets comprime les organes internes, réduit la capacité respiratoire, déforme la colonne vertébrale et cause de vives douleurs. Cela explique les troubles nerveux et les « sentimentalités morbides de l'esprit » qui frappent les femmes. Autorités médicales à l'appui, notamment les illustrations du Dr. Russell T. Trall, médecin alternatif et pionner de l'hydrothérapie et du végétarisme, il pathologise la mode : les élégantes ne sont que des « invalides » pour lui. Le corset produit une « génération de mères affaiblies et handicapées » qui nuit à leurs enfants : « dwarfed, maimed, and enervated, and in body, mind, and soul deformed ». Dépossédées de leur « droit de naissance à la santé », les « enfants à naître *(unborn)* » sont privés de leurs droits naturels : il incombe donc aux réformateurs, responsables des générations futures, d'émanciper les femmes et de mettre un terme à l'héritage de l'infirmité. Les discours abolitionnistes et évolutionnistes se mêlent : même logique d'infériorité transmissible, même volonté de dépasser ce qui était autrefois considérer « naturel »[49]. La mode viole « les lois de l'éthique » et, à l'instar d'autres vices, ramène à la prison du « sensualisme » l'élan spirituel qui doit élever les individus : « anything which injures the physical body, whether it be licentiousness, intemperance, gluttony, or vicious modes of dress, is necessarily evil from an ethical point of view […] and chains the mind to the realm of animality[50] ». Le corps doit être contrôlé et purifié grâce à l'idéalisme spirituel, estime Flower : la réforme vestimentaire s'inscrit dans le même mouvement que sa reformulation, en termes psycho-religieux, de la religion du contrôle de soi : libéré mais correctement exercé, soumis au

---

[47] Flower, « Parisian Fashionable Folly Versus American Common Sense (Illustrated) », vol. 8, juin 1893, p. 130-144 ; « Fashion's Slaves », p. 427.

[48] Flower, « The Next Step Forward for Women », p. 636.

[49] *Ibid.*, p. 401-423.

[50] Flower, « Fashion's Slaves », p. 419-420.

tuteur de l'esprit, l'énergie du corps permettra le développement individuel et la régénération sociale[51].

Puisque la raison justifie une réforme vestimentaire, seuls « deux extrêmes » peuvent s'y opposer : les réactionnaires qui pensent les femmes incapables de penser par elles-mêmes et les considèrent comme de simples « échos » des hommes ; les femmes « ensorcelées par le conservatisme ». La solution vient de l'agitation et l'éducation. Flower imagine « un bureau ou une commission de la mode américaine » où, à l'instar des progressistes qui veulent purger les villes de leur corruption, des experts œuvrent de concert pour organiser le progrès (« *concerted action, a clearly defined ideal toward which to move, and gradual changes* »). Ces intellectuels travaillent au sein d'associations, comme le NCW[52]. En parallèle, Flower use de l'influence de son magazine. Outre ses éditoriaux, il rend compte des avancées du mouvement, publie ses activistes – réformatrices, clubs féminins, WCTU, Woman Suffrage Association, médecins, artistes – et organise des symposiums où s'expriment les fers de lance du mouvement[53]. Le premier, organisé sous les auspices du NCW, est consacré aux associations militantes et aux aspects esthétiques et pratiques des « tenues rationnelles » (les contributrices évoquent leur expérience personnelle et dissertent sur la vraie élégance)[54]. Le deuxième examine la question du corset, l'handicap subi par les étudiantes victimes de la mode et les raisons des lents progrès de la cause (l'indifférence et le conformisme des femmes qui préfèrent suivre les diktats des magazines même si cela signifie la « dégradation universelle du sexe dans son ensemble »)[55]. Dans le dernier, une femme médecin offre son expertise ; Frances Russell expose les avancées du mouvement pendant l'année de

---

[51] Flower, *Progressive Men*, p. 169.

[52] *Ibid.*, p. 425.

[53] Exemples de chroniques mensuelles du progrès du mouvement : « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p. xxvii ; « Notes and Announcements », vol. 8, septembre 1893, p. xxv.

[54] La féministe Mary Wright Sewall, présidente du NCW, rédige l'introduction. Elle partage avec Flower son approche multiforme du réformisme : elle milite pour le droit des femmes, le pacifisme et les recherches psychiques . « Symposium on Women's Dress. Part. 1 », vol. 6, septembre 1892, p. 488-507 : Mary Wright Sewall, « I. Introduction », p. 488-491 ; Elizabeth Smith Miller (fondatrice avec Elizabeth Cady Stanton et Susan B. Anthony de la National Woman Suffrage Association, première femme à avoir porté des pantalons dans un lieu public, en pleine rue), « Reflections on Woman's Dress, and the Record of a Personal Experience », p. 491-495 ; Annie Jenness-Miller (rédactrice en chef du magazine *Dress*), « III. Artistic and Sensible Dress for Street Wear », p. 495-498 ; Frances E. Russel, « IV. Lines of Beauty », p. 499-503 ; Frances M. Steele (auteur de livre de conseils vestimentaires dans les années 1890), « V. Artistic Dress », p. 503-507. Sur ces différentes figures, voir Cunningham, *Reforming Women's Fashion*, p. 38-39, 80-90.

[55] « Symposium on Women's Dress. Part 2 », vol. 6, octobre 1892, p. 621-634 : F.W. Harberton (présidente de la National Dress Society, fondée en 1881), « VI. How It Is We Get On No faster », p. 621-624 ; Octavia W. Bates (membre du *Dress Committee* du NCW), « II. The Dress of College Women from a College Woman's Outlook », p. 625-627 ; E.M. King (secrétaire et fondatrice, avec Haberton, de la National Dress Society), « III. The Human Dress », p. 627-630 ; Grace Greenwood (pseudonyme de Sara Jane Lippincott), « On Woman's Dress – Mostly Autobiographical », p. 630-634. Cunningham, *Reforming Women's Fashion*, p. 62, 67.

l'exposition universelle et une contributrice décrit ses déambulations en « tenue syrienne » dans ses allées ; Hattie Flower analyse ses huit mois en tenue rationnelle et évoque sa déception pendant la visite de Chicago : bien que l'exotique Midway ait préparé les visiteurs aux changements vestimentaires, seules quelques femmes ont franchi le pas et « profité de l'exposition pour briser leurs chaines »[56].

Dans les années 1890, Flower voit de nombreux signes de progrès pour la condition féminine : indépendance matérielle grandissante ; « vision élargie » due à la variété de professions nouvellement accessibles aux femmes ; essor de la culture physique et de l'hygiène, notamment à l'école et à l'université ; plus grande latitude sociale dans les villégiatures montagnardes et balnéaires ; engouement pour les sports de plein air, en particulier la bicyclette, « agent de réforme » pour Flower ; enfin, le développement d'une offre de tenues d'intérieur confortables, chemisiers et knickerbockers, notamment par la société londonienne Liberty & Co. Le bien-être commence à remplacer les codes sociaux imposés par la mode dans les mieux aisés : le changement est imminent[57]. Du côté de la marche de l'histoire, les pratiques sociales innovantes des femmes sont de plus en plus acceptées : quelques décennies auparavant, souligne Flower, la réforme vestimentaire aurait donné lieu à des discours apocalyptiques sur la dégradation de la féminité, la destruction des foyers, le désordre social et la colère divine. Au contraire, l'émancipation féminine permettra de projeter les vertus maternelles dans la sphère publique, explique-t-il : si débarrasser les femmes de tenues archaïques permet de libérer leur potentiel pour, dans un deuxième temps, leur permettre de diffuser leur influence positive sur le pays, le « mouvement pour la pureté » cherche cependant à agir directement sur la société.

3. Le mouvement pour la pureté

La régénération morale du pays implique la protection des femmes et le combat contre les « sources *(well-springs)* de l'immoralité[58] ». Dans une communication au Social Purity Congress à l'occasion de l'exposition universelle de Chicago en juin 1893 et au National Purity Congress organisé par l'American Purity Alliance à Baltimore deux ans plus tard, Flower, alors un des vice-

[56] « The Rational Dress Movement. A Symposium », vol. 9, janvier 1894, p. 305-326 : Frances E. Russell, « I. The Rational Dress Movement in the Columbian Year », p. 305-316 ; Emily A. Bruck, « II. A Physician's View », p. 317-319 ; Laura Lee (artiste et membre du *Dress Committee* du NCW), « III. The Power of Individual Effort », p. 319-321 ; H.J. Wescott, (poètesse de Boston) « IV. At the World's Fair in Syrian Costume », p. 321-322 ; Isis B. Martin (bibliothécaire à Wichita, Kansas), « V. The Bondage of Custom », p. 322-323 ; Hattie C. Flower, « VI. Eight Months' Experience in the Syrian Costume », p. 323-326.

[57] Flower, « Fashion's Slaves », p. 428-429 ; « The Next Step Forward for Women », p. 639-640.

[58] Flower, « Well-springs of Immorality », p. 394-400.

présidents de l'association, expose les causes de la corruption : la prostitution, dans le mariage et en dehors ; l'âge, trop bas, de la majorité sexuelle ; les inégalités économiques et l'alcoolisme ; l'ignorance sexuelle[59]. Flower ne croit pas en la dépravation de la « femme déchue » mais rejette la responsabilité d'une part sur la lubricité masculine qui profite des femmes et, d'autre part, sur « le conventionnalisme qui tolère l'immoralité chez les hommes[60] ». Flower n'a de cesse de s'insurger contre l'hypocrite deux poids, deux mesures quant aux limites morales que la société impose aux hommes et aux femmes, notamment en ce qui concerne l'adultère. Il ne peut donc qu'admirer les œuvres d'art qui dénoncent cette tartufferie : *Margaret Fleming* de James A. Herne ou *Is This Your Son, My Lord ?* de Gardener. Les femmes, corps éthérés et asexués, incarnent l'idéalisme spirituel : des anges que peuvent souiller et exploiter des hommes-bêtes à la sexualité effrénée[61]. Flower n'a de cesse de répéter : « *the ethical standard for man must be raised, or the degradation of woman will follow* ». Cette relation symbiotique entre la moralité masculine et féminine exige l'égalité entre les sexes afin de faire progresser la « race ». La femme personnifie la norme morale de « pureté absolue » qui permettra de dépasser les passions corruptrices : « the triumph of love over lust, the moral over the animal, the soul over the body »[62].

Pour Flower, il faut d'abord purifier le mariage. Le lien spirituel entre un homme et une femme, sacré, a été ordonné par Dieu. Un mariage sans amour n'est donc pas véritable et le divorce, dans ce cas, s'avère nécessaire : « divorce then more perfectly secures the divine than a continuation of the compact ». « Médecine amère », le divorce mène à une « pureté améliorée ». *A contrario*, l'indissolubilité du mariage est une idée pernicieuse car elle force les femmes à consentir à des rapports sexuels non désirés et les oblige à avoir des enfants, parfois avec des époux alcooliques ou « victimes de maladies révoltantes » : le contrat sacré du mariage, ainsi corrompu, ne diffère aucunement de la prostitution la plus contre nature et dépravée (« unholiest prostitution » ; « prostitution within the marriage bond »). L'ouvrage de Tolstoï, *La Sonate à*

---

[59] Flower, « Social Purity Congress at the World's Fair », vol. 8, août 1893, p. xxi ; « Well-springs of Immorality », p. 394-400 ; « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », *in* Aaron M. Powell, *The National Purity Congress, its papers, addresses, portraits. An illustrated record of the papers and addresses of the first National Purity Congress, held under the auspices of the American Purity Alliance, in the Park Avenue Friends' Meeting House, Baltimore, October 14, 15 and 16, 1895* (New York : The American Purity Alliance, 1896), p. 306. « For National Purity », *The Boston Post*, 6 octobre 1895, p. 15.

[60] Flower, « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord ?* », vol. 2, novembre 1890, p. 761.

[61] Sur l'image de la femme au XIXe siècle comme inversion de la vision chrétienne traditionnelle de la tentatrice, voir Lindley, *"You Have Stept Out of Your Place"*, p. 52-53.

[62] Flower, « Masculine Immorality », vol. 3, février 1891, p. 380.

Kreutzer, illustre parfaitement le problème[63]. Symptôme d'un société archaïque qui tolère les inégalités entre les sexes, la prostitution au sein du mariage doit cesser, d'où la nécessité, à court terme, du palliatif du divorce mais aussi, à long terme, d'« exalter le mariage », c'est-à-dire l'amour pur, romantique, comme modèle pour les familles[64]. Le « sensualisme répugnant » des hommes cautionne non seulement la « prostitution au sein du mariage » mais surtout les « crimes contre les enfants à naître » puisque la débauche des pères « empoisonne » leur progéniture, même si la mère est « pure ». Par conséquent, les enfants héritent d'une prédisposition à l'immoralité, à la pauvreté et à la criminalité, un « malédiction pour la race » s'inquiète Flower puisque des mères dominées ne peuvent que perpétuer une race d'esclaves[65].

Le discours évolutionniste se greffe au substrat moral de la rhétorique abolitionniste : comme les maîtres usurpèrent la place de Dieu en dominant leur esclaves, les maris usurpent la place de Dieu en dominant leur épouse. Le féminisme de Flower est au carrefour de plusieurs traditions radicales du XIXe siècle, elles-mêmes entrelacées : l'abolitionnisme, l'amour libre , la libre pensée et, pour certains, le spiritisme . Toutes postulent le caractère sacré et inviolable de la souveraineté, notamment telle qu'elle s'ancre dans le corps, et des liens spirituels entre les individus (ou entre l'individu et son créateur) : aucune autorité religieuse ou civile ne peut

---

[63] « In a word, for the welfare of parenthood, for the rights of the unborn, and for the cause of sound morality, I would favor such wise and just legislation as would protect women from a life of prostitution under the sanction of law and respectability ». « Prostitution Within the Marriage Bond », vol. 13, juin 1895, p. 71.

Dès les premiers mois, Flower ouvre les pages de son magazine à des féministes en faveur du divorce. Gardener affirme qu'aucune nouvelle loi ne peut être mise à l'ordre du jour tant que les premières concernées, les femmes, ne peuvent s'exprimer sur la question : seul le droit de vote leur permettra de légiférer sur une question spécifique la « 'sphère' féminine » (les guillemets montrent bien que la théorie des sphères est de plus en plus remise en cause). Elizabeth Cady Stanton analyse le divorce comme un agent moralisateur pour les familles (car les couples peuvent sortir du cercle de la violence) et un instrument de libération pour les femmes. Theodore Schroeder, président de la Free Speech League et psychanalyste, affirme lui aussi la nécessité du divorce au vu de l'évolution sociale : les lieux de production sont transférés du domicile aux usines et la « pression économique » pousse les femmes à travailler, ce qui favorise leur indépendance. Comme Flower (qui recommande la lecture de Schroeder), il s'inspire du Dr. Sydney Barrington Elliot pour affirmer le droit des enfants à être nés dans un environnement propice. Comme Flower, il assimile un mariage sans amour à de la prostitution. Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 542 ; « Conservatism and Sensualism an Unhallowed Alliance », vol. 3, décembre 1890, p. 127-128 ; « Notes and Comments. Prostitution as a Social Problem », vol. 41, février 1909, p. 256. Helen H. Gardener, « Divorce and the Proposed National Law », *The Arena*, vol. 1, mars 1890, p. 413-422. Elizabeth Cady Stanton, « Divorce Versus Domestic Warfare » ; *The Arena*, vol. 1, avril 1890, p 560-569. Theodore Schroeder, « The Evolution of Marriage Ideals », *The Arena*, vol. 34, décembre 1905, p. 578, 589 ; « The Impurity of Divorce Suppression », *The Arena*, vol. 33, février 1905, p. 146 ; « Prostitution as a Social Problem », *The Arena*, vol. 41, février 1909, p. 196-201.

[64] Flower, *Progressive Men*, p. 261.

[65] Flower, « Leprosy of the Soul », vol. 3, avril 1891, p. 635-638; « Hon. Carroll D. Wright on Divorce », vol. 5, décembre 1891, p. 139, 143 ; « Well-Springs and Feeders of Immorality », vol. 8, août 1893, p. 397 ; « Prostitution Within the Marriage Bond », p. 70 ; *Progressive Men*, p. 260-261.

s'interposer entre les cœurs ou les esprits[66]. Flower, le Dr. Elliot, la féministe et libre-penseuse Helen H. Gardener et d'autres croisés de la pureté comme le fondateur de l'American Purity Alliance, Aaron M. Powell, tous issus de milieus abolitionnistes, permettent de penser le déplacement de la rhétorique anti-esclavagiste vers la question des femmes. Flower et *The Arena* vulgarisent l'amour libre et sa rhétorique émancipatrice d'autonomie sexuelle. Les croisés de la pureté s'opposent à toute régulation, solution moralement insuffisante, et en appellent à l'abolition de la prostitution. Ce radicalisme repose cependant sur des valeurs traditionnelles. Le rédacteur en chef de Boston met en avant la centralité du foyer et de la pureté féminine. Il s'appuie aussi sur les théories scientifiques de l'influence prénatale : en associant la libération des épouses à la génération de descendants libres, Flower traduit l'amour libre dans une forme respectable pour la classe moyenne[67]. Ainsi, il permet de domestiquer cet « eugénisme anarchiste », non coercitif, des partisans de l'amour libre qui vise à améliorer la « race » en libérant les mères de la domination masculine[68]. Il faut donc militer pour que les femmes obtiennent le droit à la propriété mais surtout le droit, naturel et moral, à disposer de leur corps :

> If wives were given absolute control of their bodies, and the right to say when they would become mothers, if at the altar they became possessed of one half the property interests of their husbands, it would be infinitely better for humanity, and the servitude and dependence which now compel numbers of women to become slaves to their husbands' passion, would disappear; while husbands who now take advantage of the privileges accorded by the wife's dependent condition would come to treat their companions in deed and fact as equals[69].

L'art joue également un rôle purificateur puisqu'il peut « imprimer » des images édifiantes dans le cerveau des lecteurs. Le roman *Is This Your Son, My Lord ?*, à la suite de Tolstoï, « lève le voile sur l'immoralité masculine » : il est central dans la campagne de Flower pour que les mêmes normes morales s'imposent aux deux sexes. Ce qu'Harriet Beecher Stowe a fait pour les esclaves, Gardener veut le faire pour la « femme déchue ». L'ouvrage raconte la ruine de Minnie Kent, jeune ouvrière innocente de 15 ans abusée par deux hommes d'apparence respectable : Mansfield, directeur d'usine riche et pieux mais aussi le propriétaire du grand magasin où travaille Minnie,

---

[66] Sally Morita, « Unseen (and Unappreciated) Matters : Understanding the Reformative Nature of 19th-century Spiritualism », *American Studies*, vol. 40, nº 3, automne 1999, p. 120. David M. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History », *Stanford Law Review*, vol. 45, no 1, 1er novembre 1992, p. 59-68.

[67] Sears, *The Sex Radicals*, p. 192.

[68] *Ibid.*, p. 121.

[69] Flower, « Well-Springs and Feeders of Immorality », p. 397.

ainsi que son fils, Preston[70]. Le roman de Gardener s'inscrit dans la campagne de Flower pour libérer les « esclaves blanches ». Si Flower évoque la lutte contre la prostitution dans les bordels et les rues, c'est davantage la corrélation entre la misère et la prostitution des travailleurs pauvres qui l'inquiète. Les nombreuses Minnie Kent qui peuplent les lieux de travail des villes sont décrites comme des esclaves modernes, les victimes d'employeurs dépravés : « men of status and wealth took advantage of poor, innocent young women ». Ces récits de dépravation, courants dans les écrits réformistes, rendent compte de la trajectoire tragique d'ouvrières blanches contraintes à la prostitution afin ne pas sombrer dans l'indigence : « to starve or sin » comme le résume Flower[71]. Sans voix, sans droit de vote, les femmes subissent une double exploitation : la domination masculine en plus des inégalités économiques. Flower admire le « caractère féminin » qui, souvent, résiste aux tentations. Ses écrits inspirent d'autres réformateurs, comme le révérend méthodiste Louis A. Banks qui se lance dans une étude de la « traite des Blanches » après la lecture des articles de Flower[72].

Les écrits de Flower, notamment *Civilization's Inferno*, révèlent la nature genrée de la pauvreté urbaine dans ce qu'elle a de plus cruelle. Sa description d'une veuve et ses deux enfants à la tâche dans leur taudis souterrain lui apparaît comme « typique » des maux sociaux de l'époque (fig. 15). Choqué par ce spectacle, il s'alarme des dangers que pose ce dénuement pour la pureté des femmes et donc le destin du pays[73]. C'est Helen S. Campbell (1839-1918) qui, dans les pages de *The Arena*, analyse, en experte, les conditions économiques de l'exploitation des femmes[74]. Elle publie une série de six articles sur les « salariées » où, statistiques officielles et descriptions éloquentes de tragédies quotidiennes à l'appui, elle rend compte de l'étendue du problème à New York. Seule l'organisation en syndicats ou en unions de consommatrices, conclut-elle, permettra aux femmes d'améliorer leurs conditions de travail[75]. Les femmes pauvres, par nature vulnérables,

---

[70] Mary E. Odem, Delinquent Daughters : Protecting and Policing Adolescent Female Sexuality in the United States, 1885-1920 (Chapell Hill : University of North Carolina Press, 1995), p. 17.

[71] « This narrative of seduction had long been popular in nineteenth-century melodrama and romance novels, but reformers adapted it to their own social context and political purposes ». Odem, *Delinquent Daughters*, p. 16.

[72] Banks utilise des photographies tirées de *Civilization's Inferno* dans son ouvrage. Son chapitre sur les taudis de Boston est intitulé « Boston's Uncle Tom's Cabin ». Flower, « Society's Exiles », vol. 4, juin 1891, p. 37-54. Louis Albert Banks, *White Slaves ; or, The Oppression of the Worthy Poor* (Boston : Lee and Shepard, 1892), p. 8, 145.

[73] Flower, « Society's Exiles », p. 44, 47.

[74] Certes, Helen Gardener a également écrit sur la pauvreté urbaine des femmes mais, contrairement à Campbell, elle ne lie pas explicitement ce problème à la question des droits civiques. Gardener, « Thrown in with the City's Dead », *The Arena*, vol. 3, janvier 1891, p. 61-70.

[75] Campbell publiera sa série d'articles sous forme d'essai, préfacé par son professeur Richard T. Ely : *Women wage-earners : their past, their present, and their future* (Boston : Roberts Bros., 1893). Helen S. Campbell, « Certain Convictions as to Poverty », vol. 1, décembre 1889, p. 101-113 ; « Association in Clubs with Its Bearing on Working Women », vol. 5, décembre 1891, p. 61-66 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. First paper », vol.

figurent par ailleurs en première place dans les campagnes d'aide humanitaire organisée par *The Arena*[76]. Les environnements dégradants – usines, ateliers de misère et taudis – corrompent les mères des futurs citoyens ; or, protéger les femmes, incarnations du progrès, signifie pour Flower protéger le futur[77].

Fig. 15 : « Widow and two children in under-ground tenement »

Source : Flower, « Society's Exiles », vol. 4, juin 1891, p. 47. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

7, janvier 1893, p. 153-172 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. II. Rise and growth of trades up to the present time », vol. 7, février 1893, p. 321-336 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. III. Present wage rates in the United States », vol. 7, mars 1893, p. 433-440 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. IV. General conditions for English and continental workers », vol. 7, mai 1893, p. 668-679 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. V. General Conditions in the Western States », vol. 8, juin 1893, p. 32-38 ; « Women wage-earners; their past, their present, and their future. VI. Specific evils and abuses in factory life and in general trades », vol. 8, juillet 1893, p. 172-184.

[76] « Last year, through THE ARENA Poor Fund, many hundreds of women and children were enabled to enjoy rest and recreation in the country and by the sea-shore who otherwise would have been denied even this oasis in their grimly tragic lives ». Flower, « Our Poor Fund », vol. 6, juillet 1892, p. lvi.

[77] Campbell propose la même lecture. Le progrès de la « race » exige l'amélioration des conditions de travail des femmes : « These pale, anaemic, undeveloped girls swarming in factory and shop, are the mothers of a large part of the coming generation, defrauded before birth of all the elements that make strong bodies and teachable souls. It is not alone the present with which we deal. Out of the future comes a demand as instant, and justice to-day bears its fruit in larger life for other days to come ». Helen Campbell, « The Working-Women of To-day », *The Arena*, vol. 4, août 1891, p. 339.

Les Américaines sont également victimes de la concurrence injuste des immigrants européens (il souligne que la veuve de la photo est américaine) :

> The poor American women can no longer compete with the foreign cheap labor, which thrives in dirt, and fattens in the slums of the city, and whose children ply the needle as well as the mothers[78].

Dans un contexte restrictionniste, notamment à Boston où est créée l'Immigration Restriction League en 1894, les arguments économiques et sociaux pour plus de justice pour les femmes n'empêchent pas le mépris et l'animalisation des immigrantes et de leurs enfants. Néanmoins, le nativisme de Flower reste abstrait et n'empêche pas la compassion pour les individus : il s'insurge du sort d'un portugaise « sobre, travailleuse et intelligente » menacée d'expulsion de son grenier sordide et de l'influence délètère de cet environement sur ses enfants, décrits comme de simples « machines »[79]. Bien que Flower veuille que les femmes prennent part au débat public et au travail social, son analyse trahit cependant une lecture genrée : Campbell, par exemple, est une réformatrice d'avant-garde car elle « possède le cœur d'une mère[80] ». Ce continuum entre féminisme et éloge de la maternité et de la famille apparaît logique à Flower puisque le réformisme n'est que l'extension, dans la sphère publique, des vertus d'altruisme et de pureté que les femmes incarnent au sein de la famille. La question de la création d'une cellule familiale et d'un amour pur entre un homme et une femme est donc centrale.

« Has law ever touched a lower depth of degradation ? » : telle est la question rhétorique indignée que pose Flower alors qu'il s'engage dans une croisade pour relever l'âge de la majorité sexuelle. En 1891, il se situe en dessous de 15 ans dans 36 États ; il est fixé à 10 ans dans 10 États et au Delaware il n'est que de 7 ans. Pour Flower, cette législation honteuse et barbare a été votée par « des pères, des maris et des frères pour la promotion de leur lubricité bestiale », d'où la nécessité d'accorder le droit de vote aux femmes pour moraliser la société[81]. Les réformes sont interdépendantes pour lui : dans les États où les femmes peuvent voter, comme le Wyoming ou le Kansas, la majorité sexuelle a été relevée de 14 à 18 ans[82]. *The Arena*, fer de lance du mouvement à l'échelle nationale, suit le modèle de son ami William T. Stead, le rédacteur en chef anglais du *Pall Mall Gazette* : en 1885, il avait utilisé son journal pour déchirer « le masque de l'hypocrisie » et contraint les politiques à renforcer la loi contre la prostitution, notamment

---

[78] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 89.

[79] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 34-35.

[80] Flower, *Progressive Men*, p. 124-125.

[81] Flower, « The Age of Consent », vol. 3, février 1891, p. 381-382.

[82] Flower, « Well-Springs and Feeders of Immorality », vol. 11, janvier 1895, p. 192-215.

enfantine, et à relever l'âge de consentement sexuel. Si les Américains savaient, estime Flower, ils ne toléreraient pas de tels « maux sociaux » : les révélations mèneront donc nécessairement aux réformes et à la justice. *A contrario*, les manigances d'hommes corrompus, comme les « sessions secrètes » pour discuter de la loi dans les couloirs du pouvoir, empêchent tout progrès : contre cette « politique du silence », la presse mais aussi le clergé et les artistes doivent s'engager[83].

La littérature, comme pour le populisme, parachève le travail journalistique. Flower publie le roman de Gardener, *Pray You, Sir, Whose Daughter ?*, qu'il considère comme la *Case de l'oncle Tom* de la croisade pour la pureté, appelé aussi « white ribbon army » à l'époque. Un gérant de grand magasin emmène sa jeune employée, Ettie Berton, à Coney Island : il la séduit mais, comme elle est majeure sexuellement, il ne s'attire aucun reproche alors qu'elle est renvoyée ; ostracisée, elle meurt seule. Son déclin moral s'oppose au récit de Gertrude Foster, fille de bonne famille, diplômée, qui sauve une autre employée, Frances King, du même destin. Elle incarne le travail des « amis de la pureté » : elle fait pression sur les législateurs et organise des clubs pour ouvrières où les femmes peuvent s'instruire et se divertir sans danger[84]. Flower se veut un de ces « amis de la pureté ». En janvier 1895, il consacre un symposium à ce qu'il appelle « la honte de l'Amérique » où participent contributeurs et contributrices de renom : parmi les « défenseurs du foyer » figurent Helen Gardener, Aaron M. Powell et Frances Willard (Flower rassemble leur photographies dans une page liminaire)[85].

C'est Gardener qui, suite au symposium, écrit le plus dans *The Arena* sur le sujet[86]. Flower diffuse aussi largement la « Pétition de la Woman's Christian Temperance Union pour la

---

[83] Flower, « More Facts and What They Reveal », vol. 3, février 1891, p. 382-384.

[84] Les réformateurs de la classe moyenne, on le voit à travers ce récit ou les articles de Flower, redoutent l'influence délétère sur les femmes des environnements nouveaux qui se développent dans les villes modernes : les parcs d'attractions ou les lieux de travail, bureaux ou grands magasins. Odem, *Delinquent Daughters*, p. 17-18. Helen H. Gardener, *Pray You, Sir, Whose Daughter ?* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892).

[85] « America's Shame : Symposium on the Age of Consent Laws in the United States », vol. 11, janvier 1895, p. 192-215 (photographies p. 193) : Aaron M. Powell, « I. History of Recent Years, and Present Status of Age of Consent Laws », p. 192-195 ; Helen G. Gardener, « II. What Shall the Age of Consent Be ? », vol. 11, p. 196-198 ; Frances E. Willard, « III. Arousing the Public Conscience », p. 198-202 ; A.H. Lewis, D.D. (rédacteur en chef du *Sabbath Recorder*, journal des Baptistes du Septième Jour), « IV. The Primary Source of Age-Of-Consent Legislation », p. 202-206 ; O. Edward Janney, M.D. (médecine et réformateur Quaker de Baltimore), « V. A Physician's View of Theses Laws », p. 206-209 ; Will Allen Dromgoole (poète, auteur et contributrice fréquente de *The Arena*), « VI. The Age of Consent in Tennessee », p. 209-212 ; Emily Blackwell, M.D. (troisème femme à obtenir le titre de docteur en médecine aux États-Unis), « VII. Another Physician Speaks », p. 212-215.

[86] Helen H. Gardener, « II. What Shall the Age of Consent Be ? », p. 196-198 ; A Battle for Sound Morality, or The History of Recent Age-of Consent Legislation in the United States, Part I. The Victory in New York, Arizona, and Idaho », vol. 13, août 1895, p. 353–364 ; « A Battle for Sound Morality, or The History of Recent Age-of-Consent Legislation in the United States, Part II. The Victory in Colorado, Nebraska, and Missouri », vol. 14, septembre 1895, p. 1-32 ; « A Battle for Sound Morality. Part III », vol. 14, octobre 1895, p. 205-220 ; « A Battle for Sound Morality. Final Paper », vol. 14, septembre 1895, p. 401-419.

Protection des femmes » et sa « liste noire d'États où *une petite fille peut consentir à sa ruine* »[87]. Les associations de médecins (traditionnels ou alternatifs) soutiennent la croisade pour des questions de santé publique. L'expérience canadienne, où les lois sont plus strictes, devrait montrer la voie[88]. Flower ouvre son magazine également à ses détracteurs. Il interpelle les législateurs : pourquoi avoir voté des lois aussi indignes ? Peut-on vraiment croire qu'une jeune fille ait assez de jugement pour consentir en toute connaissance de cause à un contrat aussi fort que le mariage ? Sur 9000 représentants, beaucoup ne répondent pas, certains affirment s'opposer à cette législation, seuls deux politiques daignent répondre pour expliquer le bien fondé du *statu quo*[89]. L'agitation se transforme en lobbying : Flower incite ses lecteurs à inonder leurs représentants de courriers indignés[90]. Malgré sa volonté de précipiter une régénération radicale et multiforme de la société, une campagne ciblée s'avère en définitive plus efficace : grâce aux actions de *The Arena*, l'âge de la majorité sexuelle est relevé dans six États fin 1895[91]. Comme pour la réforme vestimentaire, la croisade semble moins radicale que les engagements populistes ou socialistes de Flower : l'imaginaire de la pureté et l'idéal maternaliste reposent sur des valeurs familiales largement partagées dans la classe moyenne[92]. A l'instar de Gardener, Flower permet une plongée dans ce radicalisme *genteel*, au carrefour des campagnes progressistes en faveur de la santé publique (soutenues par tout ce que le pays compte de réformateurs comme il faut) et de la protection des plus vulnérables (femmes, enfants) et des idéaux plus en marges, héritiers de l'abolitionnisme radical, des libres-penseurs et de l'amour libre .

---

[87] Willard, « Arousing the Public Conscience », p. 202-201.

[88] Edgard Maurice Smith (éditeur), « Laws Governing the Age of Consent on Canada – A Comparison with those of the United States », *The Arena*, vol. 13, juin 1895, p. 88-91.

[89] A.C. Tompkins (d'Owensboro dans le Kentucky) explique que le viol de mineurs est condamné par la peine de mort et que l'on ne peut légiférer les questions de moralités sexuelles : il incombe aux parents d'éduquer leurs enfants. Il use également d'arguments racialistes et redoute l'instrumentalisation de lois plus strictes par les jeunes femmes noires, plus précoces sexuellement, pour faire chanter des blancs. C.H. Robinson (de l'Iowa) explique que les lois dénoncées par les contributeurs de *The Arena*, telles qu'ils les décrivent, n'existent pas et que leurs analyses ne témoignent que d'une ignorance du fonctionnement du système judiciaire (Gardener répond que même la Cour suprême de son État n'est pas d'accord avec une telle affirmation). Flower publie aussi deux autres politiques des mêmes États qui, ayant pris conscience de la gravité du problème grâce à l'agitation orchestrée par *The Arena* et notamment la liste noire, s'engagent à relever l'âge de la majorité sexuelle. « Opposing Views by Legislators on the Age of Consent – A Symposium », *The Arena*, vol. 13, juillet 1895 : Gardener, « Introduction », p. 209-211 ; A.C. Tompkins, « Kentucky. The Age of Consent for a Physio-Psychological Standpoint », p. 220-223 ; C.H. Robinson (Dem.), « Iowa. The Age of Consent, So-Called », p. 211-216 ; Z.H. Gurley (Rep.), « Protection for Immature Girlhood », p. 217-220 ; Will. H. Lyons, « Let the Age of Majorty Be the Age of Consent », p. 223-225.

[90] Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 12 juin 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[91] Flower, *Progressive Men*, p. 124. Engs, *The Progressive Era's Health Reform*, p. 330.

[92] L'anarchiste Benjamin Tucker explique d'ailleurs que son magazine, *Liberty*, est le seul dans la presse qui s'oppose à sa croisade. Benjamin Tucker, « A Poseur Exposed », *Liberty*, vol. 11, 1er juin 1895, p. 3-4.

Cette tradition explique aussi la nécessité d'une discussion libre pour purifier la société : les tenants de l'amour libre prônaient, en effet, une éducation sexuelle sans tabou. Flower s'inscrit dans cette lutte toute en cherchant à élever le débat à la hauteur des grands magazines respectables de l'époque. Flower s'insurge contre tout ceux qui, au nom d'une pudibonderie hypocrite, veulent masquer la réalité. La question de la majorité sexuelle lui fournit une illustration parfaite de ce « sophisme » qui confond les mots et les choses et veut dissimuler des lois iniques bien concrètes sous le voile de la protection des chastes oreilles des Américaines :

> Was sophistry ever more blatant or hypocrisy more audacious? Mothers and maidens must not hear arguments advanced in favor of laws that protect blacklegs and libertines in their pastime of despoiling maidenhood. It is the laws, not the arguments advanced, that tend to pollute womanhood. It is the laws, not the exposure that leads to a cure, that are dangerous, and this is the one fact that must ever bo kept in view[93].

Flower n'oppose pas la pureté et la discussion, libre et ouverte, de la sexualité. Au contraire, il dénonce cette « fausse pudeur *(mock-modesty)* » qui entretient l'ignorance des femmes. Comme le montre son approche idéaliste du réalisme et du journalisme d'investigation, la liberté d'expression a une vertu éducative et purificatrice qu'il résume en une formule : « purity through knowledge, not innocence through ignorance[94] ». Non seulement la « politique de l'autruche » met en danger les femmes qui, ignorantes, deviennent des « proies faciles du vice » mais Flower explique aussi que les hommes débauchés et les bigots réactionnaires sont des alliés objectifs : « conservatism and sensualism forged an unhallowed alliance ». Les fanatiques comme Anthony Comstock, en fait, « protègent les dépravés en attaquant tous ceux qui cherchent à purifier la vie ». Il n'y a rien à craindre, au contraire, des représentations réalistes et « photographiques » de la société : moraliser suppose de mettre à nu, révéler, démasquer l'injustice[95]. Flower condamne la « fausse pudeur qui voit de l'immoralité où un esprit pur ne contemple que grâce et beauté » : les

---

[93] Flower, « More Facts and What They Reveal », p. 384.

[94] Flower, « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », p. 316. Le Dr. Elliott partage ce constat : il dénonce les médecins alliés avec Comstock et le *New York Times* qui veulent interdire les contraceptifs et l'éducation sexuelle (« they are doing little to lift the veil of mock-modesty and hypocracy [*sic*] which keeps the masses in ignorance and vice »). Elliott, partisan du contrôle des naissances, se fait traiter de « charlatan » et même d'« avorteur » par la majorité de ses collègues. Flower se rapproche aussi d'un autre médecin Edward Bliss Foote (1829-1906), libre-penseur et, lui aussi, partisan de la contraception. Sears, *The Sex* Radicals, p. 192.

[95] « They who dwell in stagnant depths of conservatism […] ; who believe in allowing the social body to rot with eating, cancerous ulcers rather than uncover the loathsome sores that the surgeon's knife may be applied and the body saved ». Flower, « *Is This Your Son, My Lord* », p. 760 ; « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », p. 542, 547, 552 ; « Conservatism and Sensualism an Unhallowed Alliance », p. 127-128 ; « Masculine Immorality », p. 379 ; « Home Influence and The Child », p. 506.

intentions pures d'une « saine moralité » rachètent donc les descriptions de la « lubricité morbide », par exemple chez Tolstoï ou Gardener[96].

Aussi respectables soient son idéalisme et ses valeurs (exaltation du mariage, de l'amour romantique, du sentimentalisme, de l'innocence enfantine et féminine), Flower risque la censure pour sa diffusion d'écrits trop osés sur les questions de sexualité, notamment des publicités « obscènes » pour les ouvrages, largement illustrés, de la gynécologue Alice B. Stockham (1833-1912). Militante de l'égalité entre les sexes, de la tempérance, des réformes vestimentaires, de la contraception et l'épanouissement sexuel dans le mariage, elle publie *Tokology* en 1886, un guide de santé, d'hygiène et d'obstétrique (l'équivalent latin du grec « tokologie ») pour les femmes, puis, en 1896, *Karezza : Ethics of Marriage*, qui fait l'apologie du *coitus reservatus* pour garantir un « mariage idéal, les droits des enfants à naître et un maternité désirée et contrôlée »[97]. La volonté de redonner aux femmes la maîtrise de leur corps, de choisir quand elles veulent devenir mères, de faire du mariage un lien sacré et sans contraintes, ainsi que de perpétuer, de générations en générations, des Américains libres, dès la conception, ne peut que plaire à Flower[98]. Depuis sa sortie, Flower fait la publicité de *Karezza* mais, en 1909, son ami Theodore Schroeder, le président de la Free Speech League, le prévient d'un changement dans les lois postales à partir du 1er janvier 1910 : l'utilisation de la poste pour diffuser des informations sur la contraception tombera dorénavant sous le coup du Code pénal. Ce qui pour les médecins et les réformateurs relèvent de la santé publique et du droit à l'information, explique Schroeder, s'avère « obscène » pour une frange du public et, surtout, les autorités judiciaires[99].

---

[96] Ailleurs, Flower résume ainsi sa position : « *those who raise the cry* against every book written with a view to elevate morals by a merciless unmasking of the great wrongs, the corruption and immoralities which are festering under the surface of society, *are the real enemies of true morality*, as well as freedom, progress, and equal justice ». Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », p. 542, 552 ; « Sound Morality Versus Morbid Pruriency », vol. 36, décembre 1906, p. 656-658.

[97] Il vend aussi par l'intermédiaire de son dernier magazine généraliste, *The Twentieth-Century Magazine*, un autre traité écrit par une autre femme médecin, Myer Solis-Cohen, qui se veut un guide d'obstrétrique, d'hygiène et de pédiatrie illustré pour les femmes dans toutes les étapes de leur vie (*Woman in girlhood, wifehood, motherhood »; her responsibilities and her duties at all periods of life; a guide in the maintenance of her health and that of her children*, 1906). « Tokology », publicité, *The Arena*, vol. 10, novembre 1894, appendice, non paginé. « Karezza : Ethics of Marriage », publicité, *The Arena*, vol. 16, novembre 1896, appendice, non paginé. « Woman in girlhood, wifehood, motherhood », publicité, *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p. xxviii-xxix.

[98] Schroeder, lui aussi, affirme, au nom de la pureté, le droit des femmes à divorcer, à disposer de leur corps et à chosir quand elles veulent devenir mères : « compulsory maternity will be replaced by the enlightened motherhood of privilege ». Schroeder, « The Evolution of Marriage Ideals », p. 589

[99] Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 6 décembre 1909, Theodore Schroeder Papers. En 1909, le Congrès sort les lois Comstock du code des postes pour en faire un délit (Act of Mar. 4, 1909, ch. 321, §211, 35 Stat. 1088, p. 1129). C'est dans le cadre de cette loi que Maragret Sanger s'attirera les foudres de la censure (son mari sera condamné en 1915 pour avoir distribué la brochure de sa femme, *Family Limitation*, alors qu'elle avait fui en

À partie de 1900, Flower réoriente sa croisade pour la pureté vers les questions de liberté d'expression, la « servante de la vraie moralité[100] ». Il travaille de plus en plus avec Theodore Schroeder[101]. Flower avait conçut son magazine comme « le creuset du débat libre » où toutes les idées peuvent entrer dans l'arène : attenter à ce principe nie non seulement sa vision du journalisme mais aussi les principes démocratiques américains[102]. La « censure moderne de l'obscénité » freine le progrès de la condition féminine et de la morale en général. Elle menace la culture journalistique, la pratique démocratique et le Premier amendement[103]. Cette réorientation correspond à un changement plus profond parmi les militants de la pureté. Dans son congrès en

---

Angleterre ; en 1916, les problèmes de Margaret s'accumulent après l'ouverture d'une clinique pour le contrôle des naissances ; elle sera finalement relaxée en appel en 1918).

[100] Flower associe la liberté d'expression à la féminité : il choisit un référent féminin pour la liberté expression, « handmaid », et non le neutre « servant ». La citation est tirée d'une lettre au comité de soutien de Moses Harman (voir chapitre 2. III. A.). Harman, *The Persecution and the Appreciation*, p. 20.

[101] Les deux hommes nourrissent une correspondance régulière, une des plus riches parmi les archives encore existantes de Flower. Schroeder publie l'éditorial de Flower, « Sound Morality Versus Morbid Pruriency » (1906), dans son ouvrage *Free Press Anthology*, publié en partenariat avec la maison d'édition du journal libre-penseur *The Truth Seeker*. La Free Speech League qu'il dirige distribue également l'article sous forme de brochure. Elle édite aussi un recueil d'articles parus dans *The Arena* sur les questions de liberté d'expression. Flower, « Sound Morality Versus Morbid Pruriency », *in Free Press Anthology* (New York : The Free Speech League and the Truth Seeker Publishing Company, 1909), p. 167-171. *In Defense of Free Speech ; five essays from The Arena (Trenton, N.J.), and written by B.O. Flower, Rev. Elliot White, Louis F. Post and Theodore Schroeder* (New York : The Free Speech League, 1908).

Les autres ouvrages de Schroeder évoquent sa lutte au sein de son organisation pour défendre une lecture maximaliste du Premier amendement. Les autres ouvrages de Schroeder évoquent sa lutte au sein de son organisation pour défendre une lecture maximaliste du Premier amendement. Contrairement à l'approche de l'American Civil Liberties Union des débuts, la liberté d'expression pour lui n'est pas subordonnée à une fin politique ou à une utilité sociale mais autorise aussi l'obscénité et tous les discours sans valeur. L'historien du droit David Rabban résume ainsi l'évolution : « The Free Speech League advocated a broad conception of free expression derived from a libertarian radical tradition whose commitment to individual autonomy originated before the Civil War. The ACLU, reflecting the progressive thought of its founders and the actual threats posed by the repression of speech during and after World War I, eclipsed this tradition. The ACLU focused on protecting political speech while ignoring other problems of censorship ». Créée en 1920, l'ACLU ne se met à défendre la censure contre les écrits jugés obscènes qu'à partir de 1933 quand elle défend *Ulysses* de James Joyce devant la Cour suprême. En 1923 par exemple, elle refuse de considérer la censure d'une pièce traitant de la prostituions, *The God of Vengeance*, comme une question relevant du Premier amendement. Brève bibliographie de Schroeder : *"Obscene" Literature and Constitutional Law ; A Forensic Defense of Freedom of the Press* (New York : The Free Speech League, 1911) ; *Free Speech for Radicals* (New York : The Free Speech League, 1916) ; *Free Speech Bibliography : Including Every Discovered Attitude toward the Problem Covering Every Method of Transmitting Ideas and of Abridging their Promulgation upon Every Subject-Matter* (New York, Londres : H.W. Wilson, Grafton & Co., 1922). Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 111-113 ; *Free Speech in Its Forgotten Years*, p. 3-4, 23.

[102] « THE ARENA gives all sides of every great issue presented by the strongest advocates, as the editor believes that it is only in the crucible of *free discussion* that we find the gold of truth ». Flower, « Notes and Annoucements. Praise for the Arena » vol. 2, novembre 1890, appendice, non paginé.

[103] Cet épisode bostonien fonctionne comme un préambule à ce qui deviendra, à partir des années 1920 et jusque dans les années 1970, une plaisanterie dans tout le pays avec la formule « banned in Boston » (l'on pense par exemple à l'arrestation de Mencken en 1926). À ce sujet, voir Paul S. Boyer, *Purity in Print : Book Censorship in America from the Gilded Age to the Computer Age* (Madison : University of Wisconsin Press, 2002. 2ème édition), p. 167-206.

1906, la National Purity Federation fait montre, selon Flower, d'une « attitude mentale en accord avec l'esprit scientifique et éclairé moderne de l'époque » en ce qui concerne les questions de « moralité sexuelle ». En effet, elle répudie la vieille « politique de l'autruche », laisse Schroeder prendre la parole et prend deux résolutions : militer pour davantage d'éducation sexuelle à l'école publique et lutter contre la censure des écrits « scientifiques ou éducatifs » qui visent à l'édification des citoyens[104]. Flower dénonce l'idée qu'une « peur artificielle soit meilleure conseillère que l'autonomie éclairée » : chaque individu a le droit de connaître par lui-même la « loi morale et naturelle du sexe ». Les lois Comstock violent ce droit et le « test de l'obscénité », absurde, condamnerait la *Case de l'oncle Tom*, la Bible ou des traités médicaux. Les militants de la pureté prennent leur distance avec Anthony Comstock (« an old fogy, out of date, mid-Victorian, unfashionable ») qui, invité d'honneur en 1895, ne participe pas à la conférence dix ans plus tard[105]. Un autre signe réjouit Flower : la décision du Mothers' Congress de Pennsylvanie d'annuler l'invitation de Comstock car, pense-t-il, ses membres ne veulent pas d'individus à l'imagination lubrique qui ne voient qu'impureté là où l'on ne tend qu'un miroir au monde[106].

En 1907, Flower voit dans la libération du libre-penseur Moses Harman la fin d'une injustice : ses conseils d'abstinence aux femmes enceintes étaient tombés sous le coup des lois Comstock et l'avaient mené en prison[107]. Harman voulait libérer les femmes des chaines de la domination masculine[108]. Soutien indéfectible du libre-penseur, Flower le décrit comme une « victime du despotisme » des autorités postales qui l'accusent d'obscénité alors que rien, dans

---

[104] Il s'agit de clarifier la définition de l'obscenité afin de ne pas se servir des lois Comstock pour censurer les écrits médicaux ou les satires des moralistes. « A committee of seven shall seek to secure changes in the judicial tests of obscenity as will make the law so certain that by reading it anyone may know what constitutes its violation and to secure such an interpretation of the law as will make impossible the suppression of any scientific and educational purity literature ». Un éditorial du *New York Sun* du 13 ocotbre 1906 cité par Flower note la même évolution : « a new school of Purity has sprung up in the world. […] The new school is for discovering corruption; his school was ever for concealing it ». Flower, « Sound Morality Versus Morbid Pruriency », p. 657-658.

[105] La communication de Comstock en 1895 porte justement sur la question de l'obscénité en littérature. Anthony Comstock, « Demoralizing Literature », *in* Powell, *The National Purity Congres*, p. 418-422.

[106] « Thoughtful and healthily moral members of the Mothers' Association have no sympathy with prurient imaginations that see impurity and evil in things that to a healthy or normal mind suggest not only naught that is low or debasing, but that which is beautiful, pure and fine ». Flower, « Sound Morality Versus Morbid Pruriency », p. 656-657.

[107] Article sans titre, *Reading Times*, 12 ocobre 1908, p. 4. Cronin, « The Liberty to Argue Freely », p. 197-201. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 89. Harman, *The Persecution and the Appreciation* p. 6, 49.

[108] L'épigraphe de son journal, *Lucifer: the Lightbearer*, est explicite : « to help woman to break the chains that for ages have bound her to the rack of man-made law, spiritual, economic, industrial, social and especially sexual, believing that until woman is roused to a sense of her own responsibility on all lines of human endeavor, and especially on lines of her special field, that of reproduction of the race, there will be little if any real advancement toward a higher and truer civilization ».

son journal, ne peut corrompre ou émoustiller le lecteur puisque que sa conscience lui dicte de dénoncer la « prostitution dans le mariage » et les « crimes contre les enfants à naître » afin d'« élever l'humanité vers des hauteurs plus pures »[109]. Déjà dans les années 1890, Harman dérangeait tellement les autorités que simplement le défendre pouvait attirer des ennuis. Flower s'indigne de l'emprisonnement d'un pasteur nommé Caldwell pour avoir critiqué les censeurs du ministère des Postes et des ligues de vertu. Caldwell avait publié un article sur la pureté dans le mariage dans *Christian Life*, le journal de la National Purity Association. Puis, dès lors que le pasteur commence à critiquer l'incarcération d'Harman (déjà à l'époque), son texte prend « soudainement des proportions criminelles » et il est condamné pour obscénité alors que l'article incriminé avait été publié un an auparavant. La « tyrannie de l'État », explique Flower, condamne tout particulièrement les radicaux : elle surgit « quand le gouvernement est assez puissant pour persécuter tous ceux qui n'acceptent pas ce qui est considéré comme la vérité et le droit par la majorité » ; or, les avant-gardes sont une minorité, d'autant plus quand il s'agit de questions intimes[110]. Le question des femmes est l'un des lieux, avec les controverses médicales (voir chapitre 7), où l'enjeu de la limite entre le public et le privé, entre la liberté individuelle et ses limitations pour le bien commun, se pose avec le plus d'acuité.

Après 1900, le féminisme que diffuse Flower dans les premières années de *The Arena* paraît déjà désuet : trop radical pour une société qui tente de contrôler les excès de ses critiques et ses « audaces », d'où le durcissement de la législation envers les partisans de la contraception ; trop idéaliste, multiple et vague pour être efficace pour une nouvelle génération de militantes qui, plus professionnelles et pragmatiques (certains historiens, comme Lasch, diraient aussi moins radicales[111]), se concentrent sur une seule cause (droit de vote, tempérance, contraception). Après 1900, les femmes restent la référence morale pour Flower et l'agent qui purifie le pays et l'élève spirituellement : seulement, comme le public est conscient dorénavant des inégalités entre les sexes grâce à son travail journalistique, Flower, qui se voit avant tout pionnier, consacre son énergie à faire connaître d'autres réformes (la coopération ou la nationalisation par exemple) et laisse aux militants le soin de traduire la prise de conscience en changement social et politique. Ses magazines ne s'engagent plus totalement pour des campagnes en faveur des femmes – réforme vestimentaire ou mouvement pour la pureté – comme dans les années 1890. Il s'agit aussi probablement d'un passage de témoin entre deux générations : le féminisme de Flower se rapproche de celui de Frances Willard et Elizabeth Cady Stanton, respectivement décédées en

---

[109] Letter de Flower au comité de soutien d'Harman. *Ibid.*, p. 19-20.

[110] Flower, « Editorial Notes. Is Socialism Desirable? », vol. 3, mai 1891, p. 757.

[111] Lasch, The Agony of the American Left, p. 23-26.

1898 et 1902. L'époque n'est plus aux projets de régénération de la société et de l'humanité – abolir les conditions de l'esclavage des femmes ; affirmer leur souveraineté économique, politique, sociale et sexuelle ; hisser le pays au niveau de la pureté féminine – mais à la mobilisation sur le terrain et au lobbying politique. Les activistes de la classe moyenne s'affirment comme une minorité respectable qui ne menace pas le *statu quo* (pour certaines, accorder le droit de vote aux femmes pourrait même contrecarrer l'influence délétère des Afro-Américains et des immigrants)[112]. L'âge d'or de la libre-pensée et ses partisans de l'amour libre , leurs positions politiques « fondamentales », comme dirait Flower, malgré la respectabilité de leurs mœurs et leur attachement à la morale conventionnelle, semble suranné[113].

Comme souvent chez Flower, l'écrit, central, donne à voir la vision du monde de ce progressisme radical des années 1890. Sa recension de l'utopie *Unveiling a Parallel* résume son approche du féminisme. Le roman renverse les normes de genres : il révèle « l'horreur de l'immoralité chez l'homme comme chez la femme » et « dévoile l'inique deux poids, deux mesures en termes de morale » qui régit les relations entre les sexes. Le narrateur explore deux sociétés sur Mars : Caskia et Paleveria. À Paleveria, les femmes sont réduites à leurs passions animales : « spirituellement mortes », elle sont un corps sans âme. À Caskia, une « moralité exaltée » a conduit à l'égalité entre les sexes et, par conséquent, à une société égalitaire et sans conflit. Flower associe ce progrès à la spiritualité : « the spiritual world is to them [Caskians] a real world ». Le monde caskien met en œuvre l'idéal de transparence morale et psychologique qui anime Flower : comme pour le Christ, la pensée même de la luxure est déjà de l'adultère et se retrouve censurée pour protéger les enfants et les empêcher d'hériter la « malédiction de la lubricité ». Les mariages sont purs et la sexualité même est « spiritualisée » : les enfants sont « conçus dans une pureté immaculée ». Dans l'ère des femmes à venir, les femmes, « pures et

---

[112] Le mouvement pour le droit de vote des femmes se divise dès 1869 quand le 15ème amendement, au grand dam d'Elizabeth C. Stanton et Susan B. Anthony, interdit de refuser ou restreindre le droit de vote en raison de la race ou de la couleur de peau mais pas en raison du sexe. Le fossé se creusera au tournant du siècle quand les leaders du mouvement, pour obtenir le droit de vote, accepteront de composer avec le suprémacisme blanc (Anthony demande par exemple à Frederick Douglass, fervent militant des droits des femmes, de ne pas venir à la convention de 1894 pour ne pas heurter les sensibilités des femmes du Sud ; les militantes du Sud expliquent que le droit de vote des femmes serait un moyen de garantir la suprématie blanche). Edwards, *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2006), p. 240. Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 24-25.

[113] Par une sorte d'ironie de l'histoire, la vie privée de Flower reflète la relégation de ses croisades dans les marges. La fin de la première période de *The Arena*, engagée pour l'émancipation féminine, entre en écho avec la déchéance de sa femme : la militante de la réforme vestimentaire, diagnostiquée folle, se retrouve enfermée pour le reste de sa vie dans l'hôpital psychiatrique de Belmont, Massachusetts. Flower, fidèle jusqu'au bout à son épouse malgré les dettes de santé qui s'accumulent, vivra jusqu'à sa mort hanté par la présence de cette « folle du grenier », l'antithèse de la rationalité régénératrice qu'il accorde aux femmes et de son appel à leur engagement dans la sphère publique. Ralph E. Luker, « Flower, Benjamin Orange », *American National Biography Online*. [En ligne], mis en ligne en février 2000, consulté le 10 février 2013. URL : http://www.anb.org/articles/15/15-00227.html.

exaltées », incarnent l'idéalisme spirituel : Flower radicalise l'imaginaire de la pureté qui euphémisait la sexualité féminine et désincarne les femmes. Il n'est alors pas étonnant que Flower voie en Mary Baker Eddy l'aboutissement logique de son féminisme : après 1900, elle personnifie son idéal de spiritualité comme guérison des corps et émancipation de l'esprit et, pionnière de la première religion américaine, suivie par des fidèles en majorité femmes, elle symbolise le fruit de décennies de progrès[114]. Enfin, Flower perçoit la pureté comme un agent moralisateur qui peut changer le monde : comme les mots, son influence est performative et les militants, par contagion de leur être idéal, peuvent transformer le monde. Flower ne dissocie pas l'essence des acteurs de leur action de transformation sociale. Son féminisme est donc l'un des avatars du déterminisme du caractère : une vertu en acte par le simple fait de diffuser un modèle. D'abord publié anonymement par « deux femmes de l'Ouest », *Unveiling a Parallel* souligne bien ce paradoxe : ses deux auteurs, Alice Ilgenfritz Jones et Ella Merchant, sont des femmes au foyer ; les valeurs traditionnelles peuvent donc bien être le lieu d'une émancipation sans subvertir l'ordre social. Ces deux romancières surgissent par ailleurs de la révolte agraire. L'élan moral meut le féminisme de Flower mais aussi son engagement pour deux grands mouvements radicaux au tournant du siècle : le populisme et le socialisme.

B. Mouvements radicaux : populisme, socialisme

Pour Flower, la logique partisane a dépossédé le peuple de sa souveraineté : les machines politiques ne cherchent qu'à perpétuer leur pouvoir sans se soucier du bien commun. Il faut donc placer les principes au dessus des partis pour régénérer le pays et renouer avec une approche morale des questions politiques. Le rédacteur en chef de Boston soutient toutes les incarnations de cette ferveur : les acteurs – associations, femmes engagées, politiques, intellectuels – mais aussi les franges les plus radicales des grands partis – l'agrarianisme de William J. Bryan ou l'aile « insurgée », comme on l'appelait alors, du Parti républicain menée par Robert La Follette. Tous ne sont que des vecteurs d'un « idéalisme spirituel » qui les dépasse. De la même manière, bien qu'organisés en partis, le populisme puis, après son déclin à partir de 1896, le socialisme symbolisent et favorisent le réveil du peuple car ils cherchent à dépasser les vieux clivages. Flower s'intéresse avant tout au mouvement intellectuel et social qui les nourrit. Le progressisme radical de Flower se structure en réseau, la mise en commun de tous les indignés et penseurs qui veulent

[114] Flower, *Progressive Men*, p. 193-194; « Mary Baker Eddy », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 358 ; « The Founder of Christian Science . Part II », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, février 1911, p. 526-534. « The most famous woman in the world », *The Boston Sunday Herald*, 25 juin 1905.

sortir le pays de l'ornière du laissez-faire et son cortège de violences : un idéalisme qui se traduit par une multiplicité de mouvements interdépendants. Ainsi, à la porosité entre réformisme et radicalisme qui caractérise la pensée de Flower répond un continuum entre populisme, progressisme et socialisme, un long moment réformiste à cheval sur les deux siècles, transatlantique et transpacifique, rural et urbain, pluriel dans les engagements mais animé du même élan moral que Flower revendique et analyse dans ses mémoires au titre révélateur *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years*[115].

1. Le populisme au prisme de Flower

Pour Flower, le populisme est ce moment de « grande protestation morale des millions de travailleurs[116] ». Sa lecture de la révolte agraire permet de comprendre comment un acteur du mouvement le pensait et ainsi de revoir à nouveaux frais la périodisation et la géographie du réformisme. Dans ses mémoires, il souligne la continuité entre populisme et progressisme qui s'explique selon lui par une même ferveur morale. En 1914, les réformes demandées par les agrariens des années 1890, cooptées par les réformateurs du début du nouveau siècle, sont entrées dans la loi ou sont en passe de l'être[117]. Contre la crise morale qui ruine et divise le pays

---

[115] Notre expression « long moment réformiste » est une version modifiée du « long moment agrarien », formule forgée par Johnston pour décrire le réformisme des agriculteurs au tournant du siècle (des populistes des années 1890 à leurs héritiers des années 1910). Ce choix permet d'inclure dans ce mouvement les intellectuels citadins de la classe moyenne comme Flower. Robert D. Johnston, « Peasants, Pitchforks, and the (Found) Promise of Progressivism », *Reviews in American History*, vol. 28, n° 3, septembre 2000, p. 394.

[116] Flower, « Books of the day. *Songs of the People* by the Alliance Publishing Company », vol. 6, août 1892, p. xlvii.

[117] Flower, *Progressive Men*, p. 102. La question d'une continuité entre populisme et progressisme, évidente pour Flower, divise les chercheurs. Le progressiste John Hicks, un des premiers historiens de la révolte agraire, et Vernon L. Parrington dans les années 1920, lui-même un populiste dans sa jeunesse, usent du même argumentaire que Flower. Arthur S. Link et Richard Hofstadter jettent également des ponts entre les deux mouvements (pour Hofstadter, le progressisme repose sur l'alliance entre la classe moyenne urbaine et des réformateurs agraires). Plus récemment, McMath, Sanders et Johnston explorent le « long moment agrarien » : les racines du réformisme et l'État moderne américain se trouveraient dans les luttes des fermiers des années 1890. S'ils rejoignent donc la définition d'Hofstadter, leur portrait des populistes en nobles démocrates tranche avec celui de l'historien dit du « consensus » qui les réduisaient à des passéistes irrationnels. La réévaluation du mouvement par Postel décrit aussi les populistes comme les pionniers de la modernité progressiste, de son usage du savoir scientifique et des méthodes managériales (centralisation, bureaucratisation). La « découverte de la pieuvre » par les citadins de la classe moyenne aboutit, pour Rodgers, à la cooptation du discours anti-monopole des radicaux des années 1890. Nugent, dans une synthèse récente du progressisme, commence par la révolte populiste. Les continuités politiques et historiques ne sauraient occulter les antagonismes sociologiques et intellectuels cependant, par exemple pour Hofstadter (l'alliance n'empêche pas le mépris des *Mugwumps* pour les agrariens). Woodward et Wiebe décrivent quant à eux une dichotomie entre les progressistes urbains et les vagues initiales de réformisme menées par des ruraux réactionnaires. Flanagan, dans une synthèse récente, reconduit cette analyse d'un populisme nostalgique différent de la modernisation progressiste ; en revanche, les socialistes et l'idée même de révolution sont deux formes d'un progressisme qu'elle décrit comme pluriel et divers. À travers la trajectoire de Flower, ce travail veut monter que, si continuité historique et idéologique

(inégalités croissantes et législation de classe), il faut réaffirmer l'exigence de justice et d'équité au cœur de la promesse américaine, analyse Flower. Au début des années 1890, le populisme lui apparaît comme un remède efficace car ses dirigeants en appellent au sens moral de tous les citoyens honnêtes ; aussi le programme rédigé à la convention d'Omaha en 1892 s'attire-t-il le soutien de milliers de personnes pourtant en désaccord avec certains de ses éléments. L'idée sous-jacente est que seuls des individus corrompus peuvent rejeter ces réformes[118].

Le populisme fournit une réponse moderne parce que vertueuse à cette crise. Il s'apparente alors à un véritable Grand Réveil, moral et religieux : les conventions populistes de Saint-Louis et d'Omaha débordent de « passion morale », la révolte au Kansas est « électrisée par des rassemblements politiques » ressemblant à des *camp meetings*[119]. Les métaphores empruntées à l'évangélisme traduisent moins l'orthodoxie des positions religieuses et sociales qu'une ferveur religieuse qui s'exprime dans l'engagement ici-bas contre toutes les hiérarchies et les orthodoxies politiques (le bipartisme), économiques (le laissez-faire) ou religieuses (les protestants les plus traditionnalistes). En cela, les populistes apparaissent comme un des produits de cet âge d'or de la libre-pensée et de ce ferment intellectuel contestataire dans les périphéries agraires qui cherchaient à forger, dans la lutte et la réflexion commune, une alliance non seulement entre ouvriers, fermiers et réformateurs de toutes sortes issus de la classe moyenne mais aussi entre le protestantisme le plus libéral, les spiritualités alternatives et les fidèles affiliés aux mouvements évangéliques mais en rupture avec leurs institutions[120]. Comme l'a démontré Postel, la religiosité

---

entre populisme et progressisme il y a bien, les tensions irrésolues des années 1890 entre définitions alternatives du progrès, plus ou moins « populiste » ou « technocratique », diviseront le continuum réformiste dans les années 1910 (voir la seconde partie). Vernon Louis Parrington, *Main Currents in American Thought : An Interpretation of American Literature from the Beginnings to 1920. vol. 3. The Beginnings of Critical Realism in America : 1860-1920* (New York : Harcourt, Brace and Company, 1930). John Hicks, *The Populist Revolt : A History of the Farmers' Alliance and the People's Party* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1961 [1931]). Arthur S. Link, « The Progressive Movement in the South, 1870-1914 », *The North Carolina Historical Review*, vol. 23, n° 2, avril 1946, p. 172-195. Richard Hofstadter, *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* (New York : Vintage Books, 1955), p. 132, 241-242. Robert C. McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », *Reviews in American History*, vol. 36, nº 2, 2008, p. 209-217 ; « C. Vann Woodward and the Burden of Southern Populism », *The Journal of Southern History*, vol. 67, nº 4, 1er novembre 2001, p. 744, 760-761. Elizabeth Sanders, *Roots of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917* (Chicago, Londres : University of the Chicago Press, 1999). Johnston, « Peasants, Pitchforks, and the (Found) Promise of Progressivism », p. 394. Charles Postel, *The Populist Vision* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2007). Daniel T. Rodgers, « In Search of Progressivism », *Reviews in American History*, vol. 10, n°4, 1er décembre 1982, p. 123-124. Walter Nugent, *Progressivism : A Very Short Introduction* (New York : Oxford University Press, 2009), p. 24. Robert Wiebe, *The Search for Order, 1877-1920* (New York: Hill and Wang, 1967). Maureen A. Flanagan, *America Reformed : Progressives and Progressivisms, 1890s-1920s* (New York : Oxford University Press, 2007), p. vii, 10, 142-146

118 Flower, *Progressive Men*, p. 100.

119 *Ibid.*, p. 98.

120 Voir chapitre 2.III.A. Christine Stansell, *American Moderns : Bohemian New York and the Creation of a New Century.* (New York : Henry Holt and Company, 2000), p. 44-46.

populiste s'inscrit dans la mouvance de l'Évangile social et voit dans la science de l'évolution l'outil pour guider leur réformisme. Tolérante en matière spirituelle, elle accueille aussi les innovations religieuses en marges : swedenborgiens, libres-penseurs, agnostiques, et autres « métaphysiciens », tout ce que le pays compte d'« infidèles et de *cranks* » selon les protestants les plus conservateurs. Il souligne aussi les affinités avec les Disciples du Christ et leur refus des hiérarchies et du dogmatisme. En résumé, les populistes ne correspondent aucunement au stéréotype de l'évangéliste rural qui peuple la littérature au XXe siècle, d'autant plus que les expérimentations religieuses émergent des campagnes alors que l'orthodoxie protestante – qui s'organise et deviendra le fondamentalisme une décennie plus tard – s'avère financée par des figures de la « modernité » comme le baptise John D. Rockefeller et des institutions implantées dans les grandes villes qui veulent évangéliser des territoires quasiment « païens »[121].

Chantre de la règle d'or et des religions métaphysiques, Disciples du Christ, Flower ne peut alors que se sentir proche de la révolte agraire. Il illustre bien cette sous-culture non-conformiste aux marges de l'Évangile social et ouverte aux expérimentations de rationalisation du religieux jusqu'à sa dissolution dans une spiritualité et une éthique ; en d'autres termes, il donne à voir ce moment d'avant la rupture entre la science et de la religion qui s'amorce au début du XXe siècle et sera consommée dans les années 1920 avec le procès du Singe. Si Postel dirige les projecteurs sur les libres-penseurs et les hétérodoxes au sein du populisme, il reconnaît aussi une certaine place aux prédicateurs évangéliques qui, pour certains, se reconvertissent en conférenciers populistes[122]. McMath, s'il admet une certaine légitimité à inclure les libres-penseurs et les spiritualités alternatives dans la révolte populiste, remet en cause leur représentativité : aucun mouvement de l'ampleur du populisme n'aurait pu voir le jour sans les nombreux baptistes, méthodistes et évangéliques[123]. L'exemple de Flower montre bien le rôle central d'un protestantisme libéral et de son prolongement dans les spiritualités alternatives dans le ferment social et politique des années 1890. Cependant, il faut se garder de réduire le mouvement à ces grandes figures, qu'elles œuvrent dans les zones rurales comme chez Postel ou à Boston comme Flower. Les iconoclastes de Postel sont souvent des cadres du populisme ; les sympathisants, à la

---

121 Postel décrit le « contexte religieux » du populisme comme le conflit entre, d'une part, les protestants orthodoxes et, d'autre part, les modernistes au sein du protestantisme alliés aux hérétiques et expérimentateurs spirituels. Il utilise l'exemple de Waco, Texas, où le journal irrévérent de William Cowper Brann, *The Iconoclast*, galvanise les populistes ruraux, attirés par ses attaques frontales contre les « ploutocrates pharisiens » au sein des institutions baptistes qui dominent la ville. Charles Postel, « Murder on the Brazos : The Religious Context of the Populist Revolt », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 15, n° 2, avril 2016, p. 200-201, 207-211, 215 ; *The Populist Vision*, p. 243-268.

122 Postel, « Murder on the Brazos », p. 210.

123 Robert C. McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », *Reviews in American History*, vol. 36, nº 2, 2008, p. 214-216.

base, semblent issus autant du protestantisme, plus ou moins libéral ou évangélique, que de cette culture spirituelle hétérodoxe ou de la masse d'Américains non affiliés à un culte (environ 60%) et indifférents aux questions religieuses. Si les textes de Flower montre la volonté d'évangéliser – religieusement et politiquement – les laissés-pour-compte, ils trahissent aussi une culture fluide où la ferveur religieuse, peu importe son incarnation, permet d'exprimer la contestation et de mobiliser. La ligne de partage n'est pas confessionnelle mais sociale et politique : la foi de certains évangéliques les oppose aux hiérarchies baptistes et méthodistes conservatrices, religieusement et politiquement ; ils se rapprochent alors des autres populistes, qu'ils soient libres-penseurs ou spirites , en révolte contre le *statu quo* économique et politique.

Le mouvement populiste veut régénérer les idéaux politiques de la nation. Pour Flower, le progrès dépend de l'adhésion à la promesse démocratique originelle afin de « défaire les privilèges et restaurer le Gouvernement à ses anciennes hautes fonctions[124] ». Les populistes posent donc l'unité du peuple comme prémisse et objectif de leur lutte : il s'agit de fédérer tous les réformateurs dans un combat pour régénérer moralement le pays, à travers un faisceau de réformes interdépendantes – politiques, économiques, sociales et spirituelles – ainsi que de retrouver l'unité naturelle du peuple, divisé artificiellement par les manigances de *corporations* et de politiques corrompus[125]. Flower appelle donc à l'unité des producteurs, peu importe leur parti. C'est en plaçant les principes moraux au-dessus du sectarisme partisan que le populisme réussira à vaincre les *boss* corrompus[126]. Il appelle aussi à l'unité des producteurs au-delà des haines, nées de la guerre de Sécession, entre Noirs et Blancs, Nord et Sud – haines attisées par les grands industriels ou les politiques pour mieux régner. Il fait ainsi la promotion de l'article de Tom Watson, « The Negro Question in the South », qu'il réimprime dans son fascicule *The People's Cause*, car son auteur voit en l'alliance politique des fermiers noirs *et* blancs une voie vers la victoire des populistes et la rédemption de l'Amérique[127]. Flower n'a de cesse de vouloir dépasser les clivages nés de la guerre de Sécession et des luttes entre partis mais également issus des oppositions entre religions, classes ou sexes construites par les puissants[128]. Seul le retour à la morale naturelle permettra donc de réaliser l'idéal moderne de cohésion sociale.

---

[124] *Ibid.*, p. 97.

[125] Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 510-511.

[126] Flower, *Progressive Men*, p. 96.

[127] Thomas E. Watson, « The Negro Question in the South », *The Arena*, vol. 6, octobre 1892, p. 540-550. Le célèbre populiste publie un autre article dans *The Arena* : « Representative Congressmen on the Pending Campaign. Why the People's Party Should Elect the Next President », vol. 6, juillet 1892, p. 201-204.

[128] Nous nous contentons ici d'examiner les intentions de Flower : nous aborderons les ambivalences et les angles morts de cette vision irénique au chapitre 5.

Un exemple de la modernité et de la moralité du populisme mis en avant par Flower est la place qu'il accorde aux femmes. Populisme et féminisme fonctionnent en effet en symbiose : des femmes s'émancipent par leur engagement dans la révolte agraire qui leur donne une place privilégiée. Pour leurs critiques, une figure comme Mary Elizabeth Lease, oratrice reconnue passée à la postérité pour son exhortation aux fermiers du Kansas – « raise less corn and more hell » –, personnifie la folie de laisser entrer les femmes en politique. Largement contrôlé par les femmes, le People's Party (un républicain dénonce le « monopole des oratrices ») met en danger l'équilibre social en remettant en cause la séparation des sphères mais aussi les femmes elles-mêmes (Lease, « asexuée comme un cyclone » pour William Allen White, se comporte comme un homme, délaisse son foyer et, par conséquent, en subit les conséquences dans un corps malade). Femmes émancipées et populistes deviennent des figures prototypiques du *crank* (Lease, par exemple, est décrite comme a « rabble rousing female fanatic »)[129]. Pour les réformateurs comme Flower ou Lease, le populisme permet d'étendre le champ d'action des femmes pour purifier la sphère publique. Ainsi, ils donnent à voir l'inscription de l'élan religieux, ou plutôt son déplacement, en politique.

Flower voit dans le rôle central des femmes dans la croisade populiste la preuve de son avant-gardisme. Leur pureté peut sauver une politique moribonde, confisquée par des hommes corrompus : « the brilliant coterie of thoughtful and earnest ladies […] have contributed so largely to the strength of the independent movement in the West – women who place justice above partisanship and throw into their labor a moral enthusiasm which political hacks are strangers to[130] ». Annie L. Diggs, elle-même organisatrice du mouvement populiste et contributrice régulière dans *The Arena*, va dans le même sens : non seulement l'activisme permet d'arracher les femmes de la vie harassante dans les fermes isolées du pays (autant de « bureaux de recrutement » pour les hôpitaux psychiatriques, précise-t-elle), mais leur action, dans les « *faits* », dément les « *théories* d'opposants timorés et hostiles » qui pensent que la politique « désexualise »

---

[129] En 1894, un journaliste explique que Lease est la « première femme en politique » : « the Anthonys and Willards and the Stantons have only tried to annex woman's world to politics [whereas] Lease is mixing up with man politics and acting like a woman ». Les citations sur Lease sont extraites de Brooke Spear Orr, « Mary Elizabeth Lease : Gendered discourse and Populist Party politics in Gilded Age America », *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 29, n° 4, hiver 2006-2007, p. 249, 254-256. Pour un exemple de satire du *crank* associant féminisme (notammant l'émancipation grâce à la bicyclette) et radicalisme politique et économique, voir le texte d'Elbert Hubbard analysée dans l'introduction générale ou l'analogie, dans les dessins de presse, entre William J. Bryan et les femmes en *bloomers* sur leur vélo. Elbert Hubbard, « Heart to Heart. Talks with Philistines by the Pastor of His Flock », *The Philistine. A Periodical of Protest*, vol. 8, janvier 1899, p. 62-64. « The Old Lady and Her New Wheel », 12 juillet 1896, *L.A. Times*.

[130] Flower, « Notes and announcements. McDonald-Valesh », vol. 5, mai 1892, p. li ; *Progressive Men*, p. 98-99.

les femmes[131]. Dans les États dirigés par les populistes au début des années 1890, comme le Colorado, le Kansas et le Wyoming, le climat politique et la vie des femmes se sont améliorés suite au passage de réformes salutaires : droit de vote, démocratie directe, majorité sexuelle relevée.

Comme Flower, Diggs encense les talents d'oratrices et d'organisatrices des dirigeantes du mouvement[132]. Des femmes émancipées, comme Annie L. Diggs, Mary Ellen Lease ou Eva McDonald-Valesh, peuvent accélérer la moralisation de la société et de la politique. Elles éduquent les réformateurs : comme conférencières au sein des Farmers' Alliances puis du Parti populiste ; comme journalistes-militantes en diffusant la bonne parole dans les magazines (au premier chef *The Arena*). Pour Flower, Hamlin Garland immortalise ce rôle dans son roman *A Spoil Of Office* à travers la figure d'Ida Wilbur, femme émancipée qui fait l'éducation politique et sentimentale du héros, Bradley ; à la fin du récit, le nouvel élu à Washington se sent prêt, grâce à son égérie, à défier la capitale corrompue. « It *should be read by every American woman* », conclut Flower dans une ode au réveil populiste[133]. Conférencière pour la Farmers' Alliance du Minnesota, Eva McDonald-Valesh (1866–1956), se bat quant à elle à la fois pour les ouvrières de Minneapolis et St Paul ainsi pour que les agricultrices dans les environs. Comme Flower, elle considère la pauvreté comme un problème systémique qui touche autant l'Ouest rural rongé par les prêts immobiliers (« mortgage-cursed frontier ») que les *tenements* newyorkais[134].

Le bilan de Flower comme militant pour la cause populiste reste contrasté : succès pour son travail de propagande car il diffuse cette vision en dehors des journaux spécialisés et à l'échelle nationale mais échec comme analyste car jamais il ne souligne la spécificité de la révolte agraire, préférant voir dans ce mouvement un moment de la représentation, rejouée encore et encore sur la scène historique, de la même allégorie morale opposant la liberté individuelle et la justice sociale aux privilèges protégés par les législations de classe. Le populisme selon Flower n'est qu'un épisode dans le long combat des réformateurs pour moraliser la politique, l'économie et la société, et, une fois le peuple éclairé par la presse et conscient des machinations des divers

---

131 C'est Diggs qui souligne. Annie L. Diggs (1853-1916), avocate de profession, unitarienne, défend la cause populiste (elle dirige la National Reform Press Association et la Women's Alliance à Washington) et prohibitionniste ; elle lutte aussi pour obtenir le droit de vote. Annie L. Diggs, « The Women in the Alliance Movement », *The Arena*, vol. 6, juillet 1892, p. 161, 179. Postel, *The Populist Vision*, p. 72-73.

132 Annie L. Diggs, « The Farmers' Alliance and Some of its Leaders », *The Arena*, vol. 5, avril 1892, p. 590-608.

133 Flower, « The Arena for 1892 », vol. 5, décembre 1891, p. xliii-xlvi. Hamlin Garland, *A Spoil of Office : A Story of the Modern West* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892).

134 Eva McDonald-Valesh, « The Strength and Weakness of the People's Movement », *The Arena*, vol. 5, mai 1892, p. 726-731 ; « The Tenement House Problem in New York », *The Arena*, vol. 7, avril 1893, p. 580-586. Flower, « Notes and Announcements. McDonald-Valesh », vol. 5, mai 1892, p. li ; « Editorial Notes. Deplorable Social Conditions », vol. 3, février 1891, p. 375.

intérêts privés, pour se réapproprier le contrat démocratique américain originel entre gouvernants et gouvernés, contrat garantissant au peuple le pouvoir et aux entrepreneurs une concurrence loyale. Cette lecture morale des luttes de pouvoir et de l'histoire confortait les populistes dans la conviction que, bien qu'à la marge socialement, ils étaient non seulement en accord avec les valeurs américaines, et par conséquent ne pouvaient être aucunement considérés comme des excentriques important des systèmes absurdes de l'étranger, mais étaient également les gardiens de leur authenticité.

2. Un long moment réformiste

Pour Flower, le populisme s'inscrit dans un long moment réformiste qui court des années 1890 aux années 1910. Ce moment repose sur une géographie morale qui fait fi des frontières nationales ou des divisions entre Amérique rurale et urbaine qui allaient surdéterminer les analyses politiques au XXe siècle. *The Arena* se veut un réceptacle de « l'ubiquité thématique et nationale de réformisme et des réformateurs[135] » : le magazine imagine et forge un monde cosmopolite, de la Californie à la Nouvelle-Zélande en passant par le Kansas ou l'Europe, un vaste réservoir d'idées dans lequel les réformateurs peuvent puiser[136]. À l'échelle du pays, la dichotomie urbain/rural reste impensée chez Flower qui utilise une grille politique et morale : il oppose avant-gardes idéalistes et conservateurs corrompus[137]. Ce n'est qu'à partir des années 1920 que se cristallise cette fracture géographique que nombres d'historiens allaient par la suite rétrospectivement appliquer au tournant du siècle[138]. Les travaux récents récusent en effet ce

---

[135] Pierre-Yves Saunier, « A Tale of Pendular Times : On Board the Spirit of St. Louis with Daniel T. Rodgers, reprint of the H-Net symposium on Daniel Rodgers », *American Studies Journal*, n° 44, hiver 1999/ printemps, p. 54-56. Disponible également en ligne : H-Urban, H-Net Reviews, mis en ligne en octobre 1999. URL: http://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=3499.

[136] Le monde transatlantique et transpacifique de Flower nourrit sa réflexion moins en termes de mouvements ou partis politiques que d'expérimentations pour réorganiser de fond en comble l'économie et la politique, c'est pourquoi nous aborderons ce point dans la seconde partie. Sur les échanges transatlantiques entre réformateurs, voir Daniel T. Rodgers, *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998).

[137] La diffusion géographique des écrits de Flower confirme cette vision nationale du réformisme (voir *infra*, chapitre 5.II.)

[138] La perception d'un populisme passéiste, nativiste, anglophobe, antisémite, chauvin, voir fasciste (pour Ferkiss), appréciations que les archives ne confirment pas, est d'abord le produit d'un contexte : effarés par le maccarthysme, de nombreux intellectuels (Hofstadter, Ferkiss) se détournent des masses qu'ils voient s'adonner, avec une inquiétante persistance à travers l'histoire américaine, à une dangereuse démagogie. Les intellectuels progressistes du XXe siècle, majoritairement urbains, considèrent le mouvement comme rural, voire arriéré (le directeur de thèse d'Hofstadter, Merle Curti, déplorait d'ailleurs ce parti pris). Ils reprennent et entérinent la division politique et culturelle du pays qui se fait jour plus ou moins au moment de la Première Guerre mondiale. La trajectoire de Flower

clivage pour le tournant du siècle[139]. Le mot « agrarian », si souvent utilisé par les populistes et Flower, ne se limite d'ailleurs pas au monde des agriculteurs mais inclut aussi mineurs, cheminots, ouvriers et employés : il désigne un écosystème où monde rural et centres urbains proches sont interdépendants (par exemple Minneapolis, Kansas City, Spokane ou même Chicago). *A contrario*, dans les régions industrielles « centrales (*core*) », le Nord-Est notamment, le monde agricole n'est pas le moteur de la croissance économique des villes mais, simple fournisseur en denrées alimentaires, dépend des métropoles. Les clivages politiques de l'époque s'avèrent donc moins structurés par la dichotomie urbain/rural que par le clivage centre/périphérie[140].

Flower, comme la populiste McDonald-Valesh, intègre sans distinction ville et campagne dans un même mouvement de réforme et une même géographie morale. Il décrit par exemple la lutte des ouvriers contre les Pinkertons durant la grève de Homestead en 1892 comme partie intégrante de la croisade populiste[141]. D'ailleurs, il ne cesse de dénoncer la fausse prospérité du pays et de s'insurger contre la législation de classe à l'origine de la pauvreté crasse, tant dans les

---

permet de comprendre les failles qui fragilisent et finiront pas faire éclater le long moment réformiste et ses logiques de coalition : elle montre ainsi comment s'est construit, au tournant du siècle, la division urbain/ rural que les années 1920 allaient cristalliser.

En effet, les « guerres culturelles » des années 1920, qui voient s'affronter deux Amériques, protestante et rurale d'une part et urbaine et multiculturelle d'autre part, sur des sujets comme l'évolution, la prohibition, le Ku Klux Klan ou la candidature du catholique Al Smith à la Maison-Blanche en 1928, divisent, sur des questions de valeurs, des réformateurs autrefois engagés dans la même lutte pour réformer l'économie et moraliser la politique. William Jennings Bryan et Clarence Darrow, tous deux populistes (ou plutôt coopté par les populistes pour Bryan) dans les années 1890, s'affrontent par exemple lors du procès du Singe en 1925 à propos de l'enseignement de l'évolution dans les écoles publiques. C'est cette décennie, et notamment ses chroniqueurs de talents (les écrivains en révolte contre « le village » ou le mépris de Mencken pour l'Amérique rurale « barbare » et « arriérée ») qui graveront dans la mémoire collective cette fracture culturelle. Henry Louis Mencken, « What Is Civilization ? », *The American Mercury*, vol. 16, n° 61, janvier 1929, p. 123. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 62, 71-85 (populisme), 288-300 (années 1920). Victor C. Ferkiss, « Populist Influences on American Fascism », *The Western Political Quarterly*, vol. 10, n° 2, juin 1957, p. 350-373. David S. Brown, *Richard Hofstadter : An Intellectual Biography* (Chicago, Londres : University of Chicago Press, 2006), p. 112. Postel, *The Populist Vision*, p. 21 (Darrow et Bryan).

[139] *Ibid.*, p. 21. Sanders, *Roots of Reform*, p.16. Les intellectuels des années 1920 commencent à utiliser la grille de lecture urbain/rural (notamment John Dewey, H.L. Mencken, Lewis Mumford, Walter Lippmann et H. Richard Niebuhr). Trois facteurs expiquent cette émergence : le recensement de 1920 qui indique que la majorité des Américains vivent dorénavant en ville, le développement de la sociologie rurale et la familiarité des intellectuels avec les concepts de *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* formulés par Ferdinand Tönnies en 1887. Les premières histoires de cette époque (Henry F. May) n'évoquent guère ce conflit entre deux Amériques. Il faudra attendre la fin des années 1950 pour que les historiens s'emparent d'un concept qui concorde avec leurs préjugés sur la campagne (Hofstadter en est le pionnier, Higham un autre illustre exemple). À ce sujet, voir Charles W. Eagles, « Urban-Rural Conflict in the 1920s : A Historiographical Assessment », *Historian*, vol. 49, novembre 1986, p. 26-48.

[140] Sanders évoque un troisième type de région avec une économie « diversifiée », par exemple les États de la côte Ouest. Pour plus de détail sur cette typologie, voir Sanders, *Roots of Reform*, p.13-29. Voir aussi Postel, *The Populist Vision*, p. 204-207.

[141] Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 506-516.

bas-fonds des grandes villes que dans les régions rurales[142]. Sociologiquement, Flower, comme McDonald-Valesh, fait partie de ces intellectuels citadins qui militent pour un mouvement né dans les périphéries agraires. Les écrits populistes dans *The Arena* ne révèlent également aucune dichotomie ville/campagne : ils s'emparent autant du problème des taudis newyorkais que de la campagne du parti pour conquérir Chicago[143]. Toujours optimiste, Flower ferme les yeux sur les échecs récurrents d'une union entre fermiers et ouvriers, accusant la soif de pouvoir des syndicalistes ou les combines des ploutocrates pour diviser les réformateurs[144].

Dans l'historiographie, l'opposition urbain/rural tend à se confondre avec les couples tradition/modernité et foi/science ; or, chez Flower et les populistes, la morale traditionnelle, chrétienne et républicaine, est vecteur de progrès : moderniser suppose de moraliser[145]. Aucune peur ou résistance face à la montée de la science ou des nouvelles technologies de communication (chemins de fer ou télégraphe) dans les écrits de Flower : au contraire, il s'agit de s'en emparer pour façonner une modernité alternative où tous les citoyens pourraient recevoir

---

[142] Flower, « Are We a Prosperous People ? », vol. 7, janvier 1893, p. 197-208 ; « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p. xxv ; Deplorable Social Conditions », p. 375. La diffusion des écrits de Flower, on le verra au chapitra 5, confirme d'ailleurs l'absence de dichotomie urbain/rural.

[143] Willis J. Abbot, « The Chicago Populist Campaign », *The Arena*, vol. 11, février 1895, p.330-337. McDonald-Valesh, « The Strength and Weakness of the People's Movement », p. 726-731 ; « The Tenement House Problem in New York », p. 580-586. Hamlin garland, *Jason Edwards : An Average Man* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892). Flower, « Notes and annoucements. *Jason Edwards* », p. li; « Books of the Day. *Jason Edwards* », p. xxix.

[144] Flower, *Progressive Men*, p. 98.

[145] Si Hofstadter, Wiebe ou Ferkiss décrivent le populisme comme une relique du passé agraire inadapté au monde industriel, après les années 1960, une nouvelle génération, dans le sillage de succès du paradigme républicain, réévalue ces valeurs préindustrielles et analyse le populisme comme le baroud d'honneur d'un monde vertueux : une tragédie où des possibles démocratiques et égalitaristes sont sacrifiés sur l'autel de la modernisation (Lasch, Goodwyn, McMath). Livingston, en revanche, y voit une comédie, une sorte de moment de destruction créatrice d'où naît l'Amérique moderne. Postel rompt avec ces différents courants qui, tous, décrivent le populisme comme un mouvement traditionnaliste, peu importe la valeur qu'ils accordent à ces valeurs anciennes : il décrit la révolte agraire comme une vision de progrès. À la lecture des textes populistes dans *The Arena* et des panégyriques de Flower, l'on peine à voir une telle dichotomie : la volonté de moderniser n'exclut pas les valeurs morales traditionnelles. Le débat qui agite les historiens ne fait que reproduire les analyses politiques de l'époque : les historiens populistes qui écrivent leur propre histoire dans les années 1890 (Dunning, Morgan) dénoncent la condescendance des intellectuels de l'est comme Frank L. McVey qui pensaient que le mouvement était tourné vers le passé. Christopher Lasch, *The True and Only Heaven : Progress and its Critics* (New York : W.W. Norton & Company, 1991). Lawrence Goodwyn, *The Populist Moment : A Short History of the Agrarian Revolt in America* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1978). Robert C. McMath, *American Populism : A Social History, 1877-1898* (New York : Hill and Wang, 1993). James Livingston, *Origins of the Federal Reserve System : Money, Class, and Corporate Capitalism, 1890-1913*. (Ithaca : Cornell University Press, 1986) ; *Pragmatism, Feminism, and Democracy : Rethinking the Politics of American History* (New York : Routledge, 2001). W. Scott Morgan, *History of the Wheel and Alliance and the Impending Revolution* (Hardy, AR : éd. à compte d'auteur ; St. Louis : C. B. Woodward, 1891). Nelson A. Dunning, *The Farmers' Alliance History and Agricultural Digest* (Washington, DC : The Alliance Publishing Company, 1891). Frank McVey, *The Populist Movement* (New York : Macmillan, 1896). Pour une analyse plus détaillée de l'historiographie sur le sujet, voir Worth Robert Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 16, no 1, printemps 1993, p. 54-69.

leur juste part *(fair share)* de ses bénéfices[146]. Dans ses mémoires, Flower décrit la révolte agraire comme un des moments fondateurs, avec l'impact des idées de Henry George et d'Edward Bellamy, de vingt-cinq ans de progressisme. Ses héros, Tom Watson ou le candidat populiste à l'élection présidentielle de 1892, le général James B. Weaver, sont décrits comme des pionniers qui ont « totalement rompu avec l'ordre ancien ». Le succès posthume de leurs mesures, réforme agraire (accès facilité au crédit hypothécaire), financière (politique de création monétaire) et du transport (régulation des tarifs de chemins de fer) le confirme : les progressistes après 1900 et le président Wilson en particulier reprennent à leur compte ce programme qui paraissait radical et insensé dans les années 1890[147].

Cette volonté de modernisation cherche à renouer avec le génie américain. Il s'agit d'accomplir la promesse trahie par les ploutocrates depuis 1865 et donc de mettre en pratique, enfin, la tradition de progrès qui fait des États-Unis un pays exceptionnel[148]. L'iconographie qui accompagne les écrits populistes reflète ce traditionalisme : loin d'illustrer leur demande de modernisation ou de mécanisation de l'agriculture, ni leurs appels aux économies d'échelle ou à la mobilisation des progrès scientifiques pour augmenter les rendements, elle propose la vision pastorale et romantique de réformateurs souvent exilés ruraux comme Flower, regrettant peut-être le monde de leur enfance, ou la vision nostalgique des fermiers eux-mêmes. Par exemple, la couverture d'un essai publié par Flower montre un fermier derrière le type de charrue rudimentaire utilisée depuis des siècles, l'imaginaire traditionnel d'une activité ancestrale appartenant au monde préindustriel mais aussi, dans le contexte américain, une référence à l'idéal jeffersonien du petit fermier indépendant qui défriche le pays[149]. Tout se passe comme si

---

146 Postel, *The Populist Vision*, p. 4.

147 Flower, *Progressive Men*, p. 100-102. Un de ses mentors, Joseph R. Buchanan, affirme que l'objectif du populisme est « d'émanciper le présent des idées barbares du passé ». Buchanan, « Revolutionary Measures and Neglected Crimes », *The Arena*, vol. 4, juin 1891, p. 93.

148 Dans sa recension de l'ouvrage qui a renouvelé le plus l'historiographie populiste ces dernières années, *The Populist Vision* de Charles Postel, Robert McMath expose la complémentarité de valeurs anciennes et de méthodes modernes : « When he [Postel] creates a dichotomy between "modernists" and "traditionalists" reminiscent of Hofstadter's "hard" and "soft" sides and denies agency to those whom he defines as traditionalist, I wonder just how useful this distinction really is. Millions who drew their understanding of justice from ancient notions of producerism and mutuality and from nineteenth-century evangelical Christianity would consider themselves to be modern in most of the ways Postel defined that term. They understood the promise and the risk of markets better than we sometimes recognize, and if amidst the grinding depression of the 1890s they were not particularly optimistic that does not make them reactionary traditionalists ». McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », p. 215-216.

149 Le symbole de la vieille charrue se retrouve dans les publicités pour le roman de Garland, *A Spoil of Office*, ou dans un dessin de presse qui dénonce la pauvreté des paysans. Couverture de S.S. King, *Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892). La couverture est visible sur le site *Kansas Memory* de la Kansas Historical Society : http://www.kansasmemory.org/item/207835. « Just Out ! A Powerful Novel of the Modern West », publicité pour *A Spoil of Office*, *The Arena*, vol. 6. septembre 1892, p.vii. Dessin de presse, *The Arena*, vol. 16, juillet 1896, p. 301.

l'imagerie passéiste procurait un sentiment de continuité réconfortant, alors qu'ils traversent des temps troublés et que la mise en œuvre de leurs réformes – nationalisation, impôt sur le revenu, activisme étatique pour sortir de la dépression – implique un bouleversement de leur mode de vie. La lecture morale essentialise les enjeux : pour Flower, la question d'une dichotomie entre ville et campagne et entre tradition et modernité ne se pose pas ; elle n'a aucune pertinence politique.

Pour Flower, le cœur du problème, au tournant du sicèle, est la faillite morale du pays. Ses éditoriaux, peu importe le sujet, y reviennent systématiquement, ne serait-ce qu'en passant. Il semble donc vain de catégoriser ses prises de positions ou le contenu de ses magazines. Trois analyses quantitatives ont tenté une telle catégorisation de ses articles, une façon de saisir les préoccupations de son rédacteur en chef et, plus largement, d'une époque. La première, contemporaine de Flower, ne se limite pas à *The Arena*. Son auteur, E.H. Blair, utilise comme échantillon l'ensemble des magazines publiés en 1891 : son auteur y voit, outre les mêmes sujets que les magazines plus anciens (biographie, religion, science, voyages, littérature, histoire), l'intérêt grandissant pour la question ouvrière (« labor question ») et la disparition de son cachet littéraire pour un style plus neutre, spécialisé et technique. *The Arena* y figure en bonne place à cause des nombreux éditoriaux sur la « question des femmes »[150]. C. Regier, dans ses analyses de « l'ère des *muckrakers* », examine plus particulièrement le magazine de Flower et propose la répartition suivante : 30% des articles sont consacrés à l'économie et la sociologie ; 13% à la politique et aux affaires de gouvernent ; 15% à la religion ; 10% à l'art ; 6% à la science ; 4% à l'éducation[151]. Cline, dans sa monographie, reprend les catégories utilisées par Blair mais, au lieu de compter le nombre d'articles comme Blair et Regier, il catégorise selon le nombre de pages : 20,1% traitent des « humanités », 17,4% de « littérature », 9,8% des « questions ecclésiastiques », 9,4% « d'occultisme » ; 8% de « biographies » ; 3,6% de « sciences et questions pratiques » (le tableau présente 18 catégories en tout)[152]. Outre l'échantillon limité (ces études, comme la plupart des travaux sur *The Arena*, se concentre sur l'âge d'or du magazine entre 1889 et 1896), de telles catégorisations posent problème. Une lecture attentive des textes de Flower (et, plus cursive, des autres contributeurs) ne peuvent que conduire à réévaluer ces conclusions : en effet, les questions sociologiques et politiques ne sont jamais dissociés des questions morales et religieuses. Certes, ces articles sur la « religion » impliquent un traitement des affaires plus purement ecclésiastiques mais justement, en tout cas pour Flower, l'examen des Églises le conduit à un réquisitoire contre

---

150 E. H. Blair, « An Excursion Among the Periodicals », *The Andover Review*, vol. 18, 1892, p. 152.

151 Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 23.

152 Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 121.

leur indifférence envers la pauvreté et à un appel pour un engagement social. En outre, Flower ne sépare le religieux ni de la science ni de l'occultisme qui tous deux modernisent le protestantisme.

Les outils d'analyse lexicale informatisés confirment ce constat. Dans un corpus de 11 ouvrages de Flower, les récurrences lexicales permettent une esquisse de ses obsessions (voir annexe 3.2, fig. 1) : une nouvelle ère aux enjeux énormes (« great, time, age, new, world, day, years »), la question ouvrière et populiste (« people, work, life, power, social, justice »), le continuum entre science et religion (« science, Christian, spirit »). Dans l'ensemble des textes des différents magazines dirigés par Flower dans les années 1890 (*The Arena*, *The New Time, The Coming Age* ; voir annexe 3.2, fig. 2), on peut lire en filigrane les préoccupations des radicaux de l'époque : la certitude de se trouver à une époque charnière ; les questions ouvrières, financières (« gold », référence aux questions de l'étalon-or) et agraires (« land ») comme enjeux majeurs pour la République (la chose publique) ; l'éloge de la loi, dévoyée par les puissants, et des grands hommes mais aussi des femmes engagées ; la centralité de la « vie », droit inaliénable mais aussi témoin de l'imaginaire vitaliste de tout une époque. Les années 1900 poursuivent sur cette voie (voir annexe 3.2, fig. 2) : les mêmes enjeux se retrouvent dans les pages de *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine*. Seule différence notable : la question de la « ville » semble prendre une ampleur renouvelée, ainsi que la question des « intérêts ». Nous verrons dans la seconde partie de ce travail, au chapitre 6, comment la mainmise des *corporations* sur l'économie et la politique après 1900 en fit un sujet de société majeur et comment la municipalisation devient pour Flower le moyen de débarrasser, à la source, la ville de ses maux. L'exemple de Flower souligne donc les continuités entre âge du Toc et ère progressiste[153].

---

[153] Nous avons décidé de séparer le corpus en deux parties, 1889-1900 et 1900-1911, car nous voulions voir si les nombreux contributeurs de Flower changeaient de préoccupation avec le nouveau siècle et si les thématiques des magazines reflétaient la périodisation traditionnelle entre âge du Toc (des années 1870 au début du XXe siècle) et ère progressiste (du début du XXe siècle aux années 1920). Les résultats des analyses lexicales de plus de 25 000 pages dans 250 mensuels s'étalant sur 21 ans de publication, sont visualisés en annexe 3.2 fig.2 (et encore, 100 pages par numéro est une moyenne basse car *The Arena* est monté jusqu'à 144 pages au mitan des années 1890). Il s'avère que les récurrences lexicales soulignent une persistance des préoccupations. Elles tendent ainsi à confirmer l'évolution récente de l'historiographie qui se concentre sur les continuités entre ces deux grandes périodes de l'histoire américaine (elle opère, en amont, ce que Arthur Link entreprit en aval : une révision de la fin de la périodisation pour finalement inclure les années 1920 dans l'ère progressiste). Preuve en est la création en 2002 d'un *Journal of the Gilded Age and Progressive Era* ou la synthèse récente de Nugent (*Progressivism*, 2009) qui situe l'origine du progressisme dans les « mécontentements de l'âge du Toc » et son « reflux » au début des années 1920. Les autres synthèses récentes (McGerr en 2003, Stromquist en 2006 et Flanagan en 2007) vont dans le même sens bien qu'elles ne remontent qu'au début des années 1890. À bien des égards, la trajectoire générale de Flower illustre ce nouveau découpage : apprentissage de la radicalité dans les années 1880, un des ordonnateurs, à travers ses magazines, du bouillonnement réformiste-radical des années 1890 qui s'installe sur le devant de la scène politique dans les années 1900, puis, les succès du progressisme et donc les rivalités aidant, sa fragmentation dans les années 1910 qui finalement lui fait perdre en visibilité ou le transforme, dans les années 1920. La chronologie de ses engagements témoigne de la variété, bien connue maintenant, des causes progressistes et de ses acteurs : croisade pour remonter l'âge de la

3. Le socialisme au prisme de Flower

Après la défaite des populistes en 1896, d'autres acteurs – les socialistes – continuent la lutte et perpétuent la volonté de régénération morale qui anime tous les écrits de Flower. La lecture du socialisme par Flower porte la marque de son progressisme radical : un exigence de justice et un élan spirituel. Elle se forge dans les années 1890, à un moment où la définition du socialisme reste floue[154]. D'ailleurs, le socialisme selon Flower, autre exemple de sa géographie morale de la contestation et du long moment réformiste, ne se pense pas selon les logiques partisanes et les dichotomies urbain/rural ou science/religion. En outre, il se confond, à ses débuts, avec la révolte agraire[155]. De nombreux socialistes se trouvent être d'anciens populistes : Charles Kerr, Eugene Debs, les frères Vincent, ou Julius Wayland qui dirige depuis la petite ville de Girard dans le Kansas, le plus grand journal socialiste du début du XXe siècle, *The Appeal to Reason*. Tous sont basés dans le Midwest, un bastion populiste[156]. Les radicaux professionnels citadins comme Flower se saisissent eux aussi de l'opportunité offerte par le socialisme et s'allient

---

majorité sexuelle et propagande populiste jusqu'en 1896, socialisme et anti-impérialisme au tournant du siècle, municipalisation, nationalisation et coopération dans les années 1900, lutte pour la liberté d'expression à la fin de cette décennie et son combat pour la liberté médicale au début des années 1910 et contre le catholicisme pendant la Grande Guerre (ces deux derniers moments peuvent paraitre problématiques mais c'est l'objet de ce travail d'explorer les marges du progressisme et les controverses qui le divisent). Ces engagements, s'ils semblent voler la vedette à d'autres à certains moments, ne sauraient cependant faire oublier que Flower, pendant les deux décennies étudiées ici, prône constamment *l'ensemble* de ces réformes : la plus grande visibilité de l'une ou de l'autre ne résulte que d'un effet conjoncturel et aucunement d'une quelconque prééminence que lui accorderait Flower. Sur le progressisme dans les années 1920, voir Arthur S. Link, « What Happened to the Progressive Movement in the 1920's ? », *The American Historical Review*, vol. 64, n° 4, juillet 1959, p. 833-851.

154 À la fin du XIXe siècle, la définition du socialisme dans le dictionnaire Webster se caractérise par une remarquable plasticité qui la rapproche de la définition, tout aussi flottante, du progressisme – une morale de l'action, un méliorisme qui rompt avec le laissez-faire de mise pendant l'âge doré, tend vers davantage de cohésion sociale et postule l'interventionnisme politique comme condition nécessaire d'une amélioration graduelle de la société : « a theory of society which advocates a more precise, orderly and more harmonious arrangement of the social relations of mankind than that which has hitherto prevailed ». La définition du Webster de 1913 évoque la « reconstruction complète » de la société comme condition nécessaire d'une plus grande justice sociale : « a theory or system of social reform which contemplates a complete reconstruction of society, with a more just and equitable distribution of property and labor ». Ce plus grand radicalisme peut, selon le dictionnaire, devenir synonyme de révolution anarchique dans son acception plus populaire (« any lawless, revolutionary social scheme »). Définition du *Webster* de 1889 citée dans Terence Vincent Powderly, *Thirty Years of Labor. 1859 to 1889* (Columbus, OH : Excelsior Publishing House, 1889), p. 527-528. « Socialism », *Webster's Revised Unabridged Dictionary. 1913. The Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL)* [En ligne], The University of Chicago, s.d., consulté le 15 novembre 2014.

URL : http://machaut.uchicago.edu/?action=search&word=socialism&resource=Webster%27s&quicksearch=on.

155 Cette confusion se retrouve chez les opposants au réformisme : les critiques de la réforme agraire l'assimilent à un « socialisme menaçant ». F.B. Tracy, « Menacing Socialism in the Western States », *Forum*, vol. 15, mai 1893, p. 332. V

156 Le journal socialiste *Industrial Freedom* explique que le socialisme est un héritage du populisme mais sans ses erreurs. *Industrial Freedom* est publié par l'Equality Colony, une communauté utopique socialiste fondée par la Brotherhood of the Cooperative Commonwealth dans la petite ville d'Edison, Washington. « The Passing of Populism », *Industrial Freedom*, 26 novembre 1898, p. 1.

avec ces socialistes ruraux. Après la faillite de *The Arena* en 1896, Flower contribue régulièrement au journal populiste d'Indianapolis dirigé par les frères Vincent, *The American Nonconformist.* Il partage avec eux ce passage du populisme au socialisme[157]. En parallèle, il travaille avec l'éditeur socialiste Charles Kerr pour un magazine que Kerr définit comme « semi-populiste, semi-socialiste » : *The New Time.* Kerr et Flower ont tous deux puisé dans l'unitarisme leur vision de la religion : ils voient en elle un idéal éthique que la politique doit traduire dans les faits. Le socialisme en est l'un des vecteurs[158].

Loin de l'idée que la religion aurait marginalisé le socialisme, la symbiose entre religion et contestation qui anime le réformisme de Flower se retrouve dans une « variation indigène » et rurale de l'orthodoxie socialiste européenne ancrée dans les métropoles américaines. Les protestants ruraux ont pu adhérer au socialisme comme avant au populisme. Si le socialisme devient le véhicule pour exprimer politiquement leurs revendications, la substance de leur contestation s'exprime dans les termes de leur culture locale marquée par une religiosité forte. La presse socialiste locale décrit le mouvement en termes évangéliques, ses *socialist revivals* évoquant les rassemblements populistes[159]. C'est cet élan moral du socialisme qui intéresse Flower : il soutient ce qu'il l'appelle le « socialisme volontaire » ou « progressiste » américain : « solid, practical socialism, based upon the Golden Rule of Confucius and Jesus ». Il l'oppose au socialisme « obligatoire » ou « militaire » à l'allemande où l'État se comporte comme un parent despotique infantilisant les citoyens[160]. Pour Flower, cette idée d'origine européenne, loin d'être « non-américaine », s'est délestée des abstractions stériles et liberticides pour les individus dont raffole l'Europe continentale et s'est adaptée à « l'esprit anglo-saxon », pragmatique, éthique et

---

[157] Sur les frères Vincent, voir Harold Piehler, « Henry Vincent : Kansas Populist and Radical-reform Journalist », *Kansas History*, vol. 2, printemps 1979, p. 14-25.

[158] Allen Ruff, « We called each other comrade » : Charles H. Kerr & Company, Radical Publishers (Urbana : University of Illinois Press, 1997), p. 77-81.

[159] Garin Burbank, *When Farmers Voted Red : The Gospel of Socialism in the Oklahoma Countryside, 1910-1924* (Westport, CT : Greenwood Press, 1976), p. 14-39.

[160] Dans sa recension de l'autobiographie d'Alfred Russell Wallace (*My Life : A Record of Events and Opinions*, 1905), Flower souligne avec intérêt la définition du socialisme « à la Jean Jaurès » du naturaliste, un résumé de ses idées qu'il rependra dans ses propres mémoires : « I may here state for the benefit of those ignorant writers who believe that socialism must be compulsory, and speak of it as a 'form of slavery,' that my own definition of socialism is 'the voluntary organization of labor for the good of all.' All the best and most thoughtful writers on socialism agree in this; and for my own part I cannot conceive it coming about in any other way. Compulsory socialism is, to me, a contradiction in terms — as much so as would be compulsory friendship ». Flower, « Alfred Russel Wallace : Scientist, Philosopher and Humanitarian. A Book-Study », vol. 36, août 1906, p. 214 ; *Progressive Men*, p. 248.

Définition du socialisme : Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 260-268 ; « A Brief Survey of Social Progress in the English Speaking World », *The New Time,* vol. 2, mai 1898, p. 309-312 ; « A Conversation with J.M. Peebles on New Zealand – Political, Social, and Religious », vol. 29, avril 1903, p. 403 ; *Progressive Men*, p. 81-95.

idéaliste : elle ne présente donc aucun danger de « despotisme bureaucratique ». Au contraire, le socialisme volontaire incarne le génie américain : le combat du peuple souverain contre les privilèges, les valeurs démocratiques – les socialistes sont les premiers à inscrire la démocratie directe dans leur programme et sont donc de « purs démocrates » – et les idéaux chrétiens de justice et de fraternité que Flower appelle de ses vœux pour apaiser et purifier la société[161]. La révolution et la lutte des classes ne font pas partie pour lui du projet socialiste tel qu'il l'imagine : au contraire, il conçoit le socialisme comme le remède qui empêchera le pays de sombrer dans la violence et de se fracturer définitivement. Le programme socialiste formule une quête de justice sociale qui vise à rendre au peuple le contrôle de son destin et ce programme est avant tout pour Flower la démonstration par l'exemple d'une spiritualité s'incarnant dans des valeurs éthiques et un programme politique[162]. Pour le socialiste agraire Julius Wayland, Flower incarne ce « socialisme progressiste » et, en 1895, il voit en Flower le président idéal pour le pays : « it is the *mind* the nation needs […] a mind that appeals for harmony[163] ».

Le socialisme se présente dans *The Arena* comme la solution à un monde qui a renoncé à la règle d'or, comme dans le dessin de M.J. Stone intitulé « Is This What Christ Taught ? » : une série de vignettes montre par exemple la répression des mineurs de Hazelton, Pennsylvanie (en 1897) ou des enfants dans la misère et le froid regardant un dîner mondain fastueux par une fenêtre[164]. Le maire démocrate de Buffalo, James N. Adam, confirme d'ailleurs cette inspiration chrétienne : « The original platform of Socialism is found in the Bible : Do unto others as you would have others do unto you ». Pour Flower, la formule résume l'essence du socialisme[165]. De nombreux pasteurs, célèbres (George D. Herron, William D.P. Bliss) ou inconnus, dans les métropoles ou en milieu rural, deviennent socialistes, dénonçant comme Flower la dérive des grands industriels et des politiques corrompus ainsi que les responsables religieux engoncés dans le faste et à la solde des ploutocrates[166]. En somme, pour Flower, le socialisme est une des traductions politiques possibles de l'Évangile social . Les socialistes que Flower publie ou admire

---

[161] Flower, « Pure Democracy », p. 263-264 ; « Socialism in America : A Notable Symposium », vol. 35, juin 1906, p. 645 ; *Progressive Men*, p. 83-89.

[162] S'il soutient le socialisme, Flower refuse l'étiquette. En revanche, preuve de la malléabilité du terme à l'époque, certains journalistes le décrivent comme « socialiste ». Le journal *Industrial freedom* le range explicitement parmi ces « hommes et femmes cultivés » qui, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, ont rejoint le mouvement. La revue moderniste anglaise *The New Age* évoque sa dernière aventure journalistique *The Twentieth Century Magazine* en ces termes : « It is a magazine with a mission, and its mission is Socialism ». « Culture and Socialism », *Industrial Freedom*, 21 mai 1898, p. 2. « The Magazines », *The New Age*, vol. 6, 4 novembre 1909, p. 17.

[163] Julius Wayland, « B.O. Flower », *The Appeal to Reason,* 10 octobre 1895, p. 1.

[164] M.J. Stone, « Is This What Christ Taught ? », *The New Time,* vol. 1, décembre 1897, p. 382.

[165] Flower, « Socialism in America : A Notable Symposium », p. 645.

[166] Burbank, *When Farmers Voted Red*, p. 24.

partagent cette lecture du mouvement comme expression d'un idéalisme spirituel, pour reprendre son expression : les socialistes chrétiens bien sûr mais pas seulement[167]. Il signe une critique élogieuse de l'ouvrage de l'intellectuel John Spargo, *The Spiritual Significance of Modern Socialism* (1908) et remercie chaleureusement son éditeur, B.W. Huebsch, de publier des « livres splendides » destinés « à ceux qui, concernés, osent penser »[168]. En 1909, il publie une tribune d'Eugene V. Debs sur les « idéaux socialistes ». Contrairement aux capitalistes qui réduisent le mouvement à une « philosophie sordide, matérialiste » qui cherchent à diviser et semer la haine, le texte de Debs fait une mise au point salutaire et démontre la religiosité du mouvement, son exigence de « fraternité humaine, de paix et de liberté économique » et la ferveur qu'il sucite. Le socialisme veut simplement créer des conditions de vie décentes pour tous : abolir « l'esclavage des enfants », obtenir des conditions de travail et des salaires qui permettent aux travailleurs de subvenir au besoins de leur famille[169]. En outre, le socialisme, notamment dans le Midwest, s'ancre dans le même substrat social où se côtoient protestants attachés à une religion tradionnelle mais aussi adeptes des spiritualités alternatives ou libres-penseurs. Par exemple, *The Appeal to Reason* consacre des colonnes régulières aux « sciences métaphysiques »[170].

La contestation de Flower poursuit la méthode des années 1890. Elle reprend le répertoire populiste comme celui-là reprenait celui de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé : agitation et éducation par une minorité éclairée et idéaliste, une professionnalisation de la contestation donc mais aussi une volonté de rectifier, comme pour la révolte agraire, l'image désastreuse du socialisme dans la presse à la solde des ploutocrates (une politique dangereuse,

---

[167] George D. Herron, « The Sociality of Jesus' Religion », *The Arena*, vol. 14, novembre 1895, p. 384-391.

[168] Flower, « Socialism As a Philosophy of Practical Idealism. A Book-Study », vol. 41, janvier 1909, p. 91-99. Lettre de Flower, à B.W. Huebsch, 5 février 1909, B.W. Huebsch papers, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC.

[169] Dans sa tribune, Debs souligne le carcatère religeux du socialisme : « While Socialism is a political movement with an industrial purpose, and, because it pays chief attention to the bread-and-butter problem, has been called materialistic, it is really the most idealistic movement of the centuries. So idealistic is it in its aims that, while having no specific religious tendency or purpose, it partakes somewhat of the nature of a religious movement and awakens something of a religious enthusiasm among its adherents ». Outre cet article de 1908, Debs écrit à plusieurs reprises dans les magazines de Flower. En 1895, il analyse le sens de la Fête du Travail et voit dans la journée un instrument d'éducation pour inciter les masses de travailleurs non-syndiqués à rejoindre le combat. En 1897, il s'excuse aux lecteurs de *The New Time* de ne pas livrer un autre article (mais fait l'éloge du magazine) : il explique que le congrès de l'American Railway Union approchant, il ne peut satisfaire sa promesse. Dans le même magazine, il revient sur le « meurtre judiciaire » des « pionniers de la liberté » (August Spies, Adolph Fischer, George Engel, Michael Schwab, Louis Lingg, et Oscar Neebe), injustement condamnés à mort ou à la prison pour le massacre de Haymarket Square. Eugene V. Debs, « Socialist Ideals », *The Arena*, vol. 40, novembre 1908, p. 432-434 ; « The Significance of Labor Day », *The Arena*, vol. 14, septembre 1895, p. 303-307 ; « From Eugene V. Debs », *The New Time*, vol. 1, juillet 1897, p. 42 ; « The Social Democracy », *The New Time*, vol. 1, août 1897, p. 78-79 ; « The Martyred Apostles of Labor », *The New Time*, vol. 2, février 1898, p. 79-82. Flower, « Mr. Debs on Socialist Ideals » vol. 40, novembre 1908, p. 526.

[170] Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 214-215.

imaginée par des fanatiques). Il s'agit, grâce à la presse, de légitimer leur combat et de prouver qu'il est en accord avec les valeurs américaines et chrétiennes, les deux se confondant. Flower met en avant l'exemple de la Nouvelle Zélande car ses électeurs, en élisant des politiques partisans du socialisme volontaire, ont permis au pays d'engager des réformes en accord avec la règle d'or[171]. En termes de modes d'organisation, la forme privilégiée par Flower reste la création d'associations dont l'objectif est la circulation des idées. En 1905, il organise avec Jack London et Clarence Darrow l'Intercollegiate Socialist Society qui se donne pour objectif de diffuser la bonne parole socialiste dans les universités[172]. Sur le terrain, les militants relaient le message formulé par les journaux et les associations, notamment en démarchant de nouveaux abonnés, enjeu primordial pour Wayland par exemple qui organise ses bénévoles en une véritable armée, la Appeal Army[173]. Cependant, ces deux exemples montrent bien que, si l'engagement de Flower pour le socialisme volontaire va de soi, il reste en deçà de son combat aux côtés des populistes : là où les militants de terrain de la révolte agraire citaient *The Arena* et les penseurs du mouvement utilisaient le magazine comme leur porte-parole, c'est au journal de Wayland qu'est dévolu ce rôle pour les socialistes. Flower ne tient qu'un second rôle. D'ailleurs, comparé à ses propres organisations, l'Union for Practical Progress (voir *infra*) ou l'American Psychical Society, l'Intercollegiate Socialist Society ne tient qu'une place dérisoire dans ses écrits, à croire qu'il n'ait que prêté son nom à une bonne cause parmi d'autres.

Flower ne s'intéresse guère aux affaires du parti mais davantage aux avancées du mouvement dans les villes dirigées par des maires socialistes et, avant tout, au débat d'idées, notamment l'avancée des mouvements de contestation à l'échelle mondiale et l'image du progressisme radical dans l'opinion. Sa lecture de la révolution de Février en Russie en 1917 projette à l'international sa vision américano-centrée du socialisme : la fin du despotisme tsariste, l'absence de représailles, l'enthousiasme populaire et la centralité de la liberté suscitent l'admiration de Flower qui fait de cette révolte une réincarnation de « l'idéalisme spirituel » à l'œuvre dans la Déclaration d'Indépendance[174]. Dans ses mémoires, Flower souligne qu'au début des années 1890, « l'ignorance et la confusion », savamment entretenues par les ploutocrates, régnaient dans la population au sujet du socialisme. C'est grâce au travail de pédagogie entrepris par les magazines comme *The Arena* et la littérature utopique, notamment *Looking Backward*

---

[171] Flower, « A Conversation with J.M. Peebles on New Zealand », p. 403.

[172] « College socialists meet », *The New York Times*, 13 septembre 1905.

[173] Elliott Shore, *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press* (Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988), p. 104.

[174] Flower, « The World War », *The Menace,* 5 mai 1917, p. 2. Nous n'avons cependant pas retrouvé d'écrits sur la révolution d'Octobre et les bolcheviks.

d'Edward Bellamy, que l'association systématique par les « journalistes malhonnêtes » du terme « socialisme » avec l'anarchie a pu être discréditée et qu'une une image plus juste du mouvement a pu être diffusée[175]. Le socialisme gradualiste que soutient Flower ne diffère guère de son progressisme radical, *a fortiori* quand l'on songe aux contours flous du « socialisme » à la fin du XIXe siècle : dans cette zone grise, les divers acteurs qui s'attirent les faveurs de Flower partagent cet élan moral, d'inspiration chrétienne et/ou spirituelle. Les mouvements politiques ne sont qu'un vecteur parmi d'autres ; Flower veut aussi que la société civile s'engage : intellectuels, pasteurs mais aussi ses lecteurs. Les associations fournissent alors le cadre adapté. Se forment alors dans le sillage de *The Arena* des organisations qui permettent de comprendre comment Flower veut mettre en pratique la vertu.

C. Unions for Practical Progress, Arena Clubs : la vertu en action

1893 : le pays sombre dans la dépression ; les Églises et les autorités restent insensibles : Flower saisit l'occasion pour montrer ce que ferait le Christ dans une telle situation. Il lance un cri d'alarme dans un éditorial en juin. Pour répondre à ce qu'il décrit, avec sa grandiloquence habituelle, comme « a civilization-wide heart hunger », il appelle à l'union des « consciences de chaque communauté » – pasteurs, syndicats, et réformateurs – pour créer une force de progrès :

> A nation-wide movement which shall combine practical and helpful philanthropy with development of character, and shall be absolutely divorced from dogmatic theories or religion in the old conventional sense; a movement broad enough to include every man, woman, and child who hungers for justice and love, and is haunted by a desire to aid others and develop self.

Cet article, conclusion de la série d'articles sur les bas-fonds qui avaient déjà sensibilisé l'opinion, suscite un émoi national si l'on en croit les mémoires de Flower ou le déluge de lettres (plus de 3000), notamment de pasteurs, qu'il prétend avoir reçu[176]. De fait, il trouve un écho dans les initiatives d'une famille originaire du Kansas qui ne cessera de croiser le destin de Flower. Entre en scène donc la fratrie Vrooman : Frank, pasteur engagé dans l'Évangile social , puis chercheur d'or dans le Yukon et soutien du président Wilson pendant la campagne pour la préparation à la guerre ; Harry, membre du Socialist Labor Party, journaliste et organisateur, avec

---

[175] Flower, *Progressive Men*, p. 86. Flower consacre le même chapitre à Edward Bellamy et au socialisme dans ses mémoires.

[176] Flower, « Union for Practical Progress », vol. 8, juin 1893, p. 78-79 ; *Progressive Men*, p. 128. « Progress Being Pushed », *The Boston Globe*, 1er avril 1894.

son père Hiram Perkins (un ancien candidat du Greenback labor Party dans les années 1880), de la Kansas State Society of Christian Socialists ; Walter, le plus radical, suit Harry et Frank et devient pasteur après son expulsion du Socialist Labor Party en 1889, travaille avec Flower, puis, en 1899, fonde avec Charles A. Beard le Ruskin Hall, une université ouverte aux ouvriers, à Oxford en Angleterre puis importe le concept aux États-Unis et, enfin, s'investit dans les mouvements coopératifs ; Hiram Greeley[177], pasteur d'une Église swedenborgienne, chevalier de la règle d'or puis chantre le coopération ; Carl, le plus jeune, ancien élève d'Harvard et d'Oxford, populiste du Kansas, soutien de William J. Bryan, chantre de la liberté de recherche à l'université, réformateur spécialisé dans la question des chemins de fer (qui publiera beaucoup dans *The Arena*), sénateur de l'Illinois en 1913, puis assistant du Secrétaire à l'Agriculture dans le gouvernement Wilson, organisateur du War Garden Movement pendant la Guerre puis de l'aide d'urgence à l'Europe par l'American Farm Bureau Federation à la fin des hostilités (il est décoré par la Pologne pour son travail), initiateur du Farm Relief Plan soumis au Congrès en 1921 par le sénateur républicain progressiste du Nebraska George Norris, pressenti comme colistier du candidat démocrate John W. Davis pour les présidentielles de 1924 et, à la fin de sa carrière, opposant au New Deal puis fervent anticommuniste pendant la guerre froide. Comme Flower, la famille Vrooman incarne les mutations de l'époque : du pasteur engagé à l'intellectuel politisé, voire à l'homme politique pour Carl, bien que les frontières entre ces différents « types » se révèlent poreuses ; transformation du savoir, de la révolte morale ancrée dans l'émancipation des esclaves et des ouvriers à l'émergence de la figure de l'expert qui détient son savoir de son éducation universitaire (Carl encore) ; continuum entre radicalisme et réformisme[178]. Au début des années 1890, Walter Vrooman organise, dans le Lower East Side et à Worcester dans le Massachusetts, une Union for Concerted Moral Effort et Hiram une Union for Doing Good à Baltimore. Suite à l'article de Flower en 1893 qui encensait leur travail et appelait à aller plus loin, le journaliste et réformateur de Boston unit ses forces à Hiram et Walter Vrooman et fonde l'Union for Practical Progress. Hiram en devient le secrétaire et trésorier. Son conseil consultatif comprend des figures prestigieuses comme le président de l'université Stanford David Starr Jordan ou le statisticien et premier commissaire du département du Travail Carroll D. Wright ainsi que des amis de Flower : le révérend unitarien Minot J. Savage, le dramaturge James A. Herne et Frances Willard. Flower utilise *The Arena* et sa maison d'édition pour diffuser et

---

[177] Son deuxième prénom témoigne de la prégnance de l'abolitionnisme comme modèle dans les milieux réformateurs.

[178] Flower, *Progressive Men*, p. 117-118. Ross Evans Paulson, *Radicalism & Reform ; The Vrooman Family and American Social Thought, 1837-1937* (Lexington, KY : University of Kentucky Press, 1968). Felt, « Review. Radicalism & Reform », p. 646. Helen M. Cavanagh, Carl Schurz Vrooman : Self Styled "Constructive Conservative" (Chicago : Lakeside Press, 1977).

organiser les actions ; il publie notamment *The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress*[179].

Pour Flower, le « progrès et le bonheur de la race » repose sur un engagement de *l'individu* qui entre dans « l'enfer de la civilisation » et fait vœu de progrès social, comme le novice fait vœu de pauvreté quand il entre dans les ordres. Ce « devoir sacré » du militantisme sanctifie le citoyen qui, par son action, peut changer le cours de l'histoire[180]. Il se décline en quelques objectifs : aimer, exiger la justice, cultiver autrui et se cultiver. Le but des Unions for Practical Progress est de fournir un cadre à ces individus engagés localement, puis, à travers son instance nationale et le magazine de Flower, de coordonner les initiatives individuelles et locales, sans abolir les particularismes, et ainsi fédérer les communautés. Pour purifier la société, ce réformisme du bas vers le haut *(from the bottom-up)* en appelle à la libération des énergies réformatrices éparpillées sur le territoire : des intellectuels au quidam qui, faute d'organisation et de « cerveau » pour diriger le travail social (« directing brain »), ne peut exprimer sa « nature profondément religieuse (*truly religious nature* ») et faire le bien, si bien que son « âme » se retrouve « insatisfaite ». Certes, le réformateur doit guider le peuple mais c'est par l'engagement de tous, estime Flower, que l'humanité et le pays se régénèreront. Il présente le programme des Unions for Practical Progress comme l'extension et le signe d'une religiosité pure, donc engagée dans le réel : alliance de toutes les bonnes volontés, perfectionnisme moral de l'individu (« character-building education »), éducation, grâce au magazine de Flower bien sûr mais aussi à des rendez-vous hebdomadaires, des cycles de conférences, des débats, le tout relayé par les sermons des pasteurs (« popular educational agitation »), engagement concret auprès des plus pauvres pour assurer leur assurer le « bien-être » (« a systematic and far-reaching system of practical philanthropy »)[181].

Le 14 mai 1894, la première réunion se tient dans une église congrégationaliste de Boston. Selon le journaliste du *Boston Globe* qui couvre l'événement, une foule bigarrée, où se mêlent immigrés juifs et italiens, syndicalistes du Garment Wokers Union et du Cigarmakers Union, pasteurs et réformateurs, se retrouve pour imaginer et mettre en œuvre le progrès social[182].

---

[179] « Union for Practical Progress », *The Boston Globe*, 14 mai 1894. Boyer, *Urban Masses*, p. 162-164. Flower, *The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894).

[180] Flower, « Editorial Notes. Centers of Light and Leading », vol. 34, septembre 1905, p. 307.

[181] Flower délaisse ses « Arena Poor Funds » pour un projet plus ambitieux qui dépasse, sans négliger, le travail d'assistance aux plus démunis. La « constitution » de l'Union For Practical Progress est claire : « Its purpose is to unite all moral forces, agencies and persons for concerted, methodical and persistent endeavor in behalf of the public good, and especially for the abolition of unjust social conditions ». Flower, « Union for Practical Progress », p. 83-85 ; « An Earnest Word to All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », vol. 10, juin 1894, p. xxv-xxvi ; *Progressive Men*, p. 128-129. « Union for Practical Progress. News Notes from the Field. Constitution », *The Arena*, vol. 10, novembre 1894, p. li.

[182] « Union for Practical Progress », *The Boston Globe*, 14 mai 1894.

Flower, Hiram et Walter Vrooman, ou encore Thomas E. Will, secrétaire de l'Union for Practical Progress de Boston, relatent chaque mois le succès du mouvement dans les pages de *The Arena*[183]. En 1894, 40 unions voient le jour ; le chiffre atteint 57 un an plus tard. La réforme morale passe par l'amélioration du sort des laissés-pour-compte et l'éducation, les deux fonctionnant en symbiose. Un exemple parmi d'autres : Will, en juillet 1894, présente un cycle de conférences mensuelles où les sujets brûlants de la fin de siècle seront abordés : travail des enfants, parcs publics et aires de jeux, réforme pénitentiaire et municipale, chômage et corruption politique. Puis, *The Arena* publie un résumé des débats, accompagné d'une bibliographie[184]. En parallèle, les Unions s'engagent sur le terrain : à Philadelphie, 100 000$ ont pu être collectés pour nettoyer les bas-fonds et créer des logements modèles *(model tenements)*[185]. Organisation, éducation, agitation : les trois piliers du réformisme de Flower trouvent dans les Unions for Practical Progress.

Ses campagnes de sensibilisation se traduisent par des victoires politiques : à Baltimore et à Philadelphie par exemple avec des lois contre les ateliers de misère. Le progressisme, avant de devenir un enjeu national dans les deux premières décennies du XXe siècle, prend forme à l'échelle des municipalités et l'histoire des Unions for Practical Progress participe de cette mosaïque et de ce bouillonnement d'initiatives locales. Dès le début, les marqueurs du progressisme sont présents : ancrage dans les villes mais aussi importance des sciences sociales et de la sensibilisation du public grâce aux journaux et aux conférences publiques ; une approche individuelle *et* globale des problèmes sociaux ; enfin, une inspiration transtlantique et transpacifique. En effet, ces Unions ne limitent pas les réformes politiques à la lutte contre la corruption mais, en véritable laboratoires d'idées, proposent des « programmes positifs » pour remodeler l'environnement des plus démunis et élever les citoyens, ce qui permettra l'émergence d'opinions modernes qui éradiqueront, à la racine, « l'esprit de la corruption ». Le pasteur Josiah Strong ou le syndicaliste et président de l'American Federation of Labor (AFL), Samuel Gompers, y participent. Les expériences américaines et européennes y trouvent par ailleurs un

---

[183] Chaque mois, la rubrique « New Notes from the Field » détaille les avancées de l'organisation. Les organisateurs du mouvement, Flower inclus, analysent aussi le mouvement dans divers articles : Hiram Vrooman, « Organization of Moral Forces », *The Arena*, vol. 9, février 1894, p. xxviii-xxxiii. Walter Vrooman, « First Steps in the Union of Reform Forces », *The Arena*, vol. 9, mars 1894, p. 540-547 ; « The Church as a Missionary Field », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 696-699. Flower, « News Notes on the New York Municipal Reform Work », vol. 9, avril 1894, p. xviii-xxi. Thomas E. Will, « The City Union for Practical Progress », *The Arena*, vol. 10, juillet 1894, p. 263-273 ; « How to organize the Union for Practical Progress in the villages and country districts », *The Arena*, vol. 12, mars 1895, p. 540-547.

[184] Will, « The City Union for Practical Progress », p. 264 ; « Public Parks and Playgrounds : A Symposium. « Abstracts from Authorities and Writers on the Subject », *The Arena*, vol. 10, juillet 1894, p. 274-279 ; « Union Symposium for the Month : Municipal Reform. Abstracts from Authorities and Writers on the Subject », vol. 10, septembre 1894, p. 559-562.

[185] « Progress Being Pushed », *The Boston Globe*, 1er avril 1894.

lieu de dialogue : le révérend Walter Rauschenbusch donne par exemple une conférence sur les bains publics de Birmingham qu'il érige en modèle de politique de santé publique et en solution pour pallier le « cancer » des *tenements* newyorkais. L'échange est réciproque pour Flower, comme le montre la création d'Unions for Practical Progress à Adélaïde et Melbourne en Australie, en Nouvelle Zélande et au Japon[186].

L'Union for Practical Progress permet également de jeter un éclairage sur l'évolution des perceptions de la religion. Flower appelle les réformateurs et les citoyens à transcender les différences religieuses, à dépasser les vieux dogmes, et à s'unir, dans un esprit œcuménique, au nom de la fraternité. Cela explique la réticence de Flower à utiliser le qualificatif « Christian » dans le nom de son organisation car il rappellerait aux juifs leur persécution et ostraciserait les agnostiques ou les Adventistes du septième jour. Après avoir songé à la nommer « League of Love », il opte finalement pour un terme assez neutre pour s'accommoder à une vocation universaliste : « Union for Practical Progress ». Néanmoins, les Églises restent, avec les magazines, le vecteur du réformisme. *The Arena* assure la coordination des actions locales des fidèles, comme celles de la justement nommée *Church of Humanity* à Philadelphie[187].

Les activités de l'Union for Practical Progress semblent s'éteindre avec la faillite de *The Arena* en 1896, ou, tout du moins, Flower, renvoyé de son poste de rédacteur en chef du magazine qu'il avait créé, anéanti par l'internement de sa femme, Hattie Cloud, en asile psychiatrique et la mort de sa mère, et affecté par la défaite de William J. Bryan aux élections de 1896, se détourne de l'organisation. En revanche, les Arena Clubs, qui fleurissent dans le même mouvement que l'Union for Practical Progress, connaîtront meilleure fortune[188]. Des lecteurs de Flower, citoyens ordinaires ou réformateurs gravitant dans son cercle, décident spontanément de poursuivre le travail éducatif de *The Arena* à l'échelle locale. Flower soutient ces clubs, diffuse leur action mais n'en est pas l'instigateur. Par exemple, Thomas E. Will organise un club à Boston et Frank Parsons à Philadelphie. L'exemple le plus remarquable pour Flower reste l'Arena Club de la Nouvelle-Orléans. Dans une ville très conservatrice, Mme E.C.G. Ferguson, petite-nièce du révolutionnaire Patrick Henry et parangon de la femme de culture du Sud, lance en juin 1892 un club qui, selon Flower, exerce une influence marquée sur le mouvement réformateur en

---

186 Boyer, *Urban Masses*, p. 162-164. Will, « The City Union for Practical Progress », p. 264. « Union for Practical Progress », *The Boston Globe*, 14 mai 1894. Flower, « News Notes on the New York Municipal Reform Work », p. xviii-xxi ; « An Earnest Word to All Who Would Usher in The New Day Without Bloodshed », p. xxvi-xxvii ; « Union Practical Progress », vol. 10, septembre 1894, p. xxxiii. Rauschenbusch, « Winter Swimming Baths », p. xxxii.

187 Flower, « Union for Practical Progress », p. 84 ; « Notes and Announcements », vol. 8, octobre 1893, p. xxxi-xxxii.

188 Flower, *Progressive Men*, p. 80-100.

Louisiane[189]. Son fonctionnement, typique des Arena Clubs, mêle plusieurs institutions de la société civile alors en plein essor : clubs de lecture, clubs féminins engagés dans le travail social, mouvement des *lyceums* et conférences itinérantes *(lecture circuit)*. Alors que les clubs littéraires et les *lyceums* déclinent, les Arena Clubs se développent : pour Flower, cette évolution s'explique par l'élan moral qui les anime[190]. À chaque réunion, un membre résume les enjeux posés par un sujet brûlant, économique (les lois antitrust, droits de douanes, l'impôt unique d'Henry George, le populisme, le socialisme, le droit de vote pour les femmes, la démocratie directe), religieux (le Parlement des Religions du Monde) ou social (la prostitution). Ses recherches refusent la théorie (« not wedded to any 'isms' ») et privilégient les enquêtes de terrain (souvent publiées dans *The Arena*) ; puis, une « autorité » intervient sur le sujet ; la conférence est suivie d'un débat avec les membres et, ensuite, d'une phase de diffusion des conclusions avec des articles dans la presse locale et des réunions publiques gratuites où interviennent les spécialistes invités. Il s'agit de « disséminer une connaissance des lois qui devraient gouverner la vie dans tous ses aspects, privés ou publics » ; en d'autres termes, les Arena Clubs proposent de diffuser la règle d'or : une évangélisation sociale. Le bilan du club de la Nouvelle-Orléans ravit Flower : en 1896, il participe au relèvement de l'âge de la majorité sexuelle à 16 ans en Louisiane ; en 1898, il envoie des tentes et des livres aux soldats en guerre ; en 1910, le député I.D. Wall propose et fait voter une loi contre la prostitution à la demande de l'Arena Club (« Act n°307 »). Plus largement, il contribue à créer un « sentiment public » favorable au réformisme[191].

Les Arena Clubs reproduisent le réformisme éclectique du magazine qui les inspire. Optimistes et moralistes, ils ancrent leur activisme à la fois dans les débats contemporains et dans la philanthropie locale. Une brochure du Young Women's Arena Club of Philadelphia illustre la variété des engagements et l'idéalisme qui les motive. Son programme, clair, met en œuvre les écrits de Flower : « Object – Mutual Improvement and service to mankind. Ideal – A happy world and a perfected humanity. Ignorance displaced by science, poverty abolished and coöperation made universal ». Au programme du dimanche 1er octobre 1893, un spectacle musical moderne fait voir les ondes acoustiques grâce à une lanterne magique ; puis, un professeur de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie explique le phénomène. S'ensuivent un intermède musical, des conférences sur le chômage par Walter Vrooman et sur le

---

189 *Ibid.*, p. 130-131 ; « Topic of the Times (Editorial). Organization for Individual Development and Civic Advancement. II. The Story of the Arena Club », vol. 25, juin 1901, p. 660.

190 Flower, « Editorial Notes. The Arena Club Movement : Its Purpose and Possibilities », vol. 35, février 1906, p. 196.

191 Flower, « The Story of the Arena Club », p. 660-663 ; « Centers of Light and Leading », p. 308-310 ; Editorials. The New Orleans Arena Club's Splendid Record and Latest Achievement », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, septembre 1910, p. 556

réformisme et les femmes par Diana Hirschler. Pour finir l'après-midi, des cours d'économie politique, d'histoire, d'anglais, de littérature, de biographie et sur la philosophie d'Henry George. La science et l'art se mêlent ainsi que l'élévation individuelle et l'engagement social, comme le recommande Flower (« mutual improvement and the betterment of the community »)[192].

Malgré le déclin de *The Arena* après 1896, les Arena Clubs continuent de se développer. En janvier 1906, un nouveau club se forme par exemple dans le Colorado[193]. Dans un article le mois suivant, Flower note les avancées du mouvement[194]. Pendant deux ans, il consacre une rubrique mensuelle, « News of the Arena Clubs and other movements for the advancement of fundamental democracy », aux différents clubs qui sont fondés à travers le pays : Denver ; Olathe (Colorado) ; Oswego (Kansas) ; Medina (Ohio) ; Dubois (Pennsylvanie) et Pond Creek (Oklahoma)[195]. Dans les années 1910, Flower se félicite de ce développement[196]. Pour lui, les Arena Clubs incarnent le pouvoir de l'organisation pour remettre le pays sur les rails d'un progrès pour tous ainsi que la puissance réformatrice d'une avant-garde morale « énergique » dans chaque localité qui propose un modèle à imiter. Traces des lectures dévotieuses comme les militants sont des formes laïcisées des militants de Dieu, les écrits « inspirent et révèlent le monde » aux lecteurs[197]. Flower oppose les révolutions du passé où quelques élus – George Whitefield et John et Charles Wesley pour la religion, Giuseppe Mazzini ou Thomas Jefferson pour la politique, Richard Cobden et John Bright pour l'économie – changeaient le monde pour tous aux révolutions du présent où dans chaque « hameau » se joue le réveil du « peuple » : « the work of awakening and crystallizing into concerted action the civic conscience of the land ». Contrairement aux grandes organisations, quelques « vies consacrées » peuvent, dans chaque « communauté », faire advenir et triompher les forces progressistes : il suffit de les réveiller et de les organiser. Il compare les Arena Clubs aux réformateurs de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé qui encadrèrent le sentiment populaire :

> With a small band of clear-thinking, high-minded patriots whose lives were absolutely dominated by moral enthusiasm and consecrated to the service of fundamental democracy,

---

192 Flower, *Progressive Men*, p. 131. Diana Hirschler, « Union of Philadelphia », *The Arena*, vol. 9, mars 1894, p. 551.

193 Flower, « In the Mirror of the Present. Civic Advance-Movement in Colorado : The First Arena Club of Denver », vol. 35, janvier 1906, p. 76-78.

194 Flower, « The Arena Club Movement : Its Purpose and Possibilities », p. 194-200.

195 Ses chroniques sont rassemblées en brochure : News of the Arena Clubs and Other Movements for the Advancement of Fundamental Democracy (Trenton, NJ : A. Brandt, 1906).

196 En septembre 1910 : « The New Orleans Arena Club 's Splendid Record and Latest Achievement », p. 556-557 ; puis dans ses mémoires en 1914 : *Progressive Men*, p. 128-132.

197 Flower, « Topic of the Times (Editorial). Organization for Individual Development and Civic Advancement. I. Growth through Organization », vol. 25, juin 1901, p. 658-659 ; « The Story of the Arena Club », p. 663.

> we could, with the public mind in its present receptive condition, within a few years fire the Republic from the Atlantic to the pacific with such moral enthusiasm[198].

Flower les assimile aussi aux comités de correspondance qui, avant la Révolution, coordonnèrent les actions des patriotes. « Phares de la démocratie », ils permettent d'organiser les actions réformatrices à l'échelle locale mais ils offrent également une culture moderne et éclectique à chacun de ses membres[199]. Les lecteurs ne sont pas que les réceptacles passifs de ce travail d'organisation : ils peuvent, et doivent, aussi s'engager et fonder leur propre club, même s'ils ne sont qu'une poignée. L'échange sur la condition politique, économique et sociale du pays sert de prélude aux réformes. Le nom du club n'est pas important : il suffit de croire aux principes de la Déclaration d'Indépendance et d'œuvrer au triomphe de la souveraineté populaire : « let all the members pledge themselves seriously to study the great live questions of the hour, such as Direct-Legislation, the social progress of New Zealand, the ideal democratic condistions of Switzerland, the results of public-ownership in the Old World, and similar issues »[200]. L'étude et la discussion permettent de voir les possibilités de progrès telles qu'elles sont mises en œuvre dans les pays les plus avancés et, surtout, de les traduire en actes concrets et de les acclimater au contexte américain. Les Arena Clubs proposent une démocratisation du savoir et son application aux enjeux locaux et immédiats. Les femmes, organisatrices comme à la Nouvelle-Orléans ou simples participantes, en sont les premières bénéficiaires. Les associations inspirées par la revue de Flower s'inscrivent dans un mouvement plus large : elles se développent selon le modèle des clubs féminins, alors en plein essor, qui donnent aux femmes un rôle nouveau d'agents du progrès social. Un portrait de Flower dans le *Kinsley Graphic* non seulement fait de *The Arena* « le plus grand magazine » du pays et de son rédacteur en chef un « apôtre de la vérité, de la pureté et du progrès » mais, surtout, insiste sur la reconnaissance des femmes à l'égard d'un journaliste redresseur de torts[201]. La journaliste Catherine Cole du *Times-Democrat* de la Nouvelle-Orléans souligne d'ailleurs le rôle émancipateur des Arena Clubs pour les femmes : « it has taught many women how to think for themselves[202] ». La prise de conscience, centrale dans le travail des associations mais aussi de la presse, est le prélude nécessaire pour la mise en

---

198 Flower, « In the Mirror of the Present. Democracy's Present Demand on Patriotic Citizens », vol. 37, mars 1907, p. 299-300.

199 Flower, « Editorial Notes. Civic Centers for Moral Progress », vol. 34, novembre 1905, p. 524-527 ; « The Arena Club Movement : Its Purpose and Possibilities », p. 194-200.

200 Flower, « Democracy's Present Demand on Patriotic Citizens », vol. 37, mars 1907, p. 299-300 ; « In the Mirror of the Present. A Suggestion to Reformers », vol. 37, mars 1907, p. 300-301.

201 « B.O. Flower », *The Kinsley Graphic* (Kinsley, KA), 8 novembre 1895, p. 1.

202 Flower, « Centers of Light and Leading », p. 310.

œuvre de politiques concrètes où ce sont les instances gouvernementales, municipales ou régionales, qui complètent le travail des réformateurs et traduisent leur agitation en action.

II. Les politiques publiques comme palliatifs

A. Régénérer l'environnement pour régénérer l'individu : logements sociaux, villes modèles

La libération spirituelle et intellectuelle doit s'accompagner pour Flower d'une émancipation sociale. Des environnements délétères empêchent les individus de se développer, au premier chef dans les bas-fonds et ses taudis qui, comme un terreau corrompu, flétrissent ses habitants, contaminant jusqu'aux générations futures dans le ventre des mères (« cursed at birth and by the environment[203] »). La contagion individuelle rejaillit sur la société qui régresse. Dans sa vision symbiotique et botanique de l'organisme social, vices privés et publics sont interdépendants. Il faut donc imaginer des « palliatifs » qui créeront les conditions pour que les individus adoptent un comportement vertueux, s'épanouissent et se libèrent ainsi des déterminismes sociaux négatifs (les « forces implacables » de l'environnement mais aussi de l'hérédité et de l'égoïsme des puissants[204]). Si l'ingénierie spirituelle permet, par la culture, l'art et la spiritualité, de purifier et d'élever les esprits, moraliser la société de son temps implique aussi des politiques publiques. Moins radical que la régénération de l'humanité par la transformation morale, l'activisme gouvernemental, complément du travail des associations, cherche à offrir un remède temporaire en attendant l'avènement de cette humanité nouvelle et une refonte complète de l'économie et de la politique (voir chapitre 6) : modifier le milieu pour régénérer l'individu et corriger les maux sociaux. Flower pense que le progrès repose sur la création et la culture d'un terreau propice pour élever les citoyens : « progress waits on a broad, full-orbed education on the one hand and a just, normal and wholesome environment on the other – a environment in which the weak and helpless are protected from the avarice, lust and inhumanity of the strong[205] ».

Pour un Flower effaré des ravages de la dépression de 1893 dans les quartiers pauvres, témoin de la détresse dans les taudis de Boston qu'il vient de relater dans sa série *Civilization's Inferno*, il est temps de remédier aux « tumeurs » qui gangrènent les métropoles, foyers d'infections

---

[203] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 194.

[204] *Ibid.*, p. 101.

[205] Flower, « The New Orleans Arena Club 's Splendid Record and Latest Achievement », p. 557.

qui ruinent les êtres mais aussi le reste de la société : « the slums of our great cities have been the moral and physical cesspools of Western civilization, whence have emanated contagion and pollution that have exerted a deadly influence on society, individually and collectively[206] ». La prescription requiert un diagnostic et donc la collecte de données fiables. Il organise des symposiums sur les bas-fonds où interviennent sociologues militants (William H. Tolman), pasteurs engagés (baptistes comme les révérends Swaffield et O.P. Gifford, unitariens comme Edward E. Hale ou congregationnalistes comme le socialiste chrétien W.D.P. Bliss), un rabbin libéral (Solomon Schindler), un journaliste (Flower) et une inspectrice du Travail (Stevens)[207]. La variété des participants illustre la nature composite des acteurs et des approches au sein du mouvement progressiste. Au début des années 1890, Flower participe ainsi à l'essor de l'ingénierie sociale : les sciences sociales et les réformateurs se saisissent de l'imaginaire scientifique triomphant à l'époque et l'appliquent à la « question sociale ». Les méthodes de l'ingénieur – enquête, conception d'une solution puis sa mise en œuvre – apparaissent comme une solution adaptée à la complexité des problèmes des grandes métropoles : elles permettront de trouver des réponses pragmatiques et efficaces[208]. *The Arena* se veut un forum qui recueille les

---

[206] Flower, « Editorial Notes. Cancer Spots in Metropolitan Life », vol. 4, novembre 1891, p. 760-763 ; « Municipal Progress in England and America », vol. 25, juin 1901, p. 666. Ce diagnostic de la maladie des villes urbaines est récurrent : « myriads of fatal germs which permeate the air for miles around, causing thousands to die because society is too short-sighted to understand that the interest of its humblest member is the interest of all. The slums of our cities are the reservoirs of physical and moral death, an enormous expense to the state, a constant menace to society, a reality whose shadow is at once colossal and portentous ». La contagion ne connaît pas les classes sociales ou la ségrégation résidentielle entre quartiers riches et pauvres. L'indifférence des puissants, criminelle, s'avère donc également contre-productive : « Do they not see that at their very doors are cesspools of disease, where death-breeding germs will some day subtly steal upward and permeate the air of their exclusive realm, until their own loved fragile flowers will wither and fall, leaving their homes strangely desolate ? ». Flower, *Civilization's Inferno*, p. 23-24, 217.

[207] Flower, « « An Earnest Word To All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », vol. 10, juin 1894, p. xxxii-xxxv. « Destitution in Boston. With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium », *The Arena*, vol. 2, novembre 1890 : Flower, « Introductory Words », p. 733-734 ; Edward Hamilton, p. 734-737 ; Edward E. Hale, p. 737-742 ; Solomon Schindler, p. 743-744 ; O. P. Gifford, p. 744-746 ; Walter J. Swaffield, p. 746-748 ; W.D. P. Bliss, p. 748-751. « The Tenment House Curse, A Symposium », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 659-684 : William Howe Tolman, « I. Evils of the System », p. 659-662 ; Alzina P. Stevens (inspectrice adjointe du Travail dans l'Illinois), « II. Some Chicago Tenement Houses », p. 662-668 ; Walter J. Swaffield, « III. Tenement-House Life in Boston », p. 668-673 ; Flower, « IV. Some Side Lights on the Tenement House Evil », p. 673-683. Le symposium se termine par une bibliographie.

[208] L'ingénieur social, au sens de spécialiste du changement social (notamment comment mettre en pratique les utopies qui parcourent le XIXe siècle), tout comme l'enquête sociale à visée réformatrice, existaient sous d'autres appellations avant l'apparence de l'expression. Selon l'OED, la première occurrence de « social engineer » daterait de 1842 dans le traité *An Efficient Remedy for the Distress of Nations* de l'économiste owéniste et réformateur monétaire John Gray. Produit d'un XIXe siècle enivré de progrès, il est cependant intéressant de noter que dans le contexte américain, il semble que le sens qui nous intéresse ici reste marginal jusqu'aux années 1890. Dans la presse par exemple, un « ingénieur social » était un expert en mondanités (*The New York Times*, *Engineering News*). Le premier exemple de « social engineer » dans le sens actuel que nous avons retrouvé date de 1885. Il s'agit d'un sermon sur les

savoir sociaux du temps, prélude nécessaire à l'action politique. Si le terme *social engineering* n'apparaît jamais dans ses pages, Flower publie les premiers écrits d'un de ses principaux vulgarisateurs : William H. Tolman[209]. L'ingénierie sociale, telle que la conçoit Tolman dans les années 1890, s'empare d'un imaginaire technique mais, dans les faits, se rapproche davantage du réformisme moral traditionnel incarné par exemple par les *Mugwumps*, sauf que ce moralisme se nourrit désormais de sciences sociales : cette inspiration sociologique, imprégnée des théories spencériennes, impose une lecture plus environnementaliste des enjeux sociaux et une exigence scientifique dans les méthodes. Chez Tolman d'ailleurs, « social engineering » se confond avec « social service » : une vision analogue à celle de Flower où la technique sert l'humain et la science

---

abus du capitalisme du pasteur congrégationaliste et théologien libéral au Andover Seminary Newman Smyth : synonyme de « social philosopher », l'ingénieur social se doit cependant d'accepter les statistiques et les « lois sociales » qu'elles produisent comme autant d'outils pour faire advenir la justice et la fraternité, une position proche de Flower. Il semblerait que « social engineering » se diffuse largement grâce aux écrits du réformateur William H. Tolman et à un contexte propice : la consolidation de l'autorité de la science et de l'ingénieur dans un pays qui devient la première puissance industrielle ; l'acuité de la question sociale et ouvrière à la fin du siècle qui appelle une réconciliation des intérêts des industriels et des ouvriers ; une systématisation des efforts de réforme que peut offrir la science appliquée. Le phénomène, transatlantique, concerne la France. L'expression « ingénieur social », utilisée dès 1854 (recherche *Gallica*), ne se diffuse largement qu'à la fin du siècle dès lors que l'idée d'un rôle social des ingénieurs, formulé par l'ingénieur de l'École des Mines Frédéric Le Play vers le milieu du siècle, s'implante institutionnellement : Émile Cheysson, nommé à la chaire d'économie industrielle, utilise l'expression en 1897. Dans un texte du sociologue polonais et professeur à l'Université de Genève Léon Winiarski daté de 1896, nous en avons retrouvé un autre exemple d'autant plus intéressant que la vision qui se dégage, évolutionniste, socialiste, gradualiste, réconciliatrice, inquiète mais optimiste, correspond aux idées de Flower : « La déviation des forces individuelles pour des buts sociaux n'est saine et normale qu'en tant que l'individu est en état de produire une espèce supérieure. Comme un ingénieur mécanicien marque sur un manomètre le point exact où la tension est maximale, sous peine de voir éclater la chaudière, de même l'ingénieur social aura à fixer le point où le développement individuel ne sera pas entravé par la pression sociale. Ainsi sera résolu l'antagonisme entre l'individu et la société ». Selon Östlund, c'est un industriel hollandais, J.C. Van Marken, qui, en 1894, aurait le premier conceptualisé l'idée d'ingénierie sociale. Tolman aurait en suite popularisé le terme aux États-Unis : il fonde une revue *Social Engineering* en 1899. En 1909, il publie un essai *Social Engineering*. L'ouvrage sera rapidement traduit en français (*L'Œuvre de l'ingénieur social*, 1910). Puis, en 1911, le professeur de « sociologie chrétienne » au Drew Theological Seminary (Madison, New Jersey) Edwin L. Earp reprend l'expression dans son essai *The Social Engineer*. « Society Topics of the Week », *The New York Times*, 2 janvier 1887, p. 3. Article sans tire sur les coulisses et les soirées d'une convention d'ingénieurs menées par des épouses passée maître dans l'art du « social engineering », *Engineering News*, 19 juin 1880, p. 207. Newman Smyth, « Sermon II. Use and Abuse of Capital », *The Andover Review*, vol. 3, mai 1885, p. 425. Léon Winiarski, « Essai d'une nouvelle interprétation de phénomènes sociologiques », *La Revue socialiste*, vol. 24, octobre 1896, p. 453. Antoine Savoye et Frédéric Audren (éds.), Frédéric (éds.), *Naissance de l'ingénieur social : Les ingénieurs des mines et la science sociale au XIXe siècle* (Paris : Presses de l'École des Mines, 2008), p. 16-17. William H. Tolman, *Social Engineering, A Record of Things Done by American Industrialists Employing Upwards of One and One-Half Millions of People* (New York : McGraw Pub. Co., 1909), préfacé par Andrew Carnegie. Sur l'histoire du terme « social engineering », voir David Östlund, « A Knower and Friend of Human Beings, Not Machines : The Business Career of the Terminology of Social Engineering 1894-1910 », *Ideas in History*, vol. 2, n° 2, mai 2007, p. 43-82.

[209] Tolman (1861- ?) est encore en vie en 1936 (il est mentionné dans un article du *New York Times*) mais sa date de décès reste inconnue. « Aid To Hospitals Urged By Leaders; Governors, Health Officers and Other Prominent Citizens Ask Adequate Support », *The New York Times*, 16 cotobre 1936.

ne fait qu'assoir les sursauts de la conscience[210]. Ce flou définitionnel se comprend à une époque où le sens de « politique sociale », extensif, recouvrait autant le réformisme modéré des urbanistes que des politiques plus radicales comme la nationalisation, les « palliatifs » et les « réformes fondamentales », en somme, de Flower[211].

Au début des années 1890, Tolman, tout juste diplômé de John Hopkins, se joint au pasteur réformateur Charles Henry Parkhurst pour organiser une organisation anti-corruption à New York, la City Vigilance League. En particulier, il s'occupe de compiler les références sociologiques sur les maux de la ville : purifier la ville implique de se débarrasser des *boss* mais aussi de créer un environnement plus sain[212]. En 1894, Tolman anime une série de conférences à New York où pasteurs, intellectuels et sociologues évoquent les politiques britanniques pour assainir les villes : cet hygiénisme passe la construction de bains publics comme à Birmingham (Walter Rauschenbusch) ou de terrains de jeux et des cours intérieures pour aérer les *tenements* et rationaliser l'espace ; au contraire Manhattan, par exemple, juxtapose terrains vagues et zones d'une densité inhumaine (le révérend baptiste de Philadelphie S.Z. Batten)[213]. Tolman trouve dans *The Arena* un lieu où diffuser le message de ses conférences et poursuivre sa réflexion sur le réformisme municipal[214]. Flower diffuse les nombreux faits, chiffres et comparaisons transatlantiques qu'accumule Tolman. Il souligne l'importance de son travail sur les morgues et les toilettes publiques dans les villes britanniques (en 1894, 89 à Birmingham, 222 à Liverpool mais que 21 à Boston, 5 à New York et 0 à Chicago) : les excréments comme les morts abandonnés dans les quartiers pauvres sont décrits comme un risque d'infections et comme un

---

210 En 1901, à peine plus d'un an après sa création, Tolman renomme sa revue *Social Engineering* en *Social service ; a monthly review of social and industrial betterment* (1901-1906). Il organise en parallèle une League for Social Service qui devient l'American Institute of Social Service en 1902. Cette organisation fournit l'essentiel des pièces exposées pour le compte des États-Unis dans le Pavillon de l'Économie Sociale lors de L'Exposition universelle de 1900 à Paris. Elle publie aussi de nombreux ouvrages, notamment une encyclopédie du « progrès social », dirigée par Josiah Strong avec l'aide du socialiste chrétien William D. P. Bliss. Cet ouvrage est un supplément bienvenu à *The Encyclopedia of Social Reform* de Bliss (1897), affirme Flower : déjà datée en 1904, elle avait besoin d'une mise à jour (Bliss sortira aussi une version révisée de son encyclopédie en 1908). Tolman, « The League for Social Service », *The Arena*, vol. 21, février 1899, p. 474-476. Sur Tolman à Paris, voir Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 15-17. « Books of the Day. *Social Progress. A Year-Book and Encyclopedia of Economic, Industrial, Social, and Religious Statistics* », vol. 31, juin 1904, p. 663-664

211 Pour une analyse de l'expression « social politics » à l'époque, voir Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 20-32.

212 William H. Tolman, *Bibliography of Selected Sociological References Prepared for the City Vigilance League* (New York : City Vigilance League, 1893). « Only Corrupt Need Fear », *The New York Times*, 27 mars 1893. « Dr. W.H. Tolman », *The New York Times*, 17 juillet 1893.

213 « Cheap Baths for the Poor », *The New York Times*, 16 avril 1894.

214 En parallèle de la diffusion de son message dans l'opinion, Tolman entre en 1895 à la New York Association for Improving the Condition of the Poor, association caritative qui vient en aide aux « pauvres méritants ». William Howe Tolman, « The Tenment House Curse. I. Evils of the System », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 659-662 ; « Model 'Model Tenements' », *The Arena*, vol. 16, septembre 1896, p. 595-604 ; « Municipal Reform », *The Arena*, vol. 16, octobre 1896, p. 728-735.

symptôme de décadence morale ; en outre, imposer des toilettes publiques réduirait la tentation de se rendre dans les *saloons*, seul lieu à l'époque proposant ce service. Les logements sociaux de Liverpool, Glasgow et Londres, décrits précisément, statistiques officielles à l'appui, deviennent pour Flower et Tolman des modèles à émuler[215].

La reconstruction du milieu cherche à moderniser pour moraliser : rationaliser l'espace crée des conditions qui incitent aux comportements vertueux[216]. Les villes ou les quartiers modèles traduisent les visions utopiques dans les faits ; en commençant à petite échelle, l'idée est, comme toujours chez Flower, de proposer un modèle édifiant qui inspirera le reste de la société à s'élever. La planification urbaine cherche à remplacer, par un acte volontariste, des nids à infections surpeuplés et mal conçus par des quartiers pensés pour le bien commun. D'une table rase – les *tenements* , irréformables, doivent être détruits – naîtra une ville réformée, physiquement et moralement : l'élan utopique ne se limite pas à un simple plan mais inspire même la méthode d'aménagement. D'ailleurs, Tolman, comme Flower, fonde la diffusion de son message sur une pédagogie visuelle : les lanternes magiques, explique-t-il, montrent la beauté, la rationalité et le confort d'un habitat rénové[217]. Sa collection d'images de villes européennes remangées par des politiques sociales innovantes, une des plus grandes de l'époque, a probablement influencé Flower[218]. Dans ses éditoriaux après 1900, ce sont effectivement les descriptions, croquis à l'appui, de logements sociaux ou de villes modèles qui donnent à voir la solution au problème des bas-fonds : les exemples de Tolman se retrouvent alors dans les pages de *The Arena*.

---

[215] Tolman est très clair à ce sujet : « a comparison of what other countries are doing is of great value to students of social problems ». Son réseau de correspondants et de conseillers, impressionnant, s'étend au monde entier : les Pays-Bas avec l'industriel hollandais et inventeur du concept de *social engineering* J.C. Van Marken ; Londres avec le réformateur socialiste Sidney Webb ; Paris avec le Musée Social, fondation privée créée entre autres par Émile Cheysson qui, de fonds d'archives des recherches en économie sociale présentées lors de l'Exposition universelle de 1889 deviendra un institut de recherche dévolu à l'urbanisme et à l'habitat social ; l'Irlande avec le réformateur agraire Horace Plunkett ; le Japon avec l'ingénieur chimiste Kotaro Shimomura ; la Nouvelle-Zélande avec l'ancien député et propagandiste des réformes de son pays sur le *lecture circuit* américain Hugh H. Lusk ; mais aussi la Hongrie, l'Allemagne etc. William H. Tolman, « The League for Social Service », *The Arena*, vol. 21, février 1899, p. 474-476 ; Flower, « « An Earnest Word To All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », p. xxxiv-xxxv. Tolman, « Model 'Model Tenements' », p. 595-604. Flower, « « An Earnest Word To All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », p. xxxiv-xxxv.

[216] Tolman partage aussi avec Flower sa vision de l'intellectuel : un médium et un vecteur qui, grâce à son savoir et à travers des organisations, canalise et cristallise les contestations et initiatives en faveur du progrès social. La définition de Tolman correspond à la vision de Flower : « What we need at tbe present time is scientific and collective growling, and that is the reason why I urge alliance with some existing society. Then individual protests will be massed in the collective impact of an organized public opinion managed by directing intelligence ». Tolman, « Municipal Reform ». p. 731. Pour un exemple de rhétorique très proche, voir Flower, « Union for Practical Progress », p. 83.

[217] Tolman, « The League for Social Service », p. 474-476.

[218] Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 16.

Flower utilise comme références les expériences britanniques de logement social[219]. Qu'il s'agisse d'initiatives publiques comme avec le Victoria Square à Liverpool, d'œuvres de philanthropes comme le Robert Browning Settlement à Londres (fondé par Frances Herbert Stead, pasteur congrégationaliste et promoteur d'un système public de retraite) ou de fondations comme les logements Peabody (du nom du milliardaire George Peabody qui finança l'institution), l'espace que l'organisation raisonnée permet met un terme au problème principal des villes américaines : la densité excessive, malsaine et criminogène (« the crowding of people in squalid dens brutalizes and criminalizes[220] »). Flower recommande l'aménagement d'espaces verts dans les quartiers ou de cours intérieures, de terrains de jeux pour les enfants et de systèmes d'aération dans les immeubles[221]. La ventilation fascine : solution architecturale au problème des quartiers pauvres, elle inscrit dans la morphologie urbaine la volonté de libération et de désencombrement de l'antiformalisme de le classe moyenne à l'époque. Flower, nourri par l'imaginaire ancestral des miasmes et, plus moderne, des microbes, veut réduire les risques de contagion. La circulation de l'air rappelle la circulation des idées saines et positives que Flower prône dans son magazine, une contagion positive pour contrecarrer la propagation de la corruption. Gérer l'espace guérit les villes et en assure le progrès. Les immeubles du Victoria Square par exemple s'organisent comme un lieu clos, un « palais urbain » autour d'une large cour avec une aire de jeu protégeant les enfants des corruptions de l'environnement extérieur. Flower en reproduit des illustrations qui donnent à voir aux Américains une utopie possible car déjà expérimentée de l'autre côté de l'Atlantique[222]. Les municipalités, en réaménageant l'espace, organisent le bien-être de leurs habitants.

Le Browning Settlement, quant à lui, apporte une aide directe aux plus démunis avec une maternité et une « mission médicale ». Son premier objectif cependant est de transformer l'environnement : les rues sombres et mornes deviennent des lieux publics éclairés propices aux divertissements « décents », qui, selon les réformateurs, devraient remplacer les *saloons*. Embellir

---

[219] Les expériences sur le continent sont plus marginales. Voir par exemple sur le travail d'une organisation de réformateurs italiens, Flower, « In the Mirror of the Present. Important Work of the Humanitarian Society of Italy », vol. 38, août 1907, p. 180-181.

[220] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 132.

[221] Il organise avec Thomas E. Will et Walter Vrooman, ses deux collaborateurs dans son Union for Practical progress, un symposium sur la question : « Public Parks and Playgrounds : A Symposium », *The Arena*, vol. 10, juillet 1894, p. 274-282 : Thomas E. Will, « Abstracts from Authorities and Writers on the Subject », p. 274-279 ; Henry L. White, « A Historical Sketch », p. 279-283 ; Walter Vrooman (fondateur de la New York Society for Parks and Playgrounds for Children), « Playgrounds for Children », p. 284-287 ; « Bibliography », p. 287-288

[222] Flower, « Society's Exiles », vol 4, juin 1891, p. 53 ; « Topic of the Times (Editorial), Municipalism's Great Triumph in London », vol. 25, janvier 1901, p. 561 ; « Municipal Housing of the Poor », vol. 26, septembre 1901, p. 95.

un quartier peut restaurer l'esprit de communauté et divertir ses résidents, développer leur caractère et ainsi élever la vie civique. Aérer joue encore ici un rôle majeur : outre le réaménagement urbanistique, les réformateurs organisent des excursions à la campagne pour sortir temporairement les habitants de leur milieu pathogène pour aller respirer l'air pur de la campagne et goûter à une vie naturelle, plus simple et plus pure[223]. Flower, à l'échelle individuelle, a le même objectif quand, avec le révérend Swaffield, ils réservent une partie de leur « fonds de charité » aux journées à la mer ou à la campagne pour redonner vigueur aux « esclaves » – femmes et enfants – prisonniers des « sous-sols et des greniers étouffants de nos bas-fonds »[224].

Deux villages modèles anglais, où la question ouvrière se dissout dans le retour à la nature, impressionnent en particulier Flower. L'entreprise de savon Lever Brothers crée Port Sunlight près de Liverpool, village industriel qui offre aux ouvriers des cours du soir et des installations de loisirs « purs » : galerie d'art, salle de concert et hôtels sans alcool. Le village du fabricant de chocolat George Cadbury, Bournville, devient aussi un modèle pour Flower et ses contributeurs : la preuve, par l'expérience, de leur déterminisme environnemental. Les usines, transférées hors des villes, échappent à la dégénérescence environnante. À Bournville, les travailleurs possèdent leur propre maison avec jardin et salle de bain (équipement moderne rare en Angleterre mais indispensable pour Lyra Dale Trueblood, plume dans *The Arena* et pacifiste convaincue). Dans un tel milieu, le taux de mortalité ne peut que chuter. Le village, organisé comme une coopérative, s'est débarrassé de la corruption politique[225].

Dans son article sur les conférences de Tolman, Flower souligne la pertinence du discours de clôture : après une série d'exposés sur la nécessité de solutions publiques ambitieuses au problème des bas-fonds, le président de séance conclut : « what is each of you as an individual going to do about all this ? ». Régénérer le milieu permet de régénérer ses habitants mais le bien commun suppose aussi l'engagement de chaque individu. Le comportement individuel des industriels, des politiques et des intellectuels, détermine le climat social comme l'activisme des gouvernements locaux recrée un terreau propice au développement personnel[226]. Cette volonté de

---

[223] Flower, « Topic of the Times (Editorial). The Story of a Victorious Social Experiment », vol. 29, juin 1903, p. 617-623.

[224] Flower, « Notes and Announcements. Arena Poor Funds », vol. 6, juillet 1892, p. lvi.

[225] Cette vision d'une plannfication urbaine, éthique et embellie par l'art se retrouve dans l'utopie de Joaquin Miller, *The Building of the City Beautiful*. Lyra Dale Trueblood, « The Bournville Village Experiment : A Twentieth-Century Attempt at Housing the Workers », *The Arena*, vol. 34, novembre 1905, p. 449-458. L'ex populiste Annie L. Diggs évoque aussi les villes modèles britanniques dans le journal de Flower : « The Garden City Movement », *The Arena*, vol. 28, décembre 1902, p. 626-633. Joaquin Miller, *The Building of the City Beautiful* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1905 [1893]).

[226] Flower, « An Earnest Word To All Who Would Usher in the New Day Without Bloodshed », p. xxxv.

ne pas séparer progrès social et individuel se retrouve dans son éloge des emplois publics : dans le contexte de la dépression de 1893, le réaménagement physique des villes pour créer des environnements sains se double de la création de situations artificielles, des sortes d'environnements abstraits, favorables à la reconstruction psychologique et la réinsertion des chômeurs.

B. Régénérer l'individu par l'interventionnisme gouvernemental : lutte contre le chômage, politique de grands travaux

La question du chômage, au sens moderne, naît au Massachusetts en 1887 avec le 18ème rapport du Bureau of Statistics of Labor[227]. Cette définition récente résulte, pour Flower, de l'essor d'un système où l'absence de travail ne relève pas de causes conjecturelles (exigences saisonnières par exemple) ou d'un choix personnel (la quête d'une meilleure position) mais de raisons structurelles : le développement particulier du capitalisme depuis 1865, un système qui, en l'absence de régulation des conditions de travail et à la faveur de la « législation de classe » assistant les plus riches, exploite les producteurs au profit des ploutocrates. Contemporaine de la « découverte de la pauvreté » par la classe moyenne, la découverte du chômage apparaît comme la conséquence nécessaire d'une situation économique et politique inédite : une distribution inégalitaire des richesses dans un ordre industriel truqué où les grands industriels soudoient les politiques. Flower utilise ce nouveau concept (« unemployed ») ou sa variante légèrement plus ancienne (1883 selon l'OED) : « out-of-works » (Flower met l'expression entre guillemets preuve de son inadéquation car, neutre, elle ne met pas en exergue les processus de subordination à l'œuvre dans l'économie industrielle). Autre expression du journaliste, « enforced idleness » rajoute à l'étiquette morale dépréciative deux connotations : la séparation des « pauvres méritants » victimes et des oisifs corrompus, riches hédonistes ou créatures des bas-fonds ; le poids des déterminismes économiques et sociaux sur des producteurs honnêtes, comme pour

[227] Auparavant, le terme se référait à la classe d'individus – enfants, personnes âgées – qui n'était pas censée travailler. Le sens moderne apparaît en 1887 : « This investigation was carried on as a part of the work of the census enumerators who gathered the facts relating to population, and comprehends all persons engaged in remunerative labor of whatever kind. […] It should be understood that by unemployed persons is meant persons who were unemployed at their principal occupation during some part of the time covered by this investigation, that is, the twelve months preceding the census [of 1885] […] It must not be assumed that all these persons were actually unemployed during the entire twelve months, or that this number of persons was unemployed at any one time during the period named ». *Eighteenth Annual Report of the Massachusetts Bureau of Statistics of Labor*, p. 261-263, cité *in*, Thomas E. Will, « The Unemployed : A Symposium. I. Data, Theory, and Bibliography », *The Arena*, vol. 10, novembre 1894, p. 702.

« uninvited poverty » ou « exiled industry »[228]. Tandis que commencent les travaux de l'exposition universelle en 1891, les milliers de chômeurs qui envahissent Chicago et vivent dans le dénuement complet ne sont pas des « clochards paresseux *(bums)* » qu'il faut blâmer ; au contraire, « dégradés par des conditions inhumaines », il faut « changer les circonstances qui ont fait ce qu'il sont »[229].

En 1894, en pleine dépression, alors que des marches de chômeurs sur le modèle de l'armée de Coxey sillonnent le pays, Flower organise un symposium pour revenir sur l'émergence de cette nouvelle réalité d'un chômage structurel et pour montrer que la crise n'est pas le produit de la surpopulation, ni de la surproduction ou de causes naturelles liées aux cycles économiques, mais, au contraire, une construction : les faveurs octroyées aux puissants et l'indifférence des pouvoirs publics qui se refusent à toute législation sociale maintiennent les conditions d'une concurrence sauvage[230]. Il faut donc rétablir l'équilibre entre les différents acteurs (c'est le rôle des réformes fondamentales comme la nationalisation et la municipalisation : voir chapitre 6) et, en attendant, domestiquer et civiliser ce désordre grâce à des politiques sociales. En pleine crise, commencer par des programmes publics pour aider les chômeurs est une urgence.

Régénérer un individu brisé par le chômage suppose de créer un cadre où il pourra retrouver dignité, épanouissement personnel et utilité sociale. Or, au lieu d'œuvrer à la justice, les autorités dépensent l'argent public pour construire des arsenaux – une « armée de destruction » – et ainsi mieux protéger les nantis et « subjuguer le peuple ». Cette indifférence doit cesser, martèle

---

228 En revanche, Flower n'utilise jamais « unemployment » : l'abstraction ne doit pas occulter la peinture réaliste d'individus en prise avec les difficultés économiques ; elle n'intervient qu'après coup, dans la leçon morale que l'on peut tirer du spectacle de la misère. D'ailleurs, le mot n'apparaît que quatre fois sous la plume d'autres contributeurs de *The Arena*, en 1908 et 1909. Flower, « Editorial Notes. Uninvited Poverty », vol. 3, février 1891, p. 377 (« unemployed ») ; « A Successful Experiment for the Maintenance of Self-respecting Manhood », vol. 15, mars 1896, p. 547 (« out-of-works ») ; « How England Averted a Revolution of Force », vol. 24, octobre 1900, p. 368 ; *Progressive Men*, p ; 82. (« enforced idleness ») ; « How to Increase National Wealth by the Employment of Paralyzed Industry », vol. 18, août 1897, p. 201 (« exiled industry »).

229 Flower, « Cancer Spots in Metropolitan Life », p. 762.

230 Thomas E. Will, secrétaire de l'Union for Practical Progress de Boston, analyse aussi un équivalent de « chômeur », central à l'époque, « tramp » : « by the terms "tramp" and "dead-beat" we understand commonly the individual who is out of work and who desires above all things to keep out of it, and at the same time to maintain himself outside the walls of jails and poorhouse ». « The Unemployed : A Symposium », The Arena, vol. 10, novembre 1894 : Thomas E. Will, « I. Data, Theory, and Bibliography », p. 700-711 ; Frank Parsons, « II. Lessons of Last Winter », p. 712-715 (« tramp » : p. 709) ; James M. Brown, « III. How the City of Toledo Provided for Her Unemployed », p. 715-720. James M. Brown, président de The Humane Society à Toledo, œuvre à la protection des animaux, des enfants, des femmes et des personnes âgées : un exemple de la veine sentimentaliste du réformisme. Sur la figure du « tramp », voir aussi l'article d'Elbert Hubbard sur les droits de ces « chômeurs-vagabonds » qui revient sur la dénonciation, par le gouverneur populiste du Kansas Lorenzo D. Lewelling, des arrestations arbitraires de ces sans-travail au nom de l'ordre public : ils ne sont pas des menaces pour les communautés mais des victimes d'un système inique. Elbert Hubbard, « The Rights of Tramps », *The Arena*, vol. 9, avril 1894, p. 593-600.

Flower alors que la misère gagne du terrain : la « solidarité de la race », en d'autres termes l'idée que l'humanité est une, intime à l'État de s'occuper de ses membres pour qu'ils deviennent « une armée de créateurs de richesses […] jouissant d'une indépendance heureuse ». Les politiques publiques de lutte contre le chômage permettraient de restaurer la dignité de leurs bénéficiaires et de cultiver leur vertu. Une « dirigeant moderne », explique-t-il, « gagnerait l'amour et l'adhésion patriotique de centaines de milliers de travailleurs honnêtes », sans compter que de tels programmes « augmenteraient la richesse de la nation ». L'argument financier des critiques ne tient pas : malgré la dépression, les pouvoirs publics ne trouvent-ils pas de l'argent pour financer la militarisation de la société ? Le gouvernement devrait utiliser ces ressources pour mener une guerre contre la « pauvreté involontaire », à l'échelle locale et nationale[231].

L'initiative du maire de Détroit, Hazen Pingree, d'offrir aux plus démunis de cultiver les terrains vagues de la ville devient le modèle de politique sociale municipale contre le chômage pour Flower. La municipalité finance l'achat des semences et organise la recherche de terres inutilisées. Le dispositif repose sur les dons de propriétaires privés (souvent, il s'agit de spéculateurs qui, à cause de la crise, ne peuvent vendre leur terrain), puis la ville met à disposition des chômeurs des lopins de terre pour qu'ils cultivent leur potager : ils peuvent ensuite se nourrir grâce à leur production. Pour Flower, la réussite, totale, provient de ses nombreux avantages sociaux, économiques et éthiques : soulager les victimes de la dépression et faire son devoir de chrétien et de citoyen ; rationaliser l'urbanisme disparate et ses terrains à l'abandon ; améliorer l'assistance publique puisque la baisse des dépenses municipales consacrées aux pauvres s'accompagne du développement du bien commun ; assurer aux plus démunis des moyens de subsistance et la possibilité de recommencer à zéro (la *frontier* fermée, peut-être s'agit-il aussi d'adapter l'esprit des *homesteaders* aux métropoles modernes ?) Comme pour les quartiers modèles agrémentés d'espaces verts, les excursions ou la relocalisation des industries à la campagne, le projet de Pingree non seulement suppose qu'un environnement sain et naturel guérit de tous les maux sociaux et peut transformer les comportements pour le bénéficie des individus et de la société mais aussi que seule une nature cultivée – caractère humain et milieu physique naturel ou recréé dans les villes – permet le progrès. C'est cependant un autre aspect qui retient avant tout l'attention de Flower : l'expérimentation de Pingree s'avère un « palliatif plus efficace et moral » que la charité qui « dévirilise » car elle recrée les conditions pour que les individus sortent de la pauvreté et se reconstruisent ; elle leur permet de subvenir aux besoins de leurs proches et de préserver leur autonomie, donc leur fierté et leur dignité, une régénération qu'il couche dans les

[231] Flower, « On the Stoa of the Twentieth Century. An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », vol. 25, mai 1901, p. 521-526 ; « Topic of the Times. A Program of Progress », vol. 25, janvier 1901, p. 90-91.

termes d'une masculinité vertueuse (« self-respecting manhood ») et de reprise en main de leur destin du fait de leur force de caractère (« enabling the "out-of-works" to earn a competence and gain a start in life »). Comme tous les visionnaires, Pingree est traité de *crank* . Les chiffres, explique Flower, contredisent les quolibets, comme le montre le rapport du comité en charge de l'agriculture à Détroit qu'il cite abondement[232]. Les imitations partout aux États-Unis démentent également les critiques : Flower évoque l'exemple de l'Armée du Salut qui achète des terres grâce au don d'un riche anglais George Herring puis cède des parcelles de deux hectares aux plus pauvres (certes à crédit, contrairement à l'exemple de Détroit)[233]. Le succès du programme de Pingree dépasse les frontière : l'article de Flower trouve un écho jusqu'en Nouvelle-Zélande[234].

Si le programme du maire de Détroit permet de répondre à l'urgence humaine, sa portée, locale, ne peut être à la hauteur d'une crise nationale. C'est alors le gouvernement fédéral, estime Flower, qui doit intervenir. Dès les années 1890, Flower milite par conséquent pour une politique de grands travaux comme remède au chômage et à la pauvreté. Inspiré par la proposition de l'ancien représentant de la Louisiane, Lionel A. Sheldon, de charger les autorités fédérales de la constructions de digues dans son État afin de mettre un terme à la politique coûteuse, incohérente et inefficace (« patchwork policy ») qui, depuis 1865, caractérise la gestion calamiteuse des inondations, Flower imagine une politique fédérale d'aménagement de la vallée du Mississippi[235]. Non seulement un tel projet, « en accord avec l'idéal chrétien, le vrai progrès et

---

232 Flower, « A Successful Experiment for the Maintenance of Self-Respecting Manhood », vol. 15, mars 1896, p. 544-554.

233 Flower, « A Movement For the Reclamation of Submerged Manhood Through Cultivation of the Land », vol. 35, mars 1906, p. 321-322.

234 « Land for the Unemployed », *Otago Witness*, 13 août 1896, p. 54, *Papers Past*. La description optimiste de Flower semble globalement confirmée par les faits bien qu'il omette certaines limites du dispositif. L'expérience de Détroit, si l'on en croit l'historien Joseph S. Cialdella, semble une réussite qualitativement parlant bien que, quantitativement, un trop petit nombre de chômeurs reçoivent cette aide. Le succès immédiat suscite effectivement une vague d'enthousiasme à l'échelle du pays et des imitations à Boston, Buffalo, Chicago, Denver, Duluth, Kansas City, Minneapolis, Omaha, Providence ou Seattle et la création d'une Association for the Cultivation of Vacant Lots by the Unemployed à Philadelphie et à New York (une division de la New York Association for Improving the Condition of the Poor où œuvre William H. Tolman). Cependant, les chômeurs doivent remplir des conditions strictes : tout bénéficiaire à l'assistance publique qui ne postule pas pour obtenir un morceau de jardin ne reçoit plus d'aide ; à l'intimidation administrative s'ajoute une surveillance constante par les autorités. En outre, le programme ne concerne qu'en majorité des femmes et qu'une frange de la population pauvre, principalement des immigrées polonaises. Cette influence limitée et le retour de la prospérité expliquent la diminution de nombre de jardins après 1900 (beaucoup n'y voient qu'une mesure d'urgence). Le dispositif devient rare (on le retrouve pendant la Grande Dépression) ou bien l'objectif change (les Jardins de la victoire pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale comme mobilisation sur le front intérieur pour participer à l'effort de guerre). Pour plus de détails sur les jardins de Détroit, voir Joseph Stanhope Cialdella, *Gardens in the Machine : Cultural and Environmental Change in Detroit, 1879-2010*, Thèse de doctorat, University of Michigan, 2015, p. 50-90.

235 Flower, « An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », p. 524-526. Lionel A. Sheldon, « Lousiana and the Levees », *The Arena*, vol. 5, janvier 1892, p. 187-193. Sheldon, comme la plupart des réformateurs de

la vraie civilisation », permettrait de développer les « richesses de la nation », d'aménager et d'homogénéiser le territoire mais, surtout, il « reviriliserait » des chômeurs abandonnés à leur déchéance par les pouvoirs publics (« maintaining of independent manhood and the developing of character among workers »)[236]. L'État doit garantir l'indépendance des citoyens, « rempart de la démocratie » pour Flower, et donc offrir aux laissés-pour-compte un travail, seul à même de fabriquer une humanité morale[237]. Flower ne pense donc pas l'emploi public comme de l'assistanat mais comme un levier pour donner à tous la possibilité de s'épanouir.

Réitérée au fil des années, sa proposition de domestiquer la vallée du Mississippi s'inscrit dans un projet plus général de rationalisation des ressources naturelles pour développer le pays et offrir à ses habitants les moyens d'améliorer leur condition. L'irrigation du « grand désert américain » est un autre exemple d'activisme fédéral pour le bien commun : des réservoirs publics transformeraient les plaines arides à l'est des Rocheuses en jardins. Au lieu de dépenser l'argent public pour militariser la société et mener une « guerre de conquête » aux Philippines, le gouvernement devrait cultiver ses propres ressources. Sans dépenses supplémentaires, violences

---

l'époque, s'attaque aussi au problème des chemins de fer : « The Railroad Problem », *The Arena*, vol. 5, février 1892, p. 297-306.

236 Flower, « Emergency Measures Which Would Have Maintained Self-Respecting Manhood », vol. 9, mai 1894, p. 822-826 ; « An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », p. 525-526. Suite à une crue dévastatrice l'année de l'élection de 1912, ces projets de contrôle des crues dans la vallée du Mississippi seront inclus dans les programmes des différents partis (républicain, démocrate et progressiste). Ils ne seront concrétisés qu'à partir de la fin des années 1920 et accélérés sous le New Deal (par exemple avec la Tennessee Valley Authority) : ils seront alors explicitement pensés comme une politique de développement menée par l'État fédéral. En 1902 est créé un organisme pour gérer les ressources en eau, l'United States Bureau of Reclamation, mais ce n'est qu'en 1928, avec l'autorisation par le Congrès de la construction du barrage Hoover, que de larges crédits fédéraux seront accordés. De même, suite à la grande crue de 1927, la Mississippi River Commission se voit dotée de nouvelles missions et une politique de grands travaux pour contrôler les crues du fleuve est mise en place (Flood Control Act de 1928). « Brief History Bureau of Reclamation » [En ligne] United States Bureau of Reclmation, s.d. URL : http://www.usbr.gov/history/2011NEWBRIEFHISTORY.pdf. « Progressive Party Platform of 1912 », 5 novembre 1912, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29617. « Democratic Party Platform of 1912 », 25 juin 1912, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. « Republican Party Platform of 1912 », 18 juin 1912, Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29633.

237 Si l'idée d'un « droit au travail » transparaît dans les textes de Flower de la première moitié des année 1890, l'expression « right to work » reste absente de ses écrits. Dans son acception de droit de l'homme, elle remonte au moins au début du XIXe siècle dans la presse mais elle n'envahit la production imprimée américaine qu'à partir de la fin des années 1890 (le sens plus récent n'apparaît qu'en 1923 avec les lois qui interdisent le monopole syndical d'embauche). John R. Commons en propose une analyse approfondie dans *The Arena* en 1899. Il partage avec Flower cette conviction que le travail est une condition nécessaire pour l'estime de soi et la « masculinité » (la vertu) de l'individu. À partir de 1900, l'expression devient plus fréquente dans la revue de Flower : elle sera alors moins associée à des politiques sociales d'emplois publics qu'à un système qui cherche à refonder sur des bases plus justes l'organisation économique : la coopération (voir chapitre 6). John R. Commons « The Right to Work », vol. 21, février 1899, p. 142. Pour un exemple d'usage, par Flower, de l'idée de « droit au travail », voir « The Triumphal March of Coöperation in Great Britain », vol. 40, décembre 1908, p. 633.

ou renoncement aux principes de la déclaration d'Indépendance, il pourrait régler le problème du chômage :

> Within the borders of our own domain there are virgin fields of vast extent, only awaiting the aid of government-directed industry in order to yield riches far exceeding any possible return that we can reasonably hope for from commerce that may come as a result of our war of conquest in the East; and the calling into the market of this wealth will result in giving work to the unemployed , thus maintaining self-respecting manhood (one of the supreme essentials of free government), fostering love for the nation, and bringing content and happiness into the hearts of hundreds of thousands of our people[238].

Remédier aux conflits – violence économique et sociale (chômage, pauvreté), guerres à l'international – en redirigeant les fonds publics vers des programmes d'emplois publics créerait des conditions de vie décentes pour les Américains et un terreau favorable au projet plus radical de régénération morale grâce à l'éducation et l'ingénierie spirituelle[239]. Un autre engagement de l'État fédéral, dirigé moins vers l'aide aux victimes de la violence que vers la résolution des conflits eux-mêmes, intéresse également Flower : l'arbitrage.

C. Régénérer par le droit : l'arbitrage des conflits

Quel remède pour mettre un terme aux conflits sociaux et internationaux ? En attendant que les « réformes fondamentales » et la régénération spirituelle de l'humanité ne remoralisent le pays, l'arbitrage obligatoire entre capital et travail, comme solution concrète et immédiate, offre le droit comme palliatif à la brutalité. Contre « l'arrogance de la ploutocratie » qui refuse avec obstination toute médiation et donc, pour Flower, souhaite la violence, l'opinion publique, notamment après la grève de Homestead, semble prête pour la réforme[240]. Les comparaisons internationales renforcent son argument : les ravages humains, économiques et moraux causés par les grèves aux États-Unis ont disparu en Nouvelle-Zélande où des « Tribunaux de

---

238 Flower, « An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », p. 522. Voir aussi « In the Mirror of the Present. National Enrichment That Shall Maintain Self-Respecting Manhood », vol. 41, janvier 1909, p. 99-103.

239 « But the plan for internal improvements here outlined would give all ablebodied men productive work which would benefit the nation far more than the amount of the outlay involved, and afford time for the general work of education, by which justice and equitable conditions could be brought about, to proceed. Those who love peace, those who would see mankind elevated and the wealth of the nation preserved and increased, should favor this great palliative movement for maintaining self-respecting manhood, for enriching the nation's resources, and for insuring prosperity in the quickest and most healthful manner possible ». Flower, « How to Increase National Wealth by the Employment of Paralyzed Industry », vol. 18, août 1897, p. 210.

240 Flower, « The Menace of Plutocracy », p. 516.

conciliation » ont « montré la voie » en rendant les grèves et le « combat médiéval entre syndicats et capital » impossibles. Flower oppose la « paix sociale *(industrial peace)* » dans ce lointain pays progressiste et réellement chrétien au chaos américain, récitant une litanie de récriminations : les morts, la souffrance des travailleurs, le « spectacle d'anarchie » qui donne un prétexte aux autorités pour envoyer des troupes fédérales réprimer les contestation, l'augmentation des prix, les gains pour les monopoles corrompus et la gêne pour les consommateurs (par exemple pendant la grève du charbon en 1902 qui s'éternise dangereusement alors que l'hiver approche) et les abus, par les tribunaux, des injonctions (par exemple dans la grève des mineurs du Colorado en 1903 et 1904 qui dégénère en guerre ouverte). À une époque où les violences entre employeurs et travailleurs ensanglantent le pays, la solution de l'arbitrage, si simple pour Flower qu'il ne voit aucune raison valide pour ne pas l'adopter, protégerait les travailleurs mais surtout le public dans son ensemble. La réforme se veut le porte-parole d'un « troisième parti », le peuple, qui pâtit de cette violence. Flower voit dans les réformateurs de la classe moyenne les arbitres d'un ordre social apaisé : l'arbitrage, dans ce cadre, est leur outil privilégié. Il souligne aussi que seul le droit de vote des femmes pourraient imposer ce palliatif : c'est la « la féminité du XXe siècle », telle que son ami William O. Partridge la monumentalise dans sa « Statue de la Paix », qui civilisera la société[241]. Enfin, Flower ne fait que vulgariser dans son cercle une réforme qui obsède le pays et les autres sociétés occidentales en proie à l'industrialisation et ses dérives, en témoignent les nombreux ouvrages sur l'arbitrage des deux côtés de l'Atlantique[242].

---

[241] Flower, « A Program of Progress », p. 89-90 ; « Industrial Peace Through Arbitration », vol. 32, septembre 1904, p. 303 ; *Progressive Men*, p. 135.

[242] Une recherche dans le catalogue de la Bibliothèque du Congrès et la bibliothèque numérique *HathiTrust* révèle une majorité d'ouvrages entre 1890 et 1920, écrits par des réformateurs ou des employeurs, qui traitent de l'arbitrage, par exemple : Josephine Shaw Lowell (réformatrice fondatrice de la New York Consumers League), *Industrial Arbitration and Conciliation; Some Chapters from the Industrial History of the Past Thirty Years* (New York : G. P. Putnam's sons, 1893) ; Rev. Edward Cummings, « Industrial Arbitration in the United States », *Quarterly Journal of Economics*, vol. 9, 1895, p. 353-371 ; William Franklin Willoughby (Department of Social Economy for the United States Commission to the Paris Exposition of 1900), *Industrial Arbitration and Conciliation* (Boston : Wright & Potter Printing Co., c1900) ; Herman Justi, *Plans of Conciliation and Arbitration, together with a plea for the organization of the employer class as a prerequisite. Read at the Conference on Industrial Arbitration, held under the auspices of the National Civic Federation, at Chicago, Illinois, December 17th and 18th, 1900* (Chicago : The Illinois Coal Operators Association, 1901).

La couverture du numéro de *Puck* daté du 12 juin 1901 arbore un dessin d'Udo Keppler où une figure féminine nommée « Arbitration » se tient entre un soldat appelé « Law & Order » et un travailleur « Strike » tenant une bombe dans une main et s'apprêtant à lancer une brique sur fond de ville en flamme (avec « Riot » et « Arson » inscrit dans la fumée). L'arbitrage sert ici de solution aux violences extrêmes des radicaux.

En ce qui concerne l'Europe, *Gallica* par exemple montre la multiplicité d'ouvrages, par des intellectuels ou des institutions publiques, sur le sujet au tournant du siècle : Ministère du commerce, de l'industrie, des postes et des télégraphes, Office du travail, *Statistique des grèves et des recours à la conciliation et à l'arbitrage survenus pendant l'année...* (Paris : Imprimerie nationale, 1894-1919) ; Jules Huret, *Enquête sur la grève et l'arbitrage obligatoires*, préface de M. A. Millerand (Paris : Revue blanche, 1901) ; C. de Fromont de Bouaille, *Conciliation et arbitrage : économie sociale* (Paris : V. Lecoffre, 1905) ; Paul Coulet, *L'Arbitrage et les juridictions syndicales* (Paris : aux bureaux du journal *Le Bois*, 1907).

Le progrès passe par la pacification des conflits entre capital et travail, une logique que Flower et ses contemporains parmi les réformateurs et les leaders ouvriers veulent appliquer aux relations internationales. L'arbitrage des conflits apparaît ici aussi comme l'urgence, en attendant une humanité régénérée[243]. Il repose sur un « sentiment croissant contre le militarisme » dans l'opinion, alimenté par des intellectuels et un « prolétariat » à qui la conscience impose le pacifisme (« conscience-guided intelligence »). Ce « mouvement pour la paix dans le monde », que Flower appelle aussi « guerre contre la guerre », repose sur quatre piliers : l'ingénierie spirituelle qui, grâce à l'art, cherche à substituer des images d'un monde pacifié aux pensées violentes (voir chapitre 3.VI) ; les progrès des technologies de communication et de transport ; le pacifisme ouvrier ; le droit à travers des conférences internationales. Le développement du télégraphe ou de paquebots de ligne transatlantiques plus rapides « rapproche » les nations selon Flower et favorise la compréhension mutuelle. Le mouvement ouvrier international, en parallèle, devient « l'ennemi juré du militarisme » : il pourrait, explique-t-il, rendre impossible ce « meurtre autorisé » qu'est la guerre. Les signes d'espoir se multiplient à l'époque, comme la réaction des ouvriers suédois à la menace de guerre de leur gouvernement après le vote norvégien pour se séparer de sa mère patrie : refusant de se battre contre leurs « frères norvégiens », les travailleurs suédois brandissent l'arme de la grève générale pour faire plier leurs dirigeants. Flower estime cependant être trop « en accord avec les idéaux quakers » pour cautionner un expédient aussi radical que l'appel révolutionnaire à la grève et son cortège de violences : il lui semble plus « efficace et sensé » de se concentrer sur des actions individuelles, comme la promesse morale de refuser de se battre (l'objection de conscience) ou collectives comme mobiliser les citoyens pour qu'ils ne votent pas pour les politiques qui allouent de l'argent public pour la guerre. Les leaders ouvriers les plus éclairés, incarnations de l'idéalisme spirituel, nourrissent ce pacifisme. Flower admire en particulier Jean Jaurès, qu'il aime à citer : « L'agresseur, l'ennemi de la civilisation, l'ennemi du prolétariat, ce sera le gouvernement qui refusera l'arbitrage »[244]. Comme le souligne l'historien des

---

[243] Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 540-542. De nombreuses conférences sont organisées aux États-Unis pour promouvoir l'arbitrage : à Washington le 22 et 23 avril 1896 puis le 12 janvier 1904 et, chaque année dans l'État de New York (*Report of the 1st-22d Annual Lake Mohonk Conference on International Arbitration, 1895-1916*). « A Historic Survey of International Arbitration » *North American Review*, 1893, réimprimé par la Peace Society ; John Bassett Moore (premier juge américain siégeant dans une Cour International de Justice), *The United States and International Arbitration* (Boston : The American Peace Society, 1896) ; J. Westlake, « International arbitration », *International Journal of Ethics*, octobre 1896 ; James B. Angeli, *International Arbitration* (Chicago : Library & publication committee, 1898). Ferdinand Dreyfus, *L'arbitrage international* (Paris : C. Lévy, 1892) ; *L'Arbitrage entre nations : revue mensuelle* (1897-1901) ; *Revue de la paix : organe de la Société française pour l'arbitrage entre nations* (1902-1909) ; *La Justice internationale* (1903-1905).

[244] Le discours de Jaurès, « Contre la guerre : l'arbitrage ou la révolution ! », a été prononcé le septembre 1907 suite au Congrès de l'Internationale socialiste à Stuttgart en août qui adopte l'arbirage obligatoire. Flower, « The Passing Day. The Peace that Shall Come », *The Coming Age,* vol. 2, juillet 1899, p. 103-104 ; « In the Mirror of the Present.

relations internationales Duncan Bell, le courant « radical-libéral » de l'internationalisme, qui reproche aux élites politiques et économiques de vouloir perpétuer la guerre pour leurs propres intérêts, entretient une frontière floue avec le socialisme réformiste. De nombreux socialistes s'opposent en effet à l'idée de révolution violente pour instaurer la paix universelle et préfèrent des solutions politiques, comme la refonte complète du système ou la grève contre la mobilisation militaire. Le progressisme radical de Flower illustre cette zone grise. Il reste aussi attaché à une vision optimiste de la démocratie qui, réformée, possède en elle les ressources de dépasser les conflits : « democracy–if scoured of the monopolistic economic elites that threatened to undermine its emancipatory potential–was an answer to the scourge of war »[245]. Les avant-gardes morales du mouvement ouvrier rejoignent les pacifistes de la classe moyenne engagés pour une solution juridique et créent un contexte favorable pour l'adoption de la réforme centrale pour Flower : l'arbitrage des conflits internationaux.

Vice-président de l'American Peace Society, Flower use de ses magazines pour diffuser le message de l'organisation pacifiste[246]. Il adopte une approche juridique du problème de la guerre et voit dans les négociations internationales un signe encourageant. Il fait l'éloge du Tsar Nicolas II qui appelle à l'organisation d'une conférence de paix en 1899. La conférence de La Haye représente pour Flower un « point d'entrée *(opening wedge)* » qui met en branle la marche inexorable vers la paix : d'abord une cour internationale d'arbitrage en attendant que le « sentiment public » ne soit « assez déterminé et uni » pour exiger des mesures plus radicales comme le désarmement total des grandes nations[247]. Le journalisme indépendant se doit de tout

---

The Peace Congress and the Extension of the 'War Against War' Movement », vol. 38, décembre 1907, p. 718-719 ; *Progressive Men*, p. 216.

[245] Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 4-6.

[246] L'éditorial de Flower de mars 1894 intitulé « Jesus or Caesar », largement cité un mois plus tard dans l'éditorial de *The Advocate of Peace,* marque probablement le rapprochement du rédacteur en chef de Boston avec l'American Peace Society puisqu'il apparaît dans la liste des vice-présidents de l'association à partit de juin 1895 (il y figure jusqu'en mai 1911 ; les raisons de cette démission restent inconnues : la question du pacifisme continue de l'intéresser mais peut-être consacre-t-il tout son temps au début des années 1910 au combat pour la liberté médicale et à l'organisation qu'il vient de créer, la National League for Medical Freedom). Régulièrement cité, Flower n'écrit cependant pas pour l'organisation pacifiste mais autorise la reproduction d'un de ses articles dans *The Advocate of Peace*. « Cæsarism », *The Advocate of Peace*, vol. 56 avril 1894, p. 84. Flower, « Jesus or Caesar », vol. 9, mars 1894, p. 522-533. « Officers of the American Peace Society », *The Advocate of Peace*, vol. 57, juin 1895, p. 122. « Officers of the American Peace Society », *The Advocate of Peace*, vol. 73, mai 1911, p. 94, p. 118. Flower, « The Redemptive Power of Love », *The Coming Age,* vol. 1, avril 1899, p. 398-402 ; *The Advocate of Peace*, vol. 61, décembre 1899, p. 264-267.

[247] Flower, « The Peace that Shall Come », p. 103-104. Les conférences de La Haye en 1899 et 1907, avant les Conventions de Genève de 1949, réglementent le droit de la guerre et les moyens de règlement pacifique des conflits, comme la Cour permanente d'arbitrage. Une troisème conférence, prévue pour 1914 puis repoussée en 1915, fut finalement annulée à cause de la Première Guerre mondiale.

mettre en œuvre pour créer un sentiment public éclairé qui exigera « l'abolition de la guerre ». Flower, à l'instar des réformateurs de son milieu comme Thomas E. Will ou Harry C. Vrooman, pose la question de la guerre en termes éthiques et abolitionnistes, comme si, quarante ans après la fin du mal esclavagiste, le temps était venu de s'embarquer dans une nouvelle croisade morale[248]. Flower se réjouit par exemple de la création de l'Union Interparlementaire (Inter-Parliamentary Union ou IPU), organisation internationale des parlements fondée en 1899 qui s'engage dans des négociations multilatérales pour mettre en place la Cour permanente d'arbitrage de La Haye. Irénique, il s'enflamme quand il décrit la réception favorable du projet de « Congrès permanent des nations » pour arbitrer les conflits internationaux proposé par le représentant républicain Richard Bartholdt à la conférence de l'IPU à Saint-Louis en 1904 : « we believe the time is not far distant when an international tribunal will be established, with authorized powers to decide all questions of dispute between nations, just as the department of justice within a civilized land settles disputes and contentions between citizens[249] ». Vertu en action, le pacifisme juridique ne peut que triompher car il épouse la marche de l'histoire et de la civilisation selon Flower. Déjà à l'époque, l'arbitrage démontre son efficacité, explique Flower : en 1904, il empêche l'incident du Dogger Bank en mer du Nord entre la Grande-Bretagne et la Russie de dégénérer en guerre :

> France invoked the principle of The Hague Convention to avert war between England and Russia. Had it not been for The Hague Congress, the popular education that has followed as a result of its establishment, and the precedents already established by settlements through arbitration under its general provisions, there can be no doubt but what today England and Russia would have been at each other's throats, with France dragged in to defend her brutal ally and with a strong probability also of Germany taking a hand in an effort to destroy the prestige of Great Britain on the high seas[250].

L'arbitrage des conflits, grâce à une « ligue des nations » et une « cour permanente d'arbitrage », peut désamorcer la plupart des conflits car les nations « se protégeraient mutuellement contre leurs crises de folie »[251].

---

[248] Flower organise un « symposium » en 1894 sur « l'abolition de la guerre » où contribuent Will et Vrooman : Harry C. Vrooman, « The Ethics of Peace », vol. 11, décembre 1894, p. 118-126. Thomas E. Will, « The Abolition of War », vol. 11, décembre 1894, p. 127-144.

[249] Flower, « In the Mirror of the Present. The Movement for World Peace », vol. 32, septembre 1904, p. 539-541.

[250] Dans la nuit du 21 octobre au 22 octobre 1904, la marine russe attaque une trentaine de chalutiers britanniques qu'elle prend pour des des torpilleurs japonais. Flower, « In the Mirror of the Present. Arbitration's Latest Triumph », vol. 32, décembre 1904, p. 664.

[251] Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 540-542.

Avec le recul, l'optimisme légaliste de Flower et de son époque peut sembler naïf : l'arbitrage et les conférences de La Haye ne purent stopper la logique d'alliance qui précipita l'Europe dans le chaos de la Première Guerre mondiale. Le carnage ne brise pas le rédacteur en chef de Boston cependant. Alors que la guerre se déchaine en 1914, il continue à croire que le volontarisme et l'éducation pourront pacifier le monde : s'il reste discret sur l'échec de l'arbitrage, il voit dans les pièces pacifistes de Katrina Trask un moyen de prévenir les futurs conflits grâce à une culture assainie et régénérée par l'idéalisme spirituel[252].

D. Régénérer par l'éducation : le rôle de l'école publique

L'ingénierie spirituelle ou la régénération par la culture guérit la société par le truchement d'un individu libéré, tandis que les avant-gardes morales (associations, femmes, populistes etc.) ou les politiques publiques cherchent à pacifier la société en réagençant les environnements concrets – du ventre des mères aux logements sociaux – et en créant des milieux palliatifs et édifiants – emplois publics et arbitrage. Ce double programme, explique Flower, est la clé du progrès : « progress waits on a broad, full-orbed education on the one hand and a just, normal and wholesome environment on the other – a environment in which the weak and helpless are protected from the avarice, lust and inhumanity of the strong[253] ». Outre le réaménagement des environnements, l'éducation peut pallier les déterminations négatives (milieu, influences prénatales, tares héréditaires). Cette conviction découle probablement de la formation unitarienne et du républicanisme de Flower. Sa foi dans une extension de la pédagogie morale à tous les pans de la société irrigue son réformisme : au sein des foyers par les mères ou dans la sphère publique grâce à la presse réformatrice. Dans ce cadre, l'école publique prolonge l'idéal, un continuum symbolisé par les meetings populistes souvent tenus dans les *one-room schoolhouses* disséminés sur le territoire. Comme lieu où se joue l'articulation entre le destin individuel et collectif (la construction d'une démocratie moderne où l'ensemble des citoyens peut débattre du projet républicain et, par là même, forger un sentiment national), l'école publique tient une place prépondérante dans le dispositif réformateur de Flower. Elle incarne un interventionnisme gouvernemental accepté ou en passe de l'être : les discussions sur cette politique publique remonte en effet au mitan du XIXe siècle, notamment au Massachusetts ; le Boston de Flower avait adopté l'obligation de scolarité depuis fort longtemps (1852) et les efforts d'Horace Mann ;

[252] Flower, *Progressive Men*, p. 264-268.

[253] Flower, « The New Orleans Arena Club 's Splendid Record and Latest Achievement », p. 557.

de plus en plus d'États allaient dans ce sens au tournant du siècle. Dans ce contexte, la centralité de l'éducation publique pour Flower ne surprend guère.

L'extension des limites du public et des acteurs de l'éducation, des mères aux instituteurs en passant par les journalistes, témoigne des espoirs dans l'éducation que porte Flower mais aussi de sa définition maximaliste de son rôle : participer à la remoralisation du pays. Cette éducation doit donc influer sur tous les aspects humains : intellectuels certes mais aussi physiques et surtout éthiques. La philosophie éducative de Flower témoigne de sa conception holistique de l'individu qui ne sépare pas le corps et l'esprit (aspect que l'on retrouve dans sa promotion des spiritualités alternatives) ainsi que de sa volonté de forger une alliance entre intellectuels et « peuple » à travers l'idée d'une commune éthique du producteur . Elle favorise une éducation démocratique qui créerait du commun, remède aux sentiments de classes alors émergents avec les inégalités sociales. Cette « vision plus large de l'éducation *(full-orbed)* » doit être une priorité pour Flower afin de remédier aux décennies d'enseignement purement intellectuel qui ont étouffé la compassion, exigence morale centrale dans un réformisme inspiré par la règle d'or [254].

Flower ne s'inspire guère de la plus grande figure du réformisme éducatif, Horace Mann, bien qu'il partage avec lui sa foi dans la perfectibilité humaine et dans une éducation populaire accessible à tous qui égaliserait les conditions et fabriquerait des citoyens éclairés à même de prendre toute leur place dans une République moderne. C'est peut-être parce que ces idées lui semblent acquises que Mann apparaît comme une figure tutélaire qu'on admire et invoque mais appartenant au passé[255]. Flower s'inspire de figures modernes qui nourrissent les réformes de Mann d'une approche scientifique : Joseph R. Buchanan pour l'importance de l'éducation morale et Frank Parsons pour l'importance d'une éducation professionnelle et d'une méthodologie pour faciliter le passage entre formation initiale et inscription dans le monde du travail. Comme pour les sciences de l'esprit plus ou moins marginales (recherches psychiques , influences prénatales, psychologie), les « sciences de l'éducation » qui inspirent Flower se situent dans un zone grise entre théories excentriques de *cranks* et méthodes de pointe qui passèrent à la postérité.

Flower puise dans l'ouvrage de Buchanan, *The New Education : Moral, Industrial, Hygienic, Intellectual* (1882), les conteurs de l'« éducation éthique » qu'il appelle de ses vœux. Fondement de

---

[254] Flower, « Editorial Notes. A Broader View of Education », vol. 2, septembre 1890, p. 508 ; « Editorial Notes. The Great Need of Ethical Culture », vol. 1, janvier 1890, p. 246 ;

[255] Mann appartient à « l'âge d'or de Boston », entre « 1825 et 1875 » : « It was at this time that Horace Mann wrought his great work for popular education and gave an impetus to the cause of universal schooling that made Massachusetts preeminent in the public-school work of the nation ». Pour un autre éloge, voir son article sur le poète Sam Walter Foss. Flower, « A Golden Day in Boston's History », vol. 32, août 1904, p. 151 ; « A New England Poet of Common Life », vol. 26, octobre 1901, p. 395.

tout progrès, la morale y est décrite comme l'objectif de toute instruction, une transformation de l'individu qui rejaillira ensuite sur la société. Elle guide et parachève les autres pans nécessaires à une éducation complète : apprentissage du travail manuel, de l'hygiène et de l'intellect. L'amour comme inspiration qui s'incarne dans les génies ; lecture médicale de l'éthique (une « vie de saint » ne peut mener qu'à la santé, entendue comme correspondance entre le corps et l'esprit) ; nécessité de l'éducation physique afin de canaliser l'énergie des hommes et d'exprimer celle des femmes (sans tuteur de la morale, les étudiants des universités classiques où l'intellect prime ne peuvent que se complaire dans comportements néfastes, « indolence, égoïsme et animalisme », pour eux et la collectivité, par exemple lors des « bacchanales » qui suivent les matchs de football entre Yale et Princeton ; sans exercice, les étudiantes sombrent dans les troubles nerveux de l'époque, neurasthénie et hystérie) ; centralité d'une pédagogie « orale et illustrative » (les leçons de choses) et du rôle des femmes qui, plus portées vers la vertu, se doivent d'être libres de leur choix (financiers et corporels) ; objectif, à terme, de pacifier la société et même le monde : tous les contours de la vision de Flower se trouvent dans cet ouvrage qui se veut le prolongement des réflexions du « noble apôtre de l'éducation », Horace Mann (« son ami », affirme Buchanan), en particulier grâce aux apports de sa science du psychisme (la psychométrie et le principe d'« impressionnabilité »)[256]. Buchanan intervient donc plusieurs fois dans les magazines de Flower sur le sujet et les éditoriaux de Flower sur l'éducation s'y réfèrent constamment[257].

Moins excentrique dans ses théories et plus implanté dans la science de son époque, Frank Parsons (1854-1908) renouvelle, à partir de 1908, les idées de Flower sur l'éducation. Proche de Flower, contributeur régulier et spécialiste des questions de municipalisation dans *The Arena* (voir chapitre 6), professeur à l'Université de Boston (Boston University) après des études d'ingénieur et de droit, Parsons est un pionnier de l'orientation professionnelle[258]. Il élabore une

---

[256] L'essai de Buchanan comporte également un chapitre sur l'importance de la ventilation dans les bâtiments scolaires et les foyers si l'on veut des corps sains et robustes. Joseph Rodes Buchanan, *The New Education : Moral, Industrial, Hygienic, Intellectual* (Boston : éd. à compte d'auteur, 1882), p. 28, 86, 186-187, 212, 270, 346.

[257] Voir par exemple Flower, « A Broader View of Education », p. 508 ; « Some of Civilization's Silent Currents », vol. 6, novembre 1892, p. 769-771 ; « Character Building the Next Step in Educational Progress », vol. 7, février 1893, p. 249-256 ; Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. Low Ethical ideals in our Higher Educational Centres », vol. 7, février 1893, p. 371-377 ; « Our Monthly Chat. Prof. Buchanan on the New Education », *The Coming Age,* vol. 1, mai 1899, p. 591. Joseph R. Buchanan, « The New Education and Character Building », *The Arena*, vol. 7, février 1893, p. 268-278 ; « The New Education », *The Coming Age*, vol. 1, mai 1899, p. 513-516.

[258] Pour une idée de l'admiration que vouait Flower à Parsons, voir son portrait dithyrambique en 1901 et son éloge funèbre en 1908. Flower explique la « révolution copernicienne » en économie politique qu'a représenté Parsons : il décentre le matérialisme et la richesse qui ne sont plus que les « parties subalternes d'une grand système » régi par d'autres valeurs : « virilité, féminité, caractère, esprit, affections, idéaux et développement ». Les deux figures partagent les mêmes combats et les mêmes idéaux, l'un sur le terrain du journalisme et du militantisme, l'autre sur le terrain plus universitaire. Comme Flower, Parsons puise dans la rhétorique de l'équilibre naturel du libéralisme de

méthode scientifique pour choisir un métier en fonction de ses talents. Complément de l'éducation éthique, intellectuelle, physique et professionnelle au sein des écoles publiques, elle viendra faciliter l'insertion dans le monde du travail : il s'agit donc aussi d'une arme dans la lutte contre le chômage[259]. Son ouvrage posthume, *Choosing a Vocation* (1909), explique ce procédé : au lieu de chercher un travail au hasard, il vaut mieux, avec l'aide experte de conseillers en orientation (« vocational counselors »), apprendre à se connaître et analyser les qualités demandées par chaque métier afin de s'adapter au mieux au marché du travail tout en s'épanouissant. Parsons avait publié dans *The Arena* plusieurs chapitres avant la sortie du livre ; d'autres articles sur un « éducation juste » et sur « les message de Lincoln aux jeunes hommes » deviendront des brochures pour son *Vocation Bureau*. En effet, une forte dimension civique imprègne l'entreprise : il s'agit d'aider l'individu mais aussi de proposer une pédagogie de la citoyenneté. Flower note l'intérêt suscité par l'entreprise : des professeurs de Harvard veulent appliquer l'idée à toutes les écoles du pays et la YMCA ouvre une école, dirigée par Parsons, pour former les futurs « conseillers d'orientation ». La science se doit d'aider les travailleurs à faire un choix de carrière. Le public visé est d'abord les ouvriers : le Bureau de Parsons travaille avec le Breadwinners' Institute of the Civic Service House. Il s'agit de démocratiser les valeurs progressistes de la classe moyenne : organiser un carrière et non simplement rechercher un travail, s'épanouir et évoluer et ne pas simplement subvenir à ses besoins. Toutefois, la décision reste entre les mains des travailleurs. L'expert guide mais ne contrôle pas : la décision reste personnelle. La science, en somme, sert la démocratie et la justice. Le projet de Parsons met en œuvre, selon lui, la coopération qu'il vante par ailleurs (voir chapitre 6) ; son slogan, « Light,

---

Spencer une légitimité morale et philosophique pour son radicalisme ; comme Flower, cet équilibre est à reconstruire comme la nature morale de l'homme et la justice sont à reconstruire. Flower, « Topic of the Times. (Editorial). An Economist with Twentieth Century Ideals », vol. 26, septembre 1901, p. 154-171 (citation p. 155-156) ; « In the Mirror of the Present. Professor Frank Parsons, Ph.D. : An Appreciation », », vol. 40, novembre 1908, p. 498-500. Pour des éléments biographiques sur Parsons, voir William Dwight Porter Bliss (éd.), *The New Encyclopedia of Social Reform, Including All Social-Reform Movements and Activities, and the Economic, Industrial, and Sociological Facts and Statistics of All Countries and All Social Subjects* (New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1908), p. 871 et Arthur Mann, « Frank Parsons : The Professor as Crusader », *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 37, 1er décembre 1950, p. 479.

[259] Sa stratégie d'orientation ne doit donc pas se comprendre comme une stratégie d'adaptation des écoles publiques aux besoins des entreprises, une privatisation de l'école que ce chantre de la municipalisation et de la nationalisation ne saurait tolérer. Au contraire, il s'agit d'une méthode pour se connaître et connaître son environnement afin de s'y adapter au mieux : un exemple donc de sciences sociales imprégnées d'évolutionnisme. Elle implique aussi des citoyens éclairés qui, au terme d'une éducation complète et morale, pourront faire valeur leurs droits et exercer leur sens critique.

Information, Inspiration, Cooperation », résume, en fait, toute les idéaux qu'il partage avec Flower[260].

Régénération et éducation visent à extraire les individus de leur milieu pathogène et à rediriger l'action publique pour réduire les inégalités, résorber la violence, et construire davantage de cohésion sociale. L'État et les réformateurs doivent donc intervenir dans le social. Cependant, l'intervention se fait dans les termes de la classe moyenne comme l'éducation trahit les conceptions et les valeurs de l'avant-garde réformatrice. Dans ce cadre, si le progressisme suppose de guérir les maux sociaux, ne risque-t-il pas de réduire ses bénéficiaires au simple statut de patient, acteur et sujet sans autres actes que ceux envisagés par les réformateurs à son chevet, acteur, en somme, d'un script progressiste qu'il n'a pas écrit ? L'idéalisme spirituel de Flower, sous couvert d'élévation et de philanthropie désintéressée, contient des parts d'ombre.

[260] Frank Parsons, « A Fair Education for All », *The Arena*, vol. 39, avril 1908, p. 425-427 ; « Lincoln's Message to Young Men », *The Arena*, vol. 39, mai 1908, p. 569-572 ; « The Vocational Bureau », *The Arena*, vol. 40, juillet 1908, p. 4-16 ; « The Vocational Bureau. Part II », *The Arena*, vol. 40, août-septembre 1908, p. 171-183 ; *Choosing a Vocation* (Boston, New York : Houghton Mifflin Company, 1909). Flower, « Rapidly Growing Interest in the Work of the Vocation Bureau », vol. 40, juillet 1908, p. 96. Donald G. Zytowski, « Frank Parsons and the Progressive Movement », *The Career Development Quarterly*, vol. 50, septembre 2011, p. 61-62. Theodore Kallman, « The Pilgrimage of Ralph Albertson », *Communal Societies*, vol. 26, n° 2, 2006, p. 79-98.

CHAPITRE 5.
Les ambiguïtés de l'idéalisme spirituel

Radical dans ses objectifs mais modéré dans sa méthode, Flower diffuse un discours progressiste à l'échelle nationale et défend le « peuple » – les producteurs et les laissés-pour-compte du progrès – contre l'exploitation des « ploutocrates ». Ce constat, cependant, prend pour argent comptant son discours. Sa rhétorique repose sur l'innocence du journaliste-intellectuel, simple vecteur d'une marche historique naturalisée, et de ses magazines, médias qui présenteraient le monde tel qu'il est, une utopie communicationnelle qu'il résume à travers différentes métaphores : la contagion, l'impression, la suggestion ou la photographie. Cette vision du médium idéal (le réformateur et ses écrits) reste utopique : le « médiateur est prescripteur » et il « façonne », *via* ses pratiques éditoriales, « plus ou moins largement un contenu » mais il est lui-même le réceptacle d'une idéologie d'autant plus prégnante qu'il ne la voit pas[1]. Pour comprendre quelle a été la réception effective des écrits de Flower, nous partirons d'abord de sa rhétorique pour voir comment s'y inscrivent les présupposés de la classe moyenne, puis nous examinerons l'image de Flower dans le reste de la presse pour repérer les contours de la diffusion, sociologique et géographique, de sa vision, et, enfin, nous analyserons ses magazines dans leur matérialité pour analyser l'inscription du public visé dans sa forme. Comment peut-on être radical et *genteel* ? Dans quelle mesure les appartenances culturelles et de classe circonscrivent-elles les idéaux démocratiques de Flower ? Sa logique, malgré les prétentions iréniques et syncrétiques, construit ses propres exclusions. Les présupposés de la classe moyenne blanche et sa lecture progressiste de l'histoire comme processus de civilisation ne comprennent pas, dans les deux sens du termes, tous ceux qui ne sont pas à l'image de cet idéal : ouvriers, immigrants, Afro-Américains, Amérindiens, colonisés libérés du joug espagnol et le reste du monde non-occidental[2]. Après l'analyse de sa vision du progrès culturel, innocente de sa violence symbolique dans sa volonté d'élever et rééduquer les victimes de l'ordre social ou colonial, nous nous attacherons à la réception de ses idées, perceptible dans leur circulation dans la culture imprimée de l'époque ou déterminée par les présupposés culturels et les dispositifs formels (et donc, indirectement, par les contraintes de production) de ses textes. Nous mettrons enfin les ambivalences de ses intentions

[1] Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle », p. 188.

[2] Obadia, « Civilisation », p. 245.

à l'épreuve de son travail de rédacteur en chef : l'examen de ses périodiques comme objet (format, style, publicités, financement) permettra de déterminer si ses pratiques éditoriales relèvent du magazine radical ou si elles participent de l'évolution qu'il condamne. Pour reprendre la métaphore filée de Flower, après avoir suivi les modalités de la croissance du pays et de son élévation vers les lumières du progrès, c'est la pollinisation des idées de Flower et leurs angles morts qui nous intéresse ici.

I. Élever, démocratiser, méconnaître : les angles morts du progrès

A. Une vision paternaliste de la culture

Flower veut élever ses lecteurs[3]. L'éducation, croit-il, extrait de leur milieu malsain les plus défavorisés mais aussi les hédonistes : les visions d'idéal transforment et améliorent les individus[4]. Le progrès, pour Flower, repose par ailleurs sur la synergie entre le « peuple » et les avant-gardes réformatrices. Cette vision romantique héroïse, d'une part, les intellectuels qui guident le reste de la population et, d'autre part, ses lecteurs qui détiennent le destin du pays entre leurs mains et ont la responsabilité morale et historique de s'engager et voter pour des politiques œuvrant au bien commun. Éduqué, le « peuple » peut rénover le monde. Cependant, cette lecture du changement historique se fait dans les termes de la classe moyenne qui fournit au pays bon nombre de ses intellectuels. Dans ce processus de civilisation, la culture que l'on pourrait qualifier de populaire n'a pas le droit de cité : c'est la « ville blanche » bâtie pour l'exposition universelle de 1893, son esthétique néo-classique et bourgeoise, qui sert d'idéal et qui, sous couvert d'élévation désintéressée, doit s'imposer au reste de la population[5]. La « ville blanche » symbolise le désir de réordonner la ville pour la remoraliser (« an urban-moral control impulse » pour reprendre l'expression de Boyer[6]). Attribuer une finalité sociale et civique à la culture et à la beauté est à l'époque une tendance qui s'illustre aussi dans le *City Beautiful movement* ou le désengorgement des espaces urbains (parcs, terrains de jeux, banlieues). Flower participe de cette volonté de

[3] Flower, « The New Time and How Its Advent May Be Hastened », vol. 9, avril 1894, p. 685.

[4] Un journaliste du Kansas résume ainsi l'effet qu'aurait la lecture de *The Arena* : « readers in the upper walks of life are inspired to live upon a higher plane; but of greater import is the inspiration which its pages lend to help those in more lowly conditions up to that higher plane, and assist them in their efforts toward the better life ». « B.O. Flower », *The Kinsley Graphic* (Kinsley, KA), 8 novembre 1895, p. 1.

[5] Flower loue les vertus éducatrices de l'exposition, notamment pour les ouvriers (c'est pourquoi il milite en faveur de son ouverture le dimanche, seul jour où les travailleurs pourront profiter de ses bienfaits). Flower, « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, p. 250-260.

[6] Paul S. Boyer, *Urban Masses and Moral Order in America* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1978), p. 162.

réordonnancement social par la culture, ordre culturel qui renforce la distance entre Flower et les objets de sa philanthropie. Il veut, en somme, domestiquer la culture populaire et la remodeler à son image idéaliste.

Flower veut le bien des laissés-pour-compte mais, de fait, l'élévation morale se fait dans les termes des réformateurs. Il les réduit à des objets et leur nie toute capacité à agir sur le monde de leur propre chef : ils peuvent se corriger comme individu et changer le monde mais ce progrès reste sous la tutelle de l'avant-garde. Porte-parole, Flower ne laisse pas de place à leurs propres voix : leurs revendications et leurs cultures restent inaudibles. Flower ne perçoit pas, en somme, la contradiction entre une éducation du haut vers le bas (*from the top down* : d'une élite intellectuelle vers les masses) et un réformisme politique et social qui part de la base (*from the bottom-up*). Par conséquent, la logique d'élévation culturelle se construit comme un paternalisme : une éducation populaire où les habitants des bas-fonds ne sont pas acteurs reste lettre morte et entérine les clivages de classe qu'elle veut résorber. La distinction culturelle inscrite dans le projet de Flower ne peut alors que renforcer les hiérarchies existantes et produire de la séparation sociale[7]. Cette conjonction ambivalente de paternalisme culturel et de redémocratisation politique ne peut que circonscrire la réception des projets régénérateurs de Flower. Avant d'explorer ses écrits sourds à la culture populaire, analysons les limites de sa rhétorique idéaliste.

Flower ne cesse d'évoquer fermiers et ouvriers, pourtant il rejette la « foule dangereuse *(mob)* ». Il compatit avec les victimes de l'industrialisation mais ses écrits trahissent aussi condescendance et crainte d'une révolution violente : seule la classe moyenne, supérieure mais bienveillante, peut régénérer la société ; le « peuple » n'a de rôle dans son grand projet régénérateur que transformé et éduqué, voire rééduqué, par les réformateurs[8]. Les ploutocrates corrompus ou les foules persécutées mais anarchiques menacent l'avènement pacifique d'une société nouvelle : la contre-utopie de Donnelly, *Caesar's Column*, encensée par Flower, campe en termes apocalyptiques le scénario catastrophe d'une Amérique non régénérée et livrée aux possédants et aux plus pauvres. La violence des relations entre ouvriers et capitalistes à la fin de siècle le conforte dans ses prédictions[9]. La lecture morale de Flower opposant nantis et producteurs ne saurait donc éluder, malgré la commisération, son paternalisme qui fait des travailleurs un objet de discours et non un locuteur ou un interlocuteur : Flower l'érige en sujet et

---

[7] Lawrence W. Levine, *Highbrow/Lowbrow : The Emergence of Cultural Hierarchy in America* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1994 [1988]).

[8] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 358-378 ; « The Present », p. 241 ; *Progressive Men*, p. 102, 151.

[9] Flower, « Editorial Notes. The Dawning Day », vol. 5, janvier 1892, p. 272 ; « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 512.

en acteur, mais pas en auteur, de son histoire. Le pathos de ses envolées lyriques à propos des pauvres invalides mourant de faim dans un taudis du North End de Boston ou des « fermiers voutés, tannés, et aux mains noueuses » parcourant des dizaines de kilomètres pour venir écouter un orateur populiste ne révèle que le fossé insurmontable entre l'imaginaire d'un réformateur et le « peuple » qu'il veut sauver[10]. Ce dernier ne remplit son rôle dans le dessein régénérateur de Flower qu'à condition d'être représenté et guidé par l'éloquence d'une minorité éclairée, paradoxe constant dans la rhétorique populiste[11]. Ainsi, loin de la fertile « culture protestataire *(movement culture)* » décrite par Goodwyn, le populisme selon Flower s'avère, à son corps défendant, un mouvement élitiste[12]. De la même manière, les ouvriers dans ses textes restent pour l'essentiel des victimes imaginées. Flower se veut historien social mais ne se départ jamais d'une lecture romantique, puisque ce sont aux génies à l'avant-garde qu'est dévolue la mission d'exprimer les désirs du peuple. Ce sont ces héros qui écrivent, en son nom, l'histoire du peuple.

Le réformateur selon Flower se rapproche de la figure de l'intellectuel « sans attaches *(class-less)* » développée par le sociologue allemand Karl Mannheim. Contrairement aux intellectuels comme « classe-en-eux-mêmes *(class-in-themselves)* » dont les intérêts les distinguent du reste de la société et aux intellectuels « inféodés-aux-classes *(class-bound)* » dont les idées reflètent leur classe d'origine, les « intellectuels sans attaches » seraient seuls capables de transcender leurs appartenances premières, de « choisir leur affiliation » et de « se lier aux classes auxquelles ils n'appartiennent pas à l'origine » : cet idéal de détachement permet de voir la société à distance, de représenter l'intérêt général tout en poursuivant ses propres idéaux[13]. Cependant, l'exemple de Flower montre bien que cette position de surplomb est une construction historique (l'essor de l'intellectuel au tournant du siècle) et sociologique (la classe moyenne) avec ses présupposés idéologiques. Malgré tout, Flower n'est pas qu'inféodé à sa classe d'origine, ne serait-ce que par sa volonté de s'ouvrir aux marges, de faire de ses magazines un forum où s'expriment les protestations populaires et de démocratiser les bienfaits du monde moderne. Cette position de désintéressement généreux mais lesté de ses propres préjugés inconscients relève moins d'un « non-rapport aux classes » qui caractérise l'intellectuel sans attaches que d'un « rapport spécifique aux classes, qui passe précisément *par la médiation de la culture*, d'où la conclusion qu'en toute rigueur – et quitte à assumer la charge paradoxale d'une telle expression – il faudrait parler dans ce cas d'intellectuels 'freely-bound-to-classes', 'librement attachés aux classes' ». L'intellectuel

---

[10] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 14 ; *Progressive Men*, p. 98.

[11] Flower, « Editorial Notes. Fronting the Future », vol. 3, décembre 1890, p. 126. Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 24.

[12] Goodwyn, *The Populist Moment*, p. xix.

[13] Karl Mannheim, cité *in* Charles Kurzman et Lynn Owens, « The Sociology Of Intellectuals », *Annual Review of Sociology*, vol. 28, août 2002, p. 63-90 (citation p. 67).

parvient à une « conscience de groupe » propre et à une « connaissance adéquate de la société comme totalité concrète » par « l'affaiblissement *relatif* de l'incidence de ses origines de classe, affaiblissement attribuable à sa participation au processus culturel, ainsi que par le côtoiement des autres perspectives en présence dans le champ socio-politique »[14]. C'est dans sa conception bourgeoise et idéaliste de la culture que se logent les ambivalences de Flower : elle révèle « l'affaiblissement *relatif* » de ses présupposés de classe.

Flower propose une critique virulente de la culture populaire urbaine moderne, une culture fondée sur des « plaisirs faux *(counterfeit)* » comme de la fausse monnaie qui fascine puis détruit et rabaisse les individus au lieu de les élever[15]. Le divertissement, explique Flower, doit plaire et instruire, une vision classique qu'il met en œuvre dans ses magazines. Romans en feuilletons, nouvelles, poésie et récits non-fictionnels, didactiques mais non prosélytes, doivent distraire tout en donnant une image réaliste du monde qui amènera le lecteur à une épiphanie morale : « it should picture, not preach […] thus the moral nature be aroused and stimulated, the mind quickened, and the imagination satisfied[16] ». Alors que son magazine se veut à la pointe des innovations, par exemple quand il évoque l'automobile ou les rayons X, certains nouveaux loisirs, alors en plein essor comme le cinéma ou le vaudeville américain (équivalent du music-hall français) ne sont mêmes pas évoqués par Flower car ils rabaissent et encanaillent la population[17]. Tous les « amusements vulgaires » – les romans à quatre sous *(dime novels)*, les *saloons* et leur alliance « destructrice » d'alcool, de jeu et de prostitution, les salles de billard (« fumes of liquor and tobacco are as omnipresent as coarse profanity and still more repulsive jests »), les dancings, les salles de concert et les théâtres des bas-fonds (« craters of bestiality and depravity […] to feed the rum-infested lusts of men ») – animalisent des individus déjà avilis par leur environnement et les emprisonnent dans « une toile de péché, dégradation et déshonneur »[18].

---

[14] Gábor Tverdota, « 'Intellectuels librement attachés' : jalons pour une réévaluation de la sociologie de l'intelligentsia de Karl Mannheim », *Cahiers du GRM* [En ligne], vol. 6, 2014, mis en ligne le 26 décembre 2014, consulté le 3 août 2015. URL : http://grm.revues.org/517.

[15] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 102, 110-111.

[16] Flower réserve une place de choix à la fiction dans ses magazines et essaie d'attirer (et de payer au mieux) des grandes plumes de son époque. La limite entre didactisme et prosélytisme tient souvent du vœu pieux dans les textes de Flower tant il cherche à convertir ses lecteurs à sa vision sociale. Flower, « Books of the Day. *Pray You, Sir, Whose Daughter ?* », vol. 6, juin 1892, p. xxxiii ; « Publishers' Notes », vol. 1, décembre 1889, p. i.

[17] Flower, « Topics of the times. The Automobile as the Servant of Civilization », vol. 27, janvier 1902, p. 93-98 ; « The Passing Day. The Advent of the Motor Carriage », *The Coming Age,* vol. 1, avril 1899, p. 464-465 ; « The Rise of Photography and its Service to Mankind », vol. 27, janvier 1902, p. 28-38.

[18] Flower, « Editorial Notes. Hot Beds of Social Pollution », vol. 4, novembre 1891, p. 766 ; *Civilization's Inferno*, p. 107-111 ; « A Broader Education Required », vol. 1, avril 1890, p. 627.

Comment espérer autre chose quand les conditions de vie des habitants des bas-fonds ne proposent aucune issue ? Flower reconnaît l'attrait de cette culture du loisir et de l'excès :

> They [saloons] are almost the only buildings not shrouded in forbidding darkness. They have a cheery exterior in the midst of the prevailing gloom. […] What is true of the saloon is true of the dance-hall, which is particularly inviting to the young, who love music and are hungry for some kind of entertainment to relieve the frightful monotony of their sunless lives[19].

Cependant, cette échappatoire n'est que factice : elle entretient et précipite la dégradation des individus et de leur communauté. Abandonner les bas-fonds aux vendeurs de vice non seulement enfonce ses habitants mais risque aussi de contaminer le reste de la société[20]. La compréhension, on le voit, n'exclut pas le mépris social. C'est davantage contre la culture « moderne », au sens de culture commerciale du divertissement née dans les grandes villes et alimentée par ses nouveaux habitants (les déplacés de l'exode rural et de l'immigration), que s'insurge Flower : une certaine culture populaire subsiste dans ses écrits, on le verra *infra*, dans ses rapports avec les *patent medecines* et son imaginaire plébéien, traditionnel, typiquement américain et rural (bien que le phénomène englobait aussi les grandes villes). Pour Flower, la culture populaire du divertissement ne devrait pas compter dans une société « moderne » : elle relève davantage du déclin du pays depuis l'avènement d'une culture matérialiste, égoïste et cupide. La modernité qu'il appelle de ses vœux semble, à son corps défendant, le fruit du monde ancien. Ancrée dans les valeurs de la génération précédente élevée dans le culte de la guerre de Sécession et de ses idéaux de vertu et de sacrifice, elle ne survivra pas à l'essor de cette culture populaire des loisirs qui, avec le temps, redéfinira la modernité : « Youth cuture was adventurous and fun. By the 1890s the goal of leisure was less and less to seek refinement and moral elevation and more and more to look for sheer entertainment and physical pleasure ». Flower ne perçoit pas que les pratiques nouvelles permises par cette culture (se baigner dans l'océan, aller à un match de baseball etc.) peuvent adoucir, dans une certaine mesure, les barrières entres classes sociales et créer un imaginaire commun, si ce n'est de la compréhension et de vraies relations sociales : il ne voit dans cette « confusion culturelle » qu'un désordre à réorganiser et un appel aux plus bas instincts à dépasser[21].

Contre cette culture abâtardie, Flower loue la « culture saine » et les « plaisirs purs » proposés dans les missions et centres d'accueil au cœur des bas-fonds des villes industrielles.

---

[19] Flower, « Pratical Measures for Promoting Manhood and Preventing Crime », vol. 18, novembre 1897, p. 678-679.

[20] *Ibid.*, p. 679.

[21] Sur la culture populaire (vaudevilles, dancings, baseball et parcs d'attraction entre autres), voir Edwards, *New Spirits*, p. 124-128 (citations p. 128).

Ainsi, le Robert Browning Settlement à Londres se donne pour mission de fournir aux plus pauvres des « divertissements moraux » pour élargir leurs horizons et développer leur caractère : concerts, conférences illustrées par des lanternes magiques, clubs cyclistes, excursions à la campagne ou aux expositions internationales (Glasgow en 1901, Düsseldorf en 1902), terrains de jeux et parcs publics[22]. La culture idéaliste et bourgeoise, en somme, résoudra le problème des « Misérables des grandes villes » :

> THE ARENA is the first great review which has taken up this vital question in anything like a comprehensive or determined manner, and it proposes to continue a persistent agitation until conditions have changed; until the poor have something like a fair chance to earn a livelihood; until they are no longer forced to live in dens more wretched than those inhabited by most of our domestic animals, and until bright reading-rooms, cheap, clean, and inviting eating-houses, and elevating places of entertainment beam forth as beacon lights in the midst of the humblest sections, where now only rum shops and dance houses are found[23].

Malheureusement, regrette Flower, l'influence « subversive et antidémocratique » des machines politiques et des *corporations* a éloigné le pays de ses idéaux humanistes et modifié les idéaux de la jeunesse : l'acquisition de richesses a remplacé la noblesse de caractère ; le « gouvernement de classe » et ses idéaux artificiels (soif du pouvoir, concurrence sauvage) ont également suscité un engouement excessif pour le sport dans les universités ; le goût pour la culture humaniste et démocratique s'est effacé au profit du « sensualisme » :

> In the democratic days the literary societies and the debating clubs held the place now occupied by football, baseball and like games. Here the change from a general desire on the part of the young to excel in literary exercises and in forensic art to a passion for physical prowess and power was as marked as the change in ideals and life among the elders, and was doubtless due in part at least to the shifting of standards and ideals that resulted in the placing of the chief emphasis on materialistic rather than idealistic aims and concepts[24].

Dans ces conditions, le rôle du gouvernement est de remettre l'idéal au centre de la cité. L'argent public ne devrait pas être alloué à la répression et à la protection de la propriété des puissants mais à la démocratisation de la culture, entendue comme « tout ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde » pour reprendre la formule de Matthew Arnold : « to place within their [the weak and unfortunate] reach pleasant resorts where good music, ennobling art, and entertaining pastimes would give brightness to their few leisure hours, thus lending a new charm

---

[22] Flower, « The Story of a Victorious Social Experiment », vol. 29, juin 1903, p. 620-621.

[23] Flower, « The Arena for 1892 », vol. 5, décembre 1891, p. xli.

[24] Flower, « Editorial. Professor Munsterberg's Mistake », vol. 33, mars 1905, p. 314.

to life, while subtly educating and uplifting them by filling their minds with pure and morally healthful ideas[25] ». En effet, le milieu détermine l'individu : un environnement sans les lumières de la culture ne peut qu'enfermer les esprits et condamner à l'étiolement. Tentés de toutes parts par des divertissements dégradants (et rémunérateurs pour les puissants), les victimes de l'ordre social sont poussées à l'immoralité qui devient une « habitude ». Les pouvoirs publics doivent donc briser ce cercle vicieux, notamment en prenant en charge la diffusion d'une culture saine. Par exemple, la musique peut élever l'âme ou l'avilir (comme dans les dancings). Flower se réjouit donc de la politique culturelle de Brookline, ville où il réside dans la banlieue de Boston : la municipalité propose des concerts de Wagner, Haendel et des « airs populaires » où se rendent des femmes et des enfants de tous les milieux, affirme Flower. Il explique que ces concerts devraient être organisés en été, près des quartiers où vivent les plus démunis, afin d'en faciliter l'accès. Cette politique culturelle doit s'étendre à tous les arts et loisirs :

> Situated in various localities throughout every city there should be large public halls in which, during autumn, winter, and spring, musical entertainments of a high order should be given free every evening. […] In these great public halls there should also be rooms in which stereopticon lectures and other popular entertainments should be given free, public reading-rooms supplied with the best literature, art rooms hung with good works calculated to develop the artistic impulses and also elevate the imagination. Here the attendant should from time to time explain the pictures and give short talks on the great art masters. […] In these buildings there should also be rooms given to healthful exercises and innocent amusement; and in many places, especially in the slums of great cities, commodious coffee rooms should be attached, where wholesome lunches and nutritious temperance beverages should be served at a nominal cost[26].

L'éducation populaire n'est donc pas l'apanage de la presse mais le rôle d'un gouvernement moderne, une mission de service public qui étend à l'ensemble de la population ce qui a été entrepris pour les enfants avec l'école publique :

> We have very wisely established systems of popular education on the sound economic assumption that the safety of the state depends largely upon the intelligence of her children, and yet, ignoring this accepted theory in regard to the importance of educating the citizen, we leave the most populous sections of our great cities practically given over to agencies which actively educate, or bring out, the worst instead of the best in man. They stimulate the animal plane of sensation instead of appealing to the higher emotions.

---

[25] Flower, « Pratical Measures for Promoting Manhood and Preventing Crime », p. 673.

[26] *Ibid.*, p. 677.

> The time has arrived when it is vitally important that a vigorous agitation be inaugurated for liberally extending the sound ideas of true education and the correct theory of the true function of government as expressed in our parks, public gardens, museums, libraries, and common schools, by supplying places of public resort with the best music and entertainment and pastimes, which shall broaden the mental horizon, brighten life, and develop the best in the individual, and also in the erection of temples of popular improvement and entertainment in all thickly settled parts of our cities.
>
> This innovation, or rather this extension of a wise policy already inaugurated, is not, as some social reformers imagine, palliative in nature. It is not a charity measure, but a wise and beneficent extension of proper governmental functions for lessening crime, imbecility, degradation, vice, and pauperism, for saving vast expenditure for penal institutions, for elevating the standard of citizenship, for dignifying life, for bringing ennobling pleasure into the lives of the unfortunate, for surrounding thousands with a healthy environment during the only time they have for leisure, and for unconsciously educating them upward; in a word, for curtailing crime and depravity by elevating the ideals and substituting pure and inspiring entertainments for vicious and degrading amusements[27].

La politique culturelle vise à élever les individus mais aussi à préserver la communauté des pathologies sociales, une double finalité qui se rejoint dans son indifférence à la voix et aux sentiments de leurs bénéficiaires.

L'élitisme de Flower ne prend pas en compte les pratiques des plus démunis. Pour l'historien Frederick, Flower, en tant qu'intellectuel de la classe moyenne, ne peut comprendre les besoins des exploités. Sa croyance aveugle dans le pouvoir régénérateur de la culture, par le haut, ne trahit qu'un paternalisme déconnecté de la réalité. En fait, explique-t-il, Flower retourne la leçon de Marx qui place la nourriture et un abri en premier dans l'échelle des besoins humains et, une fois ces manques essentiels comblés, la question de la production des idées peut entrer en scène. Flower renverse le raisonnement : avec ironie, Frederick le décrit visitant les taudis de Boston accompagné d'un policier (détail non confirmé par les sources : il s'agirait plutôt du pasteur Swaffield) ; il effleure la réalité quand il donne des oranges aux enfants puis rentre chez lui et écrit un essai, persuadé de changer le monde[28]. Certes, Flower creuse, *de facto*, une distance avec les groupes sociaux qu'il veut aider et élever, d'autant plus qu'il s'arroge le droit de décider qui mérite d'être secouru ou non (voir chapitre 2.II.A). Cette rééducation suppose néanmoins de connaître les bénéficiaires : elle leur impose ses valeurs mais cherche à créer un lien et

---

[27] *Ibid.*, p. 679-680.

[28] Frederick, *Knights of the Golden Rule* , p. 110-111.

transgresser les barrières sociales en allant voir sur place. Ainsi, elle ne réifie pas totalement les objets de son réformisme : contrairement à une gestion purement technique des problèmes, elle prend en compte la dimension humaine et sociale et considère aussi ces objets de réforme comme des sujets et des acteurs, si ce n'est des auteurs, du destin commun du pays[29]. Il y a donc des degrés de distinction dans le paternalisme et le mépris de ceux qui se considèrent en haut de l'échelle de l'évolution. L'élitisme culturel de Flower suppose une hiérarchisation des valeurs et des pratiques : plus démocratisable que démocratique, romantique, il suppose une aristocratie de talents et une galerie de héros imitables par tous. Le « peuple », une fois éduqué, garde cependant le pouvoir de décision, une vision républicaine et démocratique d'un ordre culturel dans une société fluide où ce sont moins les valeurs qui sont transformées que les conditions de leur accessibilité. Le paternalisme culturel de Flower s'accompagne donc d'une volonté de démocratisation des acteurs et de perfectionnement de leur capacité d'action.

Ces ambivalences se clarifient cependant dès lors que l'on sort du cercle immédiat de la classe moyenne blanche : déterminé par son environnement comme les objets de sa sollicitude, Flower ne voit pas des pans entiers de la société. Le réformisme de Flower mêle la problématique de classe sociale à une vision hiérarchisée des races qui place les Anglo-Saxons protestants au sommet. Il associe le génie de la démocratie américaine au tempérament anglo-saxon , définissant en creux le « peuple » comme l'ensemble des producteurs blancs[30]. Forger une « union plus parfaite » repose alors sur des exclusions, ou plutôt une inclusion possible uniquement dans les termes des membres les plus avancés de la société[31]. L'analyse des angles morts de son réformisme permet donc d'explorer la part d'ombre de son idéalisme et les limites d'une « éducation populaire » qui invisibilise une partie du peuple (les minorités) ou ne prend pas en compte ses revendications (les ouvriers).

---

[29] Les diverses franges du réformisme, toutes acquises à la verticalité de la culture, portent des regards différents sur le « peuple » : dans la seconde partie de ce travail, nous verrons comment le même élitisme culturel se traduit par différentes politiques, plus ou moins démocratiques et radicales, et par différentes définitions du progrès qui, en définitive, diviseront les progressistes.

[30] « Citizenship entailed assimilation to 'whiteness' ». Cette vision reste implicite dans les années 1890 ; elle deviendra explicite dans les dernières années de sa vie quand il appellera à une « Nouvelle Réforme protestante » pour déjouer un complot catholique contre la démocratie américaine. Citation : Stromquist, *Reinventing "The People"*, p. 132.

[31] Cette tendance explique la privation de droits civiques de nombreux pans de la société au nom d'une amélioration de la vie civique : « In the name of improving democracy, millions of men – mostly blacks, immigrants, and other workers – were eliminated from the voting rolls, even as millions of white women were added » Foner, *The Story of American Freedom*, p. 154.

B. Invisibilités

Le progrès, comme processus de civilisation, n'a qu'un auteur pour Flower : la classe moyenne avec le producteur blanc au centre (artisan, ouvrier, fermier ou intellectuel, c'est-à-dire un producteur d'idées). Son projet de régénération sociale, ancré à la fois dans le producérisme et les idéaux de la classe moyenne, construit ses propres négatifs : immigrants, Afro-Américains et Amérindiens. Les immigrants et les minorités n'ont d'autre rôle dans son grand récit réformiste que celui de victimes pathétiques ou dangereuses[32]. Le producteur blanc reste le point de référence mais, dès que sa voix n'entre pas en écho avec celle de Flower, elle reste inaudible : l'ouvrier devient un idéal que l'on convoque *in abstracto* mais dont la vision du monde ne compte guère. Flower utilise peu l'expression « middle class », bien qu'il craigne sa prolétarisation et que ses valeurs, incarnées par les réformateurs, servent de modèle au reste de la société. Le terme qu'il privilégie reste « producteurs » : sa rhétorique populiste, qui oppose des classes morales (corrompus et vertueux ; improductifs et producteurs) invisibilise par définition les travailleurs comme groupe distinct puisqu'ils sont amalgamés, selon leur moralité, à l'une de ces deux catégories. Ambivalent, Flower veut fédérer les vertueux, peu importe leur classe sociale, mais pose la classe moyenne en parangon de cette vertu et en guide incontournable pour le reste de la population[33].

Certains producteurs, insatisfaits de ce paternalisme, entrent en résistance, comme les ouvriers syndiqués : leurs protestations sont alors submergées par la litanie conciliatrice de Flower. *Typographical Journal*, le bulletin officiel du syndicat des typographes, l'International Typographical Union, donne à voir les relations tendues des syndicats avec Flower, alors même que, pendant la présidentielle de 1896, il se présente comme le porte-parole de tous les producteurs. *The Arena* se targue d'être le magazine le plus « progressiste » de son temps mais, ironise le journal, le rédacteur en chef de Boston, perdu dans ses abstractions de salon, ferme les yeux sur le traitement indigne des ouvriers chez son imprimeur Pinkham Press : réductions de salaire, pressions comme le renvoi d'une employée pour, ensuite, exiger d'elle un préavis d'une semaine, changements incessants de contremaître et méthodes managériales de « négrier *(slave driver)* ». Sa conclusion, sans appel, souligne l'hypocrisie de Flower : « As he is president of the Boston Union for Practical Progress, and as its object is to "strive to unite all the moral forces of society in a continuous effort to make this world a better place to live in," I would suggest

[32] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 87-90.

[33] Flower, « The Key-note of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 89.

concentrating efforts on Pinkham at once[34] ». Pour ce syndicaliste, Flower n'a de réformateur que le nom et se rend coupable d'une naïve déconnexion des réalités économiques : « I suppose the desire of B. O. Flower of the *Arena* is to bring about reforms where there will be more jobs than proofreaders to fill them. But until that time arrives, he ought to have his reform magazine printed where union wages and conditions prevail[35] ». Au contraire, un « réformateur cohérent » devrait imposer à ses sous-traitants les conditions de travail décentes recommandées par les fédérations de travailleurs et arborer l'étiquette syndicale sur ses publications ou, à défaut, changer de fournisseur[36].

Les intentions ne sauraient racheter les actes. Certes, Samuel Gompers accepte avec plaisir de siéger au conseil consultatif de l'Union for Pratical Progress mais les atermoiements de Flower à l'égard de ses imprimeurs anti-syndicalistes en font pour l'American Federation of Labor (AFL) « le plus dangereux des ennemis des travailleurs », un « patron jaune sous ses faux airs de réformateurs » qui méprise le mouvement syndical, publie un magazine aussi mensonger que lui et pense que les travailleurs doivent s'en remettre aux classes moyennes éduquées comme à un Dieu qui les sauvera[37]. Après des rencontres sans suite malgré l'empathie et les promesses de

---

[34] « The Arena's Rat Printer », *Typographical Journal*, vol. 8, 1er janvier 1896, p. 24. S.T.C, « The Rat Arena Once Again », *Typographical Journal*, vol. 8, 15 février 1896, p. 144-145.

[35] « Abolish the Tax on personal property », *Typographical Journal*, vol. 8, 16 mars 1896, p. 224-226

[36] Cette critique de Flower par un de ses contemporains rejoint le constat sans appel de l'historien Peter. J. Frederick : « he was not an activist but a word-monger ». Un syndicat de cheminots, bien que bienveillant envers Flower au vu de son engagement pour la justice économique, lui adresse la même critique : « This valuable publication has but one failing—it is published by contract, and the contractors run a non-union shop. Mr. Flower, the editor and proprietor, will undoubtedly, if his utterances are an lndex to his sympathies, see that the next publisher securing the contract will at least employ union labor ». « The Arena's Rat Printer », p. 24. « The Rat Arena Once Again », p. 144. Frederick, *Knights of the Golden Rule* , p. 110. « The Arena », *Brotherhood of Locomotive Firemen and Enginemen's Magazine*, vol. 20, février 1896, p. 85

[37] La citation, extraite de la revue du syndicat des marins *The Seamen's Journal* et reproduite dans le journal de l'AFL, révèle un Flower employeur voué à l'exécration, un « rat printer » et un « scab employer », un galeux qui trahit la classe ouvrière et contamine et dénature les idéaux réformateurs : « It is important because Flower, as a scab employer, while masquerading as a reformer, is a more dangerous enemy than even the worst of avowed anti-labor employers. […] B. O. Flower is the most dangerous, as well as the most despicable, enemy of labor in the country. He stands upon the cynical assumption that the organization of labor to command decent working conditions is of no importance in the movement for economic progress, and that the workers must have faith in and pray to the "educated middle class" for their salvation ».

En français, « jaune » pour « briseur de grève *(scab)* » apparaît au tournant du siècle, tout comme des expressions comme « patron jaune » (1904) ; l'expression a d'ailleurs une histoire transatlantique avec, des décennies plus tôt, une coloration asiatique avec l'importation des « traîtres *coolies* » par les patrons pour casser les syndicalisations ou avec le refus (temporaire) de l'exclusion raciste par les Chevaliers du travail qui acceptèrent de syndiquer les ouvriers chinois. En anglais, les termes « scab » et « rat » remontent respectivement à 1777 et 1824 (« rat » est d'abord un terme en usage dans le milieu de l'imprimerie). Leur origine américaine se comprend puisque c'est la rupture d'un contrat moral qu'abhorrent les ouvriers. Au tournant du siècle, l'expression « scab employer » apparaît : la contamination traverse les classes sociales puisque l'employeur devient aussi jaune et détruit, comme les briseurs de grèves, les solidarités qui sont censées unir les communautés. En 1904, Jack London analyse la figure du « scab » comme

Flower, le syndicat décide d'un boycott tant que l'éditeur et journaliste ne se plie pas aux normes syndicales[38]. La réaction de Flower reste difficile à reconstituer, faute de sources si n'est la reproduction d'une lettre dans le journal anarchiste *Liberty*. Pour Flower, il y a méprise : l'AFL confond son entreprise et son imprimeur, Pinkham. Il réitère sa sympathie pour tout mouvement en faveur d'une amélioration des conditions de travail et explique tout faire pour imposer (en vain) à Pinkham les grilles de salaire recommandées par les syndicats et les convaincre de ne pas faire de discrimination envers les employés non-syndiqués. Cependant, client et non propriétaire de cette entreprise, il n'a « aucun droit éthique d'aller plus loin ». Flower réfute aussi, contre toute évidence, le boycott de l'AFL : peut-être ment-il, hypocrite, pour ne pas ternir son image ou peut-être cherche-t-il, naïf et optimiste, à se convaincre que le différend avec le syndicat s'arrangera. En tout cas, cette mésaventure souligne son attachement à la propriété qui transcende le militantisme et enserre sa logique radicale de progrès social dans des considérations « bourgeoises », ce qui donne raison à ces syndicalistes qui voient dans le réformisme de Flower l'arrogance et le cynisme de la classe moyenne aisée[39]. Malgré tout, si imiter Flower et chercher à lire les intentions profondes d'autrui embarquerait l'histoire vers des rives discutables, certains faits montrent néanmoins un certain écho de son œuvre chez les travailleurs et intellectuels du mouvement ouvrier. En effet, la revue de l'AFL, *The American Federationist*, s'agace des journaux prolétaires qui, malgré le boycott, continuent de louer Flower et de reproduire dans leurs pages

---

parangon de l'égoïsme et de la traitrise (a « scab is one who gives more value for the same price than another ») et explicite le parallèle entre briseurs de grèves et patrons jaunes : « Just as the individual laborers have organized into groups to protect themselves from the peril of the scab laborer, so have the employers organized into groups to protect themselves from the peril of the scab employer. The employers' federations, associations, and trusts are nothing more or less than unions ». En 1915, London peint même son portrait dans un poème acrimonieux, souvent cité depuis dans les écrits syndicaux : « A scab is a two-legged animal with a corkscrew soul, a water brain, a combination backbone of jelly and glue. Where others have hearts, he carries a tumor of rotten principles./ […] The scab sells his birthright, country, his wife, his children and his fellowmen for an unfulfilled promise from his employer. / […] a scab is a traitor to his God, his country, his family and his class ». Lettre de Samuel Gompers à Harry Vrooman, 16 février 1894, *in* Stuart B. Kaufman et Peter J. Albert (éds.), *The Samuel Gompers Papers, vol. 3 : Unrest and Depression, 1891-94* (Urbana : University Of Illinois Press, 1989), p. 468. « Notes », *The American Federationist*, vol. 3, septembre 1896, p. 146. Maurice Tournier, « Les jaunes : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle », *Mots*, n°8, mars 1984, p. 125-146. Jack London, « The Scab », *The Atlantic Monthly,* vol. 93, janvier 1904, p. 55, 58.

[38] Le changement de direction en 1896 n'améliore pas la situation puisque le nouveau rédacteur en chef emploie les services d'un atelier d'imprimerie, Skinner, Bartlett & Co, aussi antisyndicaliste que Pinkham Press. « Miscellaneous Notes », *The American Federationist*, vol. 3, juillet 1896, p. 97. « Notes » *The American Federationist*, vol. 3, septembre 1896, p. 146. « We Don't Patronize », vol. 6, novembre 1899, p. 234. *Fourteenth Annual Convention of the American Federation of Labor. 1894. Report of Proceedings. Reprint* (Bloomington, Il : Pantagraph Printing and Stationery Co., 1905), p. 34. *Fifteenth Annual Convention of the American Federation of Labor. 1895. Report of Proceedings. Reprint* (Bloomington, IL : Pantagraph Printing and Stationery Co., 1905), p. 28.

[39] Lettre de Flower à Benjamin Tucker, 1er mai 1895, *in* Benjamin Tucker, « A Poseur Exposed », *Liberty*, vol. 11, 1er juin 1895, p. 3-4.

des articles de son magazine[40]. Cette réaction doit nous mettre en garde contre la tendance à assimiler prescriptions et pratiques en matière de diffusion de l'imprimé. Les journaux radicaux locaux ou régionaux relayent les mots d'ordre des instances syndicales nationales mais ne leur sont pas inféodés : boycotté par l'AFL, *The Arena* reste une référence pour le milieu ouvrier dans les périphéries (voit *infra*, chapitre 5.II).

Si Flower passe sous silence la résistance des ouvriers syndiqués, il méprise carrément les immigrants récents d'Europe du Sud. Il s'agit d'un lieu commun à l'époque : comme de nombreux réformateurs, Flower oppose les premiers immigrants qui bâtirent l'Amérique et les nouveaux arrivants qui la mettent en péril. En effet, les Européens qui se réfugièrent aux États-Unis du XVIIe au XVIIIe siècles fuyaient leur pays natal à cause de leurs convictions. Les États-Unis, devenus un asile pour les « idées hérétiques et non conformistes », bénéficièrent de cet afflux d'hommes et de femmes « intellectuellement indépendants et de grande valeur morale » : ils « neutralisèrent » les « vagues d'ignorants » qui traversèrent l'Atlantique au même moment et, grâce à des conditions favorables (pas de grandes villes, des terres en abondance, pas de spéculation, de monopoles, de législation de classe ou de ploutocratie), le pays put assimiler la pauvreté (Flower évoque ici, plus ou moins inconsciemment, ses ancêtres). En ces temps d'égalité des chances, « ouvrir les portes » du pays était une politique « sage ». En revanche, au tournant du siècle, à une époque d'inégalités, laisser entrer des « étrangers ignorants » ne peut que faire baisser les salaires, favoriser le travail des enfants, voire évincer les ouvriers américain du marché du travail et donc aider les ploutocrates en attisant la course au moins-disant social. Sans restriction, l'immigration dégrade les conditions de vie des travailleurs américains « pauvres mais méritants », développe Flower : « The Americans must sink to the frightful social environment of this class or starve ». L'immigration suppose aussi l'arrivée sur le sol américain de « criminels » qui, depuis leurs pensions sordides dans des quartiers infâmes (« swarming with the lowest and most vicious »), corrompent le reste de la société. Ces immigrants d'Europe du sud, animalisés, sont malades et abrutis par des siècles de déterminations négatives, cultivés en somme sur le terreau malsain de la tyrannie : « influx of diseased, weak and enervated emigrants from southern Europe and from lands where despotism and misrule have crushed and degraded the poor ». Avec l'exode rural, l'essor des *saloons*, les machines qui alourdissent au lieu d'alléger le fardeau des travailleurs, la législation de classe qui creuse les inégalités, l'immigration irraisonnée favorise la dégénérescence des bas-fonds qui contamine la descendance des ouvriers ainsi que l'ensemble de la communauté nationale. Les « citoyens nés à l'étranger », que Flower compare à des « esclaves industriels », menacent donc de détruire le génie du pays, comme les esclaves au mitan du XIXe

[40] « Notes », The American Federationist, p. 146.

siècle. Flower précise cependant que ce n'est pas l'immigration en soi qui met en péril les institutions mais l'immigration dans un contexte de corruption et d'injustices : de bonnes lois permettraient d'assimiler sans peine les derniers arrivants, même les plus pauvres[41].

Plusieurs facteurs expliquent le nativisme de Flower. Il est le produit d'un milieu et d'un contexte intellectuel : Boston à la fin du siècle (où est fondée en 1894 l'Immigration Restriction League, organisation à laquelle n'appartient cependant pas Flower malgré des idées proches), les réformateurs de la classe moyenne et, plus largement, l'idée de hiérarchisation raciale, cautionnée par la science de l'époque (évolution, anthropologie), qui a pignon sur rue. La restriction de l'immigration fait partie du programme progressiste de nombreux réformateurs[42]. Outre la conjecture politique et intellectuelle, ce restrictionnisme est lié à la représention de l'histoire par Flower. À la fin du XIXe siècle, la rétrospection historique fonctionne comme un mode privilégié pour la fabrique d'une identité commune : à l'échelle individuelle elle repose sur la généalogie familiale et, à l'échelle collective, sur la construction d'un sentiment national. La communauté nationale est alors pensée comme une famille. Peut-on alors accepter ceux qui n'ont aucun lien de parenté ? Pour Flower, les immigrants des pays du sud de l'Europe restent hors du cercle. En naturalisant et en sentimentalisant les relations entre les citoyens (la famille est cœur de l'ordre social mais aussi du sentimentalisme de l'époque), l'époque a construit des logiques de différentiation affective et identitaire qui s'avèrent plus difficilement discutables car elles touchent à l'intime. Cette lecture historique et familiale ne met également pas au même niveau les minorités qui, elles aussi, restent hors de la communauté.

Flower ouvre son magazine à certaines voix noires, notamment Booker T. Washington ou William S. Scarborough (ancien esclave, helléniste distingué et président de l'université de Wilberforce). Cependant, cette ouverture est limitée par sa vision progressiste[43]. Dans son grand

---

[41] Certains de ses proches vont plus loin, comme le poète pacifiste Ernest H. Crosby qui, dans les pages de *The Arena*, remet en cause la politique assimilationniste : « why this craze to make all men and all things alike ? ». Flower, *Civilization's Inferno*, p. 26-27, 84-90, 134-135 ; « The Menace of a National Health Bureau », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juin 1910, p. 240-241. Ernest H. Crosby, « The Immigration Bugbear », *The Arena*, vol. 32, décembre 1904, p. 596-602 (citation p. 598).

[42] Par exemple, l'élève de Richard T. Ely, l'économiste radical Edward W. Bemis propose un test d'alphabétisation aux nouveaux arrivants afin de protéger les ouvriers américains. Les restrictionnistes usent des outils progressistes – sciences sociales notamment – et des valeurs de « progrès » pour justifier leur politique, comme le souligne l'historien Daniel J. Tichenor : « The Immigration Restriction League set out to transcend traditional party politics in favor of Progressive notions of 'direct democracy' and 'scientific government' ». Sur la question du progressisme et de l'immigration, voir Daniel J. Tichenor, *Dividing Lines : The Politics of Immigration Control in America* (Princeton : Princeton University Press, 2009), p. 76 ; John Higham, *Strangers in the Land : Patterns of American Nativism, 1860-1925* (New York : Atheneum, 1969 [1955]), p. 101, 198 ; Nugent, *Progressivism*, p. 107.

[43] Dans sa bibliographie de la question noire aux États-Unis, W.E.B. Du Bois recense l'ensemble des articles sur la question noire dans *The Arena* (jusqu'à 1905) : 33 articles traitent de la question (autant que *The Atlantic Monthly* par

dessein régénérateur, les Afro-Américains restent des objets de discours, inaudibles victimes condamnées à la patience. C'est uniquement par la question de la violence raciale que Flower s'intéresse à la communauté noire, par ailleurs invisible dans sa vision du progrès social. En avril 1893, il signe un éditorial réquisitoire contre l'explosion de lynchages, sans pareille dans aucune « nation civilisée », qui ternit l'honneur du pays. En 1899, il revient sur les violences qui ensanglantent la petite ville de Wilmington en Caroline du Nord suite à l'élection d'un conseil municipal biracial[44].

Les émeutes raciales et les exactions contre des « nègres sans défense » qui se multiplient à la fin du siècle sont d'abord pour Flower le fruit des cicatrices jamais refermées de la guerre de Sécession. Le Nord, explique Flower, ne comprend pas les préjugés nés de la Reconstruction et enracinés dans les mentalités au Sud. Il voit dans l'octroi immédiat du droit de vote aux Afro-Américains à la fin du conflit, alors « ignorants » et « incapables de voter intelligemment », un « coup cruel » porté à la République et à la communauté noire et un exemple du « triomphe de la sentimentalité sur le jugement » typique des « réformateurs extrêmes ». Élever certains esclaves au rang de fonctionnaire ou d'élu a été une erreur au vu de leur impréparation. Si Lincoln n'avait pas été assassiné, renchérit-il, il aurait probablement choisi d'attendre 12 ans, le temps d'instruire les anciens esclaves[45]. L'histoire du Sud, sans la direction d'un Lincoln mythifié, se résume à une

---

exemple), avec des points de vue variés, souvent conciliateurs, parfois ségrégationnistes (en faveur de la privation du droit de vote par exemple car l'Afro-Américain, incapable pour le moment de comprendre les enjeux d'un gouvernement moderne, doit rester cantonner à sa « sphère »), jamais radical (aucun article de Du Bois par exemple, contrairement à *The Atlantic Monthly*). W.E. Burghardt Du Bois (éd.), *A Select Bibliography of the Negro American. A compilation made under the direction of Atlanta university; together with the proceedings of the tenth Conference for the study of the Negro problems, held at Atlanta university, on May 30, 1905* (Atlanta : Atlanta University Press, 1905), p. 49-50. Booker T. Washington « The Race Problem. A Symposium. V. Educational Possibilities of Negroes », vol. 21, avril 1899, p. 455-458 (publié quand Flower ne dirige plus *The Arena*) ; « Agricultural Negro », vol. 28, novembre 1902, p. 461-463. William S. Scarborough, « The Race Problem of Negroes », vol. 2, octobre 1890, p. 560-567 ; « Negroes from the Negro's Point of View », vol. 4, juillet 1891, p. 219-222 ; « Negro Folk-Lore and Dialect », vol. 17, janvier 1897, p. 186-192 (publié quand Flower ne dirige plus *The Arena*); « Have we an American Race Question ? Symposium. III. Lawlessness vs. Lawlessness », vol. 24, novembre 1900, p. 478-483.

[44] Les évènements de Wilmington sont aujourd'hui caractérisés comme un coup d'état. Flower, « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. The Burning of Negroes in the South : A Protest and A Warning », vol. 7, avril 1893, p. 630-640 ; « The Race Problem in the South », *The Coming Age,* vol. 1, février 1899, p. 225-228. Les remarques et citations qui suivent seront issues de ces deux articles.

[45] Flower ne donne pas sa source et nous n'avons pas retrouvé de traces de cette idée de moratoire de 12 ans. L'historiographie se divise, depuis le XIXe siècle, pour savoir ce que Lincoln aurait fait pendant la Reconstruction (le « Great Emancipator » devient un « Reluctant Emancipator » dans les années 60 par exemple). Dans son dernier discours trois jours avant son assassinat, il prend position pour un droit de vote limité, une première à l'époque pour un président (« I would myself prefer that it [franchise] were now conferred on the very intelligent, and on those who serve our cause as soldiers »). Selon Foner, Lincoln avait évolué sur la question pendant la guerre : il est donc plausible de l'imaginer en faveur d'une politique de protection fédérale pour les droits civiques et d'un droit de vote limité pour les anciens esclaves. Eric Foner, *The Fiery Trial : Abraham Lincoln and American Slavery* (New York, Londres : W.W. Norton, 2010), p. 331-335.

page sombre. L'occupation du Sud par une « dictature militaire », ressentie comme une insulte et une humiliation (« a crime against government, home, progress, and civilization »), ne pouvait qu'exaspérer la nature « féroce et impulsive » de ses habitants. Les Afro-Américains, après 1877, ne sont donc que les « victimes de la haine attisée par la Reconstruction ». Les massacres de la guerre et de son histoire immédiate ont brutalisé les blancs (comme toutes les périodes de violence dans l'histoire, par exemple l'Inquisition ou la Révolution française, précise-t-il). L'humanisme a cédé la place à cet « abandon à l'anarchie *(lawless abandon)* » caractéristique des « Anglo-Saxons en temps de conquête » qui a « si souvent déshonoré les premiers colons dans le Nord et l'Ouest ». Depuis, les « cris d'orfraie démagogiques poussés contre la suprématie noire » suffisent pour plonger le Sud dans cette « peur folle et aveugle ». Flower s'inscrit ici dans une tendance plus large à la fin du siècle : les réformateurs au Nord cherchent à effacer les blessures de la guerre de Sécession, quitte à nier la mémoire noire et assombrir l'héritage de la Reconstruction.

Malgré ces circonstances, la violence blanche dans le Sud est indigne et injustifiable, analyse Flower. Dans les années 1890, les causes de la haine – la crainte d'une domination noire et la présence de troupes fédérales – ont disparu, ne serait-ce que parce que dans de nombreux États comme le Mississippi et la Caroline du Sud, les Afro-Américains ont été privés de leurs droits par de nouvelles lois qui, pour voter, posent des conditions de propriété et de niveau d'instruction : un constat que dresse Flower sans sourciller (au contraire, un minimum d'éducation n'est « pas dénué de sagesse »). En revanche persiste la conséquence de cette animosité : la « sauvagerie des âges reculés latente dans les esprits civilisés[46] ». Cet effet d'hystérésis explique les « crimes atroces » contre la communauté noire, malheureusement prévisibles. Flower prend l'exemple de la torture et de l'exécution d'Henry Smith, brûlé sur le bûcher sous les acclamations de la foule en février 1893 pour avoir tué une petite fille de trois ans à Paris (Texas) : un spectacle indescriptible d'horreur et d'« inhumanité essentielle » pour le réformateur de Boston. Flower explique le geste de Smith par l'atavisme de l'esclavage et les effets débilitants de l'alcool : les blancs se sont moins intéressés à l'instruction des anciens esclaves depuis 1865 qu'à leur vendre ce « poison ». Dans le cas de Wilmington s'ajoute le pouvoir incendiaire des mots : les provocations d'un blanche anonyme qui recommande de

[46] Flower résume ainsi ce réensauvagement : « the lawlessness which sneers at law and oversteps all bounds of common decency and humanity in order to glut an insane frenzy. It is the calling to the surface of the ancient wild beast in man ». L'humanité est une construction fragile pour Flower, une conquête et un perfectionnement sans fin : « man has not yet advanced far enough from savagery to have gained more than partial mastery over his lower nature. The animal instincts are dormant ». L'on retrouve ici la même vision qui irrigue sa conception des genres – pureté et moralisme des femmes ; vertu virile et rationnelle des hommes civilisés, toujours menacée par leurs instincts primitifs (voir chapitre 4.I.A.1).

pendre « mille nègres par semaine » jusqu'à ce que cessent les agressions sexuelles qui, selon la presse suprémaciste, rongeaient la ville mais aussi l'éditorial provocateur pour la population locale du journaliste noir Manly qui conseille aux blancs de protéger leurs femmes contre tous les hommes, peu importe leur race.

Pour Flower, cette violence ne peut que se résorber par l'application d'une « loi indifférente à la couleur de peau (*law without color line*) ». Aux causes historiques d'une régression civilisationnelle et à la dérive d'une justice expéditive *(vigilantism)* par des communautés en proie aux passions, Flower réaffirme l'urgence de la loi, absolue, universelle et intemporelle, seule à même à rétablir une « justice impartiale » : à la fois la règle d'or qui intime de panser les blessures anciennes et œuvrer à une réconciliation et la loi de la République qui, rationnelle, refuse la « discrimination, criminelle et inhumaine ». Une « justice plus haute » ne se vengerait pas, explique-t-il, mais punirait les criminels noirs par de la prison pour protéger la société et leur donnerait un travail et de l'instruction pendant l'incarcération pour qu'ils comprennent « l'énormité de leur crime ». Malheureusement, conclut-il, la société de son temps n'est pas prête.

L'esprit de vengeance et la fureur de la passion qui se sont emparés du Sud, au contraire, perpétuent la violence, un cercle vicieux maintes fois prouvé par l'histoire qui assombrit l'avenir de la région. La violence se nourrit de violence et les injustices endurées par la communauté noire se paieront, avertit Flower : « Oh, fellow-countrymen of the South, take heed ! Do not imagine that rekindling the fires of the Middle Ages will protect your homes ». Les lynchages, le silence du reste de la population dans le Sud comme dans le Nord et le sentiment que la loi n'a plus cours tendent à « brutaliser encore plus le nègre ». Faire des exemples par les lynchages ne marche pas ; au contraire, cela a déclenché une véritable épidémie de crimes[47]. Flower évoque ainsi l'influence néfaste de la scène d'horreur de Paris (Texas) qui ne peut que corrompre les générations futures à travers l'avilissement des mères présentes mais qui, aussi, « s'imprime » dans « l'esprit malléable » des plus jeunes présents ce jour-là (« on that fateful day something fine, high, and divine went out of the life of every child at the execution ») et de la « race noire », restée en enfance et encline à l'imitation. Flower résume ainsi sa critique des lynchages mais aussi de sa victime :

> This cruel deed is to be arraigned — first, as a lawless act; secondly, as an expression of savagery unworthy of any community that claims to be even partially civilized; thirdly, as a crime holding the potential destruction of homes and firesides by kindling hate in an untutored and imitative race; fourthly, as a crime against childhood; fifthly, as a sin against

[47] Cette contagion de la violence inhérente à la vengeance explique son opposition à la peine de mort, survivance de temps barbares indignes d'une civilisation qui se réclame du Christ. Flower, « Editorial Notes. Thoughts on the Death Penalty », vol. 2, octobre 1890, p. 636-638.

> the unborn. But in saying this I do not wish to be understood as condoning the heinous deed committed by the drunken negro. I believe in the rigorous enforcement of justice through law. This is the only sure protection for home, state, or land. No civilization can be enduring which permits lawlessness to go unpunished or which fails to enforce justice in a spirit of *absolute impartiality*.

Loin de cet idéal, la « justice conventionnelle » du Sud, empêtrée dans ses préjugés, fait preuve d'une injustice révoltante. Les lynchages représentent une menace pour l'état de droit car, même punis par les tribunaux, les condamnés noirs sont exécutés par la foule. En outre, dans le cas d'Henry Smith, si le criminel avait été blanc, il n'aurait pas été torturé et brulé, analyse Flower : « it was because he was a negro – the child of a race ruthlessly torn from home and native land through the avarice of the white man; the child of a slave, perhaps at one time a slave himself; an unschooled, undeveloped savage, made mad by rum ». C'est le regard compatissant et bienveillant mais paternaliste et dédaigneux de celui qui se croit plus haut dans l'échelle de l'évolution que propose Flower. La question noire est donc régie par la même lecture progressiste de l'histoire qui gouverne toute sa pensée. L'inquiétude pour le pays, la soif de justice et la répugnance que suscitent les lynchages ne reposent pas sur un sentiment d'égalité ; au contraire, elles se fondent sur la supériorité de la race blanche. Pour Flower, les Afro-Américains sont à peine sortis de l'état sauvage à la fin du siècle (« untrained, half-savage negro ») : « bêtes de somme » au sortir de l'esclavage à peine trente ans auparavant et avant cette tragédie de simples primitifs[48]. Il les animalise, selon une imagerie raciste imprégnée de vulgate darwinienne qui les réduit à l'ancestralité simiesque : « this poor brute was at best only a few degrees removed from the gorilla or the lion of his native Africa »[49]. Néanmoins, comme chez Herbert Spencer, le racisme de Flower ne postule pas une supériorité naturelle des races blanches mais en fait le produit d'une histoire[50]. Plus environnementaliste que génétique, le retard des Afro-Américains relève du fait culturel et peut donc être modifié. Ce racisme progressiste se distingue donc de sa variante fataliste car les inégales aptitudes ne sont pas l'effet nécessaire d'un patrimoine génétique commun mais d'une histoire commune et de conditions de vie contingentes. Dans cette vision, les Afro-Américains sont des victimes qui, grâce à l'éducation, peuvent progresser mais, au vu de

---

[48] *A contrario*, en Europe, la question pose moins problème car le continent ne connaît pas cette histoire singulière de l'esclavage et les gens de couleur, explique-t-il, ont de l'instruction.

[49] De la même manière, Flower dénonce, dans les termes racistes de l'époque, la menace de dégénération qui frappe les Afro-Américains dans le milieu nocif des *tenements* : il évoque le spectacle écourtant d'une Créole dégradée par sa vie de misère dans un taudis urbain et mariée à un « nègre au front bas et au cou épais », signes dans la logique physionomiste de l'époque de brutalité et de stupidité. Flower, *Civilization's Inferno*, p. 104-105.

[50] C'est pour cette raison que le crime commis par Henry Smith à Paris, Texas, certes ignoble, fait pâle figure face aux crimes impunis contre les petites filles dénoncés par William T. Stead car ils étaient commis par des nobles londoniens qui avaient bénéficié de siècles de civilisation et de christianisme.

leur retard initial, l'horizon d'une égalité reste impensable pour Flower. *A contrario*, les tenants d'une infériorité inhérente et définitive ne peuvent qu'opter pour une ségrégation stricte et/ou la stérilisation forcée.

Les « races » chez Flower se situent à différents degrés dans l'échelle de l'évolution comme des plantes voisines sont à différents moments de croissance. Il faut donc créer le terreau propice pour élever l'arrière-garde de l'histoire et œuvrer patiemment à la convergence des races : c'est donc une séparation des chemins dans le même destin national, inévitable au vu du poids de l'histoire et de ses déterminations négatives, que présente Flower. Cette « ségrégation » comme pis-aller temporaire imposé par l'héritage historique de l'esclavage, repose sur un différentialisme culturel qui postule l'amélioration des conditions par des voies différentes, adaptées à chaque culture, et une vision du progrès social asymétrique, à différents rythmes, où les mêmes lois de l'évolution s'appliquent à deux situations différentes[51]. Cette vision rappelle celle de Booker T. Washington dans son discours à l'exposition d'Atlanta en 1895 : « In all things purely social we can be as separate as the fingers, yet one as the hand in all things essential to mutual progress ». L'imaginaire ségrégationniste, lié au progrès, modèle même la pensée des réformateurs philanthropes : un développement séparé mais non discriminatoire est pensable[52]. D'ailleurs, Flower affirme sa prédilection pour les solutions conciliatrices et gradualistes (« accommodationiste » dirait Du Bois) de Booker T. Washington ou William S. Scarborough : l'éducation, intellectuelle et professionnelle, est la clé du progrès racial. Le problème se résoudra aussi avec le temps. Aux blancs, ils recommande de tout faire pour atténuer la haine, jusqu'à ce que la mémoire de la Reconstruction s'efface. Aux victimes, il conseille courage et tolérance malgré les injustices et la violence. Flower note les progrès remarquables des Afro-Américains depuis 1865 : les succès professionnels, l'essor de foyers solides et d'une classe aisée sont de

---

[51] Cette approche se distinguerait de la politique ségrégationniste volontariste de domination engagée dans les États du Sud mais Flower se leurre car le différentialisme comme méthode (et non une ségérgation comme système de valeurs), pour le bien de tous et décidé par chacun, s'avère une fiction compte tenu des instruments sociaux et institutionnels qui perpétuent l'infériorité : Flower ne voit pas que l'éducation et les réussites sociales ne suffiront pas sans des garanties institutionnelles.

[52] Cette tendance s'illustre aussi par l'arrêt de la Cour suprême *Plessy v. Ferguson* en 1896, arrêt d'ailleurs jamais commenté par Flower. « Segregation actually drew on basic progressive values », comme le résume McGerr dans sa synthèse du progressisme, ce qui ne signifie pas, à l'inverse, que le progressisme implique nécessairement la ségrégation mais qu'il en est une modalité possible. Certains populistes fondent également le progrès racial sur la ségrégation. Les milieux socialistes vont dans le même sens (sans même compter les figures ouvertement racistes comme Victor Berger ou Jack London) : « Socialism will separate the races », clame *The Appeal to Reason*. Le socialisme veut l'égalité économique mais pas sociale, la justice pour la minorité afro-américaine mais dans le cadre d'une vision qui pose la supériorité blanche ou, tout du moins, la subordination des intérêts des minorités à ceux de la classe ouvrière, majoritairement blanche. McGerr, *A Fierce Discontent*, p. 183. Voir aussi Postel, *The Populist Vision*, p. 18-19, 175. Robert Allen et Pamela P. Allen, *Reluctant Reformers : The Impact of Racism on American Social Reform Movements* (Washington, DC : Howard University Press, 1974), p. 213.

bonne augure. Ils devraient en fait se réjouir, surtout s'ils se comparaient aux paysans russes ou aux ouvriers européens. Comme Booker T. Washington, Flower croit en un avenir radieux pour les deux races : la période tourmentée des années 1890 n'est qu'une « époque de transition » qu'il faut supporter avec « patience et charité ».

En conclusion, Flower reste ambivalent : *in abstracto*, il dénonce la discrimination légale subie par les Afro-Américains ; culturellement et socialement, il ne remet pas en cause la supériorité blanche : il en appele à la même justice pour toutes les races mais un justice pensée dans les termes de la classe moyenne blanche. À une époque de polarisation sur les questions raciales, il se veut raisonnable et modéré mais les présupposés raciaux de sa critique des lynchages ne se différentient guère des apologistes des violences : le langage de l'égalité raciale ne peut percer sa vision hiérarchique et progressiste de l'évolution du monde[53]. Le « peuple » au centre de la vision de Flower ne s'étend pas au-delà des producteurs blancs. Optimiste mais finalement guère intéressé, il laisse l'amélioration de la situation raciale au temps et n'évoque plus le sujet, silence que les voix noires accommodationistes qu'il convoque dans ses magazines ne peuvent briser[54]. La science la plus moderne (évolutionnisme et anthropologie notamment) conforte

---

[53] Ralph E. Luker, *The Social Gospel in Black and White : American Racial Reform, 1885-1912* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1991), p. 96, 230.

[54] Les visions philanthropiques d'une harmonie raciale n'empêchent donc pas les présupposés racialistes. Flower se rapproche ici de Tom Watson, bien que la rhétorique de Watson dans les années 1910 soit bien plus violente que celle de Flower (il défend le lynchage de l'affaire Leo Frank mais aussi des Afro-Américains, là où le rédacteur en chef de Boston est horrifié par toute forme de violence). Les deux hommes dénoncent les manœuvres politiciennes qui veulent diviser et attiser la haine pour maintenir leur pouvoir ; en même temps, ils postulent la supériorité de la race blanche. Dans les années 1890, Watson explique dans un article de *The Arena* la nécessité pour les fermiers noirs *et* blancs de s'allier pour défaire la ploutocratie mais, quelques années plus tard, il s'engagera en faveur de la suppression des droits civiques des Afro-Américains. L'invisibilité du problème racial chez Flower n'est qu'une version édulcorée du racisme virulent qui caractérise le populisme puis le progressisme du Sud et que la figure de Tom Watson symbolise. Le « problème Watson » divise les historiens. Pour Woodward, il s'agit d'une contradiction insoluble : Watson serait une sorte de Dr. Jekyll et Mr. Hyde, le clivage interne au personnage se projetant dans une division entre le mouvement agraire ouvert à tous de la fin du XIXe siècle et les contestations de fermiers blancs racistes au début du XXe siècle. Il voit malgré tout en lui un « rebelle » qui rejette les élites sudistes démocrates et leurs obsessions racistes. Pour O'Brien, les intentions premières de Watson se heurtent à la spécificité du Sud, imperméable au progressisme. McMath revient sur les critiques (Charles Crowe, Barton C. Shaw) qui réfutent la théorie d'une rupture entre deux Watson : ils révèlent, sous une alliance de façade, le racisme, en parole et même en acte, du Watson jeune. À cette interprétation, McMath oppose un changement de perspective : il s'accorde sur la continuité entre les années 1890 et le début du nouveau siècle mais l'analyse non pas comme la révélation, après 1900, du racisme latent d'un populisme rétrograde mais la persistance d'un réformisme dont la modernité se caractérise, en partie, par son racisme. Wyatt-Brown revient à une lecture psychologique où la mort des enfants de Watson, sa dépression et sa décrépitude expliquent son fanatisme à la fin de sa vie. Postel souligne que le populisme de Watson dans les années 1890 reconnaît une identité d'intérêts entre blancs et noirs mais que ce constat relève d'un pragmatisme politique qui ne remet pas en cause sa croyance en la suprématie blanche. Sanders pointe alors la contradiction de ce raisonnement : si le populisme présentait de telles affinités avec le racisme des démocrates alors pourquoi le parti était-il si terrifié par la révolte agraire ? Elle pointe une sélection déséquilibrée des protagonistes populistes : le soutien de Marion Butler aux suprématistes de Caroline du Nord, largement développé, sert de modèle

l'« épistémologie coloniale » et son obsession pour la « hiérarchisation raciale » qui, depuis le début du siècle, légitiment l'expansionnisme américain en reléguant tout ce qui ne correspond pas à l'américanité idéale, blanche et protestante[55]. Par conséquent, tout ce qui ne suit pas le mouvement de la raison progressiste américaine et plus largement occidentale ne compte pas dans la marche de l'histoire, sinon comme objet à réformer et élever. Pour ces marges réifiées, le souci humanitaire peine à cacher le racisme et le paternalisme. Comme les immigrants, la communauté noire représente les âges sombres de l'enfance de humanité : tous doivent s'adapter et se conformer à la logique civilisatrice sous la direction des blancs (souvent anglo-saxons) ou bien s'effacer devant les avancées de l'histoire, comme les Amérindiens.

Les Amérindiens n'intéressent guère Flower, indifférence qui, en soi, montre qu'ils ne sont qu'une quantité négligeable dans le déploiement des lois du progrès. Il porte sur eux le regard nostalgique et sentimental, mais convaincu de sa supériorité, de l'homme en haut de l'échelle de l'évolution qui ne voit qu'une « race en voie de disparition[56] ». Ce n'est qu'à l'occasion

---

du populisme, alors que ses engagements pour une collaboration entre noirs et blancs sont relégués à une note de bas de page. Thomas E. Watson, « The Negro Question in the South », *The Arena*, vol. 6, octobre 1892, p. 540-550. Flower, « Watson on the Negro », vol. 6, octobre 1892, p. lviii. Comer Vann Woodward, *Tom Watson : Agrarian Rebel* (New York : Oxford University Press, 1963 [1938]). Robert C McMath, « C. Vann Woodward and the Burden of Southern Populism », *The Journal of Southern History*, vol. 67, nº 4, 1er novembre 2001, p. 741-768. Bertram Wyatt-Brown, « Tom Watson Revisited », *The Journal of Southern History*, vol. 68, n° 1, février 2002, p. 3-30. Flower, *The Populist Vision*, p. 196. Elizabeth Sanders, « "Horny-Handed Sons of Toil"—R.I. P. », *Historical Methods : A Journal of Quantitative and Interdisciplinary History*, 2009, vol. 42, n° 4, p. 149-150.

[55] L'imaginaire colonial et scientifique se greffe sur l'acception historique du sens d'« évolution » qui s'impose au cours du XIXe siècle (OED). Sur le rôle des sciences dans la hiérarchisation raciale de l'humanité au XIXe sicèle, voir Douglas, « Mondialisation, évolution et science raciale » et sur les « Épistémologies coloniales aux États-Unis », voir Chaplin, p. 327-345, *in* Pestre, Raj, Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2*, p. 256-258.

[56] Flower, « An Interesting Representative of a Vanishing Race », vol. 16, juillet 1896, p. 240-250. La première occurrence de « vanishing race » remonte à un texte du révérend R.R. Gurley priant le Congrès d'acheter la collection de tableaux et d'artefacts amérindiens rassemblés par George Catlin, « noyau d'un musée de l'humanité » qui préservera les us et coutumes des « races en voie de disparition » (*The New York Herald*, 30 juillet 1848, p. 3). L'expression ne se diffuse vraiment cependant qu'à partir des années 1870 pour devenir un lieu commun au tournant du siècle : c'est la reformulation évolutionniste, en parallèle au succès des idées darwiniennes et spencériennes, qui favorise sa propagation (les équivalents français apparaissent également au même moment dans les revues d'anthropologie, voir *Gallica*). Pourtant, l'idée, sinon l'expression, remonte au premier XIXe siècle (elle est présente chez James Fenimore Cooper ou Tocqueville par exemple). La science, l'épistémologie coloniale, l'expérience expansionniste vers l'Ouest et la vulgate évolutionniste condamnent à l'extinction tout ce qui ne suit pas le modèle occidental, Amérindiens mais aussi Esquimaux (recherche dans *Chronicling America*, *Newspaper.com*, *Google Books* et *HathiTrust*). « Vanished races », comme variante, est courant dès les années 1840, notamment à propos des peuplades d'Amérique Latine, et accompagne l'essor de « vanishing race » à la fin du siècle, souvent à propos des hommes de la préhistoire (*The Prehistoric World: or, Vanished Races* d'E.A. Allen en 1885). En somme, tout ce qui n'est pas l'image du XIXe siècle triomphant devient une préhistoire, un contre-modèle pour l'âge du progrès mais aussi, paradoxalement, un négatif incomparable, radicalement autre. La loi de l'évolution permet d'apercevoir la fin avant son avènement. Au début du XXe siècle, la disparition des Amérindiens, en cours, devient paradoxalement l'objet d'un regard rétrospectif et nostalgique qui vise à préserver, au moment où les populations sont reléguées dans des réserves, la mémoire d'une culture s'effaçant devant la modernité. La volonté de saisir de manière réaliste et positive l'instant de

du discours du Potawatomi Simon Pokagon à l'exposition universelle de Chicago en 1893 que Flower aborde la question indienne. Il fait l'éloge de l'orateur, principalement de son panégyrique de la république américaine qui l'a « adopté » et de son acceptation stoïque de la destinée manifeste du pays (Pokagon se réjouit d'avoir adopté les usages de la civilisation blanche). Néanmoins, la nation, regrette Flower, ne s'est pas montrée à la hauteur de ses valeurs dans sa gestion, calamiteuse, des affaires indiennes. Flower se lance alors dans un réquisitoire contre le traitement indigne et sans pitié des Amérindiens par une civilisation soi-disant chrétienne : une histoire « humiliante, pathétique et essentiellement tragique » émaillée de « trahisons, de la mainmise sur les terres indiennes et du massacre de leur peuple » que seul vient illuminer le comportement de William Penn et Roger Williams. Pour Flower, les Indiens ne sont pas les « sauvages » dans cette histoire : difficile de juger de leurs « agressions » quand l'inventivité des chrétiens pour torturer d'autres chrétiens a été amplement démontrée par l'histoire, notamment lors des guerres de religion, et quand les Amérindiens sont les victimes ? Flower ne parle pas de « cruauté », caractéristique typique de ces populations « sauvages » dans les clichés de l'époque ; point d'essentialisation ici mais des actes explicables par des causes extérieures : « *if we can call people the aggressors* who object to having their native land take from them by aliens »[57].

Si Flower remet en cause l'étiquette de « sauvage » et dénonce comme « brutale et fausse » la fameuse phrase « there is no good Indian but a dead Indian », il ne s'extrait cependant pas d'une vision hiérarchisée des races et d'une vision folklorique d'une culture dépassée[58]. Néanmoins, la supériorité de l'Occident chrétien n'est pas naturelle mais le produit d'une histoire et d'un processus de civilisation progressif : « it is manifestly unfair to judge them by the

---

la disparition, pendant des photographes spirites qui veulent photographier les apparitions, est manifeste par exemple dans la photographie d'Edward S. Curtis, « Vanishing Race » (1904) : des cavaliers navajos, de dos, s'éloignent et s'effacent. D'autres ouvrages vont dans le même sens à la même époque : *The Vanishing Race* de George C. Smithe (1906) ; *A Vanished Race Of Aboriginal Founders. An Address By Brig.-General Henry Stuart Turrill, U.S.A. Genealogist And Past Councillor-General Delivered Before The New York Society Of The Order Of The Founders And Patriots Of America At The Hotel Manhattan, New York. February 14, 1907* (sur les Indiens du Sud-Ouest) ; *The Vanishing Race, and other poems* d'Ella Higginson (1911) : *The Vanishing Race, the last great Indian council, record in picture and story of the last great Indian council, participated in by eminent Indian chiefs from nearly every Indian reservation in the United States, together with the story of their lives as told by themselves--their speeches and folklore tales--their solemn farewell and the Indians' story of the Custer fight* (1913) du révérend baptiste Joseph K. Dixon, organisateur et photographe de trois expéditions commanditées par le philanthrope Rodman Wanamaker (militant pour les droits civiques pour les Amérindiens, il veut préserver les traditions indiennes). Cooper : *Le Dernier des Mohicans*. Tocqueville sur l'« État actuel et avenir probable des tribus indiennes qui habitent le territoire possédé par l'Union » : Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 258-288.

[57] Flower, « An Interesting Representative of a Vanishing Race », p. 249-250.

[58] Son article sur Pokagon, largement illustré, s'inscrit dans cette tendance, au début du XIXe siècle, d'ouvrages qui folklorisent, sentimentalisent et donnent à voir, grâce à la photographie et aux dessins, la fin de la culture amérindienne : *The Vanishing Race* de George C. Smithe (1906) ; *The Vanishing Race, and other poems* d'Ella Higginson (1911) : *The Vanishing Race, the last great Indian council* de Joseph K. Dixon.

standards of a people who have enjoyed Christian civilization for many centuries and who have behind them the lessons and warnings, the glory and the gloom of Roman, Grecian, Syrian, Chaldean, and Egyptian civilizations ». Flower oppose la sagesse de l'historien critique, ouvert à la pluralité des coutumes, à l'égocentrisme presque solipsiste (« self-engrossed class ») de tous ceux qui, bornés, ne se posent aucune question et jugent sans comprendre (souvent pour leurs propres intérêts) : si les Indiens s'étaient soumis, ils auraient alors été méprisés pour leur lâcheté et la trahison de leur héritage par les mêmes qui caricaturent leur brutalité[59]. Flower reconnaît une valeur historique aux Amérindiens ; cette reconnaissance repose sur la conviction que les mœurs sont relatives mais il s'agit d'une relativité sans relativisme puisque, si les Amérindiens ont droit, comme les ouvriers, les Afro-Américains ou les femmes, à une égalité de traitement et au respect de leur dignité, cette bienveillance se fait, non sans suffisance, dans les termes de la classe moyenne blanche américaine qui sert de garante de l'ordre et du progrès. L'émancipation se fait sous la tutelle de guides issus de civilisations plus avancées. Impuissants face à la marche de l'histoire, les indigènes ne peuvent alors que s'effacer.

Flower dresse le portait romantique d'un bon sauvage, un « cœur simple » à la « spiritualité innée » et à la moralité irréprochable (Pokagon est partisan de la tempérance), empreint de la sagesse des stoïciens et pourvu d'un « esprit enfantin » (comme le montre la naïveté du dessin et de la lettre que Pokagon envoya à Mme Flower pour la remercier de sa recension élogieuse de son ouvrage *The Red Man's Greeting*)[60]. Le rédacteur en chef de Boston porte sur les Amérindiens le regard réifiant, sentimental et paternaliste, d'une époque où la science cautionne une loi de l'adaptation ou de l'extinction innocente de sa violence : si elle nie aux acteurs la possibilité d'influer sur le cours des choses, voire d'être des sujets, cette négation, sans indignation ni célébration, se veut naturelle, scientifique, historique, positive. Né là où se tient Chicago avant qu'il n'y ait une ville, Pokagon, de manière symbolique, résume dans sa trajectoire la destinée des Amérindiens dans une civilisation du progrès. La ville se bâtit là où les Potawatomi massacrèrent la garnison de Fort Dearborn mais cette victoire ne put résister à la marche de l'histoire. En 1893, l'exposition universelle met en scènce et absorbe ce passé, l'ordonne selon les lois de l'évolution et monumentalise les hiérachies modernes dans la « ville blanche » : l'Indien devient objet d'exposition et parle la langue du progrès américain. Malgré sa bienvaillance, Flower ne refuse pas aux Amérindiens l'égalité de droits mais une égalité de valeur : il atteint ce résultat « tranquillement, légalement, philanthropiquement, sans violer un seul des

[59] Flower, « An Interesting Representative of a Vanishing Race », p. 249-250.

[60] *Ibid.*, p. 24, 245.

grands principes de la morale[61] ». Bien qu'il récuse l'étiquette de « sauvage » pour les Indiens, l'ambivalence de Flower se lit dans les persistances d'imaginaires dépréciatifs. Alors que la civilisation indienne s'éteint, son souvenir persiste comme une métaphore de la sauvagerie primitive, par exemple dans son portrait des débauchés de la haute société newyorkaise[62]. Les millionaires comme les Indiens sont, en dernière analyse, condamnés à disparaître devant l'inéluctable marche du progrès[63].

L'invisibilisation et la désagentivation des tous ceux qui ne correspondent pas à l'idéal de la classe moyenne, ou plutôt leur rééducation pour s'élever à son niveau, ne se limitent pas à la société américaine. Flower veut projeter sa politique progressiste à l'international. Le modèle américain, exceptionnel, est pensé comme l'acmé du processus civilisationnel qui se doit d'élever le reste du monde, comme la classe moyenne se doit d'élever les défavorisés de l'histoire : ce paternalisme, pris dans des enjeux géopolitiques mondiaux, révèle comme un miroir grossissant les ambiguïtés du progressisme. La conquête du primitif au cœur des croisades de Flower, que cette sauvagerie se trouve dans les dérives d'un système économique prédateur et criminogène, au plus profond des individus même les plus civilisés, chez les groupes sociaux à l'arrière-garde de l'histoire et dans les jungles urbaines, se rapproche alors des ambivalences du projet progressiste dès lors qu'il veut civiliser le reste du monde, en d'autres termes dès lors qu'il flirte avec l'impérialisme.

---

[61] Nous reprenons ici les mots de Tocqueville : « Les Espagnols, à l'aide de monstruosités sans exemples, en se couvrant d'une honte ineffaçable, n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits ; les Américains des États-Unis ont atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité, tranquillement, légalement, philanthropiquement, sans répandre de sang, sans violer un seul des grands principes de la morale aux yeux du monde. On ne saurait détruire les hommes en respectant mieux les lois de l'humanité ». Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 287-288.

[62] Voir par exemple Flower, *Civilization's Inferno*, p. 171 ; « Editorial Notes. Leprosy of the Soul », vol. 3, avril 1891, p. 635-638. Cet imaginaire se déplacera dans les années 1910 dans la littérature anticatholique que vendra Flower alors qu'il dirigera The Menace Publishing Company : les récits de captivité chez les Indiens fourbes et cruels seront transposés dans l'univers des couvents et des monastères.

[63] Flower, « An Interesting Representative of a Vanishing Race », p. 243. Cette conviction se retrouve chez son ami, le journaliste anglais William T. Stead (Flower cite son ouvrage *If Christ Came to Chicago* dans son article sur Pokagon). Ils modernisent Tocqueville pour qui les Indiens, comme les nobles du Moyen-Âge, ne s'intéressent qu'à la chasse et à la guerre, un mode de vie primitif dépassé par la civilisation sédentaire et agricole : le despotisme médiéval, adapté à un nouveau milieu, devient cette « aristocratie du dollar » que sont les millionnaires, un survivance d'un monde révolu. Ploutocrates et Amérindiens sont donc condamnés par l'évolution du monde à se civiliser ou à disparaitre. Flower, *Civilization's Inferno,* p. 128. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2*, p. 267.

C. Qu'est-ce qu'une « politique étrangère progressiste » ?

Flower milite pour une « politique étrangère progressiste », nécessaire projection internationale des exigences de la conscience au cœur du réformisme[64]. Ce sont des préoccupations humanitaires qui imposent par exemple une intervention à Cuba ou de l'aide aux Arméniens. Flower utilise son Union for Practical Progress en 1894 pour protester contre les massacres en Arménie par l'Empire ottoman et diffuse en 1896 des publicités dans *The Arena* pour la libération de Cuba du joug espagnol[65]. Les États-Unis, porte-flambeau de la liberté et de la démocratie, doivent se montrer à la hauteur de leur mission civilisatrice universelle : « is the Republic to prove to the world that she is worthy to be a leader of civilization ? ». Le statut exceptionnel du pays lui intime de se poser en arbitre des conflits sur la scène internationale, si nécessaire par la force : « the flag and the strong arm of the nation will be quick to protect and redress ». Dans le cas cubain, il s'agit de mettre un terme au « carnaval sans fin de barbarie médiévale, de meurtres et d'oppression ». Flower condamne la guerre motivée par l'égoïsme, la soif de pouvoir et un « commercialisme moderne sordide ». Cependant, dès lors qu'elle se donne pour objectif de « sauver les faibles, arrêter l'inhumanité, la rapine et le meurtre, et fortifier et revigorer la main de la justice et de la liberté », la guerre devient « juste » : Flower dit « holy », terme révélateur de l'origine religieuse de la *croisade* des *militants* progressistes. L'élan moral rachète alors la violence d'une intervention militaire. Dans le cas de la guerre hispano-américaine, la guerre est « non seulement justifiable mais un devoir solennel et auguste » car des marins américains ont été tués dans l'explosion du Maine et des cubains innocents sont massacrés par une monarchie lointaine, comme au temps de la guerre d'indépendance. Inévitable, le conflit non seulement permet selon Flower de réconcilier le Nord et le Sud, réuni comme au temps de la Révolution contre le despotisme, mais aussi de porter la bonne parole de la liberté à de nouvelles terres et de montrer la supériorité du modèle républicain sur l'absolutisme décadent de l'empire espagnol. Une guerre juste n'est que l'expression de l'altruisme et de l'abnégation d'une humanité régénérée, en haut de l'échelle de l'évolution, et la projection de la force hors de ses frontières la nécessaire remoralisation et civilisation des défavorisés de l'histoire[66].

Après leur victoire, les États-Unis peuvent démontrer leur exemplarité au monde et administrer Cuba, Porto Rico et les Philippines comme un protectorat bienveillant, pense Flower. Conscient de s'exposer aux accusations d'impérialisme et de reniement des « pères », le journaliste

---

[64] Flower, « A Progressive Foreign Policy », *The National Magazine,* vol. 8, août 1898, p. 430-432.

[65] Flower, « The Armenian Movement », vol. 13, août 1895, p. ix-xiii. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 82-83.

[66] Flower, « A Progressive Foreign Policy », p. 430 ; « A Backward Glance Over 1898 », *The Coming Age,* vol. 1, janvier 1899, p. 101-104.

use d'un argument fonctionnaliste issu de la vulgate évolutionniste – l'Amérique doit changer de forme pour s'adapter à son nouvel environnement – et le couche dans les termes du développement naturel vers la maturité de tout individu :

> But if the child is to be permitted to put on clothes becoming manhood when he arrives at his majority, so the republic may properly refuse to forever be held by views and traditions, which while eminently proper in the infancy of the nation, are wholly inadequate to meet the depends of the present conditions[67].

Les États-Unis apportent les « bienfaits de la liberté » à des peuples réduits au statut d'enfants perdus dans les sombres forêts des contes : « [The US] could treat [island possessions] as a friend would treat a little wanderer lost in a forest and seeking the highway that leads to home ». Les États-Unis, dorénavant adultes, doivent remplir leur mission et agir en père bienveillant : apprendre aux pays en développement la « difficile leçon de l'autonomie *(self-government)* ». L'on touche ici aux questions d'identité : l'essor du sentiment d'identité nationale se construit de concert avec la diffusion d'une approche psychologique du développement individuel. Flower identifie par ailleurs une forme culturelle particulière, le génie américain et protestant, avec un bien qui serait universel. Il reformule explicitement (et naïvement étant donné son pacifisme) l'expansionnisme du XIXe siècle et son « épistémologie coloniale ». Flower considère les anciennes colonies espagnoles, les immigrants, les Afro-Américains et les Amérindiens avec le même paternalisme. En guidant les territoires d'outre-mer, l'Amérique « accomplira avec majesté sa destinée manifeste » : étendre ses valeurs et ses vertus (« Greatness married to Goodness ») sur le monde et élever les pays moins avancés[68].

L'exceptionnalisme de Flower se conjugue avec les notions de supériorité anglo-saxonne alors en plein essor à l'époque (voir chapitre 1.II.C). Après des décennies de défiance, un rapprochement « naturel » s'opère entre les États-Unis et la Grande-Bretagne au tournant du siècle car ils partagent le même sang, la même culture mais, surtout, le même idéal politique de liberté et de souveraineté populaire. Flower appelle de ses vœux une telle « fédération des nations anglo-saxonnes » car elle incarne cette vertu en action au cœur de l'autonomie du citoyen comme du système politique. L'idée d'une suprématie anglo-saxonne se forge dès les années 1840 pendant la guerre contre le Mexique : la croyance dans la supériorité des institutions politiques

---

[67] Il revient dans un autre article sur la possible opposition à cet interventionnisme par des Américains élevés dans le culte de Washington et de Jefferson et reprend la même métaphore : « as though changed conditions did not change the needs of nations, just as the demands of manhood differ from those of childhood ». Flower, « A Progressive Foreign Policy », p. 431 ; « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », vol. 20, août 1898, p. 237.

[68] Flower, « A Progressive Foreign Policy », p. 430-432 ; « A Friend of Peace on Our War with Spain », *The National Magazine,* vol. 8, septembre 1898, p. 513-514.

anglo-saxonnes et la nécessaire diffusion du républicanisme laisse la place, sous l'effet de l'expansionnisme et des nouveaux discours scientifiques, à une conception raciale de cette suprématie. Les anti-impérialistes cooptèrent eux-aussi ce discours : ils craignaient que le métissage ne mît en danger la pureté raciale anglo-saxonne[69]. Au tournant du siècle, l'évolutionnisme, l'impérialisme, le racisme scientifique ainsi que l'obsession généalogique qui s'empare des États-Unis installent l'anglo-saxonisme dans les milieux intellectuels[70]. Contrairement aux impérialistes comme Theodore Roosevelt, Flower ne se sert pas de l'anglo-saxonisme pour justifier un expansionnisme agressif. Au contraire, il en illustre une autre interprétation, moins étudiée, qui se sert du modèle moral et civilisationnel américain et britannique pour mettre un terme au fléau de la guerre. Cet « utopisme racial », selon la formule de Duncan Bell, cherche à promouvoir la paix dans le monde grâce à « l'unité raciale des Anglo-Saxons » : seuls des peuples aussi avancés pouvaient encadrer le reste des nations et s'assurer que les rivalités interétatiques ne dégénèrent pas en conflits armés[71]. C'est le sens que Flower donne à sa « fédération des nations anglo-saxonnes » : invincible, elle serait le « porte-drapeau de la paix », à même de policer le monde, de maintenir ou rétablir l'ordre international, comme la classe moyenne pour les conflits nationaux[72]. En 1898, cet optimisme semblait justifié pour Flower : la simple idée d'une telle alliance avait par exemple poussé le Tsar Nicolas II à négocier plusieurs traités de paix et, surtout, à organiser la première conférence de La Haye[73]. Les multiples usages de l'anglo-saxonisme, des impérialistes aux utopistes raciaux, peuvent être considérés comme la

---

[69] Reginald Horsman, Race and Manifest Destiny. The Origins of American Racial Anglo-Saxonism (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1981).

[70] Portes, « En finir avec une norme : les Anglo-Saxons », p. 412-416. Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 220.

[71] Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 11, 17. Bell remarque que l'explosion de la littérature utopique dans les années 1890 participe de ce mouvement : prophéties sociales et rhétorique pacifiste, comme chez Flower, fondent la paix mondiale sur une alliance des Anglo-Saxons. Adopté par des politiques de tous bords, cet « utopisme racial », explique l'historien, est compatible avec les différentes analyses – libérales, radicales, socialistes ou républicaines – des causes de la guerre.

[72] Flower envisage une fédération politique qui repose sur une communauté de valeurs mais aussi le développement d'échanges économiques : « The supremacy of the Anglo-Saxon world; the spread of constitutional government, based on an ever-broadening suffrage; the checking of the threatening aggressions of absolutism; the fostering of free speech and free thought through the world; the union of peoples so formidable as to make war almost impossible; the commercial supremacy of the Anglo-Saxon world; the placing of the United States second to no commercial power; and, lastly, the securing of an ally which would prevent any continental power from meddling with American affairs ». Flower, « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », p. 225-237 (citation p. 237) ; « Editorials. The Politico-economic Awakening of the Anglo-Saxon World », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, juillet 1911, p. 362.

[73] Flower, « The Czar and Universal Peace », *The National Magazine,* vol. 8, novembre 1898, p. 180.

persistance des débats du mitan du XIXe siècle sur la « destinée manifeste » alors que le pays se lance dans une nouvelle phase d'expansion, dorénavant sur la scène mondiale.

La réalité, cependant, ne concorde pas avec la rhétorique de Flower. Sa vision d'une « politique étrangère progressiste » se heurte au problème de l'après-libération des peuples colonisés. Convaincu du bien-fondé d'un interventionnisme américain, les conséquences sur les peuples libérés restent impensées au-delà de la répugnance et de la crainte suscitées par la violence[74]. La « guerre juste » contre l'empire espagnol et la paix universelle portée par l'anglo-saxonisme se transforment sous l'influence de quatre ans d'occupation des Philippines en « guerre d'assujettissement *(war of subjugation)* » : tortures et exactions indignes d'un pays civilisé rapprochent alors les États-Unis des anciens oppresseurs[75]. Le « vieux langage du républicanisme » refait surface et supplante les prétentions à une « guerre juste » : Flower critique alors l'esprit de conquête qui corrompt le pays et ses habitants. Cet anti-impérialisme se mêle à un sens aigu de honte, d'inspiration puritaine : les actions de l'armée laissent en effet une « tache indélébile » sur le drapeau américain[76]. Même la Déclaration d'Indépendance se retrouve profanée aux Philippines : des officiers américains l'auraient qualifiée de « document incendiaire » et « censurée sur-le-champ » car les résistants philippins le diffusaient largement. Ce qui aurait été encore « impensable » en 1898 quand le pays prit les armes devient une réalité en 1902 : à cause du militarisme et de la cupidité des ploutocrates, le texte qui inspira les « héros républicains » du XIXe siècle comme Simon Bolivar a été vidé de son sens[77]. La « guerre d'assujettissement » aux Philippines convainc Flower que la guerre, en dernière analyse, menace l'exceptionnalisme américain car elle brutalise les hommes, avilit les plus nobles des idéaux et relègue le pays au rang des empires européens les plus décadents : le pays déchoit de son piédestal et perd son caractère

---

[74] En 1898, il dénonce les « horreurs de la guerre » mais il ne signifie pas par là les soldats des deux camps tombés au combat ou les dommages collatéraux dans la population civile mais les morts américains à cause de l'incompétence et de l'impunité du département de la Guerre incapable de fournir aux soldats des provisions et du matériel de qualité. Flower, article sans titre, *The Belleville Telescope* (Belleville, Kansas), 29 septembre 1898, p. 1 (il s'agit d'une réimpression du journal populiste *The American Nonconformist).*

[75] Flower, « Topic of the Times. Some Dead Sea Fruit of Our War of Subjugation », vol. 27, juin 1902, p. 648-651 ; « Topic of the Times. Brutalizing the American Soldier and Demoralizing American Youth », vol. 28, août 1902 ; p. 96-97.

[76] Flower, « Some Dead Sea Fruit of Our War of Subjugation », vol. 27, juin 1902, p. 651.

[77] La fin de la guerre américano-philippine ne met pas fin à la censure pour Flower car cette dérive liberticide n'est que la conséquence logique de l'impérialisme. Il donne comme exemple cet étudiant philippin de l'Illinois censuré par le ministère de la Guerre pour avoir critiqué l'Église catholique de l'archipel (alors que l'oppression des religieux est l'une des causes de l'insurrection philippine) : « another of those dangerous, reactionary and un-American actions which have become all too frequent since our republic became imperialistic in tone and began to curry favor with alien, reactionary, autocratic and despotic powers ». Flower, « Topic of the Times. Is the Declaration of Independence a Treasonable Document that Menaces Modern Imperialistic Republicanism ? », vol. 27, mai 1902, p. 538-539 ; « In the Mirror of the Present. Forbidding Free Speech Tender Our Flag », vol. 33, janvier 1905, p. 92.

unique et exemplaire. Flower adopte également une lecture pathologique : les États-Unis doivent éviter à tout prix cette « contagion mortelle » et se concentrer sur la seule politique saine pour un État moderne : la paix[78].

Cette mission ne s'extrait cependant pas des ambivalences d'une lecture progressiste des relations internationales. Pour échapper au destin qui condamne les pays qui s'adonnent à la « corruption impériale » et ne pas être relégué au statut de suiveur parmi les empires en déliquescence (« a camp-follower among the imperialistic nations that prey upon the weak »), les Américains doivent réactiver les principes républicains pour reconquérir leur statut de nation à l'avant-garde de l'histoire mondiale (« greatest moral world power – the true leader of the nations »)[79]. Les Américains doivent « s'engager pour la justice et la fraternité » et, une fois sur le « chemin de la vertu », cette logique pacificatrice et chrétienne s'imposera au reste du monde : la logique, naturelle et impersonnelle, qu'il imagine postule néanmoins un sujet qui prescrit le bien[80]. Bien que la guerre ne fasse plus partie de l'équation, cet élan postmillénariste et cette croisade morale conservent le sens d'une supériorité américaine et d'un paternalisme providentiel. Flower conclut que la situation a dégénéré aux Philippine car les Américains ne se sont pas montrés à la hauteur de leurs idéaux. Il ne remet jamais en question son idéalisme et sa conception des États-Unis comme le porte-flambeau bienveillant de la civilisation : sa critique porte sur les manquements du pays à sa promesse. Dans un éditorial dix ans après les débats sur l'occupation des Philippines (en 1911), Flower réaffirme sa méthode pour « faire de la République la plus grande puissance au monde » et instaurer une ère de paix, l'hégémonie des États-Unis fonctionnant comme la condition de la fin des violences et du progrès en général : « le renforcement de la démocratie » et « l'émancipation économique » des producteurs sur le front intérieur ; « l'activisme en faveur de la paix dans le monde » grâce à l'arbitrage, l'utopisme racial s'exprimant dans la juridisation du mode de résolution des conflits. Par conséquent, les États-

---

[78] Flower encense le poème intitulé « The Flag » de son ami, le pacifiste Ernest H. Crosby, où il affirme qu'un vrai patriote ne peut que militer pour la liberté et le pacifisme : « Who has hauled down the flag?/ Is it the men who still uphold/ The principles for which it stood;/ Who claim that ever as of old/ Freedom is universal good?/ Or is it those who spurn the way/ That Washington and Lincoln trod;/ Who seek to make the world obey,/ And long to wield the master's rod?/ Who boast of freedom, but prepare/ Shackles and chains for distant shores,/ Who make the flag the emblem there/ Of all that Liberty abhors?/ These have hauled down the flag! ». Flower, « Some Dead Sea Fruit of Our War of Subjugation », p. 652 ; « Ernest Howard Crosby : Prophet of Peace and Apostle of Social Righteousness », vol. 37, mars 1907, p. p. 259-271.

[79] De la même manière, l'art pacifiste et idéaliste que Flower appelle de ses vœux et qu'incarnent les poètes Katrina Trask et Ernest H. Crosby ainsi que le sculpteur William O. Partridge (voir chapitre 3.VI) professe sa vertu mais, dans le même mouvement, cherche à s'imposer comme le leader mondial du monde de l'art (voir son chapitre « Laying the foundation for a great new world art » dans ses mémoires : *Progressive Men*, p. 215-224).

[80] Flower, « Topic of the times. The United States as a World Power Yesterday and To-day », vol. 25, mai 1901, p. 547-559.

Unis doivent un établir protectorat international aux Philippines jusqu'à ce que le pays soit prêt à l'autodétermination, ce qui serait en accord avec la Déclaration d'Indépendance et les idéaux politiques américains[81]. Si Flower s'est réorienté vers des solutions multilatérales, la coopération internationale, de l'ordre des moyens, n'invalide en rien sa foi dans la supériorité du système américain qui se doit de guider le monde sur le chemin du progrès et de la civilisation. En revanche, il ne lit plus cette supériorité à l'aune de l'anglo-saxonisme, euphémisant ainsi la dimension racialiste de son engagement pendant la guerre de 1898. Son pacifisme et son anti-impérialisme, ambivalents, s'arrêtent là où commence la mission providentielle des États-Unis. La violence physique le révulse et exige une intervention mais celle-ci d'une part suppose la violence et d'autre part se fait dans les termes du modèle américain et invisibilise ses bénéficiaires : aucune voix portoricaine, philippine, cubaine ou des autres pays non occidentaux à « civiliser » ne transparait dans ses textes. Après l'expérience philippine, Flower semble avoir récusé la notion de guerre juste et refuse tout usage de la force. Malgré tout, il ne pense pas la violence structurelle de son impérialisme culturel, sorte de *soft power* qui se veut protecteur et altruiste mais inconscient de sa morgue : s'il ne veut pas exporter le mode de vie américain et veut préserver la relativité des us et coutumes, il cherche à imposer les valeurs politiques américaines qu'il identifie au Bien et au progrès et, dans ce grand projet, ne prend pas en compte ceux qu'il veut délivrer.

Avec l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, les ambivalences de Flower se font jour à nouveau. Il exempte la Grande Guerre de sa vision habituelle des conflits comme « malédiction » qui, à l'instar de l'alcool ou de l'opium, possède les individus, éteint leur « idéalisme spirituel », répand l'horreur dans des nations dites chrétiennes et ralentit « l'avancée de la race ». En effet, la croisade de Wilson est une « guerre bénéfique » car elle oppose la démocratie à l'autocratie, le progrès à la réaction. La violence est aussi rachetée par « l'influence morale » du président. Flower s'enflamme quand il évoque le Discours de Wilson au Congrès le 2 avril 1917 car il synthétise les idéaux pour lesquels il s'est battu toute sa vie : la souveraineté populaire et la démocratie, à l'échelle planétaire, contre l'absolutisme, la loi internationale contre le militarisme. Pour Flower, la réception retentissante du discours partout dans le monde, de l'Italie à la Russie à la Grande-Bretagne, témoigne de son importance ; il est même lu dans les écoles publiques françaises, précise-t-il. La seule justification de la guerre, conclut-il, est de mettre un terme au despotisme, peu importe sa forme : Kaiser, pape ou bureaucraties. Par ailleurs, l'alliance militaire scelle définitivement le rapprochement avec la Grande-Bretagne : les conflits passés s'effacent au profit de l'union des Anglo-Saxons. Flower lit alors l'histoire américaine à l'aune du modèle britannique

[81] Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 540-542.

qu'en bon disciple elle dépasse : les Américains, explique-t-il, ont donné au monde la « Magna Carta de la Démocratie Libérale » et il ne voit plus dans les Pères fondateurs les ennemis de l'aristocratie mais des « fils d'Angleterre » incarnant le libéralisme des « penseurs protestants les plus courageux »[82].

Flower donne à voir les ambivalences de l'interventionnisme progressiste qui se retrouvent au cœur de la croisade du président Wilson : prix à payer pour imposer le bien au monde, l'ingérence jonchée d'horreurs qui écœura Flower en 1902 reste impensée chez lui en 1917 ; elle se déplacera à la fin de la Grande Guerre dans la population américaine et précipitera la chute de Wilson et, avec lui, de l'élan progressiste qui animait le pays depuis le début du siècle. Chez Flower et Wilson, les évidences morales, cautionnées par l'élan messianique au cœur de leur protestantisme, la vision progressiste de l'histoire et la hiérarchisation du monde confirmée par la science, postulent un progrès monolithique certes idéaliste et bienveillant mais aussi intransitif. En effet, il n'implique que son sujet (les réformateurs ou les États-Unis comme instruments de la morale) qu'il conforte dans son rôle de bon pasteur et, soit invisibilise ses objets, soit s'accole à des objets contraires (pacifisme ou impérialisme, éducation populaire ou paternalisme).

Résistances ou invisibilité de pans entier du « peuple » bénéficiaire des réformes de Flower, aux États-Unis ou à l'international : au vu des limites et des ambiguïtés de sa vision scalaire, peut-on qualifier Flower de « réformateur illibéral » pour reprendre une analyse récente du progressisme ? Le portrait de Thomas C. Leonard évoque à bien des égards celui que nous venons de dresser (la dynamique présentée ici dans le contexte de la question sociale s'applique tout autant aux enjeux de politique étrangère) :

> Progressives did not work in factories. They inspected them. Progressives did not drink in saloons. They tried to shutter them. The bold women who chose to live among the immigrant poor and city slums called themselves 'settlers,' not neighbors. Even when progressives idealized workers, they tended to patronize them. Romanticizing a brotherhood that they would never consider joining.
>
> The distance progressives placed between themselves and ordinary people was not the product of class prejudice alone. Some progressives came from privilege, but far more were children of middle class ministers and missionaries, a number of whom struggled before finding vocational outlets for their intellectual and reform energies. The few who had known real deprivation, such as Thorstein Veblen, never romanticized it.
>
> The distance progressives placed between themselves and ordinary people instead had its origins in the progressives' self-conception as disinterested agents of reform. As they

[82] Flower, « The World War », *The Menace,* 5 mai 1917, p. 2.

> devised ways to make reform a vocation, the progressives found themselves poised between the victims and the beneficiaries of economic transformation. Most opted not to choose sides. Instead, they portrayed themselves as the representatives of the common good, uniquely positioned to transcend personal, class, regional, and partisan interests [83].

La recherche d'ordre qui, dans le récit de Robert Wiebe, veut rationaliser le pays pour le moderniser et adoucir les violences sociales devient sous la plume de Leonard une coercition discriminatoire par des savants et des politiques suffisants qui, sous couvert de bien commun, d'élévation et de progrès, excluent des pans entiers de la société. Les deux historiens dissocient progrès et progressisme, sauf que là où Wiebe voit dans les politiques de rationalisation du chaos social une avancée, Leonard se demande si le prix à payer pour un tel remède n'est pas trop élevé[84]. Ces deux lectures, à presque cinquante ans d'intervalle (1967 et 2016), soulèvent le même problème : elles enserrent un mouvement pluriel dans un grand récit unique. L'approche biographique permet d'en relativiser la pertinence car plutôt que de puiser dans des exemples disparates la matière d'une histoire souvent téléologique (bureaucratique et bénéfique pour Wiebe ; eugéniste et funeste pour Leonard), elle part de la complexité d'une trajectoire pour en considérer les contradictoires leviers. Ainsi, l'ingénierie sociale et culturelle de Flower certes porte en elle un élitisme sourd aux voix de tous ceux soumis à ce modèle de civilisation mais elle se conjugue aussi avec un radicalisme économique, politique et aussi culturel, qui laisse s'exprimer d'autres revendications non-conformistes, plus ou moins populaires (des populistes aux *cranks* de la classe moyenne), un lecture morale qui porte en elle des limites mais aussi un potentiel de subversion sociale[85], et, enfin, postule une démocratisation radicale dans ce cadre limité (les producteurs blancs et l'idéalisme culturel, néo-classique et bourgeois) : le « peuple » peut participer dans le processus politique et doit bénéficier des avancées économiques ; les *cranks* ont leur place dans les avant-gardes. Ces questions, liées aux enjeux des savoirs dans un monde qui a changé d'échelle, seront abordées dans la seconde partie de ce travail qui, par conséquent, reprendra à nouveau frais la question du « peuple » et abordera la question du non-conformisme comme à la fois ferment d'une culture démocratique mais aussi menace de déstabilisation pour la

---

[83] Thomas C. Leonard, *Illiberal Reformers : Race, Eugenics, and American Economics in the Progressive Era* (Princeton : Princeton University Press, 2016), p. 7-8.

[84] Wiebe, *The Search for Order*, p. 172.

[85] Johnston fait la même remarque à propos d'une étude des réformatrices dans l'Église baptiste : « Mining the same vein, Evelyn Higginbotham has established the subversive nature of black Baptist women's "politics of respectability." Higginbotham wisely understands that her Progressive Era subjects "reflected and reinforced the hegemonic values of white America," but she does not stop with that simple cultural studies insight. Rather, she realizes how an emphasis on morality could move well beyond social control to, in the case of her heroines, a radical Christian emphasis on dignity and the righteousness of the poor that easily led to formal, and effective, cross-class political resistance to racism ». Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era », p. 86.

communauté. Avant d'explorer cette problématique de la démocratie à l'âge de la science moderne, analysons comment les ambivalences de la rhétorique de Flower se retrouvent dans la diffusion effective et la production de ses écrits.

II. Mobiliser, diffuser

A. Mobilisations

Le journaliste indépendant, que Flower décrit comme un hypnotiseur ou un médium, doit réveiller les consciences endormies. Il s'agit d'intervenir sur le « cadrage » des enjeux, c'est-à-dire « façonner des compréhensions communes du monde […] qui légitiment et motivent l'action collective » et ainsi influencer les représentations collectives, ce que Charles Tilly désigne sous le sigle « WUNC »[86]. Le combat de Flower illustre en effet les principes énoncés par le sociologue des mouvements sociaux. *Worthiness* (respectabilité), tout d'abord : se saisissant de l'histoire américaine et de l'espace transatlantique et transpacifique comme d'un réservoir d'idées et de précédents, Flower veut légitimer son action, contester les accusations d'excentrisme *(cranks)* proférées contre les populistes et autres réformateurs et former, grâce à ses associations et à son magazine, le réseau de réformateurs nécessaire pour encadrer et susciter un mouvement de masse (un exemple des « communautés de l'imprimé *(communities of print)* » analysées par Tarrow[87]). Le « répertoire d'actions » dans lequel Flower puise sa méthode s'est forgé pour lui en Angleterre dans les années 1840 avec le travail de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé : l'éducation du peuple par une minorité idéaliste avait suscité une mobilisation massive qui mena à des réformes sans révolution violente[88]. *Unity* (unité) : les diverses croisades de Flower incarnent pour lui la même inspiration religieuse fondée sur « l'idéalisme spirituel » ; elles ne peuvent que rassembler tous les gens de bien. *Numbers* (nombres) : il mesure le succès de la mobilisation à l'aune du tirage de ses magazines et de l'implication des lecteurs. *Commitment* (engagement) : les réformateurs,

---

[86] Doug McAdam, John D. McCarthy, et Mayer N. Zald, *Comparative Perspective on Social Movements. Political Opportunities, Mobilizing Structures, and Cultural Framings* (Cambridge : Cambridge University Press, 1996), p. 6. Charles Tilly, *Social Movements, 1768-2004* (Boulder, CO : Paradigm Publishers, 2004), p. 3-4.

[87] Sidney G. Tarrow, *Power in Movement : Social Movements and Contentious Politics* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), p. 43-53.

[88] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 358-378. Les concepts utilisés ici sont empruntés à la sociologie des mouvements sociaux, voir Tilly, Tarrow, McAdam, McCarthy et Zald.

décrits comme « earnest, robust, manly », personnifient une vertu en action toujours présentée en termes de virilité, même pour les femmes[89].

Son grand réveil spirituel et politique s'extrait difficilement de l'ordre du discours. Si l'idéalisme de la vision éthique réunit les militants, la dispersion des forces nuit à leur efficacité. Une centaine d'Unions for Practical Progress et d'Arena Clubs sont certes créés ; de nombreuses conférences sont organisées ; les exhortations humanistes galvanisent les troupes et l'objectif éducatif semble rempli. Le bilan en terme de changement social concret se révèle plus modeste : seul le mouvement pour relever l'âge de la majorité sexuelle, organisé en partenariat avec l'American Purity Alliance et la WCTU de Willard, semble avoir porté ses fruits car il est soutenu et encadré par des associations très structurées[90]. L'essentiel de la contestation reste polémique et performative : faire prendre conscience, dénoncer, publier, faire circuler l'information, c'est se mobiliser et réformer[91]. La traduction dans une lutte concrète pour obtenir des changements politiques se fait alors par d'autres, ailleurs, notamment à travers des organisations comme la WCTU ou les candidats réformateurs aux élections comme les populistes, William J. Bryan, les « socialistes progressistes » ou Robert M. La Follette. Plus vulgarisateur que pionnier, Flower pense sa mission de journaliste indépendant comme celle d'un médium idéal qui porte la bonne parole des penseurs les plus avancés (les « thought-molders ») qui peuplent ses magazines. Il ne dissocie jamais action politique et rhétorique réformatrice : plus large sera la propagation de son message, plus les américains se mobiliseront et plus le pays avancera sur le chemin du progrès social. Flower cherche à fédérer le ferment réformateur qui secoue le pays et à porter haut, à l'échelle nationale, son message. Dans ce cadre se pose la question de l'influence de ses magazines – *The Arena*, *The New Time, The Coming Age* et *The Twentieth Century Magazine*. Il est temps de confronter les intentions de Flower à la réalité de la dissémination de ses idées et de prendre la mesure de la diffusion de ses idées réformatrices : s'interroger, grâce à l'analyse de bases de données, des pratiques éditoriales, et des comptes-rendus des professionnels de l'édition et de la publicité à l'époque, sur la sociologie de son lectorat, la géographie de la circulation de ses écrits et les réseaux où ils s'inscrivent.

---

[89] Flower, *Progressive Men*, p. 269.

[90] *Ibid.*, p. 124-130. Dans une lettre à Henry D. Lloyd en 1895, Flower évoque la question de l'influence de son magazine : « you can judge of that by the history of our bill for the raising of the age of consent law during the past winter ». Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 12 juin 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[91] Cette dimension performative des idées, *a contrario*, servira de point de départ à l'histoire intellectuelle et culturelle des écrits de Flower que nous proposerons dans la seconde partie de ce travail : une exploration de la controverse sur le sens du progrès au tournant du siècle et, plus précisément, sur le rôle du peuple, de la science et de l'État dans une démocratie qui a changé d'échelle. François Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 101, 2009, p. 188.

B. Mesurer le lectorat

Le premier indicateur pour mesurer l'influence d'un magazine, chez les publicitaires de l'époque comme chez les historiens, est son tirage. En 1903, se remémorant l'âge d'or de son magazine avant la faillite de sa maison d'édition et son congédiement, Flower évoque un tirage de 100 000 exemplaires, notamment pendant la campagne de 1896[92]. Les chiffres donnés par les professionnels de la publicité s'avèrent bien moins optimistes : entre 20 000 pour *Printers' Ink*, premier magazine national du milieu, et 38 000 pour le *Remington Brothers' Newspaper Manual*[93]. Avec la révolution des années 1890, le modèle économique des magazines dépend des publicités : un plus grand tirage permet alors de faire payer plus les annonceurs. Afin d'en finir avec les estimations fantaisistes de certains titres, les agences de publicités établissent des catalogues (ou « annuaires de la presse et de la publicité » en France), comme le *Remington*. Ces publications décrivent le prix, le format et le tirage des magazines et des journaux (et souligne les publications qui ne fournissent pas l'information), afin de déterminer le plus rationnellement possible le prix des publicités. Il s'agit de faire pression sur le monde de la presse pour qu'il donne des chiffres fiables[94]. Le catalogue de N. W. Ayer & Son, connu par exemple pour sa campagne à succès pour les biscuits Uneeda, dispose du plus grand nombre de données sur les différentes revues de Flower : il donne 35 0000 pour *The Arena* en 1896. Même ces estimations sont problématiques cependant car parfois elles ne se fondent que sur les déclarations des intéressés : l'agence Rowell, par exemple, ne prend pas en compte 35 000 car les informations données par Flower ne sont pas satisfaisantes ; seules deux années lui paraissent fiables : 1895 avec 24 612 exemplaires et 1902 avec 28 161[95]. L'analyse de différents annuaires de la presse indique une moyenne d'environ 20 000, une influence grandissante pendant la dépression de 1893 et jusqu'à la présidentielle de 1896, une baisse après son éviction (et une hausse concomitante de la revue qu'il rejoint, *The New Time)*, puis un rétablissement poussif et jamais complet à son retour fin 1900, et, enfin, après la

[92] Flower, « Notes and Comments. A Word to Our Readers », vol. 29, juin 1903, p. 670.

[93] L.J. Vance, « Some radical publications », *Printers' Ink*, vol. 16, 15 juillet 1896, p. 19-21.

[94] Les titres sont nombreux à l'époque : *Dauchy & Company's Newspaper Catalogue ; Lord and Thomas Pocket Directory of the American Press ; Nelson Chesman & Co.'s Newspaper Rate Book ; Remington Brothers' Newspaper Manual ; Rowell G. P. & Company's American Newspaper Directory.*

[95] Mott, *A History of American Magazines*, p. 411, 414.

faillite de *The Arena* en 1909, un *Twentieth Century Magazine* à la peine[96]. Cependant, ces chiffres, parcellaires et plus ou moins sûrs, sont sujets à caution[97].

Les chiffres, de toute façon, ne prennent de sens qu'en les mettant en perspective avec le reste du paysage éditorial. Hamlin Garland, en 1890, évoque un lancement fulgurant pour *The Arena* : un tirage de 30 000 exemplaires, trois fois plus que la *North American Review* et deux fois plus que cette revue et *Forum* ensemble[98]. L'enthousiasme du proche de Flower biaise certainement les estimations puisque *Forum* se vend bien mieux selon le catalogue Ayer. En revanche, dans les années 1890, *The Arena* se diffuse davantage qu'une grande revue comme *The Atlantic Monthly*. Malgré tout, son tirage reste sans commune mesure avec les deux plus grands magazines de l'époque, *Harper's Magazine* et *The Century* et leurs 175 000 mensuels vendus. Une décennie plus tard, les écarts restent sensiblement les mêmes. En parallèle, les nouveaux magazines populaires comme *McClure's* s'imposent : les chiffres à peine supérieurs à *The Arena* au début (36 687 en 1895) laissent la place à des tirages deux fois plus élevés que ceux des mensuels élitistes comme *Harper's* dix ans plus tard (414 000 en 1907)[99]. La revue de Flower a donc un rayonnement moyen mais certain. Cette diffusion moyenne se confirme au vu du prix des publicités dans ses revues, indicateur indirect de l'attractivité du titre dans le grand public. En 1896, une pleine page coûte 40$[100]. En 1901, le tarif passe à 60$, une somme modique en comparaison avec par exemple 250$ pour *Harper's* ou 384$ pour *McClure's*[101]. La différence reste

---

[96] Voir annexe 5.3. Science peu fiable à l'époque, la mesure du tirage occupera les publicitaires et le législateur jusqu'aux années 1910. En 1899, l'Association of American Advertisers tente d'établir les procédures standardisées de vérifications mais échoue. Le Newspaper Publicity Act de 1912 impose aux journaux de divulguer, par acte notarié, leur tirage. En 1914, l'industrie de la publicité s'organise et fonde un Audit Bureau of Circulations. À ce sujet, voir William Rufus Scott, *Scientific Circulation Management for Newspapers* (New York : The Ronald Press Company, 1915), Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », p. 481-482 et Theodore Peterson, *Magazines in the Twentieth Century* (Urbana : University of Illinois Press, 1956), p. 27.

[97] Par exemple, les catalogues donnent de bons chiffres pour *The Arena* entre 1897 et 1899 alors que les témoignages des acteurs et la fin catastrophique de leur gérance en 1900 ne concordent pas avec ce scénario (sur *The Arena* pendant l'absence de Flower, voir chapitre 2.III.F).

[98] Lettre de Garland à James Herne, 21 novembre 1890, *in* Newlin et McCullough (éds.), *Selected Letters of Hamlin Garland*, p. 68-69

[99] Voir annexe 5.3. N. W. Ayer & Son, N. *W. Ayer & Son's American Newspaper Annual: containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada, 1895* (Philadelphie : N.W. Ayer and Son, 1895), p. 325, 538, 542, 544, 547,550. N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual: containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada, 1907* (Philadelphie : N.W. Ayer and Son, 1907), p. 370, 580, 610, 614, 615, 619, 622.

[100] Lettre de Flower à Henry Charles Lea, 31 mars 1896, Henry Charles Lea Papers, Rare Book & Manuscript Library, Folder 77, University of Pennsylvania.

[101] Les publications les plus côtées sont le *Saturday Evening Post* avec 900$ la page et le *Ladies' Home Journal* avec 1000$. *Nelson Chesman & Co.'s Newspaper Rate Book including a catalogue of newspapers and periodicals in the United States and Canada, having 5,000 circulation and over, with Advertising Rates of each paper, Circulation, etc. for the year 1901* (Saint-Louis, Pittsburgh, Chicago : Nelson Chesman & Co., 1901), p. 164-167, 208, 219.

la même avec le *The Twentieth Century Magazine* : 60$ pour la revue de Flower alors les autres publications ont augmenté leurs tarifs : 300$ pour *Harper's* et 460$ pour *McClure's*[102]. Enfin, le changement d'échelle, *via* un retour au local, confirme cette influence moyenne. À la bibliothèque municipale de Muncie *The Arena* s'emprunte 62 fois entre 1895 et 1902, moins que d'autres magazines : *Forum* (197), *The Atlantic Monthly* (283) ou *The Century* (1741) et *Harper's* (3142)[103].

En 1903, Flower se remémore avec nostalgie les débuts de *The Arena* :

> At the time when I left *The Arena*, it had reached a circulation greater than that of any other high-priced original review of opinion published in this country, with one exception; and it is my confident belief that the old friends of this review will again rally to its support as they did in the old days, when from the Atlantic to the Pacific the great Arena family was enthusiastically engaged in extending the circulation and influence of the magazine they had learned to believe in and to love[104].

L'identité de cette « exception » reste inconnue mais elle montre que Flower adopte un positionnement élitiste en matière de contenu et de prix, dans la lignée de *Harper's* ou *The Century* : il veut démocratiser la diffusion de son magazine mais pas son contenu, éduquer le maximum de lecteurs sans sacrifier à l'exigence intellectuelle, s'ouvrir aux voix marginales et populaires dans le but de les ériger au niveau de la grande culture de son temps. Il se positionne sur une niche : la communauté des progressistes radicaux qu'il veut la plus large possible mais qui repose avant tout sur ses intellectuels. Cette orientation explique aussi ses estimations apparemment exagérées. Dans une lettre à Henry D. Lloyd de 1895, Flower avance le tirage probable de 25 000[105]. S'il évoque parfois 100 000, c'est certes parce qu'il veut galvaniser et mobiliser ses fidèles mais aussi parce qu'il prend davantage en compte le nombre de lecteurs et non d'acheteurs de son magazine (chaque imprimé touchait, disait-on, quatre ou cinq lecteurs)[106].

---

[102] Le *Ladies' Home Journal* vend ses publicités jusqu'à 6000$ la page. *Nelson Chesman & Co.'s Newspaper Rate Book including a catalogue of newspapers and periodicals in the United States and Canada, having 5,000 circulation and over, with Advertising Rates of each paper, Circulation, etc. for the year 1911-1912* (Saint-Louis, New York, Chicago, Chattanooga : 1912), p. 95, 162, 167, 226.

[103] *What Middletown Read*. Voir annexe 5.2.

[104] Flower, « Notes and annoucements », vol. 31, avril 1904, p. 444.

[105] Flower prend garde cependant de différentier tirage et influence (qu'il juge à l'aune de la mobilisation pour relever l'âge de la majorité sexuelle). Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 12 juin 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[106] Cette manière de compter les lecteurs, récurrente dans les écrits de Flower, paraît déjà dépassé pour *Printers' Ink* en 1899 : vraie à l'époque où les journaux étaient rares, elle devient caduque avec le développement exponentiel du nombre de publications permis par la mécanisation et la baisse, par conséquent, de leur prix. « Five Readers to A Paper », *Printers' Ink*, vol. 28, 5 juillet 1899, p. 36.

L'analyse du tirage des magazines de Flower permet certes de comprendre l'impression moyenne de ses idées dans l'esprit du grand public et sa position intermédiaire dans le paysage journalistique mais le nombre de magazines vendus ne peut cependant épuiser la question de l'influence, d'autant plus quand les chiffres sont problématiques. Flower imagine un magazine pour le « peuple » et les intellectuels : il s'agit donc d'apprécier la circulation des idées à la fois dans la population en général et dans le milieu intellectuel. Pour satisfaire cette double approche, collective et individuelle, il faut une méthode qui concilie le micro- et le macrosocial. D'une recherche empirique des archives se dessine un tableau partiel mais nuancé des leaders d'opinion redevables au travail de Flower. En ce qui concerne une cartographie de la diffusion des ses magazines dans la société dans son ensemble, les bases de données et les outils d'analyse des humanités numériques, par l'étude des processus de citation, de reproduction d'article et de références, permettent une esquisse de la diffusion socio-culturelle et géographique des textes : l'étude des types de journaux qui véhiculent les écrits de Flower donne alors un aperçu des lecteurs implicites qu'ils construisent.

C. Sociologie du lectorat de Flower

Flower vise un lectorat composé d'intellectuels (« thought-moulders of the nation »), pasteurs et surtout rédacteurs en chefs de quotidiens locaux et radicaux qui relaieraient au grand public l'Évangile social [107]. Les témoignages de l'époque semblent attester d'une mise en réseau de ces intermédiaires. De nombreux quotidiens des grandes villes louent le travail de Flower : « défenseur du peuple » pour le *St. Louis Post-Dispatch* (451 770 habitants) ; « rédacteur en chef réformateur de mérite » pour le *Kansas City Journal* (132 716 habitants) ; personnage en vue pour le *Democrat and Chronicle* de Rochester (133 556 habitants)[108]. C'est cependant dans les marges du réformisme que Flower suscite le plus d'admiration : les libres-penseurs, les populistes, les socialistes ou les courants plus radicaux des grands partis, l'agrarianisme de William J. Bryan et

[107] Flower, *Progressive Men*, p. 22-23.

[108] « Literary Notes », *St. Louis Post-Dispatch*, 28 février 1897, p. 24. « Notes and Notions », *Kansas City Journal*, February 16, 1899, p. 4. « Men talked about », *Democrat and Chronicle* (Rochester, NY), 29 septembre 1895, p. 6. Voir aussi : *Omaha Daily Bee (*140 452 habitants), 14 avril 1894, p. 7 ; *The Los Angeles Herald*, 27 septembre 1896, p. 6 et 26 novembre 1893, p. 11 ; *The Galveston Daily News* (29 084 habitants), 1er mars 1896 ; *The Saint Paul Globe* (133 156 habitants), 8 mai 1904, p. 35 ; *The New York Sun*, 11 janvier 1906, p. 7. Outre cet échantillon issu de nos recherches, Flower consacre régulièrement plusieurs pages dans ses magazines aux critiques positives de la presse ; voir par exemple « Recent press criticisms », *The Arena*, vol. 7, mai 1893, p. xl-xliii. Sauf mention contraire, tous les journaux cités *infra* proviennent des deux bases de données que nous avons utilisées le plus : *Chronicling America* et *Newspaper.com*. Les informations sur ces différents titres sont issues de *Chronicling America* et le nombre d'habitants des localités où ils paraissent du recensement de 1890.

l'aile « insurgée » du Parti républicain menée par Robert La Follette. Le journal athée *Blue-grass Blade* voit en lui « le plus grand homme au monde[109] ». *The Advocate*, « conscience et inspiration du populisme au Kansas », consacre à Flower des dizaines d'articles dans ses pages et se réjouit d'être recommandé par ce mentor, « défenseur inébranlable du peuple » contre la ploutocratie, peintre juste des maux de l'époque, fidèle chroniqueur de la révolte agraire et fondateur d'un forum national où ses leaders peuvent s'exprimer : il fait du rédacteur en chef de Boston un modèle pour le mouvement populiste et de ses articles une référence pour tous ceux qui veulent penser le présent[110]. *The Progressive Farmer*, un des journaux populistes les plus lus des années 1890, voit dans *The Arena* le « magazine réformateur de référence » et souhaite une diffusion la plus large possible[111]. Le socialiste Julius Wayland voit en Flower un président idéal pour le pays, éclairé, humaniste, rassembleur et admiré par tous les « camarades »[112]. Pour le journal de la communauté utopique d'Edison, Washington, (l'Equality Colony) Flower fait partie de ces « hommes et femmes de culture » qui, aux États-Unis comme en Grande-Bretagne, ont épousé les idées socialistes, un « pionnier » de la même envergure que Washington, Thomas Paine, Henry George ou Edward Bellamy[113]. En France, le rédacteur en chef de *La Revue socialiste*, Eugène Fournière, décrit en termes élogieux *The Arena* : une « revue assez importante et très intéressante » qui a su maintenir une « parfaite ligne d'indépendance »[114]. L'hebdomadaire de William J. Bryan, *The Commoner*, l'enrôle dans son combat et celui de La Follette le considère comme un « contemporain de renom » : son magazine « unique », un des trois les plus

---

[109] Charles Chilton Moore, « The Arena », *The Blue-grass Blade*, 21 février 1891, p. 3 ; « Who is the greatest man on the world ? », *The Blue-grass Blade*, 28 novembre 1891, p. 5-6.

[110] Decription de *The Advocate* dans *Chronicling America*, http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn85031982/. « Mr. Flower founded the *Arena*, which was the first magazine to enter the reform field ». « The Immaculate Judge Botkin and Jerry Simpson », *The Advocate and Topeka Tribune*, 24 aout 1892, p. 5 (ici le journal populiste met sur un pied d'égalité Flower et Jacob Riis). « Our Boston Letter », *The Advocate and Topeka Tribune*, 5 avril 1893, p. 5. « The 'New Time ' », *The Advocate*, 14 juillet 1897, p. 5.

[111] Fondé par l'étoile monte montante du populisme Leonidas L. Polk, *The Progressive Farmer* profite du succès de son rédacteur en chef. Pressenti pour représenter le People's Party aux élections présidentielles de 1892, Polk meurt subitement en début d'année. John L. Ramsey reprend alors le journal. C'est lui qui écrit l'article sur Flower : « He is the noblest patriot that New England has ever produced. I wish ten million copies of *The Arena* could go into the hands of American readers every month ». John L. Ramsey, « In the Heart of Goldbugdom », *The Progressive Farmer*, 10 septembre 1895, p. 2.

[112] Julius Wayland, « B.O. Flower », *The Appeal to Reason,* 10 octobre 1895, p. 1. Article sans titre, *The Appeal to Reason*, 8 avril 1905, p. 1.

[113] « Culture and socialism », *Industrial freedom*, 21 mai 1898, p. 2 ; « The pioneer », *Industrial freedom*, 26 novembre 1898, p. 1.

[114] Eugène Fournière, Note du rédacteur en chef dans la traduction de l'article de Jack London, « Une association universitaire socialiste aux États-Unis », *La Revue socialiste*, vol. 44, octobre 1906, p. 388-389.

« progressistes » de l'époque, « domine la scène éditoriale »[115]. À notre connaissance, peu de figures hors des marges s'intéressent aux magazines de Flower. Dans sa fresque de la « décennie mauve » (autre nom des *gay nineties* à cause de la popularité de la couleur, popularisée par le développement d'un nouveau procédé chimique), Thomas Beer, écrivain et biographe à succès dans les années 1920, décrit Theodore Roosevelt comme un « lecteur fervent » de *The Arena* dans les années 1890, déclaration que les biographies plus récentes du président américain ne confirment cependant pas[116].

Flower affirme écrire pour réveiller tous les gens de bien opposés aux inégalités et aux injustices produites par la ploutocratie triomphante, un lectorat générique et moral de citoyens, au-delà des clivages partisans, ethniques, professionnels et sociaux, que ses magazines cultivent, instruisent et élèvent[117]. Cet objectif suppose de cibler à la fois les classes aisées et éduquées mais aussi ouvriers et fermiers aux marges de la société, paupérisés par un système inique. Non seulement les pairs de Flower reconnaissent en lui un rédacteur en chef indépendant et avant-gardiste mais ils corroborent ses dires quand il affirme toucher un large segment de la population (dans les limites de sa définition du « peuple » de producteurs) : ne reçoit-il pas des lettres élogieuses de lecteurs modestes prêts au sacrifice financier pour lire *The Arena*[118] ? Pour le *Farmers' Vindicator* (Valley Falls, Kansas), *The Arena* se diffuse chez tous ces Américains lésés par les ploutocrates : « his magazine reaches a class that can be reached in no other way[119] ». En 1896, *The American Newsman*, revue destinée aux professionnels du livre et du journalisme, loue le travail de Flower qui a fait connaître son magazine à toutes les familles du pays (« a household name »),

---

[115] Nous n'avons cependant pas retrouvé de témoignage de Bryan où il déclarerait son soutien ou son admiration à Flower. En revanche, La Follette le félicite dans une lettre pour « le bon travail qu'il accomplit par le truchement de *The Arena* ». « A lesson for the hour », *The Commoner*, 27 octobre 1911, p. 4. « An esteemed contemporary », *LaFollette's Weekly* Magazine, vol. 1, 20 novembre 1909, p. 4. William Kittle, « The Progresisve Movement », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, janvier 1910, p. 308-325 ; « Is your Magazine Progressive ? », *LaFollette's Weekly Magazine*, vol. 4, 21 juilet 1912, p. 7. Lettre de Robert M. La Follette à Flower, 28 juillet 1903, reel 123, The Papers of Robert M. La Follette, Sr.

[116] Un autre détail jette le doute : le biographe de Stephen Crane commence son ouvrage par jeter le discrédit sur la biographie de Thomas Beer datant de 1923, notant une plume certes alerte mais qui invente des anecdotes et des correspondances. Thomas Beer, *The Mauve Decade : American life at the end of the nineteenth century* (New York : A. A. Knopf, 1926). p. 66. Paul Sorrentino, *Stephen Crane. A Life of Fire* (Cambridge, MA : The Belknap Press. Harvard University Press, 2014), p. 1-2.

[117] Flower, *Progressive Men*, p. 23. Les fractures nées de la guerre de Sécession n'interviennent jamais dans la géographie journalistique de Flower, au contraire il veut les dépasser.

[118] Voir par exemple ce lecteur de Pennsylvanie : « the magazine is high-priced for farmers about here, but we feel it ought to be read », ou bien du Minnesota « in dropping the *Atlantic* to make place for this new claimant upon our favor (for we tillers of the soil in this region can illy [*sic*] afford more than one of the leading periodicals), we have taken a long stride in advance ». Ces courriers, sélectionnées par Flower, sont par définition sujets à caution. Flower, « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p.xxix.

[119] « Personal mention », *The Farmers' Vindicator*, 29 juillet 1893, p. 2.

un constat que partage en 1909 Louis F. Post (1849-1928), proche de Flower, *Single Taxer*, rédacteur en chef de *The Public. A Journal of Democracy* (de 1898 à 1913) et futur assistant du secrétaire au Travail du gouvernement Wilson en 1913 : « For many years the *Arena* was a power in the land. Throughout the West it could be found in the nineties in the home of almost any family of thoughtful people, and this although the price was double that of the other magazines and its readers were of the class to whom a quarter more or less makes a difference »[120]. Le journal de la petite ville industrielle de Canonsburg en Pennsylvanie recommande la lecture de *The Arena*, magazine nécessaire pour comprendre la corruption de l'époque mais surtout accessible à tous, intellectuellement si ce n'est financièrement : « it tells it straight in good, plain, every day English that all can understand[121] ». Enfin, les annonces de parution, qui résument le contenu des magazines qui viennent de paraître, vont dans le même sens. Probablement des *readyprints*, leur auteur, inconnu, donne la même image : « The March *Arena* is particularly inviting to persons interested in vital social problems and to liberal thinkers. […] It is addressed presumably to the farmer, but should be carefully read by all thoughtful people. […] All thoughtful and progressive people should read *The Arena*[122] ».

Dans un article qui s'interroge sur les difficultés pour mesurer l'influence d'un magazine, Elesha Coffman évoque les théories de la communication qui expliquent que l'information politique se diffuse en deux temps : les opinions exprimées dans les magazines sont d'abord lues par un petit nombre de « leaders d'opinion » qui relaient l'information dans leur milieu ; les politiques qui courtisent tel ou tel segment de la population utilisent ces revues pour guider leur action. Cette approche diffusionniste rejoint celle de Flower et probablement celle de tous ces intellectuels et journalistes qui se font l'écho de son travail. Nous partageons cependant les réserves de Coffman : peu d'éléments tangibles, mis à part les tirages et des déclarations invérifiables, viennent confirmer ces hypothèses. Seule une analyse de l'appropriation des imprimés pourrait esquisser un tableau de l'influence des écrits de Flower[123]. En l'absence

---

[120] Hamilton Street, « Correspondence. Boston. » *The American Newsman*, vol. 13, décembre 1896, p. 36. Louis F. Post, « Flower's New Magazine », *The Public*, vol. 12, 27 août 1909, p. 819-820. Louis F. Post écrit aussi dans *The Arena* : « First Principles of the Land Question », *The Arena*, vol. 9, mai 1894, p. 758-768 ; « The Advance of Despotism in the United States : Free Speech and Good Order », *The Arena*, vol. 40, juillet 1908, p. 72-74.

[121] « Something worth reading », *The Daily Notes* (Canonsburg, PA), 7 février 1905, p. 4.

[122] L'article est reproduit maintes fois, signe qu'il s'agit d'un *readyprint* : Article sans titre, *Jefferson County Journal* (Adams, NY), 7 mars 1893, p. 2 ; *Wichita Eagle* (Wichita, KS), 10 mars 1893, p. 7 ; *The Weekly Star and Kansan* (Independence, KS), 10 mars 1893, p. 2 ; *People's Voice* (Wellington, KS), 10 mars 1893, p. 8 ; *The Farmers' Vindicator* (Valley Falls, KS), 1er avril 1893, p. 8.

[123] Coffman souligne la nécessité d'analyser l'appropriation des idées pour aller au-delà de la réitération des vœux pieux des journalistes et ne pas considérer les lecteurs comme de simples consommateurs passifs qui intègrent sans écart le message des intellectuels : il n'y a point de médium idéal et transparent qui communique parfaitement entre

d'archives (journaux intimes d'abonnés, correspondance de Flower avec ses lecteurs et ses abonnés, listes d'abonnés, livres de comptes), il est cependant difficile d'entreprendre un tel travail et donc de confirmer ou d'infirmer les témoignages qui affirment une large diffusion populaire des écrits de Flower. La reconstitution d'une sociologie de son lectorat ne peut que reposer sur quelques traces.

Une recherche empirique des références aux lecteurs de Flower dans les écrits de son époque offre un tableau contrasté[124]. Revue engagée pour l'émancipation des femmes, *The Arena* compterait bon nombre de lectrices, des plus stéréotypées (émotives, elles pleurent à la lecture des articles sur la traite des Blanches) aux plus sulfureuses, empêtrées dans des aventures scabreuses (Miss Mattle Overman, à cause d'une liaison avec le révérend C.O. Brown qui sema le chaos dans la the First Congregational Church de San Francisco, doit subir un contre-interrogatoire : dans le train qui le mène à la justice, elle lit, précise le journaliste, Hawthorne et *The Arena*)[125]. En ce qui concerne le profil socioprofessionnel de son lectorat, plusieurs catégories professionnelles se croisent, des plus aisées et éduquées (par exemple des juges) aux professeurs en passant par une médium sans le sou, ex-populiste du Kansas vivant dans le West Village[126]. La diffusion populaire vantée par les journaux radicaux reste invisible. Le populiste des périphéries, fermier mais aussi employé, mineur ou cheminot, ne semble pas avoir laissé de traces hors des initiatives de ses dirigeants, par exemple la distribution de *The Arena* par les Farmers' Alliances ou les encouragements à s'abonner de la part de leaders du Parti populiste à leurs sympathisants[127].

---

les figures du réformisme et leur lectorat. Elle opte, selon ses mots, pour une approche historique et analyse la correspondance des abonnés. Nous aborderons la question des processus d'appropriation des écrits de Flower dans la seconde partie de ce travail car elle est liée à la construction, controversée, d'un journalisme scientifique et militant. Elesha Coffman, « The Measure of a Magazine : Assessing the Influence of *The Christian Century* », *Religion and American Culture : A Journal of Interpretation*, vol. 22, n° 1, hiver 2012, p. 54, 76.

124 Nous avons recherché dans de mulitples bases de données (*Chronicling America*, *Newspaper.com*, *HathiTrust* et *Google Books*) les expressions suivantes : « reader(s) of *The Arena*/*The New Time*/*The Coming Age*/*The Twentieth Century Magazine* ; read(s) + nom du magazine ; nom du magazine + reader(s) ». La plupart des résultats – publicités ou description du travail de Flower – ne définissent cependant pas précisément ces lecteurs et se contentent de les évoquer dans leur ensemble.

125 « The Arena », *The Algona Upper Des Moines* (Algona, IA), 29 avril 1891, p. 4. « Her story under fire », *San Francisco Chronicle*, 4 mars 1896, p. 10.

126 Voir, par exemple : Charles Chilton Moore, « A Washington Judge Calls to see me and Talks About Col. Ingersoll 's Dead Brother », *The Blue-Grass Blade*, 2 mai 1891 (juge). George E Gay, « Letter to editor », *The New York Times*, 13 novembre 1897, p. 13 (le lecteur se plaint d'un article du correspondent du journal à Boston qui qualifie de « médiévale » les lectures des professeurs des écoles publiques de l'État ; au contraire, sur 123 enseignants d'une ville de Nouvelle Angleterre 8 lisent *The Arena*, 11 *The Atlantic Monthly,* 24 *The Century,* 7 *Cosmopolitan*, 3 *Forum* et 15 *Harper's*). Hamlin Garland, *Forty Years of Psychic Research ; A Plain Narrative of Fact* (New York : Macmillan, 1936), p. 40 (médium vivant à New York).

127 Renouvellement d'abonnement à *The Arena*, 31 juillet 1894, *Nebraska Farmers' Alliance Papers*, microfilm ZT-691, reel 1-998, New York Public Library. Par exemple, John W. Breidenthal, président du Parti populiste du Kansas,

Pour l'historien des *muckrakers* Louis Filler, l'affaire est entendue : bien que le seul magazine à l'époque à essayer de saisir les problèmes de son temps, *The Arena* ne reflète que l'opinion des milieux intellectuels et n'offre aucune description réaliste du populisme[128]. Quant aux ouvriers des centres industriels, certes l'organe officiel du syndicat de cheminots Brotherhood of Locomotive Firemen and Enginemen recommande à ses abonnés la lecture de *The Arena* car le magazine dit la vérité sur la situation économique des travailleurs, mais des lecteurs et des usages des textes de Flower il ne subsiste rien[129]. Dans un sermon, le révérend Myron W. Reed de Denver, premier socialiste chrétien à l'Ouest du pays, s'interroge : comment les ouvriers les plus pauvres pourraient-ils non seulement acheter *The Arena* mais surtout le lire après une journée de travail harassante ? Leur porte-parole naturel, suggère-t-il, semble hors de portée[130]. Pour les populistes et les ouvriers, symboles des classes souffrantes à l'époque, ce n'est que l'opinion de leurs cadres politiques qui subsistent et donc la figure d'un impossible lecteur, invisible ou incapable de lire faute de conditions de vie favorables.

L'analyse du registre de la bibliothèque municipale de Muncie (Indiana) entre 1891 et 1902 permet d'esquisser un profil plus complexe à l'échelle locale[131]. Tous blancs, hommes et femmes à égale proportion, majoritairement américains (trois immigrants), d'âges variés et uniformément répartis (de 9 à 70 ans), les emprunteurs correspondent au lectorat générique que Flower vise. *The Arena* s'attire aussi un public féminin socialement hétérogène mais, pour la plupart, confiné à la sphère domestique[132] : bibliothécaire, institutrice et une majorité de femmes au foyer de tout milieu, de la femme du président de la compagnie de gaz locale (M. Rose emprunte de nombreux livres d'histoire et de magazines plus respectables : *The Century, Harper's*, *The Popular Science Monthly*) à l'épouse d'un ouvrier qualifié (Louise Taylor lit des classiques –

---

encourage ses partisans à s'abonner à *The Arena*. Lettre de John W. Breidenthal aux membres du Parti populiste du Kansas, page de garde de l'ouvrage de S.S. King, *Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892), Item n° 20805, Kansas Historical Society, *Kansas Memory* [En ligne], s.d., consulté le 17 mars 2013. URL : www.kansasmemory.org/item/208059.

128 Filler, *The Muckrakers*, p. 41.

129 Cette recommandation est assortie de certaines réserves car Flower travaille avec des imprimeurs qui refusent les syndicats. Les syndicats de cheminots comptent parmi leurs membres ouvriers urbains et ruraux, ce qui explique peut-être la réception plus favorable de Flower. Les syndicats plus citadins, on l'a vu *supra*, sont plus critiques. « The Arena », *Brotherhood of Locomotive Firemen and Enginemen's Magazine*, vol. 20, février 1896, p. 85.

130 Myron W. Reed cité *in* « Scores the Money Changers », *Hagerstown Exponent* (Hagerstown, IN), 2 août 1893, p. 4.

131 L'échantillon de lecteurs, 49, reste limité, d'autant plus que leur état civil s'avère incomplet dans de nombreux cas. Il n'en demeure pas moins qu'il permet d'examiner un microcosme avec des données fiables. *What Middletown Read*, Ball State University, consulté le 10 août 2014. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/. Voir annexe 5.2.

132 Les lectrices confirmeraient ainsi ce que nous avons noté à propos des romancières Alice Ilgenfritz Jones et Ella Merchant : deux femmes de l'Ouest qui écrivent une utopie féministe, *Unveiling a Parallel*, depuis leur foyer (voir chapitre 4.I.1.3).

Shakespeare, *The Iliad* et *The Scarlet Letter* – et des revues – *The Century*, *Harper's*, *Scribner's*) en passant par celle d'un marchand de chaussures (May D. Moreland, sur 72 emprunts, ne dévore que des romans hormis *The Arena*, preuve que le magazine attire un nouveau public qui ne s'intéresse pas nécessairement à l'explosion des magazines ; ou bien l'emprunte-t-elle pour son mari ?). En revanche, une analyse des lecteurs, hommes et femmes confondus, uniquement par le prisme socio-professionnel révèle une hétérogénéité relative puisque que la moitié des emprunteurs appartient à un classe aisée ou plutôt aisée d'entrepreneurs ou de professions libérales. Quelques employés, plus ou moins aisés, complètent ce portrait (souvent leurs enfants qui, probablement, empruntent pour les parents). Seuls cinq lecteurs appartiennent à la catégorie des ouvriers qualifiés, incarnation de l'imaginaire producériste de Flower, et encore quatre sont les épouses, restées au foyer, d'artisans (la cinquième est une petite fille). Le seul exemple véritable, le joaillier George W. Watson (73 emprunts), semble un lecteur avide de magazines (*The North American Review*, *The Popular Science Monthly*, *Forum*) et d'ouvrages de référence : *The Law of Civilization and Decay ; An Essay on History* de Brooks Adams, l'*Encyclopedia Britannica* et les *Principles of Sociology* de Spencer. Le seul lecteur ouvrier non qualifié, issu d'un milieu défavorisé, le journalier de 16 ans Ora Miller, sort 143 ouvrages de la bibliothèque, principalement des magazines (*The North American Review*, *The Century*, *Harper's*, *Scribner's*, *Cosmopolitan*, *Munsey's*). Cette étude de la place de *The Arena* dans une petite ville, certes limitée, confirme les ambivalences de Flower. Sa volonté d'éducation populaire semble effectivement résonner chez certains producteurs : les ouvriers qui lisent *The Arena* à Muncie paraissent « réveillés », en prise avec leur temps comme le montrent les emprunts répétés des magazines populaires qui envahissent le paysage éditorial dans les années 1890. L'artisan suivrait-il les conseils de lecture de Flower ? Il lit Spencer et Brooks Adams (certes jamais recensé par Flower mais cet auteur s'inscrit dans le même imaginaire d'un déclin de la République dans l'impérialisme et les inégalités, voir chapitre 1.II.C). En revanche, ces exemples restent marginaux comparé à son lectorat bourgeois : faut-il y voir la faillite de sa mission d'éveilleur du peuple ou le témoignage de passerelles jetées, avec plus ou moins de réussite, entre différents milieux ?

Flower n'a de cesse d'être pris dans l'ambivalence de son projet, entre paternalisme culturel et redémocratisation politique (vulgariser les avant-gardes radicales et s'ouvrir aux marges intellectuelles et à la voix du « peuple ») et entre volonté de faire accepter ces marges – les normaliser – sans renoncer au radicalisme. Certaines pratiques éditoriales visent un public bourgeois et confirment le portrait de *The Arena* par l'agence publicitaire Dauchy and Company dans son catalogue de la presse de 1891 : des familles aisées de la classe moyenne, des lecteurs

intelligents, ouverts à toutes les opinions et en prise avec leur temps[133]. Les magazines comportent en effet une section où Flower publie pour ses lecteurs un répertoire d'hôtels, d'avocats et de médecins « totalement fiables et de bonne réputation »[134]. En même temps, il ouvre son magazine aux voies radicales de son temps et cherche à toucher le public des producteurs.

D. Géographie de la diffusion des écrits de Flower

L'Ouest et le Midwest seraient particulièrement réceptifs au magazine de Flower. Il s'en réjouit et note les bonnes ventes sur la côte Pacifique et dans les Rocheuses, le rôle de *The Arena* dans la victoire de la démocratie directe en Oregon ainsi que sa large correspondance avec les résidents de ces régions[135]. Louis F. Post affirme que toutes les familles de l'Ouest « qui pensent leur époque » lisent *The Arena*[136]. Dans le Midwest, *The Arena* aurait participé à ce qui peut-être la plus grande victoire progressiste de l'époque : le fils d'Albert Brandt, éditeur et imprimeur de *The Arena* à partir de 1904, explique que le magazine de Flower contribua à la victoire de Robert La Follette au Wisconsin au début des années 1900[137]. Les offres d'abonnement groupé *(club offers)* corroborent ces témoignages. Elles permettent de comprendre la dissémination intellectuelle et géographique de ses magazines : plutôt dans les marges radicales avec les magazines populistes (*The Advocate*, Topeka, Kansas), socialistes (*The Appeal to Reason,* Girard, Kansas ; *Industrial Freedom*, Edison, Washington) et libres-penseurs (*The Truth Seeker* ; *Lucifer, the Light Bearer* et son successeur *The American Journal of Eugenics*[138]) ; plutôt le Midwest ou bien, dans le cas de grandes villes, il s'agit de marges intellectuelles (la libre-pensée) originaires de périphéries agraires (Paris

---

133 Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 71.

134 « Lawyers' directory », « Physicians' directory », « Educational institutions » et « Arena elite hotel directory », *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, p. xix-xxii.

135 Hamlin Garland, « Roadside Meetings of a Literary Nomad », *The Bookman*, vol. 70 ; janvier 1930, p. 520 (Rocheuses) Lettre de Flower à Robert M. La Follette, 2 décembre 1904, reel 77, The Papers of Robert M. La Follette, Sr (côte Pacifique). « Cleveland to Lead », *The Inter Ocean* (Chicago), 23 juillet 1896, p. 1 et « Wall Street for Cleveland », *St. Louis Post-Dispatch*, 22 juillet 1896, p. 1 (Ouest en général). Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers (démocratie directe).

136 Post, « Flower's New Magazine », p. 819-820.

137 Lettre de Maurice F. Brandt à Howard F. Cline, 30 mai 1939, Howard Francis Cline Papers.

138 « The New Time », *The Advocate*, 14 juillet 1897, p. 5. « The Arena », publicité pour *The Arena*, *The Appeal to Reason,* 3 février 1906, p. 2. Publicité pour *The Coming Age, Industrial freedom*, 11, 18 et 25 mars 1899, 17 et 24 juin 1899. Publicité pour *The Coming Age*, *Industrial freedom*, 11, 18 et 25 mars 1899, 17 et 24 juin 1899. « Of a business nature », *The Truth Seeker,* vol. 19, 17 décembre 1892, p. 809. « Lucifer and *The New Time* », *Lucifer, the Light Bearer*, 28 mai 1898, p. 160. « Publicité pour *The Twentieth Century Magazine* », *The American Journal of Eugenics*, vol. 3, janvier-février 1910, p. 47.

dans l'Illinois pour *The Truth Seeker*) et, pour *Lucifer,* d'une trajectoire (de Valley Falls à Topeka puis Chicago) qui illustre le même continuum entre petites villes et capitales.

La description de la réception des écrits de Flower par l'accumulation de témoignages permet de comprendre la logique réticulaire qui forme la communauté des progressistes radicaux mais aucunement sa diffusion, géographique et sociologique, dans la société dans son ensemble. Dans ce cadre, l'analyse de la circulation de l'expression « B.O. Flower » entre 1889 et 1919, à une époque où le nom d'un rédacteur en chef catalyse l'esprit d'un magazine et s'identifie avec lui et où la figure de l'intellectuel se forge par l'affirmation de son nom propre, permet une esquisse de la diffusion de ses idées à l'échelle du débat public dans la presse[139]. La géographie des citations de Flower confirme l'absence de dichotomie urbain/rural et la volonté de nationaliser son message. Elle se concentre dans le Midwest et, avant tout au Kansas, terreau favorable avec sa tradition radicale (libre-pensée , spiritisme , populisme puis socialisme agraire) : elle donne à voir un Flower plébiscité par le radicalisme des périphéries, à la fois comme porte-parole de leurs préoccupations et fournisseur d'analyses. Néanmoins, aucune région n'est négligée, preuve d'une réception étendue au pays dans son ensemble. Ce sont les journaux de Californie, Pennsylvanie et New York (les deux lieux de plus forte présence dans le Nord-Est) qui se font le plus l'écho de ses écrits après le Midwest : des États peuplés, frappés par l'essor concomitant du « progrès et de la pauvreté » et logiquement en première ligne dans le conflit social opposant capital et travail. En ce qui concerne l'Ouest, la diffusion concerne d'abord le *Record-Union* de Sacramento, journal d'abord régional qui se consacre à l'actualité nationale dès lors qu'elle influe sur la Californie (voir annexes 5.5 et 5.6). Examiner la diffusion par le prisme du type de ville atteste de cette relative homogénéité : sont concernées petites villes (surtout dans le Midwest), villes en plein développement (dans l'Ouest et le centre du pays) et centres urbains (pour le Sud la circulation se fait principalement à partir de la Nouvelle-Orléans) (voir annexes 5.7 et 5.8). Une analyse par titre confirme cette géographie. Flower se retrouve cité d'abord dans les journaux populistes des petites villes ou villes moyennes du Kansas : *The Advocate* de Topeka (31 007 habitants en 1890),

---

[139] Le libre-penseur Charles C. Moore note que Flower est l'un des seuls rédacteurs en chef au début des années 1890 à dire « je » au lieu de « nous ». L'homonymie de Flower avec le nom commun « fleur » oblige à ne rechercher que les expressions « B.O. Flower », « Benjamin Orange Flower » et « Benjamin O. Flower », ce qui réduit probablement les résultats. L'analyse porte ici sur la dissémination de ses idées dans la presse : il s'agit de comprendre la vulgarisation comme processus davantage que comme résultat. Par ailleurs, les bases de données, aussi vastes soient-elles, restent limitées par la quantité d'archives numérisées. Nous cherchons ici à retracer les contours géographiques de la diffusion de ses idées, ce qui ne présage pas de leur influence puisque l'analyse quantitative ne prend pas en compte ni la tonalité de la citation (critique, laudative, neutre, ironique etc.), ni son contexte de production (par exemple, un texte critique cite, par définition, l'idée incriminée) et de réception (instrumentalisation, acculturation, voire déformation des idées). Mott, *A History of American Magazines*, p. 1-14, 68. Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 4. Charle, *Naissance des intellectuels*, p. 63, 93. Charles Chilton Moore, « The Arena », *The Blue-grass Blade*, 21 février 1891, p. 3

The Kinsley Graphic du minuscule village de Kinsley, Kansas (771 habitants), *The Kansas Agitator* (« devoted to the masses ») de Garnett (2191 habitants). Le journal socialiste de Duluth, Minnesota (33 115 habitants), *The Labor World*, relaie également les idées de Flower. Ensuite viennent des quotidiens de villes, plus ou moins grandes, éclatées sur le territoire : *The Record-Union* de Sacramento (26 386 habitants) ; le *Times-Picayune* de la Nouvelle-Orléans (242 039 habitants) ; *The Inter Ocean* à Chicago (1 099 850 habitants) ; *The Reading Times* en Pennsylvanie (58 661 habitants) et *The Brooklyn Daily Eagle* (838 547 habitants)[140]. Si Flower semble davantage cité, proportionnellement, dans les petites villes ou de taille moyenne, les liens qu'il cherche à forger entre les réformateurs de la classe moyenne des grandes villes comme Boston et Chicago et le ferment réformiste, véhiculé principalement par des journaux locaux plus ou moins militants et la culture imprimée radicale (surtout populiste) qui agite les périphéries jusque dans ses petites villes, semblent bel et bien se tisser dans la presse à l'époque[141]. Les éloges de la presse que Flower reproduit à la fin de ses magazines donnent une même image de nationalisation de la réception. Ils proviennent autant de petites que de grandes villes, de régions rurales ou industrielles, des quatre coins du pays mais aussi de l'étranger : Boston ; Sacramento ; Manchester (New Hampshire) Kansas City (Missouri, 132 716 habitants en 1890) ; Philadelphie ; Pittsburgh ; Lowell ; Londres ; Bruxelles (la *Revue sociale et politique* de la Société d'études sociales et politiques) ; Québec et des petits villes de l'Ontario, entre autres[142].

Pour Flower, ses revues jouissent en effet d'une « réputation internationale »[143]. Au début des années 1890, son magazine est distribué à Londres et Paris par la libraire Brentano's : dans la

---

[140] Voici, par ordre décroissant, les journaux qui citent le plus Flower dans la base de donnée *Chronicling America* : *The Record-Union* (Sacramento), *The Advocate* (Topeka, KS), *The Kinsley Graphic* (Kinsley, KS), *The Kansas Agitator* (Garnett, KS), *The Labor World* (Duluth, MN). Dans la base de donnée du site *Newspaper.com* : *The Record-Union* (Sacramento), *The Times-Picayune* (New Orleans), *The Advocate* (Topeka, KS), *The Inter Ocean* (Chicago), *Reading Times* (PA), *The Brooklyn Daily Eagle*.

[141] Ces résultats donnent une image partielle car ils sont liés d'une part aux variations régionales en matière d'expansion de la presse (au tournant du siècle, elle se concentre surtout dans le Midwest et le Nord-Est) et, d'autre part, au nombre de journaux numérisés par État (et donc aux accords entre la Bibliothèque du Congrès ou le site *Newspaper.com* avec, notamment, les sociétés d'histoire de chaque État ; par exemple *Chronicling America* rassemble des projets de numérisation financés à l'échelle étatique, voir la page « About » du site). Néanmoins, ils nous renseignent sur la pénétration ou non des idées de Flower dans les lieux où le débat public est le plus effervescent ; son succès moindre dans le Nord-Est où, pourtant, le maillage journalistique est dense, par rapport au centre du pays et la présence de journaux californiens parmi les plus réceptifs confirment une géographie de la circulation de ses idées d'abord dans le Midwest puis l'Ouest. « The Growth of Newspapers Across the U.S. : 1690-2011 », *Data Visualization : Journalism's Voyage West* [En ligne], Rural West Initiative, Bill Lane Center for the American West, Stanford University, dernières modifications le 2 avril 2015, consulté le 27 mai 2015. URL: http://web.stanford.edu/group/ruralwest/cgi-bin/drupal/visualizations/us_newspapers.

[142] « Recent press comments », *The Arena*, vol. 3, mai 1891, p. xliii-xliv ; « Recent press comments », *The Arena*, vol. 7, janvier 1893, p. xxxi-xxxiv ; « Recent press criticisms », *The Arena*, vol. 7, mai 1893, p. xl-xliii.

[143] Flower, *Progressive Men*, p. 5.

capitale française, elle dispose d'un second point de vente avec la libraire Galignani[144]. Ses diffuseurs restent avant tout le réseau mondial de penseurs, plus ou moins radicaux, du bouleversement industriel. Cette modernisation de la République des Lettres rassemble, autour des écrits de Flower, des intellectuels, critiques ou sympathisants, qui se tiennent simplement au courant de l'actualité du réformisme, de cet académicien français qui étudie « l'ouvrier américain » aux contributeurs de *La Revue socialiste*, à l'anarchiste socialiste français Augustin Hamon et aux débats en Nouvelle-Zélande suscités par les textes de Flower à la gloire du modèle réformateur néo-zélandais[145]. Flower réunit autour de lui de fervents admirateurs, notamment dans le monde anglophone. Par exemple, *The Arena* sert de tribune à la suffragette australienne Catherine Helen Spence (1825-1910). Spence et Flower se sont probablement rencontrés à l'exposition universelle de Chicago où la réformatrice prononça plusieurs discours. Après une tournée aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Suisse elle rentre en Australie. Elle note alors dans son journal intime lire régulièrement le magazine de Flower. Elle écrit pour *The Arena* et s'insère dans son réseau (elle correspond avec Frances E. Russell à propos d'un symposium sur la *Single Tax*). La reproduction d'un article de Flower sur la « prostitution dans le mariage » en septembre 1895 dans la revue *Woman's Voice* de la féministe australienne Maybanke Wolstenholme fait également grand bruit à la même époque[146]. Si résumer ici les nombreuses interconnections qui lient les réformateurs à l'échelle mondiale semble impossible (le lecteur les retrouvera au fil de ce travail), il faut noter la rapidité et l'étendue de la circulation de leurs écrits : dans le cas de l'article de Flower sur le mariage et l'immoralité masculine, le texte apparait en Australie deux mois après sa publication

---

144 Voir par exemple la couverture de *The Arena*, vol. 5, mars 1892.

145 Certains articles de *The Arena* sont reproduits dans la presse néo-zélandaise, par exemple le symposium sur le travail des enfants. À partir de 1900, la Nouvelle-Zélande devient un modèle récurrent sous la plume de Flower car son évolution au tournant du siècle démontre, explique-t-il, un exemple réussi de « réforme fondamentale » à l'échelle d'un pays (pour une analyse de ce modèle, voir chapitre 6.VI.C). M.T. Levasseur, « L'Ouvrier américain (suite). Chapitre III. Le logement », *Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, tome 48, août 1897, 8ème livraison, p. 161. Lettres de Flower à Augustin Hamon, 6 février 1890 et 11 avril 1894, Augustin Frédéric Adolphe Hamon Papers, Carton 7, International Institute of Social History, Amsterdam. A. Delon, « Souteneurs et soutenus », *La Revue socialiste*, vol. 15, janvier 1892, p. 16. Eugène Fournière, Note du rédacteur en chef dans la traduction de Jack London, « Une association universitaire socialiste aux États-Unis », *La Revue socialiste*, vol. 44, octobre 1906, p. 388-389. « Through Other Eyes », *Auckland Star*, 19 mai 1910, p. 4. « An American Picture », *The Dominion*, 8 juin 1910, p. 4. « Child-Slavery In The United States », *New Zealand Herald*, 2 décembre 1902, p. 4 ; *Wanganui Chronicle*, 5 décembre 1902, p. 4.

146 Spence participa à plusieurs congrès : l'International Conference on Charities and Correction, le Proportional Representation Congress, la Single Tax Conference, la Peace Conference et une réunion dans le Women's Building. Entrées du journal intime de Catherine H. Spence, 20 mars 1894, 29 mars 1894 et 5 juillet 1894, Catherine Helen Spence, *Ever Yours, CH Spence : Catherine Helen Spence's An Autobiography (1825-1910), Diary (1894) and Some Correspondence (1894-1910)* (Kent Town : Wakefield Press, 2005), p. 256-257. Spence, « The Land Question : A Woman's Symposium. VIII. Relation of Equitable Representation to the Land Question », *The Arena*, vol. 10, octobre 1894, p. 638-640. « Effective Voting – The Only Effective Moralizer of Politics », *The Arena*, vol. 10, novembre 1894, p. 767-776. Flower, « Prostitution Within the Marriage Bond », vol. 13, juin 1895, p. 71.

originelle. Néanmoins, il faut se souvenir que le réseau « mondial » de Flower se limite à la communauté transatlantique et transpacifique, le « monde civilisé » de la chrétienté occidentale, plutôt anglo-saxon , un groupe de pays ivre de ses progrès scientifiques – techniques ou, ici, intellectuels. Par ailleurs, malgré la légitimité indiscutable des exemples glanés hors des frontières américaines, la représentativité de ces écrits nomades dans leur milieu respectif s'avère difficile à établir, faute d'un échantillon assez large et d'une contextualisation suffisante des différents lieux de réception[147].

Les bases de données de journaux australiens et néozélandais montrent un Flower présent certes à la marge mais inscrit dans un dialogue international. Ses idées s'exportent en Nouvelle-Zélande (12 occurrences). La presse néozélandaise reproduit et encense ses articles engagés (réformisme vestimentaire ; recherches psychiques ; politiques sociales). Sa défense du gouvernement réformiste de l'île reçoit un accueil plus partagé et, patriotisme impérial oblige, sa conversation avec William T. Stead où ils dénoncent le « crime » contre les Boers en Afrique du Sud s'attire les foudres des journalistes (« you can't set limits to the activities of a crank », explique un éditorialiste : soutenir les Boers et les Philippins relève de la même dérive antigouvernementale ; « Flower and Stead, are at variance on only a single point – each thinks his own Government the worse of the two », renchérit-il, ironique)[148]. La presse australienne, plus réceptive (46 occurences), cite *in extenso* les opinions de Flower comme autant de références pour de nombreux sujets de société : pauvreté urbaine ; faillite des universités qui corrompt ses étudiants ; nécessité de l'union des réformateurs pour faire advenir une « ère nouvelle » ; possibilités offertes par la science de réutiliser les feuilles de maïs pour des produits dérivés innovants comme la cellulose, article reproduit des dizaines de fois sur une période de cinq ans ; Science chrétienne avec la réimpression en épisodes d'un article complet ; exploitation des ouvriers par les *trusts*. Elle analyse aussi ses diatribes contre l'oppression des ploutocrates et la

---

[147] L'on touche ici à une limite de l'analyse des bases de données au cœur des humanités numériques. Le chercheur repère des flux mais il risque, faute d'une connaissance assez approfondie des lieux variés où circulent les textes, d'exhumer des connections fascinantes au mépris des dynamiques sociales nationales ou locales qui conditionnent et lestent d'un sens particulier les textes (« Digital search can permit us to string anecdotes into compelling tales without really seeing the terrain they span »). Putnam met en garde contre un décontextualisation des recherches, voire de une sorte de « provincialisme international », sous couvert de dépassement des cadres nationaux forcément restrictifs. À ce sujet, voir Lara Putnam, « The Transnational and the Text-Searchable : Digitized Sources and the Shadows They Cast », *The American Historical Review*, vol. 121, n°2, avril 2016, p. 377-402 (citations p. 377 et 399).

[148] Article sans titre, *West Coast Times*, 9 juillet 1894, p. ; p. 2 ; « Woman's World », *Star*, 21 juillet 1894, p. 3 ; « Cures Wrought By "Metaphysicians" », *Cromwell Argus*, 31 juillet 1894, p. 6 (reproduction d'un article de la *Review of Reviews* anglaise) ; : « Land for the Unemployed », *Otago Witness*, 13 août 1896, p. 54 ; « Child-Slavery In The United States », *New Zealand Herald*, 2 décembre 1902, p. 4 et *Wanganui Chronicle*, 5 décembre 1902, p. 4 ; « Through Other Eyes », *Auckland Star*, 19 mai 1910, p. 4 ; « An American Picture », *The Dominion*, 8 juin 1910, p. 4 ; « Passing Notes », *Otago Witness*, 16 octobre 1901, p. 5 (réimpression d'un article du *Daily Times*). *Papers Past*, National Library of New Zealand, consulté le 15 juillet 2016. URL : http://paperspast.natlib.govt.nz.

militarisation de la société américaine comme une mise en garde pour l'Australie, évoque ses croisades comme des sources d'inspiration (réforme vestimentaire, critique de la quarantaine de San Francisco en 1900 adaptable à Sydney en 1913) ou offre une tribune à des panégyriques comme cette anonyme qui fait de *The Arena* un magazine à la pointe du combat pour l'émancipation féminine[149]. Ce dialogue transpacifique, certes peu dense, s'avère cependant relativement rapide dans cet âge d'échanges maritimes : les textes de Flower sont reproduits parfois un ou deux mois après leur publication américaine[150].

Ces réseaux d'échanges intellectuels dans le monde anglophone semblent moins nourris entre les États-Unis et la Grande-Bretagne (moins d'une dizaine d'occurrences alors que le nombre de quotidiens est bien plus grand) : faut-il y voir une affinité entre anciennes colonies de peuplement, des pays neufs avec des *frontiers* et une question agraire plus prégnante que la très industrialisée Angleterre, une solidarité entre milieux réformateurs aux contours plus flous, plus bouillonnants que le travaillisme anglais davantage installé, le snobisme de la métropole ou bien les prémices d'un rapprochement des pays de l'aire pacifique[151] ? Moins réceptif que l'Australasie (encore que quelques articles australiens et néozélandais sont des reproductions de journaux anglais), les journaux britanniques relaient la sortie des derniers numéros de *The Arena* dans un exemple de ces articles qui présentent le contenu des magazines les plus récents (s'ils

---

149 Entrefilet, *The Brisbane Courier*, 23 octobre 1890, p. 3 ; « Low Ethical Ideals In Higher Educational Centres », *National Advocate*, 14 décembre 1893, p. 3 ; « The Coming Time. Justice and truth », *The Mount Barker Courier and Onkaparinga and Gumeracha Advertiser*, 29 mars 1895, p. 4 ; « A Fortune In Maize Stalks », *The Brisbane Courier*, 13 avril 1901, p. 15 ; T.H. Bath, « The Nationalisation Of Monopolies », *Westralian Clarion*, 10 novembre 1903, p. 4 ; « Christian Science and Organic Disease. By B.O. Flower in *The Arena*. Some Extracts (Continued from yesterday.) », *The Evening Telegraph*, 11 septembre 1909, p. 3 ; « Plutocracy's Bastiles. Precautions Against *Caesar's Column* », *The Bendigo Independent*, 26 octobre 1895, p. 1 ; « Dress Reform. "Rational" Garb In America And New Zealand », *Queensland Times*, 24 mai 1894, p. 7 ; « Sydney And Frisco. History Repeating Itself. The Frisco Bubonic Plague Scare Of 1900 », *Truth* (Sydney), 2 novembre 1913, p. 4 ; A Lady's Letter », *Southern Argus*, 18 avril 1895, p. 3, *in Trove*, National Library of Australia, consulté le 15 juillet 2016. URL : http://trove.nla.gov.au.

150 Par exemple l'article de Flower sur les réutilisations du maïs paraît un mois après sa publication dans *The Arena* : « A Fortune In Maize Stalks », *The Brisbane Courier*, 13 avril 1901, p. 15 ; « The Last Century as a Utilitarian Age », vol. 25, mars 1901, p. 264-270. Exemple de reproduction plus tardive : « Plutocracy's Bastiles. Precautions Against *Caesar's Column* », *The Bendigo Independent*, 26 octobre 1895, p. 1 ; Flower, « Plutocracy's Bastiles [*sic*] ; or Why the Republic is Becoming an Armed Camp », vol. 10, octobre 1894, p. 601-621. En ce qui concerne la densité du dialogue transpacifique, rechercher les mentions des autres figures réformistes du tournant su siècle dans *Papers Past* et *Trove* permet d'esquisser leur présence relative dans le débat néozélandais et australien. Figure internationale de renommée moyenne voire faible, Flower fait pâle figure avec 12 et 46 références respectivement en Nouvelle-Zélande et en Australie si l'on compare avec Ida Tarbell (31 et 184), Jane Addams (170 et 367), William J. Bryan (802 et 2000) et le penseur réformiste de référence du monde anglophone à l'époque, Henry George (8915 et 36 378). En revanche, il est plus cité qu'un réformateur plus connu comme Walter Rauschenbusch (3 et 31).

151 Plus prosaïquement, il s'agit peut-être simplement du produit des hasards liés à la numérisation d'archives et au nom de Flower qui complique la reconnaissance et donc la quantification de ses occurrences. *The British Newspaper Archive* (en partenariat avec la British Library), consulté le 15 juillet 2016.

URL : http://www.britishnewspaperarchive.co.uk.

mentionnent le numéro d'août 1892, il est fort probable qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé, bien que ce soit le seul qui apparaisse dans la recherche de bases de données)[152]. Un article anonyme évoque pourtant un succès d'estime en Grande-Bretagne mais aucune donnée ne vient étayer cette affirmation : « That smart American monthly, *The Arena*, seems to receive the appreciation it certainly deserves in Great Britain[153] ». *The American Newsman*, revue destinée aux professionnels du livre et du journalisme, note le même phénomène[154]. Le magazine de Flower semble toucher cependant certaines lectrices, un fait récurrent dans les sources américaines comme étrangères. Une chronique anonyme, reproduite dans plusieurs journaux (probalement de la « syndication »), explique que dans le déluge de magazines qui inonde le marché anglais, *The Arena* tient une place de choix pour les femmes qui veulent se tenir au courant de ce que pense l'Amérique (la journaliste souligne l'éclectisme de la revue avec ses informations sur l'astronomie, la « psychologie du crime » et les « religions du futur »)[155]. Plus anecdotique enfin, l'article de Flower sur son voyage à Chester, moins d'un moins après sa parution aux États-Unis, ravit les habitants de la ville car il permettra d'attirer des touristes américains en nombre[156]. En résumé, Flower établit un pont entre le Boston progressiste radical et les marges intellectuelles (libre-pensée , spiritisme), politiques (populisme, socialisme) et géographiques (Ouest, Midwest et périphéries agraires de l'Empire britannique). Cette géographie de la diffusion ne retrace cependant que des flux : pour analyser plus avant l'influence des écrits de Flower, il faut changer de focale et examiner les usages de ses textes.

---

152 « The Arena for August », *The Times*, *London Evening Standard* et *Morning Post* (Londres), 11 août 1892.

153 Article sans titre, *Diss Express* (Norfolk), 18 août 1893, p. 2.

154 « The steadily growing interest taken by the best classes of English readers in the works of contemporary American authors has encouraged Brentano's to make arrangements for the publication and sale in London of notable American books on a more extensive scale than has been undertaken by them thus far. They have followed with pleasure the increasing sale in England of *Puck*, *Judge*, *Life*, *Texas Siftings*, and American periodicals generally, and desire to call attention to the fact, that the articles in American reviews, such as the *North American*, the *Forum*, the *Arena*, etc., are quoted at length and commented upon in the columns of the principal English papers ». « Publisher's note », *The American Newsman. A Journal for News dealers Publishers, Booksellers and Kindred Trades*, vol. 8, février 1891, p. 12.

155 « Our Ladies' Letter. By One Of Themselves », Wrexham Advertiser (Pays de Galles), 11 novembre 189, p. 23 ; *Derby Daily Telegraph*, 13 novembre 1893, p. 4 ; *Western Times* (Devon), 14 novembre 1893, p. 7.

156 « American Impressions of Chester », *Cheshire Observer*, 19 octobre 1895, p. 6. Flower, « Chester-on-the-Dee », vol. 14, octobre 1895, p. 175-195.

E. Réceptions et usages des écrits de Flower

La typologie des écrits sur Flower dans la presse quotidienne (764 articles) permet d'affiner la compréhension de l'usage de ses textes (voir annexe 5.10)[157]. La majorité des citations (55%) concerne l'actualité des magazines, ces annonces de parution dans les journaux qui résument le contenu des magazines récents (248 occurrences, 32%) puis les articles proprement dit qui rendent compte de ses diverses croisades (parmi les 175 reportages, la moitié traite de la question sociale et ouvrière ; l'autre moitié se divise à peu près équitablement entre féminisme, recherches psychiques et liberté médicale). 14% (104) sont des éloges de son travail où son nom apparaît comme source d'un savoir sûr sur l'époque ou comme caution pour légitimer une publication tierce. 13% (100) couvrent ses affaires et ses projets journalistiques ou éditoriaux. 10% (75) sont des réimpressions d'extraits, plus ou moins longs, de ses articles et 7% (57) des publicités pour ses magazines, principalement *The Arena*[158]. Enfin, très peu d'articles s'avèrent critiques (1%), ce qui tendrait à conforter la conviction de Flower que ses idées se propagent, *via* les quotidiens, « naturellement » dans le « peuple »[159]. Deux autres conclusions peuvent êtres tirées cependant : l'insignifiance, pour ses adversaires, de ses combats et le fonctionnement en autarcie de son milieu.

Son progressisme radical semble d'abord traité par le mépris, soit par une indifférence pure et simple, soit par la réduction satirique au type du *crank* qui nie toute individualité aux réformateurs de son milieu. Ainsi, si les grands quotidiens comme le *New York Times* ou le *Boston Globe* évoquent Flower de temps en temps, leurs articles, contrairement à la presse radicale, s'intéressent moins à ses projets de régénération morale du pays qu'à son actualité éditoriale (ses affaires, son procès en 1897 et ses sorties d'ouvrages) et politique (prises de position et réactions à la controverse du moment, interventions comme simple membre d'un groupe). Par exemple, le quotidien newyorkais, enthousiaste par l'arrivée de ce « rédacteur en chef prometteur » en 1890, prend bien vite le ton suffisant de la satire dès qu'il commente sa volonté de réveiller la nature morale des riches afin de réduire la fracture sociale : son programme réformiste couché dans son livre *The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress* semble alors bien

---

[157] Nous reprenons ici les occurrences, entre 1889 et 1919, de l'expression « B.O. Flower » dans la presse. Nous avons retiré des résultats les simples mentions du nom sans commentaire.

[158] Flower fera la promotion de *The Twentieth Century Magazine* principalement dans d'autres magazines réformistes et radicaux (voir *infra* 5.III.C)

[159] Ces données proviennent de quotidiens locaux et n'incluent pas les magazines ou d'autres titres de la presse radicale qui, on le verra notamment dans la seconde partie, se montreront particulièrement critiques à l'encontre de Flower.

naïf[160]. Le lecteur, dans ce cadre, n'est qu'un *crank*, comme Flower. Ainsi, le rédacteur en chef d'une revue financée par l'industrie céréalière ne comprend pas comment une publication aussi « malsaine » et ses « insultes contre tout ce qui est établi » peuvent trouver un public : « It gives one an idea of how vast must lie America's reading class, that enough can be found in it to contribute five dollars per annum for the privilege of reading such drivel to make it pay, if it does pay[161] ». La presse quotidienne relaie cette délégitimation. Le *Courier-Journal* de Louisville, le plus grand journal du Kentucky et des États alentours, offre le même type d'analyse que le *New York Times* : des débuts encourageants mais vite suivis par une déchéance dans le « sensationnalisme hystérique » et le « jargon ». Il étrille les « délires » d'un rédacteur en chef « ignorant » qui ferme les yeux sur les violences qui ravagent Chicago en 1894 par exemple. Dans ce réquisitoire, le lecteur apparaît aussi fou que les plumes du magazine[162]. Aucune constante géographique (régionale ou « sectionnelle » ; opposition ville/campagne) ne semble se dégager quant au profil des quotidiens favorables ou critiques envers Flower : il semblerait que ce soit son soutien au populisme qui lui attire les foudre du *New York Times* et de tous les quotidiens qui voient dans cette révolte agraire une menace pour le pays. Inversement, les journaux favorables au People's Party, ou tout du moins bienveillants comme le *St. Louis Post-Dispatch* de Joseph Pulitzer,

---

[160] De 1889 à 1918, Flower n'apparaît que 21 fois dans le *New York Times* et 16 fois dans des articles (donc pas simplement des annonces de parution ou des publicités) : dans 8 articles comme simple participant à une conférence (« The Purity Conference », 17 octobre 1895 ; « Boston's proposed forum », 15 décembre 1902) ou à l'action politique d'un groupe d'intellectuels ou de militants, à propos du bimétallisme, du socialisme et de la National League for Medical Freedom (« Separate silver headquarters », 30 juillet 1896 ; « Want Debs to retire », 3 novembre 1900 ; « Call to study socialism », 4 juin 1905, « College socialists meet », 13 septembre 1905 ; « Raps Medical Association », 8 septembre 1910 ; « Imaginary Dangers Proclaimed », 27 septembre 1910). Les 8 autres articles, qui se concentrent exclusivement sur lui, sont soit des recensions de ses écrits ou des articles sur les aléas économiques de ses magazines, et, enfin, sa nécrologie (« A promising new editor », 17 février 1890 ; « Ways to do good », recension de l'ouvrage *The New Time,* 16 septembre 1894 ; « Arena Company troubles », 12 mars 1897 ; « Arena changes hands », 15 janvier 1900 ; « Notes and news », à propos du magazine *Mind*, 2 mars 1901 ; « Albert Brandts Buys Arena Magazine », 3 mars 1904 ; « Publisher Brandt Bankrupt », 8 mars 1909 ; « Obituary », 25 décembre 1918).

Dans le *Boston Globe*, Flower n'est mentionné que 34 fois. Très peu d'articles traitent de sa vision réformiste : ils se concentrent sur l'actualité politique (« Boston Man Suggested », 2 juillet 1896, p. 2 ; « In Bryan 's Favor », 3 novembre 1900, p. 3) ou philanthropique (sur l'Union for Practical Progress : « Progress Being Pushed », 1er avril 1894, p. 7), sur les travaux de l'American Psychical Society (« The Slippery Spook », 27 juillet 1892, p. 5 ; « Well Spooks Vanished », 5 février 1893, p. 19), ou les recensions de ses ouvrages. En revanche, le quotidien consacre cinq articles à son procès, puis son acquitement, en 1897 (« Both surprised », *The Boston Globe*, 17 février 1897, p. 3 ; « Goes to prison », *The Boston Globe*, 18 février 1897 ; « Evidence in the Case of Campbell against Flower, Editor of *The Arena* », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 2 ; « Found for Defendants », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 9: « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2) ainsi que trois articles à ses funérailles (« Funeral of B.O. Flower Tomorrow at Mt Auburn », 25 décembre 1918, p. 7. « Benjamin O. Flower's Funeral This Afternoon », 26 décembre 1918, p. 9. « Funeral of B.O. Flower », 27 décembre 1918, p. 10). Il y a, enfin, ses propres lettres au rédacteur en chef (12 février 1893 sur le spiritisme , p. 20 ; 4 mars 1894 à propos d'une manifestation à Beacon Hill, p. 22 ; 9 mai 1897 sur sa vision de la religion, p. 30 et le 22 août 1897 sur le climat, p. 20).

[161] « Editorial », *The Northwestern Miller*, vol. 40, 18 octobre 1895, p. 634.

[162] « An Arena for cranks », *The Courier-Journal* (Louisville, KY), 8 octobre 1894, p. 4.

encensent le travail de Flower[163]. Cette logique politique qui régit la réception des écrits de Flower se retrouve par exemple dans *The Appeal to Reason* : certes, le journal socialiste ne consacre pas plus de colonnes dans ses pages à Flower que le *New York Times* (21 occurrences de son nom) mais ses articles se détournent de l'actualité immédiate ou de l'anecdotique et décrivent en termes élogieux sa vision d'un « nouveau paradis » et son esprit humaniste et désintéressé, épris d'harmonie et prêt à souffrir, à l'instar du Christ, de Victor Hugo ou d'Edward Bellamy, pour faire advenir un monde de justice[164]. Enfin, la preuve éclatante de l'insignifiance de Flower dans la presse établie reste le silence. Jamais les grands magazines de l'époque, classiques comme *Harper's*, *The Atlantic Monthly* et *The Century Magazine* ou plus modernes comme la nouvelle génération des années 1890 (*Munsey's*, *Cosmopolitan*, ou *McClure's*), n'écrivent sur le réformisme de Flower[165]. Ironiquement, les journalistes et intellectuels établis adoptent la même attitude envers Flower que le rédacteur en chef de Boston adopte envers les marges invisibles ou infantilisées de son « peuple » (ouvriers en désaccord avec lui, immigrants et minorités) : sa voix ne compte pas, inaudible ou traitée par le mépris. La logique de civilisation et de progrès que défend Flower se retourne contre lui : intransitive, elle dépend de la définition qu'en donne le sujet, si bien que Flower et ses détracteurs peuvent, au nom du même souverain bien, ne pas prendre en compte des pans entiers du champ social ou intellectuel qu'ils considèrent plus bas dans l'échelle de l'évolution ou, tout du moins, à l'arrière-garde de la marche de l'histoire.

La quasi absence de traces critiquant nommément Flower au tournant du siècle indique également que son cercle fonctionne en vase clos. Les idées progressistes-radicales circulent alors dans les petits quotidiens hors des centres culturels du Nord-Est et les publications du même réseau : la vulgarisation d'un savoir fiable aux compagnons de route et au lectorat en général. En somme, trois lignes de force se dessinent dans cette diffusion : Flower producteur d'information pour les radicaux des périphéries, personnage qui fait l'actualité (sujet des journaux sympathisants quand, par exemple, Wayland le voit comme le président idéal pour le pays ou, tautologiquement, avec ces nombreuses annonces de parution des magazines reproduites de quotidien en quotidien)

---

[163] « Literary Notes », *St. Louis Post-Dispatch*, 28 février 1897, p. 24.

[164] Julius Wayland, « B.O. Flower », *The Appeal to Reason,* 10 octobre 1895, p. 1. F.E., Miller « Patriotism vs Socialism », *The Appeal to Reason*, 22 mai 1897, p. 3. Walter Marion Raymond, « The New Conception of Democracy », *The Appeal to Reason*, 3 juillet 1897, p. 3.

[165] *The Nation* est un cas intéressant : l'indifférence cède la place à une seule occasion à une critique mordante de *Civilization's Inferno* (« The book is too feeble and hysterical to be taken seriously, and the philanthropical will be wise to leave such literature unread and to study rather Mr. Booth 's investigations into the condition of the poor of London ») mais, malgré tout, *The Arena* achète des espaces publicitaires dans le magazine, preuve qu'il cherche à se faire reconnaître par le plus vieil hebdomadaire de gauche et à normaliser les marges qui s'expriment dans *The Arena*. « Notes », *The Nation*, vol. 56, 27 avril 1893, p. 313. Publicité pour *The Arena*, *The Nation*, vol. 59, 5 décembre 1894, p. xviii.

mais une figure moyenne, connue mais à la marge[166]. Flower se vante de diriger la revue la plus progressiste de son temps et, en tant que tel, sait qu'il restera une figure minoritaire, constat que confirme la presse de l'époque. Son nom circule certes mais bien moins que d'autres intellectuels : 897 occurrences entre 1889 et 1919, moins que d'autres réformateurs (Jacob Riis, 2214 ; Edward Bellamy, 3752 ; Jane Addams, 13 263 ; Henry George, 28 513), que les *muckrakers* (Ida Tarbell, 2299) ou bien moins, logiquement, que des politiques par définition présents dans l'arène publique (Robert M. La Follette, 37 220 ou William J. Bryan, 80 566). En revanche, si Flower demeure plus confidentiel qu'un leader de l'Évangile social comme Washington Gladden (4966) et qu'une autorité en sciences sociales comme Richard T. Ely (1224), il est plus cité que d'autres figures comparables comme Walter Rauschenbusch (336) ou Lester F. Ward (348) (voir annexe 5.4). La présence dans la presse ne présage cependant pas de l'influence d'un penseur, comme le montrent les chiffres pour Rauschenbusch et Ward. Flower aurait été d'accord, lui qui ciblait d'abord les leaders d'opinion (« thought-moulders »).

Les réimpressions d'article d'un journal à un autre, pratique courante dès le début du XIXe siècle surtout pour les quotidiens excentrés (et pour les plus petits d'entre eux en manque d'argent et de personnel), illustrent ce fonctionnement en vase clos : les vieilles pratiques des marges géographiques sont réinvesties dans les marges intellectuelles, les deux se superposant. Les rédacteurs en chef puisent dans les journaux de leurs confrères des fragments pour compléter leur propre publication ; ces processus de reproduction d'articles et de citations renforcent le sentiment d'appartenance à une communauté chez les réformateurs et forgent des références communes chez les lecteurs puisqu'ils viennent « déposer au même moment dans mille esprits la même pensée[167] ». Cette transmission interpersonnelle, par intérêts communs, continue au tournant du siècle et permet aux marges et aux radicaux de bâtir leur mouvement contestataire[168]. Ainsi, la viralité de certains textes permet de retracer les dynamiques de diffusion. Par exemple, un article dithyrambique sur The Arena Publishing Company et son « succès fulgurant des deux côtés de l'Atlantique » publié dans une revue respectable pour professionnel de l'édition de Boston, *The Weekly Journalist*, se fraye un chemin vers les marges politiques, géographiques et intellectuelles[169] : le texte sera reproduit dans de nombreux journaux populistes en quelques jours,

---

166 Wayland, « B.O. Flower », p. 1.

167 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 3* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 234.

168 Les humanités numériques permettent une approche hypertextuelle bien adaptée à ces logiques de réseaux et d'entreglosement. À ce sujet voir le projet de cartographie et d'analyse des processus de citation dans la presse du XIXe siècle (notamment *antebellum*) : *Viral Texts. Mapping Networks of Reprinting in 19th-Century Newspapers and Magazines*, The NULab for Texts, Maps, and Networks, Northeastern University. URL : http://viraltexts.org.

169 *The Weekly Journalist, devoted to the interests of Newspaper and Advertising men*. Son auteur évoque le « succès phénoménal » de la maison d'édition et du magazine de Flower et, en particulier, l'influence de ses écrits en Europe

dans la revue nationale des Knights of Labor, dans plusieurs quotidiens (d'un petit village de l'Iowa à des villes moyennes comme Topeka), des revues de médecine alternative ou publiées par de curieuses communautés utopiques[170]. Depuis Boston toujours (ce sont les quotidiens de la ville qui, en premier, commentent le travail de Flower), le *Daily Traveller* fait de la pensée « tonique » de *The Arena*, devenue une « puissante force » dans le pays, et des nombreuses innovations que Flower a apportées dans le monde de la presse et de l'édition le symbole d'une ville moderne et dynamique. Cet éloge sera rapidement reproduit dans des quotidiens, notamment populistes, puis des magazines aussi différents que l'organe officiel d'un syndicat de cheminots que dans la revue du Board of Education du Kentucky[171].

Les éditoriaux de Flower sont également réimprimés, principalement dans d'autres publications radicales. Par exemple, son éloge de William J. Bryan est repris dans le journal socialiste *The Labor World*[172]. Sa diatribe contre l'impuissance de la justice et de l'exécutif à traiter

---

(« Another reason for the growing popularity of the Boston review in Europe lies in the fact that in England and on the Continent the thoughtful and progressive people are becoming for the first time acquainted with the *Arena* and thus learning that in a larger degree than any other magazine reflects the best progressive and formative thought of both the old and the new world »). Il avance le tirage improbable de 100 000 exemplaires et évoque la qualité et le nombre des ouvrages publiés (21 en un an pour des ventes jusqu'à 83 000 exemplaires). Ces chiffres exagérés et les arguments mis en avant rappellent les publicités de Flower. L'identité de l'auteur de ce texte reste cependant incertaine car l'article original demeure introuvable et la publication elle-même guère référencée (même dans les catalogues *Worldcat*, de la Bibliothèque du Congrès, d'Harvard et de la *Boston Public Library*). Cependant, le *Boston Globe* de l'époque ne tarit pas d'éloges à l'égard du *Weekly Journalist* et la revue professionnelle *The Inland Printer* recommande à tous les publicitaires de l'acheter, vantant la qualité de ses plumes (par exemple Edward Bok, par ailleurs rédacteur en chef du *Ladies' Home Journal*). « The Weekly Journalist », *The Boston Daily Globe*, 1er mai 1891, p. 10. « Newspaper Gossip », *The Inland Printer*, vol. 10, décembre 1892, p. 243.

[170] « The History of An Important Publishing House », *The Farmers' Union* (Farmers' Alliance, populisme ; Memphis, MO), 1er décembre 1892, p. 2 ; *The Independent* (Hawarden, IO : 744 habitants), 1er décembre 1892, p. 7 ; *The Alden Times* (Alden, IO : 500 habitants), 2 décembre 1892, p. 8 ; *The Farmers' Vindicator* (Farmers' Alliance, populisme ; Valley Falls, KS), 3 décembre 1892, p. 2 ; *The Flaming Sword* (journal de la Koreshan Unity, communauté utopique et secte fondée par un certain Cyrus Teed, *alias* Koresh), vol. 4, 3 décembre 1892, p. 14 ; *Fitchburg Sentinel* (Fitchburg, MA : 1390 habitants), 5 décembre 1892, p. 6 ; *The Advocate* (Farmers' Alliance, populisme ; Topeka, KS), 7 décembre 1892, p. 1 ; *Kansas agitator* (Farmers' Alliance, populisme ; Garnett, KS), 8 décembre 1892, p. 4 ; *The Altoona Tribune* (Altoona, PA : 30 337 habitants), 8 décembre 1892, p. 2 ; *The Wichita Daily Eagle* (Wichita, KS), 10 décembre 1892, p. 4 ; *Raleigh Christian Advocate* (Raleigh, NC ; journal méthodiste), 14 décembre 1892, p. 6 ; *Journal of the Knights of Labor* (Philadelphie), vol. 13, 9 février 1893, p. 23 ; *Medical Argus* (revue d'homéopathie de Minneapolis), vol. 3, février 1893, p. 134-136 et vol. 3, mars1893, p. 146.

[171] « Boston's Great Review. A Backward and Forward Glance. 'The Arena Pub. Co.' », *The Boston Daily Traveller*, 4 novembre 1893. *Altoona Tribune* (Altoona, PA), 30 novembre 1893, p. 2 ; *The Salem Daily News* (Salem, OH : 1889 habitants), 1er décémbre 1893, p. 4 ; *The Farmers' Union* (Memphis, Mo.), 7 décembre 1893, p. 1 ; *People's Voice* (Wellington, KS), 8 décembre 1893, p. 8 ; *The Council Grove Republican* (Council Grove, KS : 2211 habitants), 8 décembre 1893, p. 2 ; *The Farmers' Vindicator* (Valley Falls, KS), 9 décembre 1893, p. 2 ; *The Kansas Agitator* (Garnett, KS), 14 décembre 1893, p. 2 ; *The Independent* (Hawarden, IO), 11 janvier 1894, p. 1 ; *Educational Courant* (organe officiel du Board of Education du Kentucky), vol. 10, août 1893, p. 125-127 ; *The Flaming Sword*, vol. 6, 18 novembre 1893, p. 313-314 ; *Brotherhood of Locomotive Firemen and Enginemen's Magazine*, vol. 18, janvier 1894, p. 70-71.

[172] Cet exemple montre la richesse et la rapidité des échanges entre réformateurs puisque l'éditorial de Flower pour le numéro de novembre 1896 est à peine imprimé qu'il est repris, à temps pour l'élection présidentielle, dans le *Labor*

le problème du *Beef Trust* se retrouve dans le magazine de Bryan quelques semaines après sa parution[173]. C'est cependant la presse populiste qui reproduit le plus les textes de Flower. Le journal de la Farmers' Alliance de Caroline du Nord, *The Progressive Farmer*, republie, dans la rubrique « sociologie », son analyse de la vie décadente des plus riches et de la déchéance sociale des plus pauvres (crime, pauvreté etc.), deux éditoriaux sur la nécessité d'une éducation morale pour les enfants ainsi qu'un texte optimiste sur la possibilité, grâce au courage et à l'espoir, de faire jaillir la divinité au fond de soi et ainsi surmonter ses vices (comme l'alcool) et ses circonstances (vie dans un taudis)[174]. Son texte sur la nécessité pour le « peuple » de se réapproprier les industries aux mains des *trusts* est réimprimé dans deux petites villes : dans le quotidien d'Hutchinson, Kansas, et le journal populiste *The People's Voice* à Norman, Oklahoma[175]. *The Southern Mercury*, le journal populiste le plus radical de l'époque, met en une les articles de Flower sur les questions sociales et politiques de l'époque (pauvreté, monopoles) sous le titre : « Read and reflect »[176]. Il attribue le texte sur les monopoles à Flower alors que l'extrait en question est issu de l'utopie populiste, *The Coming Revolution*, écrite par un certain Henry L. Call et éditée par The Arena Publishing Company. Certes, l'article, en général, est bien de la plume de

---

World daté du 31 octobre (les magazines étaient fabriqués plus d'un mois avant leur publication et sortaient à la fin du mois précédant celui indiqué sur la couverture). Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », *The Labor World*, 31 octobre 1896, p. 1-2 ; « Four Epochs in the History of our Republic », vol. 16, novembre 1896, p. 928-936. Sur la chronologie de l'impression et de la publication des magazines voir la lettre de Flower à Mary Baker Eddy, 22 novembre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Folder 198.

173 Flower, « The Beef Trust, the Courts and the Law's Delay », *The Commoner,* 27 octobre 1911, p. 10 ; *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, octobre 1911, p. 644-648.

174 Flower, « Sociological. The Froth and The Dregs », *The Progressive Farmer*, 12 mai 1891, p. 3 ; « The Froth and The Dregs », *The Arena*, vol. 3, février 1891, p. 341-351 (chapitre 6 de *Civilization's Inferno*) ; « The Fireside and the Future », *The Progressive Farmer*, 24 juillet 1900, p. 4 et *The Coming Age,* vol. 3, mai 1900, p. 530-531 ; « The Ideal », *The Progressive Farmer*, 1er janvier 1901, p. 4 et *The Coming Age*, vol. 2, juillet 1899, p. 102 ; « Victory Within the Power of All », *The Progressive Farmer*, 4 décembre 1900, p. 4 et *The Coming Age*, vol. 3, mai 1900, p. 100-102.

175 Que les changements de titres par rapport à l'article original ainsi que les erreurs typographiques se retrouvent dans les différentes réimpressions montrent la logique de duplication à l'œuvre dans la presse : le rédacteur en chef, abonné à de nombreuses autres publications, sélectionnaient les textes qui l'intéressait, le découpait puis le collait sur des feuilles pour que le compositeur-typographe compose une nouvelle édition à l'aide de caractères neufs, un processus où le choix intellectuel subit les aléas de la reproduction mécanique dans l'atelier (ici, une coquille dans la première phrase : « The sun of competition is setting in the business world » devient dans les deux reproductions « The sun of competition is getting in the business world »). Flower, « End of Competition », *Hutchinson Gazette*, 26 janvier 1899, p. 6 et *The People's Voice*, 27 janvier 1899, p. 3. « Competition, Private Monopoly and Co-operation », *The New Time,* vol. 3, juillet 1898, p. 11.

176 « Read and reflect », *The Southern Mercury*, vol. 13, 22 février 1894, p. 1.

Flower : il s'agit de sa recension du roman de Call. Cependant, l'extrait reproduit provient des larges citations – plusieurs pages – que Flower inclut dans son article[177].

Cette erreur sur l'identité de l'auteur non seulement témoigne des variations à l'œuvre dans les logiques de duplication dans la presse mais surtout de la superposition de pratiques héritées du XIXe siècle et de l'essor d'une presse moderne. En effet, la notion d'« auteur », dans le siècle précédent, restait confinée aux grandes plumes du monde des lettres proposant des contributions. Pour la majorité des journalistes, l'auctorialité *(authorship)* reste diffuse, collective et éclatée en une sorte d'« auteur en réseau *(network author)* ». Ce concept, proposé par un des chercheurs responsable du projet *Viral Texts*, perçu grâce la possibilité de rechercher des textes dans d'immenses bases de données et de visualiser les résultats (à moins que ce ne soit l'inverse, notre imaginaire informatique se projetant sur le passé), étend la notion de « texte social » du bibliographe D.F. McKenzie, axé sur la production, pour se concentrer sur la circulation et les usages des textes :

> To read the newspaper was to tap into an "imagined community," as Benedict Anderson argues. While Anderson writes of "a specific imagined world of vernacular readers" (63), I want to suggest that antebellum newspaper readers were accessing an imagined, collective authorial presence. Each reprinted text linked those to read it to another newspaper and other readers, within a complex system of millions of such links[178].

Ces pratiques héritées continuent d'influer le journalisme à la marge à la fin du siècle (presse indépendante et quotidiens de petites villes, surtout dans le Midwest où leur nombre explose). Dans le même mouvement se forge, principalement dans les magazines, un nouveau rôle social et intellectuel pour les journalistes (et les universitaires qui écrivent dans ces revues) : le prestige social et la reconnaissance attribués auparavant uniquement aux hommes de lettres s'étendent à cette nébuleuse, ce que l'on appellera bientôt les « intellectuels ». La mise en réseau de leurs singularités rompt avec la juxtaposition de grands noms des lettres et d'une auctorialité collective. Dans le cas du *Southern Mercury*, aux pratiques anciennes qui entraînent probablement une relative indifférence envers l'attribution d'un texte à un auteur précis (la question, simplement, ne se pose pas) se conjuguent l'évidence, dans les milieux populistes, qu'un texte en accord avec leur vision, qui plus est dans *The Arena*, ne peut être que de la main de Flower. La

---

[177] Flower, « Editorial. They Have Fallen into the Wine Press : Some Facts Illustrating the Onward March of Uninvited Poverty », vol. 9, février 1894, p. 384-399. « The Grip of Monopoly », *The Southern Mercury*, vol. 14, 14 novembre 1895, p.1, 9. Flower, « Books of the Day. *The Coming Revolution* by Henry L. Call », vol. 13, juin 1895, p. 146-148. Henry L. Call, *The Coming Revolution* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895), p. 38-46.

[178] Ryan Cordell, « Reprinting, Circulation, and the Network Author in Antebellum Newspapers », *American Literary History*, vol. 27, n° 3, automne 2015, p. 418, 430.

manière de lire, éclatée, se conjugue avec l'autorité d'un intellectuel, figure reconnaissable qui soude la communauté imaginée populiste et forge, paradoxalement par son nom, une « présence auctoriale collective », un discours, en somme, typiquement populiste.

Les grands quotidiens des métropoles peuvent aussi s'emparer des articles de Flower : le *Washington Times* reproduit ses conseils aux réformateurs (un condensé de ses convictions : union des progressistes pour élever et émanciper l'humanité, centralité de l'éducation avec des bibliothèques dans chaque quartier pour enseigner les sciences sociales aux citoyens et des leçons de morales divertissantes pour les enfants) et le *Chicago Daily Tribune* son analyse du combat contre les compagnies de tramways dans la ville. Si la plupart des quotidiens ne proposent que des extraits, plus ou moins longs, des textes de Flower, certains quotidiens, comme le *St. Louis Post-Dispatch*, les condensent en un paragraphe : le journal de Saint-Louis veut familiariser ses lecteurs avec les articles de magazine écrits par des plumes reconnues ; Flower en fait partie[179]. Même le *Wall Street Journal* reprend ses textes : certes pas ses attaques contre la « ploutocratie » mais un article sur le succès de Brookline, Massachusetts, ville riche gouvernée grâce à la démocratie directe (le titre, tronqué dans cette réimpression, met au second plan le mode de gouvernement pour insister sur la réussite financière)[180]. Ces exemples montrent certes un rayonnement vers l'extérieur mais uniquement pour des sujets consensuels ou adaptés aux réalités locales : ses écrits plus radicaux, en faveur des populistes ou des nationalisations par exemple, ne restent reproductibles que dans les publications plus radicales.

Parmi les références consensuelles à Flower revient en entrefilet une simple citation, sous le titre « Civilization » ou « Advance goes on », tirée d'un article de 1904 : « the upward sweep of civilization in not unlike the rising of the incoming tide. It advances and recedes, but each advance carries humanity to a higher altitude that it had reached before[181] ». La dissémination de cette phrase permet une approche des logiques de reproduction et de citation à l'œuvre dans la presse. Le rédacteur en chef cherche certes souvent à finir de remplir une colonne de son journal mais il choisit une phrase percutante : cet aphorisme saisit l'optimisme résilient d'une époque où

---

[179] « What the world is talking about. Leading articles in the magazines of prominent writers condensed for the Sunday Post-Dispatch Reader » : « If they had been girls » (sur la débauche des étudiants), *St. Louis Post-Dispatch*, 12 février 1893, p. 30 ; « New educational systems », *St. Louis Post-Dispatch*, 3 septembre 1893, p. 22 ; « A people's disgrace » (sur le relèvement de l'âge de la majorité sexuelle), *St. Louis Post-Dispatch*, 16 décembre 1894, p. 23.

[180] Flower, « Chicago's Successful Fight Against Street Railway Corporations – What It Presages for the Future », *Chicago Daily Tribune*, 7 février 1899, p. 6 ; « The Passing Day. Editorial. The Chicago Street Railway Contest », *The Coming Age,* vol. 1, février 1899, p. 222-225 ; « A Topic or Two to Think About », *The Washington Times*, 15 avril 1894, p. 6 ; « The New Time and How Its Advent May Be Hastened », vol. 9, avril 1894, p. 685-688 ; « The Richest Town in the World », *The Wall Street Journal*, 5 novembre 1904, p. 6 ; « Democracy and Municipal Government ; or, How the Richest Town in the World is Ruled by the Referendum », vol. 32, octobre 1904, p. 390.

[181] Flower, « Topic of the Times. The Day-Star of Peace in the Night-Time of War », vol. 31, mars 1904, p. 313.

la croyance dans le progrès se nourrit de ses revers, les régressions devenant, dans la destinée manifeste de la « civilisation », des contretemps passagers. Ce Flower érigé en sage digne d'être cité permet de suivre la diffusion, par à-coups, de ses idées : sur 66 occurrences de la citation, 36 se rencontrent entre septembre et décembre 1910, soit six ans après la publication initiale de l'article (une seconde vague de 15 occurrences survient en 1916)[182]. Aucune source ne vient expliquer cette périodisation (peut-être les craintes liées à la Grande Guerre en 1916 mais *quid* de l'été 1910 ?). L'intérêt réside ailleurs : l'ambiguïté des processus de citation dans les journaux locaux. En effet, la soudaine multiplication des références provient probablement des *boilerplates* distribués à ce moment-là. Un responsable ou un employé de la Western Newspaper Union (ou d'un de ses concurrents) aurait-il lu le radical *Arena* puis, séduit par le texte de Flower, transformé une phrase anodine, perdue dans un paragraphe dans l'original, en maxime pour l'inscrire sur les plaques d'impressions toutes prêtes et découpables vendues ensuite à la presse du pays ? En plus de cette diffusion mécanique, l'on ne peut exclure le rôle des réseaux d'échanges : une transmission interpersonnelle, de journaliste en journaliste, par intérêts communs, qui expliquerait aussi la rapidité, la « viralité » et la portée des dynamiques de réimpressions. La citation de Flower se diffuse au Kansas, en Pennsylvanie et dans le reste du Midwest[183]. Elle se retrouve en Australie (16 occurrences, surtout d'octobre à décembre 1910) et en Nouvelle-Zélande (5 occurrences en 1910 et 1911) mais pas au Royaume-Uni par exemple[184]. Partiellement involontaire et mécanique ou bien aléatoire mais délibérée, large diffusion il y a donc bien principalement dans les périphéries agraires américaines mais aussi mondiales[185].

---

[182] Le reste se répartit ainsi : 4 occurrences entre 1911 et 1915, 2 en 1917 et même une en 1920, après la mort de Flower.

[183] L'État de Washington et de Caroline du Nord figurent également dans la liste mais aucun autre journal de l'Ouest et du Sud. Dans le Nord-Est, à part la Pennsylvanie, un seul journal Massachusetts reproduit cette citation.

[184] À moins que les entreprises spécialisées dans les *boilerplates* comme la Western Newspaper Union (ou leur équivalents australiens et néozélandais) travaillent aussi avec l'étranger : les réseaux, internationaux et même nationaux, de diffusion des idées hors des grandes figures intellectuelles et de leur culture imprimée restent un champ de recherche fertile.

[185] Voici, par ordre chronologique la liste de journaux avec la citattion de Flower (sources : *Chronicling America*, *Newspaper.com*, *Google Books*, *HathiTrust*, *Papers Past* et *Trove*) : *The Barre Daily Times* (Barre, VT), 1er septembre 1910, p. 4 ; *Altoona Tribune* (Altoona, PA), 3 septembre 1910, p. 11 ; *The Princeton Union* (Princeton, MN), 8 septembre 1910, p. 7 ; *The Republic* (Columbus, IN), 9 septembre 1910, p. 6 ; *Woodville Examiner* (Nouvelle Zélande), 9 septembre 1910 ; *Hastings Standard* (Nouvelle Zélande), 10 septembre 1910 ; *The Bismarck Daily Tribune* (Bismarck, ND), 10 septembre 1910, p. 4 ; *The Daily Notes* (Canonsburg, PA), 12 septembre 1910, p. 3 ; *The Breckenridge News* (Cloverport, KY), 14 septembre 1910, p. 1 ; *Yellowstone Monitor* (Glendive, MT), 15 septembre 1910, p. 8 ; *The Daily Chronicle* (De Kalb, IL), 19 septembre 1910, p. 3 ; *The Reading Times* (Reading, PA), 19 septembre 1910, p. 5 ; *Marlborough Express* (Nouvelle Zélande), 20 septembre 1910 ; *The Newport Mercury* (Newport, RI), 24 septembre 1910, p. 6 ; *The Daily Courier* (Connellsville, PA), 26 septembre 1910, p. 7 ; *The Denison Review* (Denison, IO), 28 septembre 1910, p. 3 ; *The McCook Tribune* (McCook, NE), 29 septembre 1910, p. 4 ; *The Journal of the International Brotherhood of Boilermakers, Iron Ship Builders and Helpers of America,* 1er octobre 1910, (Kansas City, KS), p. 823 ; *The Bennington Evening Banner* (Bennington,

Bien que les textes de Flower se propagent à l'échelle nationale et internationale, principalement dans les périphéries agraires mais aussi dans les grandes villes, la dynamique géographique répond à une logique politique et textuelle de mise en réseau des intellectuels, grands noms comme Flower et relais locaux avec les journalistes, qui diffusent les idées de ceux qui partagent leurs valeurs progressistes-radicales. Cette logique suggère un maillage intellectuel, un double mouvement, centrifuge (des métropoles comme Boston aux périphéries rurales, Ouest et Midwest ; des intellectuels et journalistes urbains à leurs relais dans la presse radicale, ouvrière et libre-penseuse mais surtout populiste ; des magazines aux lieux de discussions comme les clubs de lecture ou les Arena Clubs et autres Unions for Practical Progress) et centripète (la fédération des marges réformatrices en une conscience nationale et même, dans une moindre mesure, internationale ; les larges citations de journaux locaux dans les éditoriaux de Flower). Ces flux restent enserrés dans deux dynamiques : l'occultation de la voix des lecteurs ordinaires par la volonté même de les former, l'ambivalence d'une éducation populaire se redoublant dans les questions d'archives (les traces imprimées ne révélant que la diffusion des représentations des cadres ou des porte-paroles du « peuple », journaliste local ou dirigeant syndical par exemple) ; la ségrégation entre presse respectable et sulfureuse, les magazines de Flower influant principalement ses homologues radicaux et n'accédant aux publications de référence, *mainstream*

VT), 10 octobre 1910, p. 3 ; *The Indiana Weekly Messenger* (Indiana, PA), 12 octobre 1910, p. 6 ; *The McIvor Times and Rodney Advertiser* (Australie), 13 octobre 1910, p 5 ; *The News Journal* (Wilmington, DE), 14 octobre 1910, p. 7 ; *Euroa Advertiser* (Australie), 14 octobre 1910, p. 2 ; *The Narracoorte Herald* (Australie), 14 octobre 1910, p. 5 ; *The Horsham Times* (Australie), 14 octobre 1910, p 9 ; *The News-Review* (Roseburg, OR), 17 octobre 1910, p. 3 ; *The Greensboro Telegram* (Greensboro, NC), 18 octobre 1910, p. 2 ; *Table Talk* (Australie), 20 ocotbre 1910, p. 3 ; The Hopewell Herald (Hopewell, NJ), 2 novembre 1910, p. 2 ; *La Grande Evening Observer* (La Grande, OR), 23 novembre 1910, p. 3 ; *Record* (Australie), 26 novembre 1910, p. 4 ; *Penshurst Free Press* (Australie), 9 décembre 1910 ; *Kilmore Free Press* (Australie), 15 décembre 1910 p. 1 ; *Northern Argus* (Australie), 16 décembre 1910, p. 2 ; *Blyth Agriculturist* (Australie), 23 décembre 1910, p. 2 ; *Quorn Mercury* (Australie), 23 décembre 1910, p. 1 ; *The Daily Republican* (Monongahela, PA), 19 janvier 1911, p. 3 ; *Lake Wakatip Mail* (Nouvelle Zélande), 28 février 1911 ; *Cromwell Argus* (Nouvelle Zélande), 17 avril 1911 ; *The Tenterfield Intercolonial Courier and Fairfield and Wallangarra Advocate* (Australie), 28 avril 1911, p. 4 ; *Warwick Examiner and Times* (Australie), 12 juillet 1911, p. 7 ; *The Sydney Stock and Station Journal* (Australie), 30 juillet 1912, p. 8 ; *Daily Advertiser* (Australie), 13 février 1913, p. 1 ; *Newcastle Morning Herald and Miners' Advocate* (Australie), 20 novembre 1915, p. 15 ; *The Salina Daily Union* (Salina, KS), 21 décembre 1915, p. 5 ; *The Ogdensburg Journal* (Ogdensburg, NY), 22 décembre 2015, p. 3 ; *The Evening Kansan-Republican* (Newton, KS), 25 décembre 1915, p. 4 ; *The Daily Chronicle* (De Kalb, IL), 28 décembre 1915, p. 4 ; *The Manchester Democrat* (Manchester, IO), 19 janvier 1916, p. 5 ; *The Jeffersonian Gazette* (Lawrence, KS), 2 février 1916, p. 6 ; *The Lawrence Daily Journal-World* (Lawrence, KS), 3 janvier 1916, p. 6 ; *The Macon Daily Chronicle* (Macon, MO), 6 janvier 1916, p. 2 ; *The Jeffersonian Gazette* (Lawrence, KS), 19 janvier 1916, p. 7 ; *The Jeffersonian Gazette* (Lawrence, KS), 26 janvier 1916, p. 6 ; *The Jeffersonian Gazette* (Lawrence, KS), 2 février 1916, p. 6 ; *The Jeffersonian Gazette* (Lawrence, KS), 8 mars 1916, p. 3 ; *The New North* (Rhinelander, WI), 16 mars 1916, p. 7 ; *The Day* (New London, CT), 16 juin 1916, p. 6 ; *The Brainerd Daily Dispatch* (Brainerd, MN), 28 juin 1916, p. 6 ; *Logansport Pharos-Tribune* (Logansport, Indiana), 22 juillet 1916, p. 8 ; *Aberdeen Herald* (Aberdeen, WA), 30 juin 1916, p. 5 ; *The Fitchburg Sentinel* (Fitchburg, MA), 22 août 1916, p. 10 ; *Janesville Daily Gazette* (Janesville, WI), 4 décembre 1916, p. 2 ; *Mount Carmel Item* (Mount Carmel, PA), 18 janvier 1917, p. 4 ; *The Wilmington Morning Star* (Wilmington, NC), 29 mars 1917, p. 2 ; *Manitowoc Herald-Times* (Manitowoc, WI), 19 avril 1920, p. 7.

pourrait-on dire, qu'à la faveur d'un prélèvement de ses éléments les plus consensuels. Cette seconde dynamique provient d'une tendance plus large de la société que nous étudierons dans la seconde partie ; la première, en revanche, illustre dans la circulation des textes la même ambivalence que donne à voir leur production.

III. Le « sens des formes » : pratiques éditoriales, format(s), publicités

Dans les magazines de Flower cohabitent le didactisme moral et les idéaux d'une culture bourgeoise élitiste avec une critique politique radicale et constante : dans quelle mesure cette ambivalence modère-t-elle son message ? Cette question ne trahit-elle-pas au contraire une projection rétrospective de nos catégories d'analyse qui associent *a priori* des formes ou des habitudes culturelles à des positions politiques (esthétique moderniste et radicalisme par exemple) ou à des découpages sociaux (bourgeoisie et idéalisme classique) ? Partir de l'objet permet de dépasser ces classifications et de comprendre comment les imprimés « produisent leur aire sociale de réception bien plus qu'ils ne sont produits par des divisions cristallisées et préalables ». Une attention au « sens des formes » révèle l'hybridité des magazines de Flower et, par là même, la complexité du positionnement à la fois bourgeois et canaille de toute une classe moyenne radicale. Ni réformatrices, ni radicales, les revues de Flower sont bel et bien l'expression de *cranks* qui brouillent les cartes : radicalisme politique mais respectabilité et élitisme culturel. Les dispositifs formels, textuels et matériels, inscrivent dans la structure même de ses publications la pluralité des publics ciblés et son projet de légitimer et normaliser les marges politiques et intellectuelles[186]. C'est par l'analyse du style (son positionnement par rapport aux conventions éditoriales), du format de ses magazines, ainsi que des marges mêmes de ses publications (les

[186] Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe - XVIIIe siècle)* (Paris : Albin Michel, 1996), p. 137-138 ; *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes* (Paris : Albin Michel, 1998), p. 81. Chartier entend par « sens des formes » l'inscription de rapports intellectuels et sociaux dans une matérialité : la voix qui lit le texte comme les dispositifs formels (textuels ou matériels) mis en œuvre par l'éditeur ou l'imprimeur produisent du sens. Tout son travail explore les perspectives ouvertes par l'histoire du livre et de la lecture résumées par la formule (qu'il cite souvent) du bibliographe D.F. McKenzie : « de nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux, dont les nouvelles significations dépendent directement de leurs nouvelles formes ».

publicités encadrant les textes au début et à la fin des magazines) que nous explorerons les ambivalences de ce radicalisme bourgeois[187].

A. Hybridité : formes policées, fond radical

La radicalité du contenu s'exprime selon certaines conventions littéraires : le genre du sermon et de l'article scientifique. Ce style, qui souligne la continuité entre pasteur et universitaire, atténue bel et bien la radicalité des textes ; c'est même l'objectif de Flower : proposer une revue respectable ouverte aux idées anticonformistes. Comparés aux reportages nerveux, secs et concrets des *muckrakers* par exemple, les écrits de Flower ne se départent jamais d'une style abstrait, général et allégorique : les faits ne servent que d'illustrations dans un conte moral inspiré des jérémiades et ne sont qu'un tremplin pour discuter du Beau, du Bien et du Bon malmenés par l'époque mais préservés chez les réformateurs. Par ailleurs, Flower veut faire reconnaître les marges comme propositions intellectuelles valides si bien qu'il présente ses magazines comme des revues sérieuses, scientifiques mêmes avec ses « symposiums » (par exemple sur l'âge de la majorité sexuelle en mars 1895) où interviennent des « spécialistes (médecins et réformateurs dans l'exemple précité) et ses articles sont agrémentés de notes de bas de pages et de bibliographies[188]. Cette forme universitaire reste cependant subordonnée à une visée réformatrice : nonobstant la différence de ton, le symposium peut, comme le journalisme d'investigation, « réveiller » les consciences. Suite à son symposium sur la pauvreté à Boston, d'autres magazines, comme *The North American Review* et *Forum*, se sont par exemple emparés du sujet[189]. Cette tension entre thèmes percutants et forme policée est aussi le produit d'une

---

[187] Pour comprendre leur positionnement sur le champ intellectuel, il faut en effet faire intervenir différents degrés de distinction et notamment les articulations entre la forme et le fond des magazines. Nous restons cependant ici au niveau de la confrontation des discours de Flower avec les objets imprimés qu'il façonne. Comprendre l'influence des écrits implique également de s'interroger sur les autres modalités de production du sens, comme l'appropriation par les lecteurs (voir la seconde partie de ce travail). Roger Chartier, *Culture écrite et société*, p. 137-150 ; *Au bord de la falaise*, p. 72-81.

[188] « America's Shame : Symposium on the Age of Consent Laws in the United States », vol. 11, janvier 1895, p. 192-215. Les exemples de symposiums sont nombreux : rien qu'en 1892 (pour prendre une autre année), Flower réunit 11 intellectuelles pour discuter des clubs féminins (« Women's Clubs : A Symposium », p. 362-388), organise deux congrès sur la question vestimentaire (« Dress Reform : A Symposium », p. 488-507 et « Symposium on Women's Dress », p. 621-634), et confronte différents politiques sur les éléections présidentielles à venir (« Why the Democrats Should Elect the Next President » par William M. Springer ; « Why the People's Party Should Elect the Next President », par Thomas E. Watson, et « Why the Republicans Should Elect the Next President » par J. C. Bubbows, p. 193-208).

[189] Flower, « Destitution in Boston With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium. Introductory Words », vol. 2, november 1890, p. 733-734 ; « Notes and Announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxix.

évolution du genre : les magazines s'immergent de plus en plus dans un monde en bouleversement, s'éloignent de la position bourgeoise et raffinée de surplomb social et culturel des magazines littéraires et se rapprochent de la presse quotidienne. Les magazines de Flower en paraissent d'autant plus désuets. Albert Brandt, éditeur et imprimeur de *The Arena* à partir de 1904, attribue la faible popularité du magazine à cette « politique éditoriale trop universitaire »[190]. Il modernise le magazine, le rend plus concret dans son contenu et plus dynamique dans son format (il s'aligne sur les canons de l'époque avec une mise en page sur deux colonnes). Pour l'historien des *muckrakers* Louis Filler, *The Arena* devient même, enfin, « lisible ». L'obsolescence de la forme disqualifiait selon lui la radicalité de la critique[191]. Il faut se garder cependant d'appliquer les nouvelles normes journalistiques qui s'imposent après le scandale du *yellow journalism* et le succès du *muckraking* : ce style plus factuel et dynamique n'entre pas en compte pour les commentateurs des années 1890 comme indicateurs d'un contenu radical, moderne et percutant. En 1891, le libre-penseur Charles Moore par exemple loue le franc-parler de Flower et le réformateur William T. Stead trouve la lecture de *The Arena* « jamais ennuyeuse *(dull)* » car le magazine traite de questions rarement abordées[192]. La logique réformiste semble s'opposer aux questions commerciales. Louis F. Post, en 1909, analyse la déconfiture de la revue à son ton unique : ce que Brandt voit comme un handicap, Post le considère comme l'essence même de *The Arena*. Le réformateur attribue l'échec de la revue à la concurrence de magazines plus légers qui ne cherchent pas à élever les lecteurs mais à les divertir afin d'augmenter leur tirage[193].

Le projet intellectuel de Flower est, *in fine*, de reconstruire une continuité historique brisée avec l'essor des *corporations* après 1865 et ainsi renouer avec la loi du progrès qui ferait le génie américain. Ce désir explique son spencérisme , son républicanisme et son réformisme religieux – non pas des ruptures avec le passé mais son accomplissement. Flower se sert de ses magazines pour reconstruire cette continuité. La loi du progrès, c'est aussi pour Flower la perpétuation d'une culture idéaliste et policée. En un sens, les magazines de Flower se construisent sur ces

---

190 C'est le fils d'Albert Brandt qui rapporte l'analyse de son père et la fait sienne : « His editorial policy was entirely too academic to attain a fair degree of popular appeal ». Lettre de Maurice F. Brandt à Howard F. Cline, 30 mai 1939, Howard Francis Cline Papers.

191 Filler, *The Muckrakers*, p. 41-42.

192 Moore, « The Arena », p. 3. Stead, « *The Arena* », p. 51. Filler, *The Muckrakers*, p. 41-42. Le biographe de McClure confirme le réformisme invétéré du magazine mais également l'ennui profond qu'il dégage. Lyon, *Success Story, The Life and Times of S. S. McClure*, p. 177.

193 De tels magazines ne sont pas dignes de cofinance, explique Post, car ils laissent tomber le *muckraking* au moindre signe de plaintes de la part des ploutocrates. Cette critique semble cependant s'appliquer davantage au contexte où écrit Post : à la fin de la première décennie du nouveau siècle, le succès du *muckraking* s'étiole, notamment sous la pression des *corporations*. Les réformateurs comme Flower ou Post séparent alors les magazines qui résistent et ceux qui sacrifient la vérité sur l'autel de la rentabilité financière. Louis F. Post, « Flower's New Magazine », *The Public*, vol. 12, 27 août 1909, p. 819-820.

fondements et continuent la tradition *genteel* d'une culture raffinée tout en lui injectant la vigueur des mouvements marginaux enracinés dans un milieu spécifique (le Midwest populiste, les milieux réformateurs et autres *cranks*). Ainsi, l'ancrage dans l'urgence de l'actualité n'empêche pas Flower de perpétuer le modèle des magazines élitistes comme *Harper's* ou *The Atlantic Monthly,* ces émanations de maisons d'édition appelées « book magazines » (Ohmann) ou « genteel family house magazines » (Schneirov)[194]. Comme ses vénérables prédécesseurs, *The Arena* consacre de nombreuses pages, entre 15 et 25, aux publicités pour les publications de The Arena Publishing Company ; c'est même plus que *Harper's* et *The Atlantic Monthly* avec, respectivement, 12 et 15 pages[195]. En 1896, le catalogue des 206 ouvrages édité par la maison d'édition de Flower couvre 22 pages du magazine[196]. Après 1904, le magazine de Flower fonctionne toujours en symbiose avec une maison d'édition, celle d'Albert Brandt, comme le montre par exemple la publication en feuilletons d'ouvrages édités par Brandt telle l'utopie de Joaquin Miller[197]. *The Arena* contient également des publicités pour des encyclopédies, pratique qui avait disparu des magazines populaires à large tirage comme *McClure's* qui faisaient davantage la publicité pour des ouvrages davantage tournés vers le grand public[198]. Les critiques littéraires (appelées « Books of the day », « Book Chat » ou « Literary Notes ») tiennent une place majeure : entre 12 et 16 pages dans les années 1890 comme dans les années 1900[199]. Par ailleurs, ressusciter cette rubrique est la première chose que Flower entreprend quand il revient travailler à *The Arena* en 1900 pour relancer le magazine après des années de déclin. Flower maintient les pratiques antérieures qui avaient scellés de nombreuses passerelles entre la presse et le monde du livre : les articles sont réédités en brochures et en ouvrages, nourrissant ainsi la maison mère qui les a engendrées[200].

Les magazines populaires vulgarisent cette culture élitiste. La révolution commerciale qu'ils initient dans les années 1890 s'accompagne en effet d'une « modulation culturelle » : ils se réapproprient les formes des magazines bourgeois comme les causeries littéraires et les réinsèrent dans leur vision de la modernité. En terme de contenu, *The Arena* ne diffère pas sur ce point de *McClure's* et ses homologues : il propose des critiques littéraires, des articles sur la littérature et de

---

194 Ohmann, *Selling Culture*, p. 104-108. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 84.

195 Ohmann, « Diverging Paths », p. 104-115.

196 Une bibliographie exhaustive des ouvrages publiés par The Arena Publishing Company se trouve dans Stoddard, « Vanity and Reform », p. 275, 282-337.

197 Le roman est publié dans *The Arena* de janvier à juin 1905. Joaquin Miller, *The Building of the City Beautiful* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1905 [1893]. La première édition est publiée par Stone & Kimball (Cambridge & Chicago).

198 Voir par exemple la publicité pour l'*International Cyclopedia*, vol. 6, juin 1892, appendice, non paginé.

199 Voir par exemple « The leading progressive review of the world », publicité pour *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, appendice, non paginé. « Books of the Day », vol. 32, décembre 1904, p. 666-682.

200 Ohmann, « Diverging Paths », p. 105-108, 115. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 100-112.

la fiction, des biographies de grandes figures, par exemple la série de Flower sur Thomas More et son siècle, ou des fresques historiques comme son récit des premières années du règne de la Reine Victoria[201]. Le style universitaire et le ton radical l'éloignent cependant des magazines grand public. Flower veut à la fois perpétuer la tradition des magazines littéraires et y injecter des idées radicales et le sentiment de l'urgence sociale. De ces déplacements émerge un objet hybride qui mêle la distance de la revue intellectuelle, le radicalisme de la presse anticonformiste, la modernité des magazines populaires et l'ancrage dans l'actualité des quotidiens. D'ailleurs, les catalogues des agences de publicité qui recensent et décrivent les magazines et les journaux du pays hésitent dans leur définition des magazines de Flower : « littéraire » en 1894 (alors qu'il soutient explicitement les populistes), *The Arena* est décrit en 1908 comme un magazine « économique » ; puis, en 1911, *The Twentieth Century Magazine* est de nouveau présenté comme une revue « littéraire » bien que son contenu ne se différencie pas de son prédécesseur[202]. Flower reprend par exemple le format de la causerie littéraire mais propose un contenu plus en accord avec son militantisme avec des conversations politiques, économiques, ou religieuses avec les grandes figures du réformisme[203]. Cette forme traditionnelle se double parfois, dans le style, d'atours

---

[201] Cette série est un exemple d'articles transformés en livres. En fait, tous les ouvrages de Flower, hormis son dernier ouvrage, *The Patriot's Manual*, un précis de l'anticatholicisme qu'il dirige, sont des recueils plus ou moins remaniés de ses éditoriaux (ses mémoires, par exemple, développent largement les articles publiés initialement dans *The Twentieth Century Magazine).*

Flower, « The Century of Sir Thomas More. First Paper, The New Learning North of the Alps », vol. 10, novembre 1894, p. 838-844 ; « The Century of Sir Thomas More. Second Paper, The Reformation and Some of its Leading Spirits », vol. 11, janvier 1895, p. 266-273 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More », vol. 11, février 1895, p. 310-320 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More. Part II. Some Fatal Figures of the Italian Renaissance », vol. 12, mars 1895, p. 50-58 ; « The Italy of the Century of Sir Thomas More. Part III. Some Bright Lights of the Italian Renaissance », vol. 12, avril 1895, p. 185-194 ; « The Century of Sir Thomas More. Sixth Paper. The Spanish Peninsula », vol. 13, juillet 1895, p. 192-197 ; « The England of Sir Thomas More », vol. 14, octobre 1895, p. 278-288 ; « The Life of Sir Thomas More », vol. 15, décembre 1895, p. 112-123. ; « The Utopia of Sir Thomas More. Part 1 », vol. 15, janvier 1896, p. 296-303 ; « The Utopia of Sir Thomas More. Part 2 », vol. 15, février 1896, p. 391-398.

[202] Descriptions des magazines de Flower : N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual : containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada, Volume 2* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1894), p. 320. N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual: containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada, Volume 2* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1908), p. 555. N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory: A Catalogue of American Newspapers, 1911, Volume 1* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1911), p. 387. Sur le rôle des agences de publicité, voir Ohmann, *Selling Culture*, p. 99. Tebbel et Zuckerman, *The Magazine in America*, p. 68.

[203] Flower débat avec les intellectuels qu'il affectionne sur tous les grands sujets de société qui le préoccupe et qui se retrouvent, de numéro en numéro, dans les pages de ses magazines : les questions politiques (la confiscation de terres appartenant à tous, la démocratie directe, la municipalisation et la nationalisation des services publics, la coopération), le progrès technique, la modernisation religieuse, ou, plus général, la régénération morale du pays. Flower, « The Land and the People. Conversation with W. D. McCrackan », *The Coming Age,* vol. 1, mars 1899, p. 248-250 ; « Conversations. I- The Progress of Fifty Years. Conversation with Rev. R. Herber Newton », *The Coming Age*, vol. 2, juillet 1899, p. 6-12 ; « Conversations. I- Personal Experiences in Psychical Investigation. Conversation

néoclassiques : Flower intitule « On the Stoa of the Twentieth Century » toute un série de conversations sur les enjeux économiques et politiques de l'époque, manière de mettre l'urgence sociale sous le patronage des philosophes antiques (le stoïcisme naquit sous le portique, la stoa, près de l'agora d'Athènes, d'où leur nom)[204].

Sa politique éditoriale confirme l'hybridité des magazines. Dans les années 1890, il réédite ses articles phares de brochures et les vend en séries : *Present-Day Problems*, *Side Pocket*, *Arena Library*, *Beacon Library* et *Copley Square* (exemple en annexe 4.5 et fig. 4). Les noms mêmes évoquent la multiplicité des approches. Les « problèmes d'aujourd'hui » prolongent l'ancrage dans l'époque et le rapprochent des magazines populaires et des journaux. Le format de poche de la série « Side Pocket », déclare Flower, permet au lecteur moderne, toujours pressé, d'emporter partout les idées les plus avancées et de lire dans les transports en commun : « a portable library for a busy age […] the Side Pocket series can be read in cars »[205]. L'objet même inscrit dans sa

---

with Lilian Whiting », *The Coming Age*, vol. 2, octobre 1899, p. 355-359 ; « Conversations. I- The Educational and Therapeutic Value of Hypnotism, and the Relation or Suggestion to Psychical Research . Conversation with R. Osgood Mason », *The Coming Age*, vol. 3, février 1900, p. 112-118 ; « Conversations. The True Nature and Scope of the Higher Education. Conversation with Thomas Elmer Will », *The Coming Age*, vol. 4, août 1900, p. 94-99 ; « A Conversation with Eltweed Pomeroy on Direct Legislation and Social Progress », vol. 25, mars 1901, p. 317-323 ; « A Conversation with Prof. F. Parsons on The Constitutional, Ethical, and Economic Aspects of Government Ownership of the Telegraph and Telephone », vol. 27, février 1902, p. 179-186 ; « A Conversation with Prof. F. Parsons on Some Reasons Why the Public Should Own and Control the Telephones », vol. 27, mars 1902, p. 297-301 ; « A Conversation with Edwin Markham on Lights and Shadows of the Present Social Outlook », vol. 27, avril 1902, p. 412-414 ; « A Conversation with George F. Washburn, General Manager of the People's Trust of America, on How To Meet the Trust Problem Through Co-operation », vol. 28, octobre 1902, p. 406-414 ; « A Conversation with J.M. Peebles on New Zealand – Political, Social, and Religious », vol. 29, avril 1903, p. 398-405 ; « A Conversation with C.Y. Roop, Editor of *The Co-operative Journal*, on The Rochdale Co-operative Movement in California », vol. 29, mai 1903, p. 541-543 ; « What Should Be the Master Demand of Twentieth Century Civilization. A Conversation with Edwin Markham », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p. 34-36 ; « Christ and the Social State. A Conversation with Edwin Markham », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1 janvier 1910, p. 345-347.

[204] Dans *Lessons Learned from Other Lives*, Flower fait d'ailleurs l'éloge des stoïciens Sénèque et Épictète. Flower et Bolton Hall (partisan d'Henry George et du *back-to-the-land movement*), « On the Stoa of the Twentieth Century. The Land Question and Economic Progress », *The Arena*, vol. 24, décembre 1900, p. 645-648. Flower et Frank Parsons, « On the Stoa of the Twentieth Century : City Ownership and Operation of Street Railways », *The Arena*, vol. 25, février 1901, p. 198-209. Flower, « On the Stoa of the Twentieth Century. An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », *The Arena*, vol. 25, mai 1901, p. 521-526. Flower et John Ward Stimson (professeur d'art à Princeton puis aux écoles d'art du Metropolitan Museum), « On the Stoa of the Twentieth Century. Ethical and Utilitarian Value of Vital Art », *The Arena*, vol. 26, juillet 1901, p. 78-90. Flower et Walter Clark (réformateur et juge assesseur à la Cour suprême de Caroline du Nord), « On the Stoa of the Twentieth Century. Why the Government Should Own the Telegraph and Telephone », *The Arena*, vol. 26, novembre 1901, p. 519-520.

[205] Flower, « Publishers' Notes », p. i. Ce format de poche semble avoir marqué les esprits, comme en témoignent les éloges, maintes fois reproduits dans la presse (voir *supra* chaptre 5.II), d'un quotidien de Boston et d'une revue pour spécialistes de l'édition (les éloges ici s'accompagnent de quelques réserves). « The Side Pocket Series being wholly unique in design and execution, has attracted general attention ». « Boston's Great Review. A Backward and Forward Glance. 'The Arena Pub. Co. », *The Boston Daily Traveller*, 4 novembre 1893. « It is well printed, and is included in

matérialité un usage moderne. En même temps, l'idéal reste ancré dans l'imaginaire des humanités classiques : Flower décrit ses brochures comme une « bibliothèque portative » et deux séries sont vendues comme telles. L'imaginaire de la bibliothèque inscrit l'immédiateté voulue par les formes (magazines populaires, brochures) dans une temporalité plus longue : si l'actualité est le lieu privilégié du travail journalistique et intellectuel, il ne s'agit aucunement de transmettre des informations mais de construire un savoir pour l'époque. Pour Flower, les magazines aident le « savant pressé *(busy scholar)*[206] » qui n'a pas le temps de déambuler dans les bibliothèques et lui résume les avancées intellectuelles de l'époque : « the great reviews of to-day are really condensed libraries in themselves ». La longueur des articles y est « adéquate » pour une société où le temps, précieux, file[207].

Cet imaginaire de la bibliothèque pose une continuité entre les magazines et le livre. Dès le premier numéro, Flower affirme : « *The Arena* will be *a library in itself* »[208]. D'ailleurs, les mensuels de Flower (comme de nombreux autres à l'époque) sont vendus deux fois par an sous formes de volumes reliés ; des publicités vendent même d'élégants meubles pour garder ces ouvrages. La bibliothèque reste la forme parfaite pour recueillir le savoir humain, même pour un journaliste : c'est le contenu qui est modernisé, un savoir littéraire mais aussi économique, politique, scientifique et spirituel pour le XXe siècle. Ce traditionalisme pose comme idéal la culture humaniste (mais aussi bourgeoise puisqu'il s'agit aussi d'un objet de distinction et de décoration) : non pas une norme en terme de contenu puisque Flower, *in fine*, voudrait pouvoir ranger les *cranks* qu'il publie dans ces rayonnages mais une somme, pour reprendre la formule de Matthew Arnold, de « tout ce qui a été pensé et dit de meilleur dans le monde » et le cadre intellectuel qui permet d'accueillir et de légitimer les idées nouvelles. La continuité des pratiques ne saurait donc occulter une rupture de leur sens.

Les utopies publiées par Flower confirment cet attachement à la continuité historique par la culture. Les descriptions des bibliothèques dans ces textes révèlent les représentations de l'époque[209]. Bien que le monde du futur présente une société rénovée, où tout a été refondu sur

---

their handy Side-Pocket Series ; but the whitewashed cover looks cheap, and spoils the attractiveness of the neat design ». « In Lighter Vein », *The Bookman. A Literary Journal*, vol. 2, août-septembre 1893, p. 59.

[206] Savant, intellectuel ou journaliste ? Justement, les catégories restent poreuses.

[207] Flower, « Notes and Announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxviii. Les articles de *The Arena* restent denses et courent sur une dizaine de pages en moyenne : les capacités de concentration et de lecture ont de toute évidence évolué.

[208] C'est Flower qui souligne. Flower, « Publishers' Notes », p. i.

[209] Comme le souligne Hall, l'analyse de l'activité de lecture dans un texte de fiction en dit moins sur les lecteurs réels de l'époque que sur les représentations idéologiques de la lecture ; il en va de même pour les bibliothèques. Hall, « Readers and Reading in America », p. 349.

des bases plus justes et scientifiques, les bibliothèques (l'édifice comme le meuble) ressemblent à s'y méprendre à celles du XIXe siècle. Soit elles ne sont pas décrites car identiques, par exemple dans *Young West*[210], soit l'auteur suggère, par un détail, la similitude avec la tradition, comme les étagères dans *Unveiling a Parallel*[211]. Tout se passe comme si l'idéal culturel qu'elles représentent, de par son caractère d'évidence, ne faisait pas partie des éléments à réorganiser. Les bibliothèques du futur sont évidemment publiques. Les magazines aussi : dans *Looking Backward*, ils sont « organisés » par le gouvernement pour « être une expression plus parfaite de l'opinion publique » qu'ils ne l'auraient pu du temps où ils étaient contrôlés par du capital privé. Le roman exprime le même idéal qui parcourt les écrits de Flower : l'imaginaire livresque à l'âge du magazine. La presse n'est pas le meilleur organe de la discussion des affaires publiques. Pour agir sur l'opinion, les Américains du futur publient un livre ou une brochure. Bellamy exprime la même utopie communicationnelle que Flower. L'intellectuel et ses magazines sont les porte-paroles du peuple mais, médias plus parfaits comme la Constitution crée « une union plus parfaite », ils s'effacent. Une éducation populaire est donc possible puisque l'intermédiaire n'est qu'un vecteur, comme un spirite ou un pasteur, un médium qui tire son autorité du peuple[212]. Dans *A Prophetic Romance*, les écrivains représentent une aristocratie de l'esprit qui émane du peuple, comme la « minorité splendide » de Flower qui, paradoxalement, est une avant-garde qui traduit parfaitement les désidérata du peuple, comme s'il se confondait avec lui. La presse, elle, archive les faits : l'idéal de vérité enfin débarrassé des mensonges des organes ploutocrates devient réalité[213]. Même chose dans *Young West* : en l'absence de manigances des puissants et de déformation des faits des journalistes, la presse enregistre les évènements publics. Cet idéal de transparence tend à euphémiser tout médium pour privilégier la transmission directe par l'expérience : la presse idéale imagine sa propre fin (l'instrument militant devient simple archive), et peu de livres sont utilisés en classe par les professeurs qui préfèrent, littéralement, les leçons de choses (un objet modèle est observé, l'écolier ou l'étudiant s'élève grâce à une pédagogie visuelle). L'idéal de la lecture et des bibliothèques demeure cependant[214]. Chez Flower, il est central : les écrits de Flower n'ont de cesse d'exister dans l'idéal paradoxal d'une médiation immédiate, à la fois l'expression dans un imprimé d'une utopie communicationnelle d'esprit à esprit et un éloge de la presse qui, dans le même mouvement, imagine son propre dépassement. Malgré les ambivalences, c'est donc bien la

---

[210] Schindler, *Young West*, p. 31, 64. Les bibliothèques ne sont pas évoquées dans *A Prophetic Romance*.

[211] Jones et Merchant, *Unveiling a Parallel*, p. 25. Même phénomène dans le classique de Bellamy : sa description des bibliothèques se résume à une brève évocation de leurs fauteils en cuir.

[212] Bellamy, *Looking Backward,* p. 221-231.

[213] John McCoy, *A Prophetic Romance, Mars to Earth* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894), p. 49.

[214] Schindler, *Young West*, p. 40, 129.

culture qui permet le lien au milieu des bouleversements, à l'époque comme dans le monde des siècles futurs.

La série de brochures intitulée *Copley Square* s'inspire de la grande place de Boston, symbole des arts et du progrès à la fin du XIXe siècle. Elle incarne la tradition de progrès inventée – ici érigée – à l'époque en alliant modernité et classicisme. S'y trouvaient, à l'époque, le musée des beaux-arts, Trinity Church, la bibliothèque publique de Boston – ouverte en 1895 –, et le S.S. Pierce Building où sont situés les bureaux de la maison d'édition de Flower jusqu'en 1896[215]. Par ailleurs, la place représentait le fruit d'un des grands projets urbanistiques du XIXe siècle : le remblaiement de Back Bay. Le Pierce Building, érigé en 1887 mais démoli en 1958, redouble le symbole : construit par l'homme d'affaires Samuel Stillman Pierce, il abrite une immense épicerie fine pour les « Brahmanes » de Boston. De style néo-gothique, ses arches mettent en valeur de magnifiques vitrines (un art nouveau à l'époque, théorisé par L. Frank Baum). Le moderne émule l'ancien ; un temple de la consommation s'érige au milieu d'un centre culturel. Non sans ironie, Flower travaille dans ce qui était considéré à l'époque comme un château médiéval et un lieu de consommation ostentatoire. Fièrement, il arbore ce symbole d'un Boston moderne et cultivé sur son papier à lettre ; il l'incarne même[216].

Magazines hybrides qui s'inspirent de ses illustres prédécesseurs littéraires, de ses homologues à grand tirage comme *McClure's* et de la presse anticonformiste, catalogue diversifié avec des ouvrages de qualité qui imitent les grandes maisons d'édition (à 1$) et des éditions de poche moins chères (50 cents) mais aussi brochures qui jettent un pont entre la presse, c'est-à-dire le monde de l'immédiat (les quotidiens avaient plusieurs éditions par jour à l'époque) – et le livre et la distance réflexive qu'il permet : l'hybridité structurelle de ses imprimés se retrouve aussi dans les pratiques éditoriales. Ces brochures mêlent rééditions d'articles de *The Arena* et de titres de sa maison d'édition. Flower les vend en librairie mais aussi en kiosque, avec les journaux, ce qui permet de rapprocher la temporalité longue du livre et celle, périodique, du magazine avec l'immédiateté des quotidiens. Flower cherche à augmenter de concert les ventes de son magazine et des ouvrages de The Arena Publishing Company en complétant par ces ventes dans la rue les abonnements et *club offers* du premier et les ventes directes grâce aux publicités dans *The Arena* du

---

[215] Après 1900, il déménagera au 5, Park Square. Les informations sur Copley Square et le Pierce Building proviennet d'un ouvrage de l'époque : Herndon et Bacon (éds.), *Boston of To-day*, p. 72-73.

[216] L'article du *Boston Daily Traveller* le confirme : « The Copley-Square Series is a series of books designed by this enterprising house and bears the name of Boston's most beautiful public square, Copley Square. […] Another striking feature of this noted square is the Pierce building in which the Arena Publishing Company is housed ; built of solid stone from foundation to turret, and one of the most imposing business blocks in all Boston. Copley Square is rapidly becoming a household word in consequence of the enterprise and energy of this great publishing house ». « Boston's Great Review », *The Boston Daily Traveller*, 4 novembre 1893.

second[217]. Rééditer sous une forme différente permet de prolonger l'influence des écrits dans le temps et d'atteindre de nouveaux publics. Les brochures sont plus abordables que les ouvrages, d'autant plus qu'elles peuvent s'acheter par lot de 100 : il s'agit donc d'une littérature à diffuser largement, conçue pour l'action militante (voir par exemple annexe 4.5). À une époque où, disait-t-on, les magazines avaient remplacé les livres et les journaux les magazines, Flower illustre la porosité et la superposition des pratiques et des médias[218]. Avec ces brochures, Flower cherche à se rapprocher de l'engagement dans le présent permis par les journaux tout en maintenant l'idéal livresque d'un savoir établi : une bibliothèque réactive donc, en prise avec son temps. Quand, en 1915, il cherche à lancer un nouveau mensuel après l'échec du *Twentieth Century Magazine* et quatre années consacrées à la lutte pour la liberté médicale, il imagine une formule inédite : un magazine court (entre 16 et 24 pages) en partenariat avec les suppléments dominicaux des journaux. *The New Arena* ne vit cependant jamais le jour (mais servit de maison d'édition mort-née pour ses mémoires). Ce format aurait poussé au bout sa logique : davantage de concision dans le style et, dans la stratégie éditoriale, une meilleure emprise avec l'actualité sans pour autant renoncer au format du magazine qui permet l'analyse critique[219]. D'ailleurs, alors qu'il cherche du travail cette même année, il postule pour un poste auprès de Samuel S. McClure qui, après 18 ans (1893-1911) à la tête du magazine qui porte son nom, vient de reprendre *The Evening Mail* à New York. Flower explique qu'une passerelle est possible entre travail au sein d'un magazine et d'un quotidien et souligne que le vaste réseau de figures « de renom *(prominent)* » qu'il a pu tisser est un avantage[220].

Autre signe de l'hybridité des magazines de Flower, les cadeaux promotionnels *(premiums)* pour les abonnés prolongent la culture littéraire des magazines bourgeois traditionnels dans l'univers moderne de la classe moyenne aisée qui émerge avec les magazines populaires. Cette pratique, ancienne, perdure dans les magazines grands publics : ils offrent des livres ou des produits représentatifs du monde nouveau, comme des bicyclettes ou des albums de

---

[217] Stoddard, « Vanity and Reform », p. 279.

[218] « The magazines have taken the place of books, and the newspapers the place of magazines » : la source de cette remarque reste inconnue. Blair, dans son analyse des périodiques des années 1890 (*The Andover Review*, 1892) cite ce qu'il présente comme un lieu commun. Blair, « An Excursion Among the Periodicals », p. 147.

[219] Lettre de Flower à Edwin Markham, 18 mars 1915, Edwin Markham Archive. Flower y célèbre le rôle éducatif de ces suppléments : « the Sunday paper is one of the most powerful educators in this country ». En 1894, il imaginait déjà non un format hybride mais la nécessité de concilier la distance critique que permet le magazine et l'ancrage dans l'immédiat que permet le quotidien : il confiait à Henry D. Lloyd sa volonté de créer un journal pour accompagner *The Arena*. Le projet ne vit jamais le jour. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 21 octobre 1894, reel 5, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[220] Lettre de Flower à Samuel S. McClure, 18 mai 1915, McClure mss., 1865-1949, Lilly Library Manuscript Collections, Indiana University, Bloomington.

photographies de l'exposition universelle de Chicago de 1893[221]. Il s'agit d'augmenter le nombre d'abonnés pour financer le développement du magazine et d'affirmer un certain prestige culturel. Flower reste ancré dans les pratiques traditionnelles : pour chaque abonnement à *The Arena*, il offre un portfolio, fortement apprécié par les lecteurs selon ses dires, avec 24 portraits de contributeurs signés et imprimés sur du papier couché de grande qualité[222]. Il vend l'objet comme un cadeau idéal pour Noël par exemple. Puis, quand il dirige *The New Time,* il mêle cette pratique héritée des magazines comme *Harper's* avec un engagement dans le monde des nouveaux objets de consommation. Il offre aux lecteurs qui mettent en place un « club d'abonnés » un appareil photo, c'est-à-dire un signe d'appartenance à la classe moyenne et à la modernité, et des livres à reliure pleine en tissu, les siens ou ceux de son corédacteur en chef, Frederick Upham Adams (*President John Smith : The Story of a Peaceful Revolution*, utopie qui relate le combat d'un héros populiste contre les forces de l'argent)[223]. Le cadeau promotionnel fait alors partie d'une stratégie pour augmenter le tirage. Dans les années 1900, alors que Flower reprend les rênes de *The Arena*, il semble avoir abandonné la pratique des *premiums*, bien que dans sa correspondance il affirme que son nouvel éditeur et imprimeur, Albert Brandt, voulait renouer avec la pratique d'offrir un « magnifique portfolio en sépia sur papier vélin » regroupant les portraits en frontispice des magazines[224]. Peut-être faut-il voir dans ce changement une volonté de moderniser le magazine. En effet, la pratique tombe en désuétude à l'époque : comme mode de financement, elle est remplacée par le recours massif à la publicité. Par exemple, le tirage de *Ladies' Home Journal* atteint le premier le seuil symbolique d'un million sans cadeaux promotionnels *(premiums)* ni offres d'abonnement groupé *(club offers)* mais grâce à une campagne publicitaire nationale fondée sur la familiarisation avec l'image du magazine (diffusion de ses couvertures)[225]. En 1901, la poste américaine restreint le recours aux cadeaux promotionnels suite aux abus : le courrier de seconde classe (dédié à l'information publique) bénéficiait d'un tarif préférentiel alors que l'affranchissement de la publicité, classée comme courrier de troisième classe, était bien plus cher ; l'idée était de mettre un terme à toutes les pratiques qui brouillaient la frontière entre les

---

221 Mott, *A History of American Magazines*, p. 17.

222 « Each printed on the heaviest and best plate coated paper 8x10 inches with India tint, giving the richets possible effect ». Flower, « Notes and Announcements », vol. 4, novermbre 1891, p. xli. Preuve de l'intérêt que Flower et son lecotrat portent à cette pratique, au portfolio de 1891 suuccèdera un « album » composé de 16 portraits en 1893. *The Arena Album* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893).

223 « Premiums for clubs », *The New Time,* vol. 1, octobre 1897, appendice, non paginé. « Do you want a first class camera ? », *The New Time*, vol. 3, novembre 1898, appendice, non paginé.

224 Lettre de Flower à Edwin Markham, 16 avril 1904, Edwin Markham Archive.

225 Hans Krabbendam, *The Model Man : A Life of Edward William Bok, 1863-1930* (Amsterdam : Rodopi, 2001), p. 67-67.

deux catégories[226]. Les *premiums* deviennent par ailleurs l'objet de moqueries, en particulier l'usage d'offrir des chromos[227]. De 1909 à 1911, comme rédacteur en chef du *Twentieth Century Magazine,* Flower retourne aux pratiques classiques d'un magazine littéraire et propose des stylos pour trois nouveaux abonnements et des livres pour deux (par exemple *The Fabian Essays on Socialism* de George B. Shaw). Cet exemple illustre la volonté de Flower de proposer un contenu réformateur, voire radical, qui s'empare des pratiques de magazines élitistes afin de se légitimer[228]. Flower veut perpétuer et adapter à un monde nouveau une culture éditoriale classique au moment où la pratique des *premiums* s'essouffle et laisse le champ libre au développement de la publicité.

B. Publicités : les marges en question

Les publicités qui ornent *The Arena* donnent également à voir l'hybridité de son magazine en tant qu'objet et sa vision d'une modernité alternative où les réformateurs garderaient certains bienfaits de l'ordre nouveau mais le démocratiseraient et le refaçonneraient pour évoluer vers un plus haut degré de civilisation et de justice. Pour comprendre cette spécificité, il faut d'abord revenir à la révolution publicitaire qui renouvelle le modèle économique des magazines mais aussi leur image. Dans les années 1880, le type de publicité des magazines comme *Harper's* ou *The Nation* change : les *patent medecines* sont graduellement abandonnées par les grands magazines et de nouveaux produits apparaissent, comme le savon Pears ou la nourriture industrielle. Les années 1890 accentuent cette tendance, rajoutent les produits de loisir (bicyclettes, pianos) et voient l'essor des aliments préparés comme le cacao (pas la levure : la femme moderne ne cuisine pas si l'on en croit *The Ladies' Home Journal*) : tous ces accessoires fabriqués en masse pour le foyer qui démocratisent les attributs du raffinement (comme le piano)[229]. Les publicités fournissent des « cartes culturelles » du monde nouveau pour aider le lecteur moderne de la classe moyenne à s'orienter, le flatter pour ses idées progressistes et le préparer à rencontrer ses pairs[230]. Elles contribuent à l'édification de valeurs communes nationales : cette nouvelle culture célèbre la modernité, son pragmatisme , sa foi dans la possibilité d'ordonner l'évolution pour créer un « nouvel ordre social », des « rêves » d'abondance et de santé, de justice, de progrès et de contrôle sur la société. Les encarts publicitaires vantent les produits de ce nouvel ordre : les nouvelles

[226] Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », p. 456, 463.

[227] Mott, *A History of American Magazines*, p. 18.

[228] « Every new subscriber means a better magazine », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, octobre 1910, p. xi.

[229] Ohmann, *Selling Culture*, p. 86-89, 99. Mott, *A History of American Magazines*, p. 20-34.

[230] Ohmann, « Diverging Paths », p. 110-112

commodités pour le foyer ou la fiabilité des marques naissantes comme Kodak, les biscuits Uneeda ou Gillette (fiables car standardisées, fabriquées selon des méthodes modernes). Devenus des produits comme les autres, les magazines participent à de l'essor d'une société de consommation nationale en parallèle avec l'essor des chaînes de magasins ou les catalogues de vente par correspondance[231].

L'analyse des publicités dans les pages des magazines de Flower montre qu'il partage ce rêve de modernité. Voici, choisis aléatoirement dans plusieurs numéros couvrant toute la période, la liste des marques qui paient pour des espaces publicitaires et ciblent donc les lecteurs de Flower[232].

- *The Arena*, vol. 6, octobre 1892 :
  - Hygiène : les savons Cuticuroa (la description médicale sous-tend le souci esthétique) et Pears (« the more civilized we become the more unnatural lives we lead » ; la vanité, le texte affirme, mène à la santé), rasoir électrique du Dr. Scott, eau de Cologne Florida Water (« for persons of taste », explique l'annonce illustrée par des angelots) ;
  - Loisirs : de plein air (les bicyclettes Victor, la « ligne Santa Fe » de la compagnie ferroviaire Wabash), autrefois réservés à une élite (les pianos Mason & Hamlin reconnus pour leur excellence et leur modernité, comme en atteste leur présence dans les Expositions universelles) ou issus de progrès technologiques (l'appareil photo E. & H. T. Anthony & Co et sa description technique) ;
  - Belles-lettres : 25 pages d'ouvrages publiés par Flower, de nombreux livres à reliure pleine en tissu d'autres éditeurs mais aussi, plus moderne, des machines à écrire Remington ;
  - Produits standardisés, tout préparés, de consommation courante : le cacao W. Baker & Co, pur et stimulant ; les conserves, fiables, pratiques et bonnes pour la santé, de la Franco-America Food Company.
- *The Arena*, vol. 7, janvier 1893:
  - Hygiène : savon Pears ;
  - Produits de consommation courante : chocolat Van Houten (pur et sans danger pour la santé !) et W. Baker & Co ;

[231] Ohmann, *Selling Culture*, p. 223 ; « Diverging Paths », p. 103-115. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 127, 201, 255. James Turner, « Understanding the Populists », *The Journal of American History*, vol. 67, n° 2, septembre 1980, p. 370-371.

[232] Les informations sur les différentes marques proviennent des ouvrages de Mott, Ohmann et Schneirov.

- Belles-lettres : 15 pages de livres publiés par Flower ;
- Médicaments : Scott's emulsion (huile de foie de morue et succès de la pharmacopée des années 1890) illustrée par une image bucolique de santé et pureté et décrit comme revigorant ; divers remèdes pour l'addiction au tabac ;
- Loisirs : machine à écrire Remington, pianos Emerson, ainsi qu'une double page avec la ligne Santa Fe de Wabash et, en face, la ligne de la Northern Pacific Rairload qui mène à Yellowstone, le « pays des merveilles » (« wonderland » ; dans le numéro de juin 1892, la publicité est illustrée par la photo d'un geyser).

- *The Arena*, vol. 16, novembre 1896 (denier numéro avant la faillite) :
  - Hygiène : rasoir Murray et eau de Cologne Florida Water ;
  - Loisirs : bicyclettes Columbia ;
  - Belles-lettres : 15 pages de livres publiés par Flower.
- *The Arena*, vol. 39, mai 1908 :
  - Hygiène : dentifrice Dentacura ;
  - Belles-lettres : ouvrages d'éditeurs socialistes : Charles Kerr et Gaylord Wilshire (fondateur du *Wilshire's Magazine*) ;
  - Loisirs : hôtel Cumerland à New York. Seulement deux pages de publicité pour ce numéro.
- *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, octobre 1909 :
  - Hygiène : rasoirs, ouvrages sur la science des accouchements ;
  - Loisirs : billards (« the expert at home ») ;
  - Belles-lettres et culture : dictionnaires universels, machine à écrire Fox, cours par correspondance pour l'« Intercontinental University » mais principalement des livres et des magazines.
- *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, mars 1911 :
  - Hygiène : crème Milk Weed qui allie beauté (« there is beauty in every jar »), santé et recettes ancestrales ;
  - Principalement des livres radicaux (biographie de Karl Marx par le socialiste John Spargo ; ouvrage de Lincoln Steffens, *The Struggle for Self-Government*).

Ces publicités mêlent descriptions techniques des produits et de ses bienfaits pour le consommateur, décrivant un monde de pureté, d'énergies, et d'autorité scientifique qui s'incarne dans des marques (les produits sans marque sont rares) où les progrès scientifiques aideront l'individu à se libérer des contraintes pour profiter de l'existence (la cuisine, les déplacements épuisants grâce au train et au vélo[233]) et à renouer avec un mode de vie plus naturel et donc avec la santé. Dans quelle mesure ces publicités reflètent-elles ou construisent-elles l'imaginaire vitaliste, pragmatique et thérapeutique d'une libération de l'individu par l'immersion dans le monde moderne et la consommation reste de l'ordre de la conjecture mais les mots d'ordres qu'elles intiment – fortifier, rationaliser, fluidifier les mouvements – ne jurent aucunement avec la volonté de Flower de se saisir de la science pour libérer l'humanité des artifices. Ce rapide tour d'horizon confirme le constat de l'agence Dauchy and Company. Les lecteurs de Flower, tels que se l'imaginent les publicitaires, appartiennent à cette classe moyenne aisée, éduquée, qui sert de cadre à la modernisation du pays et qui veut un magazine en prise avec son époque : le type d'individu qui projette (ou rêve) de visiter Yellowstone, veut des produits modernes, conçus « scientifiquement », pratiques pour le quotidien et bons pour la santé, s'adonne aux loisirs de plein air, et soigne sa culture classique grâce à un magazine moderne qui s'orne du raffinement de la culture passée[234].

Les publicités dans les magazines de Flower diffusent une pédagogie de la modernité mais restent également ancrées dans le monde traditionnel et populaire des *patent medecines*. Parmi les annonces récurrentes, les céréales Quaker jouxtent les toniques, comme le Vin Mariani (« nourishes, fortifies ») ou Ayer's Sarsaparilla (« the superior medicine »). Ils participent au rêve d'abondance et à l'imaginaire vitaliste de l'époque : ces produits fortifient le consommateur engagé dans la poursuite de la richesse (fig. 16)[235]. Plus baroque, *The Arena* contient des publicités pour le remède universel du Dr. Sanche appelé « Electropoise », « Oxydonor » ou « Diaduction » qui affirme tout guérir grâce à l'oxygène (fig. 17) ou pour le sirop de Mme Winslow qui, avec

---

233 Les nombreuses publicités pour bicyclettes résument cette modernité : libération des femmes, liberté de mouvement, santé, loisirs et plaisir du plein air (voir note 146, p. 205).

234 Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 71. Mott, *A History of American Magazines*, p. 3-10.

235 Publicité pour Ayer's Sarsaparilla, vol. 3, mai 1891, appendice, non paginé. Publicités pour les céréales Quaker et le Vin Mariani, vol. 10, novembre 1894, appendice, non paginé. « Ayer's Sarsaparilla » était un des toniques les plus en vogue à l'époque, une boisson aux extraits de plante qui s'apparente à la *root beer*. Le Vin Mariani, un mélange de vin de Bordeaux et d'extraits de feuilles de coca inventé par un français, connut un vif succès à l'époque : la Reine Victoria, le pape Léon XIII, Thomas Edison ou Ulysses S. Grant affectionnaient le breuvage. Pour l'anecdote, il aurait inspiré au pharmacien John Pemberton le French Wine Coca, puis, quand Atlanta imposa la prohibition en 1886, une alternative sans alcool : le Coca-Cola (qui contenait encore de la cocaïne). Ayer's Sarsaparilla : Mott, *A History of American Magazines*, p. 27. « Ayer's Sarsaparilla, circa 1880 », *Patent medicine. Online exhibit* [En ligne], *Hagley Museum and Library*, s.d., consulté le 10 novembre 2014.

URL : http://www.hagley.org/online_exhibits/patentmed/items/ayers.html.

65 mg de morphine aidait si bien les mères à endormir leur bébé qu'on le surnommait « baby killer »[236].

Fig. 16 : publicités pour les céréales Quaker et le Vin Mariani dans *The Arena*

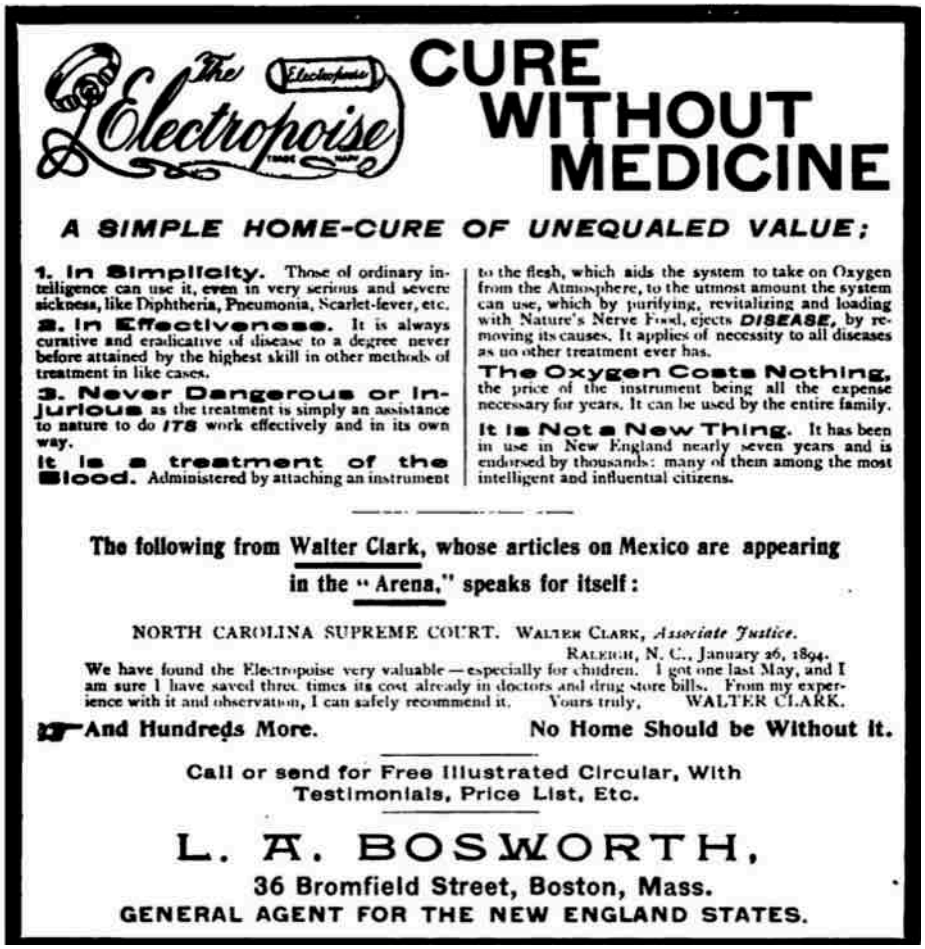
Source : publicités pour les céréales Quaker et le tonique Vin Mariani, vol. 10, novembre 1894, appendice, non paginé. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

---

236 La publicité pour l'Electropoise reproduite ici (fig. 15) révèle en effet la perception de *The Arena* comme autorité à l'époque. Elle use du témoignage de Walter Clark (1846–1924), réformateur, contributeur régulier des magazines de Flower, juge assesseur à la Cour suprême de Caroline du Nord de 1889 à 1903 puis juge en chef jusqu'à 1924. L'autorité de Clark se loge dans sa position sociale mais aussi dans le fait d'écrire dans *The Arena*. L'on peut trouver ces publicités dans les appendices (non paginées) des volumes 2, 3 et 15 de *The Arena* et dans le volume 2 du *Twentieth Century Magazine*. « Mrs. Winslow's Soothing Syrup, 1888 », *Patent medicine. Online exhibit*.

URL : http://www.hagley.org/online_exhibits/patentmed/items/mrswinslows.html.

Fig. 17 : publicité pour l'« Electropoise » dans *The Arena*


The Electropoise

CURE WITHOUT MEDICINE

A SIMPLE HOME-CURE OF UNEQUALED VALUE;

1. In Simplicity. Those of ordinary intelligence can use it, even in very serious and severe sickness, like Diphtheria, Pneumonia, Scarlet-fever, etc.

2. In Effectiveness. It is always curative and eradicative of disease to a degree never before attained by the highest skill in other methods of treatment in like cases.

3. Never Dangerous or Injurious as the treatment is simply an assistance to nature to do *ITS* work effectively and in its own way.

It is a treatment of the Blood. Administered by attaching an instrument to the flesh, which aids the system to take on Oxygen from the Atmosphere, to the utmost amount the system can use, which by purifying, revitalizing and loading with Nature's Nerve Food, ejects *DISEASE*, by removing its causes. It applies of necessity to all diseases as no other treatment ever has.

The Oxygen Costs Nothing, the price of the instrument being all the expense necessary for years. It can be used by the entire family.

It is Not a New Thing. It has been in use in New England nearly seven years and is endorsed by thousands: many of them among the most intelligent and influential citizens.

The following from Walter Clark, whose articles on Mexico are appearing in the "Arena," speaks for itself:

NORTH CAROLINA SUPREME COURT. WALTER CLARK, *Associate Justice.*

RALEIGH, N. C., January 26, 1894.

We have found the Electropoise very valuable—especially for children. I got one last May, and I am sure I have saved three times its cost already in doctors and drug store bills. From my experience with it and observation, I can safely recommend it. Yours truly, WALTER CLARK.

And Hundreds More. **No Home Should be Without It.**

Call or send for Free Illustrated Circular, With Testimonials, Price List, Etc.

L. A. BOSWORTH,

36 Bromfield Street, Boston, Mass.

GENERAL AGENT FOR THE NEW ENGLAND STATES.

Source : publicité pour « l'Electropoise », vol. 15, mai 1896, appendice, non paginé. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Preuve de la méfiance accrue envers les remèdes de charlatans, certains produits, auparavant présentés comme des médicaments, sont vendus comme des boissons plaisir : le cacao ou la pommade Cuticuroa, par exemple, évoluent en « toniques »[237]. Certains, comme le sirop de Mme Winslow, le Vin Mariani et l'electropoise, sont explicitement des remèdes charlatans qui seront dénoncés par l'American Medical Association (AMA) dans les années 1910[238]. Des années 1890 aux années 1910, l'on sent un basculement dans la culture vers l'externalisation de la santé, sa délocalisation (au sens propre) et son arrachement aux traditions populaires pour être pris en charge par les procédures standardisées des experts scientifiques.

[237] Ohmann, *Selling Culture*, p. 92. Weinberg, *The Muckrakers*, p. 176.

[238] Arthur Cramp, *Nostrums and Quackery : Articles on the Nostrum Evil and Quackery* (Chicago : Press of American Medical Association, 1911), p. 318 (le sirop de Mme Winslow), p. 455 (Vin Mariani), p. 243-246 (electropoise).

Dans les publicités, l'évolution des connaissances médicales permet à l'individu non seulement de retrouver une pureté naturelle mais aussi de ne plus laisser les maladies entraver un certain éthos du plaisir. Par exemple, les publicités pour le laxatif « Syrup of Figs » montrent une image de jeune fille dans une nature immaculée qui apprécie le médicament (« one enjoys Syrup of Figs ») ou bien une femme en robe de soirée profitant de la fête grâce au « savoir » (l'accroche de l'annonce) mis en œuvre par le produit[239].

La culture imprimée des années 1890-1900 témoigne de cette évolution. Une recherche des occurrences des marques de remèdes vantées dans les pages de *The Arena* révèle deux tendances : les publicités pour les remèdes sans risque pour la santé mais sans effet (Vin Mariani, Electropoise) se retrouvent dans les autres grands magazines populaires de l'époque et même dans leur prédécesseurs plus élitistes ; celles pour les produits plus nocifs, comme le sirop de Mrs. Winslow, ont disparu des magazines populaires. Simultanément, les journaux professionnels des médecins, à l'échelle principalement de chaque État, dénoncent leur nocivité (l'AMA nationalisera et centralisera ce combat dans les années 1910)[240]. En effet, avant même le Pure Food and Drug Act de 1906 qui régule ces remèdes et met fin aux abus, les *patent medecines* déclinent en visibilité dans les magazines. *The Ladies' Home Journal*, le premier, les refuse totalement en 1892 car ils ne correspondent pas aux conceptions modernes du journalisme et à l'idéal du foyer moderne pris en charge par des experts extérieurs[241]. Parallèlement, les médecins s'alarment de leurs effets et stigmatisent ces remèdes non scientifiques. À partir des années 1910, ce qui frappe à la lecture des résultats est l'omniprésence, aux côtés des revues médicales, de la littérature prohibitionniste et donc des articles critiques (ces remèdes comportent pour la plupart de l'alcool à diverses doses), là où dix ans plutôt on trouvait des publicités dans des magazines populaires.

La juxtaposition dans les publicités de l'univers plébéien et réprouvé des *patent medicines* , des belles-lettres et de la modernité confirme la réputation des magazines de Flower, à l'époque comme chez ses historiens : à la fois excentrique, policé et moderne, entre radicalisme et bizarrerie. Sa maison d'édition prolonge cette combinaison baroque. Certes, il publie des études fiables que l'on retrouve de nos jours dans les bibliothèques universitaires : la comparaison, par la militante populiste Marion Todd, des systèmes ferroviaires européens et américains ; des analyses

---

239 Publicités pour Syrup of Figs, vol. 7, février 1893, et vol. 10, juin 1894, appendices, non paginées.

240 *Cosmopolititan*, *Scribner's* ou *The Atlantic Monthly* diffusent les publicités pour le Vin Mariani par exemple. *The North American Review*, *Munsey's*, *Scribner's* et *Cosmopolititan* contiennent des annonces pour l'Electropoise (*HathiTrust*).

241 La presse quotidienne va dans le même sens à l'époque, même dans les petites villes rurales. Une des premières occurrences de « Progressivism » (au sens historique du terme) dans un journal se trouve dans un article de l'*Algona Republican*, quotidien d'Algona (Iowa), daté du 2 septembre 1891 : le rédacteur en chef subordonne la modernité de sa publication à l'absence de *patent insides*. « Progressivism », *The Algona Republican*, 2 septembre 1891, p. 1. À propos du *Ladies' Home Journal*, voir Ohmann, *Selling Culture*, p. 92.

de la démocratie directe en Suisse par l'historien William D. McCrackan ; les descriptions des remèdes nécessaires à la crise sociale par un universitaire et réformateur, Frank Parsons ; les mémoires, enfin, de John T. Codman, vétéran de la communauté utopique de Brook Farm[242]. L'essentiel des 206 ouvrages de son catalogue cependant n'a laissé que peu de traces, car il s'agit soit de penseurs oubliés, plus ou moins dans les marges intellectuelles (comme Savage ou Buchanan) ou politiques (les nombreux ouvrages populistes, voir appendice 4.4 et 4.5), soit d'ouvrages vraiment bizarres et intellectuellement douteux (chiromancie, guérison mentale). Cette hybridité semble être un reliquat de la culture publique partagée du XIXe siècle décrite par Levine[243]. À un moment où elle se fracture en « culture d'en haut » et « culture d'en bas », Flower veut perpétuer ce qu'il voit comme l'application, à l'intellect, de la loi du progrès qui consiste à être ouvert à toutes les idées et accepter d'être fécondé par les conceptions les plus hétérodoxes[244]. Flower s'inscrit dans le mouvement progressiste qui cherche à reconstruire la

---

[242] Marion Todd, *Railways of Europe and America, or Government Ownership, with Notes from Official Reports* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). William D. McCrackan, *The Rise of the Swiss Republic. A History* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892) ; *Save the Republic. I. The Swiss Referendum. II. The Initiative in Switzerland. III. How to Introduce the Initiative and Referendum. IV. Proportional Representation*, brochure dans la collection *Present-Day Problems*, vol. 1 n° 3, juillet 1893 (Boston : The Arena Publishing Company, 1893) ; *Swiss Solutions of American Problems* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894). Frank Parsons, *Our Country's Need, or, The Development of a Scientific Industrialism* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894) ; *The Philosophy of Mutualism*, brochure dans la collection *Present-Day Problems*, vol.1, n° 9, avril 1894. John T. Codman, *Brook Farm, Historic and Personal Memoirs* (Boston : The Arena Publishing Company, 1894).

[243] Voir Levine, *Highbrow/Lowbrow*. Levine n'imagine pas ce partage comme une fusion sans tension où tous les Américains partageraient la culture comme un bien collectif (par exemple l'air). Dans le premier XIXe siècle, des logiques de distinctions existaient entre culture d'en haut et culture d'en bas : Levine souligne davantage la porosité de la frontière et l'existence de lieux passerelles où les échanges sont possibles. Si la distinction culturelle produit de la séparation sociale, c'est avant tout car ces logiques de distinctions sont formalisées et inscrites socialement dans une ségrégation des espaces publics dans la ville (entre espaces pour la culture populaire et la « vraie » culture), à l'intérieur des lieux de culture (spécialisation de la programmation pour différents publics assignés à différentes salles, domestication des corps au spectacle avec les attitudes idoines à la haute culture : chuchoter, s'exprimer, tenue correcte etc.). La fin de la culture publique partagée doit se comprendre comme l'érection de frontières à la place des lieux passerelles : l'abolition des conditions de possibilité – lieux concrets, structures mentales – d'une rencontre. *The Arena* se veut un de ces lieux passerelles bien que la redémocratisation que le magazine propose se pense dans les termes mêmes de la culture bourgeoise.

[244] Cette hybridité se perpétue aussi, on l'a vu, dans les formes : la production culturelle de Flower est à cheval entre journalisme et littérature et son magazine se joue des logiques de distinction à l'œuvre à l'époque qui sépare revues d'actualité et littéraire. La logique de distinction culturelle travaille aussi le monde du journalisme, comme le montre cette analyse (clairement inspirée par Levine) de l'émergence du journalisme comme expression publique populaire mais aussi, en son sein, de la hiérarchisation des styles et de l'érection en modèle de la neutralité et de la factualité (au détriment du sensationnalisme décrédibilisé par les excès du *yellow journalism*) : « A new concept of culture entered American thought patterns, and, as a consequence, a new rigid hierarchy of cultural forms emerged. What had been a broadly democratic concept of culture in the early nineteenth century, a sense that the arts were for the appreciation of a broad range of social classes, both high and low, became the crabbed notion that artistic expression was the province of the intellectually and socially elite. In the process, the formerly distinct but fluid genres of literature and journalism separated into rigidly exclusive categories of public expression. Literature became highbrow. Journalism became lowbrow. Even lowbrow journalism had its cultural distinctions, the neutral, fact-based news report being

cohésion sociale. Révéler les inégalités et les corruptions qui, *horresco referens*, déchirent le corps social et séparent les citoyens en classes sociales suppose non pas une lutte des classes mais un combat contre les corrompus et une nostalgie de l'harmonie et une volonté de la reconstituer. Qui réintègre le giron commun ? Selon quels termes ? Non seulement Flower reste ambivalent mais les progressistes se déchirent, on le verra dans la seconde partie de ce travail, quant à la part de démocratisation convenable.

Les pratiques éditoriales révèlent les mêmes tensions. Les ouvrages sont publiés à compte d'auteur, ce qui soulève l'indignation de certains écrivains (Ambrose Bierce refuse de signer avec l'Arena Publishing Company à cause de termes de contrats trop défavorables ; d'autres auteurs auraient intenté des procès) et suscite les moqueries des contemporains qui raillent l'absence de prise de risque et la promotion, sans aucune discrimination, de ce qui est imprimé[245]. L'édition à compte d'auteur a en effet mauvaise presse :

> The vanity press is the asylum of the literary fool who must pay to see his reactionary if not retrograde or insipid writings into print. Vanity books are the folk art of American publishing, and like folk art, most examples perish, worthless or laughable, and are never exhibited or studied[246].

Ce jugement témoigne d'un mépris social et intellectuel ; il évoque la constitution d'une littérature savante supérieure qui se distingue d'un art populaire, le construit même. Ne faudrait-il plutôt pas voir dans l'édition à compte d'auteur un lieu en marge où des idées originales peuvent s'exprimer, au prix certes de quelques bizarreries ? Il est significatif que pour Stoddard, il n'y ait que des ouvrages de qualité (« solid ») ou sans aucune valeur et que les nombreuses publications populistes (excepté Todd), émanations de *cranks* , disparaissent. Malgré ces ouvrages absurdes, il reconnaît néanmoins une parenté avec d'autres maisons d'éditions plus estimables comme Open Court (éditeur de classiques à prix abordables) ou Charles S. Kerr, et fait de The Arena

---

the most respected form of expression and the narrative, or story, report among the least ». Kathy Roberts Forde, Katherine A. Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts": The Idea of a Report in American Print Culture, 1885–1910 », *Book History*, 2012, vol. 15, p. 127.

[245] Pour le bibliographe Roger Stoddard, deux éléments démontrent qu'il s'agit d'édition à compte d'auteur : le nombre d'ouvrages dédicacés dans le marché du livre rare et le rapport de l'administrateur judiciaire de *The Arena* après sa faillite en 1896, Alfred D. Chandler. Il décrit le mode de fonctionnement de la maison d'édition de Flower et joint comme preuves les contrats de la maison d'édition. Pour la première édition, l'auteur devait s'acquitter du montant total des frais pour publier son livre. Il possédait les plaques d'impression mais il devait payer leur assurance. 50% des droits d'auteur lui revenaient. Pour la seconde édition, The Arena Publishing Company avançait le coût du papier, de l'impression et de la reliure mais l'auteur devait la rembourser. Ensuite, elle lui reversait 50% des profits. Alfred D. Chandler, *in* Stoddard, « Vanity and Reform », p. 277-278. Nathan Haskell Dole, « Notes from Boston », *Book News*, vol. 13, février 1895, p. 258.

[246] Stoddard, « Vanity and Reform », p. 279.

Publishing Company un modèle de radicalisme[247]. Peut-être cette radicalité vient-elle justement de cette culture alternative qui, par conviction démocratique, se refuse à hiérarchiser ou, plus proche de Flower, qui veut démocratiser la Culture, à la fois l'ouvrir aux idées anticonformistes et la rendre accessible au plus grand nombre. Dans le cas de Flower s'ajoute probablement la nécessité économique : comment financer une maison d'édition florissante alors que le financement de magazines radicaux pose, en soi, des problèmes et que la conjecture (la dépression de 1893) complique la tâche ?

Comment penser alors l'expérience des lecteurs de Flower, par exemple un de ces réformateurs touche-à-tout de la classe moyenne qui gravitent dans son milieu ou un fermier sans le sou du Kansas ? Il trouvera dans les magazines de Flower le même bricolage baroque que dans le catalogue de sa maison d'édition. Des articles éminemment politiques, radicaux, donnent à voir et légitiment ses projets utopiques pour remettre le pays sur le droit chemin et renouer avec les idéaux de justice et d'égalité. Ces visions d'un ordre nouveau seront encadrées par un assemblage hétéroclite de publicités : les dizaines de pages de livres évoquent le raffinement culturel des magazines élitistes, les mêmes publicités que l'on retrouve dans les magazines populaires vantant la modernité, son hygiénisme et ses loisirs, mais aussi des annonces plus sulfureuses pour les *patent medicines* associées à l'époque à un monde obsolète, aux charlatans *(cranks)* de toute sorte (qu'ils cherchent à guérir un cancer ou le chômage) ainsi qu'à leurs publications alternatives (des feuilles de chou gribouillées de chimères radicales sur quatre pages et sur les quatre autres de propos insignifiants ou de publicités pour des escrocs selon leurs critiques). Ce jugement, comme les condamnations de l'édition à compte d'auteur, des *cranks* et de leurs projets plus ou moins utopiques et fantasques, témoigne du processus de distinction hiérarchisant les pratiques culturelles : les intérêts plébéiens ou excentriques seraient radicaux. La distinction culturelle produit la séparation sociale et des logiques de stigmatisation politique.

Le même paradoxe frappe les compagnies pharmaceutiques spécialisées dans les *patent medicines* et les magazines de Flower : le même parfum de radicalisme les entourait à leur époque alors qu'*a posteriori* ils semblent simplement excentriques. Certaines grandes marques comme Uneeda, Gillette ou Kodak, omniprésentes dans les grands magazines, semblent ne pas vouloir s'associer à un magazine radical et/ou bizarre et restent absentes des publications de Flower : elles vantent, à la place, les bienfaits de marques plus confidentielles comme les rasoirs du Dr. Scott. À part le savon anglais Pears, les publicités dans *The Arena* concernent principalement des marques secondaires ou, dans le cas de grandes marques, il s'agit d'entreprises ferroviaires (tellement puissantes qu'elles ne semblent guère se soucier des revues où elles publient leurs

[247] *Ibid.* p. 279.

publicités) ou de produits liés à la santé, des céréales Quaker à l'émulsion de Scott, c'est-à-dire des produits modernes, scientifiques, qui s'appuient sur le succès des *patent medicines* et une culture thérapeutique mais les périme en les marquant du fer de la pseudo-science, du populisme et de l'escroquerie[248]. Les considérations matérielles compliquent le positionnement idéologique : c'est, en effet, l'argent de l'industrie des *patent medicines* qui rend possible l'explosion d'écrits hétérodoxes, qu'il s'agisse de libre-pensée , de populisme ou de socialisme. Pragmatiques et acculés financièrement, les voix dissidentes usent de la principale – parfois la seule – source de financement de la presse indépendante. Idéalistes, ils ne pensent pas que l'impureté de la forme puisse invalider leur message. Flower est un bon exemple de ces utopistes pour qui la finalité réformatrice est un souverain bien absolu qui transcende toutes les autres considérations.

Comment penser alors que ces intellectuels et journalistes radicaux se satisfassent de financements issus de pratiques souvent malhonnêtes et/ou de valeurs ultra-capitalistes qui sont aux antipodes de leur idéalisme ? Matériellement, les magazines de Flower posent une continuité problématique entre les engagements anticonformistes du magazine et une culture moderne, positive, construite par les *corporations*. Comment comprendre, par exemple, les contradictions idéologiques dans la juxtaposition de publicités pour les compagnies ferroviaires alors qu'elles sont, dans le cœur du magazine, accusées d'exploiter ses ouvriers, de rançonner les producteurs (les fermiers) et les consommateurs (les usagers, le « peuple ») après avoir profité des concessions de terres publiques ? Comment comprendre que Flower fasse la promotion d'une littérature populiste puis socialiste tout en acceptant les publicités des grands industriels pour des biens produits en masse et issus de la concentration économique qu'il combat par ailleurs ? Comment comprendre sa volonté d'hospitalité à toutes les voix, même les plus discordantes, tout en vantant des produits qui, dans leur mode de production et leur marketing, homogénéisent culturellement le pays[249] ? La contradiction est même plus générale : le tournant du siècle voir l'essor

---

[248] Mott, *A History of American Magazines*, p. 25-26.

[249] D'aucuns pourraient faire la même remarque pour les journaux locaux : quatre pages ancrées dans les réalités locales, très partisanes ou radicales, souvent « contredites » par quatre pages de *readyprint* vantant la culture nationale, consumériste et standardisée. À la fin du XIXe siècle, un tiers des journaux locaux avait recours à des *readyprints* : plus locaux que les livres en matière de contenu et que les magazines en ce qui concerne les publicités, la presse locale, « tel Janus », joue un rôle d'arbitre entre leur environnement immédiat et la culture nationale émergente selon Kaestle. Néanmoins, au début du XXe siècle, la Western Newspaper Union individualise de plus en plus ses services et propose aux rédacteurs en chef de choisir le contenu idéologique et la forme de leurs produits (*boilerplates* ou *readyprints*, avec ou sans publicités), ce qui complique les relations entre réalités locales et culture nationale. Le cas de Flower est aussi complexe et ambigu car il désire faire reconnaître les marges par la culture dominante : il veut participer à un ordre nouveau dont il dénonce par ailleurs certains effets politiques et économiques ; il cherche, en fait, à le réorienter vers plus de justice sociale. Les échecs de Flower, son optimisme béat démenti par les faits, peuvent s'expliquer par cette volonté chimérique de normaliser les marges tout en gardant leur potentiel révolutionnaire : cette ambivalence se retrouve dans sa vision du journalisme mais aussi dans ses luttes contres les

concomitant du radicalisme politique (le populisme puis le socialisme) et d'un éthos de la consommation. Le journaliste alternatif doit alors composer entre éthique radicale et réalités financières, entre pureté du message et nécessités commerciales[250]. Deux aspects doivent être examinés pour comprendre cette conjonction : les relations complexes entre ligne éditoriale et gestion financière d'un magazine qui inclut, de fait, la publicité ; son projet idéologique de démocratiser l'accès à la modernité qui explique l'hybridité de ses magazines et sa vision d'une modernité alternative.

C. Ligne éditoriale et gestion financière

Bien que tous les magazines dépendent de la publicité à l'époque, il faut tout d'abord en relativiser l'importance pour Flower[251]. Financé par la générosité de l'homme d'affaires philanthrope Gideon F.T. Reed (un don d'un demi million de dollars selon certaines sources et, comme cadeau personnel, une épingle de cravate en diamant) mais aussi, probablement, par la fortune que son frère Richard a accumulé comme star de la médecine, il ne se soucie guère des considérations financières au début des années 1890 et adopte une attitude entre indifférence,

---

monopoles et dans sa promotion d'une science alternative (voir la seconde partie). Pour Flower, renouer avec le génie américain et sa loi du progrès, c'est réinstaurer un ordre qui accueille les marges et s'en nourrit et c'est rétablir comme norme une révolution permanente. Carl F. Kaestle, « Seeing the Sites : Readers, Publishers, and Local Print Cultures in 1880 », *in* Kaestle et Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4*, p. 29. Dennis N. Mihelich, « George Joslyn : Western America's First Media Mogul », *Nebraska History*, vol. 82, 2001, p. 32, 34

250 Le *Kansas City Journal* note la fragilité financière de tout magazine réformateur : « He [Flower] spent a fortune in trying to manage a magazine to satisfy the dissatisfied, and now he is at it again. Mr. Flower Is without doubt sincere, and does not lack the courage of his convictions. But the path of the reform editor is strewn with broken crockery and cockleburrs. There are too many different kinds of aches and woes for any doctor who is not a quack to be able to minister to and alleviate the distress of mere than a few patients. "The Coming Age " will doubtless be "a hot number," but its career will be briefer than Mr. Flower's merits deserve ». « Notes and Notions », *Kansas City Journal*, February 16, 1899, p. 4.

251 Filler, *The Muckrakers*, p. 341. On tirera profit d'une comparaison des remarques qui suivent avec les ouvrages de Ruff et de Shore qui explorent différents modèles pour concilier éthique radicale et réalités capitalistes : problèmes de financement en temps de crise (dépression de 1893, guerre contre l'Espagne qui détourne les lecteurs du radicalisme, assassinat du président McKinley en 1901 ou Première Guerre mondiale qui mettent au ban la presse radicale et réduisent leurs recettes publicitaires) ou pour financer la modernisation du matériel d'imprimerie pour augmenter les ventes ; logique commerciale de vulgarisation qui compromet le radicalisme du message. Ruff retrace le parcours de l'éditeur socialiste Charles H. Kerr et Shore celui de Julius A. Wayland, rédacteur en chef de *The Appeal to Reason*. Shore, en particulier compare les stratégies de Wayland (sens des affaires qui le pousse à accepter des publicités autres que locales ou socialistes) avec celles de Kerr (maison d'édition organisée en coopérative) mais aussi d'un autre propagateur du socialisme, Wiltshire (capital personnel), et celles des parangons du radicalisme au début des années 1890 et victimes à répétition de faillites : les populistes (capital personnel, *boilerplates* ou *readyprints*). Elliott Shore, *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press* (Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988), p. 94-114. Allen Ruff, *« We called each other comrade » : Charles H. Kerr & Company, Radical Publishers* (Urbana : University of Illinois Press, 1997).

méfiance républicaine envers le commerce et exaltation morale qui soumet l'argent à l'idéalisme[252]. Par conséquent, Flower ne dépend pas autant des recettes publicitaires que ses concurrents. La proportion de ses magazines dévolue à la publicité ne dépasse jamais une vingtaine de pages dans les années 1890, voire moins après 1900 (environ 5 pages) après le rachat par l'éditeur Albert Brandt (le nombre de publicités pour des livres reste toujours aussi élevé cependant) ; dans *The Twentieth Century Magazine,* il ne reste en général que deux ou trois pages et au maximum dix alors que le magazine souffre de problèmes financiers chroniques. Par comparaison, les magazines populaires regorgent d'annonces : en 1905, par exemple, 165 pages pour *McClure's*, en moyenne 75 pour *Cosmopolitan*, 130 pour *Scribner's* et un maximum de 208 pour *Collier's*[253]. Même un magazine littéraire comme *Harper's* contient 75 pages de publicités en 1890[254].

Même quand ses magazines traversent une mauvaise passe, Flower reste aligné sur les méthodes commerciales d'avant la « révolution » des magazines. Pour renflouer les caisses après la mort de Reed, son mécène principal, en 1892, il lui faut augmenter le tirage mais les bénéfices pour lui doivent provenir de la qualité des articles, et pas des espaces publicitaires : il veut vendre d'abord du contenu et pas uniquement une image d'un mode de vie moderne. Le choix de Flower pendant la guerre des prix de 1893 souligne cet engagement : alors que les grands magazines baissent leur prix à 10 cents, il maintient *The Arena* au tarif élevé de 50 cents et décide plutôt d'augmenter la taille du magazine. En février 1894, alors que le nombre de pages augmente de 128 à 144 pages, Flower s'enorgueillit, en lettre rouge, d'une telle richesse dans le bandeau :

---

[252] Sur Reed, voir Flower, « The Transition of a Noble Life », p. xxxiii. « Gideon F. T. Reed's Will », *The New York Times*, 16 avril 1892. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 91. Sur le mécénat de Richard Flower, voir la lettre de Garland à James Herne, 21 novembre 1890, *in* Newlin et McCullough (éds.), *Selected Letters of Hamlin Garland*, p. 68-69 et la lettre de la nièce de B.O. Flower, Mrs. Henry B. Veatch à Howard Cline, 5 décembre 1938, Howard Francis Cline Papers. Richard Flower pouvait, disait-on, diagnostiquer n'importe quelle maladie les yeux bandés et sans poser une seule question au patient. Dans les années 1880, il dirige un cabinet médical prospère à Boston puis à New York (la Flower-Thompson Medical Company) avant d'être arrêté pour exercice illégal de la médecine. Il retourne à Boston où il se lance dans l'hôtellerie de luxe (Flower Hotel Company). En parallèle, il ouvre un complexe avec sanatorium, hôpital (« without the disagreeable accompaniments of the latter ») et un spa avec une somptueuse piscine-grotte d'eau salée. Après son départ du Midwest en 1881, Benjamin Orange travaille avec son frère (il le remplacerait en son absence selon le *Chicago Daily Tribune*) ; entre 1886 et 1889, il dirige la revue de son entreprise médicale, *The American Spectator*. L'hôtel fait rapidement faillite mais en 1893 la Flower Medical Company continue d'avoir pignon sur rue avant de péricliter en 1894. J.B.H, « Miracles if such things are », *The Chicago Daily Tribune*, 26 janvier 1884, p. 15. « Diagnosing Disease Blindfolded », *Fort Scott Daily Monitor*, 3 novembre 1894, p. 3. « Dr. R.C. Flower of Boston, Mass. », *The Evening Times* (Washington, DC), 2 novembre 1895. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 31.

[253] Mott, *A History of American Magazines*, p. 21.

[254] Ohmann, *Selling Culture*, p. 92. Peut-être des considérations esthétiques expliquent aussi cet usage modéré. En effet, en voyage en Angleterre, il dénonce les « publicités laides et monstrueuses » sur les tramways. Flower, « Chester-on-the-Dee », vol. 14, octobre 1895, p. 175.

« the largest monthly review published in the English-speaking world ». Par comparaison, à la même époque, *Munsey's* comptait 105 pages, *Cosmopolitan* 126 et *McClure's* 95[255]. Les bénéfices augmentent si bien qu'il baisse le prix à 25 cents en novembre 1895 (une baisse toute relative comparée à la politique tarifaire des autres publications), à grands renforts de publicité tout au long de 1896 ainsi que de lettres de satisfaction des lecteurs et des marchands de journaux qui assurent voir l'effet sur les ventes : Flower parle de multiplication par deux. En somme, s'il n'ignore pas les considérations financières, il subordonne toujours sa politique commerciale à ses visées didactiques : la priorité est de proposer un magazine de qualité toujours plus complet. Grâce à ses mécènes, Flower ne subit aucune contrainte au début des années 1890. Cette période se rapproche donc probablement au plus près de son idéal de direction d'un magazine.

L'idéalisme réformateur prime dans sa conduite de *The Arena* mais aussi, croit-il, chez les lecteurs. Le prix n'est pas un obstacle à la diffusion des idées radicales pour lui car il cible d'abord les intellectuels, grands réformateurs ou consciences locales (pasteurs, journalistes), qui, ensuite, serviront de relais auprès d'un plus large public. En outre, l'explosion même des publications indépendantes et les lettres de ses lecteurs les plus démunis témoignent d'une demande à la base et d'un engagement total, jusqu'aux sacrifices financiers. Pendant la révolte agraire des années 1890, les fermiers par exemple lisent *The Arena*, même si, à l'âge du magazine à 10 cents, un mensuel à 50 cents pèse sur leurs finances déjà grevées par les mauvaises récoltes et la dépression de 1893[256]. Il sait aussi que les pratiques de lectures n'impliquent pas forcément d'acheter le magazine : d'un part, il était de coutume de dire qu'un abonnement touchait quatre lecteurs, et, d'autre part, les clubs, partis et organisations (comme les Farmers' Alliances) s'abonnaient pour leurs membres.

Après la mort de Gideon F. T. Reed en 1892 et la faillite du cabinet médical de son frère en 1894, il sera plus difficile à Flower de laisser libre cours à son idéalisme. Sa réputation de bon payeur auprès des banques ne survit pas aux troubles du mitan de la décennie. The Arena

---

[255] En comptant les publicités et les critiques littéraires, le nombre de pages s'élève à 178. En décembre 1894, la couverture arbore le chiffre de « 210 pages », puis, en 1895 et 1896, le magazine se stabilise avec 176 pages et le même slogan dans le bandeau. Cet agrandissement se confirme si l'on regarde la quantité de pages dans les magazines reliés en volume (une pratique courante à l'époque). En général, chaque année compte deux volumes d'environ 800 pages regroupant six mensuels. En 1895, c'est près de 2000 pages qui sont publiées avec quatre volumes (vol. 11 et 12 : 438 pages chacun ; vol. 13 et 14 : 536 pages chacun). 1896 voit un retour à deux volumes par an mais avec 1086 pages chacun (sans compter les publicités, les catalogues de la maison d'édition, et les autres appendices comme les « Notes and Comments »). Cette augmentation correspond à l'apogée de la circulation des écrits populistes et à la campagne présidentielle qui enflamme le pays où les partisans de William J. Bryan (démocrates et populistes) et William McKinley se livrent une véritable guerre par l'imprimé. Après 1900, Flower retournera à un format classique avec environ 800 pages. Couverture de *The Arena*, vol. 9, février 1894 ; vol. 11, décembre 1894 ; vol. 14, novebre 1895.

[256] Flower, « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p.xxix.

Publishing Company a besoin d'argent pour survivre à la dépression de 1893 et investir pour le développement du magazine. Alors qu'à l'approche des élections présidentielles de 1896 le pays se déchire à propos de la politique monétaire à suivre, le positionnement clair de Flower en faveur des populistes et du rétablissement de l'argent-métal comme moyen d'échange lui vaut l'inimitié des banques qui lui refusent l'escompte et des *corporations* qui retirent leurs publicités de *The Arena*[257]. En 1896, les pressions financières aggravent les tensions internes quant à la direction que doit prendre le magazine et Flower est remercié. La veuve de Reed prend parti pour le service financier du magazine qui veut mettre un terme à la politique de réinvestissement de Flower : il veut en effet réinjecter tous les bénéfices pour améliorer le magazine et accélérer l'éducation des lecteurs au mépris de toute considération économique[258]. Peut-être connait-elle des problèmes financiers à cause de la crise ou peut-être considérait-elle l'investissement peu sûr après qu'un employé a détourné des fonds de l'entreprise[259]. Peut-être Flower est-il victime du conservatisme de ses financiers qui le licencient car ils ne soutiennent plus ses vues réformatrices, c'est en tout cas le point de vue de Louis F. Post et de revues des professionnels de l'édition[260]. Pour *The Appeal to Reason,* la responsabilité des « capitalistes » ne fait aucun doute : ils précipitent la faillite de *The Arena* car il ne transigeait pas dans sa défense des « masses »[261]. Dans une lettre ouverte aux lecteurs, Flower accuse la direction du magazine de l'avoir renvoyé injustement et sans ménagement[262]. Dans tous les cas, ses visées réformatrices se heurtent en 1895-1896 à la dure réalité financière, sans parler des problèmes personnels : grippe qui le force à passer l'hiver en Floride, épisode dépressif, folie de sa femme et mort de sa mère[263]. Plus généralement, 1896

---

[257] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 112. Flower, *Progressive Men*, p. 109.

[258] *Ibid.*, p. 92.

[259] Lettre d'Hamlin Garland à Howard F. Cline, 17 novembre 1938, Howard Francis Cline Papers.

[260] « Flower was treated shamefully by a clique who have since got control of a dead horse. They are sending out a lot of dark lantern stories, trying to bluff the people, but the game cannot be carried out ». Hamilton Street, « Correspondence. Boston. », *», The American Newsman*, vol. 14 (février 1897) p.10. Voir aussi « Current periodicals *», The American Newsman*, vol. 14, janvier 1897, p.29. « Notes », *The Literary Digest*, 5 juin 1897, p. 163. « An attempt to make the *Arena* conservative, which involved the displacement of Mr. Flower as editor, ruined the magazine both in circulation and influence ». Louis F. Post, « Flower's New Magazine », *The Public*, vol. 12, 27 août 1909, p. 819-820

[261] Article sans titre, *The Appeal to Reason,* 20 février 1897, p. 3.

[262] Nous n'avons pas retrouvé cette lettre mais les nouveaux responsables de *The Arena* y font allusion dans une annonce à leurs lecteurs où ils nient toute relation avec l'équipe précédente ; au contraire, ils sont en très bons termes avec Flower. Juste en dessous, Flower confirme cette bonne entente (il accepte de devenir « contributeur spécial » pour son ancien magazine) et fait allusion au conflit avec Mme Reed et son entourage (« the parties through whose agency my relations to The Arena Publishing Company were broken and my success impaired »). Arena Company, « Announcement », *The Arena*, vol. 17, mai 1897, p. 1132. Flower, « A Card from B.O. Flower, p. 1132.

[263] Lettre de Flower à Lydia Avery Coonley, 20 avril 1895, Lydia Avery Coonley Ward Autographs Collected and Letters Received, 1705-1922, Mss 5672-a, Special Collections, University of Virginia Library. Charlottesville, VA. Luker, « Flower, Benjamin Orange », *American National Biography Online*.

met un coup d'arrêt à l'expansion de la presse indépendante avec la faillite de la plupart des journaux populistes ou la suspension, par exemple, de *The Appeal to Reason* pendant trois mois. Se consume-t-elle dans la frénésie de la campagne pour la présidentielle ? Force-t-elle sur des finances structurellement fragiles ? Est-elle victime des pressions des ploutocrates pour leur couper toute recette publicitaire ? Ou bien s'agit-il d'un passage de témoin, du radicalisme populiste du début des années 1890 à un parti démocrate revitalisé par la contestation des périphéries agraires, passage permis par l'irruption d'un élément contingent – William J. Bryan à la convention démocrate de 1896 – et qui permet le retour au bipartisme mais un bipartisme revitalisé et bousculé par des franges radicales-progressistes, l'agrarianisme de Bryan et l'aile « insurgée » du Parti républicain[264] ?

Pendant la période où il travaille avec Charles H. Kerr (1897-1898), Flower adopte ses méthodes, pour le coup, explicitement alternatives et en accord avec ses visées idéalistes[265]. Magazine à but non lucratif, *The New Time* coûte 10 cents pour toucher le plus de lecteurs possible et réinvestit tous ses bénéfices dans l'amélioration du contenu :

> Let us tell you our idea of how such a magazine as *The New Time* should be conducted. It should not be published to net large profits to owners and editors. Its surplus receipts should go back into its pages and appear in the form of more and better articles; more and better pictures and cartoons, finer paper and more expensive press work. This is our idea of a genuine co-operation between publishers and the reading public[266].

Son financement est assuré par un système coopératif. Le magazine vit de ses abonnés et d'un système où les lecteurs deviennent actionnaires[267]. La coopération ne suffit cependant pas à financer le magazine en totalité si bien que Kerr doit accepter des publicités qui, dans leur profil, rappellent celles de *The Arena*. Impossible par exemple pour Flower de payer ses contributeurs, notamment les plus prestigieux comme Edward Bellamy. Il souhaite cependant s'aligner sur le format moderne qui s'est imposé dans le milieu des magazines. Un bon magazine se doit par

---

[264] Shore, *Talkin' Socialism*, p. 102. Dans *Roots of Reform*, Sanders explique comment les périphéries agraires sont le moteur du progressisme au tourant du siècle.

[265] Le rôle du magazine ne change pas dans les principes, comme en témoigne une lettre au corédacteur en chef de *The New Time,* Frederick U. Adams, dont le langage ne se différencie aucunement de celui qu'il employait quand il était à la tête de *The Arena* : « to establish a great review, which shall be, above all, reconstructive in influence and tendency, a veritable torch bearer, shedding light upon the major problems up for adjustment, a thought stimulator, a quickener of the higher ethical sensibilities ». Flower cité *in* Frederick U. Adams, « Announcement », *The New Time*, vol. 1, juin 1897, p. 69.

[266] Flower, « An Earnest Word to the Friends of *The New Time* », *The New Time*, vol. 1, septembre 1897, p. xi.

[267] « Stock subscription form », *The New Time,* vol. 1, décembre 1897, appendice, non paginé. « To our readers », vol. 1, décembre 1897, p. 384-385. Charles H. Kerr, *Cooperation in Publishing Socialist Literature* (Chicago : Charles H. Kerr & Co., 1903). Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 91.

exemple de comporter de nombreuses photogravures et il se félicite que sa nouvelle aventure journalistique se hisse progressivement au niveau des grands magazines[268]. Le magazine fera faillite, comme de nombreuses autres publications réformatrices, pendant la guerre hispano-américaine, la ferveur patriotique détournant temporairement le lectorat du radicalisme[269]. Ce nouveau revers n'empêchera pas Flower de lancer une nouvelle revue, *The Coming Age,* preuve supplémentaire de son indifférence aux considérations matérielles mais aussi d'une volonté de renouer avec l'âge d'or de *The Arena* et répéter son expérience des années 1890-1892[270]. Malgré ses odes à la coopération dans ses textes, il ne conduira jamais ses propres magazines selon le mode coopératif : était-il échaudé de son expérience avec *The New Time* ? Conscient de la difficulté de gérer un magazine avec cette méthode (mais cette stratégie fonctionna, malgré les aléas, par la suite pour Charles Kerr[271]) ? Ou simplement habitué au mode de gestion traditionnel et peu désireux d'en changer, malgré ses revers financiers ? Difficile de répondre. Les questions financières obsédaient Flower mais il les soumettait à son unique priorité : précipiter par l'écrit la régénération du pays et, après 1896, renouer avec ses débuts flamboyants.

Après 1904, alors qu'il est de nouveau seul rédacteur en chef de *The Arena*, Flower poursuit cette quête de l'âge d'or[272]. Bien qu'il contrôle les choix éditoriaux, il ne retrouve pas la marge de manœuvre du début des années 1890. Les auteurs du catalogue de Brandt, comme l'illustrateur Dan Beard (illustrateur pour Mark Twain ou Ernest Crosby) ou Joaquin Miller se

---

268 « The September number of *The New Time* is greatly improved [with] square pasted back as other mag have, photogravures will take the place of pen and ink sketches, the editorials will be placed after the leading articles, as they should always have been, and other important changes ». Lettre de Flower à Edward Bellamy, 9 août 1897, Edward Bellamy Correspondence, 1850-1898 (MS Am 1181-1181.3), Houghton Library, Harvard College Library, Harvard University.

269 Shore, *Talkin' Socialism*, p. 102, 111-112.

270 « The war almost ruined most of our radical papers. But B. O. Flower, who has edited both *The Arena* and *The New Time,* has just assumed the editorship of *The Coming Age,* a monthly magazine 'devoted to constructive thought' ». « Literary Notes », *The Independent*, vol. 51, n° 2615, 12 janvier 1899, p.141.

271 Ruff, « We called each other comrade », p. 81, 169-172. Selon Ruff, la santé financière des magazines de Kerr reste précaire. La ferveur patriotique et la prospérité revenue ont raison de *The New Time* en 1898. Kerr, ensuite, lance the *International Socialist Review* dont la fortune reste liée au mouvement socialiste. S'il accepte la publicité, il refuse néanmoins les grandes marques mises sur le marché par les *trusts*. Il ne traite pas avec les banques ; il dépend donc de ses lecteurs. Le financement coopératif se révélant insuffisant, il lui faut augmenter le tirage pour se fiancer. En termes de distribution, il se repose sur les lecteurs et les sections locales des partis socialistes.

272 « It will be the aim of both publisher and editor to make *The Arena* all and more than it was in the early nineties, when it was everywhere recognized as one of the great conscience-forces in the English-speaking world ». Flower, « Notes and annoucements », vol. 31, avril 1904, p. 444. Dans une lettre à Henry D. Lloyd, il fait part du même désir. Il attribue aussi le déclin du magazine entre 1897 et 1901 à l'inconstance de la politique éditoriale et, surtout, à l'absence de « force directrice morale *(conscience force)* » pour dynamiser la revue. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 24 janvier 1901, reel 12, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

retrouvent souvent dans les pages de *The Arena*[273]. Brandt semble vouloir l'adapter au marché : il modernise le magazine, augmente la part d'éditoriaux pour l'ancrer dans l'actualité et revoit sa mise en page. Bien qu'il n'ait pas la main, Flower se félicite de cette politique qui, sur certains aspects, poursuit celle des années 1890 : le prix reste élevé (25 cents) et la qualité du contenu la priorité[274]. Cependant, il ressort du commerce avec les numéros publiés entre 1904 et 1909 deux tendances : Brandt semble vouloir rationaliser la politique éditoriale baroque que Flower menait au début des années 1890 et ainsi cibler plus exclusivement un lectorat de la classe moyenne aisée. En alignant *The Arena* sur le format et le contenu des grands magazines, il atténue son style universitaire et son ton radical. Il semble s'être débarrassé des annonces sulfureuses pour les *patent medicines* : plus de publicités pour le sirop de Mme Winslow, le Vin Mariani ou l'electropoise dans les pages du nouvel *Arena*. Brandt, à la suite de tous les grands magazines, participe à la remise en ordre culturelle du tournant du siècle : la séparation entre remèdes populaires d'un autre âge et médecine moderne qu'imposent les médecins de l'American Medical Association produit une distinction culturelle puis la séparation sociale. L'éditeur de Flower semble vouloir clamer haut et fort que *The Arena* n'a plus rien à voir avec cette culture d'en bas. Dans sa seconde période, *The Arena* s'ancre davantage dans l'actualité (la part des éditoriaux augmente) et se concentre sur les questions économiques et politiques au détriment des questions de régénération religieuse et surtout des mouvements les plus marginaux comme le spiritisme ou le populisme. Flower s'intéresse toujours à la religion mais, soit il l'aborde du point de vue politique (le conflit entre le catholicisme et les progressistes en France par exemple[275]), soit il traite, malgré les controverses, de mouvements plus respectables car associés à la classe moyenne (la Science chrétienne). Le magazine, dans son contenu, suit l'embourgeoisement des religions métaphysiques et du radicalisme (la découverte de la « pieuvre » par la classe moyenne et sa traduction journalistique avec le *muckraking*) et semble se désintéresser des ferments populistes.

---

[273] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 98. Ce qui n'empêche pas Flower d'encenser ces auteurs par ailleurs. Sir Beard, voir Flower, « Dan. Beard : The Man and His Art », p. 53-66. Sur Miller, « A New Social Vision », vol. 9, mars 1894, p. 553-560 ; « A Nature-Loving Poet of Progress », vol. 32, décembre 1904, p. 603-615 ; « Rambles in Boston with the Poet of the Sierras », vol. 37, février 1907, p. 158-164 ; « Conversation with Joaquin Miller », vol. 37, février 1907, p. 164-166.

[274] Flower ne déroge jamais sans raison à cette politique tarifaire privilégiant la qualité sur l'accessibilité. *The New Time* coûte 10 cents mais c'est Charles Kerr qui gère le magazine. *Medical Freedom,* dans les années 1910, est un cas différent : l'abonnement annuel ne s'élève qu'à 50 cents mais le mensuel ne comporte que 16 pages et ne sert qu'en tant qu'organe de la National League for Medical Freedom. Enfin, un abonné à *The Menace* doit débourser 50 cents par année, voire 25 s'il réunit un « club » d'au moins 4 abonnés. Il s'agit cependant d'un journal et un hebdomadaire de quatre pages qui, dans le format, évoque les journaux radicaux locaux des années 1890. En outre, il fonctionne sur un mode de financement différent avec des publicités et une politique agressive d'augmentation des tirages.

[275] Flower, « Mirror of the Times. The Rupture Between the French Republic and the Vatican », vol. 32, octobre 1904, p. 430 ; « Mirror of the Times. Prime-Minister Combes Outlines The Policy of The French Government », vol. 32, octobre 1904, p. 430-431.

Certes, il soutient le socialisme qui poursuit l'œuvre populiste dans les milieux ruraux mais ses liens avec la base du mouvement, notamment ses journaux locaux, sont bien moins étroits.

Dans la même veine, Brandt met également un terme aux tarifs d'abonnement à géométrie variable (réduction aux pasteurs par exemple) ainsi qu'aux offres d'abonnement groupé : il considère ces pratiques comme immorales et discriminantes. Il suit ainsi l'évolution des magazines grands publics initiée par le *Ladies' Home Journal*. Rationaliser les tarifs relève d'une question de droits des lecteurs et de « noblesse oblige » pour l'éditeur ; préside aussi probablement à cette décision une logique économique : faciliter la gestion et ne plus distribuer à perte des magazines[276]. En tout cas, il s'agit d'une rupture avec la stratégie imaginée par Flower dans les années 1890 pour mettre en réseau le mouvement réformateur, forger un sentiment de groupe, créer un lien entre la base et les intellectuels et ainsi constituer une force nationale : les *club offers* permettaient aux multiples publications indépendantes de faire leur publicité, de se développer et parfois même de survivre financièrement ; les tarifs préférentiels pour les intellectuels intermédiaires facilitaient la circulation des idées réformatrices chez les prescripteurs d'opinions et assuraient, notamment grâce aux pasteurs et aux multiples clubs réformistes, une diffusion à l'échelle locale. La décision de Brandt brise le lien entre le ferment démocratique à la base (revues ou public réceptif) et sa diffusion par un organe de presse national et ses intellectuels : le mouvement social ne devient alors qu'objet du discours dans son magazine.

Cette trajectoire se lit aussi dans l'évolution des publicités pour *The Arena* dans le reste de la presse[277]. Indirectement, elles disent quel type de public le magazine vise et quelle image il veut projeter[278]. Entre 1889 et 1896, Flower achète des espaces publicitaires presque exclusivement dans les journaux populistes locaux (*The Advocate*, *The Farmers' Vindicator*, *The People's Voice*, *The Southern Mercury*) puis, pendant la campagne présidentielle de 1896, dans la presse démocrate[279].

---

[276] Albert Brandt, « The Arena is a Net Magazine », vol. 32, décembre 1904, appendice, non paginé.

[277] La méthodologie employée ici se fonde sur l'analyse de bases de données : nous avons recherché les occurrences de publicités pour *The Arena* sur différents sites : *Chronicling America*, *Newspaper.com*, *HathiTrust* et *Google Books*. Les informations sur chaque journal proviennent du site *Chronicling America*.

[278] Par exemple, pendant toute la période où Charles Brodie Patterson dirige *The Arena*, les publicités pour le magazine se trouvent uniquement dans des publications consacrées à la Nouvelle Pensée (*Mind* et *Metaphysical Magazine : A Monthly Review of the Occult*).

[279] La seule exception est une série de publicités dans l'*Arizona Republican*, premier journal du territoire. Elles proposent une offre d'abonnement groupé avec *Cosmopolitan* (« the most popular strictly first class family magazine published », un jugement que confirme Schneirov). *Cosmopolitan* est le magazine grand public le plus proche de *The Arena*. Tous deux célèbrent le développement technologique ; tous deux se veulent un forum pour les *muckrakers* les plus à gauche et critiquent l'égoïsme d'une société chaotique ; tous deux appellent de leurs vœux une société fondée sur la coopération. Le « populisme des classes supérieures » que Schneirov perçoit dans le magazine de William Randolph Hearst rappelle que le radicalisme « *genteel* » de Flower. « A Great Offer ! », *Arizona Republican*, 10 février 1891, p. 3. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 67.

En 1899, c'est dans le journal de la communauté utopique socialiste d'Edison, Washington, qu'il fait la promotion de son nouveau magazine, *The Coming Age*[280]. Le radicalisme cherche à aussi s'imposer dans les milieux respectables de l'édition avec des encarts pour les titres du catalogue de The Arena Publishing Company dans des magazines comme *Publishers' Weekly* ou *The Book Buyer*, ainsi que dans des magazines établis comme le grand mensuel culturel (*The Atlantic Monthly)* ou des des revues universitaires pour décrypter le présent (*The Political Science Quarterly*). Dans les années 1900, les publicités ciblent une plus grande variété de publications, des magazines les plus radicaux (périodiques socialistes comme *The Labor World*, ou *The Appeal to Reason*[281] ; *Tom Watson's Magazine*, le mensuel du leader populiste dédié à la littérature et à la dénonciation du capitalisme sauvage où écrivent de grands noms comme Theodore Dreiser et Clarence Darrow ; *The Commoner*, l'hebdomadaire de William J. Bryan) aux représentants d'un progressisme plus policé comme *The Chautauquan*, aux publications aux antipodes de la vision de Flower (*The Wall Street Journal*), aux mensuels repoduisant les articles des grands magazines des deux côtés de l'Atlantique (*The Living Age*, *Public Opinion : A Comprehensive Summary of the Press Throughout the World on All Important Current Topics*), aux revues explicitement intellectuelles soit scientifiques (*The Popular Science Monthly*), soit littéraires (*Lippincott's Monthly Magazine*), soit dédiées au monde de l'édition (*The Book News Monthly*, *The Bookman*).

L'analyse des publications qui paient pour des espaces publicitaires dans les magazines de Flower permet de comprendre son image dans le monde de la presse et d'esquisser le portrait de ses lecteurs. Ses confrères qui ciblent ses sympathisants imaginent en effet un lectorat commun. Les années 1890 rassemblent des titres éclectiques, à l'image du magazine hybride, radical et policé, que Flower veut construire : des maisons d'éditions prestigieuses (Houghton, Mifflin & Co et Charles Scribner's Sons) ; des revues universitaires (*The Political Science Quarterly*) ; des revues religieuses, libérales (*The Unitarian*) et alternatives (*Metaphysical Magazine*) ; des publications ancrées dans le dialogue transatlantique (*The Living Age* et *Illustrated London News*). Dans les années 1900, l'on retrouve la même diversité : *The Living Age* à nouveau ; le magazine radical de Tom Watson *The Weekly Jeffersonian* ; *The Atlantic Monthly* ; *The Public* (le journal de son ami Louis F. Post) ; le scientifique *Popular Science Monthly* ; les revues littéraires et du monde de l'édition *The Bookman* et *Book News Monthly*. Dans le sillage de l'orientation voulue par Brandt, les publicités témoignent d'une plus grande proximité avec les magazines engagés dans l'actualité politique et culturelle et moins dans la culture classique des magazines d'éditeurs. La politique de diversification des

[280] Publicité pour *The Coming Age, Industrial freedom*, 11, 18 et 25 mars 1899, 17 et 24 juin 1899.

[281] Le journal socialiste fait l'éloge du radicalisme de *The Arena* et propose un offre spéciale d'abonnement aux deux magazines à ses lecteurs : « The Arena », publicité pour *The Arena*, *The Appeal to Reason,* 3 février 1906, p. 2.

années 1900 ne se retrouve pas dans les achats d'espaces publicitaires dans *The Arena*, divers dès le début, car il s'agit ici du rayonnement du magazine et non de sa stratégie de diffusion : éclectique, il attire des publics variés tandis que Flower cherche d'abord à influer les marges agraires du pays et quelques grandes revues respectables – le ferment radical et le savoir établi – puis, alors qu'il travaille pour Brandt, la diffusion se diffracte dans toutes les franges du milieu intellectuel et délaisse le bouillonement radical des périphéries intellectuelles et géographiques.

La diversification des années 1900 prend acte de l'évolution du réformisme dans le paysage politique : dans les marges dans les années 1890, il devient respectable et banal, sinon accepté, dans les années 1900 si bien que des revues de renom s'en emparent. Malgré les différences d'approche, elles ciblent toutes le lectorat national issu de la classe moyenne (les plus radicaux comme *The Commoner* visent aussi les couches populaires). Brandt, en fait, réduit le champ des lecteurs : si Flower faisait la promotion de sa revue dans des journaux radicaux locaux dans les années 1890, c'est avant tout car il touchait les intellectuels par ailleurs (distribution aux rédactions de magazines, offres aux pasteurs, réseaux de réformateurs) et qu'il savait devoir se concentrer sur la base populaire en ébullition. Sans offres spéciales aux relais intellectuels, Brandt devait bien les toucher par d'autres moyens, ici leurs lectures. L'évolution, avec l'abandon des offres d'abonnement groupé et des cadeaux promotionnels, témoigne aussi du règne grandissant de la publicité comme modèle de promotion des magazines (étrangement cependant, le magazine contient peu de publicités dans les années 1900). Enfin, en termes d'éducation populaire, Flower concentrait ses efforts sur les éléments les plus réceptifs aux réformes (la coalition populiste-démocrate) alors que dans les années 1900, la large diffusion du progressisme suppose de se diversifier pour toucher un public pluriel. Le bricolage éclectique, dans la forme et le fond, qui frappe à la lecture des premiers numéros de *The Arena* et qui cherche à construire une culture réformatrice commune au-delà des considérations sociologiques ne semble plus être la priorité. Le radicalisme politique n'est plus systématiquement accompagné de projets de régénération spirituelle : il devient plus une question de militantisme et de pression politique, c'est-à-dire l'objet de campagnes discrètes, d'une technique politique pour convaincre les législateurs et de moyens pour les mettre en œuvre davantage que d'une réflexion plus utopique sur les fins de la politique et la régénération morale du pays. Si les croisades et les publics restent pluriels, les franges les plus excentriques ou populaires semblent exclues du projet.

Que pense Flower de ces évolutions ? Sa réaction n'a laissé presque aucune trace. Il remarque juste que les contraintes financières (et non la politique éditoriale de Brandt) l'empêchent de faire de son magazine une « arène libre pour la pensée radicale », contrairement

aux années fastes 1890 quand l'argent de son mécène et de son frère coulait à flot[282]. Flower semble se réjouir des décisions de Brandt, sauf à la fin quand sa mauvaise gestion crée des problèmes financiers tels qu'ils l'empêchent de remplir sa mission. Après le rachat de Brandt en 1904, la magazine se développe jusqu'en 1907 (il devient alors presque financièrement viable). Puis, le magazine accuse des retards d'impression. L'American News Company, qui distribue en kiosque les magazines, refuse alors de s'occuper de la gestion des invendus, les retards et les plaintes de lecteurs s'accumulent et Brandt ne répond plus aux relances de l'American News Company. Les dégâts sont irréparables pour Flower : un magazine d'actualité ne doit pas déroger à un temporalité « courte » (*The Arena* est élaboré un mois avant sa publication) ; amer, il accuse Brandt[283].

Néanmoins, l'analyse des publications où Flower diffuse ses publicités pour *The Twentieth-Century Magazine* suggère une certaine distance car, dès qu'il reprend le contrôle total d'un magazine en 1909, il semble vouloir renouer avec le radicalisme des débuts. Flower se recentre sur son réseau : il cible quelques magazines au progressisme radical reconnu comme *La Follette's Weekly Magazine*, *The Commoner*, ou *The Public*[284]. Il renoue aussi avec le milieu de la libre-pensée avec des publicités dans l'*American Journal of Eugenics* du féministe radical Moses Harman[285]. Harman achète également des espaces publicitaires dans la revue de Flower mais, signe d'un magazine qui peine à se faire une place, peu de revues semblent vouloir s'exposer dans ses pages : hormis Harman, l'on retrouve des titres certes progressistes mais inattendus au vu des préoccupations de Flower, par exemple *Conservation. Organ of the American Forestry Association and Adocate of the Conservation of Natural Resources*, ou des organes partisans come le démocrate *National Magazine*. S'il se présente toujours comme la combinaison d'une revue littéraire pour intellectuels et d'un forum où s'expriment les utopies sociales, le magazine de Flower ne cultive cependant

---

282 Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 27 juin 1906, Theodore Schroeder Papers.

283 Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers (Flower revient sur les deux dernières années de *The Arena*, ses difficultés financières et la responsabilité de Brandt dans la débâcle). Lettres de Flower à Mary Baker Eddy, 22 novembre 1907 et 30 décembre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Folder 198 (Flower explique comment est fabriqué son magazine dans la première lettre et se répand en excuses dans la deuxième à cause des retards d'impression).

284 Recherche dans *Chronicling America*, *Newspaper.com*, *HathiTrust* et *Google Books*. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers.

285 Le nom est trompeur : Moses Harman renomme en 1907 son magazine *Lucifer, the Light Bearer* afin de rendre plus respectable sa lutte pour l'amour libre et contre le mariage (un esclavage légal selon lui). Il consacre très peu d'articles à la science de l'hérédité et se contente d'une conception vague de l'eugénisme reliant le progrès biologique de l'humanité à l'émancipation féminine : « the doctrine of Progress, or Evolution, especially in the human race, through improved conditions in the relations of the sexes », selon la définition du *Century Dictionary* qu'il place en épigraphe de sa publication. Selon Harman, des mères dominées par leur mari ne peuvent que perpétuer une race d'esclaves. À la mort de Moses en 1910, sa fille, Lillian, transfère la liste d'abonnés au journal anarchiste d'Emma Goldman, *Mother Earth*. Couverture de l'*American Journal of Eugenics*, vol., juillet 1907, non paginé. Sears, *The Sex Radicals*, p. 121.

plus de lien avec le ferment radical local ou à la marge de son époque comme au temps de la révolte agraire (on pourrait imaginer, vers 1910, des liens privilégiés par exemple avec des revues socialistes ou féministes)[286]. Il n'exhale plus ce parfum sulfureux, plébéien, radical (et ce malgré la modération de sa méthode), qui l'avait marqué au fer rouge dans les années 1890 et dont les publicités pour les *patent medicines* étaient le marqueur social (aucun remède miracle dans *The Twentieth-Century Magazine*, juste des publicités pour des livres, radicaux ou classiques, ou vantant le monde moderne, ses loisirs et son hygiénisme[287]). Il ne faut cependant y voir qu'un effet conjoncturel, probablement lié la banalisation des idées progressistes et à l'engouement pour un type de magazine critique mais accordé aux goûts de la classe moyenne. En effet, il renouera avec ce mélange de réformisme bourgeois et de populisme dans les années 1910 avec sa campagne pour la liberté médicale (où le clivage à propos des *patent medicines* jouera un rôle central) ou contre la « menace catholique »[288].

Flower ne se défait jamais d'une certaine ambivalence dans son rapport à la publicité. Malgré un besoin moindre, il reconnaît toutefois sa nécessité. En 1895, il confie à Henry D. Lloyd que l'intransigeance envers les puissances économiques se paie, littéralement :

> We are standing alone and having a hard battle to fight against corporate wealth, which has become so alarmed at the success of *The Arena* that it has become necessary for us to spend much more money than we would have to spend were we a conventional journal like *The Forum*, in order to secure the needful advertising to keep our Review before the attention of thinking people[289].

Amer, il se souvient dans ses mémoires (en 1914) du boycott des annonceurs pendant la campagne présidentielle de 1896[290]. Dans les années 1909-1911, il dénonce la pression des ploutocrates, alors attaqués de toutes parts par un pays réveillé par le *muckraking* , sur les

---

286 Flower cible toujours les intellectuels qui font l'opinion, comme il l'affirme dans une lettre au prohibitionniste Charles R. Jones : « *The Arena* goes to many thousands of people who exert a pronounced influence in forming public opinion ». Lettre de Flower à Charles R. Jones, 11 septembre 1907, Charles R. Jones Papers, Bentley Historical Library, University of Michigan.

287 Nous avons certes retrouvé un exemple de publicité pour le remède universel « Diaduction » dans le volume 2 du magazine mais il ne s'agit que d'une occurrence marginale en comparaison avec l'omniprésence des *patent medicines* dans l'*Arena* des années 1890. Par ailleurs, ce remède, sans effet mais sans risque pour la santé, subsiste dans les publications de l'époque, contrairement aux produits nocifs complètement réprouvés comme le sirop de Mrs. Winslow par exemple.

288 Sur la liberté médicale, voir chapitre 7 ; sur l'anticatholicisme de Flower, voir la conclusion générale.

289 Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 22 avril 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd (microfilm edition).

290 Flower, *Progressive Men*, p. 109. Déjà à l'époque, Flower évoque « l'opposition sans relâche » d'une ploutocratie « terrifiée » par l'influence de *The Arena* dans une lettre à Walter Clark. Lettre de Flower à Walter Clark, 17 février 1896, *in* Brooks et Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 1*, p. 281.

publicitaires pour ne pas financer et donc faire taire les magazines trop critiques. À l'occasion de ces nouveaux boycotts, il remarque que les magazines indépendants ne sont pas « subventionnés » par les *corporations* (sous-entendu contrairement aux organes de presses contrôlés et financés *directement* par les grands industriels) et dépendent donc de la publicité pour survivre : il ne pense donc pas la relation entre publicité et révolution managériale des *corporations* qui influence, plus indirectement mais de manière tout aussi prégnante, la constitution de magazines modernes[291]. Dans une lettre au syndicaliste anarchiste Jo Labadie, où il fait état de pressions directes pour étouffer les articles de *muckraking* du magazine, Flower déclare que la publicité, certes nécessaire, n'en demeure pas moins un instrument de contrôle pour les *corporations* mais que la presse indépendante y reste imperméable : « The plutocracy is thoroughly aroused and alarmed. Their opposition to magazines that cannot be controlled either by advertising or other influence is very pronounced[292] ». Dans ses mémoires, il note aussi que les grands magazines ont toujours été « vulnérables » car ils subissent les pressions des annonceurs qui veulent réorienter le contenu vers davantage de divertissement. En particulier, ils chercheraient à mettre un terme aux fictions engagées, particulièrement efficaces selon Flower, pour proposer à la place des textes lénifiants (« conscience-drugging fiction »)[293]. La publicité reste une quantité négligeable et un mal nécessaire soumis à sa vision morale : simple outil, elle n'est nullement pour lui un enjeu, sauf quand le principe de liberté d'expression est en péril. Il ne perçoit donc pas la relation entre l'essor des magazines, même indépendants, et des *corporations*. Au contraire, il voit une lutte sans merci entre progressistes et réactionnaires.

Au tournant du siècle, les magazines radicaux se débattent avec les difficultés de financement : la pureté des idées prime sur les nécessités commerciales et les crises (dépression de 1893 qui ruine de nombreuses publications, guerre hispano-américaine et assassinat du président McKinley en 1901 qui détournent les lecteurs du radicalisme) aggravent la situation. Les revues de Flower s'inscrivent dans cette histoire, ce qui, de fait, les éloignent du modèle des magazines populaires comme *McClure's* et leur succès fulgurant. Lettre après lettre, la correspondance de Flower n'a de cesse de souligner cette fragilité financière structurelle[294]. Dans

---

[291] Flower, « Editorials. The Administration and the Popular Magazines », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, avril 1911, p. 81-82 ; « Another Chapter in the Onward March of Privileged Wealth. The Monthly Magazines in the Grip of Privileged Wealth », vol. 41, janvier 1909, p.106.

[292] Lettre de Flower à Joseph A. Labadie, 8 mars 1910, Jo Labadie Papers, 1880-1931, University of Michigan.

[293] Flower, *Progressive Men*, p. 153 ; « Publishers' Notes », p. i.

[294] Flower s'excuse régulièrement de ne pouvoir payer « libéralement » ses contributeurs et les prie d'attendre une année de plus, quand le magazine pourra s'auto-financer. Lettre de Flower à Robert M. La Follette, 2 décembre 1904, reel 77, The Papers of Robert M. La Follette, Sr. Lettre de Flower à Charles R. Jones, 11 septembre 1907, Charles R. Jones Papers.

une lettre à Henry D. Lloyd en 1895, Flower revient sur les débuts de son entreprise qui a passé le « stade expérimental » : après trois années d'investissement (37 000 puis 17 000 et enfin 16 000$), sa maison d'édition et son magazine commencent à gagner de l'argent en 1894 malgré un endettement persistant[295]. *The American Newsman* note avec enthousiasme le « succès instantané » de Flower, l'expansion de sa maison d'édition (publication de livres « par dizaines » à un rythme effréné, installation dans de nouveaux locaux plus grands) et sa volonté de refaire de Boston, alors que New York « n'est qu'à six heures », un centre du monde de l'édition[296]. Le procès qui oppose Flower à un ancien relieur en 1897 et que gagne le rédacteur en chef de Boston apporte des preuves de cette relative bonne santé financière : contrairement aux accusations, son entreprise était bien solvable et en pleine expansion en 1895[297]. Les conflits internes et les circonstances extérieures freinent ce mouvement en 1896. La faillite de The Arena Publishing Company laisse la place à la gestion désastreuse de Charles B. Patterson et des militants de la Nouvelle Pensée . Pour Flower, la question n'est pas que financière : c'est d'abord l'absence de ligne éditoriale claire qui explique le déclin de *The Arena*[298]. Les questions d'argent, cruciales, restent subordonnées au sens journalistique et force est de constater que les talents de Flower, toujours prêt à se lancer dans de nouvelles aventures éditoriales malgré les revers, sont reconnus : Charles H. Kerr le recrute en 1897 (ses lecteurs le suivent et délaissent *The Arena* ; le tirage de *The New Time* augmente) ; Charles B. Patterson le rappelle pour sauver *The Arena* en 1900 et Albert Brandt lui confie sa direction en 1904 pour redorer l'image du magazine[299]. Quand Albert Brandt rachète *The Arena* en 1904, le magazine perd 5000$ par an mais ses investissements (plus de 30 000$) ainsi que le talent et le nom de Flower parviennent à multiplier le tirage par trois en quelques mois et relancer le magazine moribond[300]. À partir de 1905, le magazine sort la

---

295 « The hist of the dvpt of our business is phenomenal in the histr of publishing houses ». Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 12 juin 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

296 Flower publie dans cette revue une publicité à l'attention des marchands de journaux qui soulige le potentiel commercial de *The Arena* et de sa maison d'édition : « *The Arena* is a sure seller. Newsdealers make 15 cents per copy. […] It is the hit of the times. […] Increase your magazine sales. […] Large profits. No risks. Unsold copies returnable. Boom it. Work it ». Hamilton Street, « Correspondence. Boston. » *The American Newsman*, vol. 8, mars 1891, p. 13 ; « B.O. Flower », *The American Newsman*, vol. 10, octobre 1893, p. 12 ; « Correspondence. Boston », *The American Newsman*, vol. 12, fevrier 1895, p. 8. Publicité pour *The Arena*, *The American Newsman. A Journal for Newsdealers Publishers, Booksellers and Kindered Trades*, vol. 8, février 1891, appendice, non paginé.

297 « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2. Sur le procès, voir note 121 p. 198.

298 Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 24 janvier 1901, reel 12, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

299 Même Albert Brandt, malgré leurs différends, reconnaît son talent. Lettre de Maurice F. Brandt à Howard F. Cline, 30 mai 1939, Howard Francis Cline Papers.

300 Lettre de Flower à Charles R. Jones, 11 septembre 1907, Charles R. Jones Papers, Bentley Historical Library, University of Michigan. Lettre de Flower à Robert M. La Follette, 2 décembre 1904, reel 77, The Papers of Robert M. La Follette, Sr.

tête de l'eau[301]. Albert Brandt confirme la viabilité financière du magazine dans un lettre à Tom Watson début 1908 (trois éditions ont dû être imprimées pour le numéro de décembre 1907)[302]. Le magazine reste cependant un gouffre qui engloutit son investisseur principal et le tirage, certes en hausse, se révèle insuffisant[303]. Même en pleine tourmente en 1909 (aucun numéro entre mars et juillet avant le dernier numéro en août et la faillite), *The Arena* serait rentable selon le journal de Trenton, New Jersey, où est basée la maison d'édition et l'imprimerie de Brandt (Flower propose de racheter le magazine mais le syndic de faillite refuse)[304]. Malgré tout, le magazine fait faillite. Pendant ses vingt ans d'existence, *The Arena* n'est probablement solvable que quatre ou cinq ans. Cependant, l'industrie de la critique sociale, malgré les échecs, ne faiblit pas : l'engagement, certes, motive les rédacteurs en chef comme Flower mais le potentiel commercial de ces textes, fragile, n'en demeure pas moins[305].

D. Réorienter et démocratiser la modernité

Flower ne pense pas la contradiction idéologique entre sa lecture radicale du tournant du siècle et les publicités qui, finalement, assoient le pouvoir des grandes entreprises ; toutes les deux, en effet, donnent à voir la modernisation du pays forgé par la libération des énergies[306]. Le problème, pour Flower, n'est ni le récit de cette modernisation, ni son contenu (ses productions) mais ses acteurs. Il veut ouvrir le champ intellectuel et faire entrer les marges dans cette modernité : les placer sur cette « carte » d'un monde nouveau, un monde de positivité, sans conflit, débordant de possibilités et d'énergies finalement en affinité avec son optimisme incorrigible. Le train menant à Yellowstone n'est aucunement critiquable en soi car il représente le progrès : le problème réside dans la confiscation de ses bienfaits par des hommes corrompus qui en tirent des bénéfices et du pouvoir au détriment des producteurs et des usagers. Il veut

---

301 Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers.

302 Lettre d'Albert Brandt à Tom Watson, 7 janvier 1908, Thomas E. Watson Papers, Southern Historical Collection, The Wilson Library, University of North Carolina at Chapel Hill.

303 Lettre de Maurice F. Brandt à Howard F. Cline, 30 mai 1939, Howard Francis Cline Papers.

304 Flower, « Special Notice to 'Arena' Subscribers », août 1909, appendice, non paginé. « Creditors reject offer for Arena », *Trenton Evening Times*, 13 août 1909.

305 Nous reviendrons sur la fin des magazines de Flower dans la seconde partie car s'ajoute aux fragilités financières structurelles la question d'une volonté par les *trusts* de faire taire les voix dissidentes et de monopoliser l'information (chapitre 6.IV.C.2.d).

306 Cet impensé se lit dès ses premières expériences en Illinois comme rédacteur en chef de *The American Sentiel*, comme l'en-tête de son papier à lettre : « the handsomiest, newsiest and best family journal published in Egypt. The best advertising medium in Southern Illinois ». Lettre de Flower à E. B. Washburne, 7 juin 1886, E. B. Washburne Papers.

donc réorienter la modernisation du pays vers plus de démocratie et de justice. Dans ces conditions, les publicités s'inscrivent dans sa vision utopique : il s'agit de donner à voir un nouvel ordre. Il ne faut donc réduire les pratiques éditoriales de Flower ni à une résistance de l'idéal républicain et producériste contre l'essor d'une culture consumériste et thérapeutique qui impose une définition matérialiste et individualiste du bonheur, ni à la constitution, à son corps défendant, d'une hégémonie d'un nouvel ordre capitaliste qui, grâce à la consommation, évince les expressions alternatives (républicaines et producéristes) de l'américanité[307] : ses magazines permettent plutôt de comprendre comment le radicalisme est travaillé par la culture dominante mais aussi comment il la travaille. L'explosion de la presse, l'électrification du pays et le développement du télégraphe et du train fournissaient les solutions techniques pour accéder à la modernité[308]. L'enjeu, pour Flower, est dorénavant l'accès du plus grand nombre à cette modernité : une diffusion non plus spatiale mais intellectuelle et sociologique où les *cranks* auraient toute leur place[309]. Le patchwork publicitaire – radical avec ses remèdes de charlatans, raffiné et élitiste avec ses belles-lettres et moderne avec ses rêves de consommation – prolonge l'éclectisme des contenus et inscrit dans la structure même des magazines leur « aire sociale de réception » – une sociologie éclatée composée d'agitateurs professionnels de stature nationale, de réformateurs, de journalistes locaux, de pasteurs, professions de la classe moyenne (avocats, marchands, médecins etc.), de fermiers et d'ouvriers. Ce dispositif particulier, qui tient à la fois du magazine populaire, du magazine élitiste, et du magazine radical puriste, donne une forme à son projet de légitimation des marges et de démocratisation de la modernisation, un double mouvement centripète (intégration sociale et reconnaissance culturelle) et centrifuge (diffusion des idées alternatives et popularisation des bienfaits du progrès).

Expressions de la classe moyenne radicale, les magazines de Flower en possèdent les contours contradictoires. *The Arena* sert d'étalon : il s'apparente davantage à un journal contestataire, unique en son genre et inclassable car se voulant à fois traditionnel, raffiné et respectable dans sa forme mais radical sur le fond (« a journal of protest », « a sharpshooter », « the earlier period produces only a single high-class, dignified journal of protest, *The Arena* »[310]). C'était d'ailleurs l'objet de Flower à sa fondation : créer une magazine « quelque peu différent » du reste du marché de la littérature périodique[311]. La remarque de Cline, qui fait de ses

---

307 Leach retrace la transformation des États-Unis en « pays du désir ». Leach, *Land of Desire*, p. 3.

308 Charle, *Discordance des temps*, p. 261-266. Edwards, *New Spirits*, p. 38-59.

309 Cet accès passe, on le verra au chapitre 6, par l'invention de nouveaux mécanismes politiques et économiques : Flower veut moraliser et redémocratiser la modernisation du pays.

310 Mott, *A History of American Magazines*, p. 415. Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 49.

311 Flower, *Progressive Men*, p. 22.

publications un « *Chautauqua* imprimé *(in type)* », prend tout son sens : enracinement en partie rural et dans la tradition des *camp meetings* (davantage dans son imaginaire du réveil que ses pratiques pour Flower) ; diffusion nationale ; même conception du rôle démocratique de l'échange d'idées et de « l'hospitalité intellectuelle » (« une tribune démocratique libre et ouverte – un lieu où des personnes de croyances et origines différentes s'assemblent pour observer les rites sacrés du débat civique » : cette description des *Chautauquas* correspond à l'idéal journalistique de Flower) ; même foi dans l'éducation et dans le progrès intellectuel pour le public ; même hybridité des contenus (conférences publiques, divertissements et programmes académiques) ; même idéologie progressiste *(liberal)* : complexification extrême des problèmes modernes qui requiert des interprètes, moralité comme vecteur de progrès, classe moyenne comme conscience du pays et prescriptrice morale que le gouvernement devrait suivre. La presse indépendante à diffusion nationale, dont *The Arena* est le parangon, semble relocaliser dans l'espace de la culture imprimé cette tradition. À un moment où les *Chautauquas* déclinent, édulcorés par le rôle grandissant du divertissement nécessaire pour les rendre viables, l'histoire de Flower à travers ses magazines marque l'avènement de nouveaux professionnels de l'éducation populaire[312].

Le paternalisme de Flower entre en tension avec une volonté radicale de démocratisation culturelle et de redémocratisation politique. Le refus explicite des distinctions culturelles entre culture du progrès et les marges intellectuelles et politiques cherche à retisser les liens sociaux et dépasser les clivages sociologiques mais, de fait, son désir de contrôle social et moral contredit cette ambition. Flower veut légitimer les marges dans les termes mêmes de la culture qui les marginalise mais il leur offre tout de même un espace où s'exprimer et aspire à la participation du plus grand nombre à ce monde qui se construit. Cette exigence de justice, radicale, précipite ses idées progressistes dans des controverses qui mettent en jeu la définition même du progrès. Son programme d'élévation et d'éducation, somme toute ordinaire à l'époque, ne se distingue de la mentalité mélioriste de son époque que par la question de ses limites. Flower inclut dans sa définition du progressisme populistes et socialistes, spirites et autres militants d'une nouvelle ère de l'humanité grâce à une transformation des imaginaires et une spiritualité régénérée par la science. Radicale, cette extension du réformisme n'empêche pas la discussion car elle repose sur les mêmes présupposés qui sous-tendent le réformisme (évolutionnisme, exceptionnalisme, purification des maux modernes par l'ingénierie sociale et culturelle), ce qui explique les ambivalences de Flower, sa volonté d'émancipation pour tous mais sans subversion des valeurs de son temps. Guérir suppose de libérer les individus de milieux et d'idées nocives ou, à défaut

[312] Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 67. Andrew Chamberlin Rieser, *The Chautauqua Moment : Protestants, Progressives, and the Culture of Modern Liberalism* (New York : Columbia University Press, 2003), p. 11, 85-86.

d'ascension spirituelle, tout du moins de proposer des palliatifs. Les réformateurs s'accordent sans peine sur l'identification des maux sociaux et, à une époque de bouillonnement intellectuel, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues : Flower, parmi d'autres, s'improvise médecin.

Cependant, la définition de la santé – la vie bonne pour l'individu et l'ordre social idéal – suscite, dans les deux cas, des polémiques. Flower ne dissocie par les deux : sa lecture pathologique de la question sociale et ouvrière et son approche politique des questions de santé en font une figure singulière. Sa trajectoire permet donc d'explorer la construction controversée des valeurs progressistes et de comprendre la lutte à l'époque pour imposer le sens des mots de « liberté », « peuple », « progrès » et « science » et pour définir les prérogatives de l'État et des experts[313]. Les valeurs, certes partagées, suscitent des interprétations radicalement différentes qui fragilisent le climat réformiste du début du XXe siècle. Flower entre alors en conflit avec d'autres réformateurs, pas sur les modalités d'application des idéaux progressistes mais sur leur définition même ; les alliances d'hier, entre libres-penseurs et croyants ou entre populistes et progressistes par exemple, se brisent. C'est l'impossible discussion des valeurs et du juste partage des biens et des places, sa conséquence concrète, que donnent à voir ces controverses.

La justice, second pilier du réformisme de Flower avec l'élévation, suppose en effet de restaurer un environnement juste au sens de *fair*, terme presque intraduisible qui suppose une régulation par la communauté et donc un contrat moral entre ses membres[314]. Cependant, les changements d'échelle, notamment en économie avec l'essor des monopoles, menacent cet idéal : comment maintenir l'équité et la justice dans une monde qui perd la mesure humaine ? Comment faire évoluer les *community standards*, autre expression difficile à rendre en français, à la fois « valeurs » mais aussi « coutumes » et « règles de vie » de la communauté, pour maintenir, sans le dénaturer, cet idéal de *fairness* par essence en perpétuelle renégociation mais menacé d'extinction par les conditions économiques imposées par les *trusts* ? Flower propose alors des réformes fondamentales pour permettre au plus grand nombre l'accès à la modernité et pour moraliser cet accès. Son réformisme change de nature : il ne s'agit plus simplement de palliatif ou d'intervention sur les milieux mais une prophylaxie, c'est-à-dire la réorganisation du système pour

---

[313] L'examen des controverses auxquelles Flower prit part permet également de mesurer plus finement son influence : l'histoire intellectuelle et culturelle, en prenant en compte la dimension performative des idées, complètera alors l'analyse du déploiement de sa vision, insuffisante car généralement en vase clos.

[314] Une traduction précise en français serait « juste et équitable » c'est-à-dire d'une part « la conformité de la rétribution avec le mérite, le respect de ce qui est conforme au droit » et d'autre part « le respect de ce qui est dû à chacun » (CNTRL). La notion de *fairness* légitime donc logiquement l'éthique du producteur . Bart Wilson, « Fair's Fair », *The Atlantic* [En ligne], mis en ligne le 25 janvier 2009, consulté le 15 juillet 2014. URL : http://www.theatlantic.com/business/archive/2009/01/fairs-fair/112/. James Surowiecki, « Is the idea of fairness universal ? », *The New Yorker* [En ligne], mis en ligne le 26 janvier 2009, consulté le 15 juillet 2014. URL : http://www.newyorker.com/business/james-surowiecki/is-the-idea-of-fairness-universal

retrouver et préserver, en amont, l'égalité des chances, changer radicalement les règles du jeu pour défendre la promesse américaine. Dans un monde qui se gigantise, où le micro et le macro deviennent incommensurables, guérir et libérer entrent alors en contradiction : les remèdes bons pour la collectivité peuvent tuer le patient et la liberté individuelle peut freiner les projets de reconstruction sociale. Dans ce dilemme né avec l'essor d'un État plus interventionniste et d'un exécutif activiste, Flower prend position : il milite pour l'antimonopolisme, c'est-à-dire une politique morale où l'État met au centre l'individu et se développe pour le servir[315].

[315] Dans une analyse récente, Leonard explique que les progressistes affirment la primauté du collectif sur les individus et, en son nom, justifient le contrôle social, un portrait incomplet qui ne prend pas en compte les complexités et les controverses qui traversent le mouvement et que Flower donne à voir. Leonard, *Illiberal Reformers*, p. 8.

SECONDE PARTIE

Progressistes contre progressistes : liberté, antimonopolisme, expertise

Introduction :
Changements d'échelle et liberté individuelle

Les *trusts* : mécanique moderne ou pieuvre ?

Au tournant du siècle la vision évolutionniste de Flower se heurte à un problème de taille, au sens propre. L'économie comme la politique change d'échelle. Avec la Seconde Révolution industrielle, l'immigration de masse et l'urbanisation galopante, les États-Unis connaissent une croissance économique, industrielle, et démographique sans précédent. Ils s'inscrivent aussi dans une double dynamique de nationalisation et de mondialisation explicables par de multiples facteurs : l'interconnexion entre les diverses régions du pays (plus grand maillage du territoire avec le développement du réseau ferroviaire et télégraphique, développement exponentiel de la presse et essor d'un lectorat national) et avec le reste du monde (l'agriculture et les industries sont intégrées au marché mondial, accélération des voyages transatlantiques et développement du réseau de câbles de télécommunications sous-marins, conquête du territoire jusqu'à la fermeture de la *frontier* en 1890 puis expansion extraterritoriale et émergence du pays comme puissance impériale[1]). Cette démesure s'accompagne d'une complexification des problèmes que seule une nouvelle approche, abstraite, à distance, peut appréhender, d'où l'essor des sciences sociales, politiques et économiques, et que seuls des acteurs de poids peuvent maîtriser : l'État fédéral, certes renforcé par la guerre de Sécession, ne semble pouvoir suivre l'emprise, toujours plus grande, des hommes d'affaires dans la direction du pays. Les faits semblent donner raison aux choix des acteurs économiques puisque les États-Unis deviennent la première puissance économique.

Les grands industriels sont le symbole de ce gigantisme. Ils affirment perpétuer le mythe du *self-made man* et d'une Amérique où chacun a sa chance (on pense à Henry Ford ou Andrew Carnegie) mais, derrière l'aventure personnelle, figure bien plus le passage à une nouvelle organisation économique et politique abstraite, impersonnelle, qui répond aux exigences de marchés toujours plus complexes. Ce sont les créatures de cette nouvelle organisation, les

[1] Robertson définit la mondialisation comme la « compression du monde et l'intensification de sa conscience propre en tant que monde ». Roland Robertson cité *in* Bronwen Douglas, « Mondialisation, évolution et science raciale », Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 243.

corporations, qui résument le mieux l'entrée du pays dans l'ère de la complexité et des grandes échelles. Elles symbolisent aussi la monopolisation de l'économie : le tournant du siècle connaît une vague de concentrations d'entreprises (par rachat ou par fusion). Elles imposent par ailleurs un nouvel ordre bureaucratique particulièrement adapté à la fluidité, l'imprévisibilité et la dépersonnalisation d'un monde urbain et industriel. Ses contours ont été mis en évidence par le modèle wébérien : organisation hiérarchique fondée sur des obligations impersonnelles et l'autorité, spécialisation des tâches, recrutement sur le base des compétences, formalisation des règles au sein de l'entreprise, subordination des employés à cette systématisation du travail (ils ne sont donc pas propriétaires de leur outil de production et subissent un contrôle systématique de leur activité).

Pour maîtriser une économie de masse, cette révolution managériale apporte des techniques pour améliorer la visibilité des multiples composantes des échanges et donc les maîtriser : il s'agit de gérer les grandes distances (les compagnies de chemins de fer sont pionnières dans ce domaine), puis de massifier la production et la distribution, et enfin de coordonner et d'intégrer les différentes phases de la chaîne économique (les fusions de 1890 à 1903). La hiérarchisation bureaucratique et la concentration capitalistique nécessitent des cadres ou *managers* pour faire fonctionner ces systèmes complexes. Les progressistes de la classe moyenne, dans cette approche, participent à cette recherche d'ordre. Ils délaissent le moralisme communautaire enraciné dans l'imaginaire des petites villes, inadéquat pour faire face à cette nouvelle réalité, forgent de nouveaux outils politiques et intellectuels – la professionnalisation, la rationalisation scientifique et la standardisation – qui instituent de nouvelles valeurs : « the values of continuity and regularity, functionality and rationality, administration and management ». Le rôle des ingénieurs et des *managers* est donc d'user de leur savoir spécialisé, acquis à l'université, pour instiller de la prédictibilité dans un monde qui apparaît chaotique tant il est complexe. Ils contribuent à la diffusion dans la société des principes de la *corporation* qu'ils construisent par ailleurs, souvent en restant à l'écart des débats idéologiques opposant employeurs et travailleurs. Ainsi se serait modernisé le pays[2].

Cette synthèse organisationnelle, formulée par Chandler puis appliquée par Wiebe à l'étude du progressisme, dresse le portrait d'une Amérique se modernisant grâce à la révolution managériale. Elle témoigne d'un imaginaire fonctionnaliste, mécaniste et téléologique, une reconstruction *a posteriori* où tout obstacle (aléas économiques comme les dépressions ou

[2] Alfred D. Chandler, Jr., *The Visible Hand : The Managerial Revolution in American Business* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1977). Robert Wiebe, *The Search for Order, 1877-1920* (New York: Hill and Wang, 1967), p. 145-146, 295 (citation). Olivier Zunz, *Making America Corporate, 1870-1920* (Chicago : University of Chicago Press, 1990), p. 11-102.

désaccords politiques) semble effacé au profit d'un développement abstrait, sans acteurs réels ni discussion possible sur le sens même de la modernité : un effacement du politique au profit de solutions techniques en somme, ou bien une comédie où toute voie/voix alternative se doit d'échouer pour que s'accomplisse la réconcilation finale du pays avec son destin moderne. Les promoteurs de la révolution managériale à l'époque – hommes d'affaires ou politiques – considéraient cette modernisation comme un développement naturel bénéfique. Pour des hommes d'affaires comme Pierre Du Pont ou Cyrus McCormick, l'essor des *corporations* doit être jugé à l'aune de leur « efficacité morale » qu'ils mesuraient en termes matériels : plus de consommation et un meilleur niveau de vie ; le candidat McKinley quant à lui vantait les meilleurs conditions de vie (par exemple, le « full dinner pail » de son slogan en 1900) et la prospérité qu'apportait sa politique économique favorable aux grandes entreprises[3].

Or, loin de ce nécessitarisme radieux, les sources de l'époque révèlent une réalité plus incertaine et plus conflictuelle. De sa plongée dans les archives des grandes compagnies de chemins de fer, Richard White tire une fresque sur la fabrique de l'Amérique moderne où dominent l'incompétence et l'approximation : c'est une modernité à marche forcée, chaotique, qu'il met en lumière (« railroaded » comme l'indique le titre de son ouvrage). Les pratiques des grandes entreprises reposent moins sur la discipline qu'exige la logique bureaucratique que sur des relations personnelles ancrées dans les valeurs plus anciennes de masculinité et de caractère. White réfute l'interprétation nécessitariste de la modernité et privilégie la notion de contingence. Il montre ainsi l'ambiguïté et les contradictions internes des grands industriels mais aussi des réformateurs. Il se démarque de l'historiographie progressiste qui opposait les « barons voleurs » ou les « intérêts » au « peuple » (et reprenait les arguments des réformateurs, populistes puis progressistes, du tournant du siècle). Point de « mains visibles », de monopoles tentaculaires et omnipotents ou des réformateurs guidant le peuple mais un dernier XIXe siècle confus où les acteurs historiques semblent dépassés par le monde démesuré qu'ils contribuent à modeler et où les lignes de fractures s'avèrent moins nettes que dans la rhétorique militante : les coalitions sont mouvantes et, idéologiquement, réformateurs et « ploutocrates » sont pénétrés du même romantisme progressiste (« romance of progress ») mâtiné d'empirisme et de pragmatisme [4].

Flower fait partie de ce monde entiché par l'idée de progrès et l'application de solutions rationnelles et empiriques aux problèmes qui frappent le pays. Il parle la même langue que ses adversaires. Réformateur militant, il oppose, sans nuance, le peuple et les ploutocrates dans un

---

[3] *Ibid.*, p. 200.

[4] Richard White, *Railroaded : The Transcontinentals and the Making of Modern America* (New York : W.W. Norton & Company, 2011), p. 334 (« romance of progress »).

combat à mort pour sauver l'âme du pays. Son approche morale, de fait, absolutise les enjeux puisque le désaccord politique ne peut être pensé que comme le symptôme d'une corruption. Les partisans de l'industrialisation du pays telle qu'elle se fait, les politiques comme McKinley ou les grands industriels, partagent cependant cette approche morale mais il s'agit davantage d'une morale de l'efficacité, conséquentialiste et utilitariste, que d'une éthique déontologique inspirée de la règle d'or : pour eux, les *cranks* menace de gripper la machinerie bien huilée du système politique et industriel qui, laissée à son déploiement « naturel » finira par bénéficier, d'une manière ou d'une autre, à tous. Si l'époque dans son ensemble utilise la même rhétorique progressiste, le mot recouvre des sens bien différents selon le locuteur : les controverses d'alors relèvent *in fine* d'une lutte pour la définition du mot « progrès ». Ces débats déchirent jusqu'au camp des réformateurs : la victoire (relative) du « progressisme » sur le laissez-faire dans le débat intellectuel et l'opinion instaure un climat réformiste jusqu'à la Première Guerre mondiale (qu'insufflent, entre autres, les *muckrakers* , le progressisme municipal ou l'essor d'une aile réformiste dans les grands partis avec William J. Bryan, Theodore Roosevelt et Robert La Follette). Les vainqueurs peuvent alors discuter sur le contenu à donner à ce progrès[5]. Cette seconde partie se propose d'en explorer, à travers la perspective de Flower, les lignes de fracture : comment ces différentes interprétations deviendront petit à petit irréconciliables et déchireront le camp réformateur. Cette cassure est le produit d'une controverse culturelle sur le rôle du « peuple » et de la technique dans une démocratie moderne : d'abord sourde, elle se révèlera dans les années 1910 à propos des question médicales et s'installera comme grille de lecture pour comprendre le paysage intellectuel pendant la Grande Guerre. Elle divisera les progressistes en deux pôles, plus technocratique et plus antimonopolistique. Le rédacteur en chef de Boston diffuse la vision d'une modernité alternative, une autre téléologie, antimonopolistique, qui affirme l'urgence de retourner à une économie morale où l'individu, submergé, ne deviendrait pas simplement un maillon dans une mécanique abstraite et gigantesque mais où le changement d'échelle serait au service de l'humain.

La question d'échelle est en effet centrale. Toute la pensée réformiste de Flower se débat avec les effets économiques, politiques, sociaux, et cognitifs sur le citoyen d'un monde en proie à

---

[5] En 1914, Walter Lippmann fait le même constat : « The adjective "progressive" is what we like, and the word "new," be it the New Nationalism of Roosevelt, the New Freedom of Wilson, or the New Socialism of the syndicalists. The conservatives are more lonely than the pioneers for almost any prophet to-day can have disciples. The leading thought of our world has ceased to regard commercialism either as permanent or desirable, and the only real question among intelligent people is how business methods are to be altered, not whether they are to be altered. For no one, unafflicted with invincible ignorance, desires to preserve our economic system in its existing form ». Walter Lippmann, *Drift and Mastery : An Attempt to Diagnose the Current Unrest* (New York : M. Kennerley, 1914), p. xviii-xix.

une croissance exponentielle et à la démesure : que peut l'individu ? Que devient sa vertu, fondement du bon fonctionnement de la cité ? *Quid* de la règle d'or ? Henry Adams, en fin observateur des évolutions de son pays décrit les « complexités et les multiplicités de ce nouveau monde » dans son autobiographie (qu'il avait projeté de sous-titrer, « a Study of Twentieth-Century Multiplicity »)[6]. Walter Lippmann pose ce problème de façon explicite en 1914. Il ouvre son ouvrage *Drift and Mastery* sur une épigraphe du professeur anglais Graham Wallas (issu de son livre daté de la même année : *The Great Society : Psychological Analysis*[7]) : « men find themselves working and thinking and feeling in relation to an environment, which […] is without precedent in the history of the world ». Membre de la Société des Fabiens et co-fondateur de la London School of Economics, Wallas analyse les bouleversements sociaux psychologiques et cognitifs provoqués par cette « Grande Société » : la psychologie, on le verra, est le prisme que l'époque se donne pour comprendre le rapport entre l'individu et ce nouveau monde. Lippmann résume ainsi ce processus :

> In the last thirty years or so American business has been passing through a reorganization so radical that we are just beginning to grasp its meaning. At any rate for those of us who are young to-day the business world of our grandfathers is a piece of history that we can reconstruct only with the greatest difficulty. We know that the huge corporation, the integrated industry , production for a world market, the network of combinations, pools and agreements have played havoc with the older political economy. The scope of human endeavor is enormously larger, and with it has come, as Graham Wallas says, a general change of social scale. Human thought has had to enlarge its scale in order to meet the situation[8].

L'individu ordinaire est dépassé par cette complexité déconcertante (« bewildering » est répété de nombreuses fois). Le « monde gigantesque » face à de « petits êtres » : *bigness* vs *smallness*, deux prismes pour comprendre les craintes qui émergent avec le changement d'échelle, craintes de l'inadaptation des institutions (« the world is so complex that no official government can he devised to deal with it[9] »), craintes pour la société emportée par les forces économiques (« we shall drift along at the mercy of economic forces that we are unable to master[10] »). Flower partage ce constat mais il redoute aussi les conséquences pour l'individu et pour l'équilibre démocratique.

---

[6] Henry Adams, *The Education of Henry Adams* (Oxford : Oxford University Press, 1999 [1918]), p. 5, 322.

[7] Les deux hommes sont proches : Wallas fut son professeur à Harvard en 1910, Lippmann lit son manuscrit et Wallas lui dédie son livre.

[8] Lippmann, *Drift and Mastery*, p. ii (épigraphe), 35-36.

[9] *Ibid.*, p. 162.

[10] *Ibid.*, p. 145-146.

L'antimonopolisme, pour Flower, est un discours progressiste qui permet de donner un sens à ce qui se passe, de légitimer une résistance mais aussi de proposer une modernité alternative à la mesure de l'humain. Comment assurer l'individu du contrôle des processus politiques et économiques ? Quelle est la pertinence du sens commun et de la morale dans un tel monde ? Quel est le rôle du « peuple », du *demos* définit comme puissance de gouvernement, si le monde devient incommensurable ?

Flower ne partage pas l'analyse distante et impassible de Lippmann sur la gigantisation du monde mais le regard douloureux de Henry D. Lloyd qui y voit la mort de la liberté, c'est-à-dire la ruine du citoyen comme acteur dans la cité et de l'Amérique comme garante de cette liberté :

> Liberty and monopoly cannot live together. What chance have we against the persistent coming and the easy coalescence of the confederated cliques, which aspire to say of all business, « This belongs to us, » and whose members, though moving among us as brothers, are using against us, through the corporate forms we have given them, powers of invisibility, of entail and accumulation, unprecedented because impersonal and immortal, and, most peculiar of all, power to act as persons, as in the commission of crimes, with exemption from punishment as persons? Two classes study and practise politics and government: place hunters and privilege hunters. In a world of relativities like ours size of area has a great deal to do with the truth of principles. America has grown so big— and the tickets to be voted, and the powers of government, and the duties of citizens, and the profits of personal use of public functions have all grown so big—that the average citizen has broken down. No man can half understand or half operate the fulness of this big citizenship, except by giving his whole time to it. This the place hunter can do, and the privilege hunter. Government, therefore—municipal, State, national—is passing into the hands of these two classes, specialized for the functions of power by their appetite for the fruits of power. The power of citizenship is relinquished by those who do not and cannot know how to exercise it to those who can and do—by those who have a livelihood to make to those who make politics their livelihood. […] From this marriage it is easy to imagine that among some other people than ourselves, and in some other century than this, the offspring might be the most formidable, elusive, unrestrained, impersonal, and cruel tyranny the world has yet seen. […] If we cannot find a remedy, all that we love in the word America must die. It will be an awful price to pay if this attempt at government of the people, by the people, for the people must perish from off the face of the earth to prove to mankind that political brotherhood cannot survive where industrial brotherhood is denied[11].

[11] Henry Demarest Lloyd, *Wealth Against Commonwealth* (New York : Harper & Brothers, 1894), p. 519-521.

Les *trusts* sont une fiction créée pour dissimuler la concentration des pouvoirs, économiques et politiques, dans les mains des professionnels du privilège et surtout pour masquer leur responsabilité, explique Lloyd. Sous les abstractions se cachent des intérêts privés et le rôle des réformateurs, grâce à l'art ou la presse, est d'abord de révéler le visage de cette corruption.

Dans sa plus simple expression, le progressisme s'exprime dans la rhétorique opposant les « intérêts » au reste de la population. Ces *special interests* sont passés à la postérité sous la forme de la « pieuvre » qui permet de saisir en une image leur pouvoir immense, diffus, abstrait et complexe qui asservit les individus et le pays. Standard Oil en est le parangon : il symbolise la fin de l'âge de la concurrence loyale (« competition was strangled ») et l'avènement des monopoles et de leur influence tentaculaire, à l'échelle nationale et internationale. Ces immenses *corporations* affectent les vies individuelles des consommateurs (les prix exorbitants qui pèsent sur les plus démunis) et des producteurs (la violence au travail, la concurrence déloyale pour les autres entrepreneurs, les « extorsions et les discriminations injustes). Elles corrompent les politiques, les Églises et les universités. Cette dérive, selon Flower, remonte aux pratiques malhonnêtes de John D. Rockefeller[12]. La pieuvre figure une puissance d'autant plus menaçante qu'elle reste cachée et, opaque, œuvre en coulisse, hors de portée du regard du public (d'où la nécessité du dévoilement des corruptions par la presse et, en général, une éthique de la transparence dans la politique, l'économie et le journalisme)[13]. La *corporation* est une organisation oligarchique liberticide et

---

[12] Flower, *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* (Boston : The New Arena, 1914), p. 47, 52. Flower rejoint les analyses classiques des réformateurs d'alors, Henry D. Lloyd dans « Story of a Great Monopoly » (*The Atlantic Monthy*, 1881) puis *Wealth Against Commonwealth* (1894) ou Ida Tarbell dans *The History of the Standard Oil Company* (*McClure's*, 1904). Selon l'OED, c'est en 1878 sous la plume de Joseph D. Potts, propriétaire de chemin de fer en lutte justement contre John D. Rockefeller (le magnat du pétrole exigeait de Potts des rabais s'il voulait que son entreprise utilise sa ligne) qu'« octopus » prend pour la première fois le sens d'organisation menaçante à l'influence tentaculaire (cité par Tarbell dans *The History of the Standard Oil Company*). Pour Flower, Standard Oil achète la « conscience de la nation » en finançant par exemples les Églises, l'Université de Chicago ou les missions des Disciples du Christ à l'étranger, sans parler évidemment des pots-de-vin aux politiques. Il fait même chanter les pays étrangers comme dans le bras de fer avec la Nouvelle Zélande en 1906 qui, pour aider les plus pauvres, baisse les droits de douanes pour faire baisser les prix, ce qui conduit le géant américain, menacé par la concurrence d'autres pays, à augmenter ses prix et le gouvernement à engager un boycott. Flower, « Henry D. Lloyd –An Apostle of Progressive Democracy », p. 652 ; « Competition, Private Monopoly and Co-operation », *The New Time,* vol. 3, juillet 1898, p. 11-13 ; « The Corporations against the People », vol. 19, février 1898, p. 218-228 ; « How the Standard Oil Greed Has Recently Been Manifested in the Robbing of the Toilers of New Zealand », vol. 35, février 1906, p. 214-216 ; « In the Mirror of the Present. The Church and Social Problems of the Hour », vol. 39, janvier 1908, p. 82-83 ; « In the Mirror of the Present. The Standard Oil Company and the Conscience of the Nation », vol. 40, décembre 1908, p. 628-631.

[13] Les références à l'opacité des grandes industries sont légion : voir par exemple « unholy alliances and secret deals » ; « secret history » of railroads » ; « machine and underground methods » ; « secret bond deals [between President Cleveland and J. P. Morgan] under a Democtatic adminstration ». Flower, *Progressive Men*, p. 48, 52, 103-104.

populicide : « a closely knit organization ramified in every center of business and political activity and that is firmly determined to destroy the sovereignty of the people or to replace popular rule by the mastership of privileged wealth[14] ». Pendant toute sa carrière, Flower combat les nombreux avatars de cette pieuvre originelle – « the Beef Trust, the Standard Oil Trust, the Coal Trust, and the railroad combines », le « Sugar Trust » ou le « Milk Trust » entre autres[15]. Sans surprise il fait du roman de Frank Norris, *The Octopus*, une « œuvre de génie[16] ». Sa réputation suscite l'admiration des réformateurs et l'ironie de ses détracteurs : « If the Bull Octopus has never eaten you, it is because B.O. Flower has been engaged in a death struggle with the animal for a quarter of a century, and kept it so busy that it has no time to attack you[17] ». Elle se lit en creux dans le choix de la société Burlington de promouvoir ses « montres antitrust » dans les pages de ses magazines : les lecteurs de Flower auraient donc aussi une image d'antimonopolistes[18].

Le dévoilement, vital, n'est néanmoins que le prélude à la modification de la loi : tout comme la régénération spirituelle qui cherche, par l'art, la presse ou une foi modernisée, à reciviliser les individus en agissant sur leurs représentations, la réforme n'a de sens que si l'idéalisme se met en pratique. « Le progrès de la civilisation repose sur l'amour et la liberté », explique Flower : l'idéalisme spirituel reconstruit « l'amour » mais, face à la menace que font peser les monopoles sur la « liberté », seuls des remèdes concrets, politiques, peut rétablir l'individu

---

[14] Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 68.

[15] Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 508-516 ; « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », vol. 29, avril 1903, p. 423. « The Sugar Trust's Criminal Career », *The Twentieth Century Maazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 364-367 ; « Beef Trust Extortion officially Proven », *The Twentieth Century Maazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 372-374 ; « Milk Trust Extortion », *The Twentieth Century Maazine*, vol. 1, mars 1910, p. 568-569.

[16] Flower, « The Trust in Fiction : A Remarkable Social Novel », vol. 27, mai 1902, p. 547-554.

[17] « Ed Howe 's favorite writer », *The Hutchinson News*, 16 juillet 1910, p. 4. Ed Howe, journaliste (*Atchison Globe*, Archison, KA) et écrivain mordant parfois comparé à Mencken (qui admirait Howe), se moque dans le même texte de Flower et de Walt Whitman, deux exemples d'auteurs considérés comme marginaux à l'époque. Pour lui, Flower fait l'erreur de croire en ses idées alors que les idées imprimées dans les magazines disparaissant sans laisser de trace et ne changeront jamais le monde : l'esprit de sérieux est donc hors de propos.

[18] L'entreprise Burlington explique que les grands industriels s'arrangent avec les revendeurs pour augmenter artificiellement les prix. Leurs produits, au contraire, sont vendus directement. Il s'agit de la même rhétorique que l'on retrouve dans les critiques populistes par exemple : la domination du marché par certaines entreprises (machinerie agricole par exemple) impose les prix exorbitants qui, en partenariat avec des intermédiaires, exploitent les fermiers. Seul la mise en contact du producteur et du consommateur permet de contourner cette exploitation : ce rapprochement est opéré dans le cas des montres par la vente par correspondance et les magazines, des acteurs « neutres » ; pour les populistes, ce sera des coopératives ou, même, l'État qui fera office d'intermédiaire neutre qui rétablira une concurrence loyale (par exemple avec la nationalisation des chemins de fer). « Fighting the Trust !! The Smashing Anti-Trust Fight Now On ! », publicité, *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, janvier 1910, p. xiii.

citoyen et une « fraternité » politique et économique, selon la formule de Lloyd[19]. Pour lui, le Sherman Antitrust Act (1890) n'est pas à la hauteur des enjeux. Une loi antitrust va certes dans le bon sens mais, dans le fond, ne sert que de palliatif inadéquat pour la magnitude du problème à traiter. Pire, le manque de volonté politique et la partialité de juges qui se rangent clairement du côté des puissants (car ils sont sélectionnés, affirme Flower, parmi des avocats qui représentaient les *trusts*) rendent la loi impuissante, littéralement (« the recent emasculated and miserably impotent trust legislation[20] »). La justice, même au plus haut niveau, est « faillible », sinon corrompue : bien souvent elle regarde la situation avec les « lunettes des *trusts* et des *corporations* ». Ainsi, la supposée grande victoire de la Cour suprême contre Standard Oil en 1911 (qui se solde par le démantèlement du monopole) ne s'attaque pas à la racine du problème. L'interprétation de la législation antitrust par la Cour fait intervenir la « règle de la raison » : la culpabilité de Standard Oil repose sur l'argument d'une restriction *déraisonnable* du commerce, ce qui signifie que le monopole privé, en soi, n'est pas illégal. Autant dire que pour Flower les rapports économiques de dépendance ne sont pas remis en cause[21].

Le remède, s'il ne peut être judiciaire, doit donc être législatif : il faut des « réformes fondamentales », c'est-à-dire des politique radicales qui vont à la racine du problème (« root evils ») : l'organisation du système[22]. Cette exigence situe Flower (et son cercle) hors des catégories communément admises un siècle plus tard : ni simplement réformiste, ni totalement radical, son « progressisme radical » va plus loin qu'une simple régulation ou une redistribution des richesses grâce à un État-providence mais ne veut pas renverser le système. C'est d'ailleurs le sens de « politique sociale » à l'époque, bien plus extensif que de nos jours : pour Flower, il s'agit de reconstruire le système sur des bases plus efficaces et plus justes[23]. Ces « réformes fondamentales » – l'impôt unique sur la terre, la libre frappe de la monnaie, la démocratie directe, la nationalisation et la coopération – puisent dans la même rhétorique antimonopolistique.

---

[19] Flower, *Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* (Boston : The New Arena, 1914), p. 21-22.

[20] Flower, « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », p. 424 ; « The Courts, the Plutocracy and the People ; or, the Age-Long Attempt to Bulwark Privilege and Despotism », vol. 36, juillet 1906, p. 86.

[21] Standard Oil Co. of New Jersey v. United States, 221 U.S. 1 (1911). Flower, « Editorials. Justice Harlan on the Menace of Judicial Legislation », The Twentieth-Century Magazine, vol. 4, juillet 1911, p. 362-366.

[22] Flower, « The Story of a Victorious Social Experiment », vol. 29, juin 1903, p. 623 ; *Progressive Men*, p. 123.

[23] Daniel T. Rodgers, *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998), p. 20-32.

I. La question de l'antimonopolisme

A. Généalogie et postérité d'une catégorie labile

Selon Daniel Rodgers, l'antimonopolisme est le plus ancien, le plus américain et le plus radical des langages sociaux utilisés par les progressistes ; pourtant, peu d'acteurs utilisent le terme et peu d'historiens l'ont étudié en tant que tel[24]. Flower n'utilise guère le mot

---

[24] L'absence du terme dans les dictionnaires (OED, Merriam-Webster, Webster de 1828 et 1913) et son orthographe, non fixée (avec ou sans tiret), témoignent du peu d'intérêt des acteurs politiques pour une étiquette peut-être perçue comme guère porteuse car négative mais aussi du manque de recherches sur cette question. Les recherches sur l'antimonopolisme restent en effet bien minces. Une recherche sur le catalogue de la Bibliothèque du Congrès ne donne que quelques titres (65 pour « anti-monopoly » et 52 pour « antimonopoly » mais la plupart traitent du Japon ou de la Chine) et seulement cinq ouvrages sur notre période : des analyses géographiques sur le Midwest décrivant le phénomène comme des mouvements de « résistance » populaire (Thelen, Piott) ; des études thématiques fouillées sur l'application de la vision antimonopolistique dans un domaine précis : les questions monétaires (Ritter) ou la démocratie directe (Goebel) ; un article par le prisme biographique (W.J. Bryan et R. La Follette) ; enfin, un ouvrage passionnant mais plus anecdotique que nous n'utiliserons pas ici : l'histoire du jeu de société *Monopoly* conçu à son origine comme un jeu antimonopolistique (*Monopolists : Obsession, Fury, and the Scandal Behind the World's Favorite Board Game* de Mary Pilon). L'antimonopolisme apparaît cependant en filigrane dans de nombreuses études, par exemple dans l'ouvrage de White sur les chemins de fer, comme une tradition alternative, reléguée aux marges de l'histoire mais ressuscitée et réhabilitée, malgré ses dérives racistes, car elle propose une critique radicale de l'ordre économique et social. Nous nous inscrivons ici dans l'approche de White :

« Antimonopolists ave not fared so well, and this is, in my opinion, both a bad and a good thing. Western workers, farmers, and antimonopolists have suffered from the condescension, although it is often romantic condescension, with which historians often treat failed social movements. They need to be reexamined, warts and all. Antimonopoly is not a model for modern politics. Its deep cultural core depended on an appeal to white manhood, and the evils that have come from such appeals are too well known to tempt any thoughtful person to desire to replicate them. Yet we can learn from antimonopolism without desiring to be nineteenth-century antimonopolists ».

L'antimonopolisme est l'idéologie de ces réformateurs plus ou moins oubliés et délégitimés au cours du XXe siècle que nous nous proposons, à la suite de Lasch, Kazin, Goebel ou Johnston, d'étudier ici à travers la figure de Flower. Leur nom varie – « radical middle class » pour Johnston ou « unsung progressives » pour Kazin – ainsi que la description de leur philosophie antimonopolistique – « populist republicanism » pour Goebel ou « populism » pour Lasch. L'antimonopolisme est la traduction politique et économique de la philosophie réformiste de Flower que nous avons appelé « progressisme radical et moral » ou « radicalisme *genteel* ». Par souci stylistique, nous utiliserons indifféremment toutes ces appellations. Comme l'antimonopolisme est le langage qui permet le lien entre populisme et progressisme, nous emploierons également l'expression « progressisme antimonopolistique ».

Enfin, pour finir sur ces questions sémantiques, nos propres recherches dans les différentes bases de données (*Google Books*, *HathiTrust*, *Chronicling America*, *Newspaper.com*) font remonter la première occurrence en anglais d'« anti-monopoly » à 1818 à propos d'un comité anglais contre le monopole d'alcool (les liens entre réformisme, tempérance et libre-échange traverse tout le XIXe siècle anglo-américain jusqu'à Flower). Aux Etats-Unis, la première occurrence est égaiement liée au même substrat qui nourrit les combats de Flower : il s'agit d'une lettre anonyme, signée « anti-monopoly », datant de 1822 dans la revue *American Farmer* qui critique le protectionnisme d'Henry C. Carey.

Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 124. David P. Thelen, *Paths of Resistance : Tradition and Dignity in Industrializing Missouri* (New York : Oxford University Press, 1986). Steven L. Piott, *The Anti-Monopoly Persuasion : Popular Resistance to the Rise of Big Business in the Midwest* (Westport, CT : Greenwood Press, 1985). Gretchen Ritter, *Goldbugs and Greenbacks : The Antimonopoly Tradition and the Politics of Finance in America, 1865-1896* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999 [1997]). Thomas Goebel, *A Government by the People : Direct Democracy in America, 1890-1940* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2002), chapitre 1, « From the Revolution to the

« antimonopoly » (mais un journaliste populiste l'a décrit comme un « anti-monopolist reformer[25] »). Les étendards qu'il brandit s'enracinent dans sa vision morale de la politique et en particulier dans la mémoire révolutionnaire et jeffersonienne. « Commercial feudalism », « privileged wealth », « tyranny », « despostism », et « special privilege », comme mode de la dénonciation, rejouent la lutte contre la monarchie britannique puis ses avatars hamiltoniens décrits comme des survivances de l'autocratie médiévale. « Fundamental democracy », « pure democracy », « pure republicanism » ou « [we] the people », comme mode de l'exhortation, perpétuent l'idéal démocratique résumé par la maxime de Thomas Jefferson : « equal rights to all [and] special privileges to none »[26]. Devenu un lieu commun des démocrates, puis des progressistes radicaux au tournant du siècle, des partisans d'Henry George aux populistes, la formule exprime l'exigence d'équité et de justice nécessaire au progrès. Elle est omniprésente dans les écrits réformateurs entre 1890 et 1915 et généralement associée à la règle d'or [27]. Dans

---

Populists : The Antimonopoly Tradition in American Politics », p. 10-24. Daniel Scroop, « In Search of a Populist Atlantic : The Transatlantic Travels of William Jennings Bryan and Robert M. La Follette Jr. », *in* Daniel Scroop et Andrew Heath (éds.), *Transatlantic Social Politics : 1800 to Present* (New York : Palgrave Macmillan, 2014), p. 105-128. White, *Railroaded*, p. xxxi-xxxiv, 513. Robert D. Johnston, *The Radical Middle Class : Populist Democracy and the Question of Capitalism in Progressive Era Portland, Oregon* (Princeton : Princeton University Press, 2003). Christopher Lasch, *The True and Only Heaven : Progress and its Critics* (New York : W.W. Norton & Company, 1991). Michael Kazin, *A Godly Hero : The Life of William Jennings Bryan* (New York : Anchor Books, 2007 [2006]), p. 149. John Thomas Barber Beaumont, *Substance of a speech on the best means of counteracting the existing monopoly in the supplying of beer* (Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1818), p. 32. Lettre d'« Anti-monopoly » à John S. Skinner (rédacteur en chef), *American Farmer*, vol. 4, 28 juin 1822, p. 112.

[25] John L. Ramsey, « In the Heart of Goldbugdom », The Progressive Farmer, 10 septembre 1895, p. 2.

[26] Voir par exemple Flower, « In the Mirror of the Present. Democracy's Present Demand on Patriotic Citizens », vol. 37, mars 1907, p. 300 ; « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 260-272 ; « The Menace of Plutocracy », p. 511 ; *Progressive Men*, p. 57-58.

[27] Une recherche dans diverses bases de données montre que la maxime de Jefferson (reprise plus tard par Jackson) reste confidentielle dans la presse avant 1890 (*Newspaper.com*), ce que confirme une recherche dans les ouvrages (*Google Books*, *HathiTrust*). Il semble en fait que l'expression soit apocryphe : acceptée dans les sources secondaires car entrée dans l'usage, nous en avons retrouvé une forme tronquée en 1841 et la forme complète en 1858, toujours à propos du Parti démocrate(en 1911, un représentant républicain du Michigan au Congrès ironise sur l'expression et explique qu'il s'agit d'une vague paraphrase, par un inconnu, d'un passage du premier discours d'investiture de Jefferson, peut-être « Equal and exact justice to all men »). Au XIXe siècle, elle fait partie de la mémoire jeffersonienne et invoquée comme un évidence.

Un meeting du Parti démocrateà New York (3ème circonscription) : « the golden rule in legislation, 'equal protection to all, and special privileges to none ». *The Evening Post*, 2 ocobre 1841, p. 2. Formule complète : « A Hated Party », *Fayetville Observer* (Fayetville, TN), 14 octobre 1858, p. 2. *Congressional Record*, vol. 47, 18 avril 1911, p. 365.

Au tournant du siècle, en tout cas, l'expression est omniprésente : dans les écrits de Flower bien sûr mais aussi chez les démocrates mais aussi dans les rapports d'agences publiques, dans les magazines des syndicats de cheminots, les écrits georgistes ou populistes. Voici un florilège issu d'une recherche dans *Google Books* :

« "Equal Rights to All and Special Privileges to None," is the translation of the Golden Rule of the Nazarene to an economic and political formula. Therefore, fulfilled democracy is applied Christianity to governmental affairs » : *Report of the State Board of Equalization of the State of California*, 1892.

un syllogisme largement répandu, elle suggère la nécessité morale de l'antimonopolisme. La maxime de Jefferson est la traduction politique et économique de la règle d'or, donc l'accomplissement de la démocratie est l'aboutissement du perfectionnement moral et de la voie indiquée par le Christ ; or, les monopoles nient, de fait, l'égalité de droits (par la législation de classe qu'ils peuvent acheter ou par la discrimination que leur permet leur pouvoir : discrimination des petits producteurs – les compagnies ferroviaires opprimant les fermiers –, des consommateurs ou d'une ville par rapport à une autre) et le gouvernement non seulement cautionne ces inégalités mais les favorise en distribuant des privilèges (les concessions de terres publiques pour les entreprises ferroviaires, le protectionnisme er l'absence de régulation des conditions de travail pour les industries). Par conséquent les monopoles et leurs protecteurs au cœur de l'État nient les valeurs chrétiennes et démocratiques et l'antimonopolisme est, littéralement, une politique salvatrice[28].

L'essor de l'expression « equal rights to all [and] special privileges to none » est concomitant de celui d'« antimonopoly » et en général d'une « conscience » antimonopolistique pourrait-on-dire, en tout cas si l'on en croit la production imprimé de l'époque[29]. Le XIXe siècle

---

« "Do unto others as ye would that they should do to you," "Equal Rights to all and special privileges to none"; the Single Tax: these are synonymous » : Edmund Norton, **«** What is the Single Tax ? The Georgean Philosophy and the Jeffersonian Formula ».

« The great fundamental principle of the discontented farmers is "equal rights to all, special privileges to none" », Leonidas L. Polk, président de la Farmers'Alliance, *The North American Review*, vol. 153, juillet 1891, p. 6. L'expression sert de slogan au Parti populiste pour la présidentielle de 1892.

« For equal rights to all, special privileges to none. This Brotherhood united it must stand » : *Union Pacific Employes'* [*sic*] *Magazine*, 1893.

Et dans *The Arena* et plus précisément un épisode du roman d'Hamlin Garland, *A Spoil of Office*, où les populistes se présentent comme les vrais héritiers de Jefferson (vol. 6, juin 1892, p. 115) :

« "My Democratic brother," she cried, turning to her right as if talking to Bradley," you're fond of stating that principle, but do you know what it means? Think of it a moment, — Equal rights to all, special privileges to none. That means no more national banks [the cheering at this point was deafening and prolonged]; no more special privileges to issue money based on the nation's indebtedness. It means money issued direct from the government and based upon the nation's resources. [Cheers and cries of "That's right!" from all over the vast audience.]

"Equal rights to all means no more land grants to railways; no more giving away of franchises; no more monopolies of the city streets; no more charters given to railway kings and telephone magnates. It means that the monopoly of food and intelligence must cease.

"Equal rights to all! That means equal rights to the natural world, and to the value produced by the aggregation of men. It means no more lumber kings [applause], coal kings, and oil ».

[28] Flower ne se distingue aucunement des autres grands réformateurs quand il mêle Jefferson et christianisme. William J. Bryan résume cette lecture antimonopolistique dans son discours intitulé « Imperialism » du 8 août 1900 : « The maxim of Jefferson, "equal rights to all and special privileges to none," and the doctrine of Lincoln that this should be a government "of the people, by the people and for the people," are being disregarded and the instrumentalities of government are being used to advance the interests of those who are in a position to secure favors from the Government ».

[29] Voir annexe 3, fig. 12-a.

avait préparé le terrain, par exemple le combat d'Andrew Jackson contre une banque nationale, mais la question s'empare de l'imagination du pays et de la politique à la fin du siècle, notamment à travers la question des chemins de fer. Plusieurs facteurs expliquent ce saisissement : à partir de la fin des années 1870, les chemins de fer entrent dans une phase de consolidation rapide, sous l'impulsion des grands industriels et des financiers comme J.P. Morgan, Cornelius Vanderbilt ou Jay Gould ; ce changement d'échelle et de rythme touche un secteur aux enjeux nationaux (ils construisent le pays et permettent de l'intégrer en un tout interdépendant) mais aussi locaux et personnels : une ligne construite ou non, abordable ou discriminatoire, décide du destin d'une ville ou d'un agriculteur (qui, intégré dans un marché global, dépend des trains pour exporter ses récoltes) ; ce pouvoir se déploie avec une vitalité chaotique et son lot de violence et d'injustices (accidents de travail, concurrence sauvage ente les lignes, le souvenir de la grande grève de 1877 etc.) : le ressentiment, notamment chez les fermiers endettés et les réformateurs inquiets au vu de ce pouvoir « monstrueux », expliquent la centralité de la question ferroviaire et de sa régulation dans la production imprimée à partir des années 1880, notamment dans les périphéries agraires (*via* les tiers partis et le mouvement des « Granges ») ou les milieux intellectuels (essais d'Henry D. Lloyd, essor de l'Anti-Monopoly League, débats dans des journaux respectables) : un débat virulent mais policé s'instaure[30].

Dans les années 1890, le décor est planté mais la question des monopoles revêt un caractère d'urgence vitale, notamment pour les fermiers fragilisés par les mauvaises récoltes et la déflation ; les Farmers' Alliances se créent. Puis, la bulle spéculative qui portait l'expansion des chemins de fer s'effondre en 1893 et le pays plonge dans une dépression violente. Les changements d'échelle, conjugués aux effets de la crise de 1893, transforment la lutte contre les monopoles en un enjeu national. Le producteur brisé par ces nouveaux réseaux de dépendances mais intégré, grâce à l'essor d'une presse radicale, notamment dans les périphéries, dans des réseaux informationnels étendus renforce cet emballement : c'est un combat total qui s'engage et la question des *corporations* s'empare des publications alternatives comme *The Arena* ou la presse populiste. Le débat policé des années 1880 se radicalise et se prolétarise au contact de la révolte agraire. Flower est un des porte-paroles de ce mouvement ; il veut porter cette voix alternative dans le débat policé mais se retrouve contaminé par sa réputation sulfureuse et réduit, comme les

[30] White, dans *Railroaded*, documente ce moment de saisissement et de construction chaotique. Pour des exemples d'écrits anti-monopoles dans les années 1880, voir Henry D. Lloyd, « Story of a Great Monopoly », *The Atlantic Monthly,* vol. 47, mars 1881, p. 317-334 ; « The Anti-Monopoly League », *The New York Times*, 29 janvier 1881 ; « The Growth and Effect of Railroad Consolidation », *The Popular Science Monthly*, vol. 22, mars 1883, p. 577-589 ; James F. Hudson, *The Railways and the Republic* (New York : Harper & Brothers, 1886) ; Appleton Morgan, « Are Railroads Public Enemies ? », *The Popular Science Monthly*, vol. 30, march 1887, p. 577-590. Morgan livre une critique virulente mais courtoise d'Hudson.

antimonopolistes, au statut de *crank* . Son christianisme social et son antimonopolisme, dans ce climat tendu, se durcissent et prennent les dimensions d'une bataille décisive : le défenseur de l'individu contre la pieuvre aux tentacules multiples, les trains bien sûr mais aussi Standard Oil, le *Beef Trust* et tous ses avatars.

Le mot « monopole » évoque chez les réformateurs une corruption généralisée de la règle du jeu économique (fraudes et discriminations qui faussent la concurrence) et politique (pots-de vin mais surtout favoritisme législatif) : le contraire du *fair play*, un système équilibré, juste et équitable qui fonde le contrat entre les citoyens, est le *foul play*, à la fois irrégularité, généralisation du faux, rupture de contrat, abus de confiance et acte criminel. Le crime, ici, est de miner les fondements du pays : la souveraineté de l'individu *et* du peuple qui, impuissants, dévirilisés, ne peuvent plus s'exprimer, jouir de leurs droits et poursuivre leur bonheur[31]. L'antimonopolisme ne sépare pas les deux dimensions : il puise dans la vision organiciste et républicaine d'un individu pleinement acteur, à la fois producteur, consommateur et citoyen, où la cité repose sur l'individu, l'individu sur la vertu, la vertu sur l'indépendance et la liberté, économiques et politiques[32]. Si le

---

[31] White, *Railroaded*, p. 98, 111-112. Flower s'insurge contre la corruption du système : certes, par le passé, l'injustice existait et bouleversait la société mais, hormis la question de l'esclavage, il s'agissait, selon lui, d'acteurs immoraux détournant un système foncièrement juste. En revanche, l'essor à partir de 1865 du « commercialisme matérialiste », construit par la collusion des *boss* et des ploutocrates, signale l'institution d'un système injuste et vicié, c'est-à-dire la ruine du système américain.

[32] Flower ne sépare jamais le producteur du consommateur : « the interests of the people were systematically sacrificed, the producer and the consumer shamefully oppressed ». Son producérisme se voit cependant travaillé par l'essor d'un éthos de la consommation, ne serait-ce que si l'on considère les publicités dans *The Arena*. Flower insiste : les consommateurs ne doivent pas être floués mais protégés des tromperies des grandes entreprises, par exemple avec des tarifs clairs et non-discriminants ou, on le verra avec les questions de santé au chapitre 7, une transparence totale sur la composition des médicaments ou sur la qualité et l'hygiène de la nourriture. La consommation ne doit cependant pas s'entendre selon nos critères : active, elle implique d'explorer la modernité, de s'en saisir pour s'engager dans la découverte du nouveau (c'est le rôle des publicité dans son magazine : fournir une carte de la modernité à ses lecteurs : voir chapitre 5). Une consommation passive évoque plutôt chez lui la décadence ostentatoire des ploutocrates : comme Thorstein Veblen, l'idéal normatif reste l'éthique du producteur et le contrôle de soi prolongés dans la consommation (voir chapitre 1). Son approche de la consommation se rapproche d'une pionnière dans le domaine : Florence Kelley (elle publie deux articles dans *The Arena* où elle dénonce le travail des enfants et la régression sociale dont New York est frappée malgré l'augmentation de sa richesse globale). Kelley, première secrétaire de la National Consumers League, associe protection des consommateurs et des ouvriers : son organisation certifie les produits fabriqués par des ouvriers aux conditions de travail décentes. Figure radicale, première femme nommée Chief Factory Inspector pour l'Illinois par son gouverneur radical John Altgeld, Kelley est membre de l'Intercollegiate Socialist Society fondée par Flower et d'autres socialistes.

Avec Flower, nous sommes loin de la consommation de masse comme cœur de l'activité économique, de la civilisation des loisirs et leur éthique de l'abandon et du plaisir. Bien que ces deux penseurs ne figurent pas dans les textes de Flower davantage empreints du christianisme social, le rédacteur en chef de Boston se rapproche moins d'un Simon Patten par exemple que de Veblen et de son éthique du producteur , d'inspiration protestante et républicaine, qui redoute les vendeurs de désir. Patten explique dans *The Consumption of Wealth* (1889) and *New Basis of Civilization* (1907) que la consommation est une libération et une rupture avec les certitudes morales du passé dont les restrictions mortifères ne peuvent plus servir de guide dans le monde moderne. L'antimonopolisme de Flower reste ancré dans le radicalisme républicain issu de la période révolutionnaire qui pense la modernité comme la dévolution

génie américain est de permettre aux individus de se développer librement, alors toute agression ou entrave à ce développement est dangereux mais aussi injuste puisque contrevenant à l'égalité des droits et des chances. Les *trusts*, en somme, menacent le système américain dans ses fondements : la démocratie, l'individu et la chose publique. L'antimonopolisme, pour Flower, est donc un populisme, un individualisme et un républicanisme : les trois composantes du patriotisme selon Flower.

Dans ce cadre, l'antimonopolisme ne peut être que défensif, un moyen de restaurer des règles du jeu justes et de conserver la tradition de progrès qui a fait l'Amérique. C'est un radicalisme démocratique, comme le montre l'adjonction systématique de « pure » ou « fundamental » à « democracy » dans les écrits de Flower car il s'agit de renouer avec le contrat social originel qui a permis le développement du pays et de ses habitants au XIXe siècle : les lois du progrès ont été perverties par les *corporations*, il faut donc les rétablir. Cette exigence de régénération ne se départ donc pas d'un certain conservatisme mais il s'agit du conservatisme progressiste qui régit le temps américain et qui fait de la perfection originelle un but à atteindre dans un mouvement incessant de ré-génération et de rejet de tout ce qui mettrait à mal sa vertu première. Cette épure, ce retour aux fondamentaux inscrit dans le vocabulaire consensuel de la mémoire collective, révolutionnaire et jeffersonienne, est paradoxalement une des forces motrices du réformisme : comme l'a expliqué Kazin, l'américanisme est un idéalisme qui permet aux radicaux d'accuser les conservateurs de trahir les idéaux du pays et donc de les dénoncer au nom même d'une fidélité patriotique[33]. L'antimonopolisme, par conséquent, protège l'Amérique : c'est

---

du pouvoir politique aux individus et la démocratie comme une participation et un engagement dans la cité par son travail et sa vertu. Par conséquent, malgré sa rhétorique de protection des consommateurs et la culture visuelle des publicités dans ses magazines, la consommation reste accessoire dans sa pensée, comme la publicité dans ses magazines. Simplement, le progrès comme « démocratisation de la consommation » et non plus extension des pouvoirs dévolus à l'individu (pour Lasch, l'idéologie progressiste permet simplement d'exhumer le potentiel démocratique du capitalisme et de réhabiliter moralement, de « domestiquer », le désir) et la participation dans le marché comme droit (et non plus la participation dans le gouvernement de la cité) restent impensables pour Flower : la liberté individuelle et l'esprit civique ne peuvent (et ne doivent) déchoir dans la jouissance privée. Cet essor de la consommation comme moyen de la démocratie, comme le note Zunz, déradicalise la notion de classe. Flower, *Progressive Men*, p. 48 ; « Topic of the Times. The Struggle Between Life and Death in the Economic World. The Warfare of Three World-wide Social Theories », vol. 27, mars 1902, p. 316. Florence Kelley Wischnewetzky, « White Child Slavery », *The Arena*, vol. 1, avril 1890, p. 594.-595 ; « A Decade of Retrogression », *The Arena*, vol. 5, août 1891, p. 365-372. William Leach, *Land of Desire : Merchants, Power, and the Rise of a New American Culture* (New York : Vintage, 1994 [1993]), p. 231-231. Christopher Lasch, *The True and Only Heaven : Progress and its Critics* (New York : W.W. Norton & Company, 1991), p. 52-72. Olivier Zunz, *Why the American Century ?* (Chicago : University of Chicago Press, 2000 [1998]), p. xii.

[33] Michael Kazin, *The Populist Persuasion : An American History*, édition révisée (Ithaca : Cornell University Press, 1998), p. 12. L'américanisme, « moins ancré dans une culture partagée que dans des idéaux politiques partagés » (Kazin), recouvre deux idées : la singularité du pays (l'exceptionnalisme) et la loyauté à la nation qui se manifeste par un patriotisme militant qui défend ses idéaux. Pour un historique de la notion et notamment les controverses entre conservateurs et dissidents (Debs, les populistes etc.) pour s'approprier la « foi nationale » au tournant du siècle, sa

un conservatisme progressiste au sens du mouvement pour la conservation des ressources naturelles. En somme, il préserve le génie du progrès américain :

> In a word, *The Twentieth Century Magazine* stands uncompromisingly for a peaceful, progressive and practical program looking toward the realization and maintenance of a government such as was conceived by the author of the Declaration of Independence—a government marked by equal rights for all and special privileges for none—a government in which equality of opportunities and of rights shall be the master note of national life[34].

« Realization and maintenance » : il s'agit à la fois de perfectionnement pour accomplir une promesse mais aussi d'une préservation des conditions, notamment institutionnelles, qui permettent le progrès. Le réformisme se mesure donc à sa fidélité à l'esprit du lieu et à la mission que se donne le pays : « the progress of this Republic – in other words our success as a self-governing people – may be fairly and accurately judged by our adherence to the spirit and purpose of these fundamental principles »[35]. Sauf que les axiomes de départ, acceptés par la majorité, ne peuvent plus se réaliser car la mainmise des *trusts* sur l'économie et la politique a faussé le jeu : ainsi, la survie individuelle se double de la survie des *principes* mêmes du pays. L'antimonopolisme est donc cet américanisme combatif qui *est* la liberté et s'engage contre les despotismes, jadis la couronne anglaise, à la fin du siècle la ploutocratie et ses *trusts*.

Si l'antimonopolisme cherche à rétablir le génie américain contre ses corrupteurs, alors ses détracteurs relèvent *ipso facto* d'une négation de l'américanité. Flower use alors du disqualificatif « un-American », qu'il associe fréquemment à « réactionnaire », pour dénoncer toute opposition au réformisme : une véritable subversion des valeurs américaines pour lui[36]. Démocratie contre

---

reformulation en impérialisme (Roosevelt) pour finalement s'emballer pendant la Grande Guerre (elle se réduit alors à sa dimension « coercitive et défensive » avec l'« américanisme intégral *(100% Americanism)* », voir Joseph A. McCartin et Michael Kazin, « Introduction », *in* Joseph Anthony McCartin et Michael Kazin (éds.), *Americanism : New Perspectives on the History of an Ideal* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2006), p. 2-5.

[34] Flower, « Editorials. The Twentieth Century Magazine and What it Stands For », The Twentieth-Century Magazine, vol. 1, octobre 1909, p. 78.

[35] Flower, *Medical Medievalism in the Twentieth Century : an account of the remarkable transformation of the American Medical Association from a typical academic body of limited membership and rather conservative tendencies, into a huge political machine , undemocratic, boss-ridden and wholly un-American in its aims and method* (New York : The National League for Medical Freedom, c1912), p. 3.

[36] Les exemples sont nombreux, entre autres : « For almost fifty years there has steadily arisen in the American nation a distinctly un-American and reactionary movement which favored class-government and was inherently inimical to free institutions » ; « alien, un-American and reactionary influences which are at work to establish conditions such as prevailed before the revolutionary era » ; « This attempt to have the judiciary appointed instead of elected is only one of many measures advocated by so-called reformers which are opposed to the democratic ideal and essentially un-American and reactionary in essence, but which are being industriously fostered by the Wall-street gambling element, the corrupt corporate magnates and other representatives of privileged or class interests » ; « It was primarily because Mr. Bryan could be counted on to fight the un-American, corrupt and subversive influences

despotisme, souveraineté populaire contre législation de classe, prospérité contre inégalités, fidélité à la promesse révolutionnaire d'égalité et de liberté contre imitation du Vieux Monde déliquescent : ce sont les droits inaliénables inscrits dans la Constitution, constitutifs de l'identité américaine, qui sont menacées par les *trusts*. Reliques de l'Europe médiévale autocratique et obscurantiste, ils ne peuvent que corrompre l'expérimentation américaine et menacer les idéaux républicains[37]. Cet usage inhabituel du terme « un-American », étiquette stigmatisante utilisée en général par les conservateurs contre le radicalisme ouvrier, l'anticonformisme et toute critique du laissez-faire à l'époque et associée, depuis au moins les années 1950, dans l'imaginaire réformateur aux discours extrêmes des conservateurs (des investigations anticommunistes du House Committee on Un-American Activities aux attaques contre les démocrates sur Fox News par exemple), montre, en fait, l'ambivalence du terme et ses utilisations sur toute l'étendue du spectre politique et idéologique[38]. La fidélité aux principes premiers devient un terrain contesté à un moment où se fabrique, grâce à la rétrospection historique – mythologisation des origines républicaines, frénésie mémorielle et essor d'une science de l'histoire – une identité nationale. Dans cette construction, Flower voit dans les mouvements progressistes-radicaux le salut d'un pays ayant perdu son âme, un moyen de renouer avec sa mission civilisatrice. Le devoir de tout patriote consiste alors à refuser la définition du patriotisme et du progrès – de l'américanité – que

---

that the master-spirits of the feudalism of wealth poured out their millions to defeat him ». Flower, « In the Mirror of the Present. Significant Events in the Political, Social and Economic World from the Democratic View-point », vol. 35, janvier 1906, p. 57 ; « In the Mirror of the Present. Forbidding Free Speech Tender Our Flag », vol. 33, janvier 1905, p. 92 ; « Editorials. The Arena Club Movement : Its Purpose and Possibilities », vol. 35, février 1906, p. 196 ; « In the Mirror of the Present. Concrete Illustrations of Methods Employed to Discredit High-Minded and Incorruptible Statesmen », vol. 35, mars 1906, p. 300.

[37] Flower, *Progressive Men*, p. 70 ; « Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 764.

[38] La nation reste le cadre pour comprendre les valeurs universelles de progrès et de raison et le nationalisme l'idiome pour les exprimer : il ne faut donc pas cantonner l'antimonopolisme à un ethnocentrisme et voir dans la frange technocratique du progressisme une ode au cosmopolitisme. Les courants que nous nous proposons d'analyser partagent l'horizon mental du nationalisme : ils relèvent davantage de questions politiques et épistémologiques liées aux changements d'échelle qui bouleversent l'univers mental des sociétés transatlantiques (ce qui signifie qu'une histoire comparée du réformisme entre les États-Unis, les pays européens et l'Australasie par le prisme des enjeux d'échelle et de la dichotomie antimonopolisme/technocratie, esquissée ici à travers une étude de cas, permettraient une autre approche ce qui se joue lors de la « première mondialisation »). De nombreux progressistes, acquis aux vertus arbitrales de la classe moyenne, partagent la lecture progressiste et exceptionnaliste de Flower : l'antimonopoliste La Follette, en 1924, décrit le « gouvernement de classe » et le « prolétariat » comme « non-démocratique et non-américain » ; Theodore Roosevelt, incarnation, on le verra, d'un réformisme plus technocratique, en propose aussi une définition éloquente en 1917: « everything is un-American that tends either to government by a plutocracy or government by a mob ». William Safire, *Safire's Political Dictionary* (Oxford : Oxford University Press, 2008), p. 764. Merle Curti, *The Growth of American Thought* (New Brunswick, NJ ; Londres : Transaction Books, 1987 [1944]), p. 381.

veulent imposer les monopolistes : mettre à nu, en somme, les manipulations et les instrumentalisations des valeurs du pays[39].

La question de la « non-américanité » s'avère une arme rhétorique redoutable dans cette guerre de définition car elle ne relève pas d'une opposition idéologique, plus ou moins liée à des affects (il s'agirait alors plutôt d'anti-américanisme), mais d'un enjeu existentiel et quasiment religieux. Dans une lecture exceptionnaliste, les États-Unis, nation radicalement différente, unique et exemplaire, se distinguerait par une caractéristique inédite selon Hofstadter : celle « de ne pas avoir d'idéologie, mais d'être une idéologie[40] ». Contrairement à l'Europe où la nationalité s'inscrirait dans une tradition historique commune, l'identité américaine se définirait d'abord comme un engagement idéologique, une allégeance à la religion civile de « l'américanisme »[41]. Ceux qui n'adhèrent pas ou rejettent les valeurs américaines se retrouvent taxés de ce terme infamant et presque intraduisible qu'est « un-American »[42]. Toute déviance devient alors synonyme de subversion ou d'hérésie : le choix de se dissocier de la communauté. Le « non-

---

[39] Il s'agit donc de récuser la « non-américanité » du réformisme. Pour Flower, le poème d'un certain Miles M. Dawson fournit une illustration éclatante de ce démenti patriotique aux ploutocrates : « It is not un-American to be/ A champion of all men's liberty,/ To hold that "all men are created free."/It is not un-American to claim/ For every denizen of earth the same/ Equality in fact as well as name./ It is not un-American to teach/ That each should be a brother unto each./ However strange in fatherland and speech,/ And, therefore, nevermore put under ban/ As something foreign, un-American,/ These plain, unalienable rights of man ». Flower, « Books of the Day. *Poems of the New Time s* by Miles Menander Dawson », vol. 25, juin 1901, p. 676.

[40] Hofstadter, cité *in* Seymour Martin Lipset, *American Exceptionalism : A Double Edged Sword* (New York : Norton Edited Books, 1996), p. 18.

[41] « From the 1870s onward, patriotism became a form of civil religion » (Kammen). Ainsi, Roosevelt affirmait en 1909 : « Americanism is a question of principle, of purpose, of idealism, of character. It is not a matter of birthplace or creed or line of descent » (cité *in* Safire, *Safire's Political Dictionary*, p. 18). Il ne s'agit pas d'un donné biologique ou sociologique (le sens de « creed » évoque probablement le groupe religieux de sa famille) mais d'un engagement individuel. Ainsi, Churchill refusa d'interdire le parti communiste en 1940 car il n'y avait rien à craindre d'Anglais : l'histoire commune fabrique l'identité. La croisade contre les « activités non-américaines » pendant la guerre froide montre bien que le choix idéologique prime sur l'héritage, la communauté forgée par le passé. L'écrivain anglais G.K. Chesterton affirmait sans ambages le caractère dogmatique de l'américanité : « America is the only nation in the world that is founded on a creed. That creed is set forth with dogmatic and even theological lucidity in the Declaration of Independence » (cité *in* Lipset, *American Exceptionalism*, p. 31). Un dissident français ou irlandais ne sera jamais accusé d'être « non-français » ou « un-Irish » (Lipset prend comme exemple « un-English » mais le qualifitif existe, bien qu'il ne soit guère utilisé). Concept indigène lié à l'exceptionalisme, « un-American » relève d'enjeux de caractère et soulève aussi la question des variétés de nationalisme puique le préfixe *–un* ne semble pas utilisé avec toutes les nationalités, ce que note Hobsbawm : « In countries defining nationality existentially there could be unpatriotic Englishmen or Frenchmen, but their status as Englishmen and Frenchmen could not be in doubt, unless they could also be defined as strangers (*meteques*). Yet in the USA, as in Germany, the 'un-American' or 'vaterlandslose' person threw doubt on his or her actual status as member of the nation ». Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory : The Transformation of Tradition in American Culture* (New York : First Vintage Books, 1993), p. 293. Eric Hobsbawm, « Mass-Producing Traditions : Europe, 1870-1914 », Eric Hobsbawm et Terence Ranger (éds), *The Invention of Tradition* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1983]), p. 279.

[42] Que la traduction plus fidèle d'« un-American » – « non-américain » – soit moins utilisée qu'« anti-américain » est en soi révélatrice d'une conception divergente de l'identité nationale entre Français et Américains.

Américain » nie l'expérience américaine, un refus conscient du génie du lieu qui menace, dans son existence même, la singularité du pays. Accuser un adversaire de « non-américanité » revient à lui nier l'appartenance à la communauté nationale, l'excommunier littéralement : une dépossession symbolique de sa citoyenneté et de son identité violente car elle touche au statut politique et à l'expérience intime des individus. Cette déconstruction identitaire, en désignant un « ennemi intérieur », permet au « bon Américain d'affirmer son américanisme[43] ».

L'Amérique aurait donc façonné, en creux, un autre « homme nouveau » que celui dépeint par Hector St John de Crèvecœur : appréhendé immédiatement comme *évidemment* étranger bien que paradoxalement présent au cœur de la société américaine. Evident mais aussi insaisissable et ineffable, le « non-Américain », en somme, s'est constitué comme le négatif, au sens photographique du terme, du caractère américain pensé « comme "expérience", plus ou moins indicible, difficile à articuler de manière théorique et, dans une large mesure, inexportable[44] ». Il est l'envers nécessaire à l'utopie américaine pour s'ériger en modèle. L'identité américaine est évidente et problématique comme l'altérité en utopie : il n'y a pas d'autre en utopie, ou plutôt l'autre, c'est la fin de la perfection ; en même temps, seule une altérité radicale permet à l'idéal d'être perçu et de sortir de la tautologie[45]. Le concept de « non-américanité » illustre toute

---

[43] Eric Hobsbawm, « Mass-Producing Traditions », p. 279.

[44] Jean Kempf, « De l'Amérique comme volonté à l'Amérique comme réalité. L'exceptionnalisme pragmatique de l'école du consensus ». *Revue française d'études américaines*, vol. 1, n° 87, 2001, p. 62.

[45] La question de la « non-américanité » dépasse le cadre de ce travail mais mériterait une analyse plus approfondie tant les usages par les milieux progressistes de l'époque jurent avec le lieu commun qui en fait, jusque dans l'historiographie, l'arme d'un extrémisme conservateur. À notre connaissance, aucune histoire du concept n'a été entreprise, si ce n'est un dossier spécial du *Journal of American Studies*, revue de la British Association for American Studies (« The 'Un-American' », *Journal of American Studies*, vol. 47, n° 4, novembre 2013, p. 871-1130). Un article examine notamment les accusations de « non-américanité » que les réformateurs, pendant et après la grève de 1894, profèrent contre George Pullman et sa ville modèle.

L'OED date la première occurrence de 1818 (le récit de voyage en Illinois de Morris Birkbeck, fondateur avec le grand-père de Flower de la ville d'Albion) mais, preuve du manque d'études sur le sujet, l'historien George Lewis a retrouvé l'expression dans une lettre du 25 juillet 1799, citée dans l'*Independent Chronicle* de Boston. De la même manière, « un-Americanism » remonterait à 1921 selon l'OED mais le terme apparaît déjà dans un court article du prohibitionniste Allen B. Lincoln dans *The Arena* en 1890.

L'analyse des fréquences d'apparition dans *Google Books* montre que c'est à partir de 1880 que le concept semble envahir la culture écrite américaine, avec un pic pendant la Grande Guerre : un moment de construction nationale, conflictuel, qui finit par s'épancher dans le conflit mondial entre nations (annexe 3 fig. 13-a). La tendance se confirme dans la presse (*Chronicling America*, *Newspaper.com*, voir annexe 3 fig. 13-c). Une analyse plus fine, grâce au *New York Times,* révèle un deuxième pic en 1894 (121 articles, principalement des articles traitant de le menace que posent l'anticatholique American Protective Association et les « anarchistes populistes », voir annexe 3 fig. 13-b).

Une recherche dans divers catalogues (Librairie du Congrès, Harvard, *Worldcat*, *HathiTrust, UNZ*, *Cornell University Library Making of America Collection*) révèle que le terme ne devient suffisamment important qu'à partir des années 1890 pour figurer dans le titre d'un essai, à la même époque donc que l'augmentation de ses occurrences dans la presse. L'on retrouve l'hétérogénéité politique des positions : le premier ouvrage est une critique de l'immigration publiée par un maison d'édition socialiste (Atchison) mais l'argument de « non-américanité » peut être aussi utilisé

l'ambivalence de l'américanisme, à la fois « idéaliste » et « conservateur ». Si Flower et les mouvements contestataires peuvent accuser les élites de trahir les principes de la nation, le disqualificatif peut se retourner contre eux : en effet, si le système est « exceptionnel », toute innovation, politique ou culturelle, ne saurait être que superflue, dangereuse, « non-américaine »[46]. Le modèle américain, qui s'enracine dans un environnement unique, se régénérerait alors dans l'engagement, sans cesse renouvelé, envers ses principes. L'évidence et l'œcuménisme de sa valeur en fait un terrain d'affrontements pour définir le sens et le contenu de ces principes et ainsi déterminer qui incarne et donc appartient à la communauté nationale. Pour Flower, les *trusts* corrompent ce milieu, s'exemptent des règles communes et trahissent l'esprit du lieu : dans cette lutte culturelle, l'antimonopolisme cherche à défaire les monopoles mais surtout, pour conjurer les accusations de déloyauté, à réaffirmer son adhésion aux principes du pays – la démocratie, l'individu et la chose publique – afin de préserver son exceptionnalité et de conformer sa pratique à ses idéaux politiques[47]. Cette réaffirmation d'allégeance prend la forme d'un populisme, d'un individualisme et d'un républicanisme intransigeants.

---

pour dénoncer les législations raciales (Kohler). Parmi les premiers titres figure, en 1915, le « manuel du patriote » du dernier Flower, en croisade contre le catholicisme. Un retour réflexif sur la notion reste à construire chez les historiens. Hormis le dossier du *Journal of American Studies*, le terme semble avoir presque exclusivement inspiré des études sur la guerre froide et la Commission HUAC (House Un-American Activities Committee). L'analyse, en 1971, du complotisme aux États-Unis de Davis, s'il arbore « un-American » dans le titre, n'interroge pas le concept.

George Lewis, « An Un-American Introduction », *Journal of American Studies*, vol. 47, n°4, novembre 2013, p. 873. Cheryl Hudson, « The "Un-American" Experiment : Jane Addams 's Lessons from Pullman ». *Journal of American Studies*, vol. 47, n° 4, novembre 2013, p. 903-923. Allen B. Lincoln, « Notes on Living Problems of the Hour. High Tariff and High License », *The Arena*, vol. 2, septembre 1890, p. 502. Rena Michaels Atchison, *Un-American Immigration: its present effects and future perils. A study from the census of 1890*. (Chicago, C. H. Kerr & company, 1894). Max James Kohler, « The Un-American Character of Race Legislation », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 34, n° 2, septembre 1909, p. 55-73. Flower, *The Patriot's Manual, dealing with the irrepressible conflict between two mutually exclusive world theories of government ; a compendium of facts, historical data, reasons and present-day chronicles, showing why every friend of fundamental democracy must oppose politico-ecclesiastical Romanism in its un-American campaign to make America "dominantly Catholic"* (Fort Scott, KS : Free Press Defense League, 1915). David Brion Davis, (éd.). *The Fear of Conspiracy. Images of Un-American Subversion from the Revolution to the Present* (Ithaca et Londres : Cornell University Press, 1971).

[46] Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 12.

[47] Il s'agit aussi d'instaurer une barrière prophylactique contre le virus du despotisme, menace étrangère à double titre car elle appartient à un passé dépassé (les survivances du Moyen-Âge) et à un lieu radicalement autre (le Vieux Monde). Cependant, l'Europe conserve un statut ambigu dans les écrits de Flower car ses expérimentations en font l'avant-garde du réformisme. Flower n'a de cesse de vouloir informer ses lecteurs des avancées politiques, sociales, et économiques en Europe et en Australasie que les pouvoirs « réactionnaires » aux États-Unis refusent d'adopter, quitte à se retrouver à la traîne dans la marche du progrès (voir chapitre 6). L'Europe conserve donc un statut ambigu, à la fois réservoir d'idées pour régénérer l'Amérique et contre-modèle aux influences funestes. Flower, *Progressive Men*, p. 62-64, 134-142 ; « Topics of the Times. An Earnest Word to Young Men and Women of America », vol. 24, novembre 1900, p. 538-541. Flower, « Municipal Ownership and Coöperation », vol. 32, décembre 1904, p. 660.

L'antimonopolisme est un populisme : une défense de la démocratie (la loi de la majorité) dévoyée par la ploutocratie (une minorité corrompue) qui s'est emparée du pouvoir politique. Les élites économiques sont au Congrès ou achètent les politiques, elles perpétuent leur pouvoir grâce à une législation de classe. Nouveaux despotes, elles instaurent des rapports de dépendances. À cette agression des citoyens et du génie américain s'opposent des démocrates : le « peuple », des individus ou des « classes morales », majoritaires mais asservis, qui veulent recouvrer leur droit de naissance (participer au gouvernement du pays) et perçoivent ce combat comme la confrontation des « petits » et des « gros ». Ce radicalisme démocratique, qui invoque la mythologie jeffersonienne ou jacksonienne, se transforme en « populisme » vers la fin du XIXe siècle, au moment où affleure la conscience d'une crise de la démocratie. Le populisme, tel que nous le comprenons aujourd'hui, émerge en effet à cette époque[48]. Il est le produit des changements d'échelles, de la complexification des enjeux et de leur conséquence : la perception par les citoyens de leur écrasement (Flower dirait « émasculation »). Le terme « populist » apparaît en 1891 : Flower et les antimonopolistes l'utilisent d'ailleurs comme synonyme de « people » (« people » est largement plus présent dans les textes du rédacteur en chef de Boston)[49]. « People » imagine, encore plus en anglais qu'en français, un trait d'union entre les parties (les citoyens, les « gens ») et le tout (la démocratie, le « peuple ») du corps social et, en sus, le creuset où s'exprime le génie du lieu : il ne s'agit pas d'une masse indifférenciée mais d'une communauté d'individus[50]. Le « populisme », c'est la transformation du « peuple », prémisse de la démocratie américaine (de sa Constitution) sous le regard inquiet de patriotes épouvantés par le despotisme des *corporations* : un phénomène pathologique au sens où il s'agit de variations quantitatives de phénomènes normaux, c'est-à-dire d'une part le changement d'échelle du « peuple » en réponse à un monde qui lui aussi change d'échelle et, d'autre part, un changement de degré et non de nature, une exacerbation des enjeux, une crise, mais non une dérive, de la démocratie. Plusieurs facteurs, conjoncturels et structurels, expliquent cette pathologisation : la dépression, la perception d'un péril pour le système américain explique la véhémence du débat, la

---

[48] Il ne s'applique donc pas à la période *antebellum* : le démocratisme radical de Jackson n'est pas un « populisme » dans le sens moderne du terme qui émerge dans les années 1890 : il s'inscrit, *a posteriori*, dans la mythologie populiste.

[49] « Populism » et « populist » apparaissent en 1891 selon l'OED, ce que confirment nos recherches : l'organe officiel de la Farmers' State Alliance de Caroline du Nord, *The Progressive Farmer*, explique en juin de la même année la genèse du terme : il fallait au parti nouvellement créé, le People's Party, un terme plus court et plus simple que « member of the People's Party » pour désigner ses membres ; un parti moderne méritait également un nom nouveau selon le journaliste. « He is a 'Populist' », *The Progressive Farmer*, 2 juin 1891, p. 3. En français, « populiste » n'est attesté qu'en 1907 (et « populisme » en 1912) dans des textes sur un autre *grand* pays qui lui aussi, bien que dans un contexte radicalement différent, doit faire face à des questions de taille : la Russie.

[50] Nous reviendrons sur la catégorie problématique du « peuple » quand nous aborderons la question du sens commun .

gigantisation de la menace des *trusts* et l'essor d'une conscience antimonopolistique grâce à l'essor d'une presse alternative depuis les années 1880, presse qui explose dans les années 1890 avec le « réveil du langage » permis par les journaux populistes et *The Arena*.

L'antimonopolisme, comme préservation du génie démocratique américain, se reformule en populisme : la lutte contre les monopoles, auparavant simple politique, se transforme en lutte pour la survie et en combat identitaire[51]. La pensée de Flower est donc au carrefour de deux systèmes de représentations : un à son apothéose, le spencérisme (son acmé à la fin du siècle porte en elle son déclin) qui colore les enjeux politiques d'une rhétorique de l'adaptation et de survie et l'autre en pleine essor, une conscience identitaire qui fait de l'essence une vertu : du « peuple » au populisme se joue le passage de l'identité (la singularité des caractéristiques) à l'identitaire (la vertu d'être soi même), c'est-à-dire l'éloge du « petit peuple » pour la simple raison d'être lui-même, éloge défensif en réaction à « l'émasculation » des citoyens, comme individus et collectif[52]. En outre, pour Flower et les antimonopolistes, « populiste » ne signifie pas

---

[51] Le populisme américain des années 1890 est donc un moment de la controverse populiste qui enfle de concert avec la gigantisation des enjeux et l'interconnexion grandissante du monde (nationalisation et « première mondialisation » il y un siècle ; mondialisation de nos jours) : la révolte agraire servira donc dans cette seconde partie de point d'entrée pour étudier un phénomène plus large (on le retrouvera au chapitre 7 alors que Flower milite pour la « liberté médicale »). L'histoire mais aussi la sociologie et les sciences politiques se sont emparées de la question « populiste » : objet avant tout d'histoires dispersées, principalement descriptives, dans le premier XXe siècle, le savoir sur le populisme se renouvelle dans les années 60 sous l'effet du processus de décolonisation : il commence à se prêter à des problématisations théoriques et des analyses transnationales et transdisciplinaires (les premières études travaillent sur régimes politiques sud-américains). Le terme revient ensuite sur le devant de la scène à partir des années 1990 pour comprendre la montée des mouvements d'extrême droite en Europe (puis le mouvement Tea Party ou Donald Trump aux États-Unis), à un moment où justement l'idée de globalisation monopolise les débats. Dans ces analyses, trois approches prédominent : le populisme comme idéologie politique (une conception de la nature de la politique et de la société), étudiée par le prisme d'analyses quantitatives et qualitatives de ses écrits ; le populisme comme style politique (une façon d'affirmer une vision de la politique et de construire une identité collective), analysée grâce à l'analyse textuelle (par exemple Kazin) ; le populisme comme stratégie de mobilisation et d'organisation (partis, structures, mouvements), étudié grâce à la méthode comparatiste et aux études de cas. À partir d'un exemple précis, nous empruntons à ces trois approches. Pour un historique de la notion, voir Damir Skenderovic, « populisme », *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines. Tome 2* (Paris : Métailié, 2016), p. 87-105. Pour un panorama des recherches sur la question, voir Noam Gidron, Bart Bonikowski, « Varieties of Populism : Literature Review and Research Agenda », Working paper n° 13-0004 [Rapport en ligne], Weatherhead Center for International Affairs, Harvard University, 2013, consulté le 10 mars 2015. URL : http://scholar.harvard.edu/files/gidron_bonikowski_populismlitreview_2013.pdf?m=1380285600.

[52] La conception classique de l'identité suppose que des caractéristiques personnelles singularisent l'individu (« *il n'y a qu'une seule et même chose* », comme dans le sens de la carte d'identité qui définit un individu) et, en restant « identique » dans le temps et son environnement, le situent. Au tournant du siècle se superpose à cette définition le sens moderne d'« identitaire », en d'autres termes qu' « *il y a une chose qui possède la vertu d'être elle-même* » (au sens par exemple de l'« identité » d'un quartier, et non de son caractère ou de son âme, ou de « l'identité » d'un pays ou ici d'un peuple). Ce sens nouveau de l'identité semble émerger à la fin du XIXe siècle : il est lié à l'essor d'une nouvelle représentation des liens entre l'individu et son environnement produite par les changements d'échelle (l'industrialisation et l'expansion des États-nations) qui se traduit, entre autres, par l'émergence de la psychologie (comme étude d'une identé séparée de son milieu) et le développement des sciences sociales (comme analyse de faits sociaux en tant que réalité distincte des expériences individuelles). Sur les questions d'identité, voir les précieux éclaircissements

« démagogue » : c'est un terme mélioratif utilisé par les réformateurs pour souligner leur détermination à restaurer la volonté populaire et donc la démocratie. Au contraire, pour Flower, ce sont les politiques corrompus et la presse à la solde des *corporations* et « soumis à l'ordre établi » qui sont des « démagogues » qui cherchent à endormir le peuple avec de belles paroles[53].

Cependant, au moment où se forge le « populisme » se construit aussi sa disqualification, la réduction d'un idéalisme (le radicalisme démocratique) en simple démagogie. Le signifié « populisme », à travers le parti qui porte son nom, devient symbole d'opprobre mais pas le signifiant : les adversaires de Flower, conservateurs mais aussi réformateurs, n'utilisent pas « populist » dans son sens péjoratif mais *cranks* ou ses avatars : « fanatics, impractical dreamers » etc. Ces processus de distinction culturelle construisent la pathologisation du mot « populist », et même « people » ; elle se cristallisera après la Grande Guerre[54]. Dire que le populisme est une pathologie de la démocratie revient à dire que le radicalisme est un symptôme d'une crise politique du pays. Les adversaires des antimonopolistes vont donc plus loin et renversent le diagnostic : ils ne pathologisent plus la démocratie mais le populisme qui, distinct de la démocratie, n'est plus uniquement le signe d'un dysfonctionnement mais le dysfonctionnement lui-même. Le progressisme, comme médicalisation du salut chrétien, se divisera dans des termes médicaux : pour les antimonopolistes, les *corporations* sont une maladie de la démocratie et le « peuple » le remède ; pour leurs adversaires dans le camp des réformateurs, ils deviendront, au même titre que les *trusts*, une maladie du monde moderne. Cette partie, à travers le cas de Flower, mettra au jour ces processus.

L'antimonopolisme est aussi une défense d'une certaine idée de la chose publique. Le problème n'est pas le gigantisme du monde moderne qui n'est que le contexte d'où émergent les *corporations* : le changement d'échelle, en soi, n'est que le développement naturel, spencérien, du pays de la simplicité à la complexité. Pour Flower, une autre modernité est possible. Le problème est le gigantisme des *trusts* et leur pouvoir démesuré qui leur permettent, en soudoyant les

---

philosophiques de Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité* (Paris : Gallimard, NRF Essais, 2013), p. 13-14, 25-36. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (Londres, New York : Verso, 2006 [1983]), p. 6-7, 44. Hobsbawm Eric. *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1990]). Philip Gleason, « Identifying Identity : A Semantic History », *Journal Of American History*, 1983, vol. 69, n° 4, p. 910-931.

[53] La distinction entre démagogues et populistes est constante, voir Flower, *Progressive Men*, p. 97; « Prospectus for 1894 », vol. 9, décembre 1893, p. lvi ; « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 552 ; « Municipal Advance. Growth of Sentiment in Favor of Municipal-Ownership », vol. 34, décembre 1905, p. 644 ; « Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 754 ; « Books of the day. *Darkness and Daylight ; or, Lights and Shadows in New York* by H.Campbell », vol. 6, juillet 1892, p. xli ; « Topic of the Times (Editorial) : The Keynote of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 86.

[54] Skenderovic note « le caractère controversé du jugement porté sur les populistes et de la définition du phénomène populiste » dès les années 1890 jusqu'à aujourd'hui. Skenderovic, « populisme », p. 93.

politiques, d'édicter leurs lois, ce que Flower appelle la « législation de classe ». Les *corporations* s'arrogent le pouvoir de l'État et le privatisent pour leur profit personnel, comme le souligne Rodgers : « [the Progressives] made their peace relatively easily with bigness and the efficiencies of scale. The shame they decried, far more powerfully and consistently, was the purchase of public power for private hands[55] ». Leur taille et leur mainmise sur la politique leur confèrent également le pouvoir de réguler l'économie (par exemple discriminer les consommateurs et les usagers pour leur profit), et même d'aménager le territoire (en délaissant certaines régions par exemple). En somme, des entités privées s'arrogent des pouvoirs publics : l'antimonopolisme cherche alors à retracer la frontière entre le domaine privé et le domaine public et ainsi redéfinir les prérogatives de l'État (notamment la régulation économique puisque laisser faire les grands industriels produit de la discrimination et des injustices). Les antimonopolistes ne s'insurgent pas tant contre la modernisation de l'Amérique que contre sa privatisation. Le changement d'échelle n'est donc que le décor d'une lutte politique qui se focalise sur les acteurs, leur domaine de compétence et leur pouvoir. Qui bénéficie de la modernité ? Comment des acteurs privés peuvent-il s'arroger des pouvoirs publics ? C'est donc une réflexion sur les moyens et les acteurs : comment mettre un terme à la corruption qui permet aux *corporations* de jouir de « privilèges » qui « engraissent » les puissants en « volant » le travail des petits producteurs ? Flower s'indigne :

> It has become the imperative duty of the nation to withdraw all privileges from these high-handed and anarchical bodies which have been permitted to debauch government that they might rob industry . […] It is time that the government cease the wretched policy of partial paternalism, through which favored classes have long fattened off of the industry of others, and that she act in the interests of, and for the happiness of all her children[56].

Comment réformer le système pour que tous puissent accéder aux bienfaits de la modernité et reprendre place au cœur du gouvernement de la cité ?

L'antimonopolisme est enfin une défense de l'individu agressé, voire brisé, par les *corporations*. Retracer la limite entre la sphère publique et la sphère privée permet aussi de préserver l'individu : le fermier ruiné par les prix des trains trop hauts, le travailleur victime de conditions de travail indignes ou incapable de s'acheter du charbon car les entreprises augmentent leur prix en hiver, le directeur de magazine indépendant ruiné sous la pression des ploutocrates qui font pression sur les annonceurs pour ne plus acheter d'espaces publicitaires,

---

[55] Nous n'entendons pas « privatisation » au sens économique de transformation d'une entreprise publique en entreprise privée mais la confiscation du pouvoir public et sa subordination à des intérêts privés. Daniel Rodgers, *Contested Truths : Keywords in American Politics since Independence* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998), p. 181.

[56] Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », *The New Time,* vol. 3, juillet 1898, p. 13.

souvent leur seule source de revenu. Les pouvoirs des *trusts* mettent à mal le lien entre l'individu et son environnement ou sa communauté. Il interfère avec l'expression de sa vertu comme projection de ses capacités dans l'espace économique et met en péril « l'analogie d'échelle » sur laquelle est bâtie l'organicisme de Flower : sa vision d'un individu acteur et constructeur du commun[57]. Flower accepte le changement d'échelle à condition qu'il ne dissolve pas l'individu : comment donc se développer sans rompre cette continuité ? Reformer revient donc à inventer des moyens innovants pour préserver la vertu et l'indépendance des individus face à ces créatures de l'industrialisation que sont les *corporations*. Innover pour conserver : l'antimonopolisme pose la question de la tradition et la modernité à l'âge du progrès triomphant.

B. De l'insuffisance de la dichotomie tradition/modernité

La dichotomie entre « tradition » et « modernité » peine à définir des positionnements idéologiques car, justement, en cette époque de progrès la nouveauté devient une valeur en soi et donc une idéologie. Dans le discours des « modernes », les pratiques sociales ou culturelles, traditionnelles ou modernes, se superposent à l'orientation politique : conservatisme et progressisme. Flower comme les grands industriels revendiquent leur modernité et réduisent leur adversaire au statut de conservateur. La désignation relève moins de la description que du plaidoyer ou de la disqualification : une stratégie rhétorique qui justifie le « progressiste » qui se désigne comme tel et qui assigne l'opposant à un positionnement dépassé par la logique, naturelle et historique, des choses. Le climat réformiste qui s'instaure à partir des années 1900 et jusqu'à la Première Guerre mondiale – « l'ère progressiste » – diffuse d'autant plus largement le signifiant que le signifié reste flou et par conséquent malléable et susceptible de multiples usages (par exemple, en 1912, le parti de Roosevelt qui se pare de cette étiquette ; voir aussi la dissémination du qualificatif dans la production imprimée de l'époque : annexe 3, fig. 3). Performatif, l'adjectif « progressiste » devient l'enjeu d'une lutte politique : le sens s'établit dans son emploi et le militantisme suppose de cadrer les représentations pour imposer son utilisation et donc sa vision de la modernité. Dans cette lutte s'opposent « progressistes » et tenants du laissez-faire mais aussi, ironiquement, à la faveur de leur succès, les progressistes entre eux.

Cette plasticité et cette controverse pour imposer à la tribu la signification des mots qui lui donnent sens débordent du politique dans le champ historiographique : les historiens, au XXe siècle, se déchirent pour déterminer si tel ou tel mouvement est « moderne/progressiste » ou

[57] David Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer* (New York : Oxford University Press, 1978), p. 241.

« traditionnel/conservateur ». progressistes et populistes sont jugés selon ces critères[58]. L'antimonopolisme, comme langage social utilisé par les populistes ou les progressistes mais antérieur et irréductible à ces formations politiques, subit le même sort. Relégués aux coulisses de l'histoire par Wiebe ou Hofstadter qui réduisent les luttes contre les monopoles et la corruption à un combat d'arrière-garde et les décrient comme des mouvements réactionnaires, irrationnels, en guerre contre la modernité, les antimonopolistes sont réhabilités, malgré leur aveuglement sur les questions raciales notamment, comme alternative crédible et moderne aux *corporations* par les historiens qui cherchent à redémocratiser le tournant du siècle (White, Scroop, Johnston, Lasch, Kazin)[59]. Si la dichotomie entre « tradition » et « modernité » et entre « progressisme » et « conservatisme » peine tant à éclairer ce qui se joue, c'est peut-être parce que ces étiquettes n'expliquent pas tant leur objet qu'elles ne renseignent sur l'idéologie du sujet, militant ou historien, qui l'exprime. Il est tentant d'y voir, justement, un symptôme d'une histoire qui, malgré les sophistications, reste fondamentalement tributaire d'une vision progressiste du monde et semble incapable de s'en extraire.

Pour comprendre les réformateurs, écoutons-les débattre du sens qu'ils cherchaient à donner au « progrès » ; retournons *in medias res*, au cœur de la controverse, pour analyser les différents arguments dans leur dimension performative et comprendre comment s'est fabriquée, justement, cette dichotomie : « en remontant à des situations d'effervescence intellectuelle initiale, ce que l'on envisageait traditionnellement comme 'cause' et comme processus linéaire devient 'conséquence' et résultat incertain »[60]. Ainsi, l'opposition entre « tradition » et « modernité » est moins une cause des controverses qui déchirent le camp des réformateurs que la conséquence des fractures entre antimonopolistes et technocrates, radicaux bohèmes et radicaux *genteel* que nous développerons dans cette seconde partie. Le parcours de Flower donne à voir l'émergence de cette lecture manichéenne qui, semble-t-il, empêche de penser « traditionalisme » et « modernité »

---

[58] Les historiens progressistes de la première moitié du XXe siècle considèrent les progressistes comme des réformateurs alors que la *New Left* dans les années 60 ne voit que « triomphe du conservatisme » (Kolko). Traditionnalistes engoncés dans le mythe agraire pour Hofstadter (le New Deal marque une rupture : l'avènement de réformateurs pragmatiques en prise avec la modernité et l'expérimentation), ils deviennent sous la plume de Wiebe des modernisateurs. De la même manière, le populisme est décrit soit comme le chant du cygne d'un passé républicain et préindustriel vertueux dont les militants seraient des héros tragiques sacrifiés sur l'autel de la modernisation (Lasch, Goodwyn, McMath), soit comme des survivances du passé, rétrogrades et inadaptés (Hofstadter), sinon fascistes (Ferkiss) et des héros comiques dont la chute est nécessaire pour que le pays se modernise (Livingston), soit des innovateurs engagés dans la modernité (Postel). Voir chapitre 4.I.B.

[59] Pour des analyses récentes, voir Scroop, « In Search of a Populist Atlantic », p. 120-123 et White, *Railroaded*, p. xxxi, 236, 268, 326-347, 516. En ce qui concerne la modernité de l'antimonopolisme, White puise notamment dans *The Populist Vision* de Postel.

[60] François Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 101, 2009, p. 188.

en même temps ; il nous replonge dans la fabrique de la modernité et révèle la concurrence des progressismes, et donc leur nature contingente.

Flower propose dans ses magazines une pédagogie de la modernité, utilise les techniques de communication moderne et milite pour des politiques qui tranchent avec les usages passés, comme la nationalisation, la coopération ou la démocratie directe[61]. D'ailleurs, Flower ne semble pas s'intéresser à ces réformes fondamentales avant les années 1890, c'est-à-dire avant sa découverte des pathologies d'un pays qui change d'échelle : les *trusts* et la pauvreté crasse dans les grandes villes et les campagnes[62]. Il ancre cependant sa vision progressiste dans des valeurs anciennes : le sens commun , l'apologie de la vertu et des capacités des citoyens ordinaires, l'égalitarisme jeffersonien, l'éthique du producteur et la règle d'or . L'historien McMath expose brillamment le problème de l'inopérance de la dichotomie moderne/traditionnel pour comprendre ces mouvements contestataires : « [they] channeled familiar visions of a just society into "communities of print and association," in order to create a powerful and *modern* movement. […] A modern social movement, in the sense that Tarrow and others use the term, certainly may combine novel techniques with ancient values[63] ».

Plusieurs facteurs, épistémologiques et culturels, expliquent la difficulté de l'historien à saisir dans un même mouvement « tradition » et « modernité ». D'abord, il est lui-même le produit de cette nouvelle économie du savoir qui se forge au tournant du siècle, justement dans la controverse qui nous intéresse ici : une vision scientifique (sociologie, science politique et économique) qui évacue toute dimension morale (ancrée dans des pratiques et des croyances anciennes, notamment la ferveur religieuse et le sens commun). Les milieux intellectuels progressistes du XXe siècle, urbains, restent les héritiers des progressistes qui sortent vainqueurs de la controverse qui déchire le camp réformateur : la frange plus technocratique du mouvement, ou du moins qui voit dans la solution technique aux problèmes sociaux la panacée pour remédier aux problèmes d'un pays moderne. La spécificité de l'Amérique comme pays qui se définit comme expérimentation et lieu du progrès pare également ces enjeux d'une tonalité identitaire, comme si dans chaque interprétation de l'historien se jouait la définition et le destin du pays. En vainqueurs, ces intellectuels écrivent l'histoire. Pour eux, une politique progressiste implique des

---

[61] Dans son analyse du réformisme bostonien au tournant du siècle, Mann qualifie Flower et les intellectuels qui gravitent dans la famille de *The Arena* d'« apôtres de la nouveauté ». Arthur Mann, *Yankee Reformers in the Urban Age : Social Reform in Boston, 1880-1900* (Chicago : University of Chicago Press, 1974 [1954]), p. 55.

[62] Lettre de Edwin L. Chalcraft à Howard F. Cline, 24 mars 1939, Howard Francis Cline Papers, Container 125, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC.

[63] Robert McMath, « Another Look at the "Hard Side" of Populism », *Reviews in American History,* vol. 36, n° 2, 2008, p. 215-216.

pratiques sociales ou culturelles « modernistes » : une culture citadine, amorale, scientifique ou artistique, souvent agnostique, voire athée, ou bien pour qui la religion, affaire privée, ne motive plus l'engagement pour le progrès social. Cette culture rompt avec le passé car il ne peut plus rien dire à une Amérique qui a radicalement changé : on la retrouve chez les tenants d'une vision technocratique du progrès et chez les radicaux bohèmes de Greenwich Village par exemple[64].

Par conséquent, il est difficile pour ces historiens et intellectuels d'envisager la modernité de mouvements sociaux qui puiseraient dans une vision morale, évangélique et rurale, d'où la complexité de penser une figure comme William J. Bryan, Louis Brandeis ou Flower à partir de la grille de lecture qui superpose « tradition/modernité » avec « conservatisme/progressisme »[65]. Ces radicaux d'avant-guerre proposent une modernité pétrie de morale, une modernité politique ancrée dans une culture, des mœurs et des pratiques sociales qui se conforment aux valeurs traditionnelles de la classe moyenne. La tempérance comme valeur progressiste, chez Flower ou Bryan, en est un marqueur, ou bien la vision de l'art moderne de Flower qui reste idéaliste, néo-classique et didactique : toutes deux sont discréditées en tant que « progrès » par une large frange du milieu intellectuel justement à partir des années 1910-1920. Kazin, dans son portrait de Bryan, résume bien la modernité politique de ces réformateurs attachés à une culture traditionnelle : « they imagined a better future–of economic independence and collective morality–for Americans like themselves. They were, in a word, egalitarian modernizers with little use for the culture of modernism[66] ». La controverse qui, petit à petit, déchire le camp du progrès produit une nouvelle représentation du paysage politique et instaure ces dichotomies qui, au XXe siècle, servent de prémisses à l'analyse : la superposition, d'une part, de la ruralité avec la religion, le conservatisme

---

[64] Nous utilisons « moderniste » dans un sens extensif et lâche : l'expression ne se limite pas aux artistes mais signifie l'ensemble des intellectuels et des politiques qui prennent leur distance, voire rejettent pour certains, la modernité pétrie de morale des radicaux d'avant-guerre.

[65] L'analyse de l'ambivalence politique de Louis Brandeis par son biographe Urofsky souligne la difficulté de penser ces figures selon une grille de lecture conservatisme/progressisme : « Brandeis may have sounded like a radical in attacking the so-called captains of industry and the bankers who controlled the economy, but his solution – the restoration of competition and with it individual opportunity – could not have been more conservative ». Cette description s'applique tout autant à Flower (bien qu'il idéalise moins la concurrence). Notre propos ici est cependant de montrer en quoi cette grille de lecture peine à éclairer le personnage, et même l'époque. Dans sa biographie de Bryan, Lawrence Levine fait le même constat : « the enduring threads which run throughout Bryan's career have been obscured by the misguided effort to characterize him at various stages of his career as either a progressive or a reactionary, without understanding that a liberal in one area may be a conservative in another not only at the same time but also for the same reasons ». Melvin I. Urofsky, *Louis D. Brandeis : A Life* (New York : Pantheon Books, 2009), p. 321. Lawrence W. Levine, *Defender of the Faith : William Jennings Bryan; the Last Decade, 1915-1925* (New York : Oxford University Press, 1965), p. 363.

[66] Michael Kazin, *A Godly Hero : The Life of William Jennings Bryan* (New York : Anchor Books, 2007 [2006]), p. 207, 302.

politique et le conformisme social, eu d'autre part, de la culture urbaine avec la science, le progressisme politique et les mœurs modernes.

En-deçà de cet imaginaire des intellectuels progressistes d'après-guerre, au moment où ces divisions se forgent au tournant du siècle, le progressisme ne s'imagine pas comme rupture avec le passé. Au conservatisme progressiste qui régit le temps américain s'ajoute, à l'époque, un progressisme conservateur, un rapport au passé et au progrès qui se retrouve chez certains artistes et chez les réformateurs antimonopolistiques comme plus technocrates. Des analyses plus nuancées et attentives à l'image que les progressistes se faisant d'eux-mêmes permettent de sortir du manichéisme. Ainsi, l'oxymore forgé par l'historien Robert Crunden pour comprendre les artistes « progressistes » exprime bien ce qui motive Flower : une « nostalgie novatrice », une volonté de proposer du nouveau grâce au passé, un progrès en continuité avec les modèles anciens. Ils restent nostalgiques et attachés à l'idéal de la famille. Ils considèrent la création comme la réalisation, par des moyens nouveaux, des valeurs du passé et modelées sur la nature. *A contrario*, les artistes « modernistes » des années 1920, focalisés sur la pureté formelle ou l'émancipation de l'individu du carcan moral imposé par les valeurs victoriennes (les intellectuels « en révolte contre le village » par exemple) réprouvent les conventions sociales[67]. L'historien de la mémoire Michael Kammen souligne aussi cette volonté, chez les progressistes, de changement sans répudier le passé (après tout la plupart, comme Flower, sont originaires des petites villes du Midwest qu'en exilés volontaires ils idéalisent) : le passé sert à mesurer et à juger le progrès. Il analyse, comme Crunden, le « modernisme » comme une attitude radicalement différente de rupture avec le passé : l'exposition internationale d'art Armory Show en 1913 impose cette idée qu'il « faut être absolument moderne ». Le tournant du siècle se caractériserait alors par un « modernisme réticent », qui s'empêche : ce sens des limites cherche à (re)moraliser un monde qui perd le sens de la mesure, à séparer le bon grain de l'ivraie dans la modernité, à imposer donc un jugement humain et à relativiser une fascination *absolue* pour le progrès, qu'il s'agisse de scientisme ou d'art. Cette modernité alternative s'empêche justement car elle reste attachée à la morale ancestrale, aux vertus de la tradition et des communautés[68]. Les années 1910 sont ces années de gestation où le rapport au passé, dans les milieux intellectuels, crée des dissensions : l'obsession mémorielle de la fin du XIXe siècle et ses panthéonisations deviennent problématiques,

---

[67] Crunden utilise le concept de « nostalgie novatrice » pour décrie trois artistes de l'époque : Robert Henri en peinture, Frank Lloyd Wright en architecture, et Charles Ives en musique. Il souligne leur mise à l'écart dans les années 1920 par les « modernistes ». Robert M. Crunden, *Ministers of Reform : The Progressives' Achievement in American Civilization* (Urbana : University of Illinois Press, 1984), p. x, 90-162.

[68] George Cotkin, *Reluctant Modernism : American Thought and Culture, 1880-1900* (New York, Toronto, New York : Twayne Publishers, 1992).

voire rédhibitoires pour les « modernistes »[69]. Une des ambitions de cette seconde partie est de repérer ces lieux, ces moments et ces intellectuels (Walter Lippmann, Simon Patten par exemple) qui cristallisent ces controverses et nient la pertinence du passé à comprendre les mutations du pays : dans ces polémiques se forgent deux visions du progrès qui, on le verra, diviseront le camp des réformateurs.

La question de la modernité déborde dans le champ politique : comment se développer sans rompre le lien avec les valeurs traditionnelles ? Comment moderniser le pays tout en faisant vivre sa démocratie ? L'antimonopolisme de Flower est cette modernité alternative à mesure humaine, l'imposition de limites morales, sentimentalistes, chrétiennes, à une dynamique de progrès plus mécaniste où le facteur humain deviendrait quantité négligeable et la technique le seul critère de validation des politiques[70]. Ce langage irrigue l'opinion publique comme les figures politiques de l'époque. Dans son étude de l'industrialisation du Missouri, David Thelen explore les multiples « chemins de résistance » empruntés par les habitants du Missouri ou comment la contestation antimonopoliste s'est servie des valeurs traditionnelles pour juger les mutations économiques et sociales et combattre les changements imposés par l'industrialisation à marche forcée : ainsi, fermiers et ouvriers créent des « organisations fraternelles (*fraternities*) » à la fin du siècle pour maintenir leur niveau de vie et leur dignité ; dans les années 1910, le public s'insurge contre les compagnies privées qui gèrent les services publics et accepte une extension des prérogatives des pouvoirs publics avec la municipalisation. Contrairement aux reconstructions par les historiens marxistes ou partisans de la synthèse organisationnelle, cette opposition ne se construit pas selon une logique de modernisation, une « loi du développement » qui voit évoluer les acteurs historiques d'une organisation primitive à un ordre économique bénéfique à tous ou à une conscience de classe. Thelen, au contraire, décèle dans les combats du Missouri une logique de résistance reposant sur la « mémoire populaire collective *(folk memories)* »[71]. Les intellectuels et hommes politiques progressistes, malgré leurs divergences, gardent ce fond de traditionalisme et

---

[69] Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 269-271.

[70] Cette vision plus technocratique, comme l'antimonopolisme, ne correspond pas aux clivages partisans : partisans du laissez-faire et progressistes technocrates, voire marxistes et capitalistes, partagent cette fascination pour un progrès sans cadre moral, géré par les solutions techniques. Les antimonopolistes posent la question de la démocratie des Pères dans un monde qui a changé d'échelle : comment adapter au gigantisme des institutions qui reposent sur le citoyen indépendant et les petites communautés ? Cette question s'applique au domaine politique ou économique, comme l'a bien résumé Goodwyn : « unfortunately, the idea that workable small-unit democracy is possible within large-unit systems of economic production is alien to the shared presumptions of "progress" that unite capitalists and communists in a religious brotherhood ». Lawrence Goodwyn, *The Populist Moment : A Short History of the Agrarian Revolt in America* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1978), p. 319.

[71] David P. Thelen, *Paths of Resistance : Tradition and Dignity in Industrializing Missouri* (New York : Oxford University Press, 1986), p. 4, 7, 207, 225.

de conservatisme, comme le remarque le biographe de Louis Brandeis : « Brandeis, like Theodore Roosevelt and Woodrow Wilson, never abandoned his conservatism, his belief that one had to adapt to new conditions in order to preserve the best of the old »[72]. Ailleurs, Wilson explique : « to be progressive was to preserve the essentials of our institutions »[73]. Imprégnés de la pensée évolutionniste, les progressistes ne pensent pas le progrès comme un rupture avec le passé mais comme une adaptation de l'organisme social (l'Amérique, l'individu, l'économie, la politique etc.) à son nouvel environnement. Flower s'inscrit dans ce modèle :

> New inventions are constantly bringing about radical changes throughout the manufacturing industrial and economic world. So in political life, conditions are wholly different from what they were a hundred years ago; but the principles which differentiate a free or popular representative democratic republican government from class-rule are precisely the same as when the Declaration of Independence was adopted[74].

Il faut s'adapter aux nouvelles conditions économiques et sociales sans trahir les principes politiques, par définition immuables car axiomes de l'expérimentation américaine. La « nostalgie novatrice » des progressistes offrent une solution intellectuelle à une question urgente au vu des transformations du pays : comment s'adapter sans se métamorphoser, en d'autres termes sans mutation de nature si importante que le génie américain ne serait plus reconnaissable[75] ?

La dichotomie tradition/modernité peine à éclairer les positions des acteurs historiques car elle est justement le fruit des controverses qui déchirent les réformateurs à cette époque. Il faut chercher des différences ailleurs, dans la question, centrale en démocratie, de l'autorité : qui, *in fine*, légitime la prise de décision politique, le « peuple » ou la technique ? le sens commun ou l'expertise ? Le manichéisme de la question occulte les complexités que cette partie développera. Pour simplifier, il suffit de dire ici que Flower pense que la technique, comme mise en application des sciences (économie, sciences sociales, modèle bureaucratique – l'État et ses agences –, révolution managériale), doit être au service des citoyens ; le contraire fait sombrer le pays dans le despotisme[76]. Pour comprendre ce fonctionnement, il faut problématiser le qualificatif

---

[72] Urofsky, *Louis D. Brandeis,* p. 320.

[73] Wilson, *in* Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 270.

[74] Flower, « Direct Legislation and Popular Government », vol. 39, mai 1908, p. 609.

[75] Ou, en termes d'identité, comment grandir sans s'aliéner, devenir « non-américain » ?

[76] Ces nouvelles sciences, qui se construisent en évacuant la morale, peinent donc à comprendre l'antimonopolisme. Si l'on soumet par exemple l'engagement de Flower aux théories économiques, alors se construira une image de naïveté et d'amateurisme. Néanmoins, évaluer Flower à l'aune de la science économique occulte la question politique qui sous-tend tout son engagement : *quid* de la démocratie dans un régime de confiscation des pouvoirs et des richesses par une minorité ? Urofsky, dans sa biographie de Brandeis, va dans le même sens : « that critique, however, misses the key element of what Brandeis tried to teach, namely, that in a democratic society the existence of large

« progressiste » et s'intéresser aux controverses : ne pas qualifier politiquement les prises de positions donc mais mettre au jour les processus de construction du découpage politique et intellectuel, ces « luttes de représentation dont l'enjeu est l'ordonnancement donc la hiérarchisation de la structure sociale elle-même » et, précisément ici, la définition du « progrès » et de la « science ». Il faut examiner « les stratégies symboliques qui déterminent positions et relations et qui construisent, pour chaque classe, groupe ou milieu un être-perçu constitutif de son identité »[77]. Il faut revenir aux mots : le lexique de l'antimonopolisme au tournant du siècle et chez Flower permet d'entrer dans la polémique.

C. Des *interests* au *big business*

Au tournant du siècle se greffe à la rhétorique morale de l'antimonopolisme – la centralité de l'individu, du peuple et du sens public comme vertus – un mot qui cristallise le débat : « the interests ». Ainsi une figure, certes vague mais plus incarnée et agentive que la « tyrannie » par exemple, peut être convoquée dans ce drame du dévoilement de l'immoralité que sont le réformisme d'inspiration protestante et le *muckraking* : les « intérêts » servent d'allégorie pour la vénalité et l'association de ces Américains qui font sécession de la communauté pour leur propre profit et contrôlent, en coulisse, le pays (les « *special* interests »[78]). La pieuvre ne fait que caricaturer cette personnalisation de forces immenses et abstraites mais en fait bien concrètes – un cartel de ploutocrates – qui assujettissent les individus[79]. Symboles des inégalités concrètes et de l'iniquité du système, les « intérêts » s'opposent au reste de la population, au « peuple » et au bien commun. Ce manichéisme puise dans l'idéal communautaire américain pour dénoncer les sécessionnistes et mobiliser les réformateurs : avec « intérêts », la vieille rhétorique antimonopolistique se pare du souci de la cohésion sociale à un moment où le pays semble se déchirer. Cette rhétorique des liens sociaux, moins américaine mais plus spécifiquement

---

centers of private power is dangerous to the continuing vitality of a free people ». Brandeis, comme Flower, veulent actualiser (réaliser et mettre à jour) de vieilles vertus ; tous deux voient dans le cadre moral le moyen de protéger les citoyens et leur laisser un espace pour se développer (« social institutions, and these included economic organizations, had to be constructed to help individuals develop as responsible citizens »). Urofsky, *Louis D. Brandeis*, p. 325-326.

[77] Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes* (Paris : Albin Michel, 1998), p. 77-80.

[78] À notre connaissance, aucun historique de l'allégorisation d'« intérêt » en figure des dérives monopolistiques n'a été entrepris : nom commun très courant, « interests » se prête difficilement à l'exercice de la généalogie sémantique. En revanche, l'OED date la première occurrence de « special interest » à 1901 mais l'expresse est présente dès 1890 dans *The Arena* dans un article d'Henry George (« To Destroy the 'Rum Power' », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 197).

[79] Rodgers, *Contested Truths*, p. 177-181.

progressiste selon Rodgers, modernise avec les « intérêts » l'idée de « privilège » qui reste ancré dans le radicalisme politique du XVIIIe siècle et peut être même, dans l'inconscient protestant, dans son sens premier de droit accordé par le pape de s'exempter des règles communes. Ce discours moral souligne la continuité entre populistes et progressistes qui tous deux s'y réfèrent : militants, politiques et plus tard historiens, comme Charles A. Beard, opposeront les « intérêts » au « peuple »[80].

La fortune du terme « *interests* » montre la convergence des préoccupations des fermiers des années 1890 pris à la gorge par les compagnies de chemin de fer et les préoccupations de la classe moyenne urbaine vers la fin de la décennie : touchée dans son mode de vie par l'extension de la corruption et du pouvoir des *corporations* (notamment à l'échelle municipale avec les tramways ou les réseaux de gaz et d'électricité), la classe moyenne découvre la « pieuvre » et s'empare du diagnostic du radicalisme populiste des années 1890 et, plus largement, de l'antimonopolisme qu'elle légitime, comme le souligne Rodgers : « what was new in the Progressive years was that the language of antimonopolism suddenly gained the acceptance of insiders : the readers of slick magazines and respectable journals, middle class family men, and reasonably proper Republicans[81] ». Les questions des périphéries deviennent centrales, le discours des *cranks* envahit les magazines populaires et les tribunes politiques[82]. Flower, pionnier de cette alliance entre réformateurs bourgeois et marges plus radicales, illustre cette crainte de déclassement et de prolétarisation qui s'empare de la classe moyenne :

> The powerful egoistic or selfish monopolies and trusts that seek to control the sources, the creation, and the disbursement of life's necessities and luxuries for the abnormal enrichment of a constantly narrowing circle of individuals, and threatening as they do to wipe out the

[80] Voir par exemple *The Rise of American Civilization* (1927). *Ibid.*, p. 86-87, 181-183 ; « In Search of Progressivism », *Reviews in American History*, vol. 10, n°4, 1er décembre 1982, p. 124. D'aucuns puisent cette rhétorique dans leur expérience : l'historien progressiste Vernon L. Parrington par exemple est actif dans le mouvement populiste du Kansas dans les années 1890. Worth Robert Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 16, no 1, printemps 1993, p. 69.

[81] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123.

[82] Par exemple, l'expression « *trust-buster* » est attesté pour la première fois en 1903 selon l'OED mais existe depuis le début des années 1890 (un article du *Saint Paul Globe* sur le Sherman Antitrust Act). En revanche, c'est bien à partir de ces années-là que l'expression, signe des temps mais aussi probablement des qualités de communicant de Roosevelt, se répand dans la production imprimée. Le site *Newspaper.com* qui permet de visualiser les fréquences d'apparition des termes note l'augmentation de l'usage du terme à partir de 1903, puis un explosion de 1905 à 1912, une baisse relative jusqu'en 1914 puis radicale par la suite. « Shelved for Twenty Days », *The Saint Paul Globe*, 28 mars 1890, p. 1

middle class at an early date, and placing this class with the proletariat of to-day wholly at the mercy of the few[83].

Les années 1900-1910 verront alors une parenthèse politique où l'analyse des marges et de la majorité convergent et créent un climat réformiste et un besoin de changement (voire de sensationnalisme qui fait les choux gras des dessinateurs de presse et des *muckrakers*) et enclenchent une dynamique de campagnes anticorruption et anti-monopoles reprises par les politiques. L'élection de 1912 en est l'apogée puisque deux trois candidats, Woodrow Wilson et Theodore Roosevelt, sont des réformateurs et que le conservatisme de William H. Taft reste modéré et interventionniste (moins médiatique que son prédécesseur, il engage plus de poursuites contre les *trusts* par exemple mais, signe de climat progressiste de l'époque, l'aile gauche du parti s'insurge contre sa présidence). À partir de 1912 et surtout après la Grande Guerre, la rhétorique radicale de l'antimonopolisme sera dévolue aux marges à nouveau[84].

---

[83] Flower, « The Key-note of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 89.

[84] L'évolution des programmes politiques témoigne de l'acceptation de l'analyse radicale des antimonopolistes populistes par les grands partis. Dans le programme du People's Party de 1892, la menace des *trusts* est une évidence, un postulat d'oppression qui appelle des mesures énergiques, comme la réappropriation par le peuple, *via* l'État. C'est cette approche que Flower développe dans ses magazines. Les socialistes font le même constat : les *trusts* sont la cause de la « servitude économique et de la dépendance politique ».

En 1896, le Parti démocratementionne, en passant, les *trusts* comme le produit du protectionnisme. En 1900 en revanche, les « monopoles *privés* » deviennent le cœur de la critique : la précision est importante car c'est bien la mainmise d'acteurs privés sur des biens appartenant à tous qui menace le système ; les monopoles publics ou « naturels », on le verra dans notre développement sur la municipalisation et la nationalisation, apportent une solution (preuve supplémentaire que le changement d'échelle n'est que le contexte et pas le problème et que la lutte politique se focalise sur le partage entre public et privé, les acteurs de l'activité économique et leur domaine de compétence) : « private monopolies are indefensible and intolerable. […]They lessen the employment of labor, and arbitrarily fix the terms and conditions thereof; and deprive individual energy and small capital of their opportunity of betterment ». Cette affirmation résume assez bien la pensée de Flower. Enfin, en 1912, toute une section du programme est intitulé « Anti-Trust Law » : les démocrates appellent alors au renforcement de la législation et s'insurge, comme Flower, de le déconstruction du Sherman Antitrust Act par la Cour suprême en 1911. L'idée est de rendre les « monopoles privés » impossible : si le programme ne va pas aussi loin que Flower dans les moyens – les démocrates refusent la nationalisation ou la démocratie directe par exemple – la visée est la même. L'idée est de rendre les « monopoles » impossibles.

Malgré des proportions moindres, le Parti républicain témoigne aussi de l'acceptation grandissante de l'antimonopolisme. Absents de leur programme en 1896, la rhétorique antitrust s'invite à la faveur des critiques de Bryan dans le *New York World* de Joseph Pulitzer que les républicains reprennent (Bryan serait financé par le *silver trust*, les intérêts miniers des États de l'Ouest). Les monopoles deviennent ensuite l'objet de critiques dans le programme de 1900 (« we condemn all conspiracies and combinations intended to restrict business, to create monopolies ») : le parti propose de renforcer la législation pour promouvoir la concurrence mais reste vague. En 1912 en revanche, toute une section du programme est consacrée au problème : « monopoly and privilege » (le vocabulaire témoigne de la cooptation d'une grille de lecture radicale). Ils affirment vouloir poursuivre leur approche principalement judiciaire du problème et poursuivre les abus. Sur ce sujet, le Parti progressiste de Roosevelt en 1912 ne se démarque guère des républicains : régulation des abus mais acceptation du système. Roosevelt sera en revanche beaucoup plus progressiste en terme de politique sociale (État-providence, assurance sociale pour les plus

Émerge en parallèle un autre terme, moins sensationnaliste, plus abstrait et technique mais tout aussi menaçant et allégorique que la « pieuvre » ou les « intérêts » et, surtout, révélateur d'un imaginaire de la disproportion alors en construction qui passera à la postérité : « big business ». L'OED date la première occurrence de l'expression à octobre 1905 dans l'ouvrage *The City : The Hope of Democracy* de l'intellectuel progressiste et réformateur municipal Frederic C. Howe[85]. Les écrits de Flower permettent d'en comprendre la genèse : l'expression apparaît tout d'abord en juin de la même année par l'intermédiaire de « big business interests », allégorie de la pieuvre capitaliste qui corrompt la politique[86]. Débarrassée du dernier mot, plus percutante par la simplicité de son allitération, elle apparaît ensuite sous la plume de Howe. Flower le cite dans sa recension de l'ouvrage : « monopolies through which big business has come into power[87] ». La question du pouvoir disproportionné des grandes entreprises devient un sujet de débat national :

---

vulnérables, journée de 8 heures, assurance accident etc.) et de réforme institutionnelles (droit de vote pour les femmes, primaires etc.). Tous ces programmes politiques sont disponibles en ligne (les références précises sont indiquées dans la bibliographie) : Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/platforms.php.

[85] La phrase exacte est : « We are beginning to realize that the same self-interest is the politics of big business ». Howe, georgiste, fait son apprentissage auprès du maire réformiste de Cleveland Tom L. Johnson. Il devient sénateur au Congrès de l'Ohio (1906-1908). Aux premières loges des combats du progressisme municipal mais aussi des manigances du grand industriel et sénateur de l'Ohio Mark Hanna, il en tire une satire, *The Confessions of a Monopolist*, encensée par Flower car elle tend le miroir le plus juste à une Amérique en déroute. Le terme « confession » souligne bien la logique du *muckraking* à la fois comme examen de conscience collectif et dévoilement des turpitudes. On y trouve un exposé clair, affirme Flower, de la nouvelle morale immorale qui régit le pays : « These are the rules of big business. They have superseded the teachings of our parents and are reducible to a simple maxim: Get a monopoly; let Society work for you; and remember that the best of all business is politics, for a legislative grant, franchise, subsidy or tax exemption is worth more than a Kimberly or Comstock lode, since it does not require any labor, either mental or physical, for its exploitation ». Howe sera nommé à la tête de l'Agricultural Adjustment Administration pendant le New Deal. Flower, « Books of the Day. *The Confessions of a Monopolist* », vol. 36, décembre 1906, p. 680-682.

[86] Flower utilise l'expression dans sa critique élogieuse du nouveau roman du journaliste et écrivain David Graham Phillips, *The Plum-Tree*, où il peint une image saisissante (« graphic, faithful and vivid pen-picture ») de la corruption : « He takes the money from the big business interests , and with it hires the men to sit in the legislature and finance the machine throughout the state ». Un an plus tard, en mars 1906, Phillips écrira dans *Cosmopolitan* une des plus célèbres enquêtes sur le sujet : « The Treason of the Senate », où il révèle les collusions entre sénateurs et les industriels qui monnayent leur contributions de campagne en faveurs législatives. Flower réutilisera l'expression en 1907 dans sa recension d'un autre ouvrage de Howe, *The British City* : « Everywhere the boss , the party, the machine, are identified with the big business interests centering about the street-railway, gas, and electric-lighting companies ».

L'expression « big business interests » remonte aux années 1880. Elle apparaît au moment où l'antimonopolisme se cristallise autour de la question des pouvoirs excessifs des chemins de fer, par exemple dans cette diatribe contre la « discrimination » dont souffre San Bernardino : « It is not the men of big business interests who suffer from railroad discrimination. It is the men engaged in small, retail business – and the consumers ». Elle reste cependant très marginale jusqu'à l'aube du nouveau siècle.

Flower, « *The Plum-Tree* : The Most Important Novel of the Year. A Book-Study », vol. 33, juin 1905, p. 667 ; « Review : *The British City* : A Study of *The Beginnings of Democracy* », vol. 38, août 1907, p. 207. « The Railroad Situation », *The Daily Courier* (San Bernadino, CA), 12 février 1888, p. 4.

[87] Flower, « *The City the Hope of Democracy,* A Book Dtudy », vol. 35, août 1906, p. 550.

l'expression « big business », qui envahit la production imprimée à partir de 1906, cristallise l'indignation[88]. Elle se décline aussi en « big business-man » : Flower cite un article du *Boston Transcript* sur George Cox, boss de Cincinnati et proche de Taft : il cite aussi Theodore Roosevelt qui l'utilise dans son discours sur les *muckrakers* le 14 avril 1906 : « the most unsparing exposure of the politician who betrays his trust, of the big business man who makes or spends his fortune in illegitimate or corrupt ways[89] ».

À partir de 1910, l'expression « Big Business » est entré dans le vocabulaire réformiste, comme le soulignent les majuscules, signe de son allégorisation, et l'absence de guillemets, preuve que l'expression s'est détachée de son inventeur Frederic Howe. Flower l'utilise en décembre 1910 dans un texte où il décrit les politiques comme des « handymen of Big Business »[90]. L'expression revient alors régulièrement sous sa plume : quand il décrit les attaques subies par les réformateurs d'Oregon contre leur plus belle avancée, la démocratie directe[91] ; quand il dénonce la mainmise des puissances de l'argent sur les plus hautes instances de l'État comme la Cour suprême (il se réfère au revirement du Juge George Shiras, Jr, ancien avocat des grandes entreprises, qui, en 1895, précipite l'inconstitutionnalité de l'impôt sur le revenu[92]) ; quand il rend compte du rapport du procureur du Missouri qui, dans tous ses dossiers, voit l'implication des *corporations*[93] ou quand il remémore au lecteur les conclusions du Lexow Committee qui, en 1895, révèle l'étendue de la corruption à New York qui implique les *boss* , la police et les ploutocrates de la ville[94]. Surtout, il utilise « Big Business » pour dénoncer les manœuvres, à la fin de la première décennie du XXe siècle, des grands industriels pour faire taire l'explosion de *muckraking* et donc mettre un terme à la vague réformiste[95].

---

[88] Voir annexe 3, fig. 12-a et 12-b.

[89] Flower, « In the Mirror of the Present. The Muck-rake versus the Muck », vol. 35, juin 1906, p. 625 ; « In the Mirror of the Present. The Battle Against Political and Commercial Corruption in the United States », vol. 35, juin 1906, p. 633.

[90] Flower, « Mr. Roosevelt Running with the Hare and Hunting with the Hounds », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, décembre 1910, p. 264.

[91] Flower, « Again Oregon Has Spoken for Genuine, Popular Representative Government », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 455.

[92] Flower, « Editorials. Mr. Roosevelt, The Supreme Court and A Free Press », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, févirer 1911, p. 453-454. *Pollock v. Farmers' Loan & Trust Company*, 157 U.S. 429 (1895).

[93] Flower, « Editorials. A Debauched Electorate and the Remedy », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 460.

[94] Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 68.

[95] « When 'Big Business' found out that the magazines were imperiling the grafting and iniquitous order, it stretched forth its hand ». Flower, « Editorials. The Present Political Revolution », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 165.

Si les magazines de Flower permettent de percevoir la conscientisation du problème des *trusts* comme démesure, ses références restent le plus souvent de l'ordre de la citation ou de l'emprunt (comme en témoignent les guillemets) : en général, Flower ne se départ pas de l'ancienne rhétorique anti-monopole, de son radicalisme moral et de sa lecture politique de l'individu et du peuple comme puissances de gouvernement. « Big Business », malgré sa force de slogan et la menace sourde d'un pouvoir immense et impersonnel que l'expression laisse entendre, semble bien moins radical si l'on compare par exemple à « privilège » ou « féodalisme commercial », vocable préféré par Flower et omniprésent dans ses textes. Plus descriptif que prescriptif, « big business » relève d'une langue technique qui constate des forces incontrôlables amorales, neutres, presque naturelles, que l'on doit réguler mais que l'on ne remet pas en cause. Flower oppose aux monopoles une critique morale et politique : ils relèvent pour lui d'un *régime* différent, monarchique et médiéval ; l'Amérique s'en est séparé et s'est forgée dans cette séparation : les monopoles sont donc cette altérité qui menacent l'expérimentation utopique. Il s'agit donc d'une différence de nature et pas uniquement de degré, une excroissance mais aussi un système radicalement étranger, une maladie de l'Amérique certes mais aussi un virus (« the Interests were, by definition, alien and predatory : sores on the body politic[96] », selon la formule de Rodgers). Les monopoles nécessitent évidemment un traitement (la régulation) mais surtout une prophylaxie.

D. Quel antimonopolisme ? Degrés de distinction

Que faire contre l'emprise sans cesse grandissante des *corporations* ? Flower illustre la fluidité rhétorique de l'époque (il parle par exemple de « privilege-seeking interests »), bien que son radicalisme moral lui fasse porter un message plus radical, plus populiste (mais en deçà du socialisme marxiste), que les grands figures du progressisme de l'époque. La différence entre Flower et l'aile réformatrice du parti démocrate, le Theodore Roosevelt de 1912 ou une figure de la lutte contre la « malédiction de la grandeur », Louis Brandeis[97] se situe moins dans l'objectif – défaire les *trusts* – que dans les moyens employés. L'élection de 1912 servira ici d'observatoire pour comprendre les différents degrés de distinction.

Dans sa campagne de 1912, le candidat Woodrow Wilson, inspiré entre autres par Louis Brandeis, promet une « Nouvelle Liberté » pour l'individu. Il prône un retour à un capitalisme de

---

[96] Rodgers, *Contested Truths*, p. 181.

[97] Il s'agit du titre d'un de ses ouvrages : Louis D. Brandeis, Osmond K. Fraenkel (éd.), *The Curse of Bigness : Miscellaneous Papers of Louis D. Brandeis* (Port Washington, NY : Kennikat Press, 1934).

petits entrepreneurs et un État aux pouvoirs limités qui renouerait, au moins dans l'intention, avec l'idéal jeffersonien, ou tout du moins avec un passé idéalisé caractérisé par l'indépendance des citoyens, la concurrence honnête, la justice sociale, et l'efficacité d'une société décentralisée et à taille humaine. Il s'engage donc à libérer les citoyens des trois composantes de la domination des possédants (« triple wall of privilege ») – les droits de douane, les banques et les *trusts* – afin de restaurer une saine concurrence garante de toutes les libertés : émancipés, les citoyens pourraient exprimer leur potentiel[98]. Flower admire le président démocrate. Après son soutien à William J. Bryan en 1896, 1900 et 1908, Flower milite logiquement pour Wilson et il se félicitera se son « élection triomphale »[99]. Il encense le livre de Wilson paru en 1913, *The New Freedom*, qui, selon lui, électrise tous les démocrates qui veulent redonner un sens au mot « démocratie »[100]. Il puise dans le même imaginaire, use de la même rhétorique et partage ses solutions. Néanmoins, il se distingue sur deux points : il va plus loin dans ses remèdes (jusqu'à la nationalisation par exemple) et n'idéalise pas l'organisation économique passée (contrairement à une démocratie originelle mythifiée qui reste chez lui garante du pouvoir politique individuel et de l'harmonie sociale).

Flower accepte l'ordre industriel comme une donnée de l'évolution naturelle vers la complexité décrite par Spencer. Il s'émerveille de ses possibilités technologiques mais veut en démocratiser l'accès et abolir les excès tout en préservant l'individu comme assise fondamentale de la société. Il estime « le vieux système concurrentiel » inefficace et immoral, rien d'autre que « l'esprit de la guerre » appliqué à l'économie (contrairement à Wilson qui idéalise ce système)[101].

---

[98] Malgré sa rhétorique prônant le retour à un capitalisme de petits entrepreneurs et un État aux pouvoirs limités, Wilson se rapprochera cependant du « Nouveau Nationalisme » de Roosevelt pendant son mandat et finira, dans les faits, par accepter ce changement d'échelle. Zunz, *Making America Corporate*, p. 11-36. Wiebe, *The Search for Order*, p. 218, 297.

[99] Flower veut tout faire pour que Bryan, enfin, devienne président en 1908, comme il le confie George Earle Chamberlain, le gouverneur de l'Oregon. Pour un exemple d'éloge du président Wilson, voir la lettre de Flower à Woodrow Wilson datée du 15 février 1913. En ce qui concerne Alton B. Parker, candidat démocrate entre Bryan et Wilson en 1904, il confie à Walter Clark qu'il a raison de « présumer » qu'il soutient sa candidature mais il précise qu'il est déçu et qu'en terme de politique intérieure, il ne se différencie guère de Roosevelt : « I do not believe we will have any greater relief from Trust domination, if he is elected than if Roosevelt is elected; yet I do believe that imperialism would probably be somewhat checked ». Lettre de Flower à George Earle Chamberlain, le 14 août 1908, George Earle Chamberlain Papers, Mss 1025, Oregon Historical Society Research Library. Lettre de Flower à Woodrow Wilson, 15 février 1913, reel 46, Woodrow Wilson Papers, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC. Lettre de Flower à Walter Clark, 23 juillet 1904, *in* Aubrey Lee Brooks et Hugh Talmage Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 1* (Chapel Hill : University of North Carolina, c1948-1950), p. 64-65.

[100] Flower vante l'ouvrage en ces termes : « the statesman's vision and the historians knowledge of the menace of selfish privilege-seeking interests to fundamental democracy in your magnificent work, *The New Freedom* ». Lettre de Flower à Woodrow Wilson, 16 mai 1917, reproduite dans « Defense League's Open Letter to the President », *The Menace,* 2 juin 1917, p. 1.

[101] Flower, « Topic of the Times (Editorial). Mutualism vs. Commercial Feudalism », vol. 25, avril 1901, p. 327.

La concurrence n'est pas un bienfait en soi mais uniquement quand elle est encadrée dans les limites morales de règles du jeu justes, c'est-à-dire dans le cadre de la règle d'or et d'un progrès équitable. L'individu et la morale restent toujours le cœur de sa pensée : Flower accepte le changement d'échelle *(bigness)* à condition que l'individu puisse contrôler le système[102]. Or, le système qui cautionne les monopoles prive les individus de ce contrôle, ce qui le différencie radicalement du progressisme de Roosevelt. Flower voit un problème systémique qui appelle une nouvelle Révolution, une re-génération, là où d'autres, par exemple Roosevelt, ne voient que des dérives particulières. En 1912, le programme de son Parti progressiste est clair à ce sujet :

> We therefore demand a strong National regulation of inter-State corporations. The corporation is an essential part of modern business. The concentration of modern business, in some degree, is both inevitable and necessary for National and international business efficiency. But the existing concentration of vast wealth under a corporate system, unguarded and uncontrolled by the Nation, has placed in the hands of a few men enormous, secret, irresponsible power over the daily life of the citizen—a power insufferable in a free government and certain of abuse[103].

La position de Roosevelt rappelle celle de la Cour suprême en 1911 : le monopole privé n'est pas un problème en soi, seul ses excès menacent le pays. Elle accompagne l'essor d'une approche plus technique et moins politique du problème que souligne l'essor de la rhétorique du « big business ». Flower souscrit à ces remèdes, sauf qu'il les juge insuffisants. Le diagnostic lui semble trop complaisant : les changements d'échelle lui semblent nécessaires pour plus d'efficacité mais pas la concentration (d'où son intérêt pour la coopération qui allie économies d'échelle et décentralisation des pouvoirs)[104].

Louis Brandeis voit l'opposition entre Roosevelt et Wilson comme deux attitudes envers les monopoles. Le « Nouveau Nationalisme » du premier accepte les *trusts* comme une évolution « inévitable » dans une économie moderne et même « désirable » dans certaines branches et propose un État fort pour « réguler les monopoles », limiter leur champ d'action et punir les abus ; la « Nouvelle Liberté » refuse la mainmise d'entreprises privées sur le marché (« private monopoly in industry is never permissible; it is never desirable, and is not inevitable ») et cherche

---

[102] Rodgers, *Contested Truths,* p. 181.

[103] Le programme poursuit : « This power has been abused, in monopoly of National resources, in stock watering, in unfair competition and unfair privileges, and finally in sinister influences on the public agencies of State and Nation. We do not fear commercial power, but we insist that it shall be exercised openly, under publicity, supervision and regulation of the most efficient sort, which will preserver its good while eradicating and preventing its evils ». « Progressive Party Platform of 1912 ».

[104] Flower, « In the Mirror of the Present. The Popular reaction Against Extreme Centralization », vol. 39, février 1908, p. 217-221.

à protéger ou restaurer la concurrence pour ensuite la réguler : « *regulated monopoly* » contre « *regulated competition* », ou pour reprendre notre grille de lecture scalaire, *regulated bignesss* contre *modernized smallness*[105]. Pour Brandeis, les monopoles posent trois problèmes : trop puissants, ils ne peuvent traiter avec leurs employés de manière équitable, ils ne laissent aucune chance à leurs concurrents, ils freinent le développement économique et ils sont trop gros pour être efficaces. Dans ses solutions néanmoins, il privilégie moins leur démantèlement que l'approche judiciaire et le recours à l'opinion publique, grâce à l'agitation, pour réformer le *big business* :

> The accusation that dominated his indictment of the trusts–that they relied on unfair practices to dominate industries–also led him to downplay the need for the government to break up large firms. […] He believed that, in comparison with action against unfair practices, limiting corporate size was of secondary importance. […] While this emphasis upon unfair practices enhanced public enthusiasm for reforming business conduct, it also undermined support for limiting corporate size. […] Progressives assumed that the solution was to make big business good, rather than to make it small[106].

Si Flower se rapproche de la position de Brandeis et Wilson, il s'en éloigne dès qu'il s'agit des solutions à apporter. Flower souscrit à toutes les solutions susmentionnées mais propose en plus des remèdes plus radicaux : la démocratie directe pour rendre impossible, à la base, les monopoles privés et, puisque le changement d'échelle est un fait naturel, la réappropriation des techniques modernes utilisées par les *trusts* (l'organisation et les économies d'échelle principalement) par le citoyens *via* l'État, c'est-à-dire la nationalisation. La nationalisation est une moralisation structurelle des monopoles *(moralized bigness)*, structurelle car il ne s'agit pas seulement de moraliser les acteurs économiques par le comme le propose Brandeis (« to make big business good ») mais, en agissant sur les règles du jeu politique et économique, de remplacer les monopoles (privés) corrompus et corrupteurs par des monopoles publics. Il s'agit de remettre au centre le sens public.

Flower considère la régulation comme un simple palliatif : il faut des réformes fondamentales pour régénérer le système et imposer des règles du jeu justes et équitables. C'est donc la question du contrôle démocratique et des pouvoirs qui restent centrales chez Flower, une lecture plus politique que technique qui perpétue les idéaux révolutionnaires ; or, les *trusts*

---

[105] Louis Brandeis, « The Regulation of Competition Versus the Regulation of Monopoly, address to the Economic Club of New York on November 1, 1912 », *Writings by Louis D. Brandeis* [En ligne], Louis D. Brandeis School of Law Library, s.d, consulté le 2 janvier 2015. URL : http://louisville.edu/law/library/special-collections/the-louis-d.-brandeis-collection/the-regulation-of-competition-versus-the-regulation-of-monopoly-by-louis-d.-brandeis.

[106] Voir Brandeis, *The Curse of Bigness*. Philip Cullis, « The Limits of Progressivism : Louis Brandeis, Democracy and the Corporation », *Journal of American Studies*, vol. 30, n° 3, décembre 1996, p. 383, 394-395, 404.

dépossèdent le « peuple » de son pouvoir et ne peuvent donc pas, en soi, être acceptés, comme le suggère Roosevelt. Le rédacteur en chef de Boston juge les évolutions historiques à l'aune du radicalisme politique du XVIIIe siècle et d'une philosophie de droits naturels inaliénables : axiome de la pensée politique de Flower, la vertu individuelle et la centralité de la volonté populaire en démocratie ne peuvent s'aliéner. La question de la propriété est donc centrale à l'antimonopolisme qui se présente comme une lutte contre les figures de la dépossession : dépossession du pouvoir de l'individu et du « peuple ». Puisque cette puissance de gouvernement de soi et de la cité – la liberté en somme – est inscrite comme droit de naissance *(birthright)* accordé à tout Américain depuis la Déclaration d'indépendance, leur privatisation, pour Flower, déshérite les Américains (ce que l'historien Carlos Schwantes appelle une « idéologie du déshéritement *(ideology of disinheritance)* »[107]. Extorquer ou exploiter les individus ou des classes entières du pays (les producteurs, ouvriers ou fermiers), les empêcher de pouvoir se développer, revient à empêcher toute participation dans la vie économique et politique de la cité et donc à nier leur droit de naissance.

Comme la question démocratique – le peuple au sens grec de *demos*, de puissance de gouvernement – est la colonne vertébrale de la vertu individuelle et collective et du destin du pays, l'antimonopolisme ne peut se réduire à son sens économique de politique antitrust, ni à une rhétorique ou un style politique (Piott) et encore moins à une « croyance simple » et « vague », d'où aurait émergé « comme sorti de nulle part » des lois comme le Sherman Antitrust Act : ce que Wiebe voit comme une « croyance vague » est justement une grille de lecture qui ne se limite pas aux questions techniques et économiques mais justement *juge* les politiques selon des critères moraux[108]. Il s'agit donc d'une vision totale, économique mais aussi politique et culturelle : c'est cette radicalité qui posera problème, on le verra, avec les questions de santé publique. En revanche, limiter l'antimonopolisme aux mesures antitrust revient pour Flower à renoncer au politique et à se cantonner à un réformisme palliatif et à la gestion d'un fait accompli[109]. Le

---

[107] Carlos Schwantes cité *in* Eric Foner, *The Story of American Freedom* (New York : W.W. Norton & Company, 1999), p. 124.

[108] Steven L. Piott, *The Anti-Monopoly Persuasion : Popular Resistance to the Rise of Big Business in the Midwest* (Westport, CT : Greenwood Press, 1985). Wiebe, *The Search for Order*, p. 46-52. L'analyse permet moins de comprendre les motivations de ces antimonopolistes qu'elle ne révèle la pensée technocratique de Wiebe et de tous ceux, justement, qui ont abandonné une approche morale des problèmes économiques et sociaux pour un approche technique.

[109] Il est intéressant de noter que si les études de l'antimonopolisme restent rares, les analyses des politiques antitrust par les sciences économiques ou le droit sont légions (pour reprendre une exemple classique : Chandler, *The Visible Hand*). Ce décalage traduit en termes universitaires le paradoxe qu'a relevé Hofstadter : « once the United States had an antitrust movement without antitrust prosecutions; in our time there have been antitrust prosecutions without an antitrust movement ». Les historiens se sont plus intéressés à la question dès lors le *big business* a été accepté et est rentré dans le paysage économique : la question devient alors technique et, gérée par des experts et la bureaucratie

chapitre 6 explorera la dimension économique et politique de cet antimonopolisme et le chapitre 7 son versant culturel avec la lutte de Flower contre les monopoles médicaux.

Les différents avatars de cette préservation de l'individu par le sens public puisent dans le même substrat qui irrigue la pensée d'une figure que Flower admire et qui pense la problématique de la place de l'individu dans une culture moderne : William James. L'antimonopolisme protestataire de Flower, ancré dans son expérience dans les marges de la politique, de la religion et de la science (populisme, bricolage scientifico-religieux), évoque étrangement les réflexions d'un James lui aussi interpelé par le spiritisme ou les questions de liberté médicale :

> My dear Mack, we "intellectuals" in America must all work to keep our precious birthright of individualism, and freedom from these institutions. Every great institution is perforce a means of corruption—whatever good it may do. Only in the free personal relation is full ideality to be found[110].

Cette profession de foi correspond tout à fait à Flower, bien que son antimonopolisme le mènera, dans sa période anticatholique, vers des eaux troubles. Étrange rapprochement aussi car si le célèbre philosophe, on le verra, se rapproche, par son individualisme et son radicalisme anti-institutionnel, de Flower en termes culturels et épistémologiques, il n'applique pas cette approche à la politique ou à l'économie. L'antimonopolisme de Flower est une grille de lecture totale, là où la frange technocratique des réformateurs ne le suivra pas sur les questions culturelles (liberté médicale, populisme) et où un intellectuel singulier comme William James se dissocie des questions politiques et économiques[111].

---

fédérale (tout ce contre quoi Flower s'est battu), devient logiquement un objet d'étude privilégié pour l'économie ou le droit. Il s'agit donc ici d'explorer la préhistoire de l'antimonopolisme avant qu'il ne soit réduit à sa dimension économique et juridique de politique antitrust, c'est-à-dire quand il s'agissait d'une question morale qui mobilisa des mouvements populaires (comme le populisme) en quête de justice sociale et économique ; ou plutôt, il s'agit de voir comment la défaite de l'antimonopolisme comme une modalité possible du progressisme au profit d'une progressisme plus technocratique a construit les *trusts* comme un problème purement technique et non plus politique (une véritable déconstruction pour les radicaux comme Flower et même une privation de droits puisque cette évolution sort la question des monopoles du champ politique pour celui de la gestion). Richard Hofstadter, « What Happened to the Antitrust Movement ? », *in The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays* (New York : Vintage Books, 2008 [1952]), p. 189.

110 Lettre de William James à William M. Salter, 11 septembre 1899, *in* William James, *The Letters of William James* (New York : Cosimo, 2008), p. 99-100.

111 Flower se distingue de James sur un autre sujet : les publicités pour les *patent medicines* . James y voit une « abomination » alors que Flower, on le verra, veut séparer le bon grain de l'ivraie parmi tous les traitements médicaux, marginaux ou établis par la médecine professionnelle. C'est la question du populisme qui est inscrit dans l'attitude envers ces remèdes miracles : le parfum plébéien et sulfureux sert de marqueur social et le patricien William James montre ici que le radicalisme anti-institutionnel ne se prolonge pas forcément, comme chez Flower, dans un radicalisme démocratique. James pense la culture : la formation des savoirs en s'ouvrant aux marges spirituelles ou médicales et le rôle des intellectuels comme conscience du pays contre ses institutions corruptrices, d'abord « l'esprit de parti » mais aussi le pouvoir de l'argent. Flower partage cette vision mais veut aussi ouvrir la politique aux marges.

L'antimonopolisme total de Flower cherche à préserver le libre développement de l'individu dans un monde qui l'écrase, ce qui soulève deux questions : s'il lutte contre les agressions des institutions, comment peut-il vouloir plus d'État ? Comment peut-on combattre un système qui repose à la fois sur le laissez-faire et le protectionnisme ?

II. Contre le laissez-faire , pour le libre-échange : Flower, libertarien ?

Le « laissez-faire » est le terme usuel utilisé par les critiques du système économique dominant aux États-Unis à la fin du XIXe siècle. Une nouvelle génération composée de réformateurs formés dans les universités allemandes et d'intellectuels travaillant auprès de pasteurs implantés au cœur des quartiers les plus pauvres milite pour un gouvernement plus interventionniste qui, grâce en particulier à une politique sociale, pourrait atténuer les inégalités nées d'une industrialisation débridée. Si le terme « laissez-faire » trouve son origine chez les physiocrates français au XVIIIe siècle, la théorie qui régit le paysage intellectuel américain a été importé de Grande-Bretagne. Selon cette approche, le bien-être économique relève d'abord de la responsabilité du marché et des désirs privés, pas de l'État ; « laissez-faire » les acteurs économiques s'avère plus efficace et plus en accord avec l'ordre naturel spontané théorisé par Adam Smith et la morale bourgeoise du *self-help*. S'immiscer dans cet équilibre naturel et ses mécanismes autorégulateurs, en instaurant des politiques sociales par exemple, est non seulement de la folie mais aussi une perversion de la nature. Comme l'explique Rodgers, cette logique suppose une « subtile dénaturalisation des acteurs économiques autre que le moi privé ». La méfiance envers l'action de l'État n'implique en revanche pas son désengagement total : la théorie des économistes connaissait de nombreuses exceptions. Dans une « économie du sous-développement » comme dans les États-Unis du XIXe siècle, l'État ne s'est jamais réduit à un État-gendarme, bien au contraire. Il joue un rôle clé et finance l'expansionnisme vers l'Ouest, les canaux, les chemins de fer et protègent son industrie encore fragile grâce aux droits de douane *(tariff)*. Socialement, le siècle est également marqué par la multiplication des lois, notamment sur la santé. Malgré tout, il ne faut pas voir dans le laissez-faire une simple reconstruction *a posteriori* par ses adversaires. Auréolé du succès de l'économie britannique, l'autorité du laissez-faire à l'époque ne souffre aucune concurrence idéologique : le terme même d'« intervention » suppose une interférence avec l'ordre naturel des lois économiques. Les universités confessionnelles, dont la

---

William James, « The Medical Advertisement Abomination », *in* Ignas K. Skrupskelis (éd.), *The Works of William James. Essays, Comments, and Reviews* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1987), p. 142-144.

pédagogie repose sur la récitation par cœur, favorisent un savoir simplifié et périmé qui ne fait que transposer les intellectuels britanniques et les gravent dans le marbre (Francis A. Walker est une exception notable). Les penseurs innovants comme Henry C. Carey se développent hors du monde académique. Malgré les généreuses retraites aux anciens combattants et une politique tarifaire agressive, c'est une lecture encore plus stricte qu'en Grande-Bretagne du laissez-faire qui prédomine à l'époque, en tout cas dans les milieux intellectuels[112].

Les premières occurrences du terme « laissez-faire » en anglais (1825 selon l'OED pour la toute première) s'inscrivent d'emblée dans un contexte critique. Il est intéressant de noter que même une figure habituellement associée au laissez-faire comme Herbert Spencer émet des réserves fortes, comme en atteste un autre exemple de l'OED : « Shall we not call that also a *laissez-faire* that is almost wicked in its indifference ». L'article d'où est extraite cette phrase, daté de 1873, remet en perspective le soi-disant laissez-faire de Spencer. Le philosophe anglais refuse l'étiquette :

> And here, on behalf of the few who uphold this policy of natural discipline, let me emphatically repudiate the name of *laissez-faire* as applied to it, and emphatically condemn the counter-policy as involving a *laissez-faire* of the most vicious kind. While holding that, when the State leaves each citizen to get what good for himself he can, and to suffer what evil he brings on himself, such a let-alone policy is eventually beneficial, I contend that, when the State leaves him to bear the evils inflicted by other citizens, and can be induced to defend him only at a ruinous cost, such a let-alone policy is both immediately and remotely injurious. When a Legislature takes from the worthy the things they have labored for, that it may give to the unworthy the things they have not earned—when cause and consequence, joined in the order of Nature, are thus divorced by statesmen—then may properly come the suggestion, « Cease your interference. » But when, in any way, direct or indirect, the unworthy deprive the worthy of their dues, or impede them in the quiet pursuit of their ends, then may properly come the demand, « Interfere promptly and effectually, and be in fact the protectors which you are in name »[113].

Le gouvernement ne doit pas intervenir dans le libre jeu des décisions individuelles car une philosophie du mérite intime aux acteurs de subir les conséquences, bonnes ou mauvaises de leurs actes : « each individual ought to receive the benefit and evil of his own nature and consequent conduct, neither being prevented from having whatever good his action normally brings him, nor allowed to shoulder off onto other persons whatever ill is brought to him by his

---

[112] Ce développement reprend les analyses de Rodgers. Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 77-81.

[113] Herbert Spencer, « The Study of Sociology. XIV », *Popular Science Monthly*, vol. 3, septembre 1873, p. 612.

action », selon la maxime que Flower se plaît à citer comme « loi de la justice sociale »[114]. Il est alors immoral de s'immiscer dans cet ordre naturel. En revanche, dès lors qu'un acteur contrevient au principe de non-agression et, soit prive un individu vertueux du fruit de son travail, soit fausse cet ordre moral naturel, l'État se doit d'intervenir. Laissez-faire dans ces situations est criminel : la « promesse implicite d'impunité ne peut qu'encourager aux méfaits ». Spencer dresse une liste d'exemples – le refus des dépenses publics pour la justice entre autres – et accole à « laissez-faire » des adjectifs qui attestent de cette lecture morale et critique du refus de tout activisme étatique : « distastrous, flagitious, wicked, demoralizing, insane »[115].

Flower fait partie de cette génération d'Américains qui entre en résistance contre le la doxa économique aux États-Unis et cherche une *via media* entre le laissez-faire et le socialisme à l'européenne. Intellectuellement, il en partage les racines chrétiennes (par exemple avec Richard T. Ely). Il s'inspire moins cependant des remises en cause théoriques rencontrées par les réformateurs lors de leurs études en Allemagne (en revanche, les exemples concrets de réforme en Europe seront autant de « leçons de chose » pour l'Amérique : voir chapitre 6) que d'un usage radical des penseurs libéraux, principalement Spencer. Il puise chez le philosophe anglais cette distinction entre libre-jeu moral et libre-jeu corrompu et l'applique à l'économie : il oppose d'une part la « concurrence honnête[116] », qui respecte les règles du jeu éthique (la philosophie du mérite) et l'ordre naturel en refusant de fausser son fonctionnement (la redistribution morale), et, d'autre part, la concurrence sauvage qui, en laissant libre cours aux instincts les plus primaires, précipite une régression historique et anthropologique dans le « féodalisme ». C'est donc le critère moral qui commande ses prises de position sur le rôle de l'État, une grille de lecture flexible qui ne juge pas l'État en soi mais ses actions. À égale distance des tenants du laissez-faire qui voient dans la liberté contractuelle le mode d'organisation sociale le plus moral car le plus « naturel » et des progressistes pour qui l'harmonie sociale nécessite un État fort et le dépassement de la fiction d'un ordre naturel pour forger un ordre social plus juste, Flower croit, comme Spencer, en un équilibre naturel idéal et en un progrès comme développement de ces lois[117]. Cette « nature » cependant n'est pas une nature sauvage, proprement inhumaine, qu'il condamne justement pour sa barbarie : il s'agit d'une nature humaine profondément morale (comme en témoigne sa vision d'un subconscient pur, corrompu moins par la société en soi que par ses éléments dénaturés et viciés). La « nature » se lit sous sa plume comme un jardin où le tuteur de la morale permet le

---

114 Flower, *Progressive Men,* p. 117, 250-251. La citation est tirée de *The Principles of Ethics* (1892).

115 *Ibid.*, p. 612-614.

116 Flower, *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893), p. 130.

117 David M. Rabban, *Free Speech in Its Forgotten Years, 1870-1920* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999), p. 3.

développement et le perfectionnement, de concert, des individus et des sociétés, une coïncidence des intérêts qu'il puise dans Spencer.

Flower s'écarte cependant de son modèle : sa morale reste profondément humaine alors que chez Spencer la logique biologique, bienveillante dans son indifférence, prévaut. Chez Flower, l'ordre naturel est un ordre humain, domestiqué, civilisé, par sa perception profondément chrétienne et sentimentaliste (ancrée dans les Lumières écossaises puis perpétuée par le sentimentalisme de la classe moyenne). Par conséquent, sa critique, moins théorique que viscérale et sensible, soumet le système économique à l'idéal moral de la règle d'or . Depuis cet observatoire, il ne voit que désordre : la concurrence sans cadre moral, brutale, dangereuse (le laissez-faire), s'apparente à la guerre de tous contre tous (« competition, or the warfare of all under relatively free conditions[118] »). Flower propose une critique sentimentaliste des effets sur l'humain et le pays du pouvoir démesuré des *trusts* : ils réduisent les ouvriers en esclavage et réensauvagent le pays. Au nom de l'éthique de la réciprocité, il refuse la logique spencérienne d'indifférence au sort des individus même si cela sert les « intérêts de l'humanité universelle[119] ». Pour Flower, aucune abstraction ne peut justifier les souffrances individuelles. C'est donc une extension du domaine légitime de la protection théorisée par Spencer que propose Flower. Spencer légitime l'ingérence étatique quand il y a agression, c'est-à-dire quand un acteur économique concret (par exemple un monopole) prive autrui des fruits de son travail en faussant le libre jeu des initiatives ou par malhonnêteté pure et simple ou quand il entrave ses affaires (au sens large) menées dans les cadre du principe de non-agression (« when, in any way, direct or indirect, the unworthy deprive the worthy of their dues, or impede them in the quiet pursuit of their ends »). Flower puise dans cette philosophie politique la caution morale de son éthique du producteur mais il élargit la définition des agents pouvant commettre une agression en y incluant des abstractions – le milieu, le système politique, les institutions, la société – et en les transformant en personnes morales. Un individu ainsi agressé peut prétendre à la protection de l'État : une victime de son milieu ou d'un système injuste dans la logique de Flower peut alors

---

[118] Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », p. 315. Flower précise « *relatively* free conditions » car cette guerre de tous contre tous est construite par la législation de classe. Ailleurs, il cite le roman de Bellamy, *Equality*, pour dénoncer non seulement la violence mais aussi l'inefficacité du système qui freine le progrès et entraîne le pays dans sa chute : « They frankly admitted that the profit system must inevitably result at an early date in an arrest of industrial progress and a stationary condition of production." […] This stationary condition was setting in in the last years of the nineteenth century," but the needs of the wealth-creators were not met. Here was an economic system whose apostles confessed that it was at the end of its resources "in the midst of a naked and starving race." From an economic point of view the profit system could only be fairly described as suicidal. From the standpoints of manhood, of morality, and of economics the competitive system stands convicted of inhumanity, immorality, and imbecility ». Flower, « The Latest Social Vision », vol. 18, octobre 1897, p. 527.

[119] Herbert Spencer, *Social Statics : or, The Conditions Essential to Happiness Specified, and the First of them Developed* (Londres : John Chapman, 1851), p. 323.

reprendre légitimement l'appel aux pouvoirs publics formulé par Spencer : « interfere promptly and effectually, and be in fact the protectors which you are in name ». Chaque individu doit recevoir les biens et les maux selon sa nature propre et la conduite qui en résulte mais cette loi de la justice sociale doit prendre en compte les déterminismes sociaux.

Outre la morale chrétienne, la marche de l'histoire condamne le « féodalisme » du laissez-faire car il est non seulement immoral mais aussi inefficace pour faire face aux enjeux modernes. L'humanité sort inexorablement, quoique trop lentement pour Flower, de sa caverne obscure : la violence. La science apporte des outils modernes (la systématisation, l'administration par les chiffres) pour accélérer cette sortie et donner à l'esprit humain les moyens d'améliorer le cours naturel des choses. Ici se loge une autre différence philosophique fondamentale avec Spencer : la morale humaine de Flower est un idéal éthique perdu (le Sermon sur la montagne du Christ) avec lequel ne pourra renouer qu'au prix d'un perfectionnement moral et d'un progrès social. Tout est pour le mieux dans la meilleure des natures mais la civilisation doit encore progresser et travailler, à partir des individus mais aussi grâce à un État interventionniste au vu de l'immensité des enjeux et de la force des adversaires (les *trusts*) pour l'atteindre. L'ordre naturel est donc chez Flower un idéal moral à (re)construire (l'on voit les liens avec l'Amérique comme utopie à améliorer, *work in progress* pour « former une union *plus* parfaite »). Par conséquent, il n'y a aucune contradiction chez Flower à intervenir dans « l'ordre naturel » de la société de son temps car il relève plutôt d'un désordre construit par cinquante ans de politiques en faveur des ploutocrates.

La croisade populiste fournit un lieu où Flower fait son apprentissage radical et fourbit ses armes d'intellectuel engagé. Elle lui forge une grille de lecture morale et historique pour comprendre la crise des années 1890 : les maux qui rongent le pays depuis 1865 – le « féodalisme commercial », la montée des monopoles liberticides et la violence entre capital et travail – proviennent d'une corruption, par les grands industriels et les politiques, de l'ordre moral et de sa traduction économique : la concurrence loyale dans un cadre législatif juste *(level-playing field)*, ce que Flower appelle « honest competition[120] ». Si les acteurs de cette tragédie sont spécifiques à la situation américaine à ce moment-là, le scénario était prévisible : les privilèges spéciaux et la « législation de classe » – ici les droits de douanes pour l'industrie, les concessions de terres publiques, la liberté contractuelle érigée en dogme et protégée par l'État et les tribunaux – faussent toujours l'équilibre moral et économique[121]. La matrice idéologique de cette critique du protectionnisme et du corporatisme plonge dans la tradition d'un usage radical des penseurs

[120] Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 508-516 ; *Civilization's Inferno,* p. 129 ; « Topic of the Times (Editorial) : Henry D. Lloyd –An Apostle of Progressive Democracy », vol. 30, juin 1903, p. 652.

[121] Flower, *Progressive Men*, p. 58.

libéraux comme Spencer ou, plus loin, Adam Smith. Dans *Social Statics*, Flower a pu trouver une critique du corporatisme (« protected trades, too, have afforded many proofs of the impolicy of injustice ») et des monopoles en général, notamment une description des violences de la Compagnie anglaise des Indes orientales[122]. Cette lecture reprend les arguments et les exemples d'Adam Smith pour qui les monopoles, fruits d'arrangements entre quelques individus par pure cupidité, « prostituent » les gouvernements, obtiennent des « privilèges » et entravent la libre circulation des idées et des biens. Ils faussent l'équilibre naturel pour s'assurer des profits excessifs, corrompent les hommes, et mènent logiquement à la violence comme le montre le despotisme et l'impérialisme de la Compagnie anglaise des Indes orientales[123]. Flower dénonce ce « communisme matérialiste et corrompu des privilèges », l'expression « communism of privilege » condamnant les constructions artificielles et injustes des grands industriels (et non les « socialistes »)[124]. De la corporation comme corps professionnel à la *corporation* comme *trust*, la logique délétère est la même pour Flower, si ce n'est que le changement d'échelle des acteurs au tournant du siècle – les grandes entreprises ou l'État fédéral – leur confère un pouvoir autrement plus inquiétant (Flower amalgame donc les deux termes). Les *trusts* modernisent les moyens d'action mais ne sont donc que la survivance des pratiques médiévales.

---

[122] Spencer, *Social Statics*, p. 47-48.

[123] Adam Smith, Roy H. Campbell et Andrew S. Skinne (éd.), An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations. The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, vol. II. (Indianapolis : Liberty Fund, 1981 [1776]). Critique du protectionnisme : vol. I, p. 151-152, 233. Critique des monopoles : vol. I, p. 163 ; vol. II, p. 76, 147-151.

[124] Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 68. L'expression semble très peu utilisée en anglais : à part l'éditorial de Flower, on en retrouve la trace dans deux magazines des années 1920 : un revue georgiste *Land and Freedom* et une revue d'éthique *The Equitist*. « Communism of privilege » provient peut-être de la traduction en anglais de « communisme des privilèges » inventé par l'économiste libéral Frédéric Bastiat dans un texte, « les deux devises », où il dénonce les « classes privilégiées » qui, pour échapper aux barricades et au sang, ne cherchent pas à abolir ses privilèges mais viennent « au secours des classes laborieuses » grâce à la philanthropie : ils veulent donc étendre leurs privilèges à l'ensemble de la société, ce qu'il appelle le « communisme des privilèges » (Bastiat entend par communisme l'invention de « sociétés artificielles »). Flower dénonce moins l'extension des privilèges à l'ensemble de la société que l'instauration de systèmes artificiels permettant aux ploutocrates de perpétuer leur pouvoir et les inégalités. Comme Bastiat, il critique les puissants qui se donnent bonne conscience en distribuant de l'argent aux plus pauvres et ne font que perpétuer l'injustice du système, sauf qu'il ne s'oppose pas à la philanthropie : la compassion somme pour Flower d'aider son prochain. Son usage radical du penseur libéral n'en demeure pas moins : on le retrouve d'ailleurs chez le populiste John Davis qui dans *The Arena* s'insurge contre le « communisme du capital », c'est-à-dire l'instauration d'un ordre artificiel au service des capitalistes.

L'économiste écossais Patrick James Stirling avait traduit en 1860 l'ouvrage de Bastiat, *Economic Harmonies*, où se trouve « The Two Mottoes » ; de nombreux recueils de textes de Bastiat circulaient dans les années 1880 mais le texte en question ne s'y trouvait pas toujours (recherche dans *Worldcat*) : dans quelle mesure une traduction des « deux devises » a-t-elle pu circuler aux États-Unis et *a fortiori* se retrouver dans la bibliothèque de Flower reste de l'ordre de la conjecture. Nous n'avons aucune preuve que Flower ait lu ce texte mais l'expression, très rare, et la qualité de Flower, plus vulgarisateur que pionnier, suggèrent un emprunt (d'autant plus que dans les années 1880 Flower lisait Spencer). John Davis, « The Communism of Capital – the Real Issue Before the People », *The Arena*, vol. 6, septembre 1892, p. 417-419.

Produits du protectionnisme, les *corporations* se libèrent de leur créateur, l'État, pour le dominer tel un monstre (une pieuvre), ou plutôt elles ont été libérées puisqu'aux protections diverses se superposent le laissez-faire : encadrés par des droits de douanes (ou subventionnés par des donations foncières pour les chemins de fer), les industries, protégées de toute concurrence, ne sont aucunement entravées par une législation sociale ou un code du travail. Sans loi pour limiter leur pouvoir, les *trusts* peuvent exploiter les richesses communes et en tirer d'énormes profits : pour Flower, c'est un « un véritable Klondike » que leur offre l'État, l'image évoquant la soif de l'or et un monde sans foi ni loi[125]. Aucune contradiction donc entre protectionnisme (la cadre légal) et laissez-faire (le fonctionnement économique concret dans ce cadre et qui est justifié, *a posteriori*, par des reconstructions savantes). La critique de Flower décrit, article après article, les dommages sociaux de ce monstre en liberté, comme autant de preuves de son inefficacité et de son immoralité mais il ne propose guère de critique théorique. D'ailleurs, à notre connaissance, « laissez-faire » n'apparaît qu'une seule fois sous sa plume dans l'ensemble de ses écrits (citation *infra*). Les termes qu'il utilise – « plutocracy, special/class privilege, commercial feudalism, tyranny » – synthétisent les deux maux (protectionnisme et laissez-faire) et les deux lectures de Flower (économico-morale et sentimentaliste) puisqu'ils évoquent à la fois l'octroi de faveurs hors des règles communes, les logiques de domination par ces minorités favorisées et le réensauvagement qu'elles provoquent. Par ailleurs, ces mots s'enracinent moins dans l'économie politique que dans un radicalisme moral : il porte moins sur le fonctionnement d'une organisation économique que sur ses effets pervers sur la société, simples conséquences logiques des manquements à la règle d'or et à l'ordre naturel[126]. Cette grille de lecture se retrouve dans tous ces combats, économiques et politiques bien sûr, mais aussi dans son combat contre les monopoles médicaux ou le catholicisme. En revanche, si Flower n'utilise pas le terme « laissez-faire », il en admire l'analyse par l'historien, activiste (populiste puis socialiste) William Jackson Armstrong (« seldom has the essentially vicious character of the *laissez-faire* theory has been so clearly exposed[127] ») et en fait l'exposé définitif sur la question. Armstrong explique que la laissez-faire

---

[125] Flower, « The London *Times* as a Tool for Public Service Corporations », vol. 29, juin 1903, p. 655.

[126] C'est ce lexique qu'utilise par ailleurs l'ensemble des contributeurs des magazines de Flower. Une recherche lexicale dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine* révèle que « laissez-faire », comme pour Flower, n'est que très rarement utilisé (entre une et cinq fois maximum par volume, sachant qu'un volume compte au moins 700 pages). Le milieu de Flower lutte donc contre le « laissez-faire » depuis une perspective radicale et morale, comme en témoigne McCrackan dans ses mémoires : « It is not too much to say that in the nineties of the expiring century Boston contained a group of men who felt the urgent necessity for great world changes to stave off world catastrophies which would be sure to follow a policy of mere laissez-faire ». William Denison McCrackan, *An American Abroad and At Home, Recollections of W.D. McCrackan, M.A.* (New York : M.E. Starr, 1924, p. 156-157.

[127] Flower, « Notes and Comments. Political Economy and Present-Day Civilization : A Criticism », vol. 38, novembre 1907, p. 589.

est une invention récente légitimée *a posteriori* par les professeurs d'université de son époque. Il réduit à un « mystère » sans rapport avec la réalité l'économie politique, leur nouvelle marotte, et la loi de l'offre et de la demande qui la fonde. Le laissez-faire, pour Armstrong, explique le désordre social et les souffrances qui accablent l'Amérique. Il fait également la distinction entre le laissez-faire et les théories d'Adam Smith ; il admire l'économiste mais juge que ses conceptions ont été perverties par ses successeurs et ne sont plus adaptées au temps présent[128].

Comment Flower peut-il condamner le laissez-faire et promouvoir le libre-échange[129] ? Il dénonce le protectionnisme. L'abolition des lois sur le blé est un moment clé du progressisme

---

[128] « Independently of these facts, Mr. Smith 's theory of political economy, invented before the discovery of steampower and electricity, is fit to be the monument of the genius of any man. It was a great thing to do in his time. I speak of it reverently.

But this theory called laissez-faire , placed in practice on American soil consecrated a century ago to equal rights, has created in that century a vast result of human inequality. It has distorted the just conditions of social life. It has estranged classes of citizens. It has placed the wages of toil in the hands of idleness. It has made Cunning a prince and Honesty a pauper. It has made Industry a slave to feed Indolence as a parasite. It has written despair over the doorways of millions of homes. It has dwarfed Childhood with premature toil. It has filled the breast of Labor with discontent, and the streets of cities with the tramp of soldiers in times of peace. It has placed manufacture under the surveillance and protection of hired detectives-—the Pinkertons and the police. It has laid the dead hand of debt on the ploughman, and pawned the lands of the West to the princes of the East. It has given to millionaire gamblers and railroad monarchs the power to lay an embargo on the wheat fields of the prairies, and with a stroke of a pen to make famine crouch in the streets of our cities. It has made tender women toil for the pittance of beggars, or flee to prostitution for bread. It has made the anarchist and the tram p. It has handed over to merciless corporations the gigantic industries of the nation, to unseat the will and debauch the conscience of the nation itself. It has enfeebled the sense of national honor. It has made pillage for private greed of the resources of a mighty and generous people. It has kidnapped for monopoly the government of the United States. […]

This science is the alleged science of supply and demand.We are told that this principle will regulate and adjust the conditions of human labor. But for more than half a century the most remarkable and persistent feature of our modern industrial order has been the war between capital and labor—between employer and employed. Ugly things called strikes and lock-outs cover every civilized land. Scarcely a month passes but shops and mills close industries cease, and thousands and hundreds of thousands of workingmen turn to idleness in the streets The sensitive ear of humanity is assailed with the clangor of human rage and suffering. The man with the purse is testing the supply of labor to purchase it at the most beggarly price The man with a tin bucket is testing capital to get a larger share of profit. The United States government, through its department of labor, has looked into this matter. It finds that ten millions of days' abor are lost through this conflict to the productive force of this country in a single year. I has found that the loss to the country in the same time by this cause is $300,000,000—enough to support the fearful drain of another war at nearly a million a day. This is scientific economy with a vengeance. This is the laissez-faire of the college professors at full play ».

Ce texte est un reprise, parfois au mot près, souvent condensée, d'une conférence qu'Armstrong donne 17 ans plus tôt, le 26 mai 1890, au Nationalist Club d'Oakland et qu'il publie sous le titre : *The Masses and the Millionaires* (s.l.s.n.). William Jackson Armstrong, « Political Economy and Present-Day Civilization », *The Arena*, vol. 38, novembre 1907, p. 492-493.

[129] Comprendre les prises de postions de Flower suppose de ne pas projeter les dichotomies contemporaines issues en bonne part de l'évolution politique depuis la Seconde Guerre mondiale er surtout depuis les années 1980 : (néo)libéralisme et économie de marché contre socialisme et intervention forte du gouvernement dans sa version française ; républicains ultra-libéraux contre démocrates sociaux-démocrates, au centre de la gauche, dans sa version américaine. En effet, les républicains, au tournant du siècle, soutiennent le protectionnisme par les droits de douane

anglais selon lui et ses acteurs, l'Anti-Corn Law League, sont un modèle pour lui. Pour comprendre, il faut revenir, encore, à son influence majeure : Herbert Spencer. La philosophie morale et politique de Flower repose sur un axiome emprunté explicitement au philosophe anglais : la « loi d'égale liberté *(law of equal freedom)* ». Selon cette loi, est juste ce qui ne s'immisce pas dans les « domaines d'action » d'autrui (principe de non-agression). Cette « limitation mutuelle » des libertés suppose des individus souverains et une conception de la liberté inséparable de la propriété de soi. La liberté n'autorise pas à empêcher autrui d'user de ses facultés[130]. Cette conception de la justice, individualiste, renferme néanmoins des potentialités radicales car elle intime à l'État d'assurer le cadre où ce libre jeu peut s'épanouir : elle légitime l'ingérence étatique dès lors qu'un acteur contrevient au principe de non-agression ou fausse le jeu, ce qui explique les nuances de Spencer sur le laissez-faire évoqués plus haut. La loi d'égale liberté explique la nécessité vitale pour le gouvernement de garantir un environnement concurrentiel équitable *(level-playing field)* et donc de lutter contre le protectionnisme et les monopoles. Une politique moderne pour Flower se doit d'imposer des limites à la démesure qui s'empare du pays et cultivée par les ploutocrates. Dans cette logique, le laissez-faire, en refusant tout cadre moral et en légitimant *de facto* l'agression, va en fait à l'encontre du libre-échange. Pour Flower, l'antimonopolisme est donc une politique morale de justice sociale.

Flower se réfère explicitement à la loi d'égale liberté[131]. Si Flower s'engage dès le départ pour la cause populiste, ce n'est pas seulement car il discerne dans le nouveau parti une volonté d'apaiser les souffrances des exclus et de soumettre l'ordre social à la règle d'or mais aussi car il voit chez les populistes une application de la justice spencérienne : ils projettent de réformer fondamentalement le pays pour « établir la liberté égale », c'est-à-dire garantir à tous la possibilité d'exprimer ses facultés librement et de participer au libre jeu des initiatives : la liberté dans l'égalité[132]. Soumettre le désordre économique et politique à la loi d'égale liberté suppose de mettre un terme à la législation de classe (qui se lit aussi dans l'absence de régulation du travail), défaire les *trusts* et abolir les droits de douane. Par la force ou la loi, ces acteurs deviennent intouchables : dans leurs zones protégées par l'État se développe une liberté sans entrave,

---

(tariff), une mesure combattue par démocrates même après 1896, moment où William J. Bryan réoriente le parti du gouvernement limité vers plus d'activisme gouvernemental.

[130] « Every man may claim the fullest liberty to exercise his faculties compatible with the possession of like liberty by every other man ». Spencer, *Social Statics*, p. 78. Michael W. Taylor, *Men Versus the State : Herbert Spencer and Late Victorian Individualism* (New York : Oxford University Press, 1992), p. 242-247.

[131] Voir, entre autres, Flower, « The Latest Social Vision », p. 534 ; « Pure Democracy », p. 262, 272.

[132] *Ibid.*, p. 272.

amorale, qui aboutit à l'inégalité et à la violence ; l'inhumanité des relations sociales aux États-Unis ne fait donc que reproduire la brutalité de la Compagnie anglaise des Indes orientales.

Comment Flower peut-il donc approuver le libre-échange et réprouver le laissez-faire ? Il faut distinguer deux ordres : le cadre légal instauré par les pouvoirs publics et le fonctionnement social et économique effectif au sein de ce cadre. Sa position est, en fait, la traduction politique de sa philosophie morale : la liberté exige le tuteur de la morale (la vertu, le contrôle de soi, l'intériorisation des lois) pour s'exprimer et ne pas avoir à se soumettre aux contraintes de la coutume ou des institutions ; sans cadre moral ou dans un cadre moral corrompu, l'individu, enchainé à ses passions, se déchaînera et devra être contrôlé par une société répressive tandis que les plus puissants opprimeront les plus vulnérables. De la même manière, le véritable libre-échange selon Flower exige de l'État qu'il impose des règles du jeu équitable, fidèle à la morale de l'égale liberté, pour garantir le libre jeu des initiatives individuelles et ne pas avoir à se soumettre aux contraintes de la coutume (toujours relative : ici, l'acceptation du laissez-faire) ou des institutions (les lois scélérates du protectionnisme, cinquante ans de législation de classe) ; sans cadre moral ou dans un cadre moral corrompu (la concurrence honnête faussée par la loi du plus fort ou les barrières protectionnistes), le jeu des initiatives individuelles, enchainé aux passions, se déchaînera et devra être contrôlé par une société répressive tandis que les monopoles, plus puissants, opprimeront les plus vulnérables. En résumé, Flower oppose le libre-échange dans un cadre juste à la violence d'un laissez-faire débridé et criminogène dans le cadre faussé du protectionnisme.

La centralité de la liberté et de la justice dans la pensée de Flower le rattache à la tradition libertarienne[133]. Le libertarisme repose sur trois principes : la propriété de soi (qui suppose un principe de non-agression de l'individu souverain) ; la juste circulation de la propriété (les transactions, volontaires, sans coercition ni fraude, légitiment les institutions) ; la juste appropriation originelle (les conditions de l'acquisition d'un bien, d'une ressource naturelle ou d'une idée). Les libertariens de droite et de gauche divergent sur l'interprétation de ce troisième principe. Les premiers pensent, selon la thèse de la « clause lockéenne » de Robert Nozick, que l'appropriation d'une part de la nature (un bien commun) n'est juste que dans la mesure où il en reste « suffisamment et en qualité aussi bonne en commun pour les autres ». Les seconds

[133] Nous nous conformons à l'usage des philosophes (notamment Van Parijs) qui, pour traduire « libertarian », utilise l'adjectif « libertarien » et non « libertaire » qui désigne l'anarchisme de gauche : la propriété (de soi et du fruit de son travail) est centrale pour les libertariens alors que les libertaires n'en font pas un droit fondamental, voire la rejette comme liberticide. Le substantif « libertarisme » (de droite ou de gauche) traduit « libertarianism », ce qui peut créer quelques confusions puisqu'il est utilisé aussi par les libertaires. Nous n'entrerons pas dans les questions de traduction, controversées et complexes (pour certains le libertarisme ne serait que le libéralisme). Peter Vallentyne, « Le libertarisme de gauche et la justice », *Revue économique*, vol. 50, n° 4, juillet 1999, p. 860.

estiment le système insuffisant : des individus seront toujours pénalisés à cause de la quantité limitée des ressources, par le fait naturel ou leur inégale appropriation privée. Les libertariens de gauche prône alors un droit égal aux richesses communes : l'appropriation par un acteur privé de l'héritage commun n'est légitime que si la communauté est compensée soit par le reversement d'un impôt reflétant la valeur de la ressources (l'impôt unique d'Henry George[134]), soit par la distribution d'un revenu de base pour chacun (formulé par Thomas Paine dès 1797[135]) ; certains, plus radicaux, préconisent la réappropriation des ressources naturelles commune (c'est le cas du premier Herbert Spencer[136]). Tous réagissent à des moments, la fin du XVIIIe siècle européen ou la fermeture de la *frontier*, de concentration de la terre dans des mains privées. Ces trois grandes figures du libertarisme de gauche façonnent la pensée de Flower : c'est en s'inspirant de ses héros qu'il se fera l'avocat de la *single tax*, de la municipalisation et même (paradoxalement ?) de la nationalisation. Comme eux, il distinguera la propriété privée, produit du travail et inaliénable, de la propriété collective du patrimoine commun (ce qui n'est pas produit). Le libertarisme de gauche repose sur une interprétation maximaliste de la justice (la coercition légitime) et de l'égalité des conditions initiales qui, seules, peut garantir la liberté : sans égalité, point de liberté. La pauvreté est donc un symptôme d'une privation de libertés : l'économique n'est pas séparé du politique. C'est donc un « égalitarisme libéral » qui régit le réformisme de Flower. Ce souci de justice et d'égalité se traduit par sa volonté d'allouer le fonds social (l'argent des compensations mais aussi, plus généralement, l'argent public) de la manière la plus équitable selon « l'approche de *l'égalité de bien être* » qui « donne priorité à ceux dont les dotations génétiques ou externes sont relativement défavorables »[137]. L'on retrouve ici les politiques sociales de Flower qui visent à régénérer l'environnement. L'État doit utiliser le fonds social pour pallier les effets d'un milieu délétère : pour les enfants, des terrains de jeux à l'éducation publique en passant par la protection

---

134 Henry George, *Progress and Poverty ; An Inquiry into the Cause of Industrial Depressions, and of Increase of Want with Increase of Wealth. The Remedy* (New York: D. Appleton and Company, 1881, 4ème édition [1879]).

135 Thomas Paine, *Agrarian Justice, opposed to Agrarian Law, and to Agrarian Monopoly being a plan for Meliorating the Condition of Man By Creating in every Nation, to pay to every person, when arriving at the age of twenty-one years, the sum of fifteen pounds sterling, to enable him or her to begin the world! And also, ten pounds sterling per annum during life to every person now living of the age of fifty years, and to all others when they shall arrive at that age, to enable them to live in old age without wretchedness, and go decently out of the world* (Philadelphie : R. Folwell, 1797).

136 Spencer en effet évoluera du radicalisme au conservatisme, au grand regret de Flower et d'Henry George (voir *infra* dans notre développement sur l'impôt unique). Herbert Spencer, *Social Statics : or, The Conditions Essential to Happiness Specified, and the First of them Developed* (Londres : John Chapman, 1851).

137 Christian Schneider-Arnsperger et Philippe Van Parijs, *Éthique économique et sociale* (Paris : Éditions La Découverte, 2003), p. 29-42. Vallentyne, « Le libertarisme de gauche et la justice », p. 861, 869. John Cunliffe, « Introduction : Left-Libertarianism – Historical origins », Peter Vallentyne et Hillel Steiner (éds.), *The Origins of Left-libertarianism. An Anthology of Historical Writings* (New York : Palgrave, 2000), p. 1-20. Peter Vallentyne, « Introduction : Left-Libertarianism – A Primer », Peter Vallentyne et Hillel Steiner (éds.), *Left-libertarianism and its Critics : The Contemporary Debate* (New York : Palgrave, 2000), p. 1-8.

des mères et des logements sains pour créer un milieu sain pour l'enfant, du ventre de la mère à son environnement urbanistique ; pour les adultes, une politique de logement social, de l'éducation populaire (l'exposition aux lumières de la civilisation) et des emplois publics pour recréer un terreau sain propice au développement[138].

Certes, Flower n'utilise jamais le terme « libertarian »[139]. Cette reconstruction *a posteriori* et assez tardive (les années 2000) d'une tradition libertarienne de gauche témoigne de la difficulté de penser, au XXe siècle, en dehors de la dichotomie *liberal / conservative* et en particulier État-providence/libre marché[140]. Incarnée par des politiques, relayée par des intellectuels, cette dichotomie occulte des alternatives qui, si elles ne se sont jamais imposées politiquement ou intellectuellement (faute d'organisation, d'opportunité historique, de pragmatisme ou de relais suffisants dans l'opinion, les milieux intellectuels ou les corps intermédiaires), ont néanmoins joué un rôle fort, ne serait-ce que dans la mémoire radicale. C'est un moment de cette tradition alternative, oubliée (comme Kazin parle des ces progressistes populistes et évangéliques oubliés,

---

138 Le libertarisme de gauche , souci de justice et principe de non-agression en particulier, expliquent aussi comment Flower rejoint Paine et Spencer dans leur critique du militarisme et de l'impérialisme. Sur les politiques sociales, voir chapitre 4.II.

139 Le terme date de 1789 dans son acception philosophique d'antithèse au nécessitarisme. « Libertaire » apparaît en français au mitan du XIXe siècle dans les milieux anarchistes. Joseph Déjacque, « ouvrier-poète » exilé aux États-Unis après le coup d'État du 2 décembre 1851, invente le terme en 1857 pour critiquer Proudhon et son refus de l'émancipation des femmes (« Anarchiste juste-milieu, libéral et non LIBERTAIRE, vous voulez le libre échange pour le coton et la chandelle, et vous préconisez des systèmes protecteurs de l'homme contre la femme, dans la circulation des passions humaines », *De l'être-humain mâle et femelle. Lettre à P.J. Proudhon*). Il publie ensuite *Le Libertaire, Journal du Mouvement Social* à New York entre 1858 et 1861. En anglais, le sens contemporain utilisé en science politique remonte à 1945 dans une critique du second rapport Beveridge par l'économiste de l'école de Chicago Henry C. Simons (OED, CNTRL). C'est d'ailleurs ce libertarisme, antiétatique et généralement associé à la droite américaine, que l'on retrouve dans l'analyse de Foner du concept de « liberté » aux États-Unis : « libertarian » y est associé à la « renaissance du conservatisme » dans les années 50 et défini comme l'équation de la liberté individuelle et d'un capitalisme dérégulé. Quand Foner évoque les figures d'une tradition libertarienne de « gauche », il ne tisse logiquement pas de généalogie puisqu'elles ne forment pas d'école organisée, contrairement à leurs homologues de « droite » dont l'efficacité se lit dans leur influence sur la politique du second XXe siècle. Foner décrit Paine comme l'accoucheur de la liberté américaine comme droit naturel foncièrement lié à l'égalité et en opposition aux institutions. Spencer est réduit à une figure du Darwinisme social (il faut dire qu'il se réduit lui-même à ce conservatisme indifférent à la fin de sa vie). George est décrit comme le théoricien de l'interdépendance de la liberté politique et de la liberté économique. Malgré l'absence d'organisation et de dénomination, l'inspiration commune est reconnue sous l'étiquette, en négatif, de « tradition of dissent ». Pour Foner, cette tradition se retrouve par exemple dans le discours d'Eugene Debs devant la Cour suprême alors qu'il est poursuivi pour entraver l'effort de guerre en 1918 : cette figure socialiste s'inscrit dans une lignée de défenseurs d'une liberté américaine remontant à Paine jusqu'aux suffragettes en passant par les abolitionnistes. Flower puise dans cette même histoire et la perpétue. Foner, *The Story of American Freedom*, p. 15-16, 121, 128, 177, 309.

140 Il s'agit probablement de la projection rétrospective des débats contemporains et la reconstruction de « traditions » : *liberal* avec H. Croly, F.D. Roosevelt, ou L. Johnson contre *conservatives* avec l'ère Lochner de la Cour suprême, opposants au New Deal, ou R. Reagan. Cette logique, anachronique, empêche de percevoir la différence des temps et de comprendre le positionnement de certains personnages (*quid* de W. Lippmann dans cette configuration ?).

« unsung »[141]), qu'incarnent Flower et son milieu et dont nous nous proposons ici d'exhumer la vision économique et politique. Libertarisme de gauche ou antimonopolisme, c'est l'application de ce radicalisme démocratique non plus à l'économie et à la politique mais à des enjeux culturels qui divise le camp du progrès : ce sont alors les controverses qui servent de points d'entrée pour révéler, au sens photographique du terme, ces fractures.

III. Controverses : les divergences culturelles, failles du progressisme ?

Si Flower œuvre, à l'instar des progressistes plus ou moins radicaux de l'époque, au « crépuscule du laissez-faire », les fondements spencériens et libertariens de sa critique révèlent des principes philosophiques radicalement différents[142]. Passée la phase de coalition des années 1890 nécessaire pour faire avancer le réformisme dans un paysage politique où c'est le *statu quo*, incarné par le président McKinley, qui prévaut ; passée la conversion de l'époque au progressisme, *via* les expérimentations à l'échelle des municipalités, l'essor d'une l'aile « insurgée » au sein du Parti républicain (montée symbolisée par l'espoir que représente Robert La Follette et confortée par l'accession de Theodore Roosevelt au pouvoir[143]) et, enfin, la « découverte de la pieuvre » par la classe moyenne urbaine ; passée cette période où les divergence stratégiques ou idéologiques n'empêchent pas les réformateurs et radicaux de tous bords de s'accommoder de leurs désaccords pour sortir l'Amérique de l'ornière du laissez-faire, le progressisme se heurtera au confort de leur victoire culturelle (l'air du temps se cale sur leur vision). Puis, l'épuisement de l'opinion après des années d'agitation aidant, aggravé par la division du mouvement provoquée par les atteintes aux libertés civiques pendant la Grande Guerre, les désaccords sur la paix voulue par Wilson ou la légitimité de la prohibition comme politique réformiste (« a pseudo-reform, a pinched, parochial substitute for reform », selon Hofstadter), le mouvement se fragmentera pour passer au second plan dans les années 1920[144]. Les années 1910 voient donc la fragilisation du consensus progressiste ; avec la Guerre, à partir de 1915-1916, il éclatera. C'est dans cette

---

141 Kazin, *A Godly Hero*, p.149.

142 « Twilight of laissez-faire » : Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 76.

143 Il ne s'agit pas ici d'entrer dans la question, controversée, de savoir si Roosevelt était un vrai réformateur ou si sa rhétorique musclée et sa réputation de *trust-buster* n'était qu'une façade, mais de prendre en compte, quand bien même sa présidence et son approche ne se révèleraient pas à la hauteur de son image d'Épinal, sa contribution dans la légitimation d'un discours antitrust fort et d'une conception moderne d'un exécutif activiste impensables dans les années 1890. Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 124.

144 Richard Hofstadter, *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* (New York : Vintage Books, 1955), p. 289. Arthur S. Link, « What Happened to the Progressive Movement in the 1920's ? », *The American Historical Review*, vol. 64, n° 4, juillet 1959, p. 833-851.

décennie que l'égalité dans la liberté prônée par Flower entrera en conflit avec d'autres franges progressistes pour qui la justice sociale nécessite, pour le bien commun, de limiter la liberté individuelle : c'est alors la définition du « bien commun » qui fait l'objet de vives polémiques. Les coalitions deviendront impossibles et les visions incompatibles. C'est l'élection de 1896 qui mettra en scène cette reconfiguration du champ culturel mais c'est avec la question de la santé au début des années 1910, on le verra au chapitre 7, que la pièce se jouera : se révèleront alors des lignes de faille durables.

Au cœur de cette fracture dans le camp du progrès, deux moments de controverses : la première moitié des années 1890 et le début des années 1910[145]. Entre le début de la dépression de 1893 et l'élection présidentielle de 1896, une polémique déchire le pays à propos du meilleur système monétaire pour assurer le développement du pays (libre frappe de la monnaie contre étalon-or). En parallèle, une autre controverse, plus confidentielle mais aux répercussions notables, divise le milieu scientifique : quel est le rôle, dans une démocratie moderne, de la science, du sens commun et du peuple, notamment en ce qui concerne la formation des connaissances et la prise de décision politique (recherches psychiques contre psychologie, populisme contre technocratie) ? Puis, entre 1910 et 1915, ces deux versants, plus politique et plus scientifique, se rejoignent dans une controverse qui déchire le camp des réformateurs : en jeu le rôle de l'État, de l'expertise et du peuple dans la formation d'une politique de santé publique[146]. En comparaison, les autres réformes fondamentales étudiées dans cette partie ne suscitent pas de polémiques d'une telle intensité, preuve qu'elles ne touchent pas des points sensibles. Elles interrogent le sens à donner à cette expérience démocratique qu'est l'Amérique dans un monde qui change d'échelle, notamment le domaine légitime d'une extension des prérogatives de l'État, mais elles ne remettent pas en cause l'ordre intellectuel et social. Soit ces réformes veulent agir en aval et donc ne remettent pas en question le monde tel qu'il est (réformes fiscales), soit, si elles s'attaquent à une refonte complète de l'organisation sociale, économique et politique, pour la redémocratiser et la remoraliser, leur utopisme et/ou leur caractère local (municipalisation, coopération) ne semblent pas menacer le système. En outre, ces réformes restent dans les marges progressistes radicales : elles fonctionnent en vase clos dans des communautés de l'imprimé et des organisations restreintes et/ou dans un espace politique limité : circonscrits

[145] Les théorisations d'Antoine Lilti nous guideront tout au long de cette partie dans l'usage de la notion de « controverse ». Antoine Lilti, « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 25, 2012, p. 13-28.

[146] « Plus politique et plus scientifique » : la formule simplifie les enjeux que nous développerons au fil de cette partie. En effet, la controverse monétaire recèle aussi des dimensions scientifiques et la polémique sur la définition de la science porte en elle des enjeux politiques.

géographiquement et chimériques (la coopération), simplement circonscrits géographiquement et donc sujets aux négociations politiques et donc assimilables (municipalisation), trop radicales pour représenter une remise en cause crédible (la nationalisation) ; instrumentales donc négociables, voire récupérables (la démocratie directe).

A contrario, les controverses sur le bimétallisme, l'expertise et la liberté médicale mettent en jeu des principes touchant à l'ordre intellectuel et social si bien que l'enjeu et la polémique prennent une toute autre ampleur, repérable à la multiplicité et à la variété des acteurs qui s'engagent de par et d'autre, au débordement et à la dilatation de la dispute sur l'arène nationale et dans un espace médiatique total, national et idéologiquement divers. Dans les années 1890, c'est le pays tout entier qui se scinde en deux sur la question monétaire (le milieu scientifique se divise sur la question de la place du sens commun dans la formation des connaissances mais l'espace de la controverse reste confidentiel). Avec la question médicale dans les années 1910, c'est le camp du progrès qui se fracture : ce qui se joue est le deuxième acte, en catimini mais les conséquences seront durables, de la scène originelle, grandiose, de 1896[147]. Ces deux moments mettent en lumière la question du rôle du « peuple » dans une démocratie moderne, gigantisée et tellement complexe que le savoir scientifique moderne et ses techniques (l'ingénierie sociale , la science économique, la psychologie, le *scientifc management* , la science politique, la sociologie) deviennent nécessaires pour la gouverner. Les différences entre ces deux temps de la controverse ne sauraient occulter la continuité des enjeux politiques, intellectuels et culturels. Si en 1896, la question du rôle de l'État divise (politique monétaire active de relance ou minimale de rigueur, interventionnisme gouvernemental ou non pour pallier les effets de la crise), la « découverte de la pieuvre » par les classes moyennes, le *muckraking* , et la rhétorique de Theodore Roosevelt créent un climat réformiste plus favorable à l'intervention de l'État qui déradicalise, dans l'imaginaire collectif, certains engagements populistes des années 1890. En revanche, la question sous-jacente qui pose problème reste la même : qui décide les tenants et les aboutissants de cette nouvelle politique progressiste ? Quel est le rôle du « peuple » dans des questions *in fine* techniques ? Le *demos* doit-il être agent ou patient (dans les deux sens du termes dans les cas de la controverse médicale des années 1910 : la question acquiert alors une urgence particulières car elle touche à l'intime) ?

Pour Flower, les bimétallistes et les tenants de la liberté médicale, imprégné du radicalisme démocratique que porte la mémoire producériste (philosophie du sens commun ,

[147] En catimini car la controverse n'est plus portée politiquement par une élection présidentielle et socialement par une dépression, deux phénomènes qui impliquent, de fait, la population dans ses disputes et divisent intellectuels et politiques.

protestantisme poussé à son terme qui délégitime tout intermédiaire, républicanisme radical), c'est la vertu et le nombre qui, *in fine*, légitiment l'action politique. Au vu des distorsions démocratiques provoquées par l'essor des corporatismes (*trusts*, dogmatisme intellectuel), l'antimonopolisme sous toutes ses formes, économique (politique antitrust, bimétallisme), politique (démocratie directe) et culturel (populisme, science démocratique, liberté médicale), se présente comme l'urgence. Ce progressisme antimonopolistique, à fleur de peuple si l'on peut dire, s'oppose à un progressisme plus technocratique qui imagine le bien commun comme une construction d'en haut, en surplomb du social, par des experts. Si les deux tendances partagent les mêmes idéaux – le progrès social, la remoralisation de l'économie et de la politique, la cohésion du pays – et la même croyance que la science peut et doit traiter les maux du pays et peut et doit reconstruire le social, elles se divisent sur les moyens à employer et en particulier les limites de leurs sphères d'intervention. Flower associe justice et liberté et fait du processus démocratique et du choix indépendant les vecteurs du progrès : « the aim of the reformer of to-day is for a higher and fuller measure of justice. His ideal is the happiness of the people, the development of the individual, and the preservation of free government[148] ». Pour Flower et les antimonopolistes, l'activisme gouvernemental doit refléter la volonté populaire et s'il étend ses prérogatives, c'est pour protéger l'individu, alors que pour la mouvance technocratique, plus pragmatique, la fin justifie les moyens : on peut faire le bien du peuple malgré lui et l'harmonie sociale, entravée par l'individualisme excessif, doit savoir pouvoir le dépasser.

Deux visions de la modernité s'opposent : modernité technocratique où les données techniques d'experts déterminent les décisions politiques et modernité démocratique pour Flower où le choix populaire décide en dernière instance ; ou, pour reprendre les trois « langages sociaux » de Rodgers, l'efficacité contre l'antimonopolisme comme vecteur de la cohésion sociale et du progrès. Solution technique contre solution démocratique, primat du bien contre primat du juste, compétence et pragmatisme contre indépendance et souveraineté : sous les luttes pour s'approprier la rhétorique progressiste, c'est deux systèmes de valeurs qui s'opposent, deux visions des fins de l'expérimentation américaine. Il s'agit bien évidemment davantage d'un continuum : les deux camps puisent dans la même rhétorique mais mettent l'accent à des degrés divers sur les trois composantes – antimonopolisme, cohésion sociale, efficacité – du discours progressiste : Flower légitime son radicalisme démocratique par les sciences sociales par exemple et les technocrates mettent au point des politiques antitrust. Les catégories que nous proposons ici se veulent simplement heuristiques : une carte pour comprendre les positionnements dans le champ intellectuel et non les allégeances politiques. En effet, ces deux tendances ne

[148] Flower, « A Program of Progress », p. 93.

correspondent pas complètement aux désaccords politiques, par exemple l'opposition qui cristallise l'élection de 1912 entre la « Nouvelle Liberté » de Wilson et le « Nouveau Nationalisme » de Roosevelt. Nous nous situons en deçà, ou plutôt à côté, dans le champ intellectuel et culturel ; la logique politique s'en empare, y puise des idées, mais ne se situe pas sur le même plan. Ce qui apparaît comme des contradictions par le prisme de la politique (comme lutte pour le pouvoir) acquiert un sens nouveau par le prisme intellectuel et culturel : l'opposition de Robert La Follette à William J. Bryan en 1896 relève plus d'une allégeance au parti que de divergences de fond, comme le montre son évolution dès la fin des années 1890 vers des positions populistes-progressistes ; l'opposition de Theodore Roosevelt au bimétallisme et sa politique interventionniste de protection des producteurs et des consommateurs en 1912 ne sont quant à elles nullement incompatibles car elles témoignent d'une vision d'un État fort qui protège les faibles et relèvent de logiques technocratiques paternalistes.

Un fossé se creuse sur les usages de la science et le rôle du peuple. L'objet de cette partie est d'explorer comment se construisent des interprétations divergentes de ces catégories et donc du « progrès ». Pour comprendre les interactions entre ces différentes notions, nous analyserons le progressisme à l'aune d'une double articulation : l'individu et l'État, la science démocratique (qui ne nie pas le sens commun mais veut l'élever) et la science « moderne » (la formule des vainqueurs de la controverse car Flower pense tout autant incarner la modernité : il s'agit ici de la « Science » au singulier, avec une majuscule, qui deviendra la *big science* au XXe siècle). La question de la santé, au carrefour de ces questions, sert logiquement de révélateur de ce qui se joue à l'époque : la professionnalisation et la bureaucratisation de la science qui cristallisent et institutionnalisent la séparation entre vraie science et charlatans, entre savants et ignorants ; son « durcissement », c'est-à-dire sa constitution en « science dure » et sa disqualification des alternatives. La science porte en elle une valeur de vérité et d'autorité : elle relève aussi de la posture morale. Sa définition, ses limites et sa signification, dès lors qu'elles deviennent l'objet de contestation, parent le débat intellectuel de dimensions morales et épistémiques qui le radicalisent. Les sciences en marges défendues par Flower – des propositions qui refusent le matérialisme et cherchent à transcender le positivisme en y incluant une dimension spirituelle – témoignent de la pluralité et de la variété des sciences à l'époque ainsi que des désaccords sur les théories, les interprétations des phénomènes et les valeurs épistémiques. À travers le vocabulaire et les représentations de Flower et de ses adversaires, nous examinerons comment les acteurs de l'époque – scientifiques, intellectuels, pasteurs, sociologues, psychologues, médecins – fabriquent des différences culturelles. En effet, Flower partage le même cadre conceptuel que ses détracteurs : il croit dans une histoire *whig* de la science qui, depuis l'aube des temps modernes,

émancipe les individus grâce à ses lumières. Simple, son récit de la modernisation par la science postule une dynamique de progrès enclenchée au « siècle de Thomas More » et incarnée par trois figures de l'aventure du savoir, entendu comme quête et refus des conventions : Martin Luther, Christophe Colomb et Nicolas Copernic (la Réforme libère l'esprit de l'obscurantisme et permet à la logique scientifique de supplanter le dogmatisme médiéval)[149]. Flower veut cependant imposer sa définition : il se bat pour imposer les *cranks* sur la scène intellectuelle et, grâce à leurs savoirs, fertiliser le savoir dominant et même le convertir. À la fabrique de la science technocratique « moderne » (notamment par la construction d'un repoussoir le *crank*, ce faux technicien qui fait dérailler le progrès) répond la volonté antimonopolistique de maintenir des savoirs ouverts aux marges intellectuelles pour sa production et au peuple pour son appropriation[150].

Le récit des réformes fondamentales prônées par Flower et des controverses des années 1890 et 1910 auquel il prend une part active permet de comprendre comment les failles qui fragilisent le consensus progressiste dans le champ intellectuel au tournant du siècle finissent par s'élargir à une tel point qu'antimonopolisme et technocratie deviennent irréconciliables, ou, comment les logiques de cohabition et de coalition, souvent difficiles mais possibles, deviennent impensables. Chaque camp nie alors à ses adversaires la qualité de « progressiste » : les questions idéologiques deviennent culturelles puis identitaires. Il ne s'agit pas ici de revenir à une définition univoque du progressisme ou de dire qui est progressiste ou ne l'est pas, ce qui signifierait, d'une

---

[149] Flower, *The Century of Sir Thomas More* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896), p. 289. La vision de la science proposée par Flower est donc un exemple typique de l'histoire des sciences telle qu'elle s'est forgée outre-Atlantique : la cohabitation d'une approche « diffusionniste » qui fait de l'Europe le lieu de naissance de la science moderne et d'une lecture exceptionnaliste qui fait des États-Unis une « nation destinée à l'excellence scientifique, déclinaison supplémentaire de leur *manifest destiny* ». Joyce E. Chaplin, « Épistémologies coloniales aux États-Unis », *in* Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 327-328.

[150] L'histoire des sciences est probablement un des champs de recherche qui s'est le plus renouvelé ces quarante dernières années : l'histoire des théories ou des institutions scientifiques s'est vue enrichie pas l'épistémologie historique (notamment les travaux de Michel Foucault) puis par les *science studies*. Ces « études des sciences » cherchent à comprendre la dimension sociale et politique de la production des savoirs scientifiques : elles analysent les conditions de possibilité de la construction de la science (ses pratiques, ses lieux, ses instruments, les modalités de la circulation de ses résultats). C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de la sociologie des sciences que l'histoire des intellectuels (entendue à la fois comme histoire des idées et histoire culturelle des pratiques intellectuelles) s'est intéressée aux controverses : les disputes permettent de retrouver une pluralité sous « l'impression unifiée » que la science donne (Chaubet, Tresch). Plus récemment, l'histoire des sciences a commencé à interroger la multiplicité des savoirs et leurs interactions à l'échelle globale. Notre étude des postulats scientifiques du progressisme antimonopolistique de Flower s'inscrit dans la continuité des *science studies*, de la sociologie des sciences et d'une histoire transatlantique du réformisme. Pour un bilan récent (et nécessairement provisoire) d'une histoire globale des sciences, voir Pestre, Raj et Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation.* Chaubet, « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle », p. 188. John Tresch, « Des natures autres. Hétérotopies de la science au XIXe siècle », p. 145, 150, *in* Pestre, Raj, Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2.*

part, retomber dans cette logique identitaire qui divisa (et divise toujours) le camp réformateur et, d'autre part, empêcherait de recouvrer les dynamiques politiques de l'époque, leur fluidité mais aussi la cristallisation graduelle de leurs divergences. La nature plurielle du mouvement est maintenant largement documentée, affirmée une fois pour toutes notamment par Flanagan. Néanmoins, sous la multiplicité des moyens employés, des positions idéologiques, des propositions de réformes souvent contradictoires, des stratégies politiques et des conflits entre différents usages, parfois antagoniques, des « langages sociaux », le même idéal pousse les réformateurs. Pour Flower, cet idéal commun est évident :

> To appreciate the significance of the various movements that are really making for progress, we must never lose sight of the fact that the war that is on to-day is one, though the armies are many; and though they are fighting on different highways, the eyes of the leaders are consciously or unconsciously riveted on the same glorious goal in political life, democracy or the genius of free government is combatting reaction, class-rule, militarism, and imperialism. In the domain of economics, the battle is between the people and privilege– between the millions of producers and consumers demanding equality of opportunities and of rights, and the favored few who through monopoly rights and other special privileges are becoming the overshadowing peril of the Republic. In the field of literature, the practical idealists and the friends of enlightened veritism are alike warring with the reactionary dilettantism which, innocent of moral virility, seeks the smile of privileged interests by substituting the vicious formula, "Art for art's sake," for those of "Art for justice and utility" and "Art for progress." In religion, the conflict is between the spirit and the letter, freedom and bondage[151].

Même Flanagan postule, sous la diversité des « voyageurs » et des « routes », une « destination » commune. La pluralité des manifestations n'invalident pas l'existence d'idéaux communs : moderniser le pays, en finir avec les abus du laissez-faire , agir pour tempérer les excès de l'industrialisation et de l'urbanisation et améliorer le système pour améliorer le sort des Américains (« a generalized commitment to meliorist political action—scientifically designed, morally justified, and democratically controlled—yet without unanimously supporting any particular reform »)[152]. Des questions demeurent cependant : quelle science et par qui ? Quel

---

[151] Flower, *Progressive Men*, p. 220.

[152] Pour Flanagan, les progressistes se rejoignent, *a minima*, dans leur volonté de réguler, grâce à l'État, le capitalisme pour qu'il fonctionne plus efficacement. Gendzel va dans le même sens et rajoute l'idée d'un mise à distance d'une conception individualiste de la société et de ses maux : « anyone who understood the social causes of individual poverty, anyone with faith in society's capacity to choose and shape its own destiny, anyone eager to enhance state power to match the newly emergent aggregations of private economic power, was *ipso facto* a progressive ». Nugent rajoute à la régulation des excès l'exigence de justice sociale : « they held in common, however, a conviction that

contrôle démocratique ? Quels sont son rôle et son domaine d'application ? Quel degré d'« action politique mélioriste » et donc d'activisme étatique ?

Les questions d'échelle et de domaine de compétence différencient les réformateurs : les mêmes mots galvanisent le pays mais il ne recouvrent pas la même réalité. Les controverses des années 1910 révèlent comment, sous les aspirations communes et l'évident bienfait des idéaux – le progrès, la démocratie, l'égalité des chances, le respect des droits, l'autorité de la science – se joue une lutte pour leur définition et leur champ d'application. Les représentations des valeurs progressistes divergent tellement qu'elles deviennent mutuellement exclusives : la définition des progressistes technocrates pour Flower nie l'idée même de progressisme ; *idem* pour ses contradicteurs avec l'antimonopolisme. Le débat porte alors sur qui est un *vrai* progressiste ou non. Flower ne suggère-t-il pas, dans son inventaire, de distinguer le mouvements réformateurs de leurs imitations (« movements that are *really* making for progress ») ? La frange plus populiste, on le verra, sortira perdante de cette dispute. Cette seconde partie retrace donc la chute de la maison progressiste ou comment le « long moment réformiste » (chapitre 4), son élan commun, se brise et comment le champ intellectuel passe de multiples progressismes qui cohabitent plus ou moins facilement à une lutte de pouvoir symbolique pour décider qui a le droit d'habiter la maison commune.

Flower cherche à réformer le pays pour qu'il reste fidèle à sa promesse originelle d'émancipation et d'épanouissement. L'antimonopolisme lui fournit un idéal moral : en l'appliquant à des questions économiques (les *trusts*) mais aussi culturelles et intellectuelles (la science, la médecine, la religion), il pense une opposition à la bureaucratisation de l'économie, du savoir et de l'État qui divisera le progressisme. *Via* la question culturelle – le refus, par la science « moderne », de prendre en compte le sens commun et la vertu individuelle pour construire le progrès social – s'opèrera un glissement de la critique du *big business* à celle, naissante, du *big government* . Puis, en réaction contre ces deux figures de la dépossession, Flower opèrera un retour aux sources protestantes du progrès qui, à la fin de sa vie, s'épanchera dans sa lutte pour la liberté médicale et dans un appel à une « Nouvelle Réforme » contre la supposée volonté de

---

society should be fair to its members (white, native-born ones, anyway), and that governments had to represent the people and to regulate their interest ». Les synthèses de McGerr et Stromquist ont la même analyse : le progressisme comme un mouvement incarné par la classe moyenne (ou inspiré par ses idéaux) qui cherche à remédier aux maux sociaux et aux abus causés par l'industrialisation.

Flanagan, *America Reformed*, p. vi-viii, 10. Glen Gendzel, « What the Progressives Had in Common », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 10, n° 3, juillet 2011, p. 334, 337. Walter Nugent, *Progressivism : A Very Short Introduction* (New York : Oxford University Press, 2009), p. 5. Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 113-132. Michael McGerr, *A Fierce Discontent : The Rise and Fall of the Progressive Movement in America 1870-1920* (New York : Free Press, 2003). Shelton Stromquist, *Reinventing "The People": The Progressive Movement, the Class Problem, and the Origins of Modern Liberalism* (Urbana : University of Illinois Press, 2006).

monopolisation par le catholicisme. Dans ces controverses, la distinction culturelle entre antimonopolisme et technocratie produit la séparation sociale puis une opposition politique qui divisera la gauche et, d'une certaine manière, la condamnera[153]. C'est le récit de cette fracture aux multiples facettes – économiques, politiques, scientifiques, religieuses – que cette partie se propose d'examiner : revoir à nouveau frais les origines du récit de la modernisation qui se forge à la faveur de la victoire d'une version technocratique du progressisme et la relégation de l'alternative antimonopolistique dans les marges de l'histoire.

[153] Levine analyse cette dynamique de distinction et « l'émergence d'une hiérarchisation culturelle » stricte au tournant du siècle dans le domaine du théâtre ou des musées : nous nous proposons d'appliquer ses analyses à la politique et à la constitution d'une science « normale ». Lawrence W. Levine, *Highbrow/Lowbrow : The Emergence of Cultural Hierarchy in America* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1994 [1988]). Voir aussi Roger Chartier, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe - XVIIIe siècle)* (Paris : Albin Michel, 1996), p. 145.

CHAPITRE 6.
Innover pour préserver l'individu : les « réformes fondamentales »

Accéder à la modernité : (re)moraliser, (re)démocratiser

« Corporation, n. An ingenious device for obtaining individual profit without individual responsibility », Ambrose Bierce[1].

S'il fallait résumer en une formule la radicalité des politiques antimonopolistiques que Flower propose pour remettre le pays sur les rails (d'un progrès juste), il suffirait d'extraire l'ironie de l'aphorisme de Bierce, garder sa vérité et le lester du moralisme grave de Flower. Le lecteur verrait alors les contours d'un égalitarisme libéral, une adaptation aux réalités modernes de sa pensée organiciste, une *via media* entre laissez-faire et socialisme militaire à l'allemande : « économie morale : système ingénieux pour le bien commun grâce à la responsabilité individuelle ». Flower ancre sa lecture morale du social et du politique dans des considérations économiques. L'indépendance politique suppose l'indépendance économique : pour faire advenir un ordre social juste, il faut donc impérativement rétablir un environnement économique juste. Cela implique pour les travailleurs de se libérer de la sujétion aux diktats managériaux des *corporations* et, idéalement, du salariat (idéalement car Flower sait le retour à une économie de petits entrepreneurs-producteurs utopique : l'organisation économique doit alors, au moins, replacer l'humain au centre). Un citoyen au sens plein du terme doit pouvoir jouir du fruit son travail : l'antimonopolisme a donc pour but de rendre aux producteurs ce qui leur appartient et de mettre un terme à la confiscation de la production par les grands industriels ou les banques. Les monopoles, en effet, touchent à l'intégrité, à la valeur et à l'essence même de l'individu : la dépossession économique est aussi une privation de droits naturels et de libertés essentielles, une aliénation à la fois économique et politique.

[1] Ambrose Bierce, *The Unabridged Devil's Dictionary* (Athens, GA : University of Georgia Press, 2002 [1911], p. 43.

L'antimonopolisme pense la justice en termes de « droits » mais aussi de « mérite », une approche plus ancienne de la morale, certains diraient prémodernes, qui se retrouve pourtant chez le philosophe du progrès qui influence tant Flower : Spencer. En effet, sa philosophie morale du mérite (« each shall receive the benefits and evils due to his own nature and consequent conduct »), traduite en termes économiques, légitime l'éthique du producteur . En outre, le « mérite » fait du produit du travail une extension de la propriété de soi, de sa souveraineté, c'est pourquoi sa confiscation est aussi décrite comme la fin de la démocratie et la déshumanisation des travailleurs (une dévirilisation, voire une animalisation, qui serait alors, dans les textes de Flower, moins un jugement de valeur qu'un regard désolé et amer sur une aliénation). Flower puise ici dans la pensée d'Henry George et en particulier sa théorie de la propriété fondée sur le travail : il distingue biens propres, c'est-à-dire le fruit du travail de l'individu, l'œuvre qui prolonge sa personnalité, et biens communs, c'est-à-dire le droit égal à ce qui est donné (par Dieu) et appartient donc à tous. George résume cette morale lockéenne de la propriété ainsi : « the rightfulness which attaches to individual property in the produce of labor implies the wrongfulness of individual property in land[2] ».

La terre, donnée à tous, est aussi une promesse d'abondance pour qui sait user de ses facultés, promesse qui fut au cœur du américain. Avec la raréfaction des ressources foncières à l'époque de Flower, c'est la promesse d'un accès, plus abstrait mais tout aussi intime, à l'abondance de droits – des moyens d'exprimer son potentiel et de progresser – qui fonde le système : moyens d'exprimer son opinion (la liberté d'expression, la démocratie) et ses facultés (le droit à la « poursuite du bonheur » par le travail et les échanges). Sachant que ce droit d'accès est acquis à tout citoyen à sa naissance, l'on comprend que Flower puisse voir dans la montée des *trusts* une façon de priver les Américains de la jouissance de leurs droits et une violation du contrat qui *fait* l'Amérique (la fonde et la perpétue). En effet, les politiques protectionnistes ont détourné des terres publiques pour les donner aux compagnies de chemins de fer ou bien les monopoles bloquent l'accès des producteurs au commerce : tarifs exorbitants imposés aux

[2] George, *Progress and Poverty*, p. 303. C'est en effet John Locke qui le premier explique cette distinction dans son *Second traité du gouvernement* (1690) au chapitre 5 (« Of Property »), paragraphe 27 : « Though the Earth, and all inferior Creatures be common to all Men, yet every Man has a Property in his own Person. This no Body has any Right to but himself. The Labour of his Body, and the Work of his Hands, we may say, are properly his. Whatsoever then he removes out of the State that Nature hath provided, and left it in, he hath mixed his Labour with, and joyned to it something that is his own, and thereby makes it his Property. It being by him removed from the common state Nature placed it in, hath by this labour something annexed to it, that excludes the common right of other Men. For this Labour being the unquestionable Property of the Labourer, no man but he can have a right to what that is once joyned to, at least where there is enough, and as good left in common for others ». John Locke, *Two Treatises of Government (or Two Treatises of Government : In the Former, The False Principles, and Foundation of Sir Robert Filmer, and His Followers, Are Detected and Overthrown. The Latter Is an Essay Concerning The True Original, Extent, and End of Civil Government, in The Works of John Locke in Nine Volumes. vol. 4* (Londres : Rivington, 1824 [1689]), p. 353-354.

agriculteurs par ces mêmes compagnies pour le transport des marchandises ou par les banques pour le crédit. La logique s'applique aussi aux ouvriers : l'absence de régulation efficace du marché du travail revient à les asservir, à confisquer à la fois leur force de travail et leur potentiel qui leur permettent de s'épanouir personnellement et de contribuer à la richesse commune. Par conséquent, pour Flower, les monopoles s'avèrent non seulement immoraux mais ils représentent aussi un péril littéralement mortel pour l'individu et pour la promesse américaine.

Des réformateurs comme Flower ont donc pu puiser dans la philosophie économique d'Henry George une éthique du producteur à la fois traditionnelle, libérale, et individualiste mais aussi radicale, collective et juste. Au georgisme s'ajoute la loi de l'égale liberté, puisée dans Spencer, qui donne à Flower un moyen de penser la liberté individuelle dans l'égalité et la justice. C'est sur ces deux bases que Flower fonde son réformisme : il s'agit d'inventer des moyens pour garantir à tous l'accès à la promesse américaine – conditions de vie et de travail décentes, crédit, transport de sa production, communication de ses idées, rôle politique – et plus largement à la modernité et à ses bienfaits : s'assurer que l'individu puisse exprimer sa liberté et participer à l'aventure américaine. La presse et les avancées technologiques (trains, télégraphes) ont précipité l'intégration du pays un tout national et de plus en plus interdépendant et, plus largement, l'intégration du monde développé (une « première mondialisation ») ; or, cette incorporation s'est faite au prix de la confiscation et l'injustice sociale (et donc de la violence), il faut donc remoraliser et redémocratiser cet accès à la modernité : accès pensé en termes concrets (les infrastructures de transport et de communications, les « people's highways » comme les nomme l'universitaire et contributeur régulier de *The Arena* Frank Parsons) et abstraits (la possibilité de participer à l'économie ou à la politique et à améliorer son sort)[3].

Pour défaire les monopoles, il faut commencer par libérer pour l'individu cet accès à la modernité, le débarrasser des ingérences qui l'asservissent. Pour libérer, il faut donc guérir le système, le ramener à la santé, c'est-à-dire restaurer un environnement qui laisse à l'individu toute latitude pour se développer. Conscient qu'il faut bien composer avec cinquante ans de dérives et qu'une table rase ne saurait être possible ni souhaitable, il cherche, au moins, à rendre aux individus le fruit de leur travail. Les réformes fondamentales de Flower sont les instruments pour recréer ce terreau et, en attendant, redonner aux citoyens ce qui leur est dû : construire, en somme, une liberté et un individu pour l'âge industriel. Il s'agit d'un traitement et d'une prophylaxie : créer des conditions qui empêchent le développement des monopoles et, plus

[3] Christophe Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité* (Paris : Armand Colin, 2011), p. 261-266, 271. Nous reprenons ici le titre du chapitre 9 de Charle : « Accéder à la modernité ». Frank Parsons, « The People's Highways », *The Arena*, vol. 12, avril 1895, p. 218-227 ; « The People's Highways. II. Municipal Highways – Street-Car Lines, Telephones, etc. », *The Arena*, vol. 12, mai 1895, p. 393-405.

largement, la corruption de l'environnement politique et politique. En d'autres termes, il s'agit d'instaurer des structures sociales (environnement sain : logements sociaux, tempérance etc.), culturelles (l'ingénierie spirituelle par la presse, l'art, l'éducation populaire) et surtout, pour traiter le mal à la racine, institutionnelles (politique monétaire, démocratie directe, nationalisation, coopération) qui incitent, indirectement, le comportement moral et l'autonomie et découragent les comportements immoraux. « Inciter » et non « contraindre » : dans l'approche libertarienne de Flower, les transactions ne peuvent être que volontaires, sans coercition. En somme, les pouvoirs publics agissent sur l'architecture du choix et non sur le choix lui-même car l'individu reste souverain. La culture malsaine, militariste, impérialiste, violente, indifférente aux souffrances humaines, que combat Flower ne fonctionne pas autrement : tout est fait, selon lui, pour créer un environnement délétère qui incite les individus à se comporter brutalement et égoïstement. Les questions économiques et politiques relèvent bel et bien, en dernière analyse, d'enjeux culturels.

L'approche de Flower tient à la fois du paternalisme culturel (l'éducation populaire suppose une hiérarchie intellectuelle où les idéaux des pionniers – le Vrai, le Beau et le Bien – comme les conclusions de la science, de par leurs évidents bienfaits selon Flower, s'imposent naturellement, sans contrainte, au « peuple »), du radicalisme démocratique et du libertarisme de gauche . Le rôle de l'État dans ce contexte, qui ni ne laisse faire, ni ne pourvoit aux besoins des individus, reste ambigu pour qui est, ici encore, habitué au débat entre néo-libéralisme et État-providence, ce qui témoigne d'une réflexion intense à l'époque sur les prérogatives de cette institution alors en pleine métamorphose. La lecture morale de Flower, curieusement, rejoint les conclusions récentes de la psychologie et de l'économie comportementale : dans leur ouvrage, *Nudge*, Thaler et Sunstein prônent un « paternalisme libertarien » qui, comme Flower, réconcilie liberté de choix et orientation des décisions individuelles par un État interventionniste qui œuvre au progrès social[4]. C'est sur ces questions de domaine de compétence de l'État et de place de l'individu que la frange antimonopolistique et plus technocratique se diviseront : différentes visions de la liberté et de la guérison s'opposeront. Pour Flower, la solution technique, on le verra, est un remède qui tue le patient dès lors qu'elle est imposée, par le haut, sans discussion. L'incorporation de mécanismes sociaux dans l'ordre naturel se heurtera à l'opposition des tenants du laissez-faire et des libres-penseurs radicaux qui refusent toute ingérence mais aussi à celle de ces progressistes qui verront dans cet ordre naturel le lieu des inégalités et voudront construire un

[4] « Libertarian paternalism is a relatively weak, soft, and nonintrusive type of paternalism because choices are not blocked, fenced off, or significantly burdened. […] Still, the approach we recommend does count as paternalistic, because private and public choice architects are not merely trying to track or to implement people's anticipated choices. Rather, they are self-consciously attempting to move people in directions that will make their lives better ». Richard H. Thaler et Cass R. Sunstein, *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness* (New Haven, CT : Yale University Press, 2008), p. 5-6.

monde nouveau, avec ou sans l'assentiment populaire. Cette seconde partie analyse les multiples lignes de fractures que la position de Flower crée autour de la définition de la liberté et du rôle de l'État : si les progressistes considèrent les pouvoirs publics nécessaires pour traiter les problèmes nés d'un monde démesuré, les différentes conceptions de ses domaines d'application (où placer la limite entre le bien propre de l'individu et le bien commun) les diviseront irrémédiablement.

Pour Flower, protéger l'individu suppose qu'il recouvre d'abord son indépendance économique. Le pays a mal tourné pour lui après 1865 : il faut donc le remettre dans le droit chemin et le réorganiser sur des bases plus éthiques et en accord avec la liberté et la formule du progrès qui a fait son génie. Dans un monde qui a radicalement changé, résultat de décennies d'un système corrompu, et qui change sous l'influence d'un changement d'échelle sans précédent, de nouveaux outils sont nécessaires pour perpétuer les idéaux originels. En somme, il faut que tout change pour que le pays reste tel qu'il est[5]. Flower, comme le parti démocrate avec Bryan, adapte le jeffersonisme au monde moderne. Il puise dans la vision démocratique et égalitarienne les raisons de son propre dépassement : le gouvernement limité n'est plus le garant de la liberté, si bien qu'il doit évoluer justement pour maintenir cette liberté[6]. Pour Flower, il faut réformer sur plusieurs fronts ; il ne partage pas par exemple la conviction d'Henry George ou de Tolstoï qu'une mesure radicale unique (pour eux, la réappropriation de la terre et de ses richesses), en traitant les problèmes à la base, remédiera à tous les problèmes[7]. Les multiples réformes fondamentales qu'il préconise d'une part libèrent le producteur des dépendances et lui restituent le fruit de son travail et, d'autre part, restituent au public ce qui appartient à tous[8] :

- la libre frappe de la monnaie *(free silver)* comme moyen, pour le citoyen et le « peuple », de se réapproprier les moyens d'échanges *(public ownership of currency)* ;
- la démocratie directe comme moyen, pour le citoyen et le « peuple », de se réapproprier la politique *(public ownership of government)* ;
- la municipalisation et de la nationalisation, c'est-à-dire une démocratie de l'accès à la propriété commune, comme moyen, pour le citoyen et le « peuple », de se réapproprier

[5] Nous adaptons ici la formule de Tancredi Falconeri, aristocrate qui s'engage dans la révolution garibaldienne et personnage du roman et du film *Le Guépard* : « si nous voulons que tout reste tel que c'est, il faut que tout change ».

[6] Charles Postel, *The Populist Vision* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2007), p. 142.

[7] Flower, « Count Tolstoy on the Land Question », », vol. 34, décembre 1905, p. 634.

[8] L'antimonopolisme et le libertarisme de gauche sont les seuls à même de maintenir l'éthique du producteur (un travail qui a du sens et qui forge l'humain) à l'âge industriel. Dans son histoire culturelle du tournant du siècle, Trachtenberg note d'ailleurs le lien entre producérisme et questions d'échelle : « the underlying "producer's philosophy" seemed an attack more on the scale of capitalism ». Alan Trachtenberg, *The Incorporation of America : Culture and Society in the Gilded Age* (New York : Hill and Wang, 1982), p. 176.

les biens communs et, en ce qui concerne les moyens de transports et de communication, comme moyen de démocratiser les accès à la richesse commune *(public ownership of utilities and the railroads)* ;

- la coopération, c'est-à-dire une « démocratie du travail *(industrial democracy)* », comme moyen, pour le citoyen et le « peuple », de se réapproprier l'économie *(public ownership of the economy)*.

Cette « émancipation économique pacifique » veut appliquer l'idéal démocratique au champ économique ; elle permet l'émancipation politique : indépendant, l'individu redevient acteur dans la cité[9]. Flower puise son inspiration tous azimuts : il fait son éducation progressiste à la fois dans le milieu des intellectuels engagés dans un débat transatlantique et transpacifique sur les politiques sociales et dans les marges géographiques et intellectuelles (les populistes puis les fermiers des périphéries du pays convertis au socialisme ou suivant William J. Bryan). Dans les pages des magazines de Flower se rencontrent l'Europe des visions sociales, les expérimentations en Australasie et l'Amérique radicale du XIXe siècle, son approche morale (l'éthique du producteur) et ses modèles intellectuels (George, Bellamy) : cette dernière sert de cadre pour comprendre l'assimilation des deux premières[10]. Le populisme, véritable école du radicalisme pour Flower, modèle les engagements politiques de cette frange radicale de la classe moyenne : transport, monnaie, réforme agraire et démocratie directe ; ils définissent le programme de recherche que Flower et ses contributeurs étudieront dans les laboratoires européens.

L'exemple de Flower et de ses magazines, caisses de résonance de ces multiples courants, montre que l'antimonopolisme s'inscrit sciemment dans une approche internationalisée des problèmes sociaux : son absence dans la somme de Rodgers sur les échanges transatlantiques et l'affirmation de l'historien que le langage antimonopolistique est le « plus particulièrement américain » de la rhétorique progressiste occultent la multiplicité et la fluidité d'une réflexion réformatrice bouillonnante à l'époque. Flower offre une tribune aux marges intellectuelles comme aux universitaires les plus renommés, aux radicaux les plus inquiétants comme aux réformistes les

---

[9] Flower, « Editorials. How to Make the Republic the Greatest World Power », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 540.

[10] Au carrefour de ces différentes approches du progressisme, Flower et ses magazines permettent de comprendre les liens mais aussi les tensions et les fractures entre les divers milieux, exhumés dans les recherches récentes, qui participent à la construction d'un climat réformiste : les populistes (Nugent), les fermiers des périphéries du pays (Sanders), les intellectuels cosmopolites engagés dans un débat transatlantique sur les politiques sociales (Rodgers). Robert D. Johnston, « Re-Democratizing the Progressive Era : The Politics of Progressive Era Political Historiography », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 1, n° 1, janvier 2002, p. 68-92. Nugent, *Progressivism*. Elizabeth Sanders, *Roots of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917* (Chicago, Londres : University of the Chicago Press, 1999). Rodgers, *Atlantic Crossings*.

plus respectables, à des lettrés comme à des militants dans l'action de terrain ou des politiques aux affaires, à des Américains cosmopolites ou à des Néo-Zélandais et des Européens[11]. Les modèles étrangers montrent comment l'ont peut innover sans que le pays perde son âme :

> While corporate wealth and privilege have been industriously intrenching themselves in our government, Switzerland, New Zealand and other commonwealths have steadily met changed conditions and dangers with adequate measures and innovations which, while being in strict alignment with the spirit of republican government yet have been so framed as to protect the genius of democracy from the mastership of privilege and reaction[12].

Rodgers ne prend pas en compte ces connections (forgées, entre autres, par Flower) et, ainsi, dans le cas de l'antimonopolisme, sombre dans l'exceptionnalisme qu'il déconstruit par ailleurs pour les intellectuels plus versés dans les langages sociaux de l'efficacité et la cohésion sociale. Il y a dans l'antimonopolisme quelque chose qui résiste à la tendance historiographique qui cherche à « déexceptionnaliser » le réformisme. Ce « quelque chose » semble tenir à une réticence à prendre en compte comme alternative crédible un mouvement en marge des milieux intellectuels traditionnels. *Atlantic Crossings* est peuplé de professeurs et d'étudiants passés par l'université allemande, de touristes amateurs de Grand Tour sociologique, d'experts qui travailleront dans les bureaucraties à l'échelle des États fédérés (la coopération entre l'Université du Wisconsin et le gouverneur Robert La Follette pour ne prendre que l'exemple le plus emblématique) ou de l'État fédéral (gouvernements Roosevelt et surtout Wilson, notamment pendant la Grande Guerre). Le parfum plébéien des populistes et la radicalité de leurs propositions par exemple, les excentricités pseudo-scientifiques et spiritualistes des compagnons de route de Flower (par exemple Buchanan) ou l'extrême ferveur protestante de leurs sympathisants (comme une modalité de la solution aux maux du pays et pas simplement une vague inspiration : la morale comme agent du progrès social et pas uniquement un idéal) semblent indignes de figurer aux côtés des héros cosmopolites de Rodgers et de leurs solutions techniques et scientifiques[13]. Or, Flower ne sépare pas ces deux sociologies et ces deux cultures réformatrices. Il semble que ce soit le populisme, *in fine*, qui pose problème : des distinctions culturelles et sociales qui perpétuent les lignes de fractures inaugurées il y a plus d'un siècle et que la trajectoire de Flower permettra d'explorer[14]. Au début des années 1890, Flower lance *The Arena*

---

[11] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 124. Sur la diversité des leaders réformistes, voir Flower, « The Eternal Vanguard of Progress », vol. 26, juillet 1901, p. 91-93.

[12] Flower, « Notes and Comments », vol. 31, mai 1904, p. 551-552.

[13] Ou, tout du moins, Rodgers ne les voit pas : la question de ces marges ne se pose pas.

[14] À ce sujet, voir la critique de Rodgers par Scroop : « For some scholars steeped in the lore of US exceptionalism, the idea that populism was a mobile, and sometimes outward-looking, mode of politics remain a bridge too far. By

pour combattre l'ignorance du public au sujet des expérimentations sociales en Europe (« acquainting America with work in foreign experiments stations ») et des populistes qui se révoltent dans les périphéries du pays : deux modalités du réformisme passées sous silence ou décrédibilisées, sinon outragées, dans la presse classique selon lui[15]. C'est un signe supplémentaire

---

failing to acknowledge the existence of an antimonopoly Atlantic, Rodgers unwittingly reveals the enduring power of exceptionalism ». À propos de ces voyages populistes, Scroop parle de « destinations et de rencontres non conventionnelles *(nonstandard)* », preuve de la force du texte de Rodgers qui a imposé une norme qui régit les liens entre réformisme et échanges transatlantiques. Même un analyse bienveillante du populisme américain souligne que ses vertus ne se retrouvent pas de ce côté de l'Atlantique : « A l'inverse des États-Unis, on ne trouve guère, en Europe, l'idée que les populistes défendent une démocratie participative égalitaire et égalitaire et prêchent pour un programme progressiste de réformes sociales. Le suffixe érige le populisme, en Europe, comme contre modèle fondamental de la pensée démocratique » (Skenderovic).

Hofstadter fait la même erreur que Rodgers et voit dans l'antimonopolisme une spécificité américaine due à la forme particulièrement extrême prise par les monopoles aux États-Unis à cette époque et une tendance nord-américaine à considérer la concurrence comme un moyen de régulation sociale (une « force économique, politique, et morale »). Pour lui, la tendance antimonopolistique est ancrée dans le pluralisme de la pensée démocratique et l'économie classique. Ce portrait correspond tout à fait à l'engagement de Flower à une nuance près : si l'antimonopolisme est légitimé dans le langage radical et moral de la tradition américaine, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas présent (peut-être drapé de mots différents) de l'autre côté de l'Atlantique et que les réformateurs américains ne cherchent pas des solutions en Europe. Dans son article, Scroop décrit par exemple les contacts de Bryan et La Follette avec leurs homologues antimonopolistes européens : ces échanges ressemblent à ceux décrits par Rodgers sauf que les discussions ne portent pas que sur la municipalisation des services publics par exemple mais aussi sur les coopératives pour La Follette, ou sur le bimétallisme, la question foncière et le georgisme (à travers la question irlandaise) pour Bryan. De toute évidence, des études plus approfondies de « l'Atlantique antimonopolistique » permettraient de mieux appréhender un objet finalement peu connu. Les variations sémantiques empêchent probablement de saisir les connections ; les mots de ce progressisme radical posent problème : ni Bryan, ni La Follette, ni les Européens n'adoptent « populisme » et « antimonopolisme » reste marginal.

L'antimonopolisme de Flower se rapproche par exemple du « possibilisme » de Paul Brousse (1844-1912). Figure un peu oubliée du socialisme français, ancien anarchiste, figure de proue du « possibilisme » (courant socialiste qui fait du municipalisme la base de la transformation sociale), Brousse veut transformer les monopoles capitalistes en services publics. Le programme qu'il décrit ressemble à s'y méprendre à celui de Flower : grands travaux d'irrigation, ateliers municipaux, nationalisation des industries, municipalisation des services publics de l'éclairage, de l'eau et du transport, arbitrage pour les conflits sociaux et internationaux, « enseignement intégral » (scientifique, professionnel, humaniste et l'élimination de tout enseignement religieux). La présentation de l'ouvrage résume ce que nous avons exposé dans l'introduction de cette seconde partie : l'enjeu est « bien celui de la souveraineté du peuple dans l'égalité entre citoyens. […] Les services publics deviennent alors le moyen d'organiser socialement le principe républicain d'égalité, l'outil politique de l'auto-émancipation du prolétariat pour une citoyenneté active […]. C'est surtout contre les monopoles nés de la concentration capitaliste (mais aussi contre la conception d'un État-patron prestataire de services publics), que l'intervention de l'État et des collectivités locales devient nécessaire selon des missions monopolistiques respectivement partagées : à la commune la charge de l'unité sociale par la démocratie directe et du monopole du travail ; à l'État l'unité politique de la République et, face au monopole du capital, le monopole sur le domaine foncier, les grandes industries et l'enseignement intégral (ceci dans la nation, mais aussi d'autres services publics, internationaux, devront être dévolus à la Confédération des peuples : chemins de fer, postes et télégraphes etc.) ».

Scroop, « In Search of a Populist Atlantic », p. 110-112, 118, 121-123. Skenderovic, « populisme », p. 105. Hofstadter, « What Happened to the Antitrust Movement ? », p. 195. Paul Brousse, Bruno Antonini (éd.), *La Propriété collective et les Services publics* (Paris : Aux bureaux du « Prolétaire », 1910 [1883] ; Lormont : Le Bord de l'eau, 2011).

[15] Flower, *Progressive Men*, p. 90, 134.

des défaites de Flower que ses leçons ont été oubliées : l'ambition de cette partie est de donner à voir cet espace réformiste du Kansas à la Nouvelle-Zélande, du *crank* au spécialiste cosmopolite.

Selon Flower, la politique doit garantir à tous l'accès aux richesses de la nation, au *commonwealth* , terme central sous sa plume pour décrire la communauté et ses liens solidaires d'obligations mutuelles, et plus concret que le métaphorique « corps social ». Ce vieux terme, polysémique, plonge dans les racines politiques de la philosophie de Flower : tradition radicale anglaise, système républicain régi par la loi où le peuple s'engage par contrat à œuvrer au bien commun, et par synecdoque le « bien-être » de la communauté, en d'autres termes la santé du corps social et la communauté elle-même[16]. Flower l'utilise dans ce sens quand il évoque le sort commun des victimes du système capitaliste : il exprime une conception systémique des vertus comme des maux sociaux[17]. Le mot s'impose dans les milieux coopératifs : ils imaginent des systèmes pour remoraliser l'économie et resouder la communauté.

La démocratisation de l'accès aux biens communs touche au cœur de la pensée de Flower. L'organisation économique et politique peut collectiviser les moyens d'accès mais pas les choses elles-mêmes, ce qui contreviendrait à la propriété privée (une extension de la propriété de soi) : une pensée du médium idéal donc qui abolirait les intermédiaires entre le citoyen et le bien commun. La réappropriation des moyens d'échanges doit favoriser la libre circulation des biens et des idées : la politique donc organiser un environnement propice, c'est-à-dire un cadre légal pour que les moyens d'échanges ne soient pas entravés, qu'il s'agisse d'instruments politiques immatériels (l'argent) ou matériels (les transports) pour organiser les échanges économiques, du cadre institutionnel (démocratie directe) et matériel (télécommunications) pour que les échanges et les débats se développent et se traduisent par une politique effective et, enfin, d'une organisation économique pour que de réels échanges commerciaux, libres et non faussés, soient possible (la coopération). Il faut probablement voir dans cette approche, au-delà des influences de Smith, Spencer et George, l'application à l'économie et à la politique de son idéalisme spirituel, accomplissement du protestantisme par la science. Qu'elle se donne à voir dans ses prises de

---

[16] Le terme est difficilement traduisible. Le sens de « chose publique » est central. Selon l'OED, *common-wealth* ou *common-weal*, traduction approximative de *res publica*, mêlait le républicanisme à l'idée de santé du corps social : « wealth » signifiait alors « bien-être », par analogie avec « health ». Au XVIIe siècle, à cause du Commonwealth d'Angleterre de Cromwell, le sens de « République », où le peuple détient la souveraineté, prédomine (« a state in which the supreme power is vested in the people ; a republic or democratic state »).

[17] Ses écrits dénoncent un écosystème malsain : « plundering the commonwealth of farmers by exorbitant freights » ; « commonwealth of misery and want » ; « commonwealth of victims », et l'oxymoronique « commonwealth of want » que le réformateur doit remettre en ordre pour guérir le corps social. Flower, « Editorial Notes. Social Conditions Under Louis XV. A Lesson for the Present Day », vol. 4, octobre 1891, p. 639 ; « Editorial Notes. The Dead Sea of Nineteenth Century Civilization. N°1. Uninvited Poverty », vol. 5, mars 1892, p. 525 ; *Civilizations's Inferno*, p. 72, 99, 200.

positions économiques, dans sa volonté de spiritualisation de la religion ou dans sa conception du journaliste et de l'intellectuel sa pensée repose en effet sur un idéal de médiation immédiate : des instruments plus parfaits (la presse, des religions modernes, l'État dans le système de Flower) qui aboliraient les intermédiaires, médias essentiels et omnipotents mais simples vecteurs qui tirent leur autorité, qui de la vérité scientifique, qui du peuple. Les nouveaux mécanismes politiques et économiques que prône Flower forgent une relation directe entre l'individu et ses modalités d'expression, la production de son travail ou sa participation politique : la libre frappe de la monnaie permet l'émission directe de monnaie par l'État sans passer par des banques privées, le référendum et l'initiative populaire permettent un expression politique directe des citoyens, la municipalisation et la nationalisation permet la gestion directe des infrastructures par le peuple *via* les pouvoirs publics et, enfin, la coopération la gestion directe, par les citoyens, des instruments d'une économie moderne, adaptés au changement d'échelle. Ces réformes fondamentales permettraient donc de restaurer un environnement concurrentiel équitable (*level playing-field*) où chaque citoyen pourrait exprimer son potentiel et accomplir la promesse américaine d'une vie meilleure. Pour Flower, le gouvernement se doit « d'établir une liberté égale et de préserver la république » car « avec l'égalité des chances, la liberté fera le reste »[18].

Ainsi, les innovations économiques et politiques que Flower défend dans ses publications ne sont pour lui que leviers plus évolués pour préserver l'individu et ses libertés, maintenir les valeurs de justice et de démocratie et perpétuer un système qu'il imagine naturellement parfait : le génie démocratique, la liberté individuelle et la formule du progrès, cœurs de l'expérimentation américaine, comme droits naturels de tout Américain *(birthright)*. Ce sont ces leviers nouveaux – ces *cranks* – qui répareront la mécanique démocratique instaurée justement pour préserver ces droits mais dévoyée (déraillée, « railroaded ») par les *corporations* : ils régénèreront ce terreau américain, ce *genius loci*. Dévoyé par les constructions sociales immorales mises en place par les *corporations* et les *boss* , dépassé par le gigantisme des enjeux, le tuteur de la morale se révèle insuffisant : la métaphore botanique qui structure sa vision d'une évolution (l'élévation vers la lumière analysée dans notre première partie) se double donc d'une métaphore mécanique. Les politiques qu'il propose sont donc comme des prothèses qui permettraient au corps social de fonctionner normalement malgré un lourd passé pathogène : plus de trente ans sous le joug des *corporations* et de leurs laquais politiques. Ce sont ses mécanismes qui cherchent à préserver un environnement où pourra s'épanouir l'individu et la liberté que nous explorerons dans ce chapitre. Ils ne sont en fait que la traduction politique et économique de l'individualisme radical et du déterminisme environnemental qui régissent sa vision du monde. Il n'est alors pas étonnant

[18] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 264, 266, 272.

qu'il puise dans la loi d'égale liberté et l'organicisme d'Herbert Spencer ou la philosophie économique et politique d'Henry George ainsi que sa division stricte entre biens propres et biens communs.

Le progrès, pour Flower, suppose de créer un environnement social favorable qui rééquilibrait les inégalités et parachèverait la promesse américaine sans empiéter sur la liberté qui en est le terreau fondamental. Il veut régénérer le pays en le débarrassant des lois liberticides et injustes qui corrompent ce terreau et retardent son évolution naturelle (le protectionnisme qui accordent des privilèges aux grands industriels ou, on le verra au chapitre 7, les lois médicales) mais aussi en privilégiant une action volontariste pour créer un environnement sain, en d'autres termes, l'addition de mécanismes sociaux pour pallier les corruptions du milieu (les quartiers pauvres, le chômage). L'ingénierie sociale et politique (démocratie directe, nationalisation etc.), dans cette perspective, cherche par des artifices à rétablir l'équilibre « naturel » pour que tous les individus, et, à travers eux, la société, puissent jouir des lois du progrès. Ces réformes fondamentales permettent aux citoyens de recouvrer une propriété *réelle* sur ce qui leur est dû moralement (le mérite) et légalement (le droit de naissance de tout Américain). Cette reconstruction en amont s'oppose au poids de l'histoire : plusieurs décennies de dévoiement et de corruption. Seule un table rase complète pourrait renouer avec le génie originel et créer un ordre totalement juste, or Flower ne le souhaite aucunement : il craint trop les violences révolutionnaires, et, de toute façon, il est trop imprégné du sens de l'histoire et de philosophie évolutionniste pour ne serait-ce que fantasmer un retour en arrière. Face aux monopoles, il faut donc agir à la racine du mal et redémocratiser et moraliser l'organisation économique, mais aussi, en aval, pallier un système imparfait et redistribuer la richesse commune, produit d'une construction historique et sociale mais confisquée par les grands industriels et les financiers. En résumé, une politique progressiste doit tout faire pour permettre la réappropriation populaire mais ne prône aucunement l'expropriation des puissants. Dans le cas de la spoliation par les ploutocrates et des inégalités de fait, Flower se repose une fiscalité et une politique monétaire redistributives qui permettra au citoyen de recouvrer une propriété *virtuelle*, par compensation, sur ce qui leur est dû moralement et en tant qu'Américain. Il prône ainsi plusieurs systèmes pour rediriger vers la communauté la richesse commune confisquée par les improductifs : la *single tax* permet de compenser le peuple en taxant les spéculateurs fonciers (*public ownership of the land value*) ; l'impôt sur le revenu et les droits de succession taxent les héritiers puisqu'une partie de leur richesse est le produit du développement social (*public ownership of the commonwealth*). Il ne propose pas une taxe sur la spéculation financière, pourtant un mal social et une cible récurrente dans ses textes, pour des raisons définitionnelles et historiques : d'une part, la monnaie est un

bien commun et un moyen d'échange et doit donc, à l'instar de la politique ou des moyens de communication, être redémocratisé ; d'autres part, au tournant du siècle rien n'est encore joué : si les compagnies ferroviaires sont de fait propriétaires d'immenses étendues de terrain logiquement publics et si les richesses mal acquises des ploutocrates sont dorénavant leur bien propre, la controverse reste entière sur les questions monétaires, notamment la question de l'étalon-or.

I. Se réapproprier la richesse commune : les politiques fiscales

A. Redistribuer : droits de douane, impôt sur le revenu, droits de succession

Pour Flower, la redistribution des richesses est plus un postulat qu'un objectif de sa volonté réformatrice. La politique fiscale qu'il prône – diminution des droits de douane, création d'un impôt sur le revenu et de droits de succession – vise, par l'action de l'État, à corriger les inégalités provoquées par des décennies de favoritisme et de protectionnisme qui ont déséquilibré l'ordre social et moral (la loi de la justice sociale, d'égale liberté et de droit égal aux richesses communes). La fiscalité repose sur un « principe de rectification[19] » : les inégalités sociales sont le produit d'une longue histoire de violations des droits et, plus précisément pour Flower, des privilèges accordés aux grands industriels depuis 1865. Impossible, cependant, de recréer les conditions d'une appropriation originelle des ressources à moins d'un expropriation généralisée, un scénario catastrophe pour Flower car la propriété (au sens large qui inclut la possession du fruit de son travail) est, pense-t-il, nécessaire à la vertu et à l'indépendance et un table rase supposerait un violence inacceptable et immorale. Un nouveau départ, réaliste et moral, cherche à répartir, *a posteriori*, égalitairement, toutes les richesses de la société, considérées *in abstracto*. C'est le sens d'une politique fiscale juste et progressiste pour Flower. La « redistribution », dans cette perspective, ne doit pas s'entendre dans une logique mécaniste de transferts sociaux à la fois impersonnels dans leur conception (des droits selon les revenus et donc basés sur un calcul) mais personnels dans leur mise en œuvre (prestations à des individus ou des familles pour couvrir des risques comme la maladie, vieillesse ou le chômage). Au contraire, la redistribution pour Flower est affaire de morale : non pas des revenus de transferts, impensés chez lui (par exemple, il imagine des emplois publics pour traiter le problème des chômeurs mais pas le principe d'allocations : son raisonnement implique toujours de redonner les moyens aux individus de s'en sortir, non pas de l'argent mais un travail utile à la collectivité et bénéfique pour le

[19] L'expression est du penseur libertarien Robert Nozick. Schneider-Arnsperger et Van Parijs, *Éthique économique et sociale*, p. 38-39.

développement individuel), mais une politique de justice sociale qui vise à redresser les torts passés, à faire payer, dans les deux sens du termes, ceux qui se sont engraissés grâce au « paternalisme » du gouvernement, à se réapproprier, au nom du bien commun, ce qui a été distribué à tort (renverser l'expropriation du « peuple » en somme) et de le redistribuer aux victimes des inégalités instituées par le cours de l'histoire :

> Legislation is very largely responsible for the multi-millionaires of this republic, while special privileges of some kind or another have in almost all instances with which I am acquainted been the creators or the chief feeders of the colossal fortunes in our midst. It would therefore seem very clear that to minify the dangers which all thoughtful people admit to-day threaten the republic through the influence of plutocracy, it will be necessary to abolish special privilege and class legislation. This, moreover, is demanded by the quickened conscience of the times, because it meets the requirements of justice. If government has any legislative function it is to foster justice and extend as far as possible the prosperity, happiness and advancement of all the people, instead of lending its influence to a few in such a manner as to enable them to enslave the many. Furthermore, if, as can be clearly demonstrated, the government has by grants and privileges rendered possible the acquiring of untold millions by a few of the people who have-been the beneficiaries of these privileges, it is not so absurd or idiotic as the mouthpieces of the government-fostered plutocracy would have us believe, to insist that the power which has heretofore been exerted by the government for the aggrandizement and benefit of the few, be henceforth exerted impartially toward all the citizens of the republic, and that the enormous disparity of fortunes resulting from iniquitous class legislation and partial and therefore vicious governmental paternalism be in a measure righted by a graduated income tax and a rigid inheritance tax; these claims of industry are eminently just, and were it not for the tremendous power already exerted by the usurer class, they would scarcely be called in question; but the gold of wealth is liberally expended to uphold the tyranny of capitalism, and there always have been and doubtless for many generations to come will be men who will act as sophists in upholding injustice and befogging the minds of people who have never learned to think independently; hence the urgent need of the sincere and conscientious prophets, poets and reformers[20].

Le radicalisme moral s'oppose à une propagande en faveur du *statu quo*. C'est la conscience qui pousse les réformateurs à s'engager pour un impôt progressif sur le revenu *(graduated income tax)* et des droits de succession. Flower participe au mouvement, comme toutes les avant-gardes morales : les partis socialistes, populistes et démocrates. Il s'indigne, comme William J. Bryan, de la décision de la Cour suprême qui frappe d'inconstitutionnalité l'Income

[20] Flower, « After Sixty Years », vol. 14, septembre 1895, p. 61.

Tax Act de 1894. Circonstance aggravante pour Flower : la Cour contredit ce qu'elle avait affirmé en 1881, lorsqu'elle avait confirmé la validité de l'impôt sur le revenu instauré pendant la guerre de Sécession, et le Juge George Shiras, Jr. vote la constitutionnalité puis, à la faveur d'un second vote (un autre Juge, malade, était revenu entre temps), change d'avis[21].

Les logiques morales, historiques et naturelles se mêlent, comme d'habitude chez Flower. L'impôt sur le revenu est une mesure nécessaire pour que le pays s'adapte, au sens spencérien du terme, aux défis de la modernité. Un organisme plus complexe exige des outils d'administration plus évolués : « [the income and inheritance tax] are among the wise changes that have been successfully introduced in one or more European countries to meet changed conditions and the increasing demands of the complex social organism ». Les précédents européens, véritables « leçons de choses », confirment ce raisonnement par l'expérience : grâce à ces nouveaux d'impôts, l'Angleterre, « loin devant » les États-Unis, engrange des recettes fiscales qui dépassent toutes les attentes et a réussi à atténuer des problèmes sociaux complexes comme la pauvreté[22]. L'histoire plus lointaine aurait déjà dû montrer la voie : Flower admire le pragmatisme de Sir Robert Peel qui, bien que conservateur, accepte l'idée d'un impôt sur le revenu et se plie dans les années 1840 à la marche de l'histoire et « déserte son parti pour sauver sa nation ». Flower regrette qu'aucun politique n'imite l'exemple anglais et la hauteur de vue de son ancien Premier ministre[23].

En ce qui concerne les droits de succession, l'exposé d'Alfred R. Wallace dans *The Arena* l'impressionne tant qu'il le reproduit *in extenso* dans ses mémoires :

> For it is quite clear that both Herbert Spencer 's formula and my own imply, not only equal opportunities of nurture in infancy and of education in youth, but also equal opportunities to earn a livelihood; and this absolutely forbids the inheritance of wealth by individuals. Private bequests, above what is sufficient to give nurture and education, must therefore be abolished, and the surplus used to give *all* an equal start in life. This economic equality follows from Spencer's law of social justice. For by inheriting exceptional wealth a person receives what is in no way "due to his own nature and subsequent conduct," be its results either evil or good. If, therefore, we accept Spencer's law of social justice as being sound in principle, or

---

[21] Flower, « The Courts, the Plutocracy and the People ; or, the Age-Long Attempt to Bulwark Privilege and Despotism », vol. 36, juillet 1906, p. 86. *Springer v. United States*, 102 U.S. 586 (1881). *Pollock v. Farmers' Loan & Trust Company*, 157 U.S. 429 (1895).

[22] Flower, « Topics of the Times. The Inheritance Tax in England », vol. 24, décembre 1900, p. 656-657. Voir aussi « Topics of the Times. An Earnest Word to Young Men and Women of America », vol. 24, novembre 1900, p. 538-540 et « In the Mirror of the Present. In Other Lands. England's Revenue from Her Income Tax », vol. 36, décembre 1906, p. 659.

[23] Flower, « How England Averted a Revolution of Force », vol. 24, octobre 1900, p. 371.

> adopt the formula of "equality of opportunities" as being anything more than empty words, we *must* advocate the abolition of all unequal inheritance of wealth, since it is now shown to be ethically wrong, inasmuch as it dignifies unearned wealth and a consequent life of idleness and the pursuit of pleasure, as one to be admired, respected, and sought after[24].

La loi de la justice sociale et d'égale liberté ne peut mener le penseur rigoureux qu'à une répudiation de tout héritage, ou plutôt de tout héritage indu. En effet, la liberté implique la propriété du fruit de son travail si bien que la négation de l'héritage, en soi, violerait la seconde clause de la loi d'égale liberté. De plus, une vrai table rase serait un remède excessif pour Flower car il tuerait le malade : non seulement une telle violence est l'antithèse des méthodes toujours modérées de Flower, mais elle nierait l'ensemble du passé, alors qu'il donne sens à l'histoire américaine (comme le montre sa contribution à la mythification au tournant du siècle d'une mémoire républicaine et radicale). Par conséquent, la solution juste et raisonnable se trouve dans l'imposition de droits de succession : il s'agit de récréer, artificiellement, une table rase et une égalité des chances.

Le même élan explique sa lutte contre les droits de douane, piliers du protectionnisme pour Flower : ce « paternalisme dangereux du gouvernement[25] » a permis aux ploutocrates de faire fortune et de maintenir leur pouvoir. Les questions de l'impôt sur le revenu et des droits de douanes sont d'ailleurs intimement liées : les démocrates instaurent un impôt sur le revenu en 1894 pour compenser les pertes de recettes liée aux réductions des droits de douane avec la réforme Wilson-Gorman ; le même principe présidera le Underwood Tariff Act en 1913 (après qu'en début d'année la ratification du 16ème amendement, qui confère au Congrès « le pouvoir d'établir et de percevoir des impôts sur les revenus », supprime tout problème de constitutionnalité[26]). Des droits de succession à l'échelle fédérale (Federal Estate Tax) seront aussi promulgués en 1916. Ces succès sont le fruit d'une intense campagne au tournant du siècle, notamment de la part du parti démocrate.

La logique des politiques au pouvoir ne correspond cependant pas toujours à la dynamique militante et intellectuelle. Flower, à l'image des populistes, s'intéresse davantage à l'impôt sur le revenu qu'aux questions de droits de douane. Son opposition (philosophique) au droit de douane va de soi puisqu'il contrevient aux principes de la justice sociale – l'accès égal et

---

[24] Flower, *Progressive Men*, p. 251. Alfred Russell Wallace, « The Railways of the Nation », *The Arena*, vol. 37, janvier 1907, p. 3.

[25] Flower, « After Sixty Years », p. 61.

[26] L'impôt sur le revenu est par ailleurs lié à la prohibition puisque la suppression du droit d'accise sur l'alcool représente un manque à gagner qu'il faut combler, preuve de la prégnance des mouvements pour la tempérance dans les milieux progressistes à l'époque (les conséquences funestes du 18ème amendement changeront cette perception).

libre aux richesses – et qu'il incarne les « privilèges spéciaux » octroyés aux puissants au détriment des consommateurs : le peuple (« the egoistic spirit of modern materialistic commercialism[27] »). Comment pourrait-il en être d'autrement d'un intellectuel qui fait de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé un modèle de militantisme moral ? En revanche, comme les populistes, Flower fait passer la réforme au second plan ; il la réduit à un postulat nécessaire mais finalement dépassé : un seul dossier, bien mince, dans ses magazines[28] ; aucune évocation dans ses mémoires et des références toujours allusives dans ses éditoriaux. Deux raisons complémentaires, d'ordre politique, peuvent l'expliquer. La récupération politique par les deux grands partis vide la question de toute substance et, à l'instar des ressentiments entre Nord et Sud, la transforme en épouvantail et en leurre pour détourner les électeurs des vrais enjeux : les inégalités structurelles construites par des décennies de favoritisme législatif. En outre, l'ampleur de la crise et les changements d'échelle des problèmes appellent des solutions d'autant plus « fondamentales ». La situation est grave car elle touche à la place même du citoyen dans le système économique : l'heure n'est plus à réduire les avantages des puissants mais à replacer l'individu au centre du système pour qu'il se réapproprie les richesses du pays et son destin, un réformisme bien plus radical donc. À défaut de récréer les conditions de l'appropriation originelle, il s'agit de créer une appropriation juste des richesses avec l'impôt sur le revenu, les droits de succession ou bien encore la libre frappe de la monnaie ou l'impôt unique d'Henry George[29].

Sujet éculé (« a worn-out issue[30] ») mais postulat du réformisme, les droits de douane servent de marqueur du progressisme. La question permet de mettre en relief l'opportunisme et l'hypocrisie des faux progressistes, par exemple Theodore Roosevelt. Le 31 août 1910, l'ex-président présente son « Nouveau Nationalisme » dans son fameux discours d'Osawatomie, Kansas. Alors que l'impérialisme de Roosevelt, son soutien aux grands industriels et ses penchants « autocratiques » ne pouvaient que susciter les critiques de Flower, le discours, se réjouit le rédacteur en chef de Boston, marque la naissance d'un nouveau Roosevelt qui prend en

---

[27] Flower, « Topic of the Times (Editorial) : The Keynote of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 85.

[28] Aucun symposium sur les droits de douane dans l'ensemble *The Arena* mais simplement deux articles, un pour leur diminution par l'économiste David A. Wells et un pour défendre le protectionniste par la célèbre figure républicaine Henry Cabot Lodge. Henry Cabot Lodge, « Protection or Free Trade – Which ? », *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, p. 652-669. David A. Wells, « Protection or Free Trade – Which ? », *The Arena*, vol. 5, décembre 1891, p. 12-25.

[29] Flower, « Books of the Day. *Esau, or the Banker's Victim* by T.A. Bland », vol. 6, août 1892, p. xliii. Cette rhétorique rejoint celle du programme populiste : « They have agreed together to ignore, in the coming campaign, every issue but one. They propose to drown the outcries of a plundered people with the uproar of a sham battle over the tariff, so that capitalists, corporations, national banks, rings, trusts, watered stock, the demonetization of silver and the oppressions of the usurers may all be lost sight of ». « Populist Party Platform of 1892 ».

[30] Flower, « *Esau, or the Banker's Victim* by T.A. Bland », p. xliii.

compte les injustices et, redresseur de torts, s'attaque aux monopoles. Les louanges de Flower ne se départent pas d'une certaine méfiance : il connaît le parcours de cette bête politique. C'est un Flower amer mais guère surpris qui déplore deux mois plus tard le fossé entre le discours exaltant d'Osawatomie et les réalités : il pointe le gouffre qui sépare Roosevelt l'opportuniste d'un Robert La Follette inébranlable dans ses convictions. Le « Moïse des républicains insurgés et progressistes » révèle sa vraie nature lors de la convention républicaine de Saratoga et de son voyage au Massachusetts. Au Kansas, les droits de douanes étaient une « question morale » ; à Saratoga, il explique que le Payne-Aldrich Tariff Act a réduit certains droits de douane, alors que la loi, qui, globalement, augmente les droits de douane, représente pour tous les réformateurs une « infamie » et un retour en arrière honteux. Au Kansas il milite pour un impôt progressif sur le revenu ; à Saratoga il n'en parle plus et n'évoque même pas son inscription dans le programme du parti[31]. Puis, lors d'une visite au Massachusetts, il fait l'éloge de son vieil ami, Henry Cabot Lodge. Lodge serait un « progressiste » selon Roosevelt, ce qui abasourdit Flower : Lodge, un réformateur, alors qu'il écrit dans *The Arena* pour défendre le protectionnisme et qu'il soutint activement le Payne-Aldrich Tariff Act (sauf pour les ananas, ce qui fait dire à Flower, ironique, que Lodge est un « pineapple progressive »). Au vu de ces prises de positon, Roosevelt ne peut pas être un « vrai progressiste ». Flower y voit même, au-delà de l'opportunisme de l'homme, une manigance du parti et des grands industriels pour détourner le sentiment public des vrais « insurgés » comme La Follette : Roosevelt est un candidat idéal car, faux progressiste, il attirerait les votes d'un public « réveillé » après deux décennies d'agitation réformatrice dans la presse et avide de changements, mais, dans le fond, il servirait toujours les intérêts des puissants[32].

À défaut de représenter une réforme suffisante, l'abolition des droits de douane deviennent dans les discours de Flower non plus un objectif mais une métaphore pour dire l'injustice du système économique. Le pouvoir de fixer les prix que confère un monopole – le *sugar trust*, les chemins de fer ou les télégraphes – permet à des acteurs privés de lever ce qu'il assimile à des « droits de douanes *(tariff)* » sur l'ensemble des citoyens. En effet, le protectionnisme augmente les prix pour les consommateurs (surtout pour les plus démunis : dans

[31] La liste est longue : au Kansas, il évoque des concessions (*franchise*) limitées dans le temps pour les services urbains comme le tramway ainsi que des réformes pour faire la lumière (*publcity*) sur les contributions aux campagnes électorales et sur les affaires des *corporations* ; à Saratoga, toutes ces réformes ont disparu. Flower, néanmoins, ne semble pas prendre en compte les tensions et les luttes qui déchirent le camp républicain : l'essor d'une aile « insurgée » ne s'est pas fait sans heurts.

[32] Vrai progressisme ou non, ces différentes nuances de républicanisme permirent cependant la domination du parti de McKinley, Roosevelt et Taft des élections de 1896 aux années 1930. Flower, « Editorials. Mr. Roosevelt as the New Moses of Progressive Republicanism », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, octobre 1910, p. 66-69 ; « Mr. Roosevelt Running with the Hare and Hunting with the Hounds », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, décembre 1910, p. 264-268.

le cas du *Beef Trust*, l'extorsion, souligne Flower, est littéralement funeste pour les plus démunis quand il décide de doubler le cours de la viande la moins chère[33]). La rhétorique de la Révolution américaine affleure dans ces accusations ; pire, c'est un acteur privé au XXe siècle et non un État qui impose une taxation injuste au « peuple ». La réappropriation que Flower appelle de ses vœux, on le voit, ne sépare pas l'économique du politique. Ses réformes « fondamentales » opposent au patriotisme économique des républicains favorables au protectionnisme un patriotisme avant tout politique : redonner aux citoyens les moyens d'accéder aux richesses, grâce à la démocratie directe, à la nationalisation, à la coopération ou à la libre frappe de la monnaie, pour pouvoir redevenir citoyen à part entière[34]. Flower ne concentre ses efforts ni sur la diminution des droits de douane, ni sur les droits de succession, ni sur l'impôt sur le revenu. D'ailleurs aucune de ces réformes ne se retrouve dans ses mémoires puisqu'elles ne satisfont pas ses exigences qui, si elles se servent de l'économie, restent profondément politiques. En ce qui concerne la politique fiscale, Flower se tourne, comme la plupart des réformateurs alors, vers la solution d'Henry George. Puis, à l'instar de William J. Bryan en 1896, Flower remplacera la question des droits de douanes, sans réel rapport avec la crise que traverse le pays, par l'enjeu de la propriété des instruments monétaires (la libre frappe de la monnaie), c'est-à-dire non plus la redémocratisation, *a posteriori*, des richesses pour compenser un système inégalitaire mais la redémocratisation des moyens d'accès à la richesse pour créer les conditions d'une système plus égalitaire.

B. Redistribuer : l'impôt unique

L'onde de choc provoqué par la publication en 1879 du traité économique d'Henry George, *Progress and Poverty*, se mesure aux incroyables chiffres de ventes (des millions d'exemplaires) et à la transformation de son auteur en penseur de référence aux quatre coins du monde (de l'Angleterre à la Nouvelle Zélande). Les témoignages et les parcours de nombre de réformateurs de l'époque concordent : la plupart, au-delà des divergences idéologiques,

---

[33] Dans une lettre à Henry D. Lloyd, Flower fustige « l'arrogance » du *Beef Trust* et l'entente illicite dont les différentes entreprises se rendent coupables pour augmenter en priorité le prix des bas morceaux. Pour les républicains, les droits de douanes protégeaient les entreprises de la concurrence étrangère et par conséquent les emplois des ouvriers : ils assurent donc des bonnes conditions de vie aux travailleurs (le « full dinner pail » de McKinley). Les critiques, démocrates, populistes, et progressistes en 1912, répondent qu'ils augmentent artificiellement les prix sur les biens de consommation et, de fait, lèsent la population, surtout sa frange la plus fragile. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 15 juin 1897, reel 8, The Papers of Henry Demarest Lloyd (microfilm edition), State Historical Society of Wisconsin, Madison, 1970. Nugent, *Progressivism*, p. 27-28.

[34] Flower,, « Are We a Prosperous People ? », vol. 7, janvier 1893, p. 208 ; « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 11.

retraçaient leur apprentissage économique à la lecture de *magnum opus* de George. Au tournant du siècle, George allait de soi[35]. Flower fait de sa rencontre avec lui en 1889 une des matrices de son engagement réformiste : après la mort de George en 1897, il écrit un article dithyrambique en son hommage où il le décrit comme un « apôtre » et un « martyr » de la démocratie jeffersonienne et explique que cette entrevue a été un moment clé de sa trajectoire ; puis la discussion est l'objet du premier article d'une série sur ses souvenirs et Flower lui consacre tout un chapitre de ses mémoires[36]. Nombre de réformateurs qui gravitent dans son cercle ont aussi été marqués par l'influence de George (par exemple Tom L. Johnson, le maire réformiste de Cleveland) et certains, comme William D. McCrackan, Hamlin Garland, Edwin Markham, Ernest Crosby et Louis F. Post, sont des « georgistes » convaincus et militants. Dans l'école du progressisme radical, George est un pionnier pour Flower : « prophète de la liberté économique », il a réactivé la mémoire républicaine radicale (Paine, Jackson mais surtout, par sa « foi dans la liberté », Jefferson), sorti les Américains de leur « léthargie morale » et « préparé le terrain » pour le grand réveil réformiste des années 1890 et ses figures de proue : Bellamy, les populistes et les militants de la démocratie directe[37]. Pour Flower, George est une autorité, ce vieux prophète que l'on consulte mais que la jeune génération doit relever dans son combat. Avant sa mort en 1897, il offre deux articles à *The Arena* : une apologie de la libéralisation de la vente d'alcool pour détruire les lobbies qui pervertissent la politique en 1890 et son « verdict » en faveur de Shakespeare dans le « procès » que Flower organise en 1893 pour déterminer si le barde de Stratford était bel et bien l'auteur de ses pièces ou s'il s'agissait de Francis Bacon[38].

Contrairement à son immense travail pédagogique pour faire connaître et accepter les avant-gardes réformatrices qui forment le cœur de son engagement journalistique (réalisme littéraire, logements sociaux, emplois publics, libre frappe de la monnaie, démocratie directe, nationalisation etc.), jamais Flower ne consacre de dossier à l'impôt unique sur le sol *(single tax)*,

---

[35] La production imprimée (*Google Books*, *HathiTrust*, *Newspaper.com*) confirme ce constat : à partir de la fin des années 1880, soit 10 ans après la publication de *Progress and Poverty*, les références à la *single tax* se multiplient, des sociétés et des revues dévolues à la réforme sont créées (*National Single Taxer*, *The Single Tax Review*, *Land and Freedom ; an international record of single tax progress*, *Land Values : journal of the movement for the taxation of land values*, *The Bulletin of the National Single Tax League*), pour finalement quasiment disparaître à partir des années 1920.

[36] Flower, « Editorial. Henry George », *The New Time,* vol. 1, décembre 1897, p. 385-386 ; « An Hour with Henry George », *The New Time*, vol. 1, janvier 1898, p. 51-53 ; « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, décembre 1911, p. 47-49 ; *Progressive Men*, p. 71-80.

[37] *Ibid.*, p. 71, 81-82.

[38] Flower demande à de nombreux contributeurs de présenter soit leur plaidoyer (pour la défense de Shakespeare), soit leur réquisitoire (pour les défenseurs de Bacon), puis, il demande à des grands penseurs de l'époque – Alfred R. Wallace, Frances Willard et Henry George entre autres – de rendre leur verdict au vu des preuves proposées par les différents contributeurs. Henry George, « To Destroy the 'Rum Power' », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 196-208 ; « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict n° 1 », *The Arena*, vol. 8, juillet 1893, p. 238.

non pas par désintérêt ou indifférence mais, justement, car la réforme, connue de l'opinion publique, évidente, ne nécessite plus de défrichage par la presse mais un patient travail de conviction politique par des militants. Inutile d'expliquer, sinon en passant, les tenants et les aboutissants de la panacée de George à ses lecteurs car elle fait partie du bagage de tout intellectuel ou citoyen engagé à l'époque. Au tournant du siècle, il s'agit d'aller plus loin : la grammaire réformatrice georgiste sert de base sur laquelle viennent se greffer d'autres mouvements. Par exemple, Flower consacre plusieurs symposiums où georgisme et féminisme dialoguent : plus de vingt intellectuelles ou militantes discutent de la *single tax*[39]. En 1907, il participe à un congrès georgiste *(single tax conference)* où il disserte sur les relations entre impôt unique et référendum, deux facettes de la même redémocratisation du pays[40].

Il faut cependant mettre au jour cette grammaire car elle permet de comprendre, en sus de sa formation protestante et de l'influence de Spencer, les racines de la pensée économique de Flower. L'impôt unique sur le sol *(single tax)* cherche à garantir à tous un droit égal à l'usage de la terre. Cet impôt foncier remplacerait toutes les autres sources de revenus d'un gouvernement, ce qui, pour Flower, libèrerait les autres activités économiques de toute charge fiscale et abolirait les impôts indirects qui touchent de manière indiscriminée les plus pauvres[41]. Il taxerait la terre nue, sans améliorations, décourageant ainsi les spéculateurs de monopoliser l'usage des terrains pour en faire augmenter la valeur. George remet au cœur du débat économique une « vérité fondamentale » : l'individu doit posséder ce qu'il produit par son travail mais la terre, don de Dieu, est un « patrimoine commun » et un « droit de naissance »[42]. Cette morale lockéenne fonde

---

[39] « The Land Question : A Woman's Symposium », *The Arena*, vol. 10, octobre 1894, p. 622-647 (11 intellectuelles, dont Beatrice Webb, participent à ce symposium). « Representative Women on the Vital Social Problems. I. Is the Single Tax Enough ? », *The Arena*, vol. 13, juillet 1895, p. 284-291(2 contributrices) ; « Representative Women on the Vital Social Problems. II. Is the Single Enough ? », *The Arena*, vol. 13, août 1895, p. 411-424 (3 contributrices) ; « Representative Women on the Vital Social Problems. III. Woman's Discussion of the Labor Problem. Land and Money », *The Arena*, vol. 14, octobre 1895, p. 268-277 (3 contributrices) ; « Representative Women on the Vital Social Problems. IV. Is the Single Enough ? », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 196-211 (3 contributrices) ; « Representative Women on the Vital Social Problems. V. Is the Single Enough to Solve the Labor Problem ? », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 956-964 (2 contributrices).

[40] Lettre de Flower à John R. Haynes, 30 octobre 1907, John Randolph Haynes Papers, Collection 1241, Department of Special Collections, Charles E. Young Research Library, UCLA.

[41] Flower, « Are We a Prosperous People ? », p. 208

[42] « No man has a right to seize this wealth which he has nor created and which is in justice a part of the common heritage ». Flower, *Progressive Men*, p. 73. « The rightfulness which attaches to individual property in the produce of labor implies the wrongfulness of individual property in land ». George, *Progress and Poverty*, p. 303.

Ailleurs Flower renchérit : « we believe that the hour calls for the consideration of political, social and economic questions from a fundamental viewpoint; and among such questions none rises to greater importance than the necessity of recognizing the rights of society or the common man in the common gifts of the Common Father to His children—the land, together with nature's great storehouses of wealth, the mineral resources, the forests and the water supplies. For any man or group of men to seize and hold these common gifts of nature from the use of

et légitime l'éthique du producteur qui anime le progressisme radical du tournant du siècle. Dans cette perspective, la valeur de la terre, et donc le profit que l'on peut en tirer par la rente, n'est pas fruit d'un travail mais le reflet des améliorations que la société a apporté dans l'environnement immédiat de ce terrain, un surplus non gagné donc (« unearned increment », selon la formule omniprésente chez Flower et les progressistes radicaux)[43]. Par conséquent, la société ou le « peuple » est en droit de taxer lourdement cette terre et les plus-values foncières pour inciter les propriétaires à développer leurs biens mais aussi pour compenser la communauté. En effet, le peuple se retrouve dépossédé, par la monopolisation et la spéculation, de l'accès à la terre alors qu'elle appartient à tous. Il s'agit de corriger cette injustice : l'enrichissement immoral des improductifs qui bloque les producteurs potentiels mais aussi le développement collectif. La construction sociale de la richesse suppose une redistribution de ces gains à l'État et aux membres de la communauté : la *single tax* compense la communauté de l'appropriation par un acteur privé de richesses publiques en abondant un fonds social qui fait ensuite l'objet d'une politique redistributive.

Pour Flower, la réforme de George est un « système d'imposition scientifique et progressiste ». Scientifique, l'impôt unique repose sur l'observation des faits (la valeur d'une terre provient des améliorations apportés par la communauté alentours) et les théorisations de George d'où procèdent des lois économiques, reflets de lois morales : seul un juste retour sur les

---

society at large, without making an adequate return, is to inflict injustice upon the people ». On peut voir dans le mouvement pour la « conservation » de la nature, la nécessité de préserver le patrimoine naturel commun, une conséquence logique de la pensée de George. Flower, « *The Twentieth Century Magazine* and What it Stands For », p. 78. Voir aussi « How Government Ownership Would Save the Producer and Consumer Hundreds of Millions of Dollas », *The New Time,* vol. 1, octobre 1897, p. 222-224.

[43] « We would simply take for the community what belongs to the community, the value that attaches to land by the growth of the community ; leave sacredly to the individual all that belongs to the individual ». Henry George, *The Condition of Labor : An Open Letter to Pope Leo XIII* (New York : United States Book Company, 1891), p. 68.

Cette proposition d'un impôt spécial sur le surplus non gagné puise dans la tradition du libéralisme classique. Adam Smith avait émis l'idée et John Stuart Mill, inventeur du concept d'« unearned increment » (mais pas de la formule *per se*, ou plutôt sous forme éclatée : « unearned advantage » et « increment of rent »), la développa.

« Both ground–rents and the ordinary rent of land are a species of revenue which the owner, in many cases, enjoys without any care or attention of his own. […] Ground–rents, and the ordinary rent of land, are, therefore, perhaps, the species of revenue which can best bear to have a peculiar tax imposed upon them ». Smith, *Wealth of Nations. vol. II*, p. 213.

« The ordinary progress of a society which increases in wealth, is at all times tending to augment the incomes of landlords; to give them both a greater amount and a greater proportion of the wealth of the community, independently of any trouble or outlay incurred by themselves. They grow rich in their sleep without working, risking or economizing. […] I see no objection to declaring that the future increment of rent should be liable to special taxation; in doing which all injustice to the landlords would be obviated, if the present market-price of their land were secured to them; since that includes the present value of all future expectations ». John Stuart Mill, William J. Ashley (éd.), *Principles of Political Economy with some of their Applications to Social Philosophy* (Londres : Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1866 [1848]), p. 134, 492-493.

ressources communes permettra le progrès social. Pour les ruraux, l'impôt unique permettrait, en freinant la spéculation, de stabiliser les prix, de faciliter l'accès des fermiers et des entrepreneurs aux terres non cultivées et donc de favoriser le développement du territoire. Les bienfaits ne se limiteraient pas aux régions rurales : la *single tax* mettrait un coup d'arrêt aux spéculations sur les zones non-bâties qui se soldent pas un développement urbain incohérent grêlé de terrains vagues. Elle mettrait un terme au spectacle indigne de *tenements* insalubres dans la mesure où l'imposition s'étendrait à tout bien immobilier non développé. En effet, la fiscalité de l'époque rend la spéculation rentable puisqu'un immeuble entretenu est plus imposé[44]. Non seulement l'impôt unique empêcherait de taxer l'avenir puisque son montant se baserait sur la terre non développée mais il permettrait aussi de compenser les générations futures du « gaspillage » de son héritage quand l'État a fait cadeau de terres publiques aux compagnies de chemin de fer (« the nation has squandered the inheritance of the unborn »). La *single tax* diminuerait aussi la pression foncière à l'Ouest. Sans soupape de sécurité, le malaise social s'est amplifié mais, pour Flower, il s'agit plus que d'un processus historique : la *frontier* a été fermée par la spéculation. En enrayant la spéculation, la tension descendrait et l'inéluctable fermeture serait repoussée[45]. En ce sens, Flower voit cet impôt comme un moyen de taxer les conservatismes et non le progrès.

progressiste, l'impôt unique rééquilibrerait un ordre social désaxé : il mettrait fin aux « privilèges » des propriétaires profitant des biens communs (la terre et sa valeur crée par la communauté) et compenserait les citoyens privés de terre ou d'accès aux richesses. La *single tax*, par conséquent, permettrait de redémocratiser un ordre social confisqué par des propriétaires corrompus (Flower, comme pour le capitalisme, ne s'oppose aucunement à la propriété mais à sa monopolisation au détriment du bien commun : justice sociale et développement du pays). Dans cette perspective, la justice fiscale ne se fonde pas sur l'égalisation des niveaux de vie mais sur l'égalisation des droits d'accès. Outre la remise à plat, en amont, de la structure foncière (la facilitation de l'accès à un logement décent en ville et à une propriété abordable dans les zones rurales), l'impôt permettrait, en aval, à la communauté de disposer d'un fonds social. Ce juste retour sur les ressources communes assurera le développement social (le progrès grâce aux recettes de l'impôt réinvesties dans des projets d'intérêt général) mais aussi individuel puisque la vertu et donc l'indépendance (la « virilité ») sont rendues possibles dès lors qu'un minimum vital

---

[44] « The landlord, who understands well that if he builds a clean, wholesome, airy tenement , he will have his taxes doubled or tripled for his pains, allows the old building, with its filth, its disease germs, its death-dealing atmosphere, to remain, knowing that so long as it stands, taxes will be low ». Flower, « Pure Democracy », p. 270 ; *Civilization's Inferno*, p. 83.

[45] Flower, « Notes and Announcements. *Jason Edwards* », vol. 5, janvier 1892, p. li.

est assuré. En ce sens, l'impôt unique se rapproche davantage d'un revenu universel que de la politique redistributive de l'État-providence.

Flower puise alors, *via* George, dans le radicalisme agraire d'un de ses deux maîtres à penser (avec Spencer) : Thomas Paine. Paine, en effet, proposait de taxer les monopoles fonciers pour « améliorer la condition humaine » et financer un revenu minimum inconditionnel pour que les jeunes puissent « se lancer dans le monde » et les retraités vivre décemment. Néanmoins, si Flower se réfère sans cesse à Paine et puise dans sa pensée les linéaments de sa vision du monde (sens commun et radicalisme démocratique, républicanisme intransigeant, critique morale de l'impérialisme, religion de l'humanité), il ne mentionne jamais l'auteur de *Justice agraire* dans ses écrits sur George et les questions foncières. La filiation, pourtant, semble logique. Flower, contrairement à Paine, ne théorise pas l'idée d'un revenu universel. Comme George, sa réflexion suppose de donner les moyens aux individus de participer à la société, par souci chrétien d'abolir la misère (garantir, pécuniairement, la dignité) mais aussi par souci de justice sociale (garantir l'accès aux richesses communes)[46]. En revanche, Flower, comme George, imagine des systèmes de compensation, en aval, des déséquilibres sociaux causés par les monopoles agraires mais ne va pas jusqu'à la rémunération en amont, par un revenu de base, pour garantir l'équilibre et un niveau de vie minimum. La purification de la démocratie, ici dans son sens économique d'égalité des chances, recréerait ainsi les conditions de la démocratie dans sa dimension politique : réinstitué dans son indépendance, l'individu pourrait agir en citoyen ; débarrassé de systèmes fiscaux complexes, les gouvernements gagneraient en efficacité (« restoration and maintenance of popular sovereignty and raising the standards of efficiency in state and municipal governments[47] »).

Signe de la gravité de la crise sociale que traverse le pays au tournant du siècle, c'est dans des termes plus durs que son auteur que Flower diffuse la panacée de George : certes, tous deux usent du même lexique chrétien mais, chez Flower, un radicalisme moral populiste imprime ses réitérations d'une tonalité indignée, comme dans ses descriptions des propriétaires comme « parasites » et « gras » (« fatten on unearned increment[48] »). Flower partage avec le Parti populiste une lecture ardente et exaltée de George, où la ferveur morale du substrat protestant se radicalise

---

[46] Thomas Paine, *Agrarian Justice, opposed to Agrarian Law, and to Agrarian Monopoly being a plan for Meliorating the Condition of Man By Creating in every Nation, to pay to every person, when arriving at the age of twenty-one years, the sum of fifteen pounds sterling, to enable him or her to begin the world! And also, ten pounds sterling per annum during life to every person now living of the age of fifty years, and to all others when they shall arrive at that age, to enable them to live in old age without wretchedness, and go decently out of the world* (Philadelphie : R. Folwell, 1797).

[47] Flower, « Pure Democracy », p. 262-263 ; *Progressive Men*, p. 80. Flower n'imagine pas l'État fédéral organiser la collecte de cet impôt, par souci encore d'efficacité et pour éviter toute bureaucratie excessive.

[48] Flower, « How to Make the Republic the Greatest World Power », p. 540.

pour aboutir à ce populisme-socialisme, « variante rurale de l'Évangile social », qui secoue surtout le Midwest au tournant du siècle[49]. Le georgisme se présente comme une solution moderne pour préserver l'individu puisqu'il permet une socialisation des richesses mais une indépendance des initiatives, un radicalisme à la fois chrétien et républicain qui trouve son expression politique dans la révolte agraire dans les années 1890, dans le mouvement socialiste après 1896 et dans *The Arena* pendant toute la période. L'on retrouve la même trajectoire en Grande-Bretagne, où les socialistes puisent dans la tradition républicaine puis chartiste ainsi que dans le radicalisme protestant[50]. Le résumé de Jousse pourrait tout autant s'appliquer à la situation américaine :

> La collectivisation de la terre, qui doit accorder à l'individu son indépendance matérielle est l'équivalent économique de l'autonomie du citoyen, garantie par le fonctionnement démocratique des institutions parlementaires. Les deux types de radicalisme se fondent dans une tradition républicaine, qui met en valeur la réforme des âmes, dans la continuité des sectes protestantes, et confère plus qu'ailleurs au socialisme sa désinence religieuse[51].

Avec sa solution, George espère défaire les monopoles sur la terre et donc la richesse commune. Il ne remet cependant pas en cause la propriété privée ni le capitalisme puisque le produit du travail individuel reste inaliénable. Cette *via media* ne correspond guère aux polarisations politiques de l'époque dont les discours opposent le « socialisme » et le laissez-faire . Flower comme George ou les populistes partagent d'ailleurs ce discours puisqu'ils cherchent à adapter l'économie à une nouvelle donne sans faire perdre son âme au génie américain : collectiviser certaines activités (ici les richesses issues de la terre), se servir de l'instrument

---

[49] Flower, « Pure Democracy », p. 270. Garin Burbank, *When Farmers Voted Red : The Gospel of Socialism in the Oklahoma Countryside, 1910-1924* (Westport, CT : Greenwood Press, 1976), p. 15.

[50] Le socialisme et le mouvement ouvrier anglais, et en particulier l'owénisme et le chartisme, se sont aussi inspirés de Paine, suivant ainsi la même logique intellectuelle que la mémoire radicale américaine. Voir Edward Palmer Thompson, *The Making of the English Working Class* (Londres : Penguin, 1991 [1963]), p. 229-230.

Dans son *Histoire du socialisme*, Jaurès note également cette filiation. Son analyse de l'usage, par Paine, d'Adam Smith s'applique tout aussi bien à la pensée de Flower : « Paine parle avec admiration de l'œuvre d'Adam Smith et il adopte les principes du libéralisme économique : il est contre la corporation, contre le monopole et le privilège ; mais il corrige la doctrine de la concurrence par une rigoureuse intervention sociale au profit des faibles, au profit de tout le peuple travailleur et pauvre. Il veut créer un grand budget d'assistance et d'assurance sociales. Ce budget, c'est surtout par la limitation des héritages qu'il prétend le doter. Il faut se garder, dit-il, de limiter la fortune que chaque citoyen se procure par sa propre industrie : ce serait arrêter l'activité des hommes et le développement des richesses. Mais, lorsque la fortune est léguée, on peut instituer sur le revenu de cette fortune transmise un impôt progressif, calculé de telle sorte que, lorsque le revenu des biens transmis atteindra douze mille livres sterling, il soit totalement absorbé par l'impôt. Ainsi les testateurs auront intérêt à répartir leur héritage entre plusieurs branches ; et, en outre, des ressources importantes seront créées. Ces ressources, l'État s'en servira d'abord pour créer des ateliers publics où seront utilisés tous les ouvriers sans travail. Il s'en servira surtout pour assurer contre la misère les enfants et les vieillards ». Jean Jaurès (éd.), *Histoire socialiste, tome III : La Convention I (1792)* (Paris : Jules Rouff, 1901), p.759.

[51] Emmanuel Jousse, « Les présupposés du réformisme. Autour de la Société fabienne (1884-1914) », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 92.

gouvernemental pour préserver l'individu mais refuser tout système répressif qui met à mal l'individualisme (Flower parle de socialisme obligatoire ou militaire à l'allemande) : utiliser les instruments du socialisme mais garder les valeurs américaines, ou plutôt adapter aux conditions et au caractère américains le socialisme. Le système rêvé par Flower, les populistes ou George utiliserait des moyens modernes (la collectivisation ou la socialisation des biens communs et l'interventionnisme gouvernemental) pour assurer, dans un monde complexe, l'égalité des chances et l'indépendance radicale des individus chères à Jefferson et à Spencer :

> Society would thus approach the ideal of Jeffersonian democracy, the promised land of Herbert Spencer, the abolition of government. But of government only as a directing and repressive power. It would at the same time, and in the same degree, become possible for it to realize the dream of socialism. […]
>
> We should reach the ideal of the socialist, but not through government repression. Government would change its character, and would become the administration of a great co-operative society. It would become merely the agency by which the common property was administered for the common benefit[52].

Toutes les réformes mises sur le devant de la scène par Flower au tournant du siècle – libre frappe de la monnaie, démocratie directe, municipalisation, nationalisation, coopération – peuvent se lire comme la volonté de mettre en œuvre, en expérimentant de nouveaux systèmes, ce programme d'Henry George : l'État agent du peuple et administrateur des biens communs pour le bien de tous. La *via media* sombre cependant dans l'ambiguïté rédhibitoire pour les partisans d'un individualisme pur et dur, c'est-à-dire comme objectif mais aussi comme moyen. Le radicalisme de George ou Flower s'apprécie alors à l'aune des réactions de ces individualistes. La lecture de George par Spencer, puis la réponse de Flower, permettent d'en retracer les contours.

L'éthique du producteur avancée par George, libérale et individualiste puisque la propriété du fruit de son labeur est inaliénable, ne doit pas éclipser les potentialités radicales et collectiviste de son autre postulat : la terre appartient à tous. La conversion de Spencer d'un libertarisme de gauche à un individualisme radical témoigne du caractère problématique de ce radicalisme individualiste ou collectiviste (selon la nature de l'objet possédé, fruit de son industrie ou bien commun) que prône George ou Flower[53]. Dans la première édition de *Social Statics*

---

[52] George, *Progress and Poverty*, p. 409-410.

[53] Autre exemple de l'usage radical de Spencer qui horrifiait tant le philosophe anglais et suscitait l'admiration de Flower : Alfred R. Wallace se fonde sur la loi de la justice sociale de Spencer pour prôner la nationalisation des chemins de fer. Flower résume ainsi son raisonnement :

(1851), la loi d'égale liberté de Spencer supposait un accès égal aux richesses communes ; or, la propriété privée, appliquée à la terre, viole cette loi. Par conséquent, la communauté, après compensation des propriétaires, devrait en reprendre la possession[54]. Dans *Progress and Poverty*, George cite Spencer pour étayer son argumentaire. En 1882, horrifié que son nom soit associé à un radical comme George, Spencer retire de la vente son ouvrage (en Grande-Bretagne mais pas aux États-Unis) et revoit, dans *Man versus the State* en 1884 puis dans *Justice* (la 4ème partie, volume II, de *The Principles of Ethics*) en 1891 sa position sur la nationalisation de la terre, rejette radicalement le georgisme et réédite une version expurgée de *Social Statics* dans ce sens en 1892. La même année, George, déconcerté par ces revirements, publie une charge sévère contre Spencer et dénonce son hypocrisie, sa volonté de préserver les privilèges des puissants et de préserver sa réputation en Angleterre mais de ne pas froisser ses éditeurs américains et son succès outre-Atlantique. Non sans ironie, une recension des deux ouvrages remarque que Spencer a tellement mutilé *Social Statics* qu'il se voit obligé d'y adjoindre *Man versus the State* pour que livre soit assez gros pour être vendable. Et le critique de conclure sur une autre contradiction :

> Yet inadvertently he has affirmed all that he wrote in 1850. He begins his chapter on "Socialism" with "all men have equal rights to the use of the earth" just as they have to air, light and water; and he admits that "land nationalization" is "equitable in the abstract." We find ourselves, therefore, in somewhat of a quandary when he tells us that "the moral law is the law of the perfect man," that it ignores present conditions, and "prescribes the conduct of

---

« In his discussion Dr. Wallace contended that the Government should take over the railways at their present capitalization, giving, however, to the owners and their children, during their lifetime, the full interest or revenue which they were receiving, after which the Government should be the sole possessor of the railway properties, not recognizing any claims to property by the unborn. He held that it was absolutely unjust to compel the people "to pay, to work, or to suffer, in order that certain individuals yet unborn should be endowed with wealth supplied by the labor of their fellowmen. […] He advanced a method for the Government acquiring the railways, which, he observed, is founded on "a great principle of ethics, which, when it is thoroughly grasped, is seen to solve many problems and to clear the way to many great reforms in the interest of the people at large. This principle is that the unborn can have, and should have, no special property rights ; in other words, that the present generation shall not continue to be plundered and robbed in order that certain unborn individuals shall be born rich ».

C'est moins contre l'héritage en soi que Wallace s'indigne que contre la confusion entre l'héritage et le « pillage », en d'autres termes le transfert immoral du fruit du travail des producteurs à un individu pas encore né et donc qui n'a pas gagné et mérité cette aubaine. Flower, *Progressive Men*, p. 117, 249.

[54] « Equal rights to the use of this world […] If, then, the assumption that land can be held as property, involves that the whole globe may become the private domain of a part of its inhabitants; and if, by consequence, the rest of its inhabitants can then exercise their faculties—can then exist even—only by consent of the landowners; it is manifest, that an exclusive possession of the soil necessitates an infringement of the law of equal freedom. For, men who cannot "live and move and have their being" without the leave of others, cannot be equally free with those others. […] Briefly reviewing the argument, we see that the right of each man to the use of the earth, limited only by the like rights of his follow-men, is immediately deducible from the law of equal freedom. We see that the maintenance of this right necessarily forbids private property in land. […] And we find lastly, that the theory of the co-heirship of all men to the soil, is consistent with the highest civilization; and that, however difficult it may be to embody that theory in fact, Equity sternly commands it to be done ». Spencer, *Social Statics*, p. 114-115, 123, 126.

an ideal humanity," which it must be man's duty ever to approximate, and at the same time condemns Mr. George's endeavors to attain to that state[55].

C'est la première édition de *Social Statics* que Flower a certainement lue pendant ses études. Contrairement à Spencer et à nombre d'autres penseurs « individualistes », il ne cherche pas, par conservatisme (pour satisfaire à des préjugés de classe et protéger les privilèges des possédants), à « résister aux implications radicales de [sa] conception de la justice[56] ». Par conséquent, comme George, il s'indigne de la trahison de Spencer qu'il traite d'« apostat », terme fort qui témoigne par ailleurs de la profondeur religieuse de son engagement social. Sur ce sujet, le rédacteur en chef de Boston ne peut que renoncer à suivre son mentor[57]. C'est probablement à partir de ce point de rupture que Flower devient sélectif dans ses usages du philosophe anglais. Il continuera de puiser chez lui son diagnostic des maux sociaux : la corruption de l'ordre moral naturel par la cupidité individuelle ; la cupidité collective d'une minorité avec le corporatisme ou le monopolisme, conséquence d'un laissez-faire sans discrimination et amoral qui fausse la concurrence et provoque d'autres injustices comme la confiscation du fruit de son travail. En revanche, il appliquera Spencer à Spencer et cherchera des moyens plus radicaux et « collectivistes » pour redémocratiser l'accès aux richesses communes et garantir aux citoyens, lésés par l'immoralité instituée dans le second XIXe siècle, des moyens de vivre dignement et de continuer dans leur poursuite du bonheur. L'impôt unique sur la terre reste un des piliers de la grammaire réformiste de Flower avec Edward Bellamy et le populisme mais, évident, victime de son succès, il passe au second plan, dépassé par d'autres réformes fondamentales. Au début des

---

[55] La volte-face de Spencer ne s'explique pas uniquement par son souci de respectabilité (le point de vue de ses critiques comme George ou Flower) ou une évolution graduelle et naturelle (la défense de Spencer). Wiltshire voit plusieurs facteurs : Spencer est rattrapé par les évènements (jamais il n'aurait imaginé la nationalisation de la terre puisse arriver de son vivant et, surtout, il prend conscience du montant prohibitif d'une compensation juste aux propriétaires expropriées et de la nécessité d'une bureaucratie pour organiser ce transfert, un remède « communiste » pire que le mal. Spencer évolue aussi sur la question des droits individuels à la fin du siècle : la propriété privée supplante la logique stricte d'un catalogue de droits naturels issue de la loi d'égale liberté. Taylor souligne la différence que Spencer construit entre éthique absolue (*in abstracto*, la communauté possèdent la terre en commun) et l'éthique relative (*in concreto*, la propriété privée de la terre est nécessaire car l'État est trop inefficace pour en gérer la collectivisation et car le droit à la terre n'est juste que dans sa forme originelle, non cultivée).

Frank I. Herriott, « Review : Henry George vs. Herbert Spencer. Reviewed Works : A Perplexed Philosopher, Being an Examination of *Mr. Herbert Spencer's Various Utterances on the Land Question, with Some Incidental Reference to His Synthetic Philosophy* by Henry George; *Social Statics, Abridged and Revised; Together with the Man versus the State* by Herbert Spencer », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 3, mars 1893, p. 124-126. Taylor, *Men Versus the State*, p. 246-252. Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*, p. 119-131.

[56] Taylor, *Men Versus the State*, p. 247.

[57] Flower, *Progressive Men*, p. 76.

années 1890, la libre frappe de la monnaie semble alors offrir une solution juste et démocratique[58].

II. Se réapproprier la monnaie : controverses

A. *Silverites* vs. *Goldbugs* : une controverse qui déchaîne les passions

Pour redémocratiser et remoraliser un système économique en déroute, Flower veut agir sur les moyens d'échange, c'est-à-dire pas simplement sur le commerce en actes mais sur ses règles, afin de créer les conditions d'un système plus égalitaire. La politique fiscale, nécessaire mais insuffisante, doit donc s'accompagner d'une politique monétaire radicale et progressiste. Dans les années 1890, Flower s'engage pour la libre frappe de la monnaie *(free silver)* et prend une part active dans la controverse qui oppose partisans du système étalon-or *(goldbugs)* aux argentistes *(silverites)*. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui les passions que pouvaient déchaîner ces questions très techniques, voire ésotériques[59] : le pays devait-il adopter le monométallisme (la reconnaissance d'un seul métal-étalon, l'or, pour frapper la monnaie) ou le bimétallisme (la reconnaissance de deux étalons, l'or et l'argent-métal, au taux de change garanti par l'État de 16 onces d'argent pour une once d'or ; « 16-to-1 » est d'ailleurs le cri de guerre des *silverites*)[60] ? Or,

---

[58] Plus largement, l'impôt unique sur la terre, malgré son succès dans les milieux réformateurs au tournant du siècle, tombe dans l'oubli après la Grande Guerre. Son essor et son déclin reproduit en abyme, dans sa chronologie et ses causes, le destin du progressisme radical de Flower et des *cranks* . L'approche morale d'Henry George est dépassée par l'approche plus « scientifique » du marxisme à l'université et chez les politiques de gauche, socialistes et communistes (se rejoue alors à l'époque la geste initiale du socialisme où le versant plus « utopique » se retrouve réduis à un archaïsme naïf par Marx et Engels). Par exemple, déjà à l'époque, le langage et les concepts bibliques de George paraissaient périmés pour George B. Shaw. Il incarne aussi, comme Flower, la fin d'une époque et d'un milieu radical qui, optimistes, croient dans une société libre et juste et dans un progrès illimité dans son développement (tant qu'il reste dans le cadre de la morale). Cette foi dans le progrès et la morale sombre avec le Titanic et la Première Guerre mondiale. Avec le triomphe du progressisme (législation antitrust, instauration de l'impôt sur le revenu, réforme du système bancaire), la nécessité du remède de George semble également moins urgente. Mark A. Sullivan, président du Council of Georgist Organization, évoque aussi les divisions sur l'entrée en guerre et la radicalisation des enjeux qui divise le camp du progrès : la révolution russe entraîne une hystérie anti-radicaux aux États-Unis et condamne les mouvements alternatifs. Cette radicalisation illustre les logiques de distinction culturelle qui se cristallisent par ailleurs dans l'évolution de Flower. Après la Guerre, le mouvement en faveur de la *single tax* se divise et change de nom : « georgism » pour les partisans de sa dimension philosophique et « land-value taxation » pour les tenants d'une solution fiscale modérée et technique. Mark A. Sullivan, « Why the Georgist Movement Has Not Succeeded », *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 62, n° 3, 2003, p. 607-623. *Progressive Men*, p. 71-80.

[59] L'on pourrait faire la même remarque pour les droits de douanes, pour lesquels républicains et démocrates se déchirent à partir des années 1860.

[60] Pour une synthèse de l'historiographie sur ce sujet, voir les échanges entre Wyatt Wells et Walter Nugent dans livraison de janvier 2015 du *Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*. Sous le langage feutré, des divergences de

déchaînées les passions le sont assurément pendant la « décennie folle » des années 1890, surtout entre 1893 et 1896 : familles, amitiés et partenariat d'affaires se brisent[61]. Le débat sur les vertus de l'or contre celles de l'argent ne se limitent pas aux cercles d'experts : la population a soif d'explications et toute une littérature monétaire envahit le pays, surtout chez les bimétallistes qui, à la marge du pouvoir politique (ils ne conquerront jamais la présidence) mais aussi intellectuel (économistes de renom et presse respectable prennent parti pour l'étalon-or), cherchent à légitimer leur combat. L'essor populiste, la dépression de 1893, le chômage (presque 20% de la population) et ses « armées » de vagabonds qui traversent le pays, ses éclats de violence (grève Pullman violemment réprimée par les autorités fédérales), la concomitance avec une élection présidentielle, exacerbent les tensions et expliquent l'intensité de la controverse, une lutte pour sauver le pays de la catastrophe passée dans la postérité sous le nom de « battle of the standards ». La population comme les politiques et les intellectuels cherchent dans l'urgence des grilles de

---

fond opposent ces universitaires, preuve que la controverse monétaire n'est pas seulement un problème historiographique mais une question politique (qui n'a rien perdu de son actualité au vu des tensions entre les « peuples » et les autorités supranationales comme l'Union Européenne ou le FMI après la crise de 2007-2008) : quel est le rôle du peuple, des experts et des intellectuels dans un démocratie moderne régie par des instruments scientifiques, ici l'économie ? Quel rôle pour la technique en démocratie ? Qui décide ? Dans une certaine mesure, les lignes de failles de 1896 perdurent dans les désaccords entre Wells et Nugent.

Les histoires de la controverse monétaire des années 1890 abondent. Ritter propose probablement l'analyse la plus complète et objective, Friedman la perspective économique la plus rigoureuse, Hofstadter la critique du bimétallisme la plus brillante et les historiens du populisme une perspective sur les fractures qui divisent le parti sur ces questions et aussi leurs historiens : là où Postel voit dans la croisade des partisans de l'argent-métal un engagement dans une politique moderne de formation de coalitions à l'échelle nationale, Goodwyn voit un « mouvement fantôme », sans substance, qui trahit le vrai populisme et le mène à sa perte (la position des *mid-roaders* comme Tom Watson, ces populistes favorables à un parti indépendant entre les deux grands partis et opposés à la « fusion », *via* la question de l'argent-métal, avec les démocrates).

Wyatt Wells, « Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s », *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 49-68 ; « Reply to Walter Nugent » », *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 77-79. Walter Nugent, « Comments on Wyatt Wells, 'Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s' », *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 69-76. Gretchen Ritter, *Goldbugs and Greenbacks : The Antimonopoly Tradition and the Politics of Finance in America, 1865-1896* (Cambridge : Cambridge University Press, 1999 [1997]). Milton Friedman, Anna Jacobson Schwartz, *A Monetary History of the United States, 1867-1960* (Princeton : Princeton University Press, 1993 [1963]), p. 113-119. Richard Hofstadter, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », *in The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays* (New York : Vintage Books, 2008 [1952]), p. 238-315. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 16, 206-207, 312. Postel, *The Populist Vision*, p. 150-152.

[61] Un mois après sa défaite à la présidentielle, William J. Bryan se souvient : « business partnerships were dissolved on account of political differences; bosom friends became estranged; families were divided—in fact we witnessed such activity of mind and stirring of heart as this nation has not witnessed before for thirty years ». Dans ses mémoires, Henry Adams, confirme le constat de Bryan : en 1893, la « question de l'argent-métal » divise et Adams, sur ce point, prend position contre les membres de sa classe. William J. Bryan, « Has the Election Settled the Money Question ? », *The North American Review*, vol. 163, décembre 1896, p. 704, cité dans Wyatt Wells, « Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s », *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 49. Henry Adams, *The Education of Henry Adams*, p. 281, 288-289.

lecture pour comprendre et des outils pour éviter le pire : les questions monétaires, de part et d'autre de l'échiquier politique, sont cette clé[62].

L'élection présidentielle de 1896 cristallise ce bruit et cette fureur. Les étiquettes *silverites* et *goldbugs*, forcément trop généralisantes mais par cette vertu même mobilisatrices, distinguent les deux camps. En 1896, William J. Bryan et William McKinley incarnent ces deux théories et représentent deux Amériques, deux géographies et deux sociologies : d'un côté, les partisans de l'étalon-or, c'est-à-dire principalement les républicains (plus les démocrates favorables à l'ex-président Cleveland et à sa politique pro-étalon-or), les métropoles du Nord-Est, le banquiers, les hommes d'affaires et les porteurs d'obligations ; de l'autre, les tenants de l'argent-métal : les démocrates (plus les républicains hostiles au programme de leur parti centré sur l'étalon-or) et les populistes, le Sud et l'Ouest, les fermiers mais aussi les petits commerçants, les employés et les artisans qui partagent les aléas économiques de la périphérie agraire[63]. Sous les étiquettes, deux interprétations des causes de la crise économique et deux visions du futur s'opposent. Comment le pays-a-t-il pu en arriver à la Panique de 1893 ? Tout commence avec la démonétisation de l'argent-métal en 1873 ; les deux camps, en effet, proposent des lectures radicalement différentes de l'histoire monétaire de la fin de siècle.

Avant 1873, l'or et l'argent servent officiellement de monnaie mais l'argent, sous-évalué (cours supérieur à la monnaie frappée) et déprécié, n'est guère utilisé[64]. C'est donc dans une indifférence quasi-générale que le Congrès démonétise l'argent (certains, comme le sénateur du

---

[62] Nugent, Progressivism, p. 26-27. Brands, The Reckless Decade. Painter, Standing at Armageddon.

[63] Il ne faut pas comprendre « agraire » uniquement dans son sens sociologique mais plutôt, dans le sillage de Sanders, dans une acception géographique : les périphéries du pays regroupant les étendues rurales aux villes dont elles dépendent (une question de distance plus que de division urbain/ rural). Souvent dépendantes des chemins de fer pour leur développement économique, ces périphéries agraires sont particulièrement sensibles à la question des monopoles et désignent les compagnies ferroviaires comme l'archétype de l'exploitation des producteurs. L'écosystème économique de ces périphéries agraires comprend une variété de milieux et de professions : agriculteurs au premier chef mais aussi petits-commerçants, artisans, employés, petits entrepreneurs et ouvriers (cheminots, mineurs etc.). Elizabeth Sanders, *Roots of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917* (Chicago, Londres : University of the Chicago Press, 1999), p. 1-8, 28 (notion de « périphérie agraire »). Walter Nugent, « Comments on Wyatt Wells, 'Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s' », *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 69.

[64] En 1792, Alexander Hamilton autorise la libre frappe de l'argent. L'argent se retrouve *de facto* comme monnaie de référence. La loi de Gresham (« la mauvaise monnaie chasse la bonne ») fonctionne à plein régime : le prix de l'or sur le marché mondial augmentant, le précieux métal est thésaurisé et c'est l'argent qui, surévalué, circule dans l'économie. En 1834 puis 1837, le Congrès, vote la libre frappe de la monnaie en échange d'argent au ratio de 16 pour 1 dans un contexte qui préfigure les années 1890 (mais, on le verra, les différences son notables) : la guerre contre une banque centrale d'Andrew Jackson et de ses partisans de la périphérie agraire. Sous-évalué par rapport à l'or, l'argent se déprécie et disparaît pratiquement. La ruée vers l'or n'a que peu d'effets sur la valeur de l'or et accélère la disparition de l'argent : l'or devient *de facto* la monnaie de référence et la masse monétaire diminue. Milton Friedman, « The Crime of 1873 », *Journal of Political Economy*, vol. 98, n° 6, décembre 1990, p. 1159-1165.

Nevada William M. Stewart, votent pour la loi sans savoir que vingt ans plus tard ils feront de ce moment la racine de tous les maux). En 1875, le Specie Payment Resumption Act va plus loin : la loi prévoit qu'à partir de 1879 le Trésor retire de la circulation les *greenbacks*, cette monnaie papier émise par le Nord pour financer la guerre de Sécession et rembourse en or les bons de guerre achetés avec des billets dépréciés[65]. Porté par les milieux d'affaires, la mesure est perçue comme un moyen pour les créditeurs de la côte Est – des spéculateurs improductifs selon les argentistes – d'assujettir les producteurs du reste du pays. L'étalon-or s'installe *de facto*, la contraction monétaire aussi et avec elle la baisse des prix et l'augmentation du coût des dettes. Or, la crise économique des années 1870 ranime l'intérêt pour le bimétallisme. Les opposants à la loi de 1873, réformateurs, fermiers, er certains ouvriers qui se rejoignent dans l'éphémère National Greenback Labor Party, pensent qu'une politique inflationniste de création monétaire soulagerait les acteurs économiques endettés, en particulier les fermiers pour qui la politique déflationniste signifie des récoltes qui rapportent mois mais des dettes plus chères, et relancerait l'économie, une bulle d'air pour les chômeurs. En parallèle, la découverte de nouvelles mines d'argent dans le Nevada augmente la production : les groupes de pression miniers et les États des Rocheuses s'engagent aussi pour la remonétisation de l'argent. Le Bland-Allison Act de 1878 répond à cette mobilisation : la loi oblige le Trésor à acheter chaque mois pour au moins 2 millions de dollars d'argent-métal et de s'en servir pour battre monnaie. Puis, le Sherman Silver Purchase Act de 1890 va plus loin et, en réponse à la (sur)production venant de l'Ouest et à la pression déflationniste sur l'économie, impose au gouvernement l'achat de 4,5 millions d'onces d'argent tous les mois. Le lobbying de part et d'autre se solde par cette législation de compromis : un bimétallisme de fait mais une compromission dangereuse pour les tenants de l'étalon-or et, pour leurs adversaires, une mesurette qui laisse les reines de la finance dans les mains des élites financières[66].

Pour les monométallistes, les achats d'argent sont responsables de la dépression de 1893. Certes, la faillite de la compagnie Philadelphia and Reading Railroad provoqua des faillites bancaires en séries mais la crise aurait pu être contrôlée, n'étaient les achats d'argents imposés par

---

[65] Les partisans d'une monnaie fiduciaire resteront influents jusqu'aux années 1890. En avance sur leur temps mais aussi radicaux, une frange du populisme verra dans les *greenbacks* la solution à la crise des années 1890. Avec la crise de 1893, la question de l'argent-métal les relèguera aux marges du mouvement. Pour Goodwyn, elle tue littéralement le populisme qui après leur défaite en 1896 se suicide en querelles intestines entre *fusionists* et *mid-roaders*. Il reprend l'image de Tom Watson : tel Jonas, les populistes sont avalés par les démocrates et l'appât qui les trompe est la question du bimétallisme. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 10-17, 215-263.

[66] Friedman, « The Crime of 1873 », p. 1159-1165. Coriat Benjamin, Boyer Robert, « Innovations dans les institutions et l'analyse monétaires américaines : les *greenbacks* 'revisités' », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1984, vol. 39, n° 6, p. 1336, 1355.

la loi de 1890 : on se précipita pour convertir en or les *Silver Certificates* émis par le gouvernement ; la ruée réduit la réserve fédérale d'or à son seuil critique. Le président Cleveland, qui venait de prêter serment, fait alors abroger le Sherman Silver Purchase Act pour empêcher l'épuisement des réserves et restaurer la confiance ; il divise ainsi son parti (la mesure passe au Sénat grâce aux républicains) et ne réussit pas à enrayer la crise. La ruine des États miniers accentue la misère dans l'Ouest, d'où partent de nombreuses marches de chômeurs. En février 1895, le président Cleveland est forcé de négocier avec le banquier J.P. Morgan qui investit plus de 60 millions de dollars dans des bons du Trésor que l'État devra rembourser avec l'or du contribuable. Les milieux progressistes radicaux et l'Amérique périphérique se soulèvent. Le bimétallisme militant revient sur le devant de la scène et s'organise.

Les argentistes puisent dans leur mémoire radicale et proposent une interprétation de la crise qui trouve son origine dans la démonétisation de l'argent-métal en 1873 : le « crime de 1873 », péché originel et manœuvre de politiques à la solde des intérêts financiers, instaure une politique déflationniste désastreuse pour tous les producteurs et immorale car elle engraisse les improductifs. Et quelle meilleure preuve, pour les bimétallistes, de la culpabilité des élites financières que la cause première de la crise : l'effondrement des chemins de fer suite à une bulle spéculative et des financements pour le moins de douteux (notamment la dilution des actions), voire de la corruption pure et simple ? Les faits confirment leurs analyses, expliquent les progressistes radicaux et les populistes. Comment ne pas voir dans l'accord entre Cleveland et J.P. Morgan la preuve définitive de l'exploitation du peuple par Wall Street et, derrière, les banques anglaises[67] ? Flower s'inscrit dans une telle lecture : il décrit l'accord comme un « marchandage honteux » et se félicite de la résistance du journalisme indépendant « défenseur du peuple » (ici le *New York World*) qui dévoile les dessous des combines entre politiques et financiers et démonte les récit fallacieux de la presse favorable à l'étalon-or[68]. Il dénonce aussi le récit fallacieux de monométallistes qui veulent faire du Sherman Silver Purchase Act le « bouc-émissaire de la dépression » et dissimuler leur responsabilité[69]. Le journaliste prend les armes, met son magazine au service de la cause et, empreint de cette ferveur religieuse qui toujours motive son militantisme, part en guerre contre l'étalon-or. Peut-être son flair journalistique le conduit-il à s'engager pour vendre du papier, mais cette lecture par trop cynique ne prend pas en compte les conséquences de cet engagement : pertes publicitaires et difficultés avec les banques alors que la crise grève déjà les finances fragiles du magazines (sans compter les tensions internes) : la

[67] Nugent, *Progressivism*, p. 82. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 50-52.

[68] « The People's Champion », lettre de Flower au rédacteur en chef du *New York World*, 22 février 1895, *The New York World*, 25 février 1895, p. 4.

[69] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 270.

campagne 1896 marque l'apogée de la presse radicale, populiste et socialiste, mais aussi sa chute avec de nombreuses faillites, les militants se consumant dans leur propre exaltation[70].

B. L'élection présidentielle de 1896 : Flower, croisé du bimétallisme

Flower voit dans la libre frappe de la monnaie un marqueur du réformisme, un moyen de séparer les dominés et les dominants. Les « masses contre les classes » sont l'enjeu de l'élection de 1896 et le retour au bimétallisme lui apparaît, dans une répétition de la geste révolutionnaire contre l'aristocratie, comme « l'abolition de tous les privilèges de classes et législation spéciale » pour « conserver la liberté individuelle ». Une victoire des réformateurs marquerait la fin de cette nouvelle « aristocratie du dollar » incarnée par le président Cleveland et les membres de son gouvernement, tous liés aux intérêts des banques et des chemins de fer, tous soumis aux ploutocrates *(gold power)*[71]. Pour Flower, l'argent-métal est la « monnaie du peuple » et l'étalon-or permet aux puissants de confisquer et monopoliser la richesse commune : la question est fondamentale car les spéculateurs dépossèdent les producteurs des moyens même de commercer et *a fortiori* de recevoir une juste rétribution pour leur labeur. À l'égalité des chances entre individu s'ajoute l'égalisation des chances entre régions du pays : la libre frappe de la monnaie rétablirait l'équité entre le Nord-Est le reste du pays. La redémocratisation, enfin, mettrait un terme à la dérive anti-démocratique du pays où une minorité (la « ploutocratie » : les financiers des métropoles du Nord-Est et des banques anglaises) décide pour la majorité. La réappropriation démocratique est aussi économique : elle redonne les moyens, littéralement, de créer leur richesses. Il s'agit, en somme, d'une politique économique par le bas (*from the bottom up*), à l'antithèse de McKinley qui, dans une préfiguration de la « théorie du ruissellement », affirme que protéger les grandes industries et les banques, grâce aux droits de douanes et à l'étalon-or, créerait de la prospérité qui, *in fine*, bénéficierait à tous[72]. Enfin, la réappropriation démocratique est présentée comme une fidélité au génie américain : à ses principes – l'individu souverain maître de

---

[70] Pour les difficultés de *The Arena*, voir chapitre 5.III. Sur la presse indépendante à l'époque, voir Elliott Shore, *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press* (Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988), p. 102.

[71] Flower, *Civilization's Inferno*, p. 128 ; « Bankers », *The Advocate and Topeka Tribune*, 7 juin 1893, p. 11 (cet article est une réimpression : l'article original se trouve dans un autre journal populiste, le *Texas Weekly Advance*, que nous n'avons pas pu consulter).

[72] William J. Bryan, dans son discours de la Croix d'or, résume les deux positions : « there are those who believe that if you legislate to make the well-to-do prosperous, this prosperity will leak through on those below. The Democratic idea has been that if you legislate to make the masses prosperous, their prosperity will find its way up and through every class and rest upon them ». L'OED date la première occurrence de « trickle-down » à 1944 mais, on le voit, la philosophie a des racines bien plus anciennes.

son destin économique et politique et le pays souverain, non sujet au diktats anglais et aux empêtrements avec l'étranger – mais aussi à son histoire puisque le bimétallisme, jusqu'au « crime de 1873 », a déployé ce génie avec succès[73].

Flower comme ses contributeurs réitèrent ce récit, article après article. *The Arena*, organe officieux du populisme, devient celui du bimétallisme. Parmi les quatre-vingt-quatre articles écrits par des populistes, plus de cinquante préconisent la libre frappe de la monnaie. La proportion est la même dans les éditoriaux de Flower sur le populisme (voir annexes 4.3 et 4.6). Les grandes figures du mouvement argentiste , John Davis (représentant du Kansas au Congrès), N.A. Dunning (historien de la révolte agraire et rédacteur en chef du journal *National Watchman* de Washington, DC) ou Marion Butler (sénateur de la Caroline du Nord), choisissent *The Arena*, preuve qu'ils considèrent la publication comme une vecteur privilégié de leur message[74]. Des sénateurs apportent une caution supplémentaire (William M. Stewart et John P. Jones pour le Nevada ; John T. Morgan pour l'Alabama[75]), ainsi que des hommes d'affaires (par exemple, le président de la Mercantile National Bank de New York William Pope St. John[76]). Enfin, le héros de la cause bimétalliste, William J. Bryan, ferraille aussi dans les pages du magazine de Flower[77]. Pour *The American Newsman*, revue destinée aux professionnels du livre, la maison d'édition de Flower propose un des meilleurs catalogues d'ouvrages sur la question monétaire (qui plus est abordable donc accessible aux victimes de l'étalon-or)[78]. La circulation des écrits encourageant

---

[73] Flower, « Pure Democracy », p. 267.

[74] John Davis, « The Money Question », vol. 5, avril 1892, p. 543-555 ; « The Bank of Venice », vol. 9, décembre 1893, p. 633-643 ; « Silver in England », vol. 9, janvier 1894, p. 189-202 ; « Honest and Dishonest Money », vol. 9, février 1894, p. 359-369 ; « The Bank of Venice in the Light of Authentic History. Second Paper », vol. 9, avril 1894, p. 633-643 ; « Honest and Dishonest Money. Second Paper », vol. 10, juin 1894, p. 91-101. Marion Butler, « Why the South Wants Free Coinage of Silver », vol. 15, avril 1896, p. 625-632. N.A Dunning, « The Volume of Currency », vol. 6, novembre 1892, p. 712-722 ; *The Farmers' Alliance History and Agricultural Digest* (Washington, DC : The Alliance Publishing Company, 1891).

[75] William M. Stewart, « Monometallism Revolutionary and Destructive », vol. 8, août 1893, p. 277-285. John T. Morgan, « Silver – A Money Metal », vol. 16, octobre 1896, p. 705-720. John P. Jones, « What the Remonetization of Silver would Do for the Republic », vol. 16, octobre 1896, p. 736-742.

[76] William P. St John, « Free Silver and National Prosperity », vol. 16, septembre 1896, p. 581-584.

[77] William J. Bryan, « The President's Currency Plan », vol. 11, février 1895, p. 321-329 ; « The Currency Question », vol. 16, septembre 1896, p. 529-537.

[78] Le correspondent à Boston de la revue ne tarit pas d'éloges et fournit une liste des ouvrages : « With the single exception of Charles E. Brown & Co., the Arena Pub. Co. is the only house in this city that has a good full list of silver books that the trade can handle at a low price. I dare say this is the best list of any so far published in this country or perhaps in the world ». Hamilton Street, « Correspondence » *The American Newsman*, vol. 13, septembre 1896, p. 8-9.

Liste : *Our Money Wars* (Samuel Leavitt) ; *Caesar's Column* (Ignatius Donnelly) *; A Scientific Solution of the Money Question* (Arthur Kitson) ; *The Coming Revolution* (Henry L. Call) ; *The Story of a Canon* (Beveridge Hill) ; *Politics for Prudent People* (Slack Worthington) ; *Politics and Patriotism* (Frederick W. Schultz) ; *A Silver Baron* (Carlton Waite) ; *Immigration Fallacies* (John Chetwood) ; *Impending Political Advance* (Ex-Gov. Ashley of Ohio) ; *Bond-Holders and Bread-Winners* (S.S. King) ;

une politique de création monétaire contribue à imposer ce thème sur la scène politique nationale[79] ; en parallèle avec des épisodes plus connus comme le succès massif de l'ouvrage de William H. 'Coin' Harvey, *Coin's Financial School* (l'*Uncle Tom's Cabin* du bimétallisme, 1 million d'exemplaires), elle prépare la réception du discours de Bryan en 1896, lequel s'insurge contre la crucifixion des producteurs sur une « Croix d'or »[80]. Flower dénonce la « pieuvre d'or anglaise » *(English gold octopus)* qui a mené l'Australie à la ruine et cause, partout aux États-Unis, les innombrables tragédies qu'il détaille au fil de ses magazines. Chaque anecdote se termine, telle une litanie, par un appel (toujours en italique) pour le rétablissement de l'argent-métal comme moyen d'échange ou pour la démonétisation de l'or : « *reinstate silver or demonetize gold* »[81]. La reproduction des écrits de Flower dans la presse suggère le travail d'ensemencement idéologique à l'œuvre. La première occurrence de cette phrase « *reinstate silver or demonetize gold* » dans l'éditorial « The Present Peril » en août 1893 se diffuse en quelques semaines dans tout le Midwest, dans les journaux locaux et dans la presse populiste. Cette dissémination donne une indication de la conversion au bimétallisme de cette région, de ses populistes et plus largement de ses éléments radicaux[82].

Money, Land and Transportation (brochure, auteurs multiples) ; *Esau; or, the Banker's Victim* (T.A. Bland) ; *Governmental Banks* (George C. Ward) ; *Our Country's Need* (Frank Parsons) *; Free Silver* (Sidney Dell) ; *Labor as Money* (John O. Yeiser) ; *Reform* (Col. DeClairmont) ; *Which Way, Sirs, the Better* (James M. Martin) ; *Poverty's Factory* (Stanley L. Krebs) ; *Bond and Dollar* (John C. Ridpath) ; *Bimetallism* (A. J. Utely).

[79] *The Arena* remplit la mission que lui fixe Flower : coordonner les forces réformatrices et de mettre les marges au centre du débat *national*. Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 245-246.

[80] Bryan utilise le terme « labor » (« you shall not press down upon the brow of labor this crown of thorns ») : le discours, certes, chante les louanges des fermiers, source des richesses et de la dynamique de progrès du pays, mais c'est bel et bien les producteurs dans leur ensemble (« the producing masses »), les agrariens (fermiers mais aussi ouvriers, petits bourgeois et classe moyenne des périphéries), les réformateurs et la classe ouvrière, qu'il veut mobiliser.

[81] Les exemples sont innombrables : de 1893 à 1896, Flower conclut chaque paragraphe de ses textes dans la rubrique « notes and annoucements » par cette phrase ; voir, entre autres, Flower, « Notes and Annoucements. The Present Peril », vol. 8, août 1893, p. xx ; « Notes and Annoucements. Two Typical cases of Life's Tragedies », vol. 8, septembre 1893, p. xviii-xxxiii (ce texte sera reproduit dans le journal populiste *The Farmers' Vindicator* du 16 septembre 1893 (p. 3).

[82] Le bimétallisme naît logiquement dans les États miniers de l'Ouest ; Flower convertit donc principalement les états « historiques » du populisme : le Midwest. Se repose alors la question de la nature du populisme : les argentistes de l'Ouest, faux populistes, profitent-t-ils de la révolte agraire ou font-ils partie du mouvement ? Pour Hofstadter, le populisme des États des montagnes n'est que du bimétallisme (« simply silverism »). Pour Goodwyn, ils corrompent le « vrai » populisme et précipitent sa disparition. Les histoires récentes du mouvements réhabilitent ce populisme des montagnes, comme le résume Miller : « In finding the People's party to be more than just a "silver" movement in Colorado, James Wright's analysis generally supported the conclusions of other scholars studying Populism in the mountain states. Thomas A. Clinch, for instance, found the People's party to be a labor movement in Montana. In Idaho, Joseph Gaboury found a third-party coalition of underprivileged farmers and laborers. Robert W. Larson presented the People's party in New Mexico and other mountain states as a pragmatic, multi-issue movement that represented a reaction against the remotely wielded corporate power of mine owners, railroads, irrigation companies, and large cattle combines ». L'exemple de Flower va dans le même sens : il montre que s'engager pour le

Le rôle capital de *The Arena* et de Flower dans cette campagne enflammée ainsi que dans la diffusion du bimétallisme s'apprécie aux figures radicales qui y écrivent mais aussi à sa réputation dans la presse spécialisée (*The American Newsman*) ou généraliste (ainsi cette définition du *Boston Globe* : « the only high-class American review devoted to the interests of free silver [83] »). Les processus de citation du nom « Flower » dans la presse au tournant du siècle confirment ces témoignages (annexe 5.4). Entre 1889 et 1918, c'est en effet à partir de 1893 que se diffusent le plus largement ses idées avec un pic en 1896 : la fréquence des références atteste ainsi du rôle que donne Flower à son magazine dans la croisade populiste, la campagne de 1896 et le « réveil du langage » dans la population[84]. C'est également entre 1890 et 1898 que se concentrent les articles élogieux à son sujet dans la presse (voir annexe 5.9) et que la fréquence d'apparition des annonces pour *The Arena* dans les quotidiens est la plus élevée[85]. Même en changeant de focale, le constat reste le même : sur 68 emprunts de *The Arena* à la bibliothèque municipale de Muncie (Indiana), entre 1891 et 1902, 35 ont été effectués entre avril 1895 et décembre 1896[86]. À l'échelle locale, *The Arena* semble donc être, chez les lecteurs, une ressource pour s'informer lors de l'élection et

---

bimétallisme ne se faisait pas forcément au prix d'un renoncement à un progressisme plus radical. Sur cette réhabilitation, voir aussi Postel, *The Populist Vision*, p. 294. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 50. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 185, 215-215. Miller, « A Centennial Historiography of American Populism », p. 63.

Diffusion de « *reinstate silver or demonetize gold* » : *The Stark County Democrat* (Canton, OH), 17 août 1893, p. 7. *Belle Plaine News* (Plaine, KS), 24 aoout 1893, p. 7. Marion Record (Marion, KS), 25 août 1893, p. 3. *The Progressive Farmer* (Winston, NC), 29 août 1893, p. 2. *The Farmers' Union* (Memphis, MO), 14 septembre 1893, p. 1. *The Farmers' Vindicator* (Valley Falls, KS), 16 septembre 1893, p. 3. *The Kinsley Graphic* (Kinsley, KS), 22 septembre 1893, p. 1. *San Saba County News* (San Saba, TX), 6 octobre 1893, p. 3 (le Texas reste à la marge). Recherche de « reinstate silver or demonetize gold » plus « Flower » dans *Chronicling America* et *Newspaper.com*.

[83] « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2. Le *Fort Wayne Daily News* souligne que les problèmes financiers de *The Arena* – et sa nature de « crank » – proviennent de son soutien à la cause bimétalliste. « Cranks' own magazine », *Fort Wayne Daily News*, 2 décembre 1896, p. 2.

[84] C'est en 1896 que Flower est le plus visible dans la presse. Figure de l'époque, il apparaît comme un prescripteur d'opinion pour des entreprises sans lien avec les controverses politiques. Par exemple, il sert de caution, nationale et respectée, au *Standard Dictionary*, ouvrage de référence utilisé dans les administrations fédérales et édité par Funk & Wagnalls. En 1892, il apparaissait déjà comme garant, avec Noah Porter (ex-président de Yale) ou John Fiske de Harvard, de la qualité d'une anthologie *The Library of American Literature* mais il ne figurait qu'à la fin d'une longue liste d'autorités alors qu'en 1896, c'est sur une de ses citations, mise en évidence, que se fonde la publicité pour le *Standard Dictionary*. « Which Dictionary is Everywhere THE Standard ? », *The Literary Digest*, vol. 13, 23 mai 1896, p. 131. Publicité pour *The Library of American Literature*, *Garden and* Forest, vol. 5, 23 novembre 1892, p. ii.

[85] Nous avons recherché dans la base de donnée *Newspaper.com* la fréquence d'apparition des annonces, dans les journaux, des parutions des magazines les plus récents (« February/August/December Arena » et « Arena for February/August/December »). Pour *The Arena* ces annonces se diffusent principalement en Californie et au Kansas mais aussi au Nord-Est, dans le reste du Midwest, un peu dans le Sud (surtout au Texas) et jusqu'à Hawaï. Elles se concentrent dans les années 1890 (1896 pour « février » ; 1891 et 1895 pour « août » et 1893 et 1896 pour « décembre) ; après 1900, *The Arena* est présenté dans moins de journaux (les occurrences se contrent en 1903 et 1906, après le retour de Flower et avant l'agonie du magazine).

[86] Et encore, les résultats sont probablement minorés car la base de données ne comprend pas d'entrée entre le 28 mai 1892 et le 5 novembre 1894, autre période de forte influence de *The Arena*. *What Middletown Read*, Ball State University, consulté le 10 août 2014. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/.

c'est à ce moment-là que le magazine connaît sa plus forte influence. Certes, ces données ne préjugent pas du rôle spécifique du bimétallisme dans cet intérêt mais, l'engagement total de Flower à l'époque pour cette cause, sa possession même comme en témoigne sa mantra « *reinstate silver or demonetize gold* », suppose une large diffusion de ce discours. Faute de sources, un examen de son appropriation par les lecteurs demeure cependant impossible.

Si l'imprimé reste le lieu privilégié de son intervention comme intellectuel sur la scène publique, l'enjeu de 1896, grave, conduit Flower à s'engager plus concrètement dans l'arène politique. Certes, depuis le début des 1890, il avait ouvert ses pages à la révolte agraire et soutenu explicitement le People's Party, mais il ne s'était jamais impliqué directement dans l'activité politique pratique de lutte pour le pouvoir[87]. Le 7 juillet 1896 allait débuter la convention démocrate à Chicago et une double incertitude tenaillait les milieux radicaux : qui allait l'emporter, l'aile pro-Cleveland ou les argentistes ? Le résultat impacterait le choix populiste dont la convention allait commencer le 24 juillet à Saint-Louis (Missouri)[88]. Le positionnement de Flower dans les péripéties de ce mois de juillet, difficile à reconstituer faute de sources autres que fragmentaires, permet cependant de comprendre sa vision du réformisme comme engagement militant[89]. Début juillet 1896, Flower, déjà malade, se trouve à Chicago pour « unifier le vote argentiste » au-delà des partis[90] : son choix se porte sur le démocrate Walter Clark (son ami, réformateur, contributeur régulier dans *The Arena*, juge assesseur à la Cour suprême de Caroline du Nord[91]) et, comme colistier, le sénateur républicain du Colorado Henry M. Teller, farouche

---

[87] « I am convinced that it is not only the most purely democratic party in America to-day, but that it *possesses a moral energy not present in the spoils-seeking parties* » (1893). Flower, « Pure Democracy », p. 261.

[88] Le président du Comité National du Parti populiste, Herman Taubeneck, avait milité avec succès pour la tenue de la convention populiste après les conventions des deux grands partis. Il misait sur leurs divisions internes sur la question de la libre frappe de la monnaie : tous deux présenteraient des candidats pro-étalon-or, ce qui conduirait les déçus dans le giron populiste. Sauf que le pari n'a pas payé. Worth Robert Miller, « Farmers and Third-Party Politics », *in* Chales W. Calhoun (éd.), *The Gilded Age : Essays on the Origins of Modern America* (Lanham, MD : Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2006 [1996]), p. 300.

[89] Toutes les histoires du progressisme ou du populisme vont de leur analyse des conventions de juillet 1896. Pour un résumé des faits, des forces en présence et des tensions, voir Rebecca Edwards et Sarah DeFeo, *New Spirits*. « 1896 : The Presidential Campaign », site internet associé à son ouvrage *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* [En ligne], mis en ligne en 2010, consulté le 20 avril 2015.

URL : http://www.rebeccaedwards.org/campaign.html.

Les citations des programmes des différents partis sont extraites de ce site.

[90] Lettre de C.Seldon Smart (directeur commercial de *The Arena*) à Walter Clark, 1er juillet 1896, *in* Aubrey Lee Brooks et Hugh Talmage Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 1* (Chapel Hill : University of North Carolina, c1948-1950), p. 291.

[91] Clark deviendra juge en chef en 1902 et sera réélu jusqu'à sa mort en 1924. Il écrit une vingtaine d'articles dans les différents magazines de Flower (il se spécialise dans les questions de nationalisation, de démocratie directe et de droit constitutionnel). Il devient « contribteur spécial » à *The Arena* entre 1903 et 1909 puis permanent à *The Twentieth Century Magazine*.

partisan de la libre frappe de la monnaie[92]. La veille de la convention démocrate, le 6 juillet, Flower signe un manifeste avec plusieurs responsables populistes (James B. Weaver, Herman Taubeneck entre autres) pour appeler les démocrates à soutenir la candidature d'Henry M. Teller. Les signataires réaffirment que leur formation politique est le parti de la libre frappe de la monnaie, le premier à avoir défendu la mesure à l'échelle nationale dans leur programme d'Omaha en 1892, et explique que, sans leur aide, les démocrates perdront l'élection[93]. Flower rejoint l'analyse des populistes « fusionnistes » : seule une union des réformateurs permettra de gagner l'élection[94]. L'urgence exige de dépasser les logiques partisanes. Flower ne fait d'ailleurs

---

Walter Clark, « The Telegraph and the Telephone Properly Parts of the Post Office System », vol. 5, mars 1892, p. 464-471 ; « The Election of Postmasters by the People », vol. 10, juin 1894, p. 68-75 ; « The Election of Senators and the President by Popular Vote, and the Veto », vol. 10, septembre 1894, p. 453-461 ; « The Telegraph in England », vol. 13, août 1895, p. 372-375 ; « Constitutional Changes Demanded to Bulward Democratic Government », vol. 37, p. 141-154 « Should the Governement Control the Telegraph ? The Legal Aspect of the Telegraph and Telephone Services. Essential Part of an Efficient Postal Service », vol. 15, décembre 1895, p. 53-58 ; « The Land of the Noonday Sun – Anuhac – Mexico », vol. 15, février 1896, p. 349-360 ; « Mexico in Mid-Winter (II) », vol. 15, mars 1896, p. 523-543 ; « The Land of the Noonday Sun – Mexico in Mid-Winter », vol. 16, juin 1896, p. 44-66 ; « Free Coinage Indispensable, but not a Panacea », vol. 16, novembre 1896, p. 937-944 ; « The Election of United States Senators by the People », *The New Time,* vol. 1, octobre 1897, p. 195-198 ; « Twelve Reasons Why the Postoffice Should Operate the Telegraphs and Telephones », *The New Time*, vol. 1, juillet 1897, p. 43-44 ; « If Christ Should Come to Earth, Who Would Receive Him and Who Would Crucify Him ? », *The New Time*, vol. 1, décembre 1897, p. 341-343 ; « Governmental Control of Railroads, Telegraphs, Telephones, and Express Companies », *The Coming Age,* vol. 3, avril 1900, p. 345-357 ; « How Trusts Can Be Crushed », vol. 25, mars 1901, p. 264-270 ; « Law and Human Progress », vol. 27, mars 1903, p. 226-242 ; « Law and Human Progress », vol. 29, mars 1903, p. 225-242 ; « Old Foes with New Faces », vol. 30, octobre 1903, p. 337-358 ; « The Election of Federal Judges by the People, vol. 32, novembre 1904, p. 457-460 ; « Constitutional Changes Demanded to Bulwark Democratic Government », vol.37, février 1907, p. 141-154 ; « 'Aaron's Rod' ; or, Government by Federal Judges », vol. 38, octobre 1907, p. 479-481 ; « All Americans of Royal Descent », vol. 38, décembre 1907, p. 628-631 ; « Judicial Supremacy », vol. 39, février 1908, p. 148-155. Flower et Walter Clark, « On the Stoa of the Twentieth Century. Why the Government Should Own the Telegraph and Telephone », vol. 26, novembre 1901, juillet 1901, p. 519-520.

[92] Trois semaines plus tôt, Teller et 22 autres républicains originaires des États miniers de l'Ouest avaient essayé, en vain, de faire passer un programme bimétalliste à la convention de leur parti. Ils quittèrent la convention sous les huées et fondèrent le parti (éphémère) Silver Republican. Edwards et DeFeo, *New Spirits*. Darcy G. Richardson**,** *Others : Third Parties During the Populist Period* (Lincoln, NE : iUniverse, 2007), p. 189.

[93] « Populist Manifesto », *The New York World*, 7 juillet 1896, p. 4. « Teller Must Be the Man », *The Evening Times* (Washington, DC), 7 juillet 1896, p. 1.

[94] Pour les populistes *mid-roaders*, la fusion avec les démocrates est un suicide politique. D'ailleurs certains journaux suspectent le manifeste d'être une manœuvre de Mark Hanna (relayé par Taubeneck dont la position syncrétique rebute les populistes les plus radicaux) pour diviser les populistes, comme le prouverait l'absence de grandes figures du mouvement hormis Taubeneck et Weaver et une majorité de signataires (14/29) venant de l'Illinois, et non des régions historiques (et plus radicales) du mouvements comme le Kansas et le Texas. Sur le complot de Mark Hanna, une prudence sceptique est de mise mais, en ce qui concerne le destin du People's Party, force est de constater, avec le recul, qu'il ne se remettra pas de sa fusion avec les démocrates. Taubeneck, alors président du Comité National du Parti populiste, sera remplacé et ne poursuivra pas sa vie politique après la défaite ; le parti se divisera en querelles intestines sur le bienfondé de la politique de fusion et ses militants, ses cadres et ses politiques rejoindront les deux grands partis. Goodwyn reprendra le récit des *mid-roaders* et son portrait de Taubeneck s'en ressentira. D'autres réformateurs, comme Henry D. Lloyd partage cette lecture : « The Free Silver movement is a fake. Free Silver is the

que mettre en pratique une conviction fondamentale chez lui : il faut mettre les principes au-dessus des partis et unir tous les réformateurs pour, enfin, défaire les ploutocrates. Pour réaliser cet idéalisme, il s'essaie au pragmatisme . En 1896, une opportunité apparemment unique s'offre au pays : le bimétallisme apparaît comme le meilleur vecteur pour rassembler des sensibilités différentes, des républicains aux démocrates et aux populistes ; l'Ouest et le Midwest argentistes semblent pouvoir tenir leur revanche sur Wall Street.

Et l'Ouest le lui rend bien : un éditorialiste du Colorado le pressent même pour le poste de vice-président, pour les démocrates, avec comme tête de liste Henry M. Teller (un montage pour le moins surprenant qui permet une plongée dans la crise du bipartisme à l'époque, comme en témoignent par ailleurs la fluidité des appartenances politiques et des partis mêmes – les deux grands partis se scindent en deux formations politiques – en ce mois de juillet 1896[95]). Selon cet éditorial, Flower, en homme de la Nouvelle-Angleterre, équilibrerait l'ancrage à l'Ouest de Teller et du bimétallisme : populaire, intègre, reconnu à l'échelle nationale, réformateur, philanthrope, défenseur du peuple et « ami des masses », Flower pourrait d'autant plus influer ses compatriotes que 4 convertis sur 5 à la cause de l'argent-métal dans sa région, affirme le journaliste, serait dû à son influence[96]. Sa popularité dans l'Ouest en général et dans les États miniers des Rocheuses en particulier, sa réputation dans la presse, la diffusion de ses idées comme son activisme sur le terrain attestent de son rôle central dans la cause bimétalliste. Flower fait une tournée à l'époque

---

cow-bird of the Reform movement ». Flower est un exemple de figure progressiste-radicale qui soutient le bimétallisme : il illustre ainsi les relectures de la croisade par Postel ou Durden.

En revanche, si le recul permet les jugements faciles et s'il clarifie certains enjeux, il obscurcit aussi l'incertitude et les opportunités d'alors : en 1896, le mouvement bimétalliste (et populiste) se répandait comme une trainée de poudre, Bryan électrisait les foules et la ligne politique, clairement argentiste , évitait toute confusion avec les démocrates de Cleveland qui avaient conduit le pays à la Dépression. Il s'avéra que les réformateurs sous-estimèrent l'amertume de l'électorat envers le Parti démocrateet tout ne se passa pas comme prévu. « Mark Hanna's Plan », *Wichita Beacon*, 7 juillet 1896, p. 5. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 16, 213-322. Lloyd cité *in* Postel, *The Populist Vision*, p. 345. Robert F. Durden, *The Climax of Populism : The Election of 1896* (Lexington : University of Kentucky Press, 1965), p. iv, 6, 14-15.

95 Un article du *Mexican Herald*, journal destiné aux expatriés américains au Mexique, décrit avec humour cet éclatement du bipartisme : « soon the United States will have as many political parties as Spain and will be split up into innumerable factions and groups. The nomination of Bryan has served to accentuate the tendency to break up the old and badly fossilized parties which had no more vitality than a deseicated codfish. The following table of the rearranged parties is given: (1) The gold Republican party. (2) The free-silver Democrats, among whom are (a) those who want Populist support and (b) those who don't want Populist support. (3) The free-silver Republicans. (4) The gold Democrats, among whom are (a) those who will support McKinley and (b) those who will nominate a ticket of their own. (5) The Prohibitionists. (6) The bolting Prohibitionists. (7) The Bryan Populists, among whom are (a) those who favor Bryan and Sewall and (b) those who are for Bryan and Watson. (8) The anti-Bryan Populists. (9) The voters who are on the fence. (10) The voters who have taken to the woods ». *Mexican Herald* (Mexico), 17 août 1896, cité *in Public Opinion : A Comprehensive Summary of the Press Throughout the World on All Important Current Topics Volume 21* (New York : Public opinion Company, 1896), p. 267

96 « For Vice-President », *Silver Cliff Rustler* (Silver Cliff, CO), 1er juillet 1896, p. 1. Le *Boston Globe* se fait l'écho de cet éditorial : « Boston Man Suggested », *The Boston Globe*, 2 jullet 1896, p. 2.

dans le Colorado et se réjouit de l'enthousiasme des lecteurs de ces régions pour ses écrits : « I'm glad of my lyrical Rocky Mountain enthusiasm », aurait-il confié à Hamlin Garland[97].

C'est finalement Bryan qui décroche l'investiture dans la course à la Maison Blanche. Teller ne reçoit que 8 voix et décide d'apporter son soutien au jeune prodige[98]. Son projet d'une grande coalition avorté, Flower se range dernière la figure de Bryan et le monumentalise en une figure de sauveur de la République, héritier de Washington, Jackson, et Lincoln[99]. L'on retrouve ensuite des traces de Flower dans les journaux du 15 juillet comme délégué du National Silver Party[100]. Fondé quelques mois auparavant par l'American Bimetallic League, une association de propriétaires des mines d'argent des États des montagnes, à laquelle se greffent le National Executive Silver Committee et la National Bimetallic Union, ce parti avait remporté le Nevada aux élections de mi-mandat de 1894 et porté William M. Stewart au Sénat[101]. Le National Silver Party tient sa convention à Saint-Louis le 22 juillet, la veille de la convention populiste (du 23 au 26)[102]. Trahison de ses convictions populistes ou volonté de rassemblement : comment comprendre l'engagement de Flower dans cette nouvelle formation et non pour le People's Party ?

Aucune trace de lien entre Flower et le Silver Party avant ce 15 juillet. Un entretien avec la presse du 23 juillet fournit quelques pistes cependant : selon des sources sûres mais qui veulent rester anonymes, déclare Flower, les démocrates hostiles à la libre frappe de la monnaie *(Gold Democrats)* prévoiraient de présenter Grover Cleveland comme leur candidat si les populistes choisissent un candidat différent de Bryan, afin de profiter de l'éclatement électoral ; les ploutocrates (« money power ») mettront alors tous les moyens à leur disposition pour s'assurer de la victoire de Cleveland et « laisseraient tomber » un McKinley plus « tiède » envers leurs intérêts[103]. Dans le train qui le mène à Saint-Louis, Flower confie qu'au vu des efforts des

---

[97] Voir annexe 5.5 et le chapitre 5.II.D. Selon Louis F. Post, *The Arena*, malgré un prix élevé, aurait toujours joui d'un succès certain dans l'Ouest. Hamlin Garland, « Roadside Meetings of a Literary Nomad », *The Bookman*, vol. 70 ; janvier 1930, p. 520. Louis F. Post, « Flower's New Magazine », *The Public*, vol. 12, 27 août 1909, p. 819-820

[98] Comme le montrent ses surnoms : « Silver Knight of the West » et « Boy Orator of the Platte ». Richardson, *Others*, p. 189.

[99] « The elction of Mr. Bryan will mean the rejuvenation of democracy and the salvation of republican government from a lawless plutocracy, the most dangerous of all despotisms ». Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », vol. 16, novembre 1896, p. 936.

[100] « Coming Conventions », *The Times-Picayune*, 15 juillet 1896, p. 9.

[101] Robert C. McMath, *American Populism : A Social History, 1877-1898* (New York : Hill and Wang, 1993), p. 163, 193.

[102] Sur l'American Bimetallic League, voir Miller, « Farmers and Third-Party Politics », p. 299. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 217, 245-249. Richardson, *Others*, p. 190. Friedman et Schwartz, *A Monetary History of the United States,* p. 117.

[103] Cleveland ne se présentera pas. Les démocrates pro-étalon-or choisiront John Palmer et Simon Bolivar Buckner. Edwards et DeFeo, *New Spirits*.

démocrates pour se rapprocher des idées populistes, il pense que 9 populistes sur 10 voteront Bryan, même les populistes plus radicaux du Texas, et ce peu importe le choix de la convention ou les exagérations de la presse conservatrice qui ne manqueront pas d'exploiter une candidature populiste différente (sa large correspondance avec les quatre coins du pays, explique-t-il, le conforte dans cette analyse). Flower réitère son soutien à Bryan, seul à même de faire gagner le camp réformateur. Il pense d'ailleurs qu'il sera élu, avec ou sans le soutien du Parti populiste. Les électeurs, populistes et même républicains, sont mûrs, pense-t-il, pour dépasser les clivages partisans. Il voit dans le nouveau parti démocrate incarné par Bryan le « soulèvement populaire qui élit Lincoln »[104]. Les populistes et le National Silver Party choisissent finalement Bryan (qui ignore totalement cette seconde nomination)[105]. Toute sa vie, Flower subordonne les instruments du progressisme à ses idéaux : les partis, soumis aux principes, ne sont que des réceptacles de la ferveur réformiste qui allie le peuple et les agitateurs professionnels (journalistes, militants, intellectuels) ; or, en juillet 1896, il semble que le Parti populiste n'apparaisse plus pour Flower comme le vecteur le plus efficace du populisme et de l'antimonopolisme : simplement, il se rallie au nouveau fer de lance du réformisme[106]. Figure de compromis, Flower préfère la victoire des réformateurs, même au prix d'un programme moins radical : en termes d'idées, il est en effet plus proche du programme populiste que démocrate[107]. L'adoption de la libre frappe de la monnaie,

---

[104] « Cleveland to Lead », *The Inter Ocean* (Chicago), 23 juillet 1896, p. 1. Flower réitère ses analyses dans une longue interview au *St. Louis Post-Dispatch* depuis un hôtel de la ville où il séjourne avec William Pope St. John. « Wall Street for Cleveland », *St. Louis Post-Dispatch*, 22 juillet 1896, p. 1

[105] Flower quitte le navire au moment où il coule : la convention populiste est le théâtre d'un drame qui scelle le destin du People's Party comme force politique nationale. À la manœuvre, les fusionnistes s'était assuré de l'investiture de Bryan ; les *mid-roaders*, déconfits, firent échouer l'élection de son colistier démocrate, le très conservateur Arthur Sewall, et élurent Tom Watson qui accepte, pensant, à tort, que Bryan renoncerait à Sewall. Watson refuse alors de faire campagne pour Bryan. Bryan refuse de faire campagne pour Watson. Pour un récit détaillé de cet imbroglio, voir Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 256-275. Pour un résumé, voir le site internet d'Edwards et DeFeo, *New Spirits*. Bryan et le National Silver Party : « Notifying Mr. Bryan », *The Sun*, 8 septembre 1896, p. 3. John Hicks, *The Populist Revolt : A History of the Farmers' Alliance and the People's Party* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1961 [1931]), p. 360.

[106] Miller résume ainsi la conséquence de ce mois de juillet 1896 : « thus, the Populist Party, which had boldly agitated the issues and constructed the organization that had brought forth the greatest electoral participation by poor people in American history, suddenly lost its position as the leader of reform to a representative of one of the old parties ». Flower confirme ainsi l'aphorisme de Hofstadter : « third parties are like bees : once they have stung, they die ». Le peuple réveillé grâce à sa campagne d'éducation politique et économique, le Parti populiste n'a plus de réelle raison d'être. Miller, « Farmers and Third-Party Politics », p. 300. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 97.

[107] De la même manière, à quelques jours de la présidentielle de 1900, il signe avec ses proches, Frank Parsons et Eltweed Pomeroy (président de la National Direct Legislation Legaue), une lettre ouverte à Eugene V. Debs, leur ami, pour l'inciter à se retirer de la course présidentielle en faveur de William J. Bryan. Bien que Debs propose les mesures radicales qu'exige la situation du pays, tous pensent que l'élection de Bryan, perspective plus réaliste, précipitera l'avènement d'une république sociale et solidaire. « Want Debs to Retire », *The New York Times*, 3 novembre 1900, p. 3.

pense-t-il, créerait une dynamique réformatrice qui, naturellement, mènerait le parti au pouvoir vers des réformes plus ambitieuses.

Comment expliquer alors son ralliement au National Silver Party et non au parti démocrate ? Pour lui, les principes transcendent les appartenances partisanes : les engagements ne sont donc pas exclusifs et il peut donc tout à fois défendre à la fois le démocrate Bryan, les réformes populistes tout en s'engageant pour un autre parti. Il ne se préoccupe guère des logiques de pouvoir et de pureté idéologique au sein des formations politiques : seuls les principes comptent, pas leurs incarnations. Jamais Flower ne soutient ni même ne mentionne le National Silver Party dans les numéros de *The Arena* de cette année électorale (ni jamais d'ailleurs) mais il continue, plus que jamais, de défendre son progressisme radical-populiste : c'est le travail sur les idées et l'élévation morale, qui forgent le cœur de son travail journalistique, l'idéalisme et non les partis ; au lecteur, ensuite, de choisir. D'une certaine manière, la fin justifie les moyens, ici l'approche multipartite. De toute façon, tous les chemins réformateurs, démocrates, populistes ou argentistes , mènent à Bryan, ce qui réduit de fait l'enjeu pour quiconque n'est pas obsédé par la pureté doctrinaire.

D'autres adoptent la même attitude : le président du Comité National du Parti populiste, Herman Taubeneck, et le candidat populiste à la présidence en 1892, James B. Weaver, font campagne en même temps pour le Parti populiste et le National Silver Party[108]. Flower, aussi, participe à la campagne ; il est membre du Comité exécutif du nouveau parti avec le banquier William Pope St. John, le sénateur William M. Stewart et William H. 'Coin' Harvey (engagé par l'American Bimetallic League dès 1893 pour promouvoir la libre frappe de la monnaie, Harvey publie son best-seller grâce au financement des intérêts miniers ; le National Silver Party en distribue 125 000 copies pendant la campagne)[109]. Il s'occupe de mener la mobilisation dans le Nord-Est où un travail pédagogique intense est nécessaire pour convertir ces terres *a priori* hostiles à la libre frappe de la monnaie[110]. Le National Silver Party regroupe une majorité

---

[108] Ce qui leur attire les foudres des *mid-roaders* : les journaux populistes se divisent en deux camps, creusant un peu plus le fossé qui séparent fusionnistes et ceux qui pensent que ces derniers sacrifient les principes populistes sur l'autel de l'argent-métal. Goodwyn reprendra ces critiques et accusera le Silver Party de précipiter la chute du « vrai » populisme. Richardson, *Others*, p. 191-192. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 215.

[109] « Separate silver headquarters », *The New York Times*, 30 juillet 1896, p. 2. « Silver executive committe », *The Boston Post*, 30 juillet 1896, p. 2. « Notes and Comment », *The Advocate*, 5 août 1896, p. 5. « The Silver Party », *The Courier-Journal* (Louisville, KY), 15 juillet 1896, p. 1. Richardson, *Others*, p.188-194.

[110] « The Silver Campaign. New York and New England to be 'Swamped with Speakers' », *The Seattle Post-Intelligencer*, 30 juillet 1896, p. 2. Flower, optimiste incurable, pensait sincèrement en juillet 1896 pouvoir ravir au moins le Massachusetts, autre exemple d'analyse politique erronée de sa part. « Cleveland to Lead », p. 1.

d'anciens républicains (70%)[111]. Il semble que Flower poursuive, par d'autres voies, la mission d'unifier le vote argentiste qu'il s'était donné en se rendant la convention démocrate un mois plus tôt : les démocrates et les populistes acquis à la cause, il fallait militer ailleurs. En tant que membre d'un parti créé par des propriétaires de mines, il s'expose fatalement aux critiques de sujétion aux grands argentiers, les *silver trusts*, à la fois (logiquement) dans la presse républicaine et, plus dévastateur car sans parti pris dans ses dénonciations, dans le *New York World* de Joseph Pulitzer qui s'attaque aux *corporations* qui financent le National Silver Party mais aussi les républicains (grâce aux talents financier et au réseau de Mark Hanna)[112]. Naïveté de Flower ou pacte avec le diable pour gagner ? En fait, Flower s'insurge contre cette attaque : l'expression « silver baron » est le mot utilisé par les « usuriers » pour discréditer une juste cause[113]. Par ailleurs, jamais il ne dénonce le capitalisme en soi mais uniquement ses dérives immorales : un entrepreneur peut être vertueux comme Samuel « Golden Rule » Jones ; *idem* pour les propriétaires de mines. Comment pourrait-il en être autrement puisqu'ils défendent une cause juste ?

C. L'État comme organisateur d'une système financier juste

Sous l'exotisme des slogans opposant le « ratio 1 pour 16 » au « dollar honnête » se joue en fait la question du rôle de l'État dans le bien-être de ses administrés. Pour les tenants de la libre frappe de la monnaie, le gouvernement, pour répondre aux défis de la crise, doit reconnaître son pouvoir de régulation, se saisir des avancées théoriques de la science économique la plus progressiste et endosser un nouveau rôle : moduler le volume de monnaie en circulation en fonction des besoins de la société. La dépression de 1893, dans ce cadre, est le produit de vingt ans de politique déflationniste pendant laquelle la masse monétaire n'a pas suivi le rythme du développement économique et démographique du pays[114]. L'appréciation de la monnaie incite à thésauriser (d'où l'essor de la ploutocratie) au lieu de consommer, ce qui freine l'activité économique et empêche, à l'échelle individuelle, d'améliorer son sort, d'autant plus dans les régions rurale où le crédit est rare et cher. Les salaires baissent, la consommation, et donc la

---

[111] À la convention, 70% des délégués s'identifient comme républicains et 18% comme démocrates (le reste se partage entre populistes, prohibitionnistes et même un Greenbacker alors que son parti a disparu depuis plus de 10 ans). William J. Bryan, *The First Battle : A Story of the Campaign of 1896* (Chicago : W.B. Conkey Company, 1896), p. 252. Richardson, *Others*, p.193.

[112] *Ibid.*, p.194

[113] Flower, « Notes and Announcements. Silver », vol. 8, septembre 1893, p. xxviii.

[114] Flower, « Pure Democracy », p. 270.

demande, reculent, ce qui ralentit d'autant plus l'activité. Pour Flower et les bimétallistes, seule une politique inflationniste peut relancer l'économie et donc enrayer le chômage et les saisies de fermes en faillite. Dans un article dans *The Arena*, Frank Parsons explique cette spirale déflationniste dans un texte aux accents keynésiens qui jure avec la conception dominante à l'époque. Il offre au magazine de Flower des analyses très fouillées, reconnues à l'époque malgré les conclusions radicales qu'il en tire[115]. Pour lui, la « question de 1896 » est celle de l'utilisation d'une politique monétaire pour créer de l'activité économique et de l'emploi :

> When prices go up wages will also rise, and employment will become more continuous and secure. The first effect will be that a day's wages will buy somewhat less than at present—prices will be lifted first—then the resulting stimulation of business will call for more labor, mills and factories will run full time instead of half or a third of the time, men at work will have work for a larger part of the year, and many not at work at all will be able to get work; the result will be that a year's wages will buy a good deal more than at present[116].

Son insistance sur les salaires des ouvriers n'est pas innocente. Les républicains ne manquaient pas de souligner que l'inflation diminuerait le pouvoir d'achat des ouvriers, alors que depuis les années 1870 les augmentations de salaires et la baisse des prix avaient amélioré leur condition (comme l'affirme une brochure de la campagne : « the American laborer is entitled to the best dollar at all times »)[117]. Nombre de réformateurs auraient trouvé le raisonnement de Parsons contre-intuitif : la plupart, en effet, pensent que l'inflation et la dépréciation monétaire qui en résulte desserviraient la classe ouvrière. Cette rhétorique, ainsi que les souvenirs douloureux de la guerre de Sécession où l'augmentation des prix avait été suivie d'une hausse de salaire que bien plus tard, expliquent probalement les bons résultats de McKinley dans les quartiers ouvriers[118].

---

[115] Comme Flower, Parsons puise dans la rhétorique de l'équilibre naturel du libéralisme de Spencer une légitimité morale et philosophique pour son radicalisme ; comme Flower, cet équilibre est à reconstruire comme la nature morale de l'homme et la justice sont à reconstruire. Flower, « Topic of the Times. (Editorial). An Economist with Twentieth Century Ideals », vol. 26, septembre 1901, p. 154-171 (citation p. 155-156) ; « In the Mirror of the Present. Professor Frank Parsons, Ph.D. : An Appreciation », », vol. 40, novembre 1908, p. 498-500. Arthur Mann, « Frank Parsons : The Professor as Crusader », *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 37, 1er décembre 1950, p. 479.

[116] Frank Parsons, « The Issue of 1896 », *The Arena*, vol. 16, novembre 1896, p. 881.

[117] La violence des relations entre ouvriers et grands industriels s'expliquent moins par les salaires donc que par les conditions de travail particulièrement dures et dangereuses ainsi que par les nouvelles méthodes managériales qui dépossèdent les travailleurs la maîtrise de leur travail. À ce sujet, voir Rebecca Edwards, *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2006), p. 63-64. White, *Railroaded*, p. 278-287.

[118] Voir par l'exemple l'éditorial du magazine aux sympathies syndicalistes, *The New England Magazine* : Edward Everett Hale, « Editor's Table », *The New England Magazine*, vol. 21, octobre 1896, p. 256, *in* Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 56.

Flower propose la même analyse que Parsons à partir de la question de la surproduction qui, selon les partisans de l'étalon-or, expliquerait la dépression, le chômage et les difficultés de la périphérie agraire. Pour Flower, ce n'est pas la soi-disant « surproduction » qui est en cause mais la sous-consommation, causée par les bas salaires et la politique protectionniste :

> This brings us to the notice of the economic side of the question. Through the profit system there arose a gap between the producer and consumer which operated according to law in such a manner as to make production greater than consumption, while the consumption was far less than the requirements of the people called for. But the people, having to pay much more for what they consumed than they received for what they made or produced, were unable to secure what they needed. The difference between the price and the cost was the amount which the capitalist charged for profit. This profit, which frequently made men very rich, was levied on the producer and consumer by a non-wealth-producing class. […] Hence the time came all too soon when the profit-takers found the markets glutted with goods for which there was little demand, because the producers received so little for their productions that they could not buy what they needed, while the small body of profit-takers were able to consume comparatively little. The remit woe the astonishing spectacle of a glut in the markets, with the wealth-creators suffering for the very things with which the market was overstocked. The conventional economists called this overproduction. With this so-called overproduction came a check on manufacture, or production. Thousands of men were thrown out of employment, and other thousands made so little that they were compelled to borrow money or live on starvation rations. A glut of men followed the glut of the markets, and these men, with starvation staring them in the face, began competing for an opportunity to produce by offering to undersell each other if thereby they might be saved from starvation[119].

Pour recréer de la consommation, mettre un terme à la dépression et remoraliser un système déséquilibré par les droits de douane, il faut une politique inflationniste et donc la libre frappe de la monnaie[120]. Le proto-keynésianisme de Flower, on le verra *infra* quand l'on examinera son rôle dans le mouvement coopératif, se lit aussi à l'aune de ses déclarations en faveur d'une politique de relance par les dépenses publiques et la dette (notamment grâce aux emplois public et aux grands travaux). L'État doit être au centre de cette politique : « *broad statesmanship in perfect sympathy with the industrial millions* », selon ses termes[121]. Parsons résume brillamment ce rôle moderne de l'État dès 1896 : « it is a question not of the remonetization of silver , but of the remanitization [*sic*] of government—a question of intrusting the federal power

[119] Flower, « The Latest Social Vision », p. 525-527.

[120] Flower, « Pure Democracy », p. 270.

[121] Flower, « The Present Peril », p. xx.

to men in hearty sympathy with the great common people, or to men in sympathy with Wall Street and the whole army of parasites and monopolies[122] ». La libre frappe de la monnaie implique une politique monétaire active où le gouvernement cherche à favoriser la croissance alors que le monométallisme prône la nécessité de la rigueur et le retrait de l'État : il est préférable de s'en remettre à l'or qu'au gouvernement car le métal jaune s'inscrit dans un ordre naturel et international[123].

Avec le recul, il est facile d'affirmer la modernité de cet interventionnisme monétaire devenu la norme aujourd'hui[124]. Au-delà des luttes entre bimétallistes et monométallistes pour imposer leur définition du progrès, que nous aborderons plus bas, la question de la modernité des argentistes (et des populistes), c'est-à-dire non pas des instruments politiques qu'ils préconisaient mais de leur idéologie et de leur nature, continue à faire débat. Après tout, les bimétallistes, et *a fortiori* Flower, n'ont de cesse d'invoquer la figure d'Andrew Jackson l'incorruptible (« *a man from the people, who could not be bought* ») et sa lutte contre une finance « tentaculaire » *(octopus-like)* qui commande à la presse et au Congrès : la guerre des producteurs contre l'étalon-or et les *trusts* qui veulent les déposséder de leur droits rejouerait selon eux cette scène originelle[125]. Il est alors tentant de considérer la croisade pour la libre de la monnaie, à la suite d'Hofstadter ou plus récemment de Wells, comme la volonté de restaurer un âge d'or agraire perdu[126]. Cependant, ce type d'interprétation tend à assimiler les fins et les moyens, la rhétorique et l'action, la mémoire

---

122 Parsons, « The Issue of 1896 », p. 881. Parsons, comme Flower, exprime le renouveau du pays grâce à l'interventionnisme gouvernemental en termes de « revirilisation ». Cependant, comme il est peu enclin aux jeux de mots, il serait téméraire de voir dans « remanitization » un néologisme et non une (heureuse) coquille.

123 Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 90.

124 C'est même la frange la plus radicale des détracteurs de l'étalon-or qui se révèle le plus en avance sur son temps : la monnaie fiduciaire que proposaient les populistes *mid-roaders* s'est imposée au XXe siècle ; les « hérésies » des « paper money cranks » dominent aujourd'hui la finance. Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 90.

125 Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », p. 930.

126 L'analyse de Wells est représentative de cette interprétation : « Historians have long debated whether silverites were forward or backward looking. Richard Hofstadter saw in the movement's rhetoric a longing for a half-imagined agrarian past, while Charles Postel sees a group seriously interested in applying the latest de- velopments in the social and hard sciences to public questions. In *Progressivism, A Very Short Introduction*, Walter Nugent contends that the campaign for free silver presaged Progressive reforms. All these views are undoubtedly correct. Like McKinley, Bryan led a diverse coalition. The 1896 Democratic platform called for the popular election of U.S. senators, an income tax, and the regulation of the railways—all staples of Progressive reform. Most of Bryan's supporters subsequently voted for Progressive candidates. Yet the crusade for free silver itself was more reminiscent of Jackson's assault on the Second Bank of the United States, with its promise to destroy a monstrous conspiracy at a stroke and to allow "natural" forces to reassert themselves, than of the various Progressive campaigns. Future Progressives such as Theodore Roosevelt and Robert La Follette staunchly opposed Bryan in 1896. The late nineteenth century was a period of rapid, often disconcerting economic transformation. Some silverites hoped that free silver would undo change, restoring the independent, yeoman farmer to his rightful position at the center of national life. Others saw it as the thin edge of a wedge of reforms like those ultimately enacted during the Progressive Era ». Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 64.

qui mobilise et donne sens et la nostalgie qui enferme[127]. Flower puise dans la mémoire radicale pour exalter ses troupes et légitimer, par l'histoire, un programme politique qu'il sait innovant dans sa traduction concrète : l'expansion du rôle de l'État. D'ailleurs, quand il se réfère à Jackson et à son opposition à la création d'une banque centrale nationale, il ne parle pas tant de l'ancien président que de la fin de siècle, comme le montre son discours empreint d'image populistes-progressistes : la révolte agraire avec un Jackson dépeint en patriote insoumis, libéré des emprises des banques et de leurs hypothèques financières et démocratiques (« *unmortgaged patriot* ») et le *muckraking* avec sa lutte contre la « pieuvre »[128]. Si, dans les principes, le bimétallisme suppose un retour aux principes d'avant 1873, les moyens pour atteindre cet équilibre originel sont radicalement nouveaux. Pour Flower, il faut plus d'État pour préserver l'individualisme : l'apparente étrangeté de cette position, pourtant courante dans son milieu, ne révèle que notre ignorance d'imaginaires politiques avortés. Ce sera l'enjeu de la prochaine élection présidentielle, explique-t-il dans une lettre au journal populiste, le *Texas Weekly Advance* : « the people will demand the abolition of all class privileges and special legislation, and that the natural monoplies be owned by the government, that the freedom of the individual may be conserved[129] ». Les antimonopolistes comme Flower, les bimétallistes et les populistes en général se démarquent nettement de l'héritage, qui n'est que rhétorique, de Jefferson ou Jackson « puisqu'ils souhaitent l'intervention de l'État au nom de leur antimonopolisme même » ; ils voulaient « la réglementation du système financier car, en l'absence d'une banque nationale appartenant à l'État, Wall Street et les plus grands établissements financiers étaient les seuls prêteurs en dernier recours lors des crises de liquidité », c'est-à-dire des rapports de dépendances anti-démocratiques[130]. Le système décentralisé d'antan, Flower en est conscient, n'a apporté rien de bon :

> On the question of money, the People's Party stands unalterably for the abolition of the national banks. It fully agrees with the vast majority of sober thinkers, that any return to the irresponsible system of state banks, which proved so disastrous in the past, would be an exhibition of political folly, little short of criminality. It admits that the national bank bill is a

---

[127] Hofstadter et Wells commettent la même erreur que Postel (mais sous sa forme inverse) : l'impossibilité de penser à la fois le traditionalisme et le progressisme, probablement elle-même le produit de la théorie de la modernistaion qui reste, malgré les critiques, le fond commun des sciences sociales (le « progressisme technocratique » que nous étudions dans ce travail et qui se met en place au tournant du siècle en est le prélude).

[128] Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », p. 929-930. Selon l'OED, c'est en 1878 qu' « octopus » prend pour la première fois le sens d'organisation menaçante à l'influence tentaculaire : ni Andrew Jackson, ni ses partisans ne luttèrent contre une « pieuvre » : la métaphore à l'époque était celle d'un « monstre ».

[129] Flower, « Bankers », *The Advocate and Topeka Tribune*, 7 juin 1893, p. 11 (réimpression de l'article original).

[130] Edward Castleton, « Une 'armée d'hérétiques' face à une 'croix d'or' : le premier populisme américain et l'hétérodoxie monétaire », *Critique*, vol. 1, n° 776-777, 2012, p. 33.

safe money, *because the national government makes it safe*. It recognizes the right to issue money a legitimate function of the national government, but it opposes the government giving a monopoly in money to speculative syndicates, who farm it out in such a way as to take from labor the fruit of its hands. Now the People's Party demands that the government issue the money directly to the people[131].

Le bimétallisme permet l'émission directe de monnaie par l'État sans passer par des banques privées, ce qui évite les fragilités structurelles d'un système décentralisé mais aussi la confiscation de la richesse commune par les spéculateurs. Moyen moderne car adapté au changement d'échelle, la centralisation n'est pas un problème tant qu'un lien avec le peuple subsiste : il pense ainsi que la démocratie directe créera un système de contrôle qui empêchera toute dépossession par une minorité (les banques, les spéculateurs, les ploutocrates) des nouvelles prérogatives étatiques. Un État centralisé mais enraciné et responsable devant ses administrés : voilà l'idéal de Flower. Dans l'extrait ci-dessus, il ne s'oppose pas tant au caractère centralisé et national d'une banque centrale mais à sa concession aux experts de la finance qui finissent par la monopoliser.

Si Flower mise tout sur le bimétallisme dans l'arène politique, ses textes révèlent une ambition plus radicale. Son idéal d'État fort au service du peuple se retrouve dans son plaidoyer pour des caisses nationales d'épargne gérées par la poste, où l'argent des citoyens serait en sécurité *(postal savings banks)*[132]. D'ailleurs, il associe presque systématiquement cette réforme au bimétallisme ; sa mantra de l'époque, dans sa version complète, l'affirme : « *Reinstate silver or demonetize gold, and establish Governmental Postal Savings Banks*[133] ». Les exemples européens, notamment l'Autriche, prouvent, par l'expérience, que le système marche[134]. La centralisation des instruments et la décentralisation du contrôle comme moyen d'éviter la monopolisation : cette formule paradoxale prend tout son sens lorsque l'on se rend compte que l'État, pour Flower, est le dépositaire (métaphoriquement et littéralement car il garantit les dépôt d'argent des citoyens) et l'« agent » du peuple (dans le sens où il exécute ce que les citoyens ont défini). Seul un acteur aussi puissant que l'État pour assurer un accès libre et égal aux services bancaires, notamment le crédit indispensable aux producteurs (et rare et cher en particulier pour les fermiers) : un service pour tous et non monopolisé par quelques privilégiés.

---

[131] Flower, « Pure Democracy », p. 267.

[132] *Ibid.*, p. 267.

[133] Flower, « Notes and Announcements. Money Famine », vol. 8, septembre 1893, p. xxix ; « Notes and Announcements. Postal Savings Banks and an Increased Volume of Currency », vol. 8, août 1893, p. xxii.

[134] Flower, « About Judge Walter Clark 's article : "The Telegraph in England" », vol. 13, août 1895, p. xvii.

D. Définir la modernité, définir la valeur

Pour rétablir la prospérité et s'assurer un avenir radieux, il faut respecter les lois naturelles du progrès, objectent les partisans de McKinley : une politique monétaire « saine *(sound money)* » où aucune intervention artificielle (gouvernementale) ne joue aux apprentis sorciers avec l'ordre naturel, moral et international : « naturel » car laissé au libre jeu de l'offre et de la demande du marché international de l'or et car la valeur faciale est indexée sur la valeur intrinsèque du métal (« every dollar has been as good as gold », clame le programme républicain). La libre frappe de la monnaie, en manipulant artificiellement la valeur faciale de la monnaie, violerait ces lois, permettrait aux emprunteurs dépensiers de spolier les prêteurs de ce qui leur est dû, et répandrait le chaos en prodiguant de l'argent facile et déprécié (« cheap money »). L'investiture de Bryan à la convention démocrate en 1896 donne un blanc-seing à l'immoralité selon les *goldbugs*. La « répudiation a gagné », titre le *New York Times*, c'est-à-dire le défaut de paiement : la libre frappe de la monnaie entrainerait une dévaluation si bien que le pays n'honorerait pas sa dette et ses engagements (« l'honneur financier aussi sacré que le drapeau », souligne McKinley). Le contrat non respecté se solderait par une faillite financière et morale du pays[135]. Dans la campagne, McKinley se présente comme le garant de cet ordre nécessaire au progrès ; mieux, grâce aux droits de douane pour les ouvriers et à une confiance dans le système financier pour les entrepreneurs, il créerait cette prospérité (les slogans le désignent comme « Advance Agent of Prosperity »). Un véritable récit de la modernisation se met en place où la logique historique s'ancre dans l'héritage évolutionniste : progresser implique de s'adapter et de se conformer aux lois morales et naturelles de l'économie. Aucune tyrannie dans le monométallisme pour ses défenseurs, ou bien il s'agit de la même tyrannie qui a remplacé les chariots par le train ou qui fait des États-Unis un pays plus avancé que la Chine : il s'agit simplement du mouvement du monde vers un stade plus avancé[136].

Une hiérarchie de valeur sous-tend cet ordre naturel : la valeur faciale doit refléter la valeur intrinsèque et cette logique d'indexation modèle une pensée sociale et raciale. L'or a une valeur intrinsèque naturelle alors que l'argent-métal ou la monnaie fiduciaire joue avec la nature. L'enjeu monétaire (« specie ») révèle une menace sur la stabilité des hiérarchies sociales et raciales (« species »). Les esclaves par exemple avaient une valeur intrinsèque dérivée de leur caractère racial immuable et jouaient dans les échanges le même rôle que l'or ; les esclaves émancipés, soldats de l'Union, étaient d'ailleurs souvent représentés avec des dollars en billet, dotés

---

[135] « Repudiation Has Won », *The New York Times*, 10 juillet 1896, p. 1. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 55.

[136] Edwards et DeFeo, *New Spirits*. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 62, 78.

artificiellement par des radicaux, comme ces monnaies de papier, d'une valeur qu'ils ne possédaient pas naturellement. Les républicains du Nord, au contraire, soutiennent à la fois les *greenbacks* et l'égalité raciale. Le retour de l'étalon-or dans les années 1870 correspondrait alors à la restauration de la suprématie blanche dans le Sud (ses « Redeemers » pensent le rachat de la faute et de la monnaie de papier) et l'abandon au Nord de l'engagement pour les droits civiques. Contre la peur de l'inflation de la monnaie et d'êtres « inférieurs » et leurs effets corrosifs sur l'ordre social, l'or oppose une fixité rassurante. Il faudrait voir, dans cette logique, une raison de l'obsession monétaire à l'époque[137].

Cette grille de lecture expliquerait la diabolisation des argentistes dans les années 1890[138], certes pas dans sa dimension ethnique et raciale car, à rebours du modèle qu'illustre la Reconstruction, la campagne pro-étalon-or de McKinley courtise les ouvriers immigrants en distribuant des tracts dans de multiples langues et les argentistes, même en dehors du Sud, sombrent parfois dans le racisme , mais dans sa dimension sociale. En effet, l'imaginaire ségrégationniste, lié au progrès, est rentré dans les mœurs[139]. La logique de distinction culturelle analysée par Levine à propos des pratiques culturelles traverse en fait l'ensemble de la société et de la culture : les hiérarchies sociales et naturelles se cristallisent à la fin du siècle et la plupart des réformateurs pensent dans ce cadre. La ségrégation qui frappe les Afro-Américains est l'exemple le plus patent et tragique d'un imaginaire ségrégationniste chevillé au corps du réformisme, entendu comme la volonté de domestiquer et organiser les forces immenses qui menacent de désagréger le pays[140]. Certes, les hiérarchies raciales sont enracinées dans des considérations

---

137 Michael O'Malley, *Face Value : The Entwined Histories of Money and Race in America* (Chicago : University of Chicago Press, 2012), p. 45-46.

138 *Ibid.*, p. 152.

139 McGerr, *A Fierce Discontent*, p. 183. Voir aussi Postel, *The Populist Vision*, p. 18-19, 175. Robert Allen et Pamela P. Allen, *Reluctant Reformers : The Impact of Racism on American Social Reform Movements* (Washington, DC : Howard University Press, 1974), p. 213.

140 Levine, *Highbrow/Lowbrow*, p. 200. « Ségrégation » a un sens fort (la séparation, par un pouvoir, d'un groupe du reste de la société ; cette définition suppose une intention et un agent) et un sens faible (la division sociale de l'espace : des individus aux caractéristiques différentes habitant ou fréquentant des lieux différents). En ce qui concerne les politiques à l'encontre des Afro-Américains, les deux significations s'accumulent. « Ségrégation » implique une « hiérarchie » mais pas l'inverse : il peut donc paraître abusif d'assimiler dans un « imaginaire ségrégationniste » les logiques de distinction culturelle analysées par Levine et l'apartheid subi pas les anciens esclaves. En outre, mettre sur le même plan des politiques institutionnelles (ou des pratiques informelles) avec des représentations invite à la prudence. Néanmoins, Chartier, *via* Marcel Mauss et Émile Durkheim, a bien montré la nécessité de « lever les faux débats » entre « l'objectivité des structures » et la « subjectivité des représentations » : les « schèmes générateurs des systèmes de classification et de perception », explique-t-il, sont des « institutions sociales » (elles « incorporent sous la forme de représentations collectives les divisions de l'organisation sociale ») et, corrélativement, ces représentations fonctionnent comme des « matrices de pratiques constructrices du monde social ». Par « imaginaire ségrégationniste », nous voulons simplement dire que le désir d'ordonnancement du chaos social au cœur du progressisme consiste à séparer les groupes selon leurs caractéristiques supposées et à leur assigner

anthropologiques plus anciennes et dans l'histoire esclavagiste américaine. Pendant le XIXe siècle s'ajoutent à ce passif l'expansionnisme et les nouveaux discours scientifiques qui opèrent un déplacement du sens de l'anglo-saxonnisme de la croyance en la supériorité des institutions politiques anglo-saxonnes à la croyance en la supériorité de la race anglo-saxonne[141]. Le second XIXe siècle, suite au Quinzième amendement, voit cependant l'essor de pratiques sociales nouvelles et d'un modèle qui imagine remodeler le social pour garantir les hiérarchies naturelles : faute d'un ordre institutionnel reflétant l'ordre racial et imposant une organisation sociale (où la mixité ne pose guère de problème car chacun connaît sa place), le racisme imagine des solutions sociales. Il s'agit d'organiser l'espace et les pratiques pour assigner les Afro-Américains à une place concrète, métonymie de leur infériorité en remplacement du vieil ordre symbolique devenu illégal. La ségrégation fonctionne alors comme une spatialisation des hiérarchies : l'érection de barrières sociales et concrètes comme pis-aller. Les avancées scientifiques cautionnent cette solution sociale. Elles inscrivent les différences raciales dans une histoire irréversible (par exemple l'anthropologie de Lewis H. Morgan) et naturelle : l'essor de l'eugénisme et du racisme scientifique, avec Charles Davenport puis Madison Grant pour ne citer que les grandes figures, frappe les discours naturalisants du darwinisme d'un fatalisme où l'inné détermine le destin des individus et des groupes ; toute notion de construction sociale et d'influence du milieu est évacuée. L'eugénisme propose une intervention sur le social qui prend en compte ces nouveaux discours biologiques : contre le spectre de la contagion, il imagine une politique prophylactique de séparation selon les aptitudes physiques qui peut se fondre dans l'hygiénisme de l'époque[142].

---

des places, physiques ou intellectuelles, puis sociales (Levine montre bien la réorganisation de l'espace dans les lieux culturels pour différencier la culture populaire de la culture raffinée). Cette séparation a pris la forme de politiques institutionnelles (la ségrégation) mais aussi de logiques culturelles qui relèguent certains réformateurs (les *cranks*) ou le « peuple » hors du champ intellectuel ou politique établi : une excommunication en somme, c'est-à-dire des politiques intentionnelles et la spatialisation, symbolique ou concrète, de hiérarchies de valeur. Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 77-80.

141 Malgré les échanges transatlantiques, la science américaine reste « qualitativement » différente selon Chaplin à cause de cette « épistémologie coloniale » : cet héritage se perpétue dans la « relation belliqueuse » avec les nations indiennes et la « poursuite du système esclavagiste » (d'ailleurs, les États-Unis, simple province, ne sont pas encore totalement considérés comme partie prenante de « l'Occident » au XIXe siècle, précise-t-elle ; encore en 1919, Max Weber, dans « Le métier et la vocation du savant », note les différences fondamentales entre science européenne et américaine). Sur la construction par la science d'une hiérarchisation raciale de l'humanité au XIXe siècle, voir Douglas, « Mondialisation, évolution et science raciale », p. 243-263 et Kapil Raj et H. Otto Sibum, « Introduction au tome 2 : Globalisation, science et modernité. De la guerre de Sept Ans à la Grande Guerre », p. 25, Pestre, Raj, Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2*. Sur la racialisation de l'anglo-saxonnisme, voir Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny. The Origins of American Racial Anglo-Saxonism* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1981). Sur « l'épistémologie coloniale » qui façonne le débat politique et culturel (dont les sciences) aux États-Unis, voir Joyce E. Chaplin, « Épistémologies coloniales aux États-Unis », p. 327-329.

142 Cela ne signifie pas que les politiques hygiénistes (santé publique, urbanisme etc.) impliquent nécessairement une volonté ségrégationniste mais qu'à l'inverse la ségrégation s'inscrit, de fait, dans ce mouvement. La médicalisation des discours sur la société fournit des moyens pour traiter ses maux mais, justement, simples instruments, ils donnent

En parallèle, l'essor de l'impérialisme américain et des mouvements missionnaires protestants apporte une justification politique, économique et spirituelle à ce nouvel imaginaire ségrégationniste : il change d'échelle et se projette sur la scène mondiale[143]. Cette cristallisation des hiérarchies sociales et naturelles, inscrites dans la ségrégation spatiale ou les logiques de distinction culturelle, impose un cadre aux réformateurs pour penser l'ordre social. Certains, comme Flower, veulent le démocratiser ou le manipuler pour construire un ordre plus juste (un déterminisme sans fatalisme qui suppose de pouvoir réformer les êtres en améliorant leur milieu) mais ces réformes ne s'extraient pas de ce modèle hiérarchique qui inscrit la valeur dans les aptitudes supposées des individus (compétences intellectuelles, caractéristiques physiques ou raciales) et assigne à chacun une place, physique ou symbolique. Dans cet imaginaire largement

---

lieu à des usages très différents, d'où le continuum logique mais pas nécessaire entre progressisme, racisme scientifique et eugénisme par exemple.

[143] Des recherches récentes, résumées par le sociologue Claude Fischer, soulignent la centralité de la question d'échelle pour comprendre la ségrégation, notamment résidentielle. Jusqu'à récemment, le consensus en faisait un phénomène urbain du Nord des États-Unis, apparu au milieu du XXe siècle suite à la grande migration afro-américaine et aux pratiques de *redlining*. La mesure traditionnelle de la ségrégation résidentielle repose sur les zones géographiques utilisées par le Bureau du recensement, or cette échelle ne rend pas compte de l'expérience personnelle de la ségrégation. Au XIXe siècle, les quartiers intégrés racialement selon les anciennes mesures apparaissent largement soumis à une ségrégation stricte à l'étude des manuscrits du recensement indiquant qui habite dans telle rue ou bâtiment (informations longtemps restées sous scellées en vertu des règles de protection de la vie privée). Les Afro-Américains dans les quartiers blancs sont souvent des domestiques ; les immeubles adjacents sont séparés par race (Fisher analyse les résultats d'une étude sur New York et Chicago entre 1880 et 1940). À une époque où les locataires d'appartement partageaient souvent salles de bains et cuisines et où beaucoup se rendaient à leur travail à pied, cette division de l'espace immédiat façonnent les sociabilités et les imaginaires. Un autre article examine plus finement la question de la ségrégation dans le Sud. Moins ségréguées à l'échelle des quartiers que leurs homologues au Nord, les villes du Sud s'avèrent bien plus divisées à l'échelle de la rue : les blancs dans les maisons donnant sur la rue ; les Afro-Américains, habitant dans des cabanes, dans les ruelles (cette « street-front segregation » évoque l'ordonnancement spatial des plantations). La mixité spatiale s'accompagne d'une distance sociale abyssale : les Afro-Américains connaissent leur place grâce aux lois sur la ségrégation des lieux publics et les codes culturels ; la proximité ne pose donc pas de problème. *A contrario*, dans le Nord, où les codes raciaux, historiques et législatifs, sont moins prégnants, la question de la distance physique prime, d'où le *redlining*. Récemment, la ségrégation se comprend moins à travers le prisme du voisinage (la micro-ségrégation du XIXe siècle a décliné) qu'à l'échelle de la ville : un changement d'échelle qui s'explique par l'usage massif de la voiture pour aller travailler ou se divertir et par les règles, établies au niveau des municipalités, qui déterminent la vie quotidienne (l'école, les impôts, et surtout la police).

Ces études confirment notre analyse de l'évolution des représentations : la mixité spatiale ne pose pas de problème tant qu'une une ségrégation sociale et culturelle distribue les places, concrètes et symboliques. La ségrégation *de jure* dans le Sud organise l'espace public ; la ségrégation *de facto* dans le Nord organise le zonage. Le déplacement vers des solutions sociales à la question de la cohabitation des groupes peut alors se comprendre comme une phase de transition entre la micro-ségrégation et la relative mixité à l'échelle des villes au XIXe siècle et la ségrégation physique du XXe siècle. Le tournant du siècle apparaît alors comme un moment où la logique ségrégationniste, spatiale ou culturelle, permet d'organiser les bouleversements provoqués par le changement d'échelle.

Claude Fischer, « A Street Divided. The Long Life of Segregation », *Boston Review* [En ligne], mis en ligne le 14 décembre 2015, consulté 16 décembre 2015. URL : http://bostonreview.net/us/claude-fischer-street-divided.

partagé, monométallistes et bimétallistes (populistes ou démocrates) étayent leur argumentaire de considérations racialistes, pro-ségrégations ou antisémites[144].

Les critiques de Flower puisent dans une longue tradition de stéréotypes qui, depuis le Shylock de Shakespeare, fait du juif la figure de l'usurier fourbe écrasant de taux exorbitants ses débiteurs et résolu, au mépris des considérations humaines, à recouvrer ses créances. Il associe cette rhétorique antisémite à une philippique contre l'oppression de la « pieuvre d'or anglaise » qui étend les « tentacules de son oligarchie bancaire » sur tout le globe :

> If the Shylocks of the old country wish to crush to starvation Europe's millions by forcing their rulers to recognize gold as the money of *ultimate redemption*, there is no reason why we should prostrate millions of honest, sober workmen to *fatten usurers or to enable England to enslave America*[145].

Une conspiration implique les financiers de l'Est et les banquiers anglais (« the conspiracy of English Shylocks and Wall Street gamblers ») qui, de leurs propres aveux, sert des intérêts particuliers. Flower aime à citer le banquier anglais pro-étalon-or et ancien maire de Londres Sir Robert Fowler qui, en 1885 (avant même la dépression donc), affirmait : « the effect of the depreciation of silver must finally be the *ruin of the agricultural and export industries of the US, and the development of India as the chief wheat and cotton exporter of the world* »[146]. O'Malley considère cet antisémitisme comme une illustration de l'essentialisation racialisante attachée à l'imaginaire monétaire[147]. Hofstadter y voit la tradition d'un « antisémitisme populaire moderne[148] ». Les archives ne confirment pas ce constat : l'antisémitisme, plus rhétorique qu'avéré, n'est pas qu'un « mythe » (Pollack) mais, comme chez Flower, un phénomène complexe et ambivalent[149]. Flower, comme de nombreux populistes, imagine une conspiration de banquiers juifs pour expliquer les

---

144 Postel, *The Populist Vision*, p. 152-161.

145 Flower, « Money Famine », p. xxix ; « Two Typical cases of Life's Tragedies », p. xxviii.

146 Flower modifie légèrement la phrase (l'originale est : « the ruin of the wheat and cotton industries of America »). Cette citation circule dans les magazines, la presse (le *New York Sun* du 8 juillet 1886 pour la première occurrence) et les milieux bimétallistes : elle est reprise par exemple dans un article de George C. Kelley publié dans *The Arena* deux mois plus tard ou dans l'ouvrage d'un certain Gordon Clark, *Shylock : As Banker, Bondholder, Corruptionist, Conspirator*, publié par l'American Bimetallic League en 1894 (p. 156-157). Flower, « Notes and Announcements. The Threatened Fulfilment of Sir Robert Fowler's Prophecy », vol. 8, septembre 1893, p. xxix. George C. Kelley, « The Financial Problem and Business Situation, Discussed from a Practical Standpoint », vol. 9, décembre 1893, p. 124.

147 O'Malley, *Face Value*, p. 242.

148 Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 80. Voir aussi, pour l'antisémitisme de *Coin's Financial School*, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », p. 300-302.

149 L'on voit ici les liens entre *New Left* des années 60 et 70 (les « populistes tolérants » de Nugent mais aussi les analyses de Pollack ou Goodwyn) et relectures de la classe moyenne proposées par Lasch puis Johnston au tournant du XXIe siècle : une confiance renouvelée dans la tradition radicale américaine qui se diversifie selon les groupes sociaux et s'élargit selon une logique de redémocratisation.

souffrances du peuple américain mais les stéréotypes relèvent moins d'une politique antisémite que de tropes pour dire leur haine de la finance qui est le véritable ennemi. Cette métaphore, certes antisémite, est un simple véhicule, une image pour parler d'autre chose : la toute puissance de l'ordre monétaire pro-étalon-or[150]. L'ambivalence de Flower, à l'instar de celle des bimétallistes, a nourri une suspicion des élites et un goût pour les théories du complot mais prendre une rhétorique antisémite largement partagée (et bien plus violente chez les classes supérieures) pour un projet annonçant les idéologies du XXe siècle semble pour le moins malavisé[151].

E. Le conspirationnisme : une pathologie de la modernité ?

La rhétorique de Flower permet avant tout de prendre la mesure de la pensée conspirationniste et ses liens avec la construction de la modernité. Contrairement à Hofstadter qui attribue ce « style paranoïaque » (« heated exaggeration, suspiciousness and conspiratorial fantasy » selon ses termes qui décrivent bien certains articles de Flower) à un « discours populiste », les sources primaires montrent que de part et d'autre de la controverse monétaire, les auteurs – Flower ou les populistes et John Sherman ou McKinley par exemple – dépeignent leurs adversaires comme des conspirateurs qui menacent les fondements de la civilisation[152]. Il y a donc

---

150 Pour le dire autrement, Flower systématise la relation entre juifs et usure mais cet essentialisme ne sombre pas dans le sophisme d'associer corruption morale et judéité (un sophisme qui se présente ainsi : les juifs sont des banquiers ; or, tous les banquiers sont corrompus, donc les juifs sont tous corrompus). La finance est peut-être juive pour une bonne part mais la corruption ne vient pas de la judéité mais des déprédations financières. Flower considère par ailleurs l'affaire Dreyfus comme une épouvantable « crise de folie » qui s'est emparée de la France et fait de Zola une conscience moderne. Il ne manque pas de souligner son engagement auprès de militants juifs comme le rabbin Solomon Schindler ou son soutien à la nomination de Louis Brandeis à la Cour suprême. Flower, « Topic of the Times. France and the Religious Orders », vol. 30, juillet 1903, p. 98 ; « Papal Persecution and Precedent », *The Menace,* 19 février 1916, p. 4.

151 L'ambivalence de Flower se rapproche par exemple de celle de l'auteur populiste Ignatius L. Donnelly dont la prose est saturée de stéréotypes racialistes mais qui prône la tolérance envers les minorités. Pour un résumé de l'historiographie sur cette question, voir Robert D. Johnston, « Populist Movement », in Richard S. Levy (éd.), *Antisemitism : A Historical Encyclopedia of Prejudice and Persecution, Volume 2 : L-Z* (Santa Barbara : ABC-CLIO, 2005), p. 558-559. Voir aussi Postel, *The Populist Vision*, p. 152, 319.

152 *Ibid.*, p. 151-152. Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*, p. 3. L'exemple le plus connu de théorie du complot à l'époque reste l'ouvrage de la militante populiste Sarah E. Emery, *Seven Financial Conspiracies Which Have Enslaved the American People* (1887) mais la politique irrationnelle du bouc-émissaire se retrouve aussi dans le camp adverse. McKinley, dans sa lettre d'acceptation de l'investiture, explique que c'est la stabilité même de la civilisation qui est en péril car la libre frappe de la monnaie « dérangerait toutes les valeurs existantes ». Il faut aussi contextualiser le mot lui-même et ne pas lire à l'aune de nos préoccupations contemporaines : par exemple, même le modéré Sherman Antitrust Act utilise le terme : « every contract, combination in the form of trust or otherwise, or conspiracy, in restraint of trade or commerce […] is declared to be illegal ». McKinley cité *in* Bryan, *The First Battle*, p. 393.

dans ce discours quelque chose qui dépasse l'idéologie et touche un nerf culturel plus profond. Bimétallistes et monométallistes, dans un contexte de tension sociale forte, pensent l'apocalypse imminente. Si la catastrophe comme moment de révélation du péché du monde, modèle de la révélation des corruptions humaines et sociales, pare les théories du complot d'une rhétorique protestante, l'influence religieuse se métamorphose dans le contexte de la première mondialisation. L'histoire américaine connaît une longue histoire de complots mais le tournant du siècle voit la reformulation d'un motif en termes « modernes » : dans un monde qui à la fois s'agrandit et se rétrécit, où les enjeux dépassent la mesure individuelle (un individu compris comme inséré dans une communauté ou un environnement immédiat) mais où les technologies de la communication (plusieurs éditions quotidiennes pour les journaux grâce à la presse rotative, télégraphe, paquebots) accélèrent les échanges et relient des êtres éloignés, les conspirations changent d'échelle et de rythme[153].

Le conspirationnisme s'apparente alors à une pathologie de la modernité, au sens où des idées progressistes normales – l'explication systémique des maux sociaux et les intérêts cachés qu'il faut dévoiler[154] – deviennent folles : un changement quantitatif plus que qualificatif dont la continuité se lit dans la métaphore de la pieuvre , utilisée dans les textes réformateurs les plus censés comme dans les textes conspirationnistes les plus délirants. Dans les écrits de Flower, les vieilles images antisémites sont subordonnées à celles de la pieuvre : elles ne révèlent pas tant son antisémitisme qu'un discours social empreint de réflexes antisémites impensés et, surtout, sous l'obsession de rejouer la geste anti-anglaise des origines du pays, la part sombre du progressisme. L'image donne à voir l'ambivalence de la société vue par l'idéologie progressiste : interdépendances et ramifications complexes d'un système incommensurable qui détermine

---

153 C'est à cette époque (1901) par exemple qu'est créé le faux qui décrit le complot juif pour conquérir le monde, *Les Protocoles des Sages de Sion*, et que cet écrit commence à se diffuser mondialement. Sur le conspirationnisme, voir pour la théorie David Brion Davis, « Some Themes of Counter-Subversion : An Analysis of Anti-Masonic, Anti-Catholic, and Anti-Mormon Literature », *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 47, n° 2, septembre 1960, p. 205-224 et pour un recueil de sources primaires et un historique de ses manifestation (introduction : p. xiii-xxiv) qui témoignent de la vitalité du complotisme entre 1763 et 1966, David Brion Davis (éd.), *The Fear of Conspiracy. Images of Un-American Subversion from the Revolution to the Present* (Ithaca et Londres : Cornell University Press, 1971). Frederic Cople Jaher, *Doubters and Dissenters : Cataclysmic Thought in America, 1885-1918* (Londres : The Free Press of Glencoe, 1964), p. 95-140. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 67.

154 Ou plutôt les preuves de cette corruption car tout le monde sait que les machines politiques et les grands industriels sont corrompus : le journalisme ne fait qu'apporter des preuves et faire voir une réalité que le pays préférerait ignorer. Le dévoilement de la corruption relève moins de la découverte que de l'examen de conscience et de la catharsis collective : une purification par la confrontation avec le spectacle de la corruption que l'on préférerait refouler au profit d'un discours du progrès (la corruption comme mal pour un bien, un optimisme béat « à la Pangloss » que les faits viennent contredire) ; cette catharsis permettrait ainsi de remoraliser le pays mais aussi de le remettre sur des rails sains pour avancer. Dans ce cadre, le complotisme est une catharsis pathologique qui devient un système explicatif total, à l'échelle de la nation et du globe.

l'individu ; personnalisation de forces immenses et abstraites qui implique des responsables que le *muckraking* dénoncera. Le *muckraking* approche un problème inédit (des systèmes immenses où les causes directes sont difficilement localisables) par des méthodes ancrées dans une vision classique : la causalité et l'agentivité comprises par le prisme de l'individu et des relations personnelles. C'est pour cela que les révélations apparaissent comme un scandale touchant à la vie privée des institutions : la sphère publique devenant incommensurable, le modèle pour comprendre se repose sur le familier et le clos privé. Il s'agit aussi probablement d'une limite linguistique : comment exprimer la complexité moderne ? Peut-on s'extraire des métaphores qui, de fait, partent de l'expérience humaine ? Le modernisme tentera de rendre, par la fragmentation des formes ou l'absurde du sens, cette nouvelle réalité. Les *muckrakers*, comme Flower, useront d'images personnelles (les vices, mises à nu, dévoilement, masques etc.) pour exprimer l'irreprésentable complexité ; le conspirationnisme en est une dérive.

Le rôle de la presse est important : jamais auparavant le citoyen n'avait autant accès à des informations sur le monde et jamais auparavant il n'avait le sentiment d'être dépassé par les forces qui façonnaient son destin : comment alors expliquer que de l'augmentation du savoir découle un affaissement du pouvoir ? Seuls des « intérêts » occultes qui tirent les ficelles en coulisse et créent « l'enfer de la civilisation » peuvent expliquer cette anomalie : le conspirationnisme veut adapter la démarche rationnelle à une situation qui, dans son inintelligibilité, semble irrationnelle mais la clarification n'aboutit qu'à une sursignifiance aveuglante dont le pouvoir explicatif, à la fois simple, monocausal et total, confond intérêt et responsabilité (les Anglais profitent de la situation économique et monétaire américaine ; il sont donc fautifs). Le drame du dévoilement de l'immoralité au cœur des magazines populaires et repris par les politiques est alors mis en scène à grande échelle, une adaptation de sa forme à un monde qui se gigantise[155]. Le recours à la rhétorique conspirationniste peut alors s'expliquer comme une manière de donner du sens, en les personnalisant, aux processus historiques immenses, impersonnels et incompréhensibles – industrialisation, urbanisation, financiarisation

[155] Le conspirationnisme serait une sorte de nationalisation, voire de mondialisation, de la catharsis régénératrice du dévoilement à l'œuvre dans la littérature réformiste, rapprochement qu'éclaire la mise en regard de ces deux remarques d'historiens : « They [progressives] created the modern form of political crusade : not the Jacksonians' dream of the permanent recapture of the government by the People but a drama in which the normally quiescent public rose in a momentary act of unified moral consciousness to force a new regulatory law into place » (les progressistes selon Rodgers) ; « the discovery of a national conspiracy could counteract the corrosive effects of affluence and lethargy by allowing people to re-enact the primal drama of patriotism » (les théories du complot selon Davis). Rodgers, *Contested Truths*, p. 181-182. Davis, *The Fear of Conspiracy*, p. xxiii

croissante de l'économie, nationalisation des enjeux (une continentalisation même), mondialisation des échanges intellectuels et des marchés agricoles – qui façonnent le pays[156].

Dans sa lecture morale et organiciste de l'organisation politique et sociale, Flower voit dans les complots des magnats et des financiers de la côte Est ou d'Angleterre le symbole et la cause des problèmes économiques et sociaux : ils créent des obstacles artificiels à l'harmonie normale d'une société républicaine[157]. C'est le sens de l'usage du terme « parasite » : terme ancré dans le radicalisme moral et l'éthique du producteur , cette stigmatisation des profiteurs improductifs souligne l'imaginaire prophylactique de l'idéalisme de Flower : si le corps social est naturellement sain, alors seul un virus extérieur peut le menacer. Dans l'imaginaire de la valeur intrinsèque liée à la monnaie, cela explique que le choix d'une politique monétaire soit perçue comme une menace sur l'essence même et la valeur des Américains et de leur pays. Les ploutocrates eux aussi pensent les luttes politiques en termes conspirationnistes, sauf que l'agent des ces sombres desseins n'est pas un cartel de corrompus comme chez Flower mais la volonté anarchique des masses qui peut gripper la machinerie bien huilée du système politique et industriel. C'est le corps social qui devient alors malade, des *cranks* . La question du conspirationnisme rejoint donc celle du populisme. Il s'agit de deux symptômes de la crise de la démocratie dans un monde qui change d'échelle.

Dans un monde complexe aux forces gigantesques, il semble impossible de penser les responsabilités individuelles. Médecins impuissants, les modernisateurs de part et d'autre proposent des diagnostics qui témoignent, pour les *silverites* , de leur impotence rageuse (politique mais aussi culturelle avec leur incapacité à imposer leur lecture de la crise) et, pour les *goldbugs*, de leur incapacité à juguler ce déferlement populaire et ignorant : d'une part, la réduction des causes du mal à une agentivité exacerbée – les intérêts cachés qui contrôlent tout – comme pendant irrationnel à la lecture systémique et sociologique de la question sociale et, d'autre part, leur réduction à des forces sans agents dignes de ce nom – la psychiatrisation des masses irréfléchies, des *cranks* aux paranoïaques d'Hofstadter, qui sont victimes de leurs instincts[158]. En somme, il est difficile de penser la possibilité d'agir dans un monde qui a perdu la mesure humaine. Par exemple, Flower dénonce les intérêts financiers et géopolitiques qui conduisent l'Empire britannique à imposer une « politique monétaire égoïste[159] » : l'analyse, censée selon les canons de

---

[156] « During the late nineteenth and early twentieth centuries the fear of subversion often reflected new anxieties over the seeming irreversible trends towards national consolidation and specialization ». *Ibid*, p. 152.

[157] Jaher, Doubters and Dissenters, p. 138.

[158] Cette dépersonnalisation de l'histoire et l'aliénation de ses acteurs sont liées à l'essor de la psychologie des foules à l'époque. Nous aborderons ce point dans l'analyse de la démocratie directe.

[159] Flower, « Pure Democracy », p. 270.

la *realpolitik*, sombre cependant dans le complot dès lors que le jeu complexe des intérêts est à la fois totalisé – il explique tout – et réduit à une origine unique – un seul responsable. *A contrario*, il ne faudrait pas réduire ce jeu à des forces abstraites, sans agents, ce qui renouerait avec le nécessitarisme naturaliste et progressiste des monométallistes. En résumé, le conspirationnisme est bien une maladie de la modernité (et non de ses marges) ; il révèle l'anxiété ontologique de l'individu dépassé dans un nouveau monde qui met en mouvement des masses informationnelles et humaines inédites. Il en dit moins sur le moment historique que sur leurs acteurs. Il faut néanmoins se garder du piège du sophisme inverse et évacuer toute question de responsabilité dans le déploiement historique[160]. L'intérêt de l'histoire de Flower, et de toute approche biographique, est de tenir les deux bouts de cette problématique, entre choix individuels et forces historiques : ni procès ou révélation, ni pur déploiement de lois positives, mais, comme le disait déjà Aristote, une science du particulier[161].

Les théories du complot poussent la logique progressiste à son terme, jusqu'à l'absurde. La corruption ne relève plus de pratiques particulières ou d'individus singuliers à dénoncer (un état de fait à l'époque) et, plus largement, d'un mal systémique de l'économie américaine (capitalisme sauvage et classe politique corrompue) ; elle devient un absolu et amalgame de multiples complots localisés en une grande conspiration qui désigne un seul coupable : la finance qui, dans son essence, est corrompue[162]. En somme, il s'agit d'une crise de l'antimonopolisme : la volonté de préserver, dans un monde écrasant, l'individu mute en phénomène pathologique et se

---

[160] Hofstadter est convaincant dans ses conclusions sur les *cranks* d'alors : « Populist thought showed an unusually strong tendency to account for relatively impersonal events in highly personal terms ». Il omet cependant la proposition inverse tout aussi pertinente : la pensée monométalliste manifeste une forte tendance à expliquer des agissements personnels (la corruption, les décisions qui favorisent une minorité et subordonnent les besoins sociaux aux logiques financières) en des termes largement impersonnels : une déresponsabilisation qui est le miroir de la logique du bouc-émissaire. Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 73.

[161] Les rebondissements de l'analyse du « crime de 1873 » sont à ce titre révélatrices : pour Laughlin, la décision de démonétiser l'argent-métal participe d'une évolution naturelle et crée un dynamique de progrès économique pour le pays ; pour les bimétallistes, la décision est l'origine unique des malheurs du pays et un simple pot-de-vin (l'accusé est l'économiste Ernest Seyd, pourtant un défenseur du bimétallisme). Ces deux réductionnismes perdurent dans les analyses historiques : Wells ne s'extrait jamais des arguments d'autorité qui cautionnent un ordre international évident dans ses bienfaits ; DeCanio enquête et « démontre » que le président de la banque de Californie William Ralston avait soudoyé les bureaucrates du Trésor et des représentants de l'Ouest du pays pour faire passer le the Coinage Act de 1873. Ironiquement, ces corrompus deviendront dans les années 1890 les plus fervents soutiens du bimétallisme. Et DeCanio de conclure sur la « duplicité » de la période. Le procès de la corruption nécessite ses enquêtes : l'histoire des conspirations apparaît alors comme une sorte de *muckraking* , soumis certes à la vérification scientifique mais naviguant entre les mêmes Charybdes et Scyllas, responsabilité individuelle abstraite de toute force historique d'une part et forces historiques sans agents d'autre part. Hofstadter, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », p. 299. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 49-68. Samuel, DeCanio « Populism, Paranoia, And The Politics Of Free Silver », *Studies In American Political Development*, avril 2011, vol. 25, n° 1, p. 1-26. Aristote, *La Poétique*, traduction et notes de lecture par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot (Paris : Le Seuil, 1980), p. 65.

[162] Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 57.

manifeste de façon brusque, intense et éphémère. En effet, Flower n'use de cette rhétorique conspirationniste que lorsque l'enjeu est pensé sur une immense scène et que le pays, pense-t-il, est sur le point de succomber : l'Armageddon de 1896 et pendant la Grande Guerre. Que la finance anglaise ou le Vatican (en 1915-1918) tire les ficelles, cette perception est liée au sentiment de crise profonde que traverse le pays : il est même tentant d'y voir, dans ces moments de convulsion, l'accouchement du progressisme comme climat d'opinion majoritaire et sa fin, la naissance d'un autre imaginaire politique et social dans les années 1920. La conspiration, comme accès de progressisme, subit même une gradation, entre le théâtre national de 1896 où se jouerait une pièce mondialisée (britannique surtout) et le théâtre mondial qui emporte la civilisation après 1914. Quand le climat s'apaise, elle passe au second plan, en tout cas chez Flower.

Envers exacerbé du décor progressiste, les théories du complot reposent sur des logiques de distinction culturelle (idiots contre corrompus, démagogie populiste contre dépossession du peuple) qui sont au cœur de la controverse sur le « populisme » et sur le rôle du citoyen dans une démocratie complexe que seule la science peut gérer. La conspiration des puissances mondiales de l'argent n'est pas la seule illustration de cet imaginaire ségrégationniste largement répandu (une ségrégation raciale dans son expression la plus forte mais aussi sociale et culturelle contre les masses et les *cranks*) : les ambiguïtés du progrès s'illustrent aussi dans le rapport de Flower avec les anciens esclaves et dans celui de ses adversaires avec les producteurs engagés aux côtés de Bryan. Flower, comme Booker T. Washington, s'oppose à la violence dans le Sud mais pense des développements séparés pour les différentes races. Ce racisme ne condamne pas au destin biologique mais repose sur une hiérarchisation stricte ; il suppose le progrès pour tous mais à différents rythmes et selon des capacités différentes. La radicalité de W. E. B. Du Bois viendra de sa volonté de sortir de cette ornière ségrégationniste pour demander l'égalité complète. Il applique aux questions raciales la même volonté de redémocratisation qui anime Flower en ce qui concerne la politique, l'économie et les savoirs – faire rentrer, par principe, des marges dans la communauté –, sauf que ce mouvement viendra plus tard, après 1900. Flower ne s'y intéressera pas : il garde toujours sa conception hiérarchique et paternaliste de la culture et de l'ordre racial où le génie anglo-saxon est l'avant-garde qui tirera tout le monde vers le haut. La redémocratisation culturelle chez Flower ne concerne que les marges sociales et intellectuelles d'un peuple utopique de producteurs blancs qui ne prend pas en compte les spécificités culturelles ou raciales : les ouvriers sont des acteurs sans voix et les minorités restent invisibles. La même ironie, cependant, frappera les efforts de Du Bois et Flower : la lutte pour la reconnaissance de la valeur intrinsèque respectivement des Afro-Américains, des *cranks* (intellectuels radicaux alliés à l'Amérique périphérique) ou du « peuple », passera par une logique

identitaire, la forgera même, ce qui créera de nouvelles fractures : la culture comme identité et valeur en soi révèlera et gravera dans le marbre des clivages culturels qui, par la suite, primeront sur les considérations politiques et économiques et diviseront le camp du progrès (antimonopolistes contre technocrates, modernistes contre agrariens, démocrates urbains contre démocrates ruraux du Sud) : tout se passe comme si, ironiquement, le combat contre les hiérarchies « naturelles » du XIXe siècle (imposée par les tenants de l'étalon-or et un ordre anthropologique strict) scellait, *via* l'émergence d'une lecture identitaire, l'avènement de hiérarchies culturelles (qui deviennent une façon de lire le pays surtout à partir des années 1920).

Dans les années 1890, la logique de la valeur intrinsèque ne s'investit plus dans la question raciale qui ne se pose plus dans le débat national (ou alors à la marge avec les explosions de violence, émeutes raciales et lynchages, et les réactions des quelques militants pour les droits civiques), tant l'imaginaire hiérarchique et ségrégationniste est associé au progrès : elle s'investit dans la question sociale et culturelle. L'argumentaire des *goldbugs* repose sur une logique de distinction culturelle et, *in fine*, de mépris social : ils réduisent les bimétallistes à des *cranks* , c'est-à-dire à une quantité intellectuelle négligeable qui, en accumulant les théories les plus farfelues et dangereuses, cherche à se grossir et à surévaluer les monnaies comme leurs idées alternatives. Contre cette inflation, la campagne de McKinley rétablit la juste mesure, par l'expertise et par la satire. Seul l'or peut servir de référence légitime, d'étalon monétaire et moral : la question est dépassée en Europe (qui a adopté l'étalon-or, « the standard of the most enlightened nations of the earth » précise le programme républicain[163]) et les meilleurs économistes de l'époque, comme Laurence Laughlin (chef du département d'économie à l'Université de Chicago après avoir enseigné à Harvard puis Cornell, il est pris pour cible par 'Coin' Harvey dans son best-seller),

[163] Si le programme républicain de 1896 accepte la libre frappe de la monnaie à la condition expresse d'un accord international et s'engage à promouvoir une conférence dans ce sens, l'argent-métal restera la monnaie d'appoint. La promesse souligne aussi la force de la contestation argentiste qui les accule à un compromis : à l'intelligence politique des républicains s'ajoute probablement le poids du candidat McKinley qui n'a jamais eu d'avis tranché sur les questions monétaires. Quant à la promesse d'une conférence internationale réitérée dans son discours d'investiture, la rhétorique ne semble pas suivie de fait, sinon l'adoption *de jure* de l'étalon-or en 1900. Nugent fait une mise au point à ce sujet : « A word about international bimetallism. The idea developed earlier than Wells suggests. It was foreshadowed by the Latin Monetary Union of 1865. It had few prominent exponents in the United States, except Francis A. Walker, but it had powerful champions in Britain and on the Continent. Several international conferences met to promote it by treaty—1878 in Paris, 1881 in Brussels, and 1892 in Paris again. None succeeded, because no other power wanted to protect silver and help out the United States. Europeans had made it embarrassingly clear since the late 1870s that an international bimetallist treaty was a non-starter. But only the United States was a significant producer of silver, whose advocates in the Senate and elsewhere were vocal. In his 1897 inaugural address, McKinley called for "cooperation with the other great commercial powers of the world," as Wells correctly says, but McKinley did not specifically call for, or promote, another conference. Instead, he signed in 1900 the Gold Standard Act, which fastened gold monometallism apparently irrevocably. It is tempting to think that the plank in the 1896 Republican platform asking for bimetallism by international agreement was just a ploy to attract the support of its advocates ». Nugent, « Comments on Wyatt Wells », p. 71. Programme républicain : Edwards et DeFeo, *New Spirits*.

voient dans le soi-disant « crime de 1873 » une chance pour le pays et donc dans les partisans de Bryan des arriérés qui refusent le progrès[164]. Dans le contexte tendu de dépression et d'élection présidentielle, les partisans de McKinley cherchent à révéler l'absurdité des théories des bimétallistes et à les remettre à leur place : sans valeur intellectuelle et donc politique, ils doivent laisser faire ceux qui comprennent les enjeux. La finance est une science complexe inaccessible au commun des Américains et aux penseurs amateurs :

> The science of finance does not come by nature [...] It requires a considerable amount of study. The suggestion in here thrown out that a boy can drop his marbles and spinning top and deliver valuable lectures on this science is likely to prove captivating, however, to persons who would be glad to acquire it without any antecedent effort, although they would not attempt to play the bones at a minstrel show without previous practice[165].

Cette réponse à Harvey, écrite par le journaliste Horace White, collaborateur d'Edwin L. Godkin à la rédaction de l'hebdomadaire pro-étalon-or *The Nation*, met en lumière plusieurs éléments de langage : amateurisme, infantilisation et paresse. Ces économistes de pacotille sont même moins qualifiés que les acteurs noirs qui se donnent en spectacle, explique White : ils se sentent habilités à expliquer la finance sans travail de fond alors qu'ils considèrent la musique des joueurs d'os, pourtant rudimentaire et entachée de ses origines noires, inaccessible aux novices. Comme eux, les argentistes « jonglent avec les prix » et les valeurs. Les caricatures de la presse favorable à l'étalon-or (*Harper's Weekly*, *L.A. Times*, *The Nation* etc.) associent la libre-frappe de la monnaie avec tous les avatars du *crank* : la boîte de Pandore populiste ouverte à la convention démocrate de Chicago et toutes les figures de la folie carnavalesque (cirque, nef des fous) que l'on retrouve par exemple dans les éditoriaux terrorisés par l'idée d'une révolution populiste ou chez les démocrates sidérés de l'adoption d'un programme bimétalliste[166] ; la comparaison de Bryan à un cycliste efféminé en *bloomers* et à un charlatan qui vend ses « toniques » sans valeur à une foule hébétée. Cette folie est dévoilée grâce aux avancées de la science : dans un dessin, la radiographie du cerveau de Bryan révèle les deux dominantes de son programme : le sophisme et la cupidité. Tous les marqueurs du progressisme radical – la libération populiste, la réforme vestimentaire et

---

164 Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 60-62. Nugent, « Comments on Wyatt Wells », p. 72.

165 Horace White, *Coin's Financial Fool : The Artful Dodger Exposed : A Complete Reply to "Coin's Financial School"* (New York : J. S. Ogilvie Publishing Company, 1895), p. 8, 94. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 61.

166 De l'essor de la révolte agraire à l'élection de 1896, deux éditoriaux symbolisent en particulier cette terreur d'une révolution populiste : en mai 1893, « Menacing Socialism in the Western States » de F. B. Tracy dans le *Forum* (article que Flower critique en détail, voir « Pure Democracy », p. 260-272) et en 1896, l'éditorial du *New York Times :* « Repudiation Has Won » (10 juillet 1896). Un article du *Boston Globe* du 3 juillet 1896 recueille les réactions des démocrates du Massachusetts : Patrick J. Maguire, en charge du Comité démocrate de la ville, fulmine : la convention a été menée droit au mur par des « cranks ».

la griserie à bicyclette associées au féminisme[167] ainsi que les vendeurs de *patent medicines* comme mécènes des hérétiques et emblèmes d'un radicalisme plébéien – sont construits, par la presse ploutocrate dirait Flower, comme symptômes d'une maladie de la démocratie : l'émancipation de l'ordre naturel qui assigne à chacun (les femmes, le peuple) une place selon ses capacités et sa fonction dans la société[168].

Même si, avec le recul, l'on sait que l'étalon-or gagne la bataille en 1896 et la guerre en 1900, il faut revenir à l'incertitude du moment passé. La définition du « progrès » est prise dans les contingences et les rapports de force. Il y a donc un autre récit de la modernisation, d'autres histoires et d'autres théories. Les bimétallistes se présentent eux aussi comme les agents du progrès et de la morale, sauf qu'ils assoient leur vision au contrat moral qui lie l'Amérique moins au reste du monde et à l'ordre naturel qu'à elle-même et aux valeurs chrétiennes (l'ordre naturel reste sous-jacent puisque la démocratie met en œuvre les droits naturels et le christianisme la nature divine). Le gouvernement doit au peuple les conditions pour poursuivre son bonheur et vivre une vie décente : l'éthique du producteur et la règle d'or doivent fonctionner, or le mécanisme, et donc le progrès, déraillent dès lors qu'ils ne bénéficient qu'à une minorité. Il faut donc intervenir pour rétablir l'équité : dans ce cadre, la justice sociale doit refléter la valeur du travail et de la monnaie : une juste mesure qui serait exacte (au sens scientifique du terme) et humaine (« honest money »). Le volume de monnaie doit être indexé à la quantité de travail du citoyen, à travers le temps, peu importe sa classe sociale[169], et non à des références supra-humaines : un pseudo ordre naturel et un pseudo ordre international qui ne seraient pas construits. En somme, l'humanité doit être la mesure de la monnaie et non l'inverse. Deux rapports à la technique comme service et adaptation au milieu (donc dans le cadre de la rhétorique républicaine d'individu au service de la communauté et de la vulgate évolutionniste) affleurent dans la controverse : d'une part, l'adaptation des hommes à la technique, ce surplomb abstrait qui fonctionne selon des lois scientifiques, ici la finance qui exige la rigueur (par exemple chez Laughlin), mais qui organisera au mieux les ressources et donc, *in fine*, améliorera le sort du plus grand nombre ; d'autre part, la critique de cette logique utilitariste par une vision humaniste

---

[167] Cette image sera reprise dans la satire d'Elbert Hubbard (voir l'introduction de la première partie).

[168] Tous ces dessins de presses se retrouvent sur le site d'Edwards et DeFeo, *New Spirits*. « Free silver tonic », *The Boston Globe*, 16 octobre 1896. Bicyclettes et *bloomers* : « The Old Lady and Her New Wheel », 12 juillet 1896, *L.A. Times* ; *Seattle Post-Intelligencer*, 26 septembre. « Nef des fous », *L.A. Times*, 14 septembre 1896. Le « désordre » populiste : *L.A. Times*, 14 septembre 1896. « Uncle Sam's Circus » ; *L.A. Times*, 13 septembre 1896. « Populist Supreme Court », *Harper's Weekly*, 12 septembre 1896. « Populist Supreme Court », 12 septembre 1896. « Demo-Popocratic Witches », *L.A. Times*, 20 août 1896.

[169] Comme l'affirme le sénateur Stewart : « An ounce of silver in any part of the world will buy as much of labor and property as it would twenty years ago, and no more. An ounce of gold will buy twice as much of the necessities of life as it would twenty years ago ». Cité dans Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 54.

qui veut que la technique soit au service de l'humain et donc que ce dernier contrôle les processus. En somme, la controverse monétaire pose les bases de la dichotomie entre progressisme technocratique et antimonopolistique, entre morale de l'efficacité (l'efficacité comme bien en soi et comme critère de jugement moral) et morale boussole de l'efficacité (l'efficacité est jugée à l'aune de la règle d'or). Progressisme contre progressisme, bien contre bien : comment, dans ces conditions, mesurer la valeur, de la monnaie mais aussi des idéologies[170] ?

Pour les bimétallistes, les intérêts des banquiers se font passer pour l'intérêt général : leur ordre naturel est d'une fixité dangereuse puisqu'il veut adapter l'humain à des considérations mathématiques (la valeur de l'or donnée par le marché, à l'autorité « indiscutable ») et des intérêts privés. Au contraire, il faut savoir tout mettre en œuvre pour réaliser l'ordre naturel (la loi d'égale liberté, la règle d'or) et américain (le droit au bonheur). Dans un système faussé, en toc (probablement le sens à donner au *Gilded Age* de Mark Twain, l'âge de la fausse monnaie comme fausse valeur donnée à l'or et à ses justifications économiques ou philosophiques), c'est finalement la confiance dans le gouvernement qui est remise en cause, d'où la nécessité de le purifier et de le redémocratiser avec la démocratie directe mais aussi la nécessité de renforcer ses prérogatives pour atténuer, si ce n'est abolir, des décennies d'abus de confiance avec le privilèges accordés aux ploutocrates. Il faut donc tout changer pour revenir à cet ordre créateur de progrès. Si l'argent-métal, comme l'or, est décrit comme une création divine, c'est finalement l'humain qui sert d'étalon ; la monnaie n'est qu'un moyen – et non une fin comme chez les *goldbugs*[171]. Dit autrement, deux logiques fonctionnalistes et deux visions du progrès s'opposent : l'adaptation à une valeur naturelle transcendante représentée par l'or – une modernisation certes ne relevant pas d'une logique humaine mais dont l'efficacité bénéficiera à tous – contre l'adaptation des mécanismes sociaux à une morale au service de l'humain – une modernisation de l'État sur le modèle du perfectionnement moral, un réformisme sur le modèle de la Réforme, c'est-à-dire s'engageant à se montrer à la hauteur d'un idéal : le Christ. Sous la façade charlatanesque et vulgaire, c'est cet optimisme volontariste, cette confiance dans le progrès comme engagement moral, dans le gouvernement comme agent de la communauté et dans l'éducation comme accoucheur du peuple (« l'école financière » de Coin Harvey et de *The Arena*) qui animent la

[170] Comme le souligne Wells : « Those on both sides of the money question agreed that debtors had a moral as well as a legal obligation to repay their creditors in money with value roughly equal to that lent. The question was how to reckon that value ». *Ibid.*, p. 53.

[171] Voir par exemple Charles D. Lane, propriétaire de mine et président du comité du National Silver Party où siège Flower, qui affirme que l'argent-métal est une création de Dieu qu'il faut faire fructifier. « Silver », *The San Francisco Call*, 30 juillet 1896, p. 1.

croisade bimétalliste[172]. Bimétallistes et monométallistes affirment incarner un progrès fondé sur l'ordre nature et moral. Les antimonopolistes comme leurs critiques offrent, *in fine*, une lecture morale, anhistorique, des contingences : l'ordre naturel et la bonne marche du pays impliquent de se soumettre à leur logique progressiste respective ; s'y opposer ne peut mener qu'au chaos et à la faillite, financière et morale : soit le règne des corrompus qui oppriment le « peuple », soit le déshonneur et la répudiation.

F. La question du savoir : experts et sens commun

Commet choisir et qui peut choisir ? La question du savoir est centrale (qui sait, qui peut savoir et qui est ignorant, qui peut éduquer qui), ce qui nous ramène à la question du sens commun et de l'expertise en démocratie. Flower partage avec ses adversaires la conviction que les sujets complexes du monde moderne exigent une éducation approfondie et les outils de la science mais c'est un autre récit de la modernisation qu'il propose où les moyens du progrès sont les mêmes mais la panoplie de ses agents plus démocratique. Le milieu bimétalliste veut démonter que si l'expertise est l'apanage des professionnels, elle se doit d'être compréhensible aux citoyens et sa formation ne doit être monopolisée par les grandes universités : l'éducation peut se faire hors de l'orthodoxie enseignée dans la plupart des campus. Des spécialistes existent en dehors des universités – son magazine leur donne une voix et Flower l'imagine d'ailleurs comme une bibliothèque alternative (voir chapitre 5) – et le public, éclairé par une éducation populaire, peut comprendre les enjeux du monde moderne. L'orthodoxie intellectuelle, ici économique, ailleurs médicale (voir chapitre 7), ne fait que perpétuer l'alliance du clergé et du pouvoir (royauté ou État) des âges sombres : elle prétend éclairer les ignorants mais délégitime les alternatives, de plus en plus populaires, car elles menacent leur pouvoir. C'est donc pour défaire le corporatisme des intellectuels conservateurs alliés au corporatisme des banquiers et des grands industriels que Flower propose, dans *The Arena*, une éducation alternative : légitimer les marges intellectuelles comme acteurs d'un savoir moderne et légitimer le « peuple » comme acteurs des décisions économiques de la cité ; tous deux ont leur place dans la construction de la modernité, de droit car le pays est une démocratie et car ils en sont capables mais aussi par souci d'équité et de justice sociale après des décennies de dépossession (monétaire et intellectuelle). Dans cette perspective, la valeur d'usage du « peuple » se situe dans ses potentialités que le politique et l'intellectuel

[172] Cette confiance qui, *in fine*, s'inscrira dans le triomphe de la monnaie fiduciaire. La confiance, comme le souligne son étymologie, est un acte de foi : une projection dans un avenir où l'individu et le peuple remoraliseraient, *via* le gouvernement, le pays.

doivent accoucher : un agent à guider en somme. *A contrario*, les partisans de l'étalon-or, sous les critiques de l'amateurisme des militants bimétallistes, trahissent une vision passive du « peuple » comme patient et récipiendaire de politiques complexes.

Sous les jérémiades d'une rhétorique protestataire prophétique, les bimétallistes présentent leurs conclusions comme scientifiques. La monnaie y est présentée comme une science, moins une valeur en soi qu'un outil moderne, flexible, adaptable aux besoins économiques qui créera de la valeur économique (la croissance par l'inflation) et morale (la justice sociale) : le pragmatisme au service de l'éthique[173]. Dans *The Arena*, la littérature bimétalliste se veut égalitaire et morale (« A Money Famine in a Nation Rich in Money's Worth » et « Honest and Dishonest Money »[174]) mais surtout scientifique, factuelle (des universitaires, comme Frank Parsons ou John C. Ridpath, proposent leurs analyses[175]). Elle adopte une perspective diachronique[176] et comparatiste : le bimétallisme à l'international, la situation en Inde et au Mexique, la nécessité pour les réformateurs d'une union au-delà des frontières[177]. Pour contrecarrer les écrits monométallistes qui cherchent à décrédibiliser, par la satire, les théories argentistes , Flower objecte aux caricatures l'image de sérieux scientifique, de sens pratique, de hauteur de vue et de modération dans un débat passionné, un discours de valeur donc[178]. Contrairement au reste de la presse, ils ne proposent pas des dessins mais uniquement des articles de fond. Flower veut démontrer, autorités à l'appui – avec, parmi elles, des adversaires politiques – que les bimétallistes, moqués, décrits comme des fous (« lunatics ») et des irresponsables en

---

173 Postel, *The Populist Vision*, p. 148-153.

174 George C. Douglass, « A Money Famine in a Nation Rich in Money's Worth », vol. 8, septembre 1893, p. 401-417. Hon. John Davis, « Silver in England », vol. 9, janvier 1894, p. 189-202 ; « Honest and Dishonest Money », vol. 9, février 1894, p. 359-369 ; « Honest and Dishonest Money. Second Paper », vol. 10, juin 1894, p. 91-101.

175 Frank Parsons, « Free Silver *versus* Free Gold », vol. 16, octobre 1896, p. 770-795 ; « The Issue of 1896 », vol. 16, novembre 1896, p. 881-885. John Clark Ridpath, « The Bond and The Dollar. I. Genesis and Evolution of a Monster », vol. 15, janvier 1896, p. 266-278 ; « The Bond and The Dollar. II. How the Monster Became King », vol. 15, février 1896, p. 439-447 ; « The Bond and The Dollar. III. The Monster Reigns », vol. 15, mars 1896, p. 555-562. Flower réimprime les articles de Ridpath en brochure qui, selon ses dires, se seraient vendus à des « centaines de milliers » d'exemplaires (le chiffre plus précis du bibliographe Stoddard, 90 000, reste impressionnant : il s'agit de la plus grosse vente de la maison d'édition de Flower). Flower, *Progressive Men*, p. 153. Roger Eliot Stoddard, « Vanity and Reform : B.O. Flower's Arena Publishing Company, Boston, 1890-1896. With a Bibliographical List of Arena Imprints », *Papers of the Bibliographical Society of America,* vol. 76, n° 3, 1982, p. 279.

176 Albert Brisbane, « The Modern Currency Problem through a Vista of Fifty years », *The* Arena, vol. 8, septembre 1893, p. 467-471.

177 George C. Douglas, « Can the United States Restore the Bimetallic Standard of Money to the World ? », vol. 9, décembre 1893, p. 61-72. Samuel Leavitt, « India Silver, Wheat and Cotton », vol. 10, juillet 1894, p. 192-200. Walter Clark, « The Land of the Noonday Sun – Mexico in Mid-Winter », vol. 16, juin 1896, p. 44-66. Robert Stein, « A Universal Ratio – A Silver Billto Suit Both Parties », vol. 15, janvier 1896, p. 240. Stein en appelle aux « agrariens » allemands, anglais (Farmers' Club of England), français (Société des agriculteurs) et américains (Farmers' Alliances).

178 Valeur, crédit, décrédibiliser : le caractère mesurable prêté aux objets comme aux êtres dans le marché des biens et à la position symbolique dans la champ culturel s'inscrit dans la langue même.

quête d'argent facile, proposent en fait une réforme raisonnable, nécessaire et modérée[179]. Pour lui, seules la corruption et l'avarice peuvent expliquer le rejet d'une réforme monétaire car même des conservateurs de l'Est comme le financier Jay Cooke ou des banquiers comme William Pope St. John, président de la Mercantile National Bank de New York, ou le gouverneur de la Banque d'Angleterre recommandent une augmentation de la masse monétaire afin de suivre le rythme du développement économique du pays[180]. La dimension internationale tient une place centrale dans ce dispositif, tant les partisans de l'étalon-or présentent la libre frappe de la monnaie comme une lubie américaine : Flower veut montrer que le bimétallisme est une vraie science, reconnue mondialement, avec ses experts et ses luttes. L'exemple français, souligne Flower, montre que la prospérité vient d'une masse monétaire élevée (un volume, selon les sources, deux ou trois fois supérieur qu'aux États-Unis)[181]. La France adopte officiellement l'étalon-or en 1876 mais sa

---

[179] Il faut établir des degrés de radicalité. Le bimétallisme n'est pas ce cheval de Troie sans valeur réformatrice qui brise une dynamique populiste bien plus radicale (Goodwyn) : il s'agit d'une réforme radicale qui sert de point d'entrée, pour Flower, pour des réformes qui iront encore plus loin (la nationalisation, la démocratie directe). Flower et la libre frappe de la monnaie partagent cette situation ambivalente : radicaux et fous pour leurs détracteurs, ils sont des compromis dans la méthode mais des réformes modérément radicales dans le fond. En effet, le bimétallisme n'est pas la monnaie fiduciaire, mesure phare de la frange la plus radicale des populistes et ignominie insensée pour les monométallistes qui n'y voient que les élucubrations de fermiers qui veulent de l'inflation au mépris des bonnes pratiques commerciales et des normes internationales. Flower ne s'oppose pas aux *greenbacks* mais ils ne les mentionnent que très rarement, par exemple dans une recension élogieuse d'un livre sur le sujet paru dans la maison Penny Publishing Co qui propose des ouvrages de poche (donc pratique à emporter pour les travailleurs), peu chers, dans une langue simple et accessible : le livre en question retrace l'histoire des *greenbacks*, « monnaie idéale » qui connaît son essor et favorise la prospérité pendant la guerre de Sécession alors que les puissances de l'argent restent indifférentes aux besoins du pays et qui, par la suite, tombe victime d'une « conspiration » au moment où les forces de l'étalon-or cherchent à diminuer la masse monétaire. Flower recommande au Parti populiste de diffuser largement l'ouvrage pour gagner des électeurs. Mais ce type de texte reste rare. Stratégiquement plus porteur dans le climat politique de l'époque, l'argent-métal correspond aussi à son réformisme graduel dans les méthodes mais radical dans les intentions. Flower, « Books of the Day. *The United States Treasury Note, The People's Money : a drama of financial history, conspiracy and development, the great educational drama of the age* by S.G. Howe », vol. 6, septembre 1892, p. liii ; « Pure Democracy », p. 270.

[180] Flower, « Some Eastern Conservatives who are Championing the Cause of Free Silver », vol. 16, juillet 1896, p. 208-221 ; « Pure Democracy », p. 260-272.

[181] Ce sont ces experts que vient consulter Bryan lors de son voyage en Europe en 1903 et 1904 (ainsi que des militants bimétallistes). D'autres grands économistes défendent le bimétallisme : le banquier et économiste britannique Ernest Seyd, l'économiste et homme politique français Louis Wolowski, le banquier et économiste franco-italien Henri Cernuschi (fondateur de Paribas). L'exemple de la Banque de France influence en particulier les populistes : ils y voient un modèle d'institution moderne et efficace. Les bimétallistes se sont vus confortés *a posteriori* dans leur politique par le grand économiste du Milton Friedman. Pour Friedman, le « crime de 1873 » n'est pas un crime au sens de violation de la loi mais au sens de culpabilité devant le tribunal de l'histoire : comme Coin Harvey (mais avec des méthodes et une idéologie radicalement différentes), il critique l'idée de Laughlin, qui fait autorité à l'époque, que la démonétisation de 1873 est une chance pour le pays : il y voit au contraire une erreur aux conséquences funestes et une décision qui ne découle pas de l'étude des faits économiques mais d'une hostilité envers l'argent-métal. Il précise cependant que ce verdict vaut pour 1873 mais pas pour 1896 : à ce moment-là, il est trop tard selon lui : « Bryan was trying to close the barn door after the horse had already been stolen » (la formule de Friedman est particulièrement ambivalente : elle puise dans l'imaginaire agricole, confirmant ainsi l'image rétrograde qui accompagne les théories bimétallistes, mais en même temps perpétue la conviction des argentistes que leurs

politique monétaire inflationniste jouant sur le papier-monnaie et les pièces en argent encore en circulation en fait un modèle de flexibilité qui se rapproche d'un bimétallisme *de facto* pour certains argentistes[182]. Par ailleurs, les intérêts des banquiers se font passer pour une dynamique internationale inexorable. Leur « science » partagée par l'ensemble de l'Europe fait l'économie des luttes politiques qui divisent aussi de l'autre côté de l'Atlantique : la tendance mondiale vers l'adoption de l'étalon-or n'est pas, selon les bimétallistes, le produit d'une évolution naturelle et inéluctable mais de combats gagnés par les monométallistes. Les partisans de l'étalon-or, s'indigne Flower, font passer la bataille d'experts pour une lutte de la science contre la bêtise, la lutte politique pour une lutte épistémologique, la plus grande résistance américaine (certes due pas uniquement à une volonté de redémocratisation mais aussi aux intérêts de la puissance des États miniers de l'Ouest au Congrès) pour du provincialisme, l'antimonopolisme et le populisme pour de la démagogie et de la folie.

Wells affirme que les bimétallistes ignoraient les experts de leurs temps mais il ne voit pas que la valeur de l'expertise et la modernité sont construites et le produit de rapports de force. Flower oppose ses experts aux autorités économiques qui dominent le discours à l'époque, principalement parce qu'une frange importante de la classe politique, de la presse respectable et des acteurs économiques de poids (les banques et les *trusts* principalement) soutiennent l'étalon-or. Les quotidiens de référence des grandes métropoles (surtout dans le Nord-Est), comme le *New York Times*, ou les magazines réformateurs dans la tradition *Mugwump* – indépendante, intellectuelle, respectable, bourgeoise, au-dessus de la politique politicienne – comme *The Nation* ne soutenaient-ils pas unanimement McKinley[183] ? La presse, hormis les publications du Midwest

---

adversaires dissimulaient sous les beaux discours ni plus ni moins qu'un vol). Keynes, quant à lui, ne commente pas la situation américaine mais il ne voit pas dans l'étalon-or l'idéal monétaire de la stabilité et de la modernité mais une « relique barbare ». Scroop, « In Search of a Populist Atlantic », p. 110-112. Nugent, « Comments on Wyatt Wells », p. 70. Postel, *The Populist Vision*, p. 281. Milton Friedman, « Bimetallism Revisited », *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 4, n° 4, 1er octobre 1990, p. 85-104 ; « The Crime of 1873 », p. 1177-1778.

[182] Les monométallistes (et leurs apologistes dans le rang des historiens) ne manquent pas de remarquer que ce modèle français, loin de proposer une alternative aux errements des *goldbugs*, ressemble à s'y méprendre à la politique monétaire dans les années 1880 et 1890, jusqu'à l'abrogation en 1893 du Sherman Silver Purchase Act. Flower, « Pure Democracy », p. 270. Postel, *The Populist Vision*, p. 152. Wells, « Reply to Walter Nugent », p. 77.

[183] À l'époque, les grands quotidiens cherchent à s'élever au-dessus des clivages partisans pour servir l'idéal d'un journalisme scientifique et objectif ; l'étiquette « independent » apparaît dans les bandeaux. Comme dans les débats sur le bimétallisme, la valeur « science » est une stratégie rhétorique pour se poser en surplomb du social (les revues *Mugwumps* fondaient leur surplomb sur un idéal intellectuel et social) ; cependant, elle révèle surtout qu'objectivité ne signifie pas neutralité et que les atours scientifiques, méthodologiques ou formels, ne font pas de la science. Si pour Flower, 'Coin' Harvey ou les *goldbugs*, la science devient une arme militante et un moyen de prouver la vérité d'un parti pris, la presse « indépendante » se veut au-dessus de ces partis pris. Néanmoins, l'étiquette « independent » entre en tension avec les passions suscitées par l'élection de 1896 et, probablement du fait de ces distinctions culturelles insolubles dans un front réformateur, les nouvelles normes journalistiques du reportage factuel peinent à dissimuler la morgue envers les masses argentistes et le choc qu'a représenté l'investiture de Bryan. La cas du *Boston Globe* est

et de l'Ouest ainsi que les revues populistes et aussi ouvrières, ne traitaient-elle pas les sénateurs bimétallistes de « traîtres, fanatiques, bandits, fous *(lunatics)* » ? Flower s'insurge contre une presse qui se dit indépendante mais n'est que le porte-parole d'intérêts privés et de leur récit de la façon dont le pays devrait être géré. Metteur en scène et acteur d'un grand travestissement des valeurs et des mots, le journalisme dominant cherche à imposer une image calomnieuse de leurs adversaires et se pare de fausses qualités. Des corrompus inconséquents, criminels et joueurs, se font passer pour des experts de la finance. Des « démagogues » trahissent leur patrie. Flower veut offrir au bimétallisme le traitement journalistique équitable (« full and fair hearing ») que la presse partisane leur refusait et qui représente « l'opinion des producteurs ». Il préfère donner la parole aux politiques et intellectuels qui ont à cœur le bien commun de leur pays[184].

Aucune étude, à notre connaissance, n'a examiné la géographie et la sociologie de la presse de l'époque au prisme de son attitude au regard de la libre frappe de la monnaie. L'ensemble des sources secondaires qui analysent les controverses monétaires, se basant sur des impressions de lecture et une méthode documentaire, semblent cependant confirmer notre propre sentiment issu du commerce avec la presse de l'époque : les milieux d'affaires bien sûr mais aussi les grandes villes du Nord Est et les revues respectables, « progressistes », soutenaient McKinley[185]. Bien qu'il ne s'agisse que d'une corrélation et non de causalité, les processus de citation dans la presse de « B.O. Flower », nom, on l'a vu, qui incarne la diffusion du message bimétalliste, confirme une géographie de la contestation centré sur le Midwest et l'Ouest (voir annexes 5.5 et 5.6 ainsi que le chapitre 5). Les journaux où il est le plus cité (la lecture cursive des articles en question confirme l'omniprésence des questions monétaires) révèlent un instantané des lieux et des publics réceptifs au discours radical-populiste : les journaux populistes du Kansas et du Texas (*The Avocate, Kansas Agitator, The Southern Mercury*), l'Ouest avec le *Record Union* (Sacramento) et surtout le Midwest (avec les journaux populistes donc), Chicago et sa concentration de socialistes radicaux, libres-penseurs et de quarante-huitards (*The Chicago Daily*

---

révélateur : soutien fidèle aux démocrates, engagé pour l'étalon-or, il décide après la convention démocrate d'une nouvelle politique éditoriale : ne pas soutenir *explicitement* de candidat et rester au-dessus de la mêlée, bien que l'engagement reste perceptible en creux (position que le journal tiendra jusqu'en 1967, preuve de la violence du choc). La position d'indépendance ne semble possible que dans les limites de l'acceptable culturel. Louis M. Lyons, *Newspaper Story : One Hundred Years of The Boston Globe* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1971), p. 121-122. Roberts Forde, Katherine A. Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts": The Idea of a Report in American Print Culture, 1885–1910 », *Book History*, 2012, vol. 15, p. 123-151.

184 « *The Arena* will not, however follow in the wake of conventional reviews by going to those *who make money by changing money, or to the great gamblers of Wall Street who style themselves "financiers,"* for its contributions on this question, neither will it wait upon Lombard Street [l'équivalent anglais de Wall Street dans la City] for wisdom. The papers which will appear in *The Arena* series on finance will be prepared by statesman rather than demagogues, patriots rather than pirates on the financial seas ». Flower, « Prospectus for 1894 », vol. 9, décembre 1893, p. lvi.

185 Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 270. Edwards et DeFeo, *New Spirits*.

Tribune, The Inter Ocean) et le *Labor World*, bimensuel socialiste de Duluth, Minnesota, sur le lac Supérieur, plus grand port de l'époque, centre ferroviaire et ville minière en plein boom avec la plus grande concentration de millionnaires *per capita* du pays. À la faveur de la dépression et du travail pédagogique de la presse anticonformiste, 1896 voit un moment où une alternative, financée par de grands argentiers (les propriétaires de mines) et relayée par une frange de la classe politique, semble possible. La valeur est d'abord construite pas les discours et notamment par la presse et les magazines en pleine explosion à l'époque. Flower participe à la composition de ce récit alternatif et s'insurge des images fausses disséminées par les journaux pro-étalon-or.

Ce récit alternatif traverse les frontières mais aussi les époques. La méfiance envers la finance et « l'idée que le crédit puisse, au moins en puissance, émanciper la classe des débiteurs, et non plus l'asservir » s'inscrivent dans une histoire de longue durée des deux côtés de l'Atlantique, de Jefferson à Edward Kellogg (inspirateur des mouvements *Greenback* et populistes) jusqu'à Henry George et, en Europe, des « réformateurs sociaux dissidents » comme Robert Owen aux socialistes comme Saint-Simon ou Proudhon. Keynes reconnaît cet « *underground* de la pensée économique » dans sa *Théorie générale* (1936) : une « vaillante armée d'hérétiques » selon ses mots[186]. L'idée d'hérésie implique une idée de dogme. Elle relève, d'une part, de l'idée que la pensée financière s'impose comme vérité indiscutable par ceux qui détiennent justement l'autorité d'imposer les termes du débat : à la fois ses mots (le rôle des médias et les luttes symboliques : en 1896, la presse respectable reléguant dans les marges les discours alternatifs et la lutte de Flower pour la reconnaissance de ces *cranks*) comme les délais de remboursement (les banques, J.P. Morgan à l'époque dictant ses conditions au président Cleveland). D'autre part, elle renvoie aux soubassements religieux des questions monétaires : une croyance profonde qui transcende les allégeances politiques (comme le montrent le trouble dans le bipartisme en 1896 ou l'hétérogénéité politique des vecteurs de cette tradition monétaire dissidente dans la longue durée) et les questions des moyens (Flower peut se revendiquer de Jefferson et désirer plus d'État au nom même de son jeffersonisme).

Qu'il s'agisse de la controverse des années 1890 ou du débat historiographique pour l'évaluer, l'exemple de Flower montre la conflictuelle et relative construction de la valeur, à la fois comme prix mesurable et qualité morale et intellectuelle. Quels « experts » choisir ? Quelle

---

[186] Castleton, « Une 'armée d'hérétiques' face à une 'croix d'or' », p. 33-34. L'opposition entre ces deux traditions se prolonge dans leur historiographie : Nugent contre Wells en 2015, Wells, à la suite d'Hofstadter, perpétuant la critique d'adversaires répétant les erreurs des argentistes , ignorants et incapables de comprendre les enjeux (dans sa réponse aux commentaires de Nugent sur son article, chaque argument souligne l'incapacité, des bimétallistes ou de Nugent, à comprendre). Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 59, 62 ; « Reply to Walter Nugent », p. 78 Hofstadter, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », p. 238-315 ; *The Age of Reform*, p. 71.

« science » ? Comment décider ? La polémique de 1896 montre que la valeur d'objectivité, diffusée et acceptée largement à l'époque avec l'essor d'un idéal scientifique (en histoire, sciences sociales etc.), n'est non seulement pas synonyme de neutralité (au sens d'une autorité en surplomb qui a dépassé les partis pris pour se fondre dans la vérité : ce que croit Flower et nombre de ses adversaires), mais aussi qu'elle n'est pas une condition suffisante pour imposer un discours et clore la controverse de manière définitive. Ce qui se joue alors dans la polémique, c'est le durcissement de la science, ici l'économie, la construction de hiérarchies culturelles avec au somment des « sciences dures » qui ne peuvent tolérer une définition alternative : la constitution de la science comme point de vue en surplomb, à la fois utopie (un lieu bon) et « monotopie » (une « cosmologie normative […] unifiée, homogène, obéissant partout aux mêmes lois »)[187]. Les partisans de l'étalon-or voient dans leur théorie monétaire une science sanctionnée par les plus grands penseurs internationaux (et indexée sur un ordre moral et naturel) mise en péril par les délires bimétallistes ; les tenants de la libre frappe de la monnaie, comme Flower, estiment cette théorie invalide scientifiquement (et dangereuse moralement) mais protégée par les dominants (la classe politique conservatrice soutenue par les puissances de l'argent) : une orthodoxie donc avec son clergé – les intellectuels installés, les dirigeants politiques – et son autorité qui se veut transcendantale mais qui n'est que le rapport de force du moment. Pour Flower, il s'agit de corporatisme et de protectionnisme appliqué au champ intellectuel[188].

---

[187] John Tresch, « Des natures autres. Hétérotopies de la science au XIXe siècle », *in* Pestre, Raj, Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2*, p. 143-145, 148. Pour Tresch, le XIXe siècle réussit à traduire en « réalité de fer » l'utopie scientifique d'un point de vue extérieur et fondé sur « l'analyse, la réduction, la proportion et le mécanisme » (la Tour Effel en est le symbole pour lui).

[188] Flower ne critique pas la science en soi (il puise dans la même vision *whig* des sciences que ses détracteurs) mais les logiques de pouvoir et d'intérêts qui empêchent la libre construction de sa définition, ses instrumentalisations donc et sa transformation en orthodoxie : le scientisme comme approche technocratique du progrès. Toute croyance doit s'ouvrir aux marges, comme un pari. À sa vision libérale de la religion correspond une vision ouverte de la science. Elle s'inscrit dans une époque où la science moderne se construit : elle se professionnalise et veut rompre avec la conception qui domine le XIXe siècle : une science démocratisée, américanisée, en continuum avec le sens commun , qui forme le terreau de « Lumières populaires ». Nous reviendrons sur ces questions car les enjeux épistémologiques de la controverse monétaire se retrouvent dans les débats sur la validité des recherches psychiques et des médecines alternatives. Il faut néanmoins poser une mise en garde ici : il ne faut pas confondre science et usages de la science, progrès de la rationalité et luttes de pouvoir dans le champ scientifique, histoire qui se recentre sur la subjectivation de ses enjeux et une histoire des sciences plus épistémologique. Replonger dans les controverses de l'époque, au moment où se construit une définition canonique de la science, permet un retour à l'incertitude fondamentale et d'éviter les « trop faciles alignements et [les] trop funestes anachronismes » d'une histoire *whig* des sciences. Néanmoins, « l'histoire indécidable » ne nous semble pas invalider la recherche comme « sanction de la rationalité », ou, dit autrement, le refus d'une approche téléologique de la construction des savoirs n'invalide pas une vision progressiste de la rationalité. La contradiction entre histoire indécidable et linéaire procède d'une confusion de deux ordres différents, ou plutôt de deux temps : d'une part, les luttes de pouvoir pour imposer à un temps t une définition de la science (l'économie des partisans de l'étalon-or qui disqualifie la tradition monétaire dissidente, la psychologie qui évacue le spiritisme , la médecine « moderne » qui rejette les thérapeutiques alternatives : en somme, des sciences qui se durcissent, au sens où elles deviennent de plus en plus intolérantes envers des récits alternatifs et

Si les deux positions se veulent morales et scientifiques, comment peut-on s'y opposer ? Pour Flower, seuls des acteurs immoraux peuvent ne pas voir les faits. La conspiration n'est jamais loin. Il sait que le bimétallisme ne relève pas de la bêtise et que ses sympathisants ne sont pas des demeurés incapables de comprendre. Seul l'intérêt bien compris peut alors expliquer le jugement de ses adversaires : comme ces intérêts se savent ni justes, ni scientifiques, ils compensent l'insuffisance de leurs arguments par la décrédibilisation et le ridicule et tirent les ficelles en coulisses. Si le rôle du réformisme est de dévoiler les intérêts cachés, alors dans un monde gigantesque et complexe, la théorie du complot n'est que la totalisation – le changement d'échelle – de cette logique de dissimulation. Pour les tenants de l'étalon-or, seuls des idiots peuvent ne pas voir les faits. Le mépris social n'est jamais loin. Ils savent que le monométallisme ne relève pas de la conspiration : seule l'incapacité de comprendre la radicale nouveauté du monde peur expliquer de telles théories. Idiots contre corrompus : la controverse de 1896 pose les éléments des controverses à l'âge du progrès triomphant. La croyance progressiste en un mouvement historique providentiel et inéluctable suppose, par définition, une échelle de l'évolution (qui plus est naturalisée par l'évolutionnisme). Individus ou cultures n'évoluent pas à la même vitesse ou ne partent pas du même point de départ : difficile dans le cadre d'une loi du progrès de ne pas glisser du descriptif au normatif (celui qui est en retard est arriéré, voire un fou s'il refuse d'avancer). Les polémiques entre progressistes reviennent alors à affirmer sa supériorité culturelle et morale par sa position plus avancée dans l'évolution et à reléguer aux âges sombres ses adversaires. Définir le progressisme implique de montrer la corruption – ceux qui ne veulent pas s'adapter – ou l'ignorance – ceux qui ne peuvent pas s'adapter – de tous ceux qui n'épousent pas la marche du monde. Les visions de l'avenir radieux renferment des foires aux monstres du passé : survivances médiévales comme les ploutocrates (ou les catholiques), conservateurs et immoraux pour Flower ; les *cranks* ou le « peuple » rétrogrades pour ses adversaires. En

---

qu'elles cherchent à s'imposer comme « sciences dures ») et, d'autre part, le processus sur la longue durée de validation des savoirs qui sanctionne ou périme les différentes hypothèses, c'est-à-dire un progrès qui se construit dans l'intersubjectivité à long terme et en surplomb des acteurs et des logiques d'institutionnalisation (et qui, comme la vision de l'histoire de Flower, repose sur un conservatisme progressiste : garder les principes jusqu'à qu'ils ne produisent plus d'idées novatrices et les éprouver pour explorer plus avant les possibilités de l'esprit humain et « progresser »). Ces deux ordres ne se superposent pas nécessairement ; la raison historique n'est pas soluble dans la raison scientifique et inversement. Il n'est donc pas fructueux d'appliquer les certitudes contemporaines aux incertitudes du passé. Si nous cherchons ici à renouer avec l'indécidabilité du moment de la controverse, cela ne signifie pas qu'*a posteriori* toutes les positions se valent (c'est le cas, on le verra au chapitre 7 avec les mouvements anti-vaccination dont les craintes étaient légitimes au tournant du siècle mais moins aujourd'hui) mais qu'*in medias res,* rien n'est joué et que l'argument d'autorité ne saurait suffire à invalider une position car c'est justement la construction de cette autorité qui se joue. Les controverses scientifiques qui déchirent une époque, en somme, se résolvent avec le temps. Craig James Hazen, *The Village Enlightenment in America : Popular Religion and Science in the Nineteenth Century* (Urbana : University of Illinois Press, 2000). Bruno Latour, « L'histoire des sciences a-t-elle un sens ? », *La Recherche*, n° 303, novembre 1997, p. 1.

établissant le progrès comme « principe téléologique fondateur », la science sert à distinguer le monde moderne des « périodes antérieures et des sociétés lointaines, désignées dès lors comme 'traditionnelles'[189] ». Les disputes scientifiques auxquelles prend part Flower montrent que définir la science ne permet pas seulement de séparer les époques ou les pays à l'échelle du globe mais aussi la société et la culture américaines : perdants de la polémique, les savants en marge et le « peuple » sont relégués à la place d'arriérés inadaptés au monde moderne, des excentriques et des idiots, des *cranks*, presque des sauvages ; leur savoir ne vaut rien.

Dès lors que la rationalité scientifique devient le critère indiscuté pour définir le progrès, les polémiques politiques portent sur la délimitation des frontières de la science car ses limites seront aussi celles de la valeur et de la modernité. Les controverses se transforment alors en batailles d'expert insolubles car, justement, le scientifique et le politique se mêlent. La controverse se relocalise alors sur la valeur de ses acteurs : l'inflation des débats ne fait que souligner l'incommunicabilité entre les parties[190]. Le moteur des avancées dans la compréhension du monde physique, la science, pose problème dès lors que les réformateurs en usent pour mesurer des questions humaines, relatives et contingentes. De plus, malgré les efforts de Flower comme de ses adversaires pour accumuler des faits et des analyses de spécialiste, l'économie, aux prises avec des controverses politiques violentes, n'est aucunement une science dure. Cependant, de par le brouillage que les questions monétaires opèrent entre le scientifique et le moral, elle jouent un rôle clé : elles permettent en effet de mesurer la valeur et donc de transformer l'estimation des choses en appréciation des êtres. Comme stratégie rhétorique, l'économie témoigne des usages de la science dans des controverses d'ordre politique : à l'instar de l'évolutionnisme qui valide *a posteriori* et naturalise les théories sociales (laissez-faire ou progressisme), il semble que l'usage de l'économie valide *a posteriori* des postulats culturels et anthropologiques sur la valeur des acteurs sociaux (« tous des corrompus » contre « tous des *cranks* »). Ironiquement, le recours des progressistes à la science engendre de l'irrationnel : en appliquant des principes, relevant de l'absolu, qui gouvernent le monde physique aux questions sociales et politiques qui restent contingentes, la science offre des arguments irréfragables, absolutise les enjeux et ne devient plus

---

189 Raj et Sibum, « Introduction au tome 2 : Globalisation, science et modernité », p. 17.

190 Le journaliste et avocat de Chicago William Dillon résume bien cette incommunicabilité : « But to read the gold papers in the country one would conclude that no man who was not a born idiot could see any merit on the silver side. And to read the silver papers one would suppose that no man not fit subject for the penitentiary could advocate the single gold standard ». Idiots contre corrompus : Wells souligne la même opposition stérile mais en fait simplement le symptôme d'une incommunicabilité entre visions de la monnaies qui se poursuit jusqu'aux crises financières actuelles. Nous pensons que cette incommunicabilité relève aussi d'un problème spécifique aux controverses en régime progressiste. Dillon cité in Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 50-51. Wells, « Reply to Walter Nugent », p. 78.

qu'un moyen rhétorique, c'est-à-dire moins la science qu'une apparence de science. La science, qui se veut garante d'objectivité et donc hors de toute idéologie, sombre alors avec son instrumentalisation dans le simple écho, tautologique, de positionnements idéologiques.

Sans autorité en surplomb, comment déterminer qui est progressiste ? Comment trancher dans la controverse monétaire ? La polémique qui s'empare du pays à partir de 1893 – la controverse entre *silverites* et *goldbugs* – s'achève en deux actes dont l'enjeu est le rôle du public (Flower dirait du « peuple »). L'analyse des controverses par Lilti pour la période moderne s'applique aussi aux années 1890 : « une grande partie des controverses, qu'elles soient intellectuelles, religieuses ou scientifiques portent justement sur la définition légitime du 'public' et sur l'identification de ses porte-paroles : qu'est-ce que le public et qui est en mesure de trancher en son nom la controverse ?[191] ». En régime démocratique, ce sont les électeurs qui décident : en 1896, la controverse trouve sa clôture naturelle dans le choix d'un président. En revanche, la controverse culturelle affleure dans le camp des réformateurs justement sur cette définition du public : comment savoir, des experts ou la population dans son ensemble, qui peut trancher, dans le processus politique, de questions techniques ? Il faut retourner *in medias res* pour comprendre le déploiement de cette controverse. Avant, cependant, il convient d'analyser la fin de la polémique elle-même.

G. Terminer une controverse : la clôture politique

En 1896, le processus politique donne McKinley vainqueur. La controverse aurait pu se poursuivre (après tout la libre frappe de la monnaie figure dans le programme démocrate de 1900 et Bryan rencontre les bimétallistes européens lors de ses voyages en 1903 et 1904), n'était le hasard et des facteurs extérieurs au politique : la ruée vers l'or du Klondike crée de l'inflation, met un terme à la dépression et offre la guérison demandé par les bimétallistes sans leur remède. Bryan perd à nouveau en 1900 et la question monétaire ne semble plus qu'un vieux souvenir. La guerre hispano-américaine détourne aussi temporairement le public du radicalisme. Le retour de la prospérité, l'optimisme associé à l'aube d'un nouveau siècle et l'acceptation du discours radical des années 1890 par la classe moyenne urbaine et les *muckrakers* à partir de 1900 favorisent un climat plus apaisé. La question monétaire, quelques années auparavant centrale, s'évanouit ; à partir de 1900, il n'en reste, dans l'opinion publique, qu'un conte pour enfant : *The Wizard of Oz*.

[191] Lilti, « Querelles et controverses », p. 27.

Après l'élection, les questions monétaires, qui étaient un des moteurs de la diffusion de *The Arena* entre 1893 et 1896, disparaissent des écrits de Flower. Son nouveau magazine, *The New Time*, s'engage dans ce combat et continue de publier quelques articles sur le sujet mais lui non, ou sinon au détour d'un article[192]. Plus jamais Flower ne mentionne le National Silver Party alors qu'il faisait partie de ses instances dirigeantes quelques mois auparavant. Nous n'avons retrouvé qu'un passage sur l'argent-métal dans un article sur la nécessité d'un rapprochement des pays anglo-saxons pour guider le monde sur un chemin plus juste. Optimiste, Flower se réjouit de l'émergence, à la faveur d'un rapport parlementaire, d'un sentiment pro-bimétalliste en Grande-Bretagne qui, s'il s'allie avec les démocrates américains, laisse augurer le même sort à l'étalon-or que celui subi par les lois sur le blé dans les années 1840 : l'énergie anglo-saxonne, une fois réveillée, pourra défaire les conspirations les plus sournoises[193]. En 1900, les États-Unis adoptent néanmoins officiellement l'étalon-or et le Royaume-Uni ne change pas de politique : non seulement le bimétallisme disparaît des ses écrits, mais nulle part il ne commente une décision qu'il combattit avec toute son énergie quelques années plus tôt. Flower a une vision instrumentale des vecteurs du réformisme – partis ou croisades – et, à l'instar de son ralliement à Bryan plutôt qu'au Parti populiste en 1896, il change d'outil car il n'est plus porteur[194]. Le réformisme est ailleurs, dans les principes et les opportunités politiques du moment[195]. La redémocratisation des

---

192 L'évolution est perceptible au fil de ses changements de magazines. Quand il rejoint *The New Time* en 1897, le bimétallisme fait partie du programme du magazine (« scientifc money system based on the faith of government »). Puis, la mesure est absente dès 1899 au lancement de *The Coming Age,* quand il revient à la tête de *The Arena* et quand il lance son *Twentieth Century Magazine* en 1909. Enfin, dans ses mémoires, il ne consacre aucun développement à la question sinon au détour d'une anecdote. « Platform of *The New Time* », *The New Time*, vol. 2, juillet 1898, appendice, non paginé. Flower, « A magazine with a Mission », *The Coming Age*, vol. 1, janvier 1899, p. 94-96 ; « *The Twentieth Century Magazine* and What it Stands For », p. 77.

Pour des exemples d'écrits bimétallistes dans *The New Time,* voir William M. Stewart, « A Defense of Nevada », *The New Time*, vol. 1, juillet 1897, p. 34-36 ; Charles A. Towne, président du comité national du Silver Republican Party, « 'The Wolcott Commission and Its Results.' A Commentary », *The New Time*, vol. 2, janvier 1898, p. 3-7 ; Thomas E. Will, « Hard Money Versus Soft », *The New Time*, vol. 2, février 1898, p. 73-78.

193 Flower, « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », vol. 20, août 1898, p. 230.

194 Carl Vrooman résume bien cette attitude en 1898 quand il définit la différence entre les partisans de Mark Hanna et Bryan : « silver is not the issue. Improvement or no improvement is the question ». Carl Vrooman, « International Populists and Populism », *The New Time,* vol. 2, juin 1898, p. 374.

195 Les opportunités politiques sont un des trois grands facteurs, avec le cadrage des enjeux (l'ingénierie spirituelle de Flower et son travail de journaliste-militant-intellectuel) et les structures de mobilisation (ses magazines, ses organisations diverses), qui favorisent l'émergence et l'essor de mouvements sociaux. À ce sujet voir la première partie de Doug McAdam, John D. McCarthy, et Mayer N. Zald, *Comparative Perspective on Social Movements. Political Opportunities, Mobilizing Structures, and Cultural Framings* (Cambridge : Cambridge University Press, 1996), p. 23-140.

instruments d'échanges ne passe alors plus par le bimétallisme mais par exemple par les caisses nationales d'épargne qui restent centrales dans ses écrits[196].

Flower, comme la libre frappe de la monnaie, disparaît d'ailleurs du débat national : en 1897, il n'est évoqué dans la presse qu'au sujet de son arrestation et de son procès qui l'oppose au relieur de *The Arena* avant qu'il ne quitte le magazine (il est finalement acquitté). La description, exaltée ou inquiète selon l'orientation politique, du militant en croisade laisse la place, dans les journaux, au plaisir sensationnaliste de voir déchoir une figure du monde intellectuel[197]. Il faut dire que la défaite du « peuple » en 1896, pour Flower, se double de problèmes professionnels (il est évincé de la direction de *The Arena* et sa maison d'édition fait faillite) et personnels (dépression, internement de sa femme, Hattie Cloud, en asile psychiatrique, mort de sa mère). Flower émerge de cette *annus horribilis* anéanti mais, à la faveur de son travail au sein du journal populiste *The American Nonconformist,* puis de l'offre de Charles Kerr qui l'engage pour codiriger *The New Time,* il reprend pied, se dévoue corps et âme au bien-être de sa femme et se réengage sur le chemin du progressisme radical : en 1896, les réformateurs ont perdu la « première bataille », pour reprendre le titre de l'ouvrage que Bryan consacre à la campagne, mais pas la guerre[198].

Pendant l'élection, Flower s'était essayé au jeu du pouvoir mais ses prévisions (la victoire démocrate dans le Massachusetts par exemple) comme sa campagne pro-Bryan n'ont pas porté leurs fruits. Il revient donc à ce qu'il sait faire : l'agitation par les magazines. Il poursuit sa trajectoire ambivalente mais avec d'autres acteurs : sa volonté de jeter un pont entre le réformisme bourgeois de classe moyenne et les populistes des périphéries agraires laisse la place à un combat pour le socialisme « volontaire » (qui prend le relais du populisme dans le Midwest et l'Ouest) et pour le progressisme municipal que le classes moyennes, aidées par les *muckrakers* , embrassent plus largement. Coopté par les franges plus respectables de la population, le ferment radical des années 1890 se normalise, ou plutôt la part réformiste la moins radicale (politique économique antitrust, municipalisation ancrée dans les traditions politiques américaines de gouvernement local et non, par exemple, la nationalisation ; le cas de la démocratie directe est plus ambivalent et complexe) car un fossé persiste avec les socialistes. Malgré tout, un élan réformiste s'empare du pays jusqu'à l'élection de 1912 et *The Arena* perd, relativement, de son

---

[196] Flower, « Postal Savings Banks », *The New Time,* vol. 1, août 1897, p. 90-93 ; « Topics of the Times. An Earnest Word to Young Men and Women of America », vol. 24, novembre 1900, p. 539 ; « Editorials. A Postal Savings Bank », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, mars 1910, p. 570-571.

[197] Voir annexe 5.3. « Both surprised », *The Boston Globe*, 17 février 1897, p. 3 ; « Goes to prison », *The Boston Globe*, 18 février 1897 ; « Evidence in the Case of Campbell against Flower, Editor of *The Arena* », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 2 ; « Found for Defendants », *The Boston Globe*, 13 mars 1897, p. 9. « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2.

[198] Bryan, *The First Battle*, p. 252.

caractère radical. Échaudé par ses expériences dans l'arène nationale pour changer le pays par le haut, en élisant un président progressiste, Flower revient à l'agitation par les lettres. En termes de réformes, à partir de 1900, il s'intéresse de plus en plus au réformisme par le bas, à partir des gouvernements des villes ou d'expérimentations coopératives locales, adjoignant le progressisme municipal et la coopération à la démocratie directe, fer de lance de son réformisme *from the bottom up* depuis le début des années 1890[199].

En parallèle, le populisme disparaît des écrits de Flower. Pour lui, il cesse comme force politique en 1896 quand il nomme Bryan comme candidat pour l'élection présidentielle et fusionne avec le parti démocrate. Bien que Flower, propagandiste majeur du populisme au début de la décennie, abandonne un parti dont il voit la base se rallier à Bryan pour, comme elle, rejoindre le prodige démocrate pendant la campagne, il est conscient, en 1914, de sa dette envers le soulèvement agraire. Le populisme ne saurait être considéré comme une « révolte éphémère » ; son héritage a modelé tout le tournant du siècle :

> Besides doing more than any one thing to destroy sectional prejudice, arouse millions of our people, and make the first successful stand against the onward march of privilege and governmental corruption, many of the cardinal demands of the movement, in modified form, have already been enacted into law, while the success of other demands is in a fair way to be realized at an early date[200].

Après 1896, Flower ne publie que quelques articles sur le populisme et encore moins sur le Parti populiste. En 1904, alors que la campagne pour les présidentielles bat son plein, son commentaire à propos d'un article du sénateur populiste William V. Allen qu'il publie est caractéristique : le populisme tombe à point nommé mais les envolées lyriques des années 1890 ont disparu[201]. A partit de 1900, le populisme devient l'objet d'un regard rétrospectif, historique, et les fermiers ne sont plus présentés comme l'avant-garde progressiste mais, à cause de bonnes

---

199 Il s'y intéresse plus *relativement* car il milite aussi en faveur de la nationalisation. L'analyse des récurrences lexicales dans ses écrits confirme l'émergence au premier plan de la question de la « ville » à partir de 1900 (voir annexe 3, fig. 2). Selon Wiebe, le choc de 1896 précipite un retour au « microcosme » chez les radicaux : Flower rejoint ainsi Frances Willard ou Henry D. Lloyd qui s'intéressent à l'éthique coopérative (pour le second, principalement à l'étranger) ; Terence V. Powderly, ancien dirigeant des Chevaliers du travail (organisation syndicale qui, comme Flower, incarne le républicanisme du travail et cherche à réunir tous les producteurs, ouvriers et fermiers) travaille pour le gouvernement. Wiebe, *The Search for Order*, p. 105.

200 Flower, *Progressive Men*, p. 102. Les réformes en question ici sont celles de Wilson et, plus généralement, d'un Congrès stimulé et même façonné par la mobilisation des périphéries agraires. À ce sujet, voir Sanders, *Roots of Reforms*, p. 179-420.

201 Flower, « Notes and Comments. Hon. William V. Allen on the People's Party », vol. 30, octobre 1903, p. 447; « Mirror of the Times. The People's party », vol. 32, septembre 1904, pp.314-315. Il ne publie que peu d'articles écrits par des populistes, eux-mêmes décimés par la défaite et les querelles intestines de 1896. Voir par exemple, William V. Allen, « Necessity of the People's Party », *The Arena*, vol. 30, octobre 1903, p. 410–414.

récoltes et de prix raisonnables, comme des conservateurs qui ne voient pas l'importance de la démocratie directe par exemple (la mesure figurait pourtant dans les programmes populistes) ; ils proposent néanmoins quelques mesures qui vont dans le bon sens (service de télégraphe et caisses nationales d'épargne gérés par la poste, service de colis postal). Tout se passe comme si, avec l'amélioration de leurs conditions de vie mais aussi la réussite de la pénétration de leurs idées dans les instances fédérales, ils ne symbolisaient plus l'esprit radical des solutions populistes[202]. Leurs coopératives connaissent la réussite et le ministère de l'Agriculture est décrit comme « aussi progressiste et digne de louange, que le ministère des Postes est arriéré » (la question de la poste, on le verra quand l'on abordera les questions de nationalisation, est centrale chez les radicaux antimonopolistes). En outre, Flower semble les considérer comme des victimes *parmi d'autres* des *corporations*[203]. Cette nouvelle image est illustrée par le dessin de presse du socialiste Ryan Walker : le producteur est séparé du consommateur dans les villes par le *trust* des chemins de fer, peint sous les traits d'un démon, qui bloque les rails avec des énormes rochers qui représentent la spéculation du prix des grains et des taux de fret exorbitants[204]. L'analyse n'a pas changé mais les fermiers ne sont plus les fers de lance du progressisme radical et se retrouvent sous la bannière socialiste maintenant ; Flower rejoint d'ailleurs *The New Time,* un magazine « semi-populiste, semi-socialiste »[205]. Puis, de retour à la tête de *The Arena*, les fermiers et les bas-fonds des grandes métropoles ne sont plus au centre de ses préoccupations. La fin de la dépression atténue la nécessité de réformes « palliatives » et il peut alors s'engager en faveur de réformes « fondamentales » pour lutter contre les *corporations* : la municipalisation, la démocratie directe ou la coopération. Dans un pays plus apaisé après la décennie folle des années 1890, le radicalisme de Flower s'apaise aussi. Flower gardera l'espoir d'un tiers parti mais un espoir mince et accessoire. Certes, il soutiendra Bryan puis Wilson mais sans s'engager directement dans la campagne. Il se refocalise sur son rôle d'intellectuel conscience de la nation et redresseur de torts, il se consacre à sa mission d'éducation et d'élévation morale par la propagande imprimée et ne

---

[202] La déradicalisation des fermiers n'est pas uniquement le produit de meilleures conditions économiques mais aussi, bien qu'il ne le formule pas ainsi, de leur constitution en lobby qui influence le Congrès *(farm bloc)* : leur influence grandissante à Washington ne témoignerait donc pas uniquement d'une éducation populaire fructueuse qui aurait porté des progressistes agraires au pouvoir mais aussi d'un « favoritisme législatif » obtenu en coulisse (pour reprendre le langage de Flower).

[203] Flower, « Topics of the Times. The Imperative Demands of the American Farmer », vol. 30, décembre 1903, p. 656-659 ; « Mirror of the Times. A Victory of Farmers Through Coöperative Efforts », vol. 32, août 1904, p.199.

[204] Dessin de presse de Ryan Walker, « The Farmer and the Consumer and they who come between », *in* Flower, « One Reason Why the Farmers are Poor ; or, the Armour Car Company Responsible for the Waste of Hundreds of Thousands of Dollars' Worth of Fruit », vol. 34, octobre 1905, p. 426-429.

[205] Allen Ruff, « We called each other comrade » : Charles H. Kerr & Company, Radical Publishers (Urbana : University of Illinois Press, 1997), p. 79.

s'associera plus avec un parti, comme au début des années 1890 avec les populistes ou le National Silver Party[206].

Le passage de relais entre populisme et socialisme qu'incarne Flower n'est pas qu'une reconfiguration culturelle prise dans un mouvement inévitable : la reconstruction historique, *in abstracto*, d'un grand mouvement de fond ne doit pas occulter les tensions, à la base mais aussi chez les cadres du mouvement, qui mettent à mal les exhortations et les espoirs des intellectuels qui imaginent une grande alliance des victimes des monopoles. La question du vote ouvrier des grandes villes en 1896 est ici centrale. Un des enjeux de l'élection était de savoir qui capterait ces électeurs et, plus largement, la viabilité politique d'une coalition antimonopolistique de producteurs regroupant ouvriers et fermiers (la coalition rêvée, cultivée, par Flower et les populistes) ; or, malgré les efforts de Bryan, jamais il ne réussit à forger une telle coalition : les circonscriptions ouvrières votent en masse pour McKinley. Cet échec s'explique simplement pour Flower : la nomination d'un banquier de l'Est comme colistier de Bryan, Arthur Sewal, aliène de nombreux populistes qui nominent un vice-président différent, Tom Watson ; Bryan ne le reconnaît pas, ce qui écarte encore plus les nombreux populistes déjà échaudés. Cette funeste erreur stratégique n'empêche pas Bryan de mener la course pendant l'été 1896 : inquiets, les « banquiers et les princes des privilèges » déboursent alors des sommes faramineuses pour soudoyer la presse, enjôler les électeurs grâce à des communicants (dans « spellbinders » s'entend le charmeur hypocrite) et intimider, grâce aux agences du type Pinkerton, les ouvriers récalcitrants. Flower rejoint le diagnostic de Bryan juste après sa défaite : « Many employees were either directly or indirectly compelled to support the Republican ticket ». Flower se base sur le témoignage de l'homme d'affaires de Boston Thomas Lawson (fondateur de l'entreprise minière Amalgamated Copper Mining, il en décrit finalement les activités criminelles dans le livre que cite Flower). Pour Flower, l'ouvrage prouve ce que les milieux réformateurs supposaient : qu'un

[206] Voir par exemple son enthousiasme distant pour un tiers parti alors qu'il regrette la position de Bryan qui, par fidélité à son parti, soutient le candidat démocrate mais conservateur Alton B. Parker en 1904. Il voit dans la division des démocrates la raison de l'hégémonie républicaine à l'époque : « Mr. Bryan will support the ticket because of its anti-imperialistic stand. […] After the election he will take up the battle again for the people against privilege within the party organization. No one who knows Mr. Bryan will doubt his sincerity, but many will doubt his wisdom, holding that so long as there are two contending factions within the Democratic party the Republican party and the rapidly-growing plutocracy will become more and more firmly entrenched; while with two strong parties pledged to plutocratic interests , the real friends of democratic government and the masses who are being exploited could unite and form a third party with fair chance of success ». Flower, « In the Mirror of the Present. American Politics. The Trusts and Judge Parker », vol. 32, septembre 1904, p. 314.

représentant des acteurs même de cette affaire révèle les manœuvres employées pour défaire Bryan ne fait que renforcer la véracité des accusations[207].

Il est difficile d'infirmer ou de confirmer ces allégations : les analyses se divisent selon les mêmes lignes de fractures qui voient dans l'antimonopolisme soit un espoir pour la démocratie, soit les divagations d'innocents, sinon de demeurés, et dans la modernisation par le haut, pour le bien de tous, que proposent les techniques financières soit une dépossession des producteurs pour le profit d'une minorité, soit un message de prospérité et de croissance[208]. Les modalités de la campagnes mettent même en abyme cette confrontation de deux modernités : la campagne « antimonopolistique » du candidat qui va à la rencontre du « peuple » et, pour la première fois, voyage ; la campagne « technocratique » qui repose sur une collecte de fonds sophistiquée – aucune autre campagne avant 1920 ne dépensera autant d'argent – et les techniques de communication modernes (le maillage du territoire par des milliers d'orateurs, les tracts par millions, dans toutes les langues).

L'analyse de Flower est amère mais finalement optimiste, voire naïve, car elle n'envisage pas les tensions internes qui divisent les producteurs et attribuent la défaite uniquement à des

---

[207] Flower, *Progressisve Men*, p. 108-109. Bryan, « Has the Election Settled the Money Question ? », p. 710. Thomas W. Lawson, *Frenzied Finance : The Crime of Amalgamated* (New York : Ridgway-Thayer Company, 1906), p. 177.

[208] Par exemple, Wells se veut définitif sur ce qu'il estime être des exagérations partisanes : « This claim became an article of faith among silverites , and many historians picked it up. In his 1931 classic, *The Populist Revolt*, John D. Hicks asserted that, in 1896, "Probably also there was much intimidation of voters." Some businessmen did harangue their employees about the evils of free silver, warning that it would force companies to close plants, but however heavy handed, such rhetoric stopped short of threatening to fire workers who opted for Bryan. Moreover, by 1896, most states had adopted the secret or "Australian" ballot, which made it very difficult to identify how a citizen voted. Outside the solidly Democratic South, intimidation and fraud did not play a decisive role in the 1896 election ». Que penser alors de la menace non pas de renvoyer individuellement les employés qui auraient mal voté, mais, pour tous, de ne même pas se donner la peine de venir au travail car l'usine sera fermée ou, pire, de fermer l'entreprise avant l'élection ? Théorie du complot ou exagérations un peu stupides ? Où placer la limite entre « harangues » d'employeurs « à la main lourde » et « intimidation », surtout quand l'on est un ouvrier en position de faiblesse sans protection syndicale reconnue ? Durden, dans son analyse de l'élection, rapporte de nombreux témoignages (Eugene Debs, Florence Kelley et des figures moins connues) et des faits qui semblent confirmer les accusations de Bryan et Flower. Les soutiens de McKinley ne se seraient pas contentés de platitudes, de censure et d'excursions offertes aux ouvriers à Canton, Ohio, pour écouter leur champion : plus ou moins brutales et visibles, les intimidations ne sont pas le fruit d'une conspiration d'Hanna mais des initiatives, à la base, de patrons qui affirment que telle ou telle usine ou mine ferme car l'agitation bimétalliste effraie les acheteurs, que toutes les commandes sont stoppées jusqu'à la victoire de McKinley, ou qui, parfois, renvoient les partisans de Bryan (dans un cas rare, le licenciement de 12 employés d'un grand magasin de Saint-Louis se retourne contre l'employeur qui plie sous les menaces de procès du comité démocrate de l'État). Même le *New York Times*, pourtant guère enclin à appuyer Bryan et répandre des rumeurs, fait état de pressions : des réactions contre-productives de la part des chefs d'entreprise selon le journal. Les enjeux de cette élection touchent un point sensible : il est en effet difficile de trancher non pas l'interprétation des faits (la bataille d'experts) mais leur établissement même. Les controverses indécidables de l'âge du progrès évoquées *supra* débordent des questions politiques et épistémologiques du rôle du « peuple » et influent sur le travail de base de l'historien. Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 56. Durden, *The Climax of Populism*, p. 138-143. Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 60-61.

éléments exogènes[209]. Elle omet plusieurs facteurs, certains qui ne prêtent pas à conséquence dans la postérité de la controverse (les contraintes structurelles du système politique et la conjoncture : Bryan se retrouve associé, à son corps défendant, au président sortant, Cleveland, qui incarne les malheurs de la dépression) mais d'autres qui touchent au cœur des fractures culturelles qui traversent la période : l'histoire, sur une plus longue durée, de la difficile coalition des fermiers et des ouvriers et de l'antimonopolisme comme alternative viable, crédible et possiblement bénéfique. Selon Ritter, les erreurs stratégiques et l'ambiguïté du discours monétaire obscurcissent le message, clair, de l'antimonopolisme comme justice démocratique. Le bimétallisme regroupe des intérêts trop divergents, des propriétaires de mines aux pauvres fermiers jusqu'aux ouvriers, des radicaux et des conservateurs. Les intérêts miniers comme les inflationnistes Sudistes ne sont guère réceptifs aux revendications ouvrières par exemple si bien que les travailleurs des grandes métropoles entendent, probablement à raison, « sectionalisme » là où les plus réformateurs parmi les soutiens de Bryan, comme Flower, parlent d'antimonopolisme, d'éthique du producteur , d'indépendance et de dignité retrouvées[210].

Les écrits de Flower montrent une volonté de dépasser, grâce à des réformes économiques et des aspirations morales, les clivages de parti, région, classe, genre ou religion. Cependant, ce volontarisme reste un vœu pieu. Paradoxalement, recouvrer l'unité du « peuple » implique en creux exclusion et manichéisme. Flower sépare le bon grain populaire de l'ivraie ploutocrate, les victimes des bourreaux : les producteurs vertueux s'opposent aux parasites immoraux, la misère noire au luxe indécent, les travailleurs aux spéculateurs, l'Ouest à l'Est du pays, ce qu'illustrent par exemple la couverture et les publicités d'un essai bimétalliste publié par sa maison d'édition, *Bond-holders and Bread-winners* (une carte du pays scindé entre « the wealth section » au Nord-Est et « the production *section* » dans le reste du pays)[211]. Certes, Flower utilise

---

[209] Monocausale, l'explication sombre dans la théorie du complot mais il faut se garder du piège du sophisme inverse : jeter le bébé des responsabilités externes, avérées, avec l'eau de la conspiration. Plus simplement, c'est probablement parce que la coalition pro-Bryan, regroupant des intérêts hétéroclites, s'avère divisée que la stratégie politique d'influencer les ouvriers, par tous les moyens possibles, a du sens. Diviser pour mieux régner n'implique pas nécessairement une unité originelle ; il s'agit aussi de se concentrer sur les fragilités de ses adversaires.

[210] Les critiques de Bryan jouent sur ces tensions sectionalistes. Les caricaturistes anti-Bryan assimilent l'usage de sa rhétorique patriotique aux Sudistes qui prétextaient la Constitution pour défaire le pays (« A New Civil War », *Puck*, 28 septembre 1896 ; « Resurrecting Secession », *Los Angeles Times*, 24 septembre 1896 : voir le site d'Edwards et DeFeo, *New Spirits*). Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 58-61, 272.

[211] Publicité pour *Bond-holders and Bread-winners*, *The Arena*, vol. 6, septembre 1892, p. xxviii-xix. La couverture de l'ouvrage oppose un riche spéculateur oisif dans son luxueux bureau et un fermier à la besogne sur son champ, soulignant la place prépondérante de l'imaginaire rural dans les rangs radicaux. S.S. King, *Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892). La couverture est visible sur le site *Kansas Memory* de la Kansas Historical Society : http://www.kansasmemory.org/item/207835.

ce manichéisme comme un instrument rhétorique pour choquer et, grâce à une pédagogie des contrastes révélateurs, faire réfléchir et ainsi « réveiller les consciences endormies ». Néanmoins, la réception des milieux ouvriers n'a peut-être pas correspondu à ses espérances : s'ils s'accordent probalement sur le diagnostic des inégalités obscènes, la division géographique du pays a probablement renforcé, avec l'aide des républicains, le sentiment du remplacement du clivage Nord/Sud par celui Est/Ouest.

D'un sectionalisme à l'autre se jouent, en fait, des divergences culturelles fortes qui, si elles n'ont probalement pas causé la défaite de 1896, ont semé les germes de futures ruptures. La possibilité même d'une alliance entre fermiers et ouvriers semble fragile, d'autant plus que le mouvement ouvrier se divise entre option politique avec le socialisme et option syndicaliste et que le populisme se décompose : mauvais choix (la fusion) mais aussi contraintes du système politique (le projet de coalition nationale de producteurs sombre dans un patchwork d'intérêts régionaux). Pensées par Flower en termes de divisions géographiques, les fractures se révèlent d'abord culturelles. Outres les traditions partisanes (la loyauté au parti de l'Union au Nord), l'incompréhension entre un Bryan engoncé dans son piétisme et des villes engagées dans une culture moderne se transformera par exemple en incommunicabilité et moqueries lors du procès du Singe trente ans plus tard. Wells estime cette lecture culturaliste insuffisante :

> More recently, historians have focused on the cultural gap between silverite farmers and the working class. As Lawrence Goodwyn wrote, 'What could a Protestant agrarian organizer say to an Irish Catholic factory worker in Boston?' This argument has merit, but it still does not explain why so many Catholic workers ended up supporting the Republican Party, which was first and foremost the party of the Protestant middle class. The answer almost certainly lies in economics, as the gold standard promised to protect the interests of workers better than did free silver[212].

En ce qui concerne les catholiques, Wells ne voit pas la reconfiguration des alignements politiques et culturels en jeu à l'époque : s'ils soutiennent les républicains, c'est peut-être sous le coup des menaces, probablement car ils pensent bénéficier de leur politique économique mais aussi et surtout car ils perçoivent un intérêt commun, d'ordre culturel. Au XIXe siècle, les démocrates étaient le parti de la liberté économique et culturelle et les républicains d'un État protectionniste et garant d'une identité nationale protestante. Cette division se craquèle au tournant du siècle. Flower personnifie cette mutation ; proche des démocrates et socialistes agraires, il incarne aussi le républicain protestant qui veut l'homogénéité culturelle du territoire : nous sommes aux prémices des divisions culturelles qui verront l'émergence d'une frange

[212] Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 56.

démocrate qui se perçoit comme la gardienne de la liberté comme identité culturelle de la nation en lutte contre les menaces d'éléments culturels exogènes (les catholiques)[213]. En parallèle se joue la reformulation du lieu de l'inscription du citoyen dans la communauté : l'esprit de parti qui donne sens à l'engagement au XIXe siècle se relâche, remplacé par des allégeances identitaires (ethniques ou idéologiques avec le syndicalisme par exemple). Les catholiques peuvent alors se ranger derrière les républicains dès lors qu'ils les estiment capables de protéger leur identité culturelle en plus de leurs intérêts : c'est le sens de la campagne de Mark Hanna où les identités multiples (tracts en de multiples langues) se fondent dans l'unité nationale que représente le Parti républicain (le « Flag Day » du samedi avant l'élection où patriotisme et Parti républicain sont amalgamés[214]). L'identitarisation des enjeux affleure dans la stratégie d'Hanna. Elle fragilise l'électorat démocrate en 1896, alliance fragile entre agrariens et ouvriers souvent immigrants. Elle l'ébranlera dans les années 1920 : s'opposeront *dans ces termes identitaires* les démocrates urbains engagés dans le monde moderne et démocrates ruraux, traditionnalistes et anticatholiques. En 1896, une certaine porosité subsiste entre ces deux Amériques mais des fragilités, invisibles pour Flower, existent en filigrane. Ni coalition hémiplégique (comme Ritter qui affirme que les ouvriers sont les grands absents de l'alliance antimonopoliste en 1896), ni syncrétisme irénique (comme chez Flower), la coalition de producteurs – des paysans aux ouvriers – s'avère une construction au sens dynamique du terme : complexe, fragile, sans cesse à remettre sur l'ouvrage mais qui existe, avec ses malentendus et ses fossés naissants. Les succès législatifs analysés par Sanders dans *Roots of Reforms* et les fractures culturelles que nous nous proposons d'explorer à travers l'exemple de Flower sont les deux faces d'un même pièce : les représentations des acteurs de l'époque mais aussi celles des historiens, leur imaginaire en construction, qui définissent la valeur de la modernité en termes culturels. Le progressisme irrigué par les marges agraires se construit malgré les divergences : si elles n'empêchent pas le passage de lois réformistes à partir de 1900, elles jettent un trouble dans le milieu intellectuel. Quant aux ouvriers ou aux fermiers à la base, ont-ils été séparés par ces considérations culturelles ? Difficile à dire : en tout cas, les termes de cette fracture reparaîtront à la faveur d'autres controverses, dans les années 1910, et de leur traduction sociologique après-guerre.

En 1896 se joue le premier acte : la division des cadres et intellectuels du mouvement réformateur – progressistes et socialistes – sur l'antimonopolisme, une division ancrée dans des

---

[213] Voir par exemple les nombreuses lettres de partisans de Bryan du Midwest qui, écœurés de sa troisième défaite en 1908, soupçonnent un complot catholique. Kazin, *A Godly Hero*, p. 165-168.

[214] Les démocrates et les populistes invitent leurs sympathisants à participer à cette parade patriotique car la nation, expliquent-ils, ne devrait pas être confisquée par un parti, position de principe qui, face au coup d'Hanna, apparaitra comme un aveu de faiblesse.

questions culturelles. Ritter voit dans la décennie des années 1890 la défaite de l'alternative antimonopoliste[215]. Le parcours de Flower semble confirmer cette conclusion mais il s'agit plus de la mise en place d'une agonie, un long processus qui s'achèvera dans les années 1920, plutôt que l'acte de décès d'une fin annoncée : les traces de 1896, sa mémoire chez les radicaux mais aussi ses fractures culturelles, alors invisibles ou secondaires pour ses acteurs (comme Flower), façonneront les controverses à venir alors que par ailleurs, la classe moyenne urbaine reprend à son compte *certains* diagnostics des *cranks* de 1896. Si la perspective de victoire à court terme avec le bimétallisme, avortée, laisse un Flower brisé et si une coalition producériste ne semble plus plausible comme mouvement national alternatif, il infusera les réformateurs de la classe moyenne qui s'engage dans le progressisme, notamment municipal. S'ouvre alors un période, jusqu'en 1912, où les discours radicaux deviennent audibles pour la majorité de la population, au prix cependant de leur modération par un réformisme plus bourgeois. L'antimonopolisme, coopté dans sa dimension économique et politique, sera alors réinvesti par Flower dans des questions plus culturelles comme la liberté médicale et l'anticatholicisme : une véritable rançon du succès puisque, si de plus en plus d'Américains soutiennent les réformes fondamentales (la municipalisation, la coopération ou la démocratie directe) ou, *a minima*, n'ont plus besoin d'être réveillés, succédera à la restriction de l'antimonopolisme au bimétallisme en 1896 une définition appauvrie de l'antimonopolisme, limitée au microcosme et ses expérimentations par le bas (les villes) ou une gestion technique (les mesures antitrust). L'antimonopolisme ne disparaît pas mais n'est plus parlé dans la langue de la résistance commune : la découverte de la pieuvre se fait au prix de la transformation de la critique morale et politique de privilèges médiévaux en une politique pragmatique contre les excès du *big business* . Succès législatifs et pénétration du centre culturel du pays par les marges mais aussi disqualification de certaines modalités (la nationalisation plus directement ancrée, on le verra, dans l'héritage populiste ou l'antimonopolisme appliquée aux questions culturelles) : le tournant du siècle est cette pièce dont les spectateurs de l'époque puis leurs historiens décident du genre – tragédie de l'antimonopolisme ou comédie de la modernisation – et dont même le camp réformateur se déchire sur la valeur – quelles réformes ne sont que pacotille et quels réformateurs ne sont pas de faux-monnayeurs ?

Flower, qui continue à parler la langue du radicalisme moral, apparaît alors comme en décalage historique par rapport à l'extension du domaine progressiste, ce qui explique le choc, pour les réformateurs plus versés dans l'efficacité technocratique, de la position de Flower contre les monopoles médicaux dans les années 1910. Il campe sur ses positions d'une définition totale

[215] Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 58-61.

de l'antimonopolisme, alors que pour d'autres progressistes cela signifie manquer le train de l'histoire : les rails de la modernité se séparent et un nouveau tri s'opère sur des critères culturels qui aiguillera, à terme, l'antimonopolisme culturel vers sa redéfinition en avatar du conservatisme ; cette reconceptualisation l'enfermera dans une impasse historique qui ne correspond pas à l'incertitude des enjeux politiques du tournant du siècle. La mémoire de 1896 en modèlera les positionnements : malgré la prospérité, les nouvelles questions qui s'emparent de l'arène journalistique (principalement l'impérialisme) et l'élan réformiste, le passage de relais entre réformisme bourgeois de la classe moyenne/populisme et réformisme municipal/socialisme ne se fait pas sans laisser de traces. La question monétaire, centrale quelques années auparavant, s'évanouit et son enjeu culturel sous-jacent – le rôle du *demos* pour gérer une organisation complexe – est remis à plus tard. C'est l'autorité extérieure de l'élection qui clôt la polémique monétaire mais la controverse culturelle perdure, en filigrane : 1896 en révèle les prémices ; les années 1910 les remettront sur le devant de la scène. Flower, au carrefour des multiples courants et héritier du XIXe siècle radical, permet de voir les passerelles entre les époques et les groupes sociaux, c'est-à-dire ce qui lie mais aussi ce qui sépare. Ces processus sont le fruit de contingences (aucune glorieuse modernisation qui aurait écarté l'antimonopolisme dans son expansion naturelle et inexorable), et de fractures culturelles profondes qui touchent à des enjeux épistémologiques et politiques (le rôle de la liberté individuelle et du peuple comme vecteurs de décision) et qui souvent se parent d'oripeaux ethnographiques (les mœurs comme révélateurs de la moralité réformiste). La cristallisation de ces hiérarchies cultuelles construit l'antimonopolisme et sa vision d'un peuple acteur en épouvantail dans la constitution du bon goût réformiste. Si la controverse culturelle reste au second plan en 1896, les termes des fractures futures sont posées : il nous faut donc revenir sur ces distinctions culturelles (sur les modes de vie et les représentations) qui, en coulisses, construisent le décor des années 1910.

H. Terminer la controverse ? Fractures culturelles

Les divisions qui déchireront le camp du progrès dans les années 1910 se dessinent dans le filigrane des enjeux de 1896. Flower, engagé à la fois pour le populisme, le « socialisme progressiste » et le réformisme plus sage de la classe moyenne, permet d'approcher ces divisions naissantes qui sépareront le camp socialiste et progressiste. Il s'agit ici de suivre la circulation des distinctions culturelles pour comprendre les dynamiques de la future controverse entre antimonopolisme et réformisme technocratique.

1. Les prémices de divisions culturelles profondes

Pour comprendre le processus de distinction culturelle qui divisera progressistes antimonopolistes et technocrates et dont un des moments fondateurs sera la controverse médicale de 1910-1915, il faut revenir à la figure la plus populaire, la plus ridiculisée et la plus combattue de l'époque : le vendeur de *patent medicines* . Le dessin du *Boston Globe* qui compare le bimétallisme de Bryan à des charlataneries médicales est tout particulièrement révélateur du processus de délégitimation culturelle par la satire puisqu'en 1910, les critiques de la liberté médicale compareront Flower et ses sympathisants aux argentistes [216] : en somme le *reductio ad crankum* passe par le *reductio ad patentum* pourrait-on dire. La pensée progressiste, pour qui réformer signifie guérir le corps social, médicalise l'imaginaire réformiste mais, dès 1896, elle se fissure. C'est dans les avatars de cet imaginaire curatif que la faille se fait jour, en particulier à travers l'usage du terme *crank* : l'étiquette méprisante qui marque au fer rouge tout radical irrationnel et ses dangereuses panacées découle du mépris social et intellectuel (mais aussi de l'inquiétude réelle au vu des nombreuses victimes) pour le charlatan qui vend des remèdes au mieux sans valeur, au pire mortels. Elle déchire le milieu réformateur. Les partisans de l'étalon-or comptent parmi leurs rangs, outre les tenants du laissez-faire , de (futures) grandes figures du progressisme comme Edwin L. Godkin, William Allen White, Theodore Roosevelt ou Lyman Abbott pour ne prendre que quelques exemples[217]. Malgré leurs divergences, ils partagent la conviction que le gouvernement est comme un médecin qui sait, grâce aux avancées d'une science professionnalisée (l'économie), soigner au mieux ses patients : les pouvoirs publics, grâce à la technique, protègent les faibles et créent le bien de tous, si nécessaire malgré eux. La nécessité fait loi : le bien, constructible, devient un absolu et justifie les moyens. Ce raisonnement se retrouvera dans les politiques de santé publique des années 1910. Les remèdes populaires, *patent*

---

[216] Un éditorial du *New York Times* réduit les partisans de National League of Medical Freedom de Flower à une survivance des « cranks » peuplant les rangs populistes, georgistes et bimétallistes (il sont comparés à des « reptiles », la forme la plus basse du règne animal). « Imaginary dangers proclaimed », *The New York Times*, 27 septembre 1910, p. 12.

[217] William Allen White, auteur du célèbre « What's the matter with Kansas ? », voit dans les partisans de Bryan des fanatiques, fainéants et sans honneur qui veulent répudier leur dette. Il se moque d'une politique économique par la base qui redonne au peuple les moyens de créer leur propre richesse. Il cite et raille le passage du discours de la Croix d'or de Bryan où il oppose la « théorie du ruissellement » des républicains à sa politique économique populaire. Theodore Roosevelt ne voit dans la candidature de Bryan et le soutien des populistes que chaos économique et social ; il fustige en particulier l'immoralité de ne pas vouloir honorer ses dettes et les décrit comme des « *cranks* anarchistes » et des sauvages à peine sortis de leur caverne. Lyman Abbott se réjouit de défaite de Bryan en 1896 et considère la libre frappe de la monnaie comme une menace. William Allen White, « What's the matter with Kansas ? », *The Emporia Gazette*, 15 août 1896. Joshua David Hawley, *Theodore Roosevelt : Preacher of Righteousness* (New Haven, CT : Yale University Press, 2008), p. xxviii, 101-102. Lyman Abbott, *Reminiscences* (Boston et New York : Houghton Mifflin, 1915), p. 361.

medicines ou *free silver*, n'ont plus leur place car sans valeur, arriéré, populaire, à l'antithèse de la science : c'est sur des questions culturelles (bêtise du peuple contre son idéalisation) et politiques (fascination de la technique contre radicalisme démocratique) – l'antimonopolisme contre la technocratie – que se jouent la division du progressisme.

Les bimétallistes pensent que les citoyens sont capables de choisir leur propre médecine, au sens propre et figuré. Des compagnons de Flower dans sa croisade bimétalliste, comme les populiste James B. Weaver et William V. Allen, le rejoindront dans son combat contre les monopoles médicaux. Nous explorerons la controverse sur la liberté médicale dans le chapitre 7 : il est cependant important de souligner ici que dans l'esprit de nombreux progressistes la même irrationalité, le même populisme au parfum sulfureux et radical est à l'œuvre chez les partisans de la libre frappe de la monnaie et de la liberté médicale. Lyman Abbott est un exemple intéressant car il met en évidence les chemins progressistes qui se séparent. Il écrit dans *The Arena* et partage avec Flower sa volonté de libéraliser le protestantisme. En 1896, il publie dans le magazine de Flower un article sur la nécessité de nationaliser les télégraphes. La même année, il prend aussi position contre la libre frappe de la monnaie. Les divergences culturelles restent secondaires en 1896 mais elles éclateront au grand jour dès lors que l'enjeu deviendra *justement* culturel et politique : en 1910, il dénonce la National League of Medical Freedom de Flower comme des vendeurs de remèdes de charlatans et lui oppose une vision technocratique où des bureaucraties prennent en charge le bien commun, un office nationale des forêts pour la conservation de la nature et un ministère de la Santé pour la conservation de la vie[218].

Dans les deux cas, bimétallisme et liberté médicale, la lecture culturelle voile les considérations politiques ou économiques : en les gauchissant, elle les occulte. Les dynamiques politiques et culturelles sont doubles et asymétriques : c'est dans le temps que s'écartent les deux lignes. Après 1896, la « découverte de la pieuvre », par la classe moyenne plutôt urbaine déradicalise le programme économique et politique de Bryan et des populistes : progressistes et populistes se rejoignent sur ces questions et, à la faveur de ce rapprochement, le mot « peuple » se débarrasse de son « vernis radical »[219]. En revanche, la normalisation ne s'étend pas à leur culture : un résidu résiste à ce processus, non pas le « peuple » politique abstrait que l'on retrouve dans les écrits des réformateurs comme il faut des années 1900, mais une idée du « peuple » comme conscience populaire et/ou masse sociologique informe (informe car le regard progressiste ne sait que faire de cette culture) et qui n'a de cesse de créer un trouble dans le progrès. La culture

[218] Lyman Abbott, « What is Christianity », *The Arena*, vol. 3, décembre 1890, p. 36-46 ; « Postal Telegraphy », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 242-244. « Dr. Abbott Assails 'Freedom' League' », *The New York Times,* 6 juin 1910, p. 6.

[219] Rodgers, *Contested Truths*, p. 86-87, 181-183 ; « In Search of Progressivism », p. 124.

populaire, blanche, excentrique, vulgaire, qui trouve un sens et une valeur par exemple dans les théories économiques « farfelues », l'évangélisme, les séances de spiritismes ou les remèdes à quatre sous, persiste comme un signe de temps révolus, toujours prête à refaire surface avec la complicité de ces intellectuels marginaux comme Flower. Le rédacteur en chef de Boston reste dans un entre-deux : sociologiquement en surplomb de la foule mais intellectuellement partie prenante de cette classe moyenne anticonformiste qui s'acoquine avec les bizarreries plébéiennes, il ne sépare pas le « peuple » politique de sa culture populaire et reste, en cela, ancré dans le radicalisme populiste de ces débuts avec toutes ses ambiguïtés (une éducation d'en haut mais ouverte à toutes les excentricités). Pour les progressistes qui rejoignent le mouvement au tournant du siècle, une distance culturelle perdure avec cette culture de masse : elle semble menacer l'ordre social et le progrès, en s'opposant par exemple à la médecine moderne puis, plus tard, en se fourvoyant dans l'anticatholicisme primaire ou même, chez certains, dans un fondamentalisme chrétien.

Dans la valeur de « progressiste », il y a quelque chose qui tient du performatif : l'accès à la presse respectable ou populaire, son rôle dans le succès du *muckraking* , permet à la version « technocratique » d'affirmer sa modernité. Les historiens confortent cette définition du progrès et assignent à un rôle d'idiots le peuple (la bonne volonté ne suffit pas à pallier le manque de compétences[220]) et les intellectuels de l'époque à celui de conservateurs (le progressisme et surtout le populisme préfiguraient le « pseudo-conservatisme excentrique et hargneux *(cranky pseudo-conservatism)* » des années 50). Dans son analyse de 'Coin' Harvey, Hofstadter explique qu'il n'est qu'un « money crank » parmi d'autres et que les argentistes sont « dogmatiques à propos de leur remède » et qu'il est « touché par les efforts » du public pour comprendre les enjeux : il reprend à son compte la pathologisation et la condescendance forgées au tournant du siècle[221]. Pour Flower et les argentistes, les partisans de l'étalon-or font preuve du même dogmatisme dans leurs prescriptions : les calomnies et les railleries qui tiennent lieu de contradiction dans leurs colonnes ne témoignent-ils pas d'un refus de tout débat et d'un aveuglement fanatique ? La continuité

---

220 Wells, « Rhetoric of the Standards », p. 61-62.

221 Sous l'impulsion de Ferkiss, la corrélation établie par Hofstadter s'automatise et mute en causalité directe : le populisme, comme démocratisme radical (le peuple au centre du processus politique), devient suspect. Dans un glissement de sens, la critique de la finance, puis la culture populaire et, même, la simple prise en compte de l'opinion publique dans le cadrage des enjeux politiques, s'amalgame au fanatisme. Castleton résume ce changement de regard : « les redéfinisseurs du populisme ont ainsi établi une sorte d'association automatique entre le populisme économique et la critique du pouvoir financier, d'une part, et, d'autre part, l'extrémisme politique, le fascisme et l'antisémitisme, faisant du populisme historique un simple épisode dans la longue histoire de la démagogie politique ». Hofstadter, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », p. 240, 249 ; *The Age of Reform*, p. 20. Victor C. Ferkiss, « Populist Influences on American Fascism », *The Western Political Quarterly*, vol. 10, n° 2, juin 1957, p. 350-373. Castleton, « Une 'armée d'hérétiques' face à une 'croix d'or' », p. 28-29.

entre les deux controverses et leur caractère éminemment sensible deviennent évidents dès lors que l'on se rend compte de la reprise dans les années 1910 de la même approche critique des adversaires de Flower et son milieu : dans les deux cas, les radicaux sont délégitimés, réduits au statut infamant et ridicule de *crank* (la question des *patent medicines* en est le marqueur). Le processus de distinction culturelle devient une partie intégrante de la stratégie politique alors que dans les autres réformes (nationalisation, démocratie directe etc.), du fait de la menace moindre qu'elles semblent représenter pour ses adversaires, la stigmatisation culturelle n'est pas le cœur des attaques.

La postérité des grands best-sellers de l'époque dans les milieux radicaux révèle cette trajectoire : *Uncle Tom's Cabin*, *Awful Disclosures*, *Progress and Poverty*, *Looking Backward* et *Coin's Financial School*. Il y a dans ces ouvrages quelque chose qui entre en résonance avec la culture populaire et qui, le temps passant, semble de moins en moins compréhensible pour les historiens héritiers du progressisme qui se forge au début du siècle. L'humanisme abolitionniste du roman Harriet Beecher Stowe témoigne de la coïncidence du peuple avec une avant-garde réformatrice mais, après, les choses se gâtent : le roman anticatholique de Maria Monk n'a de sens que parce que sa pornographie voilée émoustille ses lecteurs ; le titre économique d'Henry George souffre d'une image d'utopisme naïf et sa proposition une panacée trop simpliste pour la complexité des enjeux qui nécessitent les réponses techniques d'experts pragmatiques (déjà à l'époque, de nombreux réformateurs s'éloignent du georgisme, qui souvent les a initié au réformisme, comme on laisse derrière soi son enfance) ; même constat pour Edward Bellamy, aggravé par l'organisation totale et militaire de son utopie qui, pour les progressistes, préfigure, avec le recul, les totalitarismes du XXe siècle. Le succès du traité bimétalliste de 'Coin' Harvey, par sa désarmante simplicité de livre d'école, son discours monétaire aride agrémenté de dessins pour enfants, est « difficile à comprendre » pour un Hofstadter qui incarne bien la réception des progressistes plutôt urbains[222].

La mauvaise presse du traité d'Harvey témoigne de la distance qui commence à se creuser dans le camp réformateur. Quant à « ce qui entre en résonance avec la culture populaire », c'est l'objet de ce travail de s'en approcher, entreprise difficile car médiatisée par le prisme de Flower qui, par sa classe sociale, son travail de journalisme et son rôle d'intellectuel, se positionne par définition en distance et en surplomb (ce qui explique à la fois son paternalisme et sa volonté d'ouverture à l'excentricité). Il semble que c'est le « populisme », comme remise au centre du « peuple » et de sa culture, qui rebute les *liberals* du XXe siècle : à la fois, l'institution des masses

[222] Hofstadter, « Free Silver and the Mind of 'Coin' Harvey », p. 246. Wiebe, *The Search for Order*, p. 138-140. Nell Painter, *Standing at Armageddon : the United States, 1877-1919* (New York, Londres : W. W. Norton, 2008), p. xxxiii.

comme acteurs politiques capables de comprendre les enjeux et, surtout, leur culture faite de piété plus ou moins traditionnelle, de mœurs conventionnelles et d'excentricités diverses. Kazin résume bien ces visions du monde qui s'éloignent : « critics […] failed to appreciate what drew millions of Americans to Bryan and that our own era of nonstop satire and twenty-fourhour commerce manifestly lacks : the yearning for a society run by and for ordinary people who lead virtuous lives[223] ».

C'est finalement l'idée de vertu et de peuple – de morale populaire et de peuple comme vecteur de moralisation – qui pose problème dans un champ intellectuel qui, des radicaux bohêmes, aux écrivains en révolte contre le « village » jusqu'aux sociologues nourris à la méthode scientifique, ne voit plus la « morale » comme catégorie valide de compréhension du monde et vecteur de progrès social, voire la considère comme un frein au progrès. À l'époque de Flower, la remoralisation et la redémocratisation se paient cependant au prix de l'exclusion, *de facto*, des marges sociologiques de ce peuple (notamment les minorités) qui ne correspondent à l'image traditionnelle du producteur américain[224]. Dans ce cadre restreint, cet antimonopolisme populaire est néanmoins un facteur de progrès, ne serait-ce que, comme pour l'argent-métal, dans la revalorisation symbolique de leur rôle dans l'histoire américaine. Comme chez certaines féministes à la même époque qui, pour faire avancer la cause du droit de vote, sacrifient les Afro-Américains, il semble que le progrès d'une frange de la population – ici cette « classe morale » regroupant petites gens, agrariens, ouvriers, employés victimes de l'ogre économique et classe moyenne radicale et petite-bourgeoise – se fasse au prix de l'acceptation de la mise à l'écart des minorités ou, pire, par l'invisibilité même du problème.

La non-participation ou l'hostilité à la campagne de Bryan en serait-elle le facteur déterminant, comme si la lutte contre les *trusts* ou, pour certains, l'anti-impérialisme, étaient finalement un engagement moins radical que de s'encanailler et s'abêtir en compagnie de *cranks* [225] ? La lecture culturelle, *in fine*, prévaudra toujours et dans les failles naissantes de 1890 se déclenche le processus qui verra les antimonopolistes devenir, aux yeux de progressistes plus modernes, bohêmes ou scientifiques, des conservateurs. La condescendance et la pathologisation qui allaient surdéterminer l'image du « peuple » chez toute une frange de progressistes et de

---

[223] Kazin, *A Godly Hero*, p. 306.

[224] La remarque de Kazin à propos des sympathisants de Bryan, déjà citée, montre les limites sociologiques et raciales de ce rêve de redémocratisation : « they imagined a better future – of economic independence and collective morality – *for Americans like themselves*. They were, in a word, egalitarian modernizers with little use for the culture of modernism » (je souligne). Kazin, *A Godly Hero*, p. 207.

[225] Il faudrait étudier un grand nombre d'intellectuels pour voir si l'on peut établir une corrélation entre l'hostilité à la libre frappe de la monnaie et un progressisme technocratique opposé par exemple à la liberté médicale.

radicaux tout au long du XXe siècle existent déjà en 1896 mais ces différences culturelles restent au second plan, occultées par les questions économiques immédiates liées à la dépression. La logique de distinction culturelle couve en 1896. La controverse sur la liberté médicale, on le verra, révèlera la vraie fracture du camp du progrès et la Grande Guerre l'élargira à l'ensemble de la population. Dans ce nouveau cadre, le « peuple » sera devenu « populisme », au sens péjoratif du terme.

1896 est un tournant. Dans ses mémoires, Henry Adams souligne le rôle central de la controverse monétaire. Où se trouve l'intérêt supérieur de la nation, se demande-t-il ? Contre sa classe, il se range du côté des argentistes . La question est politique : la « dernière chance » pour défendre les principes du XVIIIe siècle, le dernier combat de tous ceux qui, dans le siècle précédent, s'étaient battus contre les banques et le capitalisme, une position qui l'ostracise dans son milieu : « he had hugged his antiquated dislike of bankers and capitalistic society until he had become little better than a crank ». Des deux forces qu'il voit modeler l'Amérique, il préfère la logique du travail humain à la logique mécanique mais se résout, au vu des lois physiques qui régissent l'histoire, au capitalisme :

> For a hundred years, between 1793 and 1893, the American people had hesitated, vacillated, swayed forward and back, between two forces, one simply industrial, the other capitalistic, centralizing, and mechanical. In 1893, the issue came on the single gold standard, and the majority at last declared itself, once for all, in favor of the capitalistic system with all its necessary machinery. All one's friends, all one's best citizens, reformers, churches, colleges, educated classes, had joined the banks to force submission to capitalism; a submission long foreseen by the mere law of mass. Of all forms of society or government, this was the one he liked least, but his likes or dislikes were as antiquated as the rebel doctrine of State rights. A capitalistic system had been adopted, and if it were to be run at all, it must be run by capital and by capitalistic methods; for nothing could surpass the nonsensity of trying to run so complex and so concentrated a machine by Southern and Western farmers in grotesque alliance with city day-laborers, as had been tried in 1800 and 1828, and had failed even under simple conditions[226].

Pour Adams, c'est une changement de paradigme, par définition irréversible : inutile alors de forger une alliance de producteurs irrémédiablement périmée. Il explique aussi que les

[226] Henry Adams, *The Education of Henry Adams*, p. 288-289.

corporations et le « paternalisme socialiste » procèdent du même désir de maîtriser les forces mécaniques qui animent le mouvement historique[227].

Flower voit le même enjeu dans l'élection : le primat du politique sur l'économique, de l'humain sur le mécanique, mais là où Adams, en scientifique, se plie devant les forces historiques à l'œuvre, Flower refuse la soumission au capitalisme selon McKinley et veut résister aux forces qui dépossèdent l'individu de sa puissance de gouvernement. Il ne s'agit pas de nier la marche du progrès mais de se l'approprier et la rediriger vers des bases plus justes : il rejoint Henry D. Lloyd par exemple quand il déplore le retard incompréhensible de Boston en matière monétaire alors que la ville est si avancée en matière religieuse[228]. Flower se réfère aussi, on le verra, au même argument de changement de paradigme dans son apologie d'une approche spirituelle de la psychologie ou de la médecine. En revanche, il récuse l'impossibilité pour l'humain de contrôler son destin et sa réduction à un rouage dans une logique mécanique. L'analyse d'Adams permet aussi de comprendre le décalage historique qui, *in fine*, condamnera Flower au conservatisme : un antimonopolisme total, économique, culturel et politique, subordonne l'efficacité à des considérations morales, c'est-à-dire la rationalité instrumentale à la rationalité axiologique. Cette position est inconcevable pour qui voit dans le déploiement de la logique mécanique, capitaliste ou socialiste, la possibilité d'augmenter la somme totale du bien commun et donc d'en faciliter le partage. L'analyse des tensions qui divisent le socialisme à la même époque apporte un contrepoint qui permet, sous un autre angle, de voir se former les mêmes fractures cultuelles.

2. Contrepoint : socialismes

Les distinctions culturelles divisent les réformistes de la classe moyenne ; elles fragilisent aussi l'essor du socialisme au tournant du siècle. Ces logiques sont à l'œuvre dès 1896 : l'attitude envers Flower peut servir de révélateur. Par exemple, le journal socialiste *Labor World* (Duluth, Minnesota) encense régulièrement le travail du rédacteur en chef de Boston. Sabrie Akin, sa rédactrice en chef (1867-1900), cible le lectorat de mineurs, cheminots, blanchisseuses et femmes de chambre qui composent la classe ouvrière de Duluth : la règle d'or (comme le montre le slogan de son journal : « Thou Shalt Love Thy Neighbor As Thyself »), les questions de genre et la libre frappe de la monnaie, centrales dans les pages du journal, la rapprochent des préoccupations de Flower. Elle reproduit d'ailleurs en première page trois jours avant l'élection

[227] *Ibid.* p. 289. Cette remarque préfigure les analyses de Goodwyn et Lasch. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 319. Voir aussi Lasch, *The True and Only Heaven*.

[228] Ritter, *Goldbugs and Greenbacks*, p. 246.

son éditorial qui panthéonise Bryan, « Four Epochs in the History of our Republic »[229]. Akin est une socialiste radicale qui, comme Flower, voit dans le bimétallisme un moyen de redonner le pouvoir aux travailleurs. Cette prise de position tranche avec l'idée reçue chez les historiens, que le bimétallisme ne relève pas du radicalisme mais du compromis (une politique moderne de formation de coalitions pour Postel), voire de la compromission (Goodwyn, Hofstadter), une position qui se retrouve de part et d'autre de l'échiquier politique en 1896 : critiques des *silver trusts* chez les républicains ou dans le très sensationnaliste mais réformateur *New York World* de Joseph Pulitzer ; refus de la panacée bimétalliste pour le Socialist Labor Party qui y voit une mesure étrangère aux besoins de la classe ouvrière[230]. Or, une socialiste radicale comme Akin soutient Bryan et ne consacre qu'un seul entrefilet dans son journal à la nomination du candidat socialiste Charles H. Matchett tout en accueillant à bras ouverts Eugene Debs, dans ses colonnes et en personne, lors d'une visite à Duluth (deuxième plus important meeting pour les travailleurs selon elle après celui de Bryan)[231].

Le populisme, à nouveau, pose problème : il ne s'agit plus ici de cette culture populaire et charlatanesque qui brouille les pistes et finalement divise les progressistes mais des relations complexes entre populistes et socialistes pour des raisons politiques mais aussi culturelles, tenant aux mœurs traditionnelles et la religiosité. Le socialisme « pur », incarné par le marxiste Daniel De Leon, refuse toute alliance avec les réformateurs et les faux radicaux, les populistes[232]. En 1896, Eugene Debs, radicalisé par la grève Pullman et converti au socialisme en prison, garde ses

---

[229] Les prises de positon bimétalliste d'Akin sont claires ; ainsi, quelques jours avant l'élection : « The gold standard means a dollar so dear that you can get it only by the sacrifice of your manhood in addition to giving a double portion of your labor. The goldbugs admit that the single gold standard increases the value of the dollar, but they assume that to be a good thing for the workingman. As the workingman has the dollar to get, and that too, after they have doubled in value, he has to give twice as much labor for them, and can find only half as much of a demand for his labor. Where does his benefit come in ? » Flower, « Four Epochs in the History of our Republic », *The Labor World*, 31 octobre 1896, p. 1-2. Sabrie Akin, article sans titre, *The Labor World*, 31 octobre 1896, p. 4.

[230] Voir par exemple ce manifeste, tiré de *The People* (8 août 1896), l'organe officiel du Socialist Labor Party of America, dans Edwards et DeFeo, *New Spirits* : « Not "free silver ," not "free trade," not "free gold," not "free high tariff" is what the working class needs. All of these "free" things are like free coffins to be buried in. Our slogan is "Free the Tools of Production" ».

[231] Akin affirme vouloir faire rendre gorge aux ploutocrates : « The labor question will be handled without gloves by the *Labor World*, and if need be with knife in hand ». Article sans titre, *The Labor World*, 25 avril 1896, p. 6. Article sans titre, *The Labor World*, 15 aout 1896, p. 6. « Debs coming », *The Labor World*, October 17, 1896, p. 8.

[232] « While we, the revolutionists, seek the emancipation of the working class and the abolition of all exploitation, duper-Populism seeks to rivet the chains of wage slavery more firmly upon the proletariat. There is no exploiter like the middle class exploiter ». « Reform or Revolution. An Address BY DANIEL DE LEON, delivered under the auspices of the People's Union, at Well's Memorial Hall, Boston, January 26, 1896 », *in* Edwards et DeFeo, *New Spirits*.

sympathies populistes et soutient Bryan et le Parti populiste[233]. Les figures du mouvement syndicaliste soutiennent aussi Bryan, à l'instar d'Akin : Samuel Gompers ou John McBride, président des United Mine Workers et ancien dirigeant de l'American Federation of Labor (leurs témoignages contredisent l'idée que les ouvriers soutenaient majoritairement les républicains)[234]. Julius A. Wayland hésite : ancien populiste, ancré dans le Kansas agraire, il ne cache pas sa sympathie pour Bryan mais craint (à raison) que la fusion avec les démocrates ne condamne le populisme. Ses incertitudes et ses revirements dans *The Appeal to Reason,* déjà à l'époque le journal socialiste le plus vendu, affaiblissent la publication. Malgré les différences de style, De Leon le doctrinaire intervient et convainc Wayland le syncrétique de soutenir le parti socialiste (le populisme et son journal, tous deux en perte de vitesse, le poussent probablement à se saisir d'un parti et d'une ligne claire à défendre). De Leon confie dans une lettre son dédain pour Wayland, son travail et son cercle : lors de sa visite à Girard (Kansas), il est horrifié de voir qu'il attitre toutes sortes de *cranks* [235].

Après la défaite de 1896 et le déclin concomitant du populisme, Wayland comme Debs se radicaliseront et abandonneront le populisme pour s'engager totalement dans la cause socialiste. La mutation est graduelle (en 1897, Charles Kerr décrit le magazine qu'il codirige avec Flower, *The New Time,* comme « semi-populiste, semi-socialiste »[236]) et jamais définitive. À la base, les populistes des périphéries agraires se mettent elles aussi à « voter rouge », surtout à partir de 1900. La « communautarisation primitive de la vie sociale » et les combats menés au sein des Farmers' Alliances, aux côtés des syncrétiques Knights of Labor puis au sein du Parti populiste, favorisent les rapports de solidarité et d'égalité et permettent « la greffe d'une idéologie protestataire et populiste aux accents socialistes », puis d'un socialisme agraire[237]. Selon Flower, ils se sentent trahis par les démocrates : la fusion de 1896, loin de porter ses fruits, se soldent par la

---

233 Edwards et DeFeo, *New Spirits*. Debs, s'il n'avait pas décliné l'offre, aurait été d'ailleurs le candidat préféré des populistes mid-roaders pour l'élection de 1896. Ils reportèrent alors sur Bryan. Charles Postel, « Murder on the Brazos : The Religious Context of the Populist Revolt », *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 15, n° 2, avril 2016, p. 212.

234 Durden, *The Climax of Populism*, p. 132-136.

235 Elliott Shore, *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press* (Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988), p. 80-82.

236 Ruff, « We called each other comrade », p. 79.

237 Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 349. Pour une analyse des origines de cette culture contestataire des périphéries dans le ferment populiste, voir McMath et Goodwyn. McMath voit dans la solidarité une forme de résilience face aux conditions de vie particulièrement dures, conditions naturelles (le milieu, le climat) et artificielles (l'iniquité du système). Goodwyn y voit le produit d'une « culture contestataire *(movement culture)* », un « *ethos* démocratique » construit au fil des combats contre les compagnies privées qui oppriment les fermiers. Robert C. McMath, *American Populism : A Social History, 1877-1898* (New York : Hill and Wang, 1993). Lawrence Goodwyn, *The Populist Moment : A Short History of the Agrarian Revolt in America* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1978), p. 20-54, 125

reprise en main du parti par l'aile conservatrice après la seconde défaite de Bryan à la présidentielle (la concurrence pour le vote agraire reprendra de plus belle après le retour de Bryan en 1904). Beaucoup d'Américains, patriotes et pieux, qui avaient voté pour les populistes se mettent à voter pour le parti socialiste car ils voient dans cette « variante rurale, autodidacte *(unschooled)* de l'Évangile social » un réceptacle politique où exprimer leur idéaux républicains et leur ferveur morale ancrée dans la tradition prophétique du protestantisme américain et, pour certains, dans son extension hétérodoxe peuplée de libres-penseurs et de spirites [238]. À l'instar du mouvement qui divise les progressistes, la question culturelle, en particulier les différences de mœurs et le rôle de la religion, perpétue les divergences et les concordances initiales des socialistes avec les populistes et même, *in fine*, leurs dissensions au sujet du bimétallisme, sauf que les failles se creusent à partir de 1896.

Ces failles n'empêchent pas le socialisme, au moins municipal, de connaître un âge d'or jusqu'en 1912 (79 maires socialistes en 1911 et dans des grandes villes comme Milwaukee ou Berkeley, 6% à la présidentielle pour Eugene Debs, un record historique, 162 journaux socialistes, 323 en comptant les publications coopératistes, un tirage de près de 700 000 pour *The Appeal to Reason*[239]) : un âge d'or tumultueux, ponctué de violences sociales et précaire. Néanmoins, le poids du socialisme pousse les grands partis et les présidents Roosevelt et Wilson à aller plus loin dans leurs réformes de peur que le mécontentement social ne se traduise par un soutien massif aux socialistes. À la fameuse question de Wernert Sombart en 1906, « Pourquoi le socialisme n'existe-t-il pas aux États-Unis ? » (au vu des succès entre 1900 et les années 1910, il faudrait reformuler en « pourquoi le socialisme meurt-il en pleine ascension et pourquoi cet échec historique ? »), les

---

[238] Comme nous l'avons vu au chapitre 2, dans les années 1890 la piété prenait des formes diverses, antérieures aux divergences qui allaient diviser le paysage religieux au XXe siècle : le protestantisme le plus libéral pouvait puiser son énergie contestatrice dans l'évangélisme tout en l'adaptant aux théories scientifiques modernes ; les protestants les plus libéraux, qu'ils s'intéressent ou non aux religions métaphysiques, rejoignaient les positions d'une libre-pensée spiritualiste et, malgré ses réserves, Flower soutenait de toute façon les athées persécutés. Les populistes comptaient dans leurs rangs des protestants ruraux fidèles à un évangélisme traditionnel mais en conflit avec les hiérarchies de leur Église, plus conservatrice politiquement et religieusement, mais aussi toute une sous-culture non-conformiste ouverte aux expérimentations religieuses et à la libre-pensée. Cette porosité se retrouve chez les socialistes, chrétiens, athées, ou bien inntéressés par les spiritualités alternatives (voir chapitre 4.I.B). Flower, « Union of Socialistic Forces », vol. 26, octobre 1900, p. 430-431. Burbank, *When Farmers Voted Red*, p. 14-15.

[239] En ce qui concerne le tirage, le journal avance le chiffre de 694 065 lecteurs, le catalogue de l'agence de publicité N. W. Ayer & Son 615 341 (en soulignant la fiabilité des chiffres, cas exceptionnel à l'époque) et l'historien James Weinstein 761 747 (ce sont les chiffres pour 1913 et 1914) : des divergences minimes et des chiffres impressionnants. Bandeau, *The Appeal to Reason,* 4 janvier 1913, p. 1. N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory: A Catalogue of American Newspapers, 1912, Volume 3* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1912), p. 1208 ; *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory: A Catalogue of American Newspapers, 1913, Volume 1* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1913), p. 317 ; *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory: A Catalogue of American Newspapers, 1914, Volume 1* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1913), p. 321. James Weinstein, *The Decline of Socialism in America, 1912–1925* (New York : Vintage Books, 1969 [1967]), p. 85, 89, 103, 116-118.

réponses sont multiples. Pour Sombart, le socialisme s'est échoué « sur les tranches de *roast-beef* et *d'apple pie* » et la possibilité d'une « fuite de l'ouvrier dans la liberté » : le niveau de vie des ouvriers, l'ouverture de la société américaine et le front pionner expliqueraient qu'il n'y ait, selon la formule de Michel Hastings, « pas de prise pour l'idée d'une libération par la lutte » puisque « la géographie donne l'opportunité de se libérer par la migration » et, après la fermeture de la *frontier*, puisque l'ouverture de la société donne l'opportunité de se libérer par la mobilité sociale[240]. En somme, l'utopie socialiste se heurterait à l'utopie américaine, idéologie contre idéologie (une confirmation, par les possibles avortés, de l'idée formulée d'Hofstadter que les États-Unis n'auraient pas d'idéologie mais en serait une[241]). Cette lecture exceptionnaliste semble confirmée par l'immigration massive vers les États-Unis de travailleurs en quête d'une vie meilleure. Les transformations de l'économie (la production de masse) et du travail (l'organisation managériale) favorisent la violence sociale et lèsent les ouvriers en tant que travailleurs mais leur sont bénéfiques en tant que consommateurs (baisse des prix de la nourriture et des biens de consommation), contradiction qui expliquerait les tensions qui parcourent le socialisme au tournant du siècle[242].

Les interprétations concurrentes de l'échec du socialisme aux États-Unis souffrent de la comparaison avec le socialisme européen. Walter Nugent avance plusieurs hypothèses : le socialisme américain serait trop marxiste mais le travaillisme anglais le serait bien plus ; il aurait été brisé par la répression de l'État mais la violence des gouvernements en Europe ne l'a pas empêché de prospérer. Le système politique bipartite serait structurellement défavorable aux tiers partis mais souvent, comme dans le cas populiste, les grands partis cooptent le radicalisme et en traduisent une partie en lois (Sanders ainsi démontre comme la législation progressiste s'enracine dans les mouvements agraires[243]) ; or certaines mesures radicales du socialisme (ou du populisme) comme la nationalisation ne seront jamais cooptées[244]. Lipset et Marks soulignent quant à eux quatre facteurs pour expliquer l'échec du socialisme :

> La résistance du système politique américain à admettre un tiers parti, l'existence dans la culture américaine de valeurs immunisantes comme l'individualisme et l'antiétatisme, le

---

240 Michel Hastings, « Du socialisme en Amérique. Seymour Martin Lipset et le mystère de l'impossible greffe », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 15, n° 3, 2008, p. 341-342, 356.

241 Hofstadter, *in* Seymour Martin Lipset, *American Exceptionalism : A Double Edged Sword.* (New York : Norton Edited Books, 1996), p. 18.

242 Edwards, *New Spirits*, p. 92.

243 Sanders, *Roots of Reform*, p. 1.

244 Nugent, *Progressivism*, p. 96-98.

profil hétérogène d'une classe ouvrière principalement stratifiée par la langue et l'ethnicité, enfin le schisme permanent entre les partis politiques et les syndicats[245].

L'opposition du parti socialiste à la guerre distingue aussi le socialisme américain de son équivalent européen qui, dans sa majorité, succombe aux « sirènes nationalistes » (ses dirigeants votent les crédits de guerre ; le pacifisme socialiste meurt avec Jaurès en juillet 1914 et devient minoritaire). Flower s'inscrit dans cette veine pacifiste, au carrefour du radicalisme républicain, du réformisme et du socialisme[246]. Le question culturelle, et notamment religieuse, enfin, semble jouer un rôle prépondérant : c'est par exemple, l'athéisme des instances socialistes qui aliène les ouvriers américains d'origine catholique (alors qu'ils appartiennent au mouvement en Australie et en Grande-Bretagne)[247].

La question de l'échec du socialisme reste enserrée dans des lectures exceptionnalistes : fondamentalement étranger, immiscible dans la singularité américaine pour des historiens critiques, probalement imprégné de l'anticommunisme de leur époque (Bell, Hartz, Lipset et Marks) ; même les remises en cause, par la *New Left* et ses héritiers, d'un socialisme étranger au génie du pays ne se dissocient pas du prisme de l'exceptionnalisme car elle fait du socialisme américain le produit d'une tradition dissidente indigène (Green, Weinstein, Burbank, Bissett). La question d'un caractère national, unique, construit par ailleurs le monde rural comme la quintessence et le terreau de l'américanité. Dans ce cadre, le socialisme rural, comme, finalement, toute histoire sociale d'un groupe enraciné dans un territoire *(grassroots)*, apparaît comme une expression de la nation et de son « peuple »[248]. L'approche de Flower préfigure cette lecture exceptionnaliste du progressisme radical. Le socialisme est l'une des modalités de la l'évolution du

---

[245] Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 352. Pour plus de détails voir Seymour Martin Lipset et Gary Marks, *It Didn't Happen Here. Why Socialism Failed in the United States* (Londres, NewYork : W.W. Norton, 2000).

[246] L'approche radicale libérale de l'internationalisme de Flower (les élites politiques et économiques sont accusées de perpétuer le militarisme et l'expansionnisme pour leurs propres intérêts) et sa critique républicaine des effets « moralement et politiquement corrosifs » de la guerre rejoignent le socialisme réformiste de Jaurès : Flower admire d'ailleurs le dirigeant français et, comme lui, privilégie une refonte radicale de l'organisation sociale et l'utilisation de la grève contre la mobilisation militaire. Cependant, la guerre peut devenir juste s'il en va de l'humanité même : malgré son pacifisme, il soutient la guerre contre l'Espagne en 1898 et l'entrée en guerre des États-Unis en 1917 (voir chapitre 5.I.C). Flower, « A Progressive Foreign Policy », *The National Magazine,* vol. 8, août 1898, p. 430-432 ; « A Friend of Peace on Our War with Spain », *The National Magazine*, vol. 8 septembre 1898, p. 513 ; « In the Mirror of the Present. The Peace Congress and the Extension of the 'War Against War' Movement », vol. 38, décembre 1907, p. 718-719 ; « The World War », *The Menace,* 5 mai 1917, p. 2. Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 354. Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 4-6.

[247] Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 354. John T. McGreevy, *Catholicism and American Freedom : A History* (New York : W.W. Norton & Company, 2003), p. 145.

[248] Marie Plassart, « Nationalism and Exceptionalism : A Study of Rural Socialism in the 1910s », *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n° 145, 2015, p. 89-96.

monde vers plus de progrès social : son spencérisme « déexceptionnalise » dans une certaine mesure ses convictions en les naturalisant. Attentif aux évolutions transatlantiques, il appuie néanmoins son activisme sur des traditions américaines (jeffersonisme, mouvements anti-monopoles des années 1880, révoltes agraires, des Granges au populisme) et s'exprime dans l'idiome de la nation puisqu'il s'agit de trouver des moyens adaptés à un monde nouveau pour, enfin, accomplir, la promesse américaine (ce qui « réexceptionnalise » la question puisque, si la loi du progrès est universelle, c'est le territoire américain qui est son environnement le plus propice ; ainsi se naturalise l'exceptionnalisme). De nombreux socialistes à la même époque, Wayland ou, plus loin, Jean Jaurès, définissent également la nation en termes socialistes et comprennent les mécanismes universels du socialisme par le prisme de la nation[249]. Pour sortir de l'opposition américain/étranger, il faut donc adopter une approche comparative et internationalisée, bien qu'il ne s'agisse aucunement d'une panacée puisqu'elle risque de s'enfermer dans la question du modèle et de l'exception[250]. Si « la constitution de la question de l'absence de socialisme aux États-Unis en énigme nationale et scientifique […], écho sans cesse recomposé d'un mythe des fondations », rencontre le succès car elle réussit « à parler le langage des origines, à nouer le présent à la mémoire », il faut s'efforcer de passer outre, d'une part, les idiosyncrasies des langages réformistes, nécessairement ancrés dans des mémoires particulières, et, d'autre part, les évidentes convergences au tournant du siècle entre pays engagés dans la même « nationalisation de la société » : c'est par le prisme des clivages culturels et ses enjeux politiques qu'une histoire comparative et transnationale permettra de comprendre, sur fond de bouleversements structurels de sociétés se gigantisant, les mouvements contestataires sans sombrer dans le réductionnisme ethnocentrique (le génie américain, dans sa version orthodoxe ou dissidente) ou l'aplatissement de phénomènes multiples et divers en similitudes évidentes, c'est-à-dire ici la confusion entre les faits et leur univers mental (le nationalisme comme horizon partagé des deux côtés de l'Atlantique)[251].

---

[249] *Ibid.*, p. 96-98.

[250] Par exemple, dans leur conclusion, Lipset et Marks reformulent la question : si l'échec du socialisme aux États-Unis n'était pas une exception dans l'histoire du monde due au caractère unique de son milieu mais un modèle qui se diffuse dans le deuxième XXe siècle avec l'américanisation des socialismes européens ? Par ailleurs, la comparaison internationale et synchronique n'est pas la seule approche possible : l'analyse de l'échec du socialisme à créer un parti politique puissant et durable gagnerait à se confronter à des exemples de réalignements politiques réussis à partir, par exemple, de l'exemple de l'abolitionnisme, d'autant plus que l'héritage et l'imaginaire de ce mouvement contestataire ont modelé le progressisme radical du tournant du siècle et sa nébuleuse de socialistes, féministes, prohibitionnistes, populistes et autres réformateurs (par exemple Flower). Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 356-362.

[251] Une lecture culturelle internationalisée permettrait ainsi d'explorer la question de la violence des conflits sociaux, autre « exception », par leur intensité, du socialisme américain. Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 362. Par « nationalisation du social », Gérard Noiriel entend la diffusion, *via* un discours de l'intérêt national, l'école, les guerres, l'État-social, la symbolique républicaine et les technologies d'identification, d'un « imaginaire national » dans

La trajectoire de Flower permet de mettre en évidence, sur fond de fluidité et de recoupements sociologiques, idéologiques et historiques entre populistes, socialistes et démocrates agraires, la centralité des questions culturelles dans les fractures qui divisent les tenants du progrès social. Le parti socialiste lui-même est divisé entre la ligne De Leon et la méthode Wayland : les différences culturelles qui divisent la base ouvrière se retrouvent chez les cadres du mouvement et les intellectuels radicaux. En outre, la solidarité de classe proposée par les syndicats ne correspond pas à la solidarité morale du populisme producériste (ni à la solidarité ethnique au sein des groupes d'immigrants). Un fossé se creuse entre le socialisme ancré dans les métropoles et d'inspiration européenne, et les socialistes agraires qui proposent une « variation indigène » et rurale enracinée dans l'expérience populiste[252]. Les socialistes des périphéries, plus impatients, ont tendance à être « plus radicaux sur *l'action* » et « moins orthodoxes sur le *dogme* »[253]. Ce sont cependant les différences de mœurs et de rapport à la piété, qui mettent à vif ces divergences : ils reformulent les « imaginaires sociaux dépréciatifs sur le monde rural […] l'arriération, l'individualisme exacerbé et le conservatisme naturel[254] ». Les plus orthodoxes regardent, désapprobateurs, la ferveur religieuse de leurs homologues des plaines comme de la naïveté[255]. L'opposition des imaginaires se retrouve dans les divergences entre les comités exécutifs des États et leur base empreinte d'une religiosité forte[256]. Le socialisme des périphéries agraires perpétue en effet la grammaire protestante hétérodoxe, libérale parfois jusqu'à la libre-pensée , et les méthodes de mobilisation populistes : une presse dynamique, des gazettes locales saturées d'affirmation chrétiennes ou ouvertes aux spiritualités alternatives aux journaux à l'audience nationale (par exemple le journal « semi-populiste » *National Ripsaw* de Saint-Louis où

---

le quotidien des individus qui, par imprégnation, adhèrent à une lecture identitaire de la nation. L'État, dans ce but, crée des bureaucraties et des « identités de papier » ; il invente un citoyen « ayant droit » qu'il identifie et catégorise (pour mieux l'intégrer mais aussi le mobiliser, le « surveiller et le secourir », voire exclure certains groupes et les reléguer à la non-citoyenneté). Gérard Noiriel, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile, XIXème–XXème siècle,* (Paris : Hachette, 1998 [1991]), p. 45, 84-99, 156-180, 307-322. Voir aussi Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 93-296.

252 Burbank, *When Farmers Voted Red*, p. 15.

253 Sanders, *Roots of Reform*, p. 68. C'est aussi la théorie de Lasch qui voit dans l'obsession de la pureté doctrinale et la fascination pour les dogmes marxistes européennes la cause de l'effondrement du socialisme, surtout après la Révolution de 1917 qui renforce le caractère prescriptif du modèle russe. Christopher Lasch, *The Agony of the American Left* (New York : Vintage Books, 1969), p. 25-59.

254 Hastings, « Du socialisme en Amérique », p. 347.

255 Sanders, *Roots of Reform*, p. 62-63.

256 Dans les couches populaires, le fondamentalisme se développe au même moment que le socialisme agraire : deux facettes du même engagement pour le millénium qui, les distinctions culturelles et identitaires se creusant au tournant du siècle, finira par devenir adversaires, comme le montre le procès du Singe qui voit s'affronter Clarence Darrow, ancien populiste (dans les années 1890 à Chicago), et Bryan : l'union de 1896 a donc fait long feu. Les enjeux culturels semblent primer dans les années 1920 sur le reste. Burbank, *When Farmers Voted Red*, p. 14-15. Postel, *The Populist Vision*, p. 20-21.

contribuent Debs, l'oratrice du Kansas Kate Richards O'Hare, Oscar Ameringer, le « Mark Twain » du socialisme américain basé dans l'Oklahoma ou l'historien du populisme W. Scott Morgan), et des *camp meetings* où des milliers de pauvres métayers blancs affluent pour écouter des prêches socialistes où Marx, Jésus et Jefferson se mêlent[257]. Ce ferment social aura des résultats concrets comme la très progressiste Constitution de l'Oklahoma en 1907 (« a model of Populist-Progressivism », selon Nugent[258]).

Incorrigible optimiste, Flower ne voit pas toutes ces divisions qu'il attribue à des éléments exogènes. Son incapacité à n'envisager la défaite de 1896 autrement que comme le produit des machinations des ploutocrates qui soudoient ou intimident les ouvriers est symptomatique de cette cécité : il ne voit pas les tensions, notamment culturelles, entre agrariens (populistes puis socialistes) et socialistes plus urbains. Flower ne voit pas non plus les divisions religieuses : pour lui, le socialisme est l'expression d'une ferveur spirituelle, un « Évangile » pour les millions de déshérités qui signale le retour, grâce à des moyens modernes, du christianisme primitif. Il récuse les accusations de « matérialisme » des ennemis du socialisme dans sa recension dithyrambique de l'ouvrage de l'intellectuel John Spargo : *The Spiritual Significance of Modern Socialism*. Il explique que cette réduction de ce nouvel idéal de justice populaire à un « « matérialisme sordide » se voit renforcé et aidé par « les voix véhémentes et iconoclastes dans le camp socialiste » : pour lui, non seulement l'athéisme militant de certains dirigeants condamne le socialisme (c'est notamment vrai chez les ouvriers catholiques) mais, surtout, il le dénature. Dans ce cadre, les tensions ne sont pas le produit de fractures culturelles mais le fait de quelques semeurs de troubles situés hors du « peuple »[259].

Les différences religieuses entre socialistes se doublent d'un gouffre culturel. Les socialistes urbains se désolent de la culture à la fois victorienne et brut de décoffrage, endimanchée et vulgaire, des agrariens, entre penchant pour la culture du passé et croyance dans les remèdes de charlatans par exemple[260]. Dans une lettre à Morris Hillquit, Victor L. Berger confie sa crainte que Kate Richards O'Hare « ridiculise » le parti aux conférences internationales, crainte infondée puisque Jaurès l'invite pour comprendre comment mobiliser les paysans[261]. Les socialistes de New York se rendent à la « Mecque » du socialisme, Girard (Kansas), d'où Wayland

---

257 Sanders, *Roots of Reform*, p. 62, 429. Jim Bissett, *Agrarian Socialism in America: Marx, Jefferson, and Jesus in the Oklahoma Countryside, 1904-1920* (Norman, OK : University of Oklahoma Press, 1999), p. 98-99, 104. James R. Green, *Grass Roots Socialism* (Baton Rouge, LA : Louisiana State University Press, 1978), p. 14, 126-175.

258 Nugent, *Progressivism*, p. 82

259 Flower, « Socialism As a Philosophy of Practical Idealism. A Book-Study », vol. 41, janvier 1909, p. 92, 99.

260 Sanders, *Roots of Reform*, p. 71.

261 *Ibid.*, p. 429.

répand la bonne nouvelle sur toute le territoire mais pour ces avant-gardes la petite ville n'est qu'un lieu de pèlerinage : jamais ils ne pourront y vivre, comme l'affirme le dessinateur Ryan Walker qui, explique-t-il, voit ses facultés s'assécher au contact de ce milieu trop traditionaliste. Le socialisme de Wayland respecte les conventions sociales et les valeurs morales de la classe moyenne : pas d'alcool (un lieutenant de Wayland nie sur des colonnes entières l'allégation que son chef aurait bu une bière lors d'une excursion), immersion dans la culture populaire, ses romans mièvres et sa musique à quatre sous (les enfants jouent « Angel's Serenade » au piano qui, comme il se doit, trône dans le salon etc.) et attrait, pour les plus « marginaux », pour le spiritisme , le végétarisme et la libre-pensée : des mœurs à mille lieues de Greenwich Village, son mélange de cultures, sa frénésie ivre de jazz et ses idées subversives, dans *The Masses* par exemple, qui remettent en cause la représentation même du monde (freudisme, modernisme) et la morale populaire. Wayland comme Flower croient au contraire dans le sens commun et le mimétisme de la représentation[262].

Les radicaux, comme Flower et Wayland, d'une génération élevée après la guerre de Sécession puisent pourtant dans une culture alternative qui associe valeurs de la classe moyenne et la règle d'or à la libre-pensée ou l'amour libre par exemple. Seulement, ce radicalisme ne se pense pas bohème : Wayland, comme Flower, pense l'émancipation individuelle et le progrès social par l'accomplissement de la promesse américaine confisquée par les ploutocrates et font de la morale le vecteur d'un régénération et d'une rectification sociale. Les radicaux urbains, au contraire, remettent en cause ces valeurs mêmes et voient dans la morale un obstacle et la survivance d'un monde condamné : il faut donc s'affranchir des règles communes et des usages établis pour révéler l'individu dans son authenticité. Pour la foule hétéroclite des radicaux des villes, l'assemblage baroque des intérêts des radicaux des périphéries n'est qu'une fausse excentricité. L'on retrouve ici, sous un autre jour, la critique des *cranks* , aggravée par la dimension religieuse forcément aliénante : les socialistes, comme Walker, Berger ou Hillquit qui critiquent leur compagnons de route des prairies, reprennent la critique, en 1896, de la presse respectable qui voit dans le réformisme de Bryan de la charlatanerie et le symptôme d'une culture populaire sans valeur[263].

---

[262] Shore, *Talkin' Socialism*, p. 195-196. Pour Max Eastman, rédacteur en chef de *The Masses*, la morale traditionnelle justifie la « tyrannie » de Rockefeller alors que pour Flower elle la remet en cause (le moralisme du milliardaire n'est qu'hypocrisie pour le journaliste et la mainmise des ploutocrates sur les Églises une dérive d'institutions religieuses corrompues et non la conséquence nécessaire de la religion) : Max Eastman, « Churchly Rockefeller », *The Masses*, vol. 8, juin 1916, p. 18.

[263] Hillquit, « Where Are the Pre-War Radicals ? A Symposium », p. 562.

À cette incompréhension culturelle s'ajoute la question de la propriété privée qui pose problème pour les socialistes plus marxistes des métropoles. Difficile dans ces conditions pour les socialistes agraires de faire accepter leurs revendications dans les programmes du parti : en 1896, la vision agrarienne affleure (inaliénabilité des domaines publics pour préserver les communs et éviter la confiscation des terres puis l'extorsion par des compagnies privées ; révocation des concessions de terres aux *corporations* en infraction) mais aucun soutien explicite aux fermiers n'est mentionné ; puis la question agraire disparaît en 1900 et surtout en 1908 et son programme destiné au prolétariat urbain. Les appels des figures des périphéries agraires, Kate Richards O'Hare ou Oscar Ameringer, finissent par porter leurs fruits et, en 1912, le préambule du programme exprime une réelle sympathie pour les agriculteurs « pillés » par les capitalistes. La collectivisation des terres n'est proposée que dans la mesure du possible (« whether practicable ») ; dans les autres cas, une *single tax* qui ne dit pas son nom rétablira une égalité *a postériori*[264]. En 1916 et 1920, les fermiers ne reparaissent plus dans le préambule et la nécessité de la collectivisation est renforcée : programme peu compétitif avec celui des démocrates (poussés sur leur gauche par le même ferment social dans les périphéries du pays), comme le montrent les résultats des élections[265]. En revanche, 1912 montre que la prise en compte du socialisme agraire permet au parti de maximiser son influence et ses gains électoraux : proportionnellement, le vote rouge est plus fort dans les États du Midwest ou en Oklahoma qu'à New York ; il se concentre dans les régions minières des États des montagnes jusqu'au lac Supérieur ainsi que le Sud agraire, c'est-à-dire d'anciens bastions du radicalisme populiste et bimétalliste (une dernière région, de l'Ohio à la Pennsylvanie, s'ancre dans le prolétariat urbain et ses liens avec le syndicalisme). En 1912, l'ancienne périphérie populiste est la région où le socialisme se développe le plus rapidement[266].

---

[264] Le programme de 1912 puise dans le langage à la fois évolutionniste, moral (producériste et lockéen), et américain (démocratique et coopératif) qui inspire tant Flower : « industry will be carried on for the common good and *every worker receive the full social value of the wealth he creates*. […] It is a party founded on the science and laws of social development. It proposes that, since all social necessities today are socially produced, the means of their production and distribution shall be *socially owned and democratically controlled*. […] Thus the Socialist party is the party of the present day revolution which makes the transition from economic individualism to socialism, from wage slavery to *free co-operation*, from capitalist oligarchy to *industrial democracy*. […] Such measures of relief as we may be able to force from capitalism are but a preparation of the workers to seize the whole powers of government, in order that they may thereby lay hold of the whole system of socialized industry and thus come to their *rightful inheritance* ». Je souligne. « Platform Adopted at the Late National Socialist Convention », *The Appeal to Reason,* 25 mai 1912, p. 2.

[265] Sanders, *Roots of Reform*, p. 63-67, 429. Edwards et DeFeo, *New Spirits*. « The Platform », *The Appeal to Reason,* 15 septembre 1900, p. 3. « The Socialist Platform », *The Appeal to Reason*, 6 juin 1908, p. 3. « Platform Adopted at the Late National Socialist Convention », *The Appeal to Reason*, 25 mai 1912, p. 2.

[266] Pour une analyse détaillée des résultats, voir Sanders, *Roots of Reform*, p. 65-68. Nick Salvatore, *Eugene V. Debs : Citizen and Socialist* (Urbana : University of Illinois Press, 2007), p. 265.

Religion, modes de vie, propriété : c'est finalement le clivage entre antimonopolistes libertariens de gauche qui comprennent le socialisme à travers leur ferveur religieuse, souvent protestante, parfois plus hétérodoxe, et les socialistes des grandes métropoles, athées, souvent alliés des syndicats, réfractaires à la notion de propriété privée (centrale même chez les plus révolutionnaires des agrariens) et qui s'en remettent à une vision plus technocratique du radicalisme au sens où l'individu, sans propriété, se fond dans un collectif que seule la technique peut gérer : il ne possède plus que la « valeur sociale de la richesse qu'il crée », et plus la richesse elle-même[267]. La question de l'individu et la propriété comme extension de la propriété de soi reste une pierre d'achoppement qui divise les socialistes (entre agrariens et urbains) et les progressistes en général. Comme le remarque Goodwyn (et Lasch), il n'y a finalement guère de différence entre capitalistes et socialistes : ils partagent une vision du progrès qui repose sur un nécessitarisme économique et historique ; ce nécessitarisme procède, en dernière analyse, d'une approche technique du gouvernement, seule à même de gérer les enjeux sociaux dans un monde qui a changé radicalement d'échelle. Flower prend ses distances avec ce progressisme technocratique qui subordonne l'humain à des abstractions bienveillantes et donc avec les socialistes qui veulent libérer le prolétariat par l'administration par le haut. D'ailleurs, ces derniers, contrairement à leur base populiste, ne suivront pas Flower dans sa lutte pour la liberté médicale (voir chapitre 7)[268]. Flower et les agrariens ne dissocient pas l'individu de la propriété et du bien commun : la propriété publique n'intervient que dès lors que l'activité économique relève du monopole naturel, c'est-à-dire qu'il est trop grand pour un acteur économique seul (voir notre analyse de la municipalisation *infra*). Les clivages qui divisent les progressistes se retrouvent chez les socialistes et c'est la même fracture culturelle, qui, *in fine*, se cristallisera dans un imaginaire géographique après la Guerre (Amérique rurale contre Amérique urbaine), qui se fait jour au tournant du siècle. Avant d'en venir aux moments où le clivage culturel entre progressistes refait surface, comme en écho aux dissensions qui travaillent le socialisme tout au long de la période, il convient de prendre de la distance vis à vis de la révélation que constitue 1896 et de relire la question du « peuple » à l'aune de la réforme qui doit le remettre au centre du jeu politique : la démocratie directe.

---

[267] « Platform Adopted at the Late National Socialist Convention », p. 2.

[268] Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 319. Voir aussi Lasch, *The True and Only Heaven*.

III. Se réapproprier la politique : la démocratie directe

A. Des solutions suisses aux problèmes américains

Pour Flower, les États-Unis sont une « pseudo République[269] ». Les Américains ne font que « répéter bêtement les mots usés du *self-government* » mais, de fait, les *corporations* achètent les élus qui, ensuite, servent leurs intérêts au lieu du bien commun. Les *trusts* sont le produit de cette corruption : les grands industriels, ces nouveaux « aristocrates », achètent des « privilèges », c'est-à-dire des lois favorables (« class legislation, special privilege ») qui leur permettent de se développer en faussant la concurrence, de monopoliser les ressources du pays, et, par conséquent, d'opprimer les petites gens : « if you will subtract from our millionaire aristocracy all the wealth that has accrued from class or protective laws, or from special privileges and land monopoly, you will find how great a part the law-making bodies of our government have had in fostering wealth and producing poverty[270] ». Les inégalités, construites, peuvent donc être déconstruites : changer les lois signifierait la fin des *corporations* et donc des extrêmes de pauvreté et de richesse[271]. Les grandes compagnies influencent aussi le cœur même du processus démocratique : en contrôlant la presse et en déformant les faits, elles empêchent les citoyens de se forger une opinion politique éclairée[272]. Dans cette lecture politique et économique de la corruption, caractéristique de la tradition antimonopolistique, le pouvoir politique que confèrent les *corporations* aux ploutocrates a vidé de sa substance l'idéal du gouvernement par le peuple qui n'est plus qu'une rhétorique vide[273]. Les politiques, corrompus, ne représentent plus rien sauf leurs intérêts et ceux de leurs bienfaiteurs, ce que Flower appelle « misrepresentative government » ou « misrepresentative rule »[274]. Le gouvernement devient un « monopole privé », c'est-à-dire qu'il est privatisé et monopolisé par les *corporations*[275]. Les États-Unis sont une

---

269 Flower, « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », vol. 29, avril 1903, p. 421.

270 Flower, « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 753. Voir aussi « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 510-511.

271 Thomas Goebel, *A Government by the People : Direct Democracy in America, 1890-1940* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2002), p. 21.

272 Flower, *Civilization's Inferno*, p. 226-227.

273 Goebel, *A Government by the People*, p. 4-5, 10 ; « 'A Case of Democratic Contagion': Direct Democracy in the American West, 1890-1920 », *Pacific Historical Review*, vol. 66, n° 2, mai 1997, p. 215-216.

274 Flower, *Progressive Men*, p. 68 ; Flower, « The Victory for Popular Government in Oklahoma and Its Political Significance », vol. 38, novembre 1907, p. 544 ; « Notes and Comments. Political Economy and Present-Day Civilization : A Criticism, vol. 38, novembre 1907, p. 589.

275 Flower, « An Economist with Twentieth Century Ideals », p. 161.

démocratie, explique Flower : il faut donc retrouver le sens de ce mot et permettre « la restauration du gouvernement à ses souverains légitimes » : le peuple[276].

En revanche, cet idéal est une réalité en Suisse grâce à la démocratie directe. À l'instar de son ami William McCrackan, Flower pense que « les solutions aux problèmes américains » se trouvent dans les mécanismes instaurés par la confédération helvétique car ils permettent au peuple de se réapproprier le processus législatif[277]. Ce modèle fournit à Flower un exemple concret de démocratie directe qui fonctionne : c'est alors tout son cercle et le républicanisme populiste qui anime leur réformisme qui s'en empare. John Sullivan et McCrackan, à l'occasion de leurs voyages dans ce petit pays, découvrent cette mécanique politique alors inédite aux États-Unis au début des années 1890. À leur retour, ils font la promotion du référendum, de l'initiative populaire *(initiative)* et du référendum révocatoire *(recall)* et deviennent pour Flower des autorités sur la question. Ils familiarisent alors un public largement « ignorant ». Lui-même semble se rendre compte de la centralité de cette réforme grâce à ces figures[278]. Flower se vante d'avoir le premier publié sur le sujet dans un « grand magazine d'opinion » (un article de McCrackan en mars 1891)[279], déclaration discutable car les premiers écrits sur le modèle suisse paraissent en 1889 dans le *New York Times* (une série de lettres de Sullivan mais Flower répondrait probablement qu'il s'agit d'un journal) et en 1890 dans *The Atlantic Monthly* (mais Flower opposerait plusieurs objections : il ne s'agit que d'une recension, anonyme, d'ouvrages pour spécialistes par un auteur critique de la réforme, qu'il juge inadaptée à l'esprit américain)[280].

---

[276] Flower, *Progressive Men,* p. 70.

[277] William McCrackan, *Swiss Solutions of American Problems* (Boston, MA : The Arena Publishing Company, 1894). Nous avons choisi de reprendre l'équivalence de Flower entre « peuple » et « citoyens », malgré son caractère problématique (à cause de la définition incertaine du « peuple » sur laquelle nous reviendrons plus bas, ou pour des raisons de simple logique : tous les membres d'un « peuple » ne sont pas « citoyens »). Nous avons voulu ainsi éviter les répétitions mais aussi nous replonger dans la perspective des acteurs historiques, selon l'usage de nombreux travaux d'histoire intellectuelle.

[278] Flower nulle part ne mentionne la démocratie directe dans ses aventures journalistiques de jeunesse, si l'on en croit son associé d'alors. Lettre de Edwin L. Chalcraft à Howard F. Cline, 24 mars 1939, Howard Francis Cline Papers.

[279] Il réitère cette affirmation dans une lettre au socialiste californien John R. Haynes, une lettre au président Wilson et dans ses mémoires. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers ; *Progressive Men*, p. 62-63. Lettre de Flower à Woodrow Wilson, 15 février 1913, reel 46, Woodrow Wilson Papers, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC. McCrackan, « The Swiss Referendum », *The Arena*, vol. 3, mars 1891, p. 457-464.

[280] John Sullivan, « Republican Switzerland ; Peculiar Institutions Of The Ancient Federation », *The New York Times*, 12 mai 1889 ; « Republican Switzerland ; Where The People Hold The Veto And Rule. Mayors, Governors, And Presidents Not Necessary--Relations Of Legislature And Executive. II. », *The New York Times*, 2 juin 1889. « The Government of Switzerland », *The Atlantic Monthly,* vol. 65, janvier 1890, p. 128-132. Pour un historique détaillé de l'essor et de l'implantation de la démocratie directe dans le débat anglo-saxon , voir l'article du professeur d'économie à Harvard d'origine suisse William E. Rappard, « The Initiative, Referendum and Recall », *The Annals of*

Sullivan, syndicaliste et typographe, s'était rendu deux fois en Suisse dans les années 1880. Il fonde la première Direct Legislation League dans le New Jersey en 1892 et un journal, le *Direct Legislation Record*, en 1894. McCrackan, connu sous le nom de « Mr. Referendum » dans les milieux réformateurs de Boston, avait passé les quatorze premières années de sa vie en Suisse[281]. Hamlin Garland note son cosmopolitisme inhabituel pour un progressiste radical partisan d'Henry George : « as a reformer, he stood out in notable contrast to the throngs of us who knew only our own country, and not very much of that »[282]. Flower le recrute comme contributeur, publie ses ouvrages et réédite en brochures ses articles[283]. Il se paye aussi les services du Professeur Charles Borgeaud de l'Université de Genève[284]. Lui-même écrit de nombreux articles pour vanter les bienfaits de la démocratie directe[285]. En somme, il fait de *The Arena* un instrument militant en faveur de cette réforme[286]. L'observation minutieuse sur le terrain constitue, pour Flower, un pré-requis pour acquérir l'expertise nécessaire et jouir du statut

---

the American Academy of Political and Social Science, vol. 43, septembre 1912, p. 116-121 (Goebel reprend ses informations dans *A Government by the People*, p. 31). Rappard postule un débat intellectuel transatlantique et ne sépare pas Grande-Bretagne et États-Unis. Il propose une bibliographie des articles écrits sur le sujet entre 1883 et 1898 : si le premier parait en 1883 en Angleterre, il ne date l'intérêt du public qu'à partir de 1889 avec deux ouvrages, un anglais (*The Swiss Confederation* de F.O. Adams et C.D. Cunningham) et un américain (*The Federal Government of Switzerland* du professeur à l'Université de Californie B. Moses) : ce sont ces deux livres qui sont recensés dans *The Atlantic Monthly*.

281 Flower, « Notes and Announcements », vol. 6, juin 1892, p. liv-lv ; *Progressive Men*, p. 62-63. Eltweed Pomeroy, « The Direct Legislation Movement and its Leaders », *The Arena*, vol. 16, juin 1896, p. 29-43. McCrackan, *An American Abroad and At Home*, p. 161. Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' », p. 219 ; *A Government by the People*, p. 31-33.

282 Hamlin Garland, « In Memoriam William Denison McCrackan », p. 217, Mary Baker Eddy Papers, Subject Files entries for McCrackan, Box 158.

283 William Denison McCrackan, *The Rise of the Swiss Republic. A History* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892) ; *Save the Republic. I. The Swiss Referendum II. The Initiative in Switzerland III. How to Introduce the Initiative and the Referendum IV. Proportional Representation*, brochure dans la collection *Present-Day Problems*, vol. 1 n° 3, juillet 1893 ; *Swiss Solutions of American Problems* (Boston, MA : The Arena Publishing Company, 1894).

284 Charles Borgeaud, « Practical Results which Have Attended the Introduction of the Referendum in Switzerland », *The Arena*, vol. 33, mai 1905, p. 486.

285 Flower, « Topic of the Times. The Imperative Need of the Referendum Emphasized by Recent Attempted Legislation », vol. 26, octobre 1900, p. 425-430 ; « The American Commonwealth [Oregon] Where the People Really Rule », vol. 35, mai 1906, p. 523-526 ; « In The Mirror of the Present. Direct Legislation in Oregon and the Misrepresentation of the Reactionary Press », vol. 38, juillet 1907, p. 80-85 ; « In the Mirror of the Present. Authoritative Statements as to the Practical Working of Direct-Legislation in Switzerland and America », vol. 38, août 1907, p. 321-328 ; « The American City The Storm Center in the Battle for Good Government », vol. 38, octobre 1907, p. 429-436 ; « Direct Legislation and Popular Government », vol. 39, mai 1908, p. 609-611 ; « In the Mirror of the Present. Professor Frank Parsons on the Success of Direct Legislation in Switzerland », vol. 39, mai 1908, p. 618-619 ; « The Direct-Legislation Campaign in the Empire State », vol. 39, juin 1908, p. 650-661 ; « Editorials. The Australian Referendum : Its Significance and Its Lessons », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, septembre 1911, p. 553-554 ; *Progressive Men*, p. 61-70.

286 Comme le note dès 1912 un politologue américain : C.B. Galbreath, « Provisions for State-Wide Initiative and Referendum », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science,* vol. 43, septembre 1912, p. 83-84.

d'« autorité ». En vingt ans, plus de cinquante articles traitent du sujet dans *The Arena*. Au début des années 1890, McCrackan décrit le système suisse en détails, explique les différents dispositifs selon les cantons et en retrace les origines jusqu'aux *Landsgemeinden* de la région d'Uri au XIIIe siècle (des assemblées sur la place du village où les citoyens votent à main levée)[287]. La Suisse devient une république modèle : elle redonne le pouvoir au peuple et fournit un remède à la déchéance américaine que Flower résume par une sentence sans appel : « le gouvernement des *corporations*, par les *corporations*, pour les *corporations*[288] » ; elle permet donc de conjurer l'inversion totale des valeurs jadis formulées par Lincoln.

Au travail individuel des pionniers des années 1890, Sullivan et McCrackan, succède une phase d'organisation et de vulgarisation. Le pays connaît alors une véritable explosion d'écrits sur la démocratie directe et le modèle suisse[289]. Eltweed Pomeroy (1860–1924) se charge alors d'une campagne de sensibilisation à l'échelle nationale. Partisan de Bellamy, populiste du New Jersey, propriétaire d'usine qui fait participer ses employés aux bénéfices, il remplace Sullivan à la tête du *Direct Legislation Record* ; il dirige par ailleurs la National Direct Legislation League depuis sa formation en 1896. Son regard rétrospectif sur le mouvement dans un article de 1896 montre bien que la phase de découverte s'achève[290]. Dans quinze articles de fond entre 1896 et 1908, il explique le succès de la démocratie directe en Suisse et martèle ses arguments en faveur de son importation aux États-Unis[291]. Il voyage dans tout le pays pour promouvoir la réforme et organise

---

[287] McCrackan, « The Swiss Referendum », p. 457-464 ; « The Swiss and American Constitutions », vol. 4, juillet 1891, p. 172-178 ; « Books of the Day : Review by W.D. McCrackan of *Direct Legislation by the Citizenship through the Initiative and Referendum* by J.W. Sullivan », vol. 5, mai 1892, p. xxxii-xxxv ; « Proportional representation », vol. 7, février 1893, p. 290-297.

[288] Flower, « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », p. 424.

[289] Goebel, *A Government by the People*, p. 33.

[290] Pomeroy, « The Direct Legislation Movement and its Leaders », p. 29-43.

[291] Eltweed Pomeroy, « The Direct Legislation Movement and its Leaders », vol. 16, juin 1896, p. 29-43 ; « Fundamental Political Argument for Direct Legislation », *The New Time,* vol. 1, juillet 1897, p. 22-24 ; « The Fundamental Religious Argument for Direct Legislation », *The New Time*, vol. 1, août 1897, p. 80-81 ; « Representation Does Not Represent. Part I », *The New Time*, vol. 1, décembre 1897, p. 353-356 ; « Representation Does Not Represent. Part II », *The New Time*, vol. 2, janvier 1898, p. 14-17 ; « Direct Legislation The Workingmen's Issue », *The New Time*, vol. 2, avril 1898, p. 85-89 ; « Direct Legislation and Legislators », *The New Time*, vol. 2, mai 1898, p. 155-158 ; « The Dangers to Direct Legislation », *The New Time*, vol. 2, juin 1898, p. 378-380 ; « Direct Legislation : A Symposium. II. Objections Answered », vol. 22, juillet 1899, p. 101-110 ; « A Conversation with Eltweed Pomeroy on Direct Legislation and Social Progress », vol. 25, mars 1901, p. 317-323 ; « Needed Political Reforms (Number One) Direct Legislation ; or, the Initiative and the Referendum, and the Recall », vol. 28, novembre 1902, p. 464-470 ; « Practical Measures for Preserving Democracy : Two Argument Against Direct Legislation », vol. 31, février 1904, p. 153-157 ; « The Initiative : A Democratic Safeguard Against Class Government », vol. 35, janvier 1906, p. 46-48 ; « Direct Legislation in Cartoon », vol. 35, janvier 1906, p. 92-96 ; « The March of Direct Legislation », vol. 35, mars 1906, p. 271-273 ; « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter III. – Part I. The Recall », vol. 36, juillet 1906, p. 46-53.

les différentes Direct Legislation Leagues dans chaque État[292]. Les années 1900 voient donc la diffusion du système au niveau national. À partir de 1907, chaque numéro de *The Arena* comporte une rubrique sur l'avancée du mouvement, « Initiative and Referendum News », écrites par Ralph Albertson (1866-1951), secrétaire de la Massachusetts Referendum League et de la National Federation for People's Rule, militant des mouvements coopératifs, ancien membre de la communauté utopique géorgienne Christian Commonwealth Colony et rédacteur en chef de son magazine *The Social Gospel* [293]. Avec les éditoriaux de Flower, ils exposent les progrès de la croisade en Europe et aux États-Unis. En résumé, si McCrackan avait fourni aux réformateurs l'arme du savoir, Pomeroy, Albertson et Flower mènent ensuite la campagne.

Flower veut montrer, grâce au précédent suisse mais aussi aux nombreux intellectuels (économistes, réformateurs) et responsables politiques, syndicaux ou religieux des deux côtés de l'Atlantique, que la démocratie directe est une réforme raisonnable et efficace qui fait consensus chez les leaders d'opinion les plus éclairés[294]. Fidèle à sa mission journalistique, il cherche à vulgariser. Avec les spécialistes du sujet que sont Pomeroy, Albertson mais aussi le père de la démocratie directe en Oregon William U'Ren, Frank Parsons et d'autres sympathisants comme George H. Shibley, il publie une série d'articles, écrits à plusieurs mains et présentés sous forme de manuel d'initiation *(primer)* qui en résume les enjeux[295]. Il le réédite en brochure, cas à notre connaissance unique dans sa seconde période comme rédacteur en chef de *The Arena* qui montre

---

[292] William Dwight Porter Bliss, (éd.), *The New Encyclopedia of Social Reform, Including All Social-Reform Movements and Activities, and the Economic, Industrial, and Sociological Facts and Statistics of All Countries and All Social Subjects* (New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1908), p. 915. Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' », p. 220-221 ; *A Government by the People*, p. 36-37.

[293] Albertson continuera de travailler avec Flower après la faillite de *The Arena* : il deviendra rédacteur en chef adjoint du *Twentieth Century Magazine* et président de la maison qui l'édite, The Twentieth Century Company. Lettre de Flower à John R. Haynes, 2 janvier 1907, John Randolph Haynes Papers. Theodore Kallman, « The Pilgrimage of Ralph Albertson », *Communal Societies*, vol. 26, n° 2, 2006, p. 85.

[294] « Some Direct Legislation Advocates and their Opinions », *The New Time,* vol. 1, juillet 1897, p. 12-17 ; « Symposium on Direct Legislation. Letters from Eminent Men and Women. John P. St. John, Bolton Hall, Gov. Andrew E. Lee, Rev. John L. Scudder », *The New Time*, vol. 1, décembre 1897, p. 351-353 ; « Famous Statesmen and Economists on Direct Legislation », *The New Time*, vol. 2, janvier 1898, p. 11-13 ; « Some Trade Union Witnesses to Direct Legislation », *The New Time*, vol. 2, avril 1898, p. 83-85. « Some English Statesmen on Direct Legislation », p. 375-378 ;

[295] Leading New-World Authorities on Direct Legislation, Prepared by Professor Frank Parsons, Ph.D., President of the National Public-Ownership League and author of *The City for the People* ; Eltweed Pomeroy, President of the National Direct-Legislation League ; George H. Shibley, President of the People's Sovereignty League of America; Hon. J. Warner Mills ; Allan L. Benson ; Dr. C. F. Taylor ; Ralph Albertson, Secretary of the Massachusetts Referendum League ; J. P. Cadman ; Dr. J. R. HAaynes ; W. S. U'Ren ; and the Editor of *The Arena*, « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter I. – The Referndum », *The Arena*, vol. 35, mai 1906, p. 507-511 ; « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter II. – The Initiative », *The Arena*, vol. 35, juin 1906, p. 600-603. ; « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter III. – Part I. The Recall », vol. 36, juillet 1906, p. 46-54.

bien l'importance à ses yeux de la popularisation de cette réforme[296]. Largement diffusé selon Flower, le manuel corrige auprès de l'opinion les calomnies des ploutocrates[297]. La lutte contre les « misrepresentations » chez Flower mêle, dans le même mot, la quête de la vérité populaire et la rectification des dévoiements de la démocratie par une expression politique directe avec la recherche, par une éthique journalistique et une rectification des campagnes de désinformation dans la presse, de la vérité d'un regard adéquat au réel (la voix du peuple comme expression et vote). Flower participe activement au travail de synthèse, comme en témoigne sa correspondance avec le socialiste californien John Randolph Haynes. Haynes organise la California Direct Legislation League. Il contribue à l'adoption en 1902 d'un amendement à la Constitution californienne établissant la démocratie directe à l'échelle locale, puis en 1903 à l'instauration du système à Los Angeles. Grâce à lui, la reforme s'attire un large soutien, au-delà des clivages partisans[298]. Flower pose donc à cet homme de terrain différentes questions. Ses réponses seront ensuite recoupées avec celles d'autres réformateurs et réunies dans le *primer*[299].

Dans ses propres articles des années 1900, Flower relaie les avancées du mouvement et ce sont les villes qui sont l'épicentre de ce combat pour le « good government ». Par exemple, il se félicite en 1907 du système de commission mis en place à Des Moines pour gérer la ville. Ce « plan », en incluant dans son fonctionnement la démocratie directe, instaure un « vrai garde-fou démocratique ». Il répond aux besoins du peuple car, selon Flower, il modernise les procédures de contrôles et de contrepoids (« democratic checks and popular protective measures » selon ses termes) que les Pères fondateurs avaient gravé dans le marbre de la Constitution pour que la souveraineté populaire soit respectée[300]. Les *commission governments* étaient apparus et se développèrent d'abord au Texas en réponse à l'ouragan qui ravage Galveston en 1900. C'est le journaliste et photographe passionné de la Californie et du Sud-Ouest américain George W. James (1858-1923) qui écrit sur le sujet dans *The Arena*. Avec ses articles sur Galveston et

---

296 A Primer of Direct-Legislation (Trenton, NJ : The Arena, 1906). Brandt publie bien en 1903 un livre de Flower qui développe un éditorial d'octobre 1900 (*How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign*) mais la teneur historique (vendeur pour l'éditeur) et le regard distancié du document (bien que Flower en tire des leçons pour le présent) ne le placent pas dans la catégorie des écrits de l'immédiat produits comme partie intégrante d'une croisade. D'autres articles de The Arena seront réédités en 1908 mais par une autre maison d'édition : *In Defense of Free Speech ; five essays from The Arena (Trenton, N.J.), and written by B.O. Flower, Rev. Elliot White, Louis F. Post and Theodore Schroeder* (New York : The Free Speech League, 1908).

297 « This "Primer," published in pamphlet form, was widely circulated and did much to correct the misrepresentations of the partisans of privilege and friends of misrepresentative government ». Flower, *Progressive Men*, p. 68.

298 Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' », p. 225-225 ; *A Government by the People*, p. 86.

299 Lettre de Flower à John R. Haynes, 14 février 1906, John Randolph Haynes Papers.

300 Flower, « The American City The Storm Center in the Battle for Good Government », vol. 38, octobre 1907, p. 432. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 septembre 1907, John Randolph Haynes Papers.

Houston, il commence une série sur le redémocratisation des villes[301]. Flower, ensuite, s'occupe de Des Moines, la première ville à adopter le système hors du Texas, et Haynes était censé traiter de la charte de Los Angeles (malgré l'accord du militant californien, aucune trace de l'article en question ne subsiste dans les magazines de Flower)[302].

En 1909, Flower loue le rôle central qu'aurait joué *The Arena* dans l'acceptation progressive de la démocratie directe (« civic awakening ») : c'est grâce à son travail de sensibilisation qu'elle se serait imposée à Los Angeles ou en Oregon (en 1902)[303]. Cet État devient le « laboratoire *(experiment station)* » de la démocratie directe au début du siècle, grâce notamment à l'activisme de William U'Ren ; le militant progressiste en explique dès 1904 le fonctionnement dans un article pour *The Arena*[304]. Flower se fait l'avocat de l'Oregon. Il n'a de cesse de dénoncer la déformation des faits dans la presse à la botte des ploutocrates, le plus scandaleux étant l'affirmation, infondée, de l'échec du référendum dans cet État[305]. Au contraire, la mesure connaît un succès sans précédent, estime-t-il ; elle fait l'objet d'un consensus : le peuple, les républicains comme les démocrates l'ont accepté. L'expression de la volonté populaire permet la « renaissance » de l'État. Les pots-de-vin et le lobbying disparaissent, comme en Suisse. La démocratie directe institue politiquement ce que les magazines et les « prophètes réformateurs » forgent grâce à la culture imprimée : une pleine souveraineté du peuple, en d'autres termes son indépendance des « allégeances partisanes », ce qui se traduit par une demande de « solutions pratiques ». Une véritable dynamique de démocratisation s'enclenche (une contagion démocratique pour reprendre les métaphores que, dans sa vision religio-thérapeutique, Flower prenait au pied de la lettre)[306]. L'Oregon est le premier État qui adopte des primaires et l'élection

---

[301] George Wharton James, « Two Successful Experiments in Civic Government : Galveston and Houston. I. Galveston », *The Arena*, vol. 38, juillet 1907, p. 8-13 ; « Two Successful Experiments in Civic Government : Galveston and Houston. II. Houston and its City Commission », *The Arena*, vol. 38, août 1907, p. 144-149.

[302] Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 septembre 1907, John Randolph Haynes Papers.

[303] Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers. Il réitère ce constat dans ses mémoires. Flower, *Progressive Men*, p. 62-63.

[304] Flower, « Editorials. The Politico-Economic Awakening of the Anglo-Saxon World », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, juillet 1911, p. 359. William S. U'Ren, « The Operation of the Initiative and Referendum in Oregon », *The Arena*, vol.32, août 1904, p. 122. Voir aussi George H. Shibley, « Initiative and Referendum in Practical Operation », *The Arena*, vol. 40, août-septembre 1908, p. 142. Pour un analyse approfondie de la démocratie directe en Oregon, voir Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 115-137.

[305] Flower, « In The Mirror of the Present. Direct Legislation in Oregon and the Misrepresentation of the Reactionary Press », vol. 38, juillet 1907, p. 80-85 ; « In the Mirror of the Present. How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », vol. 38, septembre 1907, p. 318.

[306] L'expression de « contagion démocratique » se retrouve, dans son sens figuré, dans les écrits les universitaires de l'époque. C'est William E. Rappard qui l'utilise le premier (son article, publié dans *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, propose une bibliographie des articles de magazine, américains et britanniques, sur le sujet

directe des sénateurs en 1907 et son exemple inspire les rédacteurs de la Constitution progressiste de l'Oklahoma la même année (« a model of Populist-Progressivism », selon Nugent[307]) : ils incluent la démocratie directe et, ainsi, souligne Flower, protègent les producteurs des capitalistes qui « pillent » le fruit de leur travail[308].

À Los Angeles, la nouvelle charte entraîne en 1904 la première révocation d'un homme politique dans le pays. Le juge John. D. Works (1847-1928) sert de correspondant local à Flower[309]. Le rédacteur en chef de Boston considère cet événement comme un des plus « importants et encourageants » de l'histoire récente. Il l'analyse, d'une part, comme la réappropriation par le peuple du pouvoir confisqué (« spoliation ») par l'alliance des politiques véreux et des *corporations* et, d'autre part, le rétablissement du système américain qu'ils avaient détourné (« subversion ») :

> It, like the splendid success that has attended the operation of the Initiative and Referendum in Switzerland and in Oregon, points the way to a peaceable reclamation of government from grafters, the corrupt political rings, and party bosses, acting with corporate wealth for the spoliation of the people and the subversion of democracy[310].

Le terme « reclamation » souligne la finalité morale de tout mécanisme constitutionnel : il implique une réhabilitation morale et la reconquête du sens originel de démocratie subverti. Le système réinitialisé par la démocratie directe, tout rentre dans l'ordre. À la fin de son éditorial, Flower remercie Works de lui avoir fait part des « faits » qui ont étayé son argumentaire, or nulle part Flower ne nomme le conseiller municipal incriminé, ni ne donne les détails de l'affaire (James P. Davenport mêlé à une histoire de contrat attribué par la ville au *Los Angeles Times*, organe de la machine politique alors dominante et anti-syndicaliste ; or, dans la circonscription

---

où l'on retrouve, entre autres, Flower, McCrackan, Sullivan et Borgeaud). Ce texte donne le titre au texte de Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' »). Rappard, « The Initiative, Referendum and Recall », p. 114.

[307] Nugent, *Progressivism*, p. 82

[308] Flower, « Direct Legislation and Popular Government », vol. 39, mai 1908, p. 610 ; « The Politico-Economic Awakening of the Anglo-Saxon World », p. 359 ; « Democracy and Municipal Government ; or, How the Richest Town in the World is Ruled by the Referendum », vol. 32, octobre 1904, p. 390 ; « The Victory for Popular Government in Oklahoma and Its Political Significance », p. 543-545 ; « The American Commonwealth [Oregon] Where the People Really Rule », vol. 35, mai 1906, p. 523-526.

[309] John. D. Works fait l'historique de ce combat pour la « liberté morale et politique » dans *The Arena*. Contributeur dans la magazine de Flower, il deviendra, en tant que sénateur de Californie (1911-1917), le représentant au Congrès du combat pour la liberté médicale que mène Flower dans les années 1910 (voir chapitre 7). Déjà en 1909, il écrit sur le sujet de la guérison par la foi dans le magazine de Flower. John. D. Works, « A City's Struggle for Political and Moral Freedom », *The Arena*, vol. 41, mars-juin 1909, p. 352-357 ; « Medecine, Hypnotism and Religion », *The Arena*, vol. 41, janvier 1909, p. 41-46. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers.

[310] Flower, « In the Mirror of the Present. « A Significant Popular Victory in Los Angeles », vol. 32, novembre 1904, p. 546.

ouvrière de Davenport, le conseiller était perçu comme un pion des grandes compagnies). Ce silence est symptomatique de son approche du journalisme et sa définition des « faits » : soumis à une finalité didactique et morale, ils se limitent chez Flower aux actes ; les acteurs, parfois mentionnés, restent en arrière-plan. Il faut probablement y voir un effet de sa volonté de proposer des leçons morales et d'aller à la racine des problèmes : il généralise à partir d'exemples concrets qu'il inscrit dans un sermon ou un apologue.

L'euphorie qui imprègne son histoire de la redémocratisation du pays s'accompagne d'une réflexion politique sur les conditions de possibilité du réformisme. Comme d'habitude, Flower se concentre sur la sensibilisation de l'opinion et ne conçoit pas que la prise de conscience, certes nécessaire, n'est pas une condition suffisante pour transformer la société. Son analyse reste donc profondément abstraite. Aucune réforme n'est possible ni aucune ingénierie sociale efficace tant qu'existent des *boss* , des *machines* et des *corporations* – « the trinity of death » - pour les détourner et en profiter[311]. Les politiques sociales restent lettres mortes car des politiques corrompus achètent les voix et la soumission politique de leurs bénéficiaires. De même, les luttes des syndicats restent vaines tant que leur base peut être soudoyée et qu'elle vote « comme le désirent les millionnaires[312] ». La démocratie directe est donc pour lui la « réforme prioritaire[313] ». Même une réforme en apparence positive comme le gouvernement des villes par commission reste insuffisante. Flower prend l'exemple de Houston : la gestion admirable de la ville dépend de l'honnêteté des membres de sa commission. La situation reste précaire car la bonne gouvernance ne provient pas du système mais des hommes, or que se passera-t-il si les élites économiques corrompues *(privileged interests)* prennent le contrôle de la commission ? D'ailleurs, l'engouement pour le *commission government* lui paraît suspect car la « presse ploutocrate » l'alimente alors qu'elle discrédite par ailleurs la démocratie directe. Seuls le référendum, l'initiative populaire et le *recall*, réaffirme-t-il, peuvent protéger les « intérêts du peuple », c'est-à-dire le bien commun, et prévenir toute forme de corruption et de confiscation du pouvoir[314].

Il faut donc agir à la racine du problème : la condition préalable à toute amélioration est la purification de la politique (« *civic purity* ») et la Suisse fournit le mécanisme adapté à la situation : « the governmental machinery for a thorough redemption of our own republic[315] ». Son histoire le prouve. Avant l'introduction du référendum en 1848, la Suisse était gangrénée par les mêmes

---

311 Flower, Eltweed Pomeroy, « A Conversation with Eltweed Pomeroy on Direct Legislation and Social Progress », vol. 25, mars 1901, p. 317.

312 Flower, « Notes and Announcements. Recent Industrial Troubles », p. xxiv.

313 Flower, *Progressive Men,* p. 69.

314 Lettre de Flower à John R. Haynes, 16 juillet 1907, John Randolph Haynes Papers.

315 McCrackan, « Review by W.D. McCrackan of *Direct Legislation* », p. xxxiii.

maux que les États-Unis. Puis, la paix et la nationalisation des moyens de transport remplacèrent, immédiatement pour la première et progressivement pour la seconde, la guerre civile et les monopoles. La pauvreté crasse et la richesse ostentatoire disparurent[316]. La démocratie directe résout le problème des grèves, lieux de tous les outrages aux États-Unis. Flower prend comme exemple les violences des ouvriers mais surtout du gouvernement lors de la grève Pullman de 1894 : sous prétexte d'obstruction de la circulation du courrier, le président Cleveland envoie des troupes fédérales pour « aider » les *corporations* et mater la rébellion. Il souligne aussi l'impuissance des pouvoirs publics face aux magnats des chemins de fer comme à l'été 1902 où ni Roosevelt ni le procureur général Knox ne peuvent faire fléchir George Baer, président de la Reading Railroad Company, alors porte-parole du patronat dans la grève du charbon en 1902. *A contrario*, dans une « vraie république » comme la Suisse, le gouvernement représente le peuple et non les *trusts* ; fort, il sait mettre un terme aux conflits rapidement : 48 heures seulement sont nécessaires au gouvernement pour forcer les dirigeants à trouver un accord avec ses ouvriers. En outre, le public, vigilant, peut efficacement interpeller ses élus quand il repère une violation de ses droits (comme quand un entrepreneur rachète une ligne et nomme tous ses amis au conseil d'administration)[317].

Flower et ses contributeurs veulent répéter cette histoire idéalisée sur le sol américain. Le précédent suisse montre comment la refonte des institutions politiques conduit mécaniquement à la « liberté économique » qu'il n'entend pas comme le laissez-faire qui ne mène qu'à la guerre de tous contre tous et finalement à la monopolisation par les plus forts des richesses mais comme la création d'un cadre strict qui favorise un environnement concurrentiel équitable (*level playing-field*) et donc l'égalité des chances. Ne pas s'attaquer à la racine du mal condamne les pouvoirs publics à l'impuissance : les lois antitrust par exemple vont certes dans le bon sens mais, dans le fond, ne sont que des palliatifs inadéquats (« the recent emasculated and miserably impotent trust legislation ») pour la magnitude du problème à traiter[318]. La démocratie directe, au contraire, « rendrait l'autocratie ou la ploutocratie impossible », d'où les efforts de « Wall Street » et de ses « sbires », les politiques comme Henry Cabot Lodge, pour bloquer cette réforme[319].

---

316 Pomeroy, « The Direct Legislation Movement and its Leaders », p. 30 ; « Direct Legislation : A Symposium II. Objections Answered », *The Arena*, vol. 22, juillet 1899, p. 109. O.K. Hewes, « Switzerland and her Ideal Government ; or, Direct Legislation in the Alpine Republic », *The Arena*, vol. 33, avril 1905, p. 373.

317 Flower, « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », p. 422.

318 *Ibid.*, p. 424 ; « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 264.

319 Lettre de Flower à Walter Clark, 15 septembre 1906, *in* Aubrey Lee Brooks et Hugh Talmage Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 2* (Chapel Hill : University of North Carolina, c1948-1950), p. 80.

B. Démocratie directe et progrès social

Pour Flower, les Suisses utilisent un « mécanisme flexible, rapide et efficace pour mettre en œuvre des réformes et réaliser des changements profonds[320] ». La démocratie directe est le meilleur moyen pour réorganiser le pays sur des bases plus justes car elle touche à l'organisation même du système politique. Cette refonte du politique permet selon Flower de remédier aux distorsions produites par des décennies de laissez-faire et de législation de classe : elle met un terme à la confiscation du pouvoir par une minorité et le redonne au « peuple »[321]. Flower en fait un marqueur du réformisme : il juge les positions politiques à l'aune de leur attitude envers cette mécanique démocratique. La réception favorable du Parti populiste au modèle suisse et l'inclusion de l'initiative populaire, du référendum, et de l'élection directe des sénateurs dans son programme de 1892 (« Omaha Platform ») montrent sa volonté de rétablir une « démocratie pure » et d'en finir avec « le favoritisme gouvernemental ». Le populisme, jusqu'à la disparition du mouvement, sera le fer de lance, dans le champ politique, de la démocratie directe[322]. Flower ne sépare pas la croisade populiste de la campagne pour le référendum et l'initiative populaire : son essor, concomitant des premiers articles sur le modèle suisse qu'il publie, participe de la même dynamique réformatrice. La presse radicale d'ailleurs relaie l'agitation de la Direct Legislation League. Par exemple, en 1896, le journal populiste *Kansas Agitator* et le socialiste *Appeal to Reason* encouragent ses lecteurs à se rendre à la convention de la Ligue à Saint-Louis le 21 juillet organisée par Flower, Sullivan, Pomeroy mais aussi Edward Bellamy et des populistes engagés comme Ignatius Donnelly et Annie L. Diggs. Que cette conférence se déroule dans la même ville et un jour avant la convention populiste montre les liens tissés entre les différents mouvements réformateurs : les militants de la démocratie directe recommandent à leurs compagnons engagés en parallèle dans le People's Party ou le National Silver Party d'influencer les discussions pour inclure la réforme dans leurs programmes (avec succès pour les populistes)[323]. Les socialistes incarnent eux aussi ces valeurs démocratiques : ce sont de « purs démocrates (*fundamental democrats*) » et des défenseurs de la liberté car la démocratie directe est inscrite dans leur

---

320 Flower, « Authoritative Statements as to the Practical Working of Direct-Legislation in Switzerland and America », p. 322.

321 Flower, « Notes and Comments. Political Economy and Present-Day Civilization : A Criticism », p. 589.

322 Flower, « Pure Democracy », p. 272. Goebel, *A Government by the People*, p. 34-35. Postel, *The Populist Vision*, p. 159, 277, 286. « Populist Party Platform of 1892 ».

323 Article sans titre, *Kansas Agitator*, 10 avril 1896, p. 1. « Direct legislation meeting », *The Appeal to Reason,* 14 juillet 1896, p. 4. « Direct Legislation League », *The New York Sun*, 22 juillet 1896, p. 3.

programme[324]. En 1896 le parti socialiste, le premier, adopte « sans équivoque » l'ensemble de ces réformes (*recall* inclus, contrairement aux populistes)[325]. Grâce à ces dispositions, aucun danger que le mouvement ne sombre dans le « despotisme bureaucratique » que porte sa tendance à la centralisation[326]. La démocratie directe fonctionne donc comme la condition de possibilité mais aussi le garde-fou du réformisme fondé sur l'interventionnisme gouvernemental. Flower se félicite de surcroît que les syndicats, et en particulier l'American Federation of Labour de Samuel Gompers, apportent leur soutien[327]. En 1908, il redoute l'élection de William H. Taft, farouche adversaire de la démocratie directe[328]. Il se réjouit que le candidat Wilson ait milité pour l'initiative populaire et le référendum dans son discours du 19 septembre 1912 à Détroit : son élection inaugure un nouvelle ère démocratique[329]. La figure d'U'Ren concentre ces différentes filiations : ex-populiste, il rassemble dans sa Direct Legislation League une coalition composée de membres de syndicats et de la Farmer's Alliance de l'Oregon[330].

L'exemple de Flower permet une relecture des facteurs d'explications classiques de la démocratie directe. Ni héritage du populisme, ni composante du progressisme, ni conséquence logique de la malléabilité des institutions politiques de l'Ouest (où le mouvement s'implante le plus et le plus rapidement : 19 États en 1920 contre seulement deux le Sud et à l'Est), elle fonctionne selon la logique propre des dynamiques réformatrices. Le populisme est une

---

[324] C'est grâce au garde-fou de la démocratie directe que Flower, finalement, accepte le socialisme et s'engage en sa faveur, comme il le confie à Edward Bellamy : « You know a few years ago I had great apprehension in regard to socialism. I feared that it would sound the knell of that freedom necessary to intellectual growth and independence. With a purely democratic method of government, however, such as the Initiative and Referendum provide, a [*sic*] and the destruction of the money power or the interested class in government the objection disappears ». Lettre de Flower à Edward Bellamy, 9 août 1897, Edward Bellamy Correspondence 1850-1898 (MS Am 1181-1181.3), Houghton Library, Harvard College Library, Harvard University. Flower, *Progressive Men*, p. 89.

[325] Eugene Debs s'exprime d'ailleurs à la convention de la Direct Legislation League à Saint-Louis. « A Busy Week in St Louis », *The Norfolk Virginian*, 21 juillet 1896, p. 1. « Socialist Labor Party », *The Appeal to Reason,* 29 août 1896, p. 1.

[326] Flower, *Progressive Men*, p. 83, 85, 89, 95.

[327] Flower, « Topic of the Times. Organized Labor and Direct Legislation », vol. 27, mai 1902, p. 533-535. Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' », p. 219 ; *A Government by the People*, p. 39-40. Le soutien de l'AFL semble improbable à première vue car le syndicat s'était dissocié de l'analyse antimonopolistique des problèmes du pays. Gompers ne croyait guère en un syndicalisme politiquement indépendant, se méfiait des élus et craignait de voir son mouvement sombrer dans les controverses partisanes. Pour Goebel, son appui à la démocratie directe s'explique car, justement, le système permettait d'extraire les réformes des logiques partisanes et donnait la possibilité au public de promulguer ses propres lois.

[328] Lettre de Flower à George Earle Chamberlain, le 14 août 1908, George Earle Chamberlain Papers.

[329] « The people have been misled and deceived so frequently by their leaders that many despaired of the reestablishment of the old democtaric ideals in the country. […] Nothing has been so discouraging to friends of fundamental democracy in the last thirty years than the inability of the people to be heard by the law-makers, and the increasing tendency of the executive departments to usurp legislative function of government ». Lettre de Flower à Woodrow Wilson, 15 février 1913, Woodrow Wilson Papers.

[330] Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 127-137.

condition suffisante mais pas nécessaire du développement de la démocratie directe : les États de la côte Ouest ne sont que modérément populistes alors que la réforme reste confidentielle dans le Sud, où la révolte agraire a une forte influence dans les années 1890. Les grands progressistes de l'Est, comme Robert La Follette, ne s'enthousiasment guère et la mesure, en général, peine à séduire dans cette région. Les États les plus récents n'accueillent pas plus la réforme : l'Arizona et l'Oklahoma l'acceptent mais pas le Nouveau Mexique ; la Californie l'adopte 60 ans après qu'elle devienne un État. L'exemple de Flower révèle en fait la logique plus idéologique (et morale) que partisane ou géographique qui unit les partisans de la démocratie directe. C'est la tradition antimonopolistique qui lie les différents acteurs dans des coalitions par nature fluides et nébuleuses puisque réunies par ce qui n'est, après tout, qu'un sentiment radical-progressiste sans vecteur politique précis[331].

Cette « réforme fondamentale » donne aux citoyens les instruments pour améliorer leur situation et construire leurs propres « palliatifs ». Les exemples concrets montrent d'ailleurs qu'ils utilisent rarement le référendum (son effet dissuasif est suffisant pour Flower) et proposent des mesures plutôt conservatrices : point de risque de révolution ou de règne de la populace mais un système caractérisé par l'ouverture, la confiance et la stabilité qui ne peut faire avancer le pays[332]. Grâce à l'initiative populaire, ils ne soumettent au vote que des propositions réfléchies, après de mûres discussions et une réflexion collective (un certain nombre de signatures sont nécessaires). Flower considère la démocratie directe comme l'adaptation de la démocratie délibérative au gigantisme de la société industrielle : un mécanisme consensuel de prise de décision fondé sur la délibération de tous, par tous et pour tous, qui permet un réformisme graduel. Comment délibérer démocratiquement quand, dans les grandes métropoles modernes, le débat en face à face n'est plus possible ? Comment laisser s'exprimer les individus quand la géographie (nationale, voire mondiale) des problèmes et la démographie (exponentielle) des acteurs du processus démocratique les rendent insignifiants ? L'exemple suisse fournit une solution au plus grand problème de l'époque : « how to enable great masses of people to govern themselves directly[333] ». Puis, la pureté démocratie retrouvée et le *self-government* adapté au changement d'échelle, toutes les conditions du progrès sont donc remplies : le pays renoue avec son génie démocratique. Flower, en somme, modernise la formule du progrès, en d'autres termes les principes actifs qui fondent le système, permettent son évolution et lui confèrent un effet

---

[331] Goebel, « 'A Case of Democratic Contagion' », p. 214-216 ; *A Government by the People*, p. 7.

[332] Flower, « Democracy and Municipal Government ; or, How the Richest Town in the World is Ruled by the Referendum », vol. 32, octobre 1904, p. 380. Lettre de Flower à John R. Haynes, 30 octobre 1907, John Randolph Haynes Papers.

[333] Flower, « Review of *The Rise of The Swiss Republic* by W.D. McCrackan », vol. 6, septembre 1892, p. xliv.

thérapeutique. Il illustre les bienfaits de la démocratie directe avec l'exemple suisse – ses habitants seraient les plus heureux d'Europe – mais aussi avec Brookline, ville modèle du Massachusetts gérée sur le « modèle suisse »[334] :

> We shall have a renaissance of republicanism in its purity […] and the return of the fittest to government from which they have been banished by the corrupt party-bosses, the partisan machines and the rich corportation and privileged interest seeking special privileges and public rights at the hands of venal politicians who have long misrepresented the people[335].

Flower habite à Brookline, au n° 153, Aspinwall Avenue, et ne peut donc que constater son admirable administration, morale et efficace[336]. Une fois le peuple responsable et pleinement souverain, c'est-à-dire une fois qu'il devient son propre législateur, les innovations sociales s'ensuivent logiquement. Brookline met à la disposition de la population des aménagements modernes : des bains publics, une bibliothèque et de meilleures écoles. La ville offre d'autres avantages : une prospérité tranquille, moins d'impôts et, plus remarquable car à la pointe des politiques sociales, un système de retraites pour ses fonctionnaires[337].

Qu'une ville du Massachusetts soit le lieu de ces améliorations politiques et sociales n'a rien de surprenant pour Flower puisque « l'initiative populaire adapte simplement le principe bien établi en Nouvelle-Angleterre de l'assemblée générale des habitants de la commune *(town-meeting)* à une civilisation plus étendue et plus complexe[338] ». Contrairement à l'inflation législative qui paralyse le Congrès et qui appartient à un stade antérieur de l'évolution (« the vast productivity of low organism whose offspring are weak ; and most of them useless and destroyed »), la démocratie directe s'apparente à une organisation plus évoluée qui produit peu de lois mais pleines de sagesse (« a high organism whose offspring are few, highly developed ; and most of them live »)[339]. La rhétorique spencérienne naturalise et légitime ce que les opposants à la démocratie directe présentent comme une innovation dangereuse et un facteur de désordre social

---

[334] Le Brooklyn (et non Brookline) idéal de John McCoy est d'ailleurs régi par un système référendaire dans son utopie *A Prophetic Romance, Mars to Earth*. Flower, « Democracy and Municipal Government », p. 388 ; « An American Municipality for Two Hundred Years Under Direct-Legislation », vol. 35, janvier 1906, p. 70 ; « Brookline : A Model Town under the Referendum », vol. 19, avril 1898, p. 505-519.

[335] Flower, « Democracy and Municipal Government », p. 391.

[336] Lettre de Flower à Edward Bellamy, 9 août 1897, Edward Bellamy Correspondence. « Editor Flower Charged With Fraud ». *The Evening Times*, (Washington, DC), 17 février 1897, p. 1.

[337] Flower, « Pensioning Public Servants : Brookline Leads the Way », vol. 33, juin 1905, p. 656.

[338] Leading New-World Authorities on Direct Legislation, « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter II. – The Initiative », *The Arena*, vol. 35, juin 1906, p. 602.

[339] Pomeroy, « Objections answered », p. 101 ; « Practical Measures for Preserving Democracy : Two Argument Against Direct Legislation », *The Arena*, vol. 30, février 1904, p. 156.

(Flower ouvre d'ailleurs les pages de *The Arena* à ces critiques)[340]. La démocratie directe s'inscrit dans l'évolution naturelle de l'Amérique de la simplicité à la complexité. Il faut donc imiter le sens de l'adaptation européen qui a fait ses preuves : « [direct legislation and many other reforms] are among the wise changes that have been successfully introduced in one or more European countries to meet changed conditions and the increasing demands of the complex social organism[341] ». Flower prétend que l'incapacité des Américains à adopter des « méthodes démocratiques appropriées à ces nouvelles conditions » expliquent « l'oppression des *trusts* et des monopoles[342] ». La forme démocratique doit s'adapter à un nouvel environnement qui exige de nouvelles fonctions, ici perpétuer le rôle central de l'individu dans la démocratie américaine alors qu'il est décentré par le changement d'échelle. Cette logique fonctionnaliste, en quelque sorte le pendant mécaniste formulé par les sciences sociales à la dynamique biologique de l'évolutionnisme, permet à Flower de proposer une modernisation certes inéluctable mais surtout bénéfique, progressiste et conservatrice à la fois car elle ne fait pas perdre son génie démocratique au pays : il change de taille sans se métamorphoser, c'est-à-dire sans modifications morphologiques et structurales. Flower compare ce changement à l'évolution technologique ; l'activité reste la même, seul l'outil change :

> Here were practical and effective tools for the preservation and conservation of popular representataive government which met the changed conditions of the present just as the modern harvester and thresher meets the changed conditions that distinguish the present from the days when the scythe, the sickle and the flail met the requirements of the farmer in the handling of his grain[343].

Le choix de la comparaison agricole n'est guère surprenant étant donné, d'une part, l'ampleur des bouleversements qu'a connue le monde agricole avec sa mécanisation et son insertion dans les marchés mondiaux et, d'autre part, le rôle fondateur de la révolte agraire dans son parcours : les populistes, comme Flower, veulent moderniser le fonctionnement du pays pour perpétuer ses valeurs originelles.

Ce processus de légitimation montre qu'une lecture exceptionnaliste conditionne la réception des emprunts à l'Europe. Flower et ses contributeurs s'efforcent d'euphémiser le caractère étranger de leurs importations. Évolution naturelle du pays, la démocratie directe

---

[340] Pour un exemple de critique, voir Dr. Ellis P. Oberholtzer, « Direct Legislation in America », *The Arena*, vol. 24, novembre 1900, p. 497-505. Historien, Oberholtzer avait écrit *Referendum in America* en 1893.

[341] Flower, « The Inheritance Tax in England », vol. 24, décembre 1900, p. 656.

[342] Flower, « The Election in New Zealand. The Signal Victory of Premier Seddon's Party », vol. 35, mars 1906, p. 325.

[343] Flower, « How to Make the Republic the Greatest World Power », p. 539.

s'enracine dans la tradition démocratique du pays : *town-meetings* de la Nouvelle-Angleterre et *local option* dans tout le pays (droit des membres d'une communauté donnée à décider d'une politique spécifique, notamment en matière de tempérance). Il faut montrer que la réforme « n'est pas non-américaine[344] ». Pour imposer la démocratie directe dans le débat public, les réformateurs se doivent donc d'acculturer les idées européennes, ce qui commence par une traduction dans une langue acceptable pour la communauté américaine[345]. Pomeroy, à propos de Sullivan, se souvient de cette américanisation du référendum et de l'initiative populaire :

> One of his best contributions to the movement has been the popularization of the name, Direct Legislation. At first it was generally known as Initiative and Referendum which have an alien sound. Direct Legislation is more comprehensive, including the town meting as well, and it expresses the meaning of the movement better[346].

Par ailleurs, seul le référendum facultatif, où les citoyens ne votent pas toutes les lois mais seulement si un nombre suffisant d'habitants le demande par pétition, peut s'adapter aux États-Unis[347]. Le processus d'acculturation est complet vers la fin de la première décennie du nouveau siècle quand les articles de U'Ren et les analyses de son système par d'autres dans *The Arena* ne se réfèrent plus à la Suisse mais à l'histoire immédiate de la réforme sur le sol américain[348].

La pureté politique ne relève pas uniquement de l'idéal à restaurer mais aussi d'un processus volontariste : les dispositifs préventifs de la démocratie directe permettent de faire pression sur les législateurs afin qu'ils choisissent des politiques en accord avec les bien commun. En effet, tout progrès social est impossible à moins que des hommes ou des femmes de qualité,

---

344 « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter I. – The Referendum », p. 507 ; « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter II. – The Initiative », p. 600-603.

345 L'exemple de Flower complexifie ainsi le récit proposé par Rodgers dans *Atlantic Crossings*. Selon l'historien, les échanges d'idées transatlantiques au tournant du siècle marqueraient une « phase distinctive dans la passé américain » où les États-Unis s'ouvrent aux « modèles étrangers » qui font la une des journaux et comptent dans le débat politique intérieur. Cette période se distinguerait du premier XIXe siècle où le pays se considère comme « l'avant-garde du mouvement démocratique mondial » et de la période contemporaine où, depuis 1945, la conviction exceptionnaliste a fait son retour : les États-Unis retombent dans « l'hubris » et pensent leur expérience unique et donc les exemples étrangers inutilisables et inexportables. Flower et son cercle illustrent bien l'intérêt des réformateurs pour les modèles allochtones : ils en usent comme autant d'arguments dans les débats américains. Néanmoins, la nécessité d'acculturer ces importations souligne bien la persistance de l'exceptionnalisme : ils appartiennent à un monde progressiste cosmopolite mais cela ne les empêche pas de nourrir des sentiments nationalistes. Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 3-4.

346 Pomeroy, « The Direct Legislation Movement and its Leaders », p. 35-36.

347 John R. Commons, « Direct Legislation in Switzerland and America », *The Arena*, vol. 22, décembre 1899, p. 725. Edwin Maxey, « The Referendum in America », *The Arena*, vol. 24, jullet 1900, p. 47.

348 William S. U'Ren, "The Operation of the Initiative and Referendum in Oregon," *The Arena* 32 (August 1904): 122. George H. Shibley, "Initiative and Referendum in Practical Operation," *The Arena* 40 (August-September 1908): 142.

honnêtes et vertueux, détiennent le pouvoir. La démocratie directe dissuade les politiques véreux et empêchent les autres élus de sombrer dans la corruption puisque le peuple peut, grâce au référendum, apposer son véto aux lois contre son intérêt, passer outre leurs prérogatives législatives, et même les révoquer ; elle permet aussi d'imposer, grâce aux initiatives populaires, les réformes nécessaires pour remettre en ordre le pays. Elle rend possible le « réveil civique » que Flower appelle de ses vœux : placer les principes au dessus des logiques partisanes. Une mécanique du progrès offre une architecture pour prendre des décisions justes et séparer, parmi les politiques, le bon grain de l'ivraie. Elle assure, en somme, la pérennité de sa vision morale dans une époque industrialisée.

Dans cette personnalisation du pouvoir politique, l'étendue des prérogatives de l'État n'est pas en soi un problème puisque qu'il n'est qu'un moyen, un instrument qui, *in fine*, appartient à tous. La question de l'interventionnisme ne se pose pas en tant que telle et Flower peut donc soutenir des politiques d'emploi public ou des nationalisations sans que cela ne remette en cause sa conception de la liberté individuelle. Cette rhétorique populiste se focalise en revanche sur le caractère de l'homme d'État qui détermine toute politique :

> [Populists] spoke of the state as the creation and property of people like themselves. Greedy, tyrannical men had usurped that birthright ; government power itself was not the problem. Everything depended on what kind of men and what ideas and ethics sat in the statehouse, the Capitol, and the White House[349].

Les mesures concrètes pour réformer la société peuvent donc émerger sans être contrecarrées par les manœuvres politiciennes. Réappropriée par le peuple, la politique comme processus décisionnaire semble déserter les politiciens : ils deviennent les simples administrateurs du bien commun, c'est-à-dire des politiques choisies par les citoyens, un type de gouvernement « fondé sur les principes rationnels de la gestion des entreprises *(business principle)* », selon McCrackan[350]. L'image du politique ici évoque celle du pasteur ou du médium : un vecteur neutre, un simple intermédiaire qui tire son autorité d'une instance supérieure, le peuple. L'idéal de Flower et ses proches sur la démocratie directe repose sur un double paradoxe : de la vertu des gouvernants dépend tout le système mais ils en font des simples porte-paroles, déterminants mais passifs ; des procédures institutionnelles sont nécessaires à la vertu populaire naturelle pour qu'elle s'exprime. Flower en est conscient : dans l'introduction à son *primer*, il note que le terme le plus utilisé alors pour la démocratie directe, « direct legislation », est impropre puisqu'il faudra

---

349 Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 41.

350 McCrackan, « The Swiss Referendum », p. 463. Flower, « How to Make the Republic the Greatest World Power », p. 539.

toujours un agent pour exécuter la volonté populaire. La transparence et l'immédiation, impossibles, nécessitent donc des intermédiaires que Flower veut vertueux, entiers, transparents. C'est le sens du référendum, de l'initiative populaire et du *recall* : à défaut de législation sans représentants, le système doit s'assurer de la qualité des politiques et donc les soumettre à des mécanismes préventifs de contrôle populaire ; le terme plus approprié serait alors, explique-t-il, « guarded representative government »[351]. C'est le sens aussi de son idéal d'une presse comme médium de l'immédiat et, plus largement, d'une époque où le peuple, notamment ses marges géographiques (périphérie agraire) et sociales (fermiers, ouvriers, femmes), se réveille et cherche à s'éduquer (l'éducation populaire par la presse radicale, le populisme ou le socialisme). Des porte-paroles, intellectuels comme Flower et politiques comme William J. Bryan ou les populistes, canalisent cette volonté populaire de prendre la parole. En 1896, les foules n'accourent-elles pas écouter Bryan qui, à l'arrière d'un train, dans des salles de conférences ou des *camp meetings*, prêche la bonne parole démocratique dans ce qui s'avère être la première campagne où un candidat va à la rencontre des électeurs ? Littéralement, ils portent la parole du peuple, rôle à la fois central et secondaire, finalement christique. Le peuple est au centre mais ce sont les politiques qui l'accouchent de son génie ; ce sont des êtres au-dessus du commun des mortels qui incarnent le peuple et communiquent le panégyrique des vertus communes. Ce paradoxe de la rhétorique populiste n'a aucun sens si l'on ne prend pas conscience de cet enracinement chrétien (ou alors il revêt le sens cynique du tribun démagogue et hypocrite qui fait avancer sa carrière en feignant de se battre pour le peuple)[352]. C'est le sens de la phrase finale du discours de la Croix d'or de Bryan qui, par synecdoques progressives, assimilent un Bryan martyr, les producteurs et l'humanité : « You shall not press down upon the brow of labor this crown of thorns; you shall not crucify mankind upon a cross of gold ». Bryan aurait ouvert ses bras en croix, comme pour un sacrifice, et serait ainsi entré dans l'histoire. L'*imitatio dei* donne sens au populisme comme *vox populi, vox dei* : le réformateur, comme le Christ, est un ventriloque du peuple.

La démocratie directe permet non seulement de se débarrasser des corrompus mais aussi de se concentrer sur les améliorations sociales qui relèvent davantage de « politiques populaires » (*people's politics*, pour risquer le néologisme) que de « politiques sociales *(social politics)* ». Flower et McCrackan cherchent, pourrait-on dire, à rester à fleur de peuple. Ils appartiennent à ce monde d'experts autodidactes à la marge de l'université et de la professionnalisation concomitante des professions, « self-taught experts working on the intellectual margins of imperfectly

[351] Flower, « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter I. – The Referendum », p. 507.

[352] Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 24.

professionalized fields » pour reprendre la formule de Rodgers[353]. Dans ce monde d'amateurs, le concept sociologique de « société », qui envahit à l'époque le monde universitaire *via* l'essor de la sociologie, n'a pas vraiment cours, ou plutôt il commence à peine à prendre[354] : la « société » comme « réalité distincte de l'ensemble des individus qui la composent » pense le lien social comme une mécanique et tend à éclipser les anciennes solidarités organiques et horizontales (fictives ou non : nous nous intéressons aux valeurs que se donne le groupe et pas au comportement concret qu'il adopte) qui fondaient la communauté *(commonwealth)* ou le peuple. Il s'agit aussi d'une question de regard : son extériorisation, par la posture scientifique, vers une position de surplomb, abstraction qui, littéralement, perd de vue la possibilité que les individus peuvent penser leurs relations dans d'autres termes et s'instituer à partir d'une expérience commune historique et anthropologique[355]. Flower et McCrackan ne considèrent le réformisme ni comme une ingénierie sociale administrée uniquement par des acteurs extérieurs au public, par exemple des agents gouvernementaux ou des travailleurs sociaux (la solidarité verticale), ni comme la professionnalisation du sentiment moral préconisé par William James. Il s'agit davantage d'un bricolage entre l'abstraction ancienne du « peuple » et l'extériorisation des politiques sociales que permet l'essor des sciences sociales. Son lexique de l'engagement social va dans le même sens : il oscille entre l'immanence des liens moraux d'abord interpersonnels que suppose la « fraternité » chrétienne et la mécanique d'abord sociale, prise en charge par le politique, qu'implique la « solidarité »[356]. Flower veut à la fois préserver cette immanence d'une

---

[353] Rodgers, *Atlantic Crossings,* p. 26.

[354] Rodgers, *Contested Truths,* p. 169-170. Les bases de données confirment cette évolution : les ouvrages numérisés dans *Google Books* ou les journaux dans *Chronicling America* et *Newspaper.com* à première vue ne montrent pas d'évolution (nous n'avons donc pas reproduit la capture d'écran en annexe). L'on touche ici à une des limites de l'analyse quantitative des usages lexicaux. En effet, le sens des mots évolue et un rapide survol des occurrences du terme « society » dans ces bases de données révèle, malgré tout, une évolution de l'usage. Pour le début du XIXe siècle, les premiers résultats ont trait, presque exclusivement, au sens d'« association savantes » (et dans une moindre mesure « relations mondaines » et « interactions amicales, compagnie »). Les occurrences du mot au tournant du siècle montrent que le sens de « communauté organisée d'individus conçue comme une réalité distincte de l'ensemble des individus qui la composent » gagne du terrain, notamment dans les milieux universitaires, avec par exemple l'ouvrage de Lewis H. Morgan *Ancient Society* ou l'article de Frederick J. Turner où il présente sa thèse du front pionnier (« The West, at bottom, is a form of society rather than an area ». Lewis Henry Morgan, *Ancient Society ; or, Researches in the Lines of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization* (New York : H. Holt and Company, 1877). Frederick Jackson Turner, « The Problem of the West », *The Atlantic Monthly,* vol. 78, septembre 1896, p. 289.

[355] C'est finalement ce qu'E. P. Thompson et les historiens comme Johnston tentent de recouvrer : comment un groupe se définit lui-même. Restaurer le regard immanent et projectif d'un groupe social est le moyen de lui redonner la capacité de se penser en acteurs de l'histoire et donc, *in fine*, d'agir et de transformer leur monde *(agency)*.

[356] L'idée de « peuple », dans la conception qui nous intéresse ici, s'est forgée dans le premier XIXe siècle en réaction au système complexe de représentation instauré par les Pères fondateurs qui filtre et police l'opinion publique : le peuple, chez Madison ou Adams par exemple, est souverain mais il ne règne qu'indirectement sur les affaires du pays. C'est cette classe moyenne radicale d'artisans, de fermiers et de petits bourgeois décrite par Bruce Laurie qui

communauté ou d'un organisme composé d'individus concrets qui, ensemble, formeraient le « peuple », tout en se saisissant des outils modernes de connaissance de la société. Tout du moins, il veut maintenir le lien entre une volonté populaire et le regard extérieur du progressiste, ambivalence qui expliquerait ses déceptions dès lors que le « peuple » ne suit pas la voie du progrès[357]. Pour reprendre les concepts, alors tout récents (1887), du sociologue Ferdinand Tönnies, il cherche une *via media* entre *Gemeinschaft* et *Gesellschaft*, une communauté qui n'abolit pas l'individu mais ne se contente pas d'une simple association selon les intérêts de chacun et les lois de la rationalité instrumentale.

Quand il écrit ses mémoires en 1914, Flower se félicite de l'avancée de la démocratie directe : comme pour le droit de vote pour les femmes, le référendum et l'initiative populaire ont été adoptés par de nombreux États (19) et la dynamique enclenchée lui semble irrésistible[358]. Les socialistes militent pour cette réforme depuis 1896, le Parti progressiste de Theodore Roosevelt l'inscrit dans son programme en 1912 et le président Wilson la défend dans sa campagne. Ce qui apparaissait comme insensé vingt ans plus tôt, entaché de ses liens avec le populisme, le socialisme et les magazines radicaux comme *The Arena*, semble accepté[359]. Toujours optimiste, jusqu'à l'aveuglement, il se garde bien de mentionner les dissensions au sein du parti démocrate qui conduisent à ne pas inclure la démocratie directe dans le programme de 1912. À cette époque, si la réforme, en général, gagne du terrain, l'enthousiasme de Flower doit être nuancé au regard de l'éclatement géographique de ces progrès : avancées stupéfiantes dans l'Ouest (tous les États sauf

---

cherche à libérer le « peuple » de ces restrictions. Elle trouve en Andrew Jackson son héros. Une part de Flower perpétue cette tradition ; elle s'incarne dans la classe moyenne radicale qui allie réformateurs et ce « peuple » utopique qui fusionne ouvriers, paysans, petite bourgeois, et classe moyenne. Rodgers, *Contested Truths,* p. 80-88. Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 15.

357 Il est également tentant de voir dans la veine vitaliste du progressisme et dans les extensions spirituelles de la logique protestante une nostalgie, par une sorte de compensation individualiste, de ce que la construction du regard sociologique est en train d'éclipser : une expérience directe, non médiatisée, du monde. Forme amoindrie puisque l'immédiateté de l'expérience ne se rêve plus qu'à l'échelle du lien de l'individu avec lui-même ou le cosmos et non plus à l'échelle du lien direct et immanent entre les membres du groupe qui fabriquerait le commun (*commonwealth* ou peuple).

358 L'histoire est en marche du moment que les réformateurs ne baissent pas leur garde s'entend. En 1912, il alerte le sénateur républicain de l'État de Washington, Miles Poindexter, à propos de l'inquiétante campagne de décrédibilisation de la démocratie directe menée par les « réactionnaires » au Massachusetts. L'État est inondé de discours anti-référendum (notamment un texte d'Henry C. Lodge) sous pli officiel (et imprimé par les pouvoirs publics). Flower conseille à Poindexter et aux amis de la démocratie directe de contre-attaquer car l'action est insidieuse car elle laisse penser que le gouvernement avalise la position de Lodge. (Poindexter fait partie de l'aile progressiste du parti – les « Insurgents » – et soutient activement Theodore Roosevelt). Lettre de Flower à Miles Poindexter, 16 avril 1912, Miles Poindexter Papers, Special Collections, University of Washington Libraries, Seattle, WA. Flower, *Progressive Men,* p. 67.

359 La démocratie directe devient l'objet d'études universitaires sérieuses dans la prestigieuse revue *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*. Rappard, « The Initiative, Referendum and Recall », p. 110-145.

le Wyoming, dix au total, ont au moins soit le référendum, soit l'initiative populaire ; la démocratie directe reçoit le soutient du mouvement prohibitionniste), mesurées dans le Midwest (5 États) et le Sud (4 États : les questions raciales et les restrictions des droits civiques des Afro-Américains limitent le développement d'une démocratie populaire et expliquent les dissensions chez les démocrates), et quasiment inexistantes dans le Nord-Est, à cause de l'implantation solide des partis et leur machines (1 seul État le Maine, le Massachusetts le rejoindra en 1918)[360]. En tout cas, en 1914, Flower peut se réjouir : il a fait connaître une réforme fondamentale aux Américains ; la population réveillée, il peut laisser le processus politique finir le travail. Avec le recul, son optimisme confine à la naïveté tant cette réforme radicale, simple outil et donc utilisable pas uniquement par les progressistes, a été récupérée par les groupes d'intérêts, les *corporations* et les conservateurs qu'elle devait défaire[361].

Pour Flower, le référendum et l'initiative populaire imaginent une refondation de la démocratie où le peuple peut contrôler directement le processus politique, séparer les politiques vertueux des corrompus et faire de l'État son serviteur (au sens noble de *civil servant* : l'État institue les idéaux des réformateurs américains qui, depuis les années 1860, cherchent à purifier la fonction publique). Cet idéalisme s'exprime aussi dans la volonté de purifier le système économique, de mettre l'économie, grâce à l'État, au service du public et de lui redonner les moyens de prendre en charge directement la création de richesses : la ville puis le pays dans son ensemble seront les lieux de ce réformisme avec la municipalisation et la nationalisation. Avant d'aborder ce nouveau lieu du réformisme, il convient de revenir sur la controverse sur le sens et les usages du « peuple » qui traversent l'époque : elle nourrit le populisme de Flower et, finalement, sa disqualification par la science moderne.

IV. Des usages du « peuple » et de la compétence : controverses

La démocratie directe suppose de croire dans le « sens commun » du peuple (« the common sense of the great common people[362] ») : une fois réveillé par les réformateurs, il impose les réformes aux politiques. Pour Flower, il serait en effet « pratiquement impossible de

---

360 Goebel, *A Government by the People*, p. 61, 80-82. « State-by-State List of Initiative and Referendum Provisions », *State I&R* [En ligne], Initiative & Referendum Institute, University of Southern California, mis en ligne en 2014, consulté le 3 octobre 2015. URL : http://www.iandrinstitute.org/statewide_i%26r.htm.

361 Goebel, *A Government by the People*, p. 7, 153.

362 McCrackan, « The Swiss Referendum », p. 464. Pomeroy, « Practical Measures for Preserving Democracy : Two Argument Against Direct Legislation », *The Arena*, vol. 30, février 1904, p. 156.

corrompre tout un électorat[363] ». Il ne peut imaginer les récupérations possibles de la démocratie directe par les adversaires du progrès social, contrairement à d'autres réformateurs qui, dès 1915, expliquent que le référendum est devenu « l'arme du conservatisme »[364]. Flower ne pense la corruption que sur le modèle pécuniaire des pots-de-vin et des manigances entre les *trusts* et les politiques ; il n'envisage pas la possibilité d'une fabrique de l'opinion à grande échelle par des intérêts particuliers. Le peuple ne peut-être trompé que temporairement[365]. Grâce au débat et à la presse, la vérité, par la prospection, triomphera toujours, comme le souligne son mantra : « it is only in the crucible of *free discussion* that we find the gold of truth » (figure de transition, il croit, en idéaliste, à une Vérité univoque au plus profond des êtres ou du social, sous les artifices et les tromperies, mais il la pense comme une construction et une quête). Au tournant du siècle, les nouveaux modes institutionnels (un État plus fort) et épistémologiques (la science « moderne ») qui émergent pour gérer des problèmes plus complexes impliquant des masses démographiques et informationnelles inédites remettent en cause cet idéalisme démocratique et la tradition du sens commun sur laquelle il repose. Si Flower veut modeler l'opinion grâce à la presse et s'il se saisit des outils modernes de connaissance que sont les sciences sociales pour analyser les mutations de l'époque, sa croyance en un génie populaire reste imprégné de la philosophie du *common sense* de sa jeunesse. La sociologie reste juste un outil : c'est le sens commun, éclairé par la presse et la science (notamment les explorations du pouvoir de l'esprit), qui reste le référent ultime et le moyen de comprendre le monde. L'individu est-il compétent pour comprendre les enjeux modernes ? Le sens de la démocratie est en jeu. Pour Flower, il faut perpétuer la définition des Pères : le « peuple », grâce au sens commun, sait, et donc peut agir. Menacé par les changements d'échelles, Flower cherche à moderniser, grâce à la démocratie directe, à son bricolage scientifico-religieux et au journalisme, les instruments de son épanouissement. Cette foi dans la compétence populaire sera remise en cause en deux temps : d'abord dans les années 1890 sur le plan théorique dans les controverses sur la définition de la vraie science, et notamment la vraie psychologie, puis, une fois les facultés des individus et des foules mises en doute, une génération d'intellectuels, des années 1890 aux années 1920 – Edward A. Ross, Walter Lippmann ou Edward Bernays – puisera dans le renouvellement de la psychologie et, à la faveur des avancées en sciences sociales, transformera le « peuple » en « opinion publique » et objet de « contrôle social ». Il faut cependant d'abord revenir au mot même au cœur de ces controverses : le « peuple ».

---

363 Flower, « Topic of the Times (Editorial) : A Great Municipal Victory », vol. 27, juin 1902, p. 563.

364 Goebel, *A Government by the People*, p. 143.

365 Sa conception évoque la fameuse phrase, souvent attribuée à Lincoln : « you can fool some of the people all of the time, and all of the people some of the time, but you can not fool all of the people all of the time ».

A. Le « peuple » : retour sur une catégorie problématique

Le « peuple », dès le préambule Constitution, est la fiction légitimatrice de la politique américaine. Contre les promesses non tenues de la monarchie britannique, ce vieux concept s'incarne dans le nouvel État et le fonde au sortir de la Révolution. Ses définitions sont multiples et anciennes : politique (le *demos* grec comme puissance de gouvernement, c'est-à-dire le peuple civique indivisible et souverain que les élites veulent diviser pour mieux régner ; le *populus* romain comme tout), sociologique (les « masses », le *plèthos* ou la *plebs*, le petit peuple, c'est-dire les sans-part contre les patriciens ou les aristocrates), historique et généalogique (*l'ethnos*, nation ou race, l'ordre familial primitif dont seraient issues la cité et la nation) et, enfin, « le peuple idéal investi d'une mission transcendante et identifié par cette mission » (le *laos* – qui a donné « laïcité » – comme « union d'individus qu'aucune prérogative n'élève au-dessus des autres » si ce n'est sa mission – la langue néotestamentaire l'assimile au peuple d'Israël ou chrétien –, en d'autres termes une « figure transcendantale » idéalisée de façon congruente avec des institutions comme la nation ou l'humanité)[366]. Flower veut perpétuer le peuple comme *demos* : le populisme, pour lui, est la re-génération des institutions qui permettent cet agir politique et les liens qui tiennent ensemble le corps social[367]. Il assimile le *demos* avec le *plèthos* (les victimes de la ploutocratie, cette nouvelle aristocratie) et le *laos* (le peuple comme idéal de liberté et d'égalité que l'Amérique devrait instituer). Ces vieux héritages de l'Antiquité, perpétués par la philosophie politique européenne et américaine, incarnés par l'expérimentation démocratique aux États-Unis, se retrouvent confrontés à un contexte nouveau : les changements d'échelle, l'accélération de l'industrialisation, et la précédence de forces mécaniques qui semblent s'autonomiser (c'est le constat que fait Henry Adams à propos des années 1890). Dans ce contexte de crise, le rôle du « peuple » devient problématique puisqu'il est dépassé par ces forces et qu'une compétence poussée est nécessaire pour les administrer[368]. S'ouvre alors la question du « populisme », c'est-à-

---

366 Pour un analyse sémantique plus poussée, voir Michel Grodent, « De *dèmos* à *populus* », *Hermès, La Revue*, vol. 2, n° 42, 2005, p. 17-22. Étienne Balibar, « Avant-propos. Son Nom est Légion », *Tumultes*, vol. 1, n° 40, 2013, p. 7-11.

367 Il y a dans *demos* l'idée de lien (*déô* = lier) et celle de corps comme armature ou infrastructure d'un tout (*démas* = charpente du corps), d'où l'importance, pour gouverner, des infrastructures de communication ou de transport, des *media*, pour que le corps social soit en bonne santé.

368 La définition du « peuple » avait connu des controverses bien avant le tournant du siècle ; en réalité, la construction d'une démocratie est, en quelque sorte, le *déploiement de cette controverse*. La nouveauté à partir des années 1890 repose dans le changement d'échelle qui complexifie les enjeux et pose de manière aigue le problème de la compétence des citoyens à participer aux processus de décision politique. Dit autrement, à la question de l'extension des frontières du « *demos* » (le peuple qui peut voter), qui occupe l'histoire américaine dès ses origines, s'ajoute, à partir des années 1890, la question de la *nature de la participation* de ce « peuple ». Flower s'engage pour remettre au centre le petit peuple des producteurs spoliés par des oligarchies. La question du vote des femmes entre dans ce cadre bien que, contrairement à la confiscation récente que subit les hommes (depuis l'essor des *corporations*), elles

dire, en période de crise démocratique, la définition du « peuple » et de son rôle dans la cité – idéal perdu à refonder et à réaffirmer pour les uns, concept dépassé pour les autres – comme affirmation, d'emblée, d'une conception de la démocratie. Pour les adversaires de Flower, cette réaffirmation du génie populaire est disqualifiée par l'évolution du monde. Pour Flower, cette disqualification renforce l'idée d'une dépossession de la valeur fondatrice de la démocratie américaine. Pris dans les controverses, le brouillage entre les différentes définitions du « peuple » chez Flower ouvre la porte, à une époque d'institution de catégories ségrégatives, aux logiques de distinction culturelle : un *plèthos* sans *demos* ni *laos* pour ses critiques, le « peuple » est incapable de (se) gouverner et indigne de la mission américaine ; il est réduit à des masses vulgaires et informes, victimes dominées certes (qu'il faut aider donc) mais incapables de souveraineté.

A contrario, Flower imagine un « peuple » acteur du politique et dont la culture ne mérite pas le ridicule car elle peut irriguer la culture bourgeoise (qui reste donc le cadre de référence : une culture libérale, ouverte, tolérante, et par là-même supérieure qu'il faut redémocratiser mais ne pas renverser). Mises à mal par les nouvelles réalités économiques, sur la défensive, des définitions concurrentes du « peuple », plus militantes, apparaissent : contestataires chez les antimonopolistes (les petits contre les gros, les puissants) et les marxistes (ouvriers contre capitalistes) ; politico-morales (populistes contre ploutocrates ; progressistes contre les « intérêts » ; la *middling class* regroupant petits patrons, ouvriers, paysans, petits bourgeois que Flower appelle « producteurs » contre les élites improductives) ; identitaires (les définitions deviennent vertus : *l'ethnos* comme salut de la nation et construction d'un nationalisme associé au racisme scientifique chez certains progressistes et, chez Flower, le brouillage entre *ethnos* et *laos* dans sa période anticatholique à la fin de sa vie, c'est-à-dire l'assimilation d'une généalogie mythifiée de l'Amérique protestante à l'idéal de liberté et d'égalité).

Dans ce paysage sémantique complexe, aucune description ne peut circonscrire le terme « peuple » sinon une définition référentielle, par l'usage. Performatif, il s'institue dans la désignation, puis l'engagement politique[369]. Outil d'abord rhétorique, il sert de caution morale pour la mobilisation contestataire et d'arme polémique : il mobilise d'autant plus que son contenu effectif (notamment sociologique) reste vague et il permet de forger une identité de groupe par l'exclusion des « élites » corrompues. Comme l'a expliqué le philosophe politique Ernesto Laclau dans son analyse de la « raison populiste », le « peuple » n'est pas un donné social, une catégorie

---

sont, pour ainsi dire, spoliées de tout temps (la question ne se pose pas en terme d'antimonopolisme donc mais d'accès à un droit élémentaire). En revanche, il ne s'intéresse pas au recul des droits civiques des Afro-Américains ; il y participe même, ne serait-ce que par omission.

[369] Pour le philosophe Ernesto Laclau, l'acte de nommer est le moment-clé de la constitution du « peuple ». Ernesto Laclau, *On Populist Reason* (Londres : Verso, 2005), p. x, 227.

sociologique préexistante, mais une catégorie politique ; autrement dit, « le populisme est, tout simplement, une manière de construire le politique[370] ». Le « peuple », signifiant « flottant », peut recouvrir n'importe quelle « identité » : indécidable potentialité, il n'est jamais réalisé mais peut être récupéré, par la rhétorique, pour mobiliser les foules et, dirait Flower, les éveiller, par la culture, à une conscience politique. C'est cette indétermination, en termes de sociologie, de partis ou de classes, que rejette avec horreur la pensée politique traditionnelle mais que Flower et les populistes pensent à la fois comme l'ouverture de possibles politiques (non définis par avance, ils se construisent dans l'engagement militant, sur le terrain ou dans et par l'imprimé) et comme la prise de parole des sans-voix, de ceux qui, écartés du politique, ne peuvent s'exprimer autrement que par la répudiation de ceux qui les assignent à un rôle marginal[371]. Qu'une identité collective – le « peuple » dans la vision de Flower – s'institue par l'imaginaire – l'acte de foi et l'invocation performative en plus de l'engagement – ne signifie pas qu'elle relève de la mystification : elle est une « *fiction sans réalité* » au sens de fiction « *sans réalité naturelle sur laquelle prendre modèle pour représenter fidèlement la continuité historique du groupe* » mais pas au sens de fiction « *sans réalité d'aucune sorte* » car elle est le produit d'une société historique définie par la transmission d'institutions et une génération humaine, une création dans le temps. Comme le souligne le philosophe Vincent Descombes, dans la question de l'identité collective se joue la « possibilité de se représenter un groupe humain comme le sujet de son histoire »[372]. C'est ce qui se joue pour Flower avec le peuple : la représentation et la reconstruction d'une communauté politique juste et souveraine, capable d'être l'auteur et le sujet de son histoire. Le réveil populiste surgit au début des années 1890 justement où le peuple, semble-t-il, est devenu simple objet et jouet des puissants.

Le moteur de l'engagement populiste est le désir de remettre en ordre la société mise à mal par les injustices (en termes de droit et de mérite) et l'inversion des valeurs démocratiques (la minorité détient le pouvoir ; la majorité est faible et opprimée). Il est significatif que le People's Party et plus largement la rhétorique populiste, comme mise en avant d'une rhétorique

---

370 *Ibid.*, p. xi.

371 *Ibid.*, p. 65-124. Cette indétermination constitutive du « peuple » explique la plasticité du terme et la diversité idéologique de ses usages politiques (ce que le politologue Michael Freeden appelle une « idéologie fine » qui, en l'absence de doctrine, a besoin de « pièces rapportées idéologiques »). Skenderovic, « populisme », p. 103.

372 Descombes se fonde sur la distinction de Cornelius Castoriadis entre le deux sens du mot « imaginaire » : imaginaire comme irréel et inexistant (la reproduction de quelque chose d'absent) et imaginaire au sens d'instituant (la reprise des éléments de l'histoire pour exprimer une représentation collective, la fonction créatrice de la mémoire en somme). Cette institution par l'imaginaire n'est ni créée *ex nihilo*, ni reçue passivement : la dichotomie donné/construit ne permet pas de rendre compte de groupes « auteurs » de l'évolution historique (des mœurs, de la langue etc.) qui les façonne. Son analyse se rapproche de celle de Laclau en ce que la création d'un groupe nommé « peuple » relève de la nomination : une fiction politique productrice de réel. Descombes, néanmoins, refuse une définition purement nominale du groupe et souligne l'appartenance à une communauté historique. Descombes, *Les Embarras de l'identité*, p. 249-251. Laclau, *On Populist Reason*, p. x, 227.

des « petits » écrasés par les puissants, émerge comme grille de lecture du politique chez toute un frange de progressistes radicaux au moment où les enjeux sociaux, économiques et politiques, se complexifient et perdent leur mesure humaine. Le terme même de « populist », utilisé indifféremment chez Flower et les antimonopolistes comme synonyme de « people », apparaît en 1891. Il sature sa prose, comme celle de ses contributeurs. En revanche, « populism » reste absent[373]. Flower ne met pas en exergue l'idéologie mais les personnes concrètes, individus discrets ou mobilisés dans un collectif qui choisissent une alternative politique : moins la réflexion théorique que l'engagement militant et une question d'acteurs[374]. Le populisme est donc l'engagement de ceux qui veulent croire au rôle du « peuple » dans la construction du pays, un acte de foi et un engagement dans le monde similaire à la logique de l'Évangile social : elle relève davantage de l'action pour accomplir les principes et redresser les torts que de la réflexion pour penser le rôle des acteurs (inutile car évident, *self-evident*, en démocratie). Il s'agit d'un style politique mais pas un simple « optimisme rhétorique » sans autre but que l'éloquence ou se faire élire : il s'agit avant tout de justice et de communauté[375].

La rectification de l'inégal partage du bien commun, entendu comme somme des richesses du pays mais aussi, fondamentalement, comme l'équilibre entre les parts de la communauté qui peuvent exercer le pouvoir dans la cité (l'oligarchie des riches, l'aristocratie des vertueux et la démocratie du peuple), permet de comprendre les ressorts idéalistes de l'institution du peuple : il s'agir d'un imaginaire du redresseur de torts *pour tous* malgré – ou plutôt grâce à – une mésentente fondamentale et l'exclusion de la part injuste de la cité :

> C'est au nom du tort qui lui est fait par les autres parties que le peuple s'identifie au tout de la communauté. Ce qui est sans part – les pauvres antiques, le tiers état ou le prolétariat moderne – ne peut en effet avoir d'autre part que le rien ou le tout. Mais aussi c'est par l'existence de cette part des sans-part, de ce rien qui est tout, que la communauté existe comme communauté politique, c'est-à-dire comme divisée par un litige fondamental, par un litige qui porte sur le compte de ses parties, avant même de porter sur leurs « droits ». Le peuple n'est pas une classe parmi d'autres. Il est la classe du tort qui fait tort à la

[373] En 20 ans et des milliers de pages, le terme « populism » n'apparait qu'une seule fois dans *The Arena* en 1895. L'expression utilisée dans ses magazines et le débat public en général pour désigner la révolte agraire est le « People's Party » ou, dans les publications favorables au mouvement, « people ». Willis Abbot, « The Chicago Populist campaign », *The Arena*, vol. 11, février 1895, p. 336.

[374] La production imprimée reflète cette tendance : le terme « populist » et donc le citoyen mobilisé est bien plus présent que l'idéologie « populism » (voir annexe 3, figures 14-b et 14-c).

[375] Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 2.

communauté et l'institue comme « communauté » du juste et de l'injuste. C'est ainsi que, au grand scandale des gens de bien, le démos, le ramassis des gens de rien, devient le peuple[376].

C'est bien les questions de ce qui compte, qui compte et comment compter que pose Flower à travers ses usages du « peuple » : la justice exige, *a minima*, de reconnaître sa valeur puis, à terme, de lui redonner la place qui lui revient dans un pays démocratique. Le populisme et les différentes croisades antimonopolistiques de Flower, économiques, politiques ou culturelles, mettent ce problème sur le devant la scène. Partie opprimée d'une société divisée, le peuple revendique le droit de la représenter dans sa totalité[377]. Pour Flower, c'est l'Amérique alternative, communauté des radicaux et victimes de l'ordre économique et social, qui hante sa prose et se perpétue à travers elle qui mérite d'incarner le tout du « peuple ». Ce peuple se définit et ce construit par la transmission de sa mémoire radicale : mythes jeffersoniens, histoire antimonopolistique et combats contemporains, notamment populistes. Acculé par les circonstances, les décennies de confiscation par les ploutocrates, le peuple donne un spectacle violent, excessif, qui tombe dans de sombres travers (le racisme ou le fanatisme), car il demande des comptes, littéralement pour les producteurs et les bimétallistes. Le populisme propose un décompte moral des parts du commun contre le mécompte des ploutocrates. La liberté du peuple « vient mettre une limite aux calculs de l'égalité marchande » ; elle refuse le « simple jeu arithmétique des profits et des dettes » qui fait « que la richesse soit immédiatement identique à la domination »[378]. Tous les *cranks* , ces groupes relégués dans les marges pour leurs idées politiques dangereuses ou leurs théories scientifiques ou religieuses sans valeur, veulent d'autant plus leur part qu'elle est inscrite dans la promesse américaine : la reconnaissance de la valeur pour les réformateurs n'est pas qu'individuelle ou politique mais aussi historique. Le populisme, le libertarisme de gauche , et l'antimonopolisme permettraient alors de remettre les comptes à zéro : non pas un table rase mais une justice par le politique, une rétribution démocratique des torts.

Ce progressisme radical passe par un l'éruption perturbatrice, sur la scène politique, de la voix des laissés-pour-compte. Le continuum culturel que Flower institue entre les réformateurs et les sans-part – l'instinct du « peuple » qui, en rejoignant l'idéal de la civilisation, régénérera le pays – cherche à établir de nouvelles conditions de la reconnaissance et de la mesure de la valeur : par le refus de l'identité subalterne de *crank* que les conservateurs cherchent à imposer aux intellectuels en marge et à leurs partisans ; par la démonstration de leur vertu et de leur

---

[376] La justice qui fonde la communauté diffère pour Rancière de la justice qui régit l'ordre marchand et qui consiste à « équilibrer des profits et pertes » entre individus, un « marchandage des intérêts individuels ». Jacques Rancière, *La Mésentente. Politique et philosophie* (Paris : Galilée, 1995), p. 23, 28.

[377] Laclau, *On Populist Reason*, p. 70.

[378] *Ibid.*, p. 27.

pragmatisme , révélés dans l'engagement ; par l'impossible identification du « peuple » mais son évidente visibilité dans une lecture morale du champ politique[379]. Cette affirmation populiste bouscule les représentations et affirme un nouveau découpage du politique qui suppose une redistribution sociale du prestige : faire reconnaître, par des pratiques (aller voir sur le terrain, dans les campagnes et les taudis, ce qui se passe ; ne pas rejeter *a priori* les *patent medecines* ; la mobilisation de citoyens intelligents – populistes, bimétallistes – contrairement aux dires de la presse) et des engagements (organiser des associations et une culture imprimée alternatives), une « identité sociale » et « exhiber une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut et un rang ». Les « représentants » (instances collectives ou individus singuliers) du populisme cherchent à « marquer de façon visible et perpétuée » l'existence du « peuple » et des *cranks* par des « formes institutionnalisées et objectivées » : partis (le People's Party), organisations (Farmers' Alliances, associations de Flower, maisons d'édition) mais aussi lieux alternatifs du savoir (revues, universités populaires)[380]. À travers les enjeux de distribution sociale du prestige, c'est une politique de classe qui ne dit pas son nom qui s'exprime. Contrairement à l'approche matérialiste et économique du marxisme où l'infrastructure détermine la superstructure, cette lutte des classes *morales* exprime des enjeux économiques et sociaux en termes de mérite et de valeur. La relation entre rapports de domination et monde des idées n'est pas causale mais métaphorique : dire, par une lutte symbolique, les inégalités concrètes pour mobiliser les gens de bien est la condition nécessaire du changement, pas la révolution du prolétariat. Le populisme ne subordonne ni l'avènement d'un ordre culturel nouveau à l'égalité matérielle entre les classes (Marx), ni la révolution des conditions concrètes à la lutte pour l'hégémonie culturelle (Antonio Gramsci) : il met sur le même plan contestation par l'imprimé et action politique (élections, militantisme par la création d'associations etc.)[381]. Les « communautés de l'imprimé *(communities of*

---

[379] Laclau, qui s'inspire des réflexions de Rancière sur la subjectivation et l'émancipation des acteurs politiques, voit aussi dans la construction du « peuple » la tentative de nommer une « plénitude absente ». Laclau, *On Populist Reason*, p. 85.

[380] Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 78.

[381] Ainsi, un historien d'inspiration marxiste peut reprendre les accusations du *Manifeste du Parti communiste* contre le « socialisme bourgeois » : il « ne trouve son expression vraie que dans les figurés de rhétorique pure et simple où il aboutit ». Frederick conclut son chapitre sur Flower par une condamnation sans appel : « he was not an activist but a word-monger ». Or, c'est par et dans les mots que la dynamique populiste prend corps et exprime la contestation sociale, son acte de révolte et le déploiement de ses actions militantes. Le socialisme de salon, radical mais *genteel*, rejoint donc le populisme dans cette même politique d'affirmation de la valeur : ce progressisme radical perpétue, *via* la tradition prophétique du protestantisme américain, le socialisme utopique d'un Proudhon par exemple (qui croyait à une éthique des producteurs et à la règle d'or). Le discours de la Croix d'or de Bryan en représente l'apogée. La critique de Marx et Engels est cependant frappée d'ironie puisque le *Manifeste* est probablement l'un des documents historiques qui a le plus inspiré le mouvement ouvrier. Dans les critiques de Marx envers Proudhon se lit la même condamnation du marxisme envers le progressisme radical de Flower : « Le libre échange… dans l'intérêt de la classe ouvrière ! Des droits protecteurs… dans l'intérêt de la classe ouvrière ! Des prisons cellulaires… dans l'intérêt de la

print) » et les réseaux de réformateurs sont les mêmes, ce qui expliquerait pourquoi la révolte agraire et plus largement antimonopolistique se mobilise par l'écrit et écrit sa mobilisation[382]. Le populisme *exprime* les inégalités et son attrait découle probablement du simple fait de donner la parole, en soi, peu importe son contenu, aux sans-voix. C'est dans ce sens que Flower comprend son rôle de medium : ouvrir ses pages aux voix alternatives et aux cris de souffrance du peuple ; faire voir les injustices et la valeur (du peuple, des *cranks*) permet de transformer le monde. Le langage est donc central : pas comme simple style politique mais comme une catharsis, une réactivation de la mémoire radicale et une libération de la parole (le réveil populiste du langage des années 1890 par *The Arena* en est le modèle) qui vise à guérir le corps social et, *in fine*, à sublimer les conflits sociaux en général et le conflit moral contre les élites en particulier : une réconciliation qui n'empêche pas mais dépasse le rapport de force. La mécanique populiste tient de la cure et, non sans coïncidence, se forge au même moment que la psychologie.

Le « peuple » naît dans la polémique contre le mécompte des sans-part et, dans cet appel à la justice, s'identifie à la communauté. Il suppose un lien entre les individus et le tout du social ; il est ce lien. L'éducation permet de le forger pour Flower : elle forme le citoyen acteur du gouvernement de la cité (les Lumières) ; elle donne aux individus une boussole et une carte, les lois naturelles, pour évoluer dans le monde (Spencer) ; elle permet la transformation alchimique des « foules dangereuses *(mob)* » en « peuple » éclairé *(people)* (le romantisme hugolien). Flower cite souvent Hugo : « the mob is the mournful beginning of a people ». Guidé, le peuple ne peut sombrer dans les violences révolutionnaires ; refuser de prendre en compte leur souffrance et leur nier la possibilité d'un progrès et d'un désir d'élévation, *a contrario*, ne peut mener qu'au sang et à la terreur, comme l'a montré la Révolution française[383]. Cette éducation repose, en dernière analyse, sur la mythologisation du « peuple » : une pédagogie politique et historique de l'Amérique. Le « peuple » en effet a la fonction du mythe : un récit de la fondation politique du Nouveau Monde dont la raison d'être est moins d'expliquer les origines du pays que de comprendre le sens de sa mission. Le rôle du réformateur est alors de perpétuer ce récit : pour les

---

classe ouvrière ! Voila le dernier mot du socialisme bourgeois et sa seule parole sérieuse. Le socialisme de la bourgeoisie consiste à dire que les bourgeois sont des bourgeois… dans l'intérêt de la classe ouvrière ». Karl Marx, Friedrich Engels, *Le Manifeste communiste,* traduit de l'allemand par Charles Andler (Paris : Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901), p. 86-87. Peter. J. Frederick, *Knights of the Golden Rule. The Intellectual as Christian Social Reformer in the 1890s* (Lexington : The University Press of Kentucky, 1976), p. 110.

382 Sidney G. Tarrow, *Power in Movement : Social Movements and Contentious Politics* (Cambridge : Cambridge University Press, 1998), p. 43-53. W. Scott Morgan, *History of the Wheel and Alliance and the Impending Revolution* (Hardy, AR : éd. à compte d'auteur ; St. Louis : C. B. Woodward, 1891). Nelson A. Dunning, *The Farmers' Alliance History and Agricultural Digest* (Washington, DC : The Alliance Publishing Company, 1891).

383 Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », vol. 6, novembre 1892, p. 768 ; « A Magazine with a Mission », *The Coming Age,* vol. 1, janvier 1899, p. 94-96.

populistes, sa transmission est le principe du lien social et de leur identité de réformateur. Au tournant du siècle, le pays, pense Flower, a oublié cet héritage : les ploutocrates et les *boss* , qui exploitent et trompent la majorité, sont à la fois la cause et la conséquence de cette amnésie. Le réformateur est donc celui qui réveille le peuple, d'où l'obsession pédagogique. Ce mythe reste hors de l'histoire pour Flower : il s'agit d'un principe (une cause active) de l'Amérique, une loi historique et naturelle. Pour comprendre le rôle du « peuple » chez Flower, il convient donc d'historiciser et de désexceptionnaliser le terme.

Aux débuts de la République, une certaine méfiance prévalait et le peuple ne remplissait son rôle et n'exprimait d'autant mieux sa souveraineté que « filtré et affiné » par les « mécanismes complexes de la représentation » sous la direction bienveillante d'une « aristocratie naturelle des talentueux et des vertueux ». Jackson, en réaction, chercha à redonner le pouvoir au « vrai peuple », majorité encadrée et écrasée par ces élites. Ce démocratisme marquera la mémoire radicale du siècle jusqu'à Flower. Elle n'associera plus la vertu à une nature mais à une action : l'éthique du producteur (blanc). Cette rhétorique morale traverse le siècle et se retrouve chez des acteurs fort éloignés des démocrates jacksoniens : les *muckrakers* . Flower partage avec ces progressistes la vision d'un public « normalement dormant » réveillé par la presse qui, dans un « acte momentané de conscience morale unifiée », force le passage de lois de progrès social. Néanmoins, il reste aussi ancré dans le « rêve jacksonien », bien plus radical, d'une réappropriation du pouvoir. Le Parti populiste des années 1890 incarne ce rêve, puis, le *muckraking* et la « découverte de la pieuvre » par les progressistes des grandes villes aidant, le mot « peuple » se débarrasse de son « vernis radical »[384]. Que Flower et ses contributeurs – pour la plupart, des membres de la classe moyenne basés sur la côte Est – s'emparent des causes populistes témoignent à la fois du parfum de radicalisme qui les entoure mais aussi du travail pionnier de légitimation à l'œuvre dans le magazine. L'épuisement du progressisme et la Première Guerre verront le terme retomber en disgrâce. Depuis le tournant du siècle, les sciences sociales, bien que souvent engagées et œuvrant à l'amélioration du sort des plus défavorisés, avaient préparé le terrain. Elles écartent le terme trop flou et polémique de « peuple » et le remplacent par d'autres concepts qui abstraient de son substrat (la symbiose entre le collectif et les individus singuliers exprimée par le concept-valise « people ») une entité supérieure qu'elles objectivent : la nation, l'État, ou la société (« higher, person-eclipsing abstractions » ; « reification of an entity

[384] Rodgers, *Contested Truths*, p. 86-87, 181-183 ; « In Search of Progressivism », p. 124. Kazin, *The Populist Persuasion*, p.13.

higher than the people » pour Rodgers)[385]. Flower se situe à la jonction de ces courants : ambivalent, il cherche à se réapproprier les avancées scientifiques pour régénérer le « peuple » ; ambivalent, il veut utiliser les outils de compréhension moderne mais sans le surplomb social qui les accompagne. Ce sont ces ambivalences qui travaillent son progressisme-populisme.

B. Sens commun, psychologie alternative et fabrique du « peuple »

La question politique – le peuple comme fabrique d'un sujet en démocratie (Laclau) – repose sur une prise de position épistémologique : le sens commun comme affirmation de la capacité du peuple à comprendre le monde qui l'entoure. Elle est centrale en démocratie puisque son bon fonctionnement suppose un citoyen apte à prendre des décisions éclairées. L'idée de « commun » redouble d'ailleurs les ambiguïtés du « peuple », à la fois synonyme de « partagé » (la conjonction de plusieurs personnes), d'« ordinaire » (le plus grand nombre) et de « rebattu » (usé jusqu'à perdre sa valeur) : comme pour le populisme se joue ici la question du lien qui crée la communauté politique mais aussi de la dévalorisation, sous le regard des critiques, de la majorité en masses, du plus grand nombre en quantité négligeable : l'émoussement des mots traditionnels de la démocratie – le « peuple », le « sens commun » – pour les remplacer par de nouveaux. Au contraire, pour Flower, le citoyen ou le peuple, comme sujet politique, a de la valeur : il peut agir car il sait ; en somme, il est compétent.

La diffusion du « sens commun » a été préparée par l'avènement d'un nouveau rapport au savoir. La Réforme, la science du XVIIe siècle puis la philosophe des Lumières encouragent le lecteur à ne pas se fier aux autorités du passé qui s'imposent par la force de leur autorité. Cette relocalisation du savoir dans l'individu exerçant sa raison mais aussi dans le sens commun, ces jugements élémentaires partagés par le plus grand nombre et forgés par leurs expériences communes, conduit à la reformulation du « politique » : le sens commun valide l'idée du peuple souverain et permet de créer, à partir de l'individu, une communauté. Les expériences partagées du commun acquiert une nouvelle autorité politique et ce savoir populaire, naturellement et instinctivement moral, peut et donc doit renverser les monarchies établies dont l'artifice n'est maintenu que par la force ou la tradition. Émerge alors de l'histoire transatlantique des révolutions la mise en œuvre du « sens commun » dans le renversement des hiérarchies. Aux

[385] Rodgers, *Contested Truths*, p. 115, 175. En contrepoint de ce travail, l'on pourra consulter l'histoire comparée du « peuple » (et de la « race ») dans les sciences sociales et humaines en France et en Allemagne à la même époque : Fabian Link, « Peuple *(Volk)* et race *(Rasse)* », p. 71-85, *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines. Tome 2* (Paris : Métailié, 2016).

États-Unis, c'est principalement le radicalisme de Paine qui diffuse la nouvelle rhétorique qui légitime l'expression d'une opinion non experte dans l'espace public. Le récit libéral du triomphe de la Raison et de l'individu porteur de droits modernes que le constitutionalisme a mis en forme ne représente qu'une partie de l'histoire : l'autre, retracée par Rosenfeld, met en scène le sens commun collectif comme acteur et inventeur d'une démocratie populaire, tantôt alliée, tantôt opposée, à une approche purement constitutionnelle. Cette construction d'un visage populaire de la démocratie est liée à l'essor des Lumières écossaises et des sentiments moraux qui permettent de penser le lien social et la production collective d'une vérité.

Tout le XIXe siècle américain, *via* les Lumières écossaises et le protestantisme libéral (Disciples du Christ et unitarisme dans le cas de Flower), perpétue la foi dans ces facultés de discernement des individus et dans l'inviolabilité de certains principes (par exemple la démocratie) que l'ensemble des Américains partageraient. Cette foi se diffuse largement grâce à une science démocratisée (car le sens commun permet la construction collective du savoir) et s'illustre dans la « culture publique partagée » qu'a décrite Levine, au sens où des pratiques et des espaces permettent de créer des ponts entre la culture plus élitiste ou plus populaire[386]. Cette vision d'un savoir en continuum avec le sens commun se développe dans un société fluide qui n'oppose pas professionnalisation et démocratisation : le mouvement des *lyceums* et la presse populaire, notamment locale, popularisent les découvertes des artistes ou des scientifiques établis, facilitant ainsi les liens entre amateurs et professionnels[387]. C'est dans cet héritage que Flower s'inscrit : son populisme veut perpétuer la définition traditionnelle de la démocratie et adapter ces « Lumières populaires » au monde nouveau mais sans le désancrer de son substrat populaire. Il ne

[386] Levine, *Highbrow/Lowbrow*. Il faut se souvenir ici que la culture partagée esquissée par Levine n'est pas une fusion irénique sans hiérarchie : des logiques de distinction existaient entre culture d'en haut et culture d'en bas mais des espaces permettaient des échanges. Ce qui se passe au tournant du siècle est l'essor d'une logique *ségrégationniste* qui inscrit les hiérarchies dans des espaces fermés distincts, qu'ils soient concrets (la réorganisation des lieux culturels et de l'espace public) ou symboliques (assigner aux pratiques des valeurs polarisées et sans terrain commun possible : *highbrow* et *lowbrow*).

[387] La science aux États-Unis se construit dans la cohabitation (parfois difficile mais imaginable) entre la science des spécialistes et sa démocratisation. Pour Chaplin, elle se développe de trois manières : comme un élément de la culture publique et du « paysage culturel quotidien » (bagage culturel des classes éduquées, la science se popularise également, ce que Chaplin sous-estime ; voir à ce sujet Hazen sur les « Lumières populaires ») ; comme un objet de recherche pour spécialistes (l'institutionnalisation de la science américaine commence dès 1780 avec l'Académie américaine des arts et sciences du Massachusetts mais c'est en 1840, avec l'Association des géographes américains, première société réservée aux professionnels, qu'elle commence à se spécialiser et aussi à dépendre des évolutions européennes en ingénierie ou en médecine par exemple) ; comme une légitimation de la domination sur le territoire (prendre la mesure du pays grâce à des expéditions comme celle de Lewis et Clark pour renforcer l'autorité des colons sur l'espace). Ce sont les ponts, comme lieux d'échanges mais aussi de tensions, entre « Lumières populaires » et savoir spécialisé qui perdront leur pertinence au tournant du siècle. Chaplin, « Épistémologies coloniales aux États-Unis », p. 332-337.

peut donc que voir une menace pour la démocratie dans les pensées qui veulent séparer l'individu de ces appartenances premières ou qui remettent en doute les capacités cognitives de l'individu.

Dans son imaginaire rousseauiste de la pureté démocratique et de la loi comme expression du nombre, le « peuple » reste une construction abstraite qui postule une volonté populaire unie : « [direct democracy] could only flow from a conviction that the people's will was one : a general will, changeable but never permanently divided[388] ». Déterminant car il peut changer le destin d'un pays, le peuple, sans tuteur, reste innocent et une simple potentialité : à la merci des puissants qui le dupent et des passions violentes qui peuvent l'emporter, il incombe aux intellectuels de la classe moyenne, cette « aristocratie de l'esprit et du cœur », de l'éduquer grâce aux avancées de la science et le faire accoucher de son propre génie inconscient. Leur rôle, notamment grâce à la culture imprimée, est de donner une forme aux « foules dangereuses *(mob)* » et les faire accéder, littéralement dans le bricolage scientifico-religieux et psychologique de Flower, à la conscience : une conscience de classe morale pourrait-on dire. Cette psychologie de bazar, irriguée des avancées de la psychologie moderne, des recherches psychiques et des religions métaphysiques et thérapeutiques, façonne leur vision de l'intellectuel comme « thought-molder », littéralement sculpteur des pensées. C'est donc la fabrique du peuple par les *cranks* et par une psychologie sociale en marge que donne à voir le populisme de Flower : une version hétérodoxe de la psychologie moderne – de la « psychologie des foules » des années 1890 aux théories de l'opinion publique des années 1920 – alors en plein essor et qui reconceptualise le rôle des citoyens et des intellectuels dans une démocratie moderne. Au contraire, chez Flower, la science sociale ne se sépare de l'ingénierie spirituelle, de la rénovation du religieux et du travail de l'intellectuel médium ou hypnotiste.

Le sens commun , comme affirmation des facultés cognitives et morales des individus, sert de justification épistémologique au populisme ; l'argument, idéaliste, est un des piliers de la démocratie :

> 'The people,' when not being misled by false authorities, are in possession of a kind of infallible, instinctive sense of what is right and true, born of or nurtured by day-to-day experience in he world, that necessarily trumps the 'expert' judgements and knowledge of a minority of establishment insiders[389].

Cette approche peut aussi être une menace pour le débat puisque la vision des adversaires n'est pensée qu'en termes de corruption : seuls des acteurs immoraux peuvent ne pas voir les

---

[388] Rodgers, *Contested Truths,* p. 184. Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 260.

[389] Rosenfeld, *Common Sense*, p. 6.

faits, (comme dans la controverse monétaire par exemple). Dans la rhétorique populiste, l'idéalisation des « petits » contre les « gros » ou les « experts » légitime le combat et sensibilise les troupes mais, en définitive, reste subordonnée à une question de perfectionnement moral (combattre les effets corrupteurs des privilèges pour l'individu et la société, remoraliser l'humanité, rétablir un ordre social juste)[390]. Cette approche morale suppose un manichéisme mais pas un anti-intellectualisme. Flower remet en cause l'ordre social mais pas l'idée de hiérarchies intellectuelles ou scientifiques : il s'agit de redémocratiser le champ intellectuel, l'ouvrir à ses marges, mais pas d'idéaliser une sagesse populaire qui nécessite des éclaireurs ou des accoucheurs : les intellectuels et les journalistes. Il ne s'insurge pas non plus contre l'expertise mais contre les experts qui, par corporatisme, verrouillent le développement de savoirs alternatifs et pluriels. Si pour William James, le diplôme doit « aider à reconnaître un homme honnête quand on le voit », Flower et les partisans de la démocratie directe considèrent que les citoyens ordinaires ont assez de bon sens pour pouvoir voir par eux-mêmes[391]. Ce sens commun doit néanmoins se nourrir du savoir des intellectuels. Il en va du populisme comme du « radicalisme populaire »[392] : l'anti-élitisme n'est pas le moteur de cette politique (que l'on pourrait alors inscrire dans une logique de ressentiment et, comme projet politique, dans une loi du talion : l'expropriation première du peuple par les puissants appelant une juste rétribution par une expropriation, en retour, des puissants) mais un mode de persuasion politique, un moyen de mobiliser dans un combat qui n'est que rhétorique : il s'abolira dans une réconciliation finale, la réappropriation par le peuple de ses droits, la résignation des puissants sinon leur réforme morale (ne serait-ce que par la force de la loi), et la refondation d'une culture publique partagée. Dans ce cadre utopique, l'anti-élitisme n'est qu'un effet de cette vision morale et il n'est pas total : Flower ne s'oppose qu'aux élites économiques et politiques qui monopolisent artificiellement le pouvoir et, en aucun cas, il ne récuse l'idée d'une « aristocratie de l'esprit et du cœur », c'est-à-dire une avant-garde morale, réformatrice et culturellement aventureuse qui, par ses vertus révélées dans l'action, peut et doit guider le peuple[393].

L'antimonopolisme, comme langage et idéologie, s'ancre dans les luttes concrètes contre les monopoles initiés dans les années 1880 jusqu'aux combats des années 1890 pour changer la

---

390 Flower, *Progressive Men*, p. 23.

391 James, « The Social Value of the College-Bred », *in* Skrupskelis (éd.), *The Works of William James,* p. 106.

392 « Popular radicalism was neither simple Beardian anti-elitism, nor a confusion to be abscribed to Marx's absence. It possessed a language and an ideology rooted in the social experience the artisan shop and small fiirm, renewed and ritualized in Independence Day civic patriotism—a history so tighdy wound around the mainstreams of the nation's history as to be inextricable from it ». Daniel T. Rodgers, « Republicanism : The Career of a Concept », *Journal of American History*, vol. 79, n°1, juin 1992, p. 30-31.

393 Flower, *Progressive Men*, p. 23.

donne politique (marches des armées de travailleurs, campagne bimétalliste). Ce militantisme est relayé par les journaux alternatifs comme *The Arena* où Flower associe redémocratisation économique et politique à une redémocratisation culturelle. Il perpétue en effet la culture publique partagée et cherche à préserver, par l'exhortation patriotique d'une démocratie populaire et par ses pratiques éditoriales, un génie démocratique : il ne sépare pas, dans ses magazines, culture d'en haut et culture d'en bas, la science et le religieux (recherches psychiques côtoient psychologie plus « sérieuse », les sciences économiques puissent dans une tradition monétaire dissidente, les sciences sociales restent ancrées dans la morale et la pensée socialiste) : ce qui compte est la recherche de la vérité scientifique et morale. Les écrits de Flower donnent à voir la conjonction des marges intellectuelles (les *cranks*) et du « peuple », un monde fluide où les hiérarchies sont morales et pas culturelles : le monde d'un platonicien égalitariste. Si cette conjonction n'est pas aussi évidente que veut le croire Flower (comme le montrent les divisions de ce peuple et les votes, par exemple en 1896, qui contredisent les discours des magazines alternatifs), elle n'est pas totalement imaginaire, ou plutôt elle est un acte de foi, une sorte de pari pascalien, où c'est la construction, par un imaginaire diffusé dans les magazines alternatifs, qui institue le « peuple » et une culture partagée pour le nouveau siècle.

L'on rejoint ici les conceptions de Laclau ou celles d'E.P. Thomson qui font de la mobilisation contestataire et de la classe sociale le produit d'un travail : le peuple est donc une construction au sens dynamique du terme, un engagement et une organisation. Flower en propose une version par la culture imprimée, les associations et les marges psychologiques et spirituelles. Régénérer la volonté populaire suppose donc de la (re)construire, de lui redonner vie, prête à agir et à militer pour transformer le monde. Elle n'est pas un donné mais une construction par le réveil, au sens de son bricolage scientifico-religieux, des capacités cachées :

> In a little time the great rank and file of the people will be ready to act, and then politicians, demagogues, gamblers, and parasites, who have long fattened off of the masses, will find the republic a transformed nation – a living incarnation of justice instead of a Republican shell governed by a soulless plutocracy[394].

En créant, par le bas, de nouvelles conditions plus saines, les corrompus n'auront plus de terreau sur lequel prospérer. Cette purification refonde le contrat social, ce lien entre les gouvernants et les gouvernés qui garantit la liberté, l'égalité, et la souveraineté du peuple comme expression de la volonté générale.

---

[394] Flower, « Books of the day. *Darkness and Daylight ; or, Lights and Shadows in New York* by H.Campbell », vol. 6, juillet 1892, p. xlii.

La question du contrat est centrale car il scelle l'accord entre les membres constitutifs du corps social. Ce lien, juridique, est garanti par les institutions démocratiques et principalement la Constitution. Néanmoins, c'est en dernière analyse la confiance qui certifie la validité du contrat, or, la corruption des élites, leur refus de s'acquitter de leur part des relations d'obligations réciproques, jette le discrédit sur la démocratie à l'époque, si bien qu'un acte de foi (l'étymologie de « confiance ») dans le peuple est nécessaire pour qu'il refonde, par le bas, le système. L'obsession de Flower pour les abus de confiance et les tromperies (les alliances entre élites économiques et politiques qui faussent le jeu économique et politique mais aussi les représentations faussées de la réalité dans la presse) souligne le besoin de garantir les termes du contrat et, *in fine*, sa croyance dans un ordre naturel spontané, équilibré et foncièrement juste[395]. Douter de la capacité du « peuple », de son sens même et de sa valeur, met en péril l'édifice tout en entier. En effet, la confiance dans le peuple est la garantie de la démocratie ; son caractère puissamment instituant est l'autre terme de l'acte de foi dans le gouvernement : tous deux participent de la construction de l'ordre social et même symbolique, comme une autre fiction, à l'instar de la monnaie, qui définit les valeurs premières. Le sens commun est d'ailleurs défini comme une propriété de tous et de chacun, un caractère inaliénable donc dans la pensée de Flower : déposséder le peuple de sa capacité de compréhension et de décision apparaît donc comme une aliénation de son bien et une sorte de démonétisation des valeurs premières[396].

Contre la remise en cause des termes du contrat – le sens commun , le peuple, l'individu autonome de la pensée politique des Pères fondateurs et perpétué par Spencer – Flower propose sa modernisation. Il s'agit de garder les mêmes termes mais les rénover : un individu éclairé par le savoir et transformé par la thérapeutique psychologico-religieuse et un contrat social régénéré par la démocratie directe. Si les gouvernants ne représentent plus les intérêts des représentés, alors il faut inventer des outils pour améliorer les mécanismes de représentation, des instruments plus parfaits, une médiation plus immédiate, pour réduire la distance entre le peuple et ses institutions. En effet, une contradiction fondamentale structure la démocratie : la représentation nie l'égalité

---

395 Se joue ici quelque chose de spécifiquement américain il nous semble, comme le souligne l'omniprésence des *confidence-men*, ceux qui abusent de la confiance d'autrui ou du système, dans la culture américaine (du roman de Melville au cinéma ou aux séries en passant par Henry James qui, dans *The Turn of the Screw,* initie une longue lignée d'écrits où la confiance dans le narrateur est remise en doute, la figure est omniprésente). Une vision contractuelle de la société, c'est-à-dire de l'accord entre des volontés, repose sur la nécessité de respecter le contrat et donc de jouer selon les règles (d'où l'importance du *fair play* et de règles du jeu, politiques ou économiques). L'antimonopolisme et le libertarisme de gauche , comme définition des règles communes et des frontières entre domaines individuels (biens propres, choix, compétences) et collectufs (biens communs), seraient donc une forme de radicalisme idoine à un type de société fondée sur le contrat.

396 Rosenfeld parle d'argument « historique » ou « nostalgique » : le « peuple » est dépossédé d'un pouvoir dont il jouissait librement auparavant. Rosenfeld, *Common Sense*, p. 6.

fondamentale et éloigne, de fait, les représentants du « peuple » ; elle est cependant nécessaire dès lors que le face-à-face n'est plus possible entre les citoyens. Cette contradiction s'exprime dans les deux faces, toujours en tension, de la démocratie : un versant constitutionnaliste (le « règne du droit ») et majoritariste (le « règne du nombre »)[397]. Le référendum, l'initiative populaire et le *recall*, par le volontarisme, cherchent à combler cette faille en exacerbant à la fois ces deux versants : la souveraineté populaire (le « peuple » comme donné devient « populisme », un engagement pour revitaliser la souveraineté de la majorité) et les mécanismes institutionnels (multiplications de dispositifs pour abolir la distance avec les représentés). Cette exacerbation ne fait qu'accentuer les contradictions : davantage de mécanismes institutionnels ne peut fabriquer une coïncidence du « peuple » avec ses dirigeants.

Paradoxalement, Flower célèbre une démocratie participative centrée sur le citoyen ordinaire qui, *in fine*, repose sur des dispositifs électoraux complexes gérés par des experts. La fuite en avant institutionnelle ne fait que redoubler les divisions sociales : retrouver le « peuple » implique de le séparer des foules dangereuses. Tous membres de la classe moyenne, les partisans de la démocratie directe gravitant autour de Flower se dissociaient, d'une part, du règne des ploutocrates et, d'autre part, du règne de la populace, comme le résume Flower :

> Direct-Legislation is the one peaceable and practical remedy that would render impossible the two great dangers that threaten our Republic to-day – namely, the despotism and exploitation of the people by class interests working through party bosses and money-controlled machines, and mob-rule invited by the powerlessness of the people to prevent party bosses from making up the slates dictated by the corporations[398].

La rhétorique qui refuse les distinctions culturelles entre les différentes *origines* sociales ou intellectuelles du savoir (le peuple et les *cranks*) n'abolit pas les hiérarchies. Flower veut redémocratiser *l'accès* de toutes les marges (bimétallisme, réformes fondamentales en général, recherches psychiques etc.) à la culture dominante, au sens d'ensemble des idées ayant droit de cité dans le débat public et, le cas échéant, la possibilité de gouverner ou d'assumer le magistère scientifique. Il ne remet donc pas en cause l'ordre symbolique. La lutte pour la reconnaissance de la valeur des idées marginales et du peuple *in abstracto* s'arrête à ses propres préjugés de la classe moyenne : il cherche alors à se distinguer de ces masses informes et potentiellement violentes. Flower combat ces logiques de distinction quand il refuse les assignations, par la culture dominante (la presse à la solde des ploutocrates, les partisans de l'étalon-or, les scientifiques professionnels qui imposent de nouvelles hiérarchies du savoir etc.), des idées en marge à cause

---

[397] Jean Leca, « La démocratie à l'épreuve des pluralismes », *Revue française de science politique*, vol. 46, n° 2, 1996, p. 231.

[398] Flower, « Direct Legislation and Popular Government », vol. 39, mai 1908, p. 611.

de capacités inférieures et d'une valeur moindre (le *reductio ad crankum*). En revanche, persuadé de la supériorité des valeurs de sa classe, il impose ces mêmes logiques de distinction aux « masses » : il veut leur bien malgré eux comme les plus technocrates des réformateurs veulent le bien commun, parfois malgré le « peuple »[399].

Il faut cependant nuancer. Le potentiel violent de masses vient de leur « impuissance » : elle est le produit d'une dépossession de leur pouvoir de décision et pas une question de nature. Fondamentalement, l'individu et le « peuple » restent des agents en puissance à qui l'on doit redonner un espace politique pour s'exprimer. Le jugement de valeur de Flower n'est donc pas une essentialisation mais l'effet d'une histoire contingente et remédiable, justement avec la démocratie directe. C'est aussi le rôle de son ingénierie spirituelle, cette psychologie religieuse par l'imprimé : moins une manipulation qu'un *empowerment*, c'est-à-dire redonner les moyens de savoir et de participer pleinement au monde moderne[400]. La sculpture des esprits par les avant-gardes ne doit donc pas être confondu avec les travaux de Gustave Le Bon, contemporains de Flower, sur la « psychologie des foules » (1895) qui réduisent les masses à un objet, jouet de ses instincts ou des déterminations extérieures. Cette théorie, on le verra *infra*, influera les reconceptualisations psychologiques et sociologiques du « peuple » en « opinion » malléable. Chez Le Bon, « l'individu en foule » n'est « plus lui-même » mais un « automate que sa volonté ne guide plus » déterminé par « la personnalité inconsciente, l'orientation par voie de suggestion et la contagion des sentiments et des idées dans un même sens »[401]. Pour Flower, l'individu est aussi aliéné mais ce constat n'est pas la conclusion de son raisonnement mais le mal à remédier, une construction sociale et non une qualité intrinsèque : il faut, par l'éducation, débarrasser le « peuple » des artifices qui le trompent et le perdent (notamment les campagne de propagande des puissants – ploutocrates ou scientifiques établis – qui dénigrent les marges) et le faire renouer avec sa vertu naturelle, force qui changera le monde, comme sa thérapeutique psychologico-religieuse révèlera le potentiel des êtres et leur fond subconscient pur. La compétence des individus est un trésor que l'intellectuel-psychologue-hypnotiste-médium doit dévoiler et faire advenir et qu'une culture publique diversifiée nourrira et perfectionnera. Flower croit en la pureté première, la rationalité et

---

399 Que la commisération, supérieure mais sans mépris, de Flower soit perçue par les objets de sa sollicitude (les ouvriers par exemple, voir chapitre 5) comme une violence symbolique et un moyen de contrôle n'enlève rien de ses intentions. Flower, en toute bonne foi, pensait émanciper les Américains en diffusant les lumières d'une élite, certes élargie aux marges du savoir mais une élite quand même : les pratiques culturelles et politiques du « peuple » sont toujours médiatisées et encadrées par son regard en surplomb. Nous nous situons ici cependant sur un autre plan : non pas la réception des discours de Flower mais sa croyance dans la compétence foncière de ce « peuple » à (se) gouverner et la vision optimiste de la démocratie qu'elle implique : seule sa nécessaire vertu, certes guidée par les intellectuels, peut faire progresser le pays.

400 Nous préférerons, par souci esthétique, cet emprunt aux néologismes « capacitation » et « autonomisation ».

401 Gustave Le Bon, *Psychologie des foules* (Paris : Alcan, 1895), p. 20.

la perfectibilité de l'homme. La règle d'or et le principe de non-agression des individus souverains empêchent aussi Flower de penser toute manipulation des foules ou des individus : la morale suppose de ne pas transformer autrui en moyen et son libertarisme, mâtiné de protestantisme, de ne pas s'immiscer dans le domaine réservé du choix en conscience.

La notion de « suggestion » est centrale : synonyme d'irrationalité et d'abdication de l'agentivité de l'individu dans la foule chez Le Bon, elle s'inscrit, chez Flower, dans une campagne pour réinstituer la souveraineté de l'individu et du peuple et fait partie de l'arsenal pour perfectionner les outils d'éducation populaire[402]. Loin de cette pédagogie démocratique, la suggestion sera débarrassée de ce cadre mélioriste et moral par les psychologues modernes et deviendra une technique dont la vertu repose dans son propre déploiement : ils remettront alors en cause le sens commun , l'individu comme sujet autonome et le peuple comme fondement de la démocratie. Le médium idéal que Flower veut incarner dans son travail journalistique et intellectuel s'apparente à une suggestion sans intrusion ni manipulation. Le paternalisme libertarien (liberté de choix mais orientation des décisions individuelles par une instance compétente) qui façonne son approche de l'interventionnisme étatique nourrit aussi son ingénierie spirituelle et sa vision de la culture en général. Le savoir des « autorités » qui peuplent ses écrits et ses magazines (et l'objet même pensé comme une bibliothèque portative) sont des mécanismes de prise de décision mais la décision reste dans les mains du lecteur/électeur, une démocratie directe de la connaissance pourrait-on dire. Flower s'oppose au progressisme technocratique, on le verra en particulier avec les questions de santé, car il veut substituer les décisions d'experts au choix éclairé des individus : le problème n'est pas l'expertise, vitale pour justement éclairer le chemin commun, mais l'abus de pouvoir des experts, notamment leur ingérence dans le processus politique.

Flower, en somme, incarne les contradictions d'un démocrate radical luttant contre sa vision élitiste de la culture : soif de reconnaissance pour les *cranks* mais volonté de domestiquer les foules. Les logiques de distinction culturelle séparent Flower des « masses » et son paternalisme laisse les marges sociales, ouvriers et minorités, dans l'invisibilité mais s'il participe à l'élitisation de la culture décrite par Levine, il prône une hiérarchie ouverte, une redémocratisation de la modernité, un ascenseur culturel en somme. *The Arena*, hybride, se veut un lieu de cette éducation populaire : elle reste à sens unique, dans le sens du progressisme tel que la classe moyenne radicale se l'imagine, mais elle conserve l'idéal d'une mobilité et d'échanges culturels et construit des espaces, ses magazines, où peut s'exprimer les marges intellectuelles et la voix des

[402] Dans son analyse du populisme, Laclau consacre d'ailleurs tout un chapitre aux travaux de Le Bon et à la « suggestion ». Laclau, *On Populist Reason*, p. 21-40.

sans-part. En d'autres termes, il refuse la logique ségrégative qui coupe les ponts entre les différentes cultures et redoute, en particulier, les instrumentalisations de la culture et de la science pour réifier le peuple. Dans ce cadre, l'intellectuel est un médium, le passeur entre différentes cultures : paternaliste, il ne voit pas la valeur de ceux qu'il veut élever et extraire de leur milieu, mais ce surplomb voit dans le « peuple » un agent historique, certes à former mais un agent, et non un objet ; en outre, la formation (« thought-moulding ») montre le chemin mais laisse le peuple décider. Pour Flower, l'intellectuel qui couperait les ponts avec le substrat social courrait le risque du mépris social et intellectuel, voire de la sujétion du peuple et donc de la fin de la démocratie. Il n'est pas étonnant que le populisme – le bouillonnement excentrique dans les magazines de Flower, le réveil culturel populiste et leur continuum entre savoir spécialisé et sens commun , culture des villes et culture des champs – émerge au moment où les élites urbaines imposent des hiérarchies culturelles strictes : comme sacralisation du peuple, le populisme oppose une fin de non-recevoir à la sacralisation d'un ordre culturel à l'image de ces élites et servant leurs intérêts.

Enfin, faut-il voir dans la volonté de Flower de faire accéder cette psychologie en marge (comme ses réformes fondamentales) à la culture dominante une soumission à des processus de contrôle discursif ou symbolique ? Le commerce avec les textes de Flower, de son milieu et de ses adversaires nous conduit à une autre conclusion : la volonté, au contraire, de se libérer des identités et des positions sociales que cette culture dominante leur attribue (les *cranks*) et d'exister à part entière comme des individus partageant le même monde moderne. Cet accès égal à la modernité implique de lutter contre le destin imposé par les déterminations sociales et culturelles : ni émancipation totale des déterminismes, ni domination à perpétuité par ignorance du caractère oppressif des termes du contrat, ce processus tient moins de la prise de conscience ou de la torpeur critique que de la résilience, du brouillage, d'accommodements plus ou moins subversifs, voire du jeu. Flower et son milieu pensent, dans les termes mêmes de leur culture, des pensées auparavant impensables – un État fort ; la maîtrise des maladies et même de la mort par les nouvelles thérapeutiques scientifico-religieuses – ou auparavant pensables uniquement comme fiction qui ne saurait s'incarner – un peuple, des fermiers aux marches de chômeurs, qui prend en main son destin ; une humanité régénérée qui renouerait avec l'idéal christique.

Dans l'ordre scientifique et moral, Flower reste attaché aux valeurs communément admises car elle sont justement le produit d'un savoir commun et historiquement construit, validé donc par un consensus social, l'expérience, le passé et les plus grands penseurs. Aucune volonté donc de subvertir ces valeurs, ni les valeurs sociales en général d'ailleurs : Flower ne veut pas la révolution mais la justice pour le peuple, les exclus ou les intellectuels marginaux, que l'on leur

rende leur dû et que l'on remette en ordre le désordre de son temps, pas que l'on change l'ordre des choses. Relégués aux marges du discours public et contraints de créer leurs propres institutions alternatives (la presse anticonformiste, universités populaires), Flower et son réseau cherchent à se faire reconnaître comme interlocuteurs légitimes dans la construction de la science et de la politique. Membres de la classe moyenne, ils veulent jouir de l'autorité intellectuelle qui sied à leur position sociale et à l'avant-gardisme de leurs idées. Normaliser les idées excentriques est donc aussi un moyen de reconnaissance sociale dont l'objectif est de fertiliser le discours public et élargir son champ d'application intellectuel et son vivier social : la modération est un cheval de Troie culturel. C'est donc la transformation des regards, si ce n'est de l'ordre culturel, qui se joue : la possibilité de penser une alternative à l'industrialisation ou la professionnalisation de la science à marche forcée. D'ailleurs en 1896, les excentricités des bimétallistes et l'engouement populaire pour Bryan ébranlent le camp adverse, preuve que menace il y a sur l'ordre culturel.

Le second volet de la refondation démocratique par Flower, l'exacerbation de son populisme après l'exacerbation de son constitutionalisme, le met en porte-à-faux avec les nouveaux instruments intellectuels (sociologie, psychologie) nécessaires pour mieux comprendre les phénomènes nouveaux d'une société à grande échelle. Flower, hanté par la mémoire révolutionnaire puis jacksonienne et par le rêve d'une harmonie sociale mais conscient des possibilités ouvertes par les sciences sociales, fait du « peuple » la référence morale et le moteur, en puissance, du changement social. L'abstraction chevillée aux sciences humaines cohabite avec ce langage plus ancien qui veut rester à fleur de peuple. Le rôle de ces sciences du social reste purement technique, descriptif et heuristique ; elles permettent de comprendre et faire comprendre le monde mais l'évaluation des phénomènes sociaux, politiques et économiques, ainsi que l'action réformatrice restent dans le cadre de la rhétorique morale du « peuple ». Pour Flower, le populisme, comme exacerbation de la démocratie, permettra de régénérer un système en crise, minimisé par les changements d'échelle, les nouveaux pouvoirs économiques qui la confisquent et les disqualifications politiques de son rôle au début des années 1890. Les réformes institutionnelles comme le référendum ou l'initiative populaire permettent ce supplément de démocratie qui vient compenser cette dépossession politique mais aussi épistémologique. Flower évoque souvent Alexis de Tocqueville : « the cure for the evils of democracy is more democracy[403] ». La formule, apocryphe[404], s'immisce dans la presse justement au moment où les

[403] Flower, « In the Mirror of the Present. Philadelphia's Battle for Civic Emancipation », vol. 34, novembre 1905, p. 529 ; « David Graham Phillips : A Twentieth-Century Novelist of Democracy », vol. 35, mars 1906, p. 253 ; « What *The Arena* Stand For », publicité pour *The Arena*, vol. 38, décembre 1907, appendice, non paginé ; « Mr. Bryan and the Would-Be Wreckers of the Democratic Party », vol. 39, mars 1908, p. 345 ; « In the Mirror of the Present. Professor

populistes, dans les années 1890, voient dans la démocratie directe un remède aux *trusts*, à la dépression et à la dépossession de pouvoir décisionnaire du peuple au profit des élites économiques. Les usages restent assez confidentiels pendant la décennie, cantonnés à des magazines réformateurs ou à des journaux populistes[405]. À l'image du débat national, Flower commence à utiliser la formule à partir des années 1900, au moment où l'enjeu, vulgariser au maximum la démocratie directe, s'inscrit dans une campagne de sensibilisation à l'échelle nationale[406]. Entre l'idéalisation du peuple par Flower et sa dévalorisation complète, mâtinée de mépris social, par exemple par H.L. Mencken deux décennies plus tard, se joue la controverse pour décider de la valeur du « peuple » et du « sens commun » : c'est au prisme des définitions de la psychologie et de la sociologie, et en filigrane de la science, que ces concepts centraux de la démocratie américaine se redéfinissent[407].

Frank Parsons, Ph.D. : An Appreciation », vol. 40, novembre 1908, p. 498 ; « Editorials. *The Twentieth Century Magazine* and What it Stands For », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p. 77 ; « Editorials. The British Leader in the Battle between Democracy and Privilege », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, février 1911, p. 444 ; *Progressive Men*, p. 62.

[404] Il semble que la phrase ramasse en une formule ce passage : « Ne faudrait-il pas alors considérer le développement graduel des institutions et des mœurs démocratiques, non comme le meilleur, mais comme le seul moyen qui nous reste d'être libres ; et sans aimer le gouvernement de la démocratie, ne serait-on pas disposé à l'adopter comme le remède le mieux applicable et le plus honnête qu'on puisse opposer aux maux présents de la société ? » La résignation du penseur français devient un acte de foi sous la plume de Flower. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 246.

[405] Nos recherches dans les différentes bases de données font remonter la première occurrence de l'expression à un article du pasteur unitarien, collaborateur au sein de l'American Psychical Society de Flower, justement sur le modèle suisse. Edward Everett Hale, « Editor's Table », *The New England Magazine*, vol. 9, décembre 1893 p. 541. Journal populiste : « A Revolution in Party Platforms », *The Progressive Farmer*, 15 août 1899, p. 7.

[406] Dans les années 1920, H.L. Mencken raillera cette expression de « sentimentalistes » des classes aisées, spectateur du malheur du « peuple » et qui, par la force de son imagination, voudra faire de l'« âne » le conducteur de sa propre charrette : « The cure for the evils of democracy is more democracy. This notion, as I hint, originated in the poetic fancy of gentlemen on the upper levels—sentimentalists who, observing to their distress that the ass was overladen, proposed to reform transport by putting him into the car ». Le satiriste raille tous les principes qui animent le progressisme radical de Flower : le sentiment moral, la bonne distance de la classe moyenne qui lui permet d'arbitrer et réformer, la dignité du monde agraire traditionnel et même l'idée de réforme du transport, c'est-à-dire des accès aux biens communs. Henry Louis Mencken, *Notes on Democracy* (Londres : Jonathan Cape, 1927 [1926]), p. 10.

[407] La question n'est pas close, loin de là : elle travaillera la politique et les sciences sociales tout au long du siècle. Affirmer l'inexistence du « peuple » car il relève d'une simple construction et conclure de sa caducité comme catégorie politique participent tout autant de cette « controverse populiste » : les autres concepts proposés par la sociologie ou les sciences politiques (les classes, les groupes ethniques, le genre) relèvent autant de constructions sans autre réfèrent que leurs propres conventions (en témoignent les multiples controverses pour définir les frontières de ces notions) : elles sont des hypothèses qui permettent de travailler. Cette lecture pragmatiste nous impose, dans la lignée de William James, de rendre justice à cette croyance dans le peuple et d'analyser les effets pratiques de ce découpage du champ politique. La dévalorisation totale du « peuple » dans les discours des sciences sociales est également le produit d'une histoire. Les historiens progressistes ne le séparaient pas de leur lecture économique. Si certains sociologues et économistes (Edward A. Ross et John R. Commons par exemple) à l'époque de Flower usent à la fois du concept de « peuple » et des nouvelles abstractions des sciences sociales (la « société » notamment), des lignes de fractures commencent à se dessiner. Elles seront consommées dans les années 1950 : traumatisés par les

L'essor de la science moderne, seul outil à même de comprendre les mutations sociales et les forces immenses à l'œuvre, remet en question les fondamentaux de Flower : la psychologie émet des doutes sur la capacités des individus au discernement ; la sociologie les réduit à un rouage parmi d'autres des mécaniques sociales. Mis à distance, le « peuple » devient un problème à étudier et la pertinence de sa participation est posée. Le trait d'union entre les parties et le tout du corps social est distendu, la vieille métaphore corporelle et organiciste perd de son intérêt pour les savants : le social peut alors se penser de l'extérieur uniquement comme une mécanique avec des pièces (les individus) et un fonctionnement global (le social) mais la vision symbiotique de leurs relations laisse la place à une vision à sens unique où des lois scientifiques gouvernent des individus ; l'influence de l'individu, quant à elle, reste dans la sphère privée et soumise au déterminisme social ou psychologique. La mise à distance des masses, dans la façon même de les envisager, a des conséquences sur la conception de leur éducation : de formation du sujet autonome en se basant à la fois sur le savoir des savants et le sens commun , elle deviendra fabrique de l'opinion et contrôle social d'individus objets de forces qui les dépassent. Puisque les citoyens ne peuvent plus savoir, ils ne peuvent plus être acteurs : ils deviennent alors objets d'une technique de construction du social, accessible aux seuls professionnels, qui se substitue à la morale. Les intellectuels qui s'emparent et s'accommodent des conclusions de la psychologie et de la sociologie – Walter Lippmann, Edward Bernays ou, dans une moindre mesure, Edward A. Ross – prennent leur distance avec la définition traditionnelle de la démocratie et cherchent alors à la refonder sur de nouvelles bases.

Ce désenchantement du peuple va de pair avec l'institution de cultures séparées et hiérarchisées, la séparation de la psychologie des recherches psychiques , de la sociologie moderne des sociologies héritées des « sciences de la société » du XIXe siècle où se côtoient socialistes, sociologues, pasteurs et explorateurs de la « question sociale ». Les nouveaux professionnels – psychologues, sociologues mais aussi économistes (monométallistes) à la même

---

totalitarismes et le maccarthysme, les intellectuels construisent l'image d'un peuple avec un « personnalité autoritaire ». Les avancées en psychologie sont à nouveau mises à profit et l'on retrouve la réduction du « populisme » à une pathologie (le style paranoïaque d'Hofstadter par exemple) ou à un fascisme (Ferkiss), et le fascisme comme dérive psychiatrique (et non le produit de déterminations sociales, politiques, culturelles, intellectuelles et économiques). Les intellectuels, sociologues ou historiens progressistes, se perçoivent alors comme une « minorité civilisée » au milieu de la masse réactionnaire. Ces questions dépassent cependant le cadre de ce travail. Néanmoins, ce n'est pas parce qu'une théorie est une construction qu'elle en devient ni opérante, ni scientifique ou sans effets sur le réel. Nous disons simplement ici que le « peuple » n'a pas plus, ni moins, d'existence que les catégories de la sociologie pour comprendre la société : la position de surplomb et de neutralité ne peut évacuer l'action de l'observateur qui classe et découpe le réel selon une idéologie propre (Chartier). Il s'agit donc ici de prendre au sérieux cet autre regard sur la politique : le populisme et sa raison (Laclau). Sur les changements de perception du « peuple », voir Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 412-475. Sur les découpages de la société, voir Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 69-80.

époque – réduisent ainsi « le profane à l'incompétence » : la spécialisation du savoir en domaines de compétence distincts, sa sacralisation même, leur permettent d'imposer leur autorité culturelle et une stricte hiérarchie de valeur[408]. La désacralisation du peuple, de sa culture et de ses facultés est concomitante de la sacralisation d'une culture élitiste et de l'émergence de la science moderne. Les logiques de distinction cultuelle enferment le « peuple » dans le regard objectifiant des sociologues, des psychologues et des intellectuels pour finir dans la satire d'un Mencken par exemple. L'essor du populisme, dans ce cadre, se comprend comme le combat pour redonner un sens à ce « peuple » – un individu ciment du corps social – et à son savoir démocratique. La transformation d'une « évidence » (le peuple vecteur de la démocratie comme identité américaine) en « problème » sous le nouveau regard scientifique conduit, en retour, à une exacerbation du rôle du peuple, à sa remonétisation : la démocratie directe comme réappropriation par le peuple de son pouvoir de décision et le populisme comme lecture identitaire, un éloge défensif du « peuple » par la simple vertu d'être lui-même. Flower s'engage alors dans une lutte pour la reconnaissance de la valeur du peuple et, pour ses adversaires, dans un combat pour la nier. La relégation du populisme fait donc partie de la construction discursive d'une normalité « moderne ». L'inscription des nouvelles hiérarchies culturelles passe donc par les reformulations pour définir cette valeur : la psychologie permet de reconceptualiser les facultés cognitives de l'individu et fait de cette nouvelle discipline un régulateur social bien adapté au monde moderne[409]. Dans les 1890, elle s'affirme, notamment en se distinguant des recherches psychiques. Cette affirmation de la science moderne, *via* l'affirmation de la psychologie, est le second moment clé, avec la croisade populiste, pour comprendre l'opposition à la « modernisation » de la santé publique dans les années 1910 : se mêleront alors en *une* seule controverse les combats économiques et politiques des populistes (que peut faire le peuple) et la question épistémologique et scientifique de la reconnaissance des sciences psychiques (que peut savoir le peuple). L'antimonopolisme, comme vision du monde, prendra alors tout son sens.

---

[408] Lasch *in* Levine, *Highbrow/Lowbrow*, p. 211.

[409] Les processus de classement et de hiérarchisation permettent de comprendre comment la réalité est contradictoirement construite par différents groupes : l'identité sociale serait alors le produit de rapports de force entre des représentations (les controverses) par ceux qui ont le pouvoir classer et de nommer (les sciences professionnelles ici) ainsi que de la définition, soumise ou résistante (l'idéalisation du peuple par Flower), que chaque communauté produit d'elle-même (le milieu progressiste radical). Les pratiques et/ou les institutions (toute forme objectivée qui « marque de façon visible et perpétuée l'existence du groupe »), en retour, accordent aux acteurs un identité sociale et un statut (le journalisme de Flower, ses prises de position politiques ; l'ancrage institutionnel ou dans les publications « respectables ») : elles supposent le capacité à se faire reconnaître afin d'imposer, dans la sphère sociale, des découpages de la société « objectifs ». Chartier, *Au bord de la falaise*, p. 77-80.

C. Du « peuple » à « l'opinion publique » : les variétés de l'expérience scientifique

1. Le rôle de la psychologie « moderne » : définir la compétence, définir la science

Au début des années 1890, le champ intellectuel de la psychologie américaine commence à se durcir. L'émergence de la psychologie comme discipline universitaire et l'élévation des scientifiques en une élite de professionnels et une communauté autorégulée et autonome en surplomb du social cohabitent et rivalisent avec la plus ancienne tradition d'une science démocratique qui ne sépare pas amateurs et experts en domaines de compétence distincts (la question de l'attribution des domaines de compétence traverse la pensée de Flower qu'il s'agisse d'économie, de politique ou de science). Flower participe avec les scientifiques de son temps à la transformation de la « psychologie populaire » du « magnétisme animal » en cette nouvelle science expérimentale qu'est la psychologie de l'inconscient. Cependant, pour Flower (lui-même un amateur) et son réseau (un mélange de scientifiques non-professionnels et établis quoique marginaux : par exemple Buchanan), une explication « naturelle » exclut le surnaturel mais pas le spirituel si bien que les phénomènes peuvent être « à la fois naturels et religieux » : l'extension du domaine de la religion va de pair avec l'extension du domaine de la science, et *in fine*, de la nature qui comprend plus que la matière. Flower étudie le subconscient, l'hypnose, les lois psychiques de l'amour ou le spiritisme . Sa conception reste ancrée dans la vieille signification de « science » comme « savoir », sans restriction d'objet ou de sujet[410]. Il propose une « nature autre », ni complètement naturaliste (il refuse le dualisme esprit/matière mais soumet le spiritisme aux méthodes scientifiques « modernes »), ni complètement « analogiste ». L'analogisme, présent à la Renaissance puis dépassé par les révolutions scientifiques (la révolution copernicienne, le paradigme Galiléen et son modèle mathématique, la science comme expérimentation), ne voit pas la nature comme une « unique substance extérieure, physique et matérielle » mais comme un univers de différences ordonné par les analogies entre les sphères. Flower croit dans l'unicité de lois qui expliqueraient l'ensemble de la nature, invisible et spirituel compris, mais reste héritier d'une cosmologie des « correspondances » ou de la « sympathie » entre les mondes visibles et invisibles, le microcosme et le macrocosme ou le corps et l'âme qui offre une définition plus extensive de la nature. À la charnière de ces deux cosmologies, il veut explorer sa vision métaphysique avec des outils scientifiques modernes[411].

---

[410] OED. Ann Taves, *Fits, Trances, and Visions : Experiencing Religion and Explaining Experience from Wesley to James* (Princeton : Princeton University Press, 1999), p. 5-6. Flower, *The Century of Sir Thomas More*, p. 290.

[411] Tresch, « Des natures autres », p. 146-147.

Cette définition de la rationalité entre en conflit avec l'interprétation matérialiste et séculière des scientifiques professionnels qui séparent la science des croyances : Flower ne veut pas réduire la « science » à l'étude « des phénomènes de l'univers physique », la définition naturaliste et moderne que les organisations scientifiques professionnelles cherchent à imposer. Le « naturalisme méthodologique » (l'explication de la nature sans recours au surnaturel) devient alors le critère minimum de la science, ce qui pose problème dès lors que, comme chez Flower, le spirituel entre dans le domaine du naturel[412]. Pour les psychologues modernes, les recherches psychiques sont par définition invalides car elles brouillent la frontière entre l'esprit et matière. Pour Flower, elles témoignent du pouvoir de la science de conquérir des territoires encore inexplorés. Flower renverse la thèse de la sécularisation : la religion se sécularise sous l'influence des avancées scientifiques mais, dans le même mouvement, se spiritualise. Se joue alors au tournant du siècle, comme pour le privé et le public, l'individu et l'État, la redéfinition des limites de chaque domaine de compétence : la période de réconciliation (précaire) entre religion et science de l'évolution que partageaient les milieux réformateurs, ses pasteurs et ses scientifiques, s'achève dans les années 1890 : *The Arena* en est un de ses derniers bastions. Émerge alors un mouvement de ségrégation : la science expérimentale se débarrasse des croyances et, en retour, le fondamentalisme signale l'essor d'une foi débarrassée de la science moderne[413]. La psychologie « moderne », comme science des processus mentaux (et donc de la croyance qui devient un objet d'étude) est un des lieux où se dessinent ces nouvelles frontières.

Flower veut maintenir les passerelles entre ces différents mondes. Dans la « science de l'esprit » qui occupe les chercheurs à la fin du XIXe siècle, les frontières entre psychique, psychologique et neurologique restent floues et labiles. Flower parle de « recherches psychiques » ou de « science psychologique » qui inclut spiritisme , hypnotisme et télépathie[414]. *A contrario*, les psychologues de l'université cherchent à moderniser, standardiser et professionnaliser leur activité, ce qui passe par la démarcation stricte entre la *vraie* psychologie et les pseudo-sciences comme les recherches psychiques : « psychologists used their battles with spiritualists to legitimize psychology as a science and create a new role for themselves as guardians of the scientific worldview[415] ». En 1895, le psychologue G. Stanley Hall dénonce les activités de l'American Psychical Society (APS) de Flower comme un symptôme de la tendance transatlantique à travestir en « science moderne » l'occulte. Il oppose cette connaissance de

---

412 Ronald L. Numbers, *Science and Christianity in Pulpit and Pew* (Oxford : Oxford University Press, 2007), p. 40.

413 *Ibid.*, p. 53.

414 Flower, « Editorial Notes. Psychological Problems », vol. 2, septembre 1890, p. 509-511.

415 Deborah J. Coon, « Testing the Limits of Sense and Science : American Experimental Psychologists Combat Spiritualism, 1880–1920 », *American Psychologist*, vol. 47, n° 2, février 1992, p. 143, 150.

pacotille à la « nouvelle psychologie » qui n'essaye pas de « confirmer les aspirations séculaires [communiquer avec les morts qui nous sont chers] ou de nouvelles théories » mais d'accumuler patiemment des faits et des données et, grâce à l'observation et l'induction, de parvenir à des conclusions qui donnent une « idée infiniment plus juste et plus haute de tous les phénomènes psychiques »[416]. Les psychologues, « stationnés à la périphérie de la science », cherchent à affirmer leur statut de scientifique et prennent en charge « la mission de surveiller et défendre les limites de la science elle-même[417] ».

La science professionnelle, dans les autres champs de recherche, impose le même cadre. Les revues médicales prennent note des travaux de l'APS et, plus largement, d'un « renouveau des recherches psychiques » ; elles restent cependant circonspectes et voient dans cette tendance des années 1890 un objet d'étude plus qu'une nouvelle frontière de la science[418]. Le naturaliste et président de l'université Stanford David Starr Jordan explique quant à lui en 1903 les « recherches psychiques » (mais aussi la Science chrétienne) n'ont de science que le nom et que tout ce qui s'appelle « science » n'en est pas forcément : « trade-marks which have a value are always imitated ». L'image de la contrefaçon relie la définition de la science au monde des affaires (et implicitement à l'or contre le toc) : le processus de monopolisation des savoirs par des instruments de contrôle (la propriété intellectuelle par la marque « science ») permet, dans le champ symbolique, de définir la valeur en définissant le sens de mots et leur champ d'application[419]. Starr imagine que cette prolifération de science en toc nécessitera des garde-fous et une « science de la non-science » pour démêler le vrai du faux et réaffirmer les frontières de la science légitime. Pour Flower, cela signifie s'arroger la propriété d'une domaine qui appartient à tous, le savoir, et que tous devraient pouvoir construire : la logique est la même que pour le protectionnisme, un refus de l'accès libre et égal.

Les frontières de la science sont en effet le problème. Flower veut soumettre la zone grise entre le matériel et le spirituel à l'examen scientifique. Il refuse le monopole de la définition de la science que s'arrogent ses critiques et voit dans l'étiquette de « pseudo-science » la même logique de pouvoir que dans la consolidation des *trusts* ou l'imposition par les partisans de l'étalon-or d'un récit unique de la modernisation : tous se servent du protectionnisme et du corporatisme pour

---

416 George S. Hall, « Psychological Literature. IV Psychic Research », *The American Journal of Psychology*, vol. 7, octobre 1895, p. 140-142.

417 Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 150.

418 Voir par exemple « The Revival of Psychical Research », *Medical Record*, vol. 43, 13 mai 1893, p. 593 ; « Psychological Section », *The Medico-Legal Journal*, vol. 10, n° 1, 1892, p. 317-318, 413.

419 David Starr Jordan, « Comrades in Zeal », discours prononcé au banquet de l'association de chercheurs Sigma Xi à Saint-Louis le 31 décembre 1903 et reproduit dans *The Popular Science Monthly*, vol. 64, février 1904, p. 305.

verrouiller le champ intellectuel (ou économique). Pour lui, les intellectuels « conservateurs » redoutent les innovations et les « nouvelles théories », comme dirait Hall, car elles menacent leur statut, comme les réformes antimonopolistes mettent en péril la domination des ploutocrates :

> In the twilight zone of belief, speculation, theory, and experimentation, privilege seeks to shackle nonconformist thought to outlaw the scientist, the philosopher, and the apostle of new truths, whose methods of practice do not conform to the dogmas of the privilege-bulwarked class[420].

Disqualifier les pionniers et les réduire à des *cranks* ne permet que de maintenir leurs « privilèges » et leur pouvoir, un « conventionnalisme » qui refuse, *a priori*, d'examiner et de donner du crédit aux idées qui vont à l'encontre de leurs intérêts. Pour Flower, ces scientifiques lui apparaissent moins comme une élite de professionnels que comme une « caste ». Une telle attitude freine les avancées scientifiques[421]. La constitution de la science moderne et de la psychologie en « science dure » illustre donc des logiques de distinction et de hiérarchisation culturelle qui traversent plus largement la société.

Un seul mot résume la condition nécessaire du progrès scientifique, le même que pour le progrès intellectuel, politique et économique : la liberté. Sans la (bonne) volonté et la possibilité d'explorer plus loin, aussi excentrique *(cranky)* l'hypothèse de départ fût-elle, la science se transforme en dogmatisme scientiste et s'abolit elle-même. Cela signifie, pour Flower, un retour au Moyen-Âge. Il en va donc de la science comme de son réformisme antimonopolistique en général : « This civilization-moulding struggle [is] a clear-cut battle between two mighty age-long world theories – conservative, privilge-seeking restriction on the one hand, and progress under the aegis of freedom, on the other ». Cette régression historique se traduit par un réensauvagement (l'inversion du processus de civilisation) et la brutalisation des rapports sociaux, comme le montrent la violence causée par l'essor des *corporations* aux États-Unis ou les exactions de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Les monopoles sur l'économie comme sur le savoir ne peuvent alors mener qu'à la « stagnation morale et intellectuelle »[422].

Pour Flower, l'esprit d'ouverture nécessaire au progrès s'oppose à l'orthodoxie, en science comme en religion. Ce dogmatisme freine la recherche libre et honnête (« a candid and unbiased investigation of facts ») en érigeant des barrières (douanières pourrait-on-dire)[423]. À cause des

---

420 Flower, *Progressive Men*, p. 300.

421 Flower, « To the Friends of Psychical Science – A Serious Word on the Work of our Society », *The Psychical Review,* vol. 2, novembre 1893 et février 1894, p. 238.

422 *Ibid.*, p. 300.

423 À l'émancipation des chercheurs des barrières artificielles, mentales ou intellectuelles, correspond la libération des énergies positives enfouies dans l'esprit pour le perfectionnement moral et la libération des énergies économiques

préjugés très répandus chez les scientifiques *a priori* hostiles aux études du pouvoir de l'esprit et à cause aussi des supercheries, très répandues aussi chez les médiums, il est indispensable, explique un Flower qui partage les mêmes idéaux que ses détracteurs de démêler le vrai du faux en réinstituant la démarche scientifique que de nombreux chercheurs oublient ou pervertissent[424]. Les conservateurs de tous bords s'opposent d'ailleurs à l'APS. Les « scientifiques matérialistes orthodoxes *(orthodox physical scientists)* » réduisent les recherches psychiques à une pseudo-science, comme les hommes d'Églises traditionnalistes les réduisent au « démonisme »[425]. Le fait d'imaginer une communication avec l'au-delà et de démontrer l'existence d'une vie après la mort transgresse les limites de la science et de la religion[426]. Par ailleurs, les partisans d'une définition stricte du spiritisme expliquent que la plupart des membres de l'organisation de Flower sont des pasteurs et donc incompétents pour « juger la science » spirite (ils estiment aussi les enquêtes redondantes car des scientifiques britanniques comme le naturaliste Alfred R. Russell ou le physicien William Crookes ont déjà apporté des preuves de la validité des phénomènes psychiques)[427]. *A contrario*, la science démocratique pour Flower est une quête *(free and open inquiry)* qui repose sur une attitude (le libre examen) et une méthode (un processus ouvert). Il condamne les « scientifiques pour leur traitement non scientifique du sujet », citant Victor Hugo : « to replace inquiry by mockery is very convenient, but not very scientific »[428]. La science pour Flower est d'abord une méthode pour prouver la vérité et la réalité d'un fait. Elle permet de trier (« sifting process »), d'authentifier les phénomènes ou de mettre à nu les falsifications ; elle procède du même désir qui anime l'essor du journalisme d'investigation : dévoiler *(exposure)* et

---

des producteurs une fois les législation de classes abolies. Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », vol. 5, février 1892, p. 320.

[424] L'épisode de la Commission Bailly sert d'exemple prototypique de traitement non-scientifique pour Flower. En 1784, cette commission analyse les découvertes du mesmérisme : elle dénonce une supercherie et ridiculise « l'imagination surchauffée *(overheated)* des mesméristes ». Selon Flower, malgré ses partis-pris évidents, elle laisse des marques durables et entache les sciences de l'esprit jusqu'aux recherches psychiques des années 1890. Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 320 ; « The Coming Religion », vol. 8, octobre 1893, p. 655. Sur la commission Bailly, voir Robert Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1968), p. 62-65 (l'expression « overheated imagination » vient de Darnton).

[425] Flower, *Progressive Men*, p. 183 ; « Inspiration and Psychical Phenomena among our Latter-Day Poets », vol. 7, février 1893, p. 378. Les protestations de Flower à l'encontre des religieux les plus conservateurs semblent corroborées par les archives. Par exemple, le pasteur presbytérien (et missionnaire en Chine) John L. Nevius souligne la pauvreté des résultats des expériences de l'American Psychical Society : il n'y voit qu'une illustration de possession par le démon. John L. Nevius, *Demon Possession and Allied Themes : being an inductive study of phenomena of our own times* (Chicago : F.H. Revell, c1894), p. 316, 321.

[426] Flower, « Editorial Notes. *Is This Your Son, My Lord* », p. 761; « Books of the Day, Notable Books for Thoughtful People », vol. 8, août 1893, p. xiv; « The Coming Religion », p. 655.

[427] Hudson Tuttle, « A New Move », *The Banner of Light*, vol. 68, 21 février 1891, p. 1.

[428] Flower, *Progressive Men,* p. 183-187 ; « Editorial Notes. The Scientific Sensation of the Hour », vol. 2, août 1890, p. 380 ; « Inspiration and Psychical Phenomena among our Latter-Day Poets », p. 383-384.

trouver des preuves[429]. Flower se concentre donc moins sur les objets que sur la méthode et l'attitude[430]. La science suppose, avant tout, d'être disposé à mener des recherches impartiales et sans *a priori* sur des phénomènes même si, comme le souligne William James, cet « empirisme radical » signifie explorer des objets d'expérience sans valeur, « all sorts of despised spiritualistic and unscientific ideas[431] ». Il faut au contraire, savoir « rendre justice à tout ce qui peut être objet d'expérience[432] ». Toute sa vie Flower étudie ces manifestations : il veut « classer les fait authentifiés », accumuler les « données fiables » et en tirer les « lois sous-jacentes », c'est-à-dire appliquer le positivisme à un nouvel objet de recherches[433]. Il refuse tout dogmatisme et adopte une attitude prudente et de suspension de tout jugement *a priori* : « we are not prepared to state conclusions and seek to bend evidence to fit our theories. […] When we obtain a sufficient volume of sifted facts, the explanation will follow[434] ». Optimiste, il croit que de ce positivisme ouvert et équitable émergera la vérité : « earnest, sympathetic, and scientific investigation will in time reveal the truth[435] ».

Flower explique qu'un nouvelle théorie doit être examinée en utilisant les « méthodes critiques d'enquêtes » avant d'être jugée non-scientifique[436]. Puisque les avancées de la science n'ont de cesse d'élargir le champ du savoir, il n'y a aucune raison de rejeter *a priori* des

---

429 Selon le *New York Times*, l'American Psychical Society devait d'abord s'appeler « Psychic Investigation Association ». Cette combinaison de la science et du spiritisme dans un enquête imprègne l'imaginaire de l'époque comme le montrent les efforts d'Arthur Conan Doyle, auteur de Sherlock Holmes, pour résoudre l'affaire de l'existence ou non de phénomènes spirites. Doyle applique, comme son personnage, des méthodes scientifiques et démontrent la validité du spiritisme. Flower, « Books of the Day, *Psychics : Facts and Theories* by Savage », vol. 7, avril 1893, p. xv. « To study psychic phenomena », *The New York Times*, 11 février 1891. Arthur Conan Doyle, *The History of Spiritualism. 2 Volume Set* (Cambridge : Cambridge University Press, 2011 [1926]).

430 Les recherches psychiques , néanmoins, relèvent plus d'une *croyance* dans la méthode scientifique que dans son application. Cette ambiguïté du sens commun s'enracine dans une contradiction foncière de l'interprétation baconienne – empirique, inductive, sensible, démocratisée – de la science aux États-Unis, comme le souligne Hazen : « Baconianism was much stronger as a scientific mind-set than a strict scientific method. Few had come to terms with the inconsistency of being a Baconian and believing so firmly in something with which the sense had no direct access. Ironically, this myopia demonstrated just how deeply trusted the senses were ». Hazen, *The Village Enlightenment in America*, p. 107.

431 Lettre de William James à sa sœur Alice, 6 juillet 1891, *in* James, *The Letters of William James*, p. 310. La bienveillance distanciée de James envers le spiritisme exaspérait Stanley Hall : il y voyait un alibi scientifique à la folie spirite qui s'emparait des Bostoniens (« 'medium-mad' Bostonians ») et à la crédulité contemporaine (à ce sujet, voir Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 147).

432 La citation vient de la note de l'éditeur de la traduction en français de William James, *Essais d'empirisme radical*, traduit de l'anglais par Guillaume Garreta et Mathias Girel (Paris : Flammarion, 2007 [1912]).

433 Flower, « Two Interesting Cases », *The Psychical Review,* vol. 1, mai 1893, p. 326.

434 Flower, « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. Interesting Psychical Phenomena », vol. 7, janvier 1893, p. 248.

435 Flower, « Two Interesting Cases », p. 326.

436 *Ibid.*, p. 238.

phénomènes, aussi étranges et incroyables semblent-ils : « a true scientist will take cognizance of the smallest facts […] and conduct careful, impartial, and exhaustive investigations[437] ». Comme William James, Flower se demande pourquoi exclure du champ de la réflexion l'expérience de l'invisible puisque des choses invisibles existent dans le monde[438]. Pour Flower, seuls des préjugés et une partialité iniques peuvent expliquer qu'un scientifique accepte la réalité d'éléments invisibles uniquement sur la base de leurs effets dans la plupart des cas mais pas pour les phénomènes psychiques : « He [a physicist] will admit that he knows nothing of an acid or a salt – except that it does so and so ; but when he witnesses a series of spirit phenomena he is quick to deny the reality of what he sees[439] ». La question de la perception sensible est centrale, preuve d'une volonté d'adapter le sens commun à de nouvelles réalités. Le révérend Minot J. Savage explique que, comme pour un télégramme, il est impossible de confirmer avec ses sens « la véracité de l'émetteur » : ce qui compte, dans ses conditions, est moins la question de la « véracité » de cette source que de savoir si le récepteur a bien reçu le message[440]. L'astronome français Camille Flammarion (1842-1925), contributeur régulier dans *The Arena*, conseille, comme Flower, prudence et ouverture d'esprit : « let us deny nothing positively; let us study; let us examine; the explanation will come later[441] ». Comme rien n'est absolument certain, estime Flower, le bon sens exige une attitude pragmatique : la science formalise cette posture.

Jamais Flower ne remet en cause l'autorité de la science. Au contraire, il glorifie la méthode scientifique (« modern method of scientific inquiry »)[442]. Comme pour ses idées politiques et économiques, Flower veut faire reconnaître à ses détracteurs la valeur de ses idées, nécessaires selon lui pour faire vivre le débat intellectuel et, *in fine*, régénérer la société. Il partage avec les scientifiques matérialistes cette conception de la science comme critère de valeur et d'autorité : la controverse ne repose pas sur la normativité de la science mais sur la définition des frontières de cette norme et sur la légitimité ou non de ses représentants. Qui fait de la vraie science est, en dernière analyse, la question qui anime la polémique. Les séances spirites peuvent

---

437 Flower, « The Scientific Sensation of the Hour », p. 380-381.

438 Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 147.

439 Hamlin Garland, Forty Years of Psychic Research ; A Plain Narrative of Fact (New York : Macmillan, 1936), p. 71.

440 Minot J. Savage, « A Reply to Mr. Hawthorne », *The Arena*, vol. 3, mai 1891, p. 691.

441 Flower, « The Scientific Sensation of the Hour », p. 380-381. Flower cite souvent le scientifque français dans ses textes. Flammarion écrit plusieurs articles dans *The Arena*, mais aucun dans *The Psychical Review* : « The Unknown. Part 1 », vol. 4, juin 1891, p. 10-24 ; « The Unknown. Part 2 », vol. 4, juillet 1891, p. 160-171 ; « New Discoveries in the Heavens », vol. 5, novembre 1891, p. 1-11 ; « New Discoveries on the Planet Mars », vol. 3, février 1891, p. 275-290 ; « Unknown Natural Forces », vol. 19, mai 1898, p. 632-638.

442 Flower, « Editorial. Present Day Tendencies and Signs of the Times. Interesting Psychical Phenomena », vol. 7, janvier 1893, p. 247.

donc être considérées comme un exemple d'« hétérotopie », terme donné par Foucault aux « espaces placés à part et marqués comme spéciaux, contredisant les espaces qui transmettent les valeurs, les présupposés et les normes dominantes de la société ». Les expériences avec un médium illustrent ce type de « site charnière » qui permet de saisir la « mosaïque pluraliste » des sciences : Flower et les membres de l'APS cherchent à produire de nouvelles connaissances mais alignent ces savoirs sur les valeurs existantes (la vérité scientifique et le progrès historique), signe que l'hétérotopie ne se conçoit pas en rupture des « sites normatifs » où se fait la « vraie » science mais se pense chez Flower comme une conquête de territoire, une volonté de déplacer les frontières et d'imposer sa définition d'un champ de recherche qui sied à une science vraiment « moderne ». La différence se loge dans l'usage des valeurs épistémiques et comment cet usage forge le domaine légitime de la science[443].

Pour légitimer la recherche psychique et en faire l'égal des autres sciences, Flower met en œuvre plusieurs stratégies : l'institutionnalisation et l'argument d'autorité. Flower se met sous le haut patronage de psychologues et de neurologues de renom, américains et européens : William James, Joseph R. Buchanan, Alfred R. Wallace, Auguste Liébeault, James Braid, Jean-Martin Charcot, Hippolyte Bernheim, Pierre Janet, Jules Bernard Luys, Camille Flammarion[444]. Le réseau de Flower forme une « communauté de recherche » alternative transatlantique qui veut repousser les limites du savoirs[445]. Wallace et James, par leur prestige scientifique, représentent l'autorité de la science légitime. Wallace, à qui Flower consacre un chapitre entier de ses mémoires, symbolise le vrai scientifique : son ouverture d'esprit le mena de l'agnosticisme au spiritisme [446]. Flower institutionnalise cette communauté alternative. Il crée une association, l'American Psychical Society, une revue, *The Psychical Review,* et un programme d'expériences où l'observation minutieuse, l'empirisme, la mise en avant des faits avant les théories, puis leur taxonomie, sont complétés par des protocoles stricts pour éviter les fraudes (par exemple, les expérimentateurs attachent des fils de soie au médium pour sentir tout mouvement suspect) et des enquêtes de terrain (Garland à Onset Bay, station balnéaire pour spirites) : toujours les sens permettent

---

443 Ainsi même des « sites normatifs » comme les asiles ou les hôpitaux, lieux de discipline et de surveillance, peuvent être considérés comme des hétérotopies. Foucault, *in* Tresch, « Des natures autres », p. 144-156.

444 Voir chapitre 2. Flower cite souvent le chimiste William Crookes mais il n'écrit pas dans ses revues.

445 David A. Hollinger, « The Problem of Pragmatism in American History », *in In the American Province : Studies in the History and Historiography of Ideas* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1989), p. 32.

446 Flower, *Progressive Men*, p. 235-253. L'exemple de Wallace apporte un autre éclairage à la fabrique de la science « moderne », c'est-à-dire de ce qui *compte* dans la variété des expériences scientifiques : « The sense of science's making, of how the boundaries of science came to be drawn and of how Wallace and Darwin ended up on opposite sides over the spirits is lost by assuming in advance what "science" should mean ». Pour une analyse de la « conversion » de Wallace au spiritisme puis de son « ostracisation » à cause de cet intérêt, voir James Moore, « Wallace in Wonderland », *Annals of the History and Philosophy of Biology*, vol. 11, 2006, p. 139-154.

d'évaluer[447]. Pour Flower, il est aussi important que certains chercheurs ne soient pas endeuillés pour éviter tout « parti pris émotionnel » et qu'ils soient explicitement sceptiques afin de « contrecarrer la crédulité » de Savage et ses propres *a priori*. Le rabbin réformateur Solomon Schindler, le professeur de physique Amos E. Dolbear, et Garland jouent ce rôle (converti par ses expérimentations, le romancier consacrera sa vie au spiritisme[448]). La volonté de Flower de professionnaliser les recherches psychiques non seulement s'inscrit dans la tendance de l'époque mais aussi cherche à rationaliser la « pépinière spirituelle *(spiritual hothouse)* » qui avait agité le XIXe siècle et à ériger les expérimentations populaires qui avaient caractérisé ces « Lumières populaires » en science moderne, mondialisée et inattaquable[449]. La science a permis de libérer le temps humain de sa finitude : le commencement et la fin, sortis de la révélation biblique, deviennent objets d'exploration et la nature un territoire inconnu à défricher et à topographier. Les recherches psychiques, explique Flower, rationalisent le domaine de l'invisible et l'occulte : elles dévoilent la rationalité cachée comme le *muckraking* dévoile les logiques de pouvoir et d'intérêts, enfouies, voire dissimulées, sous les grandes forces « naturelles » qui semblent présider au développement du monde. Dans cette nature infinie, elles permettent de délimiter superstitions et croyances rationnelles : légiférer et ordonner, en somme, l'expérience selon les canons de la science. La *frontier* terminée, tout se passe comme si la culture américaine avait besoin d'un nouvel espace, ici mental, à cadastrer[450]. Ce processus de normalisation les mène à

---

447 Voir, entre autres, Flower, « Report of Dark *Séances*, with a non-professional psychic, for voices and the movement of objects without contact. Thirty-second sitting, December 10 », *The Psychical Review,* vol. 2, novembre 1893 et février 1894, p. 170-174. La livraison d'août 1893 relate de nombreuses séances et des analyses des différents contributeurs à la revue : « Report[s] of Dark Séances », p. 14, 27-30, 42-44, 71, 77-93. Pour un résumé des « preuves » des phénomènes psychiques qu'ils tirent de ces expériences, voir Garland, *Forty Years of Psychic Research*, p. 381-382.

448 *Ibid.*, p. 1-4 ; *The Shadow World* (New York, Londres : Harper & Brothers, 1908), p. 9. À la sortie de *The Shadow World* en 1908, la critique de Flower est dithyrambique : il souligne l'exactitude des faits qu'il relate (« the most popular presentation of certain psychical phenomena, together with views and explanations by world-famous savants, that has yet been published ». Flower, *in* Garland, *Forty Years of Psychic Research*, p. 186-87).

449 Jon Butler, *Awash in a Sea of Faith : Christianizing the American People* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1990), p. 2. Hazen, *The Village Enlightenment in America*, p. 1-3.

450 Le mouvement pour topographier le continent noir de l'occulte avait commencé avant mais la concomitance de la fin de l'expansionnisme américain à l'intérieur du continent avec l'impérialisme à l'extérieur et le développement exponentiel des études de la psyché (recherches psychiques , psychologie, psychanalyse) est troublante. Buchanan est clair à ce sujet : « I have been a student for half a century, for the purpose of bringing the marvelous and mysterious under the jurisdiction of scientific law ». Si l'imaginaire de Flower et Buchanan dépeignent ces questions en termes américains (l'exploration de l'Ouest comme juridicisation de l'inconnu), la question de fond est transatlantique et participe davantage d'une fascination des pouvoirs explicatifs de la science. Flammarion, en des termes différents, fait le même constat que Flower, Buchanan et même William James : « the scientific spirit of our age seeks with reason to clear all these facts from the delusive mists of supernaturalism, considering that there is really nothing supernatural and that nature, whose domain is infinite, embraces everything ». L'approche de Flammarion, ébauchée vingt ans plus tôt, préfigure la plupart des arguments développés par Flower : « *Spiritualism is not a religion, but a science*, a science

participer à l'exposition universelle de 1893 et à y organiser un « Psychical Science Congress » : le progrès exige à la fois de montrer les avancées technologiques mais aussi spirituelles pour être « complet »[451]. Ce nouveau traitement des phénomènes psychiques, pour être en accord avec cette nouvelle aura scientifique, exige un nouveau nom : ainsi Flower ne parle plus de « spiritisme », entaché de folklore et de supercheries, mais de « recherches psychiques » : l'expression est un produit du tournant du siècle, de cette volonté de conquérir de nouveaux mondes par la science. De la même manière, le médecin écossais James Braid avait rebaptisé le « mesmérisme » : le terme « hypnotisme » était une façon de recommencer, sur des bases plus scientifiques, l'étude du psychisme[452].

Cette conception *whig* de l'histoire des sciences suppose un progrès inexorable vers la rationalisation et la clarification du monde à condition de ne pas l'entraver par des artifices. Cette loi de l'histoire imagine les scientifiques comme des Prométhées incompris, romantiques, qui, à l'instar des réformateurs, sont les moteurs du progrès. Incarnations d'un temps avancé, les railleries qu'ils subissent révèlent des monopolistes pris au piège de leur conservatisme, acculés par le progrès des idées : le futur donnera raison à l'avant-garde décriée car ils sont déjà le futur. Comme pour le réformisme, l'histoire suit un scénario (évolutionniste) clair selon Flower : les penseurs nouveaux sont raillés par ceux qui veulent maintenir leurs privilèges (« every step has been bitterly contested by those who "knew they knew" that pioneer thinkers were mistaken ») mais les découvertes, comme le montrent les exemples de Darwin, de Copernic ou, dans le cadre des sciences de l'esprit, du mesmérisme , sont finalement acceptées une fois que les méthodes modernes de la « science physique » triomphent des « idées reçues » (au sens de convenues et d'héritées : l'héritage comme la science sont donnés mais pas touts faits ; au contraire, il faut les

---

of which we as yet scarcely know the a,b,c. The age of dogma is past. Nature includes the Universe, and God himself, who was in old times conceived of as a being of similar shape and form as man, cannot be considered by modern metaphysics as other than *Mind in Nature* » (c'est Flammarion qui souligne). William James partage avec Flammarion et Flower cette idée d'une nature infinie : « James argued against a restrcictive materialism by emphasizing the incompleteness of visible nature and by calling attention to those natural facts of religious experience that suggest a vaster realm of spiritual freedom ».

Flower, « Editorial Notes. Psychological Problems », vol. 2, septembre 1890, p. 509-511. Joseph R. Buchanan, « The Coming Cataclysm of America and Europe », vol. 2, août 1890, p. 301. Camille Flammarion, *Oration Delivered at the Grave of Allan Kardec* (Paris : Didier, 1869), *in Mysterious Psychic Forces : An Account of the Author's Investigation in Psychical Research , Together with those of other European Savants*, traduit du français, traducteur anonyme (Boston : Small, Maynard and Company, 1907), p. 31. John Higham, « The Reorientation of American Culture in the 1890s », *in Hanging Together : Unity and Diversity in American Culture* (New Haven, CT, Londres : Yale University Press, 2001), p. 193.

451 « The Psychical Science Congress », *The Psychical Review,* vol. 1, mai 1893, p. 331.

452 Selon l'OED, l'expression apparaît en 1882. L'analyse de la presse dans les différentes bases de données montre que l'écrasante majorité (au moins 84%) de ses occurrences se situe entre 1898 et 1919 (voir figures 10). Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 321.

construire[453]). Les autres « vérités exilées » – le spiritisme mais aussi la télépathie (« thought transference »), la clairvoyance (« soul projection ») et l'écriture automatique – méritent, par principe, une « audience équitable », car qui sait ce que réserve le futur[454] ?

Puisque Flower voit dans les *cranks* qui écrivent pour lui des pionniers, il conclut, syllogisme à l'appui, que n'importe quel anticonformiste qui produit une théorie en accord avec sa foi optimiste dans les possibilités de la science est un nouveau Galilée. De la même manière que les adeptes de la théorie de Ptolémée, aveuglés par leurs préjugés, ne peuvent juger les partisans de la théorie plus avancée de Copernic, les scientifiques « matérialistes », explique Flower, sont incompétents pour juger les recherches psychiques . Cette soi-disant pseudoscience, dixit les scientifiques « conservateurs », reflète en fait une sorte de « changement de paradigme », une révolution scientifique, et les deux paradigmes sont incommensurables pour Flower[455]. Il compare les nombreux porte-flambeaux qu'il loue dans ses magazines (héros scientifiques comme Alfred R. Wallace ou son cercle de chercheurs dans l'APS) à Copernic ou Galilée. L'histoire *whig* se mêle alors à l'américanisme. Les images récurrentes des pionniers impliquent que la nouvelle Amérique, régénérée, se bâtira sur la nouvelle frontière de la psyché[456]. Flower écrit l'histoire de la science comme son histoire du réformisme : un moralité médiévale, une scène où s'opposent, d'une part, des scientifiques aventureux du côté des lumières du savoir et de la régénération morale et, d'autre part, des pseudo-scientifiques corrompus et réactionnaires qui, par ignorance ou préjugé, entravent le progrès : un combat pour le sens même du progrès et de l'Amérique. La logique évolutionniste ne peut que condamner les seconds et justifier les premiers. Flower pense comme ses contradicteurs ; simplement, il renverse les rôles : il dénonce les scientifiques établis car ils corrompent la méthode scientifique et pratiquent une pseudoscience, alors que les chercheurs intrépides, tels des Prométhées (« torch-bearers of advance thought »), incarnent le vrai esprit scientifique et réfutent « l'hostilité de la pensée dominante »[457].

Flower pense donc dans le même cadre progressiste que ses détracteurs : le progrès est ce domaine de la vérité, en d'autres termes une utopie assaillie de toutes parts, à garder et à protéger contre tous ceux qui revêtent un nom d'emprunt et s'arrogent le titre de « science » ou « progrès » sans y avoir droit ni le mériter. C'est donc la définition des domaines de compétence, un

---

453 Flower, « An Earnest Word to Our Readers », *The Psychical Review,* vol. 1, août 1892, p. 94 ; « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 318.

454 *Ibid.*, p. 316, 318, 334 ; « The Scientific Sensation of the Hour », p. 381.

455 Thomas S. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions* (Chicago : University of Chicago Press, 2012. 4ème édition), p. 6, 103.

456 Flower, « An Earnest Word to Our Readers », p. 94 ; « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 320.

457 *Ibid.*, p. 320 ; « The Scientific Sensation of the Hour », p. 380.

imaginaire spatial, domanial, de la répartition des propriétés, qui détermine la valeur : une définition non seulement polémique car elle se construit par la décrédibilisation des adversaires (la logique du faux, des « pseudos » – pseudoscience, pseudo-religion, pseudo-réformateurs – qui construit l'authenticité des « progrès »), mais aussi qui engage tout l'imaginaire foncier des droits naturels (les droits comme des bien-fonds, les valeurs sûres et inaliénables et la liberté comme propriété de soi et souveraineté en son domaine). Dans cet imaginaire, tracer les frontières entre le vrai et le faux est l'enjeu intellectuel majeur. La foi de Flower dans la liberté de recherche et dans l'ouverture d'esprit est donc inhibée par une vision manichéenne du progressisme qui, *a priori*, discrédite les arguments adverses car ils seraient, par définition, dépassés et invalides, et réprouve ses adversaires car, en s'opposant à l'ouverture d'esprit et la logique scientifique, ils seraient *de facto* malhonnêtes. Selon Flower, toute opposition au progrès révèle des préjugés et ces préjugés trahissent des intérêts personnels. Les critiques des recherches psychiques utilisent le même raisonnement, si ce n'est que la bêtise remplace la corruption. Corrompus ou idiots : la controverse scientifique participe de la même impasse que la controverse monétaire. Si les psychologues professionnels sont effectivement intransigeants et sectaires, comme le souligne une figure aussi modérée et qualifiée que William James, Flower fait également montre du même manque d'équité qu'il reproche à ses critiques. Comme il l'admet volontiers, impossible de se montrer impartial dès lors que l'on croit dans le pouvoir de l'esprit et des esprits : par conséquent, il se méfie *a priori* de toute idée qui va à l'encontre de sa vision du progrès et, bien qu'il affirme suivre des protocoles de validation stricte, il met en avant les preuves qui entérinent ses hypothèses, une entorse à la méthode scientifique qui semble lui échapper[458].

La logique progressiste, dès lors que la vérité scientifique la justifie, condamne mécaniquement les incroyants et les assigne au rôle d'arriérés incompétents. L'évacuation par la science et la sécularisation des définitions religieuses du vrai qui, spatiales et statiques, excommuniaient ceux qui n'y croyaient pas (la religion comme lien et lieu commun) laisse la place à une conception tout aussi dogmatique : certes dynamique, le nouveau progressisme excommunie ceux qui ne suivent pas la marche de l'histoire (l'érection du mouvement du temps en valeur normative). Ironie de l'histoire, Flower participe à la construction de cette logique qui le condamne à son tour : sa « science de l'esprit », pour G. Stanley Hall, ne vaut rien. Orthodoxie, incroyants, dogmatisme : à la dérobée, le progressisme fait glisser le régime de vérité scientifique vers les questions de croyance. La science s'apparente, dans sa production et dans son inscription intellectuelle dans l'espace public (mais pas dans sa pratique interne), à une religion, notamment dans sa volonté de se construire comme une valeur normative et comme une communauté qui

[458] Garland, Forty Years of Psychic Research, p. 1-4.

borne son propre domaine et limite l'accès à ceux qu'elle juge compétents. Si Flower relativise à outrance les mérites de la psychologie moderne, c'est parce qu'il applique à l'activité sociocognitive même de la science les logiques de pouvoir qui président à leur production (l'accès libre et égal de tous à l'activité scientifique ou les questions de liberté de recherches et de contraintes politiques ou économiques) et à leur destin dans l'espace social (les logiques de disqualification) : en somme, il confond sociologie des sciences et science. C'est peut-être aussi car il assimile la science à une croyance : par conséquent, il peut minimiser la vérité des sciences dures et la réduire à une simple opinion parmi d'autres et, en parallèle, exacerber ses positions car elles relèvent de la foi et donc d'un engagement viscéral de l'individu. D'ailleurs, les faits scientifiques ne convainquent pas les sceptiques : ils sont insérés dans des récits de conversion, des « révélations » totales, soudaines, transformatrices qui inversent brutalement les engagements. Les expériences scientifiques sidèrent : bien que déjà convaincu, Flower est « frappé d'émerveillement *(wonder-struck)* » pendant une séance à la vue d'une chaise en lévitation[459]. L'exemple de James Braid est particulièrement révélateur pour Flower : le médecin écossais avait commencé ses expérimentations pour révéler la supercherie du mesmérisme mais, « converti » par les résultats de ses recherches, finit par démontrer sa véracité. Son ouvrage, *Neurypnology* (1843), rend hommage à la vérité de l'empirisme qui, tôt ou tard, triomphe[460].

Nouvelle divinité pour les scientistes, la science ne souffre aucune discussion. Pour Flower, la science se construit justement par la discussion encadrée par des experts. La production du savoir reste du ressort des « compétents », experts ou intellectuels. Flower reste flou sur ce qui les caractérise : il ne s'agit pas de rôle social – universitaire, fonctionnaire d'une administration, journaliste ou auteur électron libre et conscience du pays – mais de faculté intellectuelle forgée par l'étude et le travail (et de conscience morale pour l'intellectuel). Puis, le « consensus des compétents », synonyme de la méthode scientifique, permettra de proposer au public des faits pour éclairer leur choix car, en définitive, c'est le « public entier des *lecteurs* » (Kant) qui, démocratisation oblige, fera usage politique de la raison produite par les avant-gardes[461]. Sa conception du sens commun moderne s'inscrit dans sa logique producériste : les spécialistes produisent des idées qui devinent l'objet d'une discussion dans l'arène démocratique ;

---

[459] Josephine Lord, « Strange Manifestations », *Evansville Courier and Press*, 16 août 1891, p. 4.

[460] Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 321.

[461] L'expression « consensus des compétents », forgée par le théologien unitarien, professeur à Harvard et partisan d'un « théisme scientifique » Francis E. Abbott, marque Flower. Lettre de Flower à Francis Ellingwood Abbott, 14 septembre 1892, Francis Ellingwood Abbott Papers, 1815-1940, MS 550, Andover-Harvard Theological Library, Harvard University. Emmanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? » *in Éléments métaphysiques de la doctrine du droit. (Première partie de la Métaphysique des mœurs), suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle et d'autres petits écrits relatifs au droit naturel*, traduit de l'allemand par Jules Barni (Paris : Auguste Durand, 1853 [1796]), p. 283.

puis, le « peuple » choisit et pousse les pouvoirs publics à agir, notamment par le processus électoral et, dans un monde réformé, la démocratie directe. Ainsi se forge le continuum entre producteurs spécialistes et amateurs acteurs politiques. En fait, Flower propose une séparation des pouvoirs au champ scientifique : il redoute les scientifiques qui pensent que leur compétence leur permet à la fois d'être juge et partie. Contre cette lecture politique, les scientifiques modernes offrent une lecture technique de la compétence : seuls ceux qui savent peuvent juger.

Flower applique à l'épistémologie l'idéal américain d'unité grâce à la diversité (« *e pluribus unum* »). Comme il le répète souvent, « only in the crucible of free discussion that we find the gold of truth » : le rôle de la science ou de la presse est de produire toutes sortes d'idées et de faire de la discussion sans entrave dans l'arène public le tribunal pour juger de leur valeur et le « creuset » du progrès intellectuel. Cette double origine (science et presse) se reflète dans les pratiques éditoriales de Flower : une revue pour les experts, *The Psychical Review,* et un magazine généraliste, *The Arena*, pour le public. Si tout le monde doit pouvoir participer à la construction des connaissances et si le tournant du siècle voit s'établir de nombreuses passerelles entre le savoir scientifique et le grand public grâce aux magazines populaires (*The Arena*, où des articles scientifiques jouxtent des écrits politiques ou littéraires, matérialise ce continuum), la réception se partage aussi entre deux publics ou deux jurys : pour la science, la communauté des producteurs d'idées, intellectuels et spécialistes ; pour sa vulgarisation, les citoyens en général[462]. Les lecteurs citoyens, à condition de ne pas être restreints dans leur accès, peuvent alors choisir en toute connaissance de cause : faire office de jury et, collectivement mais guidés par les chercheurs, produire un savoir démocratique car social. La presse (« the real congress and senate of the people ») est donc un espace de discussion qui représente « plus parfaitement » le peuple et organise la discussion, le pendant intellectuel de la démocratie directe qui est le lieu politique de la décision[463].

La construction du savoir scientifique tient donc à la fois de l'enquête et du procès. La science, comme quête de la vérité, suppose de chercher des preuves à partir de traces et d'établir des faits objectifs : c'est le rôle des spécialistes. En ce qui concerne le public, la science incarne et

---

[462] Flower souligne que *The Psychical Review* est davantage destiné aux membres de l'American Psychical Society et aux intellectuels et scientifiques afin de stimuler les recherches. Flower, « Notes and announcements », vol. 6, septembre 1892, p. lvii-lviii. Sur le rôle de l'imprimé dans la diffusion au grand public, et en particulier à la classe moyenne, du savoir scientifique élaboré par des experts, voir Janice A. Radway, « Chapter 11. Learned and Literary Print Cutures in the Age of Professionalization and Diversification », *in* Carl F. Kaestle et Janice A Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 208.

[463] Flower, « Notes on Living Problems of the Hour. Liberty of Citizenship Imperiled. A Consensus of Opinion on a Recent Notable Case. Introductory Statement by the Editor », vol. 2, juillet 1890, p. 229.

déploie le sens commun , c'est-à-dire, comme dans un jury au tribunal, le processus collectif de mise en commun de multiples perspectives pour découvrir la vérité et parvenir à une conclusion impartiale (en cela, le public redouble le processus intellectuel pour faire émerger un consensus parmi les experts). Le modèle délibératif du procès est central. Le journaliste se saisit des faits produits par les experts et s'engage : il se fait avocat du progrès devant le public, ici des recherches psychiques . Signe de l'ouverture d'esprit nécessaire à la construction du savoir, Flower ouvre les pages de ses magazines à la partie adverse : il demande à Horace H. Furness, professeur à l'Université de Philadelphie, spécialiste de Shakespeare, et ex-président de la Seybert Commission for Investigating Modern Spiritualism (1884-1886) de lui donner des noms de scientifiques et universitaires qui seraient prêts à écrire des articles hostiles aux recherches psychiques dans *The Arena* qui démonteraient qu'il ne s'agit que de supercheries[464]. Concrètement,

---

[464] La pratique reste très marginale. Malgré tout, elle lui tient à cœur puisqu'il est prêt à payer les contributeurs 100$ (environ 2500$ actuels), deux fois plus que ce qu'il n'offre par exemple à Elizabeth Cady Stanton à la même époque. Symbolique, le geste témoigne cependant d'une reconnaissance *a minima* des adversaires, à mille lieues du mépris affiché dans la plupart des écrits sur l'American Psychical Society. Le militantisme de Flower montre un engagement qui, en théorie, croit assez dans la construction collective de la vérité pour tolérer des opinions contraires.

En revanche, cette ouverture d'esprit ne s'étend pas aux écrits sur le bimétallisme, comme si l'enjeu de la justice sociale, de la représentation du peuple et, plus immédiat, de l'élection de 1896 exigeait une campagne militante où la fin, noble, justifie une entorse. Les vérités morales pour Flower ne se discutent pas, or la libre frappe de la monnaie cherche à rendre au peuple la richesse confisquée par les ploutocrates : elle sort donc du champ du procès comme fabrique de la science.

A contrario, pour des sujets moins sensibles que le rôle et le bien-être du peuple, Flower met en scène de véritables procès transatlantiques. Par exemple, il organise entre juillet 1892 et novembre 1893 un procès pour décider si Shakespeare est bel et bien l'auteur de ses pièces où s'il s'agit de Francis Bacon. Des spécialistes – des autodidactes comme Edwin Reed ou des universitaires comme le philologue anglais et cocréateur de l'OED F.J. Furnivall – présentent d'abord leurs preuves dans des mémoires judiciaires *(briefs)* : des plaignants *(plaintiffs)* accusent Shakespeare d'usurpation et les d'autres experts le défendent *(defendant)*. Puis, après le témoignage des experts, le populiste Ignatius Donnelly, auteur de *The Shakespeare Myth* (1887) et *The Great Cryptogram : Francis Bacon's Cipher in Shakespeare's Plays* (1888), présente son réquisitoire et le professeur de littérature à l'Université de Philadelphie Felix Schelling sa plaidoirie. Par la suite, 25 intellectuels – Alfred R. Wallace, Henry George, Frances E. Willard, O.B. Frothingham, M.J. Savage, Mary A. Livermore entre autres – servent de jurés (« a jury of the competent ») et exposent leur « verdict » (Shakespeare est acquitté). *The Arena* sert de cour où s'organise le procès : métaphore pour le sens commun , le procès est une architecture du choix que diffuse les magazines.

Lettre de Flower à Horace Howard Furness 1er février 1890, Seybert Commission for Investigating Modern Spiritualism Records, External Correspondence, 1884-1922, Box 1, Folder 71, Rare Book & Manuscript Library, University of Pennsylvania.

Flower, « Notes and announcements », vol. 6, juillet 1892, p. liii. Lettre de Flower à William Eustis Russell (gouverneur du Massachusetts entre 1891 et 1894), William Eustis Russell Papers, Ms. N-824, Massachusetts Historical Society. Edwin Reed, « In the Tribunal of Literary Criticism: Bacon vs. Shakespeare. Part I. A Brief for the Plaintiff », *The Arena*, vol. 6, juillet 1892, p. 188-197 ; « In the Tribunal of Literary Criticism. Brief for the Plaintiff. Section II », *The Arena*, vol. 6, août 1892, p. 272-287. Rev. A. Nicholson, « In the Tribunal of Literary Criticism: Bacon vs. Shakespeare. A Brief for the Defendant », *The Arena*, vol. 7, décembre 1892, p. 12-29. Dr. W.J. Rolfe, « In the Tribunal of Literary Criticism, A Defence of Shakespeare », *The Arena*, vol. 7, janvier 1893, p. 173-184. Dr. F.J. Furnivall, « In the Tribunal of Literary Criticism. A Defence of Shakespeare », *The Arena*, vol. 7, mars 1893, p. 411-449. Hon. Ignatius Donnelly et Pr. Felix Schelling, « In the Tribunal of Literary Criticism. Closing Argument for

l'écrasante majorité des articles sur les recherches psychiques dans *The Arena* ne proposent pas de critique : les logiques de pouvoir sous-jacentes, le sentiment d'injustice face au mépris intellectuel des scientifiques établis et le refus de ses détracteurs d'écrire pour une revue pseudo-scientifique expliquent le militantisme ouvert de Flower, non-exclusif mais pas paritaire, loin s'en faut. La science implique un espace de discussion sans entrave composé indifféremment d'experts et d'amateurs puisque, dans la philosophie du *common sense*, les faits sont clairs : soit manifestes, soit pervertis mais récupérables par la révélation (journalistique). Au tournant du siècle, les scientifiques professionnels, diplômés, intégrés dans un laboratoire universitaire, remettent en cause les facultés du public et donc le continuum amateurs/experts. Flower veut maintenir une passerelle : comme les jurys qui, grâce aux éclairages et aux conseils des juges professionnels, peuvent comprendre les enjeux d'un procès, les profanes peuvent prendre aux débats scientifiques grâce aux éclairages de spécialistes. Flower pense que la presse, comme construction d'un savoir pour tous, est cette passerelle, le médium qui démocratise l'expertise. Flower ne sombre pas dans un relativisme qui mettrait sur un pied d'égalité la science construite par les spécialistes et le sens commun. Il veut s'assurer que le citoyen ordinaire et les marges intellectuelles puissent participer au débat : permettre, par l'éducation et la presse, à tous de pourvoir s'approprier la science. Capable de voir les faits, l'individu moyen peut décider des grandes questions (le public comme jurés). Sous le contrôle d'experts qui offrent des faits objectifs (les scientifiques, les journalistes), le champ intellectuel doit rester ouvert pour laisser la vérité émerger de la confrontation des points de vue.

La compétence ne relève donc pas uniquement d'une logique intellectuelle ou scientifique mais, pendant scientifique des controverses monétaires, d'une construction sociale de la valeur : espace ouvert réunissant amateurs et professionnels contre standardisation du savoir, valeur des marges comme ferment intellectuel contre valeur d'un cadre règlementé, fécond car débarrassé des idées viles. Les vilains ne sont pas loin : G. Stanley Hall méprise les recherches psychiques car elles allient les scientifiques amateurs et les masses (les « 'medium-mad' Bostonians » notamment : populace et classe moyenne amatrices de spectacles ou de révélations), ce qui est d'autant plus ironique que Flower, lui aussi, veut débarrasser les recherches psychiques de ses imitations en toc (faux médiums pour le bas peuple ou les élites en mal de frisson)[465]. La concurrence des modernités est donc bel et bien une rivalité entre deux visions de la composition

---

Defendant and Plaintiff », p. 733-759. « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict N°I », *The Arena*, vol. 8, juillet 1893, p. 222-239 ; « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict N°II », *The Arena*, vol. 8, août 1893, p. 366-379 ; « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict N°III », *The Arena*, vol. 8, septembre 1893, p. 492-496 ; « The Bacon-Shakespeare Case. Verdict N°IV », *The Arena*, vol. 8, novembre 1893, p. 733-746.

[465] Flower, *Progressive Men*, p. 184-188.

sociale et intellectuelle de la même logique de hiérarchisation culturelle. La même pièce progressiste se joue, seules la distribution des rôles, la quantité d'acteurs et la position de la frontière entre savoir valide et sans valeur diffèrent : large démocratisation dans une logique intellectuelle ségrégative pour Flower ; ségrégation stricte entre vrais chercheurs et *cranks* – faux scientifiques qui (se) trompent et public trompé – pour Hall. Ces deux variantes de la délimitation du territoire légitime de la science se retrouve dans la logique mimétique qui préside à la mise en place d'institutions alternatives pour étudier les recherches psychiques, échos de l'American Psychology Association de G. Stanley Hall en 1892 et de *The American Journal of Psychology* en 1887. Entre l'imitation comme désir de reconnaissance et l'imitation comme contrefaçon, la question de la validité des idées se mêle à celle de leur valeur. Sous les similitudes cependant, la déstabilisation de la hiérarchisation du savoir entre professionnels qui savent et amateurs ignorants semble poser problème aux gardes-frontières de la vraie science comme Hall.

La science est la valeur légitimatrice partagée par Flower, ses adversaires et même une bonne part des milieux religieux. Un problème se pose : qui décide de ce qui est scientifique ou non ? Plus qu'une méthode, la science est un regard porté sur le monde. Ses fondements et son sens sont donc aussi un enjeu politique puisqu'ils conditionneront ce que peuvent voir et comprendre les citoyens ordinaires (le sens commun) et les intellectuels (l'orientation du peuple par des éclaireurs), d'où l'intérêt de Flower pour des écrits (magazines, utopies) qui matérialisent ou fictionnalisant des regards autres. Son attachement à la philosophie du *common sense* prend alors tout son sens car, en tant que théorie de la perception, elle détermine des méthodes de raisonnement et leur champ d'application :

> The methods of modern physical science have been of inconceivable value to humanity although they have not succeeded in broadening the vision of some physicists who are, I think, inclined to be as narrow and conservative in their views as certain theologians who assail the new discoveries in the field of physical science. It seems to be impossible for these scientists to see anything beyond matter, so that they, through "*unlimited scepticism,*" are rendered as thoroughly <u>incompetent</u> to investigate psychical phenomena as are those whose credulity blinds them to the value of employing critical methods in investigation[466].

Flower cite souvent le philosophe écossais Dugald Stewart : « unlimited scepticism is equally the child of imbecility, as implicit credulity ». Stewart avait étudié le rapport de la Commission Bailly sur le mesmérisme ; cette citation sert aussi d'épigraphe à l'ouvrage de James Braid sur l'hypnose : *Neurypnology* (1843). Tous deux développèrent une « doctrine du lien entre l'esprit et le corps », ce que Braid appelait « psycho-physiology », qui sert de caution aux

[466] C'est Flower qui souligne. Flower, « To the Friends of Psychical Science », p. 238.

explorations de la psyché par les sciences alternatives[467]. Pour Flower, la Commission Bailly est une « leçon de chose » historique, ou comment l'« incrédulité dogmatique », en d'autre termes le « scepticisme illimité », a freiné l'exploration de l'invisible[468]. Une approche scientifique véritable se doit d'éviter ces deux extrêmes. Quand le scepticisme devient un dogme, il « paralyse » le processus expérimental et l'exploration de nouveaux territoires ; de la même manière, la crédulité indiscutée rend toute enquête vaine[469]. La vraie science, au contraire, est un scepticisme raisonnable, en d'autres termes l'esprit critique enrichi par l'ouverture d'esprit. L'incompétence se loge alors dans l'aveuglement des intellectuels, inconscients de leur confiance excessive en leurs conclusions et de leur supériorité insolente : croire que l'on a raison, refuser la discussion, et dans ce cadre borné, déployer sans limite, sans raison garder, ses propres préjugés (comme si la démesure du sujet qui sait était la seule réponse à la démesure du monde qui a changé d'échelle). La compétence procède donc d'un savoir construit scientifiquement pour Flower : des méthodes mais aussi la conscience de ses propres limites qui invite à explorer ailleurs, une sorte d'éclaireur ramené à l'humilité par l'infinitude et la précarité du savoir scientifique. Pour Flower, il est temps, pour l'humanité, d'emprunter cette voie de la sagesse du pionnier : « the time is ripe for an honest, fearless, scientific, and yet sympathetic investigation of psychical problems[470] ». L'impartialité et la tolérance doivent donc guider la communauté scientifique. Ainsi, Flower en vient à encenser des ouvrages comme *The Ascent of Life* de Stinson Jarvis sur les lois psychiques dans la nature parce que ses recherches, fondées sur l'expérimentation et l'étude critique, restent ouvertes : « the book is intended to be put interrogatively. [There is] no dogmatizing »[471]. La méthode et la posture priment sur les objets : l'ironie, ici, est qu'elle devient un dogme chez Flower, une ouverture d'esprit illimitée qui en définitive l'aveugle et l'empêche de prendre en compte, *a priori*, les conclusions de la science moderne et les réduit à de simples questions de forme, de vices de procédure (et de posture) pourrait-on dire. Il trahit l'esprit de la méthode scientifique mais en respecte la lettre.

À un moment où la psychologie professionnelle cherche à imposer sa définition des frontières de la science et de ses objets légitimes, Flower et sa « communauté de recherche » alternative montre que l'étiquette de « pseudoscience » est non seulement discutable (contestable,

---

467 Dugald Stewart, « The Unity of the Sciences », *in* Alexander Broadie, *The Scottish Enlightenment Reader* (Edinburgh : Canongate, 1997), p. 55. James Braid, Robertson Donald (éd.), *The Discovery of Hypnosis - The Complete Writings of James Braid, the Father of Hypnotherapy* (Londres : The National Council for Hypnotherapy, 2009), p. 19.

468 Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 320.

469 Flower, « Books of the Day. *As It is to Be* by Cora Linn Daniels, vol. 7, mars 1893, p. xiv.

470 Flower, An Earnest Word to Our Readers », p. 95.

471 Flower, « Prospectus of *the Arena* for 1894 », vol. 9, décembre 1893, p. xliv.

elle doit être sujette à la discussion commune) mais aussi une question de croyance et de logiques de pouvoir. En d'autres termes, qui a l'autorité de décider qui est un *crank* ? Le problème est complexe pour Flower car toute connaissance est provisoire. Toute science a été marginale à un moment donné de son histoire : les expériences et les résultats doivent donc être considérés comme des hypothèses qui stimulent plus avant les recherches, d'autant plus si elles servent à l'amélioration de l'humanité. Dans une conversation avec Hamlin Garland à propos de l'APS, il explique :

> *Is* there any such rock [the rock of science]? […] We take the so-called facts of science on faith. What theory explains all the facts of larvae turning into butterflies? What is the cocoon but a dark cabinet? It's only an hypothesis after all – something to work with. Until very recently only two hypotheses were possible: one that all the phenomena were fraudulent, or they were the work of spirits. There is now a third hypothesis. Certain investigators now claim that they are caused by forces we do not understand. I am not asking you to become a spiritualist. I am only asking you and Dolbear to examine, with open minds, the cases we send to you[472].

Flower célèbre la méthode scientifique mais remet en cause les prétentions de la science à la complétude et l'infaillibilité (« curse of infallibility »)[473]. Raillant l'hubris et l'aplomb des scientifiques, il se rapproche de la définition plus moderne de la science que William James et les pragmatistes développent au même moment et que Karl Popper, plus tard, condensera dans le concept de « réfutabilité *(falsifiability)* », en d'autres termes la possibilité pour un énoncé scientifique d'être réfuté par l'expérience[474]. L'APS, selon Flower, a été fondée pour mener des expériences, rassembler des données en quantité suffisante et les examiner de manière critique afin de confirmer ou infirmer les théories qui postulent l'existence de forces psychiques dans la nature[475]. Flower partage aussi avec les pragmatistes cette foi dans le méliorisme par la recherche (« the sense that inquiry could change the world ») et la conviction anti-élitiste qu'il existe un continuum entre experts et amateurs (« the sense that inquiry was accessible on meaningful levels to the rank-and-file membership of an educated, democratic society »). Flower partage avec William James sa critique de l'arrogance et du « scientisme autoritaire » des nouveaux

---

472 C'est Flower qui souligne. Garland, *Forty Years of Psychic Research*, p. 15-16.

473 Flower, « *As It is to Be* by Cora Linn Daniels », p. xiv.

474 Karl Popper, *The Logic of Scientific Discovery*, traduit de l'allemand. (Londres, New York : Routledge Classics. 2002 [1936]), p. 18.

475 Flower, « To the Friends of Psychical Science », p. 238.

professionnels de la psychologie[476]. Il partage enfin avec John Dewey la volonté de combler le fossé entre le citoyen ordinaire et le savant par l'éducation et la création d'une culture publique commune, en d'autres termes moderniser le sens commun pour l'adapter à un monde qui a changé d'échelle[477]. D'ailleurs, Charles S. Peirce n'appelait-il pas le pragmatisme également « critical common-sensism », une mise à jour de la théorie du *common sense*[478] ? Flower n'a de cesse de souligner le caractère collectif, provisoire et expérimental du savoir scientifique. Il doit permettre aussi à la fois de revigorer la culture publique commune et apporter des solutions neuves aux problèmes du temps (« a modernist discourse of democratic liberation in which communities of inquiry tested hypotheses in order to solve problems », selon les mots de l'historien James T. Kloppenberg[479]).

Néanmoins, cet élan vers la modernité reste ancré dans les limites morales : sa conception de la science – ici ses recherches psychiques – reste instrumentale, au service du progrès et de la régénération de l'humanité. La valeur et la vérité de la science s'évaluent au bien qu'elle procure. Cette vision pragmatiste n'est pas un utilitarisme car, en dernière analyse, c'est la conformité aux principes moraux premiers qui compte (la règle d'or). *A contrario*, la psychologie moderne veut se réguler selon ses propres critères et s'ériger en régime de vérité qui remplace les autres, en premier lieu la religion. Flower ne peut de toute façon être considéré comme un pragmatiste *per se* car l'idée de la pluralité de la vérité reste impensable chez lui[480] : il croit toujours en une Vérité platonicienne, comme le montre la devise de sa maison d'édition, « Art for Truth » (fig. 10) ou sa maxime, épigraphe de *The Psychical Review,* « Truth for Authority, not Authority for Truth ». En somme, Flower a une vision pragmatiste de la science qui rappelle celle de William James mais elle reste subordonnée à un idéalisme moral. La définition de James s'applique à la construction des connaissances :

---

476 Thomas Huxley se fait le chantre de ce scientisme : la science est la seule source de connaissance fiable et ses limites, strictes, sont autorégulées par ses acteurs. Il l'appelle « naturalisme scientifique » ; l'histoire des sciences parle de « naturalisme métaphysique ». Numbers, *Science and Christianity in Pulpit and Pew*, p. 40.

477 Hollinger, « The Problem of Pragmatism in American History », p. 34-36. Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 147.

478 Charles Sanders Peirce, « Issues of Pragmaticism », *The Monist*, vol. 15, n°4, octobre 1905, p. 481-499, *in* Charles Hartshorne et Paul Weiss (éds.). *Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Volumes V and VI: Pragmatism and Pragmaticism and Scientific Metaphysics* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1935), p. 438–463.

479 James T. Kloppenberg, « Pragmatism : An Old Name for Some New Ways of Thinking ? », *Journal of American History*, vol. 83, juin 1996, p. 101.

480 « One basic element in this tradition [pragmatism] was a belief that inquiry itself could stabilize and sustain a culture for which truths could be only tentative and plural » : Flower ne croit que dans la premire partie de cette desciption de la vérité selon le pragmatisme . Hollinger, « The Problem of Pragmatism in American History », p. 24.

> What, in short, is the truth's cash-value in experiential terms ? […] The truth of an idea is not a stagnant property inherent in it. Truth *happens* to an idea. It *becomes* true, is *made* true by events. Its verity is in fact an event, a process : the process namely of its verifying itself, its verification. Its validity is the process of its validation[481].

A contrario, la vérité morale, chez Flower, reste une propriété, une qualité propre, distinctive et définitoire ainsi qu'un domaine, une possession à protéger : c'est un caractère et une vertu, une vérité première et une force qui font advenir, dans le monde, des évènements vrais et bons. En deçà du renversement de la perspective pragmatiste, l'idéal moral s'éprouve, par l'expérience, dans le monde : la vérification se situe dans les choix des acteurs historiques. En somme, comme chez James, la vérité, dans le cadre de la science, est un processus de validation[482] ; en morale, elle est une théorie qui doit se mettre en pratique, un axiome qui suscite l'action et se vérifie dans l'action, un système hypothético-déductif qui est une éthique de la vertu et une méthode pour clarifier les enjeux et distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste[483].

« Moderniste réticent », Flower est conscient des possibilités et des limites de la science, indigné par l'arrogance des scientistes mais toujours attaché à la suprématie et l'immutabilité des valeurs morales[484]. La conception de la vérité chez Flower explique l'usage qu'il fait de la science dans ses croisades réformistes. La science (ou, dans ses enquêtes, les faits, les rapports officiels, les statistiques etc.) vient cautionner la nécessité morale des réformes (la règle d'or) : la vérité scientifique n'est que secondaire dans la hiérarchie des valeurs par rapport à la vérité morale. La vérité scientifique (ou journalistique) suppose enquête et exploration, une recherche et un dessillement, des procédures et un processus pour dévoiler la vérité, envers et contre tous les dogmatismes. Elle est donc instrumentale, positiviste, prométhéenne mais elle n'est en surplomb ni de l'histoire, ni du social, d'où les affinités avec l'idée pragmatiste du progressisme radical de la

---

481 William James, « Lecture VI. Pragmatism's Conception of Truth », *in Pragmatism : A New Name for Some Old Ways of Thinking* (New York : Longman Green and Co, 1907), p. 200-201.

482 Pour James, le processus est potentiellement infini alors que Flower imagine une fin à la quête. Les pragmatistes contestent l'idée que la science et la nature sont « uniformes, prédictibles et isomorphes dans toutes ses parties » : Peirce réintroduit l'idée de contingence et de hasard et James envisage l'hypothèse d'un monde « imparfaitement unifié ». Si Flower partage avec eux l'idée de contingence, il reste positiviste et veut simplement que les sciences en marge soient incluses dans la « cosmologie normative » de la science moderne : l'invisible peut être conquis par la science et soumis à ses lois ; il faut donc poursuivre l'exploration de la nature. Il se distingue aussi de James et Peirce par sa lecture politique des enjeux (les rapports de force entre une science démocratique et le corporatisme scientiste) et son enracinement intellectuel plus marginal et plébéien. Tresch, « Des natures autres », p. 144.

483 « A student of history who believes that the universe is dominated by spiritual law and that the great moral leaders who exalt life by lifting the ideals of the world and spiritualizing man's thought, are often guided through a maze of conflicting theories in order to be able better to distinguish bet truth and error, the genuine and the counterfeit, when at length they reach the heights with clarified vision ». Flower, « The Founder of Christian Science . Part II. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, mars 1911, p. 530.

484 Cotkin, Reluctant Modernism.

vérité : provisoire, incomplète, faillible. Comme idéal prospectif, elle reste cependant subordonnée à un idéalisme qui postule un axiome moral intemporel et absolu, la règle d'or : comme loi, elle se vérifie par l'expérience ; comme éthique, elle suppose un processus de perfectionnement mais, en dernière analyse, elle repose sur une Vérité première morale et, *in fine*, religieuse. Cette conception explique sa nostalgie d'une unité passée, le conservatisme des valeurs mais la radicalité des moyens que cet idéalisme cautionne : si des intérêts particuliers ont dévoyé un ordre juste, alors tous les moyens sont bons pour rétablir la justice (un État fort, des réformes radicales comme la nationalisation mais aussi, plus sombre, l'anticatholicisme). En résumé, la méthode scientifique moderne sert une morale classique : Flower peut être relativiste en termes intellectuels mais pas en termes de valeurs (il y a juste une relativité des pratiques qui invite à la tolérance mais pas de pluralisme culturel qui irait jusqu'au pluralisme moral).

Les pragmatistes, par exemple John Dewey, appliquent au contraire leur philosophie à la refondation des valeurs mêmes[485]. Flower apparaît comme une sorte de chaînon manquant entre le sens commun des Lumières écossaises qui a tant marqué le XIXe siècle (tel qu'il s'exprime notamment dans l'âge d'or de la libre-pensée) et le pragmatisme comme philosophie de la modernité. Il donne à voir les multiples bifurcations culturelles à cette époque : le durcissement de la frontière entre science et pseudoscience mais aussi entre science et religion puisque la définition fluide et extensive de la nature de Flower, qui inclut le spirituel, entre en conflit avec le matérialisme de la science moderne. Les scientifiques endossent le rôle nouveau de gardiens de la vision scientifique du monde et de la limite entre science et pseudoscience comme les pasteurs fondamentalistes endossent un nouveau rôle de gardiens de la vision religieuse du monde[486]. Les frontières se redessinent, la science prend alors pour objet la croyance alors que le protestantisme se divise entre modernes et fondamentalistes (qui refusent les acquis de la science moderne). Flower, avec son bricolage à la frontière de la science et de la religion, se retrouve alors dans une position à contretemps, contre l'évolution culturelle vers la cristallisation des nouvelles divisions.

La trajectoire de Flower donne à voir cette nouvelle topographie culturelle. Les recherches psychiques sont une sorte de dernier moment où persiste ce lien ténu entre science et spiritualité. Cet espace n'existera plus par la suite, ou plutôt il disparaît culturellement au moment

---

[485] Pour Dewey, les jugements de valeurs, sujets à l'expérimentation et la vérification, ont pour fonction de guider les conduites. Dans la philosophie morale de Flower, l'expérimentation n'est pas l'exploration du champ des possibles mais l'épreuve, par l'expérience, des valeurs premières : la vérification signifie éprouver pour prouver ces valeurs alors que pour Dewey elle se construisent par cette épreuve. Hollinger, « The Problem of Pragmatism in American History », p. 34-35.

[486] Numbers, *Science and Christianity*, p. 46-58. Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 143, 150. George M. Marsden, *Fundamentalism and American Culture : The Shaping of Twentieth Century Evangelicalism, 1870-1925* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1982 [1980]), p. 7-31.

où Flower essaie de le réaffirmer : il cherche à soumette cette zone grise aux méthodes scientifiques (« *The Arena* is the first review to give the thoughtful magazine readers a strong series of papers from thinkers of recognized ability and world-wide fame, on the psychical phenomenon[487] ») mais, la science est déjà ailleurs. Par la suite, Flower se réorientera vers des préoccupations où la science ne sera plus qu'un habit mal taillé pour des engagements qui seront plus explicitement spirituels, à la fois par comparaison car la science se débarrasse des ses oripeaux religieux et moraux et *via* des logiques de distinction en réaction contre le scientisme arrogant et comme affirmation d'une identité (des religions métaphysiques à une « Nouvelle Réforme »). L'ironie se loge dès ses années au sein de l'APS : son approche très moderne de la science, qui en fait un instrument de compréhension nécessaire mais imparfait, ne se départ pas d'une téléologie morale et spirituelle. Flower ne fait guère de différence entre le subconscient et l'âme : « it is almost impossible for a physicist to accept a result of any experiment one factor of which is the human soul[488] ». Démontrer la validité d'un ordre naturel qui englobe un ordre moral et spirituel revient à démonter la religion, aussi libéralisée fût-elle : un non-sens pour les psychologues car cela viole la prémisse même de la science moderne, le naturalisme méthodologique. Flower donc donne à voir comment la science travaille une vision idéaliste, spirituelle et platonicienne de l'univers : il poursuit le mode d'exploration syncrétique initiée à la mitan du XIXe siècle mais jeter des passerelles entre la foi et le science ne semble plus faire sens à l'époque[489].

Après 1895, l'APS se meurt. Depuis mai 1894, elle ne publiait déjà plus sa revue[490]. Flower se retrouve accaparé par les élections présidentielles, ses problèmes personnels et la perte de contrôle de *The Arena*. La clôture de débat se fait par la force des choses : d'autres combats attendent Flower et, de toute façon, l'espace de la controverse restait très localisé, entre intellectuels, sans réelles répercussions sociales. Si les germes des discordes futures sur la santé sont plantés, la polémique sur les recherches psychiques s'éteint sans bruit[491]. Ensuite, Flower

---

487 Flower, « Notes and announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxxi.

488 Garland, Forty Years of Psychic Research, p. 71.

489 En tout cas hors du champ restreint de la philosophie : le pragmatisme s'attaque à cet enjeu mais dans les pratiques intellectuelles en général, le temps semble davantage aux distinctions.

490 Garland note que la période après 1895 est « improductive » pour les recherches psychiques . Nous n'avons pas retrouvé d'éléments tangibles à propos du financement de l'American Psychical Society. Peut-être la mort de Gideon F. T. Reed, riche mécène de Flower et « fervent spirite » a-t-elle joué un rôle, ou bien la dépression de 1893. Article sans tire, *The Banner of Light*, vol. 71, 16 avril 1892, p. 1. Garland, *Forty Years of Psychic Research*, p. 123.

491 Pour Tresch, la volonté d'imposer une grille de lecture scientifique explique le déclin du spiritisme : les recherches psychiques en seraient donc la porte de sortie. Il considère les travaux de la Society for Psychical Research, le modèle anglais de l'APS, comme le chant du cygne de cette « nature autre » que propose le spiritisme, son refus du dualisme esprit/matière, ses « mondes multiples » et ses « fluides impondérables ». Si des naturalistes en vinrent à épouser des

reporte son intérêt sur la Nouvelle Pensée (*via* les nouveaux propriétaires de *The Arena*) et la Science chrétienne (*via* les persécutions dont elle fait l'objet) : le rapport à la science est purement instrumental pour la première et tangent, au mieux, pour la seconde. Elles montrent le point où bifurquent les différents courants engagés dans l'étude de l'esprit : soit l'esprit devient objet de la science (la psychologie moderne), soit il reste sujet et objet dans cette entre-deux qui voit Flower user des outils de compréhension de la science moderne tout en refusant l'objectivation du social et des individus qu'elle suppose. Flower, finalement, instrumentalise la science au profit de son projet de régénération morale et *d'empowerment* des individus. La Nouvelle Pensée se veut au carrefour : elle parachève le processus de rationalisation et libéralisation du religieux, puisant dans l'évolutionnisme populaire (« optimistic popular science evolutionism », pour reprendre les termes de William James) et le lexique de la psychologie et de la psychiatrie à l'époque (« transference, inner force-world, thought-pictures »)[492]. Pour le rédacteur en chef de Boston, la Nouvelle Pensée rentre dans le cadre du naturalisme méthodologique : « it is under natural law that cure is effected. Even the supernatural is rejected[493] ». Flower diffuse les recherches d'Henry Wood car il veut découvrir les « lois de la guérison mentale », une « suggestion idéale » sans contrainte. Wood partage avec Flower cette foi dans la méthode scientifique *et* le sens commun pour distinguer les charlatans d'une vraie science de la spiritualité thérapeutique[494]. Pour Flower,

---

variantes de l'animisme ou de l'analogisme, la volonté de soumettre l'invisible au régime de vérité de la science expérimentale à la fin du XIXe siècle revient à contrôler les « formes les plus sauvages de contestation épistémique » : une fois adopté par certains savants et universitaires, le « spiritisme déclina, prit d'autres formes et atteint d'autres sites ». Cette analyse semble moins pertinente pour l'APS qui, composée majoritairement de pasteurs et d'intellectuels, semble moins sceptique que son homologue britannique. Outre les raisons politiques (l'approche de l'élection de 1896), le déclin des recherches psychiques s'explique, semble-t-il, autant par des raisons internes (l'ambiguïté fondamentale d'une naturalisation, selon les termes de la science moderne, d'une « nature autre ») qu'externes (la ségrégation entre science et religion, le durcissement de la science et l'essor du fondamentalisme). Tresch, « Des natures autres », p. 155-156.

492 William James, The Varieties of Religious Experience : A Study in Human Nature, Being the Gifford Lectures on Natural Religion Delivered at Edinburgh in 1901–1902 (Londres et Bombay : Longmans, Green & Co., 1902), p. 123. Nick Mount, When Canadian Literature Moved to New York (Toronto : University of Toronto Press, 2005), p. 84.

493 Flower, « Editorial Department. The New Thought in Boston », *Mind*, vol. 10, mai 1902, p. 140.

494 Ce texte de Wood, par exemple, se rapproche des écrits de Flower : « The average man would like to get at the plain, unvarnished facts. He desires to find the truth, both for its own sake, and for its possible uses. If there is even a modicum of virtue in the systematic employment of thought-energy, either in behalf of another, or in self-application, for the healing of human woes and ills, the world seriously needs such a re-enforcement, and every lover of his kind would welcome it. If, on the other hand, it has no exact basis, its hollowness should be exposed. An honest and impartial search for truth for its intrinsic value, in any department, is rarely unprofitable. Many of the scientific treasures that have been unearthed in the past, which have greatly enriched human accomplishment, have been found in unexpected and even familiar places, where multitudes had almost stumbled over them. This has been true in physical, as well as in social, political, and ethical science ». Henry Wood, *Ideal Suggestion Through Mental Photography ; a restorative system for home and private use, preceded by a study of the laws of mental healing* (Boston : Lee & Shepard, 1890) ; *Has Mental Healing a Valid Scientific and Religious Basis ?: Substance of a Paper Read by Invitation before the*

les « impressions mentales » sont spirituelles *et* matérielles : elles façonnent des cerveaux plastiques. Il pense donc le spirituel en termes matériels.

Néanmoins, la Nouvelle Pensée réduit la « science » à ces seuls éléments utilisables dans un projet de régénération (individuelle et sociale) et de libération du matérialisme (philosophique et hédoniste), nécessairement pathogène et inhumain selon Flower : ne penser le monde que comme matière retire toutes les barrières et ouvre la porte à l'exploitation et aux violences, comme le montre top bien le réensauvagement de son époque. Il ne peut donc que s'opposer aux scientifiques qui évacuent tout ce qui n'est pas physique et tangible, et donc toute morale d'inspiration religieuse ou spirituelle. Flower s'intéresse à la Nouvelle Pensée non seulement car elle propose une thérapie pour une société malade mais aussi car elle jette un pont entre science, protestantisme et religions métaphysiques[495]. Les mêmes causes produisent les mêmes effets mais les scientifiques ne prennent pas la peine de critiquer la Nouvelle Pensée car elle se situe explicitement, malgré les certitudes de Flower, du côté de la religion (ainsi Stinson Jarvis, que Flower encense comme exemple de science moderne, se place du côté des religions de la guérison). Si dans ses méthodes, la Nouvelle Pensée perpétue la tradition populaire d'une science démocratisée, elle la transforme, dans son inscription sociale, en une thérapie et une méthode d'élévation spirituelle pour la classe moyenne. Même un observateur bienveillant comme William James ne peut suivre Flower quand il voit dans la Nouvelle Pensée une science moderne. James en reconnaît les succès pratiques et les bienfaits mais met en lumière sa volonté de défaire la science avec ses propres armes. James explique que les « scientistes » considèrent la religion comme un vestige de la « pensée primitive » où tout, dans la nature, s'explique par des forces « personnelles » ; *a contrario*, la science repose sur des forces impersonnelles (« personality, so far from being an elementary force in nature, is but a passive resultant of the really elementary forces ») qui obéissent à des lois universelles et vérifiables par l'expérimentation. La Nouvelle Pensée utilise les méthodes de la science pour repersonnaliser les énergies naturelles :

> That the controlling energies of nature are personal, that your own personal thoughts are forces, that the powers of the universe will directly respond to your individual appeals and needs, are propositions which your whole bodily and mental experience will verify. And that experience does largely verify these primeval religious ideas is proved by the fact that the mind-cure movement spreads as it does, not by proclamation and assertion simply, but by palpable experiential results. Here, in the very heyday of science's authority, it carries on an

---

Clergymen's « Monday Club » (Unitarian Ministers of Boston and Vicinity) at the Channing Building, Boston, June 3d, 1895 (Boston : Lee & Shepard, 1895), p. 6. Flower, « Books of the Day, Ideal Suggestion Through Mental Photography by Henry Wood », vol. 8, juin 1893, p. xii-xiv.

[495] Flower, « Is the Church Awakening ? », *Mind*, vol. 9, mars 1902, p. 420.

aggressive warfare against the scientific philosophy, and succeeds by using science's own peculiar methods and weapons[496].

Flower, horrifié par la mécanique ploutocrate qui instrumentalise l'humain, ne veut pas perdre la mesure humaine et morale comme il ne veut pas se désancrer d'un substrat populaire (plus ou moins imaginé), quitte à s'aveugler de ses accommodements déraisonnables avec la définition de la science.

Les limites de la science de l'esprit deviennent patentes dès qu'il s'agit de la Science chrétienne . Pour Flower, ce mouvement fusionne la science et la religion : seule religion fondée sur des « déductions scientifiques à partir des Écritures » selon William D. McCrackan, responsable relations publiques de l'Église de Mary Baker Eddy (puis premier Lecteur de la First Church of Christ, Scientist en 1905)[497]. La Science chrétienne se développe pendant l'âge du scientisme, au moment où la science se durcit. Contrairement aux recherches psychiques et à la Nouvelle Pensée qui modernisent et scientifisent les traditions du spiritisme et du *mind-cure*, le mouvement d'Eddy, plus tardif, se considère comme scientifique dès le départ, une affirmation inscrite dans son nom même. McCrackan explique que la Science chrétienne permet de distinguer science et occultisme, la foi rationnelle et l'irrationnel : « it clears away the occultism and mysticism which is commonly supposed to pervade spiritual matters[498] ». Sa campagne pour redorer l'image de la Science chrétienne écornée par la presse utilise des arguments scientifiques : elle retourne à la fois au sens premier de « science », « connaissance », tout en prenant garde de rester à la pointe des découvertes scientifiques, comme le souligne McCrackan : « the scientific aspect of Christian Science is being constantly confirmed and corroborated by the inventions, discoveries and independent conclusions of the more advanced natural scientist ». Il explique que la matière, pour un matérialiste aussi éminent que Thomas Huxley, était un « unknown Something », conclusion qui rejoint la vision de Dieu selon les scientistes chrétiens[499]. Flower évoque aussi la théorie du Pr. Dolbear, professeur de physique membre de l'APS : « l'atome utlime », selon lui, serait « psychique »[500]. Malgré la rhétorique, la Science chrétienne

---

496 James, The Varieties of Religious Experience, p. 94, 117-18.

497 William D. McCrackan, « Mistaken Criticism of Christian Science », *The Independent,* July 23, 1903, 1736.

498 William D. McCrackan, « The Simple Logic of Christian Science », *The North American Review*, vol. 176, aôur 1901, p. 244.

499 Le révérend unitarien (et spirite) Minot J. Savage, proche de Flower et organisateur avec lui de l'American Psychical Society, utilisait déjà les mêmes arguments : « matter is only a manifestation of the eternal life and spirit, a reliable and adequate revelation of "the Unknowable One" ». Paul F. Stuehrenberg, « Christian Responses to Charles Darwin, 1870-1900. An exhibit at the Yale Divinity School Library–February-June 2009 ». [En ligne], Yale Divinity School Library.

subordonne totalement les méthodes scientifiques à une visée spirituelle qui, comme William James le remarque pour la Nouvelle Pensée, ne veut pas prolonger la science mais la défier. Sa « loi de Dieu », sous les atours scientifiques, repose sur des prémisses surnaturelles, une sorte de surnaturalisme méthodologique, en d'autres termes l'opposé de la science moderne[501]. Flower, quant à lui, ne voit qu'une spiritualité moderne, la forme la plus évoluée de la libéralisation du religieux et, à ce titre, à même de régénérer le pays.

Cette lecture spirituelle de la matière rencontre l'hostilité des scientifiques mais aussi des pasteurs. La Science chrétienne se développe au moment où la science moderne affirme son autorité et elle fait de l'ombre aux Églises établies. Les réactions à l'essor fulgurant de la Science chrétienne donnent à voir le durcissement des positions et la séparation de la culture publique, où cohabitaient tant bien que mal foi et évolutionnisme quelques années auparavant, en deux chasses gardées : l'opposition frontale entre science et protestantisme, au moins dans ses franges les plus littéralistes, qui se met en place au début du nouveau siècle ne les empêche pas de se rejoindre contre les systèmes qui brouillent les logiques ségrégatives et braconnent dans des domaines de compétence qui ne sont pas les leurs. « Ni scientifique, ni chrétienne » : la formule se retrouve dans de nombreux pamphlets de chercheurs ou d'hommes d'Église. Tous utilisent le même langage. Ils reproche la pseudo-religion et pseudoscience d'Eddy de nombreuses tares : refus de la critique et du débat, mutilation de la Bible, réduction de Dieu à un principe mathématique et la négation des deux fondements de la science : la matière et le témoignage des sens (nécessaire pour acquérir et vérifier les connaissances)[502]. Le plus grand succès de la Science chrétienne explique probablement la plus grande opposition des scientifiques et des pasteurs et cette prolifération d'écrits que l'on ne retrouve pas contre la Nouvelle Pensée par exemple. En dehors des milieux de spécialistes, il semble que l'autorité de la science imprègne même les admirateurs

---

500 Lettre de Flower à Frank Headley Sprague (auteur de *Spiritual Consciousness*), 5 janvier 1899, *Scrapbook of Frank Headley Sprague*, Ms.3609, Boston Public Library.

501 William D. McCrackan, « The Strength of Christian Science – A Final Word », *The North American Review*, vol. 173, octobre 1901, p. 535.

502 Tous ces textes sont un échantillon de toute une collection disponible à la Mary Baker Eddy Library à Boston. H.F. Carpenter, *Un-Christian Science : An Examination of an Old Delusion Recently Revived* (Oakland, CA : Messiah's Advocate, 1899). Le sera réimprimé en 1907 et connaîtra sept éditions sous le titre : *Christian Science both un-Christian and un-scientific. An Examination of an Old Delusion Recently Revived.* E. Locke, *Eddyism. How long will it last ? Is it Christian ? Is it scientific ?* (s.l., 1911). W.H. Muldoon, « Christian Science claims unscientific and un-Christian », *The Brooklyn Eagle Library*, vol 16, mars 1901. Rev. R.E. Neuighbor, *Christian Science ; neither Christian nor scientific* (Cleveland, OH, s.d.), p. 5-43. Rev. W.F. Packard, *Christian Science. Falsely so-called. Neither Scriptural, Reasonable nor Scientific*, (Marshall, TX, 1909). John William Porter, *Christian Science : Neither Christian, Scientific, Scrupulous Or Consistent ; Eddyism Examined* (s.l.n.d.). Mary Baker Eddy Papers, Committee on Publication Clipping file, c.1899 – 1952. NONCSPS Publication File, c. 1890 – present, Subject File, c. 1800-present, Mary Baker Eddy Library for the Betterment of Humanity. Boston.

du mouvement, en témoigne ce journaliste qui accepte les bienfaits de la Science chrétienne mais récuse ses prétentions scientifiques : « But for the charlantry and childish credulity which causes Christian Science to injure health by ignoring REAL science, the teachings of Christian Scientists would be altogether good[503] ».

La bifurcation des années 1890 renforcera la légitimité d'une version scientiste et mécaniste de la science qui réduit l'homme à un objet : cette science sans conscience légitimera dans les années 1910 l'eugénisme ou les raids dans les quartiers pauvres contre tous ceux qui refusent la vaccination. À l'opposé, une figure comme William J. Bryan, au vu des horreurs provoquées par cette instrumentalisation de l'humain (au premier chef, la Grande Guerre), sombrera dans le réductionnisme symétrique : une conscience sans science qui jette la science (l'évolution principalement) avec les excès de ses zélateurs les plus amoraux[504]. Entre ces deux « orthodoxies », dirait Flower, il faut savoir raison et sentiment moral garder, c'est pourquoi il s'intéresse à la sociologie sans sombrer dans les théories du contrôle social ou la psychologie sans la manipulation des masses[505]. D'autres réformateurs et intellectuels opteront pour un progressisme plus technocratique qui, lui aussi, naviguera entre ces deux écueils. Pour Flower, la science doit rester un outil : nécessaire pour comprendre le monde moderne, elle ne peut devenir une fin sans autorité extérieure, de peur qu'elle consume l'humain dans la fascination de sa propre efficacité (cela explique aussi sa volonté, on le verra, de cantonner les experts à un rôle de conseil, et non d'administration). Son antimonopolisme déploie une conscience nourrie de science (alors que les technocrates mettent en avant la science avec un supplément de conscience). La règle d'or , en somme, est un régime de vérité supérieur pour Flower car profondément humain. Dans cette époque où les positions divergentes se cristallisent, Flower se rapproche de Bryan, sauf qu'il garde sa foi dans la science et l'évolution. En revanche, son inspiration religieuse, face à la réduction grandissante de la majorité des citoyens à des objets (de science ou des monopoles), se littéralisera elle aussi dans les années 1910 (on en voit les prémices dans son intérêt pour la Nouvelle Pensée et la Science chrétienne) mais dans des formes différentes : en un combat contre la conjonction de la médecine matérialiste et de l'État, puis en un anticatholicisme intransigeant. Il s'agit donc d'une autre modalité, peu étudiée, de cette

---

503 « Why Women Start to Help Religion », *San Fransisco Examiner*, 25 mai 1903.

504 « Science is a magnificent material force, but it is not a teacher of morals. It can be perfect machinery, but it adds no moral restraints to protect society from the misuse of machinery. […] If civilization is to be saved from the wreckage threatened by intelligence not consecrated by love, it must be saved by the moral code of the meek and lowly Nazarene ». Kazin, *A Godly Hero*, p. 295.

505 Flower ne critique pas ces nouveaux savoirs en soi (la science expérimentale, la psychologie et les sciences sociales) mais leur usage dévoyé, leur confiscation qui freine le progrès intellectuel et le sectarisme de certains savants.

bifurcation culturelle du tournant du siècle : un retour du religieux non pas par le fondamentalisme protestant en guerre contre l'évolution, l'Évangile social et la rationalisation du religieux (idées que Flower défend toute sa vie) mais par un évangélisme atypique (un primitivisme sans orthodoxie) qui, par réflexe d'auto-défense, devient une question identitaire. Ce « fondamentalisme » ne doit pas s'entendre au sens classique du terme puisque Flower s'oppose à l'orthodoxie religieuse mais au sens de repli du protestantisme sur son essence, sa réduction à la lettre et à ses fondamentaux : son génie, ses principes, ses valeurs[506]. Cette relittéralisation réaffirmera la liberté de conscience contre les monopoles sur les corps (croisade pour la liberté médicale ; chapitre 7), puis contre les agressions des catholiques envers les valeurs protestantes *et* américaines de liberté et de démocratie (une sorte de « fondamentalisme » protestant, démocratique et progressiste, qui se rapproche de l'anticléricalisme radical-socialiste du petit père Combes en France).

Outre les reconfigurations culturelles à moyen terme, quel bilan tirer des recherches psychiques de Flower ? Sa communauté de recherche alternative mobilise scientifiques sérieux, réformateurs, pasteurs et toutes sortes d'excentriques ; selon lui, elle marque (littéralement) les esprits : « all these waves of psychical or metaphysical thought, while denounced as 'delusions,' produced profound impressions on a receptive public[507] ». En accord avec son bricolage psychologico-religieux qui croit en la performativité des mots, peut-être Flower essaye-t-il de se convaincre. Sans parler des limites sociologiques du « peuple » qu'il invoque dans ses textes (il

---

[506] Le fondamentalisme se forge dans les années 1890. Les conférences organisées par Dwight L. Moody où il invite des libéraux comme Drummond en sont un des lieux. Le manifeste du Congrès Biblique Américain à Niagara en 1895 en est un autre. La publication de la série d'essais *The Fundamentals : A Testimony To The Truth* entre 1910 et 1915 par le Bible Institute de Los Angeles en devient le symbole ; le terme « fundamentalist », inventé en 1920 selon Marsden, s'inspire de ces 12 volumes (1922 pour l'OED, 1923 pour « fundamentalism »). L'histoire de la division du protestantisme au tournant du siècle est un des aspects de la logique culturelle de divisons qui traverse cette période ; elle se croise avec l'histoire de la fracture du progressisme et de l'essor des dichotomies science/religion et urbain/rural. Selon Marsden, *The Fundamentals* représente le mouvement à un moment de transition avant que les violentes controverses des années 1920 en radicalisent les positions. De la même manière, Flower personnifie la logique de divisons du tournant du siècle avant que les positions se radicalisent vraiment dans les années 1920 (son anticatholicisme est une des fabriques de la transition : les ponts qu'il avait passé vingt ans à jeter entre science et spiritualité, métropoles et périphéries agraires, évangélisme et Évangile social , le peuple et les experts se brisent). En ce qui concerne le fondamentalisme, Flower est en total désaccord avec ses « cinq points » (l'inerrance verbale de l'Écriture, la divinité du Christ, sa naissance virginale, la doctrine de l'expiation vicaire et la résurrection corporelle lors de la seconde venue du Christ) et s'est battu contre le procès en hérésie intenté contre la critique radicale de la Bible du pasteur presbytérien Charles Briggs (voir chapitre 2.II.E). Marsden, *Fundamentalism and American Culture,* p. 118-119. Richard Hofstadter, « The Revolt Against Modernity », *in Anti-intellectualism in American Life* (New York : Vintage Books, 1963 [1962]), p. 117-142.

[507] Flower, « The Coming Religion », p. 655.

semble cantonné à la classe moyenne[508]), la démocratisation de la science que postule et veut perpétuer Flower dans ses écrits reste circonscrite par ses propres termes, essentiellement romantiques et idéalistes. Le peuple, au centre, reste passif en comparaison des scientifiques prométhéens. Invisible si ce n'est comme incantation rhétorique, il est cette autorité supérieure par qui le changement (social, intellectuel) peut advenir. C'est peut-être le sens de *vox populi, vox dei* : le peuple comme divinité qui peut redonner sens, force et volonté d'agir à une communauté d'individus dépassée et écrasée par la gigantisation du monde ; une fiction qui, par l'imaginaire, légitime mais surtout institue l'action politique et qui nécessite des interprètes, des médiums, pour faire comprendre au « peuple » sa propre voix. C'est ce caractère double, le « peuple » comme coïncidence avec l'ensemble des acteurs historiques dépossédés et comme fiction, en surplomb, qui l'institue, qui fragilise son efficacité pragmatique. Le substrat chrétien façonne probablement cette dualité : un peuple christique qui se fait homme, une *imitatio dei* à l'échelle collective. Elle explique son ambivalence et ses effets pratiques ambigus : le « peuple » est évident pour qui s'y reconnaît mais n'est jamais là, immanent et transcendent. Les recherches psychiques, comme une métaphore et une mise en abyme des conceptions de Flower, donnent à voir, indirectement, cette quête de la voix du peuple comme une quête de cette énergie politique libératrice, évidente mais insaisissable.

Plus concrètement, aucun élément tangible ne vient étayer les affirmations de Flower. Les « profondes impressions » sur le public n'ont laissé que peu de traces dans la presse de l'époque : elle reste une activité de niche (pasteurs, scientifiques et réformateurs de la classe moyenne engagés dans une activité de recherche scientifique) circonscrite au tournant du siècle. Son influence, dans la production imprimée de l'époque, semble marginale par rapport à la Science chrétienne , plus organisée et plus pragmatique, au spiritisme , plus populaire et intégré dans des pratiques marchandes de divertissement et même, dans une moindre mesure, par rapport à la Nouvelle Pensée (voir annexe 3, figures 10-a, 10-b et 10-c). Sur 764 articles qui glosent sur la figure de Flower dans la presse de l'époque, seuls 27 traitent de ses recherches psychiques (voir annexe 5.10). La plupart sont de simples entrefilets informatifs ; les autres, légèrement ironiques ou franchement hostiles, insistent sur la composition étrange de l'organisation (des pasteurs qui

[508] Les contours restreints de son « peuple » de lecteurs (et encore, le paysage sociologique de son lectorat est complexe et difficile à reconstituer, voir chapitre 5) ne sauraient remettre en cause son analyse « populiste » : le « peuple » se fabrique et son démantèlement s'explique par des facteurs internes (les contradictions de ce système : réunifier le peuple en excluant les minorités, la fragile coalition des fermiers et des ouvriers) et externes (rivalités ethniques ou stratégies politiques de divisions qui attisent les intérêts contradictoires entre divers groupes ; mémoires régionales et identités culturelles qui faussent la logique économique – voir par exemple le cas de l'élection de 1896). L'échec d'une politique, plus largement, ne doit pas, par sophisme rétroactif (la réinterprétation d'un principe à l'aune d'une conséquence possible parmi d'autres), délégitimer sa validité : la valeur ne s'évalue pas uniquement dans l'efficacité pragmatique, trop tiraillée par les déterminations historiques et les contingences.

s'adonnent à la science)[509]. Dans les milieux intellectuels, hors de son cercle immédiat et des membres de l'APS qui, évidemment, se félicitent de sa hauteur de vue et de son ouverture d'esprit (aux esprits ?), les références à Flower sont rares. Elles confirment cependant les distinctions culturelles que les écrits de Flower ou de G. Stanley Hall révèlent. La science moderne et en général les milieux intellectuels établis voient ces activités d'une mauvais œil ou, au mieux, avec une distance amusée. Les grandes revues de l'époque (du type de *The Atlantic Monthly)* ou les magazines populaires (comme *McClure's*) n'évoquent pas les recherches psychiques de Flower et son milieu. Pour les scientifiques, l'indifférence ne saurait suffire à délégitimer ces sornettes car elles s'arrogent indûment le titre de « science ». Les psychologues « modernes » s'alignent sur la position de Hall. Par exemple, Joseph Jastrow explique rationnellement, expériences à l'appui, les déplacements d'objets sur une table (soi-disant contrôlés par un esprit) par des mouvements involontaires[510]. Plus anecdotique mais révélateur d'un climat, le professeur d'anglais au MIT Arlo Bates ironise, par l'intermédiaire d'un personnage (un fantôme) d'une de ses nouvelles, sur le manque de reconnaissance dont souffre l'APS puisque même un esprit ne reconnait pas leur compétence[511]. Les milieux spirites, on l'a vu, critiquent l'inutilité de la démarche (puisque des scientifiques britanniques ont déjà testé scientifiquement le spiritisme) et refusent de voir dans les pasteurs et les intellectuels de l'APS des autorités qualifiées pour parler du sujet (*Banner of Light*)[512]. En revanche, certains scientifiques s'intéressent au travail de l'organisation de Flower : elle est d'ailleurs invitée, aux côtés de la prestigieuse American Association for the Advancement of Science, dans le pavillon de l'anthropologie à l'exposition universelle de 1893[513]. Certains scientifiques établis, à Vassar par exemple (où se forme une génération de femmes et l'élite sociale protestante), font partie de l'association « spirite » et font

---

[509] Information : « To study psychic phenomena », *The New York Times*, 11 février 1891 ; « As to the supernatural », *Los Angeles Herald*, 28 septembre 1891, p. 5 ; Josephine Lord, « Strange Manifestations », *Evansville Courier and Press*, 16 août 1891, p. 4 ; « Well Spooks Vanished », *The Boston Globe*, 5 février 1893, p. 19 ; « Psychcial Review », *Public Opinion*, vol. 13, 20 août 1892, p. 487.

Critiques : « Clergymen after spooks », *The Evening World*, 9 février 1891, p. 1 ; « The Slippery Spook », *Boston Globe*, 27 juillet 1892, p. 5 ; « *The Psychical Review*. Old Mediumistic Friends Appearing in New Garbs », *Brooklyn Daily Eagle*, 29 juillet 1892, p. 3 ; « An Arena for cranks », *The Courier-Journal* (Louisville, KY), 8 octobre 1894, p. 4.

[510] Joseph Jastrow, « Further Study of Involuntary Movements II », *Popular Science Monthly*, vol. 41, septembre 1892, p. 636-643.

[511] Arlo Bates, « The Intoxicated Ghost », *The Century,* vol. 46, juillet 1893, p. 398.

[512] Tuttle, « A New Move », p. 1.

[513] Frederick Starr (professeur d'anthropologie à l'Université de Chicago), « Anthropology at the World's Fair », *The Popular Science Monthly*, vol. 43, septembre 1893, p. 621. « The Psychical Science Congress », *The Psychical Review,* vol. 1, mai 1893, p. 331.

des conférences en sa faveur[514]. Le pasteur unitarien, abolitionniste et progressiste radical Thomas W. Higginson considère Flower comme une référence et l'invite à débattre avec G. Stanley Hall[515]. Ce mélange de classe moyenne et de radicalisme des idées se retrouve dans le soutien qu'apportent les milieux libres-penseurs aux recherches psychiques : ce parfum sulfureux témoigne de la réception enthousiaste de Flower dans les milieux en marge[516]. L'on semble retrouver ici l'opposition entre l'ordre établi (les scientifiques modernes et les élites sociales qui assoient leur position grâce à des privilèges) et une coalition de réformateurs radicaux de la classe moyenne, parfois soutenus par des universitaires : là où Flower ne voit qu'« orthodoxie » en guerre contre la « liberté de recherche », les psychologues modernes voient défense de la rationalité contre des élucubrations populaires. En tout cas, les « impressions profondes » sur un « public réceptif » que suggère Flower, marginales, semblent relever de la pensée magique. L'optimisme opiniâtre de Flower, malgré les faits, évoque le trait d'esprit du sociologue Claude Fischer : « a social trend is whatever is happening to a newspaper editor and the editors' friends[517] ».

Outre la confidentialité dans la production imprimée, la marginalité du mouvement se lit dans l'ambivalence du positionnement éditorial de Flower dans *The Arena* : il vante, par exemple, la scientificité d'une analyse de « cas remarquables » de lois psychiques tout en choisissant une manchette en lettres rouges : « wonderful ghost stories » ou bien il fait de la publicité pour un « symposium » avec l'accroche : « Do People See GHOSTS ? » Ce « sensationnalisme », peu en accord avec les prétentions de sérieux et la volonté de débarrasser le spiritisme de son folklore populaire, indigne par exemple le journal spirite de Boston *The Banner of Light*[518]. Flower est partagé entre la volonté d'ériger le spiritisme en science et de diffuser au maximum cette nouvelle approche : son magazine se retrouve en porte-à-faux, entre sensationnalisme et sérieux scientifique, entre magazine populaire et revue pour intellectuels. Il s'agit aussi de construire un magazine généraliste et hybride, au-delà des cultures de classes : Flower veut faire accéder les recherches psychiques au statut de science comme il veut faire accéder les citoyens ordinaires à

---

514 Documents of the Senate of the State of New York. One hundred and fourteenth session, 1891, vol. I, n°4, part II (Albany : James B. Lyon, State printer, 1891), p. 463, 819.

515 Lettre de Thomas W. Higginson à Flower, 10 février 1892, Thomas Wentworth Higginson Papers, 1841-1911, Clifton Waller Barrett Library, MSS 6968-b, Special Collections, University of Virginia Library, Charlottesville, VA.

516 Le libre-penseur, médecin et promoteur de la contraception Edward Bliss Foote participe aussi à l'aventure. Samuel P. Putnam, *400 Years of Freethought* (New York : The Truth Seeker Company, 1894), p. 731. « Psychcial Review », *The Freethought Magazine*, vol. 11, janvier 1893, p. 63.

517 Claude Fischer cité *in* C.W. Nevius**,** « Kids flock back to parents' nest », *SFGate*, 11 mars 2006.

518 Voir par exemple la couverture du numéro de mai 1892. L'article « scientifique » loué par Flower est Minot J. Savage, « Psychical Research . II. More Remarkable Cases », vol. 5, mai 1892, o. 669-680. « Sensationalism », *The Banner of Light*, vol. 72, 18 février 1893, p. 4.

une culture moderne. La même ambivalence, *a priori*, frappe son positionnement : il fait des recherches psychiques un produit parmi tous les autres vantés par les publicités de *The Arena*, un objet à consommer qui insère le lecteur dans le monde moderne et le flatte pour ses idées progressistes. Inscrire les science en marge sur la « carte culturelle » de la modernité, quitte à sacrifier l'intégrité scientifique pour le sensationnalisme et la consommation[519]. Cette ambivalence n'en est pas une pour Flower car son idéalisme démocratique implique un pragmatisme . La fin, noble, justifie les moyens, mêmes vils. La diffusion maximale, en elle-même, est une valeur car donne à tous les moyens de se saisir des enjeux et de se faire sa propre opinion. Enfin, la consommation, pour Flower, s'apparente moins à une jouissance passive de biens qu'à un engagement et l'exploration d'un monde nouveau[520]. L'hybridité de *The Arena* ne fait que refléter l'ambivalence de son radicalisme de la classe moyenne ou sa volonté de forger une science moderne incluant les marges (voir chapitre 5.III). À une époque où les distinctions culturelles se cristallisent, jeter des ponts pour créer une culture commune, quitte à tolérer des objets étranges, n'a l'air que d'un tissu d'absurdités. La passerelle entre la communauté scientifique et les *cranks* que veut forger Flower reste une utopie. Son entreprise ne fait que révéler les divisions qui fracturent la culture : les vrais scientifiques, les vrais spirites et les vrais pasteurs se rejoignent sur la volonté de délimiter leurs sphères de compétence respectives et distinctes.

Chant du cygne d'une époque où les frontières de la science ne sont pas encore strictement établies, les multiples sciences de l'esprit, plus ou moins marginales, témoignent des variétés de l'expérience scientifique. Aussi incantatoires fussent-ils, les appels de Flower à redémocratiser la science ont des implications radicales. De telles possibilités ne doivent cependant pas occulter deux limites contre-productives du processus de légitimation de Flower. Comment normaliser, intellectuellement et socialement, les recherches psychiques tout en posant le statut de marginal incompris comme la condition nécessaire et la seule marque authentique de l'avant-gardisme scientifique et politique ? Le romantisme nourrit le populisme mais l'empêche aussi. Ensuite, la légitimation reste performative : Flower mène et publie de nombreuses expériences dans *The Psychical Review* mais, avant tout, il fait de la science avec des mots. Il ne se rend pas compte que la limite d'une conception de la science fondée sur des procédures, des méthodes et des attributs formels et des pratiques éditoriales – une société savante, une revue

---

[519] Richard Ohmann, « Chapter 6. Diverging Paths. Books and Magazines in the Transition to Corporate Capitalism », *in* Kaestle et Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 110-112.

[520] La consommation est pensée comme une activité neutre, ni comme le moyen de faire advenir un monde meilleur (Patten), ni comme la fin de la démocratie (une conception plus récente), mais une activité susceptible de dérives confiscatoires (les critiques de Flower de la « consommation ostentatoire », comme dirait Veblen) mais aussi de possibilités nouvelles pour les citoyens.

pour spécialistes, un magazine généraliste qui se veut une « bibliothèque condensée » et dont la présentation des arguments s'inspire des revues scientifiques avec ses bibliographies et ses symposiums – court le risque de se réduire aux signes extérieurs de la science, ce que condamne par exemple David Starr Jordan : l'habit de la science ne fait pas la science (ni le nom d'ailleurs)[521]. Quand il s'agit de renommer des recherches anciennes avec un terme « scientifique », la normalisation sombre dans le nominalisme. La controverse pour définir la science contribue à créer la vision moderne, naturaliste, de la science comme étude des phénomènes physiques pour déterminer une causalité physique. Elle durcit la frontière avec la pseudoscience. En d'autres termes, l'esprit ne peut agir sur la matière et devient un objet de science. À partir de ce nouveau postulat, les phénomènes non physiques sont assignés au domaine de la croyance populaire : l'émergence d'une dichotomie science/religion se superpose, *via* des logiques de distinction culturelle, au fossé entre ceux qui savent (les scientifiques, les experts) et le « peuple ». Pour Flower, la fracture prendra tout son sens dans les controverses sur la santé publique car il ne s'agira plus seulement de questions de définitions mais de leurs applications dans la société.

Au début du nouveau siècle, l'essor, dans l'université, d'une approche de la psychologie inspirée du modèle allemand, purement physiologique et centré sur le travail en laboratoire, finit de discréditer les recherches psychiques mais aussi des figures comme William James et Pierre Janet. Par la suite, les croyances populaires, comme le spiritisme , deviennent l'objet d'un nouveau champ de recherche : dans la psychologie de l'(auto-)illusion, la compétence, ou même certaines facultés cognitives et la simple perception, relèvent de l'aveuglement involontaire[522]. Cette conception enterre le sens commun et, pour Flower, menace de déposséder le citoyen de son pouvoir s'il ne peut plus savoir, ni même voir. G. Stanley Hall souligne plusieurs insuffisances du groupe de Flower et ses homologues. Ils s'abusent eux-mêmes. Ils ne voient pas le « profond parti pris inconscient » (le désir d'immortalité) qui les fait sombrer dans la

---

521 Flower, « Notes and Announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxviii. Jordan, « Comrades in Zeal », p. 305.

522 Taves, *Fits, Trances, and Visions*, p. 250-260. Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 149. En 1927, les recherches psychiques referont surface sous le terme de « parapsychologie ». C'est le professeur J.B. Rhine à l'Université Duke, inventeur du terme, qui sera le fer de lance de ce renouveau : signe de l'implantation définitive d'une définition « moderne », naturaliste, de la science, l'attitude scientifique rigide de Rhine, notamment dans ses méthodes (usage massif des outils statistiques) le distingue de ses prédécesseurs comme Flower. L'acceptation du naturalisme méthodologique plongera cependant la parapsychologie dans une impasse puisque les conditions de laboratoire et ses procédures de contrôle strictes indispensables pour satisfaire la communauté scientifique peineront à saisir des phénomènes par définition imprévisibles et irréguliers et auront tendance à empêcher les liens affectifs nécessaires à l'émergence de tels phénomènes. À ce sujet, voir R. Laurence Moore, *In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture* (New York : Oxford University Press, 1977), p. 185-203. Dorothy Ross, « Review. *In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture* by R. Laurence Moore », *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 9, n° 2, automne 1978, p. 382.

« superstition », ni l'étrange logique à « compenser » une vision du monde anti-matérialiste en tenant les rêves pour des choses vraies. Ils réduisent aussi la science à des arguments d'autorité et des logiques de pourvoir. Hall explique aussi que la psychologie moderne n'est pas plus exacte mais plus certaine dans ses conclusions : elle est un processus d'évaluation et de validation des faits[523]. Flower partage cette vision et s'accorde sur la méthode positiviste. La ligne de faille réside dans l'objectivation ou non des acteurs : condition nécessaire pour la science moderne, simple outil pour Flower qui soumet cette objectivation à la morale et donc à l'expérience humaine, individuelle ou collective (comme pour le populisme en politique, il ne faut pas désancrer le savoir de son substrat social). Pour Hall, le consensus des compétents doit rester séparé du social : le processus pour établir des faits et, pour reprendre les termes de Charles S. Peirce, pour « fixer la croyance » et « régler (*settle*) les opinions » (au sens d'une régulation collective et d'un accord entre les parties) doit rester autonome[524]. La rhétorique fait partie du processus : il s'agit aussi d'une mise en commun des perspectives pour trouver la vérité mais ce procès se fait à huis clos, entre compétents. Pour Flower, la « communauté de recherche », guidée par la méthode scientifique, doit s'ouvrir aux marges et au peuple, ne serait-ce que comme ferment : le progrès du savoir est un procès public, c'est-à-dire une méthode pour découvrir la vérité, une rhétorique démocratique pour créer du commun et un débat public où les experts sont des producteurs d'idées mais où le peuple reste souverain. La production du savoir est affaire d'autorité et de luttes symboliques dans le champ intellectuel (d'où son usage de rapports officiels ou son insistance sur le prestige de ses contributeurs, leurs diplômes ou leur carrière comme essayiste) mais aussi d'expérience : les pratiques multiples et originales des marges sociales et intellectuelles, la connaissance intime de l'intellectuel (Flower l'expérimentateur ou l'explorateur des bas-fonds), les précédents historiques, les exemples étrangers, et la concordance des témoignages.

Entre les individus acteurs et jurés qui décident et les individus patients qui se leurrent, la formation du savoir pose en effet la question du rôle du témoignage. Au vu des déterminations et des fragilités des individus, Hall ne le considère pas fiable : son insistance sur la vérité scientifique comme fruit d'une plus grande probabilité rappelle les mises en gardes de David Hume contre les miracles : « No testimony is sufficient to establish a miracle, unless the testimony be of such a kind, that its falsehood would be more miraculous than the fact which it endeavors to establish[525] ». Contre cette confrontation des probabilités qui subordonne la parole humaine à un calcul, Flower propose un autre empirisme qui renverse la perspective : c'est la mesure humaine

[523] Hall, « Psychological Literature. IV Psychic Research », p. 141-142.

[524] Charles Sanders Peirce, « The Fixation of Belief », *Popular Science Monthly*, vol. 12, novembre 1877, p. 1-15.

[525] Davis Hume, L. A. Selby Bigge (éd.), *An Enquiry Concerning Human Understanding and Concerning the Principles of Morals* (Oxford : Clarendon Press, 1902 [1777]), p. 114-116.

et son regard qui priment et les individus ne sont pas victimes de leurs propres illusions mais trompés par la démagogie des corrompus[526]. Les figures de la controverse à l'âge du progrès affleurent : soit l'individu s'abuse lui-même et l'erreur de jugement est interne (la tonalité scientifique neutralise le jugement de valeur et le mépris social qui entachent le qualificatif de *crank* mais le cadre reste celui de la psychologie clinique et donc de la réduction des individus à des patients), soit il est abusé par l'extérieur. Le peuple devient soit une victime des corruptions externes et l'intellectuel/journaliste doit dissiper les apparences et révéler la vertu foncière du peuple et la corruption de ses adversaires, soit il devient la victime de lui-même et l'intellectuel doit le prendre en charge : dans tous les cas, l'idée de peuple comme catégorie politique est mal en point (ce qui confirme la lecture du populisme comme crise de l'idée de peuple et qui appelle la réaffirmation ou le bannissement du concept). C'est finalement la confiance dans l'homme et ses facultés perceptives qui se joue ici. Dans ce cadre, le débat devient difficile : Flower peut accumuler toutes les expériences et tous les témoignages de gens respectables et d'autorités scientifiques, ce régime de la preuve ne vaut rien dès lors que le sujet devient suspect, une quantité négligeable, sinon une obstruction, dans l'équation[527]. La science comme méthode de révélation des faits et rectification des faux-semblants se décline en deux modalités incommensurables : la déconstruction des logiques de pouvoir qui, estime Flower, faussent un environnement intellectuel concurrentiel et équitable et qui freinent le progrès contre la déconstruction des pseudosciences qui faussent le débat à la base. Selon Bourdieu, la connaissance scientifique est « l'ensemble des propositions qui ont survécu aux objections[528] ». La science moderne des psychologues comme G. Stanley Hall anticipe cette définition : le processus de tri, interne à la communauté scientifique, est technique, impassible, pragmatique. Flower en aurait une lecture tragique et morale : une sorte de Darwinisme scientifique où le plus fort triomphe, verrouille sa chasse gardée et écrase les alternatives et les minorités. La science moderne est une technique qui prend le sujet comme objet alors que pour Flower tout est jeu d'intérêts, une conception qui met les acteurs au centre : il s'intéresse à la psychologie sociale mais l'individu reste pleinement sujet. Bien que déterminé par son environnement concret ou mental, son libre-arbitre reste central. Cette approche de la psychologie comme étude de l'esprit

---

[526] La Science chrétienne , dans ce mouvement de balancier, se retrouve à l'exact opposé. La « domination des sens » crée également une illusion, comme chez Hume ou Hall par exemple, sauf que la conclusion est radicalement différente car sous le voile de l'expérience ne se dissimule pas la matière mais une pure spiritualité. Flower, *Progressive Men*, p. 193.

[527] Le problème du témoignage se reposera avec la question de la validité des médecines alternatives.

[528] Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité* (Paris : Raisons d'agir, 2001), p. 163.

et de son potentiel pour agir dans la société participe de sa vision de la liberté comme une souveraineté.

En définitive, G. Stanley Hall reprend les accusations de la Commission Bailly contre le mesmérisme – une « imagination surchauffée » – et fait des processus mentaux à l'origine de cette imagination l'objet de son travail. Les individus se leurrent sur leurs compétences : cette conclusion, conjuguée aux travaux de le Bon sur la psychologie des foules, influeront la construction de la sociologie moderne (E.A. Ross), la reconceptualisation du « peuple » et les usages de ces nouvelles sciences par des intellectuels pour moderniser la démocratie (Lippmann, Bernays). La science, en surplomb du social, devient alors une technique d'intervention pour le remodeler. Flower partage cette volonté de reconstruction mais la soumet à des limites morales, afin de pas sacrifier l'humain sur l'autel de la technique : son antimonopolisme veut l'efficacité scientifique mais dans le cadre de la règle d'or . La psychologie et la sociologie, alors en plein essor, se cherchent et construisent leur définition : les différents ponts et degrés d'hybridité entre ces deux nouvelles sciences ainsi que la récusation graduelle de leurs aspects moraux et radicaux montrent la complexité d'un champ intellectuel en rapide mutation.

2. Des usages de la science : instiutions, sociologie, psychologie, journalisme

En parallèle aux soubresauts politiques des années 1890, la psychologie, de Le Bon à G. Stanley Hall, repense la question de la compétence et de la distribution des rôles entre les citoyens ordinaires et les spécialistes. La ségrégation des compétences en domaines distincts et la construction d'une science moderne autorégulée, débarrassée des influences extérieures, restent dans le champ scientifique mais suggèrent un désenchantement envers les facultés de l'individu et une réduction de l'idée de « peuple » à une foule irrationnelle. Pour construire un savoir incontestable, il faut le valider avec des processus objectifs et donc le sortir des contingences, au premier chef les sentiments moraux de l'individu et l'idée de preuve par l'accumulation de témoignages, en somme de l'expérience concrète forcément incomplète et illusoire pour forger un savoir utile à l'expérimentation. Dans les années 1910, l'usage de cette nouvelle perception influera sur des intellectuels : ils useront de la psychologie et des sciences sociales en général pour repenser la démocratie. Dans l'intervalle, c'est la sociologie, influencée elle-même par la psychologie, qui marque une inflexion similaire. Il y a donc toute une gamme de combinaisons possibles entre science, morale et sens commun qui définissent différemment le rôle des individus et du peuple, entre déterminisme fonctionnaliste et liberté inaliénable de l'individu.

a- La question sociale entre socialisme, sociologie morale et contrôle social

Avec l'essor de la psychologie, les processus mentaux, les facultés cognitives et l'esprit des individus deviennent des objets d'étude. Avec les recherches psychiques , l'esprit est objet mais aussi sujet, une autre modalité de l'individu acteur et souverain qui renferme des ressources insoupçonnées à révéler et réveiller. La sociologie suit la même trajectoire : d'une sociologie morale et radicale que défend Flower à l'essor d'une sociologie plus scientifique qui prend le social comme objet d'étude et, par définition, abstrait et dépersonnalise les enjeux[529]. La « question sociale » pousse des intellectuels divers à penser le social à la fin du XIXe siècle. Sans parler des écrivains réalistes, la sociologie elle-même a un sens encore flottant : le socialisme revendique sa pensée du social, tandis que certains intellectuels, comme Flower, l'insèrent dans une réflexion morale ou une pensée des pouvoirs du psychisme qui façonnent le monde. Lester Ward, par exemple, étudie les « forces psychiques » de la civilisation et la capacité de l'esprit à diriger et à améliorer l'évolution de la société humaine ; il fait de la science un outil au service de l'humanité pour qu'elle régule et améliore son environnement. Évidemment plus théorique, systématique et scientifique que le journalisme de Flower, les travaux de Ward restent empreints d'un imaginaire de forces mentales à l'œuvre dans la nature, des forces moins personnelles, concrètes et spirituelles que celles de la science marginale de Flower mais sa sociologie met en avant le rôle d'un psychisme certes abstrait mais qui porte les traces d'une agentivité. Ces idées donnent à voir le processus d'abstraction et d'impersonnalisation qui est en train de forger la sociologie moderne : alors qu'elle construit son autonomie, elle reste tributaire d'un imaginaire des forces psychiques, entre la psychologie expérimentale de G. Stanley Hall et l'univers d'énergies et de principes actifs de Flower, ainsi que d'un imaginaire évolutionniste (en 1906, l'American Sociological Society, Lester Ward inclus, voit sa pratique comme du « Darwinisme social », l'application théories évolutionnistes aux problèmes sociaux[530]). D'ailleurs, la téléologie éthique des *Lectures on the Ascent of Man* d'Henry Drummond résume *The Psychic Factors of Civilization* de Ward mais, comme Flower, la vision de l'esprit de Drummond reste agentive et spirituelle, une spiritualité évolutionniste travaillée par la sociologie alors que la pensée de Ward témoigne d'une sociologie travaillée par toute la gamme des études de l'esprit[531].

---

529 Rodgers, *Contested Truths*, p. 115. 132 universités offrent des cursus de sociologie en 1901.

530 « Scientists' Sessions », *Evening Star*, 29 décembre 1906, p. 2.

531 Lester F. Ward, *Dynamic Sociology, or Applied social science, as based upon statical sociology and the less complex sciences* (New York : D. Appleton and Company, 1883), p. vii ; The Psychic Factors of Civilization (Boston : Ginn & Company, 1893). Andrew Chamberlin Rieser, *The Chautauqua Moment : Protestants, Progressives, and the Culture of Modern Liberalism* (New York : Columbia University Press, 2003), p. 106.

Outre le psychisme, la sociologie de l'époque s'inscrit dans une tradition radicale. La sociologie est un des produits, avec le socialisme, de la « question sociale ». Flower ne distingue pas l'analyse scientifique de son militantisme, dans le cadre populiste d'abord puis, après 1896, dans son soutien au réformisme, socialiste ou progressiste, comme il ne distingue pas la morale de la science. Le tournant du siècle, moment de divisions et d'autonomisation des savoirs en domaines distincts puis de cristallisation de ces divergences, voit la sociologie se débarrasser de la morale et du socialisme pour se construire, le socialisme se fracturer lui aussi sur ces question de morale (religieuse et coutumière) mais également, qu'il soit plus agraire ou plus marxiste, s'écarter du méliorisme pour des positions plus radicales[532]. Plus précisément, entre 1890 et les années 1910, c'est cet éclatement, avec ses différentes combinaisons, ses frontières floues et ses degrés de distinction, que donnent à voir les penseurs du problème social. La différence entre socialisme et sociologie, selon Raymond Aron, est affaire d'objectif et de degrés de distance. D'une part, le socialisme veut agir et donner une réponse politique à la question sociale : « les socialistes traduisent la souffrance des patients, victimes d'un mal qu'ils ressentent sans l'identifier ») ; d'autre part, le sociologue-médecin, extérieur, cherche à comprendre, offrir une réponse scientifique à la question sociale et prescrire un remède (« le sociologue identifie le mal et recommande un thérapeutique »). Dans la pratique, la distinction se brouille. La sociologie à l'époque se veut d'ailleurs militante : Lester Ward ainsi que Richard T. Ely et ses élèves, John R. Commons, Frederic C. Howe et Edward Bemis, combattent le laissez-faire ; en Europe, Max Weber défend la nationalisation et Émile Durkheim la suppression de l'héritage. La neutralité axiologique de l'analyse scientifique n'empêche pas les parti pris : l'analyse objective de la situation ne signifie pas la neutralité[533].

Les sociologues de l'époque s'inscrivent aussi dans une perspective morale. Durkheim n'établit jamais de séparation nette entre ses cours de sociologie et ses cours de morale car toute morale émane de la société et exprime ses valeurs : il veut rompre avec les abstractions, ancrer la connaissance dans les faits et englober les morales religieuses dans son dessein[534]. Lester Ward,

---

[532] L'évolution de la définition du socialisme dans le dictionnaire Webster témoigne de cette radicalisation : simple méliorisme, recherche d'ordre et d'harmonie sociale en 1889, puis « reconstruction complète » de la société en 1913 qui peut sombrer dans l'anarchisme. Définition du *Webster* de 1889 citée dans Terence Vincent Powderly, *Thirty Years of Labor. 1859 to 1889* (Columbus, OH : Excelsior Publishing House, 1889), p. 527-528. « Socialism », *Webster's Revised Unabridged Dictionary. 1913. The Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL)* [En ligne], The University of Chicago, s.d., consulté le 15 novembre 2014.

URL : http://machaut.uchicago.edu/?action=search&word=socialism&resource=Webster%27s&quicksearch=on.

[533] Raymond Aron, « Socialisme et sociologie chez Durkheim et Weber », *Commentaire*, vol. 4, n° 32, 1985, p. 1040-1050.

[534] *Ibid.*, p. 1040-1050.

empreint du christianisme familial, veut débarrasser la société des effets délétères du laissez-faire pour qu'elle s'engage sur la voie du progrès et bénéficie à l'être humain et à la communauté : il laisse de côté la religiosité mais garde une dimension morale forte[535]. L'école de Richard T. Ely mêle idéalisme chrétien et foi dans le progrès scientifique. La sociologie à la fin du siècle reste ancrée dans le milieu protestant des pionniers de la discipline (« the last flowering of moral science », selon Marsden). Il en va de même pour l'économie : vingt des membres fondateurs de l'American Economics Association, organisée entre autres par Ely, sont ou étaient pasteurs. En revanche, des dissensions se font sentir dans les années 1890 : les économistes mal à l'aise avec ce socialisme chrétien appellent à une professionnalisation de la discipline qui va de pair avec une approche plus conservatrice[536].

Flower puise dans les sciences sociales une caution scientifique mais elle n'est que secondaire par rapport aux finalités morales : les traces de militantisme et de moralisme de Ward ou Durkheim sont chez lui, comme chez Ely par exemple, des objectifs. Flower, comme sociologue, cherche à adapter rationnellement les moyens aux fins poursuivies, sauf que ces fins sont régies par des principes axiologiques. Dit autrement, la sociologie ne peut être que morale, comme le montre les ouvrages de « sociologie » qu'il publie dans les années 1890. Le catalogue de sa maison d'édition vante par exemple le recueil de conférences données par la Brooklyn Ethical Association, une organisation fondée par la Second Unitarian Church de la ville comme un forum pour discuter de la relation entre politique, économie et éthique. Le modèle reste explicitement spencérien : les ouvrages proposés par Flower traitent de « l'évolution sociale » sur le modèle de l'évolution du monde naturel. Dans sa présentation, Flower en explicite les contours : la classification des faits inspirée du positivisme offre une méthode mais celle-ci reste subordonnée à la question des fins (l'ordre et le progrès naturels) et des « suggestions » pour guider les lecteur (des conseils éthiques)[537]. C'est donc une science sans dogme, toujours en prise avec des enjeux pratiques et concrets, que la sociologie offre. Flower présente les lois sociales comme une architecture du choix, une sagesse revue et corrigée par la science. Dans cette approche éthique, le choix revient en fin de compte à l'individu, contrairement à la sociologie professionnelle qui,

---

535 Dorothy Ross, *The Origins of American Social Science* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 1991), p. 103.

536 George M. Marsden, *The Soul of the American University : From Protestant Establishment to Established Nonbelief* (Oxford, New York : Oxford University Press, 1994), p. 251-253.

537 « Sociology », catalogue de l'Arena Publishing Company, vol.7, mars 1893, appendice, non paginé. *Sociology : Popular Lectures before the Brooklyn Ethical Association* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893), p. v-vi. Sur la Brooklyn Ethical Association, voir Christopher Ryan Versen, *Optimistic Liberals : Herbert Spencer, the Brooklyn Ethical Association, and the Integration of Moral Philosophy and Evolution in the Victorian Trans-Atlantic Community* [En ligne]. Thèse de doctorat. Florida State University. 2006. URL : http://diginole.lib.fsu.edu/etd/4558.

par définition, ne se place pas dans une approche relationnelle et ne prend pas en compte la perspective individuelle en tant que telle, insérée et dépassée par des dynamiques sociales. L'individu apparaît alors comme un simple élément de processus mécaniques que l'on peut comprendre, voire contrôler.

Le sociologue Edward A. Ross théorise le premier le « contrôle social » à travers une série d'articles dans l'*American Journal of Sociology* de 1896 à 1898 qu'il regroupe en 1901 dans un ouvrage intitulé *Social Control.* Pour Ross, l'ordre social ne s'explique pas par le sens moral (« the person's inherited equipment for good conduct ») mais par le contrôle qu'exerce la société sur les individus, c'est-à-dire les conventions, les coutumes, les croyances, les lois et l'opinion publique, toutes ces pratiques sociales qui persuadent l'individu d'abandonner volontairement ses désirs pour se confirmer aux buts de la communauté[538]. Cette « ascendance sociale » se construit grâce à une « Psychologie Sociale » : toute une série de mécanismes délibérés par lesquels le groupe influence l'individu et qui « remplissent une fonction ». La lecture fonctionnaliste et mécaniste de Ross s'intéresse moins aux conditions de l'organisation sociale qu'à l'individu comme objet de ces instruments de « suggestion sociale » : il se focalise sur l'ajustement psychologique de l'individu au groupe, son consentement aux règles communes, et aux moyens pour la collectivité de maximiser cette adaptation, une approche psycho-sociale qui puise explicitement dans les réflexions au tournant du siècle sur la « psychologie des foules » de Gustave Le Bon (1895) et sur « l'opinion et la foule » et les « lois de l'imitation » de Gabriel Tarde (*Les lois de l'imitation* en 1890 et *L'opinion et la foule* en 1901)[539]. En 1897, sa propre analyse de cet « esprit de la foule *(mob-mind)* » rejoint les conclusions de ses homologues : il compare cette psychologie collective, irrationnelle, à « l'esprit de troupeau » ; elle se caractérise par l'imitation et la « suggestibilité », un trait que l'on retrouve chez les animaux, les enfants, les fous, les hystériques et les sujets hypnotisés. Cette « contagion mentale » explique les engouements aussi soudains qu'éphémères, du raz-de-marée électoral aux illusions du peuple en passant par la ferveur nationaliste et guerrière[540]. Ross fait de la foule une catégorie moderne de compréhension politique, la conséquence d'un nouvel environnement urbain et la fin d'un processus d'aliénation : le « peuple » est cette masse irrationnelle qu'il faut contrôler. Pour Flower, la foule est le point de départ : ce que la politique, l'éducation et la presse doivent sculpter pour créer le « peuple », un projet collectif donc, une vertu en puissance et non

---

538 Edward Alsworth Ross, *Social Control : A Survey of the Foundations of Order* (New York : The Macmillan Company, 1901), p. vii-viii, 5. Robert F. Meier, « Perspectives on the Concept of Social Control », *Annual Review of Sociology*, vol. 8, 1982, p. 37. Pour une analyse plus poussée de la question, voir Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 219-256.

539 Ross, *Social Sontrol*, p. 78, 186, 215.

540 Edward Alsworth Ross, « The Mob-Mind », *Popular Science Monthly*, vol. 51, juillet 1897, p. 391.

une nouvelle donnée du monde moderne. Ross puise dans les mêmes concepts que Flower mais en renverse le sens : la vertu populaire, chez le rédacteur en chef de Boston, ne demande qu'à s'exprimer une fois libérée des manipulations (la désinformation par la presse à la solde des puissants), la « contagion mentale » sert une thérapeutique, par le pouvoir de l'esprit, pour révéler le potentiel des individus et du peuple, les engouements collectifs ne relèvent pas d'une pathologie mais d'une mobilisation par l'exaltation morale. Cette transformation du regard est au cœur de la controverse sur le populisme et les usages de la science. Le pays change d'échelle, les masses aussi : elles apparaissent soit comme une solution, soit comme une menace.

Ross distingue le contrôle social du contrôle de classe (« the exercise of power by a parasitic class in its own interest[541] »). Il se range du côté des bimétallistes en 1896. Sa pensée s'inspire de la critique antimonopolistique et fait de la « spontanéité » et de l'association libre les critères d'une discipline sociale de qualité : « The best control is that which rises afresh whenever a handful of persons associate, which, therefore, cannot be cornered and monopolized by a scheming class or profession ». Les « mécanismes *(enginery)* de discipline » ne doivent pas être monopolisés par une caste. Le remède, la « diffusion du contrôle », devient difficile dans des systèmes trop grands et centralisés qui enserrent l'individu dans une « surproduction d'obéissance » : dans ce cadre trop rigide, le laissez-faire , explique-t-il, ne peut que devenir une « passion ». La solution réside dans l'amélioration des instruments de contrôle : « the goal of social development is not, as some imagine, a Perfect Love, or a Perfect Conscience, but better adaptation »[542]. Si Ross ne se départ pas de ce radicalisme ni d'une vision protestante qui voit dans la culture l'assimilation à un idéal éthique (et la restriction de tous les immigrants d'Europe de l'Est et du Sud qu'il imagine « inassimilables »), il déplace la sociologie vers l'objectif de contrôle social[543].

Ross donne à voir comment, du même terreau que Flower, certains intellectuels se déplacent vers des solutions plus techniques aux problèmes de l'époque : le sociologue partage avec le journaliste non seulement la volonté de psychologiser le social mais aussi un militantisme antimonopolistique et anti-corporatiste. Flower dresse le même constat (le laissez-faire comme dérèglement, la décentralisation des modalités de contrôle social) mais refuse toute réification de l'humain, même si ces instruments de contrôle cherchent à réduire les tensions et fluidifier le fonctionnement social. Par principe, Flower ne peut cautionner une ingérence dans le domaine individuel : réformer signifie proposer des choix (la suggestion au sens d'Henry Wood mais pas

---

541 Ross, *Social Sontrol*, p. 376.

542 *Ibid.*, p. 430, 436-437.

543 Marsden, *The Soul of the American University*, p. 256.

au sens de Le Bon ou Ross) et refonder les conditions de l'organisation sociale : il ne faut pas contraindre les individus à mieux s'adapter mais améliorer son environnement pour qu'ils puissent se perfectionner et perfectionner le monde (et, pour reprendre les mots de Ross, tendre vers « un Amour Parfait ou une Cconscience Parfaite »). Moyen pour revigorer l'individu, la science de l'esprit est une révélation et un *empowerment* chez Flower ; à l'inverse, chez Ross, elle est un outil nécessaire pour améliorer le contrôle des individus dans un monde toujours plus complexe. La ligne est franchie dès lors que les ingénieurs sociaux cherchent à prescrire des remèdes : il y a pour Flower un saut qualitatif quand la suggestion devient intrusion et manipulation et le désir d'harmonie sociale une volonté d'imposer un modèle mécaniste qui évacue l'humain. En termes sociaux, cela signifie que l'idéal de Flower n'est pas le contrôle social, qui peut sombrer dans la manipulation, mais la coopération[544] .

L'idée de contrôle social reste cantonnée aux milieux universitaires[545]. Dans les milliers de pages des divers magazines de Flower, où écrivent intellectuels et universitaires, marginaux ou non, l'expression n'apparaît que quelques fois et se limite au contrôle social que subissent les femmes : un problème de représentation pour Flower qui exige un ajustement culturel mais pas une politique de contrôle pensée pour maximiser l'adaptation des individus au système. Seules deux occurrences traitent de ce contrôle social formel. Ancien secrétaire de l'Union for Practical Progress de Boston, président du Kansas Agricultural College, et bimétalliste convaincu, Thomas E. Will critique les efforts des élites politiques et économiques pour fermer les universités où enseignent des penseurs réformateurs au service du « peuple » : par exemple, suite aux victoires populistes au Kansas, plusieurs contributeurs de *The Arena* comme Frank Parsons, Helen Campbell, Thomas E. Will ou Carl Vrooman sont engagés pour enseigner au Kansas Agricultural

---

[544] Précisons que le tuteur de la morale (la règle d'or , le républicanisme) ne relève pas pour Flower d'une intrusion ou d'une manipulation de l'individu par des forces extérieures. L'individu n'est pas une table rase ou « une île, un tout, complet en soi » mais le produit d'une histoire et une citoyen qui exprime sa liberté en se projetant dans la communauté. Il n'y a intrusion dès lors que le libre-arbitre est remis en cause. Les valeurs républicaines ou chrétiennes sont des guides ou des tuteurs qui soutiennent la croissance de l'individu, une carte pour qu'il s'oriente, une architecture du choix mais pas un choix. Dans sa perceptive, ces idéaux ne peuvent être considérés comme intrusifs car, absolus, ils relèvent d'une logique universaliste qui transcende et traverse l'individu. Le contrôle social informel ne lui pose aucun problème car il procède d'une morale, c'est-à-dire de mœurs et de traditions inscrites dans une histoire : il se construit dans les relations interpersonnelles, par tous, de manière diffuse et ne possède par la force de contraindre. *A contrario*, dès lors que le contrôle social devient formel, organisé et administré par des organisations assez puissantes pour contraindre les individus (les *trusts*, l'État), il s'avère une menace pour les libertés. C'est dans ce sens qu'il accepte les habitudes morales mais redoute la perversion du contrôle social dès lors qu'il est pris en charge en surplomb, par une instance hors du social. Si la question reste théorique à ce stade, elle deviendra concrète avec les questions médicales.

[545] La présence de l'expression est anecdotique dans la production imprimée de l'époque, presse ou ouvrages (*Google Books*, *HathiTrust*, *Chronicling America*, *Newspaper.com*) : elle commence à s'immiscer dans les écrits à partir de 1900 mais reste confidentielle.

College ; ces professeurs seront remerciés dès le retour au pouvoir des républicains[546]. C'est la volonté de « contrôle social » (l'expression, suspecte, reste entre guillemets dans le texte) qui prime, ici dans le sens cynique de domination de marges dangereuses en leur refusant l'accès au savoir et donc au pouvoir[547]. La seconde occurrence provient d'une citation de Henry D. Lloyd dans un article de Flower. Lloyd encense l'interventionnisme du gouvernement néo-zélandais (« social control for social advantage ») : dans ce sens, Flower ne peut qu'avaliser le concept[548]. C'est donc bien en marge – pas en rupture mais dans un continuum tendu – que Flower fait œuvre de sociologue.

Flower n'utilise jamais explicitement le concept de « contrôle social » ; il ne peut souscrire à la vision instrumentale de l'humain que la notion recouvrira au fil du temps. Son refus de la coercition au profit de la persuasion (par l'ingénierie spirituelle) et de la coopération (comme idéal politique et économique) pose en dernière analyse la question de la liberté individuelle et du déterminisme. Flower refuse la vision que Ross expose dans *The Arena* en 1891 :

> It [science] finds the soul not a spiritual unit, but a treacherous compound of strange contradictions and warring tendencies, with traces of spent passion and vestiges of ancient sins, with echoes of forgotten deeds and survivals of vanished habits. We are « possessed » not by demons but by the dead. These are in Ibsen's drama the real ghosts which throng our lives and haunt our footsteps, remorseless as the furies. We are followed by the shades of our ancestors who visit us, not with midnight squeak and gibber, but in the broad noonday, speaking with our speech, and doing with our deed. We are bound to a destiny fixed before birth, and choice is the greatest of illusions. The world is indeed a stage, and life is but a hollow ceremony, spontaneous enough to the eye, but wherein the actors recite speeches and follow stage directions written for them long before they were born. Thus science grinds color for our modern Rembrandts[549].

---

546 Edward Bemis est un autre économise radical qui travaille au Kansas Agricultural College.

547 « The people's colleges and universities may at times pass into the control of the people's friends, and the tremendous enginery represented by these institutions be wrested from the grip of those who make of it a commercial asset and be employed in the interest of the people themselves. A few such instances have occurred, and the fury of the dispossessed and their masters, incredible otherwise, can be understood only by those who appreciate the potency of light and the direct bearing of higher educational institutions upon the problem of "social control" ». Thomas E. Will, « A Menace to Freedom : The College Trust », *The Arena*, vol. 26, septembre 1901, p. 248 ; « Hard Money vs. Soft Money », *The New Time,* vol. 2, février 1898, p. 73-78. Sur le Kansas Agricultural College, voir, outre le texte de Will, l'historique dans Bliss, *The New Encyclopaedia of Social Reform,* p. 871. Pour une analyse des relations enter populisme et universités, voir Scott M. Gelber, *The University and the People : Envisioning American Higher Education in an Era of Populist Protest* (Madison : University of Wisconsin Press, 2011), p. 133-134, 156.

548 Flower, « Topic of the Times (Editorial) : New Zealand in the Van of Progress », vol. 27, avril 1902, p. 432.

549 Edward A. Ross, « Turning Toward Nirvana », *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, p. 740.

La question de ce que peut l'individu, exprimée en termes psychiques et mêmes spirites , est centrale. Pour Ross, la science fragmente l'individu : son esprit n'est plus ce réservoir de vertu (la force de s'autodéterminer), ce trésor que Flower veut accoucher, mais le lieu où se jouent les multiples influences passées qui déterminent l'individu. Dans cette vision préfreudienne, le choix est une illusion : les individus sont modelés par le passé, habités par les fantômes de leurs ancêtres qui leur dictent leur rôle. Au contraire, pour Flower, les individus sont certes déterminés par l'hérédité mais, intimement liée au milieu, elle peut être altérée en modifiant l'environnement. Par ailleurs, l'individu reste maître de ses choix. En fait, Flower refuse un déterminisme à sens unique : le remodelage de l'environnement est certes nécessaire mais pas au point de réduire l'individu à un patient. Dans la vision organiciste et spencérienne de Flower, le milieu et l'esprit humain (comme intelligence mais aussi comme énergies qui agissent sur le monde) fonctionnent en symbiose et s'influent l'un l'autre.

La pensée de Ross permet d'apprécier les reconceptualisations, sous l'influence de la psychologie, des interactions entre l'individu et le social à l'œuvre dans les années 1890. Il ne faut pas lire le fonctionnalisme de Ross à l'aune de ses usages postérieurs, cyniques, voire malfaisants (par exemple avec le totalitarisme). Il n'en demeure pas moins qu'un changement de regard radical sur la distribution des rôles et des compétences – des individus, du peuple, des savants – se met en place dans ses écrits théoriques[550]. Si les idées de Ross laissent présager une mécanique du consentement, elles restent empreintes de moralisme, comme le montre sa critique des monopoles qui brisent un équilibre qui régirait, *in fine*, la société : l'ordre social est à l'image d'un « ordre naturel », un idéal à reconstruire donc et pas encore, comme dans la génération suivante

[550] En 1936, l'anthropologue Marcel Mauss (et neveu de Durkheim) constate « avec horreur quelle religion pouvait émaner de l'adoration de la société par elle-même », selon les mots d'Aron, et comment la sociologie, comme rupture avec les abstractions, est devenu sa propre abstraction. Mauss confie dans une lettre : « Que de grandes sociétés modernes, plus ou moins sorties du Moyen Age d'ailleurs, puissent être suggestionnées comme des Australiens le sont par leurs danses, et mises en branle comme une ronde d'enfants, c'est une chose qu'au fond nous [Durkheim, Mauss et les sociologues] n'avions pas prévue. Ce retour au primitif n'avait pas été l'objet de nos réflexions. Nous nous contentions de quelques allusions aux états des foules alors qu'il s'agit de bien autre chose. Nous nous contentions aussi de prouver que c'était dans l'esprit collectif que l'individu pouvait trouver base et aliment à sa liberté, à son indépendance, à sa personnalité, et à sa critique. Au fond, nos avions compté sans les extraordinaires moyens nouveaux ». La « suggestion » apparaît comme une arme terrible. démocrate radical et libertarien, Flower s'oppose par principe à toute suggestion qui serait une intrusion. Il ne peut cependant imaginer les manipulations de masse décrites par Mauss. En revanche, il voit comment des logiques économiques (les *trusts*) ou politiques (les politiques à la solde des *corporations*), relayées par les technologies de communications, perdent la mesure humaine et, par corruption, intérêt personnel ou en toute bonne foi, trompent les foules et précipitent un « retour au primitif ». Lettre de Marcel Mauss au sociologue norvégien, S. Ranulf, 6 novembre 1936, *in* Aron, « Socialisme et sociologie chez Durkheim et Weber », p. 1043.

(Walter Lippmann, la sociologie des années 1920), une idéal projectif[551]. « L'autorité de la représentation collective » peut, une fois connu son fonctionnement et armé de moyens nouveaux, devenir une technique de domination : le savoir sur la psychologie des foules peut se transformer en outil de manipulation, une « forme pathologique des représentations collectives » comme le souligne l'anthropologue Marcel Mauss. Flower redoute le pouvoir d'une science sans conscience : il se saisit des outils de la sociologie ou de la psychologie mais les enserre dans des limites morales visant à préserver la souveraineté de l'individu contre toutes les ingérences dans la chasse gardée de l'individu (son opinion, son vote, le fruit de son travail, sa liberté de conscience et son corps).

La sociologie a eu besoin de moralistes pour se lancer : les sociologues viennent souvent de familles religieuses du Midwest et se retrouvent confrontés au problème de la ville[552]. Au tournant du siècle, en s'institutionnalisant et se professionnalisant, elle s'émancipe de ce substrat. Ross, comme Ward, reste influencé par ces origines mais en même temps prend ses distances avec l'approche économique et chrétienne par exemple de Richard Ely, son professeur à John Hopkins. Un autre élève, John Commons, perpétue cette approche des sciences sociales comme extension scientifique des principes religieux pour le bien commun[553]. Ross remplace ce moralisme boussole de l'organisation sociale par une approche fonctionnaliste : la morale se loge dans l'efficacité (le meilleur fonctionnement de la mécanique sociale est en soi un bienfait) ; il reste cependant tributaire d'une vision d'un ordre naturel moral puisque l'objectif d'une meilleure adaptation est de coïncider avec cet équilibre naturel.

b- Créer des lieux alternatifs de la production du savoir

Dans sa pratique de production du savoir, Flower illustre comment l'essor du modèle scientifique travaille la définition extensive, moraliste et radicale, de la sociologie, et comment la professionnalisation pousse les sciences sociales héritées de la tradition de Richard Ely hors des murs de l'université. La presse perpétue cette approche morale et radicale alors que les universitaires, se professionnalisant et imposant de nouveaux critères de scientificité, s'en détournent. Le rôle des magazines, pensés comme une bibliothèque portative qui condense le savoir de l'époque, recueille les réflexions les plus avant-gardistes et se fait l'écho des

---

551 Ross consacre le chapitre 6 de *Social Control* à cet ordre naturel ; il repose, comme chez Flower, sur des « sentiments moraux » : « sympathy, sociability, the sense of justice, and resentment ». *Ibid.*, p. 41-49.

552 Meier, « Perspectives on the Concept of Social Control », p. 37-38. Marsden, *The Soul of the American University*, p. 251-253.

553 Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 102-105. Zunz, *Why the American Century ?*, p. 28-29.

contestations sociales, consiste à porter à l'attention du plus grand nombre cette synthèse sur le social et à pallier les renoncements des élites éducatives. Lire *The Arena* revient à se forger une éducation universitaire pour Flower : « The one and only magazine in America which gives what a University Education should give ». Contrairement aux autres revues, le magazine ne propose pas qu'un point de vue mais de multiples perspectives pour que le lecteur se fasse son opinion[554]. Cette éducation se veut populaire et savante : elle vise le grand public qui peut lire ses brochures en format de poche dans les transports en commun et les intellectuels trop pressés et trop en prise avec leur temps pour passer tout leur temps en bibliothèque[555]. Dans le cadre de l'Union for Practical Progress, Thomas E. Will organise dans les années 1890, en partenariat avec Flower, une université populaire par correspondance. L'objectif est de mettre l'éducation supérieure à la portée des masses[556]. L'ouverture au monde se traduit aussi par l'engagement : l'objectivité, entendue par Flower comme multiplication des points de vue et adhésion à la méthode scientifique, ne signifie pas neutralité. Contrairement à William James qui voit dans les magazines une concurrence pour une université incapable de porter haut les idéaux démocratiques, Flower imagine un échange fécond entre les deux, ou plutôt le philosophe regrette la perte de terrain de l'université là où Flower se réjouit de sa transformation, par les magazines, de la géographie sociale des lieux de savoir : la presse réformiste, plus populaire, remplace des universités moribondes[557].

---

554 « The Arena You Want », publicité pour *The Arena*, *The Amerinan Newsman*, vol. 12, septembre 1895, p. 25. Les exemples sont nombreux : « To read THE ARENA is an education in itself », publicité pour *The Arena*, *The Public : A Journal of Democracy*, vol 12, 26 février 1909, p. 215 ; « A monthly perusal of THE ARENA will prove a liberal education in questions that most concern the progress and happiness of the race » : « Prospectus for 1901 », vol. 24, décembre 1900, appendice, non paginé ; « The periodical press is the people's university » : Flower, « In the Mirror of the Present. The Postal Commission », vol. 37, février 1907, p. 83.

555 Flower, « Publishers' Notes », vol. 1, décembre 1889, p. i ; « Notes and Announcements », vol. 3, mai 1891, p. xxviii.

556 Will encourage les étudiants à lire la presse réformiste et à organiser des groupes de travail informels pour prolonger l'enseignement. Gelber, *The University and the People*, p. 80. Sur Will et l'Union for Practical Progress, voir chapitre 4.B.C.

557 « In our essential function of indicating the better men, we now have formidable competitors outside. *McClure's Magazine*, the *American Magazine*, *Collier's Weekly*, and, in its fashion, the *World's Work*, constitute together a real popular university along this very line. It would be a pity if any future historian were to have to write words like these: "By the middle of the twentieth century the higher institutions of learning had lost all influence over public opinion in the United States. But the mission of raising the tone of democracy, which they had proved themselves so lamentably unfitted to exert, was assumed with rare enthusiasm and prosecuted with extraordinary skill and success by a new educational power; and for the clarification of their human sympathies and elevation of their human preferences, the people at large acquired the habit of resorting exclusively to the guidance of certain private literary adventures, commonly designated in the market by the affectionate name of ten-cent magazines ». William James, « The Social Value of the College-Bred », *in* Skrupskelis Ignas K. (éd.), *The Works of William James. Essays, Comments, and Reviews* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 1987), p. 110-112.

C'est l'argent des ploutocrates, estime Flower, qui étouffe l'université et intime aux réformateurs de trouver de nouveaux lieux de diffusion de leur savoir, au premier chef les magazines ou les cours par correspondance mais aussi des tentatives de créer des institutions alternatives. Les universités ne sont pas rejetées en soi mais, gangrénées par l'argent des ploutocrates, ne peuvent plus mener à bien leur mission. Elles étouffent la liberté de recherche nécessaire au développement d'un savoir éthique utilisable socialement. L'université est devenue un « college trust », comme l'a montré en 1901 Thomas E. Will : l'argent distribué aux universités par les grandes fortunes comme Rockefeller ou Carnegie ont permis, affirme Flower, d'« endormir la conscience » des cadres du pays et de faire taire les voix dissidentes[558]. Les professeurs qui proposent un savoir réformiste sont censurés. Par exemple, l'Université de Chicago, « créature de Standard Oil », remercie Edward Bemis en 1895 après la publication d'un fascicule en faveur de la municipalisation des services publics urbains[559]. Certes, de nombreuses figures d'universitaires cherchent à réorienter l'université vers plus d'engagement social, notamment Richard T. Ely, John R. Commons ou Frank Parsons, mais, solitaires, ils luttent contre des institutions conservatrices et hostiles. Flower ne voit pas les tensions et les résistances à l'œuvre en leur sein : désabusé, il pense les universitaires progressistes, victimes de censure ou renvoyés, condamnés. Quelques résistants ne peuvent rien, pense-t-il ; il faut donc proposer des lieux de savoir alternatifs. S'il encense ces penseurs isolés, les institutions ne trouvent en effet pas

---

558 Flower, « In the Mirror of the Present. The Standard Oil Company and the Conscience of the Nation », vol. 40, décembre 1908), p. 628-631.

559 Le renvoi de Bemis n'est pas le seul cas à l'époque : pendant ces années 1890 tourmentées politiquement, les opinions radicales de professeurs les mettent en délicatesse avec leur université. En 1894, Richard T. Ely se voit attaqué par un membre *ex officio* du conseil d'administration de l'Université du Wisconsin pour ses écrits socialistes et son soutien à des imprimeurs grévistes : le conseil ne suit pas et signe un déclaration en faveur de la liberté de recherche, entendue comme la nécessaire et audacieuse confrontation des théories, sans entraves (« the fearless sifting and winnowing by which alone the truth can be found », déclaration qui rappelle la conception de la vérité chez Flower comme prospection et alchimie : « it is only in the crucible of *free discussion* that we find the gold of truth »). Edward A. Ross connaît des problèmes similaires à Stanford : son radicalisme populiste et ses critiques des chemins de fer ainsi que la violence de ses discours contre l'immigration japonaise conduisent le président David Starr Jordan à le renvoyer, à la demande de la bienfaitrice de l'université Jane L. Stanford et malgré ses nombreuses tentatives pour le défendre. Sept professeurs démissionnent alors en soutien de Ross et un intense débat s'engage dans la communauté universitaire sur la question de la liberté de recherche. C'est dans ce contexte que Thomas E. Will écrit sur le « *trust* universitaire » dans *The Arena* et ajoute à ces exemples fameux le cas de l'expérimentation d'éducation supérieure populiste au Kansas. Dans les années 1900, Flower ne fait que relayer une cause entendue dans les milieux radicaux.

Flower, « Notes and Comments. Pr. Bemis », vol. 14, novembre 1895, p. i ; « Public-Ownership in Great Britain », vol. 37, avril 1907, p. 410 ; « The Standard Oil Company and the Conscience of the Nation », p. 628-631 ; « In the Mirror of the Present. The Church and Socialism », vol. 40, août-septembre 1908, p. 243. Thomas E. Will, « A Menace to Freedom : The College Trust », p. 244-257.

Marsden, *The Soul of the American University*, p. 251-256. Richard Hofstadter, Walter P. Metzger, *The Development of Academic Freedom in the United States* (New York : Columbia University Press, 1955), p. 423-445.

grâce à ses yeux. Par exemple, le partenariat entre université et politique publique est passé à la postérité sous le nom de *Wisconsin idea* : l'université du Wisconsin, au premier chef Richard Ely et Frederick Jackson Turner, travaille de concert avec le gouverneur Robert La Follette à partir de 1901. Cette expérience n'est que rarement évoquée dans les magazines de Flower, bien que la presse réformatrice en fasse un modèle à la même époque[560]. La bonne presse chez les progressistes et le désintérêt de Flower simplifient une situation complexe. Si les conservateurs du Wisconsin voient dans l'Université un repaire de radicaux, principalement à cause de l'engouement des réformateurs du pays pour la *Wisconsin idea*, les universitaires se considéraient davantage comme des médiateurs impartiaux entre les capitalistes et les travailleurs. D'ailleurs, l'université compte une majorité de techniciens (ingénieurs, experts, scientifiques) et peu de conseillers au service de l'État. Pour Commons, la plupart des enseignants étaient conservateurs. À leur retour au pouvoir après avoir défait La Follette en 1914, les républicains les plus conservateurs prennent conscience que la déclaration d'impartialité des universitaires n'est pas complètement infondée et utilisent même les services de l'université et de la Legislative Reference Library pour rédiger leurs lois. Un débat fait rage dans le milieu universitaire : son rôle est-il de s'engager ou doit-elle se consacrer au savoir désintéressé et à la recherche fondamentale pure ? Pour Flower, l'engagement ne fait aucun doute et c'est parce que le milieu universitaire ne lui semble pas propice qu'il s'intéresse à des solutions alternatives. Si la période voit un rapprochement entre l'université, le public et les politiques qui accroit l'influence et le prestige des intellectuels, le ferment des idées ne mène à aucune remise en cause radicale des rapports du force : la fin de la période, dans les années 1910, voit les mêmes dominer l'économie et le savoir, ce qui, *a posteriori*, confirmerait les craintes de Flower. En revanche, un ton nouveau élève la

[560] Seule la Legislative Reference Library (ou Legislative Reference Bureau) de l'historien, politologue et progressiste Charles McCarthy (qui, en 1912, exposera dans un ouvrage la *Wisconsin idea*) est évoquée dans les magazines de Flower mais par d'autres contributeurs. Intimement liée au travail des chercheurs de l'Université du Wisconsin, McCarthy élargit la vocation de la bibliothèque à sa nomination comme documentaliste en chef : non seulement elle met à la disposition des législateurs les documents et informations dont ils ont besoin mais, surtout, elle rassemble un fonds dédié aux politiques sociales dans le reste du monde qui collecte des faits et offre une aide aux politiques pour mieux rédiger les différents projets de loi. McCarthy se targue d'être à l'origine de « neuf dixième » des lois en faveur du progrès social au Wisconsin. Dans *The Arena*, Ralph Albertson célèbre « une des institutions politiques récentes les plus progressistes et les plus importantes ». Un article en 1908 est aussi consacré à la genèse et au travail de la bibliothèque : l'auteur la décrit comme un facteur d'ordre dans la formulation des lois et un moyen de neutraliser les extrêmes et atteindre un juste milieu – elle propose, en somme, une « législation scientifique ». Ralph Albertson, « In the Mirror of the Present. Initiative and Referendum News », *The Arena*, vol. 39, avril 1906, p. 470. Rex Mitchell Baxter, « The Legislative Reference Library », vol. 39, juin 1908, p. 674-681. Sur McCarthy et la Legislative Reference Library, voir Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 201-202 et Rodgers, *Atlantic Crossings,* p. 321-322.

politique et bénéficie aux intellectuels qui sortent de la période installés dans leur rôle (par exemple Lippmann, Croly ou Dewey)[561].

L'université bâillonnée, Flower soutient des lieux en marge qui proposent une éducation alternative. Entre 1896 et 1899, le Kansas Agricultural College ouvre ses portes aux sociologues et aux économistes radicaux qui gravitent autour de Flower. L'école propose une éducation à la fois professionnelle et libérale. Cette vision d'une éducation complète (« full-orbed »), qui ne sépare pas le savoir des savants de l'expérience concrète, permettra, explique Flower, de forger un peuple réveillé et militant qui pourra transformer le pays[562]. L'enthousiasme ne diminue jamais chez les populistes et les professeurs réformateurs, bien que, malgré des effectifs en hausse pendant cet intermède, leurs cours d'économie et de sciences sociales n'aient guère été suivis et qu'ils aient suscité des protestations de la part des étudiants[563]. De la même façon, l'optimisme de Flower, malgré les revers, n'est jamais entamé et, une fois l'expérimentation du Kansas honteusement interrompue par les ennemis du progrès, il reporte son enthousiasme sur un autre projet. Dans les années 1900, le Ruskin College (Trenton, Missouri) reconduit ce savoir démocratique, au sens où son contenu et son public sont ouverts, et l'approfondit même. Il met en pratique l'idéal éducatif de Flower (« a full-orbed education ») car il offre à tous, et en particulier aux classes populaires, à la fois une culture classique, de l'apprentissage et un accès au savoir universitaire progressiste-radical : une éducation alternative qui vise à émanciper intellectuellement les producteurs[564]. Se retrouvent donc au Ruskin College les intellectuels radicaux de l'époque qui se servent des sciences sociales pour promouvoir une société plus juste :

---

561 Sur le rôle de l'Université du Wisconsin, voir Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 200-205.

562 Flower, « Some of Civilization's Silent Currents », vol. 6, novembre 1892, p. 765 ; *Progressive Men*, p. 208-212.

563 Certains étudiants expriment leur mécontentement dans leurs examens de sciences sociales : les copies sont remplies de dessins ou de poèmes du type de cette parodie de Rudyard Kipling : « Pile on the student's burden, give him plenty and to spare ;/ More studies make no difference, he's got to have his share./ Political economy is sure salvation here,/ An extra year of 'Finance' he surely need not fear ». Comme l'explique Gelber, il semble difficile de concilier les idéaux de mobilité sociale et d'égalité : outre le peu d'enthousiasme pour les cours des réformistes, les étudiants s'inscrivent moins dans les cours d'agriculture que ceux de sciences de l'ingénieur, de commerce ou de préparation à l'enseignement. Par conséquent, peu d'étudiants retournent à la ferme : une fois réveillés par le savoir, ils ne vont pas révolutionner le monde rural mais le quittent. Gelber, *The University and the People*, p. 102, 133-134.

564 Dans la philosophie de l'université se lit tous les idéaux de Flower : « to bring within the reach of every youg man and young woman the advantages of a college education of the most practical sort, to teach the digntity of honest labor, not as a means of livelihood only, buts as the glad expresion of normal life […] in order to prepare the student to aid intelligently in bringing a more just and noble social state ». Le Ruskin College dépend d'une coopérative dont le modèle revient souvent dans les écrits de Flower. Nous reviendrons sur cet établissement quand nous explorerons la question de la coopération. Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 102-103

George D. Herron et des anciens du Kansas Agricultural College comme Frank Parsons et Carl Vrooman. Le socialiste Charles H. Kerr s'implique aussi dans le projet[565].

Ces lieux en marge, expérimentations éducatives ou presse réformiste, proposent un savoir alternatif qui ne peut qu'entrer en conflit avec la « réorganisation du savoir » à l'époque. La professionnalisation de l'université va de pair avec une approche scientifique qui se pose en surplomb du social et en retrait des controverses politiques : elle suppose la séparation et la hiérarchisation des compétences et le partenariat, pour s'adapter à l'immensité des enjeux, entre l'éducation supérieure et les grandes entreprises (*via* le financement, par les capitaines d'industrie, d'universités mais aussi de fondations philanthropiques dotées de centres de recherche)[566]. Pour Flower, cette évolution signifie une privatisation du savoir ainsi que sa monopolisation, comme le montre la volonté d'écarter les penseurs dissidents et l'alignement des connaissances sur les intérêts des *corporations*. Il oppose à cette dérive la construction d'une « arène » publique, ouverte au « peuple » et où les voies alternatives peuvent s'exprimer, des populistes dans les années 1890 aux recherches sur la municipalisation, la nationalisation et la coopération après l'échec de 1896[567]. Flower veut inscrire la production d'un savoir moderne dans des processus délibératifs, ouverts socialement et intellectuellement. Il reste cependant prisonnier d'une ambivalence fondamentale : les marges, explique-t-il, régénèreront une université en perdition mais cette volonté de normalisation est aussi une lutte pour l'hégémonie culturelle. Plus démocratique et donc plus américain, plus juste, rationnel et progressiste, ce savoir marginal se devrait de guider le pays. Non seulement deux visions de la science utilisable socialement s'opposent mais sa condamnation des *trusts* et de leur fausse philanthropie ainsi que ses liens avec tout ce l'Amérique compte de radicaux n'attire pas à Flower les faveurs de l'université telle qu'elle se construit : il cherche à la fois la reconnaissance des savoirs établis mais dénonce leur décadence.

L'évolution de l'université semble vouloir faire taire les réformateurs. Elle pousse Flower à concentrer son travail d'éducation réformatrice dans ses magazines, d'autant plus que l'essor du *muckraking* favorise ce mouvement. Dans le même temps, le modèle scientifique pousse la sociologie et l'économie politique à se distinguer du moralisme et du radicalisme et forge leur

---

565 Thomas E. Will, « A College for the People », *The Arena*, vol. 26, juillet 1901, p. 15-20. Thelen, *Paths of Resistance*, p. 163. Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 102-103. Gelber, *The University and the People*, p. 96.

566 Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 13. Zunz, *Why the American Century ?*, p. xi.

567 À propos de la construction d'une éducation alternative par les populistes et ses différences avec la volonté des fondations Rockefeller (comme le General Education Board) de moderniser l'éducation en milieu rural, voir Theodore Mitchell, *Political Education in the Southern Farmers' Alliance, 1887-1900* (Madison : University of Wisconsin Press, 1987), p. 176-199.

nouveau statut *via* cette autonomisation[568]. Ce nouveau modèle imprime également sa marque dans l'évolution de Flower. Dans les années 1900, ce double mouvement conduit Flower à se lancer dans un nouveau mode de construction d'un savoir pour l'époque qui concilie ce nouveau modèle scientifique mais sans la sujétion aux intérêts des ploutocrates : pour Flower, l'autonomisation de la science comme connaissance est un leurre car elle est permise par un cadre institutionnel, l'université, gangréné par des intérêts privés. Avec Ralph Albertson et Bruno Beckhard, il organise en 1907 un Bureau of Civic Research (ou Bureau of Civic and Industrial Research), organe rattaché à *The Arena* dont l'objet est de compiler des « informations générales ou spécifiques » sur la démocratie directe, la coopération, la municipalisation, la nationalisation, l'impôt unique et le socialisme[569]. Prolongement de la presse, il s'agit de produire un savoir objectif utilisable (données, faits, exemples) dans des campagnes militantes. Pour une somme modique, 1$, tout activiste, association, magazine ou politique, peut demander au Bureau de rassembler des faits. Il peut lui fournir des brochures, des bibliographies ou toute sorte de synthèse des enjeux qui intéressent le demandeur. Le Bureau of Civic Research n'est pas un lobby car il ne cherche pas à influer les parlementaires ou la presse. Il n'est pas non plus un *think tank* (ou plutôt ses ancêtres à l'ère progressiste comme les fondations philanthropiques des grandes entreprises ou les multiples organisations ou associations réformistes – caritatives, patronales,

---

568 Il faut bien distinguer diffusion des savoirs et rôle social de l'université. Au XIXe siècle, la frontière entre l'université et le reste de la société demeure poreuse au sens où les théories de l'évolution deviennent une « science publique ». La circulation des idées n'empêche cependant pas les universitaires de travailler dans une tour d'ivoire. En outre, cette diffusion reste cantonnée à certains savoirs. Contrairement à la biologie, l'économie reste un monde de « doctrinaires », pour reprendre le mot de McCarthy, qui n'ont jamais étudié les problèmes concrets. *À contrario*, les nouveaux universitaires s'intéressent aux faits et se projettent dans le monde social et politique. En revanche, cette projection reste à sens unique : en se professionnalisant, les savoirs instaurent un surplomb, se forgent une autorité et se ferment aux marges hors de l'université (c'est cette nouvelle autorité scientifique qui permet à l'université d'avoir un rôle spécifique dans la société). Flower partage ce pragmatisme et cette volonté d'engagement mais se refuse à séparer le monde des connaissances de son substrat social : il veut perpétuer cet idéal de porosité entre « Lumières populaires » et science établie, une « science publique » qui ne monopolise pas le savoir.

Ross, *The Origins of American Social Science*, p. 6. Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 204. Janice A. Radway, « Chapter 11. Learned and Literary Print Cutures in the Age of Professionalization and Diversification », *in* Carl F. Kaestle et Janice A Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 208.

569 À la fin de ses études à Harvard, Bruno Beckhard s'engage aux côtés de Flower : outre sa participation au Bureau of Civic Research, Beckhard rend compte, à partir de 1908, des progrès de la municipalisation aux États-Unis et à travers le monde dans une rubrique mensuelle dans *The Arena* puis dans *The Twentieth Century Magazine* (il devient aussi directeur commercial et trésorier de ce dernier entre 1909 et 1913). En parallèle, Beckhard est secrétaire du Breadwinners' Institute : fondée en 1908 par Frank Parsons, ce centre d'accueil *(settlement house)* se spécialise dans l'éducation populaire en direction des ouvriers de Boston. Après la faillite du *Twentieth Century Magazine* en 1913 (que Flower avait laissé en octobre 1911 au sociologue de l'Université de Chicago Charles Zueblin pour se consacrer à sa croisade pour la liberté médicale), Beckhard abandonnera le journalisme militant, se lancera dans les affaires et deviendra importateur de linge de maison. Figure obscure, Beckhard a laissé peu de traces si ce n'est dans *l'Harvard Alumni Bulletin*. Gelber, *The University and the People*, p. 80.

syndicalistes, ou de réflexion) : s'il fournit bel et bien un savoir scientifique et des propositions pour faire avancer le débat et les politiques publiques, il ne se veut pas un lieu *direct* d'influence à destination de l'opinion ou des décideurs (dans sa vision, c'est la presse, comme service public, et les intellectuels réformateurs qui jouent ce rôle de médiation) mais un lieu hors de la mêlée, en surplomb, pour produire des arguments. Ce lieu se veut plus objectif que l'université devenue un « college trust »[570]. Il s'agit davantage d'une organisation privée pour forger un réservoir d'arguments, un arsenal de preuves tangibles pour les mouvements sociaux en prévision du grand procès qu'est le débat public : un service d'enquête à la recherche de faits objectifs au service des avocats d'une cause[571]. Cette objectivité sans neutralité est à la fois le prolongement scientifique de la presse et le prolongement social et militant d'un modèle judiciaire de la formation du savoir où le procès est mené par les parties et l'intellectuel-avocat enquête à charge ou à décharge. Des spécialistes fournissent des données objectives pour penser et débattre, l'équivalent, en somme, pour l'économie et la politique de son American Psychical Society. Le Bureau of Civic Research produit un savoir à mi-chemin, dans son intention et sa pratique, de la presse et de la sociologie (ou de la science politique) telle qu'elle se construit à l'université[572]. Cet usage du savoir est plus militant que celui de la sociologie moderne mais plus scientifique que celui du socialisme. Il permet de comprendre différents degrés de distinction dans les usages de la science et l'évolution du militantisme.

Dans les années 1890, Flower organise ses Arena Clubs et Unions for Practical Progress sur le modèle de l'Anti-Corn Law League : ils puisent des données dans les expériences des missions et le travail des sociologues qui, en surplomb mais aussi engagés sur le terrain, analysent

---

570 Flower, « The Standard Oil Company and the Conscience of the Nation », p. 628-631.

571 Organisation privée d'intérêt public, il se rapproche dans une certaine mesure des *advocacy think tanks* sauf qu'il ne fait que produire les arguments et ne s'engage pas directement dans leur diffusion sociale. Il ne cherche pas à influer sur les législations mais se veut une sorte de sous-traitant pour ces organisations et associations progressistes qui cherchent à apporter des solutions aux problèmes sociaux.

572 Très peu de traces subsistent de l'activité du Bureau. C'est surtout les milieux des progressistes radicaux qui, semble-t-il, ont eu recours à ses services. Ainsi, un contributeur au magazine *Co-operation ; A Magazine of Economic Progress* avance les chiffres du Bureau pour dénoncer les inégalités extrêmes et obscènes qui, petit à petit, détruisent le pays : « The reports of the Bureau of Civic and Industrial Research show us that there are "fifty-four foreign corporations and individuals who own 26,710,390 acres of land in our country, which is 2,455 square miles more land than the total area of New Hampshire, Vermont, Massachusetts, Connecticut, Rhode Island, New Jersey, and Delaware." Again, "sixty-three owners in the U. S. control 174,485.966 acres, nearly ten thousand square miles more than the area of the German Empire, Switzerland, Denmark, Holland, and Belgium combined." This holding is about one-thirteenth of the total." With these facts before us and the knowledge that there are not enough producers in our country, "it is up to us," to make producers ». Le Bureau of Civic Research semble s'être éteint petit à petit vers 1912. Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers. Publicité pour le Bureau of Civic Research, *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, octobre 1909, p. xiii. G. Birdsall Toll, « Co-operation of the Government is What the Common People Need », *Co-operation ; A Magazine of Economic Progress*, vol. 3, juin 1911, p. 96.

ce travail. *The Arena* coordonne ensuite les actions locales et diffuse largement au public ce savoir réformateur : cette agitation nationale par l'imprimé, ancrée dans des laboratoires locaux, réveille les lecteurs qui, ensuite, feront pression sur les politiques. La presse, vecteur des mouvements sociaux, se voit comme le lieu de transmission de ce savoir et se veut un contre-pouvoir pour l'État qu'elle conseille ou sermonne. Avec le Bureau of Civic Research, Flower fait un pas de côté : son intention reste la même (l'agitation et la pression, indirecte, sur les pouvoirs publics) mais le public se restreint aux militants et le lieu d'intervention se délocalise : il s'extrait de son ancrage territorial et devient national ; il s'extrait du social pour se placer dans le champ hybride entre université et journalisme. Il se place davantage dans une position d'intellectuel, en surplomb des mouvements sociaux, lié au journalisme mais décalé, dans cet écart qui permet l'analyse, et produit des idées pour le débat politique[573].

Le Bureau of Civic Research rassemble des données scientifiques pensées pour l'engagement et réutilisables par les réformateurs pour influencer l'opinion et les politiques : produites en parallèle du monde politique, elles peuvent servir de contre-pouvoir, à l'instar de la presse. Le projet de Flower s'apparente donc à une version militante des institutions de production d'un savoir social au sein des universités. Leurs fers de lance à l'époque se trouvent à l'université du Wisconsin. Par exemple la Legislative Reference Library de Charles McCarthy se veut un lieu de médiation impartial entre les différents intérêts et les différentes classes sociales : la bibliothèque sert les politiques et le peuple[574]. Malgré les engagements de Turner ou d'Ely, l'idéal reste une science au service d'une politique objective. En 1904, Richard T. Ely avait aussi fondé son American Bureau of Industrial Research dans la même université. Avec son équipe, ils compilent 11 volumes de sources primaires sur les problèmes causés par l'industrialisation et, en

---

[573] Cette initiative des années 1907-1910 prépare l'engagement de Flower (à son corps défendant) dans le lobbying avec, au débuts des années 1910, une organisation pour lutter contre le projet de loi instituant un ministère de la Santé (la National League for Medical Freedom, NLML) et, à partir de 1915, une ligue pour défendre la liberté d'expression contre les agressions catholiques (la Free Press Defense League, FPDL) : il s'agira de se servir du savoir produit par les sciences sociales et la presse pour influer non seulement l'opinion mais aussi sur les politiques, *directement*. Une ironie frappe les convictions de Flower. Il façonne ses engagements sur le modèle de l'Anti-Corn Law League : une agitation culturelle et intellectuelle pour transformer l'opinion qui fera pression sur les politiques. Or, des recherches récentes montrent que la Ligue a probablement été le premier groupe de pression moderne en Grande-Bretagne, un lobby très organisé, national, qui exerça des pressions sur le public mais aussi sur les milieux parlementaires (Schonhardt-Bailey).

Ces quatre organisations – Unions for Practical Progress, Bureau of Civic Research puis NLMF et FPDL – signalent trois moments, à travers l'évolution de leurs domaines de compétence, du glissement vers le lobbying : dans les années 1910, la science reste au service de l'agitation par la presse mais, petit à petit, s'extrait de l'expérience de terrain pour se rapprocher des couloirs du pouvoirs. L'ironie, on le verra, est que les croisades de Flower deviennent d'autant plus efficaces qu'elles se professionnalisent et se rapprochent d'un modèle, le lobbying, qu'il critique par ailleurs pour les élites. Cheryl Schonhardt-Bailey, *From the Corn Laws to Free Trade : Interests, Ideas, and Institutions in Historical Perspective* (Cambridge, MA : MIT Press, 2006), p. 57, 96.

[574] Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 200-205.

particulier, l'histoire ouvrière[575]. Le savoir militant de Flower, objectif mais instrumental et à usage en contexte, se distingue de la recherche fondamentale d'Ely qui envisage un travail de compilation de longue haleine : que des activistes utilisent ce savoir reste un acte militant dissocié de l'acquisition de connaissances. Flower, au contraire, ne sépare pas la production du savoir de son usage mais distingue ses acteurs selon leur fonction : les producteurs d'idées ne doivent pas occuper des fonctions administratives (comme les chercheurs du Wisconsin qui travaillent avec l'État par exemple) mais, engagés socialement, ils aident les militants. Pour Flower, la science est aussi au service de la politique mais ce savoir, plus engagé, reste subordonné à une visée morale de justice sociale : les faits seuls ne peuvent remettre sur le droit chemin les ploutocrates et réduire les inégalités, comme si la politique ne supposait que des solutions techniques pour optimiser le fonctionnement de la société ; pour Flower, les faits servent de preuves à un procès qui vise à rendre la justice.

La construction de la sociologie comme science moderne implique de se libérer de la morale, plus précisément de la représentation téléologique des transformations sociales issues du spencérisme pour une logique plus darwinienne, non orientée, sans agent ou dessein organisateur autre que son propre déploiement. Ce fonctionnalisme sociologique reformule l'amoralisme spencérien pour les individus (le sacrifice des moins aptes sur l'autel des « intérêts de l'humanité universelle »). Il le transpose à l'échelle universelle et le débarrasse de ses justifications morales : une logique utilitariste mais avant tout instrumentale subordonne l'individu au bien commun ; le meilleur fonctionnement du système social rejaillira ensuite sur l'individu. Pour Flower, le raisonnement est faux. Il révèle les mêmes insuffisances que l'apologie de la liberté contractuelle ou la « théorie du ruissellement » par le protectionnisme : il ne prend pas en compte les rapports de force concrets et subordonne l'individu à des logiques inhumaines (au sens où elles s'émancipent des limites morales pour un fonctionnalisme qui s'autorégule et voit dans son efficacité optimale une morale nouvelle). Les divergences qui se mettent en place au tournant du siècle deviendront définitives dans les années 1920 : la sociologie moderne, universitaire, autonome (représentée notamment par l'école de Chicago) deviendra synonyme de contrôle social : la « science sociale » reposera désormais sur un fonctionnalisme autoréférentiel, une coopération sans agents par la mécanique sociale[576].

---

575 Richard T. Ely, *American Bureau of Industrial Research* (Madison : American Bureau of Industrial Research, 1904), p. 3-4. American Bureau of Industrial Research Manuscript Collections on the Early American Labor Movement, 1862-1908 [microform] (Frederick, Md. : University Publications of America, 1985).

576 Dans les années 1940, la définition du contrôle social se restreint encore : il s'agit d'un système qui s'autorégule, une série de variables indépendantes qui produisent la conformité et un changement social bénéfique et progressif, un mécanisme qui réduit les frictions sociales et aide à maintenir la stabilité. Dans les années 1950, le contrôle social

Hors de l'université, les conclusions de ces nouvelles « sciences du social » engageront à partir des années 1910 les intellectuels à repenser la démocratie : la description scientifique du contrôle social et de la psychologie des foules fournira des outils nouveaux à une nouvelle génération d'intellectuels pour comprendre la complexification du monde. Les usages de ces instruments, notamment la psychologie sociale, les conduisent à reconsidérer la validité de la notion de « peuple » et de citoyen acteur de la cité.

c- Des usages de la psychologie moderne : le peuple et les experts

Co-fondateur avec Herbert Croly du magazine *The New Republic*, soutien du « Nouveau Nationalisme » de Roosevelt et de l'entrée en guerre des États-Unis, Walter Lippmann (1889-1974) voit dans l'esprit scientifique « la discipline de la démocratie », le moyen d'ordonner la « grande société » et de maîtriser la « dérive » imposée par de « gigantesques forces économiques ». L'application de la rationalité scientifique, principe actif du progressisme, est le moyen moderne du « *self-government* » : la possibilité d'exprimer sa liberté, de former des jugements objectifs, et de gouverner le cours des choses. La science ne substitue donc pas une oligarchie de techniciens à la démocratie mais l'accomplit. En 1914, quand Lippmann écrit *Drift and Mastery*, il

---

devient central dans la perspective fonctionnaliste (par exemple *The Social System* de Talcott Parsons en 1951) : la déviance permet de maintenir les normes sociales et donc produit le besoin de contrôle social. Cependant, des théoriciens du conflit, face à l'aliénation sociale qu'ils observent, commencent à aborder la question de la coercition au cœur du contrôle social (C. Wright Mills, David Riesman). Ils le considèrent alors comme une série de variables dépendantes : la question n'est plus : « comment tel phénomène contribue à réduire la déviance ? » mais « étant donné que tel phénomène contribue à changer les comportement, comment s'assurer que cet outil ne sera pas utilisé au profit d'une minorité et au détriment de la majorité ? ». Cette perspective critique reformule dans les termes scientifiques de la sociologie moderne certaines questions que Flower, les progressistes radicaux et socialistes mais aussi certains intellectuels et universitaires critiques (comme Frank Parsons) se posaient en termes moraux et politiques au début du siècle. Plus largement, c'est la question de la perspective qui est en jeu : les divergences dans la sociologie des années 1950 reprennent, dans leurs termes, les conflits qui ont divisé le milieu progressiste au début du siècle. Qu'est-ce qui compte le plus ? S'agit-il de la perspective microcosmique, antimonopolistique, où l'individu est, de fait, pris dans un réseau de déterminations qui le dépasse ; une perspective qui se prolonge dans la lecture des changements sociaux des historiens progressistes ou des populistes au sens large ? Cette lecture s'organise sur l'idée d'un conflit entre la perspective à fleur des acteurs historiques (les petits, les sans-part ou les individus) et les « intérêts », les ingénieurs sociaux ou les *managers* qui, selon eux, les dominent (parfois malgré leurs bonnes intentions). Ou bien s'agit-il de la perspective macrocosmique, technocratique, où des intellectuels et des politiques, en surplomb des individus, du peuple ou du social, veulent optimiser le fonctionnement du système (souvent pour le bien de tous) et font primer le bien sur le juste, c'est-à-dire acceptent de subordonner, voire sacrifier, l'individu sur l'autel du bien commun ? Les historiens du consensus, en minimisant les frictions, rejoignent cette vision d'une mécanique autorégulée. Il semble que tous ces débats soient nés avec le changement d'échelle du tournant du siècle : ils posent la question de l'idéal démocratique dans un monde gigantesque que seuls les nombres et l'abstraction peuvent gérer : qu'est-ce qui compte alors le plus ? Les individus et le « peuple » ou le fonctionnement global ? Comment faire pour que les individus ou le « peuple » comptent ? Comment optimiser l'organisation sociale sans écarter la perspective des acteurs eux-mêmes, sans les rabaisser ou les dévaloriser ? Comment mettre en scène sans manipuler ? Meier, « Perspectives on the Concept of Social Control », p. 40-47.

voit dans l'expertise mais aussi dans le contrôle populaire des chemins possibles vers la maîtrise des nouvelles forces modernes, une *via media* donc entre l'éloge de Croly d'un État fort pour contrer le *big business* et la volonté de Louis Brandeis de maintenir le contrôle démocratique dans les mains du peuple[577].

Sous les idéaux communs – la cohésion sociale et la maîtrise des forces qui ébranlent le pays – et l'exaltation de la science, deux visions divergentes de l'individu et la psychologie émergent au tournant du siècle. Ce qui sépare Flower de Lippmann permet de comprendre ce qui divise le progressisme[578]. Flower utilise la science de l'esprit, son bricolage scientifico-religieux, pour révéler les trésors enfouis de la conscience mais celle-ci reste souveraine, accomplie par les moyens d'exploration et de compréhension modernes : le sujet est uni, stable et maître de lui-même et par conséquent capable de se gouverner et gouverner. L'univers, sous le chaos apparent construit par les corrompus (l'essor des *corporations* et de la ploutocratie après 1865), reste ordonné. Le rôle du réformateur est de percer à jour ces artifices et faire renouer les citoyens avec cet ordre naturel. Comme Henry Adams, Flower fait partie de cette génération nourrie par l'ordre bienveillant du cosmos (spencérien chez le rédacteur en chef de Boston) qui se retrouve, vers 1900, face à une nouvelle vision du monde, disloquée et chaotique. Une nouvelle génération l'accepte et se saisit de la rationalisation scientifique comme d'une solution[579].

---

577 Lippmann, *Drift and Mastery*, p. 144-145, 189, 275-277, 285. Voir aussi David A. Hollinger, « Science and Anarchy : Walter Lippmann's *Drift and* Mastery », *in In the American Province : Studies in the History and Historiography of Ideas* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1989), p. 44-55.

578 Flower ne semble pas avoir eu de liens directs avec Lippmann bien que dans le dernier numéro de son *Twentieth Century Magazine,* Flower annonce pour le numéro de novembre 1911 un article du jeune et prometteur intellectuel, alors étudiant à Harvard. Intitulé « The Elements of H. G. Wells », le manuscrit ne sera jamais publié : faut-il y voir un désintérêt de Lippmann suite à la reprise en main du magazine par Zueblin ? Par ailleurs, Flower est très proche du réformateur Ralph Albertson qui coédite avec lui le *Twentieth Century Magazine*. Albertson tient salon à Boston et Lippmann est un visiteur régulier. De tout de façon, il ne s'agit ici moins d'explorer d'hypothétiques relations entre Flower et Lippmann que de comprendre l'évolution des concepts de « peuple » et « d'opinion publique » à l'aune de ces deux figures et plus largement, à travers, l'exemple de Lippmann (entre autres), d'esquisser une autre voie prise par les progressistes, radicalement différente de celle de Flower. Le développement qui suit se réfèrera donc à d'autres figures afin de comparer les différents usages des mêmes idéaux et opèrera un glissement chronologique pour révéler ce qui se joue au tournant du siècle et, ainsi, situer Flower dans une cartographie des reconfigurations intellectuelles produites par les changements d'échelle : les années 1920, en effet, révèlent les divisions encore en formation au tournant du siècle en montrant l'aboutissement de leurs différentes logiques et en offrant des théorisations des évolutions d'avant-guerre. Theodore Kallman « The Pilgrimage of Ralph Albertson », *Communal Societies*, vol. 26, n° 2, 2006, p. 89.

579 Pour Henry Adams, ce changement de paradigme date de 1900 : « suddenly, in 1900, science raised its head and denied ». La vision de la nature passe de l'ordre au chaos : « for the young men whose lives were cast in the generation between 1867 and 1900, Law should be Evolution from lower to higher, aggregation of the atom in the mass, concentration of multiplicity in unity, compulsion of anarchy in order », puis « chaos was the law of nature ; Order was the dream of man ». Adams, *The Education of Henry Adams*, p. 189, 268-369.

Ce décalage générationnel est un facteur qui explique les variations progressistes et il revient aux figures comme Flower, Adams, William James ou les premiers Pragmatistes en général de penser, en pleine tempête, le bouleversement. Ainsi, William Lippmann ou Edward Bernays, nés à l'époque où Flower lance Th*e Arena* (1889 et 1891 respectivement) cherchent, comme leur prédécesseurs, à reinstiller de l'ordre dans le chaos social, sauf que, contrairement à Flower ou Adams, ils ne voient plus dans le chaos un effet de la corruption et une perversion de l'ordre naturel (une construction sociale donc qu'il faut dénoncer et démonter) mais une donnée de départ : plus modernes, plus darwiniens que spencériens, plus relativistes mais aussi plus pragmatiques, il font de l'adaptation la traduction politique de l'expérimentation scientifique et de l'ordre un idéal prospectif sans cesse mouvant et précaire. Ils naviguent à vue et font du *management* et de la technocratie un politique de la solution *ad hoc*, un pragmatisme qui refuse l'utopisme (« to weave a dream into the turning present » selon Lippmann). Flower cherche à retrouver l'Amérique idéalisée de son enfance, la pureté de la Réforme et le génie démocratique d'avant l'industrialisation. Si la foi dans le progrès et l'imaginaire utopique fait de l'avenir le moteur du réformisme de Flower, il ne se départ d'un certain conservatisme qui provient de son désir, mû par une « nostalgie novatrice[580] », de régénérer, par des moyens modernes, un ordre naturel idéal. Inversement, si le progressisme technocratique d'un Lippmann favorise une innovation sans nostalgie et se détourne de la tradition (par exemple, les règles morales ancestrales comme la règle d'or [581]) incapable de guider les citoyens dans un monde gigantesque, inédit et trop complexe (pire, elle rajoute de la confusion à la confusion), le refus des modèles passés se paie au prix d'un certain fatalisme[582]. En effet, l'acceptation de l'adaptation aux conditions d'existence comme moyen d'organiser le monde, toute darwinienne et donc naturelle, suppose de se priver du point de référence extérieur qu'est le passé et de la possibilité d'imaginer des alternatives à l'ordre établi.

Lippmann voit dans la révérence aux traditions et les rêves d'utopie une solution imaginaire à l'impossibilité de comprendre le présent, un « Âge d'or » qui empêche une réaction

---

580 Crunden, *Ministers of Reform*, p. x, 90-162. Voir aussi Kammen, *Mystic Chords of Memory*, p. 271.

581 « Human thought has had to enlarge its scale in order to meet the situation. That is why it is not very illuminating to say, for example, that the principles of righteousness are eternal and that the solution of every problem is in the Golden Rule . The Golden Rule in a village, and the Golden Rule for a nation of a hundred million people are two very different things. I might possibly treat my neighbor as myself, but in this vast modem world the greatest problem that confronts me is to find my neighbor and treat him at all. The size and intricacy which we have to deal with have done more than anything else, I imagine, to wreck the simple generalizations of our ancestors ». Lippmann, *Drift and Mastery*, p.36-37

582 « Tradition will not work in the complexity of modem life » ; « men have to substitute purpose for tradition » ; « whenever evil is defended or tyranny devised, it is done in the name of tradition. So the loss of a sense of the past has come to mean a definite emancipation ». *Ibid.*, p. 265-266, 300.

appropriée ainsi qu'un refus de se prendre en main *hic et nunc*, d'accepter sa liberté et sa capacité à s'autodéterminer au profit d'un autre fatalisme : l'abandon aux lois naturelles, aux hommes providentiels et aux constitutions qui régiraient, une fois pour toute, les multiples situations[583]. Le passé, pour Lippmann, n'a de valeur qu'une fois profané, réduit à un « théâtre » du témoignage finalement autoréférentiel où le contemporain pourra glaner des enseignements au gré de ses convictions[584]. Il ne s'agit pas, comme chez Flower, d'une galerie de modèles qui peuvent dire quelque chose au présent, un objet à distance qui regarde et juge le présent et qui sert de « leçon de choses ». Grâce à cette distance, l'idéal passé permet en effet un regard extérieur et donc un jugement sur le présent qui pousse le réformateur à se hisser à la hauteur des figures tutélaires, généralement les « grands hommes » et le modèle christique pour Flower, et à tout faire pour combler le fossé qui sépare le présent déchu de l'idéal.

Pour Flower, le *sujet*, libéré des barrières mentales (ou économiques, politiques et sociales pour les femmes) qui l'entravent, a les ressources intérieures pour imiter ses modèles, comprendre le monde et s'engager : exprimer sa souveraineté d'acteur politique en somme. Cette éthique du sens commun est dépassée pour la nouvelle génération : le moi moderne est fragmenté en des identités multiples et changeantes ; la conscience, détrônée, en conflit avec le subconscient ; l'individu n'est plus maître chez lui, de son monde chaotique, multiple, complexe, aléatoire, darwinien. William James (professeur de Lippmann à Harvard) et Edward A. Ross avaient théorisé cette fragmentation dès le début des années 1890 (dans *The Arena* pour le deuxième) et si Flower, comme James, s'est vu confronté à l'ouverture sur les profondeurs de l'être *via* les recherches psychiques , il ne voit pas cette brèche comme une remise en cause de l'individu mais un moyen de révéler ses ressources intérieures[585]. En revanche, comment peut-on

---

583 « Men generally find in the past what they miss in the present ». « Men will do almost anything but govern themselves. They don't want the responsibility. In the main, they are looking for some benevolent guardian, be it a "good man in office" or a perfect constitution, or the evolution of nature. They want to be taken in charge. If they have to think for themselves they turn either to the past or to a distant future : but they manage to escape the real effort of the imagination which is to weave a dream into the turning present ». Lippmann, *Drift and Mastery*, p. 174, 178, 189.

584 « Only when we have destroyed the authority of tradition can we appreciate its treasure. So long as tradition is a blind conmiand it is for our world an evil and dangerous thing. But once you see the past merely as a theater of human effort, it overflows with suggestion ». *Ibid.*, p. 299.

585 Sur l'exploration du psychisme, notamment le « moi caché » de James, voir Flower, « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 322.

William James et recherches psychiques : « these inhibitions, these split-up selves, all these new facts that are gradually coming to light about our organization, these enlargements of the self in trance, etc., are bringing me to turn for light in the direction of all sorts of despised spiritualistic and unscientific ideas ». Lettre de William James à sa sœur Alice, 6 juillet 1891, *in* James, *The Letters of William James*, p. 310.

Edward A. Ross dans *The Arena* : « the final blow to the old notion of the ego is given by the doctrine of multiple individuality. Science tells of the conscious and the sub-conscious, of the higher nerve centres and the lower, of the

être sujet et acteur dans la cité si le moi est fragmenté ? La psychologie moderne se débarrasse des croyances : elles ne débloquent plus les trésors cachés de l'esprit (l'idée de révélation persiste dans le bricolage scientifico-religieux de Flower, non plus comme une manifestation soudaine de vérités inaccessibles à la raison mais comme résultat d'une prospection et du travail, justement, de la raison) mais offre des techniques pour prévoir les différentes variations : les constantes du passé sont devenues des variables dans une équation que le psychologue déchiffre et manipule, au sens scientifique du terme.

Ce changement de perception de l'individu, du rapport au passé et de la nature, est encore en gestation à l'époque de Flower : il faudra le chaos, non plus théorique (au sens de la nouvelle conception du monde, fragmentée, des intellectuels) mais en acte, de la Grande Guerre et les moyens gigantesques de l'État mobilisé pour que les intellectuels, Lippmann et encore plus Bernays, se rendent compte des potentialités offertes par la psychologie : ils font alors un usage politique des reformulations théoriques des années 1890. Les masses, facilement manipulées par la propagande de guerre, en seront une des victimes principales : les progressistes perdent alors toute foi dans le « peuple ». Le débat sur la science et le rôle du peuple auquel participe Flower au tournant du siècle sera modifié par cette expérience. Dans les années 1920, Lippmann et Bernays théoriseront une ère de l'opinion publique sans peuple. *Public Opinion* (1922) de Lippmann suggère, par rapport à *Drift and Mastery*, une désillusion envers un peuple qu'il réduit à une foule irrationnelle. Il explique que la complexité du monde moderne dépasse l'individu ordinaire : trop égocentrique, incapable de comprendre les enjeux, il ne peut qu'appliquer des « stéréotypes[586] ». Seule une « classe spécialisée », un collège d'intellectuels, d'experts ou de journalistes formés à la discipline scientifique, peut prendre la distance nécessaire et opposer à la complexité du monde une « machinerie » du savoir qui, en l'absence d'un « citoyen omnicompétent », sait rendre intelligible cette complexité aux décideurs politiques. Ces intellectuels appliquent des solutions techniques aux problèmes et peuvent, car ils savent, gérer les « intérêts communs » de la société. Cette vision technocratique se veut une simple adaptation à une nouvelle réalité. Foi pure dans la science, elle ne relève pas du mépris élitiste pour les capacités intellectuelles des masses : leur

double cerebrum and the wayward ganglia. It hints at the many voiceless beings that live out in our body their joy and pain, and scarce give sign, dwellers in the sub-centres, with whom, it may be, often lies the initiative when the conscious centre thinks itself free. This I is, no doubt, a hierarchy or commonwealth of psychical units that at death dissolves and sinks below the threshold of consciousness ». Ross, « Turning Toward Nirvana », p. 740.

[586] C'est Lippmann qui utilise le premier le mot dans le sens actuel de cliché, d'« opinion toute faite, acceptée sans réflexion et répétée sans avoir été soumise à un examen critique, par une personne ou un groupe, et qui détermine, à un degré plus ou moins élevé, ses manières de penser, de sentir et d'agir » (CNTRL). L'on remarquera le recours, comme chez Flower, à une métaphore d'imprimerie pour penser la construction des images que nous nous faisons du monde, la communication des idées et les processus cognitifs d'appropriation de ces informations.

incompétence n'est pas de nature mais le produit d'une complexité inédite des enjeux[587]. Dans *The Phantom Public* (1925), Lippmann explique que l'idée de compétence de l'électeur ordinaire n'est pas un idéal indésirable mais faux car, de fait, hors d'atteinte[588]. Ce constat remet en question un des postulats de la démocratie selon Flower : la capacité de tout citoyen à participer aux décisions collectives car il est par nature compétent (et même « omnicompétent » puisqu'une fois éclairé, il peut décider de n'importe quel enjeu), ou susceptible de progresser pour atteindre cette compétence.

Le monde moderne nécessite une réponse collective et professionnelle. Les technocrates guident alors des citoyens dépassés pour le bien de tous. C'est le sens de l'expression de la « fabrique du consentement » : loin de la reprise qu'en fera Noam Chomsky de l'expression et de son interprétation critique comme endoctrinement pur et simple, fabriquer le consentement pour Lippmann signifie faire la démocratie par la technique, utiliser l'outil neutre de la science pour forger la cohésion sociale :

> That the manufacture of consent is capable of great refinements no one, I think, denies. The process by which public opinions arise is certainly no less intricate than it has appeared in these pages, and the opportunities for manipulation open to anyone who understands the process are plain enough.
>
> The creation of consent is not a new art. It is a very old one which was supposed to have died out with the appearance of democracy. But it has not died out. It has, in fact, improved enormously in technic, because it is now based on analysis rather than on rule of thumb. And so, as result of psychological research, coupled with the modern means of communication, the practice of democracy has turned a corner. A revolution is taking place, infinitely more significant than any shifting of economic power[589].

Bien que la tonalité romantique et militante des écrits de Flower tranche avec la position d'objectivité adoptée par Lippmann qui ôte toute considération morale de l'équation, les deux hommes partagent la même vision du rôle culturel de la science comme moyen de régénérer et ordonner une société déboussolée et du rôle culturel des intellectuels comme collectif de

---

587 « The common interests very largely elude public opinion entirely, and can be managed only by a specialized class whose personal interests reach beyond the locality ». « I argue that representative government, either in what is ordinarily called politics, or in industry , cannot be worked successfully, no matter what the basis of election, unless there is an independent, expert organization for making the unseen facts intelligible to those who have to make the decisions ». « Personal representation must be supplemented by representation of the unseen facts would alone permit a satisfactory decentralization, and allow us to escape from the intolerable and unworkable fiction that each of us must acquire a competent opinion about all public affairs ». Walter Lippmann, *Public Opinion* (New York : Harcourt, Brace and Company, 1922), p. 17, 79, 273, 310, 365.

588 Walter Lippmann, *The Phantom Public* (New Brunswick, Londres : Transaction Publishers, 2011 [1925]), p. 28-29.

589 Lippmann, *Public Opinion*, p. 248-249.

singularités à l'avant-garde œuvrant au bien commun et à la construction de ce commun. Tous deux jouent dans la même pièce progressiste mais leur distribution des rôles est radicalement différente.

Pour Lippmann, tous ceux qui sont incapables de comprendre sont de simples « spectateurs » qui restent passifs (« deaf spectator in the back row »). Seule la compétence les institue momentanément en « agents » capable d'agir (« executive action ») : ils peuvent alors se servir de leur savoir spécialisé pour agir en conséquence ; puis, hors de leur champ de compétence, ils retournent à leur rôle d'observateur. Les positions ne sont jamais définitives et les individus passent d'un rôle à un autre. En général, ils restent cependant ce « public fantôme »[590]. *A contrario*, pour Flower le « peuple » est un acteur incontournable : éduqué, accouché de son génie par la presse et les intellectuels, le citoyen ordinaire peut comprendre les enjeux et prendre toute sa place dans le gouvernement de la cité. Là où Lippmann, à l'heure où la « grande société » désagentive l'individu, ne voit plus qu'une opinion publique insuffisante, Flower persiste à croire au « peuple » en plus de la nécessaire construction d'une opinion publique éclairée. La fonction du journaliste et des intellectuels (« public opinion-forming agencies[591] ») est de modeler l'opinion : le citoyen puise alors dans cet environnement d'idées et peut décider et agir politiquement en toute connaissance de cause. Ce rôle éducatif repose sur un paternalisme culturel (la culture, verticale, repose sur une hiérarchie de valeurs) mais un démocratisme radical (l'égal accès de tous à cette culture et la possibilité pour tous de déterminer son opinion) alors que le jugement éclairé des savants pour Lippmann doit se traduire en actes, une action moins de conseil que d'administration : le paternalisme libertarien devient alors *management* , l'architecture du choix une « fabrique du consentement ». L'ingénierie spirituelle de Flower, justement, use de l'idéal scientifique mais reste dans l'ordre de la culture : éduquer, élever, influencer sans administrer directement.

Si les rôles attribués à l'individu ordinaire diffèrent tant, c'est que le nouveau scénario de Lippmann récuse tous les présupposés de Flower. Flower croit au « peuple » car il croit en l'intelligence des citoyens, or sous la commune idéalisation de la science, Flower et Lippmann divergent radicalement en ce qui concerne son rôle : outil pour éclairer et légitimer le sens commun et l'intuitionnisme moral pour Flower (c'est le sens des statistiques cautionnant l'indignation dans ses critiques des inégalités sociales) ; idéal mieux adapté à la modernité et qui remplace les valeurs passées pour Lippmann. *Public Opinion* peut se lire comme l'enterrement des fondements philosophiques et des valeurs sociales du XIXe siècle, des Lumières écossaises et de

590 Lippmann, *The Phantom Public*, p. 3, 115.

591 Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 68.

l'idée d'une morale naturelle, une critique en somme de tout ce que Flower croit : l'éthique intuitionniste, la règle d'or , le cœur et la conscience comme boussoles politiques et la capacité pour tous, par l'éducation, la libre discussion et l'expression du sens commun, à accéder à la nature des choses :

> Within the life of the generation now in control of affairs, persuasion has become a self-conscious art and a regular organ of popular government. None of us begins to understand the consequences, but it is no daring prophecy to say that the knowledge of how to create consent will alter every political calculation and modify every political premise. Under the impact of propaganda, not necessarily in the sinister meaning of the word alone, the old constants of our thinking have become variables. It is no longer possible, for example, to believe in the original dogma of democracy; that the knowledge needed for the management of human affairs comes up spontaneously from the human heart. Where we act on that theory we expose ourselves to self-deception, and to forms of persuasion that we cannot verify. It has been demonstrated that we cannot rely upon intuition, conscience, or the accidents of casual opinion if we are to deal with the world beyond our reach. […]
>
> But in spite of its fundamental importance, civil liberty in this sense does not guarantee public opinion in the modern world. For it always assumes, either that truth is spontaneous, or that the means of securing truth exist when there is no external interference. But when you are dealing with an invisible environment, the assumption is false. The truth about distant or complex matters is not self-evident, and the machinery for assembling information is technical and expensive. […]
>
> The Great Society had grown furiouly and to colossal dimensions by the application of technical knowledge. It was made by engineers who had learned to use exact measurements and quantitative analysis. It could not be governed, men began to discover, by men who thought deductively about rights and wrongs. It could be brought under human control only by the technic which had created it[592].

Plus rien n'est axiomatique pour Lippmann et d'abord la « démocratie traditionnelle », « dogme » à dépasser : d'où la nécessité d'une une « machinerie » du savoir et une démocratie par la technique, notamment la psychologie. C'est ce « tournant » qu'il analyse dans *Public Opinion* : la souveraineté de l'individu laisse la place à la souveraineté de la technique, une mécanique

[592] Lippmann, *Public Opinion*, p. 248-249, 319, 370. Dans *The Phantom Public*, il poursuivra la déconstruction des vieilles métaphores : celle de société comme un « organisme » ou du « peuple » comme une sorte d'individu transcendant, abstrait, avec une volonté et un esprit (p. 145, 161).

extérieure à l'individu qui peut le modeler et le remodeler[593]. Pour Flower, la technique reste subordonnée à la politique : il perpétue l'héritage d'une démocratie par l'individu vertueux.

Edward Bernays (1891-1995) va plus loin que Lippmann. Il travaille à partir de 1917 pour la Committee on Public Information, véritable laboratoire de la propagande dont l'objectif était de convaincre l'opinion de soutenir l'effort de guerre. Fort de cette expérience, il développe la nouvelle activité des « relations publiques » dans les années 1920, popularisant ainsi les théories de son oncle Sigmund Freud, et théorise l'importance de la propagande pour modeler les esprits, « organiser le chaos » et administrer, en ingénieur-psychologue de l'information, au mieux le « mécanisme » de la société. Bernays illustre la théorie de Wiebe : son progressisme s'exprime par sa volonté d'utiliser les apports de la science pour apporter de l'ordre à un monde disloqué par l'industrialisation et l'urbanisation. L'organisation rationnelle des opinions grâce à la science est le moyen le plus efficace et l'ingénieur le modèle pour le propagandiste. Comme Lippmann, il précise que le terme « propaganda », neutre, est un simple outil qui peut être utilisé en bien ou en mal :

> The conscious and intelligent manipulation of the organized habits and opinions of the masses is an important element in democratic society. Those who manipulate this unseen mechanism of society constitute an invisible government which is the true ruling power of our country. We are governed, our minds are molded, our tastes formed, our ideas suggested, largely by men we have never heard of[594].
>
> This phrase [engineering of consent] quite simply means the use of an engineering approach—that is, action based only on thorough knowledge of the situation and on the application of scientific principles and tried practices to the task of getting people to support ideas and programs. […] The engineering of consent is the very essence of the democratic process, the freedom to persuade and suggest. The freedoms of speech, press, petition, and assembly, the freedoms which make the engineering of consent possible, are among the most cherished guarantees of the Constitution of the United States[595].

Bernays s'inspire des travaux sur la « psychologie des foules » (1895) de Gustave Le Bon et des travaux de Lippmann. Il explique que la presse et l'école ont donné le pouvoir des rois au

---

593 « The creation of consent is not a new art. It is a very old one which was supposed to have died out with the appearance of democracy. But it has not died out. It has, in fact, improved enormously in technic, because it is now based on analysis rather than on rule of thumb. And so, as a result of psychological research, coupled with the modern means of communication, the practice of democracy has turned a corner. A revolution is taking place, infinitely more significant than any shifting of economic power ». Lippmann, *Public Opinion*, p. 176, 248-249.

594 Edward Bernays, *Propaganda* (New York : H. Liveright, 1928), p. 9.

595 Edward Bernays, « The Engineering of Consent », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 250, n° 1, mars 1947, p. 114.

peuple mais une « réaction » permet, à son époque, à des minorités (politiques, capitalistes) de « modeler les esprits des masses » dans la direction qu'elles désirent. Il voit dans la Constitution la garantie de la liberté de modeler l'opinion d'autrui. Cette vision technique du droit subordonne le droit individuel à la garantie d'un environnement social malléable. Un fossé la sépare de la conception de Flower qui, justement, voit dans la Constitution un garde-fou pour l'individu contre les ingérences extérieures[596].

Les manipulations de l'opinion pendant la Guerre disqualifient le « peuple » comme catégorie opérante pour gouverner et même comprendre le pays. Flower ne fait aucune distinction entre les différents sens de « people » là ou Lippmann, par exemple, fait la différence entre les « gens » et le « Peuple », comme le montre son usage de la majuscule dans le second sens. L'expression « opinion publique », si elle n'est pas inventée à ce moment-là (elle est attestée depuis 1615 dans l'OED[597]), prend cependant le pas sur le terme emblème de la Constitution américaine chez de nombreux intellectuels. Dans *Public Opinion*, Lippmann explique que dans un monde complexe, en perpétuel mouvement, l'idée d'une « volonté commune » n'est possible qu'à condition d'être instituée, construite par une instance en surplomb (un « Alexandre Hamilton » précise-t-il), sans passion, sans référence à une métaphysique ou à un « esprit national » (« a mysterious contrivance at work somewhere over and above the inhabitants of a nation ») qui ordonnerait les multiples intérêts particuliers[598]. Lippmann refuse toute abstraction, la notion mystique de « peuple » ou la « notion mystique de Société »[599]. Il leur oppose la machinerie pragmatique qui permet d'utiliser les opinions dans une situation précise à l'abstraction inopérante d'une « volonté populaire » et la naïveté de penser que repenser l'organisation du système, bricoler la machinerie gouvernementale, c'est-à-dire les institutions, permettrait de résoudre tous les problèmes[600]. En bref, Lippmann raye de la carte progressiste, de l'efficacité scientifique au service du réformisme, tous les présupposés de Flower et en particulier son insistance sur la refonte des mécanismes institutionnels comme clé de voute du progrès et l'appel au peuple comme légitimation de ces changements.

---

596 Bernays, *Propaganda*, p. 19, 20, 47, 62, 159.

597 Pour une analyse de l'expression dans la plus longue durée, depuis l'Antiquité jusqu'à son érection en élément constitutif de la modernité politique à l'époque des Lumières (car elle est la « source de légitimité de tout pouvoir non arbitraire »), en passant par la « loi de l'opinion » de Locke et la « tyrannie de l'opinion » de Tocqueville, voir Sandro Landi, « Opinion publique », *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (Paris : Métailié, 2010), p. 363-383.

598 Ce qu'il appelle le « transfert de l'intérêt », voir le chapitre 13 de *Public Opinion* (« How in the language of democratic theory, do great numbers of people feeling each so privately about so abstract a picture, develop any common will ? How does a simple and constant idea emerge from this complex of variables ? », p. 193).

599 Lippmann, *The Phantom Public*, p. 77, 147.

600 *Ibid.*, p. 317.

Il y a en effet chez Flower une mystique du peuple : un objet de foi, institué par l'imaginaire, qui fonde une identité collective. Au tournant du siècle la psychologie et les sciences sociales reconceptualisent les modalités de cette représentation : sujets par définition pour Flower, l'individu et le peuple deviennent sujets dès lors qu'ils sont *managés* et orchestrés *(engineered)* par des spécialistes pour Lippmann. Les divergences entre progressisme antimonopolistique et technocratique procèdent d'une bifurcation des imaginaires : la mystique du peuple de Flower se voit contestée – et dépassée – par une mystique de la technique, c'est-à-dire l'organisation rationnelle comme « discipline de la démocratie » (Lippmann) et imaginaire qui institue pragmatiquement, de manière *ad hoc*, des sujets de l'histoire. Dans cette mécanique autosuffisante, la tradition et la morale deviennent superflues.

L'évolution sémantique du « peuple » à « l'opinion publique » signale le passage d'une conception du groupe comme acteur politique et de la démocratie comme participation (réelle ou virtuelle) à une vision désincarnée, de l'extérieur, où l'ensemble des citoyens n'existent que par leurs manières de pensée et des idées forcément changeantes. L'usage de Flower est révélateur : le « peuple » est le cœur de son combat et, s'il utilise « opinion publique », ce n'est que comme vecteur, forgé par la presse et les intellectuels, de ces idéaux démocratiques. Dès lors que « l'opinion publique » prend le pas, il ne reste que des idées sans valeurs, des moyens sans fins si ce n'est leur agencement le plus efficace. La vision profondément politique incarnée par Flower devient par la suite une technique de gestion d'entités abstraites : psychologie des foules ou sociologie. Tout se passe comme si le trait d'union entre l'individu et son environnement (le lien entre les parties et le tout du corps social qui forgeait le « peuple »), se rompait : il n'est alors pas étonnant de voir alors d'un côté l'essor d'une pensée de l'individu dans son intériorité, pris hors de son milieu (la psychologie, l'essor de théories du *self* et de la subjectivité moderne comme façons de penser l'individu) et, de l'autre côté, une pensée de la société comme une mécanique où les groupes sont considérés comme une réalité distincte. Cette fluidité du social permet de le transformer : chez les Pragmatistes comme John Dewey elle se traduira par la possibilité – et la nécessité – d'expérimenter et de réagencer la société jusque dans ses *valeurs* afin de construire le progrès[601]. Chez les pionniers de l'opinion publique, elle signifiera l'avènement d'une construction, et donc d'une manipulation chez les plus cyniques, de l'opinion et la possibilité d'un « contrôle social » par la « fabrique du consentement ». Pour Flower au contraire, les valeurs sont comme des axiomes et des principes : intouchables, ils ne peuvent qu'être démontrés.

Avec les penseurs de l'opinion comme Lippmann ou Bernays, il n'y aura plus d'autorité morale en surplomb ; la seule autorité est le savoir spécialisé et le contrôle vient de la supériorité

[601] Hollinger, « The Problem of Pragmatism in American History », p. 34-35.

de la compétence et, en dernière analyse, de la science telle qu'elle se construit à l'époque, amorale, prédictive, naturaliste. En évacuant toute notion de morale transcendante ou d'ordre naturel se joue à l'époque la transformation de la politique : entre les années 1890 et les années 1920, la définition de la politique passe de la lutte contre les « intérêts » au jeu même de ces intérêts, puisque tout groupe a un intérêt :

> The story of the word Interests is not merely the story of the political scientists' belated revolt against highbrow abstractions. It is the story of how, in a world transformed by admen, propagandists, and public opinion shapers, among men shaken by these hucksters into a deeply skeptical attitude towards words of every sort, a mud-stained term of opprobrium swallowed up the whole of politics[602].

L'autorité se construit dans le jeu même des rapports de force sans autre référence que ce déploiement. Tout devient manipulable, au sens scientifique du terme, dès lors que la morale ne se pense plus comme un regard extérieur mais se loge dans le perfectionnement même du mécanisme social. L'essor du progressisme technocratique d'un Lippmann participe donc du même mouvement qui voit l'essor d'une sociologie scientifique ou de la science politique : des pensées qui cherchent à se libérer des « vestiges » de la rhétorique morale et religieuse du socialisme chrétien d'Ely ou du libertarisme de gauche et protestant de Flower par exemple pour s'adosser uniquement aux faits[603]. Par exemple, Lippmann voit dans les « ajustements » sans cesse à reconstruire un *modus videndi* pour vivre de manière juste, en bonne adéquation, avec un écosystème d'intérêts contradictoires[604]. Les critiques d'Herbert Croly en 1915 à l'encontre du président Wilson s'appliquent tout aussi bien à Flower : « It is the quality of Mr. Wilson's thinking to make even the most concrete things seem like abstraction. […] Threre is much illumination but you see very little[605] ». La ferveur morale obscurcit les faits pour Croly. La nouvelle génération d'intellectuels reste marquée par les traces de cette libération du moralisme : « their realism never lost the marks of their quarrel with the massive verbal remains of the late nineteenth century », comme le souligne Rodgers[606]. Ross donne à voir les traces de cette lutte pour s'extraire des abstractions morales. Lippmann s'en est totalement émancipé : il peut penser la technique comme un bienfait en elle-même qui peut construire et gérer un ordre social, en d'autres termes, la technocratie comme un progrès social. Puis, à partir des 1920, cette pensée de l'outil, que Weber théorise au même moment avec ses concepts de « rationalité instrumentale » et de

---

602 Rodgers, *Contested Truths,* p. 183.

603 *Ibid.,* p. 192.

604 Lippmann, *The Phantom Public*, p. 57.

605 Herbert Croly cité *in* Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 211.

606 Rodgers, *Contested Truths,* p. 192.

« neutralité axiologique », permet de penser le contrôle social comme la manipulation des masses[607]. Comment faire pour que l'adaptation rationnelle des moyens aux fins poursuivies ne sombre pas dans le machiavélisme de la fin qui justifie les moyens ? Lippmann comme Bernays ne pensent pas le problème : leur pensée repose sur la croyance que la technique et la science sont neutres et donc que la compétence libère les intellectuels qui administrent la société de leur intérêts personnels et des limitations humaines : c'est une véritable fascination pour le déploiement d'une abstraction technique qui se joue ici, la construction du bien commun comme l'intérêt supérieur du fonctionnement optimal de la société. Ainsi se construisent la psychologie et la sociologie modernes : la libération des abstractions morales permet de toucher au plus près le réel mais cette pensée instrumentale et mécaniste, pour Flower, libère surtout des limites qui préservent la liberté individuelle et la dignité de sujet. Là où Lippmann voit une libération, Flower voit une aliénation : la mise à mal de ce qui fait l'individu un citoyen acteur du politique.

La transformation du regard sur le lien entre l'individu et son environnement crée de nouvelles fractures et participe à la reconfiguration de la notion de « peuple » : l'éthique du peuple qui anime Flower, où la psychologie n'est pas séparée d'un idéalisme spirituel et où la sociologie est pensée comme une morale du progrès social, se retrouve discréditée par l'essor d'une psychologie et d'une sociologie, et plus largement d'une science, qui ne se définissent plus hors des frontières de la rationalité instrumentale et de la neutralité axiologique. La reformulation de la définition de la science ébranle l'assisse du « peuple » et du citoyen vertueux dans l'imaginaire intellectuel américain : ils perdent leur sens et leur valeur sociale[608]. L'usage du terme « Populist » suit la dévaluation de l'individu et du peuple qui ne peuvent plus savoir et doivent par conséquent se résoudre au rôle de patient. Il décline juste avant 1900 tandis que le pouvoir du People's Party s'étiole. Puis, il revient sur le devant de scène (« Populism » également) à partir de 1915[609]. Enfin, dans les années 1920, s'imposent deux sens qui revêtent deux différents degrés de dévalorisation : le retour à l'informe, dépolitisé et sans conscience (« the views of the masses[610] »), dans une

---

607 Max Weber, *Économie et société*, traduit de l'allemand par Julien Freund (Paris : Plon, 1971 [1921]), p. 55

608 Il n'est probablement pas fortuit que l'essor de ce nouvel imaginaire corresponde au déclin, après 1896, du populisme comme alternative politique et que le grand barnum des élections (« drama of elections ») qui mobilisaient peuple et partis et faisaient de la démocratie un phénomène de masse au XIXe siècle laisse la place, au tournant du siècle, à une dramaturgie de l'opinion régulatrice de la politique (« a drama in which the normally quiescent public rose in a momentary act of unified moral consciousness to force a new regulatory law into place »), au déclin des partis et de la participation électorale et, parallèlement, à la montée des associations et des groupes de pression. Rodgers, *Contested Truths*, p. 111, 182. François Weil, « L'Amérique fin-de-siècle, le populisme et le progressisme », *in* Claude Fohlen, Jean Heffer et François Weil, *Canada et États-Unis depuis 1770* (Paris : Presses Universitaires de France, 1997), p. 206-209.

609 Voir annexe 3, fig. 14-a.

610 *Online Etymology Dictionary*.

brutale inversion de la logique hugolienne qui veut transformer la « canaille *(mob)* » en peuple : la montée en force du sens stigmatisant, railleur et méprisant qui persiste tout au long du XXe siècle[611]. Le Bon et Ross, diffusé par Lippmann et Bernays, périment Hugo. Nécessité fait loi pour les progressistes technocrates comme Lippmann : seuls des experts peuvent naviguer dans le monde moderne et le reste de la population doit se laisser guider. Leur vision repose sur la conception sociologique moderne où les groupes sociaux s'apparentent à des données, des quantités et des masses, au sens propre, sans agentivité.

Ce regard objectivant permet l'analyse mais, chez des intellectuels plus critiques et moins soucieux de neutralité, se transformera en véritable méfiance des masses ignorantes, puis, par un sophisme né principalement du spectacle navrant du procès du Singe, assimilera le peuple (et ses traditions morales et chrétiennes) au monde rural, forcément arriéré. Sous la plume des satiristes en révolte contre le « village », c'est tout un monde, ses limites et son esprit de clocher certes mais aussi son potentiel démocratique sur lequel on tire un trait. Cette réduction à une masse irrationnelle fait du « peuple » non plus l'argile à sculpter (par les intellectuels) mais un poids-mort qui, chez les plus violents, se retrouve hors de la société. Pour Mencken, les Américains ruraux, avec leurs « manières de porc », ne sont que des « barbares » : le refus de l'évolution sert alors de symptôme d'un arriération culturelle. Dans la hiérarchie de la « civilisation », le peuple se retrouve au plus bas de l'échelle, animalisé ; il menace, à tout moment, de se muer en foule incontrôlable et violente : redevenu canaille, il peut l'emporter sur la « *minorité civilisée* »[612]. Ce retour de la mise à l'écart du « peuple » comme classe dangereuse reprend les critiques contre les populistes au début des années 1890. Dans ce cadre, la démocratie perd sa valeur : si pour les progressistes technocratiques, la science permet de la perpétuer, la désillusion est complète chez Mencken. Il démonte le mythe de l'assemblée générale des habitants des communes *(town-meeting)* en Nouvelle-Angleterre :

> The voters gathered in a typical New England town-meeting were all ardent amateurs of theology, and hence quite competent, in theory, to decide the theological questions that principally engaged them; nevertheless, history shows that they were led facilely by professional theologians, most of them quacks with something to sell. In the same way, the great masses of Americans of today, though they are theoretically competent to decide all the larger matters of national policy, and have certain immutable principles, of almost religious authority, to guide them, actually look for leading to professional politicians, who are influenced in turn by small but competent and determined minorities, with special

[611] Aux États-Unis et en Europe tout du moins : le « populisme » garde un sens plus positif en Amérique du Sud (et plus récemment en Espagne).

[612] Henry Louis Mencken, « What is Civilization ? », *The American Mercury*, vol. 16, janvier 1929, p. 123.

knowledge and special interests . It was thus that the plain people were shoved into the late war, and it is thus that they will be shoved into the next one. They were, in overwhelming majority, against going in, and if they had had any sense and resolution they would have stayed out[613].

L'analyse de Mencken dresse le même constat que Flower mais en tire des conclusions diamétralement opposées sur le rôle de la démocratie. Compétents en théorie, dotés de principes moraux, les électeurs peuvent être manipulés par des « charlatans », des politiques influencés par une minorité d'intérêts. Seulement, là où Mencken, pessimiste, perd toute confiance dans les capacités de l'électeur moyen à voir au travers des mystifications des professionnels de la manipulation, Flower conserve précieusement toute sa confiance dans le « peuple » qu'il faut libérer par l'éducation et la politique. Le citoyen peut comprendre, même les questions techniques (les questions monétaires par exemple) et par conséquent doit être éclairé. Sa compétence est avant tout morale : il doit juger des preuves que les politiques, les spécialistes et les journaux lui présentent. Si manipulation il y a, le rôle de la presse est de les révéler ; si le peuple est la « proie » des « démagogues », la presse doit les libérer ; si les électeurs restent « indifférents », la presse doit les réveiller.

La frustration d'un amour non partagé transparait parfois dans les textes de Flower : si la « léthargie » du peuple après 1865, qui laisse le champ libre à l'essor des monopoles, lui semble logique car beaucoup de consciences de la nation sont mortes au front, il peine à s'expliquer l'indifférence populaire en 1911 : de grandes figures ont alerté du danger des *corporations* dans les années 1880, puis le réveil des périphéries agraires, la « révolte » Bryan, le succès du *muckraking* , l'explosion d'une littérature réformiste et l'essor d'une figure aussi « incorruptible » que La Follette ont suscité une mobilisation et une éducation populaire sans précédent ; néanmoins, sa théorie du réformisme par les lettres – le réveil individuel par les mots qui font voir et engendre, dans un saut qualitatif, une réforme collective – ne porte pas ses fruits. Amoureux éconduit, sa méditation sur l'indifférence du peuple reste sans réponse[614]. Toujours optimiste, il rebondira rapidement (d'autant plus que sa croisade pour la liberté médicale connaît un franc succès à la même époque). Cependant, il ne voit pas la distance abyssale que son regard compatissant creuse avec le peuple (voir chapitre 5). Si l'enjeu est clair, « la démocratie contre les privilèges corrompus », et le manichéisme mobilise et institue une catégorie politique agissante, sa traduction concrète met en branle des logiques politiques qu'il ne prend pas en compte ou réduit

---

613 Henry Louis Mencken, *Notes on Democracy* (Londres : Jonathan Cape, 1927 [1926]), p. 84-85.

614 Flower, « The Key-note of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 86 ; Flower, « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 72-74.

à des intrigues fomentées par les *trusts*. Flower ne se pose pas la question des raisons qui expliquent l'abstentionnisme, si ce n'est les manigances des ennemis du peuple ou l'indifférence coupable du public[615].

La lecture moralisante et individualiste de Flower ne suffit pas. Le début du XXe siècle voit en effet un déclin de la loyauté envers les partis et une baisse de la participation aux élections auparavant phénoménale (jusqu'à 90%). Le « public » comme ensemble des électeurs perd en importance avec la concurrence des multiples organisations et groupes de pression, ou plutôt l'opinion partisane est remplacée par l'opinion publique : c'est cette disparition dont Lippmann et Bernays prennent acte. Les attaques des progressistes contre les *boss* et les logiques partisanes qui aveuglent les électeurs et les empêchent de voir le bien commun portent leur fruits : les partis traditionnels sont affaiblis par des nouvelles lois (mesures qui facilitent le *split-ticket*, la généralisation du vote à bulletin secret, les primaires qui réduisent le pouvoir des appareils), par la presse généraliste et son idéal d'objectivité qui éclipse les journaux partisans, et par les préoccupations progressistes qui n'enthousiasment pas les foules. Débute alors une époque plus fluide idéologiquement où la politique s'ouvre aux pressions extérieures aux partis : les groupes d'intérêts, en plein essor, concurrencent les partis et une logique de coalition, centrée sur des enjeux circonscrits, s'impose ; la politique est alors ce jeu d'intérêts concurrents qui se recombinent au gré des contextes[616]. Le contenu de *The Arena* reflète cette évolution après 1900. Le radicalisme, moins utopique qu'à ses débuts, s'interroge moins sur les fins du combat que sur les moyens pour mettre en œuvre ses idées : militantisme, stratégie, pression politique. Flower, exhortant ses lecteurs à placer les principes au-dessus des partis et changeant d'allégeance au gré des opportunités politiques plus favorables, selon lui, au progrès social, participe paradoxalement à cet essor de l'indifférence du public. Dans les années 1910, il sera lui-même fer de lance de groupes d'intérêts (bien qu'il niera l'étiquette). L'institution du peuple, cette politique morale de redistribution aux sans-part de leur juste part de la communauté politique, se conjugue avec la volonté de purifier le système politique : si le succès d'un « populisme » comme régénération démocratique reste discutable (sa forme politique échoue mais certaines mesures sont cooptées ; la démocratie directe fait des progrès ; culturellement, la redémocratisation n'a pas lieu), le

---

615 *Ibid.*, p. 74. C'est le caractère systématique de l'explication qui pose problème plus que le diagnostic en lui-même car les grands industriels font leur possible (même corrompre) pour influencer les législateurs.

616 Rodgers, *Contested Truths*, p. 199-20 ; Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 114-117. Richard L. McCormick, « Public Life in Industrial America », *in* Eric Foner (éd), *The New American History, Revised and Expanded Edition* (Philadelphie : Temple University Press, 1997), p. 128-130. Weil, « L'Amérique fin-de-siècle, le populisme et le progressisme », p. 209.

deuxième pan ne réussit que trop bien puisqu'avec les partis disparaît aussi l'engagement populaire.

La réduction de peuple à la dérive psychologique d'une masse informe, à une foule malléable, hystérique, hypnotisable à merci, propose une analyse de ce désintérêt tout aussi insuffisante que celle de Flower. Elle poursuit la délégitimation de l'adversaire initiée dans les années 1890 avec les critiques du populisme ou la construction de la science moderne[617]. Cette psychologisation de toute contestation politique s'oppose à la critique, chez Flower, de la monopolisation de la modernité – richesses, pouvoir politique ou savoirs – qui apparaît comme le résultat d'une corruption d'un corps social foncièrement sain. La lecture psychologique relocalise les questions politiques dans la capacité ou non des citoyens à comprendre les enjeux : l'objet du débat devient secondaire, remplacé par l'évaluation de ses acteurs (en réaction, Flower n'a de cesse de répéter que le peuple, ses lecteurs et les exclus sont « intelligents »)[618]. La compétence, dans ce nouveau cadre, n'est qu'illusion et la politique qu'affaire d'émotions. Corruption contre incompétence : comme pour les controverses monétaires et les questions de définition de la psychologie, la conjonction de la science et du progrès comme critères pour définir la valeur d'une idée enserre le débat dans les dénonciations stériles : souligner l'absence de scientificité ou l'arriération de l'autre camp. Comme les valeurs sont partagées, la controverse porte sur l'extension leur définition (science démocratique contre démocratie par les savants) et sur la sincérité et les intentions des acteurs : qui incarne la vraie science ou le vrai progrès ? Qui abuse de la confiance du public, celui qui le leurre en prétendant qu'il peut régénérer le pays ou celui qui le dépossède, par souci d'efficacité, de son droit naturel au pouvoir politique[619] ?

---

[617] Cette dévaluation relève davantage de l'usage des sciences sociales et de la psychologie que d'un effet nécessaire de ces nouvelles approches. En effet, Flower se sert de ces nouveaux savoirs ou Ross peut infantiliser et animaliser la foule tout en défendant Bryan : le nouveau savoir sur le comportement peut rester descriptif ou être utilisé plus ou moins cyniquement. La question est : que faire de cette « foule » ? Flower veut la sculpter en « peuple » alors que pour Lippmann par exemple, la « foule », le « peuple » et la « société » sont des abstractions qu'il faut dépasser. Plus sombre, pour Bernays la « foule » et le « peuple », synonymes, sont des matières premières à façonner pour le compte d'un commanditaire ; pour Flower, cette sculpture cherche le bien de l'individu et le bien commun. Il s'agit aussi d'une différence de degré : suggérer le choix directement pour Bernays, créer une architecture du choix pour Flower. Flower veut agir sur la culture, pas les individus, et remodeler les environnements d'idées disponibles mais laisser, *in fine*, le choix aux citoyens. Cela ne signifie pas que ce remodelage culturel n'impose pas une vision qui invisibilise tout ce qui ne se hisse pas à la hauteur, selon Flower, du génie démocratique américain et protestants. La propagande, au contraire, cherche à influer sur la culture (les représentations sociales) *et* les esprits (les représentations individuelles).

[618] La politique progressiste comme examen de conscience a de toute évidence préparé le terrain à cette subjectivisation des enjeux. Cependant, il y a une différence de taille : le *muckraking* ou les écrits de Flower pointent la différence entre la réalité des comportements et les idéaux de la société ; ils ne remettent pas en cause l'individu dans ses facultés (son essence) mais dans ses manquements (ses actes). Avec Lippmann, l'individu ne peut plus savoir : c'est sa définition d'acteur de la démocratie qui est en jeu.

[619] Charle voit le même phénomène dans les écrits réformistes en France. Charle, *Discordance des temps*, p. 328.

Le discours sur la compétence drape la bêtise et la folie du *crank* dans une rhétorique plus scientifique mais il s'agit tout autant de disqualifier toute une frange de la population. Sous couvert d'objectivité scientifique et d'efficacité politique se perpétuent les hiérarchies entre ceux qui savent et le peuple qui ne sait pas. La posture de neutralité occulte les rapports de force et la démonétisation des marges pour Flower : la neutralité axiologique apparaît comme un nouvel abus de confiance, la morale des puissants et des vainqueurs[620]. Le discours sur la compétence du public en est un signe : contre ce dévoiement de la science et de la démocratie, il faut, pour Flower, d'une part retrouver un usage sain de la science, c'est-à-dire ouvert, focalisé sur la recherche désintéressée et, si usage social il y a, encadré par des limites morales et subordonné à une mission de progrès social, et, d'autre part, reprendre confiance dans les facultés du peuple, le remettre au centre, grâce notamment à la démocratie directe. Cette question de l'opinion publique dans une société complexe et moderne, sa reformulation par la nouvelle génération et la volonté de Flower de conserver cette ressource naturelle en démocratie que serait le peuple, soulèvent deux problèmes : la nature du « public » et le rôle des experts ; la fonction de la presse.

Le public chez Lippmann n'est plus une métaphore opérante (« a botched metaphor » selon Rodgers) : son scepticisme sur les facultés des citoyens et d'un public éclairé le conduit à privilégier une morale de l'efficacité où une élite d'experts fabrique la démocratie. Certes jamais oligarchique puisque les citoyens changent de rôle selon qu'ils sont spécialistes ou non de la question, c'est néanmoins le principe même de transfert de souveraineté du *demos* au *klerikos* (les clercs comme porte-paroles d'une nouvelle transcendance : l'efficacité technique) qui, de l'aveu même de Lippmann, remet en question la démocratie traditionnelle[621]. John Dewey conteste cette vision managériale de la démocratie. Flower pense le « public » et le « peuple » en plein bouleversement social : Dewey, comme Lippmann, porte un regard sur les conséquences de ces changements, les années 1920 révélant les failles qui se forment au tournant du siècle. Pour situer Flower, il est donc intéressant de le comparer à la réponse de Dewey à Lippmann. Dans *The Public and its Problems,* il part, comme Lippmann, du constat de Graham Wallas – le changement d'échelle – mais se demande comment transformer cette « Grande Société » en « Grande Communauté », c'est-à-dire retrouver un sens de la « vie communautaire », seule à même à donner chair à la démocratie ; sans le commun, toutes les valeurs ne sont que des « abstractions » stériles. La méthode qui, à petite échelle, crée du commun doit être étendue à la société dans son

[620] Flower combat l'objectivité instrumentalisée comme morale des puissants dans le champ scientifique et politique mais tombe dans le même travers pour les questions d'identité et de nation : le protestantisme, comme incarnation de l'américanité, se pose comme garant d'objectivité et de neutralité mais réaffirme une hiérarchie de valeurs et se place à son sommet.

[621] Lippmann, *Public Opinion*, p. 248-249.

immensité : habiter un lieu où, par l'action, se tissent des liens qui font société, non pas un enracinement qui, dans une Amérique sans « terroir » ou mémoire longue du lieu, n'a guère de sens, mais un milieu où l'expérience partagée fonde le commun. C'est par cette mise en commun pratique (une coutume en construction, moins historique que prospective) que se construisent la démocratie mais aussi les connaissances : le savoir est toujours social car communiqué à travers le temps et les lieux (« science socially accumulated and transmitted »)[622].

Contrairement à Lippmann qui renonce à l'idée d'un public éduqué à la mesure d'un monde plus complexe, Dewey veut inventer un savoir commun à la dimension des nouveaux enjeux : dans un monde plus grand, il faut des solutions plus grandes, plus imaginatives. La démocratie comme participation du public, en crise dans un monde plus complexe qui exige des compétences spécifiques, ne doit donc pas être abandonnée mais reconstruite. Dewey reprend, légèrement modifiée, la phrase de Tocqueville faite sienne par Flower et moquée, à la même époque, par Mencken : « The cure for the ailments of democracy is more democracy[623] ». Si le public, impuissant, a disparu, ce n'est pas par incapacité et inadaptation ; il ne faut donc pas concevoir une technique qui pallierait ces insuffisances. La vraie raison est tout autre : le partage de cette technique ne se fait pas alors que les technologies de communication existent. Le public reprendra toute sa place dès lors que les conditions du partage de ces expériences seront mises en place :

> Without such communication the public will remain shadowy and formless. […] Till the Great Society is converted into a Great Community, the Public will remain in eclipse. Communication can alone create a great community. Our Babel is not one of tongues but of signs and symbols without which shared experience is impossible[624].

Il faut que l'humain s'empare des nouveaux outils, les mette au service d'une construction commune afin, justement, de ne pas être instrumentalisé. Dewey propose un modèle délibératif car une culture démocratique riche et un public qui prend toute sa part au débat sont nécessaires pour que la méthode scientifique élaborée par les experts soit efficace et bénéfique. À défaut, Dewey redoute la transformation de ceux qui savent en une mécanique de domination : « no

---

[622] John Dewey, Melvin L. Rogers (éd.), *The Public and Its Problems : An Essay in Political Inquiry* (University Park : Pennsylvania State University Press, 2012 [1927]), p. 97, 122. Sur sa vision du local, voir « Americanism and Localism », *The Dial*, vol. 68, juin 1920, p. 684-688. Rodgers, *Contested Truths*, p. 202.

[623] Dewey, *The Public and Its Problems*, p. 121. Dewey change « evils », largement utilisé au début du siècle, en « ailments » : la sécularisation du réformisme entamée avec l'Évangile social vingt ans auparavant (sécularisation de l'objet de l'engagement social mais une lecture religieuse et morale de ses enjeux) semble avoir fait son temps. Les années 1920 sont bel et bien le moment où les divergences entre science et morale/religion, naissantes au tournant du siècle, sont consommées.

[624] *Ibid.*, p. 118.

government by experts in which the masses do not have a chance to inform the experts as to their needs can be anything but an oligarchy managed in the interests of the few », explique-t-il, dans un langage qui rappelle celui des antimonopolistes[625]. Les savants construisent un savoir technique et produisent des faits objectifs mais le public décide les orientations et les applications de cette recherche :

> The essential need, in other words, is the improvement of the methods and conditions of debate, discussion, and persuasion. That is the problem of the public. We have asserted that this improvement depends essentially upon freeing and perfecting the processes of inquiry and the dissemination of their conclusions. Inquiry, indeed, is a work which devolves upon experts. But their expertness is not shown in framing and executing policies, but in discovering and making known the facts upon which the former depend. […] It is not necessary that the many should have the knowledge and skill to carry on the needed investigation; what is required is that they have the ability to judge of the bearing of the knowledge supplied by others upon common concerns[626].

Dewey explique sa solution collaborative grâce à une analogie : l'individu ordinaire sait, par expérience car il le sent, que la chaussure lui fait mal tandis que le cordonnier sait comment « remédier » à ce problème : la meilleure solution est donc de s'associer[627]. Le rôle de l'intellectuel consiste alors à organiser la discussion, à élever le niveau du débat public afin de parvenir à un consensus et légitimer l'action politique.

Flower partage les conclusions de Dewey ; d'ailleurs le philosophe, au début de sa carrière, pense la question démocratique à partir du même substrat philosophique que le journaliste : la règle d'or et de son éthique du regard[628]. Le « problème du public », pour Flower, est bien le perfectionnement et la libération des conditions du débat et de la diffusion de ses conclusions. Sa vision de la construction du savoir (scientifique ou social) comme procès, avec des experts qui enquêtent, cherchent et produisent des faits pour éclairer les citoyens et le public qui, en définitive, juge rejoint la conception de Dewey. La presse et l'intellectuel jouent un rôle central dans ce processus : l'intellectuel est le lien entre ces experts et le public ainsi qu'une conscience (« évaluer les évaluations[629] ») et un médium (le partage des découvertes) ; médias démocratiques par excellence, les magazines ou les journaux, accessibles tous, sont le lieu de cette discussion et le prélude nécessaire à l'action politique. Les savants écrivent dans leurs revues

---

625 *Ibid.*, p. 154.

626 *Ibid.*, p. 155.

627 *Ibid.*, p. 153-154.

628 Voir chapitre 1.

629 Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 25-27.

universitaires pour que leurs pairs vérifient leurs résultats mais, ensuite, ces résultats sont soumis au public : la *Psychical Review* de Flower en est un exemple. Flower pense que les experts sont incontournables mais doivent être cantonnés au rôle de producteurs d'idées (il s'y essaie avec son Bureau of Civic Research) et ne jamais décider de leur application ou non, ni gérer le cas échéant leur administration. L'analogie de la chaussure convient d'ailleurs à Flower : elle intime au politique de prendre en compte et de rendre justice à l'expérience du public (et à son savoir, d'où l'ouverture aux marges) ; l'ignorer reviendrait à faire de l'expert le juge unique des problèmes que traverse la démocratie, un cordonnier qui ne prendrait aucunement en compte le désir et la parole de son client pour filer la métaphore. Flower, comme Dewey, croit dans les facultés du public et dans la nécessité de sa participation. Il y a cette même volonté de saisir des outils modernes de compréhension du monde (des sciences sociales aux technologies de communication) sans réifier ou nier l'expérience sensible des individus : se saisir de la science pour mieux la partager.

En revanche, si Flower et Dewey partagent la même conception du public et des méthodes pour forger une communauté démocratique saine, ils sont animés par des principes radicalement différents. Totalement engagé dans la modernité car il accepte, comme Lippmann, la mutabilité du social et la pluralité des valeurs, Dewey propose, grâce à la recherche et l'enquête, une méthode d'adaptation de la démocratie qui imagine le progrès des valeurs : une modernisation du sens commun , dans ses fondements mêmes. Flower reste un homme du XIXe siècle : les valeurs sont des principes absolus et il ramènent les situations, aussi diverses soient-elles, à une lecture idéaliste et radicale : il faut moderniser les moyens du sens commun mais ses fondamentaux ne changent pas. Le « peuple » comme institution d'une communauté juste hante la conception du public de Flower et la précipite dans une logique contestataire clivante, alors que Dewey veut créer un public démocratique sans peuple, c'est-à-dire sans hiérarchie morale *définitive*, inadéquate pour comprendre un monde changeant et contre-productive car radicalisant forcément les enjeux. Dewey veut le progrès par le consensus, Flower par la justice.

d- Vers une éthique du journalisme scientifique : construire le public

Flower préfigure les analyses de Dewey moins dans ses théories que dans sa pratique, notamment journalistique. Au tournant du siècle s'affrontent différentes visions du journalisme que Dewey ou Lippmann théoriseront dans les années 1920. Pour Flower, l'amélioration des conditions du débat passe par la liberté de la presse, entendue comme lutte contre la censure des monopoles économiques ou de l'État mais aussi contre le mépris et la délégitimation qui rejettent, *a priori*, les marges : la presse est le lieu où doit s'exprimer toutes les idées, même les plus excentriques. Elle passe aussi, comme chez Dewey, par l'amélioration de l'information au

public[630]. Pour créer un peuple, il faut sculpter la foule et l'élever grâce à l'éducation, or la presse est le lieu de cette construction : cadres du débat démocratique, les journaux et les magazines doivent éclairer les électeurs pour qu'ils choisissent en toute connaissance de cause, ce qui implique de garantir l'équité et l'objectivité de la transmission des idées produites par les experts et les intellectuels, l'équivalent, dans le domaine intellectuel, de la juste circulation, sans coercition ni fraude, qui préside à un ordre économique moral. Ce débat ouvert et honnête est d'autant plus important qu'il faut se souvenir que pour Flower les idées s'impriment dans les esprits et sont contagieuses, littéralement. Les conditions de discussion sont donc centrales, notamment la vitalité et la probité de la presse. À travers des polémiques sur le sensationnalisme et la partialité de la presse « dominante », Flower milite pour une éthique du journalisme scientifique fondée, à l'instar de la psychologie et de l'économie, sur l'ouverture d'esprit, une méthode de révélation des faits et un processus de rectification permanente des faux et des mystifications. Deux moments doivent être distingués : d'abord, la construction, contre la désinformation, d'un journalisme moderne et de lecteurs engagés, puis, vers les années 1907-1910, une question autrement plus grave s'ajoute aux manipulations : la volonté des *corporations* de faire taire les voix dissidentes.

Flower veut perpétuer la définition traditionnelle de la presse comme creuset de la démocratie mais cherche aussi à la moderniser par le nouveau régime de scientificité du journalisme qui fait du reportage factuel un critère normatif[631]. Se déploie alors une controverse pour définir le rôle de la presse, les moyens pour instaurer un journalisme vraiment scientifique et le sens même d'une telle science de l'information. Les éléments épars de cette polémique seront repris et théorisés par les intellectuels dans les années 1920. Pour Mencken, le journalisme est une fabrique d'illusions : il exploite les émotions des masses et leur revend industriellement[632]. Lippmann, moins radical et plus constructif, partage néanmoins son verdict : les journaux accentuent les défectuosités de l'opinion publique et, dans le fond, ne servent qu'a perpétuer les stéréotypes. Plus de journalisme, comme le préconise Flower, ne résoudra rien : il faut au contraire que la science politique encadre la presse et fournisse des informations neutres et objectives au-dessus de la mêlée partisane. Le rôle de la presse doit se borner à archiver ces décisions éclairées, reprises par les politiques, puis les relayer au public[633]. Pour Dewey, le

---

630 Rodgers, *Contested Truths*, p. 202.

631 Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts" », p. 123-151.

632 « Public opinion, in its raw state, gushes out in the immemorial form of the mob's fear. It is piped into central factories, and there it is flavoured and coloured and put into cans ». Mencken, *Notes on Democracy*, p. 203.

633 « The newspapers are regarded by democrats as a panacea for their own defects, whereas analysis of the nature of news and of the economic basis of journalism seems to show that the newspapers necessarily and inevitably reflect, and therefore, in greater or lesser measure, intensify, the defective organization of public opinion. My conclusion is

journaliste doit s'engager avec le public d'une part et, d'autre part, poser un regard critique et distancié sur les discours et les mesures du gouvernement ainsi que sur le pouvoir de l'argent dans le contrôle de l'opinion publique :

> The smoothest road to control political conduct is by control of opinion. As long as interests of pecuniary profit are powerful, and a public has not located and identified itself, those who have this interest will have an unresisted [*sic*] motive for tampering with the springs of political action in all that affects them[634].

Flower, dans sa pratique, se rapproche des conceptions de Dewey. La presse incarne la démocratie : l'encadrer par des experts extérieurs comme le prône Lippmann ne peut qu'affaiblir, voire abolir, l'idéal démocratique. Flower cherche à construire, avec plus ou moins de réussite, un public qui ne séparerait pas les savants des lecteurs, les experts du peuple. Il veut permettre au public de se localiser et de s'identifier, une cartographie de la démocratie ambivalente puisque les médiations immédiates qu'il imagine, à l'image du dirigeant populiste, mettent en exergue les porte-paroles – la presse, les réformateurs ou les politiques – au détriment de la parole populaire[635]. Le journaliste doit servir de guide qui éclaire le peuple et clarifie les enjeux. Comme Dewey, Flower considère que des pouvoirs financiers sans limites ont les moyens de contrôler la presse et donc un des principaux ressorts du politique : l'opinion publique. Ce que Bernays envisage comme une opportunité, Flower le considère comme une menace pour la démocratie[636]. Il se pose avant tout en pourfendeur de la ploutocratie et l'un des fronts de son combat consiste à défaire les mystifications de la presse à la solde des puissants. Les années 1920 formalisent différentes visions de cette pression que les pratiques donnent à voir au tournant du siècle : il faut donc revenir à la fabrique d'une opinion éclairée ou comment les rédacteurs en chef veulent construire, par leurs choix éditoriaux et dans leurs discours, une nouvelle éthique du journalisme.

Flower partage avec ses adversaires la conviction que la presse peut façonner « les compréhensions communes du monde », ce qui rend son instrumentalisation par les ploutocrates d'autant plus dangereuse : altérer les faits déformera l'esprit des lecteurs[637]. Outre les pots-de-vin pour contrôler les journaux, courants à l'époque selon lui, il s'insurge contre des pratiques plus

---

that public opinions must be organized for the press if they are to be sound, not by the press as is the case today ». Lippmann, *Public Opinion*, p. 17.

634 Dewey, *The Public and Its Problems*, p. 140.

635 Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 24

636 « The press that is treasonable to the interests of society, by being directly or indirectly the slave of special interests which are preying on the public, is a deadly menace to free and just government and the prosperity and rights of all the people ». Flower, « American Daily Journalism in the Making. A Book-Study. *The Career of A Journalist* by William Salisbury », p. 487.

637 McAdam, McCarthy, et Zald, *Comparative Perspective on Social Movements*, p. 6.

insidieuses : la propagande, sous couvert d'information objective, en faveur des *trusts*. Mécènes ou propriétaires de journaux, les *corporations* peuvent diffuser leur message en faveur du laissez-faire : les journalistes « jonglent avec les faits et les chiffres » et imposent des « demi-vérités » au public (« high-finance or corporation control of newspapers for personal or monopolistic aggrandizzement[638] »). En 1903, Flower révèle par exemple que la croisade transatlantique contre la municipalisation organisée par le *Times* de Londres est commanditée par l'Industrial Freedom League, une organisation anglo-américaine fiancée par la British Electric Traction Company dont le plus grand actionnaire n'est autre que Pierpont Morgan[639]. En 1906, il s'indigne contre les plaidoyers mensongers de la presse inféodée au *Beef Trust* pour étouffer les révélations d'Upton Sinclair dans *The Jungle* et bloquer toute réforme[640]. Les *corporations* influent sur le contenu des journaux grâce à leur puissance financière, *via* les publicités. Elles organisent aussi des « services de presse » et proposent, ou plutôt imposent, des articles à la presse qui servent leurs intérêts : étouffer les révélations sur les compagnies ferroviaires et Standard Oil, défaire les tentatives de révision des droits de douanes ou, grâce au Municipal Ownership Publicity Bureau, convaincre le public que la municipalisation des services publiques serait une catastrophe[641].

Les exemples de propagande pour faire accepter les intérêts particuliers des *corporations* sont innombrables dans les textes de Flower[642]. Flower dénonce comme Mencken la presse comme fabrique de l'illusion mais, optimiste et jamais cynique, pense qu'un *vraie* presse, indépendante, moderne, scientifique et éthique, peut démasquer les corrompus et les hypocrisies, au premier chef la posture objective qui, dans la presse qui vilipende les réformateurs, peine à

---

638 Dans sa recension des confessions d'un journaliste repenti, il reproduit des passages entiers où l'auteur décrit des scènes effarantes : un rédacteur en chef qui, sans détour, demande à son journaliste de taire une information compromettante (la corruption de telle compagnie de chemin fer qui a soudoyé le journal) ou de cesser de relayer les plaintes des citoyens (sur le prix de la viande à Kansas City qui gêne le *Beef Trust*) ; la volte-face de Hearst, impitoyable pendant un temps contre le *gas trust* de Chicago pour finalement demander à ses auteurs d'arrêter les enquêtes (le journal publie alors des publicités pour la compagnie de gaz qui financeront sa carrière politique). Flower, « American Daily Journalism in the Making », p. 487-493.

639 La question de la neutralité ne se pose pas que pour la presse mais aussi pour les ouvrages de référence. Flower s'interroge : peut-on faire confiance au président de la British Electric Traction Company, Emile Garche, pour écrire l'article sur les compagnies d'électricité dans l'*Encyclopedia Britannica* ? Flower, « The London *Times* as a Tool for Public Service Corporations », vol. 29, juin 1903, p. 655-657.

640 Flower, « The Campaign Against the Wholesale Poisoners of a Nation's Food », p. 66-72.

641 William Kittle, « The Making of Public Opinion », *The Arena*, vol. 41, juillet 1909, p. 440.

642 Comme le remarque l'historienne Rebecca Edwards non sans ironie, la critique de l'industrialisation du pays et des milieux d'affaires est devenue une véritable industrie : Flower, ses multiples magazines, sa maison d'édition, ses centaines d'éditoriaux et les milliers d'articles qu'il publie, ne sont qu'une infime partie de cette industrie de la critique. Edwards, *New Spirits*, p. 99.

dissimuler les intérêts des puissants[643]. Cette critique de l'influence des ploutocrates sur la presse s'inscrit dans le mouvement de *muckraking* qui prend son essor au début du XXe siècle. Par exemple, en 1906, Ray Stannard Baker dénonce dans *McClure's* le poids des compagnies de chemin de fer dans la fabrique de l'opinion. En 1910, Edward A. Ross dénonce la manipulation des faits et explique que la popularité des *muckrakers* vient de leur publication d'informations en général tues[644]. La formulation définitive de cette critique sera proposée par Upton Sinclair dans son analyse du journalisme américain en 1919 : *The Brass Check*[645]. Flower pense que ce combat, juste, moral et moderne, va dans le sens de l'histoire et de l'évolution : impossible pour lui alors de penser la divergence d'opinion autrement que comme l'expression d'une corruption et une volonté de tromper les lecteurs. Par conséquent, chacune de ses diatribes contre les puissants ne manque pas d'attaquer leur mainmise sur la presse et leur manipulation de l'information. Flower qualifie la presse qui soutient les industriels de dépravée et de prostituée (« moral harlots »)[646]. La presse se prostitue au sens où elle se déshonore et se laisse acheter pour satisfaire la cupidité et la soif de pouvoir des *corporations*. Dans son imaginaire protestant, le faux non seulement dissimule une réalité viciée mais incarne ce vice, une corruption de la société et de ses membres mais avant tout du sens et de la transparence nécessaire au contrat social. Ce constat rejoint l'imaginaire judiciaire : traditionnellement, dans le système américain, l'expression d'une opinion qui porte atteinte à l'honneur, aussi insultante soit-elle, ne relève pas de la diffamation ; seule la fausse déclaration de faits peut constituer des propos diffamatoires. La question du journalisme est donc celle de la construction démocratique de la vérité.

---

643 « It is under the pleasing plea of the public good and the protection of the people that class interests are seeking advancement, and reaction is everywhere striving to foster prejudice, bigotry and a spirit of narrow conservatism » : Flower, « The Politico-Economic Awakening of the Anglo-Saxon World », p. 362.

644 Cornelius C. Regier, *The Era of the Muckrakers* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1932), p. 172. Ray Stannard Baker, « Railroads on Trial : How Railroads Make Public Opinion » (1906). Edward A. Ross, « The Suppression of Important News » (1910) : le contrôle social ne se dissocie pas chez Ross d'une critique radicale du *statu quo* économique et social.

645 Pour Sinclair, le journalisme est une « institution de classe qui sert les riches et rejette les pauvres ». Son instrumentalisation par les puissants est, comme pour Flower, un menace pour la démocratie : « Journalism is one of the devices whereby industrial autocracy keeps its control over political democracy; it is the day-by-day, between-elections propaganda, whereby the minds of the people are kept in a state of acquiescence, so that when the crisis of an election comes, they go to the polls and cast their ballots for either one of the two candidates of their exploiters ». L'argent est ce qui permet aux *corporations* de contrôler la presse : « The methods by which the "Empire of Business" maintains its control over journalism are four: First, ownership of the papers; second, ownership of the owners; third, advertising subsidies; and fourth, direct bribery. By these methods there exists in America a control of news and of current comment more absolute than any monopoly in any other industry ». Upton Sinclair, *The Brass Check. A Study of American Journalism* (Pasadena, CA : éd. à compte d'auteur, 1919), p. 147, 222, 241

646 Flower, « The Campaign Against the Wholesale Poisoners of a Nation's Food », vol. 36, juillet 1906, p. 66.

Flower dénonce la désinformation des « démagogues », ces « *misrepresentations* » comme il les qualifie qui associent à cette crise de l'information la crise de la représentation politique. À la démocratie directe correspond un journalisme qui débarrasse tout ce qui fausse la perception du réel : les calomnies et les manipulations envers tous les pionniers (Jésus, Paine, Darwin etc.), le réformisme en général et la démocratie directe, le populisme, la municipalisation des services publics ou les réformes vestimentaires en particulier[647]. Flower, régulièrement, s'insurge : ses adversaires ne cherchent pas à contredire les arguments des réformateurs mais les insultent (« epithets » et « abuse » sont les termes les plus récurrents)[648]. Des figures exemplaires ont pu être traînées dans la boue : pour Flower, c'est William J. Bryan, défenseur de la « démocratie jeffersonienne et du républicanisme lincolnien », qui en est la première victime[649]. Autre exemple, parmi d'autres : Frank Parsons, alors professeur au Kansas Agricultural College, est accusé d'être un dangereux anarchiste (il s'avère qu'un homonyme est, effectivement, anarchiste). Dans cette affaire, la presse détourne les propos de Parsons et lui attribue, à tort, des déclarations répréhensibles. « Misrepresentations » et « misquoting » : deux mots récurrents sous la plume de Flower qui dénoncent l'éthique déplorable d'une presse incompétente et diffamatoire (« modern loose reportorial newspaper work »)[650].

Flower passe au crible les pratiques éditoriales de ses confrères. Ce travail réflexif porte en particulier sur l'exactitude des paroles rapportées, l'absence de distance critique, le style et la

---

647 Flower, *Progressive Men*, p. 20-21, 68, 97 (réformisme en général, pionniers) ; « Fashion's Slaves », vol. 4, septembre 1891, p. 404 (réforme vestimentaire) ; « Growth of Sentiment in Favor of Municipal-Ownership », p. 644 ; « In the Mirror of the Present. Municipal-Ownership Victories in the Old World », vol. 32, octobre 1904, p. 429 ; « Municipal and Social Advance in England », vol. 35, mars 1906, p. 321 (municipalisation) ; « Books of the Day. *Songs of the People* by Alliance Publishing Company, Lincoln, Neb. », vol. 6, août 1892, p. xlvii ; « Series on Farmer's Alliance », vol. 5, décembre 1891, p. xlvii (populisme) ; « Direct Legislation in Oregon and the Misrepresentation of the Reactionary Press », p. 80-85 ; « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 318 ; « Democracy and Municipal Government », p. 391 ; « Authoritative Statements as to the Practical Working of Direct-Legislation in Switzerland and America », p. 321 (démocratie directe).

648 Voir, entre autres, « Some Eastern Conservatives who are Championing the Cause of Free Silver », p. 208 et « Municipal Progress in England and America », vol. 25, juin 1901, p. 664 (« epithets ») ; « Books of the Day. *Songs of the People* », p. xlvii (« unmanly abuse ») ; « Notes and Announcements. Farmer's Alliance and Industrial Union », vol. 5, janvier 1892, p.l (« torrent of abuse, ridicule, and contempt »).

649 *Ibid.*, p. 319.

650 Flower, « An Economist with Twentieth Century Ideals », p. 163-164. Dans une lettre à Theodore Schroeder, il lui explique que c'est cette tendance de la presse à sortir des phrases de leur contexte pour discréditer un auteur qui justifie le refus de son manuscrit sur les liens entre religion et sexualité. L'idée que l'obscénité n'existerait que dans l'esprit se prêterait à toutes les déformations possibles : Flower souligne qu'il a déjà connu cela quand il publiait des textes sur les recherches psychiques et que les exemples de William James et Alfred R. Wallace montrent que même les plus grands penseurs ne sont pas à l'abri de la désinformation. C'est plus par stratégie réformatrice (le progrès exige de hiérarchiser les combats) que par autocensure que Flower se retient de publier certains textes. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 16 janvier 1906, Theodore Schroeder Papers, Special Collections Research Center, Southern Illinois University Carbondale.

typographie. La propagande repose sur la reproduction, sans analyse, des paroles des puissants. La presse se fait le relais de slogans creux qui, à force de répétition, s'imposent dans le débat, par exemple elle reprend la communication du président Roosevelt, ses « éléments de langage » dirions-nous aujourd'hui, sur la « prospérité notable » du pays alors que les villes regorgent de miséreux. C'est cette manipulation des mots qui permet de façonner et de tromper l'opinion :

> The catch-phrases invented by the special pleaders for privileged classes and reactionary and un-American ideals are echoed and reechoed by the shallow, superficial and unthinking until they are accepted as truisms, and under their protection predatory wealth, class-interests and reactionary elements advance from one vantage-ground to another[651].

Dans la « falsification industrielle de la désinformation *(manufacture of tainted news)* », les gros titres annoncent des faits qui ne sont que de « fausses impressions » : par exemple, l'échec de la démocratie directe s'affiche en « gros caractères » alors que le texte « en petits caractères » précise qu'il s'agit du refus d'une mesure particulière dans une localité précise et pas d'une opposition universelle au principe[652]. Cette mise en page manipule le lecteur souvent pressé et s'inscrit dans une dérive sensationnaliste : jouer sur les peurs et les préjugés pour discréditer *a priori* ses adversaires politiques[653]. À la fin du XIXe siècle émerge une hiérarchisation des styles journalistiques : les journalistes laissent de côté l'émotion et, pour professionnaliser leur activité, s'emparent des valeurs de la science et érigent la neutralité et la factualité en modèle : il s'agit de donner des faits objectifs pour le débat démocratique. L'essor de l'étiquette « independent » dans les grands quotidiens en est un signe ; la réaction contre les excès, dans le fond et la forme, du *yellow journalism* pendant la guerre hispano-américaine marque l'avènement de cette approche moderne du journalisme et aussi du *muckraking* [654]. Parfois accusés de « sensationnalisme », les *muckrakers* et leurs enquêtes sur les dessous des puissants permettent de satisfaire l'envie de

---

[651] Déjà en 1893, Flower dénonçait la fausse prospérité vantée par la presse à la solde des ploutocrates. Cependant, la situation lui semble plus grave après 1900 car les journaux ne diffusent pas uniquement le message diffus mais prégnant des puissants mais relayent des éléments de langage qui, avec l'habitude, s'immiscent dans l'esprit des lecteurs : les ploutocrates ne cherchent plus à convaincre consciemment mais à agir, *via* la presse, sur la psychologie pour fabriquer, inconsciemment, du consentement. Flower, « Editorials. Are our People Enjoying "Noteworthy Prosperity" ? », vol. 33, février 1905, p. 200 ; « Are We a Prosperous People ? », vol. 7, janvier 1893, p. 197-208.

[652] Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 318.

[653] La question de la couverture sensationnaliste des faits divers l'intéresse moins, bien qu'il s'agisse pour lui d'un autre symptôme de la dérive d'une certaine presse. Par exemple, il puise dans les confessions du journaliste repenti William Salisbury des exemples de réécriture de faits divers : il avoue, « déçu » par exemple par un accident de tramway trop terne ou le meurtre d'un pauvre laideron, broder et inventer une histoire plus vendeuse avec plus de sang ou une protagoniste plus affriolante. Néanmoins, le mensonge comme manière d'envisager le journalisme (« faking : or how the millions are gulled by moderne newspaper stories ») pose des problèmes bien plus graves dès qu'il s'agit de politique. Flower, « American Daily Journalism in the Making », p. 487-493.

[654] Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts" », p. 127. Lyons, *Newspaper Story*, p. 121-122.

sensations fortes de lecteurs qui cherchent à tromper leur ennui fin-de-siècle, tout en ancrant ce vitalisme dans des enquêtes factuelles, sans commune mesure avec les exagérations et les mensonges sans scrupules de la presse de Joseph Pulitzer et William R. Hearst[655]. À l'instar des autres controverses à l'âge du progrès où la science est dorénavant le critère de vérité, Flower et ses adversaires polémiquent dans le même cadre scientifique, avec les mêmes termes mais expriment des valeurs différentes. Ces disputes donnent à voir les tensions qui traversent le journalisme tandis qu'il commence à se professionnaliser et à se penser comme une science et comme une éthique. C'est la question du radicalisme qui sépare les deux camps : là où les critiques de Flower voient dans le radicalisme un sensationnalisme perturbateur pour l'ordre social, le rédacteur en chef de Boston dénonce les conservateurs qui usent du sensationnalisme pour monter l'opinion contre les radicaux et troubler la libre circulation des idées.

Bien que Flower n'ait aucune sympathie pour le mouvement anarchiste (leur violence est rédhibitoire pour lui), il s'insurge contre « l'hystérie collective » à leur encontre. Ce sont les « journaux contrôlés » par les ploutocrates qui attisent cette hystérie. Flower prend l'exemple d'un immigrant juif ukrainien, Lazarus Averbuch, qui se fait froidement abattre par le chef de la police de Chicago le 2 mars 1908. Les gros titres dans la presse imposent le récit du policier : il s'agit d'un complot anarchiste suite à l'interdiction d'un discours d'Emma Goldman. Dans un Chicago encore hanté par le souvenir du massacre de Haymarket Square, l'histoire « enflamme le public ». Les nombreuses incohérences de l'affaire mènent un journal juif, soutenu par la presse socialiste et Jane Addams, à proposer un autre récit : ni anarchiste, ni comploteur, Averbuch aurait été tué par le policier qui paniqua à la vue d'un immigrant socialiste. Personne ne sait le fin mot de l'affaire[656]. Pour Flower, les enseignements à tirer sont clairs : la presse, qui jamais n'a cherché à approfondir l'enquête et à recouper les informations, a joué sur les peurs pour renforcer les « pouvoirs autocratiques » de la police ; elle est instrumentalisée par les élites économiques qui veulent faire taire toute critique de leur pouvoir : il s'agit donc d'une question de liberté d'expression et de censure des discours radicaux (la question du nativisme n'intervient pas dans

---

655 Matthew Schneirov, *The Dream of a New Social Order : Popular Magazines in America, 1893-1914* (New York : Columbia University Press, 1994), p. 129-130. Sur le vitalisme, voir T.J. Jackson Lears, *No Place of Grace : Antimodernism and the Transformation of American Culture 1880-1920* (Chicago : University of Chicago Press, 1994), p. xv, 4-58, 237. Higham, « The Reorientation of American Culture in the 1890s », p. 173-197.

656 En 2008, Aleksandar Hemon écrit un roman sur cette histoire : *The Lazarus Project*. L'avocat et président de la Chicago Jewish Historical Society, Walter Roth, consacre un ouvrage à l'affaire qui reste un mystère à ce jour : Walter Roth et Joe Kraus, *An Accidental Anarchist : How the Killing of a Humble Jewish Immigrant by Chicago's Chief of Police Exposed the Conflict Between Law and Order and Civil Rights in Early 20th Century America* (San Fransisco : Rudi Publishing, 1998), p. 170.

son analyse)[657]. La collusion de la presse et des puissants s'exprime tout particulièrement dans la lutte contre tous les radicalismes. Flower utilise un autre exemple, moins tragique mais encore plus révélateur de la malhonnêteté intellectuelle des journaux : la couverture médiatique du procès du syndicaliste Bill Haywood, accusé de l'assassinat en 1905 de Frank Seunenberg, ancien gouverneur de l'Idaho et opposant à la Western Federation of Miners. Clarence Darrow assurait sa défense et obtint son acquittement. C'est un titre à sensation complètement faux qui suscite l'indignation de Flower en plein milieu du procès. Le *Boston Post* du 25 juillet 1907 rapporte un propos effrayant qu'aurait tenu Darrow : « Hang Haywood and a Million Men Will March in Revenge ». Le corps de l'article propose une citation tout autre : « if the jury should hang Bill Haywood, one million willing hands will seize the banner of liberty by the open grave and bear it on to victory ». Certains lecteurs pressés ne lisent que les titres : la malhonnêteté du procédé ne peut que provoquer une rumeur malsaine qui se répandra dans le public[658].

Pour Flower, l'éthique journalistique implique réflexivité, contextualisation, mise en perspective historique, et un travail patient de recoupement et de vérification des faits et des sources. L'objectivité est garantie par des procédures : la vérité dont elles accouchent ne procède pas d'arguments d'autorité (venant des élites économiques ou politiques) mais de la raison scientifique[659]. Si Flower offre une réflexion sur les pratiques journalistiques des quotidiens qui contredisent leurs prétentions à l'objectivité, ses adversaires ne manquent pas non plus de brandir le même stigmate du « sensationnalisme » à son encontre : c'est lui qui manipule et exagère pour s'attirer des lecteurs. Les journalistes de quotidiens comme de magazines (*The Nation*, *The Dial*) dénoncent le « sensationnalisme hystérique » de sa revue, qu'il s'agisse de ses sujets (histoire de fantômes, complaisance pour les *cranks* eu autres « socialistes ») ou de la forme (les « couleurs forcées » d'un style ampoulé et jargonneux). Le discours médical sur l'hystérie cherche à

---

657 Flower, « In the Mirror of the Present. The Sinister Assault on the Breastworks of Free Government », vol. 39, juin 1908, p. 737-741. Dans ses confessions, le reporter William Salisbury décrit les pratiques sordides et mensongères de sa profession. Dans sa recension de l'ouvrage, Flower prend dans l'ouvrage du journaliste repenti un autre exemple de traitement sensationnaliste du radicalisme : la couverture d'un meeting de l'anarchiste Johann Most. Aussi connu sous le nom de « Dynamost », Most est partisan de la propagande par le fait. Il publie *The Science of Revolutionary Warfare* en 1885 où il recommande le « massacre des ennemis du peuple » et explique comment confectionner des engins explosifs. Salisbury ne daigne pas se rendre à la réunion et invente un discours effrayant où Most s'en prend à « l'univers entier ». En fait, Most ne put se rendre à la réunion mais l'énormité du mensonge n'échauda pas le journaliste. Flower, « American Daily Journalism in the Making », p. 487-493.

658 Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 319.

659 Dewey propose une analyse du sensationnalisme qui théorise les pratiques de Flower. La « sensation » est ce « choc » qui crée de la « discontinuité » et extrait les évènements de leur contexte, le « *nouveau* par excellence ». Seule l'intégration des « nouvelles » dans un réseau de connections et dans une continuité temporelle (« une chaine d'évènements » du passé aux conséquences sociales à venir) permet de donner du sens à l'immédiat. Dewey, *The Public and Its Problems*, p. 139.

décrédibiliser les réformateurs grâce à des stéréotypes de genre, une efféminisation qui rappelle les satires, pendant la présidentielle de 1896, d'un Bryan cycliste en *bloomers*[660]. Flower explique que c'est tout l'ensemble du front progressiste – radicaux et réformateurs – qui se retrouve taxé de « sensationnalisme », en particulier les *muckrakers* :

> Patriotic writers as Rudolph Blankenburg, Lincoln Steffens, David Graham Phillips, Ida Tarbell, Hon. J. Warner Mills, Charles E. Russell, John Brisben Walker, Thomas W. Lawson and Upton Sinclair were denounced as sensation-mongers, as reckless falsifiers and as shameful exaggerators of the facts they portrayed by those who dared not challenge them to prove their charges in the courts[661].

Flower, comme ses adversaires, illustre l'instrumentalisation de la valeur-science dans le domaine journalistique : son envers sensationnaliste qui paralyse, grâce à la peur, la réflexion critique et ouverte, sert à décrédibiliser un adversaire.

La question de l'objectivité et de la manipulation des faits se pose en particulier pour le rôle de l'agence de presse Associated Press car c'est elle qui fournit en matières premières les journaux du pays. Dans une société de masse, les informations deviennent un enjeu économique et politique d'un nouvel ordre, or il s'avère que Associated Press les « empoisonne » à la « source ». L'agence apparaît alors comme le monopole le plus dangereux car il brouille, à la base, le débat démocratique. En manipulant l'opinion, il empêche de voir ce qui se passe vraiment, ce qui court-circuite la dynamique réformatrice (voir comme prélude nécessaire à tout réveil du peuple) ; impossible dans ces conditions de remettre en cause les rapports de domination[662]. C'est

---

[660] L'imaginaire viril façonne aussi les écrits de Flower : la décadence est efféminée et la vertu républicaine masculine. Il s'amuse de la réception « hystérique, sensationnaliste et exagérée » de *Civilization's Inferno* dans la « presse conservatrice ». Comme pour la science et le progrès, ce sont les usages antagonistes d'un discours largement partagé qui produisent de nouvelles distinctions culturelles et donc de nouveaux clivages sociaux. « An Arena for cranks », *The Courier-Journal* (Louisville, KY), 8 octobre 1894, p. 4. « Notes », *The Nation*, vol. 56, 27 avril 1893, p. 313. « Lurid pictures of modern city life », *The Dial*, vol. 15, n° 172, 16 aout 1893, p. 96. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 17 novembre 1894, reel 5, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[661] Les historiens confirment les déclarations de Flower. Par exemple, Ida Tarbell, comme Flower, est accusé de « sensationnalisme » par *The Nation*.. Louis Filler, *The Muckrakers* (Stanford : Stanford University Press, 1993), p. 106. Flower, « The Muck-rake versus the Muck », p. 626-627.

[662] L'image de l'empoisonnement est récurrente : on la retrouve par exemple en juillet 1913 dans un éditorial et un dessin de presse dans *The Masses*. La caricature montre l'Associated Press qui empoisonne une source (les informations) avec des mensonges, des calomnies et des silences coupables. Sinclair consacre aussi plusieurs chapitres à l'Associated Press dans son essai sur le journalisme. Eastman comme Sinclair considèrent, à l'instar de Flower, que l'agence de presse est le « pire monopole » car il permet de faire passer la violence sociale auprès de la population. Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation » p. 318-319. Max Eastman, « The Worst Monopoly », *The Masses*, vol. 4, juillet 1913, p. 6. Art Young, « Poisoned at The Source » (dessin de presse), *The Masses*, vol. 4, juillet 1913, p. 6. Sinclair, *The Brass Check*, p. 165-175.

l'Associated Press qui, déjà en 1894, taisait les victoires populistes pour plaire aux puissants[663]. Dès 1904, elle devient l'objet d'éditoriaux inquiets de la part de Flower : l'agence, selon lui, manipule l'opinion en faveur des élites politiques et économiques. Flower évoque la campagne en Oregon pour discréditer le référendum : la presse diffuse largement la décision en première instance d'un tribunal qui invalide l'amendement sur la démocratie directe mais tait le jugement de la Cour suprême de l'État qui affirme la constitutionnalité de la mesure[664].

Les analyses de Flower sur la fabrique de l'opinion publique par l'Associated Press, de plus en plus récurrentes à partir de 1900, seront reprises, dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine,* dans les articles d'un réformateur du nom de William Kittle entre 1909 et 1910. Réformateur du Wisconsin, secrétaire du Board of Regents of Normal Schools of Wisconsin et soutien de Robert La Follette dans tous ses combats, Kittle propose un regard moins exalté, presque rétrospectif bien qu'*in medias res*, plus « objectif » dans la forme mais tout aussi accusateur que Flower[665]. Il désigne plusieurs responsables : les compagnies ferroviaires, les entreprises privées de services publics (eau, transport etc.) et quelques *corporations* comme Standard Oil et le *Beef Trust*. Ils usent de leurs « ressources financières, politiques et sociales illimitées » pour soudoyer l'Associated Press. En 1900, la Cour suprême de l'Illinois déclare d'ailleurs que l'agence est un monopole mais quelques mois plus tard son homologue du Missouri affirme le contraire. Pour Kittle, bien que l'Associated Press prétende fonctionner comme un coopérative, elle remplit pourtant les quatre conditions d'un monopole (bien qu'il s'agisse d'un monopole atypique car les

---

663 Flower, « Notes and Announcements », vol. 11, décembre 1894, p. lxvi. En 1891, Flower évoque déjà les manipulations de l'informations par l'Associated Press mais la firme n'est que le jouet d'un *trust* plus inquiétant : les chemins de fer : « The same men control the Associated Press. It is simply a "wheel within a wheel" ; so that the news furnished to us in our telegraphic reports from day to day, comes to us through men who have a personal interest in suppressing all facts that would arouse the indignation of the people against them ». En fait, Flower reproduit *in extenso* un passage de la deuxième partie du roman du populiste géorgien Charles C. Post, « Bodies Without Souls », qui présente les faits qui ont nourri son récit : articles de presse, témoignages d'hommes politiques et d'hommes d'affaires, lettres de Collis P. Huntington, un des « Big Four » avec Leland Stanford qui construit le Central Pacific (les lettres sont révélées au public à la suite d'un procès). Post, lui-même, cite un « homme éminent » dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Flower, « Book Chat. *Driven From Sea to Sea* C.C. Post », vol. 4, novembre 1891, p. xxxi.

664 Flower, « Editorial. How the Associated Press Favors Reaction and Privilege in Making Public Opinion », vol. 31, mai 1904, p. 528-530. Dans sa critique de la mainmise des *corporations* sur l'université, Thomas E. Will dénonce le rôle de l'Associated Press : « But more insidious and dangerous still are the attempts to debauch the public conscience with schemes of conquest and plunder and to blind the people to the development actually in progress and to its inevitable effects. To this end the organs of intelligence must be controlled. Most of the great dailies and magazines have been captured. How news is systematically "doctored" or suppressed by the Associated Press monopoly ». Will, « A Menace to Freedom : The College Trust », p. 246.

665 William Kittle, « Robert M. La Follette : A Statesman after the Order of Lincoln », *The Arena*, vol. 35, juin 1906, p. 571-576 ; « Senator Robert La Folette For President », *The Arena*, vol. 38, septembre 1907, p. 237-258 ; *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juillet 1910, « Classes and Privilege », p. 291-301 ; « The Re-Election of Senator Robert M. La Follette », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, janvier 1911, p. 303-311.

biens échangés sont inépuisables) : une direction unique et son organisation « militaire », un accès exclusif à ses membres, un avantage concurrentiel « stratégique » au vu de son poids (combiné à la possibilité de nier unilatéralement l'admission à de nouveaux membres), limitations du marché résultant de la « loi du prix monopolistique ». Les choix de l'Associated Press et son traitement de l'information trahissent leurs conceptions conservatrices : elle tait les victoires du mouvement progressiste (par exemple les succès de Tom Johnson) et propose les informations qui feront augmenter les tirages, au mépris de la mission éducative. Elle se targue de construire une opinion publique raisonnable et sensée (« safe and sane »), ce qui implique que les opinions contraires seraient dangereuses et irrationnelles[666].

Une étude des archives des agences de presse Associated Press (New York), Havas (Paris), Reuters (Londres) et Wolff's (Berlin) corrobore les analyses de Flower ou Kittle. Les reportages factuels reflèteraient bien les opinions des grandes *corporations* :

> If nineteenth-century telegraphic news was indeed « poisoned » at the source, the venom was a subtle one. The four international wire services emerged from, and served, official, journalistic, and business circles, which may have been more similar across frontiers than has yet been recognized. The services shared the same values, pursued the same goals, and relied upon the same sources of intelligence as statesmen, newspapermen, and businessmen. They were often willing to accept subsidies to skew the news in a particular direction. But even without those subsidies, the wire services were predisposed, and perhaps even unconsciously compelled, to color, filter, channel, and dam up news that threatened capitalist or official interest[667].

Il n'y a donc point de complot au sens d'une entente secrète entre les élites économiques et la presse mais des sociabilités, des pratiques et des représentations communes. Dans leur approche utilitariste du progrès, la multiplication des richesses se répercutera dans la société dans son ensemble ; rien ni personne ne doit donc venir entraver cette mécanique du bien. C'est finalement deux visions du monde qui s'opposent, ce qui explique la nécessité pour Flower de construire des institutions alternatives (presse, universités) : la bataille culturelle exige des structures et des communautés nouvelles pour reconstruire des savoirs qui ne sont pas entachés des compromissions avec le pouvoir corrupteur des élites économiques[668]. Il y a dans ces versions

---

666 Kittle, « The Making of Public Opinion », p. 433-450 (il publie en parallèle une version courte dans *LaFollette's Weekly Magazine*, vol. 1, 10 juillet 1909, p. 8-9 ; « The 'Interests' and the Magazines », vol. 2, *The Twentieth Century Magazine,* mai 1910, p.124-128.

667 Alex Nalbach, « "Poisoned at the Source" ? Telegraphic News Services and Big Business in the Nineteenth Century », *Business History Review*, vol. 77, n° 4, hiver 2003, p. 610.

668 La question de la manipulation de l'opinion se retrouve d'ailleurs dans l'article de Thomas E. Will sur le *college trust*. Will, « A Menace to Freedom : The College Trust », p. 246.

alternatives de l'information à l'âge du progrès une incommunicabilité sous les prétentions à l'objectivité car chacun, de part et d'autre, construisent leur savoir social à partir d'un engagement : une vision du monde qui les engage et borne leur vision, l'idéalisme spirituel de Flower ou le développement capitaliste. Le mimétisme dans le traitement de l'information se limite à la forme cependant. Comme ses adversaires, Flower cherche à façonner les représentations de ses lecteurs et, malgré sa volonté d'impartialité, sombre souvent dans le manichéisme et sélectionne tout autant les faits. Sur le fond, en revanche, il ne veut, ni ne peut, imposer sa vision contrairement aux pratiques opaques des manipulateurs de l'opinion. Il veut éduquer le lecteur, créer, en toute transparence, une architecture du choix, présenter les faits au public mais les laisse juger. Pour Flower, l'ingénierie spirituelle suggère sans contraindre, éclaire sans manipuler, influe sans corrompre[669].

Flower milite pour une éthique du journalisme scientifique fondée sur une méthode pour dénoncer les corruptions du sens mais aussi pour inscrire dans une forme idoine l'ouverture d'esprit nécessaire à toute approche moderne. Il cherche à donner une forme scientifique à ses magazines : les symposiums, les bibliographies, le recours à des experts et la présentation de points de vue multiples créent un objet hybride qui mêle la distance de la revue intellectuelle, le radicalisme de la presse anticonformiste, la modernité des magazines populaires et l'ancrage dans l'actualité des quotidiens. Le modèle du procès façonne l'imaginaire de la construction du savoir chez Flower, pour la science mais aussi pour la presse : l'idéal du traitement journalistique équitable entendu comme une « audience *(full and fair hearing)*[670] » où toutes les parties participent, toutes les voix sont bonnes à entendre : les magazines font office de tribunaux où les opinions

---

[669] Kittle opère la même distinction entre la presse fabrique de l'opinion au service des puissants et magazines « progressistes » qui cherchent à éduquer le lecteur et à « former leur opinion » : ils créent une architecture du choix mais n'imposent pas de vision du monde. Kittle inclut *The Arena* dans sa liste des quatre plus grands magazines progressistes en 1909 (avec *Everybody's Magazine*, *American Magazine* et *McClure's*). Puis, en 1912, il revient sur l'influence de *The Twentieth Century Magazine* sous la direction de Flower : pour lui, le magazine se classe troisième en ce qui concerne le nombre d'articles et d'éditoriaux publiés « en faveur du mouvement progressiste ». Kittle dresse le bilan du « mouvement progressiste » dans un des premiers exemples, à notre connaissance, d'article qui prend pour objet un regard rétrospectif sur le développement du progressisme (avec majuscule) comme ensemble cohérent inscrit dans une époque. Cependant, la cohérence ne se situe que dans les principes – la lutte contre le *big business* – et dans l'engouement de l'opinion car, dans la forme, il décrit un mouvement hétéroclite et éclaté : un sentiment né vers 1900 qui se loge dans de nombreux acteurs. Pour lui, « progressive » est synonyme de « reformer », « muckraker », ou « insurgent ». Malgré cette définition extensive, il consacre l'article à l'essor d'un progressisme parlementaire, incarné principalement par Theodore Roosevelt et La Follette puis par Bryan, U'Ren ou Tom Johnson. Kittle, dès lors que Flower démissionne de la rédaction de son *Twentieth Century Magazine* en octobre 1911, écrit ensuite principalement dans *La Follette's Weekly Magazine*. William Kittle, « The Progresisve Movement », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 308-325 ; « Is your Magazine Progressive ? », *LaFollette's Weekly Magazine*, vol. 4, 21 juilet 1912, p. 7.

[670] Flower, « Notes and announcements. Declaration of Intent », vol. 1, avril 1890, p. ii ; « Prospectus for 1894 », vol. 9, décembre 1893, p. lvi ; « Hypnotism and Its Relation to Psychical Research », p. 319.

sont mises en scène et confrontées pour découvrir la vérité. Formes privilégiées de cette méthode pour révéler la vérité, les symposiums, dans les faits, ne correspondent cependant guère aux déclarations de Flower : la plupart de ces tables rondes rassemblent des intellectuels, certes en désaccord, mais de même sensibilité. Les cas où Flower donne la parole à un antagoniste radical restent rares (par exemple, la défense du protectionnisme par Henry Cabot Lodge, la critique de la nationalisation des télégraphes par le ministre des Postes ou de la démocratie directe par un historien de l'époque ou, à l'occasion des élections présidentielles, la présentation par chaque parti de son programme)[671]. Pour les enjeux vitaux, par exemple le bimétallisme ou l'élection présidentielle de 1896, il ne peut y avoir de débat car les questions relèvent de la justice sociale et de la représentation des intérêts du peuple.

La presse se doit d'être impartiale, or la construction de l'objectivité par les procédures, pour les journalistes réformateurs comme pour leurs contradicteurs, entre souvent en conflit avec leur engagement et une lecture partisane des faits[672]. Les usages concurrents du discours sur l'éthique d'un journalisme scientifique creusent le clivage entre une presse radicale en quête d'une répartition plus juste des bienfaits du progrès et une presse en faveur d'une meilleure efficacité du système. Comme pour les autres controverses qui prennent comme autorité la science, l'enjeu devient la séparation du vrai et du faux et le journalisme devient cet immense procès pour confondre les escrocs. Le *muckraking* , en particulier l'ambivalence de son militantisme attaché aux faits, est la forme journalistique idéale d'une pensée judiciaire où ce sont les avocats qui enquêtent et mènent le procès. Pour Flower, il n'y a aucune contradiction entre quête de la vérité, objectivité et prise de position contre l'injustice : le journalisme, comme la peinture réaliste des turpitudes de l'époque, relève à la fois de la méthode scientifique, de la pédagogie morale, de la volonté de plaire par des histoires engageantes (et rentables pour les *muckrakers*) et des révélations sur la société[673]. Les magazines servent d'universités populaires pour le débat public : ils forgent

---

671 Henry Cabot Lodge, « Protection or Free Trade – Which ? », *The Arena*, vol. 4, novembre 1891, p. 652-669. William L. Wilson, « Symposium : Why I Oppose Governmental Control of the Telegraph », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 245-249. Dr. Ellis P. Oberholtzer, « Direct Legislation in America », *The Arena*, vol. 24, novembre 1900, p. 497-505. William M. Springer, « Why the Democrats Should Elect the Next President » ; Thomas E. Watson, « Why the People's Party Should Elect the Next President » ; J. C. Bubbows, « Why the Republicans Should Elect the Next President », », *The Arena*, vol. 6, juillet 1892, p. 193-208.

672 À ce sujet voir l'ouvrage du journalisme Robert Miraldi qui puise dans son expérience et l'histoire pour tenter de comprendre le rôle du journaliste en démocratie et son rapport à l'objectivité. Pour lui, l'engagement prime sur l'objectivité. Robert Miraldi, *Muckraking and Objectivity : Journalism's Colliding Traditions* (New York : Greenwood Press, 1990), p. 41.

673 Filler, *The Muckrakers*, p. 103-104. Cette objectivité sans neutralité est donc au cœur du réalisme idéaliste de Flower que nous avons exploré au chapitre 3. La volonté de plaire et dénoncer explique aussi pourquoi les magazines de Flower mêlent sujets politiques sérieux et récits pour toute la famille.

un lien entre l'ancrage dans l'actualité et la distance que requiert le regard scientifique mais aussi entre le public et les experts ou les intellectuels[674].

En démocratie, sans autorité transcendante – une loi divine ou un souverain absolu – pour clore les débats, c'est le débat public qui tranche. Ses règles reposent sur deux valeurs qui servent de guide pour conduire la discussion, deux méthodes donc : la science et la morale. Comme la science est manipulable, la morale du locuteur, estime Flower, révèle *in fine* la validité d'un écrit : la méthode scientifique et le journalisme d'investigation permettent de mettre à nu les intentions et donc de révéler la vérité d'un journaliste. Ses adversaires préfèrent expliquer que la science qu'il professe n'a pas de valeur ou, dans la cas du journalisme, qu'il ne s'agit que de mots qui ne correspondent pas à ses pratiques qui relèvent du journal à sensation. Réaffirmation de la morale grâce à la science contre mise en exergue des critères de la science comme autorité finale (l'empirisme est la définition même de la science), confiance dans la vérité du cœur contre confiance dans la vérité de la science : les deux inflexions reprennent les motifs des controverses entre progressismes. Moins expert (spécialiste d'une question et de son fonctionnement exhaustif) que conscience qui juge, selon des principes, le sens et les multiples dimensions de la question dans un regard global, l'intellectuel selon Flower est ce journaliste avec ce supplément de science et de morale qui use des outils modernes pour évaluer au mieux les enjeux et offrir un regard critique : il opère un tri dans le déluge d'informations que fournit l'explosion de journaux et d'écrits politiques à l'époque. La réflexivité est donc centrale, d'où l'interrogation constante de Flower sur les pratiques journalistiques et en particulier leur condition de production.

Dans l'imaginaire judiciaire de Flower, à défaut d'arriver à un consensus par le procès fictif du débat public, le seul lieu qui pourra faire émerger la vérité est le tribunal. Flower défend son travail de journaliste et les *muckrakers* avec l'argument suivant : si les révélations n'étaient que des calomnies, alors les puissants les attaqueraient en justice, or, l'absence de réaction prouve la culpabilité car ils savent que l'épreuve du procès les confondra (« Patriotic writers […] were denounced as sensation-mongers […] by those who dared not challenge them to prove their charges in the courts »)[675]. Par exemple, l'homme d'affaires et auteur Thomas W. Lawson, déjà évoqué car il révèle que les *corporations* ont soudoyé le vote ouvrier en 1896 (Flower le range parmi

[674] Dewey explique que les sciences sociales, aussi sophistiquées soient-elles, ne pourront jamais modeler l'opinion du public tant qu'elles restent éloignées du tumulte du quotidien : il faut donc que la science professionnelle ne soit pas séparée du public et des évènements contemporains. Dewey, *The Public and Its Problems*, p. 139. Sur les rapports entre magazines et savoir scientifique élaboré par des experts, voir Radway, « Learned and Literary Print Cutures in the Age of Professionalization and Diversification », p. 208.

[675] Flower, « The Muck-rake versus the Muck », p. 626-627.

les *muckrakers*[676]), dénonce les manigances financières de Standard Oil mais le *trust* ne le poursuit aucunement pour diffamation[677]. Sinclair reprendra cet argumentaire dans *The Brass Check* : il invite l'Associated Press à porter plainte contre lui pour diffamation ; il interprète leur silence comme une preuve de culpabilité[678]. Le refus des journalistes à la solde des puissants de jouer le jeu de la vérité les condamnerait, de fait. Flower et Sinclair renversent cependant la charge de la preuve si bien que la partie adverse ne répond pas. Ils ne voient pas que l'Associated Press ou la presse « dominante », embarquée dans une dynamique de progrès où toute objection qui ne pose pas de réel danger ne compte pas, use de la meilleure arme pour défaire un adversaire dans l'arène du débat public : l'indifférence.

La démocratie, pour Flower, est la discussion qui permet de découvrir la vérité utile pour progresser. Pour Dewey, il s'agirait de produire (et non découvrir) une vérité utile *temporairement* pour avancer. Le champ journalistique est le lieu de ce procès à l'échelle de la société, d'où l'impression d'une guerre de l'imprimé où chaque camp fait l'exégèse des écrits de ses adversaires et cherche à corriger et rectifier les inexactitudes et les falsifications[679]. Flower cite Richard Ely : « we must refute these statements or suffer by them » (Ely s'insurge contre les accusations de « démagogie » à l'encontre des partisans de la municipalisation de la part de l'American Street-Railway Association)[680]. Le rôle du journaliste est de séparer le vrai du faux, de rétablir les faits et de révéler les manipulations qui trompent les lecteurs. Ainsi pourra-t-on, pense-t-il, retrouver la confiance des citoyens et le sens du bien commun. Cet idéal préside, à la même époque, vers 1907, à la construction d'un nouveau journal et Flower, indirectement, y prend part : le récit de cette émergence synthétise l'ensemble des questions soulevées dans le développement qui précède.

Tout commence en 1907 : Flower dénonce l'enquête bâclée et honteuse du *New York World* de Pulitzer (« conscienceless press ») et les calomnies à l'encontre de Mary Baker Eddy qui en ressortent. Le fils de la fondatrice de la Science chrétienne , explique Flower, se ligue avec la presse à sensation et les avocats en quête d'argent et de notoriété pour ternir la réputation de sa mère, prouver son incapacité à gérer son patrimoine et récupérer la tutelle de ses biens. La presse

---

676 *Ibid.*, p. 625.

677 Flower, « In the Mirror of the Present. A Typical Illustration of the Arrogance and Despotism of the Trust-Spirit », vol. 33, avril 1905, p. 321.

678 Sinclair, *The Brass Check*, p. 153, 375-376.

679 À travers ces guerres de l'imprimé se construit, en filigrane, le basculement de « propagande » de sa signification neutre à une acception péjorative : la prise de conscience du pouvoir des mots sur les représentations et la difficile construction d'une information objective (Flower et ses détracteurs ne prennent conscience que de la première partie de ce processus).

680 Flower, « Growth of Sentiment in Favor of Municipal-Ownership », p. 644.

sert ici à influencer le processus judiciaire et donc, pour Flower, dénature l'idée même de justice. Les procédés du journal scandalisent Flower : il publie des lettres intimes (le domaine privé est inviolable pour lui : seul le cadre d'un tribunal autorise une telle révélation) et sort des phrases de leur contexte pour tromper les lecteurs (« a concerted campaign of misrepresentation » : l'enjeu de la construction éthique et scrupuleuse du sens est central)[681]. Flower entreprend de rectifier cette désinformation dans une série d'articles dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine* et dans un ouvrage[682]. Dans sa correspondance avec Eddy, Flower expose sa vision du journalisme : l'exigence d'un devoir moral de vérité ; la nécessité d'un regard extérieur ; la présentation objective des faits ; la dissection des méthodes indignes et leur exhibition au public : au lecteur, ensuite, de se faire son opinion[683].

Eddy confie alors à Flower : « I had never dreamed such unwarranted stuff, such foundless falsehood, could proceed from recognized newspaper men – and this in the very face

---

[681] Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder, with a Survey of the Christian-Science Movement », vol. 37, janvier 1907, p. 47-67 ; « A Further Word on Christian Science. The Most Flagrant Recent Attempt to Prejudice a Case Before It Reaches The Trial Court », vol. 37, mai 1907, p. 535-536.

[682] Flower, « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science Examined in the Light of History and Present-Day Research », vol. 38, octobre 1907, p. 413-414 ; « Christ, the Sick and Modern Christianity », vol. 39, mai 1908, p. 557-564 ; « Christian Science and Organic Disease », vol. 38, novembre 1908, p. 442-453 ; « Medical Explanations of Christian Science Cures Considered in the Light of Typical Cases », vol. 41, juin 1909, p. 330-348 ; « The Master Note in the Message of Christian Science and its Present-day Significance », vol. 41, juillet 1909, p. 452-460 ; « The Founder of Christian Science. Part I. », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 441 ; « The Rise and Onward March of Christian Science », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, juillet 1911, p. 311-312 ; *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent* (Boston : Twentieth Century Company, 1910 [1909]).

[683] Lettres de Flower à Mary Baker Eddy, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Folder 198, 4 janvier 1907 : « I felt indignant at the treatment of a conscienceless press. […] I felt that in the present stage of public opinion, when there was so persistent and determined effort on the part of a large section of the religious and secular press to prejudice the public against any utterances of a Christian Scientist, more could be accomplished by a paper prepared by myself, as an outsider, and exposing the shameless methods employed by the opposition ».

11 janvier 1907 : « I wrote the article because I felt it was just and right to do so, and also because that an editorial denouncement of the reckless newspaper methods, and a fair presentation of what I conceived to be the aim and purpose of Christian Science ».

12 janvier 1907 : « to right a wrong and so far as lay in power correct the injury that might ensure from the brutal, unjust and inexcusable falsity of the persistent attacks of the *New York World* and other enemies of Christian Science . […] « To make people who have been prejudiced gain another and fairer view of Christian Science [and] think for themselves and personally investigate, without taking opinions from other persons ».

25 mai 1907 : « I felt it my duty to call the attention of thoughtful people to this outrage, and thus, in as far as possible, forewarn the thousands of thoughtful people who read the A ag being prejudiced by the sophistry and falsehoods that are disseminated as news ».

22 octobre 1907 : « to present facts that would tend to neutralize the result of the carefully managed campaign of misinformation which had been so industriously carried forward by *The New York World, The Boston Herald* and certain other papers ».

of their positive knowledge of the facts to the contrary[684] ». Cet épisode incitera la fondatrice de la Science chrétienne à créer en 1908 son propre journal, le *Christian Science Monitor*. Elle le pense comme un remède à la presse à sensation : le journal deviendra un modèle de journalisme moderne, mesuré, indépendant et objectif qui présente aux lecteurs des faits qu'il jugera par lui-même. La frontière entre éthique journalistique qui cherche à rectifier les campagnes de désinformation et obsession, quasi totalitaire, de contrôle de la prolifération du sens et de l'image publique s'avère cependant parfois ténue : pas tant dans l'exemple du *Christian Science Monitor* que du Committee on Publication dont la mission est de rectifier les fausses informations sur la Science chrétienne qui circulent dans la sphère publique. Ses archives, gigantesques, montrent que l'Église surveillait tout ce qui était écrit sur elle et répondait à toutes les critiques, corrigeait toutes les erreurs (mêmes dans des textes bienveillants à son encontre) : la volonté de rétablir les faits peut basculer dans une frénésie de contrôle[685]. Malgré son soutien sans faille à Eddy, un article de Flower, inexact sur la doctrine, passe par exemple sous les fourches caudines du Committee on Publication : Flower, Eddy et se collaborateurs échangent de nombreuses lettres où un mot, comme dans un contrat, est l'objet d'âpres discussions[686]. Dogmatisme et journalisme éthique, en continuum dans les pratiques de la Science chrétienne, participent en effet du même imaginaire du contrat. Les obligations ainsi créées permettent de condamner les dérives en les comparant aux termes de l'engagement premier mais elles portent en elles leurs propres excès dès lors qu'une lecture littéraliste de leurs conditions les érige en unique mesure de la valeur : elles se ferment alors aux paroles autres[687].

---

684 Lettre de Mary Baker Eddy à Flower, 10 janvier 1907, Mary Baker Eddy Papers, Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910, Item number V00735.

685 La conjugaison paradoxale de la volonté de contrôle et de l'indépendance laissée au lecteur face aux écrits se retrouve dans les pratiques liturgiques. Il s'exprime à travers la figure du « Lecteur » : le pasteur de la communauté, dans ses services, ne fait que lire la Bible et l'interprétation officielle de Mary Baker Eddy (« la clé des Écritures »). Les commentaires des textes sacrés sont préécrits : la même série de variations revient à intervalles réguliers. En même temps, cette répétition, sans marge de manœuvre, se conjugue à une interprétation spirituelle de la lettre dans l'intériorité de chacun : les prières silencieuses comme appropriation unique et intime se font dans un cadre où l'interprétation des textes est contrôlée et ne laissent pas place à la pluralité des voix.

686 La réaction initiale d'Eddy est violente : « *demolish his stuff* ». Puis, elle conseille à ses collaborateurs de traiter avec égards Flower car, malgré ses errements, il soutient la bonne cause. Lettres de Mary Baker Eddy à Flower, 24 octobre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Item number V04645 ; 10 novembre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Item number L07077. Lettre de Mary Baker Eddy à Alfred Farlow (son secrétaire), 26 ocotbre 1907, Item number L01726. Lettre de Mary Baker Eddy à Archibald McLellan (rédacteur en chef du *Christian Science Sentinel*), 29 ocotbre 1907, Item number L01726. Lettre de A. L. Tomlinson (secrétaire d'Eddy) à Flower, Item number L16997. Lettre de Flower à H. Cornell Wilson, 25 octobre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1880-1910, Folder 198.

687 Cet imaginaire du contrat est au cœur des ambivalences de l'américanisme : à la fois idéalisme qui permet de condamner les puissants qui trahissent le pacte qui forge la communauté (les monopoles par exemple) mais aussi conservatisme qui voit dans les innovations politiques des ajouts superflus, voire dangereux ou subversifs. C'est ce

L'enjeu de l'information n'est pas seulement le partage du vrai et du faux et son cortège de faits tus ou déformés, voire de censure, mais aussi le partage du bien commun entre intérêt particulier et général : qui sert son intérêt et qui œuvre au bien de tous ? Pour Flower, l'engagement pour le bien commun nécessite l'usage des faits objectifs dans un combat moral pour régénérer la culture alors que les *corporations* manipulent l'information pour leurs propres intérêts. De la même manière, les partisans de la prospérité par le haut (hommes d'affaires, McKinley, Taft, et dans une certaine mesure Roosevelt), malgré le cynisme de certains, prétendent défendre le bien commun et se reposer sur des information objectives en accord avec les critères d'un journalisme scientifique. La ligne de partage entre intérêt particulier et général est le cœur de la lutte symbolique entre antimonopolistes et technocrates, idiots et corrompus, sources d'information alternatives délégitimées par une presse corrompue en phase avec le nouvel ordre et la presse « scientifique », produit de ce monde, qui ne leur attribue aucune valeur et aucune compétence[688]. La science politique, face à cet indécidable partage des intérêts, optera pour une vision de la politique où c'est le jeu de ces intérêts, et par leur distribution, qui deviendra l'objet de la réflexion.

À la même époque, vers la fin de la première décennie du nouveau siècle, les questions de contrôle de la presse prennent un tour plus grave puisque, selon Flower et de nombreux progressistes, les grands industriels manœuvrent pour faire taire l'explosion de *muckraking* et donc pour mettre un terme à la vague réformiste. Pour Flower, l'enjeu va plus loin que la désinformation car il s'agit de censure : user de la pression financière pour éliminer les voix dissidentes[689]. Si dans les années 1890, les magazines indépendants paient, littéralement, leurs dénonciations (pertes de publicité, boycott des annonceurs en 1896), à partir de 1907, la confrontation change de nature : plus une guerre d'usure mais une attaque frontale pour faire couler les revues trop critiques. Les magazines populaires, où écrivent les *muckrakers*, et pas seulement les publications marginales comme *The Arena*, deviennent la cible[690]. Avant 1907, la question des « misrepresentations » apparaissait dans chacun des articles de Flower comme une évidence à réitérer mais secondaire par rapport au sujet de l'article (tel ou tel « intérêt » à

---

double visage de l'Amérique qui s'exprime dans la trajectoire de Flower, de l'Évangile social à la paranoïa anticatholique. Kazin, *The Populist Persuasion*, p. 12.

688 Cette lutte pour le partage du bien commun entre intérêt particulier et général sera plus explicite, et aussi plus ambiguë, avec les questions de la santé publique et de l'anticatholicisme.

689 En parallèle, il dénonce les velléités de censure du gouvernement (voir *infra* chapitre 6.VII.B).

690 Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 22 avril 1895, reel 6, The Papers of Henry Demarest Lloyd (microfilm edition). Flower, *Progressive Men*, p. 109. Lettre de Flower à Walter Clark, 17 février 1896, *in* Brooks et Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 1*, p. 281.

combattre) et jamais développé[691]. À partir de 1907, la censure de la presse par les *corporations* devient l'objet d'éditoriaux : l'antimonopolisme devient une lutte, explicite et plus simplement au détour d'un article, contre les monopoles de l'information et leurs pressions sur les conditions matérielles de sa diffusion. La masse d'information, la rapidité de transmission et l'échelle transatlantique des échanges (grâce notamment au développement des télégraphes) avaient conduit à l'industrialisation de l'information ; les *corporations*, dans un deuxième temps, cherchent à dominer la presse, monopoliser l'information et à évincer leurs concurrents, par tous les moyens semble-t-il[692].

La question devient un objet de débat national vers 1907. Le succès du journalisme d'investigation avait multiplié les opportunités : s'était alors enclenché vers 1904 une seconde phase, plus chaotique, où les articles militants cohabitent avec d'autres plus sensationnalistes : les rédacteurs en chef demandent à leur plume d'aller plus loin pour attirer encore plus de lecteurs[693]. Cet engouement inquiète les *trusts*. Flower est l'un des premiers à révéler leurs manigances pour museler les magazines réformateurs, dès 1907[694]. Il y voit la réaction logique de puissants terrifiés par le réveil du peuple aux idées progressistes qu'a permis le *muckraking* [695]. Les pressions sont directes, comme l'explique dans une lettre de 1910 au syndicaliste anarchiste Jo Labadie :

> You would probably scarcely believe the way in which Mr. Brandt was thwarted at every turn after we published the series of papers by Mr. Blankenburg exposing the corruption of Pennsylvania politics and showing how the Pennsylvania Railroad, the Steel interests and the Coal interests had united with the Quay machine to debauch the government and control the state[696].

Rançon du succès ou effet de loupe ? En effet, les pressions des *corporations* pour faire taire la presse anticonformiste étaient une complainte récurrente dans *The Arena*. Cependant, le public des lecteurs n'est plus le même avec le *muckraking* . Ces magazines populaires, à l'image de son lectorat de la classe moyenne, s'étaient en fait emparés des idées radicales de la presse

---

691 Sauf dans l'éditorial de mai 1904 sur l'Associated Press (« How the Associated Press Favors Reaction and Privilege in Making Public Opinion »).

692 Outre la résistance de la presse indépendante, Flower propose, avec la nationalisation des télégraphes, une refonte des infrastructures qui permettent une transmission plus équitable d'informations plus justes (voir *infra* chapitre 6.V.B.2).

693 Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 97.

694 Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 318-319.

695 Flower, « Another Chapter in the Onward March of Privileged Wealth. The Monthly Magazines in the Grip of Privileged Wealth », vol. 41, janvier 1909, p.106 ; « Editorials. The Administration and the Popular Magazines », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, avril 1911, p. 81-82 ; « The Present Political Revolution », p. 165.

696 Lettre de Flower à Joseph A. Labadie, 8 mars 1910, Jo Labadie Papers, 1880-1931, University of Michigan.

anticonformiste des années 1890 et les avaient normalisées : plus acceptés socialement, leurs lecteurs et potentiels défenseurs, affectés par ailleurs dans leur quotidien avec les problèmes de monopole des tramways par exemple, ont plus de marge de manœuvre et de légitimité pour faire entendre leur mécontentement : le traitement que les *corporations* infligent à la presse fait partie de leurs doléances[697]. D'autre part, les pressions touchent à l'existence même des magazines. La corruption de la presse existait avant les années 1910 : c'est l'identité des critiques et la perception de ses lecteurs qui changent ainsi que les menaces directes qui ne consistent plus à influer sur le contenu mais à couler les magazines[698]. Par exemple, en 1911, Standard Oil poursuit *Hampton's* pour diffamation. Les articles faisant état de pressions se multiplient, notamment en janvier 1912 dans *Collier's Weekly*, un des magazines les plus réformateurs[699]. Les *trusts* intentent des procès aux magazines ou, plus souvent, utilisent la pression financière : ils décident de les boycotter en ne leur achetant plus d'espaces publicitaires. En 1914, Charles Edward Russell, qui avait révélé les corruptions et les conditions d'hygiène et de travail épouvantables qui régnaient dans les abattoirs de Chicago (Upton Sinclair s'en inspire pour écrire *The Jungle*), étaye une véritable théorie du complot . C'est avec Sinclair que ce récit de la suppression des périodiques trop radicaux par les *corporations* reçoit sa forme définitive et la plus brillante. Il n'évoque pas *The Arena* mais *The Twentieth Century Magazine* fait partie des victimes de ce rappel à l'ordre[700].

Une conspiration des milieux d'affaires a-t-elle mis un terme au *muckraking* ? Si pour les réformateurs de l'époque cela ne fait aucun doute, les historiens sont plus prudents : Filler apporte une caution universitaire à ce récit ; Regier reconnaît un projet délibéré pour quelques magazines mais attribue la fin de l'âge d'or du *muckraking* au déclin de l'intérêt du public ; Mott met en cause les problèmes financiers et la mauvaise gestion[701]. Parmi les analyses plus récentes, Marcaccio reprend le constat de Mott et Schneirov évoque les rachats par des grands groupes mais aussi des mutations culturelles (essor de la radio, épuisement du filon, puis la Guerre) et les

---

697 Flower confirme cette chronologie : les journaux, souvent anticonformistes (notamment populistes) ou locaux, subirent en premier les attaques des ploutocrates dans les années 1890, puis vinrent les magazines populaires *(muckraking)* après 1900. Lettre de Flower à Caroline M. S. Severance, 9 juillet 1909, Caroline Maria Seymour Severance Papers. The Huntington Library. San Marino, CA.

698 Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 165.

699 Michael D. Marcaccio, « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? A Reexamination », *Historian*, vol. 47, n°1, 1er novembre 1984, p. 58, 66. *Printers' Ink*, premier magazine national spécialisé pour publicitaires, évoque le problème dès 1910 : « Pressure on Uplift Magazines », *Printers' Ink*, vol. 73, 10 novembre 1910, p. 96-97 ; « Wall Street Favors Extinction of Magazines », *Printers' Ink*, vol. 74, 2 mars 1911, p. 6.

700 Sinclair, *The Brass Check*, p. 230.

701 Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 205-213. Frank Luther Mott, *American Journalism. A History of Newspapers in the United States through 250 years, 1690-1940* (New York : Macmillan, 1941), p. 575 ; *A History of American Magazines, Volume IV: 1885-1905* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1957), p. 597. Louis Filler, *The Muckrakers* (Stanford : Stanford University Press, 1993 [1939]), p. 60-61.

réformes du gouvernement Wilson qui rend la question des *trusts* moins prégnante : ainsi, les attentes du public évoluent. Le désintérêt pour le *muckraking* en général s'explique par des problèmes de financement mais aussi par la lassitude des lecteurs avec la prospérité retrouvée, le plus grand activisme des politiques qui s'emparent des problèmes ou bien la désillusion des réformateurs à cause de l'exploitation commerciale de leurs investigations. Après la Panique de 1907 et les différentes réformes, la question des *trusts* devient de moins en moins politique et morale : les solutions techniques prennent le pas. Enfin, le virage patriotique avec la Première Guerre mondiale (certains *muckrakers*, Samuel Hopkins Adams, Ray Stannard Baker, Ida Tarbell, participent au Committee on Public Information), puis réactionnaire suite à la Révolution russe ne laissent que peu de place à un journalisme critique et conduisent probablement Sinclair, en 1919, à se pencher, amer, sur la question du rôle des grands industriels dans la fin du *muckraking*[702]. Enfin, comme pour l'Associated Press, il n'y a pas de complot au sens de projet délibéré et secret pour faire taire les dissidents mais une vision du monde et des sociabilités qui a pu pousser certains hommes d'affaires, de leur propre chef, à couler un magazine pour l'exemple. Une analyse récente de la question d'un boycott des annonceurs conclut sur l'absence d'une volonté collective de punir les *muckrakers*, ce qui n'empêche pas des représailles à l'égard d'un magazine[703]. Inquiétudes fondées ou non, la question des pressions des *trusts* sur les magazines (manipulations de l'information, instrumentalisation de la presse pour des raisons commerciales) est assez sensible pour pousser les politiques à légiférer en 1912. Le Newspaper Publicity Act

---

[702] Marcaccio, « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? », p. 58-71. Schneirov, *The Dream of a New Social Order*, p. 252-255.

[703] Une étude récente compare de manière systématique magazines impliqués ou non dans la vague réformatrice afin d'évaluer l'influence des annonceurs dans la disparition du *muckraking* . Leur conclusion reste prudente : « Although our results reveal no significant evidence of an advertising boycott, we cannot rule out a boycott definitively. Our tests provide numerous opportunities for evidence of a boycott to emerge in the long run or short run, by affecting the quantity of advertising or circulation or the rate of failure. Yet these do not exhaust the possible ways a boycott might manifest itself. A boycott, for instance, might punish magazines by effectively lowering advertising rates, but not enough to induce failure or significantly impair circulation. Furthermore, our tests are based on correlations across magazines, and so have little power to detect a boycott that targets just a single magazine. But advertisers may well have deterred muckraking by severely punishing a single magazine, thereby setting an example *pour encourager les autres*. For these and other reasons, the absence of a boycott can never be proven. But at the same time, the available evidence provides little reason to believe that a boycott did occur. The case for a Progressive Era boycott cannot rest merely on hearsay and unsubstantiated allegations; it requires tangible evidence ». L'embarras de ces chercheurs est caractéristique de quiconque s'attaque aux théories du complot , comme nous l'avons vu au sujet du « Crime de 1873 » : comme dans une investigation, des indices existent mais ne concordent pas nécessairement. Comment faire l'histoire de ce qui est, par définition, caché ? L'historien, comme le *muckraker*, doit naviguer entre les mêmes Charybdes et Scyllas : sursignifiance aveuglante pour ceux qui veulent voir un dessein caché dans chaque détail et pour qui l'absence de preuve est une preuve supplémentaire car, par définition, les complotistes effacent leurs traces ; insignifiance pour ceux qui veulent absoudre les *trusts* de toute responsabilité ou tout du moins les disculper au bénéfice du doute. Marc Poitras et Daniel Sutter, « Advertiser Pressure and Control of the News : The Decline of Muckraking Revisited », *Journal Of Economic Behavior And Organization*, vol. 72, n° 3, décembre 2009, p. 958.

impose aux quotidiens et aux magazines de publier les noms des propriétaires et actionnaires : il s'agit de répondre aux craintes d'un mainmise, en coulisse, de certaines publications par des intérêts privés qui les utiliseraient pour influencer l'opinion publique[704].

C'est dans ce contexte que se pose la question de la fin de *The Arena* en 1909. Elle semblerait avoir été précipitée par l'American News Company, entreprise qui exerce un « quasi monopole » sur la distribution des magazines[705]. C'est ce que prétend Neith Boyce, écrivaine et rédactrice adjointe de *The Arena* dans les années 1890 : elle fait de la revue la première victime de l'American News Company parmi les « magazines radicaux »[706]. Filler partage cette analyse. La décision de ne pas reprendre les invendus aurait condamné la revue : fatale pour un magazine car les kiosquiers sont réticents à proposer un périodique qui, s'il ne trouve pas preneur, leur resterait sur les bras ; elle les force, ainsi que les lecteurs, à commander à l'avance le nombre d'exemplaires désirés. Conséquence : le tirage s'effondre. Filler mentionne aussi un boycott des annonceurs[707]. L'analyse des livres de compte et les témoignages de l'époque donnent une autre image, moins romantique et conspirationniste : elle explique la faillite par une situation financière extrêmement fragile en 1904 quand l'éditeur Albert Brandt rachète le magazine. Brandt et Flower ne pourront compenser ce départ difficile, à cause principalement de tirages faibles (environ 10 000 exemplaires, ou moins, à une époque où le chiffre atteignait 50 000 pour la majorité des magazines similaires à *The Arena*). Brandt explique ces mauvaises ventes par une approche trop universitaire – Flower dirait trop radicale – pour être populaire et par les soucis personnels de Flower qui l'empêchent de donner la pleine mesure de son sens journalistique. Brandt puis *The Arena* se dirigent inexorablement vers la liquidation judiciaire qui advient en 1909. Flower, jamais en reste pour accuser les *corporations*, va dans le même sens dans sa correspondance : l'American News Company n'apparaît pas comme une « pieuvre » mais en vient à refuser de reprendre les invendus à cause de la gestion calamiteuse de Brandt dans les deux dernières années, notamment

---

704 Richard B. Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », *Business History Review*, vol. 64, automne 1990, p. 481-482.

705 Une de ses filiales, l'Union News Company, est l'un des plus grands revendeurs de magazine. Les relations avec les magazines avaient déjà connu des moments tension, en témoigne le bras de fer avec *Munsey's* en 1893 quand il décide de baisser le prix de ses magazines à 10 cents (l'American News Company se voit obligée de reconnaître sa défaite). En 1952, la division antitrust du ministère de la Justice engagera des poursuites contre ce géant de la distribution et gagnera la procédure. Theodore Peterson, *Magazines in the Twentieth Century* (Urbana : University of Illinois Press, 1956), p. 9, 91-92. Regier, *The Era of the Muckrakers*, p. 14.

706 Neith Boyce, Carol DeBoer-Langworthy (éd.), *The Modern World of Neith Boyce : Autobiography and Diaries* (Albuquerque : University of New Mexico Press, 2003), p. 123.

707 Filler, *The Muckrakers*, p. 631.

les nombreux retards de publication[708]. Flower essaiera bien d'exhorter les lecteurs à précommander et leur fournira des listes de revendeurs dans diverses villes mais la magazine s'effondre[709]. Le conflit s'envenime entre les deux hommes : Flower, sans salaire ni réponse de Brandt à ses nombreux courriers, se sent méprisé et abandonné alors que Brandt, indigné quand il apprend que Flower cherche à créer un nouveau magazine avec leurs mécènes actuels (alors que *The Arena* continue d'être publié), se sépare froidement de son rédacteur en chef[710]. Les mêmes problèmes financiers et les piètres talents commerciaux de Flower condamnent par la suite *The Twentieth Century Magazine*[711]. En 1911, Flower reconnaît démissionner de sa direction à cause des problèmes du sous-financement chronique du magazine, notamment car des capitaux promis ne se sont jamais matérialisés ; les abonnements et les ventes en kiosques, encourageantes, ne suffisent pas à couvrir les frais[712].

Les progrès de la presse, grâce à une nouvelle éthique scientifique, doivent permettre d'éduquer le lecteur. Renversons la perspective : l'image du lecteur dans les écrits de Flower permet de comprendre les finalités normatives de ce réformisme journalistique. Flower imagine

---

[708] Flower ne décrit jamais l'American News Company comme un *trust*. En 1891, Flower décrit l'entreprise comme une victime de la tartufferie de Comstock et de ses sbires qui arrêtent son président car il vend Tolstoï et Balzac. Alors que le *muckraking* est au faîte de son succès, il dénonce aussi les pressions de Standard Oil sur l'American News Company afin d'empêcher la vente des magazines *Everybody's* où Thomas W. Lawson publie ses révélations sur la finance (c'est dans un de ses articles sur la manipulation de la Bourse et les assurances qu'il aurait popularisé le terme « Système », avec majuscule et guillemets, pour parler de « l'ensemble social, l'armature économique, politique, morale, idéologique d'une société considérée comme un ensemble social rigide et contraignant » (CNTRL), une sorte de synonyme de la « pieuvre » en plus diffus, indifférent et mécanique). En revanche, quand Flower dirigera *The Menace,* il dénoncera la censure de l'American News Company qui veut stopper la vente du journal. Il la comparera à « l'esprit de l'index », sous entendu l'*index librorum prohibitorum* de l'Église catholique. Flower, « Editorial Notes. Pharisaim in Public Life », vol. 4, novembre 1891, p. 755 ; « A Typical Illustration of the Arrogance and Despotism of the Trust-Spirit », p. 321 ; « How Rome Prostitutes Government », *The Menace,* 8 avril 1916, p. 2. Thomas W. Lawson, « Frenzied Finance (The Story of Amalgamated) », *Everybody's*, 1904 et « Lawson and His Critics », *Everybody's*, 1905, *in* Arthur et Lila Shaffer Weinberg, *The Muckrakers* (Urbana : University of Illinois Press, 2001), p. 261-297.

[709] « The Arena on the News-stands », vol. 38, août 1907, p. 224 et vol. 38, décembre 1907, appendice, non paginé.

[710] Dans une lettre à la suffragette Caroline Severance, Flower affirme que les statuts de la maison mère de son nouveau magazine, The Twentieth Century Company, sont déjà enregistrés auprès des autorités en juillet 1909 alors que *The Arena* est encore publié (le dernier numéro date d'août 1909). Sur le déclin et la faillite de *The Arena*, voir : Lettre de Flower à John R. Haynes, 10 juin 1909, John Randolph Haynes Papers. Lettres de Flower à Edwin Markham, 28 et 30 avril 1909, Edwin Markham Archive, Horrmann Library. Wagner College. Staten Island, New York 10301. Lettre de Flower à Mary Baker Eddy, 30 décembre 1907, Mary Baker Eddy Papers, Lettre de Maurice F. Brandt à Howard F. Cline, 30 mai 1939, Howard Francis Cline Papers. Lettre de Flower à Caroline M. S. Severance, 9 juillet 1909, Caroline Maria Seymour Severance Papers. Marcaccio, « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? », p. 61, 66. Peter Neil Barry, *The Decline of Muckraking : A View from the Magazines*, Thèse de doctorat, Wayne State University, Détroit, 1973, p. 332-334.

[711] Marcaccio, « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? », p. 66. Barry, *The Decline of Muckraking*, p. 332-334.

[712] Lettre de Flower à Edwin Markham, 17 octobre 1911, Edwin Markham Archive. Flower, « A Letter from Mr. Flower », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, novembre 1911, p. 11.

un lecteur moderne, pressé, distrait, accablé de travail, qui n'a que le temps de parcourir rapidement la presse le matin ou dans les transports en commun. Souvent, il ne lit que les gros titres, ce qui explique pourquoi il se fait duper par les « sophismes » de la presse dominante[713]. Dans les écrits de Flower, le lecteur est à l'image du citoyen : victime de manipulations par les grands organes de presse instrumentalisés par les *corporations* (comme le montrent les expressions récurrentes qui le décrivent : « to poison the minds of the general reader », « to confuse readers », « appeal to passions »[714]), souvent indifférent et léthargique, mais l'agent, en puissance, du changement social : une fois sa conscience réveillée et sa raison éclairée, il s'avère déterminant pour changer le monde. En miroir, dans une logique radicale du tout ou rien, Flower évoque des lecteurs réformateurs, au sens où ils se hissent au niveau de l'avant-garde : « conscience-guided and thoughtful readers », « broad-minded readers »[715]. Le peuple, en somme, est un public de lecteurs : des lecteurs qui restent génériques, des citoyens d'un pays intégré à l'échelle nationale, sans détermination partisane, géographique, socioprofessionnelle, religieuse, générationnelle, genrée ou ethnique, et interpellés directement. Flower installe en effet une connivence avec son lecteur : le journaliste le conseille comme un ami et le réseau ainsi tissé s'apparente à une grande famille[716]. Comme le peuple, les lecteurs restent cependant cantonnés aux canons de la classe moyenne blanche (voir chapitre 5).

Pour Flower, les magazines doivent construire une pédagogie de la lecture : lire la presse pour Flower, c'est aussi apprendre à lire la presse, à déchiffrer les manipulations, diffuser des stratégies d'interprétation et expliquer ce qu'un journal ou un magazine doit être et doit faire, d'où les nombreux articles critiques sur les pratiques de ses confrères, en particulier à partir de

---

713 Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 319 ; « Publishers' Notes », p. i ; « Notes and Announcements », p. xxviii. Kittle dresse le même portrait. William Kittle, « The Making of Public Opinion », *The Arena*, vol. 41, juillet 1909, p. 450.

714 Flower cite Tocqueville : « The characteristics of the American journalist consist in an open and coarse appeal to the passions of his readers » (« L'esprit du journaliste, en Amérique, est de s'attaquer grossièrement, sans apprêt et sans art, aux passions de ceux auxquels il s'adresse »). Flower, « How the Reactionary Daily Press Poisons the Public Mind by Deliberate Misrepresentation », p. 318 ; « In the Mirror of the Present. The Battle for Free Speech : An Issue Vital to the Life of the Republic », vol. 40, octobre 1908, p. 344 ; « Freedom of the Press as Viewed by Mr. Roosevelt and by Jefferson and De Tocqueville », vol. 41, février 1909, p. 218. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2*, p. 23-24.

715 Flower, « Publishers' Department. The Arena for the ensuing year », vol. 2, novembre 1890, p. xxi (« broad-minded readers of *The Arena* can accept radical views on religion ») ; « The Republic's Peril Through the Indifferent Citizen », p. 74 ; « Editorials. The New Orleans Arena Club 's Splendid Record and Latest Achievement », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, septembre 1910, p. 556.

716 L'épigraphe de ses mémoires rend hommage à cette grande famille : « To the old Arena Family—the contributors who gave the magazine an international standing among the world's great reviews of opinion ». Flower, *Progressive Men*, p. 5.

1907 au moment où les attaques contre la liberté de la presse semblent se concentrer[717]. Il est difficile d'évaluer l'appropriation par les lecteurs de cette éducation faute de sources, par exemple des journaux intimes de lecteur lambda, *marginalia* dans les exemplaires de ses magazines ou une correspondance entre Flower et son lectorat (les exemples qu'il publie, tous élogieux, sont sélectionnés par ses soins et reflètent davantage l'image idéalisée qu'il se fait de son travail)[718]. L'objet magazine, ses dispositifs typographiques et textuels, invite à une lecture militante *et* scientifique : la pluralité des lectures et des pratiques n'empêche pas l'orientation militante mais la permet, tout comme, pour les journalistes réformateurs, la confrontation des points de vue et

---

[717] David Paul Nord, « Reading the Newspaper : Strategies and Politics of Reader Response, Chicago 1912-17 », *in Communities of Journalism : A History of American Newspapers and Their Readers* (Urbana et Chicago : University of Illinois Press, 2001), p. 269-270.

[718] Flower, « Notes and Announcements », vol. 7, janvier 1893, p.xxix. Il est donc impossible ici d'entreprendre le travail de Coffman ou de Nord par exemple qui analysent la correspondance entre lecteurs et rédacteurs en chef pour comprendre la réception et l'appropriation du contenu du magazine ou du journal (pour la première, le *Christian Century* de Charles C. Morrison et, pour le second, le *Chicago Tribune* et le *Chicago Herald* de James Keeley). Plus largement, l'analyse de l'appropriation des journaux et magazines est plus délicate que celle des livres. En effet, la presse est, par nature, éphémère et tellement ordinaire qu'on ne la remarque pas et qu'elle laisse peu de traces dans les annales ; or, c'est cette banalité qui la rend si utile pour reconstruire l'histoire sociale d'une période (Nord). Dans un ouvrage collectif dirigé par Roger Chartier, Robert Darnton et Pierre Bourdieu mettent en garde contre le risque d'anachronisme et de projection de nos présupposés normatifs sur le passé : pour comprendre comment on lisait journaux à une époque révolue, il faut donc reconstruire son univers mental. L'approche adoptée ici s'inspire de ce conseil. Les traces des pratiques de lecture sont inscrites, indirectement, dans la « mise en imprimé » (l'objet même donne à voir la construction de pratiques de lecture) et révélées dans leur « finalité normative » par leurs « mises en scène » (l'image des lecteurs et les contraintes textuelles). Ces pratiques de lecture soumettent le lecteur à des contraintes qui cherchent à fixer une signification mais cette soumission n'est jamais absolue : « Contre une vision trop simple qui suppose l'asservissement du lecteur aux messages inculqués, il faut rappeler que la réception est création, et la consommation production. Mais, contre la perspective inverse, qui postule l'absolue liberté des individus et la force des imaginations sans limites, il faut rappeler que toute création, toute appropriation est enserrée dans des conditions de possibilité historiquement variables et socialement inégales. De ce double constat découle le projet fondamental qui entend repérer comment, dans des contextes divers et pour des pratiques différentes, s'établit le croisement paradoxal entre contraintes débordées et libertés bridées » (Chartier). Le contexte ici est le journalisme réformateur : s'il est difficile, faute de sources, de repérer les éventuelles transgressions des contraintes par les lecteurs, l'analyse des processus pour discipliner la lecture par Flower renseigne sur sa vision du journalisme. David Nord applique à la presse les réflexions issues de l'histoire du livre. Pour Nord, le lecteur de journal ou de magazine est un lecteur extrêmement actif et extrêmement passif, selon le contexte et l'échelle, individuelle ou sociale : soumis aux contraintes sociales mais capable de créer sa propre réponse (on retrouve ici les réflexions de Rancière sur l'émancipation et la rupture des déterminismes sociaux, voir l'introduction générale). Nord arrive à trois conclusions sur la lecture de la presse à l'époque : les conventions textuelles, par des signaux *(cuing)* et une mise en relations des informations *(linking)*, orientent la réception des lecteurs ; la nouvelle éthique de l'objectivité rencontre des résistances parmi les lecteurs ; l'appropriation du sens repose sur des « stratégies d'interprétation » diffusées dans et par des « communautés d'interprétation » (il reprend le concept de Stanley Fish), si bien que la réception est souvent davantage déterminée par des éléments sociaux extratextuels, des conventions et des normes dispensées par des organisations politiques. Elesha Coffman, « The Measure of a Magazine : Assessing the Influence of *The Christian Century* », *Religion and American Culture : A Journal of Interpretation*, vol. 22, n° 1, hiver 2012, p. 53-82. Nord, « Reading the Newspaper », p. 247-248, 269. Roger Chartier (éd.), *Pratiques de la lecture* (Marseille : Rivages, 1985), p. 126, 218. Roger Chartier, *Culture écrite et société*, p. 150-151 ; « Histoire, littérature et pratiques. Entre contraintes transgressées et libertés bridées », *Le Débat*, janvier-février 1999, vol. 1, n° 103, p. 168.

l'objectivité permettent de guider l'engagement moral. Flower réunit en une figure l'ambivalente évolution du journalisme, à la fois la multiplication des périodiques radicaux et engagés et la construction d'une éthique d'objectivité dans la presse respectable. En filigrane de cette lecture ouverte une question de principe (l'hospitalité intellectuelle) mais aussi la conviction idéaliste que cette recherche individuelle de la vérité rejoindra, à terme, les causes qu'il défend puisqu'elles sont justes. Enfin, Flower croit dans l'efficacité de sa pédagogie réformiste et dans le sens commun : il fait voir le monde à ses lecteurs qui, à mois d'être corrompus, s'engageront. Flower n'imagine donc pas son lectorat uniquement dans une relation de maître à élève (où, à la fin de son apprentissage, l'élève dépassera le maître et changera le monde) mais selon une logique morale qui exclut les lecteurs imperméables au pouvoir des mots.

La pluralité des lectures permet la confrontation des opinions : elle relève donc pour Flower de la méthode scientifique et démocratique pour présenter objectivement les faits et pour prospecter et, *in fine*, découvrir la vérité. Cette diversité est inscrite dans la matérialité même des magazines : mensuels à l'allure universitaire à consulter chez soi ou dans l'espace public, pour approfondir les sujets du moment ou pour le plaisir et l'instruction de la famille grâce à la fiction ; recueils d'articles en format de poche pour une lecture buissonnière, dans les transports en commun par exemple ; brochures achetées en lot et à distribuer, donc conçues pour l'action militante ; volumes reliés à conserver pour de futures références (ils n'incluent pas la partie « notes and comments » des magazines, c'est-à-dire les commentaires de Flower en tant que rédacteur en chef : seul est préservé le savoir « pur », détaché des questions éditoriales du moment ; un index est d'ailleurs rajouté pour permettre un accès rapide aux articles par sujet ou auteur)[719]. Éclectisme et butinage semblent caractériser les pratiques des lecteurs de *The Arena*. Flower les décrit comme avides, agiles, impatients, parcourant les articles entre deux occupations ou déplacements[720]. Dans la dispersion des usages qu'accompagne l'accès au plus grand nombre de la compétence de lecture, un nouveau rapport au temps accompagne l'essor des magazines : ni étude approfondie, patiente et silencieuse, dans le clos privé de la bibliothèque ou du domicile, ni

[719] Flower, « Publishers' Notes », p. i ; « Notes and Announcements », vol. 5, janvier 1892, p. xlvii. Dans une lettre à Henry D. Lloyd, en pleine campagne populiste et bimétalliste, il souligne la nécessité de proposer à la fois des magazines qui analysent l'actualité avec distance et des quotidiens indépendants, davantage en prise avec l'actualité : ils remplaceraient les journaux vendus aux millionnaires, inspireraient confiance aux producteurs du pays et leur proposeraient des informations objectives (que, par les suite, les magazines analyseraient) ainsi que des contenus pour toute la famille. Le projet ne vit jamais le jour mais témoigne de la volonté de Flower de diversifier les supports afin de mettre à disposition des lecteurs différents objets pour différents usages. Lettre de Flower à Henry D. Lloyd, 21 octobre 1894, reel 5, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

[720] Flower refuse certains manuscrits car trop longs pour la patience du lecteur moderne. Flower, « Publishers' Notes », p. i ; « J. Campbell Cory : Cartoonist », vol. 35, janvier 1906, p. 50. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 27 juin 1906, Theodore Schroeder Papers.

lecture intensive héritée de la lecture dévotionnelle, ni lecture extensive où le lecteur consomme avec avidité le format court et éphémère des journaux et de ses feuilletons, les magazines imaginent une lecture rapide mais sérieuse[721]. Cette avidité pour des connaissances exactes adapte une pratique héritée de la presse quotidienne au savoir scientifique : la possibilité de lire par intermittences, peu importe le lieu, dans son bureau ou au milieu de la foule, sans sacrifier à l'exigence intellectuelle ni à la possibilité, entre deux plongées dans les sujets du moment, de se divertir grâce à la fiction (divertissement qui se conjugue à la visée réformiste : les romans réalistes qu'il publie en feuilleton ont une visée didactique).

La lecture des magazines s'apparente à une consommation avide de savoir, une accumulation de lectures multiples et non exclusives. Par exemple, l'analyse des habitudes d'emprunt à la bibliothèque municipale de Muncie (Indiana), montre un éclectisme dans l'usage : tous ceux qui empruntent *The Arena* empruntent aussi d'autres magazines plus connus comme *The Century, Harper's*, *The Atlantic Monthly,* ou *The Forum*. C'est une façon de lire et un idéal de savoir que consomment les lecteurs plus que le contenu. *The Arena* n'est pas une lecture alternative au sens où elle invaliderait toutes les autres mais une lecture supplémentaire : elle s'inscrit dans ce nouveau mode d'appropriation, plus mobile et plus individuel, du savoir. Les nuances entre les différents contenus des magazines, plus ou mois radicaux, permettent au lecteur de faire son éducation politique. Les pratiques construisent donc la même architecture du choix, par la confrontation des points de vue, que Flower inscrit dans la ligne éditoriale de ses magazines[722]. Il s'agit de proposer aux lecteurs un espace divers où peut s'élaborer un savoir alternatif : les processus de commentaires, citations, de renvois, voire de reproductions d'un périodique à l'autre participent de cette construction en bien collectif de connaissances comme agrégation d'idées parfois contradictoires. Ce savoir est diffusé dans de multiples objets indépendants mais les dépassent car les imprimés sont mis en réseau entre eux. À la lecture individuelle de *The Arena* (contrainte par les éventuelles difficultés financières qui empêchent de lire un magazine qui reste cher par rapport à ses concurrents) se greffent d'autres pratiques qui permettent un accès plus large, commun, à ce bien collectif : emprunt dans les bibliothèques ; abonnement par des clubs, partis et associations (par exemple les Farmers' Alliances le prennent en charge pour que même les plus pauvres puissent lire *The Arena*[723]) ou par la pratique de circulation des écrits hors du circuit marchand (un abonnement touchait en moyenne quatre

---

[721] Pour un historique des pratiques de lecture, voir l'introduction de Guglielmo Cavallo et Roger Chartier de l'ouvrage collectif *Histoire de la lecture dans le monde occidental* (Paris : Seuil, 2001 [1997]), p. 7-49.

[722] *What Middletown Read*, Ball State University, consulté le 10 août 2014. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/.

[723] Renouvellement d'abonnement à *The Arena* et reçu pour l'achat de livres à The Arena Publishing Company, 31 juillet 1894, *Nebraska Farmers' Alliance Papers*, microfilm ZT-691, reel 1-998, New York Public Library.

lecteurs) : la démocratisation et la communautarisation de l'accès à ce savoir doit permettre une appropriation individuelle et le réveil du citoyen indépendant, un savoir construit socialement donc mais dont la finalité reste individuelle. C'est dans ce sens que l'on peut comprendre la conjonction entre la multiplicité des lectures particulières et le sentiment de fidélité à un esprit de groupe, une famille de lecteurs : la mise en réseau des intellectuels, en somme, suppose la mise en réseau de son public de lecteurs[724]. Comme ses amis réformateurs, les lecteurs suivent Flower dans toutes ses nouvelles entreprises journalistiques. Recruté par Charles Kerr en 1897, le tirage de *The New Time* double alors que celui de *The Arena* chute[725]. En 1915, alors qu'il s'apprête à lancer un nouveau magazine (finalement mort-né), *The New Arena,* il sait pouvoir compter sur les anciens abonnées de *The Arena* et de *The Twentieth Century Magazine* pour l'aider à se lancer : 300 fidèles auraient déjà payé d'avance leur abonnement selon ses dires. Il en est d'autant plus sûr que c'est ce qui s'est passé dans tous les cas précédents où il a changé de magazine[726].

Les pratiques de lecture, multiples et fragmentées, portent en elles un idéal commun : un savoir exact, produit scientifiquement, mobilisable à tout moment, qui sert de référence dans le débat public. C'est l'idéal d'une encyclopédie moderne, en prise avec l'actualité et facilement transportable, qui traverse les différentes formes que prennent ses écrits. Les usages priment sur les formes, ou plutôt celles-ci s'adaptent au désir de pouvoir se référer, à tout moment et en n'importe quelle circonstance, y compris hors des lieux traditionnels de savoir (bibliothèque, université), à une source encyclopédique fiable et en phase avec l'époque. Les magazines diffusent de nouvelles valeurs pour l'imprimé : la disponibilité et son adéquation au moment et au lieu dans un mode de vie de plus en plus en mouvement (le magazine comme encyclopédie accessible et portative, format de poche pour une mobilité encore plus grande, volumes reliés pour créer une bibliothèque du temps présent). Les magazines servent de prolongement naturel

---

[724] La presse de l'époque souligne la fidélité de ses lecteurs (« devoted constituency of readers »). Flower, dans l'épigraphe de ses mémoires, évoque cette grande famille. Cline parle aussi de « loyauté » pour *The Arena* comme pour *The New Time.* Article sans titre, *The Waterloo Press* (Waterloo, IN), 7 novembre 1895, p. 3. Flower, *Progressive Men*, p. 5 Howard Francis Cline, *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine*, mémoire de licence (senior honors thesis), Harvard, 1939, Harvard University Archives, p. 83-84, 98, 106.

[725] Voir annexe 5.3. Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 124, 128. Pour le *Boston Globe*, *The Arena* ne peut que périr sans son rédacteur en chef historique. La lettre d'un lecteur d'Olalla dans l'État de Washington illustre cette fidélité : « I am a great admirer of your work and have always responded to your calls. I read *The Arena* regularly so long as it was under your control and sent in numerous subscribers. I switched to *The New Time* when you took editorial charge, and sent in over 50 subscribers. I shall now work to assist you in building up *THE COMING AGE*. I fully agree with your utterances in the prospectus and likewise those of Mrs. Reifsnider. I believe you have hit upon the best plan for conducting a magazine ever devised. You cover the field I esteem most essential in building character and enlarging the views of the people. No true or lasting reforms can come save by the uplifting of the individual. A government can rise no higher than its source. Arouse the good within the individual and above all create a pure home ». « Ceases Publication », *The Boston Globe*, 24 septembre 1898, p. 2. *The Coming Age,* vol. 1, janvier 1899, p. 122.

[726] Lettre de Flower à Edwin Markham, 18 mars 1915, Edwin Markham Archive.

aux institutions alternatives du savoir, en marges de l'université, que Flower fonde ou soutient (associations, groupes de pression, universités populaires). Flower, dans une de ses publicités, offre une définition claire de son magazine : « *an encyclopedia of political and social information*[727] ». Il vante son magazine comme une référence pour les enseignants qui désirent rester en phase avec les avancées intellectuelles de l'époque[728]. Les usages de ses lecteurs concordent avec cette vision de l'imprimé comme réceptacle d'arguments incontestables et prêt à l'emploi. Les populistes décrivent *The Arena* comme un recueil de faits emporté dans leurs campagnes et utilisé pour clore brillamment les débats[729]. Dans un réunion du syndicat de cheminots Brotherhood of Locomotive Firemen en 1894, Eugene Debs désigne *The Arena* comme le magazine de référence pour comprendre les enjeux du temps. À ceux qui pensent que la grève Pullman n'a servi à rien, il rétorque, sur le ton de l'évidence : « Read *The Arena* »[730].

La lecture de magazine peut alors être vue comme la modernisation, la démocratisation et l'oralisation de la lecture humaniste telle qu'elle s'incarne dans les cahiers de lieux communs, ces cahiers organisés par thèmes et rubriques où le lecteur lettré copiait les fragments de textes remarquables qu'il avait lus (ils remplacent alors les arts de la mémoire et servent de ressource pour la production de nouveaux textes)[731]. Le même idéal de butinage pour l'éducation individuelle, de préservation, par la sélection, du savoir le plus pertinent et réutilisable se retrouve dans la lecture de magazines, sauf que le savoir n'est plus intemporel (la rhétorique, les belles lettres) mais ancré dans le présent. La pratique de rassembler les connaissances s'est à la fois démocratisée (elle n'est plus le privilège des lettrés) mais se retrouve aussi prise en charge par une instance extérieure (le magazine organise le savoir pour le lecteur), et, enfin, l'appropriation ne s'effectue plus par recopie de fragments mais dans l'accessibilité à un contenu (d'où l'insistance sur la transportabilité des imprimés) et par l'oral. L'appropriation se fait en deux temps. La lecture, performative, quasi magique, fait voir le réel, réveille la conscience et transforme radicalement le lecteur[732]. Cependant, cette lecture individuelle de révélation et de conversion, où persistent des traces des lectures dévotieuses, ne s'approprie que dans et par le débat public : la

---

727 « The Arena for 1892 », publicité pour *The Arena*, *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14.

728 Publicité pour *The Arena*, *Education*, vol. 16, 1896, p. 65.

729 Flower, *Progressive Men*, p. 99-100.

730 Eugene V. Debs, « Fourth Day. Afternoon Session. Harrisburg, PA, September 13, 1894 », Journal of Proceedings of the Fourth Biennial Convention of the Brotherhood of Locomotive Firemen held at Harrisburg, PA. September 1894 (Terre Haute, IN : Moore and Langen, 1894), p. 504.

731 Cavallo et Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, p. 41.

732 La Science chrétienne pousse cette logique performative à son terme et la littéralise puisque lire la Bible et l'ouvrage d'Eddy permet de recouvrer la santé.

pluralité des lectures s'illustre dans le pluralisme du débat mais, en utilisant ce savoir scientifique et moral, le lecteur s'engage et défend la cause du juste et du bien.

Les magazines sont conçus comme un recueil de faits objectifs, de précédents et de « leçons de choses » réutilisables. Cet usage ne se veut pas que scientifique (l'accumulation désintéressée de connaissances) mais militant : une cartographie intellectuelle pour comprendre l'époque, guider le lecteur et susciter l'engagement en faveur du réformisme. Comme pour les sciences sociales ou la psychologie, Flower s'empare d'un nouvelle économie du savoir mais la subordonne à ses visées morales : il s'écarte ainsi, malgré ses dires, du modèle de reportage factuel, fondé sur la « ségrégation » des valeurs et des faits, qui s'impose dans les rédactions ; pour lui, les valeurs – ses préférences et celles de son milieu réformiste sur ce que le monde devrait être – restent premières et sont, dans un second temps, démontrées par les faits[733]. *A contrario*, le journalisme moderne veut évacuer les valeurs et délimite son domaine de recherche aux seuls faits[734]. Il se modèle sur la même logique qui préside à la constitution de la science « normale » : la démarcation de son territoire et la ségrégation des éléments considérés exogènes et incompatibles (les psychologues excluant le spiritisme , les partisans de l'étalon-or les bimétallistes, la sociologie le radicalisme et le moralisme). Pour Flower, cette neutralité n'est que la morale des puissants, comme le montre l'exemple de l'Associated Press. Ainsi, les conflits qui opposent Flower aux journalistes qu'il considère irresponsables et malhonnêtes, comme dans les controverses sur la science qui traversent cette seconde partie, déplacent le processus de légitimation de la justification scientifique, autorité commune aux deux parties, à la valeur des acteurs, leur définition de la science, leur domaine de compétence et leur authenticité. Comme le souligne Stanley Fish, le sens est le produit de « communautés d'interprétation » et le sens procède d'un accord entre les membres d'une communauté sur ce qui correspond à ses critères et sur ce qui compte comme littérature ou journalisme moderne et science ici, d'où le déplacement des enjeux vers les acteurs : qui appartient à la communauté et qui un vrai journaliste, scientifique et réformateur[735]. Flower, imprégné par ces nouveaux idéaux scientifiques, reste toutefois héritier du monde moral qui les précédait : pour lui, la division n'est pas intellectuelle (Flower ne veut pas de séparation entre les moralistes et, soi-disant, les « vrais » scientifiques) mais, justement, morale (les corrompus et les purs) : les conditions d'admissibilité à la communauté (des journalistes,

---

[733] Foss, « "The Facts—the Color!—the Facts" », p. 144.

[734] L'objectivité n'exclut pas l'opinion – le jugement personnel sur un fait – mais, au moins en théorie, les valeurs – les préférences qui conditionnent ce qui estimé comme collectivement désirable.

[735] Stanley Fish, *Is There a Text in This Class ? The Authority of Interpretive Communities* (Cambridge, MA, et Londres : Harvard University Press, 1980), p. 97. La question ne se limite pas aux enjeux politiques, économiques ou épistémologiques et touche aux questions d'américanité : qui est un vrai Américain ? Qui appartient à la communauté nationale ?

réformateurs etc.), ouvertes en termes de méthode, sont subordonnées à la quête du progrès social et indexées aux intentions et aux actions des producteurs d'idées.

Construit socialement, le savoir que s'approprie individuellement le lecteur a pour vocation d'être réinvesti dans le collectif : c'est dans ce sens qu'une pédagogie de la lecture sert le progressisme. La construction d'un public éclairé, et donc du peuple, par la presse est le pilier du travail politique. La pluralité des lectures reste donc guidée par les « stratégies d'interprétations » diffusées dans et par une « communauté d'interprétation » : moins une contrainte ou une manipulation qu'une orientation du choix politique que le lecteur sera libre ou non de faire sien. La presse permet la « mobilisation du parti pris *(mobilization of bias)*[736] » : l'éducation à la lecture de cette « littérature politique » est avant tout une pédagogie militante, structurée, systématique, fervente pour galvaniser les troupes et leur fournir leurs arguments. L'appropriation des écrits procède donc du travail d'organisations politiques (associations, groupes d'intérêts etc.) et d'une construction, dans l'objet même, de sa réception intellectuelle[737].

Flower cherche à forger un journalisme objectif par des procédures qui incluent le lecteur, l'invitent à s'engager dans sa lecture et à ne pas rester passif : outre les articles où Flower lui donne à voir une déconstruction des manipulations de l'information, il établit des stratégies textuelles ou typographiques pour façonner une communauté d'interprétation. Par exemple, les premiers numéros de *The Arena* illustrent cette lecture militante : elles comportent un jeu, les « no-name series », pour inciter à une lecture active. Flower propose des articles anonymes et les lecteurs sont invités à retrouver leur auteur (les gagnants se voient offrir un an d'abonnement) : ainsi, les lecteurs peuvent s'approprier les diverses pensées novatrices (mais toutes morales et « scientifiques ») qu'il propose. Logiquement, l'on retrouve les penseurs qu'il admire le plus : Joseph R. Buchanan, Minot J. Savage, Solomon Schindler ou Helen Gardener. Toutefois, cette pédagogie s'avère moins participative que magistrale : le lecteur est actif mais aussi passif puisqu'il ne s'agit que de reconnaître des références qui restent en surplomb, une familiarisation donc avec le savoir avéré et engagé d'intellectuels qu'il peut réutiliser[738]. Autre exemple : en pleine guerre

---

[736] E.E. Schattschneider, cité *in* Nord, « Reading the Newspaper », p. 248.

[737] Nord, « Reading the Newspaper », p. 269-270.

[738] Flower, « Declaration of Intent », p. iii. Junius Henri Browne (journaliste), « No-name series, number one. The Glory of To-day », *The Arena*, vol. 1, mars 1890, p. 447-452. « No-name series, n°2. Why and Because », *The Arena*, vol. 1, avril 1890, p. 570-576. « No-name series n°3. In Heaven and on Earth », *The Arena*, vol. 1, mai 1890, p. 710-715. Joseph R. Buchanan, « No-Name series n°4, Wandering in the Dark », *The Arena*, vol. 2, juin 1890, p. 83-93. « No-name, n°5. Progress and Pain (poem) », *The Arena*, vol. 2, juillet 1890, p. 131. Helen Gardener, « No-name n°6. A Day in Court », *The Arena*, vol. 2, août 1890, p. 321-332. Joseph R. Buchanan, « No-name n°7. Divine Progress (poem » », vol ; 2, septembre 1890, p. 471-474. Flower, « No-name series, number eight. The Postmaster-General and the Censorship of Morals », *The Arena*, vol. 2, octobre 1890): 540-552. Junius Henri Browne, « No-Name Paper. Would We Live Our Lives Over Again ? », *The Arena*, vol. 3, janvier 1891, p. 206-211. « No-Name Paper. Number

américano-philippine, Flower organise un symposium sur le rôle approprié de l'État (financer une « armée de destruction » ou des projets d'intérêts publics qui mobiliseraient une « armée de producteurs » dans une guerre contre la pauvreté) ; il invite Frank Parsons, Thomas E. Will, Hiram Vrooman et le maire de Toledo, Samuel « Golden Rule » Jones[739]. Parsons, à la fin de sa contribution, demande aux lecteurs leur opinion. Flower reçoit de nombreuses lettres et, quelques mois plus tard, propose aux lecteurs de transformer cet engagement par la lecture par une lecture engagée : il leur demande de relire le symposium en entier, découper la page où Parsons met en regard, sur deux colonnes, les deux usages antithétiques de l'argent public (« guerre de conquête » ou programmes d'emplois publics et grands travaux dans l'Ouest américain et la vallée du Mississippi), rajouter leur nom et transformer la feuille en pétition : le lecteur avec le plus grand nombre de signatures se verra offrir des ouvrages à reliure pleine en tissu[740]. La lecture militante est également inscrite dans les « larges marges » que Flower prend soin de prévoir dans les ouvrages qu'il publie : elle facilite la lecture et permet d'annoter le texte afin de se l'approprier. Flower s'enorgueillit de ces larges marges et la presse populiste confirme ce détail[741]. Néanmoins, il s'agit ici de livre et pas de magazine, bien que les ouvrages en question reprennent souvent des articles publiés auparavant dans *The Arena*. Les annotations, réservées à l'étude, sont associées à un usage des magazines à domicile, là où ils se rapprochent le plus du savoir livresque traditionnel avec ses volumes reliés, ses index et se bibliothèques ; l'usage plus nomade du magazine acheté en kiosque privilégie la transportabilité et le confort de lecture (« handsomely printed from large, new type »)[742].

Two. His Mother's Boy », *The Arena*, vol. 3, février 1891, p. 361-374. Minot J. Savage, « No-Name paper, Number Three. By the River (poem) », *The Arena*, vol. 3, mars 1891, p. 502-505. Solomon Schindler, « No-Name paper. Nationalism Versus Individualism », *The Arena*, vol. 3, avril 1891, p. 601-607. « No-Name Papers. At a Patriarchs' Ball (poem) », *The Arena*, vol. 3, mai 1891, p. 752. « No-Name Paper. The Heiress of the Ridge », *The Arena*, vol. 4, juin 1891, p. 114-121. Nous n'avons pas toujours retrouvé l'auteur : Flower donne la réponse dans ses « notes and comments » qui se trouvent en appendice de ses magazines, or les volumes reliés ne comportent pas ces suppléments ; comme nous n'avons pas eu accès à tous les exemplaires physiques de *The Arena*, nous n'avons consulté pour certains numéros que la version reliée.

739 « Do not considerations of wisdom and humanity, of expediency and simple justice, alike call for a governmental policy that shall substitute an army of wealth-creators for a large standing army of destruction? The one would abolish uninvited poverty; the other must necessarily be sustained in idleness when not engaged in the destruction of human life ». Flower, « On the Stoa of the Twentieth Century. An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », vol. 25, mai 1901, p. 521-526. Frank Parsons, « The Wicked Fact and the Wise Possibility », *The Arena*, vol. 25, mai 1901, p. 526-530.

740 Flower, « A Word to Our Readers », vol. 26, octobre 1901, p. 221-222.

741 Flower, publicité pour l'essai de McCrackan, « Book bulletin. *The Rise of the Swiss Republic* », vol. 6, p. xxx. « The History of An Important Publishing House », *The Advocate*, 7 décembre 1892, p. 11.

742 Flower, « Publishers' Notes », p. i.

Comme émanation de groupes militants, la mobilisation du parti pris s'inspire du travail des magazines progressistes et radicaux qui inondent les États-Unis depuis les années 1880 mais, surtout, elle procède de la croisade populiste (les dirigeants du parti encouragent les militants à s'abonner[743]) et des diverses organisations qui se développent au sein de la communauté réformiste autour de *The Arena* (Arena Clubs, Unions for Practical Progress, American Psychical Society, Intercollegiate Socialist Society, Bureau of Civic Research) ou celles dont Flower diffuse et encourage le travail (les Farmers' Alliances, l'American Bimetallic League, Direct Legislation League, National Referendum League, National League for Promoting the Public Ownership of Monopolies etc.). Pour ces organisations, le populisme et *The Arena*, c'est la lecture – et donc la diffusion, par l'imprimé, des contenus – qui redémocratisera et remoralisera le pays. Dans cette « démocratie de l'imprimé », magazines et organisations fonctionnent en symbiose : la lecture prolonge l'action militante qui, elle-même, se nourrit de l'imprimé[744]. Cette pédagogie militante reste ambivalente. En architecture du choix, elle laisse une place à l'appropriation personnelle mais la bride aussi car elle assimile les lecteurs non convaincus à des corrompus. En revanche, la comparaison avec les écrits de Flower dans les années 1910 – *Medical Freedom* comme organe officiel de la National League for Medical Freedom et *The Menace* (journal anticatholique qu'il dirige à la fin de sa vie) comme porte-parole de la Free Press Defense League – révèle une plus grande marge de manœuvre dans l'appropriation. En effet, les publications des années 1910 émanent directement d'un groupe de pression avec un seul objectif (la défense de la liberté médicale et de la liberté de la presse) et prolongent leur action. L'échange entre écrits et

---

743 Le journal qu'il imagine créer en 1894 en plus de *The Arena* (et qui ne verra jamais le jour) est explicitement conçu comme une arme militante avec un objectif clair (le triomphe du peuple en 1896), une publication quotidienne (ou, « au pire », hebdomadaire) pour rester en phase avec l'actualité, un public national, politisé mais qui ne veut pas se séparer de l'ancrage moral de la famille et de la méthode classique, plaire et instruire (« a great national organ of conspicuous ability as well as an attractive family paper »), une stratégie commerciale destinée au peuple (gratuité la première année), une ligne éditoriale centrée sur les interviews de réformateurs et la mise en avant des grands noms du progressisme radical (qui écriraient sans se faire payer « pour le bien de la Cause »), un ancrage géographique central, géographiquement et intellectuellement, Chicago, une rédaction composée de « jeunes hommes brillants », tous basés à Chicago – Clarence Darrow, Willis Abbott, Hamlin Garland etc. –, et, enfin, une politique de diffusion axée sur le Parti populiste (distribution aux branches du parti dans chaque État et aux People's Party Clubs) et, dans une moindre mesure, sur l'aile sociale du parti démocrate. Lettres de Flower à Henry D. Lloyd, 21 octobre 1894 et 17 novembre, reel 5, The Papers of Henry Demarest Lloyd.

Exemple de populiste recommandant de s'abonner à *The Arena* : John W. Breidenthal, président du Parti populiste du Kansas, encourage ses partisans à s'abonner à *The Arena*. Lettre de John W. Breidenthal aux membres du Parti populiste du Kansas, page de garde de l'ouvrage de S.S. King, *Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty* (Boston : The Arena Publishing Company, 1892), Item n° 20805, Kansas Historical Society, *Kansas Memory* [En ligne], s.d., consulté le 17 mars 2013.

URL : www.kansasmemory.org/item/208059.

744 David D. Hall, « Readers and Reading in America : Historical and Critical Perspectives », *The Proceedings of the American Antiquarian Society,* vol. 103, n° 2, octobre 1993, p. 343-344.

organisation militante est à sens unique : les publications deviennent un simple instrument. Avant 1910, les magazines servent également de relais à des organisations réformistes mais leur multiplicité offre un panel d'idées où le lecteur peut puiser : se créent ainsi des écarts et des contradictions qui lui laissent un espace de liberté[745]. Il faut également distinguer l'imprimé comme arme dans l'arsenal du lobbying de la presse radicale de la fin du XIXe siècle. Certes, les mouvements libres-penseurs, anarchistes et en faveur de l'amour libre fonctionnaient comme des « filiales de leur organe de presse », si bien que les deux se confondaient (Heywood, Harman, Tucker)[746]. Néanmoins, bien que leurs stratégies de mobilisation et leur fonctionnement inspirent clairement *Medical Freedom* ou *The Menace* (le lecteur comme soutien financier du projet radical : client de la maison d'édition associé, démarcheur de nouveaux abonnés et pilier des fonds de défense en cas de censure), un renversement s'opère avec les deux derniers projets journalistiques de Flower puisque la croisade transcende son imprimé qui ne s'identifie plus avec lui mais devient son instrument. La presse radicale de la fin du XIXe siècle influe davantage sur les revues généralistes de Flower, au premier chef *The Arena*, qui se veulent des encyclopédies du réformisme, cherchent à organiser le débat entre les différents mouvements contestataires qui prolifèrent au tournant du siècle, et nationalisent le ferment radical qui agite les périphéries tout en diffusant les *cranks* urbains dans les régions agraires pour fédérer les gens de bien.

Le progrès social exige des conditions favorables pour le débat public. Flower pense les modalités nécessaires à un journalisme éthique et moderne et imagine une pédagogie militante en conséquence. Son analyse ne se limite cependant pas à ces considérations intellectuelles : elle porte aussi sur les conditions matérielles du débat. La question de la communication comme mise en commun et circulation des idées passe aussi par des enjeux très concrets : qui possède les infrastructures qui permettent cette communication ? La télégraphie, à l'époque, est au centre de ces préoccupations. Comme les autres secteurs économiques, sa monopolisation par des acteurs privés inquiète Flower. La solution politique qu'il préconise, la nationalisation, exige toutefois de revenir, avant tout, sur la réflexion politique et économique qui façonne et légitime une redémocratisation des infrastructures : le laboratoire municipal puis le modèle initial de la nationalisation avec les chemins de fer.

---

[745] Certes, ces panels, la plupart du temps, rassemblent des prises de position diverses mais de même sensibilité mais, malgré tout, ils offrent la possibilité de variantes et de nuances au sein du même idéal alors que dans les années 1910 les écrits de Flower prolongent une croisade unique avec des objectifs concrets précis.

[746] Joseph Conlin (éd.), *The American Radical Press, 1880-1960* (Westport, CT : Greenwood Press, 1974), p. 56. Janice A. Radway, « Chapter 11. Learned and Literary Print Cutures in the Age of Professionalization and Diversification », *in* Carl F. Kaestle et Janice A Radway (éds.), *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940* (Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009), p. 216-218.

V. Se réapproprier les biens communs : municipaliser, nationaliser

A. Municipaliser les services publics

Dans l'imaginaire des réformateurs de la classe moyenne, la ville est le lieu de tous les maux sociaux. Les réformes palliatives permettent, grâce à une politique de logement social et d'embellissement (espaces verts, ventilation, aires de jeu) de régénérer les habitants des taudis en régénérant l'environnement urbain (chapitre 4). Elles ne touchent cependant pas au cœur du problème : les politiques achetés par les entreprises privées. La corruption empêche tout progrès durable ; or, dans les métropoles, la source principale de corruption est le marché lucratif des concessions *(franchise)* des services publics : tramway, eau, gaz ou électricité. En outre, la confiscation des services vitaux (transport, énergie) par les entreprises privées limite l'accès à la modernité pour la population : elles peuvent imposer leurs termes au public et, finalement, l'exploiter. Le combat pour redémocratiser la ville se polarise donc sur la question de la collectivisation ou socialisation des services publics (*public ownership of utilities* ou *municipal ownership*), notamment le tramway chez Flower mais l'eau et le gaz apparaissent aussi dans ses textes. Puisque qu'ils relèvent de l'intérêt général, le public devrait en être légitimement le propriétaire : la municipalité, qui le représente, doit donc intervenir dans les affaires économiques de la ville.

Avant d'explorer plus avant l'analyse de Flower, il convient de revenir sur le sens des mots. Dans le cadre de la ville, on parlera de « municipalisation » ; pour les réformes à l'échelle du pays, le français utilise « nationalisation ». Flower parle alors de « public ownership » ou « government owership »[747]. Le français met l'accent sur l'échelle à laquelle les pouvoirs publics interviennent, là où l'anglais insiste sur l'identité du propriétaire : la communauté *(public)* ou l'État *(government)*. Les différences sémantiques entre les deux langues compliquent la tâche. « *Public* », en anglais, renvoie à la communauté (OED : « Of or relating to the people as a whole ; that belongs to, affects, or concerns the community or the nation »), alors qu'en français, « public » renvoie à la « sphère étatique au sens large (État central, collectivités territoriales, administrations de sécurité sociale) ». En outre, la confusion entre « service public », « bien public » et « bien collectif » en français ne facilite pas la tâche, d'où les confusions entre « bien collectif » et « bien public » qui, souvent, est un anglicisme. « Public goods » signifie « biens collectifs » sans

[747] L'expression « public ownership » est attestée pour la première fois en 1846 dans un magazine américain, *The North American Review*, selon l'OED. Nous avons retrouvé des occurrences de « government ownership » dans plusieurs journaux de la même époque (*Wisconsin Democrat*, Green Bay, 4 octobre 1843 et *Public Ledger*, Philadelphie, 9 mars 1848).

impliquer nécessairement une connotation d'intervention de l'État. « Service public » signifie toute activité d'intérêt général assurée par des institutions publiques ou des organismes privés ; l'expression désigne aussi les organisations qui gèrent ces activités. Nous avons choisi cette expression pour traduire « *(public) utilities* » bien qu'elle rajoute au sens anglais une connotation de valeur morale et un ancrage dans l'activité humaine[748]. En effet, l'anglais reste descriptif et concret : « *(public) utilities* » renvoie aux services (électricité, eau, gaz) utiles à la collectivité et aux organismes qui les gèrent, notamment leurs infrastructures. Un « bien public » est un « bien à la fois produit et fourni par la puissance publique (par exemple en France l'école publique) ». *A contrario*, un « bien collectif », terme à la croisée du droit et de l'économie, est l'un des cinq types de biens possibles avec les « biens communs », les « biens clubs » et les « biens privés ou privatifs »[749] :

- un bien collectif est non rival (indivisible) et non excluable, en d'autres termes « la consommation du bien par un consommateur n'empêche pas la consommation de ce bien par un autre consommateur et il est impossible d'exclure par les prix un consommateur de l'usage du bien » (par exemple l'éclairage public, défense nationale, activités politiques ou religieuses) ; certains biens collectifs, comme les routes, sont non rivales dans la limite de l'encombrement : on parle alors de bien collectif impur. Un bien collectif peut être fourni par un opérateur privé (activités politiques et religieuses, radio, distribution d'eau), alors que le service public peut fournir tous types de biens ;
- un bien de club est non rival mais excluable (exemples : cliniques privées, musées nationaux, routes à péage) ;
- un bien privatif est rival et excluable (exemple : biens de consommation) ;

[748] Selon Alain Supiot, la théorie des services publics est le troisième pilier de l'État social. Édifiée en France, elle succède à la conceptualisation en Allemagne d'un État, plus ou moins autoritaire, qui fonctionne comme « garant de la démocratie sociale » puis à l'instauration au Royaume-Uni d'un système universel de sécurité sociale. Le tournant du siècle voit l'invention, tâtonnante, de l'État social des deux côtés de l'Atlantique : « chaque pays y a contribué pour une part, tout en s'inspirant de l'expérience des autres pour forger son propre modèle national ». Alain Supiot, *Grandeur et misère de l'État social : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 novembre 2012* [en ligne], mis en ligne en 2013, consulté le 21 juillet 2016 (Paris : Collège de France, 2013), paragraphes 20 à 23.

URL : http://books.openedition.org/cdf/2249.

[749] « Private » pose les mêmes problèmes que « public » : par exemple, rien de privé dans un *private equity* et le terme français « privé », plus juridique et institutionnel, dépasse le sens anglais de « non public » ; certains économistes préfèrent donc « privatif » pour « private » (une propriété privée par exemple peut avoir des parties communes et des espaces privatifs).

- un bien commun est rival et non excluable (exemples : pâturages communaux, l'eau pour l'irrigation)[750] ;
- un bien tutélaire *(merit goods)* est un bien « dont la puissance publique a considéré qu'ils devaient être consommés de façon obligatoire (obligation scolaire, vaccinations obligatoires) ou qu'ils devaient être accessibles sans qu'intervienne une exclusion par les prix ». L'État, par décision politique et pour des raisons éthiques et politiques (valeurs démocratiques, santé publique), encourage la consommation d'un bien non rentable.

Cette typologie ne doit pas être considérée comme une « question purement 'technique' d'allocation optimale de ces biens » : elle est le produit de processus historiques, de délibérations collectives, voire de conflits, pour décider de la nature même de ces biens et des « finalités du développement économique ». Les biens communs et les biens tutélaires, en particulier, relèvent de l'énonciation par les intellectuels et les politiques, puis d'une institution par les publics, de ce qui est collectivement utile et désirable. C'est ce processus de redéfinition et d'institution qui se joue dans les campagnes de sensibilisation de Flower.

Enfin, il ne faut pas non plus confondre les « biens communs » définis par les économistes et la notion philosophique de « bien commun », héritée notamment du christianisme et en particulier du *bonum communis* développé par Thomas d'Aquin. Cette notion a été reprise aux États-Unis par les courants républicanistes (Pocock) et populistes (Lasch). Un économiste libéral parlerait d'« intérêt général », ce qui réduit la communauté à une juxtaposition de désirs individuels. Le bien commun fait de la participation de l'individu un moyen de la perfection morale et de l'harmonie collective. L'approche morale de Flower correspond, en fait, à la définition classique du bien commun : « le bien de la communauté : les biens publics [*strcito sensu*, des biens collectifs ou communs] ou autres mis en commun » (municipalisation, nationalisation) ; « la communauté du bien : le caractère effectif de l'accès de chacun aux biens communs » (l'enjeu de ses choix politiques étudiés dans cette seconde partie) ; « le bien du bien commun : la nature et l'équilibre de la relation entre l'individu et la communauté » (le triple héritage du spencérisme , du républicanisme et de la règle d'or qu'il entend préserver dans un monde qui change d'échelle)[751].

---

[750] Les biens collectifs impurs sont parfois assimilés aux biens communs mais il nous semble que la similitude des effets ne sauraient changer la nature des biens : le réseau routier ne sort du champ du collectif qu'à cause de contraintes techniques alors qu'un pâturage est divisible dès le début, dans son institution même.

[751] Alain Beitone, « Biens publics, biens collectifs, Pour tenter d'en finir avec une confusion de vocabulaire », *Revue du MAUSS permanente* [En ligne], mis en ligne le 22 avril 2014, consulté le 31 juillet 2015. URL : http://www.journaldumauss.net/./?Biens-publics-biens-collectifs. Laurent Cordonnier, « Éclairages sur la notion de biens communs », *socioeco.org* [En ligne], mis en ligne en avril 2012, consulté le 2 août 2015. URL : http://www.socioeco.org/bdf_fiche-document-735_fr.html. Alain Giffard, « Distinguer bien commun et bien(s)

Flower se fait l'avocat de la municipalisation. Il découvre probablement cette réforme « fondamentale » dans les écrits Richard T. Ely[752]. Les expérimentations grandeur nature en Europe et l'inclusion de la mesure dans le programme populiste lui confirment, d'une part, sa faisabilité et, d'autre part, ses bienfaits pour le peuple[753]. Le spectacle monstrueux de la pauvreté urbaine et la morgue des *corporations* qui détiennent les services publics expliquent l'indignation des réformateurs mais c'est la conjonction d'une évolution structurelle et d'une prise de conscience qui ont probablement conduit les progressistes radicaux à s'intéresser à la municipalisation ce moment-là : d'une part, c'est par l'intermédiaire des trains puis des services municipaux que s'est construit le pouvoir des monopoles[754] ; d'autre part, la classe moyenne urbaine voit la nocivité des *trusts* en action, dans leur environnement immédiat : la « découverte de la pieuvre » les touche directement et n'est pas atténué par la distance et l'exotisme par exemple des problèmes de fermiers à l'autre bout du pays[755]. Les problèmes des tarifs excessifs ou du service médiocre, voire inexistant dans certains quartiers, de fait, excluent certains consommateurs et font déchoir un bien collectif en bien de club : un confiscation par pure cupidité s'insurge Flower. Les concessions *de jure* (qui régissent les services publics) s'apparentent pour lui davantage à une privatisation *de facto*. Dans cette logique, les cris d'orfraie poussés par les compagnies privées à la perspective de la municipalisation (ou de la nationalisation) relèvent pour Flower de la bêtise, sinon de la malhonnêteté : comment peuvent-elles crier à l'expropriation, explique-t-il, alors qu'elles ne sont pas propriétaires mais simplement concessionnaires ?

Flower, Ely et les autres progressistes étayent cette critique par une reconceptualisation de la nature des services publics. Nécessaires au fonctionnement de la ville, ils ne sont plus considérés simplement comme des biens collectifs (ni rivaux, ni exclusifs) concédés à des opérateurs privés mais comme des biens communs (rivaux mais non exclusifs). Le glissement est double : il implique que la politique commerciale des sociétés privées de tramway par exemple prive certains citoyens de la jouissance d'un bien qui leur est acquis, de droit, comme membres de la communauté. *A contrario*, considérer un tramway comme un bien collectif (non rival donc)

---

commun(s) », *boson2x* [En ligne], mis en ligne le 12 octobre 2015, consulté le 2 août 2015. URL : http://www.boson2x.org/spip.php?article146.

752 Comme pour la démocratie directe, la municipalisation ne figure pas dans ses écrits de jeunesse. Lettre de Edwin L. Chalcraft à Howard F. Cline, 24 mars 1939, Howard Francis Cline Papers.

753 Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 263.

754 Flower cite F.C. Howe qui, selon lui, résume la situation : « We can only reclaim all men to the city, we can only place the best talent in the council, we can only destroy the class-conscious antagonism that is growing up in our cities, by striking deep into the roots of the System through the public-ownership of the natural monopolies through which big business has come into power ». Flower, « *The City the Hope of Democracy,* A Book Study », p. 550.

755 Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 124.

n'implique aucune dépossession. Les questions d'exploitation du service sortent du champ politique : la concession reste éminemment politique mais une fois actée, la municipalité n'a plus son mot à dire. Elles relèvent alors de la contractualisation et de la technique économique. Pour Flower au contraire, il s'agit d'une question de droit naturel inaliénable : là où les compagnies privées voient une concession, il voit une privation. Il s'investit alors dans le débat public pour convaincre l'opinion que les services publics sont collectivement utiles et désirables, et, finalement, créer un « jugement collectif, qu'il[s] devrai[en]t être considéré[s] comme un bienfait par tous, et auquel chacun devrait avoir accès ». Les compagnies privées voient dans le service public un bien collectif dans la mesure où il ne révèle que d'une « collection de désirs privés tournés unanimement vers tel ou tel bien » ; leur rôle est alors de mettre en œuvre des moyens techniques pour le fournir. Requalifiés en « bien commun » chez Flower, le transport, le gaz ou l'eau relèvent d'un « jugement commun authentifiant le caractère collectivement désirable du bien » (les tramways urbains donnent accès à un travail ou à une vie saine hors des taudis des centres-villes) et d'une question de principes démocratiques : construire la non exclusion des citoyens de ces services[756]. Un fois institué en bien commun et en droit fondamental, il sera plus aisé de soutenir une prise de contrôle par les pouvoirs publics car il s'agira de protéger la propriété et les principes démocratiques. Flower veut aussi faire accepter l'idée que les services publics sont un bien commun mais aussi un bien tutélaire : l'État, organisateur du bien-être de la population, doit en garantir l'accès à tous. Vu son caractère rival, des procédures d'allocation sont nécessaires et, devant la piètre gestion et les exclusions, de fait, de certains usagers dans le système des concessions, seul l'État pour Flower est à même d'allouer équitablement les biens.

Dans cette controverse, Flower assimile, par homologie, le service public aux ressources naturelles et lui applique la logique d'Henry George : comme la terre, les tramways, l'eau ou le gaz sont des ressources qui appartiennent à tous ; il n'avance donc pas uniquement l'argument de l'utilité publique évidente mais aussi l'argument moral d'Henry George. En revanche, comme les services publics, simplement concédés à des entreprises privées, ne sont pas un bien rival pérenne (contrairement à la terre, irrécupérable un fois aliénée à moins d'exproprier son propriétaire, ce que Flower se refuse), il peut envisager de les collectiviser au lieu d'imaginer un système de compensation[757]. Plusieurs raisons président à cette naturalisation : définitionnelles (les biens

[756] Cordonnier, « Éclairages sur la notion de biens communs ». Pour Lippmann, la lecture principielle obscurcit les enjeux car elle réduit des questions pratiques à des « symboles » alors qu'elles devraient relever d'une action politique pragmatique *ad hoc* : par conséquent, le débat politique se détourne de son objet pour se déchirer sur des questions abstraites : « the question of a proper fare on a municipal subway is symbolized as an issue between the People and the Interests, and then the People is inserted in the symbol American, so that finally in the heat of a campaign, an eight cent fare becomes un-American ». Lippmann, *Public Opinion*, p. 128.

[757] Flower, « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 759 ; « Pure Democracy », p. 262-263.

communs, en effet, relèvent pour la plupart des ressources naturelles, divisibles par définition[758]) ; historiques (l'essor de la misère et la fermeture de la *frontier* imposent un imaginaire de la raréfaction des ressources et donc de l'inaccessibilité à la promesse américaine ; véritable hantise, il contaminerait les villes) ; rhétoriques (comment, de bonne foi, s'opposer à un droit naturel ? La municipalisation est présentée d'abord comme une question de propriété commune et d'accès démocratique aux ressources communes et non comme extension des pouvoirs publics, qui n'est qu'un moyen[759]) et intellectuelles (il puise dans l'argumentaire, d'Henry George : son libéralisme, en effet, ne s'oppose pas à la prise de contrôle par le gouvernement de la « propriété commune » pour favoriser le « bien commun »[760]).

Concrètement, les partisans de la municipalisation comparent les réseaux urbains aux « artères » du corps social que personne n'a le droit de monopoliser. La collectivisation permet donc la « conservation de la liberté[761] » pour l'individu, le développement de la communauté et l'égalité de traitement de tous les citoyens :

> The rights of the people have been infringed upon ; […] to secure the equal freedom and justice which are due to all citizens of the republic, let the great arterial and nervous system of the nation pass into the hands of the government; that no longer the producer, on one hand, and the consumer, on the other, be plundered, to enable a few score of men to squander millions of acquired wealth in Europe, or to further prostitute legislatures at home, with wealth which has been acquired, not earned. In treating these « necessary monopolies as functions of the state, » the freedom of the individual will be preserved, justice accorded the producer and consumer, and the net earnings will go to the people, instead of further

---

758 Une exception serait l'air que nous respirons.

759 Le choix des mots révèle les différences avec l'Europe. Avec « municipalisation » et « nationalisation », le français met l'accent sur les différences d'échelle et le processus de collectivisation par un agent (les pouvoirs publics locaux et nationaux) alors que l'anglais souligne la centralité de la propriété peu importe la taille, la préservation donc d'un principe. En Grande-Bretagne ou en France s'utilisait également l'expression « socialisme municipal » : le mot apparaît en 1892 selon l'OED mais il est inventé en 1885 par un des ses détracteurs, le militant laissez-faire anglais W.C. Crofts, puis popularisé par Sidney Webb en 1890 dans *Socialism in England*. Malgré la similitude des programmes (appropriation collective des services urbains, éducation populaire, aide sociale, fiscalité redistributive, urbanisme repensé et planifié), l'expression ne s'impose pas aux États-Unis (cinq occurrences seulement dans *The Arena* sur 20 ans, dont une utilisation par Flower en 1903 mais il s'agit d'une citation d'un journal anglais ; pour la culture imprimée en général voir annexe 3, figures 15-a, b et e), probablement à cause de ses connotations radicales (comme pour « socialisme chrétien » qui devient « Évangile social »), et ce bien que, dans les faits, elle s'inscrit dans ce sens expansif du socialisme qui caractérise l'époque (pour Rodgers, le socialisme municipal du maire de Birmingham, tant vanté par Flower ou un populiste comme Vrooman, s'apparente davantage à un « socialisme des patrons »). Flower, « Public-Ownership in Great Britain », vol. 37, avril 1907, p. 409 ; « The London *Times* as a Tool for Public Service Corporations », vol. 29, juin 1903, p. 657. Carl Vrooman, « Joseph Chamberlain on Municipal Socialism », *in Taming the Trusts* (Topeka, KS : Advocate Publishers, 1900), p. 105-108. Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 123-126.

760 George, *Progress and Poverty*, p. 409-410.

761 Flower, « Pure Democracy », p. 264.

> enervating a mushroom aristocracy, who regard gambling in Wall Street as legitimate business, and whose highest social aim is to indulge in criminal ostentation, and ape the corrupt aristocracies of European monarchies[762].

Ce paragraphe évoque d'autant plus George qu'il le cite. Le texte de l'économiste explicite le raisonnement de Flower :

> We see no evil in competition, but deem unrestricted competition to be as necessary to the health of the industrial and social organism as the free circulation of the blood is to the health of the bodily organism — to be the agency whereby the fullest cooperation is to be secured. We would simply take for the community what belongs to the community, the value that attaches to land by the growth of the community; leave sacredly to the individual all that belongs to the individual; and, treating necessary monopolies as functions of the state, abolish all restrictions and prohibitions save those required for public health, safety, morals and convenience[763].

Cette naturalisation s'exprime aussi par un second concept alors en plein essor dans le débat national : le monopole naturel (George parle de « monopoles nécessaires » dans l'extrait ci-dessus). Un monopole naturel apparaît lorsque que les coûts d'investissement et les économies d'échelles dans un secteur d'activité sont tels, par exemple la constitution d'un réseau de tramway ou d'eau, que dupliquer les équipements ne serait rentable pour aucune entreprise : le processus concurrentiel aboutit donc nécessairement à un monopole. Face à cette défaillance des marchés, la puissance publique s'en empare (un monopole privé profiterait de la situation et chercherait à maximiser ses profits). Un penseur libéral aussi influent que John Stuart Mill ne voyait déjà aucune objection à ce que les pouvoirs publics se chargent de la distribution d'eau ou de gaz[764]. La question de taille conditionne ce changement de régime de propriété (l'argumentaire de Mill se trouve dans le chapitre traitant « de la production sur une grande échelle et sur une échelle

---

[762] *Ibid.*, p. 266.

[763] Henry George, *The Condition of Labor : An Open Letter to Pope Leo XIII* (New York : United States Book Company, 1891), p. 68.

[764] « It is obvious, for example, how great an economy of labour would be obtained if London were supplied by a single gas or water company instead of the existing plurality. While there are even as many as two, this implies double establishments of all sorts, when one only, with a small increase, could probably perform the whole operation equally well; double sets of machinery and works, when the whole of the gas or water required could generally be produced by one set only; even double sets of pipes, if the companies did not prevent this needless expense by agreeing upon a division of the territory. Were there only one establishment, it could make lower charges, consistently with obtaining the rate of profit now realized. But would it do so ? Even if it did not, the community in the aggregate would still be a gainer: since the shareholders are a part of the community, and they would obtain higher profits while the consumers paid only the same ». Plus loin, il parle de « monopole pratique » ; la puissance publique peut alors intervenir : « it is the part of the government, either to subject the business to reasonable conditions for the general advantage, or to retain such power over it, that the profits of the monopoly may at least be obtained for the public ». Mill, *Principles of Political Economy*, p. 88, 581.

restreinte »). Bien que théorisée par Mill dès 1848, la notion de « monopole naturel » n'entre dans le débat public qu'à partir des années 1880[765]. 1886 voit la publication de deux textes fondateurs qui définissent pour le public américain la notion : une communication sur le domaine de compétence de l'État par un universitaire, l'économiste Henry Carter Adams, donnée à une organisation réformiste (puis publiée : *Principles that Should Control the Interference of the States in Industries : A Paper Read before the Constitution Club of the City of New York*) et un article plus grand public de Richard T. Ely dans *Harper's New Monthly Magazine*[766]. En 1894, l'expression commence à apparaitre dans des titres d'articles : Ely dans *The North American Review* et Schindler dans *The Arena*[767]. Flower l'utilise pour la première fois en juin 1893 dans une diatribe contre le président Cleveland et en particulier son soutien aux banquiers : « the people will demand the abolition of all class privileges and special legislation, and that the natural monoplies be owned by the government, that the freedom of the individual may be conserved[768] ». Un mois plus tard, l'expression revient sous sa plume dans une éloge des populistes comme refondateurs d'une « démocratie pure » : il y décrit les services publics comme appartenant à tous et la municipalisation comme une refondation, et non une menace, à la liberté individuelle. Ce non-conformisme intellectuel n'aurait, selon lui, de voix que dans les tiers partis ; imposer une conception des services publics comme biens communs et biens tutélaires passe donc, dans les années 1890, par la victoire des populistes :

> My investigations have satisfied me that a very large majority of the people who are now in revolt against the old parties belong to those who demand the abolition of all special privileges, the control by the people of natural monopolies in the interest of individual freedom, and for the protection and service of the individual, but who are unalterably opposed to what has been termed military or compulsory socialism, in contra-distinction to voluntary socialism[769].

Que la question des monopoles naturels se retrouve sur le devant de la scène à ce moment-là ne confirme pas seulement la gigantisation de l'économie mais souligne son acceptation par Flower ou Ely : seul un monopole public peut s'opposer à un monopole privé. La

---

[765] Sur l'histoire de la notion, voir Manuela Mosca, « On the Origins of the Concept of Natural Monopoly : Economies of Scale and Competition », *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 15, n° 2, juin 2008, p. 322-324. L'analyse quantitative de la culture imprimée de l'époque confirme cet essor (voir annexe 3, fig. 15, en particulier 15-c et 15-d).

[766] Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 107. Mosca, « On the Origins of the Concept of Natural Monopoly », p. 324.

[767] Richard T. Ely, « Natural monopolies and the Workingman », *The North American Review*, vol. 158, n° 448, mars 1894, p. 294-303. Solomon Schindler, « Natural Monopolies and the State », vol. 9, janvier 1894, p. 234-237.

[768] Flower, « Bankers », *The Advocate and Topeka Tribune*, 7 juin 1893, p. 11.

[769] Flower, « Pure Democracy », p. 263.

question de l'adaptation à une nouvelle donne se redouble chez Flower d'un argument fonctionnaliste. Les lois de la nature et la marche de l'histoire ne laissent guère le choix : « the principle of union is simply the manifestation of that fundamental tendency to integration which Herbert Spencer has shown to be a part of the law of progress[770] ».

Les années 1890 sont donc consacrées à un travail théorique, pédagogique et politique : reconceptualisation des services publics en biens communs, campagne pour faire découvrir la réforme (Flower souligne dans ses mémoires le rôle « pionnier » de *The Arena*[771]) et mobilisation pour faire gagner les partis (populistes puis, dans une moindre mesure, socialistes) qui l'incluent dans leur programme. À partir des années 1900, les articles de Flower sur la municipalisation deviennent de plus en plus fréquents et exaltés[772]. Elle devient l'objet d'une campagne systématique : les études de cas se multiplient et les contributeurs de *The Arena* tiennent les lecteurs informés des progrès des différentes expérimentations des deux côtés de l'Atlantique. Après 1907, Ralph Albertson se charge, dans une rubrique mensuelle (« Public-Ownership News »), de rendre compte du « bilan éclatant *(splendid record)* », selon la formule de Flower, de la municipalisation[773]. Bruno Beckhard remplace ensuite Albertson pour les trois derniers volumes, à partir de janvier 1908. Frais émoulu d'Harvard, Beckhard s'engage aux côtés de Flower : il participe au Bureau of Civic and Industrial Reserach et, chaque mois, décrit dans les pages de *The Arena* puis, après sa faillite, dans celles du *Twentieth Century Magazine,* les progrès de la municipalisation à travers le pays et à l'étranger. La réforme n'envahit pas seulement les écrits de Flower mais aussi le débat national. La « découverte de la pieuvre » par la classe moyenne légitiment les propositions des radicaux des années 1890 (le *New York Times* en parle davantage,

---

770 Flower, « In the Mirror of the Present. Opposing Views on Municipal-Ownership : A Notable Symposium by Leading Specialists », vol. 37, février 1907, p. 185.

771 Flower, *Progressive Men*, p. 111.

772 L'analyse des récurrences lexicales dans ses écrits confirme l'importance de la question de la « ville » à partir de 1900 (voir annexe 3, fig. 2). Flower suit en cela le parcours des progressistes radicaux des années 1890. Par exemple, à la même époque, le populiste Carl Vrooman s'intéresse lui aussi à la municipalisation comme moyen de « dompter » les *trusts*. L'annexe 4 de son ouvrage dédié à la lutte contre le monopolisme est entièrement consacré à la réussite de Birmingham (Angleterre) et au « socialisme municipal » de son maire Joseph Chamberlain. Vrooman, *Taming the Trusts*, p. 105-108.

773 Ce « bilan éclatant » ne se limite pas aux services publics de transport, d'eau, de gaz ou d'électricité mais la logique de municipalisation, si efficace et morale pour Flower, s'étend à de nombreux pans de la vie quotidienne. Il admire les initiatives de ville européennes qui, mieux que les entreprises qui exploitent leurs ouvriers et profitent des consommateurs, organisent rationnellement la production de lait pur pour les enfants, une nourriture à prix abordable (restaurants municipaux à Grenoble, boulangeries à Palerme) ou des crématoriums pour que les indigents ne finissent pas dans la fosse commune (Hull en Angleterre). Flower, « Another Splendid Record Made by the Glasgow Municipal Street Railway », vol. 40, octobre 1908, p. 360-374 ; « In the Mirror of the Present. Unqualified Success of Municipal Bakeries in Sicily », vol. 36, septembre 1906, p. 314. « In the Mirror of the Present. The World Beyond Our Borders. Extension of Municipal Trading on Old-World Cities », vol. 36, septembre 1906, p. 313.

voir annexe 3, figure 15-b) ; leur traduction dans le progressisme municipal, qui s'accélère après 1900, crée un climat favorable que le flair journalistique de Flower s'empresse de saisir[774]. La prospérité retrouvée après la dépression des années 1890 atténue aussi le sentiment d'urgence sociale et donc la nécessité de réformes « palliatives » : après 1900, Flower se focalise moins sur les questions des *tenements* et de la pauvreté et davantage sur les réformes « fondamentales » pour éradiquer, à la racine, les maux dont souffrent les villes. La quasi disparition des populistes après 1896 et les échecs de William J. Bryan aux présidentielles de 1896 et 1900 tempèrent probablement aussi les ambitions de transformation totale du pays qui animaient les radicaux des années 1890 et les relocalisent, littéralement : l'échelle plus restreinte (et aussi plus traditionnelle) de la ville comme lieu de la politique a dû sembler plus favorable aux changements.

En ce qui concerne la municipalisation, Flower collabore avec un spécialiste de la question, Frank Parsons. Président de la National League for Promoting the Public Ownership of Monopolies et de la National Referendum League, Parsons, comme Flower, croit dans la relation symbiotique entre démocratie de l'accès aux biens communs, les services essentiels de la ville *(public ownership of utilities)*, et démocratie directe, la propriété commune du gouvernement *(public ownership of government)*[775]. Ses articles dans *The Arena* mêlent la rhétorique fraternelle de l'Évangile social à une accumulation de faits et de chiffres : il démontre que l'inefficacité du système des concessions appauvrit le peuple et que la municipalisation, au contraire, permet une gestion efficace, démocratique et créatrice de richesses[776]. Ce mélange de conscience et de raison, qu'il appelle « mutualisme » et « travaillisme scientifique *(scientific industrialism)* », ne pouvait que plaire à Flower[777]. Parsons écrit plus de cinquante articles dans le magazine de Flower, la plupart sur la municipalisation des services publics[778].

---

774 Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 124.

775 Flower est membre du conseil exécutif de la National League for Promoting the Public Ownership of Monopolies « Testimony of Prof. Frank Parsons », *Reports of the Industrial Commission on Transportation. Volume IX* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1901), p. 169.

Frank Parsons, « Public Ownership », *The Arena*, vol. 29, février 1903, p. 123.

776 Flower, *Progressive Men*, p. 113.

777 Frank Parsons, *Our Country's Need, or, The Development of a Scientific Industrialism* (Boston: The Arena Publishing Company, 1894); *The Philosophy of Mutualism*, brochure dans la collection *Present-Day Problems*, vol. 1 n° 9, avril 1894. ; « The Philosophy of Mutualism », *The Arena*, vol. 9, mai 1894, p. 783-815.

778 Parsons écrit des articles principalement sur les tramways mais aussi sur l'éclairage public (les prix exorbitants et les différences de coûts et de services entre les villes s'expliquent selon lui par la corruption inhérente au système de franchise ; la régulation, explique-t-il, n'est pas un remède sufficant : seule la municipalisation peut instaurer une gestion efficace et juste de l'éclairage public). Parsons publie aussi des articles dans *The New Time,* à l'époque où Flower est rédacteur en chef. Frank Parsons, « The People's Lamps. Part I. Electric Light », *The Arena*, vol. 13, juin 1895, p. 118-130 ; « The People's Lamps. Part I. Electric Light (*Continued*) », *The Arena*, vol. 13, août 1895, p. 381-400 ; « The People's Lamps. Part I. Electric Light (*Continued*) », *The Arena*, vol. 14, septembre 1895, p. 86-109 ; « The

Parsons est envoyé en Europe avec une commission d'experts pour étudier la question par la National Civic Federation, une association de chefs d'entreprise et de syndicalistes partisans d'un réformisme modéré. Rodgers la décrit ainsi : « a Progressive-era construction, a fact-finding commission, assigned to comb both sides of the Atlantic for experience and information[779] ». Il témoigne devant le Congrès[780]. Parsons fait partie du comité (deux sympathisants et deux détracteurs) qui rédige le rapport final[781]. Il symbolise l'essor, au tournant du siècle, de l'expert universitaire et du nouveau mode d'argumentation scientifico-juridique qu'il impose dans le champ politique : dans ses articles de magazine, les faits scientifiques sont instrumentalisés au service d'une plaidoirie auprès du public et de ses pairs en faveur d'une cause[782]. Flower ne manque jamais d'accoler la mention « Ph.D. » au nom de Parsons : professionnels et amateurs se rencontrent dans les pages de *The Arena*. Tandis que Flower s'apparente à un prophète engagé dans les réalités sociales, usant des faits scientifiques pour conforter sa vision morale, Parsons, moins intransigeant et plus scientifique, investit les faits en eux-mêmes d'une valeur morale, peu importe leur finalité. Le rapport de la National Civic Federation lui apparaît équilibré et impartial alors que pour Flower il ne s'agit, ni plus ni moins,

---

People's Lamps. Part I. Electric Light (*Continued*) », *The Arena*, vol. 14, novembre 1895, p. 439-463 ; « The People's Lamps. Part I. Electric Light (*Continued*) », *The Arena*, vol. 15, décembre 1895, p. 95-111 ; « The Struggle for Municipal Street Railways », *The New Time*, vol. 1, août 1897, p. 83-86 ; « Street Railways and the People – Toronto's Example », *The New Time*, vol. 2, avril 1898, p. 113-114.

[779] Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 149.

[780] Par exemple en 1901 : « Testimony of Prof. Frank Parsons », *Reports of the Industrial Commission on Transportation*, p. 123-193.

[781] John W. Sullivan, le vulgarisateur de la démocratie directe, fait également partie de cette commission. National Civic Federation, Commission on Public Ownership and Operation, *Municipal and Private Operation of Public Utilities. Report to the National Civic Federation Commission on Public Ownership and Operation. In Three Volumes* (New York : National Civic Federation, 1907). Parsons, « The National Civic Federation and its New Report on Public-Ownership », *The Arena*, vol. 38, octobre 1907, p. 401-408.

[782] L'avocat Louis Brandeis est la figure qui personnifie le mieux cette évolution. Il inaugure ce type d'argumentation juridique en 1908 lors de l'audience de l'affaire Muller v. Oregon (il s'agissait de décider si un État a le droit de limiter le temps de travail pour protéger une catégorie vulnérable de la population, ici les femmes). Dans les conclusions qu'il présente à la Cour, son argumentaire – le fameux « *Brandeis brief* » – repose moins sur les principes abstraits du droit que sur la réalité concrète et historique mis en lumière par les rapports d'experts (inspecteurs du travail, médecins etc.) et le nouveau savoir produit par les sciences sociales et les travailleurs sociaux. Pionnier de la jurisprudence progressiste, Brandeis incarne aussi l'antiformalisme qui traverse l'époque. Puis, en 1910, l'usage de la science devient un mode de gestion de l'économie. Dans le Eastern Rate Case, l'avocat s'allie avec l'ingénieur Frederick Taylor et avance devant l'Interstate Commerce Commission l'argument suivant : les compagnies ferroviaires n'ont pas besoin, s'ils suivent les principes de l'organisation scientifique du travail, d'augmenter les prix pour relever les salaires. Brandeis invente le terme « *scientfic management* » que Taylor reprendre l'année suivante dans son ouvrage *The Principles of Scientific Management*. Ils veulent imposer l'idéal de l'ingénieur, plus efficace à leurs dires qu'une gestion des entreprises par les financiers. Zunz, *Making America Corporate*, p. 34-36. Foner, *The Story of American Freedom*, p. 157.

que d'un « conte de fée servant les intérêts de la privatisation des services publics *(fairy-tale in the interests of private-ownership)* »[783].

Les exemples européens fonctionnent chez Flower et Parsons comme une pédagogie de la modernité. Ils fournissent des arguments et des précédents au journaliste et à l'expert en politique sociale afin de convaincre le public américain que la municipalisation est une réforme modérée qui a fait ses preuves. L'Allemagne par exemple, après avoir testé les deux systèmes (municipalisation et privatisation), a préféré le premier. Parsons utilise des documents officiels à l'autorité indiscutable, des rapports consulaires ou des auditions parlementaires, et accumule les statistiques pour démontrer la supériorité de la réforme. Les villes britanniques, et en particulier Glasgow, deviennent les modèles à atteindre[784]. Pour Flower, que les nombreux avantages de la municipalisation restent inaudibles aux États-Unis s'explique par la désinformation : les *corporations* subventionnent les principaux organes de presse qui façonnent l'opinion (« opinion-forming agencies »)[785]. Les éditoriaux triomphants de Flower servent de contrepoints aux analyses factuelles de Parsons[786]. Une fois les faits mis en lumière et les succès de la municipalisation en Europe avérés, la supériorité de la propriété commune des services publics, *self-evident*, sautera aux

---

783 Parsons, « The National Civic Federation and its New Report on Public-Ownership », p. 401. Flower, « The National Civic Federation's Fairy-Tale in the Interests of Private-Ownership of Public Utilities, and Facts which Prove its Münchausen-like Character », vol. 38, août 1907, p. 327-328.

784 Parsons, « Glasgow's Great Record : A Complete History of the Pioneer Experiment in Municipal-Ownership of Street-Car Service in Great Britain », *The Arena*, vol. 32, novembre 1904, p. 461. L'exemple allemand se retrouve aussi dans la suite à *Looking Backward* écrite par le rabbin libéral Solomon Schindler : « The province of Germany had been first in the field to discover the principles of our present system, and the fermentation had spread from here. No wonder, therefore, that the system has reached here its highest perfection. » Schindler avait fui l'Allemagne mais gardera toute sa vie une fascination pour l'organisation sociale de son pays natal. Il devient un partisan du Nationalisme de Bellamy et participe au premier Nationalist Club. Pour lui, l'utopie de *Looking Backward* est une réalité en Allemagne. Comme correspondent du *Boston Daily Globe*, il écrit des articles dithyrambiques sur l'État-providence allemand. La mise en commun des services (municipalisation et nationalisation) est selon lui un moyen plus efficace et rentable d'organiser l'économie et la société. Schindler, *Young West*, p. 248-249. Mann, « Solomon Schindler : Boston Radical », p. 468-471 ; *Yankee Reformers in the Urban Age*, p. 52-72.

785 Flower, « Municipal and Social Advance in England », vol. 35, mars 1906, p. 321.

786 Années 1890 : Flower, « Destitution in Boston With Striking Illustrations and Practical Suggestion : A Symposium. Introductory Words », vol. 2, novembre 1890, p. 733 ; « The Passing Day. II- An Object Lesson in Municipal Ownership from across the Ocean », *The Coming Age,* vol. 2, octobre 1899, p. 440-441 « The Passing Day. Municipal Innovations in the Old World », *The Coming Age*, vol. 3, janvier 1900, p. 104.

Exemples d'éditoraux triomphants : Flower, « Municipal-Ownership in the Old World. Another Victorious Year for Glasgow's Municipal Street-Railways », vol. 36, octobre 1906, p. 424-426 ; « Another Splendid Record Made by the Glasgow Municipal Street Railway », p. 360-374.

Dans *The Twentieth-Century Magazine*, le sujet devient omniprésent : « Editorials. Liverpool's Street Railways : Another Illustration of the Benefits of Municipal Ownership », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, mai 1910, p. 174 ; « Editorials. The Past Year's Record of Glasgow's Municipally Owned Street Railways », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, septembre 1910, p. 555-556 ; « Editorials. Last Year's Record of the State-Owned Railways of New Zealand », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, novembre 1910, p. 168-169 ; « Editorials. The Recent Report of the Glasgow Municipal Railways », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, août 1911, p. 455-456.

yeux des lecteurs : le sens commun l'exige, pense Flower. Seules la corruption et l'avarice peuvent alors expliquer le refus des industriels et des politiques de municipaliser les services publics. Même ses détracteurs, après en avoir vu le fonctionnement, se sont ralliés à la cause[787]. Flower prend comme exemple le célèbre réformateur municipal Frederic C. Howe : farouchement opposé à la municipalisation à ses débuts, ses voyages en Europe le font changer d'avis[788]. Par ailleurs, des membres de la commission envoyée en Europe par la National Civic Federation se convertissent aussi à la cause[789].

À l'instar des réformateurs, les opposants à la municipalisation des deux côtés de l'Atlantique travaillent ensemble. Les partisans du laissez-faire explorent aussi l'Europe en quête de données utilisables dans le débat américain. La compagnie privée d'éclairage de Boston (« lighting trust ») envoie des avocats en « mission en Angleterre pour préparer un argumentaire *(brief)* contre la municipalisation[790] ». Flower couvre le débat dans *The Arena*. Parsons présente ses objections mais aussi, dans le sillage de la ligne éditoriale de Flower et de ses nombreux symposiums, la « défense de l'accusé *(defendant's brief)* » : une brochure de la compagnie de télégraphe Western Union par exemple expliquant non seulement l'échec de la réforme en Grande-Bretagne mais son caractère « non-américain »[791]. La presse européenne critique ces incursions d'entreprises américaines hors de leur pays. Flower évoque la réaction du *Daily News* anglais à la croisade transatlantique contre la municipalisation organisée par le *Times* de Londres et l'Industrial Freedom League, organisation anglo-américaine fiancée par la British Electric Traction Company et Pierpont Morgan. Le journal s'indigne : cette ligue chercherait à « américaniser les traditions et les méthodes municipales anglaises »[792]. La circulation transatlantique des idées fonctionne donc dans les deux sens. La ville modèle Glasgow envoie une commission étudier le métro installé en 1909 pour relier le Capitole au Russell Senate Office Building[793]. Néanmoins, comme le montre la remarque du *Daily News*, les échanges n'empêchent pas les sentiments nationaux. Inscrite dans la tradition américaine du gouvernement local, la municipalisation, contrairement à la démocratie directe par exemple, ne semble pas demander d'américanisation.

---

787 Flower, « Municipal Advance. Growth of Sentiment in Favor of Municipal-Ownership », p. 644 ; « Municipal-Ownership of Street-Railways in Germany : A Conservative Educator's Report », p. 35, janvier 1906, p. 81.

788 Flower, « Review : *The British City* », p. 200-208 ; « Public-Ownership in Great Britain », p. 410.

789 Parsons, « The National Civic Federation and its New Report on Public-Ownership », p. 407.

790 Parsons, « The Taxation Fallacy », *The Arena*, vol. 37, janvier 1907, p. 89-90.

791 Parsons, « The Telegraph Monopoly. XIV », *The Arena*, vol. 18, novembre 1897, p. 628.

792 Flower, « The London *Times* as a Tool for Public Service Corporations », p. 657 : « Public-Ownership in Great Britain », p. 408.

793 Parsons, « Glasgow's Great Record », p. 466.

Preuves d'un système efficace, les précédents européens montrent aux réformateurs américains les nombreux avantages de la municipalisation. Pour le consommateur, le service est de meilleure qualité et moins cher. Les conditions de travail pour les employés s'améliorent. Les bas-fonds sont assainis. Avec des tarifs abordables, les pauvres peuvent quitter les taudis des centres-villes, s'installer dans « l'atmosphère saine de la campagne » et se rendre tous les jours à leur travail en ville[794]. Les économies d'échelle réduisent les frais d'exploitation et les bénéfices peuvent être réinvestis dans l'amélioration de la ville. Enfin, comme les *corporations* sont « la source *(fountain-head)* de la corruption » pour Flower, municipaliser ne peut qu'éliminer le problème. Il n'y a alors plus aucune raison pour qu'un entreprise privée soudoie les politiques pour obtenir des concessions de tramway ou de gaz ou qu'elle fasse payer des prix exorbitants aux usagers pour payer les dividendes sur des actions généralement gonflées artificiellement par surcapitalisation (dilution des actions/*watered stocks*). Par conséquent, les *boss* perdent leur pouvoir et sont remplacés par un conseil municipal au-dessus des clivages partisans qui travaille dans l'intérêt général[795]. La municipalisation réoriente la politique : les malversations des corrompus laissent la place aux réformes et aux politiques sociales mises en œuvre par des dirigeants honnêtes pour le bien commun, « a *change of purpose* from *dividends for a few* to *service for all* », selon les mots de Parsons[796].

Cette idée de « service » (que l'on retrouve en anglais avec l'expression « *public servant* », plus oblative que le fonctionnaliste « fonctionnaire » en français) est l'enjeu d'une lutte symbolique à l'époque : au tournant du siècle, les *corporations* privées dans le secteur des services d'utilité publique (eau, gaz, électricité, mais aussi tramway, télécommunications, trains) sont désignées par l'expression « public service corporation ». Le terme apparaît en 1896 et envahit la culture imprimée à partir de 1897 (Flower l'utilise). Dans quelle mesure s'agit-il d'une campagne de relations publiques organisée reste de l'ordre de la conjecture, mais il n'est pas inimaginable de penser que les *corporations* voulaient probablement réorienter leur image écornée par l'agitation réformatrice des années 1890 : ces entreprises accusées d'enrichissement au détriment de la communauté se présentent comme à son service (« public » renvoyant ici au sens de « collectif »). À un moment où les classes moyennes urbaine commencent à s'inquiéter de l'emprise de la « pieuvre » sur leur vie et à lire la situation du pays comme les radicaux du début des années 1890, le signifié pose problème, bien que le signifiant soit accepté. Pour Flower, la confiscation en règle

[794] Parsons, « The People's Highways », *The Arena*, vol. 12, mai 1895, p. 222-223.

[795] Flower, « Five Reasons Why We Favor Municipal-Ownership », vol. 35, mai 1906, p. 526-529.

[796] Parsons, « Glasgow's Great Record », p. 470.

qu'opèrent ces entreprises sur des biens communs, ainsi que la corruption qui règne dans le milieu, par définition, est antinomique avec la mission de « service au public »[797].

La ville, synonyme de vice, de misère et de crime dans l'imaginaire des réformateurs de la classe moyenne, devient le laboratoire d'un monde nouveau : un environnement sain « pour le peuple »[798]. Un article sur Glasgow de la suffragette Clara Bewick Colby vulgarise les articles techniques et complexes de Parsons ; « largement commenté et copié » selon Flower, il se focalise davantage sur les conséquences concrètes de la municipalisation[799]. Colby la décrit comme un maillon des politiques de renouvellement urbain : les politiques d'hygiène publique, des bains publics aux inspections des bâtiments privés, conduisent les autorités à construire des logements sociaux, puis, à municipaliser les services publics. Parsons souscrit à cette logique réformatrice :

---

[797] « Public service » renvoie au sens anglais de « public », c'est-à-dire « relatif à communauté » (OED : « service to the community ») : un « public service » peut se référer au « service public » mais ne se limite pas forcément à la sphère étatique contrairement au français, comme dans notre exemple. Flower a un problème avec la prétention de « service à la communauté » que ces entreprises privées s'attribuent et non avec leur caractère « privé ».

La première occurrence de « public service corporation » date de 1887 selon l'OED mais, après vérification, la citation donnée est une erreur (il s'agit en fait de 1897). L'expression provient d'un débat dans le magazine *Municipal Affairs*. Le Committe on Municipal Administration of the Reform Club of New York demande à un opposant de la municipalisation (mais partisan de la régulation des « monopoles naturels »), un certain Allen Ripley Foote (ancien secrétaire de la National Electric Light Association, il fondera en 1907 la National Tax Association), une réponse à l'article de Edward M. Grout qui défendait la municipalisation du gaz (les deux articles paraissent dans le même numéro). Foote explique que opérateurs privés travaillent dans le souci de l'intérêt général et acceptent la « régulation scientifique » ; il brocarde les manœuvres politiciennes des « démagogues » qui veulent faire croire qu'il existe un conflit entre le « peuple » et les « monopoles » : « Public service corporations do not object to a scientific regulation and supervision designed solely to safeguard the interests of the people, and to satisfy the State that the powers delegated to them are properly administered. They do object to investigations ordered solely for the purpose of manufacturing political capital, and to enable some vainglorious demagogue to pose as a defender of the people against 'monopolies' ». Les différentes bases de données que nous avons consultées confirment cette origine (voir annexe 3, figures 15-a, b et e) : une citation du gouverneur du Massachusetts Roger Wolcott qui dénonce l'emprise de ces *corporations* (« Unrestricted Competition », *The Los Angeles Herald*, 26 février 1897, p. 10 ; *Chronicling America*) ; un article de 1897 dans *Progressive Age – Gas, Electricity Water* (*Google Books*) et, le plus ancien, un article du *Boston Post* daté du 2 juin 1896 (*Newspaper.com*). Allen Ripley Foote, « No Government Should Operate An Industry », *Municipal Affairs. A Quarterly Magazine Devoted to The Consideration of City Problems from the Standpoint of the Taxpayer and Citizen*, vol. 1, juin 1897, p. 253. Sur Foote, voir Frank Parsons, *The City for the People ; or, The Municipalization of the City Government and of Local Franchises* (Philadelphia, PA: C.F. Taylor, 1900), p. 141.

Exemples d'utilisation de l'expression par Flower : « there should be a law making it a penitentiary offense for any public servant to accept a pass or any other favor of any description from a public-service company » ; « « the great public-service corporations steadily, insidiously, and subtly undermined the old republican order ». Flower, « In the Mirror of the Present. The Abolition of Passes by The Pennsylvania Railroad », vol. 35, février 1906, p. 204 ; « The London *Times* as a Tool for Public Service Corporations », p. 655-657 ; « Five Reasons Why We Favor Municipal-Ownership », p. 526-529 ; *Progressive Men*, p. 48.

[798] *The City for the People* est l'ouvrage de Parsons où il synthétise l'ensemble de ses arguments en faveur de la municipalisation et de la démocratie directe ; il aurait « accéléré le réveil civique » selon Flower. Flower, *Progressive Men*, p. 113.

[799] Clara Bewick Colby, « What the Second City of Great Britain is Doing for her People : or, where Municipal-Ownership is in Full Flower », *The Arena*, vol. 33, avril 1905, p. 361-369. Flower, *Progressive Men*, p. 139.

les économies qui résultent de la coordination du travail permettent à la municipalité d'acheter des zones de bidonvilles et de construire à la place des « logements sains et à loyer modéré réservés à la location aux plus démunis »[800]. En dernière analyse, la « municipalisation des services publics *(public ownership of utilities)* » fonctionne comme un terme fourre-tout qui englobe les multiples réformes nécessaires pour résoudre les problèmes qui gangrènent les villes américaines : l'intention plus utopique reste néanmoins tempéré par le recours systématique aux sciences sociales comme moteur raisonnable du changement et aussi par l'échelle restreinte de son champ d'action (le local).

Flower se félicite des succès politiques remportés par les maires américains qui suivent la voie vertueuse et progressiste tracée par les villes britanniques : il présente la municipalisation alors comme une victoire du peuple et le plus sûr moyen pour lui d'améliorer ses conditions de vie. Il utilise en particulier ses magazines pour relayer l'action de Tom L. Johnson, maire de Cleveland de 1901 à 1909, et de Samuel M. « Golden Rule » Jones qui dirige Toledo de 1897 à 1904. Dans les villes, une « guerre à mort » oppose les « représentants du peuple » aux *corporations*. Johnson, « homme d'État efficace et incorruptible » réussit par exemple à déjouer les plans de son prédécesseur qui voulait donner à la compagnie Pennsylvania Railroad l'exclusivité de l'exploitation des quais de la ville puis à contrecarrer les « stratagèmes les plus sournois » des membres du Congrès de l'Ohio, républicains et démocrates confondus soutenus par Mark Hanna (à la solde des « vampires » que sont les *corporations*), pour empêcher la municipalisation des tramways. Il impose alors des tarifs raisonnables (3 cents le ticket). La carrière de Johnson figure, pour Flower, les mutations du réformisme et les interactions créatrices entre l'imprimé et le progrès social : la lecture d'Henry George transforme l'entrepreneur Johnson (il fait fortune grâce à l'invention de la boîte de perception – *farebox* – pour les transports en commun et à ses investissements dans l'acier et les tramways) ; devenu un « apôtre militant de la démocratie fondamentale », son action politique à Cleveland (ainsi que les modèles britanniques) inspirent d'ailleurs les ouvrages du progressiste Frederic C. Howe, *The City : the Hope of Democracy* (1905)[801] et *The British City* : *the Beginnings of Democracy* (1907)[802]. Comme dans les exemples européens, Johnson comme Jones incarnent une avant-garde mais aussi le pragmatisme d'hommes d'affaires

---

[800] Parsons, « Glasgow's Great Record », p. 469.

[801] Pour Flower, l'ouvrage de Howe, par son style journalistique et ses illustrations et ses concrets, est le « complément idéal » à l'analyse universitaire, plus abstraite et exhaustive, de Parsons dans *The City for the People*. Flower, « *The City the Hope of Democracy,* A Book Study », p. 544.

[802] Howe dédie ce dernier ouvrage au maire de Cleveland : « To TOM L. JOHNSON Who Found in the Philosophy of Equal Opportunity for All and Special Privilege for None, the Inspiration of His Political Life; Who Halted in the Conquest of Material Things to Take Up the Burdens of the Warfare Against Monopoly; Whose Cure for the Failures of Democracy is More Democracy, This Book is Affectionately Dedicated ».

avisés : seul l'idéalisme pratique, estime Flower, peut mettre un terme à la domination de la « trinité infernale *(trinity of the pit)* – la *corporation*, le *boss* et la *machine* politique ». Ce radicalisme prudent s'illustre aussi dans les trois réélections de Johnson bien qu'il se pose en socialiste et la perpétuation des idéaux de Samuel Jones, même après sa mort, avec l'élection d'un de ses disciples : le sentiment d'un public éclairé rencontre l'avant-garde réformatrice[803]. Si les conseils municipaux progressistes rencontrent des succès et, plus acceptés que les radicaux des années 1890, ne sont plus disqualifiés *a priori* par leurs adversaires et rentrent dans le jeu politique, c'est probablement parce que l'échelle locale est perçue comme plus en accord avec la tradition politique américaine ; or, au tournant du siècle, les problèmes deviennent nationaux, sinon mondiaux, il faut donc intervenir à l'échelon fédéral, ce qui pose davantage de problèmes. Pas pour Flower : sa pensée reposant sur les analogies d'échelle, les principes qui régissent l'individu ou le local doivent s'appliquer au national.

B. Nationaliser le « système nerveux et artériel de la nation[804] » : les infrastructures de transport et de communication

« The keynote of the present age is union, combination, or co-operation », Flower[805].

« Combination is evolution. Organization is civilization », Frank Parsons[806].

Flower accepte le changement d'échelle et l'ordre industriel comme des données de l'évolution naturelle de la société vers la complexité qu'a analysé Spencer. La concurrence sans cadre moral est non seulement inefficace mais violente : « l'esprit de la guerre » appliqué à l'économie[807]. Le retour à ce système s'avère non seulement impossible mais aussi indésirable. Devant l'inexorable monopolisation de l'économie, la seule solution pour le peuple est de prendre le contrôle, *via* le gouvernement, des *trusts*. Seule la nationalisation *(government ownership)* permet, selon lui, de s'adapter aux exigences d'une économie complexe et de problèmes affectant

---

803 Flower, « Mayor Johnson 's Splendid Virctory for the Citizens of Cleveland », vol. 39, juin 1908, p. 744-745 ; « Municipal Progress in England and America », vol. 25, juin 1901, p. 665-667; « The Lesson of the Toledo Victory », vol. 35, janvier 1906, p. 71-72 ; *Progressive Men*, p. 67, 77-78.

804 Flower, « Pure Democracy », p. 266.

805 Flower, *Progressive Men*, p. 141.

806 Parsons, « The President and the Trusts », *The Arena*, vol. 28, novembre 1902, p. 352.

807 Flower, « Mutualism vs. Commercial Feudalism », p. 327.

l'ensemble du territoire[808]. La démocratie directe, en soumettant ses représentants au contrôle strict des citoyens, en assure la transparence car elle impose à ses administrateurs de rendre des comptes aux citoyens : en somme, elle moralise le gigantisme. Un service public nationalisé est un « bon *trust* » pour Flower car, justement, il est au service du bien commun. Flower prend comme exemple la poste, institution qui jouit à l'époque d'un grand prestige chez les progressistes radicaux et les populistes car elle leur fournit un modèle de service à grande échelle, efficace, centralisé et démocratique. La réussite de la poste britannique, plus en avance que son homologue outre-Atlantique, le confirme[809]. Cette image de la poste s'inscrit dans une longue tradition. L'« incroyable rapidité » de la circulation de la « pensée » grâce aux lettres et aux journaux, et donc grâce à la poste, « dans le sein de ces déserts » américains suscite déjà l'admiration de Tocqueville dans les années 1830 (un « mouvement intellectuel » bien plus grand et actif que dans les « cantons de France les plus éclairés et les plus peuplés » ; la poste fait figure de phare dans l'« impénétrable obscurité » de la frontière)[810]. Pour la plupart des Américains, le postier est la seule incarnation des institutions fédérales : un État paradoxal, fort, omniprésent (au vu de la densité du réseau de distribution) mais absent puisqu'il organise l'accès libre mais n'intervient pas sur son contenu (contrairement à l'Europe, l'État ne surveille pas le courrier)[811]. L'État que Flower imagine pour remédier aux maux de l'époque est celui incarné par la poste, autre avatar de ce médium immédiat qui traverse sa pensée.

La taille, en soi, ne pose pas problème car les *trusts* ne sont qu'un outil : c'est la démesure et la « précision scientifique » des moyens mises au service d'intentions immorales qui créent les monopoles, changent les rapports de force au détriment des politiques, des citoyens, des travailleurs et des consommateurs, et menacent de les asservir[812]. La systématisation, inspirée des « organisations militaires », ne fait alors que rendre plus efficace la brutalité du « système

---

808 Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », *The New Time,* vol. 3, juillet 1898, p. 11-13.

809 Flower : « where the post-office is not hampered and unduly governed by the baleful influence of *private trusts or monopoly*, and where it is not crippled by bad corporations, we have a striking illustration of *a good trust* ». Les populistes parlaient de « benevolent trusts ». Flower, « Topic of the Times (Editorial) : The Relation of the Trusts to Individual Welfare and National Integrity », vol. 29, avril 1903, p. 414, 421 ; « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 12 ; « England's Magnificent Postal-Service Record », vol. 35, février 1906, p. 212-213. Postel, *The Populist Vision*, p. 18. White, *Railroaded*, p. 333.

810 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 2* (Paris : Pagnerre, 1848 [1835]), p. 227.

811 Gordon Wood, *Empire of Liberty : A History of the Early Republic, 1789-1815 (Oxford History of the United States)* (Oxford : Oxford University Press, 2009), p. 478-479.

812 Flower rejoint ici Brandeis ou Richard T. Ely qui ne confond pas monopoles et économies d'échelle : « large scale production is a thing which by no means necessarily signifies monopolized production »[812]. Richard T. Ely, *Monopolies and Trusts* (New York : The Macmillan Company, 1906), p. 162. Voir aussi Brandeis, *The Curse of Bigness.*

compétitif »[813]. La moralité des acteurs conditionne l'usage de cet outil moderne ; or, au vu des corruptions et de l'égoïsme des grands industriels, de vrais pouvoirs publics, c'est-à-dire contrôlés par la communauté *via* la démocratie directe, ne peuvent qu'être que plus vertueux[814]. La marche du progrès, explique Flower, intime à la société de dépasser l'immoralisme ambiant et d'accepter la prochaine étape de l'évolution : « l'harmonie économique », c'est-à-dire le gigantisme moralisé, n'est en effet que le produit d'un mouvement « gravitationnel » (toujours pensé en termes scientifiques et spirituels) vers une fraternité et une empathie non plus interpersonnelles mais à grande échelle (« industrial gravitation that is drawing us toward economic harmony » ; « soul-gravitation that is drawing us toward the still richer harmony of sympathy and brotherhood »)[815].

1. Transports : les chemins de fer

Les chemins de fer, les premiers, devraient être nationalisés. Leur rôle fondateur dans la constitution du capitalisme du pays, leur inefficacité, leur corruption notoire, et l'accès à modernité qu'ils permettent, littéralement, en font le lieu stratégique d'une reconquête démocratique[816]. Du fermier du Midwest qui veut expédier sa récolte dans un marché devenu national et même international à l'ouvrier qui doit se rendre à l'usine, nombre de travailleurs dépendent, pour leur subsistance, des trains. Le succès de l'utopie de Bellamy *Looking Backward* et les nombreux Nationalist Clubs participent probablement à la réception favorable dans les milieux réformateurs de l'idée de nationalisation. Dans *The Arena*, Solomon Schindler encourage le rapprochement, *via* l'exemple de son Allemagne natale. Il montre, rapports officiels à l'appui,

---

[813] Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic », p. 317-319. Cette dimension militaire qui organise le bien-être de la population du haut vers le bas, explique l'opposition de Flower au Nationalisme de Bellamy.

[814] « Thus the modern trust and monopoly arose in conformity with the trend of civilization and the spirit of the age ; and leaving out of consideration all thought of ethics, and viewing the trust merely on the business and economic plane, it is obvious that the displacement of warfare by union and combination is potentially beneficent, in that it largely eliminates strife from the various departments of activity and achieves an enormous saving by doing away with vast amounts of non-productive labor and liberating enormous volumes of capital that had hitherto been tied up in mills, machinery, and other things rendered necessary so long as every business was divided into innumerable warring camps. But what is potentially a great and splendid blessing may become an intolerable curse ; and so it is that the good features of the trusts or monopolies—that of union displacing war, and the enormous saving of capital, brain, and brawn—have, in the hands of egoists who refuse to recognize the law of solidarity and who disregard the fundamental demands of justice and fraternity, been at once the prime source of popular oppression, of industrial slavery, and of political corruption ». Flower, « The Relation of the Trusts to Individual Welfare and National Integrity », vol. 29, avril 1903, p. 421.

[815] Flower, Parsons, « One the Stoa of the Twentieth century : City Ownership and Operation of Street Railways », *The Arena*, vol. 25, février 1901, p. 209 ; « Topic of the Times. Freedom and Growth Through Co-operation », vol. 25, février 1901, p. 209.

[816] White décrit en détail cette modernisation chaotique dans *Railroaded*.

qu'elle ne fait que mettre en œuvre le Nationalisme de l'utopiste américain[817]. Flower devient cependant un fervent partisan de la nationalisation par l'intermédiaire des idées d'Henry George puis des populistes (qui, eux-aussi, ont été modelés par la philosophie georgiste). Malgré son admiration pour le système fraternel qu'il donne à voir dans son utopie, Flower redoute le Nationalisme de Bellamy qu'il assimile au « socialisme militaire » et à « l'idéal allemand du paternalisme absolu », en d'autres termes un système où l'État, tout-puissant, étouffe l'individu[818].

---

[817] Solomon Schindler, « Nationalization of Railroads », vol.7, janvier 1893, p. 209-212 ; « Natural Monopolies and the State », vol. 9, janvier 1894, p. 234-237 ; « Nationalization of Railroads », vol. 9, mars 1894, p. 460-465. Il use du même raisonnement pour l'électricité : « The Nationalization of Electricity », vol. 10, juin 1894, p. 84-90.

[818] La question du Nationalisme de Bellamy travaille Flower et son milieu au début des années 1890 : leurs convictions progressistes leur commandent de trouver une solution forte aux maux de l'époque mais le remède du romancier ne serait-il pas trop radical ? Le succès de *Looking Backward* et la création de clubs pour mettre en œuvre sa vision inquiètent les intellectuels. Le débat fait rage en 1890 et 1891 et *The Arena* y prend part. Flower publie d'abord deux défenses du Nationalisme par le socialiste Laurence Grönlund et le secrétaire du Nationalist Club de Boston, John Ranson Bridge, ainsi qu'une critique de William Lloyd Garrison (homonyme de l'abolitionniste, partisan d'Henry George et du droit de vote pour les femmes). Tout s'emballe avec un article d'Hamlin Garland en 1891 : partisan d'Henry George, il ne peut que voir dans le Nationalisme une menace pour l'individu. Ses amis réformateurs ont de bonnes intentions mais ne font pas confiance dans l'humain et préfèrent s'en remettre à une autorité extérieure, une mécanique gouvernementale d'inspiration militariste qui finira par opprimer les individus. Schindler lui répond en avril : Nationaliste convaincu, il voit de la naïveté dans la foi de Garland dans une seule mesure, la *single tax*, qui règlerait tous les problèmes. Il explique que le jeu spontané des individus n'ordonnera jamais la société et qu'un un gouvernement sera toujours nécessaire. Enfin, Garland ne doit pas craindre les abus de pouvoir selon Schindler car dans un monde régi par le Nationalisme, le gouvernement ne sera plus un « patriarche » autoritaire avec sa tribu mais un parent bienveillant qui veille sur sa famille.

Flower répond dans un long éditorial en mai 1891 (« Is Socialism Desirable ? »). Pour lui, le Nationalisme (ou le « socialisme » : en 1891 il amalgame les deux mouvements) tuerait le malade : malgré leurs nobles intentions, leur « théorie de gouvernement » causerait plus de tort que de bien car il briserait l'individu. Flower dénonce leur prémisse : ce n'est pas l'individualisme et la liberté qui causent les maux sociaux mais le « gouvernementalisme », c'est-à-dire la législation de classe et les privilèges spéciaux. Selon lui, les « socialistes » se fourvoient quand ils fétichisent un gouvernement omnipotent alors que c'est la liberté qu'il faut préserver à tout prix car elle a fait des États-Unis la « plus grande nation du monde ». Il publie la réponse du cousin de Bellamy (connu pour être l'auteur du Pledge of Allegiance), Francis, qui défend le Nationalisme. Savage répond à son tour, soulignant le caractère antidémocratique du Nationalisme et le comparant, à l'instar de Flower, à un « despotisme militaire ». Thaddeus B. Wakeman réplique en expliquant que l'État permettrait l'émancipation de l'individu (qu'il s'agisse d'un libre-penseur souligne encore davantage la complexité des positionnements à l'époque face à un monde où tout devient incommensurable pour l'individu).

Flower évolue rapidement sur la question et dès 1893 distingue le « socialisme obligatoire » ou « militaire » du Nationalisme et le « socialisme volontaire » ou « progressiste ». Plusieurs choses le rassurent : Edward Bellamy lui affirme que si le socialisme ne garantissait par la liberté il serait le premier à s'y opposer ; les populistes proposent des solutions inédites où l'instrument gouvernemental sert à préserver l'individu ; les socialistes adoptent dans leur programme le référendum et l'initiative populaire : cette « méthode de gouvernement absolument (*purely*) démocratique » soumettra l'État fort à la volonté populaire ; les socialistes américains comme George D. Herron sont animés par les idéaux chrétiens contrairement au matérialisme de leurs homologues européens. Flower est aussi probablement ébranlé par les maux de plus en plus aigus qui frappent l'Amérique pendant la dépression des années 1890. Les réformateurs, au début des années 1890, se partagent entre la ligne libertarienne de gauche d'Henry George et le Nationalisme de Bellamy : Flower cherchera à concilier les deux dans sa vision réformatrice.

Flower, « Is Socialism Desirable ? », p. 753-755 ; « Pure Democracy », p. 262-263 ; « Topic of the Times. Socialism in Europe and America », vol. 25, avril 1901, p. 443 ; « In the Mirror of the Present. Socialism in America :

Au contraire, le système georgiste, ce qu'il appelle aussi le « socialisme volontaire », reste « individualiste » car il repose sur l'idéal d'un égal accès de tous aux biens communs. Si cet accès reste virtuel dans le cas des terres (la *single tax* compense la communauté de l'appropriation par un privé en abondant un fonds social qui fait ensuite l'objet d'une politique redistributive), il est bien réel dans le cas des chemins de fer ou des télégraphes : ils appartiennent à la communauté ; la morale voudrait donc qu'ils lui reviennent. Dans la vision de Flower, le gouvernement, au nom du peuple, devient propriétaire d'une activité économique vitale, au sens premier, pour le pays et les citoyens. Flower compare en effet les moyens de transports au « système nerveux et artériel de la nation » ou au système de la circulation sanguine (« nation's nervous and circulatory system »)[819]. Si la société fonctionne comme un organisme, alors sa santé, sa survie même, repose sur la libre circulation des citoyens et des biens. Le monopole, dans cette analogie, s'apparente un caillot qui non seulement empêche le mouvement mais menace le corps social dans son ensemble. La nationalisation permet alors le libre-échange entre les citoyens. Pour Flower, la position de monopole permet aussi à des acteurs privés de lever ce qu'il considère comme des droits de douanes sur les producteurs et les consommateurs. La comparaison est révélatrice : non seulement elle affirme que les compagnies ferroviaires se substituent à l'État dans une de ses fonctions régaliennes et s'arrogent donc un pouvoir excessif, sinon anticonstitutionnel, mais elle évoque aussi les origines révolutionnaires du pays (une imposition illégitime des citoyens) et reprend la critique des démocrates et des milieux ruraux du protectionnisme par les droits de douane qui accorde des « privilèges spéciaux » aux grands industriels, lèsent les consommateurs en maintenant des prix artificiellement haut et empêchent les fermiers de se développer à

Symposium », vol. 35, juin 1906, p. 646. Lettre de Flower à Edward Bellamy, 9 août 1897, Edward Bellamy Correspondence ; *Progressive Men*, p. 83, 85, 89.

Laurence Grönlund, « Nationalism », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 153-165. John Ranson Bridge, « Nationalistic Socialism », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 184-195. William Lloyd Garrison, « The Mask of Tyranny », vol. 1, avril 1890, p. 553-559. Hamlin Garland, « A New Declaration of Rights », *The Arena*, vol. 3, janvier 1891, p. 167-169. Solomon Schindler, « Nationalism Versus Individualism », *The Arena*, vol. 3, avril 1891, p. 601-607. Francis Bellamy, « The Tyranny of All the People », *The Arena*, vol. 4, juillet 1891, p. 180-191. Minot J. Savage, « The Tyranny of Nationalism », *The Arena*, vol. 4, septembre 1891, p. 311-321. Thaddeus B. Wakeman, « Emanicpation by Nationalism », *The Arena*, vol. 4, octobre 1891, p. 591-603.

[819] Flower prétend tirer ces métaphores des écrits du journaliste et réformateur postal James Lewis Cowles (1843-1922). Néanmoins, l'image est déjà présente chez Spencer qui imagine la société comme un corps, le commerce son sang, les chemins de der ses artères et le télégraphe ses nerfs. Cowles, qui écrit aussi dans *The Arena*, partage avec Flower la volonté d'assurer l'égalité des chances dans un environnement concurrentiel équitable. Flower, « Pure Democracy », p. 266 ; « Are We a Prosperous people ? », p. 208. Wiltshire, *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*, p. 233-234. James L. Cowles, « Railway Tariffs », *The Arena*, vol. 7, mai 1893, p. 792-708 ; « Equality of Opportunity : How Can We Secure It ? », *The Arena*, vol. 15, décembre 1895, p. 80-94 (l'article reproduit en fait une communication de Cowles devant l'American Association for the Advancement of Science, voir *Proceedings American Association for the Advancement of Science for the forty-fourth Meeting held at Springfield, Mass. August-September 1895* (Salem : publié par le secrétaire permanent, 1896), p. 353-356.

l'international. Le système capitaliste appliqué aux chemins de fer n'est aucunement privé, analyse Flower : les politiques, acoquinés avec les barons voleurs, ont fait cadeau de terres communes aux compagnies ferroviaires et maintenant les protègent grâce à une « législation de classe » au détriment du « peuple »[820].

Flower naturalise les infrastructures car, comme les artères pour le corps, elles supportent et fournissent une structure à l'organisation sociale[821]. La nationalisation moralise le système car l'État organise un environnement concurrentiel équitable *(level playing-field)* : l'égalité des chances garantit un accès équitable à tous, riches ou pauvres, grands ou petits, aux circuits de distribution et permet aux citoyens de rivaliser d'esprit d'entreprise sans corruption ni injustice. Cette réforme n'entrave pas la liberté individuelle mais la préserve : elle garantit les conditions de son expression là où le laissez-faire n'aboutit qu'à l'assujettissement des plus faibles (les ouvriers, les femmes ou les enfants) et à la concertation du pouvoir et de la richesse dans quelques monopoles. Elle améliore aussi l'efficacité des trains pour les usagers (voyageurs ou paysans qui doivent expédier leur récolte à l'étranger) comme pour les producteurs (les cheminots). Elle régule en amont la règle du jeu mais, aussi, protège (les compagnies d'État offrent des assurances à ses cheminots) et redistribue en aval (retraites) : l'État assure alors la solidarité entre les citoyens. Pour Flower, elle structure et rend possible un capitalisme repensé sur des bases éthiques. La conjonction de l'accélération de la monopolisation économique et son intérêt pour la révolte agraire l'incitent à s'intéresser à cette réforme qu'il lit au prisme d'Henry George. Ce sont en effet les populistes qui familiarisent Flower avec ce raisonnement : sa base rurale souffre particulièrement des politiques tarifaires injustes des grandes compagnies ferroviaires[822].

Un des ouvrages publiés par Flower qui connaît le plus de succès dans les années 1890 est *Railways of Europe and America* de Marion Todd[823]. Figure du mouvement populiste, Todd est la première femme qui réussit l'examen du barreau en Californie. Elle devient ensuite conférencière itinérante dans le Midwest pour les Farmers' Alliances[824]. Produit de la nouvelle économie du savoir fondée sur l'université et la professionnalisation, elle s'inspire des modèles européens pour remédier à la défaillance des chemins de fer américains : la nationalisation lui semble la solution la plus juste et efficace. Pour Flower, elle pose la question essentielle : « whether the railways shall

---

820 Flower, « Are We a Prosperous people ? », p. 208

821 Flower, « Is Socialism Desirable ? », p. 759 ; « Pure Democracy », p. 262-263.

822 Comme pour la démocratie directe et la municipalisation, Flower ne semble pas s'intéresser à la nationalisation dans sa jeunesse. Lettre de Edwin L. Chalcraft à Howard F. Cline, 24 mars 1939, Howard Francis Cline Papers.

823 Marion Todd, *Railways of Europe and America, or Government Ownership, with Notes from Official Reports* (Boston : The Arena Publishing Company, 1893). Flower, *Progressive Men*, 110.

824 Postel, *The Populist Vision*, p. 72-73.

own the people or the people own the railways »[825]. Une publicité dans *The Arena* souligne son pragmatisme et son savoir spécialisé : « the Best Authorities of Europe and America on Railroad Profits and Methods. Facts, not Theories[826] ». Plusieurs responsables populistes recensent l'ouvrage dans le magazine de Flower : Ignatius Donnelly ; John Davis, représentant du Kansas au Congrès ; James Field, candidat à la vice-présidence en 1892. Tous encensent l'usage rigoureux de publications européennes : ces chiffres officiels et fiables prouvent que la nationalisation marche. L'Europe fonctionne ici comme une réserve d'arguments et de précédents pour les débats américains. Ils admirent en particulier son analyse du « système remarquable de retraite et d'assurance pour le salarié » en Allemagne et « le remarquable système de zones en Autriche et Autriche-Hongrie ». Le calcul des tarifs selon un système de zones élimine les rabais concédés par les chemins de fer aux grandes entreprises au vu du volume de leurs affaires. Pour Flower et les populistes, les principes démocratiques priment sur les logiques économiques soi-disant imposées par le changement d'échelle : cette discrimination est insupportable car elle sacrifie les droits inaliénables du citoyen à l'égalité de traitement sur l'autel de la logique commerciale et elle appauvrit le monde rural au profit des monopoles. Au contraire, un système de zones uniformise les tarifs, que le client soit un pauvre fermier du Kansas ou Standard Oil : la taille d'une entreprise ne doit pas lui accorder plus de privilèges. Cette standardisation des prix permettrait aussi d'éradiquer la pratique de distribuer des accès gratuits *(free passes)* aux politiques et aux avocats, soudoyés par la suite pour défendre les intérêts des *corporations*. Un système d'assurance et de retraite, quant à lui, fournit une solution aux problèmes de pauvreté et leur conséquence : les conflits sociaux[827]. Plus tard, les progressistes allaient s'emparer de la plupart des ces mesures.

Les contributeurs de *The Arena* reprennent la question des chemins de fer là où les populistes l'avaient laissé. Ils continuent l'exploration des exemples européens et amassent les arguments en faveur de la nationalisation, la seule solution à leurs yeux pour s'adapter, sans injustices ni gaspillage, à la nouvelle donne économique et sociale. Carl Vrooman symbolise cette transition. Dès les années 1890, il cherche à inscrire le populisme et la nationalisation dans une perspective transatlantique. Il condamne les « classes supérieures autoproclamées *(self-styled 'better classes')* » qui considèrent le populisme comme le fruit de « fanatiques fous et incultes *(wild-eyed, unwashed fanatics)* » embourbés dans un isolationnisme étroit. Il compare ces critiques à des grenouilles égoïstes qui ignorent le monde hors de leur flaque. Au contraire, les populistes, estime

---

[825] L'expression, que Todd utilise dans sa préface, est reprise à son compte par Flower dans ses publicités pour l'ouvrage. Todd, *Railways of Europe and America*, p. iii.

[826] « *Railways of Europe and America* », publicité, *The Arena*, vol. 11, décembre 1894, appendice, non paginé.

[827] « Books of the Day : Review of *Railways of Europe and America* », *The Arena*, vol. 8, octobre 1893, p. xvi-xxi et vol. 10, juin 1894, p. xxi.

Vrooman, sont immergés dans une culture progressiste transatlantique, de nombreux pays européens mettent en œuvre un programme similaire à celui du People's Party et les plus grands penseurs et dirigeants de l'histoire mondiale ont prôné les principes populistes[828]. Dans son reportage « A Kansas Populist Abroad », il décrit ses adversaires républicains comme des réactionnaires isolationnistes qui font régresser le pays[829].

Après 1900, Carl Vrooman devient le spécialiste de la nationalisation ferroviaire dans *The Arena*. Il enquête deux ans sur le terrain (« a systematic investigation of the railway question, traveling extensively over the United States and spending two years in England and on the Continent ») et publie la plupart de ses articles dans les deux dernières années de *The Arena* (il devient le responsable de sa rubrique « politique étrangère »). Ses articles cherchent à convaincre l'opinion qu'au vu des succès européens et des nombreux accidents sur le sol américain il est urgent de ne pas simplement réguler les chemins de fer mais de repenser le système[830]. Comme avant lui Todd et Herman Tauerbeck, le président du People's Party, Vrooman recommande le système de zones hongrois comme un modèle pour mettre sur un pied d'égalité les producteurs et les consommateurs, peu importe où ils vivent[831]. La standardisation des règles et des prix permet d'égaliser les conditions mais aussi d'homogénéiser le territoire.

Flower et ses proches, Parsons et le naturaliste Alfred R. Wallace, reprennent cet argumentaire[832]. Dès son retour à la tête de *The Arena* en 1904, Flower fait le bilan dans un éditorial de 25 ans de corruption, de « féodalisme commercial » et d'exploitation du peuple[833]. La régulation est insuffisante pour Flower car elle tue le secteur privé sans résoudre le problème de

---

828 Carl Vrooman, « International Populists and Populism », *The New Time,* vol. 2, juin 1898, p. 372-374. Sa liste de « proto-populistes », ici incomplète, se lit comme une panthéon littéraire, religieux, politique, économique et intellectuel : Platon, Aristote, Bacon, Moises, St Thomas d'Aquin, Thomas More, Ruskin, Carlyle, Hugo, Dickens, Tolstoi, Zola, Morris, Mazzini, Cavour, Fichte, Hegel, Bismarck, Gladstone, Franklin, Greeley, le pape Léon XIII, Willard, Carlisle, McKinley, Mill, Toynbee, de nombreux professeurs d'universités anglais, américains (Ely, Commons, Parsons, Bemis) et allemands (Smoller, Wagner : deux figures centrales dans l'éducation européenne des réformateurs américains selon Rodgers).

829 Thomas Frank, « The Leviathan with Tentacles of Steel : Railroads in the Minds of Kansas Populists », *The Western Historical Quarterly*, vol. 20, février 1989, p. 51. Le journal Populise *The Advocate* publie « A Kansas Populist Abroad » en juillet 1900 sous forme de brochure et, parallèlement, dans le recueil *Taming the Trusts*.

830 Carl S. Vrooman, « The Ultimate Issue Involved in Railroad Accidents », *The Arena*, vol. 39, janvier 1908, p. 14-18 ; « Railway Nationalization in France », *The Arena*, vol. 40, août-septembre 1908, p. 156-163 ; « A 'Square Deal' for the Railroads », vol. 40, octobre 1908, p. 273-282 ; « Our Railroad Riddle », *The Arena*, vol. 40, décembre 1908, p. 553-560.

831 Postel, *The Populist Vision*, p. 149.

832 Alfred Russell Wallace, « The Railways of the Nation », vol. 37, janvier 1907, p. 1-6.

833 Flower, « Twenty-five Years of Bribery and Corrupt Practices, or the Railroads, the Lawmakers, the People », p. 12-49.

la corruption[834]. Seule la nationalisation permet de repartir sur des bases plus éthiques. La plupart des pays modernes, souligne-t-il, ont d'ailleurs fait ce choix : la Danemark, la Suède, l'Italie, la Belgique, l'Afrique du Sud ; certains, comme la Nouvelle-Zélande, l'Australie, l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche après avoir testé les deux systèmes[835]. Après avoir visité neuf pays européens, Parsons multiplie les articles dans *The Arena* et publie deux sommes sur la question encensées par Flower où il démontre que la nationalisation est inévitable, en Europe et aux États-Unis : « [governments] had to take the life out of private railway enterprise along with its evils »[836]. Pour Flower, la nationalisation des chemins de fer s'attaquerait à la source du problème en mettant un terme à ce système délétère où la discrimination extorque les producteurs et crée de la pauvreté. Comme à son habitude, il réintègre cette vision économique dans une vision réformiste plus générale : comme les tramways, des chemins de fer détenu par la collectivité seraient moins chers et plus efficaces. Ils remédieraient au problème des taudis des centres-villes en permettant aux ouvriers de vivre dans une campagne revivifiante. Ils contribueraient aussi à panser les plaies qui déchirent la société, en particulier le divorce entre la campagne et la ville qu'il voit se former. Dans un système intégré à l'échelle nationale, les écoles publiques pourraient utiliser le service public pour une somme modique et faire découvrir aux écoliers des métropoles le mode de vie rural et inversement[837]. La nationalisation peut donc servir de support au développement personnel et à la cohésion du pays.

L'approche de Flower et de ses contributeurs montre que le changement d'échelle et la grandeur *(bigness)* en soi ne mettent pas en danger l'individualisme : en termes pratiques, les économies crées par la coordination des services peuvent être réinvesties dans des projets pour la collectivité et les meilleures conditions de travail préservent la dignité et la « virilité » des

---

834 Flower, « In the Mirror of the Present. Railroad Regulation in Europe », vol 39, mai 1908, p. 612.

835 *Ibid.*, p. 614 ; « In the Mirror of the Present. The Latest and Ablest Work on the Railroad-Rate Question », vol. 35, juin 1906, p. 658-659.

836 Flower, « The Latest and Ablest Work on the Railroad-Rate Question. *The Heart of the Railroad Problem.* A Book-Study », vol. 35, juin 1906, p. 658-659. « In the Mirror of the Present. *The Railways, the Trusts and the People.* A Book-Study », vol.36, novembre 1906, p. 557-568. Parsons, « Federal Regulation of Railroad Rates », vol. 35, avril 1906, p. 350 (citation). Autres articles : « The Railway Empire », vol. 35, janvier 1906, p. 22-28 ; « Railroad Discrimination », vol. 35, février 1906, p. 132-149 ; « The Railway Experience of Germany. Part I », vol. 37, février 1907, p. 113-119 ; « The Railway Experience of Germany. Part II. The State-Owned Railways of Germany », vol.37, mars 1907, p. 250-254. En 1906, Parsons publie deux ouvrages *: The Heart of the Railroad Problem, The History of Railway Discrimination in the United States, the Chief Efforts at Control and the Remedies Proposed, With Hints from Other Countries* (Boston : Little, Brown, and Company, 1906) et, avec l'assistance de Ralph Albertson, *The Railways, the Trusts and the People* (Philadelphie : C.F. Taylor, 1906). L'approche comparativiste y est explicite : dès le titre pour le premier, elle est l'objet de la seconde partie du second : « The railroad problem in the light of comparative railroad history, covering the leading systems of three continents ».

837 Flower, « In the Mirror of the Present. The Railways as Factors in a Popular Educational System », vol. 33, avril 1905, p. 443.

employés. En ce qui concerne les principes fondamentaux, la collectivisation des transports ne menace aucunement l'individu tant qu'elle est tempérée et contrôlée par la démocratie directe, ce qui explique pourquoi il est « facile de nationaliser » dans le modèle helvétique[838]. Carl Vrooman par exemple lit la Suisse comme un pays où les populistes, et donc le peuple, se seraient emparés du pouvoir : « the people run the government and the government runs the monopolies and *corporations*[839] ». Pour Flower, il est plus simple et rentable de nationaliser les trains, alors surveillés directement par le peuple, que d'imaginer un « contrôle satisfaisant et efficace » des compagnies privées par les pouvoirs publics ; il appelle donc à ne pas se laisser « duper » par les mensonges des *corporations* relayés par les politiques et la presse et de suivre l'exemple suisse[840]. L'idéal helvétique d'un « système de transport du peuple, par le peuple, pour le peuple » abolit le système inique qui entrave les États-Unis[841] : tarifs exorbitants imposés sans vergogne aux producteurs et aux consommateurs pour augmenter les dividendes de compagnies par ailleurs surcapitalisées artificiellement (« to furnish dividends on watered stock »), ce que l'indignation populaire et réformiste résumait dans la formule « all that traffic will/can bear »[842]. Une prise de contrôle des activités économiques par l'État ne le gêne aucunement : d'une part, les infrastructures de transports sont des biens communs, et, d'autre part, ce qui rend immoral et illégitime un

---

838 Parsons, « Nationalization of Railways in Switzerland », p. 584. Flower, « Railroad Regulation in Europe », p. 612-615.

839 Frank, « The Leviathan with Tentacles of Steel », p. 51. Vrooman, « A Kansas Populist Abroad », p. 41, 57.

840 Flower, « In the Mirror of the Present. Railroad Regulation in Europe », p. 612-615.

841 Flower, « The Difference Between a Real and a Pseudo Republic », p. 423. Flower cite ici un article d'Henry D. Lloyd publié dans *Boyce 's Weekly*, revue internationale en faveur des droits des travailleurs créée par l'homme d'affaires multimillionnaire et philanthrope William D. Boyce (il fonde par ailleurs plusieurs magazines pour les populations rurales et les Boy Scouts of America).

842 L'expression, utilisée d'abord par les dirigeants de compagnies ferroviaires, était devenue monnaie courante chez les réformateurs comme condamnation de leurs politiques tarifaires. La logique purement commerciale, mécaniste et amorale des premiers est dénoncée par les seconds justement pour ces raisons : ne pas prendre en compte le service au public et l'humain pour eux est, en fait, immoral. L'origine de l'expression reste obscure. Les premières traces que nous avons pu retrouver dans les diverses bases de données datent de 1880 (un article du *New York Sun* du 20 décembre 1880, p. 2) et de 1882 (*Annual Report of the Board of Railroad Commissioners of the State of California*, p. 59) mais déjà ces textes font état d'un expression populaire largement diffusée. Pour Chandler, cette logique s'est mise en place au milieu du siècle : sans précédent pour déterminer les tarifs, les magnats des chemins de fer se basèrent sur les pratiques des canaux qui « faisaient payer tout ce que le public pouvait supporter ». Comment expliquer la cristallisation sur cette question à l'époque de Flower ? Les graves difficultés rencontrées par les fermiers (endettement, déflation), aggravées par les pratiques abusives des compagnies ferroviaires, le droits de douanes élevés et, la *frontier* fermée, par l'impossibilité de retenter sa chance ailleurs, expliquent la révolte agraire. Comme expression militante, par la culture imprimée, d'une contestation populaire, la formule rentre logiquement dans le répertoire d'accusations des populistes puis des progressistes radicaux. S'ils s'indignent de cette pratique pour les trains à ce moment-là et l'inscrivent explicitement dans une vision morale, alors qu'elle semblait tolérée pour les canaux, c'est d'abord parce que les perspectives économiques sont plus sombres et qu'il existe une différence de nature essentielle entre les deux moyens de transport : l'emplacement des canaux est davantage limité par des contraintes naturelles que les trains qui relèvent du choix de l'entrepreneur. Chandler, *The Visible Hand*, p. 125-126.

gouvernement n'est pas sa taille (la critique, en soi, du *big government* lui paraîtrait absurde, d'ailleurs le terme n'apparaît nulle part dans ses écrits contrairement à *big business* [843]) mais le degré et la qualité de son fonctionnement démocratique, sa représentativité, sa légitimité, et surtout sa coïncidence avec les intérêts (tel que se l'imagine Flower) des citoyens afin que le « peuple » soit, ne serait-ce que formellement, son propre législateur. Cette coïncidence de l'État et de ses administrés, comme traduction politique du pouvoir du *demos* (la démocratie au sens plein du terme en somme), tient de l'institution imaginaire, comme le « peuple » : la perpétuation d'une histoire afin de représenter collectivement un destin[844].

L'État est donc la solution mais une certaine méfiance perdure : simple outil, il risque toujours d'être confisqué par des politiques malhonnêtes. En outre, à un certain seuil de taille, il peut instaurer une distance trop grande avec ses administrés, s'en déconnecter et ne plus répondre du « peuple ». L'on retrouve ici la même attitude que Flower adoptait envers le socialisme : si l'adaptation au changement d'échelle est nécessaire et suppose de combiner les acteurs économiques, centraliser les moyens d'action et donner plus de pouvoirs au gouvernement fédéral, ce surcroit de pouvoir doit être subordonné à la volonté populaire pour ne pas sombrer dans la tyrannie et le paternalisme. La démocratie directe est centrale : elle « décentralise et localise le gouvernement », contrebalançant ainsi les forces centrifuges de la nationalisation[845]. Au-delà de l'Atlantique se trouve un contre-modèle qui illustre les dangers d'un gouvernement trop fort : la Russie tsariste. L'État centralisé qui ne répond plus de ses actes devant le peuple se transforme en « despotisme ». La bureaucratie, qui croît de manière disproportionnée pour gérer la complexité des sociétés modernes, devient totalitaire : sa « main de fer étouffe tout progrès […] et écrase la liberté »[846]. Parsons explicite la distinction à faire entre nationalisation par la communauté *(public ownership)*, c'est-à-dire contrôlée par la démocratie directe, et la nationalisation par un gouvernement dirigiste *(government ownership)* : le gouvernement

---

[843] Le terme « big government » apparaît en 1925 selon l'OED dans un article du magazine *Forum* sous la plume de Donald Wilhelm, écrivain, contributeur dans de nombreux grands magazines dans les années vingt, proche d'Herbert Hoover et son secrétaire quand il dirige le ministère du Commerce (Wilhelm est aussi le grand-père paternel du maire de New York, Bill de Blasio). Wilhelm écrit toute une série d'articles dans *Forum* pour dénoncer un gouvernement fédéral trop grand pour être efficace. « Big government » déplace la question du contrôle démocratique cher à Flower vers la question de la taille : la question technique et managériale (la solution au gigantisme serait de transférer certaines compétences aux échelons inférieurs ou de privatiser) éclipse ainsi l'enjeu de la participation des citoyens. Le terme surgit au moment où Herbert Hoover préconise « l'associationnisme », c'est-à-dire le partenariat entre le gouvernement et les entreprises, et plus largement dans une période de réaction conservatrice.

[844] Voir Castoriadis et Descombes, *Les Embarras de l'identité*, p. 249-251.

[845] « A Primer of Direct-Legislation. – Chapter II. – The Initiative », p. 602.

[846] Flower, « Topics of the Times. Bureaucracy in America », vol. 26, décembre 1901, p. 659-661.

russe possède les chemins de fer mais opprime son peuple[847]. En somme, l'État reste le moyen de la réappropriation par les citoyens des ressources du pays et, corrélativement, de leur pouvoir politique, mais une nationalisation sans redémocratisation n'est ni plus ni moins qu'une tyrannie : puisque le gouvernement est de fait un monopole, il doit être soumis lui aussi au régime de propriété commune. Le gouvernement doit rester un instrument du peuple et un administrateur de sa volonté.

Le travail de réflexion abstraite et de propagande auprès des réformateurs domine les écrits de Flower. Il se félicite ouvertement des victoires, encore mineures, qui mènent sur la voie du modèle européen, comme quand la Pennsylvanie interdit les *free passes*, mais il n'a de cesse de revenir à la dénonciation des compagnies de chemins de fer qui bafouent les principes de justice et d'égalité ainsi qu'aux réformes fondamentales nécessaires pour les en empêcher et créer un système prophylactique parfait[848]. L'élan utopique se lit par exemple dans sa recherche d'un homme providentiel pour imposer, par son charisme, une réforme qui, au grand dam de Flower, rencontre moins de succès que la municipalisation. Dans une lettre à Walter Clark en 1906, il se réjouit de la prise de position de Bryan en faveur de la nationalisation des chemins de fer. Bryan se trouve alors à Londres, dernière étape d'un tour du monde qui l'avait amené en Allemagne où il admira l'efficacité de ses trains. Flower explique comment Parsons et l'économiste radical Edward W. Bemis, qui l'accompagnent, l'auraient convaincu en expliquant qu'il était « l'interprète de peuple » et que les Amériains voulaient la nationalisation et un leader fort. Flower doute cependant que la réception de cette nouvelle à son retour soit favorable. Effectivement, face au tollé dans son camp démocrate, notamment dans le Sud, Bryan fait machine arrière et préconise la simple régulation des compagnies ferroviaires. Ce moment révèle deux choses : tout d'abord, le peuple ne remplit son rôle dans le dessein régénérateur de Flower qu'à condition d'être représenté et guidé par une minorité éclairée ou un homme providentiel (Bryan joue à merveille le Jefferson moderne dans ses écrits) ; ensuite, il permet d'apprécier la radicalité du positionnement de Flower, malgré ses efforts pour légitimer, preuves scientifiques et précédents européens à l'appui, la nationalisation : de plus en plus de politiques et d'intellectuels à l'époque se rangent à l'idée d'un transfert de la propriété d'une entreprise privée à la collectivité pour les tramways par exemple mais ne semblent pas l'accepter pour des entreprises plus grandes. Ils voient dans le changement d'échelle qu'implique la nationalisation une métamorphose qui mettrait en danger les traditions, sinon l'identité, du pays ; la municipalisation, au contraire, pose

[847] Flower, Parsons, « City Ownership and Operation of Street Railways », p. 198-199. Parsons, « Public Ownership », p. 123.

[848] Flower, « In the Mirror of the Present. The Abolition of Passes by The Pennsylvania Railroad », vol. 35, février 1906, p. 204.

moins de problèmes car elle garde un caractère local plus en accord avec les pratiques politiques. Seul le minuscule parti socialiste (27 000 adhérents) défend cette mesure, ce qui jette le doute sur l'affirmation de Flower que la nationalisation exprime le désir du peuple[849]. Flower voit dans les nationalisations des trains mais aussi des mines ou des télégraphes (par exemple en Nouvelle Zélande) un socialisme en actes : il n'est pas « utopique », comme le montrent ces solutions fonctionnelles à la « vie collective moderne »[850]. Le reste de la population semble n'y voir que du socialisme, c'est-à-dire une solution clivante qui évoque violences sociales et politiques.

Comme pour ses autres réformes, les résistances ne semblent pas entamer son optimisme. Malgré la réussite de la poste, des écoles publiques et d'autres « mesures socialistes qui sont parmi les caractéristiques les plus bénéfiques d'un gouvernement moderne », les « monopolistes » continuent, au début des années 1890, à proclamer l'incompétence de l'État à gérer efficacement les monopoles naturels ; ils réussissent même à convaincre le public. L'agitation réformiste, usant des exemples européens comme « leçons de choses », change cette perception. Les campagnes de sensibilisation ont permis, affirme Flower, de rendre imaginable cette réforme et, quand l'on sait le rôle central et performatif que les images mentales ont chez lui (la vision suffit à déclencher la dynamique, inéluctable, des réformes), son enthousiasme, malgré les faits, se comprend. D'ailleurs l'inquiétude des *corporations* devant l'adhésion progressive de la nationalisation dans l'opinion le conforte dans son analyse : Flower les dépeint inquiets à l'idée de voir leurs millions se retrouver dans les caisses de l'État ou rester dans les mains des travailleurs ; leurs privilèges supprimés, ils devront se plier à l'éthique du producteur (« compelled to honest methods of making money through honest industry »)[851]. Constant dans leur opposition aux compagnies ferroviaires, Flower contribue à imposer le problème dans le débat public et prépare le terrain pour les réformes de Robert La Follette Sr. dans le Wisconsin[852]. Les syndicats d'aiguilleurs se félicitent d'avoir à leur côté *The Arena* : leur magazine recommande la lecture d'une revue aussi

---

[849] La nature plus polémique de la nationalisation se lit aussi à l'aune de la culture imprimée de l'époque : elle est en effet plus discutée que la municipalisation (annexe 3, figures 15-a, b et e ; la seule exception se trouve dans *Google Books* avant 1914 : les autres bases de données, consacrées exclusivement à la presse, traduiraient-elles davantage le débat public avec toutes les composantes de la société alors que *Google Books*, composé principalement d'ouvrages, exprimerait davantage un regard plus distancié et « intellectuel » ?)

Lettre de Flower à Walter Clark, 15 septembre 1906, *in* Brooks et Lefler (éds.), *The Papers of Walter Clark. vol. 2*, p. 80. Kazin, *A Godly Hero*, p.146-148 ; *The Populist Persuasion*, p. 24. Daniel Scroop, « In Search of a Populist Atlantic : The Transatlantic Travels of William Jennings Bryan and Robert M. La Follette Jr. », *in* Daniel Scroop et Andrew Heath (éds.), *Transatlantic Social Politics : 1800 to Present.* (New York : Palgrave Macmillan, 2014), p. 107-114. Flower, « Fronting the Future », p. 126.

[850] Flower, « Socialism As a Philosophy of Practical Idealism. A Book-Study », p. 92, 99.

[851] Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 11.

[852] Weinberg, *The Muckrakers*, p. 298.

« progressiste », en présente les grandes lignes chaque mois et reproduit certains articles, comme celui qui présente le modèle suisse[853]. En 1914, quand il fait le bilan de vingt-cinq ans de croisade, il regrette même les progrès « trop rapides » de la réforme : « l'indignation populaire » devant la « prodigalité et la gestion *(management)* corrompue des chemins de fer » risque, en effet, de pousser le peuple à exiger une nationalisation immédiate, ce qui se soldera par une manœuvre de plus : sous la pression populaire, les compagnies ferroviaires pourront vendre leurs équipements à un prix « ridiculement élevé » et finalement se défausser sur l'État de tous les problèmes qu'ils ont causés. En tout cas, Flower a fait son travail de journaliste et d'intellectuel : il a fait prendre conscience à l'opinion des bienfaits de la nationalisation ; maintenant, le reste est entre les mains des politiques. Il conclut par un panégyrique de La Follette qui n'a jamais cédé face aux *boss* et aux grands industriels : ni les sirènes d'une sinécure ni leurs menaces ne l'ont détourné de sa « fidélité au peuple ». Peut-être n'est-il pas toujours d'accord avec le Sénateur du Wisconsin mais il admire l'homme d'État intègre et sait qu'avec lui, la nationalisation sera entre de bonnes mains[854]. Si l'optimisme de Flower se comprend, les faits lui donneront tort : les résistances à la nationalisation seront indéfectibles, hormis pendant la brève période (1917-1920) de nationalisation, pour cas de force majeure, pendant la Guerre.

2. Communications : le télégraphe

Flower se fait aussi l'avocat de la nationalisation d'un autre « système nerveux et artériel de la nation » : les télécommunications. Flower, Walter Clark et Frank Parsons développent le même raisonnement que pour les trains. Si les chemins de fer doivent permettre un libre et égal accès de tous aux biens communs et aménager le territoire de manière équitable, le télégraphe et le téléphone doivent permettre la libre circulation des idées pour tous[855]. Quand l'on sait la centralité de l'éducation chez Flower et sa volonté de forger une ingénierie spirituelle parfaite, on conçoit aisément que son utopie communicationnelle ne peut souffrir d'aucune entrave, d'autant plus quand elle s'avère corrompue. Le tournant du siècle voit la prédation des consommateurs par les compagnies privées de télégraphie et une dangereuse concertation des pouvoirs de la part de la plus puissante : Western Union. Le monopole des télégraphes, rendu possible par la corruption, pose alors un problème pour le bon fonctionnement d'une démocratie : comment

---

[853] « How Different There, and Here », *The Journal of the Switchmen's Union of North America*, vol. 5, juin 1903, p. 436-437. « The July *Arena* », *The Journal of the Switchmen's Union of North America*, vol. 9, août 1907, p. 612.

[854] Flower, *Progressive Men*, p. 118-119.

[855] Nous ne développerons pas la question du téléphone, bien plus confidentiel à l'époque, mais le raisonnement est le même que pour le télégraphe.

construire une opinion publique éclairée si les vecteurs de la transmission de l'information sont à la fois juges et partie, ou pire, s'ils cherchent à faire réélire leur protecteur ou à propager en catimini un programme antiprogressiste ? Flower prend comme exemple la collusion des compagnies de télégraphe et des grands quotidiens des métropoles pour taire les victoires populistes lors des élections de 1894 car ils sont en faveur des nationalisations[856].

Seul un monopole public peut alors contrecarrer le pouvoir d'un monopole privé, réaffirmer le principe d'égalité d'accès et mettre un terme aux logiques de discrimination et de favoritisme. Il s'agit d'une question d'adaptation des principes américains à une nouvelle réalité économique. Pour Flower, Clark et Parsons, la Constitution fait du gouvernement fédéral le dépositaire et l'« agent » du peuple : son rôle est de faciliter « la transmission de l'information »[857]. La « clause du commerce », en effet, donne au Congrès le pouvoir d'établir des postes et des routes ainsi que la responsabilité de promouvoir le progrès des sciences et des arts, en d'autres termes la gestion de biens collectifs[858]. La nationalisation des télégraphes devrait donc poser encore moins de problèmes que celle des trains car elle relève d'une extension naturelle de cette logique à des nouveaux moyens de communication[859]. Puisque ce principe constitutionnel régit le système postal, un télégraphe nationalisé devrait logiquement rejoindre ce modèle de service public qu'est la poste américaine[860]. En sa qualité de juge assesseur à la Cour suprême de

---

[856] Flower, « Notes and Announcements », vol. 11, décembre 1894, p. lxvi.

[857] Flower, Parsons, « A Conversation with Prof. F. Parsons on The Constitutional, Ethical, and Economic Aspects of Government Ownership of the Telegraph and Telephone », vol. 27, février 1902, p. 180.

[858] Section 8 de la Constitution : « To establish Post Offices and post Roads ; To promote the Progress of Science and useful Arts ».

[859] Flower, Clark et Parsons puisent tout dans le raisonnement énoncé par l'arrêt de la Cour suprême, *Pensacola Telegraph Company v. Western Union Telegraph Company*, 96 U.S. 1 (1877) : « Post-offices and post-roads are established to facilitate the transmission of intelligence. Both commerce and the postal service are placed within the power of Congress, because, being national in their operation, they should be under the protecting care of the national Government. The powers thus granted are not confined to the instrumentalities of commerce or the postal service known or in use when the Constitution was adopted, but they keep pace with the progress of the country, and adapt themselves to the new developments of time and circumstances. They extend from the horse with its rider to the stage coach, from the sailing vessel to the steamboat, from the coach and the steamboat to the railroad, and from the railroad to the telegraph, as these new agencies are successively brought into use to meet the demands of increasing population and wealth. They were intended for the government of the business to which they relate, at all times and under all circumstances. As they were entrusted to the general government for the good of the nation it is not only the right, but the duty, of Congress to see to it that intercourse among the states and the transmission of intelligence are not obstructed or unnecessarily encumbered by state legislation ». Walter Clark cite ce passage en entier et l'analyse dans « Should the Governement Control the Telegraph ? II. The Legal Aspect of the Telegraph and Telephone Services. Essential Part of an Efficient Postal Service », *The Arena*, vol. 15, décembre 1895, p. 53.

[860] Flower, « Competition, Private Monopoly and Co-operation », p. 12. À l'époque, on parle de « postalisation (*postalization*) », terme disparu qui témoigne de la prégnance du modèle postal pour régénérer l'économie : il s'agit de gérer le télégraphe (ou le téléphone) sur le modèle de la poste, notamment en imposant un système de prix fixe peu importe la distance (OED). Les systèmes de zone qui uniformise les tarifs des trains en Europe, tant admiré par

Caroline du Nord, Walter Clark devient le spécialiste des questions juridiques dans *The Arena* ; or, pour lui, non seulement une nationalisation ferait baisser les tarifs, augmenterait les recettes de la poste et abolirait les monopoles, mais, surtout, son analyse aboutit à une conclusion sans appel : l'opération des moyens de communication par un acteur privé serait anticonstitutionnel[861].

Dans les pages de *The Arena*, Parsons analyse, statistiques officielles à l'appui, le sujet en détail. Flower avait organisé un symposium sur la nationalisation des télégraphes en décembre 1895 et 1896 : Parsons, Walter Clark, Richard T. Ely et Lyman Abbott s'étaient prononcés en faveur de la réforme alors que le ministre des Postes, William L. Wilson, doutait de sa faisabilité politique et de sa viabilité financière : la spécificité du système américain, qui repose sur l'initiative individuelle, ne le prédispose guère aux bureaucraties européennes selon lui et son échelle continentale en ferait un gouffre budgétaire (même un petit pays comme la Grande-Bretagne, souligne-t-il, perd de l'argent). Parsons continuera son exploration du monopole télégraphique dans *The Arena* avec, chaque mois jusqu'en décembre 1896, un nouveau papier. Il compulse, analyse et condense les données de dizaines d'enquêtes parlementaires et de rapports officiels européens. Le texte, dense, fouillé, précis, sera largement cité dans les années 1890. Le Sénateur populiste Marion Butler fera même ajouter certains de ces articles au *Congressional Record*. La série de 10 articles devait être publiée par Flower mais la faillite de sa maison d'édition l'en empêcha[862]. Parsons et Clark se rejoignent dans leurs analyses. Les « maux » créés par le monopole des télégraphes sont nombreux : équipements insuffisants pour couvrir la demande ou inexistant dans les régions rurales non rentables ; prix exorbitants (25 cents en moyenne pour 10 mots contre 10 cents en Europe) ; priorité accordée au versement de dividendes aux actionnaires, ce qui sacrifie toute notion de service ; une corruption endémique ; la concession par les pouvoirs public de « privilèges » à des opérateurs privés malgré leur piètre performance, et la constitution

---

Flower, les populistes et les progressistes radicaux, sont moins une radicale nouveauté que la confirmation d'un système qui marche, avec la poste, aux États-Unis ; ils ne peuvent donc que l'épouser.

861 Flower, Clark, « On the Stoa of the Twentieth Century. Why the Government Should Own the Telegraph and Telephone », vol. 26, novembre 1901, p. 519-520.

862 Richard T. Ely, « Should the Governement Control the Telegraph ? I. Why the Government Should Own the Telegraph », *The Arena*, vol. 15, décembre 1895, p. 49-53. Walter Clark, « The Legal Aspect of the Telegraph and Telephone Services », p. 53-58. Lyman Abbott, « Symposium : Postal Telegraphy », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 242-244. William L. Wilson, « Symposium : Why I Oppose Governmental Control of the Telegraph », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 245-249. Frank Parsons, « Symposium : The Telegraph Monopoly », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 250-265.

Frank Parsons, « The Telegraph Monopoly », vol. 15, 16 et 17, de janvier à décembre 1896. Parsons les regroupera dans une somme : *The Telegraph Monopoly* (Philadelphia : C.F. Taylor, 1899), p. 3-4. Trois de ces articles, accompagné de deux contributions de Walter Clark, sont publiés en 1896 alors que Parsons n'a pas encore terminé son enquête (*Senate document 205*, 54ème Congrès, 1ère session). La totalité sera publiée en 1900 (*Senate document 65*, 56ème Congrès, 1ère session) avec trois articles présentant des objections.

d'une classe d'« aristocrates du télégraphe ». Au contraire, la nationalisation ne présente que des avantages, comme le montre l'exemple anglais : des tarifs abordables et uniformes ; davantage d'équipements et un aménagement du territoire cohérent qui favorise la cohésion du pays ; un meilleur service pour les usagers ; une population plus éduquée ; moins de risques en cas de guerre puisque l'État contrôle la transmission des informations stratégiques et, enfin, de meilleures conditions de travail pour les employés, donc moins de conflits sociaux. Le but du gouvernement est de tout faire pour favoriser les interconnections entre les citoyens, forger un sens de la communauté nationale et donc renforcer le tissu social[863].

Flower contribue dans les années 1890 à nourrir le débat. Il vulgarise les arguments des partisans de la nationalisation des télégraphes puis, après 1900, se consacre davantage à la municipalisation et à la nationalisation des chemins de fer. Le succès immédiat, paradoxalement, semble avoir condamné la réforme. L'agitation à laquelle *The Arena* a participé réussit à faire pression sur la Western Union qui réduit ses tarifs et améliore le service. En revanche, la nationalisation reste très controversée : la réforme, en tout cas, est entre les mains des politiques et Flower, satisfait d'avoir défriché le terrain médiatique, se concentre sur d'autres engagements soit plus porteurs comme la municipalisation (plus porteurs car plus acceptés et, apparemment, plus efficaces au vu des succès et des progrès dans de nombreuses villes), soit pas encore assez popularisés et pas encore admis dans les rangs des progressistes modérés comme la nationalisation des chemins de fer (c'est à partir de 1900 que le sujet sort des marges populistes), soit inédits dans leur forme sinon le fond (l'intérêt pour le télégraphe changera d'échelle et Flower s'intéressera aux câbles transatlantiques). En tout cas, la nationalisation des télégraphes restera lettre morte jusqu'à la Première Guerre mondiale : la gestion désastreuse du gouvernement finira alors d'enterrer la réforme[864].

L'importance du télégraphe tient à sa charge symbolique. La transition de l'information est un enjeu fondamental pour Flower. Dans son imaginaire progressiste, il prend la relève des chemins de fer : tous deux structurent les échanges et donc conditionnent l'harmonie de la société. Si les trains ont permis l'homogénéisation du territoire et tissé des liens entre les américains, les câbles télégraphiques, en annihilant le temps et l'espace, symbolisent son espoir

[863] Walter Clark, « The Telegraph in England », vol. 13, août 1895, p. 372-375 ; « Constitutional Changes Demanded to Bulward Democratic Government », vol. 37, p. 141-154 « Should the Governement Control the Telegraph ? The Legal Aspect of the Telegraph and Telephone Services. Essential Part of an Efficient Postal Service », vol. 15, décembre 1895, p. 53-58.

[864] Davis Hochfelder, *The Telegraph in America, 1832–1920* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2012), p. 36.

irénique d'un monde pacifié et les liens entre les réformateurs des deux côtés de l'Atlantique[865]. Les câbles sous-marins sont la condition de possibilité d'une communauté de discussion élargie et cosmopolite, une république des lettres moderne en somme. L'« hospitalité intellectuelle » est pour Flower une façon de faire partie de ce monde. Son admiration pour le projet du député anglais et réformateur postal J.Heniker Heaton ne semble donc guère surprenante. Dans une contribution à *The Arena*, l'homme politique anglais dénonce le monopole des grandes compagnies de télégraphie : ces *cable kings* entravent la communication et le commerce transatlantiques. Comme remède, il propose aux gouvernements britanniques et américains de collectiviser conjointement ces entreprises, réforme que soutient Flower : au vu de la mondialisation des échanges, la nationalisation devra, *in fine*, s'adapter. Cette internationalisation participe de la même logique qui meut le pacifisme de Flower et sa volonté de résoudre les conflits internationaux par l'arbitrage : un cadre juridique moral qui permet la pacification des relations grâce à une circulation plus efficace des idées ou des biens[866].

Cependant, Flower, convaincu de la supériorité du modèle américain, imagine une internationalisation que son pays, en éclaireur, guiderait. Or, en ce qui concerne les nationalisations, il n'a de cesse de souligner le retard américain : « New Zealand and Switzerland far outstripped us along many lines of republican advance, while in regard to public ownership, Great Britain, Germany, Austria, France, Canada, Australia and other nations have distanced the United States[867] ». La nationalisation existe dans tous les pays du monde sauf à Cuba, à Hawaii, au Honduras, à Chypre, en Bolivie et aux États-Unis, ce qui suggère à Parsons cette remarque : « how do you like the company, Uncle Sam[868] ? ». C'est l'identité américaine, son degré de « civilisation » (avec toutes les connotations racialistes et coloniales qu'un telle approche suppose), qui est en jeu : le réformisme relève donc aussi d'une question de fierté nationale. Si

---

865 Flower pense les avancées technologiques d'abord comme des vecteurs de progrès social : elles sont au service du bien commun avant d'améliorer le sort des individus. Son analyse des débuts de l'automobile est à ce titre révélatrice : il ne pense pas le succès de cette nouveauté jadis impensable, « une machine automotrice », comme un moyen d'émancipation individuelle (la liberté de mouvement et les aventures que le citoyen moyen peut désormais vivre et qui ont marqué l'imaginaire américain, notamment son cinéma, au XXe siècle), mais comme un moyen de retisser les liens sociaux (par exemple en mettant fin à l'isolement de la vie rurale) et de faciliter les échanges, humains et commerciaux. Flower, « Topics of the times. The Automobile as the Servant of Civilization », vol. 27, janvier 1902, p. 93-98. Voir aussi « The Passing Day. The Advent of the Motor Carriage », *The Coming Age,* vol. 1, avril 1899, p. 464-465.

866 J. Heniker Heaton, « The Cable Telegraph Systems of the World », *The Arena*, vol. 38, septembre 1907, p. 225-236. Flower, « Taking Over the Waters », vol. 38, décembre 1907, p. 719.

867 Flower,; « The Rising Tide of Popular Interest in Favor of Public-Ownership », vol. 32, décembre 1904, p. 651 ; « The Inheritance Tax in England » vol. 24, décembre 1900, p. 656.

868 Carl Vrooman reprend le même argument et les mêmes exemples. Frank Parsons, « Symposium : The Telegraph Monopoly », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 251. Carl Vrooman, « International Populists and Populism », The New Time, vol. 2, juin 1898, p. 373.

Flower et ses contributeurs importent des idées d'Europe, c'est finalement dans le seul but de les dépasser dans une véritable « ruée vers le progrès et la civilisation », sorte d'« équivalent moral », pour reprendre l'expression de William James, de la « ruée vers l'Afrique *(scramble for Africa)* » bien qu'il en partage les présupposés nationalistes[869]. Parsons résume bien la dimension patriotique d'un réformisme pragmatique qui va chercher les richesses intellectuelles là où elles sont : « true patriotism wide awake demands for America all that is good, whether it originates in Europe or the Feejee [*sic*] islands[870] ». La mythologie démocratique américaine permet d'acculturer des politiques soi-disant allogènes. Les monopoles peuvent fixer les prix sans que les consommateurs aient leur mot à dire. Flower compare cette pratique aux « droits de douanes » d'un autre âge (voir chapitre 6.I.A.) et Parsons à l'adage révolutionnaire : « no taxation without representation ». Oncle Sam, porte-parole du peuple dans l'avatar imaginé par Parsons, s'emporte, déterminé : « I stopped taxation 'thout representation in '76, an' I'm goin' tew [*sic*] stop it now[871] ». Carl Vrooman explique que Jefferson était favorable à la nationalisation des moyens de transport et de communication[872]. L'Europe apparaît alors comme un détour nécessaire pour régénérer le pays : l'importation de politiques progressistes étrangères, indispensables pour préserver le génie américain, semble à la fois une solution conservatrice et radicale. Parsons se moque même des critiques qui affirment que les « fondations différentes » du pays renderaient toute imitation impossible : « We must not wear overcoats or neckties or trousers, the Germans do that »[873]. Les emprunts étrangers ne mettent donc pas en danger l'exceptionnalisme américain, ils le servent. La même loi du progrès s'applique des deux côtés de l'Atlantique : les États-Unis doivent non seulement suivre le « mouvement de l'époque », c'est-à-dire davantage d'interventionnisme gouvernemental pour faire face à la complexification des problèmes, mais leur destinée manifeste leur impose de le diriger[874]. La logique cosomopolite de Flower repose donc sur sa lecture exceptionnaliste du destin américain.

La dimension pacificatrice de la libre circulation, où la préséance du réformisme, à terme, sublimera la concurrence entre nations, se retrouve dans son approche de la production et de la distribution des idées : leur confrontation dans « l'arène » du débat public créera un « creuset » où la société trouvera « l'or de la vérité ». Du bouillonnement et du conflit intellectuels cadrés par les

---

869 William James, « The Moral Equivalent of War », *McClure's Magazine,* vol. 35, août 1910, p. 463-468.

870 Frank Parsons, « Symposium : The Telegraph Monopoly », p. 255.

871 Parsons, « Chicago's Message to Uncle Sam », *The Arena*, vol. 10, septembre 1894, p. 496.

872 Vrooman, *Taming the Trusts*, p. 102-104.

873 Voir la critique du ministre des Postes dans *The Arena* : « Symposium : Why I Oppose Governmental Control of the Telegraph », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 248. Parsons, « Symposium : The Telegraph Monopoly », p. 254.

874 Flower, « Topic of the Times (Editorial). Mutualism vs. Commercial Feudalism », vol. 25, avril 1901, p. 327.

règles scientifiques naîtra le fait objectif qui s'imposera. La controverse, passage obligé, n'est qu'un moyen pour arriver à apaiser les querelles. « It is only in the crucible of *free discussion* that we find the gold of truth » : comme pour l'économie ou la politique, une fois le cadre (ici scientifique, là légal) posé, il faut laisser libre cours à la joute intellectuelle, puis, par la logique même de sa conception *whig* du progrès intellectuel et de son spencérisme , les idées fausses seront éradiquée et la vérité triomphera. Cet idéalisme doit faire face, conflit oblige, aux manipulations des conservateurs qui, parce qu'il n'ont pas intérêt à ce que la vérité se fasse jour, faussent les débats, manipulent les faits, corrompent l'environnement libre et ouvert où se déroule la discussion[875]. Foncièrement optimiste, Flower croit que « l'opinion vraie se révèle[ra] comme telle publiquement car sa *force* est plus grande »[876]. Cette vertu (force morale) de la vérité est à l'œuvre par exemple dans sa vision du journalisme ou de l'art : objective, la vérité peut et doit être découverte car elle purifie et élève la société ; éclairés et réveillés, les individus peuvent la reconnaitre.

Le lecteur notera que nous n'avons pas utilisé l'expression du « libre marché des idées *(marketplace of ideas)* » mais « libre circulation ». La différence est notable : la conception de Flower d'une démocratie de l'accès libre repose sur l'engagement de l'individu dans une « arène », une métaphore guerrière loin de la logique mécaniste, sans agent, d'un espace autorégulé. Profondément individualiste, l'apporche de Flower fait des idées des biens propres, fruits d'un travail et d'un prospection (c'est le sens de sa métaphore industrielle du creuset et de l'image de l'orpaillage où la vérité se découvre comme une pépite) alors que le marché évacue, *in fine*, les acteurs. Sa métaphore guerrière le rapproche d'ailleurs davantage de la vision de la libre expression chez John Milton qui, contrairement à ce qui est souvent répété, ne préfigure pas la vision d'un libre marché des idées : « Let her [truth] and falsehood grapple ; who ever knew truth put to the worse, in a free and open encounter ? Her confuting is the best and surest suppressing[877] ». De même, J.S. Mill n'anticipe pas vraiment l'idée d'un marché des idées autorégulateur car son plaidoyer en faveur de la liberté de discussion s'enracine dans un « faillibilisme radical » : la liberté de discussion n'empêchera jamais le « sectarisme religieux ou

---

875 C'est tout l'enjeu des controverses sur la définition de la science et sur la méthode à adopter pour prouver la validité des faits et démasquer les faux : comment constituer des faits objectifs et surtout les légitimer dans l'opinion ?

876 Charles Girard, « Le 'libre marché des idées' et la régulation de la communication publique », *Klesis – Revue philosophique* [En ligne], n° 21, 2011, p. 224, consulté le 6 août 2015. URL : http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Philosophie-analytique-du-droit-9-Girard.pdf.

877 John Milton, « Areopagitica : A Speech For The Liberty Of Unlicensed Printing », 1844, *in The Prose Works of John Milton : With a Biographical Introduction by Rufus Wilmot Griswold. In Two Volumes. vol. 1* (Philadelphie : John W. Moore, 1847), p. 188-189.

philosophique ». Flower partage sa conception de la vérité comme objet d'une quête et d'une enquête, un processus long et soumis aux aléas. En revanche, plus radical, il s'insurge contre tout type de censure, alors que la critique de Mill ne s'étend pas à la censure *ex post* ou à l'interdiction des écrits papistes : si Flower partage sa méfiance du catholicisme, il ne veut pas les réduire au silence mais ferrailler avec ses théories obscurantistes pour faire triompher la lumière ; plus optimiste, il croit dans le pouvoir de la raison collective, d'une opinion publique éclairée par la presse. La première vraie formulation d'un marché libre des idées date de 1919 lors du jugement de l'affaire *Abrams v. United States*. Alors que la Cour suprême confirme la condamnation de militants prosoviétiques pour avoir diffusé des tracts entravant l'effort de guerre, le juge Holmes, dans son opinion dissidente, affirme que la décision viole le Premier amendement : « the ultimate good desired is better reached by free trade in ideas — that the best test of truth is the power of the thought to get itself accepted in the competition of the market ». Comme le souligne Girard, le raisonnement de Holmes ne réduit pas la compétition à « un mécanisme infaillible permettant à coup sûr, ou même simplement le plus souvent, d'identifier les opinions vraies » mais veut « mettre en garde contre la violence à laquelle conduit fatalement la volonté de faire taire les opinions adverses » et souligne que la multiplicité des échanges « aurait tendance à produire un résultat collectivement désirable : la sélection des opinions les plus justes ». Flower anticipe totalement Holmes sur ces points. Cependant, s'il partage son refus de discréditer toute idée *a priori*, il reste en deçà de la neutralité axiologique qui anime son « argument prudentiel » : pour « éviter que l'affrontement des croyances ne menace la paix et la sécurité, il convient d'abandonner entièrement à la libre compétition la tâche de trancher entre elles »[878]. Pour Flower, c'est l'idéalisme moral comme valeur sociale visée qui doit guider l'individu naviguant parmi les multiples idées en compétition. L'exemple de Flower donne à voir une des manières de penser la liberté d'expression avant que la métaphore capitaliste du marché libre ne s'impose : à ce titre, ces nuances témoignent de la fracture du progressisme autour de la pertinence ou non de l'utilité sociale de la morale. Flower s'inscrit à la fois dans une conception morale héritée des philosophies politiques du XVIIe et du XVIIIe siècles (la vertu de l'individu comme vecteur du perfectionnement social) et une conception georgiste individualiste d'une éthique de la production des idées où les idées sont des extensions de la propriété de soi. Cette approche radicale reste en deçà de la conception purement juridique et neutre des droits qui allait se développer après 1919 avec l'American Civil Liberties Union (ACLU). Flower fait de ce droit un bien propre de la personne et leur libre concurrence dans l'arène publique un bien commun. Il

[878] John Stuart Mill, *On Liberty* (Londres : Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1869 [1859]), p. 31-98. Girard, « Le 'libre marché des idées' et la régulation de la communication publique », p. 223-225, 229-230.

superpose donc droit à la propriété et progrès social là où l'ACLU, dans les premières années, conditionne la protection constitutionnelle des droits de l'individu à l'utilité sociale de ses expressions[879].

Pourquoi ne pas collectiviser aussi la presse puisque le gouvernement doit promouvoir le développement intellectuel de la nation, que l'éducation populaire est la clé de voûte de la régénération sociale et que les idées, comme les services publics, risquent la corruption par des acteurs malhonnêtes ? Ne faudrait-il pas garantir l'accès à tous aux magazines et à une information de qualité ? C'est la solution adopté par Bellamy dans *Looking Backward* : les magazines sont « organisés » par le gouvernement pour « être un expression plus parfaite de l'opinion publique »[880]. Pour Flower, les magazines restent néanmoins une entreprise privée d'utilité publique. En effet, il faut se rappeler la distinction fondamentale qu'il fait entre biens propres et biens communs. Les idées sont le produit du travail individuel et donc un bien propre inaliénable ; en revanche, leur diffusion doit être la plus large possible. L'intellectuel est un producteur d'idées pour le bien commun et le journaliste son agent. Les idées ne relèvent ni de la logique des monopoles naturels ni des nécessités régaliennes comme la monnaie. Chez Flower, la collectivisation, nécessaire, vitale même pour la survie du pays, ne s'applique que dans des cas précis : quand l'activité est clairement publique (infrastructures) et quand la libre concurrence, contre-productive, ne peut plus être la règle (les monopoles naturels ou l'émission de monnaie par exemple). L'« hospitalité intellectuelle » est garante de progrès à condition de se déployer sur un terreau favorable, sans entraves, et c'est ici que l'État intervient. La Constitution intime de promouvoir le progrès des sciences et des arts. Flower se félicite donc des réformes postales qui diminuent les tarifs pour les publications d'information publique. C'est donc le savoir social, comme agrégation des idées individuelles, qui est un bien collectif (d'où l'exigence d'une circulation démocratique) et non son médium, le magazine ou l'intellectuel : l'État doit donc garantir un environnement propice à la large diffusion des idées. Flower s'insurge donc logiquement contre les modifications de ce cadre légal, notamment les lois postales, qu'il considère comme une atteinte à la liberté d'expression[881].

---

[879] David M. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History », *Stanford Law Review*, vol. 45, no 1, 1er novembre 1992, p. 111-113.

[880] Bellamy, *Looking Backward,* p. 221-231. L'utopie de Bellamy rejoint donc la volonté de Walter Lippmann de moderniser la presse par l'expertise, si ce n'est que ce savoir se confond avec le gouvernement pour Bellamy (le savoir est nationalisé) alors que pour Lippmann les experts sont indépendants : ils fournissent aux institutions des images fiables du monde (« public opinions must be organized for the press if they are to be sound, not by the press as is the case today »). Lippmann, *Public Opinion*, p. 17.

[881]Flower, « Editorials. Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », vol. 31, juin 1904, p. 634-639 ; « Topics of the Times. The Postal Bureaucracy Rebuked by the Higher Courts », vol.

La logique irénique de Flower se retrouve enfin dans son approche de la production et de la distribution des biens privés. Cependant, les infrastructures de transport et de télécommunications, en tant que monopoles naturels, biens communs et simples vecteurs du commerce, semblent par nature plus sujets à réappropriation par la collectivité. Elles matérialisent le cadre légal commun nécessaire pour préserver le libre jeu des initiatives. Si l'État doit s'immiscer dans l'instauration de règles du jeu équitables, *quid* alors de son rôle dans le jeu lui-même ? La coopération offre la solution idéale selon Flower : une façon de forger une communauté morale de producteurs.

VI. Se réapproprier l'économie : l'idéal coopératif

A. Généalogie de la coopération

La coopération ne relève pas uniquement d'un mécanisme pragmatique pour restaurer un environnement concurrentiel équitable, contrairement aux politiques monétaires et aux nationalisations qui, et c'est leur génie selon Flower, permettraient à la liberté individuelle de prospérer sans se dissocier de la communauté. Ces politiques cherchent un moyen moderne pour que le citoyen puisse se réapproprier la promesse américaine : l'indépendance politique et économique, pour l'individu, signifie avoir prise sur son destin. Le rôle de l'interventionnisme gouvernemental est alors de perpétuer ces conditions. Certes, la coopération cherche aussi à recréer du lien social et les conditions de l'autonomie mais elle se pense également comme une refonte totale de l'organisation de la société. Flower la conçoit comme une rupture avec la violence sociale du laissez-faire (« competition, or the warfare of all under relatively free conditions ») et de la monopolisation (« the combination of the few for their abnormal enrichment, through the exploitation of the many »). Au début du siècle se joue pour lui une lutte à mort entre trois « théories sociales » (et non économiques : il juge les systèmes économiques à l'aune de leurs effets sociaux) : la concurrence sauvage, inefficace et « féodale », qui instaure l'égoïsme comme fonctionnement social ; l'efficacité mais aussi la malhonnêteté des combinaisons (l'union d'une minorité pour profiter de la majorité) ; l'union dans la coopération qui représente un stade plus avancé de la civilisation car elle allie les économies d'échelles d'une organisation plus centralisée sans perdre de vue le contrôle par les producteurs eux-mêmes, un cadre où l'expression individuelle ne se fait pas au détriment du bien commun : « coöperation

29, février 1903, p. 200-202. Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », p. 460-263.

replaces the old *régime* of competitive war and waste on the one hand, and the union of the few for the exploitation of the many on the other, by a union of the wealth-creators and consumers for the mutual benefit of all »[882]. En réorganisant la production et la distribution, elle harmonise les intérêts du capital et du travail et abolit la lutte des classes, instaurant ainsi une « démocratie du travail *(industrial democracy)* »[883]. Tournée également vers l'avenir, elle relève d'un élan utopique et chrétien : il s'agit de traduire en politique concrète la règle d'or (« law of the solidarity of life and the obligations of human brotherhood implied in that law ») et la fraternité dans la sphère économique ainsi que de favoriser l'avènement d'un « gouvernement fraternel ». Les zélateurs de la coopération ouvrent la voie à un « nouvel évangile de la liberté économique et du progrès, fondé sur la justice ». Les réformateurs, religieux comme socialistes, peuvent ainsi se retrouver dans ce principe altruiste, suggère Flower : « the economic teaching of the Scriptures would find its fulfillment in the Cooperative Commonwealth of Modern Socialism »[884].

Les deux facettes, économiques et religieuses, se retrouvent dans les deux autres noms qu'il donne à la coopération : « mutualism » et « fraternalism »[885]. Flower utilise rarement « mutualism ». Terme ancien (1842 selon l'OED), il entre probablement dans le vocabulaire de Flower sous l'influence de Frank Parsons : Flower publie en effet un de ses textes intitulé *The Philosophy of Mutualism* en 1894[886]. « Fraternalism », courant sous sa plume, intègre la tradition mutualiste (les associations d'entraide au sein d'un corps de métier ou d'une communauté) au mouvement transatlantique du christianisme social : le mot émerge des discours de la fin du XIXe siècle sur la « règle d'or » et « la fraternité ». L'OED date la première occurrence du terme « fraternalism » au Parlement des Religions du Monde en 1893 (dans un discours du pasteur et organisateur de l'évènement John. H. Barrows). Flower, cependant, utilise le terme dès mai 1891 dans un éditorial où il oppose la « coopération » au « Nationalisme » et au « socialisme militaire », en d'autres termes un système basé sur le choix et un sur la contrainte. La production imprimée confirme ce double héritage[887]. La première occurrence que nous avons retrouvée provient d'un plaidoyer pour la municipalisation dans le magazine *Forum* en 1889 où un certain Bronson Keller

---

882 Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », p. 556.

883 Flower, « Co-operation in England, or The New Industrial Democracy », *The Coming Age,* vol. 1, février 1899, p. 187-193.

884 Flower, « A Remarkable Clerical Manifesto », p. 510.

885 Flower, « Topic of the Times (Editorial). Mutualism vs. Commercial Feudalism », vol. 25, avril 1901, p. 326-328 (« mutualism ») ; « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 764 (« fraternalism »).

886 Frank Parsons, *The Philosophy of Mutualism*, brochure dans la collection *Present-Day Problems*, vol. 1 n° 9, avril 1894. ; « The Philosophy of Mutualism », *The Arena*, vol. 9, mai 1894, p. 783-815.

887 *Google Books* et *HathiTrust*.

déclare : « municipal ownership is not paternalism; it is fraternalism[888] ». La formule se répètera à maintes reprises dans les années 1890. Après la municipalisation, cette lecture enracinée dans l'Évangile social s'applique au socialisme[889], puis aux débats dans *The Arena* sur le Nationalisme de Bellamy[890] : menace paternaliste pour l'individu selon Flower et Garland (ils préfèrent la coopération volontaire, un système spontané où les individus, libérés du contrôle militaire d'une « machinerie gouvernementale », peuvent se développer et s'auto-organiser en une société fraternelle[891]), le Nationalisme créerait les conditions du fraternalisme pour Schindler ou Francis Bellamy[892]. Les autres occurrences du terme « fraternalism » proviennent des écrits d'associations de prévoyance organisées au sein de différents corps de métier (*fraternal benefit society*, parfois traduit par « société amicale ») et notamment de l'organisme qui les regroupe, le National Fraternal Congress. Bien que cette organisation soit créée en 1886, le mot « fraternalism » n'apparaît qu'en 1894 dans leurs écrits, sous diverses plumes : c'est donc probablement à travers les réflexions sur le rôle social de l'Église que le mutualisme s'empare de l'expression[893].

---

888 « Some say that it is not the business of a municipality to make gas; that it would be paternalism. This begs the question. The exact reverse is true. The giving up to private enterprise of a business in its nature a monopoly—and such municipal lighting is—is itself paternalism; for it is a confession that the people are not capable of conducting their own affairs, but are compelled to employ some of their members, at high prices, to do it for them. The municipal ownership is not paternalism; it is fraternalism ». Bronson C. Keller, « Municipal Control Of Gas Works », *The Forum*, vol. 8, novembre 1889, p. 286.

889 Dans le magazine de la Society of Christian Socialists qu'il dirige, le pasteur et socialiste chrétien William D. P. Bliss souligne la différence entre le socialisme émancipateur et l'autoritarisme d'un gouvernement trop fort : les socialistes, par exemple, votent contre Bismarck et n'ont rien à voir avec les tsars. Le socialisme n'est pas l'expansion du gouvernement mais du « gouvernement *démocratique* », une nuance que Flower partage. Et Bliss d'expliquer : « socialism is the opposite of paternalism. It is fraternalism , brotherhoodism, essentially democratic ». William D. P. Bliss, « Relation of the State to the Individual. From the Standpoint of Christian Socalism », *The Dawn*, vol. 2, novembre 1890, p. 282.

890 Voir note 818, p. 892.

891 Garland, « A New Declaration of Rights », p. 168. Flower, « Is Socialism Desirable », p. 764.

892 « In our present environment it is impossible for business people or working people to obey the Sermon on the Mount and not starve. Perhaps a few sacrifices of this kind are needed to teach us how abhorrent the present selfish system is to the Christianity of Christ. "I suppose I ought to be thankful to get the work at all, for they told other women they had no work left for them," said a woman to me who was making men's pantaloons for two dollars a dozen. She was part of the system; she was competing with other less fortunate women as truly as her employer with other firms; she drank her tea at the expense of her less lucky sister, who had no work and no tea. What chance does this system afford for perfect fraternalism , or even for decent fraternalism, among those who have to compete? Socialism aims to produce an environment where not only the Golden Rule but the Law of Love will have a living chance. As such an agent it has its proper political place in the development of mankind ». Bellamy, « The Tyranny of All the People », p. 191. Schindler, « Nationalism Versus Individualism », p. 606.

893 W.O. Rodgers, of the Woodmen of the World (une Société amicale), « The Evolution of Fraternity », *in Proceedings of the Eighth Annual Convention of the National Fraternal Congress* (Meadville, PA : Press of Flood & Vincent, 1894), p. 53-54, 56-57. « Fraternalism » revient alors régulièrement dans les congrès de la National Fraternal Congress. Voici un exemple parmi d'autres : W.O. Rodgers, « For Legislation and Inspection », p. 92-93 et Rina M. West, Ladies of the Maccabees, « Fraternal Beneficiary Society : The Relation to the Home, Society and the Government », p. 102, *in Proceedings of the Ninth Annual Session of the National Fraternal Congress* (Érié, PA : Herald Printing & Publish Co., 1895).

Quand Flower disserte sur la coopération, il faut donc comprendre le terme dans un sens extensif : à la fois coopératives détenues par les producteurs mais aussi des entreprises mutualistes qui appartiennent à ses usagers (ou sociétaires) et plus largement une vision pour reconstruire radicalement le social, un système où les producteurs sont aussi consommateurs et où les propriétaires sont aussi gestionnaires. La coopération propose donc une alternative au capitalisme financier qui repose, entre autres, sur la séparation de la propriété et du contrôle : deux modèles donc pour faire face au changement d'échelle[894]. Dans cette perspective, la coopération n'est pas qu'un système économique pour gérer éthiquement et efficacement les biens privés mais un cadre nouveau pour penser le monde sur des bases plus justes. Le progrès continue sa marche, inexorablement : selon Flower, la Réforme a apporté la liberté de conscience, la Révolution américaine la liberté politique, l'Angleterre des années 1840 le libre-échange ; le début du XXe siècle apportera l'émancipation individuelle et sociale des travailleurs par la coopération[895]. D'ailleurs, malgré son étude approfondie du populisme, Flower ne s'attarde guère sur le rôle de leurs coopératives comme « culture contestataire » mais les considère uniquement du point de vue de la stratégie de résistance économique[896]. Dans ses écrits des années 1890, la coopération reste cantonnée soit à une forme économique locale de survie dans un monde de requins, soit à sa définition première d'action collective locale (les Union for Practical Progress

---

894 « As the multiunit business enterprise grew in size and diversity and as its managers became more professional, the management of the enterprise became separated from its ownership ». Chandler, *The Visible Hand*, p. 9. Il est intéressante de mettre en regard l'évolution du capitalisme au tournant du siècle avec la mise en garde d'Adam Smith contre cette séparation de la propriété et du contrôle : « The directors of such companies, however, being the managers rather of other people's money than of their own, it cannot well be expected that they should watch over it with the same anxious vigilance with which the partners in a private copartnery frequently watch over their own. Like the stewards of a rich man, they are apt to consider attention to small matters as not for their master's honour, and very easily give themselves a dispensation from having it. Negligence and profusion, therefore, must always prevail, more or less, in the management of the affairs of such a company ». Smith, *Wealth of Nations. vol. II*, p. 144.

895 Flower, « Topic of the Times. Freedom and Growth Through Co-operation », vol. 25, février 1901, p. 210.

896 Dans *The Populist Moment*, Goodwyn fait des coopératives le cœur de la « culture contestataire *(movement culture)* » des populistes. Suite à l'échec de la coopération à l'échelle étatique, les Farmers' Alliances se seraient engagés sur le terrain politique pour obtenir des coopératives garanties par l'État fédéral (« sub-treasury plan ») : les fermiers pourraient stocker leurs récoltes dans des entrepôts fédéraux en attendant un meilleurs cours ; l'État leur attribuerait un prêt garanti par les récoltes et remboursables lors de la vente, ce qui résoudrait les problèmes de déflation dus à la raréfaction du crédit bancaire et des devises en circulation. Selon Goodwyn, la campagne pour ces coopératives étatiques favorise la démocratie participative et met en pratique les idéaux du *coöperative commonwealth* . Le *sub-treasury plan* deviendra réalité avec le Warehouse Act du président Wilson en 1916. Flower publie un article du populiste géorgien Charles C. Post qui en explique le fonctionnement et la finalité. Si Flower ne disserte guère sur les coopératives agricoles, il s'intéresse au projet populiste de réorganiser le système bancaire pour le mettre au service du peuple. Dans cette vision, le gouvernement émet de l'argent directement pour le peuple et sert de garant ultime pour leur épargne grâce à des caisses nationales d'épargne gérées par la poste (*postal savings banks*) ou pour leur récoltes grâce à des entrepôts fédéraux (« safe depositories »). Charles C. Post, « The Sub-Treasury Plan », *The Arena*, vol. 5, février 1892, p. 342-353. Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 267.

comme « coopération volontaire » d'intellectuels altruistes[897]), soit à la mutualisation, par le truchement de l'État, des services bancaires, soit au vague idéal d'un palliatif économique qui, au contraire du socialisme obligatoire à l'allemande, n'empièterait pas sur la liberté du citoyen[898]. La « coopération volontaire » repose alors sur l'association d'individus libres qui s'unissent pour faire face à la complexité des problèmes qu'implique la société industrielle. Dans les années 1900, Flower unira ces différents fils en un système total, détaillé et précis, qui, s'il est mis en œuvre, réorganisera la société et l'économie sur des bases plus éthiques. Malgré le changement d'échelle, Flower continuera de fonder la régénération sur une « coopération volontaire » d'individus qui, croit-il, pacifiera les relations sociales et bénéficiera aux producteurs comme aux consommateurs[899]. Cette éthique du choix est centrale. Il faut que l'État crée une organisation saine où, « naturellement », les citoyens exprimeront leur bonté naturelle et feront le choix le plus altruiste[900].

La coopération cherche à adapter au monde complexe et démesuré le volontarisme américain. Selon le sociologue Claude Fischer, le volontarisme (et non l'individualisme) serait un élément central de la culture américaine. Solution adoptée dès la période coloniale pour régler la question des relations entre individu et communauté, le volontarisme repose sur deux piliers : l'idée républicaine d'un individu souverain, indépendant et responsable de lui-même que suppose les notions de « virtue », « character » et « competency » ; l'idée que cet individu ne peut s'épanouir et réussir que dans le cadre d'un groupe librement choisi, une communauté de choix. Pour lui, l'Église protestante locale en est l'archétype[901]. Tout se passe si la coopération, dans la perspective de Flower, adaptait ces pratiques avant tout sociales à l'économie, ce qui expliquerait leur acceptation rapide dans les milieux réformateurs des protestants libéraux. La coopération applique ce raisonnement à l'organisation totale de la communauté, qu'il s'agisse d'expériences locales ou sa mise en œuvre à l'échelle d'un pays, par l'État, comme on le verra *infra* avec la Nouvelle-Zélande. Elle participe du même mouvement qui fait du « socialisme volontaire » un

---

897 « Voluntary co-operation of brains illuminated by the spirit of altruism ». Flower, « Union for Practical Progress », vol. 8, juin 1893, p. 91.

898 Flower, « Is Socialisme Desirable ? », p. 765.

899 Flower, « The Divine Quest (Number Four.) Fundamental Fraternal Movements of the Present », vol. 29, janvier 1903, p. 31-47 ; « *The Twentieth Century Magazine* and What it Stands For », p. 77-78.

900 Paradoxalement, il doit créer les conditions qui régissent l'ordre spontané au cœur de la philosophie de Spencer ; « all action which, in the normal course of things, benefits others instead of benefiting self » : les gouvernants doivent s'assurer donc du « cours normal des choses ». Wattles, *The Golden Rule* , p. 92-93.

901 Fischer, *Made in America*, p. 10-12. Le chapitre 4 (p. 95-160) retrace l'évolution du voluntarisme à travers l'histoire américaine.

idéal pour Flower et du socialisme obligatoire à l'allemande un contre-modèle[902]. Hérésie pour les contemporains de Flower qui refusent à l'État tout autre rôle que celui de facilitateur économique, la coopération propose également une dynamique inverse des futurs conceptions d'un État-providence qui procède d'abord du bien public et donc des politiques sociales. La pensée de Flower ne relève pas uniquement de cette abstraction qu'est la « société », ni d'une ingénierie sociale extérieure à ses acteurs. La coopération tient davantage d'une solidarité organique garantie par les pouvoirs publics et d'un progrès social qui part de la base et s'étend à l'ensemble du corps social (*from the bottom-up*). Flower, en fait, parle davantage de *commonwealth* .

Flower use de l'expression « coöperative commonwealth » pour dire sa vision. Elle apparaît pour la première fois sous sa plume dans sa recension d'*Equality* de Bellamy et elle sera omniprésente à partir de 1900. Depuis la publication en 1884 de *The Coöperative Commonwealth* de Laurence Grönlund, vulgarisateur des idées de Karl Marx aux États-Unis, la formule est devenue un lieu commun et un moyen de reconnaissance dans les milieux réformateurs qui, en deux mots, évoquent le rêve d'une république sociale, un ordre économique plus juste et plus humain[903]. Dix ans plus tard, *Wealth Against Commonwealth* de Henry D. Lloyd diffuse encore plus largement cet idéal[904]. Flower ne pouvait qu'être familier du travail de Grönlund, d'autant plus qu'il publie en 1890 sa défense du nationalisme de Bellamy et son étude du familistère, « palais social » fouriériste construit pour ses employés par l'inventeur et fabricant de poêles en fonte français, Jean-Baptiste André Godin[905]. Surtout, dans sa notice nécrologique de Lloyd, Flower reconnaît la dette des progressistes envers celui qu'il voit comme l'ambassadeur principal de l'idéal

---

[902] Le mouvement coopératif est un exemple de socialisme idéaliste en actes pour Flower : « Socialism As a Philosophy of Practical Idealism. A Book-Study », p. 92, 99.

[903] Laurence Grönlund, *The Coöperative Commonwealth in its Outlines : An Exposition of Modern Socialism* (Boston : Lee and Shepard, 1884). Pour traduire « commonwealth », les contemporains français de Grönlund hésitent entre « République coopérative » (*La Société nouvelle : Revue internationale. Sociologie, arts, sciences, lettres*, 1887, année 3, vol. 2, p. 260) et « République sociale » (Gustave Rouanet, « Henry George et L. Gronlund », *La Revue socialiste*, vol. 6, août 1887, p. 192).

[904] Henry Demarest Lloyd, *Wealth Against Commonwealth* (New York : Harper & Brothers, 1894). C'est Robert Owen qui, en 1817, le premier utilise « coopération » dans son sens politico-économique : l'idéal, inauguré par les socialistes utopiques, se diffusera dans la forme plus modérée qui a perduré sous l'impulsion de la classe ouvrière anglaise post-chartiste et notamment dans la coopérative de Rochdale fondée par une groupe de tisserands ; il sera adopté en 1828 en français (OED et CNTRL). Son idéal parvient cependant à Flower par l'intermédiaire de ses descendants américains, Grönlund et Lloyd. Alors qu'Owen écrivait « co-operation », l'orthographe du mot reste instable dans les écrits de Flower et en général à l'époque (même au sein du livre de Grönlund !) » : « coöperation, co-operation, cooperation » ; *idem* pour « coopérative ». L'usage du tréma a été largement abandonné depuis en anglais (il persiste par souci d'élégance dans des publications comme *The New Yorker* par exemple). Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 326-327.

[905] Laurence Grönlund, « Nationalism », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 153-165 ; « Godin's 'Social Palace », *The Arena*, vol. 1, mai 1890, p. 691-699.

coopératif[906]. Des écrivains (Hugo, Markham, Morris, Zola, Bellamy, Miller) et des économistes et philosophes « pragmatiques », tous Allemands (Marx, Lassalle et le militant marxiste Liebknecht) ont crée selon Flower un climat favorable à la coopération et accéléré, à partir des années 1880, sa propagation après des décennies de progrès laborieux. Ce sont Grönlund et Lloyd cependant qui cristallisent ces aspirations et en font leur cheval de bataille[907]. La formule de Grönlund rajoute à l'union des individualités comme fondement de la chose publique l'idée de solidarité entre les producteurs. Elle exprime la modernité d'un fonctionnement économique qui remplace la concurrence par la coopération. Solidaire *et* individualiste, ce système crée le bien commun, à la fois comme prospérité pour tous et cohésion sociale. Elle devient synonyme de sa vision utopique, républicaine et chrétienne. L'utopie de Bellamy, *Equality*, donne à voir, explique Flower, l'idéal coopératif (« coöperative commonwealth ») qu'il définit comme la « théorie socialiste » régie par la « loi d'égale liberté »[908]. Ce « socialisme » relu par Spencer agrandit la liberté de chacun et supprime la misère et la violence d'un système concurrentiel sans contraintes[909]. Cette organisation sociale permettrait à la liberté individuelle de cohabiter avec le gigantisme, une association à grande échelle de citoyens qui restent cependant indépendants[910].

La coopération, explique Flower, apporte une solution à la question ouvrière, son lot de violences et de pauvretés, ainsi que la menace qu'elle pose à la République. Elle permet de concrétiser ses idéaux producéristes qui éradiqueraient à la racine la dégradation, morale et physique (conditions de vie misérables, maladies), des travailleurs. Elle mettrait un terme à leur dépendance :

> We believe in economic justice for all the people, and that political independence must be complemented by industrial independence ; that industry must secure the just fruits of its

---

[906] Flower, « Topic of the Times (Editorial) : Henry D. Lloyd –An Apostle of Progressive Democracy », vol. 30, juin 1903, p. 649-656.

[907] Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », 319-320.

[908] « The elucidation of the socialistic theory in the picture of twentieth-century civilization under the law of equal freedom amid a wider liberty than man has ever known, and with poverty and the fear of the wolf forever vanished, is rich in suggestiveness for all thinking men and women of whatever faith or political belief ».

[909] Flower, « The Latest Social Vision », vol. 18, octobre 1897, p. 519, 529-530. Pour Flower, les vifs débats entre Henry George et Grönlund, entre une approche plus individualiste et une approche plus collectiviste de la socialisation de l'économie n'ont pas lieu d'être puisqu'ils œuvrent tous deux à un idéal de justice ; nullement doctrinaire, il se saisit des idées du premier et du slogan du second.

[910] La coopératioon pour Flower évoque la description du mouvement populiste par Goodwyn : « The Populists belived they could work together to be free individually ». Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 295.

> labor and be free from dependence on privileged classes that levy extortion on toil and take from the worker that to which he is rightly entitled[911].
>
> Coöperation of all for the mutual benefit of all, under conditions that will make labor pleasing and uninvited poverty impossible, and where every worker will receive the wealth he creates.

Un ordre social juste repose sur l'indépendance économique et politique de ses acteurs, les deux fonctionnant en symbiose : la coopération s'inscrit dans la tradition jeffersonienne qui perdure tout au long du XIXe siècle dans l'idéal de « vertu ». Cette lecture économique du social et du politique implique que les producteurs puissent se réapproprier et jouir du fruit de leur travail et donc qu'ils ne dépendent plus du salariat et d'un patron (ou d'une organisation managériale) tout-puissant qui, de fait, confisque leur production. La coopération permet un pas de côté hors du système corrompu du capitalisme sauvage ou de son dernier avatar monopolistique. Elle s'ancre dans la philosophie morale du mérite : la maxime de Spencer (« each shall receive the benefits and evils due to his own nature and consequent conduct »), traduite en termes économiques, légitime l'éthique du producteur et la coopération crée un cadre propice pour instaurer cette économie morale : logiquement, dans un système coopératif, les ploutocrates ne pourraient plus parasiter le travail des autres. La coopération repose enfin sur la pensée d'Henry George et en particulier sa théorie de la propriété fondée sur le travail : toute production de l'individu, comme extension de lui-même, lui appartient en propre.

Dans cette perspective, la coopération est bel et bien une solution totale : comme palliatif, elle réhumanise les individus, leur redonne leur indépendance économique et leur dignité, régénère ses valeurs et sauve le pays en renouant avec sa promesse d'un individu souverain ; comme prophylaxie, elle crée un système qui empêche toute rechute :

> This movement […] offers salvation from industrial bondage for all workers. It is a movement that by peaceable or non-warlike methods will forever render it impossible for the millions to be exploited for the benefit of the few, and that will reclaim to the people a heritage of liberty and justice and environ the humblest with conditions that shall favor the blossoming forth of life in the beauty of well-rounded maturity. It is a movement that will forever banish the degrading materialism of the market, which makes the acquisition of gold the chief end of life and which sneers at the ideal and scoffs at those who insist on making justice and right rather than policy and expediency the rule of life.[912]

---

[911] Flower, « *The Twentieth Century Magazine* and What it Stands For », p. 77 ; « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », 315 :

[912] Flower, « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », p. 323.

Concrètement, cela se traduit par une émancipation des travailleurs. Socialement, la coopération met un terme aux violences entre ploutocrates et ouvriers puisque le producteur est son propre patron. Dans ses textes, Flower la présente comme l'équivalent du mouvement abolitionniste pour les ouvriers : elle les libère des risques liés aux cycles économiques *boom and bust* comme le chômage et la pauvreté, du travail comme aliénation (le travail sera épanouissant, le temps de travail adapté au travailleur qui aura le temps de s'élever et de « profiter de la vie »), de la peur de la misère, pour soi ou sa famille (« freedom from fear of want, from dread of the morrow or uneasiness about the future of their loved ones ») et, en réorganisant les relations sociales, elle libère les femmes des constructions sociales contraignantes, nocives et avilissantes (leur exploitation dans les usines et ateliers de misère, leur dépendance économique et sexuelle envers leur époux et la mode)[913].

B. Modèles britanniques, laboratoires américains

Dans les années 1890, la coopération reste du domaine de l'utopie pour Flower. La vision mise en récit par Bellamy commence à être mise en pratique dans les années 1900, à l'échelle locale ou nationale : ce sont les coopératives anglaises et néo-zélandaises, décrites par Parsons, qui mettent en contact Flower avec des exemples concrets. La coopération fut une révélation pour Parsons. Lors de son tour d'Europe, il se rend compte que ce système pourrait éradiquer le chômage en éliminant sa cause première : la concurrence. Chaotique et inefficace, elle crée, de fait, des surplus et des manques selon les secteurs et la conjoncture : pour Parsons, un système concurrentiel organise, de fait, la rareté des emplois et l'antagonisme entre capital et travail. Au contraire, la coopération permet le retour à « l'harmonie » et la « diffusion » de la richesse et du pouvoir[914]. Elle pourvoit à tous et instaure selon Flower un « droit au travail *(right to work)* » et donc à la dignité des individus[915].

La coopération représente l'idéal d'une politique sociale créée par les travailleurs eux-mêmes. Les coopératives anglaises par exemple construisent des foyers décents pour leurs membres et, en montrant le pragmatisme et les bienfaits de communautés qui intègrent organiquement des espaces verts, font avancer le mouvement des cités-jardins *(Garden City movement)*. Le modèle récurrent pour Flower et Parsons est la Rochdale Pioneers' Cooperative

---

913 *Ibid.*, p. 319-320 ; « The Latest Social Vision », p. 532-533. L'expression « freedom from fear of want » préfigure une des quatre libertés fondamentales pour Franklin D. Roosevelt.

914 Parsons, « The Rise and Progress of Co-operation in Europe », *The Arena*, vol. 30, juillet 1903, p. 29.

915 Flower, « The Triumphal March of Coöperation in Great Britain », vol. 40, décembre 1908, p. 633.

Society où, de simple coopérative de consommation, la société s'est transformée en un système où les travailleurs pourvoient à leur propre protection sociale et leur propre bien-être *(welfare*[916]*)*. Ils créent leurs propres systèmes de distribution, leurs propres institutions scolaires, leurs propres équipements de loisir, et leurs propres compagnies d'assurance qui versent des indemnités en cas de maladie *(sick pay)*. Le récit mythique de ses origines est raconté, article après article, par Flower et ses contributeurs, américains ou anglais. Les succès de coopératives partout en Europe et les débuts encourageants aux États-Unis (50 coopératives selon ce modèle en Californie en 1902) se déroulent, telle une litanie, sous la plume de Flower, de John Gray, le secrétaire général de la Coöperative Union of Great Britain et, après 1907, de Ralph Albertson dans sa rubrique mensuelle, « Cooperative News » (sa femme, Hazel Hammond, reprend le flambeau en 1908 et la renomme « News of Industrial Cooperation »)[917].

Les acteurs de ce mouvement comptent moins pour Flower que le processus coopératif. Qu'il s'agisse d'une communauté locale ou de l'État, l'enjeu est d'unir ses forces pour pouvoir rivaliser avec les *corporations*, adapter à l'économie la logique associationiste que l'on trouve dans les clubs réformistes et, surtout, s'adapter au changement d'échelle qu'impose l'industrialisation :

> The keynote of the present age is union, combination, or co-operation; and if our nation is to escape becoming permanently a class-ruled land, with a commercial aristocracy holding the industrial millions in subjection, it would seem that there must be a general co-operative movement, conducted either by voluntary organizations or through the Government taking over, one by one, the great industries. The next fifty years will, we believe, see a complete revolution in business life, or in the production and distribution of natural products. Certainly some change will come unless business methods are radically altered and great abuses, that have marked the rise of trusts and monopolies, are eliminated from our commercial life[918].

Flower présente la coopération comme la réponse du peuple aux *corporations*. Elle applique « à son activité les principes économiques des *trusts* - organisation, systématisation et

---

[916] Le terme « *welfare* » implique un glissement, par synecdoque, de la cause (les systèmes d'aide sociale) à la conséquence (le bien-être commun).

[917] Flower, George F. Washburn, « A Conversation with George F. Washburn, General Manager of the People's Trust of America, on How To Meet the Trust Problem Through Co-operation », vol. 28, octobre 1902, p. 406-408. Flower, « Co-operation in England, or The New Industrial Democracy », *The Coming Age,* vol. 1, février 1899, p. 187-193 ; « The People's Trust : A Promising Co-operative Movement », vol. 28, octobre 1902, p. 434-435 ; « The Triumphal March of Coöperation in Great Britain », vol. 40, décembre 1908, p. 633 ; « Editorials. Industrial Co-operation in Great Britain », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, décembre 1910, p. 268-269. J.C. Gray, « The Present Status of Coöperation in Great Britain », *The Arena*, vol. 33, mars 1905, p. 262. Pomeroy, « The English Friendly Societies », *The Arena*, vol. 27, janvier 1902, p. 14. Brown, « Progress of the Garden City Movement in England », p. 460.

[918] Flower, *Progressive Men*, p. 141-142.

administration - tout en maintenant les hautes valeurs morales de la fraternité[919] ». L'organisation économique à grande échelle est acceptée mais purifiée : la logique mécaniste et purement économique des fusions-acquisitions est remplacée par la mécanique morale de la « coopération fraternelle »[920]. La coopération moralise la rationalité instrumentale au cœur de la mécanique industrielle et managériale, y réintègre le facteur humain sans renoncer aux rendements croissants, aux gains de productivité et donc à l'augmentation des profits rendus possibles par les économies d'échelle et l'organisation scientifique de la production et de la distribution. En somme, elle allie progrès social et efficacité économique. Les envolées lyriques de Flower envers la coopération concentrent, à proportion égale, les trois langages sociaux du progressisme : l'antimonopolisme, le goût de l'efficacité et le souci de développer la cohésion sociale[921]. En fait, la coopération synthétise toutes les autres « réformes fondamentales » : elle associe la démocratie directe (les coopérateurs décident de leur politique économique) et la collectivisation (ils partagent les bénéfices selon la participation de chacun : la communauté sécurise ainsi l'individu tout en maintenant l'idée de mérite individuel). Il n'est alors pas étonnant que le laboratoire américain de la coopération qui accapare toute son attention se désigne comme le « *trust* du peuple »[922].

Flower s'enthousiasme pour deux expérimentations dans les premières années du XXe siècle : le People's Trust de George Washburn et Walter Vrooman et la Cooperative Association of America de Bradford Peck et Hiram Vrooman. Washburn et Peck s'inspirent des méthodes déjà expérimentées en Europe (et non des précédents populistes) : achat en gros, participation des membres aux bénéfices *(profit-sharing)* et au capital, ainsi que le réinvestissement des profits pour financer d'autres usines et des logements pour les membres. De retour d'Angleterre où il avait fondé avec Charles A. Beard le Ruskin Hall, une université populaire, Walter Vrooman se lance dans le mouvement coopératif dans le Kansas et le Missouri en 1900. En parallèle, Washburn, un marchand de Boston, revient d'Europe où les Équitables Pionniers de Rochdale l'ont convaincu que l'avenir du commerce et la solution au problème des *trusts* se trouvent dans la coopération. En revanche, il pense que la coopération à l'européenne, dans ses méthodes, doit s'adapter aux spécificités du caractère américain : « Close inspection of the modus operandi,

---

919 Flower, « The Struggle between Life and Death in the Economic World », p. 321. Ailleurs, il publie un article du président du Garden City Movement anglais, Robert Brown, qui use à peu près les mêmes termes : « [a cooperative] is a huge trust with all the marvelous mechanism of a trust, but without the soullessness of a trust ». Robert Brown, « Progress of the Garden City Movement in England », *The Arena*, vol. 40, novembre 1908, p. 460.

920 Flower, « How the Standard Oil Greed Has Recently Been Manifested in the Robbing of the Toilers of New Zealand », vol. 35, février 1906, p. 215.

921 Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 123.

922 Flower, « The People's Trust : A Promising Co-operative Movement », p. 434.

however, convinced me that it requires some important modifications to adapt it to our industrial soil. Its conduct would indeed seem plodding to the active, nervous American mind and hand[923] ». Le lendemain de son entretien avec Flower (publié dans le numéro d'octobre 1902), il reçoit un télégramme de Vrooman qui l'invite à venir l'aider à diriger sa Western Cooperative Association and Multitude basé à Trenton (Missouri). Le « People's Trust » sera le nouveau nom de cette association qui, à partir de son expérimentation dans le Midwest, organise une campagne de relations publiques à l'échelle nationale : Washburn, en effet, continue son travail de sensibilisation à l'Est. Le système est total : il applique les principes coopératifs à la production (avec une conserverie, une usine de produits chimiques, une scierie et une ferme) et à la consommation (vingt magasins) ; la société comprend aussi une banque et une maison d'édition[924]. L'idéal de justice repose sur les principes scientifiques qui font le succès des entreprises modernes (« scientific business principles »)[925]. La coopérative reverse 50% de ses bénéfices sous forme de dividendes aux membres et en réinvestit 25% pour le développement de l'activité et 25% pour « l'université populaire » attenante, le Ruskin College. Les étudiants travaillent dans les différentes coopératives pour payer les frais de scolarité. Le Ruskin College leur offre une éducation alternative, donnée par les plus grands noms du réformisme, afin de les émanciper : le bagage culturel ainsi acquis leur permettra de s'orienter dans le monde et de lutter contre l'injustice. Flower, pour qui l'éducation est centrale, admire particulièrement ce système qui intègre économie morale et producériste (les travailleurs récupèrent le fruit de leur travail, les « salaires », de fait, augmentent et la pauvreté rendue impossible) et enseignement progressiste. Il explique que la coopération à l'américaine, nourrie du génie mélioriste du pays et de sa mission pédagogique, est le signe d'une civilisation plus avancée[926].

À la tête du « People's Trust », le plan d'action de Washburn consiste à fusionner les magasins locaux en une « arcade ». Puis des experts supervisent la rationalisation du plan de développement, en termes de production, de marketing et de distribution : « the business is more

---

[923] Flower, Washburn, « A Conversation with George F. Washburn », p. 410.

[924] *Ibid.*, p. 434-435 ; « Topic of the Times (Editorial) : The Keynote of the Present Revolutionary Movement in the Political and Economic World », vol. 28, juillet 1902, p. 89. David P. Thelen, *Paths of Resistance : Tradition and Dignity in Industrializing Missouri* (New York : Oxford University Press, 1986), p. 163. Scott M. Gelber, *The University and the People : Envisioning American Higher Education in an Era of Populist Protest* (Madison : University of Wisconsin Press, 2011), p. 96.

[925] « The ideal is based on justice and is at once as rigidly practical and scientific as it is nobly idealistic ». Flower, « The People's Trust : A Promising Co-operative Movement », p. 435 ; « The Struggle Between Life and Death in the Economic World », p. 320.

[926] Flower, « The People's Trust : A Promising Co-operative Movement », p. 434. Sur le Ruskin College, voir Thomas E. Will, « A College for the People », p. 15-20. Thelen, *Paths of Resistance*, p. 163. Ruff, *« We called each other comrade »*, p. 102-103. Gelber, *The University and the People*, p. 96.

compact, centralized, facilitated, economized ». L'expertise, pour lui, tient plus de l'expérience dans le milieu des affaires que de l'éducation universitaire. Avec ce système, les bénéfices augmentent, et avec eux le niveau de vie des coopérateurs. La coopération est une modalité de la modernisation, comme l'affirme Washburn : « just as we modernize *methods*, so also do we modernize *men* ». Par « modernisation », il entend une « transmutation » alchimique de la psychologie, où l'égoïsme devient fraternité (« to transmute the barbaric into the enlightened, and especially in the realm of *self* »). Washburn résume dans une formule la modernité alternative que Flower appelle de ses vœux : « the progressive yet *conservative*, the venturesome yet *substantial*, the radical yet *rational*, the brotherly yet *business* system of *Coöperative Combination* », c'est-à-dire des méthodes managériales au service d'un monde plus fraternel[927].

Bradford Peck organise sa coopérative à Lewiston (Maine), avec le révérend Hiram Vrooman (le frère de Walter). Propriétaire du plus grand magasin de la région en dehors de Boston, il lègue son affaire à la communauté et développe une épicerie, un restaurant et son propre système de livraison ; 10% des bénéfices sont reversés à un fond éducatif, la Co-workers' Fraternity Company[928]. La coopération pour Peck signifie aussi la modernisation et donc, dans sa perspective, la cohésion sociale. Il explique qu'avec les « conditions économiques justes créées par le système coopératif », l'écart entre producteurs et consommateurs et entre le capital et le travail disparaît. L'ensemble des coopérateurs bénéficie d'une gestion saine et prudente qui crée de la richesse et la diffuse dans une société pacifiée. Peck offre quatre semaines de congés payés et redistribue une partie du bénéfice aux membres. Les conditions de vie des travailleurs s'améliorent ainsi que leurs salaires. Le processus coopératif crée des communautés économiques fondées sur la règle d'or : il moralise le commerce et « modernise » l'humanité, c'est-à-dire il la transforme en une « organisation chrétienne pragmatique ». Il explique sa vision d'un système économique et social rentable et moral dans un roman utopique, *The World a Department Store*, où les coopératives sont présentées un remède aux maux sociaux, en premier lieu la misère. Peck y introduit même un système de « chèques coupons » qui remplacent la monnaie et surtout introduit une sorte de revenu universel[929]. Peck invite Ralph Albertson pour l'aider dans son entreprise, en particulier la réorganisation des grands magasins en coopératives. En 1900, les difficultés économiques, les dissensions et la typhoïde venaient d'avoir eu raison de la

---

927 Flower, Washburn, « A Conversation with George F. Washburn », p. 412.

928 Hiram Vrooman, « The Co-operative Association of America », *The Arena*, vol. 26, novembre 1901, p. 580-582. Bliss (éd.), *The New Encyclopedia of Social Reform*, p. 136.

929 « His book is similar to your old check book, excepting that the deposits are made by the life or labor of each individual member. Every member is allowed a daily deposit as long as they shall live, by this Association ». Bradford C. Peck, *The World a Department Store : A Story of Life Under a Coöperative System* (Lewiston, ME ; Boston : éd. à compte d'auteur, 1900), p. 33, 189. Flower, « The Struggle between Life and Death in the Economic World », p. 322.

communauté utopique géorgienne Christian Commonwealth Colony où Albertson dirigeait le journal *The Social Gospel* . Profondément affecté, Albertson accepte la proposition. Il devient secrétaire de la Cooperative Association of America et rédacteur en chef du journal *The American Cooperator* de 1902 à 1904[930].

Pour les deux hommes d'affaires, la coopération signifie l'organisation, par des individus, d'entreprises commerciales lucratives : ancrées dans le local, elles utilisent les techniques commerciales et managériales des *corporations*. Leur entreprise, puisant leur force dans à leur esprit de corps puis, en s'agrandissant, peut se développer à grande échelle dans le monde, créer de la prospérité et de la sécurité pour ses membres qui, par l'expérience, intègre la règle d'or dans leur comportement. Ils réorientent donc la formule imaginée en Angleterre de la coopération comme une forme explicite de protection sociale et de solidarité vers un objectif plus entrepreneurial de création de richesse qui, par conséquent, protégera ses coopérateurs. En somme, la meilleure politique sociale est de créer les conditions qui rendent toute charité publique ou État-providence inutile[931].

Flower considère la coopération comme une manifestation d'un « idéalisme pratique ». Il se félicite que des hommes d'affaires comme Peck et Washburn s'emparent de la réforme : ils ne sont qu'une preuve supplémentaire, après le succès des coopératives Rochdale en Grande-Bretagne, que l'approche est morale, utopique et « contre-révolutionnaire » (car, en replaçant le producteur au centre, elle abolit la prise de pouvoir par les *corporations*) mais surtout faisable, pragmatique et fonctionnelle[932]. En somme, la coopération permet de débarrasser du parfum de radicalisme les réformateurs qui cherchent à socialiser et à collectiviser l'économie pour renforcer l'individu. Flower voit aussi dans cette politique sociale par les travailleurs eux-mêmes un exemple de « politique populaire » où les individus ne sont pas transformés en bénéficiaires

---

930 Theodore Kallman, « The Pilgrimage of Ralph Albertson », p. 85, 88-89. Donald G. Zytowski, « Frank Parsons and the Progressive Movement », *The Career Development Quarterly*, vol. 50, septembre 2011, p. 61-62.

931 Flower, « A Conversation with George F. Washburn », p. 412-413 ; « The Struggle between Life and Death in the Economic World » p. 322 ; « The Keynote of the Present Revolutionary Movement », p. 89 ; « The Golden Rule in Modern Business », vol. 37, mai 1907, p. 535. Parsons, « Co-operative Undertakings in Europe and America », *The Arena*, vol. 30, août 1903, p. 165. Gray, « The Present Status of Coöperation in Great Britain », p. 260-261.

932 « It has proved beyond all cavil the wisdom, the practicability, and the importance of the cooperation of the creators and consumers of wealth for their mutual and equitable benefit at a time when the most liberal and progressive nations are confronted by one of the gravest perils that can menace popular sovereignty — a peril such as destroyed the republic of Florence, and which, subtly but inevitably, will transform all popular governments into oligarchies, plutocracies, or aristocracies of wealth, unless met by counter-revolutionary methods originating from the people and appealing at once to both the conscience and the practical judgment of the vast body of the creators and consumers of wealth ». Flower, « Topic of the Times (Editorial) : The Present Status of Co-operation in the Old World », vol. 28, août 1902, p. 207.

d'allocations paternalistes versées par l'État[933]. L'indépendance et la « virilité » des coopérateurs sont donc préservées. Les systèmes de Peck et Washburn se rapprochent donc davantage de l'autogestion que du paternalisme industriel, ce qui sera plus tard appelé le capitalisme social *(welfare capitalism)*, ou alors il s'agit d'un capitalisme social par le bas, par les producteurs, qui, contrairement à la théorie du ruissellement, se diffuse à la base et horizontalement. Le bien-être commun et les politiques sociales sont conçus grâce à des méthodes à la pointe qui modernisent la « politique populaire » : un *trust* par le peuple et pour le peuple.

Flower, lui, n'utilise ni le terme « industrial paternalism » ni « welfare capitalism »[934]. La notion de capitalisme social, comme politique sociale (santé, retraire) par les entreprises, reste même impensée chez lui car sa foi en l'individu comme acteur politique et social central l'empêche d'imaginer des mécanismes impersonnels et pérennes de solidarité : soit les dispositifs d'entraide viennent des acteurs eux-mêmes (la coopération), soit ils restent temporaires (les « remèdes partiels et paternalistes » mais nécessaires d'une charité publique qui empêchent de s'attaquer au « problème fondamental » : la redémocratisation du système[935]) ou pris en charge par des acteurs privés et bénévoles (les missions et les associations philanthropiques). En ce qui concerne le patronat, soit les entrepreneurs exploitent leurs employés et leurs relations avec les travailleurs et les réformateurs ne se pensent qu'en termes de conflit, soit ils incarnent une avant-garde morale comme l'homme d'affaires qui deviendra maire de Toledo Samuel « Golden Rule » Jones[936]. Jamais le paternalisme industriel n'intervient dans sa lecture. Flower, d'ailleurs, ne mentionne qu'en passant le *management* éthique de Jones : il l'analyse comme une expression de sa vertu intrinsèque, et non comme un ensemble de politiques indépendantes d'un type d'acteur particulier. Dans les années 1890, l'exemple le plus célèbre du paternalisme industriel reste la cité ouvrière Pullman : jamais Flower ne mentionne cet exemple, même quand il analyse la grande grève Pullman de 1894[937]. Il loue certes, dans plusieurs articles, des villages modèles comme celui de la famille Cadbury à Bournville en Angleterre ou des initiatives de philanthropes comme le Robert Browning Settlement à Londres, mais sans les analyser autrement que par la grille

933 Nous reprenons ici notre néologisme, *people's politics*, en opposition aux « politiques sociales », *social politics*.

934 Le terme « welfare capitalism » apparaît en 1924 selon l'OED (dans l'*American Economic Review*). Le dictionnaire ne donne aucune information pour « industrial paternalism » ; en revanche, nous en avons retrouvé une trace dans un article du *News-Herald* daté du 19 juin 1890 à propos de l'entreprise allemande Krupp. Dans les milliers de pages des magazines de Flower, nous n'en avons retrouvé qu'une seule occurrence en 1905 : John Moody, « The Conservation of Monopoly », *The Arena*, vol. 34, octobre 1905, p. 342.

935 Flower, *Progressive Men*, p. 62.

936 Flower, « Municipal Progress in England and America », p. 667 ; *Progressive Men*, p. 67.

937 Flower, « Notes and Annoucements. A Review of the Chicago Strike of '94 », vol. 10, septembre 1894, p. xii.

individualiste et morale du rôle des employeurs[938]. Les seuls exemples d'organisation, par une collectivité extérieure, du bien-être d'une population se trouvent soit dans les villes converties à la démocratie directe (Brookline) ou dans les politiques de logement social par les municipalités (Liverpool, Londres), c'est-à-dire des politiques publiques[939]. Flower, enfin, associe systématiquement le concept de « paternalisme » à l'État fédéral quand il sort de ses prérogatives et favorisent les grands industriels au détriment du reste de la population, et non aux entreprises.

Flower voit dans la coopération un moyen de conjuguer trois dynamiques fortes de son réformisme dans les années 1890 : la veine utopique en littérature, l'idéalisme moral porté par le christianisme social et les associations d'aide aux plus démunis, notamment son Union for Practical Progress qui organisait les initiatives philanthropiques locales en se basant sur le travail des sociologues et des pasteurs pour irriguer, *via* son magazine, un réformisme national. Tout d'abord, dans les laboratoires de Peck et Washburn se concrétise l'utopisme de Flower : la « coopération volontaire » est le moyen de créer, par la base, le « rêve de fraternité », un système qui soude la communauté sans abolir l'individu. Elle complémente, par l'action, l'ingénierie spirituelle et met en pratique l'éthique du producteur . Elle est une ingénierie, par l'économie, du sentiment moral et de l'indépendance du citoyen ; comme le remarque Flower : « if fraternalism exists, there will be no demand for Paternalism »[940]. Il s'agit donc bien de mesures radicales sous le vernis modéré et pragmatique : réorganiser le système économique pour régénérer moralement l'humanité.

Ensuite, les coopératives s'appuient sur le travail des missions dans les quartiers défavorisés : avant de travailler avec Peck, Hiram Vrooman avait d'abord fondé l'Union for Doing Good à Baltimore et son frère Walter avait œuvré pour deux organisations : Parks and Playgrounds for Children et l'Union for Concerted Moral Effort à New York. Tous deux avaient ensuite organisé avec Flower l'Union for Practical Progress. L'ambition, en revanche, devient utopique dans les années 1900 : il ne s'agit plus seulement de palliatifs mais de réorganiser la société et régénérer l'humanité en partant du local. La philanthropie doit se muer en fraternité grâce à la mise en pratique de ce que les réformateurs ont vu et fait voir dans leurs ouvrages.

---

938 Voir chapitre 4.II.A. Flower, « Topic of the Times (Editorial). The Story of a Victorious Social Experiment », vol. 29 juin 1903, p. 617-623. Voir aussi Lyra Dale Trueblood, « The Bournville Village Experiment : A Twentieth-Century Attempt at Housing the Workers », *The Arena*, vol. 34, novembre 1905, p. 449-458. Annie L. Diggs, « The Garden City Movement », *The Arena*, vol. 28, décembre 1902, p. 626-633.

939 Les exemples fleurissent pourtant au tournant du siècle : des acteurs aussi différents que Standard Oil, la National Civil Federation ou l'American Institute of Social Service de Willima H. Tolman, Washington Gladden et Josiah Strong prônent une forme de capitalisme social. Flower n'en mentionne aucun. McGerr, *A Fierce Discontent*, p. 126-127.

940 Flower, « Is Socialism Desirable ? », p. 763. Voir aussi « The Struggle between Life and Death in the Economic World », p. 321.

Compagnon utopique de la municipalisation, la coopération émerge du même contexte : retour de la prospérité qui atténue le sentiment de crise, retour à la politique locale comme fer de lance du réformisme suite aux échecs de William J. Bryan et à la récupération et à la respectabilisation, par une vaste frange de la classe moyenne, des projets radicaux des divers *cranks* des années 1890. L'idéal coopératif signale aussi le passage d'une utopie politique, où la prise de pouvoir (les populistes puis Bryan) se traduirait immédiatement par un renouveau, à une utopie d'abord économique, par la société civile, et à une longue et lente campagne de changement des esprits, par l'exemple local, ville après ville. Cette évolution se lit dans les magazines de Flower. Dans les années 1890, ils présentaient, d'une part, des théories, souvent inédites, pour transformer totalement le pays et, d'autre part, des campagnes politiques nationales et des missions-laboratoires pour pallier les souffrances du peuple. À partir de 1900, ils retracent les multiples exemples de mises en pratique de ces théories et l'avancée de la campagne nationale de sensibilisation. La même trajectoire se retrouve pour la démocratie directe : puisqu'il est difficile de prendre le pouvoir, alors il faut se l'approprier par la base (la coopération) ou redémocratiser les règles du jeu (référendum, initiative, *recall*), une approche à la fois plus radicale et plus concrète car expérimentée dans différentes municipalités.

La sociologie politique par les lettres et le journalisme unit les deux décennies. Peck écrit une utopie, *The World a Department Store,* et essaie de mettre en œuvre sa vision à Lewiston. Les coopératives, comme laboratoire, permettent de recueillir des données, relayées ensuite dans *The Arena* par Flower, par Hiram Vrooman pour la société de Peck ou Washburn lui-même et surtout Albertson pour le People's Trust : l'action réformiste ne se dissocie toujours pas de sa diffusion par la culture imprimée[941]. Des conférences s'organisent pour compléter cette diffusion : en décembre 1900, à Faneuil Hall, avec Hiram Vrooman et Henry D. Lloyd, ou à Lewiston en 1902 où Peck cherche à mettre en commun les résultats des diverses expériences dans le pays et réfléchit à l'avenir de la coopération, notamment aux modalités d'une coordination nationale des diverses expérimentations. Flower, invité tout comme Lloyd, voit dans ce ferment réformateur l'annonciation d'un monde nouveau[942]. Le mouvement coopératif considère d'ailleurs le journaliste comme un allié de poids. Il figure dans les rubriques « institutions centrales » et « coopération en général » (l'idée de coopération) de la *Bibliographie* de l'Alliance Coopérative

[941] Hiram Vrooman, « The Co-operative Association of America », *The Arena*, vol. 26, novembre 1901, p. 585-586 ; « The Cooperative Association of America », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, février 1911, p. 429-433.

[942] Flower, « Freedom and Growth Through Co-operation », p. 212 ; « Topic of the Times. Co-operative Conference at Lewiston », vol. 28, septembre 1902, p. 320-322. Hiram Vrooman, « A National Co-operative Conference », *The Arena*, vol. 28, juin 1902, p. 611-613. Ralph Albutson [Albertson ?], « Trust and the remedy », *The Appeal to Reason,* 19 juillet 1902, p. 2.

Internationale[943]. Par exemple, alors qu'il organise une conférence sur la coopération, John Samuel, ancien Chevalier du travail et secrétaire de la Co-Operative Union of the United States, dresse la liste des figures à inviter pour s'attirer l'attention de l'opinion : outre Eugene Debs, Hamlin Garland, Julius Wayland, ou Helen Gardener, Samuel place en tête Flower[944].

Toujours aussi optimiste, Flower se félicite des succès du mouvement mais tait les échecs : on ne trouvera pas sous sa plume un compte rendu du destin des coopératives de Peck et Washburn. À Trenton, l'expansion fulgurante du People's Trust ne l'empêche pas de s'effondrer en 1904 suite à de mauvaises récoltes, une gestion moins saine et performante que ne l'avait expliquée Washburn à Flower dans son interview, des soupçons de détournement de fonds, et, surtout, l'hostilité grandissante des locaux envers les pratiques de la coopérative et le Ruskin College et les théories étranges de ses professeurs étrangers à la communauté[945]. Le projet consistait à s'occuper de toutes les affaires de la ville, un monopole certes mais, dans la perspective de ces réformateurs, un monopole par le peuple, donc bénéfique. Les rêves de Washburn et Vrooman finissent tout de même par inquiéter les habitants de Trenton. Le *New York Times* s'en fait l'écho et titre sur la volonté de la coopérative d'« acheter purement et simplement toute la ville »[946]. L'éthique fraternelle, imposée de l'extérieur, n'a pas pris : la masse des capitaux engagés, les bonnes intentions et la vision sociale ne sauraient se substituer, semble-t-il, à un travail de proximité avec les autochtones et en harmonie avec les traditions de la communauté. Flower ne voit pas, comme pour sa politique de régénération des victimes de l'industrialisation (chapitre 5), qu'une réforme par le bas restera lettre morte si elle semble parvenir d'en haut à ses bénéficiaires. Prisonnier de son intentionalisme, il ne peut penser que son fraternalisme puisse être perçu comme un paternalisme. La Cooperative Association of America connaît quant à elle le succès en Nouvelle-Angleterre mais sa branche à l'Ouest ferme dès 1904 ; *The American Cooperator* s'arrête également la même année. À Lewiston, la coopérative continue jusqu'à sa dissolution en 1912 ; le grand magasin redevient une affaire de famille florissante. Hiram Vrooman déménage la Co-workers' Fraternity à Boston et Albertson le suit. C'est à ce moment qu'Albertson commence à collaborer avec Flower. À partir de 1907, il deviendra le

---

943 L'Alliance Coopérative Internationale, *Bibliographie Coopérative Internationale. International Co-operative Bibliography. Allgemeine Genossenschaftliche Bibliographie* (Londres : P.S. King & Son ; Paris : Félix Alcan ; Berlin : Puttkammet & Mühlbrecht, 1906), p. 16, 29-31, 178, 186.

944 Lettre de John Samuel à Imogene C. Fales (populiste, auteur d'un *Religion of the Future* et rédactrice en chef du *New Commonwealth*, mensuel de promotion du mouvement coopératif), 9 septembre 1894, John Samuel Papers, 1868-1907, American Bureau of Industrial Research : Manuscript Collections on the Early American Labor Movement, 1862-1908 [microform], reel 2 (11 volumes de sources primaires compilés par Richard T. Ely et son équipe) (Frederick, Md. : University Publications of America, 1985).

945 Thelen, *Paths of Resistance*, p. 163.

946 « Buying a Town Outright », *The New York Times*, 14 avril 1902.

chroniqueur régulier des avancées des diverses réformes fondamentales (démocratie directe, municipalisation, coopération), rédacteur en chef adjoint du *Twentieth Century Magazine* et président de la maison qui l'édite, The Twentieth Century Company. Albertson tiendra salon à Boston où se presseront réformateurs et étudiants (dont un certain Walter Lippmann)[947]. Certes, Flower notera dans ses mémoires le relatif échec du mouvement pour la « coopération volontaire » (« the least satisfactory progress ») mais rien, même pas les échecs, ne semble entraver la marche du progrès avant ce moment de bilan à la fin de sa vie[948].

C. La coopération par l'État : le modèle néo-zélandais

Les exemples américains et anglais de coopération laissent entrevoir un avenir où les individus se réapproprient leur travail et leur destinée. Le modèle coopératif incarne une éthique du producteur arrivée à son terme glorieux puisque que les individus produisent leur propre prospérité et leur propre politique sociale. La modernité des mécanismes économiques est au service de la démocratie et de la règle d'or : une fois ses bienfaits connus de tous, ce modèle, expérimenté dans les laboratoires locaux de Washburn ou Peck, s'étendra naturellement, par contagion positive, à l'ensemble du territoire. Néanmoins, ces initiatives locales restent encore insuffisantes au vu du pouvoir économique et politique des *corporations*. Le principe de subsidiarité, au cœur du mouvement coopératif et des idéaux de Flower en général, suppose d'attribuer la responsabilité d'une action publique à la plus petite entité capable de résoudre le problème, idéalement l'individu, ne serait-ce que fictivement par le biais de systèmes qui préservent sa souveraineté. Or, comme la centralisation de l'économie, de la politique et même des savoirs excède les capacités de ces entités inférieures, le principe de proportionnalité exige de s'en référer à l'échelon supérieur pour préserver la subsidiarité. C'est ainsi que Flower peut souhaiter l'intervention de l'État au nom de son antimonopolisme même. En effet, seul l'État est un acteur assez puissant pour rivaliser avec les *corporations* :

> Behind, beneath and above all must be justice. It is not enough that a people advance individually under cooperative efforts in which the spirit of fraternity takes the place of the

---

947 Malgré leur échec, ces expérimentations, note l'historien Wallace E. Davies, permet de comprendre le lien entre l'utopisme littéraire inspiré par Edward Bellamy et le réformisme de la classe moyenne du début de l'ère progressiste. Wallace E. Davies, « A Collectivist Experiment down East : Bradford Peck and the Coöperative Association of America », *The New England Quarterly*, vol. 20, n° 4, décembre 1947, p. 489-491. Francine C. Cary, « The World a Department Store : Bradford Peck and the Utopian Endeavor », *American Quarterly*, vol. 29, n° 4, octobre 1977, p. 370-384. Theodore Kallman « The Pilgrimage of Ralph Albertson », p. 88-89. Donald G. Zytowski, « Frank Parsons and the Progressive Movement », *The Career Development Quarterly*, vol. 50, septembre 2011, p. 61-62.

948 Flower, *Progressive Men*, p. 140.

spirit of strife and hate; but organic society or the State must also reflect the lofty ideal of justice. Zola understood the fact which the most thoughtful statesmen and thinkers are coming to see more and more clearly: that if the high ideal of the Golden Rule is to prevail on earth; if liberty, justice and fraternity are to obtain; if democracy is to make good her promise, political equality must be supplemented by conditions favorable to economic equality[949].

Dans les années 1900, Flower s'avère d'autant plus optimiste qu'il voit, à l'autre bout du monde, un exemple où un pays tout entier, et non plus simplement des communautés ou des villes, fonctionne comme une coopérative et crée les conditions d'un progrès équitable : la Nouvelle-Zélande. Le pays allie politique sociale à grande échelle et souci constant de maintenir l'indépendance de ses bénéficiaires. Elle étend à l'ensemble de l'organisation sociale et économique le système bancaire comme coopérative nationale imaginé par les populistes. Ce changement radical, se félicite Flower, confirme la méthode qu'il vante depuis 1889 : l'éducation, par la culture imprimée, des citoyens ne peut que résulter en une révolution pacifique. En Nouvelle-Zélande, le réveil populaire s'est traduit par une révolution politique. Au début des années 1890, les Néo-Zélandais ont voté pour un ordre nouveau. Richard Seddon, premier ministre progressiste de 1893 à 1906 et réincarnation de Jefferson selon Flower, n'a pas seulement imaginé des solutions aux problèmes de la modernité mais les a mises en œuvre[950].

C'est par l'intermédiaire d'un voyage d'Henry D. Lloyd en 1899 et du livre qu'il publie à son retour, *A Country Without Strikes*, que le milieu réformateur américain se tourne vers ce lointain pays et l'érige en modèle de progressisme. Flower encense ce livre et encore davantage la somme de Parsons qui complémente les observations de terrain de Lloyd par un travail de recherche (données officielles, 300 volumes de sources secondaires)[951]. Flower participe alors au grand réseau informel d'échange d'idées qui ne se cantonne pas aux « traversées transatlantiques »

---

[949] Flower, « *Emile Zola : Novelist and Reformer.* A Book Study », vol. 32, octobre 1904, p. 451.

[950] « Revolutionary triumphs have been wrought without the shedding of blood or the wasting of property – wrought by those weapons which in ballot-ruled lands become irresistible when systematically and intelligently directed, namely, *agitation, which appeals primarily to the reason and conscience, followed by organization and concentrated effort for the definite victory of uppermost issues* ». Flower, « Richard Seddon : Democratic Statesman and Master-Builder of a Liberal Commonwealth », vol. 36, novembre 1906, p. 449-450 ; « Book studies. II. Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », vol. 30, mai 1904, p. 430.

[951] C'est tout le réformisme transatlantique qui se rend en Nouvelle Zélande à l'époque : le sociologue français André Siegfried ou les époux Webb, figures du travaillisme anglais. Flower, « Henry D. Lloyd –An Apostle of Progressive Democracy », p. 654-655 ; « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 425. Henry Demarest Lloyd, *A Country Without Strikes : A Visit to the Compulsory Arbitration Court of New Zealand* (New York : Doubleday, Page & co., 1900). Frank Parsons, *The Story of New Zealand ; a history of New Zealand from the earliest times to the present, with special reference to the political, industrial and social development of the island common-wealth; including the industrial evolution dating from 1870, the political revolution of 1890, the causes and consequences, and the general movement of events throughout the four periods of New Zealand history* (Philadelphie : C.F. Taylor, 1900).

pour reprendre l'expression de Rodgers mais s'étend aux contacts transpacifiques. Flower et Parsons échangent, selon leurs dires, de nombreuses lettres avec le premier ministre Richard Seddon et son Secrétaire au travail, Edward Tregear. Tregear, à son tour, présentent leurs politiques gouvernementales dans les pages de *The Arena*[952].

La Nouvelle-Zélande, point d'orgue de sa pédagogie d'une modernité éthique et fidèle à la promesse démocratique, ne souffre aucune fausse note. Le pays est l'utopie rêvée par les progressistes radicaux devenue réalité : journée de huit heures, nationalisation des services publics ou de certains secteurs stratégiques (le charbon, les banques), et réglementation pour assurer la sécurité sur les lieux de travail améliorent les conditions de travail des ouvriers ; l'arbitrage obligatoire des conflits sociaux abolit les grèves et leurs cortèges de violences (impossible, pour Flower, de retrouver en Nouvelle-Zélande la violente répression de la grève des mineurs du Colorado en 1903 et que la presse, dès le début, nommèrent « Colorado's Labor War »), et, par conséquent, protège le public de ses dommages collatéraux (hausse des prix, désagréments, voire même souffrances, en l'absence de charbon par exemple) ; impôt progressif sur le revenu, compensations pour les accidents de travail et retraites éradiquent la pauvreté crasse ; le gouvernement « aide les démunis à devenir des citoyens propriétaires » à la campagne, le retour à la terre (les prémices de la suburbanisation) permettant aux plus jeunes de grandir dans un milieu sain et d'éliminer les problèmes de taudis urbains ; la taxation de la spéculation foncière (une forme modifiée de la *single tax*) empêche les grands propriétaires de monopoliser la terre et l'ouvre à l'exploitation de tous[953]. C'est à partir du moment où il présente le modèle progressiste néo-zélandais, et peut-être sous l'influence de l'usage du mot dans ce pays, que Flower commence à utiliser « *liberal* » dans son sens politique et plus simplement religieux (vers 1906)[954]. Les relations sociales pacifiées et le droit du travail rééquilibré pour soulager les producteurs, le

---

952 Nous n'avons malheureusement pas pu retrouver d'exemples de ces lettres. Edward Tregear, « How New Zealand is Solving the Problem of Popular Government », *The Arena*, vol. 32, décembre 1904, p. 569-577 ; « Recent Humanistic Legislation in New Zealand », *The Arena*, vol. 37, avril 1907, p. 366-395. Flower, « In the Mirror of the Present. Social, Economic and Poltical. Editorial Comment. New Zealand's Continued Prosperity : A Late Word from Primer Minister Seddon », vol. 32, juillet 1904, p. 84-87.

953 C'est ce qui frappe en premier Lloyd et donne le titre à son ouvrage : un pays sans grèves. Flower, « In the Mirror of the Present. Difference Between Present Political Conditions in New Zealand and America », vol. 32, juillet 1904, p. 85 ; « Industrial Peace Through Arbitration », vol. 32, septembre 1904, p. 303 ; « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 427-428 ; « In the Mirror of the Present. Premier Richard Seddon : Democracy's Lost Leader », vol. 36, août 1906, p. 196-200 ; « Richard Seddon : Democratic Statesman and Master-Builder of a Liberal Commonwealth », p. 449 ; « In the Mirror of the Present. New Zealand's Master Concerns the Happiness and Prosperity of the People », vol. 40, octobre 1908, p. 359. Parsons, « The Abolition of Strikes and Lockouts », *The Arena*, vol. 31, janvier 1904, p. 10-11.

954 Flower, « Richard Seddon : Democratic Statesman and Master-Builder of a Liberal Commonwealth », p. 449-463 ; « New Zealand After Twenty Years of Liberal Rule », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, mars 1910, p. 555-563.

pays prend les atours d'un paradis prospère et salubre, où la société semble délivrée du joug pathogène de l'oppression, comme les femmes semblent, enfin, libérées : « New-Zealand, Switzerland-like in scenery, is the paradise of health and thrift. Their buxom, full-waisted, red-cheeked girls are the ideals of all brainy men. The corset curse is mostly out of date[955] ».

Les articles de Flower suscitent la polémique en Nouvelle-Zélande, notamment son bilan des vingt ans du gouvernement réformateur[956]. Les journaux progressistes louent la pertinence de ses analyses, sans commune mesure avec le lot habituel de « critiques burlesques » assénées par les médias européens et américains. Dans un contexte de lassitude du pouvoir et de montées des critiques, un journaliste néo-zélandais y trouve par exemple une « consolation » après tant d'années au service du peuple et regrette que ce type d'article ne soit pas plus diffusé[957]. Les voix conservatrices, en effet, ne manquent pas de faire circuler les critiques internationales de l'orientation du pays. La presse opposée au gouvernement voit dans la Nouvelle-Zélande de Flower non seulement le pur produit d'une imagination débordante qui transforme les désastres en succès (changez le nom du pays en « Barataria », raille un journaliste, et aucun Néo-Zélandais ne reconnaîtrait son pays !) mais aussi cette incapacité à voir la réalité, amplement illustrée par les propos du premier ministre Joseph Ward, se double d'un prêchi-prêcha typiquement américain. Au moins, l'éditorialiste souligne-t-il, ce style ampoulé permet de révéler toute l'absurdité du discours :

> Our only object in noticing his article is to point out that, absurd as it is, it is really nothing more than the average ministerialist speech treated *à l'américaine*. In substance it does not differ from Sir Joseph Ward 's manifestoes: the difference is only in the treatment, in the intensifying of the high lights and the deepening of the contrasting shadows. Examine Mr. Flower's picture and Sir Joseph Ward's picture of "liberal " achievement, and they will bo found to be the same, although Sir Joseph affects a foggy manner, while Mr. Flower puts his staring blacks and whites in a flame of gaudy American hyperbole. That is why even those to whom the prime minister's manifestoes do not appear absurd can see the ludicrous and extravagant nature of Mr. Flower's defence of "the party of the Golden Rule "[958].

Comme pour les autres réformes fondamentales, Flower sait qu'il lui faut intervenir sur la perception de la réforme pour légitimer le modèle néo-zélandais et motiver une imitation

---

955 Flower, J.M. Peebles, « A Conversation with J.M. Peebles on New Zealand – Political, Social, and Religious », vol. 29, avril 1903, p. 401.

956 Flower, « New Zealand After Twenty Years of Liberal Rule », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, mars 1910, p. 555-563.

957 « Through Other Eyes », *Auckland Star*, 19 mai 1910, p. 4.

958 « An American Picture », *The Dominion*, 8 juin 1910, p. 4

américaine. Ce travail passe principalement par le rétablissement de la vérité sur la situation dans cette république exemplaire. Contrairement aux « reportages alarmistes » des propagandistes des grandes *corporations* qui dénoncent la ruine du pays à causes des expérimentations socialistes, il vante, statistiques à l'appui, la prospérité du pays grâce à des réformes fondamentales (« nowhere else have such radical experiments made been so successful ») : les chemins de fer nationalisés augmentent les recettes de l'État ; le pays connaît même un excédent budgétaire qu'il utilise pour augmenter les retraites. La bonne santé de ses finances publiques ne se fait pas au détriment des citoyens. Flower se moque de ceux qui « jonglent avec les chiffres » et affirment que la dette publique a augmenté de 300$ par habitant. Ces dépenses publiques non seulement bénéficient, de fait, à tous (par exemple, la construction d'infrastructures) mais surtout sont un « investissement pour l'avenir » (par exemple, l'achat de terrains pour les colons – le progrès suppose l'expansionnisme comme aux États-Unis – ou une politique de transport public qui crée un cadre équitable pour que tous les citoyens puissent tenter leur chance dans le jeu économique). Selon Flower, la dette permet « de développer les ressources de la nation et d'aider tous ses citoyens à devenir prospères, indépendants et heureux » : elle « ne peut qu'augmenter la richesse réelle du royaume ». Cette politique « sage » diffuse et décentralise la richesse vers l'individu et, selon Flower, est un moyen supplémentaire d'empêcher la formation de *trusts*. En outre, ces dépenses sont morales tandis que les puissances européennes et les États-Unis dilapident l'argent public pour des « guerres d'assujettissement essentiellement injustes et excessivement chères »[959]. Contrairement aux expérimentations américaines, le succès de cette coopérative nationale s'avère pérenne : vingt ans après la première victoire des progressistes, le pays continuer de prospérer[960].

L'organisation du bien-être de la communauté nationale suppose l'extension de l'interventionnisme gouvernemental et une politique de dépenses publiques. Au moment de son expansion industrielle et de la fermeture de sa *frontier*, la Nouvelle-Zélande a fait les bons choix selon Flower : l'État est devenu le « médium » du « bien-être *(welfare)* » des citoyens et de leur « santé physique et morale » (on retrouve ici le sens originel de *commonwealth*)[961]. L'objectif reste, en dernière analyse, de donner les moyens à l'individu de prospérer en établissant des règles du

---

[959] Flower, « Topic of the Times (Editorial) : New Zealand in the Van of Progress », vol. 27, avril 1902, p. 429-431 ; « In the Mirror of the Present. Social, Economic and Poltical. Editorial Comment. New Zealand's Continued Prosperity : A Late Word from Primer Minister Seddon », vol. 32, juillet 1904, p. 84 ; « New Zealand's Present Prosperity », vol 34, octobre 1905, p. 422 ; « New Zealand's Master Concerns the Happiness and Prosperity of the People », p. 358 ; « New Zeland Past and Present : Facts *versus* Fiction », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, octobre 1909, p. 78-80.

[960] Flower, « New Zealand After Twenty Years of Liberal Rule », p. 555-564.

[961] Flower, « In the Mirror of the Present. Notable Example of Extension of Government Functions in the Interests of All the People », vol. 36, septembre 1906, p. 319.

jeu équitables et offrant à tous un accès au marché et aux bienfaits de la modernité, grâce à des prêts gouvernementaux par exemple ou aux chemins de fer nationalisés (« assisting the citizen to help himself to a position of prosperity and independence[962] »). L'État ne donne pas qu'un emploi aux chômeurs mais avant tout un travail : les programmes d'emploi public sont explicitement conçus pour développer le bien commun et préserver une « masculinité indépendante » qui subvient à ses propres besoins (« self-supporting manhood »)[963]. Pour Flower, le programme néo-zélandais nationalise l'idée du maire de Détroit, Hazen Pingree, d'offrir aux plus démunis de cultiver les terrains vagues de la ville. La Nouvelle-Zélande montre que cette politique peut fonctionner à merveille à l'échelle d'un pays. Elle prouve les bienfaits d'une politique de développement organisée par l'État qui aménage le territoire, crée de la richesse commune et élimine le problème du chômage grâce aux emplois publics. Depuis les années 1890, Flower milite en effet pour une politique de grands travaux pour résoudre la question de la pauvreté et du chômage. Il soutient par exemple l'aménagement de la vallée du Mississippi pour lutter contre les inondations et l'irrigation du « grand désert américain » à l'est des Rocheuses (voir chapitre 4). Cependant, un différence de taille distingue la coopération des emplois publics : il ne s'agit pas d'un « palliatif » local, *ad hoc*, qui modère les effets d'un système injuste mais bien une réforme « fondamentale » qui vise à réorganiser, à grande échelle et en amont, la société. Pour convaincre les réticences, Flower invoque la « clause générale de bien-être » de la Constitution : l'interventionnisme fédéral n'est qu'un moyen plus moderne, adapté aux enjeux de son temps, de respecter les clauses du contrat initial[964]. La Nouvelle-Zélande est ce laboratoire qui a mis cet imaginaire au pouvoir : elle crée les conditions d'une véritable éthique du producteur qui « encourage le travail honnête *(honest industry)* », décourage toute « classe de parasites », et revigore les citoyens (les « revirilise » selon ses termes). La Nouvelle-Zélande, en somme, est un modèle de démocratie et de morale :

---

962 Flower, « New Zealand's Present Prosperity », p. 423 ; « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 428.

963 L'on retrouve ici la différence entre, d'une part, le travail comme aliénation et exploitation et, d'autre part, *work* ou *industry* qui mettent en exergue le travailleur comme *homo faber*. La réduction de l'activité humaine à un « travail abstrait et quantifiable » (*labor* en anglais) permet en effet l'essor du salariat que dénonce Flower (pour Zimmermann, « wage labor » se traduit par emploi : une activité dissociée de tout processus de moralisation dans la perspective de Flower) mais également la possibilité de compter au cœur des sciences sociales et donc *in fine* de fournir des outils scientifiques pour légitimer la protection des producteurs. Bénédicte Zimmermann, « Travail, *Labor/Work*, *Arbeit* », *in* Olivier Christin (éd.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* (Paris : Métailié, 2010), p. 400-402.

964 Article 1, section 8 : « The Congress shall have Power To lay and collect Taxes, Duties, Imposts and Excises, to pay the Debts and provide for the common Defence and general Welfare of the United States ». Flower, « Emergency Measures Which Would Have Maintained Self-Respecting Manhood », vol. 9, mai 1894, p. 822-826 ; « A Successful Experiment for the Maintenance of Self-respecting Manhood », vol. 15, mars 1896, p. 544-554 ; « On the Stoa of the Twentieth Century. An Army of Wealth-Creators vs. An Army of Destruction », vol. 25, mai 1901, p. 521-526 ; « In the Mirror of the Present. National Enrichment That Shall Maintain Self-Respecting Manhood », vol. 41, janvier 1909, p. 99-103.

> By thus placing the rights of man above the rights of property, by placing capital emphasis on manhood and good citizenship instead of on money, by putting a premium on industry and refusing aid or comfort to any parasite class or to any of the devious schemes of the representatives of predatory wealth and speculation to amass riches at the expense of industry, this island-commonwealth has given splendid emphasis to the democratic ideal of government[965].

Par ailleurs, le fonctionnement du système de retraite permet de comprendre l'approche individualiste et volontariste de la socialisation des risques que favorise Flower : il se félicite du système néo-zélandais qui, contrairement à l'allemand, n'est pas obligatoire, ce qui signifie qu'il ne menace pas de sombrer dans des politiques bureaucratiques « sans cœur » où « les pauvres veillent sur les pauvres ». L'universalité des cotisations empêche, selon Flower, une politique progressiste de redistribution des richesses. La solidarité ne doit pas s'organiser mécaniquement : soit elle puise dans les richesses mal acquises des élites économiques pour compenser les victimes du système et réinstaurer un équilibre économique et social, soit elle émane organiquement des acteurs. Elle est le fruit à la fois d'une contrainte étatique pour les corrompus et d'une volonté pour le reste de la population. Flower croit en l'innocence naturelle et en la perfectibilité, d'où son inlassable combat pour le transformer les esprits : il suffit de remoraliser les hommes pour qu'ils deviennent solidaires. La solidarité est, en fait, la fraternité : une éthique sentimentaliste et chrétienne qui crée des obligations réciproques[966]. L'universalité des retraites ne découle pas de la citoyenneté : elle ne porte pas à la fois sur le bénéfice à la retraite et son financement car faire cotiser les plus démunis est immoral, une sorte de double peine. L'universalité, chez Flower, s'ancre dans l'exigence – humanitaire, sentimentaliste et chrétienne – du droit à la dignité pour tous et un droit à l'égalité des chances, d'où une politique de transfert des richesses et de retraites pour les exclus financée par les plus riches. Une fois le spectre de l'indigence vaincu et la dignité restaurée, une fois rétablie une règle du jeu équitable, l'individu *peut*, enfin, choisir : l'État lui donne les moyens du choix. Flower ne se départ pas d'une vision essentialiste des États-Unis comme le pays de la liberté et de l'indépendance, d'où son intérêt pour des programmes volontaristes (dans le sens de communauté de choix). Dans cette perspective, la politique sociale la Nouvelle-Zélande, que Flower présente comme un développement personnel assuré par le gouvernement, montre à l'Amérique une voie moderne pour maintenir l'individualisme et bénéficier des solutions nouvelles qu'apporte un État fort.

---

[965] Flower, « New Zealand's Great Work for Human progress in Placing Manhood Above Money », vol. 34, octobre 1905, p. 422.

[966] Tregear, « How New Zealand is Solving the Problem of Popular Government », p. 574.

Le modèle ne menace donc aucunement de dégénérer en une bureaucratie paternaliste et liberticide, comme le note Flower : « the gouvernement of New Zealand is not Paternalism but Fraternalism. Government help is self-help, the partners using the firm to do their work[967] ». La formule, enracinée dans l'Évangile social et les débats sur le Nationalisme des années 1890, suggère que Flower a enfin trouvé dans la coopération un système adapté au changement d'échelle qui perpétue la symbiose entre l'individu et son environnement. Le gouvernement est pensé non comme une institution extérieure aux administrés mais comme une association de collègues ou de coopérateurs. Flower décrit cette démocratie économique dans les termes d'une entreprise éthique, au sens de firme et de projet commun librement consentis par ses membres. Les citoyens ne déchoient pas en simples bénéficiaires d'une aide extérieure mais participent à leur bien-être. Dans cet idéal, tout écart entre le citoyen et ses représentants est aboli si bien que la question du contrôle populaire des élus ne se pose plus : l'utopie d'une démocratie directe semble possible, par l'action politique ici et non par une réforme institutionnelle. Cette fiction imagine une coïncidence entre le peuple et un gouvernement omnipotent mais finalement transparent : sans acteur, il est réduit à un moyen, un cadre institutionnel où s'exprime les citoyens. Pour Flower, le gouvernement est au service de l'autorité populaire : « the government in not regarded as the enemy, or even as the guardian of the people, but as their friendly, wise and trusty servant[968] ». La Nouvelle-Zélande démontre non seulement la possibilité mais aussi les bienfaits d'un volontarisme et d'un gouvernement par la règle d'or à grande échelle[969]. Tout se passe comme si, à un moment où s'exacerbe la tension entre l'égoïsme (l'irresponsabilité des barons voleurs) et la nostalgie de l'harmonie sociale des classes moyennes, les rêves de communautés idéales redoublaient d'utopisme pour imaginer un pays régénéré dans son ensemble. Il s'agit, pour Flower, de reforger un contrat entre l'individu et le groupe, de proposer donc une refondation de la république adaptée à l'âge du gigantisme : la coopération re-générerait des individus vertueux et régénérerait le système[970]. La concurrence dans l'égoïsme laisserait la place à l'individualisme dans la coopération.

« Contrairement à ce qui semble être l'ordre naturel du progrès », c'est l'Europe et la Nouvelle-Zélande, et non les États-Unis, qui innovent en matière de coopération[971] . Sous l'admiration perce un sentiment diffus d'humiliation quand Flower et ses contributeurs regardent

---

967 Flower, « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 430 ; « New Zealand's Present Prosperity », vol. 34, octobre 1905, p. 423 ; « Notes and Comments », vol. 31, mai 1904, p. 554.

968 Flower, « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 430.

969 Flower, « New Zealand After Twenty Years of Liberal Rule », *The Twentieth Century Magazine,* mars 1910, p. 556.

970 Fischer, *Made in America*, p. 96.

971 Flower, « A Conversation with George F. Washburn », p. 408.

au-delà de leurs frontières et leurs textes se lisent comme autant de jérémiades où leur pays apparaît « à la traine *(a laggard in the procession of progress)* » : le Vieux Monde s'est adapté aux exigences d'une société plus complexe et plus grande ; le Nouveau se doit également d'évoluer. Les exemples transatlantiques et transpacifiques peuvent donc, paradoxalement, servir d'instrument rhétorique pour faire honte à leur pays pour qu'il accepte des politiques progressistes et retrouve, enfin, sa place au pinacle des nations[972]. Dans sa nécrologie élogieuse d'Henry D. Lloyd, Flower affirme cette lecture exceptionnaliste : « Mr. Lloyd saw what all thoughtful friends of democracy have beheld with sorrow and alarm, the government of the United States falling from the high position of moral leader of the progressive peoples to that of a camp follower among the nations[973] ». S'il se fait l'avocat des réformes allochtones, son objectif reste de rétablir « l'ordre naturel du progrès », c'est-à-dire la prééminence du modèle américain. La République a perdu l'esprit d'expérimentation qui l'avait, à ses débuts, transformé en phare pour le Vieux Monde décadent. Après 1865 s'est installé une ère de « conventionnalisme » et de « commercialisme » qui a freiné son évolution. Les expériences étrangères (*experiments* et *experiences*), coopération mais aussi démocratie directe, nationalisation et les « nombreuses autres réformes salutaires qui ont été mises en places avec succès de l'autre côté de l'Atlantique », sont non seulement « en complète harmonie avec l'esprit qui domina la nation à sa naissance » mais aussi un détour nécessaire pour renouer avec les racines américaines, retrouver son statut de « cité sur la colline » et mettre un terme au « spectacle désolant » d'une République déchue[974]. En somme, les États-Unis ne sont plus à la hauteur de leur « destinée manifeste » et de leur mission divine (« her Heaven-sent mission as the leader of civilization's vanguard ») : obligés d'apprendre du reste du monde, ils devraient au contraire l'éduquer et le guider[975]. Optimiste, chauvin, Flower précise cependant que ce qu'ont fait les autres pays « civilisés », « l'Amérique le fera », en mieux[976].

Bien que Flower dépende des « laboratoires étrangers *(experiment stations)* » pour amasser des arguments et qu'il évolue dans un cercle cosmopolite, les échanges intellectuels transatlantiques n'empêchent pas l'exceptionnalisme ni les sentiments nationalistes qui continuent

---

972 « Laggard » : Flower, « A Brief Survey of Social Progress in the English Speaking World », *The New Time,* vol. 2, mai 1898, p. 309-312. Pour d'autre exemples de la même idée, voir Flower, « The Menace of Plutocracy », vol. 6, septembre 1892, p. 516 ; « Extension of Public Ownership of Railways », vol. 29, janvier 1903, p. 91. McCrackan, « The Initiative in Switzerland », *The Arena,* vol. 7, avril 1893, p. 548. Parsons, « The Telegraph Monopoly. V », vol. 15, mai 1896, p. 953.

973 Flower, « Henry D. Lloyd –An Apostle of Progressive Democracy », p. 654.

974 Flower, « Topics of the Times. An Earnest Word to Young Men and Women of America », vol. 24, novembre 1900, p. 538-541.

975 Flower, « Municipal Ownership and Coöperation », vol. 32, décembre 1904, p. 660 ; « How England Averted a Revolution of Force », vol. 24, octobre 1900, p. 378.

976 Flower, « Co-operation in Great Britain », vol. 25, février 1901, p. 212.

de régir les termes de la discussion. Bien que présentées comme des recettes miracles, Flower souligne la nécessité d'américaniser les réformes européennes et néo-zélandaises : par pragmatisme au vu des contextes différents mais aussi par patriotisme. Moins voyageur que Parsons, Lloyd, McCrackan, Washburn ou Walter et Carl Vrooman (son unique voyage en Europe le mène dans le pittoresque comté anglais du Cheshire), Flower découvre le progressisme transatlantique dans les magazines, les livres et les photographies : la lecture exceptionnaliste, qu'aucune expérience de l'altérité ne vient troubler, en est d'autant plus naturelle[977]. Le rédacteur en chef de Boston pense que les réformateurs doivent explorer le reste du monde, rapporter les politiques qui ont fait leurs preuves et les adapter aux conditions américaines pour que le pays renoue avec son rang de « leader moral de la civilisation ». Ses réformes fondamentales, malgré leur inspiration cosmopolite, s'inscrivent dans cet élan progressiste ambivalent, démocratique et paternaliste, qui caractérise la mission civilisatrice qu'il attribue à son milieu, les intellectuels de la classe moyenne, et, par synecdoque, aux États-Unis : ingénierie sociale et culturelle (régénérer et élever les laissés-pour-compte dans les termes de sa classe) et sa projection dans une politique étrangère moderne (pacifisme, anticolonialisme mais une forme d'impérialisme culturel puisque les valeurs et les pratiques américaines devraient être imitées ailleurs). Flower ne se départ jamais d'une conviction dans la supériorité bienveillante – la providence – des États-Unis et de ses réformateurs. Ses certitudes sont d'autant plus ébranlées que sa vision ne correspond pas à l'État tel qu'il se construit à son époque.

VII. Quelle liberté ? Quel État ?

A. La liberté comme *empowerment* : plaidoyer pour un État législatif fort

L'idéal coopératif permet de comprendre la définition de la liberté et du rôle de l'État chez Flower, définition qui semble aller à contre-courant des évolutions de l'époque. Dans ses mémoires, Flower s'insurge contre le dévoiement par les ploutocrates de l'idée de « liberté » qui, au nom de la « liberté de contrat », commettent des « crimes », comme dans l'affaire *Lochner v. New York* (1905) où la législation sociale sur le temps de travail est déclarée anticonstitutionnelle

[977] Les expériences à l'étranger ne sont cependant pas une condition suffisante pour remettre en cause l'exceptionnalisme : Parsons et McCrackan nourrissent par exemple les mêmes sentiments nationalistes que Flower (voir *supra*, note 972). Flower, *Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays* (Boston : The Arena Publishing Company, 1896), p. p.66-105 ; « Chester-on-the-Dee », vol. 14, octobre 1895, p. 175-195 ; « Strolls beyond the Walls of Chester », vol. 14, novembre 1895, p. 349-368.

au motif qu'elle viole la liberté contractuelle[978]. Citant une de ses conversations avec Robert G. Ingersoll, il compare cette licence qui dégénère en oppression à de « l'esclavage ». Il propose alors une autre définition : un principe de non-agression, c'est-à-dire la condamnation de toute atteinte à un tiers, ou à sa propriété (« the law of freedom gives no man letters of marque and reprisal by which, in justice, he can do anything that violates the equal law of liberty or oppresses another ; much less does freedom sanction oppression of the weak and defenceless ») et un engagement au nom de valeurs plus hautes, une certaine idée de l'humanité régie par la règle d'or et le progrès social (« liberty is the protector of the weak, the servant of progress, the hope of civilization »)[979]. Dans une publicité, Flower affirme haut et fort sa conception de la liberté comme droit naturel et acquis social à protéger contre les assauts des puissants : le critère d'une société juste se mesure au degré de liberté dont jouissent les plus faibles : « *The Arena* has been *the steadfast champion of the people*, absolutely fearless in its denunciation of plutocracy, monopoly and all means and measures that wrong the multitude or infringe upon the liberty of the humblest citizen[980] ». Avec le déclin de la « vision morale » et le remplacement des travailleurs par des machines, des femmes ou des enfants, la perversion de l'idée de la liberté est une des trois causes qui expliquent la « nuit tragique » qui brisent des « millions » d'individus dans des pays pourtant chrétiens et avancés, technologiquement et matériellement :

> (3) the false interpretation of the law of liberty by the captains of industry or the new privileged class, and the tacit acceptance on the part of government of the monstrous theory

---

978 Les critiques de Flower évoquent celles d'Adam Smith : « but those exertions of the natural liberty of a few individuals, which might endanger the security of the whole society, are, and ought to be, restrained by the laws of all governments ». Flower est un critique virulent de la Cour suprême de l'ère Lochner qu'il accuse de servir les intérêts des *corporations* et non ceux du peuple. Les juges, choisis parmi des avocats qui représentaient les *trusts*, ne pouvaient être objectifs, comme l'avaient montré plusieurs arrêts dès les années 1895 : *Pollock v. Farmers' Loan* frappe d'inconstitutionnalité l'impôt sur le revenu et *In re Debs* confirme la condamnation d'Eugene Debs suite à la grève Pullman. Ainsi, Flower déclare à propos des juges : « men who for years and decades had faithfully served the interests of privileged corporations and trusts in their battle against the interests of the people […] [The plutocracy] would have in the most invulnerable position a bulwark composed of men habituated to see things, not from the view-point of the people or even from a broad and impartial point of vision, but from the vantage-ground of privileged wealth ». Smith, *Wealth of Nations. vol. I,* p. 272. Flower « The Courts, the Plutocracy and the People », p. 84-87 ; « Editorials. Justice Harlan on the Menace of Judicial Legislation », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, juillet 1911, p. 362-366. Sur Lochner : Foner, *The Story of American Freedom*, p. 122-123. *Pollock v. Farmers' Loan & Trust Company*, 157 U.S. 429 (1895), affirmed on rehearing, 158 U.S. 601 (1895). *In re Debs*, 158 U.S. 564 (1895).

979 Flower, *Progressive Men*, p. 291. Ailleurs (p. 22), il renchérit : « funademenral liberty, not that false pretense of freedom that seeks self-interest or benefit by abridging the liberty of man, woman, or child, but the spirit of democratic liberty which fosters growth and happiness and, in the fine words of Theodore Schroeder, 'does unto others as they would be done by' ».

980 Publicité pour *The Arena*, *The Advocate*, 16 décembre 1891, p. 14.

that the employer had a right to infringe upon the rights of others and cruelly oppress the weakest and most defenceless members of society[981].

Les « capitaines d'industrie » dévoient donc les principes américains. Avec la notion de « liberté de contrat », ils détournent un idéal fondateur, le vident de sa substance et s'autorisent tous les « crimes » : exploitation des travailleurs, salaires de misères, conditions de travail indignes, en d'autres termes ils s'arrogent « un pouvoir autocratique » digne de la Russie tsariste[982]. La liberté, au contraire, se réalise dans le service pour le bien commun : c'est une construction sociale et un choix éthique qui veut mettre en pratique l'idéal de réciprocité entre les individus (la règle d'or) ou son extension sociale entre l'individu et des personnes morales incommensurablement plus grandes (l'État, les *corporations*) : chaque partie s'engage à ne pas violer la souveraineté de l'autre. En somme, la liberté, c'est l'instrument de la fraternité, ou de « l'amour » pour reprendre son vocable. L'enjeu du tournant du siècle, rajoute-t-il, a été cette lutte pour définir le sens du mot « liberté »[983].

Cette redéfinition implique une réorientation du rôle de l'État. Pour Flower, la liberté ne consiste pas à sécuriser de l'extérieur le destin des citoyens : la philanthropie ou les politiques redistributives comme les allocations ne sont que des palliatifs secondaires qui arrivent trop tard et qui ne sont pas, structurellement, à la hauteur de la tâche. Si Flower lutte pour davantage d'interventionnisme gouvernemental, il reste en deçà de la conception d'un « État social » ou d'un « État-providence » et la reconceptualisation de la « liberté » qu'elle entraîne[984]. Selon Foner, c'est le New Deal qui en repousse les limites pour inclure l'idée d'une « sécurité économique » fondée sur des droits sociaux qui complètent les droits politiques inscrits dans la Constitution. Cette

---

981 Flower, *Progressive Men*, p. 37.

982 *Ibid.*, p. 291-292.

983 « There are certain things that seem to me to be very fundamental to progress. I believe that civilization — true and enduring civilization — waits on love and liberty […] love in its broadest and highest significance, including justice, mercy, and the spirit of self-sacrifice, and fundamental liberty ». *Ibid.*, p. 21-22.

984 Flower reste une créature du « christianisme social » qui, selon Phillips, court jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Selon l'OED, le terme « welfare state » apparaît en 1894 aux États-Unis dans la revue A*nnals of the American Academy of Political and Social Science* mais ce n'est qu'en 1920 dans l'ouvrage *Jewish Contributions to Civilization* de Jospeh Jacobs qu'il revêt le sens actuel (à propos des Pays-Bas qui en serait le premier exemple). Néanmoins, il ne se popularise et n'accède au statut de projet politique qu'après la publication du rapport Beveridge en 1942, grâce notamment à l'ouvrage de l'archevêque William Temple, *Christianity and the Social Order*. Le terme « État-providence », de toute façon, n'est utilisé que parce que l'usage en français le rend commode et en a fait, abusivement, un synonyme d'un ensemble de politiques de protection sociale qui recouvrent des réalités multiples, des lois sur les accidents de travail aux divers systèmes de sécurités sociales ; or, Flower, s'il luttait pour un État fort pour protéger les faibles, tenait en horreur par exemple l'idée d'un ministère de la Santé. En outre, aux États-Unis, le terme *welfare state* reste problématique : par exemple, la question de la caractérisation du New Deal comme *welfare state* reste très controversée (Phillips, par exemple, en fait un avatar de l'Évangile social). Phillips, *A Kingdom on Earth*, p. xxvi xxvii, 251.

sécurisation élargit le sens de « liberté » à l'assistance aux éléments les plus vulnérables de la société (les personnes âgées, les chômeurs) qui devient un droit universel pour tous les citoyens et non de la simple charité. La « liberté » signifie alors, pour reprendre la définition de John Dewey en 1935, d'être « libéré de l'insécurité matérielle *(freedom from material insecurity)* », le droit à un niveau de vie décent. Le rôle dévolu à l'État dans ce cadre est d'apporter des garanties minimales de sécurité grâce à un système de protection prévoyante (la Providence) : il veille, tel un Dieu bienveillant, sur les citoyens et pourvoit à ses besoins élémentaires (c'est le sens « social provision » que l'on retrouve dans l'idée de « Providence »)[985].

Flower partage ces idéaux : l'État doit protéger les plus faibles et libérer de l'insécurité économique (« freedom from fear of want », selon ses termes qui préfigurent Franklin D. Roosevelt)[986]. En revanche, il se différencie sur les moyens et l'approche à adopter : l'assistance ne peut être qu'un secours temporaire et ne peut-être érigé en système sous peine de tomber dans le « paternalisme ». L'État doit libérer tous les accès pour que l'individu puisse améliorer ses conditions de vie mais un État qui, au nom d'une efficacité globale du système, se substituerait à l'agir individuel le dépossèderait des moyens de son propre progrès et donc de son rôle d'acteur social : sans participation, il perdrait son indépendance et sa qualité de citoyen. Concrètement, cela signifie que Flower n'étend le rôle de l'État que pour certains fonctions sociales : il doit réguler l'économie et instaurer une règle du jeu juste pour assurer une égalité des chances, protéger les plus faibles (interdiction du travail des enfants, relèvement de l'âge de la majorité sexuelle) et la dignité humaine (emplois publics pour retrouver sa « virilité ») ; en revanche, en

---

985 Foner, *The Story of American Freedom*, p. 195-210 (« economic security » : p. 196 ; Dewey : p. 198 ; « social provision » : p. 206). C'est à ce moment-là que Roosevelt abandonne le mot « progressive » pour « liberal » pour qualifier sa politique sociale.

986 Flower, « The Latest Social Vision », p. 533. Edward Tregear, le Secrétaire au travail de Nouvelle Zélande, contributeur dans *The Arena* et proche de Flower, partage cette approche. Son analyse montre bien que « l'humanitarisme », et non le « collectivisme » régit son action politique. L'objectif du progressisme n'est pas de changer les rapports de production mais de s'assurer que les producteurs reçoivent leur dû, que tous les membres de la société vivent dignement et que les différentes classes sociales se réconcilient : « NEW ZEALAND is gaining a name for making legislative experiments and some of the measures she extracts from the social crucible are watched with earnestness in countries with far larger economic interests than her own. Many of these tentative departures along new lines of action have been looked upon as Socialistic — that is as widening the influence of the people as a whole (the State) and curtailing the freedom of the individual. Of course some hold that it is only by curbing the will of the irresponsible individual that personal liberty for the majority is possible, but, be that as it may, such experiments do not constitute the whole policy of the colony's legislation, however much the colonists themselves thrive under and appreciate the so-called Socialistic program. Many of New Zealand's political efforts are more in the direction of humanitarianism than of collectivism, inasmuch as they are devoted to the protection of the poorer and weaker members of the community. Luckily, however, there is combined with the attempt to remedy the ills that afflict the working class a sincere determination to do so if possible without inflicting injury on the wealthy or the investor of capital. One has been found to be perfectly compatible with the other, and it is quite possible to reconcile the interests of employers and employed in many ways ». Edward Tregear, « Progress in New Zeland », *The Independent*, vol. 52, 19 juillet 1900, p. 1716.

terme de redistribution des richesses, il soutient les politiques monétaires (argent-métal) et fiscales (impôt sur le revenu) mais un système étatique d'aide sociale (prestations sociales, allocations) reste largement impensé, sinon impensable, car synonyme de paternalisme. En fait, il privilégie l'action en amont : l'État doit créer les conditions d'une liberté pour tous, des règles du jeu équitables et un accès égal aux ressources du pays et aux bienfaits de la modernité (d'où son intérêt pour les politiques monétaires et les questions de transport). L'action en aval reste palliative, cantonnée soit au rééquilibrage des injustices du système et de l'histoire (politiques fiscales), soit à un projet temporaire d'intérêt général et individuel (emplois publics). L'État ne doit pas agir directement sur l'individu en vertu du principe de non-agression mais modifier son environnement concret (logements sociaux) ou formel (institutions justes comme la démocratie directe ou environnement concurrentiel équitable avec la municipalisation et la nationalisation), ce qui explique son opposition à l'aide sociale d'État.

La liberté consiste donc à donner à l'individu tous les moyens, par l'éducation, le journalisme, les innovations organisationnelles de l'économie (nationalisation, coopération) et de la politique (démocratie directe) d'être son propre maître, de renforcer sa capacité d'action et de maîtriser et de réaliser son bonheur. L'État, selon Flower, est un émancipateur et un arbitre, une extension, en somme, du modèle lincolnien puisque les droits politiques sont complétés dorénavant par des droits économiques compris non pas comme une sécurisation par un agent extérieur mais comme un *empowerment* : il est le garant de l'indépendance (économique et politique) de l'individu. Qu'il s'agisse d'un réformateur ou de l'État fédéral, l'auteur de cette politique compte bien moins que son intention et que son respect de la souveraineté de l'individu. La justice se pense ici en terme de droit à la propriété de soi, de son destin et du fruit de son travail, un individualisme permis et garanti par la socialisation des moyens économiques. Dans ce terreau sain et cet environnement concurrentiel équitable, la liberté individuelle pourra s'exprimer sans entrave (« with comparative equality of opportunities, freedom will accomplish the rest[987] »). En somme, l'interventionnisme gouvernemental est le moyen d'assurer, dans un monde complexe, l'égalité des chances et l'indépendance radicale des individus chères à Jefferson et à Spencer tout en socialisant ce qui appartient à tous.

La construction des *trusts* et du *big business* comme une menace pour la liberté individuelle ne se retrouve pas dans sa conception du gouvernement. D'une part, le gouvernement doit assurer la libre circulation des idées et des biens (et donc nationaliser les infrastructures de transports et de télécommunication) ainsi que l'indépendance des citoyens. L'affirmation de

[987] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 264.

l'individu, dans un monde complexe, passe par des garanties étatiques[988]. D'autre part, l'État peut favoriser les puissants ou menacer la liberté de choix individuelle (en socialisant la santé, en restreignant la liberté de conscience et d'expression). Simple outil, l'État peut le meilleur ou le pire selon la valeur de ses administrateurs, d'où l'urgence d'une réappropriation populaire par la démocratie directe, d'une lutte contre la corruption ou d'une transparence grâce à une presse libre (et à la psychologie) pour révéler la qualité des dirigeants. L'enjeu du conflit politique et intellectuel est alors d'imposer sa définition de la liberté, ce qui, aux États-Unis, soulève en outre la question de la nature du pays. L'exemple de Flower permet alors de comprendre la particularité d'un moment historique et d'un groupe (les progressistes radicaux de la classe moyenne) où des réformateurs ont pu garder leur foi dans l'individu comme clef de voûte du système américain tout en acceptant la nécessité d'un État plus fort pour faire face aux nouveaux défis d'un monde démesuré.

Dans cette perspective, le problème politique majeur n'est pas la taille de l'État (*small vs. big government*) mais la délimitation de son domaine de compétence, son bon fonctionnement démocratique et les controverses pour savoir où placer la frontière entre une agression et une interférence légitime pour le bien commun. Son libertarisme de gauche distribue les compétences des pouvoirs publics en se basant sur un critère domanial : l'État garant d'un environnement équitable pour ce qui relève de la propriété publique et pour protéger les plus fragiles ; interventionniste, il se doit de remodeler l'environnement et créer les conditions d'une égalité des chances et d'une « égalité de bien-être[989] ». En revanche, l'individu reste propriétaire de ses choix et maître de sa sphère privée[990]. La distinction entre domaine de l'individu et sphère publique – l'environnement que les autorités peuvent et doivent remodeler – régit l'attitude de Flower envers les politiques et explique pour lui le partage entre ingérence et protection pour les pouvoirs

---

988 En ce sens, il semble logique que Flower soutienne de concert les religions métaphysiques comme instrument d'une libération des énergies positives et un État interventionniste qui permet aux citoyens de s'affirmer.

989 Vallentyne, « Le libertarisme de gauche et la justice », p. 869.

990 Le philosophe Roderick T. Long distingue le « capitalisme libertarien » et le « socialisme libertarien » (qu'il associe à Noam Chomsky). Sa description de la seconde catégorie correspond aux engagements de Flower : aversion pour toute ingérence avec la liberté d'expression (sa défense des auteurs censurés pour obscénité de Tolstoï à *The Menace)* ou le choix de vie (la liberté médicale), méfiance envers un État trop centralisé et une préférence pour la coopération, la démocratie directe et toutes les formes d'*empowerment* (comme garde-fou contre les excès de l'État), rejet des capitalistes libéraux et du laissez-faire en économie, obstacle à la liberté (ce qui le différencie du capitalisme libertarien), rejet des socialistes autoritaires et de leur État omnipotent qui étouffent la liberté (le « socialisme obligatoire à l'allemande » que Flower oppose au « socialisme volontaire et progressiste »), rejet des capitalistes autoritaires qui prospèrent grâce au protectionnisme et aux subventions (comme les capitalistes libertariens, ils n'y voient que favoritisme : un constat qui fonde le réformisme de Flower). Tous ces avatars du libertarisme partagerait des origines intellectuelles communes : les Niveleurs anglais du XIXe siècle, les encyclopédistes français du XVIIIe, Paine, Jefferson puis Proudhon et Spencer, héritage partagé par Flower en ce qui concernes les figures américaines. Roderick T. Long, « Toward a Libertarian Theory of Class », *Social Philosophy and Policy*, vol. 15, n°2, 1998, p. 303-349.

publics et entre agression et affirmation pour les individus et les personnes morales. Flower se rapproche de Brandeis : « big government could be as bad as big business , because both violated the same rules of efficiency », comme l'affirme son biographe[991]. Qu'est ce qui fait passer le gouvernement et le commerce d'une activité nécessaire à une force corruptrice et dévastatrice ? Pour Flower, la taille devient un problème dès lors que l'État ou l'entreprise se désolidarise de la communauté morale pour adopter sa logique autonome (une logique technocratique) et dès lors qu'ils sortent de leur domaine de compétence et s'immiscent dans la sphère intime. Il veut un État fort avec les puissants mais redoute cette force dès lors qu'elle s'exerce sur les libertés individuelles.

Flower veut un État fort mais il faut s'entendre sur les mots : émancipateur, arbitre, redresseur de torts, il ne ressemble aucunement à l'image d'Épinal telle qu'elle s'est développée au XXe siècle. Il s'oppose à un État fort au sens d'un exécutif activiste : un président puissant et surtout le pouvoir discrétionnaire d'une bureaucratie qui, selon lui, se dispense de contrôle démocratique (ce qui, en fait, commence à se mettre en place à l'époque avec les administrations Roosevelt et Wilson). Flower, à l'instar des réformateurs agraires de l'époque, donne à voir un exemple des « alternatives oubliées à l'État bureaucratique moderne[992] » : un État législatif fort (« the expansion of the *statutory* state », selon Sanders). Son action, à l'échelle nationale, consiste à remettre en ordre le système économique et réparer les injustices passées : une politique structurelle qui imposerait de nouvelles lois pour agir sur l'organisation de l'activité économique (la production, la distribution et la finance) et la distribution du pouvoir politique. Son inspiration provient de ses liens avec les communautés et prend en compte le sens commun :

> Policy-making should *not* be the province of 'experts' socially and geographically far removed from farmers and workers and likely to fall under the influence of large capitalists. […] If bureaucracy (that is, situation discretion) was required, the preference was for local, decentralized, ad hoc arrangements in which movement ogranizations partipated[993].

La formulation des politiques refuse la délocalisation des compétences et des décisions ; elle reste « à fleur de peuple » : directement avec le référendum et l'initiative populaire ; indirectement à travers le processus politique classique et la mobilisation pour faire élire des dirigeants de valeur ou bien grâce à des dispositifs innovants qui créent fictivement (au sens d'institution imaginaire et de personne morale) une coïncidence avec le peuple (bimétallisme,

---

991 Urofsky, *Louis D. Brandeis,* p. 307.

992 Robert C. McMath, « C. Vann Woodward and the Burden of Southern Populism », *The Journal of Southern History*, vol. 67, nº 4, 1er novembre 2001, p. 762.

993 Sanders, *Roots of Reform*, p. 389.

municipalisation, nationalisation et son avatar coopératif sur le modèle néo-zélandais) ; à partir du substrat social même à travers des organisations (les coopératives, l'Union for Practical Progress, la WCTU etc.)[994]. Cet État législatif fort est l'agent du peuple et l'administrateur des biens communs pour le bien de tous. L'administration, comme on l'a vu avec la démocratie directe, est pensée comme un vecteur neutre de la volonté populaire. Elle suppose de rester cantonnée à son domaine de compétence et de ne pas s'arroger des pouvoirs autres qu'exécutifs. Simple cadre, elle s'efface, sur le modèle d'une coopérative et devient un simple moyen pour les individus de s'exprimer[995]. Pour conclure cette analyse de l'antimonopolisme économique et politique de Flower, explorons et développons ces deux visions d'un État fort[996].

La vision technocratique du progressisme repose sur la professionnalisation du savoir afin d'organiser, pour leur propre bien, la vie des citoyens. Elle s'incarne par exemple dans le « Nouveau Nationalisme » de Roosevelt : ce réformisme privilégie l'expansion de l'exécutif et ses bureaucraties. Les cadres diplômés des universités en plein essor travaillent à instiller de la prédictibilité dans les marchés imprévisibles d'une industrialisation chaotique tout en protégeant, grâce aux politiques d'aide sociale, les citoyens des effets secondaires de cette modernisation. Cette régulation des monopoles s'accompagne d'une acceptation des changements d'échelle dans l'économie *(big business)* et la politique *(big government)* ; Roosevelt voyait dans l'équilibre des deux la clé du progrès et la fonction de l'exécutif. L'État fort ne pouvait que travailler de concert avec les grandes entreprises afin de créer les conditions d'un développement harmonieux du pays. Cet imaginaire de l'efficacité technocratique se diffuse grâce à un « libéralisme managérial » :

---

994 *Ibid.*, p. 388-389. Sanders note une certaine résistance des historiens à qualifier de « progressiste » cette expansion législative de l'État, principalement car ses acteurs – agrariens et, l'on pourrait rajouter, *cranks* comme Flower – ne correspondent pas au stéréotype de l'intellectuel cosmopolite urbain (plus quelques sénateurs républicains du Midwest et le président Roosevelt). La tradition historiographique caractérise le progressisme par ce que Flower combat : « support for an expansion of expert, discretion-laden bureaucracy ». Son exemple montre d'autres usages de l'État, de la science et du peuple que ce progressisme conventionnel que nous avons appelé « technocratique » ; il s'inscrit dans la lignée qu'exhume Sanders, ces racines d'une expansion de l'État qui remonte à l'antimonopolisme des années 1880 puis au populisme des années 1890 et au réformisme de William J. Bryan.

995 « Government help is self-help, the partners using the firm to do their work » : le modèle repose sur les principes d'efficacité et de gestion en vigueur dans l'entreprenariat mais il s'agit moins de l'approche managériale des *corporations* que l'éthique du producteur qui régit la coopération. Flower, « Professor Parsons ' *Story of New Zealand* », p. 430 ; « New Zealand's Present Prosperity », p. 423 ; « Notes and Comments », vol. 31, mai 1904, p. 554.

996 Si la démocratie directe s'accommode de politiques hors du commun qui portent la parole du « peuple », il faut garder à l'esprit que ces figures ne sauraient être confondues avec un président fort dans l'esprit de Flower (comme, par exemple, dans la tradition française qui, à son époque, associait plébiscite et césarisme). Dans la vision antimonopolistique, l'exécutif doit rester l'administrateur de la volonté populaire, relayée par le Congrès et la démocratie directe. Flower condamne l'exécutif dès lors qu'il cherche à outrepasser le pouvoir législatif, notamment grâce aux bureaucraties (voir *infra* VII.B.). De la même manière, Flower conçoit le recours au référendum comme le prolongement et le garde-fou du pouvoir législatif (ce qu'il appelle « guarded representative government ») : son éloge de la démocratie directe n'est donc pas un antiparlementarisme qui cherche à court-circuiter le Congrès ; au contraire, Flower veut s'assurer qu'il fonctionne correctement.

l'application des techniques modernes de *management* aux problèmes sociaux par des hommes d'affaires philanthropes (par exemple au sein de la National Civic Federation). Cette solution, prémices d'un capitalisme social, voit dans l'augmentation des richesses du pays la solution à la pauvreté, comme chez McKinley ou Roosevelt. Elle implique aussi de forger un partenariat public/privé, mélange des genres qui, selon Flower, ne peut que perpétuer la législation de classe : une privatisation et une mainmise, *de facto*, d'intérêts privés sur le bien commun. Cette approche influencera républicains et démocrates. Le président Wilson s'en inspire, bien qu'il cherche aussi à ancrer ses réformes dans les revendications de sa base agraire : la Réserve fédérale et la Federal Trade Commission offrent des exemples de contrôle par les banques privées mais de régulation publique. La Première Guerre mondiale voit ce « libéralisme managérial » se développer : des mécanismes publics-privés qui associent agences gouvernementales et entreprises permettent de réguler au mieux l'économie et de mobiliser les citoyens[997].

Dans ce progressisme technocratique, esprit de système, science et efficacité fabriquent la cohésion sociale. Cette harmonie, organisée d'en haut par des experts, se paye du prix d'un contrôle social accru mais ouvre également sur une vision pluraliste de la société, notamment pour les minorités ou les immigrants, car celle-ci est pensée comme une construction malléable et donc possiblement inclusive. Le progrès politique est par ailleurs compris de plus en plus en termes économiques. Les questions de souveraineté populaire, dominantes au XIXe siècle, sont petit à petit remplacées par des considérations techniques : comment démocratiser la consommation et ainsi contrebalancer la discipline croissante requise dans une économie à grande échelle, basée sur la technologie et administrée, selon la méthode scientifique, par des

---

997 Alan Dawley, *Struggles for Justice : Social Responsibility and the Liberal State* (Cambridge, MA et Londres : Belknap Press of Harvard University Press, 1998), p. 64, 139, 165. L'associationnisme de Herbert Hoover perfectionnera ce libéralisme managérial dans les années 1920. L'historique de la notion de « libéralisme managérial », à notre connaissance jamais entrepris, est difficile à retracer. L'expression n'existe pas l'époque de Flower, contrairement à « technocratie » qui, on le verra au chapitre 7, émerge à l'époque. Les mots les plus utilisés sont vagues – « science » et « efficiency » notamment – et sont justement l'enjeu d'une lutte avec les figures comme Flower qui en ont une définition alternative. Le monde change d'échelle et les réalités existent bien souvent avant qu'on les nomme. Quelques jalons d'une éventuelle généalogie du « libéralisme managérial » peuvent cependant être posés : le taylorisme comme volonté de rationnaliser le travail (la spécialisation et la mesure des tâches dépossèdent les travailleurs de leur savoir monopolisé par le *manager*) ; la publication en 1941 de l'essai du militant trotskyste puis néoconservateur après 1945 James Burnham, *The Managerial Revolution* (il décrit un monde où les « organisateurs », détenteurs du savoir technique, imposent leur pouvoir dans une société aux acteurs gigantesques : grande industrie, État fort, syndicats) ; l'apparition de l'expression « managerial liberalism » dans les années 1960 dans le sillage des critiques, par la *New Left*, du progressisme comme « triomphe du conservatisme ». La première occurrence que nous avons retrouvé date de 1968 dans une recension, dans le magazine culturel *The Critic*, de *The New Radicalism in America, 1889-1963 : The Intellectual as a Social Type* de Christopher Lasch. C'est aussi en 1968 que l'expression apparaît dans la presse. Ces deux analyses (Lasch et Burnham) proposent des lectures antithétiques des usages sociaux du modèle managérial et poursuivent, en fait, le débat qui émerge à l'époque de Flower entre progressisme radical anti-monopoles et progressisme plus technocratique.

experts, en d'autres termes, la modernisation du pays que préconisera Lippmann[998]. Cette évolution contribue à réorienter la définition de la démocratie : de la primauté de la participation populaire dans un cadre institutionnel qui garantit un accès équitable aux richesses et aux activités de la société vers une politique moderne et pragmatique où l'État sert d'arbitre entre les multiples groupes d'intérêt[999]. En 1937, Walter Lippmann résume cette évolution ainsi : « it might be said that when modern states abandoned the Jeffersonian principle of special privileges to none they became committed to the principle of special privileges for all[1000] ». Flower, quant à lui, refuse d'abandonner ces principes jeffersoniens au cœur de l'antimonopolisme.

Pour Flower, étendre le pouvoir de l'exécutif – la présidence et ses bureaucraties – ne peut que dériver vers le despotisme. Flower incarne une autre voie. La frange antimonopolistique du progressisme perpétue au XXe siècle les idées populistes et plonge ses racines dans les idéaux démocratiques du XIXe siècle : l'égalité de droit et la souveraineté populaire contre la privatisation et la confiscation des biens communs. Sans redémocratisation concomitante, les changements d'échelle ne feront qu'améliorer l'efficacité d'un système qui écrase les producteurs : petits commerçants, fermiers, ouvriers et employés. C'est pour cela que le « Nouveau Nationalisme » de Roosevelt, malgré les mesures qui vont dans le bon sens, ne peut être un vrai progressisme pour Flower : les discours radicaux ne sont pas suivis d'action, le président n'avait aucun réformateur dans son gouvernement et acceptait les diktats des *corporations*, l'antithèse d'un vrai « insurgé » comme La Follette[1001]. En outre, Roosevelt s'oppose à la démocratie directe, or elle est la clé de voûte de l'expansion de l'État pour Flower et l'étalon pour mesurer le progressisme d'un politique. À l'instar des antimonopolistes qui gravitent dans son cercle – populistes et leurs héritiers –, Flower n'accepte la révolution du *bigness* qu'à la condition d'un contrôle par les « petits » citoyens, c'est-à-dire le peuple. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'accent mis par Flower

---

998 « The fact is that administration is becoming an applied science, capable of devising executive methods for dealing with tremendous units ». Lippmann, *Drift and Mastery*, p. 42.

999 Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 52-72. Zunz, *Why the American Century ?*, p. xii.

1000 Walter Lippmann, *The Good Society* (New Brunswick, Londres : Transaction Publishers, 2009 [1937]), p. 116. McCormick, « Public Life in Industrial America », p. 128-130. Lippmann décrit la démocratisation des privilèges à tous comme l'apanage des États modernes. L'idéal d'un État bienveillant prestataire de services et égalisateur des conditions opère une rupture avec l'idéal de Flower : un État neutre et égalisateur des règles du jeu social et économique. Le rédacteur en chef de Boston permet de comprendre la passage d'une vision purement libérale et principielle (par exemple, pour l'économiste libéral Frédéric Bastiat, l'extension à tous des privilèges – le « communisme des privilèges » – apparaissait comme une corruption de l'individu et de la nature) à l'approche technocratique et pragmatique de Lippmann : Flower partage les principes de Bastiat mais imagine un État au service de cet idéal.

1001 Flower, « Editorials. The 'Insurgents,' Mr. Roosevelt and the Feudalism of Privileged Wealth », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 378-380 ; « Mr. Roosevelt as the New Moses of Progressive Republicanism », p. 66-69 ; « Mr. Roosevelt Running with the Hare and Hunting with the Hounds », p. 264-268.

sur la coopération, la littérature et la presse réformatrices, la démocratie directe et le sens commun encadrant les experts : ils modernisent le contrôle du peuple sur, respectivement, les processus industriels, historiques, politiques et épistémologiques. Les coopératives par exemple permettent de donner un visage humain à l'industrialisation tout en assurant à ses membres la maîtrise de leur protection sociale puisqu'ils subviennent eux-mêmes à leurs besoins. La « politique sociale » chez Flower signifie redonner au peuple les outils et les infrastructures pour pourvoir à leur propre protection sociale et leur propre bien-être *(welfare)*. Idéaliste, il se résout à diverses réformes « palliatives » mais veut, en fin de compte, remodeler le système pour fabriquer de l'harmonie. La coopération tient logiquement une place de choix dans cette entreprise car les individus peuvent produire leur propre organisation fraternelle : l'application de l'élan qui meut l'Évangile social et les sociétés mutualistes à la production à l'échelle locale (les coopératives) ou à l'ensemble d'un pays (le gouvernement néo-zélandais comme *empowerer*, garant d'un système qui organise le développement personnel)[1002]. Dans cette vision, la cohésion sociale est conçue comme naturelle : le « peuple » est un à moins que quelqu'un ne le divise, en profitant des animosités entre classes, genres, races ou sections, ou bien le réarrange, utilisant diverses formes de contrôle social. Cette naturalisation du « peuple » se révèle problématique car elle aliène ceux qui ne correspondent pas à la conception dominante, plus ou moins implicite, du citoyen comme producteur blanc. Autre naturalisation, celle de la souveraineté populaire : elle s'entend, dans le saut conceptuel de la partie au tout que permet le « peuple », comme le droit naturel et inaliénable de l'individu ; de cette conception nait une opposition de principe aux ingérences de l'État dans la vie privée. Or, ce sont dans des domaines touchant à l'intime, celui de la santé et de la nourriture, que se forge l'argument des progressistes pour davantage d'interventionnisme du gouvernement fédéral : la protection des citoyens l'exige et Theodore Roosevelt en usa pour faire accepter par exemple le Pure Food and Drug Act en 1906.

Dans le type d'État législatif fort qu'imagine Flower, les experts, nécessaires outils des gouvernements au vu de la complexification des enjeux, n'ont cependant pas le même rôle que dans l'État bureaucratique qui se met alors en place, notamment dans les administrations des gouvernements Roosevelt et Wilson alors en pleine expansion. Comme l'a montré Hofstadter, la période progressiste voit l'essor de l'expert comme maillon essentiel de l'État moderne : la méfiance héritée de l'ère jacksonienne s'estompe ; l'intellect devient une valeur reconnue qui fait de l'expert, mais aussi de l'intellectuel, des figures respectées. Un rapprochement avec le public s'opère. L'avis des experts est recherché par les politiques et les citoyens, notamment dans la

[1002] « Cooperation means union in place of conflict, harmony instead of antagonism ». Parsons, « The Rise and Progress of Co-operation in Europe », p. 30.

classe moyenne (les magazines sont le lieu où se diffuse leur savoir spécialisé). Les deux présidents du début du siècle, Roosevelt et Wilson, sont d'ailleurs des intellectuels : entourés d'experts, ils veulent user de la science pour moderniser le pays. Roosevelt montre que l'intellect est compatible avec la virilité et La Follette qu'il est politiquement efficace[1003]. Cependant, comme pour l'État, le progrès ou la science, le sens et les limites du rôle des experts sont l'objet de vives controverses : Flower partage cet éloge de l'expertise mais en propose une définition alternative. Flower différentie les intellectuels des experts au service des gouvernements, bien que tous deux œuvrent au changement social. Comme l'expert, l'intellectuel se fraye un passage dans le paysage politique à la faveur de l'essor de l'université et de l'Évangile social mais l'expertise n'est qu'un aspect de ses attributs : également critique social, l'intellectuel est cette conscience morale nourrie de science qui justement « évalue les évaluations »[1004]. L'expert, pour Flower, doit produire des idées justes et des données objectives pour comprendre le monde : un rôle certes central mais qui

---

[1003] Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 25-27, 197-199, 206. Voir en particulier le chapitre « The Rise of the Expert », p. 197-229.

[1004] Contrairement aux réformateurs des années 1880, les revendications et les prétentions de l'intellectuel ne se fondent plus sur la position sociale : moins conservateurs, ils usent de leur savoir pour mobiliser et guider les énergies réformatrices du pays. Flower témoigne de la même ambivalence envers les intellectuels que les deux présidents de l'époque. Comme Roosevelt et Wilson, il admire les intellectuels et les spécialistes d'une question (en particulier McCrackan et Parsons) car leur savoir est nécessaire pour réformer le pays. En revanche, comme Roosevelt, il place la « caractère » au-dessus de l'intellect et, dans ce cadre, voit les divergences d'opinion par le prisme de la morale (ou de l'américanisme), ce qui, de fait, restreint le champ des idées en discussion et, de temps à autres, pare l'ouverture d'esprit d'une intransigeance suffisante et transforme le refus de l'orthodoxie en nouveau dogme : Roosevelt a pu par exemple considérer les *muckrakers* comme dangereux ; sans parler de son anticatholicisme viscéral à la fin de sa vie, Flower peine souvent à accepter qu'un désaccord avec sa vision morale radicale ne signifie pas nécessairement avoir vendu son âme aux ploutocrates. Comme Wilson, il est une « créature du passé » au sens où ses idées sont teintées d'un moralisme victorien et d'une nostalgie du jeffersonisme. Néanmoins, si Wilson s'est constitué son bagage intellectuel dans les années 1880 pour ne plus, par la suite, contribuer directement au monde des idées (il se consacre à l'administration de Princeton puis à la politique : c'est Brandeis qui fait figure d'intellectuel dans son entourage dans les années 1910), Flower participe activement au ferment intellectuel qui anime les marges des années 1890-1910. D'ailleurs, une fois président, Wilson n'utilise pas autant les intellectuels et experts que sa carrière universitaire l'aurait laissé présager. Brandeis n'entre pas dans son gouvernement. Wilson s'entoure de personnages fort différents : son secrétaire Joe Tumulty est un homme des machines politiques , William Gibbs McAdoo ou William J. Bryan sont de fervents progressistes mais guère intellectuels, le « Colonel House », enfin, représente les milieux d'affaires. Dans les premières années de sa présidence, Wilson ne s'attire guère les faveurs des intellectuels. Ce n'est qu'en 1916, après les premiers succès de ses réformes et grâce à son pacifisme, qu'une cohorte de penseurs commencent à l'entourer. Avec l'entrée en Guerre, des experts de toutes sortes, admiratifs de la croisade morale du président ou conscients de l'opportunité unique que représente la réorganisation de la société et de l'économie exigée par le conflit mondial pour enfin mettre en œuvre leurs visions réformatrices, administreront les différentes agences mises en place pour l'effort de guerre (War Industries Board, Committee on Public Information etc.). Cette tendance culminera avec le groupe appelé « The Inquiry » : il rassemblera 150 universitaires et intellectuels (dont Walter Lippmann) qui prépareront les négociations de paix. Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 207-211. Sur les experts et le « collectivisme de guerre », voir le chapitre de Rodgers dans *Atlantic Crossings*, p. 267-317.

reste subordonné à celui de l'intellectuel. Simple producteur d'idées, l'expert ne juge pas l'évolution du monde ; il ne doit pas non plus s'immiscer dans l'administration des politiques[1005].

En ce qui concerne sa conception du rôle des experts, Flower se rapproche davantage de Wilson que de Roosevelt ou La Follette. Comme le président démocrate, il n'imagine pas les experts comme les administrateurs des politiques et se méfie de leur tendance à se substituer au pouvoir exécutif (pour Flower, c'est l'État, c'est-à-dire les politiques, qui administrent le bien commun). Comme Wilson, il ne voit pas dans les gouvernements gérés par des experts au service du bien commun le remède aux gouvernements aux mains du *big business* : les experts, corruptibles, peuvent servir les intérêts des *trusts*. Le seul remède consiste à redonner le pouvoir au « peuple ». Par exemple, si les *commission governments*, *a priori*, intéressent Flower pour débarrasser les villes des machines politiques , il redoute cependant qu'ils soient récupérés par les puissants ; c'est pour cela qu'il préfère la démocratie directe. Les craintes exprimées par le candidat Wilson en 1912 rappellent celles de Flower :

> What I fear, therefore, is a government of experts. God forbid that in a democratic country we should resign the task and give the government over to experts. What are we for if we are to be [scientifically] taken care of by a small number of gentlemen who are the only men who understand the job? Because if we don't understand the job, then we are not a free people. We ought to resign our free institutions and go to school to somebody and find out what it is we are about. I want to say I have never heard more penetrating debate of public questions than I have sometimes been privileged to hear in clubs of workingmen; because the man who is down against the daily problem of life doesn't talk about it in rhetoric; he talks about it in facts. And the only thing I am interested in is facts. I don't know anything else that is as solid to stand on[1006].

Wilson et Flower reflètent une interrogation de l'opinion : le grand public se demande s'il faut accepter ou refuser l'influence grandissante des experts dans la politique (c'est particulièrement le cas au Wisconsin où les universitaires collaborent avec les services de l'État et les législateurs[1007]). Leur rôle dans les agences gouvernementales, bien qu'encore balbutiant (les intellectuels et les experts créent davantage un climat favorable au développement de leur influence qu'un régime administratif[1008]), inquiète.

[1005] Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life*, p. 207-209.

[1006] *Ibid.*, p. 209-210.

[1007] *Ibid.*, p. 202-204.

[1008] *Ibid.*, p. 198.

Pour Flower, les experts doivent produire des solutions mais les décisions restent dans les mains du peuple. Si Parsons tend vers une approche plus professionnelle et pragmatique des politiques sociales, Flower, McCrackan, Pomeroy, Peck, et Washburn appartiennent à cet âge d'« experts autodidactes »[1009]. *The Arena* offre un espace où cohabitent l'amateurisme éclairé d'une science démocratique et des visions plus technocratiques d'une démocratie par la science. Pour son rédacteur en chef, la priorité de l'action réformiste reste cependant l'agitation, pas l'administration. Parce que les experts sont corruptibles, le garde-fou de la séparation des pouvoirs est nécessaire. Concrètement, cela veut dire qu'il faut mettre un terme à la dérive qui voit les agences de la branche exécutive et les experts s'immiscer dans les décisions politiques : c'est la réorganisation et la bureaucratisation du savoir et son influence sur la politique contre lequel ferraille Flower, qu'il s'agisse de questions monétaires ou, on le verra au chapitre suivant, médicales[1010]. Contrairement aux progressistes plus technocrates, Flower se rend bien compte que les experts ne sont pas nécessairement impartiaux et que l'instrumentalisation de la science peut s'avérer redoutable car elle permet, avant même toute discussion, de disqualifier l'adversaire, qu'il défende le bimétallisme ou la nationalisation. Il voit aussi que les agences gouvernementales sont loin d'être le vecteur neutre d'une science au service du progrès social (comme se l'imaginent nombre de réformateurs) mais que des groupes d'intérêt peuvent facilement les dominer[1011]. Il comprend la naïveté de la logique technocratique qui, selon la formule saint-simonienne, veut remplacer le gouvernement des hommes, imprécis et susceptible de corruption, par l'administration des choses, scientifique et donc désintéressée : la politique par la science. Flower, au contraire, veut renforcer le gouvernement des hommes (instaurer un contre-pouvoir populaire, grâce à la démocratie directe, pour neutraliser les corrompus) pour mieux faire face à la nécessaire administration des choses. La science même est soumise à des logiques de pouvoir et de morale.

Flower ne perçoit cependant pas l'impossible construction de médiums qui resteraient neutres : la démocratie directe comme simple vecteur d'une volonté populaire unie, le réformisme comme coïncidence du « peuple » et de l'avant-garde et la presse comme porte-parole de la *vox populi*. Cette utopie de la médiation immédiate donne à voir la limite de la logique antimonopolistique, tout comme la cécité à l'impossible neutralité axiologique des experts et de la science, dès lors qu'elle entre le champ politique, révèle la limite d'une approche plus technocratique. Dans les controverses entre progressistes, la stupidité et la corruption sont les

---

1009 Rodgers, *Atlantic Crossings,* p. 26.

1010 Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 13. Zunz, *Why the American Century ?*, p. xi.

1011 McCormick, « Public Life in Industrial America », p. 129.

deux modes de la réduction des enjeux politiques à des questions de caractère. Elle met en exergue dans l'arène rhétorique la difficile réconciliation des positions, voire l'incommunicabilité fondamentale et l'impossible partage du bien que met en évidence le déploiement de leur dynamique respective : croyance dans la vertu naturelle du peuple contre croyance dans la vertu naturelle des experts, décompte moral contre calcul pragmatique, populisme contre scientisme. Entre deux biens et deux cécités ne reste alors que le choix tragique de l'engagement et de la négation de l'adversaire : la lutte des antimonopolistes pour la justice (redonner leur part aux sans-part) ne peut que se construire sur l'exclusion des élites corrompues et sur l'indifférence envers tous ceux qui ne correspondent pas à l'imaginaire de la vertu politique et qui ne sont, par conséquent, pas considérés comme membres à part entière de la communauté (les minorités et les non-producteurs) ; la lutte des technocrates pour le bien (améliorer l'efficacité du système rejaillira ensuite sur les individus) ne peut que se construire sur l'exclusion du « peuple » sujet comme catégorie pertinente de la politique (car il freine la mécanique bien huilée du développement) et des *cranks* comme interlocuteurs légitimes dans la constitution du dicible politique et social.

B. Dérives bureaucratiques

Flower encourage l'expansion du pouvoir législatif car les citoyens, grâce aux procédures de démocratie directe, peuvent en garder le contrôle. Le progressisme technocratique et l'exécutif fort qui se construisent à l'époque, dans cette logique, contreviennent aux principes démocratiques. Le terme que Flower privilégie pour parler de la dérive d'un État trop grand qui outrepasse ses fonctions est « bureaucratie ». Il ne cesse de dénoncer les dangers – censure et suppression des libertés – qu'accompagne une centralisation détachée du contrepouvoir démocratique[1012]. Cette logique « médiévale » prive les citoyens de prise sur la modernisation du

[1012] Au tournant du siècle, la question de l'expertise se pose explicitement dans les termes de proximité et d'éloignement des communautés. L'historien David Nord analyse par exemple la confrontation entre deux approches de la régulation des services publics qui usent de la même vision scientifique mais localisent leur activité régulatrice différemment. Après un moment de solidarité dans les années 1890, deux types d'experts et deux visions de la moralité et de l'efficacité s'opposent : les partisans d'une régulation à l'échelle des États par des commissions et les tenants d'une régulation à l'échelle locale (« home rule ») qui voient dans la démocratie participative un moyen plus efficace et un garde-fou démocratique contre la centralisation dans les capitales des États. La controverse durera jusque dans les années 1930 où les commissions triompheront. Nord note la même opposition entre le gouvernement des villes par commission et le scrutin proportionnel ; la encore les commissions prévalent. Flower s'inscrit dans ce mouvement qui veut résoudre, par la science et les techniques modernes de gestion, les maux des grandes villes mais sans délocaliser les processus décisionnaires. Le récit de Nord est en quelque sorte une mise en abyme du conflit entre modernité technocratique et antimonopolistique que nous développons dans cette seconde

pays. Flower encourage l'action du gouvernement fédéral pour réparer les injustices du système financier et de transport mais il ne soutient pas les bureaucraties discrétionnaires mises en place par les progressistes. Les décisions politiques et leur administration ne devaient pas tomber sous la coupe d'experts distants, socialement et géographiquement, le « soviet scientifique » que redoutait Bryan[1013]. Flower, comme les réformateurs agraires décrits par Sanders, pressent les dérives antidémocratiques d'une bureaucratie qui ne répond plus qu'à sa propre logique et ne rend plus de comptes au peuple (« pathologies of New Deal-style discretionary bureaucracy[1014] »).

Omniprésent dans ses écrits à partir de 1900, le terme « bureaucratie » côtoie les mots habituels de la contestation sociale selon Flower comme « privilège » ou « tyrannie ». Il permet d'exprimer une nouvelle réalité : l'essor d'une nouvelle forme de despotisme (« la plus funeste », précise-t-il) qui, dans le monde moderne démesuré, s'ajoute à la tyrannie monarchique. Flower s'insurge contre les usurpations de pouvoir, « impérialistes et réactionnaires », de l'exécutif. Dans certains domaines qui relèvent du domaine de l'individu (la santé, la liberté de conscience et d'expression), il devient intrusif. Il s'arroge également le pouvoir législatif, c'est-à-dire fondamentalement la souveraineté populaire (« deliberate usurpation of legislative function by the executive departments of the Federal government »). La bureaucratie, pour Flower, institutionnalise donc le mécompte du peuple. Elle est à l'administration publique (nécessaire) ce que les *corporations* comme Standard Oil sont aux « monopoles publics » : une pathologie liée au changement d'échelle et une privatisation de la modernité (privatisation au sens où une partie du public en est privé, une confiscation du gouvernement par une minorité servant des intérêts privés)[1015]. L'État législatif fort qu'imagine Flower créera au contraire les conditions d'une classe politique et administrative au service du peuple, cet imaginaire oblatif du « service public » qui traverse ses textes sur la municipalisation et la nationalisation des infrastructures.

Flower date cette pathologie moderne de la présidence McKinley mais cet « exercice bureaucratique et non-américain du pouvoir » s'accélère avec Roosevelt. Quand le Congrès lui refuse une loi (sur les pensions aux vétérans dans l'exemple de Flower), il l'impose prétextant une simple réinterprétation alors que sa décision relève bel et bien d'un acte législatif et donc d'un

---

partie. David Nord, « The Experts Versus the Experts : Conflicting Philosophies of Municipal Utility Regulation in the Progressive Era », *Wisconsin Magazine of History*, vol. 58, été 1975, p. 234-236.

1013 Sanders, *Roots of Reform*, p. 388-389. Levine, *Defender of the Faith,* p. 289.

1014 Sanders, *Roots of Reform*, p. 9.

1015 Cette dérive de l'exécutif explique en bonne part pour Flower le déclin américain à l'époque : le pays en perd jusqu'à son identité.

empiétement de l'exécutif sur les prérogatives du Congrès[1016]. Les agences gouvernementales, bras armé de l'exécutif, incarnent cette dérive. « Absolument antagoniste au génie de la démocratie », la bureaucratie impose un renversement de l'ordre démocratique (« people's servants assume to be their masters ») : les administrateurs du bien commun ne tiennent pas compte des souhaits du peuple souverain et gouvernent par décret au lieu d'appliquer les lois votées par la représentation populaire. Depuis la législation de classe qui vit le gouvernement distribuer le bien commun aux chemins de fer et protéger les *corporations*, la bureaucratisation est la plus grave menace sur l'équilibre institutionnel (« the boldest instance of executive contempt for constitutional provisions and the rights of the law-making departments of government »). Le responsable d'une administration fédérale et les experts sous ses ordres peuvent s'arroger des pouvoirs législatifs (en édictant des décrets) et judicaires (en jugeant de ce qui tombe sous le coup de leur décision). Quand bien même une mesure serait juste et bénéfique, comme par exemple celle du secrétaire à l'Intérieur Ethan A. Hitchcock en 1901 qui octroie des pensions plus généreuses aux vétérans, handicapés ou non, il n'en demeure pas moins que, pour Flower, il s'agit d'une atteinte grave au « principe fondamental et vital » de séparation des pouvoirs[1017].

Ce sont cependant les directives de la poste américaine *(executive rulings)* depuis le début du la présidence Roosevelt qui cristallisent les critiques de Flower. Dévoiement de la noble mission de l'éducation des citoyens et d'un modèle de bon *trust* au service du public, la dérive bureaucratique du plus bel outil de l'État américain s'apparente à une tragédie sous la plume de Flower : ses hauts fonctionnaires, non content de se substituer au pouvoir législatif, font peser une grave menace sur la libre circulation des idées et donc le débat démocratique. Flower se lance donc dans une croisade pour la liberté d'expression contre la « censure postale » : « [an] exposé of the un-American and undemocratic spy system of our Post Office Department »[1018]. Les exemples se multiplient dans les pages de *The Arena* : l'avis du Congrès, qui refuse, au nom de la mission éducative du gouvernement, de réduire les privilèges postaux des éditeurs pour diminuer les déficits en 1901, outrepassé par un simple assistant du ministre des Postes, Edwin C. Madden

---

[1016] Les dérives de l'exécutif activiste inauguré par Roosevelt n'inquiète pas que Flower. Par exemple, la couverture du numéro de *Puck* daté du 24 août 1904 montre un Roosevelt se courronnant et clamant, à l'instar de Louis XIV : « l'État, c'est moi ». Flower, « In the Mirror of the Present. The Onward March of Autocratic and Bureaucratic Aggressions in The National Government », vol. 35, janvier 1906, p. 66 ; « In the Mirror of the Present. The Sinister Assault on the Freedom of the Press », vol. 41, mars-juin 1909, p. 358-365.

[1017] Flower, « Topics of the Times. Bureaucracy in America », vol. 26, décembre 1901, p. 659 ; « Editorials. Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », vol. 31, juin 1904, p. 629-631, 639 ; « In the Mirror of the Present. The Popular reaction Against Extreme Centralization », vol. 39, février 1908, p. 217-221.

[1018] Flower, *Progressive Men*, p. 293.

(avec l'aval du président Roosevelt)[1019] ou la censure de la *La Sonate à Kreutzer* de Tolstoï en 1890 par le ministre des Postes John Wanamaker[1020]. Il s'agit aussi d'une question d'expertise : non seulement ces bureaucrates sont « incompétents » pour déterminer la qualité littéraire d'un ouvrage mais ils s'arrogent, en jugeant les œuvres incriminées, de prérogatives revenant normalement au judicaire. Le ministre des Postes devient juge, jury et bourreau. À l'orée des années 1890, Flower étrille les projets de loi Sweeney, Dolph et Henderson qui voulaient donner au ministre des Postes le pouvoir de décider seul si une publication consacrée aux crimes ou aux maladies vénériennes est obscène ou non et donc si elle peut être distribuée ou non. « Iniques, non-démocratiques et non-américaines », de telles mesures criminaliseraient certaines opinions, or la mission de la poste, souligne Flower, n'est pas de censurer mais de distribuer l'information[1021].

En ce début de XXe siècle, la question de la liberté d'expression menacée obsède Flower. Non seulement les *corporations* mais, plus grave, l'État, à travers la poste et les différents présidents, veulent faire taire les voix dissidentes, une menace pour la démocratie et la presse[1022].

[1019] Ces privilèges conditionnent l'essor des magazines au tournant du siècle : la possibilité d'utiliser des spécimens de revue et autres offres promotionnelles *(premiums)* pour augmenter les abonnements et la classification en courrier de seconde classe (tarif moindre pour les imprimés d'information publique) des brochures et livres publiés en série et à intervalles réguliers, format qu'affectionne Flower. Symbole de l'arbitraire d'un exécutif niant la séparation des pouvoirs, cette décision évoque, pour Flower, l'effrayant et sanglant précédent de Charles Ier, dont le refus des décisions du Parlement se termina par sa décapitation. Outre la question d'usurpation de pouvoir par l'exécutif, Flower multiplie les critiques : tort causé aux honnêtes éditeurs, « précédent fatal pour la liberté » et possibilité de corruption des fonctionnaire ou de discrimination envers les publications réformistes, socialistes et de médecines alternatives (Madden, explique-t-il, veut tout bonnement censurer ce qui ne correspond pas à ses opinions). Houghton, Mifflin and Company contestera le décret devant la Cour suprême en 1904 (*Houghton v. Payne*. 194 U.S. 88) : les juges débouteront l'éditeur et reconnaîtront les pouvoirs accrus des administrations.

[1020] À cette occasion, Flower ainsi que ses proches (Elizabeth Cady Stanton, J. Rhodes Buchanan, Minot J. Savage, Hamlin Garland, Edward B. Foote) signent la pétition de la National Defense Association contre la censure du courrier par le ministère des Postes. « Auteurs de renom », journaux, magazines et ateliers d'imprimerie dans tout le pays se mobilisent et font échouer les propositions de loi de Wanamaker au Congrès (ils auraient même condamné les velléités de réélection du président Harrison). Créée en 1878, la National Defense Association avait pour objectif de lutter contre la loi Comstock et ses abus qui, en cinq ans, avait déjà fait deux victimes parmi les libres-penseurs : le fondateur du journal *The Truth Seeker,* D.M. Bennett, et Ezra Heywood, chantre de l'amour libre . « A protest aimed at Mr. Wanamaker », *Printers' Ink*, vol. 6, 18 mai 1892, p. 646. Samuel P. Putnam, *400 Years of Freethought* (New York : The Truth Seeker Company, 1894), p. 545-547.

[1021] Flower, « No-name series, number eight. The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 540-552 ; « Notes and announcements. Censorship of the press », vol. 5, avril 1892, p. lxiii ; « Notes and announcements. The Effort to Establish a Postal Censorship », vol. 6, juin 1892, p. lii ; « Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », p. 629-639 ; « Editorial Notes. Religious Intolerance Today. Persecuted for Conscience Sake », vol. 4, octobre 1891, p. 633 ; « Notes and Announcements. Books of the Day », vol. 6, juin 1892, p. lvii ; « In the Mirror of the Present. The Popular reaction Against Extreme Centralization », vol. 39, février 1908, p. 217-221.

[1022] En ce qui concerne les relations entre la presse et les *corporations*, voir *supra* sous-section IV.C.2.d sur l'éthique du journalisme.

Flower lie explicitement cette dérive à l'essor des bureaucraties. En 1903, il s'insurge contre les abus de pouvoir des hauts fonctionnaires de la poste qui « harcèlent les publications réformistes, socialistes et de Nouvelle Pensée »[1023]. L'État s'attaque aussi aux *muckrakers* , explique Flower : il élargit la définition de la censure – la répression, préventive ou après publication, d'un écrit jugé répréhensible par le pouvoir – pour y inclure le refus de la transparence (« full publicity »), c'est-à-dire la volonté d'empêcher la libre circulation des idées. Incarnation de « l'esprit non-américain et monarchique ou réactionnaire », Roosevelt décide par exemple de « museler ses propres directeurs de cabinet en leur interdisant de parler des affaires discutées en conseil des ministres aux représentants de la presse », ce qui biaise l'information au public et corrompt l'idéal d'*exposure* : « the people can get only so much information as certain interested parties desire to give to the public, while the little that is given is colored to suit the administration's wishes »[1024]. Le président veut également faire taire le *New York World* de Pulitzer car le journal révéla la corruption entourant la construction du canal de Panama et, en général, dénonçait son militarisme et son « gouvernement de cowboy ». Dans cette affaire, Roosevelt menace le pays d'une suppression des libertés plus grave encore que celle provoquée par les Alien and Sedition Acts de 1798, estime Flower. Il veut, en effet, faire juger Pulitzer (et un autre journal critique, l'*Indianapolis News*) dans la capitale fédérale alors que, si délit il y a, il devrait être jugé dans son État. Flower redoute la criminalisation de tout propos offensant un fonctionnaire fédéral, la centralisation du pouvoir à Washington et la soumission du reste du pays à son autorité. Flower reprend à son compte l'éditorial du 21 janvier du *New York World* : il s'agit de « lèse-majesté ». Accepter la situation instaurerait un précédent qui réduirait au silence la presse indépendante, ne serait-ce que par peur des frais judiciaires engagés pour un procès dans une ville lointaine. Même l'Europe n'en revient pas car en Grande Bretagne, en France ou en Allemagne, diffamer l'État est impossible[1025]. Antithèse de Roosevelt, Jefferson, en vrai démocrate, acceptait la liberté de la presse, quitte à se

---

[1023] Que Flower inclue les spiritualités alternatives témoigne de leur aura radicale à l'époque mais aussi, explique-t-il, des sources catholiques de l'antiradicalisme : l'hostilité de cette religion réactionnaire envers les théories modernes que sont le socialisme ou la science mentale explique par exemple les persécutions du très catholique Edwin C. Madden, l'assistant du ministre des Postes. Flower, « Topics of the Times. The Postal Bureaucracy Rebuked by the Higher Courts », vol. 29, février 1903, p. 202.

[1024] Flower, « The Onward March of Autocratic and Bureaucratic Aggressions in The National Government », p. 66

[1025] En Grande Bretagne, cette impossibilité date de l'abolition de la Chambre étoilée, incarnation du tribunal autoritaire : utilisée par Henry VIII et Elisabeth Ire pour poursuivre ses opposants, elle jugeait sans jury et avec un seul témoin. Flower remarque que le président use d'un artifice étranger car la Chambre étoilée, importée *via* la *common law* dans le Maryland, n'a jamais été abrogée à Washington. L'affaire du du *New York World* sera portée devant la Cour suprême qui, se félicite Flower, déboute Roosevelt. Flower, « The Sinister Assault on the Freedom of the Press », p. 358 ; « Editorials. Mr. Roosevelt, The Supreme Court and A Free Press », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, févirer 1911, p. 453-454. *United States v. Press Publishing Co.*, 219 U.S. 1 (1911).

faire calomnier. Il avait d'ailleurs anticipé les trois grands périls pour l'expérimentation américaine :

> He [Jefferson] knew that if the great experiment of democracy being made in the New World should prove a failure, it would be in one of three ways: either by the strong arm of militarism, the abridgment of the right of free speech and a free press, or by the arrogation of unconstitutional and arbitrary powers by the courts[1026].

Pour Flower, force est de constater que la présidence de Roosevelt concentre ces trois menaces.

Le président Taft, qui s'enorgueillit selon Flower de ne pas lire de magazines, poursuit la dérive autocratique de son prédécesseur. Il avalise le projet de loi du ministre des Postes Frank H. Hitchcock en 1911 qui propose de multiplier le coût de l'affranchissement par quatre pour les publicités, mesure « honteuse » et « pernicieuse, non-américaine et discriminante » pour Flower : selon lui, elle sert en réalité les « intérêts des ploutocrates » car les magazines indépendants ne sont pas « subventionnés » par les *corporations* et dépendent de la publicité pour se financer. Flower reproduit dans son article un dessin illustrant cette volonté de censure par l'exécutif : on y voit le président et son ministre « étouffer », littéralement, les révélations de la presse progressiste[1027]. Au lieu de mettre à mal, à travers sa « politique réactionnaire et non-américaine », la tradition éducative de la poste, le gouvernement aurait dû, explique Flower, s'attaquer à sa « gestion désastreuse » et combattre l'influence des compagnies ferroviaires qui le rançonnent en exigeant des tarifs exorbitants pour transporter le courrier, « un des scandales les plus retentissants de la vie publique » divulgués par les « magazines populaires », mais encore eût-t-il fallu, précise-t-il amer, qu'il n'y ait pas de collusion entre les politiques, jusqu'au plus haut de l'État, et les magnats de chemins de fer[1028].

La censure frappe aussi les mouvements radicaux, comme le montrent les arrestations, sans preuves tangibles, de leurs leaders. Par exemple, dans l'affaire du meurtre de l'ex-gouverneur Frank Seunenberg en 1905, l'action « non-américaine » des gouverneurs de l'Idaho et du Colorado, qui ont dérogé aux traditions et au droit en s'arrogeant le pouvoir, sans décision de justice et sans que l'accusé puisse se défendre, d'extrader ou, comme l'affirme Flower, de

---

1026 Flower, « Freedom of the Press as Viewed by Mr. Roosevelt and by Jefferson and De Tocqueville », vol. 41, février 1909, p. 218.

1027 Flower, « Editorials. The Administration and the Popular Magazines », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, avril 1911, p. 81-82 ; « Another Chapter in the Onward March of Privileged Wealth. The Monthly Magazines in the Grip of Privileged Wealth », vol. 41, janvier 1909, p.106. *The New York Times*, « Magazine men win, Taft to fight again », *The New York* Timrs, 2 mars 1911, p. 1.

1028 Flower, « The Postal Bureaucracy Rebuked by the Higher Courts », p. 202 ; « The Administration and the Popular Magazines », p. 81-82.

« kidnapper », le syndicaliste William D. Haywood, a créé chez les ouvriers une méfiance légitime mais funeste envers le gouvernement. Une condamnation, à l'instar de l'affaire Dred Scot, aurait certainement précipité une nouvelle guerre civile, cette fois entre capital et travail ; heureusement, le jury populaire, en acquittant Haywood, empêcha le pire. Son combat pour la liberté d'expression mobilise deux de ses amis : Theodore Schroeder et Louis F. Post. Theodore Schroeder, président de la Free Speech et « apôtre de la liberté » pour Flower, veut défendre le droit des anarchistes à participer au débat public :

> Friends, in America as in Russia, the preventive of terrorism is to be found in greater freedom of speech, and more earnest and honest effort to discover and remove legalized injustice. By freedom of speech I do not mean the right to agree with the majority, but the right to say with impunity anything and everything which any one chooses to say, and to speak it with impunity so long as no actual material injury results to any one, and when it results then to punish for the contribution to that material injury and not for the mere speech as such[1029].

Louis F. Post, quant à lui, défend le droit d'Emma Goldman à expliquer publiquement l'anarchisme : la police devrait la protéger et non la harceler[1030]. Flower, Schroeder et Post écrivent une série d'articles dans *The Arena* en 1908 que l'organisation de Schroeder rassemblera

---

[1029] Schroeder reprend ses articles publiés dans *The Arena*, ainsi que ceux de Flower et de Post, dans un recueil intitulé *Free Press Anthology*. Il poursuivra la croisade dans *The Twentieth Century Magazine* et dans le journal anarchiste d'Emma Goldman *Mother Earth* : il rassemblera ses textes en 1916 dans un ouvrage *Free Speech for Radicals* et proposera, dans un essai, une analyse de l'usage de l'obscénité pour censurer la presse. Theodore Schroeder, « Our Vanishing Liberty of the Press », *The Arena*, vol. 36, décembre 1906, p. 617-621 ; « The Lawless Suppression of Free Speech in New York », *The Arena*, vol. 39, juin 1908, p. 694-699 (citation p. 699) ; « The Growth of Judicial Despotism », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 2, juillet 1910, p. 319-324 ; « Government by Spies », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, novembre 1910, p. 140-144 ; *Free Press Anthology* (New York : The Free Speech League and the Truth Seeker Publishing Company, 1909), p. 149-162 ; *"Obscene" Literature and Constitutional Law ; A Forensic Defense of Freedom of the Press* (New York : The Free Speech League, 1911 ; *Free Speech for Radicals* (New York : The Free Speech League, 1916).

[1030] Louis F. Post commente aussi les questions de « censure postale » dans son journal et reproduit sous forme de brochure son éditorial du 10 mars 1906 où il commente l'interdiction de diffuser le journal libre-penseur *Lucifer, the Light Bearer*. Flower reprend souvent les éditoriaux de son confrère. En 1911, par exemple, il dénonce la volonté de l'American Federation of Catholic Societies de supprimer toute « hérésie », une lutte transatlantique, précise-t-il, contre la « libre-pensée » : l'association propose d'interdire la diffusion, par la poste, des publications « diffamant Dieu ou le Christ » : une nouvelle censure de l'obscénité pour Flower qui pourrait s'appliquer aux critiques de la religion. Non seulement le ministre des Postes pourrait courtiser le « vote religieux », s'indignent Post et Flower, mais son administration serait en mesure de « devenir le juge et l'arbitre » des débats religieux. Louis F. Post, « The Advance of Despotism in the United States. I. Free Speech and Good Order », *The Arena*, vol. 40, juillet 1908, p. 72-75 ; *Our Despotic Postal Censorship* (Chicago : Public Publishing Company, 1906). John Higham, *Strangers in the Land : Patterns of American Nativism, 1860-1925* (New York : Atheneum, 1969 [1955]), p. 231. Flower, « Editorials. The Catholic Proposal for Further Advancing our Postal Censorship », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, janvier 1911, p. 357.

en un ouvrage au titre évocateur : *In Defense of Free Speech*[1031]. C'est l'État à tous les échelons – les municipalités et la police – et pas seulement l'agence fédérale de la poste qui semble contaminé par le virus de la censure. Flower veut défendre ce « rempart de la démocratie », ce qui implique de protéger toutes les idées, même celles « diamétralement opposées » aux siennes, au premier chef l'anarchisme. Si le débat public ne fonctionne plus, quelle « limite y aura-t-il au pouvoir arbitraire de la police de décider de la bienséance d'un énoncé ? » Il prend l'exemple d'Emma Goldman, victime de censure dans de nombreuses villes. Contre le « patriotisme animal », Flower veut préserver l'état de droit : si des propos « incendiaires » menacent l'ordre public alors ils doivent tomber sous le coup de la loi, pas de la censure. Il évoque également l'arrestation du révérend épiscopalien et socialiste chrétien Eliot White car il expliquait aux ouvriers qu'il était inconstitutionnel et dangereux, pour une municipalité, d'interdire à l'anarchiste Alexander Berkman de venir faire un discours. Et Flower d'interpeller le lecteur, à propos de l'étiquette « anarchiste » : « Shall American institutions be broken down for an idle epithet ? ». Sa conclusion, grave, souligne la menace que représente un État trop fort, sans contrepouvoir de l'opinion :

> No student of history can fail to understand how sinister in their significance are the precedents being set by the lawless and unconstitutional acts of irresponsible officials who have no idea of the basic principles of free government and who are industriously striving to substitute Russian theories and Russian practices for the basic ideal of freedom of speech and of the press which all great democratic leaders have recognized to be the greatest bulwark of free institutions[1032].

Flower dénonce la transformation de l'État en une « bureaucratie » aussi « absolue » que celle qui « couvre de honte » la Russie. Son portrait du ministre des Postes en Tsar ponctue ses nombreux articles catastrophistes où il condamne le « système russe de la répression de la liberté d'expression »[1033].

1031 *In Defense of Free Speech ; five essays from The Arena (Trenton, N.J.), and written by B.O. Flower, Rev. Elliot White, Louis F. Post and Theodore Schroeder (*New York : The Free Speech League, 1908). L'ouvrage rassemble les articles suivants : Eliot White, « Denial of Free speech in Massachusetts », *The Arena*, vol. 39, juin 1908, p. 699-701. Flower, « In the Mirror of the Present. The Sinister Assault on the Breastworks of Free Government », vol. 39, juin 1908, p. 737-741. Louis Post, « The Advance of Despotism in the United States. I. Free Speech and Good Order », *The Arena*, vol. 40, juillet 1908, p. 72-75. Theodore Schroeder, « The Advance of Despotism in the United States.II. The Growing Despotism of our Judiciary », *The Arena*, vol. 40, juillet 1908, p. 75-77.

1032 Flower, « In the Mirror of the Present. The Sinister Assault on the Breastworks of Free Government », vol. 39, juin 1908, p. 741.

1033 *Ibid.*, p. 739-739 ; « Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », p. 639.

C. La « russification » des États-Unis

Les risques d'abus de l'exécutif pourraient transformer les États-Unis en une tyrannie d'un nouveau genre, explique Flower : c'est la Russie qui illustre cette dérive dystopique. Le régime tsariste et son despotisme « plus bureaucratique qu'autocratique » sert en effet de contre-modèle dans ses écrits : les décisions arbitraires des bureaucraties américaines qui font fi de la Constitution sont décrites comme des « oukases ». C'est la « russification de la République » qui, martèle article après article un Flower inquiet, menace la démocratie américaine[1034]. Cette image de la Russie comme incarnation du despotisme hante les écrits de Flower depuis les années 1890 : le régime tsariste qui censure Tolstoï (et imité par la poste américaine) ou réprime dans le sang la contestation sociale (Flower compare la répression de la grève d'Homestead en 1892 aux violences de l'État russe) participe de la construction, à partir des années 1880, de la Russie comme « double obscur » de la liberté américaine. À partir des années 1880, l'image positive de la Russie (qu'illustre le soutien tsariste à l'Union pendant la guerre de Sécession ou américain à l'Empire russe pendant la guerre de Crimée ainsi que leur chronologie parallèle de libération de l'esclavage) commence à changer. L'assassinat en 1881 du tsar Alexandre II, les pogroms, la pauvreté et le traitement inhumain des serfs nourrissent l'imaginaire messianique américain d'une Russie en proie aux ténèbres et à libérer. Cette idée d'une mission pour civiliser la Russie s'enracine en particulier dans les milieux protestants et abolitionnistes dont fait partie Flower[1035].

[1034] Outre la répression des radicaux et « l'arbitraire bureaucratique du ministère des Postes », la russification de l'Amérique se lit dans les « abus du pouvoir d'injonction » par les tribunaux, un « despotisme judiciaire non-américain » et une atteinte aux « droits du peuple » (par exemple lors des grèves de mineurs particulièrement sanglantes de Cripple Creek, Colorado, en 1894 ou de Windber, Pennsylvanie, en 1906). Flower, « Bureaucracy in America », p. 659 ; « Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », p. 634 ; « In the Mirror of the Present. The Awakening of the Labor Giant and its Significance to Democracy. The Chicago Progressive Alliance », vol. 35, juin 1906, p. 630 ; « Industrial Peace Through Arbitration », vol. 32, septembre 1904, p. 303; *Progressive Men*, p. 292.

[1035] Cet imaginaire s'inscrit aussi dans l'impérialisme de l'époque. La Russie, à l'instar de Cuba, des Philippines ou des missions en Extrême-Orient, est une terre à civiliser. Il repose aussi sur des intérêts économiques : alors que la Russie s'industrialise, les milieux d'affaires américains s'intéressent de plus en plus au pays. Il permet aussi aux milieux abolitionnistes de déplacer, plus ou moins inconsciemment, l'échec de l'émancipation des esclaves aux États-Unis (Wendell Philips en 1881 appelle à la révolution des serfs). Le contre-modèle russe est aussi un moyen de minimiser et de relativiser Jim Crow : l'attentisme du Vieux Continent face aux pogroms servent de réponse américaine aux dénonciations européennes de la ségrégation.

Sur la construction de la Russie comme « dark double » des États-Unis à l'époque, voir David S. Foglesong, *The American Mission and the "Evil Empire" : The Crusade for a "Free Russia" since 1881* (Cambridge : Cambridge University Press, 2007), p. 7-59 (l'expression « dark double » se trouve p. 6 et 11) et, pour un large éventail d'images et de dessins de presse, Victoria I. Zhuravleva, *Understanding Russia in the United States : Images and Myths, 1881–1914* (Moscou : Russian State University for the Humanities, 2012). Selon Zhuravleva et Foglesong, cet imaginaire du « double obscur » traverse les époques et les régimes : tsaristes et soviétiques jusqu'au poutinimse actuel.

La vertu, explique-t-il, doit déterminer la politique étrangère. Les États-Unis et la Russie incarnent des systèmes politiques « diamétralement opposés » : la démocratie et l'absolutisme. La distance qui se creuse entre les deux pays doit donc aussi se comprendre comme la conséquence logique du rapprochement, après des décennies de défiance, entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Pour Flower, le génie démocratique anglo-saxon permettra de civiliser le monde et de le sortir de ses ténèbres guerrières[1036].

Après 1900, Flower ajoute à cet imaginaire messianique protestant la critique de la forme moderne que prend le despotisme russe à l'époque : la bureaucratie. Si ce type de gouvernement venait à dominer les États-Unis, alors une véritable chute historique et anthropologique serait inévitable. La bureaucratie russe rejoint donc le contre-modèle du despotisme médiéval, si ce n'est qu'il permet d'exprimer l'essor d'une nouvelle pathologie de la modernité. La conjecture internationale renforce l'image négative de la Russie déjà bien implantée aux États-Unis. L'émergence d'un imaginaire bureaucratique correspond à un moment de tensions entre les deux pays suite aux pogroms de Kichinev en 1903 et à la guerre russo-japonaise en 1904-1905. L'afflux d'immigrants russes et l'échec de la Révolution russe de 1905 renforcent la perception d'un pays qui réprime les velléités de liberté dans le sang[1037]. Par exemple, Flower reproduit en 1909 le manifeste de Tolstoï contre les exécutions de paysans par le gouvernement Stolypin. Flower, grand admirateur du sage russe qui fait de « l'éthique du Sermon sur la montagne » un guide de vie, y voit le second grand exemple, avec « J'accuse …! » de Zola, d'un texte qui réussit à sortir un

---

Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », p. 540 ; « Notes and Announcements. Fiendish Inhumanity Among the Officers of the Pennsylvania Militia », vol. 6, septembre 1892, p. lx.

[1036] L'empire espagnol et le militarisme allemand sont deux autres avatars de cet absolutisme que rachètera l'idéal démocratique anglo-saxon . Selon Flower, les relations amicales entre les États-Unis et la Russie reposaient uniquement sur une *realpolitik* bâtie, par définition, sur du sable, principalement l'animosité commune des deux pays à l'égard de la Grande Bretagne (depuis la Révolution et la guerre de 1812 et renforcée par les désaccords sur le protectionnisme pour les États-Unis). Par exemple, en 1893, le Congrès approuve un traité « ignoble et non-américain » car il permet d'extrader les réfugiés politiques russes (« obnoxious and un-American provision relating to our surrendering refugees accused of political offences »). Par la suite, les critiques de la presse russe (simple reflet du gouvernement selon Flower) et des Tsars de la guerre hispano-américaine mettent à nu l'impossibilité de relations diplomatiques saines et d'« amitié durable » : les idéaux des deux pays sont trop différents. L'absolutisme russe s'oppose au génie démocratique anglo-saxon. L'amitié ne peut résister à cet « utopisme racial » qui voit dans une « fédération des Anglo-Saxons » la solution pour en finir avec la guerre. La simple perspective d'une telle union pousse par exemple le Tsar à organiser la première conférence en 1899 à La Haye pour discuter de la prévention de la guerre et de l'arbitrage des conflits. Flower, « The Czar and Universal Peace », *The National Magazine,* vol. 8, novembre 1898, p. 180 ; « The Proposed Federation of the Anglo-Saxon Nations », vol. 20, août 1898, p. 223-228. Duncan Bell, « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War », *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), consulté le 20 novembre 2014, p. 11, 17.

[1037] La presse américaine lance une « guerre des images » contre la Russie en 1904 et 1905. Zhuravleva, *Understanding Russia in the United States*. Foglesong, *The American Mission and the "Evil Empire"*, p. 28-31.

pays de sa torpeur morale. La Russie, explique Flower, montre le visage monstrueux d'un État bureaucratique soutenu par une Église corrompue[1038].

Quand, article après article, Flower dénonce les dérives d'un exécutif liberticide et populicide à travers le (dis)qualificatif « bureaucratie russe », il initie une tradition qui fera florès tout au long du XXe siècle. Vers les années 1900, la bureaucratie reste cependant un objet peu étudié aux États-Unis mais déjà installé dans la presse comme repoussoir[1039]. Par exemple, très peu d'articles du *New York Times* ne mentionnent le concept avant les années 1930, sauf en 1905 avec 106 textes (*Chronicle*) ; parmi ces textes, la plupart commentent les affaires russes[1040]. Dans

---

1038 Léon Tolstoï, « I Cannot Keep Silent », *The Arena*, vol. 41, août 1909, p. 525-533. Flower, « The Arena for August », vol. 41, juillet 1909, appendice, non paginé.

1039 Aucun ouvrage entre 1889 et 1918 n'aborde la question d'une éventuelle bureaucratisation du gouvernement américain mais les quelques titres (moins d'une dizaine) qui abordent la « bureaucratie » en général montrent l'influence d'un imaginaire russe, en particulier en littérature, des deux côtés de l'Atlantique : Sinclair Ayden, *The Old Bureaucrat. A St. Petersburg Story* (1909) ; une nouvelle traduction en 1905 de *La Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï en *Ivan Ilitch. The Story of a Russian Bureaucrat* est révélatrice de cette tendance. Un ouvrage traite des questions médicales en Angleterre dans des termes qui, on le verra, ressemblent à la controverse qui occupera Flower dans les années 1910, sauf que la bureaucratie reste locale. National Anti-Vaccination League (Great Britain), *Bureaucracy v. Liberty : (the local government board and vaccination)* (Londres : National Anti-Vaccination League, 1896). Ensuite, deux études de la bureaucratie se concentrent sur le cas anglais et sur l'Empire britannique en Inde. Ramsay Muir, *Peers & Bureaucrats; two problems of English government* (Londres : Constable and Co., 1910). Bernard Houghton, *Bureaucratic Government : a study in Indian polity* (Londres : King, 1913). Enfin, le titre le plus récurrent est la traduction, en 1889, du roman de Balzac *Les Employés* par Katharine Prescott Wormeley. Le titre anglais, *Bureaucracy or a Civil Service Reformer*, témoigne de la présence grandissante du terme dans les écrits américains mais il ne s'agit pas d'un examen de la bureaucratie comme fait social mais davantage une étude de mœurs sur la vie de bureau et ses mesquineries. La traduction s'inscrit dans la tradition réformatrice américaine qui veut mettre un terme au *spoils system* : la bureaucratie n'est pas pensée comme organisation sociale inédite mais comme un autre lieu, avec les machines, de la corruption politique. La mise en récit des forces diffuses et impersonnelles de ce nouveau mode d'organisation reste difficile ; seul l'absurde kafkaïen commencera à s'emparer mais bien plus tard, dans les années 1920, à l'instar des premières analyses scientifiques de la question par Max Weber. Nous avons recherché dans plusieurs catalogues (Bibliothèque du Congrès, Harvard, *Worldcat*, *HathiTrust, UNZ*, *Cornell University Library Making of America Collection*) les ouvrages en langue anglaise avec, dans le titre, le mot « bureaucracy » ou « bureaucratic ».

1040 Par exemple : « Russian Warning to the Czar ; Plain and Forcible Address Against the Dominating Bureaucracy », 14 février 1895 ; « Russian Reformers Fearful ; Apprehensive That Bureaucracy Will Smother Czar's Plan », 31 décembre 1904 ; « Kuropatkin A Liberal ; Blames the Bureaucracy for the Disasters in the Far East », 21 mars 1906.

Les quelques exceptions se réfèrent à l'Allemagne de Bismarck (par exemple « Bureaucracy and Socialism », 16 juillet 1893). Un petit nombre d'articles commentent aussi la bureaucratisation des États-Unis mais l'analyse est le fruit de polémiques d'hommes politiques et pas une analyse de la question de la bureaucratie en soi : par exemple, la dénonciation par les républicains du Nouveau Nationalisme de Roosevelt, comparé à l'utopie de Bellamy décrite comme « bureaucratique » (« Lands of the Bureaucracy », 19 septembre 1910) ou les craintes d'une dérive centralisatrice par le redoutable président de la Chambre des représentants Jospeh Cannon (« Peril of the Nation as Mr. Cannon Sees It. Says States Fail To Exercise Fully Their Governing Powers. Too Much Centralization If It Continues Federal Government Will Be A Vast Bureaucracy, Inefficient If Not Corrupt », 18 février 1906). Enfin, le *New York Times* évoque des commissions pour diminuer les dépenses excessives des agences de Washington, en 1894 et en 1906, mais la question ne semble pas pouvoir s'emparer pas du débat national (« Bureaucracy in Washington ; Reforms Already Secured by the Koint Commission », 28 mai 1894 ; « Roosevelt for Reformby Order of Executive. Warns The Keep Commission Not To Ask For Much Legislation. Too Much Bureaucracy Now. Some Red Tape Needed, But He Wants The Government Business Brought Up To Date », 24 mars 1906).

les magazines, la bureaucratie se fait encore discrète : une dizaine d'articles seulement entre 1889 et 1919 traitent de cet sujet : ils analysent principalement le système russe et, dans une moindre mesure, allemand. Si l'article évoque les États-Unis, il s'agit de controverses à propos de la bureaucratie militaire (les prémices de ce qui passera à partir de 1917 : le développement de la bureaucratie gouvernementale pour les nécessités de la guerre)[1041]. La question ne se pose pas encore pour les autres ministères, sauf chez Flower et les réformateurs de son milieu qui s'inquiètent de la censure postale. Les analyses universitaires sont encore plus rares. Le futur président Wilson, alors professeur, propose probablement une des premières analyses de l'administration aux États-Unis en 1887. Cette science européenne doit être américanisée, explique-t-il : elle doit se débarrasser de ses tendances bureaucratiques et se conformer aux principes constitutionnels américains. Il distingue l'administration qui sert les citoyens d'une bureaucratie déconnectée. Son idéal imagine des fonctionnaires qui dialoguent avec le peuple afin d'éviter tout arbitraire mais qui restent séparés de la politique politicienne et ses corruptions : un simple cadre, une mécanique qui permet le traitement scientifique des décisions politiques[1042]. La vision de l'État que prône Flower correspond à cette analyse : politiques et fonctionnaires comme administrateurs du bien commun et simples vecteurs qui s'effacent pour que le peuple

---

[1041] « Suppressed Horrors of Russian Bureaucracy », *The Literary Digest*, 18 juin 1904, p. 890. « The Struggle Between the Russian Bureaucracy and the Russian Nobility », *The Literary Digest*, 11 mars 1905, p. 369. « Foreign Comment. The Bureaucracy, the Church, the Army, and the Czar », *The Literary Digest*, 15 avril 1905, p. 553. « Letters and Art. A Satire on Russian Bureaucracy », *The Literary Digest*, 22 avril 1905, p. 582. « The Russian Bureaucracy's View of the Douma », *The Literary Digest*, 7 juillet 1906, p. 22. « Foreign Comment. Infusing "Americanism" into German Bureaucracy », *The Literary Digest*, 29 septembre 1906, p. 413. « Topics of the Day. Evils of Our Naval Bureaucracy », *The Literary Digest*, 12 décembre 1908, p. 875. « A Defense of the Naval Bureaucracy », *The Literary Digest*, 9 janvier 1909, p. 43. « Will Congress Put Our Navy on the Sea ? The Story of Secretary Meyer's Fight Against Waste and Bureaucracy », *McClure's Magazine*, 11 mars 1911, p. 523-535. Nevin O. Winter, « Autocracy and Bureaucracy in Russia », *The North American Review*, septembre 1914, p. 379-389. « Bureaucracy and the Army », *The Forum*, novembre 1916, p. 619-627. « The Failure of Bureaucracy », *The New Republic*, 13 juillet 1918, p. 305-306. « Bureaucracy in the Making », *The New Republic*, 24 août 1918, p. 94-96. « The President, the Cabinet, Bureaucracy, and the Country », *The Outlook*, 4 décembre 1918, p. 522-523.

[1042] « If we would employ it [the science of administration], we must Americanize it, and that not formally, in language merely, but radically, in thought, principle, and aim as well. It must learn our constitutions by heart; must get the bureaucratic fever out of its veins; must inhale much free American air. […] Bureaucracy can exist only where the whole service of the state is removed from the common political life of the people, its chiefs as well as its rank and file. The ideal forus is a civil service cultured and self-sufficient enough to act with sense and vigor, and yet so intimately connected with the popular thought, by means of elections and constant public counsel, as to find arbitrariness or class spirit quite out of the question. […] It [administration] is a part of political life only as the methods of the counting house are a part of the life of society; only as machinery is part of the manufactured product. But it is, at the same time, raised very far above the dull level of mere technical detail by the fact that through its greater principles it is directly connected with the lasting maxims of political wisdom, the permanent truths of political progress ». Woodrow Wilson, « The Study of Administration », *Political Science Quarterly*, vol. 2, n° 2, juin 1887, p. 202, 210, 217.

s'exprime[1043]. La tonalité polémique, résumée dans l'imaginaire d'une Russie dystopique, le distingue cependant de Wilson.

L'idée d'une contre-utopie bureaucratique russe va de soi chez Flower : elle ne relève pas de l'analyse mais de la mise en garde et d'une lecture puritaine de nouveaux signes du désastre. Ses références s'inscrivent dans cette construction de la bureaucratie comme pathologie exogène : la corruption de la technologie administrative qui, mal maîtrisée ou employée par des autocrates aux sombres desseins, devient aliénante. Flower voit dans la bureaucratie la gigantisation, sur le modèle des *corporations*, des problèmes de gestion inefficace et despotique qui caractérise les machines politiques [1044]. Cette lecture critique s'inscrit dans la tradition progressiste mais commence aussi à poser la question des dérives institutionnelles qui saisira de nombreux intellectuels pendant la Guerre et la Peur rouge : la bureaucratie non pas comme fait social mais comme corruption des hommes et de la démocratie même. Cette critique, par le prisme russe, prépare la distance que Flower mettra entre l'État (dévoyé) et le peuple dans les années 1910. Les dérives autocratiques de la présidence Roosevelt et bureaucratiques des agences gouvernementales – ministère de la Santé et des Postes – impriment aux écrits à partir de 1900 sa

---

[1043] Pour une analyse récente des facteurs, notamment institutionnels, qui expliquent la construction d'un État administratif (administration publique, travail social, génie civil) et d'une bureaucratie gérée par une classe de professionnels, voir Kimberley Johnson, « The "First New Federalism" and the Development of the Administrative State, 1883-1929 », *in* Robert F. Durant (éd.), *The Oxford Handbook of American Bureaucracy* (Oxford : Oxford University Press, 2010), p. 52-76.

Le terme « bureaucracy » apparaît en 1815 (OED), à partir du français (1759). Le XIXe siècle voit se multiplier les dénonciations sans réelle analyse. Marx fait figure d'exception. Le marxisme voit dans l'administration un moyen d'oppression que le communisme devra supprimer. Les critiques libérales seront plus tardives, par exemple le livre de Ludwig von Mises, *Bureaucracy*, en 1944. Flower donne à voir la construction incrémentale de la notion, *via* le contre-modèle russe, chez certains réformateurs. Dans sa dénonciation se joue la fabrique du *big government* comme figure des dérèglements du système américain. Dans les États-Unis du début du XXe siècle, la bureaucratie reste perçue par le prisme russe mais impensé comme phénomène social, sauf chez Flower et son analyse des dérives d'un exécutif fort (bien que cela ne le conduise nullement à examiner en tant que tel la bureaucratie). Il faudra attendre 1921 et Max Weber pour voir la première analyse scientifique de la bureaucratie non pas uniquement comme un milieu professionnel mais comme un fait social total. Le recul qu'apporte le passage du temps semble nécessaire pour appréhender la nouveauté du phénomène : la bureaucratie comme l'adaptation de l'administration publique à un territoire étendu ainsi qu'à des masses démographiques et des entités sociales plus complexes à gérer, au changement d'échelle donc. Weber reste d'ailleurs ambivalent : la bureaucratie et l'autorité légale-rationnelle qu'elle inscrit dans sa structure est l'organisation la plus efficace, et par conséquent indispensable, pour des États modernes ; en revanche, elle enferme les individus dans les rouages de ses contraintes. Max Weber, *Économie et société*, traduit de l'allemand par Julien Freund (Paris : Plon, 1971 [1921]).

[1044] Un dessin de presse dans *Puck* résume cette lecture progressiste de la bureaucratie : sur un radeau, un russe démocrate lutte avec la hache de « l'assemblée nationale » contre un pieuvre habillée comme un Tsar mais dont le corps est marqué, en grosses lettres, d'un « buraucracy ». John S. Pughe, « The struggle of the Slav », *Puck*, vol. 57, n° 1477, 21 juin 1905, page centrale. Le dessin est accessible sur le site de la Librairie du Congrès : http://www.loc.gov/resource/ppmsca.25966/. Flower, « Bureaucracy in America », p. 659-661 ; « Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », p. 629-639 ; « The Popular reaction Against Extreme Centralization », p. 217-221.

double tonalité : l'appel à un État fort avec les puissants et sa critique de l'État trop fort avec les individus et le peuple. Avec la controverse médicale et la censure du journal anticatholique *The Menace* en 1916, les menaces contre la liberté individuelle deviendront telles que c'est le deuxième pan de ce double programme qui primera.

D. Ironies

De ce mouvement hostile à la bureaucratisation accouchera, paradoxalement, une extension du domaine de la bureaucratie, principalement pour des questions de nécessités politiques estime Sanders : la pression à la fois des amis des réformateurs agraires – le président, les républicains réformistes et les administrateurs des bureaucraties existantes – et de leurs ennemis, les républicains et les intérêts financiers et commerciaux qu'ils représentent[1045]. L'anomalie que repère Sanders – comment des forces sociales hostiles à la bureaucratisation ont finalement donné naissance à un État bureaucratique – repose sur deux présupposés selon Postel : les petits producteurs (fermiers en premier) et les mouvements sociaux seraient « par nature » opposés à la centralisation vers des institutions éloignées, or, comme le montre Postel, les organisations mises en place par les populistes allaient dans ce sens[1046]. Cependant, une même confusion entre les formes et les acteurs frappe ces deux analyses. Flower, comme porte-parole de la contestation antimonopolistique, focalise toute son attention sur une politique des acteurs –

[1045] Flanagan note la même ironie : comment la volonté des progressistes de créer un État législatif fort pour le bien commun produit, à la place, une mécanique utilisée pour atteindre aux libertés de groupes d'Américains. Par exemple, la volonté progressiste de faire toute la lumière sur les maux de l'époque est récupérée pendant la Guerre : les eugénistes et les prohibitionnistes useront des découvertes sur les faiblesses physiques et psychologiques des soldats mobilisés pour faire avancer leurs idées. Les hommes d'affaires useront des travaux d'Edward Bernays au sein de la Committee on Public Information pour faire de la transparence et de la publicité des armes au service des plus offrants. Flanagan souligne aussi la création du Bureau of Intelligence (le futur FBI) qui use des armes bureaucratiques pour réprimer les radicaux pendant la Peur rouge. Le rôle de la Guerre, on le voit, est central. Sanders, *Roots of Reform*, p. 388-389. Flanagan, *America Reformed*, p. 275.

[1046] Postel, *The Populist Vision*, p. 9, 18. Plus largement, Postel revient, à juste titre, sur la question de la modernité : « moderne » ne veut pas nécessairement dire « bon et bien » et ne permet pas de situer des acteurs pas sur l'axe gauche-droite. Dire que les des populistes sont « modernes » signifie qu'ils incarnent, à l'instar de leurs opposants républicains et démocrates, une élan modernisateur qui s'empare alors du pays. Avant Postel, le regard sur les radicaux populistes tendait à étudier leurs valeurs sans leurs pratiques. Postel analyse les pratiques mais sous-estime le poids des valeurs anciennes (morales, chrétiennes, traditionnalistes) dans leur modernisation. Il ne prend pas en compte le caractère équivoque et controversé de la définition de la modernité : la « bureaucratie » n'est pas que la traduction de principes scientifiques neutres, ou plutôt leur inscription sociale précipitent ces principes dans des logiques de pouvoir. Tout l'enjeu de l'époque est justement d'affirmer et d'imposer une vision de la modernité. L'exemple de Flower, de ses luttes auprès des populistes à ses combats culturels des années 1910, s'inscrit dans l'élan modernisateur qu'analyse Postel mais montre aussi la complexe construction de la modernité qui se veut à la fois valeur nécessaire pour faire progresser la société et vérité objective et scientifique, axiologiquement neutre.

les citoyens comme agents – et non pas des formes : l'administration n'est qu'un outil et donc *a priori* neutre. Il veut moderniser les formes de la politique (l'administration et la systématisation qu'apporte la nationalisation par exemple) afin de maintenir l'individu au centre et, *in fine*, conserver le génie démocratique du pays et ses fondements constitutionnels. Il souhaite en somme une administration moderne pour éviter la bureaucratie. Sanders ne voit pas que le problème n'est pas la centralisation ou le changement d'échelle mais de maintenir un lien entre les outils modernes de gestion d'un État moderne et le peuple, à la base, qui doit rester souverain. Postel ne voit pas que si les populistes ne craignent pas l'administration en soi, ils redoutent les dérives bureaucratiques, c'est-à-dire l'autonomisation, sans contrôle populaire, des décisions de l'exécutif. La question n'est pas la valeur de ce mode d'organisation moderne mais, comme pour la science, qui le contrôle : c'est dans l'usage que se jugent les outils politiques.

L'ironie qui frappe le destin bureaucratique du réformisme agraire marque aussi la trajectoire de Flower. Son activisme deviendra d'autant plus efficace dans sa dénonciation de la bureaucratisation qu'il en adoptera les armes, en particulier le lobbying, et participera à la nouvelle approche de la politique qu'elle produit : un jeu d'intérêts entre des acteurs de la société civile, principalement des groupes de pression, et les pouvoirs publics. La place des corps intermédiaires dans l'imaginaire populiste de Flower permet de comprendre ce processus. La presse et les organisations militantes (Unions for Practical Progress, WCTU et autres associations) sont les seuls corps intermédiaires à grande échelle réellement importants : ils servent de contre-pouvoir, garde-fou et lanceur d'alerte ; ils surveillent les pouvoirs publics. Les partis doivent être dépassés car l'État devient isomorphe à la volonté populaire avec la nationalisation et la démocratie directe. Biais de journaliste militant engagé dans de multiples organisations, ce mécompte des partis est l'institution même du populisme. Les corps intermédiaires localisés, comme les coopératives ou les associations philanthropiques par exemple, ne peuvent pas entraver, de par leur taille, le libre jeu des individualités : au contraire, elles permettent aux individus de s'épanouir car ils peuvent se servir d'outils adaptés aux nouvelles réalités (économies d'échelles, organisation scientifique du travail ou utilisation des sciences humaines pour accompagner l'action caritative) et en garder le contrôle. En ce qui concerne les syndicats, Flower reste prudent, bien qu'il affirme que, constitutionnellement, les ouvriers ont le droit de s'organiser[1047]. L'organisation des ouvriers est futile, pense-t-il, tant que leur vote est susceptible d'être récupéré par les ploutocrates. Bien trop souvent, les syndicalistes, par intérêt ou sous la menace, votent « selon le désir des

[1047] Pour Flower, refuser aux travailleurs le droit de s'organiser est « non-américain *(un-American)* », autre exemple d'usage d'un qualitatif en général peu associé aux réformateurs et au droit syndical, bien au contraire. Flower, « Notes and Annoucements. A Review of the Chicago Strike of '94 », vol. 10, septembre 1894, p. xii.

millionnaires ». L'élection de 1896 en est un exemple éclatant selon lui. Il faut donc inventer des « ligues politiques qu'aucun pouvoir ne peut briser ». Flower voit ce dépassement de l'intérêt égoïste soit dans un État réellement démocratique, propriétaire des biens communs (nationalisation etc.) et contrôlé par le peuple *via* la démocratie directe, soit dans des organisations qui représentent le « peuple ». Qui est inclus dans cette communauté (et qui en décide) reste de l'ordre de l'impensé, tant et si bien que Flower organisera dans les années 1910 des lobbies contre la « modernisation » de la médecine ou l'ingérence des institutions catholiques dans la sphère publique qu'il pense comme le porte-parole du « peuple ».

Dans son imaginaire politique, Flower différentie « *corporation* », « lobbies », « associations/clubs/unions » et « ligues ». Les *corporations*, survivances médiévales qui ont changé d'échelle, défendent leur monopole et leurs privilèges injustifiés au détriment de l'intérêt général[1048]. Autre figure des *special interests* , les lobbies défendent eux aussi un intérêt particulier mais là où les *trusts* (synonyme chez lui de « *corporation* ») font référence à une organisation juridique au pouvoir tentaculaire, le lobby est son bras armé, un groupe militant « exerçant des pressions sur les milieux parlementaires ou des milieux influents »[1049]. Les associations, militantes (Unions for Practical Progress, Arena Clubs, Intercollegiate Socialist Society, American Peace Society) ou sociétés savantes (American Psychical Society, Bureau of Civic Research bien que ce dernier ait un statut hybride), œuvrent selon Flower à l'intérêt général : elles ne défendent pas un intérêt particulier mais une cause ; elles n'exercent pas de pression mais participent à l'enrichissement du débat public ; elles n'aspirent pas à influencer les politiques mais l'opinion (qui, dans un second temps, fera pression sur les pouvoirs publics ou utilisera le vote pour faire entendre sa voix) ; elles ne cherchent pas à obtenir des privilèges mais, oblatives, se projettent dans le social. Les « ligues » (National League for Medical Freedom, Free Press Defense League, Anti-Corn Law League) sont leur forme combative, un changement moins de nature que de degré : l'étymologie militaire et l'idéalisme qui soudent leurs membres (il s'agit d'un contrat moral, d'une alliance) en font le terme privilégié des militants en croisade, ces activistes dont la ferveur religieuse se porte sur un objet séculier[1050]. C'est l'incorruptible ferveur morale (contrairement aux syndicats) et l'idée de défense qu'imposent les circonstances qui font de ces ligues une force

---

[1048] Selon l'OED, le sens de « guilde » date de 1530 (le Moyen-Âge de Flower, on le voit, tient moins de l'analyse historique que de l'imaginaire, hérité de la Renaissance et de la Réforme puis repris par les Lumières, d'un âge sombre). La signification juridique daterait de 1611.

[1049] CNTRL. « Lobby » est un terme américain du début du XIXe siècle (1808 selon l'OED), un produit donc de la démocratie américaine.

[1050] « League », dans son sens d'alliance militaire, politique ou commerciale, est attesté pour la première en 1452. Le sens plus récent d'association qu'utilise Flower date de 1838 et c'est le modèle du militantisme pour Flower, la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé, qui aurait forgé ce sens selon l'OED.

« qu'aucun pouvoir ne peut briser ». Or, dans le cas des ligues, à l'agitation intellectuelle se grefferont des actions pour faire pression sur les milieux parlementaires. Flower ne verra cependant pas ses ligues comme des lobbies puisqu'elles ne représentent pas des intérêts particuliers mais le « peuple » : c'est donc la question de la détermination du bien commun qui, en dernière analyse, créera des tensions car de cette définition dépendra le partage entre intérêt général et *special interest*. Au tournant du siècle, la question ne se pose pas du fait de l'alignement des idéaux de Flower et des intentions des courants plus technocratiques du réformisme (par exemple, ils retrouvent dans leur lutte en faveur de la municipalisation, des emplois publics ou des logements sociaux), ou, tout du moins quand divergences de vue il y a, elles ne portent pas sur les valeurs et les fins du réformisme : elles peuvent créer des conflits mais ne vont pas jusqu'à la rupture du dialogue. Dans les années 1910, leur irréconciliable définition du bien commun créera des fractures profondes.

Paradoxalement, les « ligues politiques qu'aucun pouvoir ne peut briser » seront ces groupes d'intérêt et ces lobbies qui, après tout, jouent le même jeu que les grands industriels qui courtisaient les politiques pour obtenir des « privilèges ». Progressisme oblige, le jeu se veut purifié de sa corruption depuis le temps de la « législation de classe » mais, à son corps défendant, Flower participe bel et bien à l'essor du pluralisme politique moderne et du processus politique comme jeu d'intérêts porté par divers groupes de pression. La lecture populiste, comme décompte de l'inégal partage du bien commun entre le peuple et la ploutocratie et exigence d'un rééquilibrage (bien souvent, le désespoir et l'impuissance aidant, un règlement de comptes, par exemple en 1896), s'insèrera, dans les pratiques si ce n'est dans les mots, dans cette nouvelle approche de la politique comme partage de la représentation du public entre divers groupes d'intérêts et comme lutte pour définir qui représente le bien commun[1051]. Sur la longue durée, la politique passe d'un discours de principes à un discours plus concret : « the focus of politics turned from constitutions to administration, from the consequences of aristocratic privilege to the contexts of everyday life[1052] ». Flower continue de parler le langage des constitutions et des privilèges mais dans la pratique use des armes de ce monde qu'il dénonce et se lance dans une politique de partage du public qui, en fait, ne diffère guère dans des dérives clientélistes qu'il dénonce par ailleurs.

Dans une lettre au *North American Review* en 1914, Flower s'inquiète de l'expansion des bureaucraties de l'exécutif qui touche même la présidence Wilson. Elle menace le génie démocratique du pays en ébranlant son cœur institutionnel : l'équilibre entre l'exécutif, le législatif

---

[1051] Flower, « Editorial Notes. The Present », vol. 1, janvier 1890, p. 241-242 ; *Progressisve Men*, p. 108-109.

[1052] Rodgers, *Contested Truths*, p. 54.

et le judiciaire. Outre le péril démocratique, Flower offre une critique économique : l'augmentation du nombre de fonctionnaires suppose davantage d'impôts « inutiles ». Le pays lui apparaît, à tous les échelons, contaminé par une folie pour les commissions comme solution aux maux de l'époque (« a commission-ridden people »)[1053]. Dans les années 1900, il percevait déjà les possibilités de corruption de ces commissions alors que de plus en plus de municipalités optaient pour ce type de gouvernement pour sortir, justement, de l'ornière des machines politiques . Cependant, la critique restait marginale et localisée[1054]. Avec le développement, pendant les administrations Roosevelt et Wilson, de « commissions permanentes » et de nouvelles agences aux prérogatives nationales, le danger se fait pressant en 1914. Il faut dire qu'entre temps Flower a vu cette logique bureaucratique, corruptrice et liberticide, en marche avec la tentative de créer un ministère de la Santé. Au début des années 1910, c'est la controverse médicale qui repose la question du rôle de l'État, de la bureaucratie et des libertés individuelles, précipite Flower dans le lobbying et révèle une fracture dans le camp réformiste.

Flower préfère un État législatif fort qui redémocratiserait l'accès aux richesses communes et protégerait les membres de la communauté les plus fragiles, un État dont le pouvoir est contrebalancé par la démocratie directe. Il travaillerait à améliorer l'environnement des citoyens, et donc, suivant le déterminisme fort répandu alors, leur vie. Il maintiendrait la liberté des individus : liberté économique mais aussi liberté de conscience ou de la presse. C'est dans cet enjeu, central pour Flower, de la liberté de l'individu que les progressistes se divisent : là où le libertarisme de gauche fournit une solution inédite pour maintenir l'équilibre entre égalitarisme et liberté dans le champ économique et politique, il révèle une fracture dans le camp des réformateurs dans son application à la culture et notamment sur les questions de croyances, religieuses ou médicales, et les questions du corps. L'antimonopolisme porté par Flower se retrouve en délicatesse avec deux réponses radicalement différentes face à la gigantisation du pays : d'une part, le radicalisme libertarien des milieux libres-penseurs qui refuse toute ingérence

---

[1053] « It seems to me that one of the gravest dangers and tendencies of the Government to-day is the tendency to increase the army of official pensioners and to enlarge the executive functions of government in such a way as to menace the integrity of free government by making the executive de partments overshadow the legislative and, to a certain extent, the judicial departments. Departments, bureaus, and permanent commissions are increasing on every hand, and what is most disquieting to me is the fact that the Democratic party, which is supposed to be the conservator of Jeffersonian theories, appears to be vying with the Republican party in this doubly dangerous innovation ». Flower encense Harvey qui, dans un éditorial d'octobre 1914, « Uphold the President », dénonce les dépenses du Parti démocrateau pouvoir. Il accepte bien un État plus fort mais dans certains domaines : il soutient la réorientation, engagée par William J. Bryan, du parti vers plus d'activisme gouvernemental mais cet activisme ne ressemble en rien au type d'État interventionniste qui se construit avec le renforcement de l'exécutif à partir de Roosevelt et Wilson et qui s'accélère pendant le New Deal. Lettre de Flower à George Harvey, rédacteur en chef de *The North American Review*, vol. 200, novembre 1914, p. 797-798.

[1054] Voir chapitre 6.III.A. Lettre de Flower à John R. Haynes, 16 juillet 1907, John Randolph Haynes Papers.

étatique et, d'autre part, les progressistes qui, pour faire face au changement d'échelle, accordent trop de pouvoir à l'État en l'érigeant un acteur incontournable pour administrer cette nouvelle donne. Flower aura maille à partir avec les premiers au sujet de sa campagne pour relever l'âge de la majorité sexuelle et avec les seconds au sujet des questions de santé publique. Le continuum radical-progressiste se fissure sur les questions de l'intime : des progressistes commencent à combattre d'autres progressistes.

CHAPITRE 7.
Liberté individuelles, monopoles et questions de santé : controverses

I. La croisade pour la liberté médicale

Le 15 mai 1910, Flower, alors rédacteur en chef du *Twentieth Century Magazine,* fonde la National League for Medical Freedom (NLMF) afin de combattre le projet de loi du sénateur Robert L. Owen (OK, Dem.) de créer un ministère de la Santé (*federal Department of Health*)[1]. Flower voit dans cette croisade contre la loi Owen et, pense-t-il, ses instigateurs à la manœuvre en coulisses, l'Association des médecins américains (American Medical Association, AMA), la lutte intellectuelle et politique d'écoles alternatives de médecine contre les « dogmes médicaux » que les « médecins traditionnels » ou « allopathes » veulent institutionnaliser[2]. Il affirme que les médecins de l'AMA domineraient un ministère de la Santé et que, armés de cette nouvelle autorité, ils écraseraient les écoles minoritaires, deviendraient des « monopoles médicaux » et pourraient imposer leurs diktats à l'ensemble de la population. Selon Flower, cette législation sur la santé publique, soi-disant progressiste, n'est qu'un énième avatar de privilège de classe et de favoritisme gouvernemental. Une âpre controverse s'engage. Elle mobilise des acteurs hétérogènes de part et d'autre.

Une coalition issue de divers horizons se range derrière Flower : le milieu des médecins alternatifs (ostéopathes, homéopathes, médecins « éclectiques » – c'est-à-dire par les plantes –, praticiens de la Nouvelle Pensée et scientistes chrétiens), et de la pharmacie (Charles H. Huhn, président de la National Association of Retail Druggists et Charles M. Carr, rédacteur en chef de la revue de l'organisation et scientiste chrétien) ; l'héroïne de l'humanitaire et du monde de la

---

[1] L'organe officiel de la ligue, *Medical Freedom,* et la revue de l'Association médicale américaine, *Journal of the American Medical Association* (*JAMA*), offrent un panorama exhaustif de la controverse.

[2] Notre traduction de « regular doctors » perd en précision ce qu'elle gagne en esthétisme. En effet, le français met davantage l'accent sur la conformité à l'usage, c'est-à-dire des règles inscrites dans une tradition, alors que l'anglais subordonne la dimension historique à la primauté de la règle : l'expression sous-entend le rôle de la loi comme garant de la norme (on pourrait dire « docteurs normaux ») et participe de l'imaginaire du contrat qui façonne la pensée américaine. C'est avec une ironie amère que Flower condamne ces produits de la règle normalisatrice. « Allopathes » est le terme utilisé par les médecines alternatives et récusé par les médecins conventionnels.

santé Clara Barton, fondatrice de la Croix-Rouge américaine ; des hommes d'affaires (A. P. Harsch, président du plus grand magasin de nouveautés de Toledo, la Clinton-Close Company, est le secrétaire de la NLMF et l'Astor Trust Company le trésorier ; le comité consultatif comprend des banquiers, des industriels et des présidents de compagnies de chemins de fer) ; des politiques de tous bords : républicains comme le sénateur de Californie John Works (1911-1917)[3] et l'ex-gouverneur du Massachusetts John Bates (1903-1905), d'anciens populistes comme James B. Weaver (devenu démocrate dans les années 1910) et le sénateur William V. Allen, ainsi que de nombreux Américains ordinaires, pour la plupart originaires de Kansas City, Chicago et de l'Ouest en général selon le *New York Tribune*[4].

Le camp adverse compte parmi ses rangs des figures prestigieuses pour défendre la loi Owen. Le président Roosevelt, dans son message au Congrès de 1908, avait appelé à une telle réforme. Le président Taft réitère l'appel en 1909 puis, en 1910, regrette les polémiques infondées (« unwarranted counteragitation ») initiées par la NLMF qui, selon ses dires, freinent le progrès[5]. Les démocrates appuient aussi le projet dans leur programme pour la présidentielle de

---

[3] Flower connaît Works depuis 1908. Ancien juge à la Cour suprême de Californie, il écrit dans *The Arena* et *The Twentieth Century Magazine* de nombreux articles sur divers sujets : la démocratie directe à Los Angeles, la politique nationale, la Science chrétienne ou l'obsession de l'opinion pour l'argent et les courses.

Flower, « Progressive Leaders. II. Hon. John D. Works. An Editorial Sketch », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juillet 1910, p. 317-319 ; « Editorial. Hon. John D. Works' Eection to the United States Senate », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, février 1911, p. 463 ; « Editorial. Senator Works' Brave Stand for Fundamental Democracy », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, mars 1911, p. 551.

John. D. Works, « A Glance at Preisdent Roosevelt 's Administration and His Personality », *The Arena*, vol. 39, février 1908, p. 159-159 ; « The Race-Track Evil and the Newspapers », *The Arena*, vol. 39, avril 1908, p. 427-429 ; « Significance of the Lincoln-Roosevelt Movement in California », *The Arena*, vol. 40, novembre 1908, p. 438-442 ; « Medecine, Hypnotism and Religion », *The Arena*, vol. 41, janvier 1909, p. 41-46 ; « A City's Struggle for Political and Moral Freedom », *The Arena*, vol. 41, mars-juin 1909, p. 352-357 ; « Political Parties of the Future », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, ocotbre 1909, p. 29-33 ; « Conscious and Unconscious Enemies of the Christian Religion », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, décembre 1909, p. 236-241 ; « What Are Our Liberties, Guaranteed by the Constitution, Worth ? », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 325-332 ; « A City's Redemption », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 1, février 1910, p. 448-451 (sur Los Angeles) ; « Two Conceptions of God », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 2, juin 1910, p. 224-228 ; « Man's Inhumanity to Man », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 2, juillet 1910, p. 331-334 ; « Political Pledges and Party Fealty », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 2, septembre 1910, p. 525-531 ; « Privileges and Responsibility of Citizenship », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, octobre 1910, p. 33-37 ; « How to Promote Political and Moral Freedom », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, avril 1911, p. 38-43.

[4] The National League for Medical Freedom, *First Report of The National League for Medical Freedom Issued to its Members, August, 1910* (New York : The National League for Medical Freedom, 1910), p. 6-7. *Congressional Record*, vol. 47, 6 juillet 1911, p. 2671. « Beware, O Ye Doctors ! », *New-York Tribune*, 16 mai 1910, p. 12. « Health Department Bill Is Halted as 'Trust' Plan », *N.A.R.D. Notes, The Journal of the National Association of Retail Druggists*, vol. 10, 26 mai 1910, p. 477-479.

[5] Theodore Roosevelt, « Eighth Annual Message », 8 décembre 1908, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29549.

1908[6]. Le *New York Times*, qui prend position très rapidement, deux semaines seulement après le lancement de la NLMF, affirme que « tous les médecins de renom » et « toute la presse » sont derrière le projet. De nombreux corps intermédiaires apportent aussi leur soutien : l'AMA bien sûr mais aussi syndicats ouvriers et agricoles, compagnies d'assurance, et le Committee of One Hundred on National Health[7]. Ce comité, mis en place par l'American Association for the Advancement of Science, est présidé par le professeur d'économie de Yale Irving Fisher ; il compte parmi ses membres des réformateurs comme Jane Addams, travailleuse sociale et intellectuelle, le pasteur et rédacteur en chef Lyman Abbott et le président de l'United Mine Workers, John Mitchell[8]. Fort de ces soutiens et sûr de l'évidence du bien-fondé de sa mesure, le sénateur Owen, le 15 mai 1910, porte un regard amusé sur la création de la NLMF[9]. Pas pour longtemps.

Tous ces progressistes applaudissent ce mouvement en direction de la centralisation de plusieurs administrations sanitaires en un seul ministère de la Santé : ainsi le pays se dotera d'une politique de santé publique plus efficace et adaptée aux enjeux complexes d'un pays qui unifie de plus en plus ses différentes régions en un tout interdépendant[10]. Pour Fisher, en première ligne

---

William H. Taft, « First Annual Message », 7 décembre 1909, Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29550 ; « Second Annual Message », 6 décembre 1910, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29551.

[6] « We advocate the organization of all existing national public health agencies into a national bureau of public health with such power over sanitary conditions connected with factories, mines, tenements , child labor and other such subjects as are properly within the jurisdiction of the Federal government and do not interfere with the power of the States controlling public health agencies ». « Democratic Party Platform of 1908 », 7 juillet 1908, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29589.

[7] Irving Fisher, « Defines Opposition to the Owen Bill », *The New York Times*, 18 juin 1910, p. 8, réimprimé en tant que « The Layman's Reply to the Medical Freedom (?) League », *Journal of the American Medical Association,* vol. 54, n°, 18, juin 1910, p. 2133-34. « National Health and Medical Freedom. Both Sides of a Question of Public Interest », *Century Magazine*, vol. 85, février 1913, p. 514. « The Organization of Ill Health », *Journal of the American Medical Association*, vol. 55, n°5, 30 juillet 1910, p. 421. « Medical Freedom. Editorial », *The New York Times*, 18 mai 1910, p. 10.

[8] Sigard Adolphus Knopf, « The Owen Bill for the Establishment of a Federal Department of Health, and its Opponents », *Popular Science Monthly*, vol. 77, octobre 1910, p. 374.

[9] « Beware, O Ye Doctors ! », p. 12.

[10] Dans les années 1910, le Marine-Hospital Service est la seule administration fédérale qui s'occupe des questions sanitaires. Depuis la législation sur l'immigration de 1891, le service s'occupait des questions de quarantaine qui relevaient auparavant de la responsabilité des États. En 1902, il est rebaptisé le Public Health and Marine Hospital Service en reconnaissance du travail effectué et de l'expansion de ses activités dans le domaine de la santé publique, notamment les inspections médicales des immigrants. Selon Taft, un ministère de la Santé unirait dans une seule administration le Marine-Hospital Service et tous les autres services (sauf militaires, pour des raisons stratégiques) ayant trait aux questions de santé : non seulement un tel ministère relèverait des compétences du gouvernement fédéral qui doit faire respecter les quarantaines mais il permettrait aussi de promouvoir la recherche par des « experts

dans cette campagne en faveur de la loi Owen, la science serait ainsi utilisée pour « améliorer la santé publique » : un ministère informerait le public sur les enjeux sanitaires, contrôlerait la publicité et l'étiquetage trompeurs des médicaments et de la nourriture, organiserait des inspections sanitaires des industries agro-alimentaires et s'occuperait des quarantaines en cas d'épidémie[11]. Fisher use du même type d'arguments que Flower pour ses réformes fondamentales : la marche du monde exige une réforme (« the world is clamoring for progressive regulation ») et l'Europe, sur ces sujets, est en avance. Cette politique s'est avérée bénéfique en France et Allemagne, comme le montrent les succès de Louis Pasteur et Robert Koch dans leur lutte contre les maladies, succès rendus possibles par le cadre étatique[12]. Fisher personnifie cette frange managériale et technocratique du progressisme qui pense utiliser les outils scientifiques et administratifs pour rationaliser, contrôler et améliorer l'offre médicale : moderniser la santé publique protégerait notamment les consommateurs contre les supercheries des charlatans et les dangers sanitaires de leurs remèdes miracles *(patent medicines)*.

Dans les milieux réformateurs, Flower incarne l'avant-garde du progrès. Selon le médecin Sigard A. Knopf, sa prise de position contre la loi Owen est tout bonnement incompréhensible :

> The official mouthpiece of this "National League for Medical Freedom " is Mr. B.O. Flower, who has had heretofore the reputation of a fighter for everything involving the spiritual, social and physical progress of humanity, and it is inexplicable to many of his admirers how he can lead a movement opposed to the improvement of the health of the nation[13].

---

compétents » sur des questions devenues nationales. Le président souligne d'ailleurs l'enjeu du changement d'échelle qui requiert l'intervention de l'État fédéral : « questions of health affecting the whole country, or important sections thereof, questions which, in the absence of federal governmental work, are not likely to be promptly solved ». Taft, « Second Annual Message ». U.S. Department of Health & Human Services, « HHS Historical Highlights ». [En ligne], dernières modifications le 22 août 2014, consulté le 3 janvier 2015.

URL : http://www.hhs.gov/about/hhshist.html.

[11] Fisher, « Defines Opposition to the Owen Bill », p.8. Le *New York Times* va dans le même sens : seule une coordination à l'échelle de la nation permettra de mettre en œuvre des politiques de santé publique efficaces (campagnes de prévention contre les épidémies, information sur les risques de l'automédication et des remèdes de charlatans) et d'établir des « normes de pureté et de vitalité » qui seront copiées dans les États et les villes. « Medical Freedom. Editorial », p. 10.

[12] Irving Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life as contemplated by bill (S. 1) providing for a United States public health service* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1912), p. 71, 75. Voir aussi Knopf, « The Owen Bill for the Establishment of a Federal Department of Health, and its Opponents », p. 377. L'Institut Koch se développe grâce au financement de l'État prussien. L'Institut Pasteur, formellement une fondation privée, se développe en pratique grâce au soutien de l'État français. Ilana Löwy, « Les microbes et les humains », in Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation (Paris : Seuil, 2015), p. 233.

[13] Spécialiste de la tuberculose, il fonde la National Tuberculosis Association, qui deviendra l'American Lung Association. Knopf, « The Owen Bill for the Establishment of a Federal Department of Health, and its

Les alliés d'hier prennent leur distance. Charles Zueblin, proche de Flower et son successeur à la tête du *Twentieth Century Magazine,* avalise les critiques de ses lecteurs : par exemple, John F. Cronin, journaliste de Seattle, Chevalier du travail, et futur président, en 1931, de l'Unemployed Citizens' League, considère comme une « grave erreur » l'entêtement de Flower à utiliser *de facto* le magazine comme organe de la NLMF (et de la Science chrétienne) : la liberté médicale éclipse la question bien plus importante de la « démocratie militante »[14]. Zueblin affirme aussi son soutien au Dr. Richard C. Cabot (médecin impliqué dans le travail social), dont l'éditorial de janvier 1912 dans *The Twentieth Century Magazine* avait valu à son rédacteur en chef une lettre critique de Flower. Le président de la NLMF y dénonce le texte, pourtant conciliateur, du Dr. Cabot. Certes, le médecin explique qu'il faut protester quand ses confrères essaient « d'écraser » la Science chrétienne, mails il se fourvoie, estime Flower, quand il déclare qu'il faut aussi protester quand les scientistes chrétiens essaient de « faire obstruction au progrès de la santé publique ». Flower s'insurge contre ce qu'il considère comme une « fausse image (*impression*) » et explique que la monopolisation de la santé par les médecins traditionnels nuit davantage à la santé publique, que la NLMF ne s'oppose pas tant à la médecine « moderne » qu'à son caractère obligatoire et, enfin, il condamne la présentation infamante des militants de la liberté médicale comme des « fanatiques ». Zueblin explique que la position modérée du Dr. Cabot est celle du magazine. Il se félicite également de l'argument d'un autre lecteur (et pionnier de la publicité), S. Roland Hall. Il pointe du doigt la foi excessive de Flower dans le jugement populaire : un radicalisme démocratique qui, poussé à son terme, ne considère d'autre loi que celle que se forge l'individu et abolit la vertu éducative de la loi commune :

> Mr. B. O. Flower says, in your February issue : « If serum therapy can do one-half what its worshipers claim, it does not need the aid of legal compulsion. » If Mr. Flower's argument be sound, then we might, with equal force, say: « If spitting in public places is really as dangerous as some think it is, we need no laws against spitting. If murder and dishonesty are as wrong as some believe them to be, we need no laws against such deeds ». In other words, we can always trust all the people to instantly discover the truth and to do the right thing by themselves and by others. Laws have no informative value—no educational influence[15].

Opponents », p. 376. Ruth C. Engs, *The Progressive Era's Health Reform Movement : A Historical Dictionary* (Westport, CT : Praeger Publishers, 2003), p. 195-197.

[14] Lette de John F. Cronin à Charles Zueblin, 11 décembre 1912, *in* Charles Zueblin, « The Outer Office », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 6, décembre 1912, p. 63-64.

[15] Flower, « Letter to the Editor, Charles Zueblin », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, février 1912, p. 95-96. Richard C. Cabot, « Science and Christian Science », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, janvier 1912, p. 208. Lettre de S. Roland Hall à Charles Zueblin, *in* Charles Zueblin, « The Outer Office », vol. 6, mai 1912, p. vii.

Les réserves de Zueblin s'expriment en termes feutrés, par amitié, mais aussi car il publie dans son magazine au même moment, début 1912, une suite d'articles de Flower sur ses « souvenirs » et rencontres avec les « leaders libéraux et progressistes » du tournant du siècle (ses mémoires, *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years*, développeront cette série)[16]. En revanche, certains anciens alliés deviennent franchement hostiles comme le pasteur Lyman Abbott qui, pourtant, a écrit dans *The Arena* dans les années 1890 et partage avec Flower la conviction qu'il est nécessaire de libéraliser le christianisme et de nationaliser les télégraphes[17]. Enfin, celui qui incarnera la monopolisation de la médecine pour Flower pendant ses cinq ans à la tête de la NLMF, le sénateur Robert L. Owen, a été contributeur dans *The Arena* : grand défenseur de la démocratie directe, Owen fut l'artisan de la très progressiste Constitution de l'Oklahoma en 1907. À ce titre, il écrit sur « la restauration de la souveraineté populaire » dans le magazine de Flower qui, admiratif, le met en frontispice[18]. La controverse divise les alliés d'hier mais aussi la presse : le *New York Times* défend l'AMA et le *Washington Post* la NLMF[19].

En dépit de la consternation de ses « admirateurs », Flower considère bel et bien sa croisade comme progressiste : elle couronne plus de vingt ans de lutte pour une société plus juste et conclut par conséquent ses mémoires du mouvement réformiste[20]. Un aphorisme anonyme, souvent mis en exergue dans les écrits de la NLMF, renchérit : « Medical Freedom is a synonym for medical progress[21] ». Pour Flower, c'est, au contraire, le conservatisme de ses adversaires, ses « dogmes et ses privilèges égoïstes », qui entre en « guerre contre la pensée progressiste » dans cette polémique[22]. Sa rhétorique réformiste oppose la majorité, ici les médecins alternatifs, les patients et les nombreux sympathisants de la NLMF scandalisés pour des questions de principe, aux monopoles de l'AMA et de l'État fédéral, soutenus dans leurs réformes par les *corporations*[23].

---

[16] Flower, « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, décembre 1911, p. 46-52 ; « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known. II. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, janvier 1912, p. 26-32 ; « Recollections. III. », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, février 1912, p. 49-53 ; « Recollections », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 5, avril 1912, p. 28-32 ; « Leaders I Have Known », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 6, août 1912, p. 61-65.

[17] Lyman Abbott, « What is Christianity », *The Arena*, vol. 3, décembre 1890, p. 36-46 ; « Postal Telegraphy », *The Arena*, vol. 15, janvier 1896, p. 242-244. « Dr. Abbott Assails 'Freedom' League' », *The New York Times,* 6 juin 1910, p. 6.

[18] Robert L. Owen, « The Restoration of Popular Rule : The Greatest of All Non-Partisan Issues », *The Arena*, vol. 39, juin 1908, p. 643-650.

[19] « Medical Freedom. Editorial », *The New York Times*, 18 mai 1910, p. 10. « For Medical Freedom », *The Washington Post*, 19 janvier 1911, p. 4.

[20] Flower, *Progressive Men*, p. 298-316.

[21] Voir par exemple la citation dans *Medical Freddom*, vol. 1, mars 1912, p. 6.

[22] « The Chicago Conference », *Medical Freedom,* vol. 1, décembre 1911, p. 3.

[23] Flower, *Progressive Men*, p. 300-314.

Flower propose une modernité alternative, soucieuse d'efficacité et de cohésion sociale mais avant tout soumise aux exigences morales de justice et de protection de la liberté et de la démocratie, or pour assurer cette liberté, il faut reconstruire les conditions d'un accès juste à la modernité et ici à la santé. Pour libérer l'individu, il faut guérir le système, or la controverse sur la loi Owen révèle des interprétations irréconciliables, chez les réformistes, de cette « libération » et de cette « guérison ». Pour les partisans d'un ministère de la Santé, il faut mettre en œuvre toutes les nouvelles ressources qu'apporte la science et repenser la liberté comme une sécurisation des existences des individus, une protection prévoyante, une providence donc, qui organiserait le bien de tous. Pour Flower, il s'agit d'une question de droits et d'accès libre et égal : reconstruire un environnement légal et social sain qui permet à l'individu de s'exprimer et se développer. L'antimonopolisme, comme langage social du progressisme, exprime cette volonté de redémocratisation et de remoralisation comme fabrique du commun. La question de la santé permet de comprendre ce qui se joue dans le progressisme et les changements d'échelle au tournant du siècle : littéralisation de l'imaginaire médical au cœur du réformisme (le traitement des maux sociaux), elle mêle le micro et le macro, l'intime (la problème du choix individuel ; la médicalisation du péché et du salut et donc la santé comme perpétuation, sous une forme séculière et scientifique, d'un élan religieux) et la construction d'un État moderne (essor d'un gouvernement fédéral fort, plus adapté à une scène nationale de plus en plus intégrée ; politique de santé publique qui touche à ce que l'individu a de plus privé : le corps).

Symptôme du problème que pose le progressisme de Flower, cette croisade pour la liberté médicale semble plus conservatrice qu'autre chose à notre regard contemporain façonné par presque un siècle d'opposition des républicains à la sécurité sociale *(socialized medicine)*. Elle est, dans les travaux qui sont consacrés au journaliste, soit passée sous silence, soit étudiée en passant et réduite à une dérive excentrique secondaire occultant le *vrai* Flower, soit traitée sur le mode ironique[24]. Toutefois, Lasch puis Johnston incluent Flower, au détour d'un développement, dans

[24] La plupart des travaux consacrés à Flower ne prennent pas en considération cette croisade car elle se trouve hors du champ privilégié d'investigation des historiens : *The Arena* jusqu'en 1896 ou en 1909 (Dickason, Fairfield, Mabee, Matusow, Reilly, Reuben, Stallings, Wallis, voir bibliographie). Cette périodisation trahirait-il un refus d'inclure un combat qui ne correspond *plus* à notre imaginaire progressiste ? L'analyse de Cline et Frederick se cantonne à un constat : Flower applique ses talents d'agitateur politique et intellectuel à de nouvelles croisades sans rapport avec ses engagements passés. Pour Frederick, sa défense de la liberté médicale exacerbe les limites de son réformisme : intellectuel de la classe moyenne, il ne peut comprendre les besoins des exploités et sa croyance aveugle dans le pouvoir régénérateur de la culture, par le haut, ne trahit qu'un paternalisme déconnecté de la réalité. La croisade médicale creuse encore plus le fossé et cette période de sa vie ne mérite que quelques lignes : des faits qui, estime l'historien, parlent d'eux-mêmes. Cline et Frederick illustrent la position de l'historien déplorant ou ne comprenant pas cette « dérive » : leurs ouvrages, malgré eux, cherchent à appliquer les catégories de leur époque à un monde différent. Cet anachronisme se double d'ironie, par exemple dans l'analyse de Filler de la triste fin, suggère-t-il, de cette figure du *muckraking* : « These were extraordinary convictions for a man who otherwise held an unchanging

leur refonte de la geste progressiste : ils doublent le récit de la lutte entre les élites économiques et le « peuple » d'une réflexion sur la construction même du canon progressiste et redonne une place à ces radicaux atypiques exclus, dès les années 1910, du cercle radical (le mépris d'Hillquit) et/ou intellectuel (les railleries de Mencken contre Flower, « l'empereur des anti-vaccins »)[25]. Ce chapitre reprend et développe, à travers le prisme de Flower, le récit de cette exclusion à son point de rupture initial : le camp réformateur se déchire au sujet de la « liberté médicale » et ce sont ces questions de santé qui précipitent la fracture, définitive semble-t-il, du camp du progrès. L'histoire du progressisme, telle que les intellectuels du XXe siècle l'ont construite, se saisit ensuite des termes de cette division du réformisme et l'approfondit : plus ou moins inconsciemment, elle a perpétué la mythologisation de cette frange du mouvement, managériale et technocratique, qui a prévalu dans les débats et traité par l'indifférence (surtout chez les historiens du progressisme[26]), voire la ridiculisation (chez les historiens de la médecine[27]) les ennemis d'un ministère de la Santé ou de la vaccination. Or, au vu du pédigrée réformiste de Flower, de la respectabilité de ses soutiens, et de sa conviction que la liberté médicale n'est que la poursuite de ses autres combats, ce serait lui faire injure de ne pas prendre au sérieux un combat qui l'occupe pendant cinq ans de sa vie (mai 1910-mars 1915), dont trois à plein temps, lui le journaliste touche-à-tout (il reste rédacteur-en-chef du *Twentieth Century Magazine* jusqu'en octobre 1911, puis, comme simple

---

level of radical thought and sympathy, but they could be traced to his interest in 'spiritual' things and, specifically, to his interest in faith healing and Christian Science . These convictions made him no more pleasing to those who were antagonized by his muckraking crusades that to the muckrakers themselves. But they were of great service to advertisers – in this case, to patent-medicine advertisers ». Cline, *Mechanics of Dissent*, p. 39-40. Frederick, *Knights of the Golden Rule* , p. 110-111. Filler, *The Muckrakers*, p. 342. Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 13-15. Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 79.

[25] Morris Hillquit, « Where Are the Pre-War Radicals ? A Symposium », *The Survey Graphic*, vol. 8, n° 5, 1er février 1926, p. 562. Henry L. Mencken, « Saving the World » *The Smart Set : A Magazine of Cleverness*, vol. 68, juillet 1922, p. 140.

[26] Depuis les années 2000 (l'ouvrage de Johnston date de 2003), les positions évoluent et la redémocratisation du progressisme qui marque l'historiographie récente semblent se déplacer vers les conditions épistémologiques mêmes de la constitution de la catégorie « progressisme ». À propos de la santé par exemple, un article d'un professeur en communication propose en 2008 une histoire sociale de la liberté médicale : Stephen Petrina, « Medical Liberty : Drugless Healers Confront Allopathic Doctors, 1910–1931 », *Journal of Medical Humanities*, vol. 29, n° 4, 7 août 2008, p. 217-218.

[27] Par exemple, dans *The Social Transformation of American Medicine*, Paul Starr décrit la période entre 1890 et 1920 comme une épopée où le héros, le médecin « moderne » de l'AMA, réussit à améliorer la formation et le statut professionnel des médecins ainsi qu'à convaincre l'opinion de la justesse de sa cause et les autorités de soutenir leur modèle thérapeutique. Starr montre les liens entre la critique de l'AMA, l'essor de la Science chrétienne et l'intérêt d'intellectuels comme William James pour les médecines alternatives (James redoute également la restriction de la liberté de recherche que l'instauration de permis d'exercice imposerait *de facto* : la force des pressions de l'AMA est telle que James se compare à Zola dans l'affaire Dreyfus). Dans le récit de Starr, les oppositions qu'incarne James ou Flower ne comptent pas : à bien des égards, Flower est une sorte de version plus militante, naïve, radicale, populaire, voire « canaille », de James. Paul Starr, *The Social Transformation of American Medicine* (New York : Basic Books, 1982), p. 105-106.

contributeur, écrit quelques articles pour le magazine, notamment sa série de « souvenirs » ; il consacre ensuite une partie de 1914 à rédiger ses mémoires). En outre, cette croisade explique en partie, on le verra, son engagement total dans l'anticatholicisme à la fin de sa vie. Au-delà de sa trajectoire personnelle, la controverse autour des questions de santé permet surtout une approche de la division du progressisme à partir des années 1910.

C'est au tournant des années 1880-1890 que s'enracine probablement l'intérêt de Flower pour la liberté médicale ainsi que son argumentaire. Comme membre de la National Constitutional Liberty League de Boston, il s'engage alors contre le durcissement des lois régissant l'exercice de la médecine au Massachusetts[28]. Déjà à l'époque, il milite aux côtés du rabbin Solomon Schindler et du révérend Minot J. Savage. William James, sans faire partie de la Ligue, lutte pour la même cause : son discours de 1898 devant le Comité pour la Santé du Massachusetts fera date[29]. La ligue voit dans l'exigence de diplômes validés par les États ou le gouvernement fédéral une restriction de la liberté du patient et du médecin : les médecins traditionnels, soutenus par les autorités, peuvent alors monopoliser la santé et évincer les écoles alternatives. Sans nul doute Flower était-il familier des écrits médicaux d'une de ses influences majeures, Joseph R. Buchanan (lui-même un médecin éclectique), qui publie de nombreux ouvrages pour la Ligue[30]. À l'époque, Flower travaille également avec son frère médecin Richard qui s'engage contre la « tyrannie » des médecins traditionnels (des « tsars » selon lui) ; il lutte en vain puisque qu'il sera arrêté pour exercice illégal de la médecine[31].

Comme rédacteur en chef de *The Arena*, Flower dénonce dès 1891 la décision du comité sur les lois de l'AMA de lancer une campagne pour faire pression sur le gouvernement fédéral

---

[28] Flower, *Progressive Men*, p. 314. « Mr. Flower Reviews the Struggle for Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 4, février 1915, p. 87.

[29] Dans les années 1910, Flower réimprime leurs discours d'alors devant la commission de la santé publique dans l'organe officiel de la NLMF, *Medical Freedom.* Il reproduit aussi le texte de James dans ses mémoires. Flower, Schindler, « Rabbi Schindler's Protest », *Medical Freedom*, vol. 1, août 1912, p. 8-9 ; « Massachusetts' Century Struggle Against the Medical Monopolists », *Medical Freedom*, vol. 2, juin 1913, p. 12-13. Flower, *Progressive Men,* p. 311-313.

[30] Joseph R. Buchanan, *A Comprehensive View of Restrictive Medical Legislation. An Adderess* (Boston : National Constitutional Liberty League, 1888) ; *Defense of the People Againt Medical Monopoly* (Boston : National Constitutional Liberty League, 1889) ; *Legalized Murder : The Treatment of Cancer by the Regular Profession Compared with its Treatment by Irregular Physicians* (Boston : National Constitutional Liberty League, 1889).

[31] Selon le *Chicago Tribune*, il remplaçait même son frère quand il s'absentait. Richard C. Flower, *The Allopathic Czar* (Boston : Massachusetts Medical Liberty League, 1888). Une recherche dans plusieurs bases de données (*Google Books*, *HathiTrust*, *Chronicling America*, *Newspaper.com*) montre que c'est bel et bien à partir des années 1880 que l'expression « medical freedom » commence à se développer dans la production imprimée. La toute première occurrence du terme aux États-Unis proviendrait d'un journal de médecine éclectique (par les plantes), le *Botanico-medical Recorder*, en 1840. Les occurrences restent relativement rares jusque dans les années 1880 (on les retrouve surtout dans des revues d'homéopathie). J.B.H., « Miracles if such things are », *Chicago Daily Tribune*, 26 janvier 1884, p. 15.

afin qu'il crée un ministère de la Santé. Dans différents éditoriaux au début des années 1890, il condamne la « tyrannie de classe » qui impose aux citoyens la médecine approuvée du sceau de l'AMA. En Iowa ou dans l'État de New York par exemple, une législation restrictive exige des permis d'exercice *(licensing)* et les commissions, monopolisées par l'AMA, interdisent de fait les thérapeutiques alternatives. Par exemple, une praticienne de la Science chrétienne du nom de Lottie Post est condamnée à une amende pour exercice illégal de la médecine après avoir guéri une femme alors qu'aucun traitement d'un « médecin de renom » n'avait eu d'effets. Et Flower de s'insurger, ulcéré : « it has become criminal in many States of the Union to cure the sick[32] ». Quel genre de législation fait d'honnêtes citoyens des hors-la-loi dans l'unique but de protéger une catégorie de la population[33] ? Son éditorial de 1894, « The Menace of Medical Monopoly », fera date dans le mouvement : réimprimé d'abord en 1898 puis à en 1910 dans *The Twentieth Century Magazine* (à la demande populaire selon Flower : les anciens numéros de *The Arena* épuisés, il recevait de nombreuses lettres demandant une réimpression). Il deviendra ensuite un texte de référence pour la NLMF[34]. L'AMA, en 1910, reconnaît d'ailleurs son rôle dans le mouvement contre une réforme de la santé publique[35]. De larges extraits de l'article, accompagnés de commentaires élogieux, seront publiés en Grande-Bretagne dans la *Review of Reviews* de son ami le réformateur William T. Stead, chantre de l'Évangile social et de la liberté médicale versé lui aussi dans le spiritisme , et jusqu'en Nouvelle-Zélande : l'auteur note l'usage particulier de Flower de « métaphysique » comme synonyme de « spirituel », ici pour les guérisons mentales[36].

Les craintes de Flower deviennent réalité en 1910 avec la loi Owen qui menace d'imposer une législation médicale restrictive à l'échelle fédérale. Devant l'urgence, le combat change aussi d'échelle : la lutte au niveau des États et la « réaction saine » des citoyens dans les années 1890 se transforme alors en révolte populaire nationale qui accouche, en moins d'un mois, d'une « organisation redoutable », la NLMF[37]. Flower inclut aussi dans son combat pour la liberté

---

[32] Flower, « An Object Lesson in Freedom », vol. 3, mars 1891, p. 509.

[33] Flower, « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juillet 1893, p. 269.

[34] Flower, « The Menace of Medical Monopoly », vol. 9, février 1894, p. 400-416, réimprimé avec quelques rajouts (le discours de William James de 1898 devant le Comité pour la Santé du Massachusetts) d'abord sous le titre « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », vol. 19, juin 1898, p. 781-809, puis « Medical Monopoly the Foe to Progress and Human Rights », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, novembre 1910, p. 148-156.

[35] « The American Medical Association Called A Trust », *Journal of the American Medical Association*, vol. 54, 4 juin 1910, p. 1876.

[36] « Cures Wrought By "Metaphysicians" », *Review of Reviews*, vol. 9, 1894, p. 259 et *Cromwell Argus*, 31 juillet 1894, p. 6.

[37] Flower, « Editorial Notes. Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », vol. 3, mars 1891, p. 512 ; Flower, « Address of Welcome by B.O. Flower », *Medical Freedom,* vol. 2, août 1913, p. 8.

médicale une croisade contre les dangers de la vaccination et des inspections médicales scolaires[38]. La campagne monte en puissance : en 1910 et 1911, chaque numéro du *Twentieth Century Magazine* consacre son lot d'articles sur « la lutte pour la liberté médicale »[39]. En octobre 1911, Flower démissionne de son poste de rédacteur en chef du magazine pour se dédier entièrement à son travail en tant que président de la NLMF ; il lance alors un nouveau mensuel, l'organe officiel de la Ligue, *Medical Freedom*[40]. Cette décision est donc l'effet de contingences : la discussion au Congrès de la loi Owen, qui remet sur le devant de la scène une conviction profonde chez Flower, réaction à l'actualité à laquelle s'ajoutent, d'une part, son intérêt grandissant depuis 1907 pour la Science chrétienne , alors victime des persécutions de la presse mais aussi de la profession médicale et, d'autre part, les difficultés financières chroniques de son magazine à l'époque[41]. Enfin, cette réforme de la santé publique touche directement à l'individu et à son libre-arbitre. La gravité de la menace, pour Flower, exige donc un investissement total. Le 17 septembre 1912, outre la direction de la Ligue, il est élu rédacteur en chef de *Medical Freedom*[42]. Défaite une première fois en 1910, la loi Owen est modifiée puis rebaptisée Mann Bill en 1911, sans succès[43]. La controverse perdure jusqu'en 1916 lorsque l'ultime tentative de faire passer la loi échoue ; la NLMF, alors, se dissout le 1er septembre et *Medical Freedom* cesse d'être publiée[44]. Flower, quant à lui, avait démissionné de la présidence de la Ligue en mars 1915 pour combattre une autre

---

[38] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, mai 1911, p. 151-160 ; « Rising Revolt Against the Burdens of State Medicine », *Medical Freedom,* vol. 4, décembre 1914, p. 5 ; « A Bird's-Eye View of the National league for Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 4, avril 1915, p. 117. The National League for Medical Freedom, *First Report of The National League for Medical Freedom*, p. 8

[39] Voir par exemple Flower, « The Battle for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, mai 1911, p. 177 ; « Fallacious Assumptions Advanced by Advocates of National and State Medical Legislation », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, septembre 1911, p. 531-539 ; « The Battle for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 4, septembre 1911, p. 656.

[40] *Medical Freedom,* 6 volumes (New York : The National League For Medical Freedom, septembre 1911-janvier 1913 ; Chicago : The National League For Medical Freedom, février 1913-août 1916). La NLMF décide de déménager à Chicago en février 1913 à cause, selon leurs dires, de la position plus centrale de la ville et probablement aussi car la majorité de ses sympathisants se trouvent dans le Midwest et l'Ouest. *Medical Freedom* est accessible en ligne sur le site de la bibliothèque numérique *HathiTrust* : http://catalog.hathitrust.org/Record/000532180. « Removal of the Business Headquarters », *Medical Freedom*, vol. 2, février 1913, p. 2.

[41] Flower, « The Recent Reckless and Irresponsible Attacks on Christian Science and its Founder », p. 47-67 ; « The Seven Alleged Delusions of the Founder of Christian Science », p. 413-414.

[42] Flower, « An Appeal », *Medical Freedom,* vol. 2, octobre 1912, p. 2.

[43] « Dangers in Powers of Health Service », *The Washington Herald*, 19 janvier 1911, p. 4. « Public Health Bill Strikes a Snag », *N.A.R.D. Notes, The Journal of the National Association of Retail Druggists*, vol. 11, 23 mai 1911, p. 1455. « For Medical Freedom », *The Washington Post*, p. 4.

[44] « The Closing of the League », *Medical Freedom,* vol. 6, septembre 1916, p. 2.

menace pour les libertés américaines, plus dangereuse qu'une AMA alors affaiblie : le catholicisme[45].

II. Rhétorique(s) progressiste(s) : *trusts*, *machines, muckraking*

Quand Flower lance la NLMF en mai 1910, il inaugure la première campagne moderne de lobbying à grande échelle en utilisant un nouvel instrument politique : la publicité. L'annonce de la loi Owen prend Flower par surprise si bien que la Ligue, créée à l'occasion, n'a ni le temps ni l'argent d'imprimer et de poster des brochures d'information aux politiques, aux intellectuels et aux médecins. Elle renonce donc à ce levier traditionnel pour influencer les leaders d'opinion et opte à la place pour une « une immense campagne simultanée dans les journaux d'un bout à l'autre du pays » (fig. 18)[46]. Selon *Printers' Ink*, premier magazine national spécialisé pour publicitaires, elle démontre que l'âge du charbon gratuit pour les habitants des taudis ou des bières gratuites dans des pique-niques pour gagner le vote des citoyens est bel et bien terminé. La publicité permet de rompre avec ces pratiques du XIXe siècle qui fleurent le clientélisme et son lot de corruption *(machine politics)*. Elle les remplace par un procédé moderne plus efficace pour influencer les électeurs : en effet, une campagne bien orchestrée peut toucher des milliers de personnes rapidement et sans intermédiaire. L'exemple de la NLMF en est un modèle et un pionnier selon le magazine. En moins de deux semaines, cette « campagne audacieuse » se propage de New York vers l'Ouest et gagne plus de 15 grandes villes. En moins d'un mois, la Ligue compte plus de 50 000 membres, 100 000 en septembre, plus de 200 000 en 1911, entre 300 000 et 1 million (chiffre probablement exagéré) en 1912[47].

---

[45] Flower démissionne de la direction de *Medical Freedom* en février 1913, soit deux ans avant de renoncer à la présidence de la NLMF. La raison en est simple : la difficulté de diriger depuis Boston un magazine qui vient, en février 1913, de déménager à Chicago ; en effet, comme il le confie à son ami Schroeder, la maladie de sa femme l'empêche de quitter Boston trop longtemps. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 14 janvier 1913, Theodore Schroeder Papers, Special Collections Research Center, Southern Illinois University Carbondale.

[46] Mis à part « Do You Want the 'Doctors' Trust' to be able to Force its Opinions on You ? », les deux autres publicités les plus courantes sont : « Have You Protested againt the Medical Trust ? » et « The Health Bill Primer ». « Have You Protested againt the Medical Trust ? », publicité pour la NLMF, *The Kansas City Times*, 31 mai 1910, p. 10. « The Health Bill Primer », publicité pour la NLMF, *The Washington Herald*, 4 juin 1910, p. 10.

[47] En novembre 1910, un article du *Los Angeles Herald* donne le chiffre de 125 000 au rythme de 500 nouveaux membres par jour. « What Will the 'Political Doctors' Say Next ? », publicité pour la NLMF, *Chicago Daily Tribune*, 13 septembre 1910, p. 9. Flower, « The League – Its Work and its Mission », *Medical Freedom,* vol. 1, septembre 1911, p. 2. « Get *Medical Freedom* Ready for the Fray », vol. 1, févrer 1912, p. 16. « Imaginary dangers proclaimed », *The New York Times*, 27 septembre 1910, p. 12. « Flower Defends League for Medical Freedom », *The Topeka Daily Capital*, 10 mars 1912, p. 5. Thaddeus S. Dayton, « Medical Monopoly Denounced », *Los Angeles Herald*, 19 novembre 1910, p. 4.

Fig. 18 : exemple de publicité contre le projet de loi Owen

Do You Want the "Doctors' Trust" to be able to Force Its Opinions on You?

DO YOU want government by political doctors? When doctors disagree so constantly, should your choice be abridged by law, or by the ruling of a Department or Bureau? Do you want your health and hygiene to be regulated by an army of United States inspectors under the direction of a medical bureau?

Do you know that there are five bills before the present Congress which, if passed, could be so used, and the concealed purpose of which is to give such powers to a national department or bureau or "officer" of health, and that the political doctors are making the final supreme effort to get one of them passed before the close of the present session?

Do you know that the terms of all of the bills are so subtle that such bureau or department could at any time take action according to its interests or prejudices without specific legislation while the moral effect would be to commit the United States Government to the establishment of a system of medicine, denying to the people the right to determine for themselves the kind of medical treatment they shall employ?

Do you know that William H. Welsh, President of the American Medical Association told the Senate Committee on Public Health and National Quarantine that the Doctors wanted such a National Department of Health for the purpose of "influencing" the State and Municipal Boards of Health, and that he felt the Constitution could be so interpreted as to give the National Board the POWER to regulate health affairs nationally.

Do you know that Prof. Irving Fisher, President of the so-called "Committee of One Hundred" which is ostensibly the moving impulse behind this attempt to secure this legislation, was unexpectedly confronted at the recent Senate hearing with a letter he had written to a physician asking for funds to push the bill saying that it was a project which, once started, would surely expand within a decade so that "millions upon millions of government money" would be disbursed in carrying out the provisions of this legislation?

To defeat this or any other such paternal, unnecessary, extravagant, un-American medical legislation is the purpose of "The National League for Medical Freedom." Mind you, this League is not opposed to sanitat[illegible] or quarantine properly administered and it makes no war on, and has no quarrel with the faithful medical practitioner of whatever school. Nor is it opposed to the needed work of the state, county or municipal authorities along these lines; but it is opposed to any clique of political doctors which seeks to dominate the legislation of state and national government for the purpose of increasing their power and furthering their own ambitions, all under the pretense of the public weal.

If you want the federal government to continue to attend to its own business, the states to continue to attend to theirs and the political doctors to theirs, join this League.

No fee required, just sign and mail this coupon. Also write immediately your representative at Washington protesting against the passage of any bills of this character.

THE NATIONAL LEAGUE FOR MEDICAL FREEDOM
Metropolitan Bldg. New York City
Gentlemen:
Please enroll me as in sympathy with the purposes of your League and send literature.
Name .....
City .....
State .....
Street Address .....

THE NATIONAL LEAGUE FOR MEDICAL FREEDOM
B. O. FLOWER, Editor "20th Century Magazine," President Metropolitan Bldg., New York City

Source : *The Washington Times*, 19 mai 1910, p. 6. *Chronicling America. Historic American Newspapers* [En ligne], Bibliothèque du Congrès, consulté le 2 janvier 2012. URL : http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84026749/1910-05-19/ed-1/seq-6/.

Les membres du Congrès à Washington se retrouvent inondés par plus de 100 000 courriers indignés. Pendant l'audition au Sénat sur le projet de loi Owen le 19 mai 1910, les

sénateurs Martin et Depew affirment avoir reçu plus de 1000 télégrammes d'électeurs inquiets, du jamais vu dans leur carrière. Les bureaux de la NLMF se seraient aussi vus submergés par des milliers de lettres de soutien, beaucoup contenant de l'argent même si les publicités ne mentionnaient aucune collecte de fonds. Ainsi finit la loi Owen, mort-née. Et *Printers' Ink* de conclure : « in advertising lies inestimable power along national political lines »[48]. La publicité : médium efficace d'un dépassement de la corruption et d'une sorte de reconnexion du peuple avec ses élus, médium plus parfait qui met directement en contact les intellectuels et les citoyens et modalité moderne d'une éducation populaire qui donne à réfléchir mais ne dicte pas ce qu'il faut penser (comme le montre les questions des publicités de la NLMF) ? Cette description en termes populistes-progressistes, qui peut paraître naïve (ou cynique) avec le recul, témoigne de la prégnance du discours optimiste des progressistes et de son rôle légitimateur dans le débat public.

Le progressisme se présente en effet comme un « environnement de rhétorique et d'idées disponibles » où les réformateurs puisent des arguments et où les mots « trust, machine, interests , conservation » ou « efficiency » sont autant d'armes pour imposer leur opinion[49]. La controverse autour de la loi Owen voit s'opposer deux camps qui usent de cet arsenal, se disputent la propriété de ces mots et cherchent à se présenter comme les *vrais* tenants du progrès et du réformisme. Chacun propose une combinaison différente des trois langages sociaux du progressisme – l'antimonopolisme, l'efficacité, et les liens sociaux – qui changent complètement les finalités du réformisme et le rôle que doivent jouer la liberté individuelle et l'État fédéral. La rhétorique de la protection du « peuple » contre les « intérêts privés » – les *corporations* et les politiciens véreux – est le premier lieu de cette lutte. Ainsi on peut lire sur une des publicités de la NLMF (fig. 18) : « Do You Want the 'Doctors' Trust' to be able to Force its Opinions on You ? »[50]. Flower assimile l'AMA au symbole des maux de l'époque : le *trust* et l'imaginaire de corruption, de favoritisme gouvernemental et de concurrence déloyale qu'il évoque dans les milieux réformateurs. D'ailleurs, même un médecin de l'AMA l'admet : Flower se plaît à citer le Dr. Frank Lydston qui dénonce la dérive de sa corporation en un « Medico-Political and Commercial Trust[51] ». Flower s'oppose à l'ingérence des médecins de l'AMA dans le processus politique, ces « political doctors » qui font pression sur les législateurs pour obtenir des privilèges

---

[48] « 100,000 petition signers in ten days by advertising », *Printers' Ink*, vol. 71, 2 juin 1910, p. 47-49. « Fight Grows on Health Bill as 'Doctors' Trust' », *The New York Herald*, 25 mai 1910, p. 3.

[49] Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 122-127.

[50] Flower, « Class Interests and the Rights of the People », vol. 3, mars 1891, p. 510-511.

[51] Flower, « Why We Oppose the Bill to Establish a National Department or Bureau of Health », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juillet 1910, p. 342. The National League for Medical Freedom, *First Report of The National League for Medical Freedom,* p. 15.

(« *special privileges, law-bulwarked privileges* ») et un régime de protection particulier, en d'autres termes des lobbies[52]. Flower ne voit pas la NLMF comme un lobby car si elle s'efforce de peser dans le débat public et d'influencer les politiques, elle ne cherche pas à obtenir une législation qui sert les intérêts d'un groupe particulier *(class legislation)* et à monopoliser les fonctions officielles et les positions administratives au détriment des autres écoles médicales : une force éducative donc, issue de la communauté et au service de l'intérêt général, et non administrative et privée. *A contrario*, un monopole médical garanti par le pouvoir fédéral pourrait imposer ses opinions spécifiques à l'ensemble de la population et conduire, de fait, à une « censure médicale »[53]. Accepter un ministère de la Santé, ajoute-t-il, va ainsi à l'encontre de l'esprit réformateur du mouvement progressiste et de la marche de l'histoire : « contrary to the growing spirit of opposition to trusts, monopolies and privileged interests, which is marked at the present time[54] ».

La rhétorique de service public avancé par les partisans de la loi Owen n'est que sophisme hypocrite pour Flower car l'AMA ne cherche que l'autopromotion, le profit et la mainmise sur la santé publique, c'est-à-dire la confiscation d'un bien commun (« public weal ») : « a class law […] ostensibly for the protection of the people, in reality for the protection of a monopoly[55] ». Il compare ainsi l'AMA aux entreprises privées de transport et de communication. Cette soi-disant législation « progressiste » n'est pour Flower que l'extension du « virus mortel » du favoritisme gouvernemental aux professions libérales[56]. Flower applique la même grille de lecture antimonopolistique qu'il voit à l'œuvre dans la lutte des populistes pour la liberté économique contre les compagnies de chemin de fer ou les grandes banques. Il la transpose sur le plan de l'intime du corps mais le mal est le même : des privilèges accordés par les pouvoirs publics à une minorité et la volonté de cette minorité de préserver son activité économique de toute concurrence. Au-delà de la matrice populiste se retrouve ici son usage radical des penseurs libéraux comme Herbert Spencer ou Adam Smith : les deux philosophes dénoncent aussi, au nom de la libre concurrence et du libre choix, les monopoles médicaux[57]. Le point commun entre le corporatisme des médecins et l'imaginaire des *trusts* que Flower évoque se résume en un mot : corruption. Tous deux soudoient, et finalement asservissent, les politiques. Aussi Flower assimile-t-il l'AMA à une autre figure de sa démonologie progressiste, les machines politiques

---

52 Flower, « Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », p. 512 ; « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 783 ; *Progressive Men*, p. 298, 300.

53 Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 411.

54 Flower, « The Menace of a National Health Bureau », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, juin 1910, p. 234.

55 Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 507-510.

56 Flower, « Pure Democracy », p. 268-269.

57 Lettre d'Adam Smith à William Cullen, 20 September 1774, *in* John Rae, *Life of Adam Smith* (Londres, New York : Macmillan, 1895), p. 274-275. Spencer, *Social Statics*, p. 286, 374-376.

. L'association médicale, autrefois une simple société savante, est devenue une « machine politique tyrannique » qui s'acoquine avec les politiciens corrompus (« the union of political grafters with the medical grafters », « a huge political machine, undemocratic, boss-ridden »)[58]. Elle tient à la fois de Tammany Hall et de Standard Oil. Flower affirme qu'elle travaille main dans la main avec les fabricants de vaccins et de sérum[59]. La loi Owen accoucherait donc d'un système monstrueux où le pouvoir bureaucratique du gouvernement fédéral s'allierait avec l'industrie pharmaceutique, l'alliance du *big government* et du *big business* en somme.

Les partisans de la loi sur la santé puisent dans le même discours. Les médecins de l'AMA, Fisher et ses soutiens comme le *New York Times* ou le magazine *Collier's Weekly* accusent la NLMF de prétendre servir le bien commun alors qu'ils ne font que protéger les « sinistres objectifs commerciaux » des fabricants de remèdes de charlatans (*patent medicine industry*)[60]. Qui d'autre pouvait financer une campagne publicitaire de telle envergure, au sensationnalisme patent (le détail du « jaune vif » qu'arborent les affichages dans la rue assimile la NLMF à la *yellow press*) et s'opposer au « mouvement populaire » en faveur d'un politique de santé publique moderne[61] ? L'AMA refuse l'étiquette infamante et infondée de « Doctors' Trust »[62]. *Collier's Weekly* dénonce la perversion du mot « liberté » et le *New York Times* l'absurdité antiphrastique du nom de la Ligue pour la Liberté Médicale (« absurdly misnamed »). Et le journaliste de rajouter : la monopolisation et les contraintes que Flower redoute temps n'est que le produit de l'imagination et bien sots sont ces Américains qui se laissent abuser par les discours pompeux et agissent contre leur intérêt[63].

---

[58] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 159. Flower consacre une brochure à cette métamorphose funeste de l'AMA : Flower, *Medical Medievalism in the Twentieth Century : an account of the remarkable transformation of the American Medical Association from a typical academic body of limited membership and rather conservative tendencies, into a huge political machine , undemocratic, boss-ridden and wholly un-American in its aims and method* (New York : The National League for Medical Freedom, c1912).

[59] Flower, « Position of Political Doctors is Fundamentally Unsound », *Medical Freedom,* vol. 3, juillet 1914, p. 7 ; « An Earnest Word to Friends of Medical Freedom in Grave Crisis », *Medical Freedom*, vol. 4, octobre 1914, p. 26.

[60] Fisher, « Defines Opposition to the Owen Bill », p. 8 ; « A Department of Dollars vs. A Department of Health », *McClure's Magazine*, vol. 35, juillet 1910, p. 330. « Medical Freedom. Editorial », p. 10. « Fight 'Doctors' Trust », *The New York Times*, 10 janvier 1912, p. 1. « Liberty », *Collier's Weekly*, vol. 47, 3 juin 1911, p. 9, reimprimé dans la revue de l'AMA sous le titre de « Medical Economics. The League for Medical Freedom », *Journal of the American Medical Association*, vol. 56, n°23, 10 juin 1911, p. 1741. *Congressional Record*, p. 2659.

[61] Fisher, « Defines Opposition to the Owen Bill », p. 8. « A New Combination Against the American Medical Association », *Journal of the American Medical Association*, vol. 54, n°22, 28 mai 1910, p. 1791. Le *New York Times* évoques des « moyens illimités ». « Fight 'Doctors' Trust », p. 1.

[62] « A New Combination Against the American Medical Association », p. 1791.

[63] « Liberty », p. 9. « Imaginary dangers proclaimed », *The New York Times*, 27 septembre 1910, p. 12. Dans son premier éditorial contre la NLMF, le *New York Times* dénonce aussi le dévoiement du mot « liberté » : « license they mean ; when liberty they cry ». La référrence à Milton stigmatise l'irresponsabilité et le laisser-aller décadent de la NLMF. « Medical Freedom. Editorial », p. 10.

L'AMA inscrit sa lutte dans le sillage des articles du *muckraker* Samuel Hopkins Adams qui, dans *Collier's Weekly* en 1905, révéla les dangers pour la santé des *patent medicines* ainsi que la fraude généralisée et l'imposture au cœur de cette industrie[64]. Ce travail journalistique contribua au passage en 1906 du Pure Food and Drug Act. Des associations s'organisent en parallèle pour protéger le public des pratiques malhonnêtes des fabricants de médicaments dangereux. Par exemple, l'AMA se félicite de la création de la Public Health Defense League qui regroupe des « centaines d'organisations réformatrices et civiques » :

> This is an age of reform, and men will no longer tolerate exaggeration, fraud and deceit in the conduct of business. Trusts and corporations which propose to prey on the diseases and weakness, physical and mental, of suffering humanity will find themselves opposed by equally effective organization—the Public Health Defense League[65].

Les citoyens ne doivent plus subir les mensonges d'entrepreneurs peu scrupuleux et les entreprises doivent se hisser à la hauteur des exigences éthiques du commerce moderne. Campagne de sensibilisation de l'AMA, *muckraking* mais aussi organisations : l'alliance de la science, du journalisme et des associations militantes, pilier du réformisme, nationalise le combat commencé dans les années 1890 à l'échelle des États pour protéger les consommateurs contre les charlatans. La loi Owen parachèverait un effort réformiste déjà bien engagé sur le terrain. Face à l'opposition, la méthode progressiste, comme chez Flower, commence d'abord par faire toute la lumière sur les véritables enjeux. *Collier's Weekly* lance l'offensive. Un éditorial décrit la NLMF comme une « pieuvre », *topos* central du discours progressiste[66]. Les magazines de Flower ne renfermaient-ils pas des publicités pour des remèdes nocifs ? N'affirmait-il pas qu'ils s'avéraient « moins dangereux » que les médicaments des médecins traditionnels ? N'avait-il pas présidé la R.C. Flower Medicine Company de son frère de 1885 à 1899 ? Richard C. Flower, arrêté en 1908, montre le vrai visage de la « liberté médicale » : un repaire d'escrocs et de charlatans notoires (« notorious quacks »)[67].

---

[64] « The Great American Fraud » est le premier d'une série de douze articles qui seront ensuite réunis en un volume publié d'abord par la maison d'édition de *Collier's* puis réédité par l'AMA. Samuel Hopkins Adams, « The Great American Fraud », *Collier's Weekly*, vol. 36, 7 octobre 1905, p. 14-15, 29 ; *The Great American Fraud, Articles on the Nostrum Evil and Quacks, in Two Series, reprinted from Collier's Weekly* (New York : P. F. Collier & Son, 1906 ; Chicago : American Medical Association, 1907).

[65] Article sans titre, *Journal of the American Medical Association,* vol. 49, n° 13, 20 septembre 1907, p. 1139. « New Society to Begin War Against Quackdom ; The Protection of Public Health and Morals Is Its Intent », *The New York Times*, 16 novembre 1906, p 3.

[66] « A Bad Bunch », *Collier's Weekly*, vol. 47, 6 mai 1911, p. 10.

[67] « Liberty », p. 9. La réputation comme médecin de Richard C. Flower ne souffre pas de la faillite de son cabinet médical et de son sanatorium en 1894 si l'on en croit la presse de l'époque. Dans les vingt ans qui vont suivre, il réapparait par intermittence dans le *New York Times* et le périple rocambolesque d'un arnaqueur remplace le portrait

« Calomnies ! », rétorque Flower qui use de la même rhétorique du dévoilement *(exposure)* et des mêmes instruments (associations militantes). La rectification se déploie sur plusieurs fronts. Le 1er septembre 1910, Flower envoie un lettre à *McClure's* pour réfuter les allégations de Fisher dans un article de juillet 1910 (« A Department of Dollars vs. A Department of Health ») : la NLMF n'a rien à voir avec quelque « intérêts commerciaux » que ce soit et aucune compagnie de *patent medicine* ne contribue à cette « opposition honnête »[68]. La NLMF lance une deuxième campagne de publicité. Sous le titre « What Will the 'Political Doctors' Say Next ? », elle condamne le portrait tendancieux (« misrepresentation ») de la Ligue dressé par l'AMA et ses relais dans la presse et rétablit les faits : la NLMF est une organisation apolitique et aconfessionnelle qui sert le peuple ; elle n'est pas la « créature » du lobby des fabricants de remèdes brevetés (« proprietary medicine interests ») ; elle ne s'oppose pas à la législation sanitaire mais à la volonté du gouvernement fédéral de s'arroger ce qui relève de la compétence des municipalités et des États ; la législation proposée par l'AMA ne « *créerait* » pas un trust car il « *existe déjà* »[69]. Pendant les auditions devant le Congressional Committee on Public Health, l'ex-gouverneur du Massachusetts John Bates explique que le financement de la Ligue et des campagnes publicitaires proviennent des contributions volontaires[70]. La NLMF offre à ses adversaires de venir consulter leur liste de membres et leurs livres de comptes, offre qui restera sans réponse[71]. Début 1912, Flower se fait, pour la première de sa vie, militant de terrain et se

---

du médecin génial : il travaille successivement comme avocat, prédicateur, guérisseur (« divine healer »), promoteur minier, banquier à Wall Street et alchimiste. Arrêté dix fois en tout pendant sa carrière, libéré sous caution quatre fois, il ne comparaît pas devant le tribunal et devient fugitif. La police l'interpelle en 1907 à Philadelphie mais il s'échappe à nouveau un an plus tard. Le Canada met un terme à sa cavale en 1914 à Toronto et l'extrade.

Dans le rapport officiel qu'il publie en 1912 pour démontrer la nécessité d'un ministère de la Santé, Fisher fait remonter l'origine de l'argumentaire de la NLMF à un certain Zachary Shedd qui, à la tête de la Colorado Medical Liberty League of Taxpaying Citizens, affirme protéger les citoyens mais se révèle être également un charlatan notoire. Nous n'avons pas retrouvé d'autres traces de cette figure.

Richard C. Flower : « Diagnosing Disease Blindfolded », *Fort Scott Daily Monitor*, 3 novembre 1894, p. 3 ; « Dr. R.C. Flower of Boston, Mass. », *The Evening Times* (Washington, DC), 2 novembre 1895. « Dr. Flower Again Held as Swindler », *The New York Times*, 24 novemre 1907, p. 6. « Flower After a Fortune », *The New York Times*, 11 septembre 1908, p. 1. « Dr. Flower Caught After 6-Year Chase », *The New York Times,* 22 octobre 1914, p. 18.

Shedd : Irving Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 62.

[68] Il réfute une autre allégation : selon Fisher, la NLMF aurait acheté un militant de la Health League qui soutient la loi Owen. « The National Health Department », lettre de Flower au rédacteur en chef de *McClure's Magazine*, 1er septembre 1910, *McClure's Magazine*, vol. 35, octobre 1910, p. 714.

[69] « What Will the 'Political Doctors' Say Next ? », publicité pour la NLMF, *Chicago Daily Tribune*, 13 septembre 1910, p. 9. On retrouve aussi des traces d'une campagne centrée sur l'État de New York où la NLMF est particulièrement active. « Shall the Republican Party of New York Commit itslef to Compulsory State Medecine ? », publicité pour la NLMF, *The New-York Tribune*, 26 septembre 1910, p. 3.

[70] Flower, « Medical News Notes. The Fight for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 359.

[71] Flower, « The Battle for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 84.

lance dans une tournée du Midwest[72]. Ses conférences publiques, confie-t-il à son ami Theodore Schroeder, sont largement reproduites dans la presse locale[73]. Il répète, ville après ville, article après article, devant des citoyens ordinaires ou des sociétés médicales locales que depuis 1889, il n'a plus aucun lien avec les activités de son frère, qu'il n'a jamais investi dans une entreprise qui fabrique des remèdes brevetés et qu'il a consacré son temps à son travail journalistique et littéraire. Comme Bates, il affirme que les fonds de la NLMF proviennent de citoyens « réveillés » qui veulent, de leur propre chef, contribuer à la cause[74]. En parallèle, le sénateur Works relaie le message à Washington. Lors des débats au Sénat sur les question de santé le 6 juillet 1911, il fait inscrire au *Congressional Record* une lettre de Flower datée du 26 juin 1910 et plusieurs communiqués de la NLMF qui réitèrent les mêmes arguments, ici pour opposer un démenti à *Collier's Weekly*[75].

Le fait est que Flower omet de mentionner le rôle de l'argent de son frère dans les premières années de *The Arena* et qu'il a bel et bien ouvert les pages de ses magazines à des remèdes plus ou moins dangereux, par exemple, le sirop de Mrs. Winslow (voir chapitre 5). Certains de ces traitements se retrouvent dénoncés dans l'ouvrage d'Arthur Cramp, le directeur du « Service de Propagande » de l'AMA, qui compile les exemples de remèdes de charlatan et leurs publicités mensongères. La publication s'inscrit explicitement dans une campagne contre la NLMF, que Cramp construit comme la réponse orchestrée par l'industrie des *patent medicines* , mise à mal par les révélations dans *Collier's Weekly*, pour discréditer l'AMA[76]. Flower y est

---

[72] Ses voyages précédents, comme dans le Colorado pour la cause bimétalliste ou à Chicago pour la convention démocrate de 1896, restaient ponctuels et de courte durée.

[73] Flower, « Try to Stop Free Speech ! », *Medical Freedom,* vol. 1, février 1912, p. 2 ; « Mr. Flower's Lectures », *Medical Freedom*, vol. 1, mars 1912, p. 14. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 26 mars 1912, Theodore Schroeder Papers.

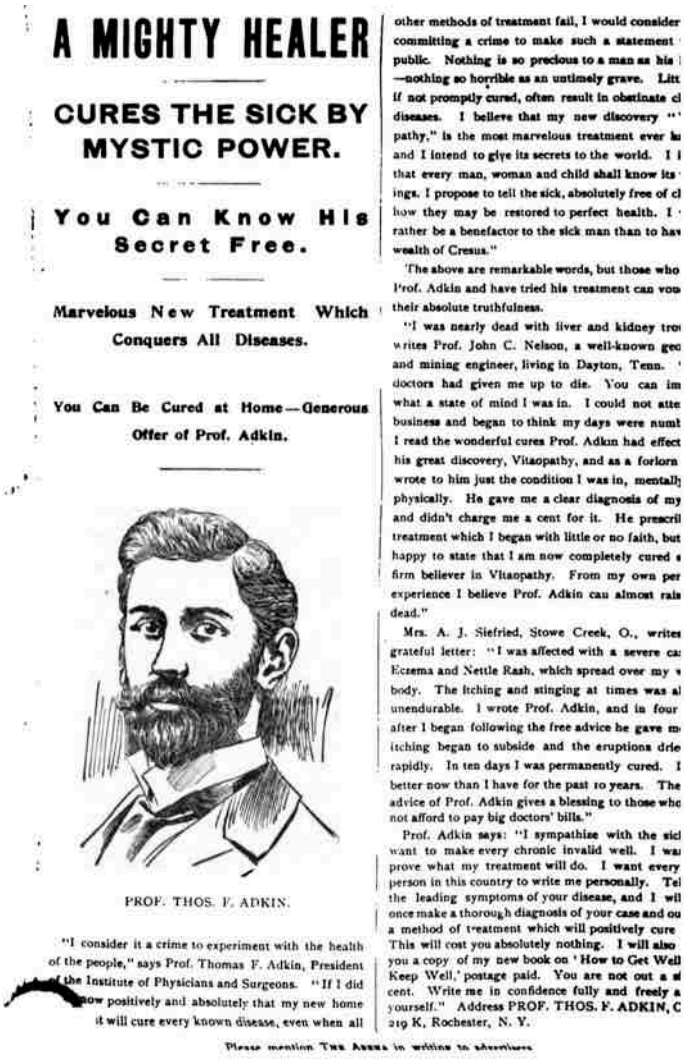
[74] Il souligne d'ailleurs le manque de rigueur journalistique de ses détracteurs qui, probablement se recopiant l'un l'autre, datent le lancement de *The Arena* à 1899 au lieu de 1889. Cette erreur montre selon lui la liberté que prennent ses détracteurs avec les faits. La NLMF publie sous forme de brochure un condensé de ses arguments. Flower, « Try to Stop Free Speech ! », p. 2. « Flower Defends League for Medical Freedom », p. 5. *The Facts about "Collier's" Attack on the National League for Medical Freedom* (New York : The National League for Medical Freedom, 1912).

[75] *Congressional Record*, p. 2669-2671. Le discours de Works et son débat avec le sénateur Owen au Sénat est reproduit dans *Medical Freedom.* « Senator John D. Works – A Champion of Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 1, octobre 1911, p. 4-6.

[76] Le mot « propaganda » à l'époque se réfère simplement aux activités de diffusion d'information, ici médicale. La préface de Cramp est claire : « in the latter months of 1905 the first of a series of articles appeared in *Collier's Weekly*, dealing with what was well named the 'Great American Fraud' that is the nostrum evil and quackery. These articles ran for some months and, when completed, were reprinted in booklet form by the American Medical Association. Tens of thousands of these books have been sold and there is no question that the wide dissemination of the information contained in the 'Great American Fraud' series has done much to mitigate the worst evils of the 'patent medicines ' and quackery. How hard these forces of evil have been hit is indicated by the organized attempt on their part to discredit and bring into disrepute the American Medical Association by means of speciously named 'leagues,' organized by those who are now or have in the past been in the 'patent medicine' business, ostensibly to preserve

mentionné (ainsi que son frère) à propos d'une publicité pour le « New York Institute of Physicians and Surgeons » parue dans *The Arena* (fig. 19) qui, en se présentant comme un article de journal, veut faire croire au lecteur qu'il ne s'agit pas de réclame mais d'un reportage factuel[77].

Fig. 19 : publireportage pour le New York Institute of Physicians and Surgeons



A MIGHTY HEALER

CURES THE SICK BY MYSTIC POWER.

You Can Know His Secret Free.

Marvelous New Treatment Which Conquers All Diseases.

You Can Be Cured at Home—Generous Offer of Prof. Adkin.

PROF. THOS. F. ADKIN.

"I consider it a crime to experiment with the health of the people," says Prof. Thomas F. Adkin, President of the Institute of Physicians and Surgeons. "If I did know positively and absolutely that my new home it will cure every known disease, even when all other methods of treatment fail, I would consider committing a crime to make such a statement public. Nothing is so precious to a man as his —nothing so horrible as an untimely grave. Litt if not promptly cured, often result in obstinate cl diseases. I believe that my new discovery "' pathy," is the most marvelous treatment ever k and I intend to give its secrets to the world. I that every man, woman and child shall know its ings. I propose to tell the sick, absolutely free of cl how they may be restored to perfect health. I rather be a benefactor to the sick man than to hav wealth of Cresus."

The above are remarkable words, but those who Prof. Adkin and have tried his treatment can vou their absolute truthfulness.

"I was nearly dead with liver and kidney tro writes Prof. John C. Nelson, a well-known geo and mining engineer, living in Dayton, Tenn. doctors had given me up to die. You can im what a state of mind I was in. I could not atte business and began to think my days were numt I read the wonderful cures Prof. Adkin had effect his great discovery, Vitaopathy, and as a forlorn wrote to him just the condition I was in, mentall physically. He gave me a clear diagnosis of my and didn't charge me a cent for it. He prescril treatment which I began with little or no faith, but happy to state that I am now completely cured firm believer in Vitaopathy. From my own per experience I believe Prof. Adkin can almost rais dead."

Mrs. A. J. Siefried, Stowe Creek, O., writes grateful letter: "I was affected with a severe ca Eczema and Nettle Rash, which spread over my body. The itching and stinging at times was al unendurable. I wrote Prof. Adkin, and in four after I began following the free advice he gave m itching began to subside and the eruptions drie rapidly. In ten days I was permanently cured. I better now than I have for the past 10 years. The advice of Prof. Adkin gives a blessing to those wh not afford to pay big doctors' bills."

Prof. Adkin says: "I sympathize with the sic want to make every chronic invalid well. I wa prove what my treatment will do. I want every person in this country to write me personally. Te the leading symptoms of your disease, and I wil once make a thorough diagnosis of your case and ou a method of treatment which will positively cure This will cost you absolutely nothing. I will also you a copy of my new book on 'How to Get Well Keep Well,' postage paid. You are not out a cent. Write me in confidence fully and freely a yourself." Address PROF. THOS. F. ADKIN, C 219 K, Rochester, N. Y.

Please mention THE ARENA in writing to advertisers

Source : « A Mighty Healer », publicité pour le New York Institute of Physicians and Surgeons, *The Arena*, vol. 29, juin 1902, appendice, non paginé. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

---

what has been miscalled 'medical freedom' ». Arthur J. Cramp, *Nostrums and Quackery : Articles on the Nostrum Evil and Quackery* (Chicago : Press of American Medical Association, 1911), p. 7.

[77] *Ibid.*, p. 21. « A Mighty Healer », publicité pour le New York Institute of Physicians and Surgeons, *The Arena*, vol. 29, juin 1902, appendice, non paginé. Les frères Flower seront à nouveaux explicitement cités à propos d'un faux institut médical dans la deuxième édition (révisée) de l'ouvrage de Cram p. Arthur J. Cramp, *Nostrums and Quackery : Articles on the Nostrum Evil and Quackery Reprinted, with Additions and Modifications, from The Journal of the American Medical Association* (Chicago : American Medical Association Press, 1912), p. 340.

Malhonnêteté de Flower ? Naïveté d'un homme qui croit aux thérapeutiques spirituelles et alternatives et se fait duper par ses annonceurs ? Désinvolture d'un rédacteur en chef peu regardant car pris à la gorge par les difficultés financières ? Ou bien exagération de l'AMA qui, pour décrédibiliser son adversaire et imposer sa vision de la médecine, use d'arguments *ad hominem* et du déshonneur par association, un *reductio ad patentum* (et, corrélativement, le *reductio ad crankum* de Flower) qui témoigne de l'institution de la médecine professionnelle en marqueur distinctif de modernité et de vertu sociale ? Impossible de trancher : plusieurs éléments montrent, en tout cas, une certaine malhonnêteté intellectuelle de l'AMA. Flower avait certes recours aux publicités pour les *patent medicines* mais l'évolution de ses pratiques journalistiques ne le distingue aucunement des autres grands magazines de son époque : usage récurrent dans les années 1890, davantage que certains magazines plus respectables (c'est justement car il ouvrait ses pages à des idées anticonformistes qu'il avait recours aux seuls annonceurs qui finançaient les marges) certes mais, à partir du rachat d'Albert Brandt en 1904, il suit le mouvement de l'époque initié en 1892 par le *Ladies' Home Journal* et ne publie plus aucune publicité pour les remèdes brevetés, rupture qui s'opère donc avant la publication des révélations de Samuel H. Adams en 1905 et l'impact du Pure Food and Drug Act (par ailleurs, la publicité pour le New York Institute of Physicians and Surgeons date de 1902 quand il n'est que co-rédacteur en chef)[78]. Il poursuit cette politique dans *The Twentieth Century Magazine,* c'est-à-dire quand il se retrouve à nouveau seul à la tête d'un magazine.

Flower n'a de cesse de souligner que le débat mérite plus de *fair-play* que la campagne de désinformation orchestrée par l'AMA. En cette période où la question de l'information, des manipulations de l'opinion publique aux pressions sur les magazines réformateurs pour les faire taire, domine l'actualité du réformisme, Flower est particulièrement sensible aux questions d'éthique du journalisme. Il dénonce les attaques *ad hominen* et la campagne de dénigrement (« mud-slinging ») de *Collier's.* Au lieu de contredire les arguments de la NLMF, le magazine se contente d'insinuations malveillantes et d'insultes : un éditorial du 3 juin 1911 réduisait les

[78] Par exemple, aux côtés d'Adams, une autre figure, en 1905 aussi, révèle l'emprise des fabricants de *patent medicines* sur la presse : Mark Sullivan. Son article, « The Patent Medicine Conspiracy Against Freedom of the Press », dénonce les « contrats du silence » qu'impose l'industrie sur les magazines : une clause (la « red clause ») stipule que la compagnie d'achètera plus d'espace publicitaire en cas de passage d'une loi contraire à leurs intérêts, ce qui, de fait, musèle la presse. Il désigne en particulier les conditions très dure d'Ayer's, or le tonique « Ayer's Sarsaparilla » figure en bonne place parmi les encarts publicitaires de *The Arena.* Cela veut-il dire que Flower cautionne ces pratiques ? Ce tonique cependant figure aussi dans les pages des plus grands noms de la presse à l'époque. Et de toute façon, la marque ne fait sa publicité dans *The Arena* qu'au début des années 1890. Samuel Hopkins Adams, *The Great American Fraud,* p. 21, 12-126. Mark Sullivan, « The Patent Medicine Conspiracy Against Freedom of the Press », *Collier's Weekly*, vol. 36, 4 novembre 1905, p. 13-16, 25. Richard Ohmann, *Selling Culture. Magazines, Markets, and Class at the Turn of the Century* (New York & Londres : Verso, 1996), p. 92. Mott, *A History of American Magazines*, p. 27.

membres de la NLMF de dangereux idiots (« ignorant, reckless, and muddle-headed agitator. […] Here is to anti-experiment, meningitis, diphtheria, and freedom ! »)[79]. Il fait remarquer qu'avec son frère, ils vendaient des « remèdes simples » qui « ne contenaient aucun poison ou de drogue qui crée une dépendance » et qui « semblaient efficaces »[80]. En quoi sont-ils plus dangereux que les traitements traditionnels ? Flower se saisit aussi de la logique du *muckraking* dans sa lutte contre l'AMA. Il veut certes faire tomber le « masque » désintéressé et dévoiler la cupidité et la soif de pouvoir des médecins traditionnels mais, surtout, il désire révéler le scandale de la pharmacopée allopathe[81]. Selon lui, 90% des « médicaments nerveusement dévastateurs » qui prolifèrent dans le pays, comme la cocaïne et l'opium, proviennent des ordonnances des médecins traditionnels. Il s'inquiète du déclin du pays en une « nation de toxicomanes » : si le déclin du républicanisme rend l'Amérique neurasthénique, ce sont les fabricants de médicaments traditionnels qui accélèrent la contamination. Flower s'oppose à la logique de secret des médecins, notamment l'usage du latin. Que l'État impose une langue médicale simple, compréhensible par tous et ouverte à l'investigation personnelle des patients, qu'il exige un étiquetage clair qui donne un accès à tous à l'information au lieu d'ériger encore plus de barrières autour de la forteresse de l'AMA. Le *fair-play*, renchérit Flower, requerrait de prendre en compte un autre démenti de la NLMF : jamais elle ne s'oppose aux législations relatives à la protection des consommateurs qui imposent un contrôle des produits alimentaires et pharmaceutiques[82]. De fait, à la tête de *The Arena*, Flower s'est opposé au *Beef Trust* et autres empoisonneurs de la « nourriture de la nation » et a défendu le Pure Food and Drug Act[83]. Il s'agit également de ne pas salir la réputation des individus : sa critique, affirme Flower, ne porte pas sur les médecins qui, pour la plupart, sont consciencieux mais sur leur corporation. D'ailleurs, note-t-il, certains médecins traditionnels appartiennent à la NLMF et il lui arrive de recourir à la médecine

---

[79] Le communiqué de la NLMF est clair : « no attempt to meet the arguments […] to attack individuals and substitute epithets and innuendoes for arguments ». Les démentis de Flower et de la NLMF sont consignés dans le *Congressional Record* du 6 juillet 1911, p. 2669-2670. Éditorial de *Collier's* : « Liberty », p. 9.

[80] Flower, « Try to Stop Free Speech ! », p. 2.

[81] « The hollow and over-worked pretense of the public good, which every merciless and avaricious monopoly uses as a pretext when asking for protection or special privileges, ceases to serve as a mask for the greed and lust for power that dominates this most empirical of all schools of medicine, which for its own enrichment seeks to rob the citizen of his rights ». Flower, *Progressive Men*, p. 310.

[82] « What Will the 'Political Doctors' Say Next ? », publicité pour la NLMF, p. 9. « Flower Defends League for Medical Freedom », p. 5.

[83] Flower, « The Campaign Against the Wholesale Poisoners of a Nation's Food », p. 66-72 ; « The Beef Trust, The Courts and the Law's Delay – A Lesson for the Hour », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, octobre 1911, p. 644-649. Ce second article sera réimprimé dans le magazine de William J. Bryan, *The Commoner*, vol. 11, 27 octobre 1911, p. 10.

« moderne » pour se soigner, preuve selon lui de l'impartialité et du désintéressement de son combat[84].

Si les médecins et l'État s'attaquent à l'étiquetage mensonger des *patent medicines ,* Flower objecte que cette dérive touche toute l'industrie pharmaceutique. L'État doit créer les conditions du choix mais, finalement, laisser le patient décider : « put the label on the bottle or the door – make it honest – make it tell its claims and LET THE PEOPLE CHOOSE[85] ». Le sénateur Works insiste dans les débats au Congrès sur l'exigence d'équité qui anime Flower : « [he] favors any legislation that would compel full publicity as to the nature and composition of the various medicines so popular with the people, provided the same measure of wholesome publicity be extended to the doctors' prescriptions[86] ». Une réorientation culturelle marque le tournant du siècle : la limite entre remèdes populaires et médicaments approuvés par les professionnels de l'AMA se durcit. Les remèdes brevetés, les seuls à la fin du XIXe siècle à financer la presse non-conformiste, fonctionnent comme un marqueur du radicalisme populaire bien que les intérêts de leurs fabricants soient clairement financiers. Cette alliance n'est que de circonstance : nécessité pour les marges, aubaine pour les hommes d'affaires, cette situation est renforcée par la logique ségrégative imposée par la réorganisation du savoir qui se construit avec la médecine moderne. L'industrie pharmaceutique veut toucher le maximum de clients et le journalisme alternatif a besoin d'argent ; tous deux sont marginalisés car sans valeur et dangereux pour les modernisateurs du pays. Pour Flower, la question des *patent medicines* compte moins que la question de principes et la fracture culturelle et démocratique qu'elle révèle : c'est la possibilité pour l'individu moyen de s'autodéterminer et la possibilité même de la dissension dans le débat

---

[84] Flower, « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 782, 808 ; « Outlaws Made Through Class legislation », vol. 24, novembre 1900, p. 550.

[85] Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 508 ; « Random News Notes », *Medical Freedom,* vol. 1, avril 1912, p. 15 ; « The Battle for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, juin 1911, p. 276.

[86] *Congressional Record*, p. 2670. Ces attaques et la ligne de défense de la NLMF se retrouvent chez une autre figure qui, comme Flower, subit les foudres de l'AMA et de la presse pro-loi Owen : Charles W. Miller, représentant au Congrès de l'Iowa et un des membres fondateurs de la NLMF qui, avec l'ex-gouverneur du Massachusetts John Bates, représente la Ligue au cours des auditions sur la loi Owen au Congrès. L'AMA et *Collier's Weekly* l'accusent de faire la promotion de remèdes douteux dans les journaux locaux qu'il possèdent et de voter contre les lois pour la « pureté » de la nourriture et des médicaments. Le sénateur Works, dans son débat avec le sénateur Owen au Sénat, explique que le mode de financement de ses publications ne diffère en rien de pratiques courantes dans les régions rurales du pays et que jamais il ne s'est opposé à une législation sanitaire juste. Au contraire, il se bat pour les plus démunis, dénonce les honoraires des médecins traditionnels et les listes noires des patients sans ressources. Il milite aussi pour des ordonnances en anglais et un étiquetage clair en « encre rouge pour les poisons ». Il deviendra président de la NLMF après la démission de Flower en mars 1915. « Liberty », p. 9. « More Freedom », *Collier's Weekly*, 10 juin 1911, p. 9. Fisher, « A Department of Dollars vs. A Department of Health », p. 330. *Congressional Record*, p. 2671. À propose des engagments de Miller en Iowa, voir Charles W. Miller, « The Doctors' Trust. A Dangerous Menace to the American People », *National Magazine,* vol. 30, avril 1909, p. 21-25 ; « The Doctors' Trust. Iowa : A Medical Slave State – A Story if Medico-Political Intrigue », *National Magazine*, vol. 30, mai 1909, p. 205-209.

public qui sont en jeu : peut-on proposer, envisager même, une autre modernité que celle fomentée par l'AMA sans être taxé de fou dangereux ?

III. Rhétorique(s) progressiste(s) : construire la liberté

Pour Flower, le vice rédhibitoire des lois médicales est d'enchaîner les patients à une seule école de médecine et de substituer la contrainte (« compulsion ») à la persuasion, c'est-à-dire au débat intellectuel : au lieu d'affronter ses adversaires dans l'arène des idées, l'AMA en appelle au pouvoir de l'État pour truquer les règles du jeu. Flower n'a de cesse de citer l'aveu d'un médecin dans le numéro du 8 juin 1907 du *Journal of American Medical Association* : « compulsion, not persuasion is the keynote of State medicine[87] ». Pour Flower, la loi Owen dépossède l'individu du droit inaliénable et « sacré » de choisir son médecin : « the injustice and essential wrong of this class of laws, which, while hypocritically clothed in the garb of public protection, rob the intelligent citizen of his inherent right to select his own physician and places him at the hands of a protected class[88] ». Elle touche directement à la propriété de soi, fondement de la liberté et de la souveraineté individuelle. Fondée sur la coercition, elle contrevient donc au principe de non-agression :

> Une certaine forme de la propriété de soi paraît imposer comme une manière de reconnaître qu'il y a certaines choses qu'on n'est pas autorisé à imposer à un agent sans son consentement (et qu'en revanche son consentement suffit autoriser). La propriété de soi implique que les agents ont des droits formels de contrôle sur l'utilisation de leur personne[89].

Ce que le philosophe pense comme libertarisme de gauche , Flower l'assimile à la tradition volontariste américaine : la centralité d'un individu souverain, indépendant et responsable, c'est-à-dire vertueux, qui peut faire des choix. L'État, dans ce contexte précis de l'intime, du choix médical et plus largement des modalités du bien-être, ne peut être vécu que comme une ingérence.

Dans sa lecture *whig* de l'histoire américaine, la NLMF ne fait que continuer la longue tradition du combat pour la liberté : après la lutte pour la liberté religieuse (l'exode en Amérique) et politique (la Révolution), le temps est venu de se battre pour la liberté médicale. Les privilèges,

---

[87] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 154.

[88] Ailleurs, il explique : « monopolies fetter progress and take from the individual citizen sacred rights that are among the most cherished heritages of rightful freedom ». Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 507-510 ; « Outlaws Made Through Class legislation », p. 550.

[89] Vallentyne, « Le libertarisme de gauche et la justice », p. 874.

sous toutes ses formes, sont l'ennemi de cette « trinité sacrée ». Mégalomane naïf, Flower se voit mener ce troisième combat historique pour la liberté[90]. Il invoque le précédent abolitionniste, modèle historique des réformateurs du tournant du siècle et métaphore de leur contestation sociale et morale. Sa lutte ne cherche qu'à empêcher dans le même type de travers qui avait mis le pays à feu et à sang cinquante ans plus tôt. Il qualifie d'« esclavagistes (*medical slave states*) » les États comme l'Iowa ou New York à la législation restrictive en termes de délivrance de permis d'exercer. Les États qui ont résisté à l'expansionnisme de l'AMA, comme le Massachusetts, sont assimilés à des « États libres *(medical free states)* »[91]. Le magazine de la Ligue, *Medical Freedom,* se présente explicitement comme le garant des principes américains. Le plus important, l'idéal du *self-governement*, repose sur la vertu individuelle comme ciment de la souveraineté populaire, c'est-à-dire une indépendance politique fondée sur la capacité de ses membres à s'autodéterminer. Que restera-t-il de la démocratie si les citoyens ne peuvent plus exercer leur vertu en décidant de la thérapie adaptée à leurs besoins ? C'est cet idéal du *self-government* que donne à voir le dessin de presse de Finnet Briggs (fig. 20) : Oncle Sam assure le patient américain qu'il est, historiquement et constitutionnellement, « libre de choisir »[92].

---

[90] Comme le souligne avec ironie le *New-York Tribune* : « Mr. Flower admitted unblushingly that the was the leader of the third great movement of the world's history ». Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 416 ; « The Menace of a National Health Bureau », p. 237 ; article sans titre, *Medical Freedom,* vol. 1, septembre 1911, p. 2. « Beware, O Ye Doctors ! », p. 12.

[91] Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 415 ; « The Menace of a National Health Bureau », p. 240.

[92] « Free to choose » évoquera sans nul doute au lecteur de ce début de XXIe siècle l'ouvrage et la série d'émissions télévisées de Milton et Rose Friedman en 1980 où les économistes prônent une économie de marché sans entraves. Il faut cependant prendre garde de ne pas lire le passé à l'aune des débats présents sur le rôle de l'État et de l'essor du libertarisme à droite. Il ne faut pas cantonner le mot « liberté » à la définition que Friedman et les intellectuels néo-libéraux ont imposée dans le dernier quart du XXe siècle. L'individualisme et la libre circulation des biens et des idées selon Flower s'opposent au laissez-faire et n'empêchent aucunement l'interventionnisme de l'État ; au contraire, celui-ci est nécessaire pour réguler justement les excès d'un système sans foi ni loi et pour garantir à tous l'égal accès aux richesses du pays. Plus largement, au XIXe siècle et jusqu'au début du XXe siècle, certains « libertariens » en appelaient à l'intervention de l'État pour garantir les droits civiques (abolitionnistes radicaux) ou libéraliser les lois sur le divorce (les militants de l'amour libre). Comme pour Flower, l'individu est libre de choisir pour son bien-être personnel et contre les contraintes d'entités démesurées (l'État, les *corporations* ou le système esclavagiste) dans les limites morales de l'égale liberté et, surtout, de la règle d'or (ce qui empêche ses principes de sombrer dans le Darwinisme social). Milton et Rose Friedman, *Free to Choose. A Personal Statement* (New York : Avon Books, 1980).

Fig. 20 : *self-government* et souveraineté médicale

Source : Finney Briggs, « A the people want it », *Medical Freedom,* vol. 4, décembre 1914, p. 57. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Les couvertures de *Medical Freedom* arborent tous les symboles traditionnels de la liberté : la Liberty Bell, la Statue de la Liberté, la Bannière étoilée ou les présidents Washington et Lincoln pour ne donner que quelques exemples. La lutte pour la liberté médicale rejoue la geste républicaine et révolutionnaire : la NLMF représente « l'esprit de 1776 » et ses membres des « patriotes »[93]. L'Amérique, terre de liberté et patrie du progrès, est en danger. Une nouvelle révolte populaire est donc nécessaire pour défaire cette nouvelle forme d'esclavage et, plus largement, le virus, mortel pour une démocratie, du despotisme qui appartient à l'Ancien Monde et à ses survivances médiévales[94]. La charte de la NLMF souligne par ailleurs le caractère allogène de la loi Owen et de ses avatars : « The aim and purpose of this League is the maintenance of the rights of the American people against unnecessary, unjust, oppressive, paternal and un-American

[93] Flower, « Medical News Notes. The Fight for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 2, septembre 1910, p. 368.

[94] Voir la brochure de Flower, *Medical Medievalism in the Twentieth Century*.

laws, ostensibly related to the subject of health[95] ». Il s'agit donc, *in fine*, d'une croisade pour préserver le génie du lieu américain et l'immuniser de mesures paternalistes et non-américaines « importées des despotismes agonisants du Vieux Monde » : « unjust and un-American legislation which makes unfair distinctions and unconstitutional discriminations » C'est d'ailleurs avec les questions de liberté médicale que Flower utilise pour la première fois le terme « un-American » en 1891. Dans sa vision catastrophiste de l'exceptionnalisme américain, les privilèges accordés aux médecins par l'État mettent en péril la promesse d'égalité dans la liberté au cœur de la mission d'une Amérique « à l'avant-garde des nations progressistes » : ils violent le contrat moral fondé sur l'équité issu de la coutume et la loi fondamentale du pays qui postule l'égalité de tous[96]. Flower ne cherche qu'à perpétuer l'esprit des Pères fondateurs et rappelle les mots prémonitoires d'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance (et médecin, ce qui renforce encore sa légitimité), le Dr. Benjamin Rush :

> The Constitution of this Republic should make special provision for Medical Freedom as well as for Religious Freedom. To restrict the art of healing to one class of men and deny equal privileges to others will constitute the Bastile [*sic*] of medical science. All such laws are un-American and despotic. They are fragments of monarchy and have no place in a republic[97].

Cependant, rien ne prouve l'authenticité de ce texte. Il semble apparaître vers 1910 dans les écrits de la NLMF (l'urgence d'une réforme pour ne pas sombrer dans la violence d'une révolution sanglante, la comparaison avec l'Ancien Régime et le style, notamment l'erreur sur l'orthographe de Bastille rappellent la prose de Flower) et sa diffusion se cantonne aux revues de médecines alternatives[98]. Flower veut légitimer la liberté médicale en la rattachant à la genèse

---

[95] « The League – Its Work and its Mission », *Medical Freedom,* vol. 1, septembre 1911, p. 2.

[96] Flower, « Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », p. 511 ; Flower, « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 808.

[97] « The Spirit of '76 », *Medical Freedom,* vol. 1, octobre 1911, p. 2.

[98] Après recherche dans plusieurs bases de données (*Google Books*, *HathiTrust*, *Chronicling America*, *Newspaper.com*) et le Reference Referral Service de la Bibliothèque du Congrès, la première occurrence de la citation semblerait remonter à un éditorial de 1910 qui revient sur la création de la NLMF et en reprend tous les éléments de langage et les arguments. On la retrouve par la suite dans des revues d'ostéopathie, d'homéopathie, ou de médecine éclectique qui, le plus souvent, cite Flower ou *Medical Freedom.* Selon les dires de Flower, la citation serait tirée d'une conversation entre Rush et Jefferson, or ce dernier considérait Rush comme un dangereux charlatan. Les travaux de Rush et ses convictions prohibitionnistes contredisent par ailleurs l'image de « libertarisme médical » qu'exprime la citation. Flower semble construire une conversation idéale entre deux Pères de la nation, sorte de récit des temps mythiques de la démocratie et allégorie de la liberté. Hormis les controverses des années 1910, cette fausse citation ne se retrouve qu'à partir des années 1940, principalement dans des ouvrages de médecine alternative. Une variante, au vocabulaire clairement anachronique pour un homme de l'époque de Rush, fait florès depuis les années 1990 dans les milieux libertariens et des médecines alternatives et (à propos notamment de la question du cannabis thérapeutique) : « Unless we put medical freedom into the Constitution, the time will come when medicine will organize into an

mythique de l'américanité et à son écrit fondateur (ne faisait-il pas partie, quand il luttait contre les lois médicales au Massachusetts dans les années 1880-1890, de la National Constitutional Liberty League ?). Tout progrès se mesure à l'aune de son « adhérence » aux « principes fondamentaux » de la République inscrits dans la Constitution[99]. La marche de l'histoire comme la sauvegarde du génie américain, phare du monde occidental, commandent aux réformateurs d'agir, explique Flower[100]. La devise de *Medical Freedom* reprend le discours d'adieu du président Andrew Jackson de 1837 : « eternal vigilance is the price of medical freedom[101] ». Flower pense que le peuple, « endormi » depuis ses avertissements au début des années 1890, a « manqué de vigilance » pendant deux décennies, ce qui a donné à l'AMA l'opportunité de gagner du terrain[102]. La « vigilance » implique une mobilisation sans défaillance, une citoyenneté exacerbée, prête au sacrifice, pour protéger des principes précieux d'un danger mortel. La croisade de l'AMA poursuit donc la guerre perpétuelle contre les dérives tyranniques qui menacent l'existence même de l'expérimentation démocratique américaine.

La croisade pour la liberté médicale s'inscrit donc dans la tradition de progrès américaine, une « lutte pour une liberté toujours plus grande ». Cette expansion définitionnelle poursuit la voie tracée par des générations de progressistes radicaux, de l'abolitionnisme au populisme, *via* Henry George[103]. Sauf que pour de nombreux progressistes, ce « progrès » est synonyme de régression. Le progressisme, entré en eaux troubles, oppose de manière frontale et explicite deux visions de la modernité et du bien commun : technocratie contre antimonopolisme ; primat du bien contre primat du juste ; compétence et pragmatisme contre indépendance et souveraineté. Certes, l'AMA veut briser le monopole des charlatans sur les esprits et révéler les arrière-pensées commerciales de la NLMF sous couvert de défense du « peuple » : acoquinés avec les fabricants de poisons, ils recherchent le profit au mépris de la santé et de la vie même de la population. Certes, Flower reconnaît l'autorité de la science mais quelle science justement et qui décide de la

---

undercover dictatorship to restrict the art of healing to one class of Men and deny equal privileges to others; the Constitution of the Republic should make a Special privilege for medical freedoms as well as religious freedom ». Sur ce la postérité de ce faux, voir Thomas Szasz, « A bogus Benjamin Rush quote : Contribution to the history of pharmacracy », *History of Psychiatry*, vol. 16, n° 1, mars 2005, p. 89-98. Thaddeus S. Dayton, « Medical Monopoly Denounced », *Los Angeles Herald*, 19 novembre 1910, p. 4. Flower, « Plutocracy's Bastiles [*sic*] ; or Why the Republic is Becoming an Armed Camp », vol. 10, octobre 1894, p. 601-621.

[99] Flower, *Medical Medievalism in the Twentieth Century*, p. 3.

[100] « We are merely fighting the *age-long battle of the people against privilege*, and our issue holds a commanding place in the history of the world's progress ». Flower, « The Chicago Conference », p. 3.

[101] The National League for Medical Freedom, *First Report of The National League for Medical Freedom*, p. 10.

[102] Flower, « An Appeal », p. 3.

[103] Flower, « The Chicago Conference », p. 3.

scientificité d'une position ou non ? Qui contrôle les procédures[104] ? La lutte pour incarner les rhétoriques progressistes et le génie américain révèle la fracture qui couve depuis 1896 sur le rôle du peuple et de l'individu dans une démocratie moderne et complexe : en mettant en lumière les positions irréconciliables des alliés d'hier, elle produit le clivage dans le camp réformateur et impose une grille de lecture du progressisme où l'élan réformateur ne suffit plus à transcender les divergences. La controverse médicale, en ce sens, ne constitue pas, à la suite des questions monétaires de 1896, une « nouvelle péripétie » d'une « opposition structurale, de ce clivage fondamental » entre antimonopolistes et technocrates, mais c'est cette controverse qui a « pour fonction justement de produire ce clivage » et, petit à petit, de diviser le camp du progrès et même la façon de voir le progressisme[105].

Pour les partisans d'une approche technocratique, le partenariat entre le gouvernement fédéral, la science professionnelle et les grandes entreprises pharmaceutiques que veulent forger l'AMA, le président Taft et le sénateur Owen vise à institutionnaliser la « réorganisation du savoir » entamée dans le dernier quart du XIXe siècle avec l'essor d'universités sur le modèle allemand et la professionnalisation du savoir. Ce rapprochement inaugure, malgré l'échec de la loi Owen, le mouvement vers la constitution de la « matrice institutionnelle » qui allait forger une Amérique moderne et présider à son développement, « engineer and manage » pour reprendre les termes de ce nouvel ordre technocratique[106]. La volonté de l'AMA de professionnaliser et standardiser la médecine évoque l'interprétation désormais classique de Wiebe du progressisme comme le triomphe d'un ordre bureaucratique régi par des procédures scientifiques : la technocratie comme réponse au changement d'échelle des enjeux, ici l'expertise de la médecine moderne, au service d'une politique de santé publique et nationale[107]. La révolution organisationnelle des entreprises *(corporate revolution)* inspire la bureaucratisation du savoir puis de l'État. Les tensions persistent au début du siècle (par exemples entre l'exécutif et les *trusts*) mais ce sont bien les prémices d'un partenariat entre *big business* , *big government* et *big science* qui se lisent dans les controverses autour de la santé[108]. Cette réorganisation reste virtuelle dans les années

---

[104] Cette question sera plus précisément traitée *infra*.

[105] Lilti, « Querelles et controverses », p. 23.

[106] Zunz, *Why the American Century ?*, p. xi.

[107] Wiebe, *The Search for Order*.

[108] La chronologie de la gigantisation des acteurs sociaux – entreprises, universités (et fondations philanthropiques comme centres de recherches), État – correspond à la chronologie de l'émergence d'expressions pour dire ces nouvelles réalités : *big business* (1905), *big science* (1914), *big government* (1925). L'expression « big science » apparaît en 1914 selon le Merriam-Webster (l'OED ne donne que 1948), ce que confirme nos recherches dans les bases de données. Cette première occurrence suggère les même enjeux soulevés par Flower : l'alliance entre la science « moderne » et les grandes entreprises. Le naturaliste Edward F. Bigelow s'insurge contre l'application des méthodes managériales et commerciales à l'activité scientifique qui, pour lui, ne relève pas de la gestion mais de la vocation et

1910, un simple projet que la NLMF fait échouer. Cependant, dans l'imaginaire juridique de Flower, pénétré qui plus est d'une vision évolutionniste des lois historiques, laisser s'installer un précédent ne peut que donner naissance à une dynamique délétère qu'il est difficile de freiner ou de réorienter. Accepter la collusion d'un État fort, des *trusts* et d'une science qui évacue toute discussion est un point d'entrée qui ne peut mener qu'à d'inquiétantes dérives, « an opening wedge to meddlesome interference in other ways » selon Flower qui, au vu de l'enjeu historique, exige donc un engagement total[109].

Pour Flower, le changement d'échelle transforme le commerce, la politique et la science. Arrachés à leur substrat démocratique, dénaturés, ils sont devenus féodalisme commercial, machines corrompues et corporatisme scientifique et ne semblent plus tenir compte des choix et des opinions, ce qui, pour Flower, menace la vertu des citoyens et l'édifice républicain[110]. L'individu, dépassé et écarté, de fait, par le gigantisme du fonctionnement social, se retrouve dépossédé de ses droits inaliénables : la vie, la liberté et la poursuite du bonheur ; simplement, il ne *peut* plus maîtriser son destin. La solution à cette dépossession vient, comme dans le domaine économique, d'un redémocratisation de l'accès à la santé pour que l'individu retrouve sa souveraineté. Ce « populisme du corps » doit lutter contre le monopole de l'AMA, renforcé par la puissance étatique : l'urgence consiste à défaire la loi Owen[111]. L'antimonopolisme suppose donc

---

du dévouement désintéressé : elle se rapproche, explique-t-il, davantage du travail du missionnaire ou du poète que de la vente de pétrole. Edward F. Bigelow, « Big Science and Big Business », *The Guide to Nature*, vol. 7, septembre 1914, p. 170-171.

[109] L'expression « opening wedge » ou « entering wedge » est récurrente sous la plume de Flower. Elle témoigne de sa relecture volontariste du spencérisme : la marche de l'histoire obéit à des lois naturelles qui, *in fine*, repose sur l'engagement individuel ; le choix présent déterminera une développent historique inexorable (d'où l'importance de la pensée utopique chez Flower, voir chapitre 3). Par conséquent, les réformes sont toujours urgentes car une fois la logique progressiste enclenchée, il sera difficile de l'arrêter. Par exemple, Flower pense que l'édit de l'Empereur Constantin qui ferme les tribunaux et les administrations le dimanche (« environ en 314 » selon Flower, en réalité en 321) est le « point d'entrée » d'une dérive théocratique qui freina le développement de l'Occident : « an entering wedge for iniquitous religious legislation which, without question, checked the progress of European civilization by exiling free inquiry, outlawing science […] placing a premium on credulity and hypocrisy ». Un point d'entrée peut aussi initier une dynamique positive. Si l'avant-garde de réformatrices réussit à faire accepter les vêtements modernes (car plus pratiques et émancipateurs), alors une dynamique de progrès signera la fin du corset : elle contaminera le reste des femmes puis l'ensemble de la société car les hommes s'habitueront. Dernier exemple : la première conférence de La Haye pour la paix initiée par le Tsar Nicolas II en 1899 représente pour Flower une « point d'entrée » pour une nouvelle ère de paix, si les dirigeants du monde se montrent à la hauteur et s'engagent contre le militarisme.

Flower, « Editorials. Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », vol. 31, juin 1904, p. 637 ; « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, p. 252 ; « The Next step Forward for Women ; Or, Thoughts on the Movement for Rational Dress », vol. 6, octobre 1892, p. 643.

[110] Lasch, The Agony of the American Left, p. 13-15.

[111] La puissance effective de l'État reste balbutiante à l'époque mais justement s'accroit à ce moment-là (voir *infra*). Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 179. Johnston étudie ce radicalisme antimonopolistique à travers l'étude de cas de la croisade anti-vaccination à Portland.

de préserver l'individu des ingérences de l'État mais ne dénonce pas l'État en soi mais sa confiscation par un intérêt privé : l'État n'est pas le problème, seulement sa corruption ; au contraire, il devrait être la solution à condition de rester dans son rôle d'émancipateur et d'arbitre. La modernité alternative que Flower prône suppose un État fort qui crée les conditions du choix individuel et empêche un acteur social de monopoliser l'activité en question, la liberté ici de gouverner sa santé, ailleurs sa force de travail et sa production, mais qui ne s'immisce pas dans les choix individuels. Flower et la NLMF remettent en question la légitimité des « experts » de l'ordre des médecins (AMA), soutenus par le gouvernement, à définir seuls la santé individuelle et publique. Ils répudient en fait toute coercition extérieure et, au-delà d'un « simple libertarisme défensif », proposent une « idéologie de la santé démocratique » où la voie/voix alternative de l'individu ne prime pas sur la cohésion sociale mais en est le ciment[112].

Propriété de soi, égalitarisme radical et liberté de choix, un État fort qui a pour mission de (re)créer un environnement concurrentiel équitable : Flower applique ici la même grille de lecture qu'à l'économie. L'étiquette « antimonopolistique » soulignera l'ancrage dans une vieille tradition américaine, « populiste » la continuité avec la révolte agraire, matrice de l'engagement radical de Flower, « libertarienne de gauche » le modèle intellectuel de cette génération de réformateurs, Henry George. *Quid* de Flower ? Aucune occurrence de ces expressions, ni de *big business* , *big government* ou *big science* dans ses écrits médicaux (ni d'ailleurs dans l'ensemble des textes de *Medical Freedom)* : les mots utilisés par Flower pour dire cette dépossession restent ceux du radicalisme moral anti-autoritariste (« special/class privilege, plutocracy, feudalism »), républicain et démocratique (« despotism, tyranny ») ainsi que les mots du progressisme (« trust, machine »). Il s'agit, peu importe la dénomination, de la lutte, au nom de la souveraineté individuelle et de la souveraineté populaire (la première garantissant la seconde et réciproquement) contre la dépossession par les médecins et autres spécialistes du processus décisionnel et du contrôle sur l'intime. Flower craint en fait que la centralisation du pouvoir qu'accompagnerait la rationalisation bureaucratique décrite par Wiebe ne remette en cause l'autorité du « peuple » et la sphère privée. La bureaucratisation du savoir participe de la même dérive liberticide et populicide que la bureaucratisation l'économie : en ce sens, liberté médicale, recherches psychiques , populisme, démocratie directe, coopération ou nationalisation participent bien de la même vision antimonopolistique[113]. Son approche évoque donc davantage le progressisme selon Hofstadter : « the complaint of the unorganized against the consequences of organization », les médecins

[112] Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 179.

[113] Lasch, *The Agony of the American Left*, p. 13.

alternatifs et leurs patients inquiets et révoltés à l'idée d'une bureaucratisation de la santé[114]. Cette logique progressiste antimonopolistique et populiste puise, en dernière analyse, dans la vieille tradition du « radicalisme libertarien » qui s'enracine dans le XIXe siècle :

> Libertarian radicalism rejected both the competitive individualism of laissez-faire capitalism and the emphasis on social harmony in progressive thought. It encompassed related commitments to individualist anarchism, freethought, and free love – movements that interposed personal sovereignty and rationality in social, religious, sexual, [and medical] spheres against the power of church and state[115].

Le progrès se juge à l'aune du degré d'autonomie que l'ordre social rend possible. C'est dans cette tradition que s'inscrivent les engagements de Flower pour la libre-pensée ou l'amour libre (voir chapitres 2 et 4). Il s'agit aussi de la traduction politique et contestataire de l'immédiateté d'un protestantisme purifié ; elle explique le primat de la loi morale divine (« higher law, golden rule ») sur les institutions sociales (l'esclavage, des champs de cotons aux usines et aux ateliers de misère) et la définition du réformisme social comme émancipation individuelle. La croisade de Flower met en scène des démocrates radicaux en lutte contre ce que Michel Foucault appelle le « bio-pouvoir », en d'autres termes « la discipline du corps et la régulation des populations » grâce aux efforts conjoints des organisations professionnelles qui définissent le savoir et de l'appareil d'État qui use de son pouvoir pour le mettre en pratique[116]. C'est « l'administration des corps et la gestion calculatrice de la vie » contre la capacité, intellectuelle et politique, à se gouverner soi-même qui est en jeu pour Flower, comme il l'affirme lors de son discours le 13 mai 1912 lors de la seconde assemblée générale de la NLMF : « [the AMA] is seing to gain complete control over the bodies of the people frome the cradle to the grave[117] ». La médecine de l'AMA « n'est donc pas seulement une manière de faire de la politique par d'autres moyens » mais « une forme spécifique d'intervention politique »[118] : Flower s'insurge contre cette politique du corps d'autant plus pernicieuse selon lui qu'elle se pare des vertus de la neutralité

---

[114] Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 216.

[115] « Radical libertarianism defended the primary value of individual autonomy against the power of church and state. It originated before the Civil War in individualist anarchism, in freethought, in radical abolitionism, and in struggles for labor reform and women's rights. Often provoked by disappointment with early utopian socialism, individualist anarchists instead emphasized the importance of individual sovereignty in social and economic life ». David M. Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History », *Stanford Law Review*, vol. 45, no 1, 1er novembre 1992, p. 52-53 ; *Free Speech in Its Forgotten Years,* p. 23. Ce « radicalisme libertarien » façonne aussi le rapport de Flower à l'État en ce qui concerne les questions de liberté d'expression (voir chapitre 6.VII).

[116] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir* (Paris : Gallimard, 1976), p. 192-193.

[117] *Ibid.*, p. 183. Flower, « The Second Annual Meeting », *Medical Freedom,* vol. 1, juin 1912, p. 3.

[118] La formule est de Löwy (à propos de la microbiologie). Löwy, « Les microbes et les humains », p. 237.

scientifique ; or, martèle-t-il article après article, la science qui fonde l'AMA, tendancieuse, porte en elle un programme politique inquiétant. Le radicalisme libertarien de Flower, néanmoins, n'est pas total. Il s'engage pour l'amour libre et la libre-pensée mais se montre très critique envers l'anarchisme et l'idée libertaire que toute autorité extérieure pour guider l'individu serait néfaste. Flower reste subordonné à un idéalisme moral qui, pense-t-il, doit ordonner et gouverner la société : la liberté doit protéger les plus faibles et servir le progrès social[119]. Comme pour l'économie, Flower pense que la libre circulation des idées et des biens (et donc le désordre qu'implique la liberté même) doit être contrebalancée par les sentiments moraux pour forger le bien commun. La « matrice institutionnelle » que l'AMA et le gouvernement fédéral veulent instaurer viole pour lui la *vraie* matrice du progrès, déjà donnée et en péril : le génie des institutions démocratiques américaines qui garantissent la liberté, entendue par Flower à travers le prisme de la fiction spencérienne d'un ordre naturel spontané.

Si l'on comprend, au regard des convictions radicales de Flower, sa méfiance envers la centralisation et la bureaucratisation, comment expliquer sa réticence envers la nationalisation, la rationalisation et la standardisation, modernisation des moyens qu'il prône par ailleurs pour faire face aux changements d'échelle (par exemple pour les infrastructures)[120] ? Pourquoi refuse-t-il l'argument fonctionnaliste de l'AMA et des progressistes technocratiques (l'évolution de la société exige de s'adapter et les nouveaux objectifs appellent de nouvelles formes : le partenariat entre science moderne, exécutif activiste et *corporations*) alors qu'il régit ses écrits économiques et politiques (voir chapitre 6) ? La contradiction se lit aussi, en creux, dans l'incompréhension de ces progressistes en faveur de la loi Owen ou dans l'étrangeté, au regard de ses engagements économiques pour la nationalisation par exemple, de la critique de Fisher qui voit dans Flower un « individualiste » disciple de Spencer et de la « doctrine dépassée du laissez-faire »[121]. Ici encore sa lecture domaniale des compétences des pouvoirs publics explique ses prises de positions. Contradiction il y a uniquement pour qui adopte un point de vue technocratique et managérial.

---

[119] Ce qui le distingue de Mark Twain par exemple qui, lui aussi, brandit l'inviolabilité du corps en 1901 : « I don't know that I cared much about these osteopaths until I heard you were going to drive them out of the State ; but since I heard that I haven't been able to slee p. Now, what I contend is that my body is my own, at least I have always so regarded it. If I do harm through my experimenting with it, it is I who suffer, not the State ». Twain est un libertarien qui fait de la liberté individuelle la valeur ultime alors que pour Flower la liberté est certes le ciment du pacte républicain mais reste subordonnée au progrès moral des individus et de la société. Mark Twain, *in* Champe S. Andrews, « Medical Practice and the Law », *The Forum*, vol. 31, juillet 1901, p. 547.

[120] La nationalisation, la rationalisation et la standardisation restent chez Flower dans l'ordre des moyens, susceptibles ou non, en théorie, de confiscation ou (re)démocratisation. Elles se distinguent de la centralisation et la bureaucratisation qui, par définition, implique un transfert de compétences et donc, dans sa perspective radicale, une forme de dépossession.

[121] Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 71.

L'expansion des prérogatives étatiques ne pose aucun problème pour Flower tant qu'elles ne touchent qu'à l'environnement et aux laissés-pour-compte, c'est-à-dire à la juste circulation (sans coercition ni fraude) de la propriété et au droit égal aux richesses communes qui intiment à l'État de réguler les excès immoraux de l'industrialisation, de garantir un cadre équitable ou, *a minima*, des politiques redistributives compensatoires. Questions économiques ou sociales, elles relèvent alors d'enjeux publics. Dans ce cadre, l'État est garant de la justice sociale et, en dernière analyse, de la possibilité pour les citoyens d'exercer leur vertu. L'individu reste en revanche souverain et propriétaire de ses choix et de sa sphère privée car c'est le lieu justement où s'exprime cette vertu. Pour Flower, la volonté d'instituer une seule école de médecine et d'imposer des vaccinations ou des examens médicaux à l'école touche à la propriété *de soi*, de son corps et de sa liberté de conscience, une question donc privée, culturelle et politique de souveraineté individuelle.

Dans le cas de la nationalisation ou de la démocratie directe, il s'agit justement d'évoluer pour protéger l'accès libre de l'individu ordinaire aux possibilités économiques et aux choix politiques : l'État se doit d'être fort pour contrebalancer le pourvoir démesuré d'acteurs nouveaux et gigantesques (les *trusts*) et rééquilibrer la donne sociale pour les plus fragiles. Dans le cas de la santé publique, un État fort allié à l'AMA se range du côté des forces qui déséquilibrent l'offre médicale et écrase les minorités. Il résume sa position ainsi :

> We are of those who would favor the state going far – very far – to remedy the wrongs that work injury to the weak and unfortunate, especially when the evils affect the young; but we unhesitatingly oppose the fastening on the body politic of representatives of a favored school of medicine[122].

L'argument fonctionnaliste chez Flower reste subordonné à sa conception de l'américanité : pour préserver le génie démocratique, il faut tout changer, or la loi Owen s'attaque justement à ces fondements. Philosophiquement conservatrice, cette position repose sur un progressisme mesuré, où les innovations sont sans cesse jugées à l'aune des idéaux moraux et politiques du pays. À cela s'ajoute sa lecture antimonopolistique à la fois économique (garantir le libre choix du consommateur grâce à un environnement concurrentiel équitable) et épistémologique (la possibilité d'une science de l'intime et le refus de toute immixtion de la politique dans les questions scientifiques[123]). Enfin, son interprétation radicale voit les questions de santé avant tout comme un enjeu économique et de classe (au sens moral et populiste du terme). Flower veut que l'État s'attaque aux causes du mal, les inégalités sociales, et non à ses symptômes, les problèmes de santé.

---

[122] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 160.

[123] Nous explorerons cette question plus en détails plus bas.

Flower dénonce la logique des progressistes technocratiques comme une dérive : l'État s'immisce dans le domaine propre et privatif de l'individu mais délaisse sa vraie mission de justice sociale. Il considère les questions de santé publique d'abord comme un problème de classe et d'inégalités économiques. Guérir le corps social exige plus de justice, pas plus de centralisation bureaucratique. Évidemment, la santé des citoyens, et en particulier des enfants, doit être la priorité des autorités mais de ce « truisme », raille Flower, les partisans de la loi Owen tirent la nécessité de politiques obligatoires. Or, analyse Flower, les prémisses de leur raisonnement sont fausses. Pour Flower la mauvaise santé des Américains s'explique par le manque d'éducation à l'hygiène et par l'immoralité qui structure la société : l'indifférence envers les plus démunis, l'injustice d'un système économique qui creuse les écarts entre riches et pauvres et la nocivité du milieu dans lequel se développent (ou plutôt flétrissent) les victimes de cet ordre social. Les réformes proposées par l'AMA et la frange technocratique du progressisme se résument donc à une manœuvre de diversion par rapport aux vrais enjeux : « they serve to divert the public mind from great economic wrongs ». L'urgence sociale exige plus que des palliatifs qui ne traitent que symptômes du mal social et servent les intérêts particuliers (« palliative treatment advanced by a privileged class in lieu of fundamental remedies »). Les intérêts de classe altèrent le jugement : les apologies d'un ministère de la Santé omettent, à dessein selon Flower, les enjeux socio-économiques : inégalités sociales, travail des enfants, « pauvreté involontaire », taudis urbains surpeuplés et insalubres, chétivité congénitale fruit de « générations d'injustice ». Les vrais remèdes, Flower se bat pour leur adoption depuis plus de vingt ans : « wise general legislation that shall make for economic independence and health through wholesome environment », c'est-à-dire les réformes fondamentales pour redémocratiser l'économie (libre frappe de la monnaie, municipalisation et nationalisation des transports, législation pour protéger les ouvriers et interdire le travail des enfants etc.) ou assainir l'environnement (politique de logement social, municipalisation des services d'eau)[124]. Le pays a besoin d'architectes visionnaires, martèle-t-il, pas de campagnes de vaccinations, d'inspections scolaires et de médecins fonctionnaires (ou libéraux mais subventionnés par l'État)[125].

Flower s'oppose à la logique, sous couvert de service public, de profit qui régit l'AMA : il la compare non seulement à du détournement d'argent public mais, pire, à du faux-monnayage

---

[124] Flower s'insurge par exemple contre le deux poids, deux mesures, au détriment des plus pauvres : comment expliquer que le Congrès soit prêt à nationaliser la production de radium car, selon certains médecins, il guérirait le cancer alors qu'il se refuse à nationaliser les mines de charbons dont les effets funestes – prix exorbitants pour le consommateurs et souffrance pour les ouvriers –sont largement avérés ? Flower, « The Government, Radium and the Political Doctors », *Medical Freedom,* vol. 3, mars 1914, p. 7.

[125] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 153-160 ; « Proper Sanitation and Health-Promoting Environnement », *Medical Freedom,* vol. 2, octobre 1912, p. 5-6.

(« coining money out of the life and health of the children »), c'est-à-dire une escroquerie et un abus de faiblesse en plus d'un abus de confiance. Une gestion saine de l'argent public impliquerait une politique de la ville innovante qui démolirait les immeubles insalubres et aménagerait des logements sociaux ouverts, aérés, et agrémentés d'espaces verts (« money spent for transforming the slums from breeding centers of moral contagion, mental stagnation and physical disease, into healthy and habitable spots for twentieth century civilization »)[126]. Il suffit, pour Flower, de regarder la situation en Nouvelle-Zélande pour s'en convaincre : c'est la législation antimonopolistique, avant-gardiste et humaniste, qui a amélioré la santé publique, pas son ministère de la Santé. En brisant les monopoles, le pays assure un accès libre aux ressources communes et ainsi traite à la racine les problèmes d'inégalités et de pauvreté et, par conséquent, de santé[127]. Plus près, Flower propose comme modèle la campagne antivariolique du maire de Cleveland, Tom L. Johnson. Il met un terme à la campagne de vaccination car elle « sème les germes de maladies futures » et, à la place, mène une campagne très efficace et inoffensive de désinfection, logement après logement, dans toute la ville[128]. L'exemple de Cleveland confirme aussi la plus grande efficacité de solutions locales. En résumé, Flower refuse une politique de santé publique (au sens français d'étatique), obligatoire, paternaliste, dictée d'en haut *(top down)*, dangereuse même, qui rappelle le socialisme militaire à l'allemande. Il préfère une politique d'hygiène publique à l'échelle locale, où les débats démocratiques peuvent contrôler les actions engagées, une politique de santé publique donc au sens anglais de communautaire. Le rôle de l'État doit rester incitatif et préventif, notamment grâce à l'éducation populaire : « general instruction in regard to the importance of pure air, water, sunshine, exercise and food–questions about which there are no warring opinions[129] ». Les pouvoirs publics se fourvoient dès lors qu'ils

---

[126] *Ibid.*, p. 158, 160.

[127] L'autre raison, pour Flower, vient de la nature de l'immigration. La meilleure vitalité en Nouvelle-Zélande s'explique par l'installation d'anglais et d'écossais robustes alors que les États-Unis accueillent des immigrants d'Europe du sud, malades et abrutis par des siècles de despotisme. Certes, le ministère de la Santé néo-zélandais semble inutile dans la prose de Flower mais il le présente aussi comme inoffensif car le pays, en fonctionnant selon des principes éthiques et démocratiques, empêche tout usage malveillant de cet instrument étatique. Comme pour la nationalisation, c'est la qualité du fonctionnement démocratique qui, en dernière analyse, peut moraliser les nouveaux pouvoirs que développe un État fort. Flower ne développe guère le sujet car il révélerait une contradiction de son positionnement : la santé reste un bien propre et, aussi assujetti soit-il à la volonté populaire, un ministère de la Santé peut quand même, par définition, s'immiscer dans la liberté de choix individuel. Comment, dans ces conditions, expliquer que ce soit le premier ministre progressiste Richard Seddon, héros du peuple dans les textes de Flower, qui instaure le premier ministère de la Santé en 1900 ? Flower, « The Menace of a National Health Bureau », p. 240-241.

[128] Flower, « How Cleveland Stamped Out Smallpox », vol. 27, avril 1902, p. 426-29.

[129] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 158. Une « autorité » du monde de la médecine comme Alexander Wilder (journaliste abolitionniste et anti-corruption qui avait contribué à la chute de Boss Tweed à New York, proche de Madame Blavatsky, pionnier de la médecine éclectique, et auteur d'une somme en 1901 sur l'histoire de la médecine) avait déjà confirmé à Flower le bien-fondé de cette approche dans un entretien

veulent guérir les citoyens malgré eux, dès lors que l'État se prend pour un médecin au lieu de se cantonner à son rôle conseiller et d'arbitre, voire de redresseurs de torts. Le progressisme technocratique, en littéralisant l'imaginaire médical commun à tous les réformateurs, veut agir directement sur les citoyens, les guérir, au lieu d'organiser leur environnement. Au contraire, Flower applique à la santé sa vision d'une « politique populaire » qui se saisit des nouvelles technologies et de l'outil moderne d'un État interventionniste tout en laissant l'individu maître et possesseur de son destin et du gouvernement de la cité. Une approche plus technocratique, extérieure, dépossède la population de sa liberté de choix et la considère par le prisme macrostructural comme un rouage dans des processus sociaux et médicaux que seules la technique et la science peuvent, et doivent, maîtriser.

IV. Rhétorique(s) progressiste(s) : quelles limites pour l'État ?

Les deux camps se disputent un autre mot de la rhétorique progressiste : l'efficacité. Pour l'AMA, la bureaucratisation et la professionnalisation sont nécessaires pour rationaliser la sécurité sanitaire et améliorer la santé de la population, ou, comme l'annonce un médecin « to raise physical and mental efficiency of citizens[130] ». Pour Flower, l'État fédéral, avec différents services remplissant diverses missions, s'acquitte déjà de son rôle de manière satisfaisante. La NLMF pense que des instances plus proches du terrain, les municipalités, les États et les administrations sanitaires locales *(local Boards of Health)*, remplissent leur mission avec plus d'efficacité que l'État fédéral. Superflu, un ministère de la Santé augmenterait mécaniquement les impôts puisqu'il faudrait embaucher de nouveaux fonctionnaires[131]. Non seulement un ministère de Santé n'est pas nécessaire mais, pire, il serait plus dangereux. Cette dangerosité n'est nullement accidentelle mais la conséquence nécessaire de la logique monopolistique. Les privilèges garantis par la loi – la médecine « moderne » de l'AMA ou les droits de douane – créent des *trusts* à l'effet

---

à l'occasion de la sortie de son ouvrage : « Our people are educated to consider themselves diseased or liable to disease when such is not the case. Employment at something useful, pure air, pure water, and wholesome diet are more effective as prophylactics and disinfectants than the various expedients that are vaunted and exhibited. The legislation with which we are infested seems to be devised for the advantage of sanitary officers rather than for the benefit of the sick, or even the health of the community. I have yet to learn where health boards and their regulations have served to any noteworthy degree to lower the death-rate ». Flower, « A Conversation with Alexander Wilder, M.D., F.A.S. on Medical Freedom », vol. 26, décembre 1901, p. 635.

130 Prof. J. P. Norton de Yale, cité par le sénateur Works, *Congressional Record*, p. 2666. Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human life,* p. 72. « Medical Economics. Newspaper Comments on a National Department of Health », *Journal of the American Medical Association,* vol. 56, n° 2, 14 janvier 1911, p. 144.

131 Flower, « The Menace of a National Health Bureau », p. 239-242 ; « The Battle for Medical Freedom », septembre 1911, p. 656 ; « Rising Revolt Against the Burdens of State Medicine », p. 5.

« appauvrissant et débilitant » sur le commerce, la vie intellectuelle et la santé[132]. Guérir la nation, c'est purifier la société, la libérer de ces barrières artificielles pour restaurer la libre circulation des hommes et des idées et une « saine concurrence » : les théories médicales doivent circuler, comme l'air dans les logements sociaux modèles, les idées grâce à une presse libre ou les biens et les citoyens grâce à des transports publics accessibles. Sans rivaux ni opinions divergentes, l'arrogance que confère le corporatisme d'État vire rapidement à l'irresponsabilité et à l'incompétence. La femme de Flower, par exemple, se mourait d'une maladie qu'aucun médecin traditionnel ne savait soigner ; ils n'arrivaient même pas à s'accorder sur un diagnostic. Un praticien de la Science chrétienne la guérit en deux semaines. L'histoire personnelle conforte donc son analyse politique (ou le contraire ?). La suffisance et la déresponsabilisation peuvent même tuer, comme le montre la mort de l'astronome Richard Proctor alors suivi par des médecins de New York. Flower résume l'inconséquence des professions protégées d'une formule frappante : « professional recklessness in a medical-trust-ridden State »[133].

Deux pratiques qui émanent des pouvoirs publics cristallisent en particulier les peurs de Flower : les inspections scolaires et la vaccination. Flower dresse méticuleusement la liste de toutes les erreurs des médecins traditionnels et, surtout, de toutes les histoires macabres des victimes des campagnes de vaccination et des inspections scolaires. Sentimentalisme oblige, il voit dans les enfants des « martyrs » et dans les pratiques des médecins « le massacre des innocents sur l'autel du sérum thérapeutique »[134]. Il faut se rendre compte que les vaccins de l'époque, produits à partir de vaches infectées et administrés sans réelles normes d'hygiène et de sécurité, n'étaient pas sans risques, loin s'en faut : de nombreux patients se retrouvaient handicapés. Mêmes vaccinés, de nombreux autres étaient quand même contaminés, sans parler des effets secondaires indésirables si l'inoculation fonctionnait. En soi peu fiables, les vaccins n'étaient soumis à aucune régulation : les contrefaçons frelatées circulaient et causaient de nombreux morts. Enfin, il faut s'imaginer la violence de certaines campagnes de vaccination, notamment dans les quartiers pauvres. La presse de l'époque rend compte de leur efficacité et décrit, enthousiaste, des scènes qui tiennent moins du souci humanitaire que du « raid » de police : les bienfaits de la science ne

---

132 Flower, *Progressive Men*, p. 229. La critique de Flower évoque ici encore Adam Smith pour qui les monopoles ou les *corporations*, protégés des conséquences de leurs actes par les blancs-seings législatifs accordés par leurs complices politiques, peuvent négliger la qualité de leur produit et se complaire dans un luxe dilapidateur, émollient et corrupteur. Smith, *Wealth of Nations. vol. I*, p. 151-152, *vol. II*, p. 57.

133 Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 404, 411-414 ; « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 798-799.

134 La photographie donne à voir cette innocence sacrifiée. Voir par exemple le montage de portraits d'enfants plein de vie ; les légendes indiquent les dates de vaccinations et de décès. « Some Reasons For Opposing Compulsory Vaccination », *Medical Freedom,* vol. 3, octobre 1913, p. 15. Citation : Flower, « The Battle for Medical Freedom », mai 1911, p. 177.

semblent alors souffrir de discussions. Compte tenu des risques, des violences, de l'absence de consensus scientifique à l'époque (l'éminent naturaliste anglais et ami de Flower Alfred R. Wallace s'y oppose et lui fournit une caution scientifique) et des sympathies radicales de Flower, le refus de la vaccination, malgré le discrédit jeté par l'AMA, peut être considéré comme rationnel (la question du bien-fondé reste discutable)[135]. Pour Flower, la brutalité des campagnes de vaccination participe du même mouvement que la transformation, par les *corporations*, du travail : l'imposition d'une approche managériale qui objectifie l'humain. La systématisation, sans contrepoids démocratique ni moral, ne fait que rendre plus efficace la militarisation et l'ensauvagement de la société.

À l'instar de la question des *patent medicines* , la question de la vaccination fonctionne comme une mise en abyme des enjeux qu'explore cette thèse. Sa mise à l'index par les forces de la professionnalisation et de la bureaucratisation, AMA et gouvernement qui cherchent à imposer la définition d'une médecine « normale », se perpétue dans l'historiographie au cours du XXe siècle : dans son récit *whig* des avancées de la science, l'histoire de la médecine fait des résistances comme celle de la NLMF des freins obscurantistes que l'histoire éliminera[136]. Historiens et médecins réduisent les anti-vaccins à de dangereux et ignorants « charlatans ». Ils jugent selon leurs propres critères, ce qui est le cœur du problème pour Flower : comment décider de la valeur d'un « progrès » social ou médical et qui décide ? Le *reductio ad crankum* de la croisade anti-vaccination par ceux qui allaient en définitive gagner la controverse et par les historiens qui allaient écrire le récit de leur victoire est aussi celui qui met au ban la classe radicale d'avant-guerre. À l'instar de Johnston qui replace la complexité de la question dans une perspective diachronique, il s'agit ici de se garder d'adopter le point de vue des vainqueurs et, sans porter de jugement, d'exhumer la virulence d'une controverse et d'en restituer la logique et, à l'époque, l'incertaine issue. Dans la vision scientiste de l'AMA et des autorités, la question ne peut souffrir aucune hésitation ni compromis. Pour Flower, au contraire, l'usage de la science est une question éminemment politique qui exige un débat[137].

---

135 Alfred Russel Wallace, Vaccination a Delusion : its penal enforcement a crime, proved by the official evidence in the reports of the Royal Commission (Londres : Swan Sonnenschein, 1898). Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 187-188. Michael Willrich, Pox : An American History (New York : The Penguin Press, 2011), p. 12, 39, 95.

136 John Duffy, *The Sanitarians : A History of American Public Health* (Urbana : University of Illinois Press, 1990), p. 200-201.

137 En termes scientifiques, la question de la validité et de l'efficacité de la vaccination à l'époque n'était pas aussi simple qu'aujourd'hui : la théorie des microbes ne s'était pas encore totalement imposée (comme l'affirme Löwy, « la révolution microbienne n'a pas eu lieu » : le développement de la microbiologie à la fin du XIXe siècle ne représente pas une « rupture nette et radicale avec le passé » mais s'inscrit dans la continuité des pratiques hygiénistes du XIXe siècle) ; les modes de production et d'administration des vaccins en faisaient une pratique à risque : malgré les avancées scientifiques et les contrôles de plus en plus stricts des gouvernements, la procédure reste hasardeuse

Flower adopte la même position pour les inspections scolaires. À la grille de lecture qui oppose le « peuple » aux monopoles (l'AMA protégée par l'État) s'ajoute l'opposition du foyer privé, extension de la souveraineté individuelle, à l'école publique, institution étatique par excellence. L'école est publique, pas les enfants, explique la NLMF[138]. La vaccination et les inspection scolaires enfreignent deux principes américains fondamentaux : « l'inviolabilité du domicile » et le « droit d'être protégé contre les perquisitions et saisies non motivées » (fig. 21). La pratique de déshabiller les enfants pendant les inspections scolaires, autre point sensible, est présentée comme une forme d'« invasion ». À Chicago, la NLMF diffuse largement l'histoire de Richard Ludden, expulsé de son école car il ne suit pas les traitements préventifs contre la teigne imposés par les services scolaires mais contestés par les médecins alternatifs de la famille. Les méthodes iniques des inspections scolaires et le feuilleton administratif qui s'ensuit, son cortège de renvois et de rejets de responsabilité entre services scolaires et sanitaires de la ville, apportent de l'eau au moulin de la liberté médicale. Le numéro de septembre 2012 de *Medical Freedom* consacre ses pages à la mainmise des intérêts privés de l'AMA sur les écoles publiques[139]. Pour

---

jusqu'au milieu du XXe siècle. Comme application de la microbiologie, la vaccination se pare de son aura : phénomène « unique », la présence massive de la science des microbes dans la presse et l'imaginaire populaires promet une conquête de l'invisible, de la nature et de la maladie. Cette « technologie de l'espoir » (Löwy), comme symbole de l'optimisme scientifique du long XIXe siècle, porte néanmoins en elle son revers dystopique, comme en témoignent les récits apocalyptiques d'innocents massacrés par Flower. À l'époque, la vaccination n'a d'ailleurs « initialement qu'une valeur pratique limitée » : produits difficiles à calibrer, effets secondaires, résultats pas toujours concluants. Il est aussi difficile d'isoler les causes de la diminution des épidémies. Au XIXe siècle, les réformateurs américains y voient l'effet nécessaire des campagnes de vaccination du tournant du XVIIIe siècle, mais le recul pourrait tout aussi bien s'expliquer par les progrès en termes d'hygiène et de nutrition. La seule étude à grande échelle au XXe siècle, qui compare l'Angleterre (vaccination obligatoire) et l'Allemagne (une loi de 1914 permet d'être objecteur de conscience) ne conclut pas à la nécessité du vaccin. La position de l'OMS aujourd'hui souligne les bienfaits avérés de la vaccination et sa nécessité mais invite à un usage prudent.

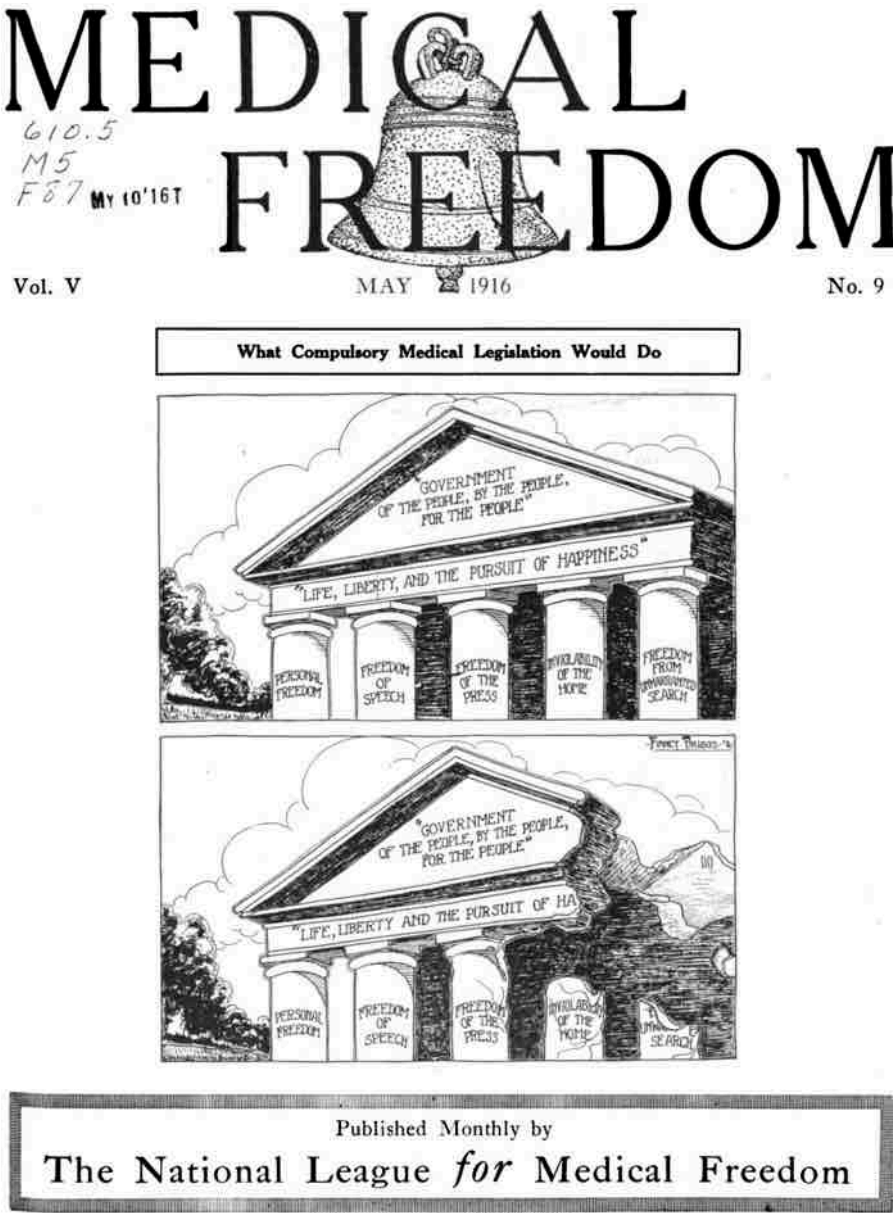
L'historiographie montre une forte dimension de lutte des classes. La vaccination a été utilisée comme une forme de contrôle social des immigrants, des Indiens, des Mexicains, et des pauvres en général. Leur refus peut alors se lire comme une forme de résistance qu'ils partageraient avec une frange de la classe moyenne et qui les opposerait aux élites sociales et scientifiques, modèle qui plonge ses racines dans le conflit, dès 1721, entre Cotton Mather et les artisans de Boston (déjà). En Inde et dans de nombreuses colonies, la vaccination est associée au contrôle impérialiste comme certains syndicalistes la lisent comme une forme de contrôle social. Partout dans le monde, la croisade anti-vaccin s'inscrit dans un radicalisme démocratique plus large : à l'époque, les Suisses interdisent la pratique par référendum ; les travaillistes anglais s'opposent à sa mise en œuvre au tournant du siècle. Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 179-190. Willrich, *Pox*, p. 1-6, 214-15. Löwy, « Les microbes et les humains », p. 231-239.

138 « The controversy over the medical examination of public school children will not be difficult to settle if it is constantly borne in mind and insisted upon, that it is the *school* and not the *child* that is public ». Encadré, *Medical Freedom,* vol. 2, septembre 1912, p. 2.

139 Stephen Petrina, « Medical Liberty : Drugless Healers Confront Allopathic Doctors, 1910–1931 », *Journal of Medical Humanities*, vol. 29, n° 4, 7 août 2008, p. 217-218. Pour l'exemple de Chicago, voir « Political Medicine in the Public Schools », *Medical Freedom,* vol. 2, septembre 2012, p. 3-5. « Compulsory Examination of School Children a National Issue », *Medical Freedom*, vol. 3, décembre 1913, p. 1. Lewis P. Crutcher, « Political Medicine in the Public Schools », *Medical Freedom*, vol. 3, décembre 1913, p. 1. « The Chicago Campaign Against Compulsory Medical Inspection »,

Flower, l'enjeu est autant politique qu'éducatif. Les inspections scolaires créent une « armée » de médecins subventionnés par les impôts et offrent donc de nouvelles possibilités pour les machines politiques de négocier ces prébendes. Elles offrent sur un plateau du travail, pourtant inutile, aux médecins. Admiratif de la mission de l'école publique, Flower ne peut se résoudre à ce qu'elle devienne le porte-parole d'intérêts privés.

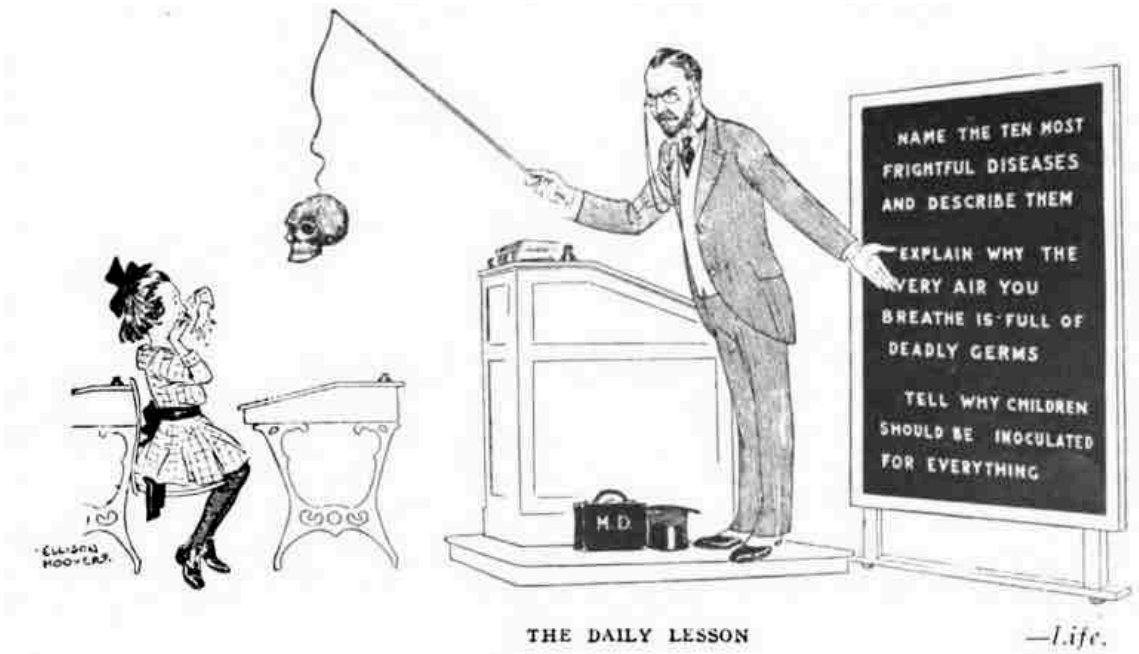
Fig. 21 : couverture de *Medical Freedom* : la chute de la maison Amérique



Source : « What Medical Legislation Would Do », *Medical Freedom,* vol. 5, mai 1916, couverture. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

Medical Freedom, vol. 3, décembre 1913, p. 4. « Medical Examination in Chicago », *Medical Freedom*, vol. 3, décembre 1913, p. 5

Fig. 22 : satire des médecins scolaires et de leur politique de terreur



Source : Les médecins scolaires, grâce à la terreur, prêchent pour leur paroisse : la vaccination et leur expertise apporteront une solution aux maux qu'ils ont provoqués. « The Daily Lesson », *Medical Freedom,* vol. 5, octobre 1915, p. 27. Reproduit avec l'aimable autorisation de la bibliothèque numérique *HathiTrust* et de l'Université du Michigan.

La corruption touche aussi le développement de l'écolier. Flower analyse le rôle des éducateurs à l'aune de son approche psychologique et performative des idées : les médecins scolaires, de fait, laisseront une impression délétère dans les cerveaux plastiques et imaginatifs des enfants. Les inspections, loin de prévenir les maladies, créeront une peur qui, littéralement, les fera tomber malades ou aggravera leur état de santé, ce que Flower dénonce comme « the evil of creating fear in the child mind » (fig. 22)[140].

Le débat sur l'impérialisme – facteur de progrès ou retour à la barbarie et trahison du génie américain selon les interprétations – façonne également les termes de la controverse entre la NLMF et l'AMA et en particulier la vision du rôle que chacun attribue à l'État. Fisher voit la professionnalisation de la médecine comme une forme essentielle de « défense nationale ». Après

[140] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 153-154, 159-160. Un commentateur néo-zélandais explicite les liens des controverses sur les médecins scolaires avec les théories de la suggestion et l'essor de la psychologie au tournant du siècle (voir chapitre 6.IV.B) : « The medicine-men, if we won't fall sick in any other way, hypnotise and suggest us into sickness ». « What the Doctors Can Do », *The Sun* (Sydney), 2 juillet 1913, p. 6, *Papers Past*.

avoir réussi à se consolider grâce au développement hors de ses frontières (hors de la *frontier* ?), le pays doit renforcer sa vitalité, explorer la nouvelle frontière de la biologie et confronter le « péril microbien *(germ peril)* »[141]. Fisher puise ici dans le même approche biologisante et vitaliste du progressisme que partage Flower : les maux sociaux sont compris comme des lésions du corps politique et les réformes comme un thérapeutique et une immunisation. Ici, le renforcement des structures militaires et économiques, exprimé par l'expansionnisme, doit se traduire dans les corps de la population. Flower rétorque du point de vue de l'anti-impérialiste. Il compare cette guerre contre les microbes au chauvinisme fanatique des va-t-en-guerre (« jingoes ») qui ne veulent qu'une augmentation de leur budget[142]. Flower cite régulièrement le Dr. Elmer Lee, affilié à l'AMA mais soutien de la NLMF, pour qui imposer une école de médecine au détriment d'une autre est non seulement absurde car personne n'a complètement raison, mais surtout une politique d'intimidation grâce à l'arsenal bureaucratique du gouvernement fédéral. La métaphore militariste, explicite, compare l'AMA au président Theodore Roosevelt et à sa politique du « bâton *(big stick)* » : dans les deux cas, une catégorie de la population, soutenue par l'État, s'arroge, unilatéralement, un droit de police sur ses homologues et sur ses patients[143].

Pour Flower, le bellicisme militaire ou médical ne recule devant aucune méthode de désinformation pour « attiser les peurs » du peuple et le convaincre d'accepter des politiques intéressées qui veulent se faire passer pour la défense du public. L'AMA et les promoteurs d'un réarmement sanitaire réutilisent selon lui les vieilles ficelles du journalisme à sensation (*yellow journalism*) étrennées pendant la guerre hispano-américaine. Comme dans les écoles, l'appel à la terreur cherche, par des articles alarmistes, à convaincre le public d'accepter la vaccination ou la prise ne charge de la santé publique par l'AMA. Par exemple, en 1911 ils raniment la psychose de la peste bubonique *(Bubonic Plague Scare)* qui plongea la Californie dans la terreur en 1900 pour donner l'impression que les autorités municipales et de l'État avaient été impuissantes et ainsi exiger une expansion du pouvoir fédéral. L'article de Flower, réimprimé et largement diffusé sous forme de brochure, dénonce « l'épouvantail de la peste » agité par le Marine Hospital Service et l'AMA et révèle, d'une part, l'inefficacité, les arrière-pensées et l'arrogance des bureaucraties centralisées qui se croient infaillibles et, d'autre part, rétablit la vérité : la menace avait été

---

[141] Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human life*, p. 76. L'expression, utilisée pour une première fois dans une lettre non publiée de Fisher, est largement citée par Flower, voir par exemple « The Menace of a National Health Bureau », p. 242.

[142] Flower, « Medical News Notes. The Battle For Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, octobre 1910, p. 77 ; « The Truth about the Bubonic Plague Scare », *The Twentieth Century Magazine*, vol. 3, décembre 1910, p. 245.

[143] Flower, « Medical News Notes. The Battle For Medical News », octobre 1910, p. 77.

largement exagérée déjà à l'époque[144]. L'AMA, évidemment, rejette par le mépris ses conclusions. Le problème est moins le fond – il y a bel et bien eu une épidémie de peste à San Francisco entre 1900 et 1904 : Flower tombe lui-même dans le piège du sensationnalisme, ici dans une version complotiste – mais la forme qui exclut toute possibilité de choix rationnel chez l'adversaire et donc de débat politique. Flower étrille également les arguments catastrophistes du *Collier's Weekly* : la politique de la NLMF se solderait par une augmentation du taux de mortalité car, sans régulation étatique, les épidémies tueraient sans frein[145]. « Politique de terreur *(scaremongering)* », objecte Flower : la seule épidémie qui frappe le pays est une « épidémie de la peur » qui, dans sa lecture performative et psychologisante des représentations, ne peut que nuire à la santé des individus et de la culture tout entière. Les faits, au contraire, montrent que la NLMF soutient les politiques d'hygiène et de santé publiques à l'échelle des municipalités et des États. Il souligne aussi que les États opposés aux manigances de l'AMA, comme le Colorado, ont un taux de mortalité moins élevé[146]. Ces affirmations ne laissent pas d'étonner le sénateur Owen et l'AMA qui voient dans l'argumentaire de la NLMF un tissu d'absurdités destiné, justement, à faire peur. Un ministère de la Santé ne pourrait pas légalement interdire certaines thérapies alternatives car le pouvoir d'accorder une licence pour exercer la médecine relève de la compétence des États[147]. Et le *New York Times* de renchérir : le ministère de la Justice ne décide pas à la place des citoyens quel avocat choisir ni celui de l'Agriculture ne force les fermiers à suivre ses recommandations, comment alors imaginer qu'un ministère de la Santé imposerait aux individus de choisir leur médecin[148] ?

Les possessions américaines outre-mer et les territoires sous tutelle servent également de laboratoire pour une régulation sanitaire par le gouvernement fédéral et ici encore les interprétations divergent. L'AMA déclare que c'est grâce à l'État fédéral, seul à même de faire

---

144 Flower, « The Truth about the Bubonic Plague Scare », p. 245-254 ; *The Bubonic Plague* (New York : The National League for Medical Freedom, s.d.) ; « Editorials. Reviving the Bubonic Plague Scare », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, janvier 1911, p. 352-354 ; « News from the Field », *Medical Freedom,* vol. 1, février 1912, p. 14.

145 « A Bad Bunch », p. 10. Un éditorial de l'*El Paso Herald* déclare, sarcastique, que la NLMF ne fait que « protéger « le droit inaliénable à la mort ». « National League of Idiocy », *El Paso Herald*, 8 aout 1911, p. 6.

146 Flower, « Medical News Notes. The Revolt Against the Medical Hierarchy », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, décembre 1910, p. 271 ; « Governor Thomas's Notable Veto of the Medical Trust Bill », *The Coming Age,* vol. 2, août 1899, p. 225. Edmund Vance Cooke, conférencier pour la NLMF en Ohio, avance le même argument dans une lettre citée par le sénateur Works : Cleveland, un bastion de la NLMF, a également un faible taux de mortalité. *Congressional Record*, p. 2667.

147 « Medical Economics. Senator Owen 's Speech on the Public Health Bill », *Journal of the American Medical Association,* vol. 54, n° 25, 18 juin 1910, p. 2092. « Medical Economics. How 'National Leagues' are Organized », *Journal of the American Medical Association*, vol. 54, n° 25, 18 juin1910, p. 2093. « The Organization of Ill Health », p. 421.

148 « A Campaign of False Pretenses », *The New York Times,* 2 juin 1910, p. 8 ; « Imaginary Dangers Proclaimed », p. 12.

face aux crises modernes de grande échelle, que l'on a pu éradiquer les épidémies aux Philippines, à Cuba et dans la zone du canal de Panama[149]. Flower, au contraire, affirme que les autorités à La Havane ont justement réussi à mettre un terme à la fièvre jaune *sans* un ministère de la Santé, ce qui prouve bien son inutilité[150]. Ce qui se passe dans ces territoires, explique-t-il, révèle l'étendue des pouvoirs à la disposition du gouvernement fédéral. Par exemple, en 1911 le président Taft, qui « prétend être un progressiste *(liberal)* », criminalise dans la zone du canal de Panama le fait d'être guéri par un thérapeute non approuvé par l'État et l'AMA : que se passerait-il si l'État fédéral exerçait une telle prérogative sur le continent[151] ? L'heure est grave : dans son allocution lors du premier grand congrès de la Ligue à Chicago le 20 et 21 novembre 1911, Flower critique violemment le décret « tyrannique » de Taft :

> Any man who makes a lawabiding and lawloving citizen a lawbreaker by robbing him of his most sacred rights commits a moral crime, and any privilege seeking class or association of men who seek their own enrichment by interfering with the free citizen in his right to obtain health from whatever system or school he finds efficacious is the enemy of justice, progress, and human rights – in a word the enemy of society[152].

Sa critique du corporatisme et du protectionnisme s'avère avant tout morale car elle viole les droits des citoyens et, en renversant la logique politique qui identifie morale du mérite et loi sociale (le comportement respectueux des lois doit être isomorphe aux lois du pays), met en péril

---

149 « Newspaper Comments of the Public Health Campaign », p. 1528. Une revue des Adventistes du septième jour propose une formulation de ce argument particulièrement truculente : « If the "Scientists" [les scientistes chrétiens comme symboles de la NLMF] had their way, there would be no quarantine, no sanitation, no destruction of mosquitoes, no cleaning out of yellow fever, no building of the Panama Canal ! ». C'est contre la marche du progrès même que la NLMF combat selon l'auteur. « Information Concerning a National Department or Bureau of Health », *Life and Health*, vol. 26, janvier 1911, p. 20.

150 Flower, « The Menace of a National Health Bureau », p. 239.

151 Les colonies permettent de révéler les spécificités de la forme d'intervention politique que permet la science « moderne » : une mise sous tutelle, pour leur bien, des citoyens de l'État-nation ou bien de pays moins développés : une politique de l'intime, par l'État, à l'échelle internationale. Dans son article sur la microbiologie, Löwy explique par exemple comment la création du Bureau d'hygiène panaméricain (PAHO) « contribue au renforcement du contrôle nord-américain sur l'Amérique latine ». Flower s'intéresse aux rapports de pouvoir entre les individus et la collusion des intérêts particuliers et de l'État mais, convaincu de la supériorité anglo-saxonne, ne se pose pas la question en termes de politique coloniale : s'il dénonce les ingérences étatiques dans la sphère privée, il ne voit pas les rapports de dépendance entre différents États que permet l'interventionnisme par la science. Löwy, « Les microbes et les humains », p. 237.

152 Flower, « The Chicago Conference », p. 3. La presse reprend ses propos, pour les encenser (*The Chicago Daily Tribune* et, sans surprise, *The Journal of Osteopathy*) ou pour les moquer (pour le *Topeka Daily Capital,* les paroles « pompeuses » ne sauraient cacher la volonté de protéger les intérêts des guérisseurs par la foi et les faits parlent d'eux même : la zone du canal de Panama témoigne du « triomphe des systèmes sanitaires modernes *(sanitary management)* ». « Taft denounced for 'doctor rule' », *The Chicago Daily Tribune*, 21 novembre 1911, p. 2. « Health Tyranny on the Canal Strip », 28 novembre 1911, *The Topeka Daily Capital*, p. 4. « Names Dr. John B. Murphy », *The Journal of Osteopathy*, vol. 18, n° 12, décembre 1911, p. 883-884.

le fondement même de la République : le respect de la loi. Au-delà de l'exemple des territoires sous tutelle, il suffit, note Flower, de regarder la confiscation *de facto*, par les médecins traditionnels du service de santé de l'armée et de la marine pour apprécier la puissance de l'État : en situation de monopole, les médecins militaires peuvent contraindre les soldats à se vacciner, peu importe leur opinion sur la procédure[153]. Son réquisitoire contre la vaccination et les inspections scolaires repose sur les mêmes griefs : « compulsory inspection, to be effective, must be followed by compulsory treatment ». Les parents, de fait, n'auraient plus le choix de leur thérapeutique ; pire, certains se verraient imposer des traitements qu'ils désapprouvent car contraires à leurs opinions ou à leurs croyances[154]. Flower refuse l'argument que des médecins fonctionnaires doivent s'immiscer dans les choix individuels au nom d'un progrès social. Il redoute la coercition, même pour le bien des citoyens : où s'arrêterait le gouvernement ? Les citoyens pourraient-ils contrôler cet interventionnisme une fois le précédent de la vaccination accepté ? Où mènerait une logique technocratique sans le contre-pouvoir de la morale et de la démocratie ? Flower veut tuer dans l'œuf une dynamique historique dangereuse[155].

Flower refuse *a priori* toute intervention extérieure sur le biologique, le corps étant un bien propre par définition et le siège de la liberté individuelle. Dans sa logique, un ministère de la Santé relève d'un eugénisme coercitif foncièrement immoral puisqu'il donnera des moyens sans précédents à la médecine moderne pour s'immiscer dans le vivant même, ou plutôt l'eugénisme n'est qu'une dérive logique une fois accepté le principe technocratique de coercition pour le bien commun. Le terme « eugénisme » se justifie car les médecins Fisher et Knopf, en première ligne contre la NLMF, associent leur combat pour une politique de santé publique pilotée par un ministère de la Santé et l'AMA à leur engagement eugéniste[156]. Tous deux prônent le progrès grâce à la vaccination et à la stérilisation contrainte[157]. En 1914, ils participent, aux côtés de

---

153 « The Chicago Conference », p. 3. « B.O. Flower Answers Irving Fisher », *Medical Freedom,* vol. 2, septembre 1912, p. 10.

154 Flower, « The Battle for Medical Freedom », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 4, avril 1911, p. 84-85. The National League for Medical Freedom, *First Report of The National League for Medical Freedom*, p. 17.

155 Il ne faut pas voir dans ce sentiment d'urgence la crainte d'une mécanique historique qui, une fois remplies certaines conditions délétères initiales, évacuera ses acteurs devenus impuissants, mais au contraire un pragmatisme éclairé qui met au centre la possibilité d'influer le cours de l'histoire. Le réformateur et le citoyen doivent s'engager pour réorienter les lois historiques vers des fins plus morales, faute de quoi elles déploieront la corruption de ceux qui s'en sont emparés. Comme pour sa pensée utopique, la philosophie de Flower repose sur une relecture volontariste du déterminisme spencérien. Le laissez-faire , explique Flower, a permis l'essor et la domination des *trusts* : pour régénérer le pays, il faut donc rivaliser d'inventivité et redoubler d'efforts pour imaginer des systèmes qui enrayeraient des dynamiques de monopolisation, économique ou médicale, déjà bien engagées.

156 Cela ne veut pas dire que la médecine moderne est un eugénisme mais qu'elle porte en elle cette dérive possible.

157 Ce lien sera explicite dans l'argument du Juge progressiste de la Cour suprême Oliver Wendell Holmes Jr. en faveur de la stérilisation obligatoire dans l'arrêt *Buck v. Bell* (1927) : « the principle that sustains compulsory

figures plus connues comme Charles Davenport ou Gifford Pinchot au premier congrès eugéniste, la First National Conference for Race Betterment[158]. Déjà en pleine controverse sur la loi Owen, Fisher en avait appelé à changer les lois pour « décourager ou interdire la procréation des inaptes » et transmettre aux générations futures un « capital de vie non diminué »[159]. Flower et Fischer partagent les mêmes idéaux : le progrès de la « race », la transmission des conditions les plus favorables pour le développement des individus et donc la lutte contre tous les agents pathogènes : l'alcool, la prostitution qui avilit les mères, condamne leurs enfants et par conséquent « vole la race », ou les industries qui empoisonnent les ouvriers, les femmes et les enfants. La rupture, irrémédiable, se crée autour de la question de l'ingérence dans le domaine propre du choix individuel : à quel moment le choix collectif, formulé par les politiques et les médecins, peut-il prévaloir sur la liberté individuelle ? Flower, à notre connaissance, ne traite jamais explicitement de l'eugénisme dans ses écrits. Cependant, il s'oppose à toute forme de traitement médical obligatoire, ce qui logiquement inclut les pratiques comme la stérilisation contrainte. Par ailleurs, de nombreux articles dans *Medical Freedom* s'insurgent contre cette pratique : l'eugénisme de Fisher est raillé, réduit à des « foutaises *(bunk)* dangereuses et « non-américaines ». Une citation (anonyme), mise en évidence dans la revue de la NLMF, résume dans une formule le lien entre eugénisme et obligation de traitement : « Eugenics is a small side show, so to speak, attached to the main circus, which is National Conservation as called for by the Owen Bill »[160]. Flower, comme cet auteur, veut s'attaquer à la racine du problème : le rôle de l'État et l'inviolabilité du corps et de la liberté individuelle, une question de principe donc.

Flower veut un État interventionniste pour faire progresser la « race » mais dans la limite d'une « culture » de son milieu. La biologie, comme matrice du progrès, accouche d'approches irréconciliables : d'une part la mécanique du vivant de l'AMA, pour qui les bienfaits d'une ingénierie biologique s'imposent à tous, non pas sous la contrainte mais par la vertu même de la

---

vaccination is broad enough to cover cutting the Fallopian tubes. Three generations of imbeciles are enough ». *Buck v. Bell*, 274 U.S. 200 (1927).

158 Fisher est aussi vice-président de la Race Betterment Foundation. Sigard Adolphus Knopf, « Some Suggestions for a More Rational Solution of the Tuberculosis Problem in the United States » p. 113-136 ; « Sex Questions. Discussion. Scattering prostitution », p. 288-289 ; « Sex Questions. Discussion. Waverly House », p. 290 ; Fisher, « The Importance of Hygien for Eugenics », p. 472-476, *in* Emily F. Robbins (éd.), *Proceedings of the first National Conference on Race Betterment, January 8, 9, 10, 11, 12, 1914* (Battle Creek, MI : Race Betterment Foundation, 1914).

159 Fisher, « Every Day an Unnecessary Titanic Disaster in America », *The Pittsburgh Press*, 6 octobre 1912, p. 14.

160 « Notwithstanding the fact that the sterilization law of New Jersey was declared unconstitutional by the Supreme Court of that state last November, the advocates of such obnoxious and un-American legislation are now seeking to invade the public schools and sterilize such children as they choose to regard as defective ». « Asks Sterilization of Boys », *Medical Freedom,* vol. 3, avril 1914, p. 3. « Irving Fisher 's Idea », *Medical Freedom*, vol. 3, février 1914, p. 7. *A Stuffed Club*. (*A Stuffed Club : A Journal of Rational Therapeutics* est la revue publiée par le médecin ecléctique John Henry Tilden).

loi scientifique, et, d'autre part, l'approche « horticole », si l'on peut dire, de Flower où l'État, tel un jardinier, cherche à créer le terreau le plus propice au développement de citoyens sains en usant de moyens non coercitifs : l'ingénierie sociale pour régénérer l'environnement et influer sur les pratiques, l'ingénierie culturelle et spirituelle pour éclairer et élever les individus et l'ingénierie politique pour redémocratiser l'accès aux bienfaits la modernité (démocratie directe, libre frappe de la monnaie, nationalisation etc.)[161]. Sans surprise, cette division se répercute dans les usages contradictoires et controversés de Spencer : modèle pour penser la liberté individuelle et une vision morale de l'équilibre social chez Flower, il légitime, pour le coup, un Darwinisme social mis en œuvre par les pouvoirs publics avec l'eugénisme (il figure en épigraphe des actes de la conférence de 1914) et incarne, dans le même groupe, un laissez-faire dépassé (les critiques de Fisher contre Flower).

La question des limites et des devoirs de l'État, centrale dans la confrontation entre ces deux progressismes, est le produit de la redéfinition dans la première décennie du siècle des prérogatives des pouvoirs publics et de la frontière entre public et privé. À l'échelle des États, la santé publique semble dorénavant primer sur le choix individuel. La mobilisation en faveur de la NLMF, notamment dans l'Ouest du pays, s'expliquerait par ces menaces plus immédiates : l'État de Washington et la Californie étaient, avec l'Indiana, les premiers à légaliser la stérilisation contrainte pour les moins aptes[162]. En parallèle, 1905 voit l'extension par la Cour suprême du

---

[161] L'exemple de Flower permet de recouvrer les controverses au sein du progressisme minimisées dans l'interprétation récente de Thomas C. Leonard. Cet historien décrit les progressistes comme des « réformateurs illibéraux », arrogants, élitistes, qui légitiment les préjugés raciaux de leur temps car, prouvés par la science et cautionnés par des experts, ils les croient non seulement vrais mais surtout bénéfiques pour leur pays (il analyse en particulier l'eugénisme). Les spécialistes, grâce à leur savoir moderne, peuvent alors, en toute innocence, décider des grandes orientations de la société : « The progressives combined their extravagant faith in science and the state with an outsized confidence in their own expertise as a reliable, even necessary, guide to the public good. […] They nearly all agreed that expert public administrators do not merely serve the common good, they also identify the common good. The expert instructed on how to achieve society's goals, and also on what society's goals should be ». La lecture de Leonard correspond en fait au progressisme technocratique dénoncé par Flower. Il ne prend donc pas en compte les nombreuses controverses au sein du mouvement qui, justement, voit les réformateurs se diviser sur les questions de liberté individuelle et de limite au pouvoir de l'État pour tout ce qui touche à l'intime. La suffisance des réformateurs analysée par Leonard évoque cependant tout à fait celle de Flower en ce qui concerne l'ingénierie sociale et culturelle, c'est-à-dire l'intervention des pouvoirs publics uniquement sur l'environnement physique et culturel des individus (voir chapitre 5). Thomas C. Leonard, *Illiberal Reformers : Race, Eugenics, and American Economics in the Progressive Era* (Princeton : Princeton University Press, 2016), p. xi et 25 (citations), 27-55 (« Becoming experts »).

[162] Le Michigan tente le premier, en 1897, de voter une loi sur la stérilisation forcée (elle n'obtient finalement pas assez de voix), suivi par la Pennsylvanie en 1901 et 1905 (un second échec suite au véto du gouverneur). C'est l'Indiana en 19017 qui légalise le premier la stérilisation contrainte, puis Washington et la Californie en 1909 (ce dernier État connaît le plus grand nombre de personnes stérilisées de force). Paul A. Lombardo, *Looking Back at Eugenics*, p. 1-10 ; Elof Axel Carlson, « The Hoosier Connection: Compulsory Sterilization as Moral Hygiene », p. 11-25 ; Jason S. Lantzer, « The Indiana Way of Eugenics : Sterilization Laws, 1907-74 », p. 26-44 ; Alexandra Minna Stern, « From Legislation to Lived Experience: Eugenic Sterilization in California and Indiana, 1907-79 », p. 96-116

« pouvoir de police *(police power)* » : les États peuvent limiter la liberté individuelle lorsqu'il en va de la santé de la population, et plus largement de son bien-être. En février, la Cour suprême légitime la politique de vaccination contre la variole au Massachusetts. Henning Jacobson, immigrant suédois et pasteur, avait refusé de se plier à la législation. Condamné à 5$ d'amende, il porte plainte, arguant l'inconstitutionnalité de la vaccination obligatoire. Débouté par les plus hautes juridictions de l'État, il saisit la Cour suprême qui, dans l'arrêt *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts*, affirme que la loi relève des compétences du gouvernement *(police power)* car elle vise à protéger la santé publique et la sécurité des citoyens :

> In every well-ordered society charged with the duty of conserving the safety of its members the rights of the individual in respect of his liberty may at times, under the pressure of great dangers, be subjected to such restraint, to be enforced by reasonable regulations, as the safety of the general public may demand[163].

Cette extension du « pouvoir de police » est confirmée en décembre 1905 avec l'arrêt *Manigault v. Springs*. La Caroline du Sud veut construire un barrage mais les propriétaires du terrain refusent sous prétexte que cela violerait leur droit de propriété. La Cour donne cependant raison à l'État. Dans sa décision, elle réaffirme la rôle de protection du gouvernement et sa primauté sur la liberté contractuelle : « the police power, is an exercise of the sovereign right of the Government to protect the lives, health, morals, comfort and general welfare of the people, and is paramount to any rights under contracts between individuals[164] ». En revanche, en avril de la même année, l'arrêt Lochner invalide toute régulation économique au nom de la même liberté de contrat.

---

in Paul A. Lombardo (éd.), *A Century of Eugenics in America. From the Indiana Experiment to the Human Genome Era* (Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, 2011).

[163] *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts*, 197 U.S. 11 (1905). La NLMF, qui sans cesse dénonce la désinformation dans les revues médicales ou *Collier's Weekly*, ne respecte pas non plus la règle du *fair-play* qu'elle exige de ses adversaires. Elle tronque par exemple l'arrêt Jacobson pour promouvoir sa cause. Les décisions des neuf juges, dans une logique de légitimation par le légalisme et l'histoire américaine, font en effet figure d'argument d'autorité par excellence. La NLMF cite la première partie de l'arrêt car elle légitime ses engagement : « there is, of course, a sphere within which the individual may assert the supremacy of his own will, and rightfully dispute the authority of any human government,- especially of any free government existing under a written constitution, to interfere with the exercise of that will ». Néanmoins, elle se garde de donner la fin de la citation qui justifie la restriction de la liberté médicale. Aucune trace de cette réserve ne se retrouve dans *Medical Freedom* : « this great court, however, agreed unanimously that vaccination could not be forced on anyone who could show that it was dangerous to their health or life ». À leur décharge, la Cour se prononce sur la constitutionalité de l'amende mais souligne qu'aucun individu ne peut-être vacciné de force. *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts*, 197 U.S. 11 (1905). Encadré sans titre, *Medical Freedom*, vol. 3, novembre 1913, p. 2. « The Crime Against the School Child », *Medical Freedom*, vol. 5, décembre 1915, p. 59. Willrich, *Pox*, p. 285-336.

[164] *Manigault v. Springs*, 199 U.S. 473 (1905).

Cette extension du domaine d'intervention des pouvoirs publics se retrouve à l'échelon fédéral. La présidence de Theodore Roosevelt inaugure un exécutif moderne et activiste, d'abord *via* la question de la santé publique. C'est en effet en 1906 avec le Pure Food and Drug Act que l'État fédéral acquiert de nouvelles prérogatives et que les progressistes réussissent à convaincre les Américains d'accepter davantage d'interventionnisme gouvernemental. Si d'autres administrations fédérales pouvaient réguler les prix ou la sécurité au travail par exemple, la loi donne au ministère de l'Agriculture le pouvoir d'intervenir, comme l'indique son nom complet, dans « la production, la vente [et donc la publicité] et le transport de nourriture, de marchandises ou alcools dénaturés ou portant un étiquetage mensonger ». Au renforcement de la régulation du commerce inter-États s'ajoute une régulation, *volens nolens*, de la vie privée. Toutefois, elle n'est pas pensée comme ingérence dans le choix individuel mais, à l'instar de la municipalisation par exemple, comme un bien collectif (relevant d'un « jugement commun authentifiant le caractère collectivement désirable du bien[165] ») et même tutélaire, ce qui implique que l'État, organisateur du bien-être de la population, doit en garantir l'accès à tous, notamment en permettant l'accès aux nouvelles technologies pour combattre les maladies, du système d'approvisionnement en eau potable aux avancées de la médecine[166]. Flower ne s'oppose aucunement au Pure Food and Drug Act : la fracture surgit à propos du domaine d'application de l'interventionnisme étatique[167]. Le progressisme antimonopolistique se sépare des tenants d'une approche plus managériale et technocratique dès lors que l'État se substitue à l'individu dans ses choix. La loi de 1906 ne pose

---

165 Cordonnier, « Éclairages sur la notion de biens communs ».

166 Pour l'économiste Dora Costa, le tournant du siècle se caractérise justement par cette conception de la santé comme bien collectif et par l'interventionnisme accru des autorités publiques pour en garantir l'accès à tous. Elle divise l'histoire de la santé en quatre grandes périodes : « The first period, in the 1700s and early 1800s, was one of a relatively good disease environment and high nutritional availability. More and better food, better shelter (particularly less crowding), and better geographic locations, where disease was not endemic, led to better health. The second period, from the 1830s to the 1880s, was one of a worsening of the disease environment and of nutritional availability with no new technologies to improve health. The worsening of the disease environment was starkest in urban areas. On the eve of the Civil War, New York City was "natural home of every variety of contagious disease, and the favorite resort of foreign pestilences" (Smith 1911: 19). The third period, from the 1880s to the early 1900s, saw the widespread introduction of new technologies to combat disease. The most effective technology , the provision of clean water, was a public good. Everyone was treated. In contrast, during the fourth period, from the 1930s or 1950s to the present, the new health technologies were private goods. First they were drugs to combat infectious disease and then they were therapies and health recommendations targeted at chronic conditions. The health recommendations and the new therapies, requiring both individual purchases and skills to use effectively, were complementary with income and education or correlates of education such as patience and self-discipline ». Dora Costa, « Health and the Economy in the United States, from 1750 to the Present », *NBER Working Paper n° 19685*, p. 10 [Rapport en ligne], National Bureau of Economic Research, novembre 2013, consulté le 10 mars 2014. URL : http://www.nber.org/papers/w19685.

167 De la même façon, selon le domaine où Roosevelt intervient, le nouveau type de présidence interventionniste qu'il incarne sera soit encensé par Flower (par exemple pour le Pure Food and Drug Act), soit assimilé à de la tyrannie pure et simple (voir chapitre 6.VII.B.).

pas problème pour Flower car la nouvelle puissance étatique agit sur l'architecture du choix et non sur le choix lui-même selon une logique de paternalisme libertarien. Le gouvernement fédéral garantit un environnement intellectuel et commercial « pur » : il impose la transparence pour moraliser les pratiques commerciales, traduisant ainsi en législation la logique de moralisation par le dévoilement au cœur du *muckraking* (la loi d'ailleurs émane dans une large mesure des révélations d'Upton Sinclair dans *The Jungle*). En somme, la loi s'inscrit dans l'ingénierie spirituelle et sociale de Flower : elle agit sur les représentations et régénère l'environnement commercial et informationnel.

La requalification en bien collectif de la santé s'inscrit dans le contexte plus large du tournant du siècle qui voit l'essor, grâce aux nouveaux pouvoirs que se forge l'État moderne, d'une mise en commun, par souci d'efficacité ou conviction démocratique, de certaines activités sociales (la santé mais aussi le commerce pour les plus radicaux), la question cruciale étant de définir la frontière entre le domaine collectif et le domaine individuel. Pour le dire autrement, quelle logique doit primer dans la direction des sociétés : une logique macrostructurale qui subordonne le choix individuel au bien commun ou une logique microstructurale qui ne peut envisager le bien commun au détriment des droits individuels ? Qui décide en dernière analyse ? Cette différence se lit dans les interprétations divergentes d'un autre *topos* du discours progressiste : la « conservation de la nature ». Pour l'AMA, moderniser la médecine n'est que l'extension à la santé de ce que le gouvernement fédéral fait pour la nature : user de ses prérogatives pour protéger les ressources communes afin que tous puissent en hériter. L'État doit conserver la santé de la nation et donc de ses habitants pour que chacun puisse développer son potentiel et pour que le pays progresse, se renforce et se hisse à la hauteur des enjeux modernes : « there is no branch of the conservation movement more important than of the conservation of the lives and health of the people[168] ». Chaque jour, selon Fisher, l'équivalent d'un Titanic meurt de maladies évitables faute d'un politique hygiéniste concertée et nationale. Quelques mois après le naufrage, l'argument frappe les esprits. Fisher prévoit, dans un avenir proche compte tenu du « zèle » du mouvement pour la santé, une « ère de la conservation de l'homme »[169]. Il détaille sa vision dans deux rapports qui inscrivent explicitement la création d'un ministère de la Santé dans ce mouvement : *National Vitality : Its Wastes and Conservation* et *Memorial Relating to the Conservation of*

[168] La revue de l'AMA cite un éditorial de la *Colorado Springs Gazette*. « Medical Economics. Newspaper Comments of the Public Health Campaign », *Journal of the American Medical Association*, vol. 56, n° 20, 18 mai 1912, p. 1528.

[169] Fisher, « Every Day an Unnecessary Titanic Disaster in America », p. 14.

Human Life[170]. Si l'optimisme prophétique rappelle la prose de Flower, cette rhétorique ne peut selon lui s'inscrire dans une vision progressiste puisque les valeurs sont corrompues à la racine. La NLMF, dans une publicité, dénonce cet abus de langage : « shall it [the Republican Party] endorse special privilege legislation for political doctors under the guise of so-called health 'conservation' ?[171] » La Ligue s'oppose à cette approche managériale de la santé : « conservation » évoque en effet la gestion des ressources naturelles proposée par Gifford Pinchot et l'applique au corps. Elle adopte une interprétation plus légaliste et ancienne du terme ancrée dans la philosophie des droits naturels et dans le respect de la Constitution : « what movement can compare with a movement which has had for its object the conservation of the constitutional rights of the citizen[172] ? »

L'ironie, dans la situation de Flower, est que la reconceptualisation des services d'utilité publique (eau, transport, communications) en bien commun qu'il prône pour légitimer davantage d'interventionnisme étatique (à l'échelle municipale ou fédérale pour les trains et les télégraphes) rencontre des résistances politiques indépassables alors que cette même logique d'attribution aux pouvoirs publics d'activités auparavant privées se voit acceptée dans le domaine de la santé. *A contrario*, là où Flower voit dans la régulation de l'activité des grands industriels une mission, pour l'État, de protection des plus faibles et de démocratie économique, la Cour suprême dans l'arrêt Lochner voit une violation de la liberté contractuelle. Pour Flower, la loi Owen participe du même contre-sens immoral puisque la santé de l'individu et l'idéal de justice sociale sont sacrifiés sur l'autel des intérêts économiques d'une classe privilégiée (les médecins ou les entrepreneurs) : un individu a le droit de protéger son intégrité contre des conditions de travail inhumaines ou les choix discutables d'institutions de santé publique. La question est donc éminemment politique. Les débats se radicalisent autour de la loi Owen, de la stérilisation contrainte ou de la vaccination au moment où le progressisme technocratique – le scientisme de l'AMA mis en œuvre par un État fort – semblent être entré dans les bonnes grâces des pouvoirs publics alors que l'idéal de justice économique et les réformes fondamentales qu'il exige, pourtant de plus en plus acceptés dans l'opinion publique, ne semblent pas, déplore Flower, faire de progrès dans le seul champ politique qui compte vraiment dans un État moderne : le gouvernement fédéral. Il n'est finalement pas étonnant que la question de la liberté médicale échauffe les esprits à ce moment-là car ce qu'il y de plus individuel, la santé, se retrouve en porte-à-faux, déstabilisé, alors que

---

[170] Irving Fisher, *National Vitality : its Wastes and Conservation* (Washington : Government Printing Office, 1908) ; *Memorial Relating to the Conservation of Human Life as contemplated by bill (S. 1) providing for a United States public health service* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1912).

[171] « Shall the Republican Party of New York Commit itslef to Compulsory State Medecine ? », p. 3.

[172] « The Closing of the League », p. 2.

l'État se modernise et étend son empire, à l'échelle du pays et jusque dans l'intime. La production imprimée reflète d'ailleurs cette crise : comme sujet de discussion, la « liberté médicale » apparaît discrètement dans les 1880, puis resurgit en 1906 pour cristalliser le débat, atteindre son apogée entre 1910 et 1914 et finalement retomber dans une relative confidentialité (voir annexe 3, fig. 16). Aucun bien commun n'est envisageable chez Flower si l'on porte atteinte aux droits individuels. En même temps, l'État a un rôle fondamental car il conditionne la possibilité pour les individus d'exercer leur vertu ou non.

V. La question du paternalisme

La question du droit à l'autodétermination de l'individu et des ingérences étatiques pour le bien commun pose la question de la capacité des individus à exprimer leur vertu et agir en adulte sans contrainte législative, en d'autres termes le problème du paternalisme et du rôle des lois. L'individu a-t-il besoin d'un tuteur (l'État qui légifère ses comportements car il est incapable de se diriger moralement) ou est-il infantilisé par cet encadrement ? L'État est-il le garant de la vertu et de la responsabilité ou son fossoyeur ? L'idéal des Lumières reste-t-il possible dans un monde industriel qui se pense à l'échelle nationale, sinon internationale ? Le cœur du projet des Lumières, pour Kant, est de « faire sortir l'homme de la minorité », de le rendre capable « se servir de son intelligence sans être dirigé par autrui »[173]. La démocratie américaine au XIXe siècle s'était réappropriée cet idéal en fondant l'ordre social et le progrès sur le caractère, la vertu et l'indépendance. Dans une société devenue complexe et gigantesque, les progressistes technocrates et les experts proposent aux citoyens de les aider à s'adapter, ce que Flower et les antimonopolistes, fidèles aux idéaux passés, ne peuvent que penser comme une menace sur l'autonomie[174]. Il n'est alors pas étonnant que la philosophie du *common sense* entre en crise à l'époque pour finalement être discréditée : le sens commun devient, dans le discours intellectuel majoritaire, une étiquette infamante et chez Flower et les démocrates radicaux inspirés du

---

[173] « *Les lumières sont ce qui fait sortir l'homme de la minorité qu'il doit s'imputer à lui-même.* La *minorité* consiste dans l'incapacité où il est de se servir de son intelligence sans être dirigé par autrui. Il doit *s'imputer à lui-même* cette minorité, quand elle n'a pas pour cause le manque d'intelligence, mais l'absence de la résolution et du courage nécessaires pour user de son esprit sans être guidé par un autre. *Sapere aude*, aie le courage de te servir de ta *propre* intelligence ! voilà donc la devise des Lumières ». Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? », p. 281.

[174] Flower anticipe certains inquiétudes liées à l'infantilisation des citoyens dans une société technocratique ; sa crainte du paternalisme rappelle la phrase de l'essayiste George Trow : « in the absence of adults, people came to put their trust in *experts* ». Pour Flower, l'individu prend conseil auprès d'experts mais doit exercer son autonomie et faire confiance à son propre jugement. George Trow, « Within the Context of No-Context », *The New Yorker*, vol. 56, 17 novembre 1980, p. 67.

radicalisme libertarien une forme de résistance, comme dans la croisade pour la liberté médicale. Pour Flower, choisir la voie du progrès et de la maturité implique de refuser toutes les formes d'infantilisation qui ne peuvent que maintenir les citoyens dans l'obscurité et la néoténie : choisir de ne pas sortir de sa minorité signifie alors une régression politique mais aussi anthropologique et historique.

Flower considère le partenariat entre État fort et science moderne qu'illustre la volonté d'instaurer un ministère de la Santé comme le point d'orgue d'une dérive paternaliste commencée pendant le second XIXe siècle avec la mainmise des *corporations* sur l'économie et la politique. Les privilèges législatifs ou en nature (terres publiques aux compagnies de chemins de fer par exemple) distribués par la classe politique aux acteurs économiques s'apparentent pour lui à un parent qui gâterait (pécuniairement et moralement) ses enfants et, par conséquent, ne les éduquerait pas : « recklessly prodigal parent, giving, without restriction, El Doradoes of wealth to special classes[175] ». Le « socialisme militaire », incarné aux États-Unis par les Nationalistes, exprime un autre versant de cette dérive : « l'idéal allemand du paternalisme absolu » où l'État, omnipotent et sans limite, freine le progrès individuel et collectif (« disastrous to human growth, development, and happiness […], and the untrammeled progress of civilization »). Pour Flower, le destin des civilisations dépend du « caractère » de ses membres, c'est-à-dire leur vertu et leur indépendance. L'objet de la politique est de préserver ce caractère. Le « socialisme volontaire », synonyme de jeffersonisme, apporte une réponse économique : il permet d'affronter la gigantisation du monde et de collectiviser le bien commun sous le contrôle démocratique du peuple. Les valeurs morales, religieuses (l'immédiateté du protestantisme) et politiques (le radicalisme démocratique et le libertarisme), encadrent quant à elles les prétentions technicistes de la science moderne. Alors que les conceptions nouvelles de l'État qui émergent avec le changement d'échelle étendent le paternalisme aux professions libérales (les médecins) et menacent d'infantiliser le citoyen jusque dans sa vie privée (la santé), la NLMF veut défendre ces valeurs[176].

Force est de constater, déplore Flower, que les « miasmes funestes du paternalisme européen » ont contaminé « l'atmosphère de liberté » des États-Unis. Dans sa vision exceptionnaliste, le mal ne peut venir en définitive que de l'extérieur, un virus étranger prêt à contaminer le corps social américain, sain à l'origine. Flower note qu'à son contact la révérence pour la loi a disparu au profit du paternalisme. Jadis peu de lois régissaient le pays : l'organisation sociale reposait sur la « virilité inhérente et le sens instinctif du droit et de la justice [qui]

---

175 Flower, « Pure Democracy », p. 266.

176 *Ibid.*, p. 262-263 ; « Editorial Notes. Is Socialism Desirable ? », vol. 3, mai 1891, p. 755.

imprégnaient les masses » et des délibérations plus longues permettaient d'arriver à un consensus. En somme, un pays adulte construit, par le débat, ses règles communes et les intériorise (nous parlons ici de politique et non de lois morales qui, ancrées dans la religion, sont comme des axiomes pour Flower). Après des décennies de dérives paternalistes, une « frénésie législative (*craze for laws*) » s'est emparée du pays si bien que « les individus sont incapables d'exercer leur souveraineté et de s'autodéterminer *(incapable of self-government)* ». Pour Flower, le paternalisme du gouvernement est le « résultat logique de l'idée que l'État devrait traiter ses citoyens comme des nouveau-nés ». Il est donc à la fois un favoritisme à l'égard d'acteurs économiques et sociaux et l'infantilisation de l'ensemble de la population. « The glove of philanthropy generally conceals the hand of tyrannical monopoly or selfish avarice » : Flower ici brocarde les arrière-pensées derrière la volonté de faire le bien de tous. Le despotisme médical et les intérêts financiers d'une médecine d'État en sont la manifestation la plus grave dans les années 1910 car elle touche au corps et à la liberté de conscience[177]. L'infantilisation est donc pour lui un moyen d'assujettir les citoyens. Un vrai gouvernement doit au contraire montrer le champ des possibles mais ne pas décider à la place des individus : la liberté aura alors une vertu éducative. L'État ne doit pas agir sur le choix mais sur l'architecture du choix : par l'éducation, les réformes des règles du jeu, la sanction de ceux qui violent les règles et des politiques de compensation et d'incitation. S'il décide pour les citoyens, l'État les soumet à sa tutelle et les « dévirilise », ce qui dans sa rhétorique signifie qu'il les affaiblit, les empêche d'exercer leur vertu et, en définitive, sape les valeurs du pays : « *it* [paternalism] *has lowered our ideal of liberty, and blunted our sense of justice* »[178].

La question de choix est centrale : qui peut choisir ? Qui est assez mûr pour s'autodéterminer et participer au débat de la cité ? Pour Flower, nourri à la philosophie du sens commun , tout le monde peut user de sa raison et tout le monde doit participer à la discussion politique. Les masses égarées qui, par manque d'éducation et accablées de déterminations négatives (les pauvres abrutis par leurs conditions de travail, les minorités accusant un retard dans l'échelle de l'évolution, les catholiques endoctrinés par les prêtres), doivent tout d'abord s'instruire. Dès lors que le gouvernement s'arroge « le droit d'assumer la fonction paternelle », il infantilise le peuple ; il ne peut alors que se sentir justifié quand il juge ce qui est bon pour l'ensemble de la population et « discrimine légalement » une partie de sa population, voire la

---

[177] Le libre-penseur Eugene Macdonald rejoint complètement Flower sur la « frénésie législative » de l'État qui persécute et affaiblit les individus (il cite et encense ses articles à ce sujet) : « in proportion as the power of government is increased, and laws multiply, persecutions increase » « law-making mania ». Flower, « Editorial Notes. Popular Contempt for Law », vol. 2, octobre 1890, p. 638-639 ; « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », p. 544 ; « Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », p. 511. Eugene Macdonald, « Coerciv [*sic*] Laws and their Instigators », *The Truth Seeker,* vol. 20, 15 juillet 1893, p. 441

[178] Flower, « Pure Democracy », p. 268.

majorité, pour atteindre ce bien commun. Cette capacité de jugement, pour Flower, doit rester réservée à des acteurs sans pouvoirs décisionnels, à distance des décisions politiques, qui influencent sans administrer : les intellectuels. Il est alors logique pour Flower de ne pas se sentir gêné par le paternalisme culturel qu'il impose, pour leur bien, aux ouvriers ou aux minorités car il n'est, comme les autres intellectuels, qu'un architecte du choix[179].

La rhétorique du « paternalisme » chez Flower est la traduction politique de son imaginaire organiciste : la vision républicaine de la vertu individuelle comme ciment du projet collectif (qui s'enracine dans les Lumières, comme le montre Kant) s'exprime à travers une rhétorique biologico-spirituelle qu'il puise chez Spencer et dans les religions métaphysiques (voir chapitres 1 et 2). L'évolution de l'individu fonctionne de concert avec celle de la société si bien que le fonctionnement social en vient à en être perçu comme un développement individuel : l'évolution des sociétés comme un processus de maturation. Cette vieille métaphore irrigue les discours de l'époque, modelée par la vulgate anthropologique et biologique qui a marqué le XIXe siècle : les hiérarchies raciales et les différents stades de développement des sociétés de l'état sauvage à la civilisation (Lewis H. Morgan entre autres), l'évolution selon Spencer et la théorie de la récapitulation d'Ernst Haeckel (la maturité d'un organisme passe par des stades récapitulant ses espèces ancestrales, idée que l'on retrouve à la même époque chez Spencer : « education is a repetition of civilization in little »). Ces idées influenceront par exemple les théories du développement de l'enfant de G. Stanley Hall (de la dépendance du stade infantile à l'apprentissage de l'indépendance au travers des conflits avec les parents pendant l'adolescence à la maturité, c'est-à-dire l'adaptation au fonctionnement social, l'intériorisation des normes qui permettent aux adultes de remplir leur rôle dans la société)[180].

Le modèle de la croissance de l'individu acquiert une résonance particulière aux États-Unis car il s'agit d'un pays jeune, en plein développement. Lasch explique que le rôle de la nostalgie de l'enfance dans la mentalité américaine fait de la grille de lecture romantique et victorienne un cadre pour penser l'évolution du pays. Des deux côtés de l'Atlantique, le romantisme, en effet, construit la dichotomie entre campagne et ville, nature et culture, comme une opposition entre innocence et expérience, où l'idéal pastoral correspond à une enfance perdue (ce sentiment est le produit du processus historique de l'urbanisation : dans ce cadre, le monde rural des campagnes et de petites villes évoquent davantage un temps révolu qu'un lieu autre). Pour la tradition républicaine, le travail de mémoire permet de comprendre l'influence formatrice, pour le caractère, du passé sur le présent : Flower incarne cette mouvance et voit dans

---

[179] *Ibid.*, p. 266-268.

[180] Lears, *No Place of Grace*, p. 147.

les leçons de choses que donne le passé un *vade-mecum* pour que le pays devienne adulte. Au contraire, la culture victorienne idéalise l'enfant et en fait la victime incorruptible et passive des adultes, adorée mais sans possibilité de développement autre que la mort : une juxtaposition statique donc entre l'enfant et l'adulte, le passé et le présent. La nostalgie est alors l'envers du progrès : tous deux reposent sur le divorce du passé avec le présent, voire sa mort. Les contemporains, totalement matures et adultes, perdent par définition leurs illusions et ne croient plus aux fantômes du passé. Le passé, statique, a le charme de l'innocence enfantine et s'oppose au dynamisme de la modernité dont les dislocations rapides récusent d'autant plus le passé et nourrissent la nostalgie. Le couple progrès/nostalgie subordonne le jugement à une logique temporelle, mécanique et hors du champ politique. Difficile, alors, de juger : « si un étrange effet de l'idée de progrès est d'affaiblir la tendance à formuler des réserves intelligentes au sujet du futur, la nostalgie, sa jumelle idéologique, sape la capacité à faire un usage intelligent du passé ». Lasch voit dans cette psychologie historique le moteur d'une conception sociologique et progressiste de l'histoire : le passé semble intemporel et se comprend par le prisme des masses, toutes aussi abstraites, désincarnées et donc mesurables grâce aux outils des sciences sociales. Il oppose au couple nostalgie-progrès la mémoire et l'histoire : la dette envers le passé et la continuité avec le présent[181]. Figure vouée à la religion du progrès mais hantée par la nécessité vitale de réinscrire le présent dans la continuité historique, Flower dépasse la catégorisation de Lasch. Tout se passe comme s'il incarnait une figure pathologiquement progressiste travaillée par la dette envers les origines, sans réserves sur le futur qui, sera, malgré tout, radieux mais hanté par le jugement du passé : son progressisme reste subordonné aux limites morales transmises par la règle d'or . Il figure un progrès de vigilance et d'engagement qui intime aux citoyens d'accomplir la promesse américaine. Il ne veut pas sombrer, de son point de vue, dans une logique purement technocratique sans limite autre que technique, une mécanique qui objectifie le social dans son ensemble.

Le paternalisme dans ce cadre technocratique est non seulement nécessaire mais bénéfique. L'État ne peut traiter que comme des enfants les « masses » car elles ne sont pas entrées dans la modernité : les populistes ou les tenants de la liberté médicale ici (mais aussi les « imbéciles » congénitaux, les minorités ou les ouvriers dans d'autres cas). Flower, en revanche, refuse cette lecture essentialiste et pense que le peuple, si on lui donne les moyens, peut sortir de la minorité : le rôle de l'État est de créer les conditions pour que les citoyens puissent devenir adultes. C'est là qu'intervient l'ingénierie spirituelle et l'éducation qui permettent aux individus et à la société de gravir l'échelle de l'évolution. Le passé sert de guide moral et donne à voir les lois

[181] Lasch, *The True and Only Heaven*, p. 82-97.

du progrès qui sont aussi des règles de comportement : comment se comporter en adulte indépendant. La régénération individuelle et sociale et donc une re-génération, une nouvelle génération qui réactualise et re-actualise le passé : comme dans la transmission familiale, le génie du pays – l'esprit du lieu – reste le même mais est différent dans chaque incarnation (malgré les différences radicales entre membres d'une lignée ou entre la culture américaine selon les époques, il s'agit toujours de la même famille et de la même culture). L'indépendance est d'autant plus nécessaire qu'elle fait vivre, à chaque génération, l'esprit originel du pays, comme la rupture avec les parents est le prélude d'une refondation de la famille. Ainsi se construit dans l'imaginaire américain selon Flower la nécessité, pour la société et les individus, de sortir de la minorité pour se forger leur propre voie qui est la voie américaine : grandir. Il la conçoit comme un processus naturel, biologique et évolutif.

Certaines catégories sociales, les minorités, les catholiques ou les ouvriers, ou d'autres pays moins « civilisés », ne sont pas aussi avancés que les protestants blancs de la classe moyenne dans la marche de l'évolution mais ils ne sont pas condamnés à un destin biologique pour autant : il s'agit donc d'une vision racialiste nativiste mais sans politique raciste et ségrégative. L'infériorité culturelle n'est pas congénitale et définitive ; susceptible d'évoluer, elle postule l'idée d'un commun : commune humanité qui intime de respecter la règle d'or (d'où la condamnation des lynchages dans le Sud par exemple) et génie américain qui accepte tous ceux qui s'adaptent à ses termes. L'américanisation, pour Flower, est alors un processus de civilisation : comme pour sa vision de la culture, l'évidente supériorité d'une valeur (ici l'Amérique), indiscutable dans sa définition, non seulement n'empêche pas un accès libre et ouvert à ses bienfaits mais, au contraire, exige un telle démocratisation. Dans ce cas-là, le paternalisme, pis-aller temporaire, peut faire sortir de la minorité les retardés de l'histoire, comme des parents guident leurs enfants[182]. Flower applique la même logique aux politiques sociales : les emplois publics permettent par exemple de sortir les chômeurs de logiques d'assistanat – une tutelle infantilisante – pour qu'ils retrouvent leur « virilité », c'est-à-dire qu'ils agissent en adulte responsable et œuvrent au bien commun. Ce paternalisme libertarien et culturel – une orientation des choix qui laisse aux acteurs la responsabilité de leurs actes – se distingue évidemment pour Flower du paternalisme qui gâte ses enfants et distribue des prébendes (le favoritisme gouvernemental, les privilèges accordés à l'AMA) car il s'agit non seulement de corruption mais aussi, *in fine*,

[182] L'image est explicite dans sa vision d'une « politique étrangère progressiste », notamment au moment de la guerre hispano-américaine (voir chapitre 5.I.C). Flower identifie le génie américain et protestant avec un bien universel. La question « qui décide du bien commun ? » qui motive sa résistance pour les questions de santé restera, à cause cet exceptionnalisme, impensé pour les questions culturelles et identitaires (ce qui explique qu'il puisse envisager l'anticatholicisme comme un progressisme). Flower, « A Progressive Foreign Policy », *The National Magazine,* vol. 8, août 1898, p. 432.

d'imposer le bien aux individus, sans discussion et de manière définitive, jusque dans leurs esprits et leurs actes (les choix des experts de l'AMA pour l'ensemble de la population). Au contraire, le paternalisme culturel selon Flower montre et assume la supériorité et le bien-fondé d'une configuration culturelle mais ne l'impose pas : elle s'impose à l'observateur objectif mais ne peut être prescrite. Dans certains domaines techniques comme la médecine, les « masses » sont jugées incompétentes, par essence : aucune éducation populaire ne changera la donne ; seules l'éducation universitaire et la professionnalisation donnent la légitimité d'intervenir dans le débat. C'est cette configuration politique que nous avons appelée progressisme technocratique.

Flower différencie l'État qui impose sa vision du bien commun de l'État qui protège les plus vulnérables. Libertarien de gauche et chrétien social, il peut s'engager pour les « réformes maternalistes » sans les considérer comme du paternalisme (ou comme les politiques d'un « État-nounou »). L'interventionnisme étatique garantit aux femmes les moyens d'agir sur la société : il s'agit *d'empowerment*. Le bien provient alors de l'influence des acteurs sociaux et non d'en haut ; l'État établit un cadre mais les laisse s'exprimer. Il s'agit de perpétuer, par des moyens innovants, un ordre moral traditionnel : la famille reste la métaphore structurante et le foyer le modèle de communauté idéale dans la pensée politique comme dans la pensée religieuse de l'époque. Le droit de vote, l'interdiction du travail des enfants, et les lois pour protéger les femmes de conditions de travail délétères et les jeunes filles de l'immoralité masculine sont autant de témoignages du rôle central, pour Flower, des femmes et des mères comme agents moralisateurs ; du fait de leur vulnérabilité, il est nécessaire de les protéger. Comme les enfants incarnent l'avenir, finalement, les mères en détiennent les clés et en définissent les contours (« mothers of the race and the oncoming citizenship of the land » pour reprendre la formule de Flower)[183]. L'extension du « culte de la vraie féminité » à la purification politique et sociale, ce que les acteurs de l'époque nomme le *municpal housekeeping* et les historiens du progressisme la « domestication de la politique », permet de conférer un rôle public et un pouvoir social aux femmes sans remettre en causes les normes de genre, une émancipation individuelle sans subversion sociale[184]. L'hygiène publique, cœur de ce nettoyage (physique et moral) des villes, reçoit d'ailleurs le soutien sans réserve de Flower. Le réformisme maternaliste est donc immanent à la société et l'État ne fait que garantir un terreau propice à son développement : rien à voir, selon Flower, avec les lois médicales qui veulent imposer, *via* la puissance publique, une transcendance technique et s'immiscent, par la vaccination ou les inspections scolaires, dans les choix familiaux.

---

[183] Foner, The Story of American Freedom, p. 156-157. Flower, *Progressive Men*, p. 39.

[184] On retrouve cette vision dans le rôle des femmes comme médiums ou praticiennes de la Science chrétienne (voir chapitre 2.III). Paula Baker, « The Domestication of Politics : Women and American Political Society, 1780-1920 », *The American Historical Review*, vol. 89, n° 3, juin 1984, p. 620-647.

La métaphore domestique et le rôle des femmes permettent de comprendre, à partir d'un autre angle, le paternalisme libertarien de Flower : les femmes sont influencées mais pas contraintes par les valeurs sociales (l'idéal de pureté) qui doivent régir les comportements ; la loi du progrès, intériorisée, ne fait pas intervenir d'acteurs extérieurs autrement que par l'éducation ; aucune ingérence directe dans le foyer n'est tolérée. Dans la société, les femmes répandent la bonne parole et proposent un modèle de pureté à suivre : une influence sans contrainte donc. Dans l'imaginaire de Flower, les femmes sont en effet perçues comme l'incarnation de l'idéalisme spirituel : leur pureté élève la société vers des hauteurs morales réformatrices et pacificatrices. À la fois agents purificateurs et patientes à protéger, les femmes n'agissent que par le rayonnement de leur être. Leur bienveillance et leur autorité morale ne peuvent donc être entachées par des effets de domination. Parallèlement, le paternalisme pâtit, chez Flower, de la vision péjorative du désir masculin : l'homme, à l'état de nature ou lorsque la civilisation vacille comme sous le règne du laissez-faire , est enclin aux passions et à la bestialité. Le progrès, des mœurs et des conditions de vie, permet de domestiquer ces pulsions. Seule la discipline morale, la « virilité » (le cadre de référence reste masculin), permet de devenir un citoyen vertueux, un individu engagé dans la société. Dès lors que l'individu ne sait plus se contrôler, le paternalisme intervient. L'État est donc nécessaire pour cadrer les passions mais, une fois les règles du jeu social établies (et garanties), le gouvernement ne doit plus s'immiscer dans les affaires individuelles. Il doit agir pour créer les conditions optimales de la moralisation féminine et, par conséquent, tout faire pour que les femmes puissent remplir leur mission : outre l'exigence morale qui intime aux réformateurs de s'attaquer à ce qui nuit à la dignité des individus (par exemple les conditions de travail pour les femmes), les réformes maternalistes, à l'instar des emplois publics par exemple, permettent à une catégorie de la population de s'épanouir et à la société dans son ensemble de progresser. La question du paternalisme soulève, en fait, la question de la légitimité de la contrainte et de la différence entre protection et ingérence. Deux autres questions qui touchent à la santé et au corps et impliquent directement les femmes, la tempérance et la question de l'âge de la majorité sexuelle, permettent de mettre en perspective le positionnement de Flower et d'explorer plus avant ces questions.

VI. Contrepoints. Majorité sexuelle, tempérance : des ingérences ?

L'élan réformiste, selon Hofstadter, repose sur la notion « protestante » qu'il est « possible et désirable de moraliser la vie privée par l'action collective[185] ». Flower fonde son ingénierie sociale , économique et politique sur la remoralisation, par les pouvoirs publics (nationalisation, politique monétaire et fiscale) ou la société civile (les citoyens pour la démocratie directe, les acteurs économiques dans les coopératives). Il accepte plus d'État pour réguler les maux politiques et économiques mais refuse tout « privilège spécial » (aux ploutocrates, aux médecins ou aux catholiques) comme toute ingérence sur le corps ou la liberté de conscience. Grâce au pouvoir de l'imprimé et de l'ingénierie spirituelle, la culture peut être régénérée. Où placer cependant la limite entre moralisation salvatrice, par l'art ou la religion, et ingérence sur l'individu ? La règle d'or implique un activisme moral pour réformer la société mais ne s'oppose-t-elle pas au principe de non-agression ? Pourquoi Flower milite-t-il pour le relèvement de l'âge de la majorité sexuelle ou la tempérance qui tous deux touchent à la santé, au corps et à la liberté de choix alors qu'il s'insurge contre un ministère de la Santé, les vaccinations ou les inspections scolaires ? Pourquoi est-il « possible et désirable de moraliser la vie privée par l'action collective » dans les deux premiers cas et pas dans l'autre ?

Au XIXe siècle, la tempérance est l'un des deux lieux, avec l'abolitionnisme, du réformisme. Elle permet notamment de donner un rôle social et militant aux femmes. Outre le féminisme, la lutte contre l'alcool est liée aux mouvements populistes (Frances Willard ou Annie Diggs militent pour la WCTU et le Parti populiste ; le Kansas, épicentre de la révolte agraire, passe une loi instaurant la prohibition dès 1881), socialistes (la boisson comme opium des ouvriers) et liée aux luttes anti-corruption dans les métropoles (elle se teinte alors de xénophobie : pour Flower, le pouvoir des machines politiques repose sur le vote immigrant et l'argent des *saloons*). Flower s'inscrit dans cette tradition polymorphe et, à l'instar de son amie Frances Willard, pense que la régénération sociale nécessite la remoralisation des individus. Pourquoi ne pense-t-il pas cette remoralisation comme une restriction de la liberté de conscience ? Les libres-penseurs qui gravitent dans le milieu de Flower illustrent la même ambivalence : Helen H. Gardener ne voit aucune contradiction entre libre-pensée et activisme étatique pour régir les limites morales et sexuelles (comme Flower, elle veut mettre un terme au deux poids, deux mesures entre les normes pour les hommes et les femmes). De même, Charles C. Moore ne voit aucune contradiction entre libre-pensée et prohibition de l'alcool. L'ambivalence notée ici en dit probablement plus sur le XXe siècle (et peut-être aussi sur notre perception française) comme

[185] Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 289.

produit d'une culture « moderniste », amorale, scientifique ou artistique : à ce titre, la disqualification par Hofstadter de la Prohibition comme une caricature de cette « frénésie morale » témoigne de cette méfiance, chez toute une frange d'intellectuels modernistes, de toute lecture morale du social. L'échec catastrophique de la « noble expérience » des années 1920 rend aussi probalement difficile toute analyse vraiment objective, comme si la conclusion tragi-comique d'une histoire contingente disqualifiait pour de bon toute volonté de moraliser la société par la loi. Or, la question de la tempérance est complexe au tournant du siècle et il faut se garder de porter sur cette époque le regard, anachronique, de celui qui sait la tournure prise par les évènements. Flower et ses pairs ne pensent aucune ambivalence entre liberté individuelle et tempérance puisqu'ils imaginent la liberté comme un moyen de moraliser la société et non comme un échappatoire à son ordre moral. Cette liberté d'engagement, et non de fuite, s'explique abstraitement mais quelle marge de manœuvre concrète laisse-t-elle à l'individu alors que l'État, selon Flower, devrait renforcer son rôle ? Les questions du relèvement de l'âge de la majorité sexuelle et de la tempérance serviront ici de contrepoints pour mieux comprendre l'approche de Flower : ses déboires non seulement avec les progressistes technocratiques mais aussi avec les différents radicaux de la liberté – libres-penseurs, libertarien purs et durs et libertaires – permettront de le situer.

Flower refuse l'ingérence et la coercition étatique sur le corps et dans les choix individuels même pour le bien collectif, or restreindre l'accès à l'alcool ne relève-t-il pas d'une imposition à l'individu d'une décision collective et unilatérale ? La question de la tempérance permet de comprendre une interprétation de la question de l'alcool et un découpage spécifique du privé et du public antérieur justement à la Prohibition qui, par son échec, réorienta le problème vers une lecture en termes de liberté individuelle (et de tradition ethnique chez les démocrates, notamment d'origine allemandes ou irlandaises : les intellectuels, Hofstadter parmi d'autres, reprennent alors l'analyse d'Al Smith et des *wets*). La consommation d'alcool, ni un bien propre ni un produit du travail (ou son extension), reste hors du champ de la propriété de soi et de l'éthique du producteur . Elle n'est pas non plus l'expression d'une croyance ou d'une opinion mais un élément exogène. Flower ne peut donc penser la tempérance comme une question privée. Il s'agit d'un problème social et un enjeu public : l'alcoolisme affaiblit les individus, brise les familles et favorise la corruption sociale (développement de la prostitution dans les bars, vente aux mineurs, criminalité) et politique (les brasseurs achètent les pouvoirs publics pour obtenir des lois favorables et l'impunité). Il s'agit aussi d'une question de santé publique : les membres de la communauté empoisonnés, les forces vives (les travailleurs, les mères comme modèle moral pour la prochaine génération) comme les futurs citoyens (les enfants), et c'est tout le pays qui se

retrouve menacé. L'État et la société se doivent aussi de protéger les plus faibles, ici les femmes et enfants victimes de pères alcooliques[186]. Par conséquent, comme question de santé publique, la tempérance est soumise par définition au « pouvoir de police » des États : limiter la liberté individuelle s'avère nécessaire pour préserver la santé de la population. Choisir l'alcool a pour conséquence l'agression d'autrui et de la communauté. Le vice privé est un vice social, comme la cupidité des grands industriels : la consommation d'alcool tombe alors sous la coupe de sa politique de moralisation de la vie publique. Rien à voir donc avec un ministère de la Santé ou les vaccinations : la question du libre choix du traitement médical ne s'immisce aucunement dans la sphère d'autrui et il ne s'agit pas d'une question sociale mais la simple expression de ses croyances (en ce concerne les maladies contagieuses, par définition un problème collectif, Flower préfère une politique hygiéniste à la vaccination). La contrainte étatique s'immisce ici dans la vie privée et corrompt jusqu'aux représentations en instillant, par un imaginaire malsain, de la peur, alors que la liberté de choix médical ne relève pas du vice et, au pire, n'a de conséquence négative que pour l'individu et, au mieux, un effet positif sur le patient et la communauté (car l'émulation entre les thérapeutiques est source de progrès médical global).

Flower assimile la question de l'alcoolisme aux corruptions politiques qui minent le pays. Dans ses mémoires, Flower se targue d'avoir ouvert les pages de ses magazines aux multiples approches proposées par les réformateurs de tous bords : la prohibition, l'augmentation des droits d'accises (*high license*, l'approche la plus répandue), le libre commerce de l'alcool *(free rum)*, la municipalisation ou le monopole d'un État sur la vente d'alcool selon le modèle instauré en Caroline du Sud par le gouverneur démocrate Benjamin Tillman (selon Flower, ce sont les Nationalistes de Bellamy qui, les premiers, suggèrent ce système ; le *State dispensary system* sera en opération de 1893 à 1907)[187]. Flower note l'échec d'une approche pécuniaire du problème : pour lui, le système de licences, peu importe leur montant, n'a fait qu'augmenter le pouvoir des industriels de l'alcool et de ses lobbies (« rum power, liquor power ») qui sont devenus une « oligarchie » corrompue et toute puissante. Une réforme « fondamentale », qui change la règle du jeu, est nécessaire[188]. Il publie la solution qu'Henry George lui proposa lors de leur première rencontre, juste après le lancement de *The Arena* : pour l'économiste, le problème social de

---

[186] Flower, « The Rum Curse », p. 377-379 ; « The Saloon Curse », p. 763-766.

[187] Flower, *Progressive Men*, p. 134. Flower organise en 1894 un symposium sur ces différentes méthodes : « How to Deal with Liquor Traffic : A Symposium », *The Arena*, vol. 9, mai 1894 : A.A. Miner, « I. The Saloon Evil », p. 827-831 ; Helen M. Gougar, « II. A Prohibitionist Points the Way Out », p. 831-840 ; Walter Vrooman, « III. The South Carolina Experiment », p. 840-841 ; « IV. The Corrupting Influence of the Liquor Power in Politics, and Outilines of Two Practical Methods for Dealing with the Saloon Evil », p. 841-844.

[188] Flower, « How to Deal with Liquor Traffic : A Symposium. IV. The Corrupting Influence of the Liquor Power in Politics, and Outilines of Two Practical Methods for Dealing with the Saloon Evil », vol. 9, mai 1894, p. 841-844.

l'intempérance, grave, reste secondaire en comparaison du problème premier de la corruption politique. L'élimination de tout intérêt à soudoyer des officiels lui semble la solution pour sortir le commerce de l'alcool du champ politique : il préconise donc la libéralisation de la vente d'alcool qui, à terme, réduirait l'intempérance[189].

La solution que propose Flower s'inscrit plus spécifiquement dans une lecture progressiste : c'est la municipalisation qui peut mettre un terme à la corruption endémique. Contrairement à la monnaie, au télégraphe ou aux trains, la corruption ne se développe qu'à l'échelle locale si bien que les réformes qu'il prône s'alignent sur celles qui permettent par exemple de remoraliser les services publics urbains (eau, tramways). En effet, Flower perçoit un « vice rédhibitoire » dans la méthode inaugurée en Caroline du Sud : le fait que l'État retire un profit laisse la porte ouverte à la corruption et ne peut donc que « perpétuer le mal » au lieu de l'éradiquer. Flower rêve d'un monde pur, débarrassé de l'alcool : il ne peut donc souscrire au libre commerce de l'alcool. La prohibition reste l'objectif ultime mais ne peut fonctionner qu'une fois le sentiment public prêt ; une politique réformiste doit donc éduquer mais en aucun cas il n'imagine une prohibition imposée par les pouvoirs publics[190]. Outre l'ingénierie spirituelle qui vise à la régénération individuelle et à l'information du public, ce sont les systèmes de municipalisation mis au point dans les pays scandinaves qui sont, selon Flower, les plus prometteurs[191].

---

[189] Pour George, la consommation provient avant tout des inégalités sociales et en particulier d'un système immoral où le travail, harassant, ne paie pas et pousse les pauvres à s'abîmer dans la boisson et où l'oisiveté, chez les plus riches, crée un manque rassasié par l'alcool : « Intemperance today springs mainly from that unjust distribution of wealth which gives to some less and to others more than they have fairly earned. Among the masses it is fed by hard and monotonous toil, or the still more straining and demoralizing search for leave to toil; by overtasked muscles and overstrained nerves, and under-nurtured bodies; by the poverty which makes men afraid to marry and sets little children at work, and crowds families into the rooms of tenement houses; which stints the nobler and brings out the baser qualities; and in full tide of the highest civilization the world has yet seen, robs life of poetry and glory of beauty and joy. Among the classes it finds its victims in those from whom the obligation to exertion has been artificially lifted; who are born to enjoy the results of labor without doing any labor, and in whom the lack of stimulus to healthy exertion causes moral obesity, and consumption without the need of productive work breeds satiety. Intemperance is abnormal. It is the vice of those who are starved and those who are gorged.

Free trade in liquor would tend to reduce it [intemperance], but could not abolish it. But free trade in everything would. I do not mean a sneaking, half-hearted, and half-witted "tariff reform," but that absolute, thorough free trade, which would not only abolish the custom house and the excise, but would do away with every tax on the products of labor and every restriction on the exertion of labor, and would leave everyone free to do whatever did not infringe the ten commandments ». Henry George, « To Destroy the 'Rum Power' », *The Arena*, vol. 1, janvier 1890, p. 196-208. Flower, « Recollections of Progressive and Liberal Leaders I Have Known », p. 48-49.

[190] Flower, « The Corrupting Influence of the Liquor Power in Politics », p. 841 ; « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », p. 312-313.

[191] La solution collective ne s'oppose pas mais complète l'engagement individuel. Par exemple, Flower pense que si les fidèles de chaque Église s'engageaient et s'organisaient, à l'échelle locale, à lutter contre le pouvoir des *saloons*, alors cette « armée » pourrait influer la politique locale et faire élire des « citoyens vertueux ». Le serment individuel

La ville suédoise de Göteborg sert de modèle. Le droit de vendre de l'alcool passé sous régime municipal, la ville sous-traite la vente en tant que telle à une compagnie appelée *bolag* qui détient le monopole du débit des boissons alcoolisées. Leurs statuts, très stricts, précisent les horaires d'ouvertures et les normes de « pureté » de l'alcool vendu ; ils imposent aux bars de vendre aussi de la nourriture. Sans concurrence, les gérants de bistrots n'ont pas besoin d'attirer les clients ; fonctionnaires, ils ne sont pas mus pas le profit. La consommation est réduite et l'alcool racheté puisque les bénéfices sont réinvestis dans des projets d'amélioration de la ville. Le système de Göteborg, un hybride entre organisation à but non lucratif et municipalisation, évite tout risque de bureaucratie excessive et d'ingérence des lobbies de l'alcool dans la politique. Surtout, il diminue les maux liés à l'alcool : les problèmes sanitaires, le crime et la prostitution. Les résultats spectaculaires de cette politique sont confirmés par la Norvège : 30 ans après la Suède, elle adopte la même politique avec une légère modification : des sociétés philanthropiques se chargent de la vente si bien que les bénéfices ne reviennent pas à la municipalité mais financent l'aide aux démunis, la construction d'hôpitaux ou des vacances pour les enfants pauvres. Flower préfère ce système car il élimine toute tentation pour les municipalités d'améliorer leurs finances et de réduire les impôts en augmentant le commerce de l'alcool. Il se réjouit quand un groupe de riches citoyens de Los Angeles décide d'importer le modèle scandinave. Ces hommes d'affaires éclairés veulent créer une société qui rachèterait les *saloons*, compenserait leur propriétaire et la ville du manque à gagner en terme de recettes fiscales. Cette société, sous contrat avec la municipalité, organiserait la vente d'alcool selon le modèle des *bolags* : les bars malfamés, l'alcool frelaté et la corruption disparaitraient et tous les bénéfices au-dessus de 6% seraient reversés à la ville[192]. Apparemment, Los Angeles déclina leur offre. Flower prend note également du travail

---

forge le militant qui, organisé, peut changer le monde. Flower se fait aussi l'écho d'une initiative d'un certain Juge Pollard de Saint-Louis qui cherche à réformer les alcooliques. Au lieu de les condamner à une amende ou à la *workhouse* d'où ils sortiraient « brutalisés et dégradés », le Juge leur faisait promettre solennellement de ne pas boire pendant un an en échange d'un sursis. Pour Flower, la régénération morale de la société implique aussi de parti de l'individu. L'article de *The Arena*, « largement copié » en Grande-Bretagne et en Australasie, montre que les échanges transatlantiques n'étaient pas à sens unique : le parlement britannique vote une loi qui met en œuvre l'idée de Pollard. Flower, « Editorial Notes. The Saloon Curse », vol. 4, novembre 1891, p. 765 ; « Judge William Jefferson Pollard : A Practical Idealist who is Achieving a Great Work in Redeeming Drunkards. An Editorial Sketch », vol. 36, juillet 1906, p. 15-19 ; « In the Mirror of the Present. Judge Pollard's Plan for the Treatment of Drunkards Embodied in English Law », vol. 38, novembre 1907, p. 549.

[192] Flower encense l'article de M. Alger, le secrétaire du Consul américain à Christiania (le nom d'Oslo avant 1925), qui, explique-t-il, donne le panorama le plus complet des systèmes scandinaves et reposent sur des données objectives qui devraient faire réfléchir les Américains. Flower, « The Corrupting Influence of the Liquor Power in Politics », p. 841-844 ; « Notes and comments. How Scandinavia Has Solved the Liquor Problem », vol. 33, février 1905, p. 223 ; « The Proposition to Install the Gothenburg System in Los Angeles », vol. 34, décembre 1905, p. 647-648. M. Alger, « Public Control of the Liquor Traffic in Sweden and Norway », *The Arena*, vol. 33, février 1905, p. 134-142.

d'une commission française qui propose de combiner le système de Göteborg avec un engagement pour l'amélioration de l'environnement des ouvriers (logements sociaux et lieux de travail ventilés, espaces verts etc.). C'est tout le monde transatlantique pour Flower qui s'éveille aux solutions modernes pour mettre un terme au fléau de l'alcool[193]. L'alcool, du fait de son histoire funeste aux États-Unis (consommation de masse, corruption généralisée) et de son lien avec l'intime, tient une place particulière dans le réformisme de Flower : il préconise la municipalisation mais préfèrerait un système d'organisations caritatives sous contrôle des autorités publiques, un partenariat public/privé que l'on ne retrouve pas avec les questions purement politiques et économiques que sont les transports publics par exemple.

La construction de la lutte antialcoolique comme un enjeu public ne semble poser guère de problème aux défenseurs des libertés : après tout, même un libre-penseur, Charles C. Moore, lutte en faveur de la prohibition. D'autres voix s'élèvent cependant : la *via media* proposée par Flower, entre protection des libertés individuelles et prise en charge par l'État, s'apprécie à l'aune de l'incompréhension non seulement de la frange technocratique du progressisme mais aussi des libres-penseurs les plus radicaux. Dans leur journal de référence, *The Truth Seeker,* le rédacteur en chef, Eugene Macdonald, s'étonne de « l'étrange conglomérat » lors d'une conférence nationale de réformistes à Staten Island du 28 juin au 4 juillet 1895. S'y réunissent, explique-t-il, des réformateurs sans rapport les uns avec les autres : des « amis de la liberté » comme Flower ou Thaddeus B. Wakeman se retrouvent bien seuls au milieu de « suppressionistes », comme il appelle les prohibitionnistes. Pour Macdonald, libertarien pur et dur, aucun bien social ne peut justifier la coercition, aucune fin ne peut justifier des moyens liberticides : « no virtue that these 'reformers' would substitute for the present order could counterbalance the vice of enforcing it with clubs, mulets, and dungeons ». Il s'inquiète de ces bonnes âmes qui veulent protéger les droits des autres malgré eux[194].

---

[193] Flower, « In the Mirror of the Present. Light and Shadows in Foreign Lands. French Statesmen's Practical Proposition for Solving the Liquor Problem », vol. 33, mars 1905, p. 322-324.

[194] Wakeman, libre-penseur, est l'ancien président de la National Liberal League (1876-1885) : ancêtre de l'American Secular Union, cette organisation lutte pour la séparation de l'Église et de l'État. Ce détail permet d'apprécier les ponts entre libre-pensée et libéralisme protestant. Macdonald associe menaces sur les libertés individuelles et volonté théocratique. Une organisation qui ne sépare pas l'Église et l'État supprime les libertés individuelles car aucune conscience ne vient s'opposer au gouvernement : les citoyens sont menés comme des moutons par des bergers bienveillants. La lecture protestante des enjeux politiques qui fonde la vision de Flower rejoint la pensée de Wakeman : la conscience sert de guide pour les engagements politiques et peut, le cas échéant, contester l'ordre social. Le religieux doit donc rester dans la sphère privée ou dans la société civile, tout comme les choix médicaux doivent être indépendants des pouvoirs publics (cette lecture de la séparation de l'Église et de l'État explique aussi, en partie, l'anticatholicisme de Flower). Ironiquement, Wakeman est aussi un fervent partisan du Nationalisme de Bellamy pour qui l'État permettra d'émanciper l'individu Eugene Macdonald, « A call is out for a national conference

Cette question de la limite entre liberté individuelle et moralisation par les pouvoirs publics se cristallise davantage au sujet de la question de l'âge de la majorité sexuelle. Que la tempérance s'envisage comme un problème social transcendant les choix individuels ne provoque guère de levée de bouclier, probablement du fait de sa longue histoire et de son inscription dans les mouvements féministes et réformistes. En revanche, la question de l'âge sexuel, plus récente et plus intime, ne bénéfice pas de la tradition réformiste et suscite de vives critiques dans le camp libertarien et libertaire. Flower participe en octobre 1895 au congrès de l'American Purity Alliance à Baltimore où il condamne l'immoralité masculine cautionnée par la loi : les hommes, leur imagination empoisonnée par la débauche, tentent, marient et détournent des jeunes femmes vertueuses et ignorantes, les pervertissent ainsi que leur progéniture. Il appelle à un relèvement de l'âge de la majorité sexuelle comme un premier pas vers la pureté et une égalité de traitement entre les deux sexes (voir chapitre 4)[195]. Dans *The Truth Seeker,* Eugene Macdonald raille les prétentions de Flower à faire avancer la cause de la « pureté » par la loi. Il utilise le même langage libertarien que Flower à propos des décisions médicales : l'État ne doit pas imposer de force à l'individu un choix de vie et une conception morale qui relèvent de la liberté individuelle. Pour Macdonald, Flower se retrouve en compagnie de Comstock dans ce congrès, alors qu'il dénonce la tartufferie de cet « autocrate de la morale » par ailleurs[196]. Son frère, George Macdonald, moque la campagne de Flower et d'Helen H. Gardener au Kansas : « [they] saved Kansas from the reproach of total infertility […] [They] raised nothing in Kansas except the age of consent ». L'agitation menée par *The Arena* permit en effet de relever à 18 ans l'âge de la majorité sexuelle dans cet État. Macdonald se réfère à l'épigramme de l'activiste féministe et populiste Mary Elizabeth Lease qui appelait les fermiers à la révolte : « raise less corn and more hell » ; il souligne, par ce trait d'esprit, la faillite du radicalisme de Flower et Gardener qui se reporte sur des causes faussement radicales car liberticides[197].

Le camp des défenseurs de la liberté se fracture. Lillian Harman, la fille du martyr de la libre-pensée , Moses Harman, maintes fois condamné pour obscénité par les lois Comstock et

---

for 'political reform' », *The Truth Seeker,* vol. 22, 18 mai 1895, p. 309 ; « Observations », vol. 22, 1er juin 1895, p. 344. Wakeman, « Emanicpation by Nationalism », *The Arena*, p. 591-603.

[195] Flower, « Some Causes of Present Day Immorality and Suggestions as to Practical remedies », *in* Aaron M. Powell, *The National Purity Congress, its papers, addresses, portraits. An illustrated record of the papers and addresses of the first National Purity Congress, held under the auspices of the American Purity Alliance, in the Park Avenue Friends' Meeting House, Baltimore, October 14, 15 and 16, 1895* (New York : The American Purity Alliance, 1896), p. 318.

[196] Macdonald critique aussi la féministe Mary Livermore pour les mêmes raisons avec un art consommé de la formule : « Livermore pins her faith to a shot-gun ». Eugene Macdonald, « American Purity Alliance », *The Truth Seeker,* vol. 22, 17 août 1895, p. 517. Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 547.

[197] George Macdonald, « Observations », *The Truth Seeker,* vol. 22, 28 décembre 1895, p. 824.

soutenu activement par Flower, porte également un regard sévère sur la campagne de l'ami de son père. Lillian Harman oppose les « libertariens » aux « autoritaristes » et Flower se range avec les seconds puisqu'il veut que l'État s'immisce dans des décisions personnelles. Elle souligne que la limite de 18 ans est une « absurdité ». Certaines personnes, déjà très matures à 15 ans, voient ainsi leur vie sentimentale brisée par l'État. Si consentement il y a entre les deux partis, où est le crime ? En outre, ne pas faire confiance aux femmes pour être maîtres et propriétaires de leur corps s'apparente pour Harman à ces antiféministes qui leur refusent toute indépendance par la propriété. D'ailleurs, les institutrices, les aides familiales ou les maîtresses de domaines exercent leur droit à propriété avant 18 ans, pourquoi leur refuser alors le même droit pour ce qu'elles ont de plus intrinsèque, leur corps ? La « croisade pour la pureté », comme de la fausse monnaie précise-t-elle, n'est que le vecteur du conformisme. Enfin, si les filles, à 15 ans, sont encore des enfants, la faute en incombe à « l'ignorance des questions sexuelles » imposée *de facto* par l'État ainsi qu'aux « enseignements antinaturels d'une Église réactionnaire »[198]. Propriété de soi, nécessité de l'éducation et de la liberté d'expression : le langage est le même que Flower si ce n'est que pour ce dernier l'État se doit de protéger les plus faibles au nom de la règle d'or . Or, dans une relation entre une jeune fille naïve et un homme majeur et expérimenté, Flower voit le même déséquilibre qu'entre un employé et son patron (d'ailleurs, les deux se mêlent, explique-t-il, dans le cas des ouvrières abusées par leurs supérieurs) : les individus ne sont pas des monades, sans lien avec leur environnement, mais des organismes pris dans des rapports réciproques qui, à son époque sont souvent, regrette-t-il, des rapports de force. Dans ce cadre, la liberté contractuelle ne peut fonctionner et les pouvoirs publics doivent intervenir. Pour Flower, la position de Lillian Harman tient de la même perversion de la liberté qui est à l'œuvre dans l'arrêt Lochner[199]. La liberté ne doit pas rester purement formelle pour lui et doit constamment prendre en compte les moyens de son exercice effectif, or seul l'État peut garantir l'équité dans le cas d'acteurs sociaux vulnérables soit à cause de leur minorité pour la question de la majorité sexuelle, soit, pour les questions économiques (droit du travail) ou sociales (relations hommes/femmes), parce que, victimes d'inégalités construites historiquement ou politiquement, ils évoluent dans un rapport de force défavorable, et dans le jeu économique et social, partent avec un handicap.

Harman écrit dans le périodique *Liberty* et collabore avec son fondateur et directeur, Benjamin Tucker, principal partisan de l'anarchisme individualiste à cette époque. Tucker, malgré

---

[198] Lillian Harman, « An 'Age-of-Consent' Symposium », *Liberty*, vol. 10, 9 février 1895, p. 2-3.

[199] L'expression en anglais, « age of consent », met en avant la centralité du consentement, c'est-à-dire du choix et des conditions de ce choix : un fondement de l'imaginaire contractuel de la démocratie américaine. Quels doivent être les termes du contrat pour garantir la liberté ? C'est finalement ce qui se joue ici et, plus généralement, dans la pensée politique et économique de Flower que nous explorons dans cette seconde partie.

une certaine admiration pour l'homme, étrille la campagne de Flower en faveur du relèvement de la majorité sexuelle. Il exprime le point de vue d'une libre-pensée plus libertaire que libertarienne. Il partage l'analyse des frères Macdonald, reproduit dans sa revue l'article brocardant la « récolte » de lois liberticides qui déradicalisent le Kansas et fait du rédacteur en chef de Boston un « Comstock 'libéral' »[200]. Il compare Flower à un autre de ses confrères libre-penseur, le médecin et promoteur de la contraception Edward Bliss Foote[201]. Flower refuse aux jeunes femmes la maturité nécessaire pour affirmer leur souveraineté sexuelle et les condamne donc à « une enfance artificiellement prolongée » ; Foote, de la même manière, infantilise les jeunes hommes en cautionnant l'emprisonnement d'Oscar Wilde accusée injustement selon Tucker de ce que l'on n'appelait pas encore « pédophilie »[202]. Flower nie l'individualité des filles. Tucker prend comme exemple le roman féministe à succès de l'écrivaine sud-africaine Olive Schreiner, *The Story of an African Farm* (1883) : le récit met en scène la supériorité morale de l'amour libre et l'exigence d'une liberté sans limite pour les femmes (l'héroïne, presque enfant, enceinte alors que mineure et non-mariée, refuse au nom de sa liberté la proposition de mariage de son amant). En Afrique du Sud ou aux États-Unis, affirme Tucker, c'est un « viol de la liberté » qui se joue, non par l'amant en question mais par les femmes et les hommes comme Flower qui nient leur droit à choisir. À la centralité de la souveraineté, ici sexuelle, s'ajoute une critique des ingérences étatiques : Tucker

---

[200] Benjamin Tucker, « After All, Crops Do Depend on Politics », *Liberty*, vol. 11, 11 janvier 1896, p. 6 ; « A 'Liberal' Comstock », *Liberty*, vol. 11, 13 juillet 1895, p. 2.

[201] Foote connaît le succès en 1858 avec son ouvrage *Medical Common Sense : Applied to the Causes, Prevention and Cure of Chronic Diseases and Unhappiness in Marriage* (Boston : Wentworth, Hewes & Co., 1858), puis avec une version augmentée en 1870 qui connaît de nombreuses autres éditions : *Medical Common Sense applied to the causes, prevention and cure of chronic diseases; and Plain Home Talk about the sexual organs: the natural relation of the sexes; society civilization; and marriage.* Le rapprochement qu'opère Tucker s'avère probant : leur « républicanisme évolutionniste » (Satter) et leur « eugénisme anarchiste » (Sears) sont le produits d'un même parcours du protestantisme traditionnel à l'unitarisme en passant par le milieu de la libre-pensée . Ils ont aussi les mêmes intérêts, notamment pour la médecine alternative et les recherches psychiques (Foote, comme Flower, fait partie de la National Constitutional Liberty League qui combat les lois médicales au Massachusetts ; il rejoint aussi l'organisation du journaliste, l'American Psychical Society). Tous deux veulent le progrès de la race par l'émancipation des femmes ; ils veulent aussi leur garantir le contrôle de leur corps (mariage, reproduction) : « Not to be confused with the later prescriptive eugenics of the Progressive Era, anarchistic eugenics held that enslaved, male-dominated mothers could only perpetuate a race of slavish humans ». Foote connaîtra aussi les foudres de Comstock et sera défendu par Thaddeus B. Wakeman ; il fondera ensuite avec Theodore Schroeder la Free Speech League en 1902 qui comptera parmi ses rangs des grandes figures de l'époque comme Lincoln Steffens ou Clarence Darrow. Flower soutiendra activement l'organisation. Cronin, « The Liberty to Argue Freely », p 183-190. Satter, *Each Mind a Kingdom*, p. 182-188. Sears, *The Sex Radicals*, p. 121. Samuel P. Putnam, *400 Years of Freethought* (New York : The Truth Seeker Company, 1894), p. 731.

[202] Tucker, « A 'Liberal' Comstock », p. 2. Le terme « paedophile » apparaît comme adjectif en anglais en 1904 et comme substantif en 1912 au moment où le concept d'adolescence devient un objet scientifique et une catégorie pour comprendre le développement des individus (en 1904 est publié le classique de G. Stanley Hall, *Adolescence : Its Psychology and Its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime and Religion*). L'essor de la psychologie et les controverses autour de la question l'âge de la majorité sexuelle à la fin du XIXe siècle préparent sans nul doute cette reconceptualisation des stades de développement des enfants jusqu'à l'âge adulte.

redoute l'avènement de la soi-disant « ère de la femme » que prophétise Flower. Pour Tucker, cela signifie simplement la substitution d'un gouvernement par les femmes au gouvernement actuel par les hommes[203].

Pour Tucker, la position morale de Flower n'est qu'hypocrisie et suffisance (il le surnomme « Mr. Braggadocio Outrecuidant »). Cependant, les divergences idéologiques entre intellectuels ne se répandent pas forcément dans le lectorat : Tucker souligne que les lecteurs de *Liberty* lisent aussi *The Arena* et qu'ils méritent des précisions sur les positions de chacun. Il publie une lettre de Flower du 1er mai 1895 en réponse à ses critiques et à celles d'Harman qui révèle un visage inhabituel du réformateur de Boston. L'anglais châtié, note Tucker, ne dissimule en rien la tartufferie et le mépris de son auteur qui explique qu'il ne peut répondre aux objections de « chaque revue mineure publiée aux États-Unis », morgue d'autant plus hypocrite que Flower a par ailleurs demandé à *Liberty* des recensions des livres de sa maison d'édition (Tucker publie une lettre où Flower soumet l'ouvrage du théoricien de la monnaie britannique Arthur Kitson), qu'il publie régulièrement l'anarchiste et contributeur à *Liberty* Victor Yarros et que, plus largement, il soutient les revues marginales. Pourquoi regarder de haut une revue qui, en outre, publie aussi les plumes régulières de *The Arena*, Garland et McCrackan, ainsi que des grandes figures comme H.D. Lloyd ? Si Flower est piqué au vif, explique Tucker, c'est que son magazine est le seul à lui opposer des critiques, qui plus est par une femme, Lillian Harman : sa campagne pour le relèvement de l'âge de la majorité sexuelle ne rencontre en effet aucune réelle opposition dans la presse. Si Flower veut se montrer à la hauteur de la « réputation mondiale » de son magazine, il doit supporter la critique même la plus humble au lieu de cacher derrière le ricanement[204].

---

[203] Benjamin Tucker, « On Picket Duty », *Liberty*, vol. 8, 1er août 1891, p. 1. Le roman, à la fin du XIXe siècle, était devenu « l'évangile de la gauche féministe en Grande-Bretagne ». Arvède Barine, « Questions actuelles – La gauche féministe et le mariage », *Revue des Deux Mondes*, vol. 136, juillet-août 1896, p. 109.

[204] Dans sa lettre de réponse, Flower ne répond pas à ces accusations mais à un autre reproche de Tucker : l'imprimeur de *The Arena* exploiterait ses ouvriers (voir chapitre 5.I). Flower s'explique : il oblige son imprimeur à utiliser les grilles de salaire recommandées par les syndicats et à ne pas faire de discrimination envers les employés non-syndiqués mais, n'étant pas propriétaire de cette société, il n'a pas le droit éthiquement d'aller au delà. Il réfute aussi les allégations des anarchistes que l'AFL aurait mis *The Arena* sur liste noire : autre exemple d'irresponsabilité de la part de Flower selon Tucker car une lettre du secrétaire de l'AFL montre que le syndicat avait bel et bien voté un boycott de *The Arena*. Outre la critique de l'hypocrisie de Flower, cet épisode montre la logique libertarienne pure de Tucker qu'il applique aux relations sociales et à l'économie. Nul pouvoir ne devrait s'immiscer dans le libre commerce des hommes et des femmes ainsi que dans le marché du travail : en effet, dans sa querelle avec l'AFL, Tucker soutient Flower car les manœuvres du syndicat discriminent les employés non-syndiqués et la loi du marché légitime la volonté de *The Arena* de trouver les fournisseurs les moins chers possibles.

Benjamin Tucker, « A Poseur Exposed », *Liberty*, vol. 11, 1er juin 1895, p. 3-4. Arthur Kitson, *A Scientific Solution of the Money Question* (Boston : The Arena Publishing Company, 1895). Victor Yarros, « Notes of Living Problems of the Hour. The Jewish Question in Russia », *The Arena*, vol. 3, décembre 1890, p. 118-121 ; « Anarchism : What It Is and Is Not », *The Arena*, vol. 7, avril 1893, p. 595-602 ; « The Palladium of Liberty », *The Arena*, vol. 12, avril 1895, p. 209-217. Avocat, Yarros est aussi l'associé de Clarence Darrow pendant 11 ans à Chicago.

L'analyse de la question de la tempérance et l'âge de la majorité sexuelle permet un contrepoint intéressant qui met en lumière les diverses lignes de fracture entre libres-penseurs libertaires, progressistes technocratiques et les progressistes antimonopolistiques comme Flower. L'approche morale et religieuse de Flower, libertarien de gauche qui fait de la liberté l'instrument progrès social et de l'élan protestant et spirituel le moteur d'un égalitarisme libéral, se retrouve marginalisée. Malgré leurs différences radicales, les libertaires comme les technocrates refusent l'approche traditionnelle d'une morale prise en charge par la communauté et d'inspiration religieuse. Par exemple, Eugene Macdonald partage le diagnostic de Flower sur la funeste militarisation du pays (son article sur la construction de dépôts d'armes par les ploutocrates semble avoir marqué les radicaux à l'époque). Toutefois, Macdonald récuse les explications de Flower. Ce ne sont pas le matérialisme et l'absence de sentiment religieux qui réensauvagent le pays mais justement la foi aveugle : le Christ pour lui est le « Saint Patron des Guerre Saintes » et les nations chrétiennes les plus meurtrières au monde[205]. Flower en revanche croit qu'un idéal moral peut et doit guider la société et ses membres, les convaincre (et non les contraindre) de suivre la voie du progrès. *A contrario*, les libertaires (et plus tard la gauche moderniste et bohème) ne voient dans cette approche spirituelle et morale aucune émancipation mais une répression et une aliénation. Les technocrates s'imaginent à un stade plus avancé de l'évolution : comme cadre pour comprendre la société, le religieux n'est pas forcément rejeté mais logiquement dépassé par l'essor de la science (la thèse de la sécularisation). Flower se retrouve critiqué par les tenants d'une liberté absolue car il milite pour une régulation des mœurs par l'État pour protéger les plus faibles et par les technocrates car il refuse une régulation de la santé. Il refuse les partisans d'une liberté sans responsabilité sociale, sans « sentiment public » et réfractaire à l'interventionnisme étatique en soi, tous ceux qui considèrent la société uniquement comme un agrégat d'individus, qu'il s'agisse des tenants du laissez-faire économique ou les libertaires comme Tucker. En même temps, il dénonce la coercition des politiques sanitaires (vaccins, inspections scolaires, eugénisme). Pour Flower, l'État doit intervenir avec vigueur *hors* de la sphère privée pour servir de guide moral aux individus et protéger les conditions du progrès ainsi que les victimes de l'ordre social.

Dès 1888, Benjamin Tucker revient sur la généalogie du socialisme et de l'anarchisme et son analyse permet de mettre en relief ces nuances. Tous deux, selon lui, puisent dans Adam

[205] Eugene Macdonald, « Prince of Peace of Patron Saint of war ? », *The Truth Seeker,* vol. 21, 27 octobre 1894, p. 675. Flower, « Plutocracy's Bastiles [*sic*] ; or Why the Republic is Becoming an Armed Camp », vol. 10, octobre 1894, p. 601-621.

Smith la critique des monopoles comme confiscation du travail des producteurs[206]. Réformer, c'est donc détruire les monopoles mais les approches divergent :

> The economic principles of Modern Socialism are a logical deduction from the principle laid down by Adam Smith in the early chapters of his *Wealth of Nations*,—namely, that labor is the true measure of price. [...] This seems to have been done independently by three different men, of three different nationalities, in three different languages: Josiah Warren, an American; Pierre J. Proudhon, a Frenchman; Karl Marx, a German Jew [...]
>
> The only reason why the banker, the stockholder, the landlord, the manufacturer, and the merchant are able to exact usury from labor lies in the fact that they are backed by legal privilege, or monopoly; and that the only way to secure labor the enjoyment of its entire product, or natural wage, is to strike down monopoly. It was at this point – the necessity of striking down monopoly – that came the parting of their ways. Here the road forked. They found that they must turn either to the right or to the left, – follow either the path of Authority or the path of Liberty. Marx went one way; Warren and Proudhon the other. Thus were born State Socialism and Anarchism[207].

Tucker propose alors une définition du socialisme, « *the doctrine that all the affairs of men should be managed by the government, regardless of individual choice* », qui correspond au socialisme obligatoire à l'allemande que craint Flower mais aussi aux excès du progressisme technocratique qu'il combat dans sa croisade pour la liberté médicale[208]. Flower, cependant, ne peut souscrire à l'anarchisme : « *the doctrine that all the affairs of men should be managed by individuals or voluntary associations, and that the State should be abolished* ». L'autogestion, utopique mais finalement criminelle, refuse de prendre en compte les rapports de force réels ; or, sans contrainte morale, les forts, ploutocrates ou libertins (c'est-à-dire des incroyants), domineront les faibles. En attendant que l'éducation fasse son œuvre et que l'homme sorte de l'animalité, c'est le rôle de l'État de protéger les plus vulnérables. L'urgence de la crise sociale au tournant du siècle et le changement d'échelle des problèmes, suggère Flower, exigent une *via media* qui sait se saisir de la puissance étatique pour préserver la liberté individuelle.

Déjà dans années 1890, les divergences quant au rôle des pouvoirs publics séparaient Flower (ou Foote) des libertaires et son approche religieuse l'éloignait des libres-penseurs purs et

---

[206] De Henry George à Flower ou à Tucker, le tournant du siècle avait une image bien plus complexe de Smith que celle qui domine depuis l'essor du néolibéralisme.

[207] Benjamin Tucker, « State Socialism and Anarchism : How Far They Agree, and Wherin They Differ », *Liberty*, vol. 5, 10 mars 1888, p. 2-6.

[208] L'on retrouve ici les analyses de Goodwyn et Lasch qui rapprochent socialisme marxiste et capitalisme. Goodwyn, *The Populist Moment*, p. 319. Voir aussi Lasch, *The True and Only Heaven*.

durs (pour Flower, ils confondent religion et « théologie dogmatique »)[209]. La nouveauté, dans les années 1910, réside dans le divorce de la *via media* progressiste elle-même entre antimonopolistes et technocrates. L'on peut noter cependant que la rupture se produit là où se situe une faiblesse apparemment structurelle des alliances dans le champ intellectuel : les questions culturelles, ici de mœurs et de morale religieuse. Elles séparent ici Flower des libertaires comme elles creusent un fossé avec les progressistes technocrates. Elles seront centrales dans la critique par Flower du catholicisme et dans la fracture définitive pendant la Grande Guerre entre la piété réformatrice des radicaux comme Flower et William J. Bryan et un progrès en surplomb d'une morale commune et d'une communauté par la morale, incarnée par exemple par Walter Lippmann ou par le radicalisme bohême d'un John Reed par exemple[210].

VII. Définitions et usages de la science : expertise et foi, un impossible dialogue

La polémique entre l'AMA et la NLMF oppose deux récits du réformisme et deux définitions de la liberté mais aussi deux visions de la science et de ses usages. Les deux camps s'accordent sur la valeur normative et légitimatrice de la science : elle garantit la valeur et la vérité d'une proposition. Ils s'accordent aussi sur ses bienfaits pour résoudre les maux sociaux. La communauté de valeur ne saurait occulter les conflits pour justement définir les contours de cette science et, surtout, ses acteurs : qui applique cette science ? Qui décide ce qui est de la science ou non ? Plus précisément, qui a le pouvoir et la légitimité de décider quel savoir médical est valide ? Qui est un imposteur ? La controverse médicale reprend la question là où la querelle sur la vraie « science monétaire » et la vraie « psychologie » l'avait laissée (les questions politiques, plus urgentes, de l'élection de 1896 puis de l'impérialisme et de la censure expliquent probablement cet intermède où Flower s'intéresse moins aux questions épistémologiques). Flower s'interroge : « who is to decide who the medical charlatans are[211] ? » Les progressistes, dans les années 1910, ne sont pas d'accord : devrait-il s'agir des patients eux-mêmes – le « peuple » – ou des spécialises de l'AMA travaillant pour un ministère de la Santé ? Se rejoue alors le débat des années 1890. Flower représente la tradition américaine qui voit la science comme une activité démocratique qui ne sépare pas amateurs et experts en sphères de compétence distinctes : les individus sont

[209] Flower, *Progressive Men*, p. 188.

[210] Kazin, *A Godly Hero*, p. 244.

[211] Flower, « National Health and Medical Freedom », p. 512.

capables de comprendre les enjeux et de s'autodéterminer. L'AMA incarne l'essor d'une science moderne, standardisée, professionnelle, qui délimite strictement le domaine d'une vraie pratique scientifique et ne prend pas en compte, combat même, les théories alternatives qu'elle estime sans valeur scientifique ni pratique, irrationnelles et archaïques. C'est d'ailleurs à partir des années 1910 que le terme « scientist » s'impose et, qu'à la faveur de ce processus de professionalisation, le concept de science évolue du pluriel au singulier[212]. L'organisation cherche à affirmer l'autorité de leur savoir et de leur profession qu'elle veut transformer en une communauté autonome et autorégulée ; elle bannit du domaine de la compétence les faux médecins : « quacks » ou « charlatans ». Les professionnels de la médecine refusent aussi l'idée d'un sens commun pour les questions médicales : ils ignorent donc les témoignages des patients qui affirment que les thérapies alternatives marchent pour eux : ces malades sont victimes, estiment-ils, trompés par des escrocs à la solde des « patent medicine interests »[213]. Conseillée par de vrais médecins, compétents, la politique de santé publique, explique l'AMA, serait gérée de manière plus efficace, moderne et scientifique pour le bien de tous.

Une différence de taille vient complexifier la question de la définition de la science par rapport aux années 1890 : l'État entre dans l'équation ainsi que la question de l'usage de la science à grande échelle. Le partenariat que l'AMA et le gouvernement appellent de leurs vœux incarne la logique technocratique qui anime toute une frange du progressisme. Moderniser et améliorer la santé publique exige la bureaucratisation et la rationalisation de la médecine. L'AMA imagine des commissions où siègeraient des spécialistes, formés à l'université et dont la compétence est garantie par un diplôme reconnu : ces experts réguleraient la médecine en décidant de normes uniformes et efficaces, déterminés et validés par la recherche scientifique. Une telle expertise, démontre Irving Fisher, serait inoffensive comme l'illustre le précédent du ministère du Travail. Ses professionnels enquêtent sur les conditions sanitaires au travail, leur régulation élimine les excès et améliore la situation dans le cadre de la loi. Ils n'envahissent pas sans raison le clos privé (« [it had] no warrant to enter factories ») ; il n'y aurait donc aucun danger de violation des domiciles par un ministère de la Santé. Il prend aussi l'exemple du ministère de l'Agriculture : jamais il ne devint un « *trust* de fermiers » et, bien qu'il donne des conseils d'expert inspirés des avancées de l'agronomie, jamais il n'interfère avec la liberté des agriculteurs d'utiliser, s'ils le

---

[212] L'OED date la première occurrence de 1834 mais il faut attendre les premières décennies du XXe siècle pour que le terme ne se diffuse plus largement. Les bases de données (*Google Books* et *Newspaper.com*) confirment cette tendance : très rare avant les années 1880, le mot ne voit sa fréquence d'utilisation commencer à réellement décoller que dans les années 1910-1920. Kapil Raj et H. Otto Sibum, « Introduction au tome 2 : Globalisation, science et modernité. De la guerre de Sept Ans à la Grande Guerre », *in* Dominique Pestre, Kapil Raj, H. Otto Sibum (éds.), *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation* (Paris : Seuil, 2015), p. 14.

[213] « Imaginary Dangers Proclaimed », p. 12 ; « The American Medical Association Called A Trust », p. 1876.

souhaitent, des théories alternatives ou plus anciennes (en se référant à la lune par exemple). Plus malsain, Fisher utilise aussi le racisme scientifique de son époque pour rabaisser, anthropologiquement, les croyances de la NLMF. Dans une nation moderne, admettre la médecine alternative revient à embrasser les pratiques des peuples primitifs et à croire en leur magie (« amulets, rings, charms and other 'fantastic remedies' »). Une telle régression ne devrait avoir de place que dans le cadre d'un zoo humain, un objet d'étude pour ethnologues et un spectacle pour l'individu moderne, comme à l'occasion de l'Exposition Internationale d'Hygiène à Dresde en 1911[214]. Seuls des spécialistes peuvent gérer au mieux un problème aussi complexe que la santé de tous.

Les grandes fondations philanthropiques, produits de l'ère progressiste, financent cette expertise. Par exemple, la Fondation Carnegie sponsorise en 1910 le rapport Flexner qui préconise la modernisation des études de médecine. Les conséquences du laissez-faire en matière d'études de médecine sont en effet dramatiques : la plupart des innombrables institutions qui prétendent former des médecins s'avèrent être des « usines à fabriquer des ignorants et des incompétents ». Pour Abraham Flexner, l'accréditation et la standardisation permettraient de s'assurer de la qualité et de la valeur scientifique des praticiens. Membre de l'AMA, Flexner oppose l'approche non scientifique de la « médecine sectaire » et la définition pragmatique de la médecine moderne : « to use knowledge procured in various ways in order to effect certain practical ends »[215]. Les médecins, comme les psychologues dans les années 1890, veulent délimiter les frontières de la vraie médecine pour distinguer les experts des charlatans (« to draw the line of demarcation between those who are of the profession and those who are not », selon l'AMA à sa création en 1847[216]). La médecine scientifique veut dénoncer les impostures de la pseudo-médecine qui est en fait une vraie religion ; or les deux sont incompatibles par définition dès lors que les thérapies alternatives refusent le naturalisme méthodologique et la restriction de la nature au domaine de la matière. Les médecins « modernes » érigent leur pratique en science en réduisant les thérapeutiques alternatives soit à des croyances primitives, soit à des sectes

---

[214] Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 74.

[215] Abraham Flexner, *Medical Education in the United States and Canada : A Report to the Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching* (New York : Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching, 1910), p. 156. « Factories for the Making of Ignorant Doctors. Carnegie Foundation's Startling Report that Incompetent Physicians Are Manufactured by Wholesale in This Country », *The New York Times,* 24 juillet 1910.

[216] En 1847, il s'agissait alors de se distinguer de l'homéopathie. Le débat, à l'époque, resta plus confidentiel : il change donc bien de nature au début du XXe siècle. Petrina, « Medical Liberty », 207. Coon, « Testing the Limits of Sense and Science », p. 143.

intolérantes[217]. Flexner oppose la vraie science à la « médecine sectaire », ses « hérétiques *(medical dissenters)* » et ses « sectes médicales » où persiste une « croyance primitive dans la magie » : la rhétorique religieuse signale, comme chez Fisher, leur non-scientificité ainsi que l'archaïsme de leur opposition ; la civilisation exige une médecine moderne[218]. Les contradictions internes à la Science chrétienne nonobstant (la négation de la matière et donc des maladies), Fisher considère l'affinité de la NLMF avec cette religion comme un motif, en soi, de disqualification. La question de la santé semble donc bien être une des raisons de la fracture naissante entre religion et science, chez les scientistes comme chez les adeptes des religions thérapeutiques[219]. Les Adventistes du septième jour font office d'exception. Dans leur magazine, ils conseillent une bonne hygiène de vie, de l'exercice, le végétarisme et la tempérance pour se maintenir en bonne santé. Ils reprennent les arguments, largement diffusés, de Fisher (sur le ministère de l'Agriculture qui ne crée pas de « *trust* de fermiers » et sur une caisse noire des « intérêts » opposés à la loi Owen pour financer les campagnes de publicité) et n'opposent pas leur foi et la science moderne : « Science interests , not because the general government will personally deal with these matters, but because there will be a general increase in the average intelligence which will cause the people gradually to give up their faith in self-doping, and in cure by some mystic formula[220] ». La controverse médicale, dans sa composante scientifique, se déploie sur deux fronts complémentaires que nous allons examiner tour à tour : la définition de la science et ses rapports avec le religieux ; la question des experts et les rapports entre la production du savoir scientifique et son inscription sociale et son institutionnalisation.

Si Flower relativise à outrance la médecine traditionnelle, c'est certes parce qu'il la réduit à une croyance parmi d'autres mais aussi parce qu'il assimile la recherche désintéressée à tous les intérêts, dans la production et la distribution du savoir, qui viennent l'entacher. Flower se révolte davantage contre l'usage de la science « moderne » que contre sa valeur en soi. Il voit de la corruption et de l'hubris dans l'arrogance et les abus de pouvoir des médecins. Ils dépossèdent l'individu du pouvoir de décider de sa santé mais aussi, plus profondément, de sa compétence même à prendre des décisions. Cette double dépossession se traduit, politiquement et

---

[217] L'émergence de la médecine comme « science dure », à l'instar de la psychologie, repose à la fois sur le durcissement des logiques de domination culturelle dans la production et la diffusion de la science mais aussi sur le renforcement de sa validité par la construction d'un processus collectif de vérification : le temps de la controverse passée, les avancées théoriques et pratiques, malgré les violences et l'arrogance de leur inscription dans le champ social (par exemple la vaccination), seront entérinées par le consensus médical.

[218] Flexner, *Medical Education in the United States and Canada*, p. 156-166.

[219] Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 68, 72-73.

[220] « Information Concerning a National Department or Bureau of Health », *Life and Health*, vol. 26, janvier 1911, p. 20. L'évolution est récente car, au milieu du XIXe siècle, les Adventistes s'opposaient à la médecine traditionnelle.

institutionnellement, par une délocalisation des pouvoirs (la négation des prérogatives des pouvoirs locaux pour une logique nationale et technocratique qui perd la mesure humaine et individuelle) et de leur relocalisation dans les mains de l'AMA : le monopole d'un intérêt privé grâce à la puissance publique et, en surplomb, la création d'un État tout-puissant. Cette dérive rappelle à Flower le despotisme russe : une nationalisation sans contrôle des citoyens, une mécanique qui ne prend pas en compte l'individu, le possède même, ce que Flower appelle la « menace de la bureaucratie »[221].

Ce corporatisme d'État a des effets néfastes pour les patients et la santé du pays selon Flower mais aussi, en amont, pour la production des savoirs : le système de permis d'exercer, monopolisé par une organisation professionnelle, l'AMA, qui domine l'activité et la formation dans les universités, restreint la profession aux membres de cette caste. Flower, comme Adam Smith, Herbert Spencer, et, plus proche, William James, protestent contre ce monopole et prône un accès libre à la médecine ; c'est le public, en aval, qui choisira parmi les différents médecins sans que l'État s'immisce dans le processus[222]. Flower insiste : tous les praticiens ont pour lui les même droits, au premier chef la liberté de croire dans la thérapie qu'ils ont choisie, les écoles alternatives comme la médecine traditionnelle. Ce postulat admis, il lui semble « absurde », pour obtenir le droit d'exercer, d'obliger par exemple un allopathe à réussir un examen portant sur le « système métaphysique » ou d'obliger un homéopathe ou un scientiste chrétien à obtenir un diplôme en médecine expérimentale. Sous « prétexte d'élever le niveau médical », l'État veut imposer des certifications qui, *de facto*, excluent toute théorie alternative[223]. C'est ce que le président Taft, par exemple, a instauré par décret dans la zone du canal de Panama[224].

La bureaucratisation de la médecine, c'est-à-dire le corporatisme mis en œuvre à grande échelle par le truchement de l'État, empêche, au nom du bien commun, l'émergence d'idées nouvelles et exclut les innovateurs. Le progrès scientifique suppose la liberté de recherche :

---

[221] Flower, « The Truth about the Bubonic Plague Scare », p. 253.

[222] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 153.

Smith contre les « monopoles en études de médecine » : lettre d'Adam Smith à William Cullen, 20 September 1774, *in* Rae, *Life of Adam Smith*, p. 274-275.

Spencer contre les monopoles médicaux : Spencer, *Social Statics*, p. 286, 374-376.

William James contre le corporatisme de ses confrères médecins et le projet de loi du Massachusetts en faveur d'une une régulation par l'État des permis d'exercice *(medical license bill)* : lettre de William James à James J. Putnam, 2 mars 1898, *in* James, *The Letters of William James*., p. 66-67.

[223] Article sans titre, *Concord Monitor*, reproduit dans *The Christian Science Sentinel*, p. 969.

[224] « The president's edict requires that anyone who practices the art of healing in any form must pass an examaniation before the board of health of the canal zone. This examination, intended only for the regular school of medicine, cannot be passed by the homeopaths and other members of this association » Flower, « The Chicago Conference », p. 3.

Flower voit sa croisade comme une lutte intellectuelle contre les dogmes médicaux. Il dénonce la contrainte pour les patients mais aussi pour la construction du savoir (« compulsion in theoretical fields ») : la concurrence entre les diverses écoles et théories est une condition du progrès et de plus grandes innovations. Les lois qui restreignent la définition de la médecine à une seule école, parce que, selon Flower, elle a su s'attirer les faveurs de la puissance étatique, ne peuvent que créer une « censure médicale » néfaste pour les avancées de la recherche[225]. Flower invoque William James qui, en 1898, s'oppose à la législation médicale au Massachusetts. James explique que la recherche est par nature provisoire et que, par conséquent, la loi ne doit pas paralyser le processus sans fin d'exploration. Les thérapies mentales ne doivent donc pas être rejetées *a priori* mais étudiées. Par conséquent, les autorités publiques ne peuvent et ne doivent pas prendre parti dans les controverses médicales, comme le souligne James : « the Commonwealth of Massachusetts is not a médical body, has no right to a medical opinion, and should not dare to take sides in medical controversies[226] ». De la même manière, l'État n'a pas la compétence pour produire des connaissances scientifiques et doit donc rester dans son rôle d'arbitre et permettre à tous de s'exprimer. Le progrès intellectuel, à l'image du génie démocratique, repose sur une séparation des pouvoirs : aux scientifiques, experts et intellectuels le rôle de produire les théories, à l'État de garantir en environnement propice à la recherche et une concurrence loyale, au public de choisir. Les politiques ne doivent pas s'immiscer dans le processus scientifique (ce que ferait *de*

---

[225] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 153. Flower oppose, comme toujours, d'une part la libre circulation des idées et des biens comme fabrique du progrès et, d'autre part les privilèges qui paralysent le développement intellectuel et économique : « This civilization-moulding struggle [is] a clear-cut battle between two mighty age-long world theories – conservative, privilge-seeking restriction on the one hand, and progress under the aegis of freedom, on the other. […] It is a fact known to all students of history that the privileged, entrenched class that seeks to crush or slay the thinker with a new message and place a ban on his teachings, *does so under the pretext of protecting the people*. It is always the spiritual or physical well-being that is advanced as the ostensible reason for restrictive legislation that outlaws successful innovators, while enormously increasing the power and revenue of the protected class ». Flower, *Progressive Men*, p. 300-301. « In all fields of experimental research, freedom, and not restriction, is the condition essential alike to scientific advancement and human happiness and development » : article sans titre, *Concord Monitor*, reproduit dans *The Christian Science Sentinel*, p. 969.

[226] Cet argument de James revient régulièrement sous sa plume, dans ses textes médicaux des années 1890 jusqu'à ses mémoires. Comme pour les recherches psychiques , il sert de caution scientifique et morale de son approche. La mesure de James envers les médecines alternatives exasperait ses collègues médecins, tout comme son intérêt pour le spiritisme exaspérait Stanley Hall. James, « Address on the Medical Registration Bill », 1898, *in* Skrupskelis (éd.), *The Works of William James,* p. 58. Citations de Flower : « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 787 ; « Editorials. Professor James versus Dr. Murphy on Restrictive Medical laws », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 4, septembre 1911, p. 549 ; « The Government, Radium and the Political Doctors », p. 7 ; *Progressive Men*, p. 312-313 ; « Massachusetts' Century Struggle Against the Medical Monopolists », p. 12-13 ; article sans titre, *Concord Monitor*, reproduit dans *The Christian Science Sentinel*, p. 968.

facto un ministère de la Santé, pense Flower) et les médecins ne doivent pas se mêler de politique (les « political doctors » qu'il fustige)[227].

Flower oppose une cartographie politique de la controverse (séparation des pouvoirs – politique et scientifique – mais continuum des compétences pour la formation des savoirs – toutes les écoles en concurrence – et l'évaluation de leur efficacité grâce au sens commun) à la cartographie scientifique de ses adversaires (séparation et hiérarchisation des compétences et partenariat, pour s'adapter à l'immensité des enjeux, entre l'État et la science). Flower n'a de cesse de citer des scientifiques respectés qui s'opposèrent à l'ingérence de l'État dans les questions scientifiques : William James mais aussi Benjamin Rush, Herbert Spencer, Thomas Huxley et Edward L. Youmans (le fondateur du *Popular Science Monthly*). Pour Flower, il faut maintenir à tout prix la liberté de recherche : l'esprit citrique et l'ouverture d'esprit devraient guider la communauté scientifique. L'AMA, au contraire, veut se servir de la puissance publique pour imposer son dogme, un retour au monde figé, hiérarchique, injuste et fanatique du Moyen Âge selon lui (« Dark Ages with its intolerance, prohibition, and class and creedal assumptions »)[228]. C'est aussi l'esprit pionnier qui est en jeu : la volonté d'explorer de nouvelles terres, qui tranche avec la fixité médiévale, se poursuit dans la plongée avec l'inconnu scientifique et l'acceptation de la libre concurrence des idées, même les plus déplaisantes. Flower, à nouveau, puise chez William James : le philosophe oppose le génie viril du vitalisme anglo-saxon et la fascination des lois et des abstractions, une passion française, émolliente, féminine :

> Above all things, Mr. Chairman, let us not be infected with the Gallic spirit of regulation and reglementation for their own abstract sakes. Let us not grow hysterical about lawmaking. Let us not fall in love with enactments and penalties because they are so logical and sound so pretty and look so nice on paper. Let us cultivate a robust Anglo-Saxon spirit of insensibility and tolerance, toughening ourselves manfully to the sight of much that we abhor, and of still more that we can but imperfectly understand. The death rate is not rising, in spite of all quackery[229].

À la critique intellectuelle des lois médicales se rajoute un argumentaire exceptionnaliste et masculiniste : l'inflation législative freinerait la recherche et saperait l'énergie qui permet de forger

---

[227] La section 8 de la Constitution donne en effet à l'État la responsabilité de promouvoir le progrès des sciences mais pas de faire de la science : Flower estime que l'État doit faciliter la circulation des savoirs mais ne doit pas les produire. Si Flower dénonce la loi Owen, il reste favorable à toutes les politiques qui permettent le développement des sciences, notamment la rationalisation ou la construction d'infrastructures (nationalisation des télégraphes, réformes postales qui diminuent les tarifs pour les publications d'information publique, éducation populaire etc.).

[228] Flower, *Progressive Men*, p. 304.

[229] *Ibid.*, p. 304

la vertu et la volonté de se confronter à l'inconnu. En outre, les nouvelles thérapies ne posent pas de danger avéré pour la santé de la nation : pourquoi, sinon par intérêt, reculer devant l'inédit ?

La législation ne doit donc pas se mêler de science : le médecin, de la même manière, ne doit pas faire de politique. L'expertise ne pose pas de problème en soi. L'ingénieur reste le modèle d'administration du savoir scientifique pour Flower. C'est la question des limites de son pouvoir et de ses ingérences en politique qui obsède le président de la NLMF. Les médecins ne doivent pas s'immiscer dans les processus de décisions politiques mais rester cantonnés à un rôle de conseil technique : « we hold that sanitary activities should be under the direction of competent sanitary engineers , and not under the control of political doctors[230] ». Flower voit dans l'histoire de l'AMA une chute historique dans le « médiévalisme », la transformation d'une organisation savante en une incarnation de la corruption moderne : « a huge political machine , undemocratic, boss-ridden »[231]. Les experts ne doivent avoir aucun pouvoir exécutif ou administratif. Il ne veut pas par exemple que les médecins monopolisent les instances de régulation sous peine de devenir juge et partie : « they would consequently be parties to the very question to be decided by them », pour reprendre les termes des *Federalist Papers*[232]. Un tel conflit d'intérêts ne pourrait qu'éliminer les concurrents appartenant à des écoles minoritaires. Les commissions d'experts doivent impérativement rester impartiales selon le modèle des organismes déjà mis en place pour lutter contre les monopoles : « an unbiased Interstate Commerce Committee instead of a doctors' committee[233] ». Pour assurer la neutralité et l'équité, il faudrait que toutes les écoles de médecine soient représentées, ce qui est impossible dès lors que l'AMA ne reconnaît pas la valeur de ses rivaux. La controverse médicale oppose un modèle managérial fondé sur la régulation par des organisations professionnelles en partenariat avec des bureaucraties gouvernementales à un modèle alternatif : un professionnalisme démocratique et délibératif où tous les types de médecine seraient représentés dans les *medical boards* et où toutes les écoles et leurs diplômes seraient reconnus par les autorités car le politique ne peut statuer sur ce qui est scientifique ou non. Flower accepte la professionnalisation tant qu'elle est partagée

---

230. « B.O. Flower Answers Irving Fisher », *Medical Freedom,* vol. 2, septembre 1912, p. 11.

231 Flower, *Medical Medievalism in the Twentieth Century : an account of the remarkable transformation of the American Medical Association from a typical academic body of limited membership and rather conservative tendencies, into a huge political machine , undemocratic, boss-ridden and wholly un-American in its aims and method* (New York : The National League for Medical Freedom, c1912).

232 James Madison ou Alexander Hamilton, *The Federalist Papers N°49*, « Method of Guarding Against the Encroachments of Any One Department of Government by Appealing to the People Through a Convention », *in The New York Packet*, 5 février 1788 [En ligne], *Thomas*, Librairie du Congrès, s.d.

URL : http://thomas.loc.gov/home/histdox/fed_49.html.

233 Flower, « The Second General Conference of the League », p. 8.

entre tous les types de médecine : seules des personnes compétentes dans leur domaine (médecine traditionnelle, homéopathie, Science chrétienne etc.) peuvent déterminer la valeur d'un praticien et délivrer une qualification. Le problème n'est pas la professionnalisation (les diplômes sont pour Flower un gage de scientificité) mais le refus de reconnaître d'autres paradigmes démocratiquement acceptés par un grand nombre de « citoyens intelligents ».

Enfin, la science comme production du savoir et la mise en œuvre des politiques sanitaires doivent être séparées. Les experts ne doivent pas détenir des positions de pouvoir, ni administrer les réformes mais informer l'opinion publique : l'on retrouve ici la suggestion sans intrusion qui, selon son modèle paternaliste libertarien (liberté de choix mais orientation des décisions individuelles par une instance compétente) irrigue son « ingénierie spirituelle ». Comme pour la psychologie et l'économie, la presse organise le débat démocratique et sert de passerelle entre les spécialistes et le reste de la population. Flower redoute qu'un ministère de la Santé dominé par l'AMA détienne le pouvoir de formuler, d'interpréter et d'exécuter les lois, en d'autres termes de contrevenir la séparation des pouvoirs qui, lieu commun et même dogme dans la pensée démocratique, serait le garde-fou contre la tyrannie :

> The gravest danger that confronts free institutions to-day is found in the persistent attempt in recent years of executive officials and departments and bureaus to arrogate legislative and judicial functions, and thus gradually substitute the Russian bureaucratic system of government for our democratic rule, which holds that it is vitally important to popular sovereignty and free institutions to keep separate the three co-ordinate branches of government[234].

Les décisions arbitraires précipitent l'Amérique dans le « despotisme bureaucratique russe », une reddition d'une prérogative individuelle à un monopole (« handing the nation's health over to any bureau dominated by a monopoly-seeking special class[235] »).

Plusieurs précédents montrent qu'il n'y a aucune paranoïa dans ce constat. L'exemple le plus récurrent sous sa plume concerne les abus de pouvoirs de la poste, administration démocratique centrale car elle organise la diffusion de l'information. Depuis l'orée des années 1900, la censure postale est le symbole des dérives d'un exécutif trop fort coupable d'« usurpation » des pouvoirs législatifs : les bureaucrates, en court-circuitant le Congrès, se défaussent de leur responsabilité envers le peuple, une « russification » du pays qui inquiète Flower[236]. Le ministre des Postes s'est déjà arrogé le droit d'exclure du courrier certaines

---

[234] Flower, « The Chicago Conference », p. 3.

[235] Flower, « The Menace of a National Health Bureau », p. 239.

[236] *Ibid.*, p. 239. Pour les exemples avant la controverse médicale, voir chapitre 6.VII.

publicités médicales d'un magnétiseur de Nevada (Missouri) qu'il estimait frauduleuses. En 1902, la Cour suprême, dans l'arrêt *American School of Magnetic Healing v. McAnnulty,* condamne cette décision[237]. La qualification de fraude ne repose que sur l'appréciation négative d'un agent de l'État quant à l'efficacité de ce type de traitement ; or, la question de la capacité de l'esprit à guérir est une « question d'opinion » : aucun consensus, parmi les savants, ne s'est dégagé sur la question. Dans ces conditions, où placer la limite de la tromperie ? La loi laisse le bénéfice du doute[238]. Les usages du scientisme, hors du domaine scientifique, sont complexes car la frontière entre vérité scientifique et négation de la conviction individuelle est ténue. Si Flower comme ses adversaires progressistes s'accordent, afin d'améliorer l'information au consommateur et d'éviter les empoisonnements, sur la nécessité de la transparence en ce qui concerne la composition des médicaments, ils se déchirent sur la question des limites de la tutelle que peut exercer l'État pour le bien de ses administrés. La poste, ici, veut poursuivre la lutte, cautionnée par la science moderne et les *muckrakers* , contre les remèdes de charlatans. Flower y voit une ingérence insupportable dans la souveraineté individuelle[239]. Il se félicite que les juges réaffirment le droit du consommateur à choisir le type de médecine qui lui sied : personne ne doit pouvoir « imposer ses opinions » à autrui comme l'affirme une publicité pour la NLMF (fig. 18)[240]. L'affaire démontre

---

[237] Un autre procès, pour le même motif mais avec dénouement complètement différent, souligne la continuité entre recherches psychiques des années 1890 et controverse médicale des années 1910. Dans un éditorial de 1890, Flower s'insurge contre la condamnation, par le juge Jackson de la cour fédérale du Michigan, du spirite Walter E. Reid à de la prison pour avoir utilisé la poste pour des raisons frauduleuses. « Has the day arrived in which a poor man can no longer secure justice in the courts of the United States ? », s'interroge Flower : tous les principes au fondement de l'ordre social et de la justice sont bafoués dans cette décision. La grogne populaire ne peut alors que se nourrir de tels jugements qui n'inspirent que mépris pour la loi. Contre cette injustice, Flower réitère la mission du journalisme : tel le géant au cent yeux Argos, la presse doit rester vigilante et veiller aux droits des plus humbles. Flower, « Liberty of Citizenship Imperiled », p. 229.

[238] « And it is said that nature may itself frequently, if not generally, heal the ills of the body without recourse to medicine, and that it cannot be doubted that, in numerous cases, nature, when left to itself, does succeed in curing many bodily ills. How far these claims are borne out by actual experience may be matter of opinion. Just exactly to what extent the mental condition affects the body no one can accurately and definitely say. One person may believe it of far greater efficacy that another, but surely it cannot be said that it is a fraud for one person to contend that the mind has an effect upon the body and its physical condition greater that even a vast majority of intelligent people might be willing to admit or believe. Even intelligent people may and indeed do differ among themselves as to the extent of this mental effect. Because the complainants might or did claim to be able to effect cures by reason of working upon and affecting the mental powers of the individual and directing them towards the accomplishment of a cure of the disease under which he might be suffering, who can say that it is a fraud, or a false pretense or promise within the meaning of these statutes ? How can anyone lay down the limit and say beyond that there are fraud and false pretenses ? » *American School of Magnetic Healing v. McAnnulty,* 187 U.S. 94 (1902).

[239] Et aussi le combat religieux entre orthodoxie et modernité, catholicisme et spiritualités modernes : les deux juges en désaccord avec la décision de la Cour dans l'arrêt *American School of Magnetic Healing v. McAnnulty* sont catholiques. Flower, « Topics of the Times. The Postal Bureaucracy Rebuked by the Higher Courts », vol. 29, février 1903, p. 201-202.

[240] L'on retrouve aussi le parallèle avec les *patent medicines* : une fois les remèdes dangereux pour la santé neutralisés et l'étiquetage imposé, c'est au consommateur de faire le tri. L'attitude envers ces remèdes est un marqueur fort des

que les pouvoirs discrétionnaires accordés aux bureaucraties sombrent facilement dans l'arbitraire. Avec des chefs de services dans les administrations de l'État capables d'exercer un pouvoir sans borne et l'AMA habilitée à orienter les politiques de santé publique dans leur sens et à user de la puissance de l'État pour appliquer leur vision dans les écoles publiques, l'éducation supérieure, la certification des médecins, les campagnes de vaccinations potentiellement dangereuses et la délivrance des certificats médicaux de décès, la médecine moderne et un État bureaucratisé cherchent bel et bien, s'alarme Flower, à prendre le « contrôle total du peuple du berceau à la mort[241] ».

Si antimonopolistes et technocrates, NLMF et AMA, puisent dans le même environnement rhétorique (la science, l'éthique de l'efficacité), c'est donc bien dans les différents usages – plus politiques ou plus techniques – de ces outils modernes que se forgent les fractures naissantes entre progressistes. Plus tard, ils se traduiront par l'émergence de nouveaux termes. Ce que Flower pense *avant tout* en termes politiques et démocratiques, une question de principe, Fisher le conçoit *d'abord* comme un problème technique à résoudre. Les deux regards s'expriment encore dans les mêmes termes mais un lexique nouveau commence à poindre à cette époque. Un nouveau sens, plus restreint, de « management » se greffe sur ce vieux mot : la méthode privilégiée (mais toujours *ad hoc*) pour une organisation efficace devient la gestion rationnelle et standardisée par la science (le *scientific managment* de Brandeis date de 1910). Cet idéal, pris en main par des experts, se cristallisera dans la notion de « technocratie ». Le terme apparaît dès 1895 en Angleterre dans une note évoquant justement l'histoire de la médecine : plus précisément, la rivalité entre « technocracy » (primat du technique) et « physiocracy » (accompagnement de la nature, médecines douces)[242]. Aux États-Unis, l'organisation rationnelle de la société dans son ensemble qu'imagine Bellamy dans ses utopies préfigure l'approche technocratique. Le mot surgit en tant que tel en 1919 sous la plume d'un ingénieur et membre de l'American Economic Association, William H. Smyth : il s'agit pour lui d'un *management* du travail, des industries et de la démocratie par les principes de l'ingénierie[243]. Sans nul doute l'enthousiasme pour le

---

positionnements politiques. L'arrêt illustre aussi l'obsession de l'époque pour la psychologie comme technique pour évaluer l'étendue des pouvoirs de l'esprit, l'impossible rapport entre croyance individuelle et certitude scientifique ainsi que la difficile caractérisation de la tromperie (d'où l'intérêt pour la psychologie qui permet d'étendre la transparence aux intentions des individus). Flower, « The Postal Bureaucracy Rebuked by the Higher Courts », p. 200.

241 Flower, « The Second Annual Meeting », p. 3.

242 Le terme est attribué au médecin allemand Rudolf Virchow, partisan d'une politique sociale forte grâce à la santé publique. Stephan Bauer, « Quesnay's Tableau Économique », *The Economic Journal. The Journal of the Royal Economic Society*, vol. 5, n° 17, mars 1895, p. 9.

243 William H. Smyth, « Technocracy – National Industrial Management », *Industrial Management*, vol. 57, avril 1919, p. 36.

« collectivisme de guerre » et pour la Révolution russe chez les intellectuels progressistes, qui goûtent alors au pouvoir dans les agences mises en place dans le cadre de la mobilisation du pays, expliquent l'accouchement, à ce moment-là, du terme jusqu'alors en gestation[244].

En 1919, Thorstein Veblen imagine aussi un « soviet de techniciens » pour diriger l'économie. Le sens qu'il donne à la « technologie », plus proche de l'éthique du producteur de Flower que de l'acception technocratique, permet de comprendre ce moment où les mots pour dire le nouveau monde, immense et complexe, ne sont pas encore entrés dans l'usage. Pour Veblen, le terme se rapproche du sens d'« industry » : un savoir-faire collectif et cumulatif, transmis par l'expérience, et un travail et un savoir qui forgent la communauté (le pendant du savoir social de Dewey dans le domaine technique). « Technology » s'inscrit dans sa critique du capitalisme ploutocratique (« business » ou « price system » dans ses textes) qui est incompatible, explique-t-il, avec le développement pacifique de l'« industrie ». Le mot reste neutre, hors de tout progressisme et de tout déterminisme : la « technologie » est un savoir technique et un outil qui appartient à tous, gardé et cultivé par des ouvriers spécialisés, les « techniciens » ou « ingénieurs », et délégués à cette mission (d'où « soviet » : la Russie semblait montrer la voie). Ces experts servent la communauté contre, souligne Veblen, les « ingénieurs » à la solde des « capitaines de la finance ». Sa vision de l'expertise rejoint donc en bonne part celle de Flower. Après la Grande Guerre, le sens déterministe de « technology » s'impose et c'est de cette matrice qu'émergera « technocracy ». Terme descriptif, souvent associé à une critique de l'évolution du capitalisme, et instrument contingent chez Veblen, la « technologie » devient, sous la plume de Charles A. Beard par exemple, un des moteurs du progrès historique (avec les forces économiques). À partir de cette reconceptualisation, cet imaginaire mécaniste et déterministe irriguera toute la frange technocratique du progressisme. Veblen et Flower, en revanche, ne se départent pas d'une vision morale et instrumentale de la technique[245].

Dans les années 1910, Flower pose son regard de radical du XIXe siècle sur la reconfiguration culturelle qui rapproche État et science moderne : la question de la technique reste chez lui subordonnée à des enjeux politiques, à la fois épistémologiques (qui décide qui est un charlatan ou un scientifique ?) et pragmatiques (qui bénéficie de cette mutation ?). Comme Veblen, il ne fait pas de la technologie une valeur en elle-même mais un outil construit

---

244 Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 316-317.

245 C'est en ce sens que *social engineering* diffère de *technocracy* . Pensée de l'outil encore ambiguë qui suppose une application *ad hoc* des techniques de l'ingénieur à de multiples possibles, l'ingénierie sociale est une méthode. La technocratie, plus un système qu'un moyen, repose sur cette rationalisation du social mais rajoute une dimension de pouvoir politique. Thorstein Veblen, *The Engineers and the Price System* (New York : B. W. Huebsch, 1921), p 134, 166. Eric Schatzberg, « *Technik* Comes to America : Changing Meanings of Technology before 1930 », *Technology and Culture*, vol. 47, n° 3, juillet 2006, p. 499-511.

collectivement : la technologie sans technocratie est alors le pendant pratique de sa science démocratique sans scientisme, un monde où les facteurs humains priment sur les facteurs techniques. *A contrario*, pour Walter Lippmann par exemple, les individus, incompétents, ne peuvent ordonner une société à grande échelle : seule la technique en est capable ; par conséquent seuls des professionnels de cette technique – des experts – sont à même d'éclairer les politiques sur les choix à faire[246]. Ce récit d'une modernisation par l'expertise, qui évoque Lippmann ou Wiebe, ne peut qu'entrer en conflit avec le progressisme antimonopolistique et le populisme du corps de Flower. Pour Flower, l'AMA veut imposer sa définition de la médecine : contre ce monopole intellectuel, il oppose une définition alternative où le savoir des spécialistes éclaire et prolonge mais ne nie pas le sens commun . Flower veut rendre justice à l'expérience et aux facultés intellectuelles des individus ordinaires. Il s'insurge contre le mépris des médecins de l'AMA pour qui les témoignages de guérison sont sans valeur et ne *comptent* pas. Il se range derrière l'empirisme radical de William James qu'il aime citer :

> But the regular profession stands firm in its belief that such experience is worthless and that the whole history is one of quackery and delusion. In spite of the rival schools appealing to experience, their conflict is much more like that of two philosophers or two theologies. *Your experience, says one side to the other, simply isn't fit to count*[247].

Ce court texte permet de comprendre les deux piliers de la pensée de Flower : le populisme comme réaction au mécompte de l'expérience individuelle dans la discussion scientifique (ou politique et économique dans ses autres réformes) ; l'impossible dialogue entre deux paradigmes. Déjà visibles dans les controverses des années 1890 (voire dès la création de l'AMA), ces deux mésententes changent de degré et de nature dans les années 1910. La dispute est exacerbée par l'implication de l'État et la confrontation de deux points de vue contraires qui, par un double changement d'échelle, divergent de plus en plus : la nationalisation des politiques et la personnalisation, jusqu'à l'intime, des enjeux (c'est cette impossible rapport entre deux échelles, né avec la « Grande Société », qui confère probalement ce retentissement aux controverses médicales depuis le début du XXe siècle). Qui mérite d'être compté et qui n'est pas apte (la logique spencérienne, on le voit, est constitutive de cette vision du progrès) ? Comment décider ce qui compte si les deux camps incarnent le progrès et la science ?

Les questions soulevées dans les années 1890 par la psychologie des foules se reposent dans la controverse médicale. Pour Flower, l'expérience et le témoignage des patients comptent

---

[246] Lippmann, *Public Opinion*, p. 370.

[247] C'est moi qui souligne. James, « Address on the Medical Registration Bill », 1898, *in* Skrupskelis (éd.), *The Works of William James,* p. 57, cité par Flower dans « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 789.

par principe. La preuve du bien-fondé des médecines alternatives repose sur une vision pragmatique : est vrai ce qui marche et le résultat se vérifie par l'expérience. Les deux tiers de son ouvrage sur la Science chrétienne consistent en une accumulation de « cas typiques » de guérison, de « faits et de données », ainsi que des témoignages de « citoyens intelligents » comme autant de preuves. Comme dans une enquête et un procès, il insiste sur les différentes procédures employées pour vérifier la validité des faits (médecins traditionnels comme experts qui « authentifient » les maladies et leurs guérisons) et de la parole (serments, contre-interrogatoire, affidavits en cascade de médecins et d'« éminents citoyens »)[248]. Flower a confiance dans la parole humaine : comment des citoyens respectables comme des juges ou avocats sous serment, dont le témoignage est corroboré par des faits, pourraient-ils être « incompétents »[249] ? Pour reprendre l'image de la chaussure de Dewey, l'AMA serait ce cordonnier qui, parce qu'il sait comment remédier au problème, estime savoir mieux que son client où est la difficulté, une véritable dépossession de l'expérience et du ressenti pour Flower[250].

Flower reste fidèle au principe de *caveat emptor* : il a confiance dans le bon sens des acheteurs qui savent comment choisir et donc peuvent, doivent, être vigilants. Il veut de la transparence : l'information du consommateur avec un étiquetage clair sur les médicaments et des plaques indiquant les références et les diplômes des médecins suffit ; elle aide le citoyen à choisir mais personne, pas même le gouvernement, ne doit restreindre la liberté de choix. Dans son raisonnement, la production des services (comme celles des idées ou des réformes) ne doit pas être limitée : le tri se fera en aval par la consommation, selon qu'un médecin (ou une théorie, une politique) fasse ses preuves ou non. Conscient des risques d'abus de pouvoir des compagnies pharmaceutiques, d'organisations professionnelles comme l'AMA et de l'État dès lors qu'aucune concurrence ou contre-pouvoir ne vienne les remettre en doute, Flower reste néanmoins innocent du cynisme des publicitaires. Flower ne voit pas que la vérité de l'expérience, pour les *patent medicines* ou la Science chrétienne , n'est pas garante de la validité d'un traitement car elle

---

[248] « Here we have a volume of testimony, some of it given under oath, where the patients knew they would be subjected to rigid cross examination; and in all instances the reports bear evidence of conscientious and intelligent purpose to give not only a full and truthful report, but a circumstantial report calculated to appeal to the reason of all intelligent, thoughtful and unbiased persons. In many instances not only are the records of the most intimate and circumstantial character, but the names of the various physicians who have examined and treated the patients, and the reports of their diagnoses are set down, together with the accounts of the steady progress of the diseases under conscientious medical treatment and the rapid cure of the same disorders under Christian Science . And yet we have only taken a few cases from a great number of similar testimonials in our possession, cases that may be cited as fairly typical of a vast volume of similar cures ». Flower, *Christian Science as a Religious Belief*, p. 61-158 (citation p. 150-151) ; *Progressive Men*, p. 192-193.

[249] Flower, Christian Science as a Religious Belief, p. 121.

[250] Dewey, *The Public and Its Problems*, p. 153-154.

peut se déployer dans une mise en scène frauduleuse. Le témoin se leurre au grand profit des agences de publicités qui organisent une fausse architecture du choix. Dans sa compilation de remèdes de charlatans, Arthur Cramp évoque un article de George Frank Lord dans le numéro du 3 février 1909 de *Printers' Ink* qui traite de la question. Il dénonce le cynisme de l'auteur :

> The average 'patent medicine' testimonial is genuine […] because the 'patent medicine' ad appeals chiefly to hypochondriacs who are not sick, but imagine they are when they read their 'symptoms.' The same ad creates the sickness and effects a cure *à la* Christian Science . The purchase of the medicine is really unnecessary except from the advertiser's viewpoint[251].

Pour Cramp, ces témoignages de malades imaginaires montrent la commune nocivité des *patent medicines* et de la Science chrétienne . Le texte montre aussi que le milieu de la publicité est très tôt conscient des pouvoirs de suggestion que renferme leur pratique, bien avant les théorisations d'Edward Bernays. Il établit un parallèle ironique avec les conceptions de la thérapie mentale de Flower : le publicitaire peut créer ou guérir une maladie par la simple performativité des mots, sauf qu'il ne s'agit que d'une escroquerie et d'un abus de confiance.

Dans la logique des médecins de l'AMA, la parole et l'expérience n'ont pas de valeur scientifique car l'individu ordinaire n'a pas le savoir et donc pas la compétence pour juger et établir de diagnostic valable sur sa santé : ignorant ou crédule, il se leurre. Dans le sillage de David Hume, la science moderne explique que les témoignages sont aussi une preuve insuffisante car ils interposent l'écran de l'approximative psychologie humaine. Les médecins leur opposent le régime de la preuve scientifique par la vérification. Il faut prendre en compte la probabilité relative des deux phénomènes pour une observation objective. Pour eux, les thérapies alternatives en disent plus sur les adeptes que sur leur pratique et deviennent un objet d'étude pour la « psychologie anormale »[252]. Cet argumentaire psychosomatique, affirme Flower, n'est qu'un refuge pour des médecins dépassés par la réussite des scientistes chrétiens et les exemples de rétablissements. Selon ces médecins, les guérisons seraient dues au pouvoir de la « suggestion » sur des patients imaginatifs et sensibles à l'hypnose et, de toute façon, la Science chrétienne n'aurait d'effet que sur les troubles fonctionnels.

À cette objection sur les moyens de la guérison et le type de maladies curable, Flower répond par la science et par la foi. Il multiplie les exemples de guérisons de troubles organiques

---

[251] Cramp, *Nostrums and Quackery* (1911), p. 494-495.

[252] Dans la conférence d'un certain Warren L. Smith au East Side Research Club de Toledo, les croyances alternatives relèvent de la pathologie, les recherches psychiques des années 1890 de l'« imposture » et la Science chrétienne d'un dogme, ni chrétien, ni scientifique, qui ne tolère aucune divergence. Contrairement à l'hypnotisme qui s'explique par les lois naturelles, la Science chrétienne nie toute l'expérience de l'humanité, des sens et de la raison. Warren L. Smith, article sans titre, *Toledo Daily Blade*, janvier 1904 (jour et page illisibles), Mary Baker Eddy Papers.

par la Science chrétienne et explique qu'aucun écrit d'hypnotiseur ne confirme de tels phénomènes dans leur pratique. En outre, la Science chrétienne transcende la simple « suggestion » : il ne s'agit pas d'ingénierie spirituelle car la conscience est inviolée mais d'une expérience de l'ordre du mystère, une vérité autre, inconnaissable mais révélée : une foi bienfaisante[253]. L'illusion n'est pas le symptôme d'une pathologie du regard que la science dissipera ; elle n'est pas dans le patient mais dans le monde : la « domination des sens » que la croyance abolit[254]. Les critiques de la Science chrétienne lui reprochent de ne pas décrire et expliquer le processus de guérison mais c'est sur ce miracle que se fonde la foi.

Ce retour à la foi se fait aussi par l'épuisement définitionnel de la science. La lecture de Flower puise dans le même scepticisme raisonnable mais transformateur que les pragmatistes. Cependant, elle pousse sa logique à l'extrême jusqu'à la dénaturer. Le problème de la définition de la science se repose en effet comme dans les années 1890. Pour Flower, la médecine n'est pas une « science exacte » mais un « art progressif ». Bien souvent les traitements, comme des modes, varient : il ne faut donc pas ériger des solutions précaires, instrumentales, en « fétiche » (comme chez Fisher ou Flexner, la réduction au primitivisme affleure). L'hypnose, d'abord ridiculisée, a finalement été cooptée. La volte-face des médecins sur la transmission de la fièvre jaune « illustre le caractère incertain de la médecine » : la « croyance universelle et incontestée » qu'une contagion par contact physique, impossible, est le fruit de cerveaux ignorants est réfutée en 1901 par la découverte du rôle du moustique. La « médecine héroïque » (saignées, vésication), quant à elle, n'a pas survécu au processus incessant de vérification des théories. Flower voit un descendant de cette sauvagerie dans les pratiques « modernes », ses raids pour vacciner le peuple ou sa pharmacopée à base d'opium. Les médecins devraient donc adopter une attitude humble face à l'infini de la nature et ne pas sombrer dans une attitude dogmatique : « the arrogant assumption of infallibility »[255]. Lassé de la morgue sans effets des médecins incapables de soigner sa femme et

---

[253] « We have seen that if medical diagnosis is of any value, organic disease has been cured by Christian Science ; that none of the greatest authorities on hypnotism would venture to claim that many of the diseases that have been restored under Christian Science treatment could be cured by hypnotic suggestion; and we submit also that the character of the testimony given is such as to thoroughly discredit the claim of incompetency on the part of those giving the evidence. Surely the facts here given - though they are only a small part of the volume of evidence which we hold, and but for want of space would have given—are sufficient to challenge the thoughtful consideration of all earnest and high-minded lovers of the truth. If human testimony is worth anything, these cases, representative as they are of a vast army of men and women who have been in the same manner restored to health, prove that Christian Science is to-day doing a work for the restoration of the sick which medical science and other means of relief have signally failed to accomplish ». Flower, *Christian Science as a Religious Belief*, p. 121, 153-154 (citation p. 156-157).

[254] Flower, *Progressive Men*, p. 193.

[255] Flower, « Topic of the Times. The Mosquito and the Medical Man », vol. 25, avril 1901, p. 449-450 ; « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 789-790 ; « The Truth about the Bubonic Plague Scare », p. 253 ; « The

obligé de constater, de sa « propre expérience », les « meilleurs résultats » des écoles alternatives, Flower partage la critique de William James à l'égard d'une science qui ne se remet pas en question : une médecine scientiste qui se transforme la science en dogme[256]. Son expérience de médecin et de patient a appris à James qu'il faut se méfier de l'arrogance des « 'scientifiques' médicaux » : leurs « prétentions » ne sont pas « fausses », nuance-t-il, mais « prématurées » : « the absurdity they may contain is not that of a frog trying to look like an ox, but rather that of the embryo alligator furiously snapping its harmless jaws, while yet enclosed by the egg-shell[257] ».

Pour James, si les médecines alternatives ont bel et bien soigné des patients alors cela veut dire qu'elles correspondent à quelque chose de réel chez certaines personnes ; leur vérité est dans la croyance ou la recherche qui apporte un bienfait : « Truth for us is simply a collective name for verification-processes, just as health, wealth, strength, etc., are names for other processes connected with life, and also pursued because it pays to pursue them[258] ». Flower partage cette conclusion : comment expliquer autrement les exemples de guérisons ? Il applique à la médecine son proto-pragmatisme déjà visible dès les années 1890 : la vérité des thérapies alternatives se vérifie par l'expérience de ses bienfaits ; la science doit être ouverte à toutes les hypothèses, réfutable, au service de l'amélioration du monde et ne pas rompre le continuum entre sens commun et expertise. Au nom de l'ouverture aux idées marginales et de la faillibilité d'une science toujours provisoire et toujours incomplète, cette approche humble sombre cependant dans un relativisme qui dénature le pragmatisme . Le milieu des thérapies alternatives profite de cette modestie (et aussi des excès scientistes) pour imposer un glissement de la temporalité et de la relativité de la vérité à un relativisme généralisé. Ce glissement repose sur un sophisme (*argumentum ad ignorantiam*), diffusé dès les années 1890 : la médecine n'est qu'une expérience, ses résultats n'ont pas été prouvés définitivement, donc elle n'est pas une science. Par conséquent, il n'y a rien hors des opinions : il s'agit d'un retour à la foi, c'est-à-dire l'affirmation d'une parole dont la validité et la vérité ne peuvent être démontrées que de l'intérieur[259].

Contre cette lecture relativiste, les pragmatismes proposent une approche instrumentale et morale de la quête de vérité. Ils soulignent la nécessité d'une quête sans fin et d'un processus de

---

Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 155-156 ; *Progressive Men,* p. 311-314 ; « Chats of Visitors to the Capital », 20 mai 1916, *The Washington Post*, p. 6. Sur la découverte du moustique *Stegomya* et ses conséquences sur la politique sanitaire américaine à Cuba, voir Löwy, « Les microbes et les humains », p. 236-237.

[256] Article sans titre, *Concord Monitor*, reproduit dans *The Christian Science Sentinel*, vol. 15, n° 49, 9 août 1913, p. 969.

[257] James, « Review of 'Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie générale en France' by Claude Bernard (1868) », *in* Skrupskelis (éd.), *The Works of William James,* p. 227.

[258] James, « Pragmatism's Conception of Truth », p. 218.

[259] Brochure anonyme, *Medicine is not a science ! It is only an experiment* (Providence : Snow & Farnham, 1894), Mary Baker Eddy Papers.

rectification permanente par l'expérimentation. Ils ne confondent cependant pas relativité et relativisme, contextualisation, pluralité et temporalité des pratiques et leur équivalence généralisée. William James et John Dewey inaugurent une approche de la vérité par le bien *relatif* qu'elle procure mais il reste une idée d'« utopie désirable », un « bien » à construire : la possibilité de distinguer ce qui, relativement, parmi les différentes pratiques « mériteraient » ou non d'y entrer. Dewey considère comme le test de toute institution politique « la contribution qu'elle est destinée à apporter à l'épanouissement, sous tous les rapports, de chaque membre de la société ». S'il n'y a plus d'échelle des valeurs *définitive* pour juger la science, les personnes, les cultures ou les pratiques, cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de pratiques dont nous pouvons dire que « nous nous porterions mieux » si elles n'existaient pas. Richard Rorty explique cette nuance :

> Le fait de dire qu'il n'existe pas de telle échelle, et que nous ne sommes que des animaux intelligents qui s'efforcent d'augmenter leurs chances de bonheur en se réinventant continuellement, n'entraîne pas de conséquences relativistes. La différence entre le pluralisme et le relativisme culturel, c'est la différence qu'il y a entre la tolérance pragmatiquement justifiée et l'irresponsabilité imbécile[260].

Flower, contrairement à ces thérapeutes qui abolissent la médecine dans la foi, ne renonce pas complètement à l'ancrage scientifique mais s'en éloigne. Il se place clairement du côté de la foi « scientifique » bien que, comme les pragmatistes, il soumette toute pratique à *l'empowerment* qu'il permet chez l'individu et à une vérification par l'expérience individuelle *et* sociale. Outre son idéalisme moral (l'existence d'une échelle des valeurs), une autre ligne de partage le distingue des pragmatistes : l'instrumentalisation de la science au service d'une vérité de la parole déplace, en comparaison avec l'évolution de la science vers une position en surplomb de l'humain, son propre curseur de plus en plus vers la foi. En somme, c'est une sorte de sentiment religieux pragmatiste qu'il cherche à se construire mais qui, acculé par les attaques d'un scientisme conquérant et de plus en plus replié en position d'auto-défense, deviendra de plus en plus littéral. La compétence pour Flower procède d'un savoir construit socialement, toujours précaire, dans l'agrégation des expériences individuelles et soumis à la délibération collective. L'histoire de Flower et de la NLMF est donc celle d'une confrontation entre un univers fluide, issu d'un XIXe siècle bouillonnant, et une tendance à la hiérarchisation et à la ségrégation des systèmes intellectuels et des pratiques. Sa définition extensive de la foi entre en conflit avec la volonté, par les scientifiques et les protestants orthodoxes, de séparer complètement la science de la religion. Cependant, en réaction à la dérive scientiste vers le monopole intellectuel, il opère un retour au

[260] Sur cette différence entre pragmatisme et relativisme, voir Jean-Pierre Cometti, « Le pluralisme pragmatiste et la question du relativisme », *Archives de Philosophie*, vol. 64, n° 1, 2001, p. 21-39 (citation p. 39).

religieux qui marque le rapprochement du sens commun et de la religion, tous deux chassés du domaine de la science moderne.

La controverse sur la valeur de la Science chrétienne donne à voir l'impossible dialogue entre la science et la religion qui se noue à cette époque. Contre les excès d'une conception démocratique de la science et son instrumentalisation par des groupes religieux, les scientifiques affirment les frontières de leur domaine. Contre la réification des patients, Flower, à l'instar des scientistes chrétiens, relittéralise la foi, pas par son contenu (son bricolage scientifico-religieux se veut l'exemple le plus évolué, le plus libéral, le plus spirituel de la croyance) mais comme affirmation d'un rôle dans l'espace social, c'est-à-dire d'une identité. Sa conception libérale devient un dogme, comme si sa tolérance constitutive, au nom de sa vertu même, devenait intolérante. Dit autrement, c'est l'esprit de la foi – le refus de la lettre et de l'orthodoxie qui anime sa pensée religieuse et intellectuelle en général, de sa critique radicale de la Bible à son engagement pour l'évolution – qui devient une nouveau littéralisme : la foi (la loi divine) dépasse la loi des hommes (l'inspiration des engagements protestants depuis l'abolitionnisme) mais ce dépassement entre en conflit avec le nouveau régime de vérité scientifique qui, lui aussi, affirme son identité et son domaine. Flower, face à la réification et la négation de l'expérience individuelle qui ne compte plus dans le calcul des médecins (ou des psychologues ou des économistes pro-étalon-or dix ans plus tôt), semble trouver refuge dans un retour aux lieux familiers où s'exprime le pouvoir de l'individu : les droits fondamentaux inscrits dans la Constitution et la foi comme expression de son intériorité. Cette relittéralisation, moins une résistance (qui supposerait un plan) qu'une résilience, se traduit par la réaffirmation du choix comme liberté de conscience : retour de bâton du changement d'échelle, elle est la réponse de David à Goliath ou du monstre de foire que le regard de la science a monstrifié. Pour Fisher, les tenants de la liberté médicale ne sont bons que pour un zoo humain, sauf que les « primitifs » ont les moyens de riposter : ils ont de l'argent et une organisation. En outre, si l'autorité de la science s'affirme dans le champ intellectuel et politique (à l'échelle fédérale), le processus reste plus incertain culturellement comme en témoigne la mobilisation de toute une frange de la classe moyenne et supérieure avec la NLMF.

Relittéralisation de la foi contre affirmation de la science moderne : Flower voit la controverse comme le conflit entre deux paradigmes scientifiques alors qu'il s'agit de deux régimes de vérité et deux échelles incommensurables. Flower voit en effet dans la polémique le conflit entre deux définitions de la science : la nature et ses mystères qui englobent l'idéalisme spirituel contre le naturalisme et le matérialisme de l'AMA, ce que Flower et les milieux des thérapies alternatives appellent *materia medica*. Dans la perspective spencérienne de Flower, la

médecine a évolué. Les traitements rudimentaires et primitifs de la médecine héroïque ont laissé la place à des remèdes plus civilisés : l'homéopathie, d'abord rejetée puis acceptée, et, à son époque, les thérapies mentales comme acmé de l'évolution vers des traitements plus sûrs, plus humains et plus spirituels (des guérisons sans intrusion : une thérapeutique en accord avec son libertarisme)[261]. Puisque les médecines alternatives relèvent d'un changement de paradigme, une avancée et une révolution des cadres conceptuels mêmes, Flower estime les médecins matérialistes incompétents pour juger de leur valeur, comme les adeptes de la théorie de Ptolémée ne peuvent juger ni même concevoir le système de Copernic : « the material and metaphysical systems of cure are mutually exclusive », explique-t-il[262]. Comment imaginer un compromis dès lors que les théories sont sans commune mesure ?

Pour Flower, peu importe quel type d'organisation bureaucratique et artificielle l'AMA et l'État peuvent imaginer pour imposer leur vision du monde, les thérapies alternatives finiront par l'emporter car l'évolution naturelle et l'histoire sont de leur côté ; en d'autres termes, même si l'AMA et le gouvernement fédéral arrivent à imposer des régulations de la pratique médicale par le haut, leur autorité reste *ipso facto* vide de sens. La modernisation selon l'AMA repose sur le même type d'approche *whig* et biologisante de l'histoire : les États-Unis doivent s'adapter à leur nouvel environnement. Les controverses entre deux conceptions de la science et du progrès sont insolubles car leurs arguments respectifs se targuent d'incarner le surplomb scientifique et la modernité historique, or sans autre autorité autre que l'espace social de la controverse pour décider qui a raison, l'accumulation des faits et des preuves reste stérile puisqu'ils ne parlent pas la même langue. Dit autrement, le fossé entre expérience individuelle et la rationalité de la science moderne étant incommensurable (l'expérience n'est qu'illusion pour les scientifiques professionnels, médecins ou psychologues, et la science moderne n'est que corporatisme et arrogance pour Flower), le conflit refuse de concéder la compétence de la partie adverse si bien que chaque camp devient juge et partie et le conflit n'oppose plus deux opinions mais deux vérités inconciliables, d'où l'impression, notée par William James, de conflit entre deux théologies[263].

---

[261] Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 406 ; « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 801 ; « The Chicago Conference », p. 2-3.

[262] La comparaison est récurrente : Flower, « Christian Science and Organic Disease », vol. 40, novembre 1908, p. 444 ; « *Faith and Works of Christian Science.* A Book Study », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 1, octobre 1909, p. 65 ; article sans titre, *Concord Monitor*, reproduit dans *The Christian Science Sentinel*, p. 967.

[263] James, « Address to the Medical Registration Bill », p. 57, cité par Flower dans « Restrictive Medical Legislation and the Public Weal », p. 789.

Le même snobisme chronologique frappe l'argumentaire de Flower et ses adversaires : dans une vision du monde régie par le progrès, l'adversaire n'a pas seulement tort, il est réactionnaire, un « pseudo-progressiste » qui veut abolir le bien que le temps a apporté. Le débat, comme on l'a vu pour les questions monétaires et la psychologie, porte finalement moins sur les contenus que sur la vérité ou le faux-semblant des acteurs. En cela, les controverses à l'âge du progrès construisent un retour à la subjectivité et à l'identité qui se manifeste par ailleurs dans l'essor de la psychologie et de logiques identitaires ; elles sont donc insolubles dans le compromis politique puisqu'elles engagent la vérité des êtres, leur définition même. Puisque les deux camps considèrent leur opinion comme naturelle et scientifique, aucune logique intellectuelle ne peut clore le débat qui se déplace dans l'arène politique (voir *infra*) et dans une dérive procédurière : l'expertise devient alors simple rhétorique et mine les prétentions, de part et d'autre, à l'objectivité. Les débats ne consistent plus à prouver la vérité des arguments : il deviennent épistémologiques (quel savoir est valide dans une société moderne) et juridiques (présenter des faits et des preuves pour révéler l'invalidité des arguments de son adversaire) : les adversaires ne jouent plus au même jeu mais se disputent sur les règles ; la médecine moderne refuse de jouer et Flower crie à la faute. Chez le président de la NLMF, la science se réduit alors à une apparence de science et le modèle délibératif qui fonde la construction d'un sens commun (comme savoir social et démocratique orienté vers un progrès collectif) devient chicanier, comme si le modèle du procès s'abîmait dans sa propre caricature : ergoter sur les vices de formes, un respect excessif de la procédure au détriment de la recherche de la vérité.

La recension de Flower d'un énième ouvrage critique envers la Science chrétienne et ses dangers fournit un bon exemple de ce réductionnisme. Largement commenté des deux côtés de l'Atlantique, la dénonciation du chirurgien britannique Stephen Paget (célèbre pour ses recherches sur les métastases cancéreuses) exige une réponse selon Flower car son livre ne suit aucunement les « méthodes critiques et scientifiques modernes » : ni équitable, ni impartial, le médecin fait fi de la raison et exhibe une tendance à « l'inerrance scientifique » digne de la « littérature de controverses médiévale ». La science doit suivre le modèle de Lincoln, lorsqu'il était avocat : toujours présenter de manière équitable l'argumentaire adverse et user de la raison seule pour triompher (« to appeal to the bar of reason »). Paget, explique Flower, aurait dû présenter les prémisses idéalistes de la Science chrétienne et son inscription dans une histoire, de l'hindouisme au platonisme, pour après exposer pourquoi le matérialisme de la science moderne est un meilleur système selon lui. Au contraire, sectaire, il refuse d'accorder une quelconque valeur à la Science chrétienne qu'il disqualifie *a priori*. Pour Flower, refuser le jeu de la concurrence des idées substitue l'autoritarisme et la force à l'autorité de la raison : une attitude

contraire à l'esprit scientifique, déshonorante, tyrannique et obscurantiste. Il compare l'essai de Paget à un autre ouvrage, un « livre scientifique exemplaire » qui, lui, replace la Science chrétienne dans son contexte et lui redonne tout son sens : *The Interpretation of Life* de Gerhardt C. Mars. L'auteur, seul authentique philosophe à défendre Mary Baker Eddy selon le *New York Times*, compare les thérapies mentales au matérialisme et peut ainsi fournir une opinion éclairée[264]. Flower admire la définition de l'évolution selon Mars : « a gradual unfolding of a rational plan in time »[265]. Pour les médecins, cet ajout d'une téléologie à la rationalité, d'une volonté même, invalide la Science chrétienne. Pour Flower, la science ne suppose pas l'exclusion d'une rationalité qui inclut le spirituel : l'attitude et la procédure scientifique reposent sur des prémisses naturelles en perpétuelle expansion pour Flower mais cet expansionnisme est une transgression pour la science moderne car elle entre dans le domaine du surnaturel. Ainsi se séparent la foi et la science. La médecine moderne, ivre de son succès, se tourne avec hubris vers ce que le philosophe écossais Dugald Stewart dénonçait comme un « scepticisme illimité » ou William James comme un « scientisme autoritaire » : la restriction à seul mode d'accès à la vérité, en ce sens, conforte les accusations de Flower contre cette orthodoxie. En revanche, la mesure de Flower sombre aussi dans son propre excès : réduite à la simple ouverture d'esprit, l'esprit scientifique se rapproche d'une « crédulité implicite » que des « preuves » viennent, *a posteriori*, « prouver »[266]. Comme ses détracteurs qui récusent les témoignages de guérison comme une forme d'autosuggestion, Flower psychologise ses opposants, ou plutôt il les « caractérise » puisque sa psychologie reste ancrée dans les théories du caractère du XIXe siècle : refuser les thérapies mentales trahirait simplement une étroitesse d'esprit.

Le modèle de l'avocat lincolnien capable d'exposer et dépasser la contradiction devient donc celui du partisan procédurier qui concentre sa critique sur la forme plus que le fond. Flower explique qu'il suit scrupuleusement la procédure scientifique. Il donne ses sources : des noms de patients guéris, des citations de journaux populaires ou de revues érudites, des témoignages de

---

264 Pour le *New York Times*, Mary Baker Eddy a trouvé en Gerhardt C. Mars son Saint Paul. Son ouvrage est remarquable en ce qu'il replace la « secte » dans la longue histoire de la philosophie et vulgarise de manière satisfaisante l'évolutionnisme. En revanche, Mars ne connaît rien de la psychologie expérimentale et ne peut donc se rendre compte que la « vieille métaphysique » est aussi « morte » que les « magnifiques structures faites d'abstractions » qui remplissent les cabinets de curiosité de la pensée. Comme Flower, il suggère cette révolution scientifique par l'image de la révolution copernicienne : les abstractions d'antan sont aussi intéressantes que le système de Ptolémée. Et le critique de conclure, avec regret, qu'il semble incompréhensible qu'un homme de cette maîtrise philosophique puisse voir dans la Science chrétienne le terme de l'évolution et la découverte de la « Vérité ultime » (sans le prouver, rajoute-t-il). « Mrs. Eddy Finds a Paul », *The New York Times*, 20 juin 1908, p. 28.

265 Flower, « *Faith and Works of Christian Science* . A Book Study », p. 62-68.

266 Flower, « To the Friends of Psychical Science », p. 238.

médecins allopathes. Le lecteur peut donc vérifier et enquêter par lui-même[267]. Flower illustre souvent ses articles de tableaux où, sur deux colonnes, il contraste des citations des penseurs illustres qui défendent la liberté médicale (William James, Herbert Spencer, Thomas Huxley, John Stuart Mill, Benjamin Franklin etc.) et d'obscurs médecins, tous contemporains, qui soutiennent une médecine d'État. Au lecteur de décider qui a raison. Flower incarne les travers qu'il reproche à ses adversaires : sous couvert de présenter tous les points de vue, Flower se contente d'une objectivité purement formelle et propose, en fait, des arguments d'autorité et des professions de foi. La construction d'une objectivité scientifique n'a de cesse d'achopper sur les croyances et la logique d'engagement : comment la science, à moins de l'instrumentaliser et de la dénaturer, pourrait-elle nourrir le militantisme ? Comme dans les tableaux de Flower, il y toujours sélection des faits : le savoir désintéressé, dès lors qu'il sort du champ de sa construction pour se diffuser dans l'espace social, se retrouve entraîné dans un procès jamais clos. La question scientifique devient alors un problème d'autorité, ce qui complexifie la construction du savoir car il se retrouve mêlé à des logiques de pouvoir (d'où les accusations de Flower contre l'AMA qui instrumentaliserait le prestige et la puissance de l'État à des fins intéressées ou des médecins traditionnels contre la NLMF qui travaillerait pour des intérêts économiques). L'on touche là, à nouveau, à l'impasse des controverses en régime progressiste : comment imposer un bien (le progrès) par la science ? Comment s'engager pour des valeurs par l'impartialité ? Les scientistes répondent par une morale de l'efficacité scientifique, Flower par la modernisation, par la science, de la morale traditionnelle[268].

La controverse médicale, en fin de compte, pose la question de la signification des mots « science », « progrès » ou « nature ». Flower le note lui-même : le matérialisme et l'idéalisme partent de prémisses irréconciliables et les mots, dans ces deux paradigmes, ont des significations différentes[269]. C'est alors dans l'engagement en faveur de la vision la plus profitable à l'humanité, par un étrange retour du pragmatisme , que Flower sort de l'impasse de l'incommensurabilité des paradigmes : une foi qui ne laisse finalement guère de place à la réfutation scientifique puisque ses prémisses, morales, sont immuables. Il s'agit donc d'un retour « incomplet » du pragmatisme puisque le régime de la preuve ne viendra que confirmer la vertu première et l'invention du futur se fera toujours à partir de ces postulats. La distinction avec William James est révélatrice. Son pragmatisme ne suppose pas de point d'ancrage : son rapport au temps est conçu sur le mode d'une invention, comme un ensemble infini de possibilités de

---

[267] Flower, « *Faith and Works of Christian Science* . A Book Study », p. 62-64.

[268] « Who is Right ? », *Medical Freedom,* vol. 1, mars 1912, p. 10.

[269] Flower, « Faith and Works of Christian Science . A Book Study », p. 65.

perfectionnement. Au contraire, le modèle de Flower reste chrétien et « psychique » : l'invention est le réveil des possibles endormis et consiste à tendre, par un perfectionnement sans fin, vers le modèle christique. Concrètement, James suspend son jugement et veut explorer tous les objets d'expérience, y compris les « religions des âmes saines *(religions of healthy-mindedness)* » ; Flower, lui, y croit. Tous ces débats pour savoir qui représente vraiment la science ou le christianisme, de vrais remèdes ou de dangereux poisons, soulignent la difficulté de forger un terrain commun malgré les différents paradigmes. À la fin du XIXe siècle, des passerelles existaient bon gré, mal gré, entre science et foi, malgré les luttes et les dissensions. Le tournant du siècle voit l'impossibilité même de penser un terrain commun, ne serait-ce que partiellement[270]. Les causes de ce durcissement, représenté par l'essor du fondamentalisme et de la science moderne, sont à trouver dans la controverse entre populisme et antimonopolisme, sens commun et technocratie, ses logiques de distinction et d'affirmation d'identités : la construction contradictoire, en somme, des enjeux politiques et épistémologiques d'une démocratie moderne et à grande échelle[271].

Dans les années 1910, la rupture est consommée entre science sans conscience et conscience sans science : la volonté de faire le bien ne compte pas pour mesurer la validité et la valeur du savoir médical de l'AMA (même si l'objectif est d'améliorer la santé de la population) et le naturalisme méthodologique ne compte pas pour juger la validité et la valeur du savoir des thérapies alternatives. Les figures de la controverse à l'âge du progrès, mises en place dans les années 1890, ne se déploient plus simplement dans le champ restreint des chercheurs (la psychologie contre les recherches psychiques) ou dans l'arène politique nationale (étalon-or contre libre frappe de la monnaie) mais conjuguent les deux. La controverse médicale crispe autant ses acteurs et révèle des positions irrévocables en théorie et en pratique car elle met en jeu la redéfinition de la frontière entre public et privé dans ce qu'elle a de plus intime : la santé. Impossible de discuter dès lors que s'opposent deux régiments de vérité qui engagent l'identité de leurs adeptes et leur vie même. L'extension des prérogatives de l'État et de la médecine moderne entre en collision avec le domaine de la foi individuelle. En ce sens, cette polémique est un cas d'école des insolubles controverses entre le petit et le grand, la propriété de soi et la responsabilité de tous : pour Flower, le bien passe par le choix ; pour l'État et l'AMA, le bien passe la systématisation de la solution scientifique. Chacun affirme sa souveraineté en son

---

[270] Cela ne veut pas dire que personne n'a voulu jeter des ponts entre la science et la religion : ce basculement imprime la tonalité générale du débat culturel, plus conflictuelle, qui se traduit par l'affirmation de positionnements idéologiques de plus en plus parcellisés et antagonistes (scientisme, fondamentalisme, littérarisation d'une foi libérale chez Flower, Science chrétienne etc.).

[271] La rupture sera consommée dans les années 1920 : il n'est pas étonnant que la question du « public » et du « commun » divise alors les intellectuels, de Lippmann à Dewey.

domaine, chacun nie alors à ses adversaires la qualité de « progressiste » et de « scientifique » : les questions intellectuelles deviennent identitaires.

L'État, en instituant des savoirs « modernes » contre une culture alternative scientifico-religieuse, s'associe dans l'imaginaire des antimonopolistes à cette logique de négation identitaire. Flower prend alors ses distances avec ce qu'il voyait pourtant comme le vecteur du peuple quand il militait pour la nationalisation ou des coopératives sur le modèle néo-zélandais. Certes, les représentants politiques s'opposaient à ces réformes mais il ne s'agissait que d'une question d'hommes : simple outil, l'État en tant que tel, n'était pas remis en cause, uniquement son usage corrompu. Au contraire, il tardait à Flower qu'un homme d'État, justement, entre en scène pour en réaliser les potentialités. Il « suffisait » d'élire des réformateurs comme Bryan, La Follette ou Wilson ou de régénérer le processus législatif avec la démocratie directe. Malgré les échecs, l'État restait un instrument de la régénération dans l'imaginaire antimonopolistique. Avec la controverse médicale, c'est contre une certaine définition de l'État, et non un de ses usages possibles, que Flower lutte, ce qui crée un décalage. Les prémisses d'une critique du *big government* transparaissent dans cet écart, non pas une critique de l'activisme gouvernemental en soi mais sa dérive bureaucratique[272]. Cet écart deviendra effectif pendant la Grande Guerre quand Wilson signera l'Espionage Act et le Sedition Act. Pour un Flower amer et déçu, l'État deviendra la menace et l'adversaire : soutien des catholiques, l'État cherchera à censurer les dissidents en général et *The Menace,* le journal « patriote » anticatholique qu'il dirige à la fin de sa vie, en particulier[273]. La censure, auparavant affaire d'hommes politiques corrompus ou ignorants (souvent le ministre des Postes, par exemple John Wanamaker interdisant *La Sonate à Kreutzer* de Tolstoï en 1889) évoluera en politique d'État : séparé du « peuple », son substrat sociologique et symbolique, l'État, corrompu, dévoyé, posera problème[274]. Pour Flower, les réformateurs et les démocrates devront alors défendre le « peuple » et résister à l'État. Le rédacteur en chef de Boston rejoindra, certes par un moyen sulfureux au vu de la réputation de *The Menace*, ces progressistes qui prennent conscience pendant la Guerre que l'État peut menacer les libertés civiques (notamment la liberté d'expression) et qui, pour certains d'entre eux, créeront en 1920

---

272 C'est donc *via* l'antimonopolisme et, en premier lieu, la lutte contre les monopoles privés que se construisent les linéaments d'une critique du *big government* , ce que confirme la chronologie de la gigantisation des acteurs sociaux et de leur critique : bureaucratisation des entreprises (*big business* , 1905), du savoir (*big science* , 1914), puis de l'État (*big government*, 1925).

273 Nous reviendrons sur ce moment en conclusion. Lettre de Flower au président Wilson, 26 mai 1917, *in* « Defense League's Open Letter to the President », *The Menace,* 2 juin 1917, p. 1. Flower, *Story of the Menace Trial : A Brief Sketch of this Historic Case With Reports of the Masterly Addresses by Hon. J.L. McNatt and Hon. J.I. Sheppard, Attorneys for the Defense* (Aurora, MO : United States Publishing Co., 1916).

274 Sur les questions de censure postale, voir chapitre 6.VII. Flower, « The Postmaster-General and the Censorship of Morals », vol. 2, octobre 1890, p. 540

l'American Civil Liberties Union[275]. Au début de la décennie, Flower voit le pouvoir étatique s'étendre dans un sens inquiétant, non pas vers *l'empowerment* du peuple grâce à un État législatif fort mais vers un exécutif de plus en plus bureaucratique, puissant et envahissant. Contre ces menaces, Flower se tourne alors vers ses fondamentaux : l'individu, le sens commun , la liberté de conscience, la foi.

VIII. La santé, une question religieuse ?

La liberté de choix, analysée jusqu'ici comme enjeu d'une lutte politique et comme une tradition radicale, traduit, fondamentalement, une vision religieuse. Après l'étude de la controverse médicale dans l'arène politique puis scientifique, il faut donc revenir à sa source : l'immédiateté d'un protestantisme purifié, ou comment Flower construit la controverse autour de la loi Owen comme une question de liberté de conscience. Flower compare les médecins de l'AMA au clergé au Moyen Âge : jaloux des écoles de médecine alternative qui gagnent en popularité, ils crient à l'hérésie pour faire taire des concurrents gênants : « envious physicians raised the convenient cry of prejudice and ignorance–quack, impostor, charlatan[276] ». L'AMA est l'équivalent moderne de l'Église médiévale et les médecins des gardiens de l'orthodoxie soutenus par le pouvoir (royauté ou État) qui prétendent défendre les ignorants contre les hérétiques alors qu'ils ne cherchent qu'à obtenir une fonction officielle et les prébendes associées : « nine parts of self-interest gilt over with one part philanthropy », selon la formule de Spencer que le philosophe utilise justement à propos des questions de santé[277]. Flower ne fait qu'appliquer la grille de lecture

---

[275] De nombreux progressistes, pour qui la cohésion sociale est l'objectif premier, considèrent l'individualisme excessif comme une entrave à l'harmonie sociale et se montrent souvent hostiles à toute forme de divergence intellectuelle et de contestation qui ne favorise pas une reconstruction sociale. La Guerre change la donne : la répression de la liberté d'expression par le gouvernement agit comme un réveil brutal et un coup de semonce et en transforme certains en « libertariens civiques *(civil libertarians)* ». Sur les progressistes et l'État, voir Foner, *The Story of American Freedom*, p. 161 et Rabban, « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech », p. 111-113 ; *Free Speech in Its Forgotten Years,* p. 3-4, 23.

[276] Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 508.

[277] Flower, « Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », p. 511. Flower cite *in extenso* ce long passage de *Social Statics* qui résume l'essentiel de son argumentaire : « There is a manifest analogy between committing to government-guardianship the physical health of the people, and committing to it their moral health. The two proceedings are equally reasonable, may be defended by similar arguments, and must stand or fall together. If the welfare of men's souls can be fitly dealt with by acts of parliament, why then the welfare of their bodies can be fitly dealt with likewise. He who thinks the state commissioned to administer spiritual remedies, may consistently think that it should administer material ones. The disinfecting society from vice may naturally be quoted as a precedent for disinfecting it from pestilence. Purifying the haunts of men from noxious vapours may be held quite as legitimate as purifying their moral atmosphere. The fear that false doctrines may be instilled by unauthorized preachers, has its analogue in the fear that unauthorized practitioners may give deleterious medicines or advice. And the persecutions

scientifico-religieuse qui façonne sa vision morale : c'est son idéalisme spirituel, l'avant-garde du protestantisme libéral et son antidogmatisme, qui conduit Flower à combattre les institutions qui cherchent à imposer une croyance ou un opinion. Flower vient d'un milieu où la frontière entre foi et thérapie reste floue : les religions métaphysiques fonctionnent comme des thérapies et la médecine, sorte de prophétie autoréalisatrice, relève de la croyance. Dans sa vision performative, les idées sont un principe actif comme les substances qui se trouvent dans les médicament ; son idéalisme postule même leur supériorité sur la matière : elles possèdent donc un effet thérapeutique. Par conséquent, la médecine s'inscrit dans un continuum qui va de la guérison par la foi aux théories microbiennes de la science. L'approche de l'AMA coexiste avec d'autres thérapeutiques, des systèmes de pensées auxquels l'individu peut choisir d'adhérer ou non : ostéopathie, éclectisme, homéopathie, et les thérapies mentales (Nouvelle Pensée et pouvoir de la suggestion psychologique, Science Chrétienne et pouvoir de la foi). Flower n'en rejette aucun bien que ses convictions lui fassent prendre le parti de l'idéalisme contre le matérialisme.

La question centrale est donc celle du choix et de la possibilité de choisir. Assimilée à une croyance, la médecine relève donc de la liberté de conscience, une liberté de jugement et un choix de vie. L'activisme du gouvernement pour guérir les maux sociaux, politiques et économiques, est un expédient nécessaire et opportun mais devient une ingérence inacceptable dès lors qu'il s'immisce dans les croyances personnelles : non seulement les soi-disants réformes médicales violent le sanctuaire du corps mais aussi de la conscience. L'analogie entre choix médical et choix religieux construit la question du ministère de la Santé comme une question religieuse : « medical class laws affect a right as sacred as religious liberty – the right to choose whomsoever he desires to wait upon him in the solemn hour of sickness and death[278] ». Flower se réfère à nouveau à Spencer qui, dans *Social Statics*, note le parallèle : « there is a manifest analogy between committing to government guardianship the physical health of the people, and committing to it their moral

---

once committed to prevent the one evil, countenance the penalties used to put down the other. Contrariwise, the arguments employed by the dissenter to show that the moral sanity of the people is not a matter for state superintendence, are applicable, with a slight change of terms, to their physical sanity also.

Let no one think this analogy imaginary. The two notions are not only theoretically related; we have facts proving that they tend to embody themselves in similar institutions. There is an evident inclination on the part of the medical profession to get itself organized after the fashion of the clericy. Moved as are the projectors of a railway, who, whilst secretly hoping for salaries, persuade themselves and others that the proposed railway will be beneficial to the public—moved as all men are under such circumstances, by nine parts of self-interest gilt over with one part of philanthropy—surgeons and physicians are vigorously striving to erect a medical establishment akin to our religious one. Little do the public at large know how actively professional publications are agitating for state-appointed overseers of the public health ». Spencer, *Social Statics*, p. 374-376.

[278] Ce qu'il appelle ailleurs : « the just right of a free citizen to select whomsoever he desires to minister to his body or soul ». Flower, « Class Interests and the Rights of the People », vol. 3, mars 1891, p. 510-511 ; « Outlaws Made Through Class legislation », p. 550.

health[279] ». Cette agression du corps et de la conscience, biens propres censés rester inviolables, rend les monopoles médicaux plus dangereux que les monopoles économiques ; ils touchent à l'intime, à l'être même : « commercial trusts and monopolies are oppressive and tend to impoverish the millions for the enrichment of the few ; but their evils are insignificant compared with the attempt at monopoly on religion or the healing art[280] ».

Flower assimile un problème politique à une question religieuse et ce dès le début des années 1880. La croisade pour la liberté médicale est intimement liée aux religions métaphysiques, en témoigne la prise de position contre « l'esclavage médical » du pionnier de la Nouvelle Pensée , Henry Wood, dans *The Arena* ou l'usage récurrent de l'exemple de la praticienne de la Science chrétienne Lottie Post comme symbole des persécutions par les gardiens du temple médical[281]. La géographie du mouvement confirme les affinités entre liberté médicale et religions métaphysiques : Boston et l'Ouest, notamment la Californie, deux terreaux propices aux nouvelles spiritualités, sont deux bastions de la Ligue[282]. Dès 1887, il compare le durcissement de la législation médicale à l'intolérance médiévale et les résistances à l'esprit du libéralisme protestant :

> Nothing can be more fatal to a republican government than legislation in the interest of any class; and every medical law assed has been framed and pushed through the Legislature by le doctors for the purpose of securing a monopoly of medical practice, and depriving the people

---

[279] Flower, « Herbert Spencer 's Arraignment of Class Medical Laws », p. 511.

[280] Flower, « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 159. Voir aussi « Outlaws Made Through Class legislation », p. 550.

[281] Dans les années 1880-1890, les spirites s'engagement également, à l'échelon des États, contre la vaccination et contre les lois médicales exigeant des permis pour exercer la médecine. Flower note un détail significatif selon lui : seul le journal spirite *Banner of Light* du 12 mars 1898 avait reproduit le discours de William James devant la législature du Massachusetts en 1898 pour dénoncer la législation médicale restrictive demandée par la Massachusetts Medical Society. Puis, aucune republication jusqu'au numéro de mai 1912 de *Medical Freedom.* La caution d'une telle figure de la pensée américaine dérange selon Flower. La liberté médicale même dérange : seuls les intellectuels courageux et indépendants ainsi que les mouvements spirituels en marge défendent une cause ridiculisée ou tue par l'opinion majoritaire. Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 509 ; *Progressive Men,* p. 311-313. Flower, William James, « William James' Remarkable Plea for Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 1, mai 1912, p. 6-9. Henry Wood, « Medical Slavery Through Legislation », *The Arena*, vol. 8, novembre 1893, p. 680-689. R. Laurence Moore, *In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture* (New York : Oxford University Press, 1977), p. 100. « Medical Despotism », *The Banner of Light*, vol. 74, 24 février 1894, p. 4 (le journal spirite encence l'éditorial de Flower : « The Menace of Medical Monopoly »).

[282] Pour le *New-York Tribune*, la majorité des sympathisants de la NLMF sont originaires de l'Ouest ou du Midwest. Fisher va dans le même sens quand il affirme que la Californie est un repaire de « medical freedomers » (le sénateur Works vient par exemple de cet État). Enfin, Boston, berceau des luttes anti-vaccins et de la Science chrétienne , bastion des religions métaphysiques, se voit affublé par le *New York Times* de la réputation de ville du charlatanisme : « a city that has been noted for years for the medical fakes that have been allowed to operate within its limits ». « Beware, O Ye Doctors ! », p. 12. Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 79. « Dr. Flower Again Held as Swindler », p. 6.

of the right to employ whom they please. The same spirit of intolerance which inspires these laws, inspired the awful persecutions of the Dark Ages. In one instance the laws protected the regular doctors of divinity, and persecuted all liberal or Protestant theologians, compelling the people to go to the law-protected priesthood for soul-sickness, instead of following the dictates of their consciences. In the other instance, the law protects the regular medical practitioners who have secured its passage, and seeks to compel all people to go to them for remedial aid, instead of following the dictates of common-sense.

Cette citation, tirée du journal du sanatorium de son frère, *The American Spectator,* témoigne du rôle de la Science chrétienne dans la construction d'une lecture religieuse des questions médicales : le sort du mouvement d'Eddy illustre les principes théorisés par Spencer. Flower commente ici la condamnation de Lottie Post et son argumentaire se retrouve réimprimé et encensé dans *The Christian Science Journal*[283].

Les affinités avec le mouvement d'Eddy se poursuivront dans les décennies suivantes : dans les années 1890, Flower perçoit la Science chrétienne comme l'avenir de la religion et le vecteur possible d'une régénération du pays ; la proximité intellectuelle se doublera d'une expérience personnelle marquante : cette nouvelle spiritualité guérit sa femme là où avaient échoué les médecins traditionnels. Enfin, son intérêt grandissant, à partir de 1907, pour les déboires de la religion d'Eddy inscrira concrètement la Science chrétienne dans la croisade de la NLMF. La Science chrétienne doit faire face aux assauts conjoints des pasteurs et des médecins qui s'unissent pour freiner l'expansion de cette spiritualité thérapeutique[284]. Le sénateur Works, fer de lance au Congrès du mouvement, est un scientiste chrétien, ainsi que d'autres membres proéminents, Charles H. Huhn, rédacteur en chef de la *N.A.R.D. Notes, The Journal of the National Association of Retail Druggists*. Fisher confirme cette affinité : 75% des membres de la NLMF seraient des scientistes chrétiens ; elle sert donc des intérêts particuliers. Ironique, il rajoute qu'elle ne propose pas de projet alternatif pour faire face aux défis de santé publique à grande échelle, si ce n'est, implicitement, que « la Nation devrait adopter la Science chrétienne ». Dédaigneux, il explique que la base du mouvement d'Eddy ne comprend pas les enjeux et que certains dirigeants trahissent les écrits même de leur fondatrice qui exhorte ses fidèles à se détourner d'organisations qui dévoient la foi en l'associant aux fausses spiritualités et aux vrais escrocs : « beware of joining any medical league which in any way obligates you to assist vendors of patent pills, mesmerists,

[283] Flower, « The Liberties of the People Imperilled », *The American Spectator, in* « Mrs. Post's Offence », *The Christian Science Journal*, vol. 5, n°5, juin 1887, p. 161. Nous n'avons pas eu accès à l'article original (seule la bibliothèque publique de Boston possède plusieurs numéros de la revue mais ils sont inaccessibles car transférés dans un entrepôt de stockage des archives de la ville qui n'est pas encore ouvert).

[284] Flower, *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent* (Boston : Twentieth Century Company, 1910 [1909]), p. 45.

occultists ». Eddy, complète Fisher, avait même contribué financièrement à une branche d'une des administrations qui servaient alors de ministère de la Santé (la prévention des accidents du travail). D'autres éminents dirigeants ne s'opposent pas à la modernisation de la santé publique : par exemple, John F. Crowell, ancien président de Trinity College (qui deviendra Duke University), rédacteur en chef adjoint du *Wall Street Journal* et membre de l'American Association for the Advancement of Science participa même à la mise en place du Committee of One Hundred on National Health[285].

Malgré ses liens personnels et militants avec la religion d'Eddy, Flower précise qu'il n'est pas un scientiste chrétien et qu'il use autant les médecines alternatives que conventionnelles : c'est par *fair-play* qu'il défend cette nouvelle spiritualité mais aussi par conviction qu'elle porte en elle un renouveau religieux[286]. Il prône un modèle médical pluraliste où chaque citoyen pourrait choisir entre différents traitements grâce à son expérience mais aussi à la presse et aux avancées de la science. D'ailleurs, il explique que si l'homéopathie ou la Science chrétienne par exemple cherchait à interdire la médecine traditionnelle, il n'hésiterait pas à la défendre[287]. L'État se doit alors de garantir ce choix et de créer un environnement concurrentiel équitable. Il dissocie donc les pouvoirs publics de l'opinion privée qui, dans le domaine médical, se recoupe avec la foi. Flower voit alors dans la controverse médicale une question de séparation de la religion et de l'État. Si les militants ou les Églises doivent exprimer leur pureté en s'engageant dans l'arène sociale et en œuvrant à la régénération du monde, il ne s'agit que d'influence (une suggestion sans intrusion) : jamais ils ne doivent accéder au pouvoir, sous peine de faire sombrer le pays dans la théocratie. De la même manière, l'État a pour fonction d'organiser et d'arbitrer, depuis sa position de surplomb, le jeu des opinions privées et doit protéger la liberté de conscience comme la liberté d'expression : s'il s'immisce dans les choix religieux ou médicaux de chacun, il viole la liberté de conscience et devient tyrannique. L'alliance du gouvernement fédéral et de l'AMA récréerait l'Église médiévale, c'est-à-dire « l'extériorisation de la religion ou l'union de l'Église et de l'État ». Corrompue, la religion devient le bras armé des pouvoirs séculiers et impose par la coercition sa loi : « we see the same spirit of persecution and determination to force every one to bow to their conception of what is right which enthralled human thought ». C'est donc une

[285] Dans le même ordre d'idée, Fisher récuse les prétentions de la NLMF de représenter les homéopathes et reproduit les résolutions de nombreuses sociétés d'homéopathie qui condamnent la Ligue et apportent leur soutien à un ministère de la Santé. Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 61, 68-69, 72, 76.

[286] Flower, « Outlaws Made Through Class legislation », p. 550.

[287] Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 416.

dérive théocratique que Flower redoute[288]. Le monopole médical de l'AMA, garanti par l'État, applique au bien-être physique ce que la théocratie applique au bien-être spirituel : la dépossession de la liberté de choix. Cette volonté de répression s'illustre, Flower en donne la preuve, dans le recours (avorté) aux injonctions : lors de sa tournée dans le pays, des médecins traditionnels tentent d'empêcher le président de la NLMF de donner des conférences. C'est cette censure d'État qui marque la continuité entre l'orthodoxie des théocraties médiévales et le dogmatisme des bureaucraties modernes[289].

La construction de la controverse médicale comme une question de liberté de conscience et de séparation de l'Église et de l'État explique la double expression, constitutionnelle et protestante, de son engagement. Le républicanisme , et en particulier le jeffersonisme, repose sur une vision domaniale qui confine la religion et les thérapeutiques (des choix de vie) dans la sphère privée et le gouvernement dans la sphère publique[290]. Par conséquent, Flower ne souligne pas seulement l'injustice et l'immoralité de la législation médicale restrictive mais aussi son anticonstitutionnalité. Il dénonce la perversion de ces principes par les tribunaux, par exemple la condamnation de deux scientistes chrétiens pour avoir pratiqué la médecine dans le Wisconsin : le juge se réfère à l'arrêt *Reynolds v. United States* (1878) qui affirme qu'un impératif religieux ne peut servir de justification à une infraction (la bigamie d'un Mormon en 1878) et l'applique à l'exercice illégal de la médecine. Ce principe inspire l'arrêt *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts* : un croyant ne peut se soustraire à la vaccination au nom de sa religion dès lors que cette loi sert « l'intérêt d'État impérieux *(compelling state interst)* », comme on le nommera dans le second XXe siècle. C'est le problème de la possibilité pour chacun de devenir son propre législateur qui se pose dans ces décisions car elle trouble l'ordre public en mettant à mal les fondements

---

288 Cette question inquiète Flower depuis le début des années 1890. Les *Sunday laws* cherchent, grâce aux autorités, à imposer le repos dominical au reste du public, peu importe leur foi. L'American Sabbath Union, qui fait pression pour empêcher l'ouverture dominicale de l'exposition l'exposition internationale de 1893 à Chicago, incarne explicitement tout ce qui « non-américain » pour Flower : il s'agit pour lui ni plus ni moins d'un plan organisé de la part de ce qui ne s'appelle pas encore les fondamentalistes pour « unir l'Église et l'État et rétablir une théocratie chrétienne ». Fermer l'exposition serait pour Flower « un crime contre les pauvres » car le dimanche est le seul jour possible pour que les ouvriers puissent profiter des vertus éducatrices de l'exposition et « un crime contre la moralité » car le clergé veut remplir les bancs vides de ses églises désertées par le peuple. Comme les sociétés pour la suppression des vices sont les alliés objectifs des bordels (voir chapitre 4.I.A), l'Église dans cette affaire est l'alliée objectif des *saloons* : en effet, l'exposition fermée, les ouvriers désœuvrés passeront leur dimanche à boire et ne pourront bénéficier d'un « plaisir pur ». Flower, « Editorial. Jesus, the Church and the World's Fair », vol. 6, juillet 1892, p. 251 ; « Religious Thought in Colonial Days », p. 74.

289 Flower, « Try to Stop Free Speech ! », p. 2. Flower le protestant libéral rejoint ici les positions de Theodore Schroeder le « rationaliste radical » : la censure apparaît comme la conséquence nécessaire de l'union de l'État et d'un dogmatisme religieux. Theodore Schroeder, « The Religious and Secular Distinguished », *The Arena*, vol. 39, janvier 1908, p. 48-53

290 Flower, « Outlaws Made Through Class legislation », p. 548-550.

institutionnels de la société (à quoi sert un gouvernement dans ce cas là ?) et pose un problème de sécurité publique avec par exemple les risques de contamination[291]. Flower, plus radical, s'oppose à cette conception. Il remet en cause le bien-fondé des lois en question : elles ne servent pas le bien commun mais un intérêt particulier et viole les droits d'une « grande minorité de citoyens intelligents » en les obligeant à « utiliser un médecin appartenant à une école dans lequel ils n'ont aucune foi *(faith)* ». La majorité ne peut imposer à une minorité religieuse ses croyances grâce à l'État : que se passerait-il si les catholiques en Louisiane, majoritaires, imposaient une loi pour interdire la consommation de viande le vendredi alors qu'un médecin en prescrirait à un malade ? Que se passerait-il si les scientistes chrétiens réussissaient à imposer une législation imposant leur théorie au Massachusetts[292] ? Pour Flower, il s'agit d'un choix portant sur son propre corps ou son âme, une question *privée* et de droits individuels inaliénables protégés par la Constitution : en aucun cas donc une question d'ordre public. Dans ce cas, la loi du nombre n'est qu'oppression[293]. De toute façon, les précédents révolutionnaires et abolitionnistes ont montré à

---

[291] L'arrêt Reynolds est très clair à ce sujet : « To permit this would be to make the professed doctrines of religious belief superior to the law of the land, and, in effect, to permit every citizen to become a law unto himself. Government could exist only in name under such circumstances » ; *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts* également : « In every well-ordered society charged with the duty of conserving the safety of its members the rights of the individual in respect of his liberty may at times, under the pressure of great dangers, be subjected to such restraint, to be enforced by reasonable regulations, as the safety of the general public may demand ». *Reynolds v. United States,* 98 U.S. (8 Otto.) 145 (1878). *Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts*, 197 U.S. 11 (1905). Elisabeth Zoller, « La laïcité aux États-Unis ou la séparation des Églises et de l'État dans la société pluraliste », *in* Elisabeth Zoller (éd.), *La Conception américaine de la laïcité* (Paris : Dalloz, 2005), p. 22-23.

[292] Flower, « Outlaws Made Through Class legislation », p. 549-550 ; « The Menace of a National Health Bureau », p. 237.

[293] Au début des années 1890, Flower s'indigne déjà d'une telle dérive théocratique : la majorité protestante du Tennessee impose, grâce à l'aide des autorités, ses croyances à la minorité adventiste du septième jour. Cette atteinte à de la liberté religieuse s'illustre dans la condamnation d'un certain M. King, honnête travailleur mais, aux yeux des bigots du Tennessee se faisant passer (« masquerading ») pour des chrétiens, coupable car il laboure ses champs le dimanche. Adventiste, il ne fait, selon Flower, que suivre les préceptes de sa foi en observant un jour de repos lors du sabbat juif, le samedi donc. De plus, M. King est trop pauvre pour se permettre deux jours chômés, ce qui était son intention originelle afin de ne pas contrevenir aux lois de l'État. Ses opinions religieuses, minoritaires, se retrouvent persécutées par l'État au lieu d'être protégées. Et Flower de comparer les Adventistes à Jésus martyrisé par les pharisiens, aux premiers disciples torturés par Néron, aux Huguenots brûlés par les catholiques ou à Roger Williams banni de sa communauté. Une lecture littéraliste de la religion rejoint le paternalisme gouvernemental, deux figures d'un dogmatisme anticonstitutionnel et répressif pour Flower : « Suggestive, indeed, are the lessons of this great judicial crime against liberty, justice, and God. In the first place it illustrates the fact which must long since have become apparent to thinking men that the guarantee of the Constitution of the United States, which, more than aught else, has made this Republic the flower of all preceding nations, is yearly becoming less and less regarded by the small men and narrow minds who interpret law and who, instead of showing how unconstitutional any law is which violates the great charter of right, yield to the present craze for Governmental Paternalism, paying no more heed to our Constitution than if it was the ukase of a Czar ». Cette « Inquisition protestante » a une lecture politique du religieux qui nie la liberté de conscience et la séparation de l'Église et de l'État. Flower, « Editorial Notes. Religious Intolerance Today. Persecuted for Conscience Sake », vol. 4, octobre 1891, p. 633-635 (citation p. 634) ; « Religious Intolerance in the Republic : Christians Persecuting Christians in Tennessee », vol. 7, décembre 1892, p. 120-128 ; « Notes and Announcements. The Protestant Inquisition in Tennessee », vol. 7, janvier 1893, p. xxvii.

Flower que parfois, quand les libertés individuelles sont justement en danger, l'individu se doit d'obéir à la loi divine *(higher law)* et devenir non pas son propre législateur mais le vecteur d'un ordre moral transcendant. Les partisans de la liberté médicale ne voient d'autre loi que celle que leur dicte la conscience : elle coïncide avec cette morale naturelle, à moins que les corrompus ne la dévoient (ceux qui, par soif du pouvoir ou de l'argent, cherchent à imposer, grâce à l'État, des lois servant leurs intérêts : les ploutocrates ou l'AMA). La conscience, reflet de cette loi supérieure, se doit de faire plier les lois iniques. L'antimonopolisme de Flower se lit donc comme une forme d'individualisme et de protestantisme radical appliqué à l'économie, à la politique ou au corps. L'antimonopolisme, en somme, est la traduction politique du protestantisme pour Flower.

Le radicalisme libertarien de Flower, farouchement démocratique, égalitaire et anti-autoritariste, qui régit en dernière analyse son opposition à un ministère de la Santé s'enracine dans cette tradition protestante d'une relation immédiate entre l'individu et son bien-être spirituel ou, ici, médical. Aucune hiérarchie – Églises, gouvernements ou *corporations* – ne doit s'interposer entre l'individu et ses croyances. La NLMF citrique par exemple les médecins scolaires qui demandent aux enfants leur religion, ce qui contrevient à la séparation de l'Église et de l'État[294]. Les religions métaphysiques renforcent encore cette immédiateté (voir chapitre 2) : par exemple, Flower décrit la Science chrétienne , pointe avancée de la libéralisation du protestantisme, comme la « protestation de l'individu[295] » ; Eddy, explique-t-il, applique le principe de non-agression à l'esprit : « each person's mentality must be respected and held inviolate[296] ». Indépendance, inviolabilité de la conscience et appréhension directe des textes, Bible ou ordonnances et étiquettes des médicaments, nécessaires pour guider vers le bonheur (le salut ou la santé) : la croisade pour la liberté médicale réinterprète le protestantisme. Flower le dit explicitement dans son allocution de bienvenue lors du second grand congrès de la NLMF en août 1913 : « it is God's battle we are fighting[297] ». Dans sa logique, les progrès de la science et de la raison puisent à la même source : la Réforme. Elle libéra les individus de l'obscurantisme et de l'autoritarisme médiéval et catholique et, par conséquent, permit l'essor de la science. L'Amérique, ensuite, reprit le flambeau et le perfectionna grâce à la démocratie. C'est donc cette dynamique historique qui est en jeu avec la liberté médicale : les Américains doivent se montrer à la hauteur de la promesse de liberté et d'indépendance inscrite dans leur héritage mais aussi à la hauteur de la promesse

---

294 Article sans titre, *Medical Freedom,* vol. 3, novembre 1913, p. 3.

295 Flower, Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent, p. 45.

296 Flower, *Progressive Men*, p. 193.

297 Flower, « The Second General Conference of the League. Address of Welcome by B.O. Flower », *Medical Freedom,* vol. 2, août 1913, p. 10.

intellectuelle et historique de la Réforme[298]. Flower peint la controverse médicale sous les traits d'un combat, certes historique où se joue la définition et l'avenir du pays, mais aussi civilisationnel et eschatologique : « this civilization-moulding struggle was a clear-cut battle between two mighty age-long world theories – conservative, privilege-seeking restriction on the one hand, and progress under the aegis of freedom, on the other[299] ». Finalement, la menace pour Flower pèse sur la logique symbiotique qui mêle progrès et pureté religieuse : les monopoles mettent en danger les conditions du progrès et les incarnations mêmes de la vertu. En effet, le réformisme, qui repose sur l'*imitatio dei*, perd tout sens dès lors que l'imitation du modèle devient illégale : « if Jesus should come to our land of freedom […] he would be arrested and thrown into prison as a common felon for healing the poor[300] ». Le trope du retour imaginaire du Christ prend des airs dystopiques et c'est l'Évangile social qui devient impossible. Flower oppose aux médecins de l'AMA l'argument religieux d'une criminalisation de la régénération spirituelle et physique et donc d'une intolérable impossibilité de guérir.

C'est toute une mythologie protestante qui rejaillit alors dans ses textes[301]. Il s'insurge contre l'utilisation du latin qui maintient le patient dans l'ignorance et donc à la merci du médecin. Sans compter la volonté de cacher quelque chose de forcément suspect, sinon dangereux pour la santé : les médecins de l'AMA, dans ce cadre apparaissent comme les prêtres catholiques des âges sombres, l'antithèse de l'idéal de transparence qui préside à son protestantisme ou à son idéal journalistique d'*exposure* [302]. L'AMA est une forme moderne de « l'orthodoxie » et de la « prêtrise » (le mot provient aussi de Spencer) qui impose ses « dogmes »

---

298 Flower, The Century of Sir Thomas More, p. 289.

299 Flower, *Progressive Men*, p. 300.

300 Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 509.

301 Cette mythologie s'ancre sans doute dans une vieille mémoire familiale. Flower est le descendant d'une longue lignée de militants protestants depuis William Flower, mort pour sa foi en 1555 pendant les Persécutions Mariales et figure du *Livre des Martyrs* de John Foxe, à ses aïeux huguenots qui expliquent son deuxième prénom (son arrière-arrière-grand-mère du côté maternel, la famille Orange, avait fui la France pour échapper au couvent) en passant par Edward Fordham (la famille de son arrière-grand-mère du côté paternel), Tête ronde et héros pendant la Première Révolution anglaise (voir annexe 1.2). Voici une description de son frère, pasteur chez les Disciples du Christ, qui évoque cet héritage protestant : « to all the solid qualities of the Flower stock were added, in George E. Flower's heritage, the vivacity and religious fervor of French Huguenot stock derived through the Oranges, and the steady faith and sturdy independence and uncompromising devotion to principle, of the Baptist Luntleys [la famille de leur mère] ». Errett, *Life and Writings of George Edward Flower*, p. 22-23.

302 Flower, « An Object Lesson in Freedom », p. 508. Par exemple, il dénonce dans cet article de 1891 le secret qu'entoure la « lymphe » découverte par Robert Koch : il prétend guérir la tuberculose mais la substance se révèle un poison qui, mis sur le marché, tue de nombreux patients et crée le scandale en Allemagne. Cette substance, la tuberculine, sera néanmoins utilisée à partir de 1907 comme outil diagnostic pour repérer la présence d'infection par le bacille de la tuberculose. Löwy, « Les microbes et les humains », *Histoire des sciences et des savoirs*, p. 233.

à des « hérétiques ». Flower décrit les « droits médicaux » comme des « droits religieux »[303]. Une fois les choix médicaux assimilés à une question de liberté de conscience, sa conception libérale du protestantisme ne peut que l'opposer au gouvernement. Les Disciples du Christ puisent dans Locke la critique de l'ingérence des pouvoirs publics dans les questions religieuses : un gouvernement n'a pas le droit d'imposer une foi aux individus. Pour les unitariens, aucune religion n'a le monopole de la vérité théologique : la foi relève donc strictement du choix privé[304]. Flower applique ces principes familiers aux questions médicales.

Le réformisme de Flower proposait une lecture religieuse des questions sociales et médicales dès la fin des années 1880. Il change cependant d'inflexion et de degré dans les années 1910 si bien que la composante religieuse passe au premier plan : là où dans les années 1890-1900 la ferveur morale servait un désir de transformation sociale (l'Évangile social) et de défense des droits élémentaires (la liberté de conscience ou de vivre dans la dignité qui s'illustrait autant dans les questions médicales que dans la volonté de proposer des emplois publics), il semble qu'elle se réoriente presque exclusivement sur la défense des droits des citoyens en tant qu'Américain et protestant. Le progressisme s'entend alors de moins en moins en termes spirituels – la règle d'or comme morale universelle qui s'illustre dans un vague idéal religieux présent dans de multiples confessions – qu'en termes exclusivement protestants. Cette réorientation vers une religion comme principe d'auto-défense où il s'agit moins de créer le progrès et de guérir le corps social que de le préserver et l'immuniser contre les agressions extérieures participe d'un mouvement plus profond vers une conception identitariste de la religion et de la nation. Il change la nature même de son approche de la religion. En ce sens, la controverse médicale prépare le terrain de sa crispation anticatholique, une « Nouvelle Réforme » et un « réveil des millions de protestants américains » selon ses propres termes[305].

IX. Mobiliser

Comment évaluer l'influence de la campagne pour la liberté médicale ? Flower veut réveiller les consciences : pour l'emporter dans la controverse qui l'oppose à la frange technocratique du réformisme, il doit convaincre le public et imposer sa vision. Ce cadrage des

---

303 Flower, « The Menace of Medical Monopoly », p. 402 ; « The Compulsory Medical Inspection of School Children », p. 152-156. Spencer, *Social Statics*, p. 286.

304 Allen et Hughes, *Discovering Our Roots*, p. 78-79.

305 Flower, *Righting the People's Wrongs ; a lesson from history of our own times* (Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1917), p. 10.

enjeux repose sur une conception particulière du discours progressiste qui puise dans la tradition du radicalisme libertarien ainsi que les valeurs protestantes et américaines du pays. Cette rhétorique légitimatrice, dont nous avons étudié les contours jusqu'à maintenant, peut s'analyser grâce à la sociologie des mouvements sociaux et en particulier la grille de lecture de Tilly (« WUNC »). *Worthiness* : cette croisade est noble car il s'agit de défendre les fondements de la démocratie, la liberté individuelle et l'identité américaine et protestante. *Unity* : la fidélité aux valeurs démocratiques, à l'idéalisme spirituel, et aux volontés de Dieu réunit défenseurs du *genius loci* américain. *Numbers* : Flower n'a de cesse de souligner la mobilisation massive du « peuple », notamment le nombre grandissant d'adhérents à NLMF. Les résultats parlent d'eux-mêmes, constate-t-il : la loi Owen ne passe pas, malgré les multiples tentatives. *Commitment* : les « medical freedomers » sont de vrais Américains, de vrais démocrates, de vrais croyants, de vrais idéalistes, engagés totalement et spontanément, dès lors que la NLMF les a alertés en mai 1910 grâce à la campagne publicitaire[306]. La logique du faux qui construit les acteurs authentiques du « progrès » – qui incarne la vraie « science monétaire » et la vraie « psychologie » – ne porte plus seulement sur les idées mais sur l'identité même du pays et le sens de sa mission, ce qui radicalise les enjeux. Pour mesurer plus finement le degré de mobilisation ainsi que ses effets, il faut explorer plus avant ce jeu sur les représentations collectives. L'unité et la respectabilité se construit grâce à la rhétorique progressiste (voir *supra*). En ce qui concerne le degré d'engagement des participants et leur nombre, il s'agit ici d'esquisser une sociologie de la diffusion de leurs idées et la mobilisation comme résultat. Dans ce cadre, nous examinerons aussi les effets sociaux et politiques de ce mouvement social. Enfin, il convient aussi d'étudier la mobilisation comme processus, c'est-à-dire la production de l'activisme, ses acteurs et ses méthodes, ainsi que le public qu'il construit.

Flower use de ses méthodes habituelles : l'éducation par l'imprimé pour influencer l'opinion et susciter un contestation collective qui, pense-t-il, fera pression sur les politiques. Dans sa vision performative, la rhétorique est indissociable de l'action politique et peut changer le monde. Sans surprise, une fois l'urgence de bloquer le passage imminent de la loi Owen en 1910 et une fois libéré de la direction du *Twentieth Century Magazine* en septembre 1911, Flower cherche à asseoir et propager l'influence de la NLMF grâce à l'imprimé et lance immédiatement un nouveau périodique, *Medical Freedom.* Il fait aussi de la NLMF une maison d'édition qui distribue des brochures destinées au grand public en général et aux intellectuels, politiques et médecins en particulier[307]. Fidèle à sa mission de dévoilement, Flower veut faire voir ce qui se trame derrière

---

[306] Charles Tilly, *Social Movements, 1768-2004* (Boulder, CO : Paradigm Publishers, 2004), p. 3-4.

[307] The National League for Medical Freedom, *The Bubonic Plague* (New York : The National League for Medical Freedom, s.d.) ; *First Report of The National League for Medical Freedom Issued to its Members, August, 1910* (New York :

les cris d'orfraie et les belles paroles promettant progrès, santé et service public : le dessin de presse et les campagnes de sensibilisation restent pour lui le moyen privilégié de défaire les manigances de l'AMA (fig. 21 et 22). La NLMF mobilise aussi par la base : elle distribue des prospectus aux parents pour les informer qu'aucune loi ne les oblige à accepter les inspections scolaires. Dans le même mouvement, elle cible les autorités locales : elle envoie par exemple des milliers de circulaires aux autorités scolaires des municipalités pour les enjoindre à s'opposer aux inspections. À Chicago, cette campagne de terrain rencontre un vif succès[308].

Toutefois, Flower innove quand il renouvelle la mobilisation par les communautés de l'imprimé (magazines, brochures) et par les communautés locales de militants en y ajoutant une campagne de publicité à l'échelle nationale[309]. La publicité permet d'influencer l'opinion directement et d'élargir le vivier de recrutement des sympathisants. Les communautés de l'imprimé se forgent sur une base plus endogame : en effet, les moyens pour un citoyen lambda de connaître un nouveau mouvement se résument souvent aux références dans des revues de mêmes affinités (publicités dans un magazine idéologiquement proche, recommandations d'un contributeur ou du rédacteur en chef) ou, plus simple mais aussi plus aléatoire et hors de portée du réformateur, au bouche à oreille dans le même milieu (professionnel ou associatif). Les distributions de prospectus, comme à Chicago, sont efficaces mais restent localisées et ciblées. Certes, il y aussi les reportages dans les journaux mais, justement, ceux-ci sont médiatisés et ne communiquent pas forcément le message escompté. Avec une vaste campagne de publicité dans des quotidiens généralistes, la probabilité de faire connaître le mouvement et son message inaltéré à des personnes tierces augmente. Néanmoins, la NLMF ne poursuit pas l'usage de la publicité au-delà de septembre 1910 : cette *blitzkrieg* médiatique ayant triomphé de la loi Owen, Flower renoue avec des méthodes plus traditionnelles : mobiliser par l'imprimé. Pourquoi renoncer à un procédé aussi efficace que la publicité ? Peut-être Flower ne voit-il pas les possibilités qu'entrevoit par ailleurs *Printers' Ink* ; peut-être préfère-t-il utiliser les ressources qu'il connaît et

---

The National League for Medical Freedom, 1910) ; *A Brief History of Federal Health Legislation, 1878-1911* (New York : The National League for Medical Freedom, 1911) ; *The Facts about "Collier's" Attack on the National League for Medical Freedom* (New York : The National League for Medical Freedom, 1912).

308 « National league of Idiocy », *El Paso Herald*, 8 aout 1911, p. 6. Pour l'exemple de Chicago, voir « Political Medicine in the Public Schools », p. 3-5 et Petrina, « Medical Liberty », 217-218. Voir aussi : « Parents of Chicago », prospectus de la branche de l'Illinois de la NLMF, *Medical Freedom,* vol. 3, décembre 1913, p. 15.

309 Dans les années 1890, Flower s'était également engagé directement, sur le terrain, dans la mobilisation pour relever l'âge de la majorité sexuelle et avait usé des mêmes instruments militants : outre la campagne de sensibilisation, Flower avait organisé des pétitions, établit des listes noires des États réfractaires, et encouragé les lecteurs à faire pression sur les parlementaires en les inondant de courriers indignés. Cependant, ces actions s'inscrivaient dans le cadre d'une campagne organisée par l'American Purity Alliance et la WCTU de Frances Willard : Flower n'était qu'un partenaire et son magazine le relais des activités d'organisations structurées ; dans la croisade pour la liberté médicale, Flower pilote une telle organisation, la NLMF. Flower, *Progressive Men*, p. 1914, 128-130.

maîtrise ; ou bien, la NLMF n'a simplement plus les moyens de s'offrir une telle campagne (contrairement aux allégations de ses adversaires, l'argent ne coulait pas à flots). La croisade pour la liberté médicale inaugure aussi un nouveau mode de l'engagement réformiste pour Flower : l'activisme de terrain en complément de la campagne d'agitation par voie de presse. Il organise deux grands congrès, en novembre 1911 et août 1913, qui réunissent les différentes branches locales de la NLMF (auparavant, soit il participait et communiquait simplement dans des conférences ou bien il coordonnait et diffusait les manifestations organisées par des activistes extérieurs, comme avec les Arena Clubs ou l'Union for Practical Progress). Il se lance sur le circuit de conférences itinérantes *(lecture circuit)* et fait la tournée du Midwest, en particulier l'Iowa et le Wisconsin[310].

Les archives de la NLMF disponibles ne contiennent aucune liste des membres ni livres de comptes (registre de commandes, factures d'imprimeurs etc.) : difficile dans ces conditions d'établir avec certitude une géographie et une sociologie de la contestation. La construction, par les acteurs du mouvement, de l'aire géographique et sociale de réception de leur agitation confirme cependant les témoignages des journalistes de l'époque et d'un adversaire comme Fisher : une politique d'expansion à l'échelle nationale mais un plus grand succès dans le Midwest et la Californie[311]. En effet, la stratégie de communication mise au point dans l'urgence en mai 1910 – une campagne publicitaire massive (fig. 18) – cible de nombreux États : New York, Washington, DC, Californie, Utah, Géorgie, Indiana, Missouri, et Ohio. Flower vise une diffusion nationale : la répartition, si l'on compte le nombre de journaux par région, est globalement équilibrée, si ce n'est une concentration légèrement plus forte dans le Midwest, foyer du radicalisme (notamment populiste et libre-penseur), et l'Ouest, bastion des nouvelles spiritualités : deux terreaux *a priori* favorable, pense-t-il, à sa cause[312]. La diffusion effective des idées de la NLMF dans la presse, indépendamment du jugement porté sur son action, montre que le mouvement, dans l'ensemble, est davantage commenté dans ces mêmes régions, avec, en plus, une assez forte présence de

---

310 « Mr. Flower's Lectures », p. 14. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 26 mars 1912, Theodore Schroeder Papers.

311 « Beware, O Ye Doctors ! », p. 12. Fisher, *Memorial Relating to the Conservation of Human Life*, p. 79.

312 The Washington Post, The Washington Times, The Brooklyn Daily Eagle, The Times Dispatch (Richmond, Virginie), The Atlanta Constitution, The Indianapolis Star, The Cincinnati Enquirer, The Kansas City Times (Kansas City, Missouri), Omaha Daily Bee (Omaha, Nebraska), San Francisco Chronicle, The San Francisco Call, Deseret Evening News (Salt Lake City, Utah). Nous avons recoupé ici les résultats d'une recherche de la première publicité de la NLMF « Do You Want the 'Doctors' Trust' to be able to Force its Opinions on You ? » dans Chronicling America et Newspaper.com. 12 journaux, des quotidiens généralistes, se partagent la diffusion mais, puisque qu'aucune base de données ne contient tous les journaux de l'époque, il n'est pas à exclure que la NLMF ait acheté des espaces publicitaires dans d'autres publications (par conséquent, ces résultats ne contredisent pas forcément le reportage de Printers' Ink qui avance le chiffre de 15 grandes villes). « 100,000 petition signers in ten days by advertising », p. 47-49.

Washington, DC. Peut-être faut-il y voir un signe du lobbying dans la capitale qui permet de maintenir la question au premier plan ou au moins à une place assez importante pour mériter une couverture médiatique régulière. Si l'on se réfère aux dix premières occurrences, ce sont les publications des grandes villes et d'envergure nationale (*Chicago Daily Tribune*, *The Washington Post*, *The New York Times*) qui couvrent d'abord le mouvement, preuve de son retentissement dans les milieux politiques et intellectuels[313].

Ces processus de dissémination de la controverse permettent de « localiser les savoirs, au moment non de leur production mais de leur évaluation dans le monde concurrentiel de l'échange savant [plutôt intellectuel et journalistique ici] ». C'est la reconfiguration de la « géographie savante » américaine que donne à voir la controverse médicale : l'axe Boston/Midwest/Californie comme vivier, à la base, du radicalisme antimonopolistique et libertarien (le Massachusetts berceau des controverses médicales à la fin des années 1880 et milieu où gravite le cercle d'agitateurs professionnels autour de Flower ; le Midwest foyer du radicalisme populiste et libre-penseur et la Californie des nouvelles spiritualités) se déplace, dans son expression organisée (la NLMF) et ses contrecoups polémiques (les commentaires des journaux), vers une géographie centralisée sur les trois grandes métropoles (pouvoir politique à Washington et intellectuel à New York et Chicago). Que Flower installe la NLMF non à Boston mais à New York puis à Chicago signale aussi la fin de Boston, relocalisation concomitante de la cristallisation de Flower sur un seul enjeu et l'abandon de son réformisme polymorphe : c'est peut-être la fin d'une façon de faire du réformisme, la fin de la domination culturelle d'une ville et aussi de la réputation d'un réformateur que donne à voir la controverse médicale[314].

Quid de la sociologie de ses adhérents ? Dans le dessin de presse où Oncle Sam affirme à un patient qu'en tant qu'Américain il est libre de choisir son traitement (fig. 20), la NLMF se présente comme le simple vecteur des désirs du peuple, un médium, un intermédiaire sans autorité qui traduit la volonté populaire : « as the people want it », comme l'indique le titre.

---

[313] Pour voir où l'on rendait le plus compte des activités de la NLMF, nous avons effectué in recherche de l'expression « National League for Medical Freedom » dans les bases de données *Chronicling America* et *Newspaper.com*. Voici la liste de journaux où la NLMF est le plus cité, par ordre décroissant de fréquence : *Chicago Daily Tribune* (Chicago, Illinois), *The Washington Post (*Washington, DC), *The Topeka Daily Capital* (Topeka, Kansas), *Oakland Tribune* (Oakland, Californie), *The Indianapolis Star* (Indianapolis, Indiana), *San Francisco Chronicle* (San Francisco, Californie), *The New York Times* (New York, New York), *The Wichita Daily Eagle* (Wichita, Kansas), *The Washington Herald* (Washington, DC), *The Brooklyn Daily Eagle* (Brooklyn, New York).

[314] « Les autorités mobilisées, mais aussi construites, par la controverse, permettent de localiser les savoirs, au moment non de leur production mais de leur évaluation dans le monde concurrentiel de l'échange savant. À ce titre, les controverses révèlent que l'espace des savoirs n'est pas un espace abstrait mais relève bien d'une géographie savante, qui peut s'articuler sur les acquis de l'histoire sociale et de l'histoire urbaine ». Lilti, « Querelles et controverses », p. 26.

Seulement, est-bien l'expression du « peuple » ? Dans quelle mesure la parole portée ici reflète-t-elle l'opinion majoritaire ? Dans quels milieux son mouvement se diffuse-t-il le plus et quel est le rôle effectif du « peuple » dans cette campagne ? Une lecture d'inspiration marxiste critiquerait l'endogamie de classe du progressisme de Flower, voire la trahison de ses propres idéaux car sa croisade médicale, au même titre d'ailleurs que les réformes vestimentaires, la recherche psychique, la question de la majorité sexuelle, ou la défense de la Science chrétienne , ne concerne en rien les exploités – ouvriers, petits paysans, et exclus – mais satisfait davantage les désirs d'une classe moyenne éduquée[315]. Flower ne s'acoquine-t-il pas, en outre, avec ses ennemis ? La NLMF ne compte-elle pas parmi ses rangs l'Astor Trust Company, des banquiers, des industriels et des présidents de compagnies de chemins de fer ?

Une lecture plus fine de ses écrits révèle une image plus complexe. Flower, justement, explique que la santé publique relève d'abord d'enjeux de classe : la lutte contre les inégalités et la création, par les pouvoirs publics, d'un environnement sain pour les plus pauvres. La NLMF défend par ailleurs les habitants des quartiers pauvres victimes de la brutalité des campagnes de vaccination. Comme dans ses autres croisades, Flower se veut le porte-parole d'un peuple qui reste abstrait et vague, une divinité qu'on invoque mais sans caractérisation sociologique, idéologique ou culturelle précise, si ce n'est la coïncidence avec l'esprit démocratique du lieu, les intérêts des exclus et les engagements des intellectuels. C'est justement le sens de l'appel au peuple que de proposer un autre partage politique que celui que proposent les découpages sociologiques par exemple. Néanmoins, dans le cas de la campagne pour la liberté médicale, le peuple, comme « objet » du discours réformiste, se révèle encore plus abstrait puisque l'enjeu du combat de Flower n'est plus les problèmes des plus démunis et des producteurs comme symptômes d'un dévoiement des principes du pays mais le dévoiement des principes qui, dans un second temps, se répercute dans leurs conditions de vie. Ce renversement de priorité affaiblit l'ancrage dans une réalité sociologique populaire et accentue le problème, déjà abordé pour son réformisme « traditionnel » (voir chapitre 5), de la conjonction ambiguë chez Flower d'un paternalisme culturel et d'une redémocratisation politique. La controverse sur la liberté médicale porte à incandescence l'alliance de son réformisme bourgeois et de son populisme, contradiction mise en lumière par sa défense à la fois des avancées scientifiques et des *patent medicines* (il refuse l'essentialisation de ses adversaires : il y a, dans cette catégorie, des « remèdes simples » mais aussi des concoctions dangereuses qu'il dénonce, tout comme la pharmacopée de l'AMA contient des drogues dangereuses et des préparations bénéfiques). Flower est un homme de son temps : son projet de modernisation alternative suppose une redémocratisation économique et politique mais

[315] Frederick, *Knights of the Golden Rule* , p. 110.

ne saurait remettre en cause la verticalité de la culture, le renforcement, en somme, d'une mémoire démocratique radicale *et* d'une hiérarchie culturelle stricte.

Quant aux « ploutocrates » affiliés à la NLMF, il faut se souvenir que Flower ne dénonce pas le capitalisme en soi mais ses dérives immorales, construites par les la collusion des élites économiques et politiques. Certains hommes d'affaires, comme Samuel « Golden Rule » Jones, montrent la faisabilité d'un capitalisme éthique. Par conséquent, dans sa logique, il n'y aucune contradiction à être soutenu par des banquiers ou des grands industriels : leur contribution témoigne plutôt de leur vertu. En fait, toutes ces critiques d'inspiration marxistes rejoignent celles des intellectuels, comme Max Weber ou C. Wright Mills, et des artistes, comme Sinclair Lewis, qui « diabolisent » la classe moyenne et en font le vecteur de tous les conservatismes et toutes les compromissions : il n'y aurait point de radicalisme hors d'une révolution ouvrière et économique ou culturelle et séculière[316]. Cette lecture de l'inutilité, voire du conservatisme, d'un mouvement comme la liberté médicale, *a priori* hors du champ de la lutte économique, protectrice des traditions et d'inspiration religieuse, perpétue en fait la répudiation des radicaux sentimentalistes d'avant-guerre par Mencken et Hillquit et la fracture politique et culturelle initiée alors. D'ailleurs, le parti socialiste américain inclut dans ses programmes, en 1908 et en 1912, la modernisation de la politique de santé publique et milite pour la « conservation de la santé » et un ministère à l'échelon fédéral, une « position moderne » dont se félicite un médecin dans le *JAMA*. L'idéal technocratique se retrouve autant chez des conservateurs comme Taft que chez les progressistes ou les socialistes, preuve que la distinction qui déchire les réformateurs et les radicaux relève avant tout d'un mélange de considérations culturelles et politiques qui se situent en deçà des clivages partisans[317].

Une politique de santé publique efficace, pense Flower, exige de réformer de fond en comble l'organisation politique et économique pour réduire les inégalités et redonner aux individus les moyens d'améliorer leur sort : cette approche radicale nécessite, au début des années 1910, de protéger les fondements du système mis à mal par le dévoiement de la logique progressiste. Or, force est de constater que la lutte se déroule uniquement dans le champ

---

[316] Johnston, *The Radical Middle Class*, p. 3-5.

[317] Des tensions persistent cependant entre la base socialiste et les instances dirigeantes comme le montre une lettre d'Eugene Debs à son ami avocate et socialiste Stephen M. Reynolds de Terre Haute, IN : il se félicite qu'ils soient tous les deux d'accords sur tout, sauf la question d'un ministère de la Santé. Et Debs de rajouter qu'il ne comprend pas en quoi une telle mesure pose problème. « The Socialist Platform », *The Appeal to Reason,* 6 juin 1908, p. 3. « Platform Adopted at the Late National Socialist Convention »*, The Appeal to Reason*, 25 mai 1912, p. 2. E. C. Stucke, « Party Platforms and National Health Service », *Journal of the American Medical Association,* vol. 59, n° 4, 27 juillet 1912, p. 293. Lettre d'Eugene V. Debs à Stephen M. Reynolds, 17 août 1916, *in* Eugene V. Debs, Constantine J. Robert (éd.). *Gentle Rebel : Letters of Eugene V. Debs*. Urbana : University of Illinois Press, 1995), p. 254.

culturel : la tonalité religieuse qu'il donne à son combat éloigne la campagne de la NLMF du radicalisme économique et politique de son engagement antimonopolistique (mis entre parenthèse pendant ces années à la tête de la NLMF) et attire, de fait, une plus grande proportion de militants étrangers à ses engagements premiers. En effet, dans sa vision réformiste, incarnée par les populistes, les socialistes et tous les progressistes radicaux, la ferveur religieuse n'est qu'un moyen et un idéal qui motive l'engagement. Avec la NLMF, la religion – le protestantisme libéral ou la Science chrétienne – devient une des deux fins du combat avec la lutte contre le favoritisme d'État ; elle est l'expression même de cet antimonopolisme. Là où Flower voit la même logique dans le populisme économique et politique (la réappropriation par le peuple de la promesse démocratique et économique d'un pays d'abondance) et un populisme du corps (la lutte contre la désappropriation de la santé par l'État et les scientistes de l'AMA) et de la conscience (la foi comme expérience propre et inaliénable), certains des sympathisants de la NLMF ne lisent leur engagement que comme une défense de leur identité religieuse. Là où Flower voit un antimonopolisme économique, politique et culturel, d'aucuns se rapprochent davantage du libertarisme de droite et refusent tout intervention étatique dans l'économie comme dans la santé. Une telle alliance, de fait, accentue les brouillages idéologiques et, malgré l'idéalisme commun qui unit les différentes composantes de la NLMF, suggère des lignes de failles qui laissent une ouverture aux critiques de ses adversaires.

Au-delà de l'analyse, à travers les textes de Flower, de l'image du peuple comme coïncidence avec les intentions de la NLMF, il semble difficile, faute d'archives, de dresser le portrait de ses adhérents. L'examen de *Medical Freedom* n'apporte également que des fragments de réponse : sans liste d'abonnés ou de correspondance de lecteurs avec les dirigeants du magazine, ne reste alors que l'analyse des pratiques éditoriales comme construction d'un lecteur implicite. S'inspirant probablement de l'armée de bénévoles (« Appeal Army ») au service du journal socialiste *The Appeal to Reason,* modèle d'une politique efficace pour augmenter le tirage d'un journal, Flower forge un lecteur militant, représentant et agent du magazine[318]. Chaque numéro du magazine en appelle directement au lecteur pour démarcher de nouveaux abonnés : la NLMF organise des campagnes d'abonnement où elle donne aux lecteurs des objectifs précis (doubler le nombre d'abonnés par exemple) ; puis, elle rend compte, dans un « tableau d'honneur », des résultats de chaque branche dans chaque État (la Californie triomphe à chaque fois, de loin).

[318] Flower reprendra cette méthode, avec encore plus de succès que le directeur du journal socialiste, Julius A. Wayland, quand il dirigera le journal anticatholique *The Menace.* Quand il dirigeait un magazine généraliste, il encourageait aussi ses lecteurs à démarcher de nouveaux abonnés mais dans le but d'améliorer le magazine, pas d'atteindre un objectif militant. Shore, *Talkin' Socialism*, p. 104. « Every new subscriber means a better magazine », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 3, octobre 1910, p. xi.

Véritable matraquage, la mobilisation militante devient militaire et chaque abonnement un acte patriotique et une « baïonnette » contre la médecine d'État. Le degré d'engagement de l'activiste se juge donc à la capacité à influer ses représentants politiques mais aussi à augmenter le tirage du magazine[319].

Jamais équilibré financièrement, le magazine est à l'image de la NLMF : faute de moyens, la Ligue ne peut envoyer et distribuer toute la littérature de propagande qu'elle aimerait[320]. L'enjeu financier est vital car la NLMF, selon Flower, se livre à une véritable guerre d'image par voie de presse et doit faire toute la lumière sur les arrière-pensées de l'AMA : « all that is necessary is to acquaint the public with the facts and thus neutralize the misleading, fallacious and sophistical educational work which the American Medical Association and its allies have carried forward during the past decade ». Seule contre presque tous dans le milieu de la presse, la NLMF a d'autant plus besoin d'augmenter son nombre d'adhérents et d'abonnés. Un examen des processus de citation et de références permet de retracer la diffusion intellectuelle de la NLMF dans la production imprimée : d'un côté, l'offensive des revues médicales traditionnelles qui, effarées des succès du mouvement et probablement un peu paniquées, s'échauffent et accumulent, article après article, les accusations et, d'un autre côté, la reproduction, plus confidentielle, des écrits de la NLMF dans des revues de médecines alternatives (homéopathiques, éclectiques et ostéopathiques)[321]. Pour Flower, la NLMF souffre des soutiens massifs à l'AMA et au progressistes comme Owen : revues médicales et quotidiens veulent contrecarrer la volonté populaire selon lui. Il fait un appel aux dons et à la mobilisation pour augmenter le tirage. Il faut dire que le magazine n'est financé que par les abonnements et les dons des sympathisants et ne comporte aucune publicité.

---

319 « 100,000 Bayonets Are Needed Now », *Medical Freedom,* vol. 1, avril 1912, p. 16. Flower, « A Word to Our Readers », vol. 2, novembre 1912, p. 2. « Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 3, novembre 1913, p. 16. « Will you help ? », vol. 3, mars 1914, p. 16. « More Subscriptions ! », *Medical Freddom*, vol. 1, mars 1912, p. 6. Almus Pratt Evans (directeur commercial du magazine), « A Word for Medical Freedom », *Medical Freedom*, vol. 2, octobre 1912, p. 2. « Subscription 'Roll of Honor' », *Medical Freedom*, vol. 1, février 1912, p. 10.

320 « To Subscribers and League Members », *Medical Freedom,* vol. 6, septembre 1916, p. 16.

321 Nous avons recherché les occurrences de « National League for Medical Freedom » entre 1910 et 1916 dans la base de données *HathiTrust* afin de comprendre la portée de la campagne de la NLMF en dehors des journaux (la même recherche dans *Google Books* a donné moins de résultats et les mêmes imprimés : nous n'avons donc choisi de les omettre). Voici, sur les 703 occurrences de l'expression, un échantillon des différents auteurs des textes séparés en pro et anti-NLMF (avec, entre parenthèses, le nombre d'occurrences : on notera la prédominance des critiques de la liberté médicale) :

American Medical Association (61) ; Texas Medical Association (16) ; Illinois State Medical Society (14) ; Missouri State Medical Association (7) ; Louisiana State Medical Society (6) ; Medical Society of the State of Pennsylvania (5).

Ohio State Eclectic Medical Association (9) ; National Association of Retail Druggists (U.S.) (8) ; American Osteopathic Association (7) ; American Institute of Homeopathy (6) ; Works, John D. 1847-1928. (6).

La NLMF est aussi dicussé à 8 reprises au Congrès entre 1910 et 1913 : United States. *Congressional Record* (8).

Revue officielle d'une organisation, *Medical Freedom* sert d'arme militante et ne relève donc pas de la dynamique des magazines réformateurs du tournant du siècle, engagés mais généralistes, qu'illustrent par exemple *The Arena* ou *The Twentieth Century Magazine*. Par leur pédagogie militante, ils orientaient les choix de ses lecteurs en leur offrant des stratégies d'interprétation mais cette « mobilisation du parti pris *(mobilization of bias)* », ambivalente, laissait une place à la pluralité des appropriations : une pluralité des lectures inscrite dans la diversité des opinions présentées et la multiplicité des organisations réformatrices qui nourrissaient les magazines et relayaient leurs idées[322]. Les magazines servaient alors de porte-paroles d'un idéal qui pouvaient prendre des formes disparates. *A contrario*, *Medical Freedom* est le bras armé d'une seule cause et tous les articles ont le même objectif. Simple instrument, il n'est que l'écho des stratégies décidées par la NLMF. Le magazine exprime le mécompte de l'expérience d'une part de la population mais ne forge pas, par l'écrit, une communauté de sensibilité et de combat : la communauté des partisans de la NLMF précède le magazine. La logique métaphorique entre combat culturel et situation sociale qui animait les engagements de Flower au tournant du siècle (dire les inégalités concrètes grâce à une lutte symbolique pour la reconnaissance de la valeur culturelle du peuple) se littéralise et, par là même, supprime tout écart d'interprétation : l'écrit, prosaïque, n'est que le prolongement d'une organisation militante. Lire, c'est s'informer sur ses droits : la lecture ne permet plus de s'élever : le perfectionnement moral, les lumières du savoir et la volonté de faire voir la réalité laissent la place à un guide pratique des droits médicaux et un arsenal de faits qui viennent confirmer une opinion déjà faite. Protéger ses droits, réciproquement, c'est lire, s'abonner au magazine et devenir membre de la NLMF[323]. *Medical Freedom* mobilise le parti-pris de ses lecteurs mais le sens de « mobilisation » reflète cette littéralisation : moins un appel à s'engager (sans autre détermination que la sensibilité réformatrice) et une exaltation par les modèles (l'action de mobiliser donc : le résultat, tel que le magazine le construit, reste dans les mains du lecteur) qu'une préparation à la guerre, un appel à l'action telle que l'organisation la conçoit (la mobilisation dans son sens de résultat : le lecteur n'a pas le choix et, dans une certaine mesure, ne veut pas l'avoir puisque l'achat d'un organe officiel se fait dans la continuité du combat au sein de la NLMF).

Comment mesurer l'influence de *Medical Freedom* ? Sans publicité, *Medical Freedom* n'est pas référencé dans les catalogues des agences de publicités comme *N. W. Ayer & Son* ou *Nelson Chesman & Co.'s Newspaper Rate Book* : aucun chiffre n'est donc disponible. L'enjeu de l'évaluation

---

[322] David Paul Nord, « Reading the Newspaper : Strategies and Politics of Reader Response, Chicago 1912-17 », *in Communities of Journalism : A History of American Newspapers and Their Readers* (Urbana et Chicago : University of Illinois Press, 2001), p. 269-270.

[323] « Protect your rights », *Medical Freedom,* vol. 3, ocotbre 1913, p. 16.

précise de la diffusion des périodiques avait poussé les publicitaires à établir ces catalogues pour pouvoir évaluer le prix des publicités (le nouveau modèle économique des magazines – prix de vente modique et financement par la publicité et l'augmentation constante des tirages – incite à exagérer les estimations). Le Newspaper Publicity Act de 1912 légifère ensuite sur le sujet, moins pour aider les publicitaires que dans l'optique progressiste de réguler les abus de certains journaux ou de leurs sponsors parmi les *corporations* : le droit de regard du public sur les affaires privées touchant le bien commun aurait un effet correctif. La nouvelle loi impose trois conditions à l'obtention du tarif préférentiel, subventionné par l'État, du courrier de seconde classe : publier les noms des propriétaires et actionnaires (pour éviter la mainmise, en coulisse, de certaines publications par les *trusts* qui les utiliseraient pour manipuler l'opinion) ; indiquer clairement par un bandeau « advertisement » toute publicité qui pourrait être prise pour un article par les lecteurs (pratique courante, utilisée aussi par Flower, voir fig. 19) ; divulguer, par acte notarié, le tirage du journal[324]. *Medical Freedom* se conforme à la nouvelle législation mais celle-ci ne requiert cette dernière condition que pour les quotidiens[325]. Le magazine ne publie donc aucun chiffre précis ou même exagérément optimiste pour galvaniser les troupes, contrairement à ce que Flower faisait pour ses autres magazines. Nous n'avons retrouvé qu'une exception qu'il faut prendre avec précaution car il s'agit d'une information pour les lecteurs, hors du cadre imposé par la loi : dans le troisième numéro, Flower se félicite du démarrage en fanfare du magazine : 25 000 copies vendues pour le premier numéro et 100 000 pour le deuxième[326]. Par la suite, il semblerait que l'enthousiasme soit retombé puisqu'il n'a de cesse d'exhorter les lecteurs à convertir de nouveaux adeptes et (ré)atteindre l'objectif de 100 000 abonnés (et même parfois 500 000). En vain. En outre, le magazine ne réussit jamais à équilibrer ses comptes. Enfin, si la NLMF attire effectivement des centaines de milliers de sympathisants (au moins 300 000 en 1912), le nombre de militants actifs reste très en-dessous, comme le montrent les campagnes pour faire coïncider le chiffres des abonnements et des adhérents[327]. L'abonnement annuel à *Medical Freedom* ne coûte

---

[324] Kielbowicz, « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 », p. 481-482. En 1914, l'industrie de la publicité s'organise et fonde un Audit Bureau of Circulations bien plus efficace mais aux archives malheureusement introuvables. L'époque cherche à établir scientifiquement le tirage des journaux et des magazines. À ce sujet, voir William Rufus Scott, *Scientific Circulation Management for Newspapers* (New York : The Ronald Press Company, 1915).

[325] Voir par exemple « Statement of the Ownership, Management, Circulation, Etc., of *Medical Freedom,* published Monthly at Chicago, Illinois, required by the Act of August 24, 1912 », *Medical Freedom*, vol. 2, décembre 1912, p. 15 ou Statement Of The Ownership, Management, Circulation, etc., Required By The Act Of Congress Of August 24, 1912 Of *Medical Freedom*, published Monthly at Chicago, 111, for April 1, 1916 », *Medical Freedom*, vol. 5, mai 16, p. 143.

[326] Article sans titre, *Medical Freddom*, vol. 1, novembre 1911, p. 4.

[327] Flower, « A Word to Our Readers », p. 2. « Get *Medical Freedom* Ready for the Fray », p. 16. « Will you help ? », vol. 3, mars 1914, p. 16 « 100,000 Bayonets Are Needed Now », p. 16.

que 50 cents mais le mensuel ne comporte que 16 pages et n'est consacré qu'à une question : pour s'abonner, le lecteur réformateur doit donc être un fervent partisan de la cause car il devra l'acheter en plus d'autres magazines généralistes.

Cependant, comme Flower l'explique en ce qui concerne la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé, une petit groupe de militants exaltés suffit à changer le cours de l'histoire : certes le nombre d'adeptes engagés, signalé par l'étendue du lectorat, est un paramètre capital mais finalement dispensable. La portée de la campagne de la NLMF parle d'elle-même : elle cristallise les débats sur la santé publique entre 1910 et 1914 (voir annexe 3, fig. 16) et surtout a une influence décisive sur les politiques. Bien que Flower prétende le contraire (et peut-être sans le vouloir), il construit la NLMF comme un lobby. Il cherche en effet à faire pression sur le milieu parlementaire. Indirectement tout d'abord, avec sa campagne de publicités : l'effet est immédiat, les sénateurs sont inondés de télégrammes d'électeurs inquiets et la loi enterrée. Seulement, il s'agit ici davantage d'éducation populaire et d'« agitation intellectuelle[328] » (certes orientées mais comme tout activisme politique) qui, par la suite, influeront sur les politiques et donc pas de lobbying *stricto sensu*. En revanche, à l'occasion de cette campagne, Flower étrenne bel et bien ce nouveau mode d'organisation et d'action : il cherche à influencer directement les législateurs en plus de l'opinion, une nouveauté radicale dans son approche réformiste[329]. Contrairement à ses engagements pluriels alors qu'il dirigeait ses divers magazines au tournant du siècle, Flower ne se focalise que sur une seule cause à partir de 1911. Son action se professionnalise et s'organise autour d'un but précis. La NLMF est une organisation très structurée avec des branches dans chaque État (34 en avril 1912), une administration centralisée avec service de « propagande » et actions relayées par un organe officiel[330]. Sa conférence de presse pour le lancement de la NLMF est millimétrée : il distribue, au plus grand agacement des journalistes qui comparent sa morgue à celle d'un prince japonais, ses questions préparées à l'avance[331]. Il ne n'agit plus seulement de peser sur les représentations mais aussi directement sur les décisions politiques. Par exemple,

---

[328] C'est l'expression qu'il utilise pour parler du travail de la Ligue pour l'abolition des lois sur le blé. Flower, « How England Averted a Revolution of Force », p. 366.

[329] Certes dans les années 1890, *The Arena* a servi de porte-parole pour la « Mouvement pour la Pureté ». Dans cette campagne pour relever l'âge de la majorité sexuelle, le rôle de Flower tient plus de l'agitation et du militantisme que du lobbying. Flower enjoint ses lecteurs d'inonder leurs représentants politiques de courriers indignés et il dresse des listes noires d'États réfractaires à la réforme mais, contrairement aux années 1910, son magazine ne se consacre pas à cette seule réforme et il sert de relais à des organisations militantes très structurées, l'American Purity Alliance et la WCTU de Willard (comme il servait de relais aussi au Parti populiste) : avec la NLMF, Flower dirige une telle organisation qui se veut une force politique indépendante en dehors des partis mais partie prenante du processus législatif, un groupe de pression donc. Flower, *Progressive Men*, p.128-130.

[330] « Will you help ? », p. 16 « 100,000 Bayonets Are Needed Now », p. 16.

[331] « Beware, O Ye Doctors ! », p. 12.

après seulement deux mois d'existence, la NLMF commence à faire pression sur les partis. Le *New York Times* rapporte les manœuvres de la branche du Vermont à la convention républicaine qui nomme John A. Mead pour le poste de gouverneur : le programme validé soutient le président Taft mais, après « une nuit entière » d'exposés de la NLMF, les délégués n'endossent pas la proposition du Congrès de créer un ministère de la Santé[332].

L'efficacité du lobbying de la NLMF s'apprécie néanmoins davantage quand l'on considère l'échelle nationale et précisément les grands partis à l'occasion de l'élection présidentielle de 1912. Taft appuie le projet d'un ministère de la Santé en 1908, dénonce l'agitation de la NLMF en 1909 et, logiquement, renouvelle son soutien au progressisme technocratique en 1912[333]. En revanche, Flower, soutien de William J. Bryan puis de Woodrow Wilson, réussit à modifier la position des démocrates entre 1908 et 1912 : dans leur programme de 1912, ils continuent à proposer la création du ministère de la Santé mais rajoutent des conditions directement inspirées des éléments de langage de la NLMF :

> We reaffirm our previous declarations advocating the union and strengthening of the various governmental agencies relating to pure foods, quarantine, vital statistics and human health. Thus united, and administered *without partiality to or discrimination against any school of medicine or system of healing*, they would constitute a single health service, not subordinated to any commercial or financial interests , but devoted exclusively to the conservation of human life and efficiency. Moreover, this health service should co-operate with the health agencies of our various States and cities, without interference with their prerogatives, or *with the freedom of individuals to employ such medical or hygienic aid as they may see fit*[334].

Le même rajout est visible dans le programme socialiste de 1912 : « The creation of an independent bureau of health, *with such restrictions as will secure full liberty to all schools of practice*[335] ».

---

[332] « Mead Wins in Vermont », *The New York Times*, 1er juilet 1910, p. 6.

[333] « The Republican party is now, as always, a party of advanced and constructive statemanshi p. It is prepared to go forward with the solution of those new questions, which social, economic and political development have brought into the forefront of the nation's interest. It will strive, not only in the nation but in the several States, to enact the necessary legislation to safeguard the public health; […] and in all possible ways to satisfy the just demand of the people for the study and solution of the complex and constantly changing problems of social welfare ». « Republican Party Platform of 1912 », 18 juin 1912, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29633.

[334] Je souligne. « Democratic Party Platform of 1912 », 25 juin 1912, Gerhard Peters et John T. Woolley, *The American Presidency Project* [En ligne], s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29590.

[335] Je souligne. « The Socialist Platform », *The Appeal to Reason,* 6 juin 1908, p. 3. « Platform Adopted at the Late National Socialist Convention », *The Appeal to Reason*, 25 mai 1912, p. 2.

Enfin, l'exemple du Parti progressiste de Theodore Roosevelt s'avère doublement intéressant. D'une part, Roosevelt, impérialiste, despote en puissance et soutien des grands industriels et du clergé catholique selon Flower, est une cible récurrente dans ses discours depuis le début des années 1900. L'ancien président incarne avec son « Nouveau Nationalisme » le progressisme technocratique qu'il combat. L'expansion des bureaucraties et de l'exécutif dénature des engagements par ailleurs prometteurs : des réformes en faveur des travailleurs (journée de huit heures, assurance accident entre autres), des femmes (droit de vote) et de la démocratie (primaires et l'élection directe des sénateurs). Cela n'empêche cependant pas Flower de chercher à le convaincre : la question médicale lui fait « oublier » les autres enjeux, impérialistes ou économiques. Flower s'essaie donc au pragmatisme politique ; la victoire d'une cause spécifique éclipse les critiques morales sur la personne[336]. D'autre part, les archives révèlent le processus de lobbying en action : la pression directe sur les politiques pour qu'ils prennent position clairement et publiquement. Edwin T. Earl, rédacteur en chef du *Los Angeles Express* et membre du comité consultatif de la NLMF, sert d'intermédiaire entre Flower et Roosevelt. Lors de son discours à la convention progressiste le 6 août 1912, Roosevelt s'était fait l'écho des préoccupations de la NLMF :

> No people are more vitally interested than workingmen and workingwomen in questions affecting the public health. The pure food law must be strengthened and efficiently enforced. In the National Government one department should be intrusted with all the agencies relating to the public health, from the enforcement of the pure food law to the administration of quarantine. This department, through its special health service, would co-operate intelligently with the various State and municipal bodies established for the same end. *There would be no discrimination against or for any one set of therapeutic methods, against or for any one school of medicine or system of healing*; the aim would be merely to secure under one administrative body efficient sanitary regulation in the interest of the people as a whole[337].

Flower prend alors contact avec Earl pour presser le candidat de réitérer ses propos et confirmer ouvertement son soutien aux principes de la NLMF[338]. Après un échange de courriers

---

[336] Il y a bien un différence de nature avec ses engagements fluctuants des années 1890 car à l'époque s'il change d'allégeance partisane au gré des opportunités politiques, les partis qu'il soutient – populiste puis Bryan *via* le National Silver Party et enfin La Follette – représentent la même sensibilité.

[337] Je souligne. Theodore Roosevelt, « Address by Theodore Roosevelt before the convention of the National Progressive Party in Chicago, August, 1912 », 6 août 1912, *Social Security History* [En ligne], *Official Social Security Website*, s.d., consulté le 2 janvier 2015. URL : http://www.ssa.gov/history/trspeech.html.

[338] Lettre de Flower à Edwin T. Earl, 25 septembre 1912, Theodore Roosevelt Papers [microform], Presidents' papers index series, reel 152, Washington, D.C.: Library of Congress, 1967.

avec Roosevelt, Earl assure à Flower que le candidat progressiste comprend parfaitement les enjeux de la liberté médicale et que le « Square Deal » qu'il promet aux Américains inclura les questions médicales (« the policy of square deal will prevent allopaths from gaining national control »), preuve que pour Roosevelt la NLMF est une force politique avec laquelle il faut composer[339]. Dans le programme du parti s'exprime alors le refus de tout corporatisme et favoritisme. Comme pour les démocrates, Roosevelt propose une modernisation et une centralisation de la santé publique qui donnent des garanties aux tenants de la liberté médicale :

> We favor the union of all the existing agencies of the Federal Government dealing with the public health into a single National health service *without discrimination against or for any one set of therapeutic methods, school of medicine, or school of healing* with such additional powers as may be necessary to enable it to perform efficiently such duties in the protection of the public from preventable diseases as may be properly undertaken by the Federal authorities; including the executing of existing laws regarding pure food; quarantine and cognate subjects; the promotion of appropriate action for the improvement of vital statistics and the extension of the registration area of such statistics and co-operation with the health activities of the various States and cities of the Nation[340].

À court terme, la NLMF réussit à infléchir, sinon à convaincre totalement, les hommes politiques réformistes de son temps. Aucun ne renonce à un ministère de la Santé mais ils modifient leur programme pour ne pas heurter la NLMF et ses sympathisants. De plus, le processus législatif n'accouchera d'aucune réforme : tous les projets de lois seront enterrés et, le dernier avatar défait en 1916, la Ligue se dissoudra une fois sa mission remplie et sa raison d'être disparue.

Flower, à son corps défendant, personnifie l'essor d'un nouveau type de politique, moderne, pluraliste, fluide, en dehors des partis affaiblis, incarné par des groupes d'intérêt et focalisé sur des questions précises (« interest group pluralism »)[341]. Après l'Unions for Practical Progress des années 1890 et le Bureau of Civic Research vers 1906, plus axés sur la sensibilisation de l'opinion, la NLMF, en y ajoutant la pression sur les politiques, marque le basculement de Flower dans une logique de lobbying. Se pose alors le problème des « intérêts ». Pour Flower, les mesures spécifiques (les « privilèges ») pour les grands industriels, les médecins ou les catholiques, favorisent une catégorie de la population au détriment de l'intérêt général. La NLMF, quant à elle, se fait le porte-parole du peuple. Or, l'AMA et les politiques favorables à un ministère de la Santé

---

339 Lettre d'Edwin T. Earl à Roosevelt, 26 septembre 1912 ; lettre d'Edwin T. Earl à Flower, 26 septembre 1912, Theodore Roosevelt Papers, reel 153.

340 Je souligne. « Progressive Party Platform of 1912 ».

341 Rodgers, « In Search of Progressivism », p. 117 ; *Contested Truths*, p. 177. Zunz, *Why the American Century ?*, p. xiii.

expliquent qu'au contraire la NLMF cherche à défendre les intérêts des *patent medicines* et de quelques sectes religieuses au détriment de la majorité. Où placer la limite entre *special interest* et intérêt général, entre la minorité et la majorité ? L'épisode de la NLMF montre qu'elle se construit politiquement, par la controverse : ce qui se joue depuis au moins les années 1880 pour l'économie commence à diviser le pays à partir des années 1900 dans le domaine médical. Protectionnisme : législation de classe ou moyen de tirer toute la population vers le haut ? Médecins de l'AMA : corporation ou serviteurs du public ? Catholiques ensuite : lobby ou minorité opprimée ? La différence entre intérêt particulier et général repose sur le partage *symbolique* de la population en minorité et majorité (symbolique car le nombre ne représente pas la valeur : une avant-garde minoritaire peut œuvrer à l'intérêt général) ; or, pris dans les logiques partisanes et militantes, tout décompte précis est impossible. C'est donc la détermination des valeurs – l'identification du bien commun – qui préside au partage du champ politique : une mesure incalculable car son résultat apparaît pour la partie adverse comme un mécompte de sa valeur et de sa voix propre. Indécidable dans le débat intellectuel, le calcul devient littéral et se résout dans la politique. Seuls l'élection, le processus législatif ou la démocratie directe peuvent offrir un tel comptage des voix et mettre un terme aux controverses, ce qui explique l'exacerbation, à ces moments, des enjeux : 1896, par exemple, permet un règlement de comptes ; la controverse médicale rejoue cette scène originelle dans le milieu restreint des réformateurs mais la polémique se règle d'abord dans les couloirs du Congrès, notamment les auditions des commissions[342]. Les lobbies permettent d'imposer un partage du politique : l'essor d'une politique de groupes d'intérêt au tournant du siècle signale la reconfiguration du « public » d'un ensemble d'électeurs canalisé par des partis (une organisation du pluralisme par la logique partisane) en mosaïque où chaque segment de la population occupe, physiquement et symboliquement, un espace et lutte pour imposer sa définition de l'intérêt général (cette réponse fonctionnaliste au pluralisme s'inscrit probablement dans l'imaginaire ségrégationniste de l'époque et explique la redéfinition de la politique – de la lutte contre les « intérêts » au jeu même de ces intérêts – et l'essor des sciences politiques comme discipline pour comprendre cette segmentation).

Pour Flower, la NLMF défend le peuple contre des *special interests* . Si la localisation de la frontière entre intérêt général et particulier reste discutable (c'est l'objet même du débat politique), la question de l'usage politique de la science et les lieux où s'inscrivent socialement son engagement montrent les limites de son raisonnement. Pour lui, les savants doivent produire des

[342] La démocratie directe, naissante à l'époque, n'offre pas encore d'exemple de violent partage du public, comme par exemple la Proposition 13 sur la limitation de la taxation sur la propriété (1978) qui n'en finit pas de se régler en Californie.

idées qu'ils soumettent, *via* les magazines et la presse, au tribunal de l'opinion comme arène du politique (par exemple, les recherches psychiques , la sociologie ou l'économie avec les questions monétaires) mais ils ne doivent pas s'immiscer *directement* en politique, une limite qu'il franchit dans ses dernières croisades. Dit autrement, l'affirmation de Flower que ses organisations des années 1910 ne sont pas des lobbies peut se comprendre tant que l'argument reste de l'ordre de la philosophie politique : la construction de son journalisme militant comme le vecteur d'une justice pour le peuple majoritaire attaché à sa liberté médicale et contre les intérêts particuliers relève d'un partage du public certes discutable mais chevillé à une vision politique (en outre, tout engagement suppose un tel partage, plus ou moins inavoué, du champ politique). En revanche, l'argumentaire de Flower s'effondre dans sa composante scientifique et dans les modalités d'application de ses idées politiques : l'usage militant du savoir scientifique qu'il produit ou relaie, les institutions où il s'insère (un appareil administratif centralisé avec des branches locales et service de communication) et, surtout, les pressions sur les parlementaires, notamment à Washington.

L'évolution de Flower vers le lobbying permet de revoir à nouveaux frais la question de l'intellectuel. Au tournant du siècle, « l'intellectuel », selon Flower, se construit en continuité du travail social (associations, missions) et du journalisme : il est ce journaliste avec ce supplément de science et de morale, un médium critique qui use des outils modernes pour évaluer au mieux les enjeux et influencer la politique (mais sans l'administrer) et une force morale qui « doit préserver le droit naturel à l'individualisme et à la liberté vis-à-vis de ces institutions [l'Église, l'aristocratie, le gouvernement][343] ». Il se distingue de l'expert, simple producteur d'idées justes qu'il soumet au jugement du public. Cette figure, regrette-t-il, tend à se dévoyer au tournant du siècle et à accompagner la dérive bureaucratique du pays. Flower en reconnaît les symptômes : corporatisme et orthodoxie (garantis artificiellement par les privilèges accordés par l'État) ; ingérence dans la politique, notamment *via* l'administration de leurs idées. Contre cette dérive, Flower revendique la valeur d'un intellectuel en phase avec les sans-part et les sans-voix qui sert de passerelle entre le sens commun et la science. L'ambiguïté de son rôle de porte-parole du peuple, entre formation des esprits et vecteur transparent d'une voix populaire autrement inaudible, témoigne non seulement des difficultés, d'ordre sociologique, de concilier classe moyenne et populaire (ouvriers, fermiers, petits employés etc.), mais aussi de la possibilité d'échanges propices au bouillonnement intellectuel, malgré les malentendus, ou plutôt grâce à eux. Ce dernier point permet de comprendre la militantisation de l'intellectuel dans les années

[343] Lettre de William James à William M. Salter, 11 septembre 1899, *in* William James, *The Letters of William James* (New York : Cosimo, 2008), p. 99-100.

1910. Le réformateur qui milite pour l'Évangile social exprime sa religiosité par l'engagement pour les valeurs de progrès social et pour la règle d'or : cet intellectuel qui ne dit pas son nom, encore empreint du moralisme du XIXe siècle, offre son savoir à une cause générique et universaliste. Avec la NLMF, l'intellectuel devient un militant d'une seule cause, ce qui explique pourquoi les écrits ne font que prolonger les objectifs de l'organisation. Le va-et-vient entre réflexion et action (observation en surplomb d'une conscience, intervention dans le débat public, contact avec les victimes du système et exploration des mouvements sociaux) se simplifie en une logique purement partisane où critique et engagement se confondent : l'intellectuel ne porte plus une parole diffractée dans de multiples objets mais devient propagandiste d'un message clair, sans ambiguïté, un programme à appliquer. L'intellectuel n'est plus une conscience militante mais un soldat mobilisé : sa spécificité disparaît dans son engagement.

La question du patronyme permet de mettre au jour ces mutations. L'intellectuel, par définition, parle en son nom propre mais construit son rôle social et sa force militante en s'inscrivant dans le réseau de ses pairs : un collectif de singularités dont le lieu d'intervention est la presse. Les activités de Flower entre 1889 et 1911 en sont une illustration parfaite. Son nom de rédacteur en chef, bien visible sur la couverture de ses magazines, chapeaute une liste de contributeurs[344]. Il devient synonyme de deux choses : une ouverture à toutes les voix radicales et aux souffrances du peuple. Dans *Medical Freedom,* le nom du rédacteur en chef ou des contributeurs disparait de la couverture qui devient symbolique et instrumentale. Elle met à la une soit un symbole de liberté, soit une citation qui résume les enjeux du combat, soit la photographie d'un grand homme qui, contrairement aux contributeurs des magazines généralistes comme *The Arena*, n'apporte pas un éclairage personnel sur le sujet de son choix mais vient apporter son soutien à la NLMF. La pensée originale de l'individu devient secondaire, subordonnée à la lutte pour la cause : l'intellectuel laisse la place au militant, la voix individuelle s'efface devant la voix collective et l'exploration de la question sociale devient affirmation d'un remède[345]. D'ailleurs, pendant les cinq années d'existences de l'organe de la NLMF, le nom du

---

344 Le rôle du rédacteur en chef devient central à l'époque, jusqu'à s'identifier à sa publication. Mott, *A History of American Magazines*, p. 1-14, 68.

345 L'anonymat est une pratique courante au XIXe siècle pour les magazines, apparemment sous l'influence du modèle anglais. Le nom des contributeurs étaient omis, sauf les noms les prestigieux et donc plus vendeurs : « pressure for anonymity existed during a major part of the 19th century; anonymity and pseudonymity afforded a better protection of the person, were alluring to readers' eyes ». Avec l'essor des magazines populaires dans les années 1890, Flower abandonne, comme ses confrères, l'anonymat et participe ainsi à l'émergence de la figure de l'intellectuel qui est d'abord un nom. S'il garde certains atours prestigieux des magazines littéraires installés (lien avec une maison d'édition, centralité de la littérature, « book chats » etc.), la retenue, mélange de circonspection et de décorum, ne correspond pas à l'air du temps. La révolution du magazine exige des noms vendeurs et le ferment intellectuel d'où émergera « l'intellectuel » repose aussi sur des noms : les multiples contributeurs qui, de magazine en magazines,

rédacteur n'apparaît jamais, même dans l'ours (il ne donne que le nom des dirigeants de la NLMF). À une exception près : Flower. Il rompt avec la pratique alors que les autres rédacteurs en chef, avant sa nomination en septembre 1912 et après sa démission en février 1913, restent anonymes. Son nom n'apparaît pas en couverture mais uniquement dans l'ours en première page. Preuve supplémentaire de sa réputation (ou peut-être de sa vanité), il imprime une image forte de réformisme et de compétence journalistique. Surtout, il témoigne à la fois de la persistance chez lui des pratiques issues des magazines qui ont forgé le rôle social de l'intellectuel mais aussi, dans le même mouvement, de son glissement vers une logique purement militante : un nom qui s'éclipse mais qui a encore droit de cité.

Contrairement à ses multiples engagements du tournant du siècle et ses objectifs, certes humanistes, mais excessivement vagues, Flower organise la campagne de la NLMF dans un but précis. Professionnalisée, elle semble plus efficace en termes d'influence politique mais aussi « d'impression », pour reprendre le terme de Flower, sur l'opinion publique en général. Le succès de Flower illustre la théorie de la « logique de l'action collective » de l'économiste américain Mancur Olson : les groupes ne représentant que quelques intérêts s'organisent avec plus de facilité et sont donc plus efficaces que les groupes plus diffus[346]. En outre, le recours à un discours identitaire, en termes d'américanité et d'identité protestante, semble permettre une mobilisation plus efficace. Flower ne cherche plus uniquement, comme pendant la période 1890-1910, à transformer le pays, à le faire évoluer pour qu'il ne perde pas son âme, à l'adapter sans qu'il se métamorphose au point d'être méconnaissable (une question de progrès social) mais à défendre une identité assiégée (une question de vie et de mort, de préservation des conditions mêmes du progrès). En tout cas, la mobilisation s'avère plus visible ; il s'agit alors d'une question d'archives : que les adversaires à la NLMF, médecins dans leurs journaux professionnels à l'échelon des États et du pays (*JAMA*), magazines (*Collier's*, *The Century, McClure's*) et quotidiens de renom (*The New York Times*), réellement inquiets de l'influence de la NLMF, aient laissé de nombreuses traces de la mobilisation pour la liberté médicale indique la plus grande efficacité de ce mouvement, alors que la quasi absence d'archives d'opposants explicites à Flower pendant les

---

apportent un éclairage personnel sur la situation confuse des années 1890. À notre connaissance, le prisme de l'anonymat n'a pas encore été utilisé pour comprendre l'explosion de la presse et des magazines au tournant du siècle. Citation : Claire Bruyère, « From Boston, MA, to Kingsport, TN: Joseph Hamblen Sears (1865–1946), a Forgotten Figure in American Publishing », *Papers of the Bibliographical Society of Canada*, vol. 52, n° 1, printemps 2014, p. 296.

[346] Andrew McFarland, « Interest Group Theory », *in* Sandy Maise, Jeffrey M. Berry, et George C. Edwards (éds.), *The Oxford Handbook of American Political Parties and Interest Groups. Oxford Handbooks Online* [En ligne], mis en ligne en 2010, consulté le 6 août 2014.

URL : http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199542628.001.0001/oxfordhb-9780199542628-e-3.

années 1890 indiquerait que son cercle fonctionnait en vase clos[347]. En effet, Flower ne se fraye une voie dans les magazines respectables comme *Collier's*, *The Century*, ou *McClure's* qu'à la faveur de sa campagne pour la liberté médicale : aucune référence à Flower auparavant dans ces publications (il apparaissait, à la marge, dans des journaux de référence comme le *New York Times* ou le *Boston Globe*). *A contrario*, les quotidiens locaux et la presse radicale populiste et socialiste, surtout dans le Midwest, reproduisent ses textes et le considèrent comme un réformateur de premier plan depuis les années 1890[348]. Après deux ans d'agitation, la polémique atteint son acmé journalistique quand les deux responsables des deux camps, Flower et Fisher, se voient offrir en février 1913 une tribune chacun dans le même numéro d'un des magazines les plus respectées : *Century Magazine*[349].

L'analyse de la fréquence des citations du nom « Flower » dans les journaux au tournant du siècle confirme la plus grande visibilité de Flower pendant sa croisade pour la liberté médicale (voir annexe 5.4). La moitié des occurrences (22 sur 42) sont des publicités pour la NLMF, le reste des articles. La distribution géographique de ces références, à l'image de la première publicité de la NLMF, révèle une diffusion homogène sur le territoire, avec ici une légère prédominance dans le Midwest et Washington, DC : comme président, tête pensante et organisateur du mouvement, Flower et son organisation semblent servir de lien entre la base et l'agitation dans les couloirs du pouvoir. Après 1896, les années 1910-1911 sont le seul moment où Flower devient un sujet de débat public (et 1896 est un cas exceptionnel car la conjecture historique – la révolte agraire et l'agitation radicale en général culminent dans une élection présidentielle qui déchaîne les passions – correspond au moment où – cause ou conséquence de ce ferment intellectuel et social ? – *The Arena* est à son sommet). Ces données ne préjugent cependant pas de son influence : la présence récurrente dans le débat public ne peut la mesurer sans l'examen de l'appropriation par les lecteurs, malheureusement ici impossible faute de sources. En tout cas, la controverse sur la liberté médicale creuse la fracture culturelle qui couvait

---

347 Il s'agit aussi probablement, dans les années 1890, d'une stratégie de délégitimation du bouillonnement réformateur dont les nombreuses organisations et personnalités, au delà de ses leaders emblématiques comme William J. Bryan, restaient souvent indifférenciées dans la presse respectable. Cette réduction des progressistes radicaux à un type, une logique satirique donc, témoigne aussi probablement de leur absence de pouvoir dans le champ intellectuel et social : un fois la pieuvre découverte au tout début du XXe siècle par une frange plus grande de la classe moyenne, ce progressisme radical devient plus acceptable ; de son succès procède une logique de distinction culturelle pour séparer le bon grain progressiste de l'ivraie.

348 Dans ses deux premiers éditoriaux sur la NLMF, le *New York Times* ne mentionne même pas le nom de Flower (« Medical Freedom. Editorial », 18 mai 1910 et « A Campaign of False Pretenses », 2 juin 1910). De 1889 à 1918, Flower n'apparaît que 16 fois dans le journal newyorkais (dont 2 articles sur la liberté médicale) et 34 fois dans le quotidien de Boston. Sur la diffusion des magazines généralistes de Flower, voir chapitre 5.II.

349 « National Health and Medical Freedom. Both Sides of a Question of Public Interest », *Century Magazine*, p. 512-514.

en 1896 : si Flower était associé aux autres publications réformistes dans les années 1890, le question de la libre frappe de la monnaie commençait à diviser les progressistes et, plus d'une décennie plus tard, la fracture se révèle au grand jour entre les grands médias respectables, plutôt urbains, qui prennent de haut ces élucubrations populaires tout en s'en inquiétant, et les publications favorables au populisme du corps de Flower : plutôt des quotidiens, plutôt dans le Midwest, ou des revues de niche traitant de médecines alternatives.

X. Terminer la controverse ? Le camp du progrès se divise

Les divers échecs au Congrès poussent finalement les partisans d'un ministère de la Santé à abandonner leur lutte. L'intervention d'une autorité extérieure incontestable – le pouvoir législatif – permet la clôture politique de la controverse[350]. Flower se consacre à un autre combat, l'anticatholicisme, à partir de 1915 et la NLMF se dissout en 1916. Cette conclusion est en trompe l'œil cependant : la clôture politique n'est que temporaire car elle révèle des divergences idéologiques entre progressistes qui ne feront que se creuser. En effet, dans la plus longue durée, le succès de Flower est à nuancer. Certes, un ministère fédéral de la Santé ne sera créé qu'en 1953 mais, de toute évidence, le président de la NLMF n'a pas mis un terme à l'influence de l'AMA et à l'essor d'une médecine « moderne ». Dans les années 1930, les « allopathes » et les héritiers de Flower lutteront même ensemble contre le projet de sécurité sociale. L'esprit de la NLMF hante en effet les débats jusqu'à l'établissement d'un ministère de la santé. Harry B. Anderson, secrétaire de la Ligue en 1916 et dernier rédacteur en chef de *Medical Freedom,* explique la dissolution de la NLMF par la victoire de leurs idées : le consensus affirmant que la santé publique relève des compétences des États fédérés (il confirme par ailleurs le chiffre moyen de 200 000 adhérents). Après la mort de Flower cependant, en 1919, le danger réapparaît et Anderson reprend le flambeau de la lutte pour la liberté médicale et contre la vaccination obligatoire. Il organise en 1919 le Citizens Medical Reference Bureau (qui récupère les archives de la NLMF), écrit et publie des ouvrages qui perpétuent la lutte de Flower et sa rhétorique[351]. L'on retrouve Anderson à la manœuvre contre le projet de loi de sécurité sociale en 1935 (aux côtés de l'AMA[352]) et contre le projet de loi Wagner-Murray-Dingell de 1945, soutenu par le président

[350] Lilti, « Querelles et controverses », p. 25-27.

[351] Voir par exemple Harry B. Anderson, *State Medicine : A Menace to Democracy* (New York : Citizens Medical Reference Bureau, 1920).

[352] Flower n'écrit jamais sur la proposition d'établir une assurance santé d'État mais, au vu de ses critiques du système allemand de retraites, obligatoire et universaliste, et de ses éloges du système néo-zélandais basé sur le

Truman, qui veut instituer un programme de santé publique national (il ne verra cependant jamais le jour). Son argumentaire, pendant ses auditions devant le Sénat en 1935 et 1946, évoque les discours de Flower : l'anticonstitutionnalité et l'immoralité foncière de mesures obligatoires (une « épidémie » selon lui) qui occultent les vrais enjeux (l'hygiène, les conditions économiques) et qui, grâce aux moyens étendus qu'apporte l'État moderne, menacent de sombrer dans le « totalitarisme » (le terme plus contemporain qui remplace, en 1946, « tyrannie » et « despotisme »). Anderson encourage, comme Flower, un système de retraite ou d'assurance sans caractère obligatoire. En 1953 cependant, le président Eisenhower réorganise l'exécutif (il applique le Reorganization Act de 1949 appuyé par Truman) et le Congrès avalise la création d'un ministère de la Santé[353].

Intellectuellement et culturellement, pour Flower et la frange du progressisme qu'il donne à voir, le dénouement de la croisade pour la liberté médicale ressemble davantage à une victoire à la Pyrrhus. Comme pour le procès Scopes en 1925, le succès immédiat fait pâle figure à côté de la ridiculisation et de l'assignation à une nouvelle définition par la postérité, de Mencken et Hillquit

---

volontarisme, il y a de grandes chances qu'il s'y serait opposé. Après son départ de la NLMF, *Medical Freedom* consacre en 1916 quelques articles très critiques aux projets de lois initiés dans plusieurs États, notamment le Massachusetts et New York, par l'American Association for Labor Legislation (AALL) et par le sénateur de New York Ogden L. Mills. Fondé par un groupe d'économistes en 1905 et soutenu par des figures comme Jane Addams et Louis D. Brandeis, l'AALL passe d'un groupe d'étude de la condition ouvrière à un groupe de pression en faveur de l'instauration d'un système d'assurance santé étatique dans les années 1910. Les projets de loi ne passent pas cependant. *Medical Freedom* reproduit par exemple une diatribe de Samuel Gompers dans le mensuel de l'AFL qui décrit la proposition comme paternaliste : « It would inevitably build up a bureaucratic system which would be under the control and perhaps domination of agents not directly responsible for the people ». Comme Flower, Gompers pense que les travailleurs américains préfèrent un système non obligatoire. Pour les contributeurs de *Medical Freedom*, une assurance santé d'État fait partie du plan de l'AMA pour monopoliser, en instrumentalisant les administrations fédérales, la médecine, ce qui est ironique au vu de l'opposition de l'AMA au Social Security Act 20 ans plus tard. Le débat en 1916 montre des fractures naissantes cependant : si l'AMA coopère avec l'AALL, certains médecins s'opposent au projet (par exemple un article du *New York Medical Journal*, cité dans *Medical Freedom*, dénonce l'arbitraire d'une telle mesure). « Proposed 'Health' Insurance A Menace to Laboring Class », *Medical Freedom*, vol. 5, mars 1916, p. 108 ; « The Mills Health Insurance Act », *Medical Freedom*, vol. 5, avril 16, p. 119 ; « Labor Leader Warns Workmen Agaisnt Medical Encroachments », *Medical Freedom*, vol. 5, mai 1916, p. 137-138 (reproduction d'une grande partie de l'article de Samuel Gompers, « Labor vs. its Barnacles », *The American Federationist*, vol. 23, n° 4, avril 1916). « Health Insurance for Workers Asked », *The New York Times*, 24 janvier 1916, p. 5.

[353] Harry Bernhardt Anderson, « Statement Of H. B. Anderson Representing The Citizens Medical Reference Bureau », *in Economic Security Act : Hearings Before the Committee on Finance, Seventy-Fourth Congress First Session, on S. 1130 A Bill to Alleviate the hazards of Old Age, Unemployments, Illness, and Dependency, to Establish a Social Insurance Board in the Department of Labor, To Raise Revenue, and for Other Purposes* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1946), p. 540-548 ; « Statement of H.B. Anderson, Secretary, Citizens Medical Refernece Bureau, Inc., 1880 Broadway, New York, NY », *in National Health Program : Hearings before the Committee on Education and Labor, United States Senate, Seventy-ninth Congress, second session, on S. 1606, a Bill to Provide for a National Health Program* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1946), p. 2448-2452. Sur l'histoire de la sécurité sociale, voir le site Social Security History [En ligne], Official Social Security Website, s.d., consulté le 2 janvier 2015.

URL : http://www.socialsecurity.gov/history/chrono.html.

aux historiens : Flower condamné à la figure du conservateur en plus d'excentrique, destin inimaginable pour lui mais que ses positions sur la santé rendent, semble-t-il, inéluctable avec le recul. Pour les réformateurs qui ont gagné la bataille des années 1910, l'antimonopolisme dans sa version culturelle, le populisme du corps et le radicalisme libertarien sont inadaptés au monde moderne. Le *reductio ad crankum* dans le champ politique et intellectuel que Flower a combattu toute sa vie le rattrape et le marque de manière définitive. Pire, à partir des années 1910 ce ne sont plus les ploutocrates qui le ridiculisent mais son propre camp. Les progressistes technocratiques, réformateurs et politiques alliés à la médecine moderne, lui refusent jusqu'à la qualité de « progressiste » : ils nient son identité même et reformulent l'antimonopolisme en un avatar du conservatisme dès lors qu'il s'aventure hors de l'économie et ne s'engage plus que sur le terrain culturel et religieux. Cette reconfiguration ne doit cependant pas se lire comme une victoire totale et inexorable du progressisme technocratique, cette « matrice institutionnelle » qui permet l'essor du « siècle américain » ; c'est cette lecture téléologique qui participe justement à la construction et à la légitimation de ce modèle et qui occulte les tensions et les contradictions[354]. À l'époque, l'issue du conflit entre les deux camps restait incertaine et les acteurs de la controverses jusqu'au-boutistes.

Le paysage contemporain met en lumière, par contraste, l'intransigeance des acteurs de la controverse sur la loi Owen – NLMF, AMA et scientistes chrétiens. En effet, un siècle plus tard, la contreculture des années 1960, la déconstruction de la science traditionnelle dans certains milieux intellectuels et le scepticisme croissant de patients déçus aidant, la médecine alternative semble plus acceptée, comme le montre l'institution en 1991 d'une agence gouvernementale lui étant dédiée, l'Office of Alternative Medicine National, puis son expansion en 1998 avec le Center for Complementary and Alternative Medicine (rebaptisé en 2014 National Center for Complementary and Integrative Health). Par ailleurs, la superposition, chez les patients, de pratiques conventionnelles et alternatives fait vaciller les limites strictes entre les deux types de médecines et pousse vers une logique de cohabitation. L'AMA semble moins hostile : les médecins ont recours aux médecines « complémentaires » (le terme même souligne le changement de regard) et la science s'intéresse aux thérapies alternatives (un numéro entier de *JAMA* y est consacré en 1998)[355]. Les scientistes chrétiens semblent aussi s'acheminer vers un

[354] Zunz, *Why the American Century ?*, p. xi.

[355] Pour l'AMA, le clivage entre médecine conventionnelle et alternative, central dans les années 1910 où il recoupait la dichotomie science/charlatanisme, laisse la place à une position plus mesurée. Le critère social et professionnel attesté par les diplômes est abandonné et ne reste que le critère scientifique : le clivage oppose dorénavant thérapies prouvées scientifiquement et thérapies non prouvées.

accommodement avec la médecine normale. Suite à la baisse de leurs effectifs et, dans les années 1980-1990, aux nombreux procès de scientistes chrétiens accusés d'avoir laissé mourir leurs enfants faute de recours à des thérapies contraires à leurs croyances, ils semblent promouvoir aussi une approche qui combine plusieurs écoles de médecine. Cette logique conciliatrice renoue avec celle de Mary Baker Eddy elle-même qui enjoignait à ses fidèles de suivre les lois et accepter la vaccination (puis prier Dieu de les sauver d'effets secondaires dangereux). Sa mort en 1910 marque la fin de son administration d'une main de fer qui unifiait néanmoins le mouvement ; elle correspond à la montée des revendications pour la liberté médicale parmi les scientistes chrétiens[356]. Bien sûr, les tensions persistent : certaines médecines alternatives condamnent toujours le « monopole médical » de l'AMA et l'AMA reste divisée sur la question de l'efficacité et de la sécurité des thérapies alternatives[357]. La controverse scientifique et politique (la légitimité d'allouer des fonds publics aux médecines alternatives) est loin d'être close mais les pratiques multiples des patients, les prises de postions nuancées des instances dirigeantes de part et d'autre ainsi que le vacillement des limites font ressortir d'autant plus la logique absolutiste du tout ou rien qui prévalait dans les années 1910.

La controverse médicale des années 1910 montre que les enjeux de santé publique se prêtent à des lectures politiquement ambivalentes qui ne correspondent pas aux dichotomies réformiste/conservateur, démocrates/républicains et science moderne/primat de la religion. En effet, l'évolution vers la mainmise de la définition du progrès par les héritiers de l'AMA, Fisher et

---

« Your article implies a clear distinction between traditional and alternative health care. We disagree. There is no such thing as "alternative medicine." There is only scientifically proven, evidenced-based medicine supported by solid data or unproven medicine, for which scientific evidence does not exist.

The vast majority of primary care physicians have indicated a willingness to refer for at least one complementary or "alternative" therapy. Most important, the American Medical Association urges patients to be open with physicians about all the treatments and remedies they're using -- or contemplating using. An open patient-physician dialogue on the matter is the best way to assure good, coordinated care.

But make no mistake: some "alternative" therapies and herbal remedies are quackery. At best they're a waste of time and money; at worst, dangerous and maybe deadly, particularly when there's a delay in getting proven treatment.

Many "alternative" therapies are unproven or ineffective, yet some may be the scientifically tested therapies of tomorrow. The key is to know the difference. Only good research gives us that knowledge ».

J. Edward Hill, M.D., président de l'AMA, « Doctors and Alternatives », *The New York Times*, 11 février 2006. Voir aussi Denise Grady, « To Aid Doctors, A.M.A. Journal Devotes Entire Issue to Alternative Medicine », *The New York Times*, 11 novembre 1998.

[356] Toute une série de procès marquent les années 1980 et culmine devant la Cour suprême du Massachusetts. L'arrêt *Commonwealth v. Twitchell*, 416 Mass. 114 (1993) confirme la condamnation des parents pour homicide involontaire mais le jugement fut ensuite cassé pour vice de forme. Paul Vitello, « Christian Science Church Seeks Truce With Modern Medicine », *The New York Times*, 23 mars 2010. Willrich, *Pox*, p. 261.

[357] « AMA Prepares Gag Order for Medical Dissenters », *Alliance for Natural Health USA* [En ligne], mis en ligne le 16 juin 2015, consulté le 15 septembre 2015. URL : http://www.anh-usa.org/ama-prepares-gag-order-for-medical-dissenters/. Linda Villarosa, « The Verdict Is Still Out on Alternative Medicine », *The New York Times*, 13 avril 2002.

Roosevelt, se déploie au-delà des clivages politiques tout au long du siècle, tout comme ses poches de résistances sont irréductibles à l'appartenance partisane. La question des thérapeutiques alternatives en particulier brouille les cartes : une critique « de gauche » associe les médecines alternatives à la contre-culture et dénonce la logique de profit et de domination professionnelle de la médecine moderne tandis que l'accent mis sur la responsabilité individuelle et les solutions indépendantes des pouvoirs publics évoquent un imaginaire « de droite ». Flower réunit les deux approches. Dans le second XXe siècle, le libertarisme, tel qu'il s'impose dans le débat politique et économique, s'empare de l'imaginaire conservateur. Les arguments libertariens mais égalitaires de Flower contre l'AMA, exigeant de l'État d'intervenir et de s'attaquer aux inégalités au lieu d'imposer aux individus des choix contraires à leurs croyances et de verrouiller la recherche, se retrouvent dans les écrits de penseurs qui en évacuent la dimension sociale. Milton Friedman condamne ainsi l'AMA : elle incarne un retour au système médiéval des guildes qui freine le progrès de la recherche et réduit la quantité et la qualité de l'offre médicale[358].

Les controverses récentes confirment que les questions de médecine alternative transcendent les clivages partisans. En 1991, ce sont des sénateurs aussi différents que le « progressiste » Tom Harkin (« an extremely liberal agricultural rebel ») et le « conservateur » Orrin Hatch (« an extremely conservative Mormon free-enterpriser ») qui défendent la création de l'Office of Alternative Medicine puis son expansion en un National Center for Complementary and Alternative Medicine en 1998. Une activiste catholique comme Phyllis Schlafly et un intellectuel juif de gauche comme Michael Lerner défendent également les médecines alternatives. À travers ces étranges alliances politiques et idéologiques (« ideological non-bedfellows ») se dévoilent les échos de la controverse initiale : un populisme du corps qui, à l'instar du populisme en général, échappe aux grilles de lectures politiques usuelles et perdure tout au long du XXe siècle sous des formes idéologiques différentes et souvent contradictoires[359]. Flower réunit en une figure ces variations, préfigure et met en abyme, dans la superposition de son parcours personnel ambivalent et du mouvement historique qui voit triompher le réformisme technocratique, les tensions qui parcourent le XXe siècle, ou comment la foi dans le progrès, largement partagée, se traduit pas des engagements idéologiques incompatibles et, plus précisément, comment l'individu dépassé cherche sa place (dans son mode de vie ou en politique), au premier chef à travers les enjeux du corps, dans un monde démesuré.

---

358 Milton Friedman, *Capitalism and Freedom* (Chicago : University of Chicago Press, 2002 [1962]), p. 139, 149-155.

359 Robert D. Johnston, « Introduction. The Politics of Healing », *in* Robert D. Johnston (éd.), *The Politics of Healing : Histories of Alternative Medicine in Twentieth-Century North America* (New York : Routledge, 2004), p. 1-6.

Le début du XXe siècle voit le renversement de la domination de la philosophie du sens commun par la science moderne et sa vision plus technocratique. Les conséquences intellectuelles et politiques sont majeures. Le sens commun et l'antimonopolisme sont rejetés hors du cercle du « progressisme » : en flottement libre, relégués aux marges intellectuelles par les *liberals* , ils sont récupérés par les conservateurs (au premier chef les fondamentalistes : le procès du Singe peut être lu comme la lutte entre la religion comme bastion du sens commun et la science comme symbole de modernité)[360]. Ainsi, un siècle plus tard, la rhétorique médicale de Flower (comme métaphore et dans ses enjeux politiques) se retrouve dans la bouche de ceux qu'il a combattus toute sa vie. Dans le premier numéro de *Medical Freedom,* Flower déclare : « when an impartial history of these times is written, we believe that the period beginning with the year 1910 will be regarded as a veritable crisis in the cause of liberty and in the progress of the American nation[361] ». L'ironie du destin de ces mots s'apprécie à la lecture de la charge de Glenn Beck : il voit aussi dans le début du siècle une crise pour la liberté mais une crise causée par le remède même que défend Flower, ce qu'il nomme le « cancer du progressisme »[362]. Les opposants à la réforme de la santé du président Obama ont par exemple invoqué la « liberté médicale » : les rangs les plus conservateurs se sont appropriés cette valeur. Ils partent de la même prémisse que Flower : la capacité intellectuelle des patients à décider du type de médecine qui leur convient le mieux et l'impératif politique et moral de les laisser choisir ; ils se distinguent cependant du réformateur de Boston en refusant, par principe, dans tous les domaines (en médecine mais aussi en économie), toute ingérence de l'État (ou, du moins, en voulant la réduire à son minimum). Si les républicains s'opposent à la « socialisation de la médicine », ils critiquent plus l'interventionnisme du gouvernement en soi que la vision technocratique du progrès, sans limite sauf technique, qui la sous-tend et qui conduit à évincer les idées alternatives et nier l'expérience individuelle. C'est justement cette vision, et non les pouvoirs publics, que remet en cause Flower.

La lecture populiste, explicitement politique, des enjeux de santé se double d'une lecture religieuse, elle aussi sujette aux déplacements idéologiques et aux reconfigurations des coalitions. L'argument de l'objection de conscience que Flower et ses alliés scientistes chrétiens opposent à la législation médicale voulue par l'AMA connaîtra un destin impensable pour Flower. Dès 1916,

---

360 Les modalités et la chronologie de cette récupération dépassent le cadre de ce travail mais le destin de l'antimonopolisme et du sens commun permettrait de revoir à nouveaux frais certaines évolutions politiques et culturelles au XXe siècle, notamment le divorce entre certains intellectuels de gauche après la Seconde Guerre mondiale et la classe ouvrière et les petits employés blancs et religieux ainsi que la transformation des foyers radicaux du début du siècle comme le Kansas ou l'Oklahoma en bastion conservateurs.

361 Flower, « The League – Its Work and its Mission », p. 2.

362 Glenn Beck, Glenn Beck's Common Sense : The Case Against an Out-of-Control Government, Inspired by Thomas Paine (New York : Threshold Editions, 2009), p. 63–102.

les assurances privées se demandent s'il faut inclure la Science chrétienne dans leur remboursement de frais médicaux. Puis, de plus en plus de compagnies le font : les pratiques économiques légitiment la science chrétienne et sapent le travail de l'AMA[363]. L'évolution prend un tour surprenant quand les scientistes chrétiens, au nom de leur liberté de culte, cherchent à participer à la médecine d'État qu'ils combattent dans les années 1910. Ils s'assurent, en 1966, que les thérapies par la prière (« exemptions of Christian Science sanatorium » selon les termes de la loi) soient couvertes par le système d'assurance-santé Medicare. En 1996, ce principe se voit frapper d'anticonstitutionnalité par un juge fédéral mais le sénateur Hatch presse le passage d'une loi réaffirmant des « exemptions » plus larges pour les « nonmedical health care institutions ». En 2009, les sénateurs démocrates John F. Kerry et Edward M. Kennedy apportent leur soutien à une mesure de leur collègue républicain Hatch qui vise à interdire toute discrimination contre les « soins religieux et spirituels » dans la cadre des remboursements prévus par la réforme de la santé du président Obama. Bien que l'Église ne soit pas nommée, les deux sénateurs progressistes témoignent ici de la force politique de la Science chrétienne au Massachusetts, berceau de cette religion. Une telle mesure avait déjà été mise sur la table des négociations en 2006 lors de la réforme de santé dans cet État. La proposition suscite un tollé : ses critiques affirment qu'elle viole la séparation de l'Église de l'État et elle est abandonné en commission[364].

Au début du XXIe siècle, la liberté médicale vient même au secours de l'ennemi principal de Flower : les *corporations*. Sa transformation en argument antiétatique total par les républicains conservateurs se double d'une reformulation pro-*corporations*. En juin 2014, la Cour suprême, dans son arrêt *Burwell v. Hobby Lobby*, affirme que les entreprises qui appartiennent à des familles religieuses ne peuvent être obligées de payer les contraceptifs de leurs employées, une décision lourde de conséquence selon le *New York Times* : « the 5-to-4 ruling […] opened the door to many challenges from corporations over laws that they claim violate their religious liberty ». Dans son opinion dissidente, la juge Ruth B. Ginsburg y voit un précédent inquiétant : certains employeurs pourraient refuser, au nom de leurs opinions religieuses, d'autres pratiques médicales ; elle prend alors l'exemple de la Science chrétienne et de la vaccination[365]. De telles idées auraient laissé

---

363 « Health and Accident Underwriters' Conference », *The Weekly Underwriter*, vol. 95, 8 septembre 1916, p. 253.

364 Tom Hamburger et Kim Geiger, « Healthcare provision seeks to embrace prayer treatments », *The Los Angeles Times*, 3 novembre 2009. « No prayers in health bill », *The Boston Globe*, 27 novembre 2009. Katharine Q. Seelye, « To a Divisive Debate, Now Add Religion », *The New York* Times, 5 décembre 2009. Vitello, « Christian Science Church Seeks Truce With Modern Medicine ».

365 « Would the exemption the Court holds RFRA demands for employers with religiously grounded objections to the use of certain contraceptives extend to employers with religiously grounded objections to blood transfusions (Jehovah's Witnesses); antidepressants (Scientologists); medications derived from pigs, including anesthesia, intravenous fluids, and pills coated with gelatin (certain Muslims, Jews, and Hindus); and vaccinations (Christian

Flower perplexe, lui qui voyait dans la liberté médicale et religieuse un moyen pour les réformateurs de vaincre les *trusts* et de résister aux violences de l'État.

Flower ne condamne pas l'État en tant que tel mais sa corruption et sa confiscation par des intérêts privés. La modernité alternative qu'il propose veut mettre au service du « peuple » outils scientifiques (les sciences sociales, les innovations technologiques) et politiques (un État législatif fort) pour que les individus puissent exercer leur responsabilité. Le citoyen ordinaire reste en définitive propriétaire de son corps et de ses choix de vie (et de thérapies) et maître du processus décisionnaire démocratique. Le radicalisme libertarien et antimonopoliste de Flower puise en effet dans la philosophie du sens commun l'idée que les citoyens sont assez adultes et intelligents, si on leur explique clairement et objectivement les enjeux (c'est le rôle de la presse d'y veiller), pour faire des choix éclairés. Les patients peuvent, et par conséquent *doivent*, s'autodéterminer (médicalement et, plus largement, politiquement) : c'est leur droit en tant qu'Américain, leur responsabilité individuelle et leur devoir civique en tant que membres de la communauté (dans la logique organiciste de Flower, la vertu individuelle est le ciment du bien commun et la clé de voûte du progrès individuel et collectif). Dans ce cadre, le gouvernement doit faciliter l'accès libre et égal des citoyens à toutes les écoles de médecine afin de garantir le pluralisme des options thérapeutiques. Quant aux réformistes héritiers de la frange technocratique, ils estiment que le gouvernement et la science moderne doivent s'allier pour promouvoir la santé publique et que seuls des professionnels peuvent faire un choix éclairé quand il s'agit de traitement médical : le sens commun ne peut appréhender les problèmes complexes abordés par la science moderne (la problématique s'applique aussi plus largement au traitement des maux sociaux : elle préfigure, par la controverse et l'action politique, la dispute des années 1920 entre Lippmann et Dewey). La responsabilité individuelle est alors réduite au choix d'un mode de vie sain, un appauvrissement et une dépossession démocratique pour Flower pour qui les patients doivent aussi être les agents de leur bien-être.

Le début du siècle est un moment de fractures intellectuelles dans le camp réformateur. Chaque camp cherche à imposer sa vision du progrès et construit son identité en niant à son adversaire la qualité de « progressiste ». Ce processus d'exclusion se forge sur l'érection de limites strictes : pour les technocrates, entre la science moderne comme instrument du bien commun et les croyances irrationnelles (la religion comme autre mode de compréhension légitime mais privé, inapplicable aux grandes questions sociales et le charlatanisme comme dévoiement de la science

---

Scientists, among others) ? » Adam Liptak, « Supreme Court Rejects Contraceptives Mandate for Some Corporations. Justices Rule in Favor of Hobby Lobby », *The New York Times,* 30 juin 2014. *Burwell v. Hobby Lobby Stores, Inc.*, 573 U.S. ___ (2014).

pour son propre intérêt) ; pour les antimonopolistes, entre la légitimité du peuple comme ciment du progrès démocratique et du bien commun et l'imposition de logiques abstraites et extérieures qui servent des intérêts privés. Cette dichotomie provient, en dernière analyse, de découpages différents du domaine privé et du domaine public. Le partage public/privé (ou plutôt collectif/privatif) est fondamental dans la question progressiste car il façonne ce qui relève de l'intérêt général ou de l'intérêt particulier. La lecture domaniale de Flower, qui différencie biens propres et communs, détermine le rôle du gouvernement : intervenir sur ce qui est public, c'est-à-dire tout ce qui n'appartient pas à l'individu en propre (services publics mais aussi, plus abstrait, son environnement) et protéger et garantir l'inviolabilité de sa propriété individuelle. Dans cette lecture, la monnaie, les infrastructures, la politique d'aménagement urbain (logements) et rural (maillage par le train), ou l'éducation à l'hygiène relèvent de l'intérêt général : les confier à des acteurs privés revient à privatiser les communs et favoriser une minorité au détriment de la majorité. *A contrario*, user de l'État pour promouvoir des intérêts particuliers et s'ingérer dans la sphère de l'intime, comme le fait l'AMA, viole le clos privé et corrompt les pouvoirs publics. Ainsi la politique sombre-t-elle pour Flower dans la logique des *special interests* , la corruption et la confiscation du bien commun par un groupe qui fait sécession de la communauté pour son propre profit. Dans la frange plus technocratique du progressisme, le partage public/privé ne repose pas sur cette vision domaniale, tournée vers un individu et ses droits inaliénables, mais sur une approche utilitariste et pragmatique tournée vers l'objet et le résultat effectif d'une action politique : il s'agit alors de confier une question sociale ou politique aux professionnels qui, grâce à leur savoir et à leur expérience, savent et donc peuvent et doivent guider au mieux le reste de la population. Dans cette vision, l'individu devient le bénéficiaire de la politique et la sphère de l'intime, par exemple la santé, peut devenir l'objet de politique publique. Ce partage public/privé ne se différentie guère dans ses effets tant qu'il s'agit d'économie et de politique : pour la municipalisation ou le logement social, l'approche de Flower peut se confondre avec celle des technocrates[366]. C'est la frontière du domaine privé, poreuse ou infranchissable, qui crée des

[366] La nationalisation est un autre exemple de terrain d'entente, bien que plus fragile. Pour Flower, la nationalisation des transports et des télécommunications est avant tout nécessaire par principe car les infrastructures relèvent du public. Dans la logique technocratique, il faut regarder ce qui est le plus efficace : d'aucuns prônent alors la nationalisation (les socialistes par exemple), d'autres la refusent par peur d'étouffer l'initiative individuelle (les milieux d'affaires, les conservateurs des partis républicains et démocrates mais aussi les réformateurs dans le sillage de Wilson), et, enfin, la majorité propose des mécanismes publics-privés, adaptables, évolutifs, selon les besoins du pays et en fonction du domaine économique (le président Wilson en exercice évolue en ce sens pour le système bancaire puis nationalise les trains et le télégraphe pendant la Guerre pour cas de force majeure ; Roosevelt privilégie une régulation stricte et ne préfère envisager la nationalisation que comme une exception : « It has become entirely clear that we must have government supervision of the capitalization, not only of public service corporations, including, particularly, railways, but of all corporations doing an interstate business. I do not wish to see the nation forced into the ownership of the railways if it can possibly be avoided, and the only alternative is thoroughgoing and effective

lignes de faille : là où Flower voit dans l'AMA un *special interest* et une négation de la souveraineté car elle s'immisce dans le processus législatif et envahit la sphère de l'intime, d'autres progressistes considèrent la médecine « moderne » comme un service public. Les médecins savent comment améliorer la vie des individus et traitent de problèmes systémiques, symbolisés par les épidémies et la vaccination, qui se jouent des frontières et concerne à la fois l'individu et la société. Pour Flower, le citoyen vertueux, inséré dans la communauté, s'accomplit dans la participation à la chose publique et, ainsi, fait société : la condition *sine qua non* de cette vision républicaine est la souveraineté de l'individu. La dérive que permettrait la loi Owen, selon son raisonnement, serait d'externaliser la chose publique, de déposséder le citoyen de sa vertu et donc d'affaiblir la société (qui, par conséquent, deviendrait vulnérable aux dérives paternalistes, voire au despotisme[367]). C'est l'intervention de l'État à mauvais escient, dans la sphère de l'intime, qui déplace les questions politiques vers des enjeux culturels particulièrement sensibles.

La morale et la technique avaient fourni le langage du réformisme des populistes aux socialistes en passant par les réformateurs plus modérés, or ces deux voies commencent à se séparer au début des XXe siècle. L'exemple de Flower et les controverses médicales donnent à voir cette division, en particulier la question du « peuple » et de son rôle comme vecteur et légitimateur des orientations politiques. La question politique et sociale du « peuple » recouvre celle, intellectuelle et individuelle, du sens commun et de la morale individuelle comme boussole dans un monde qui a changé d'échelle. La controverse médicale permet de mettre en lumière leur

---

regulation, which shall be based on a full knowledge of all the facts, including a physical valuation of property » (discours d'Osawatomie sur le « Nouveau Nationalisme ») ; « We demand also that extortion or monopoly in transportation shall be prevented by the prompt acquisition, construction or improvement by the Government of such railroads, harbor and other facilities for transportation as the welfare of the people may demand » (programme du Parti progressiste en 1912).

367 La pensée de Flower semble vouloir adapter la pensée libérale de Kant (ou de Tocqueville) au monde industriel. Kant : « La liberté en tant qu'homme, j'en exprime le principe pour la constitution d'une communauté dans la formule : personne ne peut me contraindre à être heureux d'une certaine manière (celle dont il conçoit le bien-être des autres hommes), mais il est permis à chacun de chercher le bonheur dans la voie qui lui semble, à lui, être la bonne, pourvu qu'il ne nuise pas à la liberté qui peut coexister avec la liberté de chacun selon une loi universelle possible (autrement dit, à ce droit d'autrui). Un gouvernement qui serait fondé sur le principe de la bienveillance envers le peuple, tel celui du père envers ses enfants, c'est-à-dire un gouvernement paternel, où par conséquent les sujets, tels des enfants mineurs incapables de décider de ce qui leur est vraiment utile ou nuisible, sont obligés de se comporter de manière uniquement passive, afin d'attendre uniquement du jugement du chef de l'État la façon dont ils doivent être heureux, et uniquement de sa bonté qu'il le veuille également, – un tel gouvernement, dis-je, est le plus grand despotisme que l'on puisse concevoir » (*Théorie et Pratique*, 1793). Pour Flower, un citoyen ne doit pas être passif et le monde imaginé par les partisans de la loi Owen ressemble à un despotisme bienveillant. L'État, au contraire, doit donner aux individus les conditions et les moyens de décider et d'exercer leur liberté mais ne pas décider à leur place. S'il intervient davantage que du temps des Lumières, c'est parce que l'industrialisation et la menace des *trusts* exigent un outil plus grand pour rétablir un équilibre et garantir les libertés fondamentales. L'État, pour rester moral, n'intervient que sur l'environnement et, s'il offre une orientation générale à ses administrés, il laisse le choix final aux citoyens (le paternalisme libertarien).

disqualification au début du siècle au profit d'une approche plus technocratique du pouvoir et du savoir : l'administration, pour le bien des populations, des problèmes complexes par des experts et l'élévation de la science comme seul mode de connaissance valide pour gérer une société moderne et guider ses habitants. C'est cette opposition culturelle entre technocratie et populisme, plus profonde que les différences partisanes, qui explique l'hétérogénéité politique de part et d'autre de la controverse.

La composante culturelle de la controverse médicale révèle des fractures au sein du progressisme qui ne feront que se creuser par la suite. À la mise à l'écart, par le scientisme médical, de la morale et du peuple comme catégories pertinentes pour comprendre les mutations du pays et comme remèdes à ses excès, Flower répond par une réaffirmation d'un génie moral du peuple : les remèdes populaires et l'expérience individuelle doivent compter ou, tout du moins, avoir droit de cité dans les décisions, médicales comme politiques. Les logiques de distinction culturelle entre antimonopolisme et technocratie produisent une division sociale qui explique, en partie, l'évolution de Flower d'un populisme émancipateur et protestataire à un populisme plus identitaire qui s'exprimera par la suite par un anticatholicisme virulent. L'idéalisme spirituel qui inspirait le réformisme de Flower se déplace vers un retour à une mythologie protestante : *via* les persécutions des religions thérapeutiques, principalement la Science chrétienne , Flower se focalise de plus en plus sur la religion qui devient le refuge du moralisme populaire et des libertés individuelles, si bien que liberté médicale et liberté de conscience en viennent à se confondre. Il entend alors l'idéal réformiste de plus en plus en termes religieux et identitaires. Dans la controverse médicale s'opère un glissement. L'Évangile social laissait un espace au développement de la science et de l'individu et favorisait, par l'*imitatio dei*, une volonté de changement social où c'est la traduction humaine et collective de l'idéal religieux qui prime et le progrès social qui sert d'étalon pour juger l'évolution du pays : ce réformisme inspiré par un modèle protestant ouvert laisse la place à un retour de la foi personnelle comme prisme qui permet de juger l'action politique. Tout se passe comme si l'idéalisme réformateur perdait son pragmatisme pour se replier sur ses fondamentaux : les idées engagent alors la définition même des êtres et du pays. Ainsi, Flower assimile les idéaux protestants et américains et forge une lecture identitaire où c'est la conformité avec les valeurs qu'ils véhiculent, leur défense plus que leur transformation, qui fait le réformisme. Toutes les conditions de possibilité d'un engagement pour une « Nouvelle Réforme » protestante sont alors présentes.

Conclusion générale

What's the matter with Benjamin O. Flower?

Vox Dei, vox populi

La controverse autour de la loi Owen est le récit d'un basculement qui est aussi celui du progressisme : reformulation de l'antimonopolisme radical en conservatisme par les partisans d'un réformisme plus technocratique, négation de son récit du progrès et donc faillite d'un imaginaire. Car pour Flower, la voix individuelle et populaire, illustrée ici par les choix thérapeutiques, est souveraine, divine même. Contre les ingérences de l'État ou des *trusts*, il idéalise le « peuple », son sens commun et l'inviolabilité de sa conscience comme don de Dieu[1]. Dans les années 1910, un renversement s'opère : la voix divine devient l'expression du peuple et de l'individu. *Vox Dei, vox populi* : sa vision profondément religieuse se littéralise ; le militant progressiste devient militant de Dieu, en lutte contre le catholicisme. La construction de la question médicale comme enjeu de liberté de conscience permet de penser ce glissement[2]. La liberté d'expression et la liberté religieuse s'amalgament, et leur défense revêt une tonalité patriotique. L'esprit protestant, tel qu'il s'exprimait dans l'Évangile social , s'était laïcisé dans sa forme et ses objets tout en gardant un élan profondément religieux. Alors qu'il s'engage pour la liberté médicale, Flower brandit l'identité protestante et américaine comme des arguments du bien-fondé de son combat : « It is God's battle we are fighting[3] ». Cette littéralisation du sentiment religieux intervient en réponse à la négation de l'expérience individuelle et du sens

---

[1] Les questions médicales soulignent l'ambivalence du démocrate radical qui veut projeter à grande échelle un système efficace uniquement dans des petites entités. Comme l'analyse bien Lippmann, c'est l'acte de foi dans le peuple qui résout le problème : « Their science told them that politics was an instinct, and that the instinct worked in a limited environment. Their hopes bade them insist that all men in a very large environment could govern. In this deadly conflict between their ideals and their science, the only way out was to assume without much discussion that the voice of the people was the voice of God ». Walter Lippmann, *Public Opinion* (New York : Harcourt, Brace and Company, 1922), p. 259.

[2] Déjà en 1913, en pleine croisade contre la loi Owen, Flower confie dans un lettre à son ami Theodore Schroeder l'objectif de tout ses engagements : « to maintain the rightful freedom of the people against dogmatism, superstition, reaction, bureaucracy and organized avarice ». Il lui paraît urgent de former une « Ligue » qui regrouperait la National League for Medical Freedom et la Free Speech League afin de « rétablir les vieux idéaux de Jefferson et de Paine en matière de droits de l'homme ». Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 16 avril 1913, Theodore Schroeder Papers, Special Collections Research Center, Southern Illinois University Carbondale.

[3] L'évolution de Flower témoigne donc la remarquable plasticité de la culture protestante. Flower, « The Second General Conference of the League. Address of Welcome by B.O. Flower », *Medical Freedom*, vol. 2, août 1913, p. 10.

commun par la frange la plus technocratique du progressisme et, plus largement, au moment où l'individu subit un décentrement face à la gigantisation des enjeux et à l'extension des pouvoirs de l'État jusque sur l'intime. Le partenariat entre État et l'American Medical Association modernise la connivence entre la monarchie médiévale et l'Église, et menace selon lui les corps et les esprits. L'individu, dans ce monde qui a changé d'échelle, compte moins : il n'est plus le vecteur d'un collectif harmonieux. L'approche technique des problèmes cherche, certes, à protéger l'individu mais celui-ci n'est plus que l'objet de cette harmonisation. Toute la pensée de Flower repose sur la volonté de préserver l'individu comme sujet du progrès. Le réformateur opère un retour aux sources personnel et civilisationnel : convoquer le génie de la Réforme afin de recréer les conditions de la liberté et ainsi renouer avec la formule du progrès[4].

Ce que les différents acteurs des controverses, en 1896 ou dans les années 1910, croient qu'ils sont (les incarnations du progrès social et de la science) permet de voir ce qu'ils ignorent être : les acteurs d'une autre pièce qui institue un nouvel ordre du savoir et du pouvoir où le peuple devient un problème et le connaissance une chasse gardée. La construction de la neutralité scientifique et son érection en arbitre des enjeux sociaux évacuent les questions politiques. Les controverses pour décider du partage entre intérêt privé et bien commun, résolus par la science, créent alors un nouveau problème qui hante les sociétés de masse : la tension entre morale démocratique et expertise. Les antimonopolistes veulent subordonner la science à l'éthique et aux besoins particuliers alors que les progressistes plus technocratiques pensent que la moralisation de la société et l'amélioration du sort de chacun découlera nécessairement de l'organisation rationnelle. La liberté médicale et l'anticatholicisme expriment, par une allégorie religieuse, la question politique des usages et mésusages de la science. L'anticatholicisme de Flower donne à voir la triste fin de l'alternative antimonopolistique du progressisme : le retour à la foi individuelle comme lieu unique de la réforme sociale. Il synthétise et exprime les ambiguïtés qui façonnent le progressisme : d'une part, l'intransigeant idéalisme d'une élévation intransitive où les objets du réformisme ne comptent que dans la mesure où ils se plient à la tutelle bienveillante de leurs bienfaiteurs ; d'autre part, les controverses qui évacuent l'antimonopolisme de la tradition réformatrice et le construisent comme un conservatisme. Guérir le pays après 1915 signifie pour Flower le libérer de l'emprise catholique mais ni sa définition de la liberté, ni celle du mal social à combattre ne correspondent à la conception de la plupart des réformateurs : ce n'est plus la seule définition de l'ordre idéal qui suscite des interprétations divergentes mais la nature même de la maladie qui affecte la société.

[4] Flower, *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years* (Boston : The New Arena, 1914), p. 261.

Devenir anticatholique : progrès contre catholicisme

En 1915, Flower se rapproche de l'hebdomadaire anticatholique *The Menace* basé dans la petite ville d'Aurora (Missouri)[5]. Il en devient un contributeur régulier puis, le 20 mai 1916, son rédacteur en chef et directeur de la rédaction jusqu'à sa mort en décembre 1918[6]. Il dirige aussi l'imprimerie et la maison d'édition du journal[7]. Avec des tirages dépassant régulièrement le million d'exemplaires, *The Menace*, numéro après numéro, disserte sur la « menace catholique »[8]. L'hebdomadaire, qui acquiert rapidement une réputation de feuille à scandale, étale son succès : presses ultra-modernes tournant cinq jours par semaine, trains spéciaux affrétés pour transporter journaux et ouvrages, postier attitré travaillant dans les locaux même du journal, linotypistes mieux payés qu'à Kansas City, cartes postales pour les visiteurs[9].

Flower lit le péril catholique par le prisme réformiste. Avant 1910, sa critique s'apparentait à celle de ces prophètes d'un foi nouvelle et scientifique, décléricalisée et épurée, au carrefour du protestantisme libéral, de la « libre pensée déiste et spiritualiste » et du socialisme utopique : la défense de la liberté de conscience contre tout dogmatisme[10]. Les réformateurs protestants considèrent avec méfiance le catholicisme : son approche plus communautaire de la foi, son opposition aux mouvements féministes, son refus de la science. S'y ajoute la question de la tempérance, de la corruption et de l'immigration[11]. C'est également tout le progressisme radical

---

[5] Lancé le 15 avril 1911, le journal arrête sa publication suite à un incendie qui ravage ses bâtiments le 19 décembre 1919.

[6] Gilbert O. Nations, « Benjamin Orange Flower », *The Menace*, 4 janvier 1919, p. 1. Marvin Brown, « The Menace Reorganized and Reinforced », *The Menace*, 20 mai 1916, p. 1.

[7] Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 7 février 1917, Theodore Schroeder Papers.

[8] Le tirage atteint 1 469 400 exemplaires par semaine en moyenne en 1915 ; le maximum, 1 507 923, date du 14 avril 1915. Bandeau, *The Menace*, 14 avril 1915, p. 1. N. W. Ayer & Son, *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory: A Catalogue of American Newspapers, 1915, Volume 1* (Philadelphie : N. W. Ayer & Son, 1915), p. 502.

[9] Cette réputation sulfureuse traverse l'Atlantique : le journal antimaçonnique et antisémite français *La Bastille* vilipende ce « dépotoir attitré de tous les mange-curés notoires du Nouveau Monde ». Frank Peters, « Few who saw it will ever forget restless, glowering - *The Menace* », *Springfield, Mo. News-Leade*r, 21 février 1960, p. 2, 9, *in* Vance Randolph Collection, Box 7, Folder 86/ The Menace, Manuscript Division, Bibliothèque du Congrès, Washington, DC. « The World's heaquarters for Anti-Papal Literature », *Your Everyneed Catalogue of Publication*, Anti-Catholic Printed Material Collection, PANT 5/01, University of Notre Dame Archives (UNDA), Notre Dame, IN 46556. Walter B. Stevens, *Missouri the Center State 1821-1915, vol. IV* (Chicago, St. Louis : The S.J. Clarke Publishing Company, 1915), p. 536-537. « Fanatisme protestant », *La Bastille*, 3 janvier 1914, 7.

[10] Flower, *Progressive Men*, p. 220. Jacqueline Lalouette, *La libre pensée en France 1848-1940* (Paris : Albin Michel, 2001 [1997]), p. 143. René Rémond, *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours* (Paris : Fayard, 1999 [1976]), p. 26.

[11] Jenkins affirme que l'anticatholicisme serait « le dernier préjugé acceptable aux États-Unis ». Flower, *Progressive Men*, p. 146. John T. McGreevy, *Catholicism and American Freedom : A History* (New York : W.W. Norton & Company, 2003), p. 49-65, 95-96, 132-140, 153, 169, 174-175. Philip Jenkins, *The New Anti-Catholicism. The Last Acceptable Prejudice* (Oxford, New York : Oxford University Press, 2003).

du Midwest qui le prend comme bouc-émissaire : abasourdis par la troisième défaite de William J. Bryan à la présidentielle en 1908, ses sympathisants attribuent cet échec à un complot catholique[12]. Flower partage aussi avec les socialistes (Eugene Debs ou Upton Sinclair) la critique d'un catholicisme hostile au progrès social[13]. Socialisme rural et anticatholicisme semblent liés : *The Menace* est fondé par un associé de Julius Wayland, Wilbur Phelps, en 1911 avec l'aide financière de *The Appeal to Reason*[14]. Avec Jacob Sheppard, avocat pour l'United Mine Workers, *The Appeal to Reason* et d'autres organisations socialistes du Kansas, Flower fonde la Free Press Defense League (FPDL), organisation « patriote » de défense des journaux anticatholiques censurés pour obscénité[15].

Flower s'inscrit dans cette double tradition, progressiste et socialiste, qui propose une critique idéologique du catholicisme et de son « intolérance médiévale »[16]. Le catholicisme incarne la survivance de tares indignes d'un pays moderne : faste vidé de toute substance religieuse, dogmatisme, volonté de domination politique, verticalité anti-démocratique, organisation en groupe de pression pour obtenir des « privilèges spéciaux », opacité enfin. En cela, Flower réitère les attaques de l'époque de la Réforme. Dans les années 1890, il reste modéré. Il s'insurge contre l'American Protective Association : sa déplorable « paranoïa sociale » ne fait que cultiver la sauvagerie tapie au fond des individus et refuse de reconnaître le droit de tous à avoir sa propre opinion. Le catholicisme doit être combattu par la raison et l'éducation[17]. Cette « paranoïa sociale » s'empare néanmoins de Flower en 1915 lorsqu'il s'engage dans un combat mondial contre une puissance tentaculaire. Il décrit *The Menace* comme un « journal d'envergure internationale » et envoie des correspondants à Washington mais aussi en Europe, en Amérique

---

[12] Michael Kazin, *A Godly Hero : The Life of William Jennings Bryan* (New York : Anchor Books, 2007 [2006]), p. 165.

[13] Upton Sinclair, *The Profits of Religion : An Essay in Economic Interpretation* (Pasadena, CA : éd. à compte d'auteur, 1917), p. 137. J. Robert Constantine, *Gentle Rebel : Letters of Eugene V. Debs* (Urbana : University of Illinois Press, 1995), p. 93-94.

[14] George Milburn, « The Menace », *The American Mercury*, vol. 25, mars 1932, p. 324. John F. Noll, « Topics of Interest: Data on Anti-Catholicism », *America : A Catholic Review of the Week*, vol. 15, 29 juillet 1916, p. 369. Garin Burbank, *When Farmers Voted Red : The Gospel of Socialism in the Oklahoma Countryside, 1910-1924* (Westport, CT : Greenwood Press, 1976), p. 29. Elliott Shore, *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press* (Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988), p. 193.

[15] La FPDL compte 33 000 membres en décembre 1916, un an après que Flower ne devienne son président. Flower, « The Free Press Defense League », *The Menace*, 6 novembre 1915, p. 3. « Obituary, J.I. Sheppard Dies, Prominent Kansas Dies at Fort Scott », *Topeka Journal*, 19 octobre 1921. Jacob I. Sheppard, « The New Reformation, This Concerns You ! », *The Menace*, 16 décembre 1916, p. 1.

[16] Flower, « Editorials. Recent Illustrations of Twentieth Century Toleration and Mediaeval Intolerance », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, octobre 1910, p. 71.

[17] Flower, « Mr. Hubbard on an Epidemic of Religious Fanaticism », vol. 10, juin 1894, p. xli-xlii.

du Sud et en Australie[18]. C'est la France qui focalise cependant l'attention de Flower. Il ne tarit pas d'éloges sur Émile Combes. Président du Conseil « audacieux et radical », Combes prône la « sécularisation complète » de la société. Il veut instaurer un impôt sur le revenu, un système de retraite et résoudre les problèmes sociaux en France au lieu de rêver « d'aventures guerrières et de conquêtes coloniales ». Combes illustre le génie progressiste pour Flower. Zola, dans *Vérité* (le troisième roman du cycle des *Quatre Évangiles*) participe à ce triomphe de la raison : il y révèle les liens entre jésuites, monarchistes et militaristes. Si l'anticléricalisme de Combes et de Zola se veut républicain et laïque, celui de Flower est empreint d'un protestantisme militant, d'où une conception anticléricale mais nullement antireligieuse de la séparation de l'Église et de l'État[19].

Dans la dernière croisade de Flower se retrouvent, comme dans un miroir déformant, toutes les figures de la controverse sur le progressisme, caricaturées jusqu'à devenir méconnaissables : machines politiques , *trusts*, *exposures*, censure bureaucratique, populisme, intériorisation du religieux, militantisme comme expression de la foi, mobilisation par l'organisation. Les biographes de Flower, embarrassés, ne savent que faire de ces dernières années, de son fanatisme et de la tonalité apocalyptique et complotiste de ses textes[20]. Deux interprétations dominent : la sénilité et la pauvreté (Cline, Milburn) ou bien la lecture psychologique (Lasch)[21]. Pour Flower, il y a pourtant bel et bien une continuité entre ses combats

---

[18] Une véritable guerre culturelle oppose libéraux à l'ultramontanisme et au dogmatisme antimoderne du pape en Europe (*Kulturkampf* en Allemagne notamment) : Flower s'inscrit dans ce mouvement. À notre connaissance, seul un ouvrage traite de l'anticatholicisme dans sa dimension transatlantique, et encore il s'agit d'une période antérieure (1840-1870): Timothy Verhoeven, *Transatlantic Anti-Catholicism : France and the United States in the Nineteenth Century* (New York : Palgrave Macmillan, 2010). Christopher Clark and Wolfram Kaiser (éds.), *The Culture Wars : Secular-Catholic Conflict in Nineteenth Century Europe* (Cambridge : Cambridge University Press, 2003).

[19] Une visite de Flower au Mexique renforce encore son analyse : il voit dans ce pays très catholique l'esprit progressiste et républicain en action avec la décision du gouvernement d'interdire les couvents. Flower se rapproche de Combes mais aussi, par sa foi laïque enracinée dans le protestantisme libéral, d'un des artisans de la loi de 1905, Ferdinand Buisson. Le terme « laïque », en génétal problématique dans le contexte américain, semble donc approprié ici. Flower, « Mirror of the Times. The Rupture Between the French Republic and the Vatican », vol. 32, octobre 1904, p. 430 ; « Mirror of the Times. Prime-Minister Combes Outlines The Policy of The French Government », vol. 32, octobre 1904, 430-431. Vincent Peillon, *Une religion pour la République : La foi laïque de Ferdinand Buisson* (Paris : Seuil, 2010), p. 24. Sur la laïcité, voir Elisabeth Zoller (éd.), *La Conception américaine de la laïcité* (Paris : Dalloz, 2005).

[20] Pour des examples, voir la lettre de Flower à Theodore Schroeder, 8 janvier 1918, Theodore Schroeder Papers ou celle de Flower à Mrs. F. Pease, 28 février 1916, Theodore Roosevelt Papers [microform], reel 206, Presidents' papers index series. Washington, D.C.: Library of Congress, 1967.

[21] Hamlin Garland confirme ce constat : Flower, au désespoir de ne pas trouver d'emploi à l'Est en 1915, aurait accepté à contrecœur de diriger *The Menace*. Pour Lasch, son anticatholicisme s'explique par des « peurs et frustrations personnelles ». Comme pour sa croisade à la tête de la NLMF, cette période anticatholique n'est souvent pas traitée par les historiens (Dickason, Fairfield, Mabee, Matusow, Reilly, Reuben, Stallings, Wallis) ou bien mentionnée en quelques mots (Matusow) et réduite à la dérive sectaire d'un réformateur de salon (Frederick). Howard F. Cline, *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine*, mémoire de licence (senior honors thesis), Harvard, 1939, Harvard University Archives, p. 39-40. Lettres d'Howard Cline à Upton Sinclair et à Hamlin Garland, 30 octobre 1938 ; lettre d'Hamlin Garland à Howard Cline, 17

contre le laissez-faire , l'AMA et le Vatican. La lecture de sa correspondance de l'époque montre un réformateur sincère, tout aussi engagé dans cette nouvelle croisade que dans les précédentes[22]. L'évolution de Flower vers cet anticatholicisme relève donc de dynamiques historiques, en particulier la reformulation de la définition du réformisme et du rôle attribué au peuple et à la foi.

La réduction du peuple américain à sa composante protestante signale le glissement d'un populisme protestataire à un populisme plus identitaire. Le populisme, comme revendication des sans-part à représenter la totalité de la communauté, change de nature (le référent vague de « peuple » s'arrime moins au génie du lieu qu'au génie protestant) et d'objet (du primat à la contestation, elle se replie sur les acteurs et l'affirmation de leur vertu intrinsèque). La religion n'est plus le moyen de transformer le social et le signe d'une purification religieuse mais une fin en soi : le retour à la foi des Pères et aux principes premiers comme refuge de l'expérience individuelle[23]. Cette « Nouvelle Réforme », une mobilisation dont le protestantisme est le sens et l'essence, s'efforce de contrecarrer les machinations catholiques pour dominer le pays (« an un-American campaign to make America 'dominantly Catholic' »)[24]. Cette geste protestante reprend la mythologie révolutionnaire sur fond d'apocalypse en Europe : les militants protestants, comme les *minutemen*, sont en « première ligne »[25]. Flower ressuscite les vieux fantômes du XIXe siècle et les images traditionnelles de l'antipapisme : incompatibilité politique entre catholicisme et républicanisme et turpitudes des couvents. Le trope de la « traite des blanches » se déplace de la lutte contre la prostitution à la dénonciation des cloîtres où les femmes sont à la merci de prêtres

---

novembre 1938, Howard Francis Cline Papers. Milburn, « The Menace », p. 327. Christopher Lasch, « The Magazines of Dissent Thrive on Unpopularity », *The New York Times*, 18 juillet 1965, p. 11.

[22] Par exemple, il remercie chaleureusement son ami Theodore Schroeder d'avoir intercédé en sa faveur pour obtenir un travail à *The Menace*. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 8 janvier 1918, Theodore Schroeder Papers. Voir aussi la lettre de Flower à Mrs. F. Pease, 28 février 1916, Theodore Roosevelt Papers.

[23] Sa croisade médicale reposait sur un protestantisme de combat : un discours identitaire certes mais la relittéralisation du protestantisme, centrale, restait un idéal à émuler qui s'incarnait aussi dans la Science chrétienne .

[24] Flower, « The Menace and The Firing Line », *The Menace*, 5 août 1916, p. 2 ; *Righting the People's Wrongs ; a lesson from history of our own times* (Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1917), p. 10 ; *The Patriot's Manual, dealing with the irrepressible conflict between two mutually exclusive world theories of government ; a compendium of facts, historical data, reasons and present-day chronicles, showing why every friend of fundamental democracy must oppose politico-ecclesiastical Romanism in its un-American campaign to make America "dominantly Catholic"* (Fort Scott, KS : Free Press Defense League, 1915.

[25] Flower, « The Menace and The Firing Line », *The Menace*, 5 août 1916, p. 2. Le contexte local joue également un rôle : la visite du pasteur évangéliste itinérant des Disciples du Christ Charles R. Scoville en janvier 1915 donne une idée de l'intensité de la foi à Aurora. Scoville s'inspire de Dwight L. Moody et organise d'immenses rassemblements (3600 fidèles pour une population d'environ 4000) où ferveur religieuse et spectacle se mêlent. « Facts concerning Scoville's Campaign in Aurora », *The Menace*, 1er mai 1915, p. 2. « Scoville Tabernacle, Aurora, Mo. ». URL : http://www.loc.gov/pictures/item/2005689126/, consultée le 15 avril 2016.

débauchés[26]. C'est cependant sa lecture progressiste de l'antipapisme qui confère un sens particulier à sa croisade[27].

Ce protestantisme intransitif, sans objet autre que sa propre préservation, reconfigure et exacerbe l'antimonopolisme qui, après 1915, devient une lutte culturelle qui s'exprime par le prisme religieux. Ce n'est plus une dérive du système qui inquiète Flower (les *trusts* ou l'AMA) mais un système autre qui nie l'Amérique : « the issue in a nut-shell is America or Rome. Popular sovereignty, as voiced in our liberal democracy — or papal autocracy[28] ». Le catholicisme et la démocratie américaine apparaissent alors comme deux « théories diamétralement opposées » : « the mighty irrepressible conflict between two world theories of government that, being mutually exclusive, cannot exist together »[29]. L'inconciliabilité politique entre pureté démocratique (« Theory of our Fathers », « fundamental democracy ») et despotisme corrompu (« politico-ecclesiastical Romanism ») découle de l'opposition entre conscience individuelle empreinte d'égalitarisme démocratique et volonté de dévoyer les règles du jeu pour le monopoliser[30].

C'est la menace politique que fait peser le catholicisme sur le pays qui préoccupe le plus Flower. Il élargit à la lutte anticatholique la rhétorique progressiste et il voit dans le catholicisme un *trust* et une machine politique . Il redoute la « force organique » de ses fidèles, principalement les immigrants corruptibles des grandes villes, et de ses organisations comme The Knights of Columbus capables de les mobiliser pour voter comme leur « hiérarchie » le désire. *A contrario*, les

---

[26] L'exemple le plus connu, *Awful Disclosures* de Maria Monk, remonte à la période *antebellum*. Le roman se trouve bien entendu dans le catalogue de *The Menace* (voir annexe 6). Jamais aussi violent que le prêtre défroqué Jeremiah Crowley et sa description du pape comme le « maître des esclaves blanches », Flower fait néanmoins la promotion de son ouvrage *The Pope – Chief of White Slaves, High Priest of Intrigue* (s.l. : éd. à compte d'auteur, 1913) dans *The Menace*. Justin Nordstrom, *Danger on the Doorstep : Anti-Catholicism and American Print Culture in the Progressive Era* (Notre Dame, IN : University of Notre Dame, 2006), p. 142. Ray Allen Billington, *The Protestant Crusade 1800-1860. A Study of the Origins of American Nativism* (Chicago : Quadrangle Books, 1964 [1938]).

[27] Il faut donc se garder d'essentialiser, comme Flower, l'anticatholicisme : 4/5 des ouvrages édités par *The Menace Publishing Company* ont été écrit entre 1890 et 1920 (voir annexe 6).

[28] Flower, *Righting the People's Wrongs*, p. 13.

[29] Avant 1915, il évoquait une incompatibilité entre systèmes politiques (démocratie contre ploutocratie) mais aussi entre paradigmes scientifiques (révolution spirituelle de la science contre matérialisme). Le catholicisme rassemblent ces deux courants : « The Age-Long Grapple of Two World Theories. Governmental, Paganistic Materialism vs. Spiritual Liberal Democracy ». Flower, « Why Rome Wars on the public Schools », *The Menace*, 18 décembre 1915, p. 4 ; *Story of the Menace Trial : A Brief Sketch of this Historic Case With Reports of the Masterly Addresses by Hon. J.L. McNatt and Hon. J.I. Sheppard, Attorneys for the Defense* (Aurora, MO : United States Publishing Co., 1916), p. 7 ; « The Age-Long Grapple of Two World Theories. Governmental, Paganistic Materialism vs. Spiritual Liberal Democracy », *The Menace*, 8 décembre 1917, p. 2. Voir aussi *The Patriot's Manual*.

[30] Flower, *Story of the Menace Trial*, p. 7. Pour tout réformateur à l'époque, l'expression « irrepressible conflict » évoque le discours abolitionniste de William H. Seward le 25 octobre 1858 à Rochester.

protestants sont « désorganisés », d'où la nécessité du combat de *The Menace* et de la FPDL[31]. Flower veut révéler les corruptions de cette machine, opposant au secret (et au latin) catholique l'idéal d'*exposure* du journalisme d'investigation et le franc-parler[32]. À l'instar de ses croisades antérieures, il mobilise toutes les ressources du journalisme objectif et militant : citations *verbatim* de phrases compromettantes de dignitaires catholiques et enquête de terrain pour dévoiler les intérêts cachés[33]. Son « manuel du patriote » accumule faits et citations : pensé comme « une encyclopédie d'informations » en format de poche et transportable, il rend les arguments des patriotes mobilisables à tout instant[34]. Le refus de la modernité condamne le catholicisme pour Flower. Il cite le *Syllabus* du pape Pie IX en 1864 qui réprouve les « erreurs qui se rapportent au libéralisme moderne » ainsi que l'encyclique *Libertas Præstantissimum* de Léon XIII (1888) qui affirme « l'infaillibilité de l'Église ». Le catholicisme « ne tolère pas la tolérance religieuse » puisqu'il refuse d'accorder la liberté de conscience[35]. Clichés sur les jésuites, explication totalisante, dévoilement des intérêts cachés, dimension globale du secret : l'anticatholicisme sombre dans le conspirationnisme . Les théories du complot, pathologie du progressisme, ne sont plus la dérive d'un peuple et d'intellectuels en quête de sens dans un monde inconcevable : elles deviennent le cœur de la croisade de Flower. En pleine guerre mondiale, il se met à croire que le pape est l'instigateur de ce chaos. Il oublie son mouvement pour la paix et la guerre même[36].

Devant cette urgence vitale, Flower veut réveiller et mobiliser l'opinion endormie par la propagande catholique. Il reprend la méthode non-violente, qui a fait ses preuves, de la Ligue

---

[31] Flower, « Roman Catholic Boycott », *The Menace*, 18 mars 1916, p. 1 ; « The Mask Is Taken Off », *The Menace*, 15 avril 1916, p. 2 ; *Progressive Men*, p. 169.

[32] Cette transparence s'exprime par les métaphores des rayons X et des masques que l'on arrache. Flower, *The Patriot's Manual*, p. xi ; *Story of the Menace Trial*, p. 12 ; *Righting the People's Wrongs*, p. 5-13 ; « The Mask Is Taken Off », *The Menace*, 15 avril 1916, p. 2.

[33] Il envoie une ancienne journaliste de son *Twentieth Century Magazine* à Washington pour éplucher les archives de la Bibliothèque du Congrès et enquêter sur les liens entre l'ancien président Roosevelt et le « romanisme politique ». Flower, « The Menace and Free America », *The Menace*, 20 mai 1916, p. 4. Lettre de Flower à C.E. Holmes, à F. Pease, 28 février 1916, Theodore Roosevelt Papers.

[34] « An arsenal of facts, proving from authoritative sources the truth of all positions » ; « The day of the big and cumbersome book is past: the day of the small light volumes has arrived » ; « [It] will answer questions quick as a flash of lightening » ; « *The Manual* has been put up in the most convenient form for quick use by lecturers, campaigners and editors ». Publicités pour le *Patriot's Manual*, *The Menace*, 27 novembre 2015, 18 décembre 2015 et 5 mai 1917, p. 2 ; *The Jeffersonian*, vol. 13, 25 mai 1916, p. 2 et 1er juin 1916, p. 11.

[35] La sacralisation de l'histoire qui avait façonné la mémoire radicale au tournant du siècle perd son objet (le progrès social) et devient tautologie : les sujets (les protestants) et l'objet de l'histoire (le progrès du pays) se confondent. Flower, *Partito's Manual* ; « Why Rome Wars on the public Schools », p. 4 ; « The Mask Is Taken Off », p. 2.

[36] « Greater than the European war is the world-wide and continuous struggle between popular Progress and Romish reaction ». Flower, « Did the President Mean the Pope ? », *The Menace*, 26 février 1916, p. 3. Ralph E. Luker, « Flower, Benjamin Orange », *American National Biography Online*. [En ligne], mis en ligne en février 2000, consulté le 10 février 2013. URL : http://www.anb.org/articles/15/15-00227.html.

pour l'abolition des lois sur le blé. Le texte historique et de méthode (*How England Averted a Revolution of Force*), réédité, devient manuel de combat (*Righting the People's Wrongs*)[37]. Dans la nouvelle préface, il remplace la « ploutocratie » par « Rome » »[38]. Exacerbée par le patriotisme, une véritable guerre de l'imprimé oppose alors les catholiques à Flower. Le fer de lance de la contre-offensive catholique sera l'hebdomadaire *Our Sunday Visitor* et son rédacteur en chef le père John Francis Noll[39]. S'ensuit une guerre de cadrage par journaux interposés, mobilisation performative mais aussi circulaire car les deux camps ne font que s'entregloser : mêmes images masculinistes et nationalistes, même lecture paranoïaque des écrits adverses et volonté d'en faire une exégèse utilisable devant les tribunaux et l'opinion[40]. Flower comme ses adversaires se renvoient l'accusation d'une éthique journalistique déplorable. Le *Kentucky Irish American* brocarde ce journal pour *cranks* qui dupe ses lecteurs comme les vendeurs de *patent medicines* trompent leurs clients ; d'ailleurs seuls ces charlatans acceptent de financer ce torchon[41].

Flower organise un système de conférences itinérantes et des clubs de lecture[42]. À ces stratégies classiques dans son milieu, il ajoute la diffusion à l'échelle locale par les pasteurs : Flower et Sheppard veulent que le journal soit distribué après le service dominical[43]. Comme pour la croisade pour la liberté médicale et probablement sous l'influence des transfuges de *The Appeal to Reason*, Flower forge un lecteur militant. Il imagine sa mobilisation, au sens militaire du terme, dans l'impressionnante *Menace Army*, ou celle de la FPDL, doubles de la *Appeal Army* de Julius

---

[37] Flower, *Righting the People's Wrongs ; a lesson from history of our own times* (Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1917) ; *How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign* (Trenton, NJ : A. Brandt, 1903). Cette réédition est publiée par la maison d'édition des Disciples du Christ : The Standard Publishing Company. L'anticatholicisme semble avoir deux sources principales dans le milieu de Flower : le socialisme et les libres-penseurs pour qui la religion aliène les travailleurs et les individus ; les Disciples du Christ pour qui la vision religieuse catholique, hiérarchique, communautaire et mystique est aux antipodes de sa conception rationnelle, individuelle et œcuménique de la foi. Le fondateur d'une maison d'édition anti-Menace, J.A. Campbell, souligne cette continuité : pour lui, la presse anticatholique regroupe *The Menace* mais aussi *The Christian Standard* (Disciples du Christ) et *The Masses* (socialisme). J.A. Campbell, Why I Organized Antidote Publishing Company, p. 7 in Anti-Catholic Printed Material Collection, PANT 5/12, folder : Anti-Catholicism - Menace 1913,1932, University of Notre Dame Archives (UNDA).

[38] Flower, *Righting the People's Wrongs*, p. 13-14.

[39] Ann Carey, « Archbishop John Francis Noll. Founder, Visionary, Defender of the Faith », *Our Sunday Visitor Publishing*. [En ligne], s.d., consulté le 13 octobre 2013.

URL : http://www.osv.com/AboutUsNav/ArchbishopJohnNollBiography/tabid/396/Default.aspx.

[40] Sur la contre-offensive catholique, voir Nordstrom, *Danger on the Doorstep*, p. 16, 145-192.

[41] « They [quack ads with fake cures] are the same menace to the physical well being of people that the *Menace* is to the intellect ». « Menace Speaks disparagingly of the mental caliber of its readers », *Kentucky Irish American*, 15 février 1913, p. 1 ; « Wanted – More Suckers », *Kentucky Irish American*, 16 mai 1914, p. 1 ; « Headers of Menace Known as the Easy Marks For Fake Advertisers », *Kentucky Irish American*, 16 décembre 1916, p. 1.

[42] Flower, « The Free Press Defense League », p. 3. Sheppard, « The New Reformation, This Concerns You ! », p. 1.

[43] Jacob I. Sheppard, « Key-note speech of New Reformation Movement », *The Menace*, 10 février 1917, p. 2. Reuben Maury, *The Wars of the Godly* (New York : Robert M. McBride & Company, 1928), p. 259.

Wayland, et lui assigne des objectifs précis pour augmenter le tirage[44]. À l'arrivée de Flower, *The Menace* se réorganise : la FPDL rachète le journal et le transforme en coopérative à but non lucratif[45]. Les lecteurs, coproducteurs du réformisme dans une communauté militante, diffusent moins un objet qu'une bonne parole. Des traces de cette appropriation populaire se lisent dans la diffusion hors des imprimés et des institutions : dans la chanson populaire (« Read the Menace/ Get the Dope/ Go to the Polls/ And defeat the Pope ») et les inscriptions sur les wagons et les ponts[46]. Outre le tirage et cette diffusion informelle, le parfum plébéien et radical et la redoutable efficacité de la mobilisation s'apprécient à sa diffusion dans les lieux les plus reculés du pays comme dans les grandes villes[47]. Plus largement, les vastes archives sur ce mouvement dans les institutions catholiques témoignent de leurs craintes face à l'influence de *The Menace*[48].

La mobilisation se traduit aussi par des actions militantes concertées : parades, vigiles et vagues de lettres aux parlementaires pour imposer les inspections de couvents[49]. La mobilisation anticatholique ouvre une page inédite dans le répertoire d'actions de Flower : le recours au droit. Inculpé le 15 janvier 1915 pour avoir utilisé la poste pour diffuser des obscénités, *The Menace* se retrouve au cœur d'un procès fédéral qui se tient du 14 au 16 janvier 1916 à Joplin (Missouri)[50]. Pour Flower, les lois Comstock ne sont qu'un prétexte à la censure. Jacob Sheppard défend le

---

[44] Flower, « The Paramount Issue », *The Menace*, 11 mars 1916, p. 1 ; « Roman Catholic Boycott », p. 1. Sheppard, « The New Reformation, This Concerns You ! », p. 1. Nordstrom, *Danger on the Doorstep*, p. 142.

[45] Flower, *The Patriot's Manual*, p. 228 ; « Shall The Menace Live », The Menace, 5 ocobre 1918, p. 4. Marvin Brown, « The Menace Reorganized and Reinforced », *The Menace*, 20 mai 1916, p. 1.

[46] Les dirigeants catholiques négocient avec les compagnies de chemin de fer pour arrêter la distribution de *The Menace* dans les trains et surtout pour effacer ces traces du paysage ferroviaire. « Will end evil », *Kentucky Irish American*, 4 décembre 1915, p. 1. Maury, *The Wars of the Godly*, p. 259. Philip Hamburger, *Separation of Church and State* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2004), p. 403.

[47] La revue catholique *The American Ecclesiastical Review* prend l'exemple d'un postier et sa famille cernés de lecteurs suite à l'arrivage « en gros » de *The Menace* dans leur region reculée. La correspondance du rédacteur en chef du *Chicago Tribune*, James Keeley, avec ses lecteurs témoigne de la « mobilisation du parti pris » à l'œuvre chez les anticatholiques radicaux et leurs détracteurs. Les abonnés à l'hebdomadaire d'Aurora écrivent pour demander des comptes à leur quotidien qui, pensent-ils, serait à la solde des instances catholiques. Viator, « Some county parishes », *The American Ecclesiastical Review*, vol. 54, mars 1916, p. 305. David Paul Nord, « Reading the Newspaper : Strategies and Politics of Reader Response, Chicago 1912-17 », *in Communities of Journalism : A History of American Newspapers and Their Readers* (Urbana et Chicago : University of Illinois Press, 2001), p. 263-265.

[48] Les archives de l'Université de Notre Dame dans l'Indiana conservent dans leurs fonds les traces de cette lutte particulièrement vive dans le Midwest (Catholic Press Collection et Anti-Catholic Printed Material Collection).

[49] Flower, *Story of the Menace Trial, p. 15*.

[50] Les textes incriminés sont un article sur la débauche d'une mineure et un extrait de Jeremiah Crowley (où l'auteur cite les questions obscènes que les prêtres doivent poser aux jeunes filles au confessionnal). En 1914, les autorités postales canadiennes avaient déjà interdit *The Menace*. En 1917, des fonctionnaires de la poste néozélandaise tentent de le censurer et c'est un tollé qui provoque des remous jusqu'à la Chambre des représentants. « Menace Barred from Canadian Mail », *The Menace*, 14 mars 1914, p. 1. Maury, *The Wars of the Godly*, p. 263. « Postal Inquiry », *Nelson Evening Mail*, 20 août 1917, p. 1. Maury, *The Wars of the Godly*, p. 262-264. Flower, *Story of the Menace Trial* ; « The Paramount Issue », p. 1 ; « The Free Press Defense League », p. 3.

journal et leur victoire devient un récit épique sous la plume de Flower[51]. À la suite du procès, la FPDL coordonne campagnes de sensibilisation, conférences, permanences d'avocats dans chaque ville et « cours de droit patriotique »[52]. Le procès, métaphore de la construction collective et démocratique de la vérité chez Flower, se littéralise et devient chicanier. Contrairement aux organisations du tournant du siècle aux objectifs vagues, la FPDL se comporte comme un véritable lobby, très structuré et centralisé avec un membre posté en permanence à Washington, Gilbert O. Nations, pour surveiller et influencer le Congrès[53]. Ce militantisme non-violent s'oppose aux méthodes non-américaines des catholiques : violences et boycotts signalent un retour au primitif et s'opposent à une société libre et ouverte où la circulation des idées et des biens garantit le débat démocratique[54]. Flower accumule les exemples de brutalité de foules déchaînées envers les conférenciers « patriotes » et attribue au catholicisme l'attentat à la dynamite qui, le 29 juillet 1916, endommage les bâtiments de *The Menace*[55].

La crainte des dérives bureaucratiques d'un État censeur explique aussi l'anticatholicisme de Flower. La poste, coutumière des abus de pouvoirs, censure les journaux radicaux au nom de la lutte contre l'obscénité[56]. Déjà en 1911, il craint une bureaucratie postale qui deviendrait juge et arbitre au cas où un article salirait la réputation d'une religion et qui traduirait juridiquement ce que l'Église tente d'imposer à la société : l'acte performatif de nommer les hérétiques[57]. L'enjeu est de ne pas rétablir le crime de blasphème, indigne d'une nation éclairée et liberticide pour les critiques du catholicisme, et de ne pas tomber dans les travers bureaucratiques qui ont « ruiné la Russie »[58]. Flower voit dans la publication d'articles licencieux sur les secrets des couvents (« la

---

[51] Flower, *Story of the Menace Trial,* p. 7-29.

[52] Flower, « The Free Press Defense League », p. 3.

[53] *Ibid.*, p. 3 ; « A Great Campaign for the Great Cause », *The Menace*, 2 décembre 1916, p. 3.

[54] Flower, *The Patriot's Manual*, p. xi ; « Roman Catholic Boycott », p. 1 ;

[55] Les responsables ne seront jamais retrouvés. Flower, *The Patriot's Manual*, p. 135-141. Lettre de Flower à Mrs. F. Pease, 21 avril 1916, Theodore Roosevelt Papers. « Plant of the Menace Damaged by Bombs », *The New York Times*, 30 juillet 1916, p. 7.

[56] Il explique qu'à la lumière des écrits papaux, « filth » signifie en fait « heresy ». Flower se rapproche alors encore plus de Theodore Schroeder. Tous deux mettent sur le même plan défense de la liberté d'expression des radicaux (anarchistes et syndicalistes) et des anticatholiques, bien que le protestantisme du journaliste semble loin de l'athéisme du président de la Free Speech League. Dans sa *Free Speech Bibliography* de 1922, les écrits pour la liberté d'expression de *The Arena* se retrouvent côte à côte avec son *Patriot's Manual.* Theodore Schroeder, *Free Speech Bibliography : Including Every Discovered Attitude toward the Problem Covering Every Method of Transmitting Ideas and of Abridging their Promulgation upon Every Subject-Matter* (New York, Londres : H.W. Wilson, Grafton & Co., 1922), p. 74, 88, 96, 117, 150-152. Flower, *The Patriot's Manual*, p. 159.

[57] Flower, « Editorials. The Catholic Proposal for Further Advancing our Postal Censorship », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 3, janvier 1911, p. 357 ; *The Patriot's Manual*, p. 160-162.

[58] Flower, *Righting the People's Wrongs*, p. 5-6 ; *The Patriot's Manual*, p. 160-161.

pornographie du puritain » pour Hofdstadter[59]) la nécessaire mise à nu des vices pour éduquer le public, une défense de la pureté comme au temps de sa lutte anti-prostitution[60]. Au contraire, pour ses adversaires, les mensonges salaces, sans utilité sociale aucune, le font sortir de la scène partagée : cette insupportable obscénité exige un rappel des frontières de l'acceptable.

Flower propose une lecture exclusivement culturelle et évacue les questions économiques. Contrairement à Sinclair pour qui l'ennemi n'est pas une « nouvelle Inquisition » mais le *big business* , Flower négligerait le véritable ennemi, son adversaire de toujours : la ploutocratie[61]. Ce glissement de l'économique au culturel s'explique par le climat de suspicion généralisée qui s'empare du pays. La guerre qui ravage l'Europe inquiète : l'« américanisme intégral » *(100% Americanism)* impose un conformisme impérieux et la question de la loyauté des immigrants (les *hyphenates*) devient un sujet brûlant[62]. La prospérité des années 1910 joue aussi probablement un rôle. Le succès des croisades progressistes réoriente également Flower vers les questions de croyance personnelle : liberté médicale puis catholicisme[63]. Les ploutocrates en 1915 ne sont peut-être pas encore vaincus mais l'Amérique est réveillée : Flower peut dorénavant se consacrer à l'autre grand péril qui menace le pays[64]. Ironiquement, les succès passés ne font qu'alimenter l'engagement de Flower. L'histoire a justifié les pionniers en guerre contre les *trusts* économiques puis médicaux : il se doit donc de rester à l'avant-garde, quitte à subir le mépris des sceptiques.

Au-delà de l'optique imposée par Flower, des bouleversements structurels profonds expliquent également la montée de l'anticatholicisme. Dans un monde hors de portée, renforcé par des modes de gouvernement qui réduisent les possibilités d'action (bureaucratisation, discipline dans le monde du travail), la souveraineté pleine et entière de l'individu s'étiole ; ne reste alors que l'identité. Flower voit dans cette lutte un conflit entre catholiques déloyaux et

---

[59] Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *in The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays* (New York : Vintage Books, 2008 [1952]), p. 21

[60] Flower, *Story of the Menace Trial*, p. 12.

[61] Sinclair, *The Profits of Religion*, p. 135-136.

[62] John Higham, *Strangers in the Land : Patterns of American Nativism, 1860-1925* (New York : Atheneum, 1969 [1955]), p. 198. Joseph A. McCartin et Michael Kazin, « Introduction », *in* Joseph Anthony McCartin et Michael Kazin (éds.), *Americanism : New Perspectives on the History of an Ideal* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2006), p. 5.

[63] *A contrario*, en 1906, Flower refuse un article de Schroeder pour *The Arena* car ses lecteurs préfèrent les sujets économiques, sociaux et politiques et car il fournirait un prétexte aux conservateurs pour décrédibiliser les réformateurs. Lettre de Flower à Theodore Schroeder, 27 juin 1906, Theodore Schroeder Papers.

[64] « Twenty-five years ago the feudalism of privileged wealth was seemingly the gravest outside menace to fundamental democracy, but owing to the awakening of the people by the apostles of direct legislation and other basic democratic measures, the initiative, referendum and recall have been established in a large number of commonwealths; while woman suffrage and other movements favorable to the restoration and preservation of free institutions and popular sovereignty have also made rapid strides, until this peril is far less grave to-day than its sister reactionary influence, politico-ecclesiastical Romanism ». Flower, *Righting the People's Wrongs*, p. 5-6.

« communauté imaginée » des protestants dépositaires des idéaux américains. Ce nativisme ne s'exprime pas en termes ethniques mais idéologiques[65]. Flower par exemple condamne les écoles catholiques au nom de la neutralité de l'éducation et de l'idéal du *melting pot* menacé par le paternalisme clivant de l'État[66]. Il voit dans l'école publique et laïque le symbole de la séparation de l'Église et de l'État. Outre la liberté d'expression et de conscience, les catholiques bafouent en effet cet autre principe américain. « Rome » est entrée en guerre contre l'éducation publique selon Flower : les catholiques cherchent à obtenir des financements publics pour leurs écoles confessionnelles, ce qui constituerait donc une véritable « dérive théocratique ». L'école publique se doit d'être un sanctuaire neutre où, dans une atmosphère propice à l'émancipation individuelle, se forge l'américanité (« a vast melting-pot of democracy »). Le nativisme nie tout ce qui est exogène au génie américain mais offre l'assimilation, selon ses termes[67]. Flower ne pense pas son anticatholicisme en termes d'intolérance mais d'opposition politique à une institution corrompue et corruptrice[68].

Ce nativisme idéologique s'apparente à un « fondamentalisme nationaliste » : un retour aux fondamentaux du pays, une volonté de faire de la citoyenneté une religion. La généalogie mythifiée de l'Amérique protestante migre dans l'idéal de neutralité « laïque » que supposent les principes américains. Flower construit tout refus de cette fabrique de l'américanité comme supériorité bienveillante en refus de l'appartenance à la nation[69]. Il ne laisse aux catholiques que le

---

[65] Nordstrom, *Danger on the Doorstep*, p. 17, 29.

[66] « The State assisting 150 different religions to wall off their children and teach them the dogmatic creeds which separate and antagonize, instead of bringing together the living units on one great body ». Flower, « Why Rome Wars on the public Schools », p. 4.

[67] Comme pour son progressisme plus racialiste, l'exclusion n'est ni naturelle ni définitive. John Higham, « Instead of a Sequel, Or How I Lost My Subject », *Reviews in American History,* vol. 28, n°2, juin 2000, p. 329.

[68] Il ne peut d'ailleurs cacher son amertume lorsque les « patriotes » sont taxés de fanatisme alors qu'ils ne cherchent qu'à préserver les idéaux originels de la République et la neutralité de l'État à l'égard de *toutes* les croyances. Flower, *The Patriot's Manual*, p. xi.

[69] Nordstrom, *Danger on the Doorstep*, p. 29. McCartin et Kazin, « Introduction », p. 4 (les auteurs citent Michael Walzer : « to make a religion out of citizenship »). Les idées de Flower confirment les thèses de l'historien du droit Philip Hamburger qui voit un continuum entre l'anticléricalisme jeffersonien et le sectarisme nativiste. Le principe de séparation entre l'Église et l'État, défendu par les nativistes protestants mais aussi leurs coreligionnaires plus libéraux opposés aux dogmes d'institutions trop fortes, les libres-penseurs et autres anticléricaux, aurait permis de restreindre le rôle des catholiques dans la vie publique. Pour Fenton, la conception américaine du pluralisme se développe également à partir de l'anticatholicisme. Le catholicisme sert de faire-valoir : meilleur ennemi des protestants, il cautionne leur vision et permet de tester les limites de la démocratie. Green propose un récit plus chaotique et prosaïque : il se concentre sur les changements de positions des différents acteurs de la question de la séparation et de l'école publique et de son financement, sur fond de définition non-confessionnelle mais pas laïque de l'éducation publique (au sens où les valeurs morales de la Bible protestante imprègnent les programmes scolaires). Philip Hamburger, *Separation of Church and State* (Cambridge, MA : Harvard University Press, 2004). Steven K. Green, *The Bible, the School, and the Constitution : The Clash that Shaped Modern Church-State Doctrine* (New York : Oxford University

choix de se conformer à sa vision dogmatique de l'américanité sous peine d'être accusés de subversion : malgré la modération du ton en comparaison de ses contributeurs, il ne se départ jamais d'un « style paranoïaque[70] ». Si c'est ce génie du lieu qui permet, selon lui, de fabriquer des Américains et de conjurer le « spectre d'un pluralisme ingérable », seuls les protestants ont le privilège de mettre en œuvre une définition inclusioniste du pluralisme[71]. Flower cherche à intégrer immigrants, catholiques et toutes les autres minorités, c'est-à-dire les faire bénéficier d'une nouvelle identité bienfaitrice et régénératrice, mais l'assimilation se paie au prix d'une subordination à l'autorité culturelle dominante : Flower célèbre une diversité guidée par le génie protestant. Dans ce cadre, les catholiques ne font que proposer une dissidence organisée à ce modèle et veulent affirmer leur propre conception de l'identité américaine[72].

L'américanité de Flower est donc aussi moins une question de sang que de sacerdoce, un engagement idéologique dans une foi civile imprégnée de protestantisme[73]. Flower n'est cependant pas le type de protestant fondamentaliste antimoderne issu de l'Amérique rurale souvent caricaturé au XXe siècle. *The Arena* est un lieu de dialogue interconfessionnel et il s'indigne contre l'antisémitisme des opposants à la nomination de Louis Brandeis à la Cour suprême[74]. Citadin, il défend les théories évolutionnistes et les minorités persécutées. Une seule

---

Press, 2012). Elizabeth Fenton, *Religious Liberties : Anti-Catholicism and Liberal Democracy in Nineteenth-Century U.S. Literature and Culture* (New York : Oxford University Press, 2011), p. 7.

[70] Richard Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays* (New York : Vintage Books, 2008 [1952]), p. 3.

[71] Flower défend certaines minorités religieuses : les scientistes chrétiens contre les calomnies ou les Adventistes du septième jour contre les persécutions qu'il subissent au nom des *Sunday laws*. Ironiquement, Flower se retrouve dans la collection récente de textes sur l'« intolérance religieuse » aux États-Unis mais pas en qualité de bourreau des catholiques mais de défenseur des Adventistes. John Corrigan et Lynn S Neal (éds.), *Religious Intolerance in America : A Documentary History* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2010), p. 115-116. William R. Hutchison, *Religious Pluralism in America. The Contentious History of a Founding Ideal* (New Haven, CT : Yale University Press, 2003), p. 5-8, 140.

[72] Tracy Fessenden, « The Nineteenth-Century Bible Wars and the Separation of Church and State », *Church History*, vol. 74, no 4, 1er décembre 2005, p. 788, 808-809. William H. Katerberg, « The Irony of Identity : An Essay on Nativism, Liberal Democracy, and Parochial Identities in Canada and the United States », *American Quarterly*, vol. 47, n° 3, septembre 1995, p. 506

[73] Les mots de Flower soulignent ce nativisme idéologique empreint de protestantisme. « Anti-Catholic », vocable utilisé par ses adversaires pour délégitimer les « patriotes », n'apparaît que deux fois dans les écrits signés par Flower. Dans *The Menace* dominent les expressions « Romanism/Romanist/Romanized » (1633 occurrences), c'est-dire le lexique de l'antipapisme anglais. La lecture antimonopolistique se mêle à la critique protestante des dérives théocratiques : « Catholic hierarchy » (314), « catholic political machine » (199), « anti-catholic » (197), « politico-ecclesiastical » (54) et enfin, plus confidentiel « anticlerical » (22). L'anglo-saxonisme reste marginal (25). Sa lecture protestante de l'américanité, exclusive, n'inclut pas dans sa définition l'anglo-saxonisme : la citoyenneté américaine transcende les caractéristiques civilisationnelles et raciales. Par ailleurs, le racisme scientifique ne tient aucune place dans le journal d'Aurora : ni Charles Davenport, ni Madison Grant, ni les notions de « suicide de la race » ou de « supériorité nordique » ne sont mentionnés. Le Ku Klux Klan n'apparaît également jamais.

[74] Flower, « Papal Persecution and Precedent », *The Menace*, 19 février 1916, p. 4.

communauté n'est jamais défendue, les catholiques, car elle s'oppose justement à l'évolution même du monde. Il refuse de voir ce qu'il prône par ailleurs : la foi comme une expérience subjective plus qu'une inscription dans des institutions. Au contraire, il construit le catholicisme comme une organisation tentaculaire qui impose son empire sur les consciences.

Le cas de Flower pose le problème de la limite ténue entre la religion comme identité et la religion comme idéologie. S'il ne cesse de souligner qu'il propose une critique des institutions catholiques et non des fidèles, cette distinction devient scolastique pour un croyant qui s'identifie complètement à sa foi. En même temps, la possibilité de critiquer une religion est un droit vital. Comment concilier donc pluralisme, communauté de valeurs et liberté d'expression ? Entre le Charybde de la stigmatisation nativiste et le Scylla du retour au délit de blasphème, Flower choisit son camp : la liberté à tout prix, l'émancipation des catholiques malgré eux[75]. L'anticatholicisme cristallise, comme un précipité, les deux tendances fortes qui traversent le monde transatlantique au tournant du siècle : l'essor d'une conception psychologique de l'individu où conscience et identité en viennent à se confondre ; la montée d'un État fort pour répondre à une société qui a changé d'échelle et de l'État-nation comme référence commune.

Identités

Le nationalisme forge les États-nations[76]. Ces « communautés politiques imaginées » sont rendues possible par l'essor de l'imprimé qui permet de créer la fiction du commun par la diffusion d'une langue commune, d'un temps commun (les actualités) et d'un espace commun (la nation)[77]. À la toute fin du XIXe siècle, le changement d'échelle et de rythme précipite cependant cette perception dans un lieu nouveau. L'essor de l'éducation publique massifie le sentiment national et les avancées technologiques accélèrent les échanges, si bien que les citoyens se

[75] Corrigan et Neal (éds.), *Religious Intolerance in America*, p. 11-14. Corrigan et Neal propose une définition extensive et problématique de l'« intolérance religieuse » (« how religious beliefs and attitudes shape negative inteactions between persons and groups ») qui pose un continuum entre violence concrète et rhétorique. Les mots agissent sur le monde – cette thèse repose sur cette conviction – et la rhétorique incendiaire de *The Menace* a certainement généré de la violence. En même temps, les lecteurs du journal, aussi intolérants fussent-ils, ne commirent aucun acte répréhensible et la démocratie suppose la discussion libre. La définition de Corrigan et Neal interroge car elle élude justement le cœur du problème : la nécessaire discussion non pas des limites de l'acceptable dans une économie des sentiments (le croyant le plus ouvert peut être affecté par les critiques les plus raisonnables) mais des règles du jeu et de la place du sacré dans l'espace public (séparation ? sacralisation ? neutralisation ?).

[76] Eric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality* (Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1990]).

[77] Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (Londres, New York : Verso, 2006 [1983]), p. 6, 44.

retrouvent dans une situation déchirante : unifiés comme jamais par un imaginaire commun mais dépassés, dans leurs conditions concrètes d'existence, par la démesure d'un espace national intégré, du *big business* et du *big government* naissant. L'insignifiance de la perspective individuelle dans le grand dessein national remet alors en cause le lien entre l'individu et son environnement qui était au fondement de la pensée politique républicaine, chrétienne et spencérienne. L'individu intègre la communauté imaginée dans sa conscience personnelle mais semble séparé de son environnement où se déploient des forces non-humaines. Les symptômes de cette dislocation se lisent dans l'essor de la psychologie et des sciences sociales comme nouveaux modes de compréhension (le « moi » d'une part et la « société » d'autre part : l'apparition des ces nouveaux mots signalent cette mutation). L'individu ne se définit plus uniquement par un ensemble de caractéristiques qui le *situent*, une localisation dans un espace géographique, social ou politique[78]. Dans cette lecture classique, l'on peut penser une conception domaniale des prérogatives de l'individu et de la communauté : il y a des lieux où l'individu reste souverain, comme le corps (le radicalisme démocratique de la liberté médicale) et des lieux où la communauté doit œuvrer au bien commun (protection des plus faibles, gestion des biens communs). Nous sommes ici dans l'ordre de l'avoir : la propriété de soi et de son travail, les actions comme expression de caractéristiques que l'on possède, la vertu ou le vice.

De la déchirure provoquée par les changements d'échelle émerge une nouvelle façon d'aborder la communauté qui devient objet de sciences sociales mais aussi, même si la chose n'est pas encore nommée à l'époque, une nouvelle manière de concevoir l'individu : se superpose à l'acception classique d'« identité » le sens moderne d'« identitaire », c'est-à-dire l'ajout d'une valeur à la situation topographique qui possède alors « *la vertu d'être elle-même* » pour reprendre la formule de Vincent Descombes[79]. L'imaginaire de l'avoir et de l'individu projeté dans son milieu laisse la place à celui de l'être et de l'individu séparé de son environnement qui, incommensurable, n'est

---

[78] Vincent Descombes, *Les Embarras de l'identité* (Paris : Gallimard, NRF Essais, 2013), p. 13-14.

[79] C'est Descombes qui souligne. Comme pour la notion d'« intellectuel », le mot n'existe pas encore – ce nouveau sens n'apparaît pas dans les dictionnaires d'alors (Webster de 1913) et jamais Flower ne l'utilise – mais c'est bien cette conception identitariste qui bouleverse les rapports des individus à leur communauté et à la nation. Jamais les expressions « American identity », « cultural identity » ou « ethnic identity » ne se retrouvent dans *The Menace*, ni d'ailleurs dans les autres magazines de Flower. Les occurrences d'« American identity » dans la presse restent exceptionnelles : 76 dans les 10 millions de pages de journaux parus entre 1836 et 1922 numérisées sur le site *Chronicling America*. Le terme « identity » au sens d'identitaire serait né après la Seconde Guerre mondiale aux États-Unis : intimement lié au développement de la psychanalyse (« la crise d'identité »), ses racines intellectuelles puisent dans le freudisme et la psychanalyse viennoise du début du siècle puis dans l'anthropologie culturelle américaine. À la faveur de la contre-culture des années 1960 et de l'essor de la *New Left*, le concept sera ensuite largement repris dans les milieux universitaires comme catégorie d'analyse du politique et du social : l'OED date la première occurrence d'« identity politics » à 1979, puis les expressions « American identity », « ethnic identity » et « cultural identity » envahissent la culture imprimée. Philip Gleason, « Identifying Identity : A Semantic History », *Journal Of American History*, 1983, vol. 69, n° 4, p. 910-931. Descombes, *Les Embarras de l'identité*, p. 25-36.

compréhensible que grâce aux outils scientifiques. L'identité ne se définit plus uniquement par des caractéristiques mais aussi, en plus, comme l'intériorisation d'un environnement imaginaire[80]. Cette éthique de l'être (et non plus de la vertu) suppose une affirmation de soi par l'appartenance à une communauté géographique, sociale ou politique : la « conscience » individuelle revendique sa situation comme une valeur en soi qui fabrique sens et dignité[81]. Les caractéristiques qui font l'identité américaine pour Flower ne sont plus perçues simplement comme des possessions qui singularisent mais comme des éléments définitoires, des attributs du sujet, qui engagent son existence même : impossible alors de transiger quand son essence est l'objet de la controverse.

Flower cherche à conjurer, par l'imaginaire populiste, la rupture entre l'individu et ce nouvel environnement démesuré. Alors que le monde nouveau semble occulter la perspective traditionnelle d'un individu indépendant qui peut savoir et agir dans la cité, ses incarnations politiques (le *demos*) et religieuses (la conscience du croyant) réaffirment leur valeur en soi. Cet éveil d'une « conscience » populiste et protestante peut prendre comme objet une communauté nationale imaginée comme dans le repli nativiste de Flower (ou l'obsession anti-allemande pendant la Guerre) ou bien une communauté culturelle comme dans le pluralisme d'Horace Kallen ou de Randolph Bourne (elle permet alors un renouveau démocratique pour les minorités)[82]. Flower donne à voir le rapport entre les variétés scientifiques de l'exploration de l'esprit et la construction de l'État-nation moderne, une des modalités, marginale par son populisme et ses recherches psychiques , de la fabrique d'un lien intime et direct entre l'État et le simple citoyen, un « nationalisme banal » intériorisé *et* institutionnalisé[83].

La « nationalisation de la société », réponse aux changements d'échelle dans le monde du travail et les lieux de vie, suppose l'édification de bureaucraties modernes pour l'ordonner et d'un État social pour secourir ses victimes : le terreau, en somme, du progressisme technocratique. Au nom de l'intérêt général, elle invente des instruments « de médiation qui permettent au pouvoir central de faire irruption, d'une façon de plus en plus massive, dans le vécu des individus » et leur

---

[80] Avoir une identité, c'est « avoir en soi les environnements de son histoire passée ». *Ibid.*, p. 33.

[81] C'est d'ailleurs à cette époque que se forge aussi la notion de conscience de classe : « class-consciousness » remonte à 1887 selon l'OED et « class-conscious » à 1899.

[82] Kallen utilise, chose rare à son époque, l'expression « ethnic and cultural identity ». Michael Kammen, *Mystic Chords of Memory : The Transformation of Tradition in American Culture* (New York : First Vintage Books, 1993), p. 236. Randolph Bourne, « Trans-national America », *The Atlantic Monthly*, vol. 118, juillet 1916, p. 86-97. Horace M. Kallen, « Democracy Versus the Melting-Pot. A Study of American Nationality. Part I. », *The Nation*, vol. 100, 18 février 1915, p. 190-194 (citation p. 191) ; « Democracy Versus the Melting-Pot. A Study of American Nationality. Part II. », *The Nation*, vol. 100, 25 février 1915, p. 217-219.

[83] Ce « nationalisme banal » s'institue plus généralement dans la société par des moyens moins marginaux : école publique, guerres (1898 et 1917), bureaucratie, symbolique nationale, allégeance à la foi civile et excommunication de ses négatifs, les non-américains. Michael Billig, *Banal Nationalism* (Londres : Sage Publications, 1995).

permet d'intérioriser ces nouvelles identités nées de l'ordonnancement des masses[84] : Américain défini par son allégeance aux valeurs nationales, patient guidé par des experts, citoyen moderne débarrassé des charlataneries. Si, comme pour la science ou le progrès, la valeur nation est largement partagée, sa mise en œuvre révèle des divergences inconciliables. La mise en scène nationale se heurte au réveil du langage permis par les nouveaux moyens de communication. Les médiations immédiates de l'antimonopolisme intégral de Flower refusent toute ingérence au nom du bien : l'intériorisation des valeurs, dans son paternalisme libertarien, suppose un consentement. Il veut un État social fort, l'inclusion de toutes les idées, même les plus non-conformistes, mais rejette les *corporations*, la bureaucratie et l'Église catholique qui, selon lui, nient la liberté individuelle. Ce déplacement de la critique abolitionniste à des objets culturels (opinions politiques, économiques ou médicales alternatives) cherche à réorienter le récit national vers une « nouvelle naissance de la liberté » appliquée aux outils modernes de l'organisation sociale : la science et le réformisme. L'histoire de Flower est celle d'un esprit du XIXe siècle égaré au XXe : un moderne dépassé par le modernisme, un optimiste dont les « choses vues » (pacifisme, coopération, liberté médicale) sont démenties par l'histoire. Cet homme de la génération née de la guerre de Sécession, façonné par l'essor du pouvoir des *trusts* et d'inégalités insupportables pose, après 1910, un regard au rebours de ces intellectuels qui pensent la modernisation des valeurs fondatrices et non l'invention d'instruments modernes pour les perpétuer.

L'intransigeance de Flower à défendre la liberté, religieuse ou médicale, renforce l'incompréhension avec la frange plus technocratique du progressisme, ivre, dans les années 1910, des possibilités offertes par le partenariat entre science et État[85]. Flower refuse l'abdication de la liberté que propose le progressisme technocratique « contre un minimum de sécurité physique et économique » : contre la « déshumanisation du travail » par la division du travail et le salariat, la négation de la foi par le scientisme, la réification des patients par les médecins « modernes » et l'instauration de liens impersonnels entre bénéficiaires de l'aide publique et machine bureaucratique, il veut que l'État s'engage pour préserver un individu souverain, maître de son travail, de ses opinions et de ses choix, sujet et acteur dans une communauté. Ce qu'il appelle le *coöperative commonwealth* se veut moins un État « serviteur de leur bien-être » – un État-providence

[84] Gérard Noiriel, *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile, XIXème– XXème siècle* (Paris : Hachette, 1998 [1991]), p. 24, 90, 179-180.

[85] La Guerre fut aussi le laboratoire social et politique pour de nombreux progressistes qui voyaient dans le collectivisme de guerre l'aube d'une nouvelle ère, à tort comme le montera le retour de bâton conservateur avec la Peur rouge. Rodgers, *Atlantic Crossings*, p. 316-317.

– qu'un État émancipateur et redresseur de torts, une lecture maximaliste de l'État social qui ne se contente pas d'un aménagement, par la technique, de l'exploitation[86].

Si les monopoles relevaient d'une pathologie endogène et, par conséquent, la lutte contre la ploutocratie ou l'AMA d'une politique curative et prophylactique, son anticatholicisme appelle à une immunisation contre un corps étranger : seules la ségrégation et l'excommunication peuvent empêcher ce virus exogène de contaminer le génie américain. Il y a ici un saut qualitatif puisque le réformisme de Flower impliquait une réaffirmation de la valeur des *cranks* contre les logiques de distinction qui les assignaient aux périphéries de la société et du savoir. À la fin de sa vie, c'est Flower dorénavant qui assigne une place infamante aux catholiques, sans réintégration possible autrement que par l'adaptation à la modernité, l'apostasie et la conversion à la religion civile de l'américanisme. La « communauté libérale », dès lors qu'elle se sent menacée, « transforme l'excentricité en péché »[87] : Flower le *crank* devient chasseur d'hérétique ; le protestantisme et l'américanisme, qui inspiraient la contestation sociale, deviennent une cité assiégée.

Flower incarne donc l'ambivalence foncière de l'américanisme : idéaliste et conservateur, le concept peut, sous le coup d'une crise majeure, subir une brutale inversion de sens. La Grande Guerre révèle les clivages latents dans le camp du progrès esquissés pendant la controverse monétaire en 1896 et médicale en 1910. Elle met ces fractures à vif : le peuple et ses hérésies, les experts et la technique, l'anticatholicisme et la psychologie des masses, l'obscénité et la censure, qui est progressiste ou non. C'est son caractère d'« événement monstre » qui cristallise la conscience identitaire. La démesure du conflit, où le changement d'échelle devient une violence bien réelle, s'accompagne du « surgissement de l'inattendu » : la brusque prise de conscience que les progrès et l'optimisme du tournant du siècle n'ont mené qu'à cette boucherie et, en 1915 et 1916, l'ébranlement même des principes américains : cultiver son génie et se préserver de cette folie de la guerre ou s'engager et faire profiter le monde de son modèle ? L'événement devient « monstre » dès lors que les médias en donnent une « répercussion explosive » : il est « porteur d'une interrogation sur soi qui lui donne immédiatement une dimension mémorielle et quasi commémorative ». La véritable guerre de l'imprimé qui oppose *The Menace* et les catholiques pour définir l'américanité et sa cristallisation sur les questions de liberté d'expression révèle ce retour sur soi de l'Amérique, une « perforation brutale du tissu social […] lourde de significations

---

[86] Alain Supiot, *Grandeur et misère de l'État social : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 novembre 2012* [en ligne], mis en ligne en 2013, consulté le 21 juillet 2016 (Paris : Collège de France, 2013), paragraphes 15, 33 et 34. URL : http://books.openedition.org/cdf/2249.

[87] Louis Hartz, *The Liberal Tradition in America : An Interpretation of American Political Thought since the Revolution* (New York : Harcourt Brace, 1955), p 12.

latentes et de déchiffrements difficiles »[88]. L'interrogation sur le sens de l'Amérique n'apparaît assurément pas avec la Guerre ; c'est l'approche identitaire de la question qui surgit : intime et nationale, elle révèle et creuse les failles qui fragilisent le tissu social depuis les années 1890[89].

Pour Flower, la croisade anticatholique n'est que le pendant, dans le cadre national, de la croisade morale du président Wilson à l'étranger. Il s'agissait, selon ses termes, de sauver le pays par et pour la démocratie : « Making the nation safe for democracy »[90]. Il encourage l'achat des Liberty Bonds pour soutenir l'effort de guerre mais, tandis que *The Menace* peine à sortir de ses difficultés financières, il lance une grande souscription en 1917 pour financer sa propre guerre mondiale contre la papauté[91]. Pour défaire les « insidieux stratagèmes de cette influence étrangère », Flower en appelle aux *vrais* Américains : « every man with a particle of good red American blood ». Cette lecture racialiste, où la pureté du sang définit la valeur, n'apparaît qu'une seule fois sous sa plume mais témoigne d'une inflexion de sa pensée : sa vision hiérarchique et progressiste de l'évolution du monde se radicalise aussi. Flower ne voit pas l'ironie de sa solution identitaire : elle psychologise et naturalise ce qui relève de la contractualisation, si bien que les valeurs ne sont plus liées à un territoire ou à l'engagement mais à des intentions parfois inconscientes et une naissance ; les catholiques n'ont alors plus le choix de l'allégeance.

La Guerre est pleine d'idées identitaires devenues folles. La confusion règne et précipite dans ses excès la carrière de Flower et la classe moyenne radicale du Midwest[92]. La définition de l'Amérique s'impose jusque dans les consciences avec l'Espionage Act et le Sedition Act de 1918. Paradoxalement, bien que la Première Guerre mondiale soit aussi la cause de la censure que Flower combat (George Creel, qui dirige le Committee on Public Information, demande l'interdiction de l'exportation de *The Menace*), le patriotisme exacerbé qu'elle encourage explique

---

[88] Pierre Nora, « L'événement monstre », *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 162-172 ; « Retour sur un événement monstre. L'avant et l'après », *Le Débat*, mai-août 2015, vol. 3, n° 185, p. 4.

[89] La guerre hispano-américaine, *a contrario*, n'est pas un événement monstre car elle reste de taille modeste et suscite l'enthousiasme populaire. Si le *yellow journalism* joue un rôle en 1898, les controverses portent sur la définition du bon journalisme alors qu'en 1917-1918, la censure et la propagande menacent l'existence même de la presse.

[90] Flower, « The Issue », *The Menace*, 28 avril 1917, p. 1.

[91] La FPDL avait racheté le journal à Wilbur Phelps en 1916 et son billet à ordre arrivait à échéance le 1er mai 1918 ; à cette dette se rajoute la baisse du tirage dû au déplacement de l'attention des lecteurs vers la Guerre et, selon les dires de *The Menace*, l'intimidation et le boycott des abonnés. « Agreement between Wilbur F. Phelps and Marvin Brown and the Free Press Defense League », 26 janvier 1918, Folder 107, J. A. Wayland-Appeal to Reason Collection, Leonard Axe Library. Pittsburg State University, Pittsburg, KA. Milburn, « The Menace », p. 326-328.

[92] Une photographie d'une mobilisation de *The Menace* possédée par la Bibliothèque du Congrès révèle l'ambiguïté de « patriotic », défense de la patrie à la fois contre l'ennemi allemand et catholique. « The Menace Force ready to join patriotic parade at Aurora, MO ». URL : http://www.loc.gov/pictures/item/99472631/, consultée le 17 avril 2013.

également son anticatholicisme[93]. Contre un monde qui lui échappe, Flower colore d'un vernis progressiste les vieilles antiennes antipapistes héritées de sa famille, depuis son ancêtre figurant dans le *Livre des Martyrs* de John Foxe jusqu'à sa mère, d'extraction huguenote, collectionnant les coupures de journaux décrivant les méfaits de l'Église catholique[94]. À ces raisons personnelles s'ajoutent des raisons conjecturelles (la censure des radicaux), géographiques et démographiques (le Midwest comme foyer de l'anticatholicisme et d'immigration catholique), structurelles (la tradition nativiste ; l'essor d'un lecture identitaire) mais aussi historiographiques (l'évolution de la définition du progressisme). Ainsi, la grande bataille inaugurale que Flower voit s'enclencher vers 1916 se révèle en fait la fin du XIXe siècle : l'antimonopolisme protestant et agraire sort de la scène partagée du réformisme et la Grande Guerre sonne le glas du progressisme[95].

1916 est un tournant. Un fossé se creuse entre socialistes ruraux et socialistes athées, modernistes et bohèmes des grandes métropoles : John Reed, à l'occasion d'un reportage sur Bryan pour le compte du très progressiste *Collier's Weekly*, ne voit qu'une farce ridicule dans ses foules rurales venues l'écouter religieusement[96]. 1916 donne à voir les prémices des fractures culturelles qui plongeront le parti démocrate dans le chaos dans les années 1920 : la ferveur protestante, fondamentalisme de Bryan ou nativisme idéologique de Flower, des périphéries agraires s'opposera au catholicisme d'Al Smith et à la culture immigrante des grandes villes ; la prohibition et le Ku Klux Klan exacerberont les tensions nées dans les années 1910. En 1916, l'influence politique de *The Menace* inquiète ; elle plane sur la réélection de Wilson et divise dans le Midwest la base démocrate de ses instances dirigeantes[97]. Ces controverses culturelles se

---

[93] Lettres de George Creel à Robert L. Maddox, 16 octobre et 1er novembre 1918, General Correspondence Of George Creel, Chairman, July 1917-Mar 1919 (CPI-A1); NC 7 Entry 1; Box 14; Folder 2; Record Group 63, Papers of the Committee on Public Information, National Archives. Flower, *Story of the Menace Trial,* p. 19.

[94] Cline, *The Mechanics of Dissent*, p. 22-23. Isaac Errett, *Life and Writings of George Edward Flower* (Cincinnati : Standard Publishing Company, 1885), p. 22-23.

[95] Flower, *Story of the Menace Trial,* p. 3.

[96] Pour Kazin, la gauche américaine se divise en 1916. Kazin, *A Godly Hero*, p. 244.

[97] Malgré la présence à ses côtés du catholique Joseph P. Tumulty et son opposition à toute restriction de l'immigration, les relations de Wilson avec les Irlandais des grandes villes restent tendues : la perte du vote catholique expliquerait une élection de 1916 serrée. *A contrario*, l'anticatholicisme ne semble pas jouer de rôle dans l'élection de 1912. En 1924, Herbert Croly note le poids des « progressistes anticatholiques » qui empêchent la nomination d'Al Smith. En 1927, ces tensions semblent se résorber : un optimisme démenti par les tensions de la campagne de 1928. Pour des exemples des inquiétudes et des clivages dans le Parti démocrate en 1916, voir James Leonard Bates, *Senator Thomas J. Walsh of Montana : Law and Public Affairs, from TR to FDR* (Urbana : University of Illinois Press, 1999), p. 356 ; « Women in clash over religion », *Chicago Daily Tribune*, 7 octobre 1916, p. 15 ; James Middleton Cox, *Journey Through My Years* (Simon and Shuster, 1946 ; Macon, GA : Mercer University Press, 2004), p. 178-179 ; James Chace, *Wilson, Roosevelt, Taft and Debs--The Election that Changed the Country* (New York : Simon & Schuster, 2005). Herbert Croly, « A Catholic President ? », *The New Republic*, 23 mars 1927, p. 128. Sur l'élection de 1916, voir John Milton Cooper, Jr., *Woodrow Wislon : A Biography* (New York : Vintage, 2011 [2009]) p. 360 et Nicole M. Phelps, « Chapter Nine.The Election of 1916 » *in* Ross A. Kennedy (éd.), *A Companion to Woodrow Wilson* (Chichester, West Sussex;

cristalliseront dans une dichotomie urbain/rural après la Guerre. La dérive de Flower est un symptôme de la sortie de l'alternative antimonopolistique du champ réformiste, ou, pour reprendre l'expression d'Hofstadter, de « l'effondrement de l'idéalisme agraire »[98]. Nourri par les divisions culturelles entre technocrates et antimonopolistes, l'élan réformiste se fracture : entre le fondamentalisme, le radicalisme bohème et le progressisme technocratique, le *tertium quid* de Flower, son évangélisme et libertarisme de gauche , s'efface[99]. Cette « extrusion du nativisme religieux des citadelles de la culture de la classe moyenne » ne se solde donc pas uniquement par l'essor d'un fondamentalisme rural militant mais aussi par la montée d'un nativisme idéologique, comme l'anticatholicisme progressiste, « anti-élitiste, même gauchiste », de Flower[100].

Après la guerre, l'antimonopolisme comme force politique semble disparaître et avec lui les causes, sinon les conséquences, de la controverse entre progressistes. Cet effet d'hystérésis explique en partie les guerres culturelles des années 1920, la survivance de compagnons de lutte de Flower en conflit avec le nouvel ordre réformateur technocratique (par exemple, Carl Vrooman s'opposera au New Deal) et la réinterprétation, par la version plus technocratique (ou bohème) du réformisme, des mots « radical », « progrès », « réforme », « moderne » et « science » : les notions de « peuple », de « droits individuels », de « sens commun », de « sentiment » et de « morale » prendront alors les significations de leurs adversaires conservateurs. Les logiques de distinction qui fracturent le progressisme permettent de comprendre la séparation sociale entre les alliés d'hier (Flower ou Bryan et Reed ou Darrow), la future migration, au XXe siècle, du populisme de la gauche à la droite de l'échiquier politique et la transformation de viviers du progressisme radical et du socialisme au début du siècle comme le Kansas et l'Oklahoma en bastions conservateurs, comme si l'itinéraire complexe de Flower résumait et préfigurait l'évolution politique de ces régions.

Le parcours de Flower permet de revoir à nouveau frais la « question du Kansas ». En 1896, William Allen White, journaliste progressiste, ridiculise les populistes dans un article acerbe devenu célèbre car utilisé par McKinley dans sa campagne contre Bryan : « What's the matter with Kansas ? ». Selon Allen, le problème du Kansas, qui se dépeuple et perd de sa richesse, se trouve dans le radicalisme, la bêtise et la folie des réformistes agraires. Un siècle plus tard, le

---

Malden, MA : Wiley-Blackwell, 2013), p. 173–189. Richard Hofstadter, *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* (New York : Vintage Books, 1955), p. 288-300.

[98] Hofstadter, *The Age of Reform*, p. 288.

[99] Sans compter les divisions dans le milieu intellectuel entre ceux qui apportent leur soutien à la Guerre ou à la Révolution russe et ceux qui s'y opposent.

[100] Higham, *Strangers in the Land*, p. 181. Seymour Martin Lipset et Earl Raab, *The Politics of Unreason : Right Wing Extremism in America, 1790–1970* (New York : Harper and Row, 1970), p. 91.

journaliste Thomas Frank se pose la même question mais pour des raisons inverses : pourquoi l'État est-il si conservateur[101] ? Il explique comment les « conservateurs ont gagné le cœur (géographique et sentimental) de l'Amérique » en persuadant ses pauvres de voter contre leurs intérêts économiques dans un effort vain de défendre les valeurs culturelles traditionnelles contres les élites intellectuelles des côtes Est et Ouest. Le résultat est tragique : « une révolte populiste qui ne bénéficie qu'aux personnes qui sont censées en être la cible ». L'étrange trajectoire intellectuelle de Flower évoque celle du Kansas. Il faisait partie des radicaux moqués par White. Pourtant, vingt ans plus tard, il ne combat plus les *trusts*, sa lutte pour la liberté médicale préfigure les résistances des républicains aux réformes de santé et son anticatholicisme illustre le « pseudo-conservatisme excentrique et hargneux *(cranky)* » d'une « tradition populiste-progressiste » devenue « intolérante *(illiberal)* et grincheuse »[102].

What's the matter with B.O. Flower ? C'est parce que le « peuple » et sa « science » ne correspondent pas au récit de modernisation qui se met en place chez les progressistes plus technocrates ou les radicaux bohèmes au début du siècle qu'ils deviennent des obstacles et archaïsmes à dépasser, un savoir sans valeur ou une morale populaire susceptible de dérive paranoïaque[103]. Flower l'anticatholique n'est pas l'incarnation, à ses prémices, de cet *autre* archaïque et populiste, le *crank* [104] : il est trop « moderne » sur d'autres fronts ; or, justement, ce front idéologique ne compte plus dès lors que la culture (les mœurs, la religion) devient identité. Que la base catholique, dans ses modes de vie, se modernise et s'intègre ou que le pape s'inquiète de l'américanisation du catholicisme aux États-Unis et de son indépendance vis à vis de Rome, tous ces faits, de la même manière, ne comptent pas pour Flower[105]. Dans l'événement monstre de la guerre, l'autre est celui que l'on montre et que l'on révèle dans son altérité insupportable : le

---

[101] William Allen White, « What's the matter with Kansas? », *The Emporia Gazette*, 15 aôut1896. Thomas Frank, *What's the Matter with Kansas ? How Conservatives Won the Heart of America* (New York : Henry Holt and Company, 2004), p. 109, 196. Larry M. Bartels, « What's the Matter with What's the Matter with Kansas? ». *Quarterly Journal of Political Science*, vol. 1, 2006, p. 202.

[102] Hofstadter, *The Paranoid Style in American Politics*, p. 3 ; *The Age of Reform*, p. 20.

[103] Ce rejet de la tradition explique non seulement la difficulté des historiens à comprendre des figures comme Bryan ou Flower mais aussi leur cécité envers la construction, par la base, d'une mobilisation conservatrice tout au long du XXe siècle. Au renouveau historiographique depuis une vingtaine d'année sur la contestation conservatrice s'est greffé un réexamen des progressistes qui ne correspondent pas aux théories de la modernisation.

[104] Dès 1914, le *New York Times* analyse la vague anticatholique comme le vestige d'un esprit de village anachronique. « The Campaign of the Bigots », *The New York Times*, 29 ocotbre 1914, p. 10.

[105] Blandine Chelini-Pont, « L'adaptation du catholicisme au modèle/contre-modèle américain. L'imaginaire 'américaniste' des catholiques étatsuniens des années 1880 aux années 1950 », *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n°145, 2015, p. 102-116. Jay Dolan, « Catholicism and American Culture : Strategies for Survival », *in* Jonathan D. Sarna (éd.), *Minority Faiths and the American Protestant Mainstream* (Urbana : University of Illinois Press, 1997), p. 61-80, 195-221. James M. O'Toole, *The Faithful: A History of Catholics in America* (Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 2008).

muckraking pathologique de *The Menace* et son dévoilement obsessionnel des complots peinent à cacher la volonté pornographique de voir les dessous de l'autre catholique, tout comme l'obsession satirique des intellectuels et politiques progressistes des grandes villes envers le « village », ses pieux réformateurs et ses *cranks*, peine à cacher le mépris social. La nouvelle promesse d'une identité américaine plus ouverte, théorisée par Kallen et illustrée par l'acceptation du patriotisme catholique pendant la guerre, semble se payer au prix de la division du camp progressiste et de l'excommunication des antimonopolistes et de leur bric-à-brac libertarien, moraliste et sentimentaliste, tout comme l'élan réformateur de la tradition contestataire antimonopoliste, agrarienne ou plus urbaine avec l'exemple de Flower, se payait au prix du rejet des minorités. Le « problème du Kansas » semble venir de cette impossible conciliation. Les controverses sur le sens du progressisme et le rejet de sa composante anticatholique révèlent une facture culturelle profonde : la géographie de ces contestations populistes – une géographie de l'amertume – n'en finit plus de définir la politique américaine.

Si ce qui se passe dans l'évolution singulière de Flower reste en partie indécidable, ses prises de position révèlent les ambiguïtés de l'intellectuel comme « interprète de la démocratie » : sa volonté de remettre au centre les voix marginales se fonde en partie sur le silence des minorités ; ce peuple tronqué se voit réinvesti d'un pouvoir politique essentiel par le réformateur mais, bien qu'il institue ce peuple en sujet politique et qu'il s'érige en ventriloque qui exprime ses griefs, il reste l'auteur de leur histoire et le traducteur de leurs désirs[106]. La grandeur et la misère du progressisme viennent de ses ambiguïtés sur la définition de ses valeurs (science, peuple, progrès), le rôle de ses acteurs (peuple, experts, intellectuels) et les limites de leur domaine de compétence. Ces ambiguïtés ont permis de forger des coalitions et un climat réformiste mais, à la faveur de ces avancées, les réformateurs n'arrivent plus à s'accorder sur son sens et ses contours. Si la trajectoire singulière de Flower doit compter dans l'histoire, c'est pour ce qu'elle dit des limites des valeurs du XXe siècle et des possibles inaboutis du XIXe. L'homme, pour paraphraser Alain Supiot, marche à la poursuite des images de justice, de démocratie et de savoirs ouverts qui l'habitent, et le sens de ces images – y compris l'image scientifique du monde – est indissociable du sens de cette marche ; or, ni la voie que prend Flower, ni les voix qu'il donne à entendre, ni la composition de ses images ne semble aller dans le sens du progrès tel qu'il s'impose à la fin de sa vie[107]. Il ne pouvait donc que s'effacer.

---

[106] Charles Zueblin, « Editorials », *The Twentieth Century Magazine,* vol. 5, novembre 1911, p. 4. Parmi les « interprètes de la démocratie », Zueblin résèrve une place à part à Flower, celle d'« editorial dean of democracy ».

[107] Supiot, *Grandeur et misère de l'État social*, paragraphe 33.

Annexe 1. Repères biographiques

1. 1. Vie de Benjamin O. Flower : chronologie

Années de formation[1]	
19 octobre 1858	naissance à Albion (Illinois) de Benjamin Orange Flower
années 1870	adolescence et lycée à Evansville (Indiana)
mars 1878 – octobre 1878	rédacteur en chef d'un journal local *The Egyptian Republican*
octobre 1878 - 1879	études de théologie à l'Université Transylvania (Kentucky University) des Disciples du Christ (Lexington)
1879 ?	pasteur 6 mois à Owensboro (Kentucky)[2]
décembre 1880 – août 1881	rédacteur en chef d'un journal local *The American Sentinel*
23 août 1881	départ pour Philadelphie puis Boston pour travailler comme secrétaire dans le cabinet médical de son frère, Richard C. Flower
10 septembre 1885	mariage avec Hattie Cloud d'Evansville (Indiana), pas d'enfants
1886-1889	rédacteur en chef de *The American Spectator*, journal du sanatorium de son frère

[1] Outre les informations glanées au gré des lectures d'archives, cette chronologie se fonde sur la correspondance et travaux préparatoires d'Howard Cline pendant les années 1930 ainsi que sur des encyclopédies du tournant du siècle. Pour les sources secondaires, voir la bibliographie générale.

Archives de Cline : « Memorandum. Martha Pickering Flower », interview de la belle-sœur de B.O. Flower par Cline, 25 janvier 1939 ; « Items concenring the life of Benjamin O. Flower », mémorandum de Edwin L. Chalcraft joint à sa lettre à Howard F. Cline, 25 février 1939, Howard Francis Cline Papers.

Encyclopédies : Herndon, Edwin M. Bacon (éds.), *Boston of To-day ; a glance at its history and characteristics. With biographical sketches and portraits of many of its professional and business men* (Boston : Post Publishing Company, 1892), p. 227 ; *Men of Progress ; one thousand biographical sketches and portraits of leaders in business and professional life in the Commonwealth of Massachusetts* (Boston : New England Magazine, 1896), p. 131. William Dwight Porter Bliss (éd.), *The New Encyclopedia of Social Reform, Including All Social-Reform Movements and Activities, and the Economic, Industrial, and Sociological Facts and Statistics of All Countries and All Social Subjects* (New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1908), p. 494-495. Joseph McCabe, *A Biographical Dictionary of Modern Rationalists* (Londres : Watts & Co, 1920), p. 257.

[2] Les dates restent floues : la source principale est la biographie d'Howard Cline qui tient ses informations, elles-mêmes vagues, des descendants de Flower qu'il a pu contacter dans les années 1930. Une histoire du comté de Daviess confirme la présence de Flower à Owensboro : son père y avait officié comme pasteur de l'Église des Disciples du Christ pendant deux ans avant que son fils ne reprenne la relève pendant 6 mois. Malheureusement, aucune date précise n'est donnée. *History of Daviess County, Kentucky, together with sketches of its cities, villages, and townships, educational religious, civil military, and political history, portraits of prominent persons, biographies of representative citizens, and an outline history of Kentucky* (Chicago : Inter-State Publishing Co., 1883), p. 378.

The Arena : ***première période (1889-1896)***	
décembre 1889	lancement de *The Arena* (qui absorbe *The American Spectator*)
septembre 1890	création de sa maison d'édition, The Arena Publishing Company
1891	création de l'American Psychical Society
1892-1894	publication de *The Psychical Review*
1892-1896	campagnes en faveur du mouvement populiste, d'une rénovation des taudis, du relèvement de l'âge de la majorité sexuelle et d'une réforme vestimentaire
février 1892	décès du mécène de *The Arena*, Gideon F. T. Reed
1893	organisation de l'Union for Practical Progress
1896	engagement au sein du National Silver Party
	soutien à la candidature de William J. Bryan à l'élection présidentielle
	annus horribilis : défaite de Bryan, dépression, internement de sa femme, Hattie Cloud, en asile psychiatrique, mort de sa mère, congédiement de son poste de rédacteur en chef et faillite de The Arena Publishing Company en novembre

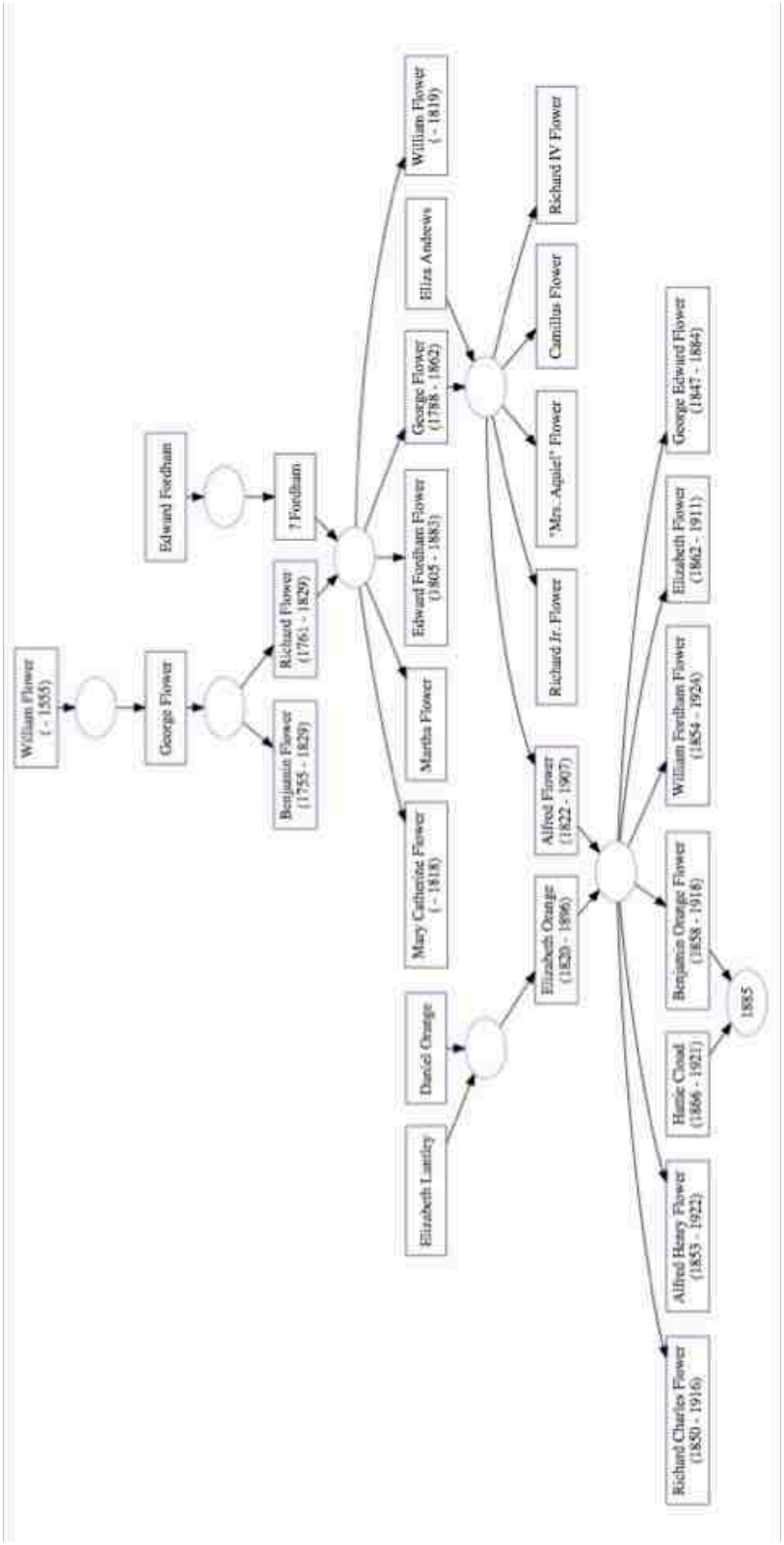
Interlude : 1896-1900	
17 février 1897	arrestation à son domicile pour escroquerie (plainte de H.D. Campbell, le relieur de *The Arena*), libéré sous caution
12 mars 1897	procès, puis acquittement le 18
juillet 1897 -avril 1898	recruté par le socialiste Charles H. Kerr pour coéditer *The New Time*
1897-1900	contributeur dans divers magazines (*The Arena*, *The American Nonconformist*, *Mind*, *The National Magazine*, *The Advocate of Peace*)
1899	lancement avec Anna C. E. Reifsnider de *The Coming Age*
novembre 1900	retour à *The Arena* (qui absorbe *The Coming Age*)
	lettre ouverte à Eugene V. Debs pour l'inciter à se retirer de la course présidentielle en faveur de William J. Bryan

The Arena : ***seconde période (1900-1910)***	
nov. 1900 - mars 1904	rédacteur en chef de *The Arena* avec Charles B. Patterson et John E. McLean
avril 1904	rachat par l'imprimeur et éditeur de Trenton, NJ, Albert Brandt : Flower redevient seul rédacteur en chef
août 1909	faillite de *The Arena*
octobre 1909	création d'un autre magazine réformateur, *The Twentieth Century Magazine*

Croisade pour la liberté médicale (1910-1915)	
15 mai 1910	lancement de la National League for Medical Freedom
octobre 1911	démission de son poste de rédacteur en chef du *Twentieth Century Magazine* pour se consacrer totalement à la campagne pour la liberté médicale
septembre 1912	rédacteur en chef de *Medical Freedom*
février 1913	démission de la direction de *Medical Freedom*
11 mai 1914	réélu président de la National League for Medical Freedom
1914	publication de ses mémoires : *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years*
mars 1915	démission de la présidence de la National League for Medical Freedom

The Menace *et le moment anticatholique (1915-1918)*	
20 mars 1915	création de la Free Press Defense League par Wilbur Phelps et Jacob I. Sheppard
1915	projets et déconvenues : rédaction du *Patriot's Manual*, graves problèmes financiers et chômage, échec du lancement d'un nouveau mensuel, *The New Arena*
septembre 1915…	contributeur à *The Menace*
novembre 1915	Flower devient président de la Free Press Defense League
14-16 janvier 1916	procès de *The Menace* à Joplin (Missouri), pour diffusion d'écrits obscènes
1er mai 1916	la Free Press Defense League rachète le journal
	Flower devient rédacteur en chef et directeur de la rédaction de *The Menace* (à partir du 20 mai)
29 juillet 1916	explosion à la dynamite des bâtiments du journal
1917	Flower rédacteur en chef, éditeur et directeur de l'imprimerie de *The Menace*
janvier 1918	vacances pour cause de maladie (diabète)
9 février 1918	dernier article signé de Flower
24 décembre 1918	décès à l'hôpital du Middlesex, MA
26 décembre 1918	inhumation au cimetière Mount-Auburn à Cambridge, MA
26 mai 1921	décès de Hattie Cloud

1. 2. Éléments généalogiques



Note : nous avons omis les branches de la famille sans rapport direct avec les engagements de Flower ; nous avons inclus cependant certains ancêtres éloignés qui préfigurent ses combats[1] :

- **William Flower** : martyr protestant brûlé sur le bûcher en 1555 pendant les Persécutions Mariales ; son récit se trouve dans *Le Livre des Martyrs* de John Foxe ;
- **Edward Fordham** : Tête ronde et héros pendant la Première Révolution anglaise ;
- **Daniel Orange** : grand-père maternel de Benjamin Orange ; Daniel est un descendant huguenot (sa grand-mère, française, se serait enfuie en Angleterre pour éviter le couvent) ;
- **Benjamin Flower** (1755–1829) : arrière-grand-oncle de Benjamin Orange et, par bien des aspects, son précurseur : journaliste radical anglais, unitarien, « Dissident rationnel » selon ses détracteurs, partisan de la République française, s'oppose à l'engagement anglais dans les guerres napoléoniennes, martyr de la liberté de conscience (emprisonné pour avoir diffamé un évêque[2]). Son style et son sens d'une mission morale évoquent ceux de son descendant : « déserter son poste » se solderait par la « prostitution » des idéaux (« freedom, purity and peace shall be prostituted in the cause of servility, corruption and war »).

---

[1] Pour les ascendants, les informations proviennent principalement de George Flower, Elihu Benjamin Washburne, *History of the English Settlement in Edwards County, Illinois : founded in 1817 and 1818, by Morris Birkbeck and George Flower.* (Chicago : Fergus Print. Co., 1882), p. 314-331 ; Isaac Errett, *Life and Writings of George Edward Flower* (Cincinnati : Standard Publishing Company, 1885), p. 12-21 ; Charles Henry Timperley, *A Dictionary of Printers and Printing : with the progress of literature; ancient and modern* (Londres : H. Johnson, 1839), p. 779 (pour Benjamin Flower), ainsi que du rapport (2013) d'une généalogiste de Boston, Alice Kane, qui nous a gentiment aidé. Nous n'avons pas inclus la descendance de la famille car B.O. Flower n'a pas eu d'enfants.

[2] Benjamin Flower, *The Proceedings of the House of Lords in the Case of Benjamin Flower, printer of the Cambridge Intelligencer, for a supposed libel on the bishop of Llandaff : With prefatory remarks, and animadversions on the writings of the bishop of Llandaff, the Rev. R. Ramsden, A.M. Fellow of Trinity College, and the Rev. Robert Hall, A.M. minister of the baptist meeting, Cambridge: by the Printer. To which are added, the argument in the Court of King's Bench, on a motion for an Habeas Corpus, and a postscript, containing remarks on the judgment of that court, By Henry Clifford, of Lincoln's Inn, barrister at law, Cambridge* (Londres : Stationer's-Court ; Bristol : J. Reed ; Nottingham : C. Sutton ; Bampton : W. Holloway ; Oxford, 1800).

Annexe 2. Repères éditoriaux

2. 1. Benjamin O. Flower : presse et maisons d'édition

Dates	*Noms*	*Maison d'édition*	*Ville*	*Co-rédacteur(s) en chef*
1889-1896	*The Arena*	The Arena Publishing Company	Boston	
1892-1894	*The Psychical Review*		Boston	Rev. T.E Allen
1897-1898	*The New Time*	Charles H. Kerr & Company	Chicago	Frederick U. Adams
1899-1900	*The Coming Age*	The Coming Age Company	Boston	Anna C. E. Reifsnider
1900-1909	*The Arena*	The Alliance Publishing Co (1900-1903)	New York	Charles B. Patterson et John E. McLean
		Albert Brandt Publisher (1904-1909[3])	Boston et Trenton, NJ	
1909-1911	*The Twentieth-Century Magazine*	The Twentieth Century Company	Boston	
1911-1915	*Medical Freedom*	National League for Medical Freedom	New York, Chicago	
1916-1918	*The Menace*	Free Press Defense League	Aurora, MO	

2. 2. Rédacteurs en chef de *The Arena*

Dates	*Volumes*	*Noms*	*Maison d'édition*	*Ville*
déc. 1889-nov. 1896	1-16	B. O. Flower	The Arena Publishing Company	Boston
déc. 1896-sept. 1898	17-20	J. C. Ridpath	The Arena Company	Boston
oct. 1898-sept. 1899	20-22	Paul Tyner	The Arena Company (fin en juin)	Boston
oct. 1899-jan 1900	22-23	J. E. McLean	The Alliance Publishing Co.	New York
fév. 1900-oct. 1900	23-24	N. O. Fanning	The Alliance Publishing Co.	New York
nov. 1900- mars 1904	24-30	J. E. McLean, C.B. Patterson et B.O. Flower	The Alliance Publishing Co.	New York
avril 1904-août 1909	31-41	B. O. Flower	Albert Brandt Publisher	Boston et Trenton, NJ

[3] Les couvertures des numéros de mars à août 1909 portent le nom du syndic de faillite : « Stephen C. Cook, Trustee in bankruptcy for Albert Brandt, Publisher ».

2.3. Liste des volumes de *The Arena*

- volume 1 : décembre 1889-mai 1890
- volume 2 : juin 1890-novembre 1890
- volume 3 : décembre 1890-mai 1891
- volume 4 : juin 1891-novembre 1891
- volume 5 : décembre 1891-mai 1892
- volume 6 : juin 1892-novembre 1892
- volume 7 : décembre 1892-mai 1893
- volume 8 : juin 1893-novembre 1893
- volume 9 : décembre 1893-mai 1894
- volume 10 : juin 1894-novembre 1894
- volume 11 : décembre 1894-février 1895
- volume 12 : mars 1895-mai 1895
- volume 13 : juin 1895-août 1895
- volume 14 : septembre 1895-novembre 1895
- volume 15 : décembre 1895- mai 1896
- volume 16 : juin 1896-novembre 1896 *(départ de B.O. Flower)*
- volume 17 : décembre 1896-juin 1897
- volume 18 : juillet 1897-décembre 1897
- volume 19 : janvier 1898- juin 1898
- volume 20 : juillet 1898-décembre 1898
- volume 21. : janvier 1899-juin 1899
- volume 22 : juillet 1899-décembre 1899
- volume 23 : janvier 1900-juin 1900
- volume 24 : juillet 1900-décembre 1900 *(retour de B.O. Flower en novembre)*
- volume 25 : janvier 1901-juin 1901
- volume 26 : juillet 1901-décembre 1901
- volume 27 : janvier 1902-juin 1902
- volume 28 : juillet 1902-décembre 1902
- volume 29 : janvier 1903 : juin 1903
- volume 30 : juillet 1903-décembre 1903
- volume 31 : janvier 1904-juin 1904 *(retour de B.O. Flower comme unique rédacteur en chef)*
- volume 32 : juillet 1904-décembre 1904
- volume 33 : janvier 1905-juin 1905
- volume 34 : juillet 1905-décembre 1905
- volume 35 : janvier 1906-juin 1906
- volume 36 : juillet 1906-décembre 1906
- volume 37 : janvier 1907-juin 1907
- volume 38 : juillet 1907-décembre 1907
- volume 39 : janvier 1908-juin 1908
- volume 40 : juillet 1908-décembre 1908
- volume 41 : janvier 1909-août 1909

Annexe 3. Quantifier l'usage des mots

3. 1. Présentation et enjeux méthodologiques

Pour mener à bien notre travail de sémantique historique, il nous a semblé utile d'associer deux approches : à une analyse fine, somme toute classique, des textes qui s'inspire de diverses méthodologies (*cultural studies*, histoire intellectuelle, « description dense », science politique, microhistoire, histoire du livre[1]), s'ajoute l'approche quantitative rendue possible par l'utilisation de l'informatique pour traiter des masses gigantesques de texte (exploration de données ou *data mining*). Dans cette perspective, différentes bases de données ont été utilisées :

- pour les journaux américains, le site de la Bibliothèque du Congrès *Chronicling America* (1653 journaux locaux publiés entre 1836 et 1922 provenant de tout le territoire américain, dont certains avec une audience nationale ; 10 millions de pages en tout) et le site privé *Newspaper.com* (plus de 3500 journaux, locaux également, publiés entre 1700 et 2000, environ 100 millions de pages)[2] ;
- pour la presse internationale : *The British Newspaper Archive*, *Papers Past* (Nouvelle-Zélande), *Trove* (Australie) ;
- pour la production imprimée d'un État, des archives régionales, principalement *Kansas Memory* (Kansas Historical Society) et *The Portal to Texas History* (University of North Texas Libraries, Denton, Texas) ;
- pour la production imprimée en général, comme les magazines ou les livres, les bibliothèques numériques *HathiTrust* (un partenariat entre 100 institutions d'enseignement supérieur mis en œuvre principalement par l'Université de l'Indiana et celle du Michigan) et *Archive.org* (organisme à but non lucratif américain), *Google Books* et *The Marxists Internet Archive*.

Cette annexe regroupe des captures d'écran issues de différents outils pour traiter ces données. Trois applications analysent l'évolution de la fréquence d'apparition des mots. *Google*

[1] Pour l'histoire du livre, nous nous inspirons principalement des travaux de Roger Chartier qui conjugue analyse littéraire et historique : cette approche considère le texte comme un processus historique propre, mais toujours lié à un contexte particulier.

[2] Ces chiffres remontent au 15 mars 2015, date à laquelle nous avons consulté ces bases de données.

Ngram viewer permet de visualiser la variation de la fréquence d'apparition d'un mot dans la production imprimée numérisée par Google : ouvrages mais aussi revues et magazines (nous avons recherché dans le corpus en anglais américain)[3]. *Chronicle* utilise le même outil statistique avec comme base de données les archives du *New York Times* et *ChronAm* avec celles de *Chronicling America*[4]. D'autres outils considèrent la récurrence lexicale dans un corpus déterminé, afin d'en cerner les principales préoccupations : les algorithmes du *HathiTrust* Research Center pour les archives numérisées par la bibliothèque numérique *HathiTrust* (un projet de l'Université de l'Indiana et de l'Illinois) et le logiciel en ligne *Voyant* pour tout corpus de son choix (créé par deux canadiens : Stéfan Sinclair de l'université McGill et Geoffrey Rockwell de celle d'Alberta)[5]. Enfin, nous avons utilisé différents outils pour visualiser des jeux de données créés par nos soins : *Datawrapper* (outil allemand imaginé *Journalism++ Cologne*, un réseau de journalistes et développeurs allemands, et *ABZV*, centre de formation pour journalistes) ; *Wordle* (logiciel indépendant de nuages de mots sur le net)[6].

D'emblée soulignons les limites d'une telle approche. Il faut d'abord rappeler les problèmes techniques : la reconnaissance optique de caractères utilisée pour retranscrire les textes numérisés comportent une marge d'erreurs. Quantifier l'usage des mots présente ensuite quelques périls méthodologiques : croyance naïve dans l'objectivité des chiffres et, en général, dans les capacités démonstratives de l'empirisme ; arbitraire de l'échantillonnage de départ ; hétérogénéité des données qui rendent toute classification hasardeuse et forcément réductrice (d'autant plus que le classement se révèle lui-même un enjeu politique). En outre, le résultat ne prend pas en compte le contexte dans lequel le mot a été utilisé (de quel type d'ouvrage s'agit-il ? qui utilise le terme et dans quel but ? s'agit-il d'un usage péjoratif, mélioratif, ironique, ambigu ? *quid* de l'implicite et des allusions ? quel place pour les lecteurs ou les auteurs ?). En l'absence de contexte, l'interprétation de ces récurrences et tendances lexicales sera nécessairement conditionnée par le travail d'analyse classique sur les textes réalisé au préalable. Autre problème : la production de livres a considérablement augmenté avec le temps, ce qui rend problématique toute comparaison. Se concentrer sur un période courte (1889-1918 en l'occurence) permet d'éviter ce genre d'écueils. Le problème persiste cependant pour les journaux qui connaissent une expansion

---

[3] https://books.google.com/ngrams.

[4] http://chronicle.nytlabs.com; http://bookworm.culturomics.org/ChronAm/. *ChronAm* ne permet pas encore de recherche de noms composés : le cas échéant, nous avons donc fondé nos comparaisons sur un comptage « manuel ». Le site de la Bibliothèque du Congrès permet en effet de trier les résultats par années ; nous avons donc comptabilisé par grandes périodes les références.

[5] https://htrc2.pti.indiana.edu; http://voyant-tools.org.

[6] https://datawrapper.de; http://www.wordle.net.

fulgurante au tournant du siècle. De plus, le sens des mots change, même dans un cadre restreint. Par exemple, le mot « science » donne lieu à des controverses vives à l'époque de Flower et peut être utilisé dans des sens antinomiques selon l'auteur, ce qui ne transparait pas dans une étude quantitative. De nombreuses autres questions se posent : quels livres ou organes de presse ont été numérisés ? Dans quelle mesure ces écrits reflètent-t-ils la société ? Les auteurs écrivent-ils des textes « miroirs » du monde, sont-ils cantonnés dans une « tour d'ivoire », ou utilisent-ils les mots pour changer le monde ? Qu'est ce qui change : la société, les conventions de la culture imprimée, le type d'écrit conservé, ou le goût du public auquel l'offre s'adapte ? Si la quantification peut renseigner sur l'intensité d'un débat ou d'un climat d'opinion, il n'en restitue donc aucunement la qualité et la teneur[7].

Ces mises en garde posées, il n'en demeure pas moins que la quantification, moins élitiste, permet de saisir les grandes tendances, de dépasser le cadre individuel et de toucher du doigt, à travers les récurrences et les évolutions lexicales, l'ordinaire du social : les chiffres ne sont significatifs qu'en relation à d'autres sources afin de traduire les préoccupations du temps ou relativiser ce qu'un milieu restreint, plongé dans ses obsessions, considère comme un mouvement de fond (l'enthousiasme chronique de Flower pour les « recherches psychiques » par exemple : ils ne s'agit point d'un mouvement de masse ; en revanche, la Science chrétienne oui ; voir chapitre 2). Elle rend possible une approche qui ne se limite pas aux sources habituelles : les grandes figures de l'époque. En ce qui concerne les bases de données, elles fournissent un argument supplémentaire pour comprendre les phénomènes qui traversent la société (par exemple l'émergence et la vulgarisation de l'Évangile social). Elles permettent aussi de ne plus se contenter des tirages pour mesurer l'influence d'un magazine ou d'un journal : les processus de citation, de reproduction d'article et de références permettent de retracer la diffusion des textes.

Évidemment, pour compléter une analyse de l'influence des idées de Flower, un retour à l'approche qualitative est indispensable avec l'analyse du contenu de ses écrits mais aussi de leur appropriation par les lecteurs. Les mots ne se résument pas à des données : leur sens dépend d'un contexte individuel et collectif, or la quantification et l'usage de bases de données les dissocient du terreau où ils émergent. Cette « mise en données des mots *(data-fication of words)* » et du monde

[7] Le débat a été initié par la publication de Jean--Baptiste Michel *et al.*, « Quantitative Analysis of Culture Using Millions of Digitized Books », *Science*, vol. 331, n° 6014, 14 janvier 2011, p. 176-182. L'équipe de *Culturomics* répond à certaines critiques sur leur site : « FAQ. Big Picture », http://www.culturomics.org/Resources/faq, consulté le 1er mars 2015. Dans son blog, Claude Fischer propose des éléments biographiques et synthétise les recherches actuelles sur « les promesses et les périls » des humanités numériques et des « *big data* ». Claude S. Fischer, « Novel Data : Promise and Perils », *in Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne], 18 juin 2013. URL : http://madeinamericathebook.wordpress.com/2013/06/18/novel-data-promise-and-perils/; « Word Counts and What Counts », *in Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne], 24 septembre 2013. URL : http://madeinamericathebook.wordpress.com/2013/09/24/word-counts-and-what-counts/.

érige, avec hubris, l'imprimé en mode d'accès privilégié au passé, approche en accord avec notre sujet (le journaliste et l'intellectuel interviennent par définition par l'écrit ; Flower croit en la performativité des mots) mais qui réduit le passé à ce qu'écrivent une minorité de penseurs, comme le remarque l'historienne Lara Putnam : « The totality of sentences that have ended up in print in no way corresponds to the proportions of past human life ». Les enjeux méthodologiques pour l'historien sont explorés, en abyme, dans cette biographie d'un journaliste-historien qui veut fédérer le peuple par les mots mais manque partiellement son objet car ces mots divisent ou créent des malentendus. L'histoire du progressisme au prisme de Flower se résume donc à ce que les imprimés de l'époque, presse et ouvrages, donnent à voir. Les limites d'un accès virtuel, par l'écrit, au monde concret (comme pour Flower) se retrouvent dans les limites des humanités numériques : « This means that topics foregrounded in newspaper debate are disproportionately visible, and the readers, intellectuals, and activists who debated there are enticingly within reach. As noted above, historians tend to attribute causality to what we see ». Putnam, ici, analyse ce que sociologique Claude Fischer note par un trait d'esprit : « a social trend is whatever is happening to a newspaper editor and the editors' friends[8] ».

L'usage des humanités numériques invite donc à la prudence. La visée heuristique reste modeste : elle permet, par exemple, l'analyse de la diffusion des magazines de Flower (chapitre 5). L'intérêt principal est dans le va-et-vient que ces données suscitent entre analyse globale et lecture humaniste, c'est-à-dire le commerce intime avec les textes et l'analyse rigoureuse de fragments : l'émergence d'une donnée atypique invite à des recherches plus poussées dans les textes, où la quantification permet, *a posteriori*, de confirmer ou d'infirmer l'inévitable impressionnisme de la lecture. En effet, au vu de la graphomanie des penseurs du XIXe siècle, aucune lecture, aussi méthodique et minutieuse fut-elle, ne saurait saisir la complexité des milliers de feuillets qui caractérisent le style prolixe de l'époque. En résumé, cette double approche, quantitative et qualitative, permet d'analyser les interactions entre le micro et le macro, l'individu et le social, un outil approprié pour l'approche biographique que nous proposons dans ce travail.

[8] Claude Fischer cité *in* C.W. Nevius**,** « Kids flock back to parents' nest », *SFGate*, 11 mars 2006.

3. 2. Récurrences

Certaines contraintes techniques ont présidé à cette exploration de données. Les jeux de données, issus de différents bases, ont dû être exploités avec des instruments différents : les algorithmes et les outils de visualisation du HathiTrust Research Center pour les données disponibles sur *HathiTrust* (fig. 2) ; le logiciel *Voyant* pour les textes provenant du site d'archives *Archive.org* (fig. 1) ou de bases de données comme *Chronicling America*.

Fig. 1 : Corpus de 11 ouvrages de Flower.

great	1158	years	780	power	441
life	1123	work	759	old	434
time	912	world	541	christian	427
people	814	day	510	spirit	392
man	810	thought	507	age	385
new	802	social	500	justice	383
men	795	science	466		

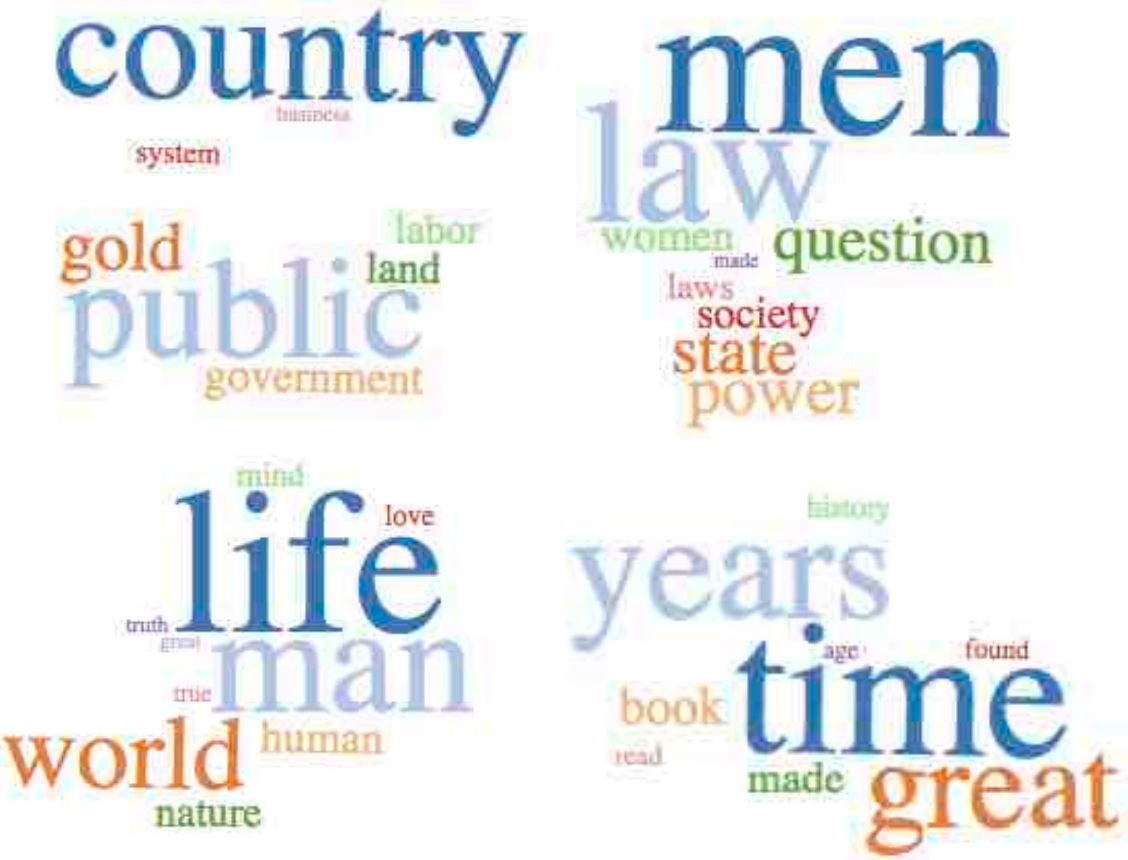
Corpus : 11 ouvrages[9], 479 817 mots

Source : Stéfan Sinclair et Geoffrey Rockwell, « Words in the Entire Corpus », *Voyant* [En ligne], consulté le 28 février 2015. Visualisation en nuage de mots avec la l'outil en ligne Wordle. URL : http://voyant-tools.org/tool/CorpusTypeFrequenciesGrid/.

[9] *Fashion's Slaves. The People's Cause. Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar. Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays. A Poet of the People and After Sixty Years. Whittier : Prophet, Seer and Man. The Century of Sir Thomas More. How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign. Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent. Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years. Story of the Menace Trial : A Brief Sketch of this Historic Case With Reports of the Masterly Addresses by Hon. J.L. McNatt and Hon. J.I. Sheppard, Attorneys for the Defense.*

Fig. 2 : Magazines dirigés par Flower

1889-1900



Corpus :

The Arena (1889-1896)

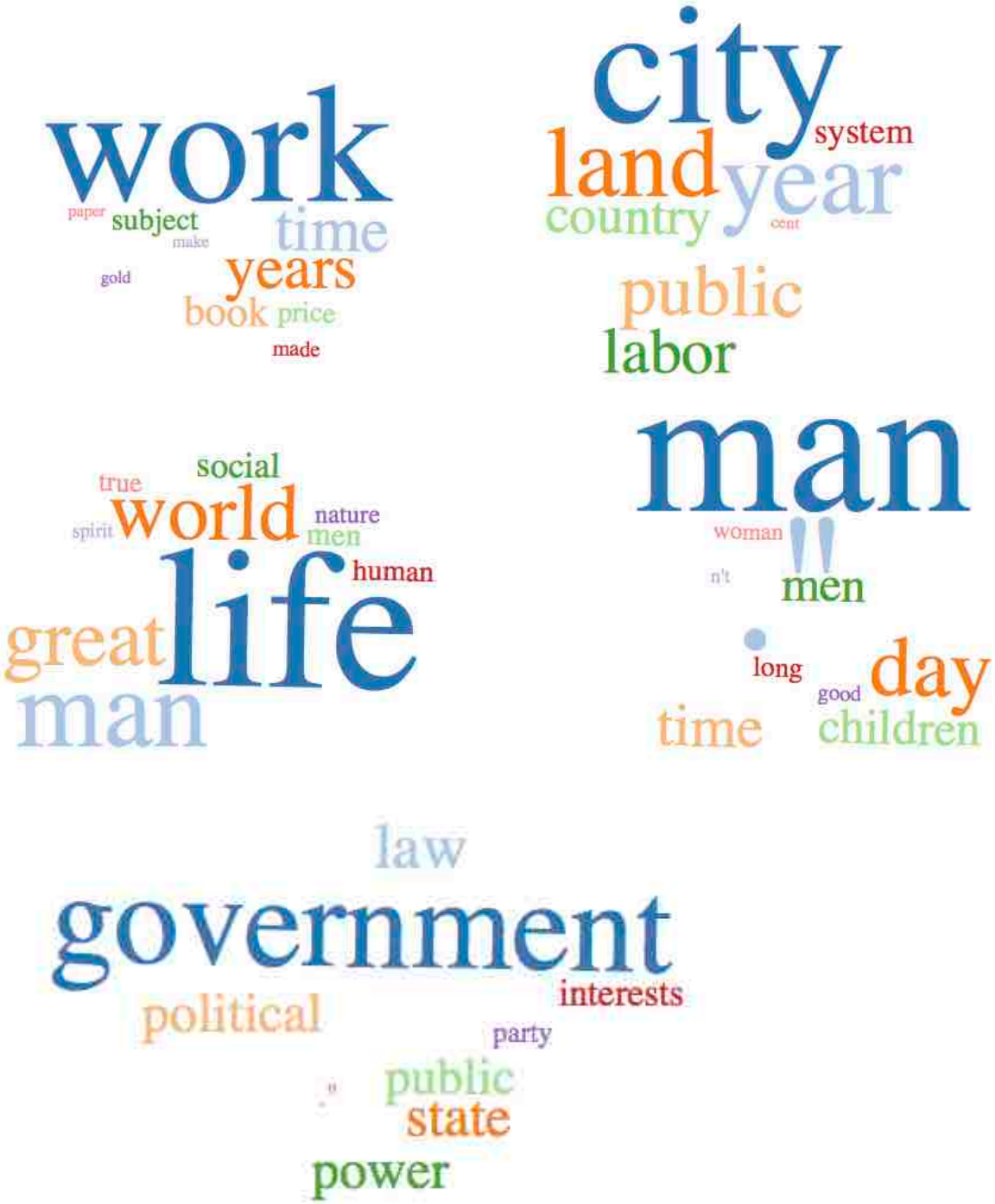
The New Time (1897-1898)

The Coming Age (1899-1900)

Source : *HathiTrust Research Center*, Analyse de corpus selon la méthode du « topic modeling » [En ligne], consulté le 28 février 2015.

URL : https://htrc2.pti.indiana.edu/result/jeanlouisml/318d141d-a59e-4865-8bfa-1f9b8dedc205/job_results/topic_tagclouds.html.

1900-1911



Corpus :

The Arena (1900-1909)

The Twentieth Century Magazine (1909-1911)

Source : *HathiTrust Research Center,* Analyse de corpus selon la méthode du « topic modeling » [En ligne], consulté le 16 mars 2015.

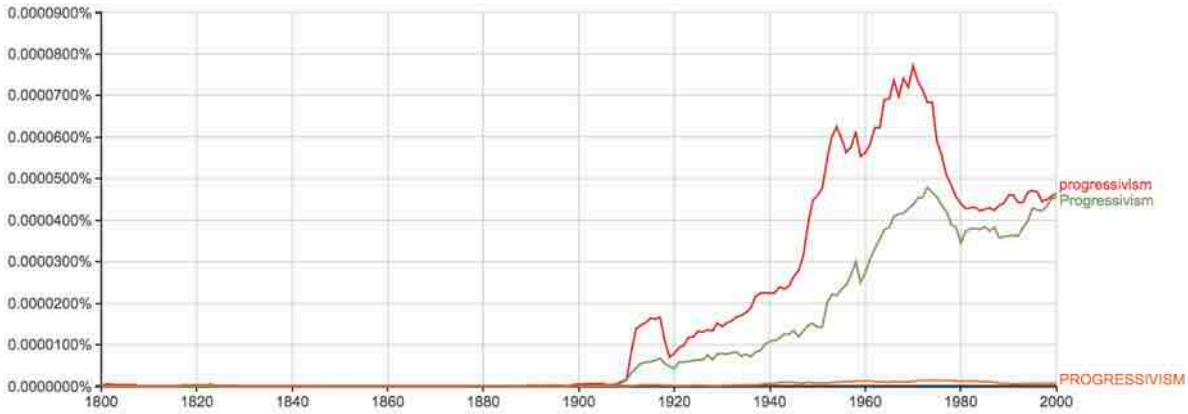
URL : https://htrc2.pti.indiana.edu/result/jeanlouisml/4b004385-0898-46e6-b11f-57dabfb8e759/job_results/topic_tagclouds.html.

3. 3. Tendances : fréquences d'apparition des mots de Flower dans la culture imprimée américaine

Sauf mention contraire, les recherches ont été effectuées le 16 et 17 mars 2015.

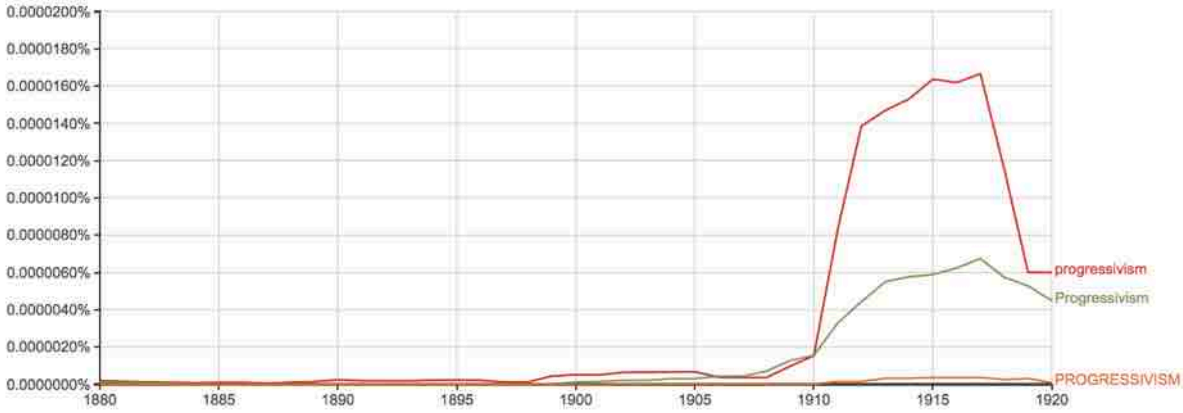
Fig. 3 : « Progressive » et « Progressivism »

Fig. 3-a : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressivism » dans la production imprimée en anglais américain entre 1800 et 2000



Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 3-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressivism » dans la production imprimée en anglais américain entre 1880 et 1920

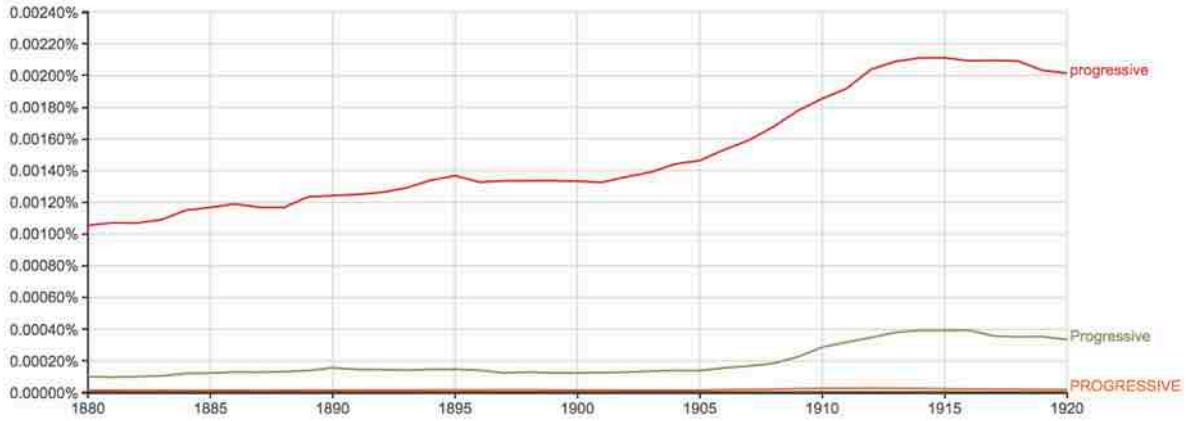


Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 3-c : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressive » dans la production imprimée en anglais américain entre 1800 et 2000

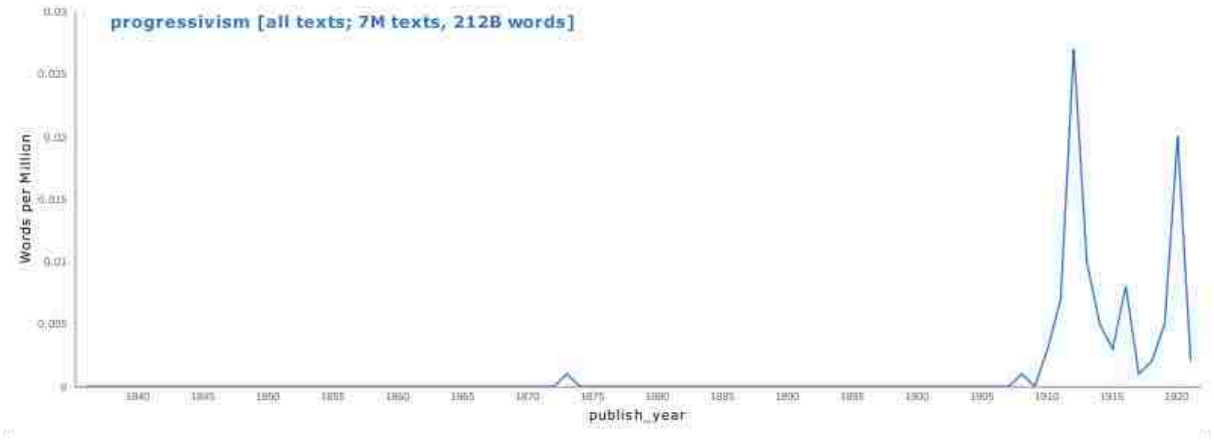
Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 3-d : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressive » dans la production imprimée en anglais américain entre 1880 et 1920



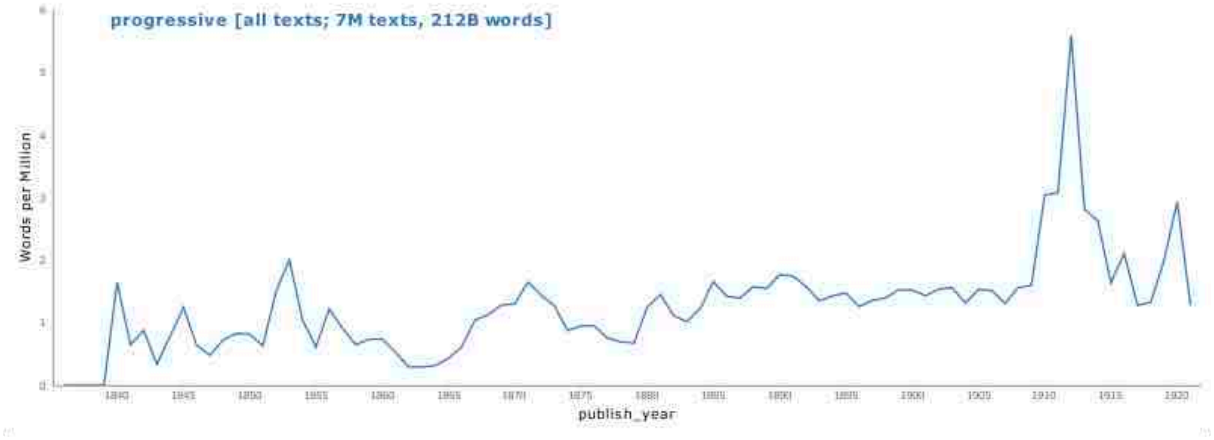
Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 3-e : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressivism » dans 1 643 journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès



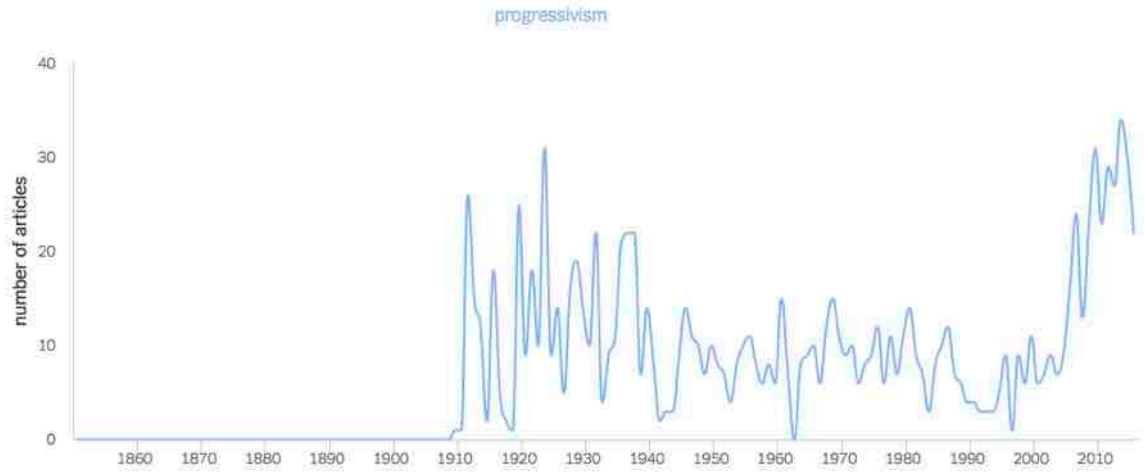
Source : bibliothèque numérique *Chronicling America (ChronAm)*

Fig. 3-f : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressive » dans 1 643 journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès



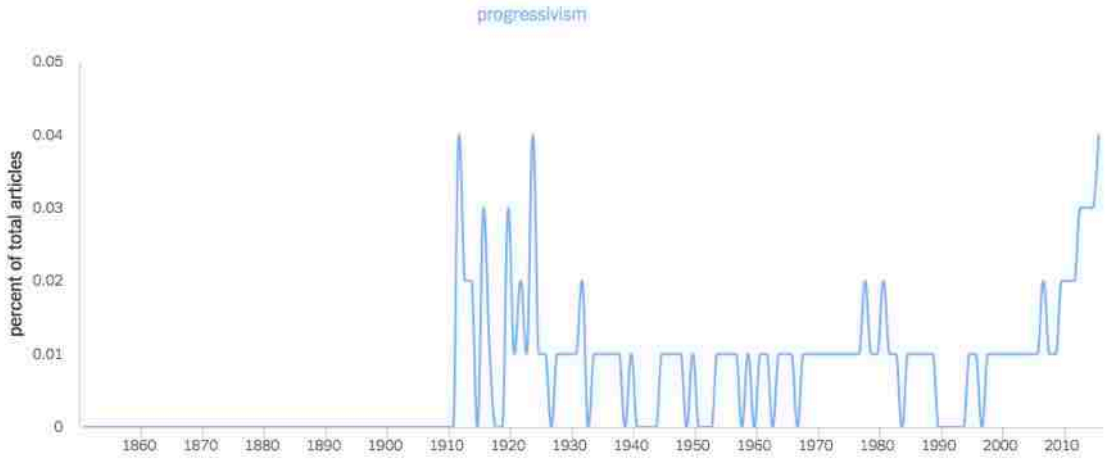
Source : bibliothèque numérique *Chronicling America (ChronAm)*

Fig. 3-g : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressivism » dans le *New York Times* (nombre d'articles)



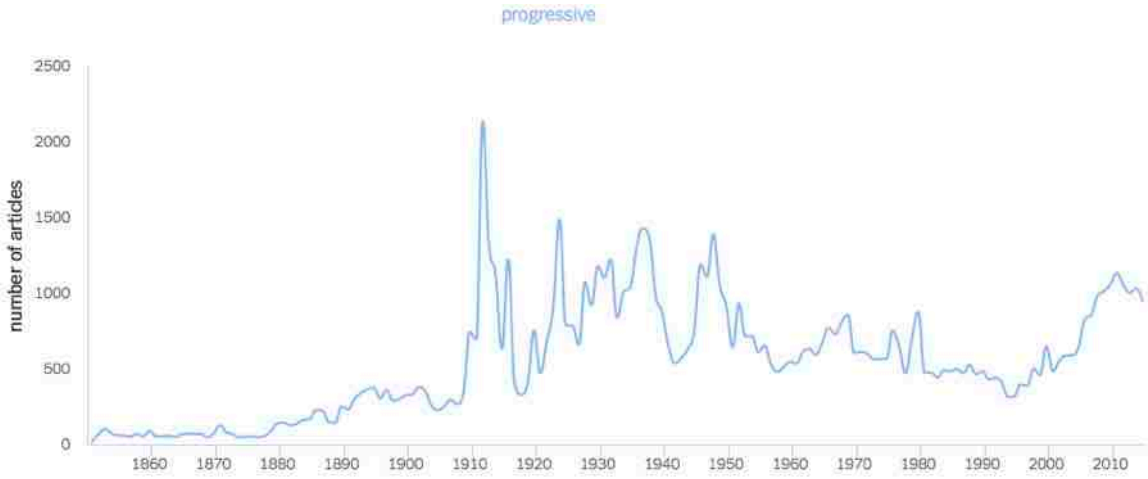
Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 3-h : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressivism » dans le *New York Times* (en pourcentage du nombre total d'article)



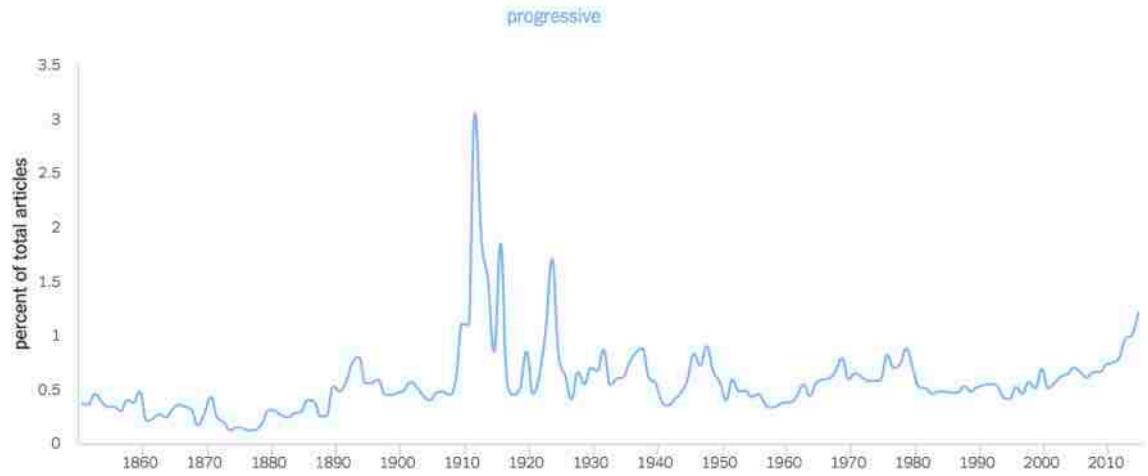
Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 3-i : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressive » dans le *New York Times* (nombre d'articles)



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 3-j : Variation de la fréquence d'apparition du terme « progressive » dans le *New York Times* (en pourcentage du nombre total d'article)



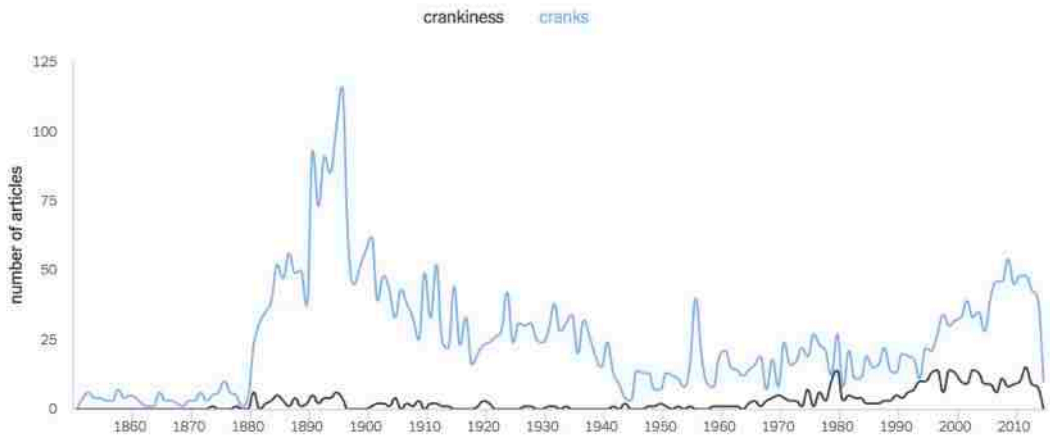
Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 4 : *Crank*

Fig. 4-a : Variation de la fréquence d'apparition du terme « crankiness » dans la production imprimée en anglais américain[10]

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

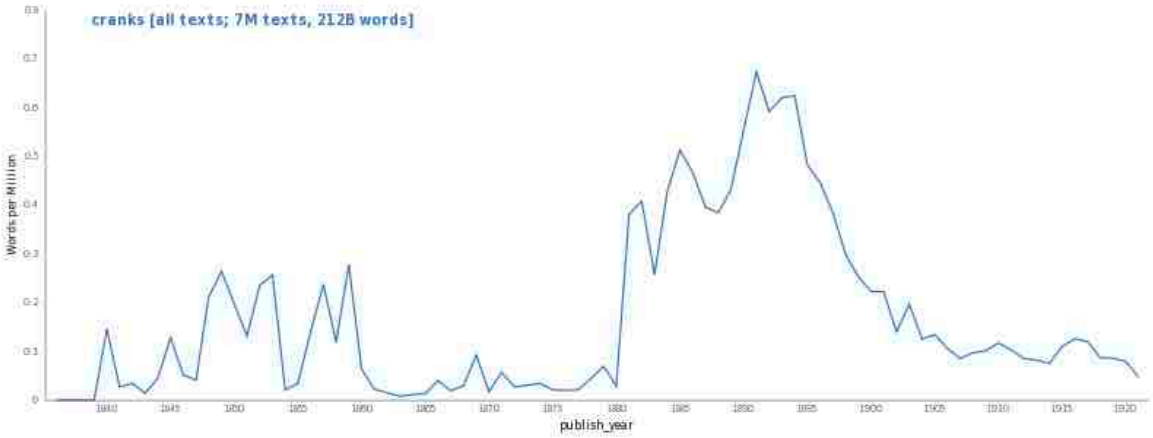
Fig. 4-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « cranks » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

[10] À la lecture d'un échantillon de résultats, nous avons décidé d'écarter « crank » car l'homonymie avec le terme de mécanique (manivelle) semble brouiller les résultats, dans *Google Books* en tout cas. Dans la presse en revanche, ce problème semble rester marginal (car sont exclus des résultats les nombreux ouvrages professionnels).

Fig. 4-c : Variation de la fréquence d'apparition du terme « cranks » dans 1 643 journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès



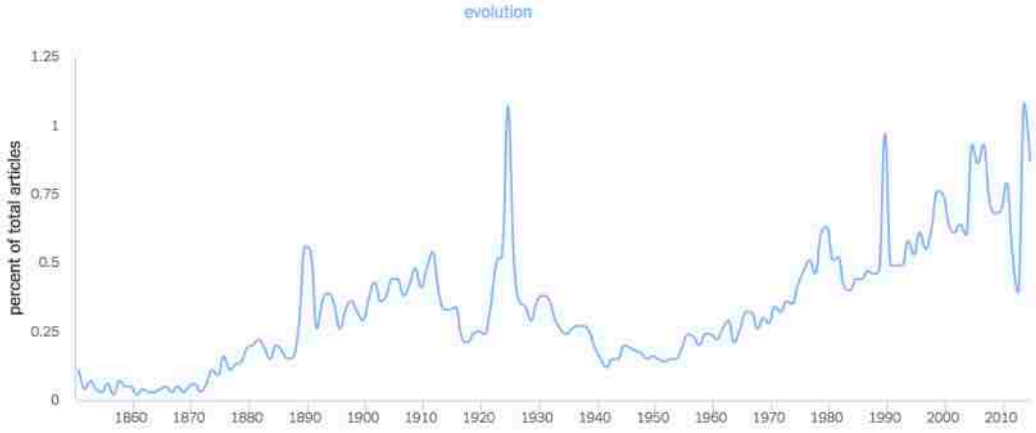
Source : bibliothèque numérique *Chronicling America (ChronAm)*

Fig. 5 : Les théories de l'évolution

Fig. 5-a : Variation de la fréquence d'apparition du terme « evolution » dans la production imprimée en anglais américain

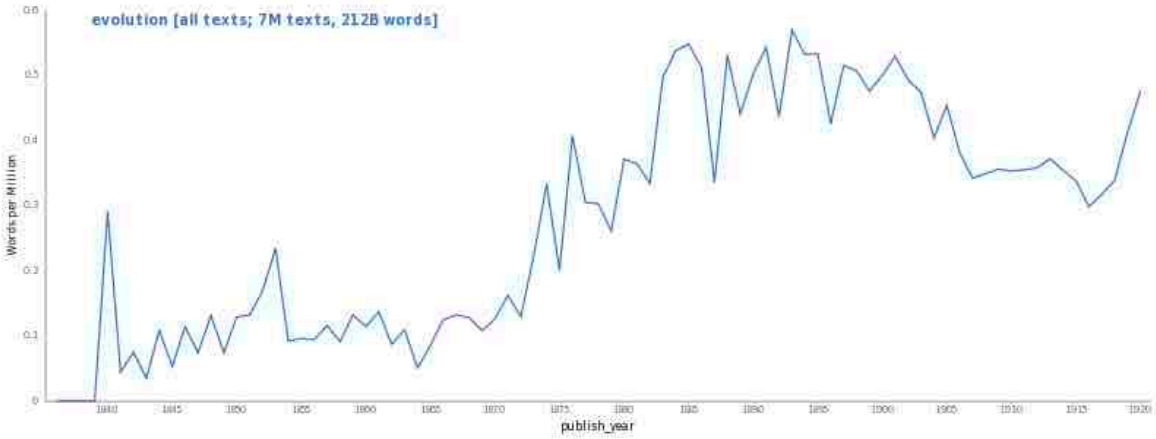
Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 5-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « evolution » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 5-c : Variation de la fréquence d'apparition du terme « evolution » dans 1 643 journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès

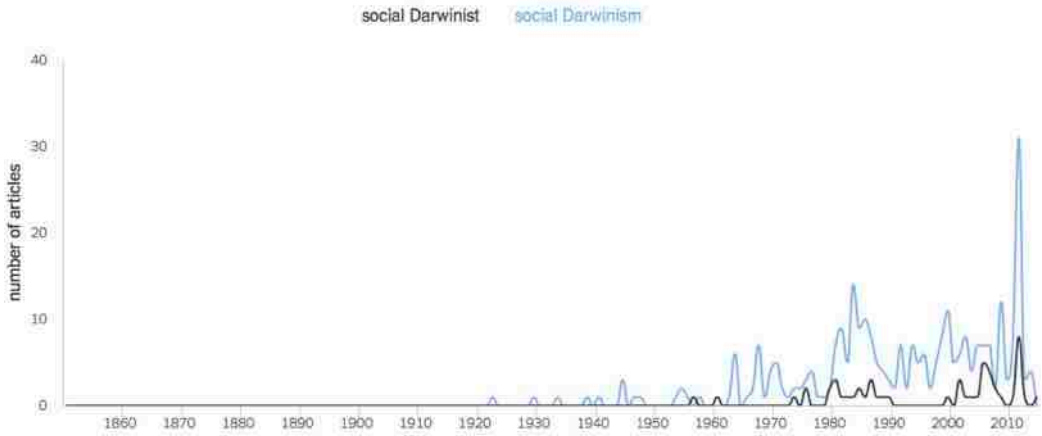


Source : bibliothèque numérique *Chronicling America* (*ChronAm*)

Fig. 5-d : Variation de la fréquence d'apparition de « social Darwinism » et « social Darwinist » (avec et sans majuscules pour l'adjectif, les deux orthographes étant attestées par l'OED) dans la production imprimée en anglais américain[11]

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 5-e : Variation de la fréquence d'apparition de « social Darwinism » et « social Darwinist » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

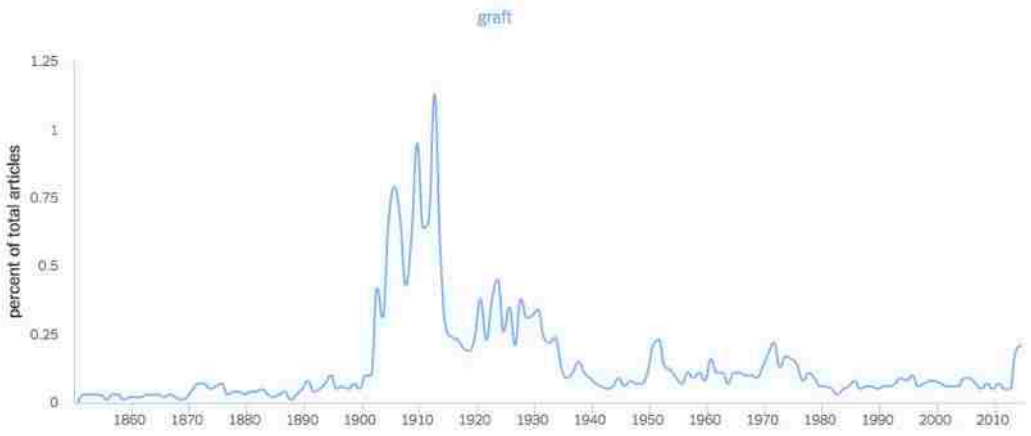
ChronAm ne permet pas recherche de noms composés.

Sept occurrences dans la bibliothèque numérique *Chronicling America.*

[11] Les exemples des années 1820, après vérification, se révèlent être issus d'ouvrage du XXe siècle.

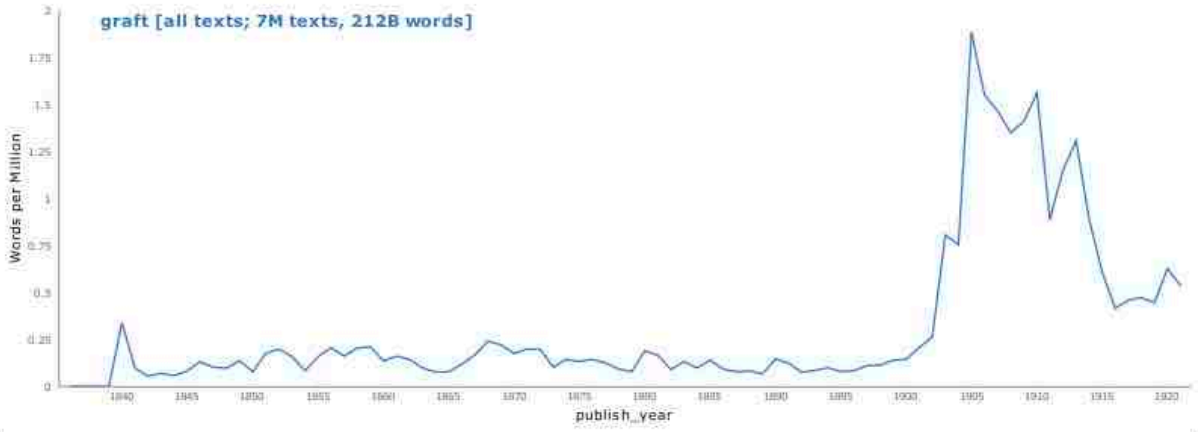
Fig. 6 : « Graft »

Fig. 6-a : Variation de la fréquence d'apparition du terme « graft » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 6-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « graft » dans 1 643 journaux numérisés par la Bibliothèque du Congrès



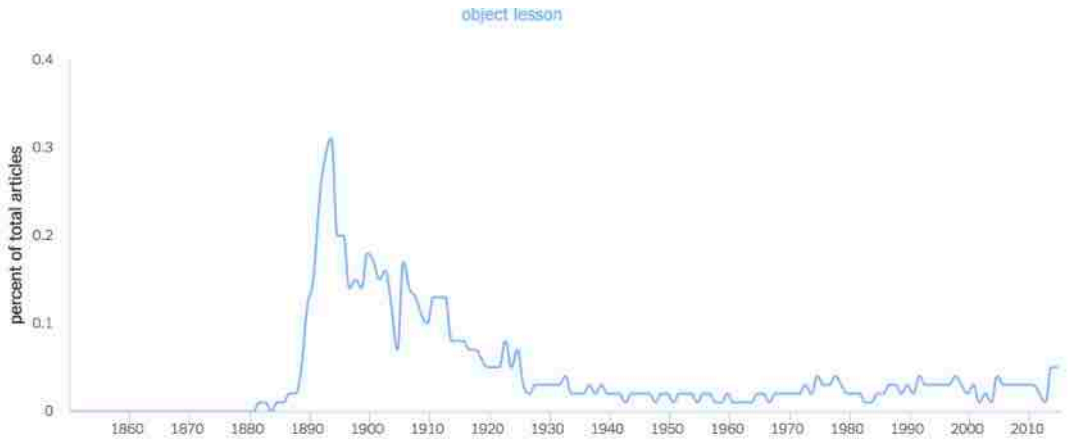
Source : bibliothèque numérique *Chronicling America* (*ChronAm*)

Fig. 7 : « Object lesson »

Fig. 7-a : Variation de la fréquence d'apparition de « object lesson » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 7-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « object lesson » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 7-c: Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America*[12]

51 733 occurrences dans la bibliothèque numérique *Chronicling America*, dont 93% (48 312) entre 1889 et 1919.

[12] *ChronAm* ne permet pas la recherche de noms composés.

Fig. 8 : « Anglo-Saxon »

Fig. 8-a : Variation de la fréquence d'apparition de « Anglo-Saxon » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 8-b : Variation de la fréquence d'apparition du terme « Anglo-Saxon » dans le *New York Times*

Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 8-c: Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America*[13] :

52 084 occurrences de 1836 à 1922, dont plus de la moitié (28 809) entre 1889 et 1919.
Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance : la fréquence augmente entre 1893 et 1910 avec un pic entre 1899 et 1904.

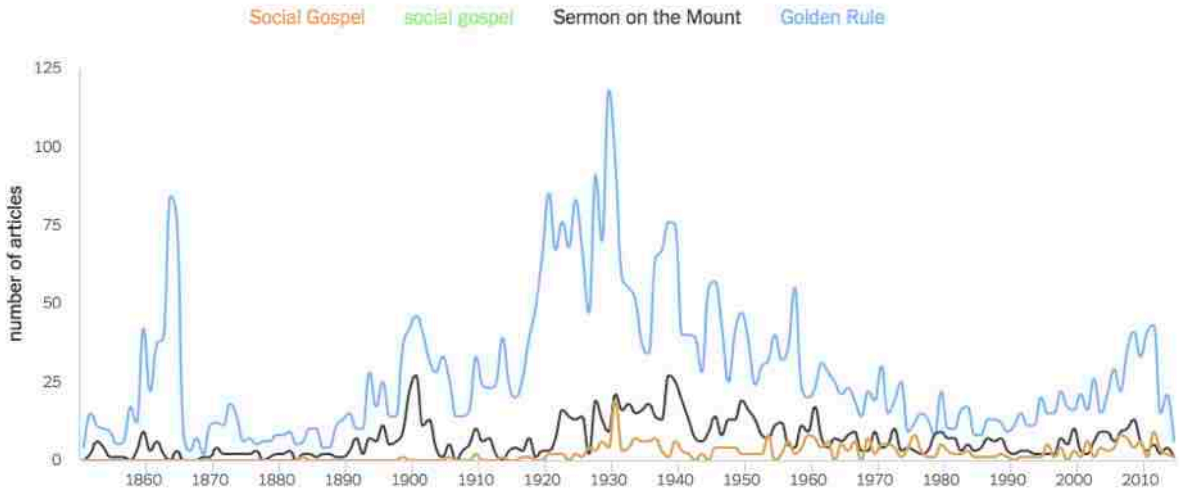
[13] *ChronAm* ne permet pas recherche de noms composés.

Fig. 9 : Éthique et christianisme

Fig. 9-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « Golden Rule », « Sermon on the Mount », « social gospel » et « Social Gospel » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 9-b : Variation de la fréquence d'apparition des termes « Golden Rule », « Sermon on the Mount », « social gospel » et « Social Gospel » dans le *New York Times*[14]



Source : *The New York Times (Chronicle)*

[14] L'application, contraire au *Google Ngram viewer*, ne fait pas la différence entre majuscule et minuscule.

Fig. 9-c : Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America*[15] :

« Golden Rule » : 82 840 occurrences de 1836 à 1922, dont 78% (64 664) entre 1889 et 1919.

« Sermon on the Mount » : 7795 occurrences de 1836 à 1922, dont 72% (5639) entre 1889 et 1919.

« Social Gospel » : 226 occurrences de 1836 à 1922, dont 75% (171) entre 1889 et 1919.

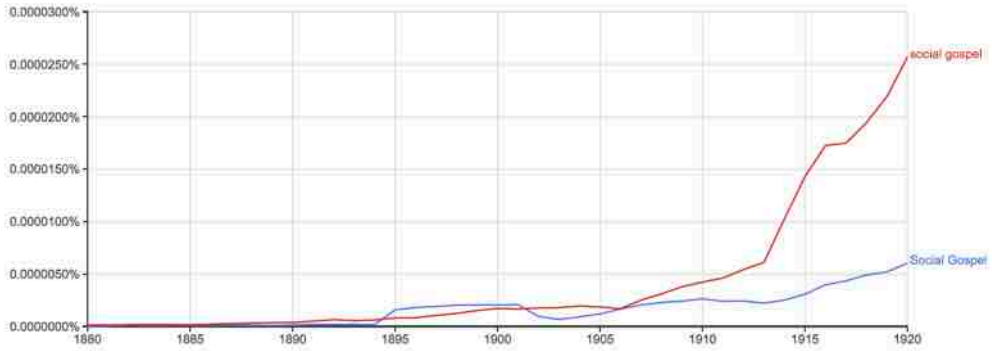
Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance :

« Golden Rule » : 144 349 occurrences entre 1717 et 1919, dont 86% (124 586) entre 1889 et 1919. L'expression envahit la presse à partir de 1894.

« Sermon on the Mount » : 19 658 occurrences entre 1717 et 1919, dont 80% (15 864) entre 1889 et 1919. L'expression envahit la presse à partir de 1894, avec un fréquence maximum entre 1897 à 1901 (2 197).

« Social Gospel » : 4 261occurrences entre 1717 et 1919, dont 16% (691) entre 1889 et 1919. Rapide augmentation à partir de 1910.

Fig. 9-d : Variation de la fréquence d'apparition de « social gospel » et « Social Gospel » dans la production imprimée en anglais américain entre 1889 et 1920



Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 9-e : Comparaison de la fréquence d'apparition de « brotherhood » et « solidarity » dans la production imprimée en anglais américain

[15] *ChronAm* ne permet pas recherche de noms composés.

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 9-f : Variation de la fréquence d'apparition de « churchianity » et « churchanity » (variante orthographique moins courante) dans la production imprimée en anglais américain

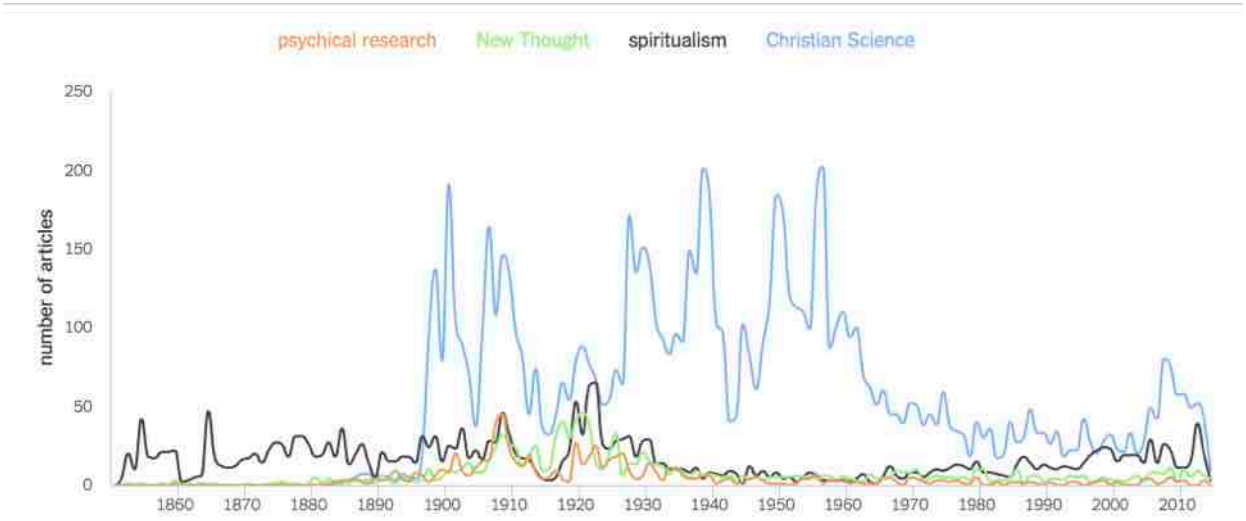
Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 10 : Les religions métaphysiques

Fig. 10-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « Christian Science », « New Thought », « spiritualism » et « psychical research » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 10-b : Variation de la fréquence d'apparition des termes « Christian Science », « New Thought », « spiritualism » et « psychical research » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 10-c : Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America*[16] :

« Christian Science » : 64 597 occurrences de 1836 à 1922, dont 88% (56 963) entre 1889 et 1919.
« New Thought » : 17 717 occurrences de 1836 à 1922, dont 78% (13 957) entre 1889 et 1919.
« Spiritualism » : 363 769 occurrences de 1836 à 1922, dont 67% (243 270) entre 1889 et 1919.
« Psychical research » : 3 270 occurrences de 1836 à 1922, dont 84% (2754) entre 1889 et 1919.

Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance :

« Christian Science » : 160 430 occurrences de 1717 à 1919, dont 98% (158 000) entre 1889 et 1919.
« New Thought » : 37 966 occurrences de 1836 à 1922, dont 90% (34 344) entre 1889 et 1919.
« Spiritualism » : 72 245 occurrences de 1836 à 1922, dont 70% (50 831) entre 1889 et 1919.
« Psychical research » : 6410 occurrences de 1836 à 1922, dont 95% (6 105) entre 1889 et 1919.

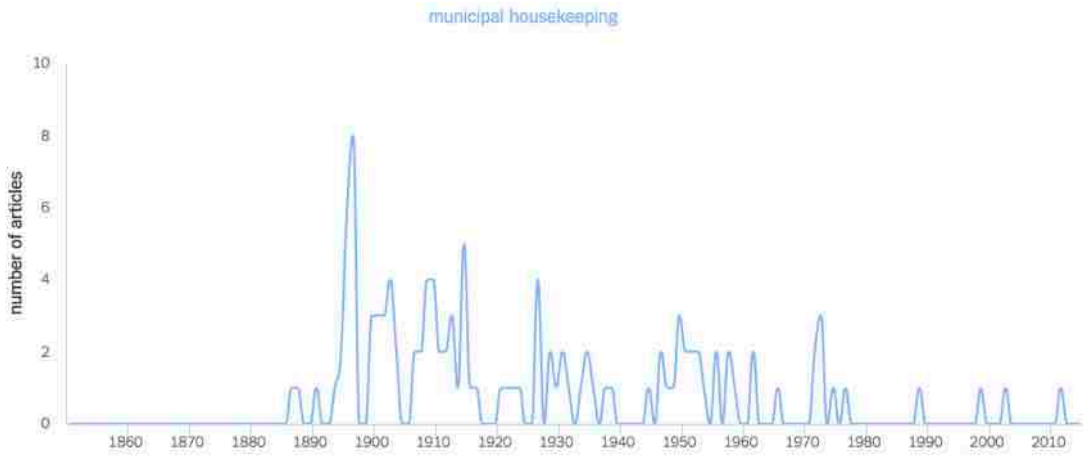
[16] Ces recherches ont été effectuées le 13 mars 2015.

Fig. 11 : « Municpal housekeeping »

Fig. 11-a : Variation de la fréquence d'apparition de l'expression « municpal housekeeping » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

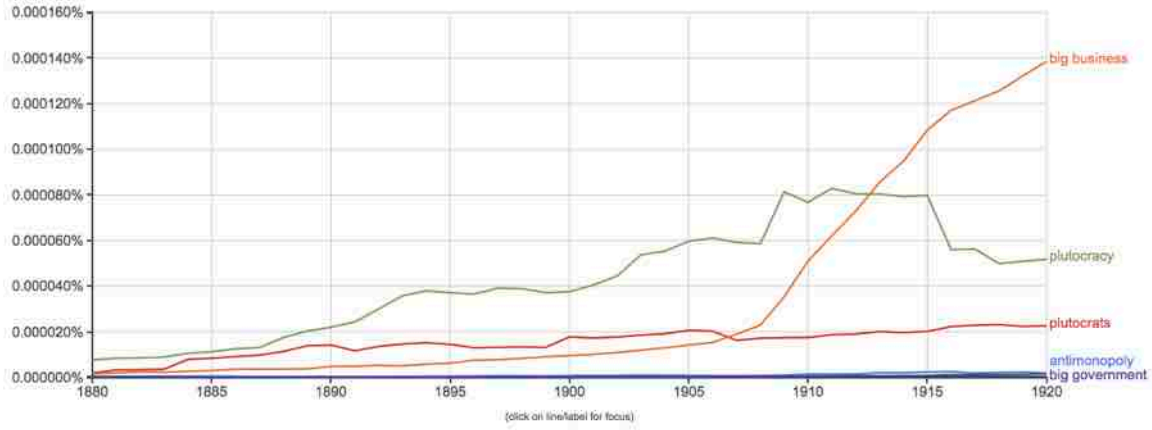
Fig. 11-b : Variation de la fréquence d'apparition de l'expression « municpal housekeeping » dans le *New York Times*

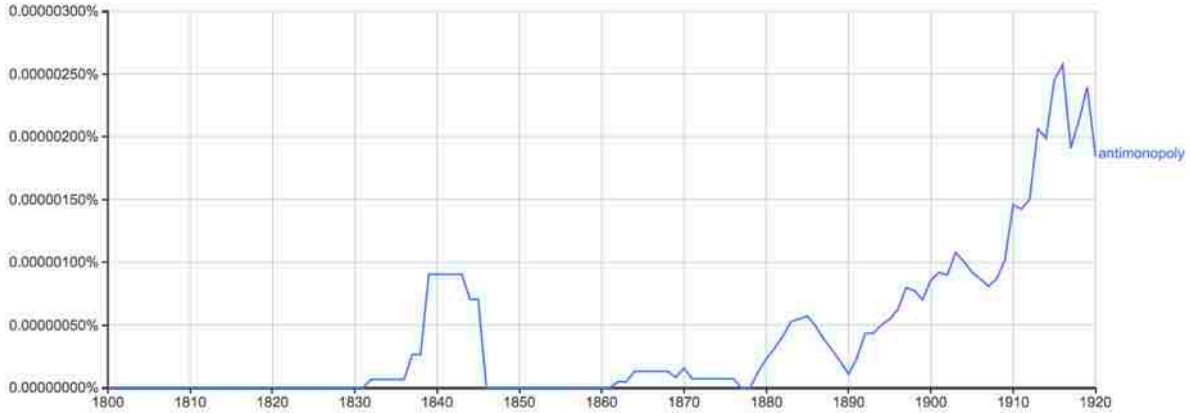


Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 12 : L'antimonopolisme

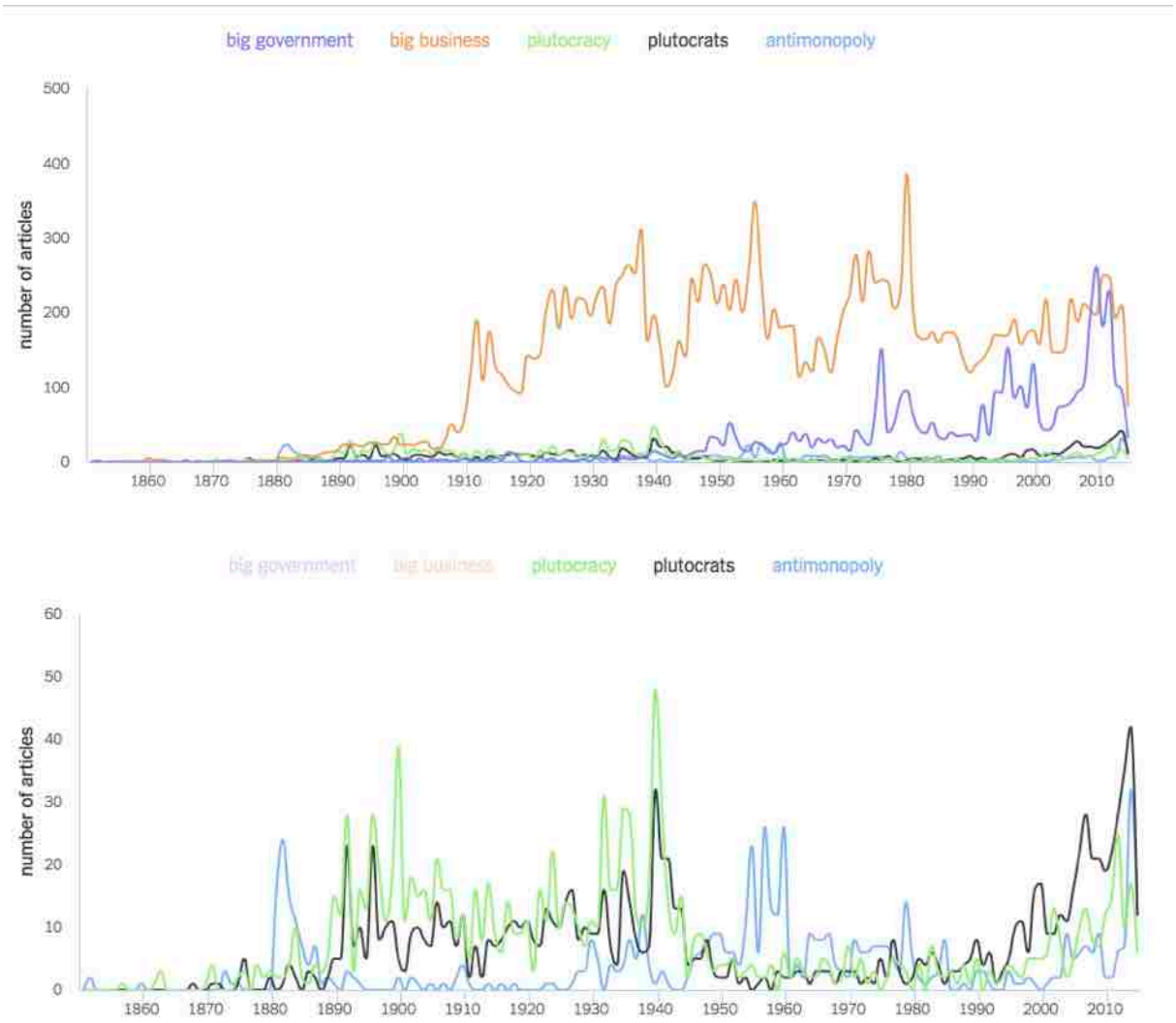
Fig. 12-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « plutocracy », « plutocrats », « big business » et « big government » dans la production imprimée en anglais américain





Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 12-b : Variation de la fréquence d'apparition des termes « plutocracy », « plutocrats », « big business » et « big government » dans le *New York Times*



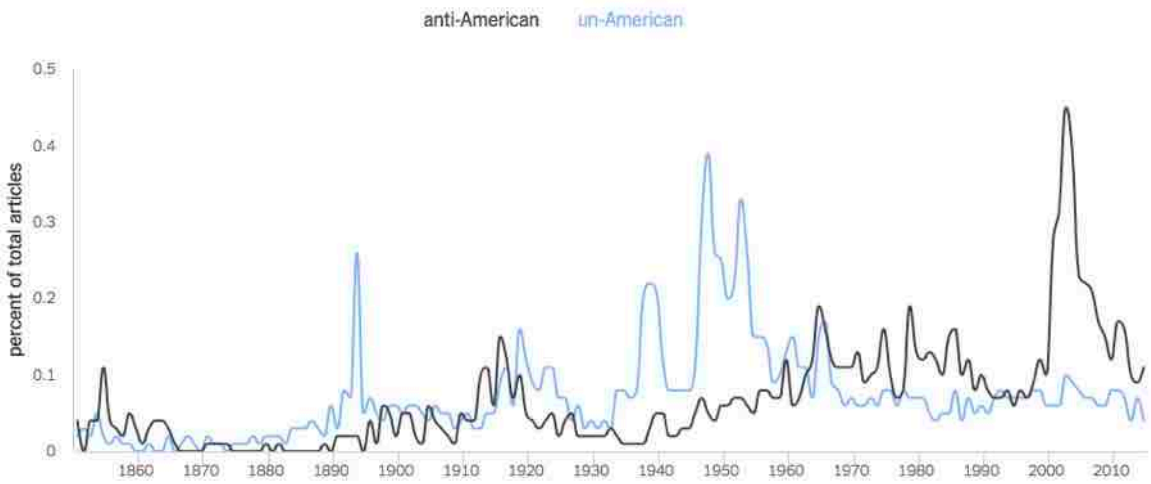
Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 13 : « Un-American »

Fig. 13-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « un-American » et « anti-American » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 13-b : Variation de la fréquence d'apparition des termes « un-American » et « anti-American » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 13-c : Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America* :

« Un-American » : 31 515 occurrences de 1836 à 1922, dont 79% (24 847) entre 1889 et 1919.

« Anti-American » : 15 828 occurrences de 1836 à 1922, dont 79% (12 590) entre 1889 et 1919.

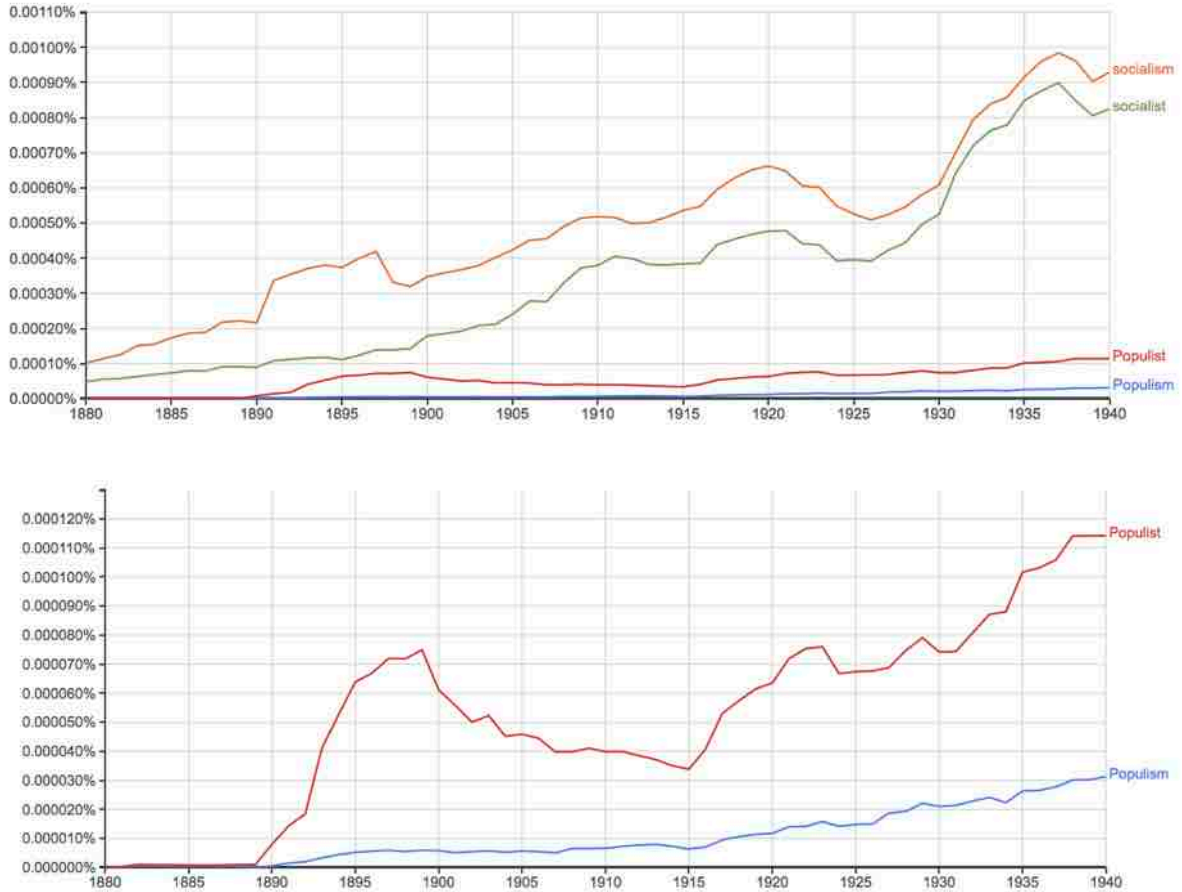
Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance :

« Un-American » : 53 134 occurrences de 1717 à 1919 (hausse à partir de 1890), dont 90% (47 889) entre 1889 et 1919 (hausse à partir de 1890, pic entre 1893 et 1896).

« Anti-American » : 31 203 occurrences de 1717 à 1919, dont 90% (28 415) entre 1889 et 1919 (hausse à partir de 1913).

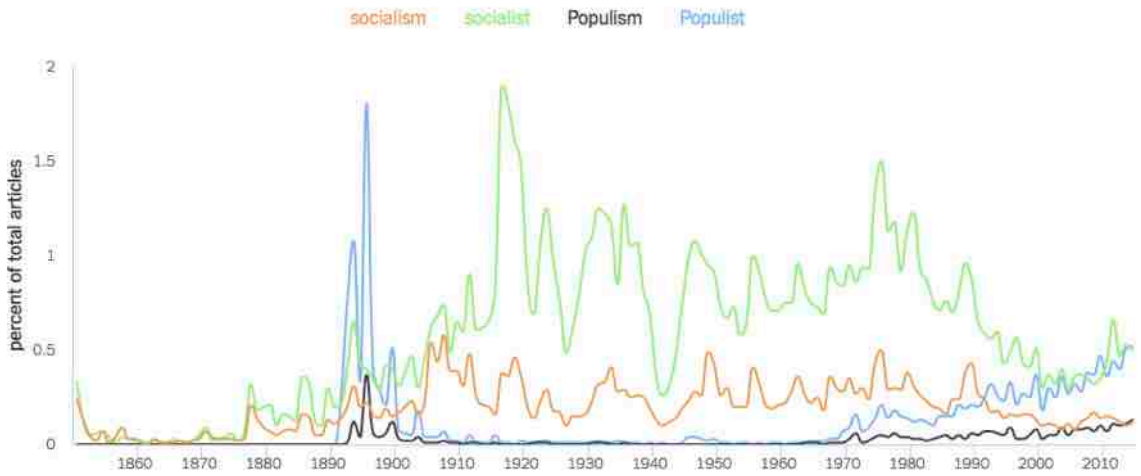
Fig. 14 : Socialisme et populisme

Fig. 14-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « socialist », « socialism », Populist » et « Populism » dans la production imprimée en anglais américain



Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

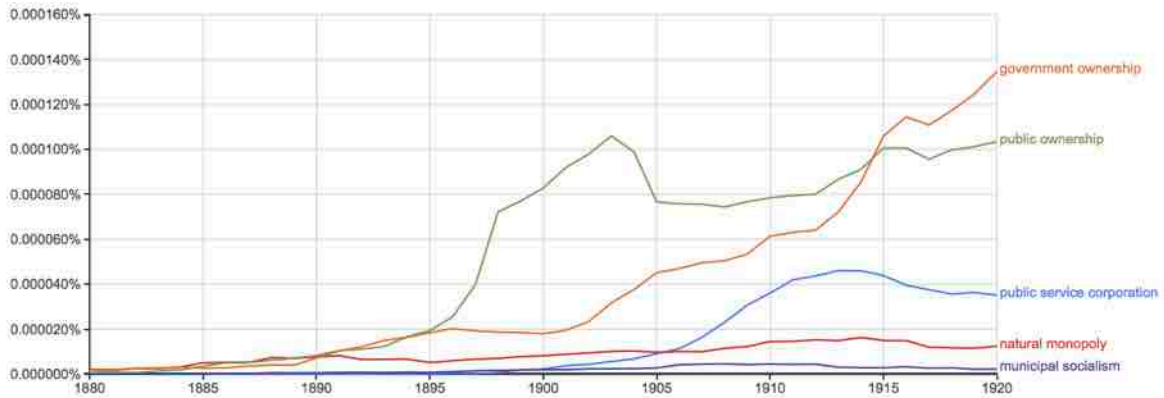
Fig. 14-b : Variation de la fréquence d'apparition des termes « socialist », « socialism », Populist » et « Populism » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

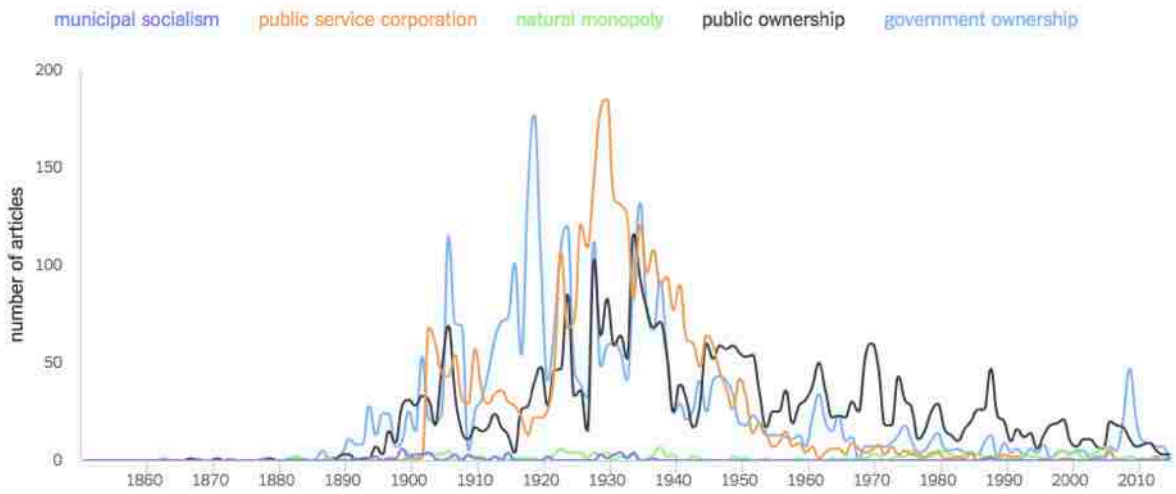
Fig. 15 : Municipalisation et nationalisation

Fig. 15-a : Variation de la fréquence d'apparition des termes « government ownership », « public ownership » « natural monopoly », « public service corporation » et « municipal socialism » dans la production imprimée en anglais américain



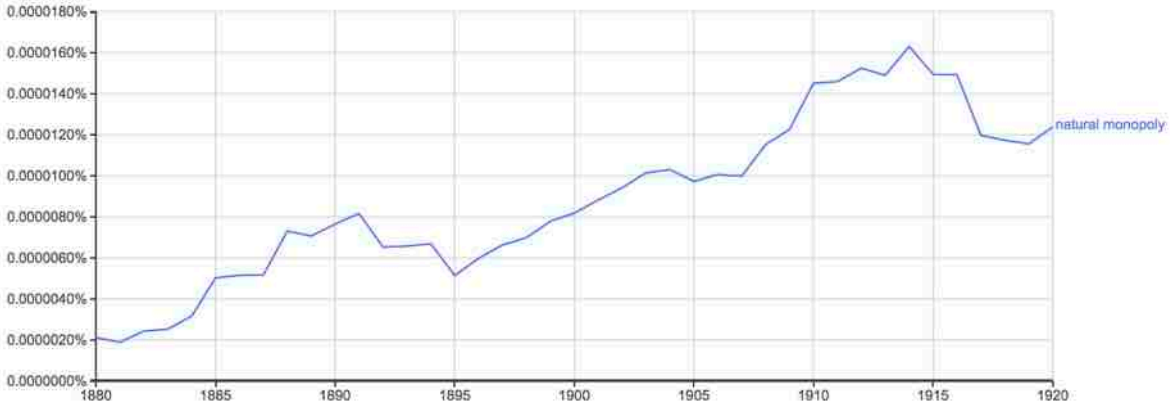
Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 15-b : Variation de la fréquence d'apparition termes « government ownership », « public ownership » « natural monopoly » « public service corporation » et « municipal socialism » dans le *New York Times*



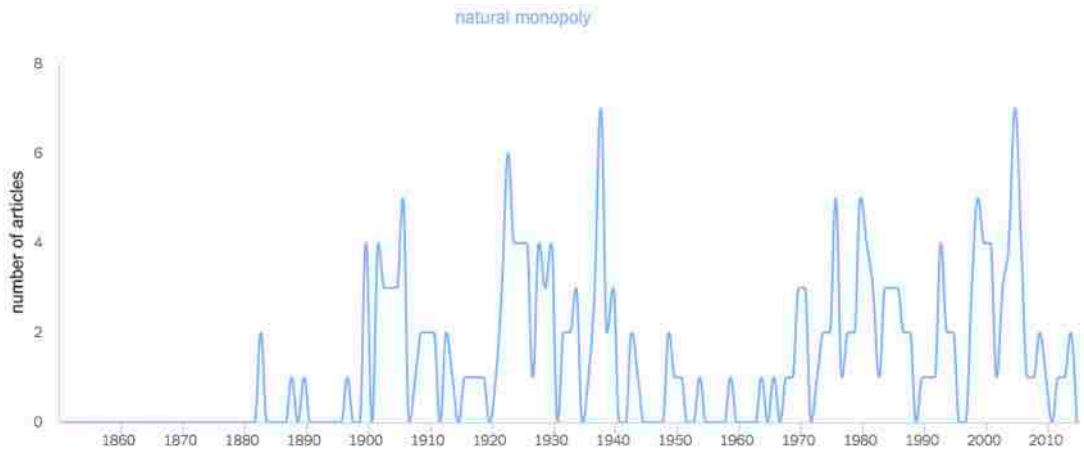
Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 15-c : Variation de la fréquence d'apparition du terme « natural monopoly » dans la production imprimée en anglais américain



Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 15-d : Variation de la fréquence d'apparition du terme « natural monopoly » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 15-e : Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America* :

« Government ownership » : 29 272 occurrences de 1836 à 1922, dont 91% (26 613) entre 1889 et 1919.

« Public ownership » : 14 909 occurrences de 1836 à 1922, dont 91% (13 646) entre 1889 et 1919.

« Natural monopoly » : 1926 occurrences de 1836 à 1922, dont 92% (1798) entre 1889 et 1919.

« Public service corporation » : 15 986 occurrences de 1836 à 1922, dont 93% (14 864) entre 1897 et 1919.

« Municipal socialism » : 389 occurrences de 1836 à 1922, dont 95% (372) entre 1897 et 1919 (un rapport de 0,01% avec « government ownership » et de 0,02% avec « public ownership » pour notre période).

Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance :

« Government ownership » : 74 423 occurrences de 1717 à 1919, dont 99% (73 996) entre 1889 et 1919.

« Public ownership » : 32 621 occurrences de 1717 à 1919, dont 99% (32 536) entre 1889 et 1919.

« Natural monopoly » : 6761 occurrences de 1717 à 1919, dont 62 % (4217) entre 1889 et 1919, hausse spectaculaire à partir de 1890.

« Public service corporation » : 44 778 occurrences de 1717 à 1919, dont 99,9% (44 777) entre 1897 et 1919.

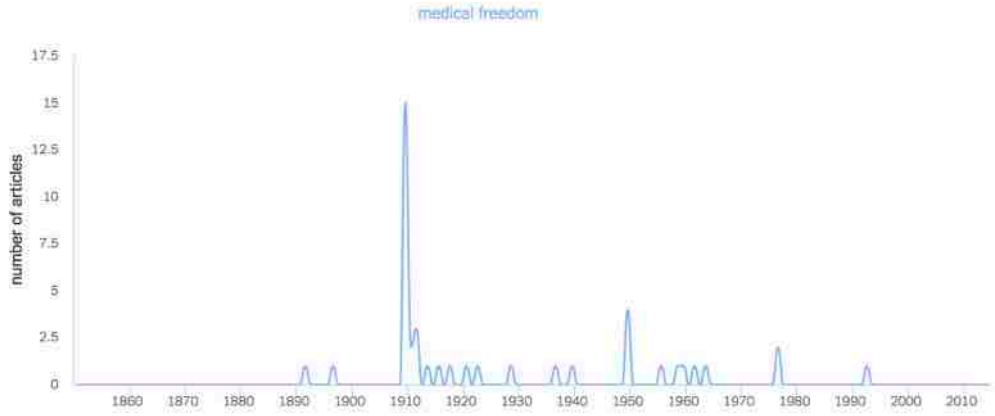
« Municpal socialism » : 1025 occurrences de 1717 à 1919, dont 91% (935) entre 1897 et 1919 (un rapport de 0,01% avec « government ownership » et de 0,02% avec « public ownership » pour notre période).

Fig. 16 : « Medical freedom »

Fig. 16-a : Variation de la fréquence d'apparition de l'expression « medical freedom » dans la production imprimée en anglais américain

Source : *Google Books (Google Ngram viewer)*

Fig. 16-b : Variation de la fréquence d'apparition de « medical freedom » dans le *New York Times*



Source : *The New York Times (Chronicle)*

Fig. 16-c : Comptage « manuel » à partir de la base de données *Chronicling America* :

« Medical freedom » : 381 occurrences de 1836 à 1922, dont 92% (351) entre 1889 et 1919.

Le site *Newspaper.com* confirme cette tendance :

« Medical freedom » : 993 occurrences de 1717 à 1919, dont 992 entre 1889 et 1919 et 801 entre 1910 et 1913 (80%).

Annexe 4. Flower et le populisme

4. 1 : Articles de Flower traitant du populisme

1 « Editorial Notes. Deplorable Social Conditions », vol. 3, février 1891, p. 375.
2 « The Arena for 1892 », vol. 5, décembre 1891, p. xliii-xlvii.
3 « Notes and Announcements. Series on the Farmer's Alliance », vol. 5, décembre 1891, p. xlvii.
4 « Notes and Announcements. *A Spoil of Office* », vol. 5, janvier 1892, p. xlviii.
5 « Notes and Announcements. Farmer's Alliance and Industrial Union », vol. 5, janvier 1892, p. l.
6 « Notes and Announcements. *Jason Edwards* », vol. 5, janvier 1892, p. l-li.
7 « Notes and Announcements », vol. 5, févier 1892, p. xliv.
8 « Books of the Day. *Jason Edwards* by Hamlin Garland », vol. 5, février 1892, p. xxix- xxxiii.
9 « Books of the Day. *Bond-Holders and Bread-Winners* », vol. 5, mai 1892, p. xxxv-xliii.
10 « Books of the Day. *A Call to Action*, by J.B. Weaver », vol. 5, mai 1892, p. xliii.
11 « Notes and Announcements. McDonald-Valesh », vol. 5, mai 1892, p. li.
12 « Editorial. The Broadening Horizon of Civilization », vol. 5, mai 1892, p. 775-780.
13 « Books of the Day. *Esau, or the Banker's Victim* by T.A. Bland », vol. 6, août 1892, p. xliii.
14 « Books of the Day. *Songs of the People* by The Alliance Pub Co., Lincoln, Neb. », vol. 6, août 1892, p. lvii.
15 « Notes and Announcements. Obituary: L.L. Polk », vol. 6, août 1892, p. xlvi.
16 « Books of the Day. *The United States Treasury Note: The People's Money* », vol. 6, septembre 1892, p. liii.
17 « Books of the Day. *The People's Party Campaign Book* by T. Watson », vol. 6, septembre 1892, p. liv-lv.
18 *A Spoil of Office* : publié en feuilleton de janvier à juin 1892.
19 « Books of the day. *A Spoil of Office* », vol. 6, octobre 1892, p. xli- xlvi.
20 « Editorial. Pure Democracy vs. Vicious Governmental Favoritism », vol. 8, juiller 1893, p. 260-272.
21 « Notes and Announcements. The Present Peril », vol. 8, août 1893, p. xx.
22 « Notes and Announcements. Two Typical cases of Life's Tragedies », vol. 8, septembre 1893, p. xxxiii.
23 « Prospectus for 1894 », vol. 9, décembre 1893, appendice, non paginé.
24 « Notes and Announcements. Some Serious Questions for Americans to Consider », vol. 10, juin 1894, p. xlvi.
25 « Notes and Announcements. 1894 elections », vol. 11, décembre 1894, p. lxvi.
26 « Some Eastern Conservatives who are Championing the Cause of Free Silver », vol. 16, juillet 1896, p. 208-221.
27 « The General Discontent as Illustrated in the Recent Cartoons », vol. 16, juillet 1896, p. 298-304

28 « Notes by the Editor. W.J. Bryan, A Trustee of the People », vol. 16, septembre 1896, p. 696.
29 « Four Epochs in the History of our Republic », vol. 16, novembre 1896, p. 928-936.
30 « A Brief Survey of Social Progress in the English Speaking World », *The New Time,* vol. 2, mai 1898, p. 309-312.
31 « Notes and Comments. Hon. William V. Allen on the People's Party », vol. 30, octobre 1903, p. 447.
32 « Topics of the Times. The Imperative Demands of the American Farmer », vol. 30, décembre 1903, p. 656-659.
33 « Editorials. Autocratic and Bureaucratic Usurpations of Legislative Functions by Executive Officials », vol. 31, juin 1904, p. 629-639.
34 « Mirror of the Times. A Victory of Farmers Through Coöperative Efforts », vol. 32, août 1904, p. 199.
35 « Mirror of the Times. The People's Party », vol. 32, septembre 1904, p. 314-315.
36 « One Reason Why the Farmers are Poor ; or, The Armour Car Company Responsible for the Waste of Hundreds of Thousands of Dollars' Worth of Fruit », vol. 34, octobre 1905, p. 426-429.
37 « In the Mirror of the Present. Direct Legislation in Oregon and the Misrepresentations of the Reactionary Press », vol. 38, kuillet 1907, p. 80-85.
38 « In the Mirror of the Present. The Popular Reaction Against Extreme Centralization », vol. 39, février 1908, p. 217-221.
39 « In the Mirror of the Present. The Republican Convention: Its Platform and Ticket », vol. 40, septembre 1908, p. 224-228.
40 « In the Mirror of the Present. Direct-Legislation League of California », vol. 41, juin 1909, p. 378.
41 « Editorials. Some Important Facts Suggested by Mr. Pinchot's Dismissal », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 1, janvier 1910, p. 569- 570.
42 « Editorials. Democracy *versus* Despotism », *The Twentieth-Century Magazine*, vol. 2, juillet 1910, p. 360-362.

4. 2 : Articles sur le populisme par d'autres contributeurs

1 C. Wood Davis, « The Farmer, The Investor, and the Railway », vol. 3, février 1891, p. 291-313.
2 J. R. Buchanan, « Revolutionary Measures and Neglected Crimes », vol. 4, juin 1891, p. 77-93.
3 J. R. Buchanan, « Books of the Day. Realism in Novels », vol. 4, novembre 1891, p. xliii-xliv.
4 C.C. Post, « The Sub-Treasury Plan », vol. 5, février 1892, p. 342-353.
5 Gen. J.B. Weaver, « The Threefold Contention of Industry », vol. 5, mars 1892, p. 427-435.
6 Hamlin Garland, « The Alliance Wedge in Congress », vol. 5, mars 1892, p. 447-457.
7 Annie L. Diggs, « The Farmers' Alliance and Some of its Leaders », vol. 5, avril 1892, p. 590-608.

8 Eva McDonald-Valesh, « The Strength and Weakness of the People's Movement », vol. 5, mai 1892, p. 726-731.
9 Annie L. Diggs, « The Women in the Alliance Movement », vol. 6, juillet 1892, p. 160-180.
10 Thomas E. Watson, « Representative Congressmen on the Pending Campaign. Why the People's Party Should Elect the Next President », vol. 6, juillet 1892, p. 201-204.
11 James H. Kyle, « The Pending Presidential Campaign. The People's Party : Hon. James H. Kyle, US Senator form South Dakota », vol. 6, août 1892, p. 308-310.
12 Hon. John Davis, « The Communism of Capital – the Real Issue Before the People », vol. 6, septembre 1892, p. 417-419.
13 Hon. Thomas E. Watson, « The Negro Question in the South », vol. 6, octobre 1892, p. 540-550.
14 Eva McDonald-Valesh, « The Tenement House Problem in New York », vol. 7, avril 1893, p. 580-586.
15 F.M. Howard, « Letter to the editor published », *in* « A Final Word about "Prosperity" in Nebraska », vol. 7, mai 1893, p. xxxi-xxxvi.
16 C. H. Lugrin, « A National Problem », vol. 9, janvier 1894, p. 216-226.
17 Annie L Diggs, « A Captain of Industry », vol. 10, juin 1894, p. 112-114.
18 Willis Abbot, « The Chicago Populist campaign », vol. 11, février 1895, p. 330-337.
19 George W. Pepperell, « Let the People have Relief. An Open Letter to Thomas B. Reed, M. C, on the Distresses of the Country and the Means of Relief », vol. 12, avril 1895, p. 233-240.
20 J.K. Miller, « Are the people of the West fanatics ? », vol. 13, juin 1895, p. 92-97.
21 John E. Bennett, « Is the West Discontented ? Is a Revolution at Hand ? », vol. 16, août 1896, p. 393-405.
22 Herman E. Taubeneck, « The Concentration of Wealth : its Causes and Results : Part 1 », vol. 18, septembre 1897, p. 289-301.
23 Herman E. Taubeneck, « The Concentration of Wealth : its Causes and Results : Part 2 », octobre 1897, p. 452-469.
24 Carl Vrooman, « International Populists and Populism », *The New Time,* vol. 2, juin 1898, p. 372-374.
25 Albert Watkins, « Democratic Tendencies. I. Is Socialism an Element of « Bryanism' ? », vol. 24, septembre 1900, p. 225-235.
26 Eltweed Pomeroy, « A Conversation with Eltweed Pomeroy, A. M., on the Present Political Outlook », vol. 28, juillet 1902, p. 66-74.
27 William Vincent Allen, « Necessity for the People's Party », vol. 30, octobre 1903, p. 410-414.
28 Eltweed Pomeroy, « A Political Forecast », vol. 31, juin 1904, p. 569-582.
29 Hon. William V. Allen, « The Pending Presidential Election, A Western Statesman's Reasons for Supporting Hon. Thomas E. Watson », vol. 32, octobre 1904, p. 395.
30 George F. Washburn, « The Pending Presidential Election. A Boston Business-Man's View of Roosevelt, Parker and Watson, and the Ideals They Represent », vol. 32, octobre 1904, p. 396-397.
31 William Kittle, « Robert M. La Follette : A Statesman After the Order of Lincoln », vol. 35, 1906, p. 571-576.
32 Carl S. Vrooman, « A Political Pilgrimage », vol. 40, novembre 1908, p. 411-420.

4. 3 : Populisme et poltique monétaire

1 Hon. John Davis, « The Money Question », vol. 5, avril 1892, p. 543-555
2 N.A Dunning, « The Volume of Currency », vol. 6, novembre 1892, p. 712-722.
3 I.E. Deen, « Save the American Home », vol. 8, juin 1893, p. 39-50.
4 A.C. Fisk, « Does the Country Demand the Free Coinage of Silver ? Who are in Favor, and Who Opposed, and Why ? », vol. 8, juin 1893, p. 57-69.
5 C. Vincent, « Bimetallic Parity », vol. 8, juillet 1893, p. 151-160.
6 C.J. Buell, « The Money Question. Part 1. The Failure of Commodity Money », vol. 8, juillet 1893, p. 191-200.
7 Hon. W.M. Stewart, « Monometallism Revolutionary and Destructive », vol. 8, août 1893, p. 277-285.
8 James G. Clark, « Our Industrial Image », vol. 8, août 1893, p. 286-293.
9 Hon. W.H. Standish, « The Financial Problem the Supreme Political Question of the Hour », vol. 8, août 1893, p. 314-319.
10 A.C. Fisk, « Some Important Problems for Congress to Deal with in its Extra Sessions », vol. 8, août 1893, p. 338-345.
11 George C. Douglass, « A Money Famine in a Nation Rich in Money's Worth », vol. 8, septembre 1893, p. 401-417.
12 Hon. W.H. Standish, « Seven Facts about Silver », vol. 8, septembre 1893, p. 418-429.
13 Albert Brisbane, « The Modern Currency Problem through a Vista of Fifty years », vol. 8, septembre 1893, p. 467-471.
14 B.O. Flower, « Notes and Announcements », vol. 8, septembre 1893, p. xxxiii.
15 W.H. Van Ornum, « A Ready Financial Relief », vol. 8, octobre 1893, p. 536-543.
16 A.J. Warner, « Silver or Fiat Money, Which Shall it Be ? », vol. 8, octobre 1893, p. 567-576.
17 Hon. John Davis, « The Bank of Venice », vol. 9, décembre 1893, p. 633-643.
18 George C. Douglas, « Can the United States Restore the Bimetallic Standard of Money to the World ? », vol. 9, décembre 1893, p. 61-72.
19 George C. Kelley, « The Financial Problem and Business Situation, Discussed from a Practical Standpoint », vol. 9, décembre 1893, p. 118-129.
20 Hon. John Davis, « Silver in England », vol. 9, janvier 1894, p. 189-202.
21 Hon. John Davis, « Honest and Dishonest Money », vol. 9, février 1894, p. 359-369.
22 J.W. Bennett, « The Cause of Financial Panic », vol. 9, mars 1894, p. 493-521.
23 Hon. John Davis, « The Bank of Venice in the Light of Authentic History. Second Paper », vol. 9, avril 1894, p. 633-643.
24 Hon. John Davis, « Honest and Dishonest Money. Second Paper », vol. 10, juin 1894, p. 91-101.
25 C.S. Thomas, « Monometallism and Protection », vol. 10, juillet 1894, p. 169-180.
26 Samuel Leavitt, « India Silver, Wheat and Cotton », vol. 10, juillet 1894, p. 192-200.
27 G.L. McKean, « The True Basis of Money », vol. 10, septembre 1894, p. 542.
28 W.J. Bryan, « The President's Currency Plan », vol. 11, février 1895, p. 321-329.
29 George W. Pepperell, « An Open Letter to Senator John Sherman », vol. 11, février 1895, p. 345-352.

30 George W. Pepperell, « An Open Letter to Hon. J. Carlisle, Secretary of the Treasury of the United States », vol. 12, mars 1895, p. 77-85.
31 I.E. Dean, « An American Financial System », vol. 12, avril 1895, p. 250-262.
32 Anson J. Webb, « Outline of a New Philosophy of Money », vol. 13, juillet 1895, p. 199-208.
33 US Sen. John T. Morgan, « Why Does the South Want Free Silver ? », vol. 14, novembre 1895, p. 369-384.
34 Robert Stein, « A Universal Ratio – A Silver Bill to Suit Both Parties », vol. 15, janvier 1896, p. 212-240.
35 John Clark Ridpath, « The Bond and The Dollar. I. Genesis and Evolution of a Monster », vol. 15, janvier 1896, p. 266-278.
36 John Clark Ridpath, « The Bond and The Dollar. II. How the Monster Became King », vol. 15, février 1896, p. 439-447.
37 John Clark Ridpath, « The Bond and The Dollar. III. The Monster Reigns », vol. 15, mars 1896, p. 555-562.
38 Marion Butler, « Why the South Wants Free Coinage of Silver », vol. 15, avril 1896, p. 625-632.
39 C.S. Thomas, « Why the West Needs Free Coinage », vol. 15, mai 1896, p. 897-911.
40 Albert Roberts, « Bank Monopoly – Specie Contraction – Bond Inflation », vol. 15, mai 1896, p. 998-1005.
41 Walter Clark, « The Land of the Noonday Sun – Mexico in Mid-Winter », vol. 16, juin 1896, p. 44-66.
42 A.J. Utley, « Bimetallism », vol. 16, juin 1896, p. 85-105.
43 B.O. Flower, « Some Eastern Conservatives who are Championing the Cause of Free Silver », vol. 16, juillet 1896, p. 208-221.
44 C.S. Thomas, « A Reply to 'A Financial Seer' », vol. 16, août 1896, p. 367-379.
45 W.J. Bryan, « The Currency Question », vol. 16, septembre 1896, p. 529-537.
46 William P. St John, « Free Silver and National Prosperity », vol. 16, septembre 1896, p. 581-584.
47 US Sen. John T. Morgan, « Silver – A Money Metal », vol. 16, octobre 1896, p. 705-720.
48 US Sen. J.P. Jones, « What the Remonetization of Silver would Do for the Republic », vol. 16, octobre 1896, p. 736-742.
49 Frank Parsons, « Free Silver *versus* Free Gold », vol. 16, octobre 1896, p. 770-795.
50 Frank Parsons, « The Issue of 1896 », vol. 16, novembre 1896, p. 881-885.
51 Walter Clark, « Free Coinage Indispensable, but not a Panacea », vol. 16, novembre 1896, p. 937-944.
52 Thomas E. Will, « Hard Money vs. Soft Money », *The New Time,* vol. 2, février 1898, p. 73-78.

4. 4 : Ouvrages populistes publiés par The Arena Publishing Co.

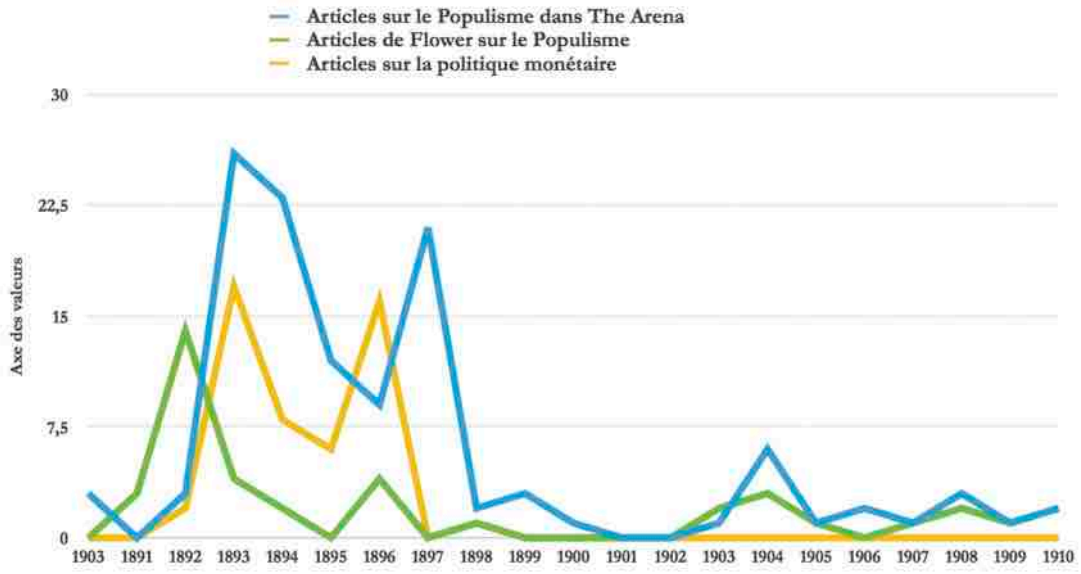
1 **ALDEN** Brooks Byron. *Earth Revisited.* Boston : The Arena Publishing Company, 1894.
2 **BLAND** Thomas A. *Esau, or the Banker's Victim.* Boston : The Arena Publishing Company, 1892.
3 **CALL** Henry Laurens. *The Coming Revolution.* Boston : The Arena Publishing Company, 1895.
4 **DELL** Sidney. *Free silver . Cause of the Hard Times : The Rise of Gold, through Money Contraction, by Foreign Nations.* Boston : The Arena Publishing Company, 1894.
5 **GARLAND** Hamlin. *Main-Travelled Roads : Six Mississippi Valley Stories.* Boston : The Arena Publishing Company, 1891).
6 — *Jason Edwards : An Average Man.* Boston : The Arena Publishing Company, 1892.
7 — *A Spoil of Office : A Story of the Modern West.* Boston : The Arena Publishing Company, 1892.
8 **KING** S.S. Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty. Boston : Arena Publishing Company, 1892.
9 **KITSON** Arthur. *A Scientific Solution of the Money Question.* Boston : The Arena Publishing Company, 1895.
10 **MCCOY** John. *A Prophetic Romance, Mars to Earth.* Boston : The Arena Publishing Company, 1896.
11 **SCHINDLER** Solomon. *Young West ; a Sequel to Edward Bellamy 's Celebrated Novel, "Looking Backward".* Boston : The Arena Publishing Company, 1894.
12 **TODD** Marion. Railways of Europe and America, or Government Ownership, with Notes from Official Reports. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.
13 **WARD** George C. *A Better Financial System; or, Government Banks.* Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

4. 5 : Brochures populistes (Copley Square Series, 1892)

1 *Money, Land and Transportation.* « A New Declaration of Rights » (H. Garland). « The Farmer, Investor, and the Railway » (C.W. Davis). « The Independent Party and Money at Cost » (R.B. Hassell). Copley Square Series, vol. 1, n° 2, mai 1892.
2 *Industrial Freedom.* I. « The Money Question » (John Davis). II. « The Railroad Problem » (Lionel A. Sheldon). III. « The Sub-treasury Plan » (C.C. Post). IV. « Should the Government Own the Railroads ? » (C. Wood Davis). Copley Square Series, vol. 1, n° 3, juin 1892.
3 *The People's Cause.* « The Threefold Contention of Industry » (Gen. J.B. Weaver). « The Negro Question in the South » (Thomas E. Watson). « The Menace of Plutocracy » (B.O. Flower). « The Communism of Capital » (John Davis). The Pending Presidential Campaign / by James H. Kyle, Thomas E. Watson vol. 1, n° 5, août 1892.

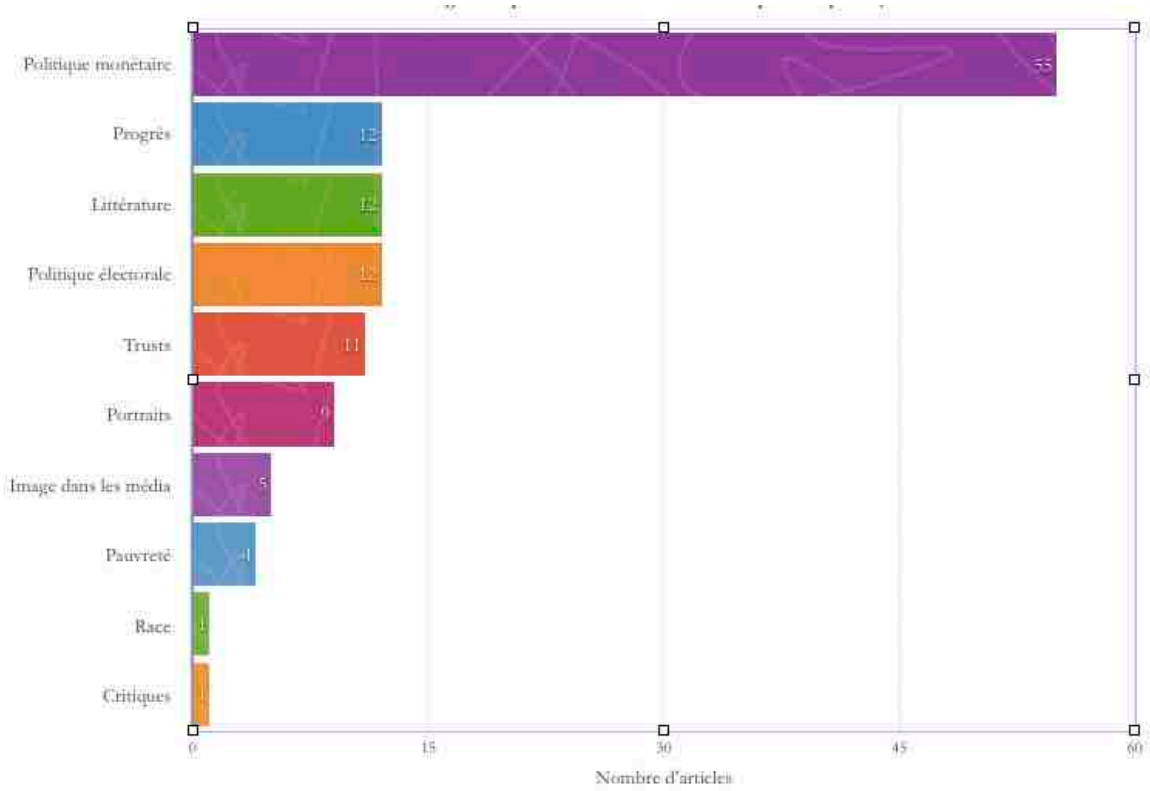
4. 6 : Synthèses graphiques : nombre, thèmes

Fig. 1 : Nombre d'articles sur le populisme dans *The Arena* par année



Source : *The Arena*

Fig. 2 : Répartition des articles sur le populisme par sujet



Source : *The Arena*

Annexe 5. Diffusion des idées de Flower

5. 1 : Comment évaluer l'influence des idées ?

Pour Flower, les lecteurs, une fois éclairés par le journalisme réformateur, ne peuvent que se réveiller et devenir militants : seule l'ignorance ou l'immoralité expliquent le conservatisme. La diffusion de l'imprimé démocratise et remoralise la politique et la culture. À l'échelle individuelle, les pensées progressistes s'impriment dans l'esprit et contaminent l'ensemble de la société. Puis le génie du peuple, exalté par les intellectuels, peut changer le monde (voir chapitre 3). Dans cette « démocratie de l'imprimé », la diffusion des idées est non problématique chez Flower, soit naturelle, soit empêchée par des intérêts contraires[1]. Convaincu de prêcher le bien, engoncé dans un paternalisme culturel innocent de sa suffisance, il ne pense pas la complexité de la diffusion et de l'appropriation de l'écrit ; or, au-delà des élans romantiques sur le peuple en marche ou de la rhétorique, qui sombre parfois dans la théorie du complot , du peuple trompé, le destin des idées, de la plume de Flower à ses lecteurs, est difficile à retracer. L'analyse des réactions d'autres intellectuels et militants (compagnons de routes, alliés ou adversaires) aux écrits de Flower permet d'apprécier son positionnement idéologique et les contours de sa pensée. Cette situation dans le champ intellectuel, développée au fil des pages de cette thèse, ne saurait rendre compte cependant de l'influence de ses idées auprès de l'opinion publique (l'influence sociale) et des lecteurs (l'influence sur les individus). Afin d'évaluer « l'impression », pour reprendre le terme de Flower, laissée par ses écrits dans l'esprit des abonnés, ce travail se donne donc comme objectif la reconstitution des environnements rhétoriques d'où ils émergent (le travail de sémantique historique) et des réseaux où ils se diffusent : il s'agit, en somme, d'établir la traçabilité de ses écrits[2]. Au vu de la complexité de la tâche et de la fugitivité de l'objet, une approche double, qualitative et quantitative, s'impose pour tenter de comprendre qui est influencé, où et comment.

L'analyse qualitative examine les processus d'appropriation par les lecteurs des idées de Flower. L'absence d'archives complique la tâche : sans correspondance de Flower avec ses lecteurs et ses abonnées, impossible de retrouver d'où ils viennent, socialement et

---

[1] David D. Hall, « Readers and Reading in America : Historical and Critical Perspectives », *The Proceedings of the American Antiquarian Society,* vol. 103, n° 2, octobre 1993, p. 343-344.

[2] Pour la mise en œuvre de ces approches, voir notamment le chapitre 5.

géographiquement, et impossible d'apprécier comment ils comprennent et s'approprient ses idées (certes, Flower cite ses abonnés dans ses magazines mais sa sélection reflète davantage ses opinions que celles de ses lecteurs puisque les lettres confirment son analyse : il s'agit donc plus d'une image idéalisée de son rôle) ; sans listes d'abonnés ni livres de comptes, impossible d'apprécier le profil socio-économique des lecteurs, la circulation géographique de ses écrits ou les relations par exemple de Flower avec ses sous-traitants (patrons ou ouvriers). La sociologie, la géographie et la réception des lecteurs deviennent alors une reconstitution nécessairement parcellaire où les indices sont à chercher du côté de la presse (anecdotes concernant des lecteurs de magazines de Flower ; informations sur ses affaires ; comptes rendus de la presse spécialisée, revues professionnelles du monde de l'édition ou de la publicité par exemple), de l'analyse de registre de bibliothèque (*What Middletown Read*) ou, en prenant le problème à rebours, de l'objet même (voir comment les dispositifs formels, textuels ou matériels, inscrivent des rapports intellectuels et sociaux dans la matérialité des publications, comment ils créent leur réception plus qu'ils ne reflètent des catégories socio-économiques *a priori*)[3].

L'approche quantitative repose en général sur l'étude des tirages des magazines mais, en l'absence de chiffres totalement fiables et, en plus, de données sociologiques et géographiques sur les acheteurs, difficile de tirer des conclusions précises. Quel type d'« influence » les chiffres mesurent-ils ? L'influence se distingue à la fois de la qualité de l'idée et de la fréquence à laquelle elle peut être citée : une idée peut être citée car elle est considérée comme « bonne » mais c'est aussi le cas pour des idées néfastes qui apparaissent dans les textes de leurs critiques ; l'on peut également monopoliser le débat public sans avoir de réelle influence ou, *a contrario*, influer, en coulisse, un petit nombre de décideurs puissants ou d'intellectuels influents. Ces mises en garde posées, il est possible d'utiliser les bases de données et les outils d'analyse des humanités numériques si l'on se satisfait d'un objectif modeste : non pas analyser en détail le profil, socio-économique, culturel et même comportemental, du lectorat, mais retracer la circulation géographique d'une idée et échafauder, en s'appuyant sur les types de publications qui disséminent ces idées et le lecteur implicite qu'elles construisent, sa diffusion socio-culturelle, telle que l'imaginent ces relais d'information.

Cette annexe regroupe les divers graphiques synthétisant les résultats d'une telle analyse quantitative. Nous avons retracé la dissémination du « symbole Flower » dans la presse de l'époque (en fait, c'est cette dissémination qui construit, dans certains milieux et certaines régions, ce symbole). Pour cela, nous avons recherché les occurrences de son nom dans deux bases de

[3] Cette analyse s'inspire principalement des travaux de Roger Chartier.

données (*Chronicling America* et *Newspaper.com*[4]), puis exploité les résultats pour établir une géographie de cette diffusion (pour la sociologie, nous nous sommes fondés les caractéristiques des publications qui parlent de Flower[5]). Un dernier *caveat* : ces données restent probablement en dessous de la réalité. L'homonymie du nom de famille « Flower » avec le nom commun « fleur » rend l'analyse quantitative délicate. La lecture des textes de l'époque montre qu'on le désignait souvent comme « B.O. Flower » : nous avons donc recherché les occurrences de ce groupe nominal, ainsi que « Benjamin Orange Flower » et « Benjamin O. Flower », entre 1889 et 1918 dans les deux bases de données. Inévitablement, de nombreux textes ont dû passer à travers les mailles du filet. Néanmoins, ce graphique indique quelques tendances[6].

[4] Nous afin cherché à recouper les résultats issus de deux sources afin de minimiser l'arbitraire des différences de journaux numérisés selon les bases de données. Certes, certaines publications se retrouvent à la fois dans *Chronicling America* et *Newspaper.com* mais le nombre de journaux numérisés différents est suffisant pour confirmer ou infirmer une tendance (en général, les résultats se rejoignent).

[5] Les informations sur chaque journal proviennent du site *Chronicling America.*

[6] L'ensemble des données a été collecté le 16 août 2014 et, sauf indication contraire, couvre la période 1889-1919.

5. 2 : B.O. Flower à la bibliothèque municipale de Muncie

Source : *What Middletown Read*, Ball State University, consulté le 10 août 2014. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/.

What Middletown Read est une base de donnée qui rassemble les informations sur tous les emprunts à la bibliothèque municipale de Muncie (Indiana), entre le 5 novembre 1891 et le 3 décembre 1902 (avec une interruption du 28 mai 1892 au 5 novembre 1894) et les recoupe avec les informations du recensement de 1900, ce qui permet d'obtenir un profil précis des emprunteurs (*race, sex, marital status, birthplace, year of birth, birthplace of mother/father, occupation, occupation group, occupational rank*)[7]. Ce projet offre un aperçu des goûts de lecture dans une communauté en plein développement (11 345 habitants en 1890, 20 942 en 1900)[8]. Par une étonnante coïncidence, ces archives, redécouvertes en 2003, appartiennent à la bibliothèque de la ville qui servit de terrain de recherche en 1929 à Robert et Helen Lynd pour leur étude d'une ville moyenne : *Middletown: A Study in Modern American Culture* (d'où le titre de la base de données).

Nombre d'emprunts par magazine :

Outlook : 0 (pas d'abonnement)

McClure's : 23[9]

The Arena : 62

Forum : 197

Review of Reviews : 140

Cosmopolitan : 225

The Atlantic Monthly : 283

The Century : 1741

Harper's : 3142

[7] Certaines catégories, celles sur les professions et les classes sociales, sont parfois discutables car anachroniques dans leur découpage.

[8] Parmi les vingt livres les plus empruntés, l'on retrouve les romans de Louisa May Alcott (trois ouvrages, la première place pour le roman pour enfants *Under the Lilacs*) et Horatio Alger (six ouvrages, la deuxième place pour *The Young Adventurer*).

[9] Le chiffre peut semble étonnant pour un magazine si populaire mais la bibliothèque ne s'abonne qu'à partir de 1899-1900 (alors que *McClure's* est lancé en 1893).

Imprimés écrits ou publiés par Flower : 68 transactions : principalement *The Arena* (62) mais aussi les autres ouvrages de Flower, d'avril 1895 à octobre 1902

Nombre d'emprunts par année :

1895 : 6

1896 : 29

1897 : 9

1898 : 8

1899 : 6

1900 : 5

1901 : 3

1902 : 3

Profil des 49 emprunteurs (données du recensement de 1900)[10]

Sexe :

hommes 18 (7 mariés, 1 veuf, 3 célibataires, 2 petits garçons, 5 sans information)

femmes 25 (9 femmes au foyer, 4 petites filles, 2 veuves, 10 sans information)

Nationalité et ethnicité :

blancs : 40

2 immigrants canadiens et 1 prussien

Âge :

soixante-dix : 2

soixantaine : 4

cinquantaine : 4

quarantaine : 5

trentaine : 7

vingtaine : 8

enfants/adolescents de (9 à 13 ans) : 5

[10] Ces informations restent parcellaires (par exemple, pour neuf emprunteurs la base de donnée ne dispose que du nom et prénom), ce qui explique des chiffres qui ne correspondent parfois au total théorique (49).

Professions et classes sociales :

« *high white collar* » : 16 (femme de pasteur, de courtier et du président d'une entreprise de gaz, médecin, dentiste, instituteur, commerçants, avocats)

« *low white collar* » : 9 (femme au foyer, bibliothécaire, agent immobilier, écoliers et enfants d'ingénieurs et de managers dans les entreprises locales[11])

« *skilled blue worker* » : 5 (joaillier, femme de tailleur et de finisseur dans une usine de manches et de poignées, fille de modiste et de fabricant de chariot)

« *semi-skilled/service worker* » : 2 (opératrice de téléphone, fils de cocher)

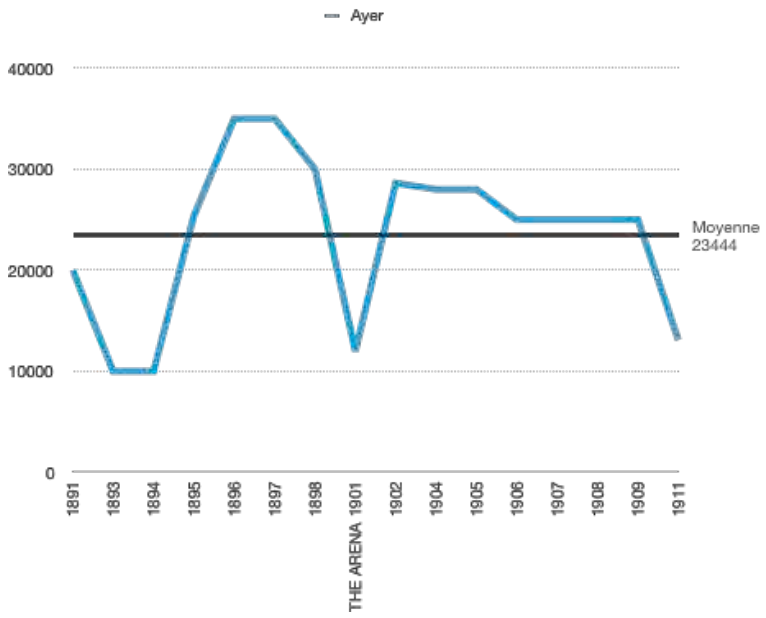
« unskilled blue collar/menial service » : 1 (journalier de 16 ans)

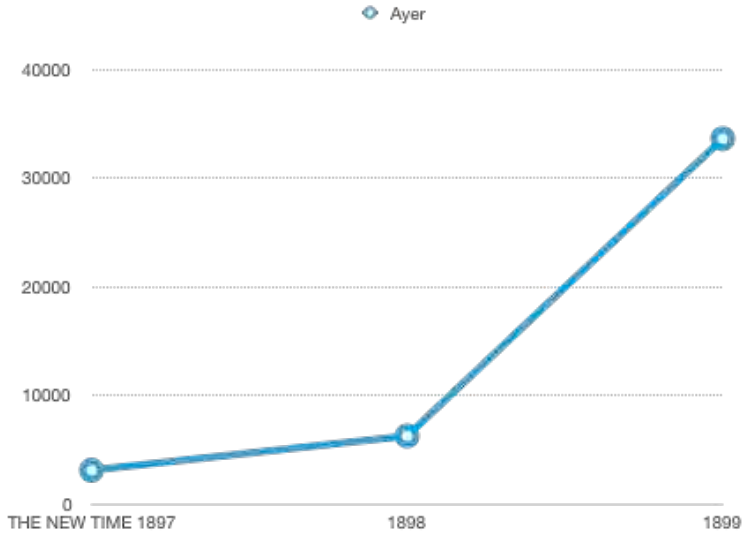
[11] Les enfants sont classés dans la même catégorie socio-professionnelle que leurs parents. Dans quelle mesure empruntent-ils les ouvrages pour les lire reste de l'ordre de la conjecture : peut-être ne font ils que rendre service à leur père ou à leur mère. La même réserve s'applique aux femmes aux foyers : empruntent-elles l'ouvrage pour leur lecture personnelle, pour leur mari pressé (par exemple dans le cas de la femme du président de l'entreprise de gaz) ou pour l'ensemble du foyer ?

5. 3 : Tirage des magazines de Flower

Magazine	Année	*Ayer*	*Rowell*	*Dauchy*	*Lord & Thomas*	*Remington*
The Arena	1889-1890			15 000		
	1891	20 000	10000	15 000	10 000	
	1892		7500	15 000		12 000
	1893	10 000	7500	15 000	10 000	6000
	1894	10 000	7500			
	1895	25 368	24612	23 981		10 500
	1896	35 000	20000			38 000
	1897	35 000		25 100	30 000	
	1898	30 000		25 100	30 000	40 000
	1899			25 000	25 000	
	1900		7500		10 000	
The New Time	1897	3125		3400		
	1898	6285	5666	5600		
	1899	33 625		20 000		
The Coming Age	1899					
	1900		12000			1000
The Arena	1901	12 000		25 000	10 000	11 500
	1902	28 623	28161	28 623		
	1903			28 000	28 000	28 000
	1904	28 000		28 000	28 000	28 000
	1905	28 000		28 000		25 000
	1906	25 000				25 000
	1907	25 000		25 000		25 000
	1908	25 000		25 000		
	1909	25000		25000		
The Twentieth-Century Magazine	1910					
	1911	13111				

Source : Howard Francis Cline, *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine*, mémoire de licence (senior honors thesis), Harvard, 1939, Harvard University Archives, p. 123.



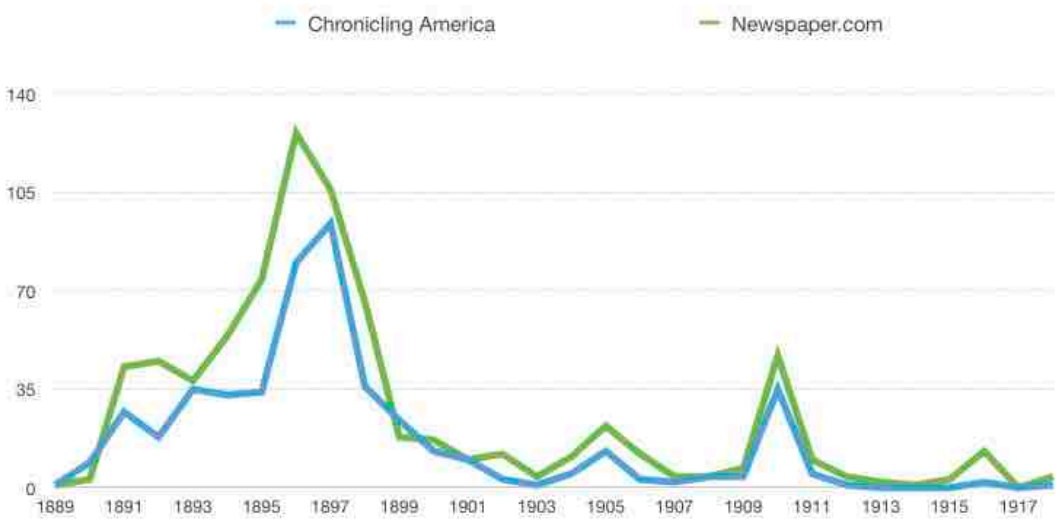


Magazine	Tirage en 1895
The Atlantic Monthy	14 000
The Arena	25 800
McClure's	36 687
North American Review	40 000
Forum	40 500
Harper's New Magazine	175 000
The Century	175 000

Magazine	Tirage en 1907
The Arena	25 000
The Atlantic Monthy	25 000
North American Review	30 000
Harper's New Magazine	150 000
The Century	150 000
McClure's	414 000
Forum	-

Sources : *N. W. Ayer & Son's American Newspaper Annual: containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada, 1895 & 1907*

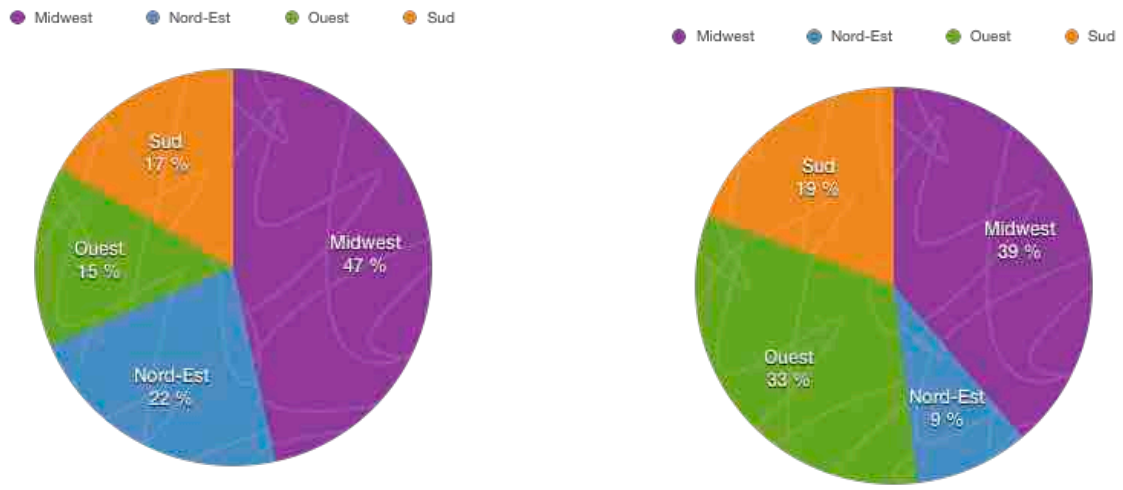
5. 4 : Évolution de la présence de « B.O. Flower » dans la presse



	Newspaper.com	*Chronicling America*
Walter Rauschenbusch	336	101
Lester F. Ward	348	298
B.O. Flower	897	557
Richard T. Ely	1224	629
Jacob Riis	2214	1128
Ida Tarbell	2299	1187
Eugene V. Debs	3027	1403
Edward Bellamy	3752	1677
Washington Gladden	4966	1938
Jane Addams	13 263	5402
Henry George	28 513	16 162
Robert M. LaFollette	37 220	42 566
William J. Bryan	80 566	41 364

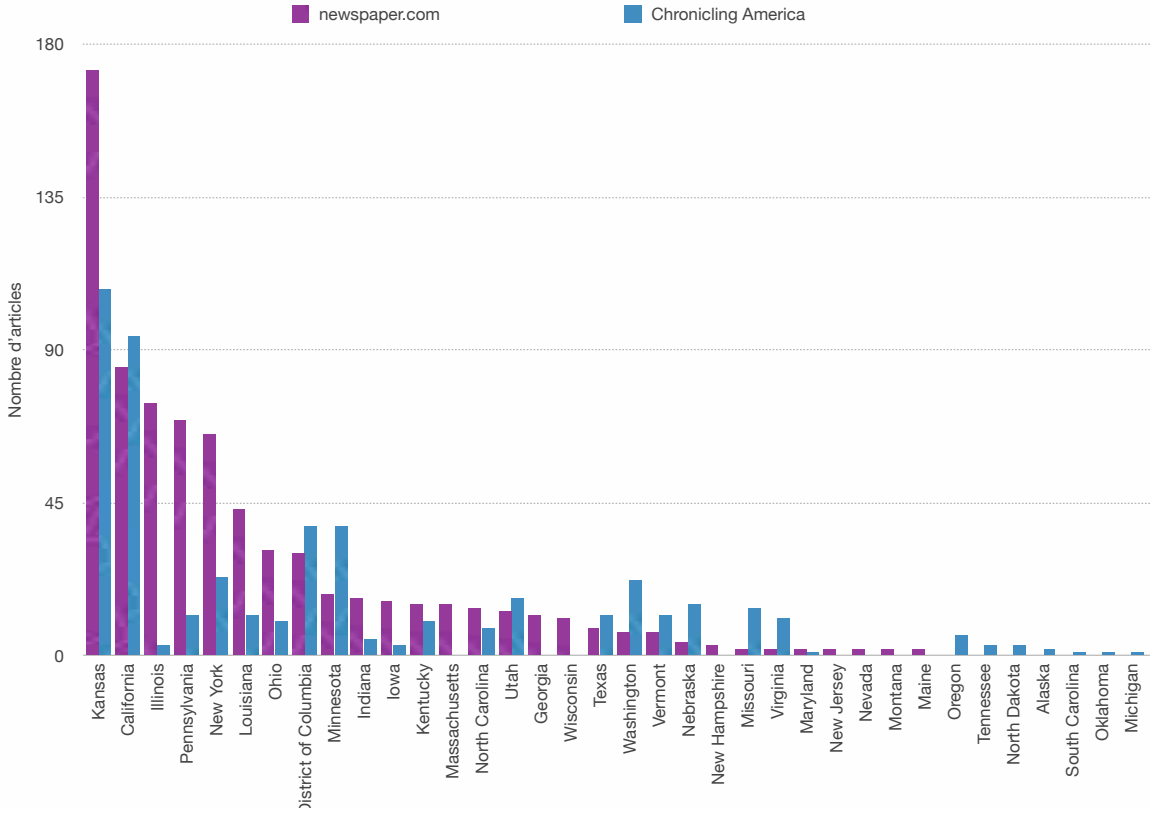
Sources : bases de données *Chronicling America* et *Newspaper.com*

5. 5 : Diffusion par région



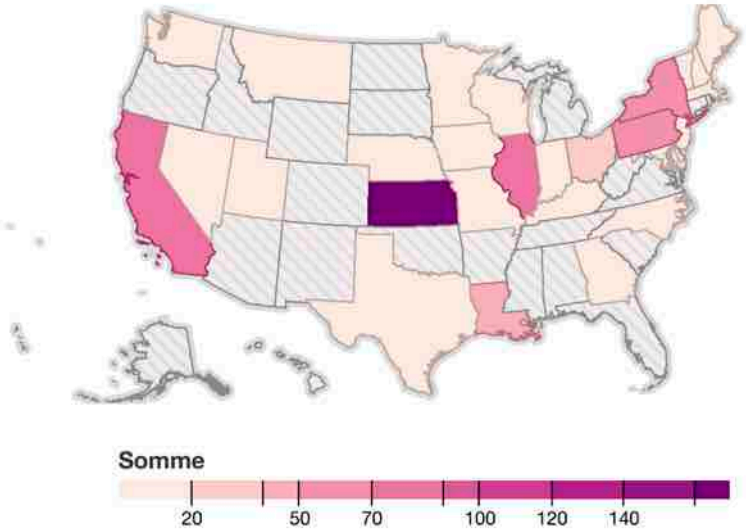
Sources : bases de données *Newspaper.com* (à gauche) et *Chronicling America* (à droite).

5. 6 : Diffusion par État



Sources : bases de données *Newspaper.com* et *Chronicling America*.

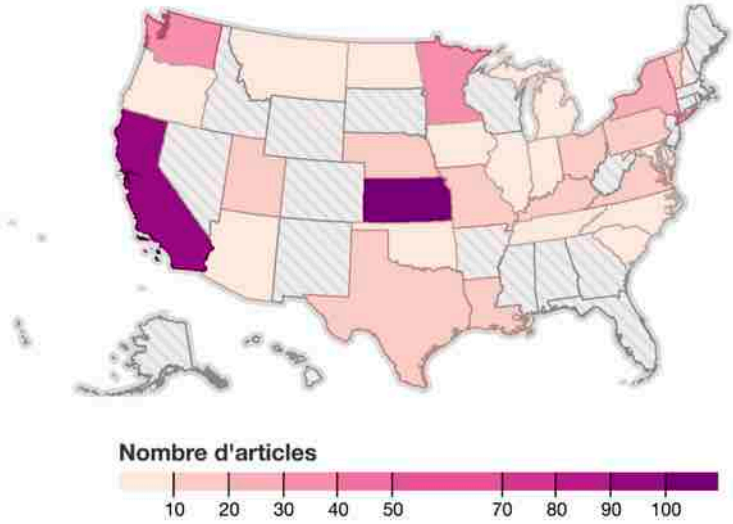
Benjamin O. Flower dans la presse (Newspaper.com)



Source: Newspaper.com

Created with Datawrapper

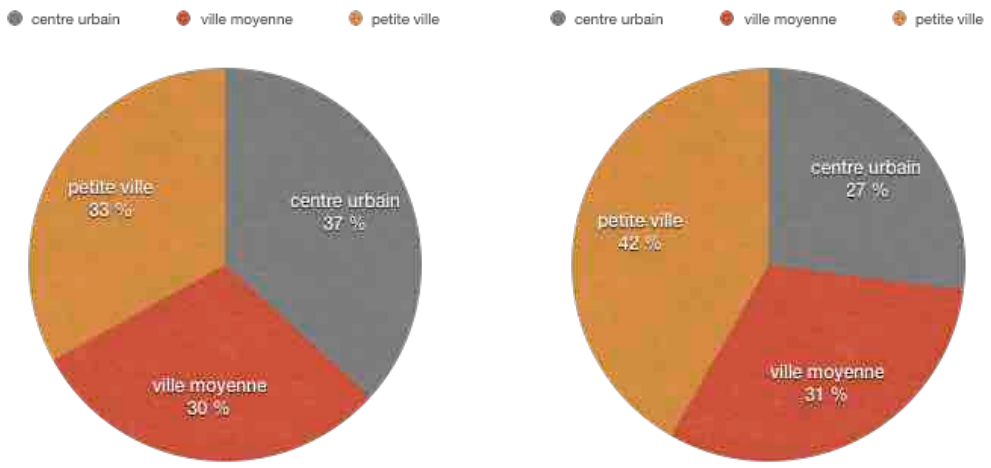
Benjamin O. Flower dans la presse (Chronicling America)



Source: Chronicling America

Created with Datawrapper

5. 7 : Diffusion par type de ville



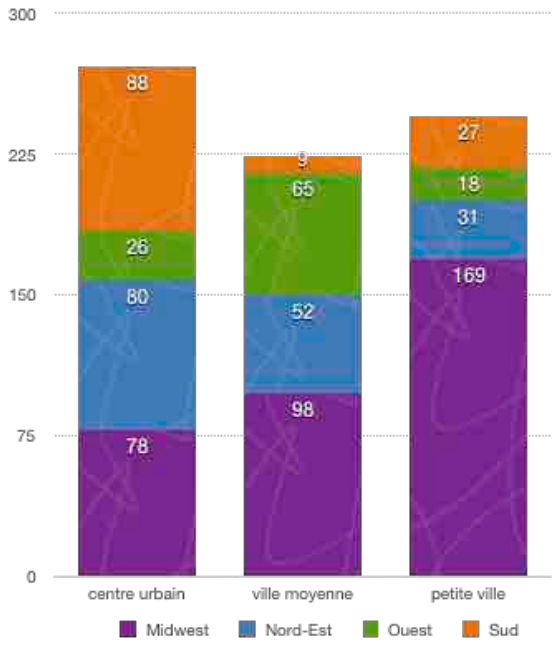
Sources : bases de données *Newspaper.com* (à gauche) et *Chronicling America* (à droite).

L'imaginaire américain, repris par Flower et nombre de réformateurs dans son milieu (comme William J. Bryan), tend à diviser l'espace entre petites villes *(small town)* et grandes métropoles *(city)*, ce qui nous ne semble pas rendre compte des mutations rapides de l'époque (ce sont justement ces mutations qui, semble-t-il, forgent cette dichotomie urbain/urbain comme grille de lecture dans le champ politique ; voir chapitre 4). En 1890, le bureau du recensement définit comme « urbain » toute agglomération de plus de 4000 habitants ; en 1900, il baisse le chiffre à 2500 (toujours utilisé aujourd'hui). Pour une analyse plus fine nous avons décidé de classer les articles en trois catégories :

- « petite ville » pour les villages et les villes de moins de 30 000 habitants, c'est-à-dire le milieu rural au sens large et son imaginaire des petites communautés (peu de journaux dans les localités de moins de 2500 habitants) ;
- « ville moyenne » pour un population entre 30 000 et 100 000 (afin de rendre compte de ces bourgs qui se nourrissent de l'exode rural et de l'immigration et se développent rapidement au tournant du siècle) ;
- « centre urbain » au-dessus de 100 000 habitants[1].

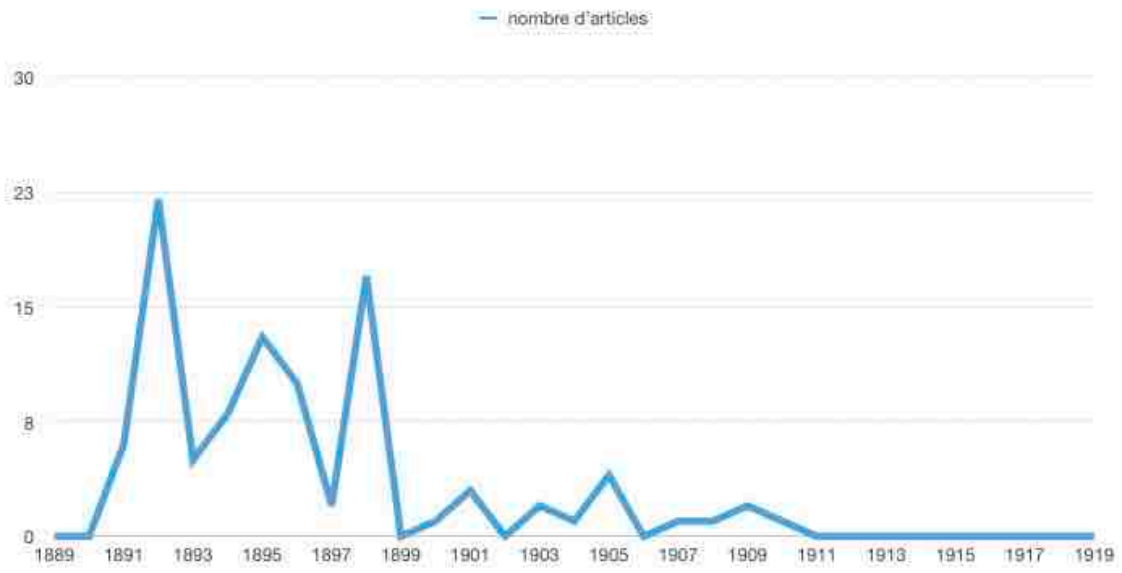
[1] Sur l'évolution de l'imaginaire de la petite ville, voir Jean Kempf, « La petite ville : une nostalgie américaine », *in* John Chandler, William Dow, Yann Roblou (éds.), *Nostalgies américaines* (Reims : Mallard, 2003), p. 89-111.

5. 8 : Diffusion par type de ville et par région



Sources : bases de données *Newspaper.com* (à gauche) et *Chronicling America* (à droite).

5. 9 : Évolution du nombre d'articles élogieux sur Flower

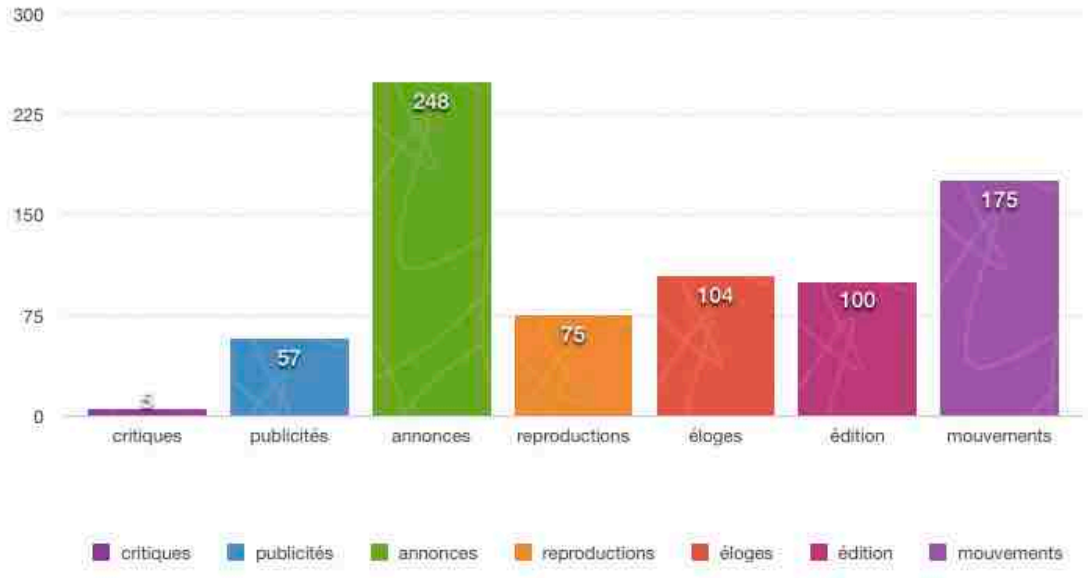


Source : base de données *Newspaper.com*

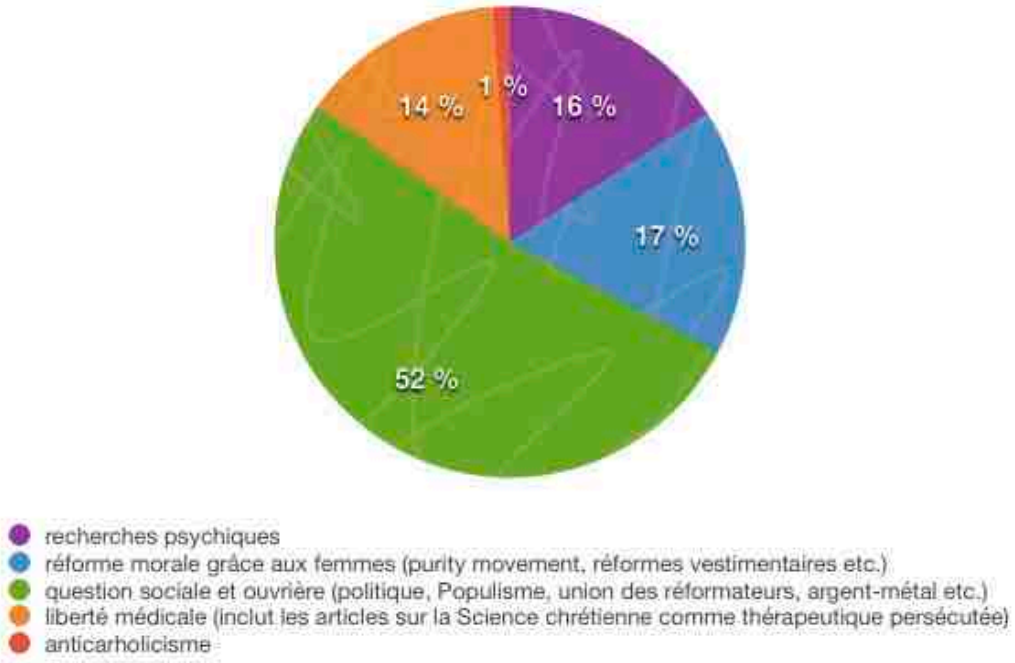
5. 10 : Typologie des écrits sur Flower (1889-1919)

Nous avons retiré de l'ensemble des articles les simples mentions du nom sans commentaire (par exemple le nombreuses publicités pour la National League for Medical Freedom). Les articles restants (764) peuvent être divisées en sept catégories :

- les **critiques** de l'action de Flower (1%) ;
- les **publicités** pour ses magazines (7%) ;
- les **annonces**, c'est-à-dire les rubriques, dans les journaux, qui résument le contenu des magazines qui viennent de paraître (32%) ;
- les **reproductions** d'articles de Flower dans la presse (10%) ;
- les **éloges** de Flower par un journaliste ou un intellectuel : éloges soit directes, dans le texte (67/104), soit indirectes avec l'utilisation de nom comme référence du réformisme et/ou du journalisme (dans la publicité d'une publication tierce par exemple) (14%) ;
- **édition** : les articles sur ses affaires et ses projets journalistiques ou éditoriaux (13%) ;
- **mouvements** : les articles qui rendent compte de ses diverses croisades (23%) : recherches psychiques , réforme morale grâce aux femmes, question sociale et ouvrière, libérté médicale, anticatholicisme.



Répartition des différentes croisades :



Source : base de données *Newspaper.com*

Annexe 6.

Menace Publishing Company : catalogue

Source : *Your Everyneed Catalogue of Publication*, Anti-Catholic Printed Material Collection, PANT 5/01, University of Notre Dame Archives (UNDA), Notre Dame, IN 46556.

Nombre total d'imprimés : 99

Nombre d'imprimés anticatholiques : 79

Brochures : 27

Livres : 52

Publications originales de *The Menace* : 4/52

Réimpressions d'autres maisons d'édition : 48/52

Ouvrages du tournant du siècle (1890-1920) : 42/52

Ouvrages du milieu du XIXe siècle (1830-70) : 10/52

Ouvrages d'auteurs américains (États-Unis) : 45/52

Ouvrages candiens : 3/52 (témoignages d'anciens religieux, Maria Monk et le père Chiniquy)

Ouvrages européens : 4/52 (*Livre des Martyrs* de John Foxe, 1563 ; *Le Vieux Cevenol* de l'activiste protestant Rabaut Saint-Etienne, 1784 ; des extraits de l'*Histoire de la réformation du XVIe siècle,* 1842-1853, du pasteur suisse Jean-Henri Merle d'Aubigné et *Le Juif Errant* d'Eugène Sue, 1844).

6.1 : Ouvrages anticatholiques

4 **BARNETT** Augustus. *Is the Pope to Rule America ?* Philadelphie : Patriot Pub. Co., 1913.

5 **BECKNER** Noah J. *The Analysis of Revelation*. Mabton, WA : éd. à compte d'auteur, 1916

6 **BOYLE** Andrew (éd.). *Everyman's Encyclopedia 1913-4. 12 vols, boxed.* Londres et New York : E.P. Dutton & co, 1914.

7 **BRANDT** John L. *America or Rome, Christ or the Pope*. Toledo, Ohio : the Loyal Pub. CO, 1895.

8 **CARR** J. Scott (Rev) : *The Devil in Robes, or the sin of priests : the gory hand of Catholicism stayed. The prayers of protestants heard.* St. Louis : Columbia Book Concern, 1899.

9 **CATHART** William. *The Papal System : From Its Origin to the Present Time.* Philadelphie : Cathart and Turner, 1872.
10 **CHASE** Squire. *An examination of the doctrine, history, and moral tendency of Roman Catholic indulgences.* Watertown, NY : Knowlton & Rice, 1841.
11 **CHINIQUY** Charles Paschal Telesphore. *The Priest, the Woman and the Confessional.* Montreal : F.E. Grafton, 1876.
12 — *Fifty Years in the Church of Rome.* New York : Fleming H. Revell Company, 1886.
13 **CLARK** William Lloyd. *Roman Oaths and Papal Curses.* Milan, IL : éd. à compte d'auteur, 1909.
14 — *Behind Convent Bars.* Aurora : The Menace Publishing Company, 1912.
15 **CROWLEY** Jeremiah. *Romanism, A Menace to the Nation (a new and original work) together with my former book "The parochial school, a curse to the Church, a menace to the nation" (two books in one) : a searchlight on the Papal system, startling charges against individuals in the hierarchy made and filed by the author and a score of prominent priests - with photographic proofs and illustrations.* Wheaton, IL : éd. à compte d'auteur, 1912.
16 *Debate on the Roman catholic Religion, between Alexander Campbell & John B Purcell, Bishop of Cincinnati.* New York, Cincinnati : Benziger Brothers, 1837.
17 **DONNELLY** J. (Rev). *Fifteen Years Behind the Curtains : embodying a personal experience of so many years in the Roman Catholic priesthood.* Beaver Springs, PA : American Pub. Co., 1904.
18 **EKHOLM** Augustus Conrad. *Christianity's Greatest Peril.* Atlantic City, N.J. : Beacon publishing Company, 1915.
19 **FLOWER** Benjamin O. *The Patriot's Manual, dealing with the irrepressible conflict between two mutually exclusive world theories of government ; a compendium of facts, historical data, reasons and present-day chronicles, showing why every friend of fundamental democracy must oppose politico-ecclesiastical Romanism in its un-American campaign to make America "dominantly Catholic".* Fort Scott, KS : Free Press Defense League, 1915.
20 **FOXE** John, W. Grinton Berry (éd.). *Foxe's Book of Martyrs, An Edition for the People.* Londres : Sidney Kiek & Son, 1907.
21 **FRAYDRYSSA** G.V. *Romanism Capitulating Before Protestantism.* Mobile, AL : Southern Publishing Company, 1908.
22 **FRESSENBORG** Bernard. *Thirty Years in Hell.* St. Louis : North-American Book House, 1904.
23 **GRANT** Melvin R. *True principles of Freemasonry : a treatise on the history, principles or tenets of freemasonry, for the information of those who are "within the veil," as well as those who are without.* Meridian, MS : Truth Pub. Co., 1916.
24 **HUNKEY** John. *How I became a Non-catholic.* Cincinnati : Standard Publishing Co., 1911.
25 **LAWRENCE** William. *Letters to his Holiness Pope Pius X.* Chicago : Open Court Publishing Co., 1910.
26 **LOEPPERT** Adam J. *Modernism and the Vatican* (Cincinnati : Jennings and Graham 1912.
27 **LONG** Robert J. *The Popes of Rome and the bishops of the first five centuries : from Linus (Bishop) to Pius X (Pope).* Aurora : The Menace Pulishing Company, 1914.
28 — *The Papal Ananias Club and Parochial School Fallacies. Hibernian Oratory Punctured.* Aurora : The Menace Pulishing Company, 1900.
29 **MCLEAN** Robert et **WILLIAMS** Grace P. *Old Spain in New America.* New York : Association Press, 1916.
30 *Menace Cartoons.* Aurora : The Menace Pulishing Company, 1914.

31 **MERLE D'AUBIGNÉ** Jean-Henri. *D'Aubigné's Martyrs of the Reformation*. Philadelphie : Presbyterian Board of Publication, 1868.
32 **MONK** Maria. *Awful Disclosures of Maria Monk, as exhibited in a narrative of her sufferings during a residence of five years as a novice, and two years as a black nun, in the Hotel Dieu nunnery at Montreal, with additional information. To which is added, The Nun, or, Six months, residence in a convent.* Londres : W. Nicholson & Sons, 1836.
33 **NATIONS** Gilbert O. *Constitution or Pope*. Cincinnati : Standard Publishing Co., 1915.
34 **O'GORMAN** Edith. *Convent Life Unveiled (32nd ed.). Trials and tribulations of Miss Edith O'Gorman, otherwise Sister Teresa de Chantal, of St. Joseph's convent, Hudson City, NJ.* Hartford : Connecticut Pub. Co., 1871.
35 **PHELPS** Guy Fitch. *The Black Prophet*. Cincinnati : Standard Publishing Co., 1916.
36 — *The Moan of the Tiber*. Cincinnati : Standard Publishing Co., 1917.
37 **PHILLIPS** J.A. *Roman Catholicism Analyzed, dispassionate examiniation of Romish claims* New York, Chicago : Fleming H. Revell Company, 1915.
38 **PICKETT** L.L. (Rev). *Uncle Sam or the Pope, Which ?* Louisville, KY : Penetecostal publishing Company, 1916.
39 **RABAUT SAINT-ETIENNE** Jean-Paul. *The Old Cevenol*, traduit du français par Alfred E. Seddon. Cincinnati : Standard Publishing Co., 1911.
40 **ROUMANE** Norman Morand. *The Devil in the Church : his secret works exposed and his snares laid to destroy our public schools*. Beaver Springs, PA : American Publishing Co, 1902.
41 **RUTLEDGE** George Perry. *Center-shots at Rome; a series of lectures on Catholicism, stenographically reported*. Cincinnati : Standard Publishing Co., 1914.
42 Senate Document 190. Philippine investigation
43 **SHEPHERD** Margaret. *My Life in a Convent*. Philadelphie : Jordan Bros., 1893.
44 **SHIPPEY** F.M. *Knights of Luther Text Book*. Des Moines : Sovereign Board of the Sovereign Castle of the Knights of Luther, U.S.A., 1915.
45 **SILLS** Finous Hall. *Roman Catholicism Investigated and Exposed*. Savannah, GA : Savannah Morning News, 1911.
46 **SIME** William. *History of the Inquisition*. Philadekphie : Presbyterian Board of Publication, 1834.
47 **SUE** Eugène. *Wandering Jew*.
48 **TAPP** Sidney C. *The Story of Anglo-Saxon Institutions, or, the development of constitutional government*. New York et Londres : G. P. Putnam's sons, 1904.
49 **THOMPSON** Richard Wigginton. *Footprints of the Jesuits*. Cincinnati : Cranston & Curts, New York : Hunt & Eaton, 1894.
50 **UBRYK** Barbara. *The Convent Horror; or, The true narrative of Barbara Ubryk, a sister of the Carmelite convent at Cracow*. Philadelphie : C.W. Alexander, 1869.
51 **WATSON** Thomas E. *The Roman Catholic Hierarchy : The Deadliest Menace to American Liberties and Christian Civilization*. Thomson, GA : Jefferson Pub. Co., 1912.
52 **WINCHESTER** C.W. (Rev). *What Protestants Believe*. Chicago : Christian Witness Co., 1915.
53 **WRIGHT** McNair. *Almost a Nun*. Philadelphie : Presbyterian Board of Publication, 1868.

Constitution or Pope de Gilbert O. Nations et *Letters to his Holiness Pope Pius X* de William Lawrence sont proposés sous deux formats : relié et livre de poche.

6.2 : Brochures anticatholiques (32 pages)

54 *American Government*
55 *Burning of London*
56 *Chiniquy's Dying Confession*
57 *Church of Rome in American Politics or "Making America Catholic" by Order of Pope Pius X*
58 *End of Roman Inquisition*
59 *The Great Conspiracy*
60 *Hidden Hand of Popery in World Politics*
61 *Story of the Irish Rebellions*
62 *Monroe Doctrine Unveiled*
63 *Papal Prisons in Free America. : slave pens conducted in the name of religion and charity but with disregard for public welfare and contempt for human liberty : a plea for official inspection.*
64 *Priest in Absolution*
65 *Priestly Celibacy Exposed*
66 *The Real Message*
67 *Religious Prejudice Panic*
68 *Rome and the Public Schools*
69 *The Romish Inquisition*
70 *Rome's Bid for Temporal Power* (Ernest Phillipps)
71 *Rome's Secret Society Oaths*
72 *Rome in Congress* (Gilbert O. Nations)
73 *The Secret Instructions of the Jesuits* (John Walthe)
74 *Senate Document Abbreviated*
75 *Story of the Menace Trial* (B.O. Flower)
76 *The Truth About Romanism, or Paganism Versus Americanism* (Augustus Conrad Ekholm)
77 *Thirty-two Bible Reasons Why I am not a Roman Catholic* (Rev. BH Charles)
78 *Trail of Treason*
79 *Why Rome Hates Freemasonry*
80 *The White Paper of Peace and Nun's Experiences*

6.3 : Ouvrages généralistes (« Popular Books of Interest »)

81 **BOSWELL** Ira M. *Recollections of a Red-headed Man.*
82 **BROWN** Will H. *Illustrative Incidents for Publis Speakers.*
83 **CRAMP** Helen. *The Winston Cook Book.*
84 **FARIS** John T. *The Mother Heart.*
85 **GARDNER** Frank D. *Successful Farming.*
86 **LAPPIN** S.S. *Where the Long Trail Begins.*
87 *Complete Shakespeare*
88 **WALTERS** Zelia M. *First lesson In Child Training*
89 — *The Magic Window.*

90 **WHIPPLE** Wayne. *The Story-life of Lincoln.*
91 — *The Story-life of Washington.*

6.4 : Ouvrages de référence : dictionnaires et Bibles

92 *Dictionary. Universal Self-pronouncing* (Charles Morris)
93 *Handy Edition. New Universal Self-pronouncing* (Charles Morris)
94 An Outline of Bible History for Sunday School
95 The Four-fold Gospel, commentary
96 International Teachers' Bible
97 International Bible Dictionary
98 Bible Dictionary. Teacher's Edition
99 *Hurlbut's Story of the Bible* (Rev. Jess Lyman Hurlbut)
100 *Hurlbut's Story of Jesus* (Rev. Jess Lyman Hurlbut)

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES **1202**
A. Écrits de Benjamin O. Flower 1202
1. Ouvrages 1202
2. Périodiques 1203
a- Flower rédacteur en chef 1203
b- Flower contributeur occasionnel 1203
B. Archives, correspondances et journaux intimes 1204
C. Ouvrages (autres auteurs) 1208
1. Essais 1208
2. Actes de conférence 1219
3. Romans 1220
D. Bases de données en ligne 1220
E. Journaux, revues et magazines 1221
1. Progressisme 1221
2. Magazines d'actualité 1222
3. Libre pensée 1222
4. Socialisme 1222
5. Populisme 1223
6. Littérature 1223
7. Religion 1223
8. Spiritisme 1224
9. Quotidiens 1224
10. Revues professionnelles 1225
a- Médecine, psychologie, science 1225
b- Édition et publicité 1226
c- Syndicats 1226
d- Sciences sociales, science politique, économie 1226
e- Autres 1226
F. Références 1227
1. Encyclopédies, dictionnaires, bibliographies 1227
2. Annuaire de la presse et de la publicité 1228
G. Publications officielles (État, organisations) 1228
1. Rapports et publications du Congrès ou du gouvernement 1228
2. Arrêts de la Cour suprême 1229
3. Autres organisations 1230
H. Textes politiques 1230
1. Discours 1230
2. Programmes politiques 1231
II. SOURCES SECONDAIRES **1233**
A. Benjamin O. Flower 1233
B. Ouvrages généraux : *Gilded Age*, *Progressive Era*, autres 1234
C. Biographies 1235
D. Progressisme, populisme, réformisme, radicalisme 1236
E. Religions, spiritualités 1245
F. Histoire des femmes, études sur le genre 1250
G. Histoire intellectuelle, histoire culturelle 1251
H. Histoire du livre et de la presse 1262
I. Littérature 1265
J. Histoire des sciences 1266
K. Histoire de la médecine 1266
L. Nativisme, État, nation, anticatholicisme 1267

I. SOURCES PRIMAIRES

A. Écrits de Benjamin O. Flower

1. Ouvrages

FLOWER Benjamin Orange. *Lessons Learned from Other Lives*. Boston : The Arena Publishing Company, 1891. 2ème édition [1889].

— *Fashion's Slaves*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

— , **DAVIS** John et al. *The People's Cause*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

— *Civilization's Inferno, or, Studies in the Social Cellar*. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

— , **GREEN** H. L., **WAKEMAN** Thaddeus B. *Charles Darwin : His Life, and what the World Owes to Him*. Buffalo, NY : Office of the Freethinkers' Magazine, 1893.

— *The New Time : A Plea for the Union of the Moral Forces for Practical Progress*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

— *Gerald Massey : Poet, Prophet, and Mystic*. Boston : The Arena Publishing Company, 1895.

— *The Arena Gallery of Eminent Thinkers*. Boston : The Arena Publishing Company, 1895.

— *Whittier : Prophet, Seer and Man*. Boston : The Arena Publishing Company, 1896.

— *Persons, Places and Ideas : Miscellaneous Essays*. Boston : The Arena Publishing Company, 1896.

— *The Century of Sir Thomas More*. Boston : The Arena Publishing Company, 1896.

— *A Poet of the People and After Sixty Years*. Boston : The Arena Publishing Company, 1896.

— *How England Averted a Revolution of Force ; A Survey of the Social Agitation of the First Ten Years of Queen Victoria's Reign*. Trenton, NJ : A. Brandt, 1903.

— *In Defense of Free Speech ; five essays from The Arena (Trenton, N.J.), and written by B.O. Flower, Rev. Elliot White, Louis F. Post and Theodore Schroeder*. New York : The Free Speech League, 1908.

— *Christian Science as a Religious Belief and a Therapeutic Agent*. Boston : Twentieth Century Company, 1910 [1909].

— *Medical Medievalism in the Twentieth Century : an account of the remarkable transformation of the American Medical Association from a typical academic body of limited membership and rather conservative*

tendencies, into a huge political machine , undemocratic, boss-ridden and wholly un-American in its aims and method. New York : The National League for Medical Freedom, c1912.

— *Progressive Men, Women, and Movements of the Past Twenty-five Years.* Boston : The New Arena, 1914.

— *The Patriot's Manual, dealing with the irrepressible conflict between two mutually exclusive world theories of government ; a compendium of facts, historical data, reasons and present-day chronicles, showing why every friend of fundamental democracy must oppose politico-ecclesiastical Romanism in its un-American campaign to make America "dominantly Catholic".* Fort Scott, KS : Free Press Defense League, 1915.

— *Story of the Menace Trial : A Brief Sketch of this Historic Case With Reports of the Masterly Addresses by Hon. J.L. McNatt and Hon. J.I. Sheppard, Attorneys for the Defense.* Aurora, MO : United States Publishing Co., 1916.

— *Righting the People's Wrongs ; a lesson from history of our own times.* Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1917.

2. Périodiques

a- Flower rédacteur en chef

The Arena

The Coming Age

Medical Freedom

The Menace

The New Time

The Psychical Review

The Twentieth Century Magazine

b- Flower contributeur occasionnel

The Advocate of Peace

The American Non-Conformist

Mind

The National Magazine

Union Signal

B. Archives, correspondances et journaux intimes[1]

Anti-Catholic Printed Material Collection (ANT). University of Notre Dame Archives (UNDA). Notre Dame, IN 46556.

ABBOT Francis Ellingwood. Francis Ellingwood Abbot Papers, 1815-1940. MS 550. Andover-Harvard Theological Library. Harvard University.

ALBERTSON Ralph. Ralph Albertson Papers (MS 1752). Manuscripts and Archives, Yale University Library.

BARROWS. Barrows Family Papers. MS Am 1807-1807.5. Houghton Library, Harvard University.

BELLAMY Edward. Edward Bellamy Correspondence, 1850-1898 (MS Am 1181-1181.3). Houghton Library. Harvard College Library. Harvard University.

BIRKBECK-FLOWER. Birkbeck-Flower Papers Manuscript Collection. Knox College Library. Special Collections and Archives. Galesburg, IL 61401.

BOYCE Neith. DeBoer-Langworthy Carol (éd.). *The Modern World of Neith Boyce : Autobiography and Diaries*. Albuquerque : University of New Mexico Press, 2003.

CABLE George W. George Washington Cable papers. Manuscripts Collection 2. Louisiana Research Collection. Howard-Tilton Memorial Library. Tulane University. New Orleans LA 70118.

CHAMBERLAIN George E. George Earle Chamberlain Papers. Mss 1025. Oregon Historical Society Research Library.

CLARK Walter. Aubrey Lee Brooks, Hugh Talmage Lefler (éds.). *The Papers of Walter Clark. vol. 1 & 2*. Chapel Hill : University of North Carolina, c1948-1950.

CLINE Howard Francis. Howard Francis Cline Papers. Container 125. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

CREEL George. General Correspondence Of George Creel, Chairman, July 1917-Mar 1919 (CPI-A1); NC 7 Entry 1; Box 14; Folder 2; Record Group 63. Papers of the Committee on Public Information. National Archives.

DEBS Eugene V. Constantine J. Robert (éd.). *Letters of Eugene V. Debs. vol. 2 : 1913-1919*. Urbana : University of Illinois Press, 1990.

— *Gentle Rebel : Letters of Eugene V. Debs*. Urbana : University of Illinois Press, 1995.

[1] Nous avons privilégié, pour les citations, le format recommandé par chaque bibliothèque.

DREISER Theodore. Theodore Dreiser Papers. Rare Book & Manuscript Library. University of Pennsylvania.

EDDY Mary Baker. Mary Baker Eddy Papers (Incoming Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1880-1910. Outgoing Correspondence of Mary Baker Eddy, c. 1835-1910. Committee on Publication Clipping file, c.1899 – 1952. NONCSPS Publication File, c. 1890 – present. Subject File, c. 1800-present). Mary Baker Eddy Library for the Betterment of Humanity. Boston.

Farmers' Alliance. Nebraska Farmers' Alliance Papers. Microfilm ZT-691, reel 1-998. New York Public Library.

FLOWER George. George Flower family papers [manuscript], 1812-1974 (bulk 1812-1862). Chicago Historical Society.

GARDENER Helen Hamilton. Papers in the Woman's Rights Collection, 1913-1941. Microfilm M-133, reel A5. Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America. Radcliffe Institute for Advanced Study. Harvard University.

GARLAND Hamlin. Hamlin Garland Papers. Collection no. 0200. Special Collections. USC Libraries. University of Southern California.

— Newlin Keith et McCullough Joseph B. (éds.). *Selected Letters of Hamlin Garland.* Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1998.

GOMPERS Samuel. Kaufman Stuart B. et Albert Peter J. (éds.). *The Samuel Gompers Papers, vol. 3 : Unrest and Depression, 1891-94*. Urbana : University Of Illinois Press, 1989.

HALL W.H. Wm. Ham. Hall Papers. BANC MSS 86/152 c. The Bancroft Library. University of California, Berkeley.

HAMON Augustin F.A. Augustin Frédéric Adolphe Hamon Papers. Carton 7. International Institute of Social History. Amsterdam.

HAYNES John R. John Randolph Haynes Papers. Collection 1241. Department of Special Collections. Charles E. Young Research Library, UCLA.

HIGGINSON Thomas W. Thomas Wentworth Higginson Papers, 1841-1911. Clifton Waller Barrett Library, Accession #6968 through 6968-h. Special Collections. University of Virginia Library. Charlottesville, VA.

HOWELLS William D. William Dean Howells Papers. Folder 3. Brown University.

HUEBSCH B.W. B.W. Huebsch papers. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

JAMES William. *The Letters of William James*. New York : Cosimo, 2008.

JONES Charles R. Charles R. Jones Papers. Bentley Historical Library. University of Michigan.

LABADIE Jo. Jo Labadie Papers, 1880-1931. University of Michigan.

LA FOLLETTE Robert M. The Papers of Robert M. La Follette, Sr. State Historical Society of Wisconsin, 1879-1910, 1922, 1924.

LEA Henry C. Henry Charles Lea Papers. Rare Book & Manuscript Library. Folder 77. University of Pennsylvania.

LEEDS Josiah W. Josiah W. Leeds Scrapbooks, 1872-1907, vol. 9. Quaker and special collections. Haverford College. Haverford, PA.

LLOYD Henry D. The Papers of Henry Demarest Lloyd (microfilm edition). State Historical Society of Wisconsin. Madison, 1970.

MARKHAM Edwin. Edwin Markham Archive. Horrmann Library. Wagner College. Staten Island, New York 10301.

MCCLURE Samuel S. McClure mss., 1865-1949. Lilly Library Manuscript Collections. Indiana University, Bloomington.

MOTT Frank L. Frank Luther and Vera I. Mott Papers (C2344). The State Historical Society of Missouri Manuscript Collection.

NORRIS Frank. Frank Norris Collection, 1898-1952. Alderman Library, Accession #6905. Special Collections. University of Virginia Library. Charlottesville, VA.

POINDEXTER Miles. Miles Poindexter Papers. Special Collections. University of Washington Libraries. Seattle, WA.

RANDOLPH Vance. Vance Randolph Collection. Box 7 Folder 86/ The Menace. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

ROOSEVELT Theodore. Theodore Roosevelt Papers [microform], Presidents' papers index series. Washington, DC: Library of Congress, 1967.

— Theodore Roosevelt Papers. Library of Congress Manuscript Division. [En ligne] Theodore Roosevelt Digital Library. Dickinson State University.

URL : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library

ROSS Edward A. Edward A. Ross papers. Microfilm edition, 1982, Film A 526. State Historical Society of Wisconsin.

RUSSELL William E. William Eustis Russell Papers. Ms. N-824. Massachusetts Historical Society.

SAMUEL John. John Samuel Papers, 1868-1907. American Bureau of Industrial Research : Manuscript Collections on the Early American Labor Movement, 1862-1908 [microform]. Reel 1-3. Frederick, Md. : University Publications of America, 1985.

SCHROEDER Theodore. Theodore Schroeder Papers. Special Collections Research Center. Southern Illinois University Carbondale.

SEVERANCE Caroline M. S. Caroline Maria Seymour Severance Papers. The Huntington Library. San Marino, CA.

Seybert Commission for Investigating Modern Spiritualism Records. External Correspondence, 1884-1922. Box 1. Folder 71. Rare Book & Manuscript Library. University of Pennsylvania.

SINCLAIR Upton. Sinclair mss., 1890-1968. Lilly Library Manuscript Collections. Indiana University, Bloomington.

SPENCE Catherine Helen. *Ever Yours, CH Spence : Catherine Helen Spence's An Autobiography (1825-1910), Diary (1894) and Some Correspondence (1894-1910).* Kent Town : Wakefield Press, 2005.

SPRAGUE Frank Headley. *Scrapbook of Frank Headley Sprague.* Ms.3609. Boston Public Library.

STANTON Elizabeth Cady. The Papers of Elizabeth Cady Stanton and Susan B. Anthony, [1831-1906]. Microfilm M-151. Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America. Radcliffe Institute for Advanced Study. Harvard University.

STEAD William T. The Papers of William T. Stead. Correspondence, STED 1, Correspondence E, Part 3, STED 1/26. Churchill Archives Centre. Cambridge.

STRICKLAND Edward F. Rev. Edward F. Strickland Autograph Collection, 1780-1918. Folder A-163. Arthur and Elizabeth Schlesinger Library on the History of Women in America. Radcliffe Institute for Advanced Study. Harvard University.

TRAUBEL Horace et Anne Montgomerie. Horace Traubel and Anne Montgomerie Traubel Papers, 1824-1979. Box 66. Letters to/ from Flower, Benjamin Orange, 1892-1908. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

WALLACE Alfred Russel. Wallace Correspondence Project/ Wallace Letters Online. George W. Beccaloni (éd.). [En ligne] Natural History Museum. Londres. 2012.

URL : www.nhm.ac.uk/wallacelettersonline.

WARD Lydia A.C. Lydia Avery Coonley Ward Autographs Collected and Letters Received, 1705-1922. Mss 5672-a. Special Collections. University of Virginia Library. Charlottesville, VA.

WASHBURNE E. B. E. B. Washburne Papers. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

WATSON Thomas E. Thomas E. Watson Papers. Southern Historical Collection. The Wilson Library. University of North Carolina at Chapel Hill.

WAYLAND J. A. J. A. Wayland-Appeal to Reason Collection. Leonard Axe Library. Pittsburg State University, Pittsburg, KA.

WHITMAN Walt. Papers of Walt Whitman in the Charles E. Feinberg Collection. General Correspondence, 1841-1892. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

WILSON Woodrow. Woodrow Wilson Papers. Manuscript Division. Bibliothèque du Congrès. Washington, DC.

C. Ouvrages (autres auteurs)

1. Essais

ABBOTT Lyman. *Reminiscences*. Boston et New York : Houghton Mifflin, 1915.

ADAMS Brooks. *The Law of Civilization and Decay ; An Essay on History*. New York : The Macmillan Company, 1897.

ADAMS Henry. *The Education of Henry Adams*. Oxford : Oxford University Press, 1999 [1918].

ADAMS Samuel Hopkins. *The Great American Fraud, Articles on the Nostrum Evil and Quacks, in Two Series, reprinted from Collier's Weekly*. New York : P. F. Collier & Son, 1906. Chicago : American Medical Association, 1907.

The Aristocracy of Britain and the laws of entail and primogeniture judged by recent French writers : being selections from the works of Passy, Beaumont, O'Connor, Sismondi, Buret, Guizot, Constant, Dupin, Say, Blanqui, and Mignet, showing the advantage of the law of equal succession : with explanatory and statistical notes, traduit du français, traducteur anonyme. Londres : G. & J. Dyer, 1844.

BANKS Louis A. *White Slaves ; or, The Oppression of the Worthy Poor*. Boston : Lee and Shepard, 1892.

BEECHER Lyman. *A Plea for the West*. Cincinnati : Truman & Smith ; New York : Leavitt, Lord & Co., 1835.

BERNAYS Edward. *Propaganda*. New York : H. Liveright, 1928.

— « The Engineering of Consent ». *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 250, n° 1, mars 1947, p. 113-120.

BIERCE Ambrose. *The Unabridged Devil's Dictionary*. Athens, GA : University of Georgia Press, 2002 [1911].

BLISS William Dwight Porter. *What is Christian socialism ?* Boston : The Society of Christian Socialists, 1890.

BOHN Frank, **MCGRADY** Thomas. *The Catholic Church and Socialism*. Chicago : Charles H. Kerr & Company, 1912.

BRAID James. *Neurypnology or the Rationale of Nervous Sleep Considered in Relation with Animal Magnetism Illustrated by Numerous Cases of its Successful Application in the Relief and Cure of Disease*. New York : Arno Press, 1976 [1843].

—, Robertson Donald (éd.). *The Discovery of Hypnosis - The Complete Writings of James Braid, the Father of Hypnotherapy*. Londres : The National Council for Hypnotherapy, 2009.

BRANDEIS Louis D., Fraenkel Osmond K. (éd.). *The Curse of Bigness : Miscellaneous Papers of Louis D. Brandeis*. Port Washington, NY : Kennikat Press, 1934.

BROUSSE Paul, Antonini Bruno (éd.). *La Propriété collective et les Services publics*. Paris : Aux bureaux du « Prolétaire », 1910 [1883] ; Lormont : Le Bord de l'eau, 2011.

BRYAN William J. *The First Battle : A Story of the Campaign of 1896*. Chicago : W.B. Conkey Company, 1896.

BUCHANAN Joseph Rodes. *The New Education : Moral, Industrial, Hygienic, Intellectual*. Boston : éd. à compte d'auteur, 1882.

— *Manual of Psychometry : The Dawn of a New Civilization*. Boston : F.H. Hodges, 1893. 4ème édition [1885].

— *A Comprehensive View of Restrictive Medical Legislation. An Adderess*. Boston : National Constitutional Liberty League, 1888.

— *Defense of the People Againt Medical Monopoly*. Boston : National Constitutional Liberty League, 1889.

— *Legalized Murder : The Treatment of Cancer by the Regular Profession Compared with its Treatment by Irregular Physicians*. Boston : National Constitutional Liberty League, 1889.

CAMPBELL Helen. *Women Wage-Earners : Their Past, Their Present, and Their Future*. Boston : Roberts Brothers, 1893.

CRAMP Arthur J. *Nostrums and Quackery : Articles on the Nostrum Evil and Quackery*. Chicago : Press of American Medical Association, 1911.

— *Nostrums and Quackery : Articles on the Nostrum Evil and Quackery Reprinted, with Additions and Modifications, from The Journal of the American Medical Association*. Chicago : American Medical Association Press, 1912.

CRÉVECŒUR J. H eector St John de. *Letters from an American Farmer*. Oxford : Oxford University Press, 1998 [1782].

CROWLEY Jeremiah. *Romanism, A Menace to the Nation (a new and original work) together with my former book "The parochial school, a curse to the Church, a menace to the nation" (two books in one) : a searchlight on the Papal system, startling charges against individuals in the hierarchy made and filed by the author and a score of prominent priests - with photographic proofs and illustrations*. Wheaton, IL : éd. à compte d'auteur, 1912.

— *The Pope – Chief of White Slaves, High Priest of Intrigue*. s.l. : éd. à compte d'auteur, 1913.

DEWEY John. « Moral theory and practice ». *International Journal of Ethics*, vol. 1, n°2, 1891, p. 186-203.

— « The Need for A Recovery of Philosophy », *in* John Dewey (éd.). *Creative Intelligence : Essays in the Pragmatic Attitude*. New York : Henry Hold and Company, 1917), p. 3-69.

— Melvin L. Rogers (éd.). *The Public and Its Problems : An Essay in Political Inquiry*. University Park : Pennsylvania State University Press, 2012 [1927].

DEWEY John et **TUFTS** James Hayden. *Ethics*. New York : Henry Holt and Company, 1909 [1908].

DOREN Carl Van. « The Revolt from the Village », in Contemporary American Novelists 1900-1920. New York : The Macmillan Company, 1922, p. 146-57.

DOYLE Arthur Conan. *The History of Spiritualism 2 Volume Set*. Cambridge : Cambridge University Press, 2011 [1926].

DRAPER John William. *History of the Conflict Between Religion and Science*. New York : D. Appleton, 1875.

DRESSER Horation W. *A History of the New Thought Movement*. New York : T.Y. Crowell, 1919.

DRUMMOND Henry. *Natural Law in the Spiritual World*. Londres : Hodder and Stoughton, 1883.

DUNNING Nelson A. *The Farmers' Alliance History and Agricultural Digest*. Washington, DC : The Alliance Publishing Company, 1891.

EDDY Mary Baker. *Science and Health : With Key to the Scriptures*. Boston : éd. à compte d'auteur, 1889, 40ème édition [1875].

— *Rudimental Divine Science*. Boston : Joseph Armstrong, 1904, 32ème édition [1891].

ELLIOT Sydney Barrington. *Aedoeology : A Treatise on Generative Life ; Including Pre-Natal Influence, Limitation of Offspring, and Hygiene of the Generative System*. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

ELY Richard T. *Monopolies and Trusts*. New York : The Macmillan Company, 1906.

ERRETT Isaac. *Life and Writings of George Edward Flower*. Cincinnati : Standard Publishing Company, 1885.

FALLOWS Helen et Samuel. *Science of Health from the Viewpoint of the Newest Christian Thought*. Chicago : Our Day Company, 1903.

FARNHAM Eliza. *Woman and Her Era*. New York : A. J. Davis & Co., 1864.

FLAMMARION Camille. *Mysterious Psychic Forces : An Account of the Author's Investigation in Psychical Research , Together with those of other European Savants*, traduit du français, traducteur anonyme. Boston : Small, Maynard and Company, 1907.

FLAUBERT Gustave. *Le Dictionnaire des idées reçues*. Paris : Le Livre de poche, 1997.

FLOWER Benjamin. *The Proceedings of the House of Lords in the Case of Benjamin Flower, printer of the Cambridge Intelligencer, for a supposed libel on the bishop of Llandaff : With prefatory remarks, and animadversions on the writings of the bishop of Llandaff, the Rev. R. Ramsden, A.M. Fellow of Trinity College, and the Rev. Robert Hall, A.M. minister of the baptist meeting, Cambridge: by the Printer. To which are added, the argument in the Court of King's Bench, on a motion for an Habeas Corpus, and a postscript, containing remarks on the judgment of that court, By Henry Clifford, of Lincoln's Inn, barrister at law, Cambridge*. Londres : Stationer's-Court ; Bristol : J. Reed ; Nottingham : C. Sutton ; Bampton : W. Holloway ; Oxford, 1800.

FLOWER George, **WASHBURNE** Elihu Benjamin. *History of the English Settlement in Edwards County, Illinois : founded in 1817 and 1818, by Morris Birkbeck and George Flower*. Chicago : Fergus Print. Co., 1882.

FLOWER Richard C. *The Allopathic Czar*. Boston : Massachusetts Medical Liberty League, 1888.

GARDENER Helen H. *Facts and Fiction of Life*. Chicago : Charles H. Kerr and Company, 1893.

GARLAND Hamlin. *The Shadow World*. New York, Londres : Harper & Brothers, 1908.

— *A Son of the Middle Border*. New York : Penguin Books, 1995 [1917].

— *Forty Years of Psychic Research ; A Plain Narrative of Fact*. New York : Macmillan, 1936.

GEORGE Henry. *Progress and Poverty ; An Inquiry into the Cause of Industrial Depressions, and of Increase of Want with Increase of Wealth. The Remedy*. New York : D. Appleton and Company, 1881. 4ème édition [1879].

— *The Condition of Labor : An Open Letter to Pope Leo XIII*. New York : United States Book Company, 1891.

GRÖNLUND Laurence. *The Coöperative Commonwealth in its Outlines : An Exposition of Modern Socialism*. Boston : Lee and Shepard, 1884.

HARMAN Moses. *The Persecution and the Appreciation : Brief Account of the Trials and Imprisonment of Moses, because of His Advocacy of the Freedom of Women from Sexual Enslavement and of the Right of Children to Be Born Well. Together with an Account of the Public Reception Given to Him on His Release from Prison. Included Are Speeches Made at the Public Reception and Letters of Sympathy Received from Men and Women of Prominence*. Chicago : Lucifer Publishing Co., 1907

HARNACK Adolf et **HERRMANN** Wilhelm. *Essays On The Social Gospel ,* traduit de l'allemand par G. M. Craik et édité par Maurice A. Canney. Londres : Williams & Norgate; New York : G.P. Putnam's sons, 1907.

HARVEY William H. *Coin's Financial Schoool*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1963 [1894].

HUME Davis, L. A. Selby Bigge (éd.). *An Enquiry Concerning Human Understanding and Concerning the Principles of Morals*. Oxford : Clarendon Press, 1902 [1777].

INTERSTATE HISTORICAL SOCIETY. *The Ozark Region : Its History and Its People, vol. 2*. Springfield, MO : Interstate Historical Society, 1917.

JAMES William, Burkhardt Frederick H., Bowers Fredson, *et al.* (éds.). *Essays in Psychical Research . The Works of William James. vol. 16*. Cambridge, MA, et Londres : Harvard University Press, 1986.

JAMES William, Skrupskelis Ignas K. (éd.). *The Works of William James. Essays, Comments, and Reviews*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1987.

JAMES William. *The Varieties of Religious Experience : A Study in Human Nature, Being the Gifford Lectures on Natural Religion Delivered at Edinburgh in 1901–1902*. Londres et Bombay : Longmans, Green & Co., 1902.

— *Pragmatism : A New Name for Some Old Ways of Thinking*. New York : Longman Green and Co, 1907.

— *Essais d'empirisme radical*, traduit de l'anglais par Guillaume Garreta et Mathias Girel. Paris : Flammarion, 2007 [1912].

JARVIS Stinson. *The Ascent of Life ; or The Psychic Laws and Forces in Nature*. Boston: The Arena Publishing Company, 1894.

JAURÈS Jean (éd.). *Histoire socialiste, tome III : La Convention I (1792)*. Paris : Jules Rouff, 1901.

KANT Emmanuel. *Métaphysique des mœurs. I, Fondation, Introduction*, traduit de l'allemand par Alain Renaut. Paris : Garnier-Flammarion, 1994 [1785].

— « Qu'est-ce que les Lumières ? » *in Éléments métaphysiques de la doctrine du droit. (Première partie de la Métaphysique des mœurs), suivis d'un essai philosophique sur la paix perpétuelle et d'autres petits écrits relatifs au droit naturel*, traduit de l'allemand par Jules Barni. Paris : Auguste Durand, 1853 [1796], p. 281-288.

KERR Charles (éd.). *Socialist Songs with Music*. Chicago : C.H. Kerr & Company, 1901.

KING S.S. *Bond Holders and Bread Winners : A Portrayal of Some Political Crimes Committed in the Name of Liberty*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

LAWSON Thomas W. *Frenzied Finance : The Crime of Amalgamated*. New York : Ridgway-Thayer Company, 1906,

LE BON Gustave. Psychologie des foules. Paris : Alcan, 1895

LEVASSEUR M.T. « L'Ouvrier américain (suite). Chapitre III. Le logement ». *Séances et travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*. Tome 48, août 1897, 8ème livraison.

LEYDEN Thomas Edward. *The Danger Ahead ! What may be expected in the United States of America if Hyphenated Americans get control*. Somerville, MA : Evangelist Leyden publishing Co., 1921.

LINDBERGH Charles A. *Why is your country at war and what happens to you after the war, and related subjects*. Washington, DC : National Capital Press, 1917.

LIPPMANN Walter. *Drift and Mastery : An Attempt to Diagnose the Current Unrest*. New York : M. Kennerley, 1914.

— *Public Opinion*. New York : Harcourt, Brace and Company, 1922.

— *The Phantom Public*. New Brunswick, Londres : Transaction Publishers, 2011 [1925].

— *The Good Society*. New Brunswick, Londres : Transaction Publishers, 2009 [1937].

LLOYD Henry Demarest. *Wealth Against Commonwealth*. New York : Harper & Brothers, 1894.

— *A Country Without Strikes : A Visit to the Compulsory Arbitration Court of New Zealand*. New York : Doubleday, Page & co., 1900.

LONDON Jack. *The People of the Abyss*. New York : Macmillan, 1903.

LOCKE John, Goldie Mark (éd.). *A Letter Concerning Toleration and Other Writings*. Indianapolis : Liberty Fund, 2010 [1689].

— *Two Treatises of Government (or Two Treatises of Government : In the Former, The False Principles, and Foundation of Sir Robert Filmer, and His Followers, Are Detected and Overthrown. The Latter Is an Essay Concerning The True Original, Extent, and End of Civil Government, in The Works of John Locke in Nine Volumes. vol. 4*. Londres : Rivington, 1824 [1689].

LORD Frank B., **BRYAN** James W. *Woodrow Wilson 's Administration and Achievements, being a compilation from the newspaper press of eight years of the world's greatest history, particularly as concerns America, its people and their affairs*. Washington, DC : James William Bryan Press, 1921.

LOWRY Anna. *The Martyr In Black Twenty Years of the Convent Life of Sister Justina O.S.B.* Ritzville, WA : éd. à compte d'auteur, 1913.

MACDONALD George E. *Fifty Years of Freethought. Being the Story of the Truth Seeker, with the natural history of its third editor. vol. II*. New York : The Truth Seeker Company, 1931.

MADISON James ou **HAMILTON** Alexander. *The Federalist Papers N°49*. « Method of Guarding Against the Encroachments of Any One Department of Government by Appealing to the People Through a Convention », *in The New York Packet,* 5 février 1788. [En ligne], *Thomas*, Librairie du Congrès, s.d.

URL : http://thomas.loc.gov/home/histdox/fed_49.html.

MARX Karl, **ENGELS** Friedrich. *Le Manifeste communiste,* traduit de l'allemand par Charles Andler. Paris : Société nouvelle de librairie et d'édition, 1901.

MATHEWS Shailer. *The Social Gospel* . Philadelphie : The Griffith & Rowland Press, 1910.

MCCRACKAN William Denison. *The Rise of the Swiss Republic. A History*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

— *Swiss Solutions of American Problems*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

— *An American Abroad and At Home, Recollections of W.D. McCrackan, M.A*. New York : M.E. Starr, 1924.

MENCKEN Henry Louis. *Notes on Democracy*. Londres : Jonathan Cape, 1927 [1926].

MICHAEL R.J. *The Social Gospel* . Londres : Trübner and Co., 1867.

MILL John Stuart, Ashley William J. (éd.). *Principles of Political Economy with some of their Applications to Social Philosophy*. Londres : Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1866 [1848].

— *On Liberty*. Londres : Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1869 [1859].

MILTON John. « Areopagitica : A Speech For The Liberty Of Unlicensed Printing », 1844, *in The Prose Works of John Milton : With a Biographical Introduction by Rufus Wilmot Griswold. In Two Volumes. vol. 1*. Philadelphie : John W. Moore, 1847, p. 166-192.

MONK Maria. *Awful Disclosures of Maria Monk, as exhibited in a narrative of her sufferings during a residence of five years as a novice, and two years as a black nun, in the Hotel Dieu nunnery at Montreal, with additional information. To which is added, The Nun, or, Six months, residence in a convent.* Londres : W. Nicholson & Sons, 1836.

MORGAN Lewis Henry. *Ancient Society ; or, Researches in the Lines of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*. New York : H. Holt and Company, 1877.

MORGAN W. Scott. *History of the Wheel and Alliance and the Impending Revolution*. Hardy, AR : éd. à compte d'auteur ; St. Louis : C. B. Woodward, 1891.

MORSE Samuel F. B. *Foreign Conspiracy Against the Liberties of the United States*. New York : Leavitt, Lord& Co., 1835.

MULDOON William H. *Mark Hanna's "Moral Cranks" and Others : a study of to-day*. Brooklyn, NY : G.F. Spinney Co., 1900.

NATIONS Gilbert O. *Constitution or Pope? Why Alien Roman Catholics Can Not be Legally Naturalized*. Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1915.

— *Rome in Congress*. Aurora : The Menace Publishing Co., 1916.

— *Papal Sovereignty, the Government within our Government*. Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1917.

— *Papal Guilt of the World War*. Washington, DC : The Protestant, 1921.

NEVIUS John L. *Demon Possession and Allied Themes : being an inductive study of phenomena of our own times. Chicago : F.H. Revell, c1894.*

NOLL John F. *The Fairest Argument for Our Non-Catholic Friends*. Huntington, IN : Our Sunday Visitor, 1917. 3ème édition [1912].

— *Vest Pocket Book of Catholic Facts*. Huntington, IN : Our Sunday Visitor, 1937.

ORWELL George. *The Road to Wigan Pier*. Londres : Penguin, 2001 [1937].

PAINE Thomas, Kramnick Isaac (éd.). *Common Sense*. New York : Penguin Classics, 1986 [1776].

— *The American Crisis N°7*. « To the people of England ». Philadelphia, Nov. 21, 1778. *Selected Works of Thomas Paine*. [En ligne], University of Virginia, s.d.

URL : http://xroads.virginia.edu/~hyper/Paine /americanVII.html.

— *Agrarian Justice, opposed to Agrarian Law, and to Agrarian Monopoly being a plan for Meliorating the Condition of Man By Creating in every Nation, to pay to every person, when arriving at the age of twenty-one years, the sum of fifteen pounds sterling, to enable him or her to begin the world! And also, ten pounds sterling per annum during life to every person now living of the age of fifty years, and to all others*

when they shall arrive at that age, to enable them to live in old age without wretchedness, and go decently out of the world. Philadelphie : R. Folwell, 1797.

PARSONS Frank. *Our Country's Need, or, The Development of a Scientific Industrialism*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

— *The City for the People; or, The Municipalization of the City Government and of Local Franchises*. Philadelphie : C.F. Taylor, 1900.

— *The Story of New Zealand ; a history of New Zealand from the earliest times to the present, with special reference to the political, industrial and social development of the island common-wealth; including the industrial evolution dating from 1870, the political revolution of 1890, the causes and consequences, and the general movement of events throughout the four periods of New Zealand history*. Philadelphie : C.F. Taylor, 1900.

— *Choosing a Vocation*. Boston, New York : Houghton Mifflin Company, 1909.

PEIRCE Charles Sanders. « Issues of Pragmaticism ». *The Monist*, vol. 15, n°4, octobre. 1905, p. 481-499, *in* Charles Hartshorne et Paul Weiss (éds.). *Collected Papers of Charles Sanders Peirce. Volumes V and VI: Pragmatism and Pragmaticism and Scientific Metaphysics*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1935, p. 438–463.

PINCHOT Amos. *What's the Matter with America : The Meaning of the Progressive Movement and the Rise of the New Party*. s.l.s.n., 1912.

POST Louis F. *Our Despotic Postal Censorship*. Chicago : Public Publishing Company, 1906.

POWDERLY Terence Vincent. *Thirty Years of Labor. 1859 to 1889*. Columbus, OH : Excelsior Publishing House, 1889.

PUTNAM Samuel P. *400 Years of Freethought*. New York : The Truth Seeker Company, 1894.

RAUSCHENBUSCH Walter. *Christianity and the Social Crisis*. New York : Macmillan, 1907.

— *A Theology for the Social Gospel* . New York : Abingdon Press, 1917.

RIIS Jacob A. H*ow the Other Half Lives : Studies Among the Tenements of New York*. New York : Charles Scribner's Sons, 1890.

ROBBINS Emily F. (éd.). *Proceedings of the first National Conference on Race Betterment, January 8, 9, 10, 11, 12, 1914*. Battle Creek, MI : Race Betterment Foundation, 1914.

ROSS Edward Alsworth. *Social Control : A Survey of the Foundations of Order*. New York : The Macmillan Company, 1901.

SANKEY-JONES Nancy E. *Theodore Schroeder on Free Speech : A Bibliography*. New York : Free Speech League, 1919.

SAVAGE Minot Judson. *The Irrepressible Conflict Between Two World-Theories. Five Lectures Dealing with Christianity and Evolutionary Thought, to Which is Added « The Inevitable Surrender of Orthodoxy ».* Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

— *Psychics : Facts and Theories*. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

SCHROEDER Theodore. *Free Press Anthology*. New York : The Free Speech League and the Truth Seeker Publishing Company, 1909.

— *"Obscene" Literature and Constitutional Law ; A Forensic Defense of Freedom of the Press*. New York : The Free Speech League, 1911.

— *Free Speech for Radicals*. Enlarged Edition. New York : The Free Speech League, 1916.

— *Erotogenesis of Religion : A Bibliography*. New York : G. Bruno, 1916.

— *The Herd Impulse, Democratization and Evolutionary Psychology*. Cos Cob, CT : s.n., 1921.

— *Psychologic Aspect of Birth Control Considered in Relation to Mental Hygiene*. Cos Cob, CT : s.n., 1922.

— *Free Speech Bibliography : Including Every Discovered Attitude toward the Problem Covering Every Method of Transmitting Ideas and of Abridging their Promulgation upon Every Subject-Matte*r. New York, Londres : H.W. Wilson, Grafton & Co., 1922.

— *Psychoanalysis and Suggestion : A Contribution Toward a Definition of the Psychoanalytic Approach*. New York : s.n., 1923.

— *Psycho-Genetics of One Criminal*. Cos Cob, CT : s.n., 1923.

— *Al. Smith, the Pope, and the Presidency : A Sober Discussion of the Church-state Issue*. New York : éd. à compte d'auteur, 1928.

— *Conservatisms, Liberalisms and Radicalisms and the New Psychology*. Cos Cob, CT : The Next Century Press, 1942.

— *Thumbnail Essays on the Psychology of War and Peace*. Cos Cob, CT : s.n., 1944.

SCOTT William Rufus. *Scientific Circulation Management for Newspapers*. New York : The Ronald Press Company, 1915.

SHELDON Charles M. *In His Steps : What Would Jesus Do ?* Chicago : Advance Publishing Company, 1897.

SINCLAIR Upton. *The Profits of Religion : An Essay in Economic Interpretation*. Pasadena, CA : éd. à compte d'auteur, 1917.

— *The Brass Check. A Study of American Journalism*. Pasadena, CA : éd. à compte d'auteur, 1919.

SMITH Adam. Campbell Roy H. et Skinner Andrew S. (éd.). *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations. vol. I and II. The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, vol. II*. Indianapolis : Liberty Fund, 1981 [1776].

SPENCER Herbert. *Social Statics : or, The Conditions Essential to Happiness Specified, and the First of them Developed*. Londres : John Chapman, 1851.

— *Education : Intellectual, Moral, and Physical*. New York : D. Appleton and Company, 1896 [1861].

— *First Principles*. Londres : Williams and Norgate, 1862.

— « The Study of Sociology. XIV ». *Popular Science Monthly*, vol. 3, septembre 1873, p. 594-614.

STEAD William T. *If Christ Came to Chicago. A Plea for the Union of All Who Love in the Service of All Who Suffer*. Londres : The Review of Reviews, 1894 ; Chicago : Laird & Lee, 1894.

Chicago To-day; or, The Labour War in America. Londres : Review of Reviews Office, 1894.

STEVENS Walter B. *Missouri the Center State 1821-1915, vol. IV*. Chicago, St. Louis : The S.J. Clarke Publishing Company, 1915.

DE TOCQUEVILLE Alexis. *De la démocratie en Amérique*. Paris : Pagnerre, 1848 [1835].

TODD Marion. *Railways of Europe and America, or Government Ownership, with Notes from Official Reports*. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

TOLMAN William Howe. *Social Engineering : A Record of Things Done by American Industrialists Employing Upwards of One and One-Half Millions of People*. New York : McGraw-Hill, 1909.

VEBLEN Thorstein. *The Theory of the Leisure Class*. Oxford : Oxford University Press, 2007 [1899].

— *The Engineers and the Price System*. New York : B. W. Huebsch, 1921.

VROOMAN Carl. *Taming the Trusts*. Topeka, KS : Advocate Publishers, 1900.

WALLACE Alfred Russel. *Vaccination a Delusion : its penal enforcement a crime, proved by the official evidence in the reports of the Royal Commission*. Londres : Swan Sonnenschein, 1898.

WALLING William English. *Progressivism – and After*. New York : Macmillan Co., 1914.

WARD Lester F. *Dynamic Sociology, or Applied social science, as based upon statical sociology and the less complex sciences*. New York : D. Appleton and Company, 1883.

— *The Psychic Factors of Civilization*. Boston : Ginn & Company, 1893.

WAYBACK CLUB. *Wayback Club : A Text Book on Progressiveism* [sic] *in Wisconsin, with an Analysis of Initiative, Referendum, Recall*. Crandon, WI : L.T. Crabtree, 1912.

WELLS Herbert G. *Anticipations of the Reactions of Mechanical and Scientific Progress Upon Human Life and Thought*. New York, Londres : Harper & Brothers, 1902.

WHITE Andrew Dickson. *A History of the Warfare of Science with Theology in Christendom*. New York : D. Appleton, 1896.

WILCOX Alanson. *A History of the Disciples of Christ in Ohio*. Cincinnati : The Standard Publishing Company, 1918.

WILLARD Frances Elizabeth. *Address Before the Second Biennial Convention of the Woman's Christian Temperance Union, and the Twentieth Annual Convention of the Woman's Christian Temperance Union*. Chicago : Woman's Temperance Publishing Association, 1893.

WOOD Henry. *Ideal Suggestion Through Mental Photography ; a restorative system for home and private use, preceded by a study of the laws of mental healing*. Boston : Lee & Shepard, 1890.

— *Healing Through the Mind. Great Papers in Pamphlet Form, VII*. Boston: The Arena Publishing Company, 1892.

— *Has Mental Healing a Valid Scientific and Religious Basis ?: Substance of a Paper Read by Invitation before the Clergymen's « Monday Club » (Unitarian Ministers of Boston and Vicinity) at the Channing Building, Boston, June 3d, 1895*. Boston : Lee & Shepard, 1895.

WORCESTER Elwood et **MCCOMB** Samuel. *The Christian Religion as a Healing Power : A Defense and Exposition of the Emmanuel Movement*. New York : Moffat, Yard and Company, 1909.

2. Actes de conférence

AMERICAN FEDERATION OF LABOR. *Proceedings of the American Federation of Labor. 1893. 1894. 1895. 1896. Reprint*. Bloomington, IL : Pantagraph Printing and Stationery Co., 1905.

BROTHERHOOD OF LOCOMOTIVE FIREMEN. *Journal of Proceedings of the Fourth Biennial Convention of the Brotherhood of Locomotive Firemen held at Harrisburg, PA. September 1894*. Terre Haute, IN : Moore and Langen, 1894.

POWELL, Aaron M. (éd.). *The National Purity Congress, its papers, addresses, portraits. An illustrated record of the papers and addresses of the first National Purity Congress, held under the auspices of the American Purity Alliance, in the Park Avenue Friends' Meeting House, Baltimore, October 14, 15 and 16, 1895*. New York : The American Purity Alliance, 1896.

WOODMEN OF THE WORLD (Société amicale). *Proceedings of the Eighth Annual Convention of the National Fraternal Congress*. Meadville, PA : Press of Flood & Vincent, 1894.

The World's Congress of Religions, with an introduction by Rev. Minot J. Savage. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

3. Romans

BELLAMY Edward. *Looking Backward, 2000-1887*. Boston : Houghton, Mifflin & Co., 1889.

BROOKS Byron Alden. *Earth Revisited*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

DONNELLY Ignatius. *Cæsar's Column : A Story of the Twentieth Century*. Chicago : F.J. Schulte & Co., 1890.

GARDENER Helen H. *Is This Your Son, My Lord ? A Novel*. Boston : The Arena Publishing Company, 1890.

— *Pray You, Sir, Whose Daughter?* Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

GARLAND Hamlin. *Main-Travelled Roads : Six Mississippi Valley Stories*. Boston : The Arena Publishing Company, 1891.

— *A Spoil of Office : A Story of the Modern West*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

— *Jason Edwards : An Average Man*. Boston : The Arena Publishing Company, 1892.

JAMES Henry. *The Bostonians*. New York : Modern Library, 2003 [1886].

JONES Alice I. et **MERCHANT** Ella. *Unveiling a Parallel. A Romance*. Boston : The Arena Publishing Company, 1893.

MCCOY John. *A Prophetic Romance, Mars to Earth*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

MILLER Joaquin. *The Building of the City Beautiful*. Trenton, NJ : A. Brandt, 1905 [1893].

SCHINDLER Solomon. *Young West ; A Sequel to Edward Bellamy 's Celebrated Novel "Looking Backward"*. Boston : The Arena Publishing Company, 1894.

PECK Bradford C. *The World a Department Store : A Story of Life Under a Coöperative System*. Lewiston, ME ; Boston : éd. à compte d'auteur, 1900.

ZOLA Émile. *Germinal*. Paris : G. Charpentier et Cie, 1885.

— *Travail*. Paris : E. Fasquelle, 1901.

— *Vérité*. Paris : E. Fasquelle, 1906 [1903].

D. Bases de données en ligne

The British Newspaper Archive (en partenariat avec la British Library).

URL : http://www.britishnewspaperarchive.co.uk.

Chronicling America. Historic American Newspapers. Bibliothèque du Congrès.

URL : http://chroniclingamerica.loc.gov.

« The Growth of Newspapers Across the U.S. : 1690-2011 ». *Data Visualization : Journalism's Voyage West*. Rural West Initiative. Bill Lane Center for the American West. Stanford University.

URL : http://web.stanford.edu/group/ruralwest/cgi-bin/drupal/visualizations/us_newspapers.

Kansas Memory. Kansas Historical Society. www.kansasmemory.org.

The Marxists Internet Archive. https://www.marxists.org.

Newspaper.com

Papers Past. National Library of New Zealand. URL : http://paperspast.natlib.govt.nz.

The Portal to Texas History. University of North Texas Libraries, Denton, Texas.

URL : https://texashistory.unt.edu.

« State-by-State List of Initiative and Referendum Provisions ». *State I&R*. Initiative & Referendum Institute. University of Southern California.

URL : http://www.iandrinstitute.org.

Trove. National Library of Australia. URL : http://trove.nla.gov.au.

Viral Texts. Mapping Networks of Reprinting in 19th-Century Newspapers and Magazines. The NULab for Texts, Maps, and Networks. Northeastern University. URL : http://viraltexts.org.

What Middletown Read. Ball State University. URL : http://www.bsu.edu/libraries/wmr/.

E. Journaux, revues et magazines

1. Progressisme

Collier's Weekly

Co-operation ; A Magazine of Economic Progress

The Dial

The Forum

La Follette's Weekly Magazine

The Jeffersonian

Municipal Affairs. A Quarterly Magazine Devoted to The Consideration of City Problems from the Standpoint of the Taxpayer and Citizen

The Nation

The Public

Review of Reviews

La Société nouvelle : Revue internationale. Sociologie, arts, sciences, lettres

The Survey Graphic

2. Magazines d'actualité

The American Mercury

The Century Magazine

The Independent

McClure's Magazine

National Magazine

The Outlook

Saturday Evening Post

3. Libre pensée

The Blue-Grass Blade

The Free Thought Magazine

Liberty

Lucifer, the Light Bearer

The Melting Pot

The Truth Seeker

4. Socialisme

The Appeal to Reason (Girard, Kansas)

L'Humanité

The Labor World (Duluth, Minnesota)

Industrial Freedom (Edison, Washington)

The International Socialist Review (Chicago)

The Masses

La Revue socialiste

5. Populisme

The Advocate (Meridien, Kansas, puis Topeka, Kansas)

The American Nonconformist (Winfield, Kansas, puis Indianapolis, Indiana)

The Farmers' Vindicator (Valley Falls, Kansas)

Kansas Agitator (Garnett, Kansas)

The Peoples Voice (Norman, Oklahoma)

The Progressive Farmer (Winston, Caroline du Nord)

The Southern Mercury (Dallas, Texas)

6. Littérature

The Atlantic Monthly

Current Literature

The New England Magazine

The North American Review

Revue des Deux Mondes

The Seven Arts

The Smart Set : A Magazine of Cleverness

7. Religion

The Advent Review and Sabbath Herald `

America : A Catholic Review of the Week

The Andover Review

The Christian Work and the Evangelist

The Christian Science Journal

The Christian Science Sentinel

Kentucky Irish American

Liberty Magazine : A Magazine of Religious Freedom (Adventistes du septième jour)

Life and Health (Adventistes du septième jour)

Old Theology Quarterly

8. Spiritisme

The Banner of Light

9. Quotidiens

Anti-Slavery Bugle

The Boston Globe

The Boston Post

The Boston Sunday Herald

Brooklyn Daily Eagle

The Courier-Journal

The Chicago Daily Tribune

The Evening Times (Washington, DC)

El Paso Herald

The Emporia Gazette

Fort Scott Daily Tribune-Monitor

Fort Wayne Daily News

The Kansas City Times

The Kinsley Graphic

The Inter Ocean (Chicago)

The Leavenworth Weekly Times

The Liberator

The Los Angeles Times

The Monett Times

The New York Herald

The New York Times

The New York World

The New-York Tribune

San Francisco Chronicle

Springfield, Mo., News-Leader

The Times-Picayune

The Topeka Daily Capital

Topeka Journal

The Washington Herald

The Washington Post

Waterloo Press

10. Revues professionnelles

a- Médecine, psychologie, science

The American Journal of Psychology

California State Journal of Medicine

The Guide to Nature

Journal of the American Medical Association

The Journal of Osteopathy

Life and Health

N.A.R.D. Notes, The Journal of the National Association of Retail Druggists

Popular Science Monthly

The Medico-legal Journal

Medical Record

b- Édition et publicité

The American Newsman. A Journal for Newsdealers Publishers, Booksellers and Kindered Trades

The American Printer and and Lithographer

The Bookman. A Literary Journal

Book News

Printers' Ink

The Publishers' Weekly

c- Syndicats

The American Federationist

Brotherhood of Locomotive Firemen and Enginemen's Magazine

The Journal of the Switchmen's Union of North America

Typographical journal : Official Paper of the International Typographical Union

d- Sciences sociales, science politique, économie

American Economic Association Economic Studies

The Annals of the American Academy of Political and Social Science

The Economic Journal. The Journal of the Royal Economic Society

Industrial Management

e- Autres

La Bastille : journal antimaçonnique

Judge

The New Yorker

The Northwestern Miller

The Philistine

Puck

The Westminster Review

F. Références

1. Encyclopédies, dictionnaires, bibliographies

L'ALLIANCE COOPÉRATIVE INTERNATIONALE. *Bibliographie Coopérative Internationale. International Co-operative Bibliography. Allgemeine Genossenschaftliche Bibliographie*. Londres : P.S. King & Son ; Paris : Félix Alcan ; Berlin : Puttkammet & Mühlbrecht, 1906.

BLISS William Dwight Porter (éd.). *The Encyclopedia of Social Reform Rncluding Political Economy, Political Science, Sociology, and Statistics, Covering Anarchism, Charities, Civil Service, Currency, Land Legislation Reform, Penology, Socialism, Social purity, Trade Unions, Woman Suffrage etc.* New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1897.

— (éd.). *The New Encyclopedia of Social Reform, Including All Social-Reform Movements and Activities, and the Economic, Industrial, and Sociological Facts and Statistics of All Countries and All Social Subjects*. New York, Londres : Funk and Wagnalis Company, 1908.

BUISSON Ferdinand (éd.). *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Paris : Hachette, 1911 [En ligne]. Institut national de recherche pédagogique, mis en ligne en 2007.
URL : http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/.

CHISHOLM Hugh (éd.). *The Encyclopædia Britannica. A Dictionary of Arts, Sciences, Literature and General Information. Eleventh edition*. Cambridge : Cambridge University Press, 1910.

DU BOIS W.E. Burghardt (éd.). *A Select Bibliography of the Negro American. A compilation made under the direction of Atlanta university; together with the proceedings of the tenth Conference for the study of the Negro problems, held at Atlanta university, on May 30, 1905*. Atlanta : Atlanta Univeristy Press, 1905.

HERNDON Richard, **BACON** Edwin M. (éds.). *Boston of To-day ; a glance at its history and characteristics. With biographical sketches and portraits of many of its professional and business men*. Boston : Post Publishing Company, 1892.

— (éds.). *Men of Progress ; one thousand biographical sketches and portraits of leaders in business and professional life in the Commonwealth of Massachusetts*. Boston : New England Magazine, 1896.

MCCABE Joseph. *A Biographical Dictionary of Modern Rationalists*. Londres : Watts & Co, 1920.

TIMPERLEY Charles Henry. *A Dictionary of Printers and Printing : with the progress of literature; ancient and modern*. Londres : H. Johnson, 1839.

Webster's Revised Unabridged Dictionary (1913 + 1828). The Project for American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL). [En ligne], The University of Chicago, s.d. URL : http://machaut.uchicago.edu/websters.

2. Annuaire de la presse et de la publicité

N. *W. Ayer & Son's American Newspaper Annual: containing a Catalogue of American Newspapers, a List of All Newspapers of the United States and Canada.* Philadelphie : N. W. Ayer & Son, publié annuellement.

Dauchy & Company's Newspaper Catalogue. New York : Dauchy and Company, publié annuellement.

Lord and Thomas Pocket Directory of the American Press. Chicago : Lord & Thomas Newspaper Advertising, publié annuellement.

Nelson Chesman & Co.'s Newspaper Rate Book including a catalogue of newspapers and periodicals in the United States and Canada, having 5,000 circulation and over, with Advertising Rates of each paper, Circulation, etc. Saint-Louis, Chicago, New York et Chattanooga : Nelson Chesman & Co., publié annuellement.

Remington Brothers' Newspaper Manual. New York : Remington Brothers' Newspaper Advertising, publié annuellement.

Rowell G.P. & Company's American Newspaper Directory. New York : G.P. Rowell & Co., publié annuellement.

G. Publications officielles (État, organisations)

1. Rapports et publications du Congrès ou du gouvernement

BUREAU OF THE CENSUS. *Thirteenth Census Of The United States Taken in the Year 1920. Volume II. Population 1910*. Washington : Government Printing Office, 1915 [1913].

— *Fourteenth Census Of The United States Taken in the Year 1920. Population 1920*. Washington : Government Printing Office, 1921.

CARROLL Henry K. *Report on Statistics of Churches in the United States at the Eleventh Census : 1890.* Washington : U.S. Government Printing Office, 1894.

CONGRESSIONAL RECORD, vol. 47, 6 juillet 1911, p. 2659-2674.

Economic Security Act : Hearings Before the Committee on Finance, Seventy-Fourth Congress First Session, on S. 1130 A Bill to Alleviate the hazards of Old Age, Unemployments, Illness, and Dependency, to Establish a Social Insurance Board in the Department of Labor, To Raise Revenue, and for Other Purposes. Washington : U.S. Government Printing Office, 1946.

FISHER Irving. *National Vitality : its Wastes and Conservation*. Washington : Government Printing Office, 1908.

Memorial Relating to the Conservation of Human Life as contemplated by bill (S. 1) providing for a United States public health service. Washington : U.S. Government Printing Office, 1912.

National Health Program : Hearings before the Committee on Education and Labor, United States Senate, Seventy-ninth Congress, second session, on S. 1606, a Bill to Provide for a National Health Program. Washington : U.S. Government Printing Office, 1946.

Special Reports. Religious Bodies, 1906, Part I : Summary and General Tables. Washington, D.C.: Government Printing Office, 1910.

Reports of the Industrial Commission on Transportation. Volume IX. Washington : U.S. Government Printing Office, 1901.

2. Arrêts de la Cour suprême

Abrams v. United States, 250 U.S. 616 (1919).

American School of Magnetic Healing v. McAnnulty, 187 U.S. 94 (1902).

Buck v. Bell, 274 U.S. 200 (1927).

Burwell v. Hobby Lobby Stores, Inc., 573 U.S. ___ (2014).

Houghton v. Payne. 194 U.S. 88 (1904).

In re Debs, 158 U.S. 564 (1895).

Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts, 197 U.S. 11 (1905).

Lochner v. New York, 198 U.S. 45 (1905).

Manigault v. Springs, 199 U.S. 473 (1905).

Pensacola Telegraph Company v. Western Union Telegraph Company, 96 U.S. 1 (1877).

Pollock v. Farmers' Loan & Trust Company, 157 U.S. 429 (1895), affirmed on rehearing, 158 U.S. 601 (1895).

Reynolds v. United States, 98 U.S. (8 Otto.) 145 (1878).

Springer v. United States, 102 U.S. 586 (1881).

Standard Oil Co. of New Jersey v. United States, 221 U.S. 1 (1911).

United States v. Press Publishing Co., 219 U.S. 1 (1911).

3. Autres organisations

FLEXNER Abraham. *Medical Education in the United States and Canada : A Report to the Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching*. New York : Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching, 1910.

JAMES George Wharton. *Chicago's Dark Places : Investigations by a Corps of Specially Appointed Commissioners*. Chicago : Craig Press and Women's Temperance Publishing Association, 1891.

NATIONAL CIVIC FEDERATION. *Commission on Public Ownership and Operation. Municipal and Private Operation of Public Utilities. Report to the National Civic Federation Commission on Public Ownership and Operation. In Three Volumes*. New York : National Civic Federation, 1907.

THE NATIONAL LEAGUE FOR MEDICAL FREEDOM. *First Report of The National League for Medical Freedom Issued to its Members, August, 1910*. New York : The National League for Medical Freedom, 1910.

H. Textes politiques

1. Discours

BRANDEIS Louis. « The Regulation of Competition Versus the Regulation of Monopoly, address to the Economic Club of New York on November 1, 1912 ». *Writings by Louis D. Brandeis*. [En ligne], Louis D. Brandeis School of Law Library, s.d.

URL : http://louisville.edu/law/library/special-collections/the-louis-d.-brandeis-collection/the-regulation-of-competition-versus-the-regulation-of-monopoly-by-louis-d.-brandeis.

ROOSEVELT Theodore. « The Strenuous Life ». Discours prononcé au Hamilton Club, Chicago, le 10 avril 1899, *in The Strenuous Life : Essays ad Addresses*. New York : The Century Co., 1902, p. 1-21.

— « Eighth Annual Message ». 8 décembre 1908. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29549.

— « Address by Theodore Roosevelt before the convention of the National Progressive Party in Chicago, August, 1912 ». 6 août 1912. *Social Security History* [En ligne], *Official Social Security Website*, s.d. URL : http://www.ssa.gov/history/trspeech.html.

TAFT William H. « First Annual Message ». 7 décembre 1909. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29550.

— « Second Annual Message ». 6 décembre 1910. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29551.

2. Programmes politiques

« Democratic Party Platform of 1896 ». 7 juillet 1896. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29586.

« Democratic Party Platform of 1900 ». 4 juillet 1900. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29587.

« Democratic Party Platform of 1908 ». 7 juillet 1908. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29589.

« Democratic Party Platform of 1912 ». 25 juin 1912. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29590.

« Populist Party Platform of 1892 ». 4 juillet 1892. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29616.

« Progressive Party Platform of 1912 ». 5 novembre 1912. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29617.

« Republican Party Platform of 1896 ». 16 juin 1896. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29629.

« Republican Party Platform of 1900 ». 19 juin 1900. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29630.

« Republican Party Platform of 1912 ». 18 juin 1912. Gerhard Peters et John T. Woolley. *The American Presidency Project* [En ligne], s.d.

URL : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29633.

II. SOURCES SECONDAIRES

A. Benjamin O. Flower

CLINE Howard Francis. *The Mechanics of Dissent : Benjamin Orange Flower and his Arena, the Story of a Man and his Magazine.* Mémoire de licence (senior honors thesis). Harvard University. 1939. Harvard University Archives.

— « Benjamin Orange Flower and the Arena, 1889-1909 ». *The Journalism Quarterly,* vol. 17, juin 1940, p. 139-171.

— « Flower and the Arena : Purpose and Content ». *The Journalism Quarterly*, vol. 17, septembre 1940, p. 247-257.

DICKASON David H. *The Contribution of B. O. Flower and the 'Arena' to Critical Thought in America.* Thèse de doctorat. The Ohio State University. 1940.

— « Benjamin Orange Flower, Patron of the Realists ». *American Literature*, vol. 14, n° 2, 1er mai 1942, p. 148-156.

FAIRFIELD Roy P. « Benjamin Orange Flower : Father of the Muckrakers ». *American Literature*, vol. 22, n° 3, 1er novembre 1950, p. 272-282.

FREDERICK Peter. J. *Knights of the Golden Rule . The Intellectual as Christian Social Reformer in the 1890s.* Lexington : The University Press of Kentucky, 1976.

HOLLERAN Karen. « Benjamin Orange Flower », *in* Hester Lee Furey (éd.). *Dictionary of Literary Biography. Volume 345 : American Radical and Reform Writers. Second Series.* Détroit : Gale, 2009, p. 134-140.

LUKER Ralph E. « Flower, Benjamin Orange ». *American National Biography Online.* [En ligne], mis en ligne en février 2000. URL : http://www.anb.org/articles/15/15-00227.html.

MABEE Fred Carleton Jr. *Editor Benjamin Orange Flower and the Arena, 1889 to 1896*. Mémoire de master. Columbia University. 1939.

MATUSOW Allen J. « The Mind of B. O. Flower ». *The New England Quarterly*, vol. 34, n° 4, 1er décembre 1961, p. 492-509.

PAYNE Alma J. « Woman militant in *The Arena* of Benjamin Orange Flower », *in* James C. Austin et Donald A. Koch (éds.) *Popular Literature in America ; a symposium in honor of Lyon N.*

Richardson. Bowling Green, OH : Bowling Green University Popular Press, 1972, p. 171-183.

PIOTT Steven L. « B.O. Flower and the Muckraking Cartoonists ». *Journal of American Culture*, vol. 10, n° 4, hiver 1987, p. 53-58.

REILLY James J. *The Arena, 1889-1909 : Pillar of Reform or Muckraking Crusader ?* Mémoire de master. Southern Connecticut State University. 2002.

REUBEN Paul P. *Dynamics of New England Transcendentalism in Benjamin Orange Flower's Arena (1989-1909)*. Thèse de doctorat. Bowling Green State University. 1970

SINGAL Bruce A. *The Evolution of Muckraker Thought, 1890-1920 : Benjamin Orange Flower and Frederic Clemson Howe*. Mémoire de licence (senior honors thesis). Brandeis University. 1970.

STALLINGS Frank Loyd. *Benjamin Orange Flower and "The Arena": Literature as an Agent of Social Protest and Reform*. Thèse de doctorat. University of Texas. 1961.

WALLIS Don R. Jr. *The Vision of a Social Millennium : B.O. Flower, 1889-1909*. Mémoire de master. Bowling Green State University. 1966.

B. Ouvrages généraux : *Gilded Age*, *Progressive Era*, autres

BEER Thomas. *The Mauve Decade : American life at the end of the nineteenth century*. New York : A. A. Knopf, 1926.

BRANDS H.W. *The Reckless Decade : America in the 1890s*. Chicago : University of Chicago Press, 2002.

CLARK William H. et MARSH Daniel L. (éds.). *The Story of Massachusetts, vol. III*. New York : The American Historical Society, c1938.

PAINTER Nell. *Standing at Armageddon : the United States, 1877-1919*. New York, Londres : W. W. Norton & Company, 2008.

SCHLESINGER Arthur M. *The Rise of the City. 1878-1898, vol. 10*. New York : Macmillan, 1933.

WOOD Gordon. *Empire of Liberty : A History of the Early Republic, 1789-1815 (Oxford History of the United States)*. Oxford : Oxford University Press, 2009.

C. Biographies

American National Biography Online [En ligne]. URL : http://www.anb.org.

BATES James Leonard. *Senator Thomas J. Walsh of Montana : Law and Public Affairs, from TR to FDR*. Urbana : University of Illinois Press, 1999.

Biographical Directory of the Unites States Congress. URL : http://bioguide.congress.gov/.

COOPER John Milton, Jr. *Woodrow Wislon : A Biography*. New York : Vintage, 2011 [2009].

COX James Middleton. *Journey Through My Years*. Simon and Shuster, 1946 ; Macon, GA : Mercer University Press, 2004.

HAWLEY Joshua David. *Theodore Roosevelt : Preacher of Righteousness*. New Haven, CT : Yale University Press, 2008.

KANSAS HISTORICAL SOCIETY. *Kansapedia* [En ligne]. URL : https://www.kshs.org/kansapedia.

KAZIN Michael. *A Godly Hero : The Life of William Jennings Bryan*. New York : Anchor Books, 2007 [2006].

KENNEDY Ross A. (éd.), *A Companion to Woodrow Wilson*. Chichester, West Sussex; Malden, MA : Wiley-Blackwell, 2013.

NEWLIN Keith. *Hamlin Garland : A Life*. Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 2008.

EVANS Christopher Hodge. *The Kingdom Is Always but Coming : A Life of Walter Rauschenbusch*. Grand Rapids, MI : Eerdmans, 2004.

FINDLAY James F. *Dwight L. Moody : American Evangelist, 1837-1899*. Chicago : The University of Chicago Press, 1969.

KRABBENDAM Hans. *The Model Man : A Life of Edward William Bok, 1863-1930*. Amsterdam : Rodopi, 2001.

LEVINE Lawrence W. *Defender of the Faith : William Jennings Bryan ; the Last Decade, 1915-1925*. New York : Oxford University Press, 1965.

LYON Peter. *Success Story, The Life and Times of S. S. McClure*. New York : Scribner, 1963.

RAE John. *Life of Adam Smith*. Londres, New York : Macmillan, 1895.

SALVATORE Nick. *Eugene V. Debs : Citizen and Socialist*. Urbana : University of Illinois Press, 2007.

SORRENTINO Paul. *Stephen Crane. A Life of Fire*. Cambridge, MA : The Belknap Press. Harvard University Press, 2014.

UROFSKY Melvin I. *Louis D. Brandeis : A Life*. New York : Pantheon Books, 2009.

D. Progressisme, populisme, réformisme, radicalisme

ALLEN Robert et **ALLEN** Pamela P. *Reluctant Reformers : The Impact of Racism on American Social Reform Movements*. Washington, DC : Howard University Press, 1974.

BALIBAR Étienne. « Avant-propos. Son Nom est Légion », *Tumultes*, vol. 1, n° 40, 2013, p. 7-11.

BARTELS Larry M. « What's the Matter with What's the Matter with Kansas? ». *Quarterly Journal of Political Science*, vol. 1, 2006, p. 201-226.

BEARD Charles et Mary. *The Rise of American Civilization, vol. Ill, rev. ed.* New York : Macmillan Co., 1933.

FAULKNER Harold Underwood. *The Quest for Social Justice, 1898-1914*. New York : Macmillan Co., 1931.

BISSETT Jim. *Agrarian Socialism in America: Marx, Jefferson, and Jesus in the Oklahoma Countryside, 1904-1920*. Norman, OK : University of Oklahoma Press, 1999.

BOUCHET Thomas, **BOURDEAU** Vincent, **CASTLETON** Edward, **FROBERT** Ludovic, **JARRIGE** François (éds.). *Quand les socialistes inventaient l'avenir. Presse, théories et expériences, 1825-1860*. Paris : La Découverte, 2015.

BROWN David S. *Richard Hofstadter : An Intellectual Biography*. Chicago, Londres : University of Chicago Press, 2006.

BURBANK Garin. *When Farmers Voted Red : The Gospel of Socialism in the Oklahoma Countryside, 1910-1924*. Westport, CT : Greenwood Press, 1976.

BURY J.B. *The Idea of Progress. An Inquiry into its Origin and Growth*. Londres : Macmillan, 1920.

CASTLETON Edward. « Une 'armée d'hérétiques' face à une 'croix d'or' : le premier populisme américain et l'hétérodoxie monétaire ». *Critique*, vol. 1, n° 776-777, 2012, p. 24-35.

CAVANAGH Helen M. *Carl Schurz Vrooman : Self Styled "Constructive Conservative."* Chicago : Lakeside Press, 1977.

CHANDLER, Jr. Alfred D. *The Visible Hand : The Managerial Revolution in American Business*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1977.

CHACE James. *Wilson, Roosevelt, Taft and Debs--The Election that Changed the Country*. New York : Simon & Schuster, 2005.

CIALDELLA Joseph Stanhope. *Gardens in the Machine : Cultural and Environmental Change in Detroit, 1879-2010*. Thèse de doctorat. University of Michigan. 2015.

CLANTON Gene. « Populism, Progressivism, and Equality : The Kansas Paradigm ». *Agricultural History*, vol. 51, 1er juillet 1977, p. 559-581.

CONLIN Joseph (éd.). *The American Radical Press, 1880-1960*. Westport, CT : Greenwood Press, 1974.

CORIAT Benjamin, **BOYER** Robert. « Innovations dans les institutions et l'analyse monétaires américaines : les *greenbacks* 'revisités' ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1984, vol. 39, n° 6, p. 1330-1359.

CRUNDEN Robert M. *Ministers of Reform : The Progressives' Achievement in American Civilization*. Urbana : University of Illinois Press, 1984.

CULLIS Philip. « The Limits of Progressivism : Louis Brandeis, Democracy and the Corporation ». *Journal of American Studies*, vol. 30, n° 3, décembre 1996, p. 381-404.

DAVIES Wallace E. « A Collectivist Experiment down East : Bradford Peck and the Coöperative Association of America ». *The New England Quarterly*, vol. 20, n° 4, décembre 1947, p. 471-491.

« De quoi la "réforme" est-elle le nom ? ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 5, n° 56-4bis, 2009.

DAWLEY Alan. *Class and Community : The Industrial Revolution in Lynn*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 2000 [1976].

— *Struggles for Justice : Social Responsibility and the Liberal State*. Cambridge, MA et Londres : Belknap Press of Harvard Univerwsity Press, 1998.

DECANIO Samuel. « Populism, Paranoia, And The Politics Of Free Silver ». *Studies In American Political Development*, avril 2011, vol. 25, n° 1, p. 1-26.

DE WITT Benjamin Parke. *The Progressive Movement : A Non-partisan, Comprehensive Discussion of Current Tendencies in American Politics*. New York : Macmillan, 1915.

DURDEN Robert F. *The Climax of Populism : The Election of 1896*. Lexington : University of Kentucky Press, 1965.

EDWARDS Rebecca. *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2006.

—, **DEFEO** Sarah. *New Spirits*. « 1896 : The Presidential Campaign », site internet associé à son ouvrage *New Spirits : Americans in the Gilded Age, 1865-1905* [En ligne], mis en ligne en 2010. URL : http://www.rebeccaedwards.org/campaign.html.

FELT Jeremy P. « Review. *Radicalism & Reform : The Vrooman Family and American Social Thought, 1837-1937* by Ross E. Paulson ». *The Journal of American History*, vol. 55, n° 3, 1er décembre 1968, p. 645-647.

FERKISS Victor C. « Populist Influences on American Fascism ». *The Western Political Quarterly*, vol. 10, n° 2, juin 1957, p. 350-373.

FILENE Peter G. « An Obituary for "The Progressive Movement" ». *American Quarterly*, vol. 22, n° 1, printemps 1970, p. 20-34.

FLANAGAN Maureen A. *America Reformed : Progressives and Progressivisms, 1890s-1920s*. New York : Oxford University Press, 2007.

FOHLEN, Claude, **HEFFER** Jean et **WEIL** François. *Canada et États-Unis depuis 1770*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997.

FRANK Thomas. « The Leviathan with Tentacles of Steel : Railroads in the Minds of Kansas Populists ». *The Western Historical Quarterly*, vol. 20, février 1989, p. 37-54.

— *What's the Matter with Kansas? How Conservatives Won the Heart of America*. New York : Henry Holt and Company, 2004.

FRIEDMAN Milton. « Bimetallism Revisited ». *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 4, 1er octobre 1990, p. 85-104.

— « The Crime of 1873 ». *Journal of Political Economy*, vol. 98, n° 6, décembre 1990, p. 1159-1194.

—, **SCHWARTZ** Anna Jacobson. *A Monetary History of the United States, 1867-1960*. Princeton : Princeton University Press, 1993 [1963].

GELBER Scott M. *The University and the People : Envisioning American Higher Education in an Era of Populist Protest*. Madison : University of Wisconsin Press, 2011.

GENDZEL Glen, « What the Progressives Had in Common ». *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era,* vol. 10, n° 3, juillet 2011, p. 331-339.

GILMORE Glenda Elizabeth (éd.). *Who Were the Progressives ?* Boston : Bedford/St. Martin's, 2002.

GIDRON Noam, **BONIKOWSKI** Bart. « Varieties of Populism : Literature Review and Research Agenda ». Working paper n° 13-0004 [Rapport en ligne], Weatherhead Center for International Affairs, Harvard University, 2013.

URL : http://scholar.harvard.edu/files/gidron_bonikowski_populismlitreview_2013.pdf?m=1380285600.

GOEBEL Thomas. « 'A Case of Democratic Contagion': Direct Democracy in the American West, 1890-1920 ». *Pacific Historical Review*, vol. 66, n° 2, mai 1997, p. 213-230.

— *A Government by the People : Direct Democracy in America, 1890-1940*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2002.

GOLDMAN Eric F. *Rendezvous with Destiny : A History of Modern American Reform*. Chicago : Ivan R. Dee, 2001 [1952].

GOODWYN Lawrence. *The Populist Moment : A Short History of the Agrarian Revolt in America*. Oxford, New York : Oxford University Press, 1978.

GREEN James R. *Grass Roots Socialism*. Baton Rouge, LA : Louisiana State University Press, 1978.

GRODENT Michel. « De dèmos à populus ». *Hermès, La Revue*, vol. 2, n° 42, 2005, p. 17-22.

HASTINGS Michel. « Du socialisme en Amérique. Seymour Martin Lipset et le mystère de l'impossible greffe ». *Revue internationale de politique comparée*, vol. 15, n° 3, 2008, p. 335-362.

HAYS Samule P. *The Response to Industrialism, 1885-1914*. Chicago : University of Chicago Press, 1995 [1957].

HICKS John. *The Populist Revolt : A History of the Farmers' Alliance and the People's Party*. Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1961 [1931].

HOCHFELDER Davis. *The Telegraph in America, 1832–1920*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2012.

HOFSTADTER Richard. *The Age of Reform : From Bryan to F.D.R.* New York : Vintage Books, 1955.

JOHNSON Kimberley. « The "First New Federalism" and the Development of the Administrative State, 1883-1929 », *in* Robert F. Durant (éd.). *The Oxford Handbook of American Bureaucracy*. Oxford : Oxford University Press, 2010, p. 52-76.

JOHNSTON Robert D. « Peasants, Pitchforks, and the (Found) Promise of Progressivism ». *Reviews in American History*, vol. 28, n° 3, septembre 2000, p. 393-398.

— « Re-Democratizing the Progressive Era : The Politics of Progressive Era Political Historiography ». *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 1, n° 1, janvier 2002, p. 68-92.

— *The Radical Middle Class : Populist Democracy and the Question of Capitalism in Progressive Era Portland, Oregon*. Princeton : Princeton University Press, 2003.

— « Populist Movement », *in* Richard S. Levy (éd.). *Antisemitism : A Historical Encyclopedia of Prejudice and Persecution, Volume 2 : L-Z*. Santa Barbara : ABC-CLIO, 2005, p. 558-559.

KALLMAN Theodore. « The Pilgrimage of Ralph Albertson ». *Communal Societies*, vol. 26, n° 2, 2006, p. 79-98.

KAZIN Michael. *The Populist Persuasion : An American History*, édition révisée. Ithaca : Cornell University Press, 1998.

— « Repenser la gauche américaine ». *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], n° 108, 2009, mis en ligne le 24 novembre 2009. URL : http://chrhc.revues.org/1801.

KAZIN Michael, **EDWARDS** Rebecca, et **ROTHMAN** Adam (éds.). *The Concise Princeton Encyclopedia of American Political History*. Princeton : Princeton University Press, 2011.

KLOPPENBERG James T. *Uncertain Victory : Social Democracy and Progressivism in European and American Thought, 1870-1920*. Oxford : Oxford University Press, 1986.

KOLKO Gabriel. *The Triumph of Conservatism : A Reinterpretation of American History, 1900-1916*. New York : The Free Press, 1963.

LACLAU Ernesto. *On Populist Reason*. Londres : Verso, 2005.

LASCH Christopher. *The Agony of the American Left*. New York : Vintage Books, 1969.

— *The True and Only Heaven : Progress and its Critics*. New York : W.W. Norton & Company, 1991.

LECA Jean. « La démocratie à l'épreuve des pluralismes ». *Revue française de science politique*, vol. 46, n° 2, 1996, p. 225-279.

LEONARD Thomas C. *Illiberal Reformers : Race, Eugenics, and American Economics in the Progressive Era*. Princeton : Princeton University Press, 2016.

LIVINGSTON James. *Origins of the Federal Reserve System : Money, Class, and Corporate Capitalism, 1890-1913*. Ithaca : Cornell University Press, 1986.

Pragmatism, Feminism, and Democracy : Rethinking the Politics of American History. New York : Routledge, 2001.

LINK Arthur S. « The Progressive Movement in the South, 1870-1914 ». *The North Carolina Historical Review*, vol. 23, n° 2, avril 1946, p. 172-195.

— « What Happened to the Progressive Movement in the 1920's ? ». *The American Historical Review*, vol. 64, n° 4, juillet 1959, p. 833-851.

MCVEY Frank. *The Populist Movement*. New York : Macmillan, 1896.

MANN Arthur. « Solomon Schindler : Boston Radical ». *The New England Quarterly*, vol. 23, n° 4, 1er décembre 1950, p. 453-476.

— « Frank Parsons : The Professor as Crusader ». *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 37, 1er décembre 1950, p. 471-490.

— *Yankee Reformers in the Urban Age : Social Reform in Boston, 1880-1900*. Chicago : University of Chicago Press, 1974 [1954].

— « British Social Thought and American Reformers of the Progressive Era ». *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 42, n° 4, 1er mars 1956, p. 672-692.

McCormick Richard L. « The Discovery that Business Corrupts Politics : A Reappraisal of the Origins of Progressivism ». *American Historical Review*, vol. 86, n° 2, avril 1981, p. 247-274.

McGerr Michael. *A Fierce Discontent : The Rise and Fall of the Progressive Movement in America 1870-1920*. New York : Free Press, 2003.

McMath, Robert C. *American Populism : A Social History, 1877-1898*. New York : Hill and Wang, 1993.

— « C. Vann Woodward and the Burden of Southern Populism ». *The Journal of Southern History*, vol. 67, nº 4, 1er novembre 2001, p. 741-768.

— « Another Look at the "Hard Side" of Populism ». *Reviews in American History*, vol. 36, nº 2, 2008, p. 209-217.

Miller Worth Robert. « A Centennial Historiography of American Populism ». *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 16, no 1, printemps 1993, p. 54-69.

— « Farmers and Third-Party Politics », *in* Chales W. Calhoun (éd.). *The Gilded Age : Essays on the Origins of Modern America*. Lanham, MD : Rowman & Littlefield Publishers, Inc., 2006 [1996], p. 283-306.

Mitchell Theodore. *Political Education in the Southern Farmers' Alliance, 1887-1900*. Madison : University of Wisconsin Press, 1987.

Mosca Manuela. « On the Origins of the Concept of Natural Monopoly : Economies of Scale and Competition ». *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 15, n° 2, juin 2008, p. 317-353.

Mowry George E. *The California Progressives*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press, 1951.

Nord David. « The Experts Versus the Experts : Conflicting Philosophies of Municipal Utility Regulation in the Progressive Era ». *Wisconsin Magazine of History*, vol. 58, été 1975, p. 219-236.

Nugent Walter. *Progressivism : A Very Short Introduction*. New York : Oxford University Press, 2009.

— « Comments on Wyatt Wells, 'Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s' ». *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 69-76.

O'BRIEN Michael. « From a Chase to a View : C. VannWoodward », *in* Michael O'Brien (éd.). *Rethinking the South : Essays in Intellectual History*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1988.

ORR Brooke Spear. « Mary Elizabeth Lease : Gendered discourse and Populist Party politics in Gilded Age America ». *Kansas History : A Journal of the Central Plains*, vol. 29, n° 4, hiver 2006-2007, p. 246–265.

PAULSON Ross Evans. *Radicalism & reform ; the Vrooman Family and American Social Thought, 1837-1937*. Lexington, KY : University of Kentucky Press, 1968.

PIEHLER Harold. « Henry Vincent : Kansas Populist and Radical-reform Journalist ». *Kansas History*, vol. 2, printemps 1979, p. 14-25.

PIOTT Steven L. *The Anti-Monopoly Persuasion : Popular Resistance to the Rise of Big Business in the Midwest*. Westport, CT : Greenwood Press, 1985.

— *American Reformers, 1870-1920 : Progressives in Word and Deed*. Laham, MD : Rowman & Littlefield, 2006.

PLASSART Marie. « Nationalism and Exceptionalism : A Study of Rural Socialism in the 1910s ». *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n°145, 2015, p. 89-101.

POLLACK Norman. *The Populist Response to Industrial America : Midwestern Populist Thought*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1976.

POSTEL Charles. *The Populist Vision*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2007.

— « Murder on the Brazos : The Religious Context of the Populist Revolt ». *The Journal of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 15, n° 2, avril 2016, p. 197-219.

PROCHASSON Christophe. « Nouveaux regards sur le réformisme. Introduction ». *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 5-20.

RICHARDSON Darcy G. *Others : Third Parties During the Populist Period*. Lincoln, NE : iUniverse, 2007.

RIESER Andrew Chamberlin. *The Chautauqua Moment : Protestants, Progressives, and the Culture of Modern Liberalism*. New York : Columbia University Press, 2003.

RITTER Gretchen. *Goldbugs and Greenbacks : The Antimonopoly Tradition and the Politics of Finance in America, 1865-1896*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999 [1997].

RODGERS Daniel T. « In Search of Progressivism ». *Reviews in American History*, vol. 10, n°4, 1er décembre 1982, p. 113-132.

— « Republicanism : The Career of a Concept ». *Journal of American History*, vol. 79, n°1, juin 1992, p. 11-38.

— *Atlantic Crossings : Social Politics in a Progressive Age*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1998.

— *Contested Truths : Keywords in American Politics since Independence*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998.

RUFF Allen. *« We called each other comrade » : Charles H. Kerr & Company, Radical Publishers*. Urbana : University of Illinois Press, 1997.

SAFIRE William. *Safire's Political Dictionary*. Oxford : Oxford University Press, 2008.

SANDERS Elizabeth. *Roots of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917*. Chicago, Londres : University of the Chicago Press, 1999.

— « "Horny-Handed Sons of Toil"—R.I.P. ». Historical Methods : A Journal of Quantitative and Interdisciplinary History, 2009, vol. 42, n° 4, p. 149-150.

SAUNIER Pierre-Yves. « A Tale of Pendular Times : On Board the Spirit of St. Louis with Daniel T. Rodgers, reprint of the H-Net symposium on Daniel Rodgers ». *American Studies Journal*, n° 44, hiver 1999/ printemps p. 54-56. Disponible également en ligne. H-Urban, H-Net Reviews, mis en ligne en octobre 1999. URL: http://www.h-net.org/reviews/showrev.php?id=3499.

SCHWANTES Carlos. *Coxey 's Army : An American Odyssey*. Moscow, ID : University of Idaho Press, 1994.

SCROOP Daniel. « The Anti-Chain Store Movement and the Politics of Consumption ». *American Quarterly* [En ligne], vol. 60, n° 4, décembre 2008, p. 925-949.

— « In Search of a Populist Atlantic : The Transatlantic Travels of William Jennings Bryan and Robert M. La Follette Jr. », *in* Daniel Scroop et Andrew Heath (éds.). *Transatlantic Social Politics : 1800 to Present*. New York : Palgrave Macmillan, 2014, p. 105-128.

SHORE Elliott. *Talkin' Socialism : J.A. Wayland and the Radical Press*. Lawrence, KS : University Press of Kansas, 1988.

SKLAR Martin. *The United States as a Developing Country. Studies in U.S. History in the Progressive Era and the 1920s*. Cambridge : Cambridge University Press, 1992.

STROMQUIST Shelton. *Reinventing "The People": The Progressive Movement, the Class Problem, and the Origins of Modern Liberalism*. Urbana : University of Illinois Press, 2006.

SULLIVAN Mark A. « Why the Georgist Movement Has Not Succeeded ». *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 62, n° 3, 2003, p. 607-623.

SUPIOT Alain. *Grandeur et misère de l'État social : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 novembre 2012* [en ligne], mis en ligne en 2013. Paris : Collège de France, 2013.
URL : http://books.openedition.org/cdf/2249.

THELEN David P. *The New Citizenship : Origins of Progressivism in Wisconsin, 1885–1900*. Columbia, MO : University of Missouri Press, 1972.

— *Paths of Resistance : Tradition and Dignity in Industrializing Missouri*. New York : Oxford University Press, 1986.

THOMAS John L. *Alternative America : Henry George, Edward Bellamy, Henry Demarest Lloyd, and the Adversary Tradition*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1983.

TURNER James. « Understanding the Populists ». *The Journal of American History*, vol. 67, n° 2, septembre 1980, p. 354-373.

THOMPSON Edward Palmer. *The Making of the English Working Class*. Londres : Penguin, 1991 [1963].

— *Customs in Common*. Londres : Penguin, 1993 [1991].

WEINSTEIN James. *The Decline of Socialism in America, 1912–1925*. New York : Vintage Books, 1969 [1967].

— *The Corporate Ideal in the Liberal State*. Boston : Beacon, 1968.

— « *Roots of Reform : Farmers, Workers, and the American State, 1877-1917* by Elizabeth Sanders. Review ». *The Journal of American History*, vol. 87, n° 2, 1er septembre 2000, p. 695.

WELLS Wyatt. « Rhetoric of the Standards : The Debate Over Gild and Silver in the 1890s ». *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 49-68.

— « Reply to Walter Nugent » ». *The Journal Of The Gilded Age And Progressive Era*, vol. 14, n° 1, janvier 2015, p. 77-79.

WHITE Richard. *Railroaded : The Transcontinentals and the Making of Modern America*. New York : W.W. Norton & Company, 2011.

— « Before Greed ». *Boston Review* [En ligne], mis en ligne le 1er novembre 2012. URL : http://www.bostonreview.net/books-ideas-mccoy-family-center-ethics-society-stanford-university/greed.

WIEBE Robert. *The Search for Order, 1877-1920*. New York : Hill and Wang, 1967.

WOODWARD Comer Vann. *Tom Watson : Agrarian Rebel*. New York : Oxford University Press, 1963 [1938].

WYATT-BROWN Bertram. « Tom Watson Revisited ». The Journal of Southern History, vol. 68, n° 1, février 2002, p. 3-30.

ZUNZ Olivier. *Making America Corporate, 1870-1920*. Chicago : University of Chicago Press, 1990.

— *Why the American Century ?* Chicago : University of Chicago Press, 2000 [1998].

ZYTOWSKI Donald G. « Frank Parsons and the Progressive Movement ». *The Career Development Quarterly*, vol. 50, septembre 2011, p. 57-65.

E. Religions, spiritualités

ALBANESE Catherine L. *A Republic of Mind and Spirit : a Cultural History of American Metaphysical Religion*. New Haven, CT : Yale University Press, 2007.

— « Reconsidering civil religion. Echoes of American civil religion ». *The Immanent Frame. Secularislm, religion, and the public sphere* [En ligne], mis en ligne le 12 février 2010.

URL: http://blogs.ssrc.org/tif/2010/02/12/american-civil-religion/.

— *America : Religions and Religion*. Belmont, CA : Wadsworth, 2012. 5ème édition.

ALDRIDGE Alan. *Religion in the Contemporary World : A Sociological Introduction*. Cambridge : Polity Press, 2013.

ALLEN C. Leonard et **HUGHES** Richard T. *Discovering Our Roots : The Ancestry of the Churches of Christ*. Abilene, TX : Abilene Christian University Press, 1988.

AMERICAN UNITARIAN CONFERENCE. « What is Unitarian Christianity? ». *Unitarian Christianity*. [En ligne], mis en ligne en 2006.

URL : http://www.americanunitarian.org/AUCChristian.htm.

BELLAH Robert N. « Civil Religion in America ». *Daedalus, Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, vol. 96, n° 1, hiver 1967, p.1-21.

ABELL Aaron I. *The Urban Impact on American Protestantisn*, 1865-1900. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1943.

BEBBINGTON David W. *Evangelicalism in Modern Britain : A History from the 1730s to the 1980s*. Londres : Unwin Hyman, 1989.

BERGER Peter. *The Sacred Canopy*. Garden City, NY : Anchor Books, 1967.

BOZEMAN Theodore Dwight. *Protestants in an Age of Science : The Baconian Ideal and Antebellum American Religious Thought*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1977.

BRAUDE Ann. *Radical Spirits : Spiritualism and Women's Rights in Nineteenth-Century America*. Bloomington, IN : Indiana University Press, 2001 [1989].

BROWER M. Brady. *Unruly Spirits : The Science of Psychic Phenomena in Modern France*. Urbana : University of Illinois Press, 2010.

BRUCE Steve. *Religion and Modernization : Sociologists and Historians Debate the Secularization Thesis*. Oxford : Oxford University Press, 1992.

BUESCHER John B. *The Other Side of Salvation : Spiritualism and the Nineteenth-Century Religious Experience*. Boston : Skinner House Books, 2004.

BUTLER Jon. *Awash in a Sea of Faith : Christianizing the American People*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1990.

CARLET Yves. « Un demi-siècle de moralisme bostonien : unitariens et transcendentalistes », *in* Groupe de Recherche d'Études Nord-Américaines. *Morales et moralités aux États-Unis. Actes du colloque des 4, 5 et 6 mars 1988*. Aix-en Provence : Université de Provence, 1988, p. 69-85.

COHEN Charles L. et **NUMBERS** Ronald L. (éds). *Gods in America : Religious Pluralism in the United States*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2013.

CUCHET Guillaume. « Le retour des esprits, ou la naissance du spiritisme sous le Second Empire ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n° 54-2, 2007, p. 74-90.

CUNNINGHAM Raymond J. « The Impact of Christian Science on the American Churches, 1880-1910 ». *The American Historical Review*, vol. 72, n° 3, avril 1967, p. 885-905.

COX Robert S. *Body and Soul : A Sympathetic History of American Spiritualism*. Charlottesville : University of Virginia, 2003.

DARNTON Robert. *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1968.

DESMAZIÈRES Agnès. « Guillaume Cuchet, Les Voix d'outre-tombe. Tables tournantes, spiritisme et société au XIXe siècle ». *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], n°164, 2013, mis en ligne le 19 février 2014. URL : http://assr.revues.org/25447.

DU ROY Olivier. « Règle d'or », *in* V. Bourdeau et R. Merrill (éds.). *DicoPo, Dictionnaire de théorie politique* [En ligne], 2009, mis en ligne le samedi 7 février 2009.

URL : http://www.dicopo.fr/spip.php ?article114.

— *La règle d'or : histoire d'une maxime morale universelle. vol. 2 : Le XXe siècle et essai d'interprétation*. Paris : Les Éditions du Cerf (« Patrimoines »), 2012.

FESSENDEN Tracy. « The Convent, the Brothel, and the Protestant Woman's Sphere ». *Signs*, vol. 25, n° 2, hiver 2000, p. 451-478.

— « The Nineteenth-Century Bible Wars and the Separation of Church and State ». *Church History*, vol. 74, nº 4, 1er décembre 2005, p. 784-811.

— *Culture and Redemption : Religion, the Secular, and American Literature*. Princeton, Oxford : Princeton University Press, 2007.

FINKE Roger et **STARK** Rodney. *The Churching of America, 1776-1990 : Winners and Losers in Our Religious Economy*. New Brunswick, NJ : Rutgers University Press, 1992.

FINSETH Ian Frederick. *« Liquid Fire Within Me » : Language, Self and Society in Transcendentalism and Early Evangelicalism, 1820-1860*. Mémoire de master. University of Virginia. 1995. [En ligne]. URL : http://xroads.virginia.edu/~ma95/finseth/trans.html.

FOSTER Douglas Allen, **DUNNAVANT** Anthony L., **BLOWERS** Paul M. et al. (éds.). *The Encyclopedia of the Stone-Campbell Movement*. Grand Rapids, MI : Wm. B. Eerdmans Publishing, 2004.

FRANKIEL Sandra S. *California's Spiritual Frontiers : Religious Alternatives in Anglo-Protestantism 1850-1910*. Berkeley, Los Angeles, Londres : University of California Press, 1988.

FULLER Robert C. *Mesmerism and the American Cure of Souls*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1982.

— *Spiritual, but not Religious : Understanding Unchurched America*. Oxford : Oxford University Press, 2001.

GAUCHET Marcel. *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard, 1985.

GOTTSCHALK Stephen. *Rolling Away the Stone : Mary Baker Eddy 's Challenge to Materialism*. Bloomington, IN : Indiana University Press, 2006.

GROSKI Philip S. « Historicizing the Secularization Debate : An Agenda for Research », *in* Michelle Dillon (éd.). *Handbook of the Sociology of Religion*. Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 110-22.

GUILLEMAIN Hervé. *La méthode Coué : histoire d'une pratique de guérison au XXe siècle*. Paris : Le Seuil, 2010.

HAZEN Craig James. *The Village Enlightenment in America : Popular Religion and Science in the Nineteenth Century*. Urbana : University of Illinois Press, 2000.

HALSEY William M. *The Survival of American Innocence : Catholicism in an Era of Disillusionment, 1920-1940*. Notre Dame, IN : University of Notre Dame Press, 1980.

HARTLEY Benjamin L. *Evangelicals at a Crossroads : Revivalism and Social Reform in Boston, 1860-1910*. Durham, NH : University of New Hampshire Press, 2011.

HATCH Nathan O. *The Democratization of American Christianity*. New Haven, CT : Yale University Press, 1989.

HOVENKAMP Herbert. *Science and Religion in America, 1800–1860*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, 1978.

HOWE Daniel Walker. *The Unitarian Conscience : Harvard Moral Philosophy, 1805-1851*. Middletown, CT : Wesleyan University Press, 1988 [1970].

HUTCHISON William R. *The Modernist Impulse in American Protestantism*. Durham, NC : Duke University Press, 1992 [1976].

— *Religious Pluralism in America. The Contentious History of a Founding Ideal*. New Haven, CT : Yale University Press, 2003.

KERR Howard. *Mediums and Spirit-Rappers and Roaring Radicals. Spiritualism in American Literature 1850-1900*. Urbana : University of Illinois Press, 1972.

LACHAPELLE Sofie. *Investigating the Supernatural : From Spiritism and Occultism to Psychical Research and Metapsychics in France, 1853–1931*. Baltimore : John Hopkins University Press, 2011.

LUKER Ralph E. *The Social Gospel in Black and White : American Racial Reform, 1885-1912*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1991.

MARSDEN George M. *Fundamentalism and American Culture : The Shaping of Twentieth Century Evangelicalism, 1870-1925*. Oxford, New York : Oxford University Press, 1982 [1980].

— *The Soul of the American University : From Protestant Establishment to Established Nonbelief*. Oxford, New York : Oxford University Press, 1994.

MAY Henry F. *Protestant Churches and Industrial America*. New York : Harper & Brothers, 1949.

MCGARRY Molly. *Ghosts of Future Past. Spiritualism and the Cultural Politics of Nineteenth Century America*. Berkeley : University of California Press. 2008.

MCLOUGHLIN William G. *Revivals, Awakenings, and Reform : An Essay on Religion and Social Change in America, 1607-1977*. University of Chicago Press, 1980 [1978].

MOORE R. Laurence. *In Search of White Crows : Spiritualism, Parapsychology, and American Culture*. New York : Oxford University Press, 1977.

MORITA Sally. « Unseen (and Unappreciated) Matters : Understanding the Reformative Nature of 19th-century Spiritualism ». *American Studies*, vol. 40, n° 3, automne 1999, p. 99-125.

NATALE Simone. « A Cosmology of Invisible Fluids : Wireless, X-Rays, and Psychical Research around 1900 ». *Canadian Journal of Communication*, vol. 36, n°2, 2011, p. 263-276.

NELSON Bruce C. « Revival and Upheaval : Religion, Irreligion, and Chicago's Working Class in 1886 ». *Journal of Social History*, vol. 25, n°2, hiver 1991, p. 233-253.

NOLL Mark A. « Common Sense Traditions and American Evangelical Thought ». *American Quarterly*, vol. 37, no 2, 1er juillet 1985, p. 216-238.

— « The Bible, Minority Faiths, and the Protestant Mainstream, 1860-1925 », *in* Jonathan D. Sarna (éd.). *Minority Faiths and the American Protestant Mainstream*. Urbana : University of Illinois Press, 1997, p. 192-231.

PHILLIPS Paul T. *A Kingdom on Earth : Anglo-American Social Christianity, 1880-1940*. University Park, PA : Pennsylvania State University Press, 1996.

PROTHERO Stephen. « From Spiritualism to Theosophy: "'Uplifting" a Democratic Tradition ». *Religion and American Culture*, vol. 3, n° 2, été 1993, p. 197-216.

SALER Michael. « Modernity and Enchantment : A Historiographic Review ». *The American Historical Review*, vol. 111, n° 3, juin 2006, p. 692-716.

SATTER Beryl. *Each Mind a Kingdom : American Women, Sexual Purity , and the New Thought Movement, 1875-1920*. Berkeley, Los Angeles : University of California Press, 1999.

SCHLESINGER Arthur M., Sr. « A Critical Period in American Religion, 1875-1900 ». *Massachusetts Historical Society Proceedings*, vol. 64, juin 1932, p. 523-547.

STUEHRENBERG Paul F. « Christian Responses to Charles Darwin, 1870-1900. An exhibit at the Yale Divinity School Library - February-June 2009 ». [En ligne] Yale Divinity School Library, mis en ligne le 6 avril 2009.

URL : http://divinity-adhoc.library.yale.edu/Exhibits/Darwin.htm.

TAVES Ann. *Fits, Trances, and Visions : Experiencing Religion and Explaining Experience from Wesley to James*. Princeton : Princeton University Press, 1999.

TAYLOR Eugene. *William James on Consciousness Beyond the Margin*. Princeton : Princeton University Press, 1996.

TURNER James. *Without God. Without Creed. The Origins of Unbelief in America*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1987.

WATTLES Jeffrey. *The Golden Rule* . New York : Oxford University Press, 1996.

WHITE Ronald C., Jr., **HOPKINS** C. Howard. *The Social Gospel : Religion and Reform in Changing America*. Philadelphie : Temple University Press, 1976.

WOLFFRAM Heather. *The Stepchildren of Science : Psychical Research and Parapsychology in Germany, C. 1870-1939*. Amsterdam, New York : Rodopi, 2009.

ZOLLER Elisabeth (éd.). *La Conception américaine de la laïcité*. Paris : Dalloz, 2005.

F. Histoire des femmes, études sur le genre

BAKER Paula. « The Domestication of Politics : Women and American Political Society, 1780-1920 ». *The American Historical Review*, vol. 89, n° 3, juin 1984, p. 620-647.

BEDERMAN Gail. « 'The Women Have Had Charge of the Church Work Long Enough': The Men and Religion Forward Movement of 1911-1912 and the Masculinization of Middle-Class Protestantism ». *American Quarterly*, vol. 41, n°3, septembre 1989, p 432-465.

— *Manliness and Civilization : A Cultural History of Gender and Race in the United States, 1880-1917*. Chicago, Londres : University of Chicago Press, 1995.

CUNNINGHAM Patricia A. *Reforming Women's Fashion, 1850-1920 : Politics, Health, and Art*. Kent, OH : The Kent State University Press, 2003.

GOULD Philip. « Revisiting the 'Feminization' of American Culture ». *Differences : A Journal of Feminist Cultural Studies*, vol. 11, n° 3, automne 1999-2000, p. i-xii.

HOGANSON Kristin L. *Fighting for American Manhood : How Gender Politics Provoked the Spanish-American and Philippine-American Wars*. New Haven, CT : Yale University Press, 1998.

KELLER Rosemary Skinner, **RUETHER** Rosemary Radford, et **CANTLON** Marie (éds.). *Encyclopedia of Women and Religion in North America*. Bloomington, IN : Indiana University Press, 2006.

KERBER Linda K. « The Republican Mother : Women and the Enlightenment – An American Perspective ». *American Quarterly*, vol. 28, n° 2, été 1976, p. 187–205.

LINDLEY Susan Hill. *"You Have Stept Out of Your Place:" A History of Women and Religion in America*. Louisville, KY : Westminster John Knox Press, 1996.

McCarthy Tara M. «"The Humaner Instinct of Women :" Hannah Bailey and the Woman's Christian Temperance Union's Critique of Militarism and Manliness in the Late Nineteenth Century ». *Peace & Change*, vol. 33, n° 2, avril 2008, p. 191-216.

Marsh Margaret. « Suburban Men and Masculine Domesticity, 1870-1915 ». *American Quarterly*, vol. 40, n° 2, 1er juin 1988, p. 165-186.

Odem Mary E. *Delinquent Daughters : Protecting and Policing Adolescent Female Sexuality in the United States, 1885-1920*. Chapell Hill : University of North Carolina Press, 1995.

Notable American Women : 1607-1950 [En ligne]. URL : http://www.credoreference.com/

Pivar David J. *Purity and Hygiene : Women, Prostitution, and the « American Plan », 1900-1930*. Westport, CT : Greenwood Press, 2001.

Samuels Shirley (éd.), *The Culture of Sentiment : Race, Gender, and Sentimentality in Nineteenth Century America*. New York, Oxford : Oxford University Press, 1992.

Smith-Rosenberg Carroll. *Disorderly Conduct, Visions of Gender in Victorian America, Disorderly Conduct : Visions of Gender in Victorian America*. Oxford : Oxford University Press, 1986.

Vester Katharina. « Regime Change : Gender, Class, and the Invention of Dieting in Post-Bellum America ». *Journal of Social History*, vol. 44, n° 1, 2010, p. 39-70.

Welter Barbara. « The Cult of True Womanhood : 1820-1860 ». *American Quarterly*, vol. 18, n° 2, été 1966, p. 151-174.

G. Histoire intellectuelle, histoire culturelle

Aristote. *La Poétique*, traduction et notes de lecture par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot. Paris : Le Seuil, 1980.

Aron Raymond. « Socialisme et sociologie chez Durkheim et Weber ». *Commentaire*, vol. 4, n° 32, 1985 p. 1040-1050.

Aschheim Steven E. *The Nietzsche Legacy in Germany : 1890 - 1990*. Berkeley et Los Angeles : University of Berkeley Press, 1992.

Bannister Robert C. *Social Darwinism : Science and Myth in Anglo-American Social Thought*. Philadelphie : Temple University Press, 1979.

Baylin Bernard. « The Idea of Atlantic History ». *Itinerario*, vol. 20, n° 1, mars 1996, p. 19-44.

BECK Glenn. *Glenn Beck's Common Sense : The Case Against an Out-of-Control Government, Inspired by Thomas Paine*. New York : Threshold Editions, 2009.

BÉGOUT Bruce. *De la décence ordinaire : Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell*. Paris : Allia, 2008.

BEITONE Alain. « Biens publics, biens collectifs, Pour tenter d'en finir avec une confusion de vocabulaire ». *Revue du MAUSS permanente* [En ligne], mis en ligne le 22 avril 2014. URL : http://www.journaldumauss.net/./?Biens-publics-biens-collectifs.

BELL Daniel. *The Winding Passage : Essays and Sociological Journeys, 1960-1980*. New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1991 [1980].

BELL Duncan. « Before the Democratic Peace : Racial Utopianism, Empire and the Abolition of War ». *European Journal of International Relations* [En ligne], vol. 20, n° 3, septembre 2014, mis en ligne le 10 octobre 2013 (première version), p. 1-24.

BELLOMY Donald C. « "Social Darwinism" Revisited ». *Perspectives in American History*, vol. 1, 1984, p. 1-129.

BENDER Daniel E. « Perils of Degeneration : Reform, the Savage Immigrant, and the Survival of the Unfit ». *Journal of Social History*, vol. 42, n°1, automne 2008, p. 5-29.

American Abyss. Savagery and Civilization in the Age of Industry. Ithaca : Cornell University Press, 2009.

BERCOVITCH Sacvan. *The American Jeremiad*. Madison : University of Wisconsin Press, 1978.

BERGAMASCO Lucia. « Évangélisme et Lumières ». *Revue française d'études américaines* [En ligne], vol. 2, n°92, 2002, p. 22-46.

BILLIER Jean-Cassien. *Introduction à l'éthique*. Paris : Presse Universitaire de France, 2010

BOYER Paul S. *Urban Masses and Moral Order in America*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1978.

Purity in Print : Book Censorship in America from the Gilded Age to the Computer Age. Madison : University of Wisconsin Press, 2002. 2ème édition.

BREMNER Robert H. *From the Depths : The Discovery of Poverty in the United States*. New York : New York University Press, 1956.

BROADIE Alexander. *The Scottish Enlightenment Reader*. Edinburgh : Canongate, 1997.

CARON Nathalie et **WULF** Naomi. « Les Lumières américaines : continuités et renouveau ». *Transatlantica* [En ligne], vol. 2, 2009, mis en ligne le 27 décembre 2009.

URL : http://transatlantica.revues.org/4566.

CARON Nathalie. « Thomas Paine et l'éloge des révolutions ». *Transatlantica* [En ligne], vol. 2, 2006, mis en ligne le 30 juin 2006. URL : http://transatlantica.revues.org/1145.

CARRÈRE Emmanuel. *Le détroit de Behring : introduction à l'uchronie*. Paris : P.O.L, 1986.

CHARLE Christophe. *Naissance des intellectuels, 1880-1900*. Paris : Minuit, 1990.

Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité. Paris : Armand Colin, 2011.

CHAUBET François. « Enjeu - Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle. Bilan provisoire et perspectives ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 1, n° 101, 2009, p. 179-190.

CHRISTIN Olivier (éd.). *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*. Paris : Métailié, 2010.

— *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines. Tome 2*. Paris : Métailié, 2016.

CMIEL Kenneth. *Democratic Eloquence : The Fight Over Popular Speech in Nineteenth-century America*. New York : William Morrow, 1990.

COLLINI Stefan. *Absent Minds : Intellectuals in Britain*. New York : Oxford University Press, 2006.

COMMAGER Henry S. *The American Mind : An Interpretation of American Thought and Character since the 1880s*. New Haven, CT : Yale University Press, 1950.

COMETTI Jean-Pierre. « Le pluralisme pragmatiste et la question du relativisme ». *Archives de Philosophie*, vol. 64, n° 1, 2001, p. 21-39.

CORDONNIER Laurent. « Éclairages sur la notion de biens communs ». *Socioeco.org* [En ligne], mis en ligne en avril 2012, URL : http://www.socioeco.org/bdf_fiche-document-735_fr.html.

COTKIN George. *Reluctant Modernism : American Thought and Culture, 1880-1900*. New York, Toronto, New York : Twayne Publishers, 1992.

CRICK Bernard. *George Orwell : A Life*. Londres : Penguin, 1992 [1980].

CRONIN Mary M. « The Liberty to Argue Freely : Nineteenth-Century Obscenity Prosecutions and the Emergence of Modern Libertarian Free Speech Discourse ». *Journalism & Communication Monographs*, vol. 8, n°3, septembre 2006, p. 163-219.

CURTI Merle. *The Growth of American Thought*. New Brunswick, NJ ; Londres : Transaction Books, 1987 [1944].

DENMAN William N. « Rhetoric, the "Citizen-Orator," and the Revitalization of Civic Discourse in American Life », *in* Cheryl Jean Glenn, Margaret Mary Lyday, Wendy Beth Sharer (éds.). *Rhetorical Education In America*. Tuscaloosa : University of Alabama Press, 2004, p. 3-17.

DESCOMBES Vincent. *Les Embarras de l'identité*. Paris : Gallimard (NRF Essais), 2013.

DOSSE François. *La marche des idées : Histoire des intellectuels - Histoire intellectuelle*. Paris : La Découverte, 2003.

EAGLES Charles W. « Urban-Rural Conflict in the 1920s : A Historiographical Assessment ». *Historian*, vol. 49, novembre 1986, p. 26-48.

— « Congressional Voting in the 1920s : A Test of Urban-Rural Conflict ». *Journal of American History*, vol. 76, septembre 1989, p. 528-534.

EASTMAN Carolyn. *A Nation of Speechifiers : Making an American Public after the Revolution*. Chicago : University of Chicago Press, 2009.

FISCHER Claude S. *Made in America : A Social History of American Culture and Character*. Chicago : University of Chicago Press, 2010.

— *Made in America. Notes on American life from American history* [En ligne].

URL : https://madeinamericathebook.wordpress.com.

FLEISCHACKER Samuel, « The Impact on America : Scottish Philosophy and the American Founding », *in* Alexander Broadie (éd.), *The Cambridge Companion to the Scottish Enlightenment*. Cambridge : Cambridge University Press, 2003.

FOGLESONG David S. The American Mission and the "Evil Empire" : The Crusade for a "Free Russia" since 1881. Cambridge : Cambridge University Press, 2007.

FONER Eric. « The Meaning of Freedom in the Age of Emancipation ». *The Journal of American History*, vol. 81, n°2, septembre 1994, p. 435-460.

— (éd). *The New American History, Revised and Expanded Edition*. Philadelphie : Temple University Press, 1997.

— *The Story of American Freedom*. New York : W.W. Norton & Company, 1999.

— *Tom Paine and Revolutionary America*. New York : Oxford University Press, 2005.

FREIRE-MEDEIROS Bianca. *Touring Poverty*. Oxford : Routledge, 2013.

FRIEDMAN Milton et Rose. *Free to Choose. A Personal Statement*. New York : Avon Books, 1980.

FRIEDMAN Milton. *Capitalism and Freedom*. Chicago : University of Chicago Press, 2002 [1962].

GEARY Daniel. « Les Intellectuels américains et l'idéal démocratique ». Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique [En ligne], n° 108, 2009, mis en ligne le 24 novembre 2009.

URL : http://chrhc.revues.org/1805.

GEERTZ Clifford. « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », *in The Interpretation of Cultures : Selected Essays*. New York : Basic Books, 1973, p. 3-30.

GIFFARD Alain. « Distinguer bien commun et bien(s) commun(s) ». *Boson2x* [En ligne], mis en ligne le 12 octobre 2015. URL : http://www.boson2x.org/spip.php?article146.

GIRARD Charles. « Le 'libre marché des idées' et la régulation de la communication publique de la communication publique ». Klesis – Revue philosophique [En ligne], n° 21, 2011, p. 218-238. URL : http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Philosophie-analytique-du-droit-9-Girard.pdf.

GODBOUT Jacques T. « Grand résumé de *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Paris, Éditions du Seuil, 2007 ». *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 11 avril 2011.

URL : http://sociologies.revues.org/349.

GOODALL Alex. « Two Concepts of Un-Americanism ». *Journal of American Studies*, vol. 47, n°4, novembre 2013, p. 925-942.

GRABER Mark A. *Transforming Free Speech : The Ambiguous Legacy of Civil Libertarianism*. Berkeley : University of California Press, 1991.

HALTTUNEN Karen. « Humanitarianism and the Pornography of Pain in Anglo-American Culture ». *The American Historical Review*, vol. 100, n° 2, avril 1995, p. 303-334.

HARTMAN Matthew. « Utopian Evolution : The Sentimental Critique of Social Darwinism in Bellamy and Peirce ». *Utopian Studies*, vol. 10, n° 1, 1er janvier 1999, p. 26-41.

HARTZ Louis. *The Liberal Tradition in America : An Interpretation of American Political Thought since the Revolution*. New York : Harcourt Brace, 1955.

HIGHAM John. *Hanging Together : Unity and Diversity in American Culture*. New Haven, CT, Londres : Yale University Press, 2001.

HOBSBAWM Eric et **RANGER** Terence (éds). *The Invention of Tradition*. Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1983].

HOBSBAWM Eric. *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*. Cambridge, New York : Cambridge University Press, 2012 [1990].

HODGSON Geoffrey M. « Social Darwinism in Anglophone Academic Journals : A Contribution to the History of the Term ». *Journal of Historical Sociology*, vol. 17, n°4, décembre 2004, p. 428-463.

HOFSTADTER Richard. *Social Darwinism in American Thought*. Boston : Beacon Press, 1992 [1944].

— *The Paranoid Style in American Politics, and Other Essays*. New York : Vintage Books, 2008 [1952].

— *Anti-intellectualism in American Life*. New York : Vintage Books, 1963 [1962].

HOFSTADTER Richard, **METZGER** Walter P. *The Development of Academic Freedom in the United States*. New York : Columbia University Press, 1955.

HOLLINGER David A. *In the American Province : Studies in the History and Historiography of Ideas*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1989.

— et **CAPPER** Charles (éds.). *The American Intellectual Tradition. vol. II: 1865 to the Present*. New York : Oxford University Press, 2006. 5ème édition.

HUDSON Cheryl. « The "Un-American" Experiment : Jane Addams 's Lessons from Pullman ». *Journal of American Studies*, vol. 47, n° 4, novembre 2013, p. 903-923

HUGUES Geoffrey. *Political Correctness : A History of Semantics and Culture*. Chichester : John Wiley & Sons, 2011.

IACUB Marcela. *De la pornographie en Amérique : la liberté d'expression à l'âge des démocraties délibératives*. Paris : Fayard. 2010.

INTERNATIONAL ASSOCIATION FOR SCOTTISH PHILOSOPHY. « Dugald Stewart 1753-1828 ». [En ligne], s.d. URL : http://www.scottishphilosophy.org/dugald-stewart.html.

JACOBY Susan. *Freethinkers : A History of American Secularism*. New York : Henry Holt, 2004.

JACOBY Russell. *The Last Intellectuals : American Culture in the Age of Academe*. New York : Basic Books : 2000 [1987].

JAHER Frederic Cople. *Doubters and Dissenters : Cataclysmic Thought in America, 1885-1918*. Londres : The Free Press of Glencoe, 1964.

JOUSSE Emmanuel. « Les présupposés du réformisme. Autour de la Société fabienne (1884-1914) ». *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 30, 2012, p. 89-114.

KAMMEN Michael. *Mystic Chords of Memory : The Transformation of Tradition in American Culture*. New York : First Vintage Books, 1993.

KATZ Michael B. *The Undeserving Poor : America's Enduring Confrontation with Poverty*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2013 [1989].

KEMPF Jean. « Entre le regard et la trace. Pour des lieux de mémoire aux États-Unis ». *Annales de l'Université de Savoie*, vol. 18, 1995, p. 13-22.

— « De l'Amérique comme volonté à l'Amérique comme réalité. L'exceptionnalisme pragmatique de l'école du consensus ». *Revue française d'études américaines*, vol. 1, n° 87, 2001, p. 61-72.

— « La petite ville : une nostalgie américaine », *in* John Chandler, William Dow, Yann Roblou (éds.). *Nostalgies américaines*. Reims : Mallard, 2003, p. 89-111.

— « Sur American Vertigo (B.H. Levy). Le publiciste et la mémoire ». [En ligne], texte non publié, s.l.n.d. URL : https://perso.univ-lyon2.fr/~jkempf/publications.html.

KLOPPENBERG James T. « Pragmatism : An Old Name for Some New Ways of Thinking ? » *Journal of American History*, vol. 83, juin 1996, p. 100-138.

KOSELLECK Reinhart. *The Practice of Conceptual History : Timing History, Spacing Concepts*. Stanford : Stanford University Press, 2002.

KURZMAN Charles et **OWENS** Lynn. « The Sociology Of Intellectuals ». *Annual Review of Sociology*, vol. 28, août 2002, p. 63-90.

LAVILLE Béatrice. « Zola et la laïcité ». Romantisme [En ligne], vol. 4, n° 162, 2013, p. 73-83. URL : www.cairn.info/revue-romantisme-2013-4-page-73.htm.

LEARS T.J. Jackson. « From Salvation to Self-realization : Advertising and the Therapeutic Roots of the Consumer Culture, 1880-1930 », *in* Richard Wightman Fox et T.J. Jackson Lears (éds.). *The Culture of Consumption : Critical Essays in American History, 1880-1980*. New York : Pantheon Books, 1983, p. 1-38.

— *No Place of Grace : Antimodernism and the Transformation of American Culture 1880-1920*. Chicago : University of Chicago Press, 1994.

— *Rebirth of a Nation : The Making of Modern America, 1877-1920*. New York : Harper, 2010.

LENFANT Jean-Sébastien. « Aux sources de la main invisible ». *La Vie des idées* [En ligne], mis en ligne le 2 avril 2009. URL : http://www.laviedesidees.fr/Aux-sources-de-la-main-invisible.html.

LEONARD Thomas C. « Origins of the myth of social Darwinism : The ambiguous legacy of Richard Hofstadter's Social Darwinism in American Thought ». *Journal of Economic Behavior & Organization,* vol. 71, n°1, juillet 2009, p. 37-51.

LEVINE Lawrence W. *Highbrow/Lowbrow : The Emergence of Cultural Hierarchy in America*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1994 [1988].

LEWIS C. S. *Surprised by Joy : The Shape of My Early Life*. New York : Harcourt, Brace & World, 1955.

LEWIS George. « An Un-American Introduction ». *Journal of American Studies*, vol. 47, n°4, novembre 2013, p. 871-879.

LILTI Antoine. « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne ». *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 25, 2012, p. 13-28.

LONG Roderick T. « Toward a Libertarian Theory of Class ». *Social Philosophy and Policy*, vol. 15, n°2, 1998, p. 303-349.

MCFARLAND Andrew. « Interest Group Theory », *in* Sandy Maise, Jeffrey M. Berry, et George C. Edwards (éds.). *The Oxford Handbook of American Political Parties and Interest Groups. Oxford Handbooks Online* [En ligne], mis en ligne en 2010. URL : http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199542628.001.0001/oxfordhb-9780199542628-e-3.

MCADAM, Doug, **MCCARTHY** John D., et **ZALD** Mayer N. *Comparative Perspective on Social Movements. Political Opportunities, Mobilizing Structures, and Cultural Framings*. Cambridge : Cambridge University Press, 1996.

MCLUHAN Marshall. *Understanding Media : The Extensions of Man*. Cambridge, MA : The MIT Press, 1994 [1964].

MCCOY Ralph E. *Freedom of the Press ; An Annotated Bibliography*. Carbondale, Il : Southern Illinois University Press, 1968.

MEIER Robert F. « Perspectives on the Concept of Social Control ». Annual Review of Sociology, vol. 8, 1982, p. 35–55.

OLLIVIER-MELLIOS Anne. « De la guerre hispano-américaine à la guerre en Irak : le discours des intellectuels anti-impérialistes, 1898-2006 ». Revue française d'études américaines, vol. 2, n° 116, 2008, p. 34-50.

NORA Pierre. « Le 'Fardeau de l'histoire' aux Etats-Unis ». *Mélanges Pierre Renouvin : Études d'histoire des relations internationales*. Paris : PUF, 1966, p. 51-74.

— « L'événement monstre ». *Communications*, 1972, vol. 18, n° 1, p. 162-172.

— (éd.), *Les Lieux de mémoire. I. La République*. Paris : Gallimard, Bibliothèque illustrée des histoires, 1984.

— « Retour sur un événement monstre. L'avant et l'après ». *Le Débat*, mai-août 2015, vol. 3, n° 185, p. 4-10.

O'MALLEY Michael. *Face Value : The Entwined Histories of Money and Race in America*. Chicago : University of Chicago Press, 2012.

ÖSTLUND David. « A Knower and Friend of Human Beings, Not Machines : The Business Career of the Terminology of Social Engineering 1894-1910 ». *Ideas in History*, vol. 2, n° 2, mai 2007, p. 43-82.

OZOUF Mona. *La cause des livres*. Paris : Gallimard, Folio essais, 2013.

PARSONS Talcott. *The Structure of Social Action. A Study in Social Theory with Special Reference to a Group of Recent European Writers*. New York : The Free Press, 1968. 3ème édition [1937].

PERRIER Hubert. « Introduction ». *Revue française d'études américaines*, vol 1, n° 87, 2001, p. 3-6.

PERRY Lewis. *Intellectual Life in America : A History*. Chicago : University of Chicago Press, 1989.

PHILLIPS, Denis Charles. *Holistic Thought in Social Science*. Stanford : Stanford University Press, 1976.

PORTES Jacques. « En finir avec une norme : les Anglo-Saxons », *in Variation(s) sur la norme*. Paris : L'Harmattan, 2013, p.411-418.

PUTNAM Lara. « The Transnational and the Text-Searchable : Digitized Sources and the Shadows They Cast ». *The American Historical Review*, vol. 121, n°2, avril 2016, p. 377-402.

PUTNEY Clifford. *Muscular Christianity : Manhood and Sports in Protestant America, 1880-1920*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 2001.

RABBAN David M. « The Free Speech League, the ACLU, and Changing Conceptions of Free Speech in American History ». *Stanford Law Review*, vol. 45, no 1, 1er novembre 1992, p. 47-114.

— *Free Speech in Its Forgotten Years, 1870-1920*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.

RANCIÈRE Jacques. *La nuit des prolétaires : archives du rêve ouvrier*. Paris : Fayard, 1981.

— *La Mésentente*. Politique et philosophie. Paris : Galilée, 1995.

RICŒUR Paul. « Identité narrative et communauté historique ». *Les Cahiers de Politique autrement*, octobre 1994.

ROSENFELD Sophia A. *Common Sense : A Political History*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 2011.

— *Le Sens commun. Histoire d'une idée politique*, traduit de l'anglais par Christophe Jaquet. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014 [2011].

ROSS Dorothy. *The Origins of American Social Science*. Cambridge, New York : Cambridge University Press, 1991.

— « Review. *In Search of White Crows: Spiritualism, Parapsychology, and American Culture* by R. Laurence Moore ». *The Journal of Interdisciplinary History*, vol. 9, n° 2, automne1978, p. 381-383.

RUBIN Joan S. *The Making of Middlebrow Culture*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1992.

RUBIN Joan S. et **CASPER** Scott E. (éds.). *The Oxford Encyclopedia of American Cultural and Intellectual History* [En ligne] Oxford University Press, 2013. Oxford Reference, mis en ligne en 2013. URL :http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199764358.001.0001/acref-9780199764358.

SAVOYE Antoine, **AUDREN** Frédéric (éds.), *Naissance de l'ingénieur social : Les ingénieurs des mines et la science sociale au XIXe siècle*. Paris : Presses de l'École des Mines, 2008.

SCHATZBERG Eric. « *Technik* Comes to America : Changing Meanings of Technology before 1930 ». *Technology and Culture*, vol. 47, n° 3, juillet 2006, p. 486-512.

SCHNEIDER-ARNSPERGER Christian et **VAN PARIJS** Philippe. *Éthique économique et sociale*. Paris : Éditions La Découverte, 2003.

SCHONHARDT-BAILEY Cheryl. *From the Corn Laws to Free Trade: Interests, Ideas, and Institutions in Historical Perspective*. Cambridge, MA: MIT Press, 2006.

SEARS Hal D. *The Sex Radicals: Free Love in High Victorian America*. Lawrence: Regents Press of Kansas, 1977.

SMITH Bernard. « Howells : the Genteel Radical ». *The Saturday Review of Literature*, vol. 11, 11 août 1934.

STANSELL Christine. *American Moderns : Bohemian New York and the Creation of a New Century*. New York : Henry Holt and Company, 2000.

THE STATE UNIVERSITY OF NEW YORK, BUFFALO. « Reform, Religion and the Underground Railroad in Western New York ». *University Archives*. [En ligne], s.d.

URL : http://library.buffalo.edu/archives/exhibits/old/urr/.

TARROW Sidney G. *Power in Movement : Social Movements and Contentious Politics*. Cambridge : Cambridge University Press, 1998.

TAYLOR Michael W. *Men Versus the State : Herbert Spencer and Late Victorian Individualism*. New York : Oxford University Press, 1992.

THALER Richard H. et **SUNSTEIN** Cass R. *Nudge. Improving Decisions About Health, Wealth, and Happiness*. New Haven, CT : Yale University Press, 2008.

THELIN John R. *A History of American Higher Education*. Baltimore : Johns Hopkins University Press, 2004.

TILLY Charles. *Social Movements, 1768-2004*. Boulder, CO : Paradigm Publishers, 2004.

TRACHTENBERG Alan. *The Incorporation of America : Culture and Society in the Gilded Age*. New York : Hill and Wang, 1982.

TRANSYLVANIA UNIVERSITY. « Our Affiliation with the Disciples of Christ ». *Transylvania University*. [En ligne], s.d. URL : http://www.transy.edu/about/disciples.htm.

TVERDOTA Gábor. « 'Intellectuels librement attachés' : jalons pour une réévaluation de la sociologie de l'intelligentsia de Karl Mannheim », *Cahiers du GRM* [En ligne], vol. 6, 2014, mis en ligne le 26 décembre 2014. URL : http://grm.revues.org/517.

VALE Lawrence J. *From the Puritans to the Projects : Public Housing and Public Neighbors*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 2009.

VALLENTYNE Peter. « Le libertarisme de gauche et la justice ». *Revue économique*, vol. 50, n° 4, juillet 1999, p. 859-878.

VALLENTYNE Peter et **STEINER** Hillel (éds.). *The Origins of Left-libertarianism. An Anthology of Historical Writings*. New York : Palgrave, 2000.

— *Left-libertarianism and its Critics : The Contemporary Debate*. New York : Palgrave, 2000.

VERSEN Christopher Ryan. *Optimistic Liberals : Herbert Spencer, the Brooklyn Ethical Association, and the Integration of Moral Philosophy and Evolution in the Victorian Trans-Atlantic Community* [En ligne]. Thèse de doctorat. Florida State University. 2006.

URL : http://diginole.lib.fsu.edu/etd/4558.

VEYNE Paul. *Comment on écrit l'histoire*. Paris : Le Seuil, 1971.

VINEL Jean-Christian. *The Employee : A Political History*. Philadelphie : The University of Pennsylvania Press, 2013.

WEBER Max. *Économie et société*, traduit de l'allemand par Julien Freund. Paris : Plon, 1971 [1921].

WEINSTEIN David. « Herbert Spencer », *in* Edward N. Zalta (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy (Fall 2012 Edition)* [En ligne], mis en ligne le 17 septembre 2012.

URL : http://plato.stanford.edu/archives/fall2012/entries/spencer/.

WILTSHIRE David. *The Social and Political Thought of Herbert Spencer*. New York : Oxford University Press, 1978.

WHITEHEAD Fred et **MUHRER** Verle (éds.). *Freethought on the American Frontier*. Buffalo, NY : Prometheus Books, 1992.

WULF Naomi. « Biographie et histoire dans la jeune République ». *Transatlantica* [En ligne], vol. 1, 2002, mis en ligne le 1er octobre 2002. URL : http://transatlantica.revues.org/392.

ZHURAVLEVA Victoria I. *Understanding Russia in the United States : Images and Myths, 1881–1914*. Moscou : Russian State University for the Humanities, 2012.

H. Histoire du livre et de la presse

APPLEGATE Edd (éd.). *Journalistic Advocates and Muckrakers : Three Centuries of Crusading Writers*. Jefferson, NC ; Londres : McFarland & Company, 1997.

BAKER Nicholson et **BRENTANO** Margaret. *The World on Sunday : Graphic Art in Joseph Pulitzer's Newspaper (1898-1911)*. New York : Bulfinch, 2005.

BARRY Peter Neil. *The Decline of Muckraking : A View from the Magazines*. Thèse de doctorat. Wayne State University, Détroit. 1973.

BRUYÈRE Claire. « From Boston, MA, to Kingsport, TN: Joseph Hamblen Sears (1865–1946), a Forgotten Figure in American Publishing ». *Papers of the Bibliographical Society of Canada*, vol. 52, n° 1, printemps 2014, p. 293-321.

CHARTIER Roger. *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIVe - XVIIIe siècle)*. Paris : Albin Michel, 1996.

— *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*. Paris : Albin Michel, 1998.

— « Histoire, littérature et pratiques. Entre contraintes transgressées et libertés bridées ». *Le Débat*, janvier-février 1999, vol. 1, n° 103, p. 162-168.

— « Le sens de la représentation ». *La Vie des idées* [En ligne], mis en ligne le 22 mars 2013. URL : http://www.laviedesidees.fr/Le-sens-de-la-representation.html.

CHARTIER Roger (éd.). *Pratiques de la lecture*. Marseille : Rivages, 1985.

CHARTIER Roger et **CAVALLO** Guglielmo (éds.). *Histoire de la lecture dans le monde occidental*. Paris : Seuil, 2001 [1997].

CLOUD Barbara. « Photographic Technology », *in* Margaret A. Blanchard (éd.). *History of the Mass Media in the United States : An Encyclopedia*. New York : Routledge, 2013, p. 508-513.

COFFMAN Elesha. « The Measure of a Magazine : Assessing the Influence of *The Christian Century* ». *Religion and American Culture : A Journal of Interpretation*, vol. 22, n° 1, hiver 2012, p. 53-82.

CORDELL Ryan. « Reprinting, Circulation, and the Network Author in Antebellum Newspapers ». *American Literary History*, vol. 27, n° 3, automne 2015, p. 417-445.

DAVENPORT Walter et **DERIEUX** James C. *Ladies, Gentlemen, and Editors*. Garden City, NY : Doubleday, 1960.

FILLER Louis. *The Muckrakers*. Stanford : Stanford University Press, 1993 [1939].

— *A Dictionary of American Social Reform*. New York : Philosophical Library, 1963.

— *Muckraking and Progressivism in the American Tradition*. New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1996.

FISH Stanley. *Is There a Text in This Class ? The Authority of Interpretive Communities*. Cambridge, MA, et Londres : Harvard University Press, 1980.

FORDE Kathy Roberts, **FOSS** Katherine A. « "The Facts—the Color!—the Facts": The Idea of a Report in American Print Culture, 1885–1910 ». Book History, 2012, vol. 15, p. 123-151.

GARVEY Ellen. *The Adman in the Parlor : Magazines and the Gendering of Consumer Culture, 1880s to 1910s*. New York : Oxford University Press, 1996.

HALL David D. « Readers and Reading in America : Historical and Critical Perspectives ». *The Proceedings of the American Antiquarian Society,* vol. 103, n° 2, octobre 1993, p. 337-357.

HUGHES Helen MacGill. *News and the Human Interest Story*. New Brunswick, NJ : Transaction Publishers, 1980 [1940].

KAESTLE Carl F. et **RADWAY** Janice A (éds.). *A History of the Book in America. Volume 4. Print in Motion. The Expansion of Publishing and Reading in the United States, 1880-1940*. Chapell Hill : University of Carolina Press, 2009.

KIELBOWICZ Richard B. « Postal Subsidies for the Press and the Business of Mass Culture, 1880-1920 ». *Business History Review*, vol. 64, automne 1990, p. 451-488.

LEACH William. *Land of Desire : Merchants, Power, and the Rise of a New American Culture*. New York : Vintage, 1994 [1993].

LYONS Louis M. *Newspaper Story : One Hundred Years of The Boston Globe*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1971.

MARCACCIO Michael D. « Did a Business Conspiracy End Muckraking ? A Reexamination ». *Historian*, vol. 47, n°1, 1er novembre 1984, p. 58-71.

MCLUHAN Marshall. *Understanding Media : The Extensions of Man*. Cambridge, MA : The MIT Press, 1994 [1964].

MIHELICH Dennis N. « George Joslyn : Western America's First Media Mogul ». *Nebraska History*, vol. 82, 2001, p. 26-36.

MIRALDI Robert. *Muckraking and Objectivity : Journalism's Colliding Traditions*. New York : Greenwood Press, 1990.

MOTT Frank Luther. *American Journalism. A History of Newspapers in the United States through 250 years, 1690-1940*. New York : Macmillan, 1941.

— *A History of American Magazines, Volume IV: 1885-1905*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 1957.

NALBACH Alex. « "Poisoned at the Source" ? Telegraphic News Services and Big Business in the Nineteenth Century ». *Business History Review*, vol. 77, n° 4, hiver 2003, p. 577-611.

NEVIUS C.W. « Kids flock back to parents' nest ». *SFGate*. 11 mars 2006.

NOONAN Mark J. *Reading the Century Illustrated Monthly Magazine : American Literature and Culture, 1870-1893*. Kent, OH : Kent State University Press, 2010.

NORD David Paul. *Communities of Journalism : A History of American Newspapers and Their Readers*. Urbana et Chicago : University of Illinois Press, 2001.

OHMANN Richard. *Selling Culture. Magazines, Markets, and Class at the Turn of the Century*. New York & Londres : Verso, 1996.

PETERSON Theodore. *Magazines in the Twentieth Century*. Urbana : University of Illinois Press, 1956.

POITRAS Marc, **Sutter** Daniel. « Advertiser Pressure and Control of the News : The Decline of Muckraking Revisited ». *Journal Of Economic Behavior And Organization*, vol. 72, n° 3, décembre 2009, p. 944-958.

REGIER Cornelius C. *The Era of the Muckrakers*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1932.

RUMBLE Walker. « Becoming Roycroft », « Lessons of Arena », « Hubbard and Flower », « Populism, Arena style », « The Apprentice », « Hub Joins Alice, Finds Flower ». *Printers. Shopfloors, Little Magazines, and Small Presses* [En ligne], mis en ligne les 2, 7, et 20 juillet 2010. URL : https://rumble101.wordpress.com/tag/arena-publishing-company/.

SHAFER Jack. « The Lost World of Joseph Pulitzer. A century ago, newspapers were bigger, bolder, and more beautiful. What happened ? », *Slate* [En ligne], mis en ligne le 16 septembre 2005.

URL :http://www.slate.com/articles/news_and_politics/press_box/2005/09/the_lost_world_of_joseph_pulitzer.single.html.

SCHNEIROV Matthew. T*he Dream of a New Social Order : Popular Magazines in America, 1893-1914*. New York : Columbia University Press, 1994.

STARR Paul. *The Creation of the Media. Political Origins of Modern Communications*. New York : Basic Books, 2004.

STODDARD Roger Eliot. « Vanity and Reform : B.O. Flower's Arena Publishing Company, Boston, 1890-1896. With a Bibliographical List of Arena Imprints ». *Papers of the Bibliographical Society of America,* vol. 76, n° 3, 1982, p. 273-337.

STONE Orra L. *History of Massachusetts Industries, Their Inception, Growth, and Success*. Boston : S. J. Clarke Publishing Company, 1930.

TEBBEL John et **ZUCKERMAN** Mary Ellen. *The Magazine in America. 1741-1990*. Oxford, New York : Oxford University Press, 1991.

WEINBERG Arthur et **WEINBERG** Lila Shaffer. *The Muckrakers*. Urbana : University of Illinois Press, 2001.

WILKINSON Carol Ann, « The Arena Publishing Company », *in* Peter Dzwonkoski (éd.). *Dictionary of Literary Biography. American Literary Publishing Houses, 1638-1899 : Part 1 : A-M., vol. 49*. Detroit : Gale Research Company; 1986, p. 28-29.

I. Littérature

CARY Francine C. « The World a Department Store : Bradford Peck and the Utopian Endeavor ». *American Quarterly*, vol. 29, n° 4, octobre 1977, p. 370-384.

CODY Gabrielle H., **SPRINCHORN** Evert (éds.). *The Columbia Encyclopedia of Modern Drama. vol. 2*. New York : Columbia University Press, 2007.

JACKSON Gregory S. *The Word and its Witness : The Spiritualization of American Realism*. Chicago : University of Chicago Press, 2009.

MOUNT Nick. *When Canadian Literature Moved to New York*. Toronto : University of Toronto Press, 2005.

PARRINGTON Vernon Louis. *Main Currents in American Thought : An Interpretation of American Literature from the Beginnings to 1920. vol. 3. The Beginnings of Critical Realism in America : 1860-1920*. New York : Harcourt, Brace and Company, 1930.

PFAELZER Jean. *The Utopian Novel in America, 1886–1896 : The Politics of Form*. Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1984.

ROEMER Kenneth M. *The Obsolete Necessity : America in Utopian Writings, 1888–1900*. Kent, OH : Kent State University Press, 1976.

SHI David E. *Facing Facts : Realism in American Thought and Culture*. Oxford, New York : Oxford University Press, 1995.

WERTHEIM Stanley. *A Stephen Crane Encyclopedia*. Westport, CT : Greenwood Press, 1997.

J. Histoire des sciences

BOURDIEU Pierre. *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raisons d'agir, 2001.

COON Deborah J. « Testing the Limits of Sense and Science : American Experimental Psychologists Combat Spiritualism, 1880–1920 ». *American Psychologist*, vol. 47, n° 2, février 1992, p. 143-151.

KUHN Thomas S. *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago : University of Chicago Press, 2012. 4ème édition.

LATOUR Bruno. « L'histoire des sciences a-t-elle un sens ? ». *La Recherche*, n° 303, novembre 1997, p. 1.

NUMBERS Ronald L. *Darwinism Comes to America*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1998.

— *Science and Christianity in Pulpit and Pew*. Oxford : Oxford University Press, 2007.

PESTRE Dominique, **RAJ** Kapil, **SIBUM** H. Otto (éds.). *Histoire des sciences et des savoirs, t. 2. Modernité et globalisation*. Paris : Seuil, 2015.

POPPER Karl. *The Logic of Scientific Discovery*, traduit de l'allemand. Londres, New York : Routledge Classics. 2002 [1936].

MOORE James. « Wallace in Wonderland ». *Annals of the History and Philosophy of Biology*, vol. 11, 2006, p. 139-54.

K. Histoire de la médecine

COSTA Dora. « Health and the Economy in the United States, from 1750 to the Present ». *NBER Working Paper n° 19685* [Rapport en ligne], National Bureau of Economic Research, novembre 2013. URL : http://www.nber.org/papers/w19685.

DUFFY John. *The Sanitarians : A History of American Public Health*. Urbana : University of Illinois Press, 1990.

ENGS Ruth C. *The Progressive Era's Health Reform Movement : A Historical Dictionary*. Westport, CT : Praeger Publishers, 2003.

FOUCAULT Michel. *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976.

JOHNSTON Robert D. (éd.). *The Politics of Healing : Histories of Alternative Medicine in Twentieth-Century North America*. New York : Routledge, 2004.

LOMBARDO Paul A. (éd.). *A Century of Eugenics in America. From the Indiana Experiment to the Human Genome Era*. Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press, 2011.

Patent medicine. Online exhibit. Hagley Museum and Library [En ligne], s.d..

URL : http://www.hagley.org/online_exhibits/patentmed/index.html

PETRINA Stephen. « Medical Liberty : Drugless Healers Confront Allopathic Doctors, 1910–1931 ». *Journal of Medical Humanities*, vol. 29, n° 4, 7 août 2008, p. 205-230.

SZASZ Thomas. « A bogus Benjamin Rush quote : Contribution to the history of pharmacracy ». *History of Psychiatry*, vol. 16, n° 1, mars 2005, p. 89-98.

STARR Paul. *The Social Transformation of American Medicine*. New York : Basic Books, 1982.

U.S. DEPARTMENT OF HEALTH & HUMAN SERVICES. « HHS Historical Highlights ». [En ligne], dernières modifications le 22 août 2014.

URL : http://www.hhs.gov/about/hhshist.html.

WILLRICH Michael. *Pox : An American History*. New York : The Penguin Press, 2011.

L. Nativisme, État, nation, anticatholicisme

ANDERSON Benedict. *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres, New York : Verso, 2006 [1983].

BELLAH Robert Neelly et **GREENSPAHN** Frederick E. (éds.). *Uncivil Religion : Interreligious Hostility in America*. New York : Crossroad, 1987.

BENDROTH Margaret. « Rum, Romanism, and Evangelism : Protestants and Catholics in Late-Nineteenth-Century Boston ». *Church History*, vol. 68, n° 3, septembre 1999, p 627-647.

BILLIG Michael. *Banal Nationalism*. Londres : Sage Publications, 1995.

BILLINGTON Ray Allen. *The Protestant Crusade 1800-1860. A Study of the Origins of American Nativism*. Chicago : Quadrangle Books, 1964 [1938].

CAREY Ann. « Archbishop John Francis Noll. Founder, Visionary, Defender of the Faith ». *Our Sunday Visitor Publishing*. [En ligne], s.d.

URL :http://www.osv.com/AboutUsNav/ArchbishopJohnNollBiography/tabid/396/Default.aspx.

CHÉLINI-PONT Blandine. « L'adaptation du catholicisme au modèle/contre-modèle américain. L'imaginaire 'américaniste' des catholiques étatsuniens des années 1880 aux années 1950 ». *Revue française d'études américaines*, vol. 4, n°145, 2015, p. 102-116.

CLARK Christopher et **KAISER** Wolfram (éds.). *The Culture Wars : Secular-Catholic Conflict in Nineteenth Century Europe*. Cambridge : Cambridge University Press, 2003.

CONNOLLY James J. « Reconstituting Ethnic Politics : Boston, 1909-1925 ». *Social Science History*, vol. 19, n° 4, hiver 1995, p. 479-509.

CORRIGAN John et **NEAL** Lynn S. (éds.). *Religious Intolerance in America : A Documentary History*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2010.

DAVIS David Brion. « Some Themes of Counter-Subversion : An Analysis of Anti-Masonic, Anti-Catholic, and Anti-Mormon Literature ». *The Mississippi Valley Historical Review*, vol. 47, n° 2, septembre 1960, p. 205-224.

DAVIS David Brion (éd.). *The Fear of Conspiracy. Images of Un-American Subversion from the Revolution to the Present*. Ithaca et Londres : Cornell University Press, 1971.

DOLAN Jay. « Catholicism and American Culture : Strategies for Survival », *in* Jonathan D. Sarna (éd.). *Minority Faiths and the American Protestant Mainstream*. Urbana : University of Illinois Press, 1997, p. 61-80.

FENTON Elizabeth. *Religious Liberties : Anti-Catholicism and Liberal Democracy in Nineteenth-Century U.S. Literature and Culture*. New York : Oxford University Press, 2011.

FRANCHOT Jenny. R*oads to Rome: The Antebellum Protestant Encounter with Roman Catholicism*. Berkeley : University of California Press, 1994.

GLEASON Philip. « Identifying Identity : A Semantic History ». *Journal Of American History*, 1983, vol. 69, n° 4, p. 910-931.

GREEN Steven K. *The Bible, the School, and the Constitution : The Clash that Shaped Modern Church-State Doctrine*. New York : Oxford University Press, 2012.

HAMBURGER Philip. *Separation of Church and State*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 2004.

HIGHAM John. *Strangers in the Land : Patterns of American Nativism, 1860-1925*. New York : Atheneum, 1969 [1955].

— « Instead of a Sequel, Or How I Lost My Subject ». *Reviews in American History*, vol. 28, n°2, juin 2000, p. 327-339.

HORSMAN Reginald. *Race and Manifest Destiny. The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1981.

HURLEY Mark J. *The Unholy Ghost. Anti-Catholicism in the American Experience*. Huntington, IN : Our Sunday Visitor, Inc., 1992.

JENKINS Philip. *The New Anti-Catholicism. The Last Acceptable Prejudice*. Oxford, New York : Oxford University Press, 2003.

KANE John J., « Protestant-Catholic Tensions ». *American Sociological Review*, vol. 16, n° 5, 1er octobre 1951, p. 663-672.

KATERBERG William H. « The Irony of Identity : An Essay on Nativism, Liberal Democracy, and Parochial Identities in Canada and the United States ». *American Quarterly*, vol. 47, n° 3, septembre 1995, p. 493-524.

KATHLEEN Kennedy. « The Nun, the Priest, and the Pornographer : Scripting Rape in Maria Monk's Awful Disclosures ». *Genders* [En ligne], vol. 57, printemps 2013.

URL : http://www.genders.org/g57/g57_kennedy.html.

KENNEDY Lawrence W. « Pulpits and Politics : Anti-Catholicism in Boston in the 1880's and 1890's ». *Historical Journal of Massachusetts*, vol. 28, n° 1, hiver 2000, p. 56-75.

LALOUETTE Jacqueline. *La République anticléricale*. Paris : éditions du Seuil, 2002.

— *La libre pensée en France 1848-1940*. Paris : Albin Michel, 2001 [1997].

LIPSET Seymour Martin. *American Exceptionalism : A Double Edged Sword*. New York : Norton Edited Books, 1996.

LIPSET Seymour Martin, **RAAB** Earl. *The Politics of Unreason : Right Wing Extremism in America, 1790–1970*. New York : Harper and Row, 1970.

LIPSET Seymour Martin, **MARKS** Gary. *It Didn't Happen Here. Why Socialism Failed in the United States*. Londres, NewYork : W.W. Norton, 2000.

LOCKWOOD Robert P. (éd.). *Anti-Catholicism in American Culture*. Huntington, IN : Our Sunday Visitor, Inc., 2000.

MCCARTIN Joseph Anthony et **KAZIN** Michael (éds.). *Americanism : New Perspectives on the History of an Ideal*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2006.

MCGREEVY John T. *Catholicism and American Freedom : A History*. New York : W.W. Norton & Company, 2003.

MASSA Mark. *Anti-Catholicism in America : The Last Acceptable Prejudice*. New York : Crossroad Publishing, 2003.

MAURY Reuben. *The Wars of the Godly*. New York : Robert M. McBride & Company, 1928.

NORDSTROM Justin. *Danger on the Doorstep : Anti-Catholicism and American Print Culture in the Progressive Era*. Notre Dame, IN : University of Notre Dame, 2006.

— « A War of Words : Childhood and Masculinity in American Anti-Catholicism, 1911-1919 ». *U.S. Catholic Historian*, vol. 20, n°2, printemps 2002, p. 58-81.

O'TOOLE James M. *The Faithful: A History of Catholics in America*. Cambridge, MA : Belknap Press of Harvard University Press, 2008.

PEILLON Vincent. *Une religion pour la République : La foi laïque de Ferdinand Buisson*. Paris : Seuil, 2010.

NOIRIEL Gérard. *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile, XIXème – XXème siècle*. Paris : Hachette, 1998 [1991].

TICHENOR Daniel J. *Dividing Lines : The Politics of Immigration Control in America*. Princeton : Princeton University Press, 2009.

RÉMOND René. *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*. Paris : Fayard, 1999 [1976].

VERHOEVEN Timothy. *Transatlantic Anti-Catholicism : France and the United States in the Nineteenth Century*. New York : Palgrave Macmillan, 2010.

WERNER Yvonne Maria et **HARVARD** Jonas. *European Anti-Catholicism in a Comparative and Transnational Perspective*. Amsterdam : Rodopi, 2013.

Index

Nous n'avons pas indexé « Benjamin O. Flower » car le nom, au centre de ce travail, est cité à chaque page. En ce qui concerne ses magazines, nous avons écarté *The Arena* au vu de sa présence massive dans la trajectoire de Flower ; en revanche, ses autres magazines sont inclus dans l'index. Une des ambitions de ce travail est de proposer, à travers la singularité d'une trajectoire, une analyse des concepts et des mots pour dire le réformisme, leur évolution, leurs subjectivations ainsi que les instrumentalisations et les contestations qu'ils ont suscitées. Il nous a semblé donc nécessaire de proposer un second index des « mots du progressisme » selon Flower. Comme pour l'index des noms propres, certains termes – « progressisme », « populisme », « peuple », « progrès », « démocratie », « science », « experts », « antimonopolisme », « intellectuel », « *trust* » et « *corporation* » – ont été laissés de côté car c'est l'enjeu de cette thèse, dans son ensemble, d'explorer les luttes pour en définir le sens. Par « mots du progressisme », nous entendons davantage des concepts plus ancrés dans le contexte précis du tournant du siècle.

Index des noms propres

A

Abbot, Francis Ellingwood · 408, 744, 1177, 1206
Abbott, Lyman · 220, 224, 702, 703, 776, 871, 904, 973, 976, 1210
Adams, Henry · 86, 95, 96, 128, 259, 557, 645, 706, 707, 742, 819, 820, 1210
Adams, Samuel Hopkins · 327, 859, 987, 991
Addams, Jane · 36, 497, 502, 572, 845, 973, 1098, 1190, 1258
Adventistes du septième jour · 421, 1015, 1046, 1074, 1122, 1226
Advocate of Peace · 276, 440, 1134, 1205
Akin, Sabrie · 708, 709
Albertson, Ralph · 446, 723, 724, 811, 814, 819, 881, 897, 920, 924, 927, 928, 929, 1206, 1241
Allen, T. Ernest · 262
Allen, William V. · 693, 702, 972, 1176, 1177
Alliance Publishing · 278, 279, 360, 400, 408, 650, 747, 843, 1138, 1212
Altgeld, John · 175, 279, 566
American Bimetallic League · 656, 658, 669, 871
American Civil Liberties Union · 239, 241, 352, 353, 387, 395, 396, 910, 1002, 1068, 1261
American Federation of Labor · 420, 458, 459, 709, 730, 1040, 1098, 1221
American Medical Association · 16, 375, 525, 526, 537, 568, 971, 973, 976, 978, 979, 980, 982, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 993, 994, 995, 998, 999, 1000, 1002, 1003, 1004, 1005, 1007, 1009, 1010, 1012, 1013, 1014, 1016, 1017, 1021, 1022, 1028, 1043, 1044, 1045, 1047, 1049, 1050, 1051, 1053, 1055, 1056, 1057, 1061, 1062, 1065, 1066, 1068, 1072, 1075, 1076, 1079, 1082, 1083, 1084, 1085, 1091, 1097, 1098, 1099, 1100, 1102, 1105, 1110, 1114, 1115, 1127, 1204, 1210, 1212, 1227, 1288
American News Company · 541, 860, 861
American Nonconformist · 176, 413, 475, 691, 1134, 1225
American Peace Society · 174, 439, 440, 967
American Protective Association · 571, 1112
American Psychical Society · 174, 175, 262, 263, 349, 416, 500, 760, 765, 767, 768, 771, 777, 786, 789, 815, 871, 967, 1039, 1134
American Purity Alliance · 121, 384, 385, 1037, 1221
American School of Magnetic Healing v. McAnnulty · 1052, 1231
American Sentinel · 300, 301, 1133
American Spectator · 15, 39, 40, 115, 532, 1071, 1133, 1134
Ameringer, Oscar · 715, 717
Anti-Corn Law League · 170, 171, 177, 180, 183, 291, 305, 315, 358, 415, 423, 480, 603, 816, 967, 968, 1088, 1117

Appeal to Reason · 28, 251, 280, 336, 412, 414, 415, 466, 486, 492, 501, 531, 534, 539, 709, 711, 718, 730, 928, 1083, 1084, 1089, 1112, 1117, 1224
Arena Clubs · 145, 174, 175, 364, 417, 421, 422, 423, 424, 425, 442, 481, 508, 569, 816, 862, 871, 967, 1080, 1284
Arena Publishing Company · 25, 30, 33, 50, 51, 62, 68, 74, 75, 101, 102, 115, 131, 133, 153, 177, 191, 218, 221, 242, 263, 264, 275, 277, 308, 310, 313, 332, 333, 338, 346, 347, 355, 360, 369, 371, 372, 373, 375, 379, 391, 405, 408, 409, 419, 490, 502, 504, 505, 512, 516, 517, 519, 527, 528, 529, 534, 539, 544, 597, 612, 681, 697, 720, 721, 803, 866, 871, 883, 895, 938, 1040, 1134, 1138, 1180, 1204, 1213, 1215, 1216, 1218, 1219, 1220, 1221, 1222, 1267
Arnold, Matthew · 453
Aron, Raymond · 801, 802
Associated Press · 314, 847, 848, 849, 853, 857, 859, 868
Atlantic Monthly · 302, 459, 461, 483, 489, 501, 512, 526, 539, 565, 721, 737, 793, 865, 1125, 1185, 1225

B

Bacon, Francis · 211, 635, 778
Baker, Ray Stannard · 5, 40, 138, 247, 251, 252, 276, 282, 283, 287, 288, 289, 290, 291, 318, 327, 333, 374, 399, 504, 521, 541, 721, 788, 790, 842, 854, 855, 859, 861, 1029, 1057, 1059, 1064, 1100, 1207, 1213, 1249, 1252, 1264
Barrès, Maurice · 165, 172
Barrows, Samuel J. · 238, 913, 1206
Bastiat, Frédéric · 600, 947
Bates, John · 383, 794, 972, 988, 993, 1129, 1237
Beard, Charles A. · 17, 87, 163, 335, 418, 536, 537, 585, 922, 1054, 1238
Beckhard, Bruno · 814, 882
Bellamy, Edward · 24, 56, 57, 98, 101, 143, 175, 183, 185, 200, 218, 264, 267, 277, 278, 306, 355, 357, 360, 361, 364, 369, 409, 417, 486, 501, 502, 516, 535, 536, 598, 622, 635, 644, 705, 722, 730, 732, 884, 891, 892, 893, 910, 913, 916, 919, 929, 962, 1033, 1036, 1053, 1180, 1190, 1206, 1222, 1246, 1257
Bemis, Edward · 279, 461, 802, 806, 810, 811, 896, 900
Bennett, DeRobigne M. · 955, 1177, 1178
Berger, Victor L. · 716
Bernheim, Hippolyte · 258, 269, 270, 771
Bierce, Ambrose · 29, 356, 528, 617
Blankenburg, Rudolph · 322, 323, 847, 857
Blavatsky, Helena · 251, 308, 1006
Bliss, William D. P. · 27, 28, 134, 184, 192, 218, 393, 414, 426, 428, 445, 723, 794, 806, 913, 923, 1039, 1133, 1211, 1229
Booth, William · 52, 114, 501
Bourne, Randolph · 178, 1125
Boyce, Neith · 27, 119, 320, 860, 898, 1206
Braid, James · 258, 771, 775, 780, 1211
Brandeis, Louis · 580, 583, 589, 591, 592, 670, 819, 883, 891, 944, 949, 1053, 1098, 1122, 1211, 1232, 1236, 1237, 1239
Brandt, Albert · 176, 182, 201, 333, 492, 500, 511, 512, 532, 537, 538, 540, 541, 544, 545, 724, 857, 860, 861, 991, 1134, 1138, 1197
Briggs, Charles · 220, 223, 792
Bright, John · 75, 170, 423, 513
Brooks, Byron A. · 359
Brown, Marvin · 1111, 1118, 1128
Bryan, William J. · 17, 34, 58, 117, 171, 177, 312, 363, 399, 401, 404, 407, 418, 421, 481, 485, 487, 497, 500, 502, 503, 533, 535, 539, 556, 562, 563, 564, 568, 580, 586, 590, 603, 607, 611, 621, 622, 624, 629, 634, 645, 646, 649, 650, 651, 655, 656, 657, 658, 659, 662, 665, 671, 675, 677, 678, 683, 684, 690, 691, 692, 694, 695, 696, 697, 698, 701, 702, 703, 705, 706, 708, 709, 710, 715, 717, 736, 747, 759, 760, 790, 832, 834, 843, 847, 850, 882, 900, 901, 927, 945, 950, 953, 969, 992, 1043, 1067, 1089, 1090, 1096, 1112, 1129, 1130, 1131, 1134, 1176, 1178, 1179, 1190, 1193, 1211, 1216, 1237, 1241, 1245
Buchanan, James R. · 116, 118, 119, 145, 173, 175, 214, 246, 256, 261, 263, 264, 267, 343, 409, 443, 444, 527, 623, 763, 771, 772, 869, 870, 955, 979, 1176, 1211
Buisson, Ferdinand · 112, 1113, 1272
Bureau of Civic Research · 814, 815, 816, 838, 871, 967, 1091
Butler, Marion · 40, 310, 467, 650, 904, 1179

C

Campbell, Alexander · 225, 1198
Campbell, H.D. (relieur, procès de Flower) · 198, 1134
Campbell, Helen S. · 176, 278, 371, 372, 389, 806
Campbell, Thomas · 210
Carnegie (fondation) · 1045
Carnegie, Andrew · 107, 134, 160, 163, 196, 427, 553, 810, 1045, 1232
Castello, Holford · 360
Catt, Carrie Chapman · 35
Century Magazine · 75, 131, 133, 163, 204, 256, 265, 266, 292, 293, 302, 325, 366, 483, 484, 489, 490, 501, 513, 612, 764, 794, 865, 1076, 1095, 1144, 1185, 1189, 1204, 1224, 1232
Chamberlain, George Earle · 590, 730, 1206
Charcot, Jean-Martin · 258, 268, 771
Clark, Walter · 176, 514, 524, 542, 590, 654, 664, 682, 729, 857, 900, 901, 903, 904, 905, 1179, 1206
Clémenceau, George · 165, 206
Cleveland, Grover · 92, 131, 646, 657, 696
Cobden, Richard · 170, 423
Coburn, Alvin L. · 339
Colby, Clara Bewick · 888
Combes, Émile · 537, 792, 1113
Coming Age · 16, 27, 73, 116, 117, 122, 137, 227, 279, 306, 372, 411, 439, 440, 444, 451, 462, 472, 481, 489, 492, 504, 506, 513, 531, 536, 539, 654, 690, 748, 866, 885, 906, 912, 920, 1014, 1134, 1138, 1145, 1188, 1205
Committee of One Hundred on National Health · 973, 1072
Commons, John R. · 173, 189, 436, 735, 761, 802, 811
Coxey, Jacob · 30, 101, 162, 174, 303, 433, 1245
Cramp, Arthur · 525, 989, 990, 1057, 1200, 1212
Crane, Stephen · 238, 341, 349, 350, 351, 354, 356, 374, 487, 1237, 1268
Creel, George · 1128, 1129, 1206
Crèvecœur, Hector St John de · 571
Croly, Herbert · 103, 152, 606, 812, 818, 829, 830, 1129
Crookes, William · 768, 771
Crosby, Ernest · 53, 134, 200, 232, 243, 279, 366, 368, 461, 476, 536, 635
Crowley, Jeremiah · 1115, 1118

D

Daniels, Charles S. · 360, 780, 782

Darrow, Clarence · 169, 350, 407, 416, 539, 715, 846, 871, 1039, 1040, 1130
Darwin, Charles · 67, 68, 69, 71, 72, 80, 86, 150, 222, 223, 224, 230, 240, 264, 266, 267, 277, 771, 773, 789, 843, 1204, 1251
Davis, Andrew Jackson · 249, 257
De Leon, Daniel · 709, 714
Debs, Eugene V. · 32, 241, 279, 412, 415, 500, 567, 606, 658, 695, 708, 709, 711, 715, 718, 730, 867, 928, 939, 1083, 1112, 1134, 1190, 1206, 1231, 1237
Dewey, John · 136, 146, 147, 148, 182, 407, 782, 784, 812, 829, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 846, 852, 853, 941, 1054, 1056, 1060, 1066, 1104, 1212
Diggs, Annie L. · 310, 334, 404, 405, 431, 730, 926, 1031, 1176, 1177
Disciples du Christ · 51, 180, 185, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 218, 225, 233, 235, 242, 253, 402, 559, 750, 1076, 1077, 1114, 1117, 1133, 1283
Dolbear, Amos E. · 263, 771, 782, 789
Donnelly, Ignatius · 307, 316, 340, 355, 358, 670, 730, 778, 895, 1198, 1222
Dreiser, Theodore · 238, 539, 1207
Dresser, Horatio W. · 251, 269, 276, 279, 282, 1212
Dreyfus (affaire) · 165, 169, 171, 178, 243, 439, 670, 978
Dromgoole, Will A. · 308, 391
Drummond, Henry · 224, 265, 326, 791, 801, 1212
Du Bois, W.E. Burghardt · 461, 466, 675, 1229
Durkheim, Émile · 667, 802

E

Earl, Edwin T. · 1090, 1091
Eddy, Mary Baker · 5, 40, 138, 247, 251, 252, 276, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 399, 504, 541, 721, 788, 790, 854, 855, 861, 868, 1057, 1059, 1064, 1071, 1072, 1075, 1100, 1207, 1213, 1249
Egyptian Republican · 300, 1133
Ely, Richard T. · 70, 131, 173, 175, 189, 388, 461, 502, 597, 802, 808, 809, 810, 811, 817, 829, 853, 876, 877, 880, 881, 891, 896, 904, 928, 1190, 1213
Emerson, Ralph Waldo · 91, 182, 205, 232, 248, 270, 271, 275, 276, 296, 343, 522
Enneking, John Joseph · 340

F

Fanning, N. O. · 279, 1138
Fisher, Irving · 70, 668, 973, 974, 986, 988, 993, 1003, 1007, 1012, 1013, 1016, 1017, 1018, 1021, 1022, 1044, 1045, 1046, 1050, 1053, 1058, 1061, 1070, 1071, 1072, 1080, 1096, 1100, 1231
Flammarion, Camille · 38, 258, 769, 770, 771, 772, 1213, 1214
Flexner, Abraham · 1045, 1046, 1058, 1232
Flower, George · 87, 91, 1137, 1207, 1213
Flower, Richard C. · 979, 987, 988, 1133
Foote, Edward B. · 393, 794, 887, 955, 1039, 1042
Ford, Henry · 134, 553
Fourier, Charles · 102, 184, 188, 250
Franklin, Benjamin · 173, 193, 217, 346, 438, 896, 919, 941, 1065
Free Press Defense League · 175, 572, 816, 872, 967, 1112, 1114, 1116, 1117, 1118, 1119, 1128, 1135, 1138, 1198, 1205
Frick, Henry · 160, 161

G

Gardener, Helen H. · 241, 242, 342, 343, 351, 371, 372, 376, 385, 386, 387, 388, 391, 392, 394, 869, 870, 928, 1031, 1037, 1207, 1213, 1222
Garland, Hamlin · 27, 31, 32, 33, 36, 106, 119, 140, 176, 237, 238, 243, 263, 264, 303, 308, 314, 317, 321, 339, 341, 343, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 405, 409, 483, 489, 492, 532, 534, 564, 635, 656, 721, 769, 771, 775, 781, 782, 785, 786, 871, 892, 893, 913, 928, 955, 1040, 1113, 1175, 1176, 1180, 1207, 1213, 1222, 1237
George, Henry · 24, 28, 31, 56, 70, 98, 124, 175, 177, 183, 184, 185, 200, 284, 306, 307, 348, 409, 422, 423, 486, 497, 502, 514, 563, 584, 605, 618, 619, 621, 627, 632, 634, 635, 637, 641, 643, 644, 685, 704, 721, 778, 878, 879, 889, 892, 893, 894, 916, 917, 918, 998, 1001, 1033, 1034, 1042, 1190, 1246
Gilman, Charlotte Perkins · 272, 278
Gladden, Washington · 186, 502, 926, 1190
Godin, Jean-Baptiste André · 917
Godkin, Edwin L. · 98, 677, 702
Gompers, Samuel · 175, 279, 420, 458, 459, 709, 730, 1098, 1207
Gould, Jay · 324, 565, 1252
Grönlund, Laurence · 28, 279, 892, 893, 916, 917, 1214

H

Hale, Edward Everett · 262, 661, 760
Hall, G. Stanley · 248, 263, 271, 765, 768, 775, 779, 793, 797, 799, 801, 1026, 1039, 1048
Hamilton, Alexandre · 827
Hamon, Augustin F.A · 236, 238, 495, 1207
Hanna, Mark · 136, 587, 655, 659, 691, 698, 888, 1217
Harman, Lillian · 1037, 1038, 1040
Harman, Moses · 239, 241, 395, 396, 541, 1037
Harvey, William H. 'Coin' · 645, 651, 658, 670, 674, 677, 680, 683, 684, 686, 704, 705, 969, 1214
Hattie Cloud Flower · 9, 201, 380, 381, 384, 421, 691, 1133, 1134, 1135
Haynes, John Randolph · 176, 201, 492, 541, 545, 636, 721, 723, 724, 725, 726, 728, 731, 815, 861, 969, 1207
Haywood, William D. · 846, 958
Hearst, William Randolph · 319, 538, 841, 845
Heaton, John Heniker · 906
Herne, James A. · 119, 185, 341, 344, 345, 346, 347, 351, 385, 418, 483, 532
Herron, George D. · 131, 134, 184, 226, 279, 414, 415, 813, 893
Heywood, Ezra · 241, 250, 344, 872, 955
Higginson, Thomas W. · 469, 794, 1207
Hillquit, Morris · 21, 36, 716, 717, 978, 1083, 1098
Hitchcock, Ethan A. · 954
Hitchcock, Frank H. · 957
Hollingsworth, Charles M. · 21
Holmes, Oliver Wendell, Jr · 68, 266, 343, 768, 909, 1016, 1116
Horton, Edward A. · 262
Howe, Frederic C. · 28, 192, 216, 426, 428, 560, 587, 588, 682, 802, 876, 885, 889, 1220, 1236, 1250
Howells, William D. · 34, 106, 134, 175, 345, 346, 1207, 1262
Hubbard, Elbert · 30, 31, 33, 241, 332, 340, 352, 404, 433, 678, 1112, 1266
Huebsch, B.W. · 177, 415, 1054, 1207, 1220

Hugo, Victor · 62, 115, 116, 119, 200, 306, 345, 346, 501, 748, 768, 831, 896, 917
Hume, David · 72, 798, 1057, 1214
Hutcheson, Francis, · 72, 139, 210
Huxley, Thomas · 243, 782, 789, 1049, 1065

I

Ibsen, Henri · 344
Ingersoll, Robert G. · 28, 233, 234, 240, 353, 489, 939
Intercollegiate Socialist Society · 169, 174, 416, 566, 871, 967
International Typographical Union · 457, 1228

J

Jackson, Andrew · 117, 249, 257, 565, 646, 662, 663, 738, 998
Jacobson v. Commonwealth of Massachusetts · 1019, 1073, 1074, 1231
James, George W. · 725
James, Henry · 250, 754
James, William · 36, 39, 165, 166, 167, 169, 171, 174, 178, 183, 196, 206, 258, 261, 262, 263, 266, 269, 270, 276, 332, 352, 354, 594, 738, 752, 761, 768, 769, 771, 772, 775, 782, 783, 787, 788, 789, 796, 809, 810, 820, 821, 822, 844, 907, 978, 979, 980, 1047, 1048, 1049, 1055, 1059, 1060, 1062, 1064, 1065, 1070, 1093, 1208, 1214, 1251
Janet, Pierre · 258, 327, 771, 796
Jarvis, Stinson · 62, 277, 781, 788, 1215
Jaurès, Jean · 413, 439, 640, 712, 713, 716, 1215
Jefferson, Thomas · 7, 65, 86, 88, 89, 90, 91, 96, 104, 113, 114, 123, 149, 151, 153, 157, 211, 320, 423, 473, 488, 563, 564, 635, 641, 663, 685, 715, 862, 901, 907, 930, 943, 944, 956, 957, 997, 1035, 1109, 1199, 1238, 1264, 1283
Johnson, Tom L. · 587, 606, 635, 849, 850, 888, 889, 964, 1006, 1137, 1229, 1241
Jones, Charles R. · 542, 544, 545, 1208
Jones, Samuel M. · 111, 279, 889
Jordan, David Starr · 35, 70, 71, 182, 418, 765, 766, 796, 810, 1199
Joyce, James · 77, 177, 342, 395, 612, 667

K

Kallen, Horace · 84, 1125
Kansas Agricultural College · 806, 812
Kelley (Wischnewetzky), Florence · 152, 371, 566, 567, 669, 695, 1178
Kerr, Charles H. · 171, 172, 176, 218, 242, 250, 263, 278, 306, 412, 413, 522, 528, 531, 535, 536, 537, 544, 572, 691, 694, 710, 813, 866, 1134, 1138, 1211, 1213, 1215, 1245, 1250
Keynes, John Maynard · 683, 685
Kingsley, Charles · 132
Kitson, Arthur · 651, 1040, 1180
Kittle, William · 487, 842, 848, 849, 850, 862, 1177
Knights of Labor · 119, 125, 458, 503, 692, 710, 928, 975
Knopf, Sigard A. · 487, 973, 974, 1016, 1017, 1236
Ku Klux Klan · 407, 1122, 1129

L

La Follette, Robert M. · 20, 171, 201, 487, 563, 848, 901, 1177, 1245
La Follette's Weekly Magazine · 20, 541, 850, 1223
Labadie, Jo · 543, 857, 858, 1208
Lawson, Thomas W. · 321, 695, 847, 853, 861, 1215
Le Bon, Gustave · 756, 757, 799, 803, 805, 827, 831, 1215
Lease, Mary Elizabeth · 404, 1037, 1244
Léon XIII · 523, 896, 1116
Liébeault, Auguste · 258, 291, 771
Lincoln, Abraham · 30, 32, 88, 89, 104, 114, 118, 119, 153, 200, 313, 317, 318, 321, 353, 401, 445, 446, 462, 476, 522, 564, 571, 572, 654, 656, 657, 722, 740, 843, 847, 848, 996, 1039, 1063, 1137, 1175, 1177, 1201, 1207, 1213, 1237, 1241, 1244
Lippmann, Walter · 103, 178, 224, 407, 556, 557, 558, 582, 606, 741, 762, 799, 808, 812, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 831, 833, 834, 835, 836, 838, 839, 840, 877, 910, 929, 947, 950, 1043, 1055, 1066, 1104, 1109, 1215
Livermore, Mary · 262, 277, 371, 372, 373, 778, 1037
Lloyd, Henry D. · 24, 56, 101, 134, 143, 153, 176, 200, 306, 307, 319, 340, 392, 481, 484, 518, 536, 542, 544, 558, 559, 561, 565, 581, 599, 634, 655, 692, 707, 806, 847, 857, 864, 871, 892, 893, 898, 916, 917, 927, 930, 931, 937, 938, 1040, 1198, 1208, 1215, 1246
Lochner v. New York · 68, 606, 939, 1019, 1022, 1038, 1231
Locke, John · 210, 618, 1216
Lodge, Henry Cabot · 632, 633, 729, 851
Comstock, Anthony · 240, 344, 352, 393, 394, 396, 587, 861, 955, 1037, 1039, 1118
London, Jack · 53, 169, 342, 416, 458, 466, 486, 495
Lorimer, George C. · 224, 226, 227, 228, 230, 281, 285
Luys, Jules B. · 258, 771

M

Macdonald, Eugene · 239, 1025, 1036, 1037, 1041
Madden, Edwin C. · 955, 956
Markham, Edwin · 116, 134, 136, 137, 145, 149, 151, 154, 176, 177, 185, 186, 201, 203, 238, 266, 267, 279, 299, 333, 514, 518, 519, 635, 861, 862, 866, 917, 1208
Mars, Gerhardt C. · 357, 360, 367, 398, 516, 732, 770, 1064, 1180, 1222
Marx, Karl · 184, 522, 747, 916, 1042
Massey, Gerald · 131, 133, 197, 1204
Maurice, Frederick D. · 130, 132, 165, 189, 217, 392, 459, 492, 511, 544, 545, 861, 1214
Mauss, Marcel · 135, 667, 807, 808
Mazzini, Giuseppe · 114, 116, 119, 200, 423, 896
McClure, Samuel S. · 518, 1208
McCoy, John · 360, 516, 732
McCrackan, William D. · 27, 228, 237, 284, 285, 287, 288, 293, 513, 527, 601, 635, 720, 721, 722, 726, 728, 732, 736, 737, 740, 788, 789, 871, 937, 938, 949, 951, 1040, 1216
McDonald-Valesh, Eva · 404, 405, 407, 408, 1175, 1177
McKinley, William · 58, 107, 123, 136, 303, 361, 531, 533, 543, 555, 556, 607, 633, 634, 646, 649, 655, 657, 661, 662, 665, 666, 671, 676, 684, 685, 690, 695, 707, 856, 896, 946, 954, 1130
McLean, John E. · 279, 280, 281, 1134, 1138, 1198
Medical Freedom · 2, 9, 175, 537, 701, 702, 872, 971, 972, 973, 974, 976, 979, 980, 981, 982, 984, 986, 988, 989, 992, 993, 995, 996, 997, 998, 1001, 1002, 1005, 1007,

1008, 1010, 1011, 1012, 1013, 1014, 1016, 1017, 1019, 1043, 1050, 1065, 1070, 1075, 1078, 1079, 1081, 1084, 1085, 1086, 1087, 1094, 1096, 1097, 1098, 1102, 1109, 1135, 1138, 1205, 1232
Menace · 15, 80, 86, 107, 120, 121, 123, 155, 159, 161, 196, 201, 296, 324, 334, 352, 403, 407, 416, 437, 449, 461, 471, 478, 537, 560, 563, 590, 599, 670, 712, 719, 861, 872, 937, 943, 965, 980, 985, 995, 1006, 1007, 1008, 1013, 1015, 1051, 1062, 1067, 1070, 1072, 1074, 1077, 1084, 1111, 1112, 1113, 1114, 1115, 1116, 1117, 1118, 1119, 1122, 1123, 1124, 1127, 1128, 1129, 1132, 1135, 1138, 1180, 1197, 1198, 1205, 1208, 1217, 1288
Menace Publishing Company · 8, 1197, 1286
Mencken, Henry Louis · 35, 36, 141, 178, 190, 296, 353, 395, 407, 560, 760, 761, 762, 831, 832, 836, 840, 842, 978, 1083, 1098, 1216
Merchant, Ella et Jones, Alice I. · 360, 399, 490
Mesmer, Franz A. · 249, 250, 257, 258
Mill, John Stuart · 146, 637, 879, 880, 896, 909, 1065, 1216
Miller, Joaquin · 327, 360, 362, 431, 512, 536, 537
Mitchell, John · 307, 811, 813, 973, 1243
Monk, Maria · 704, 1115, 1197, 1199, 1217, 1271
Moore, Charles C. · 242, 247, 248, 249, 250, 252, 254, 258, 262, 263, 439, 486, 489, 493, 511, 771, 797, 867, 909, 1031, 1036, 1070, 1216, 1221, 1251, 1261, 1268
More, Thomas · 75, 131, 133, 163, 256, 265, 266, 326, 350, 366, 513, 612, 764, 896, 1076, 1144, 1204
Morgan, J.P. · 92, 565, 648, 686
Morgan, Lewis H. · 76, 84, 668, 737, 1026
Morris, William · 235, 332, 360, 363
Mott, Lucretia · 234, 249
Mouvement Emmanuel · 292

N

National Council of Women · 379
National League for Medical Freedom · 175, 177, 440, 500, 537, 568, 816, 872, 967, 971, 972, 974, 975, 976, 979, 980, 981, 982, 984, 986, 987, 988, 989, 991, 992, 993, 994, 996, 997, 998, 1000, 1001, 1002, 1007, 1009, 1010, 1012, 1014, 1015, 1016, 1018, 1019, 1022, 1024, 1043, 1045, 1046, 1050, 1052, 1053, 1060, 1061, 1063, 1065, 1070, 1071, 1072, 1073, 1075, 1078, 1079, 1080, 1081, 1082, 1083, 1084, 1085, 1086, 1087, 1088, 1089, 1090, 1091, 1092, 1094, 1095, 1096, 1097, 1098, 1099, 1109, 1113, 1135, 1138, 1195, 1205, 1232
National Magazine · 78, 120, 378, 472, 473, 474, 541, 712, 961, 993, 1028, 1134, 1205, 1224
National Silver Party · 312, 656, 657, 658, 680, 690, 694, 730, 1090, 1134
Nations, Gilbert O. · 201, 1111, 1119, 1199, 1200
New Arena · 23, 176, 518, 559, 561, 866, 1110, 1135, 1205
New Time · 16, 46, 73, 74, 92, 107, 120, 172, 176, 191, 226, 228, 239, 278, 306, 313, 338, 346, 360, 411, 413, 414, 415, 419, 448, 481, 482, 486, 489, 492, 499, 500, 504, 506, 519, 535, 536, 537, 544, 559, 570, 576, 635, 637, 654, 690, 691, 694, 710, 723, 806, 866, 883, 890, 896, 907, 937, 1134, 1138, 1145, 1176, 1177, 1179, 1188, 1204, 1205
Newton, R. Heber · 120, 203, 230, 262
Nietzsche, Friedrich Wilhelm · 296, 1253
Noll, John Francis · 1117, 1269
Norris, Frank · 342, 418, 560, 1208

O

Owen, Robert L., loi Owen · 9, 184, 685, 916, 971, 972, 973, 974, 976, 977, 980, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 993, 994, 996, 999, 1000, 1003, 1004, 1005, 1014, 1017, 1022, 1046, 1049, 1068, 1078, 1079, 1085, 1099, 1106, 1109

P

Paget, Stephen · 1063
Paine, Thomas · 88, 89, 90, 96, 99, 105, 114, 115, 125, 212, 213, 230, 231, 232, 233, 486, 605, 606, 635, 639, 640, 750, 843, 944, 1102, 1109, 1217, 1254, 1255, 1256
Parsons, Frank · 68, 141, 173, 175, 279, 321, 421, 433, 443, 444, 446, 514, 527, 619, 651, 658, 660, 661, 662, 681, 722, 724, 760, 806, 811, 813, 814, 818, 843, 870, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 896, 897, 898, 900, 903, 904, 905, 907, 912, 919, 920, 924, 929, 930, 931, 934, 936, 937, 938, 945, 948, 949, 951, 1179, 1218, 1242, 1247, 1261
Partridge, William O. · 9, 177, 200, 366, 370, 377, 438, 476
Patterson, Charles Bodie · 276, 277, 278, 279, 280, 281, 538, 544, 1134, 1138
Peck, Bradford C. · 362, 921, 923, 924, 926, 927, 928, 929, 951, 1222, 1239, 1267
Peebles, James M. · 133, 251, 413, 416, 514, 932
Peirce, Charles Sanders · 263, 267, 782, 783, 797, 1218, 1257
Phelps, Wilbur · 1112, 1128, 1129, 1135, 1199
Phillips, David Graham · 59, 130, 132, 176, 184, 186, 189, 190, 226, 230, 321, 342, 587, 760, 847, 940, 1199, 1251, 1261
Pie IX · 1116
Pinchot, Gifford · 21, 36, 1017, 1022
Pingree, Hazen S. · 175, 434, 934
Poindexter, Miles · 738, 1208
Pokagon, Simon · 469, 470, 471
Polk, Leonidas L. · 153, 310, 486, 564, 1175
Pomeroy, Eltweed · 514, 658, 721, 722, 723, 724, 727, 728, 730, 733, 734, 735, 740, 920, 951, 1177
Pope St. John, William · 650, 657, 658, 682
Post, Lottie · 980, 1070, 1071
Post, Louis F. · 177, 395, 488, 492, 511, 534, 539, 635, 656, 724, 958, 959, 1204
Powderly, Terence V. · 412, 692, 801, 1218
Powell, Aaron M. · 120, 385, 387, 391, 396, 1037, 1221
Proudhon, Pierre-Joseph · 102, 148, 606, 685, 747, 944, 1042
Psychical Review · 140, 211, 234, 257, 262, 263, 264, 273, 274, 766, 769, 770, 771, 772, 773, 776, 777, 783, 793, 794, 796, 838, 1134, 1138, 1205
Pulitzer, Joseph · 21, 319, 586, 659, 708, 845, 854, 956

Q

Quimby, Phineas Parkhurst · 248, 251, 252, 277, 282, 290

R

Rauschenbusch, Walter · 70, 130, 184, 186, 224, 225, 421, 428, 497, 502, 1190, 1218, 1237

Reed, Gideon F. T. · 117, 119, 262, 490, 531, 532, 533, 534, 778, 786, 1130, 1134, 1137, 1177, 1213
Reed, John · 1043, 1129
Reifsnider, Anna C. E. · 372, 866, 1134, 1138
Ridpath, John C. · 278, 361, 651, 681, 1138, 1179
Riis, Jacob · 59, 338, 486, 502, 1190, 1218
Rockefeller, John D. · 121, 196, 324, 402, 559, 716, 810, 813
Roosevelt, Theodore · 20, 21, 22, 131, 133, 204, 205, 206, 228, 241, 315, 318, 323, 325, 350, 474, 487, 556, 568, 569, 570, 577, 583, 585, 586, 588, 589, 590, 591, 593, 606, 607, 609, 611, 623, 632, 633, 663, 702, 711, 728, 739, 818, 844, 850, 856, 862, 919, 941, 944, 945, 947, 948, 949, 950, 954, 956, 957, 962, 965, 969, 972, 1013, 1020, 1090, 1091, 1101, 1105, 1113, 1114, 1116, 1119, 1129, 1177, 1208, 1232, 1233, 1237, 1238
Ross, Edward A. · 28, 67, 95, 114, 126, 167, 173, 212, 249, 257, 351, 418, 741, 761, 762, 797, 799, 802, 803, 804, 805, 807, 808, 810, 814, 821, 822, 830, 831, 834, 842, 1129, 1208, 1218, 1237, 1240, 1244, 1261
Rush, Benjamin · 997, 1049, 1269
Ruskin College · 251, 812, 813, 922, 923, 928

S

Samuel, John · 928, 1209
Savage, Minot J. · 31, 33, 52, 85, 133, 214, 218, 220, 221, 222, 224, 228, 234, 262, 263, 264, 274, 418, 527, 768, 769, 770, 771, 778, 789, 795, 869, 870, 893, 955, 979, 1219, 1221, 1254
Scarborough, William S. · 461, 462, 466
Schindler, Solomon · 9, 82, 126, 152, 192, 218, 264, 360, 363, 365, 369, 426, 516, 670, 771, 869, 870, 880, 884, 892, 893, 913, 979, 1180, 1222, 1242
Schreiner, Olive · 1039
Schroeder, Theodore · 177, 201, 233, 238, 352, 353, 386, 394, 395, 541, 724, 844, 865, 939, 958, 959, 982, 989, 1039, 1073, 1080, 1109, 1111, 1113, 1114, 1119, 1120, 1204, 1209, 1218, 1219
Severance, Caroline M.S. · 201, 238, 279, 858, 861, 1209
Shaw, George B. · 339, 520, 644
Sheldon, Lionel A. · 101, 199, 202, 435, 1180, 1219
Sheppard, Jacob · 1112, 1118
Sheppard, Jacob I. · 1067, 1112, 1115, 1117, 1118, 1135, 1144, 1205
Sinclair, Upton · 23, 39, 169, 321, 342, 841, 842, 847, 848, 853, 858, 859, 962, 1021, 1083, 1112, 1113, 1120, 1141, 1144, 1209, 1219
Smart, C. Seldon · 198, 242
Smith, Adam · 72, 94, 100, 103, 104, 109, 140, 147, 210, 595, 600, 602, 637, 640, 914, 939, 985, 1008, 1042, 1047, 1220, 1237
Smith, Al (Albert) · 407, 1032, 1129
Spargo, John · 177, 415, 522, 716
Spence, Catherine Helen · 495, 1209
Spencer, Herbert · 7, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 86, 95, 96, 97, 111, 121, 125, 128, 129, 140, 150, 157, 163, 178, 196, 217, 218, 243, 249, 253, 259, 266, 297, 336, 362, 445, 465, 491, 577, 590, 596, 597, 598, 599, 600, 603, 605, 606, 618, 619, 625, 627, 630, 636, 639, 641, 642, 643, 660, 748, 755, 803, 881, 890, 893, 915, 917, 918, 943, 944, 980, 985, 997, 1003, 1018, 1025, 1026, 1047, 1049, 1065, 1068, 1069, 1070, 1071, 1076, 1077, 1220, 1262, 1263, 1283
Standard Oil Co. of New Jersey v. United States · 561, 1232
Stanton, Elizabeth Cady · 26, 238, 343, 371, 378, 383, 386, 397, 398, 777, 955, 1209
Stead, William T. · 27, 32, 33, 198, 199, 202, 243, 340, 390, 430, 465, 471, 496, 511, 980, 1209, 1220
Steffens, Lincoln · 317, 318, 321, 353, 522, 847, 1039
Stewart, Dugald · 139, 140, 210, 211, 213, 780, 1064, 1258
Stewart, William M. · 647, 650, 656, 658, 690
Stieglitz, Alfred · 339
Stockham, Alice B. · 394
Sullivan, John · 720, 721
Sullivan, Mark · 991
Swaffield, Walter J. · 191, 192, 195, 208, 340, 426, 431, 455
Swedenborg, Emanuel · 234, 246, 247, 248, 249

T

Taft, William Howard · 586, 588, 633, 730, 856, 957, 972, 973, 999, 1015, 1047, 1083, 1089, 1129, 1233, 1238
Tarbell, Ida · 318, 321, 323, 326, 327, 497, 502, 559, 847, 859, 1190
Tarde, Gabriel · 804
Taubeneck, Herman · 310, 653, 654, 655, 658, 1177
The Masses · 602, 716, 848, 1117, 1225
The Truth Seeker · 238, 239, 240, 241, 242, 395, 492, 794, 955, 958, 1025, 1036, 1037, 1039, 1041, 1216, 1218, 1219, 1224
Tichenor, Henry M. · 239, 461, 1272
Todd, Marion · 526, 527, 528, 895, 897, 1180, 1220
Tolman, William H. · 62, 192, 426, 427, 428, 429, 431, 435, 926, 1220
Tolstoï, Léon · 132, 148, 200, 216, 235, 324, 342, 351, 368, 385, 387, 394, 621, 861, 943, 955, 960, 962, 1067
Trask, Katrina · 115, 366, 367, 442, 476
Traubel, Horace L. · 238, 343, 1209
Tregear, Edward · 931, 935, 941
Tucker, Benjamin · 392, 459, 872, 1038, 1039, 1040, 1041, 1042
Turner, Frederick Jackson · 349, 737, 811
Twain, Mark · 106, 131, 282, 283, 288, 536, 679, 715, 1003
Twentieth Century Magazine · 9, 27, 57, 120, 126, 132, 138, 152, 171, 176, 186, 208, 214, 239, 246, 260, 283, 285, 287, 289, 290, 306, 327, 331, 336, 399, 411, 414, 461, 481, 483, 484, 487, 489, 492, 499, 504, 513, 518, 520, 522, 524, 532, 560, 568, 588, 601, 635, 637, 654, 690, 723, 760, 784, 814, 815, 819, 848, 849, 850, 854, 858, 861, 862, 866, 882, 915, 918, 927, 929, 932, 936, 957, 958, 971, 972, 975, 976, 978, 980, 981, 984, 985, 988, 991, 992, 993, 996, 1013, 1014, 1016, 1062, 1078, 1084, 1086, 1116, 1132, 1134, 1135, 1146, 1205
Tyner, Paul · 278, 279, 1138

U

Union for Practical Progress · 140, 174, 175, 228, 266, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 429, 433, 457, 472, 481, 500, 508, 806, 809, 816, 871, 915, 926, 927, 945, 966, 967, 1080, 1091, 1134, 1284

V

Vanderbilt, Cornelius · 53, 565
Veblen, Thorstein · 37, 106, 108, 272, 478, 566, 795, 1054, 1220
Vincent, Henry et Leopold · 412, 413
Vrooman, Carl · 177, 691, 806, 813, 878, 881, 896, 898, 907, 938, 1130, 1177

Vrooman, Harry C. · 417, 441, 459
Vrooman, Hiram · 418, 420, 870, 921, 923, 926, 927, 928, 929
Vrooman, Walter · 417, 420, 422, 430, 921, 1033

W

Wakeman, Thaddeus B. · 222, 230, 240, 893, 1036, 1039, 1204
Walker, Ryan · 335, 693, 716
Wallace, Alfred R. · 115, 264, 265, 413, 630, 631, 635, 642, 771, 774, 778, 844, 897, 929, 1009, 1209, 1220, 1239, 1268
Wallas, Graham · 557, 836
Walling, William English · 22
Wanamaker, John · 469, 955, 1067
Ward, Lester F. · 69, 70, 184, 224, 502, 514, 534, 651, 800, 801, 802, 808, 932, 1180, 1190, 1209, 1220
Washburn, George · 514, 920, 921, 922, 923, 924, 926, 927, 928, 929, 937, 938, 951, 1177
Washburne, Elihu Benjamin · 87, 91, 545, 1137, 1210, 1213
Washington, Booker T. · 175, 279, 461, 462, 466, 675
Watson, Thomas E. (Tom) · 300, 310, 336, 403, 409, 467, 491, 510, 539, 545, 645, 647, 655, 657, 695, 851, 1175, 1177, 1180, 1199, 1210, 1247
Wayland, Julius · 279, 412, 414, 416, 486, 501, 502, 531, 649, 709, 713, 714, 716, 717, 928, 1084, 1112, 1118, 1210, 1245
Weaver, James B. · 310, 409, 654, 655, 658, 702, 972, 1175, 1176, 1180
Weber, Max · 23, 95, 100, 253, 667, 802, 830, 962, 964, 1083
White, William Allen · 27, 99, 104, 105, 106, 109, 152, 154, 155, 179, 184, 223, 224, 247, 248, 249, 250, 252, 254, 257, 258, 262, 263, 273, 324, 327, 377, 388, 395, 404, 430, 467, 555, 562, 563, 565, 566, 567, 578, 660, 677, 702, 724, 736, 797, 890, 892, 959, 1070, 1115, 1130, 1131, 1200, 1204, 1210, 1212, 1221, 1246, 1250, 1251, 1252, 1261
Whitman, Walt · 31, 235, 241, 342, 343, 353, 560, 1210
Whittier, John G. · 114, 217, 218, 260, 343, 1144, 1204
Will, Thomas E. · 117, 152, 308, 391, 392, 420, 421, 430, 432, 433, 441, 514, 532, 690, 806, 809, 810, 811, 813, 846, 848, 850, 870, 923, 962, 963, 982, 988, 992, 1085, 1087, 1088, 1118, 1179, 1200
Willard, Frances E. · 40, 114, 115, 159, 182, 243, 371, 372, 376, 378, 379, 391, 392, 397, 418, 481, 635, 692, 778, 896, 1031, 1079, 1088, 1221
Wilson, Thomas Woodrow · 17, 132, 177, 242, 283, 291, 395, 409, 417, 477, 478, 488, 545, 548, 556, 583, 586, 589, 590, 591, 592, 607, 611, 623, 693, 694, 711, 721, 730, 731, 739, 829, 851, 855, 859, 904, 905, 915, 944, 946, 949, 950, 951, 963, 964, 969, 1067, 1089, 1105, 1119, 1128, 1129, 1210, 1216, 1219, 1237, 1238
Wolstenholme, Maybanke · 495
Woman's Christian Temperance Union · 59, 159, 162, 299, 326, 371, 383, 481, 945, 966, 1031, 1079, 1088
Wood, Henry · 37, 92, 95, 101, 105, 106, 274, 275, 276, 333, 337, 787, 805, 891, 1070, 1176, 1180, 1221, 1236
Woodhull, Victoria · 184, 243, 250
Worcester, Elwood · 292, 293, 418, 1221
Works, John · 109, 167, 232, 240, 263, 266, 287, 290, 292, 293, 595, 600, 618, 643, 726, 727, 752, 810, 909, 913, 972, 989, 993, 1007, 1014, 1048, 1055, 1059, 1062, 1064, 1065, 1070, 1071, 1085, 1214, 1216, 1217, 1220

Y

Yarros, Victor · 1040
Youmans, Edward L. · 1049

Z

Zola, Émile · 53, 116, 142, 165, 166, 168, 171, 180, 182, 243, 350, 351, 356, 365, 366, 670, 896, 917, 930, 962, 978, 1113, 1222, 1259
Zueblin, Charles · 151, 152, 814, 819, 975, 976, 1132

Les mots du progressisme : index

A

Amour libre · 241, 247, 250, 267, 386, 392, 393, 398, 541, 717, 872, 955, 995, 1002, 1039
Anglo-saxonisme · 27, 88, 126, 127, 129, 245, 413, 456, 473, 474, 496, 676, 691, 721, 725, 726, 842, 961, 1049, 1158, 1199, 1286
Awakening · 27, 61, 209, 281, 285, 286, 290, 297, 308, 322, 423, 725, 1120

B

Big business · 584, 587, 589, 591, 592, 593, 614, 700, 819, 850, 876, 899, 943, 944, 946, 950, 986, 999, 1001, 1067, 1120, 1124, 1166, 1167, 1284
Big government · 614, 899, 943, 946, 964, 986, 999, 1001, 1067, 1124, 1166, 1167
Big science · 611, 999, 1001, 1067
Boss · 24, 30, 54, 56, 70, 120, 403, 428, 566, 587, 588, 626, 727, 748, 833, 886, 889, 902
Brotherhood · 61, 132, 151, 187, 189, 203, 227, 478, 558, 582, 891, 912, 1161

C

Common sense · 88, 105, 182, 185, 209, 210, 211, 212, 215, 216, 224, 225, 234, 245, 305, 332, 340, 353, 354, 365, 382, 558, 573, 579, 583, 608, 609, 611, 614, 639, 680, 687, 716, 740, 749, 750, 752, 754, 755, 757, 758, 761, 762, 768, 769, 776, 777, 778, 780, 782, 785, 787, 797, 800, 821, 825, 838, 864, 885, 944, 948, 1023, 1025, 1044, 1049, 1055, 1059, 1061, 1063, 1066, 1068, 1093, 1102, 1104, 1106, 1109, 1130, 1283, 1285
Commonwealth · 55, 60, 322, 625, 627, 737, 738, 822, 915, 916, 934, 1126
Conspirationnisme · 319, 456, 655, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 688, 695, 696, 698, 845, 849, 858, 859, 860, 1112, 1116, 1132, 1182, 1285
Cooperation · 70, 72, 186, 190, 327, 397, 412, 418, 436, 445, 477, 535, 561, 579, 591, 623, 626, 634, 641, 692, 699, 805, 806, 813, 818, 911, 912, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 926, 927, 928, 929, 934, 936, 937, 948, 1001, 1285
Crank · 23, 29, 30, 31, 32, 35, 44, 45, 46, 136, 143, 166, 173, 199, 237, 250, 313, 316, 323, 380, 402, 404, 435, 443, 479, 480, 496, 499, 500, 509, 512, 515, 528, 529, 546, 556, 566, 575, 585, 612, 625, 626, 644, 652, 662, 667, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 686, 688, 689, 699, 701, 702, 704, 706, 709, 717, 746, 751, 753, 756, 758, 766, 773, 779, 781, 793, 795, 798, 835, 847, 872, 927, 945, 952, 1117, 1127, 1131, 1152, 1153

E

Éthique du producteur · 99, 100, 101, 102, 107, 124, 126, 272, 316, 409, 443, 457, 491, 546, 548, 566, 579, 598, 609, 618, 619, 621, 622, 637, 641, 673, 678, 696, 699, 714, 717, 748, 776, 902, 918, 922, 926, 929, 935, 945, 1032, 1054
Eugénisme · 81, 85, 126, 193, 194, 375, 387, 541, 668, 790, 1016, 1018, 1039, 1041, 1283
Exposure · 162, 260, 318, 340, 342, 355, 393, 588, 768, 956, 988, 1076, 1116

F

Fraternalism · 912, 913, 926
Free silver · 173, 500, 586, 621, 632, 644, 646, 647, 648, 650, 651, 652, 653, 655, 658, 659, 662, 664, 666, 669, 673, 676, 677, 678, 679, 682, 683, 684, 686, 688, 689, 691, 695, 697, 701, 704, 706, 708, 1180

G

Golden Rule · 7, 28, 56, 63, 65, 67, 79, 105, 111, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 144, 145, 146, 147, 148, 152, 158, 175, 184, 185, 186, 188, 191, 197, 200, 206, 208, 217, 226, 244, 265, 266, 268, 361, 366, 367, 402, 413, 418, 422, 443, 455, 458, 464, 556, 557, 563, 579, 591, 598, 601, 603, 659, 678, 679, 708, 717, 747, 757, 783, 784, 791, 799, 805, 820, 825, 838, 870, 876, 888, 912, 913, 915, 923, 924, 925, 929, 930, 933, 936, 939, 940, 978, 995, 1027, 1028, 1031, 1038, 1077, 1082, 1083, 1094, 1160, 1161, 1235, 1249, 1252, 1283
Government owership · 874

H

Hypnotisme, mesmérisme · 237, 250, 253, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 274, 291, 293, 364, 369, 765, 767, 773, 776, 780, 799, 1057, 1283

I

Interests · 17, 20, 97, 127, 141, 146, 160, 167, 170, 188, 203, 322, 387, 479, 502, 559, 564, 566, 568, 576, 584, 585, 587, 589, 590, 613, 652, 694, 698, 728, 755, 823, 832, 837, 840, 842, 857, 884, 887, 939, 941, 967, 984, 988, 1044, 1046, 1089, 1092, 1105, 1284

L

Laissez-faire · 7, 69, 70, 71, 82, 95, 103, 104, 161, 267, 280, 357, 376, 400, 401, 412, 556, 569, 577, 582, 595, 596, 597, 598, 599, 601, 602, 604, 607, 613, 617, 620, 640, 643, 689, 701, 729, 802, 804, 805, 841, 878, 885, 894, 912, 944, 995, 1002, 1003, 1016, 1018, 1030, 1041, 1045, 1114, 1284
Liberal · 22, 26, 27, 28, 35, 71, 96, 103, 104, 166, 198, 214, 367, 488, 547, 580, 606, 705, 809, 924, 932, 941, 1015, 1071, 1101, 1102, 1115

Libertarisme de gauche · 604, 605, 606, 620, 621, 641, 746, 754, 829, 943, 969, 994, 1130, 1263
Libre-pensée · 29, 63, 150, 158, 232, 233, 234, 235, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 297, 398, 401, 492, 493, 498, 530, 541, 710, 715, 716, 717, 785, 958, 1002, 1031, 1036, 1037, 1039, 1283

M

Machines · 30, 107, 348, 399, 453, 568, 671, 727, 889, 950, 964, 969, 985, 986, 1011, 1031, 1050, 1113, 1115, 1122, 1205
Management · 134, 554, 609, 820, 824, 825, 884, 902, 914, 925, 946, 1015, 1053
Muckrakers · 7, 8, 22, 26, 33, 58, 59, 114, 142, 176, 203, 260, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 335, 337, 341, 342, 350, 353, 355, 410, 490, 502, 510, 511, 537, 538, 543, 556, 584, 586, 587, 588, 609, 663, 672, 674, 690, 692, 703, 748, 772, 814, 832, 834, 842, 845, 847, 850, 851, 852, 856, 857, 858, 859, 861, 949, 956, 977, 982, 987, 992, 1021, 1052, 1132, 1284, 1285

N

Nouvelle Pensée · 84, 158, 226, 233, 244, 246, 248, 251, 252, 253, 255, 268, 269, 270, 272, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 284, 285, 289, 292, 293, 337, 372, 377, 538, 544, 786, 787, 788, 790, 791, 793, 956, 971, 1069, 1070, 1163, 1164, 1212, 1251, 1283

P

Patent medicines · 526, 529, 537, 542, 594, 678, 701, 704, 974, 987, 989, 991, 993, 1009, 1052, 1056, 1057, 1082, 1092, 1117
Pieuvre · 7, 31, 99, 319, 400, 537, 553, 559, 566, 584, 585, 587, 601, 607, 609, 651, 663, 669, 672, 699, 703, 749, 861, 876, 882, 887, 964, 987, 1096, 1284
Pragmatisme · 119, 147, 185, 194, 234, 269, 314, 325, 381, 467, 520, 555, 606, 610, 630, 655, 681, 746, 782, 783, 785, 786, 795, 814, 820, 889, 895, 920, 938, 998, 1016, 1059, 1060, 1065, 1090, 1107
Public ownership · 621, 622, 627, 873, 874, 882, 888, 1171, 1172, 1173
Public utilities · 622, 873, 874, 882, 888
Purity · 84, 120, 377, 379, 384, 385, 387, 395, 396, 397, 481, 500, 1037, 1079, 1088, 1221, 1251, 1253, 1254

R

Racisme · 68, 72, 458, 465, 467, 468, 474, 666, 668, 675, 743, 745, 1028, 1045, 1122
Recherches psychiques · 16, 22, 143, 150, 220, 248, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 271, 274, 275, 278, 282, 284, 356, 365, 383, 443, 496, 499, 514, 608, 687, 751, 753, 756, 762, 764, 765, 767, 768, 771, 772, 773, 774, 776, 777, 779, 780, 783, 785, 786, 788, 792, 793, 795, 796, 797, 800, 822, 844, 851, 1001, 1039, 1048, 1052, 1057, 1066, 1093, 1125, 1142, 1163, 1195, 1213, 1214, 1250, 1251, 1252
Républicanisme · 63, 65, 66, 79, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 102, 103, 105, 111, 117, 119, 121, 122, 123, 125, 126, 127, 135, 139, 150, 152, 158, 178, 180, 185, 280, 376, 442, 474, 475, 511, 567, 572, 610, 625, 633, 639, 692, 720, 805, 843, 876, 992, 1039, 1073, 1114

S

Science chrétienne · 27, 36, 82, 131, 138, 150, 151, 158, 203, 208, 215, 216, 226, 227, 229, 233, 244, 245, 246, 247, 248, 251, 252, 253, 255, 258, 260, 269, 271, 276, 278, 279, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 399, 496, 497, 537, 765, 784, 786, 788, 789, 790, 791, 793, 798, 854, 855, 868, 972, 975, 978, 980, 981, 1008, 1029, 1046, 1047, 1048, 1051, 1056, 1057, 1058, 1059, 1061, 1062, 1063, 1064, 1065, 1066, 1070, 1071, 1072, 1075, 1082, 1084, 1100, 1103, 1107, 1114, 1142, 1144, 1163, 1164, 1204, 1226, 1248, 1283
Service public · 119, 454, 874, 875, 877, 878, 887, 890, 898, 904, 953, 985, 1079
Social Darwinism · 69, 70, 71, 72, 95, 193, 194, 267, 606, 801, 1018, 1155, 1253, 1257, 1259
Social enginnering · 62, 63, 73, 82, 85, 102, 106, 189, 194, 288, 426, 479, 548, 609, 627, 727, 738, 825, 916, 938, 999, 1018, 1031, 1050, 1054
Social Gospel · 7, 63, 67, 91, 128, 129, 130, 131, 133, 150, 158, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 191, 195, 197, 198, 203, 208, 216, 217, 220, 226, 228, 229, 232, 236, 244, 254, 273, 285, 286, 296, 304, 305, 345, 361, 402, 414, 417, 467, 485, 502, 640, 710, 723, 744, 791, 836, 856, 878, 882, 913, 924, 936, 941, 948, 949, 980, 1076, 1077, 1094, 1107, 1109, 1142, 1160, 1161, 1214, 1216, 1218, 1250, 1252, 1283
Solidarity · 132, 188, 189, 266, 891, 912, 1161
Spencérisme · 63, 67, 93, 96, 127, 139, 158, 178, 185, 249, 359, 511, 574, 713, 817, 876, 908, 1000
Spiritisme · 16, 29, 34, 102, 150, 158, 174, 233, 234, 235, 241, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 261, 262, 264, 265, 269, 270, 271, 272, 274, 276, 277, 284, 285, 290, 293, 372, 386, 403, 469, 493, 498, 500, 516, 537, 547, 594, 687, 710, 716, 764, 765, 768, 770, 771, 773, 786, 788, 789, 793, 795, 796, 807, 868, 980, 1048, 1052, 1070, 1163, 1248, 1283

T

Technocracy · 1053, 1054
Technology · 1020, 1054
Tenements · 9, 52, 53, 54, 55, 58, 62, 84, 94, 108, 144, 147, 194, 206, 315, 320, 341, 346, 347, 389, 405, 408, 417, 420, 421, 425, 426, 428, 429, 431, 432, 449, 451, 452, 460, 465, 638, 694, 882, 886, 973, 1034
Tramp · 53, 195, 199, 433, 602
Travail (*work*, *industry*, *labor*) · 94, 95, 125, 188, 433, 437, 557, 576, 580, 591, 629, 717, 823, 842, 902, 918, 934, 935, 940, 986, 1054

U

Un-American · 475, 568, 569, 570, 572, 844, 877, 955, 961, 967, 986, 996, 997, 1017, 1050, 1114, 1168, 1198, 1205
Unemployment · 55, 432, 433, 437

Unitarisme · 141, 142, 150, 185, 186, 209, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 232, 233, 234, 248, 253, 276, 281, 285, 413, 750, 1039, 1283
Uplift · 117, 251, 280, 289, 297, 305, 323, 340, 342, 355

Table de matières

Remerciements **5**
Sommaire **7**
Table des illustrations **9**
Guide de lecture **11**

Introduction générale **15**
Le progressisme : un objet complexe 17
Lecture morale et « classe moyenne radicale » 23
Cranks 29
Le choix du biographique 37
La question des controverses 41

PREMIERE PARTIE

***The Ascent of Life* : progressisme, « idéalisme spirituel » et régénération sociale** **49**
Levée de rideau : « l'enfer de la civilisation » **51**
CHAPITRE 1. Héritages, principes, mémoire : lire un pays en crise **65**
I. Herbert Spencer et la loi de l'évolution 67
A. Relire Spencer 67
B. Une loi du progrès : temps, hiérarchies, nature 72
C. La biologie appliquée au social : corps social, réformisme, eugénisme 81
II. Jefferson et les idéaux républicains 86
A. Républicanisme, évolution, mémoire 86
B. Républicanisme : contours, généalogie 90
C. Pédagogie républicaine : « grands hommes », précédents historiques 111
III. La règle d'or et la fabrique de l'Évangile social 128
A. « Golden Rule » contre « rule of gold » : vertu individuelle et progrès social 128
B. Sentimentalisme et empathie 138
C. La tradition prophétique du protestantisme américain 148
CHAPITRE 2. Ingénierie spirituelle : régénérer la foi pour régénérer l'humanité **157**
I. Naissance de l'intellectuel 158
A. Un certain regard : une lecture morale du tournant du siècle 158
B. Flower, intellectuel malgré lui ? 164
II. De l'esprit de la religion : idéalisme spirituel et engagement 183
A. L'Évangile social 183
B. *Imitatio dei* 197
C. « Religion of creeds » vs. « religion of deeds » : la lettre et l'esprit 202
D. Disciples du Christ, sens commun, unitarisme : rationaliser la religion 209
E. « The coming religion » : rationaliser et « spiritualiser » la religion 219
III. Spiritualités alternatives : les avant-gardes de l'idéalisme spirituel 233
A. Contexte : « l'âge d'or de la libre-pensée » 233
B. Eléments de compréhension des « religions métaphysiques » 243
C. Recherches psychiques : hypnotisme, spiritisme 255
D. La loi de l'amour : la règle d'or à l'âge des religions métaphysiques 265
E. De la science de l'esprit aux spiritualités thérapeutiques : *mind cure* et Nouvelle Pensée 268
F. La Nouvelle Pensée : photographie mentale et culture imprimée 274
G. La Science chrétienne : la suprématie de l'esprit 282
CHAPITRE 3. Réveiller, voir l'idéal : régénération et culture imprimée **295**
I. La presse indépendante et l'essor des magazines 297
II. L'exemple populiste : un « réveil du langage » 307

III. Flower et les *muckrakers* 317
IV. (Faire) voir : illustrations, dessins de presse, photographie 332
V. (Faire) voir les vices pour (se) réformer : une approche idéaliste du réalisme 341
VI. (Faire) voir l'idéal, sculpter les esprits : l'élan utopique 355
CHAPITRE 4. Ingénierie sociale : acteurs, méthode, politiques publiques 371
I. Acteurs : femmes, mouvements politiques, associations 371
A. « L'ère de la femme » : l'idéalisme spirituel « en action » 371
1. Un féminisme ambivalent : imaginaire de la pureté et émancipation 371
2. Réformes vestimentaires 379
3. Le mouvement pour la pureté 384
B. Mouvements radicaux : populisme, socialisme 399
1. Le populisme au prisme de Flower 400
2. Un long moment réformiste 406
3. Le socialisme au prisme de Flower 412
C. Unions for Practical Progress, Arena Clubs : la vertu en action 417
II. Les politiques publiques comme palliatifs 425
A. Régénérer l'environnement pour régénérer l'individu : logements sociaux, villes modèles 425
B. Régénérer l'individu par l'interventionnisme gouvernemental : lutte contre le chômage, politique de grands travaux 432
C. Régénérer par le droit : l'arbitrage des conflits 437
D. Régénérer par l'éducation : le rôle de l'école publique 442
CHAPITRE 5. Les ambiguïtés de l'idéalisme spirituel 447
I. Élever, démocratiser, méconnaître : les angles morts du progrès 448
A. Une vision paternaliste de la culture 448
B. Invisibilités 457
C. Qu'est-ce qu'une « politique étrangère progressiste » ? 472
II. Mobiliser, diffuser 480
A. Mobilisations 480
B. Mesurer le lectorat 482
C. Sociologie du lectorat de Flower 485
D. Géographie de la diffusion des écrits de Flower 492
E. Réceptions et usages des écrits de Flower 499
III. Le « sens des formes » : pratiques éditoriales, format(s), publicités 509
A. Hybridité : formes policées, fond radical 510
B. Publicités : les marges en question 520
C. Ligne éditoriale et gestion financière 531
D. Réorienter et démocratiser la modernité 545

SECONDE PARTIE

Progressistes contre progressistes : liberté, antimonopolisme, expertise 551
Introduction : Changements d'échelle et liberté individuelle 553
Les *trusts* : mécanique moderne ou pieuvre ? 553
I. La question de l'antimonopolisme 562
A. Généalogie et postérité d'une catégorie labile 562
B. De l'insuffisance de la dichotomie tradition/modernité 577
C. Des *interests* au *big business* 584
D. Quel antimonopolisme ? Degrés de distinction 589
II. Contre le laissez-faire, pour le libre-échange : Flower, libertarien ? 595
III. Controverses : les divergences culturelles, failles du progressisme ? 607
CHAPITRE 6. Innover pour préserver l'individu : les « réformes fondamentales » 617
Accéder à la modernité : (re)moraliser, (re)démocratiser 617
I. Se réapproprier la richesse commune : les politiques fiscales 628
A. Redistribuer : droits de douane, impôt sur le revenu, droits de succession 628
B. Redistribuer : l'impôt unique 634
II. Se réapproprier la monnaie : controverses 644
A. *Silverites* vs. *Goldbugs* : une controverse qui déchaîne les passions 644
B. L'élection présidentielle de 1896 : Flower, croisé du bimétallisme 649

C. L'État comme organisateur d'une système financier juste 659
D. Définir la modernité, définir la valeur 665
E. Le conspirationnisme : une pathologie de la modernité ? 670
F. La question du savoir : experts et sens commun 680
G. Terminer une controverse : la clôture politique 689
H. Terminer la controverse ? Fractures culturelles 700
1. Les prémices de divisions culturelles profondes 701
2. Contrepoint : socialismes 707
III. Se réapproprier la politique : la démocratie directe 719
A. Des solutions suisses aux problèmes américains 719
B. Démocratie directe et progrès social 729
IV. Des usages du « peuple » et de la compétence : controverses 739
A. Le « peuple » : retour sur une catégorie problématique 741
B. Sens commun, psychologie alternative et fabrique du « peuple » 749
C. Du « peuple » à « l'opinion publique » : les variétés de l'expérience scientifique 763
1. Le rôle de la psychologie « moderne » : définir la compétence, définir la science 763
2. Des usages de la science : instiutions, sociologie, psychologie, journalisme 799
a- La question sociale entre socialisme, sociologie morale et contrôle social 800
b- Créer des lieux alternatifs de la production du savoir 808
c- Des usages de la psychologie moderne : le peuple et les experts 818
d- Vers une éthique du journalisme scientifique : construire le public 838
V. Se réapproprier les biens communs : municipaliser, nationaliser 873
A. Municipaliser les services publics 873
B. Nationaliser le « système nerveux et artériel de la nation » : les infrastructures de transport et de communication 889
1. Transports : les chemins de fer 891
2. Communications : le télégraphe 902
VI. Se réapproprier l'économie : l'idéal coopératif 911
A. Généalogie de la coopération 911
B. Modèles britanniques, laboratoires américains 919
C. La coopération par l'État : le modèle néo-zélandais 929
VII. Quelle liberté ? Quel État ? 938
A. La liberté comme *empowerment* : plaidoyer pour un État législatif fort 938
B. Dérives bureaucratiques 952
C. La « russification » des États-Unis 960
D. Ironies 965
CHAPITRE 7. Liberté individuelles, monopoles et questions de santé : controverses 971
I. La croisade pour la liberté médicale 971
II. Rhétorique(s) progressiste(s) : *trusts*, *machines, muckraking* 982
III. Rhétorique(s) progressiste(s) : construire la liberté 994
IV. Rhétorique(s) progressiste(s) : quelles limites pour l'État ? 1007
V. La question du paternalisme 1023
VI. Contrepoints. Majorité sexuelle, tempérance : des ingérences ? 1031
VII. Définitions et usages de la science : expertise et foi, un impossible dialogue 1043
VIII. La santé, une question religieuse ? 1068
IX. Mobiliser 1077
X. Terminer la controverse ? Le camp du progrès se divise 1097

Conclusion générale *What's the matter with Benjamin O. Flower?* 1109
Vox Dei, vox populi 1109
Devenir anticatholique : progrès contre catholicisme 1111
Identités 1123

Annexe 1. Repères biographiques 1133
1. 1. Vie de Benjamin O. Flower : chronologie 1133
1. 2. Éléments généalogiques 1136

Annexe 2. Repères éditoriaux 1138
2. 1. Benjamin O. Flower : presse et maisons d'édition 1138
2. 2. Rédacteurs en chef de *The Arena* 1138

2.3. Liste des volumes de *The Arena* 1139

Annexe 3. Quantifier l'usage des mots 1140
3. 1. Présentation et enjeux méthodologiques 1140
3. 2. Récurrences 1144
Fig. 1 : Corpus de 11 ouvrages de Flower. 1144
Fig. 2 : Magazines dirigés par Flower 1145
3. 3. Tendances : fréquences d'apparition des mots de Flower dans la culture imprimée américaine 1147
Fig. 3 : « Progressive » et « Progressivism » 1147
Fig. 4 : *Crank* 1152
Fig. 5 : Les théories de l'évolution 1153
Fig. 6 : « Graft » 1156
Fig. 7 : « Object lesson » 1157
Fig. 8 : « Anglo-Saxon » 1158
Fig. 9 : Éthique et christianisme 1159
Fig. 10 : Les religions métaphysiques 1162
Fig. 11 : « Municpal housekeeping » 1164
Fig. 12 : L'antimonopolisme 1165
Fig. 13 : « Un-American » 1167
Fig. 14 : Socialisme et populisme 1169
Fig. 15 : Municipalisation et nationalisation 1170
Fig. 16 : « Medical freedom » 1173

Annexe 4. Flower et le populisme 1174
4. 1 : Articles de Flower traitant du populisme 1174
4. 2 : Articles sur le populisme par d'autres contributeurs 1175
4. 3 : Populisme et poltique monétaire 1177
4. 4 : Ouvrages populistes publiés par The Arena Publishing Co. 1179
4. 5 : Brochures populistes (Copley Square Series, 1892) 1179
4. 6 : Synthèses graphiques : nombre, thèmes 1180

Annexe 5. Diffusion des idées de Flower 1181
5. 1 : Comment évaluer l'influence des idées ? 1181
5. 2 : B.O. Flower à la bibliothèque municipale de Muncie 1184
5. 3 : Tirage des magazines de Flower 1187
5. 4 : Évolution de la présence de « B.O. Flower » dans la presse 1189
5. 5 : Diffusion par région 1190
5. 6 : Diffusion par État 1190
5. 7 : Diffusion par type de ville 1192
5. 8 : Diffusion par type de ville et par région 1193
5. 9 : Évolution du nombre d'articles élogieux sur Flower 1193
5. 10 : Typologie des écrits sur Flower (1889-1919) 1194

Annexe 6. Menace Publishing Company : catalogue 1196
6.1 : Ouvrages anticatholiques 1196
6.2 : Brochures anticatholiques (32 pages) 1199
6.3 : Ouvrages généralistes (« Popular Books of Interest ») 1199
6.4 : Ouvrages de référence : dictionnaires et Bibles 1200

BIBLIOGRAPHIE 1201
I. SOURCES PRIMAIRES 1202
A. Écrits de Benjamin O. Flower 1202
1. Ouvrages 1202
2. Périodiques 1203
a- Flower rédacteur en chef 1203
b- Flower contributeur occasionnel 1203
B. Archives, correspondances et journaux intimes 1204

C. Ouvrages (autres auteurs) 1208
1. Essais 1208
2. Actes de conférence 1219
3. Romans 1220
D. Bases de données en ligne 1220
E. Journaux, revues et magazines 1221
1. Progressisme 1221
2. Magazines d'actualité 1222
3. Libre pensée 1222
4. Socialisme 1222
5. Populisme 1223
6. Littérature 1223
7. Religion 1223
8. Spiritisme 1224
9. Quotidiens 1224
10. Revues professionnelles 1225
a- Médecine, psychologie, science 1225
b- Édition et publicité 1226
c- Syndicats 1226
d- Sciences sociales, science politique, économie 1226
e- Autres 1226
F. Références 1227
1. Encyclopédies, dictionnaires, bibliographies 1227
2. Annuaire de la presse et de la publicité 1228
G. Publications officielles (État, organisations) 1228
1. Rapports et publications du Congrès ou du gouvernement 1228
2. Arrêts de la Cour suprême 1229
3. Autres organisations 1230
H. Textes politiques 1230
1. Discours 1230
2. Programmes politiques 1231
II. SOURCES SECONDAIRES 1233
A. Benjamin O. Flower 1233
B. Ouvrages généraux : *Gilded Age*, *Progressive Era*, autres 1234
C. Biographies 1235
D. Progressisme, populisme, réformisme, radicalisme 1236
E. Religions, spiritualités 1245
F. Histoire des femmes, études sur le genre 1250
G. Histoire intellectuelle, histoire culturelle 1251
H. Histoire du livre et de la presse 1262
I. Littérature 1265
J. Histoire des sciences 1266
K. Histoire de la médecine 1266
L. Nativisme, État, nation, anticatholicisme 1267

Index 1271
Index des noms propres 1271
Les mots du progressisme : index 1278

Table de matières 1281

Libérer et guérir :
Benjamin Orange Flower ou les ambigüités du progressisme (1889-1918)

À travers la biographie intellectuelle d'un réformateur et rédacteur en chef de Boston, Benjamin O. Flower (1858-1918), de la création de son magazine, *The Arena*, en 1889 à sa mort, cette thèse explore les ambiguïtés du progressisme et ses « étranges combinaisons théoriques », selon l'expression de l'historien Robert Wiebe. Flower considérait la corruption, la pauvreté et la faillite morale de la société américaine comme des maladies physiques *et* spirituelles : les idées hétérodoxes de son temps (populisme, socialisme, expérimentations sociales dans le reste du monde mais aussi médecines et spiritualités alternatives) illustraient l'esprit américain de liberté et se révélaient autant de remèdes pour régénérer l'homme et la société. Flower entendait faire de ses magazines une « arène » où débattre librement pour provoquer un nouveau « Grand Réveil » et assurer le progrès de l'humanité. La fin de sa vie voit Flower aux prises avec les ambivalences de sa lutte pour la liberté. Pendant les années 1910, lors de sa croisade pour la « liberté médicale », il lutte contre la volonté de l'American Medical Association de contrôler les médecines alternatives et contre le projet du gouvernement fédéral d'établir un ministère de la Santé. Sa défense de la liberté de la presse face à la censure de la poste le mène ensuite à travailler pendant la Grande Guerre pour un journal anticatholique, *The Menace*. Ces controverses sur le sens du progrès et de la liberté permettent de comprendre les fractures culturelles qui divisent le réformisme et, à la faveur de l'érection d'un seul et vrai récit de la modernisation, la relégation de son progressisme antimonopolistique dans les marges de l'histoire.

Mots-clés : Benjamin Orange Flower (1858-1918), progressisme, intellectuel, réforme, journalisme, liberté, populisme, science, antimonopolisme, spiritualités alternatives, médecines alternatives, *The Arena*

Benjamin Orange Flower and the Ambiguities of Progressivism:
Individual freedom, Meliorism and Social Remedies between 1889 and 1918

By using as a case study the intellectual biography of Boston reformer and editor Benjamin O. Flower (1858-1918) from the founding of his magazine, *The Arena*, in 1889 to his death, this dissertation explores the ambiguities of progressivism and revisits its "strange theoretical combinations," to use historian Robert Wiebe's phrase. Flower considered the corruption, the poverty and the moral bankruptcy that plagued turn-of-the-century America as physical *and* spiritual diseases – the nonconformist ideas of his time (populism, socialism, social experiments in the rest of the world, but also alternative medicine and spiritualities) illustrated the American spirit of freedom and could cure and regenerate individuals and society. Flower wanted his magazines, notably the aptly named *Arena*, to function as an open forum where ideas could be debated freely, thus bringing about a new « Great Awakening » and ensuring progress. At the end of his life, Flower grappled with the ambivalences of freedom. In the 1910s, he fought for "medical freedom," struggling against the American Medical Association's move to control alternative medicine and against the creation of a federal Department of Health. He also defended freedom of the press against postal censorship, which led him to work for an anti-Catholic newspaper during the Great War, *The Menace*. These controversies over the meaning of progress and freedom shed light on the cultural gaps which divided reformism and led to the advent of the modernization narrative and, as a result, to the relegation of antimonopoly progressivism to the margins of history.

Keywords: Benjamin Orange Flower (1858-1918), progressivism, intellectual, reform, journalism, liberty, populism, science, antimonopolism, alternative spiritualities, alternative medicine, *The Arena*